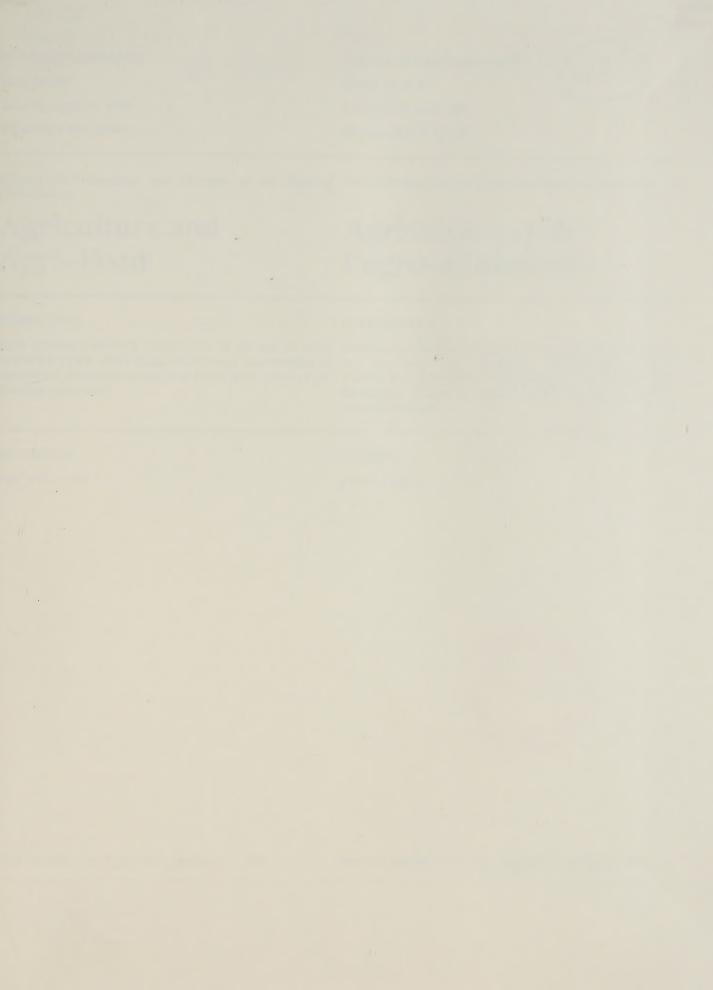


Digitized by the Internet Archive in 2023 with funding from University of Toronto





CAI XCIZ - A48

**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 16

Tuesday, April 26, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 16

Le mardi 26 avril 1994

Président: Bob Speller



Government

Publications

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l' Committee on

# Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

### RESPECTING:

AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of et expenditure plans and priorities in future fiscal years as per AGRO-ALIMENTAIRE et conformément à l'article 81(7) du Standing Order 81(7)

### CONCERNANT:

Main Estimates 1994-95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under Budget principal des dépenses 1994-1995: Crédits 1, 5, 10, 15 sous la rubrique **AGRICULTURE** Règlement, examen des plans et priorités pour les années financières futures

### **WITNESSES:**

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



## STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

**Associate Members** 

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

### COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

### MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 26, 1994 (17)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:35 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Jean Leroux, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Acting Member present: Darlene Cowling for Lyle Vanclief

Associate Member present: Vic Althouse

Other Members present: Joe Comuzzi, Stan Dromisky

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: From the Public Service Alliance of Canada: Larry Leng, National President, Agriculture Union; Terry Lysak, Grain Weigher. As an individual: Dave Lewicki, Grain Inspector. From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada: Dr. Art Olson, Assistant Deputy Minister, Food Production and Inspection Branch; André Gravel, Regional Director General, Food Production and Inspection Branch, Atlantic Region; From the Canadian Grains Commission: Milt Wakefield, Chief Commissioner; Dennis Wallace, Executive Director; Jack Robertson, Regional Manager, Thunder Bay.

Main Estimates 1994–95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per Standing Order 81(7).

Larry Leng made a statement and, with the other witness, answered questions.

Dave Lewicki made a statement and answered questions.

Dr. Art Olson and Milt Wakefield made statements and, with the other witnesses, answered questions.

At 12:20 o'clock p.m., the Vice-Chairman, Jean-Paul Marchand, took the Chair.

At 1:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

### PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 26 AVRIL 1994 (17)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 h 35, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (*président*).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Jean Leroux, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Membre suppléant présent: Darlene Cowling pour Lyle Vanclief.

Membre associé présent: Vic Althouse.

Autres députés présents: Joe Comuzzi et Stan Dromisky.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: De l'Alliance de la fonction publique du Canada: Larry Leng, président national, Syndicat de l'Agriculture; Terry Lysak, peseur de grains. À titre individuel: Dave Lewicki, inspecteur de grains. Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada: Art Olson, sous-ministre adjoint, Production et inspection des aliments; André Gravel, directeur général régional, Production et inspection des aliments, Régions de l'Atlantique. De la Commission canadienne des grains: Milt Wakefield, commissaire en chef; Dennis Wallace, directeur exécutif; Jack Robertson, gestionnaire régional, Thunder Bay.

Le Comité poursuit l'étude du Budget des dépenses pour 1994-1995, crédits 1, 5, 10, 15 et 20, sous AGRICULTURE ET AGRO-ALIMENTAIRE, ainsi que des plans et priorités pour les années à venir, conformément au paragraphe 81(7) du Règlement.

Larry Leng fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Dave Lewicki fait un exposé et répond aux questions.

Art Olson et Milt Wakefield font un exposé et, avec les autres témoins, répondent aux questions.

À 12 h 20, le vice-président, Jean-Paul Marchand, remplace le président.

À 13 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

### EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, April 26, 1994

[Translation]

### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique]

Le mardi 26 avril 1994

• 0937

The Chairman: Colleagues, if we can begin.

Today we're here to look at inspection and regulation. We have with us people from the Public Service Alliance of Canada, a grain inspector from Agriculture and Agri-Food Canada, and witnesses from the Canadian Grains Commission.

Before we begin, though, I've had discussions with people within the subcommittee on the St. Lawrence Seaway of the Standing Committee on Transport. They've begun to look at the whole grain transportation issue and some of the problems we're having with that today. They want to be able to somehow get a group together with us and then to sit down and hold meetings on this.

Joe Comuzzi is the chair of that subcommittee. I've indicated to him an interest on our behalf of sitting down and looking at that whole issue. So I will keep you up to date as we go along. I would suspect that we would just hold joint sittings. In August, there are also some technical things we have to do. We'll work that out.

In any event, that's on the agenda for the next few weeks.

Mr. Hoeppner (Lisgar—Marquette): How much pre-notice will we get, Bob? I'd sure like to know that. I'm due for a week off here somewhere. I'd hope to be back for that week.

The Chairman: You just got back, Jake.

Mr. Hoeppner: No, I haven't been back home yet. I stayed here for the weekend, Bob.

The Chairman: I'll try to give you as much as I can. I just discussed it with him last night and—

Mr. Hoeppner: I met Joe in the hall and we were talking a bit about it. He was filling me in a bit.

The Chairman: Good. I'll give you as much detail as I can. I would suspect it's going to be over the next couple of weeks, though.

From the Public Service Alliance of Canada, we have with us Larry Leng, national president, Agriculture Union, and Terry Lysak, grain weigher.

Welcome.

Le président: Chers collègues, la séance est ouverte.

Nos délibérations d'aujourd'hui porteront sur l'inspection et la réglementation. Nous recevons des représentants de l'Alliance de la fonction publique du Canada, un inspecteur des grains d'Agriculture et agro-alimentaire Canada et des témoins de la Commission canadienne des grains.

Avant de commencer, je vous signale que j'ai communiqué avec des membres du sous-comité de la voie maritime du St-Laurent du Comité permanent des transports. Ils ont commencé à examiner toute la question du transport des grains et les problèmes qui se posent dans ce secteur aujourd'hui. Ils aimeraient qu'ensemble, nous mettions sur pied un groupe pour en discuter.

Le sous-comité en question est présidé par M. Joe Comuzzi. Je lui ai signalé que leur proposition nous intéresse. Je vous tiendrai au courant au fur et à mesure que nous en discuterons. Je présume que nous tiendrons simplement des réunions mixtes. En août, nous aurons à régler des questions d'ordre technique. On verra.

Quoi qu'il en soit, nous en reparlerons au cours des prochaines semaines.

M. Hoeppner (Lisgar — Marquette): Quel sera le préavis, Bob? Je m'absenterai pendant une semaine. J'espère être de retour pour l'occasion.

Le président: Vous venez de rentrer, Jake.

M. Hoeppner: Je ne suis pas encore rentré chez moi. Je suis resté ici pendant le week-end, Bob.

Le président: Je vous en informerai le plus tôt possible. Hier soir, j'en ai discuté avec lui et...

M. Hoeppner: J'ai rencontré Joe dans le couloir et nous en avons un peu parlé. Il m'en a touché un mot.

Le président: Très bien. Je vous communiquerai autant de détails que possible. Mais je pense que ce sera au cours des prochaines semaines.

Nous recevons aujourd'hui, de l'Alliance de la fonction publique du Canada, M. Larry Leng, président national, syndicat de l'agriculture, et M. Terry Lysak, peseur de grains.

Je vous souhaite la bienvenue.

• 0940

Mr. Larry Leng (National President, Agriculture Union, Public Service Alliance of Canada): We'll start out with an opening brief. It's very brief.

On behalf of the agriculture component of the Public Service Alliance of Canada, I'd like to take this opportunity to thank the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food for inviting me to appear before the committee this morning.

M. Larry Leng (président national, Syndicat de l'agriculture, Alliance de la fonction publique du Canada): Nous allons commencer par un exposé préliminaire qui sera très bref.

Au nom du Syndicat de l'agriculture de l'Alliance de la fonction publique du Canada, je profite de l'occasion pour remercier le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire de m'avoir invité à comparaître ce matin.

The agriculture component of the Public Service Alliance of Canada represents some 6,700 employees of the Government of Canada who work for the federal Department of Agriculture. Your committee's current review of the department's 1994–95 main estimates is of considerable importance to the members we represent. In a very real sense they provide the financial framework within which we work.

At the outset I should apologize for not providing members with a copy of my opening statement in advance; however, as I am sure you are aware, the PSAC has just finished a major convention. As a result, I and my executive officers were unable to prepare a formal submission in advance.

I want to start by saying that the regulatory role of Agriculture Canada is undergoing a dramatic transformation. The previous government adopted a posture that the activities of the department should be modified to provide the producing industry with an enhanced responsibility for the ultimate quality of its product.

The current government appears to be following this regulatory reform initiative with equal zeal. From our perspective, this is problematic for a number of reasons.

First, we should make it clear that the drive for efficiency as embraced by industry, and the drive for reduced costs and deficit reduction as embraced by the previous and current governments, appear to be being promoted as ends in themselves.

From our perspective, and I suspect the perspective of the Canadian population as a whole, the end must be the continued provision of food and agricultural products that are both healthy and safe.

To the extent that the health and safety of our food and agricultural products is compromised by the drive to efficiency and deficit reduction, it should be resisted by the government and your committee, as I am sure it will be by the Canadian public.

In this introductory comment, I would like to highlight some of the actions and regulatory changes being contemplated and implemented by the department that our members believe will compromise the health and safety of the food and agricultural products available to Canadians and the export market.

In an appearance before your committee on March 23, 1994, the Minister of Agriculture and Agri–Food stated that the government and industry are committed to working together towards "the goal of exporting \$20 billion in agri–food product by the year 2000". As the minister stated, this:

... is a considerable leap from the \$13 billion we exported in 1993. It's a major step, a 50% increase. I'm confident that if we continue to work well together—the federal government, the provinces and the private sector—we can reach the objective.

### [Traduction]

Le Syndicat de l'agriculture de l'Alliance de la fonction publique du Canada représente quelque 6 700 employés du gouvernement du Canada qui travaillent pour le ministère fédéral de l'Agriculture. L'examen, par votre comité, du budget des dépenses 1994–1995 du ministère est très important pour les employés que nous représentons. De façon très concrète, ce budget constitue le cadre financier à l'intérieur duquel nous fonctionnons.

Je tiens d'abord à m'excuser auprès des membres du comité de ne pas leur avoir fourni d'avance un exemplaire de mon exposé préliminaire; toutefois, vous savez sans doute que l'AFPC vient tout juste de tenir une congrès important. Par conséquent, les membres de mon exécutif et moi-même n'avons pas été en mesure de préparer d'avance un mémoire officiel.

Je tiens à dire tout d'abord que la fonction de réglementation d'Agriculture Canada est en train d'être transformée en profondeur. Le gouvernement précédent avait décidé que les activités du ministère devaient être modifiées afin de donner à l'industrie productrice une plus grande responsabilité pour la qualité finale de son produit.

Le gouvernement actuel semble donner suite à cette initiative de réforme de la réglementation avec le même zèle. Nous estimons, pour notre part, que cela pose des problèmes pour diverses raisons.

Premièrement, nous tenons à dire clairement que la recherche de l'efficacité telle que l'envisage l'industrie et les efforts visant à réduire les coûts et le déficit qu'ont mis en oeuvre les gouvernements précédent et actuel, semblent être présentés comme une fin en soi.

De notre point de vue et, je pense, du point de vue de la population canadienne dans son ensemble, la fin doit être d'assurer un approvisionnement continu en produits alimentaires et agricoles qui soient à la fois sains et sûrs.

Dans la mesure où la recherche de l'efficacité et la réduction du déficit compromettent la qualité et l'innocuité de nos produits alimentaires et agricoles, le gouvernement et votre comité devraient s'y opposer, tout comme la population canadienne, j'en suis sûr, ne manquera pas de le faire.

Dans cet exposé préliminaire, j'aimerais souligner certaines mesures et certaines modifications à la réglementation qui sont envisagées et mises en oeuvre par le ministère qui, de l'avis de nos membres, compromettront la qualité et l'innocuité des produits alimentaires et agricoles offerts aux Canadiens et sur les marchés d'exportation.

Lorsqu'il a comparu devant votre comité le 23 mars 1994, le ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire a affirmé que le gouvernement et l'industrie se sont engagés à travailler la main dans la main en vue de réaliser «l'objectif d'exporter pour 20 milliards de dollars de produits agro-alimentaires d'ici à l'an 2000». Comme le disait le ministre:

...il s'agit là d'un bond considérable par rapport aux 13 milliards de dollars de produits que nous avons exportés en 1993. C'est une augmentation importante de près de 50 p. 100, mais je suis convaincu que, grâce à la collaboration du gouvernement fédéral, des provinces et du secteur privé, nous pourrons y arriver.

I can tell you today that if Canada compromises its standards of quality verified by vigorous inspection, the objective will not be met. I can tell you with equal confidence that Canada must ensure that it's the quality of its food products that is paramount. The Canadian public will not accept a deterioration of product quality.

Agriculture and food product inspection is a complicated task that is made easier when the producing industry has quality control at the top of its agenda. Modern facilities properly staffed and equipped with automated processes are essential. So too is a comprehensive inspection procedure that leaves as little to chance as is humanly possible.

In this regard, not all countries and not all plants within a country are created equally. As a result, it is the responsibility of the Canadian government to ensure that the product, whether produced in Canada or offshore, whether destined for Canadian or international markets, is certified as to quality and safety.

• 0945

In this regard I have a number of concerns. Importation of food and agriculture products into Canada has been a source of concern to my members for a number of years. Leaving aside the important issues of smuggling a product into Canada, the fact that remains is that with an excess of 200 ports of entry, it is difficult to ensure proper inspection at the best of times.

Since some 96% of regulated imported agriculture commodities are released through 64 ports of entry, it makes considerable sense to target these ports for enhanced services. That said, the enhanced service that has been proposed is, in our view, efficient.

While it is obviously attractive from the industry's perspective to have products cleared at the border in the shortest possible time, and while having Canada Customs officers perform double duty and clear agriculture products currently cleared by agriculture inspectors is beneficial from the government's cost—cutting perspective, it has the potential to undermine inspection and ultimately the quality and safety of imports.

As I understand the system of enhanced service, Canada Customs will be empowered to clear agriculture products currently cleared by agriculture inspectors where Agriculture Canada does not have the additional resources to staff extended hours of service. Specifically, assuming that the paperwork is in order, Canada Customs can release products without an on–site inspection by Agriculture Canada.

In addition, the alternative service arrangements being implemented for the remaining 6% of the product at 151 ports of entry are questionable at best. Although the process will be developed in final form over a five—year period in collaboration with Customs and Excise and individual importers, goods will ultimately be released at frontier points by custom officers rather than at customs—bonded warehouses by Agriculture Canada inspectors.

[Translation]

Je puis vous dire aujourd'hui que si le Canada compromet ses normes de qualité qui ont été vérifiées par des inspections rigoureuses, cet objectif ne sera pas atteint. Je peux également vous dire avec la même assurance que le Canada doit veiller à ce que la qualité de ses produits alimentaires l'emporte sur toute autre considération. La population canadienne n'acceptera pas que la qualité de ses produits se détériore.

L'inspection des produits agricoles et alimentaires est une tâche complexe qui est plus facile à remplir lorsque l'industrie productrice place le contrôle de la qualité en tête de ses priorités. Il est essentiel qu'elle ait des installations modernes dotées d'employés compétents et de processus automatisés. Il est également primordial d'avoir une procédure d'inspection complète où l'apport du hasard est réduit autant qu'il est humainement possible de le faire.

À cet égard, tous les pays et toutes les usines à l'intérieur d'un pays ne sont pas comparables. Par conséquent, il incombe au gouvernement canadien de veiller à ce que la qualité et l'innocuité des produits soient certifiées, que le produit provienne du Canada ou de l'étranger et qu'il soit destiné aux marchés canadiens ou internationaux.

J'aimerais vous faire part de mes préoccupations à cet égard. L'importation de produits agro-alimentaires au Canada constitue une source de préoccupations pour nos membres depuis plusieurs années. Faisons abstraction de la question importante de l'entrée en contrebande de certains produits. Le fait est qu'il est difficile de bien inspecter les produits qui entrent au pays compte tenu du fait qu'il existe plus de 200 ports d'entrée.

Étant donné qu'environ 96 p. 100 des importations agricoles réglementées entrent au pays par 64 ports d'entrée, il est logique d'essayer d'améliorer les services offerts dans ces endroits. Il s'agit évidemment de rendre ces services plus efficaces.

Comme l'industrie a tout intérêt à ce que les formalités de douane soient les moins longues possibles, et que le gouvernement peut réaliser des économies en demandant aux agents de douane de faire double travail et d'inspecter les produits agricoles actuellement contrôlés par les inspecteurs de l'agriculture, cette pratique risque éventuellement de compromettre l'inspection et d'entraîner l'entrée au pays d'importations dont la qualité et l'innocuité laissent à désirer.

Si j'ai bien compris ce qu'on entend par un service amélioré, les agents de douane seront maintenant habilités à autoriser l'entrée au pays de produits agricoles lorsqu'Agriculture Canada n'a pas les ressources voulues pour offrir des heures de service prolongées. À supposer que tous les documents requis aient été remplis, Douanes Canada pourra autoriser l'entrée au pays de produits sans qu'il y ait une inspection sur place par Agriculture Canada.

En outre, nous doutons de l'efficacité des accords de service de rechange visant les 6 p. 100 de produits restants admis au pays par 151 ports d'entrée. Même si le processus doit être finalisé sur une période de cinq ans en collaboration avec Douanes et Accises et les importateurs individuels, ce seront finalement les agents de douane qui autoriseront l'entrée des marchandises à la frontière plutôt que les inspecteurs d'Agriculture Canada à des entrepôts de douane.

Our principal concern with this developing situation is that inspectors at ports of entry will not be able to open enough trucks to inspect the contents of each shipment at the time of arrival.

Let me now turn to the issue of inspection at Canadian product facilities. It needs to be said at the outset that despite technological advancements, the Canadian production system is less efficient than in many countries, particularly in Europe. It needs to be understood, however, that our system ensures greater quality and safety than many of these same countries. It should be recognized that the inspection system is only one aspect of the higher costs that prevail in Canada.

In poultry, for example, we pay more for live birds than is the case in other countries. The focus on reducing production costs by reducing the frequency and extent of third-party inspection is fundamentally wrong-headed. From our perspective, the department initiatives with regard to inspections run a real risk of following the lowest common denominator approach that has the potential to reduce standards in Europe.

In this regard I would point out, for example, that in countries such as the Netherlands, Germany and Belgium, poultry inspection and dressing procedures are deficient and a carcass may well be approved while disease may be present. Since lung and associate air sacks are supposed to be pumped out, disease there does not constitute grounds for denying approval unless other signs of disease are present on the viscera and the carcass.

Consider as well that in the Netherlands at each plant you have in theory a resident veterinarian who carries out inspections, while in practice only exporting plants have the benefit of such inspections at the present time.

A final comment with regard to Europe is warranted. The European Union has established guidelines regarding meat inspection. While these guidelines generally follow scientific criteria, they also take into consideration economic, geographic and operational factors. Moreover, in order to be enforced, these directives are translated into regulations by the member states. While this process is not completed, it appears that the final package applying to interpretation of European standards will reflect current practices.

Before concluding, I would like to say a few words about the inspection of grain and the benefit that independent third-party inspection provides to the Canadian producing sector.

As in the case with meat and poultry, Canada enjoys a solid international reputation for the quality of its grain products. This reputation can be traced in no small part to the quality of our internal inspection processes. If we are to compromise inspection, the end result will be deterioration of our international reputation and, I suspect, a reduction in our ability to sell in world markets.

As Canada moves to increase its agriculture exports, pressure will be placed on the system to reduce costs and increase efficiency of production. While efficient production is a laudable goal, it should not be achieved at the expense of quality and safety.

### [Traduction]

Ce qui nous préoccupe surtout c'est que les inspecteurs ne pourront pas ouvrir suffisamment de camions aux ports d'entrée pour en inspecter le contenu dès leur arrivée.

Parlons maintenant de l'inspection faite sur les lieux de production. Malgré les progrès technologiques, le système de production canadien est beaucoup moins efficace que le système de production de nombreux pays, et en particulier des pays européens. En revanche, notre système assure une qualité et une sécurité des produits beaucoup plus grandes que celui d'autres pays. On ne peut donc attribuer au système d'inspection qu'une partie des coûts plus élevés qui existent au Canada.

Prenons le cas de la volaille. La volaille vivante coûte plus cher au Canada que dans d'autres pays. On se trompe fondamentalement en essayant de réduire les coûts de production en diminuant la fréquence et la durée des inspections effectuées par une tierce partie. À notre sens, les décisions prises par le ministère en ce qui touche les inspections risquent d'entraîner un abaissement des normes, suivant le modèle du plus petit dénominateur commun, comme cela s'est produit en Europe.

À cet égard, j'aimerais faire remarquer que dans des pays comme les Pays-Bas, l'Allemagne et la Belgique, les méthodes d'inspection et d'abattage de la volaille laissent à désirer et qu'on peut approuver la vente de la carcasse d'un animal malade. Puisqu'on est censé avoir enlevé les poumons et les sacs aériens des volailles, le fait qu'une maladie puisse avoir été détectée dans ses organes ne constitue pas une raison de refuser l'approbation si les viscères et la carcasse sont sains.

En théorie, dans chaque usine des Pays-Bas, un vétérinaire résidant effectue des inspections, mais en pratique, seuls les produits provenant des usines d'exportation sont inspectés à l'heure actuelle.

Une dernière observation au sujet de ce qui se passe en Europe. L'Union européenne a établi des lignes directrices au sujet de l'inspection des viandes. Si celles-ci se fondent de façon générale sur des critères scientifiques, elles sont aussi axées sur des considérations d'ordre économique, géographique et opérationnel. En outre, chaque État membre doit adopter un règlement pour mettre en oeuvre ces lignes directrices. Le processus n'est pas terminé, mais il semble que l'interprétation finale des normes européennes reflétera les pratiques actuelles.

Avant de conclure, j'aimerais dire quelques mots au sujet de l'inspection des céréales et de l'avantage que présente pour le secteur de production canadien le recours à une tierce partie.

Comme pour la viande et la volaille, le Canada jouit d'une réputation internationale solide pour ses céréales. Cette réputation est attribuable en grand partie à la qualité de notre processus d'inspection. Si ce processus se détériore, il en sera de même pour notre réputation internationale, ce qui compromettra, je crois, nos ventes sur les marchés internationaux.

Comme le Canada cherche à accroître ses exportations agricoles, on cherchera par tous les moyens à accroître notre production tout en en réduisant le coût. Si une production efficace est un objectif louable, il ne doit pas être atteint au détriment de la qualité et de l'innocuité des produits.

[Translation]

• 0950

For all these reasons, I would urge your committee to ensure the

I would further argue that while the government has a legitimate obligation to look for areas where it can reduce costs, it is unacceptable from our perspective to curtail inspection services or transfer the services to the production industry. If production is increased and if we are to maintain our reputation as a producer of high-quality and healthy food products, the government and industry must accept that additional inspection services related to the increased production are not only legitimate but also essential.

With that, Mr. Chairman, brother Lysak has a very, very brief opening statement he would like to make, if that's permissible.

Mr. Terry Lysak (Grain Weigher, Public Service Alliance of Canada): Thank you, Mr. Chairman, committee members. I'd like to start by saying that within the global grain community the Canadian Grain Commission, at least until now, has a solid reputation. We have high standards of guaranteed quality and quantity from the producer to the buyer. I fear our reputation within the grain industry will be compromised with the elimination or streamlining of inward weighing and inspection services.

The previous government, it appears, had begun shifting part of the Canadian Grain Commission's protection of the producer or farmers, giving the bigger players, the grain companies, more than they may deserved. An example is the recommended relaxation of overages that terminal elevators may retain after weigh-overs or audits from one-tenth to one-eight of 1%. This could represent a windfall profit of up to hundreds of thousands of dollars.

I have provided handouts in both official languages that will give you some insight to the problems that will definitely occur with the elimination of streamlined inward weighing. Is it the chairman's wish that I read this report?

The Chairman: Yes, go ahead.

Mr. Lysak: Thank you. The heading of the handout was: "Why do we officially weigh rail cars at terminal elevators?" The answer pesons-nous officiellement les wagons au silos terminus?" Réponis: to ensure each parcel of grain is properly accounted for for certification between them.

Here are some examples of what the Canadian Grain Commission weigh division did in a two-week period in 1993 officially weighing in grain. This is the Port of Thunder Bay. We detected 341 rail cars that would have gone through the system with wrong car numbers. There were also 169 that had the wrong initials on them, bringing the total to 510 cars the weigh division had to correct.

If we didn't supply this service, who would settle the claims and inquiries that would have resulted from all the misinformation that would have gone through the system?

Pour toutes ces raisons, j'incite votre comité à veiller à ce que le government acts with due diligence when establishing inspection gouvernment adopte sans tarder un protocole en matière d'inspec-

> Le gouvernement a certes l'obligation d'essayer de réduire ses dépenses, mais il est inacceptable, à notre sens, de réduire les services d'inspection ou de laisser à l'industrie de production le soin d'effectuer ces inspections. Si nous voulons augmenter notre production tout en maintenant notre réputation comme producteur de produits agricoles sains de haute qualité, le gouvernement et l'industrie doivent reconnaître qu'une augmentation proportionnelle des services d'inspection est non seulement légitime, mais essentielle.

> Voilà qui met fin à mes propos. Si vous le permettez, monsieur le président, mon confrère M. Lysak voudrait faire une très brève déclaration.

> M. Terry Lysak (peseur des grains, Alliance de la Fonction publique du Canada): Je vous remercie, monsieur le président et mesdames et messieurs. J'aimerais d'abord dire qu'au sein de l'ensemble des céréaliculteurs, la Commission canadienne des grains possède, jusqu'à maintenant tout au moins, une réputation solide. Du producteur à l'acheteur, nous insistons sur les plus hautes normes en ce qui touche la qualité et la quantité des céréales. Je crains cependant que notre réputation ne soit ternie si nous éliminons ou réduisons les inspections et le pesage des cargaisons d'entrée.

> Le gouvernement précédent avait déjà commencé, semblet-il, à confier certaines des responsabilités de la Commission canadienne des grains aux producteurs ou aux agriculteurs, donnant ainsi un peu trop de poids aux grands intervenants du domaine, c'est-à-dire aux sociétés céréalières. À titre d'exemple, il est recommandé de ramener de un dixième à un huitième de 1 p. 100 les excédents que les silos terminus peuvent conserver après les pesages de contrôle ou les vérifications. Cela représenterait un profit fortuit pouvant aller jusqu'à des centaines de milliers de dollars.

> Je vous ai remis un document dans les deux langues officielles qui expose les problèmes qui découleront très certainement de l'élimination ou de la réduction des services de pesage des cargaisons d'entrée. Le président souhaite-t-il que je lise ce texte?

Le président: Allez-y.

M. Lysak: Je vous remercie. Le document s'intitule «Pourquoi se: Pour s'assurer que chaque grain de céréale est pris en compte comme il se doit, à des fins de certification.

Voici certains exemples de ce que la Division de la pesée du CGC a fait pendant une période officielle de pesée de deux semaines. Il s'agit du port de Thunder Bay. Nous avons détecté 341 wagons qui auraient franchi le système avec de mauvais numéros de wagon. De plus, les mauvaises initiales apparaissaient sur 169 wagons, ce qui porte à 510 le total de wagons auxquels la Division de la pesée a dû apporter des modifications.

Si nous n'étions pas là pour offrir ce service, qui s'occuperait des réclamations et des demandes qui auraient découlé de tous ces mauvais renseignements qui auraient passé à travers le système?

During this same period, there were also 26 mixes between two different rail cars, 45 mixes that were prevented by our weighers and assistants. Grain was left in the receiving hoppers 10 times. Twelve spills that would not have been accounted for were recovered. We alerted the terminals twice about fumigated cars. We also had 37 partial unloads that were documented until the entire car was accounted for. We alerted the terminals about 8 bulkhead cars they were not aware of that could have been mixed during the unloading sequence.

These are a lot of figures. Please bear with me.

We found 28 cars were out of order from the unload shunt. Four hundred and fifty-eight had no information on them at all and were supervised thoroughly from commencement of unloading until their official weighing. The scale weights were incorrect 29 times due to computer malfunctions and 2 cars had more than one number on them.

Add all this, and there were 1,173 cars that we, as CGC weigh division, facilitated by being there. You may not think this is a large number of cars, but in tonnage this is over 100,000 tonnes for which we ensured proper accrediting. This has a value of over \$10 million.

Also, as part of our duties, we check all the rail cars for their condition upon arrival at the terminals. We make out exception reports, which indicate if there is anything wrong with the rail cars. An example is leaking cars that are short of grain. These are used by all parties involved in trade for settling disputes.

Inquiries from the elevator numbered 153. All of these pertained to the unloading of cars for which the terminals themselves had wrong information. Regular checks are made of all equipment used in the receiving of cars. Problems have been found, including computer malfunctions, printer problems, scale and scale venting problems, leaks in equipment, broken tie rods and improper operation of scales. All of the these things have affected the official weights of cars received.

• 0955

These examples do not include the regular checks we initiate ourselves of cars unloaded that are suspect due to I-90 or cars in transit. Weights are not accurate, as everybody seems to think. We initiated 1,809 of these discrepancies with our one-tonne tolerance.

As a result of all these things, 6,100 tonnes of grain were properly credited that otherwise would have not have been. We also field inquiries that involve our records at the terminals through our office in Thunder Bay.

During this two-week period, the total number of cars dumped was 13,283. If we were not at the terminals, what would happen to the accountability of the screen? Would it be the responsibility of the producer, the primary elevator, the terminals or the companies?

[Traduction]

Au cours de cette même période, il y a également eu 26 mélanges entre deux différents wagons, 45 mélanges que nos peseurs et leurs assistants ont pu prévenir. Des céréales ont été laissées dans les trémies de chargement à 10 reprises. Douze déversements qui n'auraient pas été pris en compte ont été récupérés. À deux reprises, nous avons signalé aux terminus la présence de wagons fumigés; il y a eu 37 déchargements partiels qui ont été notés en attendant que tout le wagon soit pris en compte; on a signalé aux terminus huit wagons à cloison dont ils ne connaissaient pas l'existence et qui auraient pu être mélangés.

Je vous donne beaucoup de chiffres, veuillez m'en excuser.

Au cours du déchargement, nous avons trouvé 28 wagons qui n'étaient pas dans l'ordre de la manoeuvre de déchargement: 458 n'affichaient aucun renseignement et ils ont été supervisés tout au long de la manoeuvre, tant qu'ils n'ont pas été officiellement pesés. À 29 reprises, le poids de la pesée était incorrect parce que l'ordinateur était défectueux et deux wagons affichaient plus d'un numéro.

Si nous additionnons tous ces chiffres, nous avons 1 173 wagons dont la Division de la pesée du CGC s'est occupé. Vous pensez peut-être que ce n'est pas un grand nombre de wagons, mais comme tonnage, cela représente plus de 100 000 tonnes qui ont été prises en compte comme il se devait, grâce à nous, et ce pour une valeur de plus de 10 millions de dollars.

De plus, dans le cadre de nos fonctions, nous vérifions la condition de tous les wagons à leur arrivée aux terminus et nous faisons des rapports d'exception qui indiquent si quelque chose ne va pas. Par exemple, si des wagons perdent des céréales, ces renseignements sont utilisés par toutes les parties pour solutionner les différends.

Les silos ont formulé 153 demandes de renseignements qui concernaient toutes le déchargement de wagons et au sujet desquels les terminus possédaient des renseignements erronés. Nous effectuons régulièrement des inspections de tout l'équipement utilisé pour la réception des wagons. Nous avons découvert des problèmes, notamment des problèmes de fonctionnement d'ordinateur, des problèmes d'imprimante, des problèmes de balance et de ventilation de la balance, des fuites dans l'équipement, des connecteurs brisés et un mauvais fonctionnement des balances. Tous ces problèmes ont eu des conséquences sur la pesée officielle des wagons reçus.

Ces exemples n'incluent pas les vérifications habituelles que nous effectuons nous—même des wagons déchargés qui sont suspects à cause des pesées I–90 et des wagons en transit. Les pesées ne sont pas précises, contrairement à ce que tous semblent croire. Nous avons découvert 1 809 divergences même avec notre tolérance d'une tonne.

Grâce à tout cela, 6 100 tonnes de céréales ont été bien enregistrées, mais ce n'aurait pas été le cas autrement. Nous transmettons également à notre bureau de Thunder Bay les demandes qui concernent nos dossiers aux terminus.

Au cours de cette période de deux semaines, 13 283 ont été déchargés. Si nous n'étions pas aux terminus, qui tiendrait compte de toutes ces céréales? Cette responsabilité serait-elle confiée aux producteurs, aux silos primaires, aux terminus ou aux compagnies?

I've touched on some of the items that have to do with the weigh division. A colleague of mine, Dave Lewicki, will be discussing the problems that may arise from streamlining inspection services a little later.

I'll just conclude by saying the streamlining or elimination of inward weighing represents a threat to the integrity and respect of the Canadian Grain Commission by providing impartial service to all the players involved. Thank you.

M. Lefebvre (Champlain): Je vous remercie beaucoup et je vous souhaite la bienvenue au Comité de l'agriculture et de l'agro—alimentaire.

J'ai remarqué en écoutant votre exposé que la réputation internationale des grains de l'Ouest était remise en cause parce qu'il y avait eu des mélanges. Mais quelles seraient les conséquences si vos membres n'étaient pas là pour surveiller ces fameux mélanges de wagons?

Mr. Lysak: I'm sorry, I didn't understand the question.

M. Lefebvre: Vous avez parlé de qualité, et on a parlé de qualité internationale des grains de l'Ouest mais il y a eu beaucoup de mélanges de wagons. Est—ce qu'il y aurait un danger pour la réputation des grains de l'Ouest s'il n'y avait pas une telle surveillance de votre part?

Mr. Lysak: I'm sure Dave Lewicki will touch on that later, but the potential for contaminated grain is always there. We are a large player, but in the global grain community we don't have the resources to back up the continuing of subsidized grain. We can only rely on our reputation of selling the best product there is in the entire world. Otherwise, I don't see us competing in the game. We have to maintain those standards, and with the inspection services we now provide, we guarantee our product. It's an iron-clad guarantee to the buyer. Without those services, I don't see us guaranteeing that product.

Mr. Collins (Souris—Moose Mountain): Mr. Chairman, statistics are always amazing, and I find these rather amazing. Am I correct in understanding this represents a two-week period?

Mr. Lysak: Yes sir, that is correct.

Mr. Collins: From your background and experience, when you see that 500 were miscoded and then the computer malfunctioned, is that a normal kind of experience?

Mr. Lysak: Yes, it's a potential everyday occurrence. We have the sensors and the read—outs, so by being there we can take the sensor read—out. A lot of the problems involve the transfer of the sensor read—out from the computer to the printer. If we're not there, the event printer doesn't get the information and there's no record of the grain receipt.

Mr. Collins: In your opinion, what constitutes miscoding in 500 instances? How can you do that? To me that seems to be a normal sequence of events. Surely to God you can read cars and get the numbers down right.

[Translation]

J'ai abordé certaines questions qui ont trait à la division de la pesée. L'un de mes collègues, Dave Lewicki, vous parlera tout à l'heure des problèmes qui peuvent surgir à cause de la rationalisation des services d'inspection.

En terminant, je voudrais dire que cette rationalisation ou encore l'élimination de la pesée à l'entrée des wagons représente une menace pour l'intégrité et la réputation de la Commission canadienne des grains qui est censée fournir un service impartial à tous les intervenants. Merci.

Mr. Lefebvre (Champlain): I thank you very much and I welcome you to the Committee on Agriculture and Agro-food.

In listening to your presentation, I noticed that the international reputation of western grains was questioned because there had been some mixes. What would be the consequences if your members were not there to watch and try to avoid those car mixes.

M. Lysak: Je m'excuse, je n'ai pas compris la question.

Mr. Lefebvre: You talked about quality and we talked about the international reputation of western grain, but there has been many car mixes. Would there be a threat to the reputation of western grain if you were not there to monitor the process?

M. Lysak: Je suis certain que Dave Lewicki vous en parlera tout à l'heure, mais le danger de contamination du grain n'est jamais à écarter. Nous avons une certaine importance, mais dans la communauté céréalière mondiale, nous n'avons pas les ressources voulues pour rivaliser dans la guerre des subventions aux céréales. Notre seul atout, c'est notre réputation de vendre le meilleur produit au monde. Autrement, je ne vois pas comment nous pourrions rivaliser avec nos concurrents. Nous devons absolument maintenir ces normes et les services d'inspection que nous fournissons nous permettent de garantir notre produit. C'est une garantie absolue que nous offrons à l'acheteur. En l'absence de ces services, je ne vois pas comment nous pourrions garantir le produit.

M. Collins (Souris — Moose Mountain): Monsieur le président, les statistiques sont toujours renversantes, et celles—ci me semblent particulièrement stupéfiantes. Vous ai—je bien entendu dire qu'il s'agissait d'une période de deux semaines?

M. Lysak: Oui monsieur, c'est bien cela.

M. Collins: Compte tenu de votre expérience, quand vous constatez que 500 wagons ont été mal codés et que l'ordinateur est tombé en panne, trouvez-vous que c'est normal?

M. Lysak: Oui, cela peut arriver tous les jours. Nous avons les capteurs et les imprimés, et comme nous sommes sur place, nous pouvons lire les résultats au fur et à mesure. Les problèmes sont souvent attribuables au transfert des données du capteur jusqu'à l'ordinateur et de là jusqu'à l'imprimante. Si nous n'étions pas là, l'imprimante ne recevrait pas l'information et il n'y aurait aucune trace de la réception des céréales.

M. Collins: À votre avis, comment ces 500 cas d'erreurs de codes ont-ils pu se produire? Il me semble que c'est une séquence assez simple. Vous êtes sûrement capable de lire les numéros sur les wagons et de les inscrire sans vous tromper.

[Traduction]

• 1000

Mr. Lysak: You'd think so, but it happens daily. Instead of 69 somebody will put 96, instead of 38 an 83, instead of 58 an 85. You have to remember that with the number of rail cars in the system and the initials—sometimes the car numbers are exactly the same but the initials are different. One could come from Grande Prairie and the other from Elm Creek, Manitoba. The amount of time it would take to find out who the owner of a particular car is—if we weren't there, you might never find it because of the number of checks we make to ensure the numbers are correct.

Mr. Collins: I can see some differences, but when you get into the magnitude that you reported—500—that's getting pretty high.

Mr. Lysak: It's damn high, but it happens.

Mr. Collins: I'd want to check not only at your level, but some fellows might need to have their eyes checked to see who's doing the work at the front end of this thing.

It's a combination of concerns that you raise here, and rightly so. Hopefully we'll be able to resolve some of them. Where you have the human being in there, I don't think you'll ever eliminate that element of error. But you'd sure want to reduce that to a small amount.

Mr. Lysak: Part of the problem would be the railways giving the wrong information to the grain companies as the cars come in. Sometimes the elevator companies themselves punch in the wrong car numbers. The duty of our personnel is to take every car number that comes in and recheck that car number as the car is being dumped. In our case, we have a double—check system and in some cases a triple—check system. When the inquiries do come in, close to 100% of the time it is our information that is used in dispute.

Mr. Collins: Mr. Chairman, if these figures are reliable, and I have no reason to believe they are not, we're talking about a considerable amount of money that could be misdirected in this whole affair.

Mr. Lysak: Mr. Chairman, this document that I read to you is a result of a management study, not a union study.

Mr. Hoeppner: I'm just as amazed as Mr. Collins is at some of the figures you've given us.

We hear so much about importers having different standards for their classes of grain than we do. We have fairly high standards, but once it's gone through our own inspection system, it is then mixed to bring it to the import standards. Is that prevalent?

Mr. Lysak: My area of expertise is with the weigh division. I would like you to refer that question to the inspector who will be here a little later.

Mr. Hoeppner: Okay.

M. Lysak: C'est ce qu'on pourrait croire, mais cela arrive tous les jours. Au lieu de 69, quelqu'un inscrit 96, au lieu de 38 il note 83, ou encore 85 au lieu de 58. N'oubliez pas qu'il y a un très grand nombre de wagons dans le réseau et que les initiales... parfois le numéro est le bon mais les initiales sont différentes. Un wagon vient, disons, de Grande Prairie et l'autre de Elm Creek au Manitoba. Il en faudrait du temps pour retrouver le propriétaire d'un wagon—si nous n'étions pas là, on ne le retrouverait peut-être jamais, et nous multiplions les vérifications pour nous assurer qu'il n'y a pas d'erreur dans les numéros.

M. Collins: Je comprends qu'il puisse y avoir des erreurs, mais pas de l'ampleur que vous signalez; 500, cela me semble énorme.

M. Lysak: C'est beaucoup, mais cela arrive.

M. Collins: Il me semble qu'une enquête s'impose, non seulement à votre niveau, mais peut-être qu'il y en a en première ligne qui devraient se faire examiner la vue.

Vous soulevez une foule de problèmes, et à juste titre. Espérons que nous réussirons à en résoudre quelques—uns. Dès qu'un être humain entre en jeu, il est impossible d'éliminer toute possibilité d'erreur. Mais il faut essayer d'en réduire le nombre le plus possible.

M. Lysak: Le problème réside parfois dans le fait que les compagnies de chemin de fer donne de mauvais renseignements aux compagnies de céréales au moment de l'arrivée des wagons. Parfois, les compagnies qui exploitent les silos poinçonnent les mauvais numéros. La tâche de notre personnel est de prendre en note le numéro de tous les wagons qui arrivent et de revérifier le numéro au moment du déchargement. Dans notre cas, nous avons un système de double et parfois même de triple vérification en cas de contestation; c'est presque toujours notre renseignement qui est utilisé en cas de conflit.

M. Collins: Monsieur le président, si ces chiffres sont fiables, et je n'ai aucune raison de croire le contraire, ce sont des sommes considérables qui pourraient être mal attribuées dans toute cette affaire.

M. Lysak: Monsieur le président, le document que je vous ai lu est le fruit d'une étude effectuée par la direction, et non par le syndicat.

M. Hoeppner: Je suis tout aussi sidéré que M. Collins par les chiffres que vous nous avez donnés.

On entend tellement parler des importateurs qui ont des normes différentes des nôtres pour leurs diverses classes de grains. Nous avons des normes assez élevées, mais une fois que les céréales ont été approuvées par nos inspecteurs, on peut les mélanger pour les ramener au niveau des normes des importateurs. Est-ce très courant?

M. Lysak: Mon domaine de compétence, c'est la pesée. Je vous invite à poser cette question à l'inspecteur qui comparaîtra bientôt.

M. Hoeppner: D'accord.

One concern we have on the farm is that extra work is being done that should not be done. You talk a lot about efficiency and production. I appreciate what you gentlemen are doing in the inspection services, but I don't appreciate it when I see 17 of you guys tying up the whole grain shipping industry when you're on strike. How can we resolve that problem?

Mr. Leng: If you look back at what the federal employees...we had the strike of 1991. It was the federal government that took the Department of Labour and tried to bring the railroads, the grain handlers and others together to set up a sectoral council, but they left out the agricultural union representative, our inspectors and grain handlers and weigh men, and they didn't even invite the Canadian Grain Commission. That was one of the biggest strikes and we had to fight to even get status as observers, so I guess it's not too important if they wouldn't even invite us.

In the grain industry I think there has been only two stoppages by federal employees in the last 15 years, and the way the previous government was treating them, I think it was justified.

1005

Mr. Hoeppner: Could you qualify that a little more? Why do you not have this input? Why do they not ask for your representation? To n'avez-vous pas voix au chapitre? Pourquoi ne vous demandent-ils me, it seems there's a lack of communication or a lack of cooperation. What is the problem here?

Mr. Leng: Well, I can't really answer that. When the Department of Labour was setting up a meeting with the grain industry—inviting the unions—they most certainly didn't invite people from the Public Service Alliance of Canada or the people from the Canadian Grain Commission. It was only when we found out about the meeting that we tried to get a seat at that meeting, and they would give only observer status to the Canadian Grain Commission and us. When it came to setting up the sectorial council at the end of the meeting, it was the grain handlers' union that requested a seat for the Public Service Alliance of Canada on that council. We have not heard anything from this point.

Mr. Hoeppner: They haven't been trying to rectify that?

Mr. Leng: Not to my knowledge.

Mr. Hoeppner: I think you can appreciate my stand as a farmer when I see 17 people shutting down the whole system, which is worth billions of dollars to western Canada. I think it's very important that we address this problem. I just did a survey in my constituency, and of 1,200-and-some returns, 1,122 said we should legislate the grain-handling system as an essential service and do away with these types of strikes and disruptions.

So there's a big push to solve these problems, and I think it's very important that you gentlemen give us some input to help us correct some of them. Otherwise, there will be a revolt in the countryside one of these days.

[Translation]

Une des préoccupations des agriculteurs, c'est qu'il y a du travail supplémentaire qui se fait inutilement. Vous avez beaucoup parlé d'efficacité et de production. J'apprécie la qualité de votre travail d'inspection, mais je n'apprécie pas que vous vous mettiez en grève tous les 17 et que vous réussissiez à paralyser tout l'acheminement des céréales. Comment résoudre ce problème?

M. Leng: Voyez le bilan des employés fédéraux. Nous avons eu la grève de 1991. Le gouvernement fédéral, par l'entremise du ministère du Travail, a essayé de créer un conseil sectoriel réunissant les compagnies de chemin de fer, les manutentionnaires de grain et d'autres intervenants, mais ils ont laissé de côté le représentant du syndicat des agriculteurs, de même que nos inspecteurs et manutentionnaires de grain et les spécialistes de la pesée, et ils n'ont même pas invité le représentant de la Commission canadienne des grains. Ce fut l'une des grèves les plus éclatantes et nous avons dû nous battre pour obtenir le statut d'observateur; je suppose donc que ce n'était pas trop important puisqu'ils ne nous ont même pas invités.

Dans le secteur des céréales, je crois qu'il y a eu seulement deux arrêts de travail de la part d'employés fédéraux depuis 15 ans et étant donné de la façon dont le gouvernement précédent les traitait, je crois que c'était justifié.

M. Hoeppner: Pouvez-vous m'en dire un peu plus? Pourquoi votre avis? Il me semble qu'il y a un manque de communication ou de coopération. Quel est le problème?

M. Leng: Enfin, je ne sais pas comment vous répondre. Quand le ministère du Travail a organisé une rencontre avec le secteur céréalier, quand il a invité les syndicats, il n'a certainement pas invité l'Alliance de la fonction publique du Canada ou les gens de la Commission canadienne des grains. Ce n'est qu'en apprenant la tenue de cette réunion que nous avons demandé à y participer et la Commission canadienne des grains et nous-mêmes nous sommes vu accorder uniquement le statut d'observateurs. Quand il s'est agi de créer le conseil sectoriel à la fin de la réunion, c'est le Syndicat des manutentionnaires de grain qui a demandé que l'Alliance de la fonction publique du Canada puisse siéger à ce conseil. Nous n'avons pas eu d'autres nouvelles.

M. Hoeppner: Rien n'a été fait pour corriger cette lacune?

M. Leng: Pas à ma connaissance.

M. Hoeppner: J'espère que vous comprendrez ma position en tant qu'agriculteur quand je vois 17 personnes qui à elles seules bloquent tout le système qui apporte plusieurs milliards de dollars à l'économie de l'Ouest. J'estime qu'il est très important que nous corrigions ce problème. Je viens de faire un sondage dans ma circonscription et sur 1 200 et quelques répondants, 1 122 ont dit qu'il faudrait légiférer pour faire du système de manutention des grains un service essentiel et mettre fin à ce genre de grèves et de perturbations.

D'énormes pressions s'exercent donc pour que nous trouvions une solution à ces problèmes et il est essentiel que des gens comme vous nous fassent part d'éléments de solutions afin que nous puissions les corriger. Autrement, il y aura bientôt une révolte dans les régions rurales.

Mr. Leng: I most certainly agree. In 1991, when the previous government was in, it was found guilty of bad—faith bargaining. If they had done some serious negotiating, all that could have been avoided. But you know exactly what happened in that situation. I don't have to remind you of how the previous government treated its employees. Most certainly, we're willing to sit down at any time and discuss it. Most certainly, we don't want the stoppages either. It's costly not only to farmers, but it is costly to our own members and to the industry as well. We don't like having to do that, but if you're put into a corner, you have no alternative.

Mr. Lysak: I couldn't agree more with Mr. Leng. During the last strike I had an interview with a radio station in Regina. It was very difficult because part of our job as Canadian Grain Commission employees is to protect the producer. It's gutwrenching to go on strike against the people you're trying to protect, because we have a natural affection for the producer. But we were put into a corner, and we had no option. Certainly, if there were another way to get around this turmoil within the labour movement and the industry, we'd be more than willing to discuss it.

Mr. Hoeppner: Well, I think you have to realize that producers are getting very frustrated, and if you lose the producers—we've lost over half of them since the 1960s, and we're getting to the point where this industry is going to be shut down if we don't get some cooperation. Then we will all start crying. You've seen what's happened to the Thunder Bay port because of the loss of sales. This is going to continue, and if we don't get together to solve these problems, we're in a very, very serious situation.

I think you'll find farmers to be one of the fairest people in the area, but they are powerless. They are getting to the point where they're getting so frustrated they would rather dump the whole industry and move to some other country. I'm sure you don't want to do that. I'm just throwing that in as a warning, and I'm urging you to bring your problems to the farmers so we know what the real concerns and problems are. If you look at the rail car situation—we're so frustrated. Everybody is blaming everybody else, and there's a big problem we can't solve.

Mr. Lysak: Certainly, we realize your frustrations They are a direct reflection of what happens to us as well.

The Chairman: I want to remind members that after these witnesses we have a grain inspector coming. So if you want to direct your questions to PSAC... We have a couple of hours, but then we have the department after that, and the Canadian Grain Commission after that. So we have a long agenda this morning. I just want to remind you of that, colleagues.

[Traduction]

M. Leng: Je suis certainement d'accord. En 1991, quand l'ancien gouvernement était au pouvoir, il a été reconnu coupable de négociations de mauvaise foi. S'il avait négocié sérieusement, tous ces problèmes auraient pu être évités. Vous savez exactement ce qui s'est passé. Je n'ai pas à vous rappeler comment le gouvernement précédent traitait ses employés. Pour notre part, nous étions prêts à négocier sérieusement. Nous ne voulons pas ces blocages du système, nous non plus. C'est coûteux non seulement pour les agriculteurs mais aussi pour nos propres membres et pour tout le secteur. Nous n'aimons pas devoir prendre de tels moyens mais quand on n'a pas d'autre choix, il faut s'y résigner.

M. Lysak: Je suis parfaitement d'accord avec M. Leng. Au cours de la dernière grève, j'ai donné une entrevue à une station de radio à Regina. C'était très difficile parce que notre rôle, en tant qu'employé de la Commission canadienne des grains, c'est de protéger les céréaliculteurs. C'est déchirant de faire la grève au détriment de ceux que l'on tente de protéger, parce que nous avons une affection naturelle pour les céréaliculteurs. Toutefois, nous étions acculés au pied du mur et nous n'avions pas le choix. S'il y avait une autre façon de régler ces différends entre les syndicats et les producteurs, nous serions tout à fait disposés à en discuter.

M. Hoeppner: Enfin, vous devez comprendre que les céréaliculteurs sont de plus en plus frustrés et si leur nombre diminue... nous en avons perdu plus de la moitié depuis les années 1960 et bientôt ils devront tous fermer boutique si nous n'obtenons pas un peu de coopération. À ce moment—là, nous nous mordrons tous les pouces. Vous savez ce qui s'est produit dans le port de Thunder Bay en raison de la perte de marchés. La situation se poursuivra et si nous ne cherchons pas ensemble des solutions à ces problèmes, nous serons dans de très, très mauvais draps.

Les agriculteurs sont parmi les gens les plus justes de la région, mais ils sont sans pouvoir. Ils deviennent tellement frustrés qu'ils sont prêts à envisager de plier bagages et de s'en aller dans un autre pays. Je suis certain que vous ne voulez pas cela. C'est une mise en garde que je fais et je vous supplie de faire part de vos préoccupations aux agriculteurs afin que nous sachions quels sont les véritables problèmes. Voyez ce qui se passe avec les wagons ferroviaires... Nous sommes frustrés au plus haut point. Chacun blâme l'autre et il existe un énorme problème auquel nous ne trouvons aucune solution.

M. Lysak: Nous comprenons certainement votre frustration. Elle est directement liée à ce qui nous arrive.

Le président: Je me permets de rappeler aux députés qu'après ce groupe de témoins nous entendrons un inspecteur des grains. Si vous voulez poser vos questions à l'AFPC... Nous avons quelques heures devant nous, mais nous entendrons ensuite le ministère puis la Commission canadienne des grains. Nous avons un programme chargé ce matin. Je tenais à vous le rappeler, chers collègues.

I'm actually not surprised by the figures presented. I've had the opportunity over the years to be in Thunder Bay and Vancouver. . .and especially through the grain inspection system. As a rule, to a great extent we ought to be thankful to the job of the inspectors and of the high quality of inspection that Agriculture Canada to date has been able to perform.

I don't believe enough of the population realizes how important our inspection service is in being functional to marketing. When Canadian grain is brought abroad, it's bought in part on the reliability of the quality and the consistency of that quality, and when we're up against the Americans in terms of price, Canadian grain will be purchased.

What worries me, Larry, is that on page 2 of your submission, top line, you make the allegation that we, the current government, appear to be following the regulatory reform initiative with zeal equal to the previous government's. I'm wondering on what basis you make that allegation and what impact you see our moving towards the more common inspection approach will have on the primary producer and the industry as a whole.

Naturally, on first blush, I think we as individuals would look at your wanting to maintain the numbers of inspection on the basis of jobs and your responsibility as a labour union to protect your members, but I would like you to go beyond that in terms of the impact on the industry. What's the impact on the industry, what's the impact on the primary producer in terms of our marketing not only grains but animal and plant as well?

Mr. Leng: That's pretty loaded and there's a lot to deal with. You touch on the jobs, but I think the department has pretty well assured us that there will be no lay-offs of our inspectors, so let's get the idea out of our minds that I'm here to protect the members we have there—in a way, yes, their integrity, but we've been told that their jobs are fairly safe.

What bothers us the most is the continued cut-backs by what I say was with zeal by the Conservative government. The Minister of Agriculture said you wanted to double the exports. To do that, you have to increase the productivity. There are going to be longer hours, maybe more plants will have to come on, but you're saying to the inspectors that they have to do more with less. You're giving them an impossible task.

You are taking some of the inspection stations now and turning them over to the plants to do what the inspectors were doing. The Department of Agriculture has to try to maintain some kind of quality and safety, but what they really need are more resources to do the job properly.

When I see the cut-backs of \$153 million and 5% over the next three or four or five years... I mean, it's a continuation of what the Conservatives did. If we're really going to help this country maintain the safety and the quality of our product and help not only the farmer to produce more and the packing houses to put out more... Most certainly we have cooperated. We've gone to a seven-day work week in Brooks, Alberta. We did cooperate in many of these areas, but we can do only so

[Translation]

En réalité, les chiffres que vous avez cités ne m'étonnent pas. Au fil des ans, j'ai eu l'occasion de me rendre à Thunder Bay et à Vancouver... et particulièrement en ce qui a trait au système d'inspection des grains. En règle générale, nous devons être reconnaissants envers les inspecteurs d'Agriculture Canada qui ont réussi jusqu'à maintenant à faire des inspections de grande qualité.

Je ne crois pas que la population apprécie pleinement l'importance de nos service d'inspection pour l'obtention de marchés. Quand les étrangers achètent des céréales canadiennes, c'est parce qu'ils savent pouvoir compter sur une qualité constante et quand nous devons faire concurrence aux américains sur les prix, ce sont les céréales canadiennes qui emportent le marché.

Ce qui m'inquiète, Larry, c'est qu'au haut de la page 2 de votre mémoire, vous alléguez que le gouvernement actuel semble poursuivre de la réforme de la réglementation avec un zèle égal à celui du gouvernement précédent. Je me demande pour quelle raison vous faites une pareille allégation et quelles seront d'après vous les répercussions sur les céréaliculteurs et le secteur tout entier de la mise en place d'un système d'inspection commun.

Il est normal qu'à première vue nous en venions à la conclusion que vous voulez maintenair le nombre d'inspections pour protéger vos emplois et pour faire valoir la responsabilité qu'a votre syndicat de protéger ses membres, mais j'aimerais vous amener à aller un peu plus loin et à nous parler de l'incidence sur le secteur céréalier. Quelle sera l'incidence sur votre secteur et sur les producteurs primaires en ce qui a trait à la commercialisation non seulement des grains mais aussi des productions animales et végétales?

M. Leng: C'est une question très complète qui nécessite de nombreuses réponses. Vous avez parlé des emplois mais je pense que le ministère a su nous garantir qu'aucun de nos inspecteurs ne serait mis à pied et vous pouvez cesser de croire que je suis là pour protéger nos membres. Oui, nous voulons les protéger contre les mises à pied, mais on nous a dit que leurs emplois ne sont pas réellement menacées.

Ce qui nous préoccupe le plus ce sont les coupures répétées qui sont pratiquées avec un zèle comparable à celui du gouvernement conservateur. Le ministre de l'Agriculture a dit que vous vouliez doubler les exportations. Pour y parvenir, il faudra augmenter la productivité. Il faudra augmenter le nombre d'heures de travail et peut-être ouvrir de nouvelles usines, mais vous dites aux inspecteurs qu'ils devront faire davantage avec moins de ressources. Vous leur demandez l'impossible.

Vous confiez certaines des stations d'inspection aux usines afin qu'elles fassent le travail des inspecteurs. Le ministère de l'Agriculture doit tenter d'assurer le maintien de la qualité et de l'innocuité mais les inspecteurs doivent disposer de plus de ressources si nous voulons qu'ils fassent bien leur travail.

Quand je vois des réductions de 153 millions et de 5 p. 100 sur les trois ou quatre ou cinq annés à venir... Vous continuez sur la lancée des conservateurs. Si nous voulons vraiment pouvoir garantir l'innocuité et la qualité de notre produit et aider non seulement les céréaliculteurs à produire davantage et les conditionneurs à produire plus... nous avons vraiment coopéré. À Brooks en Alberta, nous travaillons maintenant sept jours par semaine. Nous avons coopéré à de

much. If you're not going to give us the resources, we can't do the job. You are going to spread us so thin. You're turning over more and more to the industry. All we need is some serious outbreak, which is going to ruin our reputation in the international market and probably destroy us for 20 to 30 years.

I don't want to see that happen, and from that side of it I protect our jobs. If that happens, our jobs are gone. Most certainly, we can't continue the cut-backs in agriculture and maintain the safety and quality that we're used to.

In my opinion, in the international market, Canada has the best inspection service there is. I have great confidence in it, but when I see them talking to other countries and allowing some of these things that happen, I have a fear that they'll go to the lowest common denominator. I think we in Canada and the Canadian government should be forcing them to come up to our standards. I don't want to see anywhere a lessening of our standards. We need the resources to do it; the department can do only so much.

### • 1015

Mr. Easter: You mentioned turning over to the plants. I would like you to expand a little on that, Larry. What are we talking about when we turn an inspection service over to the plants?

My experience on plant grades comes from the processing industry, in which we don't have a Canada grade set for processing potatoes. As a primary producer, when you deliver your product to the plant, you accept their grade. If they want to cut you 22% today, you're cut 22%. If they want to cut you 25%, they cut you 25%. You have nowhere to turn. It's a plant inspector.

In terms of your statement on turning things over to the plant, just what do you mean there? What's the direction in which we're moving? Are we looking at plant grades rather than Canada grades? Are we looking at plant inspectors employed by the plant rather than employed by Agriculture and Agri–Food Canada, who have a greater independence from the plant, or whatever?

Mr. Leng: My understanding of the way it is now is that they have regulations that are going to have a sunset clause on poultry grading. People will argue that it's just the consumer out there who should be the final person who grades it. But the consumer is not aware of the different aspects of the way a farmer produces the chickens and how they should be graded.

What has happened is that in the plants, yes, they have been grading, but we have been monitoring very closely. Now there are sunset clauses. From my understanding of that, there may be no more grading of chicken.

If you look at the hog industry, the graders are there as a third party, as an independent person, neutral from everyone there to actually protect the farmer, to make sure the proper grade...and whatever they receive to be paid is on that grade. If you start turning this type of stuff over to the plants, my understanding is that they have also said if they want to keep up the grading, then the plant should pay for it. That may be so.

### [Traduction]

nombreux égards, mais à l'impossible nul n'est tenu. Si vous nous refusez les ressources dont nous avons besoin, nous ne pouvons pas nous acquitter de la tâche. Nous n'aurons plus les moyens suffisants pour nous en acquitter. Vous confiez de plus en plus de responsabilités à l'industrie. Il suffirait d'une épidémie grave pour que notre réputation sur les marchés internationaux soit ruinée et nous mettrions vingt ou trente ans à nous en remettre.

Je ne veux pas que cela se produise et dans ce sens—là, je cherche à protéger nos emplois. Advenant pareille catastrophe, nos emplois disparaîtront. Il est bien clair que n'on peut plus absorber de coupures dans le secteur agricole tout en assurant l'innocuité et la qualité de nos produits.

À mon avis, sur le marché international, c'est le Canada qui a le meilleur service d'inspection. J'ai grande confiance en notre système mais quand je vois que l'on s'aligne sur les pratiques d'autres pays, je crains que nous n'adoptions le plus petit dénominateur commun. J'estime que le Canada et le gouvernement fédéral devraient imposer l'adoption de nos normes. Je ne veux pas que l'on rende nos normes moins rigoureuses, en aucun cas. Nous avons besoin de ressources adéquates; le ministère ne peut pas faire l'impossible.

M. Easter: Vous avez parlé de confier des tâches d'inspection aux usines. Je voudrais que vous donniez un peu plus de précisions à ce sujet, Monsieur Leng. Que voulez—vous dire par là?

L'expérience que j'ai en matière de classement à l'usine vient de l'industrie de la transformation, et il n'existe pas de catégorie Canada pour les pommes de terre destinées au conditionnement. Le producteur primaire qui livre son produit à l'usine doit accepter le classement de celle-ci. Si l'usine veut lui retirer 22 p. 100, il n'a pas le choix, il a 22 p. 100 de moins. Si elle veut lui retirer 25 p. 100, il a 25 p. 100 de moins. Il n'a aucun recours. C'est un inspecteur de l'usine qui décide.

Que voulez-vous dire au juste quand vous parlez de confier l'inspection aux usines? Où allons-nous? Les catégories Canada vont-elles être remplacées par des catégories établies à l'usine? Allons-nous remplacer les inspecteurs d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada, plus indépendants, par des inspecteurs engagés par l'usine?

M. Leng: Si je ne me trompe, à l'heure actuelle, il existe des règlements auxquels on va ajouter une disposition de temporisation en ce qui concerne le classement de la volaille. On peut tourjours arguer que ce sont les consommateurs qui devraient faire le classement final. Ceux-ci ignorent toutefois les divers aspects de l'élevage du poulet et par conséquent comment il conviendrait de faire le classement.

Les usines font effectivement du classement, mais nous les surveillons de très près. Il y a maintenant des mécanismes de temporisation. D'après ce que je peux comprendre, il n'y aura peut-être plus de classement en ce qui concerne le poulet.

Dans le secteur du porc, les préposés au classement sont des tiers, ce sont des personnes complètement indépendantes et impartiales qui sont là pour protéger l'agriculteur, pour veiller à ce que les produits soient classés convenablement et à ce que le producteur soit payé en fonction de ce classement. Si l'on commence à confier des tâches de ce genre aux usines, celles—ci devront payer les frais, si je comprends bien. C'est ce qui risque d'arriver du moins.

I don't want to see, anywhere along the line, where we turn this over to the plant, either to the employees or to be contracted out to another party. I think the federal government has to be involved to ensure that the quality is there, that the farmer gets a fair rate on their return and that you have a quality product going out on the market.

Mr. Easter: Just so I am clear, whether it is a hog production line or a chicken production line, is it currently the situation that you have a plant grader, an inspector, in there grading and inspecting and you then have an Agriculture and Agri-Food Canada inspector who spot checks that work to make sure it's reliable?

The sunset clause worries me. Are you suggesting that there are initiatives being taken within Agriculture and Agri-Food Canada to rely solely on plant inspectors at some point in time rather than the independent public inspection?

### Mr. Leng: I would most certainly hope not.

Your question is twofold. In beef, it now is strictly government inspectors. I think they recoup about 30¢ a carcass. In hogs, it is strictly a government inspector. In the poultry lines, it is the plant employee who's doing it, but monitored very closely by us on a formula of what the grades are to ensure that it's correct. There are different measures there.

My understanding with the cut-backs is that the federal government, the Department of Agriculture and Agri-Food Canada, somewhere has to set priorities on health and safety. So if this is the case, if they are looking at turning over to the plants the grading in, say, cattle, are we then going to have plant grades instead of a government grade? I don't know those answers yet.

## Mrs. Cowling (Dauphin—Swan River): Thank you, Mr. Chairman.

My question has to do with the private grain trade that's happening on the prairies and with private operators who are loading cars on tracks right next to the elevator system, spotting cars there and loading them outside the system. I am wondering if you have checked...or the efficiencies that are there, within that.

I want to pick up on a question raised with respect to the grain—handling system and it being an essential service. As a farmer, I personally believe that's an unworkable situation. How do you in fact legislate people right from the grass roots straight through the system?

• 1020

I'm wondering if you have any suggestions for those of us who are farmers and are the innocent third parties that are affected when the system shuts down on us. Have you thought about final-offer selection, the arbitration process, where all outstanding issues are in the hands of arbitrators, where you bring both parties to the table? I'm sure you understand that.

I'm going to stop there. If you have any suggestions or if you've thought of any, I'd appreciate hearing those.

### [Translation]

Je ne veux pas que cette tâche soit confiée à l'usine et qu'elle soit accomplie par les employés ou qu'elle soit faite en sous—traitance par une autre entreprise. J'estime que le gouvernement fédéral doit rester présent et qu'il doit s'assurer que la qualité est respectée, que les agriculteurs reçoivent leur juste prix et que c'est un produit de qualité qui est mis en vente.

M. Easter: Si je comprends bien, qu'il s'agisse de porcs ou de poulets, à l'heure actuelle, les carcasses sont examinées par un classeur, un inspecteur de l'usine, et il y a un inspecteur d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada qui fait des vérifications ponctuelles pour voir si ce classement est juste?

Le mécanisme de temporisation m'intrigue. Voulez-vous dire qu'Agriculture et Agro-alimentaire Canada prennent des dispositions pour que l'inspection soit confiée entièrement à un moment ou l'autre aux inspecteurs de l'usine et plus à des inspecteurs indépendants, aux inspecteurs de l'état?

### M. Leng: J'espère bien que non.

La réponse à votre question comporte deux volets. En ce qui concerne le boeuf, le travail est fait uniquement par les inspecteurs de l'état. Je crois qu'ils récupèrent environ 30c. par carcasses. En ce qui concerne le porc, c'est la même chose. Par contre, dans le secteur du poulet, ce sont des employés de l'usine qui font le travail, mais nous les surveillons de très près en appliquant une formule qui nous permet de vérifier si leur classement est exact. Il existe donc des mesures différentes.

J'estime pour ma part que compte tenu des compressions budgétaires, le gouvernement fédéral, le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, doivent accorder la priorité à la qualité et à l'innocuité. Si le gouvernement et le ministère envisagent effectivement de confier le classement du bétail par exemple aux abattoirs, les catégories établies par l'état vont-elles êtres remplacées par des catégories établies par l'abattoir? Je ne le sais pas encore.

# M. Cowling (Dauphin-Swan River): Merci, monsieur le président.

Ma question porte sur le commerce privé du grain dans les Prairies et sur les exploitants du secteur privé qui chargent des wagons alors qu'il existe des silos élévateurs à proximité, qui chargent des wagons en dehors du circuit habituel. Je me demande si vous avez vérifié... et si ce système est efficace.

On a dit que le système de manutention du grain constitue un service essentiel. En tant qu'agricultrice, j'estime personnellement que c'est une situation impossible. Il est impossible de légiférer tout le processus, à partir de la base.

Je me demande si vous avez des suggestions à faire aux agriculteurs qui sont des tiers innocents et qui sont victimes du système. Avez-vous songé à opter en faveur de l'offre finale, du processus d'arbitrage, qui consiste à soumettre tous les litiges qui n'ont pas été réglés à des arbitres qui vont trancher la question en présence des deux parties? Je suis certaine que vous comprenez cela.

Je n'irai pas plus loin. Si vous avez des suggestion ou des idées à ce sujet, j'aimerais les connaître.

Mr. Lysak: I'll deal with the private car. I think that's the producer car you're talking about.

Mrs. Cowling: Yes.

Mr. Lysak: Okay. As far as the efficiencies go, I would say that the majority of discrepancies in weight happen with the producer cars. They are not scaled, they're normally done by just putting the grain in the cars and the trucks. What they may generally do is put down the capacity of the car once it's full. So our discrepancies could go up to as much as 25 tonnes difference. That's a hell of a difference.

Producer cars are on the increase. I think we're getting up into the 10,000-car range now, and it is increasing all the time.

In the case of the producer car, we have our people monitoring the car from the time of arrival until the time of completion. The reason we do this is because of these discrepancies in weight. We have to be sure because there is no scale record to go back to from the western area, to show that all the grain is accounted for so that the producer gets credit for the entire amount of grain that was there.

I guess Larry will talk on the next part. Part of the answer, I'm sure, will be that we weren't invited to the sectorial council.

Mr. Leng: I think I went through that, so there's no need to follow up on that one again.

Regarding arbitration conciliation, the last time the strike did come about, we were on the conciliation route. But you do have an individual there in a three-member group, with one from the union side, one from the government, and an independent. We did have reports out from them. But it was quite obvious with the previous government that they didn't even want to accept that. If it had gone to binding arbitration, they would have accepted.

We're most certainly willing to look at either side, as long as we get a fair shake out of it. But I don't go for being legislated back before it even runs out, and another two years of legislation freeze being put on the people without our sitting down to discuss some of the problems. I think there are other areas besides just money that should be discussed. We're willing at any time to sit down and discuss it.

Mrs. Cowling: I would like to make another point, Mr. Chairman. I think it's important for people like you to recognize that without farmers and without being able to get that grain to export market, your jobs are at jeopardy as well. So I think we're all in the same cup of tea, if you like.

Mr. Leng: We understand that very clearly. As I say, over the last 15 years I guess you can only blame us for it a couple of times. Even when the big strike was there, we were not even invited by the previous government, by the labour department, to sit at the sectorial council. I find that appalling.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): First of all, thank you for appearing here this morning.

My first question has to do with our record in the past of delivering sub—quality grains. This is a political question; you may not want to answer that.

[Traduction]

M. Lysak: Parlons d'abord des wagons privés. C'est bien des wagons chargés par les producteurs que vous parlez?

Mme Cowling: Oui.

M. Lysak: Bon. Sur le plan de l'efficacité, je dirais que la plupart des différences de poids qui sont enregistrées concernent ce type de wagons. Ils ne sont pas pesés. On se contente normalement de mettre le grain dans les wagons et dans les camions. Il arrive que l'on sous—estime la capacité du wagon plein. Par conséquent, la différence de poids peut atteindre jusqu'à 25 tonnes, ce qui fait beaucoup.

Il y a de plus en plus de wagons producteurs. Je crois qu'il en existe une dizaine de milliers actuellement et le nombre augmente constamment.

Les peseurs vérifient ce type de wagon de l'arrivée jusqu'à la fin des opérations. Si nous procédons ainsi, c'est à cause des différences de poids. Nous devons nous assurer que le poids est juste parce qu'il n'y a pas de relevé de pesée établi dans l'Ouest et indiquant que le chargement comprend effectivement la quantité de grain déclarée, afin que le producteur n'y perde pas.

Je suppose que c'est Larry qui va répondre à l'autre partie de la question. Il vous dira sans doute que nous n'avons pas été invités à la réunion du conseil sectoriel.

M. Leng: Je crois que j'en ai parlé et il n'est par conséquent pas nécessaire d'en parler à nouveau.

En ce qui concerne l'arbitrage et la conciliation, je signale qu'à la dernière grève, nous avions opté pour la conciliation. Dans ce cas, on se retrouve dans un groupe qui comprend trois personnes, un représentant du syndicat, un du gouvernement et un arbitre indépendant. Les arbitres ont présenté des rapports, mais il était évident que le gouvernement antérieur ne voulait même pas accepter cette formule. Si l'on avait opté pour l'arbitrage exécutoire, il l'aurait accepté.

Nous sommes tout disposés à envisager les deux options, pour autant que nous ne soyons pas lésés. Par contre, je n'accepte pas que l'on légifère avant la date d'échéance et que l'on soit encore bloqué pour deux ans sans avoir l'occasion de discuter de certains problèmes. Il y a d'autres questions que les questions purement financières à débattre. Nous sommes disposés à en discuter n'importe quand.

Mme Cowling: Je voudrais faire une autre observation, monsieur le président. À mon sens, vous devez reconnaître que sans les agriculteurs et si l'on ne parvient pas à acheminer le grain vers les marchés d'exportation, vos emplois sont compromis également. Nous sommes donc tous dans le même bateau, si vous voulez.

M. Leng: Nous le comprenons très bien. Comme je l'ai dit, je crois que sur les 15 dernières années, cela ne nous est arrivé que deux fois. Même au moment où il y avait une grosse grève, nous n'avons pas été invités par le gouvernement, par le ministère du Travail, à siéger au sein du conseil sectoriel. C'est épouvantable.

M. Steckle (Huron—Bruce): Je tiens avant tous à vous remercier d'être venus ce matin.

Ma première question porte sur nos antécédents en matière de livraison de grains de qualité inférieure. Il s'agit d'une question de politique et vous préférez peut-être ne pas y répondre.

Are you prepared to speak to that? Have we delivered sub-quality products in the past that have cost this country contracts for the future, because of the way the inspection system either worked or didn't work?

Mr. Lysak: I'm sure that speakers farther down the line will be able to answer that better than I will. I'll tell you this. Our product is absolutely iron-clad guaranteed. If there is a problem, it will be fixed by the Canadian Grain Commission.

**Mr. Steckle:** Who is the payee when that happens? Who ultimately pays? Is it you and me, the farmer, or is it the Canadian taxpayer?

Mr. Lysak: I would refer that question to a later speaker, please.

Mr. Steckle: My second point is that if these deficiencies were found in such a short period of time, obviously they're ongoing. Who's protecting these people who are making these mistakes? Are they also unionized people? Do they have someone who protects their position? Obviously these errors weren't part of some two-week or two-month collaboration. They're ongoing and they will continue to be ongoing.

• 1025

Mr. Lysak: Yes, they are ongoing, and this was indeed a two-week period. In the terminal system throughout the country—I'll use Vancouver and Thunder Bay as examples—the elevator terminal employees enter the information into the computers. We do the double-checking, and that's where these errors are found.

We have the records of the correct information coming in; they take their own records. We also give them the correct numbers. They are the ones who are making the errors. These numbers are not false; these are true. There would be one hell of a mess without our people being there to correct these mistakes.

Mr. Steckle: I think our minister has indicated that by the year 2000 we want to increase our exports by 50%. Do we currently have in place the facilities to live up to our commitments either in real property or in personnel?

Mr. Leng: Are you referring to the grain or the meat commitment?

Mr. Steckle: Well, the grains commitment and obviously the other kind, but I am referring to grains particularly.

Mr. Leng: Well, I guess he can touch on the grain commitment. As far as the meat side is concerned, if you're going to double the production this is what has to be done. You're going to have to provide the resources for inspection if we're going to maintain our international reputation. You're going to have to do it.

Somewhere along you will have to realize that it is desirable to do this. It's good for the Canadian economy, it's good for the farmer and it's good for the producer. Everybody's making money, but we're going to have to put the resources in to be able to do it.

[Translation]

Êtes-vous disposés à en parler? Nous est-il déjà arrivé de livrer des produits de qualité inférieure qui nous ont fait perdre des contrats ultérieurs, à cause du système d'inspection ou plutôt de ses déficiences?

M. Lysak: Je suis sûr que les personnes qui prendront la parole après moi pourront mieux répondre à cette question que moi. Sachez toutefois que notre produit est assorti d'une garantie ferme. S'il y a le moindre problème, il sera réglé par la Commission canadienne des grains.

M. Steckle: Qui est—ce qui paye en fin de compte quand ce genre de problème se produit? Vous et moi, l'agriculteur ou le contribuable canadien?

M. Lysak: Je laisserai le soin à quelqu'un d'autre de répondre à cette question.

M. Steckle: Ma deuxième remarque est celle-ci: si l'on a relevé tous ces défauts sur une période aussi courte, cela veut dire que c'est un problème permanent. Qui protège ceux qui commettent ces erreurs? Ces personnes-là sont-elles syndiquées? Y a-t-il quelqu'un qui les protègent? De toute évidence, ces erreurs ne sont pas survenues au cours d'une période de collaboration de deux semaines ou de deux mois. Elles sont constantes et elles le resteront.

M. Lysak: Oui, et le contrôle portait effectivement sur une période de deux semaines. Voilà ce qui se passe dans tous les terminaux de silos-élévateurs du pays—je prendrai ceux de Vancouver et de Thunder Bay comme exemple: les employés entrent les renseignements sur ordinateur, puis nous faisons la vérification et c'est alors que l'on détecte ces erreurs.

Nous avons les dossiers contenant les chiffres exacts; les employés de silos-élévateurs ont leur propres dossiers. Nous leur communiquons également les chiffres exacts. Ce sont donc eux qui commettent les erreurs. Les chiffres ne sont pas faux. Ils sont exacts. Ce serait la catastrophe si nous n'étions pas là pour corriger ces erreurs.

M. Steckle: Je crois que le ministre a dit que nous voulions accroître nos exportations de 50 p. 100 d'ici l'an 2000. Avons-nous actuellement les ressources nécessaires, c'est-à-dire les installations ou le personnel, pour atteindre nos objectifs?

M. Leng: En ce qui concerne le grain ou la viande?

M. Steckle: En ce qui concerne les grains et aussi le reste, mais je parle surtout de grain.

M. Leng: Je suppose que mon collègue pourra vous répondre en ce qui concerne le grain. Pour ce qui est de la viande, voilà ce qu'il faut faire si l'on veut doubler la production: il va falloir fournir les ressources nécessaires pour faire l'inspection si l'on veut maintenir notre réputation internationale. Ce sera absolument nécessaire.

Il faut admettre à un certain moment que c'est souhaitable. C'est bon pour l'économie canadienne, c'est bon pour les agriculteurs et c'est bon pour les producteurs. Tout le monde gagne de l'argent, mais il va falloir mobiliser les ressources nécessaires pour pouvoir le faire.

As new plants are being built—and there are these super-plants coming along that want to go to 7-day, 24-hour-a-day operations in some cases—we can't do it with the resources we have, unless we're going to weaken the inspection system and let the quality drop. Then I'm afraid you could not reach your objective.

Mr. Lysak: As far as the grain commitment goes, I think Vancouver's pretty well at capacity right now. If you go back a number of years, however, when the flow of grain was going through the St. Lawrence—it was 60% to 70% through Thunder Bay and 30% to 40% through Vancouver—Thunder Bay easily handled 7,000—plus cars a week; now our average is down to about 2,000. Certainly we can handle a hell of a lot more volume than we do right now, with ease.

Mr. Steckle: I have a final point and question. What waiting period do you have on cars? We understand there are shortages of cars from time to time. Obviously the farmer's grain is there waiting to be delivered. We keep waiting for the product and we don't have the cars. How serious is that problem?

Mr. Lysak: It's a very serious problem. I think the farmers in the group here know more than I do how serious it is. The turn-around period for the Thunder Bay-Manitoba area is a week or so. With the number of cars now going to the United States, the turn-around period has doubled. With the boxcar fleet being depleted, because of the hopper cars coming to the system, we have fewer and fewer cars, so it's imperative that we keep these cars on stream. It's a hell of a problem; we have a mess.

The Acting Chairman (Mr. Pickard): Thank you very much, Mr. Steckle:

I just have one question, Larry, that popped into my mind, and it has to do with the figures you've presented. Did you go through the records and try to find the two—week period with a really tremendous distortion or would you say that two—week period you cited reflects normal practice? It seems to me to be a horrendous distortion of what normally would happen.

Mr. Lysak: If you look at the numbers, it's representative of 13,000 cars. That's a very busy period. You can bring it down—if you want to show it on a graph—

The Acting Chairman (Mr. Pickard): No, my question was whether you found that two-week distortion anywhere else in a year or is it basically that you looked for that two-week period to use it as information?

Mr. Lysak: It was just a random study, and I would say this is indicative—

The Acting Chairman (Mr. Pickard): So I could go through the records in any two weeks and find that distortion?

Mr. Lysak: If that amount of cars. . .

The Acting Chairman (Mr. Pickard): It's interesting. I could find that in any two-week period where there's heavy grain handled?

[Traduction]

On construit de nouvelles usines—et on commence à construire des super-usines qui fonctionneront 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 dans certains cas—et nous ne pouvons pas faire tout le travail avec les ressources que nous avons, à moins d'affaiblir le système d'inspection et de laisser baisser la qualité. Dans ce cas, je crains que vous n'arriviez pas à atteindre votre objectif.

M. Lysak: En ce qui concerne le grain, je crois que l'on tourne actuellement à pleine capacité à Vancouver. Il y a quelques années, lorsque le grain était transporté sur le Saint-Laurent, entre 60 et 70 p. 100 du grain passait par Thunder Bay et de 30 à 40 p. 100 par Vancouver. On déchargeait facilement plus de 7 000 wagons par semaine à Thunder Bay; maintenant la moyenne a baissé à environ 2 000. Nous pouvons certainement assurer facilement la manutention d'une quantité de grain beaucoup plus grande qu'à l'heure actuelle.

M. Steckle: J'ai une dernière remarque et une dernière question. Quelle est la période d'attente pour les wagons? Il paraît qu'il y a parfois pénurie de wagons. Dans ce cas, la livraison du grain est retardée. il faut attendre et l'on n'a pas les wagons nécessaires. Quelle est la gravité du problème?

M. Lysak: C'est un problème très grave. Je crois que les agriculteurs ici présents sont plus au courant que moi de la gravité de la situation. La période de roulement pour la région de Thunder Bay-Manitoba est d'une semaine environ. Compte tenu du nombre de wagons qu'on a envoyés aux États-Unis, cette période a maintenant doublé. Le parc de wagons couverts diminue à cause de l'arrivée des wagons-trémies; nous avons de moins en moins de wagons et il faut absolument qu'ils soient utilisables en permanence. C'est un sacré problème.

Le président suppléant (M. Pickard): Merci beaucoup, monsieur Steckle.

Il y a une question qui m'est venue à l'esprit, monsieur Leng. Elle concerne les chiffres que vous avez cités. Avez-vous consulté les dossiers pour essayer de trouver la période de deux semaines où la distorsion est particulièrement forte ou bien diriez-vous que cette période donne une idée de la situation courante? Il me semble que c'est une distorsion terrible par rapport à la normale.

M. Lysak: Les chiffres concernent 13 000 wagons. Ils correspondent à une période très achalandée. Si l'on veut porter les chiffres sur un graphique, on peut ramener. . .

Le président suppléant (M. Pickard): Non, je voulais savoir si vous avez relevé la même distorsion pour une période de deux semaines à un autre moment de l'année ou si vous avez uniquement choisi cette période—là pour votre étude?

M. Lysak: C'est une période qui a été choisie au hasard, et je dirais qu'elle est indicative...

Le président suppléant (M. Pickard): Par conséquent, je pourrais examiner les dossiers et trouver une distorsion analogue pour n'importe quelle période de deux semaines?

M. Lysak: Si le nombre de wagons. . .

Le président suppléant (M. Pickard): C'est intéressant. Je pourrais donc faire les mêmes constatations pour n'importe quelle période de deux semaines qui est très achalandée?

M. Lysak: Oui.

Mr. Lysak: Yes.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Actually, Mr. Chairman, you've just led into the question I was going to ask here. Is this two—week period constant through the whole year or was this a heavy load period?

Mr. Lysak: This was an extremely heavy load period for Thunder Bay during the last number of years. As I said, our averages on a yearly basis have been cut back to about 2,000 cars a week. This was some 6,000 cars a week. Certainly in days gone by we handled many more cars than that, but the errors are there. They're factual.

• 1030

Mr. Calder: As a chicken farmer myself, when we ship chickens it's imperative for us that we have the weights right. We're going to take a penalty if we're below or above weight. That's definitely a major shot at my profit margins if the system isn't right.

I just crunched through a few figures here. If this two—week period is indicative of what happens all year, we're talking about 29,350 cars a year going astray; 2.4 million tonnes going astray; \$260 million worth of product going astray; and 156,000 tonnes improperly credited. There's something major wrong with this system.

What I'm wondering is whether you, as a person who's monitoring these major discrepancies in the system, have a way of solving the problems? Do you have any idea how to improve the system? Obviously the system needs to be improved.

Mr. Lysak: Part of the answer is probably that they've relied on us. We are there providing this service. This is not a publicized service we do. It's there, it's a real thing. It causes a lot help to the producer. If we're not there, just think of what could possibly happen.

Mr. Calder: I agree.

Mr. Lysak: It boggles the mind, chasing the trail of paper to find out exactly where your grain has gone.

Mr. Calder: It's great that you're there. I can see that. Our philosophy on the farm is that if it works, don't fix it. But obviously some fixing needs to be done here.

With the monitoring you've done, you should probably have some insight as to how to improve the system. What I'm asking you is whether you have put forward any suggestions as how to improve the system.

Mr. Lysak: If we were inputting the information—and I would venture to say that this has started at a couple of terminals now—the error factor would be decreased substantially.

Mr. Calder: Okay.

Mr. Collins: Just to go back—and I apologize, I didn't realize we were going to go into the union side of things—if we don't move into the 21st century and get up to speed, we are going to be left behind, all of us, you included. With that in mind, and taking a look at what other countries are doing in the world, are you aware of Australia's move to improve port handling, their facility, their turn—around time and their efficiencies in the system?

[Translation]

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Monsieur le président, vous venez de poser la question que j'allais poser. Cette période est-elle constante ou s'agit-il d'une période de pointe?

M. Lysak: Il s'agit d'une des périodes de pointe des dernières années pour Thunder Bay. Comme je l'ai dit, la moyenne a baissé à environ 2 000 wagons par semaine alors que pendant cette période, on déchargeait naguère environ 6 000 wagons par semaine. Autrefois, on déchargeait bien plus de wagons que cela, mais des erreurs existent. C'est un fait.

M. Calder: Étant éleveur de poulets, je sais que lorsqu'on expédie des poulets, il faut absolument indiquer le poids exact. Si le poids indiqué est inférieur ou supérieur au poids réel, nous risquons une amende. Par conséquent, ma marge bénéficiaire en souffre beaucoup si je n'indique pas le poids exact.

Je viens d'examiner quelques chiffres. Si cette période de deux semaines reflète ce qui se passe toute l'année, cela veut dire qu'il y a environ 29 350 wagons qui s'égarent, ce qui représente 2,4 millions de tonnes de grain, soit une valeur de 260 millions de dollars; cela veut dire que 156 000 tonnes de grain ne sont pas portées au compte de leurs propriétaires. Il y a donc quelque chose qui cloche vraiment dans ce système.

Je me demande toutefois si vous avez la possibilité de résoudre les problèmes, étant donné que vous décelez ces grosses erreurs? Savez-vous comment on pourrait améliorer le système? De toute évidence, il a besoin d'être amélioré.

M. Lysak: Je dois dire notamment que l'on a toujours compté sur nous. C'est nous qui offrons ce service. On n'en parle pas beaucoup, mais il existe bel et bien. Il aide beaucoup les producteurs. Pensez ce qui pourrait arriver si nous n'étions pas là.

M. Calder: Je vous l'accorde.

M. Lysak: C'est un vrai casse-tête que d'examiner toute cette paperasserie pour essayer de savoir exactement où se trouve le grain.

M. Calder: Je constate que c'est une bonne chose que vous soyez là. Dans les milieux agricoles, on part du principe que si quelque chose marche, il ne faut pas y toucher. Par contre, dans ce cas—ci, il y a manifestement quelques ajustements à faire.

Avec toutes les vérifications que vous faites, vous devez probablement avoir une idée de ce qu'on pourrait faire pour améliorer le système. Je voudrais savoir si vous avez fait des suggestions à ce sujet.

M. Lysak: Si l'on entrait l'information—et je dirais que l'on a commencé à le faire à deux des terminus—, le taux d'erreur diminuerait considérablement.

M. Calder: D'accord.

M. Collins: Je m'excuse, mais je ne me rendais pas compte que nous allions examiner la question sous son aspect syndical. À mon avis, si l'on ne se prépare pas et si l'on ne s'adapte pas en vue du 21<sup>e</sup> siècle, nous resterons tous à la traîne, y compris vous. Cela dit, parlons un peu de ce qui se passe dans d'autres pays. Savez-vous par exemple que l'Australie s'efforce d'améliorer le système de manutention dans les ports, d'améliorer ses installations et les délais de rotation et d'accroître l'efficacité du système?

Mr. Leng: I'm aware to some degree, but no, I'm not fully up on it.

**Mr.** Collins: I raise this because they ran into the same type of problem in terms of how we are going to get the maximum efficiency and at the same time, I would imagine, talk about reduced costs.

I'm afraid we have a mental block. Everybody sees the only way to go is to upsize the costs, and efficiency comes with it. I suggest that there are some features where you have to reduce the costs and improve the efficiencies. That's a reality in life, whether it happens to be in the handling of grain or in other areas. So I have some strong reservations about the observations you made in your particular discussion.

I don't want to take a great deal of time, but I do think it deserves a little more critical analysis other than just saying, well, that's what they're doing, you seem to be following, so you're in the same rut.

I give much more credit to the agriculture minister. I think we're in the right direction. I think we've set some targets that are both realistic and achievable. But I think it's going to be cooperatively, through all of us, that we have to take a look at the efficiencies as Mr. Hoeppner is saying, as a farmer, Mrs. Cowling, Mr. Easter, and others who are in the farming industry. We cannot have stoppages.

As a person who's been involved with unions for five or six years, I think it's critical that we find a mechanism that allows us to provide seven days a week. There's no use our shipping the cars out to the port and then handling them for five out of seven days. The efficiencies are not in the system. We have 38 ships backed up and the merge charges are coming on.

As you've come forward with some of the problems you mentioned, if those are front—end problems before they get to you, how do you recommend that those get stopped before they arrive there other than if it's just a natural clerical error?

• 1035

The bottom line in this whole affair is that collectively, all of us, we have to come to a resolution that work stoppages are not a mechanism that can continue to foster good relationships. From a union standpoint, I think you have to come and ask what we can do collectively.

Mr. Leng: I couldn't agree with you more. The problem has been in the past—and it's been recognized more so in the very recent past—that now the department is coming and talking to the front—line people. Before, all the decisions were made at the top bureaucracy. They're now coming to the front—line people and asking for the input. So maybe some of these problems can be solved. We're more than glad to work with them. I think they're starting to go to that direction now.

Mr. Collins: That's super. I'm glad to hear it.

The Chairman: Thank you. I want to remind colleagues again that we do have a long agenda today. We have a grain inspector coming up next. So if you want to direct your questions to him when he reports on the grain inspection system, you can ask him. So, colleagues, I'll ask you to be very quick.

[Traduction]

M. Leng: Dans une certaine mesure, mais je ne suis pas parfaitement au courant de ce qui s'y passe.

M. Collins: Si j'en parle, c'est parce que le même genre de problème s'est posé dans ce pays et que l'on s'est demandé comment on pourrait obtenir un maximum d'efficacité tout en réduisant les coûts.

Je crains que nous fassions un blocage psychologique. Tout le monde semble penser que la seule solution consiste à augmenter les coûts et que le système en deviendra automatiquement plus efficace. Mais on est parfois bien obligé de réduire les frais et d'accroître l'efficacité. C'est une réalité et c'est vrai dans le domaine de la manutention du grain comme ailleurs. Par conséquent, j'ai de grosses réserves quant aux observations que vous avez faites.

Je serai bref mais je tiens à dire que j'estime que le sujet mérite une analyse un peu plus critique et qu'il faut éviter d'être défaitistes.

Je suis bien plus indulgent que vous à l'égard du ministre de l'Agriculture. Je pense que nous sommes sur la bonne voie. Nous nous sommes fixé des objectifs qui sont réalistes et réalisables. Par contre, j'estime qu'il va falloir se serrer les coudes, et examiner ensemble les lacunes du système, comme l'ont dit M. Hoeppner qui est agriculteur, M<sup>me</sup> Cowling, M. Easter et d'autres agriculteurs. Il ne faut pas qu'il y ait interruption du processus.

J'ai été syndicaliste actif pendant cinq ou six ans et j'estime qu'il faut absolument trouver un mécanisme qui nous permette d'assurer le roulement sept jours sur sept. Il ne sert à rien d'expédier les wagons en direction du port si la manutention se fait seulement cinq jours sur sept. Les facteurs d'efficacité font défaut dans le système. Il y a 38 navires qui attendent et on va commencer à avoir des frais.

Vous avez signalé certains problèmes. S'il s'agit de problèmes qui se posent à la base, que recommandez-vous pour les enrayer avant qu'ils n'atteignent votre niveau, à part dire que ce n'est qu'une erreur administrative naturelle?

À propos de toute cette affaire, la seule conclusion possible c'est que les interruptions de travail ne constituent pas un mécanisme susceptible de favoriser les bonnes relations de travail. Je pense qu'en tant que syndicat, vous devez vous demander ce que nous pourrions faire ensemble pour trouver une solution.

M. Leng: Je suis parfaitement d'accord avec vous. Il y a longtemps que le problème se pose et on en est encore plus conscients ces tous derniers temps, si bien que le ministère en parle maintenant aux gens de première ligne. Avant, toutes les décisions étaient prises aux échelons supérieurs. À l'heure actuelle, on s'adresse directement aux employés et on leur demande leur avis. Il est donc possible que l'on arrive à résoudre certains problèmes. Nous ne demandons pas mieux que de collaborer avec le ministère. Je crois qu'il commence à s'en rendre compte.

M. Collins: Formidable! Je suis enchanté de l'apprendre!

Le président: Merci. Je rappelle à mes collègues que nous avons du pain sur la planche aujourd'hui. Le prochain témoin est un inspecteur des grains. Si vous voulez lui poser des questions quand il aura parlé du système d'inspection des grains, vous pourrez le faire. Par conséquent je vous demanderais de ne pas perdre de temps.

Mr. Culbert (Carleton—Charlotte): Good morning, gentlemen. I have just a quick question, first of all, on inspection at this particular time. Is there not inspection on both ends, shipping and receiving, at the present time?

Mr. Leng: On meat products?

Mr. Culbert: On grain.

Mr. Lysak: Yes, there is.

Mr. Culbert: Thank you. The other point is in regard to the inspections. I was certainly—

The Chairman: You're giving me a real complex. I don't think you're listening to me. I said we have an inspection person coming up next. I would ask colleagues to address their inspection questions to him. We'll deal with grain weighing and PSAC-type questions.

Mr. Culbert: Excuse me, Mr. Chairman, for misinterpreting you. I guess this particular report went into inspections. Therefore, I thought I had a right to ask questions relative to that.

The Chairman: Yes, you do.

Mr. Culbert: I have a couple of questions relative to weighing problems, perhaps somewhat along the lines some others had. In your opening part about the two weeks, 341 rail cars with wrong car numbers, 169 with wrong initials and so on, maybe it's an obvious observation but just give me a brief outline of what transpires if they aren't picked up.

Mr. Lysak: If the mistakes weren't caught?

Mr. Culbert: If the 341 cars that had the wrong car numbers or the 169 that had the wrong initials, at your particular point, weren't caught there, tell me very briefly what happens.

Mr. Lysak: Let's go with the wrong car number 606379. It should be 609378 or something like that. The car with the wrong number would be credited to the last shipper's account. One could be in Alberta; one could be in Manitoba. So the person in Alberta could be getting credited for grain he didn't ship. Then a few weeks later the person from Manitoba would come along and ask where his grain is. What grain? We have no record of him shipping any grain to, let's say, Thunder Bay or Vancouver.

Mr. Culbert: So it causes a lot of work and paper.

Mr. Lysak: There's a dispute settlement. Phone calls are made to the weigh division office in Thunder Bay. They're asked to make a check and give us all the information on car number so-and-so and car number so-and-so. They'll phone every elevator and plant, go through the records for that particular day, and find out if indeed the car was unloaded and what the correct number was.

Mr. Culbert: I have just one other quick question, Mr. Chairman. I was certainly keyed up that 29 times scale weights were incorrect due to a computer not being right. Can you explain to me why that would ever happen? Isn't there someone checking the computer on a regular basis? How does that happen? I can't imagine it happening?

[Translation]

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Bonjour, messieurs. J'ai une toute petite question à poser au sujet de l'inspection. Ne fait-on pas une inspection des deux côtés, à l'expédition et à la réception?

M. Leng: Parlez-vous des produits carnés?

M. Culbert: Du grain.

M. Lysak: Oui, c'est le cas.

M. Culbert: Merci. L'autre question porte sur les inspections en général. J'ai été. . .

Le président: Vous me donnez des complexes. Je crois que vous ne m'écoutez pas. J'ai dit que le prochain témoin est un inspecteur. Je vous demande à tous de lui réserver vos questions concernant l'inspection. Pour le moment, vous pouvez poser les questions concernant la pesée du grain et l'AFPC.

M. Culbert: Excusez-moi de vous avoir mal compris, monsieur le président. Ce rapport concerne les inspections et je croyais par conséquent que j'avais le droit de poser des questions à ce sujet.

Le président: Oui, vous en avez le droit.

M. Culbert: J'ai deux questions à poser au sujet des problèmes de pesée qui sont peut-être du même ordre que d'autres qui ont déjà été posées. Au début de votre exposé, vous avez dit que vous avez détecté 341 wagons portant un mauvais numéro, 169 portant de mauvaises initiales et vous avez également signalé d'autres erreurs. La réponse est peut-être évidente, mais je voudrais que vous me disiez brièvement ce qui se passe si on ne le remarque pas.

M. Lysak: Si on ne décèle pas les erreurs?

M. Culbert: Si on ne remarque pas que les 341 wagons portaient un mauvais numéro ou que 169 portaient de mauvaises initiales.

M. Lysak: Prenons un exemple de wagon qui porte le numéro 606379 au lieu du numéro 609378. Dans ce cas, le wagon portant le mauvais numéro serait crédité au compte du dernier expéditeur. Disons que celui-ci est de l'Alberta alors que le propriétaire du grain est un agriculteur du Manitoba. Dans ce cas, on créditerait le compte du producteur albertin d'une somme correspondant à la valeur du chargement qu'il n'a pas expédié. Quelques semaines plus tard, le producteur manitobain demanderait où est passé son grain. On ne saurait pas de quel grain il s'agit puisqu'il n'y aurait aucune trace du chargement qu'il a expédié vers Thunder Bay ou Vancouver.

M. Culbert: Par conséquent, cela fait beaucoup de travail et de paperasserie.

M. Lysak: En fait, il y a alors un litige à régler. Il faut faire des appels téléphoniques au bureau de la Division de la pesée, à Thunder Bay, à qui on demande de vérifier et de nous donner tous les renseignements nécessaires sur le wagon portant tel ou tel numéro et sur tel autre portant tel ou tel autre numéro. On téléphone à tous les silos, on examine tous les dossiers sur le sujet et l'on apprend si le wagon a été effectivement déchargé et quel en est le numéro exact.

M. Culbert: Il me reste une toute petite question à poser, monsieur le président. J'ai été vraiment sidéré d'apprendre qu'à 29 reprises, le poids n'était pas exact parce que l'ordinateur était défectueux. Pouvez-vous m'expliquer comment cela peut arriver? N'y a-t-il pas quelqu'un qui vérifie régulièrement l'ordinateur? Comment cela est-il possible? Je n'arrive pas à l'imaginer.

Mr. Lysak: There could be binds. Elevators are very dirty places. Dust build-up can affect it. Too much dust may have built up under the load cell. We have people checking it constantly. There could be a broken tie rod or a shift in the scale, giving the computer the wrong information to feed out. The power failures—computer transfer of information to the printer is a major source of problems. We have people constantly monitoring the monitor itself in case that occurs. If there is a problem, we will take the visual read out off the screen. If the printer jams, there is no record.

• 1040

**Mr. Culbert:** Finally, if you were not there, what would happen in that case of computer error?

Mr. Lysak: There would be no official record of that grain being weighed, so we would have to go back to the shippers weight from the point of shipment, whether it be a producer car or from a country elevator. As I mentioned earlier, sometimes the producer car outputs are way out of whack. It's not on purpose, it is just that if you fill the car, the capacity is written on the side, so you say there's the weight.

Mr. Culbert: So you wouldn't have a comparison as the final line?

Mr. Lysak: Not even close. Mr. Culbert: Thank you.

M. Landry (Lotbinière): Merci, monsieur le président.

On a parlé de transport, d'économie d'argent, et de beaucoup d'autres choses dans ce rapport-là. Il y a une question qui me vient à l'idée, car on a aussi mentionné le transport par voie maritime. Ma question est la suivante :sans subvention au transport, quelle est la meilleure route pour le transport des céréales outre-mer et la moins coûteuse?

Deuxième question: Quel est le pourcentage qui passe par la voie maritime du Saint-Laurent?

Mr. Lysak: I can try to answer the second part. It is decreasing rapidly. We are going back a number of years. It was in the neighbourhood of 70% through the St. Lawrence, and 30% through Vancouver. Then it went to 60% for the majority of time through the St. Lawrence, and 40% from Vancouver. Then the flip was 60% Vancouver, 40% St. Lawrence, but that is widening tremendously each year. It was probably in the neighbourhood of 70–30 last year.

The Canadian Grain Commission representatives may be able to give you a more specific answer.

M. Landry: Monsieur le président, j'aimerais quand même qu'il réponde à ma première question, car j'aimerais faire parvenir au Comité de l'agriculture le montant des économies qui pourraient être effectuées même sans les subventions et sans l'argent octroyé par le gouvernement fédéral. C'est là qu'il faut travailler ensemble et voir où on pourrait faire des économies.

[Traduction]

M. Lysak: L'ordinateur peut être coincé. Les silosélévateurs sont des endroits très sales. La poussière qui s'accumule peut détraquer l'ordinateur. Il est possible que trop de poussière se soit accumulée sous une cellule de charge. Il y a des gens qui vérifient constamment. Le problème peut être dû à un axe brisé ou à un mauvais fonctionnement de la balance; l'ordinateur reçoit alors de fausses informations. Les pannes de courant au niveau du transfert de l'information de l'ordinateur à l'imprimante sont sources de fréquents problèmes. Pourtant, on vérifie constamment le moniteur. Quand il y a un problème, on lit l'affichage visuel sur l'écran. Quand l'imprimante est bloquée, on est privé d'enregistrement.

M. Culbert: Finalement, que se passerait-il en cas d'erreur due à l'ordinateur si vous n'étiez pas là?

M. Lysak: On n'aurait pas d'enregistrement officiel du poids du grain et, par conséquent, il faudrait alors se fier au poids indiqué au point d'expédition, qu'il s'agisse d'un wagon appartement au producteur ou d'un wagon provenant d'un silo rural. Comme je l'ai déjà dit, il arrive que le poids indiqué par le producteur soit complètement faux. Ce n'est pas voulu, mais les producteurs se fient souvent à la capacité indiquée sur le wagon pour déterminer le poids.

M. Culbert: Dans ce cas, vous n'auriez donc pas de point de comparaison?

M. Lysak: Aucun.

M. Culbert: Merci.

Mr. Landry (Lotbinière): Thank you, Mr. Chairman.

We talked about transport, about savings of money and many other things of that order. There is a question which comes to my mind because the transport by sea was already mentioned. My question is the following: In the absence of any transport subsidy, what is the best and the least expensive route for the transport of grain overseas?

My second question is: What percentage goes through the St. Lawrence Seaway?

M. Lysak: Je peux essayer de répondre à la deuxième question. Le volume diminue rapidement. Il y a un certain nombre d'années, 70 p. 100 du grain était transporté par la voie maritime du Saint-Laurent et 30 p. 100 passait par Vancouver. Puis, pendant toute une période, cela a été 60 p. 100 pour le Saint-Laurent et 40 P. 100 pour Vancouver. Ensuite, il y a eu un revirement de situation et 60 p. 100 du grain transitait par Vancouver et 40 p. 100 par le Saint-Laurent. L'écart se creuse beaucoup chaque année. L'année dernière, la proportion était probablement de 70 à 30 p. 100.

Les représentants de la Commission canadienne des grains seront peut-être en mesure de vous donner une réponse plus précise à ce sujet.

Mr. Landry: Mr. Chairman, I would like him nonetheless to answer my first question because I wish to bring home to the Committee of Agriculture the amount of the savings which could be made even without the subsidies and without the grants made by the federal government. This is where we should work together to see where we could have savings.

On comprend bien le sens de ma question?

The Chairman: Mr. Landry, when the Grain Commission comes, you can ask them that question. That's probably the best bet.

M. Landry: Merci, monsieur le président.

Mr. Hoeppner: I have shipped producer cars for 20 some years. I have never had a problem with a producer car, so I have been very fortunate. It seems strange to me that there is such a problem with it.

Do you have the authority to penalize these people who are shipping cars overloaded or with the wrong grain in different cars? Or do you just point out these mistakes? When we have inspectors on the roads, they'll set a penalty if you are overweight. Do you have any of that clout?

Mr. Lysak: I believe the railways have a penalty mechanism if cars are overloaded. As far as discrepancies, a record is kept in our computers, and if it is a recurring problem, a letter will be sent to the producer.

Mr. Hoeppner: I get the feeling that elevator companies are to blame for shipping the wrong grains in the wrong unit trains or whatever your problems are—having the cars in the wrong numbers.

Mr. Lysak: I would agree with that.

Mr. Hoeppner: Do they get penalized for that?

Mr. Lysak: No.

Mr. Hoeppner: Why not?

Mr. Leng: I think you had better ask the Grain Commission.

Mr. Hoeppner: How are you going to change the system if there is no penalty? How come we farmers haven't heard of these problems? This is news to me today.

Mr. Lysak: As far as the weigh division goes, we have been the silent partner in all of this and-

Mr. Hoeppner: Tell me why.

• 1045

Mr. Lysak: Obviously, it's been our fault for not publicizing it. Quite honestly, I don't believe that our senior management over the years has been publicizing what we do. We are there slugging it out every day, finding these errors. Our management was well aware of what was going on. They have the records.

Mr. Hoeppner: Is there so much politics involved that you don't dare publicize it?

Mr. Lysak: I don't know. I'm not a politician.

Mr. Hoeppner: Try to answer it.

Mr. Leng: I'll try to answer it in some respect, with the meat inspection too. It is very obvious when we are hired that we can't go public with certain things; if we did, our jobs would be gone. They'll fire you. I think the excellent way to

[Translation]

Is the meaning of my question well understood?

Le président: Monsieur Landry, vous pourrez poser cette question aux représentants de la Commission canadienne des grains quand ils viendront témoigner. C'est probablement la meilleure solution

Mr. Landry: Thank you, Mr. Chairman.

M. Hoeppner: J'expédie mon grain par wagons producteurs depuis une vingtaine d'années et je n'ai jamais eu de problème; j'ai donc eu beaucoup de chance. Je suis étonné d'apprendre qu'il y a autant de problèmes avec ces wagons.

Avez-vous le pouvoir d'imposer une amende aux personnes qui surchargent les wagons ou qui les mélangent? Vous contentez-vous de signaler les erreurs? Les inspecteurs itinérants font payer une amende en cas de surcharge. Avez-vous ce genre de pouvoirs?

M. Lysak: Je crois que les compagnies ferroviaires ont un système d'amendes en cas de surcharge. En ce qui concerne les erreurs, nous les gardons en mémoire dans nos ordinateurs et si c'est un problème qui revient fréquemment, nous envoyons une lettre au

M. Hoeppner: J'ai l'impression que ce sont les entreprises qui exploitent les silos qui se trompent de grains ou se trompent de trains ou qui se trompent de numéro de wagon.

M. Lysak: Je suis d'accord avec vous.

M. Hoeppner: Leur impose-t-on une amende pour ces erreurs?

M. Lysak: Non.

M. Hoeppner: Pourquoi?

M. Leng: Vous feriez mieux de demander à la Commission canadienne des grains.

M. Hoeppner: Comment voulez-vous que l'on change le système s'il n'y a pas d'amendes? Comment se fait-il que les agriculteurs ne sont pas au courant de ces problèmes? C'est la première fois que j'en entends parler.

M. Lysak: La Division de la pesée a gardé le silence dans toute cette affaire et. . .

M. Hoeppner: Voulez-vous me dire pourquoi?

M. Lysak: Manifestement, c'est de notre faute si nous n'avons pas rendu cette information publique. En toute franchise, je ne pense pas que notre haute direction l'ait jamais fait. Nous sommes là, à nous battre chaque jour, pour trouver ces erreurs. Notre direction est parfaitement au courant de ce qui se passe. Elle a les documents.

M. Hoeppner: La politique joue-t-elle un rôle tel que vous ne voulez pas rendre cela public?

M. Lysak: Je ne sais pas. Je ne fais pas de politique.

M. Hoeppner: Essayez de répondre.

M. Leng: J'essaierai de vous donner une réponse partielle, en ce qui concerne l'inspection des viandes également. Il est tout à fait évident, lorsqu'on nous engage, que nous ne pouvons pas révéler publiquement certaines choses; si nous le faisions,

it's for you people to find out. I don't think we should have to run around the country publicizing, if I may say, dirty laundry. Maybe this is the avenue to use, in front of the agriculture committee.

The Chairman: Gentlemen, I have one final question.

I am reading from a news release you put out, Mr. Leng, on November 16, 1992, which says "Consumer Health Threatened by Relaxation of Food Inspection". You say:

Our members will be spending more and more time in offices verifying paperwork and less and less time on processing lines verifying actual product quality and safety.

I guess they're also verifying computer printouts, but not as much paperwork. Have you found that to be true? I mean, that was 1992.

Mr. Leng: Well, I am very concerned. Back in 1984 they started what they called the FOIL, the frequency of inspection level program. As you know, some of the processing plants operate seven days a week on a 24-hour basis. Our inspectors will inspect that plant sometimes for only three hours a day, sometimes for three hours every two days. It depends on how much staff is available.

It is like a mailman coming around and inspecting: when they're gone, goodness knows what's left from there. Because of the cut-backs, the inspectors aren't there, so we are just verifying the paperwork in a lot of cases. I see more of this happening as they turn over...on the kill lines now, the front inspection stations are being turned over to the plants. They need that resource person in another plant, because they need him for other things.

The Chairman: Thank you very much again, gentlemen, for presenting to us.

Mr. Easter.

Mr. Easter: This relates to Jake's response, Mr. Chairman, and I'm watching Courtner writing back here as well. I think the underlying point here, and the purpose of having the Public Service Alliance before the committee, is that we need to be aware as a committee of the implications of major cut-backs in terms of inspection services for deficit reasons or whatever. We need all the facts before us, and that's why various groups have been brought before the committee.

Now, I want to underline the fact there is a danger to that when you look at these figures in terms of weigh numbers and so on. The percentage, if you gave us the percentage figure out of the system, is not all that high. Because we have these highquality inspectors at the end of the line, Canada, even with these figures that have been tabled today—I want to underline it for the purpose of the media, more than anything else—is the most reliable exporter of high-quality products based on goods inspections of any country in the world. Let's not forget that and lose sight of that fact. We are, and we don't want to see that system undermined. I don't want to lose that point.

### [Traduction]

communicate and to bring forward problems is with this committee; nous nous retrouverions au chômage. On nous mettrait à la porte. Je pense que la meilleure manière de signaler l'existence de ces problèmes est de s'adresser à un comité comme le vôtre; c'est à vous de découvrir ce qui se passe. Je ne pense pas qu'il nous appartienne d'aller laver notre linge sale en public. Mais peut-être que devant le Comité de l'agriculture il faut étaler ces affaires.

Le président: Monsieur, j'ai une dernière question.

J'ai lu dans un communiqué de presse du 16 novembre 1992 que vous déclariez que la santé du consommateur était menacée par le relâchement de l'inspection des aliments.

Vous écriviez également que les inspecteurs passeront de plus en plus de temps au bureau à vérifier les documents et de moins en moins de temps sur les chaînes de transformation à vérifier la qualité et la salubrité des produits.

Je suppose qu'ils vérifient également les imprimés d'ordinateur, mais un peu moins de documents proprement dits. Avez-vous constaté que c'est bien cela qui se passe? Après tout, c'était en 1992.

M. Leng: Eh bien, je suis très inquiet. En 1984 ils ont lancé de qu'ils appelaient le PFI, c'est-à-dire, le programme de fréquence d'inspection. Comme vous le savez, certaines usines de transformation fonctionnent 24 heures sur 24 et sept jours sur sept. Nos inspecteurs ne les contrôlent parfois que trois heures par jour, parfois trois heures tous les deux jours. Cela dépend du personnel dont on dispose.

C'est un peu comme le postier qui vient faire une inspection: dès qu'il a tourné le dos. Dieu sait ce qui se passe. À cause des réductions d'effectifs, les inspecteurs ne peuvent toujours être présents et nous nous contentons donc, dans bien des cas, de vérifier les documents. Je constate que cela se produit de plus en plus, au fur et à mesure qu'ils. . . les stations d'inspection de tête de ligne sont confiées aux usines. On a en effet d'autres tâches à confier à la personne-ressource, dans une autre usine.

Le président: Encore une fois, merci messieurs de votre présentation.

Monsieur Easter.

M. Easter: Ma question a trait à la réponse de Jake, monsieur le président; je constate d'ailleurs que Courtner est en train de griffonner quelque chose de son côté. Je crois que le point fondamental, et la raison pour laquelle l'Alliance de la Fonction publique comparaît devant le comité est de permettre à celui-ci de comprendre les répercussions de l'importante réduction du personnel des services d'inspection, à cause du déficit ou pour d'autres raisons. Il est indispensable pour nous de disposer de tous les faits, et c'est la raison pour laquelle nous avons convoqué ces divers groupes.

Je tiens à souligner le fait qu'il est dangereux de considérer uniquement ces chiffres en fonction de facteurs tels que le poids. Le pourcentage n'est pas si élevé après tout. Grâce aux inspecteurs très compétents que nous avons en bout de ligne, le Canada, en dépit des chiffres déposés aujourd'hui—je tiens à souligner cela pour la gouverne des médias plus particulièrement-est l'exportateur le plus fiable de produits de grande qualité si l'on en juge d'après les inspections de produits dans n'importe quel pays au monde. Ne perdons pas cela de vue. Nous sommes en bonne position, et nous ne voulons pas que le système en place soit compromis. Je ne veux pas que nous reculions sur ce plan.

The Chairman: Thank you, Mr. Easter. Again, gentlemen, thank you for presenting today.

Mr. Leng: Thank you for having us, sir.

Mr. Lysak: Thank you.

The Chairman: Next we have Mr. Dave Lewicki, grain inspector. inspection.

Mr. Lewicki, thank you for coming. Do you have a short presentation?

Mr. Dave Lewicki (Individual Presentation): Yes, I will try to keep it short. Grain inspection in Canada is rather a broad, complex, and technical area. If I were to present all that today, I would be here for three days. So I am going to try to simplify this as much as possible.

I can't stress enough what Mr. Easter said, that when you begin to undermine an inspection system like this, everybody will suffer because of the fact that we do provide a consistent quality. Buyers recognize that quality, and know what they're going to get every time they purchase a certain quality. It's because of the duties and the job of the grain inspector, with their skills and knowledge, that this kind of atmosphere and this kind of product are provided.

It takes a good five to seven years of training on the job to become a competent grain inspector and to learn all the aspects that are involved with the different specifications for each grade. I have a book here that has all sorts of tolerances and different cleaning procedures. This is just the tip of the iceberg. There are hundreds and hundreds of specifications in which each grain will qualify in certain tolerances it will take -- impurities, and toxins, and poisons and so forth.

Grain inspectors grade all types and classes of grain coming into the elevator and also at discharge for export. We also have to know over 100 varieties of grain. I have some examples here that maybe later I could pass around. They're upgrading factors and varieties that maybe, if we have time, you can have a look at.

The Chairman: Will we have a little test later?

Mr. Lewicki: We will have a test later, too, yes. We'll have you all being grain inspectors.

Essentially, some of the varieties that we breed in Canada are high quality, and there are inferior varieties also. The main purpose is to keep the inferior varieties out of the good varieties so you don't contaminate the grain.

Now, to the layman wheat looks like wheat. But a grain inspector uses magnification, looking at brushes and hairs and different characteristics within the kernel, in order to determine between the two. When we're assessing a sample we put it over a cleaning machine, which is somewhat similar to elevator cleaning equipment. This will remove the dockage, which is the field-run material, out of the sample. We will assess the percentage of the dockage, and then we'll have the clean sample prepared to grade.

[Translation]

Le président: Merci, monsieur Easter. Encore une fois messieurs, je vous remercie de vos dépositions.

M. Leng: Merci de nous avoir invités, monsieur.

M. Lysak: Merci.

Le président: Nous allons maintenant entendre M. Dave We can get into more details in terms of the problem with the Lewicki, inspecteur de grains. Nous allons ainsi pouvoir entrer dans le détail du problème de l'inspection.

> Monsieur Lewicki, merci d'être venu. Avez-vous un bref exposé à faire?

> M. Dave Lewicki (présentation individuelle): Oui, je m'efforcerai d'être bref. L'inspection du grain au Canada est un domaine assez vaste, complexe, et technique. S'il fallait que je le décrive dans le détail, j'en aurais pour trois jours. Je vais donc essayer de le simplifier le plus possible.

Je ne saurais trop insister sur le bien-fondé de ce que disait M. Easter; en effet, lorsque l'on commence à saper un système d'inspection tel que le nôtre, tout le monde en souffre, car c'est à lui que l'on doit l'uniformité de la qualité de nos produits. Les acheteurs reconnaissent cette qualité, et ils savent qu'elle est constante. C'est grâce à l'inspecteur de grains, à ses compétences et à ses connaissances, qu'il est possible de maintenir une telle situation et de fournir ce genre de produit.

Il faut au moins cinq à sept années de formation en cours d'emploi pour devenir un inspecteur de grains compétent et pour apprendre toutes les subtilités des diverses caractéristiques de chaque classe de céréales. J'ai ici un livre qui décrit les divers types de tolérance et les diverses méthodes de nettoyage. Et ce n'est là que la pointe de l'iceberg. Il y a des centaines et des centaines de caractéristiques et de tolérances auxquelles chaque céréale doit satisfaire—impuretés, toxines, poisons, etc.

Les inspecteurs classent tous les types et les catégories du grain au moment où il arrive à l'élévateur, et aussi au moment où on le déverse dans des cellules avant son exportation. Nous sommes obligés de nous familiariser avec plus d'une centaine de variétés de grains. J'en ai ici quelques exemples que je pourrais faire circuler tout à l'heure, si vous le désirez. On améliore les facteurs et les variétés, et nous pourrons peut-être les examiner tout à l'heure, si nous en avons le temps.

Le président: Ferons-nous un petit test, tout à l'heure?

M. Lewicki: Oui, et vous jouerez à être des inspecteurs de grains.

D'une façon générale, certaines des variétés que nous cultivons au Canada sont de haute qualité, mais il y a également des qualités inférieures. L'objectif principal est de ne pas mélanger ces dernières avec les bonnes variétés afin d'éviter la contamination.

Pour le profane, rien ne ressemble tant à un grain de blé qu'un autre grain de blé. Mais l'inspecteur, lui, il l'examine à la loupe ou au microscope, il étudie les barbes et les différentes caractéristiques de l'épi lui-même, afin de faire la distinction nécessaire. Lorsque nous évaluons un échantillon, nous le faisons passer dans une machine qui le nettoie, un peu comme le matériel utilisé pour les élévateurs. Cela permet d'éliminer les impuretés, ce que nous appelons la charge, qui est le tout-venant. Nous évaluons le pourcentage de charge, et nous avons ensuite un échantillon propre, prêt à être classé.

There are, as I said, numerous grading factors. Some are physical and require physical separations, like admixtures and poisonous treated seeds. I'm sure if there are any Manitoba farmers here, they're quite aware of the tombstone problem this year. That has to be looked at in great detail under a ten-power microscope and has to be picked out with tweezers.

Then the elevator is directed as to where to bin it to keep it from contaminating good grain. This is a toxin; poisonous treated seeds are also toxins, and they could be fatal to animals and also to human beings.

I think the biggest factor in grading grain is the actual visual assessment of grain, and that becomes something of a talent after many years of training. What I'm talking about here is that the weather affects the grain with frost, mildew, bleaching and other factors. The assessment has to just be a visual one. So you look at the overall sample of the grain and you give best grade possible. I sample might have more frost in it but a little less mildew. We have uide samples to compare that to. You generally try to give the best rade possible and the best dockage possible.

When I'm grading grain I have the farmer in mind. I'm not sure Grain Commission has the farmer in mind any more, but when gan the job I was led to believe that we are doing this in the est of the producer, so he can get a maximum return on his act.

Ve have a two-tier situation here. We have Canada as a whole ging at the reputation of Canadian grain; and we provide that ality control so that there will be buyers who buy Canadian grain cause they know what to expect each time.

If they purchase a "2-red", they know it's going to perform for their end-use quality every time. These are why these grading factors are determined through specifications and grading, because each grading factor has an effect on the end-use quality.

Say, for instance, a loaf of bread was baked using severely sprouted flour that had been milled. It would become crumbly and the loaf would fall apart. The factors we do are all based on the product that the buyer is going to get at the end.

The other problem I'm looking at is the individual payments, whether they're indirect or direct to the producer. Somebody who sends a producer card to Thunder Bay is directly paid on our grade and dockage. I don't think you're going to be able to trust a terminal company to give you that type of feedback. We're an impartial party. We're there to protect the producer; we're there to provide fairness and sound judgment and to give the producer what he is entitled to.

### [Traduction]

Comme je l'ai dit, de nombreux facteurs interviennent dans le classement. Certains sont physiques et exigent des séparations physiques pour les mélanges et les grains traités toxiques. Je suis certain que s'il y a des agriculteurs du Manitoba ici, ils connaissent fort bien le problème de la gale du blé, cette année. L'examen doit donc se faire très attentivement avec un microscope qui amplifie 10 fois la taille du grain, et il faut utiliser des pincettes.

L'inspecteur dit ensuite au responsable de l'élévateur dans quelle cellule placer le grain pour éviter de contaminer celui qui est sain. C'est une toxine; les grains traités toxiques le sont également, et il risque d'être fatal pour les animaux ainsi que pour les êtres humains.

Je crois que ce qui compte le plus dans le classement du grain, c'est son évaluation visuelle, et c'est là un talent que l'on acquiert après bien des années d'expérience. En effet, selon le temps qu'il a fait, le gel, la moisissure, le blanchiment et d'autres facteurs peuvent influer sur l'état du grain. Il suffit alors d'une évaluation visuelle. Vous examinez l'échantillon des grains dans son ensemble et vous le classez du mieux possible. Un échantillon peut contenir plus de grains gelés et un peu moins de moisissure. Nous avons des échantillons repères pour faire la comparaison. D'une façon générale, vous faites du mieux possible pour classer le grain et déterminer l'importance des impuretés.

Lorsque je classe le grain, je pense toujours aux céréaliculteurs. Je ne suis pas certain que la Commission canadienne des grains le fasse aujourd'hui, mais lorsque j'ai commencé ce métier, on m'a appris que je devais l'exercer dans l'intérêt du producteur, de manière à ce qu'il puisse en tirer le revenu maximum.

La question se présente sur deux plans différents. D'une part, c'est l'ensemble du Canada qui cherche à préserver la réputation de son grain; et, d'autre part, nous assurons le contrôle de la qualité qui permet aux acheteurs de grains canadiens de toujours savoir à quoi s'attendre.

S'ils achètent du blé «2-red», ils savent qu'ils obtiendront toujours un produit d'excellente qualité. C'est la raison pour laquelle on établit ces divers facteurs selon les caractéristiques et le classement, car chacun de ces facteurs a un effet sur la qualité ultime du produit.

Supposons, par exemple, qu'on ait cuit une miche de pain faite avec de la farine de grain germé. Eh bien, cette miche se désintégrera. Les facteurs que nous établissons sont tous établis en fonction du produit final obtenu par l'acheteur.

L'autre considération que j'ai à l'esprit concerne les paiements individuels, directs ou indirects, au producteur. Quelqu'un qui envoie un wagon producteur à Thunder Bay est payé directement en fonction du classement et de la charge déterminée par nous. Je ne pense pas que vous puissiez compter sur une société de terminus pour vous fournir ce genre d'information, alors que nous, nous sommes impartiaux; nous sommes là pour protéger le producteur; pour porter un jugement honnête et juste et pour permettre au producteur d'obtenir son dû.

[Translation]

• 1055

Other duties our grain inspectors do within terminal operations are that they provide protein analysis for segregation. We will give a binning protein to the elevator, and they will bin that accordingly. When we do have a buyer for a certain lot of grain, as some buyers do request a certain protein level of wheat, that will be segregated and available for shipping.

Another big factor, of course, is assessing dockage. We all know that money is involved here. If you've got more dockage in the car, you're going to have less grain and you get less money. That dockage is all freebies for the terminal elevator, so they're certainly making a little healthy gain off that.

Another big thing we do is check for infestation. Checking for infestation is very important for the fact that if it's caught early it can be kept out of bins of grain that are non-infested. So instead of fumigating one car, if it's not caught in time or it's not brought to the elevator's attention, it could go into a bin with other good grain. Then the whole bin would have to be fumigated.

This cost goes back to the terminal and ultimately all the costs go back to the producer. Eventually the producer is the one paying the whole thing, and we're there to make sure he is treated fairly and everything works smoothly.

We provide guidance in grading, because every crop year is different and every crop isn't the same every year; there are different types of wheat. One year may have frost, the next year may have mildew, so you have to adapt and you have to learn to adapt to these things. We have to also work very closely with the terminal elevator to make sure they are binning the grain properly, and they often ask for advice.

There is a lot of documentation involved with internal operations. A lot of information that we put into each individual car goes into the computer with the car number, the shipper, the station, all the grade, all the specifications, the reasons for grade, and the dockage.

As I said, I can go on and on about end-use quality and different specifications, but a grain inspector has to be very knowledgeable and very skilled. The main factor is that we establish two main functions as quality control, and that's to keep the reputation of the high-quality grain that we provide to buyers, and that's what keeps us competitive. As Wayne said and many people have said here, without that type of control we will not be competitive. I don't think you want to go head to head with the Americans just trying to ship normal grain.

Many countries buy our grain because of the quality, and the quality is maintained through the Grain Commission employees and inspectors, and I believe that the elevator terminals do not possess those qualities to maintain accurate quality control.

Dans les terminus, les inspecteurs de grains effectuent également une analyse des protéines pour le tri. Nous donnons une protéine de stockage à l'exploitant de l'élévateur qui stocke le grain en conséquence. De cette manière, lorsqu'il y a un acheteur pour un certain lot de grains, car il y en a qui exigent un certain niveau de protéines, le grain a déjà été séparé du reste, prêt à être expédié.

Un autre point important, bien entendu, c'est l'évaluation de la proportion des déchets. Nous savons tous que c'est une question d'argent. Plus il y a de déchets dans le wagon, moins vous aurez de grains, et donc d'argent. Alors que pour l'exploitant de l'élévateur-terminus, cela représente autant d'argent de gagné sans effort.

Une de nos autres responsabilités capitales concerne les contrôles d'infestation. Ils sont très importants car si l'infestation est immédiatement décelée, il est possible d'éviter qu'elle se communique aux autres cellules à grains. Donc, au lieu de procéder à la fumigation d'un seul wagon, lorsque l'infestation n'est pas repérée à temps ou n'est pas signalée à l'exploitant de l'élévateur, et que le produit contaminé peut avoir été mélangé avec du grain sain dans une cellule, on est alors obligé de procéder à la fumigation de la cellule tout entière.

Cela coûte de l'argent à l'exploitant de terminus, coût qui est répercuté sur le producteur; en fin de compte, c'est lui qui assume tous les frais, mais nous sommes là pour nous assurer qu'il est traité équitablement et que tout fonctionne sans heurts.

Nous offrons avis et conseils en matière de classement du grain, car chaque récolte est différente et varie d'une année à l'autre; sans parler des différents types de blé. Une année, c'est le gel, l'année suivante, la moisissure, si bien qu'il faut apprendre à s'adapter à ces diverses situations. Nous devons également travailler en étroite collaboration avec l'exploitant de l'élévateur—terminus pour être bien certain que le grain est correctement stocké dans les cellules; d'ailleurs, il nous demande fréquemment conseil.

Toutes ces activités internes représentent une documentation considérable. Beaucoup de renseignements accompagnant chaque wagon sont entrés dans l'ordinateur: numéro du wagon, expéditeur, gare, classement, caractéristiques, justification du classement, et déchets.

Comme je le disais tout à l'heure, je pourrais parler à n'en plus finir de la qualité finale et des diverses caractéristiques; disons simplement qu'un inspecteur de grains doit très bien connaître son affaire et être très compétent. Ce qui compte surtout, c'est que nous assumons deux fonctions essentielles de contrôle de qualité, à savoir, préserver la grande réputation de notre grain auprès des acheteurs, et maintenir notre compétitivité. Comme Wayne et beaucoup d'autres l'ont déjà dit, sans ce type de contrôles, nous cesserions d'être compétitifs. Je ne pense pas que vous vouliez être directement confronté aux Américains en vous contentant d'expédier du grain de qualité ordinaire.

De nombreux pays achètent notre grain à cause de sa qualité; qualité dont la constance est assurée par les employés et les inspecteurs de la Commission des grains, et je ne crois pas que les élévateurs—terminus disposent des compétences nécessaires pour assurer des contrôles de qualité d'une telle fidélité.

Another point, too, is that we provide fairness and protection to the producer, so he gets his payment for what he is entitled to. When I'm grading grain, I have the producer in mind.

The Grain Commission seems to have an idea that we're providing a service for the terminal. We are in some aspects, but as I said, I think the farmer is the most important person. Without the farmer, none of us would be here. It seems like people may be beginning to take advantage of that type of situation.

I have a comment here. It comes out of the Canadian Grain Commission orientation book. This is what boggles my mind, and this is in jeopardy. I'll just read it to you:

When the grain reaches a terminal elevator, it is graded and weighed by Commission employees. The grade and weight are entered on an elevator receipt, prepared and issued by the Economics and Statistics Division.

Owners, shippers, or forwarders of the grain do not have to worry about its safety in the elevator.

If you start undermining the quality process or the impartial party there, being the arbitrator, then this no longer becomes true. They're telling you that you don't have to worry about the safety of your grain in an elevator, which is basically just a warehouse. They're taking in everybody else's grain, and this and that.

#### It continues:

The terminal elevator receipt entitles them to call for the same amount and grade of grain as they put in the elevator. The receipt is their assurance of getting what they own, so it can be delivered on a sales contract.

### • 1100

Any type of chiselling away at the inspection system or downsizing and reducing it will definitely deteriorate that statement. That was the mandate of the grain commission and I believe the mandate of the Canadian Grain Commission is beginning to change.

In 1991 they became an SOA, which is a special operating agency, and that was under the past government. I believe that was to give them more flexibility with their cost recoverable program. The work the inspectors do generates the revenues for the Canadian Grain Commission.

Don Mazankowski's budget in 1992 brought forward the regulatory review process. Now, the regulatory review process—this is where some of these recommendations come out, with streamlining inward inspection, weighing, and all that other stuff. The process was mainly, in a Tory way—I'm not trying to just pick on them—to head into an approach of letting big business take control and not worrying about the little guy. They favoured the big business approach. That's another thing: I think they were up the road that they were up to. Thank God we changed governments.

On streamlining of the inspection system—

The Chairman: You won't get any argument here.

### [Traduction]

Autre point important, nous veillons à la protection et au traitement équitable du producteur, de manière à ce qu'il soit justement rémunéré. Lorsque je classe le grain, je pense toujours au producteur.

La Commission des grains semble penser que nous fournissons un service au terminus. C'est vrai à certains égards, mais comme je le disais, pour nous, c'est le céréaliculteur qui passe avant tout. Sans lui, nul d'entre nous ne serait ici. Apparemment, il y a des gens qui essaient de profiter de la situation.

J'ai une remarque à faire. Elle est inspirée du Guide de la Commission canadienne des grains. C'est quelque chose d'ahurissant, et c'est cela qui est en jeu. Je vais vous en lire un passage:

Lorsque le grain parvient à un élévateur-terminus, il est classé et pesé par des employés de la Commission. Ces données sont ensuite inscrites sur un reçu d'élévateur préparé et délivré par la Division de l'économie et des statistiques.

Propriétaires, expéditeurs et transitaires n'ont aucun souci à se faire quant à la sécurité du grain dans l'élévateur.

Si vous commencez à diluer le processus des contrôles de qualité ou à saper le rôle de l'arbitre impartial qu'est le contrôleur, alors la véracité de cet énoncé est mise en péril. Ce que vous dit ce livret, c'est que vous n'avez pas à vous faire du souci quant à la sécurité de votre grain dans un élévateur qui n'est, ni plus ni moins, qu'un entrepôt. Or cet élévateur reçoit du grain d'un peu partout.

### Je continue ma lecture

Le reçu de l'élévateur-terminus vous autorise à réclamer la même quantité et la même classe de grains que ce qui a été enregistré lors de l'entreposage dans l'élévateur. Ce reçu est donc la garantie d'obtenir ce qui vous appartient et il représente une assurance de livraison sur contrat de vente.

Toute tentative d'érosion du système d'inspection ou de réduction de ses effectifs aura un effet préjudiciable certain. C'était le mandat de la Commission canadienne des grains et je crois qu'il est en train de changer.

En 1991 elle est devenue une OSS, c'est-à-dire un organisme de service spécial, sous le gouvernement précédent. Je crois que c'était pour lui permettre de disposer de plus de latitude pour utiliser son programme de recouvrement des coûts. C'est le labeur des inspecteurs qui contribue aux recettes de la commission.

Dans son budget de 1992, Don Mazankowski présentait un processus d'examen des règlements. Ce processus—c'est là qu'interviennent certaines des recommandations concernant la rationalisation des inspections, de la pesée, et tout le reste—était surtout destiné, dans l'optique des Tories—et je n'essaie pas de m'en prendre particulèrement à eux—à permettre à la grosse entreprise de prendre les choses en main sans égard aux petits. L'ancien gouvernement était partisan de se fier aux méthodes de la grande entreprise. À mon avis il faisait fausse route. Fort heureusement, nous avons changé de gouvernement.

À propos de la rationalisation du système d'inspection. . .

Le président: Vous n'entendrez certainement aucune objection de ma part.

Mr. Lewicki: We need a change in direction.

A problem I have with the regulatory review is that we were not able to take part in that regulatory review process and in the round table discussions. The only part we had was that we were able—and I was there—to make a presentation to the industry.

I questioned the members, the stakeholders that were there. I'm not sure if they understand what the Canadian Grain Commission does and I'm not sure there are a lot of farmers out there who understand how we protect the farmers' interests. That's probably senior management's fault, in that the Canadian Grain Commission's activities have not been promoted and what we do has not been sold to the people.

To not be part of the regulatory review, I think, was a big mistake. We're the ones who do the work and the ones who understand the situation with respect to what goes on at the terminal. We were not allowed to sit around the table in the discussions with the stakeholders on foreign policies and recommendations coming out of this process, and I was quite disappointed in that. We were just told what was going to happen instead of becoming part of the process, and I don't find that very fair.

I'd like to read to you now some of the problems that will happen if the Canadian Grain Commission does cut back or downsize in Thunder Bay. Another thing to note is that stress levels are very high due to the threat of job loss, and the staff feels seriously demoralized. This has been going on and is into the second year now. You can't just keep going in this way.

This document was compiled by all the grain inspectors in Thunder Bay, and I'll read it to you; it's not that lengthy. It was done last fall when we were quite busy with non-board grains and worked about 9,000 hours of overtime. People were working overtime like crazy and we could barely handle the amount of grain that was coming in. Had those cuts taken place before, we would never have been able to handle the grain properly and maintain quality control properly.

The downsizing of the Canadian Grain Commission inspection staff at Thunder Bay: major negative effects on Canadian grain quality and our worldwide grain quality reputation.

First and foremost, if the inspection staff in Thunder Bay is reduced and the present levels of grain volume remain constant, quality control will be in serious jeopardy. At present, employees are expected to work excessive hours of overtime with no people available for relief. If the number of employees is reduced, the problem will only be seriously intensified, especially during peak periods in spring and fall. Grading grain cannot be properly performed by tired and overworked employees.

Management has told us that if they do cut back the core amount of people we'll have to work with part-time people to help out. Samples will have to be piled up and we will get to them when we get a chance to.

Now, as far as I'm concerned, there's no sense in grading grain if you're going to do that, because any impurity, any poisonous compound, any toxin, or any type of negative diversity in a grading factor or anything that could contaminate a bin will

[Translation]

M. Lewicki: Il nous faut un changement d'orientation.

Ma critique à l'égard de cet examen était qu'il ne nous était pas possible d'y participer, pas plus qu'aux tables rondes. Notre seul rôle a été—j'étais présent—de présenter nos vues devant des représentants de l'industrie.

J'ai posé des questions aux membres, aux parties prenantes qui étaient là. Je ne suis pas certain qu'ils comprennent ce que fait la Commission canadienne des grains et je crains que beaucoup de céréaliculteurs ne comprennent pas non plus de quelle manière nous protégeons leurs intérêts. C'est probablement la faute de la haute direction, car il n'y a eu aucun effort de promotion des activités de la commission pour de convaincre le public de notre utilité.

Cela a été une grave erreur, à mon avis, de ne pas nous associer à l'examen des règlements. C'est nous qui faisons le travail; c'est nous qui comprenons ce qui se passe au terminus. On ne nous a pas autorisés à participer aux discussions, avec les parties prenantes, au sujet des politiques étrangères et des recommandations issues de ce processus, et cela m'a fort déçu. On nous a simplement dit ce qui allait se passer au lieu de nous faire participer à l'examen, ce que je ne trouve pas très juste.

Je voudrais vous lire un passage d'un document qui décrit certains des problèmes qui se manifesteront si la Commission canadienne des grains réduit ses effectifs à Thunder Bay. Il convient également de noter que la menace du chômage est très stressante pour le personnel et que celui—ci est profondément démoralisé. On en est à la deuxième année de flottement et cela ne peut pas durer ainsi.

Ce document a été établi par tous les inspecteurs de grains de Thunder Bay, et je vais vous le lire; il n'est pas très long. Nous l'avons rédigé l'automne dernier, à une époque où nous étions très occupés par le grain non assujetti aux contrôles de la commission et où nous avons fait, 9 000 heures supplémentaires. Les gens travaillaient comme des fous et avaient bien du mal à faire face au volume de grains qui arrivait. Si les effectifs avaient été réduits plus tôt, nous n'aurions jamais pu faire correctement notre travail et maintenir le contrôle de la qualité.

Réduction du personnel d'inspection de la Commission canadienne des grains à Thunder Bay: répercussions majeures sur la qualité du grain canadien susceptibles de porter un grave préjudice à sa réputation dans le monde entier.

En tout premier lieu, si le nombre des inspecteurs de Thunder Bay est réduit et si les volumes actuels de grains demeurent les mêmes, le contrôle de la qualité se trouvera sérieusement compromis. En ce moment, on attend des employés qu'ils fassent de nombreuses heures supplémentaires, sans la possibilité de remplacement. Si on réduit leur nombre, le problème s'aggravera encore, en particulier pendant les périodes de pointe du printemps et de l'automne. Des employés fatigués et surchargés de travail ne peuvent pas effectuer correctement le classement du grain.

La direction nous a dit que si elle réduisait les effectifs, nous serions obligés de compter sur l'aide de travailleurs à temps partiel. Les échantillons s'entasseraient et nous ne pourrions les examiner que lorsque nous aurions un moment de libre.

Si l'on procède ainsi, il est absolument inutile de classer le grain, car on ne parviendrait pas à déceler à temps les impuretés, les composés nocifs, les toxines, ou l'un quelconque de la multitude de facteurs négatifs de classement susceptibles

not be caught in time. It will be in the bin and then you'll have grain that's unshippable. And if you have a boat waiting for the grain or a sales contract, the grain in the elevator will no longer be shippable.

So grading grain must be done immediately to catch all this stuff, especially infestation. Even with infestation, if it's not caught immediately all this stuff goes back to a cost to the producer and to the terminal to fix up the grain to make it shippable.

### • 1105

Management has told us we will have to pile up the work and when we get a chance to get at it, we will get at it. This philosophy goes directly against the Canada Grain Act, which states in paragraph 70(b):

every operator of a licensed terminal elevator shall cause grain received into the elevator to be officially weighed and officially inspected forthwith upon receipt.

"Forthwith" to me means immediately.

In the present situation, the inspection division is responsible for 80 elevator companies binning the grain properly. If carlots of grain are put aside until time is available, infestation could run rampant, varietal purity would be affected and the binning of grain would be affected. Terminal elevator personnel are not properly trained in grain quality control and ask for advice and guidance.

In reality, the grain producer will no longer be protected at the present level. It will become virtually impossible to maintain the present levels of quality control if the number of staff is reduced from an already taxed workforce.

The following lists only a few of the many problems that will occur if the staff is reduced from the current level: Poisonous treated seeds, fusarium headblight kernels—which is tombstone, that Manitoba problem we had this year—will not be detected in time to keep them out of unaffected bins of grain. Grain companies and producers will suffer financially when excess amount of grains become contaminated.

Infested grain, normally detected immediately at unloading, will become blended with good grain, thereby costing grain companies time and money to correct the problem and make the grain shippable for export.

Unlicensed varieties would not be detected in time to be binned separately. The purity of much larger portions of grain would therefore be contaminated with unacceptable American varieties, causing a great monetary loss to companies and affecting the credibility of Canada's grain producers.

All these grain factors—as I said, they are numerous—bring us back to the issue of quality at end use. The reason they fit into certain grades is that the buyer at the end of the line wants a certain product to be made out of the grain and these grading

### [Traduction]

de contaminer une cellule. Ce serait déjà dans la cellule et vous ne pourriez plus expédier votre grain. Et si vous avez un navire en attente ou un contrat de vente, le grain contenu dans l'élévateur ne pourrait plus être expédié.

Donc, le classement du grain doit se faire immédiatement de manière à déceler tous ces éléments, en particulier toute trace d'infestation. Même pour celle-ci, si elle n'est pas immédiatement décelée, on est ensuite obligé de nettoyer le grain avant de pouvoir l'expédier, ce qui représente des coûts supplémentaires pour le producteur et pour le terminus.

La direction nous a dit qu'il faudra que nous laissions le grain s'amonceler avant de l'examiner, quand nous aurons un moment pour le faire. Voilà une attitude qui va totalement à l'encontre de l'esprit de la Loi sur les grains du Canada, qui prévoit, en vertu de l'alinéa 70(b), que:

L'exploitant d'une installation terminale fait procéder à la pesée officielle du grain reçu; fait procéder à l'inspection officielle du grain dès sa réception.

Pour moi, «dès sa réception» signifie immédiatement.

Actuellement, la division de l'inspection doit veiller à ce que 80 sociétés d'élévateurs entreposent correctement le grain. Si des wagons entiers de grain sont mis de côté en attendant qu'on ait le temps de les inspecter, l'infestation fera des ravages, la pureté des diverses variétés sera compromise, tout comme l'entreposage d'ailleurs. Les personnels des élévateurs terminus n'ont pas la formation nécessaire pour effectuer le contrôle de la qualité du grain et ils demandent conseils et avis.

Dans la pratique, le producteur de grains ne sera plus protégé comme il l'est actuellement. Il deviendra virtuellement impossible de maintenir le contrôle de la qualité à son niveau actuel, si l'on réduit le nombre des employés alors qu'ils sont déjà écrasés par la tâche.

Voici une liste partielle des nombreux problèmes qui se manifesteront si l'on réduit les effectifs: les semences traitées toxiques, la gale du blé—autrement dit grain momifié, problème que nous avons connu cette année au Manitoba—ne seront pas repérés à temps avant d'être versés dans les cellules non contaminées. Les producteurs et les sociétés céréalières souffriront financièrement d'une augmentation de la quantité des grains contaminés.

Ce grain que, normalement, l'on détecte immédiatement au débarquement, sera mélangé avec le bon grain, ce qui imposera aux sociétés céréalières de grands sacrifices en temps et en argent pour remédier au problème avant de pouvoir exporter le grain.

Les variétés non-couvertes par un permis ne seraient pas détectées à temps pour être entreposées séparément. La pureté de quantités beaucoup plus importantes de grain se trouverait donc compromise à cause du mélange avec des variétés américaines inacceptables, ce qui entraînerait des pertes d'argent considérables pour les sociétés et nuirait à la crédibilité des céréaliculteurs canadiens.

Tous ces facteurs—comme je l'ai dit, ils sont nombreux—nous ramènent à la question de la qualité au point d'utilisation finale. La raison pour laquelle les grains sont répartis en un certain nombre de classes relève du fait que l'acheteur veut

he receives something he didn't want, he's not going to get the product he wants. We have the reputation of delivering a constant-quality product each time. If China buys "3-red", they they're going to make from the "3-red" is going to be constant every time.

I'm not resisting change. I'm sure there are some things we can look at, but as far as the grading of grain goes, you either grade grain or you don't grade it. If you're going to just touch the tip of the iceberg, obviously everything is going to slowly fall apart. Once you lose a customer, you know you're not going to have him back.

The Chairman: Mr. Lewicki, unfortunately we have a very short period of time and-

Mr. Lewicki: Okay, I'm almost finished here.

This is one of the biggest problems the farmers should listen to, especially if you're sending a producer car. With staff numbers reduced, being told to pile up official grain samples brings many other problems. Elevator equipment, automatic samplers and transporter systems used to receive grain from carlots sometimes don't work properly. Grain mixes caused by faulty equipment or elevators and human error often occur.

If these mixes are not readily noticed and remedied, proper assignment of grades and dockages will become virtually impossible. We're often expected to verify oddities and samples by sending along extra samples from the actual car, taken by hand off the belt as the grain is transferred into the elevator. This aids in assuring that a certain parcel of grain is accurate. If this is not done shortly after unloading, it becomes impossible to give the grain owner the proper grade and dockage he is entitled to have. This excellent safeguard would be lost and the grain owner would definitely suffer.

These are just a few instances that will occur if jobs are cut. Specifically the quality of Canadian grain is protected and safeguarded by the Canadian Grain Commission coming in at the unloading into terminal elevators. This ensures that the same quality grain, which is our major selling tool, is maintained for export. Our worldwide reputation as a quality and consistent grain exporter will be jeopardized or gone forever if the present staff and system is changed.

Mr. Chairman, I do have some recommendations I sent to the Standing Committee on Agriculture. Is it all right if I read them?

The Chairman: Actually, members have received them already,

Mr. Lewicki: They have?

The Chairman: They have them in their hands right now. I don't really think it's necessary to read them.

### [Translation]

factors correspond to that. Anything that's contaminated in the fabriquer un produit déterminé et que le grain qu'il utilise doit grain will have an effect on the buyer's end-use product. So if correspondre à des critères de classement précis. Toute contamination aura un effet sur le produit final de l'acheteur. Si le grain qu'il reçoit n'est pas celui qu'il voulait, il n'obtiendra donc pas le produit désiré. Nous avons la réputation de toujours know they're going to get "3-red". They know whatever product livrer un produit de qualité constante. Si la Chine achète la variété «3-red», elle sait que c'est ce qu'elle va recevoir, et rien d'autre. Elle sait que tous les produits qu'elle fabriquera avec ce grain auront une qualité constante.

> Je ne suis pas hostile au changement. Je suis certain qu'il y a certains aménagements possibles, mais lorsqu'il s'agit du classement du grain, ou bien vous le classez, ou bien vous ne le faites pas. Si vous vous contentez d'effleurer la pointe de l'iceberg, tout le système va finir par se désagréger, cela va de soi. Une fois que vous perdez un client, vous savez très bien que vous ne le récupérerez jamais.

> Le président: Monsieur Lewicki, nous avons malheureusement très peu de temps et...

M. Lewicki: Très bien, j'ai presque fini.

C'est l'un des gros problèmes auxquels les céréaliculteurs devraient prêter attention, en particulier lorsqu'on envoie un wagon producteur. Lorsqu'on réduit le personnel et qu'on lui dit d'entasser les échantillons de grain officiels, cela engendre bien d'autres problèmes. Le matériel de l'élévateur, les échantillonneurs automatiques et les systèmes de transport utilisés pour transporter le grain des wagons ne fonctionnent pas toujours correctement. Les mélanges provoqués par du matériel défaillant, par les élévateurs et aussi par suite d'erreurs humaines, sont fréquents.

Si l'on ne s'en aperçoit pas immédiatement et qu'on n'y apporte pas de remède, il devient pratiquement impossible de classer le grain et de déterminer l'importance des déchets. On nous demande souvent de vérifier des anomalies en envoyant des échantillons supplémentaires du chargement du wagon, échantillons qui sont prélevés à la main à même le convoyeur durant le transfert dans l'élévateur. Cela permet de s'assurer de l'exactitude de l'évaluation en utilisant un petit échantillon. Si on ne le fait pas peu après le déchargement, il devient impossible d'attribuer au propriétaire la classe appropriée du grain et le pourcentage correct de déchets. Cette excellente garantie supplémentaire n'existerait plus et le propriétaire en pâtirait certainement.

Ce ne sont là que quelques exemples de ce qui se produira si on supprime des emplois. La qualité du grain canadien est protégée et garantie par la Commission canadienne des grains grâce à son intervention au moment du débarquement aux élévateurs terminus. Cela garantit la constance de la qualité, ce qui est notre principal argument de vente à l'exportations. Notre réputation mondiale d'exportateur de grains de qualité constante sera compromise ou totalement détruite si l'on change le personnel et le système actuels.

Monsieur le président, j'ai des recommandations à faire parvenir au Comité permanent de l'agriculture. Puis-je les lire?

Le président: En fait, nos membres les ont déjà reçues, donc. . .

M. Lewicki: Vraiment?

Le président: Ils les ont actuellement en main. Je ne pense donc pas qu'il soit nécessaire de les lire.

Mr. Lewicki: Okay.

The Chairman: Maybe they could just ask questions. Thank you very much for a very thorough presentation.

Mr. Lewicki: I could have been here two or three days if you wanted.

The Chairman: I'm sure.

I'll start off with Mr. Marchand.

M. Lewicki: Très bien.

[Traduction]

Le président: Peut-être pourraient-ils simplement poser quelques questions. Je vous remercie vivement de cet exposé très complet.

M. Lewicki: J'aurais pu parler deux ou trois jours durant, si vous l'aviez voulu.

Le président: J'en suis certain.

Commençons par M. Marchand.

• 1110

M. Marchand (Québec-Est): Merci, monsieur le président et bienvenue, monsieur Lewicki.

Je vous trouve très courageux de venir témoigner à titre personnel, en tant qu'inspecteur des grains de Thunder Bay-Baie du tonnerre, en français—, et votre présentation me touche personnellement. Ce que vous dites sur le rôle des inspecteurs est très important. Le travail de l'inspecteur se situe à un point très sensible de la chaine production–exportation des grains et la réduction du nombre des inspecteurs pourrait avoir des effets néfastes sur la qualité des grains et même augmenter les coûts des fermiers. Je suppose aussi que cela peut même retarder encore un peu plus le cheminement de l'exportation.

Il faut convenir que votre rôle est essentiel, et si, comme vous l'avez dit, les inspecteurs ont dû faire près de 9 000 heures supplémentaires, je pense qu'il ne devrait pas y avoir de réduction du nombre des inspecteurs. Mais y-a-t-il déjà eu des réductions? Par exemple, à Thunder Bay, depuis quelques années, est—ce que le nombre d'inspecteurs a été réduit et y—a—t—il des signes qui indiquent qu'Agriculture Canada ou le gouvernement va réduire le nombre d'inspecteurs?

Mr. Lewicki: I'm glad you asked that question because it is true. In 1986 we had 126 full-time grain inspectors, but now we have 71. So we've come down with the grain.

There are times—maybe in the winter—where we are somewhat slower and we may have a surplus of people, but that's why I recommended training. The fact that we have to adapt to the qualities—we do have staff training officers and programs. We do emphasize that instead of laying people off for a couple of months, because we are essential and we do maintain our skills and upgrade our knowledge.

The other points you made about exports and the quality control system are true, and you can't tinker with it in any way whatsoever because once you do you begin to have problems. So whatever may be saved by reducing grain inspectors definitely will be lost in the future, and one thing that bothers me is looking into the future.

You asked me about forthcoming cuts. In December 1992— I'm not sure of the numbers—we had about 22 positions in coupures d'effectifs. En décembre 1992... je ne suis pas weigh staff and inspection staff cut through attrition—and then there was a consultant's report that looked at management d'inspecteurs ont disparu par attrition... après quoi, il y a eu

Mr. Marchand (Québec-Est): Thank you, Mr. Chairman and welcome, Mr. Lewicki.

I consider that you have shown a lot of courage by making an individual presentation as a grain inspector from Thunder Bay-Baie du tonnerre, in French-and I'm personally moved by your presentation. What you say about the inspectors' role is very important. They intervene at a very sensitive point of the grain production-export chain and downsizing the inspection staff would be very prejudicial to grain quality and indeed, increase the farmers costs. I would imagine that it would also slow down exports.

It must be agreed that you play an essential part and if, as you said, inspectors had to work 9,000 extra hours, I don't believe that the number should be reduced. But has downsizing already taken place? For example, in Thunder Bay, over the last few years, how many inspector positions disappeared and are there any indications that Agriculture Canada or the government is about to reduce the inspection staff?

M. Lewicki: Je suis heureux que vous ayez posé cette question car c'est vrai. En 1986, nous avions 126 inspecteurs de grains à plein temps; aujourd'hui, il n'y en a plus que 71. Nous avons donc subi le même sort que le grain.

À certains moments—des fois en hiver—il y a moins de travail et il arrive qu'il y ait un excédent d'employés, mais c'est la raison pour laquelle j'ai suggéré la formation dans une de mes recommandations. Du fait que nous devons nous adapter aux qualités. . . nous avons des programmes et des agents de formation. Au lieu de mettre les gens en disponibilité pendant un mois ou deux, nous recommandons, puisqu'ils sont essentiels, d'organiser ces cours de formation afin que nous puissions maintenir nos compétences et améliorer nos connaissances.

Ce que vous dites des exportations et du système de contrôle de la qualité est également vrai, et il n'est pas question d'y toucher, car, si vous commencez à le faire, il est inévitable qu'il y ait des problèmes. Donc, les économies éventuelles réalisées en réduisant l'effectif des inspecteurs de grains disparaîtront inévitablement à l'avenir, et s'il y a une chose que je n'aime pas, c'est regarder vers

Vous m'avez demandé s'il allait y avoir de nouvelles certain des chiffres... 22 postes de préposés au pesage et

of times—it cost over \$300,000—suddenly they came out with this figure that they were only going to do 2,000 cars a week, so we got cut by another 24 people.

My perception is that management wants to take care of itself and look like it wants to make some kind of stride because they have pressure from industry to reduce costs. If they're going to start undermining where we fit in, then I'm not sure where exactly they fit in, because we are the ones doing the work, generating the revenues and maintaining the quality control.

There has been some optimism. We are working on other alternatives, but there is still that threat there. To work under that threat and to work large amounts of overtime is extremely stressful and unfair, and I think this thing has to be remedied rather quickly. It boggles my mind to think that they would even attempt to do this.

1115

M. Marchand: J'ai deux petites questions. D'abord, qui paie votre salaire? Et ensuite, si on réduit le nombre d'inspecteurs, est-ce qu'il y a d'autres méthodes technologiques, des balances super-spécialisées ou des ordinateurs qui peuvent remplacer les inspecteurs qui ont été renvoyés?

Mr. Lewicki: I didn't get your first question.

Mr. Marchand: Who pays your salary?

Mr. Lewicki: The Government of Canada does, basically, but that's through the fees we collect for the services we provide. That's basically through the farmer.

No, nobody can replace that. As I said, it takes a good five to seven years of looking at grain every day to become a confident, established grain inspector. Every year the crop changes. It's not the same type of grain all the time. There are changes all the time. There are different varieties and different types of specifications. You have to be adaptable on it.

I don't think, as grain inspectors, even in times of slow grain movements, we should be laid off. I think we should maximize the training. It's only a two-month period in the winter, and it's not every winter. That's in the recommendations here, to maximize the training. We do have the facilities to train there. Why not have the people well trained and upgrade their skills for the upcoming crop?

M. Marchand: En fait, le problème est qu'il y a hauts et des bas dans l'agriculture en général, des hauts et des bas durant certaines saisons, certaines périodes où le transport et l'inspection des grains est minime; et le gouvernement utilise ce prétexte pour réduire le nombre d'inspecteurs. C'est bien ça le problème?

Mr. Lewicki: Yes, but it's not to the extent where it's a long, long period of time. It's usually in the winter, because we all know Lake Superior freezes and we load our rail cars. This winter we were fine. So it doesn't happen all the time.

[Translation]

structure. After the consultant's report, which they sent back a couple un rapport d'experts-conseils qui avaient étudié la structure de gestion. Après ce rapport, qui a été renvoyé une ou deux fois. . . et a coûté plus de 300 000\$... on est tout à coup parvenu à la conclusion qu'il n'y aurait que 2 000 wagons par semaine, et on a licencié 24 autres employés.

> À mon avis, la direction tient à se protéger mais elle veut aussi prendre des mesures parce que l'industrie exerce des pressions sur elle pour qu'elle réduise les coûts. Si elle commence à mettre notre existence en question, je ne suis pas certain que la sienne soit plus justifiée car c'est nous qui faisons le travail, qui produisons les recettes et qui maintenons le contrôle de la qualité.

> L'optimisme n'est toutefois pas mort. Nous étudions d'autres possibilités, mais la menace existe toujours. Travailler sous une telle menace tout en faisant beaucoup d'heures supplémentaires, est extrêmement stressant et injuste, et j'estime qu'il faut trouver une solution sans délai. Il est inconcevable que ces gens-là puissent même essayer de faire cela.

> Mr. Marchand: I have two brief questions. Firstly, who pays your salary? Secondly, if the number of inspectors were to be reduced, would there be any technological means, as super-specialized weigh scales, or computers, that could replace those inspectors who have been released?

M. Lewicki: Je n'ai pas entendu la première question.

M. Marchand: Qui paie votre salaire?

M. Lewicki: C'est le gouvernement du Canada, mais à même les droits que nous percevons pour les services fournis. C'est donc essentiellement l'agriculteur.

Non, personne ne peut remplacer l'inspecteur. Comme je l'ai dit, il faut au moins cinq à sept ans de travail quotidien avec les grains pour faire un inspecteur compétent et sûr de lui. La récolte change chaque année. Ce n'est pas toujours le même type de grain. Cela change constamment. Il y a différentes variétés et différents types de critères. Il faut savoir s'adapter.

J'estime que les inspecteurs des grains ne devraient pas être mis à pied, même dans les périodes creuses. Il faudrait plutôt en profiter pour faire de la formation. Ce n'est que deux mois pendant l'hiver, et encore, pas tous les hivers. C'est ce qui est recommandé ici, améliorer la formation. Nous avons les installations nécessaires. Pourquoi ne pas former les gens, améliorer leurs compétences pour la prochaine récolte?

Mr. Marchand: The problem in fact is that in agriculture in general, there are peak periods and slow periods; there are seasons or periods in which the transportation and inspection activity is very low. The government takes advantage of this to reduce the number of inspectors. Is that the problem?

M. Lewicki: Oui, mais ça ne dure jamais bien longtemps. C'est généralement pendant l'hiver, puisque nous savons tous que le lac Supérieur est pris par les glaces et nous chargeons alors les wagons. Cet hiver, tout s'est bien passé. Le problème ne se présente donc pas chaque année.

We do have a training budget and we do have a staff training officer. I don't think we're maximizing that. When they go through training, they do it. But when they do it, they don't maximize it. They kind of just tiddle around the edges with it. I would like to see it maximized and the people kept employed. Why have somebody sitting at home on pogey for two months when they've got to come back?

M. Marchand: Cet entraînement se fait à Thunder Bay pour les inspecteurs de Thunder Bay?

Mr. Lewicki: Yes.

M. Marchand: Mais où vont les inspecteurs des autres régions? Est-ce qu'il y a un seul centre d'entraînement à Thunder Bay pour tous les inspecteurs ou bien y en a-t-il d'autres répartis à travers le pays? Et ma question présuppose qu'on pourrait peut-être faire de Thunder Bay le centre d'entraînement général pour les inspecteurs?

Mr. Lewicki: No, it's not, but that's an excellent idea. Each region does have a staff training officer and they do train. Your idea of making Thunder Bay the training centre sounds like a good idea. In slow periods, it would maximize that type of thing.

There's a lot of leeway here. To go beyond the dollars and cents they're saving, the benefits of keeping people training outweigh the savings dramatically. The government is going to pay this money anyway. Why sit at home when skills can be upgraded and kept going and the economy can be kept going and everything else that goes along with it? There are people out there who need training, who are on the job and don't understand fully what's going on.

So if they want to be really serious about this, then it's time they start doing it instead of, as I said, snipping around the edges.

The Chairman: Mr. Marchand, you made Mr. Comuzzi's eyes just light up there.

I have a quick question before I turn it over. I was looking through for volumes. What were the volumes, let's say, five years ago versus today? Have the volumes gone down in terms of the amount of grain going through?

Mr. Lewicki: Five years ago, that would be 1988.

The Chairman: It doesn't matter, ten years ago or five years ago.

Mr. Lewicki: That was the year of the drought. We won't talk about that. Ten years ago in Thunder Bay we unloaded about 278,000 cars. That's about 17 to 18 million tonnes of grain. Last year it was about 110,000 cars. That's barely 8 million tonnes. But in 1983 we had 210 people. There were seasonals and casuals, because there was more sampling going on. Now we have 71. We've dropped with the grain volume.

[Traduction]

Nous avons un budget pour la formation, et nous avons un agent de la formation permanent. Nous n'en profitons pas autant que nous le pourrions. Quand il y a formation, il y a formation, mais sans qu'on essaie d'en tirer le plus grand parti possible. On ne le fait pas vraiment à fond. J'aimerais qu'on fasse le plus de formation possible et que les gens gardent leur emploi. Pourquoi verser à quelqu'un l'assurance-chômage pendant deux mois pour ne rien faire, puisqu'on sait qu'on va les réembaucher?

Mr. Marchand: Is that training done in Thunder Bay for inspectors based there?

M. Lewicki: Oui.

Mr. Marchand: But where do inspectors from other regions go? Is there only one training center in Thunder Bay for all inspectors, or are there others throughout the country? I'm trying to suggest that we might turn Thunder Bay into a general training center for all inspectors.

M. Lewicki: Non, ce n'est pas le cas, mais c'est une excellente idée. Chaque région a son propre agent de formation permanent et assure la formation. Votre idée de faire de Thunder Bay un centre de formation est excellente. Pendant les périodes creuses, cela permettrait de profiter au maximum de ce qu'il y a là.

On a une assez grande marge. Au-delà des économies réalisées, l'avantage qu'il y a à former les gens dépasse largement la valeur des économies. De toute manière, c'est le gouvernement qui va débourser. Pourquoi laisser les gens chez eux, alors qu'ils pourraient améliorer leurs compétences et garder leur salaire, et continuer à faire tourner l'économie et tout le reste? Il y a des inspecteurs qui ont besoin de formation, qui font leur travail sans comprendre tout à fait de quoi il retourne.

Si on veut vraiment faire les choses sérieusement, alors il faut le faire maintenant, au lieu de se contenter de demi-mesures.

Le président: Monsieur Marchand, vous venez de donner une brillante idée à M. Comuzzi.

Avant de donner la parole à quelqu'un d'autre, je vais poser une petite question à propos des volumes. Comment les tonnages ont-ils changé par rapport à il y a cinq ans, par exemple? Le tonnage de grains manutentionnés a-t-il baissé?

M. Lewicki: Il y a cinq ans, c'était en 1988.

Le président: Ça n'a pas d'importance, dix ans ou cinq ans.

M. Lewicki: C'était l'année de la sécheresse. Il vaut mieux ne pas en parler. Il y a 10 ans, à Thunder Bay, nous avons déchargé à peu près 278 000 wagons. Cela représente environ 17 à 18 millions de tonnes de grain. L'an dernier, nous avons eu à peu près 110 000 wagons. C'est à peine huit millions de tonnes. Mais en 1983, nous avions 210 employés. Il y avait des travailleurs saisonniers et des travailleurs occasionnels, car on faisait à l'époque beaucoup plus d'échantillonnage. Aujourd'hui, nous sommes 71. Nous avons diminué avec le tonnage.

• 1120

The problem the Grain Commission has is the fluctuation in the peak periods and the slow periods. The problem I have c'est la fluctuation entre les périodes de pointe et les périodes with the slow periods is that they don't maximize the training. They could, because it's always for a short period of time. They n'en profite pas pour faire de la formation. Ce serait possible,

Le problème, du point de vue de la Commission des grains, creuses. Malheureusement, pendant les périodes creuses, on

been involved in it myself. But I think it could be maximized a lot more efficiently and a lot more seriously to minimize a lay-off period. I could understand if the whole port were to shut down, but that's very rare. I think things can be done.

Mr. Steckle: It's nice to meet you, David, and put a face to a name.

You mentioned that the farmers really do pay for the inspection. Is that a reality or is it through taxation? Do we all pay or do the farmers pay directly on a tonnage basis?

Mr. Lewicki: I'm not sure it's done that way. I'm not completely familiar with the fee structures, but I know that anything that costs anything in grain movement or any fees involved ultimately come out of the farmer's pocket. I think we're all aware of that. I'm not sure specifically how, . . You might have to asked the Grain Commission

Mr. Steckle: Are the farmers themselves aware of the situation and of the reduction of staff who do the inspections? If so, have they come on side? Have they made an effort to support your cause? Just where do they fit into this?

Mr. Lewicki: A few people here have. I've tried to contact Keystone Agricultural Producers and some of these other farmer quer avec les Producteurs agricoles Keystones et quelques autres groups. They had varied concerns.

It seems to me it's such a political issue that nobody really wants to come forward and say the wrong thing or do the wrong thing. It seems to be a hush-hush thing. I think farmers don't understand what we do. I don't think they understand the services we provide. The Grain Commission has an attitude that we provide service to the terminal, which of course is owned by the farmers. That's like your belonging to a massive union and not knowing about the goings on.

If you were to let the terminals be totally deregulated, the atmosphere for fraud would totally be there because of the fact that people are taking in other people's grain. They're making a good living off the farmer, as it is now.

Mr. Steckle: On the question of the 9,000 hours of overtime, that really equates to about 4.5 full-time positions. In a time and an economy where we are talking jobs, jobs, jobs, why pay this overtime when we could be employing-and I realize the seasonal aspect of it and the payroll deductions that take place by having part-time people. Does it not make some sense that we could use more people and employ them? Obviously, we've laid off some inspectors in the past—

Mr. Lewicki: Oh, for sure.

Mr. Steckle: They may be unemployed today, so we're keeping them anyhow. That's one question.

I guess the other question is this. In reality we've reduced the inspection, but has our management staff been reduced to the same equivalent?

[Translation]

do do training. It would be unfair to say that they don't, because I've car elles sont toujours assez courtes. Il y a bien de la formation, il serait injuste de prétendre le contraire, puisque j'y ai moi-même participé. Mais je pense qu'on pourrait en faire beaucoup plus efficacement et beaucoup plus sérieusement afin de minimiser les périodes de mise à pied. Si le port tout entier devait fermer, je comprendrais, mais c'est très rare. On peut faire certaines choses.

> M. Steckle: Je suis ravi de faire votre connaissance, David, et de mettre un visage sur votre nom.

> Vous avez dit que ce sont en fait les agriculteurs qui payent l'inspection. Est-ce bien vrai, ou est-ce financé par l'impôt? Et-ce que nous payons tous, ou est-ce que ce sont les agriculteurs qui payent directement, en fonction du tonnage.

> M. Lewicki: Je ne suis pas sûr que cela soit calculé ainsi. Je ne suis pas bien au courant de la structure tarifaire, mais je sais que tout ce qui occasionne un coût dans le mouvement des grains, tout frais, est en fin de compte payé par l'agriculteur. Je crois que nous en sommes tous conscients. Je ne sais pas exactement comment. . . Il faudrait poser la question à la Commission des grains.

> M. Steckle: Les agriculteurs eux-mêmes sont-ils au courant de la situation et de la réduction du nombre d'inspecteurs? Le cas échéant, vous appuient-t-ils? Ont-ils fait quoi que ce soit pour vous appuyer? Ouel est leur rôle dans tout cela?

> M. Lewicki: Quelques-uns l'ont fait. J'ai essayé de communigroupes. Ils ont certaines préoccupations.

> J'ai l'impression que la question est tellement politique, que personne n'ose se prononcer et mettre les pieds dans le plat. On veut faire le moins de bruit possible. J'ai l'impression que les agriculteurs ne comprennent pas très bien ce que nous faisons. Je crois qu'ils ne comprennent pas vraiment quels services nous offrons. Pour la Commission des grains, nous fournissons nos services au terminal, qui appartient, bien sûr, aux agriculteurs. C'est un peu comme être membre d'un immense syndicat; on ne sait jamais très bien ce qui s'y passe.

> Si l'on déréglémentait complètement les terminaux, les conditions seraient idéales pour frauder, puisqu'on accepte les grains des autres. Actuellement, certains se remplissent les poches aux frais de l'agriculteur.

> M. Steckle: À propos des 9000 heures de temps supplémentaire, cela représente à peu près 4,5 postes à plein temps. À une époque où l'on ne parle que de création d'emplois, pourquoi paye-t-on des heures supplémentaires quand on pourrait donner du travail à quelqu'un? Je sais bien que c'est un travail saisonnier, et qu'il faut penser aux cotisations sociales que représente l'embauche de travailleurs à temps partiel. Mais ne serait-il pas préférable de créer des emplois si on a besoin de plus de gens? Nous savons que nous avons licencié des inspecteurs par le passé...

M. Lewicki: Ah oui, bien sûr.

M. Steckle: Ils sont peut-être au chômage aujourd'hui, et ils nous coûtent donc de toute manière quelque chose. C'est un aspect de la

Il y en a un autre, je crois. Nous avons réduit le nombre d'inspecteurs, mais est-ce qu'on a réduit proportionnellement le nombre de cadres?

Mr. Lewicki: I have no. . . No.

**Mr. Steckle:** I would like to know that. Let's face it, management also has to see reductions if we want to see economies of scale. I would like to have an answer to that one.

Mr. Lewicki: On your first question, which I've forgotten already...

Mr. Steckle: On the full-time equivalency.

Mr. Lewicki: No full—time person in the job of an inspector has really lost their job yet. We managed to get other alternatives on the table, and we are going to see what we can do with that. It sounds promising, but the threat is still there. What I would like to see is that threat gone. People don't want to live with that threat for the rest of their lives. It's been going on two years.

As far as management goes, they say they are going to reduce, but I think they've done more of a reshuffle than anything else. This job is eliminated here, but we have created another one for you over here. That's just my opinion of what is going on, but to my knowledge, no management person has lost their job.

For example, we have 71 grain inspectors in Thunder Bay and we have 40 weigh staff, but we have 12 to 13 management people. You can take your own equations from there. What they're planning to do with them, I'm not quite sure, but we know how the world works.

orks. ● 1125

Mr. Hoeppner: I would like to thank Mr. Lewicki for coming. I know what you're doing because I was a farmer. In the 25 years I shipped producer cars—I know you people work on a carlot basis—I am proud to say I was very happy with the way you people did your job. I never had occasion to put in a complaint about the grade or the amount of dockage you take. So I think you were very fair to individual farmers, and I appreciate that. I think you have done a good job.

Did I hear you correctly when you said 9,000 hours of overtime?

Mr. Lewicki: Yes.

Mr. Hoeppner: In a year?

Mr. Lewicki: No, no, that was just in the fall.

Mr. Hoeppner: Oh, that's for your whole staff, not for you as an individual?

Mr. Lewicki: Oh, no, not me. I wouldn't be here today if I had done that.

Mr. Hoeppner: I was just wondering what kind of days you were putting in.

Mr. Lewicki: No, people work in doubles. That's for the staff, but that is still. . .especially when they say they want to cut people and all of a sudden you have 9,000 hours of overtime to pay out. As Mr. Steckle was saying, you could probably have hired some people and have eased that kind of thing.

I am very glad to hear what you said about producer cars. It's not really an emotional thing, but it is to the extent that when I have a producer car I know I am dealing directly with the farmer, and I will bend over backwards to do the best I can for dockage and grain assessment.

[Traduction]

M. Lewicki: Je n'ai aucune. . . Non.

M. Steckle: C'est cela que je voudrais bien savoir. Disons-le, si nous voulons réaliser des économies d'échelle, il faut aussi réduire les rangs des cadres. J'aimerais avoir une réponse à cette question.

M. Lewicki: À propos de votre première question, que j'ai déjà complètement oublié. . .

M. Steckle: À propos de l'équivalent en emplois à plein temps.

M. Lewicki: Jusqu'ici, aucun inspecteur à plein temps n'a encore perdu sa place. Nous avons réussi à trouver d'autres solutions, et nous allons voir ce que nous pouvons faire. Les choses s'annoncent assez bien, mais la menace reste présente. Or, je voudrais la voir disparaître. Les gens ne veulent pas vivre toute leur vie sous une menace. Et cela fait deux ans que ça dure.

Quant aux cadres, on nous annonce toujours des réductions, mais j'ai l'impression qu'on s'est contenté plutôt d'un réaménagement. On élimine un poste ici, mais on vous en crée un autre là—bas. Ce n'est là que mon avis, mais à ma connaissance, aucun cadre n'a perdu son poste.

Par exemple, il y a à Thunder Bay 71 inspecteurs des grains, et 40 employés chargés des pesées, mais il y a 12 ou 13 cadres. Vous pouvez faire vos propres calculs. Ce qu'ils ont l'intention de faire d'eux, je ne le sais pas, mais nous savons bien comment ça marche.

M. Hoeppner: Je tiens à remercier M. Lewicki d'être venu. Je sais ce que vous faites, puisque j'ai été agriculteur. Pendant 25 ans, j'ai expédié des wagons de producteur—je sais que vous travaillez par wagons complets—et je suis bien content de pouvoir dire que j'ai toujours été très satisfait de votre travail. Je n'ai jamais eu à me plaindre du classement ni de la déduction pour les impuretés. Vous êtes très juste envers les agriculteurs, et je vous en sais gré. Je considère que vous avez fait du bon travail.

Avez-vous bien dit 9 000 heures supplémentaires?

M. Lewicki: Oui.

M. Hoeppner: En une année?

M. Lewicki: Non, non, seulement pendant l'automne.

M. Hoeppner: Ah, je vois, c'est pour l'ensemble du personnel, pas pour vous seul?

M. Lewicki: Oh, non, pas moi. Je ne serais pas ici si j'avais dû le faire.

M. Hoeppner: Je me demandais quel genre de journée vous faites.

M. Lewicki: Les gens travaillent en double. C'est-à-dire, les employés, mais c'est encore... surtout quand on nous dit qu'il va y avoir des réductions de personnel, et qu'il faut ensuite payer 9 000 heures supplémentaires. Comme l'a dit M. Steckle, on aurait probablement pu embaucher des gens et simplifier les choses.

Ce que vous dites à propos des wagons de producteur me fait plaisir. Ce n'est pas une question sentimentale, mais quand j'ai un wagon de producteur, je sais que je traite directement avec un agriculteur, et je fais tout mon possible du point de vue des impuretés et du classement du grain.

Mr. Hoeppner: Well, that's the feeling I've always had.

Mr. Lewicki: It is giving you more leeway for that, because you do have the true source from the farmer coming there, and that's a more direct approach than the indirect, through the primary system.

Mr. Hoeppner: Yes, I have always appreciated it, too. I have a in very long days, too. When you have a slack period, do you still put in an eight-hour day?

Mr. Lewicki: Yes.

Mr. Hoeppner: So there could be some time taken off to add to your overtime, but you are not doing that.

Mr. Lewicki: No, we had that, and they cut it back. You can use overtime as time off. At one time there was no limit to it, but just recently they put a cap of 20 days on it. That doesn't make sense.

**Mr. Hoeppner:** Why is that? Would you explain that?

Mr. Lewicki: Well, I think it has to do with their fiscal year or their administration. That would certainly solve the problem. Obviously, if you were to be laid off for a month, you could work the amount of overtime needed to cover that. Your benefits would still be covered.

Mr. Hoeppner: I found that if I worked that slack time—gave time off—my employees on the farm appreciated that, and I never had to pay overtime. As far as I'm concerned, that's one way of becoming more efficient. When there is slack time or there is no work, why punch the clock?

Mr. Lewicki: Well, you have the choice of taking the money or the time off, and there are a fair number of people who will take the time off.

Mr. Hoeppner: But still you're paid time and a half for your overtime?

Mr. Lewicki: Yes, but with time off you're just paid your regular wage and the day off. But as I said, it is limited now, and that puts a damper on people because they would use time off in order not to be laid off. I think it was an administrative decision that maybe had to do with their books. You'll have to ask the Canadian Grain Commission about that. There are a lot of things here that put the Canadian Grain Commission's credibility at stake.

Mr. Hoeppner: Yes. I am going to save my time for the Grain Commission. I appreciate—

Mr. Lewicki: Well, just make sure you mention the Klemmer Seeds scandal.

Mr. Comuzzi (Thunder Bay-Nipigon): Mr. Chairman and members of the committee, I would like to thank Mr. Lewicki for coming to Ottawa to express the concerns of the weighmen and the people who have a great role to play in the success of the grain business in Canada. I might say that I think David is the most persistent person I have ever come across in my life. He has a story to tell, he is concerned about his industry, and he has knowledge I think all of us have a great deal of respect for because he shares it with us.

[Translation]

M. Hoeppner: C'est exactement le sentiment que j'ai toujours

M. Lewicki: On a davantage de marge, puisqu'on sait exactement d'où vient le grain; c'est une méthode plus directe que le système du producteur primaire.

M. Hoeppner: Oui, et j'ai toujours apprécié cet aspect-là question on the overtime. As you know, farming is seasonal. I've put également. J'ai une question à propos des heures supplémentaires. Comme vous le savez, l'agriculture est une activité saisonnière. Moi aussi, j'ai fait de très longues journées. Quand vous avez une période creuse, est-ce que vous faites quand même des journées de huit heures?

M. Lewicki: Oui.

M. Hoeppner: Vous pourriez donc prendre des congés en compensation des heures supplémentaires, mais vous ne le faites pas, donc?

M. Lewicki: Non. Cela se faisait, mais on y a mis fin. On peut prendre des congés pour les heures supplémentaires, et c'était autrefois sans limite, mais depuis quelque temps, il y a un maximum de 20 jours. Ça n'a aucun sens.

M. Hoeppner: Pourquoi cela? Pouvez-vous nous l'expliquer?

M. Lewicki: Je crois que c'est pour des raisons administratives, ou à cause de l'année financière. Bien sûr, ça réglerait le problème. Si on sait qu'on va être mis à pied pendant un mois, on peut faire les heures supplémentaires nécessaires pour compenser. Et les avantages sociaux seraient couverts.

M. Hoeppner: J'ai toujours constaté que si pendant les périodes creuses je donnais congé à mes ouvriers de ferme, ils l'appréciaient, et je n'ai jamais eu à payer des heures supplémentaires. Il me semble que c'est une façon d'accroître l'efficacité. Quand il n'y a pas grand-chose à faire, pourquoi timbrer?

M. Lewicki: On a le choix entre la rémunération en espèces ou les congés, et il y a beaucoup de gens qui choisissent les congés.

M. Hoeppner: Mais c'est payé à temps et demi?

M. Lewicki: Oui, mais si on prend des congés, on reçoit le tarif normal et on prend congé. Mais, comme je le disais, il y a maintenant un plafond, et c'est limité, puisque les gens auraient pu prendre congé au lieu d'être mis à pied. Je crois que c'était une décision administrative, qui devait avoir un rapport avec la comptabilité. Vous pourrez poser la question à la Commission canadienne des grains. Il y a beaucoup de choses qui mettent en doute la crédibilité de la commission.

M. Hoeppner: Oui. Je vais me garder du temps pour entendre la commission. J'apprécie. . .

M. Lewicki: N'oubliez surtout pas de leur parler du scandale des semences Klemmer.

M. Comuzzi (Thunder Bay-Nipigon): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je tiens à remercier M. Lewicki d'être venu à Ottawa nous faire part de ses préoccupations concernant les peseurs et tous ces gens dont le rôle est si important pour notre commerce céréalier. Je dois dire que David est sans doute l'homme le plus entêté que j'aie jamais connu. Il a quelque chose à dire, le sort de son industrie le préoccupe, et nous respectons tous son savoir, d'autant plus qu'il veut bien nous le transmettre.

[Traduction]

• 1130

We in the grain industry don't seem to be able in the to cope with the changing market conditions and getting our grain to port. Perhaps David could just take a minute to explain what happens on off—or non—board products such as canola, oats, flax, corn and something I may have forgotten. Do they receive the same type of attention when they come into the port in Prince Rupert, Vancouver or Thunder Bay as the normal barley and wheat do when they're board products?

Mr. Lewicki: They certainly do. Any type of grain we look at—and we have to have the knowledge of every type of grain—receives the same amount of attention. The only problem with non-board grain is that it has to go to that specific elevator. That company owns that type of product.

There is some question as to whether some companies wanted it graded. There was some question as to whether they wanted our service on that. Some elevators do want our service. We do provide statistical information on the grain to them so that they know what kind of stocks they have.

My concern is that if you let an option go there, whether or not that can be graded, because it is their own stuff, especially with these direct hits—that's another thing I don't really have the time to get into—you have grain going out of the country. Whether it is out of here by the Wheat Board or by Richardson Terminals, there's still the reputation of Canada. So if they send a boatload of peas that's not acceptable, the company that's upset with the shipment isn't mad just at Richardson. They know it came from Canada.

Mr. Comuzzi: Stop there for a minute. If you're at the initial source and you check the grade and weight of a carload of peas...let's stay with canola. Canola is getting \$10 a bushel today, but we can't sell it because we can't get it to market.

If canola comes into Prince Rupert or Vancouver and you grade it, why can't you pool that canola with canola from other sources if it's all the same grade?

Mr. Lewicki: Do you mean if someone else owns it?

Mr. Comuzzi: Yes.

Mr. Lewicki: It's because two different companies own-

Mr. Comuzzi: I understand that. But that seems to be the backlog.

Mr. Lewicki: Oh, it could be loaded that way. It could pick up that one elevator and then go to another elevator and pick it up.

Mr. Comuzzi: We are not doing it, though.

Mr. Lewicki: Yes, I do believe we are.

Mr. Comuzzi: No. I was told this morning that they've decided not to. This hampers the shipment, hampers the flow.

Mr. Lewicki: Obviously, because you can't pick up the full amount.

Mr. Easter: I would like to find out more about this situation Joe's talking about. As I understand it, that's not the way the situation is supposed to work. Product of equal grade and quality should be able to be mixed and shipped accordingly. But that's a different matter.

Dans l'industrie du grain, nous ne semblons pas être capables de faire face aux conditions changeantes du marché et d'amener notre grain au port. David pourra sans doute consacrer une minute, à nous expliquer ce qu'il advient des grains produits hors—Commission, tels le canola colza, l'avoine, le lin, le maïs, et d'autres que j'ai peut—être oublié. Quand ils arrivent à Prince Rupert, Vancouver ou Thunder Bay, sont—ils traités de la même manière que l'orge ou le blé, qui relèvent de la commission?

M. Lewicki: Certainement. Tous les grains que nous inspectons—et nous devons connaître tous les types de grains—reçoivent la même attention. Le seul problème avec les grains produits hors commission, c'est qu'ils sont destinés à des silos désignés, puisqu'ils appartiennent à la société.

On n'était pas sûr que toutes les compagnies veuillent faire classer leurs produits. On se demandait si elles voulaient nos services. Certains silos demandent nos services. Nous leur fournissons des données statistiques sur le grain, pour qu'elles sachent ce qu'elles ont en stock.

Mais si le classement devient facultatif, puisque c'est leur propre produit, surtout avec ce système direct—voilà encore une chose dont nous n'avons pas vraiment le temps de parler—mais ces grains sont exportés, qu'ils viennent de la Commission du blé ou de Richardson Terminals, c'est toujours la réputation du Canada qui est en jeu. Et donc, s'ils envoient une cargaison de pois de qualité inacceptable, le réceptionnaire ne va pas s'en prendre seulement à Richardson. Il sait bien que le produit vient du Canada.

M. Comuzzi: Je vous arrête un instant. Si vous êtes à la source, que vous classez et pesez un wagon de pois... Disons plutôt de canola. Le canola vaut aujourd'hui 10\$ le boisseau, mais il ne se vend pas puisqu'on ne peut pas le transporter jusqu'aux marchés.

Si un wagon de canola arrive à Prince Rupert ou à Vancouver, et que vous le classez, pourquoi ne pouvez-vous pas le mélanger avec du canola d'une autre source, si le classement est le même?

M. Lewicki: Vous voulez dire s'il appartient à quelqu'un d'autre?

M. Comuzzi: Oui.

M. Lewicki: C'est parce que ce sont deux compagnies différentes

M. Comuzzi: Je comprends. Mais il me semble que c'est de là que vient le retard.

M. Lewicki: Oh, on pourrait le charger comme ça. On pourrait aller prendre une livraison dans un silo, puis dans un autre.

M. Comuzzi: Mais vous ne le faites pas.

M. Lewicki: Si, je crois que nous le faisons.

M. Comuzzi: Non. On m'a dit ce matin qu'on avait décidé de ne pas le faire. Cela ralentit le mouvement.

M. Lewicki: Évidemment, puisqu'on ne peut pas prendre un chargement complet.

M. Easter: Je voudrais avoir plus de renseignements sur cette situation que vient de mentionner Joe. Sauf erreur, ce n'est pas censé fonctionner ainsi. Les produits qui ont le même classement et la même qualité devrait être mélangés et expédiés ensemble. Mais cela, c'est une autre affaire.

Thank you, Dave, for the presentation. I think you provided good information. My questions really are relative to grain inspectors and the estimates we're dealing with. I went through your presentation and I went through the estimates. I have a number of things that don't match.

On the third page of your brief you mention:

. . . if the inspection staff in Thunder Bay is reduced and the present levels of grain volume remain constant, quality control will be in serious jeopardy.

This has been a point that I have heard from grain inspectors and labour unions in Thunder Bay for a considerable amount of time. What reason do you have to believe that inspection staff in Thunder Bay is going to be reduced?

Mr. Lewicki: They've told us there'll be job cuts.

**Mr. Easter:** Has the Canadian Grain Commission told you there will be job cuts?

Mr. Lewicki: Yes, it was the Canadian Grain Commission.

Mr. Easter: Okay.

On that basis—or maybe we'll have to get this from the Canadian Grain Commission—do you have a management proposal that you can table with the committee, or do you know where we can access a management proposal, that is suggesting cutbacks? If you have that proposal, do you have a critique of it in terms of the implications?

Mr. Lewicki: I'm not sure I understand your question.

• 1135

Mr. Easter: Let me put it this way, if the Canadian Grain Commission is saying to staff verbally that there are going to be cut-backs in inspection staff at Thunder Bay, then somebody somewhere must have a management plan worked out that in fact states that and tries to justify it. What I want to be able to see, as a member of the agricultural committee, is that management plan.

Mr. Lewicki: Documented?

Mr. Easter: These "ifs" and "what fors" don't mean a lot to me. I need to be able to see the plan, the cut-backs, what it means, and where it fits in terms of the estimates before I can make a counter-argument.

Mr. Lewicki: The funny thing is that when the first set of cuts came, and that was taken care of through attrition, that came out in writing. That was based on 2,500 cars a week. The second set of cuts in the summer, which they said they were going to do and it's been ongoing, came verbally.

I found that rather interesting, that the one set was in writing and now the second set is just verbal. There's been no written document saying there will be job cuts and the specific numbers. So it's just a threat.

Mr. Easter: But even a letter from Joe Comuzzi to the chairman of the committee certainly indicates the difficulty they're having in terms of even morale and so on in the Port of Thunder Bay. So that's a question we need to address to the Canadian Grain Commission, or whoever.

[Translation]

Merci, Dave, de votre exposé. Vous nous avez donné d'excellents renseignements. J'ai des questions concernant les inspecteurs des grains et le budget. J'ai lu votre lettre et j'ai pris connaissance du budget. Il y a des contradictions.

À la troisième page de votre mémoire, vous dites:

...si on réduit le nombre d'inspecteurs à Thunder Bay sans que le tonnage actuel des grains diminue, le contrôle de la qualité en souffrira gravement.

C'est ce que nous disent les inspecteurs des grains et les syndicats de Thunder Bay depuis longtemps. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on va réduire le nombre d'inspecteurs à Thunder Bay?

M. Lewicki: On nous a dit qu'on allait éliminer des emplois.

M. Easter: Est-ce que c'est la Commission canadienne des grains qui vous l'a dit?

M. Lewicki: Oui, c'est cela.

M. Easter: Très bien.

Peut-être qu'il faudra poser la question à la Commission canadienne du grain, mais est-ce que vous avez un plan de gestion que vous pouvez déposer devant le comité, ou est-ce que vous savez où on pourrait obtenir ce plan de gestion qui indiquerait des coupures? Si vous avez ce plan, pouvez-vous nous donner une analyse des conséquences?

M. Lewicki: Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris la question.

M. Easter: Eh bien, disons que si la Commission canadienne des grains annonce oralement à ses employés qu'elle va réduire le nombre d'inspecteurs à Thunder Bay, quelqu'un, quelque part, doit avoir élaboré un plan de gestion où ces réductions sont indiquées et justifiées. À titre de membre de ce comité, je tiens absolument à prendre connaissance de ce plan.

M. Lewicki: Vous voulez voir des documents?

M. Easter: Pour moi, les «si» et les «pourquoi» ne veulent pas dire grand-chose. Il faut que je puisse mettre la main sur un plan, voir quelles réductions sont prévues, ce qu'elles signifient, et où elles se situent dans le contexte des prévisions budgétaires, pour pouvoir présenter un contre-argument.

M. Lewicki: Ce qui est intéressant, c'est que les premières compressions, qui s'étaient faites par attrition, ont été annoncées par écrit. C'était basé sur un volume de 2 500 wagons par semaine. Au deuxième tour, cet été, quand on a annoncé qu'il y aurait des emplois éliminés, ça été fait oralement.

Je trouve plutôt intéressant que les premières réductions aient été annoncées par écrit, les secondes, oralement seulement. Il n'y a aucun document qui dise qu'il va y avoir des réductions d'emplois, ou qui cite des chiffres. C'est seulement une menace.

M. Easter: Mais même Joe Comuzzi, dans une lettre adressée au président du comité, fait état de difficultés, de problèmes de moral, au port de Thunder Bay. C'est donc une question qu'il faudra poser à la Commission canadienne des grains, par exemple.

In terms of your recommendation 1, I quote:

Canadian Grain Commission employees recommend an investigation into the Canadian Grain Commission's management and their basis and accountability for these drastic job cut measures.

If the committee is going to look seriously at that recommendation, then we certainly need evidence to back it up. What basis do you have for making that recommendation? Where can we as a committee go to get more information in terms of that recommendation?

Mr. Lewicki: I would say you have to discuss a lot of that with the Grain Commission. Maybe what I should have put in there was the possibility of drastic job cuts.

It's been hanging over our heads for almost two years. We were told that they were going to cut 24 positions. Nothing has come in writing, though. That's the thing; it's all been verbal. It's our understanding that this is what will happen.

Where the Canadian Grain Commission can be investigated, their credibility has been undermined somewhat because of the way they want to change the way we do the job. If they do go ahead with these job cuts, they are starting to move away from the mandate that was there to protect the producer.

I don't see that mandate there any more. I see it more as in the interests of the grain industry and the interests of big business as opposed to the interests of the producer. They've had their hands full with a few scandals. I don't know if you're familiar with the Klemmer Seeds.

#### Mr. Easter: Yes, I'm very familiar.

Mr. Lewicki: Okay. Just being a grain inspector and understanding the system and knowing how quality control works, I can't believe that I was not a participant in the regulatory review round-table talks to formulate recommendations. I shake my head when I see that they want to actually try to go ahead with this and reduce to a small core and then have people off the street, or seasonal people, help out.

What's going to happen is that you're going to pile up samples. If you have samples piled up, by the time you get to them and if there are some contaminants, it's too late. Especially, what about a producer car?

Mr. Easter: That's my next question. But before I get to that, which is point 5 in your letter, I do say in all seriousness that if this recommendation 1 is made, then if the committee is seriously to consider it we do have to have the evidence to back up that kind of recommendation. If we're going to recommend an investigation into management practices of the Canadian Grain Commission, then we need to be able to justify it when a report is put forward to this committee or to the House of Commons. So we need further evidence there if it's available.

On point 5 in your letter, to which you alluded a moment ago, just so that I'm clear, as I understand the system now, you take a sample of grain and it's analysed quickly so that if that particular lot of grain is of a different quality or has disease in pour qu'on puisse tout de suite arrêter les lots d'une qualité

#### [Traduction]

Dans votre première recommandation, vous dites, et je cite:

Les employés de la Commission canadienne des grains recommandent qu'on procède à une enquête sur la gestion de la Commission et la comptabilité sur laquelle elle se fonde pour justifier des réductions aussi importantes.

Si vous voulez que le comité examine sérieusement la question, il nous faut des preuves. Sur quoi appuyez-vous cette recommandation? Où le comité peut-il obtenir davantage de renseignements à propos de ce que vous avancez dans cette recommandation?

M. Lewicki: Je dirais qu'il faudra poser bon nombre de ces questions à la Commission. J'aurais peut-être dû parler plus tôt de la possibilité de réductions importantes.

Cela fait presque deux ans maintenant que la menace pend au-dessus de nos têtes. On nous a dit que 24 postes allaient être éliminés. Or, nous n'avons rien vu par écrit. C'est bien là le problème. Tout se fait verbalement. C'est ce qu'on nous a laissé entendre.

Quant à l'enquête sur la Commission canadienne des grains, sa crédibilité a souffert à cause des gens qu'elle voudrait apporter dans notre méthode de travail. Si ces postes sont effectivement éliminés, la Commission ne pourra plus tout à fait remplir son mandat, qui est de protéger le producteur.

Cette notion semble s'être perdue. J'ai l'impression que de plus en plus, ce sont les intérêts de l'industrie céréalière et des grandes entreprises que l'on défend, plutôt que ceux du producteur. Les dirigeants de la Commission sont bien assez occupés avec les derniers scandales. Je ne sais pas si vous connaissez l'affaire des semences Klemmer.

#### M. Easter: Oui, je suis au courant.

M. Lewicki: Bon. En tant qu'inspecteur des grains, qui comprend le système, qui sait comment fonctionne le contrôle de la qualité, je ne peux pas croire qu'on ne m'ait pas invité à participer à la table ronde sur l'examen des règlements, qui devait aboutir à des recommandations. J'ai du mal à croire qu'on ait vraiment l'intention d'aller de l'avant et de réduire l'effectif des inspecteurs à un petit noyau, pour faire appel à des profanes, ou à des travailleurs saisonniers.

Ce qui va arriver, c'est que les échantillons vont s'entasser. Et s'il y a des contaminants, on s'en apercevra trop tard. Je pense surtout aux wagons de producteurs.

M. Easter: J'allais justement y venir. Mais avant de passer à ce point 5 de votre lettre, je dois insister encore une fois que, si vous voulez que le comité examine sérieusement votre recommandation, nous devons avoir des faits. Si nous voulons recommander que l'on enquête sur les pratiques de gestion de la Commission canadienne des grains, il faut que nous puissions justifier cette recommandation lorsque nous présenterons notre rapport à la Chambre des communes. Il nous faut donc des faits probants, si possible.

À propos du point 5, auquel vous avez fait allusion tout à l'heure, pour être sûr que j'ai bien compris, selon le système actuel, vous prenez un échantillon et il est rapidement analysé

with other product. Therefore, you prevent the loss of not just the one lot, in terms of downgrading a grade in variety, but of a whole bin. I think that's an important point from a producer's perspective as well as in terms of what's paid out to them in the final analysis in terms of quality and grade.

From that perspective, can you explain point 5 further? If we move towards piling up grain samples, what are the implications that doing so will have on the system as a whole and specifically on the primary producer?

Mr. Lewicki: On point 5, if we pile up samples and don't immediately check the grain, we'll have infestation and the same kind of problem will happen. If you don't alert the elevator operator to bin the grain separately to keep it out of the good grain, that grain goes in—if it's not caught—and then the whole bin's contaminated and the whole bin has to be fumigated. Now there's a cost of \$800 per tonne as opposed to \$90 per tonne for it to be fumigated. That cost will go back to the producer.

The tombstone problem this year could contaminate stuff too. So if you're getting set up to have grain shipped and you've got a boat coming, you could end up having an order, having bins being contaminated, and not being available to have that grain you once had, because one car can contaminate a whole bin. So if you've got that kind of stuff going on...

Now, in terms of the producer—and this is what I'm very concerned about—suppose you send to me a "1-red" and it's the tenth sample on the bottom of the pile that I finally get to because I haven't done it right away. I don't know the circumstances surrounding that car; someone grabbed the sample and just put it on the floor. They're so busy because all those samples are piled up.

Now, you could have sent them a "1-red" and there could have been a barley mix, because sometimes these sampling systems don't work or someone doesn't catch the other car afterwards. We usually have a safeguard whereby someone will catch a scaled sample up in the elevator to compare it with the sample we've got, to prove its accuracy and reliability. It's a safeguard, and in that way we know exactly what was in that car. With fewer people we won't have a chance to do that.

So if you sent a top-quality grain and it somehow got mixed in the hopper or somewhere in the system, the only thing I have to go by is the sample that I have. And I don't know the circumstances at the time around the unloading of that car. So you may get a can of feed instead of a "1-red". Are you going to be happy about that?

Mr. Easter: Jake would be.

Mr. Lewicki: Another point I wanted to bring up just briefly, which was another aspect they were talking about, was centralized inspection. That's similar to piling up. What would happen is that we would have people there and they would grab all the samples and send them to a central point to be graded there. So again the grading's done after the fact.

[Translation]

it, that can be caught quickly before it's blended or mixed in différente, ou contaminés, avant qu'ils ne soient mélangés avec un autre produit. Vous empêchez ainsi la perte non seulement de ce wagon-là, qui sera déclassé, mais vous protégez tout un étage de silo. C'est très important, du point de vue du producteur, et aussi pour le calcul final du paiement, en fonction de la qualité et du classement.

> Dans cette optique-là, pouvez-vous expliquer davantage le point 5? Si on commence à entasser les échantillons de céréales, quelles seront les répercussions pour l'ensemble du système, et plus spécifiquement pour le producteur primaire?

> M. Lewicki: Au point 5, si on entasse les échantillons et qu'on ne vérifie pas immédiatement le grain, on risque la contamination, et c'est à nouveau le même genre de problème. Si on ne dit pas tout de suite à l'exploitant de silos d'entreposer ce grain séparément, pour qu'il ne contamine pas les grains de bonne qualité, le chargement est mélangé à d'autres et c'est tout un silo qui est contaminé, tout un silo qu'il faut fumiger. La fumigation coûte 800\$ la tonne au lieu de 90\$ la tonne. Et c'est le producteur qui devra

> Cette année, il y a aussi le risque que présente le grain momifié. Alors si on doit expédier du grain, que le bateau arrive, on risque de se retrouver avec une commande qu'on ne peut pas remplir, parce que un wagon a contaminé tout un silo. Avec ce genre de système. . .

> Maintenant, du point de vue du producteur-et c'est cela qui m'inquiète surtout—supposez que vous m'envoyez du «rouge-1», et que ce soit le dixième échantillon, en bas de la pile, auquel j'arrive enfin parce que je n'ai pas pu m'en occuper tout de suite. Je ne sais rien de ce wagon; quelqu'un a pris un échantillon et l'a posé par terre, c'est tout. Tout le monde est très occupé, parce qu'il y a des échantillons entassés partout.

> Vous avez peut-être envoyé, avec ce «rouge-1» de l'orge, puisque le système d'échantillonnage ne fonctionne pas toujours, ou parce que quelqu'un n'a pas vérifié les autres wagons. Nous prenons des précautions: c'est-à-dire que quelqu'un va prendre un échantillon pesé dans le silo, pour le comparer avec celui que nous avons, pour en vérifier l'exactitude et la fiabilité. C'est une précaution, et nous savons ainsi exactement ce qu'il y a dans le wagon. Avec moins d'inspecteurs, cela ne sera plus possible.

> Donc, si vous envoyez du grain de qualité supérieure, et que dans la trémie, ou quelque part dans le système, il est mélangé à autre chose, je n'ai que l'échantillon qu'on m'a donné. Je ne sais rien des circonstances dans lesquelles le wagon a été déchargé. Alors, si vous vous retrouvez avec un wagon de grain fourrager au lieu de grain «rouge-1», est-ce que vous serez content?

M. Easter: Jake serait ravi, lui.

M. Lewicki: Encore une chose que je voulais mentionner, brièvement, et qui est en rapport avec le sujet, c'est l'inspection centralisée. C'est la même chose que l'entassement. On aurait des gens qui prendraient des échantillons en vitesse et qui les enverraient vers un point central, où ils seraient classés. Là encore, le classement est fait plus tard.

The problem with that approach is that everything can become contaminated because you're not given the report on the grades until two days later. These samples can be lost on the way and then you have no record of the sample whatsoever. So it's all in this similar way. They're trying to change in a way and they say they can be more efficient. But as far as I'm concerned, the only way you grade grain is the way we do it now, and if you attempt to change in any way, then you know the problems you're going to have, which I explained.

Mrs. Cowling: Thank you, Mr. Lewicki, for your presentation. My question is with respect to the inspection process. Being a farmer myself, I know how important that process is. But I also find it very ironic that the only people in the grain system who somehow should be efficient and good producers are the farmers themselves.

First of all, I want to know how many cars are going into Thunder Bay right now. I want to know what kind of efficiencies you have looked at, as an inspector. How do you think you can make the system far more economical? We in the farm community have done that; I'm wondering whether you have done it.

Mr. Lewicki: We've downsized quite significantly over a period of time. In the last ten years we've gone from having 210 people to having 71 now. So we're at the bare minimum for the amount we're looking at. We're probably doing 2,000 cars a week right now because of the car shortage. We may get up to 4,000 or 5,000 cars a week and then we will have to hire people. It will be impossible to keep up with what we're doing.

#### 1145

As far as efficiencies go, we may indeed have suggestions for the Grain Commission management, but that would mean we'd put in their hands the decision on how to go about following our recommendations.

If you cut 24 qualified grain inspectors, you will then have a bare minimum of people and you'll have to change the system. You cannot have the same system of grading grain immediately with 24 fewer grain inspectors. You'll have to go to either piled-up samples — and I've told you the problems with that — or centralized inspection.

The industry worked out that the savings resulting from getting rid of 24 grain inspectors would amount to 1 penny a tonne. If you want to jeopardise our whole quality system over one penny a tonne, so be it. I would reiterate, however, the fact that we play the significant role in maintaining those markets for the farmer because of the quality regulation. Perhaps there are other areas that should also be looked at for improvement, but I think that falls under management's responsibilities since they're running the show.

One thing I wanted to mention that people are not aware of is that the grain handlers in Thunder Bay-and I'm not associated with them—do have a three-year contract now. So that is a stable port and it's not being utilized. You have a three-year period now when you're not going to have any stoppages. I know that was a concern you talked about earlier. So we're ready to roll; just give us the grain.

#### [Traduction]

Le problème, c'est qu'on risque de tout contaminer puisqu'on ne reçoit le rapport sur le classement que deux jours plus tard. En outre, les échantillons peuvent se perdre en route, et on n'en a plus aucune trace. Alors, voilà, on essaie de faire des changements pour être plus efficaces. Mais quant à moi, la seule méthode valable de classement des grains, c'est celle que nous avons actuellement, et si on essaie d'y changer quoi que ce soit, on aura les problèmes que je vous ai expliqués.

Mme Cowling: Je vous remercie, Monsieur Lewicki, de votre exposé. J'ai une question concernant la méthode d'inspection. Je suis moi-même exploitante agricole, et je sais combien l'inspection est importante. Mais je trouve paradoxal que dans tout ce système, les seuls à qui on demande d'être efficaces et d'être de bons producteurs, ce sont les agriculteurs.

Tout d'abord, je voudrais bien savoir combien de wagons arrivent actuellement à Thunder Bay. Je voudrais que vous me disiez aussi, en tant qu'inspecteur, ce que vous avez envisagé pour améliorer l'efficacité du système. Pensez-vous qu'il puisse être plus économique? Les agriculteurs ont dû trouver des solutions plus économiques; je me demande donc si vous en avez fait autant.

M. Lewicki: Nous avons déjà beaucoup réduit les effectifs. Au cours des 10 dernières années, nous sommes passés de 210 à 71 inspecteurs. C'est vraiment le strict minimum pour les tonnages actuels. À l'heure actuelle, il y a probablement 2 000 wagons par semaine à cause du manque de wagons. Mais cela peut monter jusqu'à 4000 ou 5000 wagons par semaine, et il faut alors embaucher des gens. Nous ne pourrons plus continuer comme nous le faisons maintenant.

Pour ce qui est des questions d'efficacité, nous aurions peut-être des suggestions à faire à la direction de la Commission des grains, mais cela signifierait que nous remettrions entre leurs mains la décision à prendre sur l'application de nos recommandations.

Si vous supprimez les postes de 24 inspecteurs de grains dûment qualifiés, il vous restera alors un minimum de personnel et vous devrez modifier le système. Il n'est pas possible d'avoir le même système qu'actuellement, selon lequel le grain est classé immédiatement, s'il y a 24 inspecteurs de moins. Il faudra soit empiler les échantillons-et je vous ai déjà dit que cela pose des problèmes—soit procéder à une inspection centralisée.

L'industrie a calculé qu'on économiserait 1c. la tonne en se débarrassant de 24 inspecteurs de grains. Si vous voulez mettre en péril tout le système de contrôle de la qualité pour un 1c. la tonne, allez-y. Mais je vous répète que nous jouons un rôle important pour aider les agriculteurs à conserver nos marchés, grâce à la réglementation de la qualité. Il faudrait peut-être essayer d'apporter des améliorations dans d'autres secteurs, mais je pense que cela revient à la direction puisque c'est elle qui décide de tout.

Il y a une chose que les gens ne savent pas, c'est que les manutentionnaires de grains à Thunder Bay-et je n'ai aucun rapport avec eux—ont à l'heure actuelle un contrat de trois ans. Il s'agit donc d'un port stable, qui n'est pas utilisé. Donc, pendant trois ans, il n'y aura pas d'arrêt. Je sais que c'est une préoccupation que vous avez soulevé plus tôt. Donc, nous sommes prêts à travailler; donnez-nous donc du grain.

Mrs. Cowling: You didn't answer my one question.

Mr. Lewicki: Oh, I'm sorry.

Mrs. Cowling: How many cars are going in?

Mr. Lewicki: I did say I think there are around 2,000 now and it's going to start going up. We just have a shortage of cars; it could go up to 4,000 to 5,000 shortly. Then we'll have to hire a lot of people.

Mr. Culbert: Some of my questions have already been touched upon so I'm going to try to be very brief.

I want to follow up a bit on the 9,000 hours of overtime. Regardless of who's paying it, if ultimately the farmers are paying it, it is as part of their cost. The fact that the Government of Canada and the Department of Agriculture are paying your wages is irrelevant. Whoever is paying it, I would think that if I were in business and someone told me we had 9,000 hours of overtime last year, I'll tell you, it would perk up my ears.

This goes back to the figure of 4.32 people, or if you're looking at time and a half, it relates back to 6.48 people that you could have hired and put on staff for a 40-hour week for the whole period of 52 weeks. So someone in management or accounting had better be looking at this as a cost-saving factor, if nothing else, from the perspective of the inspection.

I want to thank you very much for coming and pointing out a number of these things today. Perhaps I just related that to you for the record so that we're assured it gets brought to the forefront here. You don't need to reply unless you'd particularly like to do so.

Mr. Lewicki: I'd like to reply to that. I think it's ridiculous too. There were people working doubles all week long, and management wouldn't do any hiring. You come out with a plan to cut jobs. If all of a sudden you're going to hire, it does not look very good for you because you are doing one thing that goes against the other.

The problem is that they have a very serious problem dealing with fluctuations. It can happen any time-grain movements are very unpredictable—and we had a very busy fall. The only way you could handle it was to keep the permanent people on and to work that amount of time. It shows you that there is no need for cuts. When things are slow, we can do training; there's not a problem here. If there was a problem and if it was justified, I wouldn't be here. It's not justified.

Mr. Culbert: The people who are using the service or have had some direct experience, Jake, in the particular service have said what a great job has been done. There haven't been anyor very few-problems for the producers with respect to shipments being turned down or controversies on whether a shipment some other level. From what I hear, I take it that recent history at least bien passé ces derniers temps pour les producteurs. has been very good from the perspective of the producers.

[Translation]

Mme Cowling: Vous n'avez pas répondu à ma question.

M. Lewicki: Oh, je suis désolé.

Mme Cowling: Combien y a-t-il de wagons?

M. Lewicki: J'ai dit que, à mon avis, il y en a environ 2 000 pour le moment et que cela est en train d'augmenter. Nous manquons de wagons, mais cela pourrait monter bientôt à 4 000 ou 5 000. Et nous devrons alors embaucher beaucoup de monde.

M. Culbert: Certaines des questions que je voulais poser l'ont déjà été; je vais donc essayer d'être très bref.

Je voudrais revenir à la question des 9 000 heures de temps supplémentaire. Quel que soit l'organisme qui paye pour ce temps supplémentaire, c'est en définitive les agriculteurs qui doivent en assumer le coût, puisque cela fait partie de leurs coûts globaux. Le fait que le gouvernement du Canada et le ministère de l'Agriculture paient vos salaires n'a rien à voir avec tout cela. Que ce soit n'importe qui, je pense que si j'étais dans les affaires et que quelqu'un me disait que nos employés avaient fait 9 000 heures supplémentaires l'année dernière, je vous assure que cela me ferait dresser l'oreille.

Cela nous ramène aux 4,32 employés ou, si vous tenez compte du fait qu'il s'agit de temps et demi, ou 6,48 employés que vous auriez pu embaucher pour une semaine de 40 heures, pendant toutes ces 52 semaines. Donc, les membres de la direction ou des services de comptabilité devraient considérer cela comme un moyen d'économiser, à tout le moins, du point de vue de l'inspection.

Je vous remercie infiniment d'être venu nous parler de ces choses aujourd'hui. Si je vous ai dit cela, c'est peut-être surtout pour que cela soit consigné, afin que nous soyons certains que tout le monde en est conscient ici. Vous n'avez pas besoin de répondre à moins que vous y teniez particulièrement.

M. Lewicki: Je vais répondre. Je pense moi aussi que c'est ridicule. Il y avait des gens qui travaillaient en double toute la semaine, et la direction refusait d'embaucher. Si vous aviez soumis un plan visant à réduire le nombre de postes et que vous deviez tout à coup embaucher du personnel, vous n'auriez pas l'air très brillant parce que vous prendriez là des mesures contradictoires.

Le problème, c'est qu'il est très difficile de faire face aux fluctuations. Elles peuvent se produire n'importe quand parce que la circulation des grains est très imprévisible et, nous avons eu un automne très occupé. La seule façon de s'en sortir, c'était de garder des permanents et de les faire travailler tout ce temps-là. Cela vous montre bien que les compressions ne sont pas nécessaires. Quand il y a un ralentissement, nous pouvons faire de la formation; ce n'est pas un problème. S'il y avait effectivement un problème et que ces compressions étaient justifiées, je ne serais pas ici, mais elles ne le sont pas.

M. Culbert: Les gens qui se servent du service ou qui en ont fait l'expérience nous ont dit qu'il se fait là de l'excellent travail, Jake. Il n'y a pas eu de problème-ou alors très peupour les producteurs, à cause du rejet de certains envois ou de controverse quant à savoir si un envoi aurait dû être rejeté ou être in fact should have been turned down or should have been graded at classé différemment. D'après ce que j'entends dire, tout s'est très

[Traduction]

• 1150

**Mr.** Lewicki: We have very qualified people. They've been around for a long time. I would say the least seniority in Thunder Bay right now is around 12 years. We have very experienced people.

Mr. Culbert: I have just one other question. Before it gets to you, your point in Thunder Bay, there's an inspection when it leaves and there's an inspection before it gets to you. Is that correct?

Mr. Lewicki: Not particularly. The farmer, if he goes through the primary system, will work out grade with the agent. The agent will pay him on that basis. But when the agent loads out a car it could be from nine or ten different farmers. That's a different system as opposed to the producer system, where he loads his own grain himself and the payment is based on my grade for him. I do the best possible. But also the farmer gets a final payment on what the Wheat Board or whoever ships at the end, based on the amount they deliver in the terminal elevator at the time. That's also based on what we're grading.

Mr. Culbert: I assume that the end receiver does inspection, whether it's visual or what have you. That's his inspection, but there's no inspection before it gets to your point.

Mr. Lewicki: No, not an official one.

Mr. Culbert: So you are the main line of defence, if you will, to assure that the product is in proper category, that it's good, clean product and it represents the board well.

Mr. Lewicki: That's true.

The Chairman: Next is Mr. Althouse. Mr. Althouse (Mackenzie): I'll pass. The Chairman: Go ahead, Mr. Calder.

Mr. Coldan Mr. Chiannan hadalla Ilanaa

Mr. Calder: Mr. Chairman, basically I'm going to piggyback on what Wayne and Harold have said here. I think they're reading my notes again.

You're saying that right now, Dave, there are cars going to Thunder Bay, 2,000 per week. You're saying that it's probably going to increase to 4,000 to 5,000, yet you're 4 jobs short already and management is going to cut 24 jobs at Thunder Bay. What the heck are they basing all this on?

Mr. Lewicki: They're basing it on an average of 2,000 cars a week for a whole year up until the year 1998. They use the winters. They used the winter before, which was the worst winter in history. We were hardly doing anything.

Basically we ship in a nine—month period, so if you put in the other three months that we ship by rail, it brings the number right down. If you were to actually just look at a nine—month period it would probably be somewhere around 2,800 cars.

I think somebody fabricated this situation to make these cuts justifiable. This is as mind-boggling to me as it is to you.

**M.** Lewicki: Nous avons des gens très qualifiés, qui sont là depuis longtemps. Je dirais que les moins anciens, à Thunder Bay, sont là depuis à peu près 12 ans. Ce sont donc des gens très expérimentés.

**M.** Culbert: Une autre question. Avant que le grain arrive chez-vous, c'est-à-dire à Thunder Bay, il subit une inspection à son point d'origine et encore une autre avant de vous parvenir, n'est-ce pas?

M. Lewicki: Pas exactement. Si l'agriculteur a recours au système primaire, c'est lui qui établit la classification avec l'agent, et l'agent le paie en conséquence. Mais quand l'agent remplit un wagon, le grain peut venir de neuf ou 10 agriculteurs différents. Ce n'est pas la même chose que le système selon lequel le producteur charge son grain lui-même, le paiement étant alors fondé sur la classification que je lui accorde. Je fais de mon mieux. Mais l'agriculteur touche aussi un paiement final selon ce que la Commission du blé ou quelqu'autre organisme expédie en définitive, en fonction de la quantité livrée au silo-terminus à ce moment-là. Et ce paiement est également fondé sur notre classification.

M. Culbert: Je suppose que c'est le destinataire ultime qui fait l'inspection, visuellement ou autrement. Il y a donc cette inspection-là, mais il n'y en a pas d'autre avant que le grain vous parvienne, alors?

M. Lewicki: Non, pas officiellement.

M. Culbert: Vous êtes donc en première ligne, si je puis dire, pour vous assurer que le produit est classé dans la bonne catégorie, qu'il est propre et bon, et qu'il représente bien la Commission.

M. Lewicki: C'est exact.

Le président: C'est au tour de M. Althouse.

M. Althouse (Mackenzie): Je passe mon tour.

Le président: M. Calder, allez-y, alors.

M. Calder: Monsieur le président, je voudrais poursuivre dans la même ligne de pensée que Wayne et Harold. On dirait bien qu'ils lisent mes notes, encore une fois.

Vous dites, Dave, qu'il y a actuellement 2 000 wagons par semaine qui arrivent à Thunder Bay et que ce chiffre va probablement passer à 4 000 ou 5 000 et pourtant, il y a déjà quatre postes de moins à Thunder Bay, et la direction va en supprimer 24 autres. Je voudrais bien savoir sur quoi se fonde cette décision.

M. Lewicki: Sur une moyenne de 2 000 wagons par semaine, pour toute l'année, jusqu'en 1998. Ils comptent l'hiver dans leurs calculs. Ils y ont fait figurer l'hiver dernier, qui a été le pire de l'histoire. Nous n'avons à peu près rien fait.

En gros, les envois se font sur neuf mois; donc, si on compte les trois autres mois pendant lesquels il se fait du transport par chemin de fer, il est certain que les chiffres baissent. Mais si on ne tenait compte que de ces neuf mois-là, cela ferait probablement aux alentours de 2 800 wagons.

Je pense que quelqu'un a créé cette situation de toutes pièces pour justifier ces compressions. C'est aussi incompréhensible pour moi que pour vous.

Mr. Calder: All this is going to balance out to a penny a tonne in savings.

Mr. Lewicki: Yes. That is direct quote from vice-president of Manitoba Pool Elevators

Mr. Calder: It doesn't make much sense to me.

Mr. Lewicki: No, it doesn't.

The Chairman: Well, Mr. Calder, we next have before us the Canadian Grain Commission. We can straighten that out then.

Mr. Lewicki, thank you very much for presenting to us today. You've been very thorough. If we have any questions in the future we'll be sure to call on you.

Mr. Lewicki: Thank you for having me here. We'll be back with the task force.

The Chairman: Mr. Comuzzi's here. I've agreed with Mr. Comuzzi to meet this afternoon to work out details of that task force. I will let the members know at our next meeting.

Finally, we have with us today people from the department and from the Canadian Grain Commission.

Mr. Olson, I take it you'll take the lead on this and introduce the people here with you.

Part of what we're trying to do in this committee is to make sure all sides and issues are being heard. You had a unique opportunity this morning to hear some of the problems that the union and some of your workers have said are within the system. We want to give you an opportunity to talk about those problems and to bring us up to date on some of the things you're working on to address these problems.

• 1155

I noted from the report in the 1992 regulatory review on grains and oilseeds that you had a study that looked at some of these issues. Maybe you can bring us up to date on that and some of the other areas you're working on.

Dr. Art Olson (Assistant Deputy Minister, Food Production and Inspection Branch, Department of Agriculture and Agri-Food): Thank you very much, Mr. Chairman. I presume you want us to focus on the issues that have been raised here today.

The Chairman: Given the time constraints we have, I think it would be appropriate if you did that. Then if the committee felt later that it wanted to bring you back to talk about the other issues, then maybe we could.

Dr. Olson: Perhaps some introductions first.

I think with regards to the question on regulatory review, I'll turn to Mr. Wakefield for his comments on that issue. But I can do a bit of an overview on the regulatory review itself.

[Translation]

M. Calder: Et tout cela va permettre en définitive d'économiser 1c. la tonne.

M. Lewicki: Oui. C'est ce qu'a dit textuellement le vice-président Manatopola.

M. Calder: Cela ne me semble pas très logique.

M. Lewicki: Non, en effet.

Le président: Eh bien, monsieur Calder, nous entendrons tout à l'heure des témoins de la Commission canadienne des grains. Nous pourrons en discuter à ce moment-là.

Monsieur Lewicki, je tiens à vous remercier de votre présentation d'aujourd'hui, qui était très complète. Si nous avons des questions à l'avenir, nous ferons sûrement appel à vous.

M. Lewicki: Merci de m'avoir invité. Nous allons revenir avec le groupe de travail.

Le président: M. Comuzzi est ici. J'ai convenu de le rencontrer cet après-midi pour discuter des détails de ce groupe de travail. Je mettrai les membres du Comité au courant à notre prochaine séance.

Pour finir, nous entendrons aujourd'hui des fonctionnaires du Ministère et des représentants de la Commission canadienne des grains.

Monsieur Olson, je pense que vous serez le premier à prendre la parole et que vous présenterez les gens qui sont ici avec vous.

Nous tenons surtout ici à nous assurer que tous les points de vue sont représentés. Vous avez eu la chance d'entendre ce matin le syndicat et certains de vos employés exposer quelques—uns des problèmes qui existent d'après eux dans le système. Nous voulons maintenant vous donner l'occasion de discuter de ces problèmes et de nous mettre au courant de quelques—unes des solutions que vous voudriez y appliquer.

J'ai noté en parcourant le rapport sur l'examen effectué en 1992 au sujet de la réglementation relative aux céréales et aux oléagineux que vous aviez à ce moment-là fait une étude sur certaines de ces questions. Je voudrais que vous nous mettiez au courant de ce qui se passe dans ce domaine et dans certains autres secteurs où vous travaillez.

M. Art Olson (sous-ministre adjoint, Production et inspection des aliments, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suppose que vous voudriez que nous nous penchions surtout sur les problèmes qui ont été soulevés aujourd'hui.

Le président: Étant donné le manque de temps, je pense que ce serait une bonne idée. Si les membres du comité jugeaient bon de vous inviter à nouveau plus tard pour parler d'autres questions, ce serait une possibilité.

M. Olson: Permettez-moi d'abord de faire les présentations.

Pour les questions portant sur l'examen de la réglementation, je vais demander à M. Wakefield de vous faire ses commentaires. Mais je peux vous faire un bref survol de cet examen moi-même.

With me is Dr. André Gravel, who is the director general for the Atlantic region of the Food Production and Inspection Branch with Agriculture Canada. I've also brought with me Marlene Gerrie, who is the director of our Human Resources Division in the FP and I; and Dr. Merv Baker, who is the associate director general of the Animal and Plant Health Directorate.

Perhaps Mr. Wakefield might wish to introduce his people.

Mr. Milt Wakefield (Chief Commissioner, Canadian Grain Commission): Thank you, Mr. Chairman. It's a pleasure to be able to introduce the people who have joined me on behalf of the Grain Commission.

Our executive director, Mr. Wallace, is with us. Jack Robertson has joined us. Jack is the regional manager of our Thunder Bay operation. We have our corporate secretary, Mr. Régis Gosselin, and the manager of our financial section, Mr. Ray Kullman.

We'd certainly welcome the opportunity to respond to some of the concerns and issues that I've been hearing this morning.

Would you prefer to have Dr. Olson go ahead?

The Chairman: I would prefer to have Dr. Olson go ahead briefly.

**Dr. Olson:** Maybe I'll just go a bit back into the regulatory review.

I think it would be fair to say that in many countries around the world there has been a significant concern about the regulatory burden carried by industry. It varies from country to country; it varies within countries. That pressure ruled very strongly during the 1980s, when you saw a series of events impacting on how government operates. You can look at what's happened in places like New Zealand or the United Kingdom. Some of it perhaps stems from some of the activities in the United Kingdom.

The net result of that was a concern about the regulatory framework that had been created over time. In the Food Production and Inspection Branch, which is the primary regulatory arm of Agriculture and Agri–Food Canada and a sister organization to the Canadian Grain Commission, one of the realities is that most of our regulatory framework has come into place since the second world war.

Most of that regulatory framework has in fact been through the House of Commons within the last five or six years. In fact, I think there's only one piece of legislation that my organization is responsible for that hasn't been through the House of Commons in the last five or six years.

That is an interesting piece of legislation that deals with the inspection of hay and feed moving interprovincially. It hasn't been used for a long period of time, and I don't think will be used in the future and is therefore going off the books.

#### [Traduction]

J'ai avec moi M. André Gravel, qui est directeur général de la région de l'Atlantique à la Direction générale de la production et de l'inspection des aliments, à Agriculture Canada. J'ai également amené avec moi M<sup>me</sup> Marlene Gerrie, qui est directrice de la Division des ressources humaines dans notre direction générale, et M. Merv Baker, qui est directeur général associé de la Direction de l'hygiène vétérinaire et des végétaux.

M. Wakefield voudra sans doute maintenant présenter ses collègues.

M. Milt Wakefield (commissaire en chef, Commission canadienne des grains): Merci, monsieur le président. Je suis heureux de pouvoir vous présenter les gens qui m'accompagnent ici au nom de la Commission des grains.

Voici notre directeur général, M. Wallace, ainsi que Jack Robertson, qui est directeur régional de nos opérations à Thunder Bay. Nous avons aussi notre secrétaire général, M. Régis Gosselin, ainsi que le directeur de notre section financière, M. Ray Kullman.

Nous serons à votre disposition pour répondre à quelques-unes des questions et des préoccupations qui ont été soulevées ici ce matin.

Préféreriez-vous que ce soit M. Olson qui commence?

Le président: Oui, je propose qu'il nous fasse une brève présentation.

M. Olson: Je vais en revenir à la question de l'examen de la réglementation.

Je pense qu'il est juste de dire que le fardeau imposé par la réglementation à l'industrie est une source de préoccupations importante dans de nombreux pays du monde. La situation varie d'un pays à l'autre, et à l'intérieur de chaque pays. Cette pression était très forte pendant les années 1980, et on a assisté à ce moment-là à toute une suite d'événements qui ont eu des répercussions sur la façon dont le gouvernement fonctionne. On peut voir, par exemple, ce qui s'est passé dans des endroits comme la Nouvelle-Zélande ou le Royaume-Uni. Il y a peut-être une partie du problème qui découle de certaines activités au Royaume-Uni.

Le résultat net de tout cela, c'est que le cadre réglementaire a fini par créer une certaine inquiétude. À la Direction générale de la production et de l'inspection des aliments, qui est le principal organisme de réglementation du ministère de l'Agriculture et de l'Agro—alimentaire et qui est une organisation jumelle de la Commission canadienne des grains, il faut bien se rendre compte que la plupart des éléments de ce cadre parlementaire sont en place depuis la Seconde Guerre mondiale.

En fait, la Chambre des communes a revu la majeure partie de ce cadre réglementaire au cours des cinq ou six dernières années. Je pense qu'il n'y a qu'une seule mesure législative relevant de mon organisation qui n'a pas été examinée à la Chambre au cours de cette période.

Il s'agit d'ailleurs d'une mesure législative intéressante, qui porte sur l'inspection du foin et des grains fourragers, transportés d'une province à l'autre. C'est une mesure qui n'est plus appliquée depuis longtemps, et qui ne le sera sans doute plus, et c'est pourquoi elle est appelée à disparaître.

26-4-1994

[Text]

In looking at that legislation and the regulations that go with it, many of those regulations were grandfathered to continue. Regardless of whether the legislation had been looked at or not, they were grandfathered and therefore were continued in time.

• 1200

One of the characteristics of that large number—I think when we started the process there were about 100 regulations—was that nobody had for many years looked at the linkages between them. Some obligations the Government of Canada was requiring were no longer consistent with our role as an exporting country; they were no longer consistent with... I think all governments in Canada attempt to reduce interprovincial trade barriers for the needs of industry. For that reason we went through, in a rather concerted effort, the food production and inspection—type regulations and the grain regulations.

As I recall the figure—and I don't have the figure with me, Mr. Chairman—that resulted in a reduction in the number of regulations to about 50 sets of regulations that impacted on, in the case of the Food Production and Inspection Branch, about 200 commodities. In the case of the Grain Commission, the Canadian Wheat Board and the attendant agencies that are tied into it, perhaps Mr. Wakefield has the number, but I think it was a similar kind of streamline.

Perhaps I can give you an example, Mr. Chairman, of the kinds of the things Canada was requiring. We were requiring that when we export food products from this country, they meet the standards of this country, not necessarily those of the importing country. We were putting an additional grading barrier, in many cases, in front of the sale of Canadian product. That seems inappropriate to us.

Now, if an importing country wishes to buy to a Canadian grade or a particular specification, so be it. But in terms of many of the food products we dealt with, it made little sense to grade them here and then to have them regraded when they went into another country. So we were able to move that kind of thing off the table.

There's a great number of what are called standards of identity—ketchup, tomato juice. One of the ones that I recall with great interest was fountain flavours. These are fountain fruits. Those of you who are as old as I am will recall the soda fountains with their little pumps. If you bought a sundae or what have you, they would pump a fruit concoction onto the particular product. Those were actually regulated by a standard of identity, and when we went to the industry, most of them couldn't recall why we had to worry about that particular standard.

For that reason, we removed a whole series of those kinds of standards. We retained a number that were critical to the Canadian industry, but in other cases where there no longer seemed to be much sense in providing that level of regulation, those requirements were removed.

[Translation]

Au moment de l'examen de cette législation et de la réglementation qui l'accompagne, beaucoup de règlements ont été maintenus puisqu'ils impliquaient certains droits acquis. Que les textes législatifs aient été examinés ou non, ces règlements ont été maintenus depuis lors.

Une des caractéristiques de cette longue série de règlements—je pense que, quand nous avons entamé le processus, il y en avait une centaine—, c'est que personne n'avait étudié le rapport entre ces divers règlements depuis bien des années. Par exemple, le gouvernement du Canada imposait certaines obligations qui ne correspondaient plus à notre rôle de pays exportateur; elles n'étaient plus conformes... Tous les gouvernements, au Canada, essaient de réduire les obstacles au commerce interprovincial pour répondre aux besoins de l'industrie. C'est pour cette raison que nous avons examiné de façon concertée les règlements portant sur la production et l'inspection des aliments, ainsi que sur les grains.

Si je me souviens bien—je n'ai pas de chiffres ici, monsieur le président—, le nombre de règlements est alors passé à une cinquantaine, qui portaient sur à peu près 200 produits, dans le cas de la Direction générale de la production et de l'inspection des aliments. Pour ce qui est de la Commission des grains, de la Commission canadienne du blé et des autres organismes qui s'occupent de ce secteur, M. Wakefield a peut-être des chiffres, mais je pense que la rationalisation a été très semblable.

Je vais vous donner un exemple, monsieur le président, du genre d'exigences qu'avaient le Canada. Quand nous exportions des produits alimentaires, nous exigions qu'ils répondent à nos propres normes et pas nécessairement à celle du pays importateur. Nous ajoutions une barrière de classification supplémentaire, dans bien des cas, avant la vente des produits canadiens. Cela nous semble peu approprié.

Bien sûr, si un pays importateur souhaite acheter des produits d'une catégorie donnée ou répondant à des spécifications particulières, il en a bien le droit. Mais pour la plupart des produits alimentaires dont nous devions nous occuper, il n'était pas très logique de les classifier ici et de les faire reclassifier quand ils étaient vendus dans un autre pays. Nous avons donc pu nous débarrasser de ces dispositions—là.

Il y a un grand nombre de ce que nous appelons les normes d'identification, par exemple pour le ketchup ou le jus de tomate. Je me souviens en particulier des sirops de fruits qui entraient dans la composition des boissons gazeuses; c'est un exemple très intéressant. Ceux d'entre vous qui sont assez âgés se souviennent sûrement des fontaines à boissons gazeuses, avec leurs petites pompes. Quand vous achetiez une coupe glacée ou quelque chose du genre, on versait dessus un mélange à base de fruits. Ces produits étaient en fait réglementés par une norme d'identification, et quand nous avons consulté l'industrie, la plupart des gens ne se souvenaient plus pourquoi nous devions nous occuper de cette norme.

Pour cette raison, nous avons supprimé toute une série de normes de ce genre. Nous en avons conservé plusieurs qui sont essentielles pour l'industrie canadienne, mais nous avons supprimé celles qui ne semblaient plus très utiles.

I can go through that in great detail if you wish. It might be an appropriate item for greater debate at another time.

The Chairman: At another time.

**Dr. Olson:** It was a complex process, as you will recall, Mr. Chairman. It involved a significant amount of consultation with the industry and with your predecessor committee. It had a significant impact on the regulatory process within government. It is still having a significant impact because of the number of other departments that are still going through that process. It will also have a very significant impact on the direction we take, the Food Production and Inspection Branch.

I could perhaps turn to Mr. Wakefield now.

The Chairman: Thank you, Dr. Olson. Mr. Wakefield.

Mr. Wakefield: Referring specifically to the regulatory review, it became very apparent very quickly that it was a very complex operation that was assigned to us, but we tried to respond with as serious a response to that challenge as we could.

You must remember that the directive was given to us to review our regulations in the light of a couple of criteria. One was the competitiveness of the Canadian industry as it turned into a more global perspective of exported Canadian product-in our case, grain. It was also driven by the input of the grain industry itself and not necessarily by an internal review of our own regulations. I think those two are very critical. I include all players in the industry, including extensive consultation with farm groups, grain handlers, and the owners and operators of elevators and terminals.

#### • 1205

Out of that regulatory review came requests that a number of items in the Canada Grain Act be looked at, some of them more significant than others. Probably the most significant one was a review of our fee structure, and therefore what we should be assessing, what we should be-the fees committee would determine what we should be charging for the services the commission was really expected to perform.

That is a summary and the driving force of our regulatory review. I would like to move forward from that regulatory review and, under the idea of the estimates, highlight for you some of the factors we have to take into consideration.

There are really three things that are paramount in our planning and our strategy at the Canadian Grain Commission. The first is the SOA, the special operating agency that was assigned to us in two or three previous budgets. The SOA was put in place—the designation was put in place—and that allows us more a business—like approach and more business-like efficiencies in our dealings with all aspects of the industry.

The other aspect is the changing grain flows within our industry. You heard from an earlier witness that there is very much a change in grain flows, from the prairies particularly. Rather than going through the traditional east coast-Thunder changé, surtout dans les Prairies. Au lieu de prendre la route

#### [Traduction]

Je pourrais vous donner beaucoup plus de détails à ce sujet si vous le voulez, mais il vaudrait sans doute mieux remettre cela à plus tard.

Le président: Oui, à un autre moment.

M. Olson: Vous vous rappellerez sûrement, monsieur le président, que le processus a été complexe. Il y a eu de longues consultations avec l'industrie et le comité qui vous a précédé. Et l'exercice a eu des répercussions importantes sur le processus de réglementation au gouvernement. Il en a d'ailleurs encore puisque beaucoup d'autres ministères sont encore en train de procéder à cet examen. Il aura aussi une très forte incidence sur l'orientation que nous allons prendre, à la Direction générale de la production et de l'inspection des aliments.

Je passe maintenant la parole à M. Wakefield.

Le président: Merci, monsieur Olson. Monsieur Wakefield.

M. Wakefield: Au sujet de l'examen de la réglementation, il est apparu très vite que la tâche qui nous avait été confiée était très complexe, mais nous avons voulu relever le défi aussi sérieusement que possible.

Vous vous souviendrez sûrement qu'on nous avait demandé d'examiner notre réglementation à la lumière de certains critères, notamment la compétitivité de l'industrie canadienne à une époque où elle adoptait une perspective plus mondiale en vue de l'exportation de produits canadiens, les céréales dans notre cas. L'examen de la réglementation s'est également nourri de la participation de l'industrie céréalière elle-même; il ne s'agissait pas uniquement d'un examen interne de notre propre réglementation. Je pense que ces deux aspects sont extrêmement importants. J'inclus tous les joueurs de l'industrie, puisqu'il y a eu toutes sortes de consultations avec les groupes d'agriculteurs, les manutentionnaires de grains, et les propriétaires et exploitants de silos et de silos portuaires.

À la suite de cet examen de la réglementation, on a demandé que certains éléments de la Loi sur les grains du Canada soit examinés eux aussi, certains de ces éléments étant plus importants que d'autres. Le plus important était sans doute celui de la tarification; il a donc fallu nous demander ce que nous devrions évaluer et ce que nous devrions... Le Comité de la tarification devait déterminer ce que nous percevrions pour les services qu'on attendait de la commission.

Voilà qui résume le déroulement et l'orientation de notre examen. Je vais maintenant partir de là et puisque nous en sommes à l'étude des prévisions budgétaires, je vais vous décrire quelques-uns des facteurs dont nous devons tenir compte.

Il y a en réalité trois éléments essentiels dans notre planification et dans l'élaboration de notre stratégie, à la Commission canadienne des grains. Il y a tout d'abord l'OSS, c'est-à-dire le statut d'organisme de service spécial qui nous a été conféré dans deux ou trois budgets précédents. L'OSS a été mis en place-c'est-à-dire que la désignation est faite—et cela nous permet d'adopter un mode d'approche plus méthodique et plus efficace pour nous attaquer aux divers problèmes de l'industrie.

L'autre aspect, c'est celui de l'évolution que nous constatons dans le transport des grains. Vous avez entendu un témoin dire tout à l'heure que la situation avait beaucoup

Bay route, it has now moved not only to the west coast but also into the United States. That is a response to the commercial reality of the way grain is moving. We certainly do have to take that into consideration, and we'll try to explain how we're doing that.

The third force we're looking at is re-engineering—and it's a word that's been used over and over, especially by corporations generally, but by government agencies around the world. Our reorganization is an attempt to be efficient in both an operational and a business sense.

I should point out that in fact we are very proud of the work the Canadian Grain Commission does. We're very proud of the employees who are part of the Canadian Grain Commission. There is no better inspection: there is no better quality and quantity assurance anywhere in the world. That continues to be the case, and it is certainly recognized in our continuing reputation. We are certainly very cognizant of that.

Maybe I could ask Mr. Wallace to expand a little bit on those three factors.

Mr. Dennis Wallace (Executive Director, Canadian Grain Commission): I'll endeavour to be quite quick. As Mr. Wakefield has mentioned, shipping volumes for the Canadian Grain Commission have altered. For example, in movements going east, we've moved from 13.3 million tonnes in 1987–88 to 7.1 million tonnes in 1992–93. Our workforce remained the same until this past year; in other words, it geared up for a shipping volume that was significantly greater than has been the case for the last few years. We've reacted to that, and I'll provide the numbers, if you wish, momentarily.

The second point that's important is organization and being more business—like. As the previous witness indicated, we had a consulting company work with us. The purpose of that was to have employees participate in the process. In fact, we held one management retreat where five members of the union joined us in determining what our organization should look like. Their views had an impact on us.

• 1210

That organizational change has reduced the number of working levels from eight to seven, the number of divisions in the commission from five to three, and the number of executives from six to five. It has created five regional managers to provide a better service and one–stop shopping in each region, at a cost of reducing other positions—zero sum. In fact, we believe it'll permit us to provide a better service than has been the case.

On the side of competitiveness, we are looking at streamlining inward weighing and inspection. That'll move at the pace the industry sets and our comfort that we can sustain the standard of quality in the process. In our view, quality hasn't been affected by steps we've taken to this point.

[Translation]

traditionnelle vers la Côte est, en passant par Thunder Bay, les grains sont maintenant transportés non seulement vers la Côte ouest, mais aussi via les États-Unis. C'est une réponse à la réalité commerciale du transport des grains. Nous devons certainement en tenir compte, et nous nous proposons de vous expliquer comment.

La troisième force que nous devons prendre en considération, c'est celle de la réorganisation; c'est un mot qui est employé à toutes les sauces, surtout par les entreprises, mais aussi par les organismes gouvernementaux du monde entier. Notre réorganisation vise l'efficacité opérationnelle et commerciale à la fois.

Je tiens à souligner que nous sommes très fiers du travail que fait la Commission canadienne des grains. Nous sommes très fiers des gens qui y travaillent. Il n'y a pas de meilleure inspection; il n'y a pas de meilleure assurance de la qualité et de la quantité ailleurs dans le monde. C'est encore et toujours le cas, et notre réputation en témoigne certainement. Nous nous en rendons parfaitement compte.

Je vais maintenant demander à M. Wallace de vous en dire un peu plus long sur ces trois facteurs.

M. Dennis Wallace (directeur exécutif, Commission canadienne des grains): Je vais m'efforcer d'être très bref. Comme l'a mentionné M. Wakefield, le tonnage des expéditions relevant de la Commission canadienne des grains a diminué. Par exemple, pour le transport vers l'est, nous sommes passés de 13,3 millions de tonnes en 1987–1988 à 7,1 millions en 1992–1993. Notre effectif était resté le même jusqu'à l'année dernière. Autrement dit, nous l'avions augmenté en prévision d'un chiffre d'expéditions sensiblement plus élevé que celui que nous avons constaté au cours des dernières années. Nous avons réagi à cette nouvelle situation, et je pourrai vous fournir des chiffres tout à l'heure si cela vous intéresse.

Le deuxième point important, c'est celui de l'organisation et de l'adoption d'une approche plus commerciale. Comme le témoin précédent l'a indiqué, nous avons fait appel à une firme de consultants, pour permettre aux employés de participer au processus. En fait, nous avons organisé pour nos gestionnaires des journées de réflexion, pendant lesquelles cinq membres du syndicat se sont joints à nous pour déterminer de quoi notre organisation devait avoir l'air. Leur opinion était importante pour nous.

À la suite de cette réorganisation, le nombre de niveaux de travail est passé de huit à sept, le nombre de la division de la commission, de cinq à trois, et le nombre de directeurs généraux, de six à cinq. Nous avons créé cinq postes de directeurs régionaux pour améliorer le service et fournir un guichet unique dans chaque région, grâce aux économies réalisées par la suppression des autres postes; c'est donc un jeu à somme nulle. En fait, nous pensons que cela nous permettra d'assurer un meilleur service qu'auparavant.

Pour ce qui est de la compétitivité, nous cherchons à simplifier le pesage et l'inspection à l'intérieur du pays. Nous procéderons au rythme que l'industrie fixera, dans la mesure où nous penserons pouvoir maintenir nos normes de qualité dans ce processus. À notre avis, la qualité n'a pas souffert des mesures que nous avons prises jusqu'ici.

What's been the result? In 1992 our fee increase was zero, in 1993 our fee increase was zero, and in 1994-95 we're expecting our fee d'un sou, en 1993 non plus, et nous nous attendons à ce que ce soit increase to be zero. Producers are facing a very difficult time, and I think we owe it to them to maintain our costs at the lowest possible level.

We anticipate savings in the order of approximately \$2.5 million in the current year from the steps we've taken to this point. Each \$500,000 of our activity is approximately the equivalent of 1% in our fees. So if we equate \$2.8 million, that's close to 6% in fees. It's very important.

But what's important, too, is our capacity to react, because we have what's called the workforce adjustment policy. We work with our employees to ensure that other alternatives are available to them if they should be affected by a reduction in grain volume and the workforce we have in Thunder Bay.

At the present time, of the 70 positions we've had to reduce, there are only two employees who don't have a position at this point because of the reductions we've had to make. Either through cash-out, which has to do with retirement, or by moving employees to other regions, we've endeavoured to minimize the impact to the degree possible. But Mr. Lewicki's right, the reduction has had an impact on morale and it has hurt. We're hoping we can move out of that.

Very quickly, I will just summarize my points. As Mr. Lewicki points out, our training is probably amongst the best in the Government of Canada. We train our weighers and our inspectors very, very well. We've also got involved in continuous learning; some people might call it total quality management. That's so people like Mr. Lewicki can now be able to participate in continuous improvement.

We've also engaged in management development, which is something new for the commission. In fact, five union representatives have participated in that training to this point. We're going to do a lot more of it in order to become more efficient in what we do.

I think the other point that's important is that we're potentially looking at new offices or new employees working in western Canada in order to provide a better service to producers there, but on the basis that we're able to generate revenues to cover their costs.

My final point would be that, no different from an automobile company that says "quality is job number one", so it is with us.

Thank you.

The Chairman: Before we get into questions, you were talking about streamlining. I know there's been some talk about changing the system of commissioners and perhaps making the position more of a corporate head. Did you consider changing the system of commissioners, to having them be elected boards perhaps, when you were doing your streamlining to reflect more what's in the private sector?

#### [Traduction]

Quels ont été les résultats? En 1992, notre tarif n'a pas augmenté la même chose en 1994-1995. Les temps sont très durs pour les producteurs, et je crois bien que nous leur devons de maintenir nos coûts le plus bas possible.

Nous prévoyons réaliser des économies d'environ 2,5 millions de dollars cette année grâce aux mesures que nous avons prises jusqu'ici. Chaque tranche de 500 000\$ d'activités équivaut à environ 1 p. 100 de notre tarif. Donc, si nous atteignons 2,8 millions, nous nous rapprocherons de 6 p. 100 du tarif. C'est très important.

Mais ce qui est important également, c'est notre capacité de réagir, en raison de ce que nous appelons la politique sur le réaménagement des effectifs. Nous travaillons avec nos employés pour nous assurer qu'ils auraient d'autres possibilités si jamais ils étaient touchés par la réduction du volume des grains transportés et de notre effectif à Thunder Bay.

À l'heure actuelle, sur les 70 postes que nous avons dû supprimer, il y a seulement deux employés qui n'ont pas de poste pour le moment à cause de ces compressions. Que ce soit en versant des paiement en argent, pour inciter les gens à prendre leur retraite, ou en déplacant les employés vers d'autres régions, nous avons tenu à atténuer le plus possible les effets de ces compressions. Mais M. Lewicki a raison de dire que cela a eu une certaine incidence sur le moral des employés et que certains en ont souffert. Nous espérons pouvoir passer par-dessus celai.

Permettez-moi de résumer très brièvement ce que j'ai à dire. Comme l'a souligné M. Lewicki, notre formation est probablement la meilleure qui soit au gouvernement du Canada. Nos peseurs et nos inspecteurs sont extrêmement bien formés. Nous avons également commencé à faire de la formation continue, ce que certains pourraient appeler de la gestion de la qualité totale. C'est ainsi que des gens comme M. Lewicki peuvent maintenant participer à l'amélioration continue.

Nous avons entrepris par ailleurs un processus de perfectionnement de la direction, ce qui est nouveau à la commission. En fait, cinq représentants syndicaux ont participé jusqu'ici à cette formation. Nous allons en faire beaucoup plus pour pouvoir faire notre travail plus efficacement.

L'autre élément important, c'est que nous envisageons la possibilité d'ouvrir de nouveaux bureaux ou d'envoyer des employés travailler dans l'Ouest canadien pour fournir un meilleur service aux producteurs de là-bas, mais seulement dans la mesure où nous pourrons produire des recettes pour couvrir les coûts de ces bureaux.

Enfin, nous ne sommes pas très différents du fabricant d'automobiles qui affirme que «la qualité passe avant tout».

Merci.

Le président: Avant que nous passions aux questions, vous avez parlé de simplification. Je sais qu'il a été question de modifier les postes de commissaires, pour que ceux-ci fonctionnent plutôt comme des chefs d'entreprise. Avez-vous envisagé cette possibilité, c'est-à-dire de modifier les postes des commissaires et peut-être de les élire, quand vous avez procédé à votre rationalisation pour refléter davantage ce qui se passe dans le secteur privé?

Mr. Wakefield: No, that wasn't considered in the streamlining. The directive given to us under regulatory review was to try to streamline and therefore have the quality and quantity assessment at the terminal elevators be more cost effective. It did not extend to the streamlining—

The Chairman: Corporate structure.

Mr. Wakefield: —or restructuring. Under the present Canada Grain Act it's quite specific that three commissioners will be appointed for a term.

The Chairman: Okay, so you never looked at that aspect.

• 1215

M. Marchand: Merci, monsieur le président. Bienvenue au Comité de l'agriculture et de l'agro—alimentaire. Nous avons l'impression que monsieur Wallace se prépare à nous dire qu'il va réduire les emplois d'inspecteur à Thunder Bay. J'ai une question à poser: Est—ce que, effectivement, vous avez l'intention de réduire le nombre d'inspecteurs à Thunder Bay? Étant donné qu'il en a été question ce matin, je vous demanderais de bien vouloir nous répondre.

Ma deuxième question est de savoir si le transport du grain se fait de plus en plus à partir de Vancouver plutôt que de Thunder Bay, et qu'est—ce qui le justifie? Une réduction d'employés ou d'inspecteurs à Thunder Bay?

M. Wallace: Pour le moment, monsieur le député, nous n'avons pas réduit le nombre d'employés à Thunder Bay. Nous avons eu une réunion avec le syndicat en février pour discuter la possibilité de coupures. Nous avons proposé au syndicat une autre méthode pour régler le nombre d'employés qui travaillent chaque jour, méthode qui consisterait à utiliser de temps en temps le lay-off quand cela s'avère nécessaire.

Mais, en ce moment, nous n'avons pas l'intention de réduire le nombre d'employés.

M. Marchand: Est-il vrai aussi que le transport du grain se fait de plus en plus à partir de Vancoucer plutôt que de Thunder Bay? Ou est-ce que je me trompe?

Mr. Wakefield: No, you're not mistaken. There's very much of a change in direction. In general terms, it used to be approximately 60% of the western grain moving through Thunder Bay. Today it's probably 30% to 40% through Thunder Bay. The situation has reversed.

Those types of changes are not long-range projectable. It varies very much with the buyer and their preference of which port they would prefer to accept their grain. As soon as the former Soviet Union no longer purchased grain through the east coast, that made a very significant impact.

When we do our projections for what we think will be needed, we try to get the best information we can from the shippers of the grain, either the Wheat Board or private companies that do the shipping. On those assumptions, we then have to do some projections. Those projections, of course, can vary as the months go by, as in fact they have this last year.

[Translation]

M. Wakefield: Non, nous n'avons pas étudié cette possibilité. La directive qui nous a été donnée au moment de l'examen de la réglementation était de simplifier nos opérations et, par conséquent, de rendre plus rentable l'évaluation de la qualité et de la quantité dans les silos portuaires. Cela n'englobait pas la simplification. . .

Le président: De la structure d'entreprise.

M. Wakefield: . . . ou la restructuration. Aux termes de l'actuelle Loi sur les grains du Canada, il est indubitable que trois commissaires doivent être nommés pour un mandat déterminé.

Le président: D'accord; vous n'avez donc jamais étudié cet aspect de la question?

Mr. Marchand: Thank you, Mr. Chairman. Welcome to the Committee on Agriculture and Agri-Food. It looks like Mr. Wallace is going to tell us that the number of inspectors will be reduced in Thunder Bay. I would therefore like to know if you really intend to reduce the number of inspectors in Thunder Bay. Since that was mentioned this morning, I would appreciate an answer about that.

My second question is that I would also like to know if grain is moving more and more from Vancouver rather than Thunder Bay, and why. Is it because the number of employees or inspectors has gone down in Thunder Bay?

Mr. Wallace: For now, Sir, the number of employees has not gone down in Thunder Bay. We have met with the union in February to discuss the possibility of cuts. We have proposed another method to determine how many employees would be working every day; that method would require us to lay off some people occasionally.

But for now, we have no intention of reducing the number of employees.

**Mr. Marchand:** Is it also true that grain is moving more and more from Vancouver rather than Thunder Bay? Or am I mistaken?

M. Wakefield: Non, vous ne vous trompez pas. Il y a effectivement une évolution très nette en ce sens. De façon générale, le grain de l'Ouest passait par Thunder Bay à peu près à raison de 60 p. 100. Aujourd'hui, la proportion est probablement plus proche de 30 p. 100 ou 40 p. 100. La situation s'est donc inversée.

Ce genre de changement n'est pas prévisible à long terme. Tout dépend beaucoup des acheteurs et de leur préférence quant au port dans lequel ils achètent leurs grains. Dès que les pays de l'ancienne Union soviétique ont cessé d'acheter du grain sur la côte est, cela a eu une incidence notable.

Quand nous étalissons nos projections au sujet de ce dont nous prévoyons avoir besoin, nous essayons d'obtenir les renseignements aussi précis que possible des expéditeurs, qu'il s'agisse de la Commission du blé ou des entreprises privées. À partir de là, nous devons ensuite faire des projections, qui peuvent bien sûr varier de mois en mois, comme elles l'ont fait au cours de l'année passée.

M. Marchand: Mais, monsieur Wakefield, si c'est le client effectivement qui détermine le port de sortie, est-ce que ça veut dire que ça coûte moins cher d'envoyer du grain à partir du port de Vancouver que, disons, de Thunder Bay?

Mr. Wakefield: The costs of the terminal operation are established and published in terms of elevation and the services. The preference of the customer reflects where in the world geography it's going. The grain now seems to be moving to the customers of the Pacific Rim and to southeast Asia. That makes a very major difference.

Mr. Collins: I have just a couple of quick questions, Mr. Chairman.

When you talk about efficiencies, do you use a TOM? Within that framework, you have identified a mission statement. Is the outcome worked through all of the people coming together to develop what will be that total quality management system?

Mr. Wallace: Yes, sir, we have initiated a program. I don't want to put a label on it, but principles of quality are employed.

We intend this year that every employee inside the commission will receive preliminary training on what we're intending to do. That's under way at the current time. We have one improvement team of five employees under way in Winnipeg. Even at this early stage we anticipate that there are savings to our customers of several tens of thousands of dollars brought to us by employees at the working level. It won't mean a reduction in jobs, as a result.

• 1220

So yes, sir, we're in the midst of doing that. We're also working on vision statements and the other important documents to give a travaillons en outre sur un énoncé de vision et d'autres documents sense of where it is we're going.

Mr. Collins: There's no doubt in my mind that if you don't diversify and if you don't get up to speed, as I mentioned to the other groups, you're going to be left behind. I commend you in terms of setting some goals and objectives. I think they have to be constructive, concise and achievable. I'm sure you're aiming at those types of efficiencies.

Merci beaucoup.

Mr. Hoeppner: I don't know how to question Agriculture and Agri-Food Canada. I've lost faith in some things. Then I look at the other things and say they're needed there. We have to have them when it comes to meat inspection. But when it comes to the Canadian Grain Commission, I would fire them tomorrow, lock, stock and barrel, the whole works of them. That's as clear as I'm going to be on this issue.

This is due to one issue, the Grandin wheat issue. I still think there should be an investigation done by this government on how our country got flooded by that Grandin wheat with Agriculture and Agri-Food Canada knowing about it and not doing anything when they were warned by Customs and Excise that this was going on.

Then I see this fall, with the Wheat Board meetings at Oak Bluffs, where these people in public come up and say Agriculture and Agri-Food Canada told them how to get around regulations to flood the country with this wheat we never should have had.

[Traduction]

Mr. Marchand: But, Mr. Wakefield, if the customer is indeed the one who determines the port of export, does it mean that it is less expensive to ship grain from Vancouver than from Thunder Bay, for

M. Wakefield: Les coûts d'exploitation des silos portuaires sont établis et publiés en fonction du type de silo et des services offerts. Les préférences des clients reflètent l'endroit où le grain est acheminé. À l'heure actuelle, il semble être vendu surtout à des clients des pays de la ceinture du Pacifique et du sud-est asiatique. Cela fait une très grande différence.

M. Collins: Je voudrais poser quelques brèves questions très brèves, monsieur le président.

Quand vous parlez d'efficacité, est-ce que vous appliquez une méthode de GQT? Dans ce contexte, vous avez parlé d'un énoncé de mission. Est-ce que tous vos gens travaillent de concert pour déterminer en quoi consistera ce système de gestion de la qualité totale?

M. Wallace: Oui, monsieur, nous avons mis sur pied un programme en ce sens. Je ne tiens pas à l'étiqueter, mais nous appliquons les principes de la qualité.

Dès cette année, tous les employés de la Commission devraient recevoir une formation préliminaire sur ce que nous avons l'intention de faire. C'est en bonne voie à l'heure actuelle. Nous sommes en train de mettre sur pied à Winnipeg une équipe d'amélioration composée de cinq employés. Dèjà maintenant, nous comptons réaliser des économies de plusieurs dizaines de milliers de dollars pour nos clients grâce à ces employés et cela n'entraînera pas de suppression d'emplois.

Donc, oui, monsieur, nous sommes en train de le faire. Nous importants pour définir plus précisément l'orientation choisie.

M. Collins: D'après moi, c'est clair, si vous ne vous diversifiez pas et si vous ne suivez pas le mouvement, je l'ai d'ailleurs déjà dit aux autres groupes, vous ne pourrez plus suivre. Je vous félicite d'avoir établi des buts et des objectifs. Ils doivent être constructifs, concis et réalisables. Je suis sûr que c'est cela que vous voulez.

Thank you.

M. Hoeppner: Je ne sais trop comment aborder Agriculture et Agro-alimentaire Canada. J'ai perdu confiance à certains égards. Je vois d'autres choses qui par ailleurs, me semblent nécessaires, comme par exemple, l'inspection des viandes. Mais pour ce qui est de la Commission canadienne des grains, moi je renverrais tout le monde avec armes et bagages demain. Au moins, ma position est claire et nette.

Cela vient d'un problème, celui du blé Grandin. Je continue à penser que le gouvernement devrait faire enquête pour savoir comment le Canada a été inondé de blés Grandin au vue et au su d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada puisque Douanes et Accises avaient prévenu le ministère de ce qui se passait.

Et puis cet automne, lors des réunions de la Commission du blé à Oak Bluffs, j'ai vu des gens venir expliquer publiquement qu'Agriculture et Agro-alimentaire Canada leur avaient expliqué comment contourner la réglementation pour inonder le pays de ce blé que nous n'aurions jamais dû avoir.

Why do we need Agriculture and Agri-Food Canada to do that? That's my question. What are the facts here? This is my question.

We have inspection. We want to have high product of wheat to sell. We get the Grandin wheat into our country to a point where it's contaminating everything. Then I find out from reading in the press that Agriculture and Agri-Food Canada was behind it. Either this is fact or it's false, and somebody is giving us the wrong information.

I look at the Canadian Grain Commission and I look at the Econ Consulting scandal, what it cost farmers, and I look at Klemmer Seeds. I wouldn't hesitate tomorrow to live without them.

How do you justify, as Agriculture and Agri-Food Canada, being involved with the Grandin wheat issue, and maybe indirectly with the Econ and the Klemmer Seeds?

Mr. Wakefield: In responding to the lost faith, I'm sorry you feel that way. I think it's recognized that the Canadian system is unique in the world and has some very strong points on which it has built its reputation. Some of those comerstones are varietal registration. Unlike the American registration system, where virtually anything can be registered, the Canadian system requires the new variety to reach a certain level equal to or better than that particular standard.

Under the Canada Grain Act, it is not illegal to grow unlicensed varieties. It's illegal to—

Mr. Hoeppner: Import the seeds.

Mr. Wakefield: — market unlicensed varieties with the pretext of it being of milling quality. So there is a mechanism to bring unlicensed varieties into Canada for seed, for evaluation. There's a three-year trial in a co-op test in different regions to assess the quality.

Grandin, as an example, was and continues to be a very promising variety of red spring wheat. It is not distinguishable from other red springs, so it fits into that class. The problem is that in one of the baking tests it has an exceptionally long mixing time. Other than that, it is a very good—quality grain. But to qualify under the current regulations for red spring wheat, it has to fit all those categories, agronomic as well as quality.

• 1225

At the end of the three-year period, when we did the baking tests, which really confirmed the year earlier's testing, we found that it did not. That was presented to the registration committee, which then decided it would not fall into the red spring wheat category.

Now, that doesn't mean it's not a challenge to our system to try to make sure we have a consistent product for every end user, that every end user receives on a consistent basis what he certainly expects and purchases. But under the present technology and level of our ability to distinguish, Grandin just did not fit in because it was of a different quality, not a lessor quality.

[Translation]

Est-ce vraiment le rôle d'Agriculture et d'Agro-alimentaire Canada? C'est ma question. Quels sont les faits? C'est ma question.

Il y a des inspections. Nous voulons vendre du blé de qualité, et le blé Grandin finit par tout contaminer dans notre pays. Puis j'apprends en lisant la presse qu'Agriculture et Agro-alimentaire Canada étaient derrière tout cela. Ou bien les choses se sont passées ainsi, ou bien c'est faux et quelqu'un nous donne de mauvais renseignements.

Je pense à la Commission canadienne des grains et au scandale d'Econ Consulting, à ce qu'il a coûté aux agriculteurs, et je pense aux semences Klemmer. Je n'aurais aucun problème à m'en passer dès demain.

Comment justifiez-vous le rôle d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada dans l'affaire du blé Grandin et peut-être indirectement dans le scandale Econ et les semences Klemmer?

M. Wakefield: Vous dites avoir perdu confiance, et j'en suis navré. Tout le monde reconnaît que le système canadien est unique au monde et a beaucoup de points forts sur lesquels s'est bâtie sa réputation. En ce sens, l'enregistrement des variétés est un élément fondamental. Contrairement au système américain, où il est possible d'enregistrer pratiquement tout, il faut, dans le système canadien, qu'une nouvelle variété atteigne un certain niveau égal ou supérieur à la norme fixée pour être enregistrée.

Aux termes de la Loi sur les grains du Canada, il n'est pas interdit de cultiver des variétés non-enregistrées mais il est illégal de. . .

M. Hoeppner: D'importer les semences.

M. Wakefield: . . .commercialiser des variétés non homologuées sous prétexte qu'elles peuvent être de bonne valeur meunière. Il existe donc un mécanisme permettant de faire entrer les variétés non homologuées au Canada pour effectuer une évaluation. Des essais coopératifs sont effectués pendant trois ans dans différentes régions pour évaluer la qualité.

Le Grandin, par exemple, était et continue d'être une variété de blé roux de printemps très prometteuse. On ne peut la distinguer des autres blés roux de printemps et elle appartient donc à cette catégorie. Le problème est que dans l'un des essais sur les qualités boulangères, la durée du pétrissage a été exceptionnellement longue. En dehors de cela, c'est un grain d'excellente qualité. Mais pour être accepté comme blé roux de printemps selon la réglementation actuelle, il doit répondre à toutes les catégories de critères, aussi bien sur le plan de la qualité que sur le plan agronomique.

Au bout de trois ans, lorsque nous avons effectué les essais de panification qui ont confirmé en fait les essais de l'année précédente, nous avons constaté que ce n'était pas le cas. Ces résultats ont été présentés au comité d'enrgistrement qui a alors décidé que cette variété ne pourrait entrer dans la catégorie du blé roux de printemps.

Par ailleurs, il est certain qu'il est extrêmement difficile d'assurer à chaque utilisateur final un produit de qualité constante et d'être sûr que chacun reçoit régulièrement ce qu'il attend et ce qu'il achète. Mais avec les techniques dont nous disposons actuellement et les éléments que nous avons pour juger, le blé Grandin n'a pas été accepté dans cette catégorie non pas parce qu'il était de qualité inférieure, mais parce qu'il était d'une qualité différente.

You referred to the Econ Consulting and Klemmer rulings. Those have certainly caused us a lot of problems and restless nights pondering a solution.

It was determined in the case of Econ Consulting, a grain company in Winnipeg that went into receivership, that it in fact had an outstanding liability to producers much higher than the level of security it had posted.

There were several reasons for that. It was trying to be put under cover. We tried to make it better. In connection with whether the producers were part of the responsibility or not, the court ultimately ruled they were not and we were fully responsible for whatever they negotiated with Econ.

We didn't agree with that and we took it to the Federal Court of Canada. The earlier ruling was upheld. We then realized that was the interpretation of the Canada Grain Act and therefore payments had to be made in consequence of the litigation. But if you make payments in connection with that litigation, there is a basis for suspecting that any other litigation would be interpreted the same way by the courts.

Klemmer was an example. This was an unlicensed grain purchaser to whom in fact we gave the illusion that we were providing some service. On that basis we felt that there was a consistency with the court ruling.

Mr. Hoeppner: These issues—who's right and who's wrong—will probably be debated for a number of years yet. I would like to get back to the issue of the Grandin wheat.

Why was Grandin treated differently from other non-registered varieties? Usually if there was an unregistered variety, it was contracted by the board or by SeCan or some other body so that there was some control cap on production. In the case of Grandin, however, pretty well any farmer could grow it under any conditions, and nobody kept track of it.

There were too many loose ends associated with this, not only with respect to the milling quality. In our area we found it was much more susceptible to tombstone disease, which the Americans have experienced. So it's really not a wheat that I think is suited for our high—quality bread wheats. We should not take any chances when there is the possibility of it becoming contaminated.

So my objection is that it was handled so loosely and Agriculture Canada got involved in that way.

Mr. Wakefield: The importation of seed into Canada is not controlled under the Canada Grain Act. I will defer on this to Dr. Olson.

**Dr. Olson:** I think that your member, Mr. Chairman, will recall Oslo.

Mr. Hoeppner: Yes.

**Dr. Olson:** Well, you're dealing with essentially the same situation. You're also aware of the amount of this unlicensed variety that came across the border as feed. Again, there is no legal prohibition against bringing it in as a feed product.

#### [Traduction]

Vous avez parlé des décisions concernant Econ Consulting et Klemmer. Ce sont des affaires qui nous ont posé beaucoup de problèmes et nous ont fait passer beaucoup de nuits blanches pour essayer de trouver une solution.

Dans le cas de Econ Consulting, une compagnie céréalière de Winnipeg qui a été mise sous tutelle, il a été décidé que la société avait envers les producteurs un engagement à payer bien supérieur au niveau des garanties fournies.

Il y avait plusieurs raisons à cela. Elle essayait d'être mise sous protection. Nous avons essayé d'améliorer la situation. Le tribunal a finalement décidé que les producteurs n'étaient pas responsables et c'est nous qui avons dû assumer la responsabilité de ce qui avait été négocié avec Econ.

Nous n'étions pas d'accord sur ce point et nous avons porté l'affaire devant la Cour fédérale du Canada. La première décision a été maintenue. Nous avons alors compris que c'était l'interprétation de la Loi sur les grains du Canada et qu'il fallait donc effectuer des paiements à la suite du litige. Mais si l'on admet qu'un litige donne lieu à paiement, il y a de fortes chances pour que les tribunaux choisissent la même interprétation pour d'autres litiges.

Klemmer a été un exemple. Il s'agissait d'un particulier ayant acheté du grain non-enregistré et à qui nous avons en fait donné l'illusion que nous fournissions un service. En ce sens, nous avons trouvé que la décision du tribunal était logique.

M. Hoeppner: Ces affaires—la question de savoir qui a raison et qui a tort—continueront à être discutées pendant des années encore. Je voudrais revenir à la question du blé Grandin.

Pourquoi le blé Grandin n'a-t-il traité de la même façon que les autres variétés non-enregistrées? Généralement, les variétés non-enregistrées font l'objet d'un contrat avec la commission ou avec CCAN ou un autre organisme, afin de limiter la production. Par contre, dans le cas du blé Grandin, pratiquement tout le monde pouvait le cultiver dans n'importe quelle condition et aucun contrôle n'a été exercé.

Il y a eu trop d'éléments douteux dans cette affaire, et pas seulement en ce qui concerne la valeur meunière. Dans notre région, nous avons constaté que c'était un blé beaucoup plus susceptible d'avoir des grains momifiés, ce qu'avaient remarqué les Américains. Il ne correspond donc vraiment pas aux critères rigoureux de qualité que nous exigeons pour nos blés de boulange. Nous ne devrions prendre aucun risque lorsqu'il y a possibilité de contamination.

Je trouve donc qu'il n'y a pas eu de contrôle suffisant et qu'Agriculture Canada n'a pas bien joué son rôle.

M. Wakefield: L'importation de semences au Canada n'est pas contrôlée par la Loi sur les grains du Canada. À ce propos, je vais donner la parole à M. Olson.

M. Olson: Le membre de votre comité, monsieur le président, se souvient sans doute d'Oslo.

M. Hoeppner: Oui.

M. Olson: Eh bien, la situation est pratiquement la même. Vous savez aussi qu'une grande quantité de cette variété non-enregistrée a franchi la frontière comme grain fourrager. Là encore, rien n'interdit son importation comme aliment pour bestiaux.

**Mr. Hoeppner:** Well, that's where we ran into the problem. It was brought in as an end-user product for feed, cleaned up, and Agriculture Canada knew it was being seeded.

**Dr. Olson:** I'm not sure we could draw that line. I'm not sure that inference could be drawn.

Mr. Hoeppner: You'd dispute that?

**Dr. Olson:** You have to place a basic trust in people. If somebody declares a product coming across the border as being brought in for feed purposes, I don't think the kind of society we live in would put us in the role of examining whether he used that for his chickens or hogs or to put it in the ground.

• 1230

It seems to me that some of them chose not to do that. I'm dismayed. It's unfortunate. But from that acreage grew a—

Mr. Hoeppner: We should learn.

Dr. Olson: I think we have to trust people.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): Thank you, Dr. Olson. Thank you, Mr. Hoeppner.

I was given the very difficult job of temporarily replacing Bob Speller. We're also living under very strict and very severe time constraints. I didn't have any breakfast this morning.

We have, I think, six very lovable MPs who have questions to ask. If possible, please ask one question, and perhaps we can have brief answers as well. As I understand it, Mr. Speller indicated earlier that we will probably have the chance to invite you back, because this is a very serious subject, the Canadian Grain Commission. It's not to minimize the importance of the Canadian Grain Commission.

Mr. Althouse.

Mr. Althouse: I have one question.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): I know these are difficult times.

Mr. Althouse: I passed on all the others so that I'd be able to get in a full range.

Dr. Olson, Agriculture Canada has been getting ready for a globalized world to meet world market expectations and so on. You spoke in your opening remarks about only dealing with changes that look for ways of doing things so that regulation could be avoided.

This morning we heard of several weighing and inspection problems that seem to show that if we did away with the inspection and weighing at terminals, we might have a set of back—up documents in the country or through the railroads in most cases but we would not have a set of back—up documents for the producer—loaded cars. The grading certificate doesn't exist there. The correct weight doesn't really exist because they tend to use the sensing scales, which can be out as much as several percentage points.

[Translation]

M. Hoeppner: C'est là que les problèmes ont commencé. Les grains sont entrés comme grains fourragers, ont été nettoyés et Agriculture Canada a su qu'on les utilisait comme semences.

M. Olson: Je ne suis pas sûr que l'on puisse aller jusque là. Je ne suis pas sûr que l'on puisse tirer cette conclusion.

M. Hoeppner: Vous le contesteriez?

M. Olson: On est obligé de faire confiance aux gens au départ. Si quelqu'un déclare importer un produit à des fins alimentaires, nous ne pouvons pas, dans la société où nous vivons, aller vérifier s'il s'en est servi pour nourrir ses poulets, ou bien ses cochons ou pour ensemencer ses champs.

Il me semble que certains ont décidé de ne pas le faire. Je suis navré. C'est regrettable. Mais on a cultivé dans ces champs. . .

M. Hoeppner: Nous devrions apprendre.

M. Olson: Je crois qu'il faut faire confiance aux gens.

Le vice-président (M. Marchand): Merci, monsieur Olson. Merci, monsieur Hoeppner.

On m'a donné la tâche difficile de remplacer temporairement Bob Speller. Nous avons nous aussi des contraintes de temps très strictes et très sévères. Je n'ai même pas pu prendre mon petit déjeuner ce matin.

Il y a, je crois, six charmants députés qui ont des questions à poser. Je vous prie, si c'est possible, de ne poser qu'une question et les réponses pourraient-elles aussi être brèves. Si j'ai bien compris, monsieur Speller a dit tout à l'heure que nous aurons sans doute l'occasion de vous réinviter, parce que la question de la Commission canadienne des grains est très importante. Il ne s'agit donc pas de minimiser l'importance de la commission.

Monsieur Althouse.

M. Althouse: J'ai une question.

Le vice-président (M. Marchand): Je sais que les temps sont durs.

M. Althouse: J'ai passé pour toutes les autres de façon à avoir tout le temps voulu pour celle-ci.

Monsieur Olson, Agriculture Canada se prépare depuis un certain temps à la mondialisation des échanges en vue de répondre aux besoins futurs des marchés internationaux. Vous avez dit dans vos commentaires d'introduction que l'objectif des changements devait être de modifier les méthodes employées en vue d'éviter la réglementation.

On nous a parlé ce matin des problèmes de pesage et d'inspection et il semble que si l'on supprimait l'inspection et le pesage aux terminaux, on aurait peut-être des documents justificatifs dans le pays où par l'intermédiaire des compagnies de chemin de fer dans la plupart des cas, mais pas pour les wagons chargés par les producteurs. Le certificat de classement n'existe pas là-bas. Le poids exact n'existe pas vraiment non plus parce qu'on a tendance à utiliser des bascules qui peuvent causer des erreurs de plusieurs points de pourcentage.

Does this mean that as a means of reducing costs, the department is looking to change the system so that producer cars won't be possible as they have been since the Canadian Grain Commission was established early in this century? Is that ultimately what the plan is? Otherwise, none of these changes seems to make any sense.

Yet, from the witnesses this morning, it seems that it might be possible to find other weighing certificates and grading documents as long as it comes through the regular system, but the producer cars, which are growing, seem to be the one place where the weighers and inspectors are performing a function that wouldn't be performed otherwise.

Dr. Olson: I think I should refer that question to Mr. Wakefield of the Canadian Grain Commission.

The Food Production and Inspection Branch's involvement with grain products relates to a variety of issues around disease control, including the problems we've had recently with tombstone disease and those kinds of things, but more critically to the phyto-sanitary certification of the product for export purposes. All of the other issues you talked about fall under the jurisdiction of the Canadian Grain Commission.

Mr. Althouse: And yet they all fall under regulatory review. which I understood was your bailiwick. So I wanted to know what the big picture was. What are you trying to achieve here?

**Dr. Olson:** If I can go back to the very brief discussion the previous chairman had here a few minutes ago, because of the very short period of time, I tried to give one part of what we're doing to bring into context the regulatory review as part of a whole series of activities that are going on.

Regulatory review was conducted in two phases, two parts really. One was done on the Food Production and Inspection Branch, where we looked at the Canada Agricultural Products Act, the Meat l'inspection des aliments, nous avons examiné la Loi sur les normes Inspection Act, and so on. The other one was done on the Grain Commission and grain-related organizations.

In looking at the kinds of work we do in the Food Production and Inspection Branch, obviously we wanted to look at where we could provide our services in a more efficient manner for a variety of reasons. One is budget restraint—and I'll come back to that if you wish—but the other reality is that the industry itself is growing.

• 1235

We've seen a significant shift in terms of where meat production is done in this country. If you look at the two plants in Alberta, you're talking about half of the beef now being slaughtered in those two operations. Those are essentially new kinds of facilities. We've been in a process of moving staff and resources to meet those demands. Pesticides are another area where we've moved resources to expand our efforts in terms of supporting what I think is being asked of us in terms of our resource allocation.

I can go through the shift. I should tell you that from 1985-86, looking at the total number of person-years within the Food Production and Inspection Branch, we're on our 18th or 19th budget adjustment. Don't quote me exactly at 18, but it's within

[Traduction]

Cela signifie-t-il que pour réduire les coûts, le ministère envisage de modifier le système de sorte qu'il ne sera plus possible d'avoir des wagons chargés par les producteurs comme il y en a toujours eu depuis la création de la Commission canadienne des grains? Est-ce ce que vous avez l'intention de faire? Autrement, ces changements n'ont pas de sens.

Pourtant, d'après ce qu'ont dit les témoins ce matin, il devrait être possible d'obtenir d'autres certificats de pesage et documents de placement tant que l'on passe par le système ordinaire, même pour les wagons de producteurs, qui sont en nombre croissant, les agents de pesage et les inspecteurs assurent une fonction qui ne le serait pas autrement.

M. Olson: Je crois que c'est M. Wakefield de la Commission canadienne des grains qui devrait répondre à cette question.

Dans le domaine des produits céréaliers, la Division de la production et de l'inspection des aliments s'occupe de différentes questions relatives à la lutte contre les maladies, comme les problèmes que nous avons eu récemment avec les grains momifiés et ce genre de choses, mais surtout, c'est elle qui délivre les certificats phytosanitaires nécessaires à l'exportation des produits. Toutes les autres questions dont vous avez parlé relèvent de la Commission canadienne des grains.

M. Althouse: Et pourtant, elles font l'objet de l'examen réglementaire qui est de votre ressort, si j'ai bien compris. Je voudrais donc avoir une idée de la situation d'ensemble. Qu'avezvous l'intention de faire?

M. Olson: Comme nous manquons de temps, je vais revenir à la brève discussion que nous avons eue tout à l'heure avec le président précédent où j'ai essayé d'expliquer ce que nous faisions pour intégrer l'examen de la réglementation à toute la série d'activités en cours.

Cet examen de la réglementation a été effectué en deux étapes, en fait, en deux parties. D'une part, à la Division de la production et de des produits agricoles du Canada, la Loi sur l'inspection des viandes, etc. C'est la commission des grains et les autres organisations s'occupant des céréales qui se sont chargées de l'autre partie.

Étant donné le travail que nous effectuons à la Direction de la production de l'inspection des aliments, nous voulions bien sûr savoir comment nous pourrions améliorer l'efficacité de nos services pour différentes raisons. D'une part, les compressions budgétaires-et je vais y revenir, si vous le voulez bien-et de l'autre, la croissance de l'industrie elle-même.

Nous avons observé une nette évolution dans le domaine de la production des viandes au Canada. Il y a deux abattoirs-usines en Alberta où s'effectue la moitié des abattages de bétail actuellement. C'est un nouveau type d'installation. Nous avons dû transférer du personnel et des ressources pour répondre à ces exigences. Dans le domaine des pesticides également, nous avons déplacé nos ressources de façon à les répartir davantage en fonction de la demande.

Je peux vous parler de ces changements. Je peux vous dire que depuis 1985-1986, si l'on prend le nombre total d'annéespersonnes à la Direction de la production et de l'inspection des aliments, nous en sommes à notre 18e ou 19e rajustement

have happened since 1984. At the same time, the government has added resources for meat inspection because of the growth in the industry and a number of areas right into food safety. It has also transferred in a number of functions. For instance, labelling and packaging were transferred in this past year. It has also added additional resources very recently in support of implementing the pesticide registration review.

The net result of all of that effort—if I can give you the total number of person-years on staff in 1985-86, it was 4,371, and our approved number of FTE as the limit is 4,348 this year. The level of resource directed to these programs continues to evolve as the industry demands, as the regulatory needs require, and as the size of the industry grows.

Mr. Althouse: So in the grain industry the number of weighers and inspectors is actually keeping up with the-

Dr. Olson: No. I think you would have to talk to the Canadian Grain Commission with regard to that. I'm talking about the Food Production and Inspection Branch.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): Thank you very much, Mr. Althouse. I will consider that a question and a half.

I recognize Mr. Calder.

Mr. Althouse: You have noticed, Mr. Chairman, that when you don't get back-ups you never do get to the focus of the question, which was what happened to the producer car. We didn't get the answer because there was no back-up question.

Mr. Calder: Mr. Chairman, that must be Mr. Althouse's other half of the question.

Just listening to the witnesses I've listened to so far, and going by this flow chart that you have on the Canadian Grain Commission, I would say that the industry services division needs to look at itself, and in fact incorporate the ISO 9000 program, which is a program whereby industry internally looks at itself to become more efficient. It's blatantly obvious to me that if nearly 30,000 cars a year go missing or get lost in the shuffle, this segment of the industry definitely has to be looked at.

What is the Canadian Grain Commission doing about that? That's my one question.

Mr. Jack Robertson (Regional Director Thunder Bay, Canadian Grain Commission): If I may, I'll respond to that, Mr. Chairman.

The figures that were identified are actually Canadian Grain Commission figures dealing with a period of time where there was a significant number of unloads. The figures presented are certainly not unrealistic, from what we see daily. Currently in Thunder Bay we are undertaking what I guess we would have to call a pilot project, where we are trying to present to the industry the need to provide better information for us for source information at the time of handling the rail cars. We are moving into new technologies, new methods of identifying what product is in the rail cars as they come on track.

[Translation]

that kind of area for the number of budget adjustments that budgétaire. Ce n'est peut-être pas exactement le 18e, mais cela vous donne une bonne idée du nombre de modifications budgétaires intervenues depuis 1984. Parallèlement, gouvernement a ajouté des ressources pour l'inspection des viandes étant donné que c'est une industrie en croissance et l'importance accordée à l'inocuité des aliments. Plusieurs fonctions ont également été transférées. Par exemple, l'étiquetage et l'emballage ont été transférés au cours de l'année passée. Le gouvernement a en outre affecté récemment de nouvelles ressources à la mise en oeuvre de l'examen du processus d'homologation des pesticides.

> Résultat net de toutes ces mesures—nous avions en 1985-1986 un total de 4 371 années-personnes et pour cette année, la limite des équivalents à temps plein a été fixée à 4 348. Le niveau de ressources consacrées à ces programmes continue à évoluer au fur et à mesure des exigences de l'industrie, des besoins en matière de réglementation et de la croissance de l'industrie.

> M. Althouse: Ainsi, dans le domaine des grains, le nombre d'agents de pesage et d'inspecteurs suit en fait. . .

> M. Olson: Non. À ce propos, vous devriez poser la question aux représentants de la Commission canadienne des grains. Je vous parle moi de la Direction de la production et de l'inspection des aliments.

> Le vice-président (M. Marchand): Merci beaucoup, monsieur Althouse. Je considère que vous avez posé une question et demie.

Je donne la parole à M. Calder.

M. Althouse: Vous avez remarqué, monsieur le président, que lorsqu'on ne pose pas de questions subsidiaires, on ne peut avoir de réponse sur le fond de la question, et c'est ce qui s'est produit pour les wagons chargés par les producteurs. Nous n'avons pas pu obtenir de réponse parce qu'il n'y a pas eu de questions subsidiaires.

M. Calder: Monsieur le président, ce doit être l'autre moitié de la question de M. Althouse.

D'après ce qu'ont dit les témoins que j'ai entendu jusqu'ici, et d'après ce diagramme de la Commission canadienne des grains, je dirais que la Division des services à l'industrie devrait se pencher sur elle-même et en fait suivre le programme ISO 9000, programme qui permet à un groupe de s'auto-examiner pour devenir plus efficace. Pour moi, il est bien évident que si près de 30 000 wagons disparaissent ou sont perdus chaque année dans la bagarre, c'est un secteur de l'industrie qu'il faut absolument examiner de plus près.

Que fait la Commission canadienne des grains à ce propos? Voilà ma question.

M. Jack Robertson (gestionnaire régional, Thunder Bay, Commission canadienne des grains): Si vous me le permettez, je vais répondre à cela, monsieur le président.

Les chiffres mentionnés sont en fait les chiffres de la Commission canadienne des grains pour une période où il y a eu un grand nombre de déchargements. Les chiffres présentés ne sont certainement pas impossibles, d'après ce que nous voyons quotidiennement. Actuellement, à Thunder Bay, entreprenons un projet que je qualifierais de projet-pilote, dans le cadre duquel nous expliquons aux intéressés que nous avons besoin de renseignements plus précis et de données de base pour faciliter la gestion des wagons. Nous commençons à adopter de nouvelles techniques, de nouvelles méthodes pour savoir ce que contiennent les wagons au départ.

One of the reasons that these figures were kept was to identify specifically to the industry that this is what we see as a problem. We cannot correct the problem without response from the industry that it is willing to participate. If we are not there, this is what is not going to be corrected.

• 1240

Mr. Wallace: I might add one point. We are moving ahead on International Standards Organization ISO 9025 in the grain research lab. We hope to have that in place by the fall of 1995 at the latest, or in 1994 if we're lucky.

Mr. Calder: We have to have that if we're going to ship internationally.

Mr. Wallace: I quite agree.

Mr. Calder: I guess I am going to be a little bit like a dog with a bone. The 9,000 hours of overtime is still bothering me somewhat.

Getting back to the whole scenario, earlier presenters referred to the fact that the producer paid the cost, whether it was the 9,000 hours or regular time throughout the year by all the people involved in that aspect of the industry. Ultimately, is this revenue neutral? Is the cost that goes out for those wages balanced with the cost that comes in?

Mr. Robertson: We have to take a look at the cost issue from two directions. The tariffs that are charged by the terminal operators take into consideration certain costs that we pass on to them for part of our operation, which does include overtime. When we have people on site at the terminals at the request of the terminal for its operational purposes, we have a recoverable overtime charge that we get back from it.

However, we also have to take a look at the cost of that relative to staffing. It's easy to equate that to 4 or 4.38 personyears or full-time equivalents; however, to provide staff on a straight-time basis that would allow us to cover those situations where that overtime was accrued, we would most likely be looking at six to seven person-years. This is simply because our overtime situations arise from the industry's decision to work six or seven days a week. We don't have advance knowledge to the extent that we can staff for it. It's affected by vessel arrivals, which are random and totally out of anyone's control. Any vessel loadings after the hours of 8 a.m. to 4 p.m. are in an overtime situation. We don't have the resources to hire enough staff to allow us to put staff in a position to preclude overtime.

So certainly 9,000 hours seem like a lot, but basically what we're looking at there is the industry's decision to go to a sixday work week. No one was in a position to determine, as early as Friday morning, what operations would be conducted on Saturday. It leaves us in a situation where we really cannot adequately staff by bringing on extra people to preclude it, because we would have to bring so many extra people on to allow ourselves the opportunity to cover all situations.

[Traduction]

Ces chiffres ont été conservés, justement pour donner des exemples aux membres de l'industrie du genre de problèmes qui se posent. Nous ne pouvons rectifier la situation que si les membres de l'industrie sont prêts à participer. Si nous ne sommes pas là, ce ne sera pas rectifié.

M. Wallace: J'ai quelque chose à ajouter. Nous progressons en ce qui concerne la normes ISO 9025 de l'Organisation internationale de normalisation au sujet du laboratoire de recherche sur les grains. Nous espérons que ce sera en place à l'automne de 1995 au plus tard, ou en 1994, si nous avons de la chance.

M. Calder: Ce sera indispensable si nous voulons exporter.

M. Wallace: Là, je suis bien d'accord.

M. Calder: Je suis un peu comme un chien qui refuse de lâcher son os. Je continue à penser aux 9 000 heures de temps supplémen-

Pour en revenir à cela, d'autres témoins ont dit que le coût était de toute façon à la charge des producteurs, qu'il s'agisse des 9 000 heures supplémentaires ou des heures normales effectuées pendant l'année par toutes les personnes travaillant sur ce secteur de l'industrie. En fin de compte, cela n'a-t-il pas d'effet sur les recettes? Le coût de ces salaires est-il compensé par les rentrées d'argent?

M. Robertson: Nous devons examiner la question du coût sous deux angles. Les droits demandés par les exploitants de terminaux comprennent certains des coûts que nous répercutons sur eux pour nos frais de fonctionnement, y compris les heures supplémentaires. Lorsque nous envoyons des agents sur place, aux terminaux, à la demande de l'exploitant qui en a besoin pour ses activités, celui-ci doit nous payer les frais récupérables des heures supplémentaires.

Mais nous devons aussi comparer ces coûts à ceux d'un personnel permanent. On peut facilement considérer que cela correspond à 4 ou 4,38 années-personne ou l'équivalent à temps plein. Mais pour être en mesure de fournir des employés payés à temps normal pour travailler dans les circonstances où les heures supplémentaires ont été effectuées, nous devrions plutôt avoir six ou sept années-personne. Il a fallu effectuer ces heures supplémentaires parce que les membres de l'industrie ont décidé de travailler six ou sept jours par semaine. Nous ne le savons pas assez longtemps à l'avance pour prévoir le personnel nécessaire. Cela est fonction des arrivées de navires, qui sont tout à fait aléatoires et impossibles à contrôler. Après les heures de 8 heures à 16 heures, tous les chargements de navires se font en heures supplémentaires. Nous n'avons pas les ressources voulues pour utiliser notre personnel de façon à éviter les heures supplémentaires.

Donc, oui, c'est beaucoup, 9 000 heures, mais cela vient du fait que l'industrie a décidé de passer à la semaine de six jours. Vendredi matin encore, personne ne savait ce qu'il y aurait à faire samedi. Dans ces conditions, nous ne pouvons employer du personnel supplémentaire pour éviter le surtemps parce qu'il nous faudrait un très grand nombre d'employés pour être en mesure de faire face à toutes les situations.

We're caught between a rock and a hard place on that one.

Mr. Wakefield: If I could add another view, in 1985–86 about \$1 million was paid specifically in overtime. In 1981–82 about \$1.5 million was paid. The year 1991–92 was the last quote at about \$1.5 million. Last year, 1993–94, was slightly over \$800,000. In fact, there is a decline in the total amount of overtime being paid at Thunder Bay.

Mr. Robertson: If I might mention one other issue, which also comes with the overtime situation, last year alone our operational requirements went from 313 unloads per week in the entire port up to 3,500 unloads per week in the entire port. We are really having to deal with a situation. We get some tremendous variations. Within a given year we will get sustained periods both ways, and when we get the peak sustained periods, we are always going to have an overtime situation.

Mr. Calder: There is a balance.

Mrs. Cowling: My question is about streamlining the process. I sat around a table about two years ago as a farm policy spokesman at the Grain Commission and that was a question we were looking at that point from a farmer perspective.

I wonder how the process has unfolded, for instance, with respect to through-put, elevators trying to get the huge glut of grain that we have on the prairies off them. Has movement unfolded so that it is efficient? Are we meeting the needs of the farm community?

• 1245

Mr. Wakefield: My response would be yes to both of those. One of the conditions that was discussed in the regulatory review of inward inspection and weighing quickly established that functions were required. It wasn't to be eliminated, but they could in fact become more streamlined, more cost effective.

Part of that equation, especially in the quantity aspect, was in fact the new technology available in weighing, the computerization of weighing, the transponder type of information on rail cars, that kind of technology. That, in fact, is being implemented in Vancouver and to some extent, I believe, in Thunder Bay, or will be shortly.

Those are the kinds of savings that I think are going to pay off in dividends in terms of sustaining our guarantee.

On quality, in the inspection we continue to make a commitment to the industry, and in fact to the world buyers who are our customers, that Canadian quality is not being jeopardized. In fact, we spend a great deal of time following up on market development, going right into the customers' bakeries and mills and crushing plants to make sure they continue to be satisfied.

Mr. Steckle: Time doesn't allow me to ask all my questions. But, Mr. Wallace, on the question of the removal or the elimination of 24 positions as inspectors, is that an eventuality? Is that something that is going to happen?

[Translation]

Nous sommes vraiment pris entre l'enclume et le marteau.

M. Wakefield: Je tiens à ajouter qu'en 1985–1986, il a fallu payer environ 1 million de dollars en heures supplémentaires. En 1981–1982, la somme était d'environ un million et demi et en 1991–1992, encore environ un million et demi. L'année demière, en 1993–1994, le chiffre était légèrement supérieur à 800 000\$\$. Le montant total des heures supplémentaires à Thunder Bay a donc en fait diminué.

M. Robertson: Pour aborder une autre question à propos des heures supplémentaires, l'année dernière, nos exigences opérationnelles sont passées de 313 déchargements par semaine dans l'ensemble du port à 3 500 déchargements par semaine. C'est vraiment une situation très spéciale. Il y a de grands écarts. Il arrive souvent que la même situation se prolonge, et lorsque ce sont les pointes qui se prolongent, nous ne pouvons pas éviter les heures supplémentaires.

M. Calder: Il y a un certain équilibre.

Mme Cowling: Ma question porte sur la simplification du processus. J'ai pris part à des discussions il y a deux ans à titre de porte-parole de la politique agricole à la Commission des grains et nous nous sommes penchés alors sur cette question du point de vue des agriculteurs.

Je me demande bien ce qui s'est passé, par exemple, en ce qui concerne le roulement des stocks, la façon dont on débarasse les silos des immenses quantités de grain des prairies que l'on y déverse. A-t-on progressé en matière d'efficacité? Répondons-nous aux besoins des agriculteurs?

M. Wakefield: Je puis répondre oui aux deux questions. L'examen réglementaire a clairement démontré que l'inspection et le pesage étaient absolument nécessaires. Il ne fallait donc pas éliminer ces fonctions mais plutôt tenter de les simplifier et de les rendre plus efficaces par rapport à leur coût.

L'un des éléments des cette équation, surtout en ce qui concerne la quantité, a été les nouvelles techniques employées dans le domaine du pesage, l'informatisation du pesage, les informations données par répondeur sur les wagons de chemin de fer, ce genre de choses. On est en train de mettre en place ces techniques à Vancouver et dans une certaine mesure, je crois, à Thunder Bay, ou tout au moins ce sera fait prochainement.

D'après moi, ces économies vont surement rapporter des dividendes et nous aider à maintenir notre garantie.

Pour ce qui est de la qualité, l'inspection doit continuer à être une garantie pour l'industrie et en fait pour les acheteurs internationaux qui sont nos clients, et nous continuons à tout mettre en oeuvre pour préserver la qualité canadienne. En fait, nous passons beaucoup de temps à suivre l'évolution du marché, à aller sur place dans les boulangeries, les minoteries et les usines de broyage des clients pour être sûrs qu'ils sont toujours satisfaits.

M. Steckle: Je n'ai pas le temps de poser toutes mes questions mais je voudrais bien savoir, M. Wallace, s'il est possible que l'on supprime ou qu'on élimine 24 postes d'inspecteurs. En est-il question?

I see so many contradictions in what we've heard this morning, both from the previous presenter on the need for inspectors to be there, and urgency in terms of our attitude towards presenting a good product and putting a good product on the world market without jeopardizing our image. Many things have gone wrong.

You are talking about a saving of \$2.5 million. Where is that saving coming from? I guess the inward weighing and inspection is a multifold question, but I don't think many of us understand the inward weighing and inspection programs. I would like to have a quick answer to a long question.

Mr. Wallace: Specific to the 24 positions at Thunder Bay, I think it reflects the larger issue of what is the anticipated carload volume expected in Thunder Bay. That is number one that determines the size of the workforce.

The number two factor is the pace at which we can look toward streamlining inward inspection based on the size of the work teams. Perhaps Mr. Robertson could refer to that a bit further.

Specific to the 24, we have an alternative before us which would require, at this point, no lay-offs. That was discussed in a union-management consultation in February of this year. We are awaiting a response, but I do believe there is a way by which we won't have to move ahead on that concern.

Mr. Robertson: Further to Mr. Wallace's comments, we are in discussion with the local in Thunder Bay on alternatives. I mentioned earlier what we are facing with the fluctuations on a yearly basis, which are difficult to deal with. The levels we identified for staffing cuts certainly were based on a 52-week average. In that we recognized there were fluctuations within a given year. There was no question about that. At the levels we identified of 2,000 cars per week on an average we also identified with that staff, and with utilization of term staff and so on in some situations, we could achieve a level considerably higher.

We operated last fall, for example, at up to 3,500 cars a week on the inspection side at least, without extra staff, so we certainly have the staff complement to allow us to do significantly more than that 2,000 cars a week. The question is, what do we do in the short periods? We are not in control of the work volumes that we have. We have a fixed cost line we have to deal with. We can adapt far more easily to additional revenues. Our revenues go up much quicker than our costs can be reduced. It is certainly a difficult issue. Nobody wants to jeopardize the system.

#### • 1250

Streamlining in itself is an identification of changing the way we do things to produce the same result with less cost. We are not looking at reducing the impact of our services on the industry in any way, shape, or form.

Mr. Wakefield: I think your question is very appropriate in that we have to be very conscious of what does go on at the terminals.

#### [Traduction]

Il y a tant de contradictions dans ce que nous avons entendu ce matin: le témoin précédent nous a expliqué que les inspecteurs étaient indispensables et par ailleurs nous devons absolument pouvoir présenter un bon produit et le mettre sur le marché mondial sans compromettre notre image. Il y a eu beaucoup de problèmes.

Vous parlez d'une économie de 2,5 millions de dollars. D'où va-t-elle venir? La question du pesage et de l'inspection à l'arrivée comporte de nombreuses facettes mais je ne crois pas que beaucoup d'entre nous comprennent bien les programmes d'inspection et de pesage. Je voudrais bien avoir une brève réponse à cette longue question.

M. Wallace: La question des 24 postes à Thunder Bay est liée à celle du nombre total de wagonnées prévu à Thunder Bay. Les effectifs sont établis en fonction de ce nombre.

Il y a un deuxième facteur, la rapidité avec laquelle nous allons simplifier l'inspection à l'arrivée selon la taille des équipes de travail. M. Robertson pourra d'ailleurs vous en dire plus à ce sujet.

En ce qui a trait aux 24 postes, nous envisageons une autre solution qui, pour l'instant, n'entraînerait aucune mise à pied. Elle a été discutée lors de consultations syndicales—patronales en février dernier. Nous attendons une réponse mais je crois que nous allons réussir à trouver une solution satisfaisante à ce propos.

M. Robertson: Je tiens à ajouter aux observations de M. Wallace que nous sommes en pourparlers avec la section locale de Thunder Bay à propos des différentes options possibles. J'ai dit tout à l'heure que nous avions d'importantes fluctuations annuelles qui compliquent la situation. Les suppressions de postes prévues ont été calculées en fonction d'une moyenne de 52 semaines. Nous avons tenu compte des fluctuations intervenant pendant l'année, c'est clair. Nous avons basé nos calculs sur une moyenne de 2 000 wagons par semaine et avec le personnel correspondant, et en faisant appel à des employés à durée déterminée dans certains cas, nous pourrions atteindre un niveau nettement plus élevé.

Par exemple, l'automne dernier, nous avons eu, tout au moins pour l'inspection, jusqu'à 3 500 wagons par semaine sans devoir faire appel à du personnel supplémentaire, ce qui montre bien que nous avons largement assez d'employés pour inspecter plus de 2 000 wagons par semaine. La question est de savoir ce que nous faisons dans les périodes de creux. Nous ne pouvons pas contrôler nos volumes de travail. Nous avons des coûts fixes à supporter et nous pouvons nous adapter beaucoup plus facilement aux augmentations de recettes. Les recettes augmentent beaucoup plus rapidement que les coûts ne diminuent. C'est vraiment un problème complexe. Personne ne veut compromettre le système.

Pour simplifier, nous voulons changer notre façon de travailler en vue de parvenir aux mêmes résultats à un coût inférieur. Il ne s'agit absolument pas, en aucune façon, de réduire l'impact de nos services sur l'industrie.

M. Wakefield: Votre question me paraît très à propos dans la mesure où nous devons savoir exactement ce qui se passe aux terminaux.

You know our job is to monitor what is going on. It's ultimately the responsibility of the terminals, which are warehouse organizations and charge a tariff in order to perform the task, to be responsible for how the grain is binned and for its sanitation while it's in place. We are in fact doing the monitoring on behalf of the producers and the integrity of the grain industry generally.

That monitoring service at the terminals becomes very much a source of our income, and we're aware of that. As Mr. Wallace has mentioned, we try to keep our costs relative to what we think the service is. But we think we add a value, and for that cost, we charge a fee that is eventually picked up through the payments back to the producers.

But our fees basis, under the direction given to us from Treasury Board, is full cost recovery and we come within very few percentage points of that, excluding an agreed amount of basic research that the grain research laboratory does. We do come very close to full 100% cost recovery on a five-year basis, given the changing of the grain

Mr. Steckle: What if I make a quick analogy? I draw the same 24 hours a day but are there when we need them. I think that's important.

Mr. Easter: I've got about 16 questions. In any event, my question really relates to potatoes, but as a preamble let me put it this way. Representatives of the Canadian Grain Commission were here during earlier testimony. Would you give us the specifics of what you are proposing for the Thunder Bay situation relative to grain inspectors?

In terms of potatoes, I am not going to get into PVY-n because I don't think it's appropriate at this time, but there is a lot of concern in my area from exporters, specifically in Prince Edward Island, about the certification process. They feel it's been changed and downgraded and, as a result, will not meet the demands of our partners due to changes in sanitary and phyto-sanitary systems.

A specific example, Art, that's related to me a lot is that of the Dominican Republic. I will not go into the lengthy story behind that episode at Christmas time. But the feeling among exporters is that they had two shipments that were shipped, met Canada's certification standards, and were blocked by the Dominican Republic in terms of entry. The exporters feel that Agriculture Canada did not go in and defend those certificates to the ultimate. The exporters then get left with demurrage in trying to divert their product to other markets and so on.

There's the view now that exporters really feel they can't ship to Italy, Spain, and the Dominican Republic because of not enough adequate personnel on the ground in those countries to defend Canada's case in terms of meeting certification standards.

[Translation]

Notre travail est de surveiller les activités. Les exploitants de terminaux assurent l'entreposage moyennant certains droits et c'est à eux qu'incombe la responsabilité du stockage et de l'assainissement du grain tant qu'il reste là. Nous assurons finalement la supervision pour les producteurs et pour préserver l'intégrité de l'industrie céréalière en général.

Ce service de surveillance aux terminaux représente une grande partie de nos revenus et nous en sommes très conscients. Comme l'a dit M. Wallace, nous voulons que nos coûts correspondent aux services fournis. Mais nous estimons que nous ajoutons une certaine valeur et, à ce titre, nous demandons un droit qui se retrouve en fin de compte dans les paiements effectués aux producteurs.

Selon les directive du Conseil du Trésor, nous devons récupérer pleinement nos coûts et nous y arrivons à quelques points de pourcentage près, en dehors de certains travaux de recherche fondamentale effectués par le laboratoire de recherche sur les céréales. Nous arrivons pratiquement à récupérer la totalité de nos coûts sur une base quinquennale, compte tenu des fluctuations de volume.

M. Steckle: Puis-je faire une petite analogie? Je fais la analogy as I would to a fire department staff, who do not fight fires comparaison avec les pompiers d'une caserne qui ne passent pas leur temps à combattre les incendies mais sont là pour répondre à l'appel. Je crois que c'est important.

> M. Easter: J'ai à peu près 16 questions à poser. De toute façon, ma question porte essentiellement sur les pommes de terre, mais j'aimerais y ajouter un préambule. Les représentants de la Commission canadienne des grains ont déjà présenté un témoignage. Pourriez-vous nous dire exactement quelles sont vos intentions en ce qui concerne les inspecteurs de céréales à Thunder Bay?

> Pour ce qui est des pommes de terre, je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour parler du PVYN, mais je reçois beaucoup de plaintes des exportateurs, particulièrement de l'Île-du-Prince-Édouard, à propos du processus d'homologation. Ils le trouvent changé, moins rigoureux et ils considèrent qu'à la suite des changements dans les systèmes sanitaires et phytosanitaires, il ne leur est plus possible de répondre aux exigences de nos partenaires commerciaux.

> Il y a un exemple dont on me parle beaucoup, Art, c'est celui de la République Dominicaine. Je ne vais pas vous raconter toute l'histoire de ce qui s'est passé à l'époque de Noël. Les exportateurs considèrent que deux cargaisons, ayant satisfait aux normes d'homologation canadiennes, ont été bloquées à l'arrivée par les autorités de la République Dominicaine. Les exportateurs trouvent qu'Agriculture Canada n'a pas vraiment cherché à défendre ses certificats jusqu'au bout. Les exportateurs sont alors contraints de supporter les frais de dédouanement et de diriger leurs produits vers d'autres marchés.

> Maintenant, les exportateurs craignent d'expédier des marchandises en Italie, en Espagne et en République Dominicaine parce qu'il n'y a pas suffisamment de personnel sur le terrain dans ces pays pour défendre la cause du Canada et se porter à la défense des normes d'homologation.

What's your view on that situation? Why has Canada not defended the certification tag that's on those particular shipments of potatoes? What are we going to do to regain the confidence of our exporters in terms of Agriculture Canada backing them up to the letter? When you put a certificate on an export shipment of potatoes, then do what you have to do to back that up to the letter, even if it means a trade war.

#### [Traduction]

Que pensez-vous de cette situation? Pourquoi le Canada n'a-t-il pas défendu le certificat de conformité obtenu par ces cargaisons de pommes de terre? Qu'allons-nous faire pour regagner la confiance de nos exportateurs qui pensent avoir le soutien inconditionnel d'Agriculture Canada? Lorsque vous apposez un certificat sur une cargaison de pommes de terre destinées à l'exportation, vous devez aller jusqu'au bout pour le garantir, même si cela signifie une guerre commerciale.

#### • 1255

**Dr. Olson:** I'm not sure that a country the size of the Dominican Republic is in the same position as other countries in which we're contemplating such action. In the Dominican Republic situation, my understanding is that there was a lack of agreement among officials in that country. They claimed we had a disease that we do not in fact have in Canada. We had certified the loads for the diseases they previously required. They came up with a new one called brown rot, which they claimed we had in Canada.

We sent one of our senior scientists to the country, who did testing and analysis and verified that what they were calling brown rot was not that disease. The Dominican government persisted in their claims and finally did agree to arbitration, which we have been successful in winning. So the downside of their process—and they are, in fact, the importing country—is that we lost a significant period of time. There was a large investment in terms of protecting two boatloads of potatoes into that market, and we were successful in the arbitration.

We have similar situations with other countries. One country wishes us to certify against common bathroom mould. It's very difficult to do so because that common bathroom mould is ubiquitous around the world and we can't certify for it, nor can they. But they've found an effective way of building a barrier.

That's part of the reason why we entered into the series of sanitary and phyto-sanitary agreements under GATT, NAFTA and customs where other countries are obligated to demonstrate that their refusal to move product or allow product into their country is based on science and an adequate risk assessment. We're in the process of dealing with those one at a time. It has the potential to become a new trade barrier, and I think we have to be very aware of that.

I was struck by one of the earlier witnesses claiming that the Government of Canada assured the quality of a particular product. You could probably take that into a whole set of circumstances. I don't think the government can assure the quality. What they can do is ensure that the company who owns the product is in fact meeting standards that are set.

Take, for instance, a meat product. Canada's health and safety standards are set by Health Canada. Agriculture Canada is responsible for delivery of those meat health and safety standards, and we're monitored by Health Canada.

M. Olson: Je ne crois pas qu'un pays comme la République Dominicaine soit dans la même position que d'autres pays pour lesquels nous envisageons ce genre de chose. Dans le cas de la République Dominicaine, il semble que les autorités du pays n'aient pas réussi à s'entendre. Elles prétendaient que nous avions une maladie qui, en fait, n'existe pas au Canada. Nous avions délivré un certificat pour les maladies, qu'ils avaient demandé précédemment et les responsables en ont trouvé une autre, la pourrissure brune, qui existait, paraît—il, au Canada.

Nous avons envoyé sur place l'un de nos principaux scientifiques qui a fait des essais et des analyses et a vérifié qu'il ne s'agissait pas de la pourriture brune. Le gouvernement dominicain a persisté dans ses allégations et a finalement accepté d'aller en arbitrage, arbitrage que nous avons réussi à gagner. Le problème avec la République Dominicaine—puisque c'est bien le pays importateur—c'est que nous avons perdu beaucoup de temps. La protection des deux navires chargés de pommes de terre arrivés à destination a représenté des frais considérables et nous avons gagné en arbitrage.

Nous avons eu des problèmes analogues avec d'autres pays. Il y a, par exemple, un pays qui veut que nous délivrions un certificat garantissant l'absence de moisissure commune. C'est très difficile, parce que la moisissure commune que l'on trouve dans les salles de bain existe partout dans le monde et il est impossible à quiconque de garantir qu'il n'y en a pas. Mais c'est une bonne façon de dresser des obstacles.

C'est en partie pour ces raisons que nous avons conclu une série d'accords sanitaires et phytosanitaires dans le cadre du GATT, de l'ALÉNA et des dispositions douanières, obligeant les autres pays à prouver qu'ils refusent de transporter des produits ou d'en autoriser l'entrée dans leur pays pour des raisons véritablement scientifiques et à la suite d'une évaluation appropriée des risques. Nous traitons ces cas au fur et à mesure. Nous devons être vigilants parce que ces exigences peuvent constituer de nouvelles barrières commerciales.

J'ai été frappé d'entendre l'un des témoins précédents dire que le gouvernement canadien garantissait la qualité d'un produit particulier. Cela pourrait être repris dans toutes sortes de circonstances. Je ne crois pas que le gouvernement puisse garantir la qualité; par contre, il peut garantir que la société propriétaire du produit répond aux normes établies.

Prenons, par exemple, un produit carné. C'est Santé Canada qui définit les normes de santé et de sécurité. Agriculture Canada doit assurer le respect de ces normes de santé et de sécurité pour la viande et nous sommes contrôlés par Santé Canada.

But the product belongs to the company. It does not belong to the Government of Canada. If there's a problem with that product, it seems to me that the first line of responsibility lies with that company. If I may reference the Econ case, the Wapiti case and a case in the United Kingdom called the Anns case, all of them placed a liability on government.

In the case of food products, that first line of liability lies with the owner of the product. The second line of liability rests with the agency that carries on the monitoring of whether it met standards set by government. We're very cognizant of that and that trade issues like this are involved in the movement of products.

I applaud Mr. Easter's earlier statement, Mr. Chairman, in terms of the quality that Canada currently places into the world market. We're number one, and we're trying to make improvements in that system.

Finally, it comes down to an issue of where we put our resources. From our point of view, our first priority has to be health and safety, but we also have a trade and commerce responsibility. So when resources are tight, we will focus our energy on health and safety issues. We're doing that. We've been going through that evolution over quite a number of years.

• 1300

When we're into areas where there are new technologies—for instance, the identification of disease—the question becomes, is that government's responsibility or is it that of the owner of the product? When you are dealing with quality control in a meat operation or what have you, in many cases that is the responsibility of the processing facility.

The same is true of most other commodities: the owner of the product carries a responsibility as well.

In the case of potatoes, a significant number of diseases affect potatoes but there is a growing and expanding private laboratory capability of which I hope we can take advantage in providing the support we need for export markets.

We already do that for many other food products. At this point in time we have accredited about 170 private laboratories for those kinds of tests.

Mr. Easter: There's a key point, though; namely, that while all this arbitration occurs, the exporter is left taking tremendous losses on those potatoes. I guess they're wondering if there's a way of resolving that more quickly.

We were dealing with the Dominican Republic and it was strictly a trade barrier. We had put our inspectors on the scene and proved it was not ground rot, but all this time... We have one exporter there who's basically nearly out of business as a result of that particular shipment of potatoes.

Yes, they're at fault for not having enough insurance, but there has to be a quicker way to deal with that process. They're angry. Canada did not move to back up that certification standard quickly enough.

[Translation]

Mais le produit appartient à la compagnie et non au gouvernement canadien. En cas de problème, c'est cette compagnie qui est la première responsable, d'après moi. Je pense à l'affaire Econ, à l'affaire Wapiti et à un cas survenu au Royaume-Uni appelé l'affaire Ann, dans tous les cas, la responsabilité du gouvernement a été mise en jeu.

Pour les produits alimentaires, le premier responsable est le propriétaire du produit. C'est ensuite l'organisme chargé d'assurer le respect des normes fixées par le gouvernement qui est responsable. Nous en sommes tout à fait conscients et nous savons que ce genre de problèmes commerciaux peuvent survenir.

J'applaudis la déclaration de M. Easter tout à l'heure, monsieur le président, au sujet de la qualité des produits canadiens sur le marché mondial actuellement. Nous sommes au premier rang et nous essayons d'améliorer le système.

La question est finalement de savoir comment nous utilisons nos ressources. Nous estimons que la première priorité doit aller à la santé et à la sécurité, mais nous avons également des responsabilités commerciales. Ainsi, lorsque les ressources sont limitées, nous concentrons notre énergie sur les questions de santé et de sécurité. C'est ce que nous faisons. C'est une évolution qui se poursuit depuis déjà plusieurs années.

Dans les domaines où il existe de nouvelles technologies—comme l'identification des maladies—la question est de savoir si la responsabilité incombe au gouvernement ou au propriétaire du produit? Lorsqu'il s'agit du contrôle de la qualité dans une entreprise de produits de la viande ou autre, c'est souvent l'établissement de transformation qui est responsable.

Il en va de même pour la plupart des autres marchandises: le propriétaire du produit a également une part de responsabilité.

Les maladies de la pomme de terre, par exemple, sont assez nombreuses mais les laboratoires privés prennent de plus en plus d'importance et j'espère que nous pourrons faire appel à eux pour fournir les services nécessaires aux marchés d'exportation.

Nous le faisons déjà pour beaucoup de denrées alimentaires. À l'heure actuelle, nous avons accrédité environ 170 laboratoires privés pour ce genre d'essais.

M. Easter: Il y a cependant un élément clé; en effet, pendant tout l'arbitrage, l'exportateur doit supporter des pertes très élevées sur ses pommes de terre. Les exportateurs souhaiteraient une formule de règlement plus rapide.

Nous traitions avec la République Dominicaine et il s'agissait uniquement d'un obstacle commercial. Nous avons envoyé nos inspecteurs sur place et démontré qu'il ne s'agissait pas de pourriture brune, mais pendant tout ce temps—là... l'un des exportateurs est quasiment en faillite à la suite de cette affaire.

Oui, ils ont eu le tort de n'être pas suffisamment assurés, mais il devrait être possible de régler ce genre de situations plus rapidement. Les exportateurs sont mécontents. Le Canada n'a pas réagi assez vite pour défendre cette norme de certification.

**Dr. Olson:** We did that extremely rapidly. Our scientist was in there the week they made the claim. He was there while the ships were at anchor. He sampled those ships. He used the Dominican Republic laboratories to do the microbiological work. The Dominican Republic people were involved with those tests.

The issue here is that the country that is importing the product has rights. We have rights, as well, as an importing country. If we're not satisfied with the quality or the safety of a product being brought into Canada, then we exercise those rights.

The Dominican Republic chose to do so. They might have been incorrect in their decision, but at the end of the arbitration we were successful in indicating that. But that's within their rights as an importing nation.

Mr. Hoeppner: The commission's operations are funded almost entirely from fees for services. I'm told that the farmer pays 90% of that. Do you think it's fair that the farmer has no input into who these commissioners are? Is there any other industry that pays 90% of its regulation fees but has no input?

Mr. Wakefield: I don't know about other agencies, but I know that the Canada Grain Act is very specific on the position of the chief commissioner and the other two commissioners. That doesn't mean that the Canada Grain Act can't be changed.

We do in fact have very much of an industry-based advisory committee, called both the eastern and western grain standards committee, based on half producers and half industry. We spend in the west approximately twice a year about two days addressing the issues and therefore are often challenged on our priorities and responsibilities.

Mr. Hoeppner: So you feel we have some input, then. I always feel lost when it comes to the Grain Commission. It's as if there's an agency that's so political that I have no say on it, because whenever somebody gets appointed who has something to say. . .

Mr. Easter: Those are stories.

Mr. Hoeppner: Someday we'll sit on that side, nonetheless.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): In the name of this committee, thank you very much, Mr. Olson, Mr. Wakefield, Mr. Wallace, and all the colleagues who came today.

This meeting stands adjourned.

#### [Traduction]

M. Olson: Nous avons agi extrêmement rapidement. Notre spécialiste était sur place dans la semaine qui a suivi l'accusation. Il était là alors que les navires étaient au mouillage et il a prélevé des échantillons à bord. Il a effectué les examens microbiologiques dans les laboratoires dominicains et les Dominicains ont participé aux analyses.

Le problème, c'est que le pays importateur a des droits. Nous avons aussi des droits en tant que pays importateurs. Si nous ne sommes pas satisfaits de la qualité ou de l'innocuité d'un produit importé au Canada, nous exerçons ces droits.

C'est ce qu'a décidé de faire la République Dominicaine. Les autorités ont peut-être eu tort dans leur décision et nous avons réussi à le démontrer à la suite de l'arbitrage. Mais cela fait partie des droits des pays importateurs.

M. Hoeppner: Les activités de la Commission sont pour ainsi dire entièrement financées à même les droits demandés pour les services. On me dit que les agriculteurs paient 90 p. 100 de ce montant. Trouvez-vous normal que les agriculteurs n'aient rien à dire dans le choix des commissaires? Y a-t-il d'autres cas dans l'industrie où l'on doive payer 90 p. 100 des frais de réglementation sans avoir son mot à dire?

M. Wakefield: Je ne connais pas la situation des autres organismes, mais la Loi sur les grains du Canada est très précise au sujet du poste de commissaire en chef et des deux autres commissaires. Cela ne veut pas dire qu'il est impossible de la modifier.

En fait, il existe des comités consultatifs de l'industrie, qui s'appellent respectivement les comités des normes céréalières de l'Est et de l'Ouest, composés pour moitié de producteurs et de représentants de l'industrie. Nous passons deux jours dans l'Ouest, à deux reprises, chaque année, à étudier les différentes questions et nos priorités et nos responsabilités sont donc souvent remises en cause.

M. Hoeppner: Vous trouvez donc que nous pouvons intervenir. Je me sens toujours désemparé lorsqu'il s'agit de la Commission des grains. C'est comme s'il s'agissait d'un organisme tellement politique que je n'ai rien à dire, parce que chaque fois que l'on nomme quelqu'un qui a quelque chose à dire. . .

M. Easter: Ce sont des histoires.

M. Hoeppner: N'empêche qu'un jour nous serons assis de ce côté.

Le vice-président (M. Marchand): Au nom du Comité, je vous remercie, monsieur Olson, monsieur Wakefield, monsieur Wallace, ainsi que tous vos collègues qui sont venus aujourd'hui.

La séance est levée.

### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid Lettermall Port payé

Poste-lettre 8801320

**OTTAWA** 

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESSES

#### **REDUCED OUORUM: (5)**

From the Public Service Alliance of Canada:

Larry Leng, National President, Agriculture Union;

Terry Lysak, Grain Weigher.

As an individual:

Dave Lewicki, Grain Inspector.

From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada:

Dr. Art Olson, Assistant Deputy Minister, Food Production and Inspection Branch;

André Gravel, Regional Director General, Food Production and Inspection Branch, Atlantic Region.

From the Canadian Grains Commission:

Milt Wakefield, Chief Commissioner;

Dennis Wallace, Executive Director,

Jack Robertson, Regional Manager, Thunder Bay.

#### **TÉMOINS**

### **OUORUM RÉDUIT: (5)**

Alliance de la fonction publique du Canada:

Larry Leng, président national, Syndicat de l'agriculture;

Terry Lysak, peseur des grains.

À titre individuel:

Dave Lewicki, inspecteur de grain.

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada:

Dr Art Olson, sous—ministre adjoint, Production et Inspection des aliments:

André Gravel, directeur général régional, Direction générale de la production et de l'inspection des aliments, région de l'Atlantique.

De la Commission canadienne des grains:

Milt Wakefield, commissaire en chef;

Dennis Wallace, directeur exécutif;

Jack Robertson, gestionnaire régional, Thunder Bay.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 CA. XC12 - A 4x

**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 17

Committee on

Thursday, April 28, 1994

Chairman: Bob Speller

**CHAMBRE DES COMMUNES** 

Fascicule nº 17

Le jeudi 28 avril 1994

Président: Bob Speller

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

Government

Publication

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### RESPECTING:

Main Estimates 1994-95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under Budget principal des dépenses 1994-1995: Crédits 1, 5, 10, 15 AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per Standing Order 81(7)

#### **CONCERNANT:**

20 sous la rubrique AGRICULTURE AGRO-ALIMENTAIRE et conformément à l'article 81(7) du Règlement, examen des plans et priorités pour les années financières futures

WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 28, 1994 (18)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block (local, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Bob Speller.

Acting Members present: Marlene Cowling for Lyle Vanclief; Janko Peric for Murray Calder.

Associate Member present: Vic Althouse.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: From the Saskatchewan Association of Rural Municipalities: Sinclair Harrison, President; Patty Smith, Manager of Agriculture and Communications. From the P.E.I. Farm Debt Review Board: Robert McKenzie, President. From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada: Harry Hill, Director General, Prairie Farm Rehabilitation Administration; Frank Claydon, Assistant Deputy Minister, Policy Branch; Dennis Stephens, Special Advisor, Rural Renewal Initiatives; Linda Keen, A/Assistant Deputy Minister, Market and Industry Services Branch.

The Committee proceeded to consider its future business.

It was agreed, —That, pursuant to Standing Order 108(1), a Sub-Committee on Grain Transportation, composed of Bernie Collins, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand and Paul Steckle, be struck immediately.

It was agreed, — That the Sub-Committee be chaired by Wayne Easter.

It was agreed,—That the Sub-Committee be mandated to examine and inquire into the current problems relating to the movement of grain in Canada and that for this purpose, it be allowed to hold joint sittings with the Standing Committee on Transport, or any Sub-Committee thereof;

It was agreed,—That the Sub-Committee be delegated all the powers of the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food, with the exception of the power to report directly to the House;

It was agreed, — That the Sub-Committee report its findings to the Committee before June 17, 1994.

It was agreed, — That correspondence from Dr. Erik Millstone be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (See Exhibit "D").

Main Estimates 1994–1995: Votes 1, 5, 10 15 and 20 under AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per Standing Order 81(7).

Sinclair Harrison made a statement and, with the other witness, answered questions.

## PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 28 AVRIL 1994 (18)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 h 40, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (*président*).

Membres du Comité présents: Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Bob Speller.

Membres suppléants présents: Marlene Cowling pour Lyle Vanclief; Janko Peric pour Murray Calder.

Membre associé présent: Vic Althouse.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: De l'Association des municipalités rurales de la Saskatchewan: Sinclair Harrison, président; Patty Smith, gérante de l'agriculture et des communications. Du Bureau d'examen de l'endettement agricole de l'Île-du-Prince-Édouard: Robert McKenzie, président. Du ministère de l'Agriculture etde l'Agro-alimentaire du Canada: Harry Hill, directeur général, Administration du rétablissement agricole des Prairies; Frank Claydon, sous-ministre adjoint, Direction générale des politiques; Dennis Stephens, conseiller spécial, Renouveau rural; Linda Keen, sous-ministre adjointe intérimaire, Services à l'industrie et aux marchés.

Le Comité délibère de ses travaux futurs.

Il est convenu — Que en application du paragraphe 108(1), que soit constitué le Sous-comite du transport des grains, composé de Bernie Collins, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand et Paul Steckle.

Il est convenu — Que le Sous-comité soit présidé par Wayne Easter.

Il est convenu—Que le mandat du Sous-comité soit d'examiner les problèmes relatifs au transport des grains au Canada et, qu'à cette fin, il tienne des réunions conjointes avec le Comité permanent des transports, ou avec d'autres sous-comités.

Il est convenu—Que le Sous-comité ait tous les pouvoirs conférés au Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire, sauf celui de faire rapport directement à la Chambre.

Il est convenu — Que le Sous-comité remette son rapport avant le 17 juin 1994.

Il est convenu—Que la correspondance d'Erik Millstone soit déposée comme pièce auprès du greffier (voir Pièce «D»).

Étude du Budget des dépenses pour 1994–95: Crédits 1, 5, 10, 15 et 20, sous AGRICULTUREET AGRO-ALIMENTAIRE, ainsi que des plans et priorités pour les années à venir, conformément au paragraphe 81(7) du Règlement.

Sinclair Harrison fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Robert McKenzie made a statement and answered questions.

Harry Hill made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 12:35 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

Robert McKenzie fait un exposé et répond aux questions.

Harry Hill fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 12 h 35, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, April 28, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 28 avril 1994

• 0939

The Chairman: Colleagues, we can begin.

Unfortunately this morning people are going to be running in and out of this committee because we have an opposition day on agriculture in the House. Did you know that?

So the Bloc—those blockheads there—they brought forward the opposition day on agriculture. As a result, we should begin.

We've got a long morning. We have the Saskatchewan Association of Rural Municipalities, someone from the P.E.I. Farm Debt Review Board and then the Department of Agriculture at 11:30.

Both our Reform colleagues said they have to leave to speak. I think we should be fine on this side, for the morning anyway.

Le président: Chers collègues, au travail.

Malheureusement, ce matin, il y aura beaucoup d'allées et venues, parce que nous avons une journée de l'opposition sur l'agriculture à la Chambre. Le saviez-vous?

Le Bloc—les têtes carrées là-bas—a sa journée de l'opposition sur l'agriculture. Par conséquent, nous devrions commencer.

La matinée sera longue. Nous recevons la «Saskatchewan Association of Rural Municipalities», un représentant du Bureau d'examen de l'endettement agricole de l'Î.-P.-É., et enfin le ministère de l'Agriculture à 11h30.

Nos collègues réformistes devront s'absenter tous les deux pour un discours. Cela devrait aller, de ce côté-ci, pour la matinée en tout cas.

• 0940

Mr. Kerpan (Moose Jaw — Lake Centre): Don't everybody clap at once.

The Chairman: Just don't leave at the same time or we'll start passing motions.

Mr. Collins (Souris—Moose Mountain): Mr. Chairman, it's nice to see Allan back after a month off.

The Chairman: Okay, colleagues, before we start, I have a motion here.

Yesterday in the steering committee we discussed getting together jointly with the Sub-committee on the St. Lawrence Seaway of the Standing Committee on Transport to deal with the whole situation of the problems we're having in western Canada with grain transportation, namely hopper cars.

Dealing with the short-term problems, we discussed the issue. We don't want to, at this time, look at the bigger issue. We want to deal with the immediate problem we're having.

What I've done through discussions with that standing committee is to put forward a motion that I would like us to pass. They would start their hearings next week on it. It's an immediate problem that needs to be addressed. Farmers out there need to be heard on this issue, and they're prepared to start that next week.

I'll put forward the motion now that, pursuant to Standing Order 108(1), a subcommittee on grain transportation composed of Bernie Collins, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand, and Paul Steckle be struck immediately; and that the subcommittee be chaired by Wayne Easter; and that the subcommittee be mandated to examine and inquire into the current problems relating to the movement of grain in Canada and for that purpose it be allowed to hold joint sit-ins with the

M. Kerpan (Moose Jaw—Lake Centre): N'applaudissez pas tous en même temps.

Le président: Ne partez pas en même temps, sans quoi nous nous mettrons à adopter des motions.

M. Collins (Souris — Moose Mountain): Monsieur le président, il fait bon revoir Allan après un mois d'absence.

Le président: Très bien, chers collègues, avant de commencer, nous avons une motion ici.

Hier, au comité de direction, il a été question de nous réunir avec le sous-comité de la voie maritime du Saint-Laurent du Comité permanent des transports pour examiner l'ensemble des problèmes que pose le transport du grain, c'est-à-dire les wagons-trémies, dans l'Ouest canadien.

Nous en avons parlé dans le cadre des problèmes à court terme. Nous ne tentons pas, à ce stade-ci, examiner le tableau d'ensemble, mais plutôt régler notre problème immédiat.

Dans mes discussions avec ce comité permanent, j'ai proposé une motion que j'aimerais que nous adoptions. L'autre comité commencerait ses audiences la semaine prochaine là-dessus. C'est un problème immédiat qu'il faut étudier. Les agriculteurs ont besoin d'être entendus à ce sujet, et l'autre comité est prêt à commencer la semaine prochaine.

Je vais maintenant proposer que, conformément au paragraphe 108(1) du Règlement, un sous-comité du transport du grain, composé de Bernie Collins, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand et Paul Steckle soit créé immédiatement; que le sous-comité soit présidé par Wayne Easter; que le sous-comité ait pour mandat de se pencher et d'enquêter sur les problèmes actuels touchant le transport du grain au Canada; et que, à cette fin, il soit autorisé à tenir des

Standing Committee on Transport or any subcommittee thereof, séances conjointes avec le Comité permanent des transports ou avec meaning the subcommittee on the St. Lawrence; that the subcommittee be delegated all the powers of the Standing Committee on Agriculture and Agri-food, with the exception of the power to report directly to the House. . .

That way they'd have to come back through us to report to the House. It's not that we don't trust Wayne and his judgment on that committee; it would allow for the full committee here to hear it.

The motion continues: and that the subcommittee report their findings to the committee before June 17.

We could put a shorter date, but that covers off. I think, in terms of the schedule, they want to start next week and report almost immediately, so probably the week after.

Is there any discussion on that? Yes.

Mr. Culbert (Carleton - Charlotte): I have one question. When you say "all powers of the standing committee", does that still imply that the subcommittee only has the power to report back to this committee?

The Chairman: That's right.

Mrs. Cowling (Dauphin-Swan River): I have a question, Mr. Chairman, with respect to the whole issue of grain transportation.

I met with a colleague yesterday and spent about an hour talking about agricultural issues. One, of course, was the whole method of payment that is involved when you're talking about grain transportation.

I firmly believe, because I've been involved in farm policy for a number of years, that we have a very strong force happening in the west around grain transportation. It's a very right-wing attitude out there, wanting to force us very quickly into the method of payment of the "pay the producer" option.

I would suggest that if you are taking a look at the grain transportation system, you take a look at it not only from the perspective of making sure our grain gets to export but also examining the other things the system does, the other commodities they carry - for instance, potash and what that cost is, and how that is related to grain - so that it broadens the base and we're not forced into something we're not ready for as a government.

The Chairman: What we wanted to do in this subcommittee was specifically get into that. This is an area in which, if you start it, you could just keep moving more and more and more. What we want to do is look specifically at a specific problem now.

I would like the standing committee to look at the bigger picture, frankly, and for us to review that whole bigger thing. I can see an immediate problem now in putting together the subcommittee to deal with and make recommendations specifically on that area. Of course, with the representations from different groups, you're probably going to hear evidence on that at some point. You're not going to cut people off. The recommendations should specifically be directed toward that.

[Translation]

tout sous-comité de ce comité, c'est-à-dire le sous-comité du Saint-Laurent; que le sous-comité se voie déléguer tous les pouvoirs du Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire, à l'exception du pouvoir de faire rapport directement à la Chambre...

De cette façon, il devra passer par nous pour présenter son rapport à la Chambre. Ce n'est pas que nous n'avons pas confiance en Wayne et au jugement de ce comité; c'est pour permettre au comité plénier ici de l'entendre.

Et la motion continue: et que le sous-comité fasse rapport de ses constatations au comité avant le 17 juin.

Nous pourrions avancer la date, mais cela donne tout le temps. Quant à l'échéancier, ils veulent commencer la semaine prochaine et présenter le rapport presque immédiatement, probablement la semaine suivante.

Y a-t-il un débat là-dessus? Oui.

M. Culbert (Carleton - Charlotte): J'ai une question. Lorsque vous dites «tous les pouvoirs du comité permanent», reste-t-il implicite que le sous-comité n'a que le pouvoir de faire rapport à notre comité?

Le président: C'est cela.

Mme Cowling (Dauphin-Swan River): Une question, monsieur le président, concernant tout le dossier du transport du grain.

J'ai rencontré hier un collègue, avec qui j'ai passé près d'une heure à discuter d'agriculture. Nous avons parlé, bien sûr, de tout le mode de paiement dans le cas du transport du grain.

J'ai la ferme conviction, pour avoir participé à la politique agricole pendant plusieurs années, qu'une très grande force se mobilise dans l'Ouest au sujet du transport du grain. L'attitude là-bas est nettement une attitude de droite; c'est une attitude qui aurait tôt fait de nous obliger à adopter l'option «payer le producteur» comme mode de paiement.

Si l'on s'arrête un peu au système de transport du grain, non seulement pour chercher à faire en sorte que notre grain parte à l'exportation, mais aussi pour examiner le reste du système, les autres produits transportés—par exemple, la potasse et son coût de transport, et la façon dont cela se rattache au grain-cela élargit la base et nous ne sommes pas forcés de faire une chose à laquelle nous ne sommes pas prêts comme gouvernement.

Le président: C'est justement ce que nous voulions examiner, avec ce sous-comité. Dans ce secteur, on sait où on commence, mais pas où on s'arrêtera. Nous voulons examiner spécifiquement un problème particulier maintenant.

J'aimerais que le comité permanent examine le tableau d'ensemble, franchement, et que nous l'analysions à notre tour. Je vois déjà un problème avec la création du sous-comité chargé d'examiner spécifiquement cette question et de faire des recommandations. Bien sûr, avec les instances qui viendront de différents groupes, vous allez probablement recueillir des témoignages là-dessus à un moment donné. Vous n'allez pas les faire taire. Les recommandations devraient être orientées spécifiquement dans ce sens.

[Traduction]

• 0945

Is there any other discussion?

Mr. Easter (Malpeque): There's just the key point of discussion with the transport committee at this time on the shortage of rolling stock, and a few areas surrounding that. That's the key issue the joint committees would be looking at.

The broader issue you mentioned, Marlene, will take a lot more time and witnesses. It's one this committee should discuss in full detail.

Mrs. Cowling: Yes, thank you.

Motion agreed to

M. Landry (Lotbinière): J'ai une question sur le transport. Je ne sais pas si je suis hors sujet, mais vu que la motion a été acceptée, vous me permettez peut-être d'ouvrir une parenthèse.

J'avais posé une question à la dernière réunion, mais je me trouvais hors sujet et on m'avait dit: Attendez; nous recevrons des gens du Conseil des grains du Canada et vous pourrez poser votre question à ce moment—là. J'étais absent à ce moment—là et j'aimerais reposer ma question parce qu'on parlait du transport tout à l'heure.

On parlait l'autre jour de la Voie maritime, et on m'avait donné le pourcentage. C'est beau, mais j'aimerais connaître les coûts. Sans subventions, qu'est—ce qui est le plus économique pour le transport du grain? Est—ce la Voie maritime? Telle était ma question, et j'aimerais avoir une réponse. Je ne sais pas s'il y a quelqu'un qui est capable de me renseigner sur le transport des grains et de me donner les coûts du transport sans subventions.

The Chairman: What we will do, Mr. Landry, is to get the department to give you an answer on that. We'll ask the department for a specific answer on that to direct you.

M. Landry: Ils enverront la réponse au Comité?

Le président: Oui.

M. Landry: Merci.

Mr. Easter: Mr. Chairman, before we go to witnesses, I want to table a letter and an accompanying document related to a previous hearing we had. When Monsanto was before the committee on the BST issue, they made an accusation. I will quote it. The accusation is toward a paper done by a Dr. Millstone at Sussex University. I quote them from the record. The representative from Monsanto, Dr. Collier, said, "That's called plagiarism in the university system".

Dr. Millstone contacted us by letter and said, "This is an allegation which we wholeheartedly reject and refute". I want to table this refutation from Dr. Millstone, and the accompanying document he sent, for the benefit of the committee.

Mr. Hoeppner (Lisgar - Marquette): Can we get copies of that?

The Chairman: Yes. We can send that around.

Mr. Collins: May I just take a moment? Mr. Chairman, I believe you're in receipt of a letter from AG-West Biotech. I would ask the members of the steering committee to look at that in terms of a possible date in the near future.

Y a-t-il autre chose à dire?

M. Easter (Malpèque): Seulement le principal point de discussion avec le comité des transports à ce stade-ci sur la pénurie de matériel roulant, et quelques points connexes. C'est la principale question qui doit retenir l'attention des comités mixtes.

La grande question que vous avez évoquée, Marlene, exigera beaucoup plus de temps et de témoins. Notre comité devrait l'étudier plus en détail.

Mme Cowling: Oui, merci.

La motion est adoptée

**Mr. Landry (Lotbinière):** I have a question on transportation. I may be out of order, but as the motion has been carried, maybe you will allow me a digression.

I had asked a question at the last meeting, but I found myself to be out of order and was told: Wait; we will have people from the Canada Grains Council and you can ask your question then. I was absent when they came and I would like to ask my question now, because reference was made to transportation just now.

The other day, in discussing the seaway, I was given the percentage. That is nice, but I would like to know the costs. Excluding subsidies, what is more economical for grain transportation? Is it the seaway? That was my question, and I would like an answer. I wonder whether someone can provide information on grain transportation and indicate the subsidy–free costs of transportation.

Le président: Monsieur Landry, nous demanderons au ministère de répondre à votre question. Nous lui demanderons une réponse précise là-dessus à votre intention.

Mr. Landry: They will send the answer to the committee?

The Chairman: Yes.

Mr. Landry: Thank you.

M. Easter: Monsieur le président, avant de passer aux témoins, je voudrais déposer une lettre et un document d'accompagnement faisant suite à une de nos audiences antérieures. Lors de sa comparution devant le comité au sujet de la BST, Monsanto a porté une accusation, que je vais citer. L'accusation vise un document écrit par un certain M. Millstone de l'Université Sussex. Je cite le compte rendu. Le représentant de Monsanto, M. Calder, a dit «Cela s'appelle du plagiat dans les milieux universitaires.»

M. Millstone nous a écrit: «C'est une allégation que nous rejetons et réfutons sans réserve.» Je voudrais déposer cette réfutation de M. Millstone, et le document d'accompagnement qu'il a transmis, au profit du comité.

M. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Pourrions-nous en avoir des copies?

Le président: Oui. Nous pourrons les envoyer.

M. Collins: Me donnez-vous un instant? Monsieur le président, je crois que vous avez reçu une lettre d'AG-West Biotech. Je demanderais aux membres du comité directeur de l'étudier pour tâcher d'arrêter une date bientôt.

The Chairman: Okay. We'll do that in the next steering

I welcome the Saskatchewan Association of Rural Municipalities. Could you come to the table?

Thank you for your full brief. It's a long one. Do you have a short introduction?

• 0950

Mr. Sinclair Harrison (President, Saskatchewan Association of Rural Municipalities): Yes. How much time do we have?

The Chairman: I would say about 45 minutes.

Mr. Harrison: We will try to give you the abbreviated version.

My name is Sinclair Harrison and I am president of SARM. With me is Patty Smith, manager of agriculture and communications from SARM.

Like you, I am fairly new into my term. I was elected president in March and was on the board of directors eight years previous to that.

Bernard Kirwan, our past-president, has come before this committee in previous years. Patty was down with him the last time.

The Saskatchewan Association of Rural Municipalities represents 297 rural municipalities with 235,000 rural residents. We certainly have an interest in agriculture, but primarily we represent the third level of government, rural municipal government.

While we always have interests and delegate direction on agriculture issues, we're first and foremost a municipal association. Anything that affects rural Saskatchewan affects SARM. Right now we have labour legislation before us that is going to impact on each every person in Saskatchewan and we are very concerned about it. We have health reform going on in Saskatchewan that we are very concerned about. Today we're here to talk about agriculture.

There is a Prairie Association of Rural Municipalities that represents Alberta, Saskatchewan and Manitoba. We get together three times a year, and if you want to listen to the collective opinions of the three prairie provinces, it is something you might want to explore in the future.

With regard to farm income, GRIP and NISA, we agree with the principles outlined in the budget estimate handbook; however, we are concerned that several of these principles were not adhered to in the former and present program designs. While SARM recognizes the federal and provincial governments' efforts to help deal with the devastating effects of the grain wars by developing safety net programs, we believe these programs have not proven to be adequate to agriculture producers.

The first line of defence is management, and certainly techniques. Two days ago I sat down with the Minister of techniques. Avant-hier, j'ai rencontré le ministre

[Translation]

Le président: Très bien. Nous y verrons au prochain comité

Je souhaite la bienvenue à la «Saskatchewan Association of Rural Municipalities». Veuillez vous approcher de la table.

Merci de votre mémoire complet. C'est un long mémoire. Avez-vous une brève présentation?

M. Sinclair Harrison (président, «Saskatchewan Association of Rural Municipalities»): Oui. Combien de temps avons-nous?

Le président: Environ 45 minutes, dirais-je.

M. Harrison: Nous allons tâcher de vous donner la version abrégée.

Je suis Sinclair Harrison, président de la SARM. Je suis accompagné de Patty Smith, gérante de l'agriculture et des communications de la SARM.

Comme vous, je suis plutôt nouveau dans mon mandat. J'ai été élu président en mars, après huit ans au conseil d'administration.

Bernard Kerwin, notre ex-président, a comparu devant votre comité par le passé. Patty était ici avec lui la dernière fois.

La «Saskatchewan Association of Rural Municipalities» représente 297 municipalités rurales, comptant 235 000 résidents ruraux. Nous avons certainement un intérêt pour l'agriculture, mais, essentiellement, nous représentons le troisième palier de gouvernement, les municipalités rurales.

Malgré nos intérêts dans l'agriculture et malgré les directives que nous donnent nos délégués en matière agricole, nous sommes d'abord et avant tout une association de municipalités. Tout ce qui touche à la Saskatchewan rurale intéresse la SARM. À l'heure actuelle, nous étudions un projet de loi sur le travail qui aura des incidences sur chaque résident de la Saskatchewan et qui nous inquiète tous beaucoup. En Saskatchewan, nous avons une réforme du régime de santé qui nous inquiète énormément. Aujourd'hui, nous sommes ici pour parler d'agricultu-

Il y a une «Prairie Association of Rural Municipalities» qui représente l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba, Nous nous réunissons trois fois l'an, et si vous voulez entendre les avis collectifs des trois provinces des Prairies, vous pourriez explorer cette avenue plus tard.

En ce qui concerne le revenu agricole, le RARB et le CSRN, nous sommes d'accord sur les principes énoncés dans le manuel du budget des dépenses; cependant, nous pensons que plusieurs de ces principes n'ont pas été respectés dans les conceptions de l'ancien programme et du programme actuel. Tout en reconnaissant les efforts qu'ont faits les gouvernements fédéral et provincial pour aider à contrer les effets dévastateurs des guerres du grain par la création de filets de sécurité, la SARM juge que ces programmes n'ont pas répondu aux attentes des producteurs agricoles.

La première ligne de défense, c'est la gestion, et il est management techniques are changing in Saskatchewan. There is évident que les techniques de gestion évoluent en Saskatchewan. lots of diversification, going out there looking at new Il y a beaucoup de diversification là-bas, et de nouvelles

Agriculture from Saskatchewan, Mr. Cunningham, the deputy, and 30 other commodity groups to look at new ways of doing things, and there are lots of ideas out there. But those ideas take capital, and that's what we're short of in rural Saskatchewan right now.

A lot of farmers and farmers' wives have off-farm employment. Patty and her husband farm north of Regina. She drives 100 miles a day to work and back home at night. They're doing that in order to carry on a farming operation.

My wife works full time at Mossomin doing accounting and other office procedures. That seems to be the norm in Saskatchewan, or is becoming the norm. It creates no problem for us, but it certainly makes the lives of many Saskatchewan people very busy.

We believe the programs developed must be consistent with industry objectives while recognizing the importance of GATT. We do not believe GRIP adequately provides income stabilization and income support for agriculture.

We realize Mr. Goodale and his people have put a group of people together from all across Canada to work on this. There are some Saskatchewan people on that committee and we applaud their efforts. It's a big job.

We're going to be out of GRIP in Saskatchewan at the end of this year and we hope there is a program in place for 1995. It's an ambitious effort and we certainly want to do everything we can to encourage people to move forward to have a program ready for 1995.

When we look across our borders into Manitoba and Alberta, we see that their programs are much richer than those in Saskatchewan. The federal government is paying 42% of all the programs, but we have a poorer program in Saskatchewan. We feel that when the federal government is putting the majority of funds into those programs there should be equity across the prairies, and right now we do not have that.

#### • 0955

Looking at crop insurance, we're in big trouble in Saskatchewan—a tremendous deficit. We know that is not good and it can't continue, but a few incentive enhancement programs have been put into the program this year. Our opinion is that they're not sufficient to draw people back into the program. They're in a \$500 million deficit and we're going to have to have some drastic changes in that program to make it work.

Certainly we think there should be a disaster plan in place. We do have disasters from time to time. If it's planned, you know what's coming. If it's an ad hoc program, you're fighting after the fact and that's not good.

Going on to NISA, it's a good program if you are looking at retirement or building up for retiring, but for young people there's no money in the pot to get started. It's something that builds up gradually. So although we applaud the efforts of NISA, it really doesn't help our young people, and it's the young people coming into agriculture that we must encourage. We need a companion program to NISA to help get young people into agriculture. I don't think I have to say much more about that. That's our future and it has to happen.

## [Traduction]

l'Agriculture de la Saskatchewan, M. Cunningham, son sous-ministre, et 30 autres porte-parole de groupes de produits, avec qui j'ai discuté de nouvelles façons de faire. Et ce ne sont pas les idées qui manquent. Mais ces idées exigent du capital, et c'est ce qui nous manque aujourd'hui dans les régions rurales de la Saskatchewan.

Beaucoup d'agriculteurs et d'épouses d'agriculteurs ont un emploi en dehors de la ferme. Patty et son mari ont une ferme au nord de Regina. Elle fait 100 milles par jour pour son travail, matin et soir. C'est le prix à payer pour avoir une exploitation agricole.

Ma femme travaille à plein temps à Mossomin en comptabilité et travail de bureau. Cela semble être la norme en Saskatchewan, ou en voie de le devenir. Cela ne nous pose pas de problèmes, mais cela a de quoi tenir très occupés un grand nombre de résidents de la Saskatchewan.

Selon nous, les programmes mis au point doivent aller dans le sens des objectifs de l'industrie, tout en reconnaissant l'importance du GATT. Nous ne trouvons pas que le RARB est un bon outil de stabilisation des revenus et de soutien des revenus pour l'agriculture.

Nous savons que M. Goodale et son monde ont confié à un groupe de personnes de tous les coins du Canada la mission de travailler là—dessus. Ce comité compte des gens en Saskatchewan et nous applaudissons leurs efforts. Sa tâche n'est pas mince.

Nous ne ferons plus partie du RARB en Saskatchewan à la fin de cette année et nous espérons qu'il y aura un programme en place pour 1995. C'est un effort ambitieux et nous voulons certainement faire tout ce que nous pourrons pour encourager les gens à mettre un programme en place en 1995.

En jetant un coup d'oeil chez nos voisins, le Manitoba et l'Alberta, nous voyons des programmes beaucoup plus riches que ceux de la Saskatchewan. Le gouvernement fédéral paie 42 p. 100 de l'ensemble des programmes, mais nous avons un programme plus pauvre en Saskatchewan. À notre avis, si le gouvernement fédéral met le plus gros des fonds dans ces programmes, il devrait y avoir une certaine équité dans les Prairies. Or, à l'heure actuelle, il n'y en a pas.

En matière d'assurance-récolte, nous avons de gros problèmes en Saskatchewan—un déficit énorme. Ce n'est pas bon, nous le savons, et cela ne saurait continuer, mais le programme de cette année a été assorti de quelques mesures d'incitation à l'amélioration. À notre avis, ce n'est pas suffisant pour ramener les gens dans le programme. Le programme a un déficit de 500 millions de dollars, et nous devrons y apporter certains changements radicaux pour le faire fonctionner.

Certes, nous croyons qu'il devrait y avoir en place un plan antisinistre. Nous avons des catastrophes de temps à autre. Si c'est bien planifié, on sait à quoi s'attendre. S'il s'agit d'un programme ponctuel, il faut se dépêtrer après coup, et ce n'est pas bon.

Quant au CSRN, c'est un bon programme pour ceux qui envisagent la retraite ou s'y préparent, mais il n'y a pas d'argent dans la cagnotte pour aider les jeunes à démarrer. C'est à construire graduellement. Certes, nous applaudissons les efforts du CSRN, mais il n'aide pas vraiment nos jeunes, ceux qui se lancent en agriculture et que nous devons encourager. Nous avons besoin d'un programme parallèle au CSRN pour aider les jeunes à se lancer en agriculture. Inutile de m'étendre davantage là—dessus. C'est notre avenir, et cela doit se faire.

Cashflow programs, programs like interest-free cash advances, are great. They have to continue. We won't say any more about them.

The rural transition program is in place. The only problem we see with it is that farmers must exit agriculture in order to qualify. We feel there's a place for a program before they get to that stage. A proposal was put forth at one time, the Canadian rural opportunities initiative, a program that was to help people before they had to leave the farm. We think that should be enhanced or brought into being, even if people can retain one—quarter or two—quarters of land, a base to start up from again, rather than having to exit farming altogether.

I'll ask Patty to carry on.

Ms Patty Smith (Manager of Agriculture and Communications, Saskatchewan Association of Rural Municipalities): The first area I'm going to talk about is the national farm business management program. In Saskatchewan the national farm business management program is brokered through an organization called AIMS. This organization in Saskatchewan has had many requests for marketing training; in fact, a number of marketing clubs have been been established in Saskatchewan as a result of the national farm business management strategy.

People in these economic times, farmers particularly, are changing their ways of doing business. We are not expecting the government to provide solely our marketing structures for us. We are looking at futures and options and we are doing far more of our own marketing on our own farms in order to be profitable and economically viable.

So we support the AIMS initiative and we feel that education fuels diversification. It is important to enhance our farm management skills and sharpen them, because in that way we begin to look at other opportunities and we begin to diversify.

We have been very supportive of the federal government's contribution to the national farm business management program, \$16 million and \$10 million in this fiscal year. But when we look at future years in the estimates, in figure 44 we find that the government is considering a divestiture to \$125,000 from the national farm business management in future years. We do not feel that is appropriate. We think it is incredibly important that you keep a focus on the needs of education.

Farmers do not have the flexibility to go to educational institutions or campuses of universities or technical schools, but through the national farm business management program, education can come to the producer. That is something we have to continue. One way we see sustainability of agriculture is through human resources and young people. We have to sharpen the business skills and allow further opportunities for them.

So we encourage this committee's support for the continuance of the national farm business management program in future years.

[Translation]

Les programmes de liquidité, les programmes comme les avances de fonds sans intérêt, sont merveilleux. Il faut les maintenir. Nous n'en dirons pas plus long à leur sujet.

Le programme de réorientation des agriculteurs est en place. Le seul problème que nous y voyons, c'est que les agriculteurs doivent sortir de l'agriculture pour y être admissibles. À notre avis, il faudrait un programme pour eux avant qu'ils n'en arrivent là. On a jadis proposé un programme, l'initiative canadienne des perspectives rurales, dont l'objet était d'aider les gens avant qu'ils n'aient à quitter la ferme. Il y aurait lieu de le bonifier ou de le faire naître, même si les gens peuvent garder un quart ou deux quarts de section, une base d'où repartir, plutôt que d'avoir à quitter complètement la ferme.

Je vais demander à Patty de poursuivre.

Mme Patty Smith (gérante, Agriculture et Communications, «Saskatchewan Association of Rural Municipalities»): Je parlerai d'abord du programme national de la gestion d'entreprise agricole. En Saskatchewan, le programme national de la gestion d'entreprise agricole est administré en mode de courtage par l'intermédiaire d'un organisme appelé AIMS. Cet organisme a reçu de nombreuses demandes de formation en commercialisation; de fait, plusieurs clubs de commercialisation sont nés en Saskatchewan de la stratégie nationale de la gestion d'entreprise agricole.

La conjoncture oblige les gens, et les agriculteurs surtout, à changer leurs façons de faire. Nous n'attendons pas que le gouvernement soit le seul à nous assurer des structures de commercialisation. Nous examinons les marchés à terme et les options et nous faisons une bien plus grande part de notre propre commercialisation dans nos fermes afin d'être rentables et économiquement viables.

Donc, nous appuyons l'initiative AIMS et nous estimons que l'éducation nourrit la diversification. Il est important d'améliorer et d'affiner nos compétences en gestion agricole, parce que cela nous ouvre d'autres perspectives et nous permet de nous diversifier.

Nous avons appuyé d'emblée la contribution du gouvernement fédéral au programme national de la gestion d'entreprise agricole, une contribution de 16 millions et de 10 millions de dollars dans l'exercice en cours. Mais, en regardant les exercices futurs dans le budget de dépenses, nous voyons, au tableau 44, que le gouvernement envisage de retrancher 125 000\$ du programme national de la gestion d'entreprise agricole dans les exercices futurs. Nous pensons qu'il a tort. Il est incroyablement important de garder son articulation sur les besoins d'éducation.

Les agriculteurs n'ont pas le loisir d'aller dans les établissements d'enseignement ou sur les campus universitaires ou dans les écoles techniques. Le programme national de la gestion d'entreprise agricole, par contre, apporte l'éducation au producteur. Il faut le maintenir. On peut considérer la viabilité de l'agriculture sous l'angle des ressources humaines et des jeunes. Nous devons affiner leurs compétences en affaires et leur ouvrir d'autres perspectives.

Nous invitons donc votre comité à appuyer le maintien du programme national de la gestion d'entreprise agricole pour les exercices futurs.

With respect to the Farm Debt Review Boards, we believe they certainly have had their place in the 1980s and the early 1990s. A lot of young farmers, particularly, have had the opportunity in Saskatchewan for debt mediation, and certainly we would favour mediation over a very coercive approach to dealing with the farm financial crisis.

• 1000

It's evident through the budget estimates that the funding to the Farm Debt Review Boards is being cut, and they have been extended for another year. We feel there is a place for the Farm Debt Review Boards. Perhaps they do not have to be funded to the same level as they were in previous years, but to provide at least one board per province to have the opportunity for mediation still available is very important. I

think you'll find that out of that mediation through the Farm Debt Review Boards, people have come to very amicable agreements with their lenders. They have been able to reorganize their financial portfolio, and they have been able to become more economically viable in their farming operation. So we would encourage the maintenance of the Farm Debt Review Boards to a limited extent in Canada.

The next theme you've asked us to talk about is rural prairie rehabilitation sustainability and development. But before I talk about prairie rehabilitation and sustainability and your concerns now with rural development, I want to give you a little bit of a background on another vital component to the rural landscape, which I think we often take for granted and we often forget about, and that is the whole area of the transportation network and roads and the fact that system rationalization is occurring, elevators are closing, branch lines are being abandoned, in the name of economic efficiencies.

We would say that it is important to look at economic efficiencies and look at the least—cost alternative for transportation of your product to the port, but in that regard, through the National Transportation Agency—I believe it's section 175—when an economic analysis is done of the least—cost alternative, the economics of the branch line only are considered.

What about the economics of the road? If you remove that grain and put it on the road network, how do you know the road network is going to be a cheaper transportation alternative than the branch line unless you have an economic analysis of the road system? In many cases in Saskatchewan... In fact, in the United States there have been case studies done, in Washington, where it has been proven that the cost to the taxpayer as a whole of putting that grain on the road systems has been substantially increased over branch line transport.

So we would say we favour the least-cost alternative. But make sure when an analysis is done that it includes all the components in the transportation network, not just the branch lines. It's important to us because we are mandated for rural roads. Rural roads are what rural municipalities are all about, and the transportation network is extremely important. Without a transportation network, and a strong and viable transportation network, how do we get our products to market? How will we

[Traduction]

Quant aux Bureaux d'examen de l'endettement agricole, ils avaient certainement leur place dans les années 80 et au début des années 90. Une foule de jeunes agriculteurs endettés, en particulier, ont profité de la médiation en Saskatchewan, et nous préférons certainement la médiation à une approche très coercitive pour ce qui est de la crise financière agricole.

Il est évident, à la consultation du budget des dépenses, que les Bureaux d'examen de l'endettement agricole sont victimes de compressions, et ils ont un sursis d'une année. Les Bureaux d'examen de l'endettement agricole ont leur place, à notre avis. Il n'y a peut-être pas lieu de leur accorder le même niveau de financement que par le passé, mais il est très important d'en garder au moins un par province pour conserver la possibilité de médiation.

Vous reconnaîtrez que la médiation par l'entremise des Bureaux d'examen de l'endettement agricole a beaucoup facilité les ententes à l'amiable avec les prêteurs. Les agriculteurs ont pu réorganiser leur portefeuille financier, et ils s'en sont retrouvés plus économiquement viables dans leur exploitation agricole. Nous favoriserions donc le maintien des Bureaux d'examen de l'endettement agricole jusqu'à un certain point au Canada.

Le thème suivant sur lequel vous nous avez consulté est la viabilité et le développement du rétablissement des prairies rurales. Mais avant de parler du rétablissement et de la viabilité des prairies et de l'intérêt que vous portez désormais au développement rural, je voudrais vous situer le contexte d'une autre composante vitale du paysage rural, que nous tenons souvent pour acquise et que nous oublions souvent, peut-être, soit toute la question du réseau de transport et des routes, avec la rationalisation du système, la fermeture des silos-élévateurs, l'abandon des embranchements ferroviaires, tout cela au nom de l'efficience économique.

Il importe d'analyser l'efficience économique et de rechercher la solution la moins coûteuse pour amener le produit au port, mais à cet égard, lorsque l'Office national des transports—je crois que c'est en vertu de l'article 175—fait une analyse économique de la solution la moins coûteuse, il tient compte seulement de l'économie de l'embranchement.

Et l'économie de la route? Si on enlève ce grain et qu'on l'envoie par le réseau routier, comment sait—on que le réseau routier sera une solution de transport moins coûteuse que l'embranchement ferroviaire, à moins d'en avoir fait une analyse économique? Dans bien des cas, en Saskatchewan... De fait, aux États—Unis, certaines études de cas, faites à Washington, ont prouvé que le transport du grain par les réseaux routiers a coûté beaucoup plus cher aux contribuables que son transport par les embranchements ferroviaires.

Disons donc que nous favorisons la solution la moins coûteuse. Mais l'analyse doit tenir compte de toutes les composantes du réseau de transport, et pas seulement des embranchements. C'est important pour nous, parce que nous avons le mandat des routes rurales. Les routes rurales sont la raison d'être des municipalités rurales, et le réseau de transport est extrêmement important. Sans réseau de transport, sans réseau de transport vigoureux et viable, comment enverrons-

have a viable transportation infrastructure program in place in rural Saskatchewan?

The other thing is that we have to remember, as we pursue trading agreements that are north-south oriented, our rail system is for the most part east-west oriented and the road systems are north-south oriented. So as we go into trading arrangements that are north-south oriented, our road systems are going to be even further pressured. We believe it is extremely important to consider in the rural landscape, and as a part of rural rehabilitation, the road systems and the transportation network.

We have done a lot of work with respect to the road impact compensation package. We have made that presentation to the producer payment panel, and we are hoping that the producer payment panel, through a recommendation of Dr. John Heads from the Manitoba Transport Institute, will consider the needs of the road systems in their deliberations and their recommendations to your minister.

We would say that on the environmental side arguably no other other economic activity in society makes as extensive use of vast quantities of natural resources as agriculture. In Saskatchewan, ranching and farming take place on over 50 million acres of land. It's a vast arable land base, and yet there has been a lot of concern over environmental degradation. In fact, modern agriculture is often pinpointed as being very detrimental to the environment as a whole.

They talk about our pesticides, our fertilizers, our conversion of prairies and other fragile lands to cultivation, water pollution, and a number of things. We feel it is important that government channels programs in the environmental area. You have introduced the permanent cover program, the national soil conservation program, and now the Green Plan. Indeed, figure 52 of your budget estimates illustrates that the federal government has been very successful, through their programs, of taking land out of cultivation and raising the awareness of alternate uses of land.

• 1005

In Saskatchewan there has been a great deal of interest in soil conservation, and in many of the new technologies that are available in Saskatchewan, like direct seeding, there has been a great deal of interest. Producers are able to attend demonstration sites. . .the venues have not been able to handle all those who are interested in attending. We're talking about thousands of farmers who are adopting this technology.

We encourage the federal government's expenditure in the Green Plan and in environmental programming. However, when you develop environmental programs and you allocate dollars to them, it is important to make sure the program integrity matches that of other programs we have, such as the safety nets like GRIP. We would argue that in the past that has not always been the case. Here we have safety net programs that may encourage taking marginal land and putting it into production

[Translation]

be able to enhance diversification in processing facilities if we do not nous nos produits sur le marché? Comment pourrons-nous accroître la diversification des installations de traitement si nous n'avons pas de programme viable d'infrastructure de transport dans les campagnes de la Saskatchewan?

> L'autre chose à retenir, dans les ententes commerciales à orientation nord-sud, c'est que l'orientation de notre réseau ferroviaire est, pour l'essentiel, est-ouest et celle des réseaux routiers nord-sud. En concluant des ententes commerciales à orientation nord-sud, nous soumettons nos réseaux routiers à encore plus de pressions. Il nous apparaît extrêmement important de tenir compte, dans le paysage rural, et dans le cadre du rétablissement rural, des réseaux routiers et du réseau de transport.

> Nous avons fait beaucoup de travail en ce qui a trait à l'indemnisation pour les incidences routières. Nous avons fait cet exposé au comité d'examen des paiements aux producteurs, et nous espérons qu'il se rendra à la recommandation de M. John Heads, du «Manitoba Transport Institute», et qu'il traitera des besoins des réseaux routiers dans ses délibérations et les recommandations qu'il fera à votre ministre.

> Sur le plan environnemental, on pourrait faire valoir que pas une autre activité économique dans notre société ne fait une utilisation aussi poussée que l'agriculture de quantités aussi vastes de ressources naturelles. En Saskatchewan, l'élevage et l'agriculture occupent plus de 50 millions d'acres de terre. C'est une vaste base de terre arable, et pourtant on n'a pas cessé de s'inquiéter de la dégradation de l'environnement. De fait, on reproche souvent à l'agriculture moderne d'être très nocive pour l'ensemble de l'environnement.

> On nous reproche nos pesticides, nos engrais, la mise en culture de prairies et d'autres terres fragiles, la pollution de l'eau et d'autres choses. Il nous apparaît important que le gouvernement oriente ses programmes vers l'environnement. Vous avez institué le programme d'établissement du couvert végétal permanent, le programme national de conservation des sols, et maintenant le Plan vert. De fait, le tableau 52 de votre budget des dépenses illustre que le gouvernement fédéral a très bien réussi, par ses programmes, à soustraire des terres à la production végétale et à sensibiliser la population à d'autres utilisations de la terre.

> En Saskatchewan, la conservation des sols a suscité un vif intérêt, tout comme d'ailleurs une foule de nouvelles technologies disponibles en Saskatchewan, comme le semis direct. Les producteurs peuvent se rendre à des endroits de démonstration. . . Ces endroits n'ont pas pu accueillir tous les intéressés. Nous parlons de milliers d'agriculteurs qui adoptent cette technologie.

> Nous incitons le gouvernement fédéral à investir dans le Plan vert et dans les programmes environnementaux. Mais, lorsque vous créez des programmes environnementaux et que vous leur affectez des crédits, vous devez veiller à ce que l'intégrité du programme corresponde à celle de nos autres programmes, tels les filets de sécurité comme le RARB. Cela n'a pas toujours été fait dans le passé. Nous avons des programmes de filet de sécurité pour inciter à mettre des terres

when we have permanent cover programs. So we would say, make sure there is a balanced approach in the whole process.

The PFRA, the Prairie Farming Rehabilitation Administration, has delivered programs very effectively and with a great deal of efficiency in Saskatchewan. We believe the PFRA is very client oriented and has enabled the programs delivered through PFRA to be well accepted and administered without a great deal of cost. We have found the information that is distributed by PFRA to be very concise and clear. In Saskatchewan, in particular, under the direction of Dr. Harry Hill and his regional staff, we have found it to be very accommodating and helpful with technical details.

We believe the PFRA is one government sector that is probably the most closely associated with grass-roots people. We feel that if there are further program developments, the PFRA should be considered as a broker for some of these programs, or an administrator, because it is extremely efficient and has a very positive profile on rural Saskatchewan.

We also encourage the federal government's program development and water-related activities, such as rural diversification in the PARD and PAWBED programs, which are identified in figure 51.

Finally with respect to the PFRA, there is the community pastures system. In Saskatchewan and indeed in the prairie region, a number of producers who are involved in livestock are able to have their livestock pasture in government—owned or —leased pastures. Right now there is significant pressure put on the pastures for cost recovery and certainly the provincial pastures in Saskatchewan operate on a cost—recovery basis.

We would like to see the federal government continue its commitment to the community pasture program. There is going to be further pressure put on the community pasture program because of treaty land entitlements in Saskatchewan. Most of the Indian bands in Saskatchewan have indicated their interest in owning these community pastures by putting applications in for them. While the pasture patrons do have some say in whether these pastures are sold or not, we believe that because livestock is looked at as another diversification alternative, it is important for the government to maintain its commitment to the community pasture program. In addition, we believe it is vitally important that the federal government include the First Nations in discussions related to the future directions of agriculture.

To conclude our section on the prairie rehabilitation theme, we would like to state that we support development of the rural renewal secretariat as well, which is in its infancy, I guess. We think the secretariat could be an important catalyst for the realization of many successful projects at the grass-roots level.

[Traduction]

marginales en production lorsque nous avons des programmes d'établissement du couvert végétal permanent. Alors, dirions-nous, veillez à équilibrer l'approche dans tout le processus.

L'ARAP, l'Administration du rétablissement agricole des Prairies, a exécuté ses programmes avec une grande efficacité et une grande efficience en Saskatchewan. L'ARAP est très axée sur la clientèle et les programmes exécutés par ses soins ont été bien acceptés et bien administrés, à prix raisonnable. L'information distribuée par l'ARAP est très concise et très claire. En Saskatchewan, en particulier, sous la direction de M. Harry Hill et avec son personnel régional, elle nous a été des plus conciliantes et des plus serviables au niveau des détails techniques.

Pour nous, l'ARAP est un secteur gouvernemental qui est probablement le plus étroitement associé aux gens de la base. S'il devait y avoir d'autres développements de programme, il faudrait considérer l'ARAP comme un courtier dans certains cas, ou comme un administrateur, parce qu'elle est extrêmement efficiente et jouit d'un profil très positif dans la Saskatchewan rurale.

Nous encourageons également le développement des programmes et les activités hydriques du gouvernement fédéral, comme la diversification rurale dans les programmes EADR et EADERH, précisés au tableau 51.

Enfin, avec l'ARAP, il y a un système de pâturages communautaires. En Saskatchewan, et, de fait, dans toutes les Prairies, plusieurs producteurs qui sont dans le bétail peuvent faire paître leurs animaux dans des pâturages appartenant au gouvernement ou loués par le gouvernement. Actuellement, il s'exerce des pressions intenses en faveur du recouvrement des coûts des pâturages et il est certain que les pâturages provinciaux en Saskatchewan fonctionnent en mode de recouvrement des coûts.

Nous aimerions voir le gouvernement fédéral maintenir son envers le programme des communautaires. Le programme des pâturages communautaires subira d'autres pressions à cause des droits fonciers issus des traités en Saskatchewan. La plupart des bandes indiennes de la Saskatchewan ont marqué leur intérêt pour ces pâturages communautaires en présentant des demandes à leur égard. Bien que les usagers des pâturages aient leur mot à dire dans la décision de vendre ou de ne pas vendre ces pâturages, étant donné que le bétail est perçu comme un autre moyen de diversification, il importe que le gouvernement maintienne son engagement envers le programme des pâturages communautaires. Par ailleurs, nous croyons qu'il est crucial que le gouvernement fédéral fasse participer les premières nations aux discussions sur les orientations futures de l'agriculture.

Pour conclure notre section sur le thème du rétablissement des prairies, nous déclarerons que nous appuyons la mise sur pied du secrétariat du renouveau rural également, qui en est à ses débuts, sauf erreur. Selon nous, le secrétariat pourrait être un important catalyseur pour la réalisation de nombreux projets au niveau de la base.

Mr. Harrison: Thank you, Patty. To wind up, the underlying concern of all these programs is our young people. Certainly we can develop all these kinds of programs, things like NISA, to make sure you have money to retire. If you don't have money to get started, it's all for nought. You should keep those things in mind. We feel there has to be more emphasis put on programs to get young people started in agriculture.

I know we're short of time, so we won't go on any further. We'll ask for questions at this point in time.

• 1010

The Chairman: Thank you very much. That was a very good presentation.

I noticed your appendix A at the back; what was this from again?

Ms Smith: We did a survey of our grass—roots membership in 1993 and we asked them, by the statements provided to them, what they feel are the major dissatisfactions, for example, in the first statement, with the GRIP program. From all of the input we got, we came up with the top 13 that were common in the province. Under each statement, these concerns and the solutions they identify are common to the province as a whole.

We felt it was a useful exercise to go back to our grass-roots membership and ask them how they feel these programs should be changed and where the major areas of concern and constraint are. That's what this section is all about.

The Chairman: Thank you.

Before we start, I just want to recognize Senator Gustafson in the room, who is a former member of this committee and who is now the vice-chair of the Senate committee on agriculture and forestry. Welcome to this committee, Senator.

Mr. Lefebvre.

M. Lefebvre (Champlain): Bienvenue au Comité de l'agriculture.

Vous avez parlé de diversification et de double emploi. À ma dernière visite en Saskatchewan, alors que je siégeais au Comité des finances, j'ai été très étonné d'apprendre qu'il y avait des agriculteurs de la province qui parlaient de banques d'aliments. Vous venez de nous confirmer l'importance de la diversification en parlant du double emploi.

Quel est le pourcentage des producteurs de Saskatchewan qui doivent avoir un deuxième revenu pour subvenir à leurs besoins?

Ms Smith: If I could refer you to appendix B, please, you will see from an FCC survey, it breaks it down—the average cash income per family by source, and level of farm debt in Saskatchewan. You will see the middle bar graph is most representative of farms in Saskatchewan. That group makes up 37% of farms in Saskatchewan. You will see from the one section that there is beginning to be a greater reliance on salaries and wages from off-farm income.

[Translation]

M. Harrison: Merci, Patty. En un mot, le souci qui sous-tend tous ces programmes, c'est nos jeunes. Certes, nous pouvons créer tous ces genres de programmes, des choses comme le CSRN, pour vous assurer une bonne retraite. Mais sans l'argent pour démarrer, tout cela ne sert à rien. C'est à retenir. Nous croyons qu'il faut mettre davantage l'accent sur les programmes destinés à lancer les jeunes dans l'agriculture.

Je sais que nous manquons de temps, et nous nous arrêterons là. Nous pourrons maintenant répondre à vos questions.

Le président: Merci beaucoup. Votre exposé était excellent.

J'ai remarqué votre annexe A, à la fin; d'où cela provenait-il encore?

Mme Smith: Lors d'un sondage que nous avons fait en 1993, nous avons demandé à nos membres de la base, par les énoncés que nous leur proposions, quelles sont les principaux facteurs de mécontentement, par exemple, dans le premier énoncé, à l'endroit du programme RARB. Après le dépouillement de tous les commentaires reçus, nous avons retenu les 13 principaux qui étaient communs dans la province. Les préoccupations et les solutions proposées sous chaque énoncé sont communes à l'ensemble de la province.

Il nous est apparu utile de retourner à la base pour demander à nos membres comment ils estiment qu'il faudrait modifier ces programmes et quels sont les principaux points de préoccupation et principales contraintes. Tel est l'objet de cette section.

Le président: Merci.

Avant de commencer, j'aimerais signaler la présence dans la salle du sénateur Gustafson, qui est un ancien membre de notre comité et qui est maintenant le vice-président du Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts. Bienvenue à notre comité, monsieur le sénateur.

Monsieur Lefebvre.

Mr. Lefebvre (Champlain): Welcome to the Committee on Agriculture.

You spoke about diversification and duplication. During my last visit to Saskatchewan, when I sat on the finance committee, I was very surprised to see that there were farmers in the province speaking about food banks. You have just confirmed the importance of diversification by speaking about duplication.

What is the percentage of Saskatchewan producers who must have a second income to support themselves?

Mme Smith: À l'annexe B, si vous voulez bien vous y reporter, vous verrez la répartition—selon une enquête de la SCC—du revenu moyen en espèces par famille et par source, et le niveau d'endettement agricole en Saskatchewan. Le diagramme à bâtons du milieu est très représentatif des fermes de la Saskatchewan. Ce groupe représente 37 p. 100 des fermes de la Saskatchewan. C'est là qu'on commence à compter davantage sur les salaires par rapport aux revenus hors ferme.

Some people say that is very unfortunate, and in some cases it is. But as young people we accept it as a reality, and if that's what it takes to make our farm a viable place to live and work in the future we will continue to do that. But at the same time, I think people are working off the farm to get their levels of debt down, to develop some capital in order to go into a farm diversification project.

There is a great deal of interest, particularly in associating greenhouses, for example, in the horticulture industry, with grains and oilseeds farming. So there's a number of diversification-related areas they're interested in.

We see the off-farm income trend hopefully as just a transitional phase. So I would say a great deal of Saskatchewan producers—I think it probably would be 40% or so-have some sort of off-farm income.

M. Lefebvre: Ma deuxième question a un lien avec la diversification à l'intérieur de votre province. Le centre de recherche d'Agriculture Canada se penche-t-il vraiment sur la diversification really look into diversification in the field of agriculture? dans le monde de l'agriculture?

• 1015

Mr. Harrison: I would have to say yes, and it has to be a coordinated effort between the provinces and the federal government.

Certainly, in my 25 years of farming I've never seen such enthusiasm for going into new things, such as elk farming. At the meeting the other day they were looking for people to raise pheasants because they have a market for pheasant meat but don't have the producers. It's nice to see markets that you can't fill. Generally on the prairies we've been growing things without knowing where we could sell them. But that's turning around.

I'm involved in an essential oils plant, which is going to crush caraway, coriander, and dill. None of us has ever grown that before. We have a market for it; now we have to produce it. It's great to see some enthusiasm out there in certain areas.

Ms Smith: I would just add that we believe Agriculture Canada has seen the validity of getting involved in rural Saskatchewan, particularly through PARD, the Partnership Agreement on Rural Development, and the PAWBED initiative, which is a water-related agreement that recognizes that essential to a number of these diversification enterprises is the need for water and its fundamental uses in diversification and value-added processing. While we would always like to see more done in rural Saskatchewan and rural Canada, we believe Agriculture Canada has really started in the last four to five years to take a significant interest in rural Canada.

Mr. Culbert: In your report I noted with a great deal of interest that your association was incorporated at the time the province became part of Canada. That was most interesting. But it sort of keyed up a note to me that your association must have a great deal of history of what has transpired with family farms in Saskatchewan from 1905 to today and the various trends that have taken place.

[Traduction]

Pour certains, c'est très malheureux, et dans certains cas ils ont raison. Mais nous, les jeunes, nous acceptons cette réalité. Si c'est ce qu'il faut pour faire de la ferme un endroit viable où vivre et travailler désormais, nous allons continuer. Mais en même temps, les gens vont travailler en dehors de la ferme pour diminuer leur niveau d'endettement, pour se constituer un certain capital afin de se lancer dans un projet de diversification agricole.

Il y a beaucoup d'intérêt, particulièrement pour l'association des serres, par exemple, dans l'industrie horticole, avec la production de grains et de graines oélagineuses. On s'intéresse donc à plusieurs secteurs dans une optique de diversification.

Nous espérons que la tendance au revenu hors ferme n'est qu'une phase de transition. Un grand nombre de producteurs de la Saskatchewan-probablement 40 p. 100 ou à peu près, diraisje—ont une forme quelconque de revenu hors ferme.

Mr. Lefebvre: My second question is tied to diversification within your province. Does the Agriculture Canada research centre

M. Harrison: Je dirai oui, et l'effort doit être coordonné entre les provinces et le gouvernement fédéral.

En tout cas, dans mes 25 années d'expérience en agriculture, je n'ai jamais vu les agriculteurs se lancer dans de nouvelles choses, comme l'élevage de l'élan, avec autant d'enthousiasme. À la réunion de l'autre jour, il cherchait du monde pour élever des faisans, parce qu'il a un marché pour la viande de faisan, mais pas de producteurs. Il est bon de voir des marchés impossibles à servir. En général, dans les Prairies, nous avons produit sans savoir où vendre. Mais les choses changent.

Je travaille dans une usine d'huiles essentielles, qui va broyer du carvi, du coriandre, et de l'aneth. Personne d'entre nous n'a jamais rien produit de cela auparavant. Nous avons un marché; maintenant nous devons produire. C'est merveilleux de voir de l'enthousiasme là-bas dans certains coins.

Mme Smith: J'ajouterai qu'Agriculture Canada a vu l'intérêt de se mettre de la partie dans la campagne de la Saskatchewan, particulièrement par le canal de l'EADR, l'Entente d'association sur le développement rural, et de l'initiative EADERH, soit l'entente concernant l'eau, selon laquelle le besoin d'eau et ses utilisations fondamentales en diversification et en traitement à valeur ajoutée sont à la base même d'un certain nombre de ces entreprises de diversification. Certes, nous souhaiterions toujours voir plus d'activité dans la Saskatchewan rurale et le Canada rural, mais nous croyons qu'Agriculture Canada a vraiment commencé, depuis deux ou trois ans, à s'intéresser considérablement au Canada rural.

M. Culbert: Dans votre rapport, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt que votre association est née en même temps que la province est entrée dans le Canada. C'est très intéressant. Mais cela m'a fait songer qu'elle doit en savoir pas mal long sur ce qui est arrivé aux fermes familiales en Saskatchewan entre 1905 et aujourd'hui et sur les diverses tendances qui ont marqué cette période.

I tie that in with your concern—and I share it—about young people and the cost of getting started in a farming situation today as compared to 1905, for example, and that all of us might use encouragement and enticement to make sure that does in fact happen with our youth in subsequent years. I thought you might comment on that aspect.

Mr. Harrison: When I look back at what my father farmed with, an 8-foot cultivator, for him to farm three-quarters of a section of land was a big undertaking. For me, with the equipment today, it is not unreasonable that I can farm 3,000 or 4,000 acres with zero till and a combine.

It seems disturbing to some people that farms are 4,000 and 5,000 acres, but that's going to be the way of the future. I don't think there's any way of stopping it. We're not going to go back to a half section each. It's just the way things are going to happen.

It's the same with the rail system. We had an elevator every six miles. We don't need that now. When they had to bring it in by horse, that was reasonable. Now, most of the grain is hauled by semi, and 40, 50, or 60 miles is the way it's going to happen.

As for getting our youth to the point where they can make an economic unit of 4,000 or 5,000 acres, which one person can handle, that takes some capital. We're prepared to work with you on programs that will help the youth.

Ms Smith: I have one comment with respect to the NISA mechanism. Right now through NISA there is a mechanism where I think there could be a substantial amount of help provided to young farmers. The program could be developed whereby young people who are working off the farm—which is the majority of young people these days—could deposit some of their off-farm income that they would pay in taxes into a NISA account. If they worked off the farm for 10 years, they would have built up a sizeable stabilization account in that period of time. Then perhaps a trigger mechanism could be added to NISA where those dollars could be used for capital investment in their farm. They would of course be subjected to some tax implications, but I think those things could be worked out with Revenue Canada.

So NISA is a vehicle that could be used for young people. It's just to structure it so that the mechanisms are useful.

• 1020

Mr. Culbert: Thank you. I have one final question in regard to the comments that were made.

I guess you would concur in this particular case that bigger is better. You don't really see the young people starting out with the smaller farms as they used to and adding to them when they can afford to. Now in order to be competitive in the marketplace and have a bottom line, whether you have off–farm income or not, it seems you have to start out big, with that major investment. I guess that's one part of it.

[Translation]

Je rattache cela à votre souci — que je partage — pour les jeunes et au coût du lancement d'une exploitation agricole aujourd'hui par rapport à 1905, par exemple, ainsi qu'au fait que nous pourrions tous avoir besoin d'encouragement et d'incitation pour faire en sorte que la même chose arrive à notre jeunesse dans les années à venir. Auriez—vous un commentaire là—dessus?

M. Harrison: Quand je songe aux instruments que mon père avait, un cultivateur de huit pieds, pour cultiver trois quarts de section de terre, c'était quelque chose. Pour moi, avec le matériel d'aujourd'hui, il n'est pas exagéré de cultiver 3 000 ou 4 000 acres en semis direct avec une moissonneuse—batteuse.

Pour certains, il est dérangeant de voir des fermes de 4 000 et 5 000 acres, mais c'est la voie de l'avenir. Je ne vois pas comment on pourrait arrêter cela. Nous n'allons pas revenir à une demi-section chacun. C'est comme cela que les choses vont se passer.

Il en est de même du réseau ferroviaire. Nous avions un silo-élévateur tous les six milles. Nous n'en avons plus besoin. Quand le transport se faisait à cheval, c'était raisonnable. Aujourd'hui, la plupart du grain est transporté par semi-remorque, sur des distances de 40, 50 ou 60 milles, et c'est comme cela que les choses vont se passer.

Pour donner à nos jeunes les moyens de former une unité économique de 4 000 ou 5 000 acres, qui est à la portée d'une même personne, il faut du capital. Nous sommes disposés à chercher avec vous des programmes pour aider les jeunes.

Mme Smith: J'ai un commentaire au sujet du mécanisme du CSRN. Actuellement, le CSRN offre un mécanisme qui, me semble-t-il, pourrait beaucoup aider les jeunes agriculteurs. Il y aurait moyen de développer le programme pour faire en sorte que les jeunes qui travaillent en dehors de la ferme—et c'est le cas de la majorité de nos jours—puissent déposer dans un compte CSRN une part de leur revenu hors ferme qu'ils paieraient en impôts. S'ils ont passé dix ans en dehors de la ferme, ils auraient constitué un compte de stabilisation considérable pendant cette période. Alors, il y aurait peut-être moyen d'ajouter au CSRN un mécanisme de déclenchement, afin de leur permettre d'utiliser ce capital pour l'investir dans leurs fermes. Il y aurait, bien sûr, certaines incidences fiscales, mais ces choses-là devraient pouvoir s'arranger avec Revenu Canada.

Donc, le CSRN est un véhicule qui pourrait servir aux jeunes. Il suffit de le structurer pour que les mécanismes soient utiles.

M. Culbert: Merci. Une dernière question au sujet des commentaires qui ont été formulés.

Dans ce cas particulier, vous diriez sûrement que plus c'est gros, mieux c'est. Vous n'imaginez pas vraiment que les jeunes puissent commencer avec les petites fermes comme jadis, quitte à prendre de l'expansion selon leurs moyens. Aujourd'hui, pour être concurrentiel sur le marché et réussir à dégager un bénéfice, qu'on ait un revenu hors ferme ou pas, il faut, semble—t—il, commencer gros, avec un gros investissement. Je suppose que cela en fait partie.

There is another part that may tie into the same question. I gather your association still considers the tremendous economic importance of the family farm and the farming unit to the municipalities you represent, quite obviously, and ties the two together as economic benefits to the municipality and those spin—offs and so on.

Mr. Harrison: I was not indicating that bigger was necessarily better, but I have to say it's acceptable. Certainly for someone who is just starting out, if you can buy a half section and work off the farm, and then buy another quarter, when you do get back to the farm full—time you will have an economic unit.

Mr. Hoeppner: I appreciate your brief. You did a very good job. Have you looked into how the tax base would affect agricultural land, provided there are different methods of payments on the railway subsidies? I spoke with the Manitoba municipalities and was amazed that they had not done any work on that issue. I think it is very important to you, so I was just wondering if you had done some work.

You indicate yes, and that's good to hear. Maybe later on that will come up.

I have to leave shortly, so I'll try to get through my questions quickly.

Mr. Harrison: The official position of our association is that it should go to the railroads. But as Patty said in her comments, a portion of that money should be used to build our road system because the rail system is not carrying all the grain and the elevator system is rationalizing. Somebody has to build the roads, and the municipalities cannot do it on their own when the elevators are making savings and the railroads are making savings.

Mr. Hoeppner: My concern is that municipalities do take a position, so we have their feedback on that.

My other concern is the Saskatchewan problem with GRIP. Wasn't that a provincial government problem that got you into it? I was always under the impression the federal government tried to keep it equal. Am I right there? So that is not something we can really address here, as far as the federal government is concerned.

Ms Smith: We would argue, though, that with the federal government putting in 42% of the cost of these programs, it's in their national interest to have programs with national principles and regional equity. We think there should be a strong emphasis from this committee and from the Minister of Agriculture and Agri-Food that the principles for regional equity are adhered to.

Mr. Hoeppner: Yes, that's the question I had. So you would suggest the federal government should put conditions on when it puts out bucks.

Ms Smith: No question.

Mr. Hoeppner: With regard to your crop insurance being in debt to that kind of a tune, is it because of lack of participants or is it just because you have more disasters in Saskatchewan? Does it rain in Saskatchewan?

[Traduction]

Il y a un autre élément qui pourrait se rattacher à la même question. Je crois comprendre que votre association considère encore l'énorme importance économique de la ferme familiale et de l'unité agricole pour les municipalités que vous représentez, bien naturellement, et qu'elle range les deux dans les avantages économiques pour la municipalité et ces retombées et ainsi de suite.

M. Harrison: Je n'ai pas dit que ce qui est gros est forcément meilleur, mais je dois dire que c'est acceptable. Certes, celui qui commence et qui peut acheter une demi-section et travailler la ferme, puis acheter un autre quart et retourner à la ferme à plein temps, aura une unité rentable.

M. Hoeppner: Je vous sais gré de votre mémoire. Vous avez accompli un excellent boulot. Avez-vous regardé comment l'assiette fiscale se répercuterait sur la terre agricole, s'il y a différents modes de paiement des subventions aux chemins de fer? En parlant aux municipalités du Manitoba, j'ai été renversé d'apprendre qu'elles n'ont rien fait à ce sujet. C'est très important pour vous, et je me demande si vous y avez fait quelque chose.

Vous indiquez que oui, et j'en suis heureux. Nous y reviendrons peut-être plus tard.

Je dois partir bientôt, et je vais donc tenter d'accélérer.

M. Harrison: Selon la position officielle de notre association, l'argent doit aller aux chemins de fer. Mais comme l'a dit Patty dans ses commentaires, une partie de l'argent doit servir à construire notre réseau routier, parce que le réseau ferroviaire ne transporte pas tout le grain et que le système des silos-élévateurs se rationalise. Quelqu'un doit bien construire les routes, et les municipalités ne peuvent le faire seules, lorsque les silos-élévateurs réalisent des économies et les chemins de fer de même.

M. Hoeppner: J'aimerais que les municipalités prennent position pour nous donner leur rétroaction là-dessus.

Mon autre souci est le problème de la Saskatchewan avec le RARB. N'est-ce pas un problème du gouvernement provincial dont vous vous êtes mêlé? J'ai toujours eu l'impression que le gouvernement fédéral tâchait de maintenir l'égalité. Ai-je raison? Donc, ce n'est pas une chose que nous pouvons vraiment discuter ici, en ce qui concerne le gouvernement fédéral.

Mme Smith: Disons quand même que, puisque le gouvernement fédéral contribue pour 42 p. 100 du coût de ces programmes, il y va de son intérêt national de les assortir de principes nationaux et d'un souci d'équité régionale. Le comité et le ministre de l'Agriculture et de l'Agro—alimentaire devraient insister fortement pour le respect des principes d'équité régionale.

M. Hoeppner: Oui, c'était ma question. Donc, vous proposeriez que le gouvernement fédéral assortisse ses fonds de certaines conditions.

Mme Smith: Absolument.

M. Hoeppner: En ce qui a trait au niveau d'endettement de votre assurance-récolte, est-ce par manque de participants ou uniquement parce que vous avez plus de catastrophes en Saskatchewan? Pleut-il en Saskatchewan?

Ms Smith: I think if you look at 10 to 12 successive years of crops in Saskatchewan, you will see there have been some substantial crop variabilities ranging from floods to drought to a whole host of crop variabilities. Because producers have had successive claims over a number of years, it has decreased their coverage and the premium loads have had to increase because of the high indemnities that are paid out. The reinsurance fund has just not been able to provide the reinsurance necessary to keep those premium loads at a stable base.

Crop insurance, as you know, is actuarially sound over 25 years. It has just come to the point where producers don't see it as a viable risk management tool to get 70% of coverage that may benefit them \$5 to \$6 per acre when they pay \$5 per acre for it. You'll see in the budget estimates handbook here, in one of the figures I outlined in the brief, a substantial number of acres have been de-insured out of the crop insurance program.

Mr. Hoeppner: That's what I was wondering about.

Ms Smith: This trend has been occurring between 1990 and 1994, so these enhancements back to the crop insurance program have been essential to get the client back. Yes, it may expose the liabilities to the public treasuries, but if you don't put enhancements back into it and the participants completely drop out of the program to a greater degree, then the public treasury is on the hook anyway for the reinsurance fund. We had better try something with the crop insurance program, putting those program enhancements back into it so farmers see it as a viable risk management tool, and hopefully we won't have some crop failures over the next 10 years.

• 1025

Mr. Hoeppner: It is participation to some extent, because the coverage hasn't kept up with the needs.

Ms Smith: Yes, and we would say the acreage is a more important consideration than the actual number of participants, of course.

Mr. Harrison: I think it's fair to say we have some lands in Saskatchewan that shouldn't be cropped. They should be in grass. I'm of the opinion that maybe we will have to take a tougher stand and say, look, we're not going to insure your crops on this land because it shouldn't be cropped. In the 1980s and more in the 1970s they ripped up every acre to grow wheat because it was profitable, but now when that has changed it's been on the back of Crop Insurance that those acres have been kept in production.

Mr. Hoeppner: Probably somebody else will touch on the interest program. I have my opinions on that.

I agree with you that the marketing program for young farmers is a good idea. But I've been involved with the futures marketing for quite a few years and it's become so confoundedly cropped, I would say, that it's beginning to be almost impossible to use it on a hedging program, because there have to be tremendous changes made—

Ms Smith: High risk-

[Translation]

Mme Smith: Prenez 10 ou 12 campagnes agricoles successives en Saskatchewan, et vous verrez qu'il y a eu des variations importantes, entre les inondations et les sécheresses, en passant par toute la gamme des variations possibles. Parce que les producteurs ont demandé des dédommagements pendant plusieurs années de suite, cela a diminué leur protection et il a fallu augmenter les primes suite aux niveaux élevés d'indemnités. La caisse de réassurance n'a tout simplement pas pu donner la réassurance nécessaire pour stabiliser les niveaux de primes.

La base actuarielle de l'assurance-récolte, comme vous le savez, est de 25 ans. On en est au point où les producteurs n'y voient pas un outil viable de gestion du risque pour obtenir 70 p, 100 de protection qui risque de leur rapporter de 5\$ à 6\$ l'acre moyennant une prime de 5\$ l'acre. Vous verrez dans le manuel du budget des dépenses ici, dans un des tableaux que j'ai repris dans le mémoire, que de grandes superficies ont été soustraites au programme d'assurance-récolte.

M. Hoeppner: C'est ce que je me demandais.

Mme Smith: Cette tendance est survenue entre 1990 et 1994, de sorte qu'il a été essentiel d'apporter ces améliorations au programme d'assurance-récolte pour ramener le client. Oui, cela peut reporter les obligations sur le trésor public, mais à moins qu'on n'y remette des améliorations et que les participants n'abandonnent le programme en plus grands nombres, le trésor public devra de toute façon couvrir le fonds de réassurance. Il vaudrait mieux essayer de faire quelque chose avec le programme d'assurance-récolte, d'y remettre ces améliorations de programme, afin que les agriculteurs y voient un outil viable de gestion du risque. Espérons que nous ne connaîtrons pas de mauvaises récoltes d'ici dix ans.

M. Hoeppner: C'est de la participation jusqu'à un certain point, parce que la protection n'a pas augmenté avec les besoins.

Mme Smith: Oui, et nous dirions que les superficies sont un facteur plus important que le nombre effectif de participants, bien sûr.

M. Harrison: On pourrait dire que nous avons certaines terres en Saskatchewan qui ne devraient pas être en culture. Elles devraient être en prairie. Selon moi, nous devrons peut-être durcir notre position et dire que nous n'allons plus assurer les récoltes sur telle ou telle terre qui ne devrait pas être en culture. Dans les années 80 et encore plus dans les années 70, ils ont exploité jusqu'à la dernière acre pour cultiver du blé, parce que c'était rentable. Maintenant que les choses ont changé, c'est sur le dos de l'assurance-récolte que ces superficies ont été maintenues en production.

M. Hoeppner: Quelqu'un d'autre parlera sans doute du programme d'intérêt. J'ai mes idées là-dessus.

Je reconnais que le programme de commercialisation pour les jeunes agriculteurs est une bonne idée. Il y a pas mal d'années que je m'occupe de marchés à terme. De nos jours, la production est devenue si intensive, dirais—je, qu'il est presque impossible de s'en servir comme programme de couverture, parce qu'il faudrait apporter d'énormes changements...

Mme Smith: Des risques élevés. . .

Mr. Hoeppner: Yes. We discussed this with the president of the commodity exchange in Winnipeg and they are realizing that. I think it's a good tool, but I think you should press for changes in that to get it more directed towards farmers' needs.

Mr. Harrison: Probably options are one thing that has less risk, and that's one thing marketing clubs are doing. They're educating farmers on how to use options. I venture to guess that five years ago they weren't around. Nobody knew anything about them and—

Mr. Hoeppner: Options are fairly costly, though, at times—

Ms Smith: They are.

Mr. Hoeppner: That is the problem with them.

Mr. Harrison: But protection comes at a cost, and I think that's what option does for you.

Mr. Hoeppner: Thank you for that.

The other thing I would like to address quickly is your chart. I was amazed at average cash income per family by source and level of farm debt. If you wouldn't mind turning to that, I notice you get to a debt load of \$200,000 to \$500,000. That seems to be where you have the biggest net income for a farm. Right? It is the black portion of it.

Ms Smith: Right.

Mr. Hoeppner: Then you go to the next area where it's \$500,000 and over, and it drops off drastically. Can you tell me what percentage of farms are involved in each of these? How do you read that chart?

Ms Smith: The percentage of farms that are involved is the first figure at the top of the bar graphs. In the \$200,00 to \$499,000 range, that is 10% of Saskatchewan farms, and the \$500,000 and greater are 1% of Saskatchewan farms. For the most part, a lot of the farms that are involved in that \$200,000 to \$499,000 category are the supply-managed commodities. That's why they're showing substantial net farm income over the others.

Mr. Hoeppner: This is what I've been saying for years, that the larger your farm the more debt you will probably have, because your investment in that farm is so huge. The return is about 1.6% on investment funds today, so going bigger is really destroying us, by what it looks over here.

Ms Smith: This would show it.

**Mr. Hoeppner:** That is a very scientific type of survey you did that will back up—

Ms Smith: This is actually a figure taken from the Farm Credit Corporation survey. It's Farm Credit numbers from Saskatchewan, and you'll see it's 1992 data. The Farm Credit Corporation, I believe, does it on an annual basis, or once every two years. It surveys all of Canada.

**Mr. Hoeppner:** So that would very strongly recommend that we start putting young farmers back on the land and going back to the smaller family farm unit. Right?

[Traduction]

M. Hoeppner: Oui. Nous en avons discuté avec le président de notre bourse de marchandises à Winnipeg, et il sait cela. C'est un bon outil, mais vous devriez réclamer des changements pour l'articuler davantage sur les besoins des agriculteurs.

M. Harrison: Les options représentent probablement moins de risque, et c'est une chose que font les clubs de commercialisation. Ils montrent aux agriculteurs à utiliser les options. J'oserais dire qu'il n'y en avait pas il y a cinq ans. Personne n'en savait rien et...

M. Hoeppner: Les options sont très coûteuses, cependant, parfois...

Mme Smith: En effet.

M. Hoeppner: C'est cela le problème avec les options.

M. Harrison: Mais la protection coûte cher, et c'est à cela que sert l'option.

M. Hoeppner: Merci.

J'aimerais aussi dire un mot de votre graphique. J'ai été étonné du revenu en espèces moyen par famille, par source et par niveau d'endettement agricole. Si vous voulez bien y revenir, vous avez un fardeau d'endettement de 200 000\$ à 500 000\$. Il semble que c'est l'endroit où vous avez le plus gros revenu net pour une ferme. Exact? C'est la partie noire.

Mme Smith: Oui.

M. Hoeppner: À côté, à 500 000\$ et plus, cela dégringole. Pourriez-vous me dire quel est le pourcentage des fermes en cause dans chacun de ces cas-là? Comment lisez-vous ce graphique?

Mme Smith: Le pourcentage des fermes en cause est le premier chiffre en haut des diagrammes à bâtons. Dans la fourchette de 200 000\$ à 499 000\$, c'est 10 p. 100 des fermes de la Saskatchewan, et dans celle de 500 000\$ et plus, c'est 1 p. 100 des fermes de la Saskatchewan. La plupart des fermes qui sont dans cette catégorie de 200 000\$ à 499 000\$ sont celles dont les produits sont en gestion de l'offre. C'est pourquoi elles affichent un revenu agricole net considérable par rapport aux autres.

M. Hoeppner: Il y a des années que je le dis: plus la ferme est grosse, plus elle est endettée, parce que l'investissement est énorme. Le rendement est d'environ 1,6 p. 100 sur les fonds investis aujourd'hui, de sorte que l'expansion entraîne la destruction, d'après ce qu'on voit ici.

Mme Smith: C'est ce qui ressort.

M. Hoeppner: C'est une enquête très scientifique que vous avez faite pour appuyer. . .

Mme Smith: C'est en réalité un chiffre tiré de l'enquête de la Société du crédit agricole. Ce sont les chiffres du Crédit agricole pour la Saskatchewan, et vous verrez qu'il s'agit de données de 1992. La Société du crédit agricole, sauf erreur, mène cette enquête annuellement, ou tous les deux ans. Elle couvre l'ensemble du Canada.

M. Hoeppner: De sorte qu'il serait très fortement recommandable de commencer à ramener les jeunes agriculteurs sur la terre et de revenir à l'unité agricole familiale plus petite. Pas vrai?

Ms Smith: I would hope so.

Mrs. Cowling: Mr. Chairman, I want to pick up on the FCC issue that my colleague across the way was talking about. I've taken a look at FCC numbers, and have been involved in a number of conferences sponsored by FCC.

1030

One of the things the FCC tends not to tell is the number of community, and that those people are no longer there. That doesn't show up in any of those numbers.

Ms Smith: Except that they show up in our numbers, because in Saskatchewan the FCC is currently the largest municipal taxpayer.

Mrs. Cowling: Okay. That's what I wanted to pull out.

You talked about diversification. Bigger isn't better, in your mind, but that tends to be the way things seem to be going in Saskatchewan.

In some of the numbers you've been pulling together, have you taken a look at the number of young people coming back into Saskatchewan? When you talk about diversification, what kind of incentives have you built in to encourage people to come back into Saskatchewan?

I raise the question because I'm a farmer and a neighbour of yours close to the Saskatchewan border, so I know the problems you witness there. We're witnessing them in Manitoba too.

Mr. Harrison: First, we're a net exporter of youth. Very few people come back to Saskatchewan to do anything, and that's very sad. We need some kind of programs to entice them back. With a lot of diversification efforts you can sit down with a balance sheet and show them it's the right way to go and the right thing to do, but they need some capital to get started. I think our programs are lacking significantly in start-up capital for any kind of project. Our salvation, I think, is diversification.

When I grow a bushel of barley, it costs me more to transport it, between the Government of Canada and myself, or to get it to export, than what it's worth when it gets there. We're going to have to do something different with that bushel of barley if we, and Canada, are going to survive.

Mrs. Cowling: Have you had the opportunity to put together what you might consider an appropriate agenda for whole farm support? Have you taken a look at that as to how it would relate specifically to the concerns happening in Saskatchewan with depopulation and how it would entice younger people back into Saskatchewan and on to the prairies again?

Ms Smith: From the previous comment, a gentleman asked me particularly about the current safety nets. I suggested there is a mechanism there for young farmers through NISA. Whether you call it NISA or whole farm insurance, there is that mechanism to use a percentage of your off-farm income to help stabilize your farm enterprise. It could be one mechanism that's looked at in a whole farm insurance program.

[Translation]

Mme Smith: Je l'espère.

Mme Cowling: Monsieur le président, je voudrais revenir sur la question de la SCC dont parlait mon collègue d'en face. J'ai examiné les chiffres de la SCC, et participé à plusieurs conférences parrainées par la SCC.

La SCC a tendance à ne pas parler du nombre de décès survenus casualties and deaths that have happened out there within the farm dans les milieux agricoles, et ces gens-là ne sont plus là. Cela ne figure pas dans les chiffres.

> Mme Smith: Sauf dans nos chiffres à nous, car en Saskatchewan la SCC est actuellement le plus gros contribuable au niveau des municipalités.

Mme Cowling: Très bien. C'est ce que je voulais faire ressortir.

Vous avez parlé de diversification. Plus gros, ce n'est pas meilleur, dans votre esprit, malgré la tendance apparente en Saskatchewan.

Dans certains des chiffres que vous avez rassemblés, avez-vous examiné le nombre de jeunes qui reviennent en Saskatchewan? Lorsque vous parlez de diversification, quel genre d'incitations avez-vous prévues pour réattirer les gens en Saskatchewan?

Je soulève la question parce que je suis un agriculteur et un de vos voisins, habitant près de la frontière de la Saskatchewan, de sorte que je connais les problèmes dont vous êtes témoin là-bas. Nous les voyons au Manitoba aussi.

M. Harrison: Tout d'abord, nous ne sommes pas un exportateur net de jeunes. Très peu de personnes viennent en Saskatchewan faire quoi que ce soit. C'est bien triste. Ils nous faudrait un programme quelconque pour les ramener. Avec une foule d'efforts de diversification, il y a moyen de s'asseoir avec un bilan et de leur démontrer que c'est la bonne solution, la bonne chose à faire; mais ils ont besoin de capital pour se lancer. La grande lacune de nos programmes est le manque de capital de lancement pour n'importe quel genre de projet. Notre salut passe par la diversification, à mon sens.

Si je produis un boisseau d'orge, il m'en coûte plus cher pour le transporter, entre le gouvernement du Canada et moi-même, ou pour l'amener à l'exportation, qu'il n'en vaut rendu là. Nous allons devoir faire quelque chose de différent avec ce boisseau d'orge, sans quoi nous ne survivrons pas, le Canada ne survivra pas.

Mme Cowling: Avez-vous eu la chance de préparer un programme que vous pourriez juger approprié pour l'appui ferme entière? Avez-vous examiné cela pour voir comment cela se rattacherait spécifiquement aux préoccupations des gens de la Saskatchewan face à la dépopulation, et comment cela pourrait ramener les jeunes en Saskatchewan ou dans les Prairies?

Mme Smith: Dans le commentaire précédent, un monsieur m'a interrogée particulièrement sur les filets de sécurité actuellement en place. J'ai dit qu'il y a un mécanisme pour les jeunes agriculteurs, soit le CSRN. Qu'il s'appelle CSRN ou assurance ferme entière, ce mécanisme permet d'affecter un pourcentage du revenu hors ferme à la stabilisation de l'entreprise agricole. Ce pourrait être un mécanisme considéré dans un programme d'assurance ferme entière.

Our problem with developing a whole farm approach is that our members do support a whole farm program based on income support, but it's very difficult in this day and age for anybody who in agriculture to nail down what whole farm insurance means. There's are many different interpretations and applications. We encourage the work of the whole farm safety nets committee that's in place right now. Our approach is that if we provide criticisms, then we provide solutions. We're hoping to have further input to that whole farm safety nets committee in May or June.

Mr. Kerpan: Thanks for coming this morning. It's good to see some folks from Saskatchewan here besides Mr. Collins and myself.

You touched on a number of interesting issues and I'd like to cover a couple very quickly. You talked about off-farm income. My wife teaches school back in Saskatchewan, and I always say she supports my farming habit. I think that's the case in many areas of our province.

I want to talk about two things. First, there's farm debt as it relates to the Farm Credit Corporation. As you are probably aware, there is a new program out this year from the FCC. It's a lend-lease kind of program. I'm not sure if you're familiar with it.

I want to say that in our RM over 50% of the farmers have gone through the Farm Debt Review Board. That's a scary statistic. I would like to know what you think, what your feelings are, and what your opinion is on this new FCC program? Is it going to address some of the problems?

1035

Ms Smith: Recently, as you know, the legislation of FCC has been extended, not only with this lend-lease option but also with lending for other enterprises and other types of enterprises. We think that extending its mandate in that area is very positive.

As you know, the province of Saskatchewan has the six-year lease-back program. It's a program that has had significant interest and uptake. I know that the Farm Tenure Arbitration Board, which is involved in setting the lease rate between farmer and lender, has been very busy. In the months of January and February it must have been hearing 300 to 400 cases.

I'm guessing you're from southwest Saskatchewan somewhere. The arm of Gull Lake is supposed to be the highest per capita area as far as the debt review process that has affected them. I think the tools through FCC as it has been extended will probably prove quite favourable.

Mr. Kerpan: More than any other one, the opinion I get from farmers is that the Farm Credit Corporation has been very rigid and very difficult to deal with. Is that the same feedback you would get from your members?

Ms Smith: Definitely.

Mr. Harrison: But I think there is the thought that they are changing, that they are starting to come to reality because it hasn't been working. They're on the move and I would encourage the government to keep pushing them.

# [Traduction]

Notre problème, pour ce qui est de la définition d'une approche ferme entière, c'est que nos membres appuient un programme ferme entière fondé sur le soutien du revenu, alors qu'il n'y a à peu près personne dans l'agriculture, de nos jours, qui puisse expliquer ce que signifie l'assurance ferme entière. Il y a tellement d'interprétations et d'applications différentes. Nous encourageons le travail du comité des filets de sécurité ferme entière qui est actuellement en place. Notre approche est de ne rien critiquer sans offrir de solution. Nous espérons comparaître de nouveau devant ce comité des filets de sécurité ferme entière en mai ou juin.

M. Kerpan: Merci d'être là ce matin. Il est bon de voir des gens de la Saskatchewan ici à part M. Collins et moi-même.

Vous avez abordé plusieurs questions intéressantes et j'aimerais en traiter quelques—unes très rapidement. Vous avez parlé du revenu hors ferme. Mon épouse est institutrice en Saskatchewan, et je dis toujours qu'elle fait les frais de mon habitude agricole. Ce doit être la même chose dans bien des coins de notre province.

Je veux parler de deux choses. Tout d'abord, il y a la dette agricole en ce qui a trait à la Société du crédit agricole. Comme vous le savez probablement, la SCC a un nouveau programme cette année. C'est un genre de programme prêt-bail. J'ignore si vous le connaissez.

Dans notre MR, plus de 50 p. 100 des agriculteurs sont passés par le Bureau d'examen de l'endettement agricole. C'est une statistique qui fait peur. J'aimerais savoir ce que vous pensez, quels sont vos sentiments, et quel est votre avis au sujet de ce nouveau programme de la SCC? Va-t-il régler certains problèmes?

Mme Smith: Récemment, comme vous le savez, la loi de la SCC a été élargie, non seulement par cette option de prêt-location, mais encore par les prêts pour d'autres entreprises et d'autres genres d'entreprises. L'élargissement de son mandat dans ce domaine est pour nous très positif.

Comme vous le savez, la Saskatchewan a le programme de cession-bail de six ans. Ce programme a suscité beaucoup d'intérêt et a été très en demande. Je sais que le «Farm Tenure Arbitration Board», qui participe à l'établissement du taux de location entre l'agriculteur et le prêteur, a été très occupé. En janvier et février, il doit avoir entendu entre 300 et 400 causes.

Je suppose que vous êtes du sud-ouest de la Saskatchewan quelque part. Le bras du lac Gull est censé être la région affichant le taux le plus élevé par habitant en ce qui concerne le processus d'examen de l'endettement. Selon moi, les outils par l'entremise de la SCC élargie se révéleront probablement très favorables.

M. Kerpan: Plus que tout autre, l'avis que je reçois des agriculteurs est que la Société du crédit agricole est très intransigeante et que les rapports avec elle sont très difficiles. Vos membres yous font—ils les mêmes commentaires?

Mme Smith: Tout à fait.

M. Harrison: Mais elle est peut-être en train de changer, elle commence peut-être à comprendre, car cela n'a pas fonctionné. Elle s'est mise en marche et j'encouragerais le gouvernement à ne pas cesser de la pousser.

Ms Smith: The other thing on the FCC is that when farmers read *The Western Producer* or other agriculture-related newspapers and see that the FCC is posting profits of \$100 million and \$140 million on an annual basis, people begin to wonder why the FCC may be necessary in the whole lending process. If government gets involved in agriculture lending, does it not do so because it's filling a risk void that the commercial lenders won't take on?

Mr. Kerpan: Exactly.

Ms Smith: Yet many young farmers particularly have found their criteria at FCC in previous years to be far more rigid than going to a commercial lender. In our personal situation, we in fact paid out our FCC and went to commercial lenders because FCC couldn't even begin to be competitive on our farm as a lending avenue.

As unrelated as it may seem, with the move of the headquarters to Regina I think you're going to see the corporation establish some policies and lending procedures that are far more related to the grass roots.

Mr. Kerpan: The other subject I want to touch on briefly is safety nets. Do you think we are spending our tax dollars in agriculture subsidies in the best possible way, in the most efficient manner? I ask this question because it has appeared to me as a farmer for many, many years that the bureaucracy has created a bureaucratic program made for bureaucrats. We look at things like GRIP, NISA, the FSAM program and so on. Do you think that the whole farm insurance, the farm gate insurance, is the best way to go? Is that the most efficient way to spend Canadian tax dollars?

Mr. Harrison: I must admit I've been on the provincial committee for a number of years looking at farm support and developing programs. It's extremely difficult and I would admit we haven't done a good job. There have to be better ways of doing it.

The movement to whole farm insurance starts with an empty pot, and you build and keep money in the pot. If you have a wreck the first year and there's no money in the pot, it's absolutely no good to you, whether you took one year to develop it or ten years. There has to be money somewhere for a wreck. To me, that's what we need.

Mr. Kerpan: I don't believe there's a farmer in Saskatchewan or any other part of this country who wants agriculture subsidies. What they want is a reasonable chance to make a fair living. I've said that and I've heard that many, many times.

My thinking—and you may comment if you like—is that we need to put together a process or a program that is developed by farmers for farmers, not by politicians for bureaucrats.

Mr. Harrison: Well, even farmers have trouble agreeing. The committee in Saskatchewan right now has 32 people. It's too big; it's unworkable. We spend too much time arguing and not enough time on productive process.

[Translation]

Mme Smith: Une autre chose au sujet de la SCC: en lisant *The Western Producer* ou un autre journal agricole, qui parle des profits de 100 millions de dollars ou de 140 millions de dollars par an de la SCC, les agriculteurs commencent à se demander à quoi sert la SCC dans tout le processus de prêt. Si le gouvernement se lance dans le prêt agricole, n'est—ce pas pour combler un vide de risque que les prêteurs commerciaux ne veulent pas assumer?

# M. Kerpan: Justement.

Mme Smith: Et pourtant, de nombreux jeunes agriculteurs en particulier ont trouvé que les critères de la SCC par le passé étaient beaucoup plus rigides que ceux des prêteurs commerciaux. Dans notre cas personnel, nous avons effectivement remboursé notre prêt de la SCC et sommes allés trouver des prêteurs commerciaux parce que la SCC était loin d'être un prêteur concurrentiel pour notre ferme.

Cela n'a peut-être aucun rapport, mais avec le déménagement du siège social à Regina, vous allez voir la Société se donner certaines politiques et certaines procédures de prêt qui seront beaucoup plus en rapport avec la base.

M. Kerpan: L'autre question que je veux effleurer brièvement est celle des filets de sécurité. Pensez-vous que nous faisons la meilleure utilisation possible des impôts que nous consacrons aux subventions agricoles, l'utilisation la plus efficiente? Si je pose cette question, c'est qu'il m'a semblé, comme agriculteur, pendant de très nombreuses années, que la bureaucratie a créé un programme bureaucratique pour les bureaucrates. Nous voyons des choses comme le RARB, le CSRN, le programme MSAA et ainsi de suite. Pensez-vous que l'assurance ferme entière, l'assurance à la ferme, est la meilleure façon de faire? Est-ce la façon la plus efficiente de dépenser les impôts des Canadiens?

M. Harrison: Je dois reconnaître que je siège au comité provincial depuis plusieurs années, où je m'intéresse au soutien agricole et élabore des programmes. C'est extrêmement difficile et je reconnaîtrai volontiers que nous n'avons pas bien réussi. Il doit y avoir de meilleures façons de faire.

Le mouvement vers l'assurance ferme entière commence par une cagnotte vide, qu'il faut remplir au fur et à mesure. S'il survient une catastrophe la première année et qu'il n'y a pas d'argent dans la cagnotte, cela n'est absolument pas bon, que l'on ait mis un an à la créer ou dix ans. Il doit y avoir de l'argent quelque part pour une catastrophe. C'est ce dont nous avons besoin.

M. Kerpan: Je ne crois pas qu'il y ait un seul agriculteur en Saskatchewan ou dans un autre coin du pays qui veuille des subventions à l'agriculture. Ils veulent une chance raisonnable de gagner honnêtement leur vie. Je l'ai dit et je l'ai entendu maintes et maintes fois.

À mon sens—et vous pourrez faire un commentaire là-dessus si vous voulez—nous devons mettre sur pied un processus ou un programme élaboré par les agriculteurs pour les agriculteurs, et non par des élus politiques pour les bureaucrates.

M. Harrison: Ma foi, même les agriculteurs ont de la difficulté à se mettre d'accord. Le comité en Saskatchewan compte 32 personnes aujourd'hui. Il est trop gros; cela ne marche pas. Nous consacrons trop de temps à la discussion et pas assez au processus productif.

Mr. Kerpan: Exactly.

[Traduction]

M. Kerpan: Exactement.

1040

The Chairman: Thank you, Mr. Harrison. That's all the names I have on the list.

Mr. Easter: You're not paying attention.

The Chairman: I just must have lucked over—tried to get by without you. Mr. Easter.

Mr. Easter: Thank you. It's hard to get a question in here sometimes.

Thank you, Mr. Chairman. I guess I've had a fair bit of experience in Saskatchewan. One thing shocks me and I'm wondering if you have any stats on it. I recall going out to Saskatchewan in the mid-1970s and there were lots of communities. I've seen some work done by, I believe, the University of Saskatchewan, in terms of the dying of communities in Saskatchewan as a result of the farm crisis. If you don't have a healthy farm community, then you don't have a healthy rural community and the little towns.

Do you have any statistics on the impact on the rural towns in Saskatchewan as over the past number of years, the past 15 years? I think if we as a government are going to build a farm policy and a rural policy, fundamental to that is making it possible for those towns to be healthy, to have businesses, to have economic activity and so on. Do you have any stats on that?

Mr. Harrison: Patty's the statistician.

Ms Smith: The report you're referring to is a report that was done by Dr. Jack Stabler at the University of Saskatchewan, *The Changing Role in Rural Communities*. Some of the statistics we feel are consistent with ours, and some we don't feel are consistent with ours.

I think the fundamental aspect that has to be considered is that we find it disheartening when our rural community or small town closes, but I do have to say, with all due respect, towns don't die; people kill them

I'm not trying to be facetious. I'm just trying to say that the advent of technology has certainly caused us to travel, as farmers, greater distances for price competitiveness. The economy has dictated that 'f we can get a better price going 50 miles down the road, we often o it. If we can get a better grade at the Weyburn inland terminal than hauling it to my local elevator at McTaggaart, I'm going to do it.

We would argue that kind of evolution is part of the technological changes that are occurring as well. If I wanted to give you some statistics I could. I'd certainly be prepared to send some things to your office.

I guess we think the diversification and the value-added processing is what's going to save a lot of small towns. You look at a town like Chaplin, Saskatchewan, on number 1 highway, the TransCanada Highway, and you'll see that in a town of about 300 or 400 people there are two huge projects there that employ about 120 or 130 people. The community is really thriving.

I think the salvation for rural communities will be to work in partnership with government on project development and on diversification.

Le président: Merci, monsieur Harrison. Je n'ai pas d'autres noms sur la liste.

M. Easter: Vous ne faites pas attention.

Le président: Manque de pot—j'ai essayé de vous oublier. Monsieur Easter.

M. Easter: Merci. Difficile de poser une question ici parfois.

Merci, monsieur le président. J'ai pas mal d'expérience en Saskatchewan. Une chose me choque et je me demande si vous avez des statistiques à ce sujet. Je me rappelle m'être rendu en Saskatchewan au milieu des années soixante—dix. Il y avait de nombreuses collectivités. J'ai vu des travaux réalisés, sauf erreur, par l'Université de la Saskatchewan, sur la disparition des collectivités de la Saskatchewan sous l'effet de la crise agricole. Sans collectivité agricole en santé, il n'y a pas de collectivités rurales, pas de petites villes, en santé.

Avez-vous des statistiques sur l'incidence sur les villes rurales de la Saskatchewan depuis plusieurs années, mettons depuis 15 ans? Si le gouvernement veut se donner une politique agricole et une politique rurale, il est fondamental qu'il permette à ces villes d'être en santé, d'avoir des entreprises, d'avoir une activité économique et ainsi de suite. Avez-vous des statistiques là-dessus?

M. Harrison: Patty est la statisticienne.

Mme Smith: Le rapport dont vous parlez est un rapport réalisé par M. Jack Stabler à l'Université de la Saskatchewan, *The Changing Role in Rural Communities*. Nous estimons que certaines de ces statistiques sont compatibles avec les nôtres, mais pas d'autres.

L'aspect fondamental à considérer est qu'il est décourageant de voir notre collectivité rurale ou petite ville disparaître, mais je dois quand même dire, avec tout le respect qui vous est dû, que les villes ne meurent pas; ce sont les personnes qui les tuent.

Je ne dis pas cela pour plaisanter. Je dis tout simplement que l'avènement de la technologie nous a certainement amenés à aller plus loin, comme agriculteurs, pour la compétitivité-prix. La conjoncture nous a obligés à faire 50 milles, s'il le faut, pour avoir un meilleur prix. Si j'obtiens un meilleur classement au terminus intérieur de Weyburn qu'à mon silo-élévateur local de McTaggaart, c'est là que j'irai.

Nous dirions que ce genre d'évolution fait partie des changements technologiques qui surviennent également. Si je voulais vous donner des statistiques, je pourrais. Je serais certainement disposée à envoyer des chiffres à votre bureau.

Pour nous, la diversification et le traitement à valeur ajoutée sont ce qui va sauver un grand nombre de petites villes. Prenez une ville comme Chaplin, en Saskatchewan, sur la route numéro 1, la transcanadienne, et vous verrez que, dans une ville de 300 ou 400 personnes, il y a deux énormes projets qui emploient 120 ou 130 personnes. La collectivité est très prospère.

Le salut, pour les collectivités rurales, viendra par le travail en partenariat avec le gouvernement pour la création de projets et la diversification.

The Chairman: Well, we have the name and so we can get that study. I think that would certainly be a useful study for the committee cette étude. Il serait certainement utile que le comité la reçoive. to have.

Certainly people are in part responsible for towns dying, but I think the emphasis—and this is especially relevant to Saskatchewan, because Saskatchewan has always operated, to a great extent until recently, on cooperative principles.

Ms Smith: Right.

The Chairman: The emphasis in recent times has been on one word, competition, regardless of the consequences on communities and people and resources and the land base or whatever. So I think that is part of the problem, the emphasis on competition versus cooperation or doing things jointly.

You both talked in the beginning about off-farm employment. The previous administration, in their Growing Together document, saw off-farm employment as an opportunity. I don't. It seems to me there's a contradiction when the department talks about improving farm management on the one hand and they're saying on the other you should find off-farm employment to subsidize your farm operation.

• 1045

I'm wondering what your view is of that. If you're going to manage your farm properly, then it should be healthy enough to sustain itself and you should be able to spend your full time managing that operation. I'm wondering what's your view on that, and I have one other question.

Mr. Harrison: I won't disagree with that. Certainly when you have two jobs your head can't be in the right place at the right time all the time. Certainly if you're looking after one job and looking after it properly, I agree that's desirable, but right now it's not possible.

Mr. Easter: It relates to what Al asked earlier. As a new government, we're looking at the whole farm approach. I guess we don't know either where we will finally end up at the end of discussions, but what I'm more concerned about at the moment is process. How do we establish a process that the farm community feels is fair, that they're involved in, that is not strictly department driven, whereby farmers have the right and the opportunity to be involved in those discussions so they will come to some conclusions the farm community in general is satisfied with. Do you have any point of view on the process we should be following for coming to a safety net proposal in the end?

Mr. Harrison: I'm not uncomfortable with the process you have right now. Certainly you have some good people coming out of Saskatchewan, I think, sitting on that national committee. The time is the thing that I think concerns us most. We're out of a program at the end of this year. Having sat on a provincial committee for a number of years, I know how difficult it is to come up with a program that is acceptable, and I just don't

[Translation]

Le président: Eh bien, nous avons le nom et nous pouvons avoir

Certes, les gens sont en partie responsables de la mort des villes, mais je pense que l'accent... Et c'est particulièrement le cas en Saskatchewan, car la Saskatchewan a toujours fonctionné, dans une large mesure jusqu'à tout récemment, selon des principes coopéra-

Mme Smith: Très juste.

Le président: L'accent, ces dernières années, a été mis sur un seul mot, concurrence, sans égard aux conséquences que cela peut avoir sur les collectivités, les personnes, les ressources, la terre et ainsi de suite. Selon moi donc, cela fait partie du problème, l'accent qu'on met sur la concurrence par opposition à la coopération ou à l'action concertée.

Vous avez tous les deux parlé au début de l'emploi hors ferme. Dans son document Grandir ensemble, le gouvernement précédent considérait l'emploi hors ferme comme une occasion. Pas moi. Il me semble y avoir une contradiction lorsque le ministère parle d'améliorer la gestion des fermes d'une part, en invitant d'autre part les agriculteurs à se trouver de l'emploi hors ferme pour subventionner leur exploitation agricole.

Qu'en pensez-vous? Si vous voulez bien gérer votre ferme, elle doit être assez en santé pour se faire vivre et vous devriez pouvoir y consacrer tout votre temps. Que pensez-vous de cela? Ensuite, i'aurai une autre question.

M. Harrison: Je ne contesterai pas cela. Certes, lorsqu'on a deux emplois, on n'a pas toujours la tête à la bonne place au bon moment. Si l'on s'occupe d'un emploi, et qu'on s'en occupe bien, c'est souhaitable, mais à l'heure actuelle ce n'est pas possible.

M. Easter: Cela concerne la question qu'Al a posée plus tôt. Comme nouveau gouvernement, nous étudions l'approche ferme entière. Nous ne savons pas non plus où cela nous mènera à la fin du débat, mais pour l'instant c'est le processus qui m'intéresse davantage. Comment arriverons-nous à établir un processus qui apparaîtra équitable à la collectivité agricole, un processus dans lequel nous aurons notre mot à dire, qui ne soit pas strictement l'affaire du ministère, où les agriculteurs auront le droit et l'occasion de prendre part à ces discussions, de sorte qu'ils en viendront à des conclusions dont la collectivité agricole en général sera satisfaite. Avez-vous un point de vue sur le processus que nous devrions suivre pour en arriver en bout de ligne à une proposition de filet de sécurité?

M. Harrison: Le processus actuel ne me met pas mal à l'aise. Il y a certainement du bon monde qui vient de la Saskatchewan, selon moi, et qui siège à ce comité national. Notre plus grande contrainte, c'est le temps. Nous n'aurons plus de programme à la fin de l'année. Je sais, pour avoir passé plusieurs années à siéger à un comité provincial, combien il est difficile de définir un programme qui soit acceptable. Et je ne think they're going to come up with a program that complex by pense pas qu'ils puissent proposer un programme aussi

the end of this year. Alberta and Manitoba are not out of the program in 1995, so there's not the will and desire to move on quickly. But for Saskatchewan, if it's not there in 1995, we don't have a program. Time is of the essence.

Mr. Collins: It's a pleasure to have Sinc here. Congratulations again, Sinc, on becoming president of SARM, and I want to thank you and Patty for an excellent presentation and for your background and knowledge in these areas.

A number of things come to mind when we take a look at your observations. Because we've been in government for about six months now, I would like to know overall—because of you people coming from rural Saskatchewan—what your feeling is about the direction we're going in relative to agriculture in rural Saskatchewan.

Having said that, I notice one of the statements you made was that more off-time from the farm creates no problems. I wonder, when you reflect upon that, especially about young people. We want young people to come back on the farm. With the husband and wife gone and the children not there, what kind of unit do we have on the farm? I guess it goes back to what Mr. Easter was saying about how, if we could get people back on the farm and devoting their time, diversified and whatever, most farmers would like to do that. The reality is that they can't.

What impacts on that? Well, environment. I know in the province of Saskatchewan you're going to see that environment, especially with regard to the province's position on underground tank storage. . . You'll drive hundreds of miles before you'll find a filling station, because someone has come down with a rule from above that impacts on rural Saskatchewan.

I think we have to collectively come to those things...and your point was a good one. Go down number 1 highway. If someone has come up with an idea that will keep rural Saskatchewan going, let's get on with it. I want to know from SARM, what is the farming community doing in the field of post–secondary education to encourage and to assist young people, whether it's in the technical or vocational area or if it's on to university? I think that's critical.

Let me quickly turn to two others and you can respond to them. With regard to the mandate on rural roads, I do know that SARM does impact on people who use those roads and you levy some kind of tax. If I am a gravel hauler, you're going to charge me so many cents per yard as we travel along on those roads. Regarding the infrastructure, certainly in southeast Saskatchewan the roadbeds, those secondary highways, are not going to be able to be pounded out while we truck things along on the highways.

# [Traduction]

complexe d'ici la fin de l'année. En Alberta et au Manitoba, le programme est bon jusqu'en 1995, de sorte qu'ils n'ont ni la volonté ni le désir d'agir rapidement. Mais en Saskatchewan, si ce n'est pas fait en 1995, nous n'aurons plus de programme. L'échéance est inéluctable.

M. Collins: Quel plaisir d'accueillir Sinc ici. Félicitations encore une fois, Sinc, de votre accession à la présidence de la SARM. Je tiens à vous remercier, Patty et vous, de l'excellent exposé que vous avez fait et de votre expérience et de votre connaissance de ces dossiers—là.

Il nous vient à l'esprit un certain nombre de choses lorsqu'on analyse vos observations. Étant au gouvernement depuis six mois environ maintenant, j'aimerais savoir quel est dans l'ensemble—vu que vos gens viennent de la Saskatchewan rurale—votre sentiment sur l'orientation que nous prenons en matière d'agriculture dans les régions rurales de la Saskatchewan.

Cela dit, vous avez déclaré que les absences plus longues de la ferme ne créent pas de problème. Je me le demande bien, à bien y réfléchir, surtout dans le cas des jeunes. Nous voulons ramener les jeunes dans la ferme. Une fois partis le mari et la femme, et lorsque les enfants ne sont pas là, quel genre d'unité avons—nous dans la ferme? Cela doit revenir à ce que disait M. Easter sur la façon dont la plupart des agriculteurs aimeraient revenir dans la ferme, pour s'y consacrer, dans une ferme diversifiée, et ainsi de suite, si nous pouvions les y ramener. La réalité, c'est que c'est impossible.

Qu'est-ce qui l'empêche? Ma foi, l'environnement. En Saskatchewan, l'environnement, surtout en ce qui concerne la position de la province sur l'entreposage en réservoirs souterrains... Il faut faire des centaines de milles avant de trouver une station de remplissage, parce que quelqu'un a imposé une règle qui a des répercussions sur les régions rurales de la Saskatchewan.

Il faut aborder ces choses collectivement... Et vous avez bien raison. Prenez la route numéro 1. Si quelqu'un a une idée pour faire marcher les régions rurales de la Saskatchewan, exploitons—la. Je demande à la SARM ce que la collectivité agricole fait au niveau de l'enseignement postsecondaire pour encourager et aider les jeunes, que ce soit dans le domaine technique ou professionnel, ou à l'université. Cela m'apparaît critique.

Je passe rapidement à deux autres questions, après quoi vous pourrez répondre. En ce qui concerne le mandat relatif aux routes rurales, je sais que la SARM a des incidences sur les utilisateurs de ces routes, et que vous prélevez une taxe quelconque. Si je transporte du gravier, vous allez me faire payer un certain nombre de cents la verge pour l'utilisation des routes. Pour ce qui est de l'infrastructure, en tout cas dans le sud—ouest de la Saskatchewan, on ne pourra défoncer les plateformes, ces routes secondaires, alors qu'on fait du transport par camion sur les autoroutes.

[Translation]

[Text]

• 1050

Are our infrastructure program and SWARMs going to address it? Is our infrastructure program really going to address those? Are we going to put some money into that which hopefully will bring about a result? I have covered a whole series of areas and there are a whole lot more I would like to tack on, but the road structure is critical.

In light of the movement of grain—you talked about it—how are we going to do it? I hear people here saying it's okay, we'll just transport it on highways. Well, you know what happened in southeast Saskatchewan. We knocked out a bridge. Then we started to move that grain on those secondary roads and we pounded them right out.

Anyway, I have covered a whole series of matters and I would like you to address them.

Mr. Harrison: To deal with the last one first, the infrastructure program, last year in Saskatchewan we built about 500 kilometres of rural roads. This year with the infrastructure program we're going to build about 1,100 kilometres. But we should be building 1,500 kilometres every year to keep our rural road network up to par. We were down to a third of what we should be building, and now we're going to be two-thirds. This is a two-year program and it's a good start.

When the federal government announced the program on Monday, the reporters said, when this two-year program is over, you'll have all the roads rebuilt in Saskatchewan. No. It is just the tip of the iceberg. Certainly we applaud the federal government on the start, but it has to continue on.

The other one I can't pass by is what the federal government is doing in rural Saskatchewan and what impact are we having. I hope you all realize that we've got a large block of land that's going to be purchased by the Indian community in Saskatchewan, in the neighbourhood of 2 million acres, and for rural municipalities there is a large tax implication. These lands are not going to be purchased in large blocks. It is to be willing buyer—willing seller. It is going to be a quarter here and a half there, and a section over there. Those will go to reserve status.

On reserves provincial law does not apply. It is federal law. Reserves do not pay municipal taxes. On treaty land entitlement lands we have a compensation fund worked out, but on specific claims or the reinstatement of treaty land entitlement lands we do not. Its a big problem in Saskatchewan and it has to be addressed. It is holding up the Indian people. RMs are sitting out there nervous because they don't know if they're going to be compensated.

If you have Indian people moving into your municipality and they're not going to pay the municipal tax, or the federal government is not going to pay it for them, it is going to create unhappy neighbourhoods. If you have one person on one side of the road not paying his taxes and one on the other side having to pay more taxes because of that, it just doesn't work. Certainly I want to leave a strong message here.

Notre programme d'infrastructure et nos SWARM suffiront-ils? Notre programme d'infrastructure s'y attaquera-t-il vraiment? Allons-nous y mettre de l'argent qui, espérons-le, produira des résultats? J'ai abordé toute une série de domaines et il y en a beaucoup d'autres que j'aimerais ajouter, mais la structure des routes est critique.

Quant au transport du grain—dont vous avez parlé—comment le ferons—nous? Des gens ici disent qu'il n'y a pas de problème, que nous le transporterons sur les routes. Vous savez ce qui est arrivé dans le sud—ouest de la Saskatchewan. Nous avons défoncé un pont. Alors nous avons emprunté les routes secondaires et nous les avons également défoncées.

Quoi qu'il en soit, j'aimerais que vous vous attaquiez à la foule de sujets que j'ai abordés.

M. Harrison: Commençons par le dernier, le programme d'infrastructure. L'an dernier, en Saskatchewan, nous avons construit environ 500 kilomètres de routes rurales. Cette année, grâce au programme d'infrastructure, nous en construirons 1 100. Mais nous devrions en construire 1 500 chaque année pour maintenir notre réseau de routes rurales en état. Nous n'en construisions qu'un tiers du nombre requis et nous en sommes maintenant aux deux tiers. Ce programme de deux ans est un bon début.

Après l'annonce du programme par le gouvernement fédéral lundi, les journalistes ont affirmé qu'au terme de ce programme de deux ans toutes les routes de la Saskatchewan seraient reconstruites. Pas du tout, ce n'est que le bout de l'iceberg. Nous félicitons le gouvernement fédéral de l'avoir lancé, mais il doit continuer.

Je ne peux passer sous silence non plus ce que le gouvernement fédéral fait dans les régions rurales de la Saskatchewan et l'impact que nous avons. Vous savez, je l'espère, qu'un gros bloc de terres sera acheté par la collectivité indienne de la Saskatchewan—environ deux millions d'acres—ce qui a une grande incidence fiscale sur les municipalités. Ces terres ne seront pas achetées en gros blocs. La formule est celle de l'acheteur volontaire, vendeur volontaire. Il y aura donc un quart ici, une demie là et une section là—bas. Ces terres auront statut de réserve.

Or, dans les réserves, ce n'est pas la loi provinciale mais la loi fédérale qui s'applique. Les réserves ne payent pas de taxes municipales. Dans le cas des droits fonciers issus d'un traité, une formule de dédommagement a été établie mais il n'y en pas pour les revendications particulières ni pour le rétablissement de droits fonciers issus d'un traité. C'est un gros problème en Saskatchewan et il doit être réglé. C'est un frein pour la population indienne. Les municipalités régionales sont très inquiètes, car elles ignorent si elles seront dédommagées.

Si des Indiens arrivent dans votre municipalité et ne payent pas de taxes municipales et que le gouvernement fédéral ne paye pas pour eux, cela ne fait pas le bonheur de tous. Si une personne d'un côté de la route ne paye pas ses taxes et une autre de l'autre côté doit en payer davantage, cela ne marchera pas. Je veux que l'on comprenne la fermeté de mon message.

We've had two agreements with federal governments, one called the Swain and one called the Browse agreement, one signed by a deputy minister, one signed by a minister, and the Government of Canada will not honour either one of those agreements. To us, as a local government, that's not right. If the Crown signs an agreement it should be honoured.

We are down here today to meet with you this morning. We are going to meet with Indian Affairs this afternoon. If you don't want to honour the Swain or the Browse agreements, call it something else, dress it up however you want, but we must have an agreement.

Patty, I'll let you cover the rest.

Ms Smith: You talked about technical education and asked what are we doing in that area. I think that in our universities we are spending time educating our children on many technical aspects, but we are not providing applications for that technology back to agriculture. The University of Saskatchewan is a pioneer in that area, where a lot of its biotechnology is being applied back to farming and agriculture diversification.

A cosmetic company is coming into the University of Saskatchewan, using oats to manufacture some component in its cosmetics, which will create hundreds of millions of dollars of demand, potentially, for oats. There are projects like that. We set up a diversification unit at the University of Saskatchewan so that the research community and farmers in agriculture and government can get together to work cooperatively.

As Mr. Easter says, it has to be a cooperative approach if we are to go forward. We can't take a bit here and there. Everybody has to be part of the consultation process and it's necessary they contribute to it.

# • 1055

The last part is on how we fund a viable infrastructure; for example, roads. In Saskatchewan there is \$360 million worth of road-related revenue that is collected on Saskatchewan's roads; \$140 million is federal tax through the excise, and the rest of it is provincial tax. Yet only 11% of that \$360 million that is collected off the roads in Saskatchewan is returned back to the road systems. So the other some \$200 million is actually going to fund education and health care and other areas. So there are funds being generated off that system, but they're not being put back into the system and they're not dedicated. There are funds there, if they can be dedicated.

The other thing is the railways, abandoning the high-cost branch lines. Some of the savings you achieve by abandoning those high-cost branch lines could go back into the ultimate service route—one of them, of course, being the road systems.

So there are avenues there, and there is money there. But it has to be dedicated and earmarked.

The Chairman: Thank you, Ms Smith and Mr. Harrison, for presenting your brief before our committee today. You have a very thorough brief. We may be calling on you in the future, because the department is dealing a lot with rural development now. We have a lot of people in this committee from southwestern Ontario, from small-town Ontario too. But you give us a different perspective and an interesting perspective. Again, thank you.

# [Traduction]

Nous avons conclu deux accords avec le gouvernement fédéral, l'un connu sous le nom de Swain et l'autre sous le nom de Browse, l'un signé par un sous-ministre, l'autre par un ministre, et le gouvernement du Canada n'en respecte aucun. Cela n'est pas juste pour les administrations locales. Si la Couronne signe un accord, elle devrait le respecter.

Nous sommes venus vous rencontrer ce matin et nous rencontrerons les Affaires indiennes cet après-midi. Si vous ne voulez pas respecter les accords Swain et Browse, changez d'appellation, habillez-les comme vous l'entendez, mais nous devons avoir un accord.

Patty, vous pouvez parler des autres questions.

Mme Smith: Vous avez parlé d'éducation technique et demandé ce que nous faisons dans ce domaine. Dans nos universités, nous enseignons de nombreux aspects techniques à nos enfants mais n'offrons aucune application agricole de cette technologie. L'Université de la Saskatchewan est une pionnière dans ce domaine puisqu'une grande partie de sa biotechnologie est appliquée dans la diversification de l'élevage et de l'agriculture.

Une entreprise de cosmétiques s'installe à l'Université de la Saskatchewan et utilise de l'avoine pour fabriquer certains des composants de ses produits, ce qui créera une demande de plusieurs millions de dollars, peut-être, pour l'avoine. Il y a des projets de ce genre. Nous avons mis sur pied une unité de diversification à l'Université de la Saskatchewan pour que les chercheurs en agriculture et les agriculteurs ainsi que le gouvernement collaborent.

Comme le dit M. Easter, pour avancer, il faut collaborer. Impossible d'y aller par à-coups. Tous doivent participer à la consultation et il est nécessaire qu'ils y contribuent.

La dernière partie traite de notre manière de financer une infrastructure viable, par exemple, les routes. En Saskatchewan, les routes génèrent pour 360 millions de dollars de recettes: 140 millions en taxes fédérales d'accise et le reste en taxes provinciales. Pourtant, 11 p. 100 seulement de ces 360 millions sont réinvestis dans le réseau routier. Les autres 200 millions financent l'éducation et les soins de santé et d'autres domaines. Ce système génère donc effectivement des fonds, qui n'y sont pas réinvestis et ne sont pas affectés à des fins précises, mais qui le pourraient.

Autre chose, l'abandon des embranchements ferroviaires à coût élevé. Certaines des économies que cela permet pourraient être réutilisées dans la route de service ultime—dont l'un des éléments est évidemment le réseau routier.

Il y a donc des possibilités et de l'argent. Mais il faut que cet argent soit affecté à une fin précise.

Le président: Merci, madame Smith et monsieur Harrison, de nous avoir présenté aujourd'hui un mémoire très approfondi. Nous ferons peut-être appel à vous dans l'avenir, parce que le ministère s'occupe beaucoup de développement rural en ce moment. Beaucoup de gens du comité viennent du sud-ouest de l'Ontario et de petites villes de cette province aussi. Vous nous apportez une perspective différente et intéressante. Merci encore.

Ms Smith: Thank you very much.

The Chairman: Colleagues, I want to remind you that we are behind time again.

We have next on the agenda, from the Farm Debt Review Board in P.E.I., Mr. McKenzie. Welcome. You are going to give a short opening statement, are you?

Mr. Robert McKenzie (President, P.E.I. Farm Debt Review Board): Thank you, Mr. Chairman. I appreciate this opportunity to make a presentation to this committee. I am certainly honoured, as a producer in Prince Edward Island, to be able to have this opportunity. I would also like to thank your committee members.

I am a dairy farmer. My wife and I have a dairy farm in the rolling hills of Hartsville, where we produce fresh milk every day. Hartsville is located next to the community of North Wiltshire. I am also the chairman of the Farm Debt Review Board on Prince Edward Island.

I'm not sure how much knowledge you have on the Farm Debt Review Act. It was an act that was proclaimed on August 5, 1986, under which there was a board established in each province of Canada. I'm not going to go into the act, other than to say that it is a forum in which farmers in financial difficulties have an opportunity to meet on a mutual agreement before an impartial third party, to see if there is an opportunity for them to discover a solution to the financial problem. That is the main context of the act.

We are a mediation board and our mandate is to get the creditor and the farmer speaking again, because in a lot of cases communications have broken down.

This is how the act works. Confidentiality is probably the thing we work for. It's very important in a small province such as Prince Edward Island. It's the same in all provinces, but in other provinces, where there are larger numbers and vaster areas, you can bring in people who do not know the people in the area. Sometimes that's a help and it keeps the confidentiality. In a small province such as P.E.I., confidentiality is very important, because we know so many of the other farmers. It's a very close-knit province because of that fact.

• 1100

On the work with our clients, with a field staff person we're able to collect financial information and put together a financial statement for the farmer to present to the creditors at a meeting. But a lot of our work is also dealing with the emotional part of this stress situation that the farm is in, where financial difficulty is sometimes tearing the family apart. So usually we try to deal with that before we get into the facts and figures of the particular situation.

We're a body that mediates between the two, so there are creditors on the other side of the table. In the beginning, I guess we were looked on by a lot of the major creditors as interfering in their process of how they do their business. However, as time went by and as they've seen the effects of what has happened, I think that has changed. This spring, at our national chairmen's meeting, the vice-president of the Royal Bank and a member of the Canadian Bankers Association emphasized that the Farm souligné que le Bureau d'examen de l'endettement agricole joue

[Translation]

Mme Smith: Merci beaucoup.

Le président: Chers collègues, je vous rappelle que nous sommes encore en retard sur notre horaire.

Notre prochain témoin est M. McKenzie du Bureau d'examen de l'endettement agricole de l'Î.-P.-É. Bienvenue. Vous faites une brève déclaration d'ouverture, n'est-ce pas?

M. Robert McKenzie (président, Bureau d'examen de l'endettement agricole de l'Î.-P.-E.): Merci, monsieur le président. Je suis heureux de pouvoir m'adresser à ce comité et suis très honoré, en ma qualité de producteur de l'Île-du-Prince-Édouard, d'avoir cette occasion. Je remercie également les membres de votre comité.

Je suis producteur laitier. Ma femme et moi exploitons, dans les collines de Hartsville, une ferme laitière qui produit du lait frais tous les jours. Hartsville est situé à côté de North Wiltshire. Je suis aussi président du Bureau d'examen de l'endettement agricole de l'Île-du-Prince-Édouard.

Je ne sais pas ce que vous connaissez de la Loi sur l'examen de l'endettement agricole, qui a été proclamée le 5 août 1986 et qui prévoit la mise sur pied d'un bureau dans chaque province du Canada. Sans m'attarderai à la loi, je dirai simplement qu'elle offre aux agriculteurs qui ont des difficultés financières la possibilité de conclure un accord mutuel devant un tiers impartial et d'examiner s'ils ont une chance de trouver une solution à leurs problèmes financiers. C'est l'objet essentiel de la loi.

Nous sommes un bureau de médiation dont le mandat est d'amener le créancier et l'agriculteur à se parler puisque, dans de nombreux cas, les communications sont rompues entre eux.

Dans l'application de cette loi, le caractère confidentiel est sans doute ce que nous cherchons à préserver. Cela est très important dans une petite province comme l'Île-du-Prince-Edouard. C'est la même chose dans toutes les provinces, mais dans les autres provinces qui comptent plus d'habitants et sont plus vastes il y a moyen de faire venir des personnes qui ne connaissent pas les gens du coin. C'est parfois utile et cela protège la confidentialité. Dans une petite province comme l'Île-du-Prince-Édouard, ce caractère est très important car nous connaissons un grand nombre des autres agriculteurs. C'est une province très unie à cause de cela.

Au sujet de notre travail avec nos clients, un membre de notre personnel sur le terrain recueille des informations financières et dresse un état financier que l'agriculteur peut présenter aux créanciers lors d'une rencontre. La dimension émotive de cette situation de stress que vit l'exploitant occupe une bonne part de notre travail, les difficultés financières déchirant parfois la famille. D'ordinaire, nous tentons de régler d'abord ce problème avant d'en venir aux aspects concrets de la situation.

Nous sommes un organisme de médiation, de sorte qu'il y a des créanciers de l'autre côté de la table. Au début, beaucoup des gros créanciers ont pu penser que nous nous ingérions dans leurs affaires. Cependant, avec le temps et après avoir vu ce qui arrive, je crois que cela a changé. Ce printemps, à notre réunion nationale des présidents, le vice-président de la Banque Royale et un membre de l'Association des banquiers canadiens ont

Debt Review Board is a very important function. That's entirely un rôle très important. C'est un revirement total en regard de nos different from our initial meetings with the Canadian Bankers premières rencontres avec l'Association des banquiers canadiens. Association.

On the trade credits, which in practically all circumstances are unsecured, sometimes in solutions they are the losers because of their unsecured positions. At other times we are able to get them dollars that, if it went through the court system, would probably be used up by the courts. However, whether they receive dollars or not, at least they get the information that they got a fair shake, that dollars did not go to people who shouldn't have got them, that they got their fair portion, whatever it might be.

So, all in all, we still have the objection of why a farmer is coming to the Farm Debt Review Board, but now it's accepted that it is an important function in the solution.

Once we deal with them, we bring the creditor and the farmer together for meetings. It might vary. We might bring in all creditors at one time, or we might bring in certain sectors at a time, whether they're secured or unsecured. But we meet with them as a total group at some point in time in the meeting.

So we have been a great service to the farmers, and also to the creditors. The system has worked reasonably well, and we have just been extended for one more year.

A comment was made to me by a woman farmer on Monday, or whenever I had the panel meeting, when the meeting was over. The farmers are facing foreclosure. I asked her how she felt about the meeting and the process so far. Her comment was, what did farmers do before the Farm Debt Review Board was in place? That really made me feel that we were doing a service, because that was her comment at the end of a meeting that was very stressful for her.

So that is what we have been doing.

I'll talk to you about P.E.I. a bit. I'm not going to present a lot of facts and figures. I know that they are available to you through the policy branch, who administer the Farm Debt Review Boards. For instance, in the last five years, in the potato industry we've had 79 cases. Those are nearly 15% of the potato production units in P.E.I. If you look at the chart, you see Saskatchewan's high level and the other provinces' high level, and then you come into P.E.I. and the Atlantic provinces and there's just a little blip in your line. It may not seem very important but it's extremely important to P.E.I.

[Traduction]

Quant aux crédits commerciaux qui, dans presque toutes les circonstances, sont en blanc, il arrive que les producteurs soient les perdants en raison de leurs positions non garanties. D'autres fois, nous pouvons leur obtenir des fonds qui auraient probablement été engloutis dans les tribunaux si le cas leur avait été soumis. Cependant, qu'ils reçoivent des dollars ou non, ils savent au moins qu'ils ont été traités de façon juste, qu'aucune somme n'a été versée à des personnes qui n'auraient pas dû la recevoir et qu'ils ont eu leur juste part, quelle qu'elle soit.

Tous comptes faits, donc, on demande encore pourquoi un agriculteur s'adresse au Bureau d'examen de l'endettement agricole, mais on accepte maintenant que la solution passe souvent par celui-ci.

Ouand nous sommes saisis d'un cas, nous convoquons le créancier et l'agriculteur. Cela varie: parfois tous les créanciers en même temps, parfois seulement certains secteurs, qu'ils soient garantis ou non garantis. Mais, à un moment de la réunion, nous les rencontrons en groupe.

Nous avons donc rendu de grands services aux agriculteurs et aux créanciers. Le système a assez bien fonctionné et on vient de prolonger notre mandat d'une autre année.

Lundi, ou le jour de la réunion du comité d'examen, une agricultrice m'a fait une observation après la réunion. Les agriculteurs sont menacés de saisie. Je lui ai demandé ses impressions sur la réunion et le processus. Elle s'est demandée ce que les agriculteurs faisaient avant l'arrivée du Bureau d'examen de l'endettement agricole. J'ai alors compris que nous rendions réellement service à cause de ce commentaire à la fin de cette réunion, qui a très bien tourné pour elle.

Voilà ce que nous faisons.

Ouelques mots au sujet de l'Île-du-Prince-Édouard. Je ne présenterai pas un tas de faits et de chiffres. Je sais que vous pouvez les obtenir par l'entremise de la Direction générale des politiques, qui administre les Bureaux d'examen l'endettement agricole. Depuis cinq ans, par exemple, dans l'industrie de la pomme de terre, il y a eu 79 cas. Ce qui est presque 15 p. 100 des unités de production de pommes de terre à l'Î.-P.-É. En examinant le graphique, vous constaterez le niveau élevé de la Saskatchewan et des autres provinces; lorsque vous arrivez à l'Î.-P.-É. et dans les provinces de l'Atlantique, la ligne dévie juste un petit peu. Cela paraît insignifiant, mais c'est extrêmement important pour l'Î.-P.-É.

• 1105

Farming is very important to P.E.I. There were three main commodities: farming, fishing and tourism. I guess we all know the impact that fishing is having as far as the fewer fish are concerned. Tourism is still a big thing in P.E.I., but if the farming industry declines so that we do not have the cattle grazing in the fields and the buildings upkept, tourism will decline also. So it's very important to P.E.I.

L'agriculture compte beaucoup chez nous. Nous avions trois produits de base principaux: agriculture, pêche et tourisme. Nous connaissons tous l'impact de la diminution des stocks de poissons sur la pêche. Le tourisme est un gros secteur à l'Î.-P.-É., mais si l'industrie agricole diminue au point qu'il n'y a plus de bétail dans les prés et que les bâtiments ne sont pas entretenus, le tourisme diminuera aussi. C'est donc très important pour l'Î.-P.-É.

Another thing I would like to stress to you people, from an Atlantic province—most of our statistics are for Atlantic provinces. Sometimes that's not very fair to each of the provinces. I think we need a board in each province. It can be looked on as a saving as far as our numbers go. It certainly is reasonable that you might expect that one board in the Atlantic would do, but I think that farmers themselves would have difficulty on P.E.I. if they had to phone New Brunswick or Nova Scotia to get information on the Farm Debt Review Board process. I think it's very important in the future that we maintain a board in each province.

I would like to reiterate that I hope you support the Farm Debt Review Board process as is. If it doesn't continue as a board in each province, it would be better to discontinue it than to have a service that does not provide a service.

In the future, if you are looking at streamlining and different programs that are being offered—and a lot of them are terminating at the end of the 1994–95 fiscal year—this Canadian rural transition program, Canadian farm business management council, the Canadian rural opportunity initiative, which really hasn't got off the ground, it certainly would be something that under the Farm Debt Review Board could be incorporated into that system. I think in Prince Edward Island and in New Brunswick, the policy branch serving managers is in the Farm Debt Review Board system.

The other thing is rural renewal. It's not new, rural renewal. I'm not sure we can go back to the stage that it was in 1960. There's no way we can turn the clock back. A lot of farms now are fairly large production units. They're expensive units to transfer to the next generation, which is going to have a great impact in the future of agriculture. If a senior member in the family operation has worked all his life, he can't just pass all that hard work on to his sons or daughters to continue. Especially with the changes in the financial situation of governments, we have to be responsible for ourselves throughout our whole life; therefore, we cannot pass on our assets to the next generation, for all we may like to.

Those are some of the comments I would like to make. I did not bring a presentation because it would need to include a lot of facts and figures. I didn't feel that I could address them properly for the total farm debt review system. All that material is available to you.

A consultant did work last summer in preparation for an evaluation, and a draft of this information has been formulated. If you are perusing this draft at any time, I would like to point out that it certainly reflects what the consultant gathered, but in a negative way.

Just for an example, 12% were dissatisfied with a certain function of the Farm Debt Review Board. I think it would have been much more positive if 88% were satisfied. I didn't appreciate the negative tone the draft was presented in. If that is part of your perusal, I would hope you take that into consideration.

The Chairman: Thank you, Mr. McKenzie. We run into those sorts of figures all the time. Generally the opposition portrays them in one way and the government portrays them in another.

[Translation]

Je voudrais souligner un autre point dans l'optique d'une province de l'Atlantique—la plupart de nos statistiques visent ces provinces. Parfois, cela n'est pas très juste pour chacune des provinces. Nous devrions avoir un bureau dans chacune d'elles. Vu le nombre d'habitants, c'est peut-être une économie. Il est certes raisonnable de penser qu'un seul bureau suffirait pour la région de l'Atlantique, mais les agriculteurs de l'Île-du-Prince-Edouard trouveraient difficile d'avoir à téléphoner au Nouveau-Brunswick ou en Nouvelle-Écosse pour obtenir de l'information sur les programmes du Bureau d'examen de l'endettement agricole. Il importe beaucoup que, dans l'avenir, nous ayons un bureau par province.

Je le répète, j'espère que vous appuyez le processus actuel du Bureau d'examen de l'endettement agricole. Si l'on n'a pas un bureau par province, il vaudrait mieux y mettre fin plutôt que d'avoir un organisme qui ne rend pas service.

Dans l'avenir, si vous songez à rationaliser les différents programmes offerts—nombre d'entre eux se terminent à la fin l'exercice 1994–1995—ce programme canadien réorientation des agriculteurs, le Conseil canadien de la gestion d'entreprise agricole, l'initiative canadienne des perspectives rurales, qui n'a pas vraiment démarré, il serait certainement heureux qu'en vertu du Bureau d'examen de l'endettement agricole, il puisse être incorporé dans ce système. À l'Île-du-Prince-Édouard et au Nouveau-Brunswick, la Direction générale des politiques qui dessert des gestionnaires fait partie du système du Bureau d'examen.

Il y a aussi, et ce n'est rien de neuf, le renouveau rural. Je ne crois pas que nous puissions retourner à l'étape de 1960. Impossible de revenir en arrière. Beaucoup de fermes sont devenues de grandes unités de production aujourd'hui. Il est coûteux de les transmettre à la génération suivante, qui aura un grand impact sur l'avenir de l'agriculture. Un membre âgé de l'exploitation familiale qui y a consacré toute sa vie ne peut simplement transmettre le fruit de ce labeur à ses fils ou filles pour qu'ils assurent la relève. Compte tenu de la nouvelle situation financière du gouvernement, nous devons être responsables de nous-mêmes pendant toute la vie; par conséquent, nous ne pouvons transmettre notre actif à la génération suivante, même si nous le voulions.

C'est en partie ce que je voulais dire. Je n'ai pas apporté de mémoire bourré de faits et de chiffres. J'ai jugé ne pas pouvoir le présenter pour l'ensemble du système d'examen de l'endettement agricole. Mais tout ce matériel vous est disponible.

L'été dernier, un consultant a préparé une évaluation, et une ébauche de cette information a été élaborée. Si vous examinez cette ébauche à un moment donné, je tiens à souligner qu'elle traduit ce que le consultant a recueilli, mais de façon négative.

Par exemple, 12 p. 100 étaient mécontents d'une certaine fonction du Bureau d'examen de l'endettement agricole. Il aurait été plus positif de dire que 88 p. 100 étaient satisfaits. Je n'ai pas aimé l'approche négative adoptée dans le projet. Donc, si vous l'examinez, j'espère que vous en tiendrez compte.

Le président: Merci, monsieur McKenzie. On nous fournit tout le temps des chiffres de ce genre. L'opposition les présente sous un angle et le gouvernement sous un autre.

Mr. McKenzie: That's what facts and figures are for. You can portray them for your own use.

M. Landry: Monsieur McKenzie, je vous remercie de votre exposé. Je vais vous poser deux questions très brèves.

Vous avez parlé d'économie, d'agriculture, de pêche et de tourisme. Quel pourcentage de l'économie l'agriculture représente-t-elle à l'Île-du-Prince-Édouard?

**Mr.** McKenzie: I'm not sure I could answer the percentages exactly, but I think agriculture was probably the driving force for the formulation of the province's economics. Until maybe the last few years, fisheries were not as important.

I talked to an an older gentleman, but not much older than me, who said that in his school years he felt very misplaced when he went to school in the spring of the year. Every day he had to take lobster sandwiches. The teacher had peanut butter, so he was envious of the teacher. So the fisheries did not have the importance forty years ago that agriculture did.

I'm not going to address percentages, because I'm not actually sure of them. Agriculture has been very important.

I think I did mention that agriculture strengthens tourism. I'm on a fairly direct route from the Borden ferry terminal to Cavendish, which is our main tourist attraction. It's not the only attraction, but it's one of the main ones. There's not a day that two or three cars don't stop and take pictures of my cows in the field by the road.

So agriculture is very important as far as tourism goes. If agriculture declines, tourism will go down with it, because we'll not have the same package to present.

M. Landry: Comme vous n'êtes pas en mesure de me donner ce pourcentage, je vais vous poser une autre question. Cela me permet de mieux comprendre la problématique de l'Île-du-Prince-Édouard. Quel est le pourcentage d'agriculteurs qui sont en difficulté dans votre province?

Mr. McKenzie: As I said, in the past five years 15% of the potato production units have been before the Farm Debt Review Board. That holds true pretty well for all commodities. We had a very high number of tobacco growers back in 1988. That has declined because of the reorganization of the tobacco industry with the buy-back program of the quota system. It appears that 15% would sort of cover the total numbers of commodities.

Mr. Easter: Thank you for coming, Robert.

I certainly want to raise a number of questions with regard to the Farm Debt Review Board. But I would say to Mr. Landry that the best way to get an assessment of P.E.I. is to take a two—week vacation and come down there and enjoy our lobster and steak and spend some of those hard—earned dollars down in our province. It would contribute to our economy greatly.

• 1115

In any event, Robert, certainly as a government we're reviewing the Farm Debt Review Board, or will have to at some point in the future. If you go through some of the statistics in the estimates, it shows that the use of the Farm Debt Review

[Traduction]

M. McKenzie: C'est à cela que servent les faits et les chiffres: pouvoir en user à son gré.

**Mr. Landry:** Mr. McKenzie, thank you for your presentation. I have two very brief questions.

You referred to economy, agriculture, fishing and tourism. What percentage of the economy does agriculture account for in Prince Edward Island?

M. McKenzie: Je ne suis pas sûr d'avoir les pourcentages exacts, mais l'agriculture a probablement été le moteur de l'économie de la province; jusqu'à il y a quelques années, la pêche n'était pas aussi importante.

Un monsieur plus âgé, pas plus âgé que moi, me disait qu'il ne se sentait pas à sa place lorsqu'il allait à l'école au printemps, pendant ses années de scolarité. Chaque jour, il mangeait ses sandwichs au homard et l'enseignant son beurre d'arachide; il l'enviait donc. Ainsi, il y a 40 ans, la pêche n'était pas aussi importante que l'agriculture.

Je ne parlerai pas de pourcentages, parce que je n'en suis pas sûr. L'agriculture a été très importante.

J'ai mentionné, je crois, que l'agriculture renforce le tourisme. Je vis sur une route assez droite qui va du terminus du traversier de Borden à Cavendish, notre principale attraction touristique. Ce n'est pas la seule, mais c'est une des plus courues. Il ne se passe pas de jour que deux ou trois voitures n'arrêtent pour photographier mes vaches dans le champ.

L'agriculture est donc très importante pour le tourisme. Si elle diminue, le tourisme diminuera avec elle, car nous ne pourrons plus offrir le même ensemble.

Mr. Landry: As you cannot give me this percentage, I will ask you another question. This will further my understanding of the problem in Prince Edward Island. What percentage of farmers are in a difficult situation in your province?

M. McKenzie: Comme je l'ai dit, au cours des cinq dernières années, 15 p. 100 des unités de production de pommes de terre ont passé devant le Bureau d'examen de l'endettement agricole. C'est à peu près la même chose pour les autres produits. Nous avons eu un grand nombre de tabaculteurs en 1988. Leur nombre a diminué par suite de la réorganisation de cette industrie avec le programme de rachat du système de contingents. Donc 15 p. 100 couvriraient tous les produits.

M. Easter: Merci d'être venu, Robert.

J'ai plusieurs questions à soulever au sujet du Bureau d'examen de l'endettement agricole. Mais je dirais à M. Landry que la meilleure façon de se faire une idée sur l'Île—du—Prince—Édouard est de venir y passer deux semaines de vacances pour y apprécier notre homard et nos steaks, et y dépenser une partie de ces dollars si durement gagnés. Cela contribuerait beaucoup à notre économie.

Quoi qu'il en soit, Robert, il est certain que le gouvernement examine le Bureau d'examen de l'endettement agricole ou devra le faire à un moment donné. Certaines des statistiques du budget des dépenses indiquent que l'on recourt

look at some of the figures in the estimates as well—towards maybe somewhat to a different structure.

I personally think the sad reality is that we still do need the experiences in terms of taking the heat out of a farm crisis situation in trying to come a settlement. The only other option, if we don't have Farm Debt Review Boards there, is the court system and all that implies in terms of costs, in terms of a very serious loss of pride, of possibly farm gate defences, which I've been involved in myself, and all those other complications.

So I'm wondering if you can relate the kind of experience you've had in terms of just getting the communications flowing. I think that's probably the most important role the Farm Debt Review Board has.

Mr. McKenzie: I guess, Wayne, you're right in your comment that usage of the Farm Debt Review Board has declined. In our statistics at the last quarter I have a copy of, which was December 1993, the decline in Canada was 33% usage from the prior final quarter ending December 1992. However, in P.E.I., and I'm quoting, we've had a plus-10% increase—the only province that had an increase. So as far as usage in Prince Edward Island is concerned, that's very important. For all that the decline is great, that doesn't mean there aren't an important number out there that are still in difficulties. There are a lot of farmers there.

If we look at just that quarter ending in December 1993, there were 282 applications in Canada. That's not a very big number, I guess, compared to the number of farmers in Canada, but to the 282 farm families that's a very important thing. To one farmer it's very important that there is a body that can help them.

The act says we're a mediation board; a mediation board is neutral. However, the act still says we help the farmers. So for all that we have a mediation role, the act tells us to help the farmer. The creditors, especially the major creditors, expect us to help the farmer because it's their livelihood. It's not only their livelihood, but it's their homes in all those situations.

It's a tremendous impact to a person if they're going to lose their farm, their farmland, their buildings, and also their home. And in most cases it's not only their home, it's been the home of their father, their grandfather, and their grandparents for three and four generations. So they have a feeling they're not only failing themselves, but they're failing the family name.

That is one of the hardest things—it is, really, as a chairman of a panel—to deal with whenever you know those people are in trouble. In a lot of cases the mother and father are living on the farm. They may have a lifetime interest on it, and the mother and father have not been able to come to the realization that they have to tell their mother and father they're losing the farm and they may have to vacate. There's the tremendous impact of stress and what not. The stress on the person who's before the Farm Debt Review Board is tremendous.

[Translation]

Agriculture and Agri-Food

Board is less than it was previously. I guess it worries me that given moins au Bureau qu'avant. Avec cette baisse des statistiques, on that the statistics have dropped, there may be a view—and if you pourrait être enclin, et c'est ce qui m'inquiète—aussi en examinant certains des chiffres du budget des dépenses-à abandonner doing away with the Farm Debt Review Board or changing it peut-être le Bureau d'examen de l'endettement agricole ou à en modifier la structure.

Personnellement, je trouve malheureux que nous ayons Farm Debt Review Board. I'd like you to maybe relate your encore besoin de ce Bureau. Je fais appel à votre expérience pour apaiser la crise de l'agriculture afin d'en venir à un règlement. La seule autre option, en l'absence des Bureaux d'examen de l'endettement agricole, est le système judiciaire et tout ce qu'il implique au niveau des coûts, de la grande perte de fierté et peut-être de la défense des exploitations agricoles, que je connais, et un tas d'autres complications.

> Je me demande donc si vous pouvez faire appel à votre expérience pour assurer le flux des communications. C'est probablement le principal rôle du Bureau d'examen de l'endettement agricole.

> M. McKenzie: Vous avez sans doute raison, Wayne, d'affirmer que l'on recourt moins au Bureau d'examen de l'endettement agricole. Dans nos statistiques du dernier trimestre, dont j'ai une copie, à savoir décembre 1993, la baisse au Canada était de 33 p. 100 comparativement au demier trimestre de décembre 1992. Cependant, à l'Î.-P.-É., et je cite, il y a eu une hausse de 10 p. 100. C'est la seule province où cela est arrivé. Ici, donc, c'est très important. La baisse est certes considérable, mais cela ne diminue en rien le nombre de ceux qui sont en difficulté. Il y a beaucoup d'agriculteurs là-bas.

> Pour le trimestre se terminant en décembre 1993, il y a eu 282 demandes au Canada. Ce n'est pas beaucoup, en regard du nombre d'agriculteurs au Canada, mais c'est très important pour les 282 familles d'agriculteurs. Même pour un agriculteur, ce l'est d'avoir un organisme qui peut l'aider.

> Selon la loi, nous sommes un organisme de médiation qui se doit d'être neutre. La loi affirme néanmoins que nous aidons les agriculteurs. En dépit de notre rôle de médiation, la loi nous dit de les aider. Les créanciers, surtout les gros, s'attendent que nous aidions les agriculteurs, car c'est leur gagne-pain, et celui de leur foyer dans toutes ces situations.

> Il est très dur de perdre sa ferme, sa terre agricole, ses bâtiments et aussi sa maison. Et dans la plupart des cas, ce n'est pas seulement sa maison, mais aussi celle de son père, de son grand-père et de ses grands-parents depuis trois ou quatre générations. Ces personnes ont donc l'impression de se renier elles-mêmes et de renier le nom de la famille.

> C'est l'une des choses les plus difficiles-vraiment, en qualité de président d'un comité d'examen-à régler quand vous connaissez ces gens en difficulté. Souvent, leur père et leur mère vivent dans la ferme. C'est peut-être le seul intérêt que ces demiers ont eu pendant leur vie et la mère et le père n'ont pas réalisé qu'ils doivent dire à leur mère et père qu'ils perdent la ferme et devront peut-être vider les lieux. Le stress et que sais-je encore a un énorme impact. La personne qui se présente au Bureau d'examen de l'endettement agricole est très stressée.

[Traduction]

• 1120

Mr. Easter: I agree with you. I've known and have certainly been involved in the farm crisis for a long time from the farm side. I know I've seen too many farm suicides and too many farm families split up. In my mind, if the Farm Debt Review Board is successful in preventing even one of those tragedies from happening, it's a success.

As there's the potential to move to a new system, how important do you see it that there be farmers? You're a farmer and a member of the community. How important is it that in terms of people in trouble first making the initial step to come to you for mediation? How important is it for that component to remain?

Mr. McKenzie: I think that's extremely important. I've had cases where farmers have come to me because they know me personally and they know what I'm involved in. They come to me and feel a bit of comfort.

Other farm families come in who do not know me or the members on the panel. When we sit down, we don't just pick up the papers in front of us and say you're a quarter of a million dollars in debt. We talk about what a lovely day it is today. We talk about what commodity they're working in. We talk about prices. We talk about PVY—n, which happened to be a topic for awhile.

We can relate to them because we have panel people who are in the commodities. I'm a dairy farmer now. I was also involved in potatoes, so I know the potato industry. I know the people in potatoes.

In order for the system to work, it is extremely important for the farm families to know that the people on the panel have a lifetime interest in what they are doing.

Mr. Culbert: Mr. McKenzie, coming from your neighbouring province of New Brunswick, in Carleton County and the agricultural area there, one of the concerns that has been expressed to me in many cases is in regard to the NFCC. What percentage of those problem areas would be involved with the NFCC?

One of the complaints or criticisms I've receive repeatedly in the last few months is its method of calculating the differential after interest rates dropped. It's looking for some possible new ingenious method of calculating the differential to provide assistance to farmers. Can you just comment on that for me, please?

Mr. McKenzie: I think we've been very fortunate in Prince Edward Island to have had very good members from the Farm Credit Corporation, and I must say we've really had no problem. I know when the fund was there it was different. I think we've tidied up a lot of its portfolio. It's hard for me to say anything critical about it.

At the present time, a lot of people are leaving our provincial organization because the Farm Credit Corporation has a better package to offer them. Their interest rates and what not are better. Commodity-based loans are the only ones that have caused us problems in the Farm Debt Review Board process. The situation with them is not good if you are unable to meet your commitment.

**1125** 

Mr. Collins: I find your presentation interesting in terms of your function. I'm glad I have my friend Mr. Easter here to fill us in on what's happening down on the island. He usually does a pretty good job of that—

M. Easter: Je suis d'accord. Je connais la crise agricole depuis longtemps et je m'occupe de l'aspect entreprise agricole. J'ai vu trop de suicides d'agriculteurs et trop de familles brisées. Si le Bureau d'examen de l'endettement agricole réussit à empêcher une seule de ces tragédies, c'est un succès.

Il est possible que nous adoptions un nouveau système; est-il très important pour vous qu'il y ait des agriculteurs? Vous en êtes un et vous faites partie de la collectivité. Cela est-il important du point de vue des premiers que font les gens en difficulté pour obtenir votre médiation? Est-il vraiment important que ce volet demeure?

M. McKenzie: C'est extrêmement important. Dans certains cas, des agriculteurs sont venus me voir parce qu'ils me connaissent personnellement et savent ce que je fais. Ils sont venus chercher du réconfort.

D'autres familles se présentent sans me connaître ni connaître les membres du comité d'examen. Une fois assis, nous ne nous contenterons pas d'examiner les documents devant nous et de dire: «Vous avez une dette d'un quart de million de dollars». Nous parlons de la belle température, de ce que ces gens produisent, des prix. Nous parlons du PVYn qui a été un sujet d'actualité assez longtemps.

Nous sommes emphatiques parce que certains membres du comité sont dans les mêmes secteurs. Je suis un producteur laitier maintenant. J'ai aussi cultivé la pomme de terre, alors je connais cette industrie et les gens de ce secteur.

Pour que le système fonctionne, les familles d'agriculteurs doivent absolument savoir que l'activité des membres du comité d'examen est l'intérêt de leur vie.

M. Culbert: Monsieur McKenzie, je viens de la province voisine du Nouveau-Brunswick, de la région agricole de la circonscription de Carleton; on m'a souvent exprimé des inquiétudes au sujet de la SCAN. Quel pourcentage de ces zones à problème relèverait d'elle?

Une des plaintes ou critiques que je reçois constamment depuis quelques mois concerne sa façon de calculer la différence depuis la chute des taux d'intérêt. Elle cherche à trouver une nouvelle méthode ingénieuse de calculer la différence pour fournir de l'aide aux agriculteurs. Pouvez-vous m'en dire plus, s'il vous plaît?

M. McKenzie: Nous sommes très chanceux, nous à l'Île-du-Prince-Édouard, d'avoir eu de très bons membres de la Société du crédit agricole et nous n'avons vraiment pas eu de problème. Lorsque le fonds était là, c'était différent. Nous avons remis de l'ordre dans une bonne part de son portefeuille. Il m'est difficile de la critiquer.

À l'heure actuelle, beaucoup de gens quittent notre organisation provinciale parce que la Société du crédit agricole leur offre un meilleur montage, de meilleurs taux d'intérêt et que sais—je encore. Les prêts axés sur les produits sont les seuls qui nous aient causé des problèmes au Bureau d'examen de l'endettement agricole. La situation n'est pas rose pour qui ne respecte pas ses engagements.

M. Collins: Ce qui m'intéresse dans votre exposé, c'est votre fonction. Je suis heureux que mon ami, M. Easter, nous explique ce qui se passe dans l'île. Il s'en tire normalement assez bien. . .

Mr. McKenzie: I expect that.

Mr. Collins: —and we're happy to have him on the committee.

As you go through it, if there's one weakness in the process, what would the weakness be that you see?

Mr. McKenzie: If I were to try to reconstruct the act, I think I would really have difficulty changing it in order to make it stronger. There have been a lot of times when people have said that we should have the strength to dictate to either the creditor—and most of the time it's to the creditor—or the farmer how the solution should be arrived at. The act has been flexible enough so that when a situation arose, it fit, and we've had a lot of different scenarios.

As for streamlining and costs, there are some things that could be done. We could lessen the number of panel members on the committee. I'm not sure if that would be advantageous, but it could be done.

As regards any major changes, maybe I'm being biased when I say it has worked well. It has worked extremely well for P.E.I.

The Chairman: Mr. McKenzie, thank you again for coming all this way to report to the committee.

Unfortunately, you came at a time when the opposition put forward a motion in the House, so most of the committee members are in the House debating agriculture, and we're split between two groups.

It's a very important area, farm debt review. I noted that in the estimates the government indicated that in the 1994 year the number of farmers who would have to come before a Farm Debt Review Board... They're suggesting that in 1994 the new estimates will be 10 from Prince Edward Island. Do you know why it's so low?

Mr. McKenzie: I don't know. In the first month of the fiscal year we've already had three applications, so if that trend continues—

The Chairman: It says that last year you had 44.

Mr. McKenzie: We had 44 last year. I'm not sure whether your report is on a fiscal or calendar year.

The Chairman: It's on a fiscal year, I believe. But we'll have the department here later and can ask them.

It says the mandate expired March 31, 1994. It might have something to do with that. Lately it has been extended.

Mr. McKenzie: It could have. I know we've been asked—I don't think we ever gave a figure—for a projection of the number of cases we might have in 1994–95. As I said, we've already had three, so that leaves only seven in our estimate.

Regarding funds from the Farm Debt Review Board, it's on a demand basis. Last year we had to ask for a higher amount of dollars than we had budgeted for because of the high numbers. It was one of the highest years we had. They were able to reorganize their budget. Because other provinces had declined, the dollars were there. In the end we didn't need all the dollars we asked for in the revision of the budget.

[Translation]

M. McKenzie: Je m'y attends.

M. Collins: ...et nous sommes heureux qu'il fasse partie du comité.

Si vous examinez le processus, quelle serait une de ses faiblesses, s'il en a eue?

M. McKenzie: Si j'avais à refaire la loi, j'aurais de la difficulté à la renforcer. Les gens nous ont souvent dit que nous devrions avoir le pouvoir d'imposer au créancier—et la plupart du temps c'est à lui—ou à l'agriculteur la façon d'arriver à une solution. La loi était assez souple pour s'adapter aux situations qui se sont présentées et nous avons eu de nombreux scénarios.

Quant à la rationalisation et aux coûts, il y aurait certaines choses à faire. Nous pourrions diminuer le nombre de membres au sein du comité. Cela ne serait pas nécessairement avantageux, mais c'est faisable.

Quant à apporter des changements importants, je suis peut-être partial quand je dis que cela a bien fonctionné, extrêmement bien pour l'Î.-P.-É.

Le président: Monsieur McKenzie, merci encore d'être venu de si loin pour faire rapport au comité.

Malheureusement, votre venue coïncide avec une motion de l'opposition à la Chambre, de sorte que la plupart des membres du comité sont à la Chambre pour parler d'agriculture et nous sommes répartis en deux groupes.

L'examen de l'endettement agricole est un secteur très important. Dans le budget des dépenses, le gouvernement indique qu'en 1994 le nombre d'agriculteurs qui auraient à se présenter devant le Bureau d'examen de l'endettement agricole... D'après ces nouvelles prévisions budgétaires, il y en aurait 10 de l'Île-du-Prince-Édouard en 1994. Savez-vous pourquoi il y en a si peu?

M. McKenzie: Non. Le premier mois de l'exercice, nous avons eu trois demandes, alors si la tendance se maintient. . .

Le président: L'an dernier vous en avez eu 44.

M. McKenzie: C'est exact. Je ne sais si votre rapport vise un exercice ou une année civile.

Le président: L'exercice, je crois. Les représentants du ministère seront ici plus tard et nous le leur demanderons.

On apprend que le mandat expire le 31 mars 1994. Les deux choses sont peut-être liées. Dernièrement, il a été prolongé.

M. McKenzie: Peut-être. Je sais qu'on nous a demandé—nous n'avons jamais donné de chiffre, je crois—de prévoir le nombre de cas en 1994–1995. Je viens de le dire, nous en avons déjà eu trois, donc il n'en reste que sept, selon nos prévisions.

En ce qui concerne les fonds provenant du Bureau d'examen de l'endettement agricole, ils sont attribués sur demande. L'an dernier, nous avons dû demander plus de dollars que nous n'en avions prévus au budget en raison du nombre de demandes. C'est une des années où il y en a eu le plus. Ils ont réussi à réorganiser leur budget. Comme il y en avait moins dans d'autres provinces, les dollars étaient là. En fin de compte, nous n'avons pas utilisé tous les montants demandés lors de la révision du budget.

Ten would be extremely low, and I hope they're right.

The Chairman: Yes, I think we all do.

Again, thank you for coming and enlightening us.

Mr. McKenzie: I appreciate this opportunity to present my concerns to your committee, and I hope that you will strongly support the continuation of the Farm Debt Review Board as is.

The Chairman: I think you would have unanimous-

Some hon. members: Oh, oh!

The Chairman: I hate to use the words "unanimous consent" around this table now, but—

Mr. McKenzie: "Unanimous" is not necessary.

The Chairman: —I think you would have a majority of the committee supporting you. Thank you for coming and giving us a different perspective of the island than what we've received so far.

• 1130

Mr. McKenzie: Thank you. I invite you all down. I did put in a few plugs for tourism. At any opportunity if you come to P.E.I., I'm quite sure you'll enjoy it.

The Chairman: Those lobster sandwiches sound good.

Finally, colleagues, we have officials from the department. Frank Claydon is the ADM in the policy branch. Welcome. If you have other people with you, please identify them. We all know them, but for the record identify them and explain what they do in your department.

As you can see, the committee is bustling today. Members are lined up to ask you questions. Unfortunately, as you are no doubt aware, the House of Commons is now debating agriculture, and as a result, our committee members are split between the two places. But you have four of the hardest-working committee members here today to listen to you.

Mr. Frank Claydon (Assistant Deputy Minister, Policy Branch, Department of Agriculture and Agri-Food): Thank you, Mr. Chairman.

I should mention one item before we go on. I understand there's approximately an hour for discussion at this point in time, and there are the farm income and adaptation issues to discuss, and the PFRA budget and issues. In the interest of saving the department some money, if you think it would take more than the allotted time to get through these two items, we would prefer, if possible, to deal with PFRA. That would avoid some additional transportation costs in terms of people coming back to the committee if it isn't possible to deal with it today.

Would you like to look at PFRA first? Then if we don't get time I can come back with cab fare, whereas they need to get on a plane.

The Chairman: Certainly. I think that's a very good suggestion. I would think with the number of committee members we'd only take about 45 minutes anyway.

## [Traduction]

Dix cas, ce serait extrêmement peu, et j'espère qu'ils ont raison.

Le président: Oui, nous l'espérons tous.

Merci encore d'être venu nous éclairer.

M. McKenzie: Je suis heureux d'avoir eu l'occasion d'exprimer mes préoccupations à votre comité et j'espère que vous demanderez fermement que le Bureau d'examen de l'endettement agricole soit maintenu tel quel.

Le président: Vous avez, je crois, l'unanimité. . .

Des voix: Oh, oh!

Le président: Je déteste parler de «consentement unanime» autour de cette table-ci, mais...

M. McKenzie: «Unanime» n'est pas nécessaire.

Le président: ...je crois que vous auriez une majorité des membres du comité en votre faveur. Merci d'être venu nous présenter une perspective différente de celle que nous avons eue sur votre province jusqu'à maintenant.

M. McKenzie: Merci. Venez nous voir. J'ai fait de la réclame pour le tourisme, et suis sûr que vous ne regretterez pas d'être venus à l'Île-du-Prince-Édouard.

Le président: Ces sandwiches au homard semblent excellents.

Enfin, chers collègues, nous recevons les représentants du ministère. Frank Claydon est SMA à la Direction générale des politiques. Bienvenue. Veuillez présenter les personnes qui vous accompagnent. Nous les connaissons toutes mais, aux fins du procès—verbal, veuillez les nommer et indiquer leur fonction au ministère.

Vous constatez que le comité grouille de monde aujourd'hui. Les députés font la queue pour vous poser des questions. Malheureusement, comme vous le savez sans doute, la Chambre des communes discute d'agriculture et les membres de notre comité ont été répartis entre les deux endroits. Mais vous avez ici quatre des plus ardents travailleurs du comité pour vous entendre.

M. Frank Claydon (sous-ministre adjoint, Direction générale des politiques, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Merci, monsieur le président.

Permettez-moi une mise au point. On me dit que nous avons environ une heure pour discuter du revenu agricole, de l'adaptation ainsi que du budget et des questions se rapportant à l'ARAP. Pour économiser l'argent du ministère, si le temps alloué ne suffit pas pour examiner ces deux points, nous préférerions, si possible, parler de l'ARAP. On éviterait ainsi d'avoir à rappeler certaines personnes devant le comité si l'on ne peut en traiter aujourd'hui, ce qui ferait économiser des frais de transport supplémentaires.

Aimeriez-vous examiner l'ARAP en premier? Si nous manquons de temps, je peux revenir en taxi, alors qu'eux devraient prendre l'avion

Le président: Certainement. Excellente suggestion. Compte tenu du nombre de membres présents, cela ne devrait pas nous prendre plus de 45 minutes.

Mr. Claydon: That's fine.

I would like to introduce Harry Hill, who is, of course, with PFRA; and Dennis Stephens, from whom I think you already have had a briefing, and who is working on the rural renewal file. He is here because of the close link with some of the work that PFRA is doing. Linda Keen is here from our other sister branch, the marketing and industry services branch, more to deal with the farm income and adaptation if we get a chance to speak to that.

I'll just turn it over to Harry, who has a few opening comments to make. Then, if we get a chance, we'll come back to farm income and adaptation.

Mr. Harry Hill (Director General, Prairie Farm Rehabilitation Administration, Department of Agriculture and Agri-Food): Mr. Chairman, PFRA, the Prairie Farm Rehabilitation Administration, operates in the three prairie provinces and in the Peace River district of British Columbia. It was established during the droughts and depression of the 1930s. Revitalization of the prairie agriculture economy was required, and PFRA was one of the tools. It is targeted toward dealing with special problems of the region. The region is northern, semi-arid and drought prone. It has an export primary agriculture economy, and is a long distance from tidewater.

During the 1980s and early 1990s it has become clear that revitalization and renewal of the prairie agriculture economy is again required for some of the same reasons and for some different reasons than existed in the 1930s. The wealth produced in rural areas is no longer sufficient to support the local social structures or to renew the agriculture economy. Wealth creation from agriculture as well as from other economic sectors has become a dominant objective of governments.

Within Agriculture and Agri-Food Canada, PFRA plays a modest role. The renewal will be assisted by many agriculture and agrifood initiatives. These include the reform of the safety net income support programs, streamlining inspection and quarantine functions, environmental sustainability, encouraging industry innovation, and supporting market development—all of which are discussed briefly on pages 9 to 13 of the blue book.

• 1135

Within this context, PFRA pursues opportunities for greater economic security and encourages conservation and development of the soil and water resource base within its program area.

Mr. Easter: There's no question that the PFRA is one of the longer-running programs in the country. In my experience, in the west there's a great deal of farm satisfaction, a fair bit of confidence in it. For whatever reason, it's not viewed with the suspicion with which many of the other programs that a government might produce might be. I think it can be an important part in renewal of the agriculture economy.

[Translation]

M. Claydon: Très bien.

Je vous présente Harry Hill, bien entendu de l'ARAP, et Dennis Stephens, qui vous a déjà remis un mémoire et qui s'occupe du dossier du renouveau rural. Son travail est étroitement lié à celui de l'ARAP, ce qui explique sa présence ici. Linda Kean vient de notre direction générale homologue, celle des services à l'industrie et aux marchés, qui s'occupe davantage de revenu agricole et d'adaptation, si nous arrivons à en parler.

Je laisserai la parole à Harry qui a une brève déclaration d'ouverture à faire. Nous reviendrons ensuite, si possible, au revenu agricole et à l'adaptation.

M. Harry Hill (directeur général, Administration du rétablissement agricole des Prairies, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Monsieur le président, l'ARAP, l'Administration du rétablissement agricole des Prairies, a des activités dans les trois provinces des Prairies et dans le district de Peace River, en Colombie-Britannique. Elle a été créée à l'époque des sécheresses et de la crise des années 30. Il fallait ranimer l'économie agricole des Prairies et l'ARAP était l'un des moyens utilisés. Sa mission est de régler les problèmes spéciaux de la région, qui est nordique, semi-aride et exposée aux sécheresses. Elle vit essentiellement de l'exportation de produits agricoles primaires et est à une grande distance de la mer.

Au cours des années 80 et au début des années 90, on a réalisé que l'économie agricole des Prairies avait une nouvelle fois besoin d'être ranimée et renouvelée pour des raisons à la fois semblables et différentes de celles des années 30. La richesse produite dans les régions rurales ne suffit plus à soutenir les structures sociales locales ou à renouveler l'économie agricole. Un des objectifs dominants des gouvernements est la création derichesse par l'agriculture et par d'autres secteurs économiques.

L'ARAP joue un rôle modeste au sein d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada. Le renouveau se fera grâce à de nombreuses initiatives agricoles et agro-alimentaires. Mentionnons la réforme des programmes de soutien du revenu constituant un filet de sécurité, la rationalisation des fonctions d'inspection et de quarantaine, la viabilité environnementale, l'innovation industrielle et l'appui à l'expansion du marché—qui sont toutes brièvement abordées aux pages 10 à 14 du Livre bleu.

Dans ce contexte, l'ARAP s'efforce d'assurer une plus grande sécurité économique et favorise la conservation et la mise en valeur des ressources en sol et en eau dans la région visée par son programme.

M. Easter: Sans aucun doute, l'ARAP est l'un des plus anciens programmes au pays. Dans l'Ouest, je sais par expérience que les agriculteurs en sont très satisfaits et y font assez confiance. Quelle qu'en soit la raison, ce programme ne soulève pas les mêmes soupçons que de nombreux autres programmes gouvernementaux. C'est un volet important dans le renouveau de l'économie agricole.

I certainly don't have the answer for this, but I raise it to get your viewpoint. You mentioned in your remarks the importance of wealth creation in the agriculture sector. I as a producer, and, I know, many of the producers in the west, would like to get away from having to depend on safety nets, subsidies, and whatever and receive our returns out of the marketplace.

In the new agricultural economy we're getting into, though, in the value—added there's a kind of catch—22 in that in order for us to compete, whether in the American market or in the European market, the company or the industries that are adding value to that product, whether it's taking grain and milling it or it's taking potatoes and making French fries, or whatever, the thrust tends to be to lower the price to the primary producer. On the one hand you're adding value, but you're putting the primary producer in a more difficult position because basically you're exploiting him in order to be competitive as an industry—if you follow what I mean.

Do you have any thoughts on that? Do you have any ideas on how we can get around that? There are the supply management areas that we've moved in; we've done certain things there. But most of the commodities we're talking about, certainly in the prairie region, in this context are not supply management commodities. Do you have any thoughts on that?

Mr. Hill: First, we've been doing quite a bit of analysis with our sister branches in Saskatchewan and the Government of Saskatchewan on the situation. There are lots of indicators that the current situation is non-sustainable. The average Saskatchewan farm family receives about 53% of its income from off-farm sources. This was demonstrated in the SARM data, I think. It is 34% from income transfers and 11% from the market. So it's a very strong indicator of the unsustainability of the current situation.

This has placed Saskatchewan farmers in a coping situation. They're coping in all sorts of different ways. They're getting income from off-farm sources. But the farmers in Saskatchewan, I believe, have come through what Dale Botting calls the grieving process. They've had anger. They've had frustration in attempting to understand where they can go from here. Now they're in a position of looking at exactly what they can do to maintain themselves.

So the farmers are looking for any opportunity to bring wealth, income, into the farm. Some of that includes those same farmers investing in these value-added opportunities or special crops, or whatever, in order to diversify their income base.

• 1140

I think, concerning the relationship between the processors and the primary producers, we have a lot to learn in terms of organizations. I think we have a lot to learn from the California experience, about the market systems they have there for their primary products which supply those products through cooperative marketing organizations to the manufacturing organizations.

I think we can learn a great deal from our free traders from the south here.

[Traduction]

Je n'ai certainement pas de réponse, mais je soulève ce point pour savoir ce que vous en pensez. Vous avez dit qu'il importe de créer de la richesse dans le secteur agricole. Je suis un producteur et j'aimerais, comme nombre de producteurs dans l'Ouest, ne plus avoir à dépendre de filets de sécurité, de subventions et que sais—je encore, et tirer mes revenus du marché.

Dans la nouvelle économie agricole où nous entrons, il y a une sorte de contradiction liée à la valeur ajoutée, en ce sens que pour être concurrentielles, sur le marché américain ou européen, l'entreprise ou les industries qui ajoutent une valeur à leurs produits, qu'il s'agisse de récolter du grain et de le moudre ou de produire des pommes de terre pour en faire des frites, etc., sont confrontées à une tendance à la baisse du prix offert au producteur primaire. D'un côté, vous ajoutez de la valeur, mais vous mettez les producteurs primaires dans une situation plus difficile parce qu'en fait vous les exploitez pour être une industrie concurrentielle—si vous me suivez.

Qu'en pensez-vous? Savez-vous comment nous pouvons surmonter cela? Nous nous occupons de gestion de l'offre et avons fait certaines choses dans ce domaine. Mais la plupart des produits de base dont nous parlons, en tout cas dans les Prairies, ne peuvent faire l'objet d'une gestion de l'offre dans ce contexte. Qu'en pensezvous?

M. Hill: D'abord, nous avons beaucoup analysé la situation avec nos homologues en Saskatchewan et au gouvernement de la Saskatchewan. Selon de nombreux indicateurs, la situation actuelle n'est pas viable. Environ 53 p. 100 du revenu de la famille agricole moyenne de la Saskatchewan provient de sources non agricoles. Cela a été prouvé dans les données de la SARM, je crois. C'est 34 p. 100 des transferts de revenu et 11 p. 100 du marché. Indicateur très révélateur de la non-viabilité de la situation actuelle.

Les agriculteurs de la Saskatchewan ont dû apprendre à se débrouiller. Ils le font de toutes sortes de manières. Ils tirent des revenus d'activités non agricoles. Mais ils ont appris graduellement à assumer leur peine, comme le dirait Dale Botting. Ils ont passé par les étapes de la colère, de la frustration en essayant de comprendre quoi faire désormais, et ils en sont rendus à se demander exactement comment subsister.

Les agriculteurs veulent donc profiter de toutes les occasions qui apporteraient de la richesse, du revenu, à leur exploitation. Ce qui inclut les mêmes agriculteurs qui investissent dans ces activités à valeur ajoutée ou les cultures spéciales, ou dans autre chose, pour diversifier leur économie de base.

Nous avons beaucoup à apprendre au sujet des organismes qui lient les conditionneurs et les producteurs primaires. Nous avons beaucoup à apprendre de l'expérience californienne, des systèmes de commercialisation de Californie qui acheminent ses produits primaires aux entreprises de fabrication par les coopératives de commercialisation.

Nous pouvons apprendre beaucoup de nos libre-échangistes du Sud.

Mr. Easter: It's really interesting to hear the word "cooperative"; I almost thought it'd been dropped from Agriculture Canada's terminology for a while. I guess, though, in terms of the price at the primary producer level, I take your points well in terms of looking at a cooperative approach and in terms of farmers investing and trying to create more value throughout the system, and that could add to rural community development as well.

But I come back to my original point, and maybe you can relate that to the California experience. Have they found a way to prevent that exploitation at the primary producer level? That's what concerns me.

To me, when I hear value-added, that has the opposite context to a certain extent—that the raw material doesn't have value, and I as a producer think I produce value. So do you have any ideas in terms of how to prevent the exploitation at the primary producer level? I believe we should get our cost of production at that level and then add on, in terms of value, as it goes through the system.

Mr. Hill: Frank or Dennis may have more knowledge about this than I do, and I'm certainly not a complete expert on the California cooperative marketing systems. But they exist especially in the nut industries, where the primary producers basically bargain cooperatively with the processors, and it seems to be an arrangement that works pretty well.

But in the prairie context a lot of the processors are also farmers; the farmers invest their money into value—added processing systems, sometimes cooperatively, sometimes not, depending on different types of business arrangements, and therefore there's quite a bit of sensitivity, I believe, in many cases between the actual processors and the primary producers.

Mr. Easter: I have one last comment, Mr. Chairman, and it relates in part to another area, but I've always felt transportation is functional to marketing. With the changes we see happening, especially in western Canada, where a fair number of branch lines have been shut down, do you see any way of maybe there being a better cooperation or better direction in terms of tying the two together? For instance, if you're going to market into a market, then you basically have to have good planning right from the farm gate through to export position, even if it's in the midwestern U.S.

There has to be cooperation, planning, and direction in terms of that whole system. Are you doing any work in that area?

Mr. Hill: No, the Prairie Farm Rehabilitation Administration is not doing analysis in that area.

Mr. Collins: Mr. Chairman, Dr. Hill, I just want to know, right off the bat, did Sinc fly down on the same flight with you so you could put his document together for him? I do note he made the comment that Dr. Hill and his staff in the Regina regional office have been very accommodating and helpful with the information and technical details, and certainly if SARM has made that observation, then I'm sure it is correct and accurate. So I commend you in terms of your relationship with people in rural Saskatchewan.

[Translation]

M. Easter: Il est vraiment intéressant d'entendre le mot «coopérative»; je croyais presque qu'Agriculture Canada l'avait éliminé de son vocabulaire depuis un certain temps. Cependant, au sujet des prix pratiqués au niveau des producteurs primaires, je conviens très bien comme vous qu'il faudrait examiner une approche coopérative et la possibilité pour les agriculteurs d'investir et de créer une plus grande valeur dans tout le système, favorisant du même coup le développement des collectivités rurales.

Peut-être pouvez-vous lier mon observation initiale à l'expérience californienne et me dire si l'on a trouvé là-bas un moyen d'empêcher cette exploitation des producteurs primaires. Cela me préoccupe.

Selon moi, la valeur ajoutée a, dans une certaine mesure, un effet opposé—c.-à-d. que la matière brute n'a pas de valeur, mais en tant que producteur, j'estime que mon produit a une valeur. Avez-vous une idée de la façon dont nous pourrions éviter l'exploitation des producteurs primaires? Il faudrait, à mon avis, établir le coût de production à ce niveau, puis y ajouter la valeur de chaque étape ultérieure dans le système.

M. Hill: Frank ou Dennis en connaissent peut-être plus que moi à ce sujet et je ne suis assurément pas un spécialiste complet des systèmes coopératifs de commercialisation de Californie. Mais ils existent, plus particulièrement dans l'industrie des noix, et les arrangements qui sont négociés fondamentalement entre les producteurs primaires et les conditionneurs semblent fonctionner assez bien.

Dans les Prairies, une foule de conditionneurs sont aussi agriculteurs; les agriculteurs investissent dans des systèmes de conditionnement à valeur ajoutée, quelquefois par des coopératives, quelquefois en dehors de celles-ci, selon les modalités d'affaires qui existent, d'où la sensibilité assez grande que me semblent éprouver les conditionneurs et les producteurs primaires dans de nombreux cas.

M. Easter: Monsieur le président, j'ai une dernière observation qui touche en partie un autre domaine, mais j'ai toujours pensé que les transports étaient une fonction de la commercialisation. Devant les changements qui surviennent, surtout dans l'ouest du Canada, où l'on a fermé un nombre assez important de lignes secondaires, pourrait—on favoriser une meilleure collaboration ou une meilleure orientation entre les deux? Par exemple, pour vendre des produits sur un marché, vous devez d'abord bien planifier votre démarche de la ferme jusque sur les marchés d'exportation, même si c'est le Mid-West des É.-U.

Tout ce système doit donc être imprégné de collaboration, de planification et d'orientation. Avez-vous des activités dans ce domaine?

M. Hill: Non, l'Administration du rétablissement agricole des Prairies ne fait pas d'analyses dans ce domaine.

M. Collins: Monsieur le président, monsieur Hill, j'aimerais savoir en premier si Sinc a pris le même avion que vous pour que vous puissiez lui préparer son exposé. Il a très bien fait remarquer que M. Hill et son personnel du bureau régional de Regina l'ont beaucoup aidé en lui fournissant de l'information et des détails techniques. Si la SARM a fait cette observation, elle est certainement exacte. Je vous félicite donc des liens que vous entretenez avec les régions rurales de Saskatchewan.

In light of that, I have a number of questions that come forward, more because this is an educational experience for me.

I've had some ranchers who live out in the southwest part of Saskatchewan who are concerned about the Grasslands National Park and whether there are going to be lands available for ranchers, because we have environmentalists now worried about the sage hen and the rattlesnake and every other item that's living and breathing. I've heard it suggested that they're even going to start tagging the rattlesnakes so we'll know where they are. They're very concerned, so I raise that one.

With regard to wildlife lands—and I'm a member of the Wildlife Federation—where we obtain parcels of land generally where they would be grazing lands, is it true that those lands are then not available for farmers to graze cattle?

From the First Nations standpoint, and there was some discussion with SARM this morning that PFRA lands may be looked at, as First Nations, as lands that they would want to option and purchase. I would like some reaction to that.

With regard to the two areas on water, the Shand development and the Rafferty, I understand there is no option for farmers and cattlemen who formerly used that land to use parts of it that might be identified for grazing area. I want to know whether that is in fact true.

Finally, in the Wawota area—and maybe you know about this, Dr. Hill—there is a group trying to do some water conservation in that area, but it seems that every time you want to take one step forward, we do a waltz and we take three back. We have 53 people going to do a study; it will likely take 60 years to come through, and by that time all of them will be dead and forgotten about. I wonder what kind of mechanisms we have in place to overcome all these levels of government so that we can move through and maybe move some of these projects along that don't require, you know, a royal commission and a study.

Mr. Hill: With regard to the Grasslands National Park, this land is being accumulated by Parks Canada and will be used as a park. Of course, the decisions on how they utilize that land will be made by Parks Canada.

The observation I would have is that the grasslands of western Canada developed under grazing pressure, especially from the bison, and in some cases extreme grazing pressures—overgrazing, we would call it—and a lot of trampling. Exactly how that worked we'll probably never know, but it's true to say that the ecosystem that developed, developed under that situation.

When bison were destroyed the grass flourished a great deal. One sees pictures of settlers with grass up to the horses' bellies. This was an entirely unnatural situation, because the grass had no grazing pressure for 50 years or so before settlement.

In order to achieve a natural grasslands park, then, one has to consider what sort of grazing pressure is appropriate and by what animals. That debate will take place, no doubt, between the ranchers of southern Saskatchewan and Parks Canada. We have no particular role to play in that; it's a Parks Canada decision.

[Traduction]

À la lumière de tout cela, j'ai quelques questions à vous poser, mais plus parce qu'il s'agit d'une expérience éducative pour moi.

Quelques propriétaires de ranch du sud-ouest de la Saskatchewan s'inquiètent et se demandent si des terres du parc national des Prairies seront mises à leur disposition, étant donné que les environnementalistes se préoccupent actuellement de la gélinotte des armoises, du crotale et de tout ce qui grouille à cet endroit. J'ai même entendu dire qu'on voulait étiqueter les crotales pour suivre leurs déplacements. Je soulève cette question à cause de la très vive inquiétude de ces propriétaires.

En ce qui a trait aux terres sauvages—et je suis membre de la Fédération de la faune—lorsqu'on obtient des parcelles de terre là où il y aurait habituellement des pâturages, n'est-il pas vrai que les agriculteurs ne peuvent y faire paître leur bétail?

Selon les échanges qu'il y a eu ce matin avec la SARM, les terres de l'ARAP pourraient être offertes en vente aux premières nations. J'aimerais avoir vos observations à ce sujet.

Pour ce qui est de la question de l'eau dans les deux régions, le développement Shand et Rafferty, je crois comprendre que les agriculteurs et les éleveurs qui s'y trouvaient jadis ne pourraient plus utiliser les terres de ces régions qui pourraient être réservées au pâturage. Est-ce vrai?

Enfin, dans la région de Wawota-peut-être en savez-vous quelque chose, monsieur Hill-un groupe prône en ce moment une plus grande économie de l'eau, mais il semble que pour chaque pas en avant, nous reculions toujours de trois. Nous affecterons 53 personnes à une étude qui prendra fin vraisemblablement dans 60 ans, mais à ce moment-là, ils seront tous morts et oubliés. Quel genre de mécanisme avons-nous pour surmonter tous ces paliers de gouvernement afin de pouvoir avancer et peut-être faire progresser les projets qui n'ont pas besoin d'une commission royale ni d'une étude?

M. Hill: En ce qui concerne le parc national des Prairies, Parcs Canada récupère actuellement ces terres pour en faire un parc et, bien entendu, c'est à lui qu'il reviendra de décider de leur utilisation.

Les prairies de l'ouest du Canada se sont développées sous la pression du pâturage, surtout du bison, et, dans certains cas, sous la pression d'un pâturage extrême-qu'on appellerait surpâturage-et d'un piétinement abondant. Nous ne saurons probablement jamais comment cela est survenu exactement, mais il est juste de dire que l'écosystème actuel s'est développé à cause de ce phénomène.

L'extermination des bisons a largement favorisé la croissance des prairies. Sur certaines photos de colons, l'herbe monte au flanc des chevaux. La situation était tout à fait inhabituelle puisqu'il n'y avait eu aucun pacage pendant une cinquantaine d'années avant la colonisation.

Pour aménager un parc de prairies naturelles, il faudrait examiner le genre de pacage et le genre d'animaux qui conviendraient à cet endroit. C'est une question que débattront certainement les propriétaires de ranch du sud de la Saskatchewan et Parcs Canada. Nous n'avons aucun rôle à jouer dans cette affaire puisque la décision revient à Parcs Canada.

As for wildlife lands available for grazing, there are some parklands operated by Parks Canada, and an example is the north end of Long Lake, where these lands are not available for grazing. Environment Canada tries to assure they will not be available for grazing—I think for very good reasons. There is always a great deal of pressure, especially during droughts, to make them available for grazing, so they become a conflict.

• 1150

Agriculture and Agri-Food

However, there are many pasturelands and PFRA runs where we encourage the wildlife interface. We help the wildlife associations establish and maintain populations. We manage in particular ways to enhance the wildlife populations, and indeed there is a very strong relationship between PFRA and the wildlife community, and to the benefit of both certainly. We can have grazing and wildlife at the same time.

On the aboriginal issue, on the land selection issue, of course it comes about because the aboriginal have unsettled land requirements. There was an agreement signed whereby land will become available to Indian bands, and there is a section in that agreement on PFRA lands whereby the Indian band will need the permission or the agreement of 75% of the patrons of a particular pasture in order to proceed to transfer of the lands.

On the Rafferty-Alameda Dam, the reservoir of the Rafferty-Alameda Dam occupies lands that were once PFRA community pastures. In the negotiations that led up to the construction of the dam, lands were purchased by the corporation that built Rafferty for our use, and these are now fenced, grassed, and in operation. Indeed, there is no reduction in grazing capacity in the associated pastures.

In the Wawota water conservation situation, I plead ignorance. I don't know the particular situation. I would expect it is being handled by the Saskatchewan Water Corporation rather than ourselves, but I simply do not know the situation.

Mr. Collins: So 75% of the patrons have to indicate that they would allow that to come out of PFRA?

Mr. Hill: That's correct.

Mr. Collins: Do you know of any that are being contemplated?

Mr. Hill: Yes. There's always several on the list. There's one at Paynton, Saskatchewan.

The process takes some time, of course, because the Indian band develops a proposal they think the patrons will buy into, and then of course the negotiation takes place.

Mr. Collins: With regard to Rafferty, did I understand you correctly that there is still grazing lands available in those fenced areas?

Mr. Hill: With regard to the particular pastures, we negotiated that alternate lands be made available to those pastures in order to maintain the same carrying capacity. So the land in the reservoir itself is not being grazed by PFRA any more, but other lands that were purchased for us are.

[Translation]

Quant à permettre le pâturage sur des terres sauvages, certaines terres appartenant à Parcs Canada, et je pense ici, par exemple, à l'extrémité nord de Long Lake, ne sont pas disponibles à cette fin. Environnement Canada s'efforce de veiller à ce qu'elles ne soient pas mises en pâturage—pour de très bonnes raisons. Comme il y a toujours beaucoup de pression, surtout en temps de sécheresse, pour que ces terres soient disponibles pour le pâturage, elles provoquent des difficultés.

Il y a cependant de nombreux pâturages et parcours de l'ARAP où nous favorisons l'installation de la faune. Nous aidons les associations protectrices de la faune à établir et à préserver des populations. Notre gestion vise à accroître les populations fauniques et on constate, de fait, un lien très étroit entre l'ARAP et le milieu de la faune, qui est certainement bénéfique pour les deux. Le bétail et la faune peuvent coexister.

La question du choix des terres par les autochtones surgit évidemment à cause des revendications territoriales des autochtones qui sont encore en suspens. Une entente a été conclue par laquelle les bandes indiennes auront accès à des terres. Une disposition de cette entente prévoit que la bande indienne devra obtenir la permission ou l'accord de 75 p. 100 des occupants d'un pâturage particulier appartenant à l'ARAP avant que les terres puissent lui être transférées.

Pour ce qui est du barrage de Rafferty-Alameda, son réservoir occupe des terres qui étaient auparavant des pâturages communautaires de l'ARAP. Lors des négociations qui ont mené à la construction du barrage, l'entrepreneur avait acheté des terres pour que nous les utilisions, et celles-ci sont maintenant clôturées et mises en pâturage. De fait, la capacité de charge de ces pâturage n'a pas diminué.

En ce qui concerne la conservation de l'eau à Wawota, je plaide mon ignorance. Je ne sais rien de cette situation. J'imagine que c'est la «Saskatchewan Water Corporation» qui s'en occupe plutôt que nous-mêmes, mais je n'en sais pas plus.

M. Collins: Donc 75 p. 100 des usagers devront autoriser l'ARAP à transférer les terres?

M. Hill: C'est exact.

M. Collins: Avez-vous des exemples en tête?

M. Hill: Oui. Il y en a toujours plusieurs sur la liste, par exemple, à Paynton, Saskatchewan.

La procédure est, bien sûr, assez longue, car la bande indienne s'imagine que les usagers accepteront sa proposition, mais les négociations commencent à ce moment-là.

M. Collins: N'avez-vous pas dit qu'il y a toujours à Rafferty des terres clôturées qui pourraient être offertes en pâturage?

M. Hill: Dans ce cas particulier, nous avons obtenu que d'autres terres soient offertes en pâturage afin de conserver la même capacité de charge. Les terres du réservoir même ne sont donc plus mises en pâturage par l'ARAP, mais d'autres terres achetées pour nous le sont

Mr. Collins: That's the concern they have, and they said, look, why can't we graze in those areas? I'm just raising the concern that farmers who have used that land in the past would like to have that option again.

Mr. Hill: Of course, what we did was transfer ownership of that land to the corporation that owns the Rafferty reservoir, and the grazing arrangements would have to be between them and the farmers.

Mr. Collins: If I get the details, may I forward the details from the Wawota situation to you for review?

Mr. Hill: Absolutely.

Mr. Collins: I knew I could. Thank you very much.

The Chairman: Mr. Stephens, do you have a statement you would like to make? Actually, before you start, I'm trying to find out where you're getting your money from. I have my supplementary estimates, but I still can't see them in the supplementary estimates. Maybe you can give us a detail. Who's paying you? I can't find any area within the estimates.

Mr. Dennis Stephens (Special Adviser, Rural Renewal, Department of Agriculture and Agri-Food Canada): That's why I was little surprised, Mr. Chairman, when my name appeared as one of your witnesses. I thought we were sufficiently camouflaged that we wouldn't have surfaced.

Seriously, you will not find anything specifically in the main estimates or in the supplement, because it's a very new initiative. I think I had the opportunity to speak to some of you at the meeting that was held in the Sir John Carling Building. The initiative was really got under way as an announcement by the minister at the Canadian Federation of Agriculture annual meeting in Edmonton, at which time he announced the creation of a rural renewal secretariat. At that time I did give you a bit of a feeling in terms of how we see managing the new mandate within the department.

• 1155

Essentially, I would suggest that the key challenge we're going to have is how to harness all of the instruments that are available within the minister's portfolio to bring them into a sharper focus to address the concerns facing rural Canada.

While you see nothing about a rural renewal secretariat per se in the main estimates, nonetheless you see a great deal in the main estimates about the department and its various elements focusing in on rural renewal, but it is not in a coordinated manner or in a sharp—focus manner. Much of PFRA's activities, as Dr. Hill has been saying, have a very strong rural renewal focus.

The Farm Credit Corporation has another very important role, particularly with its broader mandate, in terms of rural renewal and facilitating value—added processing, addressing, say, some of the questions Mr. Easter was raising in terms of how you get the farmer to have a little better return. I would suggest that there are a number of approaches, but one very important one is how you can have the farmer participate more in the downstream benefits of the marketing chain. That means having the farmer participate more in the higher—valued application.

[Traduction]

M. Collins: Voilà leur problème. Les agriculteurs qui utilisaient ces terres dans le passé aimeraient pouvoir le faire encore.

M. Hill: Bien sûr. Nous n'avons fait que transférer la propriété de ces terres à la société qui possède le réservoir Rafferty. Il faudrait donc que les agriculteurs négocient des modalités de pacage avec cette société.

M. Collins: Si j'obtiens des renseignements au sujet de la situation à Wawota, puis-je vous les faire tenir?

M. Hill: Absolument.

M. Collins: Je savais que je pourrais. Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Stephens, aimeriez-vous prendre la parole? En fait, j'aimerais d'abord savoir d'où viennent les crédits de votre budget? J'ai en main le budget supplémentaire, mais je n'y trouve toujours pas ce que je cherche. Voulez-vous nous dire qui vous fournit les crédits?

M. Dennis Stephens (sous-ministre, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Voilà pourquoi j'ai été un peu étonné, monsieur le président, de voir mon nom parmi la liste de vos témoins. Je croyais que notre camouflage était suffisant pour nous permettre de passer inaperçus.

Trève de plaisanteries, vous ne trouverez rien dans le budget principal ni dans le budget supplémentaire, car notre initiative est toute nouvelle. J'ai eu l'occasion de parler à quelques—uns d'entre vous à la rencontre qui a eu lieu à l'immeuble Sir John Carling. L'initiative n'a pas vraiment démarré avant que le ministre annonce, à l'assemblée annuelle de la Fédération canadienne de l'agriculture, à Edmonton, la création d'un secrétariat du renouveau rural. À ce moment—là, je vous avais exposé mes idées sur la façon dont j'envisageais l'exécution du nouveau mandat au sein du ministère.

Essentiellement, notre défi clé consistera à aborder les problèmes des régions rurales du Canada en mettant davantage l'accent sur tous les instruments disponibles dans le portefeuille du ministre.

Le budget principal est muet au sujet du secrétariat du renouveau rural, mais on constate quand même que le ministère et ses divers éléments s'attachent au renouveau rural, sans toutefois le faire de manière coordonnée ou ciblée. Comme l'a précisé M. Hill, la plupart des activités de l'ARAP mettent fortement l'accent sur le renouveau rural.

La Société du crédit agricole a un autre rôle très important à jouer, plus particulièrement dans le cadre de son mandat général, pour ce qui est de favoriser le renouveau rural et le conditionnement à valeur ajoutée, abordant ainsi, par exemple, certaines des questions soulevées par M. Easter au sujet des moyens à prendre pour augmenter le bénéfice des agriculteurs. Il y a diverses approches possibles, mais la participation accrue des agriculteurs aux retombées en aval dans la chaîne de la commercialisation, c'est—à—dire aux applications à plus grande valeur ajoutée, en est une très importante.

In terms of how you do that, part of it is through tools such as the Farm Credit Corporation, the tools such as we have to facilitate the formation of small cooperatives, where they can use a cooperative system. All of these different instruments exist within the department and its resources. Our challenge now is how we can effectively pull them all together.

We have had, since our last meeting, more detailed discussions with all of the major component parts of the minister's portfolio, including the Farm Credit Corporation, the cooperative secretariat and so on. We're now developing a game plan in terms of how we can bring all of these into, as I say, a sharper focus.

My own guess is that we will come out of this exercise very likely with a two-tiered approach. The first tier will be at the national level, where the rural renewal secretariat will provide the umbrella approach to rural renewal within the whole department and its resources.

A major focus has to be at the provincial or regional level. I would call this a second tier. What we see happening in this at the regional level is that one of the branches—it may vary from location to location-will be given the major role to be the catalytic force to harness the resources of the department and the minister's portfolio, in conjunction with other federal departments, but in a closer partnership with provinces and the local community, which you can do at that provincial level or regional level, and ensure that all of the various parties involved are working together to remove overlap, to remove duplication, and ensure that the benefit is indeed being given or directed to the local people who have the ideas and have the dedication to address the real challenges.

It's likely you'll see this type of two-tier approach, one under the national umbrella by the rural renewal secretariat, and then a second tier at the provincial or regional level, which will be different types of platform processes. They'll vary from place to place because the country is so diverse. Therefore the approach you take in Quebec might be very different from the approach we take with Dr. Hill on the prairies, or the approach you use in B.C. might be different from that in the Maritimes.

Over the next year we foresee considerable discussion taking place with the provinces and with some of the major organizations to determine how the minister's resources can most effectively be harnessed in the various parts of Canada to address the issues of rural renewal. But you won't find any dollars at this stage in the estimates or in the supplementaries.

M. Landry: On parle de ressources et de renouvellement rural. On dit qu'on va faire cela en deux volets. J'aimerais qu'on me donne un exemple concret de la façon dont on va faire ce renouvellement rural. of how this rural renewal will be accomplished?

[Translation]

Pour réaliser tout cela, on pourra recourir en partie à la Société du crédit agricole et aux outils dont nous disposons pour favoriser la création de petites coopératives là où elles pourraient servir. Tous ces différents instruments existent au ministère et dans ses ressources. Notre défi consiste maintenant à les faire travailler efficacement tous ensemble.

Depuis notre dernière rencontre, nous avons eu des échanges plus approfondis avec tous les grands secteurs du portefeuille ministériel, notamment la Société du crédit agricole, la secrétariat des coopératives, et d'autres. Nous sommes en train de dresser un plan d'action afin de mettre davantage l'accent sur tous ces éléments.

À mon avis, cet exercice débouchera très probablement sur une stratégie à deux volets. Le premier volet aura un caractère national et le secrétariat du renouveau rural chapeautera une stratégie de renouveau rural pour tout le ministère et ses ressources.

Il faudra aussi s'attarder largement à l'échelon provincial ou régional. C'est ce que j'appellerais le second volet. Voici comment nous voyons les choses à l'échelon régional: une des directions générales-cela pourra varier d'un endroit à l'autreaura pour rôle principal de favoriser l'exploitation des ressources du ministère et de son portefeuille, de concert avec les autres ministères fédéraux, mais dans un partenariat plus étroit avec les provinces et les collectivités locales, ce qui peut se faire au niveau de la province ou des régions, tout en veillant à ce que les divers intervenants travaillent ensemble à éliminer les chevauchements et les doubles emplois ainsi qu'à remettre ou à acheminer les avantages aux habitants de l'endroit qui ont les idées et le dévouement nécessaires pour attaquer les vrais problèmes.

Vous verrez vraisemblablement cette stratégie à deux volets, le premier à l'échelon national par le secrétariat du renouveau fédéral et le second, à l'échelle provinciale ou régionale grâce à différents types de procédés officiels. Ces procédés varieront d'un endroit à l'autre à cause de la très grande diversité qui existe au Canada. La stratégie au Québec pourra être très différente de celle que nous adopterons avec M. Hill dans les Prairies, tandis que celle de la Colombie-Britannique pourra s'écarter largement de celle des Maritimes.

Nous prévoyons avoir des échanges abondants dans l'année qui vient avec les provinces et des grands organismes afin de déterminer la meilleure façon d'exploiter les ressources du ministre dans les diverses régions du Canada en vue d'aborder les questions du renouveau rural. Cependant, vous ne trouverez aucune affectation budgétaire à ce moment-ci dans le budget principal ni dans le budget supplémentaire.

Mr. Landry: We are talking about resources and rural renewal and about a two-tier approach. Can you give me a concrete example

Mr. Stephens: I can't give you a specific example at this stage, other than to say we are currently in the process of having discussions with the various organizations across the country involved in rural renewal to determine how we can best approach the issue in different parts of the country.

M. Stephens: Je ne peux vous donner d'exemple précis en ce moment, mais je peux vous dire que nous rencontrons actuellement les divers organismes au pays qui s'intéressent au renouveau rural afin de déterminer la meilleure stratégie pour aborder la question dans les différentes régions du Canada.

For example, we have received a letter from Solidarité rurale, which wants to work with us in Quebec in terms of that. Also, the Quebec department of agriculture has expressed a strong willingness to work with us. But in terms of how that can most effectively be done we're not that far downstream. We're just literally getting out of the gate.

I'd be interested sometime in hearing how you think we could most effectively work as a federal government in partnership with the local governments to address those rural concerns. But as I say, the approach we use will likely be different from one part of the country to the other.

I'm sure the approach they want in the Maritimes will be different from the approach on the prairies or the approach they might want in Quebec. But I can't give you a specific example at this particular time.

M. Landry: Donc, aujourd'hui, on peut seulement parler d'une ébauche.

Mr. Stephens: That's correct. I'd be very happy to hear from you if you have specific ideas in terms of the approach you think we should be taking.

Mr. Easter: I have the same question the chairman had. Where's the money coming from?

Mr. Stephens: Right now we're just using the money in the department's basic resources. When a new initiative is initiated, after these materials have been prepared, we have to fund them from the resources of the department that have been given to us. Essentially that's what happens. Each of the branches has to apportion out a percentage of money to contribute to that particular initiative.

Mr. Easter: This may be due to restructuring within the department and so on, but page 57 of the estimates shows your table on the "Farm Income and Adaptation Activity Resource Summary". At the top, your estimates in 1992-93 for human resources—I guess that's person-years or dollars related to people employed—was 70 and in 1994 the estimate for 1995 is 448. Can either you or Frank give me an explanation? Is this due to restructuring? There seem to be a lot more employees than there were originally.

Mr. Stephens: I can't answer that. Frank, maybe you can.

Mr. Claydon: In a sense, this is a transition document. We are moving from the old structure to the new structure, so you will see some things like that. Obviously we haven't gone from 70 people to 448 people.

Mr. Easter: That's thousands of dollars spent anyway, but you

Mr. Claydon: But you will see some anomalies like that because we're in transition. I'm not exactly sure what the 70 represents versus the 448, but that's the explanation.

Mr. Easter: Why erase the question? If you go down further in the subactivities you'll find farm financial programs, where we're spending \$1.8 million—or maybe it's billion—in 1992-93, and only \$1.16 million or billion in 1994-95. I'm dollars—ou est-ce des milliards de dollars—en 1992-1993, mais

[Traduction]

Par exemple, nous avons reçu une lettre de Solidaire Durell, qui désire travailler avec nous au Québec à cette fin. De même, le ministère de l'Agriculture du Québec a clairement manifesté son intention de travailler avec nous. Cependant, nous ne sommes pas encore assez avancés pour vous préciser les meilleurs moyens qui seront déployés pour atteindre ce but. Nous venons à peine de franchir littéralement la barrière.

Il m'intéresserait, à un moment donné, d'entendre vos idées sur la meilleure façon pour le gouvernement fédéral d'aborder ces préoccupations rurales en association avec les administrations locales. Mais comme je l'ai dit, la stratégie que nous déploierons variera vraisemblablement d'une région à l'autre du pays.

Je suis certain que la stratégie que voudront les Maritimes sera différente de celle que voudront les Prairies ou le Québec. Je ne peux cependant vous donner d'exemple concret pour l'instant.

Mr. Landry: So, we can only talk today about a draft.

M. Stephens: C'est exact. Je serais très heureux d'entendre vos idées sur la stratégie que nous devrions adopter.

M. Easter: Pour reprendre la question du président, d'où les fonds proviennent-ils?

M. Stephens: Pour l'instant, nous utilisons simplement les crédits des principaux secteurs du ministère. Lorsqu'une nouvelle initiative est lancée après la publication de ces documents, elle doit être financée à partir des ressources que nous confie le ministère. C'est essentiellement ce qui se passe. Chacune des directions générales doit contribuer pour un pourcentage de son budget à cette initiative.

M. Easter: C'est peut-être dû au réaménagement au sein du ministère, mais si vous jetez un coup d'oeil à la page 60 du budget principal au tableau intitulé Sommaire des ressources de l'activité «Revenu agricole et adaptation», vous verrez que vos estimations de 1992-1993 en matière de ressources humaines—cela me semble être des années-personnes ou des dollars liés aux personnes embauchées—s'établissaient à 70, mais qu'elles passent à 448 pour 1994-1995. Pouvez-vous, vous-même ou Frank, m'expliquer cela? Est-ce attribuable à un réaménagement? Il semble y avoir beaucoup plus d'employés qu'au départ.

M. Stephens: Je ne peux répondre à cela. Frank?

M. Claydon: Il s'agit en quelque sorte d'un document de transition. Nous sortons actuellement de la vieille structure pour entrer dans le nouvelle, ce qui explique ce genre de chiffres. Nous ne sommes évidemment pas passés de 70 à 448 employés.

M. Easter: De toute façon, il s'agit d'une dépense de plusieurs milliers de dollars, mais vous savez...

M. Claydon: Vous verrez des anomalies comme celles-là, car nous sommes en période de transition. Je ne suis pas trop certain du rapport qui existe entre 70 et 448, mais c'est l'explication que je peux vous donner.

M. Easter: Pourquoi annuler la question? Plus loin, dans les activités secondaires, figurent les programmes d'aide financière aux agriculteurs où nous dépensons 1,8 million de

concerned how much of the Department of Agriculture and Agri-Food's budget is actually getting down to the ground where the farmers are. That's where I'm leading in my questioning. I see more resources being used within the department and less resources actually being delivered on the farm. I'm wondering if you can clarify that for me.

• 1205

Mr. Clayton: I know this was a question you raised, Mr. Easter, at the last meeting when the deputy was here. It seemed to me that the number was 40% or so. It seemed that—

Mr. Easter: Yes, 40%.

Mr. Clayton: —maybe 60% of money was actually going to the sector and 40% seemed to be used in bureaucratic activities, I guess one might say. I think in looking at that it's important to take into account the fact that the 40% also includes all the research efforts within the department, all the inspection activities within the department. The amount of money that's essentially spent on people who are, I guess, in some ways doing administration and those sorts of activities is very much less than the 40% number. Most of that 40% would be in research and inspection activities.

For the policy branch as it is now restructured, the total budget is approximately \$1.2 billion. Of that, \$1.1 billion is essentially direct payments to producers. Our operating budget, mainly for the delivery of those programs but also for policy development activities, is \$65 million. Apparently that works out to about 6% as the overhead cost of delivering those programs.

Mr. Easter: In the essence of time, I'll leave that for the moment. I still have some concerns there.

Let me turn to page 17, and this really relates to Dennis' point and also to some of the points raised by the previous presenters. You were talking about world renewal on the one hand, and yet in figure 12 under "Technological Change"—it just happens to be in this section, but it's something that has concerned me forever—under "Effects on the Sector", this statement is made: "There is a need for fewer farm operators and processing employees to accomplish the same or more production."

That, to me, works against itself. I've been in the farm movement for years and have been constantly told since I first started to farm in 1971 that if there are fewer farmers, those of us who remain will be better off, will be more commercial and more competitive. The fact of the matter is that we've one heck of a lot fewer farmers today, two—thirds. We're no better off; we're worse off. We get higher risk, higher capital investment, and running hell, west and crooked to try to keep up.

That statement worries me. The objective of the department, in my mind, should be to ensure that we try to maintain a good farm-solid base and build rural Canada. I'm wondering if that statement's in contradiction to the purpose of

[Translation]

seulement 1,16 million ou milliard de dollars en 1994–1995. J'aimerais savoir quelle partie du budget du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire est effectivement consacrée aux agriculteurs, sur place. Voilà où je veux en venir. On utilise de plus en plus de ressources dans le ministère, mais celles qui sont effectivement acheminées aux agriculteurs diminuent. Pouvez-vous m'expliquer?

M. Clayton: Monsieur Easter, je sais que vous avez soulevé cette question à la dernière rencontre à laquelle assistait le sous-ministre. Si je me rappelle bien, c'était environ 40 p. 100 et. . .

M. Easter: C'est cela, 40 p. 100.

M. Clayton: ...si je ne m'abuse, 60 p. 100 des crédits étaient effectivement acheminés au secteur et 40 p. 100 à la bureaucratie, si l'on peut dire. Lorsqu'on examine tout cela, il est important de se rappeler que ces 40 p. 100 comprennent également toutes les activités de recherche et d'inspection au ministère. Les sommes qui sont essentiellement consacrées à l'administration et aux autres activités de ce genre sont très inférieures à ce pourcentage. La plus grande partie de ces 40 p. 100 toucherait la recherche et les activités d'inspection.

Dans sa forme actuelle, la Direction générale des politiques dispose d'un budget total d'environ 1,2 milliard de dollars. De cette somme, 1,1 milliard de dollars constituent essentiellement des paiements directs aux producteurs. Notre budget de fonctionnement, c'est-à-dire principalement l'application de ces programmes, mais aussi les activités d'élaboration de politiques, s'élève à 65 millions de dollars. À première vue, les frais généraux d'application de ces programmes atteindraient environ 6 p. 100.

M. Easter: Pour ne pas nous éterniser, je laisserai de côté cette question pour l'instant, mais j'ai d'autres points à soulever.

Passons maintenant à la page 18. Ma question touche effectivement les observations faites par Dennis et d'autres témoins. Vous avez parlé d'un renouveau mondial, mais au tableau 12, sous «Changement technologique»—on en parle à cet endroit, mais la question m'a toujours préoccupé—sous la rubrique «Effets sur le secteur», on peut lire ce qui suit: «On a besoin de moins d'exploitants agricoles et d'employés affectés à la transformation pour produire autant ou plus».

J'y vois une contradiction. Participant moi-même au mouvement agricole depuis des années, j'ai toujours entendu dire, depuis que j'ai commencé à travailler dans le secteur agricole en 1971, que, si le nombre d'agriculteurs diminuait, ceux qui resteraient seraient plus avantagés sur le plan commercial et seraient plus concurrentiels. En toute vérité, le nombre d'agriculteurs aujourd'hui a diablement diminué, des deux tiers pour être exact. Notre situation n'est pas meilleure mais pire qu'avant. Nos risques sont plus élevés de même que nos immobilisations, et nous tirons le diable par la queue et courons de gauche à droite pour essayer de rester à flot.

Cette affirmation m'inquiète. Dans mon esprit, le ministère devrait avoir pour objectif de veiller à préserver une solide base d'exploitations agricoles et d'aménager un secteur rural vigoureux au Canada. Je me demande si cette affirmation

Dennis's department or your own. How do you get around it? Do we contredit l'objectif du ministère de Dennis ou du vôtre. Comment have any fundamental way that we're going to try to ensure that communities survive and farmers stay on the land? Or are we going to go down this perpetual road of decline forever?

Mr. Stephens: I'll take a go at that, Mr. Easter. I think it is very definitely a challenge. One of the things over the last number of months when I've been having discussions with different people concerning the rural issue has been exactly the issue you just raised: is the department placing too great a focus on the 20% or 25% of the producers who produce 75% of the production? Yet, from a rural perspective, one might make a very strong case that it's the 75% of those producers who are living in the rural areas producing the 25% of the production who provide the critical mass necessary to maintain the rural fabric of Canada.

#### • 1210

I see that certainly one of the challenges we are going to have within the rural renewal area is to ensure that at the senior levels of the department we're challenging our policies and our programs to ensure that indeed we are addressing these issues in terms of what the implications of this are upon the rural fabric of the country. One of our objectives, for example, for the rural renewal secretariat over the coming year is to develop a policy screen through which we can actually try to quantify what is the impact of policies upon rural Canada. We could then put our various initiatives coming forward from the department through that screen in terms of determining what their impact is. Once you analyse that impact, you may still be proceeding with that policy, but then you might be providing some other things there to provide a mitigating impact against it.

So I think on the one hand there are some challenges there that you've identified, but I think we're becoming increasingly aware of them, and I see that personally as one of the key challenges we in the rural renewal secretariat are going to have to address over this next period of time.

Mr. Easter: I've got enough here to keep us going all afternoon, but I'll just ask one more question and I'd like your response. You're talking about challenging the system. I even have problems with the wording here, "adaptation". I've seen this for years, that we farmers have to adapt and adjust. When are we going to challenge this whole, whether it's the global market economy or it's the local domestic market economy, in a way that makes sense in terms of rural Canada?

We always seem to be adapting and adjusting whereby we'll adjust farmers out of communities in order to be competitive instead of, I think, challenging it the other way and building a rural base. That's extremely important for this country.

On page 74 you talk about the Farm Improvement and Marketing Co-operatives Loans Act, and you mention in here the program has been increasing in popularity with every indication that 1993-94 will exceed 1992-93 levels. There's no question you're right there, but I think we have to understand why the program is increasing in popularity. This is a guarantee in terms of farm improvement loans to the banks. The banks are quite healthy, quite viable, thank you very much. Should we not

#### [Traduction]

contournez-vous le problème? Avez-vous une stratégie de base qui garantira la survie des collectivités et celle des agriculteurs, ou allons-nous toujours suivre ce chemin du déclin?

M. Stephens: Je vais répondre à cette question, monsieur Easter. Le défi est assurément réel. C'est d'ailleurs l'une des questions que nous avons abordées depuis quelques mois avec différents intervenants: le ministère accorde-t-il une trop grande importance aux 20 p. 100 ou 25 p. 100 de producteurs qui interviennent pour 75 p. 100 de la production? Et pourtant, d'un point de vue rural, on pourrait très fortement prétendre que les 75 p. 100 qui restent, c.-à-d. les producteurs des régions rurales qui ont 25 p. 100 de la production, représentent la masse critique nécessaire à la préservation du tissu rural du Canada.

Un des défis certains du renouveau rural sera de veiller à ce que les échelons supérieurs du ministère examinent de très près les politiques et les programmes pour faire en sorte que nous abordions réellement les répercussions de ces questions sur le tissu rural du pays. Dans l'année qui vient, le secrétariat du renouveau rural aura notamment comme objectif d'élaborer un filtre de politique qui servira effectivement à quantifier l'effet des politiques sur les régions rurales du Canada. Nous pourrions alors filtrer les diverses initiatives ministérielles pour en déterminer les répercussions. Dès qu'on les aura analysées, on pourra toujours mettre cette politique de l'avant, peut-être en la mitigeant à l'aide d'autres éléments.

Il y a donc, d'une part, certains défis que vous avez dégagés et auxquels nous sommes de plus en plus sensibilisés. Selon moi, cela sera l'un des défis clés que le secrétariat du renouveau rural devra aborder au cours de cette période.

M. Easter: J'en ai suffisamment ici pour nous tenir occupés tout l'après-midi, mais je me bornerai à une seule question à laquelle j'aimerais que vous répondiez. Vous parlez de confronter le système. Même le mot «adaptation» me pose des problèmes ici. Pendant des années, les agriculteurs ont dû s'adapter et s'ajuster. Ouand donc allons-nous confronter tout le problème, qu'il s'agisse de l'économie du marché mondial ou de l'économie du marché local, d'une façon qui favorise les régions rurales du Canada?

Il semble que nous soyons toujours en train d'adapter et d'ajuster nos agriculteurs en dehors des collectivités afin de pouvoir les rendre concurrentiels, au lieu de confronter le problème par l'autre bout et de nous affairer à construire une base d'exploitations agricoles. C'est extrêmement important pour le pays.

Il est fait mention, à la page 78, de la Loi sur les prêts destinés aux améliorations agricoles et à la commercialisation selon la formule coopérative et du fait que la popularité du programme n'a pas cessé d'augmenter. À votre avis, tout indique que l'exercice 1993-1994 dépassera les niveaux de 1992-1993. Vous avez évidemment raison, mais nous devons comprendre pourquoi la popularité du programme augmente. Le programme constitue pour les banques une garantie de prêt aux

be looking at other avenues that the banks share in terms of...? They've done well by the farm sector even during the farm financial crisis.

Is the department, in terms of farm income and adaptation, looking at ways and means, instead of the government having to guarantee the loans for the banks to come through, of forcing the banks to share in terms of some of the risk of lending to this farm community?

Mr. Claydon: Perhaps first just a word on the word "adaptation". I guess we were concerned about the word "transition", because the implication of that is that, yes, you're going to transit into something else and no longer be in farming. The sense we want to take from the word "adaptation" is that we can adapt and stay in farming. There are ways to help farmers to be able to stay, and the example Mr. Easter uses is a good example.

How can you deal with some of the debt issues? There are lots of other issues, and we're trying to get at some of them. For example, we've just started the national farm business management program, and it seems to be taking off in terms of popularity. There are some good ideas coming out of that. As well, the federal cabinet has just asked the department to take a look at this whole set of what we're calling adaptation programs and to try to decide what's really needed in that area. We have several initiatives now from the Canadian rural transition program—there's the word "transition"—to the farm business management program, our new Canadian rural opportunities initiative program, which hasn't got out of the blocks yet, and also the farm debt review process.

• 1215

So we're taking a look at that entire set of programs, at how it relates to the Farm Credit Corporation and the lending sector in general.

In fact, we had a meeting just recently of a committee we've put together that includes the farm sector. The CFA was quite instrumental in getting this whole thing going. The one thing that was emphasized out of this first committee meeting is that we have to think of adaptation in terms of opportunity and not essentially in terms of slow death. So that's going to be very much the driving force behind it. We've been asked to go back to cabinet in October. We've got a fairly enthusiastic group of people from the sector who are involved in the committee, and we want to come up with some innovative ways of looking at those issues.

Perhaps in another couple of months we could come back and brief the committee on how we're doing and get your input. It's very much an open exercise. We haven't addressed doing some things as much as we could.

There's a link to the rural side of this; Dennis also sits on this committee that we've set up with the industry.

So we're looking at this as an opportunity to address some of the issues that are concerning you who are sitting around the table. We'll be happy to come and talk to you about it when we have some more concrete things on paper with the committee.

[Translation]

améliorations agricoles. Les banques sont, à n'en pas douter, en très bonne santé et très rentables. Ne faudrait—il pas examiner d'autres moyens pour que les banques partagent...? Même la crise financière du secteur agricole les a bien servies.

Le ministère examine-t-il des moyens d'assurer un revenu agricole et l'adaptation des exploitations au lieu de laisser au gouvernement le soin de garantir les prêts auprès des banques ou de forcer ces dernières à partager une part du risque des prêts qu'elles consentent au milieu agricole?

M. Claydon: D'abord, un mot seulement au sujet du terme «adaptation». Le mot «réorientation» nous inquiète, car il signifie effectivement une réorientation vers autre chose que l'exploitation agricole. Nous voulons que le sens du mot «adaptation» soit perçu comme étant la capacité de s'adapter à l'agriculture et d'y demeurer. Il est possible d'aider les agriculteurs à demeurer en affaires et l'exemple de M. Easter en témoigne bien.

Comment pouvez-vous régler les problèmes d'endettement? Il y a beaucoup d'autres questions que nous essayons d'aborder. Par exemple, nous venons tout juste de lancer un programme national de la gestion d'entreprise agricole qui semble gagner en popularité. De fait, il s'en dégage de bonnes idées. De même, le Cabinet fédéral vient de demander au ministère d'examiner tout cet ensemble d'initiatives qu'on appelle des programmes d'adaptation, pour déterminer ceux dont on a réellement besoin dans ce secteur. Nous avons actuellement plusieurs initiatives provenant du programme canadien de réorientation des agriculteurs—remarquez le mot «réorientation»—jusqu'au programme de la gestion d'entreprise agricole, notre nouvelle initiative canadienne de perspectives rurales, qui est encore sur les blocs de départ, ainsi que le processus d'examen de l'endettement agricole.

Nous examinons donc tout cet ensemble de programmes et leurs liens avec la Société du crédit agricole et le secteur des prêts en général.

De fait, nous avons récemment tenu une réunion d'un comité que nous avons formé avec le secteur agricole. La FCA a largement contribué à mettre tout cela en marche. Au cours de cette première rencontre, il a été souligné que l'adaptation doit être une recherche de débouchés et non pas essentiellement un processus de mort lente. Le comité s'appuiera donc fortement sur cette force stimulante. On nous a demandé de revenir devant le Cabinet en octobre. Le comité se compose d'un groupe de gens du secteur assez enthousiastes qui désirent examiner toutes ces questions sous de nouveaux angles.

Nous pourrions sans doute revenir dans une couple de mois pour vous exposer ce que nous avons fait et recueillir vos commentaires. C'est un exercice essentiellement ouvert. Nous ne nous sommes pas penchés autant que nous le pouvions sur certaines questions.

Il faut également souligner que ce comité que nous avons créé avec l'industrie est lié à l'aspect rural, puisque Dennis y participe également.

Nous estimons qu'il s'agit là d'une occasion d'aborder les questions qui préoccupent tous ceux qui sont assis autour de la table. Nous serons heureux de vous en parler lorsque nous aurons dressé sur papier des plans plus concrets avec le comité.

Mr. Althouse (Mackenzie): I want to follow up on Mr. Easter's questioning. He was trying to find answers in numbers and in the reports. I'm wondering about your whole renewal program.

What will rural Canada look like when you're finished? I'm trying to find out what you see as needing to be fixed and what you're trying to change. Where are we going? How long will it take? What will it look like when it's all finished?

Mr. Stephens: You certainly give a very easy question, Mr. Althouse. It's nice to be before you again.

Mr. Althouse: Simple, anyway.

Mr. Stephens: We had a discussion on this very question the other day. The focus we see is to work toward means that will generate wealth within rural Canada. There is a recognition that you cannot sustain rural Canada by means of government transfer payments. Realistically, therefore, we can achieve a quality of life for our people in our rural areas comparable to the quality of life in our urban areas only if we can generate wealth within our rural areas.

As you come down that path, you have to identify some of the things you can't do. I don't think you can achieve that objective by attempting to lure in Honda plants and very large corporations. To my mind, it is a bit like winning the lottery: yes, the odd person does, but for every one who does, an awful lot more don't.

Therefore it suggests that the focus has to be on facilitating small and medium, and even micro, enterprise development within our rural area. From a policy point of view, we have to create an environment in which that is facilitated and also provide some tools that can be created and harnessed for that particular purpose, whether it be training or entrepreneurial development—all of these sorts of things.

Mr. Althouse: With regard to wealth generation, do you have studies at this point that show that rural Canada is not able to generate enough wealth? When I look at my own community—it might not be typical, but it should be pretty close—we're sending out an awful lot of wealth. Even the savings that are sitting in the local institutions that we can track, such as the credit union—we don't know what happens at the banks and trust companies...they have more savings than they are able to loan out. We haven't been successful in finding reinvestments for those funds.

• 1220

This is probably a fairly recent phenomenon. For the 20 or 30 years prior to the current generation of people there, the wealth generated was paid out as interest and payments over the time of their working life. But when they retired, they went to B.C., California, or someplace. Now, they're tending to stay there.

I think the problem for a lot of communities is that we're generating the wealth but we just haven't been able to find ways of reusing it locally to get off the treadmill of refinancing another generation of farmers every 30 years or whatever. Are you looking at that as well? How high a priority is this in the objectives?

[Traduction]

M. Althouse (Mackenzie): J'aimerais poursuivre la lignée de questions de M. Easter. Il essayait de trouver réponse à ses questions dans des nombres et des rapports. Tout votre programme de renouveau me laisse perplexe.

À quoi ressemblera le Canada rural lorsque vous aurez terminé? J'essaie de discerner les aspects que vous estimez devoir changer. Qu'est-ce qui ne va pas? Combien de temps cela prendra-t-il? De quoi cela aura-t-il l'air à la fin?

M. Stephens: Vous posez assurément une question très facile, monsieur Althouse. C'est toujours un plaisir de vous rencontrer.

M. Althouse: Simple, en tout cas.

M. Stephens: Nous en parlions justement l'autre jour. L'important, c'est de trouver des moyens de générer une richesse dans le Canada rural. On admet que les transferts gouvernementaux ne sont pas un moyen de soutenir le Canada rural. Il est donc réaliste de croire qu'on peut donner à nos régions rurales une qualité de vie comparable à celle de nos régions urbaines, mais uniquement si nous pouvons générer une richesse dans le milieu rural.

Dans notre cheminement, nous devons écarter les solutions impossibles à réaliser. Je ne pense pas qu'on puisse accomplir cet objectif en essayant d'implanter dans ces régions des usines Honda ou de très grosses sociétés. Ce serait comme gagner à la loterie: il y a un seul gagnant, mais il y en a une foule d'autres qui ne le sont pas.

Cela nous indique donc qu'il faut mettre l'accent sur la création de petites et moyennes entreprises, voire même de micro-entreprises, dans nos régions rurales. Du point de vue de la politique, nous devons créer un environnement qui favorise un tel développement et aussi fournir des outils qui pourront être exploités à cette fin particulière, que ce soit une formation ou le recyclage des entrepreneurs—des choses de ce genre.

M. Althouse: Sur le plan de la richesse, avez-vous des études en ce moment qui révèlent que le Canada rural n'est pas en mesure de générer une richesse suffisante? Un regard sur ma propre collectivité—elle n'est peut-être pas typique, mais elle devrait être drôlement proche—me révèle qu'elle génère une énorme richesse. D'après ce que nous savons, les établissements financiers locaux comme les caisses de crédit—nous ne connaissons pas la situation des banques ni des sociétés de fiducie—ont plus d'épargne qu'ils ne peuvent en prêter. Nous n'avons pas réussi à réinvestir cette épargne.

Ce phénomène est probablement assez récent. Dans les 20 ou 30 ans qui ont précédé la génération actuelle, les travailleurs ont utilisé la richesse qui était générée pour rembourser des emprunts pendant toute leur vie active. À leur retraite, cependant, ils ont déménagé en Colombie—Britannique, en Californie ou ailleurs. Il semble qu'ils y resteront.

Pour beaucoup de collectivités, le problème consiste à réutiliser localement la richesse afin de ne plus financer une autre génération d'agriculteurs tous les 30 ans. Examinez-vous aussi cette question? Quelle est sa priorité dans vos objectifs?

Mr. Stephens: I would say that we will be looking at these different issues. As I mentioned before you came in, the initiative is very new. We're just barely coming out of the gate.

Mr. Althouse: I was listening at the back.

Mr. Stephens: So we have not yet identified at this stage every research project we think needs doing. If you have some suggestions, I would certainly be very happy to hear them.

What I did want to raise as well, though—and I think you hit on it—is that you cannot be successful in generating wealth in rural areas from the top down. The challenge you have is to find out how to facilitate an environment where the local people who have the ideas, drive, and enthusiasm can, in effect, determine what is in their own best interests and develop their own strategic plans. Our challenge is to find out how to harness the resources not only of our own department but also of the federal and provincial governments and to work together to achieve those same common objectives.

What I'm encouraged about, Mr. Althouse, is that in the discussions we've had in the last little while there is much more willingness to form partnerships between departments and between different levels of government and local people than there has ever been before. So I'm quite encouraged in terms of that challenge.

I would say that over the next year I would put a very high priority on continuing these discussions and forming these types of partnerships in different parts of the country, which can then facilitate the local people in identifying their own opportunities and then try to provide them with the resources to do the job.

Mr. Althouse: Is the focus of your group likely to be one of attempting to create growth in rural communities or will it be a continuation of the policy, which appears to have been in existence for as long as I can remember, of depleting the populations and the wealth that rests there, the transition versus building in the community state?

Mr. Stephens: Our focus will be on trying to facilitate the generation of wealth in the local areas.

At the same time, I think we have to be very careful that we don't create unrealistic expectations. I think you are looking at longer-term policy changes, and it's going to be awhile before you start seeing benefits from these things. I think you have to be very careful that you don't create unrealistic expectations, that because we're creating a rural renewal secretariat or doing some other things, suddenly everything in rural Canada is going to be changed within the next six months. It's not.

But I think you're seeing a change in direction where there is going to be much greater willingness to work in partnership with provinces and others to direct our energies towards facilitating the growth and development of rural Canada.

Mr. Althouse: What programs are now in existence that you think will have to be changed or reversed?

Mr. Stephens: For example, there are the ones Mr. Claydon mentioned a few minutes ago—the rural transition program, the Farm Debt Review Board processes, the CROI, and the farm management programs.

[Translation]

M. Stephens: Nous examinerons toutes ces questions. Comme je l'ai mentionné avant votre intervention, l'initiative est très nouvelle. Nous avons à peine franchi la barrière.

M. Althouse: J'écoutais à l'arrière.

M. Stephens: Nous n'avons donc pas encore déterminé tous les projets de recherche qu'il nous faudra mettre de l'avant. Je serais très certainement heureux d'entendre vos suggestions à cet égard.

Je voulais également souligner—et vous avez vu juste—qu'on ne peut pas générer de richesse du haut vers le bas dans les régions rurales. Le défi consiste à trouver les moyens de favoriser un environnement qui suscitera la réflexion, la motivation et l'enthousiasme des collectivités et amènera, dans les faits, les gens à préciser leurs intérêts primordiaux et à élaborer des plans stratégiques en conséquence. Notre défi est de trouver les moyens d'exploiter les ressources non seulement de votre propre ministère, mais encore des gouvernements fédéral et provinciaux, et de travailler ensemble à réaliser des objectifs communs.

Monsieur Althouse, les échanges que nous avons eus tout récemment m'encouragent, car il semble y avoir une volonté beaucoup plus grande que jamais auparavant de créer des partenariats entre les ministères et entre les différents paliers de gouvernement et les collectivités. Ce défi m'encourage donc beaucoup.

Dans l'année qui vient, j'accorderai une priorité très élevée à la poursuite de ces échanges et à la création de ce type de partenariat dans les différentes régions du pays, qui pourront alors aider les collectivités à déterminer leurs propres débouchés et à essayer ensuite d'y affecter les ressources nécessaires.

M. Althouse: Faut—il croire que votre groupe s'attachera à favoriser une croissance dans les collectivités rurales ou alors continuera—t—il la politique, qui semble exister depuis aussi longtemps que je peux me rappeler, consistant à dégarnir et à appauvrir les populations, en d'autres mots, verrons—nous une solution de réorientation ou une solution de croissance au sein de la collectivité?

M. Stephens: Nous essaierons de favoriser la richesse des collectivités locales.

Du même coup, nous devons veiller soigneusement à ne pas créer d'attentes irréalistes. Il faut y voir des modifications de politique à long terme, ce qui signifie que les avantages prendront beaucoup de temps à se concrétiser. Il faut donc faire très attention de ne pas créer d'attentes irréalistes. En effet, ce n'est pas parce que nous avons établi un secrétariat du renouveau rural ou que nous accomplissons d'autres choses que la situation dans le Canada rural changera tout d'un coup au cours des six mois suivants. Ce n'est pas le cas.

Vous verrez cependant un changement d'orientation et une volonté beaucoup plus grande de travailler en association avec les provinces et d'autres afin de canaliser nos énergies vers la croissance et le développement du Canada rural.

M. Althouse: Quels programmes actuels faudra—t—il modifier ou renverser?

M. Stephens: Par exemple, ceux que M. Claydon a mentionnés il y a quelques minutes—le programme de réorientation des agriculteurs, les procédés des Bureaux d'examen de l'endettement agricole, le CROI, et les programmes de la gestion d'entreprise agricole.

I think sometimes we have a terrible tendency in government to see a bit of a vacuum and create a new program. I think that we have to look at ways and means of making things much more client—driven or user friendly. I think we have to ask ourselves whether those programs can be delivered in a more effective manner and whether they can be effective instruments in achieving rural development objectives. If so, and if there is general agreement in the process Mr. Claydon has developed, I think you'll find strong support within the department and elsewhere to move those programs in that direction.

But I think it's very important that process involves participation and discussion with the—I hate the word "stakeholder" group—people from the various rural areas representing their interests and that we're not doing it in isolation.

• 1225

Mr. Althouse: I was wondering if somebody in the department had done any studies to see how many of the people in the transition program remained in rural communities, because it seems to me that was one of the difficulties. It's only one program the department operates that seemed to operate against what they're trying to do now.

Mr. Stephens: These were the sort of discussions that came up at the meeting Mr. Claydon hosted earlier last week, or whenever it was. Those were the kinds of issues that are going to be addressed over the next few months as we come down this path.

Mr. Collins: I'm amazed you went through it—Mr. Althouse kind of started off on what I was thinking about—but do you have a mission statement? I hope we would have a pretty clear direction, because as I listened to the discussion I had a few misgivings as to clarity. I always hear these nice words about being up on the Hill where there's a policy screen and things are transparent. I'm afraid I see them going from transparent to opaque pretty quickly, and then they become a little dark. I hope you don't see me as one who's a doubter; I just have some reservations.

You talked about funding. It seems to me, before we proceed, that surely to goodness we have some kind of a figure in mind as to what we're going to spend.

I commend you because I think it's time; I hope we're going to involve youth in your rural policy initiative. I would be interested in knowing whether you've seen Dr. Jack Stabler's report out of Saskatchewan. He makes some very clear statements about what's going to happen in the rural way of life, particularly in Saskatchewan.

I do know we have places like the seedless Seed Hawk air drill that's developed in Langbank. When they went for funding they only asked for \$150,000, so everybody thought they were a joke. If they had put another zero on it, everybody would have said this is a serious business; give them \$1,500,000. They would have approved it. Yet, in spite of governments, they've gone ahead and they're doing very well. Let's be optimistic. I think we have the right direction.

[Traduction]

Il semble y avoir une terrible tendance, au gouvernement, à élaborer un nouveau programme chaque fois qu'un petit vide se crée. Nous devons trouver des moyens d'axer davantage les programmes sur la clientèle et d'en faciliter beaucoup plus l'utilisation. Nous devons nous demander si de tels programmes peuvent être exécutés plus efficacement et s'ils peuvent contribuer réellement à l'accomplissement des objectifs de développement rural. Si c'est le cas et si on s'entend tous sur le processus exposé par M. Claydon, vous trouverez au ministère et ailleurs un appui vigoureux pour orienter ces programmes dans cette direction.

Il est cependant très important de solliciter la participation et les observations des gens qui représentent les intérêts des diverses régions rurales et de ne pas accomplir ce processus en vase clos.

M. Althouse: Je me demandais si le ministère avait effectué des études pour savoir combien de gens ayant participé au programme de réorientation sont demeurés dans les collectivités rurales, car c'était, si je ne m'abuse, l'une des difficultés. C'est seulement un des programmes du ministère qui a semblé jouer contre les objectifs que nous essayons actuellement d'accomplir.

M. Stephens: Nous en avons parlé à la réunion organisée par M. Claydon au début de la semaine dernière, ou je ne sais plus quand. C'est aussi le genre de question que nous allons aborder au cours des prochains mois, lorsque nous serons plus avancés.

M. Collins: Je suis étonné que vous en ayez parlé—M. Althouse a en quelque sorte esquissé le sujet que j'avais en tête—mais avez-vous un énoncé de mission? J'espère qu'il y aura une orientation très claire, car les échanges qui se déroulent ici me laissent quelques appréhensions au sujet de la clarté du processus. J'entends toujours parler en bien de ceux qui sont sur la Colline, où toute la politique est filtrée et transparente. J'ai bien peur que les choses passeront très rapidement de la transparence à l'opacité puis à la noirceur. J'espère que vous ne me voyez pas comme un sceptique, mais comme quelqu'un qui a simplement des réserves.

Vous avez parlé de financement. Il me semble qu'avant de commencer, il serait fort utile de connaître le montant que nous allons dépenser.

Je vous félicite, car je crois qu'il est temps d'agir; j'espère que votre initiative de politique rurale s'adressera aussi aux jeunes. J'aimerais savoir si vous avez eu le rapport de M. Jack Stabler de Saskatchewan. Il expose de façon très claire le mode de vie qu'on verra dans les régions rurales, surtout en Saskatchewan.

Je sais qu'il y a différents endroits comme cela, par exemple à Langbank, où l'on a mis au point la foreuse à air comprimé Sea Hawk. Lorsque cette entreprise a demandé une subvention, tout le monde a cru que c'était une farce, car le montant demandé n'était que de 150 000\$. Si elle avait mis un autre zéro à la fin, tout le monde aurait dit que le projet est sérieux et qu'il faudrait lui donner 1 500 000\$. Et pourtant, malgré les gouvernements, l'entreprise est allée de l'avant et se tire maintenant très bien d'affaire. Soyons optimistes. Nous sommes dans la bonne direction.

One group approached me. Maybe they haven't talked to you. People in the meat—cutting business in rural Saskatchewan are trying to survive, but they're saying there's such an underground economy out there that it's undermining them. They're doing it undermeath the table with cash transactions. These people, who want to stay in rural Saskatchewan, are kind of being undermined.

What is your mission statement?

Mr. Stephens: I think it's very simply to work in partnership to promote and facilitate economic development and the generation of wealth within our rural areas. Through that, we'll strengthen the social and economic fabric of rural Canada.

I think there are a couple of key words there. I emphasize partnership. I don't think you can achieve those objectives through the Department of Agriculture and Agri-Food or through agricultural policy alone. I think you can only achieve that by working in a partnership not only with the federal government but also with the provincial governments and, maybe what's more important, with the local people themselves. Don't forget your local municipalities and other levels of government.

I think it is very definitely a partnership process that has to be employed. One of the challenges we have over the next year is to evolve different types of partnership processes and harness those resources in different parts of the country.

I repeat that the approach you use in Quebec or in the Maritimes might be very different than the one you use on the prairies. On the prairies, I see the PFRA providing a very important instrument in achieving those rural objectives, but obviously that's not the approach you're going to use in some other parts of the country.

Mr. Culbert: I have just a couple of quick points or questions that perhaps follow along somewhat the same lines as that of Mr. Collins.

First, I'm just wondering about the process that is going to take place. I'm always concerned that it be bottom up from the grass roots and the people who are involved in the industry—I'll be very honest with you—rather than the bureaucrats making the policy and direction. I want to be assured that it's going to be established from the grass roots, with people in the farming industry or in the small rural municipalities providing that input and information that's going to formulate the context of what's going to be done.

• 1230

The other thing is, I guess one would want to have some estimates of the costs involved for this ongoing process and whether or not it would involve consultants' fees, consultations and so on. Perhaps you could touch on that quickly as we wind down.

Mr. Stephens: With regard to your first comment, I subscribe 100% to it. The challenge we have is to facilitate an environment in which that bottom-up process can effectively work. But at the same time, as I say to some of our people, the real challenge is that top-down doesn't work and bottom-up doesn't work; we have to bring the two together. It's the marriage between the top-down and the bottom.

[Translation]

Un groupe est venu me voir. Il ne vous a peut-être pas parlé. Ce sont des gens de la Saskatchewan rurale qui essaient de survivre dans le secteur de la coupe de la viande, mais l'économie souterraine est tellement forte qu'elle sape tous leurs efforts. Tout se fait sous la table et les transactions se règlent en espèces. Ces gens veulent demeurer dans la Saskatchewan rurale, mais leurs efforts sont sapés à la base.

Ouel est votre énoncé de mission?

M. Stephens: Très simplement de travailler en partenariat afin de promouvoir et de favoriser le développement économique et la génération d'une richesse dans nos régions rurales. Du même coup, nous renforcerons le tissu social et économique du Canada rural.

Il faut retenir ici quelques mots clés, surtout partenariat. Il n'est pas possible d'accomplir de tels objectifs uniquement par le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire ou par une politique agricole. On pourra seulement y arriver en travaillant en partenariat non seulement avec le gouvernement fédéral, mais aussi avec les gouvernements provinciaux et, ce qui est sans doute plus important, avec les habitants locaux. N'oublions pas les municipalités et les autres paliers de gouvernement.

Il faut très certainement recourir à un processus de partenariat. Un de nos défis au cours de la prochaine année consistera à élaborer différents types de partenariat et à exploiter toutes ces ressources dans les différentes régions du pays.

Au risque de me répéter, la stratégie qu'on utilisera au Québec ou dans les Maritimes pourrait bien être très différente de celle qu'on adoptera dans les Prairies. À cet endroit, l'ARAP pourrait représenter un instrument très important dans l'atteinte de ces objectifs ruraux, mais ce n'est évidemment pas la stratégie qu'on utilisera ailleurs au pays.

M. Culbert: J'ai quelques questions rapides qui vont sans doute dans le même sens que celle de M. Collins.

En premier lieu, je m'interroge sur le processus qui interviendra. Je suis toujours inquiet que le processus ne commence pas à la base, chez les intervenants de l'industrie—je serai très honnête avec vous—et qu'il soit plutôt confié à des bureaucrates qui élaboreront la politique et l'orientation. Je veux être assuré que le processus partira de la base grâce à la collaboration et aux observations des gens de l'industrie agricole ou des petites municipalités rurales, qui serviront à formuler les grandes lignes de la stratégie.

En second lieu, j'aimerais avoir une estimation des coûts qui découleront de ce processus permanent et savoir si l'on recourra ou non à des experts-conseils et à des consultations. Pouvez-vous nous répondre rapidement à ce sujet avant que nous terminions?

M. Stephens: Je suis entièrement d'accord sur votre première observation. Notre défi consiste à favoriser un milieu dans lequel pourra efficacement fonctionner ce processus du bas vers le haut. Du même coup, comme je le dis à nos gens, le vrai problème est qu'un processus du haut vers le bas ne fonctionne pas, pas plus que le processus inverse. C'est un mélange des deux qu'il faut, un mariage de deux directions.

I've seen a lot of places where local communities have done a lot of things in developing strategic plans and all sorts of things, and then they burn themselves out because they get exasperated. They can't do anything because they don't have any tools to do the job. So the challenge is to link the bottom-up enthusiasm and initiatives with some top-down policy and some programs that they can actually harness and employ in their own particular areas and circumstances.

With regard to the actual dollars, we're very new so I'm trying to project. I don't see even in the next year that you're going to see a large number of dollars per se identified in terms of rural renewal vis—à—vis the secretariat.

The job we have is to try to effectively harness all the resources we have available into a rural renewal direction. If you look at all the resources PFRA has sitting there, the resources we have in our research branch, the resources of the Farm Credit Corporation—the policy branch, the market information area, industries services branch, etc.—there are a lot of resources out there. There are a lot of programs out there. I think if we could spend those programs and direct those activities in a more focused rural renewal manner, you wouldn't see any significant dollar change in terms of the main estimates a year from now. I think you're going to start seeing some changes in direction, but I think we will have greater benefits in terms of rural renewal across the country.

So the total dollars are not going to be huge dollars.

Mr. Culbert: That has always bothered me over the years—significant, huge, not a large amount. Give me a ballpark figure. The other day in the House, for example—and I had to admit it was very correct—I was talking about cuts that had been made by this government, referring to \$5 million specifically. To this individual and most maritimers, I think we'd agree, \$5 million happens to be a lot of money. But compared to a \$45 billion or \$46 billion deficit, I had to admit it was a pretty small percentage. That's my point on small.

Mr. Stephens: To give you an indication in terms of what we see in the staffing of the rural renewal secretariat, just as some kind of a measurement, on the rural renewal secretariat itself I don't see there being at any time more than between 15 and 20 people. Some of those people would be there as members of executive interchange. When I was talking with Saskatchewan, for example, they would like to put one of their employees into the rural renewal secretariat. Ontario is the same thing. Saskatchewan Wheat Pool wants to put some people in there.

So it will be a combination of maybe about ten core permanent staff, about half a dozen people assigned from different branches because of the linkages they might have, that we want to harness the whole resources, and probably three or four or something at any given time from executive interchange types of arrangements.

You're looking at a relatively small number of people, but the point is that their job is essentially going to be to harness whatever it is we now have in the department—resources to focus in on this particular objective. I don't think you need a

[Traduction]

Une foule de collectivités locales ont mis au point des plans stratégiques et toutes sortes d'autres choses, mais elles se brûlent ensuite à la tâche parce qu'elles deviennent exaspérées. Elles ne peuvent rien faire parce qu'elles n'ont pas les outils nécessaires. Le défi est donc de faire le lien entre l'enthousiasme et les initiatives de la base et les politiques et programmes du haut vers le bas qu'elles pourront effectivement employer et exploiter dans leurs propres régions et situations.

Pour ce qui est des dépenses réelles, je vais essayer de faire des projections puisque notre initiative est toute nouvelle. Je ne pense pas que vous pourrez voir, même l'an prochain, un budget important réservé au secrétariat du renouveau rural.

Notre travail consiste à exploiter efficacement toutes les ressources à notre disposition et à les canaliser dans la direction du renouveau rural. Si l'on regarde toutes les ressources dont dispose l'ARAP, celles que nous avons dans notre propre Direction générale de la recherche, celles de la Société du crédit agricole—la Direction générale des politiques, la Direction générale des services à l'industrie et aux marchés, etc.—il y en a beaucoup. Il y a aussi une foule de programmes. Si nous pouvions prendre l'argent de ces programmes et canaliser toutes ces activités plus précisément vers le renouveau rural, le montant réservé à cette fin dans le budget principal de l'an prochain ne changerait pas beaucoup. Vous verrez certains changements de direction, mais ils se révéleront plus bénéfiques pour le renouveau rural partout au pays.

Le montant total en dollars ne sera donc pas si élevé.

M. Culbert: Cela m'a toujours chicoté au fil des ans—important, pas si élevé, énorme. Donnez-moi un chiffre approximatif. L'autre jour à la Chambre, par exemple—et j'ai dû admettre que c'était très juste—je parlais des coupes faites par notre gouvernement, plus particulièrement 5 millions de dollars. Pour cette personne et pour la plupart des habitants des Maritimes, vous conviendrez que 5 millions de dollars, c'est une grosse somme. Mais en la comparant à un déficit de 45 ou 46 milliards de dollars, j'ai dû admettre que le pourcentage était assez peu significatif. Voilà ce que j'entends par petit.

M. Stephens: Pour vous donner une indication de l'effectif prévu pour le secrétariat du renouveau rural, il ne devrait jamais dépasser 15 à 20 personnes. Quelques—uns y seront sans doute à cause de leur participation au programme de permutation des cadres. Les représentants de la Saskatchewan m'ont dit, par exemple, qu'ils aimeraient qu'un de leurs employés travaille au secrétariat du renouveau rural. Même chose pour l'Ontario. Le pool du blé de la Saskatchewan veut aussi un délégué.

Le secrétariat sera donc formé d'une dizaine d'employés permanents, d'une demi-douzaine d'autres provenant de différentes directions générales à cause de l'aide qu'elles pourraient nous apporter au moment où nous voudrons exploiter toutes les ressources, et sans doute de trois ou quatre provenant du programme de permutation des cadres ou d'une initiative de ce genre.

L'effectif serait donc relativement petit, mais son travail consistera essentiellement à exploiter toutes les ressources que nous avons au ministère, pour les canaliser vers cet objectif particulier. Pas besoin d'une grosse bureaucratie pour accomplir

numbers of people whose job, in effect, will be to try to harness the whole resources that are available to us.

Mr. Culbert: When you have the estimate of what it is going to cost us for this program, is that something that could be brought back programme, pourriez-vous revenir nous en parler? to this committee?

Mr. Stephens: Yes.

Mr. Culbert: What type of time span would we be looking at?

Mr. Stephens: I will make that commitment to you and then we'll do that. We're just now in the processes. My guess is in the next month we'll be through the departmental processes, picking up on what was asked earlier, the precise mission definition, the structure of the mandate and so on. We'll be going through the approval stages, and at that stage we'll be identifying what dollars are going to be required to deliver. Within the next six weeks to two months I should have something for you, Mr. Chairman.

Mr. Easter: In terms of that suggestion, is it possible, when the officials come before the committee, that they can lay out their map? What is the goal? Are we looking at holding our own in terms of farm numbers? Are we looking at building up the numbers? A good point was made by several people in terms of where we want to be in the year 2000. How many farmers are d'ici l'an 2000. Quel nombre d'agriculteurs visons-nous? we trying to have? Then, when you come back here next year Lorsque vous reviendrez l'an prochain avec vos chiffres, j'aurai with the estimates, I can see that they have been achieved or en main un point de repère qui nous permettra de revoir ce qui haven't been achieved, and I will have something to base it on. If they a été accompli ou non. Si les objectifs n'ont pas été atteints, je serai haven't been achieved, I can tell you this is one fellow who's going le premier à dire que le ministère et son personnel ne font pas bien to say there's something wrong with the department and its les choses. personnel.

Mr. Stephens: Just for your own information, Mr. Easter, we have already had discussions with our evaluation division, and I've asked them to develop an evaluation framework for this whole initiative that we can put in place right now, so two, three or five years from now we can look back and have some criteria through which we can measure whether this initiative makes sense or doesn't make sense. If it doesn't make sense, get rid of it. If it makes sense, let's get on with it. That is already being put in place.

The Chairman: Thank you, Mr. Stephens and Mr. Hill. Thank you for travelling so far to come and see us. Mr. Claydon, we will probably be calling you back in the near future.

Mr. Claydon: I have just one comment. I handed out some documents to you. One had some tables that dealt with some of the income situation at the current time. I was going to talk to those briefly but I'll do that next time. As well, they had a breakdown of the income and adaptation programs, just in a summary form, so you could see what they were at without charging through 50 pages in the blue book. The other was a summary of departmental spending for 1992-93, broken down on detailed program-by-program basis, province-by-province. I think that was something the committee members were looking for before. We provided it at the last meeting at a fairly aggregate level.

[Translation]

large bureaucracy to achieve this objective; I really don't. And we're un tel objectif et ce n'est pas vers une grosse bureaucratie que nous not headed toward a large bureaucracy. I see it being very small nous dirigeons. Je vois donc un très petit groupe d'employés, dont le travail consistera effectivement à essayer d'exploiter toutes les ressources à notre disposition.

1235

M. Culbert: Lorsque vous aurez une idée des coûts du

M. Stephens: Oui.

M. Culbert: Dans combien de temps?

M. Stephens: Je vais en prendre l'engagement, puis nous y reviendrons. D'ici un mois, nous aurons terminé toute la procédure ministérielle, nous aurons tenu compte des demandes antérieures, nous aurons une définition précise de notre mandat et de sa structure, etc. Au stade de l'approbation, nous connaîtrons le montant en dollars qui sera consacré à l'application du programme. Dans six semaines à deux mois, je devrais avoir des chiffres pour vous, monsieur le président.

M. Easter: Pour poursuivre sur cette lancée, serait-il possible pour ces représentants d'exposer à ce moment-là au comité leur plan de route? Quel est l'objectif visé? Allons-nous maintenir le nombre d'exploitations agricoles ou l'augmenter? Plusieurs s'interrogent sur les progrès que nous voulons réaliser

M. Stephens: Pour votre gouverne, monsieur Easter, nous avons déjà demandé à notre division de l'évaluation d'élaborer dès maintenant un cadre d'évaluation que nous pourrions mettre en place pour toute cette initiative, de manière à pouvoir dire, dans deux, trois ou cinq ans, si elle a ou non du sens. Si elle n'a pas de sens, débarrassons-nous-en. Dans le cas contraire, allons de l'avant. Cette activité se déroule actuellement.

Le président: Merci, monsieur Stephens et monsieur Hill. Merci de vous être déplacés de si loin. Monsieur Claydon, nous vous convoquerons sans doute dans un avenir rapproché.

M. Claydon: J'ai une observation, si vous le permettez. Je vous ai remis quelques documents, dont l'un présentait des tableaux sur la situation actuelle du revenu. J'étais pour en parler brièvement, mais j'attendrai la prochaine fois. En outre, on y présentait une ventilation des programmes de revenu et d'adaptation, mais seulement sous forme récapitulative, ce qui vous aurait permis de vous faire une idée sans vous taper 50 pages du Livre bleu. L'autre document était un résumé des dépenses ministérielles pour 1992-1993 avec ventilation détaillée par programme et par province. Si je ne m'abuse, les membres du comité désiraient y jeter un coup d'oeil. Nous en avons fait une diffusion assez générale à la dernière réunion.

.

[Texte]

This is a lot of the detail that is available for individual programs, and I would be glad to talk about that next time as well, if there are questions.

The Chairman: Thank you once again.

The meeting is adjourned.

[Traduction]

Ces documents constituent une bonne partie des renseignements dont on dispose au sujet des programmes individuels et je serai heureux d'en parler la prochaine fois, s'il y a des questions.

Le président: Je vous remercie encore.

La séance est levée.

### MAIL >POSTE

Canada Post Cornoration/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermali

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESSES

From the Saskatchewan Association of Rural Municipalities: Sinclair Harrison, President;

Patty Smith, Manager of Agriculture and Communications.

From the P.E.I. Farm Debt Review Board:

Robert McKenzie, President.

From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada:

Harry Hill, Director General, Prairie Farm Rehabilitation Administration:

Frank Claydon, Assistant Deputy Minister, Policy Branch;

Dennis Stephens, Special Advisor, Rural Renewal Initiatives;

Linda Keen, A/Assistant Deputy Minister, Market and Industry Services Branch.

#### **TÉMOINS**

De l'Association des municipalités rurales de la Saskatchewan: Sinclair Harrison, président;

Patty Smith, gérante de l'agriculture et des communications.

Du Bureau d'examen de l'endettement agricole de l'Île-du-Prince-Édouard:

Robert McKenzie, président.

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada:

Harry Hill, directeur général, Administration du rétablissement agricole des Prairies;

Frank Claydon, sous-ministre adjoint, Direction générale des politiques;

Dennis Stephens, conseiller spécial, Renouveau rural;

Linda Keen, sous-ministre adjointe intérimaire, Direction générale des services à l'industrie et aux marchés.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 18

Tuesday, May 3, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 18

Le mardi 3 mai 1994

Président: Bob Speller

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l' Committee on

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### **RESPECTING:**

AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per Standing Order 81(7)

#### **CONCERNANT:**

Main Estimates 1994-95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under Budget principal des dépenses 1994-1995: crédits 1, 5, 10, 15 20 sous la rubrique AGRICULTURE AGRO-ALIMENTAIRE et conformément à l'article 81(7) du Règlement, examen des plans et priorités pour les années financières futures

Government

Publications

#### WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



### STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 3, 1994 (19)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Jean-Paul Marchand, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief. Vanclief.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: From the Office of the Auditor General of Canada: Larry Meyers, Deputy Auditor General; Angus Mickle, Director, Audit Operations Branch; Hugh McRoberts, Principal, Audit Operations Branch. From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada: Frank Claydon, Assistant Deputy Minister, Policy Branch; Michael Gifford, Director General, International Trade Policy Directorate, Market Industry Services.

Main Estimates 1994-95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per Standing

Larry Meyers and Angus Mickle made statements and, with the other witness, answered questions.

Frank Claydon made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 6:40 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 MAI 1994 (19)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 15 h 40, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner,

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: Du Bureau du vérificateur général du Canada: Larry Meyers, sous-vérificateur général; Angus Mickle, directeur, Opérations de vérification; Hugh McRoberts, directeur principal, Opérations de vérification. Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada: Frank Claydon, sous-ministre adjoint, Politiques; Michael Gifford, directeur général, Politique de commerce international, Services à l'industrie et aux marchés.

Étude du Budget des dépenses pour 1994–1995, crédits 1, 5, 10, 15et 20, sous AGRICULTUREET AGRO-ALIMENTAIRE, ainsi que des plans et priorités pour les prochains exercices, conformément au paragraphe 81(7) du Règlement.

Larry Meyers et Angus Mickle font un exposé et, avec l'autre témoin, répondent aux questions.

Frank Claydon fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

À 18 h 40, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

**EVIDENCE** 

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, May 3, 1994

[Translation]

**TÉMOIGNAGES** 

[Enregistrement électronique]

Le mardi 3 mai 1994

• 1542

The Chairman: Colleagues, we can begin. I want to take the Canada.

Having started out in the House of Commons on the public accounts committee, I early found a real interest. It's one of those committees through which, as a new member, you really get to learn how the system works. The Auditor General's Office had some of the best sources of information on where departments spent their money, how they spent their money, and how effectively their money was spent. I might remind new members of that. If sometimes you're having difficulty getting information out of departments, call the Auditor General's Office. They'll set out for you how efficiently the money's being spent.

Larry, I'm wondering if you want to begin. Introduce the people with you first, then you have an opening statement and we'll go to questions.

Mr. Larry Meyers (Deputy Auditor General of Canada): Thank you, Mr. Chairman.

I'm Larry Meyers, the Deputy Auditor General of Canada, and I'm responsible for roughly half the departments and agencies we audit. With me is Hugh McRoberts, who at the time we did this audit of Agriculture was principally responsible for the audit of the Department of Agriculture and all the related entities, as well as the Department of Fisheries. He was just off on two weeks vacation and came back to the pleasant surprise of appearing in front of you today. Also with me is Angus Mickle, who's the director who was responsible for this specific audit of the Department of Agriculture.

We have about a fifteen-minute opening statement that Angus and I are going to split between us. If it's all right, Mr. Chairman, we'll proceed.

Our approach to auditing the Department of Agriculture and Agri-Food takes into account how parliamentarians view the department and how its clients most likely experience its services. Since 1986 we've reported on the department's food inspection program, animal health and plant health, reporting to Parliament, farm safety nets, and most recently the 1989 agrifood policy review.

Building a more competitive and environmentally

Le président: Chers collègues, nous pouvons commencer. Je opportunity today of welcoming the Office of the Auditor General of voudrais tout d'abord souhaiter la bienvenue aux représentants du Bureau du vérificateur général du Canada.

> Ayant débuté à la Chambre des communes au sein du Comité des comptes publics, je me suis très vite intéressé à la question. C'est un des comités grâce auquel, quand on est nouveau, on apprend vraiment comment fonctionne tout le système. Le Bureau du vérificateur général a d'excellentes sources d'information sur la façon dont les ministères dépensent leur argent, et sur l'utilité de ces dépenses. Je me permets donc de le rappeler aux nouveaux députés. Si vous avez quelquefois du mal à obtenir des renseignements au sujet de tel ou tel ministère, téléphonez au Bureau du vérificateur général. Il vous expliquera comment sont dépensés les fonds.

> Larry, voulez-vous commencer. Peut-être pourriez-vous d'abord présenter les gens qui vous accompagnent et, lorsque vous aurez terminé vos observations, nous passerons aux questions.

> M. Larry Meyers (sous-vérificateur général du Canada): Merci, monsieur le président.

> Je m'appelle Larry Meyers, je suis sous-vérificateur général du Canada et je suis responsable d'environ la moitié des ministères et organismes dont nous sommes chargés. Je suis accompagné de Hugh McRoberts, qui lorsque nous avons fait cette vérification du ministère de l'Agriculture était le principal responsable de la vérification du Ministère et de toutes les entités connexes, ainsi que du ministère des Pêches. Il vient de rentrer de deux semaines de vacances pour apprendre qu'il aurait le plaisir de comparaître aujourd'hui devant vous. Il y a également Angus Mickle, qui est le directeur responsable de cette vérification précise du ministère de l'Agriculture.

> Nous avons une déclaration liminaire d'environ un quart d'heure qu'Angus et moi allons nous partager. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, monsieur le président, nous sommes prêts à commencer.

> Notre méthode de vérification du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire tient compte de la perception des parlementaires au sujet du Ministère et de la façon dont ses clients bénéficient de ses services. Depuis 1986, nous avons présenté des rapports sur les programmes de l'inspection des aliments, de la santé des animaux et de la protection des végétaux, les rapports au Parlement, la sécurité du revenu agricole et, plus récemment, l'examen de la politique agro-alimentaire du Ministère de 1989.

L'édification d'un secteur agro-alimentaire plus sustainable agriculture sector in this country is one of the concurrentiel et respectueux d'un environnement durable au greatest challenges facing the department and the industry Canada constitue l'un des principaux défis que doivent relever le today. The Department of Agriculture and Agri-Food must Ministère et le secteur agricole aujourd'hui. Compte tenu des

develop, in a climate of considerable physical pressure and international trade wars, an industry that can meet the demands of this decade and those of the next century. We are sensitive to the department's environment and have tried to make sure our recommendations will be as relevant tomorrow as they are today.

• 1545

For the Department of Agriculture 1989–91 was a period of intense policy review, resulting in over 100 observations and recommendations. Our 1993 audit report focused on progress made by the department and future actions it needs to take to address recommendations made by the agrifood policy review. These include several made by a federal–provincial agriculture committee on environmental sustainability in June 1990, and reinforced by this standing committee in its May 1992 report to the House of Commons, "The Path to Sustainable Agriculture".

In addition to our 1993 chapter, in previous annual reports we've made a number of observations and recommendations about the activities of the Department of Agriculture. For the 35th Parliament, we've summarized these issues that are still outstanding in particular relevance in a document entitled "Transition Material". These include the need to improve in program evaluation and performance financial management control measurement. and information to Parliament. Parliament, government and management need information on the effects of programs and expenditures authorized by Parliament in order to determine whether the objectives established by Parliament are being met.

Our 1991 report noted that since our previous audit in 1986, the department had performed a little ongoing performance measurement or evaluation of farm safety net programs. Our 1993 report states "...the evaluation framework for the Gross Revenue Insurance Program and the Net Income Stabilization Account requires further work by the Department."

Financial management and control are also important elements that contribute to achieving value for money and programs. In 1991 we reported deficiencies in the financial management and control of the farm safety net programs. Subsequent to the 1991 audit, we are encouraged by some of the department's initiatives in this area. We are currently conducting a follow—up to our 1991 audit, and we will be reporting the department's progress in this year's annual report.

In the 1986 report we noted the need for better information to Parliament. Reliable, timely, and complete information on the impacts, expenditures, and effects of programs permits improvements to programming, guides effective spending, and enhances accountability reporting to the department's partners and to Parliament.

[Traduction]

pressions financières considérables qui s'exercent et des guerres commerciales internationales, le ministère de l'Agriculture et de l'Agro—alimentaire doit contribuer au développement d'une industrie qui peut répondre à la demande de la décennie actuelle et à celle du prochain siècle. Nous prenons en considération le contexte dans lequel évolue le Ministère et nous avons essayé de faire en sorte que nos recommandations soient aussi pertinentes demain qu'elles le sont aujourd'hui.

La période comprise entre 1989 et 1991 a été, pour le ministère de l'Agriculture, intense au chapitre de l'examen de ses politiques, ce qui a donné lieu à plus d'une centaine d'observations et de recommandations. Le rapport de 1993 porte sur les progrès accomplis par le ministère et les mesures qu'il devra prendre pour donner suite aux recommandations découlant de l'Examen de la politique agro—alimentaire. Il s'agissait de plusieurs des recommandations formulées en juin 1990 par le Comité fédéral—provincial pour un environnement durable en agriculture et reprises par votre comité permanent dans le rapport qu'il a présenté en mai 1992 à la Chambre des communes et intitulé «Sur la voie d'une agriculture viable et durable».

Outre le chapitre du rapport de 1993, nous avons formulé dans des rapports annuels précédents un certain nombre d'observations et de recommandations sur les activités du ministère de l'Agriculture. Aux fins de la 35e Législature, nous avons résumé les questions qui revêtent un intérêt particulier et les avons réunies dans un document de transition. Ces questions traitent de la nécessité d'apporter des améliorations dans les domaines comme l'évaluation des programmes et la mesure du rendement, la gestion et le contrôle financiers et l'information communiquée au Parlement. Le Parlement, le gouvernement et les gestionnaires ont besoin de renseignements sur les effets des programmes et dépenses autorisés par le Parlement afin de déterminer si les objectifs fixés par le Parlement sont atteints.

Dans notre rapport de 1991, nous avons fait remarque que, depuis notre vérification précédente de 1986, le ministère n'avait pas effectué beaucoup de travaux continus de mesure ou d'évaluation du rendement des programmes de sécurité du revenu agricole. Dans notre rapport de 1993, nous observons que «... le ministère doit encore élargir le cadre d'évaluation portant sur le Régime d'assurance du revenu brut et le Compte de stabilisation du revenu net».

La gestion et le contrôle financiers constituent également des éléments importants qui contribuent à l'optimisation des programmes. En 1991, nous avons fait état de lacunes dans la gestion et le contrôle financiers des programmes de sécurité du revenu agricole. Nous sommes encouragés par certaines des initiatives qu'a prises le ministère dans ce domaine pour donner suite à nos recommandations de 1991. Nous procédons actuellement au suivi de notre vérification de 1991 et nous signalerons les progrès réalisés par le ministère dans le rapport annuel de cette année.

Dans notre rapport de 1986, nous avons fait état de la nécessité de présenter des renseignements de meilleure qualité au Parlement. Des renseignements fiables, présentés en temps opportun et complets sur les incidences, les dépenses et les effets des programmes permettent d'apporter des améliorations aux programmes, d'affecter efficacement les dépenses et d'améliorer la reddition de comptes aux partenaires du ministère et au Parlement.

Our 1990 report noted a number of deficiencies in the reasonable assurance that its part IIIs are accurate, clear, consistent and complete. Subsequent to our findings, and I believe as a direct result of them, changes have been made. The previous chairman of this committee noted an improvement. We have not audited the department's 1994-95 part III of the estimates, and therefore are not in a position to comment on the extent to which our concerns are being addressed.

There are three points I would like to raise about possible constraints to what we can present and answer in terms of questions today.

Firstly, the office does not express opinions on matters of policy. This is the responsibility of the government and Parliament. Our audits are carried out against existing policy, although from time to time our reports may raise issues that impact on policy. A case in point is this 1993 chapter, whose subject involves an area of policy implementation.

Secondly, in some cases our observations are based on material that may be classified or commercially confidential, even though the material in our report is not. We believe that we can address important issues without disclosing the details.

Thirdly, at present we report to Parliament through annual reports. We would be pleased to elaborate on any matters we've raised in these reports, but we cannot provide information or opinions about aspects of the department that have not been the subject of an audit report.

Looking to the future, and I probably should have introduced them sooner... As I mentioned, Hugh McRoberts is just moving to another departmental responsibility. We have the Assistant Auditor General, Don Young, with us today, and the principal, Doug Timmins, who have recently taken on new responsibilities for auditing the Department of Agriculture and Agri-Foods and are currently in the process of planning future audits. Although judging what should be audited is clearly the responsibility of the Auditor General, we value any suggestions from this committee on proposed audit topics. We'll do our best to incorporate them in our reports to the House.

So with these general caveats in mind, I will pass to Angus Mickle, who will provide some highlight to our 1993 report on the Department of Agriculture and Agri-Food policy review.

• 1550

Mr. Angus Mickle (Director, Audit Operations Branch,

[Translation]

Dans notre rapport de 1990, nous avons relevé un certain systems and practices on which the department relies for nombre de lacunes dans les systèmes et pratiques auxquels le ministère a recours pour avoir l'assurance raisonnable que ses éléments de la partie III sont précis, clairs, uniformes et complets. À la suite de nos constatations et, à mon sens, en raison de celles-ci, des changements ont été apportés. Le président précédent de votre comité a fait état d'une amélioration. Nous n'avons pas vérifié la partie III du budget des dépenses du ministères pour 1994-1995 et, par conséquent, nous ne sommes pas en mesure de formuler des observations sur la mesure dans laquelle il a donné suite à nos recommandations.

> Il y a trois points que j'aimerais soulever au sujet des contraintes qui peuvent restreindre ce que nous pouvons présenter aujourd'hui.

> Premièrement, le Bureau n'exprime pas d'opinions sur des questions de politique. Cette responsabilité incombe au gouvernement et au Parlement. Nous procédons à nos vérifications dans le cadre de la politique en vigueur et même si, de temps à autre, nos rapports peuvent soulever des questions qui ont une incidence sur la politique. Notre chapitre de 1993 en offre un bon exemple, car il porte sur un cas de mise en oeuvre d'une politique.

> Deuxièmement, dans certains cas, nos observations sont fondées sur des documents qui peuvent être classifiés ou revêtir un caractère confidentiel sur le plan commercial même si la teneur de notre rapport n'est pas confidentielle. Nous croyons que nous pouvons aborder des questions importantes sans divulguer les détails.

> Troisièmement, à l'heure actuelle, nous présentons des rapports annuels au Parlement. Nous serions heureux de donner des précisions sur n'importe laquelle des questions que nous avons soulevées dans ces rapports, mais nous ne pouvons pas fournir de renseignements ou d'opinions sur des aspects du ministère qui n'ont pas fait l'objet d'un rapport de vérification.

> Pour l'avenir, j'aurais probablement dû vous les présenter plus tôt... Je répète que Hugh Roberts vient de se voir confier d'autres responsabilités ministérielles. Nous avons le vérificateur général adjoint, Don Young ainsi que le directeur principal Doug Timmins qui se sont vus confier depuis peu la responsabilité de la vérification du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire et qui sont en train de planifier les futures vérifications. Même s'il appartient clairement au vérificateur général de décider de ce qui doit être vérifié, nous accordons de l'importance aux suggestions que votre comité pourrait formuler concernant des sujets de vérification et nous ferons de notre mieux pour les incorporer dans nos rapports à la Chambre.

> Après ces commentaires d'ordre général, je passe la parole à Angus Mickle, qui vous présentera certains faits saillants de notre rapports de 1993 sur l'Examen de la politique agro-alimentaire du ministère de l'Agriculture.

M. Angus Mickle (directeur, Direction générale des Office of the Auditor General of Canada): The objectives of the opérations de vérification, Bureau du vérificateur général du agrifood policy review, which began in 1989, were to develop Canada): L'examen de la politique agro-alimentaire entrepris policies and programs that recognize and respond to regional en 1989 avait pour objectifs l'élaboration de politiques et de

diversity and that would lead to a more market-oriented, self- programmes qui reconnaissent et tiennent compte de la diversité reliant and environmentally sustainable industry in Canada. Eleven task forces or committees, with representatives from industry, government, academia and farm associations, were formed to conduct the policy review. Over 100 recommendations for change were made.

Our audit examined the progress on action areas related to market and trade development, research and technology transfer, environmental sustainability, farm management skills, regulatory review and the pesticides registration review. From 1989 these areas have involved annual departmental expenditures of about \$700 million and 6,000 person-years.

The recommendations arising from the policy review that were accepted by the federal and provincial Ministers of Agriculture formed the basis of our audit criteria. As well direction was taken from authoritative sources such as this parliamentary committee and the budget to develop audit criteria.

The 1993 report focused on the department's progress to date and the future actions it needs to take to implement the necessary changes. In each of the audited areas we found evidence of progress. However, much remains to be done. The magnitude of the effort required can be seen from the 24 agreed-to next steps that evolved from the audit. They represent the department's commitment to Parliament for prompt and serious action.

The committee may wish to have the Department of Agriculture and Agri-Food inform you of its progress towards achieving this agenda for change, which will be the basis for follow-up now and in the future by Parliament and by our office.

We also made a number of overall observations on how the department has responded to the challenge of change. For example, the department believes that the successful implementation of the agrifood policy review depends in part on a series of cultural changes affecting the relationships and expectations of all the partners in the agrifood sector. These include not only the producers, but also provinces, processors, distributors and consumers.

The magnitude of the directives given by the task forces and accepted by the federal and provincial Ministers of Agriculture requires that the branches making up the Department of Agriculture and Agri-Food, the provincial governments and industry all undergo cultural change. That is, all the participants in the food sector must find a way to work together instead of isolation.

Because the effects of change are not appropriately measured in many of the action areas of the agrifood policy review, such as environmental sustainability, it is difficult for managers to know the effects of their actions and hence to

[Traduction]

des régions et qui mènent à un secteur agro-alimentaire davantage axé sur les besoins des marchés, autonome et respectueux d'un environnement durable au Canada. Onze groupes de travail ou comités, composés de représentants du secteur agricole, des gouvernements, du milieu de l'enseignement et d'associations agricoles, ont été créés pour procéder à l'examen de la politique. Ils ont formulé plus de 100 recommandations de changement.

Notre vérification a porté sur l'état d'avancement des travaux relatifs au développement du marché et du commerce, à la recherche et le transfert de technologie, à l'environnement durable, aux compétences en gestion agricole, à l'examen de la réglementation, et à l'examen du processus d'homologation des pesticides. Depuis 1989, le ministère a affecté chaque année des dépenses d'environ 700 millions de dollars et 6 000 années-personnes à ces domaines.

Les recommandations résultant de l'examen de la politique qui ont été acceptées par les ministres fédéral et provinciaux de l'Agriculture ont servi de base à nos critères de vérification. En outre, nous nous sommes inspirés de sources faisant autorité comme votre comité parlementaire et le budget pour établir les critères de vérification.

Le rapport de 1993 porte sur l'état d'avancement des travaux réalisés par le ministère jusqu'à maintenant et les mesures qu'il devra prendre pour apporter les changements nécessaires. Dans chacun des domaines ayant fait l'objet de la vérification, nous avons constaté des progrès. Cependant, il reste encore beaucoup à accomplir. Les 24 étapes subséquentes convenues découlant de la vérification témoignent de l'ampleur de l'effort à déployer. Elles constituent l'engagement qu'a pris le ministère envers le Parlement de prendre sans délai des mesures importantes.

Votre comité souhaite peut-être que le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire l'informe de l'état d'avancement des travaux qu'il a entrepris pour appliquer ce plan d'action, dont le Parlement et notre Bureau se serviront pour déterminer si le ministère y donne suite maintenant et dans les années à venir.

avons également formulé un certain nombre d'observations générales sur la façon dont le ministère a relevé le défi du changement. Par exemple, selon le ministère, la mise en oeuvre réussie de l'examen de la politique agro-alimentaire dépend en partie d'une série de changements de culture, lesquels modifient les relations et les attentes de tous les partenaires du secteur agro-alimentaire. Il s'agit non seulement des producteurs, mais aussi des provinces, des transformateurs, des distributeurs et des consommateurs.

Étant donné l'ampleur des directives données par les groupes de travail et acceptées par les ministres fédéral et provinciaux de l'Agriculture, les directions générales du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, les administrations provinciales et le secteur agricole subissent tous un changement de culture. C'est-àdire que tous les intervenants du secteur alimentaire doivent trouver une façon de conjuguer leurs efforts au lieu d'agir chacun de leur

Comme les effets du changement ne sont pas encore mesurés de manière appropriée dans bon nombre des secteurs d'intervention de l'examen de la politique agro-alimentaire, notamment au chapitre de l'environnement durable, les

manage the change. For example, green plan objectives have not been operationally defined, nor have targets been established. In our view, this is critical for the department to be able to manage the change it wants to achieve. In another area the department does not know the effects of its marketing and trade development activities in conjunction with corresponding provincial activities.

There is now a need for the department to have a consistent interpretation of the concepts and terms of key areas of policy change-for example, value-added, market-oriented versus production-oriented, and marketing strategy. We observed significant differences in the way important terms were used in different branches and sometimes within the branches as well. In our view this lack of a shared understanding can only impede the pace of change. It will also affect the department's communication with its partners and its reporting and accountability to Parliament.

Ensuring that it has the right data, as well as good analysis and dissemination capabilities, is a key challenge facing the department. This is especially important in the areas of market intelligence and market information and in technology transfer. We noted in our audit, for example, that beef export data provided by the department and by Statistics Canada were inconsistent. It also came to our attention that the dairy sector has expressed concerns that industry technology is not being transferred.

The Department of Agriculture and Agri-Food must push ahead with its formidable agenda for change in a number of key areas if the agrifood industry is to meet the challenges brought about by domestic and international pressures. We will follow-up by 1996 on the department's progress in addressing our overall observations and the agreed-to next steps from the 1993 audit of the agrifood policy review.

• 1555

We would be happy to answer any of your questions. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Marchand (Québec-Est): Mr. Mickle, you just said the Auditor General made about 100 recommendations to Agriculture

Mr. Mickle: No. In the agricultural policy review there were 11 task forces or committees formed, and from these task forces over 100 recommendations were made to the federal and provincial Ministers of Agriculture.

Mr. Marchand: I see. One thing that impresses me a great deal in looking at the Auditor General's report is the problem of information data for farmers in terms of marketing and so

[Translation]

gestionnaires ont de la difficulté à savoir quels sont les effets des mesures qu'ils prennent et, partant, à gérer le changement. Par exemple, les objectifs du Plan vert n'ont pas été définis sur une base opérationnelle, et des buts précis n'ont pas été établis. À notre avis, il importe au plus haut point que le ministère puisse gérer le changement qu'il désire obtenir. Dans un autre domaine, le ministère ne connaît pas les effets de ses activités de développement du marché et du commerce menées conjointement avec les activités correspondantes et provinces.

Le ministère doit maintenant avoir une interprétation uniforme des concepts et des termes dans les secteurs clés où des changements de politique se produiront, par exemple, valeur ajoutée, orientation en fonction des marchés plutôt qu'en fonction de la production et stratégie de commercialisation. Nous avons observé des différences considérables dans la façon dont des termes importants étaient utilisés dans les diverses directions générales et, parfois, au sein d'une même direction générale. À notre avis, cette absence d'interprétation commune des concepts ne peut que limiter le rythme du changement. Cela aura une incidence sur la façon dont le ministère communique avec ses partenaires, sur les rapports qu'il présente au Parlement et sur l'obligation de rendre compte au Parlement.

Un des principaux défis que le ministère devra relever consistera à faire en sorte qu'il possède les bonnes données de même que les compétences nécessaires pour les analyser et les diffuser. Cela est particulièrement important dans les domaines de l'information ou des renseignements sur les marchés ainsi que du transfert de technologie. Nous avons fait remarquer dans notre vérification, par exemple, que les données sur les exportations de variole de boeuf fournies par le ministère et par Statistique Canada n'étaient pas uniformes. En outre, nous avons remarqué que le secteur laitier s'inquiète du fait que la technologie de l'industrie n'est pas transférée.

Le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire doit donner suite à son programme, extrêmement chargé, de changements dans un certain nombre de secteurs clés pour que le secteur agro-alimentaire puisse relever les défis que constituent les pressions intérieures et internationales. D'ici 1996, nous assurerons le suivi des mesures que prendra le ministère pour donner suite à nos observations générales et aux étapes subséquentes convenues découlant de la vérification de 1993 de l'examen de la politique agro-alimentaire.

Nous répondrons maintenant avec plaisir à vos questions. Je vous remercie, monsieur le président.

M. Marchand (Québec-Est): Monsieur Mickle, vous venez de dire que vérificateur général a présenté 100 recommandations à Agriculture Canada, n'est-ce pas?

M. Mickle: Non. Onze groupes de travail ou comités ont été formés dans le cadre de l'examen de la politique agricole, lesquels ont présenté plus de 100 recommandations aux ministres fédéral et provinciaux de l'Agriculture.

M. Marchand: Je vois. Dans son rapport, le vérificateur général relève le fait que les agriculteurs manquent d'information en matière de commercialisation. C'est une chose on. It seems to be a key item, actually essential, for farmers to qui m'a frappé. Or, j'estime qu'il est essentiel que les

be well informed. In fact, I have seen large discrepancies between statistics brought out by Statistics Canada and those by Agriculture Canada. In some cases it is amazing, Agriculture Canada will come out with statistics for which Statistics Canada will come out with double the figure for the same product, same period of time and the same year. There is a big problem there, and this too, according to your report, has been going on for some time. To your knowledge, is Agriculture Canada on the right track in terms of correcting that?

Mr. Mickle: The department has conducted their own study, and their own findings at the time of the audit found that the forecast and market opportunities were not always identified, that there were problems with the quality of data. For instance, they noted that the processing sector data was out of date and too aggregate to be useful for policy—making decisions. As we noted in our chapter, these were basically the same findings that they had also reported in 1989. They were identifying the same problems in 1993.

Mr. Marchand: So there's not much progress in say three or four years time?

Mr. Mickle: The same.

Mr. Marchand: Agriculture Canada is not very fast.

How about the problem of federal-provincial relations? You have also indicated in your report that there is overlap and the roles are not clearly defined. According to you, has there been progress in that area?

Mr. Mickle: With respect to marketing and trade, at the time of our audit we noted that the trade opportunity strategies had been developed. If we look back historically to the post—war era, there was a tendency by both levels of government to have unilateral programs. Around 1985 the evolution moved towards trilateral programs involving producers, the province, and the federal government, and this culminated in the passage of the Farm Income Protection Act.

About that time, with the increasing emphasis on multilateral program thrust, including the need to look at environmental issues, we have seen some improvement in the area of the direction that was given by the agricultural policy review. For instance, the agricultural policy review, with respect to market and trade, said that industry should take the lead and that government should be supportive of it. That was what was happening with the trade opportunity strategies. At the same time, the department has a long way to go.

Mr. Marchand: You might say Agriculture and Agri-Food Canada doesn't really take account too much of your recommendations or your analysis. In other words, they don't react very quickly. It is hard to see where they have improved, at least in that area. It is difficult to see where they improved in terms of information and data.

Mr. Mickle: As I mention in the opening statement, I would suggest that this committee call the department and ask what progress has been made as a result of their commitments to make the changes. These are agreed to be the next steps by the department, to which we have concurred.

[Traduction]

agriculteurs soient bien informés à cet égard. Les statistiques publiées par Statistique Canada divergent beaucoup parfois de celles d'Agriculture Canada. Dans certains cas c'est frappant. Pour un même produit, une même période et une même année, les statistiques de Statistique Canada peuvent être deux fois plus élevées que celles d'Agriculture Canada. C'est un problème de taille qui, selon votre rapport, dure depuis déjà un certain temps. A notre avis, Agriculture Canada est—il en voie de corriger le problème?

M. Mickle: Au moment de notre vérification, le ministère menait sa propre étude qui a conclu que la provenance des données sur les prévisions touchant les perspectives du marché n'était toujours indiquée et que leur qualité était douteuse. Ainsi, on a constaté que les données portant sur le secteur de la transformation étaient périmées et pas suffisamment détaillées pour vraiment être utiles dans la prise de décisions. Comme nous l'avons fait remarquer dans notre chapitre, le ministère avait déjà abouti à ces conclusions en 1989. En 1993, il faisait toujours état des mêmes problèmes.

M. Marchand: La situation à cet égard ne s'était donc guère améliorée en trois ou quatre ans, n'est-ce-pas?

M. Mickle: Elle était demeurée la même.

M. Marchand: On ne peut pas dire qu'Agriculture Canada soit très rapide.

Qu'en est-il des relations fédérale-provinciales? Votre rapport souligne le fait qu'il y a chevauchement des compétences dans le domaine de l'agriculture et que les rôles de chaque palier du gouvernement ne sont pas très bien définis. Selon vous, constate-t-on une amélioration à cet égard?

M. Mickle: Au moment de notre vérification, nous avons constaté que le ministère avait mis au point des stratégies en matière de débouchés commerciaux. Durant la période d'aprèsguerre, les deux niveaux de gouvernement administraient des programmes unilatéraux. Autour de 1985 sont apparus les programmes trilatéraux faisant appel à la participation des producteurs, des provinces et du gouvernement fédéral et cette tendance entraîne l'adoption de la Loi sur la protection du revenu agricole.

À peu près à la même époque, comme on mettait davantage l'accent sur les programmes multilatéraux ainsi que sur la protection de l'environnement, on a constaté un certain progrès dans la voie préconisée par l'examen de la politique agricole. Cet examen avait conclu que l'industrie, avec l'appui du gouvernement, devait jouer un rôle de chef de file dans le domaine de la commercialisation de la promotion des marchés. C'est l'objectif que se fixait les stratégies de développement des marchés. Le ministère est cependant encore loin d'avoir atteint son objectif.

M. Marchand: Il semblerait que le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire ne tiennent pas beaucoup compte de vos recommandations ou de votre analyse. Autrement dit, ils n'y donnent pas suite très rapidement. On voit mal où il y a eu amélioration, du moins dans le domaine de l'information et des données.

M. Mickle: Comme je l'ai dit dans ma déclaration préliminaire, je recommande au comité de demander au ministère quel a été le suivi donné à nos recommandations puisqu'il s'était engagé à y donner suite. Le ministère a en effet convenu avec nous que c'étaient sur les mesures à prendre ensuite.

[Translation]

• 1600

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Mr. Meyers, one of the things I saw in here was your review of the pesticides. I had a chance a little while ago to talk to some firefighters. This is a major concern of theirs, at the same time. As you review this program, I wonder whether or not you could compile some sort of a program that could piggyback with the firefighters, for instance, in the case they would run into hazardous chemicals, etc.

Mr. Meyers: With regard to our specific audit finds, I might have to defer to Mr. Mickle, but I don't believe we have any further audit plans with regard to pesticides themselves. In this report, we looked at the implementation of the recommendations of agriculture policy review with regard to pesticide registration, so right now we don't have specific audit plans.

Mr. Calder: This doesn't really deal with handling and storage, etc.

Mr. Mickle: Perhaps I could answer. The pesticides review process is separate and apart from the handling of dangerous material. It has to do with pesticide registration, etc. It's separate and apart from, if my memory serves me correctly. The Transportation of Dangerous Goods Act is a supplement part; it's not included in this review.

Mr. Calder: The next thing is the green plan objectives. How we are progressing with this and who is involved in developing the program?

Mr. Mickle: Within Agriculture Canada, the questions under the Deputy Minister would fall within marketing and industry services branch. The objectives, as stated, we listed in the chapter they enunciated of the \$155 million program.

Mr. Benoit (Vegreville): You commented that it's not the role of your department to comment on policy. In your 1993 report, you referred to GRIP, the gross revenue insurance plan. It's a stabilization plan. Do you play any role at all in evaluating whether the program did what it was intended to do? Is that beyond the scope of the Auditor General's office?

Mr. Meyers: The way our mandate is worded, it suggests the government has the responsibility to evaluate programs to determine whether or not the intended results are being achieved. Our role is to look at the procedures and systems in place to do those evaluations, then provide assurance to Parliament that those evaluations are being done and the information the department could make available to Parliament is being made available to Parliament.

We have an ongoing concern, as I mentioned in the transition papers. There's a real opportunity here for program evaluation to make a contribution. There aren't so many program evaluations being done in government, or in the Department of Agriculture, as we'd like to see. GRIP is obviously a program that would be most appropriate for evaluation.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Monsieur Meyers, je vois que vous avez étudié la question des pesticides. Il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion de discuter du sujet avec des pompiers qui m'ont dit beaucoup se préoccuper des conséquences de l'utilisation des pesticides. Dans le cadre de l'examen de ce programme, je me demande si vous pourriez proposer des mesures qui s'ajouteraient à celles que recommandent les pompiers dans l'éventualité où ils sont exposés à des produits chimiques dangereux.

M. Meyers: Je devrais peut-être demander à M. Mickle de vous donner des précisions au sujet des conclusions de notre vérification, mais je ne pense pas que nous comptions pousser plus loin la vérification en ce qui touche les pesticides eux-mêmes. Dans notre rapport, nous évaluerons la mise en oeuvre des recommandations de l'examen de la politique agricole en ce qui touche l'homologation des pesticides.

M. Calder: Vous ne traitez donc pas vraiment de la manutention et de l'entreposage des pesticides.

M. Mickle: Permettez-moi de répondre à la question. Le processus d'examen des pesticides n'a rien à voir avec l'examen de la manutention des produits dangereux. Il porte en effet sur l'homologation des pesticides. Si je ne m'abuse, il s'agit d'un processus distinct. L'examen ne concerne pas la Loi sur le transport des marchandises dangereuses.

M. Calder: J'aimerais maintenant que nous parlions des objectifs du Plan vert. Où en sommes—nous à cet égard et qui participe à la mise en oeuvre du programme?

M. Mickle: À Agriculture Canada, les questions qui se rapportent au plan vert relèveraient du sous-ministre par l'intermédiaire de la Direction de la commercialisation et de service à l'industrie. Comme nous le précisons dans notre chapitre, l'objectif que s'est fixé le ministère à cet égard, c'est de mettre en oeuvre un programme de 155 millions de dollars.

M. Benoit (Vegrevville): Vous avez fait remarquer qu'il n'incombe pas à votre bureau de se prononcer sur la politique gouvernementale. Dans votre rapport de 1993, il est question du RARB, le Régime d'assurance du revenu brut. Il s'agit d'un régime de stabilisation du revenu. Vous incombe-t-il d'établir si le programme a atteint ses objectifs? Cela dépasse-t-il le cadre du mandat du Bureau du vérificateur général?

M. Meyers: Notre mandat laisse entendre que c'est au gouvernement d'établir si ces programmes ont atteint leurs objectifs? Notre rôle c'est de voir si le gouvernement s'est doté des procédures et des systèmes voulus pour procéder à ces évaluations. Nous devons aussi pouvoir assurer au Parlement que ces évaluations ont bien lieu et que les ministères mettent à sa disposition tous les renseignements dont il dispose.

Comme je le mentionne dans le document de transition, ce programme est tout indiqué pour l'objet d'une évaluation. Les ministères dans leur ensemble, et le ministère de l'Agriculture en particulier, n'effectuent pas autant d'évaluation des programmes que nous le souhaiterions. De toute évidence, le RARB est un programme qui se prêterait bien à l'évaluation.

Mr. Benoit: Yes, that's a program I've been familiar with from the start. It was first set up as a program meant to lend stability to the industry and to take risk out of grain farming.

It could be argued, I think very strongly, that it has probably added risk to the business. Do you have a role to play in evaluating that and in making sure the mechanism is in place to evaluate? That's your job, then?

Mr. Meyers: Yes, we will be doing an audit of the safety net programs that are reporting in 1994. We'll look at the systems and procedures that assure value for money, but we won't do a substantive evaluation and come back to Parliament to say the end results that were intended are or are not being achieved.

• 1605

Mr. Benoit: In terms of the GRIP, there's supposed to be an environmental review done of all the safety net programs. There was an environmental audit or review commissioned by the agriculture department. A consulting group from the United States was hired to do this report. To my memory, I don't think the results of that report have been released yet. It was to determine whether GRIP and NISA were environmentally friendly—whether they fit within the green plan, I guess. I don't believe that report has ever been released. It was completed over a year ago.

Is it part of your job to point out these audits haven't been done, or if they have been done they haven't been released? Is that within your mandate?

Mr. Meyers: I think it's clearly within our mandate to determine whether or not programs that could and should be evaluated are evaluated, to encourage departments to do them, and if they aren't evaluated to draw Parliament's attention to that. That has been an ongoing concern. We have three chapters in this year's annual report on the government as a whole dealing with program evaluation, wherein we list programs that could and should be evaluated and have not yet been evaluated.

With regard to the specific environmental review, Angus, do you have anything you want to add?

Mr. Mickle: Yes. In our chapter in paragraph 13.113 we talk about the review I think you're referring to.

The Farm Income Protection Act requires that all agreements provide for the circumstances under which insurance may be withheld, restricted or enhanced for the purpose of protecting the environment. These circumstances were not clearly identified in the agreements because the Department, in its view, lacked sufficient information on the environmental effects of the programs and on good farming practices.

Environmental reviews of the gross revenue insurance program, the net income stabilization account and crop insurance were at the time of our audit just being conducted. We didn't look at it.

Mr. Benoit: There's nothing new on that yet, then.

The Chairman: Mr. Benoit, we'll have the department here afterwards.

[Traduction]

M. Benoit: Oui, c'est une programme que je connais bien. Il a d'abord été mis sur pied pour assurer stabilité à l'industrie et pour réduire les risques que prennent les céréaliculteurs.

Je crois qu'on peut cependant très bien soutenir que c'est le contraire qui s'est produit. Est-ce à vous d'établir ce qu'il en est à ce sujet ou devez-vous simplement vous assurer qu'un mécanisme est en place pour évaluer le programme?

M. Meyers: Nous allons effectuer une vérification des programmes de sécurité du revenu en 1994. Nous verrons si les programmes et les procédures en place permettent l'optimisation des ressources, mais nous n'évaluerons pas le principe même du programme pour établir s'il a atteint ou non ses objectifs.

M. Benoit: Pour ce qui est du RARB, on est censé procéder à un examen environnemental de tous les programmes de sécurité du revenu. En fait, le ministère de l'Agriculture a recruté les services d'experts-conseils américains pour effectuer cette évaluation. À ma connaissance, on n'a pas encore publié les résultats de cette étude. Il s'agissait de déterminer si le RARB et la CSRN sont écologiques, c'est-à-dire s'ils cadrent avec le Plan vert. Je ne crois pas qu'on ait publié les conclusions de cette étude terminée il y a environ un an.

Vous incombe-t-il de souligner le fait si ces vérifications n'ont pas été menées ou si leurs résultats n'ont pas été rendus publics? Cela relève-t-il de votre mandat?

M. Meyers: Je crois que notre mandat nous confère clairement la responsabilité de signaler le fait si des programmes qui auraient pu être évalués ne l'ont pas été, d'encourager les ministères à mener les évaluations voulues et à attirer l'attention du Parlement pour signaler qu'ils ne l'ont pas fait le cas échéant. C'est une responsabilité dont nous nous sommes toujours acquittés. Nous consacrons trois chapitres de notre rapport à traiter de l'évaluation des programmes. Nous énumérons les programmes qui auraient dû être évalués, mais qui ne l'ont pas été.

Avez-vous quelque chose à ajouter, Angus, au sujet de l'évaluation environnementale?

M. Mickle: Oui. Le paragraphe 13.113 de notre chapitre traite de l'examen auquel vous faites allusion.

La Loi sur la protection du revenu agricole exige que toutes les ententes prévoient les critères de retenue, restrictions ou augmentations de l'assurance pour favoriser la protection de l'environnement. Ces critères ne sont pas clairement décrits dans les ententes, car le ministère, à son avis, manquait de renseignements sur les effets environnementaux des programmes et sur les bonnes pratiques agricoles.

Le Régime d'assurance-revenu brut, le Compte de stabilisation du revenu net, ainsi que l'Assurance-récolte font actuellement l'objet d'évaluations environnementales. Nous ne les avons donc pas évalués au moment de notre vérification.

M. Benoit: Dans ce cas, rien à signaler à cet égard.

Le président: Monsieur Benoit, je tiens à vous signaler que nous recevrons des représentants du ministère lors de notre prochaine réunion.

Mr. Benoit: That's fine. I won't pursue it any more. But I would like to know.

A lot of your report did deal with research. I think all of us certainly recognize the importance of keeping up research. That doesn't mean you have to spend the same level of dollars on research.

You pointed out several problems with the way research money is targeted, saying there is a seeming lack of setting priorities in the way money is spent on research. Money seemed to be spent on low-priority areas just as readily as on highpriority areas. There were 800 different research projects and there was only \$270 million spent in the area of research. You pointed out there seemed to be a lot of money and time wasted in that area.

There is no further work done on that yet, either?

Mr. Mickle: No. As I mentioned, we'll be following up by 1996 on the progress being made with the agreed-to next steps.

I might add we did note in the chapter that in 1991 there was clear direction given to the research scientists. We looked specifically to see how that was being responded to in terms of addressing competitiveness of research projects and getting rid of the others.

Mr. Benoit: And your findings were that wasn't being done very well. Is that accurate?

Mr. Mickle: We stated from the existing database it was difficult to see how the projects support the objectives of the department.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): I note you mention there seems to be from time to time a slow response to some of the recommendations being made. Wherein lies the problem? Does it lie in Parliament itself—the members who constitute this committee, who actually sit down and do what we're doing today? Does it lie within the bureaucracy or does it lie within the ability of people to respond to these issues? Where is the problem?

1610

You mention also that there are some inconsistencies in data that you have. The beef export is an example given. Why are you not getting the correct figures, and why do you find these inconsistencies? Obviously this material passes through a lot of people's hands. Where is the problem?

Mr. Mickle: You posed three questions to me to come back to where the problem is. Coming back to the perception of a lack of action, in 1989 the agrifood policy review left the department with a formidable agenda for change. When we went into audit, we were aware of industry's perception of a lack of action on the part of the department. What we found was that this perception was true, from the viewpoint of industry. We also found at the same time a great deal of activity in addressing the agrifood policy review within the department.

For instance, if we look at changing the direction of

[Translation]

M. Benoit: Très bien. Je ne m'étendrai donc pas plus longuement là-dessus. Je voudrais cependant savoir ce qu'il en est.

Votre rapport traite abondamment de la recherche. Nous reconnaissons tous l'importance de l'actualisation des connaissances. Cela ne signifie pas qu'on doive toujours assurer le même niveau de financement à la recherche.

Vous avez relevé plusieurs problèmes dans le domaine de la recherche. Vous avez notamment dit qu'on n'avait pas établi de priorités. L'argent semble être dépensé sans tenir compte des priorités. Huit cents projets de recherche ont été financés, mais seulement 270 millions de dollars au total ont été consacrés à la recherche. Vous soulignez qu'il semble y avoir beaucoup de gaspillage d'argent et de temps dans ce domaine.

Avez-vous poussé votre étude de la question?

M. Mickle: Non. Comme je l'ai mentionné, nous évaluerons en 1996 si le ministère a pris les mesures qu'il a convenu avec nous de prendre.

Nous faisons toutefois remarquer dans ce chapitre qu'en 1991, des directives très claires ont été données aux chercheurs. Nous nous sommes demandés si cela avait permis d'effectuer un tri dans les projets de recherche.

M. Benoit: Et vous avez conclu que ce n'était pas vraiment le cas, n'est-ce pas?

M. Mickle: Nous avons mentionné le fait que la base de données ne permet pas vraiment d'établir si les projets correspondent aux objectifs que s'est fixés le ministère.

M. Steckle (Huron—Bruce): Vous soulignez la lenteur apparente avec laquelle on met en oeuvre certaines de vos recommandations. À quoi doit-on attribuer le problème? Au Parlement lui-même, c'est-à-dire aux membres de ce Comité? Faut-il plutôt l'attribuer à la bureaucratie ou à l'incapacité de certains à s'adapter aux changements? Quelle est la source du problème?

Vous avez également dit qu'il y avait certains écarts dans les données dont vous disposez. Vous avez mentionné l'exemple des exportations de viandes bovines. Pourquoi n'obtenez-vous pas les chiffres exacts, pourquoi constatez-vous de tels écarts? De toute évidence, ces données passent par un grand nombre d'intermédiaires. À quel niveau se situe le problème?

M. Mickle: Vos trois questions visent à déterminer où se situe le problème. Pour revenir à la perception d'inaction, le groupe d'examen de la politique agro-alimentaire a confié au Ministère, en 1989, un énorme programme de changements. Lorsque nous avons commencé nos vérifications, nous savions que l'industrie avait l'impression que le Ministère ne prenait pas les mesures nécessaires. Nous avons constaté que cette perception était justifiée, du point de vue de l'industrie. Nous avons par contre constaté également que le Ministère travaillait avec ardeur à la mise en oeuvre des recommandations découlant de l'examen de la politique agro-alimentaire.

Si on demande au Ministère de modifier l'orientation des research, the lifespan of a research project can be three to five recherches, par exemple, il faut tenir compte de ce que la durée years. You are not going to see the effects of research for a d'un projet de recherche peut être de trois à cinq ans. Il faudra period of time in industry. If one asks where the porblem is, I un certain temps pour constater les effets de la recherche dans

communication on what it has done and what it is about to do, so those who were involved in the review, as well as this committee, can be informed of what has happened to the recommendations.

Mr. Steckle: That was my question.

The Chairman: Thank you, Mr. Steckle.

Mr. Culbert (Carleton-Charlotte): I have three brief questions, gentlemen. We certainly appreciate the work you have to do. One of the questions I'm always interested in is how closely the audit staff work with the department during the year, the fiscal year or calendar year, whatever you want to look at. Is there cooperation with the department heads in any way, shape or form to implement any of the ideas or suggestions, recommendations that have been made in previous years, whether it be the year immediately preceding or otherwise, or is it just audit after the fact?

Mr. Meyers: We're independent auditors. We audit on Parliament's behalf. The department has internal auditors as well, who work with them. We are auditing on a cycle of roughly seven years in a department the size of the Department of Agriculture and Agri-Food. That is, we would hope to get through all of the issues once every seven years, approximately.

We have very good cooperation with the department. To the extent it was appropriate, we would deal with them closely. After we had done an audit, if they had questions with regard to what we were recommending, we would be only too happy to go back and discuss it. If they had proposed courses of action, we would be only too happy to discuss those courses of action with them.

We don't get involved in the implementation and we don't track the implementation on a day-to-day basis. As Angus has mentioned for this report, two years after we issue a report we will come back and review progress that has been made with regard to implementation, and we report to Parliament.

Mr. Culbert: There is no mandate for follow-through. In other words, you make the recommendations, and basically at that given point in time that is the end of it, until you subsequently come back and review, two years later perhaps.

Mr. Meyers: That's right, Mr. Chairman. We would use the expression "follow-up", as opposed to "follow-through". We have had some debates in our office as to what extent we should follow through. You have to recognize that these are extremely large departments. They are quite competent to decide what they want to do and to implement it. They have their own internal audit groups.

Mr. Culbert: If there were requests by a department to assist with the implementation, you don't have any problem with that, but that's not part of your prerequisite.

[Traduction]

think there needs to be an improvement in the department's l'industrie. Pour ce qui est de situer le problème, à mon avis, il faudrait améliorer la façon dont le Ministère communique ce qui a été réalisé et ce qui le sera, de façon à ce que les gens qui ont participé à l'examen, de même que votre Comité, puissent être informés des résultats des recommandations.

M. Steckle: C'est la question que je voulais poser.

Le président: Merci, monsieur Steckle.

M. Culbert (Carleton-Charlotte): Permettez-moi de vous poser trois questions, messieurs. Nous comprenons le travail que vous devez faire. Il y a un point qui m'intéresse toujours plus particulièrement, et c'est les relations que les vérificateurs peuvent avoir avec le Ministère au cours de l'exercice financier ou de l'année civile, selon le cas. Vous est-il possible d'avoir la collaboration des chefs de service pour la mise en oeuvre des idées, propositions ou recommandations que vous avez faites au cours des années précédentes, qu'il s'agisse de l'année d'avant ou d'autres années antérieures, ou s'agit-il simplement d'une vérification après coup?

M. Mevers: Nous sommes des vérificateurs autonomes. Nous effectuons nos vérifications pour le Parlement. Le Ministère possède également ses propres vérificateurs. Dans le cas d'un ministère de l'ampleur du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, nos vérifications s'effectuent sur un cycle d'activités d'environ sept ans. Cela signifie que nous essayons de vérifier tous les domaines à peu près une fois tous les sept ans.

Nous entretenons d'excellentes relations de collaboration avec le Ministère. Au besoin, nous travaillons de très près avec ces fonctionnaires. Après une vérification, s'ils ont des questions à poser sur nos recommandations, nous nous empressons de les rencontrer pour en discuter. S'ils ont des solutions à proposer, nous sommes à leur disposition pour en discuter avec eux.

Nous ne nous occupons pas des activités de mise en oeuvre et nous ne suivons pas ces activités au jour le jour. Comme Angus l'a mentionné dans son rapport, deux ans après que nous ayons produit un rapport, nous revenons constater quels progrès ont été réalisés dans la mise en oeuvre des recommandations, puis nous en faisons rapport au Parlement.

M. Culbert: Il ne vous incombe pas de suivre les choses jusqu'à leur conclusion. Autrement dit, votre tâche se limite à formuler des recommandations et à en vérifier la mise en oeuvre deux ans plus tard.

M. Meyers: C'est exact, monsieur le président. Nous ne suivons pas les choses jusqu'à leur conclusion, mais nous faisons plutôt un suivi. À notre bureau, nous avons eu de longues discussions sur l'étendue de ce suivi. Il faut tenir compte du fait qu'il s'agit de ministères très vastes. Ces ministères sont suffisamment compétents pour décider de ce qu'ils veulent faire et de la façon de le faire. Ils disposent de leurs propres vérificateurs internes.

M. Culbert: Si un ministère vous demandait de l'aider à la mise en oeuvre de vos recommandations, cela ne poserait pas de problèmes, mais cela ne fait pas partie de vos prérequis, n'est-ce pas?

Mr. Meyers: No. We wouldn't help them with the implementation. Following one of our earlier audits in Agriculture Canada, one of our staff went over on secondment to them and worked for them for a period of a year in the implementation. During that period, in our minds, he was an employee of the Department of Agriculture and no longer our employee.

Mr. Culbert: Thank you. I have one other point. I noticed in your comments, if I'm reading it correctly, that the department does not know the effects of its market and trade development activities. Perhaps you could elaborate a bit on that statement. That's kind of brief and short. Are you looking from the perspective of the results the activities produce, or at the activities themselves?

• 1615

**Mr. Mickle:** I believe the statement was that the department does not know the effects of its marketing and trade development activities in conjunction with corresponding provincial activities.

Mr. Culbert: Yes.

Mr. Mickle: If we look at the activities of what, say, a province is doing with respect to marketing and trade, and their impacts and the directions they are going in, and the federal government, then the department doesn't know the effects of both the province and the federal government together. That is the point I was trying to make.

Mr. Culbert: So you're saying that there's no reporting mechanism at the end of the day that provides that information.

Mr. Mickle: Not to my knowledge.

Mr. Culbert: Just one final quick question, and you might already have touched on it. On the last page it says that in 1996 you will be following up on the department's progress relative to recommendations that were made in the 1993 audit. Am I reading that correctly? So there is that lapse time of three years. That's pretty well consistent with coming back to review.

Mr. Meyers: That's right. Normally we'd follow up after two years. Because of the immensity of the task that's facing the Department of Agriculture in this case, we haven't decided for certain yet but we anticipate that we'll wait for three years to give them a chance to have implemented these recommendations.

Mr. Culbert: Relative to your findings, the accounting procedures and the audits done within the departments themselves, in your opinions do they do periodic audits—in other words, quarterly, half-yearly—with the projections for the balance of that outstanding year? I'm talking about the expenditure side.

Mr. Meyers: I don't think you're talking about audits. You're talking about their financial management and whether or not they have a commitment control system and they know—

Mr. Culbert: That's right, whether in your opinion they have that in place for controls.

Mr. Meyers: I don't know personally, but I'd be most surprised if they didn't. Most departments have very good control systems.

[Translation]

M. Meyers: Non. Nous les aiderions pas à la mise en oeuvre. À la suite d'une évaluation antérieure chez Agriculture Canada, l'un de nos employés a été détaché à ce ministère et y a travaillé pendant un an à la mise en oeuvre des recommandations. Au cours de cette période, nous estimions qu'il travaillait pour le ministère de l'Agriculture, non pas pour nous.

M. Culbert: Merci. Autre point, j'ai remarqué dans vos observations, si j'ai bien compris, que le Ministère ne connaît pas les effets de ses activités de développement des marchés et des échanges commerciaux. Pourriez-vous nous en dire davantage, car c'est un peu court. Est-ce dans l'optique des résultats des activités ou dans celle des activités elles-mêmes?

M. Mickle: Ce qu'on a dit, c'est que le ministère ne connaît pas

les effets de ses activités de développement des marchés et des échanges commerciaux par rapport aux activités des provinces dans

le même domaine.

M. Culbert: Oui.

M. Mickle: Par rapport aux activités réalisées par une province à l'égard de la commercialisation et du commerce d'échange, leurs conséquences et leurs orientations, et les activités du gouvernement fédéral, il est exact d'affirmer que le ministère ne connaît pas les effets conjugués de ses activités. C'est cela que je voulais dire.

**M.** Culbert: Vous dites donc qu'il n'existe pas de mécanisme permettant d'obtenir enfin de compte un rapport contenant ces renseignements?

M. Mickle: Pas que je sache.

M. Culbert: Permettez-moi de vous poser une dernière question, rapidement; vous avez peut-être déjà abordé ce sujet. À la dernière approche, on peut dire qu'en 1996, vous étudierez les progrès réalisés par le ministère à l'égard des recommandations que contenait le rapport de vérification de 1993. Ai-je bien compris? Dans ce cas, l'intervalle est de trois ans. Cela correspond assez bien au suivi dont vous avez parlé.

M. Meyers: C'est exact. Normalement, nous faisons le suivi deux ans plus tard. Mais dans ce cas, compte tenu de l'énormité de la tâche que doit réaliser le ministère de l'Agriculture, nous avons décidé, du moins de façon provisoire, d'attendre trois ans, de façon à laisser au ministère le temps de mettre les recommandations en oeuvre.

M. Culbert: Dans votre examen des méthodes de comptabilité et des vérifications internes des ministères, avez-vous constaté si les ministères procèdent à des vérifications périodiques—trimestrielles, semestrielles ou autres—comportant des prévisions pour le reste de l'exercice en cours? Est-ce que cela se fait du point de vue des dépenses?

M. Meyers: Votre question ne porte pas sur les vérifications. En fait, vous parlez de leur gestion financière et vous voulez savoir si les ministères disposent d'un système de contrôle des engagements et s'ils savent. . .

M. Culbert: C'est exact, si, à votre avis, de tels contrôles existent dans ces ministères.

M. Meyers: Pour ma part, je ne le sais pas, mais je serais très étonné si ces contrôles n'existaient pas. La plupart des ministères ont de très bons systèmes de contrôle.

Mr. Hugh McRoberts (Principal, Audit Operations Branch, Office of the Auditor General of Canada): Yes, they do. We have looked as part of our work—not at a detailed level, but we have reviewed their commitment control systems, and they do have one. In fact, they have a quite extensive financial information system that we have found in general provides management with pretty good information on where they are in terms of the money they are spending.

Mr. Culbert: In other words, halfway through the year we as a committee might look for what has been expended of that budget and what the projections are for the balance of the year.

Mr. McRoberts: Yes.

Mr. Hoeppner (Lisgar—Marquette): I appreciate Mr. Meyers and his associates coming here today.

When I've seen the Auditor General's report, I've often said why don't we turn the whole government over to him and let him run the country, because he could do a better job than government—because they seem to find the problems that exist.

When you look at a program such as GRIP, do you have figures on how much actually goes to the farmer and how much is spent on delivering that program?

Mr. Meyers: In this particular chapter we're not looking at GRIP. But, no, the nature of GRIP is such that the department would have that information—

Mr. Hoeppner: So the department should have that. You do not, in your auditing figures, keep separate what is actually delivered to farmers or what the cost of delivering it is.

Mr. Meyers: In this particular audit we haven't dealt with GRIP. We're doing an audit right now of the safety net programs that would include GRIP. So that would be a piece of information that we'd want to know, that we'd certainly ask of the department, but we don't have it with us at the table.

Mr. Hoeppner: I know that it's a concern to some farmers—I'm talking as a farmer today, not as a politician—that the funds will get directed to the people who need them. It's very important in any program.

I looked at this Agriculture budget and the remarks you made about \$700 million being spent on market and trade development. Is that an Agriculture budget, or is that a separate \$700 million? It seems like a huge amount of money.

[Traduction]

M. Hugh McRoberts (directeur général, Direction générale des opérations de vérification, Bureau du vérificateur général du Canada): Oui, ils ont de tels systèmes. Nous les avons étudiés dans le cadre de notre travail—pas en détail, mais nous avons étudié leurs systèmes de contrôle des engagements, et ces systèmes existent. En fait, les ministères ont un système très complet d'information financière qui, d'après ce que nous avons constaté, permet aux gestionnaires d'être bien informés de la façon dont l'argent est dépensé.

**M. Culbert:** Autrement dit, notre comité pourrait, en plein milieu de l'exercice, s'informer de ce qui a été dépensé dans le budget et des prévisions pour le reste de l'exercice.

M. McRoberts: Oui.

M. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Je remercie M. Meyers et ses collègues d'être venus aujourd'hui.

Lorsque je vois le rapport du vérificateur général, je me demande souvent pourquoi on ne lui confie pas toute la gestion du pays; il y réussirait peut-être mieux que le gouvernement, puisqu'il semble être capable de trouver les problèmes qui existent.

Lorsque vous vérifiez des programmes comme le RARB, vous est-il possible de savoir combien d'argent est réellement versé aux agriculteurs et combien sert à la prestation du programme?

M. Meyers: Dans ce chapitre-là, nous ne traitons pas du RARB. Cependant, nous n'aurions pas de tels chiffres sur le programme comme le RARB. En raison de la nature de ce programme, c'est le ministère qui aurait de tels renseignements...

M. Hoeppner: Le ministère les aurait. Dans vos vérifications, vous ne faites pas la distinction entre les chiffres relatifs aux sommes réellement versées aux agriculteurs et ceux des coûts d'administration.

M. Meyers: Dans le cas de cette vérification—ci, nous n'avons pas traité du RARB. À l'heure actuelle, nous effectuons une vérification des programmes du filet de sécurité, dont le RARB fait partie. Ce sont des renseignements que nous essaierons sans doute d'obtenir auprès du ministère, mais nous ne les avons pas ici sous la main.

M. Hoeppner: Certains agriculteurs voudraient être certains—et je vous parle à titre d'agriculteur et non de politique—que les fonds seront versés directement aux gens qui en ont besoin. Quel que soit le programme, c'est important.

J'ai étudié le budget de l'Agriculture, ainsi que les remarques que vous avez faites sur les 700 millions de dollars dépensés au développement des marchés et des échanges commerciaux. Est-ce que cela se trouve dans le budget de l'Agriculture ou s'agit-il d'un autre crédit de 700 millions de dollars? C'est beaucoup d'argent, il me semble.

• 1620

Mr. Mickle: That includes research and technology transfer, market and trade development; it includes the amount of money spent on an environmental green plan and the other action areas we looked at. It does not include areas such as farm safety nets.

M. Mickle: Cela comprend la recherche et le transfert de technologies, ainsi que le développement des marchés et des échanges commerciaux; cela comprend en outre les sommes destinées à un plan vert environnemental et les autres domaines d'action que nous avons étudiés. D'autres domaines, comme les filets de sécurité destinés aux agriculteurs, en sont exclus.

Mr. Hoeppner: You're telling me out of a \$2.2 billion budget, this \$700 million is included in that, or is that outside?

Mr. Mickle: That's included; it's part of the \$2 billion.

**Mr. Hoeppner:** That's a tremendous amount of money that the farmers never see, and it's really directed at the agriculture budget, right? Am I wrong here?

Mr. Mickle: It's part of the money that is spent on research and technology transfer for the scientists to do their job; it's part of the developmental agreements that could be to the benefit of the farmers, and that's run through the market and industry services branch presently.

Mr. Hoeppner: We might have different views on that, but that's another day's story. The other thing I was quickly going to touch on relates to your saying industry lacks a market and trade development. Were you talking of the private industry or government industry like the Wheat Board?

Mr. Mickle: I was talking about private industry.

Mr. Hoeppner: How do you gauge that?

Mr. Mickle: We had gone out to talk to industry. We had been out to see Keystone, out to see the wheat pools, etc. We also have on our audit and advisory committee members from industry involved in the Canadian Federation of Agriculture, etc., giving us good expert advice.

Mr. Hoeppner: I appreciate those comments, because I've been going after some of these private industry people and saying they're not as dedicated and probably not as efficient in developing markets as they always tell us they are. You would verify that.

Mr. Mickle: I'm not too sure if I understand the question.

Mr. Hoeppner: Well, we're told by Prairie Pools and we're told by UGG that XCAN is doing a tremendous job selling their products, that the farmers don't have to worry about that. You're contradicting that somewhat.

Mr. Mickle: No, I think we're on two different topics.

Mr. Hoeppner: Okay, what do you mean then by industry lacks market and trade development?

Mr. Mickle: Information—I was talking about information upon which to base decisions. When we talked to the industry, we found there was a request for more and better information. We found that this request was very diffuse and it wasn't specific as to what they needed to do their market and development activities.

What we have said in the chapter is it's up to the department to go back and clarify with industry what do you need, when do you need it, how often do you need it, and what is the best medium to provide that information to industry?

[Translation]

M. Hoeppner: Donc, ces 700 millions de dollars sont—ils inclus ou exclus du budget de 2,2 milliards de dollars?

M. Mickle: Ils sont inclus; ils font partie des 2 milliards de dollars.

M. Hoeppner: C'est une somme énorme dont les agriculteurs ne toucheront rien; cette somme fait en fait partie du budget de l'Agriculture, n'est-ce pas? Ai-je bien compris?

M. Mickle: Cela fait partie de l'argent versé à la recherche et au transfert de technologies qui permet aux scientifiques de faire leur travail; cette somme fait partie des accords de développement qui pourraient profiter aux agriculteurs, accords qui sont mis en oeuvre à l'heure actuelle par la direction des services des marchés de l'industrie.

M. Hoeppner: Nous avons peut-être des opinions divergentes à ce sujet, mais cela, c'est une autre histoire. Je vais aborder un autre point, brièvement. Vous dites que le secteur devrait se doter d'activités de développement des marchés et des échanges commerciaux. Parlez-vous du secteur privé ou du secteur public, comme la Commission canadienne du blé?

M. Mickle: Je parlais du secteur privé.

M. Hoeppner: Comment pouvez-vous évaluer cela?

M. Mickle: Nous sommes allés discuter avec les intervenants du secteur. Nous avons rencontré des gens de Keystone, des syndicats du blé, etc. En outre, au sein de notre comité consultatif et de notre groupe de vérification, nous comptons des experts du secteur, en relation avec la Fédération canadienne de l'agriculture, par exemple, qui nous donne de bons conseils.

M. Hoeppner: Je suis content de vous l'entendre dire, parce que j'ai communiqué avec certains de ces experts du secteur privé et je leur ai dit qu'ils n'étaient pas aussi actifs ou aussi efficaces qu'ils le disaient en matière de développement des marchés. C'est le genre de chose que vous vérifiez.

M. Mickle: Je ne suis pas certain de comprendre la question.

M. Hoeppner: Eh bien, les syndicats du blé des Prairies, l'UGG et XCAN nous ont affirmé faire un travail extraordinaire pour vendre leurs produits, que les agriculteurs n'avaient pas à s'en inquiéter. Or, d'une certaine façon, vous avez dit le contraire.

M. Mickle: Non, je crois que nous parlons de deux sujets différents.

M. Hoeppner: Alors, lorsque vous dites que l'industrie ne fait pas suffisamment pour le développement des marchés et des échanges commerciaux, qu'entendez-vous par là?

M. Mickle: De l'information—je parlais de l'information sur laquelle le secteur puisse fonder ses décisions. En discutant avec les gens de ce secteur, nous avons constaté le besoin d'une information meilleure et plus abondante. Nous avons également constaté que ce besoin était très diffus et ne portait pas particulièrement sur les éléments nécessaires au secteur pour ses activités de développement et de commercialisation.

Dans le chapitre, nous disons que c'est au ministère qu'il incombe de consulter le secteur et de déterminer ce qui est nécessaire, à quel moment, à quelle fréquence, ainsi que des meilleurs moyens de fournir ces renseignements au secteur.

Mr. Hoeppner: So there's a lack of communication between market research and development and the private industry. Is that services de développement et de recherche de marché et le secteur what you're telling us?

Mr. Mickle: I would say at the time of our audit, there was a lack of knowing specifically what industry needed. Thus, there was a potential and we identified some gaps and overlaps.

Mr. Hoeppner: Thanks for that. I appreciate that.

The Chairman: Mr. Easter.

Mr. Easter (Malpeque): Just so I'm clear in terms of what we're dealing with here, this audit was really applied to the activities of the department under the previous administration. Is that correct? You indicated it's not on the 1994-95 estimates.

Mr. Meyers: The audit would have been completed by about September 1 of last year.

Mr. Easter: Yes, and I think the minister, when he was before us, indicated that certainly some of the estimates are also based on the previous administration due to the timing of the election and so on. Now, I have an overall concern with the department totally, in that there are never clear-cut objectives established in terms of where these policies and programs and so on that are being implemented... in terms of what goal we are trying to meet at the farm level. In other words, there are no objectives in previous estimates or in these. Are we targeting there to be x number of thousand farmers in the land by the year 2000, x number of exports and so on?

• 1625

The department has never been specific in terms of the objectives that are being established, so that's very hard, I think, for people to measure against and measure the performance of the department and indeed the government based on clear-cut objectives. Do you find that a problem, or is it all right the way it is?

Mr. Meyers: It's a general concern we have with regard to program evaluation. Mr. McRoberts has been looking at program evaluation in the department for the past several years, so the question really goes beyond the 1993 chapter. If it's possible, Mr. Chairman, I could ask Mr. McRoberts to answer.

Mr. McRoberts: I think very quickly, Mr. Chairman, the answer is yes, this is a concern. This has been a problem we have identified in our audits of the department going back to 1986. At that point we expressed concerns about the lack of establishing clear measurable objectives and about the development of appropriate indicators to provide performance and information in relationship to them.

We reiterated that concern in the course of our 1991 chapter on the farm safety nets. In the context of looking at progress in relationship to the agrifood policy review, we again felt that indeed is a significant problem. The department does not have the capabilities in place currently in many areas to measure where it is or to measure and provide indicators of where it is going, therefore to measure its progress along its path.

[Traduction]

M. Hoeppner: Il y a donc un manque de communication entre les privé. C'est bien ce que vous voulez dire?

M. Mickle: Lorsque nous avons fait notre vérification, on ne savait pas exactement de quoi le secteur avait besoin. Par conséquent, il y avait là une possibilité et nous avons découvert certaines lacunes et certains chevauchements.

M. Hoeppner: Merci beaucoup. J'en suis bien content.

Le président: Monsieur Easter.

M. Easter (Malpèque): Pour bien comprendre de quoi il s'agit, cette vérification s'applique en fait aux activités du ministère sous l'administration antérieure, n'est-ce pas? Vous avez dit qu'il ne s'agit pas des budgets de dépenses pour 1994-1995.

M. Meyers: La vérification a sans doute été achevée aux alentours du 1er septembre dernier.

M. Easter: Oui. Lorsqu'il a comparu devant nous, le ministre a dit que certaines des dépenses prévues au budget viennent également de l'administration précédente, compte tenu du moment des élections, etc. Ce qui me préoccupe au sujet de ce ministère, dans son ensemble, c'est qu'on n'y établit jamais d'objectifs bien clairs à l'égard de l'application des politiques et programmes... des objectifs à atteindre au niveau de l'exploitation agricole. Autrement dit, on ne trouve ces objectifs ni dans les budgets de dépenses antérieurs, ni dans celui-ci. Visons-nous à ce qu'il y ait un nombre x de fermes au Canada d'ici l'an 2000 ou un nombre x de tonnages d'exportations, par exemple?

Vu que le ministère n'a jamais exprimé clairement les objectifs qui sont fixés, il est très difficile pour les gens de mesurer leur rendement, ou celui du ministère, ou celui du gouvernement par rapport à des objectifs bien précis. À votre avis, est-ce que c'est un problème ou si cela va bien ainsi?

M. Meyers: C'est l'un des problèmes généraux que nous avons pour l'évaluation du programme. M. McRoberts étudie depuis plusieurs années la question de l'évaluation du programme du ministère, et le problème remonte en fait plus loin que le chapitre de 1993. Si vous me le permettez, monsieur le président, je vais demander à M. McRoberts de répondre à la question.

M. McRoberts: Monsieur le président, pour être bref, je répondrai par l'affirmative. C'est un problème que nous avons reconnu dans nos vérifications du ministère dès 1986. À ce moment-là, nous avions souligné le manque d'objectifs clairs et mesurables et l'absence d'indices appropriés de développement qui permettent de mesurer le rendement et de produire l'information qui en découle.

Nous avons répété cette préoccupation dans notre chapitre de 1991 sur les filets de sécurité destinés aux agriculteurs. Nous avions estimé là aussi qu'il s'agissait d'un problème important lorsque nous avons étudié les progrès réalisés à l'égard de l'examen de la politique agro-alimentaire. À l'heure actuelle, le ministère ne dispose pas des moyens nécessaires, dans de nombreux domaines, pour savoir où il en est, faire des mesures et fournir des indices de son orientation, et, par conséquent, de mesurer ces progrès-là.

Mr. Easter: So in terms of the Auditor General, yourself, does the Auditor General's department do any analysis of the results and the success at the farm level or or do you just work within the confines of the estimates that were established for the year?

Mr. McRoberts: Our responsibility, basically as set out in the Auditor General Act, is where the department has measured the effectiveness of activities, to review that and to assure that measurement is satisfactory and where the department has not put in place satisfactory procedures to measure the effectiveness of its activities, to report that to Parliament, as we have done. We are not enjoined under our current mandate to actually do the effectiveness measurement.

Mr. Easter: As part of your work have you done any analysis of the Growing Together document and the objectives set out there and where we are on that now? Have you done any analysis on that or is it just within the estimates?

The Growing Together document of 1989, which I have some major problems with, was basically the framework of where the previous government wanted to go. Now certainly one of their objectives was to increase off-farm employment and they certainly were successful in doing that to the point that now farmers are earning the major portion of their income off the farm rather than on the farm. I think that spells problems for the farm community in terms of running an operation that you're able to make your living at without doing two jobs. We don't ask that of the bankers, we don't ask them to go out and subsidize their work.

So I'm wondering if you've done any analysis of that Growing Together document and the framework in terms of where it's pushing the department.

Mr. McRoberts: Yes, sir, we have. That was really the foundation of our 1993 chapter. We began with the Growing Together document and then from there with the task forces that the minister established pursuant to the Growing Together document and conference. It was basically the direction that emerged from that process that was presented to Ministers of Agriculture and accepted by them that we used as the basis for the audit. What this chapter really is intended to be is a report to you as parliamentarians on the progress the department has made along that path.

The Chairman: Can I just ask a quick question? Did I just hear you say that it's not within your mandate to judge the effectiveness dit qu'il ne vous incombe pas de vérifier l'efficacité du programme? of the program?

1630

Mr. Meyers: The way our mandate has been drafted, it asks us to look at the systems and procedures the government has in place to measure the effectiveness of programs.

The Chairman: But you're not there to measure the effectiveness.

Mr. Meyers: The thought was that the government should do that

[Translation]

M. Easter: Le Bureau du vérificateur général, c'est-à-dire vous-même, fait-il une analyse des résultats et des progrès réalisés au niveau des exploitations agricoles ou devez-vous vous limiter au budget des dépenses élaboré pour l'exercice?

M. McRoberts: Nos tâches sont décrites dans la Loi sur le vérificateur général. Elles consistent à mesurer l'efficacité des activités du ministère, à examiner ces activités et à nous assurer que les mesures sont satisfaisantes. Lorsque le ministère ne dispose pas de méthodes satisfaisantes lui permettant de mesurer l'efficacité de ses activités, nous en faisons rapport au Parlement, comme nous l'avons toujours fait. Aux termes de notre mandat actuel, il ne nous incombe pas de mesurer, dans les faits, cette efficacité.

M. Easter: Dans le cadre de votre travail, avez-vous analysé le document Partenaires dans la croissance ainsi que les objectifs qui s'y trouvent et les progrès réalisés? Avez-vous analysé cela ou devez-vous vous limiter au budget des dépenses?

Partenaires dans la croissance, publié en 1989, est un document qui me pose de graves problèmes. On y énonce foncièrement l'orientation qu'avait adoptée le gouvernement antérieur. L'un des objectifs de ce gouvernement était certes d'accroître le travail à l'extérieur de la ferme; on y a connu un tel succès que, maintenant, les agriculteurs gagnent le gros de leurs revenus à l'extérieur de la ferme plutôt qu'à partir de celle-ci. À mon avis, cela laisse prévoir des problèmes pour les agriculteurs, pour ce qui est d'avoir des exploitations dont ils pourront vivre sans devoir avoir un deuxième emploi. Nous n'en demandons pas tant des banquiers, nous ne leur demandons pas de travailler à l'extérieur pour subventionner leur entreprise.

Avez-vous fait une analyse de ce document et du cadre de travail qui y est énoncé, quant à l'orientation qu'il impose au ministère?

M. McRoberts: Oui, nous avons fait cette analyse. En fait, c'est sur cela qu'était fondé notre chapitre de 1993. Nous avons commencé par analyser le document Partenaires dans la croissance, puis, les résultats obtenus par les groupes de travail créés par le ministre à partir du document et après la conférence. Nous avons fondé notre vérification sur l'orientation ressortant de ce processus, qui avait été présenté au ministre de l'Agriculture et accepté par eux. Ce chapitre constitue en fait un rapport qui vous est destiné, à vous, les parlementaires, sur les progrès réalisés par le ministère dans cette orientation.

Le président: Puis-je poser une petite question? Vous avez bien

M. Meyers: Aux termes de notre mandat, nous devons examiner les systèmes et les pratiques mis en place par le gouvernement pour mesurer l'efficacité des programmes.

Le président: Mais votre rôle n'est pas de mesurer l'efficacité.

M. Meyers: En principe, c'est le gouvernement qui doit le faire. itself. All programs must be evaluated, and it's a relatively large job. Tous les programmes doivent être évalués, et c'est une tâche assez considérable.

There's also the question that the evaluation has to pose questions of policy. So in our mandate we've not been directed to do that. What we do is look to see whether the systems and procedures they're using are adequate to do that, whether you're getting the information you should reasonably expect, and drawing to your attention cases where you're not getting that information.

One of the main points, not so much in our 1993 report but in our ongoing reports, is that there is a lack of good program evaluation at the Department of Agriculture, and that's true across government. We have several chapters in this year's annual report dealing with program evaluation in general across government.

#### The Chairman: Thank you.

Mr. Easter: In terms of your review and the restructuring of the department, in looking at the department do you also look at how the department works and if there is duplication and overlap with the crown corporations?

Let me give you an example. I have a letter here from an individual who works within the supply management sector. These are his comments and I'd like you to note them.

There is far too much duplication and waste. Too much of the federal budget is being apportioned to civil service positions and expenses. If I may cite but one example, the Canadian Dairy Commission and the National Farm Products Council have legislated jurisdiction over the supply managed commodities, yet the Department of Agriculture, through its policy branch, National Marketing Systems programs, Marketing and Industry Services Branch and many others, duplicates and overlaps the work of those legislatively responsible.

Now, that statement concerns me a lot, because producers out there elect to administer their programs, the commodity boards to administer under the authority of the National Farm Products Council, the CDC, and so on.

The last thing I want to see is little turf wars or the Department of Agriculture involving itself in areas that really have been jurisdictionally given to those corporations, other than communication and so on. Have you found any overlap, duplication, and so on in those areas? And if you have, do you have any recommendations?

Mr. Meyers: In terms of our mandate, we have a mandate to look for situations that are inefficient or where savings could be achieved. So, clearly, we could look at the duplication you are suggesting we should look at. Now, the 1993 report doesn't deal with that type of issue at all. It's simply looking at the implementation and recommendations of the agrifood policy review.

Mr. McRoberts has been responsible for the department for the last five years. I might ask him whether anything has come up in the last five years along the lines suggested.

Mr. McRoberts: I can't think of any specific instances where we have identified what we believed was serious and unnecessary duplication. Certainly there have been recommendations we have made to the department as to where

#### [Traduction]

En outre, l'évaluation suppose que l'on s'interroge sur les grandes orientations. Cela, ce n'est pas notre mandat. En revanche, nous examinons si les systèmes et les pratiques permettent de le faire, si vous obtenez l'information à laquelle vous êtes en droit de vous attendre. Nous signalons également à votre attention les cas où vous n'obtenez pas cette information.

L'une des principales conclusions, non pas tant du rapport de 1993 que des rapports en cours de préparation, c'est qu'il y a peu d'évaluations de programmes de qualité au ministère de l'Agriculture et cette conclusion est vraie pour tout l'appareil de l'État. Plusieurs chapitres du rapport annuel de cette année protent sur l'évaluation des programmes partout dans l'Administration.

#### Le président: Merci.

M. Easter: Dans le cadre de votre étude et de la restructuration du ministère, examinez-vous son fonctionnement afin de voir s'il y a dédoublement ou chevauchement avec les sociétés d'État?

Je vais vous donner un exemple. J'ai ici une lettre de quelqu'un qui travaille dans le domaine de la gestion de l'offre. Je vais vous lire ce qu'il dit et je vais vous demander d'en prendre acte.

Il y a beaucoup trop de dédoublements et de gaspillages au ministère. Une trop grande partie du budget est affectée à des postes et à des dépenses de la fonction publique. Je ne citerai qu'un seul exemple: aux termes de la loi, ce sont la Commission canadienne du lait et le Conseil national de commercialisation des produits agricoles qui ont la compétence en matière de produits soumis à la gestion de l'offre. Pourtant, le ministère de l'Agriculture, par l'intermédiaire de sa direction générale des politiques, ses systèmes et programmes nationaux de commercialisation, sa direction de la commercialisation et des services à l'industrie et bien d'autres services, recoupent et dédoublent le travail des organismes chargés de le faire en vertu de la loi.

Cette affirmation m'inquiète beaucoup parce que les producteurs choisissent d'administrer leurs programmes, et les offices de commercialisation sont chargés de les administrer sous l'autorité du Conseil national de commercialisation des produits agricoles, la CCL, etc.

La dernière chose que je veux voir, c'est une petite guerre de territoire ou voir le ministère de l'Agriculture s'ingérer dans des domaines qui relèvent de ces sociétés d'État. Avez-vous constaté du chevauchement ou du dédoublement dans ces domaines? Dans l'affirmative, avez-vous des recommandations?

M. Meyers: Notre mandat nous autorise à examiner les cas d'inefficacité ou les situations où des économies pourraient être réalisées. Il nous serait donc possible d'examiner ces allégations de dédoublement. Toutefois, le rapport de 1993 n'aborde pas du tout ces questions—là. Il examine la mise en oeuvre de l'examen de la politique agro—alimentaire et formule des recommandations.

Monsieur McRoberts s'occupe du ministère depuis cinq ans. Je vais donc lui demander s'il s'est fait quelque chose en ce sens auc cours de cinq dernières années.

M. McRoberts: Il ne me revient aucun cas précis de dédoublements graves et inutiles. Évidemment, nous avons fait des recommandations au ministère pour les domaines où il pourrait être plus efficace. Mais normalement, dans le cadre des

the areas under audit, we would look for something like that, would be very concerned, and would report that to Parliament if we found

Mr. Easter: In your review, though, you do review the departments and all those agencies and crown corporations under the authority of the minister and would hopefully come across any of that duplication and overlap.

Mr. Meyers: All those you mentioned are within our audit responsibility. There are some crown corporations we're not responsible for auditing, but not within the portfolio of the Minister of Agriculture. I think the Wheat Board would be the only one within that portfolio we're not responsible for.

Mr. Easter: I'll hold my other questions.

Mr. Vanclief (Prince Edward—Hastings): I think, Mr. Myers, you might have clarified some things in answering the previous questions. I think many of us, until you clarified it, felt that when you made a comment, for example, about program evaluation and performance measurement, you and your people in the Auditor General's department were going out and seeing whether a program was delivered successfully or not.

1635

If I have understood what you've said in the last few minutes, there are two types of audits. If I might suggest here, I think when most of us in the past have thought of the word "audit", we thought of crunching numbers. But there is if the programs are being delivered successfully and if research si le contribuable y trouve son compte. is—could I use the word "proper"?—and effective research and the taxpayers are getting a good return on their investment in that research.

Am I clear on that, or is part of your job actually going out in the field and finding out whether, for example, GRIP is working?

Mr. Meyers: You're essentially correct. With regards to out of the department and the government.

#### Mr. Vanclief: Thank you for clarifying that.

Maybe you could clarify this for me as well. I think you made the comment someplace, and I tried to find the reference information. Is it part of the mandate of Agriculture and Agri-

[Translation]

they could be more efficient. But normally, as part of our audits for vérifications pour les questions qui font l'objet de la vérification, nous cherchons à découvrir des cas comme ceux-là. Si nous en trouvions, cela nous inquiéterait suffisamment pour en faire rapport au Parlement.

> M. Easter: Mais dans votre étude, vous examinez quand même les ministèrs, organismes et sociétés d'État qui relèvent du ministre et j'imagine que vous découvririez ces dédoublements et ces chevauchements s'il y en avait.

> M. Meyers: Tous ceux que vous avez énuméré peuvent être vérifiés par nous. Ce n'est pas le cas de certaines sociétés d'État, mais aucune d'elles ne relève du ministre de l'Agriculture. La Commission canadienne de blé est la seule, je crois, dont nous ne nous occupons pas.

M. Easter: Je m'en tiendrai à cela.

M. Vanclief (Prince Edward — Hastings): Monsieur Meyers, je pense que vous avez éclairci certains points dans les réponses que vous venez de donner. Jusqu'à ce que vous nous donniez des précisions, beaucoup d'entre nous pensions que lorsque vous vous prononciez sur l'évaluation des programmes ou la mesure du rendement, les vérificateurs étaient allés voir sur le terrain si le programme était bien appliqué ou pas.

Si j'ai bien compris ce que vous venez de dire, il y a deux types de vérification. Pour la plupart d'entre nous, le mot «vérification» évoque des opérations comptables. Mais ici, vous parlez d'un autre type de vérification. Vous vérifiez s'il y a au another type of audit you are referring to here. You are auditing or ministère un mécanisme permettant de voir si le programme est bien checking to see if there is a method within the department itself to see appliqué, si les travaux de recherche sont bien choisis et efficaces et

> Ai-je bien compris ou est-ce qu'une partie de votre travail est bien d'aller sur le terrain pour déterminer si, par exemple, le RARB marche bien?

M. Meyers: En gros, vous avez raison. En ce qui concerne program effectiveness, whether or not the desired results are l'efficacité des programmes, c'est-à-dire la question de savoir si being achieved, it's the responsibility of the department to l'on obtient les résultats souhaités, c'est au ministère de faire evaluate. But with regards to economy and efficiency, we have a l'évaluation. Mais en ce qui concerne l'économie et l'efficience, somewhat broader mandate. We will be looking for instances of notre mandat est un peu plus vaste. Nous cherchons à dénicher waste mismanagement. We may draw those to your attention les cas de gaspillage ou de mauvaise gestion. Il est possible que and they may relate to the effectiveness of a program such as nous portions ces cas à votre attention et qu'ils soient reliés à GRIP. Inefficiency could lead to ineffectiveness. But the l'efficacité d'un programme comme le RARB. Le manque responsibility for program evaluation to reprogram effectiveness is d'efficience pourrait se solder par un manque d'efficacité. Mais l'évaluation d'un programme en matière d'efficacité se fait au ministère et au gouvernement.

M. Vanclief: Je vous remercie de cette précision.

Peut-être pourrez-vous aussi éclairer ma lanteme sur ceci. Quelque part—j'essaie de trouver la référence—vous avez dit to it just glancing back, that maybe a better job could be done in qu'il serait peut-être préférable de confier au secteur privé la transferring information to private industry as far as marketing collecte de renseignements sur les marchés. Le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire a-t-il pour mandat de Food Canada to provide more than what I will refer to as fournir à la population davantage que des chiffres statistiques? statistics and facts to the public? Is it part of it to go past that Est-ce son rôle d'aller plus loin et de déceler les tendances du and suggest what market trends are? Or is not the duty of the marché? La tâche du ministère n'est-elle pas uniquement de

ministry just to provide the information and then private industry makes its own judgment call based on the information provided?

Mr. Mickle: If we look back at the agriculture policy review and the expectations about the role and responsibility with regard to market information, it was identified that the department must serve as a central point for gathering, analysing, organizing and disseminating market information to the other partners of the agrifood sector. There was an expectation and a request by industry that the department would do more than just collect and disseminate, would do some analysis and forecasting.

Mr. Vanclief: You just said the word "forecast". So there is an expectation that the department will do forecasting and market forecasting as well?

Mr. Mickle: It was an expectation by the agriculture policy review, yes.

The Chairman: I have a couple of quick questions before we go to a second round. I'm looking at section 13.51, where you're talking about growing together and the variety of marketing strategies provided. Something that has been discussed in this committee is taking a look at the big picture, and we had felt there was a need to do some strategic planning looking into the future.

Down here you say "In our view, the links among these strategies are not clear", talking about the variety of marketing strategies and ces stratégies sont obscurs». Vous parlez ici de l'éventail de

There is the expectation that strategies, by definition, provide guidance for action. Given the wide variety, timing and availability of strategies. . .it is hard to see how the Department can act in unison internally or with its partners.

To me, that's a pretty damning indictment of the directions they're going in. What response have you had from the department? Have they indicated their willingness to work out and formulate some of these strategies and maybe have more focused goals?

• 1640

Mr. Mickle: The department has recognized that the strategies need to be packaged so the partners and the people inside the department have a clear understanding of the direction.

I think it's addressed in one of the agreed-to next steps that there has to be more of a focus. Trade and development market activities have to focus on having a better target in this area. The department has recognized it can be confusing for individuals in the department and its partners which strategy to follow.

The Chairman: I'm not sure that totally answers my question, but I can ask the department later, so that's not important.

I can't find it now, but earlier you were talking about R and D and how there was really no process there to evaluate what was happening to the money going into certain R and D projects. You seemed to indicate the government decides to put money into R and D without really knowing what will happen with it or what has been happening with it. Is it your feeling there's been no follow-up? How has the department responded to that?

[Traduction]

fournir l'information et de laisser au secteur privé le soin de porter un jugement en fonction de cette information?

M. Mickle: Si l'on se reporte à l'examen de la politique agro-alimentaire et aux attentes concernant les rôles et responsabilités relatifs aux renseignements concernant les marchés, on a constaté que le ministère doit servir de plaque tournante pour la collecte, l'analyse, l'organisation et la diffusion de renseignements sur les marchés aux autres partenaires du secteur agro-alimentaire. L'industrie s'attend à ce que le ministère fasse davantage que rassembler et disséminer les renseignements; elle a en fait demandé qu'il fasse des analyses et des prévisions.

M. Vanclief: Vous venez de parler de prévisions. On s'attend donc à ce que le ministère fasse également des prévisions concernant les marchés?

M. Mickle: C'est ce que nous avons constaté lors de l'examen de la politique agro-alimentaire, oui.

Le président: Je vais poser quelques courtes questions avant de passer au second tour. Je lis ici le paragraphe 13.51, où vous parlez de partenaires dans la croissance et de l'éventail de stratégies de commercialisation qui existe. On a parlé au comité de développer une vision globale et nous pensons qu'il y a lieu de faire un peu de planification stratégique pour l'avenir.

Plus bas, vous dites ceci: «À notre avis, les liens entre chacune de stratégies de commercialisation.

On s'attend que, par définition, les stratégies constituent une orientation pour les plans d'action. En raison de la grande variété des stratégies, de leur disponibilité et de leur étalement dans le temps... il est difficile de voir comment le ministère peut agir à l'unisson, à l'interne ou avec ses partenaires.

Pour moi, c'est là une condamnation très nette des orientations du ministère. Quelles réactions avez-vous obtenu du ministère? S'est-il montré disposé à reformuler ses stratégies et peut-être à préciser ses objectifs?

M. Mickle: Le ministère a reconnu que les stratégies doivent être formulées de manière à être clairement compréhensibles par ses partenaires et ses employés.

Dans les étapes subséquentes convenues, on reconnaît qu'il doit y avoir moins d'éparpillement. Le développement des marchés et des échanges commerciaux exige des objectifs plus précis. Le ministère a reconnu que ses employés et ses partenaires peuvent avoir du mal à trouver sur quelles stratégies s'aligner.

Le président: Je ne suis pas convaincu que cela réponde tout à fait à ma question, mais je pourrai poser la question au ministère plus tard. Ce n'est donc pas important.

Je n'arrive pas à trouver où, mais tout à l'heure vous parliez de recherche et de développement et vous disiez qu'il n'y a pas de méthode permettant d'évaluer le sort fait à l'argent consacré à certains projets de RD. Vous semblez dire que le gouvernement consacre de l'argent aux activités de RD sans vraiment savoir ce qui va lui arriver ou ce qui lui est arrivé. Avez-vous le sentiment qu'il n'y a pas de suivi? Quelle a été la réaction du ministère?

Mr. Mickle: In my opinion, the department has responded to our observations very favourably. I understand it has started to put a tracking system in place to measure how its research projects are targeting competitiveness better, in addition to its periodic evaluations of research projects.

The Chairman: When the CFA was before us there was some indication of concern, not only from the CFA but other interested groups as well, that the marketing capability of the department maybe wasn't up to what it should be. I know you looked at the marketing aspects. What exactly did you find, and how did the department respond?

Mr. Mickle: At the time of our audit, beyond the trade opportunities strategy, I'd be hard-pressed to note any further progress since the recommendations were made. The department is aware. That's about as much as I could say at the time of the audit. I think it would be fair to ask the department what progress it has made since the audit.

The Chairman: We'll do just that. Its officials will be coming

Mr. Benoit: Angus, in your report you say your audit has examined these particular areas: market and trade development; research and technology transfer; environmental sustainability; farm management skills; regulatory reviews; and pesticide registration review.

My background includes about 20 years of farming, and I've seen the provincial and federal governments apparently jostling back and forth for power in these areas. I worked for Alberta agriculture for 15 years on a seasonal basis and got into some things in depth. For example, in the farm management skills training area, I worked for the provincial department and we developed a program. Then the federal government came in and had all its people monitoring and really interfering with what was a good program, in my opinion.

This kind of overlap between provincial and federal governments has to cost a lot of money. In fact, I think it makes either government's programs much less effective because of the interference and the doubling of costs. I would just like to know what your impression was of those programs.

I could get into specific examples, but I won't get into too many. The farm management training area is one. In the area of environment, for example, both federal and provincial governments have soil conservation programs. They are jostling back and forth for power under these programs, making them less effective. In the area of international trade and market development, the provincial and federal governments and the private sector are not working well together.

I would just like your comments on that. Will you be watching for that when you do your follow-up review?

[Translation]

M. Mickle: À mon avis, le ministère a réagi très favorablement à nos observations. Je sais de bonne part qu'il vient de mettre en marche un système de suivi pour déterminer dans quelle mesure les projets de recherche sont davantage axés sur la compétitivité. Cela vient s'ajouter à l'évaluation périodique des projets de recherche.

Le président: Lors de sa comparution, la FCA nous a laissé entendre qu'elle-même et d'autres groupes estiment que la capacité de commercialisation du ministère n'est peut-être pas aussi bonne qu'elle devrait l'être. Je sais que vous avez éliminé certains aspects de la commercialisation. Qu'avez-vous constaté et comment le ministère a-t-il réagi?

M. Mickle: Au moment de notre vérification, à part la stratégie de développement des marchés, j'aurais eu du mal à trouver d'autres signes de progrès depuis que nos recommandations ont été déposées. Le ministère est au courant. C'est à peu près tout ce que je peux dire sur ce qui s'est passé au moment de la vérification. On serait en droit, je crois, de demander au ministère quel progrès il a fait depuis.

Le président: Nous n'y manquerons pas. Ses représentants seront ici la semaine prochaine.

M. Benoit: Angus, dans votre déclaration, vous dites que la vérification a porté sur les domaines suivants: le développement des marchés et des échanges commerciaux, la recherche et le transfert de technologies, l'environnement durable, les compétences en gestion agricole, l'examen de la réglementation et l'examen du processus d'homologation des pesticides.

Moi, j'ai travaillé 20 ans dans l'agriculture et j'ai été témoin des luttes pour le pouvoir entre le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial dans ces domaines. De façon saisonnière, j'ai travaillé 15 ans pour le ministère de l'Agriculture de l'Alberta et je j'ai étudié ces questions d'assez près. Par exemple, dans le domaine des compétences en gestion agricole, je travaillais pour le ministère provincial et nous avons conçu un programme de formation. Puis, le gouvernement fédéral est arrivé, a imposé toutes sortes de contrôles et a fini par nuire à ce qui, à mon avis, était un bon programme.

Ce genre de chevauchements entre les deux paliers de gouvernement coûte sûrement très cher. De fait, cela diminue sûrement l'efficacité des programmes des deux gouvernements à cause de l'ingérence et de la multiplication des coûts. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez de ces programmes.

Je pourrais vous donner des exemples précis, mais je n'en donnerai pas trop. La formation en gestion agricole en est un. Dans le domaine de l'environnement, aussi bien le gouvernement fédéral que les gouvernements provinciaux ont des programmes de conservation des sols. Il y a constamment du tiraillement, ce qui rend les programmes moins efficaces. Dans le domaine du commerce extérieur et du développement des marchés, les gouvernements fédéral et provinciaux ainsi que le secteur privé ne travaillent pas harmonieusement.

Je veux savoir ce que vous en pensez. Allez-vous étudier la question au cours de votre suivi?

1645

[Texte]

[1766

Mr. Mickle: Yes. With respect to the farm management training program, if you have noticed, one of the agreed—to next steps is the department will ask the Canadian Farm Business Management Council to continue to research and monitor the results of the training program. As we mentioned, there's a need to avoid gaps and duplication in the market and trade information, and for it to work in harmony.

Mr. Benoit: Do you look at the federal-provincial working relationship, though? You say you're looking at the federal department and you're encouraging this council to monitor these programs to see if they're effective. Well, the provincial government is doing exactly the same thing.

Mr. Mickle: We look to see how the federal government is managing the provincial-federal relationship.

Mr. Benoit: So you don't look at all at the provincial government and the overlap there. There's an incredible overlap, and it makes the programs less effective. So is this something you could look at? I know you really can't get into provincial jurisdiction, but it's still a concern. It's the same taxpayer's dollar; the same taxpayer pays for all of this.

Mr. Meyers: It's a very real concern. We heard it from the members of the public accounts committee as well, at our last meeting. As you pointed out yourself, sir, we have no jurisdiction to look at provincial programs. The only way it could be done—and it's been suggested by the public accounts committee possibly it should be done—would be on a cooperative basis with ourselves as the federal auditors and possibly the provincial legislative auditors at the same time.

The approach we've always taken, as Angus just mentioned, is to look at the question of federal-provincial duplication through the eyes of the department and ask the department what it's doing to minimize this.

Mr. Benoit: The administration of safety net programs—another case in point for the provinces and ministers in the federal government.

Just in terms of programs and carrying from one government—for example, the Conservative government put in this "growing together" thing and they put in these safety net programs. Now it seems to me that we're probably going to get a whole new mess of safety net programs coming out of this new government. Is there any place for the Auditor General...?

Mr. Vanclief: Be patient, be patient.

Mr. Benoit: Well, I don't know how to respond to that. My concern is the lack of continuity, or that maybe there is not enough continuity between governments. I understand why. Can the Auditor General play a role in evaluating the lack of continuity from one government to another? I know the department is still there, but there's a change.

Mr. Meyers: It's logical to see changes with changes in governments. The changes you're referring to we think of as policy changes. We consider them probably inappropriate for us to comment on. To the extent that the policy changes could be

[Traduction]

M. Mickle: Oui. En ce qui concerne le programme des compétences des gestions agricoles, vous l'aurez peut-être remarqué dans l'une des étapes subséquentes convenues, le ministère demandera au Conseil canadien de la gestion d'entreprises agricoles de continuer à effectuer les recherches nécessaires et à surveiller les résultats de la formation. Comme nous l'avons dit, il faut éviter les lacunes et les dédoublements en ce qui concerne les renseignements sur les marchés et les échanges commerciaux. Le travail doit en outre s'effectuer de façon harmonieuse.

M. Benoit: Mais examinez-vous les rapports de travail entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux? Vous dites que vous examinez le ministère fédéral et que vous encouragez le conseil à suivre ces programmes pour voir s'ils sont efficaces. Or, le gouvernement provincial fait exactement la même chose.

M. Mickle: Nous examinons la façon dont le gouvernement fédéral gère ses rapports avec les provinces.

M. Benoit: C'est donc dire que vous n'examinez pas du tout le gouvernement fédéral et le chevauchement qui existe là. C'est grave, ce chevauchement, et cela nuit à l'efficacité des programmes. Est-ce que vous pouvez examiner cela? Je sais que vous ne pouvez pas empiéter dans les domaines de compétence provinciale, mais le problème existe. C'est toujours le même contribuable qui paie pour tout cela.

M. Meyers: Cela nous préoccupe sérieusement. C'est aussi ce que nous ont dit les membres du comité des comptes publics, lors de notre dernière rencontre. Comme vous l'avez dit vousmême, monsieur le président, nous n'avons pas le pouvoir d'examiner les programmes provinciaux. La seule façon dont cela pourrait se faire—et le comité des comptes publics a laissé entendre que cela devrait être fait—ce serait d'agir simultanément, en collaboration avec les vérificateurs provinciaux.

Notre optique, comme Angus l'a dit, est d'examiner la question du dédoublement fédéral-provincial sous l'angle du ministère et de lui demander ce qu'il faisait pour le réduire au minimum.

M. Benoit: L'administration des programmes de sécurité du revenu agricole... un autre exemple qui concerne les provinces et les ministres fédéraux.

Parlons de la transition. Par exemple, c'est le gouvernement conservateur qui a créé «Partenaires dans la croissance» ainsi que ces programmes de sécurité du revenu agricole. J'oserais parier que le nouveau gouvernement va en créer toute une ribambelle de nouveaux. Y a-t-il un rôle pour le vérificateur général. . .?

M. Vanclief: Patientez un peu, patientez un peu.

M. Benoit: Écoutez, je ne sais quoi vous répondre. Ce qui m'inquiète, c'est l'absence ou le manque de continuité entre les gouvernements. Je comprends pourquoi. Le vérificateur général peut—il chercher à évaluer l'absence de continuité d'un gouvernement à l'autre? Je sais que le ministère reste, mais il y a quand même un changement.

M. Meyers: Il est normal qu'il y ait des changements lorsqu'il y a un nouveau gouvernement. Les changements dont vous parlez sont des changements d'orientation. Nous estimons que ce n'est pas à nous de nous prononcer sur ces changements.

of our mandate.

Mr. Benoit: I realize that.

Mr. Easter: I have just a point on what Mr. Benoit mentioned in terms of duplication between the feds and the provinces. I think, Mr. Benoit, certainly one of the ways to prevent that duplication is to strengthen the central selling agencies, such as the Canadian Wheat Board, which prevents that kind of duplication and waste. You're just making the argument.

1650

My question to the Auditor General relates... Under section 13.63 on page 346 you talk about research and technology transfer. I'll read that paragraph, because I want an explanation.

Beginning in the fall of 1991, Research Branch gave its scientists clear direction to target research efforts to foster competitiveness and to establish research priorities that will lead to competitiveness. The intent is to screen out research proposals that do not meet these Branch priorities.

I come from Prince Edward Island. One of the major problems we had there was the PVY-n crisis in 1990 and 1991, which hasn't been cleared up as yet, although we as a government are working on it. Just what do you mean by that 13.63? I'm worried that in a rush to be competitive we may create some other obstacles. We don't need any more PVY-ns. We don't want to overlook good research and development in terms of the domestic and export markets. I worry about that. Just what do you mean by that section?

Mr. Mickle: The directive given in 1991 tried to define competitiveness in terms of price, place, product and promotion. Specifically there were examples given in this directive with respect to such things as disease conditions. Disease conditions have an effect on the price of a commodity. Therefore if by looking at a disease condition you can alleviate it or save the nation money it has a positive impact on competitiveness.

The direction to the research scientists—evaluate this and give me an idea of the research proposal you're submitting for approval—takes into consideration not only the price and the place but the promotion and the product. Perhaps when you are talking to the department they can elaborate on this direction.

Mr. Easter: So clear-cut objectives are basically what you're looking at in terms of those specific proposals?

Mr. Mickle: Yes.

Mr. Easter: Thanks.

Mr. Hoeppner: I just read at the opening: "Building a more competitive and environmentally sustainable agri-food". Are you talking about the farmer becoming more competitive or somebody else?

[Translation]

made efficiently, we'd comment on the implementation of policy and Dans la mesure où ils peuvent se faire de façon efficace, nous whether we have suggestions with regard to how things could be done pouvons nous prononcer sur la mise en oeuvre de la politique et more smoothly. But whether or not changes should be made in the éventuellement faire des suggestions pour rendre la transition plus fundamental policies, safety nets, or whatever, I don't see that as part harmonieuse. Quant à nous prononcer sur l'opportunité des grandes orientations, qu'il s'agisse de la sécurité du revenu agricole ou d'autres programmes, j'estime que cela ne relève pas de nous.

M. Benoit: Je comprends.

M. Easter: J'ai une dernière chose à ajouter à propos de ce qu'a dit M. Benoit concernant le dédoublement entre le gouvernement fédéral et les provinces. Une façon d'empêcher ce dédoublement, ce serait de renforcer les organismes centralisés de vente, comme la Commission canadienne du blé, pour prévenir ce genre de dédoublement et de gaspillage. C'est ce que vous êtes en train de faire valoir.

La question que je voulais poser au vérificateur général porte sur... Au paragraphe 13.63, page 382, vous parlez de la recherche et du transfert de technologies. Je vais vous lire ce paragraphe parce que je voudrais une explication.

A l'automne de 1991, la direction générale de la recherche communiquait à ses chercheurs des directives claires, à savoir cibler les efforts de recherche pour encourager la compétitivité et établir des priorités qui iraient dans cette voie. Il s'agit en fait de passer au crible les projets de recherche qui ne correspondent pas aux priorités de la direction générale.

Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard. L'un des plus graves problèmes que nous ayons eus a été la crise du PVY-n en 1990 et 1991, qui n'est d'ailleurs toujours pas réglée, bien que le gouvernement s'en occupe. Que voulez-vous dire exactement dans ce paragraphe 13.63? J'ai peur qu'en cherchant à être compétitif à tout prix, nous ne fassions surgir d'autres obstacles. Nous ne voulons plus de PVY-n. Il ne faut pas négliger l'importance de la recherche et du développement de qualité pour les marchés intérieurs et d'exportation. C'est ce qui m'inquiète. Que voulezvous dire exactement dans ce paragraphe?

M. Mickle: Dans la directive donnée en 1991, on essayait de définir la compétitivité en termes de prix, de lieu, de produit et de promotion. Elle contenait également des exemples, notamment à propos des maladies. Les maladies influent sur le cours des marchandises et si, en s'y attaquant, on parvient à les enrayer ou l'on permet au pays de réaliser des économies, la compétitivité n'en sera que meilleure.

La directive donnée aux chercheurs—évaluez cela et donnezmoi une idée du projet de recherche que vous entendez présenter-porte non seulement sur le prix et le lieu mais aussi sur la promotion et le produit. Vous pourrez demander des précisions sur cette directive aux représentants du ministère lorsque vous les questionnerez.

M. Easter: Vous voulez donc des objectifs clairs pour ce qui est de ces propositions?

M. Mickle: Oui.

M. Easter: Merci.

M. Hoeppner: Je vois que vous parlez au début d'un secteur agro-alimentaire plus compétitif et durable sur le plan de l'environnement. Voulez-vous dire que ce sont les agriculteurs qui doivent devenir plus compétitifs ou bien d'autres?

Mr. Meyers: I think we're talking about the industry in its totality.

**Mr. Hoeppner:** I addressed that somewhat this morning; I said it took 1,000 bushels of wheat to buy a truck in 1957 and it takes about 7,000 today. That's similar to the other thing.

Do you do any work on showing what input costs have done for farmers? Is there any way you can show us not just environmentally sustainable but financially sustainable? When I look at the 1993 year figures I see another 4% of farmers have gone out of business. If we continue this trend very soon you won't have anything to sustain because that first link will be gone. Do you ever look at whether it's sustainable financially?

**Mr. Meyers:** That's not the type of thing our office would look at, but we would expect the department to do that type of evaluation. I think it's a fair question to ask them.

**Mr. Hoeppner:** So we should ask that question of the department, then, probably.

Mr. Meyers: Right.

**Mr. Hoeppner:** To me that is of real concern. You can be environmentally and competitively sustainable in certain areas but if that first link is gone what sense is there in trying to promote the industry?

Mr. Meyers: Right.

Mr. Hoeppner: That's all I had to say. Thanks, Mr. Chairman.

The Chairman: I want to take this opportunity to thank you for coming forward today. As I said, you have a very interesting office. We may take up your request that we provide you with information of areas that may need to be audited. As we look at the department and start to go into our review of the big picture we may actually call on you to give us a hand since you have so much expertise in the area.

Mr. Meyers: Thank you, Mr. Chairman. It's been a pleasure.

• 1655

The Chairman: Mr. Claydon, do you have anything written?

Mr. Frank Claydon (Assistant Deputy Minister, Policy Branch, Department of Agriculture and Agri-Food): Yes, I do.

**The Chairman:** Mr. Claydon, when the Auditor General prepares a report, doesn't the department have a written response to that report? Don't you draft them back something?

Mr. Claydon: Yes, I believe there is something done at the time the Auditor General's report is submitted. I can check to see. Would the committee like to receive a copy of that?

The Chairman: I wouldn't mind having the committee receive it.

Mr. Claydon: Okay. We will check on what was sent in response, and make that available to the committee.

[Traduction]

M. Meyers: En fait, nous parlons du secteur dans sa totalité.

M. Hoeppner: J'ai un peu abordé cette question ce matin; j'ai dit qu'il fallait 1 000 boisseaux de blé pour acheter un camion en 1957 et qu'il en fallait environ 7 000 aujourd'hui. C'est un peu la même chose.

Vous êtes—vous penché sur la question du coût des intrants pour les agriculteurs? Vous est—il possible de nous parler de durabilité non seulement sur le plan de l'environnement mais aussi sur le plan financier? En regardant les chiffres de 1993, je vois que 4 p. 100 d'agriculteurs de plus ont cessé leurs activités. Si la tendance se maintient, il n'y aura bientôt plus rien à faire durer puisque le premier chaînon aura disparu. Vous êtes—vous jamais penché sur la durabilité financière?

M. Meyers: Normalement, notre bureau ne s'occupe pas de ce genre de choses mais c'est en principe le ministère qui effectue ces évaluations. C'est une question que vous pourrez poser.

M. Hoeppner: Nous devrions donc poser la question aux représentants du ministère.

M. Meyers: Oui.

M. Hoeppner: C'est très inquiétant, d'après moi. On peut maintenir une situation durable en matière d'environnement et de compétitivité dans certains domaines, mais si le premier chaînon a disparu, à quoi bon promouvoir l'industrie?

M. Meyers: C'est vrai.

M. Hoeppner: C'est tout ce que j'avais à dire. Merci, monsieur le président.

Le président: Je tiens à profiter de cette occasion pour vous remercier d'être venus aujourd'hui. Comme je vous l'ai dit, vous avez un bureau très intéressant. Nous vous communiquerons peut-être effectivement des renseignements sur les secteurs qu'il serait bon de vérifier. Lorsque nous aurons commencé à étudier la situation d'ensemble du ministère, nous vous demanderons peut-être votre aide puisque vous êtes experts en la matière.

M. Meyers: Merci, monsieur le président. C'était un plaisir pour nous.

Le président: Monsieur. Claydon, avez-vous un document écrit?

M. Frank Claydon (sous-ministre adjoint, Direction de la politique, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Oui, j'en ai un.

Le président: Monsieur Claydon, lorsque le vérificateur général prépare un rapport, le ministère ne répond—t—il pas par écrit à ce rapport? Vous n'envoyez rien en guise de réponse?

**M.** Claydon: Si, je crois que l'on fait quelque chose au moment de la présentation du rapport du vérificateur général. Je pourrais vérifier. Le comité voudrait—il recevoir une copie de ce document?

Le président: Ce serait une bonne chose de l'envoyer au comité.

M. Claydon: Nous allons voir quelle réponse a été envoyée et nous vous communiquerons le document en question.

The Chairman: Thank you. Do you want to begin?

Mr. Claydon: Mr. Chairman, just before we start, I would like to say that I have Mike Gifford here with me.

We understand you would like to talk about the farm income and adaptation programs to start off with, but I guess I'm not quite sure how far you want to go in terms of also getting into the whole of the marketing side. Did you want to look at the whole level of activities of the two branches today?

The Chairman: I think specifically we would like to talk somewhat about the Auditor General's report later. You can go into the marketing aspect.

Mr. Claydon: Okay.

The Chairman: You can also touch on the policy area.

Mr. Claydon: Okay.

The Chairman: How do you set the priorities, the agenda, etc.?

Mr. Claydon: I'll make a few brief comments about the farm income and adaptation area. I think this is an extremely important area of the overall departmental budget. It accounts for more than 50% of the total resources.

I would just like to talk for a minute about the charts I've passed out, just to give you some idea of some of the factors influencing us in terms of program development and policy in these areas. In some way, although perhaps the department does not have a precise set of performance indicators that we publish as the Bible in terms of how we are measured, there certainly are, in terms of some of these major variables like farm income and so on, major variables that are seen as a guide to the kinds of activities the department does.

I will first start with the income table called net cash income and realized net income from 1971–94. This shows that basically there has been a bit of a rocky road, but there has been a general increase in overall farm income, whether it's measured in terms of net cash income or realized net income, which nets out depreciation from net cash income.

• 1700

I should say that as we move into 1994 we're finding that more of that income is going to be coming from the market rather than from government subsidies. In the late 1980s we were looking at \$3.5 billion worth of government support, which was a very sizeable share of the total income. By the time we're into 1994 we're looking at a level of subsidization of approximately \$2 billion. It looks like we may get income that exceeds that of the late 1980s, even though the level of government support is down quite a bit.

Moving on to the second chart, it just shows total farm debt outstanding in Canada. This is a statistic we want to keep close watch on and it shows that in terms of overall debt there are still concerns about farm operations in Canada. But if we move on to the next table it shows the percentage of farm borrowers in arrears in Canada and the provinces. We can see that we've had a significant decline in most areas in terms of the percentage of farm borrowers in arrears during the period from 1988 to 1993.

[Translation]

Le président: Merci. Voulez-vous commencer?

M. Claydon: Monsieur le président, avant de commencer, je voudrais signaler que je suis accompagné de Mike Gifford.

Je crois que vous voudriez parler du revenu agricole et des programmes d'adaptation pour commencer, mais je ne sais pas exactement dans quelle mesure vous voulez aborder aussi la question de la mise en marché. Aviez-vous l'intention d'étudier les activités des deux directions aujourd'hui?

Le président: Nous voudrions parler un peu du rapport du vérificateur général par la suite. Vous pouvez aborder la question de la mise en marché.

M. Claydon: D'accord.

Le président: Vous pouvez aussi traiter des politiques.

M. Claydon: Bon.

Le président: Comment établissez-vous les priorités, le programme, etc?

M. Claydon: Je vais faire quelques observations sur le revenu agricole et les programmes d'adaptation. C'est en effet un domaine extrêmement important dans l'ensemble du budget ministériel puisqu'il représente plus de 50 p. 100 du total des ressources.

Je vais dire quelques mots au sujet des graphiques que j'ai distribué, pour vous donner une idée des facteurs qui influencent l'élaboration des programmes et la politique dans ces domaines. Bien que le ministère ne publie pas une série précise d'indicateurs de rendement qui serviraient de bible pour nous mesurer, il y a néanmoins de grandes variables comme le revenu agricole et d'autres qui ont une incidence déterminante sur les activités du ministère.

Je vais commencer par le tableau sur le revenu intitulé Revenu net en espèces et Revenu réalisé de 1971 à 1994. Vous voyez que le chemin a été un peu cahoteux mais il y a eu dans l'ensemble une augmentation du revenu agricole global, qu'on le mesure en fonction du revenu net en espèces ou du revenu net réalisé dans lequel on tient compte de l'amortissement.

J'ajoute qu'au fur et à mesure que l'on s'approche de 1994, on constate qu'un part croissante de ce revenu vient du marché plutôt que des subventions gouvernementales. À la fin des années 1980, les subventions du gouvernement représentaient environ 3.5 milliards de dollars, soit une part considérable du revenu total. Pour le début de 1994, le niveau de subventions est d'approximativement 2 milliards. Il se pourrait que le revenu dépasse celui des dernières années 1980, malgré la légère diminution du soutien gouvernemental.

Le deuxième graphique vous montre l'encours total de la dette au Canada. Ce sont des statistiques que nous suivons de près et l'on voit que, dans ce contexte, la situation des opérations agricoles au Canada reste préoccupante. Mais si l'on passe au tableau suivant, on voit le pourcentage d'emprunteurs agricoles en arrérages au Canada et dans les provinces. Vous remarquez là un déclin marqué dans la plupart des régions du pourcentage d'emprunteurs agricoles en arrérages de 1988 à 1993.

Now, that's not all good news. There's a lot of pain and suffering that has gone along with that decline. A lot of it has meant individual farm operations have had to restructure or close or whatever. So that decline is not without hardship. In terms of the ability of the industry to survive in the future, in a sense we see that this decline is encouraging in some ways and we certainly have a lot fewer farmers overall who have significant farm arrears.

The next two charts deal basically with the number of farms and employment in agriculture. The next chart deals with the number of farms declining, but increasing in size. The chart shows what's happening from 1971 to 1991. Certainly there has been a significant decline in the number of farms, particularly in the 1970s. In fact, between the last two censuses between 1986 and 1991 the rate of decline in farm numbers has been less than 1% per year overall in a net sense.

During that time we've also had a lot of farms that have been able to move from being relatively small farm operations—less than \$100,000 in sales—into a larger farm sales category. We see that as being positive in terms of increasing the possibility for these farms to be viable.

Finally, there's a table that shows you what's happening in terms of farm employment—employment in agriculture. This relates not only to the self-employed operators, but also to unpaid family employment and paid workers. It's a different set of information from the census information and there's a survey that's done on an annual basis, so it gives you a somewhat different sample.

I wouldn't want to have to explain exactly how one would relate these two numbers, but this shows in a general sense that in terms of overall employment in agriculture in Canada over the last 12 or 13 years it appears to be at a fairly stable level.

All these numbers are subject to interpretation and so on, of course. But they're some of the information we try to use to establish the trends that are happening in the industry and the need for support in various sectors and so on.

Of course, there's a lot more information available that's broken down on provincial levels, commodity levels, and so on. But I thought this information might be of interest to the committee in terms of just giving a general picture of what's happening in the sector.

• 1705

At the last meeting I also distributed a chart. It was two pages long and had a brief summary of the major grants and contributions, both in the farm income programs and in the farm adaptation programs. I'm not sure whether members have that table with them. I don't think we brought extra copies of it—no. In any case, that information is in part III of the estimates.

In terms of the future policy direction in farm income and adaptation, there are a number of policy reform activities going on. We're working very hard right now with the provincial governments and with the agricultural industry looking at the travaillons actuellement en relations étroites avec

[Traduction]

Ne nous réjouissons pas trop vite, ce déclin représente beaucoup de souffrances et de malheurs. Pour en arriver là, il a fallu restructurer ou fermer de nombreuses exploitations agricoles privées. Cela ne s'est donc pas fait sans peine. Pour ce qui est de la survie de l'industrie à l'avenir, dans un sens, ce déclin nous paraît encourageant à certains égards et il y a beaucoup moins d'agriculteurs en arrérages dans l'ensemble.

Les deux graphiques suivants portent essentiellement sur le nombre d'exploitations et d'emplois dans l'agriculture. Le graphique suivant montre que le nombre de fermes diminue mais leur superficie augmente et vous avez ici l'évolution de 1971 à 1991. Il y a eu une nette diminution du nombre d'exploitations, particulièrement durant les années 1970. En fait, entre les deux derniers recensements, c'est-à-dire entre 1986 et 1991, les taux de diminution du nombre d'exploitations a été inférieur à 1 p. 100 par an dans l'ensemble, au sens net.

Pendant cette période, beaucoup d'exploitations ont également pu changer de catégorie en cessant d'être de petites exploitations—moins de 100 000\$ de ventes—pour devenir grandes. Cela nous paraît positif dans la mesure où ces exploitations ont plus de chances d'être viables.

Enfin, il y a un tableau illustrant l'évolution de l'emploi dans le secteur agricole. Ces données concernent non seulement les agriculteurs à leur propre compte mais aussi la main d'oeuvre familiale non rémunérée et les travailleurs rémunérés. Ce sont des renseignements différents de ceux du recensement et, comme une enquête est effectuée chaque année, vous avez un échantillon un peu différent.

Je ne vais pas vous expliquer exactement les rapports entre ces chiffres mais cela montre d'une façon générale que pour l'ensemble des emplois dans le secteur agricole au Canada au cours des 12 ou 13 dernières années, le niveau est resté relativement stable.

Bien sûr, tous ces chiffres sont sujets à interprétation, etc. Mais nous essayons d'utiliser certaines de ces données pour déterminer les tendances qui apparaissent et voir quels sont les secteurs qu'il faut soutenir.

Il y a bien sûr beaucoup d'autres données disponibles avec ventilation selon les provinces, les marchandises, etc. J'ai pensé néanmoins que ces renseignements pouvaient intéresser le comité parce qu'il donne un aperçu global de la situation du secteur.

À la dernière minute, j'ai également distribué un document de deux pages avec un tableau et un bref résumé des principales subventions et contributions, pour les programmes relatifs au revenu agricole et aussi à l'adaptation agricole. Je ne sais pas si les membres du comité ont ce tableau sous les yeux. Je ne crois pas que nous en ayons apporté d'autres exemplaires... non. De toute façon, ces données se trouvent dans la partie III du budget.

Pour ce qui est de l'orientation politique future en matière de soutien du revenu et d'adaptation, un certain nombre d'activités de réforme des politiques ont été entreprises. Nous

question of developing whole-farm safety net programs in line with the commitment of the new government during the election last year. This is being done very closely in cooperation with industry, through a national safety net committee on which a lot of the major farm groups are represented.

In addition there's close cooperation between the federal and provincial ministers of agriculture. They have set four goals to be achieved by this summer, when they meet for their annual meeting in Winnipeg. One of those is trying to take the existing whole–farm program, the NISA program, extend its coverage to as many commodities as possible, and hopefully to improve the program as well while they're doing that. At the same time, they realize that NISA may not be the whole–farm program that's wanted in the long–term future, so they also want to establish an overall framework for whole–farm safety nets.

In addition they know there are certain difficulties in Saskatchewan. Saskatchewan has indicated that it's going to be withdrawing from the GRIP program in 1995–96, so they want to be able to deal specifically with some of the problems Saskatchewan must face as a result of withdrawing from GRIP.

Finally, they also want to deal with the question of establishing disciplines on government support so that we can have a level playing field across all the provinces, or in some sense, an equitable level of support in all provinces so that producers in one province are not disadvantaged relative to the level of subsidies in another province.

An important issue in this discussion is, of course, the contributions from both the federal and provincial governments. The federal government has indicated that it may be able to spend as much as \$850 million per year over the next period of time on safety nets. The provincial governments have not really given a clear indication of the kind of support they can provide. This will be an important issue as we head towards the summer.

On the adaptation side, the federal cabinet has asked that we do a review of the various adaptation programs: the farm debt review program, the Canadian rural transition program, farm business management and so on. I mentioned that review to you last week. We're again working with a committee that has industry representation. We expect to be consulting broadly with the industry on the kinds of programs needed to help the industry adapt. We're also working with the provinces on this to make sure we have an integrated federal—provincial approach where we minimize overlap and duplication. We're hoping that by the fall we will have had that overall review and will have come up with a set of programs to emphasize the opportunities for producers as they face a more competitive environment, and how we can encourage farmers to stay in the industry as they face changing circumstances.

I thought this might be helpful in looking at some of the major areas. We can touch on the policy decision-making process in the department later on.

#### [Translation]

gouvernements provinciaux et avec le secteur agricole pour essayer de mettre au point des programmes globaux de protection du revenu agricole, conformément à l'engagement pris par le nouveau gouvernement durant les élections l'année dernière. Cela se fait en collaboration étroite avec l'industrie dans le cadre d'un comité national de la protection du revenu où sont représentés la plupart des grands groupements agricoles.

En outre, le ministre fédéral et les ministres provinciaux de l'Agriculture travaillent de concert et ont défini quatre objectifs à atteindre pour leur prochaine conférence annuelle cet été à Winnipeg. Le but est notamment d'élargir le programme agricole global actuel, le CSRN, pour l'étendre au plus grand nombre de produits possibles, et par là même, l'améliorer également, si tout va bien. Parallèlement, comme le CSRN ne correspond peut-être pas au programme global recherché à long terme, les ministres veulent aussi établir un cadre d'ensemble pour toutes les mesures de protection agricole.

De plus, ils savent qu'il existe certaines difficultés en Saskatchewan. La Saskatchewan a annoncé qu'elle allait se retirer du régime d'assurance revenu brut en 1995–1996 et il faudra donc pouvoir répondre aux besoins particuliers que lui occasionnera ce retrait.

Enfin, les ministres voudraient aussi établir des paramètres à l'aide gouvernementale afin de mettre toutes les provinces sur un pied d'égalité, ou d'assurer dans un sens un niveau de soutien équitable pour toutes les provinces afin que le niveau des subventions soit comparable et que les producteurs d'une province ne soient pas défavorisés par rapport à ceux d'une autre.

Il y aura naturellement une question importante dans cette discussion, celle des contributions des gouvernements fédéral et provinciaux. Le gouvernement fédéral a annoncé qu'il serait peut-être en mesure de consacrer jusqu'à 850 millions de dollars pour la protection du revenu agricole. Les gouvernements provinciaux n'ont pas encore fait de déclaration claire quant à leur participation financière à cet égard. C'est une question qui deviendra très importante à l'approche de l'été.

Pour ce qui est de l'adaptation, le cabinet fédéral nous a demandé d'examiner les divers programmes d'adaptation: le Programme d'examen de l'endettement agricole, le Programme canadien de réorientation des agriculteurs et le Programme de la gestion d'entreprises agricoles, etc. Je vous ai parlé de cet examen la semaine dernière. Il y a là aussi un comité comptant des représentants de l'industrie et nous allons organiser de vastes consultations avec le secteur agricole au sujet des programmes nécessaires pour aider l'industrie à s'adapter. Nous collaborons également avec les provinces à ce chapitre afin d'adopter une approche fédérale-provinciale intégrée minimisant le double emploi et les chevauchements. Nous espérons que nous aurons terminé cet examen d'ensemble pour l'automne et que nous aurons mis sur pied une série de programmes afin de donner un maximum de possibilités aux producteurs dans un climat de plus en plus compétitif et d'encourager les agriculteurs à continuer malgré les changements de circonstances.

J'ai pensé que cela pourrait vous être utile pour examiner certains des principaux domaines. Nous pourrons aborder la question du choix des politiques du ministère plus tard.

I know that Mr. Gifford has some comments on the marketing and trade areas of the department.

The Chairman: Today we want to deal with all three of those areas. You're here now with the policy too, so we'll deal with that at

• 1710

Before Mr. Gifford, Mr. Vanclief had a quick question.

Mr. Vanclief: Thank you, Mr. Chairman.

On the chart showing the number of farms declining but increasing in size, what's the criteria used for a farm?

Mr. Claydon: This is the census definition of a farm.

Mr. Vanclief: And that is?

Mr. Claydon: More than \$250 in sales.

Mr. Vanclief: It's tough to make a living on that. I've always making that call.

I read someplace as recently as this morning where it referred to there being around 230,000 to 235,000 farms in Canada. That's obviously using a figure different from \$250 of total income. You could get that much out of a flower-bed.

Mr. Claydon: If you look at the number of farms with over \$100,000 in sales, you're looking at fewer than 100,000 farms in total.

Mr. Vanclief: So the dark part on this is less than 100,000 farms.

Mr. Claydon: The dark part is more than 100,000.

Mr. Mike Gifford (Director General, International Trade Policy Directorate, Department of Agriculture and Agri-Food): This afternoon I'm here on behalf of Michelle Comeau, who's the Assistant Deputy Minister responsible for the marketing and industry services branch.

I think that some of the comments I'll make now relate very much to the comments made by your previous witnesses in relation to the comments of the Auditor General with respect to the department's marketing and trade activities.

Since the Auditor General completed his review and since, in fact, the main estimates were submitted, the department has undergone a major restructuring. Effectively, last fall the marketing and industry services branch was created, whereby all of the department's international and marketing activities have now been put under one branch.

The mandate of the marketing and industry services branch, and here I quote, is "to work with the agri-food sector to enhance its global competitiveness and in so doing, to increase the sector's share of both domestic and international markets for agriculture and agri-food products".

I might note, Mr. Chairman, that an early part of the new branch's activities was in fact consulting extensively with the industry, all facets from the primary producer right through to the retailer, to find out exactly what they would expect from a marketing and industry services branch. The branch's business plan basically reflects the results of over 150 interviews and consultations with various stakeholders in the industry.

[Traduction]

Je sais que M. Gifford a des observations à faire sur la mise en marché et le commerce dans le ministère.

Le président: Nous voulons aborder ces trois domaines aujourd'hui. Vous avez également les renseignements concernant la politique et nous pouvons donc en parler en même temps.

Avant M. Gifford, M. Vanclief voulait poser une petite question.

M. Vanclief: Merci, monsieur le président.

Sur le tableau indiquant que le nombre de fermes diminue mais leur superficie augmente, de quels critères vous êtes-vous servi pour définir les fermes?

M. Claydon: Nous avons pris la définition du recensement.

M. Vanclief: Oui est?

M. Claydon: Plus de 250\$ de ventes.

M. Vanclief: Ce n'est pas beaucoup pour vivre. J'ai toujours eu quarrelled with that. When you only bring in \$250 a year, you're not des objections à ce sujet. Quand le revenu n'est que de 250\$ par an, ça ne veut rien dire.

> J'ai vu encore ce matin quelque part qu'il y aurait entre 230 000 et 235 000 exploitations agricoles au Canada. On utilise certainement pas le chiffre de 250\$ de revenu total pour arriver à ce nombre. C'est ce que pourrait rapporter une seule plate-bande.

> M. Claydon: Les exploitations ayant un chiffre de ventes de plus de 100 000\$ sont moins de 100 000 en tout.

> M. Vanclief: La partie sombre représente donc moins de 100 000 exploitations.

M. Claydon: La partie sombre correspond à plus de 100 000.

M. Mike Gifford (directeur général, Direction des politiques de commerce international, ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire): Je représente ici cet après-midi M<sup>me</sup> Michelle Comeau, sous-ministre adjointe responsable de la direction générale des services à l'industrie et aux marchés.

Certaines de mes observations se rapprochent beaucoup de celles de vos témoins précédents au sujet des commentaires du vérificateur général sur les activités du Ministère en matière de commerce d'échange et de commercialisation.

Depuis que le vérificateur général a terminé son examen et, en fait, depuis la présentation du budget des dépenses, la structure du Ministère a considérablement changé. En effet, on a créé l'automne dernier la Direction générale des services à l'industrie et aux marchés qui regroupe maintenant toutes les fonctions de commercialisation et de commerce international du Ministère.

Le mandat de la Direction générale des services à l'industrie et aux marchés est «de collaborer avec le secteur agroalimentaire pour améliorer sa compétitivité à l'échelle mondiale et se faisant, lui donner une plus grande part des marchés intérieurs et internationaux pour les produits agricoles et agroalimentaires».

Je tiens à signaler, monsieur le président, que la nouvelle direction a commencé ses activités par de vastes consultations avec tous les segments de l'industrie, depuis le producteur primaire jusqu'au détaillant, pour savoir exactement ce qu'ils attendent d'une direction générale des services à l'industrie et aux marchés. Le plan d'entreprise de la direction générale reflète le résultat de plus de 150 entrevues et consultations avec divers intervenants du secteur.

Basically, the lines of business of the branch are as follows. There are six of them. They will undoubtedly echo some of the comments made by the Auditor General's staff. They are, first of all, the provision of timely and accurate market and sector information and intelligence both to the industry and from the industry to government decision-makers; secondly, improvement of market access, particularly through addressing and resolving trade disputes; thirdly, ensuring industry needs and perspectives are reflected in the development of policies and programs across the department and the government; fourthly, the encouragement of more higher value products while maintaining our current strength in commodity marketing; fifthly, the encouragement of strategic alliances among members of the agrifood industry to make more effective their marketing of products; and sixthly, the fostering of human resources development, research and development, and speed of technological adaptation.

Now, we have some benchmarks, Mr. Chairman. These benchmarks have not been developed exclusively by public servants, but they have in effect resulted from close consultations with the industry—in fact in many instances where industry led.

On the international side, the industry has adopted and the provinces and the federal government have agreed that we should have an export goal of \$20 billion a year of agricultural and agrifood exports by the year 2000. Obviously we have a major responsibility to help the industry take full advantage of and fully exploit the market opportunities arising from the recently concluded GATT negotiations as well as the opportunities arising from the free trade agreement with the United States and its subsequent enlargement to include Mexico.

• 1715

Domestically the branch is preoccupied with and has the objective of ensuring there is fair domestic trade within Canada by facilitating the removal of interprovincial barriers to trade. We have an objective of trying to help the industry become more competitive, and certainly a recognition that while we have fundamental strengths in basic commodities we also need to increase the production and the marketing of more highly valued products. That is another domestic objective.

I think it's fair to say that since the Auditor General's report the department has made a major effort to refocus its activities to make it much clearer both to the federal departments involved, particularly the Department of Agriculture and Agri-Food, and to the industry that there is a focus within the Department of Agriculture on creating an effective marketing and developing effort.

An export goal of \$20 billion in the year 2000 is an ambitious goal. Perhaps it's not so important we reach the goal itself but rather that we have established a goal and the entire industry from the primary producer through to the public servants in the federal and provincial bureaucracies through to the private sector industry processors are all working to try to achieve this goal.

Mr. Chairman, those are the comments I have for now. Thank you.

[Translation]

Essentiellement, la direction générale a six grands domaines d'activité. Il répond certainement en partie aux commentaires du personnel du vérificateur général. Elle doit, tout d'abord, fournir en temps voulu et avec exactitude des informations et des renseignements sur le marché et sur le secteur, à l'industrie ainsi qu'aux décideurs gouvernementaux; deuxièmement, à améliorer l'accès aux marchés, particulièrement en étudiant et en réglant les différends commerciaux; troisièmement, veiller à ce que les besoins et les perspectives de l'industrie soient pris en considération dans l'élaboration des politiques et des programmes dans tout le ministère et le gouvernement; quatrièmement, encourager la production à valeur ajoutée tout en maintenant notre position actuelle dans le commerce des denrées de première nécessité; cinquièmement, encourager les alliances stratégiques entre les membres du secteur agroalimentaire pour une mise en marché plus efficace de leurs produits et sixièmement, stimuler le développement des ressources humaines, la recherche et le développement, et accélérer l'adaptation technologique.

Nous avons maintenant des repères, monsieur le président. Ils n'ont pas été établis uniquement par des fonctionnaires mais découlent de consultations étroites avec l'industrie—ils ont en fait été proposés dans bien des cas par l'industrie.

Au plan international, l'industrie a fixé à 20 milliards de dollars par an, avec l'accord des provinces et du gouvernement fédéral, l'objectif des exportations agricoles et agro-alimentaires d'ici l'an 2000. Manifestement, nous avons de grandes responsabilités dans ce domaine et nous devons aider l'industrie à exploiter pleinement les nouveaux débouchés ouverts par les récentes négociations du GATT et les possibilités découlant de l'Accord de libre-échange avec les États-Unis et de l'accord suivant avec le Mexique.

Au plan intérieur, la Direction générale voudrait faciliter les échanges intérieurs au Canada en supprimant les obstacles inter-provinciaux au commerce. Notre objectif est d'aider l'industrie à devenir plus compétitive et tout en sachant que notre position repose essentiellement sur les denrées de première nécessité, nous savons qu'il faut accroître la production et la mise en marché de produits à plus forte valeur ajoutée. C'est encore là un objectif intérieur.

On peut dire que depuis la présentation du rapport du vérificateur général, le ministère a fait de grands efforts pour concentrer ses activités afin de montrer plus clairement aussi bien aux ministères fédéraux concernés, particulièrement le ministère de l'Agriculture et de l'Agriculture, et au monde industriel, que le ministère de l'Agriculture concentre effectivement ses efforts sur la commercialisation et le développement.

L'objectif de 20 milliards de dollars d'exportations en l'an 2000 est un objectif ambitieux. L'essentiel n'est peut-être pas de l'atteindre mais plutôt de s'être donné un objectif et que toute l'industrie, depuis le producteur jusqu'aux fonctionnaires fédéraux et provinciaux en passant par les transformateurs du secteur privé travaillent à l'unisson pour essayer d'atteindre cet objectif.

Monsieur le président, ce sont là mes observations. Je vous remercie.

The Chairman: Thank you, Mr. Gifford.

I think I'll use my chair and ask the first question. Because you just finished, Mr. Gifford, I'll ask you. In the Auditor General's report he says "In our view, the links among the strategies are not clear", talking about the different strategies. You've outlined here your priorities and international objectives. How are you going to work to resolve their concern regarding the linkages among the different strategies?

Mr. Gifford: As I understand the Auditor General's comments. he was making a couple of points. One point was the lack of a clear identification of the respective roles of the federal and provincial governments. There is a federal-provincial industry committee on market development that realizes the criticism that has been levelled at both levels of government.

Within the federal government you have a duplication of resources in market development, and between the provinces and the federal government you have a duplication of effort and resources. There has been a basic determination over the last year or so to ensure there is value for money and the industry does receive better service through a much improved focus on where we're going internationally.

The government has established under the auspices of the Minister of Trade and the Minister of Agriculture a trade opportunity strategy committee that is comprised of hands-on exporters of agricultural products—not the technocrats involved in the agribusiness sector but the actual people responsible for bottom lines in exporting, whether it's primary products or processed products.

The department is working with the industry associations to develop agricultural industry marketing strategies, and that work is extending. Overall, Mr. Chairman, the industry collectively is now poised and feels confident it can take much better advantage of the trade opportunities appearing, not only within North America but more importantly offshore in such markets as Southeast Asia.

The Chairman: Thank you.

• 1720

Mr. Marchand: Mr. Claydon, you have a big job ahead of you, because if we take what the Auditor General has just reported to us in his report over the last few years, Agriculture Canada doesn't know where it's going—at least that's the general conclusion. There are a number of elements they raised in terms of just, for example, basic data information to farmers, which is lacking, which is diffuse, fragmented, doesn't correspond, not up to date — you know, basic information. It seems also maybe farmers are not consulted in terms of policies.

Do you think there is a problem in terms of where Agriculture Canada is going? Do you think there is sufficient consultation with producers? Is there a lack of comprehension of what farmers want? How do you view the problems that were brought up by the Auditor General?

Mr. Claydon: Perhaps to put that a bit in context, I guess document and the work that came out of that over the last four Partenaires dans la croissance et le travail qui en a découlé au

[Traduction]

Le président: Merci, monsieur Gifford.

Je vais profiter de ce que j'occupe ce fauteuil pour poser la première question. Avant que vous ne terminiez, monsieur Gifford, je voudrais votre avis. Le vérificateur général dit dans son rapport que les liens entre les stratégies ne semblent pas clairs, à propos des différente stratégies. Vous nous avez décrit vos priorités et vos objectifs dans le domaine international. Comment allez-vous répondre à cette observation sur les liens entre les différentes stratégies?

M. Gifford: Je crois que le vérificateur général a fait deux observations. Il trouvait, d'une part, que les rôles respectifs des gouvernements fédéral et provinciaux n'étaient pas clairement définis. Il y a un comité fédéral-provincial sur le développement des marchés dans le secteur agricole qui répond à la critique formulée envers les deux paliers de gouvernement.

Il y a au gouvernement fédéral un chevauchement des ressources consacrées au développement des marchés et également entre les provinces et le gouvernement fédéral, un chevauchement d'efforts et de ressources. On a décidé au cours de l'année passée de rentabiliser les activités au maximum et de mieux servir l'industrie en définissant plus clairement notre orientation internationale.

Le gouvernement a établi, sous l'égide du ministre du Commerce et du ministre de l'Agriculture, un comité des possibilités de la stratégie commerciale qui se compose d'exportateurs de produits agricoles—pas des technocrates travaillant dans le secteur agro-alimentaire mais de ceux qui s'occupent véritablement des exportations, aussi bien pour les produits primaires que pour les produits transformés.

De concert avec les associations professionnelles, le ministère tente d'élaborer des stratégies de commercialisation dans l'industrie agricole, et ce travail s'intensifie. Dans l'ensemble, monsieur le président, l'industrie a maintenant pris ses repères et sait qu'elle peut mieux tirer parti des possibilités commerciales qui apparaissent non seulement en Amérique du Nord mais aussi à l'étranger, comme par exemple en Asie du Sud-Est.

Le président: Merci.

M. Marchand: Monsieur Claydon, vous avez beaucoup de pain sur la planche, parce que à en croire les rapports du vérificateur général des dernières années, Agriculture Canada n'a pas d'orientation définie—c'est tout au moins la conclusion générale. Plusieurs éléments ont été cités, par exemple, les renseignements et les données de base pour les agriculteurs, qui sont insuffisants, diffus, fragmentés, qui ne correspondent pas, ne sont pas à jour-vous savez, les renseignements de base. Il semble aussi que les agriculteurs ne sont peut-être pas consultés sur les politiques.

Pensez-vous qu'il y ait un problème d'orientation chez Agriculture Canada? Les producteurs sont-ils suffisamment consultés? Y a-t-il un manque de compréhension à l'égard des demandes des exploitants? Comment voyez-vous les problèmes soulevés par le vérificateur général?

M. Claydon: Pour remettre les choses dans leur contexte, the most recent study by the Auditor General is the review of je crois que la dernière étude du vérificateur général est the department relative essentially to the Growing Together l'examen du ministère concernant surtout le document

or five years. My reading of the report—I worked closely with the Auditor General's people when they were doing the study—is that basically there was a sense of direction that came out of the *Growing Together* document, there was a lot of work and activity that went on as a result of that, and I think what they are saying is they're concerned that the next step has to be taken.

We can't simply assume we've gone far enough in terms of defining clear goals, of defining some of the terms we were talking about—for example, terms like value—added and competitiveness and so on—what do they really mean? I think what's happening is we are continuing to work on that kind of framework. Certainly it's been modified by the kinds of things the new minister wants to try to achieve and I think we're coming to some of the clearer goals the Auditor General was interested in.

For example, the marketing goal is one instance where we've set a clear goal; environmental indicators is another area where we've got some very important work under way. I think there are a number of areas where we are continuing to work and I think in a sense they were saying we need to continue to do that.

Mr. Marchand: Yes, well, the Auditor General indicates there hasn't been considerable change over the past five years. It's unlikely that we can expect of course that a structural change within Agriculture Canada is going to improve everything overnight, though.

In terms of marketing, for example, I know there are a lot of prospects, increasing exports to 20 million. I have some doubts as to whether or not that could be achieved, because, for example, Michelle Comeau, who is not here today, as I understand it, is not a marketing expert or a person who comes from a marketing background. As a matter of fact, she has no marketing experience but she's now Assistant Deputy Minister to marketing. I have some doubts about that.

One of your domestic objectives is assuring—I have it in French—un commerce intérieur plus équitable en favorisant la disparition des barrières commerciales entre les provinces: favouring the lowering of barriers between provinces. Does that mean, for example, that Agriculture Canada wants to get rid of supply management, because supply management is to some extent some kind of commercial barrier between provinces?

• 1725

Mr. Claydon: Maybe I'll ask Mike to respond to that. He's been working on that particular file, Mr. Chairman.

Mr. Gifford: Mr. Chairman, on interprovincial barriers to trade, as Mr. Marchand correctly points out, some of the major big-ticket farm policies clearly have interprovincial aspects. What's being talked about here are not the supply management systems, which will continue to be subject to the policy review of agricultural ministers, but rather, in part, the activities that have been undertaken by the federal and provincial ministers of trade with respect to the general objective of reducing interprovincial barriers to trade.

[Translation]

cours des quatre ou des cinq dernières années. Le rapport laisse entendre, d'après moi—et j'ai travaillé de concert avec les collaborateurs du vérificateur général lorsqu'ils effectuaient l'étude—que le document *Partenaires dans la croissance* a fait apparaître une certaine orientation, qu'il a donné lieu à beaucoup de travaux et d'activités et les auteurs insistent surtout sur la nécessité de passer à l'étape suivante.

Nous ne pouvons pas considérer que nous sommes allés assez loin en ce qui concerne la définition d'objectifs clairs ou de certains des termes que nous utilisons—comme par exemple la valeur ajoutée et la compétivité—qu'est—ce que cela veut dire exactement? En fait, c'est ce qui se passe, si l'on continue à travailler avec ce cadre—là. Certes, il a été modifié dans la mesure où le nouveau ministre a établi certains objectifs et je crois que nous nous rapprochons des définitions plus claires qui intéressaient le vérificateur général.

Par exemple, nous avons établi un objectif clair en ce qui concerne la commercialisation; dans le domaine des indicateurs environnementaux, nous avons également beaucoup progressé. Nous continuons à travailler sur plusieurs domaines et je crois que c'est ce que l'on attend de nous.

M. Marchand: Oui, le vérificateur général dit qu'il n'y a pas eu beaucoup de changements au cours des cinq dernières années. Mais il y a bien peu de chances qu'un changement structurel chez Agriculture Canada change la situation du jour au lendemain.

Prenons la commercialisation, par exemple; je sais qu'elle offre beaucoup de possibilités et que l'on envisage de porter les exportations à 20 milliards de dollars. Je ne suis pas sûr du tout que cela soit possible, parce que, si j'ai bien compris, Michelle Comeau, qui n'est pas là aujourd'hui, n'est pas experte en marketing ou n'a jamais travaillé dans ce domaine-là. En fait, elle n'a aucune expérience de la commercialisation mais elle est maintenant sous-ministre adjointe responsable de la Commercialisation. J'ai quelques doutes à ce propos.

L'un de vos objectifs intérieurs est d'assurer—je l'ai en français «un commerce intérieur plus équitable en favorisant la disparition des barrières commerciales entre les provinces». Cela signifie-t-il, par exemple, qu'Agriculture Canada veut supprimer la gestion des approvisionnements parce que c'est dans une certaine mesure, une barrière commerciale entre les provinces?

M. Claydon: Je vais demander à Mike de répondre à cela parce qu'il s'occupe justement de ce dossier, monsieur le président.

M. Gifford: Monsieur le président, en ce qui a trait aux barrières commerciales interprovinciales, comme le souligne justement M. Marchand, certaines des grandes politiques agricoles ont des connotations interprovinciales. Il ne s'agit pas uniquement des systèmes de gestion des approvisionnements qui continueront à faire l'objet de l'examen de politiques des ministres de l'Agriculture mais plutôt, en partie, des activités entreprises par les ministres fédéral et provinciaux du commerce dans le but de réduire les barrières commerciales interprovinciales.

In agriculture, if you exclude the major policy areas like supply management, we're talking about the technical barriers to trade and a sort of grey area between the technical barriers on the one hand—such as the amount of pesticide residue you can have on a mushroom—and the big-ticket policy items like supply management on the other hand. There's a grey area in there of so-called technical barriers with policy implications. For example, some provinces require margarine to be coloured, for example. This basically tends to fragment the domestic market into those provinces that have colouring regulations for margarine and those that don't. This tends to limit the size and the marketing of margarine within Canada.

There are other examples. For example, there's no national consensus or standard on imitation dairy products. The provinces either don't have any standards or those standards differ. When provinces have differing standards, this can affect the interprovincial movement of trade.

Ministers of Agriculture a couple of years ago established a memorandum of understanding between the federal government and all the provincial governments. They agreed to work overtime to eliminate and reduce these interprovincial barriers to trade. Basically, the work of the agricultural ministers is complementary to the activities endorsed by first ministers to negotiate an agreement to reduce interprovincial barriers to trade across the economy.

There will be an agricultural chapter in this agreement, but it will focus primarily on technical barriers to trade, leaving the big-ticket policy issues to the policy review under the ministers of agriculture.

Mr. Chairman, just as a comment on marketing, public servants, in either federal or provincial governments, do not market. We don't grow, we don't own, and we don't export—there are a few minor exceptions when we're getting rid of surpluses. Basically, the people who produce and export market product are the primary producers and the food marketing chain. As somebody has pointed earlier this afternoon, our problem is that we have had, in the past, differing visions of where we should be going. In the last four or five years, there's been an increasing coalescence around what a common vision should be for Canadian agriculture.

I know in the province of Quebec, for example, the UPA, the Co-op fédérée, and the provincial Department of Agriculture have all come together to establish a common vision for what they want for Quebec agriculture, which is a growth-oriented, dynamic agriculture. I think that vision is shared by all the other provinces.

We have a situation here where agriculture is a shared federal and provincial responsibility. It's one of only two areas in the Constitution where it is shared. That's why the two levels of government have to work together, but we have to work together for a purpose, which is to have a growing, dynamic, and profitable agricultural sector.

#### [Traduction]

En agriculture, si l'on exclut les grands domaines de politique comme la gestion des approvisionnements, il y a surtout des obstacles techniques au commerce et une sorte de zone grise entre les obstacles techniques d'un côté—comme la quantité de résidu de pesticides sur les champignons—et les grandes politiques comme la gestion des approvisionnements d'autre part. Il y a la zone grise des barrières techniques ayant des répercussions dans le domaine des politiques. Par exemple, dans certaines provinces, la margarine doit être colorée. Cela tend à fragmenter le marché intérieur entre les provinces qui ont une réglementation sur la coloration de la margarine et les autres. Cela tend à limiter l'importance du marché et la commercialisation de la margarine au Canada.

Il y a d'autres exemples. Il n'y pas de consensus ou de normes à l'échelle nationale sur les succédanés de produits laitiers. Soit les provinces n'ont pas de normes, soit les normes diffèrent. Lorsqu'il y a des différences, elles peuvent avoir des effets nuisibles sur le commerce interprovinciale.

Il y a deux ans, les ministres de l'Agriculture ont établi un protocole d'entente entre le gouvernement fédéral et tous les gouvernements provinciaux. Ils ont décidé de tout mettre en oeuvre pour éliminer et réduire ces barrières au commerce interprovincial. Dans le fond, le travail des ministres de l'Agriculture vient compléter les activités approuvées par les premiers ministres dans le but de négocier une entente visant à réduire les barrières commerciales interprovinciales dans tous les secteurs économiques.

L'entente comportera un chapitre agricole mais sera centrée essentiellement sur les obstacles techniques au commerce, laissant aux ministres de l'Agriculture le soin de s'occuper des grandes questions de politique dans le cadre de leur examen des politiques.

Je voudrais faire un simple commentaire à propos de la mise en marché, monsieur le président; les fonctionnaires n'en font pas, ni au niveau fédéral ni au niveau provincial. Nous ne cultivons pas, nous ne possédons pas et nous n'exportons pas—il y a quelques petites exceptions lorsque nous nous débarrasons des excédents. Ceux qui produisent et qui exportent sont essentiellement les producteurs primaires et les différents intervenants le long de la chaîne de commercialisation des denrées alimentaires. Comme quelqu'un l'a dit tout à l'heure, le problème vient de ce que nous avons eu, autrefois, des avis différents sur les orientations à suivre. Au cours des quatre ou cinq demières années, il y a eu une certaine convergence, si je puis dire, autour d'une vision commune pour l'agriculture canadienne.

Je sais que dans la province de Québec, par exemple, l'UPA, la Coop fédérée et le ministère de l'Agriculture se sont réunis pour établir une vision commune concernant l'agriculture québécoise, à savoir une agriculture dynamique et tournée vers la croissance. Je crois que cette vision est partagée par toutes les autres provinces.

N'oublions pas que l'agriculture relève à la fois du fédéral et des provinces. C'est l'un des deux seuls domaines de la Constitution où la responsabilité est partagée. C'est pour cela que les deux niveaux de gouvernement doivent travailler de concert mais nous devons tous travailler ensemble vers un but commun, en l'occurrence celui d'avoir un secteur agricole prospère, dynamique et rentable.

Mr. Chairman, all I'd simply say is that the responsibility of managers in the public service in the Department of Agriculture and Agri-Food is basically to help create an environment that will allow primary producers in the agrifood sector in this country to fully exploit the capabilities we have in Canada.

We're a facilitator. Where the government has responsibility, for example, in terms of trade negotiations and market access, we take responsibility and we carry the can. We can act as a catalyst. We can encourage producers to work together collectively to market their product, but we don't produce it, own it or export it. Those are the responsibilities of the private sector, the primary producer and the businessman.

• 1730

Mr. Marchand: That may be one of the problems in Agriculture and Agri-Food Canada. Agriculture is a very complicated area and you expect the majority of them to know agriculture, to have really dealt with it and to even, ideally, be farmers.

It is the same thing with marketing. It's a very special field. You need people who have actually done marketing to be able to develop policies. If you don't have farmers developing policies and programs to suit farmers, then obviously you have a problem.

It may be one of the major problems with Agriculture and Agri-Food Canada that has been documented by the Auditor General. Those policies are being developed but they're not being evaluated sufficiently. They're not focused and don't seem to be responding to farmers' demands. There seems to be a lack of strategy. For example, there is the problem of rurality, agriculture and food. These three sectors are very closely interrelated, but there is no policy coming out of Agriculture and Agri-Food Canada in respect to them.

We are given beautiful declarations of intent and face-saving policies, maybe even damage control, because a lot of what Agriculture and Agri-Food Canada does is maybe damage control. But how are these strategies developed? There seems to be a big problem in terms of communicating those primary demands from farmers and that's where Mr. Claydon's job is a big one.

Mr. Claydon: One of your concerns is about the development of policy, the involvement of the sector in it and how we know whether what we're doing is what the industry wants.

For example, the agricultural policy review was one of the largest consultation efforts with the farm and agri-food communities that has ever taken place. There was an incredible amount of consultation, listening and development of programs the industry wanted. Essentially, it was a partnership approach to development of policies and I think that's continuing right now.

[Translation]

Monsieur le président, j'ajouterai seulement que les gestionnaires de la Fonction publique du ministère de l'Agriculture et l'Agro-alimentaire doivent avant tout chercher à créer un environnement qui permettra aux producteurs primaires du secteur agro-alimentaire canadien d'exploiter au maximum le potentiel que nous avons au Canada.

Nous sommes là pour faciliter le processus. Lorsque le gouvernement est compétent, par exemple en ce qui a trait aux négociations commerciales et l'accès aux marchés, nous assumons les responsabilités et nous jouons notre rôle. Nous pouvons jouer un rôle de catalyseurs et encourager les producteurs à travailler ensemble collectivement, pour commercialiser leurs produits, mais nous ne les produisons pas, nous n'en sommes pas propriétaires et nous ne les exportons pas. Ces responsabilités incombent au secteur privé, aux producteurs primaires, aux industriels et aux commerçants.

M. Marchand: C'est peut-être un des problèmes du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada. L'agriculture est un secteur très compliqué et on pourrait s'attendre à ce que la plupart des membres du personnel connaissent l'agriculture et, dans l'idéal, qu'ils soient même des agriculteurs.

C'est la même chose avec la commercialisation. C'est un domaine très spécial. Les concepteurs de politiques doivent vraiment s'y connaître en commercialisation. Il est clair qu'on s'expose à des problèmes si l'on ne confie pas à des agriculteurs la tâche d'élaborer les politiques et les programmes destinés aux agriculteurs.

C'est peut-être un des principaux problèmes que le vérificateur général a relevé chez Agriculture et Agro-alimentaire Canada. Les politiques conçues au ministère ne font pas l'objet d'une évaluation suffisante. Elles ne sont pas ciblées et ne semblent pas répondre aux besoins des agriculteurs. On note une lacune sur le plan de la stratégie. Prenons par exemple le problème de la ruralité, de l'agriculture et de l'alimentation. Agriculture et Agro-alimentaire Canada ne propose aucune politique pour ces trois secteurs qui sont pourtant intimement liés.

On nous présente de belles déclarations d'intention et des politiques visant à sauver la face et peut-être même à limiter les dégâts. Le rôle d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada consiste peut-être beaucoup à limiter les dégâts. Mais comment ces stratégies sont-elles élaborées? Il semble que la communication des besoins primaires des agriculteurs présente un gros problème et c'est à ce niveau que M. Claydon joue un rôle important.

M. Claydon: Nous nous attacherons entre autres à élaborer des politiques, à obtenir la participation du secteur concerné et à vérifier que nos politiques répondent aux désirs de l'industrie.

Par exemple, la revue des politiques agricoles a été un des plus grands efforts de consultation qui ait jamais été entrepris auprès des secteurs de l'agricuture et de l'agro-alimentaire. Nous nous sommes livrés à un nombre incroyable de consultations, nous avons écouté les représentants de l'industrie et nous avons élaboré des programmes correspondant à leurs voeux. Nous avons élaboré les politiques dans un esprit de partenariat et je pense que c'est ce que nous continuons à faire.

Just look at the kinds of major consultation efforts that are under way. For example, the national safety net committee has very much of a partnership approach. It is chaired by an industry representative and both levels of government are there trying to listen and develop policies in cooperation with that sector.

On the supply management side, I think there has been really a fantastic approach taken by the minister and Mr. Vanclief, his parliamentary secretary, to try to reach out to the entire sector and develop new approaches to bring it into the post–GATT period. I think the same sort of thing is happening with the adaptation programs, perhaps on a smaller scale, but again I think there is an awful lot going on there.

In terms of competitiveness, the competitiveness council was set up so there would be a body to provide advice to government in terms of the kinds of things that have to be done in the competitiveness area. I think a lot of that information has been used and turned into policy proposals.

The new trade opportunities committee was also set up to look at trade, in particular. Its recommendations ended up with the \$20 billion goal for exports, as well as a number of other initiatives.

The Canadian Farm Business Management Council was promoted by the federal government so we could get all the experts in farm business management together to give us advice in terms of policy direction.

#### • 1735

So I think we have tried very hard. The latest example is that the federal minister is setting up a special group to look at the whole question of the grains sector, the western port problems and other grain transportation problems, as well as taking a longer-term view of the direction for the grain industry. We are trying very much to get that input and to reflect the concerns of the industry in policy development.

The Chairman: Thank you, Mr. Marchand, it seems it is going to be a long session. You've already had 16 minutes.

Mr. Marchand: Okay, thank you.

The Chairman: Mr. Easter, you get 10 minutes.

Mr. Easter: Just for the record, Mr. Chairman, I disagree with Mr. Claydon on the agriculture policy review. There is no question that it was big; I was involved extensively in that review and a lot of people in the organization were involved in that review. I had the distinct impression that the strategy was in place. The department's objectives and the minister of the day's objectives—and the objectives of this government, I'll tell you, are different—were clearly being laid out. The farmers and representatives of farm organizations who attended the meeting, instead of taking the message from the farm community to the department and being listened to, ended up being the messengers on behalf of the department and the minister back to the farm community to justify what the department was doing. I stand very firmly by that statement because of my involvement. That's history, and I want to see that change.

#### [Traduction]

Il suffit de regarder les grands efforts de consultation qui sont actuellement en cours. Par exemple, le comité national de la protection du revenu présente ce même esprit de partenariat. Il est présidé par un représentant de l'industrie et les deux paliers de gouvernement se mettent à l'écoute de l'industrie pour élaborer des politiques en collaboration avec ce secteur.

Pour ce qui est de la gestion de l'offre, je pense que le ministre et M. Vanclief, son secrétaire parlementaire, ont adopté une approche extraordinaire en essayant de faire participer le secteur au complet et d'élaborer de nouvelles approches adaptées aux conditions de l'après—GATT. Je pense que c'est un peu la même chose qui se produit dans le cadre des programmes d'adaptation, mais peut—être à une moins grande échelle. Les divers participants y sont extrêmement actifs.

Quant au Conseil de la compétivité, c'est un organisme qui a été créé afin de conseiller le gouvernement sur les mesures dans le secteur de la concurrence. Je pense que les propositions de politique reposent en grande partie sur les renseignements que présente le conseil.

Le comité des nouveaux débouchés commerciaux a pour mission d'étudier le commerce d'échange en particulier. Ses recommandations ont permis de fixer l'objectif de 20 milliards de dollars pour les exportations et de définir certaines d'autres mesures.

Le gouvernement fédéral a créé le Conseil canadien de la gestion d'entreprise agricole dans le but de réunir tous les experts en gestion agricole pour le conseiller sur les orientations à prendre.

Je pense que nous avons fait de réels efforts. Le dernier exemple en date est la création par le ministre fédéral d'un groupe spécial chargé d'étudier le secteur des grains, les problèmes des ports de l'ouest ainsi que les autres problèmes de transport des grains et, dans une perspective à plus long terme, sur l'avenir du secteur céréalier. Nous ne ménageons pas nos efforts pour obtenir la participation de l'industrie et prendre ces participations en compte au moment de l'élaboration de nos politiques.

Le président: Merci. Monsieur Marchand, la séance sera longue. Cela fait 16 minutes que vous tenez le crachoir.

M. Marchand: Ah bon. Je vous remercie.

Le président: Monsieur Easter, vous avez 10 minutes.

M. Easter: Monsieur le président, je tiens à préciser, aux fins du compte rendu, que je ne suis pas du même avis que M. Claydon au sujet de la revue de la politique agricole. C'est vrai que ce fut un projet de grande envergure; j'ai beaucoup participé à cette revue, comme bien d'autres personnes. J'avais la nette impression que la stratégie était déjà en place. Les objectifs du ministère et du ministre de l'époque—qui étaient nettement différents des objectifs du gouvernement actuelétaient clairement définis. Loin d'apporter le point de vue du agricole au ministère, les agriculteurs et les secteur représentants des organisations agricoles qui participèrent à la réunion furent plutôt chargés par le ministère et le ministre de justifier devant le secteur agricole les politiques adoptées par le gouvernement. Je peux confirmer ce qui s'est passé, puisque j'étais moi-même présent. Je souhaite que tout cela change. Il faut faire table rase du passé.

One of the points I raised last week is in terms of these consultations we're going through now. There is some problem with some farm representatives getting in. I hope the department is considering ways of assisting them in getting in, and I raised that issue with Mr. Wright.

Last week, when you were here, I raised a question on page 57 about the human resources. I wonder if you've thought about that and have an answer. You couldn't answer that question the other day. The number of human resources within the department in 1992 was 70 and now in 1994-95 we are going up to 448. I am assuming that is due to restructuring. Did you find out any further information?

Mr. Claydon: Yes. My understanding is that the 1992–93 number was basically the resources that were used to deliver some of the farm income programs, the national tripartite program and crop insurance and so on. Now this involves, for example, the NISA program, which in 1994-95 accounts for 321 of those full-time equivalents.

Mr. Easter: Thank you. The Auditor General's people were here previously and they were talking about measuring and so on. I am certainly one who likes to set out clear objectives that are measurable, so one can enforce accountability and responsibility, and if those objectives aren't met then people can be tuned up or moved out or whatever.

You have been in the department a while. I go back to Growing Together. Growing Together talked about moving towards larger commercialized units, and your chart certainly shows that. As I've mentioned several times during these hearings, it talked about moving to more off-farm employment. Since you've been in the department a while, have the objectives laid out in Growing Together been met? Are there fewer farmers at this time and larger commercialized units? Are we at a high enough level of off-farm employment? How long before we get around to stabilizing the number of farmers and starting to build rural communities again rural Canada? Where are we at in terms of the original objectives set down in Growing Together?

• 1740

Mr. Claydon: Mr. Chairman, in terms of the goals of the Growing Together exercise, they weren't explicit in the way Mr. Easter has characterized them. There are the four pillars, which dealt with increased emphasis on markets and the self-reliance of producers, and also an environmental objective and a recognition of the regional character of Canada.

So I think, in a sense, trying to reduce the number of review. If anything it was hoped that by allowing farms, in some terms of allowing a fairly small farm to stay as a farming paraissait

[Translation]

Un des points que j'ai soulevés la semaine dernière a trait aux consultations que nous menons actuellement. Certains représentants agricoles ont de la difficulté à participer à ces consultations. J'espère que le ministère envisage de les aider et j'ai d'ailleurs soulevé cette question avec M. Wright.

La semaine dernière, je vous ai posé une question au sujet des ressources humaines dont il est question à la page 57. Je me demande si vous y avez réfléchi et si vous pouvez me donner une réponse. En fait, vous ne pouviez pas me répondre l'autre jour. En 1992, les ressources humaines au sein du ministère étaient de 70 personnes. En 1994-1995, elles passent à 448. Je suppose que cela est dû à la réorganisation. Avez-vous obtenu d'autres renseignements?

M. Claydon: Oui. Si j'ai bien compris, les ressources figurant dans le budget 1992-1993 représentaient les personnes qui assuraient la prestation des programmes du revenu agricole, le programme national tripartite, l'assurance-récolte etc. Dans le budget 1994-1995, ce même poste englobe le programme CSRN qui regroupe 321 employés à temps plein.

M. Easter: Merci. Les représentants du vérificateur général nous ont parlé, lorsqu'ils sont venus témoigner, de mesures et ainsi de suite. Moi, i'aime les objectifs clairs et mesurables qui exigent que les responsables rendent des comptes et prennent les mesures qu'il faut pour recycler ou déplacer ceux qui sont incapables d'atteindre les objectifs fixés.

Vous êtes au ministère depuis quelque temps. Vous vous souvenez de Partenaires dans la croissance. Dans ce document, il était question de s'orienter vers des unités commerciales plus grandes. Votre tableau révèle une même tendance. Comme je l'ai signalé à plusieurs reprises au cours de ces audiences, Partenaires dans la croissance recommandait d'orienter certains agriculteurs vers des emplois non-agricoles. Puisque vous êtes au ministère depuis quelque temps, pouvez-vous nous dire si les objectifs que contenait Partenaires dans la croissance ont été atteints? Est-ce que, de nos jours, les agriculteurs sont moins nombreux et est-ce que les unités commerciales sont plus grandes? Avons-nous atteint un nombre suffissant d'emplois non-agricoles pour certains agriculteurs? Combien de temps faudra-t-il pour que le nombre d'agriculteurs se stabilise et que nous puissions reconstituer les communautés dans les régions rurales du Canada? Où en sommes-nous par rapport aux objectifs établis dans Partenaires dans la croissance?

M. Claydon: Monsieur le président, les buts définis dans le cadre du programme Partenaires dans la croissance, n'étaient pas aussi explicites que ne le prétend M. Easter. Il y avait les quatres piliers qui consistaient à mettre l'accent sur les marchés et l'autosuffisance des agriculteurs, ainsi qu'un objectif environnemental et la reconnaissance du caractère régional du Canada.

Je pense donc que la réduction du nombre d'agriculteurs n'a farmers by some amount was certainly never an objective of that jamais été un des objectifs de cette revue. Au mieux des choses, on espérait qu'en permettant, dans certains cas, aux entreprises cases, to increase in size it would improve their viability and agricoles de s'agrandir, elles deviendraient plus rentables et help them to stay in the industry through difficult times. In seraient ainsi mieux à même de traverser la période difficile que other cases where farms were of a smaller size in any case some nous vivons actuellement. Dans le cas d'exploitations agricoles increased amount of off-farm income was seen as desirable in de moindre importance, l'ajout d'un revenu non-agricole souhaitable pour permettre aux

operation and stay as a part of the rural community without having relativement modestes de rester en activité au sein de la communauto close its doors.

I know there was no objective of trying to reduce the number of farms. Certainly some of the other objectives, for example trying to respond to some of the market signals, were seen as ways, hopefully, to make room for more farmers to stay. For example, responding to value-added kinds of opportunities and the needs of the processing sector in fact would provide more opportunities for Canadian farmers. Trying, in a sense, to increase our export output was one way, again, of trying to see that flowed through to the primary level and that there were more opportunities for farmers to stay.

In a sense, the change that happened from 1986 to 1991, over that five-year census period, in terms of farm numbers was certainly the lowest rate of decline since World War II. I don't know how much of that to attribute to those kinds of objectives, but I think it is important that in fact we're seeing a significant slowdown of the rate of exit of farmers from the industry in Canada.

#### The Chairman: Final question.

Mr. Easter: It certainly would have been better to make that an objective. I think what you said in your response, Mr. Claydon, might not have been an objective. But certainly the department and the people in charge should have been able to figure out that one of the consequences of the objectives you're moving towards is going to be that there are fewer farmers. We'd better analyse where we're going, in terms of our policy. Even in this particular estimate, on page 17, there's the statement, and I've read it before, under "Technological Change": "There is a need for fewer farm operators and processing employees to accomplish the same or more production." That statement worries me.

Now my question is twofold. You, Mr. Claydon, earlier said help the industry to adapt. Adapt to what? What do you mean by "adapt"? I've heard this "adapt" and "adjust" forever. I've been doing it on my own farm, adapting and adjusting forever, and I owe more money as a result, I'm further in debt. In fact, I'm farming where seven farmers farmed at one point, and I'm worse off. I've more headaches and more hassles. So I want you to define what you mean in terms of adapting.

## • 1745

Mr. Gifford, getting back to objectives, I recognize you're here in place of Miss Comeau, but in terms of this market and industry services branch, the mandate and domestic objectives, what a bunch of goobly gock. The mandate sounds nice, but there's nothing in it that says you're going to achieve and strengthen the number of farmers in the farm community or return to farmers more returns closer to the cost of production.

#### [Traduction]

té rurale.

Je peux affirmer qu'aucun objectif ne visait la réduction du nombre d'exploitations agricoles. Au contraire, certains objectifs visant par exemple à répondre aux signaux du marché se présentaient comme des moyens supplémentaires de maintenir certains agriculteurs en activité. Par exemple, en cherchant à répondre aux demandes de produits à valeur ajoutée et aux besoins du secteur de la transformation, on ne pouvait qu'augmenter les débouchés offerts aux agriculteurs canadiens. L'augmentation de notre production désignée pour l'exportation était encore une façon de faire bénéficier le secteur primaire et de multiplier pour les agriculteurs les chances de rester en activité.

Dans un sens, l'évolution qui s'est produite entre 1986 et 1991, donc au cours de la période couverte par le recensement quinquennal, révèle la diminution la plus faible du nombre de nos exploitations agricoles depuis la Seconde Guerre mondiale. Je ne sais pas dans quelle mesure on peut attribuer ce résultat aux objectifs du ministère, mais je pense qu'il est important de souligner ce ralentissement très nette du taux de cessation d'activité dans le secteur agricole, au Canada.

#### Le président: Votre dernière question.

M. Easter: Il aurait certainement été préférable d'en faire un objectif. D'après la réponse que vous nous avez donnée, monsieur Claydon, je pense que ce n'était pas vraiment un objectif. Mais il est certain que le ministère et les fonctionnaires chargés de l'application du programme auraient dû être en mesure de prévoir que les objectifs établis auraient pour conséquence de réduire le nombre des exploitations agricoles. Cela nous aurait permis de mieux savoir où nous nous dirigions. Voici même ce qu'on trouve dans le dernier budget des dépenses sous la rubrique «Changement technologique». C'est un passage de la page 17, que j'ai déjà lu: «On a besoin de moins d'exploitants agricoles et d'employés affectés à la transformation pour produire autant ou plus» c'est là une déclaration qui m'inquiète.

Ma question est double. Monsieur Claydon, vous avez dit tout à l'heure que l'industrie doit s'adapter. Mais s'adapter à quoi? Qu'entendez-vous par «adapter»? On ne parle que d'adaptation et de rajustement. C'est ce que j'ai toujours fait dans ma ferme, m'adapter et me rajuster. Le résultat, c'est que je dois de plus en plus d'argent et que je suis encore plus endetté. Moi-même, je cultive une ferme qui faisait vivre autrefois sept agriculteurs et pourtant, je suis moins bien loti qu'eux. J'ai plus de problèmes et plus de soucis. Je vous demande donc de préciser ce que vous entendez par adaptation.

Pour en revenir aux objectifs, monsieur Gifford, je crois que vous remplacez M<sup>lle</sup> Comeau, mais je tiens à vous dire que le mandat et les objectifs nationaux de cette direction du marché et des services à l'industrie, eh bien, c'est de la frime. Le mandat est beau, mais il n'y a rien qui nous garantit que vous allez maintenir le nombre d'exploitations agricoles ni assurer aux agriculteurs des recettes plus proches des coûts de production.

As well, in terms of the domestic objectives, I suggest we add at least a domestic objective to maximize returns to primary producers. Ensuring fair domestic trade by removing international trade barriers—what does that mean? Helping industry to become more competitive—what does that mean? Does that mean I compete against my American neighbour and drive him out of business while he drives me out of business?

Mr. Claydon: Well, as I said at the last meeting, what we're trying to do with the word "adaptation" is to remove the connotation that this is essentially the exit door out of the industry. As I said, when the adaptation committee, which has the provinces and industry on it, met a couple of weeks ago the emphasis was on how we can have a set of adaptation programs that are hopefully consistent on a federal-provincial basis and that are going to find opportunities for people to stay in agriculture, not to find ways to help them get out. It was the industry people in particular who emphasized the question of opportunity.

There are a number of things adaptation programs are designed to do. Certainly one is in terms of improving the level of farm management. This is something in which interest is growing. There were 250 participants at the Canadian Farm Business Management Council in Ottawa about one month ago. There was a very high degree of enthusiasm about getting things done. They're putting a very strong emphasis on communication between farmers to help one another. They've already set up a computer network that allows individual farmers to communicate with another, to talk about the issues, and so on, and that gets information in terms of markets, and so on, on a more timely basis. So that's certainly part it.

Part of it, as well, may be that we'll want to look at how we can help farmers to find some off-farm opportunities to help them stay on their farms. I know this is of concern to you—someone having to find a whole bunch of off-farm work to do—but in a lot of areas and in certain circumstances in terms of keeping the rural community viable, I think it's something that has to be looked at. But, again, we're looking at this with this committee. Jack Wilkinson, from the CFA, for example, sits on the committee. So we're trying to look at this in terms of the needs of the community.

Another part of it is things like diversification, and maybe that also comes with better farm business management. How can farms diversify to make themselves less vulnerable to changes in certain commodities? For example, I'm very pleased to see that in terms of planting intentions for this year we have an increase in the overall number of acres in Canada. But the amount of planting of wheat is going to be down by almost 20%. That means people are moving into canola, flax, peas, and lentils. That's the kind of thing we may be able to encourage through an adaptation approach.

The Chairman: Mr. Claydon, didn't you say earlier that durum was in fact going up?

[Translation]

Par ailleurs, je propose qu'on rajoute au moins un objectif national en vue d'augmenter les recettes des producteurs primaires. Assurer un commerce intérieur équitable en éliminant les barrières commerciales internationales—qu'est—ce que ça veut dire? Aider l'industrie à devenir plus compétitive—qu'est que ça veut dire? Faut—il faire concurrence à nos voisins américains dans le but de les éliminer du marché pendant qu'eux—mêmes cherchent à faire la même chose à nos dépens?

M. Claydon: Eh bien, comme je l'ai expliqué lors de notre dernière rencontre, le mot «adaptation» vise à supprimer l'impression que nous nous préparons à voir disparaître ce secteur de notre industrie. Je vous ai déjà dit que le Comité de l'adaptation qui réunit des représentants des provinces et de l'industrie a mis l'accent, au cours de la réunion qu'il a tenue il y a une quinzaine de jours, sur les programmes d'adaptation que nous pouvons mettre en oeuvre en respectant les impératifs fédéraux et provinciaux, pour trouver des moyens de maintenir les agriculteurs en activité et non pas de les faire changer de secteur. Ce sont en particulier les représentants de l'industrie elle—même qui ont souligné la question des débouchés.

Les programmes d'adaptation sont conçus pour obtenir plusieurs résultats. L'un d'entre eux est l'amélioration de la gestion agricole. C'est un domaine auquel on s'intéresse de plus en plus. Il y a un mois, le Conseil canadien de la gestion d'entreprises agricoles a réuni 250 participants à Ottawa. Il y avait une très nette volonté d'obtenir des résultats. Le conseil privilégie fortement la communication entre les agriculteurs pour faciliter l'entraide. On a déjà mis sur pied un réseau informatisé qui permet aux agriculteurs de communiquer entre eux, de débattre les problèmes et de diffuser plus rapidement des renseignements sur les marchés. Voilà un des résultats.

Nous envisageons également de prendre d'autres mesures pour aider les agriculteurs à trouver des débouchés à l'extérieur de manière à ce qu'ils puissent continuer à exploiter leur ferme. Je sais que cela ne vous plaît guère de voir des agriculteurs chercher du travail à l'extérieur de leur ferme, mais dans beaucoup de régions rurales et dans certaines circonstances, c'est une solution qui vaut la peine d'être examinée si l'on veut que les communautés rurales restent viables. Mais n'oubliez pas que nous envisageons tout cela conjointement avec le comité. Par exemple, Jack Wilkinson de la FCA fait partie du comité. Nous allons donc examiner tout cela en fonction des besoins de la communauté.

Par ailleurs, il y a la diversification qui sera peut-être rendue possible grâce à une meilleure gestion des entreprises agricoles. Comment les exploitations agricoles peuvent-elles se diversifier pour être moins vulnérables aux fluctuations de prix de certaines denrées? Par exemple, je suis bien aise de constater que, cette année, les prévisions d'ensemencement au Canada portent sur une plus grande superficie. En revanche, la superficie consacrée à la culture du blé diminuera de près de 20 p. 100. Cela signifie que les agriculteurs se lancent dans la culture du colza, du lin, des pois et des lentilles. Voilà le genre de chose que l'adaptation nous permettra peut-être d'encourager.

Le président: Monsieur Claydon, n'avez-vous pas dit tout à l'heure que la culture du blé dur était à la hausse.

[Traduction]

• 1750

Mr. Claydon: Durum is up 52.7% in terms of acreage planted this coming year.

The Chairman: It doesn't seem much like diversification to me.

I might add, from Mr. Easter's point, that I was somewhat concerned reading your opening remarks on page 2, where you say that you are hopeful that responding to these more competitive demands will not simply put pressure on farm incomes and lead to a large exodus from farming. I hope you are more than hopeful. I come from an area of tobacco country and I've seen what it does, not only to farmers but to communities, when you have this large exodus from farming. I hope you are more than just hopeful about developing the means in which this won't happen.

Mr. Claydon: It really is our number one objective. We are very serious about that, and we're working hard with the industry to do it. sérieux et nous travaillons très fort avec l'industrie à ce sujet.

Mr. Easter: Can that mandate be shifted?

Mr. Gifford: With respect to our mandate, Mr. Chairman, it's clear that we have a mandate to increase the share of not only the international market for Canadian agricultural products but also for the domestic market.

There are several examples of where the Department of Agriculture has in fact increased the share of the domestic market. For example, the development of new varieties of soybeans and corn, in Ontario and Quebec in particular, has enabled the sector, which 15 to 20 years ago was a major net importer of both corn and soybeans, to be in the situation today where it's teetering on the edge of being a net exporter for corn, and it substantially reduced the amount of imports of soybeans necessary.

At the same time, we have really increased our share of the U.S. market for canola, and in particular canola oil. Here again is a good example of what the department can do to help the industry help itself. Not only did you have to have good access to the U.S. market for oil in terms of the tariff regime, but more importantly, the scientists and the people in the food inspection branch of Agriculture Canada had to get canola oil registered in the United States under that list called 'generally recognized as safe''. It took 5 or 10 years of intensive work by the department to acquire that status. Now we have it. Our sales of canola oil are skyrocketing. A number of major U.S. firms are producing margarine products based on canola oil.

That's the type of work the department can do and has much larger market if Canadian agriculture is going to grow to d'habitants. Si nous voulons que l'agriculture canadienne

M. Claydon: Cette année, on prévoit une hausse de 52,7 p. 100 dans la culture du blé dur.

Le président: Pour moi, cela ne ressemble pas à de la diversification.

J'ajouterais même, en reprenant l'argument de M. Easter, que je m'inquiète quelque peu de lire à la page 2 de votre déclaration liminaire que vous avez confiance que le fait de travailler à l'avènement d'une industrie plus concurrentielle n'aura pas pour effet de simplement exercer des pressions sur le revenu agricole et d'inciter un grand nombre d'agriculteurs à quitter leurs fermes. Je viens d'une région vouée à la culture du tabac et j'ai vu ce qu'il advient des agriculteurs et des villes quand se produit un tel exode de la population agricole. J'espère que vous ne vous contentez pas de faire confiance aux événements et que vous prenez des mesures pour que cela ne se produise pas.

M. Claydon: C'est notre objectif premier. Nous le prenons très au

M. Easter: Est-il possible de modifier ce mandat?

M. Gifford: Notre mandat, monsieur le président, vise clairement à augmenter la part qui revient aux produits agricoles canadiens non seulement sur le marché international, mais aussi sur le marché intérieur.

Je peux vous citer le cas de plusieurs denrées qui occupent une plus grande part du marché intérieur grâce aux efforts déployés par le ministère de l'Agriculture. Par exemple, la mise au point de nouvelles variétés de soja et de maïs, en particulier en Ontario et au Québec, a permis au secteur agricole qui était, il y a une vingtaine d'années, un gros importateur net de maïs et de soja, d'atteindre actuellement un niveau de production qui le porte quasiment au rang des exportateurs nets pour le maïs et de réduire considérablement ses importations de soja.

Parallèlement. nous avons vraiment augmenté exportations de canola et en particulier nos exportations d'huile de colza aux États-Unis. Voilà encore un bon exemple de ce que peut entreprendre le ministère pour aider les agriculteurs à s'en sortir. Il fallait non seulement avoir un bon accès au marché américain de l'huile grâce à un régime tarifaire favorable, mais surtout, les scientifiques et le personnel de la Direction générale de l'inspection des aliments d'Agriculture Canada ont redoublé d'efforts pour faire en sorte que l'huile de colza soit inscrite aux États-Unis sur la liste des produits généralement reconnus inoffensifs. Il a fallu une dizaine d'années de travail intensif de la part du ministère pour que l'huile de colza soit inscrite sur cette liste. C'est maintenant chose faite et les ventes d'huile de colza connaissent une hausse spectaculaire. Plusieurs grandes usines américaines fabriquent de la margarine à base d'huile de colza.

Voilà donc le genre d'interventions que le ministère peut done, and we need to do more of it. We have not only a faire. Il l'a fait par le passé et il devra redoubler d'efforts. Notre responsibility to increase our export sales, but also a rôle est d'accroître nos exportations mais aussi d'augmenter la responsibility to increase our share of the domestic market. We part qu'occupent nos produits agricoles sur le marché intérieur. are a major importer of agricultural products as well as a major Le Canada est un gros importateur, mais aussi un grand exporter of agricultural products. But clearly, the domestic exportateur de produits agricoles. Toutefois, notre marché market is only so large-27 million people. We need access to a intérieur est limité puisque le pays ne compte que 27 millions

its full potential. That's why the export emphasis is so strong; it has been in this country for 100 years and will continue to be.

The Chairman: Thank you, Mr. Easter. You've now had your 19 minutes.

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. Easter: But he missed my question.

The Chairman: Mr. Hoeppner.

**Mr.** Hoeppner: Thank you, Mr. Chairman. I want to look at this chart for a minute. I am amazed at the amount of net cash income. Does this include farm subsidies, off-farm earnings?

**Mr. Claydon:** Mr. Chairman, this chart does not include off–farm income. It is the sum of all farm receipts, though, which includes market receipts as well as government payments.

Mr. Benoit: It must be in nominal terms, right?

Mr. Claydon: This is in nominal terms. We've done the analysis in real terms and it comes out basically flat in real terms, looking from 1971 to 1993.

Mr. Hoeppner: I have another question on that. When you look at net cash income and the realized net income, is the difference there that depreciation has been taken?

Mr. Claydon: Exactly.

Mr. Hoeppner: This is one thing I would like to point out to you. If you look at 1972, the difference there is very minimal between net cash income and realized net income. I don't know if Agriculture and Agri–Food Canada realizes this problem, but in 1972 I paid \$22,000 for a combine; that combine in 1993 will cost \$125,000. So really this does not tell us the amount of cash we're putting into our pocket.

• 1755

If the net income for a farm today is \$16,000, it may have only been \$1,000 or \$2,000 in 1972. The buying power in those days was much higher than we have it today, when you look at input cost. Those are things I think you as Agriculture Canada have to look at to get a true picture of what the farm really is like. I just thought I'd bring that out.

You mentioned you had revamped your marketing to one branch. How many did we have previously?

Mr. Gifford: Mr. Chairman, the marketing efforts of the department were scattered in a number of branches. For example, the Grains Marketing Bureau was under the old grains branch, the international trade policy directorate was under the policy branch and so was the international branch that dealt with market development. Basically, they've all been consolidated into one branch now with a major focus on consulting with the industry to determine what the industry

[Translation]

continue à croître pour atteindre son plein essor, nous devons nous ménager un accès à un marché beaucoup plus grand. C'est pourquoi nous accordons une telle importance aux exportations; le Canada exporte ses produits depuis 100 ans et continuera à le faire.

Le président: Merci monsieur Easter. Vous avez tenu le crachoir pendant 19 minutes exactement.

Des voix: Oh oh!

M. Easter: Mais il n'a pas répondu à ma question. . .

Le président: Monsieur Hoeppner.

M. Hoeppner: Merci monsieur le président. Je vais m'attarder un instant à ce tableau. Le montant des recettes nettes m'étonne. Est-ce que ce chiffre comprend les subventions agricoles et les revenus gagnés à l'extérieur de l'exploitation?

M. Claydon: Monsieur le président, ce tableau ne tient pas compte des revenus gagnés à l'extérieur de l'exploitation. Il représente le total des recettes agricoles, y compris le produit des ventes sur le marché et les paiements du gouvernement.

M. Benoit: Je suppose qu'il s'agit de la valeur nominale?

M. Claydon: Exactement. Nous avons fait l'analyse en chiffres réels et nous avons pu constater que le niveau est le même de 1971 à 1993.

M. Hoeppner: J'ai une autre question à vous poser à ce sujet. Est-ce que la différence entre les rentrées nettes d'argent et les revenus en espèces réalisés représente l'amortissement?

M. Claydon: Exactement.

M. Hoeppner: Il y a une chose que je tiens à vous signaler. En 1972, la différence entre les rentrées nettes d'argent et les revenus en espèces réalisés était vraiment minime. Je ne sais pas si, chez Agriculture et Agro-alimentaire Canada, on a conscience du problème, mais en 1972, j'ai déboursé 22 000\$ pour acheter une moissonneuse-batteuse; or, en 1993, la même machine m'aurait coûté 125 000\$. Cela ne nous donne aucune indication sur le montant d'argent que l'on se met dans les poches.

Si, de nos jours, le revenu net d'une exploitation agricole peut se chiffrer à 16 000\$, il était peut—être de 1 000\$ ou 2 000\$ en 1972. À cette époque—là, le pouvoir d'achat était beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui si on tient compte du coût des facteurs de production. Je voulais tout simplement vous le signaler, parce que c'est un élément dont vous devez tenir compte à Agriculture Canada si vous voulez vous faire une idée juste de la situation du secteur agricole.

Vous précisez que vous avez réuni tous vos services de commercialisation dans une même direction. Combien en aviez-vous auparavant?

M. Gifford: Monsieur le président, les divers services de commercialisation du Ministère étaient répartis dans plusieurs directions. Par exemple, la Direction de la commercialisation des céréales relevait de la Direction générale des céréales, tandis que la Direction de la politique commerciale internationale relevait de la Direction générale des politiques, de même que la direction internationale qui était chargée du développement des marchés. Nous avons essentiellement réuni tous ces services en

collectively is, what its objectives and goals are, and to make sure it's not just a bunch of public servants basically creating their own vision of what Canadian agriculture should be, but rather achieving a shared vision of what Canadian agriculture should be.

I just want to comment, Mr. Chairman, in terms of markets, their development, and the role of public servants. To my mind, it's a failure of agricultural policy when public servants have to get into the business of selling farm goods. You know, the Wheat Board I regard as employees of the farmer, not of the government. Therefore, when we have to buy, for example, surplus product because there's no home for it... When public servants get involved in buying product, because there's basically been surplus, and people are producing it to produce as opposed to producing it to market, then that it seems to me is a failure of both the public servants and the farm community they

Mr. Hoeppner: Thanks for that comment. I was just going to point out another thing. I was on the phone at noon talking to the Minister of Agriculture's office in Manitoba. As you are aware, we are having a crisis with the sugar beet industry. You know, we've spent millions in research, millions in marketing; today it looks as if the management and labour will shut that industry down. It's \$100 million a year industry. Now, are you looking at issues like that? Because they have to be addressed; we can't allow them to go on.

**Mr. Gifford:** This is the beet factory in Winnipeg?

Mr. Hoeppner: In Winnipeg, right. It's a very serious situation. The other thing was I wanted to discuss a little bit what Mr. Easter Je voulais également parler d'un autre point mentionné par M. mentioned. We agree on some points once in a while-

Mr. Easter: Lobsters.

Mr. Hoeppner: -and I think he brought out a very important point here when he mentioned something about bureaucracy. Mr. Mayer was your boss before Mr. Goodale now, right? Do you remember the statement he made, I think it was in July during the election, and you were under his supervision, that he had set up a new policy that he would retrain all of these farmers that weren't making a livelihood on the farm and they would have better living? This was the direction of Agriculture Canada, or his policy, whichever it was.

I remember the CBC phoning me at that time wanting my comments on that, and I said, you know, maybe it's a good system to retrain these poor farmers, but I said I haven't really seen anybody too willing to take over that farm. If Mr. Mayer says he's run out of subsidies to guarantee the food on the table, where is he going to get the subsidies for the CBC? Should we then think of retraining the CBC people to become farmers? It was amazing how I didn't get any more CBC coverage on that.

#### [Traduction]

une seule direction générale dont la mission principale est de consulter l'industrie pour définir ce qu'elle représente collectivement et quels sont ses buts et objectifs. Nous avons voulu que les intervenants définissent ensemble ce que devait être l'agriculture canadienne plutôt que de laisser à une poignée de fonctionnaires le soin de lui imposer leur vision.

Monsieur le président, j'aimerais vous donner mon point de vue sur le développement des marchés et le rôle des fonctionnaires. À mon avis, la politique agricole est un échec lorsque les fonctionnaires en sont réduits à vendre des biens agricoles. Vous savez, je considère que la Commission canadienne du blé est au service des agriculteurs plutôt que du gouvernement. Par conséquent, lorsque nous devons acheter, par exemple, des produits excédentaires parce qu'il est impossible de les écouler ailleurs... Lorsque les fonctionnaires achètent des denrées uniquement du fait qu'elles sont produites en quantité excendentaire, et que les agriculteurs produisent ces denrées sans tenir compte des possibilités d'écoulement, il me semble que cela indique que les fonctionnaires et les agriculteurs font fausse route.

M. Hoeppner: Je vous remercie pour ce commentaire. Je voulais signaler autre chose. À midi, j'ai communiqué avec le bureau du ministre de l'Agriculture du Manitoba. Comme vous le savez, il y a une crise dans l'industrie de la betterave sucrière. Nous avons consacré des millions à la recherche et à la commercialisation dans ce secteur, tout cela pour constater maintenant que les entreprises et les syndicats s'apprêtent à abandonner la partie. Le chiffre d'affaires annuel de cette industrie se chiffre à 100 millions de dollars. Est-ce que vous vous penchez sur des questions comme celle-ci? Il me semble qu'on ne peut pas laisser de telles choses se produire sans intervenir.

M. Gifford: Est-ce qu'il s'agit de l'usine de transformation de la betterave à sucre de Winnipeg?

M. Hoeppner: Oui, celle de Winnipeg. La situation est très grave. Easter. Il nous arrive d'être d'accord sur certaines choses. . .

M. Easter: Le homard.

M. Hoeppner: ...et je pense qu'il a soulevé un point très important quand il a parlé de la bureaucratie. Avant M. Goodale, c'est bien M. Mayer qui était votre supérieur? Vous souvenez-vous de la déclaration qu'il avait faite pendant les élections, au mois de juin dernier, alors qu'il était votre supérieur? Il avait déclaré qu'il avait élaboré une nouvelle politique visant à recycler tous les agriculteurs qui n'avaient pas un revenu suffisant, afin de leur permettre de mieux gagner leur vie. Je ne sais pas si c'était sa politique à lui ou celle d'Agriculture Canada.

Je me souviens qu'un journaliste de CBC m'avait téléphoné pour me demander ce que je pensais de cette déclaration. Je lui ai répondu que ce serait peut-être une bonne idée de recycler ces pauvres agriculteurs, mais que je ne voyais pas grand monde qui ait envie de les remplacer. Si M. Mayer estime qu'il n'a plus suffisamment de fonds pour garantir la subsistance des agriculteurs, où va-t-il trouver les fonds pour la CBC? Est-ce qu'il faut alors envisager de recycler le personnel de la CBC pour en faire des agriculteurs? Je m'étonne que la CBC n'ait pas fait plus de commentaires sur cette déclaration.

You were the people with Mr. Mayer's department at that time. Now, how can you change your hat so drastically from retraining farmers and now under Mr. Goodale's direction you're going to put farmers back on the land? I have pointed out to my friends across the table a number of times that we can change governments but we can't change bureaucrats, and how can we change systems if we don't change bureaucrats?

The Chairman: It's a difficult, loaded question. You two can fight over that one.

• 1800

Mr. Hoeppner: I'm astounded that the policy has reversed so directly. Instead of retraining farmers to go off the land, we're now going to put them back on. Why did you have this change of heart?

The Chairman: A change of government.

Mr. Claydon: I think the announcement you're referring to was one that was made a couple of months before the election in conjunction with what's called the Canadian rural opportunities initiative. The intent of that program was not to move the farmers off the farm, but to provide training that would help the farmers stay on the farm in terms of their farm operations or in terms of finding off-farm job opportunities while they stayed on their farms.

Our current minister and the current cabinet have asked us to look at that whole set of programs again and whether they're doing what the new government wants them to do. We are already looking at them with the industry. I think that's the context in which Mr. Mayer made that remark.

Mr. Hoeppner: According to the CBC it was to give farmers a better livelihood off the farm. Now, I didn't see the specifics of that program.

Mr. Vanclief: You don't believe everything you read in the press.

Mr. Hoeppner: Sometimes you have to, even if you don't want

In 1971–72 I made money so I could expand. Today that's an impossibility, so something has to change.

That's my time. I'll share some other time with Mr. Benoit if there's some time left.

The Chairman: Technically there's no time left. Mr. Benoit's on the list.

Mr. Benoit: I have a thousand questions, but I'll narrow it down a bit.

Mr. Easter and Jake have talked about concentrating on keeping farmers on the land. Why should government be involved in determining how many farmers there are? Government has no place in that. It's a question I don't think we should be dealing with here. If you want to be on the social policy committee, you go to that committee, but I don't think there's any place for that here.

[Translation]

Vous faisiez partie du personnel de M. Mayer à cette époque. Comment pouvez-vous changer si radicalement de perspective et passer de l'option de recyclage des agriculteurs à l'option de M. Goodale qui propose de ramener les agriculteurs à la terre? Ce n'est pas la première fois que j'ai fait remarquer à mes collègues de l'autre côté que si les gouvernements changent, les bureaucrates demeurent. Et comment changer les systèmes si l'on ne change pas les bureaucrates?

Le président: C'est une question difficile et piégée. Je vais vous laisser tous deux régler vos comptes.

M. Hoeppner: Un tel revirement de politique m'étonne. Au lieu de penser à recycler les agriculteurs pour les faire quitter leur exploitation, vous envisagez maintenant de les retourner à la terre. Comment expliquez-vous ce changement de direction?

Le président: C'est le changement de gouvernement.

M. Claydon: Je crois que la déclaration à laquelle vous faites allusion avait été faite quelques mois avant les élections dans le cadre du programme de réorientation des agriculteurs. Le but visé par ce programme était non pas d'amener les agriculteurs à quitter leur exploitation, mais à leur offrir une formation qui puisse les aider à demeurer dans leur exploitation pour poursuivre leurs activités ou à trouver un emploi à l'extérieur de la ferme tout en continuant à y demeurer.

Le nouveau ministre et le nouveau cabinet nous ont demandé de réexaminer tous ces programmes afin de nous assurer qu'ils correspondent aux objectifs que s'est fixés le nouveau gouvernement. Cet examen se fait actuellement en collaboration avec l'industrie. C'est dans ce contexte que M. Mayer avait fait cette déclaration.

M. Hoeppner: D'après le journaliste de la CBC, c'était pour améliorer le niveau de vie des agriculteurs. Mais je dois avouer que je ne me suis pas renseigné sur les détails du programme.

M. Vanclief: Il ne faut tout de même pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux.

M. Hoeppner: Parfois on est bien obligé; on n'a pas le choix.

En 1971–1972, j'avais fait des profits qui m'ont permis d'agrandir mon exploitation. De nos jours, c'est absolument impossible. Par conséquent, les choses doivent changer.

C'est tout ce que j'avais à dire. S'il me reste du temps, je veux bien le donner à M. Benoit.

Le président: Techniquement, votre temps est écoulé. M. Benoit est le prochain sur la liste.

M. Benoit: J'ai à peu près mille questions, mais je vais essayer de me limiter un peu.

M. Easter et Jake ont parlé de mesures visant à garder les agriculteurs dans leur exploitation. Pourquoi le gouvernement doit-il intervenir pour fixer le nombre d'agriculteurs? Ce n'est pas son rôle. À mon avis, c'est une question qu'on ne devrait pas débattre ici. Les questions sociales ne sont pas du ressort de notre comité. Si cela vous intéresse, vous pouvez siéger au Comité de la politique sociale.

I want to get back to this power struggle between the provincial and federal governments.

Mr. Hoeppner: Ask Mr. Benoit whether he's ever taken any subsidies.

Mr. Benoit: Of course I have. I've taken lots of subsidies: I'm a grain farmer.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I think we can leave now we have them going at each other.

Mr. Benoit: I wasn't going after Jake. It was a rhetorical question.

I'd like to get back to the struggle between the provincial and federal governments. Wayne's philosophy is we should have a large, centrally—controlled government with the Wheat Board and a lot of government involvement. My philosophy is we should have the minimum government that's necessary to make the system work. I believe more programs should be delivered at the provincial and municipal levels than at the federal level.

Do you see any kind of movement in this direction within your department? Do you think that power struggle is going to continue, where the federal bureaucracy wants to keep as much control over programs as it possibly can, instead of letting them move down to a lower level of government?

Mr. Claydon: My sense is that budget realities are changing people's attitudes. Assuming that bureaucrats want to keep power, which maybe is a good assumption, I think a lot is happening. I can point to a number of instances where there are talks going on. In some places action has taken place to try to get around some of those real situations where we have overlap between levels of government trying to do the same thing and so on.

• 1805

I think one example is the question of farm debt review boards. We have a couple of provinces where both the federal and provincial governments have farm debt review boards—Saskatchewan and Manitoba. Does that make any sense in terms of trying to have reasonably streamlined operations of government? There are discussions going on between the two levels of government right now as part of our review and attempt to rationalize these programs. Whether it makes more sense for it to be done federally or provincially—I think everyone has an open mind on that. I don't think we're going to say that it has to be federal or it has to be provincial.

Mr. Benoit: So you're saying that just dollars could determine that there is less government involvement in farm business. Did you say that? Will less government involvement in farm business lead to government doing what governments should do, which is just to supply the basic framework for farm business to operate within?

Mr. Claydon: Perhaps you're reading a bit much into what I said. I think what I was trying to say was that the restriction on dollars is forcing the two levels of government, and each level of government individually, to make sure they are doing what they're doing in the most cost-effective way.

[Traduction]

J'aimerais revenir à cette lutte du pouvoir entre les gouvernements provinciaux et fédéral.

M. Hoeppner: Demandez à M. Benoit s'il a déjà reçu des subventions.

M. Benoit: Évidemment que j'en ai reçu! Et même beaucoup, puisque je suis un céréaliculteur.

M. Vanclief: Monsieur le président, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à partir puisqu'ils vont commencer à se chamailler.

M. Benoit: Je n'en ai pas contre Jake, c'était une question purement théorique.

J'aimerais revenir à la lutte de pouvoir entre les gouvernements provinciaux et fédéral. D'après Wayne, le Canada a besoin d'une commission du blé, d'un gouvernement centralisé et puissant qui intervienne un peu partout. Quant à moi, je préférerais que le gouvernement réduise son intervention au minimum pour assurer le bon fonctionnement du secteur agricole. Je préférerais que les programmes soient provinciaux et municipaux plutôt que fédéraux.

Notez-vous un mouvement dans cette direction au sein de votre ministère? Pensez-vous que cette lutte du pouvoir va se poursuivre et que la bureaucratie fédérale va se démener au maximum pour garder le plus possible de programmes sous sa coupe au lieu de les déléguer à des paliers inférieurs d'administration?

M. Claydon: À mon avis, la réalité budgétaire force les gens à changer d'attitude. Vous avez peut-être raison de dire que les bureaucrates veulent conserver leur pouvoir, mais je crois que les choses évoluent beaucoup. Je peux vous citer de nombreux exemples de dialogues. Dans certains cas, des mesures sont prises pour éliminer le chevauchement des mesures prises par différents paliers de gouvernement.

Les bureaux d'examen de l'endettement agricole en sont un bon exemple. Dans deux provinces, la Saskatchewan et le Manitoba, les gouvernements fédéral et provincial ont chacun un bureau d'examen de l'endettement agricole. Cela semble-t-il logique lorsqu'on essaie de simplifier les opérations gouvernementales? Des discussions sont en cours entre les deux paliers de gouvernement à l'heure actuelle dans le cadre de notre examen pour tenter de rationaliser ces programmes. Pour ce qui est de savoir s'il est plus logique que cela soit fait au niveau fédéral ou provincial, je crois que tout le monde a l'esprit assez ouvert à cet égard. Je ne crois pas que l'on dise que cela doit être fédéral ou provincial.

M. Benoit: Vous voulez donc dire que c'est simplement une question d'argent qui fait que le gouvernement participe moins aux opérations agricoles. Est—ce bien ce que vous avez dit? Une moins grande participation du gouvernement dans les activités agricoles permettra—t—elle au gouvernement de faire ce qu'il est censé faire, c'est—à—dire de fournir le cadre de base à l'intérieur duquel les activités agricoles peuvent se dérouler?

M. Claydon: Vous me faites peut-être dire plus que je ne dis. Ce que j'essayais de dire, c'est que les restrictions monétaires contraignent les deux paliers de gouvernement, et chaque palier individuellement, à veiller à la rentabilité de ce qu'ils font.

In some cases that may mean that governments make a policy decision to reduce their involvement, but I'm not saying the federal government or particular provinces have made that decision to reduce their policy involvement. They are looking at things like farm credit, why we have two farm credit operations in a number of provinces, and how that can be rationalized. In terms of trade, we've had provinces with their own trade offices around the world and there has been good cooperation in terms of trying to remove that kind of duplication.

Mr. Benoit: Administration safety net programs at both levels and on and on.

Mr. Claydon: The interesting one there is that we have initiated a joint federal-provincial program evaluation of the crop insurance program. It's the first time in history that we've done it together. There is a sense of cooperating on some of these issues. We just have to do things better or we're going to have to cut back on the subsidies and so on, which we don't want to. We'd rather streamline operations if we have to input to deficit reduction.

Mr. Steckle: The graph shows that the number of farms is on the decline but that they are increasing in size. The one thing that stands out in that graph is that even though they are getting larger and the number of farms is falling, the cashflow, the dollar value, is also coming down. That's if I read the graph correctly.

Mr. Claydon: That graph basically says that the total number of farms is declining over time, but that the number of farms with sales of more than \$100,000 in real terms is actually increasing.

Mr. Steckle: I don't know if I read it that way but—

Mr. Claydon: That's all that it says. It doesn't say anything about the average returns to the farm.

Mr. Steckle: But we're looking at a generation of young people who are graduating from colleges, but fewer of them are registering because fewer of them are going back to the farm. This government has made a commitment to register sales for export to the tune of \$20 billion by the year 2000. How are we going to realize these kinds of expectations when in another six years, our current farmers wil be another six years older?

When I started farming in 1965, I had a choice of taking a mortgage for 25 years or 29 years. I think we need to have goals, that there needs to be a strategy for agriculture that goes well beyond the year 2000. The numbers that you're looking at are forecasting to the year 2000 and not beyond, and I don't think that's adequate. I think we have to go much beyond that.

For a young farmer to invest in agriculture today, he's not going to do it on six-year projections. That's where we have to start directing our thoughts for the long term. I don't know how you feel about that, but I think we have to go to that. I'm sure that General Motors, Chrysler, Toyota when it came to Canada, or any of the major industries did not have goals for six years; their goals were for beyond the 20th and into the 21st century. I think we have to do the same kind of thing.

[Translation]

Dans certains cas, cela peut vouloir dire que les gouvernements prennent la décision politique de moins intervenir, mais je ne n'ai pas dit que le gouvernement fédéral ou une province en particulier a pris la décision de moins intervenir dans le domaine des politiques. Ils étudient des questions comme le crédit agricole, se demandent pourquoi il y a deux organismes de crédit agricole dans certaines provinces et comment on peut rationaliser la chose. Pour ce qui est du commerce, certaines provinces ont leurs propres bureaux commerciaux dans le monde entier et il y a eu une bonne collaboration pour essayer de supprimer ce double emploi.

M. Benoit: Les programmes de protection du revenu aux deux niveaux, etc.

M. Claydon: Nous venons d'ailleurs de lancer programme commun fédéral-provincial d'évaluation l'assurance-récolte. C'est la première fois que nous le faisons ensemble. Il y a donc une volonté de coopération dans certains de ces domaines. Il faut simplement essayer d'améliorer les opérations, faute de quoi nous devrons réduire les subventions ou autres, ce que nous ne souhaitons pas. Nous préférons rationaliser les opérations si nous voulons faire notre part pour réduire le déficit.

M. Steckle: Le graphique montre que le nombre des exploitations agricoles diminue mais que leur taille augmente. Ce qui ressort nettement du graphique, c'est que même si elles deviennent plus grandes, le nombre des exploitations agricoles diminue, mais leur valeur diminue aussi, si je comprends bien le graphique.

M. Claydon: Le graphique indique que le nombre des exploitations agricoles diminue progressivement mais qu'en réalité, le nombre des exploitations qui ont des ventes supérieures à 100 000\$ en chiffres absolus augmente.

M. Steckle: Je ne sais si je le vois ainsi, mais. . .

M. Claydon: C'est tout ce que le graphique indique. Il n'y a aucune indication sur le revenu moyen d'une exploitation agricole.

M. Steckle: Mais il s'agit d'une génération de jeunes gens qui ont obtenu leur diplôme collégial, mais qui sont moins nombreux à s'inscrire parce qu'ils sont moins nombreux à revenir à l'exploitation agricole. Le gouvernement actuel s'est engagé à enregistrer des ventes à l'exportation de l'ordre d'un milliard de dollars d'ici l'an 2000. Comment allons-nous y parvenir si dans six ans, nos agriculteurs actuels auront six ans de plus?

Lorsque j'ai commencé dans l'agriculture en 1965, j'avais le choix de prendre un prêt hypothécaire de 25 ans ou de 29 ans. Je crois qu'il nous faut des buts, une stratégie agricole qui aille au-delà de l'an 2000. Les chiffres que l'on voit ici sont des prévisions qui vont jusqu'à l'an 2000 seulement. Je ne pense pas que ce soit suffisant. Je crois qu'il faut aller bien au-delà.

Si un jeune agriculteur veut investir dans l'agriculture à l'heure actuelle, il ne va pas le faire en s'appuyant sur des projections qui ne portent que sur les six prochaines années. C'est là qu'il faut commencer à réfléchir à plus long terme. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je crois qu'il nous faudra en arriver là. Je suis sûr que General Motors, Chrysler, Toyota, ou n'importe quelle autre grosse compagnie, lorsqu'elles sont venues s'installer au Canada, ne limitaient pas leurs objectifs à six ans; les objectifs allaient au-delà du 20e siècle et empiétaient nettement sur le 21<sup>e</sup> siècle. Je crois qu'il nous faut faire la même chose.

Over the years, I never thought I would be at the table formulating policy for the future of agriculture. Having read Agriculture Canada's writings over the years, I've sometimes really wondered whether it was Agriculture Canada's writings I was reading, because it didn't reflect what I thought were agricultural policies or the thoughts of those people who should be formulating policies for farmers.

It seemed to be a consumer-oriented thought that was coming through. I think we have to do better than that. I think Agriculture Canada needs to reflect on what agriculture is all about, because we have a big job ahead of us. Consider how we're going to meet those targets we talked about today in terms of how we market and how we deliver the product. As Jake has said so well today a number of times, we've done a great job at producing, but it's getting this product out of the country into those places of the world. I'm glad to see you touched on some of the things about our basis in terms of how we're marketing and how we're selling this product abroad.

I think we need to look at a lot of things, but I have a concern about who is going to be farming. I don't know of another industry in which workers have to go out and find a second occupation in order to subsidize the industry they want to be in.

I think we have to find new directives. Once we bring profitability back, we're going to find young people wanting to farm again in this country. That's a statement; I didn't have a real question. That's my concern.

Mr. Collins (Souris—Moose Mountain): I looked at your graphs here. I want to turn to the one on the percentage of farm borrowers in arrears in Canada and the provinces.

First, if you note, Saskatchewan is almost tied with Atlantic Canada for this. That's a very serious concern for us in Saskatchewan. If you look at the prairie provinces, Manitoba, Saskatchewan and Albert, you really have a serious problem.

In light of what the graph is saying, are you convinced that the direction of the policies we're moving forward is the right one?

**Mr. Claydon:** I'm not sure it's really my place to say what the policy direction should be. I'm certainly prepared to speak about what I see as the relationship between some of these indicators and the kinds of policies we have.

Mr. Collins: The problem is, if you're not prepared to say that, then I have some misgivings about you being here. I think you either support the policies and you're prepared to say yes to the policies we take forward, or you're not.

I sat on a council that had guys like that. It was like a picket fence. You were on one side or the other, and they were blowing this way and that way. I asked them where the hell they were. They said it depended on who they talked to last.

#### [Traduction]

Autrefois, je n'aurais jamais imaginé que j'allais me trouver à une table à formuler une politique pour l'avenir de l'agriculture. Ayant lu depuis un certain nombre d'années les documents d'Agriculture Canada, je me suis parfois demandé si c'était bien les documents d'Agriculture Canada que je lisais, car ils ne rendaient pas compte de ce que je voyais comme les politiques agricoles ou les réflexions de ceux qui devraient formuler les politiques pour les agriculteurs.

Il en ressortait plutôt une réflexion axée sur le consommateur. Je crois qu'il nous faire mieux. Je pense qu'Agriculture Canada doit réfléchir à ce que signifie l'Agriculture, car un gros travail nous attend. Réfléchissez à la façon dont nous allons atteindre les objectifs dont nous avons parlé aujourd'hui pour ce qui de la façon de mettre en marché et de livrer les produits. Comme Jake l'a si bien dit aujourd'hui à plusieurs reprises, nous avons très bien réussi sur le plan de la production, mais il reste à vendre le produit sur les autres marchés du monde. Je suis heureux de voir que vous avez parlé de certains éléments de base qui concernent notre façon de mettre en marché et de vendre nos produits à l'étranger.

Je crois qu'il nous faut tenir compte de bon nombre de facteurs, mais je m'inquiète de savoir qui va s'occuper de l'exploitation agricole. Que je sache, il n'y a pas d'autres secteurs où les travailleurs doivent aller à l'extérieur trouver un deuxième emploi pour pouvoir subventionner celui dans lequel ils veulent travailler.

Je crois qu'il nous faudra trouver de nouvelles directives. Lorsque nous aurons retrouvé la rentabilité, il nous faudra trouver des jeunes qui voudront faire de l'agriculture dans notre pays. C'est en fait une déclaration; je n'avais pas vraiment de question à poser. Voilà mon inquiétude.

M. Collins (Souris—Moose Mountain): J'ai regardé vos graphiques. Je veux m'arrêter à celui qui indique le pourcentage d'enprêteurs agricoles qui ont des arriérés de paiement au Canada et dans les provinces.

Si vous regardez bien, vous constaterez que la Saskatchewan est à peu près à égalité avec le Canada atlantique à cet égard. Voilà quelque chose qui nous inquiète beaucoup en Saskatchewan. Si vous regardez les provinces des Prairies, le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta, vous verrez qu'il y a là un problème grave.

D'après ce qu'indique le graphique, êtes-vous convaincu que la direction que nous préconisons pour les politiques soient la bonne?

M. Claydon: Je ne pense qu'il me revienne de dire quelle devrait être l'orientation de la politique. Je suis certainement prêt à parler de ce que je vois comme la relation entre certains de ces indicateurs et les types de politiques que nous avons.

M. Collins: Si vous n'êtes pas prêt à me répondre, je me demande quel est le sens de votre présence ici. Ou bien vous appuyez les politiques et dans ce cas vous dites oui aux politiques que nous adoptons, ou bien vous ne les appuyez pas.

J'ai été membre d'un conseil où siégeaient des gens comme vous. Ils évitaient de prendre position. Vous étiez d'un côté ou de l'autre, et eux allaient dans le sens du courant. Je leur ai demandé où diable ils se situaient. Et ils m'ont répondu que cela dépendait de la dernière personne à qui ils avaient parlé.

I think it's critical to know you're assured the direction we're all going is the right one. I say that sincerely, sir. These graphs are critical. I have to know whether we are going in the right direction. You might want to go back and address that.

It is not shown on these graphs what the average age is of the farmers in Saskatchewan. What's the average age of a farmer?

Mr. Claydon: I don't have that information with me, but I think it's around the early 50s. It's 52 or something like that. I can provide that information. We've done a study to look at farm age because it's something that has been mentioned a number of times and is certainly of some concern.

If I recall properly, our information doesn't show that farmers are all that different from the general population. There's an aging going on in the general population, and the farm community seems to be more or less following that. However, I can provide you with those statistics.

• 1815

Mr. Collins: The reason I want those statistics is because I think you have to look at what the graphs are saying about Saskatchewan, Alberta, and Manitoba in terms of an aging population and a growing debt. How are we ever going to get young people to come on to the farm when those who have historically been on the farm are going backwards?

Either we create some kind of productivity in which they get a dollar value for work put out or, as you're saying, look at some off-farm income. I don't think that's really the answer. We have too many people now; two-thirds of farm income is generated off farms. What happens? They're going in and taking jobs from other people, who would like to have those jobs, whether they be in rural Saskatchewan or wherever. So I would like to see that age figure brought into perspective.

When we go back to the policies with regard to the agrifood industry, do you see GATT becoming a factor in realizing—for Jake and Wayne and others who are in farming—that hopefully, sooner down the road rather than later, they're going to be in a competitive world where the product they produce will receive top dollar and they'll be able to manage their affairs somewhat better than they can now?

Mr. Claydon: Having the trade negotiator here, I feel a little unprepared for this question. Mike may want to make some comments. But my sense is that in terms of the trade opportunities it's probably not as dramatic as a lot of people had hoped at the beginning of the GATT round. We expected there'd be more. But, having said that, my sense is that there will be some interesting opportunities as we move over the six years of the agreement.

[Translation]

Je crois qu'il est essentiel que nous sachions si vous êtes certain que la direction que nous prenons est la bonne. Je dis cela en toute sincérité, monsieur. Ces graphiques sont essentiels. Je dois savoir si nous nous orientons dans la bonne direction. Vous voudrez peut-être revenir là-dessus.

Ces graphiques n'indiquent pas l'âge moyen des agriculteurs en Saskatchewan. Quel est-il?

M. Claydon: Je n'ai pas ces renseignements avec moi, mais je crois que c'est autour de 50 ans, probablement 52. Je peux vous fournir ces renseignements. Nous avons fait une étude sur l'âge des agriculteurs car c'est une question qui a été mentionnée à plusieurs reprises et qui inquiète certainement.

Si j'ai bonne mémoire, nos renseignements indiquent que les agriculteurs ne diffèrent guère de l'ensemble de la population. La population canadienne vieillit et la communauté agricole suit plus ou moins la même tendance. Toutefois, je pourrais vous donner ces statistiques.

M. Collins: Je veux ces statistiques parce que je pense qu'il faut tenir compte de ce que disent les graphiques sur la Saskatchewan, l'Alberta et le Manitoba en ce qui concerne le vieillissement de la population et l'augmentation de la dette. Comment allons—nous attirer des jeunes dans les exploitations agricoles si ceux qui y sont traditionnellement régressent?

Ou bien nous créons une sorte de productivité qui permettra de récompenser monétairement le travail fourni ou, comme vous le dites, nous envisageons un revenu extra-agricole. Je ne crois pas que ce soit la réponse. Ils sont trop nombreux à être dans ce cas; les deux tiers du revenu agricole proviennent de sources extra-agricoles. Que se passe-t-il? Ces agriculteurs vont prendre les emplois à d'autres qui aimeraient les avoir, que ce soit dans les régions rurales de la Saskatchewan ou ailleurs. J'aimerais donc que l'on tienne compte comme il se doit de ces chiffres sur l'âge.

Si on revient aux politiques concernant l'industrie agro-alimentaire, pensez-vous que le GATT peut contribuer à ce que des gens comme Jake, Wayne et d'autres qui sont dans l'agriculture puissent espérer tôt ou tard se retrouver dans un monde concurrentiel où leur produit sera bien payé et où ils pourront gérer leurs affaires mieux que maintenant?

M. Claydon: Étant donné que nous avons ici le négociateur commercial, je me sens mal préparé pour répondre à cette question. Mike voudra peut-être vous faire quelques remarques. Mais j'ai l'impression que pour ce qui est des possibilités commerciales, elles ne sont pas aussi bonnes peut-être que ce que l'on espérait au début des négociations du GATT. Nous attendions davantage. Mais ceci dit, j'ai l'impression qu'il y aura des possibilités intéressantes au cours des six prochaines années d'application de l'accord.

If you just look at the situation in terms of the minimum access commitments to which everyone has to move there's a fair amount of room for various kinds of niche markets and so on. As we see the subsidies coming down over time, particularly in the grains and oilseeds area, that's got to be great news for Canada. I think we're very competitive in that industry, whether on the bulk side or the process side.

There are good possibilities, but I think it's going to take a lot of hard work to get there. The kinds of things that are going on in the department are certainly helpful.

Mr. Collins: I wasn't here when representatives of the Auditor General's office were here and I apologize for leaving. But as I look through the public accounts and look at each department I find it absolutely appalling that we have under a heading "lost" or "misplaced". I'm going to go back to agriculture, because I'll try to identify those areas and I would like somebody to tell me how we lose these items. Perhaps your department doesn't fall into that category, but I'll try to find the reference and bring it back, possibly channelling it through to you.

On the second part of my question, I would like you to go back and reflect on that answer you gave me before. Perhaps you have some further thought on it, which was with regards to the policy.

Mr. Claydon: Mr. Chairman, in terms of items lost, there are some issues like that in agriculture. We provide a number of programs that essentially provide guarantees for producers, loan guarantees, and so on. Sometimes, because of circumstances, the producers are unable to repay, so we have provisions for loan losses. I think that would probably be the major item where we would have some expenditures such as that.

On the policy issue, again, I don't think it's my role to say what I think the policy should be. Certainly that's not the role I play in the department. My role is one of providing policy alternatives to the government and it's the minister's call in terms of the direction we go in.

I'm certainly prepared to talk about the kinds of impacts and issues we discuss with the minister in terms of these policies, whether they're safety nets or whatever, but I don't think it's my place to say what the policy direction should be.

• 1820

Mr. Calder: On the interprovincial trade barriers—I'm just going back to what Mr. Marchand said—at the present time that is under the jurisdiction of the marketing boards. It is set up so that each province gets its own percentage allocation. So if the interprovincial trade barriers come down, it's going to have very little effect. Is that right, Mr. Gifford?

Mr. Gifford: As I said, Mr. Chairman, I think that in terms of this agreement on internal trade that is presently being negotiated between the provinces and the federal government, the objective is to reduce to the maximum extent possible interprovincial barriers to trade.

[Traduction]

Si vous regardez la situation par rapport aux engagements à l'égard de l'accès minimum que chacun doit prendre, il y a suffisamment de marge pour divers types de créneaux sur le marché. Étant donné que les subventions diminuent avec le temps, surtout dans le secteur des céréales et des oléagineux, cela doit être une excellente nouvelle pour le Canada. Je crois que nous sommes très concurrentiels dans ce secteur, que ce soit pour la vente en vrac ou pour la transformation.

Il y a de bonnes possibilités, mais je pense qu'il nous faudra travailler fort pour en profiter. Ce qui se passe au Ministère sera certainement utile.

M. Collins: Je n'étais pas parmi vous lorsque les délégués du Bureau du vérificateur général étaient ici et je m'excuse d'avoir dû m'absenter. Mais tandis que je parcours les comptes publics et que je regarde chaque ministère, je trouve absolument effrayant que nous ayons sous une rubrique «perdu» ou «égaré». Je vais revenir à l'agriculture car je vais essayer d'identifier ces secteurs et j'aimerais que quelqu'un me dise comment on peut perdre ces choses. Peut-être que votre ministère ne tombe pas dans cette catégorie, mais je vais essayer de trouver les références et vous les ramener en vous demandant sans doute de les transmettre.

Pour la deuxième partie de ma question, j'aimerais que vous reveniez en arrière pour réfléchir à la réponse que vous m'avez donnée précédemment. Peut-être y avez-vous réfléchi davantage; elle portait sur la politique.

M. Claydon: Monsieur le président, pour ce qui est des pertes, il y en a quelques—unes dans l'agriculture. Nous fournissons un certain nombre de programmes qui constituent en gros des garanties pour les producteurs, des garanties pour les prêts, etc. Il arrive parfois, en raison des circonstances, que les producteurs ne peuvent pas rembourser et nous avons donc des dispositions pour les pertes sur prêts. Je crois que ce serait là le principal secteur où nous pourrions avoir de telles dépenses.

Pour ce qui est de la politique, je vais me répéter, je ne crois pas qu'il me revienne de vous dire ce que devrait être la politique. Ce n'est certainement pas le rôle que je joue au Ministère. Mon rôle consiste à proposer des solutions de rechange politiques au gouvernement et c'est le ministre qui décide de la direction que nous prendrons.

Je suis certainement prêt à parler des répercussions et des questions que nous discutons avec le ministre au sujet de ces politiques, qu'il s'agisse des mesures de protection du revenu ou autres, mais je ne pense pas qu'il m'appartienne d'indiquer l'orientation que doit prendre la politique.

M. Calder: Pour ce qui est des barrières commerciales interprovinciales—je reviens simplement sur ce que M. Marchand a dit—à l'heure actuelle, elles relèvent de la compétence des offices de commercialisation. Elles sont érigées pour que chaque province obtienne le pourcentage qui lui revient des contingents. La disparition des barrières commerciales interprovinciales aurait très peu d'effets, n'est—ce pas, monsieur Gifford?

M. Gifford: Comme je l'ai indiqué, monsieur le président, je crois qu'en ce qui concerne l'accord sur le commerce intérieur en cours de négociation entre les provinces et le gouvernement fédéral, l'objectif est de réduire au maximum les barrières interprovinciales au commerce.

In the agricultural sector, however, as I indicated earlier, there is a recognition that there are two types of barriers. One basically relates to the types of agricultural support measures that we have, for example, in the supply management area. It is not being proposed as part of this internal trade exercise to address fundamental agricultural policies. But there are what I would call second—order issues—for example, as I mentioned before, the colouring regulations for margarine, the lack of common standards on say imitation dairy products—those kinds of areas where basically because of different standards in different provinces they effectively prevent a producer or processor in one province from exporting to another province unless he conforms to different standards from those in his home province. It is getting rid of those kinds of barriers that basically we were getting at.

I think it is recognized that the fundamental price and income support programs, including orderly marketing of supply management, are going to have to be reviewed and addressed on their merits and not as part of a federal—provincial trade barrier exercise. It's a different order of magnitude. The bottom line is that supply management is going to continue to be addressed as an agricultural policy issue and not as an interprovincial trade policy issue.

Mr. Calder: Yes, because national marketing boards are always going to exist. I can't see the United States dealing with ten individual ones.

I have always worked on the principle of that little guy who sold Fram oil filters: you can pay me now or you can pay me later. But you have to pay me or I'm not going to be in business. Working on that premise with international trade, it seems silly to me for us to be going after trade unless we can make a profit out of it. Is that exactly what our trade negotiators are going after at the present time?

Mr. Gifford: Exactly, Mr. Chairman. The federal government can improve the trade environment for the Canadian agrifood sector by reducing barriers to trade, foreign tariffs, or non-tariff barriers. But in terms of who is going to benefit, basically the sector as a whole—whether it's the primary producer, the processor, the transporter, or the broker—has to do its part.

The bottom line is what you can deliver your product at in another market. It's the entire agrifood sector that is responsible for being able to deliver that product at a price that is remunerative to all the stakeholders in the chain and at the same time is competitive either in the home market or in the export market.

As I said the other day, take the primary producer, for example, in cattle. We have a very competitive farm reproduction area in cattle production, but on the meat packing side it's less competitive. Clearly, we have to improve that.

We have transportation problems now. We have efficient producers of cereal and oilseed production in western Canada, but we have to improve the transportation system.

[Translation]

Dans le secteur agricole toutefois, comme je l'ai déjà dit, il est admis qu'il y a deux types de barrières. L'une porte en gros sur le genre de mesures de soutien agricole que nous avons comme la gestion de l'offre. Cela ne fait pas partie de cet exercice commercial intérieur qui vise à s'occuper des politiques agricoles de base. Mais il y a ce que j'appellerais des questions de second ordre—par exemple, comme je l'ai déjà dit, la réglementation concernant les colorants de la margarine, l'absence de normes communes pour les produits laitiers d'imitation—ce genre de secteurs qui en raison essentiellement des normes différentes dans chaque province, empêchent un producteur ou un transformateur d'une province d'exporter dans une autre province, à moins qu'il ne se conforme à des normes différentes de celles de sa propre province. Et c'est de supprimer ce genre de barrières dont nous nous occupons.

Il est admis que les programmes fondamentaux de soutien des prix et du revenu, y compris la mise en marché ordonnée de la gestion de l'offre, vont devoir être examinés et révisés individuellement et non pas dans le cadre d'un projet fédéral-provincial sur les barrières commerciales. Il s'agit d'un autre ordre de grandeur. Autrement dit, la gestion de l'offre va continuer à être traitée en tant que question de politique agricole et non en tant que question de politique commerciale interprovinciale.

M. Calder: Oui, parce que les offices nationaux de commercialisation vont toujours exister. Je ne vois pas les États-Unis traiter avec dix organismes différents.

J'ai toujours travaillé en suivant le principe du petit gars qui vendait des filtres à huile Fram; il disait: «vous pouvez me payer maintenant ou plus tard. Mais il vous faudra me payer sinon je vais devoir cesser mes activités». En se fondant sur ce principe pour le commerce international, il me semble ridicule de notre part de vouloir rechercher des échanges commerciaux si on ne peut pas en tirer profit. Est—ce exactement ce que nos négociateurs commerciaux essayent d'obtenir à l'heure actuelle?

M. Gifford: Exactement, monsieur le président. Le gouvernement fédéral peut améliorer le cadre commercial du secteur canadien de l'agro-alimentaire en réduisant les barrières commerciales, les tarifs étrangers ou les barrières non-tarifaires. Mais pour ce qui est de savoir qui va en profiter, il faudra que le secteur dans son ensemble—qu'il s'agisse du producteur primaire, du transformateur, du transporteur ou du courtier—devra faire sa part.

Le résultat final sera le prix auquel vous pourrez livrer votre produit sur un autre marché. Le secteur agro—alimentaire a l'entière responsabilité de pouvoir livrer ce produit à un prix rémunérateur pour tous les intervenants de la chaîne et en même temps concurrentiel, que ce soit sur le marché national ou sur le marché des exportations.

Comme je l'ai dit l'autre jour, prenez le producteur primaire dans le secteur de l'élevage bovin par exemple. Dans la production bovine, nous avons un secteur de reproduction très concurrentiel, mais pour ce qui est du conditionnement de la viande, il l'est moins. Il nous faudra de toute évidence améliorer cette situation.

Nous connaissons des problèmes de transport. Nous avons des producteurs de céréales et d'oléagineux dans l'ouest du Canada, mais il nous faut améliorer le système de transport.

The bottom line is that we can't look at the agricultural sector as people in the chain have to make a buck or else there is no point in doing this whole exercise.

1825

Mr. Calder: Exactly, Internally, what we're talking about—One of the problems I have is this graph of what small, medium, and large farms are making. Another one you should put in there is full-time farms, because obviously a person with a farm with sales of over \$100,000 in that area has an off-the-farm job as far as I'm concerned, because I don't think they're making enough money.

I'm just looking at a statement made by the previous presenter. He said "Our 1991 report noted that, since our previous audit in 1986—". From that statement it looks like an audit takes five years. Is that right?

Mr. Gifford: It's done only every five years.

Mr. Claydon: I think it's a cycle, to do the audits every five years.

Mr. Calder: It's done only every five years. Looking at that, then, and the way the trade situation we're in right now changes, is that good enough? Should we not be looking at an audit being done on a sooner basis than a five-year period in order to be responsive to changes in the international market? What would be your comments on that?

Mr. Claydon: I have just one comment on that. The Auditor General is responsible for doing those kinds of official audits of the department. Within the department, we also have a program evaluation and audit body that does audits and evaluations for the Deputy Minister on our own cycle. Basically, we try to go through the whole department and evaluate each program on about a five-year cycle as well.

I just finished sitting down with the director a couple of weeks ago. He's very sensitive to the need to change the timetable if we have specific programs or other elements we think need to be evaluated much sooner. So we really do take those things into account. We try to set up a schedule where we may have to evaluate our safety net programs every two years for the next ten years to make sure we're on track with them, whereas the research program can wait maybe seven or eight years do be done. We do try to take that into account.

Mr. Calder: This leads me to my last question. Do you feel there should be a process in place to in fact evaluate the audit itself?

Mr. Claydon: Do you mean within the department?

Mr. Calder: I mean just the process of the audit. In other words, if you're doing it every five years, should it be done sooner because market situations have changed, that was the norm and now you find it's no longer effective, that sort of process?

[Traduction]

En définitive, nous ne pouvons pas considérer le secteur agricole just being one element. We have to look at all elements. But all the comme un élément unique. Il faut voir tous les éléments. Mais il faut que tous ceux qui participent à la chaîne fassent des bénéfices, sinon il n'y a aucune raison de nous livrer à toute cette opération.

> M. Calder: Exactement. Sur le plan interne, ce dont nous parlons... Ce graphique qui indique les recettes des petites, moyennes et grandes exploitations agricoles me pose un problème. Il faudrait en intégrer un autre sur les exploitants agricoles à plein temps car de toute évidence, ceux qui font pour plus de 100 000\$ de vente dans ce secteur doivent avoir un emploi extra-agricole, car je ne pense pas qu'ils fassent assez d'argent autrement.

> Je pense à la déclaration de la personne qui a fait l'exposé précédent. Ce monsieur disait: «Notre rapport 1991 montre que, depuis notre vérification précédente en 1986. . .» Il semble donc que les vérifications aient lieu tous les cinq ans. Est-ce exact?

M. Gifford: Elles n'ont lieu que tous les cinq ans.

M. Claydon: Il s'agit d'un cycle. On fait les vérifications tous les cinq ans.

M. Calder: Elles ne sont faites que tous les cinq ans. Dans ces conditions et étant donné la façon dont la situation commerciale actuelle évolue, est-ce suffisant? Ne devrions-nous pas envisager une vérification plus fréquente que tous les cinq ans pour réagir aux changements du marché international? Qu'en pensez-vous?

M. Claydon: Je ferai une seule remarque à cet égard. Le vérificateur général est chargé de procéder à ces vérifications officielles du ministère. Au sein du ministère, nous avons également un organe d'évaluation des programmes et de la vérification qui fait des vérifications et des évaluations pour le sous-ministre en suivant notre propre cycle. En gros, nous essayons de passer en revue tout le ministère et d'évaluer chaque programme tous les cinq ans également.

J'ai terminé mes discussions avec le directeur il y a quelques semaines. Il est conscient de la nécessité de changer ce calendrier si nous estimons qu'il faut évaluer plus rapidement des programmes particuliers ou d'autres éléments. Nous tenons donc compte de ce genre de choses. Nous essayons de mettre au point un calendrier selon lequel nous pourrions avoir à évaluer nos programmes de protection revenu tous les deux ans pendant les 10 prochaines années pour être sûrs d'être dans le bon chemin, alors que les programmes de recherche peuvent attendre sept ou huit ans. Nous essayons d'en tenir compte.

M. Calder: Cela m'amène à ma dernière question. Pensez-vous que l'on doive mettre au point un système pour évaluer la vérification proprement dite?

M. Claydon: Voulez-vous dire au sein du Ministère?

M. Calder: Je veux simplement parler de l'opération de vérification. Autrement dit, si vous la faites tous les cinq ans, ne devrait-elle pas être faite plus souvent parce que la situation du marché a changé, parce que c'était la norme et que vous trouvez qu'elle n'est plus adaptée, etc.?

Mr. Claydon: Mr. Chairman, if we're speaking about the Auditor General's process, I think they do have some flexibility, but I'm not sure what process they go through to decide which departments they're going to audit on which basis. They do have a schedule for auditing the Department of Agriculture and Agri-Food, and we know what it is for the next three or four years.

In terms of our own audit and evaluation schedule, we look at that every year and a plan is put together for the entire department. The plan is reviewed by senior management, and we decide what we think really needs to be done. That's the basis we use.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I'm disappointed that a couple of members of the opposition have left, because I wanted to very clearly point out to them and to remind them, as some of us have during the course of the committee meeting this afternoon, that we do have a new government. There's no question that the previous government did do a lot of consultation, but one of the faults with the industry of the previous government was they consulted and then, as Mr. Easter stated, the definite feeling was the government would go back to the industry and tell them what they were going to do.

It's being done differently now, in that the participants in the industry are carrying on through to the conclusion of decisions, as they will in the ongoing discussions in the grains industry. I think that was clearly shown as recently as today in the subcommittee meetings between transportation and agriculture on the grains issue, the task force on supply management, and what's going on in pesticide review, etc.

• 1830

Those are the comments I wanted to make. By all of us participating to a greater extent than maybe in the past, Mr. Chairman, I think the industry and all of us will be better off.

The Chairman: I have one final question in regard to a statement made in the Auditor General's report. He says here that:

We also found in most areas that management had not developed the indicators or measurement procedures necessary to determine the precise nature and magnitude of the problems in their areas of responsibility, or to permit them to track the outcomes of their interventions in relation to the objectives of the Agri–Food Policy Review.

Mr. Claydon, could you respond to that?

Mr. Claydon: I think it's a qualitative assessment. In terms of saying do we have a little book with it all in and everything laid out neatly, I would say no, we don't. Do we look at key indicators and keep track of what is happening with our programs and so on? We certainly do.

One of the things we commissioned several years ago was a across Canada to get a really good idea of what impact our prévu d'enquêter chaque année sur 10 000 fermes dans programs are having and what's happening to those farms in l'ensemble du Canada pour avoir une très bonne idée des

[Translation]

M. Claydon: Monsieur le président, si nous parlons du travail du vérificateur général, je crois que le processus comporte une certaine souplesse, mais je ne suis pas sûr de la façon dont il procède pour décider des ministères à vérifier et en fonction de quels critères. Il existe un calendrier pour la vérification du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire et nous le connaissons pour les trois ou quatre prochaines années.

Pour ce qui est de notre calendrier de vérification et d'évaluation, nous l'étudions chaque année et nous mettons au point un plan pour l'ensemble du ministère. Le plan est examiné par la haute direction, et nous décidons de ce qui doit vraiment être fait. Voila comment nous fonctionnons.

M. Vanclief: Monsieur le président, je suis déçu de voir que plusieurs membres de l'Opposition sont partis car je voulais leur montrer clairement et leur rappeler, comme certains d'entre nous l'ont fait au cours de la réunion du Comité de cet après-midi, que nous avons un nouveau gouvernement. On ne peut contester le fait que le gouvernement précédent ait procédé à de nombreuses consultations, mais on pourrait notamment lui reprocher qu'après avoir procédé à ces consultations, comme l'a dit M. Easter, on a eu l'impression que le gouvernement allait à nouveau trouver les représentants du secteur pour leur dire ce qu'il allait faire.

Nous agissons différemment maintenant, dans la mesure où les intéressés de l'industrie continuent à participer jusqu'à la fin, jusqu'aux décisions, comme ils vont le faire pour les discussions permanentes concernant le secteur des céréales. Cela a été clairement démontré pas plus tard qu'aujourd'hui avec les réunions du sous-comité entre les Transports et l'Agriculture sur la question des céréales, le groupe de travail sur la gestion de l'offre et ce qui se passe pour l'examen du processus d'homologation des pesticides, notamment.

Voilà les remarques que je voulais faire. Étant donné que nous participons tous peut-être davantage que par le passé, monsieur le président, je pense que le secteur et nous tous nous en portons mieux.

Le président: J'ai une dernière question concernant une déclaration figurant dans le rapport du vérificateur général. On dit:

Nous avons également constaté que, dans la plupart des cas, ils n'avaient pas élaboré les indicateurs ou les protocoles de mesure nécessaires pour déterminer la nature précise et l'ampleur des problèmes dans leur sphère de responsabilités, ou encore pour leur permettre de suivre les résultats de leurs interventions en regard des objectifs de l'Examen de la politique agro-alimentaire.

Monsieur Claydon, pourriez-vous répondre à cela?

M. Claydon: Je pense que c'est une évaluation qualitative. Pour ce qui est d'avoir un petit livre qui contiendrait tout, où tout serait clairement indiqué, je dois dire que non, nous ne l'avons pas. Tenons-nous compte des indicateurs clés et surveillons-nous nos programmes, etc.? Certainement.

Il y a plusieurs années, nous avons notamment commandé farm financial survey where every year we surveyed 10,000 farms une enquête financière sur les fermes dans laquelle il était

terms of not only their income but also their asset situation and répercussions de nos programmes et pour savoir ce qui se passe what kind of off-farm income are they earning and so on. We're trying to develop a lot of indicators to give us a picture. Perhaps what we need to do is to codify that more so that it's more user-friendly for the Auditor General and perhaps for others. I think it is somewhat unfair to say that we don't have a number of indicators.

I certainly admit there are areas that, as a result of the Auditor General's study, we're doing a lot more on. For example, the whole environmental area: we had a conference with the industry to look at the development of environmental indicators, because we think it's an important area and we do have to know more about what's happening and what the impacts of our programs are going to be. I think we've certainly learned some things from the audit that was done, but I think we've also been working in a number of areas to try to do what we can.

The Chairman: I want to take this opportunity to thank you for coming forward. Both of you were very thorough in your answers to the questions today, and they were very good answers. Again, we will probably, in the near future, be calling on you to respond in other areas. Again, thank you.

Mr. Claydon: Thank you very much.

The Chairman: We are now adjourned.

#### [Traduction]

dans ces fermes non seulement en ce qui concerne le revenu, mais aussi l'actif et le revenu extra-agricole, notamment. Nous essayons de mettre au point plusieurs indicateurs pour nous donner une bonne idée. Il nous faudra peut-être une meilleure codification pour que ce soit plus convivial pour le vérificateur général et peut-être pour d'autres. Je crois qu'il est assez injuste de dire que nous n'avons pas d'indicateurs.

Je suis tout prêt à admettre qu'il y a des secteurs où, à la suite de l'étude du vérificateur général, nous faisons beaucoup plus. Par exemple, dans le domaine de l'environnement en général: nous avons tenu une conférence avec le secteur pour étudier la mise au point d'indicateurs environnementaux car nous pensons que c'est un domaine important et qu'il nous faut être mieux au courant de ce qui se passe et savoir quelles vont être les répercussions de nos programmes. La vérification qui a été faite nous a certainement appris des choses, mais je crois que nous avons aussi travaillé dans plusieurs domaines pour essayer de nous améliorer.

Le président: Je tiens à vous remercier d'être venus. Vous nous avez tous deux faits des réponses très complètes aux questions qui vous ont été posées aujourd'hui. Ce furent de très bonnes réponses. Je le répète, nous vous demanderons certainement encore, dans un avenir proche, de venir nous parler d'autres sujets. Merci encore.

M. Claydon: Merci beaucoup.

Le président: La séance est levée.

### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port pavé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESSES

From the Office of the Auditor General of Canada:

Larry Meyers, Deputy Auditor General;

Angus Mickle, Director, Audit Operations Branch;

Hugh McRoberts, Principal, Audit Operations Branch.

From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada:

Frank Claydon, Assistant Deputy Minister, Policy Branch;

Michael Gifford, Director General; International Trade Policy Directorate, Market and Industry Services.

#### **TÉMOINS**

Du Bureau du vérificateur général du Canada:

Larry Meyers, sous-vérificateur général;

Angus Mickle, directeur, Direction générale des opérations de vérification;

Hugh McRoberts, Directeur principal, Direction générale des opérations de vérification.

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada:

Frank Claydon, sous-ministre adjoint, Direction générale des politiques;

Michael Gifford, directeur général, Politique de commerce international, Direction générale des services à l'industrie et aux marchés.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 19

Committee on

Thursday, May 5, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 19

Le jeudi 5 mai 1994

Président: Bob Speller

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

Government Publications

# Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### RESPECTING:

Main Estimates 1994-95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under Budget principal des dépenses 1994-1995: Crédits 1, 5, 10, 15 AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of et 20 sous la rubrique AGRICULTURE ET AGROexpenditure plans and priorities in future fiscal years as per ALIMENTAIRE et conformément à l'article 81(7) du Standing Order 81(7)

#### **CONCERNANT:**

Règlement, examen des plans et priorités pour les années financières futures

#### WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



### STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams
Vic Althouse
Jan Brown
Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 5, 1994 (20)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 8:50 o'clock a.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Vice-Chairman, Mark Assad, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Leon Benoit, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Acting Member present: John Bryden for Murray Calder.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: From the University of Saskatchewan: Dr. Brian Harvey, Chair, Crop Science and Plant Ecology. From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada: Dr. J. Brian Morrissey, Assistant Deputy Minister, Research Branch; Dr. D. Gordon Dorrell, Director General, Western Region; Dr. Jean-Claude St-Pierre, Director General, Central Experimental Farm; Dr. Frank Marks, Director, London Research Centre.

Main Estimates 1994–95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per Standing Order 81(7).

Dr. J.B. Morrissey made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 10:10 o'clock a.m., the Acting Chairman, Harold Culbert, took the Chair.

Dr. Brian Harvey made a statement and answered questions.

At 11:40 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 5 MAI 1994 (20)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 8 h 50, dans la salle 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Mark Assad (vice-président).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Leon Benoit, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Membre suppléant présent: John Bryden pour Murray Calder.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: De l'Université de la Saskatchewan: Brian Harvey, professeur titulaire, Phytotechnie et phyto-écologie. Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada: J. Brian Morrissey, sous-ministre adjoint, direction générale de la recherche; D. Gordon Dorrell, directeur général, Région de l'Ouest; Jean-Claude St-Pierre, directeur général, Ferme expérimentale centrale; Frank Marks, directeur, Centre de recherche, London.

Étude du Budget des dépenses pour 1994–1995, crédits 1, 5, 10, 15 et 20, sous AGRICULTURE ET AGRO-ALIMENTAIRE, ainsi que des plans et priorités pour les prochains exercices, conformément au paragraphe 81(7) du Règlement.

J.B. Morrissey fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 10 h 10, le président suppléant, Harold Culbert, assume la présidence.

Brian Harvey fait un exposé et répond aux questions.

À 11 h 40, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, May 5, 1994

[Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 5 mai 1994

• 0851

Le vice-président (M. Assad): On a le quorum, il n'y a pas de difficutés pour débuter.

I believe we are waiting for Dr. Harvey. He hasn't arrived yet. We have with us Dr. Morrissey, the Assistant Deputy Minister, Research Branch, Agriculture Canada.

Dr. Morrissey, welcome. Could the members of the group with you identify themselves for the record, please.

Dr. J.B. Morrissey (Assistant Deputy Minister, Research Branch, Department of Agriculture and Agri-Food): Thank you very much, Mr. Chairman. My name is Brian Morrissey and I'm with the Research Branch in Agriculture Canada.

In response to your request, Mr. Chairman, I will ask each of the people with me to introduce himself, starting with Frank.

Dr. C.F. Marks (Director, Pest Management Research Centre (London), Research Branch, Department of Agriculture and Agri-Food): I'm Frank Marks, director of the Pest Management Research Centre at London of the Research Branch.

Dr. Gordon Dorrell (Director General, Western Region, Department of Agriculture and Agri-Food): Mr. Chairman, I'm Gordon Dorrell, the director general of the four western provinces, the western region.

Dr. Jean-Claude St-Pierre (Director General, Central Experimental Farm, Ottawa, Department of Agriculture and Agri-Food): I'm J.-C. St-Pierre, director general of the Central Experimental Farm, Ottawa.

The Chairman: Thank you, gentlemen.

Bienvenue Messieurs. D<sup>r</sup> Morrissey, si vous voulez commencer.

M. Morrissey: Merci, Monsieur le président.

Monsieur le président, messieurs les députés, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, je tiens tout d'abord à remercier le président et les membres du Comité pour cette invitation à venir présenter aujourd'hui le sujet de la recherche effectuée dans le domaine de l'agriculture et de l'agro—alimentaire.

In preparing these opening remarks, I was struck by the fact that the research branch, in appearing before the standing committee, in a sense was coming back to its roots. I thought it might be useful to look at why this committee established research and development in the department and how the tasks to be done have evolved over the years since the precursor to this committee first established R and D in agriculture.

The Vice—Chair (Mr. Assad): I see a quorum. We can therefore begin.

Je crois que nous attendons M. Harvey qui n'est pas encore arrivé. Nous accueillons entre-temps M. Morrissey, sous-ministre adjoint, Direction générale de la recherche, Agriculture Canada.

Je vous souhaite la bienvenue, monsieur Morrissey. Pourriezvous nous présenter ceux qui vous accompagnent, aux fins du compte rendu.

M. J.B. Morrissey (sous-ministre adjoint, Direction générale de la recherche, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Merci beaucoup, monsieur le président. Je m'appelle Brian Morrissey et je travaille à la Direction générale de la recherche d'Agriculture Canada.

Puisque vous nous l'avez demandé, monsieur le président, je vais demander à mes collègues de se présenter, à commencer par Frank.

M. C.F. Marks (directeur, Centre de recherche sur la gestion des pesticides, London, Direction générale de la recherche, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Je m'appelle Frank Marks, je suis le directeur du Centre de recherche sur la gestion des pesticides à London, qui appartient à la Direction générale de la recherche.

M. Gordon Dorrell (directeur général, Région de l'Ouest, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Monsieur le président, je m'appelle Gordon Dorrell; je suis directeur général des quatre provinces de l'Ouest, la région de l'Ouest.

M. Jean-Claude St-Pierre (directeur général, Ferme expérimentale centrale, Ottawa, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Je m'appelle J.-C. St-Pierre; je suis directeur général de la Ferme expérimentale centrale à Ottawa.

Le président: Merci, messieurs.

Welcome gentlemen. Dr. Morrissey, would you like to begin?

Mr. Morrissey: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, members of the committee, ladies and gentlemen, I would first like to thank the Chairman and the members of the committee for inviting me to appear today to talk about research in the field of agriculture and agrifood.

En préparant cette allocution, j'ai été frappé par le fait que la Direction générale de la recherche, en comparaissant devant le Comité permanent, retournait à ses origines. J'ai cru qu'il serait bon d'examiner pourquoi votre comité a créé une direction de la recherche et du développement au sein du ministère et comment les tâches de cette direction ont évolué au fil des ans, depuis que le comité qui a précédés a établi ce service de recherche dans le domaine de la R et D agricole.

As you are probably aware, the Department of Agriculture Act creating the department was passed in 1868. You might recall that much of western Canada, then known as the North-West Territories, was acquired from the Hudson's Bay Company by the federal government in the year following Confederation.

• 0855

Settlers gradually moved into the west's great expanses of arable land. The new Department of Agriculture had no way of helping the new arrivals to decide which crops to grow and how to grow them. The Parliament of the day was concerned about this situation and in 1884 established the precursor of this standing committee, then known as the select committee of the House of Commons, to determine the country's needs for improvement of Canadian agriculture.

Monsieur Gigault, un député de l'époque, who was the chairperson of the select committee, arranged for a questionnaire to be sent to about 1,500 Canadians whose names were put forward by committee members. Responses to the questionnaire helped identify the needs of the agricultural community to make agriculture l'agriculture productive au Canada. productive in this country.

In addition, the select committee held eight meetings and invited witnesses to provide advice on what was required. In the committee's report to Parliament, the select committee suggested that research objectives of the Department of Agriculture should be along the following lines: first, to introduce plants and animals that could thrive under Canada's conditions; second, to test plants and animals for health, purity and vitality; third, to develop methods for controlling insects and diseases of plants and animals; fourth, to study the commercial qualities and nutritional requirements of plants and animals; fifth, to gather statistical information; and finally, technology transfer—to publish informative bulletins on the above subjects.

The recommendations of the select committee were accepted, and a bill entitled the Experimental Farm Stations Act was presented to Parliament in 1886. During the debate on this bill in Parliament, the most frequently raised issue by parliamentarians was the need for determining the best varieties of crops to grow under each of the climatic conditions encountered across Canada. It was felt that providing such information from an objective source would make it unnecessary for each farmer to experiment on his own and risk losing some of the year's harvest when part of an experiment was a failure.

In particular, select committee members emphasized the need to produce a spring wheat that would ripen before fall frosts in Manitoba and the lands further west. In June 1886, the Experimental Farm Stations Act was given royal assent and became law.

In 1842, Mr. Chairman, the first significant progress in the industry in Canada was made when David Fyfe, a farmer from Peterborough, Ontario, received some wheat through a friend in Glasgow, Scotland. The wheat had in fact originated in the

[Traduction]

Comme vous le savez probablement, la Loi sur le ministère de l'Agriculture, sur laquelle s'appuie la création du ministère, fut adoptée en 1868. Vous vous souvenez peut-être qu'à cette époque, la majeure partie de l'Ouest canadien, appelé alors Territoires du Nord-Ouest, fut achetée à la compagnie de la Baie d'Hudson par le gouvernement fédéral peu après la Confédération.

Les colons s'installèrent peu à peu sur ces grandes plaines arables. Le nouveau ministère de l'Agriculture n'était pas en mesure d'aider les pionniers à décider quelles cultures pratiquer, ni comment les faire pousser. Le Parlement d'alors, préoccupé par la situation, instaura en 1884 un comité permanent, qu'on appelait à cette époque comité spécial de la Chambre des communes, et le chargea de déterminer ce qu'il fallait pour améliorer l'agriculture canadienne.

M. Gigault, le député qui présidait le comité, fit parvenir un questionnaire à 1 500 Canadiens dont les noms avaient été proposés par les membres du comité. Les réponses à ce questionnaire aidèrent à déterminer ce dont la collectivité agricole avait besoin pour rendre

De plus, le comité spécial tint huit réunions au cours desquelles il invita les témoins à suggérer des solutions à ce problème. Dans le rapport qu'il remit au Parlement, le comité spécial recommanda que les objectifs de la recherche menée par le ministère de l'Agriculture soient définis en gros comme suit: premièrement, introduire des animaux et des plantes capables de s'adapter aux conditions canadiennes: deuxièmement, vérifier la santé, la pureté et la vitalité des animaux et des plantes; troisièmement, mettre au point des moyens de lutte contre les insectes et les maladies des animaux et des plantes; quatrièmement, étudier les qualités commerciales et les besoins nutritifs des animaux et des plantes; cinquièmement, recueillir des statistiques; et, enfin, publier des bulletins d'information sur les sujets énumérés ci-dessus.

Les recommandations du comité spécial furent acceptées, et un projet de loi intitulé «Loi sur les stations agronomiques» fut soumis au Parlement en avril 1886. Durant le débat parlementaire sur ce projet de loi, les préoccupations le plus souvent exprimées étaient la nécessité de trouver les meilleures variétés de plantes qui puissent être cultivées dans les différentes conditions climatiques du pays. On jugeait préférable qu'une telle information provienne d'une source objective. De cette façon, chaque agriculteur n'aurait pas à tenter ses propres expériences et à risquer ainsi de perdre la récolte de l'année en cas d'échec.

Les membres insistèrent en particulier sur la nécessité de produire un blé de printemps qui mûrirait avant les gelées automnales au Manitoba et sur les terres situées plus à l'ouest. En juin 1886, la Loi sur les stations agronomiques reçut la sanction royale et fut adoptée.

L'année 1842, monsieur le président, marqua le premier point tournant en agriculture au Canada lorsque David Fyfe, agriculteur de Peterborough, dans la région de l'Ontario, reçut du blé d'un ami vivant à Glasgow. Le blé provenait en fait

the basis for the wheat industry in eastern Canada and allowed the creation of an export market when the U.K. lifted the corn laws. However, it was too late-maturing for western Canada.

Following the passage of the Experimental Farm Stations Act, work began to develop on wheat suitable for the west, "Hard Red Calcutta" was imported from India because it matured two to three weeks before Red Fife.

An intensive breeding program eventually led to the now famous variety known as "Marquis". By 1910 sufficient Marquis was available for commercial introduction in the west. It rapidly became the dominant variety grown there. However, wheat stem rust in 1916 reduced the yield by almost 3 million tonnes.

As has been said on many occasions, there are no final solutions to agricultural problems. As we develop solutions, nature adapts to them and develops new challenges.

Now that cold stress had at least been initially overcome in the west, the struggle with rust was undertaken. The department founded the rust research laboratory at Winnipeg, Manitoba, in 1924 and went to work on identifying the various races of rust that existed at that time and attempted to breed resistance to them. This process continues to this day. The existing races of rust cross or hybridize and develop into new races.

We, in cooperation with other interested parties in the United States and Canada, conduct annual surveys for the races of rust that may present problems to Canada. Based on this information, we engage in the slow and expensive process of ongoing development of new varieties of grain that incorporate resistance to these new races.

• 0900

As this story indicates, it's a continual struggle in which we attempt to stay one step ahead of the threats to Canadian agriculture. In many ways, the rust story is typical of the work in so many agricultural areas to stay just a little bit ahead of the threats presented to the sector in an effort to produce safe, wholesome, and economically valuable foods from the lands at our disposal.

In closing, I thought it might be useful to look at the areas of work in which we now focus and compare them to the tasks set out for us by the select committee of agriculture so many years ago.

At present, under the heading of health and safety, we attempt to identify foreign crop threats in cooperation with the inspection staff in the food production and inspection unit. We attempt to control threats to Canadian crops once they've entered the country. We work with the inspection staff to ensure the safety of certain foods, and we work to ensure the environmental safety or sustainability of natural resources such as soil, water, and air.

[Translation]

Ukraine. This spring variety became known as Red Fife. It became d'Ukraine. Cette variété printanière fut popularisée sous le nom de «Red Fife». Elle devint la base de l'industrie du blé dans l'est canadien et permit la création d'un marché d'exportation lorsque le Royaume-Uni a abrogé ses lois sur le maïs. Toutefois, elle était trop tardive pour le climat de l'Ouest canadien.

> Après l'adoption de la Loi sur les stations agronomiques, on s'attela au développement d'un blé adapté aux conditions de l'Ouest. «Hard Red Calcutta» fut importé de l'Inde parce qu'il mûrissait de deux à trois semaines avant «Red Fife».

> Un programme intensif de sélection aboutit à la création de «Marquis», variété maintenant réputée. Dès 1910, on disposait d'une quantité suffisante de ce blé pour en faire l'introduction commerciale dans l'Ouest. Et cette variété ne tarda pas à s'imposer là-bas. Malheureusement, la rouille de la tige qui frappa en 1916 réduisit les récoltes de près de 3 millions de tonnes.

> Comme on dit souvent, il n'y a pas de solutions définitives aux problèmes agricoles. En effet, à mesure que nous trouvons des solutions, la nature réplique en nous lançant de nouveaux défis.

> La rigueur du froid ayant été, du moins initialement, surmontée dans l'Ouest, on s'attaqua à la rouille. En 1924, le ministère fonda le laboratoire de recherche sur la rouille, à Winnipeg, au Manitoba. Les chercheurs là-bas entreprirent d'identifier les diverses «race» de rouille qui existaient à cette époque en vue de sélectionner des plantes qui y résisteraient. Ce processus se poursuit de nos jours. En effet, les races existantes se croisent ou s'hybrident pour donner naissance à de nouvelles races.

> Nos chercheurs, en collaboration avec d'autres scientifiques des États-Unis et du Canada, effectuent des relevés annuels pour déterminer les races de rouille qui peuvent poser des problèmes pour le Canada. À partir de cette information, nous continuons le lent et onéreux processus de création de variétés céréalières dotées d'une résistance à ces nouvelles races.

> Comme on le voit, c'est un combat perpétuel où nous essayons de devancer d'un pas les dangers qui menacent l'agriculture canadienne. L'histoire de la rouille est, à bien des égards, typique du travail réalisé dans tant de domaines agricoles, c'est-à-dire se prémunir contre les dangers qu'affronte le secteur en vue de produire des aliments sûrs, nutritifs, d'une bonne valeur économique, à partir des terres dont nous disposons.

> En terminant, monsieur le président, je pense qu'il serait utile d'examiner le travail auquel nous nous consacrons maintenant et de le comparer à la mission qui nous a été confiée autrefois par le Comité spécial de l'agriculture.

> À l'heure actuelle, sous le titre de Santé et salubrité, nous essayons de cemer, en collaboration avec le personnel d'inspection, les périls qui menacent de s'introduire au Canada et de ravager nos cultures. Nous tentons de lutter contre ces périls une fois qu'ils se sont introduits au pays. Nous travaillons avec le personnel d'inspection à garantir l'innocuité de certains aliments. Nous travaillons aussi à sauvegarder nos ressources naturelles comme les sols, l'air et l'eau.

By discharging these tasks, we help to ensure that our agricultural and food products are healthy and safe from an environmental, crop, and food point of view. Then, once we have created crops and foods of value, we attempt to add value to them by conducting work that reduces the price at which they can be produced in this country and, second, by improving the product itself in some way that makes it more attractive to consumers.

My sense is that the challenges in terms of diversification and disease control presented to us by nature over the years have dictated that we do work today that is very similar to that which the select committee identified over a century ago.

Monsieur le président, messieurs les députés, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, merci.

The Vice-Chairman (Mr. Assad): Thank you, Dr. Morrissey.

I will now turn it over to the members of the committee. Mr. Marchand.

M. Marchand (Québec-Est): Merci, monsieur le président. Bienvenue monsieur Morrissey. Nous vous avons vu participer à nos délibérations concernant la somatotrophine bovine, sujet qui nous avait retenu pendant une bonne semaine sinon deux. Je me demande pourquoi, dans la liste de sujets que vous abordez dans le domaine de la recherche, il n'y a rien du tout dans le domaine de la biotechnologie. Est-ce que c'est un domaine que vous écartez automatiquement? Y-a-t-il des raisons pour ne pas faire de recherches dans ce domaine-là? Vous savez évidemment que c'est un sujet qui devient de plus en plus brûlant au Canada. Il y a des produits qui vont être introduits bientôt par les industries pharmaceutiques et puis par d'autres industries.

Est-ce que le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire fait des recherches dans ce domaine-là?

M. Morrissey: Merci, monsieur le président. Dans presque tous les laboratoires, on travaille dans le domaine de la biotechnologie. Je crois qu'on peut dire que la biotechnologie est devenue, depuis 8 ou 10 ans, un outil de travail qui est utilisé dans presque chaque laboratoire. Pour nous, c'est simplement un moyen d'identifier des gènes ou une séquence de gènes et de les introduire dans une cellule. Ça simplifie la tâche, par exemple, pour l'amélioration des récoltes. Au lieu de croiser un mâle et une femelle et de recevoir 50 p. 100 des gènes qui ne nous intéressent peut—être pas, cette méthode nous permet d'établir la carte génome, d'identifier spécifiquement où sont les gènes ou les séquences de gènes, de les retirer et de les implanter dans la cellule nécessaire.

Donc, quand on fait le transfert entre deux espèces de la même famille, ça ressemble beaucoup à l'amélioration traditionnelle. Je dois peut-être ajouter que dans le domaine de la biotechnologie, il a été question d'un encadrement législatif pour le Canada; mais on ne peut demander la permission au Cabinet, si vous voulez, pour identifier le rôle de chacun dans ce domaine-là. Finalement, on a décidé que les lois qui existaient déjà pour protéger les intérêts de la société dans le domaine humain, dans le domaine animal ou dans le domaine végétal, seraient utilisées, dans la mesure du possible, pour créer les règlements nécessaires.

[Traduction]

En nous acquittant de ces fonctions, nous pouvons contribuer à garantir que nos produits agricoles et alimentaires sont sains et sûrs du point de vue environnemental. Ensuite, une fois que nous avons créé des cultures et des aliments de qualité, nous essayons de leur donner plus de valeur en effectuant des travaux qui réduisent le coût auquel ils peuvent être produits au Canada et, deuxièmement, en améliorant le produit lui—même de façon à le rendre plus attrayant pour les consommateurs.

À mon avis, monsieur le président, les défis que nous a lancés la nature au fil des ans, qu'il s'agisse de diversification ou de lutte contre les maladies, font que le travail que nous accomplissons aujourd'hui ressemble fort à celui que le comité spécial formula il y a un siècle.

Mr. Chairman, members of the Committee, ladies and gentlemen, thank you.

Le vice-président (M. Assad): Merci, monsieur Morrissey.

Je passe maintenant la parole aux membres du comité. Monsieur Marchand.

Mr. Marchand (Québec-Est): Thank you, Mr. Chairman. Welcome, Mr. Morrissey. You have participated in our discussion on bovine somatotrophine, a topic on which we spent at least a week if not two. I wonder why in the list of topics on which you do research, I see nothing about biotechnology. Is this a field that you automatically stay away from? Are there reasons for which you don't do any research in that field? You certainly know that this is a topic that is becoming more and more hot in Canada. The pharmaceutical industry, among others, will soon be introducing new products.

Does the Department of Agriculture and Agri-food do any research in that field?

Mr. Morrissey: Thank you, Mr. Chairman. In almost every laboratory, research is done in the field of biotechnology. I think one can safely say that, in the last eight or ten years, biotechnology has become a tool which is used in almost every laboratory. For us, it is a means of identifying genes or gene sequences and introducing them in cells. For example, it simplifies our work in the improvement of crops. Instead of crossing a male and a female and ending up with genes, half of which are not interesting to us maybe, biotechnology allows to establish the genetic map, to specifically identify genes and gene sequences, to take them out and reimplant them in the proper cell.

Therefore, when we do a transfer between two species of the same family, it is essentially traditional improvement. I might add that it has been suggested that the Canadian government think of legislating the field of biotechnology. However, it would not be practical to ask Cabinet its authorization to identify each and everybody's roles within that field. At the end of the day, it was decided that existing laws sufficiently protect society's interests in terms of humans, animals and plants and that they would be used, as far as possible, for the development of the regulations that would be required.

[Translation]

• 0905

De plus, les ministères chargés de l'administration de ces lois c'est-à-dire le ministère de la Santé pour la santé, le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire pour l'agriculture, vont s'occuper de l'administration de ces lois. Plus spécifiquement, dans le domaine de l'agriculture et de l'agro-alimentaire, le ministère de la Santé a produit un règlement pour l'homologation des nouveaux produits issus de la biotechnologie. Il y a eu une consultation là-dessus et un projet final va paraître d'ici la fin de l'année avec les règlements définitifs.

C'est un processus presqu'identique en ce qui conceme l'agro-alimentaire, les plantes et les microbes. Une autre consultation au mois de novembre de l'année dernière, et un *feed back* reçu du secteur public, ont permis d'établir un autre projet de de règlements définitifs qui devrait paraître d'ici la fin de l'année.

M. Marchand: Donc, si je comprend bien ce que vous dites, monsieur Morrissey, le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire fait de la recherche en biotechnologie assez couramment, et que, par conséquent, vous connaissez effectivement ce qui se fait dans le domaine agricole en rapport avec les nouvelles techniques biologiques. Je comprends également que le ministère de la Santé doit vérifier et approuver les lois qui vont s'appliquer et que le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire va avoir le rôle d'administrer ces lois. Est-ce bien cela?

M. Morrissey: Enfin, deux questions, si j'ai bien saisi monsieur Marchand.

La première question: Est—ce qu'on travaille couramment avec la biotechnologie? La réponse est oui. Je dois cependant préciser que l'on travaille sur la même famille, c'est à dire les petits pois avec les petits pois.

La deuxième question: Est-ce que le ministère de la Santé va approuver des règlements que nous allons administrer? Je crois que ce n'est pas tout à fait ça. Dans le domaine de l'agriculture, l'homologation des produits, que ce soit un engrais, un vaccin animal, une plante ou une variété de plantes, l'approbation au niveau agricole va être donnée par le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, mais avant que ça puisse être consommé dans un aliment, ça devra être approuvé par le ministère de la Santé.

M. Marchand: D'accord. Vous me permettez? Pour la biotechnologie, par exemple, comme dans d'autres domaines, je suppose que ce n'est pas uniquement le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire qui fait ces recherches. Vous les faites conjointement, disons, avec l'entreprise privée ou des universités dans divers domaines.

Comment ces budgets, ces contrats, ces projets de recherche sont-ils déterminés? Peut-on avoir des données sur les parts attribuées à chaque partie, et au ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire pour des recherches faites via l'industrie privée ou des organismes comme les centres de recherche universitaires?

M. Morrissey: Merci, monsieur le président. Ces temps-ci, la tendance est que les contrats sont donnés à deux sens. De plus en plus, on constate que personne ni aucune institution dans le pays n'a tout le savoir pour tout faire par elle-même. Donc, aujourd'hui il se peut que ce soit nous qui donnions un contrat à l'Université Laval et demain, ce sera peut-être l'Université Laval qui s'associera avec nous.

Besides, the departments responsible for the administration of this legislation, in other words Health for health, Agriculture and agri-food for agriculture, will see to it that the legislation is implemented. More specifically, in the area of agriculture and agri-food, the Department of Health has published a regulation concerning the certification of biotechnology's new products. There was consultation on that and a final draft will be published before the year's end with definitive regulations.

The process for agri-food, plants and microbes is just about an identical process. Another consultation in November last year and feedback from the public sector allowed the establishment of another definitive regulations draft that should be published before the end of the year.

Mr. Marchand: So if I understand you correctly, Mr. Morrissey, you're saying that the Department of Agriculture and Agri-food does biotechnology research on an ongoing basis and that, consequently, you do actually know what is being done in the agricultural area concerning new biological technology. I also understand that the Department of Health is to examine and approve whatever legislation will apply and that the Department of Agriculture and Agri-food will see to the implementation of that legislation. Is that it?

Mr. Morrissey: If I understood you correctly, Mr. Marchand, I heard two questions.

The first question: Are we presently working with biotechnology? The answer is yes. I must however point out that we work on the same family, in other words green peas with green peas.

To the second question: Will the Department of Health approve the regulations and we will implement them? I don't think it's quite the case. In agriculture, whether it's for fertilizer, animal vaccines, a plant or a variety of plants, certification or approval at the agricultural level will be given by the Department of Agriculture and Agri-food but before it can be used as a food, it will have to be approved by the Department of Health.

Mr. Marchand: Fine. You don't mind? For example, in biotechnology as in many other areas, I guess that it's not only the Department of Agriculture and Agri-food that does this research. You do it jointly, say, with private enterprise or universities in different areas.

How are these budgets, contracts or research projects determined? Can we obtain information on the shares going to each party either to the Department of Agriculture and Agri-food for research through private enterprise or organizations like university research centres?

Mr. Morrissey: Thank you, Mr. Chairman. These days, the trend is that two-way contracts are given out. What we're seeing more and more is that no one nor any institution in the country has all the knowledge necessary to do everything alone. So today we may be giving to Laval University and tomorrow it might be Laval University getting together with us.

En ce moment, il y a environ 13 millions de dollars dûs au Ministère par le secteur privé pour des contrats exécutés à l'extérieur. Il y a a peu près 40 millions de dollars qui viennent de contributions, si on compte aussi le Plan vert, c'est à dire pour toutes les matières qui nous viennent de l'extérieur pour les projets conjoints.

Dans un sens, il y a des contrats qui nous viennent de l'extérieur; mais nous aussi, quand on n'a pas les compétences nécessaires, on conclut des contrats avec l'extérieur. Je vais essayer de décrire un petit sujet avec des chiffres assez nets.

Chaque année, le Ministère verse environ un million de dollars au Conseil national sur le génie et les sciences, pour donner des bourses. Et ce Conseil, en accord avec le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire et les autres partenaires, décide d'attribuer cet argent aux projets de recherche sur un plan national, et surtout aux universités. Mais, il y a une condition pour obtenir cet argent pour un contrat d'étude: il faut qu'il y ait un dollar fourni par le secteur privé, un dollar fourni par l'université et un dollar fourni par le gouvernement fédéral.

M. Marchand: Mais ce qui m'intéresse ce sont les critères utilisés pour l'allocation de ces sommes. Et y-a-t-il un barême des critères? Quel est le modus vivendi pour accorder tant d'argent à tel projet? Est-ce que l'idée est de vouloir partager la somme totale dont on dispose entre les provinces pour tous les projets proposés, ou bien est-ce que l'on choisit parmi les projets proposés, les meilleurs ou encore les mieux ciblés?

La raison pour laquelle je pose cette question-là, c'est que le vérificateur général a soulevé le point, comme d'autres d'ailleurs, que la recherche au ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire est mal ciblée ou du moins que certaines recherches se font dans des domaines qui ne rapporte pas autant que dans d'autres. Et il y a d'autres domaines où peu de recherche se fait alors qu'on voudrait qu'il s'en fasse plus qui pourrait rapporter.

Donc, finalement, quels sont les critères du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire pour accorder des projets ou des sommes d'argent à des projets de recherche?

M. Morrissey: D'accord. Si vous permettez, monsieur le président je vais changé mon fusil d'épaule un petit peu parce que je crois que le sens de la question a changé un tout petit peu.

Le vérificateur général a mentionné dans son rapport annuel qu'il ne pouvait pas discerner de quelle façon les études contribuaient à la compétitivité de l'agriculture canadienne sur le plan mondial. La raison pour laquelle il a dit cela, selon moi, c'est que dans la base de données qu'on a sur les études qui ont été faites—environ 860 études—le language utilisé est un language technique. Et c'était écrit pour expliquer ce qui avait été fait et non pas pour dire si ça contribuait à la compétitivité du pays.

On s'est mis d'accord avec le vérificateur général pour ajouter dans cette base de données la façon dont ça contribue à la compétitivité du pays. On fait cela sur deux plans. On va le faire sur un résumé de ce dossier et sur le dossier même et les facteurs qui seront ciblés porteront sur les questions que j'ai soulevées tout à l'heure. Est-ce que ce projet d'étude contribue à faire baisser les coûts de revient ou les coûts unitaires pour produire tel et tel aliment ou telle et telle denrée au Canada? Et si ça ne contribue pas à réduire les coûts unitaires, ça présente un problème.

[Traduction]

At this point, the private sector owes about \$13 million to the department for out-sourced contracts. There's about \$40 million from contributions if we also include the Green Plan, in other words for everything that comes to us from the outside for joint projects.

• 0910

In a manner of speaking, we get contracts from the outside; but when we don't have the necessary expertise, we enter into contracts with the outside. I'll try to describe a little project to you with concrete figures.

Every year, the department gives about a million dollars to the National Engineering and Science Council for bursaries. This council, together with the Department of Agriculture and Agri-Food and other partners, decides to put this money into national research projects, mainly with universities. But there's a condition attached to getting this money for a research contract: one dollar has to come from the private sector, one dollar from the university and one dollar from the federal government.

Mr. Marchand: But what I'm really interested in are the criteria used to allocate those monies. Is there a list of those criteria? What is the modus vivendi for granting so much money to such projects? Is the idea to share out the total sum available between the provinces for all proposed projects or is it simply that the best ones or the best targeted ones are chosen?

The reason I'm asking this question is because the Auditor General raised the point, together with others, that research at the Department of Agriculture and Agri-food is improperly targeted or that at least some research is done in areas that aren't as profitable as others. And that there are other areas where little research is done while it would be better to have more that could be profitable.

So, finally, what criteria are used by the Department of Agriculture and Agri-food to give the okay to projects or to contribute financially to research projects?

Mr. Morrissey: Fine. If you don't mind, Mr. Chairman, I'll change my angle of attack a little because I think that the questioning has deviated just slightly.

In his annual report, the Auditor General mentioned that he couldn't see how these studies contributed to Canadian agriculture's international competitiveness. In my opinion, he said that because the data base we have on the studies that were done, about 860, uses technical language. And the wording simply explains what was done and not whether it contributed to our country's competitiveness.

We agreed with the Auditor General to add into this data base explanations on how it contributes to our country's competitiveness. It is done in two ways. We will be doing it in a summary of each file and in the file itself and the factors targeted will focus on the questions I raised before. Does the project contribute to decreasing product or unit costs to produce such and such food or food product in Canada? And if it doesn't contribute to reducing unit costs, then it presents a problem.

Un deuxième facteur qu'on va surveiller: Est-ce que ce projet d'étude ajoute aux propriétés du produit quelque chose d'attrayant du something attractive to the product's properties from the consumer's point de vue du consommateur?

Une troisième caractéristique que l'on analyse pour décider si les fonds nécessaires seront fournis pour tel ou tel projet d'étude c'est de savoir si l'endroit où la culture a été faite restera aussi saine qu'autrefois.

Et un quatrième volet va être: Est-ce que ça aide à transférer la technologie?

Donc, ces quatres critères sont utilisés dans l'industrie; en anglais ce sont price, product, place and promotion. Et ce sont ces quatres critères qui sont utilisés pour trier les projets d'étude.

Et en utilisant ces quatres volets-là pour identifier les bénéfices possibles pour le pays, on se pose deux autres questions. On se demande si tel ou tel projet a une haute probabilité de succès scientifique et commercial? Et bien sûr, on essaie de cibler les projets d'étude qui ont la plus haute probabilité de succès scientique et commercial.

• 0915

Deuxièmement, quel est le pay back pour le pays, les bénéfices de point de vue prix, produits, place ou promotion? Le troisième facteur qu'on regarde, c'est le coût. On aimerait voir la plus haute probabilité de succès, le plus haut pay back pour le pays et au coût minimum. Donc, ce sont là les critères que nous considérons.

Le vice-président (M. Assad): Merci docteur. J'aimerais donner la parole à

Mr. Collins, please, followed by Mr. Benoit.

Mr. Collins (Souris — Moose Mountain): Thank you very much, Mr. Chairman.

First, Dr. Morrissey, I want to commend you for an excellent document. Historically, I think it's good to go back and find out how we have, over time, made the changes. There's one field of agriculture I really think we want to take a look at as we go into the 21st century. That is the biotech industry, and research and development.

Having said that, I find something unfortunate for members of this committee. I hope at some time we have a chance to go to Saskatoon or some of the research stations to be able to see firsthand what is taking place. This includes the Auditor General. I would suggest that maybe some of the observations made at arm's length would be different when you are there and actually see what takes place. Your whole consideration would be different.

Let me say just one thing, and then I will get to a couple questions. In the field of research in Saskatoon in field peas, for instance, here is what happened. At one time they would plant the peas but they would put the fertilizer in before that. Because of a technological program, they were able to bring together both the field peas and the fertilizer and put them in one package so there would be one process.

Is that value-added? Certainly, it is. It cuts down on the production level and the output cost was good, I think, for those people in the field.

[Translation]

A second we'll be looking at is whether the project adds point of view.

A third characteristic we analyse to decide whether the necessary funds will be provided for a given project is whether the area where the culture was done will remain as healthy as before.

And a fourth aspect will be: does it help technological transfer?

So those four criteria are used in the industry; in English they're called price, product, place and promotion. Those are the four criteria used to rank the projects.

And when we use those four criteria to identify possible benefits for the country, we ask two other questions. We ask whether a given project has a high probability of scientific and commercial success. And, of course, we try to target those projects that have the highest probability of scientific and commercial success.

Secondly, what is the payback for the country, the benefits in terms of price, product place or promotion? The third factor we consider is cost. We would like to see the highest probability of success, the highest payback for the country and that at the least cost. So those are criteria we take into account.

The Vice-Chairman (Mr. Assad): Thank you Doctor. Now I would like to recognize

monsieur Collins, s'il vous plaît, suivi de M. Benoit.

M. Collins (Souris—Moose Mountain): Merci beaucoup, monsieur le président.

D'abord, monsieur Morrissey, je tiens à vous féliciter pour cet excellent exposé. Je pense en effet qu'il est bon de se tourner vers le passé pour comprendre comment avec le temps nous avons évolué. En matière d'agriculture, il est un secteur sur lequel nous voulons vraiment nous pencher à la veille du XXIe siècle: celui de la biotechnologie, de la recherche et du développement.

Cela dit, il y a quelque chose que je déplore pour les membres du comité. J'espère qu'à un moment donné nous aurons l'occasion d'aller à Saskatoon ou à d'autres stations de recherche pour voir nous-mêmes ce qui s'y passe. Cette observation vaut aussi pour le vérificateur général. Je dirais que certaines des observations faites à distance seraient peut-être différentes si on pouvait se rendre sur place pour voir soi-même comment les choses se passent. On en aurait alors une tout autre idée.

Permettez-moi une autre observation et ensuite je vais poser deux ou trois questions. En matière de recherche, à Saskatoon, pour ce qui est des pois de grande culture, par exemple, voici ce qui s'est passé. Autrefois, avant de planter les pois, on mettait de l'engrais. Maintenant, grâce à un programme technologique, on peut en même temps planter les pois et mettre l'engrais en une même opération.

Y a-t-il valeur ajoutée? Certainement. On a réduit les étapes de production et je pense que le coût était intéressant pour ceux qui pratiquaient cette culture.

Having said that, with regard to young people, I'm really interested in seeing what happens to the university types, especially in engineering and biotechnology.

You have a million dollars. Do you have a co-op work training program so these young people can come in and get on-the-job practical training through Agriculture and Agri-Food Canada?

**Dr. Morrissey:** We probably wouldn't have used the term "co-op work", but we have something that probably meets exactly the same criteria. We have fairly significant numbers of summer students coming in at a lot of the stations across the country for work in the spring, summer, and fall. We also have a fairly significant population of graduate students coming in through our arrangements with the university.

Let me just open a little set of brackets on that, if I might, Mr. Chairman. A significant proportion of the scientists at the stations across the country are adjunct professors in the universities. This simply reflects the fact that, as I said earlier, none of us has enough resources to do everything ourselves. We're taking on their graduate students and giving them on—the—ground training, but they're also taking us on as lecturing staff and as adjunct professors in the universities. We're each starting to stretch our dollars a little in that way.

Gordon, is there anything you'd like to add on that?

**Dr. Dorrell:** It's an excellent working relationship in many respects. It cuts costs and allows us to use each other's expertise. Each of the stations has particular facilities. Each of the universities has unique facilities. In many cases we can use each other's facilities without duplication. I just made a note here that in the western region 113 of our scientists are adjunct professors at universities across the country. Some of them are outside the country, so it's a good, synergistic relationship.

Mr. Collins: I really appreciate that, because I think that's the critical point. Rather than having duplication where people can, on the ground, be doing it in cooperation with you, I think you have the best working relationship possible between yourselves and the universities.

I am concerned about every young person who's in the field of agriculture and would like to be able to be assured of a summer job. We should be able to provide that as part of that ongoing relationship. We have to encourage young people to get into the field and, hopefully, back onto the farms. Whatever we can do collectively is in the interests of us all.

• 0920

If you had an opportunity, Dr. Morrissey, and certainly with your colleagues there, what kind of fund are we looking at? How much more do we need? I'm a little bit afraid that if we're going to pare down, then we're paring down in the wrong areas. We say that we're going into the 21st century. If we're ever going to have to put more money into it, then it had better be into research and development so that we shall have the agrifood industry looked after and the end–product is going to be, can we produce it there and can we move to world markets?

[Traduction]

Cela étant dit, pour ce qui est des jeunes, j'aimerais vraiment savoir où en est la situation pour les universitaires, surtout dans le domaine de l'ingénierie et de la biotechnologie.

Vous disposez d'un million de dollars. Avez-vous un programme d'alternance travail-études pour que ces jeunes puissent, par l'intermédiaire d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada, venir acquérir une formation pratique, sur le tas?

M. Morrissey: Nous n'aurions sans doute pas parlé d'alternance travail-études, mais nous avons quelque chose qui recouvre sans doute exactement cette idée. Un nombre assez important d'étudiants viennent travailler dans différentes stations de tout le pays au printemps, à l'été et à l'automne. Un assez grand nombre de diplômés nous arrivent aussi grâce à des ententes que nous avons conclues avec les universités.

Si vous le permettez, monsieur le président, j'aimerais ouvrir ici une petite parenthèse. Une bonne proportion des scientifiques des stations de tout le pays sont des professeurs adjoints dans des universités. C'est tout simplement une conséquence du fait que, comme je vous le disais tout à l'heure, aucun d'entre nous n'a suffisamment de ressources pour tout faire lui-même. Nous acceptons les diplômés d'université et leur donnons une formation sur le terrain, et les universités nous invitent à y donner des conférences et à y jouer le rôle de professeur adjoint. Chacun essaie ainsi d'en obtenir un peu plus pour son argent.

Gordon, voulez-vous ajouter quelque chose à ce sujet?

M. Dorrell: C'est à de nombreux égards une excellente relation de travail. On réduit ainsi les coûts sans compter que chacun peut ainsi profiter de l'expertise de l'autre. Chaque station possède des installations particulières. Tout comme chacune des universités. Dans bien des cas, nous pouvons utiliser nos installations respectives sans créer de dédoublement. J'ai noté ici que dans la région de l'Ouest, 113 de nos scientifiques sont des professeurs adjoints dans des universités canadiennes. Certains sont à l'étranger, et c'est donc une bonne relation synergétique.

M. Collins: Je le comprends bien, et je pense du reste que c'est un aspect critique. C'est préférable au dédoublement, quand on peut, sur le terrain coopérer avec vous; je pense que c'est la meilleure relation de travail qui puisse exister entre vous et les universités.

Je partage vraiment les inquiétudes de tous ces jeunes qui sont dans le domaine de l'agriculture et qui souhaiteraient avoir un emploi d'été assuré. Nous devrions pouvoir le faire dans le cadre de cette relation continue. Nous devons encourager les jeunes à se diriger vers l'agriculture et, espérons—le, à aller travailler dans les fermes. Tout ce que nous pourrons faire collectivement servira les intérêts de tous.

Si vous le pouvez, monsieur Morrissey, et ma question s'adresse aussi à vos collègues, pouvez-vous nous dire de combien d'argent on dispose? Combien nous faut-il de plus? Je crains un peu que si nous sabrons, nous sabrions à tort et à travers. Nous disons que nous sommes à la veille du XXIe siècle. S'il nous faut dépenser plus à ce chapitre, alors il vaudrait mieux qu'on investisse dans la recherche et le développement de manière à promouvoir le secteur agro-alimentaire et à aboutir à un produit final nous pourrons offrir sur les marchés mondiaux.

With that in mind, what kind of a figure do you think we should have? Sure, we have to cut back, but in my mind this is not the area to be cutting back in. If there's any area we want to expand, it's this field.

**Dr. Morrissey:** I can sense the body language on my right and left, where people think they've died and gone to heaven to get a question like this. I can see Jean–Claude has zeros running off the edge of the page.

On a more serious note, one of the experiences we've had over the last few years was when Treasury Board a few years back first allowed us to take money in from the outside and plow it back into research. That caused a really big behavioural change. Instead of money coming in and going into consolidated revenues, where the more you made the more you lost, money could now come back in and the farm and food community would say, yes, we'll contribute, because we can see where it's going. As I mentioned, there is about \$13 million in cash coming in and a total of about \$40 million in cash, kind, Green Plan, non-A-base money.

That has really changed behaviour at the stations, where people are starting to do things that the private sector wants them to do because the private sector is putting 50¢ on the table.

The deputy and the minister are trying to expand on what seems to be a winning formula there, and they're doing what the red book called a matching investment. They're going to add to the budget cuts that we're all getting these days, another little piece for the whole department, and put that into a fund and set it aside for research and development. But I won't get my hands on it in the normal way. In other words, it won't go into my A-base. It will be held in the window starting April 1, 1995.

The private sector will be asked: if you, who know the market better than we do, have projects you'd like done in these research stations, then put  $50\phi$  dollars on the table and the research branch can access the other  $50\phi$  from this fund and you can get a piece of work done that's market relevant. So the deputy and the minister would be assured of the relevance of it for the private sector.

The other advantage they can see from it is that the technology transfer is done; in other words, it is pre-sold because you've got a partner already.

Mr. Collins: In my last question I'm going to use the Wayne Easter approach: I want it in two parts. I'm sorry Wayne is not here, but I'm going to ask his question.

Dr. Morrissey, as I look at this, if we talk about \$40 million, then it's about \$1.50 per capita if we're talking about the population of Canada. That's really not a lot. What I hope we're doing is setting some aside so that it becomes a package that can continually be drawn on. That's important.

[Translation]

Partant de là, quel serait à votre avis le montant idéal? Bien sûr, il faut comprimer les dépenses, mais à mon avis ce n'est pas là qu'il faut le faire. S'il y a un secteur où nos dépenses doivent croître, c'est bien celui—là.

M. Morrissey: À voir réagir mes collaborateurs, ils se croient sûrement au ciel. Quelle question! Je vois Jean-Claude enfiler des chapelets de zéro.

Pour parler plus sérieusement, je dirais qu'il y a quelques années le Conseil du Trésor nous a pour la première fois autorisé à prendre des fonds de l'extérieur pour les injecter dans la recherche. Les mentalités en ont été complètement transformées. Au lieu de voir l'argent qui nous était destiné être versé dans des fonds communs, où plus on en versait plus on en perdait, on pouvait désormais récupérer cet argent et la communauté agricole agro-alimentaire s'est dit, oui, nous allons contribuer, parce que nous pouvons voir où va l'argent. Comme je le disais, on reçoit environ 13 millions de dollars en espèces et au total quelque 40 millions en espèces, en nature, en fonds du Plan vert et en fonds qui ne font pas partie des services votés.

L'attitude dans les stations s'en est trouvée tout à fait changée; les gens ont commencé à faire des choses que le secteur privé voulait leur voir faire parce qu'il fournissait la moitié du financement.

Le sous-ministre et le ministre essaient de miser sur ce qui semble être là-bas une formule gagnante, et ils assurent, comme on le dit dans le livre rouge, un financement de contrepartie. Ils ajouteront aux compressions budgétaires que nous subissons tous ces temps-ci un autre petit quelque chose pour l'ensemble du ministère et le verseront dans un fonds et le réserveront à la recherche et au développement. Mais je ne pourrai pas y toucher de la façon habituelle. Autrement dit, ces fonds ne seront pas versés au titre de mes services votés. Ils seront en quelque sorte mis en vitrine à compter du 1<sup>er</sup> avril 1995.

Ainsi on demandera au secteur privé: si vous, qui connaissez le marché mieux que nous, aimeriez voir ces stations de recherche réaliser certains projets, financez-en la moitié et la Direction générale de la recherche versera l'autre en puisant dans ce fonds et vous pourrez ainsi faire effectuer un travail qui présente un intérêt pour le marché. Le sous-ministre et le ministre auront ainsi l'assurance que ce projet intéresse le secteur privé.

L'autre avantage qu'on peut y voir, c'est qu'il y a transfert de technologie; autrement dit, c'est vendu d'avance parce qu'on a déjà un partenaire.

M. Collins: Je vais poser ma dernière question à la manière de Wayne Easter: je la divise en deux. Je regrette qu'il ne soit pas là, mais je vais poser sa question à sa place.

Monsieur Morrissey, de la façon dont je vois les choses, s'il est question de 40 millions de dollars, cela représente environ 1,50\$ par habitant si l'on tient compte de l'ensemble de la population du Canada. Ce n'est vraiment pas beaucoup. Ce que j'espère, c'est qu'on en réserve une partie de manière qu'on puisse y faire appel de façon continue. C'est très important.

The other feature is that some people have asked me, when you go through and you do research and you set a timetable, who decides what timetable we will have for bringing a product onstream? I talked to some people in Saskatchewan and they said that the timetable seemed to be a little bit longer than they would like. They'd like to see a product come on this year, but somebody says, no, one more year. Who determines that?

Dr. Morrissey: I'll speak to that and try to answer in two parts.

On the comment about \$40 million, I should stress that this is not all cash. Some is in kind; some is provincial; some is other federal money such as the Green Plan. While that's small on a national scale, it really is huge for us in the sense that a significant portion of our budget is in salaries. Research is won off work.

So \$40 million, in round numbers, is about the non-salary operating money for heat, light, travel, and so on. So somebody else outside of the branch is matching our flexible money, and that all has strings attached from the private sector, so it directs us in market-oriented ways. The impact is bigger than the number might indicate.

In terms of the time to market, if it's something such as a variety, then there are two obvious variables there. One is the state of technology. For example, it might have taken ten years to do a breeding program for a new variety with traditional means using biotech where you can target the genes more specifically. That might come down to five, seven, or eight years. So technology can shorten it.

• 0925

The other one is the requirements for registration. For example, if the requirements become easier and you have to do fewer replications of tests, time shortens. If they become tougher, it may take you an extra year.

The Vice-Chairman (Mr. Assad): Before I hand over the mike to Mr. Benoit,

J'aimerais souhaiter la bienvenue aux élèves de sixième année de l'école Le Côteau de Gatineau, Vous assistez à une commission parlementaire sur l'agriculture. Vous avez ici les membres de la commission de l'agriculture. À ma droite, ce sont les députés ministériels et à ma gauche, ce sont les membres des partis de l'opposition à la Chambre des communes. Et devant nous, nous avons la chance, ce matin, de recevoir des personnages du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire qui sont des experts dans leur domaine, qui témoignent ici devant le Comité et répondent à des questions que les membres du Comité peuvent poser sur l'agriculture. Donc encore une fois, bienvenue. C'est le processus démocratique de notre pays et évidemment c'est unique parce qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits dans le monde où nous avons la chance de questionner les employés du gouvernement.

[Traduction]

Deuxièmement, quand vous faites des recherches et fixez un échéancier, qui décide de l'échéancier à établir pour mettre un produit sur le marché? J'ai parlé à des gens en Saskatchewan qui m'ont dit que cela leur semblait prendre plus de temps qu'ils ne le voudraient. Ils aimeraient qu'un produit puisse être offert dès cette année, mais quelqu'un leur dit, non, il faut un an de plus. Qui décide?

M. Morrissey: Je vais répondre mais diviser ma réponse en deux parties.

Au sujet des 40 millions de dollars, je dirais qu'il ne s'agit pas là que de fonds en espèces. Il y a des paiements en nature; certains sont des versements provinciaux; certains sont des fonds fédéraux, comme dans le cas du Plan vert. Bien que cela puisse paraître peu à l'échelle nationale, cela représente en fait beaucoup pour nous du fait que la masse salariale représente une forte proportion de notre budget. La recherche passe par le travail.

Donc, 40 millions de dollars, en chiffres ronds, cela représente à peu près les dépenses de fonctionnement, à l'exclusion de la masse salariale, pour les frais de chauffage, d'éclairage, les déplacements, etc. Donc, quelqu'un à l'extérieur de la Direction générale fournit l'équivalent de ce dont nous disposons, et ce à quoi le secteur privé attache toutes sortes de conditions, ce qui nous amène à nous axer sur le marché. L'impact en est plus grand que ce que les chiffres peuvent laisser supposer.

Pour ce qui est du délai de mise en marché, s'il est question par exemple de la mise au point d'une variété, il faut tenir compte de deux variables. D'abord, de l'état d'avancement de la technologie. Par exemple, il aurait pu falloir 10 ans pour procéder à la sélection génétique d'une nouvelle variété en utilisant des méthodes traditionnelles. Grâce à la biotechnologie, on peut cibler les gènes de façon beaucoup plus spécifique. Ce qui peut ramener le délai de mise en marché à cinq, à sept ou à huit ans. Donc, la technologie abrège ce délai.

L'autre variable, ce sont les exigences en matière d'homologation. Par exemple, si on les assouplit et qu'il y a par conséquent moins de tests à reproduire, le délai raccourcit. Si on resserre les exigences, il peut vous falloir un an de plus.

Le vice-président (M. Assad): Avant de céder la parole à M. Benoit.

I would like to welcome the students of the sixth grade of the Le Côteau School of Gatineau. You attend a Parliamentary Commission on Agriculture. Here are the members of the Committee on Agriculture. On my right, are the members on the government's side, and on my left, the members of the opposition parties in the House of Commons. Before you, we are lucky enough this morning to welcome officials of the Department of Agriculture and Agri–Food who are experts in their field. They testify this morning before the Committee and they answer questions the Committee members can ask about agriculture. Once again, welcome. It is the democratic process of our country and naturally it's unique because there are not many places in the world where one has the opportunity to interview government employees.

Mr. Benoit (Vegreville): Good morning, Mr. Morrissey and gentlemen.

I would like to pursue Mr. Collins's line of questioning. He was calling for more money to be spent on research, if anywhere, and I suggest that there be less money available even for research, although it certainly has to be a top priority, no doubt about that. I don't think you are going to get much argument with that.

But I think we have to spend the dollars better, and I think you know there is room for improvement in the way the money can be spent in research. The Auditor General pointed out several problems, and I have seen some firsthand at universities and other places.

By the way, I really appreciated your response to Mr. Collins's question, that you have to get private sector kicking in more of the dollars. You are going to target the dollars better and still cut back on taxpayers' spending in this area as well. So I did appreciate that.

I think this will really help, particularly in targeting the money better in the short term. But what about the long term? How do you determine in what areas research dollars will be spent, looking at a 5-year term, a 10-year term, and then 20 and 30 years? In Japan, when they are looking at the way their country is going to move in certain industries, they are looking at 20 and 30 years down the road. Are you looking beyond the 5 years and the 10 years? Are you looking at what industry is going to need in 20 or 30 years?

**Dr. Morrissey:** To me, this is the key question. As we've faced the budget cuts that every department has faced since 1984, we found we've had to sit down several times and iterate our way through a learning exercise about what core competences we would have to retain as we shed things at the margin and what things we would still be required to do 10 or 30 years out.

One of the reasons I read out this morning what the select committee asked us to do 100 years ago and what we are doing today is my sense that the challenges nature gives us probably haven't changed that much over 100 years in the sense that we will have to help this country do things that the private sector can't do. That was the first conclusion we came to. If the private sector can do it profitably, then don't compete with them. Stay out of that piece of business.

On the other hand, there are some things that perhaps the private sector can't do and in those areas we may have to preserve some good strength. They were the areas of ensuring that the country has a thing of value before we add value to it. That was the identification of foreign diseases coming into the country. We felt we would be expected to do that long term and we should put real effort there.

For the control of diseases, either exotic ones that come in or domestic ones that have high economic, social, or environmental importance, we ourselves or in cooperation with the inspection people would probably have a role to play there long term.

[Translation]

M. Benoit (Vegreville): Bonjour, monsieur Morrissey, mesieurs.

J'aimerais faire suite aux questions qu'a posées M. Collins. Il demandait qu'on investisse davantage dans la recherche, si on doit le faire quelque part, mais je propose quant à moi qu'il y ait moins d'argent disponible même pour la recherche, bien qu'il s'agisse certainement là d'une des grandes priorités, cela ne fait aucun doute. Je ne pense pas qu'on ait grand—chose à redire là—dessus.

Je veux dire que nous devons dépenser de façon plus avisée, et vous savez qu'on peut améliorer la façon dont les fonds sont dépensés en matière de recherche. Le vérificateur général a signalé différents problèmes, et j'en ai moi-même constaté certains dans des universités et ailleurs.

Soit dit en passant, j'ai beaucoup aimé la réponse que vous avez donnée à M. Collins, soit qu'il faut amener le secteur privé à contribuer davantage. On va ainsi dépenser de façon plus avisée et réduire encore plus les dépenses de fonds publics dans ce secteur aussi. J'en ai donc pris bonne note.

Je pense que ce sera vraiment une bonne chose, et que cela contribuera particulièrement à mieux orienter les dépenses à court terme. Mais qu'en est-il du long terme? Comment décidez-vous dans quels secteurs les fonds de recherche seront dépensés, en envisageant un délai de cinq ans, de dix ans, et ensuite de 20 et de 30 ans? Au Japon, quand on réfléchit à la façon dont le pays va s'orienter dans certains secteurs, on se reporte 20 ans ou 30 ans plus tard. Voyez-vous au-delà d'un délai de cinq ans, de dix ans? Réfléchissez-vous à ce dont le secteur aura besoin dans 20 ou 30 ans?

M. Morrissey: Pour moi, c'est la question clé. Sous l'effet des compressions budgétaires que tous les ministères ont subies depuis 1984, nous avons compris qu'il fallait nous arrêter régulièrement pour nous y retrouver et déterminer quelles principales compétences nous devrions conserver dans la foulée des réductions de personnel et quelles choses nous serions toujours tenus de faire dans 10 ou 30 ans.

Si j'ai lu à haute voix ce matin ce que le comité spécial nous demandait de faire il y a 100 ans, et si j'ai voulu le comparer à ce que nous faisons aujourd'hui, c'est entre autres choses parce que j'ai le sentiment que les défis que nous lance la nature n'ont sans doute pas beaucoup changé depuis un siècle. Je veux dire par là que nous devrons aider le pays à réaliser des choses dont le secteur privé ne peut pas s'occuper. C'est la première conclusion à laquelle nous en sommes arrivés. Si le secteur privé peut le faire avec profit, ne le concurrençons pas. Tenons—nous à l'écart.

Par ailleurs, il y a certaines choses que le secteur privé ne peut peut-être pas faire et, dans ces secteurs, il nous faudra peut-être conserver une certaine capacité. Je pense à la capacité de s'assurer que le pays dispose d'un élément de valeur avant de penser à y ajouter une valeur. Il s'agit du dépistage de maladies exotiques qui sont introduites au Canada. Nous avons estimé que nous serions appelés à nous en occuper à long terme et que nous devrions vraiment y consacrer des efforts.

Pour ce qui est d'enrayer les maladies, qu'il s'agisse de maladies exotiques qui sont introduites ou de maladies courantes ici qui ont une forte incidence économique, sociale ou environnementale, nous aurions sans doute nous-mêmes, ou en collaboration avec les responsables de l'inspection, un rôle à jouer à long terme.

For food safety, for example, if crops are picking up nutrients out of the soil that are unsafe for humans or toxins, we probably would have a role there in the long term in identifying and controlling them—again, things regarding environmental health and safety.

[Traduction]

Quant à l'innocuité des aliments, par exemple, si des cultures absorbent dans les sol des nutriments qui présentent un danger pour les humains ou des toxines, nous aurions encore là sans doute un rôle à jouer à long terme en dépistant ces éléments et en veillant à leur contrôle—en somme, des questions qui ont trait à la santé et à la salubrité de l'environnement.

• 0930

Those four areas were the long-term things we felt we'd have to have competence in. There we would have helped the country create a thing that has value in the sense that an unsafe food probably has no value. Once we had done that, then the things that would change over time are adding value. What is it the market wants in any given year?

Mr. Benoit: You were saying roughly \$40 million is put in this fund that is to encourage private sector joint ventures with government out of \$270 million spent in the 1991–92 year. It seems like an awfully small portion. What are your plans over the next five years as to how this fund size might change? Do you see it increasing or do you see it staying the same or do you know yet?

**Dr. Morrissey:** Maybe I should go back a step, Mr. Chairman. There are two items that are quite similar. One is looking backwards, looking into the past. We have had about \$40 million coming from somebody other than our A-base budget. As I said, some is Green Plan, some is provincial money, some is university, some is private, some is cash, some is in kind. It all adds up—our best guess—to about \$40 million.

Looking forward, none of that is ours. It is all what contracts come in day to day.

Mr. Benoit: Would this be on top of the \$270 million?

**Dr. Morrissey:** Yes. There is a little overlap in that the Green Plan is already counted in the \$270 million, but my best guess is about \$30 million would be money in the \$270 million core budget.

What I can say is that money has been growing over the last few years since we have been allowed to take money in from the private sector. A quite separate issue is that the department will, starting April 1, 1995, start to tax the whole department and create a fund of which they would put in the window a number of millions of dollars starting in 1995 and hopefully increasing in future years. That would be cash we would put out there, separate from what's happened in the past or building on it, if I can use that term, and growing into the future.

So one is money looking backwards, the other is new money looking forward to be taxed from within existing funds in the department.

Dans ces quatre secteurs, nous avons estimé qu'à long terme nous devions conserver une compétence. De cette manière, nous aurions aidé le pays à créer quelque chose de valeur, en ce sens qu'un aliment qui n'est pas sûr n'a probablement aucune valeur. Une fois cela fait, notre apport consisterait désormais à ajouter de la valeur. Que demande toujours le marché?

M. Benoit: Vous disiez qu'environ 40 millions de dollars sont versés dans ce fonds pour inciter la mise sur pied de co-entreprises du secteur privé avec le gouvernement, sur les 270 millions de dollars qu'on a dépensés au cours de l'exercice 1991–1992. En proportion, cela semble bien peu. Pour les cinq prochaines années, comment à votre avis pourrait évoluer ce fonds? Croyez-vous qu'il augmentera, qu'il demeurera inchangé, est-ce que vous en avez déjà une idée?

M. Morrissey: Peut-être devrais-je revenir sur quelque chose, monsieur le président. Il y a deux choses qui sont assez apparentées. Une consiste à regarder en arrière, à se tourner vers le passé. Nous avons obtenu quelque 40 millions de dollars qui ne viennent pas de nos services votés. Je le disais, certains fonds viennent du Plan vert, certains sont des fonds provinciaux, d'autres viennent d'universités, d'autres du secteur privé, il s'agit dans certains cas de montants en espèces et dans d'autres cas, de dons en nature. Tout compte fait—à notre connaissance—cela représente environ 40 millions de dollars.

Pour ce qui est de l'avenir, rien ne nous est acquis. Tout dépend des contrats qui se présentent jour après jour.

M. Benoit: Cela s'ajouterait-il aux 270 millions de dollars?

M. Morrissey: Oui. Il y a un léger chevauchement du fait que le Plan vert est déjà inclus dans les 270 millions de dollars, mais que je sache, je dirais qu'environ 30 millions de dollars proviennent du budget de base de 270 millions de dollars.

Je peux vous dire que les fonds ont augmenté au cours des dernières années depuis que nous avons été autorisés à accepter des fonds du secteur privé. Une tout autre question a trait au fait que le ministère, à compter du 1<sup>er</sup> avril 1995, commencera à récupérer des fonds dans tout le ministère pour créer un fonds, qu'on mettra en quelque sorte en vitrine, et qui en 1995 réunira quelques millions de dollars pour, espère—t—on, croître avec les années. Ce serait de l'argent que nous mettrions là, sans rapport avec ce qui s'est fait jusqu'à maintenant ou qui viendrait s'ajouter, si je peux m'exprimer ainsi, un montant qui grossirait avec le temps.

Il y a donc de l'argent rétrospectif, le reste est de l'argent frais qu'on récupérera parmi les fonds dont dispose déjà le ministère.

Mr. Benoit: You mentioned there was money coming in from the Green Plan from other departments or other areas of expenditure. I see this as part of the problem with the way the federal government operates. It is really hard to determine quite often exactly how much money is being spent in a particular area because there is funding coming from several different angles. Do you see a way of changing that?

First of all, do you see that as a problem? If you do, do you see a way around that type of funding-budgeting procedure?

**Dr. Morrissey:** If we were speaking in terms of how much money is being spent on the different areas of activity—for example, resources like germ plasm, soil, water, air, crops, animals, food—we know those numbers. If it was a question of how much was being spent by province, we know those numbers.

If it is a question of the —I hesitate —\$40 million coming in from the outside. . . We published those in the main estimates last year and we published them in the business plan this year with a codicil that they are estimates. How much is a hog worth, if that's what the Meat Council gives us for a cut—out test, is a guess.

Mr. Benoit: My concern is, for example, the Green Plan itself. It was a reaction—I think it may have been a bit of a knee—jerk reaction in a lot of ways to some environmental concerns. Certainly there are environmental concerns. Do we need a separate area of expenditure to deal with that, or can that be dealt with within each department? How do you see that working? Do you think it's fine the way it is? Would you like to see it changed?

I would hope you would speak as freely as you can on this.

**Dr. Morrissey:** If you are asking somebody in the scientific community if they like to have money, the answer is that we were very grateful to have it. The other side of that coin is that we plan to see it disappear—

Mr. Benoit: It would be hard to spend it wisely when the sources are so varied and so many, I guess.

• 0935

**Dr. Morrissey:** My sense of it is whether the money came in in Green Plan or in A-base, it would be treated in exactly the same way in terms of which projects it would be invested in. We'd ask ourselves exactly the same questions. But the additional point is that money like the Green Plan, which is short-term money, we expect to see die in about 1996-97. If it's renewed we'll treat that as a surprise, but we plan not to make long-term commitments on short-term money or to pick it up out of our own A-base. We try to be realistic about the life cycle attached to that money.

Mr. Culbert (Carleton—Charlotte): Good morning, Dr. Morrissey and gentlemen.

[Translation]

M. Benoit: Vous avez dit que de l'argent provenait du Plan vert, d'autres ministères ou d'autres secteurs de dépenses. C'est un des problèmes que pose la façon dont le gouvernement fédéral fonctionne. Il est vraiment difficile, bien souvent, de savoir combien exactement on dépense dans un secteur donné, parce que des fonds proviennent de diverses sources. Voyez-vous une façon de changer cela?

D'abord, pensez-vous que c'est un problème? Si c'est le cas, voyez-vous une façon d'éviter ce mode de financement et de budgétisation?

M. Morrissey: S'il est question de savoir combien d'argent on dépense dans les différents secteurs d'activité—par exemple, pour des ressources comme le matériel génétique, la terre, l'eau, l'air, les récoltes, les animaux, l'alimentation—nous connaissons ces chiffres. S'il est question de savoir combien on dépensé par province, nous connaissons aussi ces chiffres.

S'il est question—j'hésite—des 40 millions de dollars qui viennent de l'extérieur... Nous avons publié ces données dans le budget des dépenses principal l'année dernière et nous les avons publiées aussi dans le plan d'entreprise cette année en indiquant qu'il s'agit de prévisions budgétaires. Quant à savoir ce que vaut un porc, si c'est ce que le Conseil des viandes du Canada nous fixe comme critère final, c'est une approximation.

M. Benoit: Ce qui me préoccupe, par exemple, c'est le Plan vert en tant que tel. C'était une réaction—je pense que cela a peut-être été à bien des égards un réflexe aux préoccupations d'ordre environnemental. Ces préoccupations existent bel et bien. Mais nous faut-il un secteur de dépenses distinct pour en tenir compte, ou pouvons-nous le faire au sein de chaque ministère? Que pensez-vous de cette façon de faire? Pensez-vous que tout va bien ainsi? Voudriez-vous que les choses changent?

J'aimerais qu'autant que possible vous livriez vraiment le fond de votre pensée.

M. Morrissey: Si vous demandez aux membres de la communauté scientifique s'ils aiment avoir des fonds, ils vous diront qu'ils sont très reconnaissants d'en avoir. L'ennui, c'est que nous prévoyons qu'ils disparaîtront. . .

**M. Benoit:** Difficile de dépenser l'argent de façon avisée quand les sources sont si nombreuses et diversifiées, je suppose.

,,,,,

M. Morrissey: Que l'argent vienne du Plan vert ou des services votés, il serait traité exactement de la même manière eu égard aux projets où il serait investi. Nous nous poserions exactement les mêmes questions. Mais pour des fonds comme ceux qui viennent du Plan vert, qui sont donc des fonds à court terme, nous nous attendons à ce qu'ils disparaissent vers 1996–1997. S'ils sont renouvelés, nous ferons comme si nous ne nous y attendions pas, mais nous n'envisageons pas de prendre d'engagements à long terme en comptant sur des fonds à court terme ou en puisant dans nos propres services votés. Nous essayons d'être réalistes en tenant compte du cycle de vie de ces fonds.

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Bonjour, monsieur Morrissey, messieurs.

First I have a brief question to ask in regard to what types of pressure you might receive from other countries to which we export our product in regard to its safety, disease, all of this aspect, and the research that results therefrom. I'm thinking specifically, as you're probably aware, of the PVY—n situation that we experienced a couple of years ago in the potato industry. I am aware of the potential suit that may be coming forward in that area, so I'm just speaking in generalities, and perhaps you might wish to speak in generalities as well on that particular issue.

I'm looking at how that developed. It's my understanding that particular disease had existed for some time in the United States. We're discussing how that whole scenario might have developed and what type of pressures were placed on us and our research department from our counterparts in the United States.

**Dr. Morrissey:** I shall make a brief comment on it and then ask Gordon to mention work going on on PVY—n in the west, and perhaps I'll ask Frank to mention work going on on PVY—n in the east.

Within the department, Art Olson, whom you've probably met with the inspection group, is the person who is really on the front line in terms of keeping exotic diseases out of the country. Art would turn to us and say, I need the following help in the following areas, and we would either try to give it to Art, or if it's a disease that because of its exotic nature we haven't been working on, we might try to buy that expertise from another country on a contract basis.

Gordon, maybe you would like to mention what's happening at Vancouver, and then Frank on down east.

**Dr. Dorrell:** Mr. Chairman, the work on PVY-n has been moving quite quickly, and it's an example of how we're using molecular biology or biotechnology to move forward. In a reasonably short time the scientists have been able to introduce genetic resistance to this organism. They've used a variety of molecular biology processes to improve the testing.

It is a priority for the department, and it's an example of where it's critical to keep a core competence so that when something like that comes on, you can move very quickly. It's been a reasonably short time in which they have been able to develop a resistant variety. It's a trans-genic variety, so it will have to go through a lot of regulatory testing.

**Dr. Marks:** Mr. Chairman, as far as the east is concerned, we've been working very effectively on trying to improve the detection system. As you know, we started with a bio-assay, and since 1993 or so and onwards we have continued to improve the detection methodology through the use of molecule antibodies, DNA probes, and also a new species for the bio-assay.

We are now, as Dr. Dorrell mentioned, working on development of new varieties with resistance to PVY-n, and that's at Fredericton and Vancouver, using both conventional and biotechnological approaches. Advanced selections are now available and they're being evaluated this year.

[Traduction]

J'aimerais poser une brève question au sujet des genres de pressions que peuvent exercer sur vous d'autres pays où nous exportons nos produits, eu égard à leur innocuité, aux maladies, toute cette question, et à la recherche qui en résulte. Je pense plus particulièrement, comme vous l'avez sans doute deviné, au problème qu'a posé il y a quelques années la souche nécrotique du virus Y de la pomme de terre. Je suis au fait de la poursuite qui pourrait être intentée à ce sujet, et je m'en tiens donc à des généralités et peut-être voudrez-vous faire de même en traitant de cette question.

Je songe à la façon dont ça s'est produit. Je crois savoir que cette maladie sévissait depuis quelque temps aux États-Unis. Nous essayons de voir comment tout cela a bien pu se produire et quel genre de pressions nous ont été imposées de même qu'à notre département de recherche par nos homologues aux États-Unis.

M. Morrissey: Je vais en parler brièvement et ensuite demander à Gordon de parler du travail qu'on fait dans l'Ouest sur la souche nécrotique du virus de la pomme de terre, et ensuite peut-être demander à Frank de nous dire pour sa part ce qu'on fait dans l'Est à ce sujet.

Au ministère, Art Olson, que vous avez sans doute rencontré avec le groupe de l'inspection, est vraiment celui qui veille au premier chef à garder ces maladies exotiques hors du pays. Art peut, par exemple, nous dire qu'il a besoin de tel type d'aide dans tel et tel domaine. Nous essayons de la lui fournir ou, s'il s'agit d'une maladie sur laquelle, en raison de son caractère exotique, nous n'avons pas travaillé, nous pouvons essayer d'acheter cette expertise à un autre pays par contrat.

Gordon, peut-être voudriez-vous nous dire ce qui se passe à Vancouver, puis, ensuite, Frank, ce qui se passe dans l'Est.

M. Dorrell: Monsieur le président, la recherche sur la souche nécrotique du virus Y a progressé assez rapidement. Elle illustre la façon dont nous recourons à la biologie moléculaire ou à la biotechnologie pour progresser. Dans un délai raisonnable, les scientifiques sont parvenus à introduire une résistance génétique dans cet organisme. Ils ont utilisé une variété de processus de biologie moléculaire pour améliorer les essais.

C'est une priorité pour le ministère, et cela montre dans quels domaines il est essentiel de conserver une compétence de base afin que, quand il se produit quelque chose de ce genre, on puisse réagir très rapidement. On a pu dans un délai raisonnable mettre au point une variété résistante. Comme c'est une variété transgénique, il faudra la soumettre à toute une batterie de tests réglementaires.

M. Marks: Monsieur le président, pour ce qui est de l'Est, nous avons travaillé très efficacement pour essayer d'améliorer le système de dépistage. Comme vous le savez, nous avons commencé avec un bio-essai et, depuis 1993, nous continuons d'améliorer la méthodologie de détection par le recours aux anticorps moléculaires, aux sondes d'ADN et aussi à une nouvelle espèce pour les bio-essais.

Comme l'a dit M. Dorrell, nous sommes maintenant en train de mettre au point de nouvelles variétés résistantes à la souche nécrotique du virus Y, et cela tant à Fredericton qu'à Vancouver, en utilisant des approches tant conventionnelles que biotechnologiques. Des sélections avancées sont maintenant prêtes et on les évalue cette année.

At Delhi, as well, we're developing tobacco varieties resistant to PVY-n. And as a result also of PVY-n related research—just to come back in terms of how these kinds of actions or these kinds of issues affect what happens in research—actually our research in this area in terms of virology has tripled over the last three years or so. It has had a significant impact on how we respond as far as a problem is concerned.

• 0940

Mr. Culbert: Thank you, gentlemen. You didn't really comment on the main point of my question, which was the pressure that might be placed on your area of expertise from the department as a result of pressure being placed from outside of this country, particularly in that case.

Does this happen? Are you getting pressures subsequent to the research department...? I ask this because pressures are being put on the department itself, in this particular case from the United States.

**Dr. Morrissey:** If I were to speak in general terms of diseases as matters of trade—and I use "disease" in terms of bacteria, viruses, fungi, any of these deviations from health—then they have been an issue for a long time.

Countries won't want to import from us either weed seeds or diseases or any possible threat to either their own crops or their own human population. If that becomes an issue, then, whether it's a true plant health, phytosanitary, issue or a nontariff trade barrier, in either case it's a real one and in either case we could be asked by the inspection people to try to do something—either to help a test to allow us to certify that we're below tolerance or to come up with a method to bring down the levels of that condition in this country so we can continue to export.

A third possibility is that we might be asked to help with surveys to prove that we either didn't have a condition or had it below a threshold level that would consider us exempt for trade.

Mr. Culbert: Very good. Doctor, you should have been a politician. You've stick-handled around that very nicely.

In this particular case it happened to be the United States. It could have been any other country of the world. I have to tell you again that I'm just trying to find out if it's a normal experience to have pressures placed on the department, and subsequently on the research branch of the department, coming from another country.

**Dr. Morrissey:** Let me see if I understand the question. Is it normal for another country, for reasons of true plant health concerns or non-tariff barriers, to put pressure on trade on this country, which would reflect on us to do something?

Mr. Culbert: That's right, to back up our points of view, or our safety aspect of the particular product, our health aspect of the particular product, and so on.

[Translation]

À Delhi, aussi, nous sommes en train de mettre au point des variétés de tabac résistant à la souche nécrotique du virus Y. Grâce aussi aux travaux de recherche portant sur la souche nécrotique du virus Y—simplement pour expliquer comment ces types de mesures ou de questions influent sur ce qui se passe dans le secteur de la recherche—en fait la recherche que nous effectuons dans ce secteur en matière de virologie a triplé depuis les trois dernières années environ. Elle a eu un effet majeur sur la façon dont nous réagissons quand se pose un problème.

M. Culbert: Je vous remercie, monsieur. Vous n'avez pas vraiment touché au principal élément de ma question, à savoir que certaines pressions risquent d'être exercées sur votre secteur de compétence par le ministère qui, lui-même, aurait fait l'objet de pressions venant de l'extérieur du pays, surtout dans ce cas-là.

Est-ce que cela se produit? Subissez-vous le contrecoup de pressions exercées sur le ministère. . .? Si je pose la question, c'est que justement des pressions sont exercées sur le ministère. Dans le cas qui nous intéresse, elles proviennent des États-Unis.

M. Morrissey: D'une façon générale, les maladies se répercutent sur le commerce—et ici j'entends par «maladies», les bactéries, les virus, les champignons parasites ou tout problème de santé—et ce depuis fort longtemps.

Aucun pays ne souhaite que nous lui exportions nos semences de mauvaises herbes, nos maladies ou quelque forme que ce soit de péril pour ses cultures ou sa population humaine. Dans la mesure où la question se pose, que ce soit vraiment pour des raisons phytosanitaires, donc liées à la santé des végétaux, ou que ce soit lié à une volonté de créer des obstacles commerciaux non tarifaires, il s'agit d'un problème concret au sujet duquel les responsables de l'inspection pourraient nous demander d'intervenir—soit en participant à un essai qui nous permettrait de certifier que nous respectons la marge de tolérance, soit en mettant au point une méthode qui permettrait d'atténuer suffisamment le problème pour que nous puissions continuer à exporter.

Il se peut également qu'on nous demande de participer à des enquêtes qui permettraient d'établir que la maladie n'existe pas ou que sa manifestation demeure en deçà d'un seuil qui motiverait une exclusion du commerce.

M. Culbert: Très bien. Compte tenu de l'habileté avec laquelle vous avez répondu, je vous verrais bien en politique.

Dans le cas qui nous occupe, le problème s'est posé à l'égard des États-Unis. Il aurait pu s'agir de n'importe quel autre pays. Je vous rappelle que je tente simplement de déterminer s'il est normal qu'un pays étranger exerce des pressions sur le ministère et que ces pressions visent par la suite la Direction générale de la recherche.

M. Morrissey: Permettez-moi de vérifier si j'ai bien compris la question. Est-il normal qu'un autre pays, pour des raisons phytosanitaires valables ou pour des raisons liées plutôt à la création d'obstacles non tarifaires, exerce des pressions commerciales à l'égard de notre pays, pressions qui auraient pour effet de nous inciter à faire quelque chose?

M. Culbert: Tout à fait, pour soutenir ce que nous avançons, pour faire valoir nos prétentions au sujet de la sécurité ou de la salubrité d'un produit, etc.

Dr. Morrissey: I'm not trying to avoid the question; I'm trying to answer it as best I can.

In my experience, it's not unusual for countries to say, if Canada wants to ship the following animals or plants into our third country, then you must either prove that you're free from conditions A, B, and C or test that the animals or plants are free from conditions X, Y, and

We would go back and say conditions A, B, and C have never been found in this country in the last 200 years. It's not unusual for a country to tell us to prove it. They might well say we haven't found it because we haven't looked. In that case, we might have to do a statistical survey to show that we are free.

Mr. Culbert: When we had the audit staff in a couple of days ago, one of the concerns was the measurement. The recommendations made a couple of years ago by the Auditor General's staff who do the work in the department, as I recall from the presentation, were looking at ways of measuring the work, how it stood, how it could be done better, and how you could measure that we're getting our dollars' worth from the research being done.

Could you comment on that? I recall that we sort of tabled that to hold it over until you came before the committee.

Dr. Morrissey: We have used a number of measures traditionally, all of them proxies, meaning that they were one step away from what you would really want to measure.

We've used things such as the number of publications. We still use it. But one publication might be world shattering and the other might be of little significance. So it's hard to weigh what they're worth.

In the last year we sat down and said: if we were parliamentarians in this country and we were wanting to ensure that it is getting value for its tax dollars, what is the ultimate indication of return on investment for taxpayers' money? It struck us that maybe it's return on investment, but we didn't know how to do a calculation for return on investment in every one of the 800 or so studies. We said that maybe we shouldn't do it on the 800. Maybe we should pick one or two big, big areas where big chunks of money are being spent and where we can identify our costs and the benefits back to the country. So that's what we've done.

• 0945

We went to Kurt Klein, an economist with the university at Lethbridge, and asked him to look at wheat, in this case in western Canada, look at the costs imposed on us and the taxpayers' dollars we spend in breeding wheat, look at the benefits that accrue to Canadian farmers and taxpayers from our work, and tell us what the contribuables canadiens et de chiffrer la rentabilité. return on investment figure is.

[Traduction]

M. Morrissey: Je ne tente pas d'esquiver la question; j'essaie plutôt d'y répondre de mon mieux.

D'après mon expérience, il n'est pas inhabituel que certains pays n'autorisent l'importation d'animaux ou de plantes en provenance du Canada que dans la mesure où nous pouvons prouver qu'ils ne sont pas atteints de telle ou telle maladie ou qu'ils soient soumis à des tests qui permettent de l'établir.

Nous pourrions alors déclarer par exemple que ces maladies n'ont jamais été constatées au Canada au cours des 200 dernières années. Il n'est pas inhabituel pour un pays de nous en demander la preuve. On pourrait bien nous dire que si nous n'avons rien trouvé, c'est parce que nous n'avons rien cherché. Dans un tel cas, il nous faudrait peut-être mener une enquête statistique pour prouver que la maladie n'existe pas.

M. Culbert: Lorsque le personnel de vérification a comparu il y a quelques jours, il a notamment été question des méthodes de mesure. Il y a quelques années, les représentants du vérificateur général qui sont affectés au ministère ont recommandé qu'on étudie des façons de mesurer le travail, son évolution, les possibilités de l'améliorer et de trouver des moyens de mesurer les résultats de la recherche par rapport aux sommes investies.

Auriez-vous un commentaire à ce sujet? Si j'ai bonne mémoire, nous avions mis de côté cette question en attendant votre comparution.

M. Morrissey: Nous avons par le passé eu recours à diverses mesures, des indicateurs approximatifs dans tous les cas, ce qui veut dire que ces indicateurs ne faisaient que représenter le phénomène à mesurer.

Nous avons retenu par exemple le nombre de publications et nous utilisons toujours cette mesure. Cependant, la valeur et le retentissement des publications varient considérablement. Il est donc difficile d'en pondérer la valeur.

Au cours de la dernière année, nous nous sommes demandés quel indicateur de rentabilité nous retiendrions si nous étions des parlementaires qui veulent savoir jusqu'à quel point l'argent des contribuables est bien dépensé. Nous avons fini par conclure que ce serait peut-être justement la rentabilité qui serait le meilleur indicateur, mais nous ne savons pas comment calculer la rentabilité pour chacune des quelque 800 études que nous effectuons. Nous nous sommes dits qu'il ne faudrait peut-être pas évaluer les 800, mais plutôt choisir un ou deux grands secteurs où les dépenses sont considérables et où nous pouvons déterminer les coûts et les avantages pour le pays. C'est donc ce que nous avons fait.

Nous nous sommes adressés à Kurt Klein, économiste à l'Université de Lethbridge, et nous lui avons demandé d'étudier ce qu'il en coûte d'améliorer le blé dans l'Ouest du Canada et de nous dire quels sont les avantages qu'en tirent les agriculteurs et les

Again, we realize that's only one area but we tried to pick one big one that would give some indicator. If that pilot project works, every two years we might pick some significant area and build up a picture over time as to whether taxpayers' costs are being covered by these big ones and we are paying our way.

Mr. Bryden (Hamilton—Wentworth): Is your department up to scratch on computer technology? Do you have the computer resources and the know-how within your department to take advantage of the changes there? I would think that's very important to you.

**Dr. Morrissey:** I think it's probably fair to say that the research community has been the early users in the sense that it's simply been a tool to do the analysis on experiments and so on. How do you benchmark yourself against, say, other departments? My sense is that we're probably as far advanced as any other department.

For example, Gordon will do a lot of his correspondence with the stations across the west by electronic mail. The databases I mentioned to you on which studies are being done are available across the country but they've also been added to international databases so others can get them. My sense is that it's an evolving menu but we're probably as far advanced as the next person.

Do you have any thoughts, Gordon?

**Dr. Dorrell:** I think Dr. Morrissey is right. Right from the beginning it was just another tool that was absolutely essential to our operations. Most of the research operations are automated wherever possible. Whether it's a scale weighing seed in one of the corn combines going along the field or a gas gramatograph in the lab, these things tend to be computerized. Each of our establishments tends to have an in-house computer system networked across the system. We had a network for years before they were in vogue.

I think our scientists are trying to keep abreast as much as they can. Stations would probably target keeping their computer systems up before some other expenditures.

Mr. Bryden: I'm concerned. I want to be sure you are satisfied that you have the resources. When cut-backs come, if this is an area where you're feeling the pinch, I would like to know about it. If you're saying that this okay and you're ready to participate in the information highway, that's very good news. So you are satisfied that you have the funding and you're well prepared in that area.

**Dr. Dorrell:** I think that as Dr. Morrissey said, good scientists are never satisfied with their funding.

Mr. Bryden: I would like to get some sense of the cooperation that might exist between your department and the Department of National Defence in the realm of potential biological warfare agents. As we go into genetic research and that sort of thing, this becomes, I would think, a growing threat that certainly would involve your department.

[Translation]

Ce n'est qu'un secteur évidemment, mais nous avons tenté d'en choisir un qui avait une certaine envergure et qui nous donnerait certaines indications. Si ce projet pilote réussit, nous allons peut-être choisir à tous les deux ans un secteur de sorte que, progressivement, nous allons pouvoir déterminer si, dans ces grands secteurs, les activités sont rentables.

M. Bryden (Hamilton—Wentworth): Votre ministère est-il à la hauteur en matière de technologie informatique? Avez-vous les ressources et les compétences dans ce domaine pour tirer parti des progrès qui s'y font? Il me semble que ce serait d'une grande importance pour vous.

M. Morrissey: Je pense bien qu'on peut dire que les milieux de la recherche ont été parmi les premiers utilisateurs de l'informatique qui a servi d'instrument d'analyse et d'expérimentation. Alors, comment pouvons—nous nous comparer à d'autres ministères? J'ai bien l'impression que nous sommes aussi avancés que d'autres ministères.

Par exemple, les échanges de correspondance entre Gordon et les diverses stations de l'Ouest se font beaucoup par courrier électronique. Je vous ai parlé de bases de données qui servent à diverses études. Elles sont disponibles dans tout le pays, mais elles ont également été intégrées à des bases de données internationales de sorte que d'autres y ont accès. Tout est en évolution, mais j'estime que nous sommes passablement avancés.

Avez-vous des commentaires là-dessus, Gordon?

M. Dorrell: Je crois que M. Morrissey a raison. Dès le départ, il s'est agi d'un instrument de travail indispensable à nos activités. La plupart des activités de recherche sont automatisées dans la mesure du possible. Qu'il s'agisse d'une balance qui sert à peser les semences sur une moissonneuse à maïs ou d'un appareil de chromatographie en phase gazeuse qui sert dans un laboratoire, l'informatisation est généralement de rigueur. Il y a généralement dans chacun de nos établissements un système informatique lié à un réseau plus vaste. Nous avons fonctionné en réseau bien des années avant que cela ne devienne à la mode.

Je crois que nos scientifiques s'efforcent d'être à la fine pointe. Je pense que nos stations veilleraient à assurer le bon fonctionnement de leurs systèmes informatiques avant de considérer certaines autres dépenses.

M. Bryden: Je tiens à être convaincu que vous êtes satisfaits des ressources dont vous disposez. Si des compressions risquent de vous toucher dans ce domaine, j'aimerais être mis au courant. Vous nous dites que tout va bien et que vous êtes prêts à participer à l'autoroute de l'information et la nouvelle est excellente. Vous êtes donc satisfaits de votre financement dans ce domaine et vous avez l'impression d'être bien préparés.

M. Dorrell: Comme l'a dit M. Morrissey, aucun scientifique digne de ce nom n'est jamais satisfait de son financement.

M. Bryden: J'aimerais avoir une certaine idée de la collaboration qui existe peut-être entre votre ministère et le ministère de la Défense nationale en matière de guerre biologique. À mesure qu'avancent les recherches en génétique et dans les domaines connexes, j'imagine qu'il s'agit là d'une menace grandissante qui concerne certainement votre ministère.

**Dr. Morrissey:** I'm not aware of any links on biological warfare between this department, and certainly this subset of the department, and the Department of National Defence at this time. I know of none at all.

Mr. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Thanks, Dr. Morrissey and gentlemen.

My riding has one of the research stations in Canada so our area has benefited from quite a few of the projects, especially in sunflower breeding and flax. So we know we've had a lot of benefits, but maybe we also had to pay some consequences.

• 0950

I want to focus my questioning in a different direction. When I started farming 30 years ago, when a new variety of wheat came out we were pretty well assured it was a superior quality and that it would last for five, six or seven years. In the last decade, the last 10 years, we have had new varieties come out continually and they don't seem to be proven. I'm looking at HYs. We had one or two years of good production and then they totally fell apart. It was the same with the hard wheats. Why is that? Aren't you testing these varieties long enough under extreme conditions, and why did we have such superior wheats, wheats that were so much superior to the previous variety, about 30 years ago?

**Dr. Morrissey:** Gordon, I'd like to make a little comment on that, but why don't you start and I'll finish the answer, if that's okay.

**Dr. Dorrell:** Mr. Hoeppner, I would tend to agree with you. The number of varieties coming out each year today is quite a bit larger than in past years. You mentioned peas. Years ago a pea variety came out every three or four or five years, one variety. Now maybe 10 come out each year. One of the issues is that there are a lot more players. In the peas, for example, there are several European countries putting varieties in, so that's one of the reasons.

You mentioned the HY series, the prairie springs. Let me mention HY-320, the first one out, a brand-new class of wheat. We didn't know what the parameters were exactly. We weren't sure if it should be harder, softer, milled differently, so the first one coming out was really the best intelligence that the Wheat Board had and that the breeders had as to what the Asian and Mediterranean markets wanted. With experience in getting material out there and test marketing it, they found that the parameters had to be changed. HY-320 wasn't the perfect one.

Mr. Hoeppner: It was very susceptible to diseases.

[Traduction]

M. Morrissey: À ma connaissance, il n'existe aucun lien en matière de guerre biologique entre notre ministère, et plus particulièrement le sous-ensemble du ministère que je représente, et le ministère de la Défense nationale.

M. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Je vous remercie, monsieur Morrissey et vous, messieurs.

L'une des stations de recherche est située dans ma circonscription, de sorte que notre région a bénéficié d'un assez grand nombre de projets, notamment des projets liés à l'amélioration génétique du tournesol et du lin. Nous savons que nous en avons tiré des avantages considérables, mais il se peut également que nous ayons eu à en payer les conséquences.

J'aimerais cependant faire porter mes questions sur un autre aspect. À l'époque où je me suis lancé dans l'agriculture, il y a de cela trente ans, nous pouvions être à peu près certains que toute nouvelle variété de blé était de qualité supérieure et serait utile durant cinq, six ou sept ans. Au cours de la dernière décennie cependant, un grand nombre de nouvelles variétés ont été proposées et elles ne semblent pas avoir fait leurs preuves. Je m'intéresse tout particulièrement aux variétés HY, à rendement élevé. Dans ce cas, nous avons eu une ou deux années de bonne production et par la suite, les résultats ont été tout à fait insatisfaisants. Il s'est passé la même chose pour les blés durs. Comment cela se fait—il? Ne soumet—on pas ces variétés à des tests suffisamment longs à des conditions extrêmes et comment cela se fait—il que, il y a trente ans environ, nous avions des blés tellement supérieurs à ces variétés dont je viens de parler?

M. Morrissey: Gordon, j'aurais un commentaire à faire à ce sujet, mais je vous propose de commencer à répondre, si vous êtes d'accord.

M. Dorrell: Monsieur Hoeppner, j'aurais tendance à être d'accord avec vous. À l'heure actuelle, on produit chaque année un nombre de variétés beaucoup plus considérable que par le passé. Vous avez parlé des pois. Il y a un certain nombre d'années, on ne comptait qu'une seule nouvelle variété de pois à tous les trois, quatre ou cinq ans. À l'heure actuelle, on en compte une dizaine par année. C'est entre autres parce qu'il y a beaucoup plus d'intervenants. Plusieurs pays européens, par exemple, mettent au point de nouvelles variétés de pois.

Vous avez parlé de la série HY, les blés de printemps des Prairies. Prenons par exemple le HY-320, le premier d'une toute nouvelle catégorie de blé. Nous ne connaissions pas exactement les paramètres. Nous ne savions pas s'il devait être plus dur ou plus mou ou s'il devait avoir de nouvelles caractéristiques de meunerie. Par conséquent, le premier de la série devait correspondre aux meilleurs renseignements dont disposaient la Commission canadienne du blé et les obtenteurs de variétés végétales au sujet des besoins des marchés de l'Asie et de la Méditerranée. Les essais de commercialisation ont permis de constater qu'il y avait lieu de revoir les paramètres. Le HY-320 n'était pas le blé parfait.

M. Hoeppner: Il était très vulnérable aux maladies.

**Dr. Dorrell:** Yes, but the first thing was to try to get that new class established and get it out there to see if the buyers saw something of value. They went back and the second generation of material that came out, the Biggars and what not, had the right quality. But they still didn't have the disease resistance. If we'd been lucky and had several dry years in a row, it probably would have got by, but if you remember, in the Red River Valley some of those varieties broke down badly.

Mr. Hoeppner: Badly, very badly.

**Dr. Dorrell:** And the next generation that's out, the varieties that were licensed in this past year, have better smut and rust resistance. They're starting to put bunt resistance in. It's a progressive thing. I would expect that these are going to be better than anything you've seen, but they're not as good as the next generation, and the breeders are moving very rapidly to try to turn these things over.

I know it creates confusion for the seed growers and it creates confusion for the farmers, but if you think back to the early days of canola when they were changing over the low erucic acid, low glucosinolates, those varieties were stopgap varieties. Everybody understood that they were not perfect; they were too late, the yields went down, the oil contents went down. They were stopgaps as we were moving the thing along.

Really it's two things: more players in the marketplace, and when you introduce something like a new class or change the quality dramatically, you can't do everything at one time. I'm optimistic, for example, that this current series of HYs, or the prairie springs, will be a lot better than the previous one, and as I said, the next one should be better than that.

Mr. Hoeppner: That brings me to another issue. I think we have to realize whether it's pro-regulated research or all open research, eventually I pay for it, whether it's done by private companies or whether it's done by government. I'm a little concerned that we're going to run into the same situation that we've run into with our railcar situation, that we have research going in all directions and there's no czar to control the cars to get to the terminal.

Every grain company today has one or two new canolas out pretty well every year. Where's all this money coming from for this research? To me they look almost identical if I sow them side by side. Are we spending money foolishly, privately and by the governments, both going in the same directions? This is my concern, because if it takes money to bring out new strains, we have to be spending piles of money, and I don't think it's doing us that much good. Am I wrong here?

[Translation]

M. Dorrell: Oui, mais notre premier souci était de mettre au point une nouvelle catégorie et de déterminer dans quelle mesure les acheteurs pouvaient s'y intéresser. Par la suite, on a pu obtenir une deuxième génération, les Biggars, etc., ayant les qualités voulues. À ce stade cependant, la résistance aux maladies n'existait pas. Si nous avions eu la chance d'avoir plusieurs années consécutives de sécheresse, les résultats auraient été raisonnablement bons, mais, comme vous vous en souvenez probablement, certaines de ces variétés n'ont pas tenu le coup dans la vallée de la rivière Rouge.

M. Hoeppner: C'est le moins qu'on puisse dire.

M. Dorrell: Et la génération suivante, dont les variétés ont été approuvées l'an dernier, résiste mieux aux maladies fongiques et à la rouille. On a commencé à intégrer la résistance à la carie, ce qui ne se fait que progressivement. J'ose croire que ces variétés vont être supérieures à tout ce que vous avez pu voir, mais elles ne sont pas aussi bonnes que la prochaine génération et les généticiens—sélectionneurs avancent très vite dans leurs travaux d'amélioration.

Je comprends que les producteurs de semences et les agriculteurs ne sachent pas trop à quoi s'en tenir, mais si vous vous rappelez des débuts de la mise au point du canola, à l'époque où les scientifiques cherchaient à réduire la teneur en acide érucérique et en glucosinolate, les variétés proposées n'étaient que provisoires. Tout le monde se rendait compte qu'elles n'étaient pas parfaites: elles étaient tardives, leur rendement baissait, de même que leur teneur en huile. C'était des variétés provisoires qui correspondaient à un processus d'amélioration génétique.

Donc, deux grandes explications: premièrement, un plus grand nombre d'intervenants et, deuxièmement, le fait que lorsqu'on introduit une nouvelle catégorie ou un changement qualitatif d'importance, on ne peut tout faire d'un seul coup. Je suis convaincu, par exemple, que la série actuelle des HY, ou blés de printemps des Prairies, sera de beaucoup supérieure à la précédente et, comme je l'ai dit, que la prochaine constituera encore une amélioration.

M. Hoeppner: Ce qui m'amène à une autre question. Nous devons nous rendre compte que c'est le consommateur ou le contribuable qui paie la recherche, qu'elle soit réglementée ou sans limite, qu'elle soit faite par des sociétés privées ou par le gouvernement. Je m'inquiète quand même du fait que nous risquons de déboucher sur une situation comparable à celle que nous avons connue pour les wagons de chemin de fer, à savoir que les efforts de recherche sont éparpillés à gauche et à droite et qu'il n'y a personne pour aiguiller les wagons vers le terminus.

Pratiquement toutes les sociétés céréalières offrent une ou deux nouvelles variétés de canola à peu près chaque année à l'heure actuelle. Comment arrive-t-on à financer toutes ces recherches? D'après moi, ces variétés ont pratiquement la même apparence sur le terrain. Serions-nous en train de gaspiller de l'argent, aussi bien dans le secteur privé que dans le secteur public, pour en arriver aux mêmes résultats? Voilà ce qui m'inquiète. En effet, il faut de l'argent pour produire de nouvelles variétés, il en faut beaucoup et je n'ai pas l'impression que les résultats justifient la dépense. Ai-je tort?

[Traduction]

• 0955

Dr. Morrissey: It brings me back to a point I made earlier in response to Mr. Benoit's question, Mr. Hoeppner, about what we as a state agency should be doing. Our sense of it was we should probably do things the private sector can't do profitably.

If you look at our history, we were doing things in a given year, like breeding corn, for example, and we got out of that once the private sector found a way to make money on it. So you may find that in certain varieties in the west, if the private sector can replace us and meet the country's needs, we'll probably move on to something else. We may start trying to move that crop north or produce lines that have resistance to disease that the private sector might not produce for a big enough market.

The other little comment is that as more varieties come on the market what we will consciously try to do to position ourselves is to only register insofar as possible varieties that are better than existing varieties, as distinct from varieties that are equal to. That's one of the reasons that in recent years we've put the AC prefix, for AgCanada, on our varieties to try to differentiate them from others that may be equal to, trying to position ourselves as consistently putting something better out there that meets a special need.

Mr. Hoeppner: The other question I have, but maybe it isn't included in your job description, is that in the Morden and Winkler areas, very productive land, we were using chemicals when nobody else was thinking of using chemicals. Anything that came up was tried out there. We're having a tremendous problem with cancers now. Do you people look into the chemical effects on some of these crops or is that Health Canada?

Dr. Morrissey: It really is Health Canada—well, I shouldn't say that; let me go back. Regarding the registration of pesticides in Canada, the decision stops with the Minister of Agriculture. The decision is normally made on the advice of Health, Environment, and the other affected departments, so the registration decision would be made by the Minister of Agriculture, but very much on the advice of the Minister of Health in a case like that. The actual administration of it within Agriculture would be in Art Olson's office with the inspection group.

Mr. Hoeppner: My feeling is there's not enough attention paid to that, and private research probably doesn't pay any attention, do they? Is it up to government to strictly monitor this?

Dr. Morrissey: Again, I'm getting beyond my own area of competence. The registration of a pesticide or the re-review of a pesticide that has once been registered—the re-evaluation of it—would be called for by the Minister of Agriculture, but it could be at the request of the human health community. The pesticide would be reviewed either for a first registration or for a renewal based on safety, purity, potency, and efficacy. Safety to the human population is a critical variable, and even in an son enregistrement en fonction des critères de sécurité, de

M. Morrissey: Cela me ramène à ce que j'ai dit précédemment, en réponse à une question de M. Benoit, monsieur Hoeppner, quant à ce que nous devrions faire à titre d'organisme d'État. À notre avis, nous devrions peut-être nous occuper d'activités dont le secteur privé ne peut tirer profit.

Si vous examinez nos antécédents, vous constaterez qu'une année donnée, nous avons cultivé du maïs par exemple et que nous nous sommes retirés de ce marché lorsque le secteur privé a trouvé le moyen de s'en occuper avec profit. Pour certaines variétés, dans l'Ouest, si le secteur privé peut nous remplacer et répondre aux besoins du pays, nous nous occuperons d'autres choses. Ou bien nous essaierons d'implanter une culture quelconque dans le nord, ou alors de produire des souches résistant à certaines maladies que le secteur privé ne saurait produire pour un marché suffisamment vaste.

À mesure que davantage de variétés arriveront sur le marché, nous essaierons de nous limiter aux variétés meilleures que les variétés actuelles ou différentes des variétés auxquelles elles sont égales. C'est pourquoi, au cours des dernières années, nous avons ajouté les lettres AC, signifiant Agriculture Canada, à nos variétés pour essayer de les différencier des autres auxquelles elles sont égales, de façon à montrer que nous produisons constamment des variétés meilleures ou répondant à des besoins particuliers.

M. Hoeppner: J'ai une autre question à vous poser sur un sujet qui ne figure peut-être pas dans votre description de tâches. Dans la région de Morden et de Winkler, où l'on trouve des terres très productives, on a par le passé utilisé des produits chimiques avant tout le monde. Tous les produits qui arrivaient sur le marché y étaient mis à l'essai. Nous avons maintenant des problèmes graves de cancer. Étudiez-vous les effets chimiques de certaines de ces cultures ou cette tâche incombe-t-elle plutôt à Santé Canada?

M. Morrissev: En fait, cela relève de Santé Canada—je ne devrais peut-être pas dire cela; permettez-moi de reformuler ma réponse. C'est le ministre de l'Agriculture qui a le dernier mot à dire quant à l'enregistrement des pesticides au Canada. La décision est généralement prise sur l'avis des ministères de la Santé, de l'Environnement et des autres ministères touchés. C'est le ministre de l'Agriculture qui décide d'enregistrer ou non le produit, mais il fonde sa décision en grande partie, dans un tel cas, sur les conseils que lui offre le ministre de la Santé. À Agriculture Canada, l'administration réelle de ce genre de choses reviendrait au bureau de Art Olson et du groupe de l'inspection.

M. Hoeppner: J'ai l'impression qu'on n'accorde pas suffisamment d'attention à cette question et qu'on ne s'en occupe pas du tout du côté des recherches privées. Est-ce exact? Appartient-il au gouvernement de surveiller rigoureusement ce domaine?

M. Morrissey: Je vais de nouveau outrepasser mes compétences. C'est le ministre de l'Agriculture qui demande généralement l'enregistrement d'un pesticide ou un nouvel examen du produit-une réévaluation-si celui-ci a déjà été enregistré. Cela pourrait également se faire à la demande des intervenants du milieu de la santé. Le produit sera étudié soit pour son enregistrement initial, soit pour un renouvellement de

existing registered pesticide there could be a call for new data related to human health.

Mr. Hoeppner: It's a big concern when you've had two brothers in your family, younger than yourself, with a cancer problem. This is very much a concern in that area, especially when the BST issue was addressed. I had people just say they won't drink the milk. If we're going to do research, we'd better make sure it's safe, I think. Thank you very much.

The Vice-Chairman (Mr. Assad): Seeing the importance of the issues we're discussing here, even though we're taking more time, I think it's of great value.

Now we have Mr. Steckle followed by Mr. Vanclief and, to finish off the first round, Mr. Landry. And we'll probably give Mr. Easter a minute or so at the end.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): Thank you for appearing before us this morning. I find this an interesting meeting.

First, I have just a few observations. It's interesting that over the past 100 years things haven't changed that much simply because we're dealing with elements that in many cases are unpredictable, such as weather elements.

We're finding ways and means to deal with weather conditions. I cite an example in my own area in southwestern Ontario, coming from the navy bean capital of Canada. I can think back to the harvesting days of beans back in the 1950s and 1960s, where beans were vined together and they were rolled up and down the field by hand, of course. We've come from a situation where we used to pull the beans to where we're now developing varieties that we take standing as we do soybeans, simply to avoid another hazard. So we've developed.

• 1000

I'm wondering whether the consuming public really has any idea how research and development has played a part in putting safe, cheap food on the tables of Canadians. I really wonder whether the public is aware of that.

Dr. Morrissey: I would say, Mr. Chairman, if we have had a weakness over the years, it probably has been in getting the news out. I think we have had a good story to tell. I think the media are quite willing, when we've gone to them, to come out with good scientific stories where we are contributing to society. It is probably largely our own fault if we haven't done it very well. We made a conscious effort in the last year or two to do it, but my sense is that we have a long way to go. We haven't really been very good at it.

Mr. Steckle: A good example is the poultry industry in which we went from 12 weeks to 6 weeks to do the same thing. That has an impact on cost for the consuming public. That's a good example.

[Translation]

pureté, de puissance et d'efficacité. L'absence de danger pour les humains est un élément essentiel, et il est possible de réclamer de nouvelles données en matière de santé humaine même à l'égard d'un pesticide déjà enregistré.

M. Hoeppner: C'est très inquiétant, si l'on a deux frères plus jeunes atteints de cancer. C'est une préoccupation très importante dans cette région, et cela est apparu notamment lorsqu'il a été question de la somatotropine bovine. Certains ont dit qu'ils ne boiraient plus de lait. Si l'on essaie de faire des recherches, mieux vaut s'assurer que le produit ne pose pas de danger. Merci beaucoup.

Le vice-président (M. Assad): Compte tenu de l'importance des problèmes dont nous discutons, il nous faudra peut-être un peu plus de temps, mais cela en vaut la peine.

Nous entendrons M. Steckle, suivi de M. Vanclief et, pour terminer la première ronde, de M. Landry. Nous laisserons peut-être une minute ou deux à M. Easter à la fin.

M. Steckle (Huron—Bruce): Merci d'être venus témoigner devant nous aujourd'hui. Je trouve cette séance très intéressante.

Premièrement, je ferai quelques observations. Il est intéressant de constater que les choses n'ont pas tellement changé au cours des 100 dernières années du seul fait que nous devons composer avec des éléments souvent imprévisibles, comme les conditions météorologiques.

Nous trouvons maintenant des façons de nous accommoder de ces conditions météorologiques. Je vous donnerai en exemple ma propre région, dans le sud-ouest de l'Ontario, la capitale canadienne de la fève. Je me rappelle des récoltes qu'on faisait dans les années cinquante et soixante, quand on attachait les plants ensemble et qu'on les roulait, à la main, bien sûr, d'un bout à l'autre du champ. Maintenant, on met au point des variétés que l'on cueille sur pied, comme dans le cas de la fève soja, simplement pour éviter un autre danger. Nous avons donc fait des progrès.

Je me demande si les consommateurs savent à quel point la recherche et le développement ont contribué à apporter sur la table des Canadiens des aliments sûrs et bon marché. Je me demande si le public en est conscient.

M. Morrissey: Monsieur le président, notre plus grande faiblesse par le passé a sans doute été notre inaptitude à communiquer. Nous avons, je crois, de bonnes nouvelles à annoncer. Chaque fois que nous nous sommes adressés à eux, les médias ont toujours été prêts à publier de bons articles scientifiques montrant notre contribution à la société. Si nous n'avons pas bien réussi à communiquer nos réussites, c'est sans doute en grande partie de notre faute. Au cours des deux dernières années, nous avons fait un effort particulier à cet égard, mais j'ai l'impression que nous avons encore beaucoup de pain sur la planche. Nous n'avons pas vraiment réussi à faire connaître nos réalisations.

M. Steckle: On en trouve un bon exemple dans l'industrie de la volaille, où l'on fait maintenant en six semaines ce qui en prenait auparavant douze. Cela a permis de réduire les coûts payés par le consommateur. C'est un bon exemple.

Are we responding, or can we respond, quickly enough because we're now in a global community? The world has become a much smaller place in the last two decades. Look at the demand and need for proteins and for products around the world. Are we responding? I think the question was addressed earlier. Are we projecting ahead? Are we looking beyond this into the 21st century?

There are niche markets. We're not going to redevelop a new orange or banana tree for Canada, obviously. We don't do that very well here, so we leave that to someone else. We do a good job of growing wheat in this country. We do many other things well.

I think we need to focus in that area. I hope we continue to put a real focus on R and D because I think it's vitally important.

Someone else will deal with the biotechnical side. I'll leave that to Wayne. I would just like to comment, now that Jake has gone.

Look at the Pioneers and Cargills. They used R and D very profitably. We know who's paying for that; it's the farmer. I can recall the time, not that many years ago, when you would pay \$15 a bag, which could have consisted of 130,000 kernel units. Today we're paying \$100 for 80,000 units. Obviously, someone is being well paid for the R and D that has gone into that.

I think we have something to learn from the private sector and what they've done. I trust the same kind of returns could come back to us as politicians on the federal side of things and to our R and D there. Those are my comments.

**Dr. Morrissey:** I wonder, Chairman, if it might be worth, following up on that comment, to ask Frank to follow up by mentioning some of the niche products. For example, there's soya that your people have worked on for the Japanese market. There are also some specialty wheats that we may think of as being traditional products. Soya wheat is wheat, but if you produce a new product for a new market, it's a differentiated product.

We'll start with you, Frank.

**Dr. Marks:** Thank you, Mr. Chairman. It's interesting. I was following the question about varieties and the number of varieties. I think that's partly a response to niche markets, and so on. You'll probably see a lot more different varieties coming on as time goes on.

One example Dr. Morrissey mentioned was in relation to soya beans. We we wanted a high-protein soya bean to go into the Japanese market for tofu, soya milk, and that kind of product. It was about ten years ago that we started. Finally, about five years ago we put out a new variety just specifically for that market. That was done in conjunction with a company in terms of collaboration.

There's another example that we're just getting into. It's Stevia, which is a plant for natural sweetening. It's a substitute for aspartame sweeteners. I think it has a lot of potential.

#### [Traduction]

Nous est-il possible de réagir suffisamment rapidement, puisque nous travaillons maintenant dans une économie globale? Le monde est devenu de plus en plus petit au cours des vingt dernières années. Prenons par exemple la demande et les besoins en protéines et en produits dans le monde. Y réagissons-nous? Peut-être a-t-on répondu à cette question précédemment. Faisons-nous des prévisions? Essayons-nous de prévoir quelle sera la situation au XXIe siècle?

Il existe des marchés à créneaux. Nous n'allons pas mettre au point de nouveaux orangers ou de nouveaux bananiers adaptés au Canada, de toute évidence. Ce n'est pas un type de culture qui nous réussit et nous laisserons quelqu'un d'autre s'en occuper. Par contre, nous réussissons très bien à cultiver du blé, ici. Il y a également un grand nombre d'autres choses que nous faisons bien.

Nous devons nous concentrer dans ce domaine, à mon avis. J'espère que nous continuerons à mettre l'accent plus spécialement sur la recherche et le développement car, à mon avis, c'est d'importance vitale.

Quelqu'un d'autre vous parlera de l'aspect biotechnique. Je laisserai Wayne s'en occuper. J'aimerais faire une observation, maintenant que Jake est parti.

Prenez des entreprises comme Pioneers et Cargills. Ces entreprises utilisent la recherche et le développement de façon très profitable. Qui paie? Nous le savons tous, ce sont les agriculteurs. Je me souviens de l'époque, pas si lointaine, où on payait 15\$ un sac contenant 130 000 grains. Aujourd'hui, il en coûte 100\$ pour 80 000 grains. De toute évidence, quelqu'un tire un bon profit de la recherche et du développement qui a été fait dans ce domaine.

Nous avons beaucoup à apprendre du secteur privé et de ses réalisations. Les hommes politiques fédéraux devraient pouvoir tirer le même avantage des travaux de recherche et de développement réalisés au niveau fédéral. Voilà ce que j'avais à dire.

M. Morrissey: Monsieur le président, pour faire suite à cette observation, je demanderai à Frank de répondre en mentionnant certains des produits à créneaux. Par exemple, il y a le soya que vos gens ont mis au point pour le marché japonais. Il y a aussi certains blés spéciaux que nous considérons peut-être comme des produits classiques. Le mélange soya-blé, c'est du blé, mais si l'on produit un nouveau produit pour un nouveau marché, c'est un produit différent.

Nous commencerons par vous, Frank.

M. Marks: Merci, monsieur le président. C'est intéressant. J'ai écouté la question sur les variétés et le nombre de variétés. Je crois que cela répond partiellement à la question des marchés à créneaux, etc. Au cours des années, vous constaterez qu'il y aura sans doute davantage de variétés introduites.

M. Morrissey en a donné un exemple, à l'égard du soja. Nous voulions avoir du soja à haute teneur en protéines pour pénétrer le marché japonais du tofu, du lait de soja et de ce type de produit. Nous avons commencé il y a dix ans environ. Enfin, il y a cinq ans, nous avons produit une nouvelle variété correspondant précisément aux besoins de ce marché. Nous avons fait ce travail en conjonction avec une société.

Je peux vous donner un autre exemple, un projet que nous venons d'entreprendre. Il s'agit de Stevia, une plante utilisée comme édulcorant naturel. Cette plante pourrait être utilisée pour remplacer les édulcorants à l'aspartame. Elle offre de grandes possibilités.

There's another area we're getting into. We're looking at alternative uses for other crops as well. As an example, there's tobacco. We're looking at tobacco, in the long term, for molecular farming because it's so plastic. The genome in tobacco is easily manipulated. You can use it to produce nutritional chemicals and medicines such as antigens and those kind of things. We see that as an opportunity down the road for niche markets and niche types of products.

[Translation]

Nous travaillons également dans un autre domaine. Nous cherchons d'autres façons d'utiliser également d'autres cultures. Par exemple, nous essayons de voir comment on pourrait utiliser le tabac, à long terme, pour l'agriculture moléculaire, en raison de sa grande maniabilité. En effet, le génome du tabac peut facilement être manipulé. On peut s'en servir pour produire des produits chimiques nourrissants, des médicaments comme des antigènes, etc. Nous estimons qu'on pourrait ainsi avoir des débouchés sur des marchés à créneaux et fabriquer des produits destinés à ces créneaux.

• 1005

Mr. Vanclief (Prince Edward—Hastings): Welcome, Dr. Morrissey and colleagues.

I have just two or three questions. I'll give them to you all at once and then I'll take your response.

Could you give us an estimate of the work that is done and that Agriculture Canada is connected with by alliances with institutional and private sectors on the split between livestock and crop?

Also, maybe you could give an indication of how much—and I don't know if I'm going to get this across, but I think you'll get my meaning out of it—is done on what I would refer to as initial—variety development from genetic material that is gleaned from our own genetic banks; in other words, the creating of a new variety versus variations and improvements to varieties, as you have referred to, whether it be pushing them north or into different areas. I could add there the work that would qualify under plant breeders' rights versus variation and improvement.

Last, do you have an estimate, or maybe more than an estimate, of the total expenditure on R and D in Canada, not only with Agriculture Canada but in the private sector, provincially, etc.? If you don't have the numbers, then where do we stack up in agriculture and agrifood research and development versus our competitors, be they to the south of us or wherever else?

For example, in Agriculture Canada, in the estimates, it's \$270 million, but we know that there are millions and millions and millions. Do you have an estimate of what the private sector is doing there and where we are versus the rest of the world, with whom we compete so much because we are such a great exporter and have to be such a great exporter?

**Dr. Morrissey:** I shall comment on the first and last questions, the split between livestock and crops on expenditure and the R and D in this country versus that in other countries, and then perhaps I shall ask Gordon, Frank, or Jean–Claude. . . Maybe, Gordon, you could respond to the gene bank question. Does that sound okay?

M. Vanclief (Prince Edward—Hastings): Bienvenue à vous, monsieur Morrissey, ainsi qu'à vos collègues.

Permettez-moi de vous poser deux ou trois questions. Je vais vous les poser toutes ensemble, puis, vous y répondrez.

Pouvez-vous nous donner une idée du travail qui a été réalisé, et auquel a participé Agriculture Canada, grâce à des alliances avec le secteur de l'enseignement et le secteur privé, et de la répartition des dépenses entre le bétail et les récoltes?

Également, pourriez-vous nous donner une idée de la quantité—je ne sais si je réussirai à bien les exprimer, mais j'espère que vous me comprendrez quand même—de travail réalisée sur ce que j'appellerais la mise au point initiale de variétés à partir du matériel génétique provenant de nos propres banques génétiques; autrement dit, la création de nouvelles variétés par opposition à la modification et à l'amélioration de variétés, comme vous l'avez mentionné, qu'il s'agisse de les implanter dans le nord ou ailleurs. Je pourrais ajouter à cela le travail auquel s'applique la protection des obtentions végétales par opposition aux modifications et aux améliorations.

Enfin, avez-vous une estimation, à défaut de chiffres plus précis, du total des dépenses en recherche et développement au Canada, non seulement à Agriculture Canada, mais aussi dans le secteur privé, dans les provinces, etc.? Si vous n'avez pas ces chiffres, quelle est notre position en matière de recherche et de développement agricole et agro-alimentaire par rapport à nos concurrents, qu'il s'agisse des pays du Sud ou des autres pays?

Par exemple, à Agriculture Canada, on voit dans le budget des dépenses que 270 millions de dollars y seront consacrés. Nous savons cependant qu'en réalité, cette somme est bien supérieure. Avez-vous une estimation des sommes que le secteur privé investira dans ce domaine et savez-vous quelle est notre position à cet égard par rapport au reste du monde, avec lequel nous devons exercer une telle concurrence puisque nous sommes de si grands exportateurs et que nous devons le demeurer?

M. Morrissey: Je répondrai d'abord à la première et à la dernière questions, c'est-à-dire la répartition entre le bétail et les cultures, quant aux dépenses et à la position du Canada en matière de recherche et de développement par rapport aux autres pays. Je demanderai ensuite peut-être à Gordon, Frank ou Jean-Claude... Gordon, vous pourriez peut-être répondre à la question sur la banque de gènes. Cela vous irait?

In terms of the split in this department's spending on R and D, or this branch's, I guess, in round terms about 48% of the budget goes on crops and around 20% goes on livestock. Again, you have to be a little bit careful there, because forage, for example, we count as crops but you could just as easily count it as livestock. With that codicil, the split is about 48% on crops and about 20% on livestock.

In terms of R and D spending, this country as a whole spends about 1.3% of its gross domestic product on research. That's research of any kind. That has dropped from about 1.4% over the last few years.

On agricultural research it's hard to get good numbers, but my best estimate is that it is somewhere between about 2.2% and about 2.5%.

In terms of how we stack up against the competition, if you read the literature it tends to say that nobody knows in absolute numbers what a country should spend. But if you benchmark yourself against like competitors, it lists North America as spending about 3%. Well, we are pretty sure that we are not the part of North America that is spending 3%, and it probably isn't Mexico, so my guess is that the U.S. is probably spending in excess of 3%.

If you go down a column in the literature, they say lesser-developed countries, medium-developed countries, and developed countries generally. This is developed countries including North America in that number. For developed countries generally, they say that it is around 2.3%. That gives a ballpark figure.

So my estimate, looking from all of that, is that in agriculture we are probably at the low end of the normal scale for our competitors, but we are in the ballpark.

In the rest of research, the 1.3% that this country is spending compared to about 2.5% for other like countries, we're probably right 1,3 p. 100 du Canada aux 2,5 p. 100 des autres pays, nous sommes down at the low end of countries that are spending.

I saw an article in the paper citing one of the public policy research institutes a little while back, and they said that while Canada is spending only 1.3% on all research, other countries spend a lot of theirs on military research. So if you look at what's going on in private types of research as distinct from military ones, we might not be as low as we thought we were.

• 1010

Dr. Dorrell: Mr. Chairman, on the question of early generation development of varieties versus the small incremental improvement, we do both. We try not to be in the business of those small incremental changes in yield. We think that as a public institution our role should be to make significant changes. In other words, in wheat it's not so much that little change in yield, it's the introduction of a new gene for rust resistance. While you could say that's improvement, we look on it as fairly big improvements or quality.

[Traduction]

Au niveau de la répartition des dépenses du ministère en matière de recherche et de développement, on pourrait dire, pour arrondir les chiffres, que 48 p. 100 du budget est consacré aux cultures et environ 20 p. 100 au bétail. Il faut cependant être prudents, puisque le fourrage, par exemple, est considéré comme une culture alors qu'on pourrait tout aussi bien l'inclure dans la catégorie du bétail. En tenant compte de cette réserve, la répartition est d'environ 48 p. 100 pour les cultures et de 20 p. 100 pour le bétail.

Quant aux dépenses en recherche et développement, le Canada consacre environ 1,3 p. 100 de son produit national brut à la recherche. Il s'agit de la recherche en général. Ce taux a diminué, puisqu'il était environ de 1,4 p. 100 au cours des dernières années.

Il est difficile d'obtenir des chiffres précis quant à la recherche agricole, mais, d'après mes meilleures estimations, ce pourcentage serait de 2,2 à 2,5 p. 100.

Pour connaître notre position par rapport à nos concurrents, vous constaterez dans les divers documents que personne ne semble savoir, en chiffres absolus, ce que devrait consacrer un pays à la recherche. Et si on veut établir une comparaison avec la concurrence, on peut y lire que l'Amérique du Nord y consacre environ 3 p. 100. Eh bien, il est assez évident que ce n'est pas dans cette partie-ci de l'Amérique du Nord qu'on y consacre 3 p. 100, et ce n'est sans doute pas au Mexique non plus, ce qui signifie que les États–Unis y consacrent probablement plus de 3 p. 100.

On parle aussi dans les documents des pays moins développés, des pays moyennement développés et des pays développés. Dans les pays développés, on compte l'Amérique du Nord. Pour l'ensemble des pays développés, on dit que ce chiffre s'établit à environ 2,3 p. 100. Il s'agit d'une approximation.

D'après mon estimation, si je tiens compte de tout cela, je dirais que les sommes que nous consacrons à la recherche en agriculture se situent probablement au bas de l'échelle par rapport à nos concurrents, mais que nous sommes près de la moyenne.

Pour ce qui est des autres types de recherche, si l'on compare le probablement tout à fait au bas de l'échelle.

Il y a quelque temps, j'ai lu un article dans un journal, dans lequel on citait un des instituts de recherche en matière de politique publique. On y disait que même si le Canada ne consacre que 1,3 p. 100 à l'ensemble de la recherche, d'autres pays consacrent un grande partie de leur budget de recherche à la recherche militaire. Si l'on fait la distinction entre la recherche militaire et les autres types de recherche, nous nous situons probablement à un rang supérieur.

M. Dorrell: Monsieur le président, nous faisons de la recherche pour mettre au point de nouvelles variétés aussi bien que pour apporter de petites améliorations. Cependant, nous essayons de ne pas mettre l'accent sur ces petites augmentations du rendement. À notre avis, en tant qu'institution publique, notre rôle doit être d'apporter des changements importants. Autrement dit, il importe moins d'améliorer quelque peu le rendement du blé que de trouver un nouveau gène qui résisterait à la rouille. Vous direz peut-être que cela est une amélioration, mais selon nous, il s'agirait d'une amélioration très importante de la qualité.

Moving to the development side, we have several programs going on that are risky and very expensive. One example is the development of a new canola quality mustard. Here, we're taking one species of mustard and converting it over to canola quality—a massive effort and very expensive. We're several years away from the finished variety, but that's really going back and reconstituting.

There are cases in the west where they switched the flax from being an industrial oil to an edible oil. Those are major changes. So we do both.

But as Dr. Morrissey said, when we get to the point where we're competing head on with a private company, obviously we back off. Dr. St-Pierre can talk about the corn hybrid situation. We're not developing corn hybrids. We're working on corn in-breds with very specific traits. Companies then move it on.

J.C., did you want to add to that?

**Dr. St-Pierre:** Not on corn, no. I was going to mention a new kind of oats, called naked oats because the hulls have been removed, which can bring to regions that can't grow corn or soya bean a source of protein and energy to feed livestock. So this is a new crop in the sense that it opens up new avenues for people.

M. Landry (Lotbinière): Merci, monsieur Morrissey, merci pour votre présentation.

J'ai plusieurs interrogations sur le budget de recherche. Depuis plusieurs années, le Québec jouit de budgets de l'ordre de 12 à 13 p. 100. Vous savez que le Québec a une très grosse industrie agricole. Compte tenu qu'on peut compter sur 25 p. 100 de la population, ne pourrions—nous pas avoir au moins 20 p. 100 du budget de recherche? C'est ma première question.

Ne proposons—nous pas de bons projets? Les pourcentages ne pourraient—ils pas être augmentés?

M. Morrissey: Merci, monsieur le président.

La question de répartition des budgets entre les provinces, je crois qu'elle tourne autour de la ferme expérimentale. Compte-t-on la ferme expérimentale comme une ressource naturelle ou une ressource nationale dont les parts sont partagées entre les provinces du Canada? Si on le considère comme cela, cela change un peu les chiffres.

Je peux vous donner, grosso modo, les répartitions du budget par province. En chiffres ronds: Terre-Neuve, 2 millions de dollars; la Nouvelle-Écosse, 10 millions de dollars; le Nouveau-Brunswick, 9 millions de dollars; l'Île-du-Prince-Édouard, 8 millions de dollars; le Québec, 38 millions de dollars; l'Ontario, 23 millions de dollars; le Manitoba, 18 millions de dollars; la Saskatchewan, 23 millions de dollars; l'Alberta, 32 millions de dollars, et la Colombie-Britannique, 19 millions de dollars.

La ferme expérimentale représente un gros montant et, si l'on partage ce montant entre les provinces, cela change les pourcentages. Dans ce cas—là, la part du Québec devient assez importante. Le rayon d'influence de la ferme expérimentale, c'est tout de suite l'Ontario et le Québec, et par la suite des rayons qui s'étalent dans le reste du pays.

[Translation]

En ce qui concerne le développement, nous avons lancé plusieurs programmes qui sont très risqués et qui coûtent très cher. Un exemple serait une nouvelle variété de moutarde qui aurait la qualité du canola. On prend une espèce de moutarde et on la convertit pour atteindre la qualité du canola, ce qui exige énormément d'efforts et de dépenses. Il nous faudra encore quelques années avant de trouver la variété définitive, mais il y a tout un travail à faire.

Il y a des exemples dans l'Ouest où ils ont commencé à utiliser l'huile de lin comme huile comestible plutôt que comme produit industriel. Ce sont des modifications importantes. Nous travaillons donc dans les deux domaines.

Mais comme l'a dit M. Morrissey, dès qu'on commence à faire concurrence à une compagnie du secteur privé, nous nous désistons. M. St-Pierre peut vous parler de la situation des hybrides du maïs; nous n'en mettons pas au point. Nous faisons de la recherche sur des souches pures de maïs avec des caractéristiques précises et ensuite les compagnies reprennent nos travaux.

J.C., voulez-vous ajouter quelque chose?

M. St-Pierre: Je n'ai rien à dire sur le maïs. J'allais parler d'une nouvelle espèce d'avoine qu'on appelle avoine nue parce que les écorces ont été enlevées, et cela peut constituer une source de protéines et de provendes pour le bétail, dans les régions où l'on ne peut faire pousser du maïs ou du soja. Il s'agit donc d'une nouvelle culture qui donne aux gens de nouvelles possibilités.

Mr. Landry (Lotbinière): Thank you, Mr. Morrissey, for your presentation.

I have several questions about the research budget. For some years, Quebec has had budgets of about 12 or 13%. You know that Quebec has a very large agricultural industry. Since it accounts for 25% of the population, could we not have at least 20% of the research budget? That is my first question.

Do we not propose good projects? Could the percentages not be increased?

Mr. Morrissey: Thank you, Mr. Chairman.

The question of the allocation of funds between the provinces centers around the experimental farm. Is the experimental farm considered to be a natural resource or a national resource shared by the Canadian provinces? If we look at it that way, it changes the figures somewhat.

I can give you the rough breakdown of the budget by province. Rounding of the figures Newfoundland gets \$2 million; Nova Scotia, \$10 million; New Brunswick, \$9 million; Prince Edward Island, \$8 million; Quebec, \$38 million; Ontario, \$23 million; Manitoba, \$18 million; Saskatchewan, \$23 million; Alberta, \$32 million and British Columbia, \$19 million.

The experimental farm accounts for a considerable amount, and if that amount is divided among the provinces, it changes the percentages. In that way, Quebec's share is quite large. The influence of the experimental farm impacts first on Ontario and Quebec, and then spreads out over the rest of the country.

[Traduction]

• 1015

Donc, je crois que cela tourne sur l'interprétation de la répartission des biens de la ferme expérimentale.

M. Landry: C'est bien, merci.

Mr. Easter (Malpeque): Thank you, Mr. Chairman.

First, my apologies for not being here for your presentation. I was at other meetings over a problem that's a headache for you and just about as much a headache for me, and that's PVY-n and I'll talk about that in a moment.

I think if there is any area, Mr. Chairman, that we have to support and that I don't think we as governments in the past have supported enough, it's research and development. I'm not talking necessarily niche markets, but if you look at our history in the past, the quality wheats we've produced through the public research, the quality of our breeding stock, which research and development has assisted with, we're recognized around the world as among the best, and we certainly can't compromise that system.

I am worried and I'll note this, Dr. Morrissey. I guess our focus in the past has been on research that will benefit the country as a whole and the most producers. We're getting into a time now in which we seem to be emphasizing niche markets. That's all well and good, but I hope that in our thrust of moving somewhat toward niche markets we don't find Agriculture Canada and it's research and development section being utilized for the benefits of corporations who are out there trying to move into these niche markets. We have to ensure that the research and development is going to where it can exercise the most public good.

It's just spinning off what Jake raised earlier in terms of some varieties and so on. In the overall department's estimation of where you target your research, do you also take into consideration the implications on the marketing function as a whole or the implication on other. . .? Maybe the best way for me to explain it would be with an example.

Semi-dwarf wheats have a more productive ability, but in terms of our hard red spring wheats they cost us problems in the marketing in that they're not distinguishable as easily, and so on and so forth. Does the department consider those factors? We don't want to come up with a wonderful new product and end up destroying our marketability, our milling characteristics and so on by having it blended in, in our exports of some grains.

**Dr. Morrissey:** I heard three questions. I'll try to answer the one on the local versus world markets and the benefits to Canada question, and ask Gordon if he could answer the one on soft wheat.

On the issue of who gets the benefits—is it large companies or small and medium enterprises or, indeed, is it Canadian companies versus offshore companies—one of the issues that has arisen in our own minds, as we look at this, and in fact it's close to the question Mr. Benoit asked earlier, is that we really have only three tools to control diseases of crops; for example, physical, chemical and biological tools.

So it all depends on how you interpret the distribution of the experimental farm assets.

Mr. Landry: Thank you very much.

M. Easter (Malpèque): Merci, monsieur le président.

Tout d'abord, je m'excuse d'avoir été absent pendant votre exposé. J'ai dû assister à d'autres réunions où l'on examine un problème très grave pour vous et pour moi, c'est-à-dire la souche nécrotique du vivus Y de la pomme de terre et je vais en parler dans un instant.

Monsieur le président, s'il est un domaine que nous devons soutenir, et que les gouvernements passés n'ont pas suffisamment aidé, c'est celui de la recherche et du développement. Je ne parle pas nécessairement des marchés à créneaux, mais si l'on examine notre histoire, on constate que les blés de qualité produits par la recherche publique, et la qualité de notre bétail d'élevage qui a été augmentée par la recherche et le développement, sont reconnus parmi les meilleurs au monde, et nous ne pouvons pas compromettre un tel système.

Je m'en inquiète, et je note ceci, monsieur Morrissey. Par le passé, nous avons mis l'accent sur la recherche qui va bénéficier au pays en général et à la plupart des producteurs. Mais aujourd'hui nous semblons mettre l'accent sur les marchés à créneaux. Cela est très bien, mais j'espère qu'en ciblant de tels marchés, Agriculture Canada et ses services de recherche et de développement ne se font pas manipuler par les entreprises qui essaient de pénétrer ces marchés. Il faut s'assurer que la recherche et le développement sont menés pour le bien public autant que possible.

Jake a posé des questions plus tôt sur les différentes variétés. Selon l'estimation de votre ministère, en ciblant vos projets de recherche, est—ce que vous tenez compte également des implications au niveau du marketing? Je vais essayer de vous expliquer cela en citant un exemple concret.

Les blés demi-nains ont été plus productifs, mais les blés de force roux de printemps nous causent des problèmes de commercialisation, parce qu'il n'est pas aussi facile de les distinguer. Est-ce que le ministère tient compte de ces éléments? On ne veut pas introduire un nouveau produit merveilleux qui va finir par détruire notre réputation sur le marché des grains de qualité, dont les propriétés pour la meunerie seront telles qu'il faudra le mélanger avec d'autres grains pour l'exporter.

M. Morrissey: Il me semble que vous avez posé trois questions. J'essayerai de répondre à votre question sur les marchés locaux et mondiaux et les bénéfices au Canada, et je vais demander à Gordon de répondre à votre question sur le blé tendre.

Vous avez demandé si ce sont les grandes, les moyennes ou les petites entreprises qui en bénéficient, ou en fait s'il s'agit de compagnies canadiennes ou étrangères. L'un des problèmes qui se posent, et en fait cela correspond à une question posée plus tôt par M. Benoit, c'est que nous n'avons que trois outils pour contrôler les maladies des cultures: des outils physiques, chimiques et biologiques.

The chemical tools have largely become the area of expertise of large companies, so we're really not in the pesticide business, the business of developing them. But the other two preys on a predator in this country or building genetics that are physical, chemical and biological.

[Translation]

Ce sont les grandes entreprises qui détiennent l'expertise dans le domaine des produits chimiques, donc nous ne travaillons pas dans le secteur de la mise au point des pesticides. tools, physical and biological... Whether physical, meaning Les deux autres outils sont d'ordre physique et biologique. Cela physically eliminating weeds by plowing down or by cultivation pourrait vouloir dire l'élimination physique des mauvaises techniques or by rotations to continue the quality of soil, or herbes en se servant de techniques de culture ou de rotation des whether it's biological techniques, introducing an insect that cultures afin de maintenir la qualité des sols. Les techniques biologiques comprennent l'introduction d'insectes qui attaquent resistant to disease, you are in a sense looking at those three tools: les prédateurs au pays, ou l'utilisation de tactiques génétiques pour créer des espèces qui résistent aux maladies. Dans un sens, vous n'avez que ces trois outils: physiques, chimiques et biologiques.

1020

If you come up with a chemical solution, there are only a handful of really big companies that have the marketing and distribution systems to compete worldwide. We don't produce many of those solutions. We tend to be in the physical and biological area because those solutions tend to be distributed locally. For example, a variety tends to have greater application in the Winnipeg area, or perhaps in the Swift Current area, or perhaps in the irrigated lands around Lethbridge. They tend to go out to local companies.

This happens even more so in the insect biological control, the kind of work Frank's guys are doing in southern Ontario, or Gordon's people are doing at Summerland, where you come up with a technique to control insects by a release of another insect, the coddling moth, for example, in British Columbia. Again, they tend to be very small companies. It could be Philom Bros. in Saskatoon, or it could be a company like Bionomics.

We start out by trying to solve Canadian problems first. If it is a benefit for the rest of the world, that's fine. We'll even try to make some money out of it, but we start out by trying to solve Canada's problems. Because we are mainly in the physical and biological solutions we can't claim credit for it. They just happen to be small and medium enterprises, primarily Canadian companies.

The other question was the benefits to Canada. Again it was one of the questions we asked ourselves. As money gets a little tighter, we look at which projects we'll take on and which ones we won't. One of the key first questions is, are we solving one of Canada's problems or are we solving a problem, first and foremost, for the rest of the world? We try to solve Canada's problems first, and secondly we try to capture those benefits at least in the first period of time for Canada.

Dr. Dorrell: Mr. Easter, I think your second question asked whether we take into account the system and the needs of the marketplace as we develop our materials. Given your

Si vous proposez une solution de nature chimique, seule une poignée de grosses sociétés auront les systèmes de commercialisation et de distribution nécessaires pour livrer concurrence à l'échelle mondiale. Nous ne produisons pas beaucoup de solutions de ce type. Nous avons tendance à nous cantonner aux solutions d'ordre physique et biologique, parce qu'elles sont généralement distribuées à l'échelle locale. Par exemple, une variété a tendance à être davantage utilisée dans la région de Winnipeg, ou peut-être dans la région de Swift Current, ou peut-être dans les terres irriguées autour de Lethbridge. Généralement, ce sont des sociétés locales qui prennent ces solutions.

C'est encore plus net dans le cas de la lutte biologique contre les insectes, le type de travail auquel se livre l'équipe de Frank dans le sud de l'Ontario, ou celle de Frank à Summerland, où l'on met au point une technique de lutte contre un insecte en en libérant un autre, la pyrale de la pomme, par exemple, en Colombie-Britannique. Je rappelle qu'il s'agit en général de toutes petites entreprises. Il peut s'agir de Philom Bros. à Saskatoon ou d'une entreprise comme Bionomics.

Nous commençons par essayer de résoudre d'abord les problèmes qui se posent au Canada. Si le reste du monde peut en bénéficier, tant mieux. Nous essayerons même d'en tirer quelques profits, mais nous essayons d'abord de résoudre des problèmes au Canada. Comme nous nous occupons essentiellement de trouver des solutions d'ordre physique et biologique, nous ne pouvons pas nous attribuer grand crédit. Il ne s'agit que de petites et moyennes entreprises, surtout d'entreprises canadiennes.

L'autre question avait trait aux avantages qu'en tire le Canada. C'est aussi une des questions que nous nous sommes posées. Comme l'argent se raréfie, nous nous demandons quels projets nous allons mener à bien et lesquels nous allons rejeter. Une des toutes premières questions que nous nous posons est de nous demander si nous allons résoudre un des problèmes qu'a le Canada ou un problème qui se pose, d'abord et avant tout, dans le reste du monde? Nous essayons d'abord de régler des problèmes qu'a le Canada, et ensuite nous essayons d'en faire profiter le Canada, au moins dans un premier temps.

M. Dorrell: Monsieur Easter, je pense que dans votre deuxième question, vous demandiez si nous tenions compte du système et des besoins du marché quand nous mettions au point example of the wheats, yes. The breeders work very closely with nos produits. Si je reprends votre exemple du blé, la réponse est

the Canadian Grain Commission and the Wheat Board to respond to oui. Les sélectionneurs travaillent en très étroite collaboration avec how the Canadian system works. They get frustrated sometimes in not having enough latitude to change things quickly enough, but everything that we put into the system meets the requirements to identify and keep the varieties separate.

The Wheat Board over the years has been very supportive of bringing new classes in. It has worked with the breeders. For example, the prairie spring is a case in point. The breeders developed characteristics in the seed that could be identified and separated from other classes, and that's critical.

I guess we could have been criticized a number of years ago for putting more emphasis on the agronomics side of things. Could we grow a crop? The first thing we did was we brought it in to see if we could grow it, and never really paid a whole lot of attention to who was going to buy it at the end of the day. Now that is a critical consideration, that there is indeed a marketplace for it.

Mr. Easter: On the top of page 33 it states that the department undertakes primarily early-stage higher-risk research that is beneficial to the environment, profitable to the nation, but would not be profitable for a private organization to undertake on its own. I think that's admirable and may be the way we need to go.

But let me put it another way. During the debate on plant breeders' rights it was said by some plant breeders that Agriculture Canada in terms of research and development would be used in the discovery stage, and that would be at taxpayers' expense. The department would make the investment in terms of the discovery stage. Then it would be turned over basically to private industry for the exploitation stage. If that's the case, what are we getting in return? What returns are coming back to the department for having taken the risk and putting the personnel in, in order to do that early higher-risk research at the discovery stage?

Dr. Morrissey: I guess the statement on doing things that are profitable to the nation but the private sector couldn't or wouldn't do at a profit is simply saying that if there's a market failure out there, if somebody has to do it and the private sector won't do it, we're n'y a pas preneur, si quelqu'un doit le faire et que le secteur privé ne probably the only ones left.

• 1025

The second part of the question was how we ensure that taxpayers are getting something back for it. If I could just use the example of crop varieties, my sense of the crop variety release business, whether we or friends in the universities or private sector people are releasing them, is that particularly we and the universities all need a distribution system. Certainly we in Agriculture Canada don't have our own distribution system. We got out of them 80 years ago when Dr. Saunders stopped sending bags of seeds around and the private sector found a way to make money out of it.

### [Traduction]

la Commission canadienne des grains et la Commission canadienne du blé pour tenir compte de la façon dont fonctionne le système canadien. Ils sont parfois mécontents de ne pas avoir suffisamment de latitude pour changer les choses assez rapidement, mais tout ce que nous introduisons dans le système satisfait aux exigences qui nous sont faites d'identifier les variétés et de les maintenir distinctes.

La Commission canadienne du blé, au fil des ans, a appuyé très fortement l'introduction de nouvelles classes. Elle a collaboré avec les sélectionneurs végétaux. Le blé de printemps des Prairies en est un exemple. Les sélectionneurs ont doté la semence de caractéristiques qui pouvaient être identifiées et distinguées de celles des autres classes, et c'est essentiel.

Je suppose qu'on aurait pu nous reprocher il y a quelques années de mettre plus l'accent sur le volet agronomique. Pouvions-nous produire une culture? La première chose que nous faisions, c'était de nous la procurer pour voir si nous pouvions la faire pousser, nous ne nous sommes jamais vraiment beaucoup demandé qui au bout du compte allait l'acheter. C'est maintenant devenu une question essentielle, à savoir s'il existe bel et bien un marché pour ce produit.

M. Easter: En haut de la page 34, on dit que «le ministère effectue surtout des recherches de base à risque élevé qui sont avantageuses pour l'environnement et profitables au pays, mais qui ne seraient pas rentables pour un organisme privé». Je pense que c'est admirable et que c'est peut-être la voie à suivre.

Mais je retourne la question. Au cours du débat sur la protection des obtentions végétales, certains sélectionneurs ont dit que pour ce qui est de la recherche et du développement, on ferait appel à Agriculture Canada pour l'étape de la découverte, et que cela se ferait aux frais du contribuable. Le ministère ferait l'investissement qu'il faut à l'étape de la découverte. Puis on s'en remettrait au secteur privé pour l'étape de l'exploitation. Si tel est le cas, qu'obtenons-nous en retour? Que retire le ministère pour avoir pris les risques et fourni le personnel, pour avoir effectué ces recherches de base à risque élevé à l'étape de la découverte?

M. Morrissey: Je pense que quand on dit qu'on fait des choses qui sont profitables au pays, mais que le secteur privé ne pourrait pas faire ou ne ferait pas avec profit, cela veut simplement dire que s'il le fait pas, il ne reste sans doute que nous.

La deuxième partie de la question visait à savoir comment nous nous assurons que les contribuables obtiennent quelque chose en retour. Si je peux prendre l'exemple des variétés culturales, d'après ce que je sais du lancement de nouvelles variétés culturales, que ce soit nous ou nos collègues des universités ou du secteur privé qui les lancent, c'est que nous, tout particulièrement, et les universités avons tous besoin d'un système de distribution. Il est bien certain qu'Agriculture Canada n'a pas son propre système de distribution. Nous nous sommes retirés il y a 80 ans quand le D, Saunders a cessé d'envoyer des sacs de semences un peu partout et que le secteur privé y a vu une façon de gagner de l'argent.

My sense is that it hasn't been free. Whether we've distributed the varieties through SeCAN or through some other agency, they've always been charged by the private sector for their distribution costs. Even though our research costs came to them free, SeCAN has always charged royalties, and in recent years we have got something back. So in the recent past at least, the years during which we've been allowed to get some money, we have been getting some direct money that's going back into research. It doesn't cover the whole cost, but it covers some.

So I guess the return to the nation would be that it is having its need met by getting either lines, as Gordon said, or finished varieties in some cases. In the other case we are getting some money back to try to keep the cost to taxpayers down.

Mr. Easter: There is a danger here. If the private sector won't do it, then yes. But, the way the system is set up, I worry that they won't do it in terms of the early-stage higher risk but when it looks profitable they will be gung-ho to move in to exploit it. At that stage we might not be getting enough returns for what Canadian taxpavers have put into that research. That's my worry.

In terms of animals' reproduction welfare and nutrition, I am wondering what kind of work the department has done relative to BST. I think you are well aware that the committee has recommended legislating a one-year moratorium. As a committee we have severe concerns on evidence relative to animal health: mastitis, reproduction, etc.

Lastly, although in the estimates figures it looks to me as if there are more full-time equivalents—it is a different question—in human resources, I have a letter here that came to me from the Public Service Alliance. This is what they say, and I wonder if you can explain it: "Swift Current employees have been told by their director that they are getting a \$320,000 cut for 1995".

They want to cut eight full-time positions. That may or may not be necessary in terms of budget restraint; I don't know. But I worry when there is a 10% cut across the board in a department, or whatever, without any analysis of what's happening in the on-ground research.

I am just wondering if it is in fact true that we are losing people on the ground in Swift Current, and how are those decisions made in terms of the overall objectives?

The Acting Chairman (Mr. Culbert): There are three or four questions there, but I will allow Dr. Morrissey and his group to answer as quickly as possible.

Dr. Morrissey: We haven't done direct work recombinant BST that I am aware of. Where we have done work is in the related issue of growth factor naturally produced by cattle. If you recall, at the last session we had here where I naturellement par le bétail. Si vous vous souvenez, à la dernière

[Translation]

Mon idée, c'est que ce n'est pas gratuit. Que nous ayons distribué les variétés par l'intermédiaire de Secan ou par un autre organisme quelconque, le secteur privé leur a toujours fait payer leurs frais de distribution. Même si nos recherches ne lui coûtaient rien, Secan a toujours exigé des redevances, et ces dernières années nous en avons récupéré une part. Depuis peu donc, donc pour les années pendant lesquelles nous avons été autorisés à obtenir quelqu'argent, nous avons obtenu des fonds directs qui ont été réinvestis dans la recherche. Cela ne couvre pas tous les frais, mais ça en couvre une partie.

Je dirais donc que l'avantage pour le pays tiendrait au fait que ses besoins sont satisfaits parce qu'ils disposent dans certains cas, comme le disait Gordon, de l'une ou l'autre variété mise au point. Dans l'autre cas, nous récupérons un peu d'argent qui sert à contenir les coûts pour les contribuables.

M. Easter: Il y a là un certain risque. Si le secteur privé se refuse à le faire, alors oui. Mais, étant donné la façon dont le système fonctionne, je crains que le secteur privé ne consente pas à faire des recherches de base à risque élevé mais que dès que l'affaire semble rentable, il est tout feu tout flamme pour se lancer dans l'exploitation. À ce point-là, nous ne retirons peut-être pas suffisamment compte tenu de ce que les contribuables ont investi dans la recherche. C'est cela qui m'inquiète.

Pour ce qui est de la reproduction, de la santé et de l'alimentation des bestiaux, je me demande quels types de travaux le Ministère a fait au sujet de la BST, la somatotropine bovine. Je pense que vous savez tous que le Comité a recommandé qu'on impose par voie législative un moratoire d'un an. En tant que Comité, nous avons de graves inquiétudes compte tenu des témoignages qui ont été présentés au sujet des conséquences de ce produit sur la santé des vaches; sur les risques de mammite, les problèmes de reproduction, et le reste.

Enfin, bien qu'en regardant les données du budget j'ai l'impression qu'il y a plus d'équivalents temps plein—c'est une autre question—au sujet des ressources humaines, j'ai ici une lettre qui m'a été envoyée par l'Alliance de la fonction publique. Voici ce qu'on me dit, et je me demande si vous pouvez me donner une explication: «les employés de Swift Current ont été avertis par leur directeur qu'ils subiraient une réduction de 320 000\$ en 1995».

On veut supprimer huit postes à temps plein. C'est peut-être nécessaire ou pas pour respecter les compressions budgétaires; je ne le sais pas. Mais je m'inquiète quand on impose une réduction de 10 p. cent à l'échelle de tout un ministère, ou d'un autre secteur, sans examiner le moindrement ce qui se passe du côté de la recherche sur le terrain.

Je me demande s'il est bien vrai que nous allons perdre des gens sur place à Swift Current, et je voudrais bien savoir comment ces décisions sont prises, eu égard aux objectifs globaux?

Le président suppléant (M. Culbert): Il y a là trois ou quatre questions. Je vais demander à M. Morrissey et à ses collègues de répondre le plus brièvement possible.

M. Morrissey: Nous n'avons pas travaillé directement sur la BST recombinante, à ma connaissance. Nous avons toutefois travaillé sur le dossier connexe du facteur de croissance produit

Lennoxville station sitting with us in the audience. He has actually been working on growth factor naturally produced by cattle and what mechanisms there might be to increase an animal's natural production of it as distinct from adding it from the

I will stop there and ask Gordon if he can answer the Swift Current question.

Dr. Dorrell: I have heard this one before. We know that a series of cuts are coming. These have been mandated by previous budgets, so we have a rough idea of what we are facing. We try to do things ahead of time so that we don't get to April 1 and not have any money.

Swift Current is no different from any other establishment in the system. All stations know roughly what their cuts will be next year. We rarely go out to cut positions. We go out to reduce costs, and we can do that in a variety of ways.

Swift Current is in my region, and it is one of the better examples of taking the holistic approach. Yes, they've terminated programs that are—let me put it this way—mature, or they're not really adding that much more. They are probably one of the better examples of eliminating old buildings. They were one of the first stations that had what they call a cash-andcarry sale of old machinery and lab equipment about six months after we had authority to keep the money. Those things go back into the budget. They're fairly aggressive working in partnerships with both companies and other agencies.

So there's no basis to going out to cut eight positions. The \$320,000 is absolutely correct. My guess is that the eight positions came from-if you take an average of \$40,000 in salary and divide it into \$320,00, it comes out to eight. In any of our reductions it tends to be a combination of savings, terminated or consolidated programs, and some downsizing, but we rarely go out and target people that quickly.

Dr. Morrissey: Perhaps I could just add that we were aware there was some sensitivity in Swift Current. Just in the last day or so, Gordon sat down with Larry Leng from the Public Service Alliance of Canada to share information on it.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Because this is a very important subject, we want to ensure that members of the standing committee have all the information they require. But we do have a schedule to keep to and we have another presenter this morning. I want to allow just a very brief second round.

Mr. Marchand has requested a follow-up.

M. Marchand: Merci, monsieur le président. Je reviens très brièvement à la question de la répartition des budgets.

La ferme expérimentale fait-elle aussi de la recherche? Vous aviez d'ailleurs indiqué qu'environ 50 p. 100 de la recherche en général au Canada se faisait sur les céréales. La ferme expérimentale a, grosso modo, dans la région d'Ottawa, un budget de 81 millions de dollars. Comment cela est-il réparti dans la recherche céréale et animale? Quels sont deux ou trois des plus gros projets que vous avez en cours à la ferme expérimentale?

[Traduction]

was present on BST, we had Denis Petitclerc from the séance à laquelle j'ai comparu ici au sujet de la BST, M. Denis Petitclerc de la station de Lennoxville était avec nous parmi l'auditoire. Il travaille effectivement sur le facteur de croissance produit naturellement par le bétail et sur les mécanismes qui pourraient permettre à l'animal d'en produire naturellement davantage, au lieu d'avoir à envisager de lui en faire prendre.

> Je vais m'en tenir là et demander à Gordon s'il peut parler de la question de Swift Current.

> M. Dorrell: J'ai déjà entendu parler de cela. Nous savons que des compressions vont venir. Celles-là ont été dictées dans des budgets antérieurs, et nous avons donc une certaine idée de ce qui nous attend. Nous tenons à faire les choses à l'avance afin de ne pas arriver au 1er avril et de ne pas avoir d'argent.

> Swift Current n'est pas différent des autres établissements du système. Toutes les stations savent à peu près les réductions qu'elles subiront l'an prochain. Nous cherchons rarement à couper des

> postes. Nous essayons plutôt de réduire les coûts, ce que nous pouvons faire de différentes façons.

> La station de Swift Current, qui se trouve dans ma région, est un des meilleurs exemples de l'application de la méthode holistique. Oui, ils ont annulé des programmes que je qualifierai de mûrs et qui ne contribuent plus grand-chose au système. Cette station est probablement un des meilleurs exemples de l'élimination de vieux bâtiments. Swift Current était une des premières stations à vendre au comptant le vieil équipement et le matériel de laboratoire à peu près six mois après avoir reçu l'autorisation de garder l'argent obtenu. Ces montants sont réinscrits dans le budget. C'est une station dynamique qui travaille en partenariat avec le secteur privé et d'autres agences.

> Il n'y a donc pas de raison d'essayer de couper huit postes. Le chiffre de 320 000 est tout à fait exact. Le salaire moyen est 40 000\$ et si vous divisez 320 000\$ par 40 000 le résultat est huit, ce qui explique le nombre de huit postes. Pour effectuer des réductions, nous essayons de réaliser des économies, de terminer ou de consolider certains programmes et de comprimer les effectifs, mais nous ne tenons pas à mettre d'emblée des employés à pied.

> M. Morrissey: Je tiens à ajouter que nous savions que la situation était un peu délicate à Swift Current. Hier ou avant-hier Gordon a rencontré Larry Leng de l'Alliance de la Fonction publique du Canada pour partager des renseignements à ce sujet.

> Le président suppléant (M. Culbert): En raison de l'importance de cette question, nous tenons à ce que les membres du comité permanent disposent de tous les renseignements dont ils ont besoin. Mais nous devons nous en tenir à notre horaire et nous avons un autre témoin ce matin. Je vais donc permettre un deuxième tour très court.

Monsieur Marchand a demandé à reprendre la parole.

Mr. Marchand: Thank you Mr. Chairman. I would like to come back briefly to the breakdown of the budget.

Does the Experimental Farm also carry out research? You indicated that approximately 50% of all research in Canada concerned grain. In the Ottawa region, the Experimental Farm has an overall budget of approximately \$81 million. How is that divided between grain research and animal research? What are the two or three largest projects currently under way at the Experimental Farm?

M. Morrissey: Merci, monsieur le président.

Lorsque j'ai parlé de 50 p. 100, il s'agissait bien sûr de céréales, mais également d'horticulture et de tous genres d'autres récoltes.

En parlant spécifiquement de la ferme expérimentale, les projets qui me viennent tout de suite en tête sont: le projet sur le soya, le projet sur le maïs et le projet sur l'avoine nue qui on été conçus pour permettre des récoltes de ces trois espèces, de ces trois grains du sud de l'Ontario—des États-Unis même—vers l'est de l'Ontario et, actuellement, nous sommes en train d'avancer le maïs, le soya et l'avoine nue dans l'ouest du Québec et jusqu'à Lennoxville.

Donc, en coopération avec la ferme expérimentale, où Jean-Claude travaille, et surtout notre laboratoire de Sainte-Foy, au Québec, nous sommes en train d'avancer la frontière de l'agriculture dans ce domaine, de plus en plus dans les Cantons de l'Est.

Il se peut, Jean-Claude, que tu aies quelques commentaires à ajouter?

Dr. St-Pierre: J'aimerais spécifier que beaucoup de toutes les provinces, et qu'un des rôles principaux de la ferme est de s'assurer que dans le travail sur les sols, par exemple, là travail et que les grilles se rencontrent aux frontières, que tout se procedures are followed and all requirements are met. fasse de la même façon et rencontre les besoins.

1035

Si on regarde également du côté de la répartition des ressources, la ferme expérimentale centrale était l'une des cinq premières à être établie au Canada, et devait servir le Québec et l'Ontario.

Depuis ce temps-là, il y a eu beaucoup de développements et de nouveaux programmes ont été établis, mais si vous promettez de ne pas en tenir trop compte et de ne pas me tenir responsable du chiffre, je vais vous avancer un chiffre qui pourrait servir de base pour ce que la ferme expérimentale rend comme service au Québec. Je dirais qu'environ 25 p. 100 du budget de la ferme va au Québec.

M. Marchand: Merci beaucoup.

Mr. Hoeppner: I have a quick question. Is Agriculture Canada or your department working on biotech control of leafy spurge?

Dr. Dorrell: Mr. Hoeppner, we've been working on leafy spurge for a number of years through the introduction of insects from areas where leafy spurge originated in different parts of the world. It's a very successful program. It's been partially supported by various provinces and the federal government. It's part of the process.

We now are working with fungi and bacteria to go after specific weeds. One of our successes just emerging is a product called Biomal, which goes after round leaf mallow and nothing else. It's a natural product. It's not transgenic in that sense but we've used molecular biology and advanced science to select the material.

[Translation]

Mr. Morrissey: Thank you Mr. Chairman.

When I said 50%, I was of course referring to grain but also to horticulture and all types of other crops.

As regards the Experimental Farm itself, the projects that come immediately to mind are: the soya project, the project on corn and the project on naked oats which were designed to obtain crops from these three species. We are moving these three grains from southern Ontario and the United States itself towards eastern Ontario. At present, we are moving the cultivation of corn, soya and naked oats into western Quebec and as far as Lennoxville.

Therefore, in cooperation with the Experimental Farm, where Jean-Claude works, and particularly with our laboratory in Sainte-Foy, Quebec, we are pushing the agricultural border for these products increasingly towards the Eastern Townships.

Jean-Claude, perhaps you might like to add something?

Mr. St-Pierre: I would like to point out that many of the programmes de la ferme sont d'une importance qui touche Farm's programs are relevant to all the provinces, and that one of the main roles of the Farm is to ensure that in for example soil research, in those areas where provincial borders meet, où les frontières provinciales se rencontrent, les normes ou les grilles standards or grids are adapted. Therefore, we must establish and s'ajustent. Donc, établir des normes nationales de classification des coordinate national soil classification standards and ensure that when sols et les coordonner, s'assurer que lorsque les provinces font le provinces conduct research and grids meet at the border, the same

> If you also look at the distribution of resources, the Central Experimental Farm was one of the first five established in Canada, and was intended to serve Quebec and Ontario.

> Since then, there have been many developments and new programs have been set up, but if you promise not to give too much weight to this figure or hold me accountable for it, I shall suggest a figure which could be used as a basis to indicate the services provided by the Experimental Farm to Quebec. I would say that approximately 25% of the Farm's budget goes to Quebec.

Mr. Marchand: Thank you very much.

M. Hoeppner: J'ai une question très courte. Est-ce que Agriculture Canada ou votre service travaille actuellement sur le contrôle biotechnique de l'euphorbe feuillue?

M. Dorrell: Monsieur Hoeppner, nous travaillons là-dessus depuis des années en introduisant des insectes provenant de différentes régions du monde où on a observé ce phénomème. Le programme a donné de très bons résultats. Il a été subventionné en partie par des provinces et par le gouvernement fédéral. Cela fait partie du processus.

Nous travaillons actuellement sur les champignons et les bactéries pour lutter contre certaines mauvaises herbes. Un de nos derniers succès est la mise au point d'un produit qu'on appelle Biomal qui attaque la mauve des feuilles rondes et rien d'autre. Il s'agit d'un produit naturel. Il n'est pas transgénique mais nous avons utilisé la biologie moléculaire et la technolgie de pointe pour sélectionner le matériel.

The same type of thing is being done for insects. We're looking at more ways to control insects using natural fungi and bacteria, perhaps in combination with chemicals. We're putting more and more resources in this particular area.

Mr. Hoeppner: How soon could we see some test plots? Have you done some in the Morden area? It's a real problem in that area in grasslands and hills where you can't get in to spray.

**Dr. Dorrell:** Indeed it is. I know work was done by the Department of National Defence at Shilo because they have problems in there. I wish I could give you a specific answer so you could see where the insects have been released and the effect. I can get you that information.

**Mr. Hoeppner:** I would sure appreciate that, because that was a real problem in the south part of my constituency.

**Dr. Dorrell:** The same thing applies in British Columbia with the knapweed. It's the same issue up in the rough country. The only way we're going to be able to solve it is by releasing insects. They're having success but bugs are a little bit slow. Grasshoppers move fast, but the good bugs you want to use move a little more slowly.

Mr. Hoeppner: If you can get me that information I'd appreciate it.

Dr. Dorrell: I will indeed.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Mr. Hoeppner.

We'll move on and wind up this particular session with Mr. Easter. He's indicated he has one brief, small question. I can't imagine it, but go ahead, Mr. Easter.

Mr. Easter: We don't want any of your bugs down our way, Jake, I'll tell you.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Easter: It's mainly the inspection branch that's involved with PVY-n and not really research. Although I'm a chemical farmer myself—or I guess you would call me that—there is in my constintuency a lot of complaint that Agriculture Canada in its research component doesn't spend enough of its budget or its time on organic production, sustainable development and that kind of thing. What percentage of your budget would be spent in that area and where do you see it going in the future?

**Dr. Morrissey:** Mr. Chairman, as I look through the about 860 studies we have under way one of the items that strikes me most is the fact that a big percentage of those studies are, using my own terms, some form of natural control of disease, or the deviation from health—nutritional weeds, fungi. So in that sense I would have said that if you accept that definition, a very significant proportion of our work is nature–friendly type work.

[Traduction]

On fait des recherches semblables sur les insectes. Nous cherchons d'autres moyens de lutter contre les insectes à l'aide de champignons naturels et de bactéries, peut-être conjointement avec des produits chimiques. Nous affectons de plus en plus de ressources à ce domaine.

- M. Hoeppner: Quand pourrait-on voir des champs d'essais? En avez-vous effectués dans la région de Morden? C'est un problème grave dans les Prairies herbeuses et les collines de cette région où on ne peut pas pulvériser.
- M. Dorrell: C'est effectivement un problème. Je sais que le ministère de la Défense nationale a fait des travaux à Shilo parce qu'il y a eu des problèmes. J'aimerais pouvoir vous donner une réponse précise afin que vous puissiez voir où les insectes auront été introduits et quels en sont les résultats. Je peux vous faire parvenir ces renseignements.
- M. Hoeppner: Je vous en serais très reconnaissant, parce que c'est un problème grave dans la partie sud de ma circonscription.
- M. Dorrell: On a le même problème en Colombie-Britannique avec les centaurées noires. C'est le même problème dans le pays sauvage. Le seul moyen de régler le problème est d'y introduire des insectes. Ils ont un certain succès mais les punaises sont un peu lentes. Les sauterelles bougent vite mais les punaises qu'on préfère utiliser se déplacent plus lentement.
- M. Hoeppner: Si vous pouviez me faire parvenir ces renseignements je vous en serais reconnaissant.
  - M. Dorrell: Je me ferai un plaisir de le faire.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur Hoeppner.

Nous terminerons cette partie de la séance avec une question de M. Easter. Il a dit qu'il allait poser une question très courte. Et même si j'ai du mal à me l'imaginer, allez-y monsieur Easter.

M. Easter: Nous ne voulons pas à avoir vos insectes de notre côté, Jake.

Des voix: Oh, oh!

- M. Easter: Ce sont surtout les services d'inspection et non pas de recherche qui s'intéressent au PVY-n. Même si j'utilise les produits chimiques sur ma ferme, beaucoup de mes commettants se plaignent que Agriculture Canada ne consacre pas une partie suffisante de son budget à la recherche sur la production organique, le développement durable ou d'autres activités de ce genre. Quel pourcentage de votre budget affectezvous à ces domaines et quels sont vos projets à cet égard?
- M. Morrissey: Monsieur le président, quand je regarde les quelque 860 études en cours, une des choses qui me frappent le plus est le fait qu'un pourcentage important des dites études se portent sur les moyens naturels de lutter contre les maladies ou ce que j'appelerais les déviations de la santé, sous forme de mauvaises herbes nutritionnelles ou de champignons. Par conséquent, si vous acceptez cette définition, je puis dire qu'une très grande partie de notre travail est sans danger pour l'environnement.

[Translation]

#### • 1040

Let me give you examples. If the Russian wheat aphid comes in from Europe and is a threat to grain crops in the west, we'll go to Europe and try to find what the predators are that keep that particular pest in control over there and whether they can be released here without causing a further problem. In a sense, if you accept the definition, that's nature-friendly—it's using nature's own method of controlling it.

As we did in the very first example, Red Calcutta, you go around the world and see if there's a naturally occurring resistance to this threat somewhere in the world that you can incorporate either through traditional breeding or through the newer techniques.

So in that sense, I would have said—again, going back to the comments made earlier—that of the three tools available to us—physical, chemical, or biological—we tend to work with the physical and biological, and they tend to be, in my opinion, closer to nature's way of controlling these problems.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Mr. Easter, for your question.

Thank you, Dr. Morrissey and your colleagues, for attending this morning and for your full cooperation, assistance, and very forthwith presentation. On behalf of the standing committee, we certainly appreciate your comments and your openness.

M. Morrissey: Merci, monsieur le président.

• 1045

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Dr. Morrissey, we would We would appreciate it, and you'd be most welcome.

The next presenter this morning is Dr. Brian Harvey, who is the chair of crop science and plant ecology at the University of Saskatchewan. Welcome, Dr. Harvey. We appreciate your coming forward this morning, and we look forward to your presentation.

Dr. Brian Harvey (Chair, Crop Science and Plant Ecology, University of Saskatchewan): Thank you, Mr. Chairman. Good morning. It's a pleasure to be here. Thank you for inviting me.

Since we're concerned about budget allocations, that naturally tends to give an economic flavour to the discussion. One thing I wanted to stress at the outset is that I'm not an economist; I'm a plant geneticist who's spent the last 30 years breeding malting barley. I've done this at the University of Guelph for a couple of years, but for most of that time I was at the University of Saskatchewan.

I'll try to keep my remarks brief so we can devote most of the time to discussion. Why should we do agricultural research? I get the feeling, having listened to some of the previous comments, I'm preaching to the converted here. However, it's important enough for me to be a bit repetitive.

Je vais vous donner quelques exemples. Si le puceron russe du blé nous venait d'Europe et menaçait les récoltes de céréales de l'Ouest, nous irions en Europe pour découvrir quel genre de prédateur s'attaque à ce parasite et déterminer si on peut se servir du même prédateur au Canada sans causer d'autres problèmes. D'une certaine facon, une telle méthode est sans danger pour l'environnement puisque nous nous servons de la méthode naturelle pour contrôler le problème.

Comme dans le cas du tout premier exemple que j'ai mentionné, celui du blé rouge dur de Calcutta, nous irions voir un peu partout dans le monde s'il y a un moyen naturel de contrer la menace quelque part dont on peut se servir ici, soit dans le cadre d'un programme traditionnel de phyto-génétique ou grâce aux techniques modernes.

Par conséquent, et je me reporte encore une fois à ce qu'on a dit tout à l'heure, je dirais que, parmi les trois genres d'outils à notre disposition, les outils chimiques, physiques et biologiques, nous avons tendance à nous servir plutôt des outils physiques et biologiques pour contrôler de tels problèmes et que cela se rapproche davantage des moyens naturels.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci de votre question, monsieur Easter.

Je tiens à remercier monsieur Morrissey et ses collègues d'être venus ce matin, d'avoir fait preuve de tant d'esprit de collaboration et de leur excellent exposé. Au nom du comité permanent, nous vous remercions de vos observations et de votre franchise.

Mr. Morrissey: Thank you, Mr. Chairman.

Le président suppléant (M. Culbert): Nous serions ravis, certainly be delighted if you want to stay for the next presentation. monsieur Morrissey, que vous restiez pour entendre le témoin suivant. Nous vous en serions très reconnaissants.

> Notre prochain témoin ce matin est M. Brian Harvey, professeur titulaire de la chaire de phytotechnie et de phyto-écologie à l'Université de la Saskatchewan. Bienvenue, monsieur Harvey. Nous vous remercions d'être venu ce matin et nous avons bien hâte de vous entendre.

> M. Brian Harvey (professeur titulaire de chair, Phytotechnie et phyto-écologie, Université de la Saskatchewan): Merci, monsieur le président. Bonjour. Je suis ravi d'être ici et je vous remercie de m'avoir invité.

> Comme nous discutons d'affectations budgétaires, la discussion a tendance à se concentrer sur des considérations économiques. Je tiens donc dès le départ à bien préciser que je ne suis pas un économiste; je suis un phytogénéticien et cela fait 30 ans que je m'occupe de la production de l'orge brassicole. J'ai travaillé quelques années à l'Université de Guelph, mais j'ai passé la plus grande partie de mon temps à l'Université de la Saskatchewan.

> Je vais m'efforcer d'être bref pour laisser plus de temps à la discussion. Pourquoi fait-on de la recherche agricole? Vu certaines des choses que j'ai entendues ce matin, j'ai l'impression de prêcher ou convertir, mais je trouve la question suffisamment importante pour insister sur ce point.

Canada is a large exporter of agricultural and food products. As the GATT agreement provisions are put into place, we will become even more competitive on a global scale. The growth in world population, and in wealth in countries like China, will ensure a continued demand for these products.

We are already among the most efficient producers of quality products in the world. This is as a direct result of the application of research findings.

A number of studies have been done that evaluate the returns from research expenditure, including Canadian studies by scientists such as Dr. Harvey Furtan, who's currently the deputy minister of agriculture in Saskatchewan. He's on loan from my institution. There is also Dr. George Brinkman from the University of Guelph.

If you look at these studies, given the inexact science that economics is, you'll find quite a range. However, all of them are very positive. These returns range from 2:1 to well over 100:1, even taking into account the nature of research, whereby many of the projects are failures. That's the nature of research; not everything is a winner. Otherwise, it wouldn't be research. This also takes into account the delivery costs of putting the products of research into place, and a 5% return on the money invested. These benefits tend to accrue primarily to the producer, but considerable benefits also accrue to the consumer.

Let me quote you some figures from a recent paper presented by Dr. Brinkman to the Canadian Agricultural Research Council. In the area of livestock research he estimated the ratio of benefits to costs for this federal government hog research to be 9.5:1. The benefit was split between approximately 85% for producers and 15% for consumers.

In the area of beef research, the benefit is in the order of 48:1. This is split in roughly the same way as that of hog research.

Where you have a supply management situation, you have more control over the price, so the distribution changes a little bit.

In dairy research, for example, his estimates show the returns to be 115:1. The distribution of the benefits of this are negative to the producers and 126% to the consumers.

In the area of egg layers, which is again a supply management area, the benefit—cost ratio was 35:1. As for the distribution on this one... I have a little trouble understanding his figures here; there must have been a typo. However, he has 109% to producers and 209% to consumers. I don't understand fully those totals, but I think the ratio is right. Again, in that case, where you have supply management you have more impact on the sale price, and the primary benefit goes to consumers.

#### [Traduction]

Le Canada exporte une grande quantité de produits agricoles et alimentaires. Quand les dispositions du GATT seront instaurées, notre capacité concurrentielle s'améliorera à l'échelle internationale. La demande de ces produits restera constante en raison de la croissance de la population mondiale et de la prospérité de certains pays comme la Chine.

Notre secteur agricole compte déjà parmi les producteurs les plus efficaces de produits de qualité dans le monde et nous le devons directement à l'utilisation des résultats de nos recherches.

Diverses études ont été menées pour déterminer le rendement donné par les dépenses pour la recherche, y compris par des scientifiques canadiens comme M. Harvey Furtan, qui est maintenant sous-ministre de l'Agriculture de la Saskatchewan et qui a été prêté par mon université. Il y a aussi M. George Brinkman de l'Université de Guelph.

Les résultats de ces études varient énormément vu que l'économie n'est pas une science exacte. Cependant, tous ces résultats sont extrêmement positifs. D'après les études, les dépenses pour la recherche produisent un rendement allant du double à plus du centuple, même si, étant donné la nature de la recherche, bon nombre des projets se soldent par des échecs. C'est ce qui arrive dans le domaine de la recherche; on ne peut pas être toujours gagnant. Sinon, ce ne serait pas de la recherche. Ces chiffres tiennent aussi compte des coûts de mise en marché des produits et de la recherche et d'un profit de 5 p. 100 sur l'argent investi. Ces avantages vont surtout aux producteurs, mais les consommateurs tirent aussi des bénéfices considérables de cette recherche.

Je vais vous citer certains chiffres tirés d'un récent document présenté par M. Brinkman au Conseil de recherches agricoles du Canada. Dans le domaine de la recherche sur le bétail, il a calculé que le rapport bénéfices—coûts des recherches effectuées par le gouvernement fédéral sur l'élevage porcin était de 9,5 à 1. Les avantages étaient répartis dans une proportion de 85 pour les éleveurs contre 15 p. 100 pour les consommateurs.

Pour l'élevage bovin, le rapport bénéfices-coûts était d'environ 48 pour 1 et les avantages étaient répartis à peu près de la même façon que pour l'élevage porcin.

Dans un domaine où il y a gestion de l'offre, on exerce davantage de contrôle sur les prix et la répartition des avantages est quelque peu différente.

Par exemple, dans le domaine de l'industrie laitière, il calcule que le rapport bénéfices-coûts était de 115 pour 1, les avantages étant négatifs pour les producteurs et de 126 p. 100 pour les consommateurs.

Dans le domaine des poules pondeuses, où il y a encore une fois gestion de l'offre, le rapport bénéfices—coûts était de 35 pour 1. Pour ce qui est de la répartition des avantages. . . j'ai un peu de mal à comprendre les chiffres. Il doit y avoir une erreur typopgraphique. On dit 109 p. 100 pour les producteurs et 209 p. 100 pour les consommateurs. Je ne comprends pas comment on arrive à ces chiffres—là, mais je pense que le rapport proprement dit est bon. Nous voyons encore une fois que, dans un secteur où il y a gestion de l'offre, les résultats de la recherche ont une incidence favorable sur le prix de vente et ce sont surtout les consommateurs qui en profitent.

[Translation]

• 1050

If you look over all Ontario agricultural research, the cost-10% to consumers. Without belabouring this any further, this is just about the best thing we can do with our money. There are very few things that give this kind of return on investment. Imagine, for example, that we invested all our subsidy money into research instead of subsidies. The results are certainly less visible than subsidies, especially in the short run, but we would be far better off. Research has the added benefit of being considered green under the GATT, which of course these days is extremely important.

How does Canada stack up with other advanced nations in what we are doing? Canada's expenditures on all research and development are in the order of 1.4% of our GDP compared to the U.S., for example, at about 2.7%. Canada's expenditures on agricultural research and development are about 2.2% of our agricultural GDP, compared with the North American figure of 3.3% and a global average for higher-income countries of 2.4%. In other words, Canada is on the low end of the scale in total research and development investment, but with close to the average for agricultural research and development. We are slightly below, but we're not too badly off. The Government of Canada finances approximately 45% of all R and D compared to 51% in the U.S., so we're doing reasonably well.

What's the return from this? Productivity growth in primary agriculture for the period 1962 to 1990 averaged 2.2% compared to 0.9% in the manufacturing area, some of which, by the way, certainly is attributable to processing agricultural products. We tend to stop the returns at the farm gate, which of course is not really reflective of the true situation. These high productivity gains are the result of new knowledge and technology and their application. Value can be added anywhere along the line, from the production of raw materials through to the manufacture of the final product.

As you have heard earlier, the nature of agricultural research is somewhat different from other areas in that the basic products arise from a biological process. Thus it is a very dynamic and constantly evolving process, which is never complete. Food, clothing and shelter are not new, but the products we now use in these areas are vastly different from those used by primitive man. The nature of our advanced civilization requires an assured supply of safe, nutritious food. Thus a lot of emphasis is required on technology, which maintains and safeguards supplies. Often this means protecting what we already have by building in resistance to diseases, insects and other environmental stresses. It also means developing new and better products, such as canola, edible oil flax, better malting barleys and so on.

En Ontario, le rapport bénéfices-coûts de toute la recherche benefit ratio is 27.5:1; 90% of those returns go to producers; agricole est de 27,5 à 1; 90 p. 100 des avantages sont allés aux producteurs et 10 p. 100 aux consommateurs. Je ne vais pas trop insister là-dessus, mais c'est à peu près la meilleure façon que nous puissions trouver d'investir notre argent. Très peu de choses produisent un tel rendement. Supposons, par exemple, que nous investissions tout l'argent de nos subventions dans la recherche. Les résultats seraient certes moins visibles que ceux des subventions, surtout à court terme, mais ce serait beaucoup plus avantageux pour nous. En outre, aux termes du GATT, la recherche est considérée comme étant sans danger pour l'environnement, ce qui est bien sûr extrêmement important de nos jours.

> Comment le Canada se compare-t-il à d'autres pays modernes? Au Canada, les dépenses dans tous les secteurs de recherche et de développement s'élèvent à 1,4 p. 100 du PIB comparativement aux États-Unis, par exemple, où elles représentent environ 2,7 p. 100 du PIB. Les dépenses pour la recherche et le développement agricole au Canada sont de 2,2 p. 100 environ du PIB agricole, comparativement à un chiffre de 3,3 p. 100 pour l'Amérique du Nord et à un chiffre moyen pour les pays à revenus élevés de 2,4 p. 100. Autrement dit, le Canada dépense beaucoup moins que d'autres pays dans le domaine de la recherche et du développement, mais ses dépenses de recherche et de développement en agriculture se rapprochent de la moyenne. Elles sont un peu en-dessous de la moyenne, mais pas tellement. Le gouvernement du Canada finance environ 45 p. 100 de toutes les dépenses de recherche et de développement comparativement à 51 p. 100 pour le gouvernement des États-Unis, ce qui n'est pas si mal.

> Qu'est-ce que nous tirons de ces recherches? productivité de l'agriculture primaire a augmenté en moyenne de 2,2 p. 100 de 1962 à 1990, par rapport à 0,9 p. 100 pour le secteur de la fabrication et, soit dit en passant, une partie de la croissance dans ce demier secteur est certainement attribuable à la transformation de produits agricoles. Nous avons tendance à considérer que les rendements de l'agriculture profitent uniquement aux producteurs, ce qui ne reflète pas vraiment la situation réelle. Ces gains de productivité élevés sont attribuables à de nouvelles connaissances et à de nouvelles technologies. Il peut y avoir de la valeur ajoutée n'importe quand, à partir de la production des matières brutes jusqu'à la fabrication du produit fini.

> Comme on vous l'a signalé tantôt, la nature de la recherche agricole est quelque peu différente de celle qui se fait dans d'autres secteurs puisque les produits de base viennent d'un processus biologique. C'est donc là un processus extrêmement dynamique et constamment en évolution qui n'est jamais complété. Les aliments, les vêtements et les logements ne sont pas des choses nouvelles, mais les produits dans ces domaines ne sont pas du tout ceux que connaissaient l'homme primitif. Dans notre civilisation moderne, nous avons besoin d'un approvisionnement garanti d'aliments sains et nutritifs. On insiste donc beaucoup sur la technologie pour maintenir et protéger ces approvisionnements. Cela veut souvent dire qu'il faut protéger ce que nous avons en améliorant la résistance aux maladies, aux insectes et aux autres problèmes environnementaux. Cela veut aussi dire que nous devons mettre au point de nouveaux et de meilleurs produits, par exemple le colza, le lin produisant de l'huile comestible, l'orge brassicole, et ainsi de suite.

Let's have a look at a couple of specific examples that have already been talked about this morning. The development of canola occurred in Canada and has resulted in billions of dollars of returns to the Canadian economy. I and Dr. Dorrell were in fact right in at the start of that. We were both graduate students in Keith Downey's laboratory, and canola came out of our master's research. We were very proud to have been part of that.

I make that point because it refers to a question that was asked earlier, I believe, by Mr. Collins. Both Gordon and I were paid as part-time research officers while we were going to school, both under-graduate and graduate level at the Saskatoon Research Station. Certainly that was an important part of putting clothes on my back, but certainly also in developing my interest in research. It has continued to this day the strong, close relationship the research station in Saskatoon has, by the way, with the department that I now chair.

Another example is the development of Harrington barley which came out of our program. This has returned several hundred million dollars to Canada. It is now an international standard for quality and has helped us capture a substantial portion of the southeast Asian market, in competition, I might add, with cheaper products from Australia and highly subsidized products from Europe. The emphasis has to be on quality. If you produce a quality product, then you can compete.

• 1055

Clearly the role of the public sector research effort in Canada, or anywhere else for that matter, is to conduct basic research and applied research, which is not profitable for the private sector but is of high benefit to Canada. There are three players in the public sector: the federal government, universities, and provincial governments. For the most part in Canada, the provinces often finance their research efforts through universities.

Universities conduct approximately 25% of all R and D in Canada, and thus collectively play a major role. Obviously they play a key role in training the new scientists and scientific support staff without which our research effort would collapse.

In order to be effective in this training role, it's imperative that students have the opportunity to work in active research programs. This of course requires sufficient funds to keep universities in the game. Unfortunately, this training role often gets forgotten in strategic planning exercises by government and industry, and even within universities. But it is what we in the universities are basically there for.

For obvious reasons, private sector research focuses on the development of products, services, and technology that can privé se concentre sur la mise au point de produits, de services generate profits. Many of our agribusiness companies are et de technologies rentables. Bon nombre des entreprises agrointernational in scope, and thus tend to carry out their R and D alimentaires sont des compagnies internationales qui ont

[Traduction]

Voyons un peu quelques exemples dont on a déjà parlé ce matin. Le canola a été mis au point au Canada et a produit des milliards de dollars pour l'économie canadienne. Moi-même et M. Dorrell avons d'ailleurs participé à ces recherches dès le départ. Nous étions tous deux étudiants au niveau postsecondaire et nous travaillions au laboratoire de Keith Downey et le canola était un produit de nos recherches au niveau de la maîtrise. Nous en étions très fiers.

Je tenais à le signaler parce que cela se reporte à une question posée tantôt par M. Collins, je crois. Gordon et moi étions tous deux payés comme chercheurs à temps partiel pendant que nous poursuivions nos études au niveau universitaire et post universitaire à la station de recherches de Saskatoon. Bien sûr, cela a aussi aidé à subvenir à mes besoins à l'époque, mais cela a aussi contribué à mon intérêt dans la recherche. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles le département dont je suis maintenant président a encore d'excellents rapports avec la station de recherches de Saskatoon.

Un autre exemple du produit de nos recherches est l'orge Harrington. Cela a produit plusieurs centaines de millions de dollars pour le Canada. Cet orge est maintenant reconnue comme l'une des meilleures au niveau international et cela nous a aidés à acquérir une partie importante du marché dans le sud-est de l'Asie, où nous faisons concurrence à des produits moins chers venant d'Australie et à des produits européens hautement subventionnés. De notre côté, nous insistons plutôt sur la qualité. Un produit de qualité peut toujours faire face à la concurrence.

Le rôle du secteur public dans le domaine de la recherche au Canada ou dans tout autre pays du monde consiste nettement à faire de la recherche de base et de la recherche appliquée dans les domaines qui ne produisent pas nécessairement de bénéfices pour le secteur privé, mais qui sont très avantageux pour le Canada. Il y a trois intervenants dans le secteur public: le gouvernement fédéral, le secteur universitaire et les gouvernements provinciaux. Dans la majorité des cas, les provinces financent la recherche par l'entremise d'universités.

Les universités font environ 25 p. 100 de tout le travail de recherche et de développement au Canada et jouent donc un rôle important. Elle joue aussi un rôle clé dans la formation de nouveaux scientifiques et des employés de soutien sans qui notre travail de recherche serait impossible.

Pour que les universités jouent ce rôle de formation, il est essentiel que les étudiants puissent participer activement à des programmes de recherche. Cela veut dire, bien sûr, que les universités ont besoin d'assez d'argent pour poursuivre leurs travaux. Malheureusement, le gouvernement et l'industrie, et même les universités, oublient souvent ce rôle de formation quand ils élaborent leurs plans stratégiques. C'est pourtant le rôle fondamental des universités.

Pour des raisons évidentes, la recherche dans le secteur

toward central Canada in the private sector, especially Ontario, for similar reasons. Our proximity to the U.S.A. certainly exacerbates this problem.

Thus, we have a much lower participation rate by industry than the average rate in comparable countries around the globe.

This is not helped by the fact that we have the reputation, rightly or wrongly, of being difficult to deal with from a regulatory perspective. We're perceived to be slow in bringing new products onto the market because of regulatory hold-ups. We have a more complicated system than it's perceived that we need, and we tend to be overly nationalistic in our approach to accepting data from other countries and recognizing their standards.

This is particularly true in biotechnology. We're well placed to play a lead role in this area but are in danger of losing out if we don't do a better job of harmonizing our regulations with other countries.

I just received, hot off the press yesterday, a Royal Society of Canada study. I've not had time to study it in detail, but it talks about molecular biology in Canada's future. This covers all molecular biology, not just agricultural molecular biology. In scanning through this, I see that on a per scientist or a per capita basis Canada actually tops the scale. So we're right there in the quality of the output and the type of research we're doing.

If we don't get our act together here, then we can certainly find ourselves in the rather embarrassing situation of importing products that have benefited from the technology that is not permitted in Canada.

We must do everything we can to encourage industry to do its fair share of research in Canada. The partnership approach is a very positive move that I strongly support. Clearly we're moving more and more in this direction, both in the federal government and at universities. However, several cautions must be borne in mind as we move to this approach.

First, it would be much better if we were adding new money to match industry contributions and thus adding to the research base rather than redirecting some of our current funds. Given the economic climate, I can understand why we're doing this, but it would certainly be nice if we had some additional money.

Second, because university researchers come to the table with less than other public sector researchers, they are at a competitive disadvantage. In setting up our processes and procedures, this needs to be recognized. This is because universities per se do not have research budgets. Basically they You have to go out and get grant funds for it. They don't have budget de recherche. Les chercheurs doivent obtenir des

[Translation]

where the head office is or where their major markets are. Rarely is tendance à concentrer leurs activités de recherche et de développethis in Canada. Even within Canada there tends to be a marked bias ment là où se trouve leur bureau chef ou bien là où se trouvent leurs principaux marchés. C'est rarement au Canada. Même au Canada, le secteur privé a nettement tendance à se concentrer sur le centre du pays, surtout l'Ontario, pour les mêmes raisons, surtout que nous sommes très près des États-Unis.

> À cause de cela, la participation de l'industrie est beaucoup plus faible que le taux moyen dans des pays de la même taille que le Canada ailleurs dans le monde.

> Ce qui n'aide pas les choses, c'est que, à tort ou à raison, le Canada a la réputation d'avoir des règlements exigeants. On a l'impression que cela prend du temps à mettre de nouveaux produits en marché au Canada à cause de problèmes réglementaires. Notre système est plus compliqué qu'il ne devrait l'être et nous avons tendance à adopter une attitude trop nationaliste lorsqu'il s'agit d'accepter les données venant d'autres pays et de reconnaître leurs normes.

> C'est tout particulièrement le cas en biotechnologie. Nous pourrions jouer un rôle important dans ce domaine, mais nous risquons d'être laissés pour compte si nous n'harmonisons pas mieux nos règlements avec ceux d'autres pays.

> Je viens de recevoir une étude qui vient d'être publiée, de la Société royale du Canada. Je n'ai pas eu le temps de l'étudier en détail, mais cette étude porte sur l'importance de la biologie moléculaire pour l'avenir du Canada. L'étude porte sur toute la biologie moléculaire et non pas seulement sur l'agriculture. En jetant un coup d'oeil à cette étude, je constate que le Canada est en tête de liste pour la production, par scientifique ou par habitant. Nous faisons donc des recherches d'excellente qualité.

> Si nous ne faisons pas le nécessaire, nous pourrions certainement constater avec consternation que nous importons des produits fabriqués grâce à des technologies qui ne sont pas autorisées au

> Nous devons tout faire pour encourager l'industrie à faire sa juste part des travaux de recherche au Canada. Je préconise fortement le partenariat. C'est une chose qui se fait de plus en plus, tant au gouvernement fédéral que dans les universités. Il faut cependant faire plusieurs mises en garde.

> D'abord, ce serait beaucoup plus avantageux d'employer de nouveaux crédits pour aider a financer les recherches de l'industrie puisque cela augmentera l'activité de recherche, au lieu de réaffecter simplement une partie du budget actuel. Vu le climat économique, je comprends pourquoi on a choisi cette façon de procéder, mais ce serait certainement bien d'avoir des fonds supplémentaires.

Deuxièmement, chercheurs universitaires les désavantagés parce qu'ils ont moins à offrir que d'autres chercheurs du secteur public. Il faut tenir compte de ce facteur lorsqu'on détermine quel procédé utiliser. Les universités comme telles n'ont pas de budget de recherche. Ce sont elles pay salaries and have a physical plant-which is not qui paient le salaire des chercheurs et qui fournissent les insignificant, but there is no research budget at a university. installations, ce qui est déjà beaucoup, mais elles n'ont pas de

other thing of course is that professors have other responsibilities that take their time away from research. It's the nature of their jobs.

# • 1100

Third, there are marked regional disparities in the availability of private sector funds in order to use these to access matching grants. There are also marked disparities among discipline areas in the availability of private funds. There are certain areas that don't lend themselves to profit—making, and of course there is no private sector endeavour there.

These areas tend to relate to things like organic farming, conservation tillage, reduction of the use of chemicals, and so on. It's very difficult to get industry support for these areas of research. For parallel reasons, industry is rarely disposed to support high-risk basic research. They simply cannot afford to do so. As we move more to partnership type of research, we need to keep these concerns in mind.

While I'm on the subject, something that's very close to my own heart is a wish to see us get on with putting in place the check-offs, which are supported by the majority of farmers in western Canada. I know this is under way, but it seems painfully slow to us. Those already in place for canola and pulse crops have been enormously helpful and productive. Let's do it for our two largest crops in this country-wheat and barley.

In summary, Mr. Chairman, let me make several points. First, agricultural research really pays off. Second, let's at least maintain public sector research activity as a fair proportion of the research carried out. Let's recognize the special status of universities and ensure that they are competitive in acquiring research funds so that they can carry out their training role as well as making a substantial contribution to our national R and D. Let's do all we can to encourage private sector research in Canada. Tax incentives, partnership programs, and a federal regulatory environment will all help.

Finally, a leadership role in the development of high technology is our ticket to competitiveness in the next century. Let's be very careful about how we manage the products that come out of high technology, make sure we do sound riskbenefit analysis, and not unduly hold up products for which there is good scientific evidence that they're safe to use. At the very least, let's not single out biotechnology for this kind of treatment. If we're going to go through this kind of process, let's do it right across the board.

Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Steckle: For the most part, what you said this morning was very positive. I find that encouraging.

# [Traduction]

an A-base such as the Agriculture Canada research branch has. The subventions pour faire leurs recherches. Ils n'ont pas de services votés comme la Direction de la recherche d'Agriculture Canada. À part cela, les professeurs ont aussi d'autres tâches qui réduisent le temps qu'ils peuvent consacrer à la recherche. Cela fait partie de leur travail.

Troisièmement, il y a nettement des différences dans les fonds du secteur privé disponibles dans les diverses régions pour avoir droit à des subventions. Il y a aussi des disparités marquées entre les divers secteurs de recherche lorsqu'on veut obtenir des fonds du secteur privé. Il y a certains secteurs où l'on ne peut pas facilement réaliser de bénéfices et où, bien entendu, le secteur privé ne fait pas lui-même de recherches.

C'est ce que l'on constate lorsqu'on veut effectuer des recherches sur des sujets comme l'agriculture biologique, les pratiques aratoires anti-érosives ou la possibilité de réduire la quantité de produits chimiques utilisés. C'est très difficile d'obtenir l'aide de l'industrie pour faire des recherches dans de tels domaines. Pour le même genre de raisons, l'industrie accepte rarement de financer la recherche de base hautement spéculative. Elle n'en a tout simplement pas les moyens. Ce sont des choses qu'il ne faut pas oublier si l'on veut créer de plus en plus de partenariats pour la recherche.

Pendant que nous y sommes, je vais parler d'une chose qui me tient à coeur. Je voudrais bien qu'on instaure un système de contribution de l'agriculteur, comme le veulent la plupart des agriculteurs de l'Ouest. Je sais qu'on est en train de le faire, mais nous trouvons que cela prend beaucoup de temps. Les systèmes qui existent déjà pour le colza et les légumineuses à graines ont été très utiles. Nous devrions faire la même chose pour nos deux principales récoltes, le blé et l'orge.

Pour résumer, monsieur le président, il y a plusieurs choses que je tiens à dire. D'abord la recherche agricole produit d'excellents résultats. Deuxièmement, il faudrait continuer à faire en sorte que les recherches effectuées dans le secteur public constituent une partie équitable des recherches effectuées dans le pays. Il faudrait aussi reconnaître le rôle spécial des universités et faire en sorte qu'elles puissent acquérir des fonds de recherche pour faire leur travail de formation tout en contribuant aux activités nationales de recherche et de développement. Nous devrions aussi encourager le plus possible les activités de recherche du secteur privé au Canada. Les stimulants fiscaux, les programmes de partenariat et l'amélioration des règlements fédéraux sont tous des moyens d'y parvenir.

Enfin, si nous voulons rester compétitifs au 21e siècle, nous devons jouer un rôle de chef de file dans la mise au point de nouvelles technologies. Nous devons faire bien attention à la façon dont nous traitons les produits de cette nouvelle technologie, faire de bonnes analyses des risques et des avantages et ne pas retarder indûment la mise en marché de produits si l'on a toutes les preuves scientifiques que ces produits sont sûrs. De toute façon, on ne devrait pas s'attaquer tout particulièrement aux produits de la biotechnologie. Si l'on veut avoir des mesures strictes, elles devraient s'appliquer à tous les domaines.

Merci, monsieur le président.

M. Steckle: La plus grande partie de vos observations ce matin ont été très positives et je trouve cela bien encourageant.

You came very close to touching on something we have recently recommended, and that is the whole question of BST. Without saying so, I think that's what you were alluding to. I'm wondering whether you take issue with the recommendations we have made, and whether you feel we as a body, or at least the recommendations, have jeopardized the future of biotechnology. I want your comments, and perhaps then I'll have to ask another question based on your comments.

**Dr. Harvey:** It's not only the BST issue, although that's certainly what's in the news these days. But, yes, that's clearly what I was referring to. I should stress, however, that I'm not an expert in that specific area. I'm a plant scientist, not an animal scientist, so I'm not really competent to fully judge that area.

I do know the impact it's having, however, on the biotech community. When hearings are held, what they see is very sound scientific evidence being ignored for political reasons. You gentlemen, of course, are in the political arena, and you have to take all aspects of an issue into account. So that's what you're here for, to make those kinds of judgments. In doing so, I think you certainly have to be aware of the impact, and this is certainly having a negative impact on the biotech community, because they perceive that despite good evidence it's being overturned.

• 1105

Mr. Steckle: Since we're talking about Canadian R and D, I think it's admissible here this morning that Agriculture Canada in its research has not done very much, if anything at all, on research on the BST question. We've basically accepted arguments and data from sources outside of this country.

Of course we've also had from the outside community arguments that very much supported the view we held in the recommendations we've made. I wonder why we have not failed yet.

When it comes to chemicals and pesticides, we're very reluctant to bring these things on stream even though we know they're being used in the U.S. We'll import product that has had that product used on it without question, and yet we will not allow it to be used here. So we do have conflicts in other areas. This is not the only area where we're having conflicts.

**Dr. Harvey:** Yes, that's absolutely right. But certainly a lot of the BST work has been done in Canada. I think you're probably correct in saying that the Agriculture Canada research branch has not been a major player in that, but some of the universities have. Dr. Laarveld at my institution, for example, has been working in this area for many years, not only with BST but with the equivalent in hogs, PST. But I can only agree with what you say.

[Translation]

Vous avez à peine mentionné un domaine à propos duquel nous avons récemment formulé des recommandations, soit celui de la BST. J'ai l'impression que c'est à cela que vous faisiez allusion. Je voudrais savoir si vous vous opposez aux recommandations que nous avons formulées et si vous avez l'impression que notre position ou du moins nos recommandations mettent en danger l'avenir de la biotechnologie. Je voudrais savoir ce que vous en pensez, après quoi je poserai peut-être une autre question.

M. Harvey: Ce n'est pas seulement la BST, même si cette question a certainement fait les manchettes récemment. De toute façon, c'est à cela que je pensais. Je tiens cependant à souligner que je ne suis pas un expert dans ce domaine. Je suis un phytogénéticien; je ne suis pas un expert en sciences animales et je n'ai donc pas la compétence nécessaire pour porter jugement dans ce domaine—là.

Je sais toutefois quelles conséquences cela a sur les chercheurs en biotechnologie. Ils ont l'impression que les parlementaires refusent de tenir compte de faits scientifiques prouvés pour des raisons politiques. Bien entendu, les parlementaires travaillent sur la scène politique et doivent tenir compte de tous les aspects de la question. Votre rôle consiste à faire de telles évaluations. Vous devez cependant tenir compte des conséquences de vos décisions et je peux vous dire que ces recommandations ont certainement des conséquences négatives pour les chercheurs en biotechnologie parce qu'ils ont l'impression que l'on ne tient pas compte des données scientifiques.

M. Steckle: Parlant de R&D canadienne, je crois que l'on peut dire ici ce matin qu'Agriculture Canada n'a pas fait grand-chose, en fait peut-être même rien, en matière de recherches sur la STB. Nous avons en fait à toute fin pratique accepté les données de sources étrangères.

Évidemment, la communauté internationale a développé des arguments qui venaient à l'appui du point de vue que nous avons soutenu dans nos recommandations.

En ce qui concerne les produits chimiques et les pesticides, nous éprouvons beaucoup de réticence à les adopter, alors que nous savons que nos voisins américains s'en servent. Nous sommes prêts à importer les produits sur lesquels on a utilisé ces produits chimiques et pesticides, mais pourtant nous ne permettons pas qu'on les utilise dans notre pays. Nous avons donc des conflits dans d'autres domaines. Ce n'est donc pas le seul domaine où nous en avons

M. Harvey: Vous avez tout à fait raison. Cependant, beaucoup de travail sur la STB a été fait au Canada. Vous avez sans doute raison de dire que la Direction de la recherche d'Agriculture Canada n'a pas été un intervenant majeur en ce domaine, mais certaines de nos universités l'ont été. Le Dr. Laarveld, mon collègue, par exemple, travaille dans ce domaine depuis de nombreuses années, non seulement en ce qui concerne la STB, mais en ce qui concerne le produit équivalent pour l'élevage porcin, la STP. Mais ne je peux qu'être d'accord avec ce que vous avez dit.

Mr. Hoeppner: I appreciate research an awful lot because I know we have to have it, and I made that comment on the BST issue. My concern is how we control research and how we know we're getting the proper research. We just had the issue on breast cancer research in Montreal where figures were fudged. The American research people knew this was going on and nothing was done.

I'm quite heavily involved with some other cancer research projects as far as donations and other things are concerned. I try to keep up to date. It's of real concern to me that we somehow get some regulatory body or something that can look into whether this research is being done properly or our pocket is just being picked for bucks. For me, that's a very big issue, especially when we start talking of check—ups on grain or anything for research. We have to have some kind of a body to monitor that and get the facts.

**Dr. Harvey:** Obviously, those of us in the scientific community are appalled when we see the kind of activity that was reported in the paper.

There are several checks in place. None of these is perfect. As you can appreciate, it's an extremely difficult area to monitor.

In agriculture we have a number of provincial institutes of agrology. Virtually all scientists who are conducting agricultural research—certainly within Agriculture faculties and in the research branch—are professional agrologists. So it is a professional organization with standards of codes of behaviour. They vary slightly from province to province but they all have provisions whereby if their members are not behaving in an ethical manner penalties can be applied.

I think probably a more effective check on this is that in most agricultural institutions they do have advisory committees consisting of farmers and people from other research organizations. In our own case, for example—the crop development centre at the University of Saskatchewan—we have a representative from the Agriculture Canada research branch, the National Research Council, and, I believe, six farm members representing various sectors of farming.

They scrutinize all of our budgets and activities, and while it might be difficult for them to detect whether we were cheating, I think it would soon become evident. Certainly, we are a completely open book to them. They can inspect any of our detailed research results, our monetary expenditures, and everything like that. I think it's a very effective way of checking on what we're doing.

Mr. Hoeppner: I appreciate your comments. I think that as government researchers involved with the public purse, you're probably scrutinized more than private research is. What would you suggest to us? How could we become more vigilant?

[Traduction]

M. Hoeppner: Nous avons absolument besoin de la recherche, et c'est la raison pour laquelle j'ai fait cette remarque sur la STB. Je me préoccupe de la façon dont nous contrôlons celle-ci, je me préoccupe également du fait que cette recherche doit être bien faite. Nous venons d'avoir ce problème au sujet de la recherche sur le cancer du sein à Montréal où les chiffres avaient été falsifiés. Les chercheurs américains savaient que c'était ce qui se passait et pourtant rien n'a été fait.

Je participe pas mal au travail qui est fait dans le cadre d'autres recherches sur le cancer, que ce soit au niveau des contributions ou autres. J'essaie de me garder à jour. Je voudrais vraiment qu'un organisme de réglementation ou un autre mécanisme soit mis en place pour étudier si cette recherche est faite convenablement ou si l'on est simplement en train de nous soutirer de l'argent. Pour moi, cette question est extrêmement importante, spécialement quand il est question de retenues sur les grains ou de tout autre prélèvement qui pourrait servir à la recherche. Il faut qu'un organisme de surveillance puisse obtenir les faits.

M. Harvey: Il est certain que les scientifiques sont vraiment épouvantés de voir ce qui s'est passé et a été relaté par les journaux.

Il existe différents mécanismes de contrôle, mais aucun n'est parfait. Comme vous vous en rendez compte, il s'agit d'un domaine extrêmement difficile à surveiller.

En agriculture, un certain nombre de provinces se sont dotées d'instituts d'agrologie. Presque tous les scientifiques qui font de la recherche en agriculture—c'est certainement le cas de ceux qui travaillent dans les facultés d'agronomie et dans les directions de recherches—sont des agronomes professionnels. Les organisations professionnelles ont des codes d'éthique et peuvent punir ceux qui n'adhèrent pas à ce code.

Un contrôle plus efficace est exercé par les comités consultatifs de la plupart des instituts d'agronomie; les membres de ces comités sont des agriculteurs et des gens représentant d'autres organisations de recherche. Dans le cas de notre organisation, le centre de mise en valeur des cultures de l'Université de la Saskatchewan, nous avons un représentant de la Direction de la recherche d'Agriculture Canada, du Conseil national de recherches du Canada et, si je ne me trompe, six agriculteurs représentant les différents secteurs agricoles.

Ce groupe passe en revue nos budgets et activités et même s'il ne leur est dans doute pas facile de déceler toutes les fraudes, celles-ci deviennent rapidement évidentes. De toute façon, nous n'avons pas de secrets pour eux; ils peuvent inspecter tous nos résultats de recherche détaillés, nos dépenses, etc. Il s'agit d'un contrôle qui est à mon avis très efficace.

M. Hoeppner: J'apprécie vos commentaires. En tant que chercheur du gouvernement qui puisez dans les fonds publics, vous êtes sans doute davantage suivi que les chercheurs du secteur privé. Que nous suggérez-vous de faire? Comment pourrait-on être plus vigilants?

[Translation]

## • 1110

I've looked at some studies and research into chemical harm in the food chain. You get to a certain extent and all of a sudden that research seems to disappear, or it becomes confidential information. We found out that in the case of BST that information isn't even available to us under the Freedom of Information Act. That's a real concern to me because we need the research. I fully agree we need more money for it, but we've got to have that check valve in there somewhere.

**Dr. Harvey:** I certainly agree that it needs to be scrutinized. I'm afraid I don't have an easy answer on the best way to do that. If you get too heavy handed, you've essentially stopped the research. On the other hand, scrutiny needs to be there. I'm afraid there just isn't a simple answer.

Mr. Hoeppner: But you think there should be something done, that we should have more scrutiny, closer scrutiny—or better scrutiny, I should say.

**Dr. Harvey:** I would say better scrutiny would probably be the best way of going at it. First of all, I would point out that the case you referred to in Montreal did come to light, so there is a system there. Unfortunately, it should have come to light sooner.

All data published by researchers goes into scientific journals, all of which are peer reviewed. It will go to a minimum of two and usually three or four other scientists who are knowledgeable in the area, and they can soon pick up if there's cheating in the data and so on. There already is a considerable check in the system.

**Mr.** Hoeppner: What really surprised me was later on reading in the papers that the Americans were aware that this was going on but nobody blew the whistle. That really bothered me.

**Dr. Harvey:** Yes, I agree. I couldn't sanction that kind of behaviour. We have an obligation as scientists, if we see this kind of thing going on, to make sure it's made known.

Mr. Hoeppner: I appreciate your comments very much.

Mr. Marchand: I would like to know what you think might be some of the measures that could be introduced to improve the efficacy of research grants in Canada to universities. Everyone agrees in principle that research is extremely important, but there is a certain percentage, maybe millions of dollars that are being wasted in poor research projects. What would you suggest?

**Dr. Harvey:** First of all, I'm not sure I agree with you that there are many millions of dollars being wasted in poor research in the agricultural area. I'm not that familiar with other areas but I think, for the most part. . . I happen to sit on the Agriculture Canada partnership—

J'ai passé en revue certaines études et recherches dans le domaine de la toxicité dans la chaîne alimentaire. On peut aller jusqu'à un certain niveau puis tout à coup la recherche semble disparaître; en tout cas les renseignements deviennent confidentiels. Nous avons pu constater que dans le cas de la STB, les renseignements ne sont même pas disponibles aux termes de la Loi sur l'accès à l'information. Cela me préoccupe vraiment, car nous avons besoin de cette recherche. Je suis tout à fait d'accord pour dire que nous avons besoin de fonds supplémentaires, mais il faut également qu'il y ait ce genre de mécanisme de contrôle.

M. Harvey: Je suis bien d'accord avec vous pour dire qu'il faut que la recherche puisse être suivie. Je regrette, mais je n'ai pas de réponse simple sur la meilleure façon d'y procéder. Si l'on procède de façon trop draconienne, on met un frein à la recherche. D'autre part, la surveillance doit se faire. En fait, la réponse n'est pas si simple.

M. Hoeppner: Mais vous croyez que quelque chose doit être fait, que la surveillance devrait être accrue, qu'elle devrait être meilleure peut-être.

M. Harvey: Une meilleure surveillance serait sans doute la meilleure façon de procéder. D'ailleurs, je tiens à vous signaler que le problème qui est survenu à Montréal et dont vous avez parlé a bien été mis à jour. Ce qui prouve bien que le système est en place. Il est regrettable que les révélations n'aient pu se faire plus tôt.

Le travail des chercheurs est publié dans les journaux scientifiques après avoir été soumis à l'examen de pairs. Généralement, un minimum de deux scientifiques spécialisés dans le domaine, parfois trois ou quatre vérifient ainsi la recherche et ils peuvent rapidement repérer les fraudes. Le système possède donc pas mal de moyens pour les déceler.

M. Hoeppner: Ce qui m'a vraiment surpris c'est de lire par la suite que les Américains savaient ce qui se passait mais que personne n'a tiré la sonnette d'alarme. Cela m'a vraiment chiffonné.

M. Harvey: Oui. Je ne pourrais tolérer ce genre de comportement. Les scientifiques ont l'obligation de révéler ces choses-là.

M. Hoeppner: J'apprécie beaucoup vos commentaires.

M. Marchand: Pourriez-vous me dire quelles mesures devraient être adoptées, à votre avis, pour améliorer l'efficacité des subventions de recherche aux universités canadiennes. Tout le monde est d'accord en principe pour dire que la recherche est extrêmement importante, mais il y a un certain pourcentage des fonds, peut-être des millions de dollars, qui sont galvaudés sur des projets de recherche qui n'en valent pas la peine. Qu'en pensez-vous?

M. Harvey: Tout d'abord, je ne suis pas sûr d'être d'accord avec vous pour dire qu'il y a des millions de dollars qui sont galvaudés de cette façon dans le domaine de la recherche agricole. Je ne connais pas suffisamment les autres domaines, mais je crois que pour la plupart... Je suis membre du programme de partenariat entre Agriculture Canada...

Mr. Marchand: When I'm talking about inefficiency it comes out of the Auditor General's report. The way they put it is that a certain D'après celui-ci, un certain pourcentage de la recherche n'est pas percentage of research is really not as beneficial as it could be for agriculture. It's only in respect to that. I have no figure in terms of how many millions of dollars it might involve.

Dr. Harvey: I understand that. I guess I'm taking issue with the statement made by the Auditor General's department because I don't think it's accurate.

Mr. Marchand: Oh, I see. I understand that. In other words, you don't think there are ways and means that could be introduced to improve the efficacy of grants. In other words, what you think is that basically to improve research in Canada would just require more money?

Dr. Harvey: Oh no. Let me assure you that research grant proposals get enormous scrutiny. I was going to say that I happen to sit as a representative on the grants selection committee for the research partnership program between Agriculture Canada, NSERC and the private sector. This year we had a stack of documents this high to go through, and we funded only one-third of those applications. They were rigorously reviewed not only by the committee, but each grant application goes out to reviewers who are knowledgeable in that particular area. It's reviewed by the committee and by these reviewers.

The criteria in this particular case were laid out. There has to be a training component—that's vital—but there has to be good science. The third criterion is that there has to be a product that has some chance of making money.

Given the nature of research, you cannot always pick winners. Some things just don't turn out the way you want them to. However, using that as an example, there's a very high success rate. Also, if you look at the rate of return you get from the estimates by Dr. Brinkman, Dr. Furtan and so on, the returns to research are very high. There is always some finetuning that can be done in terms of improving your efficiency, but the research community in Canada is basically doing an excellent job. Again, I refer to this report by the Royal Society of Canada in which Canada stands at the top in the measures they are

Mr. Easter: Dr. Harvey, I certainly appreciate your presentation. I also appreciate that you're being straightforward on your concern about the committee's decision relative to BST. I don't want to get into that; I just want to make a comment on it.

I have a letter that I've responded to from someone in the biotech industry. The committee will get a copy of this letter. I would say to them, and I'd make it very clear, that they should understand this issue is not done for political reasons.

In terms of my involvement, I am a dairy producer. There are lots of concerns about animal health. For the biotech industry to point the finger at us for doing our job as a committee in terms of analysing an issue, I would say there are three fingers pointing back at them. The issue is not one of biotech, but of the claims made by the pharmaceutical industry relative to that project. I said to them in the letter that if they're going to come on the market with products like this,

[Traduction]

M. Marchand: Je me reporte au rapport du vérificateur général. aussi profitable qu'il pourrait l'être dans le domaine agricole. C'est à cela que je fais allusion. Je ne possède pas de chiffres précis à ce sujet, je ne sais pas combien de millions de dollars cela pourrait représenter.

M. Harvey: Je comprends. En fait, je ne suis pas d'accord avec les propos du vérificateur général parce que je ne crois pas qu'ils soient justes.

M. Marchand: Vraiment. Je comprends. En d'autres termes, vous ne croyez pas que l'on pourrait trouver une façon d'améliorer l'efficacité de ces subventions. En d'autres termes, à votre avis, si l'on voulait améliorer la recherche au Canada, il faudrait y consacrer davantage de fonds.

M. Harvey: Pas du tout. Je peux vous assurer que les propositions de subventions en matière de recherches font l'objet d'examens intenses. J'allais justement vous expliquer que je suis membre du comité de sélection des chercheurs à qui sont octroyées des subventions dans le cadre du programme de partenariat de recherche entre Agriculture Canada, le CRSNG et le secteur privé. Cette année, nous avons reçu un nombre de demandes impressionnant mais nous n'en n'avons financé qu'un tiers. Toutes ces demandes de subventions ont fait l'objet d'un examen minutieux par le comité mais également par des spécialistes de ce domaine-là. Ainsi, il y a donc une double vérification.

Dans ce cas, les critères étaient clairs: il fallait une composante de formation, ce qui est vital, mais il fallait également que la recherche soit bonne du point de vue scientifique. Le troisième critère était la profitabilité du produit.

Étant donné la nature de la recherche, il est impossible de choisir toujours des gagnants. Certaines choses ne fonctionnent tout simplement pas comme prévu. Cependant, le taux de succès est très élevé. D'après les prévisions de MM. Brinkman et Furtan et d'autres, le taux de rendement est également très élevé. Il est toujours possible d'améliorer les choses, mais de façon générale, les chercheurs canadiens font de l'excellent travail. Je me reporte ici au rapport présenté par la Commission royale du Canada et selon lequel le Canada est en toute première

M. Easter: Monsieur Harvey, j'apprécie votre exposé. J'apprécie également le fait que vous soyez direct lorsque vous nous parlez de la décision concernant la STB. Je ne veux pas aborder cette question, je ferai simplement un commentaire.

J'ai ici une lettre qui provient de quelqu'un dans l'industrie de biotechnologie. J'v ai déjà répondu. Le comité recevra un exemplaire de cette lettre. Je tiens à préciser que si la question n'a pas été résolue, c'est pour des motifs politiques.

Si je suis impliqué, c'est parce que je suis un producteur laitier. On se préoccupe beaucoup de la santé des bestiaux. Si les spécialistes en biotechnologie nous montrent du doigt parce que nous avons fait notre travail en tant que comité et que nous avons analysé la question, le fait est qu'on peut les montrer du doigt bien davantage. La question n'en est pas une de biotechnologie, elle a à voir avec les prétentions faites par l'industrie pharmaceutique dans le domaine. Dans ma réponse à

wants it. We're feeling the pressure from the market from farmers, processors, and consumers who say they don't want it. We found, in extensive hearings, both arguments coming forward, while the evidence was found wanting. I just point that out.

You talked about university research funding, because there's a lack of funding there for university research. Really, you're at a competitive disadvantage. I agree with that.

We have to find some way of ensuring that we do have good, independent research. However, as a result of that, how much in recent years have we moved to a dependency of the universities on private funding for research rather than public funding?

Dr. Harvey: I would say we certainly moved in that direction, but not completely. We haven't moved 100% in that direction but we've certainly moved in that direction in order to expand the funds that are available to us.

I should point out there are some areas where university people are at a competitive advantage over Agriculture Canada because they're not eligible, unless they are working through a university, for the grant funds. For example, there's a matching grant program I just talked about. Also, there's NSERC, with the grants they have available in the various categories. Agriculture Canada people are not eligible to apply for those grants.

Speaking more in this context, there are new developments and approaches that Agriculture Canada's research branch is taking with it's matching programs. There, we're clearly at a disadvantage.

1120

Mr. Easter: This is just an aside, but I think it would be pretty important for the committee to know about POS, which I think is close to the campus there. It might be right on the campus.

Dr. Harvey: It's right on the campus, yes.

Mr. Easter: In fact I grow a crop for one of the companies there, and that's a tremendous experience and a tremendous resource in terms of research. It might be useful to give the committee information on that.

In terms of private funding, especially from some of the major pharmaceutical companies and so on, is there a danger there to the independence and the neutrality of the research that's now coming forward?

Dr. Harvey: Yes, there is a danger. It has to be recognized, and institutions who accept private money, whether from pharmaceutical companies or from anybody else, have to have a process in place whereby they scrutinize this money to ensure that it does not interfere with academic freedom.

We're particularly sensitive to this in universities. In my own department the way we evaluate this... I might add that most of our money comes from producers and those kinds of organizations-grain companies, not pharmaceutical companies.

[Translation]

then beyond the research, they also need to do some market cette lettre je dis que si l'on adopte des produits comme la STB, intelligence research in terms of whether the market really il faut, en plus de la recherche en biotechnologie, procéder à des recherches sur les marchés pour voir si l'on veut vraiment ce genre de produit. En effet, les agriculteurs, les transformateurs et les consommateurs nous disent qu'ils n'en veulent pas. Au cours d'audiences exhaustives, nous avons entendu les arguments pour et contre, mais nous n'avons pas eu de preuves. Je tiens simplement à le signaler.

> Vous avez parlé du financement des recherches universitaires ou plutôt du manque de financement. En fait, je suis d'accord avec vous, vous êtes désavantagés dans cette situation.

> Nous devons trouver une façon d'être sûrs que la recherche que nous avons est indépendante et bonne. Pourtant, à cause de ce financement insuffisant, les universités ne dépendent-elles pas maintenant davantage du financement plus privé que public?

> M. Harvey: Nous nous sommes certainement orientés en ce sens, mais pas complètement. Nous ne dépendons pas à 100 p. 100 du financement privé, mais nous nous sommes certainement orientés en ce sens pour élargir le financement de notre recherche.

> Je dois dire également que dans certains domaines, les chercheurs universitaires ont un avantage par rapport aux chercheurs d'Agriculture Canada qui n'ont pas droit aux subventions à moins qu'ils ne travaillent en collaboration avec une université. Il y a notamment les subventions de contrepartie dont je viens de parler. Il y a en outre les différentes subventions du CRSNG dans différentes catégories. Les chercheurs d'Agriculture Canada ne peuvent présenter des demandes pour ces subventions.

> À cet égard, la Direction de la recherche d'Agriculture Canada est en train d'envisager de nouvelles possibilités dans le cadre de ses programmes de financement de contrepartie. En effet, dans ce domaine, nous sommes nettement désavantagés.

M. Easter: Soit dit en passant, je crois qu'il serait important que le comité sache ce qui se fait aux installations des dérivés céréaliers, qui se trouvent près du campus si je ne me trompe. En fait elles se trouvent peut-être sur le campus.

M. Harvey: Oui, sur le campus.

M. Easter: Je m'occupe d'une récolte d'une des compagnies. La recherche qui se fait en ce domaine est très importante. Il serait peut-être utile de donner quelques explications au comité à ce sujet.

En ce qui concerne le financement des recherches par l'entreprise privée, en particulier certaines compagnies pharmaceutiques importantes etc., ne croyez-vous pas que cela mette en danger l'indépendance ou la neutralité de la recherche qui est faite?

M. Harvey: Il y a danger, c'est certain. Il faut le reconnaître, et les institutions qui acceptent des fonds privés, de compagnies pharmaceutiques ou autres, doivent disposer d'un mécanisme qui leur permet de surveiller la situation pour s'assurer que ces fonds ne sont pas un obstacle à l'indépendance académique.

Nous sommes particulièrement sensibles à ce genre de choses dans les universités. Dans mon département, la façon dont nous évaluons cela... Je dois dire que la plupart de nos fonds proviennent des producteurs et autres organisations,

federal input into that—our first mark or criterion is whether it is for the good of the agricultural producers in Saskatchewan and, secondly, whether it is good for the agricultural industry, which includes producers of course, but much more than producers, in the province.

If it doesn't meet that criterion, then we will not accept it.

Mr. Easter: I'm wondering if you have a recommendation. You mentioned the concern about the educational component in terms of the ability of people to do, perhaps, their thesis on some research, and so on, as you were able to do. I certainly recognize you, in terms of working on the development in part on canola and so on, as one of the best in the country, but are we missing some opportunity today to come forward with researchers gaining the kind of experience in the university system that you were able to gain in those times? Do you have any recommendations?

Rather than pulling money out of the agriculture research and development fund, maybe we should be encouraging, through the educational system, moneys being expended there to provide that opportunity. Do you have any recommendations?

Dr. Harvey: That's an interesting suggestion, and I would dearly love to see that. At our own university, for example, through the university budget side, which comes through our provincial department of education, while they didn't do it directly, one of the fall-outs from cuts was a halving of the university scholarship budget. It has had an enormous impact on graduate training throughout the university, particularly our department, because we happen to have been the largest department in terms of the number of graduate students on the campus. We've gone from 120 graduate students about ten years ago to barely 50 now. Not all of that is attributable to that change that I made, but a good part of it is.

So, while I would love to see what you say, I'm not optimistic that it will come about. I think we're going to have to do that through agricultural budgets.

Mr. Easter: That's an area into which we need to do a little bit of research as a committee in terms of how we could draw funds, the scholarship system, whatever.

You mentioned the need for check-offs in the farm community, but there is some opposition to that. The problem, at least where I come from, is that if we put a research checkoff on the farmer, then we are imposing an extra tax on the primary producer. Yet yesterday we learned at the transport hearings that railways operate on the cost of production plus in terms of their investment. I think it's unfair to impose that extra tax just on the primary producers. There are a lot of other players, again through research, in the system.

## [Traduction]

Since we're funded primarily by the taxpayers of this country—in compagnies céréalières, mais pas pharmaceutiques. Étant donné our case primarily Saskatchewan, but there's certainly some que nous sommes financés principalement par les contribuables de ce pays—dans notre cas, principalement par les contribuables de la Saskatchewan-même s'il y a certainement une participation fédérale—le premier critère qui nous préoccupe est de savoir si la recherche est faite pour le bien des producteurs agricoles de la Saskatchewan et deuxièmement pour l'industrie en général, ce qui comprend les producteurs, évidemment, mais aussi beaucoup d'autres secteurs de la province.

Si ce critère n'est pas respecté, nous n'acceptons pas les fonds.

M. Easter: Avez-vous des recommandations à nous faire? Vous avez en effet parlé de la composante éducation, de la possibilité de faire une thèse qui porte sur la recherche comme vous l'avez fait vous-même. Vous avez contribué à la mise au point du canola, et je reconnais votre contribution en ce domaine, et j'estime que c'est une des contributions très importantes pour notre pays. Croyez-vous que nous laissons échapper certaines occasions et que les chercheurs ne peuvent acquérir de l'expérience dans les universités comme vous avez pu le faire vous-même? Auriez-vous des recommandations à formuler à ce sujet?

Au lieu d'utiliser les fonds de la recherche et du développement agricole, on devra peut-être encourager la recherche dans le contexte des études universitaires. Avez-vous des recommandations

M. Harvey: C'est une suggestion intéressante, et j'aimerais vraiment qu'elle soit adoptée. À notre université, nous dépendons du ministère de l'Éducation provinciale pour nos fonds et les restrictions budgétaires ont coupé de moitié le budget destiné aux bourses d'étude. L'incidence sur la formation étudiants diplômés dans toute l'université, des particulièrement dans notre département, a été énorme. En effet, c'est dans notre département que se retrouvent le plus grand nombre d'étudiants diplômés. Nous sommes donc tombés de 120 étudiants diplômés il y a 10 ans à 50 à peine à l'heure actuelle. Tout n'est pas attribuable uniquement à ce changement, mais une grande partie l'est certainement.

Par conséquent, même si j'aime la solution que vous préconisez, je ne suis pas optimiste de quant à la voir adoptée. Il faudra sans doute procéder par le truchement des budgets de l'agriculture.

M. Easter: Je crois que notre comité devrait faire un peu de recherche sur cette question, notamment sur la question du financement, des bourses d'étude, etc.

Vous avez parlé de la nécessité des retenues sur les revenus agricoles, mais il y a une certaine opposition à cela. En ce qui me concerne, si l'on impose une retenue aux agriculteurs pour financer la recherche, on imposera du fait même une taxe supplémentaire aux producteurs primaires. Au cours des audiences sur le transport, nous avons entendu dire que les frais d'exploitation des chemins de fer sont basés sur les frais de production plus une certaine marge. Je crois qu'il serait injuste d'imposer une taxe supplémentaire aux producteurs primaires seulement. Il y a beaucoup d'autres intervenants dans le système qui devraient contribuer à la recherche.

[Translation]

## • 1125

Do you have any idea as to how we could bring some fairness to have to cover some of those costs as well.

Dr. Harvey: Let me answer your question in a slightly different way. First of all, you're right that a check-off could be conceived of as a tax. However, I would not support a system that wasn't voluntary; if they didn't want to pay the tax they didn't have to.

The other thing I would point out—and it's partly why I spent a little time giving you the figures—is that agricultural research primarily benefits the producer in very large proportion, except in the supply management areas. Certainly producers pay through their tax dollars already, but most producers I talk to—there's certainly some opposition, but the majority, particularly the younger crowd and by that I mean under 45—are very supportive of this. They just put this into place in Alberta in barley and it has a lot of support from the farmers. We like to see that.

How you get funds of this kind from companies, railroads and so on I don't know. We'd be happy to use the money if you can find a way to get it out of them.

Mr. Easter: We're looking at it.

Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Mr. Easter. That was your one question; you made it two and I let you get away with it.

Mr. Vanclief followed by Mr. Collins, please.

Mr. Vanclief: First of all, I have a comment. Dr. Harvey, I thank you very much for your very informative presentation to us this morning. We need to be reminded more often, and we need to remind all Canadians more often, that investment in the agrifood industry has probably one of the highest returns, if not the best, of any research we do.

I have a question of clarification. Is there a difference between the term "molecular biology", which we've heard from the previous presenters and yourself today, and the term "biotechnology", or are they one and the same thing? If there is a difference I'd like an explanation.

Dr. Harvey: There is a difference. A good part of biotechnology is built on molecular biology, but not all molecular biology necessarily leads to biotechnologies. Molecular biology really refers to dealing with biological processes at the molecular level.

For example, included in biotechnology would be the culturing of pollen grains from a wheat plant. That's not really molecular biology but it is biotechnology. So they're highly related but not the same.

Mr. Collins: Certainly I would like to reiterate what Lyle has said. Dr. Harvey, it is a pleasure to have you come from Saskatchewan.

Auriez-vous des idées sur la façon de faire pour promouvoir une that? Cargill Grain, CN, CP and the general public, for that matter, certaine équité dans tout ceci? Cargill Grain, le CN, le CP et le grand public devraient payer une certaine partie de ces frais également.

> M. Harvey: Je vais répondre à votre question sous un angle un peu différent. Tout d'abord, vous avez raison de dire qu'une retenue pourrait être perçue sous forme de taxe. Cependant, je ne serais pas en faveur d'un système qui ne serait pas volontaire.

> Je tiens en outre à vous signaler—et c'est en partie la raison pour laquelle j'ai passé quelque temps à vous donner les chiffres-que la recherche dans le domaine de l'agriculture est surtout avantageuse pour les producteurs, sauf quand il y a gestion de l'offre. Certains producteurs payent déjà par le truchement de leurs impôts, mais la plupart des producteurs auxquels j'ai parlé—et certains s'y opposent, mais la plupart, en particulier les producteurs de moins de 45 ans—sont tout à fait en faveur de ce genre de choses. Ce genre de retenue a été adopté en Alberta pour l'orge et les agriculteurs étaient tout à fait en faveur. Nous en sommes ravis.

> Quant à la façon de savoir comment obtenir ce genre de fonds des compagnies, des chemins de fer etc. je n'en sais rien. Nous pourrions certes utiliser ces fonds à bon escient si vous pouviez nous les obtenir.

M. Easter: Nous sommes en train d'étudier la question.

Merci monsieur le président.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci monsieur Easter. Vous n'aviez qu'une seule question, vous avez fini par en poser deux, et je vous ai laissé faire.

M. Vanclief, suivi de M. Collins.

M. Vanclief: Tout d'abord, je vais faire un commentaire. Monsieur Harvey, je vous remercie de votre bon exposé de ce matin. Nous avons besoin qu'on nous rappelle souvent-et nous avons besoin de le rappeler aux Canadiens et Canadiennes-que l'investissement dans le domaine de la recherche agro-alimentaire est sans doute parmi ceux qui offrent le meilleur rendement sinon le meilleur.

Je voudrais que vous me donniez certaines précisions: y a-t-il une différence entre l'expression «biologie moléculaire» dont nous ont parlé les témoins précédents et vous-mêmes aujourd'hui et le terme «biotechnologie» ou bien s'agit-il d'un seul et même concept? S'il y a une différence, je voudrais que vous l'expliquiez.

M. Harvey: Il y a une différence. Une grande partie de la biotechnologie repose sur la biologie moléculaire, mais la biologie moléculaire ne débouche pas nécessairement sur la biotechnologie. La biologie moléculaire a trait aux procédés bilologiques au niveau moléculaire.

Ainsi, la biotechnologie porterait sur la culture de grains de pollen à partir d'une plante de blé. Il ne s'agit pas en fait de biologie moléculaire, mais de biotechnologie. Les deux termes sont donc étroitement liés, mais les définitions ne se recoupent pas.

M. Collins: Je n'hésite certes pas à réitirer les propos de Lyle. Monsieur Harvey, c'est un vrai plaisir de vous avoir ici, car vous venez de loin, la Saskatchewan.

I noticed you made some observations as we listened to the questions coming forward and I want to raise a couple. Some of our friends opposite, such as my good friend Mr. Hoeppner, would like to spend more money, and I support that. Then I hear his counterpart saying no, we have to spend less. We can't live in two worlds. We either get in the real world or we're going to get passed by.

I believe we have to spend more. The outcomes you presented are real. I looked at the educational support background and I'm really concerned when you mention the number of students. We've gone from 120 down to 50. I really think we have to expand that background, and it's going to be people like you who will encourage others. But we have to collectively come up with a system to assist them. If we don't we're going to go from 50 to 20 because everybody says we're going to cut back.

I understand we have to make a rearrangement in the dollars we're spending but certainly not in research and development. With that in mind, how do you see us assisting you in that process?

**Dr. Harvey:** This is very difficult because basically what it needs is money, of course, and given the state of our economy we don't have a lot of surplus funds around we can apply to anything we want. I guess it's a matter of having to set priorities, and given the business I'm in, I consider this to clearly be a priority area.

• 1130

I must remind you that the partnership program is one of the key criteria, and it won't even look beyond that if it does not contain a training component for either a graduate student or a post-doctoral fellow. We can encourage this in ways like that.

Mr. Collins: Mr. Easter mentioned the educational field, but I know in Saskatchewan alone we're downscaling the dollar value we're going to put into the educational pool. We're dropping it 4% a year at least and I know you're feeling the impact at the university. You have a university background and a university training.

I want to just quote something from *Hansard* and I would like your reaction to it:

My goodness gracious, there are many university professors who milk the system, who take half a course a year and have one or two businesses on the side. They profit from the system like everyone else.

What is your reaction to that kind of viewpoint?

**Dr. Harvey:** I guess I can only reflect what I see within my own college. There are certainly no people like that, and certainly not in my department.

The average teaching load at our university is the equivalent of three full classes. Because we have a heavy research responsibility in agriculture, our teaching load is less than that, but we carry not only a research load but an extension load. Farmers don't go to see people in the arts tower, they come to see us. Our time is tied up in that way so obviously there's less time for teaching.

[Traduction]

Vous avez fait certaines observations et je vais revenir sur certaines de celles-ci. Certains de nos amis de l'autre côté de la table, comme mon collègue M. Hoeppner, voudraient que l'on dépense davantage, et je suis d'accord avec eux. Pourtant, un de ses homologues a dit qu'il faudrait dépenser moins. Il faut choisir, soit on vit dans la réalité, soit on se laisse dépasser.

J'estime quant à moi qu'on devrait dépenser davantage. Vous avez parlé de choses très réelles. Dans le domaine de l'éducation, les chiffres que vous avez cités m'inquiètent un peu. Vous avez dit que le nombre d'étudiants est tombé de 120 à 50. Je crois qu'il faudrait faire davantage pour la formation. Je crois que ce sont des gens comme vous qui pourront vraiment encourager les autres. Cependant, nous devons collectivement mettre au point un système qui permettra d'aider ces étudiants. Si nous ne le faisons pas, ce chiffre de 50 baissera encore davantage et l'on se retrouvera avec 20 étudiants diplômés seulement.

Il faudra certainement revoir la façon dont nous dépensons nos fonds, mais il ne faudra certainement pas faire de coupures en recherche et développement. Cela dit, comment croyez-vous que nous pourrions vous aider en la matière?

**M. Harvey:** La question est fort difficile car ce qu'il faut, c'est de l'argent, et étant donné l'état de notre économie, nous n'avons pas beaucoup de latitude. Il faut se fixer des priorités, et étant donné mon domaine de compétence, cela me semble bien évidemment être une priorité.

Je tiens à vous rappeller que le programme de partenariat est un des éléments clés et que si ce que l'on nous propose n'inclut même pas une composante de formation pour un étudiant diplômé ou pour un étudiant de niveau postdoctoral, nous n'y accorderons pas la moindre attention. Voilà comment nous encourageons la formation.

M. Collins: M. Easter mentionnait le volet éducatif, mais je sais qu'en Saskatchewan seulement, nous injectons de moins en moins de fonds dans l'éducation. Les sommes injectées diminuent d'au moins 4 p. 100 par année, et je sais que l'université s'en ressent. Vous même, vous avez une formation universitaire et c'est là que vous travaillez.

Je vais vous lire une citation que j'ai tirée du *Hansard* et vous demander ce que vous en pensez:

Bonté divine, il y a beaucoup de professeurs d'université qui profitent du système, qui donnent un demi-cours par année mais qui font des affaires dans leur temps libre. Ils profitent du système comme n'importe qui.

Que pensez-vous de cela?

M. Harvey: Je ne connais que ce qui se passe dans mon propre collège. Il n'y a personne qui le fasse, en tout cas pas dans mon département.

La charge moyenne d'enseignement dans notre université équivaut à trois pleins cours. Mais comme nous, nous avons beaucoup de recherches à faire en agriculture, notre charge de travail est moindre, mais nous devons en outre faire ce que nous appelons de l'extension de l'enseignement. Autrement dit, si les agriculteurs ont besoin d'aide, c'est nous qu'ils viennent voir et pas les professeurs de la Faculté de lettres. Comme nous sommes très occupés à nous entretenir avec eux, nous avons moins de temps pour enseigner.

I guess it's certainly true that a number of university professors have companies of their own. I'm not aware of any within my own college. It's possible, but certainly if they do there are no abuses.

In our department, for example, we have a self-imposed code that if you're involved in any consulting activity at all it's a conflict of interest situation. It must not be directly related to the work you do in the department.

I guess I would respond, frankly, pretty negatively to that. I don't think it's a common situation. I'm sure you could find people like those described, but it's not common at all.

Mr. Collins: As you go through the research area in biotechnology, do you think it would be proper for this committee to come out to Saskatoon to have an opportunity to take a look at the biotechnology industry that you and others are involved with?

**Dr. Harvey:** Absolutely. We would be very happy to have you there. As you are probably aware, there are more biotechnologists concentrated in one place in Saskatoon than anywhere else in the country. We have the National Research Council and the Plant Biotechnology Institute, which used to be called the Prairie Regional Laboratory.

Some work is being done at the Saskatchewan Research Council by the Department of Agriculture and Agri-Food. There are a number of private companies, the veterinary college, our own college, the College of Arts and Science and on and on. There is a very large biotechnology endeavour in Saskatoon. We would be delighted to have you there.

Mr. Collins: I would like to go on the record, then, Mr. Chairman, as encouraging this body in light of having the opportunity to have one of the people from Saskatoon here. It really would be in our best interest to take the opportunity to be out there. Thank you again, Dr. Harvey.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Mr. Collins, is that something you suggest the steering committee review when it is looking at schedules and so on?

Mr. Collins: Please, if you would, Mr. Chairman. Thank you very much.

**Dr. Harvey:** May I add one more comment in that area? I would encourage you to come in the middle of summer, not because of the good weather in Saskatoon but because you can see some of the products of biotechnology growing in the field. You can see they look just like the other plants right beside them, which are not biotechnology products. They're not monsters; they're very useful products. I think it would be beneficial to see these plants actually growing in the field. For obvious reasons, you can't see that in January.

• 1135

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Dr. Harvey, and thank you for extending the kind invitation.

Mr. Hoeppner: I was interested in the comment you made, Dr. Harvey, that American governments spend 51% of the research money in the United States. Is that right?

[Translation]

Il est vrai, évidemment, que certains professeurs d'université ont leurs propres entreprises, mais je n'en connais pas au collège. Il se peut qu'il y en ait, mais il n'y a certainement pas d'abus.

Dans notre département, nous nous sommes imposés notre propre code d'honneur: toute activité en tant qu'experts-conseils nous place en conflit d'intérêt. Nos autres activités ne doivent pas être directement liées aux travaux que nous effectuons au département.

Par conséquent, je m'inscris en faux contre cette affirmation. Je ne crois pas que cela soit si fréquent que cela. Il y en a sûrement parmi ceux que vous avez décrit, mais ce n'est pas la majorité de nos gens.

M. Collins: En ce qui concerne la recherche en biotechnologie, croyez-vous que notre Comité devrait aller à Saskatoon pour voir de première main vos activités et celles de vos collègues dans le secteur de la biotechnologie?

M. Harvey: Bien sûr, nous serions ravis de vous accueillir. Vous savez sans doute qu'il y a plus de spécialistes en biotechnologie concentrés à Saskatoon que n'importe où ailleurs au Canada. En effet, c'est à Saskatoon que se trouve le Conseil national des recherches et l'Institut de biotechnologie des plantes qui s'appelait auparavant le Laboratoire régional des Prairies.

Le ministère de l'Agriculture effectue certains travaux au Conseil de recherche de la Saskatchewan. Nous comptons également dans la ville plusieurs compagnies privées, un collège de médecine vétérinaire, notre propre collège, le Collège des Arts et des Sciences et beaucoup d'autres. Les activités de biotechnologie sont certes considérables à Saskatoon et nous serions ravis de vous y accueillir.

M. Collins: Monsieur le président, je tiens à signaler que c'est très encourageant d'accueillir ainsi un des ces experts de Saskatoon. Je pense que nous aurions tous intérêt à aller voir ce qui se passe là-bas. Merci encore, monsieur Harvey.

Le président suppléant (M. Culbert): Monsieur Collins, êtes-vous en train de suggérer au Comité directeur de revoir le programme de ses activités?

M. Collins: Absolument, monsieur le président. Merci beaucoup.

M. Harvey: Puis-je ajouter quelque chose? Je vous encourage à venir nous rendre visite au milieu de l'été, non pas en raison de la clémence de notre climat, mais plutôt parce que vous pourrez voir certains de nos produits de la biotechnologie qui auront poussé dans les champs. Vous constaterez qu'ils ressemblent aux autres végétaux qui les entourent, mais qu'ils ne sont aucunement dérivés de la biotechnologie. Vous constaterez que ce ne sont pas des plantes monstrueuses mais que ce sont des produits très utiles. Comme on ne peut rien voir pousser au mois de janvier, vous devriez venir en été pour visiter les champs vous-mêmes.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci de votre aimable invitation, monsieur Harvey.

M. Hoeppner: Vous avez dit une chose qui m'a intéressé, monsieur Harvey, à savoir que les gouvernements américains paient pour 51 p. 100 de toute la recherche effectuée aux États-Unis. Est-ce bien vrai?

**Dr. Harvey:** That's a figure that I picked out of an article.

**Mr. Hoeppner:** That really amazes me, because I was always given the impression that it was mostly the private industries that did it over there.

**Dr. Harvey:** I must admit I was surprised by it too, but their total research effort is much, much larger than ours. I didn't look at the breakdown of exactly what was included in that figure in terms of being part of the public sector.

**Mr. Hoeppner:** Maybe if you get some of those figures you could pass them on to me.

**Dr. Harvey:** It wasn't there. In the article it simply made the statement that this is the proportion that is paid by governments.

**Mr. Hoeppner:** That's quite a contentious issue when you talk to private industry and governments.

I was just going to make a comment to Mr. Easter about the check-off. You know if Cargill gives you the box or the railways, you and I still pay for it. Really that's why I'm kind of concerned. I would go along with a check-off. I have no argument against that as long as I have some control over what that money does.

Mr. Collins gets a little upset with members over here. He's got to realize that Mr. Benoit still hasn't farmed as long as we two have.

Mr. Collins: Please mark that down, Mr. Chairman.

Mr. Hoeppner: The other thing I was going to point out was that I sat on the agricultural task force for the Reform Party, and R and D is one thing we will very highly support. Mr. Benoit does get carried away on his own agenda at times, but I did that too when I was younger, and maybe you did that too, Mr. Collins. We knew everything when we were young, but now we're grown up.

I appreciate working with you gentlemen, and I appreciate you, Dr. Harvey. That was Saskatoon where you said we should drop in to the research station? I might go by there and take you up on that. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Mr. Hoeppner. I hope you realize and are aware that your comment about your colleague will be in the record.

Mr. Hoeppner: Yes. I know that.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): We'll leave it to you to explain to your colleague how it got there.

**Mr. Hoeppner:** It's in our farm policy that we are very supportive of R and D, so I have no problem with that.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): I'll let you live with that.

Mr. Easter: Earlier Dr. Harvey was talking about research out west. To a certain extent a lot of it is centralized in central Canada. I agree with that. Just imagine what it would be like if you were little old P.E.I. With our wonderful red soil, it's even more difficult in terms of getting research dollars.

[Traduction]

M. Harvey: C'est un chiffre que j'ai en effet glané dans un article.

M. Hoeppner: C'est très surprenant, car j'avais toujours eu l'impression que c'était surtout les industries privées qui effectuaient la plupart des recherches.

**M.** Harvey: Cela m'a surpris aussi, mais il ne faut pas oublier qu'il y a beaucoup plus de recherches effectuées aux États-Unis qu'ici. Je ne sais pas non plus ce que représente ce chiffre en termes de recherches émanant du secteur privé.

M. Hoeppner: Si jamais vous mettez la main dessus, vous pourrez peut-être nous envoyer ces renseignements.

M. Harvey: On n'en parlait pas dans l'article. On affirmait simplement que c'était là la part de recherche payée par le gouvernement.

**M. Hoeppner:** C'est une véritable pomme de discorde entre l'industrie privée et le gouvernement.

Je tiens à faire remarquer quelque chose à M. Easter au sujet des retenues. Même si la compagnie Cargill vous donne le wagon ou le chemin de fer, il reste que vous et moi allons tout de même être obligés de payer. C'est justement cela qui me préoccupe. Je souscrirais à l'idée d'une retenue, dans la mesure où nous savons à quoi sert l'argent.

Les députés de ce côté-ci de la table semblent gêner un peu M. Collins. Je tiens à lui signaler que lui et moi avons été agriculteurs bien plus longtemps que M. Benoit ne l'a jamais été.

M. Collins: Monsieur le président, veuillez prendre note.

M. Hoeppner: Je tiens en outre à signaler que je siège au groupe d'étude sur l'agriculture du Parti réformiste, et que la recherche et le développement sont une des facettes à laquelle nous accordons tout notre appui. Monsieur Benoit se laisse parfois emporter par ses propres causes, mais j'étais comme lui, moi aussi, lorsque j'étais plus jeune. Je pense que c'est la même chose pour M. Collins. Nous étions omniscients dans notre jeunesse, mais nous avons vieilli.

Mais j'aime bien votre compagnie, messieurs, et j'aime aussi celle de M. Harvey. C'est bien à Saskatoon que se trouve le centre de recherches que nous devrions visiter? Il se pourrait fort bien que je prenne votre invitation au pied de la lettre. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur Hoeppner. J'espère que vous comprenez que ce que vous avez dit au sujet de votre collègue est officiellement consigné au procès-verbal.

M. Hoeppner: Je le sais.

Le président suppléant (M. Culbert): Vous lui expliquerez pourquoi c'est consigné.

**M.** Hoeppner: Bien sûr, mais de toute façon, notre Parti a pour politique agricole d'aider à la recherche et au développement.

Le président suppléant (M. Culbert): À vous d'en assumer les conséquences.

M. Easter: Monsieur Harvey a dit tantôt qu'il fallait se tourner vers l'ouest, car beaucoup des activités se trouvent regroupées dans le centre du Canada. C'est vrai. Imaginez un instant ce que vit la pauvre petite Île-du-Prince-Édouard. En dépit de notre belle terre rouge, nous n'obtenons pas beaucoup de fonds de recherche.

Earlier I mentioned a POS pilot plant out there, and I agree with Bernie in terms of his request for a tour. I think there's an absolutely phenomenal amount of research going on in Saskatoon, in terms of processing as well. I think we certainly need to consider that.

Although I do business with POS, I myself don't know what POS stands for, and Hansard, I understand, wants to know what that stands for. Do you know?

Dr. Harvey: Yes. Protein, oil, and starch.

Mr. Easter: Protein, oil, and starch is the answer. We get into letters instead of names. We do business with them and don't even know this.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Dr. Harvey, as we finish up I have a brief question on the positive side of research and development in Canada. You touched on it in your presentation. Perhaps you could touch on some of the positive sides in research and development, where we in Canada have led the world in some of these areas, in production and so on.

**Dr. Harvey:** Canola is probably the most spectacular example of a product that was developed right from scratch here in Canada. We used some germ plasm from other places, but we built it and put it in place.

• 1140

Just as an example of that, we have an international reputation. Going to the Harrington barley, I was invited to Australia to tell them how we went about breeding malt barley in Canada, because they were concerned about the market they had lost in Japan as a result of the products we had put on the market here. They felt comfortable doing that because they have a lot of very good plant breeders down there and I wasn't really telling them anything they didn't already know. So it was nice to go down and talk to them in Australia.

I'm sure you can get access to this report from the Royal Society. It's another example of the quality of Canadian research.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you for being with us this morning. Thank you for your very informative presentation amd for very openly answering the questions of the members of the standing committee.

We appreciate also your kind invitation, as I indicated earlier. As you know, in research and development, and probably more specifically in government, there are restraints of all types in place, but we will certainly take your invitation very seriously and, if at all possible, would like to accommodate you.

So thank you again for being with us this morning.

Dr. Harvey: Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): With that, the meeting is adjourned for today.

[Translation]

J'ai déjà mentionné l'existence d'une usine pilote POS, et je souscris à la suggestion d'aller la visiter. Il y a une quantité phénoménale de recherche et de transformation qui se font à Saskatoon; ne l'oublions pas.

Même si j'utilise moi-même les POS, je ne sais même pas ce que représente ce sigle, et je sais qu'il faut être plus explicite que cela pour que ce soit consigné au hansard.

M. Harvey: Cela représente les protéines, les huiles et les féculents.

M. Easter: Avec notre manie des sigles, au lieu des noms, on ne sait même plus de quoi il s'agit.

Le président suppléant (M. Culbert): Avant de conclure, monsieur Harvey, je vais revenir aux travaux de recherche et de développement effectués au Canada, puisque vous l'avez mentionné dans votre exposé. Vous pourriez peut-être nous parler des aspects positifs de la recherche et du développement et nous expliquer si le Canada peut se considérer comme le chef de file dans certains secteurs, comme celui de la production, notamment.

M. Harvey: Le canola est sans doute l'exemple le plus frappant: c'est un produit qui a été mis au point du début à la fin ici au Canada. Nous sommes partis d'un matériel génétique obtenu ailleurs, mais c'est nous qui l'avons mis au point et produit ici.

Nous avons d'ailleurs une réputation internationale. Pour ce qui est de l'orge de Harrington, j'ai été invité en Australie pour leur dire comment nous avions sélectionné l'orge de brasserie au Canada car les Australiens étaient déçus d'avoir perdu un marché au Japon, à cause des produits que nous avions commercialisés là-bas. Ils n'y voyaient aucun inconvénient car ils ont beaucoup de très bons phytogénéticiens là-bas et en fait je ne leur ai rien appris de vraiment nouveau. Mais mon séjour en Australie m'a plu.

Je suis sûr que vous pouvez obtenir ce rapport auprès de la Royal Society. C'est là un autre exemple de la qualité de la recherche au Canada.

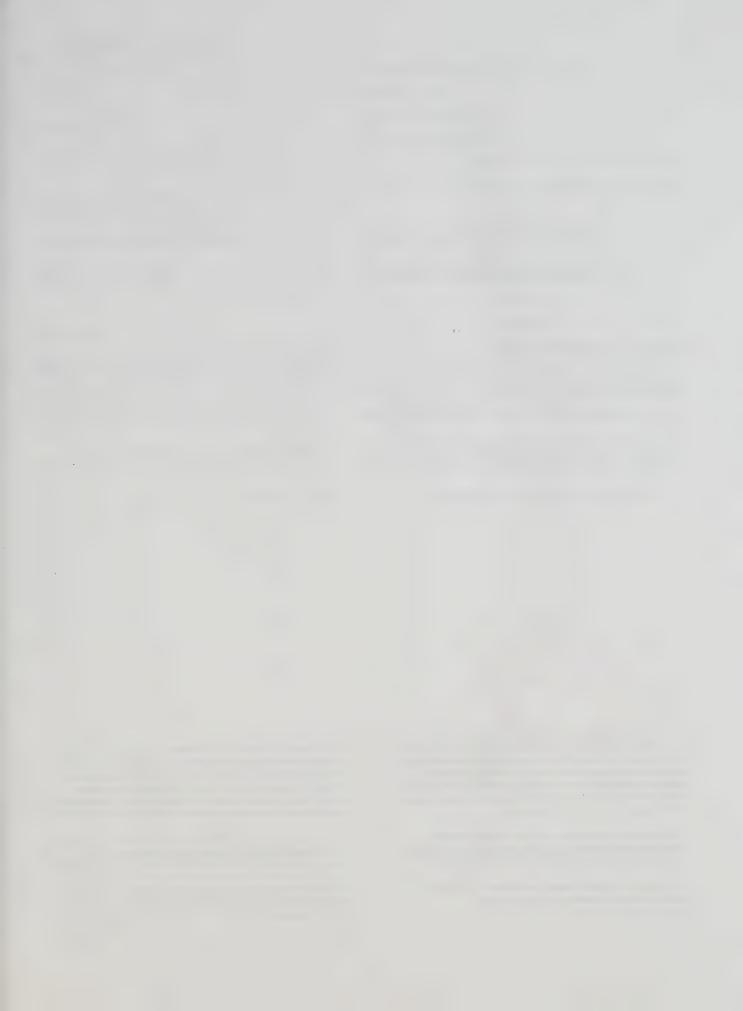
Le président suppléant (M. Culbert): Je vous remercie d'avoir comparu devant notre Comité ce matin. Votre exposé était très condensé et nous vous remercions d'avoir répondu si ouvertement aux questions posées par les députés membres du Comité permanent.

Nous vous savons gré aussi de votre gentille invitation, comme je l'ai dit tout à l'heure. Comme vous le savez, dans le domaine de la recherche et du développement et sans doute encore davantage au sein du gouvernement, il existe des contraintes de toutes sortes, mais nous prenons cette invitation très au sérieux et nous l'honorerons, si possible.

Merci encore d'être venu.

M. Harvey: Merci infiniment.

Le président suppléant (M. Culbert): Sur ce, la séance est levée.



# MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port pavé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull. Québec. Canada. K1A 0S9

# WITNESSES

From the University of Saskatchewan:

Dr. Brian Harvey, Chair, Crop Science and Plant Ecology.

From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada:

Dr. J.B. Morrissey, Assistant Deputy Minister, Research Branch;

Dr. D. Gordon Dorrell, Director General, Western Region;

Dr. Jean-Claude St-Pierre, Director General, Central Experimental

Dr. Frank Marks, Director, London Research Centre.

# **TÉMOINS**

De l'Université de la Saskatchewan:

Brian Harvey, professeur titulaire de Chaire, Phytotechnie et phyto-écologie.

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada:

- J.B. Morrissey, sous-ministre adjoint, Direction générale de la recherche;
- D. Gordon Dorrell, directeur général, Région de l'Ouest;
- Jean-Claude St-Pierre, directeur général, Ferme expérimentale centrale:

Frank Marks, directeur, Centre de recherche, London.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 20

Tuesday, May 31, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 20

Le mardi 31 mai 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

Government

Publications

# Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

# RESPECTING:

AGRICULTURE AND AGRI-FOOD and consideration of expenditure plans and priorities in future fiscal years as per AGRO-ALIMENTAIRE et conformément à l'article 81(7) du Standing Order 81(7)

2. Future business

# **CONCERNANT:**

1. Main Estimates 1994-95: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under 1. Budget des dépenses principal 1994-1995: crédits 1, 5, 10, 15 et 20 sous la rubrique AGRICULTURE ET Règlement, examen des plans et priorités pour les années financières futures

2. Travaux futurs



# STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

# COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

## MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 31, 1994 (21)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Harold Culbert, Wayne Easter, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Acting Members present: John Cannis for Bernie Collins and Rex Crawford for Lyle Vanclief.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator

Your Sub-Committee on Agenda and Procedure met on Wednesday, May 25, 1994 to discuss future business. Your Sub-Committee agreed to make the following recommendations:

- That a meeting be held on Tuesday, May 31, 1994 to formally dispose of the 1994-95 Main Estimates.
- —That the National Safety Nets Consultation Committee be invited to appear before the Committee as soon as possible.
- -That the Committee pay 50% of the working dinner of the Sub-Committee on Grain transportation and the Sub-Committee on the St. Lawrence held on Wednesday, May 4, 1994.

On motion of Harold Culbert, it was agreed, — That the Third Report of the Sub-Committee on Agenda and Procedure be adopted.

The Committee proceeded to consider the 1994-95 Main Estimates: Votes 1, 5, 10, 15 and 20 under AGRICULTURE AND AGRI-FOOD.

The Chairman called Vote 1.

Leon Benoit moved,-That Vote 1 in the amount of \$611,356,000, less the amount of \$152,839,000 granted in the 611 356 000\$, moins la somme de 152 839 000\$ attribuée à titre interim Supply, be reduced by \$30,567,800 to \$427,949,200.

After debate, the question being put on the motion, it was negatived.

Vote 1 carried.

The Chairman called Vote 5.

Vote 5 carried.

The Chairman called Vote 10.

Leon Benoit moved, - That Vote 10 in the amount of \$95,417,000, less the amount of \$23,854,250 granted in the 95 417 000\$, moins la somme de 23 854 250\$ attribuée à titre interim supply, be reduced by \$4,770,850 to \$66,791,900.

After debate, the question being put on the motion, it was negatived.

Vote 10 carried.

The Chairman called Vote 15.

Vote 15 carried.

The Chairman called Vote 20.

## PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 31 MAI 1994 (21)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 h 40, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Harold Culbert, Wayne Easter, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Membres suppléants présents: John Cannis pour Bernie Collins; Rex Crawford pour Lyle Vanclief.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche.

Le Sous-comité du programme et de la procédure s'est réuni le mercredi 25 mai 1994 pour discuter des travaux à venir et convenir des recommandations suivantes:

- Qu'une réunion ait lieu le mardi 31 mai pour terminer formellement l'étude du Budget des dépenses de 1994–1995.
- —Que le Comité consultatif national sur les mesures de protection soit invité à témoigner le plus tôt possible.
- —Que le Comité défraye la moitié du dîner de travail, tenu le mercredi 4 mai, du Sous-comité du transport des grains et du Sous-comité de la voie maritime.

Sur motion de Harold Culbert, il est convenu—Que le Troisième rapport du Sous-comité du programme et de la procédure soit adopté.

Le Comité examine le Budget des dépenses pour 1994-95: crédits 1, 5, 10, 15 et 20, sous AGRICULTURE ET AGRO-ALI-MENTAIRE.

Le président appelle: crédit 1.

Leon Benoit propose—Que le crédit 1, s'élevant à provisoire, soit réduit de 30 567 800\$ et ramené à 427 949 200\$.

Après débat, la motion est mise aux voix et rejetée.

Le crédit 1 est adopté.

Le président appelle: crédit 5.

Le crédit 5 est adopté.

Le président appelle: crédit 10.

Leon Benoit propose—Que le crédit 10, s'élevant à provisoire, soit réduit de 4 770 850\$ et ramené à 66 791 900\$.

Après débat, la motion est mise aux voix et rejetée.

Le crédit 10 est adopté.

Le président appelle: crédit 15.

Le crédit 15 est adopté.

Le président appelle: crédit 20.

Vote 20 carried.

The Committee proceeded to discuss future business.

It was agreed, — That a document outlining the Reform Party's recommendations on the future expenditure plans of the Department of Agriculture and Agri-Food Canada be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit "D").

Wayne Easter moved, - That the Committee embark on a study on the future of Agriculture in Canada in order: to evaluate present agri-food objectives and modify them for the year 2000 and beyond using, among others, the criteria of fairness, sustainability and efficiency; to examine the agri-food sector's role in rural life and in the Canadian economy; to involve producers, processors, consumers and other interested parties in developing a long-term national strategy for agriculture; and to identify the components that together constitute an overall farm policy that will take the agri-food sector into the next Century.

-That for the purposes of this study, the Chairman invite attend the hearings of the Committee so that they may hear the evidence being presented and question witnesses on their témoignages et interroger les témoins. testimony.

And debate arising thereon;

The question being put on the motion, it was agreed to.

It was agreed, — That a letter from Monsanto Canada on the First report of the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit "E").

It was agreed, — That a letter from Provel on the First report of the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit "F").

It was agreed, — That a questionnaire on rbST from Agri-Studies Inc. be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit "G").

It was agreed, — That a letter from the Minister of Transport to the Chairman of the Sub-Committee on grain transportation concerning railway car shortages in Western Canada be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee (Exhibit "H").

At 11:15 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le crédit 20 est adopté.

Le Comité délibère de ses travaux futurs.

Il est convenu — Que le document exposant les propositions du Parti réformiste sur les plans de dépenses du ministère de l'Agriculture et de l'agro-alimentaire, soit déposé comme pièce auprès du greffier (pièce «D»).

Wayne Easter propose — Que le Comité fasse une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada aux fins suivantes: évaluer les objectifs agro-alimentaires et les mettre à jour pour l'an 2000 et au delà en utilisant, entre autres, les critères d'équité, de durabilité et d'efficacité; examiner le rôle du secteur agroalimentaire dans la vie rurale et l'économie canadienne; inviter les producteurs, transformateurs, consommateurs et autres parties intéressées, à élaborer une stratégie nationale à long terme; déterminer les éléments qui pourraient constituer une politique agricole globale laquelle pourrait être adoptée au tournant du siècle.

—Que pour les besoins de l'étude, le président invite les members of the Senate Committee on Forestry and Agriculture to membres du Comité sénatorial des forêts et de l'agriculture à assister aux réunions du Comité à la fois pour entendre les

Sur ce, un débat s'ensuit.

La motion est mise aux voix et adoptée.

Il est convenu—Que la lettre de Monsanto Canada sur le Premier rapport du Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire soit déposée comme pièce auprès du greffier (pièces «E»).

Il est convenu — Que la lettre de Provel sur le Premier rapport du Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire soit déposée comme pièce auprès du greffier ( $pièces \ «F»$ ).

Il est convenu—Que le questionnaire sur rbST préparé par Agri-Studies Inc., soit déposé comme pièce auprès du greffier (pièces «G»).

Il est convenu—Que la lettre du ministre des Transports au président du Sous-comité du transport des grains à propos de la pénurie de wagons dans l'Ouest du Canada, soit déposée comme pièce auprès du greffier (pièces «H»).

À 11 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, May 31, 1994

[Traduction]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 31 mai 1994

• 0939

The Chairman: Colleagues, could we begin? On our agenda today we're dealing with some votes. We're going to look at the future business of the committee and take some time to discuss what we want to do over the next month. We want to look at an invitation of AG-West Biotech Inc. to visit the company and to talk about biotechnology.

Instead of moving to item one, which is votes, since we don't have enough government members yet, we'll put that one off.

Mr. Kerpan (Moose Jaw-Lake Centre): Let's vote now.

Le président: Chers collègues, pouvons—nous commencer? À l'ordre du jour est inscrite l'étude de crédits. Nous allons discuter des travaux futurs du comité et prendre un peu de temps pour voir ce que nous voulons faire en juin. Nous voulons discuter de l'invitation d'AG—West Biotech Inc. à visiter ses installations et à parler de biotechnologie.

Au lieu d'aborder le point un, qui a trait aux crédits, étant donné qu'il n'y a pas encore suffisamment de membres du parti ministériel, nous allons en réserver l'étude.

M. Kerpan (Moose Jaw—Lake Centre): Mettons—les immédiatement aux voix.

• 0940

**The Chairman:** I hear they're on their way, so I think we should begin. Let's skip over item one so we don't embarrass the government members.

General discussion of the future expenditure plans, future business—why don't we deal with the report of the steering committee? Does everyone have a copy?

We met on Wednesday to discuss future business. At committee we had decided to see the national safety nets consultation committee. That's the committee looking into the whole question of safety nets. We had planned to do that on Thursday. Have they agreed?

The Clerk of the Committee: Yes.

**The Chairman:** They've agreed to come on Thursday, which will give us an opportunity to discuss the whole issue of safety nets.

The other business concerns a dinner held on May 4 to discuss the work of the Subcommittee on the Grain Transportation and the Subcommittee on the St. Lawrence Seaway, which Wayne Easter gladly hosted on our behalf. With lobster, wasn't it, Wayne?

Mr. Easter (Malpeque): No, it was not. We had to forgo a lobster dinner in order to meet through supper. They brought in sandwiches and we met until 11 o'clock.

The Chairman: I knew lobster was there somewhere.

Mr. Easter: We did our duty.

The Chairman: Do we know the price of that yet?

Mr. Marchand (Québec-Est): They were small lobsters.

Mr. Easter: They were very small, J.D.

The Chairman: Are there any questions on this?

Le président: On me dit qu'ils sont en route; je pense donc que nous devrions commencer. Mettons de côté le point 1 afin de ne pas mettre dans l'embarras les membres du parti ministériel.

Discussion générale des prévisions de dépense, des travaux futurs—pourquoi ne pas discuter du rapport du comité directeur? En avez-vous tous un exemplaire?

Nous nous sommes rencontrés mercredi pour discuter des travaux futurs. Nous avions décidé de rencontrer le Comité national de consultation sur la protection du revenu. Celui-ci se penche sur tout le dossier de la protection du revenu. Nous avions prévu de le faire jeudi. Est-ce accepté?

Le greffier du Comité: Oui.

Le président: Ils ont accepté de comparaître jeudi, ce qui nous donnera l'occasion de discuter de toute cette question de la protection du revenu.

L'autre point a trait à un souper offert le 4 mai pour discuter du travail du Sous-comité du transport du grain et du Sous-comité de la Voie maritime du Saint-Laurent, Wayne Easter s'est fait un plaisir de présider en notre nom. C'était un repas au homard, n'est-ce pas, Wayne?

M. Easter (Malpèque): Non, pas du tout. Nous avons dû renoncer au homard pour pouvoir tenir la réunion pendant le repas. On nous a apporté des sandwiches et la réunion s'est poursuivie jusqu'à 23 heures.

Le président: Je savais bien qu'il était question de homard.

M. Easter: Nous avons fait notre devoir.

Le président: Savez-vous combien cela a coûté?

M. Marchand (Québec-Est): C'était de petits homards.

M. Easter: Ils étaient bien petits, Jean-Paul.

Le président: Aviez-vous des questions à ce sujet?

I want to take some time during this committee to talk about the rest of the agenda. That just sets up the meeting for Thursday because we wanted to be able to do that. Can we have a motion to approve this report?

Mr. Culbert (Carleton—Charlotte): I so move, Mr. Chairman.

Mr. Marchand: I second the motion.

Motion agreed to [See Minutes of Proceedings]

The Chairman: Let's move on to some votes then now more government members are here.

As most of you know by now, today is the last reporting day to the House on estimates. We had discussed that it was important for our committee at least to vote on these votes. If we don't vote on them, they're deemed to be voted on and reported to the House already. There was no indication members wanted to drastically change the votes. So we've held it today because it was felt that as a committee we should at least vote on these.

Did you have something you wanted to bring in now or is that for the future?

Mr. Benoit (Vegreville): No, we prefer this year's as well, just a short statement.

Mr. Crawford (Kent): I'm substituting for Lyle Vanclief. I was wondering if ethanol was under the estimates. I haven't seen a report.

The Chairman: Ethanol? No, I don't think it's here. It could be under...

Mr. Crawford: I might not be able to vote.

The Chairman: No. That's something we'll bring up under future

Mr. Easter: I just want to point out, Mr. Chairman, so everybody is aware, that we are going to make recommendations. Although we haven't proposed major changes to the current estimates, we will have the opportunity to make recommendations on future estimates and priorities.

• 0945

The Chairman: That's on the agenda right after the votes. So we'll be taking the opportunity then. When these votes come forward crédits. Nous en reparlerons à ce moment-là. Quand il sera question you can make your proposals for each vote at that time.

Let's call vote 1 then. The discussion is on vote 1.

Mr. Benoit: In regard to vote number one for this fiscal year, we propose a decrease of 5% or \$30,567,000 and further cuts of 5% per year for the next three years. That, of course, isn't included in this vote. That will follow.

[Translation]

Je vais prendre quelques instants au cours de la séance pour discuter du reste de l'ordre du jour. Nous voulions régler la question de la réunion de jeudi, eh bien nous l'aurons. Quelqu'un peut-il présenter une motion portant adoption du rapport?

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Je le propose, monsieur le président.

M. Marchand: Je l'appuie.

La motion est adoptée [Voir Procès-verbaux]

Le président: Nous pouvons étudier les crédits maintenant qu'il y a suffisamment de membres du parti ministériel.

Comme la plupart d'entre vous le savent, c'est aujourd'hui le dernier jour pour soumettre à la Chambre notre rapport sur les prévisions budgétaires. Nous avions déjà dit qu'il était important que le comité tienne au moins un vote sur ces crédits. Si nous ne le faisions pas, ils seraient réputés avoir fait l'objet d'un vote ainsi que d'un rapport à la Chambre. Rien ne donnait à penser que des membres souhaitaient modifier sensiblement les crédits. Nous avons donc réservé ce rapport pour aujourd'hui, parce que nous estimions qu'en tant que comité nous devrions au moins tenir un vote sur ces crédits.

Y a-t-il un point que vous voudriez soulever maintenant ou faire une proposition en ce qui a trait à l'avenir?

M. Benoit (Vegreville): Non, nous préférerions parler aussi des prévisions budgétaires de cette année, simplement pour faire une brève déclaration.

M. Crawford (Kent): Je remplace Lyle Vanclief. Je me demandais s'il était question de l'éthanol dans les prévisions budgétaires. Je n'ai pas eu connaissance d'un rapport.

Le président: De l'éthanol? Non, je ne crois pas qu'il en soit question ici. Ce serait peut-être sous...

M. Crawford: Je ne pourrai peut-être pas voter.

Le président: Non. C'est quelque chose dont nous parlerons au sujet des futurs plans de dépense.

M. Easter: Je tiens simplement à souligner, monsieur le président, afin que tout le monde soit au courant, que nous allons présenter des recommandations. Bien que nous ne proposions pas d'importants changements aux prévisions budgétaires, nous aurons l'occasion d'en faire au sujet des futures prévisions budgétaires et des priorités à fixer.

Le président: Cela figure à l'ordre du jour, tout de suite après les de ces crédits, vous pourrez alors présenter vos propositions relativement à chacun d'entre eux.

Passons donc au crédit 1. Nous discutons du crédit 1.

M. Benoit: Au sujet du crédit nº 1 pour l'exercice en cours, nous proposons une diminution de 5 p. 100 ou de 30 567 000\$ ainsi que d'autres réductions annuelles de 5 p. 100 pour les trois prochaines années. Ce qui bien sûr n'est pas inclus dans ce vote-ci. Il en sera question après.

The Chairman: Are there reasons for that?

Mr. Benoit: Yes. The federal government's spending to farmers has been cut by roughly 10% in this past year, more than that if you include the Crow benefit as well, and it's been cut drastically over the two years before that. If you go back to 1988... We feel the cuts shouldn't be made in direct payments to farmers, that we need to streamline the whole system considerably and make this money that is paid to farmers paid a lot more efficiently. That means cuts in the operation and also in capital expenditures of the department.

We're saying that the department should take the cuts, not... This still wouldn't increase it to as fast a rate as farmers have taken but it would push the department to become even more efficient. In our statement we recognize that the department has been doing a lot along this line, and we compliment them for that, but we believe we can't wait until next year to make further cuts in spending in these areas.

The Chairman: Yes, Mr. Pickard.

Mr. Pickard (Essex — Kent): I guess my question always comes back to this: it's easy enough to say 5% cut and mean nothing. Can you specifically tell me where you want those cuts made? Give us the estimate items.

Mr. Benoit: What we're talking about is-

**Mr. Pickard:** I know what you're talking about. Can you give us the specific estimate items?

**Mr. Benoit:** I think the day that a politician steps in and tells a department exactly where the cuts should be made is the day that department will become totally useless.

Mr. Pickard: The day the politicians—

Mr. Benoit: It's up to politicians to say this money will be cut. It's up to the department to decide how they're going to make the cuts, within reason. We've narrowed it down here to operating and capital expenditures. We're saying no more cuts for this year in direct payments to farmers. As I say, if politicians get their fingers in there and say exactly where these cuts are to be made, the department will be in a shambles.

**Mr. Pickard:** So you haven't looked at the estimates and decided where a 5% cut can come without disastrously affecting programs.

Mr. Benoit: How did farmers take 10% this year? How have farmers taken over 50% since 1988, well over 50% since 1988?

Mr. Pickard: I think it's a useless exercise to say 5% across the board, throw it on the table and go.

Mr. Benoit: It's not across the board; it's just-

[Traduction]

**Le président:** Y a-t-il une raison à cela?

M. Benoit: Oui. Au cours du dernier exercice, le gouvernement fédéral a réduit d'environ 10 p. 100 ses dépenses au titre des versements aux agriculteurs, et même davantage si l'on tient compte de la subvention du Nid-de-Corbeau et ces paiements avaient déjà été radicalement réduits dans les deux années précédentes. Si l'on remonte à 1988... Nous estimons que les compressions ne devraient pas toucher les paiements directs aux agriculteurs, qu'il nous faut rationaliser considérablement tout le système et faire en sorte que cet argent destiné aux agriculteurs soit versé de façon beaucoup plus efficace. Pour cela il faut sabrer les dépenses de fonctionnement et les immobilisations du ministère.

Nous estimons en effet que c'est le ministère qui doit subir des réductions, pas... On n'accroîtrait quand même pas les compressions aussi rapidement qu'on a réduit les paiements aux agriculteurs, mais cette mesure inciterait le ministère à devenir plus efficace. Dans notre déclaration, nous reconnaissons que le ministère a beaucoup fait pour y arriver, et nous l'en félicitons, mais nous croyons que nous ne pouvons pas attendre l'an prochain pour réduire davantage les dépenses à ces chapitres.

Le président: Oui, monsieur Pickard.

M. Pickard (Essex—Kent): J'en reviens toujours à dire qu'il est assez facile de proposer une réduction de 5 p. 100 sans pointer de secteurs de dépense en particulier. Pouvez-vous me dire exactement où vous souhaiteriez qu'on fasse ces compressions? Dites-nous de quels postes des prévisions budgétaires il est question.

M. Benoit: Ce dont nous parlons. . .

M. Pickard: Je sais de quoi vous parlez. Pouvez-vous nous dire de quels postes de dépenses exactement il est question?

M. Benoit: Je pense que le jour où un parlementaire viendra dire à un ministère où exactement il doit réduire ses dépenses, ce ministère n'aura dès lors plus aucune raison d'être.

M. Pickard: Le jour où les parlementaires. . .

M. Benoit: C'est aux parlementaires qu'il appartient de dire qu'il faut réduire les dépenses. Il appartient au ministère de décider comment le faire, dans des limites raisonnables. Nous avons ciblé ici les dépenses de fonctionnement et les immobilisations. Nous disons que pour l'exercice en cours il ne faut plus réduire les paiements directs aux agriculteurs. Comme je l'ai dit, si les parlementaires s'en mêlent et disent exactement quels sont les postes de dépenses à viser, le ministère sera complètement dérouté.

M. Pickard: Vous n'avez donc pas examiné les prévisions budgétaires et décidé où exactement on peut procéder à une réduction des dépenses de 5 p. 100 sans nuire irrémédiablement à l'exécution des programmes?

M. Benoit: Comment pensez-vous que les agriculteurs ont réagi cette année à cette réduction de 10 p. 100? Comment les agriculteurs ont-ils réagi à une réduction de 50 p. 100 depuis 1988, de plus de 50 p. 100 depuis 1988?

M. Pickard: Je pense qu'il ne sert à rien de parler d'une réduction générale de 5 p. 100, de proposer cela et de s'en contenter.

M. Benoit: Je ne parle pas d'une réduction générale; c'est simplement...

Mr. Pickard: I really don't see any value.

Mr. Benoit: — in these two areas. We're talking about vote 1 right now, though.

The Chairman: Is there any further comment on it? Mr. Kerpan.

Mr. Kerpan: Thank you, Mr. Chairman. To be a bit more specific on this vote 1, we are talking about non-salary and overhead costs.

**The Chairman:** Is there any further comment? Okay, I'll call the question on. . . I guess he has to move a motion, right?

The Clerk: Yes.

The Chairman: Mr. Benoit, you have to move a motion on that.

Mr. Benoit: Yes. I move that we make the 5% cut to vote 1 for the reasons outlined.

Motion negatived

The Chairman: I'd like to now call the vote on vote 1.

Vote 1 agreed to

**The Chairman:** On vote 5, is there any discussion? Do people have their part IIIs, by the way? Do they know what vote 5 is? Mr. Easter.

• 0950

Mr. Easter: On that point, when we had representatives here from the department there was a considerable amount of concern expressed at the potential cut-back of inspectors and so on in Thunder Bay.

I just want to point out, although I certainly support the estimates here, that the priority of the department has to be on maintaining high inspection and quality control standards. That's the reason we're maintaining our status in the export markets.

We had a fair discussion on that area when the department was here, but I just want to again emphasize that point. It's personnel on the ground that really matters. If in terms of meeting those estimates tabled under vote 5 we have to cut at the top to keep the people operating on the ground and doing the inspection services then that's the way it will have to be done. That has to be the priority.

The Chairman: Good point.

Vote 5 agreed to

The Chairman: Vote 10, capital expenditures.

Mr. Benoit: I've already mentioned a 5% cut in capital expenditures. You'll notice there's an increase from \$70 million to \$95 million in capital expenditures. Again, farmers have taken a much larger cut than that. We think that's something this department can do. They have started, they're set up to do this and I think they can do it over this year.

[Translation]

M. Pickard: Je n'en vois vraiment pas l'intérêt.

M. Benoit: ...dans ces deux secteurs. Nous parlons en ce moment du crédit 1.

Le président: Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter à ce sujet?

M. Kerpan: Merci, monsieur le président. Je tiens à préciser, à propos du crédit 1, que nous parlons de coûts non salariaux et de frais généraux.

Le président: Avez-vous quelque chose à ajouter? Très bien, je vais mettre la question... je crois qu'il doit présenter une motion, n'est-ce pas?

Le greffier: Oui.

Le président: Monsieur Benoit, vous devez présenter une motion à cette fin.

**M. Benoit:** D'accord. Je propose que nous réduisions de 5 p. 100 le crédit 1 pour les raisons déjà exposées.

La motion est rejetée

Le président: Je mets maintenant aux voix le crédit 1.

Le crédit 1 est adopté

Le président: Au sujet du crédit 5, voulez-vous en débattre? Soit dit en passant, avez-vous la Partie III? Savez-vous en quoi consiste le crédit 5? Monsieur Esater.

M. Easter: À ce sujet, quand des représentants du ministère ont comparu, on a dit craindre grandement la réduction éventuelle du nombre d'inspecteurs et d'autres employés à Thunder Bay.

Je tiens toutefois à dire, bien que j'appuie l'adoption des prévisions budgétaires, que le ministère a tenu d'abord et avant tout à maintenir des normes élevées en matière d'inspection et de contrôle de la qualité. C'est grâce à cela nous conservons le rang que nous occupons sur les marchés d'exportation.

Nous en avons pas mal discuté quand les fonctionnaires du ministère ont comparu, mais je tenais à le rappeler. Ce sont les employés sur place qui font la différence. Si pour respecter le crédit 5 des prévisions budgétaires il faut alléger les niveaux supérieurs de la hiérarchie pour maintenir l'effectif sur place et assurer les services d'inspection, c'est ce qu'il faudra faire. Ce doit être la priorité.

Le président: Bien dit.

Le crédit 5 est adopté

Le président: Le crédit 10, immobilisations.

M. Benoit: J'ai déjà proposé une réduction de 5 p. 100 au titre des immobilisations. Vous aurez constaté une augmentation de 70 millions à 95 millions de dollars au chapitre des immobilisations. Je rappelle que les agriculteurs ont déjà subi des compressions bien supérieures à cela. Nous estimons que le ministère peut absorber de nouvelles réductions. Il a commencé à le faire, il est en voie de le faire et je pense qu'il peut y arriver cette année.

I move we vote a 5% cut to the capital on vote 10.

The Chairman: Discussion?

Mr. Easter: I oppose the amendment unless it can be more specific in terms of where you're suggesting we should cut. Should it be the new lab, for instance, that's looking at checking plant and animal diseases in Charlottetown? Should that be one of the things cut, or should it be something else? Unless you can be more specific in terms of the capital expenditures you're suggesting be cut then I have to oppose it.

**Mr. Benoit:** Wayne, do you think it is up to us as politicians to say specifically where we think the agriculture department should make cuts in capital spending? Or is it our job to say this is the amount of money you're going to get, you deal with it?

Mr. Easter: No. I think we have a responsibility to indicate the areas we believe should be cut. The last thing I would want to see us do is say here's a block of money and basically do as you please. I think we should establish our priorities in terms of the areas we want expenditures on and the areas we want cut. Otherwise you might see more expenditures at the management level rather than at the farm services level. That's what worries me with an across—the—board cut.

Mr. Benoit: Yes, absolutely. The general guidelines should be set by politicians, but the specific spending cuts I think have to come from. . . I'd be glad to go in there and say exactly where. I'd love to do that. I don't think I'd be allowed to.

The Chairman: Is there any further discussion?

It is moved by Mr. Benoit that vote 10 be reduced by \$4,770,850 to \$90,646,150.

Motion negatived

Vote 10 agreed to

Vote 15 agreed to

Vote 20 agreed to

M. Marchand: Je voudrais préciser que le Bloc québécois s'abstient, et s'est abstenu de voter sur toutes les mesures, étant donné que le vote était, disons, formel, et sans contenu sérieux.

• 0955

Le Bloc québécois s'est donc abstenu de voter sur les prévisions budgétaires.

The Chairman: Thank you for that comment. Are there any further comments?

Next on the agenda, colleagues, is a general discussion on the future expenditure plans of the department. What we wanted to do here was to take the opportunity before the end of June, when we have to report, which is by at least the last sitting day. . .what we see as a committee in terms of the priorities in certain policy areas. I'd like to get a discussion from the committee about what they would like to do.

[Traduction]

Je propose une réduction de 5 p. 100 au titre des immobilisations, au crédit 10.

Le président: Vous voulez en discuter?

M. Easter: Je m'oppose à cet amendement à moins que vous précisiez un peu mieux quels postes de dépense vous souhaitez voir diminuer. Pensez-vous au nouveau laboratoire d'hygiène vétérinaire et de protection des végétaux à Charlottetown? Est-là qu'il faut couper ou faut-il couper ailleurs? À moins que vous ne précisiez quelles sont les immobilisations que vous visez, je devrai m'opposer à votre proposition.

M. Benoit: Wayne, pensez-vous qu'il nous appartienne en tant que parlementaires de dire au ministère de l'Agriculture quelles sont exactement les immobilisations qu'il devrait réduire? Ou est-ce qu'il ne nous appartient pas plutôt de lui dire quel montant il touchera et que c'est à lui d'en disposer?

M. Easter: Non. Je pense que nous avons la responsabilité d'indiquer les secteurs où nous estimons qu'il y a lieu de dépenser moins. Je ne voudrais surtout pas que nous disions, voilà un paquet d'argent et faites—en ce que bon vous semble. Je pense que nous devrions établir un ordre de priorité des dépenses à faire et un ordre de priorité des dépenses à réduire. Sinon, on risque de dépenser plus au titre de la gestion que des services agricoles. C'est pourquoi je redoute une réduction générale.

M. Benoit: Oui, absolument. Les directives doivent être fixées par la classe politique, mais quant à savoir où exactement il faut réduire les dépenses, je pense que c'est à... Je ne demanderais pas mieux que de me rendre sur place et de leur dire exactement où. Ça me plairait bien, mais je ne pense pas qu'on me laisserait faire.

Le président: Voulez-vous continuer d'en discuter?

M. Benoit propose de réduire le crédit 10 de 4 770 850\$, ce qui donnerait un crédit de 90 646 150\$.

La motion est rejetée

Le crédit 10 est adopté

Le crédit 15 est adopté

Le crédit 20 est adopté

Mr. Marchand: I would like to stress that the Bloc quebecois abstained from voting. It abstained from voting on all proposals, given that the vote was, let's say, formal, without any serious content.

The Bloc québécois also abstained from voting on estimates.

Le président: Merci. Y a-t-il d'autres observations?

Le point suivant à l'ordre du jour, cher collègues, est la discussion sur les futurs plans de dépenses du ministère. Nous voulions ainsi avant la fin juin, quand nous devrons présenter un rapport, c'est à dire au plus tard le dernier jour de session. . . discuter en tant que comité de ce que doivent être les priorités eu égard à certains secteurs de la politique. Je voudrais qu'en comité nous discutions de ce que nous voulons proposer de faire.

Do you want, for instance, certain people within the department to come in so that you can see what sort of strategic thinking they're doing, in terms of future spending priorities? Do you want to report to the House? If so, we would have to do this over the next couple of weeks. With the translation and logistics, it takes a while to report to the House.

I'll just throw it open for discussion on what the committee would like to see in terms of future spending priorities and how it would like to handle it.

Mr. Pickard: I think across the country there are all kinds of specific concerns that people have. Last evening I had an opportunity to go and listen to several people involved in the biotech industry about the implications that has for Canada and our external trading, as well as our internal operations of agriculture and the agrifood business itself.

It seems to me that we should, in the near future at least, get some grasp of where the ag department sees things moving in the biotech industry and what the potential is for Canadian agriculture and Canadian food processing.

I think, too, that in my area, as Rex has already mentioned, ethanol is a question. Certainly there's another proposal in Quebec on ethanol. I think we should really have some feel as to where the department sees that particular issue going and what kind of financing support or other means have to be put in place in order for that industry to get backing and survive.

I'm quite positive that across this country there are many of those issues that we must somehow bring together. I know that all of it is a mess. It's my opinion that when we look at the estimates and future spending, all of those things have to be taken into account, because once the dollars are set by the government, it's very hard to change the direction of the government.

Really, if the master plan we're looking at is going to involve the biotech industry, ethanol, or any other new development, there must be some place in the estimates where they're included, because that is the blueprint of the government for the next year, two years, five years. I think we have to have an awful lot of information before we can look forward to what's happening within future spending of the government.

I think probably I would like someone from the department to give us some indication of new growth, new development, new actions that the government is going to be taking in order to show that blueprint of the next five years as to where we're going.

The Chairman: The blueprint of the government now is the red book. We might want to bring people in to ask them how they're going to go about implementing the red book.

Mr. Pickard: That's very right.

[Translation]

Voulez-vous, par exemple, que des gens du ministère comparaissent afin que vous puissiez voir quelle stratégie ils poursuivent eu égard aux futures priorités en matière de dépenses? Voulez-vous présenter un rapport à la Chambre? Si c'est le cas, il faudrait le faire au cours des deux ou trois prochaines semaines. Avec la traduction et toutes les autres étapes, il faut pas mal de temps pour soumettre un rapport à la Chambre.

Je propose donc que nous en discutions pour voir ce que le comité souhaite faire en ce qui concerne les futures priorités des dépenses et comment il faudrait s'y prendre.

M. Pickard: D'un bout à l'autre du pays, les gens ont toutes sortes de préoccupations. Hier soir, j'ai eu l'occasion de rencontrer différentes personnes qui travaillent dans le secteur de la biotechnologie et qui parlaient des répercussions que cela a pour le Canada et notre commerce extérieur, de même que pour le fonctionnement ici même au Canada du secteur agricole et agro-alimentaire.

Il me semble que nous devrions, tout au moins à court terme, voir un peu comment le ministère de l'Agriculture prévoit l'évolution du secteur de la biotechnologie et quel potentiel celui-ci offre à l'agriculture et au secteur de la transformation des aliments au Canada.

Je pense aussi que dans ma région, comme Rex l'a déjà dit, l'éthanol est un sujet d'intérêt. Le Québec a lui aussi bien sûr une autre proposition qui concerne l'éthanol. Je pense que nous devrions vraiment avoir une certaine idée des perspectives que le ministère entrevoit à ce sujet et quel type de soutien financier et quels autres moyens il faudrait mettre en place pour soutenir cette industrie et lui permettre de survivre.

Je pense bien que dans tout le pays, on se pose un grand nombre de ces questions sur lesquelles nous devrons un jour ou l'autre nous pencher. Je sais que c'est tout un gâchis. Il me semble que quand on examine les prévisions budgétaires et les futures plans de dépenses, il faut tenir compte de toutes ces choses, parce qu'une fois les montants fixés par le gouvernement, il est très difficile d'amener celui—ci à changer d'idée.

Vraiment, si le plan directeur que nous étudions doit couvrir le secteur de la biotechnologie, la question de l'éthanol ou toute autre nouveauté, ces points doivent bien figurer quelque part dans les prévisions budgétaires, parce que c'est le plan du gouvernement pour l'exercice qui commence, pour deux ans, pour cinq ans. Je pense que nous devons pouvoir compter sur une quantité considérable de renseignements avant de songer à ce qu'il adviendra des futurs plans de dépenses du gouvernement.

Il faudrait que quelqu'un du ministère nous donne une idée de ce à quoi on peut s'attendre en matière de croissance, de développement, de mesures que le gouvernement va prendre pour indiquer dans ce plan quinquennal quelle est la direction que nous allons prendre.

Le président: Le plan du gouvernement, c'est le Livre rouge. Nous voudrons peut-être faire comparaître certaines gens pour leur demander comment ils vont s'y prendre pour appliquer le Livre rouge.

M. Pickard: C'est très bien

Mr. Assad (Gatineau—La Lièvre): When we talk about a "master plan" or a "blueprint" and when we talk about cuts, we shouldn't consider any cuts, on the contrary, when it comes to research. Because of the biotech revolution, if a part of that budget should be maintained, it should be maintained to make sure that we know what's going on.

We had this growth hormone problem. It's not that we could have predicted it was going to come, but obviously we weren't equipped to find out quickly what the effects would be.

• 1000

Jerry brought up this question about ethanol. It's obvious that has been part of the agriculture committee here. Ethanol would be a great boost to rural Canada. There's no doubt that for environmental reasons and for rural development, it would be a real bonus for us.

Now, I'd like to see the department in the so-called blueprint or master plan. The agro-industry in this country is very important, but I feel that ever since free trade was enacted in 1989, we've lost considerable ground in this country when it comes to the processing industry. I hope we'll be able to make an evaluation of what has happened to our processing industry and what we can do to remedy it and bring it back, or at least obtain a fair share.

The Chairman: Rex.

Mr. Crawford: Jerry mentioned ethanol is covered in the red book, and Mark also followed up on it under research development for new products for the environment. I feel, as the honourable member from the Reform Party stated, that politicians should have more say into the next three to five years of development of the budgets under agriculture. This is where ethanol could have played a very strong point through the agriculture committee.

The Chairman: Leon.

Mr. Benoit: Actually, I think Allan can go first.

Mr. Kerpan: Thank you.

On behalf of all our party I would like at this time to table a document we have produced that outlines our priorities for next year's spending. I have copies for everyone here. At this point in time we did not get into the specifics. We will be prepared to be a little bit more specific as time goes on. But we've produced a six—point plan that outlines what we think should be our spending priorities for next year.

The Chairman: Why don't you go through those now?

**Mr. Kerpan:** First, we would continue our 5% reduction in operating and capital expenditures for the next two years.

Our second point is to eliminate regional development as a goal of transportation policy—in other words, eliminate transportation, the Crow benefit to the railway and the feed freight assistance program as well.

[Traduction]

M. Assad (Gatineau—La Lièvre): Quand on parle de grand plan ou de plan directeur et qu'il est aussi question de compressions, nous ne devrions pas envisager de comprimer n'importe quelles dépenses; bien au contraire, surtout quand il est question de recherche. En raison de la révolution biotechnologique, si une partie de ce budget doit être maintenue, elle doit l'être de manière à s'assurer que nous sachions ce qui se passe.

Il y a eu ce problème concernant l'hormone de croissance. Ce n'est pas que nous n'aurions pas pu prédire qu'il allait surgir, mais manifestement nous n'étions pas équipés pour voir rapidement quels en seraient les effets.

Jerry a parlé de l'éthanol. Il en a bien sûr été question ici au Comité de l'agriculture. L'éthanol donnerait tout un élan au Canada rural. Il est bien certain que pour des raisons environnementales et pour le développement rural, nous y gagnerions vraiment.

Or, j'aimerais bien voir le prétendu plan directeur ou le grand plan du ministère. Le secteur agricole est très important dans notre pays, mais il me semble que depuis l'adoption de l'accord de libre-échange en 1989, le secteur de la transformation a perdu pas mal de terrain au Canada. J'espère que nous serons en mesure de découvrir ce qu'il est advenu à notre secteur de la transformation et ce que nous pouvons faire pour y remédier et le relancer ou au moins pour qu'il obtienne sa juste part.

Le président: Rex.

M. Crawford: Jerry a dit qu'il est question de l'éthanol dans le Livre rouge et Mark en a aussi parlé en mentionnant la recherche pour la mise au point de nouveaux produits inoffensifs pour l'environnement. J'estime, comme l'honorable membre du Parti réformiste l'a dit, qu'en tant que politiciens nous devrions avoir plus souvent notre mot à dire au cours de l'établissement du budget de l'agriculture dans les trois à cinq prochaines années. L'éthanol aurait ainsi pu marquer des points grâce au Comité de l'agriculture.

Le président: Léon.

M. Benoit: En fait, je pense qu'Allan peut parler en premier.

M. Kerpan: Merci.

Au nom de tous les membres de notre Parti, je vais déposer un document que nous avons rédigé et qui établit nos priorités pour ce qui est des dépenses de l'exercice qui commence. J'en ai ici des exemplaires pour tout le monde. Pour l'instant, nous ne sommes pas allés dans les détails. Avec le temps, nous serons en mesure de fournir un peu plus de précisions. Néanmoins nous avons dressé un plan en six points qui expose ce qui, à notre avis, devrait constituer nos priorités de dépenses pour le prochain exercice.

Le président: Pourquoi ne pas les lire maintenant?

M. Kerpan: D'abord, nous maintiendrions notre réduction de 5 p. 100 au titre des dépenses de fonctionnement et des immobilisations pour les deux prochaines années.

Notre deuxième point consiste à supprimer le développement régional en tant qu'objectif de la politique de transport—autrement dit, supprimer le transport, la subvention du Nid-de-Corbeaux aux sociétés ferroviaires et le programme d'aide au transport des grains fourragers.

The third point is to support the transfer of funds to farmers only for matters over which they have little control: trade-distorting influences, foreign subsidies, natural hazards and destabilizing market influences. We believe that funding to farmers to address these needs should be distributed through a trade distortion adjustment program, a crop insurance program and an income stabilization program.

Our fourth point is to depoliticize and democratize the Canadian Wheat Board and all other producer organizations.

The fifth point would be to develop a regulatory environment that is sensitive to and driven by the marketplace.

Our sixth point would be to support federal research funding that focuses on resource conservation, sustainable production practices and human resource management training.

The Chairman: Now, before you begin, do you have this translated?

Mr. Kerpan: I'm sorry, we do not.

The Chairman: I would just like to remind all members that it might be helpful, since some of our members are-

Mr. Kerpan: Thank you. Point well taken.

Mr. Pickard: We should be able to get that done right away, shouldn't we?

Mr. Kerpan: Our apologies. Someone's going to be moving to get

The Chairman: Well, actually when they read through it they were reading the translation, but it would be helpful.

Okay, sir.

Mr. Benoit: Can I just read a bit of this?

First of all, we recognize that the Crow benefit isn't a part of the agriculture estimates, but we believe it should be eliminated as a payment to the railways. It should go into this trade distortion adjustment program that we will outline in more detail. We have raised this in our election program and since. We will do so again later when we add some detail to these six statements.

We're not making these cuts simply to slash the department's spending, but rather to focus spending better and to improve the delivery of programs in terms of efficiency.

Reformers have a consistent, comprehensive plan; we've had it for some time now. We presented it to the public, we campaigned on it, we presented it in the House. I'd like you to show us what the Liberal plan is. I'd like to see that tabled in this discussion if that's possible.

[Translation]

Troisièmement, appuyer le transfert de fonds aux agriculteurs seulement dans le cas des questions sur lesquelles ils n'ont que peu de contrôle: les mesures de distorsion du commerce, les subventions à l'étranger, les désastres naturels et les influences qui déstabilisent le marché. Nous croyons que les versements effectués aux agriculteurs pour répondre à ces besoins devraient l'être dans le cadre d'un programme d'adaptation aux distorsions du marché, d'un programme d'assurance-récolte et d'un programme de stabilisation du revenu.

Quatrièmement, il faut dépolitiser et démocratiser la Commission canadienne du blé et toutes les autres organisations de producteurs.

Cinquièmement, il faudrait mettre en place un environnement réglementaire axé sur le marché et sensible à ces fluctuations.

Sixièmement, il faudrait soutenir le financement par le gouvernement fédéral de la recherche qui porte sur la conservation des ressources, les pratiques de production durable et la formation en gestion des ressources humaines.

Le président: D'abord, avez-vous fait traduire ce texte?

M. Kerpan: Je regrette, il n'est pas traduit.

Le président: Je tiens à rappeler à tous les membres que ce serait utile, étant donné que certains membres sont. . .

M. Kerpan: Merci. J'en prends bonne note.

M. Pickard: Nous devrions pouvoir le faire dès maintenant, n'est-ce pas?

M. Kerpan: Excusez-nous. Quelqu'un va proposer qu'on le fasse

Le président: En fait, pendant que vous lisiez l'interprète en faisait une traduction à vue, mais ce serait quand même utile.

Très bien, monsieur.

M. Benoit: Puis-je en lire une partie?

D'abord, nous reconnaissons que la subvention du Nid-de-Corbeau ne fait pas partie des prévisions budgétaires de l'Agriculture, mais nous estimons qu'elles devraient être supprimées à titre de paiements aux sociétés ferroviaires. Elles devraient relever de ce programme d'adaptation aux distorsions du marché que nous exposerons plus en détail. Nous en avons parlé au cours de notre campagne électorale et en parlons encore. Nous en reparlerons quand nous apporterons des précisions à ces six points.

Nous ne proposons pas ces compressions dans le simple but de réduire les dépenses du ministère, mais plutôt pour qu'on dépense de façon plus avisée et pour améliorer l'efficacité d'exécution des programmes.

Les Réformistes ont un plan cohérent et complet. Nous l'avons établi depuis quelque temps déjà. Nous l'avons proposé à la population, nous le lui avons soumis pendant la campagne électoral et nous l'avons présenté à la Chambre. Il faudrait que vous nous fassiez voir le plan libéral. Je voudrais que ce plan soit déposé aux fins de la discussion, si c'est possible.

• 1005

Our objective is to focus spending on the real problems that farmers face, and that includes trade distortion due to the trade problèmes des agriculteurs et notamment ceux qui résultent des war between Europe and the United States, import tariffs in distorsions résultant de la guerre commerciale entre l'Europe et Japan and Korea, dumping into our markets and natural les Etats-Unis, des tarifs à l'importation au Japon et en Corée,

Notre objectif, c'est de cibler nos dépenses sur les vrais

hazards, and we have the programs that will do that. Reformers encourage that clear lines of responsibility be defined between the federal government, the provinces and the private sector to cut out the incredible amount of overlap in administration and operating costs between the various levels involved in agriculture.

I believe it has been shown—in western Canada in particular—that farmers agree with what we're saying because more and more farmers and other players in the industry have been saying exactly what we're saying in terms of the programs, the approach and less government involvement in agriculture, and we're not talking about taking a big axe. We have a very targeted approach here. The United Grain Growers, which is a private corporation, has come on side in the grains area and agreed with what we've been saying.

To summarize, Reformers want to give producers and consumers a lot more say in directing the future of agriculture, and all levels of government and politicians a lot less say. When I say politicians should have a say in the future direction, I mean politicians on behalf of farmers, not politicians with their own agendas. I just want to stress that.

Finally, we have laid out this plan, and we will lay it out with more dollar figures in a future meeting on the estimates for the next year.

The Chairman: When you're talking about politicians with their own agendas, obviously you're not talking about this committee.

Mr. Benoit: No, I didn't mean it like that. I don't always word things the best. I didn't mean that at all.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): Mr. Chairman, I realize we've spoken about this in the past and that it's coming up in the future, but we have an imminent problem in terms of our pesticides and herbicides.

A year ago we were promised through Du Pont that farmers would have adequate product this year to replace a product called Accent that was being illegally brought into this country. The product we have here is called Ultima, but it is in short supply. We have shorted the market by many thousands of acres, and in the meantime we are illegally bringing in this product from the United States.

My concern is that we are not able to respond quickly enough in the marketplace. My hope is that the Agriculture Canada people responsible for registration can meet with us. I'd like to hear their comments on this because we have such a slow response time on this that the farmers are desperate now. Whether we like it or not, illegal product is being brought into this country. It's a safe product, but because we don't have it registered in Canada, it's an illegal product.

## [Traduction]

de l'écoulement de produits à prix cassés sur nos marchés et des catastrophes naturelles, et nous avons des programmes qui tentent justement de corriger ces problèmes. Les réformistes préconisent un partage très clair des responsabilités entre le gouvernement fédéral, les provinces et le secteur privé afin d'éliminer l'incroyable chevauchement des responsabilités dans le secteur de l'agriculture qui entraîne des coûts d'administration et de fonctionnement énormes.

On a bien démontré, il me semble—du moins dans l'ouest du Canada—que les agriculteurs partagent notre avis et sont de plus en plus nombreux, comme c'est le cas dans d'autres secteurs de l'industrie, à dire exactement ce que nous disons au sujet des programmes, des grandes orientations et de la diminution du rôle du gouvernement dans l'agriculture, et nous ne parlons pas ici de coupures radicales. Nous proposons une approche bien ciblée. L'Union des producteurs de grains Ltée, laquelle est une société privée, s'est dite d'accord avec notre position sur le secteur céréalier.

Bref, les réformistes veulent que les producteurs et les consommateurs aient davantage leur mot à dire sur l'avenir de l'agriculture et que l'on retire leur voix prépondérante à tous les niveaux de gouvernement et aux dirigeants politiques. Quand je dis que les dirigeants politiques doivent avoir leur mot à dire sur les grandes orientations, j'entends par là qu'ils doivent parler au nom des agriculteurs au lieu de poursuivre leurs propres objectifs. Je tiens à bien le souligner.

En fin, nous avons énoncé ce plan et nous présenterons les chiffres qui accompagnent ce plan lors d'une future réunion sur le budget des dépenses pour la prochaine année fiscale.

Le président: Quand vous dites que les dirigeants politiques poursuivent leurs propres objectifs, vous ne songez pas, bien entendu, à ce Comité-ci?

M. Benoit: Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Il m'arrive parfois de ne pas très bien exprimer ma pensée. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

M. Steckle (Huron—Bruce): Monsieur le président, je sais que nous en avons déjà parlé et que nous en reparlerons, mais nous avons un problème imminent avec les pesticides et les herbicides.

Il y a un an, nous avons promis, par l'entremise de Du Pont, que les agriculteurs disposeraient cette année de quantités suffisantes de produits de remplacement de l'ACCENT, produit qui été importé illégalement au Canada. Le produit qu'on vend au Canada s'appelle Ultima, mais il y a pénurie. Les quantités sont insuffisantes pour traiter des milliers et des milliers d'acres et entre temps, nous importons illégalement ce produit des États—Unis.

Nous ne semblons pas être en mesure de réagir assez rapidement pour répondre à la demande. J'espère que les fonctionnaires d'Agriculture Canada responsables de l'homologation pourront nous rencontrer. Je tiens à entendre ce qu'ils ont à dire sur ce problème vu que le délai de réaction semble trop long pour ce qui est de ces produits dont les agriculteurs ont désespérément besoin. Que cela nous plaise ou non, un produit illégal est importé au Canada. C'est un produit dont l'innocuité est démontrée, mais comme il n'est pas homologué au Canada, c'est un produit illégal.

As we are finding out now, apparently there are some roadblocks hidering Du Pont's ability to produce enough product to supply the market this year, and that's a real concern. I have people in my area and I know that it's happening. I know the people involved in this business and I think we have to look at how we can better address this issue of registration of chemicals, whether they be pesticides or herbicides, and address this problem for the future, because farmers are behind the eight ball right now and have no product.

We eliminated certain products they used in the past. Atrazine, which was used for certain controls, cannot be used to the degree it once was. People depended on this and were given the word last year that they would have a product this year, but now we're short.

• 1010

How do we deal with that? It's a concern today; it's a concern of yesterday. And somehow we need to address this concern. I don't know whether we can do so at this meeting today, or how, but I think it's something I want to see Agriculture Canada address in the future.

The Chairman: Again, we're looking at future spending requirements so that we can address them. Once we throw all this out, we can decide where the committee wants to go in terms of looking at some of these issues over the next month.

Mr. Marchand: I don't know exactly what we're doing in terms of our discussion, but from my understanding it seems that we have two areas we're actually dealing with, one being the general scope or overview of agriculture, which is very interesting and I think we want to get into it, and specific items, as I think Mr. Pickard mentioned, about ethanol, and Mr. Steckle just mentioned, regarding herbicides.

I'm particularly interested in getting Agriculture Canada's point of view about the long-range development of agriculture, to get an overall picture of agriculture. That, I think, we have to look at in order to be able to see where we are going, to see how Agriculture Canada is doing its job, and so on.

Within that area there are more specific questions that are, of course, of concern and very important, such as ethanol, for example—I am very concerned about that—and there are other questions we might be able to address from time to time. We can have a committee that would deal with just the question of ethanol one day or with the question of herbicides on another.

At the same time, we have to set up a series of committee meetings in order to have a view of the overall picture. That's very important, to be able to situate all the other questions we have to deal with. So I think that basically the sooner we get started on that the better.

Now, another point, about French translation: I didn't bring the subject up before, but it is a bit of a thorn in the sense that a lot of documents have been submitted only in English over the last little while. Initially, I think, when we dealt with BST the rush was on, and of course since the documents dealing with BST were so technical we couldn't expect all the witnesses to submit the translation of their text at the same time as their verbal submission. I would hope that from now on we could

[Translation]

Comme nous l'avons appris, Du Pont se heurte à des obstacles qui l'empêchent de produire suffisamment pour pouvoir approvisionner le marché cette année, et c'est une réelle source de préoccupation. Les gens de ma région m'ont parlé de ce problème. Je connais les principaux intéressés et j'estime que nous devons tenter de trouver une solution à ce problème d'homologation de produits chimiques, que ce soit des pesticides ou des herbicides, car les agriculteurs n'ont pas accès à ce produit, et ils en ont désespérément besoin.

Nous avons interdit certains produits qu'ils utilisaient dans le passé. L'atrosene, utilisée pour la lutte contre des ravageurs et des plantes nuisibles ne peut pas être utilisée aussi librement que dans le passé. Les agriculteurs dépendaient de ce produit et on leur a dit qu'ils auraient accès cette année à un nouveau produit, mais maintenant il n'y en a pas en quantité suffisante.

Qu'allons—nous faire? C'était un problème hier et c'est toujours un problème aujourd'hui. Nous devons trouver une solution. Je ne sais pas si nous pourrons trouver une solution aujourd'hui, ni comment, mais j'estime qu'il faudra qu'Agriculture Canada se

penche sur ce dossier à l'avenir.

Le président: Nous examinons les besoins financiers futurs dans l'espoir de régler ces problèmes. Quand nous aurons dressé la liste des problèmes, nous pourrons décider dans quel ordre le Comité les examinera au cours du mois qui vient.

M. Marchand: Je ne sais pas exactement où mène cette discussion, mais il me semble que nous avions défini deux grandes questions, l'une étant un examen global de l'agriculture, sujet très intéressant que nous ne voulons pas écarter, il me semble, et l'autre étant des sujets plus précis comme l'éthanol, dont a parlé M. Pickard, et les herbicides que vient de mentionner M. Steckle.

Je voudrais surtout connaître le point de vue d'Agriculture Canada sur le développement global à long terme du secteur de l'agriculture. Il me semble que nous devons entreprendre un tel examen afin de savoir quels objectifs nous visons, comment Agriculture Canada s'acquitte de son mandat, etc.

Outre cet examen global, il y a des questions plus précises qui sont préoccupantes et très importantes, comme l'éthanol—c'est un sujet qui m'intéresse particulièrement—et d'autres dossiers que nous pourrions examiner de temps à autre. Le Comité pourrait examiner un jour la question de l'éthanol et celle des herbicides un autre jour.

Dans un même temps, nous devons prévoir une série de séances sur le secteur de l'agriculture dans son ensemble. Il m'apparaît très important de pouvoir replacer toutes les autres questions dans un contexte plus large. Bref, plus tôt nous nous attaquerons à la tâche, mieux ce sera.

J'ai maintenant un autre commentaire au sujet de la traduction des textes en français: je n'ai pas soulevé la question avant, mais depuis quelque temps de nombreux documents nous ont été soumis en anglais seulement et c'est un peu agaçant. Quand nous avons examiné la question de la STB, nous étions pressés par le temps et, comme les documents étaient très techniques, nous ne pouvions pas attendre des témoins qu'ils nous remettent la traduction de leurs textes le jour-même de

have the documents translated. There are two members here who are. while I wouldn't say irritated, certainly uncomfortable when they start dealing with documents they can't read.

Mr. Chairman, if that rule was respected, we would not even have dealt with the motion from the Reform Party—imagine that. So we might have saved some. . . But it might be worth while from now on if we did respect that rule. Thank you.

The Chairman: As indicated before, the Reform Party has indicated to me that its members were sorry for bringing the document forward just in English and will have it translated next time.

This committee has always indicated in all documentation that we will try our best to make sure it is bilingual. But we had a motion early on in the process that indicated that with regard to groups coming in we could take a document in one language only as long as it was translated later on. That goes for both French and English.

Mr. Marchand: Yes, but it was only because we were in that rush for the BST study—

The Chairman: I understand that.

Mr. Marchand: —and we could understand it. But generally, in the normal course of events, it might be better to have that Cependant, en temps normal, il serait préférable que la documentadocumentation in both languages.

Mr. Easter: On the point related to future expenditure plans, I think our objective in that regard is to give an indication to the government and through the government to the department. Whether we like it or not, those members on this side are going to have to take responsibility in the future for the department's actions, as members of the government.

In terms of these estimates we just went through, it was stated by the minister that they were prepared prior to us forming the government, so they naturally have some of the previous administration's directions in them.

• 1015

estimates I neglected to make recommendation, not on money, so I'll make it for a future report. If you recall, when Mike Gifford was before the committee on the Market and Industry Services paper-and I can't find it, but I found in my notes my recommendations of that day. They are that the mandate for Market and Industry Services must be changed so that the policies developed maximize returns back to primary producers.

That was left out of the Market and Industry Services mandate. I think it's an extremely important point. For instance, mandat pour la proposition générale des Services à l'industrie et we know one of the policies of the Wheat Board is to maximize au marché. J'estime que c'est un point extrêmement important. returns back to primary producers and they do a good job of it. Par exemple, nous savons que l'une des politiques de la In my mind it's not enough just to go out there and export and Commission canadienne du blé est d'assurer le maximum de sell products for products' sake. What's important is whether revenu aux producteurs primaires et elle y réussit très bien. À you are doing it profitably at the farm production level. I'm mon avis, il ne suffit pas de faire le maximum pour vendre et suggesting that in the future estimates, Mr. Chairman, exporter. L'essentiel c'est de le faire de façon à augmenter les

[Traduction]

leur comparution. J'espère que dorénavant les documents pourront être traduits. Il y a deux députés qui, sans être contrariés, sont certainement agacés quand ils doivent traiter de documents qu'ils sont incapables de lire.

Monsieur le président, si cette règle était respectée, nous n'aurions même pas eu à délibérer de la motion du Parti réformiste—imaginez cela. Nous aurions pu nous épargner. . . Ce serait peut-être une bonne chose que nous respections cette règle à l'avenir. Merci.

Le président: Comme je l'ai déjà dit, le Parti réformiste m'a fait savoir que ses membres regrettaient d'avoir soumis le document en anglais seulement et veilleront à faire traduire leurs textes à l'avenir.

Le Comité avait convenu de faire de son mieux pour que tous les textes soient présentés dans les deux langues. Or, nous avons adopté au début de nos travaux une motion selon laquelle les textes des témoins seraient acceptés dans une langue ou dans l'autre à condition qu'ils soient traduits plus tard. Cela vaut pour les textes en français et en anglais.

M. Marchand: Oui, mais c'était uniquement parce que nous étions pressés pour l'étude sur la STB...

Le président: Je comprends cela.

M. Marchand: ...et que nous comprenions les contraintes. tion soit dans les deux langues.

M. Easter: En ce qui concerne les plans de dépenses futures, je pense que notre objectif, c'est de donner en quelque sorte des directives au gouvernement et, par son entremise, au ministère. Que cela nous plaise ou non, les députés de ce côté-ci, étant membres du gouvernement, devront assumer la responsabilité des décisions du ministère.

En ce qui a trait au budget des dépenses que nous venons d'examiner, le ministre nous a dit qu'il avait été préparé avant que nous ne formions le gouvernement et qu'il reflétait naturellement certaines des orientations du gouvernement précédent.

Pendant l'examen du budget des dépenses, j'ai omis de faire une recommandation, qui ne porte pas sur les crédits, et je la ferai donc plus tard. Vous vous souviendrez que quand Mike Gifford a comparu devant le Comité pour parler du document sur les services à l'industrie et au marché... je ne le retrouve pas maintenant mais j'ai retrouvé dans mes notes mes recommandations de ce jour-là. Il s'agissait de modifier le mandat de la direction générale des Services à l'industrie et au marché afin que ces politiques assurent aux producteurs primaires des revenus accrus.

Cette recommandation a été omise de la proposition de

proposals come forward from the department and their mandate revenus des producteurs. Monsieur le président, je propose qu'au include maximizing returns back to primary producers.

As well, in this year's estimates—and I mentioned it several times to the department—there are no measures. The department comes forward with proposals that talk about doubling exports or whatever by the year 2000, but there are no measures by which we can determine whether the department is doing its job satisfactorily.

They made a statement in this year's estimates under technological change: "There is a need for fewer farm operators and processing employees to accomplish the same or more production." To me, that statement leaves the impression that the department is accepting fewer farmers. I don't think that's the way we should be moving. I think we should be trying to repopulate rural Canada.

I want to see the department come before this committee in future estimates with a measuring stick so we can determine whether or not they're meeting their objectives. Just what do they mean? Where are they going? If they're not meeting their objectives, then the government or the minister has to deal appropriately with the people responsible within the department for not having met the objectives we laid down as a government. You get something to measure against, and then you have a reason for firing them if it ends up that this is what you ought to do.

So those are two points in the future, and I have two other quick ones in terms of future estimates.

Regarding the Farm Debt Review Board, we had people in here on the Farm Debt Review Board estimates. There was a concern expressed that there might be severe cutbacks in that area. They are performing a fairly important role in most areas of the country in terms of keeping farmers on the land who are in financial trouble, or arranging to in fact settle the situation.

The last point relates to eastern Canada mainly, and that is PVY-n. Although it's probably not the place under the expenditure plans to talk about it, I think the committee knows that the PVY-n issue, which has caused a lot of havoc to the Prince Edward Island and New Brunswick potato industries, is now being negotiated by lawyers for an out-of-court settlement. Mr. Chairman, if this isn't settled satisfactorily in the out-ofcourt manner, then I will certainly be requesting that the responsible officials be brought before the committee to get to the bottom of this PVY-n issue and the department's responsibility in it all.

• 1020

Mr. Culbert: As I recall, and it may refer somewhat to Mr. Marchand's comments as well, prior to our RBST discussions en quelque sorte à l'intervention de M. Marchand, avant que le and input at the very onset of this body and this committee Comité n'entreprenne ses travaux sur la STBr, nous avons getting together, I recall we discussed a review of Agriculture envisagé de faire un examen d'Agriculture et Agro-alimentaire

[Translation]

moment de l'examen des prochains budgets de dépenses le ministère fasse des propositions en ce sens et que son mandat soit aussi d'assurer le maximum de revenu aux producteurs primaires.

Par ailleurs, dans le budget des dépenses de cette année—je l'ai d'ailleurs mentionné plusieurs fois aux fonctionnaires du ministè--aucune mesure en ce sens n'est prévue. Le ministère met de l'avant des propositions où il est question de doubler les exportations d'ici l'an 2000 mais aucune mesure n'est prévue grâce à laquelle nous pourrions déterminer si le ministère s'acquitte comme il se doit de son mandat.

Dans le budget des dépenses de cette année sous la rubrique Changements technologiques le ministère disait: «On a besoin de moins d'exploitants agricoles et d'employés affectés à la transformation pour produire autant ou plus». En lisant cela, j'ai l'impression que le ministère accepte qu'il y ait moins d'exploitants agricoles. Je ne crois pas que nous devions accepter une telle évolution. Nous devrions plutôt, à mon avis, tenter de rétablir les populations rurales.

Il faudrait qu'à l'avenir le ministère comparaisse devant le Comité pour présenter un budget des dépenses assorti de critères qui nous permettrait de déterminer s'il atteint ou non ses objectifs. Qu'entend-il faire au juste? Quels sont ses objectifs? Et s'il ne les atteint pas, alors le gouvernement ou le ministre doit prendre les mesures qui s'imposent à l'égard des personnes au sein du ministère qui sont responsables du non respect des objectifs fixés par le gouvernement. Il faut qu'il y ait des critères d'évaluation qui vous fourniront, au besoin, des motifs de renvoi.

Voilà donc deux sujets à examiner à l'avenir et j'ai deux autres brefs commentaires à faire sur les futurs budgets des dépenses.

Par ailleurs, nous avons reçu des témoins du Bureau d'examen de l'endettement agricole. Il semblait y avoir des raisons de craindre de profondes coupures budgétaires. Les comités d'examen de l'endettement agricole jouent un rôle relativement important dans la plupart des régions du pays en assurant aux agriculteurs qui éprouvent des difficultés financières la possibilité de poursuivre leur exploitation ou, faute de cela, de régler autrement le problème.

Mon demier commentaire concerne l'est du pays surtout, et porte sur PVYn. Même s'il est peut-être inopportun d'aborder cette question dans le contexte d'un budget des dépenses, le Comité sait sans doute que la question du virus PVYn qui a porté un dur coup au secteur de la pomme de terre à l'île-du-Prince-Édouard et au Nouveau-Brunswick, fait actuellement l'objet de négociations avec des avocats en vue d'un règlement hors-cour. Monsieur le président, si un règlement hors-cour satisfaisant ne peut être trouvé, alors je vais certainement demander que les fonctionnaires responsables soient invités à comparaître devant le Comité afin de faire toute la lumière sur ce dossier et sur la responsabilité du ministère.

M. Culbert: Si ma mémoire m'est fidèle, et cela se rattache

and Agri-Food Canada to see where we'd been, where we are today and where we want to go in the future and to draw a road map, if you will, of how we get there. That certainly addresses Mr. Benoit's concern regarding budgets and what specific areas we should zero in on.

It's very important to all of us as we look at subsequent years of budget estimates to ask how this affects our road map. Does it work towards the area we want to achieve? Quite obviously the department has a great deal of expertise. When we draw a road map, perhaps they've got to come back on points of view. But maybe we should consider a day or two's session specifically to look at the issues of where we've been, where we are and where we want to be in the future in Agriculture and Agri–Food Canada.

That's the bottom line to develop those plans in order to look at the budget and specifically be able to address that in future years and meetings as these situations come up.

**The Chairman:** Harold, I knew you were going to say that. That's why under item three on the agenda today we're going to deal with a motion in that area specifically. We were right on the ball.

Mr. Culbert: I was looking at that motion. I don't know whether... I have a little problem with the year 2020. I'd like to see us do something before that. Anyway, we'll get to that. But I really would like to see us develop our own road map, our plan of getting there and how we do it. Then we can address a lot of these side issues. Thank you.

Mr. Steckle: The issue of the Farm Credit Corporation needs to be looked at. That's part of the long—term picture I indicated earlier at this committee level we need to look at and that's part of that motion. We need to have a very close look at where Farm Credit's at, how we can improve that and at the mortgaging for young farmers in the future. I'd like to see them part of this whole picture.

Mr. Benoit: I'd just like to say I believe if we get off on some smaller side topics, even though they're very important, like ethanol and others that have been mentioned, we're saying we think the direction agriculture has gone, or at least the government involvement in agriculture over the past several years, has been fine. We're going to continue in that general direction and we'll just fix up a few things here and there. I don't think many of us really believe that. So I agree with you whole—heartedly, Mr. Culbert.

Can I ask for a point of clarification from what Wayne has said? Wayne, when you're talking about government having a program to ensure farmers stay on the land, are you talking about regional development programs? What exactly are you talking about there?

Mr. Easter: First of all, Leon, I'm suggesting that when the department comes forward with statements like the one here that fewer farm operators are needed, let's be specific and let's know exactly where we're going.

Where I come from in terms of farmers on the land, I've farmed for years. In fact, in my own operation I'm farming where seven farmers once farmed. As a result of my expansion and so on and so forth I don't find I am any better off as an

### [Traduction]

Canada en vue de faire le point sur ses grandes orientations passées, présentes et futures et afin de déterminer quels moyens doivent être mis en oeuvre pour assurer la réalisation de son mandat. Cela répond certainement aux attentes de M. Benoit en ce qui concerne les budgets et les questions plus précises sur lesquelles il voudrait se concentrer.

Il est très important que notre analyse des futurs budgets des dépenses se fasse dans cette optique. Le budget favorise-t-il la réalisation des objectifs que nous avons fixés? Il est bien clair que le ministère possède beaucoup de savoir-faire. Quand nous établissons un plan d'action, le ministère est en mesure de faire des commentaires pertinents. Nous devrions peut-être prévoir un ou deux jours de séance où nous pourrions faire le point sur Agriculture et agro-alimentaire Canada.

Il m'apparaît essentiel d'élaborer de tels plans afin que nous puissions examiner les futurs budgets dans cette optique.

Le président: Harold, je savais que vous diriez cela. C'est pourquoi au point 3 de l'ordre du jour nous avons une motion en ce sens. Nous avons mis dans le mille.

M. Culbert: J'ai lu cette motion. Je ne sais pas si... J'ai des réserves en ce qui concerne l'an 2020. Il faudrait que nous agissions avant cela. Quoi qu'il en soit, nous y viendrons. Je voudrais bien que nous élaborions notre propre plan d'action et des critères d'évaluation. Nous pourrions ensuite nous pencher sur nombre de ces questions connexes. Merci.

M. Steckle: Nous devons aussi examiner la Société du crédit agricole. C'est l'un des éléments du plan d'action à long terme que j'ai annoncé tout à l'heure et c'est prévu dans la motion. Nous devons examiner de très près la situation de la Société du crédit agricole pour voir comment nous pouvons l'améliorer et examiner la question des hypothèques accordées aux agriculteurs débutants. Nous ne devrions pas les oublier.

M. Benoit: Il me semble que si nous dévions sur des questions connexes, même si elles sont très importantes, comme l'éthanol et d'autres qui ont été mentionnées, nous donnons à entendre que nous approuvons les orientations données par le gouvernement dans le secteur de l'agriculture au cours des dernières années. Nous laissons croire qu'il suffit de poursuivre dans la même veine, quitte à faire quelques rajustements par ci par là. Je pense que nous ne sommes pas nombreux à partager cet avis. Je suis donc tout à fait d'accord avec vous, monsieur Culbert.

Puis-je demander une clarification sur un point soulevé par Wayne? Wayne, quand vous dites que le gouvernement a un programme visant à permettre aux agriculteurs de continuer à exploiter leurs terres, voulez-vous parler d'un programme de développement régional? A quoi songez-vous au juste?

M. Easter: D'abord, Leon, j'ai voulu dire que quand le ministère fait des déclarations comme celle que j'ai citée, à savoir qu'il faut moins d'exploitants agricoles, il faudrait qu'il précise bien les choses pour que nous sachions exactement où nous allons.

J'ai été agriculteur pendant des années. En fait, j'exploite une terre qu'exploitaient auparavant sept agriculteurs. Malgré cette expansion, je constate que mes affaires ne s'en portent pas mieux. Pendant combien de temps allons-nous accepter cette

numbers and that approach before we say enough's enough and try to maintain the farm numbers we have and repopulate the rural areas?

We have to try to put in place programs that keep farmers on the land, whether it's marketing programs or whatever it may be. I certainly don't have all the answers. It may even be regional development in some instances.

• 1025

Mr. Benoit: A short comment on this. I agree with Mr. Culbert. Let's talk about the direction and let's tie in some of these things. Wayne has made a statement here that I would certainly like to talk about: should government be determining the number of farmers? In this general discussion, I guess we'll have a chance to talk about things like that.

The Chairman: Allan.

Mr. Kerpan: Thank you, Mr. Chairman.

I think my thunder has all been stolen here. Basically, I really concur with what's been said around the table today. I guess what I'm hearing. . . We're talking about specific issues, rather than spending estimates for next year, and the reason we're doing that, I think, is because it's physical... You can't speak about spending until you know what your priorities should be or must be in the next few years.

To talk about spending estimates at this point is redundant and I think we should move ahead. I would like to see this committee-and I know we will be doing that-move ahead very quickly with setting out that big picture, that road map, and that is why we have developed our six-point plan that is really non-specific but based on the fact that we think we need to do a study as to what role government should have in agriculture. After that, as a committee we can then attach numbers to those programs.

The Chairman: My own thinking on all that was that if we were going to... I mean, you're absolutely right. A lot of what we're saying today would be involved in looking at the big picture. But I think it might be useful for this committee if, before we look at the big picture, for at least a day we have the department back and ask what are you guys doing, what are you thinking on this? That might be helpful for us before we actually begin the big picture. We need to ask what are you guys doing on this, what's your thinking, your strategic planning? That would help us in this small area of future spending requirements. But I totally agree, it might be useful now.

That's why I brought that motion out of the steering committee. We worked on. . . We've been talking about this for months now. So why don't we move to that now? It's under future business.

Mr. Easter: Before you do, Bob, this general discussion on future expenditure plans under point two, will we be revisiting that at some point in time, after we have a look at the big picture, to make recommendations or whatever?

[Translation]

individual farmer. How long do we accept this reduction in farm réduction du nombre d'exploitations agricoles avant de dire que cela suffit et que nous devons rétablir la population des régions rurales?

> Nous devons tenter de mettre en place des programmes qui maintiendront le nombre d'exploitants agricoles, que ce soit des programmes de commercialisation ou autre chose. Je ne possède certainement pas toutes les réponses. C'est peut-être même du développement régional, dans certains cas.

M. Benoit: J'ai un bref commentaire à faire à ce sujet. Je suis d'accord avec M. Culbert. Parlons de l'orientation et faisons le lien entre certains de ces éléments. Je tiens à commenter une déclaration faite par Wayne: le gouvernement devrait-il décider du nombre d'agriculteurs? Je suppose que nous aurons l'occasion de parler de choses de cette nature au cours de notre discussion.

Le président: Allan.

M. Kerpan: Merci, monsieur le président.

Je crois qu'on m'a coupé l'herbe sous le pied. Essentiellement, je partage les opinions exprimées ici aujourd'hui. Si je comprends bien... Nous parlons de questions précises, plutôt que des prévisions budgétaires de l'an prochain, et à mon avis, c'est parce que c'est quelque chose de concret... On ne peut pas parler de dépenses tant qu'on ne sait pas quelles devraient ou doivent être nos priorités des prochaines années.

Il est superflu de discuter maintenant des prévisions de dépenses et je pense que nous devrions passer à autre chose. Je voudrais que le comité-et je sais que nous allons le fairepasse rapidement à l'esquisse de cette vue d'ensemble, de cet itinéraire, et c'est pourquoi nous avons préparé un plan en six points qui n'est vraiment pas spécifique, mais qui est plutôt fondé sur le fait que nous estimons devoir faire une étude du rôle que le gouvernement devrait jouer dans le secteur de l'agriculture. Ensuite, notre comité pourra accoler des chiffres à ces programmes.

Le président: Personnellement, je pensais que si nous... Enfin, vous avez tout à fait raison. Dans une bonne partie de nos délibérations aujourd'hui, nous parlerons de la situation dans son ensemble. J'estime toutefois qu'il pourrait être utile, avant d'examiner la situation dans son ensemble, que le comité prenne au moins une journée pour s'entretenir avec des représentants du ministère afin de leur demander ce qu'ils font, ce qu'ils pensent de tout cela. Cela pourrait nous aider avant de commencer à esquisser une vue d'ensemble. Nous devons demander à ces hauts fonctionnaires ce qu'ils font, ce qu'ils pensent et quelle est leur planification stratégique. Cela nous aiderait à examiner les besoins de dépenses futures. Je suis tout à fait d'accord pour dire que cela pourrait être utile maintenant.

C'est pourquoi je vous ai soumis cette motion présentée au comité directeur. Nous avons travaillé. . . Nous en parlons depuis des mois. Alors, pourquoi ne passons-nous pas à cela maintenant? Cela fait partie des travaux futurs.

M. Easter: Avant de passer à cette discussion générale sur les plans de dépenses futures, au point 2 à l'ordre du jour, Bob, reviendrons-nous à cette question à un moment donné, une fois que nous aurons examiné la situation dans son ensemble, afin notamment de formuler les recommandations?

The Chairman: I think so, but I can't see us doing it by the end of June.

Mr. Easter: Okay. Then I want to be very specific in terms of what I said, because I don't want it to be lost in future estimates. I definitely want to see from the department the measures, so that I can hold people accountable and responsible for either what's happened or not happened.

Secondly, within the mandates of future estimates, especially in the trade areas, that the mandate of the department be to maximize returns back to primary producers. As I said earlier, I hear all the time about increasing trade and so on and so forth, and I see farmers going broke. To me, there's a problem there. So part of that mandate has to be how the department is going to maximize returns back to primary producers, rather than just accept their exploitation. If industry is going to be competitive, in terms of exports, then one way they can be competitive is lower the price to the primary producer, and that to me is not acceptable.

If they build on the cost of production to the primary producer in terms of achieving those exports, that's okay. But not based on the exploitation of the primary producer. The department, in terms of its planning and operations, should be able to find ways to achieve maximizing those returns to primary producers.

The Chairman: I think what we can do, if it's acceptable to the committee, is have the department in to discuss issues like that prior to beginning the big picture, then certainly within the confines of when we do the overall picture, we can make recommendations in that area. So I think they will be covered. Is that agreeable? It seems to make sense in that way.

• 1030

Okay, do people have this?

M. Marchand: Il n'y en a pas en français?

The Chairman: Did we run out?

This was done when we had our steering committee meeting and he didn't realize I would want it at the full committee meeting. We don't really need it. It's not as important. It just outlines for people.

Let's move on to the motion. We can have discussion on the motion. I want to start off by having Marc give us an idea of how something like this would work within the confines of the rules of the House. We can start off by going through that and then we'll move into the motion.

The Clerk: There are two ways in which the committee could do this. This motion essentially proposes the committee embark on a study on the future of agriculture in Canada. It's proposed the way in which it would do this would be to invite members of the Senate Committee on Agriculture and Forestry to attend the hearings of the committee so they may hear the evidence being presented and question witnesses on their testimony.

[Traduction]

Le président: Je le pense, mais je ne crois que nous y arriverons d'ici la fin de juin.

M. Easter: Bon. Je tiens à préciser ce que j'ai dit, parce que je ne veux pas que les prévisions budgétaires nous fassent oublier cette question. Je tiens vraiment à ce que les hauts fonctionnaires nous présentent les mesures envisagées par le ministère, afin que par la suite je puisse demander aux responsables de rendre des comptes pour ce qui s'est fait ou qui ne s'est pas fait.

Deuxièmement, il faudrait que le mandat du ministère, surtout en matière de commerce, comprenne la mission de maximiser les profits des producteurs primaires. Je répète que j'entends constamment parler d'accroître le commerce et le reste, tandis que je vois les agriculteurs faire faillite. Je vois là un problème. L'un des éléments du mandat du ministère doit être de trouver moyen de maximiser les profits des producteurs primaires, plutôt que de se contenter qu'on les exploite. L'un des moyens suggérés pour rendre le secteur agricole concurrentiel, sur le plan des exportations, serait de rabaisser les prix payés aux producteurs primaires, mais moi je trouve cela inacceptable.

Si l'on tient compte des coûts de production pour le producteur primaire, dans le cas des biens exportés, je trouve cela bien. Je ne veux pas cependant qu'on exploite le producteur primaire. Le ministère devrait pouvoir trouver, dans sa planification et dans ses activités, des moyens de parvenir à maximiser les profits des producteurs primaires.

Le président: Si les membres du comité sont d'accord, nous pourrions inviter des représentants du ministère à discuter de questions de cette nature avant de commencer à examiner la situation dans son ensemble, de sorte que lorsque nous aurons fait cet examen de la situation dans son ensemble, nous pourrons formuler des recommandations à cet égard. Nous aurons donc ainsi examiné toutes ces questions, je pense. Etes—vous d'accord? Je pense que cela a du bon sens.

Très bien, avez-vous ce document?

Mr. Marchand: We don't have it in French?

Le président: Manquons-nous d'exemplaires?

Nous avons fait cela au cours de la réunion de notre comité directeur et il ne s'est pas rendu compte que je voudrais l'avoir pour la réunion de tout le comité. Nous n'en n'avons pas vraiment besoin. Ce n'est pas tellement important. Il s'agit seulement d'un aperçu préparé à l'intention des membres du comité.

Passons à la motion. Nous pouvons en discuter. Je vais d'abord demander à Marc de nous donner une idée de la façon dont cela pourrait fonctionner dans les limites du Règlement de la Chambre. Nous pouvons commencer par discuter de cela et passer ensuite à la motion même.

Le greffier: Le comité peut procéder de deux façons. La motion propose essentiellement que le comité entreprenne une étude de l'avenir de l'agriculture au Canada. On propose de le faire notamment en invitant les membres du Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts à assister aux séances du comité afin qu'il puisse entendre les témoignages et poser des questions aux témoins.

In this type of process the members of the Senate Agri-Food, so they would not be able to move any sorts of motions. They would not be able to participate in a discussion on the report of the committee unless they decided to look at it separately in their committee—the Senate Committee on Agriculture and Forestry.

They would simply be attending the hearings in order to hear the evidence being presented and question witnesses. The underlying idea here is to save some costs, because we are told the Senate Committee on Agriculture and Forestry is very much interested in at. So this is what's being proposed here.

The other option would have been for the committee to seek a formal agreement from the House to hold formal joint autorisation officielle pour tenir officiellement des séances sittings. The advantage to this type of process is it would be a little bit easier in the way the meetings are being conducted in the sense that you could have joint chairmen for those joint sittings. Presumably for some meetings one of the joint chairs could be from the House of Commons; in other meetings it être présidées par le coprésident représentant la Chambre des could be joint-chaired by the Senate committee chairman. There would be a little bit more facility in terms of discussing possible reports, recommendations and that type of thing.

These are the two options the committee can look at. What is suggested here is just to go the informal route, which means if the committee agrees to this motion it could proceed fairly quickly in inviting witnesses to appear before it and also in inviting Senate committee members to participate in our hearings.

The Chairman: J.P.

M. Marchand: Concernant cette motion, nous sommes tout à fait d'accord pour le contenu présenté par le Comité dans le sens où cela amorce une étude sur le futur de l'agriculture au Canada.

• 1035

Mais quant à la présence des sénateurs, le Bloc québécois le gaspillage qui se fait au Sénat. Donc, personnellement, et avec le Bloc québécois, nous nous opposons fortement et avec conviction, à la présence des sénateurs à ce Comité.

[Translation]

Dans ce genre de procédure, les membres du Comité Committee on Agriculture and Forestry would be coming only sénatorial de l'agriculture et des forêts ne viendraient qu'à at the invitation of the Standing Committee on Agriculture and l'invitation du Comité permanent de l'agriculture et de l'agroalimentaire, et il ne pourrait donc pas proposer de motions d'aucune sorte. Il ne pourrait pas participer à une discussion sur le rapport du comité, à moins qu'il ne décide de l'examiner séparément au sein de leur comité. . .le Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts, donc.

Ils assisteraient seulement aux réunions du comité afin d'entendre les témoignages qui y seront présentés et de poser des questions aux témoins. Nous procéderions ainsi afin de faire des économies, parce que l'on nous a dit que le Comité sénatorial de l'agriculture et des hearing some of the witnesses this committee intends to hear and in forêts souhaite ardemment entendre certains des témoins que votre looking at the same types of issues this committee would be looking comité a l'intention d'entendre et tient aussi à examiner le même type de questions que votre comité examinera. Voilà donc ce qui est proposé dans cette motion.

> Le comité aurait aussi pu demander à la Chambre une conjointes. Cette façon de procéder aurait pour avantage qu'il serait un peu plus facile de mener les délibérations étant donné qu'il pourrait y avoir des coprésidents pour ces séances conjointes. Certaines de ces réunions pourraient probablement communes, tandis que d'autres pourraient être présidées par le coprésident représentant le Comité sénatorial. Il serait ainsi un peu plus facile de discuter de rapports éventuels, de recommandations et d'autres questions de cette nature.

> Ce sont les deux possibilités que le comité peut envisager. On propose ici simplement une façon officieuse de procéder, c'est-àdire que si le comité adopte cette motion, il pourrait assez rapidement inviter des témoins à comparaître et inviter également les membres du Comité sénatorial à participer à nos réunions.

Le président: Jean-Paul.

Mr. Marchand: As far as this motion is concerned, we totally agree with the content presented by the committee in the sense that it allows us to embark on a study on the future of agriculture in Canada.

But as to the presence of Senators, the Bloc québécois is s'y oppose et il s'y opposera toujours. D'abord parce que les opposed to it and will always be. Firstly because Senators are sénateurs ne sont pas élus, et ensuite, parce que leur rôle est not elected and, secondly, because their role is totally different tout à fait différent du nôtre. Leur présence, effectivement, from ours. Their presence would effectively lessen our impact amoindrit notre impact et notre rôle en tant qu'élus. Ça and our role as elected members. It would in a way reduce our diminue donc, si vous voulez, notre importance par rapport au importance in agricultural issues and to accept their presence questions agricoles, et le fait d'accepter la présence des would in a way be accepting the Senate as it is now. Personally, sénateurs, c'est pour ainsi dire, une forme d'acceptation du I am totalling against the mere existence of a Senate in Canada. Sénat, tel qu'il est actuellement. Personnellement, je suis tout à I find that large amounts of money are wasted on the presence fait contre l'existence même d'un Sénat au Canada. Je trouve of Senators and on the Senate, almost a half billion dollars. We qu'il y a des sommes d'argent gaspillées, presque un demi would of course think of inviting Senators to use a bit of their milliard de dollars, par la présence des sénateurs et du Sénat. monies but at the same time, we would be supporting the Bien sûr, nous pensons à inviter les sénateurs pour pouvoir utiliser Senate and the waste that occurs in it. Myself and the Bloc québécois un peu de leurs fonds mais, en même temps, on soutien le Sénat et are strongly opposed to the presence of Senators in this committee.

Cependant, encore une fois, on est tout à fait d'accord avec l'étude sur l'agriculture au Canada tel que nous l'avons discuté plus tôt.

Merci, monsieur le président.

The Chairman: Harold.

Mr. Culbert: Thank you, Mr. Chairman.

If I'm reading the motion correctly—and Marc has just related to us the scenario he sees as an option to take place — my concern would be that we ourselves meet prior to this happening in order to define our own directions.

This would be so when we meet with the Senate or have interventions from various bodies we have some direction we want to go. Each one of those components becomes part of making that larger picture—part of the road map. I would be concerned perhaps the motion may limit us somewhat initially.

I'm concerned as well to look ahead to the year 2020. I would like to think we're looking at a closer timing than 2020 and that we can develop a plan we can follow through. With each item that comes before us in future months and years we should say how does that fall into our plan? What component of our overall plan does it fall under and are we circumventing it?

We should have our own direction developed in conjunction with the Department of Agriculture. I'm sure we're going to want their officials to come in and provide their input in these various sectors so we can develop a plan we can use for the next several months and years.

Before we do as suggested in the motion, whether we involve the Senate or whatever, I think we have to have our own plan together.

# The Chairman: Leon.

Mr. Benoit: I just want to say I agree with Jean–Paul wholeheartedly in terms of having the Senate involved with a vote, but in this informal arrangement. I recognize there are senators with an awful lot of expertise in the area of agriculture. I certainly wouldn't be opposed to the type of arrangement where they have no voting power or power to bring forth a motion but their expertise is still available.

My concern, though, is how many senators do you anticipate will attend most of the meetings and how will that affect the amount of time we'll have, particularly the opposition parties, to ask questions? I just want to acknowledge so far we've been given more than fair time and we really appreciate that. If that spirit continues then I don't object.

As you know, I am very strongly against the Senate as we have it. I want a triple-E Senate, but that's not the issue here. We have expertise; let's cut some cost, combine the two and use their expertise.

The Chairman: Wayne.

1040

Mr. Easter: On the Senate involvement as well, I think we can benefit from their experience and knowledge of the industry. A lot of those people in the Senate have seen some of this legislation come forward over the years and have certainly had ont vu les lois présentées depuis des années et ont une certaine

### [Traduction]

But I must say once again that we agree with the study on agriculture in Canada as we have discussed it earlier.

Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Harold.

M. Culbert: Merci, monsieur le président.

Si je comprends bien la motion et en tenant compte du scénario que vient de nous décrire Marc, je pense qu'il faudrait que nous ayons un entretien avant que cela se produise, afin de bien définir notre orientation.

Ainsi, lors de nos entretiens avec le Sénat ou avec divers organismes, nous saurions où nous voulons aller. Chacun de ces éléments est en fait une pièce d'un grand casse-tête. Je crains qu'au début, la motion nous restreigne un peu.

Je n'aime pas non plus que l'on pense à l'objectif de l'an 2020. Je préférerais un objectif plus rapproché que 2020 et une planification qui puisse faire l'objet d'un suivi. Il faudrait qu'au cours des mois et années qui viennent, chaque événement puisse être comparé à notre plan. Cet événement relève de quel partie de notre plan global? Est-ce qu'on lui fait échec?

Nous devrions choisir notre propre orientation, en collaboration avec le ministère de l'Agriculture. Je suis persuadé que nous voudrons inviter ses fonctionnaires pour obtenir leur participation, au sujet des divers secteurs de l'agriculture, afin de préparer un plan qui pourra être utilisé au cours des prochains mois et des prochaines années.

Avant de faire comme le propose la motion, avant de choisir d'accepter ou non la participation du Sénat, nous devons préparer notre propre plan.

# Le président: Léon.

M. Benoit: Je veux simplement dire que j'abonde dans le sens de Jean-Paul au sujet de la participation des sénateurs à un vote et que je préfère un arrangement à l'amiable. Je reconnais que certains sénateurs ont une expérience extraordinaire dans le domaine de l'agriculture. Je ne m'opposerais certainement pas à un arrangement qui ne donnerait pas aux sénateurs le droit de vote ou de présenter des motions mais qui nous permettrait d'avoir accès à leurs compétences.

Je me demande toutefois combien de sénateurs vont participer à la plupart de nos réunions? Comment cela influencera-t-il le temps auquel nous avons droit pour les questions, particulièrement nous, de l'Opposition? Je tiens à signaler que jusqu'ici, nous avons eu droit au moins au temps qui nous revenait et que nous l'apprécions infiniment. Si la même attitude continue de régner, je n'ai pas d'objections.

Comme vous le savez, je m'oppose très fortement au Sénat actuel. Je voudrais un Sénat triple-E. Mais là n'est pas la question. Nous avons une certaine compétence; réduisons les frais, combinons les deux comités et utilisons leurs compétences.

Le président: Wayne.

M. Easter: À propos de la participation du Sénat, je pense que nous pourrions profiter de l'expérience des sénateurs et de leurs connaissances de l'industrie. Beaucoup de ces sénateurs

some experience under it. I think there's a lot that some of us as newer members can learn from their experience in terms of the legislative process, in terms maybe of some of the other things that have been attempted over the years from a public policy point of view. It's of benefit to us to involve the Senate from that perspective.

I think, though, in the overall study it's extremely important that we involve a wide cross-section of the farm community and, if possible, meet some of the farm groups on their turf—there's a wide, varying opinion, from the far left to the far right—in terms of what the farmers believe we should have in place from a government policy perspective.

I worry sometimes about how much dependency people in Ottawa and maybe even ourselves have on the department, on their advice, their knowledge, and their background. I think it's high time that we listened more to the primary producers out there; they are the ones who are impacted upon by public policy decisions. Where do they want us to go?

The Chairman: To give you some of the sense of what I'm thinking on this, Harold, I agree that we need to get together to set the agenda for this study. I'll just throw out to the committee how we might work this. We can start off by getting the department in, looking at what they're thinking about their future spending and what sort of strategic planning they're doing.

Then I'd like to have a couple of days of bringing in—I hate this term—agriculture economists or people who are doing some forward thinking on agriculture, to give us an idea of what sort of confines there are to the thinking. Then we can have a couple of days or a day of meetings to see where we want to take this study and what areas we, as a committee, want to look into.

I'd like to have that information before we sit down and discuss where we want to take it, so that we can get a broad picture of what's going on out there in agriculture and what the thinkers in agriculture are thinking. I'll throw that out.

Before I turn to you, Jerry, the senators have 12 on their committee. They suppose that about six of them will be involved in this. In terms of work, my feeling on involving the senators was not to, as you said, use their money, but to make sure that there isn't the overlap and to make sure that Canadians don't have to spend money on bringing people in to do two different committees that are essentially doing the same thing.

Their thinking was that they wanted to do essentially the same thing we're doing, so it was my suggestion that we hold these et c'est pourquoi j'ai suggéré que nous collaborions afin d'éviter le informal meetings in order to stop the overlap.

They'll write their own report and we'll write our own report, unless later on in the process we can come to some sort of an agreement on that. If not, we'll sit down and write and pass different reports in each place.

I think that will allow us the leeway. . . I've tried to go as far as I can in terms of making it as ad hoc as we can, understanding your views and the Reform's views on the Senate. I think we've worked out something everyone should agree to, and I think it's a system whereby we can use some of the experience of the senators and save the Canadian taxpayers money in terms of the use of the Senate.

[Translation]

expérience de leur application. Je pense que les nouveaux parlementaires que nous sommes pourraient apprendre beaucoup d'eux au sujet du processus législatif et au sujet de ce qui a été tenté depuis des années dans le cadre des politiques gouvernementales. Il ne peut donc qu'être avantageux pour nous d'inviter le Sénat.

Je pense toutefois que pour l'ensemble de cette étude, il est extrêmement important de faire participer un très large échantillonnage du milieu agricole. Nous devrions si possible rencontrer des groupes du secteur agricole sur leur terrain. Il y a là toutes sortes d'opinions, allant de l'extrême gauche à l'extrême droite. Nous pourrions ainsi savoir quel genre de politique gouvernementale les agriculteurs souhaitent avoir.

Je m'inquiète parfois de la dépendance des gens d'Ottawa, même de la nôtre, envers le ministère, ses conseils, ses connaissances et ses antécédents. Je pense qu'il est grand temps d'écouter plutôt les producteurs eux-mêmes; ce sont eux qui devront vivre avec nos décisions en matière de politique. Que veulent-ils de nous?

Le président: Pour vous donner une idée de ce que j'en pense, Harold, je conviens que nous devons nous réunir pour établir un plan d'étude. Voici un peu comment le comité pourrait travailler: pour commencer, nous pourrions inviter le ministère pour savoir quels sont ses projets de dépenses et connaître sa planification stratégique.

Ensuite, pendant deux jours, peut-être, nous pourrions recevoir des économistes de l'agriculture, je n'aime vraiment pas ce titre, ou des gens qui ont réfléchi à l'avenir de l'agriculture, afin de savoir un peu quelles sont les limites de la pensée actuelle dans ce domaine. Après, nous pourrions avoir un ou deux jours de séance pour orienter notre étude et choisir les domaines qui intéressent le plus le comité.

Nous devrions avoir ces renseignements avant que nous discutions de notre orientation, afin que nous connaissions le contexte de l'agriculture et les mouvements de pensée dans ce domaine. Voilà ce que je propose.

Avant de vous céder la parole, Jerry, je vous signale que le Comité sénatorial compte douze membres. Ils présument que six d'entre eux participeraient à cette étude. Pour ce qui est de leur participation, je ne voulais pas les inviter pour utiliser leur argent mais plutôt pour éviter des chevauchements, afin que les Canadiens n'aient pas à payer deux fois pour faire venir des invités devant deux comités différents travaillant essentiellement sur le même sujet.

Le Comité sénatorial pense vouloir faire le même travail que nous chevauchement.

Les sénateurs prépareront leur propre rapport, nous de même, à moins que plus tard dans ce processus, nous arrivions à une sorte d'entente à ce sujet. Autrement, nous allons préparer et adopter chacun nos rapports.

Je pense que cela nous donnera de la marge de manoeuvre. . . J'ai fait de mon mieux pour que tout soit le moins formel possible, étant donné votre point de vue et celui des réformistes au sujet du Sénat. Je pense que nous avons trouvé une solution acceptable pour tous qui nous permettra de jouir de l'expérience des sénateurs tout en évitant aux contribuables canadiens des dépenses associées à l'utilisation du Sénat.

[Traduction]

• 1045

Harold, 2020 was just picked because it was 25 years in the future. It doesn't suppose that we're just going to think about what life will be like in 2020; it means we're going to set up a plan that looks at every single year going up into those 25 years. We're going to be looking at the future expenditures next year, the year after, and the year after, for the next 25 years. It was just picked out of the blue. It at least looked a bit forward—thinking.

Mr. Pickard: I think there is merit in bringing the Senate in. The merit is their experience, as has been pointed out, and the efficiencies of not having the same group come to the House committee and then go to the Senate committee, doubling government expenses. No matter how we look at it, it's a waste. There's no question about that.

But I too have reservations. I certainly understand the reservations raised by our colleagues across the way and reservations here. Being a very large committee, our opportunity to voice our concerns when we add x number of people on top of the committee can be limited. It may make the process a little more cumbersome than at present.

My idea is that if we can get our act together and get straightened around and know exactly where we as a committee are going... I applaud those who have said this, because it's very important to have clear in our own minds where we're going with this study before we go beyond it. I would think that on a temporary basis, rather than accepting that the Senate and the House committee would do the complete study together, we might set out some initial working together and leave an option that at some point we could go in our own direction, or the Senate could go in its own direction. This would be rather than committing to the whole study together from beginning to end.

We may find problems in the interim—it's very difficult to change—but I guess if we did the initial planning together on the directions we're taking, and had initial witnesses from the department and all of those things we could do in set—up, then at the end of that process we could determine if we wanted to complete the process with the Senate and the House together. I may be a little cautious, but I believe that in working together, starting off with a mouthful is better than swallowing the whole animal before you begin.

The Chairman: As I read the motion, that's exactly how it's set up. It's open—ended so that we as a committee, if we decide to do that, can do it.

Mr. Pickard: Once you get going, how are you going to say you no longer want the Senate here? That's a problem. I think we should set those limits before we get into it, with the hopes that we could extend it if things go well. If they don't go well, we know where the process ends. I'm suggesting something different.

The Chairman: Anyone else?

M. Landry (Lotbinière): Monsieur le président, une première question. Est-ce que le Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts existait dans le passé?

Harold, on a choisi l'année 2020 uniquement parce que c'est dans 25 ans. Cela ne veut pas dire que nous allons uniquement penser à quoi ressemblera la vie en l'an 2020; cela veut dire que nous allons établir un plan pour passer chacune des ces 25 années en revue. Nous allons examiner les dépenses futures pour l'année prochaine, l'année suivante et ainsi de suite, pour une période de 25 ans. Ce chiffre a été choisi au hasard. Il donne au moins l'impression que nous faisons un peu de réflexion prospective.

M. Pickard: J'estime que le fait de collaborer avec le Sénat a du bon. En effet, comme on l'a dit, les sénateurs ont de l'expérience et en outre, les mêmes groupes ne seront pas invités à comparaître à la fois devant le comité de la Chambre des communes et devant celui du Sénat, ce qui doublerait les dépenses gouvernementales. On peut examiner la question sous n'importe quel angle, ce serait du gaspillage. Cela ne fait aucun doute.

Moi aussi, j'ai des réserves à faire. Je comprends très bien celles qui ont été faites par nos collègues d'en face et celles qui ont été faites de notre côté. Cela fera un gros comité et les occasions d'exprimer nos préoccupations risquent d'être limitées si l'on ajoute un certain nombre de personnes aux effectifs de notre comité. Cela risque d'alourdir quelque peu la procédure.

À mon avis, si nous arrivons à nous mettre d'accord et à nous décider, si nous arriverons à savoir exactement où nous allons... Je félicite ceux qui ont dit cela parce que c'est très important de savoir exactement où l'on va avec cette étude avant d'aller plus loin. J'estime qu'il serait préférable de collaborer à titre temporaire au lieu d'accepter que le comité du Sénat et celui de la Chambre fassent toute l'étude ensemble; on pourrait très bien la commencer ensemble tout en laissant la possibilité de poursuivre chacun de son côté à un moment ou l'autre. Cela vaudrait mieux que de s'engager pour faire toute l'étude ensemble, du début jusqu'à la fin.

Il y a des problèmes qui peuvent surgir dans l'intervalle—c'est très difficile à changer—mais je suppose que si l'on décidait de concert et dans un premier temps, de l'orientation à prendre et que si l'on entendait les témoins ensemble, bref, que si l'on faisait tout ce qu'on peut faire en tandem, à la fin de ce processus, le Sénat et la Chambre pourraient décider s'ils veulent poursuivre l'étude jusqu'au bout ensemble. Je pèche peut-être par excès de prudence, mais j'estime qu'il est préférable d'y aller doucement au début, au lieu de s'engager à fond avant d'avoir commencé.

Le président: C'est exactement ce qui est prévu, à en juger d'après la motion. Elle nous laisse une porte de sortie pour nous permettre de poursuivre notre chemin tout seuls si nous le décidons.

M. Pickard: Comment va-t-on pouvoir dire que l'on veut faire cavalier seul quand on aura commencé à travailler avec le Sénat? C'est un problème. J'estime qu'il faut prévoir cette éventualité avant de commencer, tout en ayant l'espoir de pouvoir continuer comme cela si tout va bien. Sinon, on sait où la collaboration s'arrête. Je suggère une solution différente.

Le président: Y a-t-il quelqu'un d'autre qui veut parler?

Mr. Landry (Lotbinière): Mr. Chairman, I have a first question. Did the Senate committee on agriculture and forestry exist in the past?

The Chairman: Oh, yes. It has always been there. It's a long-standing committee.

M. Landry: Ça existait. On dit, monsieur le président, que ce comité-là peut nous aider dans le domaine de l'agriculture. Est-ce qu'il nous arrive avec des recherches? Est-ce qu'il nous arrive avec des documents? Est-ce qu'il nous arrive avec quelque chose de bien préparé pour qu'on puisse être encore mieux guidé qu'on ne l'est en ce moment? Ou si c'est semblable? J'aimerais connaître la position du Sénat lorsqu'il va entrer dans ce comité.

The Chairman: In terms of the Senate joining us, they would come and sit in and be able to ask questions. They would be able to partake in our research. When they hold meetings themselves it would also allow us to sit in on their meetings in this area.

Look at all the different topics people brought up just today. If we just studied all those topics, including ethanol, we could take a whole year. The Senate is going to be doing certain areas too.

• 1050

What I could see is a breakdown of responsibilities between the two. We could say we're going to be looking at this area in terms of the big picture and then sit down with the Senate. The Senate could say they're going to be looking at this area too. Then we're going to be looking at these similar areas. That would also allow us to sit in at their meetings and they could sit in at our meetings, specifically dealing with the big picture.

We would break down responsibilities. We would hold certain meetings on this side and the Senate would hold certain meetings on that side of the House. In the end we would take all the information we gathered and write our report and they would write their report. So it would help in terms of the... When it was on their side of the House, they would assume all the expenditures and when it was on our side of the House we would do the expenditures. That would be the monetary breakdown.

M. Landry: Merci, monsieur le president.

The Chairman: Any other comments? Okay.

Now, this is the motion. Jerry, I don't know how to... Yours is really the only thing outstanding now. How would you want to change it to more formally...? You see, I personally would like it more open—ended, which would give us a great deal more leeway to make changes as we go along.

Mr. Pickard: Yes, if we ever wish to sever that relationship, I think it would be almost impossible without creating a great deal of animosity between this committee and their committee. That's not what we want to do either.

If we came to the point of even throwing a motion on the floor that we no longer deal with the Senate, I think we'd be in a hell of a mess between the two committees. That's where I would be a little cautious, have something short-range and then expand it if it works. It's just being overcautious maybe, but that's the way I looked at it.

[Translation]

Le président: Certainement. Il a toujours existé. Ce comité existe depuis fort longtemps.

Mr. Landry: It was there. Mr. Chairman, we're told that that committee can help us in the area of agriculture. Do they come to us with some research? Do they bring in some documents with them? Do they bring something which is well prepared so that we can be still better directed than we are now? Or is it the same? I would like to know the position of the Senate when they come in this committee?

Le président: Pour ce qui est de la participation du Sénat, les sénateurs siégeraient avec nous et pourraient poser des questions. Cette collaboration nous permettrait de participer aussi aux réunions que le comité sénatorial pourrait tenir à ce sujet.

Songez à tous les sujets différents qui ont été abordés ne fût-ce qu'aujourd'hui. Il nous faudrait toute une année pour les examiner tous, y compris la question de l'éthanol. Le Sénat va examiner certains domaines également.

Personnellement, j'envisage cela comme une répartition des responsabilités entre les deux. On pourrait décider d'examiner la question dans son ensemble, puis discuter ensuite avec le Sénat. Le Sénat pourrait décider d'examiner la même question, de son côté. Par conséquent, nous allons tous deux examiner les mêmes questions. Cette collaboration nous permettrait par ailleurs d'assister aux réunions du Comité du Sénat et cela leur permettrait d'assister aux nôtres, surtout en ce qui concerne l'étude de la question dans son ensemble.

Il s'agit donc d'une répartition des responsabilités. Nous tiendrons des réunions et le Sénateur en tiendra de son côté. À la fin, nous réunirons tous les renseignements recueillis et chacun rédigera un rapport de son côté. Ce serait donc utile. . . Quand les réunions auront lieu du côté du Sénat, c'est le Comité sénatorial qui assumera toutes les dépenses et quand elles auront lieu de notre côté, c'est nous qui les assumerons. Ainsi, les frais seront partagés.

Mr. Landry: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Y a-t-il d'autres commentaires? Bien.

Passons maintenant à la motion. Jerry, je ne sais pas comment... C'est la dernière chose qui reste à régler. Comment voudrais—tu qu'on la modifie pour qu'officiellement...? Tu vois, personnellement, je voudrais qu'elle soit moins limitative, ce qui nous laisserait beaucoup de marge de manoeuvre pour la modifier en cours de route.

M. Pickard: Oui, je crois qu'il serait quasiment impossible de rompre les liens sans susciter beaucoup d'animosité entre les deux comités. Ce n'est pas ce que nous voulons non plus.

Si à un certain moment, nous venions à proposer une motion portant que nous ne voulons plus travailler avec le Sénat, je crois que les deux comités seraient à couteaux tirés. C'est pour cela que je préconise une certaine prudence, que je recommande une collaboration à court terme que l'on pourra toujours prolonger si cela donne de bons résultats. Je pèche peut-être par excès de prudence, mais c'est ainsi que je vois les choses.

The Chairman: Well right now it's short-range in terms of its only dealing with the question of hearing witnesses and the set-up. The next step would be whether or not we would involve them in, for instance, the writing of a report, whether or not they would be sitting in. That's longer term. That's why, if you read it, this is essentially what you're asking for.

It essentially says they will be involved with us in hearing evidence and so on. In terms of anything else—writing a report or doing votes, etc.—there's no authority under this for us to do it. So this actually reflects what you're saying.

If you're looking at the different stages and the process that would be involved—getting together to hear evidence, sitting down to write the report and then putting that report together and making recommendations—well, the first stage is what this allows us to do.

I don't have a sense from members that they want us to go any further than that right now. So that's why this is as far as we've gone. I would see this actually reflecting what you're saying.

Any other comments? Okay. We need somebody to move the motion.

Mr. Easter: I so move.

Mr. Culbert: Mr. Chairman, I still have a problem with the year 2020, the way I'm reading that. Could we just change that to "future years" or "subsequent years"? To me it almost reads that if we're going to modify them for the year 2020, it doesn't say for the year 2000. I want it modified long before the year 2020. That's what it says.

The Chairman: What we'll do is change it into the next century, modify them "to evaluate present agrifood objectives"—

Mr. Culbert: "For future years".

The Chairman: — "modify them for now on to the next century."

Mr. Easter: The year 2000 and beyond?

The Chairman: Yes, if you look at it, "2000 and beyond".

Mr. Culbert: That's fine.

Motion agreed to [See Minutes of Proceedings]

• 1055

The Chairman: AG-West Biotech is a group out of Saskatoon that wants us to come out and see what they are doing in terms of biotechnology. They figure sometime in July is best because that's when most of their crops are at the right stage to see. The House isn't sitting then but my thinking is that because biotechnology is such an important issue, we should have an opportunity to get out and see that. I could see us doing it in the big picture and involving it in the study as one of the areas that we would want to look at.

We can set up something during the big picture after we do all these prestudies to get into biotechnology, and maybe get out there sometime in July. Do committee members want to do biotechnology or should I just leave this until we get through the first couple of days?

[Traduction]

Le président: C'est à court terme pour le moment, puisqu'il s'agit uniquement de l'audition de témoins et de l'organisation. L'étape suivante consistera à déterminer si nous voulons par exemple que le Comité sénatorial participe à la rédaction d'un rapport ou qu'il siège avec nous. C'est ce que j'appelle le long terme. C'est pourquoi, si vous voulez bien lire la motion attentivement, elle correspond essentiellement à ce que vous voulez.

Elle dit essentiellement que les sénateurs entendront les témoignages avec nous, etc. En ce qui concerne le reste—comme la rédaction d'un rapport ou les votes, par exemple—elle ne nous habilite nullement à les faire participer. Par conséquent, elle correspond en fait à ce que vous voulez.

Si l'on considère les différentes étapes du processus—entendre les témoignages ensemble, rédiger le rapport et l'agencer, et faire les recommandations—cette motion nous permet de collaborer au cours de la première étape du processus.

Je n'ai pas l'impression que les membres du Comité veulent que l'on aille plus loin que cela pour le moment. C'est pour cela que nous en sommes restés là. J'estime que cela correspond précisément à ce que vous dites.

Y a-t-il d'autres commentaires? Bien. Il nous faut quelqu'un pour proposer la motion.

M. Easter: Je la propose.

M. Culbert: Monsieur le président, j'ai encore des réserves à faire au sujet de l'an 2020. Ne pourrait—on pas remplacer cela par «années futures» ou «années ultérieures»? D'après le libellé de la motion, j'ai l'impression que cela veut dire que l'on ne les modifiera pas pour l'an 2000 mais pour l'an 2020. Je tiens à ce qu'on les modifie bien avant l'an 2020. Or, c'est pourtant ce que dit la motion.

Le président: Nous allons modifier la motion en disant: «afin d'évaluer les objectifs agro-alimentaires actuels et de les modifier...

M. Culbert: «En vue des années futures».

Le président: . . . «de les modifier d'ici au siècle prochain».

M. Easter: À partir de l'an 2000?

Le président: Oui, «à partir de l'an 2000».

M. Culbert: Parfait.

La motion est adoptée [Voir Procès-verbaux et témoignages]

Le président: AG-West Biotech est une organisation de Saskatoon qui veut que nous allions examiner ce qu'elle fait dans le domaine de la biotechnologie. Elle estime que le mois de juillet est la période qui convient le mieux parce la plupart de ses cultures atteignent alors le stade idéal pour les examiner. La Chambre ne siège pas mais j'estime que comme la biotechnologie est un domaine très important, il faut avoir l'occasion d'aller voir cela. Je nous vois très bien en train de faire cette visite dans le cadre de l'étude générale et d'inclure ce sujet dans ce que nous étudierons.

On peut prévoir quelque chose pour la biotechnologie dans le cadre de l'étude générale, après avoir fait toutes les études préliminaires et on pourra peut-être faire la visite dans le courant du mois de juillet. Les membres du comité veulent-ils que l'on examine le domaine de la biotechnologie ou devrais-je attendre deux ou trois ans?

Mr. Easter: I think it could be done separately or as a part of the big picture. Having been in the Saskatoon area a fair bit myself, I think biotechnology is something we will be hearing a lot about in the future. There is a big biotech industry in that area. There are other institutions that we could look at, such as the POS pilot project, which is protein, oil—seeds and starch. There is also the university research.

So there are a number of industries and institutions close to AG-West Biotech that I think would be useful for committee members to see and discuss with representatives of those companies. July is probably the best time to go because you'll be able to see the crops in the field. If you go in August you're going to find that some of them have been swathed, and it's too late then.

Mr. Steckle: Mr. Chairman, I agree with Wayne. I also believe that most of us haven't seen or been involved with prairie pools, the Wheat Board or western grain ports. A number of us were on the subcommittee on agriculture with the transportation committee, and most of us learned a great deal through that experience. For those of us who are easterners, I think it would be a tremendous experience to see, at the beginning of our term on this committee, these things so that we know what we're talking about, so that there is some relevance to the discussions taking place around this table. I wouldn't want to be limited to going and looking at the biotech aspect. We should include more than that.

The Chairman: Then it would be worth our while.

Mr. Marchand: Along the same line of thinking, we in the Bloc have a member who would like to visit, who hasn't been out there yet. I think it would be wise to go not only to Saskatoon but to Winnipeg. There are things to see in Winnipeg as well. A two-to four-day trip to meet a lot of these groups—I think it's a good idea.

Mr. Benoit: If we are going travelling, I think we should be meeting with groups of farmers. I'm not talking about leaders of farm groups but about groups of farmers. The Alberta government has done this several times and through a kind of semi-invitation they've... The reason it's semi-invitation is to get a good cross-section of farmers involved.

If we are travelling, I think we should be meeting with farmers and not the heads of farm groups. They represent some farmers, but I believe the Alberta government has been extremely successful in these meetings with groups of individual farmers who may or may not be members of or connected with farm groups. They've just obtained some excellent results from that type of setting. So I think that's what we should do with our travel or at least involve that as a major part if we're going on a trip like that.

[Translation]

M. Easter: Je crois que l'on pourrait examiner ce domaine séparément ou dans le cadre de l'étude générale. Je suis allé assez souvent dans la région de Saskatoon et je sais que l'on parlera beaucoup de biotechnologie à l'avenir. Le secteur de la biotechnologie est très bien implanté dans cette région. On pourrait également examiner d'autres sujets comme le projet-pilote POS, c'est-à-dire le projet-pilote sur les protéines, les oléagineux et l'amidon. Il y a aussi la recherche universitaire.

Par conséquent, il serait utile que les membres du comité aient des entretiens avec les représentants d'entreprises et d'institutions qui ont des liens étroits avec les travaux de l'AG-West Biotech et discutent avec eux. Le mois de juillet est probablement la période idéale parce que l'on pourra voir les cultures sur pied. Si vous y allez en août, certaines d'entre elles seront en andains, et il sera trop tard.

M. Steckle: Monsieur le président, je suis d'accord avec Wayne. Je crois que la plupart des membres du comité n'ont eu aucun contact ou aucune expérience avec les syndicats du blé des Prairies, avec la Commission canadienne du blé ou avec les ports céréaliers de l'ouest. Certains d'entre nous faisaient partie du Sous—comité de l'agriculture et du Comité des transports et cette expérience nous a beaucoup appris. Je crois que ce serait une expérience passionnante pour les membres du comité qui proviennent de l'est du pays d'aller voir ces choses—là sur place, au début du mandat du comité, pour savoir de quoi on parle, pour pouvoir discuter en connaissance de cause. Je ne tiens pas à ce que l'on se borne à aller visiter une entreprise de biotechnologie et à examiner cet aspect. Il faut élargir notre champ d'action.

Le président: Cela en vaudrait donc la peine.

M. Marchand: Dans le même ordre d'idées, il y a au sein du Bloc québécois un membre qui voudrait aller visiter ces installations, car il n'est encore jamais allé là-bas. Je crois qu'il serait bon non seulement d'aller à Saskatoon, mais aussi à Winnipeg. Il y a des choses à voir à Winnipeg également. Je crois que ce serait une bonne idée de faire un voyage de deux à quatre jours pour rencontrer les représentants de toute une série d'organisations.

M. Benoit: Si nous voyageons, j'estime qu'il serait bon de rencontrer des groupes d'agriculteurs. Je ne parle pas des dirigeants des groupements professionnels agricoles mais de groupes d'agriculteurs. Le gouvernement albertain a fait cela à plusieurs reprises et il a procédé en lançant une semi-invitation. S'il a fait cela, c'est pour avoir un échantillon représentatif des agriculteurs concernés.

Si l'on se met à voyager, j'estime qu'il faut rencontrer des agriculteurs et non les dirigeants de groupements professionnels agricoles. Ceux-ci représentent une partie des agriculteurs mais je crois que le gouvernement albertain a obtenu d'excellents résultats grâce à ses contacts avec des groupes d'agriculteurs qui ne sont pas nécessairement tous membres ou n'ont pas nécessairement de liens avec des organisations professionnelles agricoles. Ils ont pu obtenir d'excellents résultats grâce à cette façon de procéder. Par conséquent, c'est ce que nous devrions faire pendant nos déplacements ou il faudrait au moins consacrer une bonne partie de notre temps à ces rencontres si nous entreprenons un voyage de ce genre.

[Traduction]

1100

The Chairman: Doing the trip, I would recommend that we do this, but do it as part of the big picture. It would involve going to more than just those here. It would involve not only seeing farm groups, but groups of farmers also. Doing so would help us out in terms of the big picture.

Why don't we put it off somewhat then, until we decide on an agenda on what we want to do on this committee, and then make it du comité et y intégrer ce voyage? part of that committee?

Mr. Pickard: I think everybody seems to be in concurrence that it's a good idea. If July is the time to do it, I know my schedule is reasonably good. If I put it off for a month and decide to go in July, I won't know.

I think that if we made the commitment, we could be looking at a vast array of aspects, including hearing individual farmers, which is a good idea and I have no question about doing that; visiting research facilities in the university in Saskatoon would be great, and going through some of that, and going into Winnipeg, and certainly other aspects. There's an array of things we could do.

I would guess that going to different facilities would take a week, looking at the agrifood business and technology that is coming about there. They've got tremendous research, and tremendous farm equipment manufacturers, which have made strides forward for Canada.

I just think there's a whole array of things we can do and I would guess that this is the time to do it, if that's the time to be out there.

At the same time, if we take the one facet of the AG-West Biotech approach—and there may be a couple of others we want to see at the same time, because there are several in that small area that could add to the visit—it could be expanded into a very good exercise for the committee.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): It just rolls perfectly into your motion about here, too, which is to examine the agrifood sector's role in rural life and the Canadian economy.

If we set the scheduling now, before we're gone from here, for what we're talking about doing in July it's much easier to put together than if we're back in our ridings.

The Chairman: That's right. I'm not suggesting we should; I'm saying we should put it into the big picture. Then, when we take the time to sit down and set the agenda we can make that part of the overall study. The trip could be in July or early August; it doesn't necessarily have to be July.

Mr. Benoit: I get really concerned when I hear about visiting all these government agencies and even some of the private agencies. It sounds to me like we spend an awful lot of time on doing that. The time that would certainly make our. . .

To me, the only way to justify and legitimately spend taxpayers' dollars in travelling outside this area is to be talking with individual farmers. Other than that, I just don't believe the spending is justified. We can have people from the government agencies come here and talk to us.

Le président: C'est ce que je recommande de faire, mais il faut le faire dans le cadre de l'étude générale. Il faut aller ailleurs également. Il faudrait rencontrer non seulement les représentants des groupements professionnels agricoles mais aussi des groupes d'agriculteurs. Cela nous aiderait dans le cas de cette étude générale.

Pourquoi ne pas attendre d'avoir établi un calendrier des activités

M. Pickard: Je crois que tout le monde semble être d'avis que c'est une bonne idée. Si juillet est la période idéale, je sais que pour le moment mon programme me permettrait de le faire. Si l'on attend un mois pour décider de partir en juillet, je ne sais pas si je pourrai encore y aller.

Il serait bon à mon sens de prendre cet engagement. Nous pourrions examiner une foule d'aspects et entendre des agriculteurs, ce qui est une bonne idée, je n'en disconviens pas; ce serait également formidable de visiter les installations de recherches de l'Université de Saskatoon, d'aller à Winnipeg et d'examiner également d'autres aspects. Il y a une foule de choses que l'on pourrait faire.

Je suppose qu'il faudrait bien une semaine pour aller visiter diverses installations, pour aller se rendre compte du commerce et de la technologie agro-alimentaire qui se font là-bas. On y fait beaucoup de recherches et il y a d'excellents fabricants de machines agricoles; tout cela a permis au Canada de progresser.

Il y a toutes sortes de possibilités pour nous et je pense que c'est le moment ou jamais d'aller là-bas si on veut y aller.

Par ailleurs, si l'on va observer un aspect de la recherche faite par AG-West Biotech, on pourrait en profiter pour aller visiter deux ou trois autres entreprises, car on pourrait en ajouter plusieurs au programme, rien que pour cette petite région; ce serait un excellent exercice pour le comité.

M. Calder (Wellington-Grey-Dufferin-Simcoe): Cela cadre parfaitement avec votre motion dont le but est notamment d'examiner le rôle du secteur agro-alimentaire dans la vie rurale et dans l'économie du Canada.

Il serait beaucoup plus facile d'établir le calendrier des activités du mois de juillet avant de partir en congé que de le faire quand nous serons de retour dans notre circonscription.

Le président: C'est exact. Ce n'est pas tout à fait ce que je suggère; je suggère en fait d'inscrire ce voyage dans le cadre de l'étude générale, c'est-à-dire quand nous prendrons le temps d'établir le calendrier. Le voyage pourrait avoir lieu en juillet ou début d'août; il n'est pas absolument nécessaire qu'il ait lieu en juillet.

M. Benoit: Cela m'inquiète vivement quand j'entends parler de visites dans ces organismes gouvernementaux et même dans des organismes privés. J'ai l'impression que cela nous prendra beaucoup de temps et qu'il y a mieux à faire.

À mon avis, le seul but qui puisse justifier que l'on voyage à l'extérieur aux frais des contribuables est de vouloir parler à des agriculteurs. À part cela, je ne pense pas que ce genre de dépenses soit justifié. On peut convoquer des représentants des organismes gouvernementaux ici.

The Chairman: I think that's been agreed to by most people, so I think we're agreeing to that.

Mr. Benoit: But it sounds as if we're talking about meeting with a lot of different government agencies. I've heard the Wheat Board mentioned and the Grain Commission. I've heard several differ-

The Chairman: Those could be intermixed with meetings with farmers too. Certainly Paul's point is very valid, in that there are a number of people from the eastern areas who just don't know how the Wheat Board works. I think it would be useful to take an hour or so to stop in and see how these different organizations work. Doing so would give different members of this committee a better understanding of how these organizations work. At the same time, we could then meet farming groups to see whether or not they feel that the Wheat Board is doing the job it should be doing for them, etc. So I can see a mix of both when we do this trip.

Mr. Easter: I think it's important that we do go to these institutions, especially the Canadian Wheat Board, Leon. I'm even hopeful that after a tour of the Wheat Board you may come out as a supporter.

I do have a concern, though, in terms of meeting individual farmers, with how you pick those individual farmers. I'm sure, Leon, you wouldn't want me to pick the individual farmers we go to see, and I'm sure I wouldn't want you to do it.

• 1105

Farm organizations do have a legitimate constituency, where they are involved in policy development and in research surrounding those policies. I want to put it on the record. I'm of a distinctly different point of view from you in terms of the Department of Agriculture in Alberta. I believe that department, more than any other, has lost touch with the farm community based on my experience in Alberta, which has been extensive too.

The Chairman: That would be a nice debate, but I don't think it's a debate we should get into today. I'd love to hear that debate. Okay, Jerry, I agree. What we can do is make that part of it and we'll try to get that through quickly.

Is it agreed that we'll start off with the department and then move into some sort of agricultural thinkers over the next couple of weeks? What we need is names of people you would like us to see. If people could give those names to Marc, we'll discuss them at the next meeting.

Mr. Culbert: Can I ask a question, Mr. Chairman, relative to that? With this sort of consensus we've come to around the table in regard to going out to western Canada, would it be the intent subsequently to afford that opportunity to central Canada and Atlantic Canada as well? I think it's very important that we have that same type of feedback from the various farm associations and groups from the major areas across the country.

The Chairman: Yes, I would think this process would involve the whole country, not just going out west. Certainly.

[Translation]

Le président: La plupart de nos collègues sont d'accord en principe; par conséquent, c'est un fait acquis.

M. Benoit: Oui, mais on parle de rencontrer des représentants de toute une série d'organismes gouvernementaux. J'ai entendu parler de la Commissions canadienne du blé et de la Commission canadienne des grains. J'ai entendu parler de plusieurs organismes différents...

Le président: On pourrait combiner cela avec des rencontres avec des agriculteurs. La réflexion de Paul est très pertinente en ce sens qu'il y a des gens de l'est qui ne savent pas du tout comment fonctionne la Commission canadienne du blé. Je crois qu'il serait bon de prendre une bonne heure pour aller voir comment fonctionnent ces divers organismes. Cela permettrait aux membres du comité d'en mieux comprendre les rouages. Par ailleurs, nous pourrions rencontrer des groupes d'agriculteurs pour voir s'ils estiment que la Commission canadienne du blé fait le travail qu'elle est censée faire, par exemple. On pourrait donc combiner les deux au cours de ce voyage.

M. Easter: J'estime qu'il importe d'aller visiter ces organisations, surtout la Commission canadienne du blé, Léon. J'espère même qu'après la visite, tu seras convaincu de l'utilité de la chose.

Par contre, je me demande bien comment on va choisir les agriculteurs que l'on veut rencontrer. Léon, je suis sûr que tu ne voudrais pas que ce soit moi qui les choisisse et je ne voudrais pas que ce soit toi non plus.

L'existence des organisations professionnelles agricoles est légitime, qu'elles soient actives au niveau de l'élaboration des politiques ou qu'elles s'adonnent à la recherche qui oscille autour de ces politiques. Je tiens à dire que j'ai une opinion tout à fait différente de la vôtre au sujet du ministère de l'Agriculture de l'Alberta. J'estime que plus que tout autre, ce ministère a perdu contact avec la communauté agricole; mon jugement est fondé sur mon expérience en Alberta, qui est pas mal longue.

Le président: Ce serait un bon sujet de débat, mais je ne pense pas que ce soit le moment de s'embarquer là-dedans aujourd'hui. J'aimerais toutefois beaucoup que l'on en discute. D'accord, Jerry. On peut mettre ce sujet au programme et essayer d'en finir rapidement.

Êtes-vous d'accord de commencer par le ministère, puis de faire témoigner quelques théoriciens agricoles au cours des deux prochaines semaines? Il nous faut le nom des personnes que vous voudriez que nous invitions. Vous pourriez communiquer ces noms à Marc et nous en discuterons à la prochaine réunion.

M. Culbert: Puis-je poser une question à ce propos, monsieur le président? Étant donné que la plupart d'entre nous sont d'accord d'aller dans l'ouest du Canada, a-t-on l'intention d'offrir plus tard aux habitants du centre du pays et de la région de l'Atlantique la même occasion de s'exprimer? J'estime qu'il est très important de connaître également l'opinion des diverses organisations professionnelles agricoles et groupes d'agriculteurs de toutes les grandes régions du pays.

Le président: Oui, je pense que tout le pays participera a ce processus et que nous n'irons pas uniquement dans l'ouest. Certainement.

Mr. Benoit: I would volunteer to find out from the Alberta government the process they've gone through to choose these farm groups. Like Mr. Easter, I believe these have been extremely successful in hearing from farmers who aren't necessarily attached to the different groups.

I think they've been really useful for our meetings and I would volunteer to find out how these were set up and to report informally to the group here on maybe a couple of different possibilities.

The Chairman: Sure. That's good. Jean.

M. Landry: Merci, monsieur le président. C'est au sujet de la date. Est-ce possible en juillet? Soit vers la mi-juillet, ou même la fin juillet, parce que je serai retenu à l'extérieur pendant les deux premières semaines d'août.

The Chairman: We will try to get it near the end of July, if we can.

Any other comments? Mr. Easter.

Mr. Easter: I have a couple of documents I want to table before we close. That's all. I want to know when I can do it.

The Chairman: You have a document you want to table?

**Mr. Easter:** Yes, some information I think the committee should be aware of.

The Chairman: Is it translated?

Mr. Easter: No. It wouldn't need to be translated on the basis that it's letters from. . . It's relating to BST. It's a survey that was put out. I just want to table it for members' information.

The Chairman: Okay.

Mr. Easter: It's not a report I'm making or I would have had it translated.

The Chairman: Okay. You can table those now.

Mr. Easter: There are really two things, Mr. Chairman. One is on recombinant BST. I want to table before the committee letters that went from Monsanto and Provel to the Hon. Ralph Goodale, minister, which basically, in my opinion, deal with the report of this committee, the Standing Committee on Agriculture. I am quite amazed that these companies did not send the committee a copy of that correspondence. I managed to receive a copy, but certainly not from the companies. I table that for members' reference.

As well, I would table before the committee an Agri-Studies Market Research questionnaire on BST. It's a survey that was sent to 315 Ontario and 277 Quebec dairy farmers. Agri-Studies Market Research paid or offered to pay \$5 to each individual who would go through the survey and talk to them by phone about the survey.

• 1110

I also enclose, which the committee already has, Monsanto's posilac warning label. It was tabled before the committee before. I do that because if you look at the description of BST on page 4 of the survey and look at the warning label, you'll find quite a divergence of opinion.

[Traduction]

M. Benoit: Je suis volontaire pour demander au gouvernemnt de l'Alberta comment il a procédé pour choisir ces groupes d'agriculteurs. À l'instar de M. Easter, j'estime que l'on a obtenu d'excellents résultats avec le témoignage d'agriculteurs qui ne sont pas nécessairement rattachés à certains organismes.

Je crois que cela a été réellement utile pour nous et je me porte volontaire pour savoir comment le gouvernement albertain a procédé et pour venir ensuite vous parler de deux ou trois possibilités différentes.

Le président: Certainement. C'est bien. Jean.

Mr. Landry: Thank you, Mr. Chairman. I'm concerned about the date. Is it possible in July? Either in mid or even in late July, because I'll be away on business for the first two weeks of August.

Le président: Nous essaierons d'organiser ce voyage vers la fin de juillet, si possible.

Y a-t-il d'autres commentaires? Monsieur Easter.

M. Easter: J'ai deux ou trois documents à déposer avant la fin de la séance. C'est tout. Je voudrais bien savoir quand je pourrais le faire.

Le président: Vous avez un document à déposer?

M. Easter: Oui. Il s'agit de renseignements que le Comité devrait connaître, à mon avis.

Le président: Cela est-il traduit?

M. Easter: Non. Ce n'est pas nécessaire, car il s'agit de lettres qui concernent la BST. Il s'agit des résultats d'une enquête. Je désire seulement les déposer pour la gouverne de mes collègues.

Le président: Bien.

M. Easter: Il ne s'agit pas d'un rapport, sinon je l'aurais fait traduire.

Le président: Bien. Vous pouvez déposer ces lettres maintenant.

M. Easter: Il y a en fait deux choses, monsieur le président. Les premiers documents portent sur la BST recombinante. Je dépose devant le Comité les lettres qui ont été envoyées par Monsanto et Provel au ministre, l'honorable Ralph Goodale, qui portent, je crois, sur le rapport de notre comité, à savoir du Comité permanent de l'agriculture. Je suis étonné que ces compagnies n'aient pas envoyé une copie de ces lettres au Comité. J'ai réussi à en obtenir une, mais pas auprès des compagnies en question. Je les dépose donc à l'intention de mes collègues.

Par ailleurs, je dépose devant le Comité un questionnaire d'Agri-studies Market Research sur la BST. Il s'agit d'un questionnaire qui a été envoyé à 315 producteurs de lait de l'Ontario et à 277 du Québec, dans le cadre d'un sondage. Agri-studies Market Research a payé ou proposé de payer 5\$ à tous les particuliers qui acceptent de participer au sondage et de répondre au téléphone.

Je joins en outre l'étiquette d'avertissement du posilac de Monsanto, qui a déjà été déposé devant le comité. Je le fais, parce que si vous examinez la description de la BST à la page 4 du questionnaire et lisez l'étiquette, vous constaterez qu'il y a une divergence d'opinion assez forte.

I enclose as well an article of the May 17 issue of Ontario Farmer, which identifies Monsanto as the company responsible for the Farmer, où l'on dit que Monsanto est l'entreprise qui a fait faire le survey. That information has been tabled.

I think all members have received correspondence from me as vice-chairman of the subcommittee on grain transportation and the St. Lawrence Seaway on the car shortage problem. I just want to make sure that the committee has a copy of the letter from those committees, based on those hearings, which went to Ministers Goodale and Young.

The Chairman: We haven't received a response from them, have we?

Mr. Easter: Yes, we have a response from Doug Young and we have talked to Mr. Goodale. I'll table that response as well. I'll have to get it. I don't have it here. Minister Goodale has agreed to come before that subcommittee, I believe next week.

The Chairman: Good. If people could get the names of the people they want, either members of universities or agricultural economists, the type of people you want to have forward for the initial briefings, that would be appreciated.

Why don't we start next week, maybe next Tuesday, with the department?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: This meeting is adjourned.

[Translation]

Je joins également un article du numéro du 17 mai de l'Ontario sondage. Ces renseignements ont déjà été déposés.

Je crois que tous les membres du comité ont déjà reçu une copie des lettres que j'ai envoyées au sujet du problème de la pénurie de wagons à titre de vice-président du Sous-comité du transport du grain et du Sous-comité de la voie maritime du Saint-Laurent. Je veux seulement m'assurer que le comité a une copie de la lettre qui a été envoyée aux ministres Goodale et Young par ces comités, à l'issue de leurs audiences.

Le président: Nous n'avons pas reçu leur réponse, si je ne m'abuse?

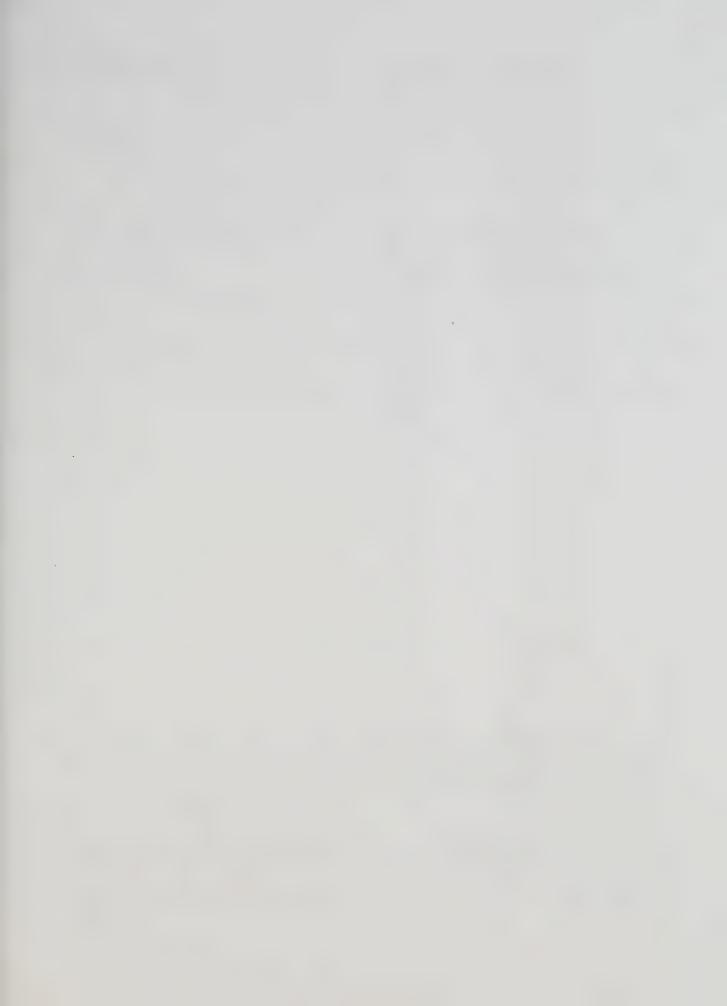
M. Easter: Si, nous avons une réponse de M. Doug Young. Et nous avons parlé à M. Goodale. Je déposerai cette réponse également. Il faut encore que je l'obtienne. Je ne l'ai pas ici. Le ministre Goodale a accepté de venir témoigner devant ce sous-comité la semaine prochaine, je pense.

Le président: Bon. Si vous pouviez noter le nom des personnes que vous voulez inviter à venir témoigner, qu'il s'agisse d'universitaires ou d'économistes spécialisés en agriculture, les gens qu'il convient de faire témoigner au cours des premières audiences, ce serait bien.

Pourquoi ne pas commencer la semaine prochaine, mardi prochain peut-être, par le ministère?

Des voix: D'accord.

Le président: La séance est levée.



### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 21

Thursday, June 2, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 21

Le jeudi 2 juin 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

Government

**Publications** 

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of farm Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des

income safety nets

**CONCERNANT:** 

programmes de soutien du revenu agricole

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



### STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 2, 1994 (22)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:42 o'clock a.m. this day, in Room 308, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Bob Speller, Paul Steckle.

Acting Member present: Marlene Cowling for Lyle Vanclief.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: From the National Safety Nets Consultation Committee: Hector Delanghe, Chairman; Earl Geddes, Executive Director.

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of farm income safety nets.

Hector Delanghe made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 11:35 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 2 JUIN 1994 (22)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 h 42, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (*président*).

Membres du Comité présents: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Bob Speller, Paul Steckle.

Membre suppléant présent: Marlene Cowling pour Lyle Vanclief.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: Du Comité national de consultation sur la protection du revenu: Hector Delanghe, président; Earl Geddes, directeur général.

Conformément au paragraphe 108(2) Règlement, le Comité examine les programmes de soutien du revenu agricole.

Hector Delanghe fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

À 11 h 35, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, June 2, 1994

[Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique] Le jeudi 2 juin 1994

• 0943

The Chairman: This morning, colleagues, we have an opportunity to talk about a subject I know has followed all of us over the past few years regarding safety nets. It's one of critical importance and one the government has set up a committee to look at. The committee is the National Safety Nets Consultation Committee. We have an opportunity today of having the chairman, Hector Delanghe—welcome, Hector—and the executive director, Earl Geddes.

It's nice to see you gentlemen again. I understand that you have a short presentation and that you'll then be willing to answer questions on it.

Mr. Hector Delanghe (Chairman, National Safety Nets Consultation Committee): Thank you, Mr. Chairman. Good morning.

We certainly welcome the opportunity to outline for the House of Commons planning committee the who, what, and when of the National Safety Nets Consultation Committee. Let me begin, Mr. Chairman, by introducing myself for the members of your committee.

I farm in southwestern Ontario and grow between 18 and 20 different crops. We have a family operation. I have a son who graduated from agriculture college two years ago, and it's great fun I have teaching him how to farm to make money.

The operation is highly diversified, not only by crop but as well by having significant involvement in future processing production. We're both affiliated with a co-op in freezing. You have likely heard that about three years ago 300 of us bought a canning factory, where we can apples and tomatoes. It's very interesting getting into the second step. I call it value added, but we'll talk about that more.

I'm the immediate past president of the Canadian Horticultural Council and served in that position until April of this year. I am currently serving as chairman of the National Safety Nets Consultation Committee.

With me is Earl Geddes. Earl's a farmer from south central Manitoba. On his farm he raises purebred Charolais beef cattle and produces grains and oilseeds, along with some special crops. Earl coordinated the national safety nets conference in Winnipeg last February. He is currently under contract to Agriculture and Agri-Food Canada, serving as executive director of the committee.

Le président: Ce matin, chers collègues, nous allons parler d'un sujet qui, je le sais, nous préoccupe tous depuis des années, soit la protection du revenu. C'est une question d'importance critique et le gouvernement a constitué un comité pour l'examiner. Il s'agit du Comité national de consultation sur la protection du revenu. Nous en accueillons aujourd'hui le président, monsieur Hector Delanghe—bienvenue, Hector—et le directeur exécutif, monsieur Earl Geddes.

Nous sommes heureux de vous revoir, messieurs. Nous savons que vous avez un bref exposé à présenter et que vous serez ensuite disposés à répondre aux questions.

M. Hector Delanghe (président, Comité national de consultation sur la protection du revenu): Merci, monsieur le président. Bonjour.

Nous sommes très heureux de saisir l'occasion d'exposer au comité de planification de la Chambre des communes les tenants et les aboutissants du Comité national de consultation sur la protection du revenu. Pour commencer, monsieur le président, je vais d'abord me présenter aux membres du comité.

Je pratique l'agriculture dans le sud-ouest de l'Ontario et je produis de 18 à 20 différentes cultures. Nous gérons une exploitation familiale. J'ai un fils qui est diplômé d'un collège d'agriculture depuis deux ans, et c'est un grand plaisir pour moi de lui enseigner comment pratiquer l'agriculture pour gagner de l'argent.

C'est une exploitation très diversifiée, pas simplement en raison des cultures mais du fait aussi d'une participation importante à la transformation de notre production. Vous avez sans doute entendu dire qu'il y a trois ans 300 d'entre nous avons acheté une usine de mise en conserve, où nous mettons en boîte des pommes et des tomates. Il est très intéressant de s'occuper aussi de transformation. Pour moi c'est de la valeur ajoutée, mais nous en reparlerons plus tard.

Je suis le président sortant du Conseil horticole canadien et j'ai occupé ce poste jusqu'en avril. Je préside maintenant le Comité national de consultation sur la protection du revenu.

Je suis accompagné par Earl Geddes. Earl pratique l'agriculture dans le centre-sud du Manitoba. Il élève des Charolais de race et cultive des grains et oléagineux, de même que des cultures spéciales. Earl a coordonné la conférence sur la protection du revenu qui a eu lieu à Winnipeg en février demier. Il exécute actuellement un contrat conclu avec Agriculture et Agro-alimentaire Canada, pour le compte duquel il remplit les fonctions de directeur exécutif du comité.

• 0945

I'd like to give you some of the history that led to the establishment of the NSNCC and our activities since that time.

Je vais vous exposer comment on en est venu à constituer le comité national et ce que nous avons fait depuis la création de celui-ci.

The federal and provincial ministers of agriculture have over the past three meetings been moving in the direction of establishing a "whole farm" approach to income safety nets for the agriculture industry.

They have established a goal of developing a comprehensive whole farm income safety net policy and the programs that would be delivered by the policy by 1999.

The federal election last November placed a majority Liberal government into power, with their platform of a whole farm income assurance policy.

With the approval of Minister Goodale, there was a national farm income safety nets conference in Winnipeg, February 3 and 4 of this year. This conference was held to establish a common knowledge base upon which to hold safety net discussions aimed at creating a whole farm income policy and resulting programs.

In early April the National Safety Nets Consultation Committee was established to provide a forum of tripartite discussion on income safety nets. At this point Minister Goodale asked me to act as chairman of this committee, a task I agreed to take on.

The committee is made up of 16 farm organization representatives. These groups were selected in an attempt to ensure that all viewpoints came to the table, as well as allow for non-member input into the process through a regular newsletter to over 100 individuals and organizations.

There was an attempt to keep the committee at a workable size, which meant that not all of those who would have liked to have been there were able to participate.

As well, there were 10 provincial representatives on the committee. These are the provincial agricultural policy ADMs, in most cases. The federal government was represented by three representatives from the department, including Frank Claydon, the agriculture policy ADM.

The objective of the committee is to design an income safety net package, which would be geared to promote the long-term viability and competitiveness of the agricultural industry. This would be accomplished through a system of income stabilization and support programs designed to ensure that the producer can manage the risk associated with a farm operation, while allowing for adjustment in a continually changing marketplace.

The committee has met on three different occasions to consider the principles around which such a package should be developed, to review program options—

Mr. Marchand (Quebec East): Could you hold for a moment for a point of order, please?

#### [Traduction]

Le ministre de l'Agriculture du gouvernement fédéral et ses homologues provinciaux se sont orientés, au cours de leurs trois dernières rencontres, vers la protection du revenu de l'ensemble de l'exploitation agricole pour protéger le revenu des agriculteurs.

Ils se sont donné pour but d'élaborer une politique complète de protection du revenu de l'ensemble de l'exploitation agricole ainsi que les programmes de mise en application de cette politique d'ici 1999.

Depuis les élections fédérales de novembre dernier, un gouvernement libéral majoritaire est au pouvoir, après avoir préconisé pendant la campagne l'élaboration d'une politique de protection du revenu de l'ensemble de l'exploitation agricole.

Avec l'approbation du ministre, l'honorable Ralph Goodale, on a tenu une conférence nationale sur la protection du revenu des agriculteurs à Winnipeg, les 3 et 4 février dernier. Le but de cette conférence était de constituer une base commune d'information à partir de laquelle on pourrait entamer des discussions sur la protection du revenu, en vue d'élaborer une politique de protection du revenu de l'ensemble des exploitations agricoles et les programmes y afférents.

Au début d'avril, on a créé le comité national de protection du revenu afin d'élaborer un cadre de discussion tripartite sur la protection du revenu. L'honorable Ralph Goodale m'a alors demandé de présider ce comité, tâche que j'ai acceptée.

Le comité est constitué de 16 représentants d'organisations agricoles. Ces groupes ont été choisis de manière à garantir la présentation de tous les points de vue, de même que pour permettre à d'autres de participer au processus grâce à la diffusion d'un bulletin régulier à plus d'une centaine de particuliers et d'organisations

On s'est efforcé de faire en sorte que le comité ne prenne pas une ampleur démesurée, ce qui veut dire que tous ceux qui auraient voulu en faire partie n'ont pas nécessairement pu le faire.

En outre, il y avait dix représentants provinciaux au sein du comité. Ce sont dans la plupart des cas les sous-ministres adjoints à la politique agricole des provinces. Le gouvernement fédéral était représenté par trois représentants du ministère, notamment Frank Claydon, sous-ministre adjoint à la politique agricole.

L'objectif du comité est de concevoir un ensemble de protection du revenu, qui viserait à promouvoir la viabilité à long terme et la compétitivité du secteur agricole. On l'assurerait au moyen d'un système de stabilisation du revenu et de programmes de soutien conçus pour garantir que le producteur puisse gérer les risques inhérents à l'exploitation d'une entreprise agricole, tout en permettant l'adaptation à un marché en constante évolution.

Le comité s'est réuni à trois reprises pour examiner les principes à partir desquels cette politique devrait être élaborée, pour examiner les possibilités de programmes...

M. Marchand (Québec-Est): Puis-je vous interrompre un instant pour invoquer le Règlement, s'il-vous-plaît?

Je suis terriblement gêné par le fait que nous avons ici une présentation uniquement faite en anglais. Ce texte est présenté par un organisme qui a été nommé par le ministre Goodale, et c'est uniquement en anglais. Cela voudrait dire que nous, du Québec, ne faisons même pas partie du Comité permanent de l'agriculture et de l'agro—alimentaire. Comme si cela voulait dire que nous n'avons aucune espèce d'importance ici.

Nous sommes deux députés, car il y en a un autre aussi qui n'est pas arrivé, qui ne comprennent absolument pas l'anglais et qui apprécient de pouvoir fonctionner en français. Et vous nous arrivez avec cette présentation après plusieurs jours d'avis, ceci dit en passant; ce n'est pas comme si c'était ce matin que vous aviez été convoqués. Vous arrivez avec un texte qui est entièrement en anglais. Pour moi, c'est inacceptable.

Je voudrais que ce Comité s'ajourne immédiatement parce que ce sont quand même des sujets qui nous concernent également. Je ne voudrais pas continuer sans être partie prenante dans un comité comme celui-là, car ce sont des questions qui nous concernent aussi. Je voudrais tout simplement que cela cesse sur-le-champ, et que vous puissiez revenir avec un texte en français. C'est une motion, si vous voulez, que je présente. Je trouve cela tout à fait inacceptable, d'autant plus d'ailleurs que j'avais soulevé ce point auparavant.

The Chairman: There's no French translation.

M. Marchand: Imaginez-vous que si vous vous présentiez au Québec faire une présentation comme celle-là...

M. Landry (Lotbinière): Vous seriez les premiers à intervenir!

**M.** Marchand: C'est tout à fait normal et c'est dérangeant. Cela démobilise et cela semble nous dire que nous ne sommes pas partie prenante de ce Comité.

• 0950

The Chairman: Gentlemen, I'm somewhat surprised the department doesn't have this translated.

Mr. Earl Geddes (Executive Director, National Safety Nets Consultation Committee): Mr. Chairman, this text was only the speaking notes for Mr. Delanghe. It was not intended to be circulated. Had we put forward a presentation that we were circulating to all members, we would very definitely have had it translated. All of the material we use on this committee for committee reports and circulation back and forth is translated.

These notes were only speaking notes for the chairman of the committee to use this morning. There was no intention to circulate them or we would have circulated them ourselves. When we came in we gave a copy to someone for their benefit in making the record, but not with the intention of having it circulated. I apologize if in fact the impression is we presented something from our committee that was not translated.

The Chairman: Gentlemen, why don't we just pull them all? It's not acceptable, so give them back.

Mr. Benoit (Vegreville): I'd just like to say we have been negligent in some cases and I was guilty of that, certainly, the other day. We have to really try to get a translation of the documents. I agree with Mr. Marchand.

[Translation]

I am terribly upset by the fact that we have here a presentation that is done in English only. This paper is presented by an organization that was appointed by the Minister and it is in English only. That would mean that us, from Quebec, are not a party to the Standing Committee on Agriculture and Agrifood. As if that meant that we have absolutely no importance here.

We are two MPs, there is another one who is not here yet, who understand absolutely no English at all and appreciate being able to work in French. And here you come with this presentation after several days of notice. I say this in passing; it is not as if you had just been called this morning. You come with a paper that is written in English only. To me, that's unacceptable.

I would like this committee to adjourn right now because those are issues that are also of concern to us. I would not want to proceed without being a party to a committee like this one, because those are issues that are also of concern to us. I would like to see this hearing adjourned right now, and that you come back with a French translation. This is a motion, if you like, that I move. I find all this totally unacceptable, especially since I had previously raised that point.

Le président: Il n'y a pas de traduction française.

**Mr. Marchand:** Suppose that you were to go to Quebec to make a presentation like this one—

Mr. Landry (Lotbinière): You would be the first ones to protest!

Mr. Marchand: It is a perfectly normal reaction and it is disturbing. It demobilizes and it seems to make us feel that we are not really a party to this committee.

Le président: Messieurs, je m'étonne un peu que le ministère ne l'ait pas fait traduire.

M. Earl Geddes (directeur exécutif, Comité national de consultation sur la protection de revenus): Monsieur le président, ce texte ne contient que les notes pour l'allocution de M. Delanghe. On n'avait pas l'intention de le distribuer. Si nous avions fait un exposé que nous voulions exposer à tous les membres, nous l'aurions certainement fait traduire. Tous les documents que nous utilisons à ce comité pour les comptes rendus et pour distribution sont traduits.

Ce document ne contenait que les notes pour l'allocution que le président du comité fait ce matin. On n'avait pas l'intention de les distribuer sinon nous l'aurions fait nous-mêmes. Quand nous sommes arrivés ici, nous en avons donné un exemplaire à quelqu'un pour faciliter la transcription et les comptes rendus, mais non pas dans l'intention de le distribuer. Je m'excuse si on a donné l'impression d'avoir soumis un document du comité qui n'a pas été traduit.

Le président: Messieurs, pourquoi ne pas tout simplement retirer ces copies? Puisque c'est inacceptable, alors redonnez-les.

M. Benoit (Végréville): Je tiens à dire que nous avons parfois fait preuve de négligence et je l'ai d'ailleurs fait moi-même l'autre jour. Nous devons vraiment insister pour obtenir une traduction des documents. Je suis d'accord avec M. Marchand.

The Chairman: Mr. Marchand, if that's acceptable then we will move on. We'll pull all the speaking notes. Just remind people, especially from departments, that when they come forward they should make sure everything's translated.

Yes, Bernie?

Mr. Collins (Souris-Moose Mountain): I just wanted to say, Mr. Chairman, in all fairness to the gentlemen who have come here this morning, let's not jump off a tall bridge. They have come. They want to make an oral presentation. They've been kind enough to do it. Let's not take a fence post to them when a toothpick may do the same amount.

The Chairman: I don't think we've taken a fence post to them.

Mr. Collins: No, but I think we have to be very careful. I just came from another committee where the same thing occurred and it was no reflection on the people making the presentation. I want that noted.

The Chairman: Thank you, Mr. Collins.

Mr. Delanghe.

Mr. Delanghe: I'm sorry. I certainly didn't hand them out with the

Speaking to what we were talking about, we're trying to go through putting this committee together. We've had approximately 6 days of meetings at 3 different times. All 17 farm organizations have been invited and the participation has been fantastic among the 17 groups. Absenteeism has been almost nil, and other than one or two different occasions we've had total cooperation.

We're putting all these ideas together and this is not a very simple task. What we're trying to do here is something we've been trying to do for the last 100 years—try to stabilize the income of agriculture and food so it will be there not only for today but for days to come.

We're putting the final work together. On June 21 we hope to have another meeting here in this building with all the groups involved to try to get the final input, because we're going before the ministers' conference in Winnipeg in July.

We're certainly reviewing all the concepts—the New Brunswick proposal, the Alberta proposal, the Saskatchewan proposal and the UPA proposal. I have a letter here from Yvan Proulx with input into what we're trying to put together.

So we feel very comfortable, Mr. Chairman, that we're getting the farmers' point of view from the land. That's why I feel very good as chairman. This is not a bunch of civil servants designing this program. They're a big help to us, don't get me wrong, but with the input around the table we're getting the point of view right from the farm, right from the land.

We hope we get a good recommendation to work on this after the ministers' meeting. We have a sunset clause that says we hope this consultation committee can have its total report finished by November 1994.

[Traduction]

Le président: Monsieur Marchand, si vous êtes d'accord nous allons poursuivre. Nous allons retirer toutes les copies des notes de l'allocution. Je tiens à rappeler, surtout aux fonctionnaires des ministères, que quand ils comparaissent ils doivent s'assurer que tout est traduit.

Oui, Bernie?

M. Collins (Souris — Moose Mountain): Je voulais simplement dire, monsieur le président, par souci de justice envers ces messieurs qui comparaissent ce matin, qu'il ne faut pas nous dresser sur nos ergots. Ils sont venus. Ils veulent faire un exposé oral. Ils ont l'obligeance de le faire. Il ne s'agit pas d'employer les grands moyens quand on peut s'en tirer autrement.

Le président: Je ne pense pas que nous ayons employé les grands moyens.

M. Collins: Non, mais je pense que nous devons nous montrer très prudents. J'arrive d'un autre comité où il s'est passé la même chose, et ce n'était pas un jugement qu'on porte sur les gens qui font un exposé. Je tenais à le dire.

Le président: Merci, monsieur Collins.

M. Delanghe.

M. Delanghe: Je regrette. Je n'ai certainement pas donné ces intention of that happening, believe me, because we wouldn't do that. notes dans cette intention-là, croyez-moi, c'est quelque chose que nous ne ferions pas.

> Pour en revenir à nos propos, nous sommes en train de constituer ce comité. Nous nous sommes réunis pendant environ six jours à trois moments différents. Les 17 organisations agricoles avaient été invitées et leur participation a été excellente. Il n'y a eu presqu'aucune absence, et sauf à une ou deux occasions nous avons pu compter sur une pleine participation.

> Nous tâchons de coordonner toutes ces idées et ce n'est pas une mince affaire. Nous essayons de faire ici une chose à laquelle on travaille depuis 100 ans-soit d'essayer de stabiliser le revenu du secteur agricole et agro-alimentaire afin qu'on puisse compter dessus non seulement aujourd'hui mais dans l'avenir.

> Nous y mettons donc la dernière main. Le 21 juin, nous espérons tenir une autre réunion ici dans cet immeuble avec tous les groupes intéressés en vue de les consulter une dernière fois, car nous participerons à la conférence ministérielle à Winnipeg en juillet.

> Nous examinons évidemment tous les concepts—la proposition du Nouveau-Brunswick, celles de l'Alberta, de la Saskatchewan et de l'UPA. J'ai ici une lettre d'Yvan Proulx qui propose quelque chose au sujet de ce que nous voudrions bien mettre en place.

> Nous avons donc vraiment l'assurance, monsieur le président, d'avoir recueilli le point de vue des agriculteurs eux-mêmes. C'est pourquoi je me sens tout à fait à l'aise dans mon rôle de président. Ce n'est pas une clique de fonctionnaires qui ont conçu ce programme. Il nous sont d'un grand secours, comprenez-moi bien, mais les représentants à la table nous transmettent les points de vue exprimés directement par les agriculteurs, ceux qui travaillent la

> Nous espérons avoir une bonne recommandation pour y travailler après la réunion ministérielle. Nous avons une clause de temporarisation qui dit que nous espérons que le comité de consultation pourra terminer son rapport final d'ici novembre 1994.

[Translation]

• 0955

So it's quite a mandate, but we're certainly prepared to challenge this, to get the job done.

The Chairman: Thank you, Mr. Delanghe. Just to start off the conversation, I'm wondering if you can give us some of the parameters in which you're working. I take it you're looking at the red book and what we said there in terms of whole farm approach. Is that the basis on which you are working or -?

Mr. Delanghe: Yes, sir.

Mr. Geddes: Mr. Chairman, in response to your question on the parameters of the committee, we started out by looking at what programs were in existence. This was currently the NTSP program. Cattle, hogs as well as sheep are being phased out of the NTSP, which leaves them without a program.

We looked at the forage industry, which didn't have a program. We have NISA available to many crops and commodities, GRIP available certainly to the grains and oilseeds commodities, and some commodities still with the NTSP program.

That was the package that was on the table. It was a patchwork, as some ministers called it. What they were trying to get away from was the helter-skelter approach to safety nets. The Liberal whole farm income insurance concept is one that we are exploring: how you can make it work to cover all commodities or sectors so that in effect you don't have this large patchwork of programs or the lack of coordination that is apparent in some cases. So that is certainly one of the concepts.

The Saskatchewan government has three proposals, one of which is quite similar to the whole farm income insurance concept. The horticultural industry looked at that at one time and we're still waiting to see where the UPA and the Alberta government are coming with their concepts.

All of it is very much related to the fact that the federal and provincial ministers over the last three years have said they want to develop this policy so that all commodities have some base coverage, and where there's additional need they can deal with that specifically related to need.

So those are the parameters. We've been effectively charged with putting all of this together by the November 1994 deadline. We're expecting a tremendous amount of cooperation, not only from farm organizations but from the federal and provincial governments as well.

The Chairman: Thank you.

Jean-Paul.

M. Marchand: Oui, merci. Bienvenue messieurs Delanghe et Geddes. Ce comité national de consultation sur la protection du was this National Safety Nets Consultation Committee set up? Is it revenu, comment a-t-il été formé? Uniquement de gens nommés par made up only of people appointed by Mr. Goodale? M. Goodale?

C'est donc une gageure, mais nous sommes prêts à la relever et à terminer nos travaux à temps.

Le président: Je vous remercie, monsieur Delanghe. Pourriezvous, en guise d'introduction, nous indiquer quels sont les paramètres que vous vous êtes fixé. Vous avez sans doute consulté le Livre rouge et vous vous êtes inspiré de l'optique des données complètes sur les exploitations agricoles, dont il y était question. Est-ce là votre point de départ ou...

M. Delanghe: C'est bien cela, monsieur.

M. Geddes: Monsieur le président, en réponse à votre question sur les paramètres du Comité, nous avons commencé par examiner les programmes actuels, en particulier le PNTS. On a mis un terme au plan pour le bétail bovin, porcin et ovin, ce qui laissera donc les bestiaux hors plan.

Nous avons examiné le secteur des fourrages, pour lequel il n'y avait pas de plan. Le CSRN existe pour nombre de denrées et de produits, le RARB pour les grains et les oléagineux, et il existe toujours encore un programme PNTS pour certaines denrées.

C'était là la situation devant laquelle nous nous trouvions, faite de bric et de broc, comme disaient certains ministres. Ce que nous voulions éviter, c'était de nous en prendre à la sécurité du revenu de façon désorganisée. Nous essayons de comprendre l'attitude adoptée par le gouvernement libéral à l'égard de la protection du revenu basé sur les données complètes des exploitations agricoles; nous essayons d'appliquer ce principe à toutes les denrées ou secteurs afin d'éviter une multiplicité disparate de programmes ou le manque de coordination qui est parfois flagrant. C'est certainement là l'un des principes dont nous nous inspirons.

Le gouvernement de la Saskatchewan a trois propositions, dont l'une se rapproche de cette notion de protection du revenu basé sur les données complètes des exploitations agricoles. Le secteur agricole a examiné cette notion, et nous attendons toujours encore de savoir ce qu'en pensent l'Union des producteurs agricoles et le gouvernement de l'Alberta.

Au cours des trois demières années les ministres du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux ont affirmé qu'ils voulaient adopter ce plan afin que toutes les denrées aient une certaine protection élémentaire dans le cadre du PNTS avec, le cas échéant, une couverture supplémentaire selon les besoins.

Ce sont donc là les paramètres avec lesquels nous opérons et nous avons effectivement jusqu'en novembre 1994 pour terminer nos travaux. Nous comptons sur une coopération assidue, non seulement de la part des organisations agricoles, mais également du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux.

Le président: Je vous remercie.

Jean-Paul.

Mr. Marchand: Welcome, Mr. Delanghe and Mr. Geddes. How

Mr. Geddes: Mr. Chairman, in response to the member's question, the committee was born out of the February conference in Winnipeg where a proposal was put forward by the Canadian Federation of Agriculture to establish such a committee and such a consultation process that would bring federal and provincial government representatives and industry leaders together in a cooperative venture.

The list of industry representatives comes out of a steering committee—the same steering committee that helped establish the conference—that included the Canadian Horticultural Council, the Canadian Federation of Agriculture, the Canadian Cattlemen's Association, the Canadian Pork Council and Prairie Pools Incorporated, all national organizations with offices here in Ottawa.

They put forward a list of names with the desire to keep the committee as workable as possible—which meant as small as possible—but to still accommodate input from anyone else who wanted to have input. The list of industry representatives came out of that group. Invitations were sent out on behalf of the committee. Again, that was the steering committee of the federal government and the provincial governments that had agreed to go into the process.

M. Marchand: Et il y en a combien qui siègent à ce comité? Si je comprends bien, il y a des représentants de toutes les industries. Il y en a combien qui siègent et combien ont été nommés par M. Goodale?

Mr. Delanghe: There are 17 farm organizations, 10 provinces plus 3 federal members. Members are from different government organizations, from Agriculture Canada and Agri-Food here in Ottawa or Saskatchewan or wherever they come from.

We have a list here in both languages.

• 1000

M. Marchand: Vous avez parlé d'une formule. Si je comprends bien, le but de ce comité est d'établir un système de protection du revenu global qui touche toutes les productions agricoles à travers le pays au complet. Est—ce cela l'objectif?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, the objective of the committee is very much that. It's to establish a package of income safety net programs that in effect assure that all areas of agriculture have the risk protection they need to manage their operations and take advantage of changes in international market situations or domestic market situations.

At this point, the direction that federal and provincial ministers have given is for the establishment of a base program where all commodities have equal participation and availability, a crop insurance program of some type in Quebec—it may very well be an ASRA type of approach—and the commodity–specific programs where there's a special need for that commodity.

Mr. Chairman, it's late in his questioning, but I could read the list of industry representatives and provide you with copies of those, if you would like.

The Chairman: All members actually have them. If you check in your offices, you'll have them.

[Traduction]

M. Geddes: En réponse à cette question, monsieur le président, le Comité est issu de la conférence de Winnipeg le février dernier, où une proposition avait été avancée par la Fédération canadienne de l'agriculture afin de mettre ce comité sur pied et d'instaurer un processus de consultation qui réunirait les représentants du gouvernement fédéral, des gouvernements provinciaux ainsi que les dirigeants des divers secteurs.

C'est un comité directeur—celui même qui a organisé la conférence—qui a produit la liste de représentants. Ce comité directeur comprenait le Conseil canadien de l'horticulture, la Fédération canadienne de l'agriculture, le Canadian Cattlemen's Association, le Conseil canadien du porc et Prairie Pools Incorporated, toutes organisations nationales avec un bureau à Ottawa.

Cet organe directeur, désireux de constituer un comité aussi maniable que possible, c'est-à-dire pas trop nombreux, voulait toutefois que puisse intervenir toute organisation qui en manifesterait l'intention. C'est ce groupe qui a dressé la liste des représentants des divers secteurs. Les invitations ont été adressées au nom du comité et là encore c'est le comité directeur du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux qui avait consenti à se lancer dans cette entreprise.

**Mr. Marchand:** How many people are sitting on this committee? If I'm not mistaken, there are representatives from all industries. How many are sitting and how many have been appointed by Mr. Goodale?

M. Delanghe: Il y a 17 organisations agricoles, dix provinces et trois membres de l'administration fédérale. Les membres proviennent de diverses organisations gouvernementales, d'Agriculture Canada et d'Agro-alimentaire ici à Ottawa, de Saskatchewan ou d'ailleurs.

Nous avons ici une liste dans les deux langues.

Mr. Marchand: You mentioned a formula. This committee, if I'm not mistaken, is to set up a whole farm safety net system for all agricultural products throughout the country. Is that your objective?

M. Geddes: C'est bien cela monsieur le président. Notre objectif est d'élaborer un système de protection du revenu global qui assure aux producteurs de toutes les denrées la protection contre les risques du marché dont ils ont besoin pour fonctionner et pour tirer parti des changements qui surviennent sur le marché interne ou sur les marchés internationaux.

Le gouvernement fédéral et les Ministres des provinces souhaitent la mise sur pied d'un programme de base qui couvrirait également toutes les denrées, un plan d'assurance des récoltes pour le Québec—on peut envisager un programme genre ASRA—et un plan spécifique par denrée quand le besoin s'en fait sentir.

Nous avons déjà beaucoup parlé, monsieur le président, mais je pourrais vous lire la liste des représentants et vous en fournir des exemplaires, si vous le voulez.

Le président: Tous les membres en ont reçu une, je suis sûr qu'ils l'ont dans leur bureau.

- Mr. Geddes: So that we're clear, the organizations were identified. They identified the individuals who participate. The minister did not invite individuals to sit here, nor name them.
- M. Marchand: C'est fascinant cette idée, parce que vous voulez essayer d'avoir un rapport pour le mois de novembre de cette année, concernant ce système de protection du revenu. On sait qu'il y a plusieurs industries agricoles très différentes avec des systèmes contingentés, comme le boeuf dans l'Ouest; il y a bien des industries différentes. Est-ce que vous pensez que c'est vraiment réaliste d'atteindre cet objectif, d'avoir un programme qui couvre tous les produits agricoles à travers le pays de façon nationale?
- Mr. Geddes: Mr. Chairman, in response to the member's question, on behalf of the committee, we don't accept that this is an easy task. The input that we get from Jake Janzen from the B.C. Federation of Agriculture helps us realize that the tree fruit industry in that province is significantly different from the tree fruit industry in Ontario, and certainly different from the corn industry in Ontario.

The dairy farmers are not sitting at this table—they're welcome to do so if they choose to—but the representative from the Canadian Federation of Agriculture makes it perfectly clear what the dairy farmers of Canada's position is relative to safety nets.

We're trying to build a combination of all the needs and fit it with the fiscal reality of federal and provincial governments. We don't accept this will be an easy task, but we have committed people on the committee, not only from the federal government but from the provinces, who've been surprisingly good to work with and some farm organizational leaders that are going to do a lot of hard work and soul searching to come to any kind of conclusion by November. It won't be easy, but I believe it's possible if the spirit is there to do it.

The programs will not be identical in every province, in the end. The one base program may very well be. We hope it is. But the crop insurance program that's available in Quebec will be different from the one in Manitoba.

If there's a specific commodity program required to address a particular need, whether it's in New Brunswick or British Columbia or Saskatchewan, it will likely be different from those in other provinces, as long as there are fundamental principles of equality established and lived up to in the relationship between the federal and the provincial governments.

Mr. Culbert (Carleton - Charlotte): We appreciate the presenters coming here and updating us this morning on where they are to date. We know they have a lot of work, so, gentlemen, we appreciate your cooperation in coming here to give us the benefit of where you are to date. We know you have a lot of work ahead of you, there's no question.

• 1005

I am sure you are all aware of—I am certain they are taking place in every province—the discussions that have been going on about a dans chaque province, j'en suis certain, sur un système de protection possible whole farm income safety net program.

[Translation]

- M. Geddes: Précisons bien que les organisations ont été identifiées et ont nommé ceux qui participent. Le ministre n'a pas invité des particuliers à siéger à ce comité, il ne les a pas non plus
- Mr. Marchand: This is quite an interesting idea, because you want the report of the safety net to be ready by November of this year. But there are several agricultural industries which are very different, with a supply management system, like beef in the West. There are many different industries. Do you think this is a workable project to have a program that covers all the agricultural products in the whole country?
- M. Geddes: En réponse à la question du député, monsieur le président, je puis vous affirmer, au nom du comité, que nous reconnaissons la difficulté de la tâche. Ce dont nous informe Jake Jansen, de la Fédération de l'agriculture de Colombie-Britannique, nous met en mesure de comprendre combien l'arboriculture fruitière de cette province diffère de celle de l'Ontario, et encore davantage du secteur du maïs de l'Ontario.

Les producteurs laitiers ne siègent pas à ce comité bien qu'ils y soient les bienvenus, s'ils le souhaitent, mais le représentant de la Fédération canadienne de l'agriculture nous a fait part de leur position à l'égard de la sécurité du revenu.

Nous essayons de prendre en compte tous les besoins tout en les adaptant à la réalité fiscale des gouvernements fédéral et provinciaux. Nous savons que ce n'est pas une tâche facile, mais nous avons engagé des gens, non seulement du gouvernement fédéral mais également des provinces, à siéger à ce comité, et nous avons été surpris de constater combien il était agréable de travailler avec eux ainsi qu'avec certains dirigeants des organisations agricoles qui ont décidé de déployer tous leurs efforts pour parvenir, en Novembre, à une sorte de conclusion. C'est là une tâche ardue, mais avec de la bonne volonté on y parviendra.

Les programmes ne seront pas les mêmes pour chaque province, mais le programme de base le sera peut être. C'est du moins ce que nous espérons. Par ailleurs, le programme d'assurance des récoltes du Québec sera différent de celui du Manitoba.

S'il faut un programme spécifique de denrée pour répondre à un besoin, que ce soit au Nouveau-Brunswick, en Colombie-Britannique ou en Saskatchewan, il sera différent de ceux d'autres provinces, à condition de respecter scrupuleusement les principes fondamentaux d'égalité, ainsi que les bons rapports entre les gouvernements fédéral et provinciaux.

M. Culbert (Carleton-Charlotte): Nous remercions nos témoins d'avoir bien voulu venir nous mettre au courant de leurs travaux. Nous savons combien ils sont surchargés de travail et nous apprécions donc d'autant leur coopération. Nous savons d'ailleurs combien il vous reste encore à faire, cela ne fait aucun doute.

Vous devez être tous au courant des discussions qui ont eu lieu du revenu global.

In your consultations and studies that you've done thus far and expect to do in the future, number one, is this part of your overall concept, including that whole farm income as part of the safety net total program? Or are you just looking at another insurance type of program for the various commodities?

Perhaps I could let them answer that part, because the second part of my question will be rather relevant to that.

**Mr. Delanghe:** We are working on a whole farm concept. Crop insurance is a very important part of whole farm concept, but that again is up to the individual and whether he desires to participate or not. But whole farm coverage would be available to everybody.

Yes, it's quite a job. I feel that even in the six days we've met on this with our committee we have gained some ground on where we thought we were before.

We do have a program called NISA, and that wasn't whole farm coverage, but almost whole farm. We are really staying away from that approach and are trying to work on a whole farm basis, in exactly the way you put it.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Thank you very much. I will continue with the second part of my question, then. If that's so, perhaps you could just relate somewhat the guidelines being used and whether or not you are using as a comparison or beginning point, if you will, the current net farm incomes. Or are you using gross farm incomes? What is being considered as a yardstick to start off that whole scenario? Secondly, is off-farm income being considered for the sake of establishing those guidelines?

**Mr. Delanghe:** Yes, you've helped me to answer my question as to whether it's net income stablization or VASA—value added. That's where we're at and we hope we will have a recommendation by June 21.

We are discussing it. We're talking about it a lot and figuring out what it means to actual farmers on their farm, whether they are on the one program or the other program, whether they're a horticultural producer, a beef producer, or a hog producer.

The thing is, what we have to keep in mind all the time we are doing this is how it's going to be looked at on the level of international trade. If we didn't do so, we'd be very naive. How many times have you heard that word, "GATT-able"? This is the thing, and we have to look at this.

Earl, do you want to say a few words?

Mr. Geddes: Thank you, Hector. What we've done through the first two meetings—the first one took four days—is look at those criteria that the industry, provinces, and federal government representatives feel must be used as guidelines. Hector's raised the trade aspect. Certainly the rules in place now for GATT and NAFTA have to be taken into consideration in the design and delivery of income support to producers.

[Traduction]

Dans nos consultations et études faites à ce jour et dans celles que vous espérez encore faire, serait-ce ce genre de système que vous envisagez, y compris cette notion de revenu d'ensemble des exploitations agricoles comme partie du plan global sur la protection du revenu? Ou bien pensez-vous plutôt à un autre plan d'assurance pour les diverses denrées?

Je vais d'abord laisser répondre à la première partie de ma question, car la seconde partie dépendera de votre réponse.

M. Delanghe: Nous travaillons à un système de protection du revenu global, dont l'assurance des récoltes constitue un élément important, mais là encore c'est à chaque exploitant agricole de décider si il veut y participer ou non. La protection du revenu global des entreprises agricoles devrait toutefois, être mise à la portée de tous les agriculteurs.

Oui, c'est une lourde tâche. C'est là pourquoi, après six jours passés à discuter de cette question avec notre comité, j'ai l'impression que nous avons réalisé quelques progrès.

Nous avons un programme appelé le CSRN, ce n'est pas une protection totale, mais presque. Nous voudrions nous écarter de cette méthode et travailler sur une base de revenu global, exactement de la façon dont vous l'avez exprimé.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Je vous remercie. Je vais maintenant vous poser la seconde partie de ma question. Pourriez—vous alors nous indiquer les lignes directrices que vous suivez: est—ce que vous utilisez, comme point de départ, ou point de comparaison, les revenus actuels nets des entreprises agricoles, ou bien les recettes brutes? Quel est le repère que vous adoptez au départ? En second lieu, tenez—vous compte du revenu hors ferme XXX pour l'établissement de ces lignes directrices.

M. Delanghe: Vous m'avez aidé à formuler ma question, à savoir si il s'agit de stabilisation du revenu net ou de valeur ajoutée. C'est là où nous en sommes et nous espérons pouvoir formuler une recommandation d'ici le 21 juin.

C'est sur quoi porte essentiellement la discussion. Nous essayons de comprendre ce que cela signifie pour les agriculteurs de faire partie d'un plan ou d'un autre, selon qu'ils sont arboriculteurs fruiticoles ou éleveurs de bétail à viande ou de porcs.

Ce que nous devons garder présent à l'esprit pendant tout cet exercice, c'est la réaction des marchés internationaux. Il serait naif de ne pas en tenir compte. Que de fois n'avons—nous pas entendu l'expression «acceptable pour le GATT»? C'est de cela que nous devons tenir compte.

Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter Earl?

M. Geddes: Merci, Hector. Ce que nous avons fait au cours des deux premières réunions—la première a pris quatre jours—, c'est examiner les critères que le secteur agricole, les provinces et les représentants du gouvernement fédéral considèrent comme devant être nos lignes directrices. Hector a soulevé la question des échanges commerciaux. Il nous faut certainement, dans l'élaboration d'un plan de protection du revenu des agriculteurs, prendre en considération les règles actuellement en place pour le GATT et pour l'ALÉNA.

That's not the only criteria. The second one that comes up is certainly fiscal reality. From the provinces sitting at the table and the federal government sitting at the table there will clearly be a lot of difficulty in generating ad hoc types of payments that have occurred in the past, where you could simply go to Treasury Board, pull out \$1 billion, and have that amount available upon pressure to deal with an income situation.

What we want to try to do, through those two principles, along with being able to be sure all areas of the industry have a base protection... Whereas the forage industry today has almost no protection and there are other commodities in the horticultural industry in the same situation, we want to be sure there is an equitable availability of income stabilization to everyone before you start allocating the other resources that are available.

What we've found personally, as a farm leader, is that quite often you could get agreement from producers across the country that you needed a certain type of program. Then you went to governments and their officials said sure, we'll do that, and then there wasn't enough money to do it so you adjusted the program backwards to fit the framework of dollars. What we're trying to do is make everything fit so we don't mess it up once we get agreement on what we want to do.

• 1010

Mr. Culbert: I understood you to say you're expecting to table at least some sort of draft report by November, was it? If that's the case, would this committee have an opportunity to have a copy of the draft report and to offer input at that time as assistance, perhaps?

Mr. Delanghe: We're having a meeting back here on June 21. If anybody has any input we'd sure welcome it, because this is already going before the ministers' conference in Winnipeg in the first week of July. So if anybody has any input, Mr. Chairman, we'd certainly appreciate having it.

Mr. Culbert: You're back here on June 21 and your draft report will be ready at that time?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, if I might clarify, the minister, Mr. Goodale, has asked us to allow caucuses to have input into our National Safety Nets Consultation Committee. I understand he's written a letter to the caucus chairs of all parties as well as to the standing committee and a few others and invited them to meet with the committee. We're arranging to do that on the morning of June 21, I believe at 8:30. We're kind of hoping to use this room, if that's possible. If not, we'll identify another location.

We're hoping to have other membrs of our committee here to hear comments from members on the development of this. At that point, because we'll still be collecting input we won't really have strong recommendations going to ministers about the overall package. We'll probably be able to talk to them about ensuring cattle, hogs and forages, for example, get covered under NISA, because at this point they have no program.

[Translation]

Mais ce n'est pas le seul critère. Le second auquel nous nous heurtons est certainement la réalité fiscale. Nous rencontrerons certainement une grande résistance de la part des provinces et du gouvernement fédéral si nous voulons maintenir le même genre de paiement par le passé ou il suffisait de s'adresser au Conseil du Trésor pour obtenir 1 milliard et, quand la situation devenait critique, utiliser cette somme pour y pallier.

Ce que nous voudrions bien obtenir, en appliquant ces deux principes, c'est assurer à tous les secteurs de l'industrie une protection élémentaire...À l'heure actuelle le secteur des fourrages est quasiment sans protection, et c'est également le cas d'autres denrées du secteur horticole. Nous voulons nous assurer qu'un plan de protection du revenu existe équitablement pour tous avant de nous mettre à répartir les autres ressources disponibles.

Ce que j'ai constaté personnellement, en tant que représentant des exploitants agricoles, c'est que bien souvent, les producteurs s'entendent pour réclamer une certaine catégorie de programmes; on s'adresse alors aux gouvernements dont les représentants donnent leur consentement sans trop de difficulté pour découvrir ensuite qu'on ne dispose pas des fonds suffisants. De sorte qu'on se trouve dans l'obligation de tailler l'habit selon l'aune, de rogner sur le programme en fonction des moyens dont on dispose. Nous essayons en fait de tout intégrer afin qu'il n'y ait pas de problème lorsque nous nous serons mis d'accord sur ce que nous voulons faire.

M. Culbert: Je croyais que vous aviez dit que vous pensiez déposer au moins un projet de rapport d'ici novembre. Si c'est vrai, le comité aura-t-il la possibilité de recevoir ce projet de rapport et de donner son avis?

M. Delanghe: Nous avons une autre réunion ici le 21 juin. Si quelqu'un veut intervenir, nous serions tout à fait disposés à l'entendre parce que cela sera déjà présenté à la conférence des ministres à Winnipeg la première semaine de juillet. Donc, monsieur le président, si quelqu'un veut communiquer un avis, ce serait très bien reçu.

M. Culbert: Vous revenez le 21 juin et votre projet de rapport sera prêt alors?

M. Geddes: Monsieur le président, le ministre, M. Goodale, nous a demandé de consulter les groupes parlementaires dans le contexte du comité national de consultation sur la protection du revenu. Je crois qu'il a écrit au président des groupes parlementaires ainsi qu'au comité permanent et à certaines autres personnes pour solliciter cette participation aux travaux de notre comité. Nous prévoyons, si je ne m'abuse, une réunion le 21 juin au matin à 8 h 30. Nous espérons pouvoir utiliser cette salle—ci, si elle est libre. Sinon, nous trouverons une autre salle.

Nous espérons que d'autres membres de notre comité pourront être présents pour entendre les observations des députés. Étant donné que nous en serons encore à l'étape des consultations, nous n'aurons pas encore de recommandation ferme à présenter au ministre. Nous pourrons probablement leur parler, par exemple, d'ajouter le bétail bovin, les porcs et le fourrage au compte de stabilisation du revenu net car, pour le moment, il n'y a pas de programme spécial.

So those kinds of things certainly we can talk about and will be recommending, but beyond that, as far as the next steps are concerned, until we've gained the input and looked at the whole farm income insurance concept in more detail, we don't wish to make recommendations.

We would at all times welcome input from any member and from your constituents. We've formulated a newsletter, which we're sending out to every farm organization we can identify and to individuals who are writing in, so they're conversant with the stage of the committee's work at all times.

#### The Chairman: Thank you.

Mr. Geddes, did I hear you say Jack Wilkinson is in fact speaking on behalf of the Dairy Farmers of Canada on this committee?

#### Mr. Geddes: Yes.

**The Chairman:** I see you have Alex Craig with CEMA. Does this mean supply management is going to be involved in the safety nets now?

**Mr. Geddes:** Mr. Chairman, the current situation is Alex Craig is no longer a member of the committee. He's chosen not to actually function on the committee. They initially started with us and have chosen, as an agency, not to participate.

The reason Jack Wilkinson is bringing forward the Dairy Farmers of Canada view and other supply managent agencies' views is, because they are members of the CFA, he is in effect their spokesman here. They're being encouraged to participate if they choose to. The chairman and myself have been having meetings with them and will continue to do so to make sure the views of those national agencies are clearly and well expressed around the table and understood.

It's not that they're out. The provinces are saying they will certainly consider their participation, if they wish to participate, as is the federal government.

The Chairman: I'm not sure if you answered my question. Are you contemplating them being involved in this whole farm? Are they going to be involved in the program? Is this what your thinking is now?

Mr. Geddes: With the input we've had from members such as Alex Craig and the CCMA representative who sits as an observer, the way we're sitting in the committee at this point is we're not clear, as national agencies or national commodity organizations, on where we fit here. It's not something we're used to. As far as an income support structure, we have always relied on regulation to provide that. But we are certainly not excluding the possibility that we will.

• 1015

There is always a question of funding. If you add a commodity group of that size to a whole farm program, where do the fiscal dollars come from to do that? Unless governments are prepared to increase the amount of money available to them, you are going to shrink it away from other commodity sectors. So there is a great deal of discussion yet to be had, but the whole farm program, in effect, says that any commodity, any producer that chooses to participate, should be able to.

#### [Traduction]

Nous pourrons donc certainement parler de ce genre de choses et faire des recommandations dans ce sens mais, pour le reste, tant que nous n'aurons pas consulté tout le monde et examiné dans le détail tout le concept d'assurance du revenu agricole, nous préférerions ne pas faire de recommandations.

Nous serons toujours prêts à recevoir les commentaires des députés et de leurs électeurs. Nous avons préparé un bulletin, que nous enverrons à toutes les organisations agricoles dont nous avons connaissance et aux particuliers qui nous écriront afin qu'ils puissent suivre pas à pas les travaux de notre comité.

#### Le président: Merci.

Monsieur Geddes, avez-vous bien dit que Jack Wilkinson représente les producteurs laitiers du Canada au sein de ce comité?

#### M. Geddes: Oui.

**Le président:** Je vois que vous avez Alex Craig de l'OCCO. Cela signifie—t—il que la gestion des approvisionnements va maintenant entrer dans la protection du revenu?

M. Geddes: Monsieur le président, en fait, Alex Craig n'est plus membre du comité. Il a choisi de ne pas faire réellement partie du comité. Ce groupe était d'autre part membre du comité mais a choisi, finalement, de ne pas participer.

La raison pour laquelle Jack Wilkinson représente les producteurs laitiers du Canada ainsi que d'autres organismes de gestion des approvisionnements et qu'ils sont membres de la Fédération canadienne de l'agriculture et qu'il se fait ainsi leur porte-parole. Ces groupes sont invités à participer s'ils le souhaitent. Le président et moi-même avons eu des entretiens avec eux et nous entendons poursuivre ces entretiens pour nous assurer que le point de vue de ces organismes nationaux est présenté et bien compris par tous.

Ce n'est pas qu'ils soient exclus. Les provinces disent qu'elles examineront certainement leur point de vue s'ils souhaitent participer, comme le gouvernement fédéral.

Le président: Je ne suis pas sûr que vous ayez vraiment répondu à ma question. Envisagez-vous que ces organismes participent à l'ensemble de ce programme? Est-ce là où vous en êtes de vos réflexions?

M. Geddes: Suite à ce que nous ont dit des gens tels que Alex Craig et le représentant du l'OCCP qui siège à titre d'observateur, le comité ne sait pas trop où nous nous situons, en tant qu'organismes nationaux ou groupes sectoriels nationaux. Nous ne sommes pas très habitués à cela. C'est toujours le réglementation qui a établi les structures du soutien du revenu. Toutefois, nous n'excluons certainement pas cette possibilité.

Il y a toujours une question d'argent. Si l'on ajoute un groupe sectoriel de cette importance à un programme agroglobal, où va-t-on trouver les fonds pour financer cela? À moins que les gouvernements ne soient prêts à majorer les budgets, cela retirera quelque chose aux autres secteurs. Il y a donc encore beaucoup de pourparlers à tenir mais le programme agro-global stipule en effet que tout secteur, tout producteur qui choisit de participer, doit pouvoir le faire.

The Chairman: I suppose if you look at the money they have set aside already it doesn't appear as if they would include supply management.

Mr. Benoit: My first question is to do with the make-up of the committee. I think it is following up on what Jean-Paul was asking about. You have explained who is involved in the committee and how they got there. I guess my concern is that all of the people who could be considered farmers' representatives are involved with commodity groups. There are no farmers that aren't connected with commodity groups on your committee and I have a concern about that.

I am wondering about the legitimacy of the committee. You know, are they there really to find solutions, or will it be like it was with GRIP and NISA where the plan was in place before the farmer committees were ever put together? I have talked to people from these committees and they said they were really ignored in terms of the program that was put out. I also know, from someone whose name I won't mention, that before these committees were ever established the federal government had told some provincial organizations that were involved—organizations, I'll leave it at that—that they knew already what type of programs GRIP and NISA would be, quite well defined, well ahead of time, like in 1988.

Mr. Delanghe: Mr. Chairman, if I may, when I was asked to chair this committee, before I accepted the chair, I made very certain there wasn't a hidden agenda. You have to realize this is going on at our busiest time of the year. To take the time of all these farmers at the prime time of the year, then to find out somebody already had a plan, to the best of my ability I come away saying that this was open ground. In other words, there was no hidden agenda. If this is not the feeling of the farmer back on the farm, we have failed and failed miserably. So far I do not have that feeling because of the fact that at every meeting we have we seem to build on something we put together at the meeting before.

Maybe we're not making the strides we should or expected to, but I feel it is the right move for agriculture.

Mr. Benoit: Have all of the constraints the government has put on you, all the guidelines, all of the restrictions, been made public? Or have some of those been given to the committee but withheld from the general public?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, I welcome the question. First of all, I should say that during the period of 1988 I was the president of Keystone Agricultural Producers. I was a member on the committee here; I was the vice-president at that time. As a farm organization we had a significant amount of input into both the development of GRIP and NISA. In fact, one of our members, Bob Hopely, created the design for the NISA program along with other people on the prairies, trying to find a way to develop a whole farm package that was not intrusive to trade or market or production decisions on farmers' behalf.

[Translation]

Le président: Je suppose, à voir l'argent qui a été mis de côté, qu'il est peu probable que la gestion des approvisionnements soit incluse.

M. Benoit: Ma première question porte sur la composition du comité. Elle fait suite à celle de Jean-Paul. Vous avez expliqué qui fait partie du comité et comment ces gens-là y sont entrés. Ce qui me préoccupe, c'est que tous ceux que l'on peut considérer comme représentant les agriculteurs au sein du comité font partie de groupes sectoriels. Vous ne comptez pas d'agriculteurs qui ne font pas d'une façon ou d'une autre partie d'un groupe sectoriel et cela me préoccupe.

Je m'interroge donc sur la légitimité de ce comité. A-t-il été créé véritablement pour trouver des solutions ou va-t-on se retrouver dans la situation que nous avons connue pour le RARB et le CSRN lorsque tout était décidé avant que les comités d'agriculteurs soient constitués? J'ai parlé à des gens qui ont fait partie de ces comités et qui m'ont dit qu'on n'a absolument pas tenu compte de leur point de vue lorsque l'on a mis ce programme sur pied. Je sais d'autre part, et je ne citerai pas ma source, qu'avant que ces comités aient été créés, le gouvernement fédéral avait dit à certains organismes provinciaux concernés—je dirai simplement organismes—que l'on savait déjà quel type de programmes RARB et CSRN ce serait, que c'était bien défini depuis longtemps, dès 1988.

M. Delanghe: Monsieur le président, lorsque l'on m'a demandé de présider ce comité, avant d'accepter, j'ai tenu à m'assurer qu'il n'y aurait pas de surprises. Comprenez que tout cela se passe durant la saison où nous sommes le plus occupés. Aller demander à tous ces agriculteurs de participer à ces consultations durant cette saison pour nous apercevoir après que les choses avaient déjà été décidées, aurait été tout à fait inacceptable. Je crois pouvoir dire qu'il n'en est rien. Autrement dit, il n'y avait pas de plan caché. Si ce n'est pas le sentiment des agriculteurs eux-mêmes, nous avons échoué et échoué de façon lamentable. Je n'ai pas personnellement ce sentiment car à chaque fois que nous tenons une réunion, il semble que nous reprenons les conclusions de la réunion précédente.

Peut-être que nous ne progressons pas aussi vite qu'on l'aurait souhaité mais je crois que ce que nous faisons est bon pour l'agriculture.

M. Benoit: Est—ce que toutes les restrictions imposées par le gouvernement, toutes les lignes directrices, toutes les contraintes ont été rendues publiques? Ou y en a-t-il qui ont été indiquées au comité mais cachées au grand public?

M. Geddes: Monsieur le président, je suis content de pouvoir répondre à cette question. Tout d'abord, je dois dire qu'en 1988, j'étais président de Keystone Agricultural Producers. J'étais membre du comité ici; j'étais vice-président à l'époque. En tant qu'organisme agricole, nous avons énormément participé à l'élaboration du RARB et du CSRN. En fait, l'un de nos membres, Bob Hopeley, a participé à la conception même du CSRN avec d'autres représentants des Prairies afin d'essayer de trouver un moyen de mettre au point un programme agro-global qui n'entraverait pas les décisions des agriculteurs concernant le commerce, le marché ou la production.

This committee, Mr. Chairman, is born out of a national safety nets conference that was primarily industry people. Anyone who chose to come could have pretty much come to that meeting if they represented a provincial organization or a national organization, and did. There were 160-some people there. The Canadian Federation of Agriculture, along with other farm organizations, put forward the proposal the committee be established and, in effect, the only guidelines this committee functions under, Mr. Chairman, are the guidelines that the committee places upon itself. There are no elected political people involved, or welcomed to be involved, in this committee process.

• 1020

Mr. Benoit: I do recognize that some of the concepts, and certainly the Keystone, did have a concept similar to what NISA ended up resulting in. But when the NISA and GRIP committees were actually established, more than the concept was in place and fairly well defined.

Mr. Geddes: The national NISA and GRIP signatory committees are designed as administrative functionaries only, not policy-mak-

Mr. Benoit: Now.

Mr. Geddes: Yes.

Mr. Benoit: The Canadian Horticultural Council has a report. "Whole Farm Safety Net Position Statement". I've read the report and it's very interesting. I think it's really moving in the right direction, generally.

Does your committee feel that the whole farm program you may come up with will be along this line? Will the principles that are laid out in this program fit into what you are thinking about right now?

Mr. Delanghe: If I may, Mr. Chairman, I feel comfortable answering that question.

I am chairman of the whole committee. I may have to switch a hat here, because I don't want to get Harry Meyers or J.C. Tessier, who is our president. . .but I feel comfortable. I'm a dreamer. I want to go further. I want to lay a basis in whole farm that will work with my farm through good times and bad. I want a crop insurance program some day that's going to tie in with whole farm.

We're now saying whole farm and crop insurance, but that is not going to be done by November. I don't know if that can be done by 1999. But this is the kind of approach we must take when we talk about agriculture, when we talk about farm programs, when we talk about how we can self-help ourselves. I feel that what we're seeing here is one of the fastest-growing industries in Canada. People love to be healthy. When you are in the food business, that's a good sign.

Mr. Benoit: You don't see this program right now as including crop insurance as part of this whole farm program. But you said you can envisage that down the road. Do you also envisage commodityspecific programs as part of this whole farm program down the road?

Mr. Delanghe: Yes, I do. Again, giving the people who make their money off the land the opportunity for input into what they feel they need to help them to come back gives me a lot more comfort when we make a statement like that.

[Traduction]

Ce comité a été constitué suite à une conférence nationale sur la protection du revenu à laquelle participaient essentiellement des gens de secteur agricole. Quiconque voulait venir pouvait le faire, à condition de représenter un organisme provincial ou national et ces gens-là sont venus. Il y en avait quelque 160. La Fédération canadienne de l'agriculture ainsi que d'autres organismes agricoles ont proposé que ce comité soit créé et, en fait, les seules lignes directrices qui lui ont été imposées sont celles qu'il s'est imposées à lui-même, monsieur le président. Il n'y a pas au sein de ce comité de représentants du monde politique élu.

M. Benoit: Je reconnais que certains des concepts, et à coup sûr celui de Keystone, étaient semblables à ce que fut finalement le CSRN. Mais quand les comités du CSRN et du RARB ont été créés, ce n'est pas le concept seulement qui existait déjà et avait été bien défini.

M. Geddes: Les comités signataires du CSRN et du RARB ne sont censés être que des technocrates et non pas des décideurs politiques.

M. Benoit: Maintenant.

M. Geddes: Oui.

M. Benoit: Le Conseil canadien de l'horticulture a un rapport intitulé «Énoncé de positions sur le Programme de protection du revenu agro-global». J'ai lu ce rapport qui est très intéressant. J'estime que de façon générale c'est la direction qu'il faut prendre.

Votre Comité a-t-il l'impression que le Programme agro-global qu'il recommandera ira plutôt dans ce sens? Les principes énoncés ainsi correspondent-ils à peu près à ce que vous pensez?

M. Delanghe: Si vous me le permettez, monsieur le président, je ne verrais pas d'inconvénient à répondre à cette question.

Je suis président du Comité plénier. Il me faudra peut-être changer de chapeau car je ne voudrais pas gêner Harry Meyers ou J.C. Tessier qui est notre président. . . mais cela me semble facile. Je suis un rêveur. Je veux aller plus loin. Je veux asseoir l'agro-global sur une base qui convienne à mon exploitation quand les choses vont bien et aussi quand elles vont moins bien. Je veux un programme d'assurance-récolte qui un jour puisse s'intégrer à l'agro-global.

Nous parlons maintenant d'agro-global et d'assurancerécolte mais ce ne sera pas fait pour novembre. Je ne sais pas si ce sera fait d'ici à 1999. C'est toutefois le genre de choses qu'il faut envisager pour l'agriculture, pour les programmes agricoles, pour nous permettre de devenir plus autonomes. Je crois que c'est là un des secteurs qui se développe le plus rapidement au Canada. Les gens tiennent beaucoup à leur santé. Quand on est dans l'industrie alimentaire, c'est bon signe.

M. Benoit: Vous ne pensez donc pas que ce programme à l'heure actuelle inclut l'assurance-récolte dans tout l'agro-global. Mais vous avez dit que vous pouvez envisager cela un jour. Envisagezvous également des programmes sectoriels dans le contexte de ce programme agro-global?

M. Delanghe: Oui, en effet. Là encore, il s'agit de donner à ceux qui gagnent leur vie en exploitant nos ressources agricoles la possibilité de donner leur avis sur ce qui leur est nécessaire pour reprendre cette activité. Je trouve que c'est très encourageant.

Mr. Benoit: If you agree with these principles laid out by the Canadian Horticultural Council, their whole farm safety net position, how can you consider putting commodity-specific programs into this program?

I think it violates one of the principles, the market-neutral principle. How can you do that? How can you possibly fit a commodity-specific program into a whole farm program and still have that program being commodity-neutral, so it doesn't encourage production of one commodity over another?

Mr. Delanghe: This is where it's going to get a little gray, because here we are, we are going to try to make it trade—oriented. If you don't offer it to all commodities, it is sometimes not considered as qualifying under GATT or NAFTA. This is where the fine line is.

I don't think you will see something is going to be produced because the government plan is so good, because I don't think the government has that many dollars. Sitting around this table I'm chairing right now, I feel we have a group of realists who really know that this country does not have any more dollars than what it absolutely needs to go on from day to day. As far as producing crops because we have a good government program, crops that are really being produced because the program is so good, I can't see that happening.

Mr. Benoit: Can you see a program, such as the one Reform has laid out with the trade distortion adjustment program, that specifically targets dollars to compensate farmers for damage done through, for example, the trade war between Europe and the United States, the export enhancement program, import restrictions into Japan, Korea and other countries? Can you

see that type of a program that compensates farmers for this damage as being part of this program?

Right now what the government has is the WGTA and GRIP really haphazardly compensating for some of this damage done, but it's very poorly directed. There are many dollars in those programs.

Could you see these dollars, including the dollars from the WGTA, targeted into a program that will directly compensate farmers for damage done?

Mr. Goodale was involved in the western grain stabilization program in the 1970s. He was involved in developing that. That program was originally set up to target for damage done and it was bastardized along the way.

Do you see that type of program either as part of this program or separate? You have to know other programs that are going to be involved.

Mr. Delanghe: I will let Earl answer that question.

The only thing I would say is that you originally started with a horticultural producer. I would jump at the opportunity of having the bucks that the western grain farmer receives. The thing is, we're not going to see that right now.

[Translation]

M. Benoit: Si vous acceptez le principe énoncé par le Conseil canadien de l'horticulture, à propos du Programme de protection du revenu agro-global, comment pouvez-vous envisager d'avoir des programmes sectoriels dans ce programme global?

J'estime que c'est aller contre l'un des principes qui est celui de la neutralité. Comment pouvez-vous envisager cela? Comment pouvez-vous envisager un programme sectoriel dans un programme agro-global qui se veut neutre afin de ne pas encourager la production d'un produit plutôt que d'un autre?

M. Delanghe: C'est là que ce sera un peu flou parce que nous allons essayer d'orienter ce programme sur le commerce. Si on ne l'offre pas à tous les secteurs, on risque de considérer que cela est contraire aux règles du GATT ou de l'ALÉNA. C'est là qu'on doit faire la distinction.

Je ne pense pas que l'on produira quelque chose parce que le plan gouvernemental est tellement avantageux car je ne crois pas que le gouvernement aurait de quoi financer une chose semblable. Au sein du comité que je préside, j'estime que nous avons des gens réalistes qui savent très bien que le pays ne dispose pas de plus d'argent que ce qui est absolument nécessaire pour survivre. Je ne pense vraiment pas que l'on va décider de produire certaines céréales parce que le programme gouvernemental semble très intéressant. Ça ne me semble pas réaliste.

• 1025

M. Benoit: Que penseriez-vous d'un programme semblable au Programme d'adaptation aux distorsions des échanges proposés par le parti de la Réforme, qui comporte des crédits destinés très précisément à indemniser les agriculteurs des dommages causés, supposons, par une guerre commerciale entre l'Europe et les États-Unis, le Programme de subventions aux exportations, les restrictions à l'importation appliquées au Japon, en Corée et dans d'autres pays? Croyez-vous que de telles mesures d'indemnisation des agriculteurs à l'égard de ces dommages pourraient figurer dans ce programme?

À l'heure actuelle, le gouvernement compense certains de ces dommages de façon assez arbitraire, aux termes de la Loi sur le transport du grain de l'Ouest et du RARB, mais tout cela est assez mal administré. Ces programmes ont des budgets assez élevés.

Croyez-vous que cet argent, y compris les sommes prévues dans la Loi sur le transport du grain de l'Ouest, devraient plutôt être utilisées dans un programme visant à indemniser directement les agriculteurs à l'égard de tels dommages?

M. Goodale a participé à l'élaboration du Programme de stabilisation concernant le grain de l'ouest, dans les années soixante-dix. À l'origine, ce programme visait à réparer les dommages, mais il s'est abâtardi avec le temps.

Croyez-vous qu'un tel programme devrait faire partie de ce programme-là ou en être distinct? Vous devez connaître les autres programmes qui seront touchés.

M. Delanghe: Je vais laisser Earl répondre à cette question.

Permettez-moi toutefois de dire qu'à l'origine, cela s'adressait aux producteurs horticoles. Je serais certes bien content de recevoir les mêmes sommes que le céréaliculteurs de l'ouest. Or, ce ne sera pas le cas maintenant.

Earl, you explain it.

Mr. Geddes: Being a western grain farmer and a cowboy. . .

Mr. Chairman, in response to the member's question, he started out asking how you could ever put a commodity-specific approach into a whole farm package. When I hear members from the committee saying to us—these are industry people, provincial people and federal government people—let us not fool ourselves, from time to time industry sectors are going to fail for no reason of their own and we're going to be forced to help them out. It may very well be a trade war.

I've read about the concept the member speaks of in *Hansard* on the day-long debate you had on agriculture. I'm not fully conversant with it. I apologize for that. I would appreciate a copy of any details so I can send it to the committee members.

If you're talking about using dollars that are in the fiscal framework to address a particular trade hurt, that in effect will be a commodity-specific program. You are targeting to a particular need. That's one component that federal-provincial ministers have talked about in their last three meetings, in reference to their concept of a whole farm package.

The base program, though, would be something where all commodities could participate at an equal level of funding so that we were sure all commodities did in fact have at least a base to work from if there was a specific need. What the committee is telling us is that we'll have to be able to address that out of the envelope.

**Mr. Delanghe:** I would just like to use an example of the crop that we produce: sour cherries. That's one of the biggest crops on our farm.

The fact is that when you're receiving  $32\phi$  to  $35\phi$  a pound and then you drop down to  $11\phi$ , really it's almost a self-help situation if you get yourself into that one. There isn't anybody in this country who caused that because of the U.S.-Canada Free Trade Agreement or NAFTA.

I don't think the help we're talking about would keep an inefficient producer in business. I think it sure would help an efficient producer to weather the storm, in other words, get the feet on the ground.

The Chairman: Mr. Delanghe, before we go on, I think you'll be pleased to know that in the red book we suggested that the whole farm approach should also include a crop insurance component.

I'm sure if you want to speed up that process and make certain that's involved before the November 21 deadline, you would have the support not only of the party here but of the government and the department.

Mr. Easter (Malpeque): Welcome. I know full well from being involved at the farm level for years that your job on this committee is an extremely difficult task, if really not, in fairness, an impossible one. I recognize that. I just want to point out that there's certainly no hidden agenda on the part of the government.

[Traduction]

Veuillez expliquer cela, Earl.

M. Geddes: À titre de céréaliculteur de l'ouest et de «cowboy»...

Monsieur le président, le député a commencé par demander comment on pourrait intégrer un mécanisme axé sur des produits dans des mesures basées sur l'ensemble des exploitations agricoles. Lorsque j'entends des membres du comité nous dire—ce sont des gens du secteur, des provinces et du gouvernement fédéral—ne nous leurrons pas, les secteurs de l'industrie connaîtront à l'occasion des échecs qui ne seront pas dus à leurs propres erreurs et nous devrons être en mesure de les aider. Cela pourrait découler d'une guerre commerciale.

Ce concept dont parle le député, j'ai lu ce qui en a été dit, dans le compte rendu des débats, lorsque vous avez tenu un débat de toute une journée sur l'agriculture. Toutefois, je ne le connais pas parfaitement. Je m'en excuse. Je voudrais bien avoir copie des détails de façon à pouvoir les transmettre aux membres du comité.

Mais s'il s'agit d'utiliser l'argent qui est déjà dans le cadre financier pour résoudre un problème commercial particulier, il s'agirait bien alors d'un programme axé sur les produits. En pareil cas, on vise un besoin en particulier. C'est l'un des éléments dont ont discuté les ministres fédéraux et provinciaux au cours de leurs trois dernières réunions, dans le cadre de leur idée de mesures basées sur l'ensemble des exploitations agricoles.

Dans le cadre du programme de base, cependant, tous les produits pourraient recevoir un financement égal de façon à avoir, à l'égard de tous les produits, une base à partir de laquelle il serait possible de répondre à un besoin précis. D'après ce que nous dit le comité, il nous faudra être en mesure de le faire à partir de l'enveloppe budgétaire.

M. Delanghe: Par exemple, nous produisons chez nous des cerises acides. C'est l'une des principales productions de notre exploitation.

Si vous les vendez généralement à 32 ou 35c. la livre et que le prix tombe à 11c., c'est à vous de vous débrouiller. Le problème ne vient pas de l'Accord de libre-échange Canada-États-Unis non plus que de l'ALÉNA.

Je ne crois pas qu'une telle aide permettrait de garder à flot des producteurs inefficaces. Elle permettrait par contre à un producteur efficace d'essuyer un coup dur et de retomber sur ses pieds.

Le président: Monsieur Delanghe, avant que nous continuons, vous constaterez sans doute avec plaisir que, dans le Livre rouge, nous avions proposé que soit intégrée une assurance-récolte dans les mesures complètes destinées aux exploitations agricoles.

Si vous voulez accélérer ce processus et vous assurer de ce que cet élément soit pris en compte avant la date limite du 21 novembre, vous aurez l'appui non seulement des partis présents, mais aussi du gouvernement et du ministère, j'en suis certain.

M. Easter (Malpèque): Bien dit. Pour avoir travaillé dans une exploitation agricole pendant des années, je sais fort bien que le travail de votre comité est extrêmement difficile, sinon franchement impossible. Je le reconnais. Je tiens à souligner que le gouvernement n'a pas de programme caché.

[Translation]

1030

I do have a very serious concern about the department itself, in phrased with that kind of background.

In terms of participation—and I know there are the 17 groups represented—I've heard some complaints from producers, mainly the NFU, that there's concern over producers being funded into the meeting and that some organizations and groups are unable to cover the funding into the meeting.

I worry that we may have these representatives coming into these meetings mainly from the Ontario area—nothing against Ontario—or the Ottawa area, even if it's a national organization in Ottawa, such as the CFA, which I have all due respect for. But in my opinion over the years, Ottawa, for whatever reason—and it'll probably happen to myself over the years as well—seems to take on a different mentality and forgets about that real world out there. I worry about that.

I'm wondering if you have any concerns about the ability of producers to fund their way into the meeting. Secondly, as I understand it, there are no funds set aside for farmers or farm groups to do their own independent research and analysis. The analysis and research that is depended on is either provincial or from a federal department. And information is power. If you have information that's given to you that's leaning in a certain direction, then your decisions are going to lean in that direction. Could you respond to that?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, I would welcome the question. It was something we had raised briefly in our written presentation from which Mr. Gallant was going to speak.

First of all, you're absolutely correct, there's no funding for participation in these committee meetings and it's expensive to come to Ottawa.

There's one exception, and one exception only. The committee wanted to be assured that it had representation from all areas of the country, so one delegate—the Atlantic Farmers Council-represents all four Atlantic provinces. It has two representatives on the committee and one of those representatives is, in effect, having his travel expenses covered. That's the only case on the entire committee where there are any expenses covered.

Initially, Mr. Easter, I shared your concern about the risk of having this committee made up of Ontarians, not again that there's anything wrong with Ontarians. But what has happened is that I'm surprised at how few people from Ontario are actually on the committee. Most of the representatives are well spread out across the country, so I'm pleased with that.

I'm concerned in a management sense about our ability to keep having people continually coming to meetings and to cover their costs. But that's in effect a decision that was taken when you were asking governments to fund the participation. It is a tripartite exercise. Provinces, in some cases, may be helping defer some of the costs for members who are coming from their areas. I'm not privy to that knowledge, but I suspect it may happen.

Je suis cependant très inquiet de ce que fait le ministère pour faire terms of it pushing its agenda. So the questions I'm asking are avancer son programme. C'est dans ce contexte que se situent les questions que je vais vous poser.

> Pour ce qui est de la participation—et je sais que 17 groupes sont représentés—j'ai entendu certains producteurs, surtout ceux qui sont affiliés au Syndicat national des cultivateurs, se plaindre de ce que certains producteurs recevaient des fonds pour venir aux réunions alors que d'autres organismes et groupes étaient incapables d'en payer les frais.

> Ce qui m'inquiète, c'est qu'il pourrait, dans ces réunions, y avoir sur-représentation de l'Ontario-cela dit, je n'ai rien contre l'Ontario-ou de la région d'Ottawa, même s'il s'agit d'un organisme national ayant ses bureaux à Ottawa, comme la FCA, pour qui j'ai le plus grand respect. Mais, à mon avis, il s'est développé à Ottawa, pour une raison ou une autre, une mentalité différente; il semble qu'on y soit un peu débranché de la réalité—cela m'arrivera sans doute aussi avec les années. Cela m'inquiète.

> Êtes-vous préoccupés par la capacité des producteurs de trouver des fonds nécessaires pour participer aux réunions? Deuxièmement, si j'ai bien compris, on n'a pas réservé de fonds pour permettre aux agriculteurs ou aux groupes d'agriculteurs d'entreprendre des recherches et des analyses indépendantes. Les analyses et les recherches sur lesquelles on se fonde ont été réalisées soit par un ministère provincial, soit par un ministère fédéral. On sait que l'information, c'est le pouvoir. Si les renseignements qu'on vous transmet sont biaisés, vos décisions le seront également. Qu'en pensez-vous?

> M. Geddes: Monsieur le président, je suis content qu'on ait posé cette question. C'est un élément que nous avons brièvement abordé dans notre mémoire, et dont M. Gallant allait vous parler.

> Pour commencer, vous avez tout à fait raison, aucun subside n'est versé à l'égard de la participation à ces réunions du comité, et venir à Ottawa, cela coûte cher.

> Il n'y a qu'une seule exception à cette règle. Le comité a voulu s'assurer d'avoir des représentants de toutes les régions du pays. C'est pourquoi il y a un délégué—celui du conseil des agriculteurs des provinces de l'Atlantique—qui représente les quatre provinces de l'Atlantique. Cet organisme a deux représentants au comité, dont l'un reçoit remboursement, en effet, de ses frais de voyage. C'est le seul cas, pour tout le comité, où des frais sont remboursés.

> À l'origine, monsieur Easter, j'étais moi aussi préoccupé de ce que le comité pourrait être composé surtout de gens de l'Ontario, non pas qu'il y ait un problème avec les Ontariens. Toutefois, j'ai été étonné de constater, au contraire, que le comité comptait peu de représentants de l'Ontario. Les représentants viennent, pour la plupart, de tout le pays, et j'en suis bien aise.

> Ce qui m'inquiète c'est, d'un point de vue administratif, notre capacité d'inviter constamment les gens à venir à des réunions et d'en payer les frais. Mais cela ne fait qu'appliquer la décision qui a été prise lorsque vous avez demandé au gouvernement de payer les frais de participation. C'est une mesure tripartite. Dans certains cas, les provinces peuvent aider à payer certains des frais des membres qui viennent d'une autre région. Je ne possède pas ce renseignement, mais je suppose que cela se fait.

From an analysis standpoint, I know that some farm organizations have a tremendous capability for analysis. Representatives of Prairie Pools, for example, sit on the committee, do a lot of analysis, and contribute fairly generously to the process out of that analysis.

I wish farm organizations—and this is an aside, I probably shouldn't say it—were better funded than they are, so that they could do their own analyses. There's not been a request come to the committee that I'm aware of for dollars to help farm organizations do analysis. All of the farm organizations by and large have established policy positions on income safety nets. That's what we're asking them to bring to the table to share. All the analysis that's done is shared.

We're now working with the University of Saskatoon to ensure that any modelling that's done is carried out on a consistent basis so that we're not trying to compare different modelling exercises from different levels of government and industries, which simply confuses the process. That's why we're all together on the committee.

• 1035

Mr. Easter: I will tell you that, as a government member, I think the funding side is inappropriate. Having been involved from the farm organization point of view before, not only are farmers covering their own expenses here in farm groups, but they're also leaving their farm, which means they had to have somebody else replace them. So the cost and expense to the primary producer in terms of participating in this process is immense and I think that should be recognized.

Now, on the research end, you named a few areas from which research is coming, but again, for whatever reason, I do worry about it not being producer—driven enough. If it's a university, a federal department of agriculture, a provincial department of agriculture, or even Prairie Pools, these characters—let me call them that, and everybody knows I'm highly suspicious of departments—all travel in the same circles; they're interchanged, getting hired by one department and going to another, and they all have the same mentality. So I worry about that kind of research leaning you in a certain direction.

GATT compatibility is certainly a major area of concern here. Who defines the terms of what is allowed and what is not, in terms of discussions? Who tells you what is GATT-compatible and what isn't? Where does that information base on which you make decisions come from?

I worry about the point you raised earlier, and it leads me to believe that... Well, you talked about the fiscal reality of the federal and provincial governments. I certainly know you're getting that put to you all the time in your meetings. They're saying that we're broke as a government. I sure as blazes hope somebody is telling the committee, from the other side of the coin, that we're broke as a farm community too.

Whose fiscal reality is going to dominate here? Is it going to be that of the primary producers? Or is it going to be that of the government of the country? There has to be some balance in terms of research and in terms of who's giving directions.

[Traduction]

Pour ce qui est des analyses, je sais que certains organismes agricoles ont d'abondantes ressources à cet égard. Par exemple, des représentants du Syndicat du blé des Prairies siègent au comité, font beaucoup d'analyses et peuvent, grâce à ces analyses, contribuer assez généreusement au processus.

À mon avis—pour dire quelque chose que je devrais peutêtre taire—il faudrait que ces organismes reçoivent un meilleur financement de façon à pouvoir effectuer leurs propres analyses. Pour autant que je sache, le comité n'a jamais reçu de demande d'argent pour aider les organisations agricoles à faire des analyses. Toutes ces organisations ont déjà décidé de leur position sur les mesures de soutien du revenu. C'est de cette position que nous les invitons à venir nous parler. Toutes les analyses réalisées sont partagées.

À l'heure actuelle, nous travaillons en collaboration avec l'université de Saskatoon pour veiller à ce que tous les modèles soient établis à partir d'une base uniforme, de façon à éviter de comparer des modèles différents provenant des différents paliers de gouvernement et des industries, ce qui ne fait qu'embrouiller le processus. C'est pourquoi nous travaillons tous ensemble au comité.

M. Easter: Je suis un député du parti au pouvoir et je tiens à dire que j'estime que le financement est insuffisant. Ayant participé moi-même à des organisations agricoles, je peux vous dire que non seulement les agriculteurs prennent en charge leurs dépenses, mais qu'en plus ils quittent leur exploitation, ce qui signifie qu'ils doivent trouver quelqu'un pour les remplacer. Par conséquent, les coûts et les dépenses engagés par le producteur primaire pour participer à ce processus sont énormes. Je pense qu'il faut le reconnaître.

Pour ce qui est de la recherche, vous avez nommé certains secteurs qui la pratiquent, mais là encore, je m'inquiète de la participation trop faible des producteurs. On tourne en rond dans la mesure où la recherche est confiée aux universités, aux ministères fédéral ou provinciaux de l'Agriculture ou même au syndicat du blé du Prairies, puisque tous ces types se connaissent—c'est comme ça que je les appelle et tout le monde sait que je suis très méfiant vis-à-vis des ministères. Tous ces types là sont interchangeables, ils passent d'un ministère à l'autre et ils ont tous la même mentalité. C'est pourquoi je me méfie de ce type de recherche qui penche dans une certaine direction.

La compatibilité avec le GATT est un sujet important de préoccupation. Qui décide de l'admissibilité de tel ou tel point aux discussions? Qui indique ce qui est compatible avec le GATT et ce qui ne l'est pas? D'où viennent les données sur lesquelles on se fonde pour prendre des décisions?

Tout à l'heure, vous avez fait une remarque qui m'amène à dire que... Vous avez parlé de la réalité financière des gouvernements fédéral et provinciaux. Je suis certain qu'on vous le rappelle à toutes vos réunions. On dit que le gouvernement n'a plus d'argent. J'espère pour ma part que quelqu'un rappellera au comité que les agriculteurs aussi sont sans le sou.

Qu'elle est la réalité qui va s'imposer? Est—ce celle du secteur primaire? Ou est—ce celle du gouvernement? Il faut trouver le juste équilibre sur le plan des recherches et au point de vue des décisions concernant les orientations.

Mr. Delanghe: We'll answer that question in two parts. I'd like to answer the first part.

As far as figures on where we're getting it from and where we're going are concerned, the figures I'm using are from actual farmers. We're doing analysis—for instance, on broccoli—on broccoli producers and not using what somebody's pulling out of their computer, or using an average of 100 or 10,000. We're getting into some very good figuring on what the best is, NISA or VASA. There are no answers for this question yet.

But, for instance, with regard to horticulture, I have one of the 10 farms—my own farm is on this. So then I can go back and sit down and talk with my son and my wife, who is a very important part of our operation: the fact is, this is what it would mean to us if it was one way or the other.

I have comfort in that aspect because I, along with you, am very suspicious of what this class of society can do; they all seem to think the same way. We generate the dollars; we make the dollars. Also, when we generate so many dollars—such as, for instance, a lot of people are not aware that a 100-acre tomato grower would gross \$250,000, but if the tomatoes are going into 28-ounce cans it takes \$340,000 worth of steel to put \$250,000 worth of tomatoes into the cans. Boy, we contribute to the economy, but. . .

I got a little off track there. Anyway, on GATT, I give you the easy ones, Earl.

Mr. Geddes: Mr. Chairman, a quick comment to the first question. The committee is established and structured as it is, with provincial and federal representatives at the same table, sharing the same analysis, in an attempt to try to reduce the suspicion. I'm coming from where you're at, and you know that. I've been a farmer all my life.

• 1040

The second point is I think the farmers around the table, with due respect to anyone around this table who may be an economist, probably have a better sense of reality and the impact of farm programs than any modelling will ever generate. I don't feel disadvantaged. I'm sorry.

The Chairman: We don't have any economists here; we don't allow them in the door.

Mr. Geddes: The question about trade is that we're asking the question at this moment of the World Trade Organization because we've got comments back from our own trade negotiators and trade people inside the department as to what is GATT-able and what is not.

We have a representative currently in Europe asking those very pointed questions at the World Trade Organization, which is the GATT secretariat, the OECD members, and at stops in Paris and London. If we do this, what is the GATT reaction? We are hoping by the end of next week to have some clarified responses to program design questions. I wish I could have that person here now to give you what he's hearing, but it's happening this week.

[Translation]

M. Delanghe: Nous allons répondre à cette question en deux parties. Je vais me charger de la première.

Les données que j'utilise proviennent des agriculteurs eux-mêmes. Par exemple, nous faisons une analyse sur les producteurs de broccoli et nous n'utilisons pas de données qui proviennent de sources informatiques, ni de données moyennes sur 100 ou 10 000. Nous tablons sur des chiffres tout à fait réels afin de choisir la meilleure formule entre le CSRN et le compte de stabilisation à valeur ajoutée. Pour le moment, on ne connaît pas encore la réponse.

Dans le cas de l'horticulture, par exemple, une des dix exploitations est la mienne. Par conséquent, je peux en parler avec mon fils et ma femme qui est un élément important de notre exploitation :nous pouvons discuter des avantages et des inconvénients de chaque programme.

Cette formule me convient parce que, moi aussi, je me méfie de cette catégorie de gens qui pensent tous de la même façon. Nous faisons tourner l'économie; nous produisons des dollars. Par exemple, il y a très peu de gens qui savent qu'un producteur de tomates peut produire une récolte d'une valeur brute de 250 000\$ sur un terrain de 100 acres, mais que pour mettre en boîtes ces tomates dans des boîtes de 28 onces, il faut investir 340 000\$ dans des boîtes de fer blanc. Pour mettre en boîtes 250 000\$ de tomates. C'est vrai que nous faisons tourner l'économie, mais...

Mais je m'éloigne de notre sujet. Earl, je vous laisse la partie facile, celle qui concerne le GATT.

M. Geddes: Monsieur le président, je vais faire un bref commentaire sur la première question. Le comité réunit à la même table des représentants provinciaux et fédéraux qui partagent la même analyse, afin de dissiper les soupçons. Vous vous penchez sur un sujet qui me concerne directement, car j'ai été agriculteur toute ma vie.

Deuxièmement, je n'ai rien contre les économistes, mais je pense que leurs modèles sont incapables de leur donner une aussi bonne perception de la réalité et des conséquences des programmes agricoles que celle des agriculteurs eux-mêmes. Je ne me sens

nullement désavantagé par rapport aux économistes, Dieu merci.

Le président: Il n'y a pas d'économistes ici, on ne les laisse pas entrer.

M. Geddes: Au sujet du commerce, on se pose actuellement des questions au sujet de l'Organisation mondiale du commerce, étant donné que nos propres négociateurs et représentants commerciaux au sein du ministère nous font des commentaires sur ce qui est couvert par le GATT et ce qui ne l'est pas.

Un de nos représentants qui se trouve actuellement en Europe pose toutes sortes de questions précises à l'Organisation mondiale du commerce, qui est le secrétariat du GATT, aux membres de l'OCDE et à chacune de ses escales à Paris et à Londres. Quelle serait la réaction du GATT si nous le faisions ceci? Nous espérons avoir des réponses précises quant à la conception des programmes, d'ici la semaine prochaine. J'aurais voulu que notre représentant soit ici aujourd'hui pour répondre à vos questions, mais c'est justement cette semaine que cela se passe.

Mr. Kerpan (Moose Jaw-Lake Centre): Good morning, gentlemen. I was hoping the chairman would have cut Mr. Easter off a little earlier, because he stole some of my thunder.

What I really wanted to talk about is partially the consultation process that will be involved. I obviously agree with Mr. Easter: I'm mis sur pied. Je suis bien d'accord avec M. Easter :moi aussi je me suspicious of the bureaucracy as well.

We talked about getting farmers involved. First of all, I want to preamble that a bit by saying that certainly I agree with the whole farm concept. I think we're finally on the right track here, and it's a long time coming. Hopefully we're going to come up with something that is not a piecemeal, helter-skelter program like we've seen in the past.

I want to ask if you have plans to take this consultation to farmers. I would suggest to you that having farm organizations involved is certainly very important. They represent many farmers in this country. However, what I think we need to do is take it one step further and really go to the farmers. In fact, perhaps we need to look at a townhall type of thing across the country where we need to get input, we need to get feedback, and we need to let farmers know what we're doing. Have you any plans for that?

The second question I have is linked to the first. What are the plans to ratify any deal that we do come up with? I think that's the other critical component here. I think that if farmers feel they have had a stake in the decision-making it would be much easier to sell to farmers. You may come up with the very best program in the world, but if farmers don't like the way it's sold or don't accept it, it will fall apart. That's a concern I have. We've seen that far too many times in the past, especially with the GRIP program.

So I believe that ratifying the program at the farm gate level is very, very critical. I strongly recommend that you look at those things. Do you have any plans in these areas?

Mr. Geddes: In response to the member's question, at this point, because we haven't got very much to market, we haven't been actually physically going out as a committee and explaining what we're doing. We have been very deliberately asking for input through the media and through the newsletter that we're generating and sending back out to any group that we can identify in agriculture.

A very important point: my belief is that farm organizations—and I'm with you on the discussion—do represent a lot of producers, and don't always go back and explain what they're doing very well. We are encouraging a process for that to happen. We're making the chairman and myself available whenever and wherever across the country we can be of assistance during the process of bringing in input.

On the question on ratification, the committee will make a recommendation to ministers. That's a ministerial decision. Our committee doesn't ratify or put in place anything. We'll make recommendations. It's a ministerial exercise.

[Traduction]

M. Kerpan (Moose Jaw-Lake Centre): Bonjour messieurs. J'aurais voulu que le président interrompe M. Easter tout à l'heure, car il m'a un peu coupé l'herbe sous les pieds.

Je voulais parler en partie du processus de consultation qui sera méfie des bureaucrates.

Il a été question de la participation des agriculteurs. Je tiens tout d'abord à préciser que j'appuie le principe global. Il a fallu attendre longtemps, mais je pense que nous sommes finalement sur la bonne voie. Nous allons finir par disposer d'un programme qui ne sera pas morcelé et non structuré comme par le passé.

Je voudrais bien savoir si vous avez l'intention de consulter les agriculteurs. À mon avis, il est très important de faire participer les organismes agricoles. Ils représentent beaucoup d'agriculteurs canadiens. J'estime qu'il faudrait même aller plus loin et s'adresser directement aux agriculteurs eux-mêmes. En fait, je crois qu'il faudrait se servir des hôtels de ville du pays pour recueillir le point de vue des agriculteurs et leur parler de ce que nous faisons. Avez-vous envisagé quelque chose en ce sens?

Ma deuxième question est liée à la première. Comment envisageons-nous la ratification de l'entente quand nous l'aurons conclue? Voilà un autre élément important. Je pense que les agriculteurs accepteraient plus facilement une entente dans la mesure où ils auront eux-mêmes participé à la prise de décision. Le meilleur programme au monde risque de n'aboutir nulle part si les agriculteurs ne l'acceptent pas ou s'ils n'aiment pas la façon dont il leur est présenté. C'est un élément qui me préoccupe. Cela s'est produit trop souvent par le passé, en particulier avec le programme RARB.

Par conséquent, j'estime qu'il est extrêmement important que le programme soit ratifié par les agriculteurs eux-mêmes. Je vous recommande d'y réfléchir. Avez-vous prévu quelque chose à ce sujet?

M. Geddes: En réponse à la question du député, je dois avouer que pour le moment, nous n'avons pagand-chose à proposer. Nous n'avons pas encore vraiment fait des tournées pour expliquer ce que nous faisons. Toutefois, nous avons demandé les commentaires des agriculteurs par l'intermédiaire des médias et grâce à un bulletin que nous produisons et faisons parvenir à tous les groupes dont nous connaissons l'existence dans le secteur de l'agriculture.

À mon avis, il est extrêmement important de rappeler—et je suis tout à fait de votre avis à ce sujet—que les organisations agricoles représentent beaucoup de producteurs et qu'elles omettent parfois d'expliquer à la base ce qu'elles font et qu'elles font d'ailleurs très bien. Nous encourageons un tel retour de renseignements aux agriculteurs. Chaque fois que nous le pouvons, nous nous efforçons, le président et moi-même, d'informer les participants.

Ouant à la ratification, le comité présentera une recommandation aux ministres. Il s'agit d'une décision ministérielle. Notre comité ne peut rien ratifier ni mettre en place. Nous ferons des recommandations en ce sens, mais c'est au ministre de décider.

Mr. Kerpan: I guess the problem that I see shaping up if we do not get the average farmer, the ordinary everyday farmer who does not belong to any of these farm organizations, is that sometimes organizations—and we all know this—have a particular agenda they would like to follow and like to see the directions things go. That's a concern to me.

I think we need to involve everybody by some means of farm gate consultation.

Mr. Geddes: That's the difference between GRIP in Manitoba and Saskatchewan today.

Mr. Kerpan: Exactly—a perfect example.

• 1045

I just want to leave you with the thought that if you're we don't have to come back to this table two or three years down the road and say this was a great idea, it didn't work, and now we have to start again. If we're going to plow the ground, let's make sure that we pick the stones before we seed the crop, because it will ruin the machinery if we don't.

Mr. Geddes: I would hate to suggest that you won't be still dealing with this at the end of your term, because conditions will change. But what we're attempting to do in the committee is design a base concept that can sustain itself, or can manage. The individual pieces then that have to address changes in markets, etc., will be adjusted from time to time.

The other piece is that the last time we went through this exercise, in the agriculture policy review, when you invited this committee to appear in front of you, in effect you did get department officials, and this time you did not. I'm on contract, so in effect I'm a department official, but I'm a farmer and Hector is a farmer. And the farmers, without question, lead the discussion in this national safety net consultation process, and will continue to.

Mr. Delanghe: We went through the horticultural national safety nets, and I think maybe... I don't know why it was asked of the chair, but I think possibly that's why. We literally tore each other apart. We did not succeed the first five or six meetings anywhere near to what we wanted to, but we finally put our horticulture plan in action, and we ended up doing it with farmers. That's what ended up doing it. And that's why I have confidence that we're going to do something, whether it's going to be right or wrong.

I think Earl said times will change, but we certainly have to give it every attempt we can.

The Chairman: Thank you.

Mr. Kerpan: Is my time up?

The Chairman: Yes. You might note, Allan, that when people have a tendency to pick the stones they also have a tendency to throw them sometimes too.

[Translation]

M. Kerpan: Le problème que je vois se dessiner, c'est qu'on ne connaît pas le point de vue de l'agriculteur moyen qui n'appartient à aucune organisation agricole car, nous savons tous que ces organisations ont un certain programme à suivre et des orientations à respecter. C'est cela qui m'inquiète.

Je pense qu'il faut consulter tous les agriculteurs.

M. Geddes: C'est ce qui fait actuellement la différence entre le RARB au Manitoba et en Saskatchewan.

M. Kerpan: Exactement—c'est un exemple parfait.

Je tiens tout simplement vous dire que si vous avez going to plow the ground here, and obviously we're going to do l'intention de faire quelque chose, et ça m'a l'air d'être le cas, this thing, let's for goodness sake finally do it properly, so that faites-le au moins comme il faut. Il ne faudrait pas qu'on se dise, dans deux ou trois ans, que c'était une bonne idée mais qu'elle est restée sans suite et qu'il faut se remettre à la tâche. Si nous décidons de préparer le terrain pour les moissons futures, n'oublions pas de ramasser les pierres avant de semer car sinon, on risque d'abîmer les machines que nous utiliserons pour récolter.

> M. Geddes: Je ne crois pas que vous puissiez vous dispenser de revenir sur cette question avant la fin de votre mandat, car, vous savez, les conditions changent. Mais ce que veut faire notre comité, c'est d'élaborer un concept de base qui puisse durer et dont on puisse aménager de temps à autre les divers éléments en fonction de l'évolution des marchés, etc.

> Une autre chose, c'est que la dernière fois que nous avons examiné la politique agricole et que vous avez invité notre comité à comparaître, il y avait également des fonctionnaires du ministère. Ce n'est pas le cas cette fois-ci. Dans un sens, on pourrait dire que je suis fonctionnaire, puisque je travaille à contrat pour un ministère, mais je suis un agriculteur et Hector aussi. Et il est indubitable que ce sont les agriculteurs qui mènent actuellement la discussion dans ce processus de consultation sur ce programme national de soutien du revenu.

> M. Delanghe: Nous avons parlé des programmes nationaux de soutien du revenu pour les horticulteurs et je pense... Je ne sais pas pourquoi le président a posé cette question, mais c'est peut-être pour cette raison. Nous nous sommes littéralement déchirés. Après cinq ou six réunions, nous étions loin d'avoir atteint les objectifs que nous nous étions fixés, mais nous avons finalement mis en oeuvre le plan de l'horticulture et nous avons terminé avec les agriculteurs. C'est ce que nous avons fini par faire. Aussi, j'ai confiance d'aboutir à quelque chose, de bon ou de mauvais.

> Earl nous a rappelé que les conditions changent, mais je pense que nous ne devons négliger aucun effort.

Le président: Merci.

M. Kerpan: Est-ce que mon temps est déjà écoulé?

Le président: Oui. Vous savez, Allan, les gens qui ramassent les pierres ont également souvent envie de les lancer.

Mrs. Cowling.

Mrs. Cowling (Dauphin—Swan River): Thank you, Mr. Chairman. I appreciated your comment.

I want to thank the two gentlemen who are here today, and I would like to suggest to Mr. Kerpan that the program was in fact ratified on October 25, when they sent a majority Liberal government to the House of Commons. Part of the plan was agriculture policy and part of the concept was a whole farm support program.

I would like to ask the gentlemen, first of all, are you reaching a consensus among the farm organizations and the commodity groups and the provinces with respect to a whole farm support program?

In the red book, part of the platform policy that we ran on as Liberals was that it should have a crop insurance component. I'm hearing a lot about a NISA program. The reason we believe as Liberals that it must have that crop insurance component is that the program should not be too individualized, because it should in fact reflect your own farm production, what you produce on your farm. So if it's individualized then there is no risk factor built into it. I'm wondering if you're hearing that component from the farm producers.

**Mr. Delanghe:** As far as us all getting on the same wavelength and the same thought, I would like to say yes to that question, but I know better. The thing is we all have a common denominator sitting around the table, and we're listening to each other very closely. I feel that maybe some will not be completely satisfied with some of the decisions, because we don't know what they are yet.

You know, this is a different world for me. If I seem like I'm having a little difficulty, you're right, I am having a little difficulty. But the feeling is that they're coming, they're putting their best efforts forward, and as chairman I feel good about that, because that's all we can ask anybody to do, no matter what organization you're from.

The crop insurance aspect is a very important part, very important, because of the fact some provinces complain their crop insurance plans aren't as good as others. I think the time has come: let's go and make them as good as we can. I think this is happening, as well.

• 1050

As far as crop insurance being part is concerned, it is whole farm. Crop insurance in most commodities is still available to the whole farm. Some commodities aren't covered, but again that's where it has to happen.

As for individualism, I can appreciate that question, because you can sit and look at a national or provincial program, and then you go back and look at your own farm, don't you? Really, that's what counts. That's called the bottom line. It is very difficult to know what hurdles you're going to have to jump. The thing I like about it is that you have a program where you're investing in yourself, and if you need a withdrawal, then you can make it.

[Traduction]

Madame Cowling.

Mme Cowling (Dauphin—Swan River): Merci monsieur le président. J'ai bien aimé vos commentaires.

Je remercie nos deux témoins et je tiens à rappeler à M. Kerpan que le programme a été ratifié le 25 octobre, le jour où les électeurs ont élu un gouvernement libéral majoritaire à la Chambre des communes. Le plan portait en partie sur la politique agricole et en partie sur un éventuel programme de soutien global aux agriculteurs.

Tout d'abord, je vais demander à nos deux témoins s'il y a un consensus entre les organisations agricoles, les groupes de producteurs et les provinces en ce qui a trait à un programme global de soutien aux agriculteurs?

Dans notre livre rouge, la politique préconisée par les Libéraux au cours de la campagne proposait une assurance-récolte. J'entends beaucoup parler du programme CSRN. Mes collègues libéraux et moi-même estimons que le programme devrait inclure l'assurance-récolte parce que nous estimons que le programme ne devrait pas être trop individualisé, qu'il devrait de fait être calqué sur la production agricole, sur les produits que les agriculteurs récoltent. Si le programme est individualisé, il n'y a plus aucun facteur de risque. Je me demande si les producteurs agricoles vous parlent de cet élément.

M. Delanghe: Je tiens à vous dire que nous sommes tous sur la même longueur d'onde et que nous avons tous le même point de vue, mais hélas, je sais que ce n'est pas le cas. Notre commun dénominateur, c'est que nous sommes tous assis à la même table et que nous nous écoutons très attentivement les uns les autres. J'ai l'impression que certains d'entre nous ne seront peut-être pas tout à fait satisfaits de certaines décisions, parce que nous n'en savons rien encore.

Vous savez, tout cela est nouveau pour moi. Si je donne l'impression d'éprouver quelques difficultés, cette impression est exacte. Mais l'essentiel, c'est que tous les membres du comité prennent leur travail à coeur et en tant que président, j'en suis fier, car c'est tout ce qu'on peut demander à nos membres, quelle que soit l'organisation à laquelle ils appartiennent.

L'assurance-récolte est un aspect très important, étant donné que certaines provinces se plaignent de ne pas avoir une assurance-récolte aussi bonne que les autres provinces. Je pense que le moment est venu d'uniformiser les divers régimes. Je crois que, là aussi, nous progressons.

Pour ce qui est de l'assurance-récolte c'est le programme de soutien de l'ensemble des exploitations. Avec ce programme, l'assurance-récolte sur la plupart des produits continue d'être possible. Certains produits ne sont pas couverts, mais il va falloir examiner la question.

Quant à l'individualisme, c'est quelque chose que je comprends. Les agriculteurs peuvent discuter de programmes nationaux ou provinciaux, mais ensuite, ils retournent dans leur ferme, et pour eux, en fin de compte, ce sont leurs problèmes particuliers qui sont les plus importants. Il est très difficile de savoir quels sont les obstacles que nous allons devoir surmonter. Ce qui me plaît, c'est qu'on peut investir dans ce programme et se retirer quand on le juge approprié.

Crop insurance is a wonderful program, but you can be the best producers of a commodity and still pay the same rate as somebody who's taking all the money out. This is the principle of crop insurance, but possibly we can make it more interesting. As I said earlier in our presentation, the dream would be to have it linked completely together, and that is part of the plan that I read out of the red book.

I don't know if we'll be ready with that for November or not. This is the problem. Again, we are tackling this at the busiest time of the year. When we think of that, our participation has been fantastic.

I hope that I've answered some of your questions.

Mrs. Cowling: I don't think you answered the question on the provinces and the consensus.

Mr. Delanghe: Well, the problems are at every meeting and they are contributing. As far as their consensus goes, I think we'll find out a lot more on the 6th when we'll have our plan together. The thing is that we are not involved in what the funding is going to be between the provinces and the federal government, at least not so far.

Earl, you might want to make a statement here.

We're not even making suggestions, but we're going to draw the program of the job they should do. They'll have to tell us whether they can do it or not.

Mr. Geddes: In regard to reaching consensus, the committee is probably at two or three consensus points at this time. Certainly there's overwhelming consensus on the need to have a crop insurance program available to cover risk protection for yield right across the country in the grains and oils and seeds sectors and in as many other sectors as you can actually supply data to generate an insurance program for. There's no question that all provinces are fully on—side with that.

As for moving to a base whole farm program, there's general consensus across provinces and industry to do that. I'll have to qualify that by saying that in the province of Quebec, for example, the concept of a whole farm program is somewhat different from what it is in New Brunswick and certainly different from what it is in Manitoba. But, coming to a consensus about the need for a base whole–farm package, there is general consensus in that regard, as well as a general consensus across all participants for the realization that there will from time to time be need for a companion program or additional risk protection for commodities that quite likely is quite unforeseeable at this time.

Mr. Collins: I thank the gentlemen for being here this morning.

At the outset, I always worry when we have people giving us some suggestion that there's an underlying scheme and that we have some hidden agenda and we're coming out of dark closets here.

I commend you for taking on the chairmanship at a time that is very difficult for you. You're right: at this time of the year it is very difficult for you and the farming industry to be away from your farms, to say the least.

[Translation]

L'assurance-récolte est un programme merveilleux, mais tout le monde paye la même chose, aussi bien les meilleurs producteurs que ceux qui empochent toutes les subventions. C'est comme cela que fonctionne l'assurance-récolte, mais nous allons peut-être trouver un moyen de la rendre plus intéressante. Comme je l'ai dit au cours de notre exposé, le rêve serait d'harmoniser complètement les deux. Cela fait également partie du plan contenu dans le Livre rouge.

Le problème, c'est que je ne sais pas si nous serons prêts pour cela en novembre. En effet, c'est le moment de l'année où nous sommes le plus occupés. Quand on y pense, notre participation a été extraordinaire.

J'espère que j'ai répondu à certaines de vos questions.

Mme Cowling: Je crois que vous n'avez pas répondu à la question sur les provinces et le consensus.

M. Delanghe: Les problèmes sont soulevés au cours de toutes les réunions et tout le monde participe. Quant au consensus, nous en saurons plus le 6, lorsque nous aurons établi notre plan. Le problème, c'est que, pour le moment, nous n'avons pas notre mot à dire sur les modalités de financement entre les provinces et le gouvernement fédéral.

Earl, vous avez peut-être quelque chose à ajouter.

Nous ne faisons même pas de suggestions, mais nous allons dresser le programme de ce qu'ils doivent faire. Ils nous diront s'ils peuvent le faire ou non.

M. Geddes: Au niveau du consensus, tous les membres du comité sont actuellement d'accord sur deux ou trois points. Nous avons un fort consensus en faveur d'un programme d'assurance-récolte couvrant les risques relatifs au rendement applicable aux secteurs des grains, des oléagineux et des semences, dans tout le pays, ainsi que dans tous les autres secteurs pour lesquels il est possible de réunir des données pour la mise sur pied d'un programme d'assurance-récolte. Il est clair que toutes les provinces nous appuient sur ce plan.

Quant au programme de soutien global, il y a un consensus général à ce sujet dans toutes les provinces et l'industrie. Je précise malgré tout que la province du Québec, par exemple, a une vision du programme de soutien global des agriculteurs différente de celle que peut avoir le Nouveau-Brunswick ou le Manitoba. Mais il y a un consensus général sur la nécessité d'un programme global de base et tous les participants s'accordent à dire qu'il sera nécessaire à l'occasion de mettre sur pied un programme connexe ou d'accorder à certains produits une protection supplémentaire dont on ne voit pas vraiment l'utilité pour le moment.

M. Collins: Je remercie les témoins d'être venus.

Pour commencer, je tiens à dire que je regrette toujours que les gens nous prêtent des intentions cachées, des arrangements ténébreux.

Je vous félicite d'avoir accepté la présidence du comité à une période très difficile pour vous. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est très difficile pour vous et pour les membres du secteur agricole de devoir vous éloigner de vos exploitations à cette époque—ci de l'année.

I was pleased to hear what you had to say about what your commitment is and your understanding of your role. I certainly take at face value that you will do the job that you expect has been set out for you, along with the members of your committee.

• 1055

Yes, it would be nice for us to have everybody give some input. We could do that, I guess, through polling and other kinds of things. But if people are really concerned, then you're allowing them a vehicle and a mechanization to voice that concern, whether it be through us, or with mail-outs, or whatever.

I'm concerned about what's going to happen in the province of Saskatchewan as we go out of GRIP. What proposal do you have in place that's going to be an interim measure as they move from one program to another? Have you addressed that? Is there some plan of action?

Mr. Geddes: In response to the question about the situation in Saskatchewan for the 1995 crop year, in fact the committee's responsibility here, and efforts at this point, is to encourage, and in fact insist, that the federal and provincial departments and ministers and producers will get together to ensure that there's a program in place for 1995. I know that they've had a great deal of back and forth.

Our committee isn't charged with designing that package. The role our committee will perform in that regard is that whatever is put in place in Saskatchewan should, first, reflect the need that's there, but, second, be consistent with the overall movement towards this whole farm package of programs so we won't do something for 1995 in Saskatchewan that simply aborts all of the other work that has gone on in other provinces moving in this direction. It's really the responsibility of this committee to stay on top of the development of that process.

At this point there are ideas, there are negotiations on cost-sharing, but there's no program specifically designed to deliver.

Mr. Collins: In your presentation earlier, one of the things you said was a fundamental point: so long as the provinces and the federal government live up to their commitment. It's crucial, and if we don't have that kind of a commitment, then the programs just aren't going to fly.

I understand that as you go along, yes, there have to be adjustments. If we think this is going to be carved in stone and it will never be changed, then we're fooling ourselves. You have to build in the reflection that adjustments will come. But how do we get provincial and federal governments to learn that collectively they have to work in the best interests of all of us, not in the narrow-minded approach of "What's good for me", forgetting about the rest of the troops?

That's a critical point here. If they're not going to be on-side, then are we flying in the face of an adversary that won't change?

Mr. Delanghe: The feeling we have around the table. . . are certainly not the people who control the purse-strings or make the recommendations to the people who control them, whether they be the 10 provinces or the federal government.

[Traduction]

J'ai été bien content de vous entendre parler de votre engagement et de votre conception du rôle que vous avez à jouer. Je vous fais confiance, à vous et aux autres membres du comité, et je suis certain que vous mènerez à bien la tâche qui vous a été confiée.

Il est vrai qu'il serait intéressant pour nous d'avoir l'avis de tout le monde. Je suppose qu'on pourrait faire un sondage. Mais les gens qui ont vraiment quelque chose à dire peuvent s'exprimer grâce au mécanisme que vous leur proposez. Ils peuvent communiquer avec nous ou écrire.

Je m'inquiète à propos de ce qui va se passer en Saskatchewan lorsque le programme RARB prendra fin. Qu'avez-vous prévu comme mesure provisoire pour la transition d'un programme à l'autre? Y avez-vous pensé? Avez-vous un plan d'action?

M. Geddes: Pour ce qui est de la récolte de 1995 en Saskatchewan, la responsabilité du comité et les efforts qu'il déploie en ce sens, consiste à encourager les ministères fédéral et provinciaux ainsi que les ministres et les producteurs à se rencontrer afin de mettre en place un programme pour l'année 1995. Je sais qu'il y a eu de nombreux échanges à ce sujet.

Notre comité n'est pas chargé de mettre au point un plan quelconque. Son rôle est tout simplement de veiller à ce que les mesures qui seront prises en Saskatchewan tiennent compte tout d'abord des besoins des agriculteurs de cette province et deuxièmement, qu'elles respectent le mouvement bien conçu d'un programme de soutien global aux agriculteurs, de sorte que les mesures qui seront prises en Saskatchewan en 1995 ne contredisent pas complètement tout ce qui a été fait en ce sens dans les autres provinces. La mission de notre comité est de rester le maître d'oeuvre dans l'élaboration de ce processus.

Pour le moment, des idées ont été lancées et les négociations sont en cours sur le partage des frais, mais il n'existe encore aucun programme précis sur les modalités de prestation.

M. Collins: Dans votre exposé, vous avez abordé un point fondamental: le respect de leur engagement par les provinces et le gouvernement fédéral. Cet engagement est absolument crucial pour que les programmes puissent fonctionner.

Je comprends qu'il faille faire des modifications pour tenir compte de la situation. Ce serait se leurrer que de croire que toutes ces mesures seront immuables. Il faut prévoir la possibilité d'apporter des modifications. Mais comment faire comprendre aux gouvernements provinciaux et fédéral qu'ils doivent agir dans l'intérêt de tous plutôt que dans une optique étroite et individualiste, sans tenir compte du reste de la troupe?

C'est un aspect très important. S'ils ne veulent pas collaborer, est-ce que cela vaut vraiment la peine de s'attaquer à un adversaire qui ne changera pas de position?

M. Delanghe: Le sentiment du comité... c'est que ce ne sont certainement pas les gens qui tirent les cordons de la bourse ou qui font les recommandations qui les contrôlent, que ce soit les 10 provinces ou le gouvernement fédéral.

As far as Saskatchewan goes, I feel that there isn't a province—of the people whom we're dealing with around the table—that doesn't have a feeling for the problems in Saskatchewan and wouldn't in some way help to contribute ideas, both pro and con, because that's the only way you get someplace.

Getting back to the dollars and cents, I hope that it will then take its toll to where it comes back to the people who have been elected to help to make sure that the dollars are there. I think that's not the answer you want, but that's the way I look at it as a taxpayer. Agriculture is important to this country and it's going to take some dollars to keep it going.

There's a good harmony between the provinces. Of course, as I say, they don't control the purse–strings, but I feel that the recommendations will certainly go forward. I feel confident that they will do what they can.

Mr. Geddes: If I might just add to that, part of the question was how you ensure that the narrow-mindedness of provinces and the federal government doesn't interfere with delivering the proper types of support. I would extend that all the way down to myself as a producer, because quite often the producers at the table take the very narrow approach that they are the only ones who deserve support and they leave the other guys out.

#### • 1100

That's precisely why this structure is there, because Mr. Easter and Mrs. Cowling and I have worked different times as farm leaders, trying to influence one set of government at a time. I think this is one of the first times we've been able to do it in the same room so that one person's narrow—minded view, whether it's a provincial or a federal government, is taken to task by their counterparts.

I think this process is part of the way. Not that you should always have farmers in Parliament and wherever just to keep you in check, but I think it's a good idea.

Mr. Calder: Hector, Earl, thanks very much for coming here. As a poultry farmer, I understand that every sector of agriculture has its own, as I refer to them, "idiot-syncracies".

I'm trying to visualize this thing in my mind and I've been doodling on a piece of paper here as to what a flow chart would look like for this thing. I guess the first thing I want to establish has to do with this whole farm program you're talking about; is this just going to be one great big general fund that everybody pays into and then as the need arises it puts money back out, or how is the internal structure of that going to work?

Mr. Geddes: From a technical standpoint, Mr. Chairman, that's one concept—where there would be a pooled whole farm insurance program that might address all commodities out of that pool.

The other concept is that it's individualized so producers would have their own individual pool and trigger out either on a regional trigger or on an individual trigger when the need arose.

That is what the committee is struggling with, how that one base program would in fact be structured to ensure an equal level of support going to all of the sectors of agriculture in our country to make sure there's a base there for them to stabilize themselves on.

#### [Translation]

Quant à la Saskatchewan, je pense qu'il n'y a pas une seule province représentée à notre comité, qui ne s'inquiète pas des problèmes de la Saskatchewan et qui ne se soucie pas de trouver un moyen de proposer des idées, pour et contre, car c'est le seul moyen de progresser.

Pour en revenir à l'argent, j'espère que les gens que nous avons élus seront mis en face de leurs responsabilités. Ce n'est peut-être pas la réponse que vous attendiez, mais c'est ce que je pense en tant que contribuable. L'agriculture est un facteur important pour notre pays et il va falloir y investir de l'argent pour assurer sa survie.

L'harmonie est bonne entre les provinces. Bien sûr, ce ne sont pas elles qui tirent les cordons de la bourse, mais je suis convaincu que les recommandations iront de l'avant. Je suis certain qu'elles feront ce qu'elles peuvent.

M. Geddes: Si vous me permettez d'ajouter une observation, la question portait en partie sur la façon de s'y prendre pour que l'étroitesse d'esprit des provinces et du gouvernement fédéral ne nuisent pas à l'application des mesures de soutien appropriées. Cela vaut également pour moi en tant que producteur, parce que bien souvent les agriculteurs qui sont assis à la table ont une perspective très étroite et pensent qu'ils sont les seuis à mériter de l'aide.

C'est précisément la raison d'être de cette structure. Monsieur Easter, madame Cowling et moi-même avons oeuvré à différents moments comme dirigeants agricoles, essayant d'influencer individuellement chaque palier de gouvernement. Je pense que c'est la première fois que nous avons pu réunir tout le monde dans la même pièce, de sorte que les représentants du gouvernement fédéral ou du gouvernement provincial qui présentent un point de vue étriqué puissent être pris à partie par leurs homologues.

Je pense que le processus nous met sur la bonne voie. Je ne pense pas que la présence des agriculteurs soit indispensable au Parlement, mais je crois que c'est une bonne idée.

M. Calder: Hector et Earl, merci beaucoup d'être venus. Étant moi-même aviculteur, je sais que chaque secteur agricole a ses propres idiosynerasies.

Je réfléchis à tout cela et j'ai griffonné une sorte d'organigramme sur une feuille de papier. La première chose que je tiens à situer, c'est le programme de soutien global des agriculteurs dont vous avez parlé; est—ce que vous l'envisagez comme un fonds général auquel tous les participants contribuent et dont chacun peut bénéficier selon ses besoins ou quel serait le fonctionnement de la structure interne?

M. Geddes: Sur le plan technique, monsieur le président, la première formule propose un programme d'assurance globale couvrant l'ensemble des produits.

La deuxième formule est plus individualisée, dans le sens que les producteurs mettent sur pied leur propre syndicat et font appel à l'assurance sur une base régionale ou individuelle, selon les besoins.

Le comité étudie actuellement la meilleure façon de mettre en place un programme de base qui offrirait le même soutien à tous les secteurs agricoles du pays afin qu'ils puissent assurer eux-mêmes leur stabilisation.

Beyond that, part of the discussion we have on our committee, Hector, and the confusion, is that we talk about a whole farm policy and a whole farm program. The whole farm program is in fact the one program that provides the basis. The policy includes the package of crop insurance and designed companion-specific programs that are needed to make up the whole policy.

Mr. Calder: The predominant question that I see, and you're going to deal with it, is basically the bottom-line question, what's in it for me?

I look at it from the poultry perspective, for instance, where underneath supply management we have a stable system, and pay into this program when they're not going to get anything out of it.

I can look at it from another perspective—for instance, tender fruits. The crop insurance program is too expensive for them and they can't pay into it. Therefore, they don't even bother with it, because it's not responsive. It's a heck of a quandary that you're going to be dealing with and I sympathize with you, but I'm just wondering how it is going.

Mr. Geddes: Personally, I think it's going very well. I'm surprised, actually, and that's a comment we've gotten not only from industry leaders but from provincial governments. We never thought you would ever start coming together as quickly as you have in this process.

I will go back to one of Mr. Easter's comments about fiscal reality. Certainly the case is being made that there are needs in the agriculture community that governments have some responsibility to address, but I think the fiscal pressure that's been demonstrated by provinces, and the constraints that Canadians have put on either in provincial governments or in federal governments, have caused a different climate in the debate.

It's a very mature debate around the table today compared to what it was four years ago when we felt we could still come and get a billion dollars if we needed it. It's changed the quality of the debate. I'm impressed, personally, with it.

Mr. Calder: Okay. I guess maybe when I go back to my riding, any of my farmers, no matter what sector of agriculture or food processing they come from, are going to come and tell me they hear we are working on this wonderful farm support program and everything. How do they have input into it?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, in response, through various avenues each one of them will be represented by a commodity organization that will have a national affiliate that's probably sitting right on the committee. Most of them, I hope, would belong to a general farm organization in their province, which is again represented on the committee, and if not, through a local area committee, which, if we don't have it on our mailing list, we would sure like to have it on our mailing list, and if individuals wish to write to us, we'll put them on the mailing list.

[Traduction]

Mais en plus, Hector, une partie de la discussion et de la confusion vient du fait qu'il y a une politique agricole globale et un programme global de soutien aux agriculteurs. Le programme est en fait la partie principale. La politique comprend l'assurance-récolte et certains programmes spécifiques connexes qui se rapportent à la politique d'ensemble.

M. Calder: Ce qui m'intéresse au premier chef, ce sont les avantages que m'apportera ce programme.

Prenons par exemple le cas de l'aviculture qui bénéficie d'un système stable grâce à la gestion de l'offre. Les cultivateurs vont probably the growers are going to question why they would want to hésiter à contribuer à un programme qui ne leur sera d'aucun secours.

> Prenons un autre exemple, celui des fruits à chair tendre. Le programme d'assurance-récolte est trop coûteux pour les producteurs de ce genre de fruits qui n'ont pas les moyens de payer les cotisations. Par conséquent, ils ne s'intéresseront pas à un programme qui ne répond pas à leurs besoins. Vous allez vous trouver devant tout un dilemme. Je sympathise avec vous, mais je demande comment vous allez vous en sortir.

> M. Geddes: Personnellement, je suis persuadé que tout ira très bien. En fait, je suis tout aussi surpris que les dirigeants de l'industrie et les représentants des gouvernements provinciaux. Nous n'aurions jamais pensé vous faire participer aussi rapidement à ce processus.

> Je vais revenir à un des commentaires présentés par M. Easter au sujet de la réalité financière. Il est clair que les secteurs agricoles ont des besoins que les gouvernements doivent prendre en ligne de compte, mais je pense que les pressions financières effectuées par les provinces et les contraintes que les Canadiens subissent soit de la part de leurs gouvernements provinciaux, soit de la part du gouvernement fédéral, ont modifié le contexte dans lequel se déroule le débat.

> Aujourd'hui, le débat est extrêmement raisonnable par rapport à celui qui pouvait exister il y a quatre ans, quand on pensait qu'il suffisait d'en faire la demande pour obtenir un milliard de dollars. Le débat a changé sur le plan de la qualité. Personnellement, j'en suis impressionné.

> M. Calder: Bon. Quand je vais retourner dans ma circonscription, des agriculteurs de divers secteurs agricoles ou de la transformation alimentaire vont venir me voir pour me dire qu'ils ont entendu parler du merveilleux programme de soutien agricole auguel nous travaillons. Comment peuvent-ils participer?

> M. Geddes: Tout simplement, monsieur le président, en s'adressant aux divers représentants des producteurs qui auront un délégué national siégeant probablement au comité. Je crois que la plupart d'entre eux appartiennent à une organisation agricole générale dans leur province qui est de même représentée au Comité, sinon, cela se fait par l'intermédiaire d'un comité régional que nous voudrions avoir sur nos listes d'envoi si nous ne l'avons pas déjà et si certains particuliers veulent nous écrire, nous les mettrons sur notre liste d'envois.

[Translation]

1105

We received a letter yesterday. It was actually addressed to the premier of Alberta, from a farmer in Alberta. It says that he "appreciates the opportunity to forward to your committee my views that I'm expressing to my provincial premier", and it will be inputted.

Mr. Calder: So you're telling me that if I have a constituent who comes to me and says he wants to have some input into this, I just basically tell him to go to his board member and that board member has the avenue to have input.

Mr. Geddes: Absolutely.

Mr. Delanghe: Or mail it direct to our secretariat here in the Sir John Carling Building. We'd certainly rather have it go through the local representative, but if there is none, by all means get it straight into us. Some people are very well organized. Some are so-called organized, and some aren't and never will be, because that's the way it is.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): Thank you, gentlemen, for appearing here this morning. I hear some very positive things from your remarks. The questions have led us all to re—examine the whole view of what we're looking at in the future. It is my view that we need to address agriculture in the long term and, hopefully, whatever formula we arrive at in terms of how we address the support programs can be simplified.

The NISA program offered farmers a very viable alternative, but it was so complicated and complex that accountants were the only ones who really benefited from that program, even though the concept was right.

I think skepticism has been expressed a number of times. Even though we, as politicians, are here to represent government, we also represent farmers, of course, in terms of the kind of policy we present for them. I think we need to make sure that the farmers in the end are the ones who really are the architects of the new formula, whatever it might be.

It has already been said that some of the supply managed sectors were apparently being left out of the discussions. It's important that these people be involved. Even though we're under supply management as we know it now, it may change at the turn of the century. With the new GATT it may be renegotiated at the turn of the century. We have to look at a lot of things. Obviously, this is not going to be the end all for all time.

We must have something that young farmers entering the industry are going to be looking at long term. I can give you my own example. I had a 25-year mortgage when I started farming. I knew what my interest rate was. It was set for 25 years. I had a choice of 25 or 29 years. That is no longer possible. You and I both were in the same situation. That's history now. We started farming about the same time.

Nous avons reçu une lettre hier. Elle était en fait adressée au premier ministre de l'Alberta et venait d'un agriculteur de cette province. Il dit qu'il est heureux d'avoir la possibilité de transmettre à votre Comité l'opinion qu'il exprime au premier ministre provincial, et nous en tiendrons compte.

M. Calder: Vous me dites donc que si un commettant vient me trouver en me disant qu'il souhaite participer à cette opération, je n'ai qu'à lui dire d'aller trouver le représentant de son office ou de sa commission qui, lui, a la possibilité de participer.

M. Geddes: Absolument.

M. Delanghe: Ou bien vous pouvez l'envoyer directement à notre secrétariat ici, à l'édifice Sir John Carling. Il est préférable de passer par un représentant local, mais s'il n'y en a pas, on peut s'adresser directement à nous. Certains électeurs sont très bien organisés. Certains sont prétendûment organisés, d'autres ne le sont pas et ne le seront jamais parce qu'il en est ainsi.

M. Steckle (Huron—Bruce): Merci, messieurs, de comparaître ce matin devant le Comité. Je trouve des éléments très positifs dans vos remarques. Les questions nous ont aussi poussés à réexaminer ce que nous envisageons pour l'avenir. Je crois qu'il faut voir l'agriculture à long terme et, quelle que soit la formule qu'on adoptera, pour les programmes de soutien, il faut espérer qu'elle pourra être simplifiée.

Le programme du CSRN offrait aux agriculteurs une solution tout aussi viable, mais il était si compliqué que les comptables étaient les seuls à pouvoir vraiment en profiter, même si l'idée était bonne.

Je crois qu'on nous a montré à plusieurs reprises un certain scepticisme. Même si, en notre qualité de politiciens, nous sommes ici pour représenter le gouvernement, nous représentons également les agriculteurs, cela va de soi, pour ce qui est des politiques que nous leur présentons. Je crois qu'il nous faut faire en sorte que les agriculteurs sont ceux qui en définitive mettront au point la nouvelle formule quelle qu'elle soit.

On a déjà dit que certains secteurs assujettis à la gestion de l'offre semblent avoir été oubliés pour ces discussions. Il est important que ces personnes y participent. Même si la gestion de l'offre que nous connaissons reste en place, elle pourrait changer autour de l'an 2000. Elle pourrait être renégociée à ce moment-là dans le cadre des nouveaux accords du GATT. Il nous faut tenir compte d'un certain nombre de choses. Ce que nous avons n'est pas définitif, cela va de soi.

Il faut que l'on ait quelque chose à proposer pour le long terme aux jeunes agriculteurs. Je peux vous donner mon propre exemple. Lorsque je me suis lancé dans l'agriculture, j'avais un prêt hypothécaire de 25 ans. Je connaissais mon taux d'intérêt. Il avait été fixé pour 25 ans. Je pouvais choisir entre un terme de 25 ou 29 ans. Cela n'est plus possible. Vous et moi étions dans la même situation. Mais cela, c'est du passé. Nous avons commencé l'agriculture à peu près en même temps.

I really don't have a lot of questions, but I do have concerns that the farmers be represented in all sectors. While we have different interests in different provinces, I like the NISA type approach where we contribute to the program, where the kinds of things we do are commodity neutral, where we don't set a stage for commodity wars. They have to be eliminated.

Whatever we do, the public perception of what we're doing should be that we're here to guarantee their long-term food supply, safe and affordable food supplies for all Canadians across the country. You may want to respond to that.

Mr. Delanghe: Mr. Chairman, I'll try to make it brief.

I was part of the original NISA committee when it started. I remember after the first meeting I said to myself, how am I going to tell the people back on the farm when I don't understand it myself, and I was part of the committee. I make no bones about it. It's come along very fast to where it's now down to three pages. It's also got to be now so scientific that the accountants aren't going to be able to fill it out any more because you're not going to be able to get your final answer from the accountants. You've got to fill in your figures off your income tax return, mail it to Winnipeg, and then they're going to tell you what it pays. My accountant already has his nose out of joint because I think he feels he's going to be out about \$300 a year. But that's his problem.

• 1110

I feel that what we learned there was very genuine, and we don't want to see it happen again. We did overload NISA with FSAM I and FSAM II. We did things with it that it wasn't designed to do.

I feel strongly about your young farmer program because our positions are very much the same. What let me sleep at night when I started farming was a long-term mortgage at a decent interest rate. It doesn't have to be cheap but it has to be decent. That's something we're working on and it's one of the hardest—what the young farmer is going to need.

Earl, do you wish to add anything?

**Mr. Geddes:** Mr. Chairman, to clarify, we need to be very clear that supply management isn't left out of these discussions.

Hector and I visited the Dairy Farmers of Canada's office the day before yesterday as well as the Canadian Egg Marketing Agency trying to set up a meeting with CCMA today.

They're not left out. They're welcome. They're represented, in fact, by the Canadian Federation of Agriculture. So they are, clearly, at the table.

[Traduction]

Je n'ai pas vraiment des questions, mais je m'inquiète de ce que les agriculteurs soient représentés dans tous les secteurs. Si les intérêts diffèrent selon les provinces, j'aime le principe du CSRN qui prévoit qu'on cotise au programme, que ce que l'on fait est sans effet sur les produits agricoles et que l'on ne provoque pas de guerre entre les produits agricoles. Elles doivent au contraire être éliminées.

Quoiqu'on fasse, le public devrait comprendre qu'on essaye de garantir un approvisionnement alimentaire à long terme, des aliments sûrs et bon marché pour toute la population canadienne. Peut-être pourrez-vous répondre à cela.

M. Delanghe: Monsieur le président, je vais essayer d'être bref.

J'étais membre du comité original du CSRN au début. Je me souviens m'être dit après la première réunion: comment vais-je expliquer cela aux agriculteurs alors que je ne le comprends pas moi-même et je faisais partie du comité. Je le dis carrément. Les choses ont progressé très vite et on est maintenant réduit à trois pages. C'est devenu tellement scientifique que les comptables ne pourront plus remplir les papiers parce que vous ne pourrez plus obtenir de leur part une réponse finale. Il faut prendre les chiffres qui figurent sur votre déclaration d'impôt, envoyer le document à Winnipeg pour qu'on vous dise ensuite à combien vous avez droit. Mon comptable est déjà dépité parce qu'il sent qu'il va perdre 300\$ chaque année. Mais c'est son problème.

Nous avons vraiment appris une leçon et nous ne voulons que cela se répète. Nous avons surchargé le CSRN avec les MSAA I et II. Nous lui avons fait faire des choses qu'on n'avait pas prévu de lui faire faire.

Je trouve très intéressant votre programme destiné aux jeunes agriculteurs car nos positions sont très semblables. Ce qui me permettait de dormir la nuit lorsque j'ai commencé dans l'agriculture, c'était d'avoir un prêt hypothécaire à long terme à un taux d'intérêt raisonnable. Il ne faut pas qu'il soit bon marché, mais il faut qu'il soit raisonnable. Nous nous en occupons et c'est l'une des choses les plus difficiles à faire que d'essayer de voir ce dont les jeunes agriculteurs auront besoin.

Earl, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. Geddes: Monsieur le président, je voudrais donner une précision. Il faut bien préciser que la gestion de l'offre ne sera pas laissée de côté dans ces discussions.

Hector et moi nous sommes rendus au bureau de la Fédération canadienne des producteurs laitiers avant-hier ainsi qu'à celui de l'Office canadien de commercialisation des oeufs et nous essayons aujourd'hui d'arranger une réunion avec l'OCCP.

Les groupes réglementés ne sont pas oubliés. Ils sont les bienvenus. Ils sont en fait représentés par la Fédération canadienne de l'agriculture. Ils sont donc autour de la table.

I concur with your comments. The one overwhelming piece of principle that the committee members have agreed to is that however we design a whole farm program, we must ensure that producers are not penalized for taking advantage of new emerging market opportunities and that they're not penalized for being efficient. Those are very strong principles that the committee is working under.

Mr. Easter: When the department was before us on the response—it indicated in one of its charts under technology, I believe:

There is a need for fewer farm operators and processing employees to accomplish the same or more production.

As you're both well aware, the emphasis in the past six years or so has been on off-farm employment as an opportunity, basically, to subsidize your farm operation.

I would hope that the committee, in terms of its discussion, would emphasize earning a reasonable income from full-time farming and that we would try to maintain, and maybe expand, farm numbers. That should be an objective.

I don't recall the exact article, Hector, but you were quoted in The Western Producer within the last couple of weeks on the definitions and principles the committee was moving toward. Do you have those principles and definitions outlined yet?

Mr. Delanghe: As far as what the government thinks and what's going on, we really have nothing to do with that. I stay away from

When you're working with definitions and principles, it's almost like a language you have to have when you're talking about agriculture and farm programs. Maybe the paper didn't print it that way. For instance, you can put the grain through the cattle and sell the cattle. Then we call it co-efficiency as to your feed ratio of what you put through the steer, hog, or whatever it was.

That's really what we were talking about as a committee—definitions. You go around the corner if you don't have your definitions and principles in hand. That's what we did. I think we have copies—I don't know if they're here—of what we were trying to establish. We're going all the way with this. This is the whole farm. This is Canada. When we're talking to each other, at least we'll know what we're talking about.

I really wasn't talking about farm size, that everybody should have 200 acres, no more and no less. I know nothing at all about that because I really don't touch things like that.

• 1115

Mr. Easter: What I am moving towards, Hector, is that in all our programs—although in recent years it hasn't been that way—whether they are on whole farm income, crop insurance, or whatever, there needs to be some fundamental principles that we as a government and the department are expected to abide by.

[Translation]

Je suis d'accord avec vos observations. Le grand principe sur lequel les membres du comité se sont entendus, c'est que, peu importe l'allure que prendra le programme de protection du revenu pour l'ensemble de l'exploitation agricole, nous devons veiller à ce que les producteurs ne soient pas pénalisés pour profiter des nouveaux créneaux qui se présentent sur le marché et qu'ils ne soient pas non plus pénalisés pour leur efficacité. Ce sont des principes très importants dont le comité tient compte.

M. Easter: Lorsque les délégués du ministère ont comparu estimates—and I will just flag these two issues and look for your devant nous pour le budget—et je vais simplement vous signaler ces deux questions pour avoir votre réponse—ils ont montré dans un tableau consacré à la technologie, je crois:

> On a besoin de moins d'exploitants agricoles et de travailleurs de la transformation pour effectuer la même production ou une production supérieure.

Comme vous le savez fort bien tous les deux, on a insisté ces six dernières années sur les emplois à l'extérieur de l'exploitation comme possibilité de subventionner en gros l'exploitation agricole.

J'espère que le comité, au cours de ses discussions, insistera sur la possibilité de gagner un revenu suffisant pour des activités agricoles à plein temps et que nous allons essayer de garder le nombre d'exploitations actuel et peut-être de l'augmenter. Ce devrait être un objectif.

Je ne me souviens plus exactement de l'article, Hector, mais on vous a cité dans The Western Producer ces dernières semaines au sujet des définitions et des principes qu'essaye de mettre au point le comité. Y êtes-vous déjà parvenu?

M. Delanghe: Pour ce qui est de ce que pense le gouvernement et de ce qui se passe, nous n'avons rien à voir avec cela. Je reste tout à fait en dehors de cela.

Lorsqu'on s'occupe de définitions et de principes, c'est un petit peu comme s'il fallait mettre au point une langue pour parler de l'agriculture et des programmes agricoles. Ce n'est peut-être pas ce qu'a dit le journal. Par exemple, vous pouvez nourrir le bétail avec les grains et vendre ensuite le bétail. Cela s'appelle co-efficacité pour ce qui est de la ration nutritive que vous donnez à vos bouvillons, vos porcs, ou que sais-je.

C'est effectivement de cela que nous parlons au comité, de définitions. On perd du temps, si on ne possède pas bien ces définitions et ces principes. C'est ce que nous avons fait. Je crois que nous avons des exemplaires—je ne sais pas s'ils sont ici—de ce que nous avons voulu créer. Nous faisons le maximum à cet égard. Il s'agit de l'ensemble de l'exploitation agricole. Il s'agit du Canada. Lorsqu'on dialogue, il faut au moins savoir de quoi on parle.

Je ne parlais pas vraiment de l'étendue des exploitations agricoles, que tout le monde devrait avoir 200 acres, ni plus ni moins. Je ne connais rien sur la question car je ne m'occupe pas vraiment de ce genre de choses.

M. Easter: Ce à quoi j'en viens, Hector, c'est que dans tous nos programmes—bien que cela n'ait pas été le cas ces dernières années-qu'il s'agisse du revenu de l'ensemble des activités de l'exploitation agricole, de l'assurance-récolte, ou autre, il faut qu'il y ait des principes fondamentaux que le gouvernement et le ministère devront respecter.

One of those principles, in my opinion, whether we're moving towards an international trade development. . . The bottom line has to be that we are going to maximize income back to the primary producer and to maintain farm numbers — those kinds of measurable items that we need to move towards. I am basically suggesting that those are some of the principles that need to be encompassed in the whole farm concept.

The last question, Mr. Chairman, is on the supply management area. Certainly, they are involved and it is necessary that they are involved. I don't know where the various heads of organizations are coming from, but as a supply management producer myself, I know I wouldn't want to trade the supply management concept we have become accustomed to in order to move towards a GRIP or even a whole farm type of support program.

In part, Assistant Deputy Minister Clayton talked about \$850 million, I believe it was, when he was before the committee, being available for these kinds of programs.

If you bring supply management into that component and if you give up what we have now and bring it into that component, then it is going to draw down for everyone. Have you had any discussion in that area, in terms of changes in supply management, as a result of the GATT and what impact that will have, not only on supply management but on other commodities that are in the system?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, in response to those questions, certainly in regard to supply management, that issue comes to the table immediately if you say you're going to cover all agriculture commodities at this time.

What our committee has done—and I am hopeful it will continue to do—is respect the wishes of the supply management agencies when they say they like the system that's currently giving them protection and are not at this point requiring additional support, so we could make it available to them, but they will not avail themselves of it. That helps us in the GATT context, with the general availability.

In regard to the small farms, the department is only one member on this committee—with three out of thirty—so there is less representation there than in most cases. Our principles don't, say, specifically increase the number of farmers, but do imply that the safety net design should expand agricultural opportunities, not necessarily. . . That clearly doesn't mean that it means more farmers. We've had the debate in the committee.

There are certain organizations around the table whose policies say that you should attempt to expand the number of farmers. There are other organizations around the table saying that for someone to be competitive internationally, the rules the government creates should not get in their way.

It is a difficult debate. It's a debate that has happened in the community and that I expect will continue to happen through our et je pense qu'il va continuer en novembre. November process.

[Traduction]

A mon avis, l'un de ces principes, que l'on s'oriente vers l'expansion du commerce international...en définitive, il va nous falloir maximiser le revenu du producteur primaire et maintenir le nombre des exploitations existantes—je veux parler de ce genre de choses quantifiables que l'on doit viser. Il me semble que ce sont certains des principes qu'il nous faut intégrer dans le concept agroglobal, c'est-à-dire la protection du revenu pour l'ensemble de l'exploitation agricole.

La dernière question, monsieur le président, porte sur le domaine de la gestion de l'offre. Il est clair que les groupes ainsi réglementés participent et il est nécessaire qu'ils participent. Je ne sais quelle est l'attitude des divers dirigeants des organisations, mais en tant que producteurs réglementés par la gestion de l'offre, je sais que je ne voudrais pas renoncer à cette idée de la gestion de l'offre à laquelle nous nous sommes habitués pour passer à un RRB ou même à un programme de soutien du revenu pour l'ensemble de l'exploitation agricole.

Monsieur Clayton, sous-ministre adjoint, a parlé de 850 millions de dollars, je crois que c'est le chiffre, lorsqu'il a comparu devant le comité, qui serait accordé à ces types de programmes.

Si on intègre la gestion de l'offre à cet élément et qu'on abandonne ce qu'on a maintenant pour l'intégrer à cet élément, il y aura une tendance à la baisse pour tout le monde. Avez-vous discuté de cela pour ce qui est de changer la gestion de l'offre du fait du GATT et avez-vous essayé de voir quelles seraient les répercussions non seulement sur la gestion de l'offre, mais également sur les autres produits agricoles du système?

M. Geddes: Monsieur le président, pour répondre à ces questions, en ce qui concerne la gestion de l'offre, cette question vient immédiatement si on dit qu'on va désormais couvrir tous les produits agricoles.

Jusqu'ici-et j'espère que ça va continuer-notre comité a respecté le voeu des offices de gestion de l'offre qui ont indiqué que le système qui leur accorde actuellement une certaine protection leur plaisait et qu'ils n'ont pas besoin de soutien supplémentaire pour l'instant; on pourrait donc leur proposer ce genre de programmes, mais ils ne s'en prévaudront pas. C'est utile dans le cadre du GATT puisque la disponibilité des produits est générale.

Pour ce qui est des petites exploitations, le ministère n'est qu'un membre du comité, avec trois représentants sur trente, ce qui est moins que la plupart du temps. Nos principes ne visent pas précisément l'augmentation du nombre des agriculteurs, par exemple, mais ils supposent que l'idée de protection du revenu augmentera les possibilités agricoles, pas nécessairement. . . Cela ne veut pas nécessairement dire que l'on vise à avoir davantage d'agriculteurs. La question a été discutée au comité.

Les politiques de certaines organisations qui sont assises autour de la table veulent qu'on essaie d'augmenter le nombre des agriculteurs. D'autres organisations également autour de la table disent que pour être concurrentiel à l'échelle internationale, il ne faut pas que les règles fixées par le gouvernement constituent des obstacles.

C'est un débat difficile. Il a déjà eu lieu au sein de la collectivité

Mr. Benoit: The first question I would like to ask has to do with funding. You have brought up funding and, as Mr. Easter, I believe, mentioned, there is about \$850 million available. In the estimates \$1.06 billion was mentioned, but the budget has reduced it by that amount. That's a reduction of \$877 million since 1992–93 in this area of spending, when you include both departmental and non-departmental spending in agriculture. There's tremendous reduction in direct payments to farmers.

Is that amount going to be enough to make a program like this work? If it isn't, is your committee, or the government, as far as you know, considering taking the money that's currently spent through the WGTA and making it available to these programs?

• 1120

Mr. Geddes: Our committee has not debated or discussed the funds that are available in the current WGTA pool. Really, that's a Department of Transport budget item. The only piece that we've debated in regard to the income safety nets is what you refer to as the \$850 million that's currently in the fiscal framework for income safety nets in agriculture. There has been discussion about all that should come out of that \$850 million, but in our committee there has not been a discussion of utilizing some of the WGTA funds to complement that \$850 million.

Mr. Benoit: So are you considering in this program that GRIP is a done deal, that it's gone, and the money currently spent on GRIP? Of course, with the IMAP fading as it does, less and less will be spent on GRIP. We're now down to about, I believe, \$200 million and some, from originally—and I'm picking here—\$500 million or \$600 million. I might be a little bit high on that; I think it was around \$500 million.

It has already gone down by that much, and just under the IMAP change it will go down considerably more in the next few years. But money from this pool is still being spent on GRIP.

Are you considering that GRIP will be gone very soon?

Mr. Geddes: From the responses from committee members, including federal and provincial governments, certainly in Saskatchewan GRIP is terminated as of the 1995 crop year. So, as it was originally proposed to be implemented, it no longer will exist there.

The Provinces of Manitoba, Alberta, British Columbia, Ontario, and Quebec and Atlantic Canada have not expressed any intent to shut the program down. Producers from those provinces range in their opinions of whether it should or should not be shut down.

The committee at this time is assuming that GRIP provides the companion program or the commodity-specific support that is required specifically in grain at this time because of the international trade war.

[Translation]

M. Benoit: La première question que je vais poser porte sur le financement. Vous avez soulevé le problème du financement et je crois que monsieur Easter a indiqué qu'il y aurait 850 millions de dollars disponibles. Dans le budget, on parlait de 1,6 milliard de dollars, mais il y a eu une réduction budgétaire d'un montant équivalent. C'est—à—dire une réduction de 877 millions de dollars depuis 1992–1993 pour ce secteur de dépenses, lorsqu'on additionne les dépenses ministérielles et extra—ministérielles pour l'agriculture. C'est une réduction énorme des paiements directs aux agriculteurs.

Une telle somme suffira-t-elle au fonctionnement d'un tel programme? Sinon, votre comité ou le gouvernement envisagent-ils, à votre connaissance, de prendre l'argent qui est actuellement dépensé dans le cadre de la LTGO pour le mettre à la disposition de ces programmes?

M. Geddes: Notre comité n'a pas discuté des fonds disponibles de la réserve actuelle de la LTGO. Il s'agit en fait d'un poste budgétaire du ministère des Transports. La seule chose dont nous avons discuté à l'égard des programmes de protection du revenu, ce sont les 850 millions de dollars prévus actuellement dans le cadre financier destiné aux programmes de protection du revenu pour l'agriculture. On a discuté de ce qu'on allait faire avec ce montant, mais notre comité n'a pas envisagé d'utiliser une partie de la réserve de la LTGO en complément à ces 850 millions de dollars.

M. Benoit: Considérez-vous dans ce programme que le RARB est fini, terminé, ainsi que l'argent actuellement dépensé pour ce régime? Et étant donné que la MMPI tend à disparaître, on consacrera de moins en moins d'argent au RARB. Nous sommes maintenant rendus à 200 et quelques millions de dollars, je crois, alors qu'au départ—je suis en train de relever le chiffre ici—il s'agissait de 500 millions ou 600 millions de dollars. J'y vais peut-être un peu fort, mais je crois qu'il s'agissait d'environ 500 millions de dollars.

Il y a donc déjà eu une telle diminution et elle va s'accentuer au cours des prochaines années avec le changement de la MMPI. Mais l'argent de cette réserve continue à être dépensé pour le RARB.

Pensez-vous que le RARB disparaîtra très bientôt?

M. Geddes: D'après les réponses des membres du comité ainsi que des gouvernements fédéral et provinciaux, voici ce qu'il en est. Le RARB prendra fin en Saskatchewan avec la campagne agricole 1995, c'est certain. Le régime n'existera donc plus tel qu'on s'était proposé au départ de le mettre en oeuvre.

Les provinces du Manitoba, de l'Alberta, de la Colombie-Britannique, de l'Ontario et du Québec, ainsi que le Canada atlantique, n'ont pas exprimé l'intention de mettre un terme au programme. Les producteurs de ces provinces sont partagés sur ce point.

Le comité suppose pour l'instant que le RARB fournit le programme annexe ou le soutien particulier qu'exige un produit, plus particulièrement les céréales à l'heure actuelle, en raison de la guerre commerciale internationale.

It's conceivable that over time, as the IMAP reduces, producer pressure and provincial government pressure will ask if there is a better way to utilize those funds. That's why we're exploring all of these concepts, to see if in fact there is if they choose to make that decision.

Mr. Benoit: Just one final short question on provinces opting out. First, do you believe that the provinces will agree to this program, say within the next two or three years? If a province decides to opt out down the road, from what you've discussed so far, will there be a mechanism to allow that and still allow them to get their share of the money, whatever that is?

**Mr. Geddes:** The only response I can give to that is the current situation with the federal-provincial negotiations in Saskatchewan. I haven't yet seen what the outcome is. That will probably establish some precedent in regard to whole-farm or national program spending.

Mr. Kerpan: I want to clarify a comment made by my colleague from Dauphin—Swan River. When I talked about ratifying the plan, I meant ratifying the finished product as opposed to ratifying the concept. I think it goes without saying that the concept is sound, and I don't think any party has had a monopoly on that idea in the past.

I agree, and I still say that we need to ratify the finished product.

Can you tell me, gentlemen, how many members who are sitting on your committee would have participated in the original GRIP committee? Do you know that information?

Mr. Delanghe: Not many.

Mr. Kerpan: Or the NISA program, actually?

Mr. Delanghe: Speaking for myself, I came onto the NISA board after it was established. I did not help to design NISA.

Mr. Geddes: Mr. Chairman, the official answer is two. Two people on our current National Safety Nets Consultation Committee sat during the agricultural policy review on the safety net committee that was chaired by Denis Stephen. Those people are Findlay MacRae from the Atlantic Farmers Council, and Terry Daynard, who at that time was representing the Ontario Corn Producers' Association, who is on our committee representing the Ontario Federation of Agriculture. They're the only two who were on the original committee.

1125

Mr. Benoit: When did Ron Leonhardt leave?

Mr. Geddes: Ron Leonhardt is on the national signatory committee, not the original safe net development committee.

Mr. Kerpan: I just want to close by offering my best wishes to the committee. I really believe in what you are doing. I think you have a sound committee. You've got a huge task ahead of you. I realize that, but I think I can safely say everybody around this table certainly wishes you the best of luck.

[Traduction]

Il est possible qu'avec le temps, au fur et à mesure que la MMPI diminuera, les producteurs et les gouvernements provinciaux feront pression pour savoir s'il n'y aurait pas un meilleur moyen d'utiliser ces fonds. C'est pourquoi, nous étudions toutes ces idées pour voir si c'est possible, au cas où ils prendraient cette décision.

M. Benoit: J'ai une dernière petite question concernant les provinces qui se retirent du programme. Tout d'abord, pensez-vous que les provinces accepteront ce programme au cours des deux ou trois prochaines années? Si une province décide de se retirer par la suite, d'après les discussions qui ont eu lieu jusqu'ici, y aura-t-il un mécanisme qui leur permettra de continuer à toucher leur part de ce fonds, quelle qu'elle soit?

M. Geddes: La seule réponse que je puisse vous donner à cet égard, c'est de vous mentionner l'état actuel des négociations fédérales—provinciales en Saskatchewan. Je ne sais pas encore quelle en sera l'issue. Mais cela créera sans doute un précédent pour les dépenses consacrées au programme de protection du revenu agroglobal ou au programme national.

M. Kerpan: J'aimerais donner des précisions sur une remarque faite par mon collègue de Dauphin—Swan River. Lorsque j'ai parlé de ratifier le plan, je voulais dire ratifier le produit fini et non l'idée. Il va sans dire que l'idée est bonne et je ne crois pas qu'un parti politique en ait eu le monopole dans le passé.

Je crois toujours que nous devons ratifier le produit fini.

Pourriez-vous me dire, messieurs, combien, parmi les membres de votre comité, ont participé au comité initial sur le RARB? Savez-vous cela?

M. Delanghe: Pas beaucoup.

M. Kerpan: Ou plutôt sur le programme du CSRN?

M. Delanghe: Personnellement, je me suis occupé du CSRN après sa création. Je n'ai pas participé à sa conception.

M. Geddes: Monsieur le président, la réponse officielle est deux. Deux personnes du Comité national de consultation sur la protection du revenu ont participé à l'examen de la politique agricole faite par le comité sur la protection du revenu qui était présidé par Denis Stephen. Il s'agit de Findlay MacRae de l'Atlantic Farmers Council et de Terry Daynard qui représentait, à l'époque, l'Association des producteurs de maïs de l'Ontario, et qui, au sein de notre comité, représente la Fédération de l'agriculture de l'Ontario. Ce sont les deux seuls qui ont fait partie du comité original.

M. Benoit: Quand Ron Leonhardt est-il parti?

M. Geddes: Ron Leonhardt fait partie du comité national signataire et non du comité original de mise sur pied de la protection du revenu.

M. Kerpan: Je tiens à terminer en offrant mes meilleurs voeux au comité. J'ai grand foi dans ce que vous faites. J'estime que votre comité est compétent. Vous avez une énorme tâche devant vous. J'en suis conscient, mais je crois pouvoir dire sans me tromper que tous ceux qui sont ici autour de la table vous souhaitent bonne chance.

Mr. Collins: The observation has been made with regard to the funding arrangement that it will take some time before you're going to have enough horsepower in those accounts to carry the accounts and to make those programs work. With regard to the grain industry having experienced such a decline, it's hard for anyone to build up any kind of a balance or a buffer. How do you see the interim funding arrangement?

Mr. Delanghe: That's a very good question and a very hard one for me to answer. What you're talking about is more dollars, let's face it, at a time when they aren't there.

Partially through NISA we get some figures that some of the farmers have put some money away, but not near to what it takes to hurdle a trade war or whatever. I guess you're going to have to start this. If you have a good year you may have an opportunity to put more money away, something like NISA has done, and then take it out. It still does not answer your question. I'm afraid I don't have an answer. What do you do, day one, if you have a bad one right away, the first one off? You've asked a very good question. Is there extra money available?

Mr. Geddes: Mr. Chairman, I'll give a partially technical response. It was a question that was asked in our committee. We have this ongoing debate about zero account balances for new entrants to the whole farm program, regardless of what it is. At this point there are roughly 120,000 active NISA accounts across Canada. As near as we can determine, and without doing an audit of all the accounts, there are approximately 9,000 of them that are at absolute zero.

The difference between moving in this direction from what we have normally done is that any money that is currently resident in those accounts would have just simply come to farmers in the form of a cheque and they would have spent it by now. There is no residual to help support an industry if it gets into difficulty. In a beginning situation, if I'm a forage producer, I would say even the first year's deposit is better than what I have now, because I have no program now. They deserve to have a program.

If I'm a hog producer or a cattle producer, I have no program now, and even the beginning deposit is better than nothing. It should be remembered that in that particular program design, which is one of the options we're considering, each year there is an annual matching contribution. It's not that there isn't ever a transfer because the account is empty, but, granted, there will have to be building up. That's where the crop insurance program, that's where the commodities-specific companion programs, whether it's ASRA in Quebec or whatever it is, will still be a fundamental part of the package—would have to be.

Mr. Culbert: Mr. Chairman, my question is relevant to what Mr. Collins just mentioned and is a follow-up to other questions that had earlier been dealt with. I just want to make certain that my understanding is correct in regard to the funding component.

It is my understanding that it's not intended that all the of Agriculture or the federal government. That is quite obvious. It is also my understanding that the three major participants will

[Translation]

M. Collins: On a dit au sujet de l'accord de financement qu'il faudrait un certain temps avant que les comptes soient suffisamment alimentés pour permettre le bon fonctionnement de ces programmes. Avec le déclin qu'a connu le secteur céréalier, il est difficile pour quiconque de se constituer une réserve ou un coussin. Quel accord de financement provisoire entrevoyez-vous?

M. Delanghe: C'est une excellente question à laquelle il est très difficile de répondre. Il s'agit d'obtenir plus d'argent, il faut bien le dire, à un moment où il n'y en a pas.

Par le biais du CSRN notamment, nous obtenons quelques chiffres qui prouvent que certains agriculteurs ont mis de l'argent de côté, mais pas assez pour faire face à une guerre commerciale ou autre. Il va falloir commencer à zéro, j'imagine. Si l'année est bonne, on peut mettre un peu d'argent de côté, comme cela s'est fait avec le CSRN, pour le retirer ensuite. Mais cela ne répond pas à votre question. Je crains de ne pas avoir de réponse. Que faites-vous si vous commencez par avoir une mauvaise année au départ? Très bonne question. Peut-on disposer de fonds supplémentaires?

M. Geddes: Monsieur le président, je vous ferai une réponse un peu technique. La question a été posée à notre comité. Nous discutons en permanence du solde nul des comptes des nouveaux participants au programme de protection du revenu agroglobal, quel qu'il soit. Pour l'instant, il y a à peu près 120 000 comptes CSRN actifs dans l'ensemble du Canada. Pour autant qu'on puisse le dire, sans avoir vérifié tous les comptes, il y en a environ 9 000 qui affichent un solde nul.

La différence qu'il y a à s'orienter dans cette direction au lieu de suivre la norme habituelle, c'est que tout argent qui figurerait sur ces comptes serait simplement parvenu aux agriculteurs sous forme de chèque et aurait déjà été dépensé. Il ne reste rien pour aider un secteur en butte à des difficultés. Au début, si je produis du fourrage, je dirais même que le dépôt de la première année vaut mieux que ce que j'ai maintenant, car je n'ai aucun programme à l'heure actuelle. Or, ce secteur mérite un programme.

Si j'élève des porcs ou du bétail, je ne dispose pas de programme à l'heure actuelle et le dépôt initial vaut mieux que rien du tout. Il ne faut pas oublier que la conception de ce programme particulier, et qui est l'une des options que nous explorons, prévoit une contribution annuelle de contrepartie. Ce n'est pas qu'il n'y a jamais de transfert, car le compte est vide mais, je vous l'accorde, il faudra que des fonds s'y accumulent. Et le programme d'assurance-récolte ainsi que les programmes annexes pour des produits déterminés, l'ASRA au Québec ou autre, formeront toujours un élément important de la proposition et devront le rester.

M. Culbert: Monsieur le président, ma question porte sur ce que vient de dire M. Collins et fait suite aux autres points traités auparavant. Je vais être sûr de bien saisir l'élément de financement.

Je crois comprendre que tout le financement du programme funding for the program will come from the federal Department n'est pas censé venir du ministère fédéral de l'Agriculture ou du gouvernement fédéral. C'est évident. Je crois savoir aussi que les trois principaux participants offriront un financement: le

provide funding: the federal government through the Department of Agriculture, the provinces, and the producers. I guess in your design you would have that worked out somehow in an agreed-upon percentage or manner. Then, as Mr. Calder had indicated earlier, you go to the various players. I see a really complicated formula in order to derive that global holding budget you're going to have, but I assume that's more or less the scenario you intend to set up.

Mr. Delanghe: You're right, you've got the three right partners, and that's the way I would look at it. The working figures—at one time we went 1-1-2—one provincial, one federal would each match the farmer dollar. We're not talking 4-4. But those are, as you say, just working figures; I can't quote those figures here. We're saying half the premium would likely be paid by the producer. The other half...I really don't think the producer cares. I know there's a big difference as to where the money comes from, but the producer really does not care where the other half of the money comes from. I think between the provinces and Agriculture Canada is where that other half is going to come from. Those are the three partners.

Mr. Geddes: The producer primarily cares that in fact the money does come. If we go into a relationship such as a whole farm program package, where one of the principles we've established for ourselves is that producers do have a responsibility for their management decisions and a certain amount of their stabilization, they're prepared to pay a premium. If we go into a program design that says we'll put in this amount, governments will put in that amount, governments can determine between themselves where they come up with the money. . . They should, and I would expect they'd better come up with it if in fact we're going to design an equal program that has some trade protection to that design.

The Chairman: It would seem to me that the producer would be more concerned about where the two-thirds came from and not where the half came from.

Mrs. Cowling: My question hinges around the long-term and the big picture of this program. I'm wondering if there has been a biotechnology concept built into the program. Have you looked at that aspect? Also for your meeting of June 21, will you have some very clear documentation for those of us around this table to distribute to the farm community?

Mr. Geddes: Can I say yes and no?

Mrs. Cowling: Okay.

The Chairman: We do it all the time.

Mr. Geddes: That's for you to say.

Yes, in effect, to the biotech because one of the principles we've established for ourselves is that in the program design you should encourage innovation. You should encourage people to take advantage of new opportunities in agriculture. You should not penalize that because it's a different discussion piece or there hasn't been deliberate discussion on biotech as a safety net other than it increases income.

[Traduction]

gouvernement fédéral par le biais du ministère de l'Agriculture, les provinces et les producteurs. J'imagine qu'en concevant le programme, vous devrez vous entendre sur une façon de procéder ou sur un certain pourcentage. Comme M. Calder l'a dit plus tôt, vous vous adressez ensuite aux divers intéressés. J'ai l'impression que la formule visant à établir le budget de réserve global qu'il vous faudra, sera très compliqué, mais je présume que c'est ce que vous envisagez.

M. Delanghe: Vous avez raison, vous avez les trois participants qu'il faut et c'est de cette façon que j'envisagerais la chose. Les chiffres dont on a discuté, - on a parlé à un moment donné de 1-1-2-, c'est-à-dire un pour la province, un pour le gouvernement fédéral en contrepartie des mises de fonds des agriculteurs. Il ne s'agit pas de 4-4. Mais ce ne sont que des chiffres dont on discute; ils ne sont pas à retenir. Nous estimons que la moitié de la prime sera sans doute payée par le producteur. L'autre moitié... Je ne crois pas que cela importe au producteur. Je sais que le tout est de savoir d'où vient l'argent, mais le producteur ne se soucie guère de savoir d'où vient l'autre moitié de la prime. Mais je pense qu'elle viendra des provinces et d'Agriculture Canada. Voilà donc les trois participants.

M. Geddes: Ce qui intéresse avant tout le producteur, c'est en fait que l'argent arrive. Si nous adoptons la solution du programme de protection du revenu agroglobal, dont l'un des principes que nous avons fixés veut que les producteurs aient une certaine responsabilité pour les décisions de gestion qu'ils prennent et pour une partie de leur stabilisation, ils sont prêts à payer la prime. Si nous concevons un programme qui prévoit une mise de fonds déterminée par nous et par les gouvernements, ceux-ci peuvent décider entre eux où ils puiseront l'argent. . . et il vaut mieux que cet argent arrive si l'on veut avoir un programme égal qui offre une certaine protection commerciale.

Le président: Il me semble que le producteur s'inquiétera davantage de la provenance des deux tiers plutôt que de la moitié.

Mme Cowling: Ma question porte sur les perspectives à long terme et le tableau d'ensemble du programme. J'aimerais savoir si l'on a prévu d'y intégrer un volet biotechnologique. Y avez-vous songé? Et à notre réunion du 21 juin, aurez-vous une documentation précise que les participants pourront distribuer à la collectivité agricole?

M. Geddes: Me permettrez-vous de répondre oui et non?

Mme Cowling: D'accord.

Le président: C'est ce que nous faisons tout le temps.

M. Geddes: C'est à vous de le dire!

Je répondrais oui à la question sur la biotechnologie, car l'un des principes que nous nous sommes fixés dans le programme est celui d'encourager l'innovation. Il faut encourager les gens à profiter des nouvelles possibilités offertes en agriculture. Il ne faudrait pas pénaliser cela du fait que c'est un sujet de discussion différent ou qu'on n'a pas parlé délibérément de la biotechnologie en tant qu'élément de protection du revenu, si ce n'est pour dire qu'elle accroît le revenu.

No, regarding information for the meeting on the 21st, unless there's something specific you can tell us you'd like. The meeting on the 21st is really to hear input from members about what you think should be part of a safety net or a whole farm package. It's not so much for the committee to come back and say this is what we want to do and what do you think of it. We're asking very deliberately and hopefully for input from members as to how you think it should happen so we can then take that back to our committee members.

Once we've synthesized that and taken it through our committee, we can come back with our responses, so to speak, which you could then utilize. The meeting on the 21st, we should be clear, is for the committee members whom we're able to bring into town to hear your views.

Mr. Delanghe: On your biotechnology question, I think if agriculture has handled its money in a reasonable fashion and the farmer gets sufficient funds for what he's doing, everybody benefits and especially the environment. We have a new orchard sprayer on our farm that has electric eyes on it and it does not spray where there are no trees. If it's a small tree, the bottom nozzles come out and if it's a larger tree... Environment-wise it's really the nicest thing I've ever seen. You have to have a son who's computerized to run it, but anyway, time will tell. The fact remains that I buy it because it saves money. I'm not spraying something that isn't there. Isn't it great for the environment as well? I feel that if we can go hand in hand, we all benefit. That's no surprise to the people in the room. Thank you.

[Translation]

Je répondrai non à la question sur la documentation qui pourrait être distribuée à la réunion du 21, à moins que vous nous demandiez des choses précises. La réunion du 21 est prévue pour permettre aux membres de nous dire en quoi consiste à leur avis, le filet de sécurité ou la protection du revenu agroglobal. Le comité n'a pas l'intention de dire ce qu'il compte faire et vous demander ce que vous en pensez. Nous demandons délibérément aux membres de nous dire ce qu'ils souhaitent pour pouvoir en faire part aux membres du comité.

Lorsque nous aurons fait la synthèse de ces propositions et que nous les aurons étudiées en comité, nous pourrons vous donner nos réponses, pour ainsi dire, dont vous pourrez ensuite vous servir. La réunion du 21, il faut le préciser, permettra aux membres du comité qui pourront venir ici d'écouter vos points de vue.

M. Delanghe: Sur la question de la biotechnologie, je crois que si le secteur agricole a raisonnablement géré ses fonds et que l'agriculteur est suffisamment rémunéré pour son travail, tout le monde en profitera, y compris l'environnement. Dans notre exploitation, nous avons un nouveau pulvérisateur pour verger qui est doté d'un oeil électrique qui lui permet de ne pas pulvériser là où il n'y a pas d'arbres. Si c'est un arbre de petite taille, ce sont les lances inférieures qui sortent et, si c'est un arbre de plus grande taille. . . Écologiquement parlant, c'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. Il faut avoir un fils qui s'y connaît en informatique pour le faire fonctionner, mais c'est l'avenir qui le dira. Il n'en reste pas moins que je l'ai acheté pour économiser de l'argent. Je ne suis pas en train de pulvériser quelque chose qui n'existe pas. N'est-ce pas extraordinaire aussi pour l'environnement? Je crois que si nous pouvons collaborer, nous en profitons tous. Cela ne surprendra personne ici. Merci.

• 1135

Mrs. Cowling: What is the time and the place of the meeting on June 21?

Mr. Delanghe: It will be here at 8:30 a.m.

Mrs. Cowling: Thank you.

The Chairman: Hopefully. It could be room 340-S Centre Block, but you will be notified.

Gentlemen, on behalf of the committee I want to thank you when I say that we wish you every success in your deliberations. Of course, once you get something more concrete, we will have you back to go over this. I would suggest that it may not be, from the sounds of things, until the fall, but you will be happy to know that we will be doing some sittings during the summer, so you may actually be here through the summer too.

If there is nothing else, committee members, this committee is adjourned.

Mme Cowling: Quand et où aura lieu la réunion du 21 juin?

M. Delanghe: Ici à 8h30.

Mme Cowling: Merci.

Le président: C'est ce que l'on espère. Elle pourra avoir lieu dans la salle 340 sud de l'Édifice du Centre, mais vous en serez avisés.

Messieurs, au nom du comité, je tiens à vous remercier for appearing today. I'm sure I have all the committee's support d'être venus aujourd'hui. Je suis sûr que le comité se joint à moi pour vous souhaiter de réussir dans votre entreprise. Il va de soi que lorsque vous aurez quelque chose de plus concret, nous vous demanderons de revenir pour nous en faire part. Du train où vont les choses, ce ne sera vraisemblablement pas avant l'automne, mais vous serez heureux d'apprendre que nous tiendrons quelques réunions au cours de l'été. Vous pourriez donc passer la saison estivale ici également.

> S'il n'y a plus aucune autre question, messieurs les membres du comité, la séance est levée.



## MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COLVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### **WITNESSES**

From the National Safety Nets Consultation Committee:
Hector Delanghe, Chairman;
Earl Geddes, Executive Director.

#### **TÉMOINS**

Du Comité national de consultation sur la protection du revenu: Hector Delanghe, président; Earl Geddes, directeur général.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 AL18

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Thursday, June 9, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 22

Le jeudi 9 juin 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of issues relating to supply management

**CONCERNANT:** 

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des questions relatives à la gestion de l'offre

WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 9, 1994 (23)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 3:30 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Allan Kerpan, Jean Landry, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller.

Associate Members present: Peter Adams.

Acting Members present: Rex Crawford for Wayne Easter,

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator.

Witnesses: From the Federal-Provincial Task Force on Supply Management Renewal: Lyle Vanclief, M.P., Chairman and Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture and Agri-Food; Louis Tousignant, Special Advisor; Gilles Prégent, Chairman, Canadian Dairy Commission; Chuck Birchard, Director of Strategic Planning Policy and Communications, Canadian Dairy Commission.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), consideration of issues relating to supply management.

Gilles Prégent and Louis Tousignant made statements, and with the other witnesses, answered questions.

At 4:40 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 9 JUIN 1994 (23)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 15 h 30, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Allan Kerpan, Jean Landry, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller.

Membre associé présent: Peter Adams.

Membres suppléants présents: Rex Crawford pour Wayne Benoît Serré pour Paul Steckle, Chuck Strahl pour Jake Hoeppner. Easter; Benoît Serré pour Paul Steckle; Chuck Strahl pour Jake Hoeppner.

> Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche.

> Témoins: Du Groupe de travail fédéral-provincial sur la gestion de l'offre renouvelée: Lyle Vanclief, député, président, et secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire; Louis Tousignant, conseiller spécial; Gilles Prégent, président, Commission canadienne du lait; Chuck Birchard, directeur, Planification stratégique, politiques et communications, Commission canadienne du lait.

> Conformément au paragraphe 108(2) Règlement, le Comité examine des questions relatives à la gestion de l'offre.

> Gilles Prégent et Louis Tousignant font des exposés et, avec les autres témoins, répondent aux questions.

> À 16 h 40, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

> > Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, June 9, 1994

[Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 9 juin 1994

• 1534

The Chairman: Colleagues, could we begin?

We have today before us the parliamentary secretary to the minister, who is going to bring us up to date on the Federal-Provincial Task Force on Supply Management Renewal.

Welcome, Lyle. You're a member of the committee anyway, so I guess I don't have to welcome you. Could you introduce Mr. Tousignant and your group? I understand you have a short statement and then we'll ask questions.

Mr. Lyle Vanclief (M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture and Agri-food, Chairman of the Federal-Provincial Task Force on Supply Management Renewal): Thank you very much, Mr. Chairman.

It's a pleasure to be back before the committee today to bring, as the chairman says, everyone as up to date as possible on the activities and direction of the Federal-Provincial Task Force on Supply Management Renewal and on orderly marketing in that area.

Le président: Chers collègues, nous pouvons commencer.

Notre témoin aujourd'hui est le secrétaire parlementaire du ministre qui va nous faire une mise à jour à propos du Groupe de travail fédéral-provincial sur une gestion de l'offre renouvelée.

Bienvenue, Lyle. Vous êtes de toute façon membre du Comité et je n'ai donc pas besoin de vous souhaiter la bienvenue, n'est-ce pas? Pourriez-vous présenter M. Tousignant et votre groupe? Si je comprends bien vous avez une brève déclaration, après quoi nous passerons aux questions.

M. Lyle Vanclief (député, secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire et président du Groupe de travail fédéral-provincial sur une gestion de l'offre renouvelée): Merci monsieur le président.

C'est un vrai plaisir de comparaître à nouveau devant le Comité pour faire, comme le président l'a dit, une mise à jour aussi bonne que possible des activités et de l'orientation du Groupe de travail fédéral-provincial sur une gestion de l'offre renouvelée et la commercialisation ordonnée.

• 1535

With me today is Louis Tousignant, who is the secretary to the task force and also has been acting as chair of four of the commodity committees: the chicken, egg, turkey, and broiler hatching egg committees. Also with me are Mr. Gilles Prégent, the recently appointed chairman of the Canadian Dairy Commission; and Chuck Birchard, the director of strategic planning, policy and communications for the Canadian Dairy Commission.

Mr. Chairman, as to what has been going on since we met last, the committee reported its first stage to the federal-provincial ministers meeting in Regina on March 29. In that report, circulated to all of you, we set out the findings of the task force and we put in place five commodity committees to go forward from there and address the issues that were laid out in that report to the ministers.

Since that time, each of those commodity committees has been meeting almost on a constant basis—especially some of those involved, like Mr. Tousignant, who has been chairing four of those—to strive to reach agreement and address the issues and processes that need to take place, whether that be with the distribution of quota or with the number of signatories and these types of things, as outlined in the report to the ministers.

That is pretty well complete at this stage but not 100% complete in each case. I will shortly ask for a quick run-through from the vais demander dans quelques instants que l'on fasse une mise à jour respective people as to where each committee is.

First, let me tell you what we will be doing as a task force from here on in. On June 16 we will be having another open commodity committee will meet separately. Anyone can take à la suite de quoi les différents comités auront des réunions

Je suis accompagné aujourd'hui de Louis Tousignant, secrétaire du groupe de travail qui a également été président de quatre comités sur les produits agricoles: le poulet, les oeufs, le dindon et les oeufs de reproduction du poulet à griller. Je suis accompagné également de M. Gilles Prégent, récemment nommé président de la Commission canadienne du lait et de M. Chuck Birchard, directeur de la planification stratégique, de la politique et des communications à la Commission.

Monsieur le président, en ce qui concerne la situation depuis notre dernière rencontre, le comité a fait rapport des résultats de la première étape de ses travaux à la réunion de Régina des ministres fédéral-provinciaux le 29 mars. Ce rapport, qui vous a été distribué, précise les conclusions auxquelles est arrivé le groupe de travail et mentionne la mise sur pied de cinq comités de produits agricoles qui étudieront les questions dont fait état le rapport au ministre.

Depuis cette date, les comités ont eu des réunions quasi constantes-spécialement dans le cas de certains comités comme les quatre que présidait M. Tousignant-afin d'en arriver à une entente, d'étudier les grandes questions et les processus qui devront maintenant être mis en place soit dans le cas de la répartition des quotas, le nombre de signataires, etc. comme on en parle dans le rapport aux ministres.

Tout est presque terminé, mais pas tout à fait dans chaque cas. Je de la situation des différents comités.

Toutefois, je vais tout d'abord vous expliquer ce que le groupe de travail a l'intention de faire. Le 16 juin nous aurons meeting that will start with a plenary session and then each une autre réunion ouverte qui débutera par une séance plénière,

part in those discussions. I believe you have all received an invitation and the letter has been sent to you from the clerk. Then at the conclusion of that day, we will have another short plenary session.

After that we will as a task force put together our report to the ministers and bring them up to date again for the ministers meeting in Winnipeg on July 5 and 6. At that time we will advise the ministers of the status of anything that isn't quite complete.

We will have suggestions and recommendations on what happens from there on in. Then the ministers will have to decide and the direction will have to be taken and given as far as what needs to be done to adapt to the implementation of GATT.

I will start first with the dairy industry and ask Mr. Prégent to quickly run through it and bring everyone up to date on where we are. We won't get into much of the specifics unless there are specific questions. I would like everyone on the committee to be as fully aware as possible in a brief period of time.

Mr. Gilles Prégent (Chairman, Canadian Dairy Commission): Monsieur le président, members of the committee, I hope you will forgive my voice, which is kind of gravelly today. I have laryngitis so it may sound a bit difficult or unpleasant to hear. On the other hand, I hope to give you some good news about what's going on in the milk sector.

To properly understand what has been going on, we have to go back just a little bit and understand that both producer groups and processor associations have been involved for many years now in discussions about changes that are needed in the dairy industry to make it more market responsive. Right after the agreement with the U.S., producer groups and processor associations have met and considered that they would need to look at important changes while at the same time ensuring that they would keep the fundamental principles of orderly marketing.

• 1540

I haven't heard anyone with the producer groups or processor associations who would in general want to abandon these useful tools. But I can say both producer groups and processor associations have indicated clearly their will to bring about a change.

I think perhaps this is the most important aspect to stress, the recognition that changes are needed—not necessarily because of GATT, although of course this has an impact in all that. That necessity appeared to them much before that. They know the tools that have been put into place—I must say, they are quite successful even if they are somehow attacked—must not be changed fundamentally. On the other hand, they recognize that with the changing scene, the economic changes that have appeared, they would need to modify what's there.

Early in 1990 the task force was put into place to look at that. In 1993 a group report, the Balcaen report, after a thorough study and discussions with all stakeholders across the country, pinpointed a list of changes.

[Traduction]

séparées. Tout le monde pourra participer aux discussions. Je crois que le greffier vous a envoyé une invitation à ce sujet. À la conclusion de cette journée, il y aura une brève session plénière.

Par la suite, le groupe de travail rédigera son rapport aux ministres pour les mettre au courant en vue de la réunion de Winnipeg qui aura lieu les 5 et 6 juillet. À cette réunion, nous mettrons les ministres au courant des derniers développements.

Nous présenterons des suggestions et recommandations pour les travaux futurs. Les ministres devront alors décider de ce qui doit être fait pour tenir compte des obligations du GATT.

Je commencerai tout d'abord par l'industrie laitière et demanderai à M. Prégent de nous faire une rapide mise à jour. Nous ne nous attacherons pas aux détails à moins qu'il y ait des questions précises à ce sujet. Je tiens à ce que tous les membres du Comité soient mis au courant le plus rapidement possible de toutes les questions.

M. Gilles Prégent (président, Commission canadienne du lait): Monsieur le président, membres du Comité, j'espère que vous excuserez ma voix râpeuse, qui est due à ma laryngite. J'espère toutefois pouvoir vous donner de bonnes nouvelles sur la situation dans le secteur laitier.

Pour bien comprendre la situation dans ce domaine, il faut savoir que tant les groupes de producteurs que les associations de transformateurs participent depuis de nombreuses années à des discussions sur les changements qui sont nécessaires dans ce secteur pour que celui—ci puisse mieux répondre aux exigences du marché. Immédiatement après l'accord avec les États—Unis, les producteurs et les associations de transformateurs se sont réunis et se sont rendus compte que des changements importants seraient nécessaires, tout en s'assurant qu'il faudrait préserver les principes fondamentaux d'une commercialisation ordonnée.

Personne, tant chez les producteurs que chez les transformateurs ne voudrait abandonner ces outils très utiles, mais ils ont fait connaître clairement leur volonté de changement en ce domaine.

La chose la plus importante à signaler est sans doute cette reconnaissance de la nécessité du changement, non pas à cause du GATT, malgré son incidence considérable en la matière; cette nécessité de changement remonte à il y a bien longtemps. Ces gens-là savent que les outils qui, même s'ils font l'objet de critique, se sont révélés très utiles—ils ne doivent pas être changés de fond en comble. Par contre, ils reconnaissent la nécessité de changements dans l'évolution économique actuelle.

C'est ainsi que le groupe de travail a été mis sur pied au début de 1990 pour étudier ces questions. En 1993, le rapport Balcaen, rapport de groupe de travail, après avoir procédé à une étude et des discussions poussées avec tous les intervenants du pays ont adressé une liste de changements.

Perhaps another factor we must stress is the will of all of these stakeholders to bring about changes through consensus. This is not a method being forced upon producers or processors; rather, it was their will to take their own industry into their own hands and propose changes, themselves, that can be accepted.

Of course, when the 23 or so recommendations were brought, a special committee was put into place, again composed of producers and processors. They agreed that they would meet until they came more or less to a conclusion. This is the committee that has become the strategic planning committee, the ad hoc committee, part of this task force. We used that committee—it was already there, already working on that -to go on and come up with proposals.

This committee has met quite a few times already, and they are coming to some consensus, at least on the way or the general direction that should be taken. A preliminary report has been prepared and has been submitted to the supply management committee.

• 1545

Perhaps you may say there are a lot of committees in this industry, and in a way it is true. It is true because consensus building is avons formés dans ce secteur, et vous avez peut-être raison. Pour en something where you need the efforts and the presence of everybody, so you need them at different levels. This last committee represents all signatories to the federal-provincial agreement.

All the proposals that may come from the planning committee will be put to this supply management committee where producers, again, processors, consumers and governments—both federal and provincial—are present. We can thus say that when the changes are brought they will have been accepted by all interested parties. They will all have the opportunity to look at the proposals and put them into effect.

We have to take into account the fact that supply management by itself is still intact. Even though we know that some changes will be brought, the fundamental principle of supply management is still something that is intact. The mechanics of the implementation, of course, will have to be looked at again at the level of production control, at border protection level, and the target pricing of industrial

These are all elements that are fundamental to the orderly marketing mechanism that has been in place for all those years, since 1971, I think. Changes that are brought will take into account these fundamental principles.

I have said a while ago that the parties themselves have accepted that the status quo is not an option. They recognize that they have to be more market responsive, for whatever reasons, not only because, as I was saying, of GATT or whatever, but because the market now requires that we be more and more competitive.

The planning committee is thus trying to propose methods to arrive at this competitiveness without breaking the fundamental rules we've been talking about of supply management. We are thus looking at, for example, other ways of arriving at the pooling of returns. We may be looking at better harmonization of regulations that are in place in the different provinces.

[Translation]

Une autre chose sur laquelle il faut insister, c'est la volonté de tous les intervenants de promouvoir le changement grâce au consensus. Il ne s'agit donc pas d'une méthode coercitive imposée aux producteurs ou aux transformateurs, il s'agit plutôt d'une situation où ces intervenants prennent leur sort en main pour proposer eux-mêmes des changements qui peuvent être acceptés.

Évidemment, lorsque les quelques 23 recommandations ont été proposées, nous avons établi un comité spécial composé également de producteurs et de transformateurs, qui tiendra des réunions jusqu'à ce que la question ait été étudiée à fond. Ce comité est devenu le Comité de planification stratégique, le comité ad hoc, qui fait partie de ce groupe de travail. Nous avons eu recours à ce comité-qui fonctionnait d'ailleurs déjà-pour élaborer des propositions.

Le comité a eu plusieurs réunions et est sur le point d'en arriver à un consensus quant à l'orientation générale des travaux. Un rapport préliminaire a été préparé et soumis au Comité de gestion de l'offre.

Vous vous étonnez peut-être du nombre de comités que nous arriver à un consensus, on a besoin des efforts et de la participation de chacun, à tous les niveaux. Ainsi, ce demier Comité représente tous les signataires de l'entente fédérale-provinciale.

Toutes les propositions du Comité de planification seront soumises au Comité de gestion de l'offre où les producteurs, comme les transformateurs, et les consommateurs et les gouvernements. . . fédéral et provinciaux participent. On pourra donc dire que lorsque les changements seront adoptés, ils auront été acceptés par toutes les parties intéressées.

Il faut tenir compte du fait que la gestion de l'offre est toujours intacte. Même si nous savons que des changements interviendront, le principe fondamental de la gestion de l'offre n'a pas été modifié. Les mécanismes d'application devront évidemment être étudiés aux niveaus du contrôle de la production, de la protection des frontières et du prix cible pour le lait de transformation.

Il s'agit-là d'éléments fondamentaux pour la commercialisation ordonnée qui existe depuis longtemps, depuis 1971, si je ne me trompe. Les changements qui interviendront tiendront compte de ces principes de base.

Comme je l'ai dit il y a quelques instants, les parties elles-mêmes ont décidé que le statu quo n'était plus de mise. Elles reconnaissent qu'il faut pouvoir réagir davantage au marché pour toutes sortes de raisons, non seulement à cause du GATT, mais pour être aussi beaucoup plus compétitif.

Le Comité de planification a donc décidé de proposer des méthodes qui permettraient d'arriver à une plus grand compétitivité sans devoir revenir sur les règles fondamentales de la gestion de l'offre. Ainsi, on étudie les autres façons de mettre les recettes en commun. On envisagera peut-être une meilleure harmonisation de la réglementation dans les différentes provinces.

These are all methods that will necessitate, as I was saying, a consensus by all interested parties. The supply management committee, at its last meeting last week, gave a mandate to the planning committee to go on in the way it has been looking at the solutions proposed and to come back with specific proposals.

I'm not saying this is an easy way to arrive at solutions. I'm not saying all is rosy and easy within the milk industry. What I'm trying to say is that both producers and processors have embarked on a method of arriving at solutions themselves. They have organized and already planned meetings of that planning committee until the end of this year. They will have preliminary recommendations or proposals at least for the end of this month.

So I would hope that the will that is present there—and again that's another factor that should be stressed, because there is a strong will by all these stakeholders to bring about these changes and to do so in an orderly fashion. I think the serious efforts we see and the good faith of every group is perhaps the best indication of the success we can expect.

I cannot guarantee anything because nothing is guaranteed any more. But there is every indication that ways will be found by the parties themselves to arrive at an industry that will be able to be more competitive and will be able not only to survive but to grow, which has not always been the case with the milk industry, as we all know. I think they are going to propose practical ways to arrive at that industry, and I only hope they will succeed. The Canadian Dairy Commission will now, of course, by all means help the stakeholders to arrive at satisfactory

Mr. Vanclief: Rather than just have questions on the dairy, why don't we have Mr. Tousignant go through the other commodity groups? Then we can have the questions.

Some hon. members: Agreed.

Mr. Vanclief: Some of them may be questions on principle or on the process in general.

Mr. Tousignant, go ahead.

M. Louis Tousignant (conseiller spécial, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Merci, monsieur Vanclief.

Essentiellement, les comités spéciaux, et M. Prégent vient de parler de celui du lait. Dans le cas des industries de la volaille, c'est-à-dire le poulet, les oeufs, les oeufs d'incubation et le dindon, ces comités-là n'étaient pas structurés et ont été créés, à des fins pratiques, par les ministres au cours de leur réunion de Regina en mars dernier. Depuis ce moment là, les industriels se sont rencontrés à quelques reprises, c'est-à-dire les producteurs, les transformateurs, et depuis la dernière série de rencontres d'il y a deux semaines, les provinces sont aussi activement impliquées.

Je vais essayer de vous décrire rapidement ce qui se passe dans chacun des comités, étant entendu qu'en prévision du 16 juin-la réunion générale-vous allez recevoir, pour chacun de ces comités, une ébauche de document de décision qui vous donne, dans les grandes lignes, en deux ou trois pages, l'état de la nation, l'état des préoccupations et des orientations de travail de chacun des comités, tant du côté du lait que dans les quatre autres secteurs.

[Traduction]

Tout cela nécessitera, comme je l'ai dit, le consensus de toutes les parties intéressées. Le Comité de gestion de l'offre, au cours de sa dernière réunion de la semaine passée, a confié au Comité de planification le mandat de poursuivre son étude des différentes mesures proposées et de présenter des propositions précises.

Je ne dis pas que c'est une façon simple de trouver des solutions. Je ne dis pas que tout est facile et que tout va pour le mieux dans l'industrie du lait. Ce que j'essaye de dire c'est que les producteurs et les transformateurs ont décidé de trouver eux-mêmes les solutions. Ils se sont organisés et ont déjà prévu les réunions du comité de planification jusqu'à la fin de l'année. Ils devraient pouvoir présenter des recommandations ou des propositions préliminaires d'ici la fin du mois.

J'espère donc que la volonté qui existe—et c'est un autre facteur qu'il convient de souligner-car tous les intervenants sont fermement décidés à apporter ces modifications et de le faire de façon ordonnée. Je pense que des efforts sérieux et la bonne foi que nous avons pu constater chez tous les groupes est peut-être le meilleur indice du succès que nous pouvons attendre.

Je ne puis rien vous garantir car il n'y a plus rien de garanti. Mais tout semble indiquer que les parties elles-mêmes trouveront les moyens de rendre l'industrie plus compétitive et capable non seulement de survivre mais de croître, ce qui n'a pas toujours été le cas de l'industrie du lait, comme nous le savons tous. Je pense qu'ils vont proposer des moyens pratiques pour que l'industrie évolue en ce sens, et je ne puis que souhaiter qu'ils réussissent. La Commission canadienne du lait fera évidemment tout son possible pour aider les intervenants à trouver des solutions satisfaisantes.

M. Vanclief: Avant de passer aux questions sur le secteur laitier, pourquoi ne pas demander à M. Tousignant de vous parler des autres groupes de denrées? Ensuite, nous pourrons passer aux questions.

Des voix: D'accord.

M. Vanclief: Vous aurez peut-être certaines questions sur le principe ou le processus en général.

Monsieur Tousignant, si vous le voulez bien.

Mr. Louis Tousignant (Special Advisor, Department of Agriculture and Agri-Food): Thank you, Mr. Vanclief.

Mr. Prégent has just spoken to you about the milk group. In the poultry sector, that is chicken, eggs, hatching eggs and turkey, those committees were not structured and were created, for all intents and purposes, by the ministers at their meeting in Regina last March. Since then, representatives of the industry have met a few times, that is the producers and the processors and, since the last round of meetings two weeks ago, the provinces are now also actively involved.

I will try to describe briefly to you what is happening in each committee, it being understood that in preparation for our general assembly on June 16, you will receive, for each of these committees, a draft document that will give you, in two or three pages, a general overview of the state of the nation, the state of the concerns and directions of each of the committees, for milk as well as for the four other sectors.

With regard to the turkey industry—since I just left a meeting with its representatives five seconds ago-I suppose I could summarize developments as follows. The turkey industry has agreed on a slightly modified allocation formula for leading them to the 1996 production year. They have basically allocated the growth of their market, which is about 6%, taking into account comparative advantage, which had not necessarily been the case before. They are working towards a comprehensive package that would involve changes to the organizational structures, a workable allocation system and some changes to the federal-provincial agreements.

• 1555

Under the organizational structures—and I hasten to add that all of this is tentative until such time as there is consensus within the industry, next week and later on—they want to change the board of directors of the Canadian Turkey Marketing Agency to involve more participation from processors and other stakeholders in decision-making in response to the evolution of the markets. They want to better organize and develop, along the same lines as in milk, a true partnership between producers and processors, because their livelihoods are tied together.

On an allocation system, they have tried to reconcile the dilemma of being able to grow and expand themselves while at the same time being a regulated industry where there is some system that manages supply in a meaningful way. So while the orientation they are pursuing is a growth orientation, which would see annual increases in production in the range of between 5% and 7.5%, they are looking at establishing a national cap for growth, which would apply to the industry and in each province, to ensure that progress towards change, more competitiveness and more volume is done in an orderly fashion.

Under the new system they are contemplating, allocation decisions would be made more at the provincial level than at the national level. There would be more market responsiveness. The determination of the production numbers would be more a factor of discussions between producers and processors with other downstream stakeholders at the provincial level. That would all be rolled up in a national allocation that would have to be not further than a defined cap, which remains to be defined.

So that's where they are. They have a series of principles they will want ministers to endorse in Winnipeg on July 4 and 5, with a view to finalizing an allocation formula for the longer term by late fall.

In the case of logistical requirements, they are asking for a simplified approach to federal-provincial agreement where there would be fewer signatories that have to express their approval or disapproval of things. They are looking for a dispute settlement mechanism that would be called upon on an ad hoc basis to resolve problems. They have found that the current approach to resolving disputes is not effective; in fact, problems drag on forever.

So that's where they're at. On Thursday those of you who have accepted the invitation to come to the committee will receive a factual report on where they are in turkey.

[Translation]

Pour ce qui est de l'industrie du dindon-je viens de quitter une réunion avec ses représentants il y a quelques secondes—je pense pouvoir résumer les événements comme suit. Le secteur du dindon s'est entendu sur une formule d'allocation légèrement modifiée qui les mènera jusqu'à l'année de production 1996. Ces représentants ont essentiellement réparti la croissance de leur marché, qui se situe à environ 6 p. 100, en tenant compte de l'avantage comparatif, ce qui n'a pas nécessairement toujours été le cas auparavant. Ils préparent un ensemble complet qui nécessitera des modifications aux structures organisationnelles, un système d'allocation applicable et des changements aux ententes fédérales-provinciales.

Pour ce qui est des structures organisationnelles—je m'empresse de vous dire que tout ceci est provisoire tant qu'il n'y aura pas consensus au sein de l'industrie, soit la semaine prochaine ou plus tard—ils veulent modifier le conseil d'administration de l'Office canadien de commercialisation du dindon afin d'accroître la participation des transformateurs et des autres intervenants dans le processus de prise de décision, en réaction à l'évolution des marchés. Ils veulent mieux s'organiser et créer, comme dans le secteur du lait, un véritable partenariat entre les producteurs et les transformateurs, puisque leurs sorts vont de

Pour ce qui est du système d'allocation, ils se sont efforcés de concilier les moyens d'assurer la croissance et l'expansion de leur secteur tout en étant une industrie réglementée dont l'approvisionnement est géré d'une façon raisonnable. Alors, ils ont opté pour une réorientation de croissance, qui permettrait une augmentation annuelle de la production de l'ordre de 5 à 7,5 p. 100, tout en envisageant un plafond national qui s'appliquerait à la croissance de l'industrie de chaque province afin que des progrès vers le changement, le renforcement de la compétitivité et l'accroissement des volumes se fassent de façon

En vertu du nouveau système qu'ils envisagent, les décisions en matière d'allocation seraient prises au niveau provincial plutôt qu'au niveau national. Elles seraient davantage axées sur le marché. La détermination des niveaux de production ferait l'objet de discussions entre les producteurs et les transformateurs et d'autres intervenants en aval au niveau provincial. Ces chiffres serviraient ensuite à établir l'allocation nationale qui ne devra pas dépasser un plafond déterminé, qui reste à définir.

Voilà où ils en sont. Ils ont établi un ensemble de principes qu'ils demanderont aux ministres d'appuyer à Winnipeg les 4 et 5 juillet, afin de finaliser la formule d'allocation à long terme d'ici la fin de l'automne.

Sur le plan de la logistique, ils demandent que les ententes fédérales-provinciales soient simplifiées afin que les décisions soient soumises à l'approbation d'un plus petit nombre de signataires. Ils veulent un mécanisme de règlement des différends auquel ils pourraient avoir recours au besoin pour régler leurs problèmes. Ils trouvent que le mécanisme actuel n'est pas efficace et qu'en fait les problèmes s'étemisent.

Alors, voilà où ils en sont. Jeudi, ceux d'entre vous qui ont accepté l'invitation à assister à la réunion du comité recevront un rapport sur la situation du secteur du dindon.

In chicken, it's a slightly different story. Right now as we speak, there are intensive negotiations between the Ontario and Ouebec chicken boards to try to arrive at an agreement, which is by no means easy, on price and volume until the end of 1994. Their hope is to resolve these questions by June 14. If they fail to agree on volume and price, they will probably go to mediation to try to reach agreement.

Tied to this, they are also looking at a new allocation formula. The Canadian Chicken Marketing Agency has set itself a deadline of August 15 to finally resolve that question, which is tied to the first jusqu'au 15 août pour régler cette question, qui est liée à la première, one, how they will deal with volume and price until the end of 1994. à savoir quel volume et quel prix établir jusqu'à la fin de 1994.

The major features of the allocation approach under consideration right now—and there are 13 points—are these. The system will be, as I described for turkey, a bottom-up system whereby supply is determined provincially. They are looking at a volume cap along the lines of turkey, although the range they're looking at is much more pronounced. They are looking at a range of between, say, 8% and 17%, and 15% growth a year. This 15% or 17% is extremely high. It is yet to be resolved.

They are looking at a system whereby Quebec and Ontario price decisions would be done and supply decisions would be done not jointly but in a way that's acceptable to the two, with pricing and supply then being able to be determined based on central Canada prices in the other provinces.

They are looking, in the same way as it's done with turkey, to a shorter-term federal-provincial agreement. The current one is an open-ended permanent agreement. They're looking at a five-to seven-year agreement. This is true of all commodities except milk.

They find that the current federal-provincial agreement is not flexible enough to allow the industry to adapt itself to developments in the marketplace. Essentially they have a 13point allocation program, which will also be described in the decision document you will receive early next week, with a view to finalizing that by August 15. Failing this, the issue would be resolved by the task force committee between August 15 and September. But since decisions on 1996 production years must begin to be taken in September, there is a clear understanding that some solution must be found by that time.

I should note in this particular respect that provincial and federal ministers in July may have different views on the timeframe. What I'm giving you right now is the timeframe as it is envisaged now. It could change next Thursday.

In eggs, they are very advanced in terms of reaching an agreement. The basic fundamental question in eggs is how you deal with the growth of the industrial product market, which bears a low price, and the stability or reduction of the table market, which bears a high price and includes a levy on consumption that basically is used to finance the production of industrial product. That is the central question.

[Traduction]

Dans le secteur du poulet, les choses sont un peu différentes. Au moment où nous parlons, il y a d'intenses négociations en cours entre les offices de commercialisation du poulet de l'Ontario et du Québec qui essaient de s'entendre—ce qui n'est pas chose facile-sur les prix et les volumes pour la période qui se termine à la fin de 1994. Ils espèrent avoir réglé ces problèmes d'ici le 14 juin. S'ils ne réussissent pas à s'entendre sur les volumes et les prix, ils auront probablement recours à la médiation.

En outre, ils examinent une nouvelle formule d'allocation. L'Office canadien de commercialisation du poulet s'est donné

Les principaux éléments de la formule d'allocation qu'ils étudient à l'heure actuelle—il y en a 13—sont les suivants. Comme celui que j'ai décrit pour le secteur du dindon, le système s'appliquera à partir de la base, c'est-à-dire que l'approvisionnement sera déterminé au niveau provincial. Ils envisagent de plafonner la production, comme dans le secteur du dindon, quoique à des niveaux beaucoup plus élevés. Ils examinent la possibilité d'établir une fourchette de croissance de 8 à 15 ou 17 p. 100 par année. Quinze ou 17 p. 100, c'est extrêmement élevé. Cette question n'est pas encore réglée.

Ils envisagent également un système selon lequel les décisions relatives aux prix et à l'approvisionnement au Québec et en Ontario seraient prises non pas conjointement mais d'une manière acceptable pour les deux provinces, les autres provinces établissant alors leurs prix et leur approvisionnement en se fondant sur les prix au Canada central.

Comme dans le secteur du dindon, ils souhaitent que les ententes fédérales-provinciales soient de plus courte durée. L'entente actuelle est permanente. Ils voudraient avoir une entente qui durerait de cinq à sept ans. Cela est vrai pour tous les secteurs sauf celui du

Ils trouvent que l'entente fédérale-provinciale actuelle n'est pas suffisamment souple pour permettre à l'industrie de s'adapter à l'évolution du marché. Ils ont un programme d'allocation en 13 points, qui sera également décrit dans le document de décision que vous recevrez au début de la semaine prochaine. Ils espèrent pouvoir régler cette question d'ici le 15 août sans quoi elle sera renvoyée au groupe de travail qui prendra une décision entre le 15 août et le début de septembre. Mais comme il faut commencer à prendre en septembre les décisions pour l'année de production 1996, il est bien entendu qu'il faut qu'une solution soit trouvée d'ici là.

Je tiens à vous signaler qu'à cet égard les ministres fédéral et provinciaux ne s'entendront peut-être pas en juillet au sujet du délai. Les dates que je vous cite aujourd'hui sont celles qui sont envisagées à l'heure actuelle. Cela pourrait changer jeudi prochain.

Les intervenants du secteur des oeufs sont très près d'une entente. La question fondamentale est de savoir comment concilier la croissance du marché des produits de transformation, dont le prix est faible, et la stabilité ou le ralentissement du marché des produits de consommation, dont le prix est élevé et qui comprend un prélèvement sur la consommation qui sert essentiellement à financer la fabrication des produits de transformation. C'est la question centrale.

What they are looking at is capping the amount of levy that would be imposed with a view for the industrial product, over and above that cut—off point, to be sold and produced at much more competitively based prices, close, very close, to the international price. That's a fundamental thing they are toying with. For those of you who will be at the meeting next week, you will have an opportunity to see the issues.

On the industrial product program, they are moving toward a single, domestic, industrial, national removal system, involving provinces in its administration; one national levy for domestic industrial product removal; limitation on provincial ability to do additional levies so as not to distort prices; and things along those lines.

They also are considering changing the composition of their boards to ensure that in the deliberations of the producer board, CEMA, the views of processors, breakers, actuaries, as well as other stakeholders are part of the decision—making process.

• 1605

The last one, the broiler hatching eggs—that's probably the committee where there has been the least progress. We'll see in the meeting tomorrow and on June 16, but there is a divergence in views between the hatcheries and the producers. Without getting into the details—it's very complicated—the fundamental question in broiler hatching eggs is whether the changes that have emerged and will emerge in the allocation process of chickens can be accommodated by the broiler hatching egg people under the current regime, or whether there needs to be significant changes to the current regime to enable that industry—the broiler chicken industry is a service industry—to respond to their demands.

In a nutshell, that's where we are. As for decision documents from the four committees, my plan is to have them all out by Monday. They will reach you in any event. They are all drafts, because provinces, producers and processors must agree on the wording on Thursday, and that's the purpose of the June 16 meeting. They will give you a precise indication,

monsieur le président, dans quel sens vont les choses.

Voilà, j'ai terminé ma présentation.

Le président: Eh bien merci, monsieur Tousignant.

Mr. Vanclief: Thank you, Louis.

Mr. Chairman, I think we all know that the issues before this whole industry, and specifically the commodity committees, are complicated and complex and will take a lot of cooperation and compromise to settle. I want to stress that we in the task force have made and will continue to make every effort. . . the issues can, should and will be settled by the industry stakeholders themselves, and the government's role will be to facilitate the carrying out of those decisions once they've been made. I want to stress to the committee that they are being made by the industry itself.

[Translation]

Ils envisagent de plafonner le prélèvement qui serait imposé afin qu'au—delà d'un certain seuil les produits de transformation soient vendus et produits à des prix beaucoup plus compétitifs, en fait très près du prix international. C'est la question fondamentale qu'ils se posent à l'heure actuelle. Ceux d'entre vous qui assisteront à la réunion la semaine prochaine, auront l'occasion d'entendre parler de ces questions.

Pour ce qui est du programme des produits de transformation, les intervenants sont en train d'élaborer un système d'écoulement unique à l'échelle nationale, que les provinces aideraient à administrer; un prélèvement national pour l'écoulement des produits de transformation; l'imposition de limites aux prélèvements supplémentaires que les provinces pourraient imposer afin de ne pas fausser les prix; et d'autres mesures de ce genre.

Ils envisagent également de modifier la composition de leurs offices afin que les délibérations de l'Office des producteurs, l'Office canadien de commercialisation des oeufs, le point de vue des transformateurs, des entreprises de traitement des oeufs, des actuaires, et des autres intervenants soient prises en ligne de compte dans le processus décisionnel.

Enfin, le demier comité, celui qui s'occupe des couvoirs de poulets à griller; c'est probablement celui qui a fait le moins de progrès. Nous verrons à la réunion de demain et le 16 juin ce qu'il en est, mais il a une divergence de vues entre les couvoirs et les producteurs. Sans entrer dans les détails—c'est très compliqué—la question fondamentale est de savoir si les propriétaires de couvoirs de poulets à griller pourront s'adapter aux modifications qui ont été apportées et qui seront apportées au processus d'allocation des poulets dans le cadre du régime actuel, ou si celui—ci devra être modifié de façon importante afin de permettre à l'industrie du poulet à griller, qui est une industrie de service, de répondre à leurs besoins.

En gros, voilà donc où nous en sommes. Pour ce qui est des documents de décisions des quatre comités, je prévois vous les envoyer d'ici lundi. Quoi qu'il en soit, vous les recevrez. Il s'agit dans tous les cas d'ébauches, puisque les provinces, les producteurs et les transformateurs doivent s'entendre sur le libellé jeudi. C'est l'objectif de la réunion du 16 juin. Ils vous donneront une idée précise,

Mr. Chairman, in what direction things are going.

That puts an end to my presentation.

The Chairman: Thank you, Mr. Tousignant.

M. Vanclief: Merci, Louis.

Monsieur le président, je pense que nous savons tous que les problèmes auxquels fait face l'ensemble de cette industrie, et particulièrement les comités des denrées, sont complexes et qu'il faudra beaucoup d'esprit de collaboration et de compromis pour les régler. Je tiens à souligner le fait que notre groupe de travail n'a négligé aucun effort et continuera à tout faire... Les questions peuvent, doivent et seront réglées par les intervenants de l'industrie eux-mêmes et le rôle du gouvernement sera de faciliter la mise en oeuvre des décisions qu'ils prendront. Je tiens à souligner que c'est l'industrie elle-même qui prendra ces décisions.

There may be some questions or comments.

Le président: Merci, monsieur Vanclief. En effet, c'est passablement complexe. J'ai comme l'impression que vous parlez un tout autre langage. Quoiqu'en agriculture aujourd'hui, avec le ministre que nous avons, on parle du Ralph talk... Bref! Je ne poserai pas de questions. Je vais être meilleur que M. Easter, hier, je vais m'absenter pour ne pas poser de questions avant yesterday. I will leave to avoid asking questions before the Chairman que M. le président ne revienne, et je vais donc céder la parole à M. returns. I turn the floor over to Mr. Calder.

Mr. Calder (Wellington-Grey-Dufferin-Simcoe): I don't know how far we can go into this—just skimming the top would probably be the safest approach—but I want to discuss the allocation system.

When the National Farm Products Council came down with their decision for CCMA a little while ago, they basically decided that future allocations probably would not be set on provincial share but on share by population within Canada.

Have you seen the allocation system as it's going? Are they going to recognize provincial growth but not global growth when they come out with allocations? As well, how are they going to set up these caps that you've been talking about?

Mr. Tousignant: On your second question, with great difficulty.

Mr. Vanclief: Do you want an answer to the first question?

Mr. Calder: Yes.

Mr. Tousignant: On the first question, you referred to the appeal lodged by Quebec, New Brunswick, and Newfoundland about the allocation approach recently undertaken by the CCMA. It was found to be in line with the current federalprovincial agreement, because the traditional approach of allocating chicken was considered by the CCMA in reaching its decisions on allocation. Right now the system we have is very much along the lines of the system that is being looked at; i.e. provinces grow a lot. As we speak, I wouldn't say there are no limits but there are few limits to stop a province from growing a lot compared to others. We can see that over the last little while all provinces, with the possible exception of P.E.I., have chosen to increase their production.

• 1610

The challenge is to try to figure out a system for the longer term that meets the requirements of the more aggressive provinces in chicken, such as Ontario, versus provinces that are slightly more vulnerable or less competitive than Ontario, such as the Maritimes. That's where the issue of the cap becomes a question.

I think it is fair to say that Ontario producers, among others, would wish to see a very high cap to be able to grow as much as possible. Other provinces, producer groups and processors would see a smaller cap, a more realistic one, that is

[Traduction]

Vous avez peut-être des questions ou des observations.

The Chairman: Thank you, Mr. Vanclief. Indeed, this is quite complex. I sort of have the impression that you're speaking another language. Though today, in agriculture, with the Minister that we have, we hear of Ralph talk... Anyway, I will not ask any questions. I will be better than Mr. Easter was

M. Calder (Wellington-Grey-Dufferin-Simcoe): Je ne sais pas à quel point nous pouvons approfondir cette question—il serait peut-être plus sûr de seulement l'effleurer-mais je tiens à ce que l'on parle du système d'allocation.

Lorsque le Conseil national de commercialisation des produits agricoles a rendu sa décision à l'égard de l'Office canadien de commercialisation du poulet (OCCP) il y a quelque temps, ils ont déterminé en fait qu'à l'avenir les allocations ne seraient probablement pas établies en fonction d'une part provinciale mais plutôt en fonction de la répartition de la population dans le pays.

Avez-vous vu le système d'allocation qui est envisagé? Les allocations refléteront-elles la croissance provinciale, mais sans tenir compte de la croissance générale? En outre, comment seront établis ces plafonds dont vous nous parliez?

M. Tousignant: En réponse à votre deuxième question: avec énormément de difficulté.

M. Vanclief: Voulez-vous une réponse à votre première question?

M. Calder: Oui.

M. Tousignant: Dans votre première question, vous faites allusion à l'appel interjeté par le Québec, le Nouveau-Brunswick et Terre-Neuve au sujet de la formule d'allocation que l'OCCP a adoptée récemment. Cela tenait compte de l'entente fédérale-provinciale actuelle, et l'Office canadien de commercialisation du poulet, dans ses décisions en matière d'allocation, a tenu compte de la méthode traditionnelle en la matière. Le système actuel se rapproche assez bien du système envisagé, qui tient compte de la possibilité de croissance au sein des provinces. À l'heure actuelle, je ne dirais pas que très peu de choses empêchent une province d'augmenter beaucoup sa production par rapport aux autres. Et tout récemment, toutes les provinces, à l'exception peut-être de l'Île du Prince Edouard ont choisi d'augmenter leur production.

Le défi qui s'offre à nous est de trouver à plus long terme un système qui répondra aux besoins des provinces plus agressives en matière de production de poulet, comme l'Ontario par rapport aux provinces qui sont un peu plus vulnérables ou moins capables de soutenir la concurrence que l'Ontario, comme les Maritimes. C'est là que la question du plafond entre en jeu.

Il est juste de dire que les producteurs de l'Ontario, notamment, voudraient que le plafond soit très haut, car cela leur permettrait de produire autant que possible. D'autres provinces, groupes de producteurs et de transformateurs

more in line with actual growth of production, in order to manage supply in a way that is more in line with the past but without being as restrictive as in the past, where you were tied by very rigid formulas.

As I said, sir, the resolution of the issues of price and the cap is tied to the outcome of the discussions that are now under way between Ontario and Quebec on the rest of 1994.

The CCMA has been seized with this issue for a number of months. They are struggling with it. Right now there are two schools of thought that have to figure themselves out. One could be characterized as significant pressures towards the freest possible system that is not akin to the traditional approaches to supply management, which is free market more or less, versus a more disciplined approach, as seems to be emerging in turkey. They have yet to cross that bridge. There are still divisions within the industry as to what the preferred system is.

Mr. Vanclief stressed the notion that it's industry that is going to figure this out. I think it's probably the only practical way to have the issue sorted out, because if one were to impose or edict a solution, the probable result would be disgruntled parties that would walk out, destroying the system.

That's where we are on chicken.

Mr. Calder: Thanks very much.

I don't know, Mr. Chairman, the light is flashing.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): I have the impression, of course, that there will be a vote at 4:30 p.m. We can continue for another 5 or 10 minutes.

Mr. Vanclief: It should be a 30-minute bell, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): Is it a 30-minute bell?

Mr. Vanclief: It should be, or it could be a quorum call. Could the staff find out what it is?

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): I was just told that in fact there won't be a vote, but maybe we'll keep checking.

Mr. Vanclief: It could be a quorum call.

The Vice—Chairman (Mr. Marchand): It could be a quorum call. In any event, we have another 5 or 10 minutes and we'll keep advising on this.

Would you like to have another question, Mr. Calder?

Mr. Calder: Actually, if there are just five minutes left, I'll waive mine and let somebody else ask a question.

The Vice-Chairman (Mr. Marchand): Thank you. Mr. Strahl.

• 1615

Mr. Strahl (Fraser Valley East): Thank you. Nice to be here. Some of these questions may have been answered in the past—I am not a regular on the committee. Forgive me if they have been.

[Translation]

voudraient que ce plafond soit moins élevé, établi de façon plus réaliste pour tenir compte de la croissance réelle de production, ceci afin de gérer l'offre de façon à mieux tenir compte de ce qui s'était fait précédemment sans devoir pourtant se soumettre, comme par le passé, à des formules très strictes.

Comme je l'ai dit, la résolution des questions de prix et de plafond dépendront des discussions qui ont lieu à l'heure actuelle entre le Québec et l'Ontario pour le reste de 1994.

L'OCCF étudie cette question depuis plusieurs mois mais n'en est pas arrivé à une conclusion. À l'heure actuelle, deux écoles de pensée s'affrontent: un système aussi libre que possible qui ne tient pas compte des méthodes traditionnelles de la gestion de l'offre, c'est à dire plus ou moins le libre-échange, et une école de pensée plus disciplinée comme cela semble vouloir être le cas dans le domaine du dindon. Toutefois, le secteur n'a pu se mettre d'accord sur un système privilégié.

Comme M. Vanclief l'a dit, ce sont les intervenants du secteur qui devront résoudre cette question. C'est sans doute la seule façon pratique de régler celle-ci car si l'on devait imposer une solution, cela détruirait sans doute le système.

Telle est donc la situation en ce qui concerne les poulets.

M. Calder: Merci.

Monsieur le président, les lumières sont en train de clignoter.

Le vice-président (M. Marchand): Je crois bien qu'il y aura un vote à 4h30. Nous pouvons poursuivre pendant cinq ou dix minutes.

M. Vanclief: Je pense qu'il s'agit d'une sonnerie de 30 minutes, monsieur le président.

Le vice-président (M. Marchand): Vraiment?

M. Vanclief: C'est ce que cela devrait être, à moins qu'il s'agisse simplement de rassembler quorum. Pourrait—on demander au personnel de se renseigner?

Le vice-président (M. Marchand): On me dit qu'il n'y a pas de vote, mais nous pouvons quand même vérifier.

M. Vanclief: C'est peut—être une sonnerie en vue de réunir un quorum.

Le vice-président (M. Marchand): C'est possible. De toute façon, il nous reste cinq ou dix minutes et nous pouvons toujours nous renseigner entre-temps.

Voulez-vous poser une autre question, monsieur Calder?

M. Calder: S'il ne nous reste que cinq minutes, je vais passer mon tour et donner à quelqu'un d'autre la possibilité de poser une question.

Le vice-président (M. Marchand): Merci. Monsieur Strahl.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Merci. Je suis content d'être ici. On a peut-être déjà répondu aux questions dans le passé. . . Je ne suis pas membre régulier du comité. Veuillez donc m'excuser si on a déjà répondu à ces questions.

I sympathize with the job you people are having. The orderly market idea of course was the idea behind supply management originally, so this orderly market idea is trying to reach consensus by it. It is a difficult task, I am sure.

I have a couple of short questions really on the negotiations that are going on either between Quebec and Ontario or between other provinces and so on. Is this part of the bigger governmental negotiations to break down interprovincial trade barriers in general? Are you part of those talks at all, or are you not related with them at all? Do you relate back to the efforts by the government to reduce total interprovincial trade barriers, or are you not part of that?

Mr. Vanclief: Certainly as the discussions on interprovincial quota transfer take place, that certainly has a bearing. It's one of the barriers between provinces today. I think that will be looked after for the most part by the sectors in supply management as their discussions go on. I would say, quite frankly, this is where that discussion will take place.

**Mr. Strahl:** Then it will be added to that other agreement.

Mr. Vanclief: When it happens here, it won't need to happen anywhere else because it'll be looked after.

Mr. Strahl: The next question isn't really a commodity question per se, but I think it does have an impact on supply management, indirectly at least. That is this idea about the changes being brought in orderly and so on. One of the ongoing questions—and of course it was in the House today—is the question of the grain subsidies and what is going to happen to the orderliness of it all when we're not quite sure what's going to happen. I don't see it mentioned at all in the report. Is the transportation and the grain transportation subsidy at all affected by the yesterday's announcement or not?

Mr. Tousignant: Let me just walk back for five seconds and try to address all your questions. The issue of the discussion between Quebec and Ontario on price and volume is totally separate from the bigger issues you are raising. It is a matter for an agreement being reached on a price per kilogram of chicken between Ontario and Quebec, which meets their. . . It is fair to say that there is the potential of what people call a price war in that area, which everybody hopes will cease.

On the issue of interprovincial trade barriers, there is right now in that forum the question of harmonization of standards between provinces. This is particularly significant in milk. This is not part of the ad hoc or task force process per se but is being handled through the appropriate channels. I think, Chuck, this is being managed by the international side of the department as opposed to us, plus of course all the players involved with provinces and so on.

With respect to WGTA, these are also separate processes. They are priorities. I am not familiar with the details. They are being handled, but they are not really germane to the internal issues of how to manage the industries. They are incidental.

Mr. Strahl: So they are not considered germane, as you say, to allocations or whether there'll be provincial increases or whatever. That won't factor into it, likely.

#### [Traduction]

J'aime bien le travail que vous faites. La question de la commercialisation ordonnée est celle qui, au départ, a sous-tendu toute cette question de gestion de l'offre. À l'heure actuelle, on veut arriver à un consensus de cette façon. Je suis sûr que c'est une tâche difficile.

Je voudrais vous poser quelques brèves questions sur les négociations qui ont lieu soit entre le Québec et l'Ontario ou entre d'autres provinces, etc. Cela fait—il partie des négociations plus vastes qui ont pour but de mettre fin aux barrières commerciales inter—provinciales? Participez—vous à ces discussions? Vous préoccupez—vous des efforts du gouvernement qui ont pour but de réduire les barrières commerciales inter—provinciales?

M. Vanclief: Les discussions portant sur le transfert des quotas entre provinces ont certainement une incidence sur les questions que nous étudions et il s'agit là d'une des barrières qui existent entre les provinces à l'heure actuelle. Les différents secteurs de la gestion de l'offre étudieront ces questions au cours de leurs discussions. Bien franchement, c'est bien là que ces discussions auront lieu.

M. Strahl: Et l'on en tiendra compte dans l'autre entente.

M. Vanclief: Il ne sera pas nécessaire d'étudier cette question autre part quand nous l'aurons étudiée, car la question sera réglée.

M. Strahl: Ma question suivante ne se rapporte pas vraiment aux produits agricoles, même si elle a quelque chose à voir avec la gestion de l'offre, du moins indirectement. Je veux parler de la façon ordonnée dont les changements seront adoptés. Une des questions que l'on se pose sans cesse—et on en a discuté à la Chambre aujourd'hui—est la question des subventions aux grains et les bouleversements qui pourraient se produire en ce domaine. Vous n'en parlez pas du tout dans le rapport. Les subventions en matière de transport des grains sont—elles touchées par l'annonce qui a été faite hier?

M. Tousignant: Je vais vous passer en revue toutes vos questions, une après l'autre. La question de la discussion entre le Québec et l'Ontario sur le prix et le volume est tout à fait séparé des questions plus vastes dont vous parlez. L'Ontario et le Québec devront en arriver à une entente sur le prix du kilo de poulet. . . Il s'agit là d'une question qui pourrait déclencher une guerre des prix. On espère malgré tout ne pas en arriver là.

En ce qui concerne les barrières commerciales interprovinciales, on étudie à l'heure actuelle la question de l'harmonisation des normes entre provinces. C'est particulièrement important dans le cas du lait. Cette question n'est pas étudiée par le groupe de travail en tant que tel, mais bien par les instances appropriées. Chuck, si je ne me trompe, c'est bien le service international du ministère qui s'en occupe, n'est—ce pas, de même que tous les intervenants avec les provinces, etc.

Quant à la question de la Loi sur le transport des grains de l'Ouest, il s'agit là de questions séparées, de priorités, mais je ne suis pas au courant des détails. En fait, il ne s'agit pas à proprement parler de questions qui se rapportent à la gestion interne de ces secteurs, mais bien de questions accessoires.

M. Strahl: On ne considère donc par conséquent pas qu'il s'agit là de questions qui se rapportent à la question des allocations ou des augmentations de production provinciale etc. On n'en tiendra sans doute pas compte dans ce contexte.

Mr. Tousignant: Not really.

The Chairman: Thank you, Mr. Strahl. Mr. Marchand.

M. Marchand (Québec-Est): Merci, monsieur le président. J'avoue que j'ai eu beaucoup de difficultés à comprendre parce que j'ai manqué les propos de M. Vanclief, mais j'ai entendu M. Prégent. Non seulement le dossier est complexe, et les industries encore plus complexes, mais c'est un peu comme si on tournait autour du sujet, en généralités, et quelquefois même en termes abstraits. Peut-être que la situation voulait ça.

• 1620

Mais j'ai cru comprendre, par exemple, qu'on ne voulait plus dans l'industrie du lait, notamment, et évidemment dans les autres industries contingentées, accepter le statu quo, sans tenir compte des ententes du GATT, ni le mur de tarifications qui va être bientôt introduit et qui va remettre peut-être en question les quotas. Cependant, le système lui-même, si j'ai bien entendu, va être maintenu à la base, et je suppose que l'efficacité du système va continuer à jouer.

Comme vous pouvez le constater, j'ai mal compris plusieurs éléments, parce que ce n'était pas tellement clair. Cependant, est-ce que, effectivement, ces industries contingentées, que ce soit le lait ou le poulet, vont répondre plutôt à des directives provinciales qu'à celles établies par un système fédéral comme cela existe actuellement?

C'est-à-dire que ca suivrait plus la ligne qui est déià établie dans le secteur du poulet, où, comme vous le savez, il y a une guerre entre l'Ontario et le Ouébec. Cette guerre, c'est essentiellement la volonté provinciale de vouloir établir un niveau de production, et on a parlé du bottom-up system. C'est encore un autre élément, un autre terme qui semblerait vouloir dire qu'on se dirige de plus en plus vers une décentralisation de la gérance des systèmes de contingentement dans ces secteurs.

Est-ce que c'est vrai? Est-ce que mon impression est bonne ou bien ai-je manqué complètement le bateau?

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I'll ask Mr. Prégent to address the dairy views on that and then Mr. Tousignant can respond about the chicken.

M. Prégent: Je regrette si je n'ai pas été assez clair et je vais tenter de l'être davantage. Je pense que l'essentiel du message qu'on veut transmettre c'est que les producteurs comme les industriels se sont dit qu'il nous faut garder un système réglementé pour mettre en marché les produits de façon mieux ordonnée. On ne veut pas tomber dans un marché de libre entreprise totale, sans aucune autre règle. En réalité, ce n'est pas décidé, mais au moins il y a une volonté aussi bien de la part des industriels que des producteurs de conserver des modalités.

On s'est dit aussi qu'il fallait apporter des changements. Et les changements, on est en train de les développer, mais il y en a qui sont quand même assez précis. À titre d'exemple, on prévoit maintenant des prix différents pour certaines classes d'utilisation de produits qui vont dans les ingrédients utilisés pour l'exportation de certains produits surtransformés. Il faut encore trois ou quatre ans, parce que nos produits, au niveaux price or our products was too high, the milk products that are

[Translation]

M. Tousignant: Pas vraiment.

Le président: Merci, monsieur Strahl. Monsieur Marchand.

Mr. Marchand (Québec-Est): Thank you Mr. Chairman. I must say I had a lot of difficulty understanding what was said because I missed what Mr. Vanclief said even if I listened to Mr. Prégent. This whole question is complex, the industries are even more so but it seems to me we are beating around the bush here, talking in generalities, sometimes even in abstract terms. Maybe the situation warrants that.

But I thought that people in the milk industry in particular and obviously people in the other industries with quotas, no longer wanted to accept the status quo, not taking into account the GATT agreements, nor the tarif wall that will soon be erected which could perhaps threaten the quota system. However, if I heard you correctly, the basic system itself will be maintained and I suppose that the system will continue to be effective.

As you can see, I misunderstood several aspects, because it wasn't very clear. However, will the industries with quotas, be it the milk industry or the chicken industry, respond to provincial directives rather than to those that are established by a federal system, as is the case currently.

In other words, things would be more in keeping with the trend already established in the chicken sector, where there is a trade war between Ontario and Quebec, as you know. This war is basically a matter of the provinces wanting to set a particular level of production, and there has been talk of the bottom up system. That's another expression that would appear to mean that we are moving more and more towards decentralised management of quota systems in these sectors.

Is that so? Did I get the right impression, or did I completely miss the boat?

M. Vanclief: Monsieur le président, je vais demander à monsieur Prégent de répondre au nom de l'industrie du lait, puis ensuite, monsieur Tousignant pourra répondre au nom du secteur du poulet.

Mr. Prégent: I'm sorry if I wasn't clear enough, and I will try to be clearer. I think that the basic message we want to get across is that both the producers and the processors said to themselves that we have to retain a regulated system so that we can market the products in a more orderly fashion. We do not want to be dumped into a totally free enterprise market without any other rules. In fact, no decision has been taken, but at least both the industry people and the producers want to retain some arrangements.

We also told ourselves that changes had to be made. We are currently in the process of developing these changes, but even so, some of them are already rather specific. For example, we now expect different prices for certain categories, certain products that are ingredients used in certain highly processed products for export. We have to try to penetrate the market essayer d'entrer sur un marché qui nous était fermé il y a that was closed to us about three or four years ago, because the

surtransformés, étaient trop élevés. On s'aperçoit donc que, si on veut conserver notre niveau de production et même l'accroître, ce qui est encore bien préférable, bien sûr, la seule façon c'est d'essayer de se placer sur ces marchés de niches.

Il faut bien penser que, contrairement à la volaille qui est un marché dont les volumes se multiplient chaque année de façon importante, il est beaucoup plus difficile d'y arriver dans le domaine laitier, pour toutes sortes raisons économiques que l'on connaît.

• 1625

Cependant, on ne réagit pas devant la situation; notre part du marché nord-américain ou mondial, et notre niveau de production vont diminuer sans cesse. Et là, se pose la question, pour les producteurs d'abord, j'imagine, de savoir s'il est préférable de garder un prix plus élevé et de voir le volume diminuer constamment. Est-ce qu'on pourra survivre longtemps de cette façon? Est-ce qu'on ne doit pas réagir et trouver des marchés qui permettent, à des prix peut-être plus bas pour un certain volume—on ne parle pas quand même de volumes considérables, mais pour un certain volume—, à des prix plus bas pour certains ingrédients qui entrent dans les produits surtransformés qu'on ne servait pas et qu'on commence à servir beaucoup mieux?

Ce sont des idées comme celles-là qui sont acceptées de plus en plus par les producteurs et les industriels et qui vont se développer. Ça a pour effet de diminuer quelque peu, à la longue, le prix moyen. C'est peu, mais en même temps, il vaut peut-être mieux conserver le même volume de production plutôt que de le voir diminuer.

On connaît, dans le domaine laitier, les diminutions de quotas importantes qui sont survenues dans les dernières années. Tandis que, depuis un an ou deux, il y a eu des augmentations. Elles ne sont pas majeures, ce n'est pas explosif, mais c'est un tournant positif. On arrête une descente constante pour faire tourner la courbe vers une augmentation, une meilleure place sur les marchés. C'est un exemple des efforts et de la direction qu'on veut prendre.

D'autre part, les discussions pour les allocations dans le domaine du lait n'ont pas été amenées, et si pour l'instant, il n'y a pas de problème majeur, on examine quand même une solution qui est une péréquation plus large entre les provinces, de telle sorte que les changements qui surviendraient se répartiraient plus facilement entre les provinces. Je ne dis pas que la solution sera acceptée, mais nous y travaillons. S'il y avait un pooling qui pourrait être régional ou pancanadien, ce serait peut-être la solution.

Ce sont des voies qui sont examinées présentement, et je ne peux pas vous dire que demain c'est la voie qui va être choisie parce que les principaux partenaires de l'industrie n'ont pas encore fait ces choix. Mais ce sont des moyens qui sont considérés en ce moment et qui font déjà un certain consensus au niveau des comités restreints, des comités plus restreints de planification stratégique, et qui vont être proposés de façon beaucoup plus concrète dès que des scénarios seront mis au point. Ces scénarios seront proposés par les comités spéciaux à tous les partenaires industriels pour les amener à prendre des décisions définitives.

[Traduction]

des prix, pour les ingrédients laitiers qui vont dans ces produits used in certain highly processed products. If we want to retain our current level of production or even increase this level, which would be even better, of course, the only thing we can do is to try to gain access to these niche markets.

> Unlike poultry, a market where volume has increased substantially every year, it is much more difficult to make it in the milk industry, for all sorts of economic reasons that people are familiar

> However, if we do not react to the situation, our share of the North American or global market, as well as our level of production will continue to drop. And that leads us to the question—I suppose, for the producers first of all—is it better to keep a higher price and continue to watch the volume drop constantly? Will we be able to survive for long that way? Shouldn't we react and find markets that allow, perhaps at lower prices for a certain volume—we are not talking about huge volumes, but about a certain volume—lower prices for certain ingredients used to prepare highly processed products which were not served in the past, but which are starting to be served a great deal

> Producers and processors are accepting these ideas more and more, and these ideas will continue to make their way. In the long term, this could decrease the average price somewhat. It would be a small decrease, but at the same time, perhaps it would be better to retain the same production level rather than letting it constantly drop.

> In the milk industry, over the past few years quotas have been decreased substantially. The quotas dropped so much that over the past year or two, they have actually gone up somewhat. These are not major increases, we are not talking about an explosion here, but it is a positive development. We have been able to halt this constant decline and the curve on the chart is now moving up, for a better position on markets. This is an example of the efforts that we should make and the direction we should take.

> Furthermore, discussions about allocations in the dairy industry have not been started, and even though there aren't any major problems for the time being, a solution is being looked at. This solution would be a broader equalization among the provinces, so that the changes that would occur could be allocated more easily among the provinces. I'm not saying that this solution will be accepted, but we are working on it. Perhaps the solution might be to have regional or Canada-wide pools.

> These avenues are being looked at at present, and I can't tell you that one particular avenue is going to be chosen tomorrow, because the major partners of the industry have not yet made these choices. But these options are being looked at at the present time, and some consensus within the restricted committees, the more restricted strategic planning committees, is emerging. Once these scenarios are developed, these options will be brought forward in a much more specific manner. The special committees will be presenting these scenarios to all the industry partners so that they can make definitive decisions.

The Chairman: Mr. Tousignant first.

M. Tousignant: En réponse à votre question, pour les oeufs, comme pour le lait, la tendance générale est à une coordination nationale plus intensive pour faire en sorte que les actions nationales, soit par la Commission canadienne du lait ou l'Office de commercialisation des oeufs, constituent dans une très large mesure, les règles du jeu pour tout le monde à l'échelle du pays. Donc, je dirais, pour répondre à votre question, que du côté des oeufs et du lait il y a une volonté de coordonner davantage les interventions au niveau national de façon à ce que tout le monde y trouve son compte.

• 1630

Du côté du poulet et du dindon, il y a toujours une volonté ferme de coordonner nationalement les interventions-et c'est pour ça qu'on parle de caps nationaux et de choses comme ça-, mais il y a un changement qui s'opère dans ces deux industries et la détermination des approvisionnements va être beaucoup plus focalisée sur la détermination provinciale qu'elle ne l'était auparavant. En d'autres termes, dans l'ancien système, pour le poulet, s'il y avait de la croissance, elle était répartie à peu près également à travers le pays, sans tenir compte pleinement de notions comme l'avantage comparatif, et la proximité des marchés, etc. Donc, dans les deux industries en question, dindon et poulet, au niveau de la détermination du volume et des prix, il y a une tendance à favoriser la province, mais il y a aussi une sorte qu'une province n'écrase pas l'autre et qu'il y ait de la another one and so that there is some coordination. coordination.

J'espère que ça répond à votre question.

M. Marchand: Pour le lait, ça voudrait dire effectivement que le Québec va diminuer son taux de production. Par exemple, actuellement le Québec produit environ 48 p. 100 sur le plan national. Si j'applique au lait ce que vous venez de dire, monsieur Tousignant, ça voudrait dire effectivement que les quotas établis au niveau national correspondraient plus à des critères provinciaux. Mais il me semble que ce n'est pas ça du tout.

M. Tousignant: Ce n'est pas ce que j'ai dit. Non, je ne pense pas en tout cas.

M. Marchand: Disons que ça n'aurait pas cet effet-là, en d'autres mots.

M. Prégent: Vous permettez que je réponde là-dessus? Je comprends votre appréhension parce que c'est une question que posent aussi les producteurs, lors de nos réunions, et plus particulièrement les industriels qui sont extrêmement intéressés à savoir si sur leur marché, ils n'auront pas, tout à coup, moins de produits disponibles. Ce sont des questions qui sont posées. Je ne pense pas, effectivement, que c'est ce qui est considéré. On ne veut pas que les solutions puissent pénaliser une région de cette façon.

M. Marchand: Je voudrais préciser. Ces examens, ces consultations ont évolué et vous êtes pratiquement sur le point de faire vos recommandations. Par exemple, est-ce que vous seriez en mesure de nous dire ce qui, grosso modo, va demeurer en place et ce qui va changer? Les quotas vont-ils demeurer en place tels qu'ils sont actuellement? Pour le système de contingentement, qu'est-ce qui est might be made to the quota system? nouveau?

[Translation]

Le président: Monsieur Tousignant en premier.

Mr. Tousignant: In response to your question, the general tendency in the egg industry, and in the milk industry, is toward greater coordination at the national level so that national initiatives, either by the Canadian Dairy Commission or by the Egg Marketing Agency, constitute the rules of the game for the most part for everyone throughout the entire country. So to answer your question, I would say that in the egg and dairy industries, people do want to coordinate national initiatives more, so that there will be something for everyone.

As for the chicken and turkey industries, there is still a strong will to coordinate initiatives nationally—that's why people are talking about national caps and things like that-but there is one change that is occurring in these two industries, and the determination of supply will be much more focussed on provincial determination than it was in the past. In other words, under the old system, if there was growth in the chicken market, it was allocated pretty much equally throughout the entire country, without fully bearing in mind concepts such as comparative advantage, proximity to markets and so on and so forth. So, within these two industries—turkey and chicken there is a tendency to favour the provinces in terms of determining the volume and the prices, but there is also a very strong volonté très forte de garder une coordination nationale, pour faire en will to retain national coordination, so that no province crushes

I hope that answers your question.

Mr. Marchand: For the dairy industry, that would actually mean that Quebec's production rate will go down. For example, Quebec is currently responsible for about 48% of the total domestic production. If I apply your arguments to the dairy industry, Mr. Tousignant, that would mean that the quotas set at the national level would be more like provincial criteria. But it seems to me that isn't the case at

Mr. Tousignant: That's not what I said. No, in any event I don't

Mr. Marchand: Let's say that in other words, it wouldn't have that effect.

Mr. Prégent: Could I respond to that? I understand your concern, because the producers too have been asking that question at our meetings, particularly the processors who would very much like to know whether all of a sudden there will be less product available on their market. These are the kind of questions that are being asked. But I don't think that's what's being considered. We wouldn't want any solutions that could penalize one region in that manner.

Mr. Marchand: I would like to be more specific. These reviews. these consultations have been underway, and you are almost ready to make your recommendations. Do you think you could possibly tell us, in general terms, what will remain and what will change? Will the quotas remain in place as they currently are? What changes

M. Prégent: Il n'est pas question de supprimer le système de contingentement, par exemple, ni maintenant, ni dans un avenir proche; c'est une chose importante, essentielle. Il n'est pas question de changer ça. Ce qu'on peut changer, ce sont les méthodes, changer des classes, harmoniser à travers les provinces les classes de lait pour arriver à des choses qui se ressemblent un peu plus, qui se comparent un peu mieux et qui peuvent mieux faire un tout. C'est beaucoup plus une harmonisation que la suppression des outils comme le contingentement.

M. Marchand: Merci.

Mr. Adams (Peterborough): Mr. Chairman, I don't have a question, but I do have a comment.

I think my colleague from the Bloc is right in that we're dealing with a group of very complex, highly sophisticated industries.

My comment is to the parliamentary secretary and his colleagues. I really appreciate the process. I can't imagine any way of dealing with industries as complicated and as sophisticated as this except with a bottom—up approach. I think the fullest possible involvement of the commodity groups is the way to go, so I compliment the parliamentary secretary and his colleagues on that approach.

• 1635

Mr. Culbert (Carleton—Charlotte): Mr. Parliamentary Secretary and those in attendance with you, we certainly appreciate the efforts you're putting forth in extremely complicated areas, as Peter just indicated. There is no real black or white, so to speak; it's whatever can be arranged for the benefit of the majority of the people involved in the industry, so that hopefully they will be there for many years in the future to supply a product to us Canadians and export it around the world. I guess that's the bottom line.

Going back over the last number of months, I'm really concerned about orderly marketing and supply management as it affects GATT and what's going to happen down the road, and whether the effect of that on our friends to the south has been considered. For example, I am sure there has been a great deal of discussion about our dairy producers and what effect that is going to have on our chicken, poultry, and butter—and on all component producers. Seven years down the road when we look at those new negotiations. . .

I wonder whether that's been taken into consideration in formulating your approaches to it and whether you see any way, at this time, to gradually move away, so to speak, into the type of field... It may have been touched on earlier in the dairy one, but I wanted to follow up on that aspect.

Mr. Vanclief: Well, we're going through this process because of the foreseeable changes, be they small or large, and because of the questions that might be asked of our supply—managed industries in Canada because of the GATT negotiations.

I'm thoroughly convinced and confident that as the industries are going through this process—and I guess you could say rolling with the punches that are coming along at the present and will continue to come, along with the challenges—

[Traduction]

Mr. Prégent: The quota system will certainly not be done away with, not today, nor in the near future. That's something very important, very essential. There is no question of changing that. What we can change are the methods and the categories. We could harmonize the various categories for milk throughout all the provinces so that the products would be somewhat more comparable and so that they could better form a whole. These changes would be far more of a harmonization than the elimination of mechanisms such as quotas.

Mr. Marchand: Thank you.

M. Adams (Peterborough): Je n'ai pas de question à poser, monsieur le président, mais je voudrais faire une observation.

A mon avis, mon collègue du Bloc québécois a raison. Il s'agit d'un groupe d'industries très complexes et hautement développées.

Mon observation est à l'intention du secrétaire parlementaire et à ses collègues. J'apprécie beaucoup le processus que vous avez utilisé. Je trouve que la seule façon d'examiner des industries aussi compliquées et aussi développées que celles—ci est de commencer à la base. Ce n'est qu'en faisant participer le plus grand nombre possible de groupes représentant les produits agricoles que l'on pourra réussir et je félicite donc le secrétaire parlementaire et ses collègues d'avoir adopté une telle approche.

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Je tiens à signaler au secrétaire parlementaire et à ceux qui l'accompagnent que nous apprécions certainement les efforts qu'ils déploient dans ces questions extrêmement complexes comme Peter vient tout juste de le dire. Ce n'est pas une question en noir et blanc. Il faut trouver une solution qui soit à l'avantage de la majorité des intervenants de ce secteur pour qu'ils puissent, pendant de nombreuses années encore, offrir aux Canadiens et sur les marchés d'exportation du monde entier un produit de qualité. Nous ne voulons rien de moins.

Pendant ces quelques derniers mois, j'ai été vraiment préoccupé à propos de la commercialisation de la gestion de l'offre ordonnée dans le cadre du GATT; je me suis préoccupé de l'avenir, je me suis demandé si l'on avait envisagé les répercussions pour nos amis du sud de la frontière. Je suis sûr que l'on a beaucoup discuté des producteurs laitiers, de la situation pour les producteurs de poulet, de volaille, de beurre, etc. Dans sept ans, quand on fera le bilan de ces nouvelles négociations...

Je me demande si l'on en a vraiment tenu compte dans l'élaboration des solutions? Entrevoyez-vous une possibilité de s'éloigner petit à petit à l'heure actuelle du genre de... On a peut-être déjà abordé la question lorsqu'on discutait du lait, mais je voulais poser une question de suivi à ce sujet.

M. Vanclief: Nous entreprenons tout ce processus en raison des changements prévisibles, importants ou non, et en prévision des questions que l'on pourrait poser au secteur de gestion de l'offre à la suite de négociations du GATT.

Je suis fermement convaincu que les différents secteurs qui passent par tous ces changements—je devrais plutôt parler de bouleversements—se préparent à répondre aux défis qu'ils auront sans doute à relever, qu'il s'agisse de devenir plus

they are preparing to meet any challenge that might come down the concurrentiels, d'élargir les marchés, d'être plus souples, etc. road, be it to be more competitive, be it to broaden their markets, or be it to broaden their flexibility to meet markets that come.

I think it's important, as has been stated today, that it be the industry itself that makes those decisions. The only way those decisions will be effective and accepted by the industry is if they come from the industry itself.

As far as anything more specific on that is concerned, maybe Mr. Tousignant will have some comments.

Mr. Tousignant: No, I think you've covered it, Mr. Parliamentary Secretary.

The Chairman: Thank you, Mr. Vanclief.

Mr. Vanclief, I want to thank you and Mr. Tousignant and your group for coming forward today. I want to say that we do welcome the opportunity to come to your meeting next week, on Thursday, June 16. Unfortunately, on that day I think we also have the ministry coming here, so we may have to skip out early, but I am sure a lot of us will be there, in any event.

Thank you for bringing us up to date. I am sure you would welcome, at any time, further comments from members of the committee if they wished to correspond with you.

Mr. Tousignant: In terms of circulating to members of this committee the decision documents, I will proceed as usual through Mr. Toupin, to be sure you're all-

The Chairman: That way we'll be sure. That guy is on the ball.

Again, thank you for coming.

Mr. Vanclief: Thank you for the opportunity.

The Chairman: This meeting is adjourned.

[Translation]

Il est important, comme on l'a dit aujourd'hui, que les décisions soient prises par le secteur lui-même, car ce sera la seule façon de s'y prendre pour que les décisions soient acceptées et que tout fonctionne efficacement.

Si vous voulez davantage de détails à ce sujet, M. Tousignant pourra peut-être vous offrir quelques commentaires.

M. Tousignant: Non, monsieur le secrétaire parlementaire, je crois que vous avez très bien résumé la situation.

Le président: Merci, monsieur Vanclief.

Monsieur Vanclief, je tiens à vous remercier ainsi que M. Tousignant et ceux qui vous accompagnent d'être venus ici aujourd'hui. Je tiens à vous dire que nous ne manquerons pas de profiter de la possibilité d'assister à votre réunion la semaine prochaine, le jeudi 16 juin. Malheureusement, cela coïncide avec la visite des hauts fonctionnaires du ministère au comité. Nous devrons peut-être donc nous éclipser, mais je suis sûr que beaucoup d'entre nous pourront participer à la réunion.

Je vous remercie de la mise à jour que vous nous avez faite. Je suis sûr que vous aimeriez obtenir en tout temps les commentaires des membres du comité qui voudraient vous en faire part.

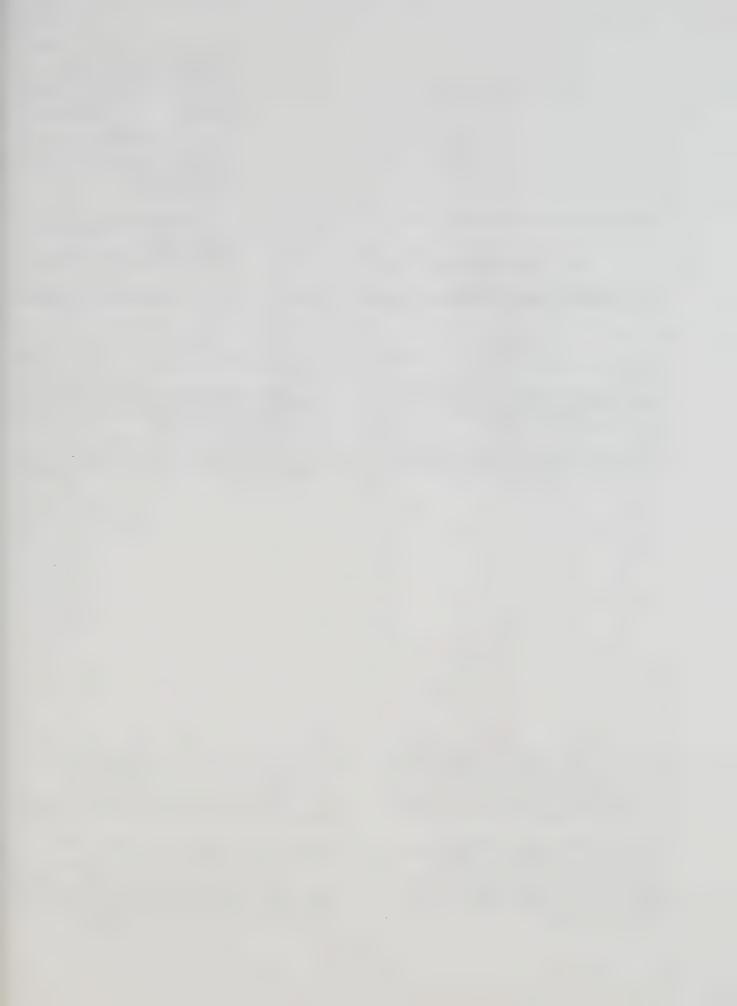
M. Tousignant: Pour ce qui est de la distribution aux membres du comité des documents de décision, je ferai comme d'habitude, je communiquerai avec M. Toupin pour être sûr que vous avez tous. . .

Le président: C'est une bonne garantie car M. Toupin sait vraiment ce qu'il fait.

Je vous remercie une fois de plus d'être venu.

M. Vanclief: Merci de la possibilité de comparaître.

Le président: La séance est levée.



### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid Lettermail

45 Sacré-Coeur Boulevard,

Port pavé Poste-lettre

8801320

**OTTAWA** If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing

Hull, Québec, Canada, K1A 0S9 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada -- Édition 45 boulevard Sacré-Coeur,

#### WITNESSES

Lyle Vanclief, M.P., Chairman and Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture and Agri-Food;

Louis Tousignant, Special Advisor;

Gilles Prégent, Chairman, Canadian Dairy Commission;

Chuck Birchard, Director of Strategic Planning Policy and Communications, Canadian Dairy Commission.

#### **TÉMOINS**

Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

From the Federal-Provincial Task Force on Supply Management Du Groupe de travail fédéral-provincial sur une gestion de l'offre renouvelée:

> Lyle Vanclief, député, président et secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire;

Louis Tousignant, conseiller spécial;

Gilles Prégent, président, Commission canadienne du lait;

Chuck Birchard, directeur de la Planification stratégique et de la politique et de la communication, Commission canadienne du lait.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 23

Monday, August 8, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 23

Le lundi 8 août 1994

Président: Bob Speller

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l' Committee on

# Agriculture and Agri–Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### RESPECTING:

- 1. Committee workplan
- 2. Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of the Canada-U.S. agreement on the exportation of durum wheat to the United States

### CONCERNANT:

- 1. Plan de travail du Comité
- 2. Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen de l'entente Canado-américaine sur l'exportation de blé dur aux États-Unis

#### WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



## STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, AUGUST 8, 1994 (24)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 308, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Senators present: Len Gustafson, Earl Hastings, Jean-Claude Rivest, Mira Spivak.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and June Dewetering, Research Officer.

Witness: From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada: Mike Gifford, Director General, International Trade re: Mike Gifford, directeur général, Politique du commerce Policy Directorate, Market and Industry Services Branch.

The Committee considered a detailed workplan on their study concerning the future of Canadian agriculture.

On motion of Bernie Collins, it was agreed,—That the Clerk of the Committee be authorized to hire Sarah Trant as administrative assistant to provide administrative support to the Committee. That this person be paid \$14 per hour and be hired for the period starting September 5th, 1994 to March 31, 1995 with the total amount of the contract not to exceed \$15,750.

On motion of Paul Steckle, it was agreed, - That when the Committee meets in Ottawa, the Clerk of the Committee be authorized to request the broadcasting of Committee proceedings.

On motion of Harold Culbert, it was agreed, — That whenever the Committee is invited to sit with the Committee of the other place, concerning its study on the future of agriculture, the joint deliberations be printed as an appendix to its own Minutes of Proceedings and Evidence.

The Committee considered the Canada–U.S. agreement on the exportation of durum wheat to the United States.

Mike Gifford made statement and answered questions.

Jean-Paul Marchand moved, - That the August 1st agreement, limiting to 1.5 million tons Canadian wheat exports to the United States, is a poor deal for western wheat farmers and for the Canadian agricultural economy. Since wheat producers are being deprived of 40% of their legitimate United States export market, without compensation, the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food demands that, in the future, the Canadian Government protect the interests of Canadian farmers and ensure that agreements signed with the United Stated be fully respected.

And debate arising thereon.

#### PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 8 AOÛT 1994

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 15 h 40 dans la pièce 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Sénateurs présents: Len Gustafson, Earl Hastings, Jean-Claude Rivest, Mira Spivak.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche, et June Dewetering, attachée de recherche.

Témoin: Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaiextérieur, Services à l'industrie et aux marchés.

Le Comité examine un plan de travail détaillé relativement à son étude sur l'avenir de l'agriculture canadienne.

Sur motion de Bernie Collins, il est convenu, — Que le greffier soit autorisé à engager Sarah Trant comme adjointe administrative, pour assurer le soutien administratif au Comité. Que la rétribution soit de 14\$1'heure pour la période du 5 septembre 1994 au 31 mars 1995, le montant total du contrat ne dépassant pas 15 750\$.

Sur motion de Paul Steckle, il est convenu, — Que chaque fois que le Comité se réunit à Ottawa, le greffier soit autorisé à demander que les séances soient télédiffusées.

Sur motion de Harold Culbert, il est convenu, — Que chaque fois que le Comité sera invité à siéger avec le comité de l'autre endroit dans le cadre de son étude sur l'avenir de l'agriculture, les délibérations mixtes soient imprimées en appendice à ses Procès-verbaux et témoignages.

Le Comité examine l'Accord Canada-États-Unis sur l'exportation de blé durum vers les États-Unis.

Mike Gifford fait un exposé puis répond aux questions.

Jean-Paul Marchand propose, - Que l'Accord du 1er août limitant à 1,5 million de tonnes des exportations de blé canadien aux États-Unis, est un piètre résultat pour les céréaliculteurs de l'Ouest et l'ensemble des agriculteurs canadiens. Comme les producteurs de blé sont privés de 40 p. 100 de leur marché d'exportation américain, sans compensation, le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire exige qu'à l'avenir, le gouvernement du Canada protège les intérêts des agriculteurs canadiens en s'assurant que les accords signés avec les États-Unis soient pleinement respectés.

Sur quoi un débat s'ensuit.

Wayne Easter moved, — That the motion be amended by adding the words "continue to" after the words "Canadian Government".

And debate arising thereon.

By unanimous consent, the amendment was withdrawn.

The question being put on the motion, it was negatived.

At  $6\!:\!30$  o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Wayne Easter propose,—Que la motion soit modifiée en ajoutant les mots «continue de» après les mots «le gouvernement du Canada».

Le débat se poursuit.

Avec le consentement unanime, l'amendement est retiré.

La motion, mise aux voix, est rejetée.

À 18 h 30, le Comité s'ajourne jusqu'à l'appel du président.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Marc Toupin

**EVIDENCE** 

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, August 8, 1994

[Traduction]

**TÉMOIGNAGES** 

[Enregistrement électronique]

Le lundi 8 août 1994

• 1538

The Chairman: Colleagues, welcome back. It is my pleasure to welcome today senators from the Senate agriculture and forestry committee. We have Senator Gustafson with me today as deputy chair. Senator Hays is unable to make it today. He will be with us tomorrow. Senator Spivak is with us, and so is Senator Rivest.

Today what we will be doing first is considering the detailed work plan, talking about hiring support staff, broadcasting of committee proceedings, and the *Minutes of Proceedings and Evidence*.

Le président: Chers collègues, je vous souhaite de nouveau la bienvenue au Comité. J'ai le plaisir aujourd'hui d'accueillir les sénateurs membres du Comité de l'agriculture et des forêts. Le sénateur Gustafson sera vice-président aujourd'hui. Le sénateur Hayes n'a pas pu se joindre à nous aujourd'hui, mais il sera ici demain. Nous accueillons le sénateur Spivak, ainsi que le sénateur Rivest.

Aujourd'hui, nous allons commencer par étudier le plan de travail détaillé, et ensuite discuter de l'embauche de personnel de soutien, de la télédiffusion des délibérations du comité et des *Procès-verbaux et témoignages*.

• 1540

At 4:30 p.m. or thereabouts we have Mike Gifford coming in. He is the Director General of International Trade Policy. He'll be talking to us about the recent trade deal between Canada and the U.S. regarding the wheat issue. I took it upon myself to call him and ask him to come here. After consultation, I figured it was something people wanted to talk about and get more information on. So he has agreed to come and talk to us once we are done with these other issues.

As Marc will point out, there are not really a lot of good rules that could procedurally tell us how we can handle a joint meeting of the Senate and the House, so in some cases we may be out of order in how we do proceed.

Generally in this committee, Senators, we've done things in a very ad hoc manner, as you know. We sometimes bend the rules here and there. As long as we don't have any major outbursts, I can't see any problems with order here.

**Senator Gustafson (Saskatchewan):** The agriculture committee has always been low key and non-political.

**The Chairman:** That is right, and so far we have also managed to be that. But you never know. Maybe around 4:30 p.m. we might need to get some politics in, so we will do that then.

I would like to start with consideration of the work plan. People have been given the work plan and have had it for a while. There are some changes to the one handed to you because I noticed that in some of the draft agendas they had us meeting on November 11, which we obviously can't do.

That draft work plan was put together so that we can get a sense of where we want to go and the groups we want to see.

We've received letters from Mr. Benoit and Mr. Kerpan—the latter, unfortunately, couldn't be with us today—in terms of suggestions as to how we could handle the actual meetings.

Vers 16h30, Mike Gifford se joindra à nous. Il est directeur général, Politiques du commerce international. Il nous expliquera l'accord commercial récemment signé entre le Canada et les États—Unis sur le blé. Je lui ai demandé moimême de venir nous parler. Après avoir consulté quelques personnes, je me suis dit que la question intéressait les sénateurs et qu'ils voudraient en savoir davantage. M. Gifford a donc convenu de venir nous parler dès que nous aurons réglé les autres questions à l'ordre du jour.

Comme Marc l'a souligné, il n'y a pas de règles précises de procédure pour un comité mixte du Sénat et de la Chambre; par conséquent, nous allons parfois peut-être procéder de façon non conforme au protocole.

Chers sénateurs, vous savez que, de façon générale, ce Comité travaille de façon assez spontanée. De temps à autre, il nous arrive de contourner les règles. Mais à moins qu'il n'y ait des objections majeures, je ne vois pas pourquoi on ne continuerait pas de la même façon.

Le sénateur Gustafson (Saskatchewan): Le Comité de l'agriculture a toujours travaillé de façon discrète et non partisane.

Le président: C'est vrai, et jusqu'à présent nous avons aussi toujours travaillé ainsi. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver. Qui sait? Vers 16h30, il faudra peut-être se montrer partisan et, dans ce cas, nous nous en remettrons au règlement.

J'aimerais commencer avec le plan de travail que l'on vous a remis il y a quelque temps. On y a apporté des changements parce que j'ai remarqué que certaines ébauches de calendrier prévoyaient un jour de travail le 11 novembre, ce qui est évidemment impossible.

L'ébauche du plan de travail a été rédigée afin que nous puissions déterminer l'orientation future de nos travaux et les témoins que nous voulons entendre.

Nous avons reçu de M. Benoit et de M. Kerpan—qui ne peut malheureusement pas être des nôtres aujourd'hui—des suggestions sur la façon de tenir nos réunions.

In the work plan we talk about two different things: meeting different producer organizations and getting their views and ideas and, at the same time, doing kitchen meetings.

I have had a few questions as to what we meant there. This would mean taking half a day when we are in an area and getting out into the countryside and sitting around the kitchen table talking to different groups of farmers who may not be associated with a particular organization.

Now, we had suggestions that probably people, such as a certain member of Parliament, in the area we are going into could help organize it. We could have particular groups take it upon themselves to organize these special meetings and suggest people we might want to see. That would give some of the local members some input into this process and would also allow us to have informal meetings to get a better sense of where some of the particular farmers are coming from. That is what is meant by kitchen meetings around the kitchen table.

Senator Hastings, welcome. Thank you for coming out.

I am going to ask Leon Benoit, who has handed out a paper regarding how we might handle some of these meetings, just to go through it and give us an idea of where he is coming from on this.

Mr. Benoit (Vegreville): Thank you, Mr. Chairman. What I have is just a two-page document outlining very briefly what I think is a process we could use to make sure we get the maximum benefit out of the time we spend away from Ottawa and with farmers in particular.

• 1545

What I have suggested in there is that if our goal on this committee is just to learn what we can about agriculture and educate ourselves, then meeting with farm groups and these socalled kitchen table types of process might be all right. But if our goal is really to find out what will be best for the future of agriculture and to meet with farmers to find that out-because I believe farmers have the answers in terms of what is best for the future of agriculture—then we need a more organized process.

At one or both of the last standing committee meetings we had, I suggested we use a process similar to what the Alberta government used. This process really has been built up over the past four years. I was involved as a farm economist working with Alberta agriculture on an informal basis in some of these. I was at some of these meetings. I was at this last round of meetings, held in June throughout Alberta. I thought they were excellent. They were well organized. The Minister of Agriculture from Alberta has agreed to share information on how they organize these meetings.

That is what I have laid out in this two-page memo to you.

Again, if we are going to get the maximum benefit out of

[Translation]

Dans le plan de travail, on parle de deux choses différentes: d'abord, rencontrer divers producteurs pour entendre leurs points de vue et leurs idées, et rencontrer simultanément des gens de façon informelle.

Laissez-moi vous expliquer ce que j'entends par là. Lorsque nous serons dans un certain endroit, nous pourrions passer une demi-journée à la campagne et rencontrer, autour d'une table de cuisine, divers groupes d'agriculteurs qui ne sont pas associés avec une organisation quelconque.

Nous avons reçu des suggestions à l'effet que certains députés qui représentent les régions que nous visiterons pourront aider à organiser les rencontres. D'autre part, certains groupes pourraient eux-mêmes organiser ces réunions spéciales et nous suggérer quelles personnes rencontrer. Cela permettrait aux députés de la région de participer à ce processus et à nous, de tenir des réunions officieuses de façon à prendre le pouls des agriculteurs et d'entendre leurs points de vue. Voilà ce que j'entends par rencontres informelles autour d'une table de cuisine.

Je vous souhaite la bienvenue, sénateur Hastings. Merci beaucoup de vous joindre à nous.

Je vais demander à Léon Benoit, qui a préparé un document sur la façon de tenir ces réunions, de nous donner des explications et de nous éclairer sur sa façon d'envisager les choses.

M. Benoit (Végréville): Merci, monsieur le président. J'ai simplement préparé un document de deux pages qui résume brièvement ce qui, d'après moi, est la meilleure façon de procéder afin de maximiser le temps dont nous disposons au cours de nos voyages loin de la Capitale et plus particulièrement, le temps que nous passons avec des agriculteurs.

Si l'objectif du comité est de s'informer et d'acquérir des connaissances sur l'agriculture, je crois que les réunions avec des groupes d'agriculteurs autour d'une table de cuisine suffiront. Mais si l'objectif du comité est plutôt de déterminer comment développer l'agriculture à l'avenir et de demander l'avis des agriculteurs—car, d'après moi, les agriculteurs connaissent la réponse à cette question-un processus plus structuré sera nécessai-

Au cours de la dernière ou des deux dernières réunions du Comité permanent, j'ai suggéré un processus semblable à celui qu'utilise le gouvernement de l'Alberta. Ce processus a évolué au cours des quatre demières années. J'ai travaillé de façon officieuse à titre de spécialiste en économie agricole au ministère de l'Agriculture de l'Alberta. J'ai donc participé à certaines de ses réunions, notamment la dernière ronde de réunions tenues en juin dernier à travers l'Alberta. À mon avis, les rencontres étaient excellentes. Elles étaient bien organisées. Le ministre de l'Agriculture de l'Alberta a accepté de dire aux intéressés comment organiser ces rencontres.

Voilà ce qui est expliqué dans le document de deux pages qu'on vous a remis.

Je souligne de nouveau que si nous voulons tirer le plus de this time spent, we do have to meet with groups of farmers, but profit possible de nos voyages, nous devrions rencontrer des not farm groups, I would say. What happens when one meets groupes d'agriculteurs plutôt que des organisations agricoles. On with a representative of a farm group... Farm groups are sait ce qui se passe lorsqu'on rencontre le représentant d'une

excellent for what they are set up for, to represent or support a particular commodity or a particular group of farmers. They have a lot to offer in that regard. But when you are looking at finding a solution to the problems for agriculture as a whole, then you have to go to groups of farmers, not organized farm groups. If you have groups of representatives who represent the various farm groups, those representatives will represent the interests of those particular groups. They will present what they have been mandated to present on behalf of those groups. So you will never reach any kind of agreement.

The interesting thing is that some of these same people who are members of farm groups and who are representatives of farm groups, when they were put into this setting, as they were in Alberta, where they could take off their hat as a representative of that group and speak for themselves on what they thought was best for the future of agriculture, put aside the stand they would otherwise have taken, had they been officially representing that group. So it is really important to have these meetings with farmers where they can take off the hat they would wear if they were representing any particular commodity group, or even a group such as the CFA or the National Farmers Union. Instead, make it this meeting of farmers, where you get excellent ideas and they can overcome the shortfalls that always happen when they are representing a particular group. There is generally a very narrow view when they are representing a particular group.

What I have laid out there is this process. It is there for you to read. I just suggest we should be more organized if we are going to go out across the country. We should spend less time meeting with organizations and farm groups and more time meeting with groups of farmers.

I would certainly offer to answer any questions anyone would have on that, if it is in line.

**The Chairman:** Certainly it is. We are not limited to holding meetings with groups or holding these kitchen table meetings. Any suggestions are welcome.

Mr. Vanclief (Prince Edward—Hastings): In comment on Mr. Benoit's suggestion, I think the type of work plan that has been put before the committee by the steering committee is a good balance of what we need to do. Without question, we have to recognize some of Mr. Benoit's comments, but we also have to recognize the democratic process that works in the farm organizations. If there is a problem within the organizations that they are not representing the views of their members, then it is up to the members to change and give that direction to their organizations. But we as a committee must be very cognizant of the fact that there are a number of farm organizations out there that speak for and with their membership. It is important and imperative that we meet with them. . .as well as the type of kitchen table meeting you are referring to here.

On that comment, this is a very energetic work plan that has been put forward for us in the past and we have before us again today. The schedule requires the absence of the committee members from Ottawa for a considerable number of days this

[Traduction]

organisation agricole... Ces groupes font un excellent travail dans le cadre de leur mandat, soit représenter un certain groupe d'agriculteurs ou défendre une denrée particulière. Ils font du bon travail en ce sens. Mais si vous cherchez une solution aux problèmes du secteur agricole en général, vous devez parler à des agriculteurs, et non à des organisations agricoles. Si vous parlez à des porte-parole qui représentent divers groupes agricoles, ils défendront les intérêts des groupes qu'ils représentent. Ils exprimeront ce que les groupes qu'ils représentent les ont chargés de dire. Par conséquent, vous n'allez jamais pouvoir vous mettre d'accord avec eux.

Fait intéressant, certains agriculteurs membres d'organisations agricoles, et mêmes des représentants de ces organismes, lorqu'on leur a dit, au cours de réunions comme celles qui ont eu lieu en Alberta, qu'ils pouvaient s'exprimer à titre individuel et officieux sur ce qui, d'après eux, constituait l'avenir de l'agriculture, n'ont pas fait état du point de vue officiel qu'ils auraient exprimé dans d'autres circonstances. Il est donc très important que nous disions clairement aux agriculteurs que nous allons rencontrer qu'ils peuvent nous donner leur point de vue personnel et non celui d'une organisation agricole, ou même d'un groupe tel la FCA ou le Syndicat national des cultivateurs. Il faut donner un certain ton à nos réunions avec les agriculteurs de façon à ce qu'ils puissent apporter d'excellentes idées sans toutefois parler au nom d'un certain groupe, ce qui pourrait limiter nos échanges. Lorsqu'un agriculteur représente un groupe précis, il adpote généralement un point de vue très étroit.

J'ai donc esquissé un processus dont vous pouvez juger vous-même. Je suggère seulement que nous devrions mieux nous organiser si nous avons l'intention de voyager à travers le pays. Nous devrions prendre plus de temps pour rencontrer des groupes d'agriculteurs et moins de temps avec des organisations agricoles.

Je suis prêt à répondre aux questions éventuelles, si vous le permettez.

Le président: Mais bien sûr! Il n'y a pas que des rencontres avec des groupes ou des agriculteurs autour d'une table de cuisine qui nous intéressent. S'il y a d'autres suggestions, nous sommes prêts à les entendre.

M. Vanclief (Prince Edward—Hastings): J'aimerais commenter la suggestion de M. Benoit; d'après moi, le plan de travail présenté au Comité par le comité de direction est un plan équilibré. Il ne fait aucun doute que nous devons tenir compte des remarques de M. Benoit, mais nous devons également reconnaître le processus démocratique qui sous—tend les organisations agricoles. Si une organisation ne représente pas les opinions de ses membres, il leur incombe de rectifier la situation et d'en aviser l'organisation. Mais le Comité doit être conscient du fait qu'il y a des organisations agricoles qui défendent leurs membres. Il est important et impératif que nous les rencontrions... mais que nous ayons également des réunions autour d'une table de cuisine, comme vous l'avez mentionné.

À ce sujet, le plan de travail qu'on nous a remis il y a quelque temps et que nous avons devant nous aujourd'hui est très chargé. D'après le calendrier, les membres du Comité seront absents d'Ottawa très souvent cet automne. En a-t-on

whips that we all need to be here on a number of those days.

[Translation]

fall. Has this been cleared with the appropriate people in government avisé les autorités gouvernementales de façon à libérer les députés? so that the committee members can be freed up? We don't want to Il est inutile d'établir un calendrier aussi chargé pour ensuite nous set a schedule like this and then be given instructions by our various faire dire par nos whips qu'ils requièrent notre présence certains jours.

• 1550

The Chairman: That fact is included in the process. Until we decide where we want to go and put a budget together, it won't be finalized.

Mr. Vanclief: I don't have a calendar in front of me but I'm sure somebody else does. When I looked at it before, I thought there was a weekend between October 14 and 17. What I am saying is that we are going to eastern Canada for two days, then we are all going to return, and then we are going to Quebec City. I am sure that the logistics and cost of that type of thing might be prohibitive if we go, then all go back to our ridings on the weekend, and then all go to another place. Perhaps there is some way we could bunch them up a little bit better.

We know what's going to happen. There will be a busy schedule before Parliament this fall. We are going to be required to be here for votes, debates, etc. I know you'll be looking after that but I just remind us that we should.

The Chairman: On that particular point, I also noticed that beforehand and I have asked them to change it so that we'd start off on October 16, not on October 13, for that reason.

Mr. Collins (Souris-Moose Mountain): Mr. Chairman, I did have an opportunity over the summer to visit the port authority in Vancouver. In light of what is in this two-page document, yes, I went for educational purposes, I represent a large group of farmers in southeast Saskatchewan who are concerned about the transportation of their commodities. We had a subcommittee set up to review things such as rail transportation, cars, and so on.

I think it is incumbent on all of the members to have that opportunity to visit the port authority. We get so much misinformation and inaccurate statements about who is doing what that I am grateful that through one parliamentary agency this opportunity was set up for me.

I took a look at the function of the longshoremen, the grain handlers, the B.C. maritime employers, the port authority, the shippers, CP Rail, CN Rail—in fact almost all of the players—plus B.C. clearing of grains. One has to go there to understand all the intricacies involved. It is not such a simple, cut-and-dried operation.

Having said that, I would encourage the committee to take a look at that as an additional feature, Mr. Chairman, in light of our subcommittee coming up with some recommendations. One thing I would like to suggest is that three or six months from now we go back and review those recommendations to see which ones were put in place and which ones still have to be acted upon. I am afraid we will make recommendations and they will be left.

Le président: Cela fait partie du processus. Mais nous n'allons pas finaliser les détails avant de décider des endroits que nous voulons visiter et avant d'établir un budget.

M. Vanclief: Je n'ai pas de calendrier avec moi, mais je suis certain que quelqu'un d'autre en a un. À moins que je ne me trompe, il y a une fin de semaine entre les 14 et 17 octobre. Ce à quoi je veux en venir, c'est que nous allons visiter l'Est du Canada pendant deux jours, puis revenir ici et ensuite repartir à Québec. C'est assez compliqué et sûrement coûteux, surtout si, une fois allés là-bas, nous retournons dans nos circonscriptions pour la fin de semaine, puis que nous nous rendons ailleurs. On pourrait peut-être mieux grouper ces voyages.

Nous savons tous ce qui va se passer. Le Parlement aura un horaire chargé cet automne. On exigera notre présence pour des votes, des débats, etc. Je sais que vous allez tenir compte de cela, mais je voulais juste vous le rappeler.

Le président: À ce sujet, j'ai noté la même chose et j'ai demandé aux organisateurs de reporter la date de départ du 13 au 16 octobre.

M. Collins (Souris-Moose Mountain): Monsieur le président, cet été, j'ai eu l'occasion de rendre visite aux autorités du port de Vancouver. J'y suis allé pour apprendre, dans la ligne de ce qui est dit dans ce document de deux pages. Je représente un groupe important d'agriculteurs du Sud-Est de la Saskatchewan qui s'inquiètent du transport de leurs denrées. Nous avions mis sur pied un sous-comité pour examiner des questions comme le transport par chemin de fer, les wagons, etc.

Je crois que tous les membres devraient être tenus de rendre visite aux autorités du port. Nous sommes bombardés de tant de fausses informations et de renseignements erronés sur qui fait quoi que j'apprécie le fait qu'une agence parlementaire m'ait donné l'occasion d'apprendre ce qui se passait vraiment.

J'ai pu observer moi-même le travail des débardeurs, des manutentionnaires céréaliers, des employeurs navals de la Colombie-Britannique, des autorités portuaires, des expéditeurs, des chemins de fer CP et CN-en fait de presque tous les intervenants-en plus des activités douanières de la Colombie-Britannique en matière de blé. Il faut se rendre sur place pour vraiment comprendre tous les aspects de la situation. Il ne s'agit pas d'un problème simple, ce n'est pas noir et blanc.

Cela dit, j'encourage le Comité, en plus du travail prévu, à considérer cela, monsieur le président, étant donné que notre sous-comité va faire des recommandations. J'aimerais suggérer que trois ou six mois plus tard, nous passions en revue ces recommandations pour voir quelles sont celles qui ont été adoptées, et celles qui attendent toujours. Je crains que nous fassions des recommandations dont on ne tiendra pas compte.

I don't have any problem, but I certainly want to reiterate what Mr. Vanclief said, that we have to be careful that we don't say to a number of organizations that we have some questions about the direction in which they may be leading their group. I think we want to get a balance—and I think that's what's happening here—of rural people along with those organizations because they do represent those people. So I just offer that as a suggestion.

**The Chairman:** That's a very good suggestion. I am sure it could easily be put in there.

Mr. Easter (Malpeque): I have just a couple of comments on Bernie's points before I get to Mr. Benoit's paper. I agree 100% with Bernie. I think it is important that the committee, when in Winnipeg, go through the Canadian Wheat Board, the Winnipeg Commodities Exchange. It is the same in the ports: go through the various authorities or marketing systems that are actually doing the on–the–ground work. I think that's important for background.

• 1555

On Mr. Benoit's paper, I definitely do not believe we can overlook the importance of farm organizations. Yes, they are coming from specific interest points, no doubt, but farm organizations, hopefully, are doing good analysis. You just can't make decisions without background analysis.

I just want to put on the record, Leon, that I disagree with your position relative to Alberta Agriculture. In my experience, as a farm leader of 10 years, I have never seen as many biased opinions in any government or in any province as I have seen from Alberta Agriculture, pushing clearly a right—wing agenda, attacking the Canadian Wheat Board, wanting to do away with the Crow statute, the Crow benefit, and on and on goes the list.

I would submit to you that often the papers that are tabled at these so-called public meetings by Alberta Agriculture, in the absence of other information, are in fact just propaganda to move you in that direction. I just want to put that on the record so you are clear where I stand. I agree with the thrust. We had to find some way of getting to farmers, but don't hold up the example of Alberta Agriculture as an objective point of view to me, because I just don't agree with it.

The Chairman: Thank you.

**Mr. Benoit:** There seems to be a misunderstanding. Maybe I didn't express myself clearly enough, particularly in regard to farm groups.

Mr. Vanclief was the first to bring this up, and then Mr. Collins, and he indicated that I had said that farm group leaders don't do a good job of representing the members of their group. In fact, I was saying they do an excellent job of representing the

[Traduction]

Je n'ai pas de problème avec ce qui a été dit plus tôt, mais j'aimerais certainement souligner ce que M. Vanclief a dit, soit que nous devons être prudents et ne pas laisser entendre à certaines organisations que nous avons des doutes sur la façon dont elle représente leurs membres. Je crois que nous devons chercher un équilibre—et d'après moi, c'est ce que nous avons ici—entre les agriculteurs individuels et les organisations car, après tout, elles représentent les agriculteurs. C'est tout simplement une suggestion de ma part.

Le président: C'est une très bonne suggestion. Je suis sûr qu'on pourra en tenir compte.

M. Easter (Malpèque): J'ai simplement quelques remarques à faire sur les points soulevés par Bernie avant de commenter le document de M. Benoit. Je suis tout à fait d'accord avec Bernie. À mon avis, quand le Comité sera à Winnipeg, il sera important de passer par l'entremise de la Commission canadienne du blé et du Winnipeg Commodities Exchange. Le même principe s'applique à nos visites aux ports: il faut passer par les instances ou les offices de commercialisation qui accomplissent le vrai travail, sur le terrain. Je pense qu'il est important de procéder de cette façon afin d'obtenir les renseignements de base qu'il nous faut.

Pour ce qui est du document de M. Benoit, je crois fermement que nous ne devrions pas oublier l'importance des organismes agricoles. Évidemment, ces groupes représentent des intérêts très spécifiques, mais ils préparent de bonnes analyses, au moins, je l'espère. On ne peut vraiment pas prendre de décisions sans se fonder sur des analyses de base.

Léon, je tiens à déclarer publiquement que je ne partage pas votre opinion sur le ministère albertain de l'Agriculture. J'ai oeuvré dans le secteur agricole pendant 10 ans, et je n'ai jamais entendu autant d'opinions partiales de la part d'un gouvernement ou d'une province que du ministère de l'Agriculture de l'Alberta qui fait la promotion d'idées de droite, qui attaque la Commission canadienne du blé et qui préconise l'abolition de la Loi de la passe du Nid-de-Corbeau, et ainsi de suite.

Ma thèse est que souvent, les documents que le ministère de l'Agriculture dépose à ces soi-disant réunions publiques, sans quelque autre information, ne sont que de la propagande pour faire accepter ses théories. Je veux tout simplement le déclarer publiquement pour que vous compreniez ma prise de position. Je suis d'accord sur l'orientation générale. Nous devions trouver un moyen de communiquer avec les agriculteurs, mais ne dites pas que le ministère albertain de l'Agriculture offre un point de vue objectif, car je ne suis vraiment pas d'accord.

Le président: Merci.

M. Benoit: Il semble y avoir un malentendu. Il est possible que je me sois mal exprimé, surtout sur la question des organismes agricoles.

M. Vanclief a été le premier à soulever cette question, suivi de M. Collins. Selon M. Vanclief, j'ai dit que les dirigeants des associations agricoles ne représentent pas très bien leurs membres. Au contraire, j'ai dit qu'elles faisaient un excellent

broader groups, they tend to have their narrow focus. It is them. The leaders of farm groups always go into meetings wearing the hat and in fact presenting information they have been delegated to present.

When you get groups of farmers outside of these groups, even though they've been members of all of these groups, they take that hat off and they look for the best solution, because no longer are they bound as a delegate of that particular group. I want to make that very clear. I believe farm group leaders do a good job in presenting the views of their members, but we'll never reach an agreement as long as we're just dealing with leaders of various farm groups.

I believe most of us have met with leaders of farm groupswith most of them, probably. I have over the years certainly met most farm groups in Canada. I have also met an awful lot of the organizations that we have on the agenda to meet here. I am sure many of you have. How much time should we spend as a committee meeting with these people and how much time should we spend talking to farmers, the people who are affected by decisions we make more than anybody else?

Mr. Pickard (Essex—Kent): First of all, I want to say to the planning group that I believe you've done a very good job. I have no question that you've taken into consideration most of the facets of agriculture throughout the country, not just at the producer level, but also moving into the marketing aspects, moving into the processing aspects. It seems to me that it is an excellent process.

I have to say that Mr. Benoit has a point. I have no question what his point is: let's make certain that the voices of many farmers who may not be represented by agricultural groups or may have a differing viewpoint should be heard. You've mentioned the kitchen meetings. I think in some ways possibly that could be expanded, but in general there is a limit to the hearings and process that this committee can do as well.

• 1600

I hope that in some way Mr. Benoit's consideration will be taken into account and adapted to the program. I really think the committee has done a great job. Quite frankly, I think you've done such a good job that I'm looking forward to starting into the process and carrying through. I really appreciate it.

Senator Gustafson: It appears to me that the work plan laid out here has a pretty good balance. I think it's important to bring both the farm groups and individual farmers together. One of the objectives that I would like to see coming out of this is that we have something that's on a national scale, and I raise this from the Saskatchewan point, for instance. If you have

[Translation]

members of their groups, but the problem is that because travail pour représenter leurs membres, mais le problème, c'est usually they are dealing with a specific commodity or even the qu'étant donné qu'elles représentent des agriculteurs qui cultivent un produit spécifique-et même les groupes qui ont un exactly because they are representing the views of the members mandat plus vaste -- elles ont tendance à avoir des oeillères. Ces of their groups that you are never going to get an agreement from organismes représentent les opinions de leurs adhérents, et c'est exactement pour cette raison que vous n'allez jamais réussir à les persuader d'accepter une entente. Dans les réunions, les dirigeants des organismes agricoles s'expriment toujours au nom de leur groupe, et de fait, ils donnent les informations qu'ils sont chargés de présenter.

> Quand vous parlez à des groupes d'agriculteurs en dehors de ce cadre, même s'ils ont été membres de tous ces organismes, ils expriment leur propre opinion et ils cherchent la meilleure solution, car ils ne sont plus liés en tant que délégués d'un groupe particulier. Je veux être très clair sur ce point. Je crois que les dirigeants des organismes agricoles présentent bien les opinions de leurs membres, mais nous n'allons jamais conclure une entente tant que nous traitons seulement avec les dirigeants des associations agricoles.

> Je crois que la plupart d'entre nous avons rencontré des dirigeants d'organismes agricoles-probablement la plupart de ces groupes. Au fil des ans, j'ai certainement rencontré des représentants de la plupart des associations agricoles du Canada. J'ai aussi rencontré bien des organismes dont les noms figurent à l'ordre du jour de nos futures séances, comme bon nombre d'entre vous, j'en suis sûr. Combien de temps le Comité devrait-il consacrer à des rencontres avec ces gens-là, et combien de temps devrionsnous réserver à des consultations avec les agriculteurs, ceux qui seront les plus touchés par les décisions que nous aurons à prendre?

> M. Pickard (Essex-Kent): Tout d'abord, je voudrais féliciter le groupe chargé de la planification pour son très bon travail. Vous avez certainement tenu compte de la plupart des aspects de l'agriculture dans tout le pays, non seulement au niveau du producteur, mais aussi au niveau de la commercialisation et de la transformation. C'est une excellente démarche.

> Je dois dire que M. Benoit soulève une bonne question. Son message est très clair: nous devrions nous assurer d'écouter tous ces agriculteurs qui ne sont pas forcément représentés par les organismes agricoles ou qui ont des opinions divergentes. Vous avez mentionné les rencontres informelles. Nous pourrions peut-être miser davantage sur ces rencontres, mais en général, ce Comité ne peut avoir qu'un certain nombre d'audiences.

> J'espère que d'une façon quelconque, nous pourrons tenir compte de la suggestion de M. Benoit et l'adapter au programme. Je trouve que le Comité a vraiment fait un excellent travail. Pour être franc, je dirais que vous avez fait un si bon travail que j'attends avec impatience d'entamer et de poursuivre nos travaux. J'apprécie beaucoup ce que vous avez accompli.

Le sénateur Gustafson: D'après moi, le plan de travail que nous avons sous les yeux est assez bien équilibré. À mon avis, il est important de rassembler les organismes agricoles et les agriculteurs qui s'expriment individuellement. Un des objectifs que j'aimerais donner à ce processus est d'avoir quelque chose à l'échelle nationale, et je parle du point de vue de la programs that come out in agriculture that are not national, Saskatchewan, par exemple. Si vous créez des programmes they're not going to last. I'm going back on a bit of history that agricoles qui ne sont pas nationaux, ils ne vont pas durer. Je

we went through in the 14 years that I was part of the House of Commons. If you're going to have piecemeal direction. . . I know it's not easy, but I think that is one of the most important perspectives.

I go back years ago when John Wise was Minister of Agriculture and we had 50 farm groups around. Nobody got their way, because there were all different kinds of perspectives, but you got a broad idea of the problems in agriculture across the country. I notice that there are kitchen meetings scheduled here in each province after hearing the other special interest groups as well. So it should be a pretty fair balance.

**Senator Spivak (Manitoba):** Just a question. I also think the committee's work is very ambitious, and it is quite balanced. I want to ask about the manner in which we will get the information across the country following up on what you said, Len. It seems to me that what is sharply focused here is the impact all these agreements will have on the family farm, on competitiveness, on the supply management system, and on subsidies.

There are other questions I am interested in, such as conservation and questions like that. Transportation issues are also extremely important in western Canada, where I come from.

Are you going to target certain questions at certain groups or certain areas of the country so that you get a sharply focused response? I'm just curious as to the nature of your thinking on this subject.

I don't know if I've made myself clear, but you wanted to receive—

The Chairman: Specific answers to specific problems.

**Senator Spivak:** Yes. As I read in *The Globe and Mail* the other day, the Canadian Wheat Board is at risk. This is a time when everyone is questioning what is happening. Is it broke?

### The Chairman: Yes.

**Senator Spivak:** I'm just wondering whether you are going to have a sharply focused attack in different regions. Not everybody will be able to get everywhere on this kind of. . .

The Chairman: Certainly the nature of our study, Senator, isn't directed as much to resolve specific problems that are out there now, but to take a broader approach and a broader look at things. Certainly as we get into specific areas of the country that have transportation problems, for instance—granted we've already done a lot of work on that—we would directly look at some of the specific problems they are having at that time. The nature of the whole study is that we don't know a lot of what we're going to face. As Leon says, we want to get from individual farmers their ideas. We don't want to go in there with preconceptions.

In terms of an approach and how we attack a specific problem in an area that may be area—specific, certainly we will ask specific questions as they are related to how they can be made more competitive, where they see their problems are going to be in the next 20 or 30 years.

# [Traduction]

reviens sur ce que j'ai pu constater pendant mes 14 années comme député à la Chambre des communes. Si votre orientation n'est pas très ordonnée... Je sais que ce n'est pas facile, mais je pense que c'est une des perspectives les plus importantes.

Il y a des années, John Wise était ministre de l'Agriculture et nous avions environ 50 groupes agricoles. Aucun n'a eu ce qu'il voulait, parce que les perspectives étaient très divergentes, mais on avait une idée générale des problèmes de l'agriculture dans tout le pays. J'ai remarqué que nous avons prévu des rencontres informelles dans chaque province après avoir également entendu les groupes qui représentent des intérêts précis. Alors, cela devrait être assez bien équilibré.

La sénatrice Spivak (Manitoba): Juste une question. Moi aussi, je pense que le travail du Comité est très ambitieux, et qu'il est assez bien équilibré. Pour faire suite à vos remarques, Len, je voudrais demander comment nous allons transmettre l'information à travers le pays. Il me semble que nous nous concentrons beaucoup sur l'impact de toutes ces futures ententes sur la ferme familiale, la compétitivité, le système de gestion de l'offre et les subventions.

Je m'intéresse à d'autres questions, comme la conservation et des questions connexes. Ce qui a trait au transport est aussi très important dans l'Ouest du Canada, la région dont je suis originaire.

Allez-vous poser certaines questions à certains groupes ou dans certaines régions du pays pour avoir des réponses précises? Je me demande simplement quel est votre point de vue à ce propos.

Je ne sais pas si je me suis bien exprimé, mais vous vouliez qu'on vous donne. . .

Le président: Des réponses précises à des problèmes précis.

La sénatrice Spivak: Oui. L'autre jour, j'ai lu dans le Globe and Mail que la Commission canadienne du blé est en danger. En ce moment, tout le monde se pose des questions sur ce qui se passe. Est-elle en faillite?

### Le président: Oui.

La sénatrice Spivak: Je me demande tout simplement si vous allez poser des questions bien précises dans différentes régions. Ce n'est pas tout le monde qui pourra aller partout pour ce genre de. . .

Le président: Sénateur, le but de notre étude n'est certainement pas de résoudre les problèmes spécifiques qui existent à l'heure actuelle, mais plutôt d'envisager et d'aborder les choses dans une perspective plus vaste. Si nous visitons certaines régions du pays qui ont des problèmes de transport, par exemple—j'admets que nous avons déjà beaucoup travaillé cette question—nous pourrons examiner certains des problèmes spécifiques existants à ce moment—là. La nature de l'étude complète est telle que nous ne savons pas à quoi nous attendre. Comme dit Léon, nous voulons entendre les idées des agriculteurs pris individuellement. Nous ne voulons pas avoir d'idées préconçues.

Pour ce qui est de la démarche et de la façon d'attaquer un problème particulier dans un endroit donné nous allons certainement poser des questions précises pour savoir comment les agriculteurs peuvent être plus compétitifs, et quels seront les problèmes dans les 20 à 30 ans à venir.

**Senator Spivak:** Maybe I don't have the right idea here, but I thought that a big part of that future is all of the international agreements that we've entered into. That may be different from east to west, for example. Isn't that a big part of what you are looking at?

[Translation]

La sénatrice Spivak: J'ai peut-être tort, mais je pensais qu'une des composantes les plus importantes de cet avenir était toutes les ententes internationales que nous avons conclues, et dont l'impact pourrait être différent dans l'Est par rapport à l'Ouest. Ce n'est pas une des grandes questions que vous examinez?

• 1605

The Chairman: Certainly. One of the reasons we have to look at this now is that we do have a new trading relationship. We do have new rules of the game. What we want to know is how farmers feel they will get by with those rules, whether or not they have the tools from government or whether they are being overburdened with tools in order to address those problems.

**Senator Spivak:** I take it that in your thinking on this it is going to be an approach you will see as you go along.

The Chairman: That is right.

Senator Spivak: You do not have a fixed approach right now.

The Chairman: If we did, we probably would have some solutions.

Senator Spivak: That answers my question. Thank you.

The Chairman: I will get back to you on that.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): Mr. Chairman, as I interpret the agenda, we are meeting first with the commodity groups, the marketing agencies, and various other agencies. Then we go into our kitchen meetings. I think the focus of our questions at those kitchen meetings can largely come about from some of the things we heard as we met with the larger bodies. That would be my interpretation. There can be incorporation of the views of the larger bodies being heard and then a sharp focus on those people we meet at the kitchen meetings as to how they respond to those kinds of things we have heard from the parent bodies, where they are members of farm organizations. Does the general membership subscribe to that kind of thinking? That is the kind of thinking in which we can see a consensus developing.

It really does not matter whether we meet with the larger bodies or we meet with individual farmers in small kitchen groups. We are not always going to find a consensus. We may have to find it. Having worked with farmers for as many years as I have, I can tell you it is almost impossible to find a consensus unless you develop one of your own.

We are travelling in the west. We are in B.C., and we are concluding on a Friday. I would suggest we continue through Saturday, meeting with groups or whomever, and use Sunday for travel rather than to return to the ridings. We would use our time more wisely. . .along with the travel costs.

The Chairman: You are saying tighten it up a bit.

Le président: Certainement. Si nous devons examiner cette question maintenant, c'est parce que nous avons effectivement établi de nouvelles relations commerciales à l'échelle internationale. Les règles du jeu sont nouvelles. Nous voulons savoir comment les agriculteurs vont composer avec ces règles, s'ils reçoivent l'aide dont ils ont besoin du gouvernement et si on leur donne trop d'outils pour faire face à ces problèmes.

La sénatrice Spivak: Alors, vous dites que la démarche sera de voir au fur et à mesure.

Le président: C'est exact.

La sénatrice Spivak: Vous n'avez pas choisi de démarche bien précise pour le moment.

Le président: Si nous avions choisi une telle démarche, il est probable que nous aurions des solutions.

La sénatrice Spivak: Cela répond à ma question. Merci.

Le président: Je reviendrai là-dessus plus tard.

M. Steckle (Huron—Bruce): Monsieur le président, si je comprends bien le plan de travail, nous allons rencontrer en premier les groupements de producteurs spécialisés, les offices de commercialisation et divers autres organismes. Ensuite, nous allons avoir des réunions informelles. À mon avis, les questions que nous poserons au cours de ces rencontres informelles pourront s'inspirer en grande partie des témoignages que nous aurons reçus pendant nos rencontres avec les groupes plus importants. Voilà comment je comprends le plan de travail. On pourrait faire la synthèse des opinions des groupes plus importants et ensuite, se concentrer pendant les rencontres informelles sur ce que les gens pensent des opinions exprimées par les groupes, s'il s'agit de membres d'organismes agricoles. On pourrait ainsi voir si les membres ordinaires partagent les opinions des groupes, et un consensus pourrait se développer.

Ça n'a guère d'importance que nous rencontrions des groupes plus importants ou des agriculteurs à titre individuel lors de rencontres informelles. Nous n'allons pas toujours arriver à un consensus. Il est possible que nous soyons obligés d'en trouver un. J'ai travaillé avec des agriculteurs pendant de nombreuses années et je peux vous dire qu'il est presque impossible d'arriver à un consensus à moins d'en créer un de toutes pièces.

Nous allons voyager dans l'Ouest. En Colombie—Britannique, nos audiences prennent fin un vendredi. Je propose de continuer le samedi, pour rencontrer des groupes ou autres, et de voyager le dimanche plutôt que de rentrer dans nos circonscriptions. De cette façon, nous ferions une meilleure utilisation de notre temps, et nous pourrions minimiser les coûts de déplacement.

Le président: Alors, vous proposez un programme un peu plus serré.

Mr. Steckle: November 11 is of course a holiday for all of us. Most of us want to be in our ridings. Perhaps we ought to be looking at how we leave it open for the members to be part of the celebrations in our own ridings on that day.

The Chairman: I have tried to adjust it to do that.

Le sénateur Rivest (Stadacona): J'ai, moi aussi, regardé l'équilibre. Je pense qu'il y a un assez bon équilibre entre les groupes. Il faut privilégier les groupes, parce que les groupes sont, par définition, représentatifs de l'ensemble de la classe agricole. Il est intéressant de rencontrer des agriculteurs individuellement, mais il ne faudrait pas exagérer et tomber dans les difficultés de la Commission Spicer. The voice of people, c'est rès bien, mais il ne s'agit pas de se lancer à tous azimuts. Comme on l'a souligné à maintes reprises, en matière agricole, il y a autant d'opinions qu'il y a d'agriculteurs. Donc, il est important de privilégier les groupes et les organisations représentant des agriculteurs.

Deuxièmement, ce qui m'intéresse davantage parmi toutes les perspectives qui ont été soulignées, en particulier en ce qui concerne l'agriculture du Québec, ce sont les conséquences des accords internationaux, qui demandent non seulement aux organisations syndicales, mais aussi aux agriculteurs, des modifications, des changements d'attitude et des réorganisations de leur entreprise agricole qui ont des conséquences, non seulement pour l'agriculture, mais également pour tout le milieu rural au sens large. Cela m'apparaît absolument capital.

Monsieur le président, pourrions-nous, dès le début de nos travaux, demander au ministère de l'Agriculture de nous faire un état de la situation des démarches que le gouvernement canadien a entreprises avec les organisations de l'agriculture au Canada à la suite des accords internationaux? Il serait bon de savoir où on en est exactement en ce qui concerne la question des tarifs et ce que le gouvernement envisage de faire pour aider les agriculteurs à opérer les changements qu'impliquent les accords internationaux. Je sais que les agriculteurs du Québec, et sans doute les agriculteurs de l'ensemble des autres régions du Canada, sont extrêmement intéressés à cette chose.

C'est une chose de voir les perspectives, mais si on va rencontrer les agriculteurs, ils vont nous parler des problèmes concrets qu'ils vivent et nous dire ce qui arrive des plans conjoints, des quotas, des formules de crédit, etc. Je pense qu'il serait important qu'on ait dès le départ un énoncé assez clair sur l'état de la situation.

Merci, monsieur le président.

[Traduction]

M. Steckle: Bien sûr, le 11 novembre est un jour férié pour nous tous. La plupart d'entre nous voulons être dans nos circonscriptions. Peut-être devrions-nous prévoir que les députés puissent participer aux célébrations organisées dans nos propres circonscriptions ce jour-là.

Le président: J'ai essayé de préparer le plan de travail dans cette optique.

Senator Rivest (Stadacona): I too have looked at the balance. I think that we have found a pretty good balance among the groups. We have to focus on the groups, because by their very nature, they represent the entire farming community. It would be useful to meet with individual farmers, but we shouldn't take things too far and find ourselves with the same problems that the Spicer Commission had. It's all very well to talk about the voice of the people, but we shouldn't go off in all directions. As it has been pointed out on many occasions, in agriculture there are as many opinions as there are farmers. So I think it is important to focus on the various groups and organizations that represent farmers.

Secondly, of all the various possibilities that were raised, particularly having to do with Quebec agriculture, I'm mostly interested in the consequences of international agreements, which require both unions and farmers to change their attitudes and reorganize their farming operations. These changes have consequences on both farming and the entire rural community, in the broader sense. In my view, this is a very important point.

Mr. Chairman, at the beginning of this exercise, could we ask the Department of Agriculture to brief us on the various initiatives that the government of Canada has taken with farm groups in Canada after international agreements have been entered into? It would be a good idea to know exactly where we are in terms of tariffs and what the government plans to do to help farmers carry out the changes that must be made because of international agreements. I know that Quebec farmers, and no doubt, farmers from all the other regions of Canada, are extremely interested in this.

Knowing about the various outlooks is one thing, but if we meet with farmers, they are going to talk to us about the specific, practical problems that they have and about what's happening with joint plans, quotas, farm credit arrangements and so on. I think it's important for us to have a rather clear portrait of the entire situation right at the outset.

Thank you, Mr. Chairman.

• 1610

The Chairman: One of the ways we may deal with that, Senator, is I had hoped we might have the minister come before this committee again in the fall, and at that time he may be able to address some of those issues. Given some of the changes that have happened over the summer, I thought it would probably be appropriate if he came before us. So we may be able to deal with that.

Le président: Une des solutions que j'envisageais, sénateur, était d'inviter le ministre à comparaître à nouveau devant le Comité à l'automne afin qu'il puisse nous parler de certaines de ces questions. Étant donné certains des changements survenus au cours de l'été, j'ai pensé qu'il serait probablement judicieux qu'il comparaisse. Ce serait peut-être une solution.

Mr. Culbert (Carleton — Charlotte): In the proposed agenda we have a couple of things in Atlantic Canada I note, one being the absence of Nova Scotia. Was there no interest in having input meetings from Nova Scotia?

Secondly, I noticed in both of the suggested Atlantic Canada meetings there was no allowance for the kitchen style of meetings getting out into the agriculture community itself and having some opportunity for those inputs. I ask that from the point of view that perhaps we could give consideration to that. While I agree it is not by itself the ultimate goal, it is part of the overall consultation process. Certainly I know in the New Brunswick one we can include a number of other agencies from the industry that can make presentations. To get that overall view of various farm components, I think it is important that some of those kitchen meetings be held.

I would be very pleased to arrange them for New Brunswick and for my area. As a matter of fact, the meetings will be in my riding, and I would be very pleased to coordinate them on behalf of the committee.

The other thing is the absence of Nova Scotia there. I notice we certainly missed it.

The Chairman: You are right, we did miss Nova Scotia. Because of cost, it was not put there when the initial agenda was made up. If we end up going everywhere, the cost would be extreme. We tried to narrow it down somewhat. But they have an interest and perspective we should hear. We could put it in there if the committee wanted to. In the end, we knew we were going to be cut down in budget, so we started cutting ourselves.

Kitchen meetings, certainly. We plan to have kitchen meetings wherever we go. They were just left off the agenda.

**Mr.** Culbert: So we can begin organization on that once we have finalization of work dates when we are doing some background work for kitchen meetings.

I notice in some of our scheduling we finish one day or one evening in one place and then we are 1,000 miles away the next day, so to speak. We may have to coordinate that with the availability of proper transportation.

The Chairman: That is right.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Mr. Chairman, I would like to reverberate. This is one heck of an agenda you have here, but there are a couple of things.

I am noticing the morning meetings. We have quite a list of possible witnesses, and then we have kitchen meetings in the afternoon. Are these just tentative witnesses, or will we try to squeeze them all in in the morning?

The Chairman: The list of names there is groups we may possibly want to see.

[Translation]

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Je remarque une ou deux choses dans l'ordre du jour proposé pour ce qui est de la région de l'Atlantique. D'une part, qu'il n'est pas question de la Nouvelle-Écosse. Cela signifie-t-il que l'on a jugé inutile d'avoir des réunions nous permettant de recueillir le point de vue de la Nouvelle-Écosse?

Deuxièmement, je remarque que pour les deux réunions suggérées dans la région de l'Atlantique, il n'est pas prévu de rencontres sur le terrain avec des gens du milieu agricole pour entendre ce qu'ils ont à nous dire. Peut-être pourrait-on envisager certaines rencontres de ce genre. Je conviens évidemment que ce n'est pas, en soi, l'objectif ultime, mais cela doit faire partie du processus général de consultation. Je suis bien certain, pour ce qui est du Nouveau-Brunswick, que nous pouvons inclure un certain nombre d'autres organismes intéressés qui seraient prêts à faire une intervention. Si nous voulons avoir un aperçu général des diverses questions agricoles, je dirai qu'il est important de tenir certaines de ces réunions informelles.

Je serais très heureux de les organiser au Nouveau-Brunswick et dans ma région. De fait, les réunions auront lieu dans ma circonscription et je me ferai un plaisir de les coordonner pour le Comité.

L'autre chose, c'est qu'il n'est pas question ici de la Nouvelle-Écosse. C'est certainement une omission.

Le président: Vous avez raison, nous avons omis la Nouvelle-Écosse. Pour des raisons d'ordre financier, on a laissé cette province de côté lorsque l'on a mis sur pied le programme initial. Si nous voulons aller partout, cela va coûter très cher. Nous avons essayé de limiter un peu les frais. Il est vrai, toutefois, que la province est intéressée par la question et doit pouvoir présenter son point de vue. Nous pourrions l'ajouter si le Comité le souhaite. Nous savions qu'on allait limiter notre budget et c'est pourquoi nous avons essayé de faire nous-mêmes des réductions.

Tout à fait d'accord pour des rencontres informelles directement avec les intéressés. C'est prévu partout où nous allons. On ne l'a simplement pas mis au programme.

M. Culbert: Nous pourrons donc commencer à organiser cela lorsque les dates auront été finalisées et nous préparer pour ces rencontres.

Je remarque dans notre programme que nous terminons nos audiences un jour ou un soir à un endroit donné et que le lendemain, nous nous retrouvons pratiquement mille milles plus loin. Nous aurons peut-être des problèmes de transport.

Le président: C'est exact.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Monsieur le président, j'aimerais également dire quelque chose. C'est tout un programme que vous avez là, mais je me demande si nous n'avons pas un petit problème.

Je remarque que pour les séances qui se tiendront dans la matinée, il y a tout une liste de témoins éventuels et que, l'après—midi, on prévoit les rencontres sur le terrain. S'agit—il simplement d'une liste de témoins éventuels ou allons—nous essayer de les entendre tous au cours de la matinée?

Le président: Il s'agit de groupes que nous pourrions souhaiter entendre.

Mr. Calder: These are people you will be contacting, then?

The Chairman: That is right.

**Mr.** Calder: Then one I would suggest you should put on there somewhere would be the CFA. I do not see it there.

**The Chairman:** They were to be put down for when we have our meetings here in Ottawa, because they have a national office here in Ottawa. They would be included in the list of people there.

Mr. Collins: Mr. Chairman, as an aside—it goes along with Mr. Benoit's concern—the average age of the farmer in Saskatchewan is about 87, going on 103. Someone did a report that at the rate we are moving along, they are going to be extinct. There are a couple of groups I would like to see, whether we use them in our kitchen meeting approach...

• 1615

I'd like to see us attempt to contact high school students and possibly post–secondary students who are in agriculture to get some reaction as to what they see as the direction of agriculture in terms of their lives and their opportunities. I don't know whether you can fit those in, but I really think those people are going to have to become a very important part in the scheme of things.

I hear from so many farmers who are trying to bring young people onto the land and it is just impossible. I think we want to hear from them. I think that's what Len was saying. Let's hear from the people who are going to be major players in the future.

I commend you and the committee for both the foresight and the time. I think it is a very ambitious undertaking, and hopefully we can achieve the expectations you've set out.

The Chairman: Leon, to get back to your suggestions, in committees like this you never hear a consensus but—

Mr. Benoit: Can I just ask a question?

**The Chairman:** Yes, but before you ask I would like to get a little more information for the committee in terms of the logistics of how this would be set up.

I think it's a good idea. I think it could easily be fitted in in a few places. I don't think we'd want to do it all across the country.

The Conservatives did this on something to do with the economy. Michael Wilson did the same sort of thing. He went into individual little towns. One of the places was in my riding. They had a whole bunch of people, different businessmen, and different groups come in. They had specific people outline what they were looking at and they got their ideas. Then they voted on their priorities and did all that. So it has been done before. But they got different consultants to do it. It's a simple idea, but the logistics were pretty powerful. It took a lot of work and it was difficult for them to do. I'm wondering if you could get us more information on that.

[Traduction]

M. Calder: Ce sont donc des gens que vous allez contacter?

Le président: Oui.

M. Calder: Alors, peut-être devriez-vous ajouter la FCA. Elle n'est pas sur votre liste.

Le président: Nous comptions l'inclure dans nos réunions, ici, à Ottawa parce que cette association a un bureau national dans la capitale. Ces gens-là seraient toutefois inclus dans la liste des témoins entendus sur place.

M. Collins: Un détail, monsieur le président, qui va dans le sens des propos de M. Benoit: l'âge moyen des agriculteurs en Saskatchewan tourne entre 87 et 103 ans. Selon un rapport récent, à ce rythme—là, ils sont en voie de disparition. Il y a quelques groupes que j'aimerais voir, que nous les rencontrions officieusement, ou autrement. . .

J'aimerais que nous essayions de contacter des élèves d'écoles secondaires et peut-être des étudiants en agriculture afin de voir ce qu'ils pensent de l'avenir de l'agriculture en ce qui les concerne, ainsi que des possibilités qui s'offrent à ce secteur. Je ne sais pas si l'on pourra trouver le temps de les entendre, mais je crois vraiment qu'il va falloir que l'on tienne davantage compte de leur avis.

Il y a énormément d'agriculteurs qui me disent qu'ils essaient d'attirer des jeunes dans ce secteur et que c'est tout simplement impossible. Il faudrait donc que nous les entendions. Je crois que c'est également ce que disait Len. Entendons ceux qui vont devenir les principaux acteurs de ce scénario.

Je vous félicite, ainsi que le comité, de prendre le temps de vous pencher à l'avance sur cette question. C'est une entreprise très ambitieuse et j'espère que nous pourrons atteindre les objectifs que vous avez fixés.

Le président: Léon, pour revenir à vos suggestions, dans des comités comme celui-ci, on ne parvient jamais à un consensus mais...

M. Benoit: Puis-je simplement poser une question?

Le président: Oui, mais avant cela, j'aimerais avoir quelques détails de plus du point de vue logistique.

Je pense que c'est une bonne idée et que l'on pourrait facilement prévoir cela à certains endroits, sinon partout au pays.

Les Conservateurs ont procédé ainsi à propos d'une question qui touchait l'économie. Michael Wilson a fait quelque chose du genre. Il est allé dans les petits villages, dont un dans ma circonscription. Il avait réuni tout un groupe de gens, du milieu des affaires et autres. Certaines personnes exposaient ce que l'on envisageait et on demandait l'avis des participants avant de voter sur certaines priorités, etc. C'est donc quelque chose qui a déjà été fait. Mais il a fallu avoir recours à plusieurs experts—conseils. L'idée est simple mais la logistique est très complexe. Cela a demandé beaucoup de travail et cela a été très difficile. Je me demande si vous ne pourriez pas obtenir certains renseignements à ce sujet.

If it's okay, I'd like to try it in a few areas anyway. If Alberta is one of the areas we want to try it in and it has worked there, maybe we should try it. In terms of cost, we have to look at that factor also. So maybe you could put something together for the committee and we can come back to it.

Mr. Benoit: Alberta Agriculture did, I believe, eight or ten of these meetings for under \$10,000, and that included the cost of their organisé huit ou dix réunions semblables pour moins de 10 000\$, en personnel. It doesn't have to be a high cost.

The Chairman: We don't have a big staff, as you know. But if you could get that logistical information for us, then we could come back

Did you have other comments?

Mr. Benoit: Yes. I have a question that arises from what kitchen table meetings? Someone suggested that we focus them based on the discussion with farm groups. I think this has to be a formal process where we use focus groups, as I've suggested in here and as Alberta Agriculture has done, to target the discussion. I believe the senator to my right has suggested that there is a need to focus the discussion. I think there is a process that has been proven to work quite well in which focus groups were used to focus a discussion and then they went on with these farmer meetings.

The Chairman: Certainly, in these meetings we just wouldn't open it up for discussion and ask what they feel. There are specific questions we would want answered, and we would focus on certain goals and ideas.

We've already sent questions out to the people we want to present before this committee. One of the questions we asked, senator, is, given the provisions of the current trade agreements, in this regard what is your vision of the future of agriculture? So we've asked these people to comment on that. Another question is this. The United States has a farm bill and the European Community has a common agricultural policy. What does Canada have and what should the Canadian version be like? There are these sorts of questions.

• 1620

Mr. Benoit: The problem with that type of question, Bob, is that we are determining the kind of outer boundaries of the discussion. If you have these focused groups, which will completely open the discussion and see what farmers want in terms of an agenda for these farmer meetings, then we will have a worthwhile discussion. If, for example, we limit it to saying the U.S. has this foreign program, Europe has this, what does Canada want, right away you are presupposing that farmers want large government programs. Of course in Alberta they found out quite differently.

I think it is important that farmers set the agenda for these farm meetings that come later. That will not happen with the process that I have seen here, at least from what I have seen so far.

[Translation]

Si vous êtes d'accord, j'aimerais essayer en tout cas dans certaines régions. Nous pourrions tenter la chose en Alberta, car je crois que cela a marché dans cette province. Il ne faut pas, non plus, oublier le facteur coûts. Peut-être pourriez-vous donc préparer un projet que nous pourrions examiner.

M. Benoit: Je crois que le ministère de l'Agriculture albertain a tenant compte du frais encourus pour le personnel. Cela ne coûte pas forcément très cher.

Le président: Comme vous le savez, nous n'avons pas beaucoup de personnel. Mais si vous pouvez obtenir ce genre de renseignements pratiques, nous pourrions réexaminer la chose.

Aviez-vous d'autres observations à faire?

M. Benoit: Oui. J'aurais une question à poser suite à ce I've heard here. How would we focus the discussion at these que je viens d'entendre. Comment orienter les discussions au cours de ces rencontres informelles? Quelqu'un a suggéré que nous prenions comme point de départ la discussion que nous aurons eue avec les organismes agricoles. Je pense qu'il faut suivre un processus établi et utiliser des groupes de réflexion, et c'est d'ailleurs ce qu'a fait le ministère albertain, car il faut cibler la discussion. Le sénateur assis à ma droite a également dit qu'il était nécessaire de ne pas s'éparpiller dans ce genre de discussion. Il y a une méthode qui me semble avoir fait ses preuves où l'on discute d'un sujet particulier avec des groupes de réflexion avant les rencontres avec les agriculteurs.

> Le président: Il est évident que dans ces rencontres, nous ne pouvons pas laisser les gens discuter à bâtons rompus de n'importe quoi. Il faudra leur demander de répondre à des questions précises et présenter certains objectifs et certaines idées.

> Nous avons déjà envoyé un questionnaire aux gens que nous voudrions voir présenter un exposé au comité. Une des questions posées est la suivante: étant donné les dispositions contenues dans les différents accords commerciaux en vigueur actuellement, comment envisagez-vous l'agriculture de demain? Nous demandons donc aux intéressés de répondre à cette question. Nous posons aussi la question suivante: les États-Unis ont une loi sur l'agriculture et la Communauté européenne a une politique agricole commune. De quoi dispose le Canada et quel devrait être l'équivalent canadien? Voilà le genre de questions posées.

> M. Benoit: Le problème avec ce type de questions, Bob, c'est que nous limitons la portée de la discussion. Si l'on a des groupes de réflexion, pour ne limiter aucunement le débat et voir ce dont les agriculteurs veulent parler au cours de ces réunions, cela permettra une discussion valable. Si, par exemple, on dit simplement, les États-Unis ont ce programme, l'Europe a ceci, que veut le Canada, c'est présupposer que les agriculteurs veulent de grands programmes gouvernementaux. Évidemment, en Alberta, il n'en est rien.

> Il me semble donc important que ce soit les agriculteurs qui fixent l'ordre du jour de ces rencontres informelles ultérieures. Ce ne sera pas possible si l'on s'en tient à ce que j'ai vu ici, du moins si j'en crois ce qui est proposé.

The Chairman: I think certainly there is a lot of leeway in the process we set up. We have set it up specifically that way, with the kitchen meetings, to allow farmers the broadest possible sense of putting their points of view forward to this committee. I do not see this committee being focused in any direction in terms of the future of the study. That is why we have left it open like this.

**Senator Gustafson:** If I could interject, the farmers will probably bring their problems to the table. They are not bashful about what their problems are. They know what they are and how they affect them. They will be very forthright in that. I do see some importance of coordinating it, but certainly they will bring the problems and they will bring the most pressing thing that happens to be hitting their area. That is what we want to hear.

**Mr. Benoit:** Bringing the problems is only the first step. They could also bring the solutions, and they can. I believe they will if we facilitate this properly.

The Chairman: That is right. That is why we want to keep it as open as we can, to give them an opportunity to put these ideas forward.

Certainly there are certain questions that we as a committee are going to need answered. Although we give them the opportunity to have their say, as a committee we are still going to have to focus on certain areas that we want answered. We are going to need certain questions answered. That is why we set it up in the way we have set it up.

Mr. Benoit: I am suggesting you use focus groups to determine what those questions are rather than that we or anyone else would be doing it. We would miss the target sure as heck. If I were given the total say to set the questions, I would miss the target; so would all of you. If we use focus groups for farmers to focus in on what they want us to discuss solutions to, they will do it and we will—

**The Chairman:** A lot of large consulting firms get a heck of a lot of money for holding these sorts of focus groups. They have developed ways of doing it. I am not sure we have really the expertise to handle it.

**Mr. Benoit:** Let us deal with provincial agriculture departments. Most of them have excellent people.

The Chairman: Again, if you can get us that information and get us the logistics of it, certainly we would be willing to look at it. It just seems to me that a lot of consulting firms are making a heck of a lot of money being able to do that. It is not as easy as it sounds. If you want to get us that information, we will certainly take a look at it again.

Mr. Easter: I would like to get some information on how you set up those focus groups in an objective way, because I have yet to see that they are wide open and objective. Usually they are set up with predetermined conclusions, or leading questions or leading background material or whatever. My objective here is to have wide open, wide-ranging discussions, in fact to the point that I do not believe we should accept adjusting and adapting to the international trade agreements as they are

[Traduction]

Le président: Il est évident que nous disposons de beaucoup de latitude. Nous avons envisagé un processus comprenant des rencontres informelles afin de donner aux agriculteurs le plus de chances possibles de donner leur avis au comité. Je ne pense pas que le comité puisse préjuger de l'étude qu'il fera. C'est pourquoi nous avons laissé les choses aussi vagues.

Le sénateur Gustafson: Si vous me permettez une petite intervention, les agriculteurs viendront probablement discuter de leurs problèmes. Ils n'ont pas peur d'en parler. Ils les connaissent et savent ce que cela représente pour eux. Ils seront très directs. Je pense qu'il est en effet important de coordonner les choses, mais ils n'auront aucun mal à présenter les problèmes et ils insisteront sur ceux qui sont les plus pressants pour leur région. C'est ce que nous voulons entendre.

M. Benoit: Présenter les problèmes n'est qu'une première étape. Ils pourraient également proposer des solutions. Je pense d'ailleurs qu'ils le feront si nous leur facilitons les choses.

Le président: En effet. C'est la raison pour laquelle nous voulons que la discussion soit aussi large que possible, afin qu'ils puissent présenter leurs idées.

Il y a évidemment certaines questions que le comité voudra poser. Même s'ils ont la possibilité de donner leur avis, notre comité va tout de même devoir insister sur certains points. Il va falloir que l'on réponde à certaines questions. C'est pourquoi nous avons prévu les choses de cette façon.

M. Benoit: Je suggèrerais d'utiliser les groupes de réflexion pour décider, justement, quelles seront ces questions plutôt que de les imposer nous-mêmes ou de nous les faire imposer par quelqu'un d'autre. Nous allons à l'échec si nous procédons ainsi. Si l'on me donnait carte blanche pour déterminer ce que doivent être ces questions, je viserai certainement à côté. Si, au contraire, nous avons recours à des groupes de réflexion composés d'agriculteurs pour nous indiquer les problèmes auxquels nous devons trouver des solutions, ce sera fait et nous...

Le président: Il y a nombre de grands cabinets d'expertsconseils qui gagnent beaucoup d'argent à organiser ce genre de groupe de réflexion. Ils ont arrêté certaines méthodes pour ce faire. Je ne suis pas certain que nous ayons véritablement les capacités voulues pour le faire nous-mêmes.

M. Benoit: Traitons avec les ministères provinciaux de l'agriculture. La plupart d'entre eux ont des gens très compétents.

Le président: Là encore, si vous pouvez nous obtenir ce genre de renseignements et des détails sur la façon de procéder, nous pourrions certainement réexaminer la chose. Il me semble simplement que bien des cabinets d'experts—conseils gagnent beaucoup d'argent en faisant ce travail. Ce n'est pas aussi facile que cela peut le paraître. Si vous voulez nous obtenir ce genre d'informations, nous réexaminerons certainement la question.

M. Easter: J'aimerais savoir comment l'on décide de la composition de ces groupes de réflexion de façon objective car rien ne me semble garantir leur objectivité ni leur représentativité. Habituellement, ils sont constitués en fonction de conclusions prédéterminées ou de questions tendancieuses ou encore d'une documentation ou autre, elle aussi tendancieuse. Mon objectif à moi, c'est de tenir des discussions très générales, à bâtons rompus, qui ne présupposent même pas que nous nous

in future negotiations the international trade agreements change in a certain way to accommodate what we may need in terms of farm policy in this country.

Bernie brought up a very important point in terms of where the farmers are going to come from. I don't know how you draw in students, Mr. Chairman.

1625

I will give you a specific instance, and I was actually quite shocked. Two or three years ago I spoke at a high school in Kerrobert where there were 28 students in grades 11 and 12. This is pretty well a farming community. There is an oil industry in the area as well, but it is a small rural community. I asked how many were going to farm. Not one out of that 28 were going to do so.

I think that's an issue we have to somehow deal with. How do you make the industry attractive so that those people will want to farm and be proud to be farmers? I think maybe Bernie put his finger on something. I don't have the answer as to how you address it, Bernie, and how you get those people in, but it is something we need to look at.

Instead of meeting only with mainstream farmers, farm organizations, and individuals, we do have to meet with some community leaders and others who are not in the industry and have them outline what would attract them to the industry under a better policy approach.

Senator Gustafson: It is the young farmers—those who are 20 to 30 years old—who for the most part are hurting. Those are the people who will answer that question.

Mr. Easter: There is no question about it. Those who came through the 1980s in terms of the farm debt crisis... Part of the problem there, Senator, is that a heck of a lot of them are gone. They are the ones who have really felt the pinch. That's why the average age is so high.

Senator Gustafson: The point Bernie makes is a good one. I think these young farmers who are really struggling can tell us what the problems are in a way that nobody else can.

The Chairman: Thank you. I am going to leave it at that. If there are any other ideas, we have time.

There are items on the agenda that we can still change. It is still fairly open.

Mr. Hoeppner (Lisgar-Marquette): Mr. Chairman, I won't say anything right now. I have a comment on this whole issue, but I would like to address it when we discuss the wheat deal and probably a few other things. If you would keep that in mind, I would appreciate it.

The Chairman: Sure. If there are other suggestions for places we can visit and people we can see, it would be appreciated if you would send those to the clerk as soon as possible. Then we will set up an agenda and will bring it back and have people look at it. I noted the suggestions regarding November 11 and starting on the 16th. We will try to tighten it up a bit.

[Translation]

currently engineered. Maybe there need to be recommendations that adaptions aux ententes commerciales internationales actuellement en vigueur. Peut-être devrait-on, au contraire, faire des recommandations portant que dans toutes futures négociations, les ententes commerciales internationales soient modifiées de telle ou telle façon pour remédier à tel ou tel problème que rencontre notre secteur agricole.

> Bernie a soulevé un point très important à propos des futurs agriculteurs. Je ne sais pas comment on attire des étudiants, monsieur le président.

Je vais vous donner un exemple précis qui m'a, en fait, pas mal choqué. Il y a deux ou trois ans, j'ai pris la parole devant 28 élèves de 11e et 12e années à Kerrobert, C'est une localité tout à fait rurale. Il y a bien une industrie pétrolière dans la région mais c'est une petite localité rurale. J'ai demandé à ces jeunes combien d'entre eux

allaient faire de l'agriculture. Sur ving-huit qu'ils étaient, pas un

n'avait l'intention de se lancer en agriculture.

C'est certainement une question dont il va falloir parler. Comment rendre ce secteur attrayant et comment faire pour que les agriculteurs soient fiers de l'être? Bernie a peut-être mis le doigt sur quelque chose d'important. Je ne possède pas la solution et je ne sais pas comment on peut les attirer, mais c'est surement un problème que nous devons examiner.

Plutôt que de nous entretenir uniquement avec des agriculteurs, des organismes agricoles et des gens qui sont déjà dans ce secteur, nous devrions aussi voir des chefs de file locaux et d'autres personnes qui n'appartiennent pas à ce secteur, et leur demander de nous indiquer ce qui pourrait les attirer vers l'agriculture si l'on parvenait à changer la politique agricole.

Le sénateur Gustafson: Ce sont les jeunes agriculteurs—ceux de 20 à 30 ans—qui ont le plus de mal. Ce sont eux qui pourraient répondre à cette question.

M. Easter: C'est certain. Ceux qui ont connu la crise de l'endettement agricole des années quatre-vingt... Le problème, sénateur, c'est que beaucoup d'entre eux ont disparu. Ce sont vraiment eux qui ont été touchés. C'est pourquoi la moyenne d'âge est maintenant aussi élevée.

Le sénateur Gustafson: Bernie a raison. Je crois que les jeunes agriculteurs qui se battent peuvent nous exposer ces problèmes beaucoup mieux que quiconque.

Le président: Merci. Nous allons en rester là. S'il y a d'autres idées, nous avons un peu de temps.

Nous pouvons encore changer certains points à l'ordre du jour. Il n'y a encore rien de définitif.

M. Hoeppner (Lisgar-Marquette): Monsieur le président, je ne dirai rien pour le moment. J'aurai une observation à faire sur toute cette question, mais je préférerais y revenir lorsque nous discuterons de l'accord sur le blé et probablement de certains autres points. Si vous voulez bien ne pas m'oublier, je vous en serais reconnaissant.

Le président: Certainement, S'il y a d'autres suggestions pour ce qui est des endroits où nous pourrions aller et des gens que nous pourrions voir, nous vous serions reconnaissants de les envoyer dès que possible au greffier. Nous arrêterons alors un programme et vous le soumettrons à nouveau. J'ai noté les remarques concernant le 11 novembre et la possibilité de démarrer le 16. Nous essaierons de revoir cela.

I would be willing to go to Nova Scotia if the committee feels we should. It just wasn't put on. What are people's views?

**Senator Gustafson:** I think it's important that all the provinces be heard.

The Chairman: What I am hearing from people is mixed.

We will put them on the agenda now and get the budget together. When the time comes for cutting, then we will make those decisions. How is that?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Marc, can you deal with the item on support staff?

The Clerk of the Committee: On the agenda there is a motion under item number 2, hiring of one support staff for the duration of the study. This is being put forward to assist me.

As you saw from dealing with the work plan, it is a very ambitious one and I'm going to need some help, essentially. It is as simple as that.

• 1630

This is an informal joint committee with the Senate committee, which means that there is also going to be a greater need for communication to make sure that everybody is working from this same plan. Essentially, I need someone in the office who can lend me a hand to make sure that happens. The person who is being recommended is Ms Sarah Trant. Some of you may already know her. She is currently working for the chairman of the committee, who recommended her highly. I have worked with her for the past three months. She is a very experienced lady who has worked with the Department of Agriculture and who has substantial knowledge of the government. She has had an opportunity to work with the members of the agriculture committee. Hopefully she will get to know the members of the Senate Standing Committee on Agriculture and Forestry and help out as much as she can in that respect as well.

She would be very useful to me in ensuring that the work gets done properly, gets done well, that members of the committee get the level of service they are entitled to.

I am putting forth this motion to the committee, hoping that committee members will be able to approve a contract that would start on September 5, two weeks before the official return of the House, in order that we set up properly and acquaint her with the work that the staff does, and end on March 31, 1995, which is the date this study on the future of agriculture is slotted to end.

The Chairman: Comments? Leon?

Mr. Benoit: I am just wondering if you have a resume or c.v. of this person just so we can get a bit of her background. What type of working relationship. . .? If she presently works for the chairman of the committee, would she—

The Chairman: She actually doesn't. She was on contract with me up to a certain point.

[Traduction]

Je serais prêt à aller en Nouvelle-Écosse si le comité estime que c'est nécessaire. Ce n'était tout simplement pas prévu. Qu'en pensez-vous?

Le sénateur Gustafson: Je crois qu'il est important d'entendre toutes les provinces.

Le président: J'ai l'impression que les sentiments sont partagés.

Nous allons prévoir la Nouvelle-Écosse au programme et préparer un budget. Quand il faudra décider de couper dans ce budget, nous pourrons prendre les décisions qui s'imposent. Qu'en pensez-vous?

Des voix: D'accord.

Le président: Marc, pourriez-vous nous présenter la question du personnel de soutien?

Le greffier du Comité: Il y a à l'ordre du jour une motion, au point 2, visant à engager une personne pour la durée de cette étude. Cette personne serait là pour m'aider.

Comme vous avez pu le constater en regardant le plan de travail, il s'agit là d'une étude très ambitieuse et je vais avoir besoin d'aide. C'est aussi si simple que cela.

Il s'agit d'un comité mixte non officiel des deux chambres; pour que le travail se fasse de manière cohérente, il nous faut donc maintenir une bonne communication. J'ai besoin de quelqu'un au bureau qui puisse m'aider à assurer cette coordination. On propose M<sup>me</sup> Sarah Trant, que certains d'entre vous connaissent peut-être déjà. Elle travaille actuellement pour le président du Comité qui, d'ailleurs, lui donne une excellente recommandation. Je travaille avec M<sup>me</sup> Trant depuis trois mois. Elle a beaucoup d'expérience, entre autres, du ministère de l'Agriculture, elle connaît très bien le gouvernement. Elle a déjà travaillé avec les membres du Comité de l'agriculture. J'espère qu'elle fera la connaissance des membres du Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts et qu'elle va pouvoir leur être utile aussi.

Sa collaboration me sera très précieuse: grâce à elle, je pourrai m'assurer que le travail est bien fait et que les membres du Comité reçoivent le service de qualité auquel ils ont droit.

Je propose donc la motion, et j'espère que les membres du Comité seront d'accord pour approuver un contrat qui débute le 5 septembre—à savoir deux semaines avant la reprise officielle des travaux de la Chambre, pour nous donner le temps de nous organiser et de montrer à M<sup>me</sup> Trant le travail à faire—et qui se termine le 31 mars 1995, date où nous achevons cette étude sur l'avenir de l'agriculture.

Le président: Des commentaires? Léon?

M. Benoit: Je me demandais si vous auriez le curriculum vitae de M<sup>me</sup> Trant pour que nous puissions nous renseigner sur ses antécédents. Quel type de relations de travail...? Si elle travaille déjà pour le président du Comité, est-ce qu'elle...

Le président: En fait, ce n'est pas le cas. M<sup>me</sup> Trant a travaillé auparavant pour moi à contrat.

Mr. Benoit: Okay.

The Chairman: Sorry. She is for the next couple of weeks. She was on contract up to a certain point. I had already hired somebody else.

Mr. Benoit: I would sure appreciate getting that before we vote on this. Can we put the vote off until tomorrow?

The Clerk: I do have a copy of her c.v., which I would gladly distribute. She would be reporting to me, to the clerk of the committee.

Mr. Steckle: Mr. Chairman, having seen some of the work this lady has done, I can certainly concur with the recommendation of having her brought into this position. She would do her job well and she brings a great deal of expertise to this position. I can think of no one better to do the job than Sarah.

Mr. Culbert: I have no knowledge of Sarah Trant. I am sure that if Marc recommends her, he has good reason for that recommendation. I guess I am looking at the \$15,000 to \$16,000 and if in fact we would be able to do that without increasing our budget in any way or cutting something else in order to accomplish that goal. Marc, maybe you could elaborate through the chairman.

The Clerk: At this time, Mr. Chairman, our current budget allows for the payment of that contract in full without any problems at all.

Mr. Culbert: So there are no additional costs involved in making this approval?

The Clerk: No.

Mr. Culbert: Okay, thank you.

Mr. Collins: Do you need a motion at this time based on the recommendation for-

The Chairman: Yes, the motion is in the agenda.

Mr. Collins: I am certainly prepared to move that motion subject

The Chairman: The c.v. is being copied now. We'll come back to the motion. We'll let Leon look at it then.

Mr. Collins: I would let that stand.

The Chairman: If that's agreed, we'll come back to it later.

[Translation]

M. Benoit: D'accord.

Le président: Excusez-moi. Elle a un contrat pour les deux prochaines semaines, environ. Elle a eu auparavant un autre contrat. J'avais déjà embauché quelqu'un d'autre.

M. Benoit: J'aimerais beaucoup obtenir une copie de son curriculum vitae avant de voter. Pourrions-nous reporter le vote jusqu'à demain?

Le greffier: J'ai ici une copie de son curriculum vitae que je vous distribuerai volontiers. Mme Trant relèverait de moi, le greffier du Comité.

M. Steckle: Monsieur le président, je connais le genre de travail que fait M<sup>me</sup> Trant, et j'approuve tout à fait cette recommandation. Elle fera un excellent travail. Elle a énormément de connaissances dans ce domaine. À mon avis, il n'y a pas de meilleure candidate que

M. Culbert: Je ne connais pas du tout Sarah Trant, mais je suis convaincu que si Marc la recommande, c'est qu'il a de bonnes raisons pour le faire. Je pense aux 15 000 ou 16 000\$. Si nous pouvons trouver ce montant sans augmenter notre budget et sans devoir effectuer de compressions ailleurs, nous aurons atteint notre objectif. Marc, peut-être pourriez-vous donner des détails au président.

Le greffier: Monsieur le président, le coût total de ce contrat est déjà prévu dans notre budget.

M. Culbert: Donc, si nous approuvons cette candidature, il n'y aura pas d'autres coûts?

Le greffier: Non.

M. Culbert: D'accord, je vous remercie.

M. Collins: Avons-nous besoin de proposer la candidature telle que recommandée...

Le président: Oui, la motion figure à l'ordre du jour.

M. Collins: Je suis tout à fait prêt à en faire la proposition, à to the opportunity for Mr. Benoit to review the c.v. of the individual. condition de permettre à M. Benoit de prendre connaissance du curriculum vitae de Mme Trant.

> Le président: On est en train d'en faire des copies. Nous allons revenir à la motion. Léon y jettera un coup d'oeil tout à l'heure.

M. Collins: Je suis d'accord pour revenir à la motion plus tard.

Le président: Si nous sommes d'accord, nous y reviendrons plus tard.

• 1635

The next item is broadcasting of committee proceedings. We need a motion that when the committee meets in Ottawa the clerk of the committee be authorized to request the broadcasting of committee proceedings.

Mr. Collins: On a point of clarification, Mr. Chairman, is that subject to the general proceedings of a meeting if we were to move into committee or some other features that. . .?

The Chairman: Yes, subject to all of them.

Le prochain point concerne la télédiffusion des réunions du Comité. Nous devons proposer que, lorsque le comité siège à Ottawa, le greffier du Comité soit autorisé à demander la télédiffusion des délibérations.

M. Collins: À titre d'information, monsieur le président, est-ce que les mêmes règles générales s'appliquent au cas où nous nous réunirions en comité ou...

Le président: Oui, toutes les règles s'appliquent.

Mr. Collins: Those regulations would still apply. Fine, no problem.

Motion agreed to

The Chairman: Item four is Minutes of Proceedings and Evidence when the committee meets jointly with the Senate committee on the Senate side. I need somebody to move this.

It is moved by Harold Culbert that whenever the committee is invited to sit with the committee of the other place concerning its study on the joint feature of agriculture, the joint deliberations be printed as an appendix to its own Minutes of Proceedings and Evidence. Right now, when we meet in the other place we are only guests, and since we are not a standing joint committee—we haven't gone through that process—we have no authority to print minutes of it. This would allow us to be able to print the minutes.

Motion agreed to

The Chairman: The last thing I would like to do—people have a copy of the list of witnesses—is to encourage you to give us your ideas on other witnesses. These are possible witnesses for the Ottawa hearings. All these groups have offices in Ottawa. That's why we thought it probably appropriate if we caught them all here. It would save money. You will note the Canadian Federation of Agriculture is down there.

Mr. Benoit: I was wondering what the intent of this list is. Is it a list of possible witnesses to be expanded, or can we choose to meet with some or-

The Chairman: We can choose to meet with some. This is just a list to work from. With this list we've tried to get groups that represent certain aspects of agriculture in the country, but again, as I said, it can be expanded. Maybe we'll ask for more input. If people would send the clerk names of other witnesses they would like to hear, we'll try to get them on the agenda.

I see Mr. Gifford has come into the room. We'll come back and do the final motion on the hiring. We should have the c.v. by then.

[Traduction]

M. Collins: Toutes les règles s'appliquent. D'accord, pas de problème.

La motion est adoptée

Le président: Le quatrième point concerne les *Procès-verbaux et* témoignages lorsque le Comité se réunit conjointement avec le Comité sénatorial du côté du Sénat. Il faut que quelqu'un propose cette motion.

Harold Culbert propose que lorsque le Comité est invité à siéger avec le comité de l'autre place, les délibérations conjointes soient imprimées sous forme d'annexe à ses propres Procès-verbaux et témoignages. À l'heure actuelle, lorsque nous rencontrons les sénateurs, nous ne sommes que leurs invités parce que notre Comité n'a pas le statut de comité mixte permanent. Nous ne sommes donc pas autorisés à faire imprimer les procès verbaux des délibérations. L'adoption de cette motion nous permettra de le faire.

La motion est adoptée

Le président: Finalement, je vous demande de nous proposer des témoins possibles. Vous avez la liste des témoins éventuels pour nos audiences à Ottawa. Tous ces groupes ont des bureaux dans la capitale et nous voulons les faire comparaître ici pour réduire les coûts. Notez que la Fédération canadienne de l'agriculture y figure.

M. Benoit: Je voudrais savoir à quoi sert cette liste. S'agit-il d'une liste à compléter ou devons-nous faire un choix ou...

Le président: Nous pouvons décider de rencontrer seulement certaines de ces personnes. Cette liste n'est qu'un point de départ. Nous avons essayé de trouver des groupes qui représentent certains secteurs de l'agriculture au Canada mais, comme je l'ai déjà dit, nous pouvons ajouter d'autres noms. Peut-être demanderons-nous à d'autres personnes de comparaître. Si vous avez des noms à nous proposer, faites part de vos suggestions au greffier et nous essayerons de les inclure.

Je vois que M. Gifford est revenu. Nous voterons sur la dernière motion concernant l'embauche tout à l'heure. Nous devrions avoir le curriculum vitae en main à ce moment-là.

• 1638

• 1654

The Chairman: At this point we are moving back to the Standing Committee on Agriculture again. Again, we welcome the senators to sit in with us and to question our witnesses. I know that after we have this, a motion is going to come forward questions à nos témoins. Après, le Bloc va proposer une motion by the Bloc. When we move to that area, it will be just the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food. For this part of the l'agro-alimentaire sera concerné. Pour cette partie de la séance, meeting with the witnesses and questioning, the senators are invited toutefois, où nous rencontrons les témoins et où nous leur posons des to participate.

Thank you, Mr. Gifford, for coming forward on such short notice and also on your holidays, I understand. I appreciate the fact that you've come to tell us a little bit about what was included in the deal between Canada and the U.S. You have a brief statement and then will be prepared to answer some questions.

Le président: Nous reprenons les délibérations du Comité permanent de l'agriculture. Nous invitons à nouveau les sénateurs à bien vouloir se joindre à nous pour poser des et à ce moment-là, seul le Comité permanent de l'agriculture et de questions, les sénateurs sont invités à participer.

Merci, monsieur Gifford, d'être venu malgré un très court préavis et bien que vous soyiez aussi en vacances, je crois? Je suis bien heureux que vous soyez venu nous parler des dispositions de l'entente entre le Canada et les États-Unis. Vous avez une courte présentation à faire avant de répondre à nos questions.

Mr. Michael Gifford (Director General, International Trade Policy Directorate, Market and Industry Services Branch, Agriculture and Agri-Food Canada): Thank you very much, Mr. Chairman, and good afternoon, ladies and gentlemen.

What I will try to do this afternoon is very briefly sketch the elements of the understanding that Canada and the United States reached on wheat. I think most of the elements are fairly well known and I'll go through them with some speed.

There are three elements comprising the agreement. The first one relates to the establishment of a blue ribbon commission, the second relates to what we are calling a peace clause, and the third relates to the kind of access arrangements on wheat we have with the United States. Let me go through each of them very briefly.

The purpose of the blue ribbon commission is basically to establish, for want of a better word, an eminent persons' group of non-governmental people appointed by both governments to examine the support, transportation, and marketing systems on both sides of the border with a view to determining and making recommendations and findings on how the respective production, marketing, and support systems interact with one another in terms of not only their impact on Canada-U.S. trade in wheat but also on these different systems of support in respect of our exports to third markets.

So basically we have a commission looking at the two different kinds of systems on each side of the border, how those two systems interact in terms of the movement of wheat and barley between the two countries, and also how those two systems interact in third markets.

Now, the reality of course is that Canada and the U.S. do have different systems in terms of production, marketing, and support. If you look at the data, the support that the United States government provides to its wheat and barley producers is roughly double that provided to Canadian producers. The United States also has an explicit direct export subsidy program—the so-called export enhancement program—and it has a marketing system that relies primarily on the private sector.

In Canada we have a support and production system that is roughly half that provided by the United States and a marketing system that's focused and based on a single selling agency, primarily the Canadian Wheat Board, and, in terms of exports from Ontario, the Ontario Wheat Board.

Clearly, the objective and the terms of reference of the commission will be to look at the two different systems on either side of the border and see whether they can make some observations and recommendations that will help to reconcile the differences in order that trade between the two countries can continue to expand without pays, sans qu'il y ait pour autant d'empiétement. each of us tramping on each other's toes.

So that's the blue ribbon commission. It will be established, hopefully, by September 1 of this year. It is supposed to produce an interim report by May, and it will continue in existence for the duration of the agreement, which is a 12-month agreement from August 1, 1994, through to the end of July 1995.

[Translation]

M. Michael Gifford (directeur général, Politiques du commerce international, Services à l'industrie et au marché, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Merci beaucoup, monsieur le président, mesdames, messieurs, bonjour.

Cet après-midi, je vais essayer de vous donner les grandes lignes de l'entente sur le blé conclue entre le Canada et les États-Unis. La plupart des dispositions de l'accord sont déjà assez bien connues et je vais donc en parler rapidement.

L'accord comporte trois volets. D'abord, l'établissement d'une commission d'experts, deuxièmement, ce que l'on appelle l'article de paix et troisièmement, des ententes concernant l'accès de nos exportations au marché américain du blé. Permettez-moi de vous présenter brièvement chaque élément.

Le but de la commission d'experts est d'établir, faute d'un meilleur terme, un comité de sages ou de participants non gouvernementaux, nommés par les deux gouvernements, pour étudier les programmes d'aide, le transport et les règlements concernant la commercialisation dans les deux pays. L'idée, c'est de formuler des recommandations et de tirer des conclusions sur la relation entre les deux régimes de commercialisation et les programmes d'aide existants en ce qui concerne l'impact de cette relation non seulement sur le commerce de blé entre le Canada et les États-Unis, mais aussi sur nos exportations dans des pays tiers.

Il s'agit donc d'une commission chargée d'étudier les conditions qui existent dans les deux pays, la manière dont l'interaction entre les deux systèmes influence les exportations de blé et d'orge entre le Canada et les États-Unis, et aussi l'effet des deux systèmes sur les marchés tiers.

va sans dire, bien sûr, que la production, la commercialisation et les programmes d'aide sont réglementés de manière très différente aux États-Unis et au Canada. Selon les données dont nous disposons, l'aide que les États-Unis accordent à leurs producteurs de blé et d'orge est à peu près le double de ce que les producteurs canadiens recoivent. De plus, aux États-Unis, il existe ce qu'on appelle le Programme de subventions aux exportations, ainsi qu'un système de commercialisation qui dépend surtout du secteur privé.

Au Canada, notre aide aux producteurs et notre production équivalent, à peu près, à la moitié de ce que fournissent nos voisins du Sud. Notre système de commercialisation est bien ciblé et dépend d'une seule agence, à savoir l'Office canadien du blé, et pour ce qui est des exportations en provenance de l'Ontario, de l'Office du blé de l'Ontario.

De toute évidence, le mandat de la commission est d'étudier les conditions qui existent dans les deux pays et de tenter de formuler des commentaires et des recommandations pour aplanir les différences et pour permettre l'expansion des exportations entre les deux

Voilà donc le mandat de la commission d'experts. On s'attend à ce qu'elle soit établie dès le 1er septembre. Elle doit publier un rapport intérimaire d'ici le mois de mai, et continuera de siéger jusqu'à la fin de l'accord. Il s'agit d'un accord de 12 mois en vigueur du 1er août 1994 à la fin de juillet 1995.

In the peace clause there are a number of elements. First of all, the United States has undertaken that it will not take any action against imports of grains from Canada, including wheat and barley. The United States has also undertaken to withdraw its article XXVIII notification that it submitted to the GATT about three months ago. It has also undertaken not to seek any legislative authority to introduce an article XXVIII.

• 1700

You'll recall that three months ago the United States notified the GATT that it was intending to renegotiate its tariffs on wheat, barley, flour, and malt. The United States, like any other GATT member, has the right to renegotiate its tariffs against GATT members, but it must provide compensation. If there's no agreement on compensation, then the importing country, in this case the United States, has the right under the GATT to go ahead and unilaterally increase its tariffs, but the exporting country has the right to retaliate.

Now, the United States as of August 1, 1994, had notified the GATT 90 days previously and was therefore free to increase its tariffs unilaterally. If it had done so, Canada would have been within its GATT rights to withdraw equivalent concessions.

The difference between article XXVIII and section 22 is basically as follows. An article XXVIII action under the GATT is permanent. When the United States has renegotiated its tariff levels, those levels will be permanent. As I indicated, it was also going to cover more than just wheat. It was going to cover wheat and its products as well as barley and its products.

To summarize, the United States GATT notification will be withdrawn, and the United States has also undertaken not to seek legislative authority to do an article XXVIII on wheat against Canada.

The third element of the peace clause was the understanding that Canada preserves its GATT rights in repect of the U.S. measures I'm going to talk about later on, but we've undertaken not to exercise these GATT rights or NAFTA rights for 12 months; that is, until after the blue ribbon commission reports. So for the next 12 months we have effectively suspended our GATT rights and NAFTA rights, and we can trigger them at the end of the 12-month period.

The third element of this understanding relates to access. This is a 12-month agreement. You'll recall that when we were negotiating in Geneva and, subsequently, at the meetings in Toronto and Chicago, the United States was looking for a multi-year understanding on wheat trade. This action is limited to 12 months.

The levels are split between three types of wheat.

The first big category is wheat produced in the Canadian Wheat Board marketing area. Within that Canadian Wheat Board area, there are two types of wheat: durum and non-durum. Effectively, our exports of durum to the United States in the crop year 1994–95 will be 450,000 tonnes. Above that level, a virtually prohibitive tariff comes into effect of \$50 a tonne. Within that level of 450,000 tonnes of durum, up to 350,000 tonnes will come in at the NAFTA rate of \$3 a tonne and

[Traduction]

L'article de paix comprend plusieurs éléments. D'abord, les États-Unis se sont engagés à ne pas imposer de restrictions aux importations de céréales canadiennes, ce qui comprend le blé et l'orge. Les Américains ont également accepté de retirer l'avis qu'ils avaient déposé il y a environ trois mois sous le régime de l'article 28 du GATT. De plus, ils ont convenu de ne pas recourir à d'autres dispositions pour invoquer l'article 28.

Vous vous souviendrez qu'il y a trois mois, les États-Unis avaient avisé le GATT qu'ils avaient l'intention de renégocier les tarifs douaniers sur le blé, l'orge, la farine et le malt. Comme tout autre membre du GATT, les États-Unis ont le droit de renégocier ces tarifs avec les membres du GATT, mais ils doivent aussi offrir des compensations. Sans entente sur la compensation, le pays importateur, en l'occurrence les États-Unis, a le droit, en vertu du GATT, d'imposer une augmentation unilatérale des tarifs, mais le pays exportateur a un droit clair de représailles.

Les États-Unis avaient avisé le GATT 90 jours avant le 1<sup>er</sup> août 1994 et étaient donc libres d'augmenter unilatéralement leurs tarifs. S'ils étaient allés de l'avant, le Canada aurait eu le droit, en vertu du GATT, de retirer des concessions équivalentes.

Voici la différence entre l'article 28 et l'article 22. Une mesure prise en vertu de l'article 28 du GATT est permanente. Lorsque les États-Unis auront renégocié leurs niveaux tarifaires, ces niveaux seront permanents. Comme je l'ai déjà dit, ces niveaux ne seront pas limités uniquement au blé. Les niveaux allaient s'appliquer au blé et à ses produits, ainsi qu'à l'orge et aux produits de l'orge.

Bref, l'avis que les Américains ont déposé au GATT sera retiré, et les Américains ont également accepté de ne pas recourir à d'autres mesures législatives pour invoquer l'article 28 contre le Canada pour ce qui est du blé.

Selon le troisième volet de la clause de paix, le Canada maintiendrait ses droits en vertu du GATT si les Américains imposaient les mesures dont je parlerai plus tard,mais nous avons accepté de ne pas exercer les droits prévus par le GATT ou l'ALÉNA pour une période de 12 mois, c'est-à-dire tant que la commission conjointe d'experts du secteur des céréales n'aura pas déposé son rapport. Nous avons donc, en effet, suspendu nos droits en vertu du GATT et de l'ALÉNA pour une période de 12 mois, et nous pourrons les invoquer de nouveau à la fin de cette période.

Le troisième aspect de cette entente porte sur l'accès. C'est une entente de 12 mois. Vous vous souviendrez que lors des négociations à Genève, et par la suite, lors des réunions à Toronto et à Chicago, les États-Unis voulaient une entente pluri-annuelle sur le commerce du blé. Cette mesure est limitée à 12 mois.

Les niveaux sont répartis selon les trois variétés de blé.

La première grande catégorie est le blé provenant de la zone de la Commission canadienne du blé. Cette catégorie comprend deux variétés de blé. Le blé dur et le blé de la CCB autre que le blé dur. Nos exportations de blé dur aux États-Unis pendant la campagne agricole 1994–1995 seront effectivement de 450 000 tonnes. Si l'on dépasse ce niveau, un tarif prohibitif de 50\$ la tonne entre en vigueur. De ces 450 000 tonnes de blé dur, jusqu'à 350 000 tonnes seront assujetties au tarif de

above that, between 350,000 and 450,000 tonnes, there will be a tariff 1'ALÉNA de 3\$ la tonne, et au-delà de ce volume, c'est-à-dire entre of \$23 a tonne.

Now, a tariff of \$23 a tonne, although it will take the bloom off the returns from the U.S. market, is not regarded as a prohibitive tariff and therefore trade is expected to continue above that level. That is 450,000 tonnes of durum.

• 1705

In addition, there is a level associated with non-durum exports of wheat from the Canadian Wheat Board area. That level is 1.05 million tonnes. It relates primarily to western spring wheats. Basically at this level, up to 1.05 million tonnes, the normal NAFTA tariff will apply, and above that a tariff of \$50 will apply. There is no limit on wheat produced outside the Canadian Wheat Board area. Traditionally the bulk if not all of the exports of wheat outside the Canadian Wheat Board area, at least commercial exports, have occurred under the aegis of the Ontario Wheat Board, and basically this is white winter wheat.

There are no restrictions on non-Canadian Wheat Board wheat produced outside of that area. There are no restrictions on exports of flour, no restrictions on the exports of semolina, and certainly there are no restrictions on barley or barley products. Basically the access arrangements for this 12-month period relate only to wheat and only for that wheat that is produced in the Canadian Wheat Board area.

In order to give you some idea of what the exports look like prior to the flood of last year... In the crop year 1993-94 the United States had a major reduction in its corn crop because of the floods in the Mississippi. This induced a large increase in imports of wheat from Canada, primarily in the form of feed wheat. It is estimated that roughly 1.2 million tonnes of feed wheat was shipped from Canada to the United States last year. When you add the feed wheat into what we were exporting of springs and durum, as well as the wheat primarily from Ontario, what we shipped last year was nearly 2.8 million tonnes. If you deduct from that 1.2 million tonnes of feed, you come up with roughly 1.6 million tonnes of all wheat.

The access we will have for the upcoming crop year, 1994-95, is close to 2 million tonnes, comprised basically of 1.5 million tonnes of Canadian Wheat Board wheat and an estimated 400,000 tonnes or more of winter wheat, primarily white winter wheat from Ontario. If you throw in on top of that the products that are not affected, such as exports of flour and semolina, the flour made essentially from durum, we are estimating that our total exports of wheat into the United States for the crop year 1994-95 will be nearly 2 million tonnes.

That is the essence of the agreement. As I indicated before, it is a 12-month agreement. It will terminate at the end of July 1995. I might note that an important part of the background to this agreement 1995. Je dois vous signaler qu'un des aspects importants de cette was the expiration of the United States section 22 authority.

I might just conclude by making a brief reference to that. United States has the authority to apply a section 22 import les Américains ont le droit d'appliquer l'article 22, c'est-à-dire quota against imports of any agricultural product that is d'imposer un contingent d'importation sur tout produit agricole

[Translation]

350 000 et 450 000 tonnes, le tarif sera de 23\$ la tonne.

Certes, un tarif de 23\$ la tonne va réduire les profits sur les marchés américains, mais il n'est pas considéré comme étant un tarif prohibitif et on s'attend donc à ce que le commerce se poursuive au-delà ce ce niveau. C'est-à-dire 450 000 tonnes de blé dur.

Il y a, en outre, un niveau pour les autres types de blé de la Commission canadienne du blé. C'est un niveau de 1.05 million de tonnes. Ceci s'applique surtout au blé de printemps de l'Ouest. En principe, le tarif habituel de l'ALÉNA s'appliquerait au niveau allant jusqu'à 1,05 million de tonnes, et au-delà de ce volume, un tarif de 50\$ serait imposé. Il n'y a aucune limite sur le blé produit à l'extérieur de la zone de la Commission canadienne du blé. La plupart, sinon la totalité des exportations de blé provenant de l'extérieur de cette zone, du moins dans le cas des exportations commerciales, se font sous les auspices du Ontario Wheat Board, et c'est surtout le blé blanc d'hiver.

Il n'y a aucune restriction sur le blé produit à l'extérieur de la zone de la Commission canadienne du blé. Il n'existe aucune restriction à l'exportation de la farine, de la semoule, ni de l'orge ou des produits de l'orge. Les ententes sur l'accès pour cette période de 12 mois ne s'appliquent qu'au blé et plus précisément, au blé produit dans la zone de la Commission canadienne du blé.

Permettez-moi de vous donner une idée des exportations avant l'inondation de l'an dernier... Pendant la campagne agricole 1993-1994, la culture de maïs aux États-Unis a baissé considérablement en raison des inondations dans la région du Mississippi. Ceci a causé une importante augmentation des importations de blé du Canada, surtout du blé fourrager. Selon les estimations, l'an dernier près de 1,2 million de tonnes de blé fourrager ont été expédiées du Canada vers les États-Unis. Lorsqu'on ajoute le blé fourrager aux exportations de blé de printemps et de blé dur, ainsi qu'au blé provenant surtout de l'Ontario, l'an dernier nous avons expédié près de 2,8 millions de tonnes. Si on déduit les 1,2 million de tonnes de blé fourrager, on se retrouve avec un montant d'environ 1,6 million de tonnes de toutes les variétés de blé.

Pour la campagne agricole à venir, 1994-1995, nous aurons accès à près de 2 millions de tonnes, notamment 1,5 million de tonnes de blé de la Commission canadienne du blé ainsi qu'environ 400 000 tonnes ou plus de blé d'hiver, surtout le blé blanc d'hiver de l'Ontario. Si on ajoute à cela les produits qui ne sont pas touchés, tels que les exportations de farine et de semoule, la farine étant faite surtout de blé dur, nos exportations de blé aux États-Unis totaliseront près de 2 millions de tonnes pour la campagne agricole 1994-1995.

Voilà en gros le contenu de cette entente. Comme je l'ai déjà dit, c'est une entente de 12 mois, qui viendra à échéance à la fin de juillet entente était l'expiration des droits accordés aux États-Unis en vertu de l'article 22.

Permettez-moi de conclure en disant quelques mots sur Under the United States Agricultural Adjustment Act, the cette expiration. En vertu de leur Agriculture Adjustment Act,

threatening materially to interfere with the U.S. support program. That legislation required the United States to obtain from the GATT a waiver, which it obtained in the mid–1950s. Technically, under the GATT the United States has the authority to apply a section 22 import quota or import fee.

[Traduction]

qui pourrait constituer une menace au programme de soutien en vigueur aux États-Unis. En vertu de cette loi, les États-Unis devaient obtenir une dérogation du GATT, ce qu'ils ont fait au milieu des années cinquante. En principe, selon les dispositions du GATT, les États-Unis ont le droit d'imposer un contingent d'importation ou des prélèvements à l'importation en vertu de l'article 22.

• 1710

In the Canada–U.S. trade agreement, the United States authority to invoke section 22 actions was maintained, just as Canada's authority to invoke article XI import quotas were maintained. Until such time as the new trade agreement, the new GATT, comes into effect, probably July 1 of 1995, under the terms of the free trade agreement between Canada and the U.S. and under the terms of the GATT, the United States has the right to apply a section 22 import quota.

One of the big achievements of the recently concluded Uruguay Round is the fact that when the new GATT agreement comes into force, the United States will lose its authority to apply a section 22 import fee.

That basically is some of the background associated with this arrangement that we have negotiated with the United States. It is a 12-month agreement. It virtually terminates coincidentally with the expiration of the U.S. section 22 authority. The 12-month agreement hopefully will provide an opportunity for this blue ribbon commission to examine the production and marketing systems on both sides of the border and hopefully to provide governments on a non-binding basis its advice as to how the two grain systems can continue to coexist within a framework of expanding trade.

That is about it, Mr. Chairman. I am ready to answer any questions and queries that the members might have.

The Chairman: Thank you, Mr. Gifford. Mr. Marchand.

Mr. Marchand (Québec-Est): Thank you, Mr. Chairman.

Thank you, Mr. Gifford, for giving us the details of many of the press releases we have read over the past little while, which does not change my opinion about this deal. It seems to be an awfully bad deal for Canada. Imagine Canada, which has such a good, clean record in dealing with wheat trade with the U.S., finding itself totally on the defensive, totally giving in, caving in completely. I mean, it is falling through the floor in this deal. You are trying to colour the benefits of having a good black eye. It was not so bad. It is hurting. It is a black eye, but it could have been worse. We could have had several kicks in the rear in addition.

Canada is not winning as far as I can see. There is some political management of perception in terms of a blue ribbon commission—which is without any power whatsoever—that is going to examine the relationship between Canada and the U.S. We already know the U.S. is winning and Canada is losing.

Dans l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, les Américains ont gardé le droit de prendre des mesures en vertu de l'article 22, tout comme le Canada a gardé le droit d'imposer des contingents d'importation en vertu de l'article 11. Tant que la nouvelle entente commerciale, le nouveau GATT, n'entrera pas en vigueur—sans doute le 1<sup>er</sup> juillet 1995—aux termes de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, et aux termes du GATT, les États-Unis ont le droit d'imposer des contingents d'importation sous le régime de l'article 22.

Une des grandes réalisations des négociations d'Uruguay qui viennent de se terminer, est le fait que les États-Unis perdront le pouvoir de recourir à des prélèvements à l'importation en vertu de l'article 22, quand la nouvelle entente du GATT sera en vigueur.

Voilà en gros le contexte entourant cette entente que nous avons négociée avec les États-Unis. Il s'agit d'une entente de 12 mois. Par coïncidence, l'entente prend fin en même temps que le droit des États-Unis d'invoquer l'article 22. Nous espérons que cette entente de 12 mois donnera à la commission d'experts l'occasion de se pencher sur les systèmes de production et de commercialisation des deux côtés de la frontière et de fournir des conseils non contraignants au gouvernement quant à la façon de permettre à deux régimes céréaliers de coexister dans un contexte d'expansion du commerce.

C'est à peu près tout, monsieur le président. Je suis maintenant prêt à répondre aux questions des députés.

Le président: Merci, monsieur Gifford. Monsieur Marchand.

M. Marchand (Québec-Est): Merci, monsieur le président.

Merci, monsieur Gifford, d'avoir éclairci pour nous bon nombre des communiqués que nous avons lus demièrement, et qui ne changent pas mon avis à propos de cette entente. Cela semble une entente très mauvaise pour le Canada. Imaginez; le Canada, qui a tellement agi de bonne foi dans le commerce du blé avec les États-Unis, se retrouve complètement sur la défensive, renonce à tout, capitule complètement. Le Canada se met à genoux dans cette entente. Vous essayez d'adoucir la gifle que nous avons reçue: ce n'est pas si grave que ça. Ça fait mal. C'est une gifle, mais c'aurait pu être pire. On aurait pu nous donner en plus quelques coups de pied dans le derrière.

À ce que je vois, le Canada ne gagne pas. Pour donner une bonne image sur le plan politique, on met sur pied une commission d'experts—qui n'a aucun pouvoir du tout—qui va se pencher sur la relation entre le Canada et les États—Unis. Nous savons déjà que les États—Unis gagnent et que le Canada perd.

This peace clause is nothing. Canada is again a good and fair player, as it was with supply management, for example, in article XI, another clause that we lost because of poor negotiations on the part of Canada. We were good, fair players. We lost. We were treated as though we were the highwaymen in that case.

In this case again, Canada was the good, fair player, and the U.S. is playing unfairly. Canada is giving in. Canada is even losing much of its power in future negotiations. How can you even say it is going to last only 12 months to July 1, 1995 when we just caved in? We will cave in again. We are caving in all over the place. We are caving in on BST in agriculture. We are giving in to pharmaceuticals instead of respecting agricultural farmers. We have caved in to the GATT. We are caving in on transport. We are attempting to cut \$565 million from farmers in transport.

• 1715

What's good in this deal, honestly? What could you possibly see that's good for Canada, good for farmers in this deal, Mr. Gifford, honestly?

Mr. Gifford: Mr. Chairman, I think the facts speak for themselves. In the material that we've distributed to the committee, one table and a chart deal with not only the volume of Canadian wheat exports to the United States but also the value. I think it's relevant to observe that if you subtract feed wheat from the equation, because our exports of feed wheat last year were abnormal and unusual and related specifically to the bad U.S. corn crop, if you adjust for the flood, it's very clear that the total value of Canadian wheat exports to the United States in the coming crop year, 1994–95, will in fact exceed that of last year. I think these are projections and estimates, but I think we're fairly confident that if you subtract the amount that went into feed last year, our estimated value of Canadian wheat exports in the coming crop year will exceed that of last year.

I might say, Mr. Chairman, that as I intimated earlier, we have a free trade agreement with the United States. We have it in the agricultural sector, but it's only partial in the agricultural sector. We and the United States, in the first day of the negotiations, both agreed that we would seek to eliminate all agricultural tariffs, but at that point in time, in 1986, there was no political will to deal with the non-tariff barriers. Therefore, the United States basically retained its non-tariff barriers and Canada retained its non-tariff barriers.

Notwithstanding that, the reality is that since the FTA has come into force, Canada's agricultural exports to the United States have more than doubled. We're up to over \$7 billion. If you take into account the fact that we had a bit of abnormal

[Translation]

La clause de paix ne veut rien dire. Le Canada agit de bonne foi et de façon loyale, comme il l'a fait dans le cas de la gestion de l'offre, par exemple, dans l'article 11, une autre clause que nous avons perdue à cause de négociations maladroites de la part du Canada. Nous agissons de bonne foi et de façon loyale. Nous avons perdu. On nous a traités comme si c'était nous les malfaiteurs dans ce cas—là.

Encore une fois dans ce cas-ci, le Canada agissait de bonne foi et de façon loyale, et c'est les États-Unis qui se conduisent de façon déloyale. Le Canada capitule. Le Canada perd même beaucoup de son pouvoir pour les négociations à l'avenir. Comment pouvez-vous affirmer que cela va durer seulement 12 mois, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1995, quand nous venons juste de capituler? Nous allons le faire encore. Nous le faisons partout. Nous sommes en train de capituler pour la BST en agriculture. Nous sommes en train de capituler devant l'industrie pharmaceutique au lieu de respecter les producteurs agricoles. Nous avons capitulé dans le cas du GATT. Nous sommes en train de capituler pour le transport. Nous essayons de couper 565 millions de dollars dans le transport, sur le dos des fermiers.

Qu'y a-t-il de bon dans cette entente, honnêtement? Monsieur Gifford, honnêtement, que voyez-vous de bon pour le Canada, pour les fermiers, dans cette entente?

M. Gifford: Monsieur le président, je crois que les faits sont éloquents. Dans les documents que nous avons fournis au comité, il y a un tableau et un graphique qui donnent non seulement le volume des exportations de blé canadien aux États-Unis, mais aussi la valeur. Je crois qu'il est important de noter que si vous enlevez le blé fourrager de l'équation-car nos exportations de blé fourrager l'année dernière, anormales et inhabituelles, tenaient à la mauvaise récole de maïs aux États-Unis-si on tient compte des inondations dans le calcul, il devient très clair que la valeur totale des exportations de blé canadien aux États-Unis pour la campagne agricole 1994-1995 sera en fait plus élevée que celle de l'année dernière. Ce sont peut-être des projections et estimations, mais nous croyons pouvoir affirmer que si vous enlevez le montant lié au blé fourrager l'année demière, la valeur estimative des exportations de blé canadien pour la campagne agricole en cours sera plus élevée que celle de la dernière.

Je dirais, monsieur le président, comme je l'ai laissé entendre tout à l'heure, que nous avons une entente de libre-échange avec les États-Unis. Nous l'avons dans le secteur agricole, mais c'est partiel dans le secteur agricole. Le Canada et les États-Unis, dès les premiers jours des négociations, se sont mis d'accord pour essayer d'éliminer tous les tarifs agricoles, mais, à l'époque, en 1986, il n'y avait aucune volonté politique pour éliminer les barrières non tarifaires. Donc, les États-Unis ont retenu leurs barrières non tarifaires et le Canada a retenu les siennes.

Quoi qu'il en soit, le fait est que depuis que l'ALÉ est en vigueur, les exportations du Canada vers les États-Unis ont plus que doublé. Nous sommes rendus à plus de 7 milliards de dollars. Si l'on tient compte du fait que nous avons eu certains

trade in the last couple of years in terms of manufactured tobacco exports to the States...if you take all this into account, the reality is that in 1992 and 1993 Canada was a net exporter of agricultural products to the United States for the first time in over 100 years. I think that indicates that the free trade agreement in terms of agricultural tariff elimination is working.

What we still haven't completed is some long-term understanding with respect to non-tariff barriers. That, Mr. Chairman, is the reality.

The United States had this residual right to apply a section 22 import quota under both the terms of NAFTA and under the terms of GATT. If it had done so, it could have restricted Canadian exports of wheat to 500,000 tonnes. Those basically were the alternatives.

I might also add, Mr. Chairman, that in negotiating this understanding with the United States, the government did consult very, very closely with the leadership of the grain industry. There were numerous telephone calls and consultations with the leaders of the grain industry, and I think it's very clear that the reaction of that industry to this agreement has been very positive. Certainly nobody likes the idea that there will be limits or restrictions placed on our capacity to export to the United States for any product, but particularly for wheat.

That being said, I think in the circumstances it is the considered view not only of the government but also of the stakeholders, both at the provincial level and at the level of the producers, that this was an agreement that was in the long-term interest of the industry. As much as we dislike the idea that there would be an understanding relating to access to the U.S. market, I think the reality is that when you discount the effects of the flood, our access to the U.S. wheat market has not been materially affected by this arrangement.

Thank you.

• 1720

The Chairman: One final question, Mr. Marchand.

Mr. Marchand: We know of course that much of the problem in the United States is caused by the enhancement program, which was excessive and which even Mr. Goodale says was one of the worst programs ever implemented in the U.S. Canada, on the other hand, has been accused of unfairly subsidizing grain, which is not true. But in accepting this agreement it is as though we are admitting we are at fault.

There have already been judgments in respect of grain that show we are not playing unfairly. These judgments were handed down not later than 1993, last year. Given the fact that Canada, I think—from what I know, but someone else might correct me—is in a fairly strong position vis-à-vis the U.S., and that the U.S. is obviously playing foul ball in its free trade agreement with Canada, why then does Canada not stand up and defend the interests of its farmers by going to an independent tribunal and getting an independent opinion, as it finally did on the softwood lumber dispute?

## [Traduction]

échanges anormaux au cours des deux dernières années sur le plan des exportations de produits de tabac aux États-Unis... si l'on tient compte de tout cela, le fait est qu'en 1992 et en 1993, le Canada a été un exportateur net de produits agricoles aux États-Unis pour la première fois depuis 100 ans. Je crois que cela démontre que l'ALÉ fonctionne en ce qui a trait à l'élimination des tarifs agricoles.

Ce que nous n'avons pas encore réalisé, c'est une entente à long terme pour les barrières non tarifaires. Voilà les faits, monsieur le président.

Les États-Unis avaient ce droit résiduel d'invoquer les contingents d'importation prévus à l'article 22 en vertu de l'ALÉNA et en vertu du GATT. S'ils s'en étaient servis, cela aurait limité les exportations de blé canadien à 500 000 tonnes. C'était, en gros, les scénarios possibles.

J'ajouterais, monsieur le président, qu'au cours des négociations avec les États-Unis qui ont mené à cette entente, le gouvernement a consulté de très très près les leaders du secteur céréalier. Il y a eu de nombreux appels téléphoniques et de nombreuses consultations avec les leaders du secteur céréalier et je crois qu'il est très clair que la réaction de ce secteur à l'entente a été très positive. Certes, personne n'aime voir des limites ou des restrictions imposées à notre capacité d'exporter quelque produit que ce soit aux États-Unis, surtout le blé.

Cela étant dit, je crois que compte tenu des circonstances, non seulement le gouvernement mais aussi les intéressés, au niveau des provinces et au niveau des producteurs, sont d'avis que c'est une entente qui sert les intérêts du secteur à long terme. Même si nous n'aimons pas l'idée d'avoir une entente portant sur l'accès au marché américain, le fait est que lorsqu'on fait abstraction des répercussions des inondations, notre accès au marché américain du blé n'a pas été touché de façon importante par cette entente.

Merci.

Le président: Une dernière question, monsieur Marchand.

M. Marchand: Nous savons bien sûr que les problèmes aux États-Unis sont surtout causés par leur programme de subventions aux exportations, EEP, qui était excessif et qui—même M. Goodale l'a affirmé—a été l'un des pires programmes appliqués par les États-Unis. Le Canada, par contre, a été accusé de subventionner de façon déloyale les céréales, ce qui n'est pas vrai. Cependant, en acceptant cette entente, nous avouons que c'est nous qui sommes dans notre tort.

Il y a déjà eu des arrêts portant sur les céréales, qui prouvent que nous n'agissons pas de façon déloyale. Ces arrêts datent seulement de 1993, l'année dernière. Étant donné que le Canada est, d'après ce que je sais—on pourra me corriger—, dans une position assez forte par rapport aux États—Unis, et étant donné que les États—Unis agissent clairement de façon déloyale dans leur accord de libre-échange avec le Canada, pourquoi le Canada ne se lève-t-il pas pour défendre les intérêts de ses agriculteurs en faisant appel à un tribunal indépendant pour obtenir un avis indépendant, comme il l'a fait pour le bois d'oeuvre?

Mr. Gifford: I'll be very brief, Mr. Chairman.

If the United States had gone ahead unilaterally under section 22, Canada could have asked for a NAFTA panel to be established. That panel would have probably taken about a year to report. In the meantime, Canadian exports of wheat would have been limited to anywhere from 500,000 tonnes to 900,000 tonnes. That's basically the alternative that was being faced.

Mr. Culbert: Mr. Gifford, in looking at the agreements that have been negotiated between our two countries in recent years, the FTA and the NAFTA, and the fact that the United States is indeed our biggest trading partner here in Canadathere is no question, whether it be wheat or many other commodities—it is always perceived that every time we get into negotiations and discussions with our big trading partner, we come out on the shorter end of the stick. That's the perception that's out there, and I think it's something that we all have to deal with. We are all very well aware that in the United States, their political opponents as well as the farming industry can seem to exert pressures to find a way to block those borders to our products by one means or another. We've seen that with commodity after commodity over the years.

Following up a little more on what you've just answered, had we not come to this particular agreement that was just recently reached, from the negotiations that took place and being involved yourself, what is your perception of what we would have seen take place in the durum aspect as well as the overall industry as far as our exports to the United States are concerned, not only from the perspective of the next year but on into the future? Although this agreement is only for one year, had there not been agreement—I never like to look at hypothetical situations, but I guess in this case that's the only way to do it, under the perception — what might we have looked at down the road, so to speak, over the next year and in subsequent years as well in the wheat industry?

Mr. Gifford: Basically I think what was being faced was the possibility of unilateral section 22 action by the United States. Under their legislation they could have limited our exports to 50% of the previous three-year average, which would be roughly 500,000 tonnes, followed then by the threat of an article XXVIII negotiation, which would have had the effect of permanently increasing the U.S. tariffs, not only on wheat but also on flour, barley, and malt.

The FTA in the agricultural sector...while it may be somewhat imperfect to the extent that the agricultural sector was not fully covered in eliminating all non-tariff barriers on both sides of the border, it remains a fact that we're far better off having a trade agreement with the United States that has rules than facing the United States under a system of no rules and fighting in the jungle, where obviously the power of the larger party would tend to prevail.

The United States was under severe political pressure—and there's no doubt about it, this issue has nothing to do with economic policy, agricultural policy or trade policy; it has everything to do with U.S. politics. That being said, the FTA commerciale; elle a tout à voir avec la politique en général aux

[Translation]

M. Gifford: Je serai très bref, monsieur le président.

Si les États-Unis avaient agi de façon unilatérale en vertu de l'article 22, le Canada aurait pu demander la mise sur pied d'un groupe spécial de l'ALÉNA. Ce groupe spécial aurait pris à peu près un an pour rédiger son rapport. Entre temps, les exportations de blé canadien auraient pu être restreintes à entre 500 000 et 900 000 tonnes. C'était là l'alternative.

M. Culbert: Monsieur Gifford, quand on regarde les ententes qui ont été négociées demièrement entre nos deux pays, l'ALÉ et l'ALÉNA, et le fait que les États-Unis sont notre plus grand partenaire commercial—là-dessus il n'y a aucun doute, que ce soit pour le blé ou d'autres produits-on a toujours l'impression que chaque fois que nous négocions et discutons avec notre grand partenaire commercial, nous perdons. C'est la perception qui existe et je crois qu'il faut faire quelque chose. Nous savons tous qu'aux États-Unis, les adversaires politiques et le secteur agricole peuvent exercer des pressions pour faire fermer les frontières à nos produits. Nous l'avons vu à maintes reprises au cours des années.

J'aimerais revenir sur ce que vous venez de dire. D'après vous, compte tenu des négociations et selon votre propre participation, si nous n'avions pas réalisé cette entente, que se serait-il passé pour le blé dur et pour toute l'industrie en ce qui a trait à nos exportations aux États-Unis, non seulement pour l'année prochaine mais pour l'avenir? Cette entente est pour un an seulement, mais s'il n'y avait pas eu d'entente-je n'aime jamais parler de situations hypothétiques, mais dans ce cas-ci c'est la seule façon de le faire-à quoi aurions-nous pu nous attendre pour l'avenir, pour l'année prochaine et pour les années suivantes, dans le secteur du blé?

M. Gifford: En gros, c'était l'éventualité de mesures unilatérales en vertu de l'article 22 de la part des États-Unis. En vertu de leur loi, ils auraient pu limiter nos exportations à 50 p. 100 de la moyenne des trois années précédentes, ce qui représenterait environ 500 000 tonnes, puis menacer d'invoquer l'article 28 pour déclencher les négociations, ce qui aurait fait augmenter les tarifs américains de façon permanente pour non seulement le blé mais aussi la farine, l'orge et le malt.

En ce qui a trait à l'ALÉ dans le secteur agricole... Cet accord est peut-être imparfait en ce sens que le secteur agricole n'a pas été complètement couvert pour l'élimination des barrières non tarifaires des deux côtés de la frontière, mais il n'en demeure pas moins que c'est mieux pour nous d'avoir une entente commerciale avec les États-Unis qui comprend des règles, que d'avoir à faire face aux États-Unis dans un système sans règle, que d'avoir à se battre dans la jungle, où évidemment c'est le pouvoir de la partie la plus forte qui prévaudra.

Les États-Unis subissaient d'énormes pressions politiqueset il est évident que cette question n'a rien à voir avec la politique économique, la politique agricole ou la politique

forces the United States to act within certain confines. The FTA gave the United States the authority to use section 22. That authority is going to disappear next year as a result of the MTN. The United States has the right under the GATT to invoke an article XXVIII, but I think a couple of things have happened. A number of agricultural groups now realize that one of the downsides with an article XXVIII is that Canada has the automatic right to retaliate and that U.S. producer groups in California or Florida, regions far removed from the Dakotas and Montana, would be adversely affected if the United States went through with article XXVIII.

That being said, in the long term it's clear that we have to work out a better way of communicating, understanding our respective production and marketing systems. It's clear that in the United States there's an awful lot of misconception. There are factual errors of information. Some senators, who allegedly are quite knowledgeable about the wheat areas, still think imports of wheat into Canada are prohibited by actions of the Canadian Wheat Board. Basically, our import permits have been eliminated since 1990–91.

A lot of Americans simply know that the Canadian system is different, and if it's different, then somehow it's unfair. I think, if nothing else, the work of this blue ribbon commission can help take out the rhetoric, take out the politics and allow a body of well-respected experts to lay out the facts of the situation. What are the Canadian agricultural policies in the grain sector? How do we market wheat? What has been the effect of our system on third markets and within North America? Similarly, on the U.S. side, what has been the impact of EEP?

Already there have been some positive impacts. For the first time there was a magnifying glass put on the EEP program. A lot of people in Washington and outside of Washington were saying "This is crazy". The United States uses EEP on durum exports to North Africa. This sucks out U.S. durum and basically sucks in Canadian, and this is all because of the action of EEP. Last year, EEP exports of durum wheat to North Africa were averaging \$40 to \$50 a tonne. A couple of days ago, the Americans announced a 25,000—tonne EEP program to Algeria, but the EEP payment was down to less than \$7 a tonne.

That goes to show that there have been some positive side effects resulting from the spotlight that's been placed on that program, and the recognition in Washington that this situation is untenable. How can you justify providing export subsidies on a product for which domestic demand is rapidly expanding? You subsidize it to third countries, and all that does is suck in durum exports from Canada and pasta imports from Italy and Turkey. A ridiculous situation. That's going to have to be addressed by any blue ribbon commission, Mr. Chairman.

# [Traduction]

États-Unis. Cela étant dit, l'ALÉ force les États-Unis à agir dans un contexte défini. Aux termes de l'ALÉ, les États-Unis peuvent invoquer l'article 22. Ce pouvoir va disparaître l'année prochaine à cause des négociations commerciales multilatérales. Les États-Unis ont le droit en vertu du GATT d'invoquer l'article 28, mais il y a eu, je pense, une certaine évolution de la situation. Plusieurs groupes agricoles savent maintenant qu'un des inconvénients de l'article 28 est que le Canada a le droit automatique d'user de représailles, et ils savent que les groupes de producteurs américains en Californie ou en Floride, des régions qui sont très éloignées du Dakota et du Montana, souffriraient si les États-Unis se servaient de l'article 28.

Cependant, il est clair qu'à long terme, il va falloir trouver une meilleure façon de communiquer et de comprendre nos systèmes respectifs de production et de commercialisation. Il est clair qu'aux États-Unis, il y a beaucoup d'idées fausses. Les renseignements sont erronés. Il y a certains sénateurs, censés très bien connaître le secteur du blé, qui pensent que les importations du blé au Canada sont interdites par la Commission canadienne du blé. En gros, nos permis d'importation ont été éliminés en 1990-1991.

Un grand nombre d'Américains savent tout simplement que le système canadien est différent et que s'il est différent, il n'est donc pas juste. Je crois que la commission d'experts pourra au moins aider à supprimer la rhétorique, à supprimer la politique, et permettre à des experts très respectés d'exposer les faits. Quelles sont les politiques agricoles du Canada dans le secteur céréalier? Comment commercialisons—nous le blé? Comment notre système a–t–il touché les tiers marchés et les marchés en Amérique du Nord? Également, du côté des États—Unis, quel a été l'impact du programme de subventions aux exportations, le EEP?

Les retombées positives se font déjà sentir. Pour la première fois, on regarde de près le EEP. Nombreuses sont les personnes à Washington et à l'extérieur de Washington qui se disent: «C'est fou». Les États-Unis se servent du EEP pour les exportations de blé dur en Afrique du Nord. Le blé dur américain est évacué et le blé dur canadien vient remplir le vide, tout cela à cause du EEP. L'année dernière, les exportations de blé dur du EEP vers l'Afrique du Nord représentaient en moyenne de 40\$ à 50\$ la tonne. Il y a quelques jours, les Américains ont annoncé un programme EEP de 25 000 tonnes pour l'Algérie, mais les paiements en vertu du EEP étaient de moins de 7\$ la tonne.

Cela démontre qu'il y a eu des effets positifs qui ont découlé du fait qu'on se penche sur ce programme et du fait qu'on reconnaît à Washington que cette situation ne peut continuer. Comment peut—on justifier des subventions à l'exportation pour un produit pour lequel la demande intérieure augmente rapidement? Le programme vise à subventionner les exportations à des pays tiers, mais cela ne fait qu'attirer les importations de blé dur du Canada et de pâtes alimentaires de l'Italie et de la Turquie. C'est ridicule. Un comité composé d'experts ne peut éviter d'examiner une telle situation, monsieur le président.

[Translation]

• 1730

The Chairman: Thank you, Mr. Gifford. Mr. Culbert, a final question.

Mr. Culbert: Mr. Gifford, just one final question and perhaps a bit of a quick statement. It's my understanding, and perhaps I'm wrong, that there is a preference by many of the U.S. industry people, in the pasta industry, for example, for our Canadian durum wheat over that of its counterpart grown in the United States.

Forgetting about the dollars and cents value of it, the value of the Canadian dollar and all those other components, it's their direct wishes—and quite obviously it has to be competitive—because of the quality, to use Canadian durum wheat in the production of their particular product. Yet, we're being challenged by the United States about such things as subsidies when in fact—it's my personal perception—these industries want the Canadian durum wheat because of its quality. How are we getting into that scenario? It was my understanding that the FTA and subsequently the NAFTA agreement were supposed to prevent that type of thing from happening in the future. How do we justify that with this particular agreement?

Mr. Gifford: Mr. Chairman, it's quite true that U.S. millers are becoming increasingly aware of the quality characteristics and the reliability and predictability of the Canadian quality assurance system for grain exports. It's very true that there have been three major facts on the U.S. demand for Canadian wheat over the last 12 months. One was the effect of the flood, another was the effect of the U.S. EEP program, but the third factor was indeed the increasing recognition by U.S. buyers of the quality attributes of Canadian wheat.

Therefore, I think over the long term, if you put to one side the effects of the flood, we should have a good solid market in the United States for Canadian milling wheat, not selling at the bottom of the U.S. market, undercutting U.S. prices, but basically selling at the top end of the market with a quality product that the U.S. millers judge to be superior to wheat they can buy from U.S. sources. That is a fact that is generally recognized in the U.S. wheat trade. We have a better quality assurance system.

Mr. Benoit: Good afternoon, Mr. Gifford. I have about 1,000 questions. Ten minutes isn't going to do it.

I don't mind saying that I'm just mad as hell over this agreement. It shouldn't have happened. There's no justification for it from anything I've heard here today or anything I have heard before. I wonder if the Liberal government understands the meaning of "free trade" and if they understand the free trade agreement at all. I guess from the way they opposed the free trade agreement in 1984 and 1988, we shouldn't wonder that really maybe they aren't trying to understand it very well.

Again, I see absolutely no reason to accept any deal. The issue isn't the quota level. Why should there be a quota on wheat sales into the United States? Why? We have a free trade agreement in place. We have GATT, which the Americans will

Le président: Merci, monsieur Gifford. Une dernière question, monsieur Culbert.

M. Culbert: Monsieur Gifford, je voudrais vous poser une dernière question et vous demander peut-être de faire une brève déclaration. Je me trompe peut-être, mais je crois savoir que bon nombre de représentants de l'industrie aux États-Unis, notamment dans l'industrie des pâtes alimentaires, préfèrent le blé dur du Canada à celui que l'on cultive aux États-Unis.

Abstraction faite de la valeur monétaire de ce produit, de la valeur du dollar canadien et de tous ces autres facteurs, les fabricants américains préfèrent utiliser le blé dur du Canada à cause de sa qualité, mais de toute évidence celui-ci doit rester concurrentiel. Pourtant, les États-Unis portent plainte sous prétexte que notre blé est subventionné, alors que, en réalité, j'ai l'impression que les industries américaines préfèrent le blé dur du Canada à cause de sa qualité. Que se passe-t-il de ce côté? Il me semblait que l'accord de libre-échange et l'ALÉNA devaient empêcher de tels problèmes à l'avenir. Qu'a-t-on fait pour résoudre le problème dans le cadre de cette nouvelle entente?

M. Gifford: Monsieur le président, il est vrai que les minotiers américains apprécient de plus en plus la qualité, la fiabilité et la prévisibilité du système d'assurance de la qualité du Canada pour les exportations de céréales. Il est vrai aussi qu'il y a eu trois causes principales à l'augmentation de la demande américaine de blé canadien depuis 12 mois. Il y a eu d'abord l'inondation, ensuite l'incidence du programme EEP des États—Unis et enfin le fait que les acheteurs américains reconnaissent de plus en plus la qualité du blé canadien.

Par conséquent, à la longue, si l'on oublie l'incidence de l'inondation, il devrait y avoir de bons débouchés aux États—Unis pour le blé canadien, même s'il n'est pas vendu au prix faible aux États—Unis, moins cher que le blé américain, mais il se vend à un prix relativement élevé puisqu'il s'agit d'un produit de qualité que les minotiers américains considèrent comme étant supérieur au blé qu'ils peuvent acheter des producteurs américains. C'est un fait que reconnaissent la plupart des acheteurs sur le marché du blé aux États—Unis. Nous avons un meilleur système d'assurance de la qualité que les producteurs américains.

M. Benoit: Bonjours, monsieur Gifford. J'ai un millier de questions à vous poser et je n'aurai pas assez de dix minutes.

Je suis très fâché par cette entente. Elle n'aurait jamais dû être conclue. Rien de ce que j'ai entendu aujourd'hui ou auparavant ne le justifie. Je me demande si le gouvernement libéral comprend la signification de «libre-échange» et s'il comprend vraiment l'accord de libre-échange. Vu la façon qu'il s'était opposé à l'accord de libre-échange en 1984 et en 1988, ce n'est sans doute pas étonnant qu'il n'essaie pas vraiment maintenant de comprendre de quoi il s'agit.

À mon avis, il n'y a aucune raison d'accepter une entente de ce genre. La quantité des exportations n'est pas en cause. Pourquoi devrait—on limiter les ventes de blé aux États—Unis? Pourquoi? Nous avons un accord de libre-échange. Il y a aussi le

dispute mechanisms. We have a dispute settlement mechanism aura un organisme international pour régler les différends. Il in place for the free trade agreement, which has worked relatively well for Canada, as we've seen once again in the softwood lumber settlement. We have American politicians working on our side on this issue, especially politicians from California and other parts of the United States, who really know that it is unfair to limit exports of wheat to the United States. They know that, and they're working on our side because they know it could damage their products if the Canadian government had the guts to countervail, which is what they should have done, if the Americans imposed any kind of restriction.

What justification is there possibly for this restriction? When you're talking about limits, you say that we've only once shipped over the 1.5 million tonne quota level, and that may be true. This is a secondary issue. We shouldn't even be talking about it, because the issue is why we should agree to any quota. But in looking at that level, you have said yourself, and these are rough quotes, that our shipments in the United States have more than doubled since the free trade agreement has come into place. You have said the durum demand is rapidly expanding in the States. You have said—or I know; you haven't said—U.S. buyers are demanding our durum because they can't get enough in the United States, or they couldn't this past year, because of the American use of the export enhancement program. So who is to say 1.5 million tonnes won't limit exports this next year? I believe there's a very good chance it will, taking all these factors into consideration.

• 1735

So again, what possible justification? To me it just appears, as Jean-Paul said, a total cave-in, and a government that doesn't understand what free trade means, or what the free trade agreement means, or the dispute settlement mechanisms we have in place to settle issues like this.

Mr. Gifford: I think the answer to the question really goes back to what is in the free trade agreement between Canada and the United States as it relates to agriculture. Basically, both countries retain their respective GATT rights to maintain nontariff barriers, including, in the case of the United States, section 22. That right expires with the coming into force of the new GATT agreement next year. In the meantime the United States would have been within its GATT rights and its NAFTA rights to limit Canadian exports of wheat to as little as 500,000 tonnes, or if you take the recommendation to the United States International Trade Commission-

Mr. Benoit: And Canada could have countervailed if they'd taken that kind of action.

[Traduction]

sign. We'll have a world trade organization in place to settle GATT que les Américains vont signer. À ce moment-là, il y existe aujourd'hui un mécanisme pour régler les différends dans le cadre de l'accord de libre-échange et celui-ci a fonctionné à l'avantage du Canada, comme nous l'avons vu encore une fois dans le cas des exportations de résineux. Il y a des responsables politiques aux États-Unis qui prennent notre part dans ce différend, surtout en Californie et dans d'autres régions des États-Unis, parce qu'ils comprennent qu'il est injuste de limiter les exportations de blé vers les États-Unis. Ils le savent et ils prennent notre part parce qu'ils reconnaissent que cela pourrait nuire à leurs propres produits si le gouvernement du Canada avait le courage de réclamer des droits en contrepartie, comme il aurait dû le faire, si les Américains décidaient d'imposer des restrictions quelconques.

> Comment peut-on justifier une telle restriction? Vous avez dit au sujet des limites imposées qu'il n'est arrivé qu'une fois que nous exportions plus de 1 million et demi de tonnes aux États-Unis et c'est peut-être vrai. Là n'est pas la question. Nous ne devrions même pas en discuter et nous devrions nous demander plutôt pourquoi nous devrions accepter qu'on fixe la moindre limite. Cependant, s'il faut parler de limite, vous l'avez dit vous-même, à peu près en ces termes, nos expéditions aux États-Unis ont plus de doublé depuis l'instauration de l'accord de libre-échange. Vous avez dit que la demande de blé dur augmente rapidement aux États-Unis. Vous avez dit, ou plutôt je sais, puisque vous ne l'avez pas dit vous-même, que les acheteurs américains réclament notre blé dur parce qu'ils ne peuvent pas en obtenir suffisamment aux États-Unis ou n'ont pas pu en obtenir depuis un an à cause du programme de subvention des exportations de ce pays. Comment peut-on donc savoir qu'un quota d'un million et demi de tonnes ne limitera les exportations pour l'année à venir? À mon avis, c'est fort possible compte tenu de tous ces facteurs.

> Je répète, comment peut-on justifier cette entente. Cela me semble être une capitulation sur toute la ligne, comme l'a dit Jean-Paul, parce que le gouvernement ne comprend pas ce que signifie le libre-échange ou l'accord de libre-échange et ne comprend pas non plus les mécanismes de règlement des différends qui ont été établis pour régler les problèmes de ce genre.

> M. Gifford: Pour répondre à cette question, il faut revenir à ce que prévoit l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis pour l'agriculture. Essentiellement, les deux pays ont conservé leurs droits respectifs aux termes du GATT d'avoir recours à des barrières non tarifaires, notamment aux termes de l'article 22 dans le cas des États-Unis. Ce droit disparaîtra quand le nouvel accord du GATT entrera en vigueur l'année prochaine. Entre temps, les États-Unis auraient pu, aux termes du GATT et de l'ALÉNA, limiter les exportations de blé du Canada à 500 000 tonnes, ou bien, si l'on avait suivi la recommandation présentée à la Commission américaine du commerce international...

> M. Benoit: Et le Canada aurait pu imposer des droits compensateurs à ce moment-là.

Mr. Gifford: I guess the question is the alternatives. What this arrangement provides is the capacity for Canada to ship up to in the order of 2 million tonnes in the coming crop year, as opposed to being limited to as little as 500,000 tonnes, or possibly as much as 1 million tonnes.

Mr. Benoit: I understand that. But what about the precedent this sets? What about the damage to western Canadian wheat farmers from being limited like this over this next year, the precedent not just for farmers but very important for farmers, but also for any other business people who are looking for this Liberal government to back them up in a trade dispute? They know now they just can't depend on it.

Where are the guts on the part of this government? Goodale, MacLaren, all along said they weren't going to cave in. In Question Period in April I asked questions of Gooddale and MacLaren. They both said they were not going to cave in, they were not going to agree to these quota limits. Now why did that happen? Is there something we're not hearing about?

Mr. Gifford: As I'm trying to say, there is a distinction between what the United States can do legally under NAFTA and what they can do under the GATT for the next 12 months and thereafter. Sure, if the United States had unilaterally imposed a level we did not think was appropriate, then we could have tried to withdraw equivalent concessions.

The difference between article XXVIII and section 22 is quite significant. Under article XXVIII of the GATT—

 $\mbox{Mr. Benoit:}$  No, really, we've had the explanation to this before—

The Chairman: Mr. Benoit, please. I'd like to hear the answer.

**Mr. Benoit:** I have only 10 minutes here. I believe we've had this explanation and comparison.

The Chairman: I will be the judge of that.

Mr. Gifford.

Mr. Gifford: Mr. Chairman, the member has asked the question, and I think the answer to the question is that in light of the alternatives the access for Canadian wheat has been maintained at higher than historical levels. That's the bottom line.

Is it going to affect returns to the Canadian wheat grower materially? I don't think so. The effect on durum, for example...we've already seen some positive side—effects resulting from the fact that the United States government has reduced substantially its EEP levels on durum to third markets, such as North Africa.

I think it was the considered judgment of the Canadian Wheat Board and the Canadian private grain trade—

Mr. Benoit: About this limit or reduction in the export enhancement, for God's sake, the United States does not have enough durum right now. It's very easy to cut down on the level of export enhancement.

[Translation]

M. Gifford: Il faut voir quelles sont les autres possibilités. Cette entente permet au Canada d'expédier jusqu'à deux millions de tonnes aux États—Unis pendant la prochaine campagne agricole au lieu d'être obligé de s'en tenir à quelque chose comme 500 000 tonnes ou peut—être un million de tonnes.

M. Benoit: Je comprends. Mais que dire du précédent que cela établit? Que dire du tort que cela fait aux producteurs de blé de l'Ouest du pays parce qu'ils sont obligés de s'en tenir à une telle limite pour la prochaine campagne agricole, que dire du précédent très important que cela établit à l'égard non seulement des agriculteurs, mais aussi de tous les autres secteurs de l'économie qui s'attendent de recevoir l'appui du gouvernement libéral dans tout conflit commercial? Ils sauront maintenant qu'ils ne peuvent pas y compter.

Le gouvernement manque-t-il de courage? Goodale et MacLaren ont toujours dit qu'ils refuseraient de céder. Pendant la période des questions en avril, je leur ai posé toutes sortes de questions. Ils ont dit tous les deux qu'ils refuseraient de céder et qu'ils n'accepteraient pas que l'on fixe des quotas. Pourquoi avoir changé d'idée? Nous a-t-on caché quelque chose?

M. Gifford: J'essaye d'expliquer qu'il y a une différence entre ce que les États-Unis peuvent faire aux termes de l'ALÉNA et ce qu'ils peuvent faire aux termes du GATT pour les douze prochains mois et par la suite. Si les États-Unis avaient imposé unilatéralement un quota que nous ne jugions pas approprié, nous aurions pu, bien sûr, essayer d'obtenir des concessions équivalentes.

La différence entre l'article 28 et l'article 22 est très importante. Selon l'article 28 du GATT...

M. Benoit: Nous avons déjà entendu cette explication. . .

Le président: Un instant, monsieur Benoit. Je voudrais entendre la réponse.

M. Benoit: Je n'ai que 10 minutes pour poser mes questions. Il me semble que nous avons déjà entendu cette explication et cette comparaison.

Le président: Laissez-moi en juger moi-même.

Monsieur Gifford.

M. Gifford: Monsieur le président, il me semble que la réponse à la question du député c'est que, vu les autres possibilités qui existaient, nous avons réussi à obtenir des débouchés possibles pour le blé canadien plus importants que dans le passé. C'est ce qui est le plus important dans cette entente.

Est-ce que cela va avoir une grande incidence sur le produit des ventes des producteurs de blé du Canada? Je ne le pense pas. Dans le cas du blé dur, par exemple, il y a déjà eu des conséquences favorables de la réduction par le gouvernement des États-Unis du niveau des subventions du EEP pour le blé dur exporté à des pays tiers, par exemple l'Afrique du Nord.

La Commission canadienne du blé et le secteur céréalier au Canada ont jugé, après mûre réflexion...

M. Benoit: Pour ce qui est d'avoir réduit ou limité les subventions du EEP, les États-Unis n'ont tout simplement pas suffisamment de blé dur à l'heure actuelle. Il est très facile pour eux de réduire les subventions aux exportations.

**Mr. Gifford:** I agree it is poor public policy. But that's U.S. policy, it's not Canadian policy.

S M

[Traduction]

M. Gifford: Je reconnais que c'est une mauvaise politique de la part du gouvernement, mais il s'agit de la politique du gouvernement américain et non pas du Canada.

• 1740

All I am saying is that in terms of the Canadian Wheat Board and the Canadian private grain trade, it was their considered judgment that the level that was negotiated is more than adequate to cover any potential Canadian wheat exports to the United States this calendar year. That's the bottom line.

Mr. Benoit: Why are the restrictions limited to western Canadian grain? The Reform Party has always believed in the equality of all Canadians and in people from all regions of this country being treated equally. Clearly, that has been totally forgotten by this Liberal government. Why on God's earth are only western Canadian farmers bearing the brunt of this agreement? Have the Liberals given up politically in western Canada or what? Please tell me why.

Mr. Gifford: Mr. Chairman, the answer is fairly simple. The United States' political preoccupation with wheat imports from Canada focused primarily on a couple of issues. One was the existence of the Western Grain Transportation Act and the fact that shipments out of the eastern part of the prairies were eligible for WGTA subsidized rates. Secondly was the fact that most of the political pressure on the administration was coming from the Dakotas and Montana, states that account for about three-quarters of the production of U.S. durum and U.S. spring wheat—

Mr. Benoit: But what's to stop western Canadian wheat from coming into Ontario and then Ontario shipping their wheat to the lucrative market in the United States?

**Mr. Gifford:** So, Mr. Chairman, the Americans recognized that imports of wheat from outside of the Canadian Wheat Board marketing area were not a cause of the problem and therefore it was agreed that those imports would not be affected.

Now, Mr. Chairman, there is a very practical reason why a lot of knowledgeable people in the Canadian grain trade on the prairies thought this was a positive development. The reality is that the Canadian Wheat Board issues export permits for all wheat exported from Canada, whether it's Ontario wheat or western wheat. If all wheat had been covered by this understanding, somebody would have had to act as Solomon to figure out what volume would be given to non-CWB wheat. This agreement allows for wheat produced outside of that area to continue to be exported, and the wheat that is produced on the prairies is going to have access to the U.S. market at levels that are more than adequate to handle any anticipated shipments of wheat this year to the United States.

Mr. Hoeppner: I hope I get a little extra time because, first of all, I want to make a political statement on our committee as far as your kitchen meetings and everything else is concerned.

Tout ce que j'essaye de dire, c'est que, pour la Commission canadienne du blé et le secteur céréalier au Canada, le niveau du quota qui a été négocié est bien assez élevé pour couvrir tout le volume possible d'exportations du blé du Canada vers les États-Unis cette année. C'est cela qu'il faut retenir.

M. Benoit: Pourquoi les restrictions s'appliquent-elles uniquement aux céréales de l'Ouest du Canada? Le Parti réformiste a toujours cru que tous les Canadiens de toutes les régions du pays devaient être traités également. Le gouvernement libéral semble l'avoir tout à fait oublié. Pourquoi donc les agriculteurs de l'Ouest sont-ils les seuls à subir les conséquences de cette entente? Les libéraux ont-ils abandonné tout espoir de gain politique dans l'Ouest ou y a-t-il une autre raison à cela? Je voudrais que vous m'expliquiez.

M. Gifford: Monsieur le président, la réponse est assez simple. Du point de vue des États-Unis, le problème sur le plan politique des importations de blé du Canada tenait surtout à deux ou trois facteurs. Il y avait d'abord l'existence de la Loi sur le transport du grain de l'Ouest et le fait que les céréales expédiées à partir de l'est des Prairies étaient admissibles à des subventions aux termes de cette loi. Il y avait aussi le fait que la plus grande partie des pressions politiques exercées sur le gouvernement venaient des habitants des Dakotas et du Montana, où l'on produit à peu près le trois quarts de tout le blé dur et de tout le blé de printemps cultivés aux États-Unis...

M. Benoit: Mais qu'est—ce qui empêcherait les agriculteurs de l'Ouest d'expédier leur blé en Ontario pour qu'il soit ensuite acheminé vers les marchés lucratifs des États—Unis?

M. Gifford: Ainsi, monsieur le président, les Américains ont reconnu que les importations de blé en provenance de l'extérieur de la région relevant de la Commission canadienne du blé ne contribuaient pas au problème et ont accepté que les restrictions ne s'appliquent pas à ces importations.

Monsieur le président, si bon nombre des experts dans l'industrie canadienne du blé des Prairies ont jugé qu'il s'agissait d'une entente favorable, c'était pour une raison bien pratique. En réalité, la Commission canadienne du blé délivre les permis d'exportation pour tout le blé exporté du Canada, qu'il provienne de l'Ontario ou de l'Ouest. Si tout le blé avait été visé par l'entente, quelqu'un aurait dû jouer le rôle de Salomon pour décider quelle part des exportations devrait être du blé ne relevant pas de la Commission canadienne du blé. Selon l'entente, le blé produit à l'extérieur de la région relevant de la Commission pourra continuer d'être exporté et le blé des Prairies pourra être vendu sur le marché américain en-deçà de certaines limites qui sont plus que suffisantes pour couvrir toute expédition possible de blé cette année vers les États-Unis.

M. Hoeppner: J'espère que je pourrai obtenir un peu plus de temps, d'abord parce que je veux faire une déclaration politique au sujet de vos réunions en petit comité et de tout le reste.

As you know, when I got on this committee I said that I would not be political and that I would look after the farmers' I think in the last six or eight years we have been windowdressing for our government. They have not listened to us at all. I look at the subcommittee meetings, recommendations we made as 100% were never followed. Only those that the grain industry made were followed. When Mr. Goodale came back and we pointed out the GTA, he told us to go back and re-examine that issue. I have never heard any more about that.

I am totally surprised today when Mr. Gifford says that they consulted the grain industry. Why didn't you consult the standing committee? Do we have nothing to do with the grain industry? That sounds like the Canadian Grain Commission when they tell me it's none of my business.

Mr. Gifford: I would say, Mr. Chairman, that we consulted the stakeholders in the private sector and the provinces. As a government official, that's our responsibility. As officials, it was not our responsibility to consult with this standing committee. I think that is the responsibility of the minister.

• 1745

Mr. Hoeppner: I'm totally surprised when we make a deal on behalf of Canadian farmers and I see a deal where a cap has been set, when article 705:5 says this cannot be done under the Canada-U.S. free trade agreement. Then I see our agriculture minister signs an additional memorandum, giving up \$23 a tonne to \$50 a tonne on durum, as much as admitting we are over-subsidizing our farmers, when every trade tribunal in the United States has cleared the Wheat Board in every subsidy investigation there has been.

Mr. Gifford: As I say, I think the Americans themselves have acknowledged the actions they have been taking or threatening to take over the last several months have little to do with economic policy or agricultural policy or trade policy, but everything to do with politics. The U.S. position is difficult to understand because of the fact that it has been driven by politics and not by economics. It would be very hard for any rational person to understand where we've been coming from as a result of the pressures that have been exerted on the U.S. administration by certain influential politicians in the United States Congress.

Mr. Hoeppner: Mr. Gifford, I would also like to point out to you - maybe you're not aware of it - that last year grain industry companies bought feed wheat on the open market for \$1.69 a bushel. It went straight into the United States, was upgraded to a No. 3 or in some cases No. 1, for milling wheat. I know one of my farmers who brokered it. And you don't seem to care about those things.

[Translation]

Comme vous le savez, j'avais dit quand j'ai été nommé à ce comité que je ne jouerais pas de jeu politique et que je interests. But I will tell this committee today very honestly that m'occuperais surtout des intérêts des agriculteurs. Je dois cependant dire maintenant très honnêtement que, depuis six ou huit ans, le comité a joué le rôle d'un écran de fumée pour le gouvernement. Il n'a jamais écouté le comité. Je constate qu'aucune des recommandations formulées lors des réunions de sous-comité n'a eu de suite. Seules les recommandations faites par l'industrie des céréales ont été acceptées. Quand M. Goodale est venu témoigner et que nous lui avons parlé de la Loi sur le transport du grain de l'Ouest, il nous a simplement dit de réexaminer la question. Nous n'en avons pas entendu parler depuis.

> Cela m'étonne beaucoup d'entendre M. Gifford dire aujourd'hui que l'industrie des céréales a été consultée. Pourquoi le comité permanent n'a-t-il pas été consulté? N'avons-nous rien à voir avec l'industrie des céréales? Cela me fait penser à la Commission canadienne du blé qui me répond toujours que cela ne me regarde

> M. Gifford: Je peux vous dire, monsieur le président, que nous avons consulté les intervenants du secteur privé et des provinces. C'était à nous de le faire à titre de fonctionnaires gouvernementaux. Ce n'était pas à nous de consulter le comité permanent. À mon avis, c'est une tâche qui revient au ministre.

> M. Hoeppner: Je suis renversé d'apprendre que nous avons conclu une entente au nom des agriculteurs canadiens qui fixe un plafond à l'exportation, alors que l'article 705(5) de l'accord de libre-échange Canada-États-Unis interdit pareille chose. J'apprends ensuite que notre ministre de l'Agriculture a ratifié un protocole supplémentaire aux termes duquel il renonce à la tonne de blé dur à 23\$ jusqu'à 50\$, ce qui revient à admettre que nous avons trop subventionné nos agriculteurs, alors que tous les tribunaux de commerce des États-Unis ont exonéré la Commission canadienne du blé par suite de toutes les enquêtes sur les subventions qui ont été

> M. Gifford: Comme je l'ai dit, je crois que les Américains eux-mêmes ont reconnu que les mesures qu'ils avaient prises ou qu'ils menaçaient de prendre dans les quelques derniers mois, avaient bien peu à voir avec la politique économique ou agricole ou commerciale, mais avaient tout à voir avec le jeu politique. La position américaine est difficile à comprendre en raison du fait que les mesures prises à Washington sont impulsées non pas par des considérations économiques mais bien politiques. Toute personne logique a bien du mal à comprendre ce que nous avons fait en conséquence des pressions qui ont été exercées sur l'administration américaine par certains politiciens influents du Congrès des États-Unis.

> M. Hoeppner: Monsieur Gifford, j'aimerais également vous faire remarquer -- vous ne le savez peut-être pas -- que l'an dernier l'industrie céréalière a acheté du blé fourrager sur le marché ouvert à 1,69\$ le boisseau. Ce blé est entré directement aux États-Unis, a été bonifié en blé de mouture nº 3 et dans certains cas, nº 1. Un fermier de ma connaissance s'est fait le courtier de ce marché. Et vous ne semblez pas vous préoccuper beaucoup de ce genre de choses.

Mr. Culbert was dead right when he said young farmers will not get back on the land until our grain industries and our government start looking after us farmers so we get legal and fair trade, not just free trade. I'm totally disappointed in this wheat deal. If you'd asked me as a farmer, I would have said the second day, when they put 25,000 tonnes in a \$7 EEP, tear it up; I'm finished with those guys; just tear it up. They don't have durum to ship out.

The other night I had supper here with one of the Canadian Grain Institute people and he asked, Jake, what's the answer? I said, I know what my answer is. My durum bins are going to get locked. Those Americans don't have one bushel of durum to export if we don't give it to them.

Mr. Gifford: I think one of the long-term solutions to this problem we are facing with wheat trade within the North American continent is the fact that it is very difficult, if not imposssible, to have a free trade area when one of the parties runs a two-price system. It is worth recalling that after the free trade agreement came into effect in 1989, not as a direct result of the agreement but as a policy implication arising from the agreement, Canada got rid of its two-price system. We used to have a two-price system for wheat, where we got a higher price out of the domestic market than we got from export markets. Then we realized that if we were going to have a free trade agreement with the United States that involved elimination of all agricultural tariffs, then we couldn't ask our millers or our bakery manufacturers to compete against product coming in from the United States if we were running a two-price system. So we got rid of our two-price system.

But almost simultaneously, the Americans got back into export subsidies. They had export subsidies from the end of the war until 1972–73. They got out of export subsidies until 1985. Then they got back into them, allegedly on the grounds that they wanted to bring the European Community to the negotiating table in Geneva.

The reality is that so long as the United States maintains an export program, which effectively means a two-price system, they are going to have problems with Canadian wheat imports, because it is going to suck Canadian wheat into the United States.

**Mr. Hoeppner:** Then why capitulate to that? That is what I'm asking.

Mr. Gifford: I don't believe there has been any capitulation at all. The facts speak for themselves. Our exports of wheat in the coming crop year will not be inhibited by this agreement. The expectation of the trade, both the private trade and the Canadian Wheat Board, is that the level of access that's been achieved will enable us to ship all the wheat we would otherwise have shipped.

[Traduction]

M. Culbert avait parfaitement raison lorsqu'il a dit que les jeunes agriculteurs ne retourneront pas à la terre tant et aussi longtemps que l'industrie céréalière et le gouvernement canadien ne commenceront pas à protéger nos intérêts à nous, les agriculteurs, pour que nous puissions avoir accès, non seulement au commerce libre, mais à un commerce légal et loyale. Cette entente sur le blé me déçoit énormément. Si vous m'aviez demandé mon avis à moi, comme agriculteur, je vous aurais dit dès le lendemain, lorsqu'on a offert 25 000 tonnes à 7\$ aux termes du programme de subvention aux exportations, déchirez cet accord; je ne veux plus rien savoir de ces gars—là; déchirez tout simplement l'accord. Les Américains n'ont pas de blé dur à exporter.

L'autre soir, j'ai dîné ici avec un représentant de l'Institut canadien des céréales et il m'a demandé: Jake, qu'est-ce qu'on fait? Je lui dit: moi, je sais quoi faire. Je vais mettre la clé dans la boîte: je ne vendrai plus de blé dur. Les Américains n'auront plus un seul boisseau de blé dur à exporter si nous cessons de leur en donner.

M. Gifford: Je crois que l'une des solutions à long terme à ce problème que pose le commerce du blé au sein du continent Nord Américain est le fait qu'il est très difficile, sinon impossible, d'avoir un espace de commerce libre si l'une des deux parties conserve un système à deux prix. Il convient de rappeler qu'après l'entrée en vigueur de l'accord de libreéchange en 1989, le Canada s'est défait de son système à deux prix, et ce, non pas directement en conséquence de l'accord, mais en conséquence d'une politique émanant de l'accord. Nous avions un système à deux prix pour le blé qui nous permettait d'obtenir du marché intérieur un prix plus élevé que celui que nous obtenions de nos exportations. Puis nous avons compris que si nous voulions conclure un accord de libre-échange avec les États-Unis qui prévoyait l'élimination de tous les tarifs agricoles, nous ne pouvions alors demander à nos minotiers ou à nos boulangers de faire concurrence aux produits importés des États-Unis si nous conservions un système à deux prix. C'est pourquoi nous nous sommes défaits du système à deux prix.

Mais presque au même moment, les Américains ont ressuscité les subventions à l'exportation. Ces subventions avaient existé de la fin de la guerre jusqu'à 1972–1973. Ils ont éliminé les subventions à l'exportation jusqu'à 1985. Puis ils les ont rétablies sous le prétexte qu'ils voulaient contraindre la Communauté européenne à revenir à la table des négociations à Genève.

La réalité, c'est que tant et aussi longtemps que les États-Unis conserveront leur programme de subvention aux exportations, ce qui a pour conséquence pratique d'établir un système à deux prix, ils éprouveront des difficultés avec les importations de blé canadien, parce que cela a pour effet de détourner tout le blé canadien vers les États-Unis.

M. Hoeppner: Pourquoi capituler alors? C'est ce que je veux savoir.

M. Gifford: Je ne crois pas qu'il y ait eu capitulation du tout. Les faits sont explicites. À la prochaine récolte, nos exportations de blé ne seront pas entravées par cette entente. Le secteur privé, tout comme la Commission canadienne du blé, s'attend à ce que le créneau qui a été négocié nous permettra d'exporter vers les États-Unis tout le blé que nous voulons exporter là-bas.

[Translation]

• 1750

Mr. Hoeppner: Why wasn't a cap put on feed wheat?

Mr. Gifford: There is a limit on all non-durum wheat produced in the Canadian Wheat Board area of 1,050,000 tonnes. This year, though, instead of our shipping virtually all the feed wheat, there won't be any market for feed wheat in the U.S. All that will go down will be high-protein springs. So it is expected the value of what we export in the coming crop year will be high-priced durum and high-priced, high-protein springs.

We will not be exporting feed wheat. There is simply no demand in the United States for Canadian feed wheat. Last year was abnormal. Last year we were shipping corn from Ontario into Georgia and feed wheat from Canada down into Florida. This was very, very abnormal. As Secretary Espy says, that was a 500-year flood. It was a very, very abnormal situation. So somehow to say 1993-94 was a bench-mark year by which you can project this year I think would be very unwise.

Mr. Hoeppner: Are you aware, Mr. Gifford, that durum exports to Algeria more than doubled last year, even with the problems we had with the United States? Are you aware that as long as they can upgrade a feed wheat to Nos. 1 and 2 and use the protein to increase their potential flour sales, they will be doing it? I have American people right on my farm right now looking for wheat, because their problem is bigger than it was last year. And we make an agreement like this. I just can't understand it. I am flabbergasted.

Mr. Gifford: I am aware it is alleged that some Canadian wheat sold down, for example, to No. 3 was blended in with U.S. wheat to make it into milling wheat. That is a fact.

Mr. Hoeppner: That's why you should have put a cap on feed

Mr. Easter: Mr. Gifford, do you have with you, or can you lay before the committee, the terms of reference of this so—called blue ribbon committee?

Mr. Gifford: Not yet. It still has to be finalized. But as soon as it is available, we will make it available to the committee.

Mr. Easter: On that point, then, Mike, your comment worries me. You asked earlier about this blue ribbon committee, how can they coexist—meaning the two marketing systems—within the framework of expanding trade? Now, I don't mind saying—and you know it anyway, Mike—I have never trusted and I have a highly suspicious mind about our negotiators and how they are protecting the interests of producers. The blue ribbon committee worries me, especially when it is within the framework of expanding trade, when we have in Canada a superior marketing agency. I still believe there are people within the department who wouldn't at all mind undermining that superior marketing agency.

M. Hoeppner: Pourquoi n'a-t-on pas plafonné le blé fourrager?

M. Gifford: Il y a une limite de 1 050 000 tonnes sur tout le blé autre que le blé dur produit dans le secteur relevant de la Commission canadienne du blé. Mais cette année, plutôt que d'exporter à peu près tout le blé fourrager que nous avons, nous ne trouverons pas de débouchés pour le blé fourrager aux États-Unis. Nous ne pourrons exporter que des céréales printanières à haute teneur protéinique. On s'attend donc à ce que l'exportation la plus rentable de la prochaine récolte soit le blé dur à prix élevé et les céréales printanières à haute teneur protéinique et à prix élevé.

Nous n'exporterons pas de blé fourrager. Il n'y a tout simplement pas de demande aux États-Unis pour le blé fourrager canadien. L'année dernière était une année anormale. L'an dernier, l'Ontario exportait du maïs jusqu'en Georgie et le Canada exportait du blé fourrager jusqu'en Floride. C'était une année très, très anormale. Comme le secrétaire Espy l'a dit, c'était une inondation comme on n'en avait pas vue depuis 500 ans. C'était une situation très, très anormale. On aurait donc grand tort de penser que l'année 1993–1994 était une année repère pour les projections futures.

M. Hoeppner: Savez-vous, monsieur Gifford, que les exportations de blé dur vers l'Algérie ont plus que doublé l'an dernier, même avec les difficultés que nous avons éprouvées avec les États-Unis? Tant et aussi longtemps que les Américains pourront bonifier le blé fourrager jusqu'au niveau un et deux et utiliser la protéine pour augmenter leurs ventes de farine, ils ne se gêneront pas pour le faire, n'est-ce pas? Au moment où nous nous parlons, il y a des acheteurs américains à ma ferme qui sont à la recherche de blé, parce qu'ils ont encore plus de difficultés que l'an dernier. Et nous, nous concluons une entente comme celle-là. Je n'arrive pas à comprendre. Je suis renversé.

M. Gifford: On dit, je le sais, qu'on a vendu aux États-Unis du blé canadien de catégorie 3, par exemple, et qu'il a été mélangé avec du blé américain pour en faire du blé de mouture. C'est un fait.

M. Hoeppner: C'est pourquoi il aurait fallu plafonner le blé fourrager.

M. Easter: Monsieur Gifford, avez-vous aujourd'hui, ou pouvez-vous faire parvenir au comité, le mandat de ce soit-disant comité de spécialistes?

M. Gifford: Pas encore. Ce mandat reste à définir. Mais dès que nous l'obtiendrons, nous le ferons parvenir au comité.

M. Easter: Votre remarque à ce sujet me dérange, Mike. Vous avez posé une question plus tôt au sujet de ce comité d'experts: comment peuvent-ils—il est question des deux régimes de mise en marché—coexister dans un contexte d'expansion du commerce? Je n'hésite pas à le dire—et vous le savez de toute façon, Mike—, je n'ai jamais eu confiance dans nos négociateurs et je doute qu'ils puissent faire ce qu'il faut pour protéger les intérêts des producteurs. Ce comité d'experts m'inquiète, surtout dans un contexte d'expansion du commerce, vu que nous avons au Canada un organisme de mise en marché supérieur. Je persiste à croire qu'il y a des gens au sein du ministère qui aimeraient bien affaiblir cet organisme de mise en marché supérieur.

I am just putting you on notice that that is my suspicion. I would hope we would find that while this study is going on we uphold Canadian producers' needs and not necessarily the needs of corporate North America in where the committee may go.

About the background of the decision, you said the Americans had the right to retaliate, and that is true. They had the right to make these moves and the measures they put in place would remain permanent. Now, we all know this whole action comes about as a result of Clinton trying to engineer a deal with the wheat senators and Congress people in order to get NAFTA through. That's the reality: playing politics on the American side.

As background, we have the right to put in place retaliatory measures. Correct?

Mr. Gifford: Under article XXVIII.

**Mr. Easter:** Under article XXVIII. Would our retaliatory measures also remain permanent?

Mr. Gifford: Yes, if the United States went ahead on August 1, as it was authorized to under the GATT, and increased its tariffs on wheat for more sources, including Canada, after 30 days' notice we would have had the right, under the GATT, to increase tariffs on products largely originating from the United States; in other words, withdraw an equivalent amount of concessions.

## • 1755

That was one of the considerations, I think, that a number of congressmen and senators and U.S. commodity groups started to point out that this was ridiculous; that going ahead and doing article XXVIII would force the Canadians to withdraw equivalent concessions on products that were exported to Canada, which had absolutely no interest at all to wheat producers in the Dakotas or Montana. Certainly there was a lot of pressure within the United States not to do an article XXVIII.

On the other side of the equation, although the region in question is relatively small, its political influence appears to be disproportionate to its size to the extent that a number of senators from that region are on the Senate finance committee, a very influential body in the U.S. Congress, and the pressure was on the administration to do something.

Mr. Easter: We could have retaliated against California wine, blueberries, whatever. Is there any specific. . .?

Mr. Gifford: If the United States had moved into article XXVIII or if it had moved into section 22 in a way that we found to be restrictive, the government would have published a proposed withdrawal list in the Canada Gazette and asked the Canadian private sector and the provinces to comment on the effects that the withdrawal list might have on their interests. The government would have then chosen from that list what actions to do.

Mr. Easter: We operate two different political systems. We've agreed at cabinet level here to approve it. Is the agreement approved in the United States yet, or is it subject to change?

### [Traduction]

Tout ce que je veux vous dire, c'est que j'ai des doutes. J'espère que, pendant que nous ferons cette étude, nous allons défendre les besoins des producteurs canadiens et non les besoins de l'entreprise nord—américaine.

Au sujet des motifs de cette décision, vous dites que les Américains avaient le droit d'exercer des représailles, et c'est vrai. Ils en avaient le droit et les mesures qu'ils auraient prises seraient restées là longtemps. Mais nous savons tous que toute cette histoire remonte au moment où Clinton a conclu un accord avec les représentants au Congrès et les sénateurs intéressés au blé afin de faire passer l'ALÉNA. C'est la réalité: c'est le jeu politique américain.

Pour mémoire, nous avons le droit nous aussi d'exercer des représailles. C'est exact?

M. Gifford: Aux termes de l'article 28.

M. Easter: Aux termes de l'article 28. Nos mesures de représailles auraient—elles été également permanentes?

M. Gifford: Oui, si les États-Unis étaient allés de l'avant le 1<sup>er</sup> août, comme ils avaient le droit de le faire aux termes du GATT, et avaient augmenté les tarifs sur le blé de plusieurs sources, dont le Canada, et après un avis de 30 jours, nous aurions eu le droit, aux termes du GATT, d'augmenter les tarifs sur les produits provenant surtout des États-Unis; autrement dit, retirer un nombre équivalent de concessions.

C'est l'une des raisons pour lesquelles, je crois, un certain nombre de représentants au Congrès, de sénateurs et de groupes intéressés aux denrées se sont mis à faire valoir que tout cela était ridicule; qu'invoquer l'article 28 contraindrait les Canadiens à retirer des concessions équivalentes sur des produits qui sont exportés vers le Canada, produits qui ne revêtent pas le moindre intérêt pour les producteurs de blé des Dakotas ou de Montana. Chose certaine, de fortes pressions se sont exercées aux États-Unis pour ne pas invoquer l'article 28.

D'un autre côté, même si la région en question est relativement petite, son influence politique semble disproportionnée par rapport à sa taille étant donné qu'un bon nombre de sénateurs de cette région siègent à la commission des finances du Sénat, commission qui est très influente au sein du Congrès américain, et c'est pourquoi l'administration était obligée d'agir.

M. Easter: Nous aurions pu exercer des représailles contre le vin de Californie, les bleuets, peu importe. Y a-t-il un domaine précis où...?

M. Gifford: Si les États-Unis avaient invoqué l'article 28, ou invoqué l'article 22 d'une manière que nous aurions jugé restrictive, le gouvernement aurait publié une liste des produits qu'il se proposait de retirer dans la Gazette du Canada et aurait demandé au secteur privé et aux provinces du Canada de donner leur avis sur les effets qu'aurait sur leurs intérêts la liste de produits retirés. À partir de cette liste, le gouvernement aurait déterminé les mesures à prendre.

M. Easter: Nous avons deux systèmes politiques différents. Ici, c'est le conseil des ministres qui a approuvé l'entente. L'entente a-t-elle été approuvée aux États-Unis, ou risque-t-elle d'être modifiée?

**Mr. Gifford:** The agreement, Mr. Chairman, has been agreed to by the Canadian cabinet. It has been agreed to, as I understand, by the appropriate administrative arrangements in Washington, and the lawyers are in the process of finalizing the wording.

**Mr. Easter:** Just one other area that this hinges on. Section 22 is going to be given up under the current GATT, but has the United States approved the new GATT yet, and could they try to negotiate changes yet?

Mr. Gifford: Mr. Chairman, the answer is that the United States has not yet approved the new GATT agreement. Neither has Canada, for that matter, in terms of approving implementing legislation. Our legislation is anticipated to be submitted to the House for consideration in the fall. It is my understanding that the U.S. administration will be submitting its MTN implementing legislation, they hope, before the August recess when the Congress rises. If it doesn't get submitted between now and August 22, it is anticipated that legislation will be tabled in the U.S. Congress in September when the Congress resumes.

**Mr. Easter:** I want to know where we are going with this peace clause. The peace clause is being put forward basically as a measure in which the United States cannot take action against us, but I want to know the impact on the Canadian side as well.

On August 10, just a few short days after this agreement was signed, the United States authorized an EEP on durum into Algeria at \$6.69 U.S. a tonne. That is, as you know, our biggest durum market, a traditional Canadian market; it is also a traditional U.S. market. Does this peace clause affect our ability to take measures relative to EEP? What I am thinking of there, and I want an answer on this... I have asked for about six years now in terms of article 701:5, and I have it here in the wonderful free trade agreement where it says, and I quote:

5. Each Party shall take into account the export interests of the other Party in the use of any export subsidy on any agricultural good exported to third countries, recognizing that such subsidies may have prejudicial effects on the export interests of the other Party.

• 1800

Why have we not taken action under article 701:4:? Can we still take action under article 701:4 when the Americans just a few short days after signing this agreement used EEP again in a traditional Canadian market?

Mr. Gifford: The understanding, Mr. Chairman, is that both countries retain their respective GATT and NAFTA rights but will not exercise them until such time as the blue ribbon commission reports. The bottom line is that if there is no movement to the satisfaction of either party at the end of 12 months, we can both invoke our GATT and NAFTA rights, including panels on U.S. export subsidies to third parties.

[Translation]

M. Gifford: Monsieur le président, l'entente a été entérinée par le conseil des ministres canadien. Je crois savoir que les instances administratives compétentes à Washington ont approuvé l'entente, et que les avocats sont en train d'en peaufiner le libellé.

M. Easter: Cela nous amène à un autre domaine. Selon le Gatt actuel, l'article 22 doit disparaître, mais est-ce que les États-Unis ont approuvé le nouvel accord du GATT, et peuvent-ils tenter d'obtenir des changements?

M. Gifford: Monsieur le président, la réponse à cette question est que les États-Unis n'ont pas encore approuvé le nouvel accord du GATT. Le Canada non plus, d'ailleurs, car nous n'avons pas encore approuvé de loi de mise en oeuvre. On s'attend à ce que la Chambre soit saisie d'une proposition de loi en ce sens à l'automne. Je crois savoir que l'administration américaine saisira le Congrès de sa proposition de loi sur les négociations commerciales multilatérales, espère-t-on, avant le congé d'août. Si la proposition de loi n'est pas soumise entre aujourd'hui et le 22 août, on s'attend à ce que la loi soit déposée au Congrès américain en septembre, lorsque le Congrès reprendra ses travaux.

M. Easter: Je veux savoir maintenant où nous en sommes avec la clause de paix. La clause de paix, c'est essentiellement une mesure aux termes de laquelle les États—Unis ne pourront pas user de représailles contre le Canada, mais je veux savoir quel effet cela aura également sur le côté canadien.

Le 10 août, quelques jours à peine après la signature de cette entente, les États-Unis ont autorisé l'exportation de blé dur vers l'Algérie, dans le cadre du programme de subventions aux exportations, à 6,69\$ U.S. la tonne. L'Algérie est, comme vous le savez, notre plus gros client pour le blé dur, c'est un débouché traditionnel du Canada; c'est aussi un débouché traditionnel des États-Unis. Est-ce que cette clause de paix nous empêche de prendre des mesures relativement au programme américain de subventions aux exportations? Ce à quoi je pense ici, et je veux une réponse à ce sujet. . . Ça fait six ans que je pose des questions sur l'article 701(5), et j'ai devant moi le texte de ce merveilleux accord de libre-échange où il est dit, et je cite:

5. Chacune des Parties tiendra compte des intérêts des autres Parties dans l'octroi de subventions à l'exportation d'un produit agricole, du fait que ces subventions peuvent avoir des effets préjudiciables sur les intérêts en question.

Pourquoi n'avons-nous pas pris de mesures aux termes de l'article 701(4)? Pouvons-nous encore prendre des mesures aux termes de l'article 701(4) étant donné que les Américains, à peine quelques jours après avoir signé cette entente, se sont encore une fois servi de leur programme de subventions aux exportations pour prendre pied sur un marché traditionnel du Canada?

M. Gifford: Monsieur le président, les deux pays se sont entendus pour conserver les droits que leur confèrent le GATT et l'ALÉNA mais pour ne pas les exercer tant et aussi longtemps que la commission d'experts n'aura pas déposé son rapport. Si l'une des deux parties n'est pas satisfaite au terme du délai de 12 mois, l'une ou l'autre peut invoquer les droits que lui confèrent le GATT ou l'ALÉNA, et cela comprend les groupes spéciaux sur les subventions américaines aux exportations vers les marchés de tiers.

**Mr.** Collins: Just out of interest, Mr. Gifford, because I don't know your background—I know we have been looking at the c.v.'s of others—what's your background in agriculture with the federal government? How many years might we be looking at?

**Mr. Gifford:** My background, Mr. Chairman, in agriculture is a degree in agricultural economics from Macdonald College and a master's degree in agricultural economics from the University of Chicago.

I joined the department in 1966 and since that time I've been working in the international area, particularly with regard to agriculture trade policy.

I've also been a Canadian negotiator in the Toyko Round on agriculture, the Canada–U.S. agreement, NAFTA, and the recently completed Uruguay Round.

Mr. Collins: Mr. Chairman, I think it's worthy to note that as much as I've heard some ranting and raving this afternoon, as an educator I've always respected the wisdom of those who have come before us and those who will follow us. Mr. Gifford, as I've said before, I appreciate that we've had people of your stature to represent us, as Canadians, in very difficult times. It's very easy to take a baseball bat and whack the opponent over the head, but sometimes it's not so easily done.

Colleagues have mentioned the softwood lumber issue. I think it has gone on for eight or nine years, and finally we have some resolution to it whereby we're going to get back many millions of dollars, which we had to pay over time.

Mr. Chairman, you and I were in Washington, and we know very well what they do in the steel industry.

So it's easy for us to draw some conclusions.

But I can assure you, after talking to people in the community, that once they know the implications on both sides of the issue, they respect that the judgments made under these circumstances were the right ones.

Mr. Chairman, when we talk about 25 tonnes being loaded, I watched 17.5 tonnes of barley being loaded in 1 minute and 15 seconds into a container car going to another market. So 25 tonnes can be loaded very quickly. It's not so much the tonnage. I think it's the idea that they had that export enhancement program and they were plugging it in on us.

But having said all that, I do think that, yes, the wisdom of Solomon is always nice to have, but I commend you for having arrived at an agreement under very difficult circumstances based on the facts you provided us with, which I think will hold us in good stead at least for this year and certainly into the future. We won't overcome our difficulties overnight.

Mr. Gifford: Thank you.

[Traduction]

M. Collins: Par curiosité, monsieur Gifford, parce que je ne vous connais pas—je sais que nous avons reçu les curriculum vitae d'autres personnes—j'aimerais savoir quels sont vos états de service dans l'administration fédérale, et plus particulièrement dans le secteur agricole? Combien d'années de service avez—vous?

M. Gifford: Ma formation en agriculture, monsieur le président, se résume à un baccalauréat en agro-économie du Collège MacDonald et une maîtrise en agro-économie de l'Université de Chicago.

Je suis entré au ministère en 1966 et je travaille dans le domaine international depuis ce temps, tout particulièrement dans le domaine de la politique agro-commerciale.

J'ai également représenté le Canada dans les négociations de Tokyo sur l'agriculture, de l'accord de libre-échange Canada-États-Unis, de l'ALÉNA, et des négociations d'Uruguay qui viennent de se terminer.

M. Collins: Monsieur le président, même si j'ai entendu beaucoup de pleurs et de grincements de dents cet après-midi, en tant qu'éducateur, j'ai toujours respecté la sagesse de ceux qui témoignent devant nous et de ceux qui ont à vivre avec nos décisions. Comme je l'ai dit auparavant, monsieur Gifford, je suis heureux que nous, les Canadiens, ayons été représentés par des gens de votre qualité dans ces temps très difficiles. Il n'y a rien de plus facile que de taper sur la tête de l'adversaire avec un bâton de baseball, mais ce n'est pas toujours aussi facile qu'on le voudrait.

Des collègues ont mentionné la question du bois d'oeuvre. Cette histoire a duré huit ou neuf ans, et nous avons enfin obtenu un règlement qui nous permettra de récupérer plusieurs millions de dollars, des droits que nous avons été obligés de payer pendant longtemps.

Monsieur le président, vous et moi étions à Washington, et nous savons parfaitement bien ce que les Américains font dans l'industrie de l'acier.

C'est pourquoi il nous est très facile de tirer des conclusions hâtives.

Mais je peux vous dire, ayant parlé à des gens dans le milieu, que lorsqu'ils auront saisi la portée de cette entente pour les deux parties, ils verront que les décisions qui ont été prises dans ces circonstances étaient les bonnes.

Monsieur le président, on dit que 25 tonnes ont été chargées, et moi j'ai vu 17,5 tonnes d'orge chargées en 1 minute 15 secondes dans un wagon porte-conteneurs qui se dirigeait vers un autre marché. Donc, on peut charger 25 tonnes très rapidement. Mais ce n'est pas tant la question du tonnage qui compte. À mon avis, ce qui nous dérange, c'est que les Américains ont ce programme d'encouragement à l'exportation et qu'ils nous incommodaient avec.

Mais, cela dit, je crois sincèrement que, oui, la sagesse de Salomon est toujours souhaitable, mais je tiens à vous féliciter d'être parvenu à un accord dans des circonstances très difficiles, si l'on en juge d'après les faits que vous nous avez communiqués, un accord qui nous mettra en bonne posture du moins pour cette année et certainement à l'avenir. Nous ne surmonterons pas nos difficultés du jour au lendemain.

M. Gifford: Merci.

Mr. Calder: Mr. Gifford, I have one very quick question. I found all of this conversation very interesting.

Obviously, the United States has a finite tonnage it can obviously has shorted that tonnage domestically. That's why Canada is moving into the United States and capturing part of the U.S. domestic market, and they're trying to correct that problem s'empare d'une part du marché intérieur américain, et les Amériinternally. Therefore they must be pulling back from some international market they have gone after right now and shorting that market.

• 1805

What are we doing on an international basis to go out and capture that instead?

Mr. Gifford: As I said, there have already been some effects on the way the U.S. administers its EEP. It seems to me the evidence of the recent Algerian sale suggests the administration in Washington is going to be much more conservative in the way it uses EEP in the future, certainly in the case of durum, and particularly into North Africa. I might say the United States, in part because of the upcoming GATT agreement and in part because of a unilateral decision mainly as a result of financial considerations, has already reduced the amount of money it's spending on EEP and it has refrained from using EEP or announcing EEP programs in certain key markets of particular interest to Canada. For example, in its recent announcement for the upcoming fiscal year, which starts in October, it did exclude Mexico, Brazil, and Indonesia as designated EEP markets. Canada is a major supplier in all three markets.

Obviously we would prefer the United States to phase out its EEP completely, and to do it faster than what's envisaged under the Uruguay Round agreement. Quite frankly, we think both countries have suffered in the returns the producers in both countries have been getting out of export markets. For example, using that Algerian situation, last year the Americans had a reduced supply of durum, yet they were "EEPing" into Algeria at \$50 a tonne. They had less to export, but they were still EEPing at higher levels than the year before. This made absolutely no sense to us, and even less sense, presumably, in terms of U.S. public policy. Nevertheless, again because of the politics in Washington, that lobby is influential. U.S. wheat producers in that particular part of the country were putting pressure on Washington to use the EEP, and to use it on durum. All they succeeded in doing was to under-price the Algerian market significantly, transferring a lot of income to Algeria, through Algerian consumers, but affecting adversely the returns of both U.S. producers and any other supplier to the Algerian market, including ourselves.

[Translation]

M. Calder: Monsieur Gifford, très rapidement, j'ai une question. J'ai trouvé toute cette conversation très intéressante.

Chose certaine, les États-Unis ne peuvent que produire un produce each year, and the export enhancement program tonnage limité chaque année, et le programme d'encouragement à l'exportation a évidemment réduit de beaucoup ce tonnage. C'est pourquoi le Canada prend pied sur le marché américain et cains tâchent de corriger ce problème chez eux. C'est pourquoi les Américains doivent se retirer de certains secteurs du marché international où ils ont cherché à s'établir, et ce, afin de reconquérir leur propre marché.

Que faisons-nous, à l'échelle internationale, pour profiter de la situation?

M. Gifford: Comme je l'ai dit, on voit déjà des effets de la façon dont les États-Unis administrent leur programme de subventions à l'exportation. À mon avis, la récente vente algérienne prouve que l'administration américaine se montrera à l'avenir beaucoup plus prudente dans la façon dont elle se sert de ce programme, et c'est certainement le cas du blé dur, particulièrement celui qui est exporté vers l'Afrique du Nord. J'ajoute que les États-Unis, en partie en raison de l'accord du GATT à venir et en partie en raison de la décision unilatérale qui a été prise, essentiellement en conséquence considérations financières qui étaient en jeu, ont déjà réduit les crédits alloués au programme de subventions aux exportations et se sont abstenus de se servir de ce programme ou d'annoncer des programmes dans ce sens pour certains marchés clés qui revêtent un intérêt particulier pour le Canada. Par exemple, pour l'année financière à venir, qui commence en octobre, on a exclu le Mexique, le Brésil et l'Indonésie des marchés où le programme de subventions aux exportations peut être utilisé. Or, le Canada est un fournisseur important de ces trois marchés.

Chose certaine, nous aurions préféré que les États-Unis abolissent complètement le programme de subventions aux exportations, et qu'ils le fassent plus vite qu'on ne l'envisage aux termes de l'accord issu des négotiations d'Uruguay. Très franchement, nous croyons que les producteurs des deux pays ont souffert et n'ont pas obtenu des exportations le rendement qu'ils escomptaient. Si l'on reprend l'exemple algérien, les Américains manquaient l'an dernier de blé dur, et pourtant ils ont maintenu le programme de subventions aux exportations pour l'Algérie, et ce, à 50\$ la tonne. Les Américains avaient moins à exporter, mais ils ont conservé leur programme d'encouragement à l'exportation à un niveau plus élevé que l'année précédente. Ce qui était tout à fait absurde pour nous, et c'était encore plus absurde, on l'imagine, pour les décideurs américains. Néanmoins, là encore en raison du jeu politique qui se joue à Washington, le lobby du blé dur y exerce une influence considérable. Les producteurs de blé de cette région des États-Unis obligeaient Washington à recourir au programme de subventions à l'exportation et à s'en servir pour le blé dur. Tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est créer un prix de beaucoup inférieur pour le marché algérien, on a transféré des revenus considérables à l'Algérie, soit aux consommateurs algériens, mais cela a nui au rendement des producteurs américains et des autres fournisseurs du marché algérien, dont nous-mêmes.

The Chairman: Thank you, Mr. Gifford, for coming today, on

I've listened today and I myself am having a hard time with where I come down on this one. Obviously most of us here would have liked the best-case scenario, which would have been that we wouldn't have had a cap and we could have shipped as much wheat into the U.S. as we wanted. I'm not quite sure, though, I understand what the worst-case scenario would have been. I'm wondering if you can give that to me.

There are statements. . .for instance, I read in the Globe last week that the Americans offered no cap if we agreed to take off our export limits on supply-managed commodities, and silly stuff like that. Was that a real offer, or was that just someone's imagination?

Mr. Gifford: Mr. Chairman, there are three questions there. I'll start with the last one first: are there any linkages to other commodity sectors, apart from wheat? The answer is categorically no. The Canadian position from the outset, since these negotiations started in Geneva before Christmas, has been to say that while five or six different commodities are under discussion, there are no linkages between these commodities.

The Americans, though, publicly started to link wheat with the poultry and dairy situation, up until Chicago. Then-I can only speculate why-Mr. Kantor in particular made it very clear in Chicago he had now been converted and believed wheat should be handled on its own merits and there shouldn't be any linkages, any relationship at all, with the dairy sector or the poultry sector, notwithstanding what Secretary Espy had said about 24 hours earlier.

• 1810

I think the bottom line here, Mr. Chairman, is that in all the discussions over the last 10 days there was absolutely no discussion whatsoever of any commodity sector except the grain sector. Therefore, at some time in the future, as yet to be determined, we will have to sit down and address with the United States some of these outstanding issues on peanut butter, sugar, sugar-containing products, dairy and poultry, but certainly there was absolutely no understanding, explicit or implicit, between the various commodity sectors.

I might say, Mr. Chairman, that historically when the United States has done a section 22 action it has invariably used the full authority of U.S. law, which is to reduce imports down to 50% of what they were in a previous representative period. The previous representative period the U.S. ITC were looking at was the three years ending in the crop year 1992-93. Our exports in that three-year period were just over 1 million tonnes. Therefore, under U.S. law, they could have applied an import quota at about 500,000 tonnes. That was the worst-case scenario, Mr. Chairman, in terms of a section 22 action.

[Traduction]

Le président: Merci, monsieur Gifford, d'être venu ici your holidays. I have just a couple of quick questions before you go. aujourd'hui, alors que vous êtes en vacances. J'ai quelques questions à vos poser avant que vous partiez.

> Je vous ai écouté aujourd'hui et j'ai du mal à saisir l'enjeu que voici. Évidemment, la plupart d'entre nous ici réunis auraient préféré le scénario le plus optimiste, qui aurait été l'élimination de tout plafond, ce qui nous aurait permis d'exporter vers les États-Unis autant de blé que nous voulons. Mais je ne suis pas bien sûr de comprendre ce qu'aurait été le scénario du pire. Je me demande si vous pouvez me dire ce qui en est.

> On affirme des choses. . . Par exemple, j'ai lu dans le Globe la semaine dernière que les Américains nous ont proposé le déplafonnement total si nous acceptions de supprimer nos limites à l'exportation sur les produits soumis à la gestion de l'offre, et autres niaiseries de ce genre-là. Est-ce que c'était une offre véritable, ou est-ce qu'on a imaginé cela?

> M. Gifford: Monsieur le président, vous me posez là trois questions. Je vais d'abord répondre à la dernière: Y a-t-il des liens avec les autres denrées, hormis le blé? La réponse est un non catégorique. D'entrée de jeu, étant donné que ces négociations ont commencé à Genève avant Noël, la position canadienne consistait à dire que même si l'on discutait de cinq ou six denrées différentes, il ne devait pas y avoir de lien entre ces diverses denrées.

> Mais les Américains ont déclaré publiquement qu'il y avait un lien entre le blé et le secteur de la volaille et le secteur laitier, jusqu'à la déclaration de Chicago. Et alors-et je ne peux pas vous dire pourquoi-M. Kantor a déclaré très clairement à Chicago qu'il s'était converti et qu'il croyait désormais que le blé devrait être traité séparément, qu'il ne devait pas y avoir de lien, aucun lien, avec le secteur laitier ou le secteur de la volaille, même si le secrétaire Espy avait dit le contraire la veille.

> Bref, monsieur le président, nous n'avons à aucun moment au cours des discussions des 10 derniers jours parlé de denrées autre que le blé. Par conséquent, nous devrons à l'avenir-le moment précis restant à être déterminé-discuter avec les États-Unis des sujets qui n'ont pas encore été abordés, soit le beurre d'arachides, le sucre, les produits contenant du sucre, l'industrie de la volaille et l'industrie laitière. Jusqu'à présent, il n'y a eu aucune entente, explicite ou implicite, entre les divers secteurs de denrées.

> Depuis toujours, monsieur le président, lorsque les États-Unis ont invoqué l'article 22, ils se sont basés sur l'autorité absolue des lois américaines. Ces lois visent à réduire les importations de 50 p. 100 par rapport à la période représentative précédente. La dernière période représentative à laquelle s'est référée la Commission du commerce international des États-Unis est celle englobant les trois dernières années se terminant avec la campagne agricole de 1992-1993. Au cours de ces trois années, nous avons exporté un peu plus de 1 million de tonnes. Par conséquent, en vertu des lois américaines, le Canada aurait pu se faire imposer une restriction d'exportation d'environ 500 000 tonnes. C'est le pire scénario, monsieur le président, du point de vue de l'application de l'article 22.

I might also note in passing that in Geneva, as we have indicated to this committee several times in the past, there was a negotiation in the grain sector relating to, for example, the payment on WGTA to the United States, end-use certificates, expansion of the audit on the Canadian Wheat Board, exports under EEP, and exports under WGTA to Mexico. I might just note in passing, Mr. Chairman, that all of those issues were pulled from the table, and the only agreement we have with the United States on wheat issues relates to the elements I identified at the beginning of this meeting. The question of WGTA pricing into the United States, the impact of the board's ability to price discriminate into the United States, the whole question of transportation subsidies on both sides of the border, the whole question of the different support levels in the two countries are all going to be referred to the blue ribbon commission. The so-called six-pack of items that had been on the table in Geneva, up to and including Chicago, was taken off the table. Basically we are free to do what we want with any and all of those issues. Most of them, I think, will provide grist for this blue ribbon commission.

**The Chairman:** Thank you. Thank you once again, Mr. Gifford, for coming forward.

Mr. Easter: Mr. Chairman, can I make one point?

**The Chairman:** Does Mr. Gifford have to be here for that point, because we are going to be. . .?

Mr. Easter: It's just one sentence. I think it has to be put on the record, Mr. Chairman. I know there's some difficulty with this decision all around the table, but it has to be said and on the record publicly that the real problem here is the United States. They talk a lot of rhetoric when it comes to free trade, and we've heard them talk of pointing Minuteman missiles at us and everything else over this wheat issue. But the real problem is that the U.S. is talking a lot of rhetoric on free trade when they do anything but that and attack—

Mr. Benoit: The real problem is-

The Chairman: This is why I didn't want to get into this, colleagues.

Mr. Easter: I just wanted to make that clear.

The Chairman: Thank you. We can get into that debate in a minute, but I don't think we need Mr. Gifford here to do that.

Again, thank you very much for coming forward once again and informing us. Probably in the fall we will have you back again to update us on how further discussions are going.

Mr. Gifford: Thank you very much, Mr. Chairman. It's a pleasure.

**The Chairman:** Colleagues, before we go, there are a couple of things. Mr. Marchand is going to be putting forward a motion. Do people have copies of the motion?

[Translation]

Soit dit en passant, comme je l'ai indiqué au comité à plusieurs reprises dans le passé, il y a eu des négociations à Genève sur le blé qui portaient entre autres sur les paiements destinés aux États-Unis en vertu de la LTGO, les certificats d'utilisation finale, l'expansion de la vérification de la Commission canadienne du blé, les exportations aux termes du Export Enhancement Program et les exportations au Mexique en vertu de la LTGO. De plus, monsieur le président, on a décidé de ne pas poursuivre les discussions sur ces sujets, et la seule entente sur le blé que nous avons signée avec les États-Unis porte sur les sujets que j'ai mentionnés au début de la réunion. La commission conjointe d'experts va étudier l'établissement des prix du blé exporté aux États-Unis en vertu de la LTGO, le fait que la commission du blé peut établir les prix de produits destinés aux États-Unis et l'impact que cela pourrait avoir, et toute la question des subventions au transport des deux côtés de la frontière. La demi-douzaine de questions qu'on allait discuter à Genève, et même à Chicago, ont été retirées. Nous pouvons en principe faire ce que nous voulons de ces questions. Mais je crois qu'elles donneront du fil à retordre à la commission conjointe d'experts.

Le président: Merci. Je vous remercie encore, monsieur Gifford, d'être venu.

**M. Easter:** Monsieur le président, est—ce que je peux soulever un point?

Le président: Faut-il que M. Gifford reste ici, parce que nous allons...?

M. Easter: Je veux juste dire quelques mots et j'estime qu'ils doivent figurer au procès-verbal, monsieur le président. Je sais que les membres du comité ont de la difficulté à accepter cette entente, mais il faut déclarer publiquement que ce sont les États-Unis qui font problème. Les États-Unis parlent beaucoup de libre-échange, et ils ont même dit qu'ils cibleraient des missiles Minuteman sur le Canada et prendraient d'autres mesures à cause de la question du blé. Mais le vrai problème est que les États-Unis se disent défenseurs du libre-échange sans pour autant l'appliquer et ils attaquent...

M. Benoit: Le vrai problème, c'est...

Le président: Vous voyez pourquoi je ne veux pas entamer un débat sur cette question, chers collègues.

M. Easter: Je voulais simplement souligner ce fait.

Le président: Merci. On pourra en discuter dans un instant, et je crois que nous pouvons le faire sans M. Gifford.

J'aimerais vous remercier de nouveau pour nous avoir expliqué le problème. Nous allons probablement vous demander de revenir à l'automne pour nous faire une mise à jour sur les discussions.

M. Gifford: Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis à votre service.

Le président: Chers collègues, avant de partir, nous devons régler deux ou trois questions. M. Marchand va présenter une motion. En avez-vous déjà reçu des copies?

[Traduction]

• 1815

Before we do that, I want to let people know that tomorrow at 9:30 a.m. we're going to be having a press conference. It's going to be Senator Hays, myself, a representative from the Reform, a representative from the Bloc, and a representative from the opposition in the Senate, just to let the media know about the committee, what we're doing and our future plans. If people want to show up, it will be in the Centre Block.

Mr. Calder: Do we need press passes for that?

The Chairman: Before we get into the motion, though, I want to go back to the motion on hiring support staff for the duration. It is that the clerk of the committee be authorized to hire Sarah Trant as administrative assistant to provide administrative support to the committee, that this person be paid \$14 an hour and be hired for the period starting September 5, 1994 through to March 31, 1995, the total amount of the contract not to exceed \$15,750.

Seconded by Mr. Pickard.

Motion agreed to

The Chairman: Now we have a motion by Mr. Marchand.

Mr. Marchand: Yes, the motion in essence wants to emphasize the importance of the government's defending the interests of the farmers. It seems the agreement the government has recently signed on wheat exports to the United States creates a precedent, in the sense that in future negotiations or agreements with the United States we'll be in limbo. In other words, we sign agreements, but then if the United States decides not to respect them, or to change the conditions, then Canada has to bite its fingers. It seems to me Canada won't be going forward in protecting agricultural interests very well if it acts in this way.

Here is a perfect situation where Canada could have defended itself better than it did. The situation was probably because Canadian negotiators have till now not given us the best of deals. There have been other agreements that still don't seem to advantage Canadian agriculture. It's as though the Canadian negotiators are unable to foresee obvious blows coming from the United States.

It seems to me the government should be reminded that its role is to protect agricultural interests, the interests of farmers—it hasn't in this case—and whenever it signs agreements, it would be hoped those people who do sign these agreements know what these agreements involve the United States in, so at least they're aware of what the consequences will be, and the government will not be a wet noodle when it comes to these things; it will stand up and defend itself, especially when it has a good case to defend.

So this motion—I won't read it—

The Chairman: I think people have copies of it.

Are we going to spend a lot of time on this? We've not going to have a big debate?

Avant de passer à la motion, j'aimerais annoncer que demain matin à 9h30, nous allons tenir une conférence de presse. Le sénateur Hays, un représentant du Parti réformiste, un représentant du Bloc et un représentant du parti d'opposition au Sénat ainsi que moi-même seront présents afin d'informer la presse des travaux actuels et futurs du comité. Si cela en intéresse certains, la conférence de presse aura lieu à l'Édifice du Centre.

M. Calder: Aurons-nous besoin de laissez-passer?

Le président: Mais avant de passer à la motion, j'aimerais revenir sur la motion concernant l'embauche de personnel de soutien pour la durée du comité. La motion stipule «que le greffier du comité soit autorisé à embaucher Sarah Trant en tant qu'adjointe administrative afin de subvenir aux besoins administratifs du comité. Que cette personne soit rémunérée au taux de 14\$ de l'heure et soit embauchée pour la période débutant le 5 septembre 1994 et se terminant le 31 mars 1995 avec la stipulation que le montant total du contrat n'excède pas 15 750\$.»

La motion est appuyée par M. Pickard.

La motion est adoptée

Le président: Passons maintenant à la motion de M. Marchand.

M. Marchand: Oui, en gros, la motion souligne le fait qu'il est important que le gouvernement défende les intérêts des agriculteurs. Il semble que l'entente que le gouvernement vient de signer sur les exportations de blé aux États-Unis crée un précédent, c'est-à-dire qu'au cours de négociations futures avec les États-Unis, ou si nous signons d'autres ententes avec ce pays, le Canada ne pourra pas se défendre. Autrement dit, nous allons signer des accords, mais si les États-Unis décident de ne pas les respecter, ou d'en changer les conditions, le Canada n'aura aucun recours. À mon avis, le Canada ne protège pas très bien ses intérêts agricoles s'il agit de cette façon.

Nous sommes en présence d'une situation où le Canada aurait pu mieux se défendre. Cette situation est probablement due au fait que les négociateurs canadiens, jusqu'à présent, n'ont pas su négocier des ententes à l'avantage du Canada. D'autres accords antérieurs ne semblent pas non plus avoir été avantageux pour les agriculteurs canadiens. C'est comme si les négociateurs canadiens étaient incapables d'anticiper les attaques futures des Américains.

Il me semble que nous devrions rappeler au gouvernement que son rôle est de protéger les intérêts de l'industrie agricole, des agriculteurs—ce qu'il n'a pas fait dans ce cas—et que, lorsqu'il signe des ententes, il devrait se rendre compte que ces ententes concernent également les États—Unis. Ainsi, les négociateurs canadiens sauront au moins quelles seront les conséquences des ententes, et le gouvernement ne s'écroulera pas devant les menaces américaines; il se défendra, surtout si la situation milite en sa faveur.

Donc, cette motion—je ne la lirai pas. . .

Le président: Je crois que les membres du comité en ont des copies.

Allons-nous passer beaucoup de temps sur cette question? Allons-nous nous lancer dans un grand débat?

Mr. Marchand: No, I hope not.

[Translation]

M. Marchand: J'espère que non.

• 1820

**Mr. Easter:** Mr. Chairman, this motion is ambiguous. Are amendments in order?

The Chairman: Yes, they are.

**Mr. Easter:** Then I would move an amendment that the Canadian government continue... The most important part of the resolution is that it be resolved that in the future the Canadian government continue to protect...

The Chairman: The clerk says it is okay. The clerk will read it as amended.

The Clerk: The August 1 agreement limiting to 1.5 million tonnes Canadian wheat exports to the United States is a poor deal for western wheat farmers and for the Canadian agricultural economy since wheat producers are being deprived of 40% of their legitimate United States export market without compensation. The Standing Committee on Agriculture and Agri–Food demands that in the future the Canadian government continue to protect the interests of Canadian farmers and ensure that agreements signed with the United States are fully respected.

**Mr. Benoit:** It is my understanding that an amendment is not allowed to change the intent of the original motion, which this clearly does.

An hon. member: That is right, it does.

Mr. Benoit: They are agreeing with me across the floor there.

The Chairman: Yes, but this guy here is called the clerk. The chair relies on the advice of the clerk. The clerk says the amendment is in order.

Mr. Easter, can I get this clear? You are saying it is a bad deal, but—

Mr. Easter: No, I am not.

The Chairman: I am not sure of the intent of the amendment.

Mr. Easter: What worries me is the way the resolution reads. If we on this side vote against this, it leaves the impression we are not interested in protecting the interests of Canadian farmers. I certainly believe the Minister of Agriculture in his judgment negotiated to protect the interests of Canadian farmers, and I am sure he will continue to do that.

To my mind the important part of a resolution is always the "be it resolved". The preamble does not mean a lot.

Mr. Hoeppner: It is not going to do us any good this way or that way, if we pass it. It is political, as far as I am concerned. The western grain farmer will still lose in this deal no matter what we say in the amendment or in the motion.

Mr. Marchand: Could we go directly to the vote, Mr. Chairman?

Mr. Culbert: When you are looking at the opening sentence, we do not know...we heard the comments made by the director general a few moments ago, but while we may make that statement from our own perspective, hypothetically we do

M. Easter: Monsieur le président, cette motion est ambiguë. Les amendements sont-il admissibles?

Le président: Oui, ils le sont.

M. Easter: J'aimerais donc proposer un amendement, soit que le gouvernement canadien continue... La partie la plus importante de la résolution est que le gouvernement canadien, à l'avenir, protège...

Le président: Le greffier dit que l'amendement est recevable. Le greffier lira la motion telle que modifiée.

Le greffier: L'entente du 1<sup>er</sup> août, limitant à 1,5 million de tonnes les exportations de blé canadien vers les États-Unis, est mauvais pour les producteurs céréaliers de l'Ouest et pour l'économie agricole canadienne. Étant donné que les producteurs de blé se font couper de 40 p. 100 leurs exportations légitimes vers les États-Unis, et ce, sans compensation, le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire exige que le gouvernement canadien, à l'avenir, continue de protéger les intérêts des agriculteurs canadiens et fasse respecter ses ententes avec les États-Unis.

M. Benoit: Si j'ai bien compris, un amendement ne peut pas changer le fond de la motion originale, mais c'est bien le cas ici.

Une voix: C'est vrai.

M. Benoit: Même ceux de l'autre côté sont d'accord avec moi.

Le président: Oui, mais la personne assise à côté de moi est le greffier. Le président s'en remet au greffier. Le greffier dit que l'amendement est recevable.

Monsieur Easter, est-ce que j'ai bien compris? Vous dites que c'est une mauvaise entente, mais. . .

M. Easter: Non, ce n'est pas ce que je dis.

Le président: Je ne comprends pas le but de l'amendement.

M. Easter: Je m'inquiète du libellé de la résolution. Si, de ce côté—ci de la table, on vote contre la motion, cela donnera l'impression que nous ne voulons pas protéger les intérêts des agriculteurs canadiens. Je crois fermement que le ministre de l'Agriculture a négocié de bonne foi pour protéger les intérêts des agriculteurs canadiens, et je suis certain qu'il continuera à le faire.

À mon avis, la partie importante d'une résolution est la deuxième partie, celle qui commence par «que». Le préambule est moins important.

M. Hoeppner: Même si nous adoptons la motion, elle ne servira pas à grand-chose. À mon avis, c'est une motion partisane. L'agriculteur de blé de l'Ouest sera quand même perdant, en dépit de l'amendement ou de la motion.

M. Marchand: Pouvons-nous passer directement au vote, monsieur le président?

M. Culbert: Quand on lit la première phrase, on ne sait pas... Nous avons entendu ce que le directeur général a dit il y a quelques instants, mais même si nous avons chacun notre point de vue, nous ne savons pas ce qui aurait pu se passer si on

not know what would have happened had an agreement not been n'avait pas signé cette entente. Nous pouvons spéculer sur ce qui may not have transpired, but it could have been far worse than the l'absence de l'entente que nous avons signée. agreement we have at present.

I have some real problems with the way it is worded. I am not going to propose any amendments to it, but I am not going to support it, either.

Mr. Steckle: I do not particularly like the preamble. As an individual, I am not totally happy with the agreement, but I am not sure we have all the information we need to make the assumption in the preamble.

But I want to ask this question. Are we leaving in the amended motion "in the future"?

• 1825

The Chairman: It's in there.

Mr. Steckle: It's in there now. We haven't asked that it be taken out, have we?

The Chairman: Mr. Easter, is that what your amendment says?

Mr. Easter: You'll have to run it by me again.

Mr. Steckle: The question I asked was whether you have left the words "in the future" in the amended motion. Does it say "the Canadian government continue to protect the interest" or "demands that the Canadian government in the future continue to protect the interest of Canadian farmers"?

Mr. Easter: It says "that the Canadian government continue to protect the interest of Canadian farmers". That is where the amendment is inserted.

Mr. Steckle: But "in the future" just stays as it is.

Mr. Easter: It really has no meaning.

Mr. Steckle: The whole thing is motherhood, yet it is all lost in verbiage.

Mr. Pickard: I really don't see any point in amendments or anything else with this. I think it's purely a political statement by an individual of this committee and I don't think the committee is going to back it in any respect. I think we should go to a vote and defeat it.

The Chairman: This vote is on the amendment, unless Mr. Easter doesn't want to put it forward.

Mr. Easter: I can withdraw it, no problem.

The Chairman: Mr. Easter withdrew it.

This vote is on the actual motion.

Motion negatived

Mr. Hoeppner: There's another issue that is very important to me. I was wondering whether we would have some time, perhaps tomorrow, to look at the Winnipeg Commodity Exchange scandal. I think we should talk a bit about that because it's very important to the oil-seed industry.

[Traduction]

brought into place. We may have our intuitions about what may or aurait pu se produire ou non, mais la situation aurait pu être pire en

Le libellé me dérange beaucoup. Je ne vais pas proposer d'amendement, mais je ne vais pas l'appuyer non plus.

M. Steckle: Je n'aime pas particulièrement le préambule. Personnellement, je ne suis pas complètement satisfait de l'entente, mais je ne crois pas que nous ayons toutes les informations nécessaires pour appuyer ce qui est énoncé dans le préambule.

J'aimerais, par contre, poser la question suivante. Allons-nous inclure «à l'avenir» dans la motion modifiée?

Le président: C'est inclus dans la motion.

M. Steckle: C'est inclus maintenant. On n'a pas demandé que ce soit éliminé, n'est-ce pas?

Le président: Monsieur Easter, est-ce que c'est conforme à votre amendement?

M. Easter: Est-ce que vous pouvez répéter?

M. Steckle: J'ai demandé si vous avez gardé l'expression «à l'avenir» dans la motion modifiée. Doit-on lire «le gouvernement canadien continue de protéger les intérêts» ou «exige que le gouvernement canadien, à l'avenir, continue de protéger les intérêts des agriculteurs canadiens»?

M. Easter: Elle est formulée ainsi: «que le gouvernement canadien continue de protéger les intérêts des agriculteurs canadiens». Voilà où se trouve l'amendement.

M. Steckle: Mais l'expression «à l'avenir» demeure.

M. Easter: Ça ne change pas grand-chose.

M. Steckle: Ce n'est rien de plus qu'un tissu de voeux pieux.

M. Pickard: Je ne vois vraiment pas pourquoi on devrait apporter des amendements ou aller plus loin. À mon avis, il s'agit d'un énoncé purement partisan par un membre de ce comité, et, de toute façon, je ne crois pas que le comité va adopter la motion. On devrait passer au vote et la rejeter.

Le président: Nous allons passer au vote sur l'amendement, à moins que M. Easter ne veuille plus le proposer.

M. Easter: Je peux le retirer; ça ne pose pas de problème.

Le président: Monsieur Easter a retiré son amendement.

Passons maintenant au vote sur la motion elle-même.

La motion est rejetée

M. Hoeppner: Une autre question m'intéresse au plus haut point. Je me demande si on ne devrait pas consacrer du temps, peut-être demain, à l'examen du scandale concernant le Winnipeg Commodity Exchange. Je crois qu'on devrait en parler parce que la situation intéresse beaucoup l'industrie des oléagineux.

Mr. Easter: I'm aware of it, Jake, but do you have any information you could table with the committee?

Mr. Hoeppner: When we had the subcommittee meeting, I pointed out that when we had 40 boats sitting in Vancouver waiting for canola and there was no way it could be delivered, there was something wrong with the system. I think it proves itself very much so now. Since April, I think the commodity exchange president has been communicating with the agriculture minister. I think we should look at that because I think there has to be some drastic action taken on that.

The Chairman: Perhaps we could take a look at that tomorrow after the hearings, if it is agreed.

**Mr. Collins:** Mr. Chairman, I think that's why this committee has to stop pipedreaming and go the hell out there and see what's actually going on.

Mr. Hoeppner: I have a good idea of what's going on.

**Mr. Collins:** Everybody thinks they know what's going on, but you go out and see what everybody is doing and then you'll get a lot clearer picture.

The Chairman: What I want to know right now before we go is whether we want to take a look at that tomorrow after the hearings.

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: We'll take a look at that tomorrow after the hearings.

The meeting is adjourned.

[Translation]

M. Easter: J'en ai entendu parler, Jake, mais avez-vous des renseignements que vous pourriez déposer au comité?

M. Hoeppner: Au cours de la réunion du sous-comité, j'ai souligné le fait qu'il y avait un problème dans le système parce que 40 navires attendaient dans le port de Vancouver des cargaisons de colza, qui ne pouvaient pas être livrées. C'est certainement le cas maintenant. Depuis avril, je crois que le président de la bourse des denrées a été en communication avec le ministre de l'Agriculture. Je crois que c'est un problème que nous devrions examiner parce qu'il doit être réglé rapidement.

Le président: On pourrait examiner le sujet demain, après les audiences, si cela vous convient.

**M.** Collins: Monsieur le président, c'est pour cette raison que je crois que le comité doit redescendre sur terre et aller voir sur place ce qui se passe vraiment.

M. Hoeppner: J'ai une assez bonne idée de ce qui se passe.

**M.** Collins: Tout le monde pense qu'il sait ce qui se passe, mais lorsqu'on se rend sur place et qu'on voit ce qui se passe, chacun comprendra la situation beaucoup mieux.

Le président: Avant de partir, j'aimerais savoir si vous voulez parler du sujet demain, après les audiences.

Des voix: D'accord.

Le président: Donc, demain, après les audiences, nous allons discuter de l'affaire.

La séance est levée.



### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESS

From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada:

Mike Gifford, Director General, International Trade Policy Directorate, Market and Industry Services Branch.

#### TÉMOIN

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada: Mike Gifford, directeur général, Politiques du commerce international, Services à l'industrie et aux marchés.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 089 XC 12

**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 24

Tuesday, August 9, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 24

Le mardi 9 août 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada

#### **CONCERNANT:**

Conformément à l'article 108(2) du Règlement et du Cadre de référence adopté par le comité le 31 mai 1994, une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



### STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

## COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, AUGUST 9, 1994 (25)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 11:10 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle,

Senators present: D. Hays, L. Gusfafson, M. Spivak, J.C. Rivest, M. Riel.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and June Dewetering, Research Officer.

Witness: From the Université du Québec à Rimouski: Dr. Bruno Jean.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, the Committee began its hearings on the future of canadian agriculture. (See Minutes of Proceedings and Evidence, dated May 31, 1994, Issue No. 20).

Bruno Jean made a statement and answered questions.

At 1:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 9 AOÛT 1994 (25)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 11 h 10 dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Bob Speller (*président*).

Membres du Comité présents: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Réjean Lefebvre, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Sénateurs présents: D. Hays, L. Gustafson, M. Spivak, J.-C. Rivest, M. Riel.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche, et June Dewetering, attachée de recherche.

Témoin: De l'Université du Québec à Rimouski: D<sup>r</sup> Bruno Jean.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement et de l'ordre de renvoi adopté par le Comité le 31 mai 1994, le Comité commence ses audiences sur l'avenir de l'agriculture canadienne (Voir les Procès-verbaux et témoignages du 31 mai 1994, fascicule nº 20).

Bruno Jean fait un exposé et répond aux questions.

À 13 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus] Tuesday, August 9, 1994

The Chairman: Colleagues, we will now begin.

We want to take this opportunity to welcome members from the other place to sit with us today and hear testimony regarding the future of agriculture.

I have with me Senator Dan Hays, who is chair of the Senate agriculture committee. Welcome, senator.

Senator Dan Hays (Calgary): Thank you, Bob.

The Chairman: Today, we have Dr. Bruno Jean from l'Université du Québec à Rimouski. Welcome. We had the opportunity to meet a while ago at the Canadian Federation of Agriculture meetings in western Canada, at which time you presented a very interesting paper on the future of rural development and its relationship in the past with government policies.

I understand you have an opening statement and would then be prepared to answer some questions. Please go ahead.

M. Bruno Jean (professeur à l'Université du Québec à Rimouski): Bonjour. Comme ma connaissance de l'anglais et surtout ma prononciation font problème, je vais m'exprimer en français.

• 1110

Je suis très content d'être ici pour vous expliquer ma vision des choses qui repose sur une quinzaine d'années de travaux de recherche sur les problèmes des régions rurales. J'ai travaillé principalement au Québec, il est vrai, mais depuis cinq ou six ans je travaille avec des collègues des Prairies. Cela m'a été très salutaire parce que je me suis aperçu que les problèmes au Québec ne sont pas pires qu'ailleurs et qu'il y a des problèmes très graves à peu près partout au Canada.

Le président Speller a expliqué que j'avais présenté une réflexion pour les membres de la Canadian Federation of Agriculture. C'est vrai. Dans mon petit exposé de ce matin, je vais partir de ce travail-là.

Il faut dire que, dans les milieux académiques et dans les milieux des sciences sociales qui étudient l'évolution du monde rural et du monde agricole, il y a actuellement deux visions assez opposées. Il y a la vision du déclin, de la dévitalisation. Elle est assez populaire parce que les mass media la reprennent assez souvent. Donc, il y a une vision qui dit que tout va mal, qu'il y a un véritable déclin. On peut appuyer cette vision sur un certain nombre de statistiques concernant le vieillissement de la population rurale et l'exode des jeunes.

En passant, l'exode des jeunes est probablement l'indice le plus sensible. J'ai fait moi-même une enquête récemment. Ce n'est pas une enquête scientifique. Je l'ai faite dans quelques villages et à l'université où j'enseigne. Tout le monde dit très nettement que le problème numéro un du monde rural, c'est l'exode des jeunes. Il faudra peut-être y revenir tout à l'heure. C'est un problème majeur. [Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique] Le mardi 9 août 1994

• 1108

Le président: Collègues, nous allons commencer maintenant.

Nous souhaitons la bienvenue aux sénateurs qui sont avec nous aujourd'hui pour entendre des témoins nous entretenir de l'avenir de l'agriculture.

Je suis accompagné du sénateur Dan Hays, président du Comité sénatorial de l'agriculture. Bienvenue, sénateur.

Le sénateur Dan Hays (Calgary): Merci, Bob.

Le président: Aujourd'hui, nous accueillons le docteur Bruno Jean de l'Université du Québec à Rimouski. Bienvenue. Nous nous sommes déjà rencontrés il y a quelque temps lors des réunions de la Fédération canadienne de l'agriculture qui ont eu lieu dans l'Ouest. Vous nous avez alors fait un exposé très intéressant sur l'avenir du développement rural et sur l'incidence qu'ont eu les politiques gouvernementales sur ce secteur dans le passé.

Je crois que vous avez un exposé liminaire à nous présenter et que vous seriez ensuite prêt à répondre à des questions. Vous avez la parole.

Mr. Bruno Jean (Professor at the Université du Québec à Rimouski): Good morning. As my English and in particular my pronunciation are not very good, I will be speaking in French.

I am very pleased to be here and to explain my vision of the issues based on some 15 years of research into the problems of rural areas. Although I have focused mainly on Quebec, for five or six years now I have been working with colleagues from the Prairies. This has been very good for me because I have realized that Quebec's problems are not worse than those elsewhere and that there are very great difficulties felt almost everywhere in Canada.

The Chairman, Mr. Speller, mentioned that I made a presentation to members of the Canadian Federation of Agriculture. In my opening statement this morning, I will use the earlier presentation as a starting point.

In academic circles and in the field of social sciences where the development of rural and farming regions are studied, there are at present two quite contradictory visions. One is the vision of decline, and devitalization. It is quite widespread since the mass media give it a lot of coverage. According to this vision, the outlook is very bleak and we are facing a real decline. It is based on a certain number of statistics regarding the aging of rural communities and the exodus of young people.

By the way, the move of young people away from rural communities is probably the most sensitive indicator available. I looked into this recently. Though it wasn't a scientific study, I did cover several villages and the university where I teach. The respondents all said very clearly that the number one problem facing rural communities is the exodus of young people. Perhaps we should come back to this a little later. It is a major problem.

Donc, il y a une image très forte de déclin du monde rural. Cette image-là circule ici, au Canada, mais aussi aux États-Unis, à peu près dans les mêmes termes, ainsi qu'en Europe de l'Ouest.

Par contre, dans la littérature scientifique récente, on trouve une autre image qui nous dit: Non, ce n'est pas véritablement un déclin; c'est une restructuration et quasiment une renaissance. Il y a des signes de renaissance rurale. Il y a des communautés rurales qui étaient destinées au déclin. Il y a un certain nombre de chercheurs, un peu partout au Canada, qui sont en train de les étudier. On voit que ces communautés qui étaient destinées à décliner sont en train de se recomposer et de se restructurer et apparaissent tout à fait saines à partir des principaux indices qu'on a pour mesurer la vitalité d'une collectivité rurale.

Vous pouvez imaginer dans quelle difficulté on se trouve lorsqu'on a deux images aussi opposées dans les milieux académiques. Je pense que ces images opposées de l'avenir et de ce qui se passe se trouvent aussi dans les mass media et dans l'opinion publique. On est pris avec cela.

Je vous dis tout de suite que je ne vais pas trancher cette question-là. C'était un point de départ pour vous montrer la difficulté que l'on a à bien comprendre ce qui est en train de se passer.

Il est vrai que j'ai fait ce rapport. Je vais y venir, mais j'ai envie d'essayer de répondre aux questions, puisque vous avez pris la peine de m'adresser une lettre avec quatres questions, monsieur le président. En répondant aux questions, je vais me trouver à résumer certaines parties du rapport. Je pense que je vous serai plus utile pour la poursuite de vos travaux en procédant de cette manière.

Je suis un mauvais élève, parce qu'à la question 1, j'ai laissé la page blanche. La question 1 dépasse mes connaissances et mes compétences. Je ne me suis pas senti tout à fait à l'aise devant cela. Dans un examen, on va en premier aux questions qui nous questions that interest you, and in this case I would say that it was the intéressent. Je dirais que c'est la dernière. J'ai répondu à ce petit least interesting. So I have answered your questions in reverse order. questionnaire à l'envers. La dernière question m'a vraiment It was the last question that I found the most interesting. intéressé.

• 1115

Pour y répondre plus précisément, je voudrais faire une remarque d'ordre général, mais qui concerne les travaux de ce Comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes. On essaie d'imaginer l'avenir et les politiques agricoles qu'on devra se donner. Je vous dirai simplement qu'après avoir examiné ces choses pendant presque 20 ans, je me dis: Quels sont les deux grands objectifs de toute politique agricole de tout pays qui se prétend un peu capable de se donner une telle politique, de tout pays occidental?

On peut voir que, peu importent les stratégies mises en oeuvre, on a toujours voulu d'abord s'assurer d'une production agricole et alimentaire à la fois abondante, variée et bon marché ou accessible. Aucun gouvernement digne de ce nom ne se préoccupe pas de cela. Tout gouvernement veut assurer à sa population une production agricole abondante, variée et bon marché. Le corollaire de cela, c'est évidemment la sécurité des approvisionnements. Ce n'est pas tout d'en avoir aujourd'hui. Il faut en avoir demain.

Dans votre invitation à venir témoigner ici, vous nous annoncez des choix difficiles. On imagine qu'il y a des choix difficiles, mais il faudrait peut-être que le Comité adopte une motion de félicitations au système agricole canadien, à ses commend Canada's agricultural system, its farmers and its

[Traduction]

Thus, we have a very strong image of declining rural communities. It is common here in Canada but also in the United States, and is understood in much the same way, as well as in Western Europe.

On the other hand, in recent scientific literature, we find another image. According to this one the decline is not really happening and, in fact, rural communities are restructuring and undergoing a virtual renaissance. There are signs of a rural renaissance. Some rural communities were thought to be destined to die out and a certain number of scientists across Canada who have been studying them. It has been found that the communities that were expected to decline are now rebuilding and restructuring and are now very vibrant, based on the main indicators used to measure the vitality of a rural community.

Now you can imagine the difficulty when academia presents two such opposite images. These same contradictory images of the future and the current situation are also evident in the mass media and in public opinion. We are stuck with them.

Let me point out right away that I will not give you an answer to this question. Rather it is a starting point to show you how difficult it is to fully understand what is going on.

Now I did write this report. I will come to it in a while, but I would first like to answer the four questions that you took the trouble to send me, Mr. Chairman. As I answer the questions, I will be summarizing extracts of the report. I feel that I can be more useful to you in your work by proceeding this way.

I am a poor student, because I have no answer for the first question. It is beyond my knowledge and expertise. I did not feel comfortable in attempting to answer it. In an exam, you start with the

More specifically, I would like to make a general comment concerning the work of the Joint Senate and House of Commons Committee. We are trying to understand what lies ahead and what agricultural policies we should be designing. I would say quite simply that after almost twenty years of researching these issues. I ask myself: What are the two main goals of any agricultural policy of any Western country able to formulate form such a policy?

Irrespective of the strategies used, countries have always striven first to ensure an abondant, varied, cheap and accessible farming and agri-food production. Any government worth its name cannot avoid that. All governments want to ensure this sort of output. The corollary to this is of course securing supply. You need to have enough for today but also enough for tomorrow.

In your invitation to appear before the committee, you mentioned tough choices. While we know that these do exist, perhaps the committee might consider passing a motion to

ce système nous a mis à l'abri de bien des disettes, des misères, etc. Dans l'histoire de l'humanité, jamais on n'a été aussi loin de ces misères qui ont jalonné tous les siècles jusqu'au XXe siècle. Les historiens nous le montrent bien.

Les économistes font des calculs. Je ne suis pas économiste. Je prends leurs données. On nous dit que le pourcentage du revenu disponible du ménage canadien alloué à l'alimentation est de moins de 20 p. 100; il serait plutôt de 17 p. 100. Je vais faire un peu de philosophie. Je me dis: Jusqu'où va-t-on descendre? Depuis un siècle, depuis 50 ans, cela baisse et cela baisse. Dans un pays comme le Canada, je ne suis pas sûr que le coût du transport et le coût de l'habitation aient connu la même rétraction dans le budget living costs have gone down at the same rate as a percentage of personnel disponible.

La question 3 portait sur l'équité, la durabilité, la compétitivité et l'efficience. À mon avis, il n'est pas nécessaire d'avoir comme politique de voir à l'efficience. L'efficience est déjà là. Elle se traduit de cette manière. Le transfert des gains de productivité et de la modernisation se fait au profit du consommateur, qui est celui pour lequel on travaille dans le système. Cela se fait très bien, à mon sens.

Pour ce qui est de l'efficacité, beaucoup de ressources publiques canadiennes sont investies dans tout un système de recherche et développement public qui comporte des instituts de formation, des instituts de recherche, etc. Les deniers publics sont donc utilisés de manière à assurer l'efficience. Je ne pense pas qu'on ait beaucoup de modifications à apporter à cet aspect des choses.

Je reviendrai peut-être à la question 3 tout à l'heure. Dans ma vision des choses, l'agriculture joue un rôle caché—j'emploie souvent ce terme dans mes cours-qui est particulièrement visible au Canada: la fonction agricole a assuré une autre fonction, qui est celle qu'on peut appeler l'occupation du territoire. C'est par l'agriculture et la foresterie que de grandes portions de notre territoire national ont été occupées. En géopolitique, l'occupation du territoire est essentielle.

• 1120

Sans avoir fait beaucoup de sciences politiques, j'ai remarqué que souvent, les disputes concernant des territoires concernent des territoires non occupés, des territoires vides. Lorsque les gens qui disent appartenir à une communauté occupent un territoire, ils marquent de facto la souveraineté de cette communauté sur le

Historiquement, au Canada, c'est par la fonction agricole et forestière que cela a été fait. Les agriculteurs l'ont fait spontanément, sans penser qu'ils faisaient cela. Cependant, aujourd'hui, les transformations économiques à l'oeuvre dans le secteur agricole, la rationalisation et tous ces processus qui ont fait passer de 600 000 à 280 000 le nombre de fermes au Canada, font que, dans plusieurs coins de ces territoires, le tissu de peuplement est devenu fragile.

Cela pose la question de l'occupation du territoire. Il faut adopter des approches en vue de maintenir l'agriculture dans ces territoires pour assurer l'occupation du territoire.

On peut prendre un exemple canadien. J'ai lu cela dans les journaux il y a quelques années. Notre souveraineté nationale dans l'Arctique était menacée. On sait pourquoi. Il n'y a personne là. Donc, c'est un territoire à prendre, un territoire plus facilement contestable.

[Translation]

agriculteurs et à son système de transformation. Depuis 40 ou 50 ans, processing system. For 40 or 50 now, it is thanks to this system that we have avoided a great many droughts and other such difficulties. In living history, we have never been so well protected against the disasters that have marked every era up until the 20th century. Historians have been very clear on this.

> Economists make calculations. But I am not an economist, though I do rely on their statistics. According to these, less than 20% of the disposable income of Canadian households goes to paying for food. In fact, the figure is more like 17%. Let me philosophize. Let me ask you just how low will we go? For a hundred years now, or for 50 years, the figure has been dropping constantly. In a country such as Canada, I do not think that transportation and disposable income.

> The third question dealt with fairness, sustainability, competitiveness and efficiency. In my view, there is no need to have a policy to ensure efficiency. The efficiencies are already there and are seen in the transfer of productivity gains and modernization which benefit the consumer, the end user of the system. In my view, the system works very well.

> As far as effectiveness in concerned, a great deal of our public money is invested in a broad system of public research and development which includes training and research institutes. The public purse is therefore used to ensure efficiencies. I don't think any changes have to be made to this.

> Perhaps I'll come back to the third question a little later on. In my view, agriculture plays a hidden role, as I like to say in my courses, which is particularly apparent in Canada: Farming has taken on another function, that is, occupying the land. Large portions of our land are taken up by farming and forestry. In geopolitical terms, occupying the land is essential.

> Though I do not have much of a background in political science, I have often noticed that disputes over land always involve uninhabited areas. When people say that they belong to a community living in a certain area, they are marking the de facto sovereignty of their community over the land.

> In Canada this has been achieved through agriculture and forestry. Farmers have played a spontaneous, unwitting role in this regard. Today though, with economic change in the agricultural sector and downsizing that has led to a drop in the number of Canadian farms from 600,000 to 280,000, the population base has been worn very thin in many parts of the country.

> This leads of to the question of occupying the land. Steps must be taken to maintain farming communities in these areas to ensure that the land is occupied.

> Let's take a Canadian example, which I read about a few years ago in the newspapers. Our sovereignty in the Arctic is threathened. We know why, it's because no one lives there. It is therefore land for the taking, land whose ownership is easily challenged.

J'en viens à la question 4. Je vous ai dit que j'avais travaillé un peu confondus. Ce n'est pas étonnant, parce que dans notre histoire, pendant longtemps, ces deux secteurs ont été confondus. Autrement dit, les activités rurales étaient majoritairement et essentiellement des activités agricoles. Ce n'est plus vrai aujourd'hui.

le rapport pour la Fédération canadienne de l'agriculture, j'ai mentionné plusieurs chiffres. Je vais en donner un ou deux. Aujourd'hui, en milieu rural, il y a seulement 12 p. 100 des gens qui travaillent dans le secteur agricole. Que font les autres dans le milieu rural? Ils font toutes sortes d'autres choses dans les services et dans l'industrie. Ils travaillent souvent à l'extérieur du milieu rural. Ils travaillent dans de petites villes voisines. Il y a tout le phénomène de commutation. Dans le milieu rural, il y a le tourisme et toutes sortes d'autres choses. Il y a seulement 12 p. 100 des emplois ruraux qui sont des emplois agricoles. On assiste, depuis 40 ou 50 ans, à une dissociation entre l'agriculture et la ruralité. Le monde rural, c'est une chose, avec ses dynamiques, son fonctionnement, son économie, ses formes de sociabilité, etc. L'agriculture, c'est une autre chose, qui se passe évidemment pour une bonne part en milieu rural, parce qu'on a besoin de terres, etc.

Il y a beaucoup de travail à faire. Pour ma part, j'essaie de le faire là où je suis. Il y a beaucoup de travail à faire pour comprendre la ruralité contemporaine, parce qu'on a surtout des images d'une ruralité agricole. La réalité d'aujourd'hui est passablement plus complexe.

Aujourd'hui, il faut se poser la question du rapport entre l'agriculture et la ruralité. Même si l'agriculture occupe peu de gens en milieu rural, on pourrait soutenir qu'elle a d'énormes effets structurants. C'est souvent ce qui fait la différence et qui justifie toute une autre série d'activités. Autrement dit, il n'y a pas de milieu rural vivant sans un secteur agricole et forestier vivant. Étant donné les effets structurants, les effets induits, les effets indirects, il y a un lien très fort entre le secteur agricole et le reste du secteur rural.

• 1125

Le Canada devrait-il avoir une politique précise pour garantir un certain niveau d'activité économique dans les régions rurales? Pour ma part, je réponds par un oui catégorique, sans hésitation. Je suis même heureux que ce Comité pose la question. Je trouve que c'est justement dans cette direction qu'il faut aller. J'aime bien la manière dont c'est posé. Au fond, ce dont on a besoin aujourd'hui, c'est une politique de développement rural.

Je n'ai pas eu le temps d'examiner dans le détail ce qui se passe aux États-Unis. Je sais que le président Clinton a annoncé, la semaine dernière, qu'il allait le 1er décembre en Iowa faire une grande réflexion sur le Farm Bill et sur leur propre politique. On sent qu'il y a de ce côté un certain niveau de questionnement. À mon sens, c'est dans cette direction qu'il faut aller. Il faut se donner une politique de développement rural. Au Canada, on a beaucoup d'outils de politique agricole. On a une batterie de movens d'intervention dans le secteur agricole et on a relativement peu de chose pour le secteur rural comme tel. Pour respecter les ententes internationales du elements of our agricultural policy will have to be abandoned,

[Traduction]

I know come to question four. I did say that I would be working à l'inverse. Il est vrai que le secteur rural et l'agriculture sont parfois in reverse. It is true that rural and farming issues are often confused. This isn't surprising, since this has been the case for a long time. In other words, rural activities were for the most part essentially farming activities. But this is no longer the case today.

> I mentioned statistics in the report for the Canadian Federation of Agriculture. Let me quote a few. Today, only 12% of people in rural areas work in the farming industry. So what do the others do? They do all sorts of other things in the services sector and in other industries. Very often they work in urban areas, in small neighboring towns. There are a great many shifts occuring. Tourism is important in rural areas, as are other industries. Twelve percent of rural jobs are in the farming sector. For 40 or 50 years now we have begun to disassociate farming and rural issues. The rural world is one thing, with its own dynamics, approaches, economy and types of socialization. Agriculture is different. It does obviously occur mainly in rural areas, since land is needed, etc.

> There is a lot of research to be done on this. I have been trying to deal with these matters at my own level. A great deal must be done to understand contemporary rural issues, since stereotypes of farming in rural areas abound. Today's reality is much more complex.

> Today we must consider the relationship between farming and rural issues. Though few people in rural areas depend on farming for their livelihood, it could be said that farming is of great structural importance. Often, this is what makes the difference and justifies a different series of activities. In other words, rural areas depend on vibrant farming and forestry sectors. Given the structural importance and the indirect effects of these, there are very strong ties between the farming sector and the rural sector.

> Should Canada have a specific policy designed to guarantee a certain level of economic activity in rural regions? My answer to that is definitely yes. I'm even very pleased that the committee has asked the question, because this is the direction I think we should be headed in. I very much like the way the question is put. In fact, what we need nowadays is a rural development policy.

I haven't had time to look closely at the American situation. I do know that last week President Clinton anounced that on December 1 he would be going to Iowa for discussions on the Farm Bill and on a new policy. It seems that thought is being given to the matter. In my view, this is the approach that should be taken; we need a rural development policy. In Canada, we have all sorts of tools available for the development of our agricultural policy. While there are many ways that we can develop agriculture, there are relatively few ways of developing rural areas. In accordance with our GATT obligations, some GATT, il y a un certain nombre de dispositifs de politique but it has never been said that the government does not have

gouvernement n'avait pas le droit de s'occuper de ses collectivités d'assurer une certaine qualité de vie, etc. Si on fait cela, on va peut-être retrouver les entrepreneurs ruraux et la capacité d'entreprise en milieu rural qu'on veut stimuler.

J'ai fait un petit papier avec un collègue de l'Université du Québec à Trois-Rivières. On a au Canada ce qu'on appelle le Programme canadien de développement des collectivités, les fameux CADC. Je sais qu'il est en train d'être modifié. Pour moi, c'est un bel exemple d'un programme qui s'adresse aux questions rurales. Cela a été mis en place pour les zones rurales où il y avait 3 p. 100 de plus de chômage. Cela a connu beaucoup de succès. Les gens se sont approprié ce programme. Voilà le genre d'initiative qu'il faudrait encadrer dans une politique plus large, avec d'autres éléments qui s'adressent au milieu rural.

Si on s'adresse au milieu rural, on ne sera pas en train de subventionner des agriculteurs sous la table, comme on nous en fait le reproche. En passant, je trouve que dans l'opinion publique et chez les agriculteurs eux-mêmes, on se méprend totalement sur le sens des subventions gouvernementales. Les subventions gouvernementales existent pour la mise en oeuvre du cheap food policy qu'on a adoptée et qui a très bien marché. Cela passe par les poches des agriculteurs, mais cela en ressort le lendemain. C'est pour les consommateurs. Je pense que c'est la meilleure solution. Les pays africains et les pays de l'Est ont subventionné la consommation, et cela a été la catastrophe. Chez nous, on a subventionné la production, et les gens qui produisent se sont mis à produire parce que le signal était clair. Cela a porté fruit.

J'ai parlé asez longtemps, mais j'aimerais aborder deux points avant de terminer.

J'ai parlé d'une politique de développement rural. Je souhaiterais qu'une telle politique, si jamais elle devait voir le jour, tienne compte du fait que le monde rural n'est pas homogène.

• 1130

À mon sens, il y a au moins trois types de ruralité très différents, avec des modalités de fonctionnement différentes. Il y a une grande zone rurale qu'on appelle en anglais urban fringe, les franges urbaines si on peut dire. Ces zones rurales sont à la jonction des centres urbains et sont dans une dynamique très particulière, qui n'est pas celle de l'ensemble. On ne connaît pas de déclin démographique dans ces zones. On n'y connaît pas les problèmes typiques des milieux ruraux qu'on trouve dans les deux autres zones. On pourrait parler des zones intermédiaires et des zones éloignées ou en déclin, les zones rurales périphériques, qui composent de grands espaces avec peu de population. Je pense qu'il faudra une modulation assez forte.

Voici trois petits points rapides sur l'élaboration d'une éventuelle politique rurale au Canada. Comme je l'ai évoqué tout à l'heure, il faudra reconnaître qu'une véritable politique rurale n'est pas simplement un appendice à une politique agricole. Une politique agricole, on en a une au Canada. On en a eu. Il y a là des choix stratégiques à faire. Il faut faire une distinction entre une politique rurale et ses outils, et la politique agricole comme telle. C'est l'un des points importants du message que je veux vous important point that I wanted to get across to you this morning. livrer ce matin.

[Translation]

agricole qui devront être levés, mais je n'ai lu nulle part que le the right to work together with local governments to ensure a certain quality of life in rural communities. And if we do that, then perhaps rurales en collaboration avec les gouvernements locaux afin we will witness the return of business-minded people and entrepreneurship we want to encourage in rural communities.

> I published a paper together with a colleague of mine from l'Université du Québec à Trois-Rivières. In Canada we have what is known as the Community Futures Committee, also known as CFC. I know changes are being made to it now. As far as I'm concerned, this is a good example of a program that addresses rural issues. It was designed for rural areas with rates of three percent unemployment or more. It has been very successful and much appreciated. This is the type of initiative that should be part of a broader policy, with other features addressing rural issues.

> If we do so, we won't be giving hidden subsidies to farmers as we have often been taxed with doing. By the way, I feel that many Canadians including farmers themselves misunderstand the meaning of government subsidies. Government subsidies are there to implement the cheap food policy that has worked so well. The money goes into the farmer's pocket and them comes out, since it is for consumers. I believe that this is the best solution. In Africa and Asia governments have subsidized consumption, with disastrous results. But we have subsidized production, and producers have been encouraged to increase output and have been successful.

> I have spoken for long enough, but I would like to make two points before concluding.

I mentioned a rural development policy. If ever such a policy is created, then I would like it to take into account that rural communities are not all alike.

As I see it, there are at least three very different types of rural settings, which all work differently. There is the large rural zone known as the urban fringe close to urban centers and with their own specific dynamics that are different than those in other rural areas. There is no demographic decline in these areas. Problems typical of the two other types of rural areas are not experienced in the first. Then there are the intermediary zones and the remote, declining or outlying rural regions, which are very large but sparsely inhabitated. I think special adaptations will be required.

I'd like to make three brief points about developing a rural policy for Canada. Like I said earlier, it must be recognized that a true rural development policy is not simply an appendage to an agricultural policy. We already have an agricultural policy in Canada. We have had many. There are strategic choices to be made. We must make a distinction between rural policy and the means with which we implement it and agricultural policy as such. This is an

On peut dire que cette politique va supposer qu'on clarifie et redéfinisse les rapports ville-campagne.

Troisièmement, la politique de demain-vous le savez d'ailleurs, car je m'adresse à des gens qui sont sûrement plus conscients de cela que moi-doit être une politique négociée. Maintenant, on a des partenaires. Il y a des instances gouvernementales fédérales, provinciales, locales, etc. C'est par la négociation entre ces partenaires qu'on va arriver au mieux. Je dirais aussi qu'il y a une espèce de condition critique qui va nous obliger à trouver une manière d'harmoniser la démarche descendante du politique avec la démarche ascendante des citoyens, des acteurs locaux qui, au fond, sont capables d'analyser leur situation et de faire de bonnes propositions pour assurer le développement de nos régions rurales.

Pour terminer, quels devraient être les objectifs essentiels de cette politique nationale? À l'heure actuelle, étant donné ce qu'on voit maintenant, il faut absolument qu'on se penche sur le problème du dépeuplement rural. Il y a un problème de dépeuplement très sérieux dans certaines zones. Il faut s'en préoccuper. Il faut viser la création d'emplois en milieu rural. Il faut aussi maintenir le tissu social qui devient un peu faible.

On a expérimenté tout un modèle de développement agricole et rural. Je n'ai pas élaboré là-dessus. Ce modèle a abouti à des spécialisations régionales trop fortes. Il faut revenir à des stratégies de diversification des économies agricoles régionales. On a des exemples assez prometteurs à cet égard.

Je pense aussi que le développement durable est incontournable. On parlait de durabilité. Parmi les grands objectifs d'équité, de durabilité, de compétitivité et d'efficience, je mettrais la durabilité en premier. Cela ne donne rien d'être compétitif si on n'est pas durable, si on n'est pas là demain matin. Cela m'apparaît évident.

Lorsque j'ai écrit mon rapport pour la Fédération, je l'ai présenté à différentes tribunes. À ce moment-là, j'ai un peu choqué les gens en disant que l'avenir des campagnes au Canada se jouait en ville. Pourquoi? Il se joue déjà en ville d'une certaine manière, puisque le poids politique et le poids démographique des campagnes est assez faible. Cependant, ouvrons une parenthèse. Comme elles comptent 6,4 millions d'habitants et 23 p. 100 de la population canadienne, on ne peut pas dire que les campagnes sont négligeables. Il y a là un pan important de la réalité canadienne. Il va falloir qu'il y ait une certaine informées et plus conscientes des enjeux actuels et des difficultés du them most. monde rural pour qu'elles acceptent que l'État et les gouvernements—et c'est leur devoir dans ma conception de la politique—se donnent des politiques volontaristes pour soutenir ces milieux-là qui en ont maintenant besoin.

• 1135

Je pense que les populations urbaines sont prêtes à le faire si elles sont bien renseignées. Elles seront gagnantes aussi. Des campagnes vivantes, c'est fort utile pour des urbains qui sortent de la ville une fois de temps à autre. Il y a donc un exercice de solidarité à faire. Cet exercice-là est d'ailleurs déjà commencé. En maints endroits, on peut voir comment des péréquations ont permis de doter certaines régions d'équipements, encore que là j'aie quelques doutes sur les vertus de la gestion locale des aéroports. Mais communities. But that is another issue. enfin, c'est une autre question.

[Traduction]

It could be said that if we are to have such a policy, then we must clarify and redefine the relationship between urban and rural areas.

Third, the policy of the future—and you are no doubt more aware of this than I am-must be a negociated policy. Now, we have partners. There are federal, provincial and local levels of government, etc. Only through negociation between these partners will we achieve the best results. I also feel that we have no choice but to find a way to harmonize the top-down nature of politics with the grass roots input of individual Canadians and local players who can draw on their analysis of their own situation and make good suggestions for the development of our rural regions.

In conclusion, what should the main goals of this national policy be? As we see today, we have no choice but to address the problem of rural depopulation. This is particularly serious in some areas and something must be done. Job creation in the rural areas should be stimulated. And the social fabric which is thinning must be maintained too.

An experimental model for rural and cultural development has been designed, but I won't go into that. It has led to exaggerated regional specialization. What is needed is a return to diversification strategies for regional agricultural economies. There are some very promising examples of this.

Sustainable development is I think also extremely important. Of the main goals of fairness, sustainability, competitiveness and efficiency, I would put sustainability ahead of the others. There is little point in being competitive if what we do is not sustainable. That would seem to me to be self-evident.

I have presented the report I wrote for the Federation to various groups. I have raised eyebrows when I have said that the future of Canada's rural area depends on our cities. Why? Because rural areas have little political clout and small population bases. However, let's remember one thing. With 6.4 million people and 23% of the Canadian population, rural areas are hardly negligeable. They are an important part of Canadian society. Solidarity is needed, that is people living in urban areas should be better informed and more aware of the challenges and difficulties faced by rural communities so that they will agree to solidarité, c'est-à-dire que les populations urbaines soient mieux governments designing pro-active policies for the areas that need

> I think that the urban population will be willing to do so if they are properly informed. They will also benefit. Dynamic rural areas are a boon for urbandwellers who leave the city once in a while. There is a comminality of interests to be pursued. There already is such a momentum. In many instances, equalization has made it possible to provide facilities to some areas, although I have my doubts on the wisdom of airport management by local

Je vous remercie de m'avoir écouté. Je suis disponible pour les questions.

The Chairman: Thank you very much. As members know, in these initial rounds we will be allowing our witnesses to speak longer than the traditional 10 minutes. We're here to find out information. We'll still do first rounds of 10 minutes each and then 5 minutes after we've done that.

I have Senator Gustafson first.

Senator Gustafson (Saskatchewan): Thank you, Mr. Chairman.

Dr. Jean, I would like to say at the outset that I look forward to these hearings and to the next few months with anticipation. I believe agriculture is facing problems as it has never faced before, and it is important that we take a new look at where we're going and where we have to go, given the global challenge, the North American challenge and our own national challenge.

Dr. Jean, I appreciate your remarks this morning. I have a couple of questions. I don't want to take a lot of time.

The first question relates to the Canadian situation on the national scale. I was interested that you studied quite a bit on the prairies. My thinking has been for some time that unless we have truly national policies, we're going to have problems. I'll use an example of Saskatchewan, where I come from.

Given the various programs we had, the GRIP and so on, if we operate as 10 vassal states in Canada, Alberta's treasury is so much stronger than Saskatchewan's that we'll never really have a truly national program. For instance, on the GRIP program or the safety net programs, Saskatchewan couldn't compete.

I will say this. When we were in government, the ministers would go out to the provinces and say that if they would put up half the money, we would put up half the money. Well, Saskatchewan and Manitoba couldn't compete with Alberta's oil treasury. There's just no way. As a result you don't have a truly national program, for instance, in the grain industry, and that would vary in the various different commodities.

My question is do you think national programs are a must? I do. I believe they won't survive unless they are. Otherwise you will have just provinces operating on their own, and we won't really have a truly national program that's going to survive for Canada. That's my first question.

My second question is in relation to the global situation. We have a free trade agreement with the United States, a North American trade 1'Accord de libre-échange nord-américain et le GATT. agreement, and the GATT.

[Translation]

Thank you for your attention. I am open to your questions.

Le président: Merci beaucoup. Comme les membres du Comité le savent, les premiers témoins bénéficieront d'un temps de parole supérieur aux dix minutes dont ils disposent habituellement. Nous sommes ici pour obtenir de l'information. Nous continuerons cependant à faire des tours de questions de dix minutes chacun, suivis de tours de cinq minutes.

Le premier sur ma liste est le sénateur Gustafson.

Le sénateur Gustafson (Saskatchewan): Merci, monsieur le président.

Monsieur Jean, sachez tout d'abord que j'avais hâte d'entreprendre nos audiences et que j'entrevois avec plaisir les mois qui viennent. J'estime que l'agriculture fait face à des problèmes comme elle n'en a jamais connus auparavant. C'est pourquoi il faut jeter un regard neuf sur la voie dans laquelle nous sommes engagés et celle qu'il faudra prendre vu les défis qui se posent à l'échelle mondiale, de l'Amérique du Nord et du pays.

J'ai apprécié vos propos de ce matin. J'aimerais vous poser quelques questions. Je ne veux pas prendre trop de temps.

La première porte sur la situation du Canada à l'échelle nationale. J'ai été intéressé par le fait que vous avez passablement étudié les Prairies. Depuis un bon moment déjà, j'estime que nous courons vers de graves problèmes si nos politiques ne sont pas authentiquement nationales. Je vais vous citer un cas en Saskatchewan, d'où je viens.

Avec la multitude de programmes qui existent, comme le RARB, si le Canada se conduit comme une dizaine d'états vassaux, le trésor de l'Alberta est beaucoup plus riche que celui de la Saskatchewan, si bien que notre programme ne sera jamais véritablement national. Par exemple, qu'il s'agisse du RARB ou du programme du soutien du revenu, la Saskatchewan ne peut pas en faire autant que les autres.

Je vous dirai ceci. Quand nous étions au gouvernement, les ministres allaient dans les provinces et disaient qu'ils étaient prêts à financer la moitié des programmes si celles-ci en faisaient autant. Eh bien, la Saskatchewan et le Manitoba ne pouvaient pas en faire autant que l'Alberta, vu ses richesses pétrolières. C'était hors de question. À cause de cela, le programme n'est pas vraiment national dans le secteur des céréales, par exemple. La même chose existe ailleurs selon les divers produits.

Voici ma question: estimez-vous que les programmes nationaux sont indispensables? Moi, je le crois. Pour moi, ces programmes ne survivront pas s'ils ne sont pas de nature nationale. Les provinces feront cavalier seul et il n'y aura plus de programmes authentiquement nationaux au Canada. C'était ma première question.

La deuxième porte sur la situation dans le monde. Nous avons

[Traduction]

1140

I live 20 miles from the U.S border. I farm beside farmers who farm on both sides of the border. The subsidy for the Americans, as Dr. Gifford said yesterday, is double the Canadian. On November 15 they were getting \$7.15 Canadian for durum wheat. At Macoun, Saskatchewan, where I deliver grain, we were getting \$2.42. Now, the payment has to be factored into that, but there's no way we can compete.

At the same time, we're competing for the same international market. In North America, if we're going to compete in the global economy, there's just no way we can compete with the European Common Market and the United States if they continue to subsidize at the rate they have been. For a long time I have believed that the American subsidies have hurt us more than the European Common Market subsidy.

I put it in the words of a doctor from Austria who said that we North Americans have never learned the importance of food because we've never seen starvation, and the point we relate to in terms of the national perspective on food is how cheap it's going to get.

In the next two or three years, how we handle the trade situation with the United States will be very, very important. I was somewhat concerned about the wheat agreement basically setting a precedent that could lock us into a very low price in the long term.

M. Jean: Vous avez posé une question sur la question 1 à laquelle je n'ai pas répondu. Je suis donc un peu mal à l'aise. Votre question est fort intéressante.

On sait que, depuis longtemps, l'agriculture est une compétence partagée entre les provinces et le gouvernement fédéral. Je sais que ce partage est remis en question. Cela a donné lieu à des situations un peu bizarres. Au Québec, on a deux systèmes de crédit agricole. On a un système provincial et on a accès au système fédéral. Est—ce la fameuse duplication et les coûts supplémentaires dont les politiciens nous parlent? Je ne connais pas tout à fait cette question—là.

J'ai été formé en partie en Europe, et cela déteint peut-être un peu. On peut très bien avoir un énoncé des grandes intentions et des objectifs. Cela, c'est une chose. Pour le faire, il faut réfléchir. Après la mise en oeuvre et l'établissement des stratégies d'atteinte, il faudra voir, dans un deuxième temps, si ce seront les provinces, les gouvernements locaux ou le fédéral qui s'en occuperont.

C'est pour cela que je trouve les travaux de ce Comité très importants. Je suis très heureux d'y venir. C'est à ce niveau-ci que vont peut-être s'élaborer les grands objectifs qui pourraient se trouver dans le préambule. Le préambule est souvent très important parce qu'il nous dit où on veut aller. Pour ce qui est des arrangements et des stratégies, je ne me sens aucune compétence pour intervenir, sinon en tant que simple citoyen.

Sur la deuxième question, j'aurais quasiment envie de vous renvoyer à l'économie du blé et au commerce du grain. Je ne travaille pas du tout là-dessus. Quand je lis les journaux, je vois l'inverse. On nous a beaucoup parlé, ces dernières semaines, du blé dur canadien qui entrait trop facilement chez nos voisins du Sud. Expliquez-moi davantage. Pour certains types de produits, nous serions très intéressants comme producteurs. Donc, ce n'est pas vrai qu'on est toujours... Honnêtement, je ne peux pas répondre, car je connais trop mal ce secteur.

J'habite à 20 milles de la frontière américaine. J'ai des voisins qui pratiquent l'agriculture des deux côtés de la frontière. Comme M. Gifford l'a dit hier, les Américains touchent une subvention deux fois plus importante que les Canadiens. Le 15 novembre, ils touchaient 7,15\$ canadiens pour le blé dur. À Macoun en Saskatchewan, où je livre mes céréales, nous touchions 2,42\$. Bien sûr il faut inclure la prestation dans le calcul, mais il est tout à fait impossible d'en faire autant.

Pourtant, nous nous arrachons les mêmes débouchés internationaux. Il nous est impossible de rivaliser avec le marché commun européen et les États-Unis s'ils continuent d'accorder des subventions au rythme où ils le font. Je suis convaincu depuis belle lurette que les subventions américaines nous font plus de tort que celles des Européens.

Un médecin autrichien a déjà dit que les nord-américains ne connaissent pas l'importance de la nourriture parce qu'ils n'ont jamais connu la famine. Ici, tout ce qui nous intéresse c'est de faire baisser les prix.

Ce qui sera crucial dans les deux ou trois prochaines années, c'est la façon dont nous allons traiter le contentieux commercial avec les États-Unis. Ce que je crains, c'est que l'accord sur le blé ne crée un précédent qui bloquera les prix à un très bas niveau sur le long terme.

**Dr. Jean:** You asked a question on issue number one, for which I gave no answer. This puts me in an akward position. However, your question is quite interesting.

For a long time now, agriculture has been a shared jurisdiction between provinces and the federal government. I know this sharing is now being questioned. This has resulted in rather strange situations. In Quebec, there are two farm credit systems. We have a provincial system and access to the federal system. Is this the famous duplication and extra cost politicians are talking about? I don't quite know the answer to this question.

I received part of my training in Europe, and maybe it shows a little. You can very well have a major policy statement and goals. That is one thing. To carry them out, you have to think. Following development and once implementation strategies have been set out, you will have to decide whether it will be done by the provinces, local governments or the federal government.

For this reason, I find your deliberations quite important. I'm very pleased to be here. It is at your level that the major goals to be included in the preamble may be developed. Preambles are often very important because they tell us where we want to go. As for the particular arrangements and strategies, I feel I have no expertise to comment, other than as an ordinary citizen.

As to your second question, I'm inclined to tell you to look at the economics of wheat and at the grain trade. I'm not doing any work in this area. When I read the papers, I see the opposite. The last few weeks, we have heard a lot about Canadian durham wheat going too easily south of the border. I need more explanations. For some commodities, we could do quite well as producers. So, it is not true that we are always. . . Honestly, I can give you no answer because I'm too unfamiliar with this area.

[Translation]

1145

M. Marchand (Québec-Est): J'aimerais répondre à la question du sénateur. Il faut quand même reconnaître les différences. Vous êtes d'accord avec moi, docteur Jean, pour dire que l'agriculture est passablement diversifiée à travers le pays.

M. Jean: C'est vrai.

M. Marchand: L'agriculture du Québec est sensiblement différente de celle de la Saskatchewan. Ce serait un manque de bon sens que de vouloir imposer des politiques nationales qui tendent vers une forme d'uniformisation, alors que l'agriculture est fortement diversifiée. Au fond, si on a des politiques nationales trop restreintes, on n'atteint pas nécessairement des buts qui sont profitables à l'agriculture. Ils sont peut-être profitables à certaines personnes qui ont des vues politiques de concentration ou de centralisation du pouvoir politique, mais...

C'est sûr que ce n'est pas le sujet que vous avez abordé dans votre présentation, que je trouve fort intéressante. Si on avait le temps d'en discuter, ce serait très éducatif et très informatif pour le grand public. Je considère que la question de la ruralité est sans contredit une question agricole, mais que c'est aussi une question de société. C'est une question qui recoupe plusieurs éléments, et on pourrait en parler longuement. D'ailleurs, les gens devraient s'intéresser à ces questions tellement elles recoupent les gros problèmes auxquels on fait face aujourd'hui.

Par exemple, vous avez dit au début de votre présentation qu'il y avait deux visions de l'agriculture, l'une qui indique un certain déclin à cause du vieillissement et de l'exode des jeunes, et l'autre qui constate une reconnaissance. Je me demande si ces deux images ne recoupent pas le conflit fondamental qu'on trouve en agriculture, c'est-à-dire la disparition de la ferme familiale d'un côté et le progrès des fermes intégrées de l'autre. Ce sont deux formes d'économies, deux visions sociales, deux façons de vivre. J'ai un certain nombre de questions à poser à ce sujet, et vous pourriez peut-être élaborer autour de cela.

Vous avez dit, par exemple, qu'il y avait certains éléments qui étaient destinés à disparaître en agriculture. Quels sont ces éléments? Pensez-vous qu'il y a une façon d'établir un équilibre entre la ferme familiale, pour qu'elle puisse connaître aussi une reconnaissance, et l'autre forme d'économie agricole? Est-ce qu'il existe un système dans lequel les deux pourraient survivre et être compatibles? Voilà ma première question.

Ma deuxième est un peu la suite de la première. D'après vous, quels seraient les éléments clés d'une bonne politique rurale, compte tenu de l'importance de l'agriculture et du fait que les deux sont distinctes ou dissociées? Que serait une bonne politique rurale? Quels seraient les trois éléments les plus importants d'une politique

M. Jean: Je suis content que vous posiez la question des fermes familiales. Cela semble être toujours le grand souci des gouvernements. Dans la déclaration de Clinton, cela revient textuellement: preservation of family farms and things like that.

Mon analyse est très différente. On va s'entendre sur une

Mr. Marchand (Quebec-East): I would like to answer the Senator's question. We do have to admit that there are differences. You will agree with me, Dr. Jean, in saying that agriculture is quite diversified throughout the country.

Dr. Jean: Yes.

Mr. Marchand: Agriculture in Quebec is quite different from that in Saskatchewan. It would be misguided to try to impose national policies that encourage standardization when agriculture is very diversified. If our national policies are too restrictive, then we will not necessarily achieve what is in the best interest for agriculture. Perhaps it will be in the interest of certain people whose policies are to concentrate or centralize political power

However, this is not what you talked about in your presentation, a presentation that I thought was very interesting. If we had time to talk about it, it would be very educational and very informative for the general public. I think that the issue of rural communities is without any doubt an agricultural issue, but it is also a societal issue. It is an issue that includes several elements and we could discuss it at great length. In fact, this is an issue that people should be interested in precisely because it is linked to the major problems that we are facing today.

For example, you said at the beginning or your presentation that there were two visions of agriculture, one that sees a decline because of the aging of the population and the exodus of young people, and the other that sees a renaissance. I wonder if these two visions do not actually reflect the fundamental conflict in agriculture today, that is the disappearance of the family farm on one hand, and the growth of integrated farms on the other. These are two kinds of economies, two social visions, two ways of life. I have a few questions regarding this; perhaps you could talk

For example, you said that some things in agriculture were destined to disappear. What are they? Do you think that there is a way of achieving a balance between the family farm, so that it can go through a renaissance, and the other type of agricultural economy? Is there a system in which the two could survive and be compatible? That is my first question.

My second is a follow-up to the first. What do you think would be the key elements of a good rural policy, given the importance of agriculture and the fact that both are so distinct or so seperate? What would be a good rural policy? What are the three most important ingredients of a rural policy?

Dr. Jean: I'm happy that you asked that question about family farms. That always seems to be the great concern of governments. In Clinton's declaration, he said textually: preservation of family farms and things like that.

My analysis of the situation is very different. Let's agree on chose. L'agriculture canadienne, dans son ensemble, est à 90 p. one thing. Canadian agriculture as a whole is 90% made up of 100 le fait de fermes familiales. Les agriculteurs de la family farms. Saskatchewan producers have a lot of land, but Saskatchewan ont de très grandes terres, mais ce ne sont pas these aren't anonymous corporations on the stock exchange, far

[Traduction] des corporations anonymes avec des cotes en bourse, loin de là. Ce from it. It is the husband, the wife and the boy who work it. In winter,

travaille en ville. On fait le blé, etc. Ce sont des propriétés. C'est du It is family worked. It is family land and family work. travail familial. La propriété est familiale et le travail est familial.

sont l'homme, la femme et le garçon qui travaillent. L'hiver on they work in town. They grow wheat, etc. This is family owned land.

• 1150

Dans certains secteurs, par exemple dans les poulaillers informatiindustriel. C'est souvent de la propriété intégrée. S'il reste un propriétaire, il est indirectement à la solde d'une grande société de fourniture d'intrants.

Cela m'étonne toujours de voir qu'on s'inquiète. Il y a des fermes qui disparaissent. C'est une chose. C'est vrai. S'il y en a 300 000 qui ont disparu au Canada depuis une trentaine d'années, c'est inquiétant. Mais cela ne veut pas dire que celles qui restent sont des fermes «capitalistes». Elles ont toujours cette logique qui les distingue des autres secteurs. D'ailleurs, les gens de l'économie rurale le savent bien. Faites n'importe quelle étude sur la gestion de ces entreprises et la façon dont les décisions sont prises et vous verrez. Prenons un exemple, celui des équipements. Au Québec, les silos verticaux ont poussé comme des champignons depuis 20 ans. C'est incroyable. J'ai fait la route en voiture. J'en ai vu. J'en vois de plus en plus d'année en année. Il y a 20 ans, il y en avait très peu, sauf dans certaines régions. Tous les conseillers agricoles disaient que ce n'était pas rentable. Ils faisaient des calculs. Mais les agriculteurs ont décidé que c'était rentable pour leur qualité de vie et pour d'autres factors. So, they were built. considérations extra-économiques. Donc, ils les ont installés.

Dans les fermes familiales, il y a une rationalité qui n'est pas tout à fait celle de l'entrepreneur classique, ce qui les rend totalement compétitives avec d'autres formes. Les autres qui essaient échouent en général, à moins d'avoir toutes sortes de mécanismes pour sauver de l'impôt, par exemple un hôtel, etc. Autrement dit, les fermes familiales, qui sont le tissu agricole canadien fondamental, vivent des difficultés, mais ne sont pas nécessairement elles-mêmes en difficulté en tant que structure. Elles vivent les difficultés que vivent tous les secteurs économiques.

Pour répondre à votre question, il y a des entreprises agricoles familiales qui ont disparu. Je pense qu'on a atteint le plancher. Dans certaines zones, on a des ressources agricoles en perdition. Il y aurait possibilité d'installer de jeunes agriculteurs ou de nouvelles fermes parce qu'il y a des terres disponibles dont la qualité est relativement intéressante, surtout dans des régions plus éloignées. Il y a eu une espèce d'élagage. Ceux qui devaient mourir dans le système sont morts. Les agriculteurs qui restent maintenant vont rester s'ils le veulent et vont peut-être même croître.

M. Marchand: Est-ce que je peux vous interrompre? Je ne vois pas comment vous pouvez affirmer qu'on est arrivé au bas de l'échelle par rapport à la disparition de la ferme familiale. S'il y avait une renaissance, il y aurait de plus en plus de jeunes qui iraient en agriculture, ce qui n'est pas le cas actuellement, et les fermes familiales feraient plus d'argent. Au Québec, elles ne sont pas très mal en point, mais cela pourrait aller mieux. Être agriculteur, ce n'est pas facile. On ne peut pas parler de ententes. Il y a une brume d'incertitude qui règne là-dessus.

In some cases, for example in high density computerized and sés et mécanisés de haute densité, on a un processus agricole automated chicken farms, the agricultural process is industrial. It's often an integrated business. If there is an owner, he is indirectly being paid by a big company which supplies the inputs.

> I'm always surprised to see people's concerns. There are some farms disappearing. That is one thing. It is true. It is worrying to see that 300,000 farms have disappeared in Canada over the past 30 years. But that does not mean that the ones that are left are "capitalist" farms. Their way of doing things is what makes them different from other sectors. In fact, rural economists are perfectly aware of this. Do a management study on these farms and on the way decisions are made and you will see. For example, take equipment. In Quebec, vertical silos have grown like mushrooms over the past 20 years. It's unbelievable. I drove around. I saw them. I see more and more every year. Twenty years ago, there were very few, except in some areas. All the agricultural advisors said that it was not profitable. They did their calculations. But the producers decided that it would be profitable in terms of their quality of life and in terms of other non-economical

> On family farms, there's a way of thinking that is not quite that of the classical entrepreneur, which makes them very competitive. Others who try often fail, unless they have other ways of avoiding taxes, for example by running a hotel, etc. In other words, family farms, which make up the fundamental fabric of Canadian agriculture, have problems, but they are not necessarily in danger in terms of their structure. They're facing problems that all economic sectors are facing.

> To answer your question, there are family farms that have disappeared, but I think we have hit bottom. In some areas, we are losing agricultural resources. We could establish young producers or new farms because there is available land of fairly good quality, especially in more remote areas. There has been a kind of natural selection. Those in the system who were destined to disappear have done so. Those left will stay if they want to and they may even grow.

Mr. Marchand: May I just interrupt you? I do not see how you can state that we have hit bottom with respect to the disappearance of family farms. If there had been a renaissance, there would be more and more young people going into agriculture, which is not currently the case, and family farms would make more money. In Quebec, they're not doing too badly, but they could be doing better. Being an agricultural producer is not easy. So we cannot speak of a renaissance in renaissance dans ce sens. De plus, on vit dans une situation de that regard. Furthermore, we are facing market globalization, upsets mondialisation des marchés, de chambardements, de nouvelles and new agreements. There is a cloud of uncertainty hanging over us.

[Translation]

#### • 1155

M. Jean: Puis-je réagir? Il y a de fait un problème majeur: c'est l'accès. L'outil de production est devenu hors de prix. On n'entre dans l'agriculture québécoise laitière que par héritage. On hérite d'une ferme de ses parents; autrement, on n'y a pas accès. C'est impossible à financer, de sorte qu'il y a un blocage fantastique au niveau de l'accès. On a seulement accès aux nouvelles productions où il n'y a pas de contigentement, pas de quotas, où les gens innovent. Mais cela existe.

Je me dis que c'est peut-être cela qui va se produire à l'avenir. Les gens vont découvrir de nouvelles occasions. Dans les productions traditionnelles, l'outil de production est maintenant à un prix exorbitant, même si cela reste familial. Si cela coûte un demi million de dollars, je ne peux pas y entrer.

#### M. Marchand: Et le crédit agricole?

M. Jean: Il y a certainement des choses à voir à ce niveau-là. Je ne sais pas s'il faut penser au crédit agricole ou à d'autres mesures incitatives de création d'emplois, mais dans le secteur agricole.

On parlait du Programme fédéral d'aide au développement des collectivités. Dans le cadre de ce programme-là, j'ai vu de jeunes entrepreneurs qui travaillent dans le secteur agricole, qui sectors under th font par exemple des productions sous serre en Gaspésie, et qui production in the Ga réussissent très bien aujourd'hui. Ils font des fleurs, par exemple. Ils sont allés dans des domaines complètement novateurs. Mais là il faut du know-how. Il faut aussi tout un environnement pour assurer la that ensures success.

The Chairman: Thank you, Dr. Jean. Thank you, Mr. Marchand. Did you give an answer to the second question?

M. Jean: Il s'agit de l'occupation du territoire. Il faut trouver des moyens d'encourager une présence significative de l'agriculture sur tout le territoire. Si on laisse agir les forces du marché, on ne réussira pas.

Il y a une deuxième chose qui est peut-être encore plus importante. Les milieux ruraux ont besoin, peut-être plus que les villes, du maintien des services publics et d'un accès facile aux services publics. On justifie énormément la présence des services publics par la loi des grands nombres. Si on se laisse aller à appliquer ces normes-là sans avoir modulé les normes pour les zones rurales et les zones urbaines, bientôt on n'aura même plus de routes. On n'aura plus d'aéroports et on n'aura plus d'écoles.

Les ruraux se demandent: Qui va nous garantir un accès aux services et le maintien d'un minimum de services? Ils ne veulent pas d'hôpitaux au coin de la rue, mais ils veulent un maintien des services publics.

On va renvoyer la balle aux ruraux eux-mêmes. Je constate que ce milieu est un peu morcelé entre les petites collectivités qui n'ont pas tellement appris à se concerter entre elles. Chacun veut faire son aréna et chacun veut faire son petit truc.

Il faudrait peut-être que les gouvernements des autres niveaux essaient de trouver une manière de faire en sorte qu'il y ait une meilleure concertation des collectivités rurales entre elles, pour qu'elles choississent, pour qu'elles fassent le jeu des péréquations. Autrement, chacun tire de son côté.

**Dr. Jean:** May I answer? There is a major problem, and that is access. Production tools have become too expensive. One only gets into dairy production in Quebec by inheriting. You inherit a farm from your parents, otherwise there is no access. It is impossible to finance it, so there is an incredible obstacle to access. You can only get access to new areas of production that do not involve quotas, where people can innovate. But that does exist.

I think that that is maybe what the future holds. People will find new opportunities. In the traditional areas of production, the production tools have become outrageously expensive, even if they do involve family farms. If it costs a half-million dollars, I cannot have access to it.

#### Mr. Marchand: And farm credit?

**Dr. Jean:** There are certainly possibilities in that respect. I don't know if we should consider farm credit or other job creation incentives in agricultural sectors.

We were talking about the Community Futures Program. Are you saying young business people working in agricultural sectors under that program—for example, greenhouse production in the Gaspésie—and they are doing very well today. For example, somme grow flowers. They have opened up completely new areas. But you need know—how. You also need an environment that ensures success.

Le président: Merci, monsieur Jean. Merci, monsieur Marchand. Avez-vous répondu à la deuxième question?

**Dr. Jean:** We were talking about land occupation. We need ways of encouraging an agricultural presence on our land. If we leave it up to market forces, we will not achieve this.

There is something else that is perhaps even more important. Rural areas need, perhaps even more that cities, public services and easy access to public services. Public services are often tied to population density. If we use such criteria, without adjusting the standards for rural and urban areas, soon we will no longer have roads. We won't have any airports and we won't have any schools.

People in rural communities are wondering who is going to guarantee access to these services and who is going to maintain a minimum of services? They do not want hospitals on every street corner, but they do want public services to be maintained.

It is going to be left to rural communities themselves. I have noticed that rural areas are divided up into small communities that haven't really learned to cooperate. Everyone wants to build their own arena and everybody wants to do their own thing.

Perhaps governments at other levels should try to find a way of encouraging better cooperation between the rural communities themselves so that they can choose, so that they ensure some sort of equalization. Otherwise, everyone acts for himself.

Aujourd'hui, on parle beaucoup de développement local et de redonner aux municipalités des compétences, mais ce sera la foire d'empoigne, ce sera au plus fort, ce sera le petit patronage, etc. Les municipalités qui seront capables de travailler ensemble vont pouvoir offrir à leurs citoyens des services de bonne qualité. Si elles veulent tout avoir sur leur petit territoire, c'est impossible. Actuellement, cela se passe beaucoup. C'est pour cela que je trouve qu'il serait bon, dans une politique de développement rural, de trouver des moyens de concertation.

Mr. Easter (Malpeque): Welcome, Dr. Jean. I wonder, first of all, Mr. Chairman, if we could at some point in time get a copy, if you have one, of the paper you gave the Federation of Agriculture. I would like to see that.

The Chairman: I have a copy and I am having it copied to circulate to all members.

• 1200

Mr. Easter: You were talking about two main objectives and that the aim was to ensure that the available agricultural food production is productive. You used the word "cheap" and eventually changed it to "affordable". I've always maintained that we have operated to a great extent with a cheap food policy at least at the farm level, not necessarily at the consumer level, at a great cost to the farm community.

I don't know if the committee or you are aware that the way we moved to today's policy actually was out of a report of the task force on agriculture entitled Canadian Agriculture in the Seventies, which came about in 1967. It recommended that two-thirds of the farmers should leave the land by 1990 and those that would remain would be more commercial, more viable, more profitable, and so on.

We've seen where that has left us. Two-thirds of the farmers are gone. There continues to be more numbers dropping out at the bottom, and that worries me.

You talked about the percentage of disposable income and you mentioned 20%. Actually it's somewhere between 13% and 15% of disposable income in this country. You asked how low we are going to go. Now, how do you set a level, especially in the context of current international trade agreements? Are you suggesting that a level be set?

M. Jean: Non, je ne le pense pas. Du point de vue social, je dirais que c'est souhaitable, mais on ne peut pas faire cela. Ce n'est pas possible. Je constate que l'alimentation est un bien pour lequel les Canadiens en moyenne—je sais qu'il y a de grands écarts — paient moins de 20 p. 100 de leur revenu disponible. Quand je vais dans la grande surface et que je passe à la caisse avec mon panier, je dis à la caissière: C'est indécent; je paie juste 50\$ pour tout cela. Elle est surprise parce que les gens disent toujours que les aliments sont trop chers.

Pour moi, cela a atteint le fond. On ne pourrait pas descendre plus bas, à moins qu'il y ait des innovations technologiques fantastiques qui feraient que les bactéries travailleraient gratuitement pour nous jour et nuit, mais dans un autre genre d'alimentation. Je pense qu'on est au plus bas. Je baissera encore. Il faut miser sur autre chose, peut-être sur la qualité or things like that. ou des choses semblables.

[Traduction]

Today there is much talk about local development and about giving municipalities back their jurisdictions, but it would be a free-for-all, it would be left up to the strongest, there would be petty patronage, etc. Municipalities capable of working together will be able to offer citizens good quality services. If they want to have everything in their own little area, then it would be impossible. That happens often. That is why I think it would be good to have measures that encourage co-operation in a rural development policy.

M. Easter (Malpèque): Bienvenue, monsieur Jean. Monsieur le président, j'aimerais savoir, en premier, si nous pourrions obtenir un exemplaire, si vous en avez un, du document que le témoin a présenté à la Fédération de l'agriculture. J'aimerais le voir.

Le président: J'ai un exemplaire et je vais le faire photocopier pour le distribuer à tous les députés.

M. Easter: Vous parliez de deux grands objectifs et du fait qu'il fallait assurer que le mode de production agricole soit productif. Vous avez dit «pas cher» et par la suite vous l'avez modifié pour dire «abordable». J'ai toujours dit que nous avions dans une grande mesure une politique d'aliments bon marché, au moins au niveau de la ferme, pas nécessairement au niveau des consommateurs, et que cela coûtait très cher à la collectivité agricole.

Je ne sais pas si vous ou le Comité savez que la politique actuelle a découlé d'un rapport du groupe de travail sur l'agriculture, qui s'intitulait L'agriculture canadienne dans les années 70, rédigé en 1967. Il recommandait de réduire des deux tiers le nombre de cultivateurs canadiens avant 1990 afin que ceux qui resteraient soient plus compétitifs, plus viables, plus rentables, et ainsi de suite.

Maintenant nous constatons ce que cela a donné. Les deux tiers des cultivateurs ont quitté la ferme. Il y en a de plus en plus qui quittent et cela m'inquiète.

Vous avez parlé du pourcentage du revenu disponible, vous avez mentionné 20 p. 100. Au fait, ça se situe entre 13 et 15 p. 100 du revenu disponible dans ce pays. Vous vous êtes demandé jusqu'où nous allions aller. Comment fixons-nous un niveau, surtout dans le contexte d'ententes commerciales internationales? Êtes-vous en train de suggérer qu'il faudrait fixer un niveau?

Dr. Jean: No, I do not think so. From a social stand point, I would say that that would be desirable, but we cannot do that. It's not possible. I have observed that food is a commodity for which Canadians on average-I'm not denying that there are great discrepancies—spend less than 20% of their disposable income. When I go to a supermarket and I get to the cashier with my food, I say to the cashier: This is indecent; I'm paying just \$50 for all of this. The cashier is surprised because people always say that food is too expensive.

I think we have hit bottom. I don't think we can go lower unless there are incredible technological innovations that involve bacteria working for free day and night, but that would be another kind of food. I think we have gone as low as we can. I don't think that should be a goal. We should not think that it will go trouve que ce n'est pas un objectif. Il ne faut pas penser que cela even lower. We need to focus on something else, perhaps on quality

Mr. Easter: I think you said no in response to the question, yet at the same time, how can you divorce social and economic issues in rural Canada? On the one hand, you're saying there needs to be job creation in rural areas. We have to do something about the exodus of young people from the rural areas. We need to maintain the social fabric in rural areas. How do you do that when we're operating, especially with the international trade agreements, on the thrust of the law of the economic marketplace regardless of the consequences? How do you match those two?

That's one of the problems we're going to be addressing as a committee. It's fundamental. You're going to have on the one hand those who are saying to allow the market to decide. You're saying we need job creation and that we need to maintain the social fabric in rural areas. How do you do that as a government without intervening in that market economy? How can you develop those kinds of policies?

1205

M. Jean: Je ne sais pas si je vous ai bien compris. Quand on parle de créer des emplois en milieu rural et d'avoir une politique pour soutenir cela, on a très bien compris ce que j'ai voulu dire, à savoir qu'on ne fera pas comme dans les années 1960, alors qu'on donnait de faux emplois à des gens qui faisaient des choses inutiles. Je parle de soutenir la création d'emplois. Les gens développeraient des activités sur la base des ressources existantes dans ces milieux-là. Les gens qui vont faire ces activités-là vont devoir les faire en fonction des règles qui existent dans leur environnement. Je prends un petit exemple. Si je construis une serre pour faire des roses et que je suis à 20 kilomètres de la frontière américaine, je vais peut-être vouloir vendre dans la ville américaine d'à côté. Je vais peut-être devoir me conformer à des règlements, mais ce sera ma responsabilité d'entrepreneur que d'examiner ces possibilités, qu'elles existent ou non.

Le gouvernement aura la responsabilité d'informer les citoyens de ces règles-là. C'est l'environnement économique qui change. Je ne pense pas qu'on se ferait montrer du doigt dans des forums internationaux parce qu'on aurait décidé d'établir un programme pour aider les communautés rurales. Je ne pense pas que ce serait classé comme une subvention indirecte au secteur agricole. On aurait le droit de faire cela, et je pense que c'est cela qu'on devrait faire. Dans le secteur agricole comme tel, on ne pourra pas continuer. Je comprends mal votre question.

Mr. Easter: I think that's the problem I'm having, Dr. Jean. I don't see exactly where you're coming from.

Your key point was that sustainability should come first, ahead of competitiveness and efficiency. Everything I've heard to date from the federal Department of Agriculture indicates a policy that is based on competitiveness and efficiency without any measuring sticks in terms of numbers of farmers and what it really means in terms of consequences. You're never efficient enough and you're never competitive enough. You always have to lower your price further and become more efficient in that kind of

You're talking about sustainability, that it must come first. I sustainability, how we keep that social fabric within the rural community, and how we do it, as many are going to ask, without maintenir le tissu social de nos communautés rurales et

[Translation]

M. Easter: Je crois que vous avez dit non en réponse à la question, mais en même temps, comment pouvez-vous séparer les questions sociales et économiques dans les régions rurales du Canada? D'un côté, vous dites qu'il faut créer des emplois dans les régions rurales. Il faut faire quelque chose pour arrêter l'exode des jeunes. Il faut maintenir le tissu social dans ces régions rurales. Comment pouvons-nous le faire étant donné que nous obéissons, surtout dans le contexte des ententes commerciales internationales, aux lois du marché, quelles que soient les conséquences? Comment réconcilions-nous les deux?

C'est un des problèmes sur lesquels nous allons nous pencher en tant que comité. C'est fondamental. Il y en a qui diront qu'il faut laisser le marché dicter. Vous dites qu'il faut créer des emplois et qu'il faut maintenir le tissu social dans les régions rurales. Comment un gouvernement le fait-il sans fausser le jeu de l'économie de marché? Comment pouvons-nous élaborer de telles politiques?

Dr. Jean: I don't know if I understood you correctly. When I talked about creating jobs in rural areas and having policies to sustain those jobs, it was clearly understood. I meant that we're not going to follow the example of the 1960s, when make-work projects were created and people did useless things. I'm talking about sustainable job creation. People could base their work on existing resources in rural areas. The people who do the work will have to respect the rules which exist in their environment. Let me give you a brief example. If I build a greenhouse for growing roses and it's 20 km from the U.S. border, I might want to sell my roses in the neighbouring american town. I might have to abide by some regulations, but it will be my responsibility as a businessperson to look into various business opportunities.

The government will be responsible for informing the public about the regulations. The economy is changing. I don't think people will single us out at international gatherings simply because we decided to establish a program to help rural communities. I don't think that would qualify as an indirect subsidy to the farm sector. We would be allowed to do that, and I believe it's what we should do. Otherwise, the farm sector itself will collapse. I don't quite understand you question.

M. Easter: Je crois que c'est mon problème également, monsieur Jean. Je ne comprends pas vraiment votre point de vue.

Vous dites que la durabilité est le principe le plus important et que la compétitivité et l'efficacité viennent après. Jusqu'à présent, le ministère fédéral de l'Agriculture a indiqué, à ma connaissance, que la politique agricole est basée sur la compétitivité et l'efficience, sans pour autant établir le nombre désirable d'agriculteurs et sans tenir compte des conséquences. Mais cela signifie qu'on est jamais assez efficients ni assez compétitifs. Dans ce contexte, les agriculteurs devront toujours baisser davantage leurs prix et devenir plus efficients.

Vous parlez de durabilité et vous dites que c'est la priorité. would like you to tell me how we move towards that J'aimerais que vous m'expliquiez comment nous pouvons atteindre l'objectif de la durabilité, comment nous pouvons

intervening in the economic marketplace. I personally think it's comment nous pourrions y parvenir—comme certains vous le impossible to do without intervention. I think we need intervention, but I want to know what you think. We're not talking theories. I want some reality.

M. Jean: Je suis d'accord avec vous que, dans les discours émanant du ministère de l'Agriculture, on parle de compétitivité, d'efficience et d'efficacité. Je vais parler un peu de théorie, ne vous en déplaise.

Il me semble que les politiques gouvernementales ne sont pas là pour pousser dans le sens de la roue ou dans le sens du courant. Quand on n'a pas besoin de pousser, on laisse les gens s'occuper eux-mêmes. Il y a une nouvelle philosophie politique qui émerge maintenant et dont on parle du côté européen, avec la construction européenne. Il s'agit de la subsidiarité. J'en parle d'ailleurs dans le rapport. L'État laisse faire les gens et intervient lorsque les gens en ont besoin et le demandent. Il ne veut surtout pas se mêler des affaires des gens lorsque les gens n'en sentent pas le besoin.

#### • 1210

Le secteur agricole est l'exemple typique d'un secteur qui demande toujours des interventions gouvernementales. Je ne sais pas quelle est la part du secteur agricole dans le PIB au Canada cette année, mais ce n'est certainement pas la part majeure. Pourtant, il y a tout un ministère et plusieurs ministères provinciaux. Cela fait pas mal de monde pour s'occuper de l'agriculture.

Les agriculteurs ont prouvé qu'ils étaient efficients à 100 p. 100 avec la structure existante et avec le modèle d'encadrement actuel. Je ne vois pas ce qu'il faut faire de plus. Cela marche tout seul. Cela a marché très bien. J'ai essayé de donner quelques chiffres pour montrer comment cette affaire avait été performante.

Pour la compétitivité, c'est la même chose. Il reste l'équité et la durabilité. Pour ce qui est de la durabilité, il faut aider les agriculteurs à faire ce passage. Ils sont prêts, extraordinairement prêts. C'est ce qui est étonnant. On a fait quelques enquêtes làdessus, et il est très clair que les agriculteurs sont prêts à effectuer un virage d'une nature plus prudente, plus respectueuse des ressources. Ce n'est pas étonnant parce que ce sont des gens qui vivent avec les ressources, qui vivent avec l'environnement.

Évidemment, on les entraînés dans une espèce de système d'agriculture chimique. Avec un minimum d'aide, ils vont aller dans cette direction. On peut même demander au marché de financer une grande partie de l'opération. Je pense que c'est le Dr Sopuck de la Table ronde sur l'environnement et l'économie qui a très bien montré qu'une élévation d'à peine 1 p. 100 des la consommation alimentaire représente à augmentation de 10 p. 100 des farm gate prices. Avec cela, on pourrait faire demain matin une agriculture écologiquement prudente. Il y a bien des consommateurs qui sont prêts à payer ce prix. Inversement, on a leurré énormément le public canadien quant aux effets du GATT en termes de baisse des prix alimentaires. Pour abaisser de 1 p. 100 les prix des aliments dans nos épiceries, il faudrait abaisser de 10 p. 100 les prix agricoles. Si on abaissait de 10 p. 100 les prix agricoles, la majorité des agriculteurs canadiens feraient faillite. Il y a quelque part des gens qui ont raconté des sornettes lors des débats autour du GATT. Je ne réponds peut-être pas tout à fait à votre question.

#### [Traduction]

demanderont-sans intervenir dans l'économie de marché. Personnellement, je crois que c'est impossible sans intervention. À mon avis, nous devons intervenir, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez. Je ne veux pas parler de théorie, mais de pratique.

Dr. Jean: I agree with you that the Department of Agriculture talks about competitiveness, efficiency and effectiveness. I'll talk a little about theory, if you don't mind.

I believe government policies don't aim to swim with the current or leave things as they are. When people don't need help, you let them fend for themselves. There is a new political philosophy in Europe, which came as a result of building the new Europe. The concept is subsidiarity. Incidentally, I mentioned it in the report. The government lets people be and only intervenes when they ask for help. The government does not want to get involved unless people feel they need government intervention.

The agricultural sector typically calls for government intervention. Now I do not know what agriculture is this year as a percentage of our GDP, but it cannot be very large. And yet, it has a department at the federal level and several provincial departments. That is a lot of people to look after agriculture.

Farmers have proven that they are 100% efficient with the existing structure and framework. I really do not see what more needs to be done. The system works fine on its own. I have tried to give you some statistics to show how successful the sector has been.

The same goes for competitiveness. What about fairness and sustainability. Farmers are going to need help when it comes to sustainability. They are extremely willing to deal with this, which is surprising. Studies have been done and it is clear that farmers are ready to take a new approach, one that is more cautious and more respectful of our resources. This is no surprise since these people live with the resources and live with the environment.

Of course, they have been drawn to chemical farming techniques. With just a little help, this can be changed. The market can be used to finance much of this. I think it was Dr. Sopuck at the Round Table on the environment and the economy who demonstrated that a 1% increase in food prices led to a 10% increase in farm gate prices. With that sort of increase, we could have environmentally safe farming tomorrow morning. Many consumers are willing to pay the price. On the other hand, the Canadian public has been misled about the GATT bringing down food prices. To bring down the cost of food in our supermarket by 1%, farm prices would have to drop by 10%. If that were to occur, most canadian farmers would go out of business. Some people said a lot of silly things during the GATT negotiations. Perhaps I am not answering your question.

La recherche de l'équité a été la grande affaire des années passablement bien réussi là-dedans. Encore récemment, je regardais des choses pour le rapport que j'ai préparé et que atteint la parité rurale-urbaine qu'on a voulu atteindre au Cependant, c'est très difficile à mesurer. La recherche de l'équité. . . is the top priority, although of course faimess is desirable. Pour moi, c'est la durabilité qui est en tête de liste. Évidemment, l'équité est aussi souhaitable.

Mr. Benoit (Vegreville): Dr. Jean, like Mr. Easter, I am what you believe the interrelationship between farmers and governments should be, and that's what you're talking a lot about here. You said that governments should only be involved when they're asked to be. Well, I would like you to tell me by whom or by how many. Who has to ask? Should it be a majority of farmers in a particular sector who would ask them? How do you find that out?

M. Jean: Cela a toujours été, dans certains cas, des décisions provinciales, puisque cela touchait des compétences provinciales. Lorsque des associations de producteurs qui représentent démocratiquement un groupe s'adressent à l'État, je pense que... Regardons, par exemple, les plans conjoints et les mécanismes de mise en marché. Ce n'est pas l'État qui organise tout cela. Ce sont les producteurs entre eux qui se donnent des règles, mais qui ont besoin de l'État comme garant de ces règles. Le rôle d'un État par rapport à un secteur économique est d'être le garant des règles que les acteurs du secteur se donnent entre eux. Les agriculteurs ne sont quand même pas des enfants d'école. Ils ont prouvé très bien dans le passé qu'ils étaient capables de se donner des règles de fonctionnement.

Mr. Benoit: Yes, when you have one group of farmers who ask for a lot and others who want very little government interference, and that's happened in the past. But then how do you deal with it? Or should the industry as a whole decide how much government involvement there should be? Or when one region of the country wants a lot of government involvement and the rest of the country doesn't, how do you deal with that, or how should government deal with that?

M. Jean: C'est une très bonne question. J'admets que vous la posez bien. Je pourrais m'esquiver en disant: Laissons les agriculteurs décider, mais ce n'est pas vrai. Vous dites que dans certains cas, ils ne décideront pas, parce qu'il y a des groupes qui vont choisir une option alors que d'autres favoriseront une option opposée.

Mr. Benoit: You see, I believe farmers in Canada have decided over the past few years. They've said they want a lot less government involvement. I believe a majority are saying that.

That's what I believe. Mr. Easter would probably argue he believes a majority are saying they still want a considerable amount of government involvement. How do we determine which is really the case, and should we go by what the industry as a whole wants?

[Translation]

The goal of fairness was very important in the 1950s and 1950 et 1960, avant la compétitivité. Je pense qu'on a 1960s, before competitiveness. I think we have done quite well in that regard. Just recently I read something as I was preparing the report that you might get an opportunity to read. We still vous aurez peut-être l'occasion de lire. On n'a pas encore have not achieved the desired faimess between rural and urban regions in Canada. This was a great concern in the 1960s. Canada, Cela a été la grande histoire des années soixante: Attempts were made to reduce discrepancies between rural and essayer de réduire les écarts entre les régions rurales et les urban areas, in disposable income and in unemployment, etc. régions urbaines, les écarts dans le revenu personnel disponible, les These gaps have narrowed, but still remain. However, they are écarts dans l'emploi, etc. Ces écarts se sont rétrécis, mais il en reste. difficult to measure. The goal of fairness. . . I feel that sustainability

M. Benoit (Végréville): Monsieur Jean, comme M. Easter, having a lot of difficulty in deciding where you really stand or j'ai bien de la difficulté à comprendre exactement ce que vous pensez que doit être la relation entre les agriculteurs et les gouvernements, malgré le fait que vous nous avez beaucoup dit à ce sujet. Vous dites que le gouvernement ne devrait pas intervenir que lorsqu'il est invité à le faire. Eh bien, je voudrais savoir qui et combien de personnes vont demander au gouvernement d'agir. À qui incombe la responsabilité? À une majorité d'agriculteurs dans un secteur donné? Comment le savoir?

> Dr. Jean: In some cases, the decisions have always been made at the provincial level, because the provinces had jurisdiction over these matters. When associations of producers who are the democratic representatives of a group make representations to government, then I think... Consider for example the joint plans and marketing mechanisms. That is not organized by government. The producers themselves have set the rules, but need the government to enforce them. The government's role in an economic sector is to enforce the rules that the players have agreed upon. Farmers are not children. They have proven that they are quite able to equip themselves with rules.

• 1215

M. Benoit: Oui, c'est ce qui s'est passé, lorsqu'un groupe d'agriculteurs demandaient beaucoup d'interventions gouvernementales alors qu'un autre en voulait très peu. Mais comment procéder? Faut-il que tous les intervenants décident du niveau d'intervention gouvernementale? Que doit faire le gouvernement lorsque, dans une région du pays, on réclame une intervention très grande de la part du gouvernement alors qu'ailleurs, on n'en veut pas?

Dr. Jean: That's a very good question. I must say you have put it very eloquently. I could try to duck the question by saying that it should be up to the farmers to decide, but that isn't true. You say that in some cases they won't come to a decision, because there will be some groups that will choose one option and others who will go for the opposite.

M. Benoit: Je crois en fait que les agriculteurs canadiens ont déjà tranché la question depuis quelques années. Ils veulent moins d'intervention gouvernementale. C'est ce que la plupart disent.

C'est ce que je crois. M. Easter, quant à lui, vous dira sans doute qu'il croit que c'est le contraire. Comment savoir qui dit vrai? Faut-il tenir compte des voeux de l'ensemble des agriculteurs?

Maybe we should go another step. You've said today urban areas are willing to support rural areas because they want a live countryside to go to. How do you know that? What makes you believe that's the case, that consumers are willing to support rural areas or agriculture with a lot of taxpayer dollars?

M. Jean: Assez bizarrement, sur cette dernière question, la conscience écologique change la mentalité urbaine face au monde rural. Récemment, je parlais à des agriculteurs du Québec qui sont dans le secteur de l'autocueillette des fraises et de tous ces petits fruits. Il y a cinq ans seulement, l'autocueillette était très limitée parce que les gens brisaient tout et n'avaient pas de respect pour. . . Ces dernières années, les gens qui arrivent de la ville ont beaucoup de respect pour l'environnement, de sorte qu'on peut les envoyer faire de l'autocueillette des fraises et tout cela.

Les gens de la ville ont développé une sensibilité nouvelle par rapport à la campagne. La campagne est perçue comme un environnement, un patrimoine, un héritage naturel à protéger. C'est d'ailleurs la nouvelle vision de la campagne. On voit cela en Europe. Le monde rural, c'est un héritage, un patrimoine. Qu'est-ce qu'on fait d'un patrimoine? On le protège. Cela a un côté un peu agaçant, parce qu'on n'a plus le droit de faire quoi que ce soit.

Mr. Benoit: I understand in Europe taxpayers are now revolting against so many taxpayer dollars being spent on supporting agriculture. I've certainly felt that here in Canada.

I'll make a statement. I believe the family farm just doesn't need government to support it, to sustain it. There is certainly a need for some interim government programs to get from where we are now to where we'd like to be, to a market economy.

A person gave me a quote quite a few years ago. Farmers who treat farming as a way of life find it's a bad business, whereas farmers who treat farming as a business find it provides a very good way of life.

I think what's happened with government over the past many years is that government forgets that farming is a business. Farmers don't forget that, but government does. I believe it applies not only to individual farms, it applies to the whole industry. It has to be treated as a business.

I'd like to ask you very directly how much involvement. . .when this committee is travelling, how much should we be looking at agriculture as social policy as compared with looking at agriculture as a business, as an industry?

• 1220

M. Jean: Je suis totalement d'accord quand vous dites que la ferme familiale n'a pas besoin des gouvernements. On a fait des études là-dessus. On a travaillé en Pologne et un peu partout dans le monde pour voir comment elle survivait à différents régimes. En Pologne, il y avait un régime qui voulait détruire la ferme familiale: il n'a pas réussi. Je suis totalement convaincu que la ferme familiale n'a pas besoin des gouvernements. Souventes fois, cela leur nuit plus qu'autre chose. Je pense qu'on commence à comprendre que le mode d'organisation de la production agricole est particulièrement efficace et peut être écologiquement prudent. Les gens se

[Traduction]

Peut-être devrait-on s'y prendre autrement. Vous nous avez dit aujourd'hui que la population urbaine est prête à appuyer le monde rural parce qu'elle veut profiter de la campagne. Comment le savez-vous? Pourquoi croyez-vous que les consommateurs sont prêts à payer de leur poche un appui aux secteurs ruraux et agricoles?

Dr. Jean: Strangely enough, environmental awareness has led to a change in the attitude of urban dwellers towards rural areas on this topic. Recently, I was speaking to some Quebec farmers in the pick-your-own business for strawberries and other small fruits. Just five years ago, the pick-your-own business was very limited because pickers would come along and crush everything and not show much respect... In recent years, urbanites have become much more respectful of the environment, so that now they can pick their own berries.

City dwellers are now much more sensitive to the countryside which is now perceived as an environment, a natural heritage that must be protected. That's the new vision of the countryside. We see this in Europe. Rural areas have become heritage areas. What to you do with a heritage area? You protect it. It does become a little annoying, since now there are restrictions on what you can and cannot do.

M. Benoit: J'ai entendu que le contribuables européens rechignent maintenant contre les montants consacrés à l'agriculture. Je crois qu'il en va de même au Canada.

Permettez-moi de vous dire qu'à mon avis la ferme familiale n'a tout simplement pas besoin de l'aide gouvernementale. On a quand même besoin de programmes provisoires pour pouvoir établir une économie de marché.

Il y a bien des années, quelqu'un m'a dit ceci: Les agriculteurs pour qui l'agriculture est un mode de vie finissent pas trouver que ce n'est pas une bonne affaire; tandis que ceux qui agissent en tant que gens d'affaires trouvent qu'ils vivent très bien de l'agriculture.

Je crois que depuis bien des années, le gouvernement a oublié que l'agriculture, c'est une activité commerciale. Ce ne sont pas les agriculteurs qui l'ont oublié, mais le gouvernement. Cela s'applique non seulement aux fermes individuelles, mais à toute l'industrie. Il faut faire preuve d'esprit d'entreprise.

Je voudrais vous poser une question bien directe. Au cours de nos déplacements, dans quelle mesure devrons-nous étudier l'agriculture en tant que politique sociale et dans quelle mesure devrons-nous la considérer comme une entreprise commerciale?

Dr. Jean: I agree entirely when you say that the family farm does not need government help. Studies have looked into this. In Poland and elsewhere in the world studies have been done to see how the family farm does under various types of government. In Poland, the government tried to destroy the family farm but failed. I am quite convinced that the family farm needs no help from government. Often, it is more a hindrance than anything else. I think we are beginning to understand that agricultural production is very efficient and can be environmentally friendly. Methods are handed down from one generation to the next and this type of organization has many suivent de génération en génération, et ce mode d'organisation advantages, as well as being successful in economic terms.

on fait des enquêtes, les gens disent qu'une agriculture à salaire ne fonctionne pas parce qu'il faut payer toutes les heures, ce qui est trop

Mr. Benoit: I think it goes beyond that now. I think it goes to where-

The Chairman: Final question.

Mr. Benoit: Okay, just go ahead.

M. Jean: Devant ce Comité, j'ai essayé de montrer qu'à mon sens, il faut faire une distinction entre une politique agricole et une politique rurale. Je ne suis pas sûr que mon message a passé. Dans le cadre d'une politique agricole, on discute de produits, d'échanges, de marketing, de rentabilité. C'est sûr qu'il y a des liens entre une politique agricole et une politique rurale. J'ai moi-même dit qu'un économie rurale dynamique suppose une présence active de l'agriculture, mais dans certaines zones rurales, ce n'est pas l'agriculture; c'est la forêt. Dans d'autres zones, ce sont les mines. Dans d'autres, c'est le tourisme.

Je ne sais pas si je me trompe de comité. Il est clair qu'il faut penser à une politique agricole pour le Canada, mais il faut aussi penser à une politique de développement rural. Au Canada, dans les années 1950, on a déjà fait un effort important dans cette direction. On était en pleine croissance de l'aprèsguerre. On s'était rendu compte qu'il y avait des régions rurales qui ne décollaient pas du tout: le nord de la Saskatchewan, le nord du Manitoba, quelques zones au Québec et Terre-Neuve. À ce moment-là, on a créé l'ARDA sur le modèle de PRFA. On a créé un modèle d'intervention. On a créé une structure. On a essayé de s'occuper de cette question du développement des zones rurales en difficulté au Canada. Cela a donné un certain nombre de résultats. Cela a dévié plus ou moins vers une stratégie de développement régional. Aujourd'hui, il ne faut peut-être pas revenir tout à fait au même modèle, mais il faut retourner là comme gouvernement. Il y a peut-être un effort à faire en vue de se doter d'une politique rurale qui serait distincte de la politique agricole, alors que traditionnellement, on a toujours demandé à la politique agricole de résoudre le problème rural.

Je ne sais pas si c'est clair dans votre esprit.

The Chairman: Thank you, Dr. Jean, and you are on the right committee, actually,

We have Senator Rivest, Mr. Culbert, Senator Spivak, Senator Riel, Mr. Steckle, Mr. Collins and Senator Hays, for five minutes each.

Le sénateur Rivest (Stadacona): J'aimerais faire deux commentaires rapides. La spécialisation au Canada, à cause de l'histoire et de la géographie, est-elle une des choses qu'on doit garder, quitte à ce que la politique nationale en matière agricole s'assure que les produits circulent très bien à l'intérieur du pays? Croyez-vous que c'est une valeur de l'agriculture canadienne qu'on doit protéger?

[Translation]

a beaucoup de vertus, en plus d'être performant sur le plan Farmers do not keep tract of the number of hours they put in. They économique. Ces producteurs n'imputent pas tout leur temps de are successful because of this. Studies have found that people say that travail. Ils réussissent parce qu'ils ne comptent pas les heures. Quand farming on a salary basis does not work because it is too expensive to pay for every hour worked.

> M. Benoit: Je crois que la question va au-delà de cela maintenant-

Le président: C'est la dernière question.

M. Benoit: D'accord, allez-y.

Dr. Jean: I have tried to make the point to this committee that a distinction must be made between agricultural policy and rural development policy. I'm not sure that my message has gotten across. Agricultural policy involves products, trade, marketing and profitability. Obviously there are links between agricultural and rural policies. I myself have said that a dynamic rural economy depends on an active agricultural sector, but in some rural areas its not agricultural but rather forestry that is important. In other areas, it is mining or tourism.

I don't know whether I'm appearing before the right committee. Clearly, it is important for us to have an agricultural policy in this country, but we must also give some thought to a rural development policy. Efforts were made in this respect in the 1950's during the post-war boom. It became evident that some rural areas were not making any headway whatsoever: in northern Saskatchewan, northern Manitoba and in some areas in Quebec and Newfoundland. At that time, ARDA was created along the lines of the PFRA. A model and a structure were created. Attempts were made to help out rural areas that were experiencing difficulties. It led to some results. It led more or less to a regional development strategy. We don't necessarily have to come back to the same model today, but the government must play some kind of role. Efforts must be made to develop a rural policy that is distinct from our agricultural policy. Traditionally, agricultural policy has always been called upon to resolve rural problems.

I don't know whether this is clear in your mind.

Le président: Merci, monsieur Jean, et en fait vous êtes venu devant le bon comité.

Sénateur Rivest, monsieur Culbert, sénateur Spivak, sénateur Riel, monsieur Steckle, monsieur Collins et sénateur Hays, vous avez cing minutes chacun.

Senator Rivest (Stadacona): I would like to make two quick comments. Because of our history and geography should we continue to focus on specialization in Canada, while maintaining a national agricultural policy that will ensure the proper circulation of goods within the country? Do you believe that this is part of our agricultural policy that should be maintained?

[Traduction]

M. Jean: J'aime bien votre question. Je dois dire que je n'y ai pas l'Ouest vont garder cette grande spécialisation dans les céréales, production, but they are doing many other things. mais ils sont en train de faire plein d'autres choses.

Les espèces de partage qu'on a vu se dessiner, tant à cause de facteurs politiques que de facteurs écologiques, sont en train de tout changer sur le terrain. D'après ce que je comprends et ce que je vois, dans les milieux ruraux, on se dit que la surspécialisation crée bien des problèmes. Le Québec achetait plein de céréales de l'Ouest. Les producteurs de la plaine de Montréal ont appris à faire du mais grain. Je ne suis pas si vieux, mais quand j'étais jeune, ce n'était pas comme cela. On fait des céréales. Inversement, dans l'Ouest, on élève des porcs et on fait de l'industrie laitière.

J'ai l'impression que l'agriculture est en train de redevenir beaucoup plus diversifiée un peu partout. Les grands bassins de production, par exemple le lait au Québec et les céréales dans l'Ouest, sont peut-être en train de s'effriter un peu. C'est la tendance actuelle, et je pense que la politique doit aller dans ce sens.

Le sénateur Rivest: À ce moment-là, ce sera plus facile pour le gouvernement canadien d'avoir une politique nationale. Dans l'Est, lorsqu'il s'agissait de l'aide du gouvernement fédéral aux producteurs de blé, les politiciens à Ottawa s'empressaient de dire qu'il s'agissait d'une national policy alors qu'on savait très bien que cela s'adressait à une partie particulière.

Deuxièmement, je pense que la ruralité est une dimension importante de notre mandat et qu'on devra en tenir compte. D'ailleurs, le Dr Thomas l'a très bien expliqué, et d'autres intervenants l'ont aussi indiqué. Il ne faut cependant pas oublier que, quand on parle des éléments de protection et de valorisation de la ruralité, on entre dans la définition spécifique de chacune des régions du Canada et de chacune des provinces. À cette échelle, sans faire de querelles cryptoconstitutionnelles, les national policies à cet égard risquent d'être totalement inefficaces, dans la mesure où le pouvoir de décision sur les questions de protection et de valorisation de la ruralité sont toutes de l'ordre des responsabilités des gouvernements provinciaux. C'est bien qu'il en soit ainsi parce que ce sont eux qui connaissent les besoins, qu'il s'agisse simplement de l'aménagement du territoire. On sait qu'au Québec, les municipalités jouent un rôle extrêmement important dans le milieu rural. Elles ont la responsabilité de l'aménagement du territoire, d'intégrer les fonctions agricoles, les fonctions de tourisme, etc.

protection du territoire agricole est aussi responsabilité qui relève de la province et qui est majeure dans la protection de la ruralité. Toutes les politiques de développement régional qui soutiennent la vie en milieu rural sont aussi la responsabilité des gouvernements provinciaux, de même que les questions de développement, de protection de l'environnement, d'intégration de l'agriculture avec l'environnement et de protection durable.

Sans nier les préoccupations qu'on doit avoir sur le plan national, quand je vois la géographie du Canada et sa situation sociologique et politique, je me dis que je ne veux pas que le gouvernement fédéral se lance tous azimuts dans une politique itself into a policy which deals with more than agriculture per

Dr. Jean: I like your question. I must say that I didn't think about réfléchi longuement avant de venir ici. Ce que je constate sur le it much before coming here. What I have noticed in the field is that terrain, c'est qu'elle est en train de disparaître. Les producteurs de it is disappearing. Western producers will still specialize in grain

> The segmentation that is taking place—because of political and ecological factors—is changing everything. From what I have understood and from what I have seen in rural areas, it seems that overspecialization creates many problems. Quebec was buying a lot of western grain. Producers in the Montreal area learned to grow grain com. I'm not all that old, but when I was young it wasn't like that. Now they're growing grain. And in the West, there is now hog and dairy production.

> I think that agriculture will become much more diversified everywhere. These large production areas, for example milk in Quebec and grain in the West, are maybe beginning to disappear. That is the current trend and I think that policies should move that

> Senator Rivest: Then it will be easier for the Canadian government to have a national policy. When the federal government was providing assistance to wheat producers, politicians in Ottawa were saying, for the people in the East, that this was a national policy whereas we knew very well that it was for a particular group.

> Second, I think that rural development is an important aspect of our mandate and we should keep it in mind. Dr. Thomas said this very clearly, and other speakers have also talked about it. However, we musn't forget that when we speak about protecting and developing rural areas, we have to define each area in Canada and in each province. In that respect, without wanting to get into cryptoconstitutional quarrels, national policies could be absolutely ineffective, in that any decision-making regarding the protection and development of rural areas falls under provincial jurisdiction. That is a good thing because they are the ones who are aware of these areas' needs, even if it is simply a matter of land development. In Quebec municipalities play an extremely important role in rural areas. They are responsible for land development, for integrating agricultural activities in land use, for tourism, etc.

> The protection of agricultural land also falls under provincial jurisdiction and is a key element in protecting rural areas. Any regional development policies supporting rural communities are also the responsibility of provincial governments, even development issues, protection of the environment, the integration of agriculture with the environment and sustainable development.

> Without wanting to deny that there are national concerns, when I look at the make-up of Canada and its sociological and political situation, I don't want the federal government to throw

une politique de protection de valorisation de la ruralité. À mon avis, quand il s'agit du milieu de vie, du territoire, du développement des communautés locales au Canada, un des principes d'organisation de notre système politique fait en sorte que le gouvernement qui est le plus proche du vécu des gens doit continuer de s'occuper de ce vécu. Il ne faut pas qu'il y ait quelque part à Ottawa un fonctionnaire qui décide, en dessinant une carte, que la vocation de telle ou telle région du Canada devrait être telle ou telle chose.

Je veux qu'on soit très prudent et qu'on n'entre pas dans les querelles de juridiction. Je veux qu'on s'intéresse au développement de l'agriculture, de la fonction agricole proprement dite d'abord et avant tout au niveau de ce Comité. Bien sûr, je veux qu'on signale les préoccupations qu'on doit avoir au niveau de la ruralité, mais je ne voudrais pas qu'on inverse les préoccupations de ce Comité, c'est-à-dire qu'on se donne le projet de faire une politique de développement de la ruralité pour le Canada only be a part. dont l'agriculture serait simplement une partie.

• 1230

Je pense que la préoccupation de notre Comité devrait être de développer le secteur agricole et de considérer certains aspects ou certains objectifs au niveau de la ruralité.

Monsieur le président, à la suite des commentaires du Dr Thomas, je voulais apporter cette précision sur le plan personnel.

The Chairman: Thank you, Senator. Dr. Jean, would you like to comment on that?

M. Jean: Je ne sais pas si on s'est bien compris. Dans mon esprit, on peut avoir un programme national qui soit totalement localisé dans sa gestion. J'ai évoqué dans mon exposé un programme fédéral qui était géré par Emploi et Immigration, celui des CADC. Au Canada, il s'en est créé je ne sais plus combien. Il y en a 54 au Québec. Ceux-là, on les connaît plus. Ce sont des structures d'intervention en matière de développement local dans des zones rurales ou rurales-petites villes qui connaissent des problèmes d'emploi plus forts que la moyenne nationale. C'était le critère. C'est géré par des acteurs économiques locaux qui font partie d'un conseil d'administration qui gère l'enveloppe budgétaire. C'est de la dévolution et de l'impartition. Ce sont de nouveaux modes de gestion étatique que je trouve intéressants. On part d'une préoccupation nationale avec quelques grands principes, mais les CADC sont très différents d'un endroit à l'autre. Selon les besoins qui sont diagnostiqués, on intervient d'une manière très souple.

C'est le genre de choses que j'essayais d'évoquer. Cela peut être fait à l'échelle des provinces et à plusieurs niveaux de gouvernement, pour éviter le mur à mur ou le top-down. On est d'accord.

Mr. Culbert (Carleton-Charlotte): Dr. Jean, certainly you touched on a lot of subject-matter in your comments, and we appreciate that very much.

One of the areas I would like to touch on and get your further comments on and your input, which hasn't been touched on to any great length as yet, is the interest of our youth in the rural lifestyle, in the farm. We are all quite aware of the cost

[Translation]

qui est en dehors des fonctions agricoles proprement dites, dans se, which is a policy to protect and develop rural communities. In my opinion, if it concerns living areas, land, local community development in Canada, one of the principles of our political system is that the government that is the closest to these people should continue to be responsible for issues affecting their lives. There shouldn't be a bureaucrat in Ottawa drawing a map and deciding what the vocation of every region in Canada should be.

> I think we should be very cautious and that we shouldn't get into jurisdictional conflicts. I think that we should focus on agricultural development, on the mandate to study agriculture that we have as a committee. Of course, I think that concerns regarding rural communities should be pointed out, but I don't think we should change the mandate of this committee in order to develop a rural development policy for Canada, of which agriculture would

I think this committee should be concerned with developing agriculture and with examining certain aspects or certain objectives of rural life.

Mr. Chairman, following Dr. Thomas' comments, I wanted to give this detail based on personal experience.

Le président: Merci, monsieur le sénateur. Monsieur Jean, voulez-vous dire quelques mots à ce sujet?

Dr. Jean: I don't know if we're on the same wavelength here. In my mind, it is possible for a national program to be managed locally. In my presentation, I alluded to a federal program managed by employment and immigration, the Community Futures Committee or CFC. In Canada, I don't know how many of these were set up. But in Quebec, there are 54 such committees set up and we know them well. They are a means of intervention in local development in those rural areas or small towns in the country where employment problems are more severe than the national average. That is the criterion. The program is managed by a board made up of players in the local economy who manage the funds. This is devolution, this is empowerment. I find these new models of state management interesting. At the outset, there are a few great principles associated with a national concern, but the CFCs are different, from one place to the next. Intervention is very flexible and is based on the needs identified.

This is the type of thing that I was trying to explain. Such programs can be province-wide, at various levels of government, in order to avoid across-the-board programs and top down interventions. We agree on that.

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Monsieur Jean, vous avez certainement abordé toute une gamme de sujets dans vos propos et nous vous en sommes très reconnaissants.

L'un des sujets que je souhaite soulever afin d'obtenir vos commentaires—, et il s'agit de quelque chose que nous n'avons pas examiner encore en détails-c'est l'intérêt que manifeste la jeunesse dans le mode de vie rural, dans l'exploitation agricole.

factor that is involved today for a young married person, let us Nous savons tous combien il en coûte à notre époque pour say, to take on the responsibility of purchasing a farm, not only the land but the buildings, the equipment and everything that goes with it. However, one of the other components that I certainly want to touch on with you and get your input on is that it doesn't seem to be very popular today with young people to aspire to be farmers.

Let's look at our education system. I think Wayne or someone mentioned yesterday having recently had opportunity to be involved in a small high school graduation. I too, coming from a farming area in a rural area, have had those opportunities many times, and I always ask those young people what their aims and ambitions are for the future. Of course, you get doctors, you get lawyers, you get computer analysts, scientists, business accountants, business owners, operators and even the odd politician, but very seldom do you get someone who aspires to be a farmer. Wayne is an exception, of course, to that. As I said, there's the odd one.

In any case, what I am looking at is your input from your associations at university. You see those students coming through and aspiring to be farmers, and the pride that used to have for a young person, whether it came from a family farm or a neighbour's farm.

I guess the question to this is do we need a public relations campaign in general, looking at the benefits of the agricultural or rural life, the farming side, and demonstrating some of the positives? Like anything else in the media, quite often all we ever hear are the negatives. Do we need a public relations campaign?

With great interest I took notice of your comments on the rural community development program. What type of helpful policies do you see should be included in such a rural community development program today, from your perspective?

M. Jean: J'ai bien aimé votre commentaire. C'est vrai qu'il y a cet exode des jeunes et qu'il faut faire une valorisation de l'image du monde rural dans l'opinion publique en général, peut-être particulièrement auprès des jeunes. Je m'étonne toujours de voir qu'il s'agit parfois de toutes petites choses.

Je vais devoir prendre un exemple québécois encore une fois. Le gouvernement du Québec, à un moment donné, a décidé d'offrir aux jeunes agriculteurs qui voulaient monter une affaire de couple une subvention de démarrage de 15 000 \$, je crois, pour chaque membre de ce couple. Tout le monde s'est positionné. Tout le monde a essayé de répondre aux critères qui étaient assez simples. C'est sûr que c'était une façon d'aider l'établissement, mais ce n'était pas grand-chose sur une ferme d'un demi-million de dollars. En même temps, cela changeait les mentalités parce que les femmes devenaient propriétaires avec leurs maris. Il y avait là toute une promotion des femmes agricultrices. C'était un petit truc, mais c'est parfois utile.

J'en viens à votre question sur les communautés rurales. Il y a un problème théorique. On parle de théorie aujourd'hui, is a theoretical problem. All is theory today. When is a rural minimum vital? On a fait des débats avec des maires dans notre been debates with the mayors in our area, in eastern Quebec,

[Traduction]

disons, un jeune marié, d'assumer la responsabilité qu'entraîne l'achat d'une exploitation agricole, non seulement le terrain, mais les édifices, l'équipement et tout le reste. Toutefois, l'autre aspect de la question que j'aimerais aborder avec vous, c'est que ce mode de vie ne semble pas très populaire auprès des jeunes aujourd'hui qui ne semblent pas souhaiter devenir agriculteurs.

Regardons notre système d'éducation. Je pense que Wayne ou quelqu'un d'autre a dit hier avoir assisté récemment à la remise des diplômes dans une petite école secondaire. Moi aussi, je viens d'une région agricole, d'une région rurale et j'ai eu l'occasion, à de nombreuses reprises d'assister à ce genre de cérémonie. Je demande toujours aux jeunes quels sont leurs objectifs et leurs ambitions pour l'avenir. Évidemment, ils répondent: médecin, avocat, analyste informatique, scientifique, comptable, propriétaire d'entreprise, exploitant, et même de temps à autre, politicien, mais très rarement me disent-ils qu'ils veulent devenir agriculteur. Wayne est bien sûr l'exception. Comme je l'ai dit, il y en a bien un de temps en temps.

Quoiqu'il en soit, ce que je recherche, c'est la participation de vos associations au niveau universitaire. Vous voyez ces étudiants qui veulent devenir agriculteurs, et la fierté des jeunes qui travaillaient soit sur la ferme familiale ou sur celle du voisin.

En fait, je veux savoir s'il nous faudrait monter une campagne de relations publiques vantant les avantages de la vie agricole ou rurale en mettant l'accent sur quelques-uns des aspects positifs? Comme pour bien d'autres faits rapportés dans les médias, très souvent, nous n'entendons parler que des aspects négatifs. Pensez-vous qu'il nous faille une campagne de relations publiques?

Vos remarques sur les comités d'aide au développement des collectivités m'ont beaucoup intéressé. À votre avis, quelles politiques utiles devraient faire partie de ce genre de programme aujourd'hui?

Dr. Jean: I liked your comment. It is quite true that there is an exodus and that something must be done to project a better image of the rural life in the eyes of the public in general, and more particularly perhaps among our young people. I'm always surprised to find that sometimes, it is very small things that allow us to achieve

I will once again have to take a Quebec example. The Quebec government, at some point, decided to offer young farmers who wanted to set up a business as a couple, a start-up subsidy of \$15,000, I believe, for each of the two spouses. Everyone positioned themselves and tried to meet the relatively simple criteria. It was of course a means of helping them set up, but on the other hand, it wasn't very much on a farm worth half a million dollars. Nevertheless, it represented a change in mentality since women became owners with their husbands. It was a way to promote women farmers. It was a small trick, but that is sometimes useful.

Now let me get to the matter of rural communities. There Quand une collectivité rurale va-t-elle mal et quel est le community in trouble, what is the vital threshold? There have

apparu un jour et qui a beaucoup circulé: c'était 800 habitants pour une communauté. Les maires nous disaient: S'il n'y a pas 800 habitants, il n'y a pas assez de contribuables et on ne peut pas offrir des choses. On est repartis avec l'idée qu'au-delà de 800, c'était correct, etc. Ensuite, on est allés voir des communautés de 400 habitants qui fonctionnaient très bien. Il y avait aussi des communautés de 1 000 habitants qui avaient des tas de problèmes. On s'est donc dit: Ce n'est pas une bonne piste; cela n'a pas d'importance. Il y a d'autres critères à regarder. Il n'y a pas juste le nombre d'habitants. C'est un signe qu'il faut regarder, mais au fond, votre question m'amène à revenir à des éléments que j'ai énoncés à la fin de mon exposé. Développer les communautés rurales au Canada aujourd'hui veut certainement dire essayer de trouver des mesures de lutte contre le dépeuplement, l'exode, probablement des mesures de création d'emplois dans ces milieux.

Je parlais de cela il y a 10 ans. C'était à la mode, mais aujourd'hui ce n'est pas du tout à la mode. Je parlais de reconquérir nos marchés intérieurs. À un moment donné, on s'aperçoit qu'il y a toutes sortes d'emplois qu'on pourrait créer pour desservir des marchés locaux, mais qu'on a abandonnés, et qu'il y a des tas de gens qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir des fournisseurs locaux, mais qui ne les ont pas parce proches. Ou encore il y avait des règles qui nous empêchaient be made at such and such a place, etc. totalement de le faire parce qu'il fallait que ce soit usiné à tel endroit,

• 1240

J'habite une région passablement forestière. Il y a plein de comme on dit. Je ne peux pas aller les acheter. Les «2 x 4» frais de transport et je n'ai pas le droit d'aller acheter mes choses à is right next door.

J'ai évoqué un autre point qui m'apparaît lié à cette stratégie, c'est-à-dire le maintien des services publics. C'est sûr qu'on n'empêche pas le progrès. Vous avez vu ce débat sur les bureaux de poste. Pour une petite communauté, le bureau de poste est plus qu'un simple service postal. Je suis conscient qu'on peut l'aménager de bien des façons. C'est un lieu physique, un endroit où les gens se côtoient. C'est aussi un symbole de la présence gouvernementale dans la communauté. Comme a dit une fille de Dignité rurale du Canada, c'est à peu près le seul endroit où on peut mettre un drapeau du Canada dans le see that these services are maintained. village. Donc, il faut voir au maintien de ces services-là.

Voilà une série d'ingrédients. Il y en a d'autres qu'on a évoqués et qui touchent le développement durable des ressources. Il y en a d'autres qui touchent la formation et les individus. On a peut-être eu des programmes d'assistance qui ont été très nuisibles pour le monde rural canadien parce qu'ils ont créé une mentalité défaitiste, une mentalité d'assistés.

[Translation]

coin, dans l'est du Québec, et il y a un chiffre magique qui est and the magic number that appeared one day and that has been branded about is 800 people for a community. The mayors were saying: If you don't have 800 people, you don't have enough taxpayers, and you can't offer some things. So we went home with the idea that if there were more than 800 people, then it was fine, etc. But then we got to communities with 400 people where everyting worked well. There were also communities with 1000 inhabitants that had all kinds of problems. We therefore thought-we're not on the right track, numbers are not important. We must look at other criteria. The number of inhabitants is not the only factor to consider. It is one of the elements that must be taken into account, but essentially, your question brings me back to some of the aspects that I mentioned at the end of my presentation. Developing rural communities in Canada today means obviously trying to find ways to fight the loss of population, the exodus, probably through job creation programs in these areas.

I was saying this ten years ago. It was fashionable then, but not now. I was talking about recovering our domestic markets. At some point, one realizes that all kinds of jobs could be created to serve local markets that have been abandoned, even though there are many people who would be more than happy to find local suppliers. They can't, because this is no longer fashionable, etc. Someone makes plans for I don't know what, que ce n'est plus à la mode, etc. Quelqu'un fait des plans de je but sells them all, because the domestic markets are close by. Or ne sais quoi et les vend tous parce que les marchés intérieurs sont there are rules that keep us from doing this because everything must

I live in a rather wooded area. There are numerous small petites usines qui font des planches, qui font des «2 x 4», plants that make studs, or what we call 2 x 4s. But I can't buy any. The 2 x 4s go from 20 km from my place to Montreal and partent de 20 kilomètres de chez moi pour aller à Montréal et then come back to the distributor. There are only commercial nous reviennent chez le distributeur. Les circuits sont complètement circuits. It's a little strange. Obviously, I am paying for all this commerciaux. C'est un peu bizarre. Évidemment, je paie tous ces transportation and I don't have the right to go and buy something that

> I also spoke of another point which I think is linked to the strategy aimed at maintaining public services. Of course, you can't stop progress. You remember the debate on local post offices. For a small community, the post office is more than a postal service. I am fully aware that it can be looked at in many ways. It is a physical place where people meet. It is also the symbol of the government's presence in a community. As a girl from Dignité rurale du Canada said, it's about the only place in the village where you can put up a Canadian flag. Therefore we must

> That is a mix of ingredients. Others have been mentioned that pertain to the sustainable development of resources. Others are linked to training and to the individuals. There have perhaps been so-called assistance programs that have hurt rural areas in Canada because they created a defeatist mentality, a welfare mentality.

Aujourd'hui, il y a beaucoup de gens à différents niveaux, même dans nos écoles primaires, qui s'emploient à recréer une nouvelle mentalité basée sur trois valeurs qu'il faut faire connaître dans nos campagnes d'information. Il y a d'abord les valeurs de responsabilité; je me sens responsable de moimême—c'est déjà beaucoup—et de mon entourage. Il y a ensuite les valeurs de solidarité; je ne suis pas indifférent à ce qui se passe autour de moi. Enfin, il y a les valeurs de créativité; je suis un peu patenteux et j'ai vraiment envie de faire des choses qui vont être utiles au monde. Donc, responsabilité, solidarité et créativité. On est en train d'essayer de remettre cela dans l'environnement psychologique des individus au lieu de tout attendre de l'État.

Senator Spivak (Manitoba): Your message to us here has been very important in looking at rural policy and what place the agricultural policy has in that, but they are also interrelated. You talked about a hidden role for agriculture, which is occupation of territory. I think you did, anyway. Of course that involves the family farm, because concerning agriculture, who is going to occupy this territory?

Perhaps I did not get it clear. The question I want to ask you is this. About the family farm, you are not saying there ought to be no government policy, are you? I thought I heard you say the family farm does not need the government. At one point you said that in response to a question. It seems to me the family farm could not exist without a great deal of government policy.

For example, where I come from in Manitoba, one turkey farm in Minnesota could produce all the needs of Manitoba. You could wipe out all the turkey farms. Huge hog operations are coming into the Interlake area and are threatening the quality of life of small farmers. So on one side you have trade arrangements and on the other side you have huge operations that threaten the family farm.

• 1245

I wonder, then, if you could sharpen your focus on what government responsibility should be. I know you've been asked this several times. Are there any lessons to be learned from European countries? Does that mean for the family farm, by the way, that you think our supply management system ought to go, when the dairy and poultry industry. . .? I can't be understanding you correctly. I don't know.

About rural development policy, what value do you ascribe to land use policies, particularly the one, for example, being attempted in British Columbia, which, I take it, is quite a progressive. . .I don't want to use that value—laden word, but it's steps ahead of what other provinces are doing. It is, of course, within provincial jurisdiction. What ought the federal government stance be for that?

You talked about various levels of fringe, suburban. They have these problems in Ontario of prime agricultural land being taken up, etc.

[Traduction]

Today, there are many people, at various levels, even in our elementary schools, who are working to recreate a new mentality based on a set of three values that we must promote in our information campaigns. First of all, there are the values of responsibility; I feel responsible for myself—that is already a lot—and for those around me. Then there are the values of solidarity; I am not indifferent to what is going on around me. Finally, there are the values of creativity; I have a certain ingenuity, and I really want to do things that will be useful to others. Therefore, we have responsibility, solidarity, and creativity. We're trying to put this back in the psychological makeup of people instead of letting them continue to expect everything from the state.

Le sénateur Spivak (Manitoba): Vos propos vont nous être très utiles dans notre examen de la politique rurale et de la place que doit y occuper la politique agricole, mais il ne faut pas oublier que les deux sont reliés. Vous avez parlé, je crois, d'un rôle caché pour l'agriculture, soit l'occupation du territoire. Évidemment, cela vise les exploitations familiales, parce que dans le cas de l'agriculture, qui va occuper le territoire?

Je n'ai peut-être pas bien compris. Voici donc ce que j'aimerais vous demander. Au sujet de l'exploitation familiale, vous ne voulez pas dire qu'on doive exclure toute politique gouvernementale, n'est-ce pas? J'ai cru vous entendre dire que l'exploitation familiale n'avait pas besoin du gouvernement. Vous avez répondu cela à un moment donné. Or, à mon avis, l'exploitation familiale ne saurait exister sans de nombreuses politiques gouvernementales.

Par exemple, d'où je viens, au Manitoba, un centre d'élevage du dindon au Minnesota pourrait répondre à tous les besoins du Manitoba en dindons. On éliminerait ainsi toutes les fermes de dindons. D'énormes exploitations porcines s'installent dans la région d'Interlake et y menacent la qualité de vie des petits exploitants. D'une part, il y a des ententes commerciales, et d'autre part, il y a d'énormes exploitations agricoles qui menacent la ferme familiale.

Pourriez-vous préciser ce que les responsabilités du gouvernement devraient être, à votre avis? Je sais qu'on vous a posé la question plusieurs fois. Y a-t-il des leçons à tirer des pays d'Europe? En passant, estimez-vous qu'en ce qui concerne l'exploitation familiale, il faille abandonner notre système de gestion des approvisionnements, lorsque l'industrie laitière et avicole...? J'ai dû mal vous comprendre. Je ne sais pas.

En ce qui concerne les politiques de développement rural, quelle valeur accordez—vous aux programmes d'exploitation des terres et plus particulièrement à ce que l'on tente en Colombie—Britannique, qui est, si j'ai bien compris, très progressif. . . Je n'aime pas utiliser ce mot lourd de sens, mais cette démarche est bien en avance de ce que font les autres provinces. Évidemment, cela relève de la compétence provinciale. Quelle devrait être la position du gouvernement fédéral?

Vous avez parlé des diverses régions périphériques, des banlieues. On a vu en Ontario les problèmes liés à l'utilisation de terres agricoles de qualité à d'autres fins, etc.

The third question I want just to slide in. I'm glad Senator Rivest mentioned the environment. Surely in all of this environmental considerations are of utmost importance, not just for quality of life but for economic considerations, since we're losing \$2 billion worth of soil a year. That's a particular problem in my part of my world...not to mention huge hog operations, which are totally destroying the water system in Manitoba.

These are a lot of questions, but if you would comment, I'd be very

M. Jean: Je n'ai peut-être pas saisi toutes les nuances des questions. Dans mon esprit, il est très clair que l'arrivée du GATT est un peu beaucoup déplaisante, surtout du point de vue des agriculteurs qui se sont donné des règles de fonctionnement efficaces. Tous les systèmes de contigentement, notamment dans un lait, m'apparaissaient particulièrement efficace pour à la fois satisfaire le consommateur et lui offrir des produits de qualité à un prix qui correspond au coût... Par ailleurs, je dirais que ce système est efficace au plan écologique, car on ne fait pas de surproduction pour s'accaparer des marchés et faire du dumping. Je trouvais que des marchés «régulés», comme disait l'UPA au Québec, c'était vraiment efficace. J'espère qu'on va en garder plusieurs aspects dans la mise en oeuvre des mécanismes du GATT. Je pense que cela va rejoindre les préoccupations écologiques un jour.

Colombie-Britannique. parlé de la Malheureusement, je connais très mal les expériences qu'on vit là-bas. Je connais peut-être un peu mieux le côté européen. Je pense que quelqu'un a évoqué dans le débat la grande différence qu'il y a entre les Européens et nous, à savoir que nous n'avons pas connu de famines et de guerres. Cela colore toute une mentalité. Il y a aussi l'attitude beaucoup plus respectueuse de la population urbaine à l'égard du secteur agricole et du secteur rural. Ici, même si on n'a pas d'aussi grandes villes, on est probablement plus urbains au fond. On n'a beaucoup moins conscience de l'importance stratégique et politique des campagnes. Les campagnes européennes trouvent toujours en ville d'ardents défenseurs, ce qu'on ne trouve pas ici.

C'est ma vision de ce qui se passe du côté européen. Cela explique toutes les réticences et aussi la fragmentation du marché alimentaire. En Europe, il y a des gens qui sont prêts à payer très cher un produit qu'on ne verra pas ici s'ils sont sûrs de sa provenance et de sa qualité.

Par exemple, en Scandinavie, la production laitière se maintient dans le nord des pays scandinaves. Dans le sud, où se trouvent les grandes villes comme Stockholm, les gens paient plus cher le lait frais qui vient du nord. Je me suis dit: Pourquoi ne pourrait-on pas faire cela ici? Imaginez des labels régionaux, etc. Le marché va décider s'il paie le coût supplémentaire de production parce que c'est un produit agricole qui vient d'une région qui a des handicaps plus grands. Les Scandinaves font cela, et cela marche Scandinavians do that, and it works well. bien.

• 1250

Le sénateur Riel (Chaouinigane): Je vous ai entendu dire que les cultivateurs étaient extraordinairement prêts à un virage. Parlezvous du Québec ou du Canada entier?

[Translation]

Je veux simplement mentionner une troisième question. Je suis heureuse que le sénateur Rivest ait parlé de l'environnement. Dans toute cette affaire, il va de soi que les aspects écologiques sont de la plus grande importance, non seulement pour la qualité de vie, mais également pour des considérations économiques puisque nous perdons pour deux milliards de dollars de sol arable par année. C'est un problème qui se présente particulièrement dans mon coin de pays. . . Sans parler des énormes exploitations d'élevage du porc qui détruisent complètement les cours d'eau au Manitoba.

Voilà beaucoup de questions, mais si vous vouliez tenter d'y répondre, je vous en serais fort reconnaissante.

Dr. Jean: I may not have gotten all the nuances of your questions. In my mind, it is very clear that the coming into force of GATT is very unpleasant specially for farmers who have given themselves efficient rules of operation. All the quota systems, particularly for milk, seem to me to be an efficient way of satisfying the consumer by offering him quality products at a price that matches the cost... On the other hand, I would say that this system is environmentally efficient since there is no overproduction in order to get hold of markets and practice dumping. I thought that "regulated" markets, as the UPA in Quebec calls them, were really very efficient. I hope that many characteristics of these markets will be maintained in the implementation of the GATT rules. I think this will meet the current environmental concerns.

You spoke of British Columbia. Unfortunately, I'm not at all familiar with what has happened there. I am perhaps more familiar with the European side. I think that during the debate, someone mentioned the major difference between the Europeans and us, that is that we have never known famines and wars. This has molded attitudes. There is also a much more respectful attitude on the part of city dwellers for agriculture and the rural sector. Here, even if our cities are not as large, we are probably more urban at heart. We are much less aware of the strategic and political importance of the rural areas. In Europe, rural areas always find strong defenders in the city, which is not the case

That is how I see what is happening in Europe. This explains all the hesitations as well as the fragmentation of the food market. In Europe, there are those who are ready to pay dearly for a product if they know where it comes from and are sure of its quality, which does not happen here.

For example, there is a steady milk production in the northern part of the Scandinavian countries. In the south, where large cities like Stockholm are, people pay more for fresh milk coming from the north. I thought to myself: why could we not do that here? Imagine, we could have regional labels, etc. The market will decide if it is willing to pay the extra cost of production for a product that comes from an area where it is harder to produce. The

Senator Riel (Chaouinigane): I heard you say that producers were absolutely ready for a turning point. Were you talking about Quebec or of all of Canada?

M. Jean: Je parle du Québec, mais je pense qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre les deux.

Le sénateur Riel: Où mène ce virage dont vous parlez?

M. Jean: Vers une agriculture chemical-free, comme on dit en anglais, c'est-à-dire sans pesticides, avec des dosages d'engrais chimiques beaucoup moins forts, avec plus de compostage, donc avec des techniques qui sont proches de celles qui se réclament de l'agriculture écologique. On a fait des enquêtes, et il est très clair que les agriculteurs sont prêts, beaucoup plus qu'on pourrait l'imaginer. Ils commencent déjà. Comme ils n'ont pas d'incitatifs, ils laissent filer, mais. . .

Le sénateur Riel: Ce n'est pas pour changer de produits, n'est-ce pas?

M. Jean: Non, ce n'est pas pour changer de produits.

Le sénateur Riel: C'est pour changer la manière de travailler et de produire.

M. Jean: C'est exact.

Le sénateur Riel: Que pensez-vous de l'avenir de l'industrie laitière au Québec? Vous avez parlé du libre-échange avec les États-Unis. Vous avez parlé du GATT. Au Comité, l'an passé, les cultivateurs de l'Ontario sont venus nous dire qu'ils seraient ruinés si les produits laitiers des Américains entraient au Canada, que ce soit en Ontario ou au Québec, parce que leurs prix seraient très sensiblement inférieurs aux nôtres.

M. Jean: Votre question est fort intéressante pour moi. la réponse soit absolue. Les agriculteurs peuvent dire que cela va mener à la catastrophe. Ils disent cela au Québec encore plus, parce que les coûts de production au Québec sont plus élevés, notamment à cause du climat. Autrement dit, s'il y a un véritable libre-échange, là où je suis, à Rimouski, on peut très bien me livrer likely be receiving our fresh milk from Vermont or Maine. du lait frais en provenance du Vermont ou du Maine par les routes.

Par contre, il y a d'autres types de produits. Il y a des gens en Gaspésie qui veulent faire une petite usine de fromage frais du jour. Cela ne pourra jamais venir des États-Unis. Il faut un bassin local de producteurs laitiers pour approvisionner l'usine pour le marché local. Ces gens-là sont en train de le faire. Le GATT ne les touche pas. Il y a donc des segments de marché qui ne sont pas touchés.

Le sénateur Riel: C'est pour une production et une consommation locales.

M. Jean: Oui.

Le sénateur Riel: Vous êtes de Rimouski. Moi, je suis de la vallée du Richelieu. La frontière américaine est à 20 milles. Nous aussi, on est à la porte. Le grand marché dans ma région, c'est Montréal. Il y a la ville de Montréal, la rive sud, la rive nord, l'île Jésus et tout cela. Il y a là les deux tiers de la province.

M. Jean: Je ne voudrais pas entrer dans un débat trop québécois, mais parlons du lait. Je pense que les ajustements sont en train de se faire. Dans le secteur laitier, on a déjà payé le coût du GATT. Au Québec, on est en train de fermer les usines laitières régionales. Cela était le joyau de la Couronne dans tout un développement. Dans plusieurs régions du Québec, il y avait de belles grosses usines laitières. On est en train de les

[Traduction]

Dr. Jean: I was talking about Quebec, but I don't think that there is much difference.

Senator Riel: Where is that turning point you mention taking us?

Dr. Jean: Towards a chemical-free agriculture, as we say in English, that is to say agriculture without pesticides, with much less chemical fertilizer, with more composting, and therefore with techniques that are much closer to those being recommended by ecological agriculture advocates. Studies have been carried out, and it is very clear that agricultural producers are ready, much more so than we would have imagined. They are already starting. Because they have no incentives, they are not necessarily acting, but. . .

Senator Riel: So you're not talking about changing products,

**Dr. Jean:** No, this is not about changing products.

Senator Riel: It is about changing the way of working and producing.

Dr. Jean: That is right.

Senator Riel: What do you think about the future of the dairy industry in Quebec? You talked about free trade with the United States. You talked about GATT. Last year, producers in Ontario told this committee that they would be ruined if American dairy products came into Canada, whether it be in Ontario or Quebec, because their prices would be much lower than ours.

Dr. Jean: Your question is very interesting. It is an issue C'est une question à laquelle on travaille. Je ne pense pas que we are considering. I don't think that I can give a blanket answer. Producers say that would be catastrophic. They say this even more so in Quebec, because production costs in Quebec are very high, especially because of the climate. In other words, if there is a true free trade, in Rimouski, where I live, we could quite

> On the other hand, there are other kinds of products. There are people in the Gaspé area who want to produce fresh cheese. That could never come from the United States. You need local milk producers to supply the factory feeding this local market. Those people are doing that, GATT does not affect them. So there are parts of the market that are not affected.

Senator Riel: This concerns local production and consumption.

Dr. Jean: Yes.

Senator Riel: You come from Rimouski. I come from the Richelieu Valley. The American border is 20 miles away. We too are very near by. The biggest market in my area is Montreal. There is the city of Montreal, the south shore, the north shore, l'Île Jésus, all those areas. That makes up two thirds of the province.

Dr. Jean: I do not want to get into a debate too restricted to Quebec, but let's talk about milk. I think that the adjustments are being made. In the dairy industry, we've already paid the costs of GATT. In Quebec, regional milk plants are being closed. That had been the development jewel of the crown. In several areas in Quebec, there were big dairy plants. They are closing, including the one in my area, in Trois-Pistoles. fermer, dont celle de ma région, à Trois-Pistoles. Pourquoi? Why? To establish even bigger plants in Saint-Hyacinthe, plants

Pour créer dans la région de Saint-Hyacinthe des usines plus grosses, plus compétitives et plus performantes. Le jour où les portes seront ouvertes, elles seront en mesure de concurrencer. Le pari de l'industrie laitière québécoise, c'est de développer une nouvelle technologie, mais cela suppose des bassins d'approvisionnement plus grands. Cela suppose, à la limite, une ou deux usines pour tout le lait québécois.

[Translation]

that will be more competitive and that will perform better. The day those plants will open, they will be able to compete. The Quebec dairy industry is counting on developing a new technology, but that involves greater supply areas. If you take it to the extreme, it could mean one or two plants for all Quebec milk.

• 1255

Je trouve cela malheureux, mais cela fera peut-être en sorte que les producteurs laitiers québécois ne disparaîtront pas de la carte. C'est ce qu'ils disent. Cela fait disparaître des petites usines dans les régions, mais cela ne fait rien. Le prix de l'innovation, c'est peut-être

Dans la petite usine dans ma région, les gens sont allés chercher une technologie allemande d'extraction d'huile de beurre. C'est un nouveau produit. Cela s'en vient. Cela va probablement arriver un jour. Si le marché accepte ce produit, dans cette petite usine, on fera quelque chose de nouveau avec le même produit. On ne sait pas ce qui arrivera. C'est ce qu'on vise.

Le sénateur Riel: M. Proulx, qui était le président de l'UPA, disait toujours: Il va falloir qu'on trouve des produits nouveaux. Avez-vous une idée des produits nouveaux qu'on trouve au Québec?

M. Jean: Il y a actuellement une intense recherche. On cherche de nouvelles manières de faire un produit connu ou de nouveaux produits. On n'a pas vraiment travaillé là-dessus. Je vous parlais de l'huile de beurre, par exemple. Voilà quelque chose d'intéressant. C'est une huile intéressante pour la cuisson. Il y a même de la recherche qui se fait dans ma propre région, de manière quasiment secrète parce qu'il y a des brevets qui ne supposent une certaine discrétion. Les commissaires industriels avec lesquels on a des contacts disent: On est en train de faire des de faire de la tuile à plancher qui ne se gondole pas, mais le climat québécois ne le permet pas. Il y a trop d'humidité dans l'air. Il y a beaucoup de recherche et développement qui se fait.

Mr. Collins (Souris-Moose Mountain): I appreciate your being here this morning. I think having a discussion on the rural aspect, broadening it and not leaving it just in the context of agriculture, puts it in the proper perspective. Certainly in the province of Saskatchewan, where you have a farming community with farmers who are going into fishing as a spin-off, it's a rather interesting dimension. In rural Saskatchewan we're seeing that communities are seeing schools closed, hospitals closed, post offices closed. All these are part of that pressure on the rural community. Even though they may want to keep their rural way of life, these things are moving ahead faster than they would like them

You touched on municipalities. I think you're going to see them get larger. I'm not so sure in that context that's bad. Maybe that's what should happen. But over in Japan I saw them fishing, and they're going to fish out the oceans of the world just to feed Tokyo itself.

I find this unfortunate, but maybe, because of this, Quebec dairy producers will not be wiped off the map. This is what they say. It kills local dairy plants, but it's okay. Maybe this is the price of progress.

The operators of the small plant in my area imported a German technology for extracting butter oil. It's a new product. It's coming. It will probably appear on the market some day. If the product finds acceptance on the market, this small plant will be doing something new with the same commodity. You never know, but this is the goal.

Senator Riel: Mr. Proulx, the former Chairman of the UPA, used to say: We'll have to find new products. Are you familiar with the new products available in Quebec?

Dr. Jean: There is intense research going on. We're looking for new ways to process a familiar product or create new ones. We have not really done any work on this. I mentioned butter oil, for instance. Here is something interesting, it's good for cooking. There's even research being done in my area, almost in secret, because patents are still pending. Research and development require some discretion. The sont pas encore déposés. La recherche et le développement commissioners we have contacted say they are carrying out experiments. Why? I don't know. Sometimes it doesn't work. People have invested millions of dollars to come up with floor tiles that do expériences. Pourquoi? Je ne le sais pas. Parfois cela ne marche pas. not warp, but the Quebec climate make it impossible. There is too Il y a des gens qui investissent des millions de dollars pour essayer much humidity in the air. There is a lot of research and development being done.

> M. Collins (Souris-Moose Mountain): Je suis heureux que vous soyez parmi nous ce matin. Je trouve qu'à discuter ainsi des questions rurales sans s'en tenir exclusivement à l'agriculture, on remet les choses dans leur juste perspective. En Saskatchewan, où les agriculteurs adoptent la pêche comme activité d'appoint, c'est une dimension fort intéressante. En Saskatchewan, à la campagne, on assiste à la fermeture d'écoles, d'hôpitaux et de bureaux de poste. Tout cela fait partie des pressions qui s'exercent sur le milieu rural. Même si les gens veulent conserver leur mode de vie rural, les choses vont trop vite à leur

> Vous avez parlé des municipalités. Je pense qu'elles vont grossir. Je ne suis d'ailleurs pas convaincu que ce soit une mauvaise chose. C'est peut-être ce qu'il faut. Mais au Japon, j'ai vu les gens pêcher et ils vont vider les mers du monde rien que pour nourrir Tokyo.

You talked about the fringe areas, in that middle group. How do we go to the young people in the fringe group, especially from your perspective as a university professor? What would you do to help the educators say, look, let's get together with them and create an interest in coming back to the rural side of life? How would you do that for us?

M. Jean: J'avoue que je n'ai pas réfléchi largement à cette question. Il y a quelques stratégies. Cela se passe un peu dans les There are a few strategies, there is something going on in the écoles, dans l'enseignement. Donc, il y a tout un travail à faire auprès schools. A whole lot of work has to be done with educators. des éducateurs.

• 1300

Ce qui aide beaucoup, et on commence à en récolter des bénéfices, c'est la nouvelle philosophie environnementale. Dans les écoles, on a beaucoup de mal à parler des valeurs humaines parce que cela a souvent une connotation religieuse. Comme c'est passablement mixé par les immigrants qui arrivent, on parle d'environnement. En parlant d'environnement, on parle du monde rural. On est en train de reconstruire une image très positive du monde rural comme étant notre patrimoine, notre héritage. C'est bon. C'est en train de se faire tout seul, tranquillement, sans que les ruraux y investissent beaucoup d'énergie.

Une autre chose manque cruellement dans les milieux ruraux, et plusieurs gouvernements provinciaux et locaux l'ont appris à leurs dépens. Ils faisaient des programmes pour aider les jeunes entrepreneurs, mais les jeunes entrepreneurs partaient ou n'étaient pas là. Il faut donc développer la capacité d'entreprendre.

C'est un des drames qui existent. Il y a plusieurs de mes étudiants qui travaillent dans des agences qui s'occupent de développement rural et qui disent: J'ai de l'argent à dépenser et des subventions à donner, mais mes jeunes entrepreneurs sont partis dans bien des cas et les quelques-uns qui restent sont très faibles; il faut que je les encadre beaucoup. On sait très bien que, dans l'entreprise, on prête parce que c'est rentable, mais aussi parce qu'on a quelqu'un qui semble manifester une capacité de gestion. On prête autant pour le projet que pour l'individu qui mène le projet et qui est convaincu de la rentabilité du projet.

C'est une difficulté énorme. Il faut redévelopper la culture entrepreneuriale chez la jeunesse rurale, qui a été habituée soit à migrer vers des emplois faciles en ville, soit à hériter d'entreprises agricoles bien portantes que les parents avaient montées et à essayer de réussir là-dedans, soit au désoeuvrement, ayant été prise en charge par l'État et le bien-être social.

Ce sont de petites choses.

Mr. Hoeppner (Lisgar-Marquette): Dr. Jean, I like your comments on subsidies: they are for consumers, not farmers. That's the way I have always felt. I would not have survived if they hadn't been there, putting food on the table at today's prices.

I'm not in agreement with Mr. Culbert that young people don't want to farm. In my area they would want to farm if they could. But when they look at a return of 1.6% of investment, there's no way they want to farm or are able to get the financing to farm.

[Traduction]

Vous avez parlé des banlieues, dans ce groupe du milieu. Comment faire pour toucher les jeunes dans ce groupe périphérique? Vous qui êtes professeur d'université, qu'en pensez-vous? Que feriez-vous pour aider les enseignants à susciter chez eux le désir de retourner à la ferme? Comment vous y prendriez-vous?

Dr. Jean: I must say I haven't given this issue much thought.

What is very helpful, and we're starting to see some results, is the new environmental philosophy. In the schools, it's very hard to discuss human values because it often carries religious connotations. And because of the mix created by incoming immigrants, you talk of environment instead. When you talk about the environment, you talk about the rural community. We are projecting a new and very positive image of the rural community as part of our heritage. It's good. It's happening all by itself, without the farming community having to invest much energy.

There is another thing sorely lacking in the rural community and this is something that many provincial and local governments have learned at their expense. They were developing programs to help young entrepreneurs, but the young entrepreneurs were leaving or were simply non existent. This means you have to develop the entrepreneurial capacity.

This is one of the tragedies we're facing. A number of my students work in agencies dealing with rural development, and they tell me they have money to spend and subsidies to give away, but most young entrepreneurs have left and the few remaining are very weak—they need a lot of supervision. You know that in doing business, you will lend money because there is a return but also because you have someone with managerial skills. You invest equally in the project and the individual leading the project who is convinced it will work.

This is a major obstacle. You have to rekindle the entrepreneurial fire among the rural young who either move to the city for easy jobs, inherit healthy farm operations their parents have built and try to succeed, or remain idle on government support and welfare.

These are small things.

M. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Monsieur Jean, j'ai aimé ce que vous avez dit à propos des subventions. Elles profitent aux consommateurs, pas aux agriculteurs. C'est ce que j'ai toujours cru. Moi, je n'aurais pas survécu si elles n'avaient pas existé, à essayer de mettre de la nourriture sur la table avec les prix d'aujourd'hui.

Contrairement à M. Culbert, je ne crois pas que les jeunes ne veulent pas retourner à la ferme. Dans ma région, ils le feraient s'ils le pouvaient. Mais quand les investissements ne rapportent que 1,6 p. 100, il n'est pas question pour eux de devenir agriculteurs ou de trouver le financement nécessaire.

I think Mr. Easter pointed out that the cost of the food basket is 12%, 13%, or 14%. That could be true. Whatever it is, that is not what farmers are getting. Farmers are getting less than one-third of that food basket, as far as I can see.

Am I correct, Mr. Easter?

So we're getting a very small percentage of what the food basket

I started farming in 1960. I have displaced seven farmers in my area, just to survive. When I moved into my area, I had a high school. Today we don't have any of those facilities. The elevators are gone. The railway is gone.

You say the family farm is not at risk. I think it is really at risk. My sons cannot replace another seven farmers to stay in business. It's impossible. If things don't change, we will see we will not produce our own food.

What really bothers me is that we don't want government regulations—and I agree with that; farmers don't want them but everything else is so regulated. I took a trip to Churchill to look at the terminal there. For the first time in my life I rode on VIA Rail, which I'd heard so much about. I was astounded. The train was about 15 or 20 minutes late from the time it went from Winnipeg to The Pas, where we boarded. We were an hour late by the time we got to Churchill. Two days later, when we boarded VIA Rail, it was over two hours late. The train stopped for twelve hours in Churchill. I thought they would catch up at some time. No, labour regulations say that crew has to have a twelve-hour rest. How late that train is today, I do not know.

1305

This is happening in the whole system. When I look at the railways, it still take 20 days to move a car to Vancouver and back. It is the same as it was in 1908.

So how are we going to solve this? We have regulation over regulation over regulation. Unions want fewer hours. They want more pay. They want better working conditions. And I have to work harder and harder to survive. I do not think any agriculture policy will keep the farmer surviving if we do not do something with these other regulations.

Do you agree or do you not?

M. Jean: Vous exprimez bien le point de vue des agriculteurs pour ce qui est de l'aspect des réglementations. Je suis content de voir que vous avez bien perçu ce qui était, à mon sens, évident, mais que les agriculteurs ne savent pas, à savoir que les subventions agricoles sont en fait des subventions aux consommateurs. On ne dit cela nulle part malheureusement. Vous avez raison de le dire.

Pour ce qui est de ce que vous appelez le basket price, le prix final, ce qui remonte aux producteurs, ce n'est même pas 30

[Translation]

C'est M. Easter, je crois, qui a dit que le coût du panier à provisions était de 12, 13 ou 14 p. 100. C'est peut-être vrai. Peu importe ce qu'il est, ce n'est pas ce que les agriculteurs touchent. Les agriculteurs recoivent moins du tiers du panier à provisions, d'après ce que je vois.

Ai-je raison, monsieur Easter?

Nous recevons donc un tout petit pourcentage de ce que constitue réellement le panier à provisions.

Je me suis lancé dans l'agriculture en 1960. J'ai forcé le départ de sept agriculteurs dans ma région, rien que pour survivre. Quand je suis arrivé là-bas, il y avait une école secondaire. Aujourd'hui, ça n'existe plus. Les élévateurs ont disparu, le chemin de fer aussi.

Vous dites que la ferme familiale n'est pas menacée. Je pense que si. Il n'est pas possible pour mes garçons de remplacer sept autres agriculteurs pour rester en activité. C'est impossible. Si les choses ne changent pas, nous n'arriverons plus à produire notre propre nourriture.

Ce qui m'ennuie vraiment, c'est qu'on ne veut pas de réglementation gouvernementale-et je suis d'accord, les agriculteurs n'en veulent pas-mais tout le reste est tellement réglementé. Je suis allé à Churchill pour voir le terminal là-bas. Pour la première fois de ma vie, je suis monté à bord de VIA Rail, dont j'avais tellement entendu parler. Je n'en revenais pas. Quand je suis monté à bord, le train avait pris entre 15 et 20 minutes de retard sur le trajet Winnipeg-Le Pas. Nous sommes arrivés à Churchill avec une heure de retard. Deux jours plus tard, lorsque nous avons pris le train VIA, il avait deux heures de retard. Le train s'est arrêté douze heures à Churchill. Je croyais qu'il allait tôt ou tard rattraper le temps perdu. Mais non, car le règlement sur la main-d'oeuvre prévoit que les travailleurs ont droit à une pause de 12 heures. J'ignore le retard que le train aurait aujourd'hui.

C'est la même chose partout dans le système. Un train met encore 20 jours pour effectuer un aller-retour d'ici à Vancouver. Rien n'a changé depuis 1908.

Alors, comment allons-nous régler ce problème? Nous avons des règlements et des règlements et encore des règlements. Les syndicats exigent moins d'heures de travail et des salaires plus élevés. Ils veulent de meilleures conditions de travail. Et moi, je dois travailler de plus en plus fort pour survivre. Je ne crois pas qu'il existera une politique agricole qui aide les agriculteurs à survivre si nous ne changeons pas les règlements.

Êtes-vous d'accord ou non?

Dr. Jean: You've clearly told us what farmers think of the regulations. I'm glad that you have perceived something that is obvious to me but not to farmers, that farm subsidies are in fact consumer subsidies. Unfortunately, it doesn't say so anywhere. You're right to spell it out.

As to what you call the basket price, or the final price, which depends on producers, it's less than 30%. According to p. 100. D'après Jean-Pierre Wampach, un économiste agricole Jean-Pierre Wampach, a recognized farm economist at the sérieux à l'Université Laval, c'est 9,6 p. 100 au Canada, ou 10 p. Laval University, it's 9.6% in Canada, or about 10%. This

100 en gros. Cela veut dire que les producteurs agricoles du Canada ont perdu le pouvoir économique. Ils contrôlent 10 p. 100 de la masse monétaire agro—alimentaire. Le reste va aux grands acheteurs et aux grands distributeurs. C'est ce groupe qui fait la pluie et le beau temps. Les producteurs n'ont que 10 p. 100. Ils ont aussi perdu le pouvoir politique. Avec 10 p. 100, on ne pèse pas lourd.

**Mr. Hoeppner:** Is there any agricultural policy that could correct that? To me it is hopeless. It has to be somewhere else.

M. Jean: Je ne sais pas si c'est une question de politique agricole. Malheureusement, il y a eu un moment historique où les agriculteurs sont devenus des acteurs... Même s'ils jouent un rôle très central, les règles économiques sont telles que, ne touchant que 10 p. 100 du système agro—alimentaire, ils jouent sur 10 p. 100. S'ils comprennent bien... Tout va dépendre d'eux. Il n'est pas évident qu'il y a une très forte cohésion. Ce n'est pas facile. Vous l'avez évoqué vous—même.

The Chairman: Dr. Jean, on behalf of the committee, I want to thank you for appearing before us today. You said earlier you were speaking theoretically. That is sometimes refreshing here. That is why we have asked members of the academic community to come forward: to give us their ideas on the future of agriculture. You have done that very well here today.

The committee will now adjourn till 2 p.m.

# [Traduction]

means that farm producers in Canada have lost economic clout. They control 10% of the agrofood cashflow. The rest is in the hands of major buyers and distributors. This group wields enormous power. Producers only have 10%. They've also lost political clout. Ten percent is not a lot.

**M. Hoeppner:** Existe-t-il une politique agricole qui pourrait changer la situation? À mon avis, c'est futile. La solution doit se trouver ailleurs.

**Dr. Jean:** I don't know if it's a question of farm policy. Unfortunately, at a certain point in time farmers became actors... Even if they play a pivotal role, the economic rules are such that their role extends to only 10% of the industry, since they only get 10% of the agrofood business income. If they understand this... It all depends on them. It's also not a given that there is strong solidarity amongst farmers. It's not easy. You said so yourself.

Le président: Monsieur Jean, au nom du comité, j'aimerais vous remercier d'être venu aujourd'hui. Vous avez dit un peu plus tôt que vous parliez de théorie. De temps à autre, nous aimons entendre ce genre de discours ici. C'est pour cette raison que nous avons demandé aux membres de la communauté universitaire de rencontrer le comité, afin de nous expliquer comment ils perçoivent l'avenir de l'agriculture, ce que vous avez d'ailleurs très bien fait.

La séance est levée jusqu'à 14 heures.



Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESS

From the Université du Québec à Rimouski: Dr. Bruno Jean.

# **TÉMOIN**

De l'Université du Québec à Rimouski: D<sup>r</sup> Bruno Jean.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 25

Tuesday, August 9, 1994

Chairman: Bob Speller

**CHAMBRE DES COMMUNES** 

Fascicule nº 25

Le mardi 9 août 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

# Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

# RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada

# **CONCERNANT:**

Conformément à l'article 108(2) du Règlement et du cadre de référence adopté par le Comité le 31 mai 1994, une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada

WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



# STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

(--)

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Associate Members

Marc Toupin

Clerk of the Committee

# COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

# MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, AUGUST 9, 1994 (26)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 2:05 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Senators present: Senator Hays, Senator Gustafson, Senator Riel, Senator Rivest, Senator Lynch-Staunton.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and June Dewetering, Research Officer.

Witnesses: From the University of Guelph: Dr. George Brinkman, Department of Agricultural Economics and Business. From the Université Laval: Dr. Robert St-Louis, Département d'économie rurale.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, the Committee continued its hearings on the future of Canadian agriculture in Canada. (See Minutes of Proceedings and Evidence, dated May 31, 1994 Issue No. 20).

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, the Committee continued its hearings on the future of canadian agriculture.

Dr. George Brinkman made a statement and answered questions

Dr. Robert Saint-Louis made a statement and answered questions.

At 5:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 9 AOÛT 1994 (26)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 14 h 05 dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Bob Speller (*président*).

Membres du Comité présents: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle.

Sénateurs présents: Les sénateurs Hays, Gustafson, Riel, Rivest et Lynch-Staunton.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche, et June Dewetering, attachée de recherche.

*Témoins: De l'Université de Guelph*: Le D<sup>r</sup> George Brinkman, Département de l'économique agricole et du commerce. *De l'Université Laval*: Le D<sup>r</sup> Robert St–Louis, Département d'économie rurale.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement et de l'ordre de renvoi adopté le 31 mai 1994, le Comité poursuit ses audiences sur l'avenir de l'agriculture canadienne (voir les Procès-verbaux et témoignages du 31 mai 1994, fascicule n° 20).

Conformément au paragraphe 108(2) et à l'ordre de renvoi adopté le 31 mai 1994, le Comité poursuit ses travaux sur l'avenir de l'agriculture canadienne.

George Brinkman fait un exposé et répond aux questions.

Robert St-Louis fait un exposé et répond aux questions.

À 17 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Marc Toupin

# **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, August 9, 1994

[Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique]

Le mardi 9 août 1994

• 1408

The Chairman: Before we hear from the witnesses, Mr. Hoeppner has an issue he wants to bring forward now because he's going to have to fly out early. I thought we would deal with that first and then move to the witnesses.

Mr. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Thank you, Mr. Chairman. I hope I don't have to take too much time. I'm going to go through this quickly.

As I mentioned in the subcommittee meeting last year regarding the shortage of railway cars, I felt there was some distortion in the market, that there shouldn't have been 40 ships sitting and waiting for canola. I think I was dead right when I see what has happened.

I don't know whether anyone has the press release the Winnipeg Commodity Exchange put out at the end of June. I probably should have made some copies of it, but I didn't.

I am involved in commodity trading and I was told in May that there was a big fight between a couple of grain companies and that the futures market would not be able to work any more. Now, accusations have been made that it was XCAN and AgPro that were fighting the United Grain Growers and Continental or Cargill. I cannot substantiate that, but this article written in *The Manitoba Co-Operator* will give you a bit of background on that.

I became really concerned when I read this article because canola futures dropped drastically when they disallowed farmers to deliver on the June canola contract, which had never happened before. So if as a farmer I had a carload of canola sitting in Vancouver for export, it was on storage. I could not sell it on the June futures. I had to go to August, which meant, I think, a \$30 or \$40—a—tonne loss.

That is not what the exchange was set up for. There were 660,000 tonnes of canola in the system and there were only 60,000 tonnes of interest in the commodity market. So one-tenth of the canola was being hedged in the grain exchange. But because it didn't work properly, the cash price and the futures price had a difference of \$50 to \$70 a tonne, which is beyond explanation.

I would like to read you a few excerpts from this article, which refers to Mr. Fridfinnson, a Manitoba Pool director:

He has asked Agriculture Minister Ralph Goodale to order an independent inquiry.

"My concern is the Board of Governors acted improperly," Fridfinnson said. "What reassurance do I have when they appoint their own auditors? We need somebody independent."

Fridfinnson said he's disappointed and surprised by the Canadian Grain Commission's lack of support for an independent inquiry.

Le président: Avant que nous n'entendions les témoins, M. Hoeppner voudrait discuter de quelque chose car il ne pourra rester tout l'après—midi. Peut—être pourrions—nous donc régler immédiatement cette question.

M. Hoeppner (Lisgar — Marquette): Merci, monsieur le président. J'espère que cela ne prendra pas trop de temps. Je vais être bref.

Comme je l'ai indiqué à la réunion du sous-comité l'année dernière, à propos de la pénurie de wagons de chemin de fer, j'estime qu'il y a certaines distorsions dans le marché et qu'il n'est pas normal que 40 navires aient dû attendre du canola aussi longtemps. On voit que j'avais tout à fait raison de dire ce que je dis.

Je ne sais pas si quelqu'un a le communiqué que le Winnipeg Commodity Exchange a publié à la fin juin. J'aurais probablement dû le faire photocopier mais je n'y ai pas pensé.

Je m'occupe de commerce de marchandises et l'on m'a dit en mai que le torchon brûle entre compagnies céréalières et que le marché à terme sur marchandises est paralysé. XCAN et AgPro ont été accusées de mener la vie dure à United Grain Growers et Continental ou Cargill. Je ne peux le prouver, mais cet article du Manitoba Co-Operator vous expliquera un peu mieux les choses.

Je commençais à vraiment m'inquiéter de la question lorsque j'ai lu cet article, car les ventes à terme de canola se sont effondrées parce que les cultivateurs n'ont pas pu honorer leur contrat de juin, ce qui ne s'était jamais produit. La livraison de canola qui attendait à Vancouver pour être exportée s'est retrouvée en entreposage. Impossible de vendre ce canola sur le marché à terme de juin. Il fallait attendre août, ce qui signifiait, si je ne m'abuse, une perte de 30\$ à 40\$ la tonne.

Ce n'est pas pour cela qu'a été créée la bourse. Il y avait 660 000 tonnes de canola dans le circuit et seulement 60 000 tonnes sur le marché des marchandises. Autrement dit, à peine dix p. 100 du canola passait par la bourse. À cause du blocage, il y avait une différence variant entre 50\$ et 70\$ entre le cours au comptant et le cours à terme, ce qui est absurde.

J'aimerais vous lire quelques extraits de cet article qui fait allusion à M. Fridfinnson, un des administrateurs du Manitoba Pool:

Il a demandé au ministre de l'Agriculture, Ralph Goodale, d'ordonner une enquête indépendante.

«Je crains que le Conseil d'administration ait mal fait son travail» de déclarer Fridfinnson. «Qu'y a-t-il de rassurant à ce qu'ils nomment leurs propres vérificateurs? Il nous faut quelqu'un d'indépendant.»

Fridfinnson s'est dit déçu et surpris que la Commission canadienne des grains n'ait pas jugé bon d'appuyer l'idée d'une enquête indépendante.

This is what really bothers me. Here is something that the grain commission should control and they will will not even agree to an independent inquiry.

Asked why prices didn't come together Vossen-

-one of the board of governors-

—replied: "There was not the opportunity for the shorts, or the willingness of the shorts in all cases, to make delivery relative to the longs' ability to accept delivery.

I was told that XCAN was long in the markets. AgPro, which is pools, has the inland terminals. They are designated points for delivery of the futures contract. They would not allow UGG to deliver their June canola contracts, Now, whether that's a fact I can't substantiate right now, but that's what the rumours were in the trade.

In the last few days there's been a rumour circulating that Cargill and UGG have moved tremendous amounts of canola into position. As soon as farmers start combining canola, the bottom is going to drop out. They are going to make back what they lost in the June canola futures.

I'm getting tired and fed up with this kind of manipulation. I think it should be an independent inquiry, and I think we, as a standing committee, should ask the agriculture minister to make sure that it

There was another article written by Mr. Morris Dorosh that said:

The circumstances that produced the June canola incident appear mostly outside the Exchange's control, and appear deeply rooted in the untenable situation surrounding the physical delivery of canola to satisfy short futures positions.

On June 1, two weeks before trading was halted in the June and July canola futures, there were only 6,000 contracts in the exchange. canola de juin et de juillet, il n'y avait que 6 000 contrats en bourse. So that should have had no effect.

A rapeseed futures market will begin trading in Paris this fall, and the Chicago Board of Trade is in late stages of developing an oilseed index market. Whatever happens, it is much to be preferred that the principal marketplace for Canadian canola be in Canada.

• 1415

So you can see that people are not going to put up with this. If it isn't cleared up, the Winnipeg Commodity Exchange will fold one of these days because farmers are not going to put up with that type of trading.

The Chairman: We don't want to spend a lot of time on this today, but I appreciate your bringing this forward. I'm wondering if we could agree, then, that I will write the Minister of Agriculture on behalf of the committee and ask him to investigate this issue and provide reasons as to why he would not order an independent inquiry of it.

Mr. Hoeppner: I think that's quite appropriate, Bob.

As soon as my brother's funeral is over, I'm going to talk to the Minister of Agriculture for Manitoba and Keystone Agricultural Producers Inc., because I think there's enough evidence now that a class action could be taken against this exchange if things aren't straightened out. Something has to happen, because farmers cannot put up with this type of trading. It's beyond reason, as far as I'm concerned.

[Traduction]

C'est en fait cela qui m'ennuie. Voilà quelque chose qui relève de la Commission des grains et elle n'est même pas prête à accepter une enquête indépendante.

Invité à justifier l'écart des cours, Vossen-

-un des membres du Conseil d'administration

-a répondu: «Les vendeurs n'ont pas pu—ou voulu, dans certains cas — effectuer les livraisons en fonction de la capacité de réception des acheteurs.

On m'a dit que XCAN était acheteur. L'AgPro, c'est-à-dire les poules, a les silos intérieurs. Ce sont des points de livraison désignés des contrats à terme. Ils ne voulaient pas que UGG livre ses contrats de canola de juin. Je ne puis prouver que c'est vrai, mais c'est ce que laissaient entendre les rumeurs.

La rumeur de ces derniers jours, veut que Cargill et UGG ont transporté des quantités énormes de canola afin de se placer. Dès que les cultivateurs vont commencer à moissonner le canola, les cours vont s'écrouler. Ils vont récupérer ce qu'ils ont perdu dans les contrats à terme de juin.

Je commence à en avoir par-dessus la tête de ce genre de manipulation. J'estime qu'il devrait y avoir une enquête indépendante et que c'est à nous du comité permanent de demander au ministre de l'Agriculture de faire le nécessaire.

Un autre article est paru sous la plume de M. Morris Dorosh:

Les circonstances à l'origine de l'affaire du canola, en juin, semblent être largement indépendantes de la bourse et attribuables aux difficultés anadmissibles d'acheminer le canola à la satisfaction des vendeurs de contrats à terme.

Le 1er juin, deux semaines avant l'arrêt des opérations à terme du Cela n'aurait donc eu avoir eu aucun effet.

Un marché à terme de colza débutera à Paris cet automne et le Board of Trade de Chicago achève la mise sur pied un marché sur indice pour les oléagineux. Quoi qu'il arrive, il serait bien préférable pour le canola canadien que le principal marché se trouve au Canada.

Il est donc certain que l'on ne va pas supporter longtemps ce genre de choses. Si la question n'est pas réglée, la Winnipeg Commodity Exchange va finir par fermer parce que les agriculteurs ne toléreront plus ces pratiques.

Le président: Nous ne pouvons pas passer trop de temps là-dessus aujourd'hui, mais je vous remercie de nous avoir signalé le problème. Peut-être pourrions-nous convenir que j'écrive au ministre de l'Agriculture au nom du comité afin de lui demander d'examiner la question et de nous expliquer pourquoi il ne veut pas ordonner une enquête indépendante.

M. Hoeppner: Je crois que ce serait très bien, Bob.

Après l'enterrement de mon frère, je parlerai au ministre de l'Agriculture du Manitoba et à Keystone Agricultural Producers Inc. car je crois que l'on a maintenant suffisamment de preuves pour lancer un recours collectif contre cette bourse si les choses ne s'améliorent pas. Il faut faire quelque chose parce que les agriculteurs ne vont pas tolérer longtemps cette situation. J'estime que c'est parfaitement déraisonnable.

The Chairman: There seems to be general agreement, so I will do that and get back to the committee with the results.

Mr. Hoeppner: I appreciate that, Mr. Chairman.

Mr. Collins (Souris — Moose Mountain): Mr. Chairman, I have a point of order. There was some discussion on whether some correspondence had gone back and forth. If there has been some correspondence, I think it's appropriate for you to ask him to add that so we could review it as well.

The Chairman: Colleagues, it is now 2:15 p.m. I've had a number of people say that they would like to end this afternoon shortly after 5 p.m. We have two witnesses, so that would allow approximately an hour and a half for each witness. I would remind committee members of some of the time difficulties we have in situations like this.

This afternoon I'd like to welcome Dr. George Brinkman from the Department of Agricultural Economics and Business at Guelph. I understand that you have some facts and figures you want to start out with and then would be willing to take some questions from the committee members. Welcome to our study.

Dr. George Brinkman (Department of Agricultural Economics and Business, University of Guelph): I want to thank you for the opportunity to speak to you this afternoon. Since I am one of the early witnesses, I thought I might spend a little bit of time on what we've seen in Canadian agriculture in the last 20 years and on what we see in the future emerging from the trade negotiations.

I passed around a table, and I have it here on the overhead, that looks at the incomes and changes in asset values for Canadian agriculture for the 1971 to 1993 time period. The first column looks at income levels in nominal dollars and then in real purchasing power and the net government payments that were received by farmers. It then determines the amount of income that was earned through the marketplace contrasted with that through government transfers and rebates. The last two columns look at changes in equity.

What I'd like to do is spend a little bit of time on the more recent years shown at the very end. In terms of the overall chart, you can see that net farm incomes in 1971, 1972 and previous periods were about \$1.5 billion for Canada.

In 1973 we had the Russian grain shortage, and the Peruvian anchovy schools were lost. Protein supplement prices increased very substantially, and soybean prices sky-rocketed. In one year net farm income more than doubled.

You can see that in 1973, 1974, and 1975 these incomes were very substantial for the time period. But at the same time net farm incomes have remained in the \$3 billion to \$4 billion range ever since. So what we've seen is a constant level of income in a time period when inflation has been increasing.

The second column looks at the impact in terms of inflation, and you can see that the income in 1993 of \$3.9 billion is roughly about a third of the income in real purchasing power that existed in Canadian agriculture in the 1973, 1974 and 1975 period. In fact, the income is less than we had in the 1971 and 1972 period, before the increase. That has led people in Canadian agriculture to argue that Canadian farm incomes have not kept up with the growth in the rest of the economy.

[Translation]

Le président: Tout le monde semble d'accord si bien que j'écrirai et que je communiquerai au comité les résultats de cette démarche.

M. Hoeppner: Je vous remercie, monsieur le président.

M. Collins (Souris — Moose Mountain): Monsieur le président, j'invoque le règlement. Il était question de certaine correspondance. Si effectivement il y a eu un échange de lettres, je pense que vous pourriez demander au ministre de nous en faire part afin que nous puissions examiner tout cela.

Le président: Chers collègues, il est maintenant 14h15. Certain d'entre vous souhaitent que nous terminions peu après 17 heures. Nous avons deux témoins à entendre, ce qui nous laisse une heure et demie par témoin. Je rappelle aux membres du comité que dans ce genre de situation, nous manquons parfois de temps.

Cet après-midi, j'ai le plaisir de souhaiter la bienvenue à M. George Brinkman de la Faculté d'économie et de commerce agricole de Guelph. Je crois savoir que vous voulez nous présenter des données avant de répondre à nos questions. Merci de bien vouloir participer à notre étude.

M. George Brinkman (Faculté d'économie et de commerce agricole, Université de Guelph): Je vous remercie de cette occasion que vous me donnez de prendre la parole devant vous cet après-midi. Étant donné que je suis parmi les premiers témoins, j'ai pensé qu'il serait peut-être bon de revenir sur l'agriculture canadienne au cours des 20 dernières années avant de nous pencher sur ce que nous réserve l'avenir à l'issue des négociations commerciales.

J'ai fait circuler une feuille que je vous présente sur l'écran à propos des revenus et de l'évolution de la valeur de l'actif agricole entre 1971 et 1993. La première colonne présente les revenus en valeur nominale puis en pouvoir d'achat réel ainsi que les versements nets que les agriculteurs ont reçus du gouvernement. Nous avons ensuite le revenu des transactions sur le marché puis le montant des transferts et remboursements du gouvernement. Les deux dernières colonnes indiquent l'évolution des capitaux propres.

J'aimerais donc passer quelque temps sur les années les plus récentes que vous trouvez tout à la fin. Si vous considérez l'ensemble du tableau, vous constaterez que le revenu agricole net en 1971, 1972 et avant s'élevait pour le Canada à environ 1,5 milliard de dollars.

En 1973, il y a eu la pénurie de grain russe et la perte des bancs d'anchois péruviens. Les prix des suppléments protéiques ont sensiblement augmenté et les prix du soja ont monté en flèche. En un an, le revenu agricole net a plus que doublé.

Vous voyez qu'en 1973, 1974 et 1975, ces revenus étaient très importants pour l'époque. Toutefois, les revenus agricoles nets oscillent depuis dans la fourchette des 3 à 4 milliards de dollars. Nous pouvons donc dire que les revenus sont restés assez constants alors que l'inflation augmentait.

La deuxième colonne présente l'incidence de l'inflation et vous pouver constater que les revenus de 3,9 milliards de dollars en 1993 représentent à peu près le tiers du revenu agricole canadien en 1973, 1974 et 1975, pour ce qui est du pouvoir d'achat réel. De fait, le revenu est inférieur à ce que nous avions en 1971 et 1972, et avant la hausse. C'est pourquoi les agriculteurs canadiens déclarent que les revenus agricoles canadiens n'ont pas progressé au même rythme que le reste de l'économie.

[Traduction]

• 1420

I think the most important component of income on this table deals with the net government transfers and rebates. In the 1970s, government assistance to farmers ranged in the half-billion-dollar range, more or less. These income levels and transfer levels are above and beyond what farmers have paid for crop insurance, GRIP and NISA programs, and so on. These are the direct transfers above and beyond any farmer contribution.

As you look on the table here, you can see that starting in 1983, net transfers or rebates were nearly \$800 million, and in the next years, \$1.4 billion, \$1.9 billion, \$2.5 billion, \$3.4 billion, \$3.4 billion, and \$3.1 billion, with some drops recently, but also another year of \$3.2 billion in 1992. Clearly, the fastest growing segment of Canadian agriculture has been government assistance. This has also indicated a very difficult time in Canadian agriculture.

The next column looks at the level of income that would have existed in the absence of government transfers or rebates. You can see in some of the years, in 1987 for example, farmers in Canada in total would have lost about \$200 million. In 1988 they would have lost \$800 million; in 1992 they would have lost \$800 million, in total, for the country as a whole. In 1988 farmers in Saskatchewan alone would have lost nearly \$1.2 billion.

This indicates several things. First of all, Canadian agriculture has had some very real income problems. Government assistance has been utilized to help alleviate some of those problems. But even with very high levels of government assistance, we have not been able to maintain any level of purchasing power in Canadian agriculture.

I want to stress that in the last seven years, from 1987 to 1993, nearly 90% of all net farm income came from net government transfers and rebates—nearly 90%. That leaves us with a rather delicate position from the standpoint of the marketplace. We are earning less through the marketplace now than we have in many, many decades. We have some opportunities to be able to increase that, but at the same time, if we look to the future, it is going to be very, very difficult to see substantial increases in income.

The reason for that is that if we do see increases in income through the marketplace, we're likely to also see significant pressure to reduce government transfers and rebates because of the fiscal deficit problems that we are experiencing at the federal and provincial levels. This is a real quandary that we face from the standpoint of incomes, and it's also a very significant challenge from the standpoint of the development of agriculture policy for the rest of the 1990s and beyond.

This table also looks at the other side of the picture, which is changes in equity. If you look here, you can see that during the 1970s farmers gained substantially from increasing land and building values, to the extent that they roughly saw a quadrupling of net farm equity. However, beginning in the 1980s we saw declining equity, and between 1981 and 1987 farmers saw the value of their land and buildings fall by \$28 billion. That is not "million", but \$28 billion in declining equity values,

L'élément le plus important du revenu dans ce tableau me semble être les transferts et remboursements gouvernementaux nets. Dans les années 70, l'assistance gouvernementale aux agriculteurs se situait aux alentours du demi-milliard de dollars. Ces revenus et transferts sont supérieurs à ce que les agriculteurs ont payé pour l'assurance-récolte, le RARB et le CSRN. Ces transferts directs s'ajoutent à la participation financière de l'agriculteur.

Vous voyez dans ce tableau qu'à partir de 1983, les transferts ou remboursements nets atteignaient environ 800 millions de dollars et, les années suivantes, 1,4 milliard, 1,9 milliard, 2,5 milliards, 3,4 milliards, 3,4 milliards et 3,1 milliards, avec une légère baisse récemment mais une autre encore, 3,2 milliards de dollars en 1992. Il est évident que le secteur agricole qui s'est développé le plus vite, au Canada, c'est celui de l'assistance gouvernementale. Cela illustre d'autre part une période extrêmement difficile pour l'agriculture canadienne.

La colonne suivante indique le niveau de revenu qu'il y aurait eu en l'absence de transferts ou de remboursements gouvernementaux. Vous voyez que certaines années, en 1987, par exemple, les agriculteurs canadiens auraient perdu au total quelque 200 millions de dollars. En 1988, 800 millions; en 1992, 800 millions, pour l'ensemble du pays. En 1988, rien qu'en Saskatchewan, les agriculteurs auraient perdu près de 1,2 milliard de dollars.

Ceci indique plusieurs choses. D'abord, que l'agriculture canadienne a connu de gros problèmes de revenu, puis que l'assistance gouvernementale a été utilisée pour aider à remédier à certains de ces problèmes et enfin que toute cette assistance n'a pas suffi à maintenir le pouvoir d'achat des agriculteurs canadiens.

J'insisterai sur le fait que ces sept dernières années, de 1987 à 1993, près de 90 p. 100 de tout le revenu agricole net est venu de transferts et de remboursements gouvernementaux nets—près de 90 p. 100. Cela nous laisse dans une situation plutôt délicate pour ce qui est du marché. Nous gagnons moins sur le marché aujourd'hui que depuis des décennies. Nous pourrions peut-être augmenter un peu ces chiffres mais, si nous considérons l'avenir, il va être très très difficile d'augmenter sensiblement les revenus.

Pourquoi? Parce que s'il y a des possibilités d'augmentation de revenus sur le marché, il y aura probablement aussi une forte tendance à réduire les transferts et remboursements gouvernementaux étant donné les gros problèmes financiers que connaissent les administrations fédérale et provinciale. C'est donc un dilemme très réel pour les revenus et un défi de taille pour l'élaboration d'une politique agricole destinée à la fin des années 90 et au-delà.

Ce tableau montre également le revers de la médaille: l'évolution des capitaux propres. Vous voyez ici qu'au cours des années 70 les agriculteurs ont beaucoup gagné à la hausse du prix des terrains et des bâtiments, à tel point que leurs capitaux propres nets ont à peu près quadruplé. Toutefois, au début des années 80, ces chiffres ont commencé à diminuer et entre 81 et 87, les agriculteurs ont vu la valeur de leurs terres et de leurs bâtiments diminuer de quelque 28 milliards de dollars. Il ne

farmers were hit with a double whammy during that time period, also translating then to the second phase of changes in wealth that affected their income levels.

• 1425

Since 1987 land and building values have recovered across Canada by about \$20 billion. Most of that has been in Ontario and some of the other provinces outside of the prairies. At the same time, we see that if we were to maintain the real purchasing power of farmers over that time period, the real purchasing power of farmland and buildings in 1993 dollars is \$90 billion less today than it was in 1981. That gives you an overview on one page of the farm income situation we've been facing. It's not to say that farmers haven't been prosperous. There have been a number of good managers who have done very well during this time period, but the sector as a whole has experienced some significant problems. We're finding now that the key to success in agriculture lies more in the ability to do marketing than in production, and the sources of income, the extra income that makes farmers successful, are more apt to be derived from innovative marketing methods and from developing new markets and new products that farmers can sell at premium prices rather than just producing. The old adage of being a good producer is no longer sufficient to survive in agriculture today.

That kind of a background puts into perspective the challenges that you, as a committee, face in looking at agricultural policy for the next decade. There are some very key elements in that policy. One of the key elements has to do with the implications for international trade negotiations. Another key element has to do with the ability of Canadians to finance programs to be able to provide not only support but productivity-increasing investments in agriculture.

I would like to present just a couple of tables that relate to the recent GATT negotiations, because I think they have a very significant bearing on what we see as the likely outcome and focus of Canadian agriculture in the future.

You do not have a copy of this particular overhead. What I would like to indicate here, however, is that most of you are now familiar with the GATT negotiations and the implications. From the evidence I see, I feel it is very likely that the supply management sectors will be able to operate under the tariff protection that we have provided for them for a number of successive GATT negotiations into the future. This could in fact lead to the sustainability of the supply management systems for 20 years or more into the future, which I should also point out is the same length of time the national supply management system for broilers has been in effect.

I base that assumption on this particular table in terms of looking at the levels of support that have been provided. In 1991 there were some unofficial reports over the level of support that the import quotas provided in terms of tariff levels of protection. If you look here in terms of the chicken, turkey and eggs, the figures that were released at that time, unofficially, were 75% level of protection for chickens, 65% for turkey and 61% for eggs. You can also see what levels of protection we

[Translation]

simply from declining values of land and buildings. In other words, s'agit pas de «millions» mais bien de 28 milliards de dollars de moins en capitaux propres parce que les terres et bâtiments avaient perdu de la valeur. Autrement dit, les agriculteurs ont été doublement frappés au cours de cette période, ce qui a entraîné la deuxième série de changements des revenus.

> Depuis 1987, la valeur des terres et des bâtiments a remonté d'environ 20 milliards de dollars pour l'ensemble du Canada, essentiellement en Ontario et ailleurs que dans les Prairies. Parallèlement, si l'on avait pu maintenir le pouvoir d'achat réel des agriculteurs durant cette période, le pouvoir d'achat réel représenté par les terres agricoles et des bâtiments en dollars de 1993 serait inférieur de 90 milliards de dollars à ce qu'il était en 1981. Cela vous donne un aperçu de la situation des revenus agricoles. Cela ne veut pas dire que tous les agriculteurs ne sont pas prospères. Un certain nombre de bons gestionnaires s'en sont très bien tirés durant cette période, mais l'ensemble du secteur a connu des problèmes très graves. Nous constatons maintenant que la clé du succès en agriculture réside davantage dans la mise en marché que dans la production et que les sources de revenus-le revenu supplémentaire qui assure le succès des agriculteurs-vient davantage de méthodes de commercialisation originales et de la découverte de nouveaux marchés et de nouveaux produits que de la capacité de vendre à des prix supérieurs. Il n'est plus vrai de dire qu'il suffit d'être un bon producteur.

> Ce tableau illustre le défi que vous avez à relever dans l'examen de la politique agricole à adopter pour la prochaine décennie. Elle devra comporter certains éléments clés. D'abord les négociations commerciales internationales; ensuite, la capacité des Canadiens de financer des programmes non seulement pour aider les agriculteurs mais également pour leur permettre de faire des investissements susceptibles d'améliorer leur productivité.

> Je vous soumettrai seulement quelques autres tableaux touchant les récentes négociations GATT parce que j'estime qu'ils ont une incidence très importante sur ce que nous considérons être l'issue probable pour l'agriculture canadienne.

> Vous n'avez pas reçu copie de cette diapositive. J'aimerais toutefois vous montrer que vous êtes vraisemblablement pour la plupart au courant des négociations GATT et de leurs implications. J'ai l'impression qu'il est très probable que les secteurs de gestion de l'offre pourront fonctionner avec la protection tarifaire que nous avons prévue au cours des rondes successives de négociation du GATT. Cela permettra peut-être de conserver encore 20 ans ou plus les systèmes de gestion de l'offre, c'est-à-dire autant qu'a duré celui du poulet.

> Je fonde ce pronostic sur les niveaux d'assistance qui ont été apportés. En 1991, certains rapports officieux sont parus sur le niveau d'assistance que les quotas d'importation ont apporté, comme tarif de protection. Si vous considérez ici le poulet, la dinde et les oeufs, les chiffres publiés à l'époque, officieusement, montraient un niveau de protection de 75 p. 100 pour les poulets, de 65 p. 100 pour la dinde et de 61 p. 100 pour les oeufs. Vous voyez aussi les niveaux de protection que nous

negotiated in the GATT agreement: 280% for chickens, 182% for turkeys, 192% for eggs. We're going to reduce those by 15%, but we can reduce those by the minimum 15% in this GATT negotiation, in a successive six-year GATT negotiation, and in a further successive six-year GATT negotiation and still have far more protection than what we utilized in 1991. The conditions on milk are not substantially higher than those for poultry, but even under the milk issues, we have substantial protection under the existing Gatt agreement, which likely should provide us with supply management support for a considerable time period.

• 1430

So from the standpoint of the GATT, I do not see that in the near future it will destroy the supply management systems. It will change the way they will need to do business; they will need to be more responsive in the future to markets and to consumer changes. But we have the capacity, if we choose, to maintain those systems for a considerable amount of time into the future.

Furthermore, the GATT also provides some very significant ground rules on how support for agriculture may be provided. One of the conditions for the GATT is that overall domestic support be reduced by 20% from the 1986 to 1988 base. We've calculated that since that time period in Canadian agriculture, our level of support has already been reduced by 35% to 40%. So we are consistent within the GATT negotiations with the levels of support that we have right now.

However, the form that our support takes is very, very critical. Under the GATT, those types of farmer assistance programs that are non-trade distorting are okay to provide. However, those tied to individual commodities that are specifically trade distorting are labelled as targeted for reduction or countervail if you do not reduce them. To put it another way, the GATT does not prevent providing support to farmers; what it does do is try to direct that support in a way that will be minimally trade distorting.

Programs not subject to reduction under the GATT involve research, extension training, inspection, disease control, marketing, promotion and information, some forms of infrastructure development, food security stockpiling, and even direct payments to farmers if they are for an income loss greater than 30% and can therefore generate a support level up to 70% of the loss. The message here is that the GATT does not prevent assistance to farmers—and that needs to be made very clear—but it does target the form that assistance is to take, and that becomes a very critical dimension.

I would now like to switch to a few comments and then allow you to ask me questions.

When I look at the future directions of Canadian agriculture, I think there are two components that we have to deal with. One is the productivity—enhancing component, and the second is the level of support that we have for Canadian farmers in rural areas. Our evidence has shown that there are types of expenditures—which I would classify as investment expenditures—that create opportunities for changing the way things are done, which over time increases productivity and

[Traduction]

avons négociés dans l'accord GATT :280 p. 100 pour les poulets, 182 p. 100 pour les dindes, 192 p. 100 pour les oeufs. Nous allons réduire ces niveaux de 15 p. 100 mais nous pouvons les réduire au minimum de 15 p. 100 dans cette ronde de négociation du GATT, dans six ans, et encore six ans plus tard, et avoir encore une protection beaucoup plus forte que nous n'en avions en 1991. Les pourcentages pour le lait ne sont pas aussi élevés que pour la volaille, mais même pour le lait, l'accord actuel du GATT nous offre une protection considérable qui devrait nous permettre de conserver la gestion de l'offre très longtemps encore.

Je ne prévois donc pas que, dans un avenir rapproché, l'accord du GATT détruise les systèmes de gestion de l'offre. Il faudra modifier notre façon de procéder; à l'avenir, il nous faudra être beaucoup plus sensibles aux changements qui surviendront dans le marché et chez les consommateurs. Toutefois, si c'est ce que nous voulons, nous

En outre, l'accord du GATT prévoit quelques règles de base très importantes sur la façon de soutenir l'agriculture. Notamment, l'accord prévoit, pour l'assistance nationale totale, une réduction de 20 p. 100 par rapport à la période de base de 1986 à 1988. Or, nous avons calculé que depuis cette époque, nous avons déjà réduit notre soutien de 35 à 40 p. 100. Nous nous

sommes en mesure de maintenir ces systèmes très longtemps encore.

conformons donc déjà à la réglementation du GATT en ce qui concerne les niveaux d'assistance.

Toutefois, la forme qu'elle prendra revêt une importance déterminante. Aux termes du GATT, on peut offrir des programmes d'aide aux agriculteurs s'ils ne provoquent aucune distorsion commerciale. Toutefois, les programmes liés à des produits particuliers qui entraînent précisément une distorsion commerciale doivent être réduits sans quoi ces produits seront frappés de droits compensateurs. Autrement dit, l'accord du GATT n'empêche pas d'aider les agriculteurs; il s'agit plutôt de prévoir des formes d'aide qui n'aient qu'un effet de distorsion commerciale négligeable.

Parmi les programmes que le GATT n'entend pas réduire, on trouve des programmes de recherche, de formation, d'inspection, de contrôle des maladies, de commercialisation, de promotion et d'information, certaines formes de mise en place des infrastructures, le stockage de denrées pour l'avenir, et même des programmes de paiements directs aux agricultures si ceux—ci subissent une perte de revenu supérieure à 30 p. 100, puisqu'il est alors permis d'offrir une aide pouvant atteindre 70 p. 100 de la perte subie. Ce qu'il faut retenir, c'est que le GATT n'empêche pas d'aider les agriculteurs—il faut bien le dire—mais s'intéresse à la forme que prend cette aide, et c'est ce qui est crucial.

J'aimerais maintenant faire quelques observations avant de répondre à vos questions.

Lorsque je songe à l'évolution de l'agriculture au Canada, je me dis qu'il y a deux éléments à considérer. D'abord, les mesures visant à améliorer la productivité et ensuite le niveau d'aide. Nos données révèlent qu'il y a des genres de dépenses—que j'appellerais des investissements—qui permettent de modifier la façon dont on fait les choses et qui, avec le temps, augmentent notre productivité et notre compétitivité. Les investissements les plus productifs sont sans doute dans la

is agricultural research. Our evidence has shown returns of 40:1, internal rates of return so substantial that any private business would really welcome that kind of opportunity.

But more so, agricultural research provides substantial benefits in terms of farm incomes in that Canada is a small country. Because we are a small country we do not affect the price of the products we produce very substantially. In other words, the world price of beef is going to be the world price of beef, very close to what it is now, whether or not we are a major player in it. We can double our corn production and we will have about a 3¢-a-bushel impact on the price of corn. If we increase our productivity through agricultural research for those products that are traded across countries, 80% to 90% of the benefits go to farmers.

1435

So agricultural research becomes one of the most effective assistance measures to farmers. Oftentimes it's not seen as that, because in many cases it helps prevent income declines rather than substantial income increases, but we have been using direct transfers in recent years to make up for income declines. If we had spent \$3 billion a year on research, it would be very interesting to see what kind of overall productivity capacity we would have in Canadian agriculture.

Other programs that have shown very high benefit-cost ratios of 10:1 or more include grading, meat inspection, seed assurance, potato insurance programs, which change the nature of the way we do business and the way we treat our products.

Grading, for example, has created a communications system directly to the farmer so he knows those products that are leaner or have different types of marbling or have different components in the produce he produces will generate a higher price. That has been shown to generate returns of up to 10:1. That I also feel is a very substantial component in what we need to deal with in terms of a future agriculture policy.

At the same time, from the standpoint of income levels, we have two dilemmas. One is the ability of Canadian governments to be able to provide income assistance to farmers at the levels we have been experiencing. Second is the sustainability of income transfer programs over time.

The dilemma in the latter case involves the capitalization of program benefits into the cost of land so the assistance in one generation becomes an increase in wealth and a cost to the next. Under that kind of a system, it becomes very, very difficult to have long-run sustainable programs that are based primarily on government transfers. What we end up doing is creating higher costs for future generations, which provides benefits to the existing generation but not necessarily for the future generation. We have to look at the ways we have programs, to design them to be able to reduce the amount of capitalization and therefore the amount of benefits that are lost over time in terms of the asset value changes.

[Translation]

Agriculture and Agri-Food

competitiveness. Probably the most productive of those investments recherche agricole, d'un rapport de 40 à un d'après nos données, ce qui réjouirait n'importe quelle entreprise privée.

> Mais surtout, la recherche offre des avantages considérables au niveau des revenus agricoles parce que le Canada est un petit pays. Ainsi, nous n'avons presque aucune influence sur le prix de ce que nous produisons. Autrement dit, le cours mondial du boeuf, c'est le cours mondial du boeuf, assez semblable à ce qu'il est actuellement, que nous produisions beaucoup ou pas. Nous pourrions doubler notre production de maïs, mais nous n'influencerons le prix du maïs que d'environ 3 c. le boisseau. Si, grâce à la recherche, nous augmentons notre productivité dans le cas des produits dont on fait le commerce sur le marché international, nos agriculteurs en retirerons de 80 à 90 p. 100 des bénéfices.

La recherche agricole devient donc l'une des mesures d'aide les plus efficaces pour les agriculteurs. On ne s'en rend pas compte, parce que la recherche empêche souvent le revenu de baisser plutôt que de le faire monter de façon considérable, mais nous avons eu recours, ces dernières années, à des transferts directs afin de compenser pour la diminution du revenu. Si nous avions consacré 3 milliards de dollars par année à la recherche, il serait très intéressant de voir quel genre de capacité globale de production nous aurions au Canada.

D'autres programmes qui affichent des rapports très élevés de coût-avantages—de 10 à 1, ou plus—, incluent le classement, l'inspection des viandes, l'assurance de la qualité des semences, les programmes d'assurance à la pomme de terre qui, tous, changent notre façon de faire et la manière dont nous traitons nos produits.

Le classement, par exemple, a amené la mise en place d'un système de communication directe avec le producteur de façon à ce qu'il sache que les produits qui sont moins marbrés ou marbrés différemment ou qui comprennent différentes composantes iront chercher un prix supérieur. On a constaté qu'on obtient ainsi un rapport de 10 à 1. C'est là un aspect très important avec lequel il faudra composer dans la formulation de nos politiques agricoles.

Par ailleurs, en ce qui concerne les revenus, nous faisons face à un dilemme. D'une part, les gouvernements canadiens sont-ils en mesure de maintenir à leur niveau actuel les programmes de soutien du revenu des agriculteurs et d'autre part, allons-nous pouvoir maintenir les programmes de transfert de revenu pendant longtemps?

Dans ce deuxième cas, le problème se pose parce que les avantages du programme sont capitalisés et ajoutés à la valeur du terrain, de sorte que l'aide donnée à une génération entraîne une augmentation de la richesse mais également du coût pour la génération suivante. Sous un tel régime, il devient extrêmement difficile de maintenir des programmes à long viennent essentiellement gouvernementaux. En effet, nous ne faisons qu'augmenter les coûts pour les générations futures en donnant à celle d'aujourd'hui des avantages dont les suivantes ne pourront pas nécessairement se prévaloir. Il nous faut donc examiner la façon dont nous concevons nos programmes pour trouver des formules qui réduisent la capitalisation et, du même coup, les avantages perdus au fil des années à cause des changements dans la valeur de l'actif.

Overall, those kinds of things are little bits and pieces that we have in terms of programs. But we have to recognize that in the long run our government programs transfer wealth, not incomes, because what we end up doing then is generating cost structures that second generation or third generation producers must face. This is a dilemma and a part of what we need to look at.

I'll stop here and let you ask questions and direct those questions at the particular components of policy that you'd like.

The Chairman: Thank you, Dr. Brinkman.

We'll try to get copies of those drafts, the ones that weren't handed out. We can get them later.

Mr. Steckle first.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): Thank you, Dr. Brinkman. I'm pleased to see that we have moved from a theoretical prognosis of what you see for agriculture in the future to where the realities are taking us into the future.

I have a lot of questions, and you touched on one part of it; that is this whole matter of NAFTA, CUSTA. We have agreements, currently signed and about to be signed. We intend to live by those agreements, and we intend to bring order to the marketing and the distribution of our goods and services because of those agreements.

How can farmers assure themselves that in the future we're going to see this really happening, when we're currently dealing in a world environment and in particular with a neighbour that doesn't concern itself with living by those agreements, which they themselves have agreed to?

**Dr. Brinkman:** Probably the best choice we have is in fact through the international communities.

• 1440

The United States has talked about freer trade, or free trade, when in many cases it is an issue of more advantageous trade. I think there is evidence that the United States has not always abided by the agreements. Nevertheless, I think we are in a far better situation to be approaching trade through the GATT, through the multinational focus that it presents—120—some countries are now members of the GATT—and we have far better ability to be able to enforce those kinds of trade regulations, rules and responsibilities than we would otherwise.

What you say is very true. When we look at the United States, it is in fact still trying to work out better deals than what is written within the total GATT agreement. I think as a small country we do not have the political power nor do we have the treasuries that the U.S. and the European Economic Community have to be able to go head to head with them. Nevertheless, our best approach is through these agreements, not just the one—on—one agreements, but also through the international agreements where the U.S. has to be accountable in an international court.

Mr. Steckle: I don't know whether you were party to some of the discussions and some of the questions this morning, but I think we're looking at the future of agriculture into the 21st century. That's the purpose of the exercise we're just embarking

[Traduction]

Dans l'ensemble, il y a toutes ces petites composantes dans nos programmes. Il faut comprendre qu'à long terme, les programmes gouvernementaux opèrent un transfert de la richesse et non pas de revenu et qu'ainsi, ils entraînent des coûts auxquels devront faire face les producteurs de la deuxième ou de la troisième génération. Voilà le dilemme, voilà ce qu'il nous faut examiner.

Je vais m'arrêter là et vous laisser me poser les questions sur les éléments de la politique qui vous intéressent.

Le président: Merci, M. Brinkman.

Nous allons essayer d'obtenir copie des diapositives qui n'ont pas été distribuées. Nous y verrons plus tard.

Commençons par M. Steckle.

M. Steckle (Huron—Bruce): Merci, M. Brinkman. Je suis heureux de constater que nous sommes passés de votre pronostic théorique sur l'avenir de l'agriculture à des considérations plus terre à terre sur ce qui nous attend.

J'ai de nombreuses questions et vous y avez répondu en partie: toute la question de l'ALÉNA et l'ALÉ canado-américain. Des ententes sont déjà signées ou sur le point de l'être. Nous avons l'intention de respecter ces engagements, et nous avons l'intention de mettre de l'ordre dans la commercialisation et la distribution de nos produits et services suite à ces accords.

Comment les agriculteurs peuvent—ils s'assurer, qu'à l'avenir, c'est vraiment ce qui se produira alors que nous devons tenir compte de l'environnement mondial et, plus particulièrement, d'un voisin qui ne se préoccupe pas de respecter les accords qu'il a lui-même négociés?

**M. Brinkman:** Notre meilleure option consiste probablement à passer par la communauté internationale.

L'administration américaine a parlé de libéraliser le commerce ou de libre-échange alors que dans de nombreux cas, ce qui était recherché, c'était un commerce plus avantageux. Il est établi, je crois, que les États-Unis n'ont pas toujours respecté les accords. Néanmoins, il vaut beaucoup mieux pour nous de passer par le GATT, aux côtés des quelque 120 pays qui composent actuellement cette instance multinationale, où nous avons beaucoup plus de chances de faire appliquer l'ensemble de la réglementation commerciale.

Ce que vous dites est très juste. Les États-Unis cherchent toujours des conditions plus avantageuses que ce qui est prévu dans l'accord global du GATT. Un petit pays comme le Canada n'a pas ni la puissance politique ni les ressources financières des États-Unis, et c'est la Communauté économique européenne qui a pu leur tenir tête. Néanmoins, pour nous, la meilleure solution, ce sont ces accords, non pas uniquement les accords bilatéraux, mais également les accords internationaux qui forcent les États-Unis à rendre des comptes devant la Communauté internationale.

M. Steckle: Je ne sais pas si vous avez assisté à quelquesunes des discussions de ce matin ou entendu certaines des questions, mais notre examen porte sur l'avenir de l'agriculture au XXI<sup>e</sup> siècle. Voilà le but de l'opération. Au cours des deux

concern is that we not only go through this exercise, listening to academics and politicians and people who are not directly related to the industry giving their views... At the end of the day, who really matters and what is the course that we will stay when we have heard all this rhetoric? Are we going to continue the same kinds of things that we have done for the last 25 years? Our youth are gone from the farm. We've lost that number we talked about this morning. They're now gone. There isn't much left to lose. What is the future?

I'm concerned that we have a long-term strategy for agriculture in this country and beyond into the 21st century, but I'm also concerned that we're not listening just to our ADMs and our DMs, these kinds of people and the academic community, who are telling us in theory what they believe should happen, when really we need to touch base with those people who are out there, the hewers of wood and the tillers of soil. My concern is that we don't go through an exercise here that is totally futile in the end.

There has to be a perception by the rural community, by the farmers of Canada, that there is a future, particularly for our young people today. As one of our gentlemen said this morning, they do want to farm, but there's only one thing lacking in farming today, and that's profitability. Restore that and there will be a restoration of young people back to the farm. Not only is farming lost, but total communities are lost—churches, schools, and all the infrastructure that goes with that, and I think that's so important. We can't all live in urban Canada.

Dr. Brinkman: When we look at the perspective of farming from this point on, we have to recognize that Canada depends for about 50% of its gross sales on exports. We are dependent on the international community. We do not have the ability to turn inward and survive wholly on the Canadian market.

The activities we have seen internationally to try to allow access to efficient producers around the world through the GATT and other trade negotiations should prove advantageous to Canada. I truly believe that we have some of the most efficient producers in the world and that on a level playing field we can compete internationally. What we have to do is to gain access, and we have to be able to generate, as you say, a more profitable environment here.

The dilemma is what we are looking at right now, a very government-dependent agriculture sector. My concern is that it will be very difficult to substantially maintain it at that level. One of the dimensions, therefore, of any policy in the future must involve improvements in productivity but also a substantial improvement in the ability of Canadian farmers and food suppliers to market their products.

• 1445

If you look across Canada, we have taken the position, for example, that in the prairies we're going to produce a product exemple décidé que dans les Prairies, on allait produire quelque that is worth a couple of cents a pound and ship it halfway chose qui se vend quelques cents la livre pour l'expédier à

[Translation]

upon. Over the next two months we're going to hear a lot of prochains mois, nous allons entendre beaucoup de belles rhetoric; we're going to hear a lot of discussion and debate. My paroles; nous allons entendre de nombreux échanges. Je tiens à ce que non seulement nous écoutions les universitaires et les politiques, et tous ceux qui sont à la périphérie de ce secteur... mais, en dernière analyse, l'important, c'est évidemment la voie dans laquelle nous allons nous engager après avoir entendu toutes ces belles paroles. Allons-nous continuer à faire les choses comme nous le faisons depuis 25 ans? Nos jeunes abandonnent la ferme. Le nombre nous a été donné ce matin. Ces jeunes sont maintenant partis. Il n'en reste pas beaucoup à perdre. Que nous réserve l'avenir?

> Je tiens à ce que notre pays aie une stratégie de l'agriculture à long terme, jusque dans le XXIe siècle, mais je ne veux pas écouter uniquement les cadres ministériels et tous ces gens, des milieux universitaires, qui nous disent ce qui en théorie devrait arriver, alors que ce qu'il faut savoir c'est ce que pensent les gens à la campagne, les producteurs et les agriculteurs. Je ne veux surtout pas tomber dans la futilité.

> Il faut qu'en milieu rural les gens, les jeunes surtout, soient convaincus que l'avenir n'est pas bouché. Comme quelqu'un l'a dit ce matin, les jeunes veulent travailler la terre, mais il n'y a qu'une chose qui fasse défaut aujourd'hui, c'est la rentabilité. Si cela devenait rentable, les jeunes retourneraient à la terre. Disparaissent aujourd'hui non seulement les fermes, mais des localités entières, des églises, des écoles, et toute l'infrastructure que cela suppose. On ne peut pas tous vivre en ville.

> M. Brinkman: Lorsque l'on songe à l'avenir de l'agriculture, il faut bien se rendre compte que le Canada compte sur les exportations pour environ 50 p. 100 de ses ventes brutes. Nous dépendons des marchés internationaux. Nous ne pouvons pas nous replier sur nous-mêmes et survivre uniquement grâce au marché intérieur.

> Les mesures prises sur la scène internationale pour ouvrir les marchés aux producteurs efficaces, au GATT ou ailleurs devraient profiter au Canada. Je suis fermement convaincu que nous avons certains des producteurs les plus efficaces au monde et que, à armes égales, nous pouvons affronter la concurrence internationale. Pour cela, il nous faut l'accès à ces marchés et créer ici un climat plus avantageux.

> Le dilemme pour nous à l'heure actuelle, c'est que le secteur de l'agriculture dépend énormément du gouvernement. Je crains qu'il s'avère extrêmement difficile de maintenir l'aide gouvernementale à ce niveau. Toute future politique doit donc comprendre des mécanismes visant à améliorer la productivité mais également à améliorer, considérablement, la capacité des agriculteurs canadiens et des fournisseurs agro-alimentaires de commercialiser leurs produits.

Regardez la situation partout au Canada. Nous avons par around the world. That's a very difficult strategy to be able to l'autre bout du monde. C'est une stratégie extrêmement difficile

exploit them and develop far more opportunities to be able to add value in a wide variety of products. That has to be part of the agrifood development strategy rather than just a farm production strategy if we're going to be successful in the future. Farmers are just as dependent on markets for agrifood products as they are for grain or livestock.

Senator Gustafson (Saskatchewan): Thank you, Dr. Brinkman. You have given us a wealth of information today and I hardly know where to start with my questioning.

You did mention that the marketing boards under the GATT are protected, possibly for 20 years to a measure. What about the grain industry? I represent an area that produces mainly wheat, durum and so on. We know what the prices have been and the difficulties. You know what the numbers are. There has been an area that has been as severely hit as the grain-growing industry. How do you see it in the future, particularly with the United States, the trade agreement and the GATT agreement? Where are we going to come out in this?

In the grains agreement with the United States that was just acted upon, Ontario was protected; they didn't lose anything. The western farmer lost about one million tonnes, and that's just the U.S. That's a small part of the 31 million tonnes that are sold and the total package of grain that is delivered into exports. Is there going to be a future for western grains or isn't there?

Dr. Brinkman: The answer is yes. However, I see that the future isn't going to explode and prosper overnight. My crystal ball, when I look into it, shows a slow evolution of improvement through the GATT negotiations and the trade agreements that we've established.

First of all, if we follow what has been implemented, there are reductions in export subsidies—under the major players, the U.S. and the European Economic Community in particularthat may have some impact in this trade negotiation, but are likely to have substantially more impact in successive trade negotiations, as the GATT is likely to be carried on in the future. We could be talking about 10 or more years in evolution, in improvements in marketplaces and other activities around the world, whereby lower world prices will discourage some of the production that has been encouraged by treasuries of different countries.

At the same time, I'm also going to be very cautious. We've been spending time doing some very in-depth case studies with top, good, and average managers in the west and across the country. A typical grain producer, a good manager, whom we met had maybe \$1 million in equity and earned \$50,000 or \$60,000 in income. That represents either a return to labour or a return to capital but not to both, and that's a very tough business to be in. That is going to continue, I think, to be a difficult industry.

On the other hand, if you look at the history of the prairie grain industry and you really look at it critically, over the last 60 years there have probably only been 30 years or less when it has been really viable. I think we have to look at an industry where

### [Traduction]

follow. There are some opportunities and we certainly can à suivre. Il y a quelques possibilités et nous pouvons certainement les exploiter et en trouver d'autres afin d'ajouter de la valeur à toute une gamme de produits. Cela doit s'insérer dans notre stratégie agro-alimentaire plutôt que de nous en tenir simplement à une stratégie de production agricole si nous voulons réussir dans l'avenir. Les agriculteurs comptent tout autant sur les marchés dans le cas des produits agro-alimentaires que dans le cas des céréales ou du bétail.

> Le sénateur Gustafson (Saskatchewan): Merci, M. Brinkman. Vous nous avez donné une information abondante aujourd'hui, et je sais à peine où commencer.

> Vous avez dit que les offices de commercialisation sont protégés par le GATT, pendant peut-être encore vingt ans. Qu'en est-il de l'industrie céréalière? Je représente une région où il se produit surtout du blé dur, etc. Nous savons ce qu'ont été les cours, nous connaissons les difficultés. Vous connaissez les chiffres. Le secteur de la production des céréales a été durement touché. Que réserve l'avenir à ce secteur, surtout vu les États-Unis, l'Accord de libre-échange et le GATT? Où allons-nous aboutir?

> Dans l'accord sur les céréales conclu avec les États-Unis, l'Ontario a été protégé; l'Ontario n'a rien perdu. Les producteurs de l'Ouest, eux, ont perdu environ un million de tonnes, rien que pour les États-Unis. C'est une part infime des 31 millions de tonnes vendues à l'exportation. Y a-t-il oui ou non un avenir pour les céréales de l'Ouest?

> M. Brinkman: Oui. Toutefois, à mon avis, la prospérité ne viendra pas du jour au lendemain. Lorsque je regarde dans ma boule de cristal, je vois une lente succession d'améliorations grâce au GATT et aux accords commerciaux que nous avons conclus.

> Tout d'abord, si nous regardons ce qui est déjà en place, il y a des réductions dans les subventions à l'exportation—qui frappe les principaux producteurs, les États-Unis et les pays membres de la communauté européenne tout particulièrement qui pourraient avoir des effets au cours de la ronde actuelle, mais surtout au cours des rondes successives puisqu'il est fort à parier que les négociations se poursuivront à l'avenir au GATT. Il pourrait y avoir environ dix années ou plus d'évolution, d'améliorations dans les marchés et autres activités de par le monde, alors qu'en même temps, la faiblesse des cours mondiaux ralentira la part de la production attribuable aux subventions des divers pays.

> En revanche, je veux également être très prudent. Nous avons effectué quelques analyses très approfondies avec des gestionnaires exceptionnels, bons et moyens dans l'Ouest et un peu partout au pays. Nous avons rencontré le producteur typique de céréales, le bon administrateur qui a peut-être pour un million de dollars d'actif et qui gagne 50 000\$ ou 60 000\$ de revenu. Il s'agit donc soit d'un rendement sur le travail ou d'un rendement sur le capital, mais non les deux et c'est très difficile d'être dans ce secteur. Et à mon avis, cela va continuer ainsi.

> Par ailleurs, si vous songez à l'histoire de la céréaliculture dans les Prairies et si vous en faites vraiment un examen critique, au cours des 60 dernières années, il n'y a probablement eu que 30 années ou moins où cette production a vraiment été

what really amounts to, in many cases, a part-year occupation. It's a very difficult thing to be able to rationalize wholly within agriculture. It's a very difficult thing in the prairies to be able to generate enough non-farm economic diversity in those other months to be able to provide a full year's income on a basis of farming and non-farm work if you're not full-time in grains.

• 1450

It's a challenge. You anticipate some improvement, but I also see it as a tough climb.

Senator Gustafson: Are we going to see the things we have seen in the United States? I am talking about contract farming, which you see down there. We see machinery getting bigger and bigger. A big combine now is \$200,000. Are you going to see someone owning the land and other people contract-farming it, as you do in the Carolinas and other places in the States? Are we going to see custom farming, where farmers can no longer afford to own both the machinery and the farm?

You talked about the capital asset of the farm. We know what happened there. The value went way down. . .the deflation of the farm in 1986, or about that period, from the 1930s. Are we going to see a whole transition of agriculture that is going to take a different direction?

Dr. Brinkman: Everybody looks in their crystal ball when they make these projections. I don't see a major change from the family farm form of operation for Canada. My crystal ball shows primarily a family-led orientation. Some will be very large families. I do not see a corporate takeover of agriculture. Quite frankly, there are other opportunities for corporations than in agriculture in what we have seen in the past record here.

At the same time, I think there will be some changes in the way we do business. There will likely be more leasing. But again, the fastest-growing component of Canadian agriculture is farmers who both own and lease. They own a base, and they lease to be able to gain the size of economies that would make them more competitive.

So we are apt to see some changes of that nature. But I don't see a major transition to a completely different kind of agriculture.

Now, that having been said, that I view the family farm as the main continuing form of agriculture, that does not mean all family farmers are going to survive. What we have been seeing, particularly in the prairies, is that when difficulties have been incurred, land values have been falling to the point where new entrants can come in and again then initiate business at a more competitive level. That change in land value correction has, for a substantial part of Canadian agriculture, adjusted it to the point where it is now really quite competitive. On the prairies, we may see areas where that adjustment is still taking place. That is a very difficult social situation, where you see the wealth of established producers decline. But if you look at it, in the 1980s the truth is people paid too much for land in Saskatchenwan.

[Translation]

the expectations have grown to earn a full year's income on viable. Il faut repenser peut-être un secteur où on s'attend maintenant à gagner les revenus d'une année entière au cours de ce qui constitue en réalité, dans de nombreux cas, le travail d'une partie de l'année partielle. C'est vraiment très difficile à justifier dans l'agriculture. Il est extrêmement difficile dans les Prairies d'avoir suffisamment d'activité économique non agricole au cours des autres mois pour gagner des revenus au cours de toute l'année si on ne cultive pas les céréales à plein temps.

C'est un défi. Vous prévoyez une certaine amélioration, mais je pense que la pente sera difficile à remonter.

Le sénateur Gustafson: Verra-t-on se produire ici ce qui est arrivé aux États-Unis? Je songe à l'agriculture sous contrat qui existe chez nos voisins du sud. Le matériel devient de plus en plus lourd. Une grosse moissonneuse-batteuse coûte 200 000\$. Verra-t-on les gens cultiver à contrat des terres qui appartiennent à d'autres, comme c'est le cas en Caroline du Nord et du Sud et ailleurs aux États-Unis? En viendra-t-on à une agriculture à forfait, où les agriculteurs n'ont plus les moyens d'être propriétaires à la fois du matériel et de la ferme?

Vous avez parlé des biens immobilisés de la ferme. Nous savons ce qui est arrivé. Leurs valeurs ont chuté comparativement aux valeurs des années trente lors de la déflation qui s'est produite vers 1986. Verra-t-on dans le secteur agricole une transition qui nous mènera dans une toute nouvelle direction?

M. Brinkman: Nous n'avons rien de plus fiable que nos boules de cristal pour faire ces prévisions. Je ne prévois pas de changements majeurs aux modes d'exploitation agricoles au Canada. Ma boule de cristal me dit que l'exploitation agricole restera surtout une entreprise familiale. Certaines seront très grandes. Je ne pense pas que des entreprises prendront le contrôle du secteur agricole. Franchement, le passé nous a montré que les entreprises ont d'autres possibilités, ailleurs que dans le secteur agricole.

Par contre, je pense que certaines de nos méthodes d'exploitation changeront. L'affermage deviendra probablement plus courant. Mais, je le répète, les agriculteurs canadiens dont les exploitations connaissent la plus forte croissance sont ceux qui tout en étant eux-mêmes propriétaires ont également recours à l'affermage. Ils possèdent une base et l'affermage leur permet de réaliser les économies qui les rendent plus compétitifs.

Il y aura peut-être des changements de cette nature. Mais je ne prévois pas de transition majeure vers un type d'agriculture totalement différent.

Toutefois, si je pense que l'agriculture restera surtout une entreprise familiale, cela ne veut pas dire que toutes les fermes familiales pourront survivre. Nous avons constaté, surtout dans les Prairies, que la valeur des terres a tellement baissé que de nouvelles exploitations ont été créées, ce qui a rendu le secteur plus compétitif. Cette correction dans la valeur des terres a entraîné un rajustement dans une part importante du secteur agricole au Canada ce qui a eu pour effet de le rendre très compétitif. Dans certaines régions des Prairies, ce rajustement n'est pas encore terminé. Il crée une situation sociale très difficile qui se traduit par une perte de richesse de la part des producteurs établis. Mais, objectivement, le fait est que les gens qui ont acheté des terres en Saskatchewan dans les années quatre-vingt les ont payées trop cher.

Senator Gustafson: Can the government use tax regulations to strengthen agriculture? I use the example now. . . I contend that if you removed the roll-over provisions from agriculture in the income tax laws, taxation—the rolling from one generation to the other—it would be the end of the family farm. If you removed the roll-over, it would be the end of agriculture.

Dr. Brinkman: I think it would have a very substantial impact, as you have said.

Senator Gustafson: The impact of the 10% on farm machinery, the tax credit on farm machinery...and I worked hard on that one, because I think our government made a mistake in removing it, back in whatever year it was removed. But it certainly did generate those little factories out there. Every little farm implement shop is a little factory. That 10% credit on farm machinery caused a little boom, and it kept a lot of farm implement shops from going broke. I think taxation and the way it is handled by government can be used as a great tool to further agriculture.

Dr. Brinkman: Taxation does have a role, not only in viability, but also in structure, because it generates the incentives for family ownership versus non-family ownership and so on. But I also want to caution that taxation is not a substitute for straight income. It benefits those who have high incomes and therefore gives them a competitive advantage over beginning farmers, for example. Taxation is not a tool that is very beneficial, depending on the nature of the program.

• 1455

The roll-over provision is one where he may be able to gain concessions from his parents and therefore buy the farm at a lower level, but investment tax credits for a beginning farmer don't help him very much. They help the established producer.

Depreciation on quota, for example, really is a provision that enables an established producer to buy quota after tax at a greater saving than a beginning farmer would. So you have to be careful in terms of how the tax provisions are generated and how they might be utilized to create a structure of agriculture that is quite favourable.

# M. Marchand (Québec-Est): Monsieur Brinkman,

thank you very much for coming. I thought it was an excellent presentation. I was, of course, relieved to find that the supply management system has seemed to be in good shape for some years — that's if the present government doesn't fall through the floor like it did, for example, in negotiating the wheat deal with the United States.

Coming back to the figures you started out with, I'm wondering if I understood you properly. Could I summarize it by saying that if we compare 1971 to 1993, farmers today generally have lower real purchasing power and that their dependency on government has increased substantially?

[Traduction]

Le sénateur Gustafson: Le gouvernement peut-il utiliser les règles fiscales pour renforcer le secteur agricole? Par exemple, je crois que si on éliminait les dispositions de roulement de la Loi de l'impôt sur le revenu—c'est-à-dire le transfert de biens libre d'impôt d'une génération à l'autre—on porterait un coup fatal à la ferme familiale. L'abolition de la disposition de roulement, sonnerait le glas de l'agriculture.

M. Brinkman: Je pense que vous avez raison de dire qu'une telle mesure aurait des répercussions très graves.

Le sénateur Gustafson: L'effet du crédit d'impôt de 10 p. 100 sur le matériel agricole... J'ai consacré beaucoup d'efforts à cette question, car je pense que notre gouvernement a commis une erreur lorsqu'il l'a éliminé, je ne sais plus en quelle année. Ce crédit a permis la création de petites usines. Chaque petit atelier de matériel agricole est une petite usine. Le crédit de 10 p. 100 pour le matériel agricole a créé un petit boom qui a permis à un grand nombre d'ateliers d'éviter la faillite. Je pense que la fiscalité est un bon moyen pour le gouvernement d'assurer le développement du secteur agricole.

M. Brinkman: La fiscalité a effectivement un rôle à jouer, non seulement sur le plan de viabilité du secteur mais également de sa structure, puisqu'il encourage l'exploitation familiale plutôt que d'autres types de propriété agricole. Mais, je vous signale également que la fiscalité ne peut pas remplacer les revenus d'exploitation. Les règles fiscales sont surtout avantageuses pour ceux qui ont des revenus élevés et elles leur donnent par le fait même un avantage compétitif que n'ont pas, par exemple, les nouveaux agriculteurs. La fiscalité n'est pas un instrument très avantageux, compte tenu, bien sûr, de la nature du programme.

En vertu de la disposition de roulement, les parents peuvent accorder à leurs enfants des conditions de faveur qui permettent à ceux-ci de racheter la ferme à un meilleur prix. Par contre, les crédits d'impôt à l'investissement n'aideront pas beaucoup les nouveaux agriculteurs. Ces dispositions sont avantageuses pour les producteurs établis.

L'amortissement du contingent, par exemple, est en fait une disposition qui permet à un producteur établi de réaliser une économie plus importante lorsqu'il achète un contingent après impôt que ce que peut espérer un nouvel agriculteur. Ainsi, l'élaboration de dispositions fiscales visant à créer une structure agricole plus avantageuse et leur application exigent de la prudence.

Mr. Marchand (Québec-Est): Mr. Brinkman,

merci d'être venu. J'ai trouvé votre exposé excellent. J'ai été, bien entendu, soulagé d'apprendre que la gestion des approvisionnements semble devoir bien fonctionner pendant quelques années—à la condition que le gouvernement actuel ne plie pas l'échine comme il l'a fait lorsqu'il a négocié l'entente sur le blé avec les États-Unis.

Pour en revenir aux chiffres que vous nous avez cités en commençant, je me demande si je vous ai bien compris. Pourrais-je résumer la situation en disant qu'en 1993 le pouvoir d'achat réel des agriculteurs était en général plus faible qu'en 1971 et que leur dépendance à l'égard du gouvernement s'est considérablement accrue?

Dr. Brinkman: That is correct.

Mr. Marchand: There is some improvement but not substantially in terms of its profit in agriculture.

Dr. Brinkman: When you talk about profit and real purchasing power, the 1971 level was about 50% higher than it is today.

Mr. Marchand: The fact that farmers rely on government support makes me wonder whether the government is actually functioning to the benefit of farmers. Over the past few months major cuts have been announced in terms of wheat transportation and government now seems to be wanting to cut.

They should put together programs that help to improve agriculture. Obviously, after listening to you, research is the top-notch investment that government could make. Right now, it's rather low and should be doubled or tripled. How do you feel about that?

Dr. Brinkman: One of the dilemmas we've had with investment-type expenditures, research, and other kinds of productivity-enhancing expenditures, is that they often take five, ten, or more years to really develop. In many cases the farmer is looking at his current balance sheet and saying that he needs assistance today or he's going to be in real trouble. So the pressure has mounted over time to provide more and more support through direct transfers rather than through productivity-enhancing invest-

The further away we get from productivity-enhancing investments, the more we must rely on short-term assistance, because we lose the capacity to maintain and sustain our agriculture over time. So at some point in time, if we are going to be looking at longer-term sustainable agriculture, we have to really develop not only the productivity enhancing but the marketing capabilities of our agriculture.

• 1500

I'm stressing marketing because I think we've looked at agriculture primarily as a production issue, and it is a marketing issuing much more than it ever has been in the past. To a certain extent, Canadians are not as ready to deal with agriculture from a marketing standpoint as they have been willing to look at it from a production standpoint.

I'm including individual farmers in this case. For example, in our case studies we met with some of the farmers who had literally relied on marketing through marketing boards, such as the Wheat Board, and lost the ability to market to the point where they were not even able to move into livestock. This greatly restricted their flexibility, reduced their incomes, and generated a lower standard of living than they would have been able to earn if they had been able to be more diversified and to look to new commodities and take on new production activities.

So I think it's not just an issue of companies, agrifood processing companies, and consumer purchasing, but it is also an ability and a skill we need to further develop at the farm level.

Mr. Marchand: Thank you.

Mr. Pickard (Essex-Kent): Dr. Brinkman, your comments with regard to agriculture have been rather enlightening and certainly we appreciate your coming in this afternoon.

[Translation]

M. Brinkman: C'est exact.

M. Marchand: Les bénéfices du secteur agricole n'ont connu qu'une légère amélioration.

M. Brinkman: En 1971, les bénéfices et le pouvoir d'achat réels étaient d'environ 50 p. 100 plus élevés que les niveaux actuels.

M. Marchand: Comme les agriculteurs dépendent de l'aide gouvernementale, je me demande si le gouvernement sert vraiment les intérêts des agriculteurs. Au cours des demiers mois, on a annoncé d'importantes réductions au chapitre du transport des céréales et le gouvernement semble vouloir imposer de nouvelles compressions.

Le gouvernement devrait établir des programmes qui aideraient à améliorer le secteur agricole. À vous entendre, il apparaît évident que c'est dans la recherche que le gouvernement pourrait investir le plus utilement. À l'heure actuelle, ces dépenses sont assez faibles et pourraient être doublées ou triplées. Qu'en pensez-vous?

M. Brinkman: L'un des problèmes que nous pose ce genre de dépenses d'investissement, de recherche, et d'autres dépenses visant à rehausser la productivité, c'est qu'il faut souvent attendre cinq ou dix ans ou même plus longtemps pour en voir les résultats. Dans bien des cas, lorsque l'agriculteur fait son bilan, il dit avoir besoin d'aide immédiate sans quoi il aura de graves difficultés. Alors, au fil du temps, on a pressé le gouvernement de fournir davantage d'aide au moyen de transferts directs plutôt que par des investissements visant à rehausser la productivité.

Plus nous réduisons nos investissements visant à rehausser la productivité, plus nous dépendons de l'aide à court terme, car nous perdons la capacité de maintenir notre secteur agricole et d'en assurer la durabilité à long terme. Si nous voulons assurer la viabilité à long terme du secteur agricole, nous devrons tôt ou tard améliorer non seulement la productivité mais également nos capacités de commercialisation.

J'insiste sur la commercialisation parce que l'agriculture a trop souvent été envisagée sous l'angle de la production. Or, la mise en marché compte beaucoup plus que par le passé. C'est comme si les Canadiens n'arrivaient pas à concevoir l'agriculture autrement que sous l'angle de la production.

Ce que je dis vaut aussi pour les agriculteurs. Nos études nous ont fait connaître des agriculteurs qui s'en étaient entièrement remis aux offices de commercialisation, comme la Commission canadienne du blé, et qui ne savaient plus comment vendre leurs produits, à tel point qu'ils étaient incapables de passer à l'élevage. Ayant du mal à s'adapter, leur revenu et leur standard de vie ont baissé, ce qui n'aurait pas été le cas s'ils avaient pu se diversifier, cultiver de nouveaux produits et entreprendre de nouvelles activités.

Le problème ne vient donc pas uniquement des entreprises de transformation agro-alimentaire et des pratiques des consommateurs, mais aussi de la faiblesse des compétences dans l'exploitation.

M. Marchand: Merci.

M. Pickard (Essex-Kent): Monsieur Brinkman, vos propos sont riches d'enseignement et je suis heureux que vous soyez parmi nous aujourd'hui.

What I'm hearing from many of the producers in my area—and it does cover a vast array in agriculture — is that the lower food policy in this country has inhibited their ability to function in a way in which many other operations function.

As you point out, 50% of our gross sales in agriculture now are through international markets. We also know that where the producer can't really control prices and where countries are making agreements, a vast array of problems come up dealing with the agriculture community and its stability and the financial aspects of it.

Food security is the other end of that equation, and food security in this country, I feel, is ultimately important. Without that food security we end up subject to the whims and wishes of other nations who also are selling internationally. We end up being on the losing end. I think we all see, during the production of certain products in this country, that the price is quite low, and during other times of the year it's very high. That's a consistency that we see all of the time.

But also in looking at farm policy, I think it's very important to understand a framework that we can look at. I was wondering if you could give us an idea of what you think the major components would be in developing a national farm policy.

Dr. Brinkman: I mentioned the two thrusts that I would see. There should be a third thrust. The first two are at the producer level. There are investments and productivityenhancing activities. That's research, management, marketing capabilities, infrastructure development, and so on. Then there is a level of income support that we've been generating primarily through programs such as GRIP, NISA, special grains, and a variety of other programs.

We have tried in Canada to produce a policy or program very much like the one in the U.S. that would have a long-run, sustainable capacity. Those were the GRIP and NISA programs. The dilemma is that in Canada we found that in some cases we were not able to pay for it—that's one of the dilemmas—and that we have a variety of different interests so it's been difficult to get consistency across the country.

But if we talk about a longer-term, in-place program to provide farmers with income security, that was a very definite attempt, designed to be a long-term program.

1505

I think we need a component of that kind but the exact format will have to be worked out. We can describe programs like GRIP and NISA that politically run into difficulties.

My own feeling with respect to what I have seen developing internationally in the GATT and looking at the needs we have in terms of farm income support is that those programs that are not tied to commodities but are tied to income have substantial advantages in terms of non-retaliation from international trade. But to be acceptable to the producer, they will have to be enhanced beyond the levels in the NISA program.

Put another way, the NISA program is a very good program and has substantial components that can be used in terms of farm support, but it is not going to be saleable on its own because it doesn't have a high enough support level to be able to cover many of the risks that farmers are looking at.

#### [Traduction]

Beaucoup de producteurs dans ma région—et ils représentent un large éventail d'activités agricoles—me disent que la politique de bas prix des aliments au Canada ne leur permet pas de gérer leur exploitation comme d'autres entreprises.

Comme vous l'avez dit, 50 p. 100 de nos ventes agricoles brutes aboutissent sur les marchés étrangers. Nous savons aussi que lorsque le producteur ne détermine pas les prix et lorsque des pays passent des marchés, un grand nombre de problèmes surgissent: les rapports avec les milieux agricoles, la stabilité de ce groupe et les finances.

La sécurité alimentaire est un autre élément de cette équation. Pour moi, la sécurité alimentaire au Canada est importante. Sans elle, nous sommes livrés aux caprices des autres pays qui eux aussi vendent sur le marché international. Nous nous retrouvons perdants. Quand un produit est en saison ici, le prix est très bas alors qu'à d'autres époques de l'année, il est très élevé. C'est une constante.

En ce qui concerne la politique agricole, il faut essayer de comprendre le cadre que l'on examine. Quels seraient d'après vous les principaux éléments d'une politique agricole nationale?

M. Brinkman: J'ai déjà parlé de deux volets. Il devrait y en avoir un troisième. Les deux premiers concernent le producteur. Il s'agit d'investissements et de mesures propres à augmenter la productivité, comme la recherche, la gestion, les moyens de commercialisation, la mise en place d'infrastructures, et ainsi de suite. Il faut aussi des mesures de soutien du revenu comme le RARB, le CSRN, le programme spécial pour les grains, et divers

Le Canada a tenté de mettre sur pied un programme semblable à celui qui existe aux États-Unis dans le but de maintenir une capacité durable à long terme. Cela a pris la forme du RARB et du CSRN. Un des ennuis, c'est que nous n'avons pas les moyens de financer ces programmes. En outre, divers intérêts sont en jeu, de sorte qu'il est difficile d'assurer une certaine uniformité à la grandeur du territoire.

Mais si nous parlons d'un programme à long terme destiné à assurer la sécurité du revenu des agriculteurs, c'est ce que l'on a essayé de faire avec ces programmes.

Je pense qu'il faut un volet de ce genre, mais sa forme précise reste à déterminer. Les programmes comme le RARB et le CSRN achoppent sur des difficultés politiques.

Vu ce qui se passe au GATT et nos besoins en matière de soutien du revenu agricole, j'estime que les programmes fondés non pas sur les produits mais plutôt sur le revenu présentent des avantages considérables en ce sens qu'ils sont moins vulnérables aux mesures de rétorsion de l'étranger. Toutefois, le producteur ne les acceptera que s'ils sont plus généreux que le RARB.

Autrement dit, le RARB est excellent et comporte des éléments importants en faveur du soutien du revenu, mais il ne passera pas la rampe parce que les prestations ne suffisent pas pour protéger l'agriculteur contre l'ensemble des risques qu'il court.

So I think we need a component that will look at productivity enhancement and a component that will look at farm support measures for difficult times. Thirdly, we are going to need a component of what I am going to call collaborative competitiveness. That means being able to integrate activities with the producer, the processor, and the distributor in order to be competitive in the agrifood sector, not just the farming sector.

Let me give you an example. We've had difficulties in terms of farmers and processors in conflict. That's traditionally been one of the difficulties we've had.

In the Ontario Vegetable Growers' Marketing Board, we've now introduced per activity pricing. Previously, a producer would contract with a tomato processing company, for example, for a given amount of acreage and a price. However, he was obligated to produce a certain level for delivery so he always had to produce a little bit more in case he had a shortfall in his crop production.

When it turned around and he had a really good year, he had tomatoes coming out of his ears. Yet there was only one price and one quantity. It didn't work to the advantage of either the processor or the producer or even the consumer. So they came up with the idea of productivity pricing whereby if yields were greater, you would get more, but the additional amount would be sold at a lower price.

That enabled the farmer to gain more income because his high yields enabled him to get more. It enabled the processor to process products at a cheaper raw product price and to sell a higher volume. This required somewhat of a price concession to consumers so they benefited; all three benefited. Now, that's an example of what I would call working together.

We have possibilities in milk. If you ever think about it, milk has a lot of possibilities not only as a beverage but also as a pharmaceutical. It has a variety of components.

Right now, from Saskatchewan we are introducing and developing oat technology whereby that oat product that is worth a couple of cents a pound has derivatives in cosmetics that are worth \$600 a gram. If we can develop those kinds of capabilities where we are integrating with processors and producers and developing the product the consumer wants, we can be competitive internationally and beat the pants off of anybody.

But we're going to have to do more than deal with producers and processors operating independently. We have to get together and generate a system where we face what the consumer wants, not just in Canada but internationally.

We can do it but we are going to have to be more flexible. We are going to have to have different kinds of specifications. We are going to have to modify the way we treat our grades and standards, and we are going to have to be very cognizant of regulations that really make us less competitive and create difficulties in terms of marketing.

So I think there is a whole sector of the agrifood industry. We are working on it through the competitiveness council. We've made some real progress. That kind of activity has to be continued and needs to be enhanced as part of an overall agrifood development strategy. As I said earlier, it is just as important to be able to sell a finished product as a food product or even an industrial product as it is to sell a raw grain product. In fact, it's even more important because if we can create those

[Translation]

Il faut donc un volet pour améliorer la productivité et un autre pour garantir le revenu en périodes difficiles. Troisièmement, il faudra un élément de ce que j'appelle la concurrence coopérative. C'est-à-dire l'intégration des activités du producteur, du transformateur et du distributeur pour veiller à ce que tout le secteur de l'agro-alimentaire soit concurrentiel, pas seulement le secteur agricole.

Voici un exemple. Il y a eu des conflits entre les agriculteurs et les transformateurs. Cela a toujours existé.

La Commission ontarienne de commercialisation des produits maraîchers a instauré le principe de la fixation du prix par activité. Par le passé, le producteur concluait un marché avec une usine de transformation de la tomate, par exemple, établit en fonction de la surface cultivée et d'un prix donné. Comme il était tenu de produire un volume donné, il produisait un peu plus pour se donner une marge de sécurité.

Les années de production abondante le laissaient avec un excédent de tomates sur les bras. Pourtant, le volume et le prix étaient fixes. Ni le producteur, ni le transformateur ni même le consommateur n'y trouvaient leur compte. C'est ainsi qu'est née l'idée de la fixation du prix en fonction de la productivité. Sous ce régime, si le rendement est supérieur, on touche davantage, mais l'excédent est vendu à un prix plus bas.

Cette formule a permis au producteur d'augmenter son revenu grâce à sa surproduction. Elle a permis au transformateur de réduire ses coûts de traitement en payant moins cher ses intrants et de vendre de plus grosses quantités. Comme il fallait pour cela réduire légèrement le prix, le consommateur aussi en a profité. Tous les trois en ont profité. Voilà ce que j'appelle de la collaboration.

Le lait aussi offre certaines possibilités. En effet, le lait n'est pas seulement une boisson mais offre aussi des possibilités comme produit pharmaceutique. Sa composition est complexe.

Actuellement, en Saskatchewan, on met au point une technique permettant de tirer d'un produit d'avoine qui vaut environ deux cents la livre des dérivés utilisables dans l'industrie des cosmétiques qui valent 600\$ le gramme. Si l'on peut tirer profit de ces possibilités, intégrer l'activité des transformateurs et des producteurs et mettre au point un produit qui trouve acheteur, nous pouvons soutenir la concurrence étrangère et écraser nos rivaux.

Mais il ne faut plus que les producteurs et les transformateurs agissent indépendamment les uns des autres. Il faut unir nos forces et créer des produits dont le consommateur voudra, non seulement au Canada, mais aussi à l'étranger.

Nous pouvons y arriver, mais il faudra nous adapter. Il faudra diversifier les caractéristiques de nos produits. Il faudra modifier le classement et l'étalonnage des produits et revoir les règlements qui nuisent à notre compétitivité et à la commercialisation.

C'est donc tout un secteur de l'industrie agro-alimentaire. On travaille là-dessus au Conseil de la compétitivité. Nous avons fait de véritables progrès. Il faut poursuivre et valoriser ce genre d'activités dans le cadre d'une stratégie d'ensemble de l'agro-alimentaire. Comme je l'ai dit tout à l'heure, il est tout aussi important de pouvoir vendre un produit fini comme produit alimentaire ou même comme produit industriel que de pouvoir le vendre à l'état brut. De fait, c'est encore plus

jobs in Canada, we can then create the opportunity to be able to balance some of the limitations in the farm production sector. So those three components, I think, are going to be very, very critical.

• 1510

Mr. Benoit (Vegreville): You made a statement a little earlier that farmers have lost their ability to market because of marketing boards, such as the Canadian Wheat Board, and supply management. So really we're seeing here what we've seen in the socialist experiments in eastern Europe. People who operate under a system like that really forget how a free enterprise system works.

Do you feel that farmers can rapidly change and prepare themselves for life after these marketing boards or will it take some time? How much time will it take?

**Dr. Brinkman:** First of all, not all farmers have lost the ability to market. There are some exceptional marketing people and managers who we have found to be doing very well during this time period. The ones who did best were those who could market well. Those who were more limited tended to have restrictions in terms of their marketing ability.

From the standpoint of your question, I think that marketing, just like production, is a skill that can be learned. We haven't focused on it as much as we have on the production side. We have been spending some time through the Canadian Farm Business Management Council promoting marketing as a thrust for Canadian agriculture.

I think what we will hopefully see is more emphasis on this as a part of total farm management. Typically, we haven't treated marketing as a farm management function. Yet it has been described by many people in the business sector as the primary function of business—not production, but marketing. Therefore, I see that as the emphasis.

If we're seeing any change in focus and shift in the future, I think we need to be able to enhance the marketing function to be able to match up with the skills we now have in production. I'm not saying to neglect production by any means, but by and large the farmers we interviewed typically had good production capabilities—even the average farmers. Where they had deficiencies was in their ability to

Mr. Benoit: Just to let you know, for 12 years I taught marketing as an important part of management in Alberta agriculture. It has been recognized for more than 12 years now, so it isn't something that's brand-new. I'm sure other provinces did the same thing. I think there's been a heavy emphasis on that by the provincial departments for quite a few years.

Just going back to something you said earlier, if research is as lucrative as you say, with a payback of 40 to 1 or greater, then why on earth don't we let private business do it? They're going to take it up and run with it. In fact, they have done so. So why would we be looking to government to do research with that kind of return?

Dr. Brinkman: There are two reasons. First of all, private research is being undertaken in Canada, but the type of private research usually undertaken is one where the benefits can be captured by the company generating the research.

# [Traduction]

important, parce que si nous pouvons créer ces emplois au Canada, nous pourrons compenser certaines des faiblesses du secteur de la production. Ce sont ces trois éléments, je crois, qui seront déterminants.

M. Benoit (Végréville): Vous avez dit tout à l'heure que les agriculteurs ne savent plus commercialiser à cause des offices de commercialisation comme la Commission canadienne du blé. On assiste donc ici à ce qui est arrivé à l'expérience socialiste d'Europe de l'Est. Sous ce régime, les gens oublient le fonctionnement de la libre entreprise.

Pensez-vous que les agriculteurs pourront s'adapter rapidement à la disparition de ces offices de commercialisation ou faudra-t-il prévoir un certain temps? Combien de temps faudra-t-il?

M. Brinkman: Tout d'abord, ce ne sont pas tous les agriculteurs qui ne savent plus comment faire de la mise en marché. Certains gestionnaires et spécialistes de la commercialisation se sont très bien tirés d'affaire pendant cette période, avons-nous constaté. Ceux qui ont eu plus de succès sont ceux qui ont fait de la bonne mise en marché. Ceux qui ont moins bien réussi maîtrisait moins la commercialisation.

Mais pour répondre à votre question, je pense que la commercialisation, comme la culture, c'est une technique qui s'apprend. On n'y a pas accordé autant d'attention qu'à la production proprement dite. Au Conseil canadien de la gestion d'entreprise agricole, nous avons fait de la commercialisation l'un des grands axes de l'agriculture

J'espère qu'on insistera davantage là-dessus dans la gestion agricole. Jusqu'ici, on a rarement traité la commercialisation comme une facette de la gestion des entreprises agricoles. Pourtant, dans les milieux d'affaires, nombreux sont ceux qui disent que l'activité principale d'une entreprise n'est pas la production mais bien la mise en marché. Pour moi, c'est là où il faut mettre l'accent.

Si je prévois un changement pour l'avenir, c'est bien la valorisation de la commercialisation à l'égal de ce qui se fait au niveau de la production. Je ne dis pas de négliger la production, mais dans l'ensemble les agriculteurs que nous avons interviewés avaient de bonnes compétences dans le domaine de la production, même ceux qui étaient dans la moyenne. La faiblesse était dans la capacité de commercialisation.

M. Benoit: Je voulais seulement vous signaler que j'ai enseigné la commercialisation pendant 12 ans en Alberta et j'insistais sur son importance dans la gestion agricole. On le reconnaît depuis plus de 12 ans maintenant; ce n'est donc pas du nouveau. Je suis certain que les autres provinces en font autant. Depuis pas mal d'années déjà, je crois que les ministères provinciaux insistent beaucoup là-dessus.

Je vais revenir sur ce que vous avez dit tout à l'heure. Si la recherche rapporte autant que vous l'avez dit, avec un rapport de 40 pour un ou davantage, pourquoi diable ne laisse-t-on pas le secteur privé s'en charger? Il en fera ses choux gras. De fait, c'est ce qui est arrivé. Pourquoi demander au gouvernement de s'occuper de la recherche si cela rapporte autant?

M. Brinkman: Il y a deux raisons à cela. D'abord, il y a de la recherche privée au Canada, mais le type de recherche qui se fait habituellement est celui qui rapporte à la compagnie qui effectue cette recherche.

Nearly all of the research in hybrid com, for example, is now generated by the private sector, because if you develop the hybrid corn varieties, you have to come back to the company to buy it. It's too difficult for an individual farmer to be able to generate that line of production. On grains, however, which are self-pollenated, once you have the variety, you can reproduce it on a farm. So it's more difficult in terms of those kinds of activities.

Most of the research done on machinery is done by the private sector. A tremendous amount is done there, and there is a tremendous amount of chemical research.

But there are many aspects of research that can be developed publicly but cannot be captured by the private sector to the full extent that they're willing to make those investments. It's a combination of public and private research together that generates the very-high-return strategy for a country such as Canada.

• 1515

**Mr. Benoit:** You can see a future for more joint work between the private sector and government?

**Dr. Brinkman:** Very definitely. I see several types of strategies. We have done a lot on production research. Agriculture Canada research and ministries of agriculture across the country have developed a lot of research output that has been very beneficial. There are other activities on which we have not done as much research, and they have to do with food processing. We haven't done much of that publicly, because typically that has been looked at as proprietory and something for which a branded product will be of benefit to a company.

At the same time, a whole lot of pre-competitiveness research could be undertaken. I go back to the milk example, looking at the basic nature of milk that would be utilized to generate products or types of products—not branded products; it would occur before that development—to develop the technology that Canada would be able to utilize, and then, most critically, to keep the benefits in Canada and not give them away to the rest of the world for free.

Mr. Benoit: You also stated that grading and inspection paid back a huge return. Most grading and inspection are done by government now. How do you know they provide a large return?

**Dr. Brinkman:** We've actually done a cost-benefit study for the program evaluation division of Agriculture Canada. That is available from them.

As for the benefits of grading, let me take hogs as an example.

**Mr. Benoit:** Has any private study been done, to your knowledge, showing the great return from grading and inspection?

**Dr. Brinkman:** No, I don't believe so. I think the studies we've done are some of very few that have been done in Canada, period. They are available from Program Evaluation; you can gain access to them.

[Translation]

Par exemple, la quasi-totalité de la recherche sur le maïs hybride se fait aujourd'hui dans le secteur privé parce que une nouvelle obtention de maïs ne peut être achetée que de la compagnie qui l'a créée. Il est trop difficile pour un seul agriculteur de se lancer dans cette activité. Dans le cas des grains, par contre, qui se reproduisent par autopollinisation, une fois que l'on a l'obtention, on peut la reproduire dans l'exploitation. C'est donc dire que ce genre d'activité est plus difficile.

La plus grande partie de la recherche qui porte sur les machines se fait dans le secteur privé. Il y en a énormément qui se fait dans ce domaine ainsi que dans le secteur des produits chimiques.

Mais de nombreux aspects de la recherche peuvent être réalisés par l'État et dont le secteur privé ne peut se charger en raison du coût des investissements. C'est la combinaison de recherches publiques et privées qui rapportent beaucoup dans un pays comme le Canada.

M. Benoit: Il y a donc de l'avenir pour une plus grande collaboration entre le secteur privé et l'État?

M. Brinkman: Sûrement. J'envisage plusieurs stratégies. Nous avons fait beaucoup de recherches sur la production. Agriculture Canada et les ministères provinciaux de l'agriculture partout au pays ont réalisé de nombreux travaux très utiles. D'autres activités n'ont pas bénéficié du même traitement, en particulier le secteur de la transformation. L'État n'en a pas fait beaucoup parce que cela est habituellement perçu comme de l'information protégée devant aboutir à un produit de marque pour une entreprise.

Par contre, quantité de travaux de recherche préconcurrentielle pourrait être réalisée. Je reprends mon exemple du lait. On pourrait en tirer des produits qui ne sont pas des produits de marque et ainsi mettre au point une technique qui profiterait au pays et, surtout, dont les avantages resteraient au Canada au lieu d'être cédés gratuitement aux autres pays.

M. Benoit: Vous avez aussi dit que le classement et l'inspection rapportaient beaucoup. Pour l'essentiel, c'est l'État qui s'en charge aujourd'hui. Comment savez-vous que ces activités rapportent beaucoup?

M. Brinkman: Nous avons fait une étude de rentabilité pour la division de l'évaluation des programmes d'Agriculture Canada. Vous pouvez vous la procurer là-bas.

Pour ce qui est des avantages du classement, laissez-moi vous donner l'exemple du porc.

M. Benoit: À votre connaissance, une étude du secteur privé a-t-elle démontré la rentabilité du classement et de l'inspection?

M. Brinkman: Non, pas que je sache. Les études que nous avons faites comptent parmi les rares qui ont été réalisées au Canada. Vous pouvez les obtenir de la division de l'évaluation des programmes.

Let me give you an idea of where some of the benefits have occurred. In hogs, for example, we've introduced a grading system on the index that has been developed to create leaner meat. Leaner meat costs less to produce than fat, because you provide more calories to produce an ounce of fat than you do an ounce of lean. It also generates a higher-value product.

Through that entire system, the grading system creates production benefits so that each farmer, when he gets his index back, gets a signal that says, hey, if you're going to produce a fat hog, you're going to get a penalty. That system is a communication device as well as one that now allows us to sell products by specification. If you want to buy so many hogs of an index, you don't have to go in there and look at them.

In the beef system, we go in and we look into the cooler. The benefits to beef grading are not as high as they are for pork, because we spend a lot of time in that marketing function of choosing what it is. But in the hog system you generate a communication device that goes to the farmer and affects his production. That goes to the producer and the way he does it, and it goes to the buyer and enables him to be more efficient, and it generates a product the consumer wants and is willing to pay more for.

Mr. Benoit: We're at the point now where the private sector could take that function over entirely. Maybe at one time government had a useful role in that, but is that still there, or should it be the private sector?

**Dr. Brinkman:** This is a really good question, which I would like to answer because it relates not only to productivity—enhancing investment but to activities supportable under the GATT.

The dilemma I see is that under the GATT, activities such as grading and meat inspection are green: they're non—countervailable and non—reducible. Direct transfers, above the 30% reduction level and above the 70% recuperation level, are reducible, or subject to reduction, and countervailable.

• 1520

What we are doing in Canadian agriculture, partly, is shifting the focus from investment expenditures, which are green, to transfers, which are red, as we move further in that direction of ending up with a package of programs to save money, on one side, programs that are trade green or where the status is that they are not countervailable, and other programs to support farmers, which are in the red category and which are countervailable. So as a country we have to be careful about the mix and the choices we have. I know why we do it. We do it because of our fiscal deficits and the interest in saving money. But at the same time, we have to be careful about the mix we generate.

The Chairman: Thank you, Doctor.

Mr. Collins. We are starting our five minutes now.

# [Traduction]

Laissez-moi vous dire dans quel domaine les avantages sont apparus. Dans le cas du porc, on a créé un système de classement aligné sur l'indice créé pour obtenir une viande plus maigre. La viande maigre coûte moins cher à produire que la viande grasse, parce qu'il faut donner au porc plus de calories pour produire une once de gras qu'une once de chair maigre. Cela donne aussi un produit qui a plus de valeur.

Ce système de classement présente des avantages pour l'éleveur. En effet, lorsqu'il reçoit son indice de classement, il se rend compte qu'il sera pénalisé s'il produit un porc à chair grasse. Il s'agit donc d'un mécanisme de communication qui lui permet de vendre des produits correspondant à des caractéristiques fixes. Pour acheter des porcs de tel ou tel indice, il n'est plus nécessaire d'aller les inspecter.

Dans le cas du boeuf, il faut aller les inspecter dans la chambre froide. Pour le boeuf, le classement n'est pas aussi avantageux que pour le porc parce que dans ce domaine on consacre beaucoup de temps à la sélection. Mais pour le porc, on communique à l'éleveur des renseignements qui influent sur sa production. Cela modifie les méthodes du producteur et permet à l'acheteur d'être plus efficace. Cela donne un produit pour lequel le consommateur est prêt à payer davantage.

M. Benoit: Nous sommes rendus au stade où le secteur privé pourrait se charger entièrement de cette fonction. Peut-être à une certaine époque l'État avait-il un rôle utile à jouer dans ce domaine, mais est-ce encore le cas ou est-ce au secteur privé de s'en charger?

M. Brinkman: C'est une très bonne question et j'aimerais y répondre parce que c'est relié non seulement aux investissements propres à augmenter la productivité mais aussi aux activités qui peuvent être subventionnées en vertu du GATT.

En vertu du GATT, le classement et l'inspection des viandes sont autorisés. Ces activités ne sont passibles ni de droits compensateurs, ni d'ordonnances de réduction. Les transferts directs, supérieurs au niveau de réduction de 30 p. 100 et supérieur au 70 p. 100 de niveau de récupération, eux, peuvent faire l'objet de droits compensateurs ou d'ordonnances de réduction.

Actuellement, dans le domaine de l'agriculture au Canada, on délaisse les dépenses d'investissement, qui sont autorisées, en faveur des transferts, qui eux ne le sont pas. Autrement dit, pour économiser, nous abandonnons les programmes autorisés ou non passibles de droits compensateurs en faveur de programmes de soutien des agriculteurs qui, eux, sont passibles de droits. Il faudra donc bien doser nos choix. Je sais pourquoi nous procédons ainsi. C'est à cause de notre déficit budgétaire et de la nécessité d'économiser. Mais il faudra quand même faire attention au dosage.

Le président: Merci, monsieur Brinkman.

Monsieur Collins. Nous commençons maintenant nos tours de cinq minutes.

Mr. Collins: First of all, I want to thank you for taking time to be with us this afternoon. It has been a pleasure. I am always impressed with an academic who comes forward with such a wide basis of knowledge; not fiction but fact. So many times we tend to get into a fictional world because of our own prejudgment of what we think things should be or could be rather than what they will be.

I was concerned when you raised the point about the 40:1. I think it is a really important feature that you brought forward about research and development. And you mentioned the thing about oats. In the last couple of days we've just come through a decision. It is a process I would look forward to hearing from you on some time, about the direction we took as a government relative to our friends from the United States. We have a feeling out west that people think rather than our playing on a level playing field, it is always going to be tilted. Because of that, they feel it is trade-distorted.

What I am interested in knowing is what you would do now in research and development if you had the opportunity to take us forward another step. I have sometimes heard in discussions that at the university level, professors may not always be up front in research. Would you suggest that's a fair comment, or do you think in the academic world most of them-I would hope most of them—are doing the kinds of things we would think are necessary in research and they are in the right direction?

Dr. Brinkman: I would think the academic world is, by and large, responsive and on the forefront, not just because of the interest in Canada but because of international interaction. In agriculture, a tremendous amount of interaction takes place between, for example, the U.S. and Canada. Interaction is going on all the time, exchange of ideas.

I do think there is an area in agricultural research we have not developed as well as we should have, and that again is in the food development sector, in particular the competitiveness levels of research, which have limited our ability to develop niche markets and fully to exploit opportunities we could utilize here. By that, what I am talking about is the capacity to generate, perhaps in collaboration with industry research centres, an ability to look at technology that can be proprietary way. In many cases we just don't have the basic gie de base pour exploiter nos produits. technology to to exploit the products we have.

I use the example of how we focus on growing wheat and shipping it halfway around the world. That's a tough, tough business to be in right now. We have to be able to look at ways of adding value. We have to be able to look at our canola industry to generate higher-quality oils rather than lowerquality. And so on. We are doing that, but we have so much more opportunity there than what we've accomplished so far. That one component, more than anything else, is a missing really developed.

[Translation]

M. Collins: Tout d'abord, je vous remercie d'avoir pris le temps de venir ici cet après-midi. Ça été un plaisir. Je suis toujours impressionné quand un universitaire peut faire état de connaissances aussi étendues. Pas des abstractions, mais des faits. Souvent on tombe dans l'abstraction à cause des idées préconçues que l'on a sur ce qui devrait être ou ce qui pourrait être au lieu de voir les choses telles qu'elles sont.

J'ai été intéressé par ce que vous avez dit à propos du rapport de 40 pour 1. Vous avez dit là quelque chose de très important pour la recherche et le développement. Vous avez aussi parlé de l'avoine. Ces jours derniers, une décision a été prise. Un beau jour, j'aimerais bien que vous nous parliez de la décision prise par le gouvernement au sujet de nos amis américains. Dans l'Ouest, les gens pensent que la balance penchera toujours en leur faveur. Ils trouvent que cela fausse les lois du marché.

J'aimerais savoir ce que vous préconisez en matière de recherche et de développement. J'ai parfois entendu dire que les professeurs d'université ne sont pas toujours à l'avant-garde. Estimez-vous que c'est vrai ou que la plupart des universitaires font ce qu'il faut dans ce domaine et sont dans la bonne voie?

M. Brinkman: Dans l'ensemble, je dirais que les milieux universitaires sont à l'écoute et à l'avant-garde non seulement parce que cela est dans l'intérêt du Canada mais aussi à cause de ce qui se fait sur la scène mondiale. En agriculture, il y a énormément d'interaction entre le Canada et les États-Unis, par exemple. Il y a constamment un échange d'idées.

Il y a toutefois un domaine de la recherche agricole qui est en jachère, et c'est encore une fois celui du développement du secteur alimentaire, notamment au stade de la recherche préconcurrentielle. Cela nous a empêchés d'ouvrir des créneaux et d'exploiter comme il se doit les débouchés dans ce domaine. Je parle de créer, peut-être en collaboration avec les centres de recherche industrielle, des techniques qui auraient implications générales pourraient qui ensuite et used in a general way and that then can be further exploited in a perfectionnées et brevetées. Souvent, nous n'avons pas la technolo-

Prenons le cas du blé. Toute notre attention porte sur la culture et le transport à l'autre bout du monde. Aujourd'hui, c'est un travail de forcené. Il faut trouver le moyen d'ajouter de la valeur à ce produit. Il faut pouvoir analyser notre industrie du canola pour produire des huiles de meilleure qualité. Même chose ailleurs. On le fait, mais les possibilités inexploitées sont innombrables. C'est cela, plus que toute autre chose, qui manque. Je ne veux pas dire non plus qu'il faudrait moins component. But I am not saying to reduce the emphasis on production insister sur la recherche en matière de production. Je veux dire research either. I am saying it has been a missing link we haven't simplement que c'est un secteur que nous n'avons pas bien exploité dans le passé.

[Traduction]

1525

Senator Hays (Calgary): A couple of things. The positive benefit of research as you've described it, which includes marketing—and I will get to that as my second question—is that this big payback is remarkable and something that causes us to pursue that. But it usually is a situation where genetic improvement, in combination with management, allows us to be more efficient, more "productive", to use that word properly. Usually it involves some form of intensive production. You mentioned the hog industry. It is a classic case in point, but the poultry industry and increasingly the dairy and beef industries also provide examples of that. It produces a by—product that is difficult to deal with. We have fewer people involved in production, and that makes agriculture less of a contributor to economic activity in terms of supporting people in rural areas.

I would appreciate a comment on that.

The other question I had is for a further comment on marketing as part of research. Have you any numbers isolating marketing as a means of being more efficient? Marketing, for instance, to me means good market information. Canagrex, for example, I think provides a service that makes producers of red meat better informed and better marketers, because they have better information on which to base decisions for the future. I don't think we do a very good job, for instance, with weather, making the good information we now have available because of improvements in technology and so on. In many other areas we don't provide in a usable form good information on which decisions about crop choice, product choice, can be made. Do you have any information on marketing in isolation from research?

**Dr. Brinkman:** I do not. But having looked at seven or eight of these different types of activities, I would include marketing information in the investment category. That again would be productivity enhancing. My guess is that it probably has a benefit—cost ratio that is fairly substantial. It is quite substantial for the information we provide.

If we look at that compared with the returns we get on transfers, essentially we are looking at about a 1:1 relationship when we transfer, although we do have a loss nationally with the taxation impact and burden that occurs. So it may be even less than that, depending on how well people utilize the funds that come across. That type of activity I would see as part of the productivity—enhancing component of policy I was talking about.

Senator Hays: And fewer people engaged in the agricultural economy. The negative by-product is we have fewer people to support the infrastructure you need to make rural communities viable.

**Dr. Brinkman:** Yes, to a certain extent we are looking at trade-offs between the role agriculture plays in a rural community and the viability of individual farmers.

Le sénateur Hays (Calgary): Il y a certaines choses que je voudrais signaler. Ce qui est avantageux dans la recherche dont vous avez parlé, et cela comprend aussi la commercialisation dont je parlerai dans ma deuxième question, c'est que les bénéfices sont vraiment remarquables et c'est pour cela que nous poursuivons ce genre de recherches. Cependant, d'habitude, la sélection génétique et l'amélioration des méthodes de gestion nous permettent de devenir plus efficaces, ou plus productifs, pour utiliser le terme au sens propre. D'habitude, cela entraîne une forme quelconque de production intensive. Vous avez parlé de l'industrie porcine. C'est un exemple classique, mais l'industrie de la volaille en est un autre et cela se fait aussi de plus en plus dans les secteurs du lait et du boeuf. Cela entraîne cependant une conséquence qui pose vraiment des difficultés. La production requière de moins en moins de main-d'oeuvre, ce qui fait que l'agriculture contribue moins à l'activité économique dans les régions rurales.

Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

Je voudrais aussi que vous élaboriez sur l'aspect commercialisation de la recherche. Avez-vous des chiffres qui montrent que la commercialisation peut améliorer l'efficience? Il me semble que le domaine de la commercialisation vise à fournir de bons renseignements sur le marché. Canagrex, par exemple, permet aux producteurs de viande rouge d'être mieux renseignés et de faire une meilleure mise en marché grâce à des renseignements plus précis sur lesquels ils peuvent s'appuyer pour prendre leurs décisions pour l'avenir. D'autre part, nous ne faisons pas un très bon travail de communication dans le cas de la météorologie, malgré les améliorations technologiques. Il a bien d'autres secteurs dans lesquels les producteurs n'ont pas à leur portée des renseignements sûrs sur lesquels ils pourraient fonder leurs décisions quant à leur choix de cultures ou de produits. Avez-vous fait des recherches particulières sur l'aspect commercialisation?

M. Brinkman: Je n'ai pas de renseignements là-dessus. Mais après avoir examiné sept ou huit divers genres d'activités, j'inclurais certainement les renseignements sur la mise en marché dans la catégorie de l'investissement. Cela augmenterait aussi la productivité. J'imagine que le rapport bénéfices-coûts dans ce secteur est relativement élevé. Les renseignements obtenus produisent des avantages financiers importants.

Du côté des transferts technologiques, le rapport bénéfices—coûts est d'environ un pour un, même s'il y a une perte à l'échelle nationale à cause des impôts et des fardeaux financiers que cela représente. Le rapport bénéfices—coûts est peut—être donc inférieur à un pour un; cela dépend de la façon dont les gens utilisent les fonds qui leur sont versés. À mon avis, ce genre d'activités devraient constituer l'un des éléments de la politique dont je parlais tantôt pour augmenter la productivité.

Le sénateur Hays: Il y a aussi le fait que de moins en moins de gens font partie de l'économie agricole. L'aspect négatif de la recherche, c'est qu'il y a moins de gens pour soutenir l'infrastructure nécessaire pour rendre les localités rurales viables.

M. Brinkman: Oui, dans une certaine mesure, il faut en venir à un compromis entre le rôle que joue l'agriculture dans une localité rurale et la viabilité des agriculteurs eux-mêmes.

That's not to say the only way to improve agricultural incomes is through expansion and enlargement. Certainly there are opportunities for intensification, which can provide not only the economic base but also the population base many rural communities need to utilize.

• 1530

An example of intensification is irrigation. You get more farms on the same land and you get a lot more productivity out of the land. Therefore, it spins off in terms of handling, processing, and so on.

However, I think we have to be very careful as a country that we do not try to restrict farm size exclusively for the benefit of population in rural areas, because if you can't make a go of it on the farm, you're not going to be there anyway. You have to focus first on making the farm viable and then developing diversification opportunities in the rural areas.

That is tied to the activities I talked about in terms of adding value to the kinds of production we have in rural areas so that we're able to create small industries that may grow into large industries that utilize our main products out there, which are agricultural products, and therefore can create more economic development that way.

Senator Hays: Thank you.

**Mr. Hoeppner:** I appreciate your comments, Doctor. Is depreciation on machinery and buildings included in this table?

**Dr. Brinkman:** I believe it is. These are Statistics Canada farm income numbers.

Mr. Hoeppner: But you're not sure.

Dr. Brinkman: I believe it does include the depreciation.

**Mr. Hoeppner:** I must agree with you 100% that corporations won't take over the farming industry because they will not invest in a business that returns 1.6%. That wouldn't be very smart as far as economics are concerned.

Did I understand you to say—and if so, I agree with you—that subsidies or transfers to farmers could not be passed on to future generations any more, that we can't afford that?

**Dr. Brinkman:** I think that's the challenge and it's going to be very difficult. We're seeing the writing on the wall that it is becoming much more difficult with a \$40 billion federal deficit. Even in Ontario we have a deficit of \$10 billion or so.

It's going to mean that farmers are going to have to rely more on their own reliance, on improving their productivity, on building their capacity through marketing, and adding value on the farm in order to be more self-sufficient and able to survive that way. If we lose some of that support from governments, it's going to be a very difficult time for some of the people in agriculture.

Mr. Hoeppner: You're a professor in economics and business, correct?

[Translation]

Cela ne veut pas dire que la seule façon d'augmenter les revenus agricoles consiste à étendre et à élargir les activités agricoles. On peut certes songer à intensifier certaines activités, ce qui peut fournir non seulement la base économique nécessaire, mais aussi la base démographique dont les localités rurales ont besoin.

Un exemple d'intensification agricole est l'irrigation. Cela permet d'avoir davantage d'entreprises agricoles sur la même terre et la terre devient ainsi beaucoup plus productive. Cela a aussi des retombées sur les secteurs de la manutention, de la transformation, etc.

Il faut cependant bien se garder au Canada de ne pas essayer de restreindre la taille des entreprises agricoles exclusivement pour favoriser la population des régions rurales parce que si un agriculteur n'arrive pas à s'en tirer financièrement, il s'en ira de toute façon. Il faut d'abord s'occuper de rendre la ferme viable et seulement ensuite de songer à la diversification dans les régions rurales.

Tout cela est relié aux activités dont j'ai parlé tantôt pour valoriser la production dans les régions rurales afin de pouvoir créer de petites industries qui deviendront plus tard de grandes industries et qui utiliseront les principaux produits de ces régions, soit les produits agricoles, et favoriser ainsi l'expansion économique.

Le sénateur Hays: Merci.

M. Hoeppner: Je suis heureux de connaître votre point de vue, monsieur Brinkman. Est-ce que le tableau inclut l'amortissement des machines et des immeubles?

**M.** Brinkman: Je pense que oui. Ce sont les chiffres de Statistique Canada sur le revenu agricole.

M. Hoeppner: Mais vous n'en n'êtes pas certain.

M. Brinkman: Je pense que cela inclut l'amortissement.

M. Hoeppner: Je suis bien d'accord avec vous que les entreprises ne sont pas à la veille de mettre la main sur l'industrie agricole parce qu'elles ne veulent pas investir dans un secteur qui produit un rendement de 1,6 p. 100. Ce ne serait pas très intelligent sur le plan économique.

Avez-vous bien dit, et si c'est le cas, je suis bien d'accord, que l'on ne pouvait pas maintenir les subventions ou les transferts de fonds aux agriculteurs pour les générations futures parce que nous n'en n'avons plus les moyens?

M. Brinkman: C'est un défi que nous devrons relever et ce sera très difficile. Nous voyons déjà maintenant qu'il est de plus en plus difficile de maintenir ces subventions vu le déficit fédéral de 40 milliards de dollars. Même en Ontario, le déficit est d'environ 10 milliards de dollars.

Cela veut dire que les agriculteurs devront devenir de plus en plus autonomes, améliorer leur productivité, augmenter leur capacité grâce à une saine mise en marché et valoriser leur exploitation pour que celle-ci s'autofinance de plus en plus et qu'ils puissent survivre. Si nous perdons une partie de l'appui fourni par les gouvernements, les agriculteurs vivront une période très difficile.

M. Hoeppner: Vous êtes professeur en économie et en affaires si je ne m'abuse?

Dr. Brinkman: Agricultural economics and business.

Mr. Hoeppner: I think you were fairly accurate in saying that a \$1 million investment on the farm today would bring a return of approximately \$50,000 if you don't take off depreciation. You either give it to wages or something else. I think you're pretty close to that.

As a professor, you can see that we can't afford to push subsidies, payments, and hand—outs on to future generations. How do you justify your own wage with a pension plan where the taxpayers supplement 50% of your pension? Do you have \$1 million invested? I have a pretty good idea what you draw in wages.

When I look at the budget today, social transfers to individuals are about \$55 billion. I see statistics that indicate that 40% of those transfers go to households earning over \$55,000. Now, can we afford to pass that on to future generations?

**Dr. Brinkman:** I doubt that we're going to be able to support a lot of the things we're doing right now. At the university right now we're down-sizing and cutting back on people.

**Mr. Hoeppner:** For your own wage, could you do what you're telling me to do as far as the farmer is concerned?

Dr. Brinkman: First of all, I haven't told you to do anything.

Mr. Hoeppner: You said we couldn't afford it. I like advice. I appreciate that. When I drive through the country, I can tell pretty well every farmer what he's doing wrong. But what am I doing wrong? It's hard to accept that sometimes.

• 1535

**Dr. Brinkman:** In our case studies—and we were looking at average or better; we weren't even looking at the lower end—we found farmers making \$1,000 a year to \$3 million. Some are doing well. Some are not. What you're facing is that the capacity of people is quite different.

However, in the prairies, to use a typical example—I'm indicating a self-employed business activity—a farmer is facing a market that is very, very difficult and that has been out of whack for 10 years. Some of the managers are doing things to enhance their income by cleaning seed and selling it. Some of them are getting into specialty crops they market directly. Some of them are raising oats and selling it directly as horse feed in major centres. And some are considering whether or not that's the business they ought to be in.

Those are choices they're going to have to make. Some do well. But the grains industry has been facing a very tough time, and that is a very difficult decision we have to make.

[Traduction]

M. Brinkman: En économie et en affaires agricoles.

M. Hoeppner: Je pense que vous ne vous trompiez pas de beaucoup quand vous disiez qu'un investissement d'un million de dollars dans une entreprise agricole aujourd'hui produirait un rendement d'environ 50 000\$ si l'on ne tient pas compte de la dévalorisation. Le reste doit servir à payer les employés ou autre chose. Je pense que vos chiffres sont assez exacts.

En votre qualité de professeur, vous comprenez que nous ne pouvons pas nous permettre de maintenir les subventions et les versements pour les générations futures. Comment pouvez-vous justifier votre propre salaire qui comporte un régime de pension selon lequel les contribuables verseront la moitié de votre pension? Avez-vous des investissements d'un million de dollars? J'ai une assez bonne idée de votre traitement.

D'après le dernier budget, les transferts aux particuliers nous coûtent environ 55 milliards de dollars. D'après certains chiffres, 40 p. 100 de ces versements vont à des familles qui ont des revenus supérieurs à 55 000\$. Pouvons—nous nous permettre de maintenir de tels versements pour les générations futures?

M. Brinkman: Je doute que nous puissions maintenir bon nombre des programmes que nous avons maintenant. Même à l'université, on est en train de réduire le nombre d'employés.

M. Hoeppner: Pourriez-vous vous-même relativement à votre propre traitement faire les mêmes sacrifices que vous me dites que les agriculteurs doivent faire?

M. Brinkman: Tout d'abord, je ne vous ai pas dit que les agriculteurs doivent faire quoi que ce soit.

M. Hoeppner: Vous avez dit que nous n'avions plus les moyens de verser ces subventions. J'aime bien qu'on me conseille. Quand je me promène à la campagne, je peux dire à presque tous les agriculteurs où ils commettent des erreurs. Mais de mon côté, est—ce que je commets moi—même des erreurs? C'est parfois difficile à accepter.

M. Brinkman: Dans nos études de cas, qui portaient sur des agriculteurs qui ont un revenu moyen ou supérieur à la moyenne—nous n'avons même pas examiné les revenus inférieurs à la moyenne—nous avons constaté que le revenu pouvait varier entre 1 000\$ et trois millions de dollars. Certains ont un bon rendement et d'autres non. La capacité des agriculteurs varie énormément.

Dans les Prairies, cependant, et je parle ici des agriculteurs à leur propre compte, les producteurs font face à un marché extrêmement capricieux qui fonctionne de façon anormale depuis dix ans. Certains exploitants suppléent à leur revenu en s'occupant eux-mêmes de nettoyer leurs semences et en les vendant eux-mêmes. D'autres cultivent des récoltes spécialisées qu'ils vendent directement. D'autres encore cultivent de l'avoine qu'ils vendent directement comme aliment pour les chevaux dans les centres importants. Et d'autres enfin se demandent s'ils sont vraiment à leur place en agriculture.

Ce sont des choix qu'ils vont devoir faire. Certains s'en tirent bien. L'industrie céréalière a fait face à d'énormes problèmes financiers récemment et nous devront prendre une décision très douleureuse à leur endroit.

Mr. Hoeppner: Just one short question. As a professor of economics, have you ever thought of what would happen to our balance of payments if the grain industry were taken out of our exports?

**Dr. Brinkman:** Yes. We've looked at all kinds of implications if the grain industry—

Mr. Hoeppner: Could you just comment quickly on what that would be?

**Dr. Brinkman:** I don't have the figures here. The grain industry is a substantial industry in Canadian agriculture, and it would have a very substantial impact. There's no question about that.

At the same time, I don't think we're ever going to get out of the grains industry. We have a comparative advantage in grains in the prairies, and unless we're going to be sitting there and utilizing the land in an idle state, we're going to be producing on it. The dilemma we have is it's a sector where the international prices are very, very competitive right now and are not generating a substantial return for the producers who are working in it.

Mr. Hoeppner: We don't have world markets according to production any more. We have artificial markets.

**Dr. Brinkman:** We have artificial markets. You raise and you lower on those. But if you take that trend in what you're dealing with from one year to another—I know there are ups and downs there—and you look at the capacity of the prairie grains industry over the last 10 years, it's been tight and it's been tough. I don't think it can be described in any other way. That's been the long—run trend and that's what we've had to deal with.

Mr. Easter (Malpeque): I found your chart interesting, Dr. Brinkman, and not encouraging. It would make you wonder why you would stay in the business of farming, and I'm in farming. I might say to Leon, thank God for supply management and that I'm able to subsidize my open-market commodities with my supply management income.

About the chart, I've a different interpretation. In fact, I disagree with your basic assumption. You have said the most important component in this chart is the net government payments. I agree those are important. But I think the most important column there is the market income. I don't know what the reason is, but for whatever reason, countries and governments have somehow got conditioned that the problem is subsidies and government pay—outs. That's the symptom of the problem. The real problem, from my perspective, is the market income column, which is the fact that farm incomes are low globally. That's the problem. As a result, in order to cushion the blow, because of the problem of farm policy that relates to low income globally, governments have had to come in and cushion the blow in order to try to prevent havoc in the farm community.

[Translation]

M. Hoeppner: Une autre brève question. Comme vous êtes professeur d'économie, avez-vous déjà songé à ce qui arriverait à notre balance des paiements si nous cessions d'exporter des céréales?

M. Brinkman: Oui. Nous avons examiné toutes les conséquences que cela pourrait avoir si l'industrie céréalière. . .

M. Hoeppner: Pouvez-vous simplement nous en dire un mot?

M. Brinkman: Je n'ai pas les chiffres avec moi. L'industrie des céréales est un secteur très important de l'agriculture canadienne et sa disparition aurait des conséquences énormes. Cela ne fait aucun doute.

Par ailleurs, je ne pense pas que l'agriculture canadienne puisse se retirer de l'industrie des céréales. Nous avons un avantage comparatif pour la culture des céréales sur les Prairies et, à moins que nous ne décidions de laisser ces terres en jachère, nous allons continuer à produire des céréales. Le problème, c'est que les prix sont extrêmement concurrentiels à l'échelle internationale dans ce secteur à l'heure actuelle et qu'ils ne produisent pas un rendement suffisant pour les producteurs.

M. Hoeppner: Les prix sur les marchés mondiaux ne dépendent plus de la production. Ils sont fixés de façon artificielle.

M. Brinkman: Les prix sont artificiels. Les agriculteurs doivent augmenter ou diminuer leurs prix en conséquence. Vu que c'est ce qu'ils font une année après l'autre, et je sais que les prix montent et descendent, et vu aussi la capacité de l'industrie des céréales des Prairies depuis dix ans, la situation a été bien difficile. Je ne pense pas qu'on puisse dire le contraire. C'est la tendance depuis longtemps et c'est une situation à laquelle nous avons dû faire face.

M. Easter (Malpèque): J'ai trouvé votre tableau intéressant, mais pas vraiment encourageant, monsieur Brinkman. Cela peut pousser les agriculteurs à se demander pourquoi ils restent en agriculture, et je suis moi-même agriculteur. Je pourrais dire à Leon que je remercie le ciel d'avoir un système de gestion de l'offre qui me donne un revenu pour subventionner mes produits sur le marché.

J'ai cependant une autre interprétation de ce tableau. Je ne suis pas d'accord avec votre hypothèse de base. Vous avez dit que l'élément le plus important dans ce tableau est le montant net des versements du gouvernement. Je reconnais que ces montants sont importants. À mon avis, cependant, la colonne la plus importante du tableau est celle qui donne le revenu commercial. J'ignore pourquoi, mais pour une raison quelconque, l'opinion publique et les gouvernements semblent maintenant convaincus que le problème vient uniquement des subventions et des versements du gouvernement. Ce n'est pourtant qu'un symptôme du problème. À mon avis, le problème provient en réalité du revenu commercial et du fait que les revenus agricoles sont trop faibles partout dans le monde. Voilà le problème. Pour atténuer les conséquences des problèmes que créent les faibles revenus agricoles partout dans le monde, les gouvernements ont dû intervenir pour empêcher le chaos dans l'industrie agricole.

[Traduction]

• 1540

What is your view on that kind of assumption?

**Dr. Brinkman:** You are correct. The really scary part of that table is the market income level. It has been negative in some years. In Canada and globally we have not been able to deal with supply or products that can be purchased at a price that will pay the levels of cost we are using to produce them. Nevertheless, that is the fact of what we have to face.

I don't like it any more than you do. But from the standpoint of looking at the direction of policy in the future, again, what I have said is we have to improve our productivity. We have to improve our marketing capabilities. What we can't fill with that—There will be times when we will need to provide assistance in transfers. It is the combination of those three that is going to be necessary to keep agriculture viable and returns to farmers at a reasonable level.

Mr. Easter: Moving on to the challenges before us and the principle we have to follow in policy development—if we develop policies on the basis that net government pay—outs are too big, that will be an entirely different policy approach from farm incomes being too low. It will take a different policy to treat those problems, because you come from different perspectives.

I agree about marketing. I guess I'm coming to the point that one of the problems I have with the current trade agreements is they are strictly on the basis of being competitive. A word that is never used in current terminology is "cooperative". An industry that is renewable, such as agriculture, should be sustainable. Then maybe rather than my trying to be competitive and more efficient in my operation—and I go along with being more efficient. But I'm going to gain a market niche at the expense of some farmer in Nicaragua or the United States or whatever, but I'm going to stay in business by driving him or her out of business. That's the kind of global context we are working in at the moment—and indeed, driving a neighbour out of business within Canada.

In that thrust, the point was made that the big pay-back comes from marketing. I think the assumption you are working on there is individual marketing. Is it possible to have a big pay-back? In fact, I think we have had one through collective marketing, through the Canadian Wheat Board, or through supply management or whatever. Is it possible to develop policies along those lines?

Last question. Is it possible to challenge those trade agreements, and what would we do to do that along the lines that the real problem is low farm income rather than high subsidies?

**Dr. Brinkman:** I never said subsidy levels were too high or too low. You need to recognize that. The only discussion we did look at here was whether or not they were sustainable. I have looked at relative rates of return where you take the farmer's

Que pensez-vous de cette hypothèse?

M. Brinkman: Vous avez raison. Ce qui est vraiment inquiétant dans ce tableau, c'est le revenu commercial. Le revenu a été négatif certaines années. Au Canada et ailleurs dans le monde, on n'a pas réussi à bien mettre en marché des produits qui pouvaient être achetés à un prix suffisant pour compenser les coûts de production. C'est néanmoins une chose à laquelle nous devons faire face.

Je n'aime pas cela mieux que vous. Pour ce qui est de l'orientation future de notre politique, cependant, j'ai bien dit que l'important était d'améliorer notre productivité. Nous devons améliorer nos capacités de mise en marché. Si cela ne suffit pas... Il arrivera que ce soit nécessaire de fournir de l'aide aux agriculteurs grâce à des paiements d'appoint. Il faudra faire ces trois choses à l'avenir pour que l'agriculteure reste viable et fournisse des rendements raisonnables aux agriculteurs.

M. Easter: Parlons un peu maintenant des défis que nous devons relever et des principes que nous devons appliquer dans nos politiques. Si nous élaborons nos politiques à l'avenir en considérant uniquement que les versements du gouvernement à l'heure actuelle sont trop élevés, ce ne sera pas du tout la même chose que si nous basons nos politiques sur le fait que les revenus agricoles sont trop faibles. Il faudrait adopter des politiques tout à fait différentes pour s'attaquer à ces deux problèmes parce que le point de départ est tout à fait différent.

Je suis d'accord au sujet de la mise en marché. J'en arrive maintenant à penser que les accords commerciaux actuels laissent à désirer notamment parce qu'ils s'intéressent uniquement à la compétitivité. On ne parle jamais de coopération de nos jours. Une industrie renouvelable comme l'agriculture devrait se baser sur les principes du développement durable. Au lieu d'essayer d'être compétitifs et plus efficients dans mon entreprise, et je suis bien d'accord pour devenir plus efficient. . . pour l'instant, si j'obtiens un créneau sur le marché, ce sera aux dépens d'un agriculteur quelque part au Nicaragua, aux États—Unis ou ailleurs et, si je reste en affaires, c'est parce que je l'aurai de mon côté acculé à la faillite. C'est ce qui se passe maintenant à l'échelle mondiale. S'il devient compétitif, un agriculteur canadien peut même acculer un de ses propres voisins à la faillite.

À cet égard, vous avez dit que le principal avantage vient de la commercialisation. Je pense que vous partez du principe que la mise en marché se fait de façon individuelle. Peut—on à ce moment—là en tirer des bénéfices très élevés? En réalité, nous avons eu un exemple de mises en marché collectives dans le cas de la Commission canadienne du blé ou d'autres organismes de gestion de l'offre. Peut—on élaborer des politiques en ce sens?

Dernière question. Peut-on contester les ententes commerciales en vigueur et comment pourrait-on le faire pour refléter le fait que le problème actuel est dû au revenu agricole trop faible plutôt qu'au niveau trop élevé des subventions?

M. Brinkman: Je n'ai jamais dit que les subventions étaient trop élevées ou trop faibles. Vous devrez le reconnaître. Nous avons simplement essayé de déterminer si l'on pouvait les maintenir ou non. J'ai comparé les taux de rendement des

land, labour, and management and compare them with what they would earn from the non-farm sector. In the 1970–1973 period it was about comparable. In the 1980–1983 period it was negative, because of losses in land values. The evidence shows that on a comparable rate-of-return figure it is a farm income problem.

When we look at marketing collectively or individually, both can be done successfully.

What I'm trying to emphasize here is that they must recognize the changing marketplace we have and introduce flexibility. We can have a flexible supply management system. But it doesn't make any sense to have a system that prevents us from taking advantage of new markets because we can't produce the products we want, that doesn't give us the capacity to compete with imports, and that restricts our ability to develop new products we can sell elsewhere.

For example, we have a supply management system that doesn't allow interprovincial transfer of quotas. That may be nice if you're on a provincial basis and you think you need to have it within a province, but it doesn't generate the most efficient income levels and highest income levels for farmers across Canada. So we have capacities that can be enhanced by our being more flexible and more responsive.

And I did use the term "collaborative competitiveness". You talked about cooperation; I used the term "collaborate competitiveness", for the same reason that it is farmers, processors, suppliers, working together to determine exactly what the producer wants.

I've heard people say we can't compete with the U.S. because we have higher chicken prices. Well, Elmira Poultry in Ontario sells poultry products into the U.S., and the reason it does is it has a niche where it has developed a superior product the consumer wants and the consumer is willing to pay a premium for. That's an example of marketing that can be developed in conjunction with producers.

But you can't always get the kinds of product you want. They want a four-ounce chicken breast. The marketing boards generate incentives for producers to produce a five-ounce chicken breast, which then, to make a four-ounce breast, has to be laser trimmed. You then have one ounce of cut bird that doesn't generate the same price. It's simply a matter of saying, look, let's be more responsive to what that consumer wants and get the processor, the producers, and the consumer all in sync so we can get that market.

We can do a lot more of that than we have. That's part of the third function there, of generating. . .I'm going to use the "collaborative" term, but I think we're talking about the same thing, cooperating to find out what's the best way of doing it, instead of being at each other's throats and trying to exploit one versus the other.

[Translation]

terres, de la main d'oeuvre et de la gestion dans le secteur agricole au rendement dans les autres secteurs. Pendant la période allant de 1970 à 1973, les taux de rendement étaient à peu près les mêmes. Pendant la période de 1980 à 1983, le rapport était négatif à cause de la baisse de la valeur des terres agricoles. Les chiffres montrent que pour un taux de rendement comparable, le problème vient du revenu agricole.

Pour ce qui est de la mise en marché, cela peut se faire aussi bien collectivement qu'individuellement.

• 1545

Ce que j'essaie de souligner ici, c'est qu'il faut tenir compte de l'évolution du marché et avoir un système plus souple. Nous pourrions avoir un système souple de gestion de l'offre. Il serait insensé cependant d'avoir un système qui nous empêcherait de profiter des nouveaux débouchés parce que nous ne pouvons pas produire ce que nous voulons, faire concurrence aux importations ou produire de nouvelles denrées que nous pourrons vendre ailleurs.

Nous avons par exemple un système de gestion de l'offre à l'heure actuelle qui interdit les échanges de contingents d'une province à l'autre. C'est peut-être très bien pour une province qui a l'impression d'avoir besoin de ses propres contingents, mais ce n'est pas la façon la plus efficace de relever le revenu des agriculteurs d'un bout à l'autre du Canada. Nous pourrions donc faire mieux en ayant un système plus souple qui réagit plus rapidement à l'évolution de la situation.

J'ai pour ma part parlé de compétitivité et de collaboration. Vous avez mentionné la coopération et j'ai de mon côté parlé de compétitivité en collaboration justement parce que les agriculteurs, les transformateurs et les fournisseurs doivent collaborer pour décider exactement ce qu'il faut produire.

J'ai entendu des gens dire que nous ne pouvions pas faire face à la concurrence des États-Unis parce que le prix du poulet est plus élevé au Canada. Pourtant, Elmira Poultry, une entreprise de l'Ontario, vend des produits de poulet aux États-Unis et, si elle le fait, c'est qu'elle a obtenu un créneau sur le marché américain en offrant aux consommateurs un produit de qualité supérieure pour lequel celui-ci est prêt à payer plus cher. C'est un exemple de collaboration avec les producteurs pour la mise en marché.

On ne peut cependant pas toujours obtenir le genre de produits qu'on veut. Les consommateurs veulent des poitrines de poulet de quatre onces. Les offices de commercialisation offrent des stimulants aux producteurs pour qu'ils produisent des poitrines de poulet de cinq onces qui doivent ensuite être parées au laser pour donner des poitrines de quatre onces. Cela laisse des morceaux de poitrines d'une once qui ne se vendent pas le même prix. Il s'agit simplement de tenir compte davantage de ce que veulent les consommateurs et de mettre ensuite les transformateurs, les producteurs et les consommateurs sur la même longueur d'ondes pour pouvoir vendre ces produits.

Nous pouvons faire beaucoup mieux dans ce domaine que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Cela fait partie du troisième élément, qui consiste à fournir... Je vais parler ici de collaboration, mais je pense que cela revient à la même chose que la coopération dont vous avez parlé et qui vise à déterminer la meilleure façon de procéder ensemble au lieu d'être constamment en position d'affrontement et d'essayer d'exploiter les faiblesses des autres.

The Chairman: Dr. Brinkman, we're going to have to end it there. Thank you very much for presenting to this committee. Your ideas and your views are food for thought as we go on in our deliberations. As we get down to that part of Ontario, when we're doing our travelling part, we may run into you, and I hope for your guidance

• 1555

The Chairman: We have with us now, from the University of Laval, Dr. Robert St-Louis, who is with the Department of Rural Economics.

Welcome, Dr. St-Louis.

M. Robert St-Louis (Département d'économie rurale, Université Laval): Merci beaucoup, monsieur le président. C'est un grand honneur pour moi d'avoir l'occasion de m'adresser à vous aujourd'hmi.

Tout d'abord, je vous dirai que j'ai l'intention de regarder vers l'avenir et non vers le passé. Au cours de la dernière année et demie, j'ai fait à peu près tous les coins du centre du Canada pour expliquer aux agriculteurs quelles étaient les conséquences des ententes du GATT. En faisant cela, j'ai constaté—et je suis d'accord sur l'intervention de ce gentleman—que les agriculteurs canadiens, à l'heure actuelle, sont capables de regarder vers l'avenir si on leur donne l'occasion de le faire de façon très directe.

Je voudrais d'abord vous illustrer comment je m'y prends pour essayer de faire en sorte que les agriculteurs regardent plus loin que leur nez et envisagent l'avenir.

Deuxièmement, j'aimerais essayer de répondre aux quatres questions que votre secrétariat m'a posées. Je vais le faire sans utiliser de nombres, sans filet de sécurité. Je vais le faire surtout en utilisant quelque 80 p. 100 des réactions que j'ai recueillies des agriculteurs, surtout à travers le Canada central, puisqu'on ne m'a pas invité à aller expliquer ailleurs les conséquences du GATT. C'est malheureux pour moi car j'aurais pu apprendre des autres. Je vais essayer de partager avec vous les réflexions que j'ai recueillies sur les questions telles que vous me les avez posées.

Comme j'étais à l'extérieur du Canada cet été, j'ai seulement eu le temps de vous préparer un document en français. Vous allez to prepare a brief for you in French. However, it does have a small trouver un petit executive summary qui est en anglais.

If you don't mind, I am going to use French because I can speak much more easily in French and I am more comfortable. But I can handle your questions in English. That is no problem.

À l'heure actuelle, pour expliquer aux agriculteurs le problème de la vision future de l'agriculture canadienne, j'essaie d'abord de leur expliquer que vous, les gens qui faites des politiques à l'heure actuelle, avez énormément de difficulté à vous faire une vision future de l'agriculture canadienne, et cela n'est pas sans raison. Ce n'est pas parce que vous n'essayez pas; c'est parce qu'il est extrêmement difficile, à l'heure actuelle, de parler d'une vision de l'agriculture pour l'ensemble nord-américain. Je vais vous expliquer pourquoi.

J'essaie d'expliquer aux agriculteurs qu'il n'y a pas une économie agricole en Amérique du Nord, mais trois.

[Traduction]

Le président: Monsieur Brinkman, nous allons devoir terminer. Merci beaucoup de votre exposé au Comité. Vos idées et vos opinions nous donneront matière à réflexion pendant nos délibérations. Nous vous reverrons peut-être pendant nos déplacements dans votre région de l'Ontario et j'espère que nous pourrons encore une fois profiter de vos conseils à ce moment-là.

Le président: Maintenant M. Robert St-Louis se joint à nous. Il est du Département d'économie rurale de l'Université Laval.

Monsieur St-Louis, je vous souhaite la bienvenue.

Dr. Robert St-Louis (Department of Rural Economics, University of Laval): Thank you very much, Mr. Chairman. I am greatly honored to have this opportunity to speak to you this afternoon.

First of all, I'd like to state that I intend to look to the future rather than to the past. Over the past year and a half, I have travelled nearly everywhere in Central Canada explaining the consequences of the GATT agreements to farmers. During my travels I saw—and I agree with this gentleman's remarks—that at the present time, Canadian farmers are able to prepare for the future if they are given the opportunity to do so in a very direct manner.

I would like to begin by showing you how I get farmers to look beyond their noses and consider the future.

Secondly, I would like to try to answer the four questions that your committee clerk sent to me. I will do that without using any figures or any safety net. In particular, I'm going to refer to about 80% of the reactions I got from farmers, mainly those in Central Canada, since I was not asked to go anywhere else to explain the ramifications of the GATT agreement. That was unfortunate for me, because I could have learned things from people in other parts of the country. I'm going to try to share some of the comments made to me concerning these questions—questions like the ones you put to me.

Since I was outside Canada this summer, I only had enough time executive summary in English.

Si vous permettez, je vais parler en français car je m'exprime beaucoup mieux en français et je me sens plus à l'aise dans cette langue. Mais je peux répondre à vos questions en anglais. Cela ne pose aucun problème.

These days, when I explain the problem of the future of Canadian agriculture to farmers, I begin by trying to explain to them that you, the people who are currently making policy, have a great deal of trouble envisioning the future of Canadian agriculture and that there is a reason for this. It's not because you're not trying; it's because it is very difficult at present to envisage the future of agriculture throughout all of North America. I'll explain why.

I try to explain to farmers that there is not just one farm economy in North America, but that actually, there are three.

La première est l'économie agro-alimentaire de toute la côte ouest américaine. C'est une économie agro-alimentaire basée sur certains problèmes particuliers, qui est directement confrontée au Mexique et qui devra faire face à un certain nombre de problèmes. Le problème majeur que je vois pour cette agriculture, c'est celui du prix de l'eau. C'est une zone d'Amérique of North America wi water at a low price. à bas coût.

• 1600

L'agriculture avec laquelle vous êtes le plus familiers, celle dont j'ai le plus entendu parler cet après-midi, c'est l'agriculture céréalière et oléagineuse. C'est l'agriculture qui est déjà très internationalisée et qui a fait l'objet de la base des discussions du GATT.

Avec les agriculteurs, j'ai surtout eu l'occasion de parler de la troisième agriculture, une agriculture beaucoup plus mixte qui, à l'heure actuelle, n'est pas extrêmement internationalisée. C'est une agriculture où on se pose énormément de questions sur le nouveau contexte du GATT. Mes commentaires seront surtout basés sur des contacts que j'ai eu avec les agriculteurs de cette région—là.

Je pose aux agriculteurs la question suivante: Savez-vous où sont les populations urbaines en Amérique du Nord? L'agriculteur ne pense jamais à cela. Ce n'est pas son problème. Il vend son produit à partir de sa ferme. Projeter les grandes concentrations urbaines à travers l'Amérique du Nord aide beaucoup les agriculteurs à envisager l'avenir à long terme. Je dis aux agriculteurs de la troisième zone: Vous n'en êtes pas conscients, mais vous êtes à distance de camion du plus grand marché qu'il y a en Amérique du Nord. À ce moment-là, les agriculteurs me rétorquent, et c'est tout à fait normal de leur part: Oui, nous sommes proches de certains marchés de l'autre côté de la frontière, mais n'oubliez pas que les agriculteurs de l'autre côté de la frontière sont, eux aussi, à distance de camion de nos marchés urbains au Canada.

Quand on leur présente les choses de cette façon, ils sont tout à fait capables de réexaminer l'avenir en se rendant bien compte que les problèmes de vision pour les secteurs où il y a gestion de l'offre ne sont pas les mêmes que les problèmes de vision pour l'agriculture qui est déjà internationalisée. Ce n'est pas la même chose, non plus, que les problèmes de vision pour l'agriculture de la côte ouest américaine, où d'autres facteurs entrent en ligne de compte et où on trouve d'autres zones qui ont leurs propres handicaps. Ce sont des choses auxquelles les agriculteurs n'ont pas tendance à penser lorsqu'ils sont dans l'Est. Ils ne pensent pas que sur la côte ouest américaine, en l'an 2010, le gros handicap sera probablement l'accès à l'eau. Donc, cela les aide à se faire une vision future de l'agriculture.

J'ai pensé que votre Comité voulait regarder surtout vers l'avenir et non pas regarder ce qui s'est passé de 1960 à 1990. J'aimerais beaucoup que vous preniez en compte ces éléments pendant ma présentation. Si on libéralise les forces du marché en Amérique du Nord et à travers le monde, l'agriculture canadienne n'aura d'autre choix que de commencer à penser que c'est dans ce contexte-là qu'elle va devoir se battre, surtout sur le plan commercial. Donc, j'aimerais qu'on garde en

[Translation]

The first is the agri-food economy of the entire American West Coast. This agri-food economy is based on a number of particular conditions, competes directly with Mexico, and will have to face a number of problems. The major problem that I see for this particular farm economy is the price of water. This part of North America will have an inordinate amount of trouble getting water at a low price.

The kind of farming that you are the most familiar with, the kind that I have heard the most about this afternoon, is the cultivation of grains and oil seeds. This kind of farming is already very internationalized, and is the basis of discussions for the GATT agreement.

When I spoke with farmers, I mainly had the opportunity to talk about the third form of agriculture, a much more mixed kind of agriculture that is not extremely internationalized at present. Given the new GATT context, people are asking a great many questions about this form of agriculture. My own comments will be based mainly on discussions I've had with farmers in that region.

I asked farmers the following question: Do you know where the major urban populations are located in North America? Farmers never think of this. It's not their problem. They sell their commodities from their farm. If you show them the major urban centers throughout North America, this helps them a great deal in considering the long-term future. I say to farmers in the third area: You don't realize this, but you are within trucking distance of the largest markets in North America. When I say this, the farmers very understandably retort: Yes, we are close to some markets on the other side of the border, but don't forget that the farmers on the other side of the border are also within trucking distance of our urban markets here in Canada.

When you explain things to them this way, they are quite able to take another look at the future, realizing full well that the problems of sectors with supply management are not the same as the problems of those forms of agriculture that are already globalized. Nor are the problems the same for farming on the American West Coast, where other factors come into play and where there are other areas which have their own drawbacks. Farmers in the East don't tend to think of these things. They don't think that by the year 2010, the big problem on the American West Coast will likely be access to water. So by making them aware of these problems, they can plan for the future of agriculture.

I thought that your committee mainly wanted to look to the future rather than at what happened between 1960 and 1990. I would very much appreciate you keeping these factors in mind during my presentation. If we liberalize market forces in North America and throughout the world, Canadian agriculture will have no other choice than to start thinking that it will have to fight within this particular context, particularly from a trade point of view. So I would like you to bear this new way of seeing

l'agriculture au Canada en écoutant les commentaires que je vais about to make. faire.

Les traducteurs m'ont demandé s'il m'était possible de rester aussi fidèle que possible au texte. Je vais y aller question par question, mais très rapidement, et je vais vous faire quelques commentaires.

La première question que vous avez posée est celle-ci: «Par rapport aux dispositions de nos actuelles ententes commerciales, dont le GATT, l'ALÉ et l'ALÉNA, quelques-unes de nos politiques dans des secteurs précis ne sont pas conformes. Quels sont vos commentaires là-dessus?»

D'après moi, et les agriculteurs perçoivent aussi les choses de cette manière, l'ALÉNA comportera très peu d'implications stratégiques immédiates par rapport au rythme et aux orientations du développement du secteur agro-alimentaire canadien. Ce n'est pas l'ALÉNA qui va bouleverser les choses. Le GATT, par contre, va avoir énormément d'influence. Je suis totalement d'accord sur la présentation que M. Brinkman vous a faite sur cet aspect de la question et je ne la répèterai pas. Il y en a qui ont dit que le GATT était un traité mi-figue mi-raisin qui ne résoudrait pas les problèmes d'ici l'an 2001, et que ce n'est qu'après cela qu'on va en sentir les effets. Je ne suis pas d'accord. Je suis plutôt d'accord avec M. Brinkman qui dit que le traité actuel du GATT, qui va prendre effet en 1995, aura déjà à ce moment-là d'énormes implications.

La première et principale implication que je vois, et là-dessus je rejoins en partie ce que George Brinkman a dit, c'est que le GATT introduit de façon assez définitive le concept du déliement des politiques.

Je pense qu'à partir de 1995, et c'est ce que j'essaie

d'expliquer aux agriculteurs que je rencontre, quelles que soient les politiques que vous aurez pu imaginer, on n'aura pas le choix. Il va falloir que les politiques stimulent de moins en moins la production. Ces politiques ne pourront pas inciter à produire davantage. C'est assez clair dans le contrat du GATT. Je pense qu'on ne reviendra pas là-dessus en l'an 2025. J'ai l'impression qu'à l'avenir, la planète va vivre avec des politiques agricoles. Là je parle au nom du Canada, au nom des pays développés. Je ne parle pas au nom de l'Inde ou de l'Afrique. Il y a d'autres continents sur lesquels on va devoir imaginer d'autres politiques pour satisfaire les besoins fondamentaux. Là je parle du contexte dans lequel les pays industrialisés vont fonctionner.

L'Accord de libre-échange qu'on a signé avec les qui est le plus Américains, d'après moi, est celui compromettant. De plus, à mon avis, le ménage que le Canada s'apprête à faire en matière de barrières au commerce agroalimentaire interprovincial deviendra sûrement nécessaire, particulièrement après l'an 2000. Je crains même qu'il n'arrive un peu tard. En effet, les effets combinés de l'affaiblissement graduel mais continu du dollar canadien-je ne sais pas ce que vous prévoyez, mais selon les grandes tendances, il est encore à la baisse—, de la réduction des barrières tarifaires dans le cadre de l'entente avec les Américains et l'élimination des barrières non tarifaires dans le cadre du GATT pourraient stimuler assez

[Traduction]

mémoire cette espèce de graphique ou cette nouvelle façon de voir Canadian agriculture in mind as you listen to the comments I am

The interpretors have asked me if I could stick as closely as possible to my text. I am going to proceed following the order of questions, but quite quickly, and then I will give you a number of comments.

The first question you asked was as follows: "The provisions of our current trade agreements, including the General Agreement on Tarifs and Trade, the Canada-United States Trade Agreement and the North American Free Trade Agreement, indicate that some current agricultural policies in select sectors are inconsistent with these trade provisions. What are your comments?"

In my view, and the farmers also perceive things similarly, NAFTA will have very few immediate strategic implications for the development of Canada's agri-food sector, either in terms of the rate of development or the direction that it takes. NAFTA is not the agreement that is going to shake things up. However, the GATT will have an enormous impact. I totally agree with the presentation that Mr. Brinkman made on this aspect of the issue, and I won't repeat his remarks. Some people have said that the GATT was a mixed bag that would not solve our problems by the year 2001, and that we will not feel its effects until after that time. I don't agree. I'm more in agreement with Mr. Brinkman, who said that the current GATT treaty, which will come into effect in 1995, will already have had enormous implications by then.

The first main implication that I see, and here I am echoing part of what George Brinkman said, is that the GATT introduces the concept of decoupling policy in a rather definitive way.

• 1605

I think that by 1995—and this is what I try to explain to the farmers I meet—no matter what policies you have been able to come up with, we won't have any choice. Agricultural policies are going to have to stimulate production less and less. These policies cannot encourage farmers to produce more. This is quite clear in the GATT contract. I don't think we'll change our minds on that by the year 2025. It's my impression that in the future, the planet is going to have to live with agriculture policies. I am speaking on behalf of Canada, on behalf of the developed nations. I'm not speaking for India or Africa. Other policies will have to be set for other continents to meet basic needs. What I'm talking about is the context within which the industrialized nations will have to operate.

In my opinion, the Free Trade Agreement that we signed the Americans is the most compromising Furthermore, I think that the arrangement that Canada is about to make concerning barriers to interprovincial trade in the agrifood industry will certainly become necessary, particularly after the year 2000. I'm even afraid that it may come a bit too late. Indeed, the combined effects of the gradual yet continued slide of the Canadian dollar—I don't know what your forcasts are, but going by the major trends, it is still falling—the reduction of tariff barriers as part of the agreement with the Americans and the elimination of non-tariff barriers under the GATT agreement could stimulate North-South trade of agri-food

au point même de faire oublier aux Canadiens les avantages, certes moins importants, qu'ils pourraient peut-être tirer des effets de création de commerce entre leurs propres zones à la suite d'une levée des obstacles au commerce interprovincial.

À cet égard, il faut aussi souligner que les grands réseaux de distribution alimentaire sur le continent comptent dans leurs rangs plusieurs des plus grandes multinationales de la planète. Il ne faut pas l'oublier. Ces entreprises ont tendance à orienter leurs investissements vers les axes de commerce à très grand volume, c'est-à-dire quelques axes nord-sud sur le continent.

Les gouvernements continueront vraisemblablement de tenter d'attirer les usines nouvelles de ces géants vers des sites spécifiques—comme vous le savez, dans toutes les parties du Canada, on a essayé d'attirer des usines vers son propre coin—, mais ils pourraient s'avérer de plus en plus incapables de changer les grands contours du commerce effectué par ces entreprises. Ce sont elles qui, à l'avenir, vont décider où leurs investissements vont être utilisés.

J'ai trouvé votre deuxième question pas mal plus embêtante. Je ne sais pas comment vous la trouvez. Les États-Unis ont leur Farm Bill qu'ils revoient régulièrement. L'Europe a sa PAC, sa politique agricole commune. Le Canada a-t-il ou devrait-il avoir quelque chose de semblable?

Je vais y aller sans filet de sécurité. Je vais être assez contesté et contestataire à ce niveau. Historiquement, les Américains se sont dotés d'une politique agricole et agro-alimentaire, qu'ils continuent d'ailleurs de promouvoir, qui est plutôt agressive, tant dans sa lettre que dans son esprit et dans son application. À côté de cela, le Canada fait figure de partenaire plus flexible, plus resilient.

Ces attitudes observables de chaque côté de la frontière ont en fait une explication constitutionnelle, même si le sujet n'est pas très populaire à l'heure actuelle. Je voudrais seulement insister sur un des aspects de la situation américaine qui m'a été expliqué alors que j'étais étudiant aux États-Unis et qui me fait encore comprendre l'attitude des Américains. Il y a une chose qu'il ne faut pas oublier: aux États-Unis, tout est encore gouverné par le Trade Act de 1934, qui a été modifié en 1937, 1941 et 1943. Je vous rappelle les éléments de base de ce Trade Act. Je vous les lis en anglais. Il est dit que le président des États-Unis peut:

... to enter into trade agreements with other countries, without Congressional approval. . .but allowing the contracting parties an escape clause to render inoperative that portion of an agreement causing injury to domestic industries.

Cela veut dire, en pratique, que les États-Unis sont très favorables au commerce mondial, mais à la condition expresse qu'il n'y ait jamais de perdants chez eux. Ils le disent très ouvertement et leurs fonctionnaires sont alignés sur ce genre d'attitude.

• 1610

Dans la négociation du GATT, le Canada doit constater que la Communauté économique européenne a essayé de faire sauter le Trade Act de 1934 aux États-Unis. Au début, c'était la base de leurs discussions, et ils n'ont pas réussi.

[Translation]

fortement le commerce agro-alimentaire nord-sud sur le continent, products on the continent rather strongly, even so far as to make Canadians forget about the advantages—which are certainly not as great—that they could perhaps secure from efforts to create trade between their own areas after the obstacles to interprovincial trade are lifted.

> In this regard, I should also point out that the major food distribution networks in North America include several of the largest multinationals in the world. We musn't forget this. These companies tend to invest mostly in very high-volume trading channels, which is to say, a few North-South channels on this continent.

> Governments will likely continue to try to attract the building of new multinational plants in specific areas—as you know, authorities in all parts of Canada have tried to attract plants to their own area—but they may prove to be less and less able to affect the primary nature of the trade that these companies carry out. In the future, these companies are the ones that will decide where their investments are going to be made.

> I found your second question to be much more difficult. I don't know how you see it. The United States has the Farm Bill, which is reviewed regularly, and Europe has the Common Agricultural Policy. Does Canada have, or indeed should it have, something comparable?

> I'm going to go out on a limb. I'm going to be pretty controversial about this. Historically, the Americans have had a rather aggressive agricultural and agri-food policy, which, by the way, they continue to promote. This policy is aggressive both literally and figuratively, and it is applied aggressively. In comparison, Canada would seem to be the more flexible, the more resilient partner.

> Actually, there is a constitutional explanation for these attitudes which are evident on both sides of the border, even though the Constitution is not a very popular topic at present. I would like to stress one aspect of the American situation, a situation that was explained to me when I was studying there, and which still helps me understand the Americans' attitude. There is one thing that you must never forget: in the United States, everything is still governed by the Trade Act of 1934, which was amended in 1937, 1941 and 1943. I'll remind you of the basic elements of the Trade Act. I'll read them out in English. This act states that the President of the United States can:

..conclure des ententes commerciales avec d'autres pays sans l'approbation du Congrès, mais les parties à l'entente doivent bénéficier d'une clause de sauvegarde pour résilier tout élément d'une entente qui porte atteinte aux industries nationales.

In practical terms, this means that the United States are very much in favor of world trade, but with one specific condition: that American industries never lose out. They say so very openly, and this is the attitude that their officials take.

In the GATT negociations, Canada must remember that the European Economic Community tried to get rid of the Trade Act of 1934 in the United States. In the beginning, this was the basis of their discussions, and they did not succeed.

Vus de l'extérieur et comparativement aux Américains, les Canadiens ont tendance à définir leurs objectifs de négociations internationales de façon plus floue que leurs voisins. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas meilleurs qu'eux. C'est parce que, dans la réalité, avec les trois économies agro-alimentaires dont je vous ai parlé tout à l'heure, il faut quasiment être un peu plus flou.

Ainsi, par exemple, au Canada, les intérêts spécifiques d'éventuels perdants dans tout accord signé par les autorités fédérales ou par des autorités provinciales entre elles, en concertation directe avec le fédéral, sont rarement, pour ainsi dire, transportés ou transposés sur la scène internationale. On n'est pas un grand joueur. On n'a pas tendance à transporter cela jusqu'au niveau international. Le Canada semble préférer arrondir les coins plutôt que de lacérer ses partenaires commerciaux avec des exigences très égoïstes et pointues. Cela fait partie de l'image du Canada qui est un bon diable au niveau international.

On me posera sûrement des questions là-dessus, parce que j'ai dû attirer votre attention sur certains des commentaires dans le cadre de your attention to certain comments on this topic. cette question.

Je passe tout de suite à la troisième question. Dans les notes que vous m'avez envoyées, vous posez la question de cette façon-ci: «Il est souvent question d'équité, de durabilité, de compétitivité et d'efficience. Les politiques canadiennes en matière d'agriculture, d'agro-alimentaire et de vie rurale répondent-elles à ces critères? Ces objectifs sont-ils réalistes pour l'agriculture canadienne?»

Là-dessus, je dis qu'au départ, il faut être pleinement conscient des conséquences globales et pragmatiques de la philosophie du libre-échange. Une économie agro-alimentaire nationale qui serait pleinement soumise à la concurrence internationale serait comme une voiture engagée sur une autoroute à deux voies. La voie rapide de gauche de cette autoroute est surtout empruntée par ceux qui veulent foncer, aller plus loin, prendre des risques, conquérir de nouveaux marchés. C'est principalement celle du grand commerce et des grandes denrées de base: le blé, le café, les céréales fourragères, les bananes, etc.

Pour toutes sortes de raisons, chaque pays dispose d'une partie significative de son territoire agricole encore occupée par des types d'agriculture et d'agriculteurs qui seront incapables de suivre le rythme du trafic sur cette autoroute. Les problèmes d'équité à travers le Canada sont fondamentalement ceux qui se posent face aux alternatives suivantes supportées par des fonds publics: le manque à gagner de ces zones agricoles en déstructuration, ou l'investissement dans l'amélioration du savoir-faire des gens qui sont ainsi coincés dans la course collective à la performance. Les deux choix sont ouverts.

La plupart des politiques agricoles fédérales et provinciales qu'on trouve au Canada sont issues des années 1950 et 1960. Elles étaient, la plupart du temps, des politiques hybrides qui ne visaient ni strictement à stimuler la capacité concurrentielle, ni strictement à soulager les bas niveaux des divers secteurs de l'agriculture canadienne. On avait tendance à se donner des politiques qui étaient entre les deux et qui essayaient d'atteindre les deux objectifs en même temps. Je vous rappelle qu'au GATT, cela sera de moins en moins possible à l'avenir.

#### [Traduction]

Seen from the outside and in comparison with the Americans, Canadians have a tendency to define their international negociation objectives more vaguely than do their neighbors. This is not because we are not better than them. It is because, in reality, with the three agri-food economies that I talked about earlier, we almost have to be more vague.

So in Canada, for example, the specific interests of possible losers in the signing of agreements among federal and provincial authorities, in direct cooperation with federal authorities, are rarely taken into account internationally. We are not a major player. We don't tend to take these issues to an international level. Canada seems to prefer smoothing things over rather than destroying its trading partners with very egotistical and specific requirements. That's part of Canada's image of being a good international player.

You will undoubtedly have questions, because I must have drawn

I'll now move on to the third question. In the notes that you sent me, you asked the question in the following way: "Discussion often focusses on the concepts of fairness, sustainability, competitiveness and efficiency. Do Canadian agricultural, agri-food and rural-life policies meet these criteria? Are these goals realistic for Canadian agriculture?"

On that topic, I will begin by saying that we must be fully aware of the overall and pragmatic consequences of the free trade philosophy. Having a national agri-food economy which would be entirely subject to international competition would be like having a car driving on a two-lane highway. The fast lane on the left of the highway is used above all by people who want to get ahead, go further, take risks, and conquer new markets. That is primarily the lane used for large trading activities and basic commodities: wheat, coffee, feed grains, and bananas, etc..

For a variety of reasons, a significant part of each country's agricultural territory is used by farmers who are unable to keep pace with the traffic on this highway. The problems of equity in Canada are fundamentally problems concerning the following publicly funded alternatives: the shortfall in these declining agricultural areas, or investment in improving the knowledge-base of people who are caught up in the collective race to perform better. The two options are open.

Most federal and provincial agricultural policies in Canada were created in the 1950s and the 1960s. For the most part, they were hybrid policies that sought neither to boost our competitive capacity, nor to offset the low production levels in various sectors of agriculture in Canada. We tended to implement middleof-the-road policies that tried to meet both objectives at the same time. I remind you that under the GATT, this will be increasingly difficult in the future.

La quatrième question était celle-ci: «Le rapport entre le secteur garantir un certain niveau d'activité économique dans les régions to ensure a certain level of economic activity in rural areas?' rurales?»

À mon avis, c'est la question à laquelle il est le plus difficile de répondre à l'heure actuelle au Canada. C'est une question qu'on oublie, qu'on met sous le tapis. C'est un sujet plus ou moins tabou, un sujet plus ou moins populaire, et un sujet, selon ma propre expérience, qu'il est très difficile d'aborder avec les agriculteurs eux-mêmes. À l'heure actuelle, ils ne voient pas aussi loin que cela. Ils sont coincés par toutes sortes d'autres problèmes, y inclus les problèmes de rentabilité stricte pour demain matin dont j'ai entendu parler tout à l'heure. Il est donc très difficile de les them to reflect on these sorts of questions. amener à réfléchir à ces questions-là.

[Translation]

The fourth question was the following: "Confusion sometimes rural et l'agriculture est parfois confus. Quel lien existe-t-il entre les exists about the link between the rural sector and agriculture. What deux? La vie rurale fait-elle partie de l'agriculture ou est-ce is the link between them? Is rural life part of agriculture, or is l'inverse? Le Canada devrait-il avoir une politique précise pour agriculture part of rural life? Should Canada have a conscious policy

> In my opinion, this is the most difficult question to answer in Canada at this time. It's a question that we often forget about, that we don't discuss. The subject is more or less taboo, not too popular, and, based on my own experience, it is very difficult to address this issue with farmers themselves. At the present time, they can't look that far into the future. They are caught up in all sorts of other problems, including the problems strictly relating to profitability mentioned earlier. Therefore, it is very difficult to get

1615

Est-ce que la compétitivité et le développement des régions rurales constituent une vision et une mission incompatibles? À mon avis, non. Pourquoi? Je pense qu'il est possible qu'au Canada, il coûte plus cher de laisser le milieu rural se déstructurer que de l'aider à maintenir des seuils décents de viabilité. Je n'ai pas la preuve de cela. Cela me vient de toutes sortes de points de vue que j'ai accumulés en lisant ce qui se publie sur les questions de ruralité. Je ne suis pas un spécialiste de la ruralité. J'ai appris cela en écoutant les agriculteurs, surtout les Ont-ils tort? Ont-ils raison? D'après moi, c'est une des grandes resolved in Canada. questions qui ne sont pas encore réglées au Canada.

Maintenant, je vous signalerai que le nouvel accord du GATT cautionnera à volonté de telles interventions de l'État. Je suis tout à fait d'accord sur la présentation que M. Brinkman vous a faite à ce niveau. Je vous rappelle qu'au niveau du GATT, à l'avenir, et c'est probablement ce qui va devenir le prochain litige, en l'an 2010, on fera de la place à un concept qui, à mon avis, n'est pas encore très précisément défini et qui s'appelle le développement régional. Je ne serais pas surpris qu'un jour, nos collègues américains se servent énormément du développement rural et du développement régional pour travailler in certain areas of the United States. dans certaines régions des États-Unis, probablement à notre grande surprise, avec d'importantes politiques de développement régional.

En mondialisant et en libéralisant davantage les échanges

Are competitiveness and rural regional development an incompatible? In my opinion, the answer is no. Why? Because I think that in Canada, it is perhaps more expensive to let rural industries deteriorate than it is to keep them viable. I can't prove this. I draw this conclusion from the various points of view I have noted in articles published on the topic of rural communities. I'm not a specialist on rural communities. I learned this by listening to farmers, especially farmers who are members of school-boards, who are town councillors, etc., Many of agriculteurs qui participent à des conseils scolaires, qui sont them have expressed this point of view. Are they wrong, or are they conseillers municipaux, etc. Plusieurs expriment ce point de vue. right? I believe that this is an important issue that has not yet been

> Now, I would like to point out that the new GATT agreement supports all kinds of state intervention. I fully agree with the presentation Mr. Brinkman made to this effect. I would remind you that under the GATT, in the future—and this will probably become the next contentious issue—in the year 2010, a concept which, in my opinion, has not yet been clearly defined will be brought to therfore. This concept is regional development. I would not be surprised if someday our American colleagues were to use major rural and regional development policies

By globalizing and liberalizing international agri-food trade agro-alimentaires internationaux, la société contribue certes à to a larger extent, society is undoubtedly creating additional créer des occasions additionnelles pour les agriculteurs. En opportunities for farmers. At the same time, it is increasing même temps, elle augmente chez ces demiers les risques farmers' business risks, because international trade is a two-way d'affaires, car le commerce international est une avenue à deux street. Normally, when risks increase in an industry-for sens. D'habitude, une industrie dont le niveau de risque whatever reason—a higher profit margin is necessary, if only to augmente, toutes causes confondues, exige une plus forte marge ensure that the industry can continue to attract investors. My de profit, ne serait-ce que pour s'assurer qu'elle pourra main concern now is that we are about to create more risks for

continuer à attirer des investisseurs. Ma grande crainte, à l'heure farmers in Canada through all the agreements that have been signed. pas se dégager à l'heure actuelle des éléments de rentabilité de base qui vont faire en sorte que les agriculteurs canadiens pourront se dire: Je suis à peu près certain qu'à l'avenir, on va me payer encore davantage pour ces risques.

Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur St-Louis. Monsieur Marchand.

M. Marchand: Monsieur St-Louis, j'ai fort apprécié votre présentation, surtout au départ, alors que vous nous avez présenté les trois régions économiques. Je croyais qu'il y en avait deux, mais je m'aperçois qu'il y en a trois. Le Québec entretient évidemment des rapports nord-sud. C'est bien connu. Le Québec a aussi besoin de concurrencer sur le plan international et de se positionner pour en profiter sur le plan agricole.

Plus tôt ce matin, on a même parlé de l'importance des éléments de développement régional pour renforcer l'agriculture, pour faire en sorte que les agriculteurs soient plus directement impliqués et pour éliminer de plus en plus l'ingérence des gouvernements. Dans le climat économique actuel, il semble que, pour favoriser le développement agricole, les agriculteurs ont besoin de se prendre de plus en plus en main.

D'après vous, le Québec serait-il avantagé s'il prenait le maximum de pouvoir dans le domaine agricole pour favoriser son développement? Pensez-vous que le fédéral a de moins en moins un rôle à jouer là-dedans? Quand on parle du fédéral, on parle de politiques nationales uniformes à travers le pays. Pensez-vous que le Québec serait avantagé s'il prenait le maximum de pouvoir dans le domaine agricole?

M. St-Louis: Je ne restreindrai pas ma réponse au Québec et j'élargirai votre question.

• 1620

Premièrement, vous me demandez si les agriculteurs ne devraient pas prendre d'autres responsabilités. Nommez-moi d'autres industries qui l'ont fait autant qu'eux. La plupart des grandes coopératives agricoles à travers le Canada ont été bâties à partir du capital d'agriculteurs. C'est du capital qui, à la base, vient des agriculteurs eux-mêmes. Ils ont construit une partie de l'industrie agro-alimentaire.

Là où j'ai de la difficulté à vous suivre dans vos délibérations et dans l'invitation que vous m'avez lancée, c'est qu'il est bien dit que vous voulez parler des choix stratégiques for Canadian food industries.

L'élément que j'essaie de faire comprendre aux agriculteurs canadiens à l'heure actuelle, c'est que leur sort ne se joue pas seulement avec des politiques agricoles. J'aimerais que le Canada soit éventuellement le premier pays au monde à avoir développé une politique alimentaire, a food policy. Le Canada est un pays qui a vécu de son agriculture sur une foulée de succès sur des marchés d'exportation et des marchés intérieurs, et qui n'avait pas à se soucier beaucoup de développer une industrie alimentaire originale et extraordinaire.

[Traduction]

actuelle, est qu'on s'apprête à créer davantage de risques pour les As Mr. Brinkman told you this afternoon, I don't envisage the agriculteurs au Canada par le biais de toutes les ententes qui ont été creation of a climate that would increase profitablity and convince signées. Comme M. Brinkman vous l'a dit cet après-midi, je ne vois Canadian farmers that the risks they take will pay off in the future.

Thank you.

The Chairman: Thank you Mr. St-Louis. Mr. Marchand.

Mr. Marchand: Mr. St-Louis, I greatly appreciated your presentation, especially at the beginning when you discussed the three economic regions. I thought there were two, but now I realize that there are three. Quebec obviously maintains North-South relationships. That's a well-known fact. Quebec also needs to compete internationally and to position itself to benefit from an agricultural point of view.

Earlier this morning, we even talked about the importance of regional development to strengthen the farming sector, to ensure that farmers are more directly involved and to increasingly eliminate government interference. In the current economic climate, it seems that if the want to promote agricultural development is, farmers will increasingly have to take these matters into their own hands.

In your opinion, would it be advantageous for Quebec to be fully in charge of agriculture in order to promote its development? Do you believe that the federal government has less and less of a role to play? When we talk about the federal government, we're talking about uniform national policies for the whole country. Do you think it would in Quebec's interest to have maximum jurisdiction on the farming sector?

Mr. St-Louis: I will not limit my answer to Quebec and I will expand on your question.

First of all, you are asking me if farmers should take on more responsibilities. Give me an example of another industry where this has been the case to a greater extent. Most of the large farming cooperatives in Canada were built using farmers' capital. This capital comes from the farmers themselves. They have built part of the agri-food industry.

I have some difficulty understanding your deliberations and the invitation you've issued to me, as it clearly states that you want to talk about strategic choices for the Canadian food industries.

What I try to get across to Canadian farmers now, is that their destiny will not be determined solely by agricultural policies. I would like Canada to eventually become the first country in the world to have developed a food policy, une politique alimentaire. Through agriculture, Canada has had considerable success in export and domestic markets, without having to worry much about developing an extraordinarily original food industry.

Si vous regardez les statistiques de l'exportation, vous verrez qu'au niveau du secteur agro-alimentaire, de 1980 à 1985, il y a eu un plafonnement mondial des exportations agro-alimentaires. Ce n'est pas sans raison qu'on a convoqué l'Uruguay Round. C'est parce qu'au niveau international, on se rendait compte que cela commençait à plafonner. Après 1985, il y a eu une reprise de la valeur des exportations agro-alimentaires. Je pense que cette reprise est attribuable à 85 ou 90 p. 100 aux exportations de produits semi-transformés et transformés. À l'heure actuelle, qui fait bouger le commerce international? Ce sont les multinationales qui commencent à produire de plus en plus d'aliments à partir des produits agricoles.

Où que j'aille au Canada, j'utilise toujours le même argument. Je dis aux agriculteurs: Votre avenir n'est pas juste une question de politique agricole; c'est une question du degré de succès du Canada dans le développement d'aliments de qualité. Voilà ce que je dis aux producteurs laitiers du Québec. On me dit qu'au Japon, dans les laboratoires, on est en train de développer des produits laitiers qu'on appelle des produits probiotiques. Ces produits seront destinés aux personnes plus âgées. On y aura ajouté des éléments qui amélioreront la qualité de vie et la santé des personnes âgées. Je me dis que le Canada devrait should be involved in this area. être là-dedans.

Comme le disait le professeur Brinkman, l'avenir de l'industrie agro-alimentaire n'est pas une simple question d'avoir des politiques agricoles qui s'adressent à l'agriculture comme secteur primaire; il faut compléter ces politiques par des stratégies dynamiques qui nous permettront de devenir un vendeur extraordinaire de produits alimentaires de qualité.

M. Marchand: Bien sûr, il y a plusieurs éléments dans le international, et les politiques agricoles font évidemment partie du portrait. Étant donné ce que vous venez de dire, on peut dire qu'un programme national est désuet et peut-être même désavantageux. Peut-être vaudrait-il mieux qu'à la fin de nos consultations, nous recommandions au gouvernement une décentralisation des pouvoirs en agriculture, parce que cela favoriserait le développement de l'agriculture. Par exemple, la son secteur agricole. En d'autres mots, nous pourrions recommander agricultural policies be administered regionally or provincially. qu'il y ait une régionalisation ou une provincialisation de l'administration des politiques agricoles.

M. St-Louis: Vous extrapolez à partir de ce que j'ai dit. Je ne l'ai pas dit. Je suis en mesure de dire qu'il y a certaines politiques très homogènes qui peuvent demeurer dans une vision tout à fait nationale. Par exemple, il est très évident, et je complexe. Vous travaillez avec du biologique. L'agriculture est pas realize. mal plus complexe que l'urbain se l'imagine.

[Translation]

If you look at export statistics, you will see that in the agrifood sector, from 1980 to 1985, there was a world cap on exports. There was a reason for convening the Uruguay Round. It was because internationally, we realized that the situation had hit a ceiling. After 1985, the value of agri-food exports picked up. I think that 85 or 90% of this recovery can be attributed to exports of processed or semi-processed products. Who is influencing international trade at the present time? The answer is multinationals who are beginning to produce more and more foods using agricultural products.

Wherever I go in Canada, I always advance the same argument. I say to farmers: Your future is not just a question of agricultural policy; it's a question of the level of success Canada has in developing high-quality food products. This is what I tell dairy producers in Ouebec. I have been told that in laboratories in Japan, scientists are developing dairy products called probiotics. These products will be for old people. It seems that elements have been added to these products which will improve the quality of life and health of old people. I believe Canada

As Professor Brinkman said, the future of the agri-food industry is not simply a question of having agricultural policies which address agriculture as the primary sector. These policies must be coupled with dynamic strategies which will enable us to successfully sell high-quality food products.

Mr. Marchand: Of course, agricultural development is développement de l'agriculture, surtout dans le commerce made up of several components, especially in international trade, and agricultural policies are obviously part of the package. Given what you have just said, we could say that a national program is out-dated and maybe even disadvantageous. It might be better if, at the end of our consultations, we recommended that the government decentralize agricultural jurisdiction, because that would encourage agricultural development. For example, British Columbia, which is not part of the same economic Colombie-Britannique, qui ne fait pas partie du même secteur sector as Quebec, would be better off having more control over its économique que le Québec, aurait avantage à contrôler davantage own agricultural sector. In other words, we could recommend that

Mr. St-Louis: You're extrapolating from what I said. I did not say that. I can say with confidence that certain very homogeneous policies could remain part of a national vision. For example, it is obvious, and I agree with Mr. Brinkman, that suis d'accord avec M. Brinkman, qu'il faut investir dans la we must invest in research. It is also extremely important not to recherche. Il faut aussi investir-ne l'oublions pas car ce sera forget that we must invest in the know-how of the farmers of the extrêmement important—dans le savoir-faire des agricultrices et future. Agriculture is becoming more and more complex. It deals des agriculteurs de l'avenir. L'agriculture deviendra de plus en plus with biology. Agriculture is much more complex than city people

[Traduction]

• 1625

Une politique canadienne originale de développement du savoirfaire des agriculteurs peut être relativement homogène. Cependant, les éléments que vous donnerez aux producteurs maraîchers, par exemple, ne ne seront pas les mêmes que ceux que vous donnerez aux producteurs céréaliers.

M. Marchand: La recherche agricole peut se faire sur une base régionale. Il n'y a absolument rien de national là-dedans. Quand on fait de la recherche en production céréalière, c'est pour l'Ouest. Également, il n'y a rien de national dans la recherche en production laitière.

M. St-Louis: Sauf pour la partie qui vous échappe. La partie qui est faite par le secteur de la transformation agroalimentaire, par les multinationales, est beaucoup plus importante que celle qui est faite par le secteur public. N'oubliez pas que cette partie vous échappe complètement. La recherche stratégique qui est faite au siège social des multinationales est souvent de la recherche de pointe extraordinaire. En biotechnologie, par exemple, il y a une très grande partie de cette recherche—là qui est faite par le secteur privé à l'heure actuelle. N'oubliez pas que cette recherche—là, vous ne la déplacez pas comme vous le voulez. Elle est souvent sous le contrôle des multinationales.

#### Mr. Marchand: Just one more question?

Monsieur St-Louis, si les provinces avaient un peu plus de pouvoirs en matière agricole, ou même si elles avaient tous les pouvoirs en matière agricole, ne pensez-vous pas qu'elles seraient un peu plus flexibles ou plus agiles pour s'adapter aux changements climatiques, économiques, etc.?

M. St-Louis: C'est une question délicate, parce que je ne connais pas assez la Constitution canadienne. D'après ce que j'en comprends, tout ce qui a trait à la production agricole est du domaine provincial et tout le reste est du domaine fédéral.

M. Marchand: Au point de vue économique, les provinces seraient—elles mieux en mesure de s'adapter si elles avaient plus de pouvoirs?

M. St-Louis: Oui, je le pense. Si j'étais principal d'une université au Canada, je vous répondrais: Plus vous me donnerez de pouvoirs, plus je serai capable de m'ajuster, surtout dans le contexte futur, où les choses vont changer vite. Les choses seront chaotiques, les risques seront plus grands, etc, et vous avez intérêt à avoir le nez le plus près possible de la meule si vous voulez guider votre. . . Là je vous réponds spontanément.

The Chairman: Thank you, Dr. St-Louis.

Someone might gather an election is going on somewhere in the country.

Senator Hays: Maybe I could follow up on that very interesting line of questions. In your presentation you identify one of the issues as being Canada's slowness in dealing with interprovincial trade barriers. Is that a negative thing for Canada?

I suppose I could elaborate. In the Canadian constitutional context, agriculture is a concurrent power, as provided for in the Constitution, which as you, or others, have observed, brings both levels of government into play in policy development and administration. It puts them together and makes them have to agree or deal with conflict.

An innovative Canadian farmers development policy can be relatively homogeneous. However you would not provide the same training for vegetable producers as you would for grain producers.

Mr. Marchand: Agricultural research can be regionalized. There's nothing national in this. Research in grain production is geared to the West of the country. Also there is nothing national in dairy production research.

Mr. St-Louis: Except for what you cannot control. The agri-food sector, the multinationals, control a lot more than does public sector. Do not forget that all this is beyoud your control. Strategic, research carried out at multinational headquarters is often incredibly high-level research. In biotechnology, for instance, a lot of research is now done by the private sector. Bear in mind that this kind of research cannot be moved around at will. It is often controlled by multinationals.

#### M. Marchand: Encore une petite question seulement?

Mr. St-Louis, if provinces had greater jurisdiction over agriculture, or if they had complete jurisdiction over agriculture, do you not think that they would be more flexible or more able to adapt to weather conditions and economic changes for instance?

Mr. St-Louis: This is a difficult question because I am not sufficiently familiar with the Canadian Constitution. To the best of my knowledge, everything that is connected with farm production is provincial and all the rest is federal.

Mr. Marchand: As far as the economy is concerned, would provinces not be better able to adapt if they had more power?

Mr. St-Louis: Yes, I think so. If I were the dean of a Canadian university, I would tell you that the more authority you give me, the better able I will be to adjust, especially in the future when things are going to change very quickly. It will be chaotic, risks will be greater, etc., and you'd better have as close a hold as possible on decision—making powers if you want to have a say. . . As you can see, I'm answering quite freely.

Le président: Merci, monsieur.

On pourrait penser qu'il y a des élections en cours quelque part au pays.

Le sénateur Hays: Peut-être pourrais-je poursuivre un peu la question. Vous dites que le problème est la lenteur avec laquelle le Canada abaisse les barrières tarifaires interprovinciales. Est-ce négatif pour le Canada?

Peut-être devrais-je préciser un peu ce que je veux dire. Dans le contexte constitutionnel canadien, l'agriculture est un pouvoir partagé entre le gouvernement fédéral et les provinces c'est-à-dire que les deux ordres de gouvernement participent à l'élaboration et à la mise en oeuvre des politiques. Ils doivent donc se mettre d'accord ou régler leurs différends.

In an international context, one of the greatest problems we have is the Common Agricultural Policy and the various pieces of food security legislation. They always have that word "security" in them. In the U.S. it has tended to become distorting, and it has created problems for the Cairns Group, of which Canada is a member, in the cereals and oilseed trade.

Anyway, in the Canadian context, is our failure to deal with interprovincial trade barriers a negative feature, in your mind, or did you not have agriculture in mind when you said that?

**Dr. St–Louis:** It is difficult to answer, but I will try to tackle it in the following way.

Canada is seen as a good guy, and that is great for the image. It is wonderful. It may even help to increase trade. I don't know. I have never been involved in trying to sell something abroad.

But at one time I have been involved in doing research in this country on strategies for the hog and pork sector. In doing it, I came to realize that at one time the Japanese came here, to Canada. They wanted to buy some of those animals. What did they do? They did it the Japanese way. They took each province separately and tried to work out a deal.

• 1630

They signed a contract with one province. At the time they signed it, we were in a period where the price was extremely low in Canada. They told Canadians that they would buy our stock if we would sell to them in the future at a rate lower than what we would sell at when the cycle changed.

They did it the Japanese way. They played one province against the other. They made a really good deal with one province. They got out of the deal even before the contract had ended because they could go somewhere else on the planet and play the same game.

That's what I mean by being aggressive and not being resilient on the international market. I'd like Canada to become—I should not use the word because it is not correct in such an assembly—tougher and tougher. That's what I mean.

Senator Hays: And smarter perhaps, in terms of not being used that way. Would that be a fair comment in terms of your example—and I don't want to know more than what you've said—that Canada should be smarter in the way in which we deal with those to whom we wish to export products, whether it's an agricultural product or automobiles?

**Dr. St–Louis:** But I don't think that for all of the products we are trying to export we have the capacity to be totally smart.

In this example, the reason why the Japanese people were able to play that game is that the companies involved had their own transportation system and their own banks. So it was quite easy for them to arrange transportation from a ship that was already in the port of New York.

When you play the international game, you have to be capable of being tough. I see Canada as being capable of being tough in the products where we are already international, but in the new niches that we're trying to develop, the game isn't

[Translation]

Dans un contexte international, un des plus grands problèmes que nous connaissons est la Politique agricole commune et les diverses lois touchant la sécurité alimentaire. Ce terme «sécurité» est omniprésent. Aux États-Unis, cela tend à fausser les choses et cela crée des problèmes pour le groupe Cairns, dont est membre le Canada, à propos du commerce des céréales et des oléagineux.

En tout cas, dans le contexte canadien, le fait que nous ne parvenions pas à régler les questions de barrière tarifaire interprovinciale vous semble-t-il représenter un facteur négatif ou ne pensiez-vous pas à l'agriculture lorsque vous avez dit cela?

M. St-Louis: C'est délicat mais j'essaierai de répondre de la façon suivante.

Le Canada est considéré comme un pays qui respecte les règles, ce qui est très bien pour notre réputation. C'est magnifique. Cela peut même aider à accroître le commerce. Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé de vendre quelque chose à l'étranger.

Mais il m'est arrivé de faire de la recherche dans ce pays sur des stratégies concernant le secteur du porc. Ce faisant, j'en suis venu à réaliser qu'à un moment les Japonais sont venus ici au Canada. Ils voulaient acheter certains de ces animaux. Qu'ont-ils faut? Ils s'y sont pris à la japonaise. Ils se sont adressés à chacune des provinces séparément pour essayer de négocier.

,,,,

Ils ont signé un contrat avec une province. Ils l'ont signé à un moment où les cours étaient extrêmement bas au Canada. Ils nous ont dit qu'ils achèteraient notre stock si nous étions prêts à le leur vendre plus tard moins cher que nous l'aurions vendu en situation normale.

Ils s'y sont donc pris à la japonaise. Ils ont opposé une province à l'autre. Ils ont ainsi obtenu un très bon prix dans une province. Or ils n'ont même pas honoré le contrat jusqu'au bout parce qu'ils ont trouvé ailleurs dans le monde moyen de procéder de la même façon.

C'est ce que j'entends par dynamique et à l'écoute du marché international. J'aimerais que le Canada ait plus de—je fais attention au mot que j'utilise devant une telle assemblée—coeur au ventre. C'est cela que je veux dire.

Le sénateur Hays: Et peut-être également plus malin en ne se laissant pas exploiter de cette façon. Diriez-vous que le terme est bien choisi si l'on considère l'exemple que vous nous avez donné—et je ne veux pas en savoir plus que vous n'avez dit—que le Canada devrait donc se montrer plus malin dans la façon dont il traite avec les pays vers lesquels il veut exporter, qu'il s'agisse de produit agricole ou d'automobile?

M. St-Louis: Je ne pense pas toutefois que pour tous les produits que nous essayons d'exporter, nous soyons à même d'être parfaitement brillants.

Dans cet exemple, si les Japonais ont réussi à s'y prendre de cette façon, c'est parce que les entreprises en question avaient leur propre mode de transport et leur propre banque. Il leur a donc été très facile d'arranger le transport à partir d'un navire qui se trouvait déjà dans le port de New York.

Lorsqu'on joue sur la scène internationale, il faut être en mesure de se faire respecter. J'estime que le Canada peut le faire pour les produits que nous vendons déjà sur le marché international mais, en ce qui concerne les nouveaux créneaux

going to be that simple. I don't know which gentleman mentioned it before, but we should not take it for granted that to be aggressive in the new niche is going to be that easy. I don't say that to be pessimistic; I say that to be realistic.

Senator Hays: I'll just ask one more question.

Your answer, I think, is very helpful to us—and the committee will debate this at some point—in terms of what our best economic interest is in terms of our export markets and how we deal with some of those customers.

The question has to do with GATT and its evolution into a world trading organization and the addition of the environment as one of its mandates. How do you see this evolving in terms of Canada taking steps to ensure that we make the best of our position?

Although we were told this afternoon that the tariff protection we have negotiated could assure the continuance of supply management for as long as we have had it in the poultry sector—i.e., going back to 1972—undoubtedly, as part of future GATT negotiations and, if it becomes a world trading organization, WTO negotiations, there will be an attempt to take that away from Canada, particularly by the U.S. They are trying to do that now. How do you see the addition of the environment to those things that are negotiated at that level as benefiting or hurting Canada? To use supply management as an example, small production units in diverse locations, for instance, have some obvious environmental positives that might be brought to the table.

**Dr. St-Louis:** I'm not going to repeat what Dr. Brinkman said. I agree with most of what he said on research, etc., so I'm not going to repeat that.

What I would say is that from my point of view the serious negotiation for agriculture has to come. It is not the one we have been through.

I think Canada should start preparing for the next one in 1998. Don't forget that at the next one a lot of countries will have felt the pain or the gains from the first one. Those who would have felt the pain of it will want to be very stringent in the negotiations.

• 1635

So I would say we're going to face a period of transition up to the year 2001. I think what the farmers expect from this government is to get the right signals. As soon as you get the information going up to the next one, tell them exactly what you're doing.

I hope Canada is going to decouple its politics as far as agriculture is concerned. I hope Canada is going to do it starting as of 1995, which is not sure. I don't see the action yet.

And tell the farmers. Farmers are wise people. It's their money. If you give them the right signals, they've seen other situations where they have had risks to take. But you have to explain to them the risks that are coming and help them invest in the right way.

#### [Traduction]

que nous essayons de découvrir, ce ne sera pas aussi simple. Je ne sais plus qui en a déjà parlé mais il ne faut pas croire qu'il sera si facile de se montrer dynamique sur un nouveau marché. Je ne veux pas être pessimiste mais je crois qu'il faut être réaliste.

Le sénateur Hays: Je poserai simplement une dernière question.

J'estime que votre réponse nous sera très utile et le comité en débattra certainement à un moment ou à un autre car c'est toute la question de notre intérêt économique sur les marchés d'exportation et sur la façon de traiter avec certains de ces clients.

La question touche au GATT et à son évolution dans une organisation du commerce international sachant que l'environnement fait maintenant partie de son mandat. Comment voyez-vous l'avenir, que doit faire le Canada pour s'assurer une place de choix?

Bien que l'on nous ait dit cet après-midi que la protection tarifaire que nous avons négociée pourrait maintenir la gestion de l'offre tout aussi longtemps que nous l'avons eue dans le secteur de la volaille—sachant que cela remonte à 1972—il est évident que dans le contexte de négociations futures du GATT et, si l'on a finalement une organisation du commerce international, des négociations, OCI, certains essaieront de reprendre cela au Canada, en particulier les États-Unis. Ils essaient déjà aujourd'hui. Que pensez-vous que vont donner ces négociations si l'on ajoute le facteur environnemental? Pensez-vous que cela va avantager ou léser le Canada? Si l'on prend exemple de la gestion de l'offre, les petites unités de production en divers endroits, par exemple, présentent des avantages évidents du point de vue de l'environnement.

M. St-Louis: Je ne répéterai pas ce qu'a dit M. Brinkman. Je suis d'accord avec lui sur pratiquement tout ce qu'il a dit à propos de la recherche, et je ne vais donc pas répéter tout cela.

Je dirais toutefois que j'estime qu'il est temps d'en venir à des négociations sérieuses en matière d'agriculture. Autre chose que ce que nous avons vu jusqu'ici.

Je crois que le Canada devrait se préparer pour les prochaines négociations en 1998. N'oubliez pas que la prochaine fois, beaucoup des pays auront pu ressentir les avantages et les inconvénients des accords précédents. Ceux qui en auront ressenti les inconvénients voudront se montrer très stricts dans les négociations.

Je dirais donc que nous allons connaître une période de transition jusqu'à l'an 2001. Ce que les agriculteurs attendent du gouvernement c'est qu'il envoie les signaux nécessaires. Dès que vous aurez les renseignements concernant les prochaines négociations, dites—leur exactement ce que vous faites.

J'espère que le Canada va délier ses politiques en ce qui concerne l'agriculture. J'espère que cela va commencer dès 1995, ce qui n'est pas certain. Je n'ai pas l'impression que l'on se prépare tellement.

Il faut tenir les agriculteurs au courant. Les agriculteurs sont des gens sages. C'est leur argent. Si on leur donne les signaux qu'il faut, ils sauront se tirer de situations nouvelles comme ils l'ont déjà fait lorsqu'il leur a fallu prendre des risques. Mais il faut leur expliquer les risques qui se présentent et les aider à investir comme il faut.

I see the role of government being more and more to give the right macro-signals to the farmers, to let them make their investments in terms of the markets. The markets will be there after the year 2001, and more and more we will have to use signals from the market.

Senator Hays: I have just one point of clarification. When you say "decouple", I take it you mean remove "moral hazard", in the term of the economists, from programs and follow what were shown to us earlier as green programs, as opposed to the others. Is that right?

**Dr. St-Louis:** "Decouple"...in French we say déliement ou délier les politiques. It means not having in the policy itself a signal to expand production.

Senator Hays: Thank you. I had it right.

Mr. Hoeppner: Doctor, I appreciate your comments.

I have only one short question. It really struck me when you said the Europeans or the GATT had not been able to do away with the U.S. trade laws. I've been very suspicious of the GATT agreement. I have a European neighbour who farms here and is also involved with a farm corporation in Europe. He was just back from there and I asked him, when GATT becomes effective now, how many subsidies are you people going to lose? He more or less laughed at me. He said, we discussed that as a corporation over there, and there is going to be no loss as far as government support of farmers is concerned; more different programs are going to be green, but the European governments are not going to take one dollar of support away from their farmers.

So are we really just going from different programs and still facing the same kind of government subsidies the Europeans and Americans have been giving till now?

**Dr. St–Louis:** I take it as a comment more than as a question.

Mr. Hoeppner: Yes, I'm just asking whether you see it that way. Did the GATT not really get us what we thought we were getting, that we would have less government involvement as far as support for European farmers was concerned? As you know, they have a tremendous amount of support. They're not going to let their farmers go down and be without food any more.

**Dr. St-Louis:** The Europeans made it clear they will want to control what they call the *FEDA*, *le Fonds européen de développement agricole*, which is the sum total of the money over which they have to agree each year. They're having so many problems agreeing on it each year that they wanted to make sure they would keep full control over it. I see it as the major reason why they stopped pushing the issue on the Trade Act in the U.S. They said, you in the U.S., your president is fragile because of the Trade Act; in international agreements he is unable to do many things, because he has to go before both levels of authority before it is granted that, yes, you can do that. So the Europeans said, okay, just keep it, but we will keep our possibility of determining the sum total of money we're going to use.

[Translation]

Le rôle du gouvernement sera de plus en plus de donner les macrosignaux voulus aux agriculteurs afin qu'ils puissent faire leurs investissements en fonction des marchés. Il y aura des marchés après l'an 2001 et de plus en plus nous devrons utiliser les signaux que nous donnent les marchés.

Le sénateur Hays: Je vous demanderai simplement un éclaircissement. Lorsque vous dites «délier», je suppose que vous voulez dire supprimer «les risques moraux» comme disent les économistes, dans les programmes et suivre ce que l'on nous a exposé comme programme vert, plutôt que les autres. C'est bien cela?

M. St-Louis: J'ai utilisé decouple en anglais parce qu'en français, nous parlons de «déliement ou délier des politiques». Cela signifie ne pas donner en annonçant une politique un signal préconisant le développement de la production.

Le sénateur Hays: Merci. J'avais donc bien compris.

M. Hoeppner: Monsieur, je vous remercie des observations que vous avez faites.

Je n'aurais qu'une question très brève. J'ai été vraiment frappé lorsque vous avez dit que les Européens ou le GATT n'avaient pas réussi à se débarrasser des lois commerciales américaines. Je suis très réticent face à l'accord du GATT. J'ai un voisin européen qui a une exploitation ici et qui a également des intérêts dans une exploitation agricole en Europe. Il en revient et je lui ai demandé combien de subventions ils allaient perdre en Europe lorsque l'on mettra en oeuvre l'accord du GATT? Cela l'a fait sourire. Il a dit qu'ils en avaient discuté pendant qu'il était là—bas et que son entreprise n'aura aucune perte à subir pour ce qui est des subventions gouvernementales aux agriculteurs; il y aura davantage de programmes qui seront verts mais les gouvernements européens ne vont pas retirer un dollar d'assistance à leurs agriculteurs.

Alors ne s'agira-t-il donc que de programmes différents et continuerons-nous à voir ce même genre de subventions gouvernementales en ce qui concerne les Européens et les Américains?

**M. St–Louis:** Je suppose que ce n'est pas vraiment une question que vous me posez?

M. Hoeppner: J'aimerais simplement savoir si c'est ainsi que vous voyez également les choses. Est—ce que le GATT ne nous a pas en fait apporté ce que nous pensions, à savoir qu'il y aurait moins d'assistance gouvernementale pour les agriculteurs européens? Comme vous le savez, ils bénéficient d'une assistance énorme. Ils ne vont pas laisser leurs agriculteurs tomber et mourir de faim.

M. St-Louis: Les Européens ont dit très clairement qu'ils voudraient contrôler ce qu'ils appellent le FEDA, Fonds européen de développement agricole qui est le montant total sur lequel ils doivent se mettre d'accord chaque année. Ils ont tellement de problèmes chaque année à se mettre d'accord qu'ils voulaient s'assurer qu'ils conserveraient le contrôle exclusif là-dessus. Je crois que c'est la raison principale pour laquelle ils ont arrêté leurs pressions concernant la loi américaine concernant le commerce extérieur. Ils ont dit, vous États-Unis, votre président a une position fragile à cause de cette loi; dans les accords internationaux, il ne pourra pas faire beaucoup parce qu'il doit obtenir l'assentiment de deux ordres de gouvernement. Les Européens ont donc dit, d'accord, gardez votre loi mais nous gardons le droit de décider du montant total que nous utiliserons.

I see the Europeans, for sure till the year 2000, using about the same amount of money as they're using now to help their farmers. Maybe it will be in a different way. They will put more money into restructuring regions by developing leisure activities and that kind of thing, to help the communities. It's certain they'll spend more money there. But the total is going to be pretty much the same.

• 1640

Mr. Pickard: You have mentioned we have some major problems that seem to be beyond the control of Canadian policy, food policy, whatever we wish to call it. I'll just quickly point out that multinationals are doing a great deal in research and development and marketing. The Europeans are being very tough with policy. The U.S. are being very tough with policy. Japan is coming in and bartering in various ways throughout the provinces in order to gain its own short—run gains. But there has to be some focal area we come up with on a food policy and direction in this country.

I guess you would have some priorities in looking at what we should do. You mentioned we have to give the farm community the proper signals. We have to move in a direction that is going to be economically competitive throughout the world. What would you target as the three or four main directions this committee should look at in the next couple of months in order to come up with a policy that is going to be competitive world—wide and still give that proper message to our own farm community? When any trade deal is struck, when any information is struck, the farmer gets the message from the press and follows the direction the press gives short—term implications for. But what are the long—range things we have to look at in a framework in order to develop in the directions you're suggesting we go?

**Dr. St-Louis:** I'll look like another biased academic if I say research, research, research, but I will go beyond that.

Research is something you should not neglect. Investing in the knowledge of the farmers and men and women who are on the farm at present, and their kids, is a good investment for the future. Agriculture is going to become more and more complex, and those of you who are farmers know it.

One aspect that is never mentioned in Canada but that I would like you to look at, especially if you have entrepreneurs coming here from the food industry, is to see if it's possible to develop what Scandinavians have done in the past, thinking about food technology as not necessarily being the big plant, the big stuff, but whether there is any possibility of having microtechnology even in the biotech sector. Let's face it, in the food market, Canada is always in a one–ten ratio compared with the U.S. We have to live with it. They have a population ten times greater than ours. So when you organize a killing plant for hogs in the U.S., you always end up thinking bigger.

You're not going to change that. It's history. It's a fact of life. It's something that shows up in this pact. But let's not forget perhaps to send a signal to the university guys trying to develop food systems and food technology. Tell them, in Canada, you should also try to develop microtechnologies, as the Scandinavians did, which are futuristic and competitive.

[Traduction]

Je suppose que les Européens, en tout cas jusqu'à l'an 2000, vont consacrer autant d'argent qu'ils en consacrent actuellement à aider leurs agriculteurs. Peut-être qu'ils le feront différemment. Ils investiront davantage dans la restructuration des régions grâce au développement des activités de loisir, par exemple, afin d'aider les localités. Il est certain qu'ils dépenseront plus d'argent là-dessus. Mais le montant total sera à peu près le même.

M. Pickard: Nous avons de gros problèmes, avez-vous dit, qui échappent à la politique alimentaire canadienne. Je veux signaler que les multinationales font beaucoup de recherche et de développement et s'occupent aussi de commercialisation. Du point de vue des politiques, les Européens et les Américains sont très durs. Quant au Japon, ils négocient avec les diverses provinces pour obtenir des avantages immédiats. Il faut quand même que notre politique alimentaire se donne un point de mire et une orientation.

Vous devez avoir des priorités en tête. Vous avez dit qu'il faut donner aux milieux agricoles les bons signaux. Il faut nous engager dans une voie qui nous rendra concurrentiels sur tous les marchés. Quelles sont d'après vous les trois ou quatre grandes orientations sur lesquelles le comité devrait se pencher dans les mois à venir pour aboutir à une politique qui nous rendra concurrentiels partout dans le monde et qui donnera le bon message à nos agriculteurs? Quand une entente commerciale est conclue, l'agriculteur l'apprend par les journaux et s'en remet à leur interprétation. Mais quels facteurs à long terme allons—nous devoir examiner pour pouvoir nous engager dans les voies que vous préconisez?

M. St-Louis: Je vais avoir l'air d'un autre universitaire biaisé si je vous réponds de la recherche avant tout, mais j'irai plus loin.

Ne négligez pas la recherche. Investir dans les hommes et les femmes qui font l'agriculture aujourd'hui,—et leurs enfants—, c'est investir dans l'avenir. L'agriculture devient de plus en plus complexe et les agriculteurs le savent.

Il est une chose dont on ne parle jamais au Canada mais que vous pourriez examiner, surtout si des entrepreneurs de l'industrie alimentaire viennent témoigner ici. Il faudrait voir s'il est possible de faire ce que les Scandinaves ont fait et de considérer la technologie alimentaire non seulement sous forme de grosses usines mais aussi sous forme de microtechnologie ou même de biotechnologie. Soyons honnêtes, le marché alimentaire canadien ne représente que le dixième du marché américain. C'est une réalité avec laquelle il faut composer. Le marché américain est 10 fois plus gros que le nôtre. Quand on bâtit une usine d'abattage de porcs aux États-Unis, on la conçoit toujours sur une grande échelle.

Ça ne changera pas. C'est une réalité incontournable. Cela se voit dans le pacte. Mais il faut aussi envoyer des signaux aux universitaires qui essaient d'inventer des systèmes et des techniques alimentaires. Dites—leur qu'au Canada ils devraient aussi essayer de créer, comme les Scandinaves l'ont fait, des microtechniques qui font futuristes et compétitives.

This is one thing that to my knowledge has never been explored in Canada. It's not going to be developed by the head offices of the major multinationals. They're not interested in that. They think big, and they're going to think bigger. But in Canada, if you want to develop a little cheese plant in Saint-Vallier, Quebec, and you want to develop a niche with a new cheese or have a soft contract, there may be possibilities for using the technology of the future, and not necessarily things that are extremely big.

• 1645

This is one thing I would put in your agenda, if possible, because part of the future of the communities is going to be played out against that. I am not saying that in a negative sense. In Canada we also need to discover big technologies too, of course.

I am not saying that in a pejorative sense. What I am saying is given the size of some of our regional markets, we also have to think about not necessarily developing the biggest plants, etc..

What else? Research—yes; being competitive. Fiscal policies are touchy. Less and less will the GATT let you use fiscal policies to stimulate production or to attract—etc.. They are careful about that, how it stirs up investment and that kind of stuff. But I would say it is still part of the arsenal you are going to have to work with.

Certainly the U.S. is going to use it. The U.S. is now using it at the municipal level to attract industries, etc., and they will keep on using it. If they keep on using it, you cannot get away completely from it. It is a question of being competitive.

Mr. Pickard: If you listen to the biotech people, biotech is a solution Canadians must look at and look at very seriously and develop as well as we can. At the same time, many others are suggesting secondary processing of the basic food elements must be the direction Canada goes in to improve our marketability of product. Are there more areas besides biotech secondary processing, and how can we enhance those within the country?

Dr. St-Louis: It is difficult for me to answer that because I am not a specialist on biotechnology. What I understand from it is that biotech is the product of fundamental research. It has cost billions and billions of dollars in the past because it is basic chemistry pushed to the limit. To my knowledge, Canada has not been very much involved in that fundamental research.

The Europeans have been quite involved. I don't know how to say it in English, but in French, Europe already has some brevets on some of those technologies. So Canada is coming in a little late, as far as I am concerned; but in that sector perhaps there is an advantage in being late, in that we do not have to do the fundamentals, but we need to be capable of using the implications and the applications of it.

I agree with you. It is going to be important for Canada to keep track of everything going on in that sector, because the avenues from l'évolution de ce secteur car les perspectives sont prometteuses. it are promising.

Now, will those products be accepted rapidly? Will they be agreeable to the consumers? I am not sure of that. It is not my domain. But I can see it may stir up some problems, such as the somatotropine problem we are facing in Canada now. It is a product of biotechnology.

[Translation]

À ma connaissance, c'est quelque chose qui n'a jamais été fait au Canada. Cela ne viendra pas des sièges sociaux des grandes multinationales. Cela ne les intéresse pas. Elles voient les choses en grand et le feront encore plus. Et au Canada, pour faire prospérer une petite fromagerie à Saint-Vallier au Québec ou pour exploiter un créneau avec un nouveau fromage, par exemple, peut-être pourrait-on utiliser la technologie de l'avenir sans que ce soit sur une très grande échelle.

Voilà une chose à mettre à votre programme, si possible, parce que c'est un facteur qui influera sur l'avenir de ces localités. Je ne dis pas cela dans un sens négatif. Le Canada a aussi besoin de techniques à grande échelle.

Je ne dis pas ça de façon péjorative. Je dis que vu la taille de certains de nos marchés régionaux, il ne faut pas nécessairement songer à construire les usines les plus grandes, etc..

Quoi d'autre? La recherche, oui; il faut soutenir la concurrence. Les politiques budgétaires, c'est délicat. À cause du GATT, il sera de moins en moins possible de recourir aux politiques budgétaires pour stimuler la production ou pour attirer. . . Le GATT contrôle bien l'effet de ces mesures sur les investissements. Cela restera néanmoins une arme dans votre arsenal.

Chose certaine, les États-Unis vont s'en servir. Ils le font à l'échelle municipale pour attirer les industries et continueront de le faire. Si c'est le cas, vous ne pourrez manquer d'en faire autant. Il s'agit de rester concurrentiel.

M. Pickard: Ceux qui sont dans la biotechnologie disent que le Canada doit se tourner vers cette solution et la mettre à profit. D'autres disent encore que la transformation secondaire des aliments de base est la voie à suivre et que le Canada doit améliorer la qualité marchande de son produit. Y a-t-il d'autres domaines à part la biotechnologie et la transformation secondaire et comment peut-on fortifier ces secteurs au pays?

M. St-Louis: Il est difficile pour moi de vous répondre parce que je ne suis pas spécialiste en biotechnologie. Ce que je sais, c'est qu'elle découle de la recherche fondamentale. Cette technique a coûté des milliards de dollars pace que c'est de la chimie élémentaire poussée à ses limites. À ma connaissance, le Canada n'a pas beaucoup fait de recherches fondamentales de ce genre.

C'est tout le contraire pour les Européens. Dans le cas de certaines de ces techniques, les Européens détiennent déjà des brevets (patents). Le Canada a donc du retard mais c'est un domaine où il est peut-être bon d'avoir du retard en ce sens que nous n'avons pas à faire oeuvre de pionnier. Il faut par contre pouvoir en tirer les applications.

Je suis d'accord avec vous. Il faudra que le Canada suive

Maintenant, ces produits trouveront-ils rapidement preneurs? Feront-ils la conquête des consommateurs? Je n'en suis pas certain. Ce n'est pas mon domaine. J'anticipe toutefois des problèmes, comme celui que nous connaissons actuellement au Canada avec la somatotropine. C'est un produit de la biotechnologie.

So the avenues there are not clear.

Senator Rivest (Stadacona): Canadians must be tougher. Is this a message for our colleague from the Bloc Québécois?

Dr. St-Louis: Excuse me?

Le sénateur Rivest: Le Canada doit être tough. Les Canadiens doivent devenir plus durs. Est-ce que c'est un message pour notre collègue du Bloc québécois? Non?

M. St-Louis: Je n'ai pas de message politique à passer.

Le sénateur Rivest: Vous avez parlé de vos trois grandes régions. La première question que je me pose assez naïvement est ceci: Sans être spécialiste dans le domaine, comment est-il possible d'avoir une politique nationale pour le Canada quand on a trois économies régionales à ce point différentes?

M. St-Louis: C'est possible, mais pas facile; cependant, ça va devenir de plus en plus possible et en voici la raison. Et ceci est valable non seulement pour le Canada, mais aussi pour tous les pays industrialisés. À mesure que vous allez libéraliser le commerce, vous vous trouvez à transporter au niveau international certains éléments de politique que vous pouviez former nationalement, si je puis dire. Dans le métier où je suis, on appelle cela «en venir à un confluent de deux routes». C'està-dire qu'à partir du moment où vous devenez davantage un adepte du commerce international libre, vous vous trouvez à transporter des niveaux d'autorité plus hauts que vous, c'est-à-dire que vous signez des traités, etc., comme on a fait en Europe, et il vous reste à vous occuper beaucoup plus, vers le bas, des problèmes régionaux. Et entre les deux, vous perdez votre niveau d'autorité sur les politiques.

• 1650

Avec le GATT, si jamais le prochain traité libéralise vraiment l'agriculture, je pense que vos politiques vont devoir devenir relativement homogènes; par exemple, il ne faudra pas que cela stimule la production, etc. En ce sens, tous les pays industrialisés en l'an 2010 vont avoir des politiques agricoles qui vont être très proches les unes et les autres. Il va donc falloir être excessivement original pour imaginer des politiques car, sur le plan de leur contenu, et je ne parle pas de leur exécutioncela ne me concerne pas—, les politiques agricoles de l'avenir vont se ressembler de plus en plus. On n'a pas le choix; cela découle de tout ce qu'on est en train de signer et qui nous encadre de plus en plus quant au contenu de notre politique.

Le sénateur Rivest: Vous avez parlé des transformations et des questions comme le GATT qui doivent apporter une certaine libéralisation des échanges à l'ensemble des politiques agricoles. Je pense que vous avez plaidé pour qu'au moins le Canada se donne des objectifs clairs et qui soient compatibles avec la libéralisation qui va être de plus en plus contraignante sur le pouvoir de décision des gouvernements. Par contre, vous avez aussi beaucoup insisté, compte tenu de votre expérience professionnelle et de votre intérêt professionnel également, sur l'agriculteur individuel que vous rencontrez et qui vit au niveau de son entreprise dans un milieu relativement restreint.

Qu'est-ce que vous suggéreriez au gouvernement et aux décideurs politiques pour aider l'agriculteur individuel à faire la du développement de l'agriculture dans à peu près tous les every country? This won't just happen. Governments will be

[Traduction]

L'avenir est donc incertain.

Le sénateur Rivest (Stadacona): Il faut que les Canadiens s'endurcissent. Est-ce un message pour notre collègue du Bloc québécois?

M. St-Louis: Pardon?

Senator Rivest: Canada must be tough. Canadians must get tougher. Is this a message for our colleague from the Bloc Quebecois? No?

**Dr. St-Louis:** I have no political message to give.

Senator Rivest: You referred to three major regions. My first question—and it may be a bit naïve—is this: I am no expert but how can you have a national policy when you have three regional economies that are so different?

Dr. St-Louis: It can be done, but it is not easy. However, it will get easier and here is why. (This goes not only for Canada but also for all industrialized countries.) The freer trade gets, the more one has to shift policy components formerly designed at the national level to the international level. In my branch, we call this "coming to a meeting of two roads". I mean that as you promote freer international trade, you transfer authority to a higher level with the signing of treaties—as was done in Europe, for example. You then have to deal with regional problems at a lower level. Between the two levels, you lose your power over policies.

If the next GATT agreement actually manages to liberalize agricultural trade I think policies will have to become more consistent. For instance, they will have to avoid promoting production. By the year 2010, all industrial countries will have very similar agricultural policies. A great deal of imagination will be required in terms of their content—I'm not talking about implementation because it's not my field—because future agricultural policies will look increasingly alike. We have no choice, and this because of agreements now being signed that provide a tighter framework for our policies.

Senator Rivest: You mentioned changes and factors such as the GATT that are expected to bring about a degree of agricultural trade liberalization. You seem to be suggesting that Canada set itself clear goals consistent with a climate of liberalisation that will increasingly restrict governments' decisionmaking power. Given your experience and professional background, you also placed great emphasis on the individual operator who lives on his farm in a fairly small community.

What should the government and decision-makers do to help the individual farmer to adapt to these new global transition vers ce que vont devenir les contraintes mondiales et restrictions and the development of agriculture in just about

en plus interdépendants, etc. Qu'est-ce qu'on doit faire pour amener l'agriculteur individuel à en réaliser cette perspective? Deuxièmement, que doit-on l'amener à faire au niveau de son entreprise au plan des transformations qu'il va devoir opérer?

M. St-Louis: A ce niveau-là, je rejoins ce que M. Brinkman vous a dit. Aidez-les le plus vite possible à se donner une philosophie du marketing, parce qu'ils vont être obligés d'en faire, soit individuellement ou collectivement. Je ne suis pas quelqu'un qui prétend que... Par exemple, j'ai travaillé beaucoup dans les questions des plans conjoints, et j'espère que la base de la mise en marché collective des plans conjoints va continuer d'opérer. Cela a été une force au Canada, et une force extraordinaire même. Certes, je ne vois pas certains agriculteurs faire leur marketing eux-mêmes; ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais dans un contexte de libéralisation, vous n'avez pas le choix: il faut penser marketing. C'est la base de tout. Et l'agriculteur est capable de penser marketing. Ce n'est pas parce qu'il est seul sur son exploitation qu'il n'est pas capable de s'imaginer ce qu'est le monde et à qui il doit vendre ses produits. Les agriculteurs sont très intelligents selon moi.

L'autre point sur lequel j'insisterais c'est ceci: si dans certains marchés l'information sur les prix est cruciale, et pas seulement d'heure en heure, de seconde en seconde, de minute en minute comme pour les marchés boursiers, etc., il faut absolument que le Canada soit aussi bien armé que n'importe qui au monde. Alors, à ce niveau-là, je vous signale que les choses changent beaucoup. On parle de mass media; on parle de technologie; on parle de photos aériennes; on parle... D'accord? Ce n'est pas le même monde que celui de 1940. Nous sommes capables aujourd'hui de spéculer sur ce que sera la récolte des Soviétiques, et pas seulement grâce à quelqu'un qui a eu l'occasion d'aller là-bas pour le compte du Canada en 1948, qui était tout seul et qui est allé voir dans les champs, etc. Ce n'est plus comme cela que ça se passe aujourd'hui. On peut photographier leurs champs et on peut évaluer leur récoltes.

Je dirais donc qu'à ce niveau-là, si le Canada prétend qu'il veut jouer un rôle international, il faut absolument qu'on donne à nos agriculteurs, tout le temps et en tout moment, la meilleure information possible. Et ce n'est pas seulement le rôle du gouvernement. C'est également le rôle du secteur privé. Bref! C'est le rôle de tout le monde.

[Translation]

pays? Cela ne se fera pas automatiquement; les gouvernements vont signing treaties, liberalizing trade, becoming more and more signer des traités, vont libéraliser les échanges, vont devenir de plus interdependent and so on. What should we do to make the transition easier for the farmer? Second, how can we help him to make changes?

> Dr. St-Louis: On this, I agree with what Mr. Brinkman said. Help him acquire a marketing mind-set as soon as possible because he will have to market his goods on his own or as part of a group. I'm not claiming that... For instance, I did a lot of work on common marketing plans and I hope that this method will survive. This has been an extraordinary strength for Canada. Of course, I can't imagine farmers doing their own marketing. This is not what I meant. But in a context of liberalization, you don't have the choice, you have to think marketing. This is the basis for everything. And individual farmers can think marketing. A farmer may be alone on his farm but he can very well picture how things work and who his potential buyers are. Farmers are very smart.

> The other point I want to make is this: For some crops, pricing information is crucial, not only by the hour but also by minute and even by the second such as is the case on commodity exchanges. Canada must be as well prepared as any other nation. In this area, things are changing a lot. I mean the mass media, technology, aerial photography... You see? This is no longer the world of the forties. Today you can forecast what sort of harvest the Soviets will have; and not simply because someone managed to go there for Canada in 1948 to take a look at the fields. This is no longer how it is done. Today you can evaluate their harvests with aerial photography.

> This means that if Canada claims to be an international player, we must give our farmers, on a continuous basis, the best information available. And this is only government's role, it is also the private sector's role. In a word, it is everybody's role.

• 1655

Maintenant, cela peut vouloir dire qu'il va nous manquer certaines informations stratégiques. Dans des marchés dominés par des multinationales qui savent qu'il y a tel contrat qui s'en vient en Europe de l'Est parce qu'ils ont déjà commencé à négocier alors qu'ici au Canada une agence gouvernementale n'a pas entendu parler de la question, si cela survient dis-je,

Now, this could mean that we will be lacking some strategic information. In markets dominated by corporations, these corporations know if and when a contract is to be signed in Eastern Europe. They can begin negotiations, while here in Canada, no government agency has even heard about it. When this happens, as I said, you are not really doing vous ne faites pas tout à fait votre job. Pour les agriculteurs your job. This is money that belongs to Canadian farmers! And d'ici, c'est leur argent! Et si vous leur demandez de se placer if you ask them to put themselves in a position where they must

dans un contexte où ils doivent prendre des risques, vous devez alors être capables de leur fournir toute l'information nécessaire. Là, ils auraient raison de vous faire d'énormes reproches si vous n'êtes pas capables de leur fournir l'information pertinente aussi vite que d'autres agriculteurs, à l'échelle du monde, peuvent l'avoir. J'insiste énormément sur ce rôle.

Mr. Easter: Welcome, Dr. St-Louis. Initially, sir, I was terribly, terribly disappointed in your chart because you left Prince Edward Island out of the loop. You ought to know that's where the best potatoes come from, and sunshine and everything that goes with it. But I'll let you off the hook because a little later on you talked about microtechnology, and as we are out of the loop—we're an island that the rest of you haven't been linked up with yet—we could work on some of those microtechnology pilot projects.

#### Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Easter: In any event, I did find your presentation quite intriguing, especially the aspect of the food bill. During the review of the estimates, it came up that we do have departmental estimates.

What a food bill could lay out, when you think it through, is a government mandate. What are the principles? Where do they want to go? You could put into place proper measures, objectives, trade targets, and so on.

From your thrust in terms of a food bill, basically what principles or components do you see being in that bill? Is it related more to primary producers, rural development, agriculture policy as a whole, or what? That's my first question.

In response to a question, you talked about decoupling. There is a lot of talk about decoupling. In the farm community decoupled programs are considered by farmers to be welfare. There is quite strong opposition from the ordinary farmer to the decoupling of programs. How do you get around the issue of it being presumed to be welfare in terms of programs that are so-called decoupled?

**Dr. St-Louis:** On your first question, I would say that what amazes me is that the U.S. is starting to think in terms of a food policy. More and more they want to put value added onto their agricultural products, and they will say it clearly. They want to produce jobs in terms of processing food. That's where the money is in terms of creating employment and that kind of thing.

I don't know what I would put in a food bill for Canada. What I meant is that in terms of initiating a new policy designated to do something in agriculture, there would be a place somewhere to discuss it systematically in terms of processors, marketing, transportation, etc., because it's a whole chain. There's no way around it. If you want to work in agriculture in a given corner of this country, you have to work the whole chain, if possible, to increase competitive advantage. That's the way the future is going to be seen.

#### [Traduction]

run risks, you must be able to provide them with all necessary information. They would be right to blame you if you are not able to provide them with relevant information in the same timely fashion as other farmers throughout the world can obtain it. This is an extremely important responsibility.

M. Easter: Soyez le bienvenu, monsieur St-Louis. Au départ, monsieur, je dois vous dire que j'ai été extrêmement déçu par votre graphique car vous avez exclu l'Île-du-Prince-Édouard. Vous devriez savoir que c'est là qu'on trouve les meilleures pommes de terre, le soleil et tout le reste. Mais je ne vous en veux pas car un peu plus tard, vous avez parlé de la microtechnologie, et puisque nous sommes un peu à l'écart-nous vivons sur une île qui n'est pas encore reliée au reste du pays-nous pourrions entreprendre certains de ces projets-pilotes de microtechnologie.

#### Des voix: Oh, oh!

M. Easter: Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé votre exposé des plus intéressants, surtout lorsque vous avez parlé du projet de loi sur l'alimentation. Pendant l'étude du budget des dépenses, il est apparu que nous établissons effectivement des prévisions de dépenses par ministère.

À bien y penser, un projet de loi sur l'alimentation pourrait établir un mandat gouvernemental. Quels en sont les principes? Quels sont les objectifs? On pourrait mettre en place les mesures qui s'imposent, fixer des objectifs, des cibles commerciales, etc.

D'après vous, quels principes ou éléments un projet de loi sur l'alimentation devrait-il renfermer? Devrait-il être axé davantage sur les producteurs primaires, l'expansion rurale, la politique agricole en général, ou autre chose? C'est ma première question.

En réponse à une question, vous avez parlé de découplage. C'est une question dont on parle beaucoup. Dans un secteur agricole, on considère les programmes découplés comme de l'aide sociale. Le simple cultivateur s'oppose fermement au découplage des programmes. Comment faire pour éviter cette impression que le découplage équivaut à de l'aide sociale, dans le cadre des programmes soit—disant découplés?

M. St-Louis: Pour répondre à votre première question, je dirais que je suis sidéré de voir que les États-Unis commencent à envisager l'adoption d'une politique en matière d'alimentation. Ils mettent de plus en plus l'accent sur la valeur ajoutée des produits agricoles, et ils n'hésiteront pas à le dire clairement. Les États-Unis veulent créer des emplois dans le secteur de la transformation des produits alimentaires. C'est ce secteur qui est le plus susceptible de créer de l'emploi et d'offrir d'autres avantages.

Je n'ai pas réfléchi à la teneur d'un projet de loi canadien sur l'alimentation. Ce que je voulais dire, c'est que si l'on met en oeuvre une nouvelle politique visant à changer la situation dans le domaine agricole, cela servirait de support pour prévoir des dispositions systématiques relatives à la transformation, la commercialisation, au transport, etc, car il s'agit d'une chaîne complète, et qu'on le veuille ou non, c'est inévitable. Si l'on veut prendre des mesures dans le secteur agricole dans une région donnée du pays, il faut faire en sorte que tous les maillons de la chaîne, dans la mesure du possible, présentent un avantage concurrentiel. C'est la voie de l'avenir.

How could this be done? In the U.S. they have the USDA and Trade and Commerce, and the way I see it more and more they're trying to create links among those people and to discuss things in terms of food policies.

I don't mean that you should put everything having to do with food under the same minister. That's not what I mean. I mean to try to organize provincial governments in such a way that every time you make a major move, you always think in terms of whether it is going to contribute to the food industry, transportation and processing activities, and that type of thing. That's what I mean by creating employment out of something.

• 1700

With regard to your second question, I agree with you. I insisted on decoupling. I don't think it's a miracle solution. But in order to solve the problems of the 1990s, which involve surpluses and that kind of thing in the industrial countries—I don't mean surpluses in the rest of the world—we have to talk about that.

It is possible that in the year 2010 we will become more lenient on that one also. But I don't see that happening because of the developed countries; I see that happening because of the rest of the world. In the year 2000 there will be a couple more billion people on this planet and they are not going to be in Canada. They are going to be in China, India, etc.

I see the next round of negotiations for the GATT as perhaps being a round where we will listen to the rest of the world. If we listen to the rest of the world, Canada will not have a long period in which to talk about its problems. That's what I mean by getting ready for the next negotiations.

If we get serious about the people who need food, we may end up having to listen to them someday, and they'll do a lot of talking.

Mr. Benoit: Doctor, I would just like to say that I really appreciated your presentation. I found it to be extremely interesting.

I have a question, or maybe I'm looking for a clarification. I'm not certain it's what you said, but I'll run it by you and you can tell me.

In answer to question one about trade in North America, I thought I heard you say that Canada will develop new trade policies under a low dollar, and as the dollar rises in the future, Canada may no longer be competitive in this new trade pattern that is set up with the United States.

First of all, is that what you said? If that's the case, what can we do to protect ourselves against this happening? Is there anything we can do?

Dr. St-Louis: To be clearer, what I meant is - and I hope it's not going to happen—that if we end up someday with a Canadian dollar that is worth 55¢ U.S., don't worry about

[Translation]

Comment y parvenir? Aux États-Unis, il y a le département de l'agriculture et celui du commerce, et d'après moi, les Américains essavent de plus en plus à établir des liens entre les intéressés et à discuter de certains éléments d'une politique en matière d'alimenta-

Loin de moi l'idée que tout ce qui concerne l'alimentation devrait relever du même ministre. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Je veux dire qu'il faudrait essayer d'organiser les gouvernements provinciaux de façon à ce que, chaque fois que le gouvernement prend une mesure importante, il tienne compte de son incidence sur l'industrie alimentaire, sur le transport et la transformation des denrées alimentaires, et autre chose du même genre. C'est ce que je veux dire lorsque je parle de création d'emplois découlant d'un projet.

Pour répondre à votre deuxième question, je suis d'accord avec vous. J'ai effectivement insisté sur le déliement. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une solution miracle. Toutefois, si l'on veut résoudre les problèmes de la décennie 1990, et notamment les excédents qu'enregistrent les pays industrialisés—je ne parle pas du reste du monde—il faut en discuter.

Il est possible qu'en l'an 2010, nous devenions un peu plus indulgents à cet égard également. Toutefois, si cela se produit, ce ne sera pas grâce aux pays industrialisés mais plutôt au reste du monde. En l'an 2000, la population mondiale se sera accrue de 2 milliards d'habitants et ce gens-là ne se trouveront pas au Canada. Ils seront Chinois, Indiens, etc.

À mon avis, la prochaine série de négociations du GATT sera peut-être pour nous l'occasion de prêter l'oreille au reste du monde. Si c'est le cas, le Canada n'aura pas beaucoup de temps pour discuter de ces problèmes. C'est ce que je veux dire lorsque je parle de nous préparer en vue des prochaines négociations.

Si nous nous préoccupons sérieusement des gens qui ont besoin de denrées alimentaires, il nous faudra sans doute finir par les écouter un jour, et ils auront beaucoup à dire.

M. Benoit: Monsieur, je tiens à dire que j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt votre exposé que j'ai trouvé passionnant.

J'ai une question, ou plutôt un éclaircissement à demander. Je ne suis pas certain que vous avez dit cela, mais vous pourrez me corriger si je me trompe.

En réponse à une question au sujet du commerce en Amérique du Nord, je crois vous avoir entendu dire que le Canada devra élaborer de nouvelles politiques commerciales en tenant compte d'un dollar faible et que, à mesure que la valeur du dollar augmentera à l'avenir, notre pays risque de ne plus être concurrentiel dans ce nouveau contexte commercial établi avec les États-Unis.

Tout d'abord, est-ce bien ce que vous avez dit? Dans l'affirmative, que pouvons-nous faire pour nous protéger contre ce genre de chose? Existe-t-il un moyen?

M. St-Louis: Pour être plus précis, je voulais dire-et j'espère que cela ne se produira pas-que s'il arrivait un jour que le dollar canadien ne vaille plus que 55 cents américains, il north-south trade. The processors on the other side of the n'y aurait plus lieu de se préoccuper du commerce Nord-Sud.

border will want your products, unless the U.S. Congress, etc., determines that it causes injuries to local folks. Then you'll have a salve of countervailing duties and that kind of thing and they will really attack you. That's what I meant.

**Mr. Benoit:** What happens when the dollar increases in value again and Canada is perhaps no longer competitive?

**Dr. St-Louis:** Then you'll have the problem of being competitive in the real policy issues you have to deal with, such as efficiency, productivity, and research—the basics.

I don't mean that I'd like to see a dollar at... That's not what I meant. What I said is that if you look at the long—term trend, I think that 1972 was the last time when the Canadian dollar was one to one, if I'm correct. Basically, yes, it can go up. That's for the better. But that's what I meant.

Mr. Benoit: Thank you.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): I've listened with a lot of interest.

I want to go on a slightly different track—perception and education.

Agriculture is a type of industry that touches every Canadian in this country because everybody eats. If we were looking at a sustainable car industry, it would be totally different because not everybody drives a car; or microwaves, or anything like that.

• 1705

Therefore, I know the agenda we are putting together right now is a very aggressive and ambitious one, and I think that is necessary. But really to get to the heart of the problem of sustainable agriculture, we are going to have to keep the general public right in step with this as we go through it: therefore the education and perception aspect of it. I wonder if you could give me what you think would be a good method by which we could achieve that goal, because it is one we are going to have to achieve.

**Dr. St–Louis:** I think what the Canadian farmer and the consumer expect from you people in government is to give them a clear picture. I don't see many sectors where you can have sustainable agriculture without having some cost associated with it. It means some day somebody will have to pay for those costs. It is going to be either the taxpayer or the consumer. But please don't push it under the carpet without revealing what the costs are.

The same thing is going to happen in the U.S. If they want to have sustainable agriculture, it is not going to be a free ride. It is going to be something in which we will have to invest either public money or private money. It will cost something. Nothing is going to be free. It is not going to be free in Europe, and not here.

But when I look at Canada on a larger map, and when I look at the density of agriculture on the other side of the border here and in Europe, in the long run Canada is a wonderful place for sustainable agriculture. This is something we will have to build on.

#### [Traduction]

Les entreprises de transformation de l'autre côté de la frontière voudront obtenir nos produits, à moins que le Congrès américain ne déclare que cela fait du tort aux transformateurs locaux. Il s'ensuivra alors une série de droits compensateurs et autres mesures du même ordre qui vous feront beaucoup de tort. C'est ce que je voulais dire.

M. Benoit: Que se passera-t-il si la valeur du dollar augmente à nouveau et que le Canada n'est plus concurrentiel?

M. St-Louis: Il faudra alors chercher à être concurrentiel dans les grands dossiers comme l'efficacité, la productivité et la recherche—la base, quoi.

Je n'ai pas dit que je souhaite que la valeur du dollar... Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que si l'on considère la tendance à long terme, l'année 1972 a été, sauf erreur, la dernière où le dollar canadien était à parité avec le dollar américain. Bien sûr, il est possible que sa valeur augmente. Tant mieux. Mais c'est ce que je voulais dire.

M. Benoit: Merci.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Je vous ai écouté avec beaucoup d'intérêt.

J'aimerais aborder une question d'un ordre différent, celle des perceptions et de la sensibilisation.

L'agriculture est un secteur d'activité qui touche tous les Canadiens puisque tout le monde mange. Si nous cherchions à établir une industrie automobile viable, les choses seraient bien différentes car tout le monde ne conduit pas de voiture; même chose pour les micro—ondes.

En conséquence, je sais que le programme que nous sommes en train de mettre en place est très énergique et ambitieux, ce qui est utile, à mon avis. Toutefois, si l'on veut s'attaquer au coeur du problème de l'agriculture durable, il va nous falloir compter sur l'appui de la population à toutes les étapes du processus; c'est pourquoi la question des perceptions et de la sensibilisation est importante. J'aimerais savoir ce que, selon vous, il convient de faire pour atteindre cet objectif, car il nous faudra l'atteindre.

M. St-Louis: Ce que les agriculteurs et les consommateurs canadiens attendent des responsables du gouvernement, c'est qu'ils leur exposent clairement la situation. Il n'existe pas beaucoup de secteurs où l'on puisse assurer une agriculture viable sans engager de dépenses. Autrement dit, quelqu'un un jour devra payer la note. Ce sera ou le contribuable ou le consommateur. Mais il ne faut surtout pas essayer d'éluder le problème sans informer les Canadiens du coût de ces mesures.

Il va en aller de même aux États—Unis. Si ce pays veut garantir la viabilité de son agriculture, cela ne se fera pas sans dépense. C'est un programme dans lequel il faudra investir des deniers publics ou des fonds privés. Cela va coûter quelque chose car on n'a rien sans rien. Ce ne sera pas davantage gratuit en Europe que ce ne le sera au Canada.

Toutefois, lorsque je considère le Canada sur la carte mondiale et que je constate la densité de l'agriculture, tant de l'autre côté de la frontière canadienne qu'en Europe, je constate qu'à long terme, le Canada est un endroit idéal pour assurer une agriculture durable. Il nous faudra miser sur cet atout.

The other aspect of the question is that Canada has access to water. I have friends working in some parts of the U.S. where the cost of water starts increasing. Those guys say to me some day capital will move from the south to the north, not because they love us—that's not the reason—but because they see us as one country in the world where there is water to carry on agriculture. I don't want to make a joke out of it, but in some years we have too much of it. But we do have water.

The Chairman: Thank you very much, Dr. St-Louis, for your presentation. We will appreciate hearing from you at any time. We will be down your way at some point during the discussions. Maybe we can meet again there. Your information was very valuable, although I'm sure Mr. Easter will have a word with you afterwards about your map-making abilities. I think he made his point there. Thank you once again.

Again, I want to thank our colleagues from the other place for joining us today. Their insights and your questions were very valuable to us in our deliberations. We look forward to a fruitful working relationship.

This committee stands adjourned.

[Translation]

L'autre aspect de la question est lié au fait que le Canada a accès à des réserves d'eau. J'ai des amis qui travaillent dans certains États américains où le coût de l'eau commence à augmenter. Ces personnes me disent qu'un jour, les capitaux vont se déplacer du sud au nord, non pas par amour pour notre pays—ce n'est pas la raison—mais parce que les investisseurs américains nous considèrent comme un pays du monde qui dispose de l'eau nécessaire à l'agriculture. Je ne cherche pas à faire de blague à ce sujet, mais certaines années, nous en avons même trop. Toutefois, nous disposons des ressources d'eau nécessaire.

Le président: Merci beaucoup, monsieur St-Louis de votre exposé. Nous serons heureux de vous revoir un jour ou l'autre. Dans le cadre de nos délibérations, nous nous rendrons sans doute dans votre pays où nous pourrons peut-être vous rencontrer à nouveau. Votre information nous est des plus précieuses, même si je suis convaincu que M. Easter va vouloir discuter avec vous à la fin de la réunion de vos aptitudes en matière de cartographie. Je pense qu'il a bien fait valoir son argument. Merci encore.

Encore une fois, je tiens à remercier nos collègues du Sénat qui se sont joints à nous aujourd'hui. Leurs connaissances et vos questions se sont révélées très utiles dans le cadre de nos délibérations. Nous espérons entretenir une relation de travail fructueuse.

La séance est levée.



### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESSES

From the University of Guelph:

Dr. George Brinkman, Department of Agricultural Economics and Business.

From the Université Laval:

Dr. Robert St-Louis, Département d'économie rurale.

#### **TÉMOINS**

De l'Université de Guelph:

D<sup>r</sup> George Brinkman, Department of Agricultural Economics and Business.

De l'Université Laval:

Dr Robert St-Louis, Département d'économie rurale.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 CAI XC 17 A 48

**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 26

Tuesday, September 20, 1994

Chairman: Bob Speller

**CHAMBRE DES COMMUNES** 

Fascicule nº 26

Le mardi 20 septembre 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada

#### **CONCERNANT:**

Conformément à l'article 108(2) du Règlement et du cadre de référence adopté par le Comité le 31 mai 1994, une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada

#### WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



## STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, SEPTEMBER 20, 1994 (27)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Acting Members present: Jean-Guy Chrétien for Jean-Paul Marchand, Marlene Cowling for Bob Speller (10:00 a.m.).

Senators present: Len Gustafson, Bud Olson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator, June Dewetering and Jean-Denis Fréchette, Research Officers.

Witnesses: From the University of Manitoba: Dr. Clay Gilson, Professor Emeritus. From the University of Alberta: Dr. T.A. Petersen, Professor Emeritus.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada (See Minutes of Proceedings and Evidence, dated May 31, 1994, Issue No. 20).

Dr. Clay Gilson made a statement and answered questions.

At 10:15 a.m., Harold Culbert took the Chair.

At 11:43 a.m., the sitting was suspended.

At 11:50 a.m., the sitting resumed.

Dr. T.A. Petersen made a statement and answered questions.

At 01:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

#### PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 20 SEPTEMBRE 1994 (27)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 h 40, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (*président*).

Membres du Comité présents: Leon Benoit, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Allan Kerpan, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Membres suppléants présents: Jean-Guy Chrétien pour Jean-Paul Marchand; Marlene Cowling pour Bob Speller (10 h).

Sénateurs présents: Len Gustafson et Bud Olson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; June Dewetering et Jean-Denis Fréchette, attachés de recherche.

Témoins: De l'Université du Manitoba: Clay Gilson, professeur émérite. De l'Université d'Alberta: T.A. Petersen, professeur émérite.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement et à l'ordre de renvoi adopté le 31 mai 1994, le Comité étudie l'avenir de l'agriculture au Canada (voir les Procès-verbaux et témoignages du 31 mai 1994, fascicule nº 20).

Clay Gilson fait un exposé et répond aux questions.

À 10 h 15, Harold Culbert assume la présidence.

À 11 h 43, la séance est suspendue.

À 11 h 50, la séance reprend.

T.A. Petersen fait un exposé et répond aux questions.

À 13 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]
Tuesday, September 20, 1994

[Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique] Le mardi 20 septembre 1994

• 0938

#### Le président: À l'ordre!

M. Chrétien (Frontenac): Monsieur le président, l'interprète vient de m'annoncer que nous avons un problème de traduction. Je dois vous confesser, comme je l'ai fait hier, que je suis unilingue français, et je n'accepterai en aucun moment que mes droits de député francophone, ici sur la Colline parlementaire, soient brimés, ne serait—ce que pour 30 secondes. Je ne l'accepterai pas, et encore moins pour 30 minutes. Je ne sais pas ce qui se passe ce matin.

The Chairman: Mr. Chrétien, first of all, I want to welcome you on behalf of the committee as the new critic for agriculture for the official opposition. You're new to the committee and you may not be aware that we have set down certain standards in this committee that we will not approach issues, especially on information like this, until we have the particular translations. You can be assured that we don't work in this committee unless there is a translation, although we have on occasion allowed ourselves to go ahead when groups from outside the government come with a piece of literature in only one language or the other. But in this particular case, certainly we would not go forward until there was the particular translation.

The Chairman: Order please!

Mr. Chrétien (Frontenac): Mr. Chairman, the interpreter just told me that there is a translation problem. As I said yesterday, I am a unilingual francophone and I won't accept at any time that my rights as a francophone M.P. here, on Parliament Hill, be violated, even if only for 30 seconds. I won't accept it and even less, for 30 minutes. I don't know what's going on this morning.

Le président: Monsieur Chrétien, au nom de notre Comité j'aimerais tout d'abord vous souhaiter la bienvenue en tant que nouveau critique de l'agriculture pour l'Opposition officielle. Vous êtes un nouveau membre du Comité et vous ne savez peut-être pas que nous avons établi certaines règles selon lesquelles aucune question ne sera abordée tant que nous n'avons pas le texte dans les deux langues, particulièrement lorsqu'il s'agit d'information comme celle-ci. Vous pouvez être sûr que nous ne faisons rien ici au Comité tant que nous n'avons pas de traduction, bien qu'à l'occasion, nous nous soyions permis d'aller de l'avant lorsque des groupes qui n'appartiennent pas au gouvernement arrivent avec un document unilingue. Mais dans ce cas-ci, nous n'aborderons certainement pas la question tant que nous n'aurons pas la traduction.

• 0940

#### M. Chrétien: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Okay, colleagues, we're hearing today a witness from the University of Manitoba, Dr. Clay Gilson.

Mr. Gilson, would you like to come forward? Welcome, Dr. Gilson. You've come a long way to Ottawa to let us know your views.

Do all colleagues have copies of his notes? They should have been distributed. We have additional copies for members who might have forgotten to bring them.

Dr. Gilson, what we traditionally do is allow you to have an opening statement of around ten to fifteen minutes and then we ask members of the committee to ask questions.

Welcome, once again.

Dr. Clay Gilson (Professor Emeritus, University of Manitoba): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee, for inviting me to appear before your group. I know you're engaged in an extremely important exercise at this time in history in this industry.

I will make a brief statement, Mr. Chairman, but let me preface it by saying if I had all the answers to the questions I know you've been raising with the various people who've appeared before you, I would have written a book and circulated it to you. Nonetheless I have a few general observations to make that may be of some help to you.

Mr. Chrétien: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Nous allons maintenant entendre un témoin de l'Université du Manitoba, M. Clay Gilson.

Monsieur Gilson, pouvez-vous approcher? Bienvenue, M. Gilson. Vous êtes venu de loin jusqu'à Ottawa pour nous faire connaître votre point de vue.

Tous les membres du Comité ont-ils un exemplaire de ses notes? Elles auraient dû être distribuées. Nous avons des exemplaires additionnels pour les députés qui ont peut-être oublié de les apporter.

Monsieur Gilson, la procédure habituelle consiste à vous donner 10 à 15 minutes pour faire une déclaration liminaire, après quoi nous demandons aux membres du Comité de vous poser des questions.

Encore une fois, bienvenue.

M. Clay Gilson (professeur émérite, Université du Manitoba): Je vous remercie, monsieur le président, ainsi que les membres du Comité de m'avoir invité à comparaître devant votre groupe. Je sais que vous avez entrepris un examen qui, à ce point de l'histoire de ce secteur est extrêmement important.

Monsieur le président, je ferai un bref exposé, mais laissez-moi tout d'abord vous dire que si j'avais toutes les réponses aux questions que vous avez posées aux divers témoins qui ont comparu devant votre Comité, j'aurais écrit un livre et je vous l'aurais distribué. Je ferai néanmoins quelques observations générales qui vous seront peut-être utiles.

I know you have had circulated to you a set of notes that got extended. I set out to make two or three pages of notes and as I got into the topic I started to ramble a bit.

Let me summarize it by saying your hearings might be put into perspective. I think there have been two previous periods that I call landmark periods in terms of agricultural development policy in this country.

In western Canada, where I come from in particular, the first major foundation set for a series of policies that followed was what was called the Dominion Lands Settlement. Everything that followed from that shaped agriculture profoundly.

The Dominion Lands Settlement was a homestead policy. This homestead policy, immigration into the west, the building of the railway, and the building of infrastructure of various types to serve that industry set the stage for several decades of agricultural policy development.

I mention it only because it was what I call the first landmark, and, as I will indicate later and as I say in the brief to you, many of the policies we're grappling with at the moment have a very long history. I might just note in passing, for example, in that first landmark era the Crows Nest Pass Act was passed in 1897. You know as well as I it's as current today as it was then.

The second major era in terms of what I call major policy change occurred primarily during the Great Depression of the 1930s. If you examine the era of the 1930s across Canada, you will see landmark policy decisions. I'll mention only three or four.

In 1934 the Natural Products Marketing Act was a first attempt at marketing board legislation. One must not ignore the 1937 landmark decision of the Privy Council of Great Britain on that act and what it meant by way of future legislation.

• 0945

Canadian Wheat Board, 1935; Prairie Farm Rehabilitation Administration, dealing with the massive effects of drought in western Canada; the debt adjustment legislation, I believe in 1944, all across Canada; and I could go on. It's sufficient to say in some ways more policy was passed during that space of time than in any of the previous or succeeding decades, and legislation and policies passed at that time today affect the history. I repeat: deeply rooted agricultural policies in this country.

That brings me to the present hearings. I would suggest in some ways when history is written we may look back on the decade of the 1980s and 1990s as crossing a divide—still another divide—to the third era of possibly major policy change. There are many reasons for that

[Traduction]

Je sais qu'on vous a distribué une série de notes qui, au début, ne devaient compter que deux ou trois pages, mais j'ai trouvé difficile de ne pas m'étendre un peu sur le sujet.

Permettez-moi de vous résumer ce mémoire en disant que l'on devrait peut-être mettre vos audiences en contexte. Je pense que la politique de développement agricole au Canada a connu deux périodes marquantes.

Dans l'Ouest canadien, la région d'où je viens, c'est la Loi sur les terres fédérales qui a jeté les premières grandes bases d'une série de politiques. Cette loi a façonné profondément le secteur de l'agriculture.

La Loi sur les terres fédérales était une politique de homestead. Cette politique de homestead, d'immigration vers l'Ouest, ainsi que la construction du chemin de fer et d'infrastructures de divers types pour desservir ce secteur ont constitué pendant plusieurs décennies le point d'appui du développement de la politique agricole.

Je ne le mentionne que parce que c'était ce que j'appelle le premier jalon et, comme je le dirai plus tard et comme je le dis dans le mémoire que je vous ai distribué, bon nombre de nos politiques agricoles actuelles remontent à des décennies. Par exemple, c'est au cours de cette époque jalon que l'Acte du Pas du Nid-de-Corbeau a été adopté, soit en 1897. Vous savez aussi bien que moi que cette convention est toujours aussi actuelle aujourd'hui qu'elle l'était à l'époque.

La deuxième grande époque jalon au cours de laquelle il y a eu d'importants changements au niveau de la politique remonte surtout à la grande dépression des années trente. Pendant les années trente au Canada, des décisions stratégiques marquantes ont été prises. Je n'en mentionnerai que trois ou quatre.

En 1934, la Loi sur l'organisation du marché des produits naturels a été une première tentative pour mettre en place un office de commercialisation. On ne doit pas oublier la décision historique du Conseil privé de Grande-Bretagne, en 1937, relativement à cette loi et l'impact de cette dernière sur la législation future.

Sans oublier la Loi sur la Commission canadienne du blé, de 1935; la Loi sur le rétablissement agricole des Prairies, pour venir en aide aux agriculteurs qui avaient été durement frappés par la sécheresse dans l'Ouest canadien; les mesures législatives concernant l'ajustement de la dette, prises en 1944, je crois, partout au Canada; et je pourrais en citer bien d'autres. Il suffit de dire qu'on a adopté au cours de ces années plus de politiques qu'au cours des décennies précédentes ou suivantes, et que les politiques et les mesures législatives qui ont été adoptées à cette époque nous affectent encore aujourd'hui. Je le répète: les politiques agricoles sont profondément enracinées au Canada.

Cela m'amène donc aux audiences d'aujourd'hui. Je dirais que d'une certaine façon, lorsqu'on fera la rétrospective des années quatre-vingt et quatre-ving-dix, on s'apercevra que ces années auront permis de franchir une étape—une autre encore—qui nous a amenés à une troisième série de changements majeurs sur le plan de la politique et ce, pour de nombreuses raisons.

As I say in the brief I circulated to you, the thing that impresses me the most—and I've been around a fair amount of time—is what I call this discontinuity between our past and what I see emerging now and likely in the future. I see this contrast between the deeply rooted agricultural policies that shaped and developed the industry and now abrupt, discontinuous, major changes either emerging or on the horizon.

I know when I served on the task force on agriculture from 1967 to 1970, if you look at the 55 recommendations we made in that study, they were primarily incremental adjustments on existing policies. I suggest maybe now incremental adjustments on existing policies are not sufficient.

Agriculture isn't alone. As I look at the commercial and social landscape around us, I see the same discontinuity in family life, in church, and in commercial institutions. So we're not isolated. There are many forces, globally, nationally, technologically, that have probably forced this discontinuous and abrupt change.

What it says is much of it is technologically driven, or driven by forces outside and beyond our control, and often it creates social effects. As I say in the brief, sometimes we seem to be in a rear—end collision between so—called progress and rapid advance driven by forces beyond our control; a rear—end collision with our social ability to adjust socially and institutionally.

That brings me to one of the central issues in your hearings, and that is the effect of the trade agreements. They are a part of the divide we passed. I'll elaborate in a moment, but suffice it to say the Uruguay Round in particular, and NAFTA specifically, represent the first major agricultural trade reform. I'll repeat this in several places. Agricultural trade reform means reform of domestic and national policies not just in Canada but in Japan, Europe, the United States, and elsewhere.

Enough of that. You'll see in the brief I've set out some tables on pages 7 to 9 or thereabouts. I tinkered a bit with trying to see what this discontinuity looked like, starting with the family farm and working it all the way through to rural institutions, etc. You can take a look at that and see whether it makes sense or not. The whole idea was to contrast.

Now, you put a great deal of stress on a vision statement. I have to say yes to that. How can we develop forward-looking, futuristic policies if we don't have a vision statement to go with them? I made no attempt to develop, in the few notes I sent to you, a comprehensive vision statement. But I do pick some elements out for attention, elements that need to be part of the vision statement, quite clearly, and you're addressing it—I know you are—in your hearings. Where are we going to go in the commodity-specific regional policies we've developed over the past decades? Where are we going with those in the future, given limited public resources and the trade agreements? Clearly, we're headed in the direction, as I suggest, of a whole-farm type of security.

[Translation]

Comme je le dis dans le mémoire que je vous ai distribué, ce qui me frappe le plus—et je suis là depuis assez longtemps—est ce que j'appelle cette discontinuité entre notre passé et ce que je vois émerger maintenant et pour l'avenir. Je vois ce contraste entre les politiques agricoles profondément enracinées qui ont façonné et développé l'agriculture et les changements abrupts, discontinus, importants qui émergent ou que l'on peut prévoir.

J'ai été membre du groupe de travail sur l'agriculture de 1967 à 1970. Si l'on regarde les 55 recommandations que nous avons faites à la suite de cette étude, on s'aperçoit qu'il s'agissait surtout de modifications progressives des politiques existantes. À mon avis, ces modifications progressives des politiques existantes ne sont peut-être plus suffisantes aujourd'hui.

Le secteur agricole n'est pas le seul à avoir changé. Si je regarde le contexte commercial et social qui nous entoure, je constate la même discontinuité dans l'évolution de la vie familiale, des églises et des institutions commerciales. Nous ne sommes donc pas isolés. Il y a de nombreuses forces, à l'échelle mondiale, nationale et sur le plan technologique qui ont sans doute entraîné de tels changements abrupts et discontinus.

La force motrice derrière tous ces changements est bien sûr l'évolution technologique, ou bien des éléments qui échappent à notre contrôle et qui ont souvent des conséquences sur le plan social. Comme je le dis dans le mémoire, il semble parfois que notre vie personnelle et nos institutions sociales se heurtent de plein fouet à ce que l'on appelle le progrès et à des changements qui se produisent trop vite pour que nous ayons le temps de nous y adapter.

Cela m'amène à l'une des questions les plus importantes que vous allez examiner au cours de vos audiences, c'est-à-dire les conséquences des accords commerciaux. Ils font partie de l'étape que nous avons franchie. Je vous en parlerai plus en détail dans un instant, mais il suffit de dire que l'Uruguay Round, et l'ALÉNA plus particulièrement, représentent la première grande réforme commerciale agricole. Je le répéterai à plusieurs reprises. Par réforme commerciale agricole, j'entends la réforme des politiques nationales non seulement ici, au Canada, mais également au Japon, en Europe, aux États-Unis et ailleurs.

Je n'en dirai pas plus. Vous trouverez des tableaux aux pages 8, 9 et 10 de mon mémoire. J'ai essayé de voir à quoi cette discontinuité ressemblait, en commençant par la ferme familiale et en passant par les institutions rurales, etc. Jetez-y un coup d'oeil pour voir si cela a du bon sens ou non. J'ai voulu faire ressortir le contraste.

Vous insistez beaucoup sur l'utilité d'un énoncé de vision. Je dois dire que vous avez raison. Comment pouvons-nous élaborer des politiques futuristes, axées sur l'avenir, si nous n'avons pas d'énoncé de vision pour les accompagner? Je n'ai pas essayé dans mon mémoire d'en élaborer un complet, mais j'ai tenté de faire ressortir certains éléments qui doivent en faire partie et que vous allez aborder, je sais, au cours de vos audiences. Le manque de fonds gouvernementaux et les nouveaux accords commerciaux imposent un réexamen en profondeur de nos politiques régionales spécifiques à certaines denrées. Il est clair que l'on s'oriente vers un régime axé sur l'exploitation agricole globale.

[Traduction]

• 0950

Let me stress one exception to it, because my family was a part of what I call the environmental refugee group, the thousands of farm families who were stranded in the 1930s and had to move. They had to move out of a dust bowl, a climatic zone in which we had no control over climatic forces.

I spent 27 years—I committed myself—to the Crop Insurance Program in western Canada. In Manitoba we had the first program in 1960. When the then Prime Minister and the premier of our province announced that they were proceeding, I volunteered to work because I knew a bit of the history personally. I'm going to suggest that even while we're consolidating and focusing and trying to bring together various piecemeal programs, we should think carefully about keeping the Crop Insurance Program. Surely after 35 years we can put that on a business basis. We have enough experience to do it.

On a mission statement I'll just list the things to which we need to pay attention. We need to redefine. The family farm was built into the national policy landscape in 1872, and before that in Ontario and in Quebec, in western Canada in 1872. And it's changing. There are tremendous strains out there and it needs a redefinition by way of what it means, its objectives, and the policies to serve it.

Second is the rural community, as you will see in my brief. As I travel into Ottawa and Toronto and Edmonton and Winnipeg and Chicago I see increasingly what is called the spread of the "rurban belt", and I'll just repeat the numbers in the brief.

The radius out from the centre of Winnipeg—I've tested it and looked at the communities—is drawn out 50 miles. They are commuting in 40 and 50 miles to work, and there's a great mix in that area. Draw a circle around that city and I suggest there are anywhere from four million to six million acres of land. Duplicate that around cities across this country and you'll see the extent of the land mass.

In that land mass it's not the rural community I knew. I happen to own property in that rurban community. My neighbours are full-time farmers and deliberately planned part-time farmers. Some call it off-farm work. They say they're going to be part-time farmers with work in the city. They're hobby farmers. There are all sorts of types of farms out there.

There's increased population. The fastest growing bedroom village is 35 miles out of the city of Winnipeg in a rural belt near where we used to farm. The fastest growing area in the country is Stonewall. Why is it? Because it's a whole new rurban development, as they call it. It needs a different policy. There are different ag policies out there, environmentally, land use, taxes, and so on.

Permettez-moi de souligner une exception, car ma famille faisait partie de ce que j'appelle le groupe des réfugiés environnementaux, les milliers de familles d'agriculteurs qui ont été obligés de déménager dans les années trente. Ils ont dû quitter un bol de poussière, une zone où les forces climatiques échappaient à leur contrôle.

J'ai travaillé pendant 27 ans au programme d'assurance-récolte dans l'Ouest canadien. Au Manitoba, le premier programme a démarré en 1960. Lorsque le premier ministre du Canada et le premier ministre manitobain de l'époque l'ont annoncé, je me suis porté volontaire parce que j'étais personnellement au courant du dossier. Laissez-moi vous dire que même si on est en train de consolider et essayer de regrouper certains programmes, nous devrions songer sérieusement à garder intact le programme d'assurance-récolte. Après 35 ans d'expérience au Canada, il n'y a aucune raison pour que nous ne puissions pas avoir un programme d'assurance-récolte efficace sur le plan administratif. Nous avons surement assez d'expérience pour le faire.

En ce qui concerne l'énoncé de vision, permettez-moi de vous énumérer les éléments sur lesquels il faudra se pencher. Nous devons les redéfinir. La ferme familiale est un concept qui a été intégré à la politique nationale en 1972 dans l'Ouest canadien, et même avant en Ontario et au Québec, et c'est en train de changer. Il est nécessaire maintenant de redéfinir la ferme familiale, ce qu'elle signifie, quels sont ses objectifs et les politiques qui doivent les sous-tendre.

Il y a ensuite la communauté rurale, comme vous pourrez le voir dans mon mémoire. Lorsque je me rends à Ottawa, à Toronto, à Edmonton et à Chicago, je constate que la «zone rurbaine» s'étend de plus en plus, et je vais tout simplement répéter les chiffres que je cite dans mon mémoire.

On peut tracer un cercle d'un rayon de 50 milles à partir du centre de Winnipeg—et je l'ai vérifié. Les gens font 40, 50 milles pour se rendre au travail. Si vous tracez un cercle autour de cette ville, je dirais que cette zone représente de quatre à six millions d'acres de terre. Si vous faites la même chose pour toutes les grandes villes canadiennes, vous verrez que cela représente une très grande superficie de terres.

Sur ces terres, on ne trouve plus la communauté rurale que j'ai connue. J'ai un propriété dans cette communauté rurbaine. Parmi mes voisins, il y a des agriculteurs à plein temps et des gens qui ont choisi d'être agriculteurs à temps partiel et qui ont un emploi en ville. Ce sont des agriculteurs amateurs. Il existe toutes sortes d'exploitations agricoles.

La population augmente. Le village dortoir qui se développe le plus rapidement se trouve à 35 milles à l'extérieur de la ville de Winnipeg dans une zone rurale où il y avait auparavant des exploitations agricoles. La région qui se développe le plus rapidement au pays est celle de Stonewall. Pourquoi? Parce que c'est, comme ils le disent, un tout nouveau développement rurbain. Il faut une politique différente. Il y a différentes politiques agricoles, en ce qui concerne l'environnement, l'utilisation des terres, l'impôt foncier, etc.

Where I was raised, 150 to 300 kilometres beyond that, in what I call—forgive me—the hinterland, the outer reach, it's a whole different area. There we've had consolidation and, as one of my friends put it, technological advances turning out yard lights, etc. There is consolidation of rural institutions. I know that's of interest to your committee and I will say a word or two about it later.

Finally, there are adjustment policies. We've never systematically built in what I call adjustment policies. If change is inevitable, if there's this abrupt and discontinuous break between past and future, surely adjustment is inevitable. I suggest rather than ad hoc or at the periphery maybe we ought to think of adjustment more centrally.

On national trade policies the answer to your question is yes. We've got to examine the consistency, and maybe later you will raise some questions about it. I just repeat here that for four decades under GATT in agriculture, trade policy was subordinate to national policy in almost every country. The Uruguay Round has turned the tables. There was substantial . . not free trade but substantial liberalization of trade, substantial agriculture trade reform, which means directly reform of national policy.

NAFTA and the Uruguay Round in terms of trade are calling for fundamental changes in these policies we've talked about. On present, periodic and comprehensive reviews, my answer has to be yes to you. Indeed, maybe you ought to examine what you're doing here in your committees. It's not unlike what happens in Congress, but as you'll note, the history is that we've never done it systematically. I've been a part of what we do at times—royal commissions, task forces, special inquiries. There is nothing wrong with them. They've served very useful purposes. The answer is yes. I say to you, your committee, look at alternatives beyond the annual review, which should be intensive. The more comprehensive review I think is worth looking at.

• 0955

Efficiency and competitiveness. The answer is yes. That balance has always been there. Don't look to me or any economist to give you the magic answer as to what the right balance is between so-called efficiency, competitiveness, and fairness. It's a judgment matter, and we've been exercising that judgment for several decades.

Finally, the link between ag and rural community policies. The answer is yes and no. Later, in questions, you may want to follow that up.

I think, Mr. Chairman, I'd better stop there and let you proceed with your questions. I probably exceeded the time and I apologize.

The Chairman: Thank you, Dr. Gilson. The time might have been a little long, but it was well worth it.

Mr. Chrétien.

[Translation]

Là où j'ai grandi, à 150 ou 300 kilomètres plus loin, dans ce que j'appelle —pardonnez-moi—l'arrière-pays, la situation est tout à fait différente. Là-bas, comme disait l'un des mes amis, les progrès technologiques et la consolidation ont plutôt vidé les campagnes. Il y a consolidation des institutions rurales. Je sais que cela intéresse votre Comité et je dirai un mot ou deux à ce sujet un peu plus tard.

Enfin, il y a les politiques d'adaptation. Nous n'avons jamais incorporé de façon systématique ce que j'appelle des politiques d'adaptation. Si le changement est inévitable, s'il doit y avoir cette rupture abrupte et discontinue entre le passé et le futur, alors l'adaptation est certainement inévitable. À mon avis, les politiques d'adaptation ne doivent pas constituer des bouées de sauvetage mais bien faire partie intégrante des politiques agricoles.

En ce qui concerne votre question au sujet de la politique commerciale nationale, la réponse est oui. Nous devons examiner la possibilité d'uniformiser, et peut-être voudrez-vous me poser des questions plus tard à ce sujet. Je me contenterai pour l'instant de répéter que pendant les quatre décennies au cours desquelles nous avons été soumis au GATT dans le secteur agricole, dans presque tous les pays, la politique commerciale était subordonnée à la politique nationale. L'Uruguay Round a changé l'ordre des choses. Il y a eu non pas le libre-échange, mais une libéralisation importante des échanges commerciaux, une réforme substantielle du commerce agricole, qui se traduit directement par une réforme de la politique nationale.

Les politiques dont nous avons parlé doivent être fondamentalement modifiées à la suite de l'ALÉNA et de l'Uruguay Round. En ce qui concerne l'examen actuel, l'examen périodique et un examen global, je dois vous répondre oui. De fait, peut-être devriez-vous examiner vos travaux en comités. C'est plus ou moins comme ce qui se passe au Congrès, mais vous constaterez que dans le passé, nous ne l'avons jamais fait systématiquement. À l'occasion, j'ai participé à des commissions royales, des groupes de travail et des enquêtes spéciales. Ça marche bien. Ces commissions ont été utiles. On ne peut dire le contraire. Je dirais qu'à titre de comité, vous devriez considérer autre chose qu'une révision annuelle, qui devrait être très intensive. Une révision plus globale mérite d'être considérée.

L'efficacité et la compétitivité. La réponse est oui. Cet équilibre a toujours existé. Ne comptez pas sur moi ou sur un économiste pour vous donner la solution magique quant au juste équilibre qui devrait exister entre l'efficacité, la compétitivité et l'équité. C'est une question de jugement, et nous l'exerçons depuis plusieurs décennies.

Finalement, quant au lien entre l'agriculture et les politiques visant les communautés rurales, la réponse est oui et non. Plus tard, lors de la période des questions, vous voudrez peut-être poursuivre cette idée.

Monsieur le président, je crois que je devrais m'arrêter là et vous laisser poursuivre avec vos questions. J'ai probablement dépassé le temps dont je disposais et je m'en excuse.

Le président: Merci, monsieur Gilson. Vous avez peut-être pris plus de temps que prévu, mais ça valait la peine.

Monsieur Chrétien.

M. Chrétien: Monsieur le professeur, l'un des graves problèmes qui nous assaillent au Québec est la relève agricole, la relève par nos jeunes qui doivent prendre la succession des parents; or, au Québec comme chez vous également dans l'Ouest, on nous a chanté à maintes reprises qu'il fallait être concurrentiels, qu'il fallait être très productifs. Aussi, on a dû agrandir les fermes.

Les fermes qui sont rentables aujourd'hui sont de véritables PME. Donc, il n'est pas rare de voir des fermes de 1,5 million de dollars, voire 2 millions de dollars en valeur. Les parents, bien sûr, voient la difficulté de la relève, et lorsque c'est le moment de liquider leurs fermes, s'ils doivent la céder à des étrangers, ils ont peine à obtenir guère plus que 40 p. 100 de la valeur réelle. Bien sûr, ils sont prêts à faire un don, vendre à perte à l'un de leurs enfants, mais vendre à des étrangers à 40 p. 100 de ce que cela vaut, ils ont de la difficulté à l'accepter. Je les comprends très bien.

Cela nous amène à déborder du sujet et à aborder la façon de vivre dans les régions rurales. Comme chaque propriétaire possède mille acres de terre, vous comprendrez, comme moi, monsieur le professeur, que les voisins sont loin les uns des autres. Au Québec, comme chez vous, on a tendance à vouloir rationaliser à peu près tous les services gouvernementaux, et lorsqu'on rationalise, on ferme. Donc, la vie dans les régions rurales est de moins en moins intéressante. On a de plus en plus de difficulté à assurer la relève agricole. L'idéal serait que cela se passe de père en fils ou de père en fille, que cela reste dans la même famille. D'où la difficulté de vendre une ferme qui vaut un million à deux millions de dollars à des étrangers. Donc, on est obligés de vendre à perte lorsqu'on est vraiment mal pris.

Dans le futur, quelles solutions pourriez-vous nous exposer pour essayer d'améliorer la passation des pouvoirs? J'aimerais également, en terminant, vous demander pour le bénéfice de certains des mes collègues, en tout cas pour moi, bien sûr, mais je ne voudrais pas gruger trop de votre temps, de me faire un bref résumé de la Loi sur l'ajustement de la dette qui avait été adoptée en 1934.

J'attends vos réponses, monsieur le professeur.

• 1000

Dr. Gilson: That's a complex question, Mr. Chairman. I'll try to be very pointed and brief in responding to all these questions.

I'll break the question you raised about the family farm into two parts to answer you, but let me say that it's extremely important. Last winter I was invited to attend three major groups that were brought together—farm people—around the very questions you raised: family farms, operating, transfer arrangements and so on. It was very instructive and is so important now. This is in Manitoba; they are going to repeat it with another three groups. There are about 35, 40 or 50 people involved in any one of these groups.

Let me say a little bit about the personal and social aspects. They found it difficult to even talk about, as I watched, as they

[Traduction]

Mr. Chrétien: Dr. Gilson, one of the most serious agricultural problems that we are facing in Quebec concerns young people who are to take over farms from their parents. In Quebec, as well as in the West, we have been told on many occasions that we have to be competitive, that we have to be very productive. As a result, farmers have had to increase the size of their farms.

Farms that make a profit today are true small or medium size businesses. Therefore, it's not unusual to have farms that are valued at 1.5 or even 2 million dollars. Of course, parents understand the difficulty facing young people wanting to take over the family farm, and when the time comes to sell their farms, if they have to sell them to people outside the family they have great difficulties obtaining even 40% of the farms'real value. Of course, they would be willing to give it or to sell it at a loss to one of their children but selling a farm to someone outside the family at 40% of its value is something they have difficulty accepting. I understand their position very well.

This leads us to broaden the subject and to look at lifestyles in rural regions. Since each farm owner has a thousand acres of land, you, like me, can appreciate that neighbours are far from each other. In Quebec, as well as in your area, there is a tendency to want to streamline almost all government services, and streamlining means closing offices down. As a result, life in rural regions becomes less and less interesting. It becomes increasingly difficult to ensure that there are people who want to take over these farms. Ideally, a farm should be passed on from father to son or from father to daughter, and it should remain in the same family. But the difficulty is selling a farm valued at 1 or 2 million dollars to someone outside the family. As a result, farmers have to sell their farms at a loss when they are in a tight spot.

What solutions would you have to try and improve this transfer of powers in the future? In closing, I would also like to ask you, for the benefit of some of my colleagues as well as for myself of course, but without cutting into your time too much, to provide us with a brief overview of the Debt Adjustment Act of 1934.

You can answer now, Dr. Gilson.

M. Gilson: C'est une question très compliquée, monsieur le président. Je vais essayer d'être très précis et très bref dans mes réponses à toutes ces questions.

D'abord, j'aimerais répondre en deux temps à la question que vous avez soulevée au sujet de l'exploitation familiale, non sans avoir souligné l'importance de cette question. L'hiver dernier, j'ai été invité à participer aux travaux de trois grands groupes—des exploitants agricoles—qui s'étaient réunis pour discuter de ces mêmes questions: l'exploitation familiale, le fonctionnement, les questions de successions, etc.. Tout cela était très instructif et c'est une question qui revêt une grande importance actuellement. C'était au Manitoba, et on a l'intention de refaire l'exercice avec trois autres groupes. Les participants sont au nombre d'environ 35, 40 ou 50, dans chaque groupe.

Permettez-moi de dire quelques mots au sujet des aspects personnels et sociaux. Les participants, les membres de 20 ou 30 sat around with 20 or 30 families at the table like this. It was familles réunies autour d'une table comme celle-ci avaient du awkward. They had sons and daughters with parents there. mal à même aborder le sujet. Les gens étaient mal à l'aise. Il y

at the same table. However, as the meetings went on—they had a series of meetings over the winter—they became more comfortable and more direct and they started to exchange views.

My answer to you will be that farm people, given the complexity of tax, need financing, pension arrangements and so on. I strongly urge farm people—like those in Manitoba—to go into those study groups. This needs to be carefully done because there are very sensitive issues there. At the end, they have a graduation ceremony. It is just something to behold to watch the families talking six months later as they exchange views on transfer arrangements. That's the first one.

Second, this is what I mean by the redefinition of the family farm. Many of my students are going back. They want to be part of the rural community, but they are determined not to encumber their parents, or draw down their equity or pension in that farm too far. They are deliberately going into what is called part-time farming as a career. One or the other spouse, or both, may be seeking work. If it is in the rurban belt, they will be seeking work in the city. They are doing it quite deliberately. They do not want to encumber either their parents or themselves with debt. So there are new arrangements emerging.

Another group of families I talked with in Russell, Manitoba, had young people and older people present who were talking about that very thing. Grain farmers are saying they don't have enough equity. Mom and dad don't have enough equity to pass on the farm to maybe three other brothers and sisters, and one who stays home, and have a pension. They are looking at the idea of maybe combining with 10 other farmers in setting up what we call syndicates, in which they get together to jointly get into the hog business or something like that. This means a son or a daughter can now be engaged in another enterprise along with the family farm.

The brief answer to you is that I will first strongly urge farm people to get together in groups, such as what is happening in Manitoba. They are led by people who are very skilled in human relations, the legal aspect of it, insurance, and so on. Second, let's redefine what I understand as the family farm. It's not always possible, given the old definition, to accomplish what we want.

The debt adjustment of 1934 was simply and purely when farmers went on their knees with debts that couldn't be collected. The federal government set up commissions out west-I believe it was true in Ontario, Quebec and across Canada—under the debt adjustment legislation whereby they had each farm case brought in to be judged as to whether it was viable or whether it could be refinanced. If it couldn't, in many cases, the debt was written off.

[Translation]

Sometimes it was awkward to discuss within the family while sitting avait les fils et les filles avec leurs parents. Parfois, il est délicat d'entreprendre des discussions familiales quand on est tous à la même table. Toutefois, au fur et à mesure que les réunions se répétaient—car il y en a eu toute une série au cours de l'hiver—les participants sont devenus plus à l'aise, plus directs, et ont commencé à échanger des idées.

> Je vous répondrai donc que les agriculteurs, compte tenu de la complexité des dispositions fiscales, ont besoin de conseils sur le financement, sur les pensions, etc.. Je conseille fortement aux agriculteurs de se réunir en groupes d'études, comme ceux du Manitoba. Évidemment, il faut faire très attention, car ces questions sont très délicates. À la fin des travaux, il y a une cérémonie de remise des diplômes. C'est vraiment quelque chose à voir, six mois plus tard, ces familles qui échangent des idées sur les dispositions à prendre pour la succession et la relève. Voilà pour la première partie de votre question.

> Ensuite, j'aimerais vous expliquer ce que j'entends par la redéfinition de ce qu'est une exploitation familiale. Un grand nombre de mes étudiants retournent à la ferme. Ils veulent faire partie de la collectivité rurale, mais ils tiennent à ne pas devenir une charge pour leurs parents, à ne pas réduire leur capital ni leurs attentes futures en matière de pension, dans une trop grande mesure. C'est à dessein qu'ils entreprennent ce que l'on appelle l'agriculture à temps partiel. Un ou l'autre des époux, parfois les deux, cherche un emploi. S'ils sont dans la zone rurbaine, ils tenteront de travailler à la ville. C'est délibérément qu'ils procèdent ainsi. Ils ne veulent pas contracter de dettes ni en encombrer leurs parents. On voit donc apparaître de nouvelles façons de procéder.

> Un autre groupe de familles auquel j'ai parlé à Russell, au Manitoba, réunissait des jeunes et des moins jeunes qui discutaient justement de ce sujet-là. Les producteurs de céréales maintiennent qu'ils n'ont pas suffisamment d'avoirs. La mère et le père n'ont pas suffisamment de biens pour partager l'exploitation agricole entre, disons, trois ou quatre frères et soeurs plus celui qui reste à la maison, tout en ayant encore assez pour une pension de retraite. Ils songent à s'associer à une dizaine d'autres agriculteurs afin de constituer un syndicat pour se lancer ensemble dans la production du porc ou autre. Ainsi, un fils ou une fille de la famille peut alors travailler dans une autre entreprise en même temps que sur l'exploitation familiale.

> Donc brièvement, tout d'abord, je conseillerais fortement aux agriculteurs de se réunir en groupes, comme cela se fait au Manitoba. La discussion est animée par des personnes très compétentes dans le domaine des relations humaines, des questions juridiques, de l'assurance, etc.. Deuxièmement, redéfinissons ce que l'on entend par exploitation familiale. Il n'est pas toujours possible, à la lumière de l'ancienne définition, de faire ce que nous voulons.

> Si l'on a adopté la Loi de 1934 sur l'ajustement de la dette, c'était purement et simplement parce que les producteurs agricoles croulaient sous le poids de dettes qu'ils ne pouvaient pas rembourser. Le gouvernement fédéral a créé des commissions dans l'Ouest—je pense qu'on a fait la même chose en Ontario, au Québec, et partout au pays-en vertu de la loi pour examiner le dossier de chaque exploitation agricole et déterminer si celles-ci étaient viables ou si l'on pouvait les refinancer. Si c'était impossible, dans de nombreux cas, on radiait tout simplement la dette.

I don't need to tell you there are repercussions of that because of some of the lending institutions. They weren't always banks. By the way, one of the commissioners left his papers with me when he passed on. He was in Manitoba. I examined the records, and the lenders weren't always banks. They were widows, medical doctors and others who would loan money to farmers. That was written off. So there was hardship as well on the other side.

It did scare the lending business for a considerable period of time. There were repercussions from it, but the whole idea was that it was an emergency, crisis-oriented policy.

• 1005

Mr. Easter (Malpeque): I found your paper quite interesting, Mr. Gilson. You didn't mention in it—and I'd be interested in your response on this question and then I'll move on to a couple of points in the paper. You were a part of the task force on agriculture in the 1970s—

Dr. Gilson: Yes.

Mr. Easter: I guess I have a fundamental feeling that to a great extent we have moved in the direction that task force wanted to take. If I remember correctly, the thrust of that particular task force was more commercialization of the industry. Whether there was a basic statement on whether it was promoting that direction or not I just forget, but it was along the lines that two-thirds of the farmers would—

This report, by the way, Mr. Chairman, was in 1967 or 1969. In order for the industry to be viable, competitive, and efficient, two-thirds of the farmers would have to leave the land by 1990. That's certainly happened. But on the farm—and I'm a farmer—we wonder whether we're better off.

I wonder what your thoughts are about the task force. Have we been following it? Do you believe we're better off today, as a farm community, as a country in general, with the more commercialized agriculture and the fact that? Do we have to keep following this trend?

What I'm finding all the time is we're seeing more and more farmers drop out of the system, constantly on an ongoing basis. When do we find the bottom line? Can we find a bottom line? Is it possible to sustain the numbers of farmers and build rural communities from that? I'm just wondering what your comments are on that, based on your experience.

**Dr. Gilson:** You realize, Mr. Easter, that's a huge problem. Let me be brief.

First, on the task force report, you're quite right. Five of us wrote that report, and the statement you make about the loss of farmers was indicated in the preface.

By the way, it was not what the commission was recommending. It was a projection. Let's be very clear on that.

#### [Traduction]

Inutile de vous rappeler qu'à cause de certaines institutions prêteuses, cela a eu des répercussions. Il ne s'agissait d'ailleurs pas toujours de banques. En passant, je vous signale que l'un des commissaires m'a laissé ses documents à son décès. Il était au Manitoba. J'ai examiné les dossiers, et les prêteurs n'étaient pas toujours des banques. Il s'agissait aussi de veuves, de médecins, d'autres personnes qui avaient pu prêter à des agriculteurs. Lorsque le prêt était radié cela mettait d'autres personnes en difficulté.

La loi a éloigné les prêteurs pendant très longtemps. Il s'agissait, au fond, d'une politique d'urgence, de temps de crise, mais les répercussions se sont longtemps fait sentir.

M. Easter (Malpèque): Votre mémoire m'intéresse beaucoup, monsieur Gilson. Cependant, vous n'y parlez pas... et je suis curieux de savoir ce que vous pensez de cela avant de passer à quelques autres aspects de votre mémoire. Vous avez fait partie du groupe de travail sur l'agriculture dans les années soixante—dix...

M. Gilson: Oui.

M. Easter: D'une certaine façon, j'ai l'impression très nette que, dans une grande mesure, nous avons suivi la voie que nous traçait le groupe de travail. Si j'ai bonne mémoire, le groupe de travail avait mis l'accent sur une plus grande commercialisation dans l'industrie. Je ne me souviens plus maintenant si le rapport du groupe de travail le recommandait clairement ou pas, mais il me semble qu'on y disait que les deux-tiers des producteurs agricoles. . .

En passant, monsieur le président, je parle d'un rapport publié en 1967 ou 1969. On y disait que pour rendre l'industrie viable, compétitive et efficiente, il faudrait que les deux-tiers des producteurs agricoles abandonnent l'agriculture d'ici 1990. C'est en fait ce qui s'est produit. Mais ceux qui, comme moi, sont restés agriculteurs nous demandons si nous y avons gagné.

Pouvez-vous nous dire ce qu'il en est du groupe de travail. Avons-nous suivi ses recommandations? Croyez-vous que grâce à une agriculture plus commerciale, etc., comme collectivité agricole, comme pays, nous soyons aujourd'hui en meilleure posture? Devons-nous continuer sur la même voie?

Je constate que l'on voit de plus en plus d'agriculteurs qui se retirent, et ce, constamment. Où cela va-t-il finir? Est-ce que cela va finir? Est-il possible, en maintenir le nombre d'agriculteurs actuels, de créer des collectivités rurales? J'aimerais simplement savoir ce que vous en pensez, d'après votre expérience.

M. Gilson: Vous vous rendez bien compte, monsieur Easter, que c'est là un énorme problème. Permettez-moi de vous répondre brièvement.

Tout d'abord, en ce qui concerne le rapport du groupe de travail, vous avez parfaitement raison. Nous avons rédigé ce rapport à cinq et c'est dans la préface que l'on trouvait la déclaration sur la disparition des producteurs agricoles que vous venez de citer.

En passant, ce n'était pas une recommandation de la commission. C'était une projection, que cela soit bien clair.

Second, I suggest you read carefully the 375-page report. There's a very large section devoted to the small-farm problem at that time. I think that needs to be read carefully. It was ignored. Also, read the section on credit policy. We called for a pretty major change in credit policy, and it was simply ignored, let me say not just by the senior government but by provincial governments.

So there are many recommendations in there I look back on and stand by today. Others, of course—with time, things change.

Next, is there any end to the dropping out? Let me repeat to you that if you look at my notes—I want to come back to the rurban belt, because I observe that very carefully. There is an increased population, not a depopulation.

And don't write off the rurban belt as a peripheral or side issue. I want to repeat to you, when I drive into Chicago and see cars move so far individually to car pooling, and then from car pooling on the edge of Chicago into suburban transport, they may be moving 70 or 80 miles. I'm told in Toronto many people have been commuting in from Kitchener, Guelph, and so on; my guess is 60 or 70 miles—you know better than I. I suggest to you those people, that re-population, increased population, is a whole new question, and I suggest to you agriculture policy has not kept up. There are conflicts in there.

As one of those landholders in that rurban belt, I live beside full-time, part-time farmers and so on, and I observe what's going on. I have land myself. I'm not a full-time farmer and I match what I'm doing against agriculture policies. I suggest strongly to you there needs to be work.

• 1010

At the moment I happen to be sitting on a Manitoba capital regions project. We have all the reeves and councillors from those rurban municipalities sitting with aldermen and the mayor of the City of Winnipeg. We're looking at exactly those issues of town and country.

Having said that, when I look beyond the rurban belt, in general where I was born in Medora, Manitoba, 200 miles from the city of Winnipeg, not near the rurban belt, and Moosomin, Saskatchewan, and Whitehead and so on, it's a different question. But let me suggest to you that farm people are fighting back. There are new things happening out there. There is just amazing creativity going on. Don't underestimate what they're doing. I happen to have relatives who decided that they didn't like the loneliness. They saw the yard lights being turned out. They've done something about it by taking on new enterprises, doing things differently.

By the way, that's not a matter of policy. Farmers tell me themselves that when they're driving along the highway with the folded up cultivator they understand what that means. But these are the technological forces they're working with. Therefore, they see the contradiction, yes.

[Translation]

Deuxièmement, je vous conseille de lire très attentivement le rapport de 375 pages. On y consacre un grand chapitre aux problèmes de la petite exploitation agricole de l'époque. Je pense qu'il faut relire cela très attentivement. Dans le temps, on l'a ignoré. Lisez également le chapitre sur les politiques en matière de crédit. Nous préconisions un changement assez radical dont on n'a tout simplement pas tenu compte ni au niveau fédéral ni au niveau provincial.

Le rapport comporte de nombreuses recommandations que je maintiens aujourd'hui à la lumière de l'expérience. Évidemment, dans le cas de certaines autres... avec le temps, les choses évoluent.

Ensuite, peut-on voir la fin de l'exode rural? Permettez-moi de répéter que si vous lisez mes notes... Je veux revenir à ce phénomène de la zone rurbaine parce que je l'ai observé très attentivement. Il y a une augmentation et non un exode de la population.

Il ne faudrait pas considérer la zone rurbaine comme une question secondaire ou accessoire. Je vous le répète, lorsque je me rends en voiture à Chicago et que je vois la voiture individuelle remplacée par une voiture de navettage qui est à son tour remplacée par le transport interurbain, je constate que les gens parcourent 70 ou 80 milles. On me dit qu'à Toronto, de nombreuses personnes viennent travailler de Kitchener, Guelph, etc. c'est-à-dire qu'ils habitent, je pense, à 60 ou 70 milles; vous le savez sans doute mieux que moi. Je dirais que ces gens-là, cette repopulation, cette population accrue créent une situation tout à fait nouvelle dont on n'a pas tenu compte dans les politiques agricoles. Il y a là des conflits.

Comme propriétaire terrien dans une de ces zones semi—urbaines, je vis à côté de producteurs agricoles à plein temps, à temps partiel, et je remarque ce qui se passe. J'ai moi—même des terres. Je ne suis pas agriculteur à plein temps, et je compare ce que je fais aux politiques agricoles. Je suis fermement convaincu qu'il y a du travail à faire en ce domaine.

Je participe actuellement à un projet sur la région de la capitale du Manitoba. Tous les présidents et membres des conseils municipaux de ces municipalités rurbaines siègent avec les échevins et le maire de la ville de Winnipeg. Nous examinons précisément ces questions concernant la ville et la campagne.

Cela dit, si je regarde la région qui s'étend au-delà de la zone rurbaine, en gros des régions comme celles où je suis né, Medora, qui se situe à 200 milles de Winnipeg, donc loin de cette ceinture semi-urbaine, ou Moosomin, en Saskatchewan et Whitehead etc., c'est une autre histoire. Mais je peux vous dire une chose, c'est que les agriculteurs se défendent. Il y a du nouveau de ce côté là. Ils font preuve d'une créativité sidérante. Ne sous-estimez pas ce qu'ils font. Certains membres de ma famille, par exemple, ont décidé qu'ils n'aimaient la solitude. Ils voyaient les lumières s'éteindre autour d'eux. Ils ont pris l'initiative de lancer de nouvelles entreprises et de faire les choses différemment.

Ce n'est d'ailleurs pas une question de politique. Les agriculteurs me disent que, lorsqu'ils rentrent avec leur cultivateur replié derrière eux sur la route, ils comprennent ce que cela veut dire. Mais ils savent que c'est l'impact de forces technologiques dont ils se servent aussi. Ils sont donc conscients de la contradiction.

Mr. Easter: But to a great extent it's as a result of policy.

I just want to make a couple of points. The Crows Nest Pass Act, after the dominance of certain corporate interests and the need to have a transportation policy with specific national objectives. The Canadian Wheat Board came in as a result of the failure of the marketplace.

Turning then to page 25, I think you make a really valid point out of Professor Fowke's book. Basically just to reread what you said:

- (1) that "efficiency" as the primary goal for Canadian agricultural policy may have been great for food consumers. . .but it was quite unfair for farmers:
- (2) that the primary focus on efficiency and the use of the prevailing market price system as the allocator of resources, ignored the lack of bargaining power by farmers in the market place.

My point is that your paper basically talks to a great extent about the break between the past and present. I agree with you from a fundamental policy point of view. However, the basic problem that we're facing in 1994 as the Standing Committee on Agriculture, and that the ministry faces, is basically a problem that's the same, only compounded in that the market economy being the only allocator in relation to the farm sector and based on efficiency and competitiveness means that in the farm community a price is always established by the lowest seller in the marketplace, always. Quality has an impact. That has major implications and major fundamental problems for primary producers and for rural Canada.

I guess I'm basically saying, from a government policy point of view, that some of the things that have been done in the past in terms of policies, in terms of bringing in national programs, be it supply-management, be it marketing programs, be it transportation policy are perhaps even more needed today than they were in the past, especially when we're working at an international level.

I guess I'm bothered by the fact that when we talk in this country about the effect of trade agreements, we always talk on the basis that we have to adapt to those trade agreements, to the international scenario out there, rather than saying that we have to challenge those trade agreements or that trade policy that basically establishes that only the economy will be the allocator of returns when other factors need to be considered.

• 1015

The last point I want to make, Mr. Chairman, is that when everything is based on economic indicators in terms of rural Canada, we have not put an economic database on the loss of the land base in many instances where farmers have minded as a result of the economic dilemma they face on their farms, on the loss of community members, and on the loss of farm families themselves from those areas. We are just talking in terms of

[Traduction]

M. Easter: Mais cela vient en grande partie de la politique.

J'aimerais faire une ou deux remarques. La Loi du Pas du although that's old, 1897, really came in as a result of developments Nid-de-Corbeau, bien qu'elle remonte à 1897, a été le résultat d'événements dus au fait que certains intérêts de grandes sociétés ont prévalu et qu'il fallait mettre sur pied une politique des transports axée sur des objectifs nationaux précis. C'est à cause de l'échec du marché que la Commission canadienne du blé a été établie.

> À la page 27 de votre mémoire, vous faites une remarque très juste au sujet de l'ouvrage du professeur Fowke. En gros, vous dites à peu près ceci:

- (1) le fait d'avoir fait de l'«efficience» l'objectif premier de la politique agricole canadienne a peut-être été une excellente chose pour les consommateurs... mais cette politique était profondément injuste envers les agriculteurs;
- (2) quand on a mis l'accent essentiellement sur l'efficience et que l'on s'en est remis au système des prix sur le marché pour répartir les ressources, on n'a pas tenu compte de l'absence de pouvoir de négociation des agriculteurs sur le marché.

Je constate que votre document est en grande partie consacré à la coupure entre le passé et le présent. Je suis d'accord avec vous du point de vue de la politique fondamentale. Toutefois, le problème essentiel du Comité permanent de l'agriculture en 1994, et c'est aussi le problème du ministère, est essentiellement le même; il est simplement un peu plus compliqué parce que l'économie de marché est le seul facteur de répartition dans le secteur agricole et que l'on considère que, si l'on se fonde sur l'efficience et la compétitivité, le prix d'une denrée agricole est forcément toujours déterminé par celui qui vend au plus bas prix. Or, la qualité joue. Cela a des répercussions importantes et pose des problèmes fondamentaux aux producteurs de matières premières et au Canada rural.

Ce que je veux dire, du point de vue le politique gouvernementale, c'est que nous avons peut-être encore plus besoin aujourd'hui que dans le passé de certaines de ces politiques, certains de ces programmes nationaux, qu'il s'agisse de gestion de l'offre ou de commercialisation ou de transport, que nous en avons peut-être encore plus besoin que dans le passé, surtout lorsque nous intervenons sur un plan international.

Ce qui me dérange, c'est que, quand nous parlons des répercussions des accords commerciaux au Canada, nous disons toujours qu'il faut nous adapter à ces accords, à ce scénario international, au lieu de dire qu'il faut contester ces accords commerciaux ou cette politique commerciale en vertu de laquelle seule l'économie doit compter lorsqu'il s'agit de la distribution des bénifices, alors que d'autres facteurs devraient être pris en considération.

Enfin, monsieur le président, alors que tous les calculs sont faits en fonction d'indicateurs économiques au niveau du Canada rural, nous n'avons pas chiffré sur le plan économique le montant des pertes de terres cultivées parmi les agriculteurs confrontés à un dilemme économique, ni la perte que représente la disparation des membres de certaines collectivités ou de familles d'agriculteurs qui ont quitté leur région. Au lieu gross economic scale rather than putting an economic database d'établir une base de données économiques dans ces divers

comments are on that.

Dr. Gilson: Those are pretty far-ranging questions. Let me try to be quite specific. First of all, with reference to the quotation and the questions you raised about the balance between efficiency, competitiveness, bargaining power and fairness, you're quite right that this is coming sharply into focus at the moment.

It's coming sharply into focus internally in Canada, but at the moment it is dominantly outside by way of the trade agreements. I acknowledge that. I can't be categorical and I don't pretend to have the answers on it. But like it or not, the trade agreements have challenged—I'll make the statement again—agriculture trade

I worked in Europe prior to the Uruguay Round because I anticipated what was coming. That's why I went to Europe and Washington and then came home. I always had the question in mind that if we had fundamental trade reform, what would it mean for national policy. I have to tell you, in the previous seven rounds of the GATT we did not have fundamental agriculture trade reform. We had some change such as tariff changes and so on.

Some progress was made and we set up agreements and so on, but not until the Uruguay Round did we have what I would call fundamental ag-trade reform. It hasn't gone all the way, but it's gone a fair distance. To the extent that it's trade reform, it's a direct challenge to many national policies.

You're quite right to ask how one on one side recognizes the reality. Let me point out that in western Canada, as you know, and in the wheat industry, 75% to 80% of that product is going outside to 65 countries of the world. Like it or not we survive on them. We can't turn inwards and consume the wheat or the canola. It's the same situation in the pork industry where it's increasingly involved in international markets and so on. I don't need to tell you that.

Therefore, starting now we have to find a niche as a Canadian nation in that international market to take us into the 21st century. At the same time, we have to try to protect those things we find desirable, to the degree we want, as a national policy objective.

I don't have a particular answer to the problem. I can tell you it's a conundrum in Europe where they're desperately trying to hold onto the countryside, the small villages and so on. They had the Common Agricultural Policy set up in 1957 to protect the rural economy. They've had to surrender a lot of that and there is great pain; there are great problems.

Don't tell me the Americans aren't going through an agonizing debate in Congress right now, whether it's on section 22 or many other policies. By the way, section 22 and countervailing duties date back to 1933 and 1930 respectively. They're 60-some years of age. The Americans are being challenged right to the foundations on some of the policies. So are we in Canada.

[Translation]

Agriculture and Agri-Food

in those areas. So the comparison is unfair. I just wonder what your domaines, on se contente de discuter au niveau de l'échelle économique brute. La comparaison est donc injuste. Je me demande ce que vous en pensez.

> M. Gilson: Ce sont de vastes questions. J'essayerai d'être très précis. Premièrement, pour ce qui est du passage cité et des questions que vous soulevez au sujet de l'équilibre entre efficience, compétitivité, pouvoir de négociation et équité, vous avez raison de dire qu'on se concentre de plus en plus sur ces problèmes actuellement.

> On se concentre de plus en plus sur ces problèmes au Canada, mais pour l'instant, c'est surtout à l'extérieur qu'on le fait, sous forme d'accords commerciaux. Je le reconnais. Je ne peux pas être catégorique et je ne prétends pas avoir la réponse. Mais que cela nous plaise ou non, les accords commerciaux ont remis en question—je le répète—la réforme du commerce agricole.

> J'ai travaillé en Europe avant l'Uruguay Round parce que je prévoyais ce qui allait se passer. C'est pour cela que je suis allé en Europe et à Washington avant de revenir ici. Je me suis toujours demandé ce qui se passerait au niveau de notre politique nationale si nous avions une réforme fondamentale des échanges commerciaux. Je dois vous dire qu'au cours des sept précédentes rondes du GATT, il n'y a pas eu de réforme fondamentale du commerce agricole. Il y a eu quelques changements au niveau des droits de douane etc.

> Les choses ont un peu évolué et nous avons conclu certains accords, mais ce n'est que lors de l'Uruguay Round que nous avons entamé ce que j'appellerais une réforme fondamentale du commerce agricole. On n'est pas allé jusqu'au bout, mais on a tout de même beaucoup progressé. Dans la mesure où il s'agit d'une réforme du commerce, c'est une réforme qui remet en question de nombreuses politiques nationales.

> Vous avez raison de vous demander comment nous pouvons voir la réalité de notre côté. Je vous dirais que dans l'Ouest du Canada, comme vous le savez, dans le domaine de l'industrie du blé, 75 à 80 p. 100 de la production est exportée vers 65 pays à travers le monde. Que cela nous plaise ou non, ces pays nous font vivre. Nous ne pouvons pas vivre en vase clos et consommer notre blé ou notre canola. C'est la même chose pour l'industrie du porc qui est de plus en plus tournée vers les marchés internationaux etc. Je n'ai pas besoin d'insister là-dessus.

> Il faut donc que le Canada se trouve un créneau sur les marchés internationaux pour le XXIe siècle. Il faut aussi essayer de protéger tout ce que nous jugeons souhaitable dans la mesure où nous le voulons, et faire de cela un objectif de la politique nationale.

> Je n'ai pas de solution particulière à ce problème. Je peux vous dire que c'est aussi la quadrature du cercle en Europe où on essaye désespérément de préserver les campagnes, les petits villages etc. Les Européens ont mis sur pied une politique agricole commune en 1957 pour protéger l'économie rurale. Ils ont dû en abandonner une bonne partie, et cela est très difficile; ils ont d'énormes problèmes.

> Ne me dites pas que les Américains n'ont pas, de leur côté, un débat déchirant au Congrès actuellement, qu'il s'agisse de l'article 22 ou d'autres politiques. À propos, l'article 22 et les droits compensateurs remontent à 1933 et 1930 respectivement, c'est-àdire à une soixantaine d'années. Il y a donc une remise en question des fondements mêmes de certaines des politiques américaines. C'est la même chose au Canada.

Our job, as a matter of national policy, is to try to find a new way to reconcile national policies with the trade agreements we're party to, while at the same time try to hold onto those national policies we think are important to this country—the national integrity of certain things. I don't disagree with that. That's a conundrum you face as policy—makers.

I can see the conundrum for the first time as an academic sitting back and looking at it. That's why I called it the third landmark, or the divide we're passing over. We're fundamentally challenged this time around. We're not tinkering with past policies in many instances and it's not an incremental adjustment. It's sometimes pretty far—reaching and we may have to look at new ways of doing it.

• 1020

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you very much, Doctor, and thank you, Mr. Easter. The time allotted to you, I understand, has now expired.

I should tell you my name is Harold Culbert. Our chair, Bob Speller, will not be available for the balance of the morning and has asked if I could continue as the chair this morning. I would ask for your support and cooperation in doing that. We'll follow the same format as in the past. Mr. Kerpan.

Mr. Kerpan (Moose Jaw—Lake Centre): I think Mr. Benoit, Mr. Chairman, had asked to speak prior to your taking the chair.

Mr. Benoit (Vegreville): Good morning, Mr. Gilson. Welcome. I've followed your involvement in agriculture, or at least what the media and others have presented, for close to 30 years and I do appreciate much of the work you've done.

I'd just like to make a short comment on Wayne's statement that the change in agriculture has been a result of policy. I'd like to agree with you on that, Wayne.

The reason it's been a result of policy, I believe, is that the policy has been government-driven instead of farmer-driven. If it were farmer-driven policy, the change would be a result of natural changes in the market, in society in general. What we need now is farmer-driven policy.

My question is on discontinuity. I think maybe it's not quite the same thing you were saying, although, from your answer to Mr. Easter's question, I think it's along the same line. There is obviously a big gap in policy now.

The policy we have is inappropriate. In fact, it's inappropriate to the extent that, I believe, government is a big part of the problem that farmers face right now due to regulation legislation that actually prevents farmers from doing what they could do. I believe government is a part of the cause.

I'm going to ask you again to elaborate a bit. You did answer the question partially in answering Mr. Easter's question. Do you believe it is possible to fill this gap in policy by tinkering?

[Traduction]

Ce que nous devons faire au niveau de la politique nationale, c'est essayer de trouver une nouvelle façon d'harmoniser les politiques nationales et les accords commerciaux que nous avons signés, tout en essayant de préserver les politiques nationales qui nous paraissent importantes pour le pays, l'intégrité nationale de certaines choses. Je ne le conteste pas. C'est un problème de quadrature du cercle qui vous concerne, vous les décideurs politiques.

J'examine ce problème pour la première fois d'un point de vue d'universitaire. C'est pour cela que je parle de troisième talon, du troisième fossé que nous avons à franchir. Cette fois, il s'agit d'une remise en question fondamentale. Il ne s'agit plus de bricoler les anciennes politiques, ni d'apporter des ajustements progressifs. C'est quelque chose qui va parfois très loin et qui va nécessiter des façons d'agir nouvelles.

Le président suppléant (M. Culbert): Je vous remercie, monsieur, et vous aussi, monsieur Easter. Le temps qui vous était alloué est écoulé.

Je vous précise que je m'appelle Harold Culbert. Le président, Bob Speller, sera absent pendant le reste de la matinée et il m'a demandé de présider à sa place. Je compte sur votre collaboration. Nous allons procéder comme d'habitude. Monsieur Kerpan.

M. Kerpan (Moose Jaw—Lake Centre): Monsieur le président, je crois que M. Benoit avait demandé la parole avant que vous n'occupiez le fauteuil.

M. Benoit (Végréville): Bonjour, monsieur Gilson. Je vous souhaite la bienvenue. Depuis près de 30 ans, grâce aux médias et à d'autres intervenants, je suis ce que vous faites dans le domaine de l'agriculture et je vous suis très reconnaissant du travail que vous accomplissez.

J'aimerais dire quelques mots à propos de l'affirmation de Wayne, pour qui l'évolution de l'agriculture est attribuable à nos politiques. Je suis d'accord avec vous là-dessus, Wayne.

Pourquoi? Parce que cette politique a été décidée par le gouvernement plutôt que par les agriculteurs. Si les agriculteurs en avaient été responsables, les changements auraient suivi l'évolution normale du marché et de la société. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est une politique qui vienne des agriculteurs.

J'ai une question à propos de la discontinuité. Cela ne correspond peut-être pas exactement à ce que vous dites mais, si j'en juge d'après votre réponse à M. Easter, cela va dans le même sens. De toute évidence, il y a une grosse lacune dans la politique actuelle.

La politique que nous avons est inappropriée. De fait, l'État est pour beaucoup dans les problèmes qui assaillent les agriculteurs: les lois et les règlements empêchent les agriculteurs de faire ce qu'ils pourraient faire. L'État est un élément du problème.

J'aimerais que vous développiez vos idées là-dessus. Vous l'avez fait en partie en réponse à la question de M. Easter. Pensez-vous qu'il est possible de combler cette lacune en faisant du replâtrage?

It seems to me, and this is maybe a bit of a partisan statement, this government is determined to tinker and just fix what we have now instead of putting in place new policy, looking at the situation as though we're starting from scratch and then building in the reality of what policy we have in place now, and then bridging the gap between the two.

It seems to me instead of doing that they're determined to tinker, and I would like to ask you if you believe just tinkering will work. If it isn't going to work, then what's going to get us to the policy that farmers need in order to keep doing business successfully in this country?

Dr. Gilson: I would like to make three points. First, I won't engage in a philosophical debate on this. I'll try to deal with the working side of policy as seen by a farmer.

Number one, yes, I've been around a long time and I have a lot of scars on my back. I guess I've learned that abrupt change, major change, is not acceptable generally. It's fine for academics and others to talk in general about it but when it hits my backyard then it's a different question.

Major change has social consequences that I've alluded to earlier and that's very important to recognize and it's very difficult at the same time to deal with.

Number two, I looked at Europe when I was working there and they saw this coming. Europe in its price supports, commodity-specific-\$60 billion Canadian when I was working there directly and indirectly, another \$40 billion probably into agriculture, dead aim on preservation of the rural communities, which are very important to them, going back five, six, seven centuries. They saw what was coming by way of their variable import levies and commodity-specific supports.

What I saw very early, and you'll watch what's happening, is they're saying it's our business in Europe what we spend on our agriculture. We don't want the U.S.—this is the way they used to put it to me-telling us how much to spend, but they say it's inevitable we're going to have to change. We cannot keep the variable import levy. We can't keep that commodity-specific wine or cheese subsidy, etc. Therefore, it's up to us to decide whether we're going to spend \$60 billion or \$40 billion or whatever, but we'll have to find pretty drastic and new ways of doing it. That's exactly what they're starting to do.

• 1025

They're doing two things. They're saying, "We're not going to have the trade agreement dictate to us how much money to spend as long as we're not interfering with trade. Therefore, if we can make some form of direct income payment to our farmers, we will. If we can't afford it, then we'll trim it."

Secondly, they're saying, "While we're at it we have a

[Translation]

Je prêche peut-être un peu pour mon parti, mais il me semble que le gouvernement a l'intention de faire du replâtrage plutôt que de concevoir une nouvelle politique, c'est-à-dire faire le constat de la situation, la comparer à la politique en place aujourd'hui et combler les lacunes entre les deux.

Au lieu de cela, le gouvernement a l'air de vouloir faire du replâtrage et j'aimerais savoir si vous pensez que ça va marcher. Si vous pensez que non, que faudra-t-il pour mettre en place la politique dont les agriculteurs ont besoin pour réussir en affaires au Canada?

M. Gilson: J'ai trois choses à dire. D'abord, je ne me lancerai pas dans un débat philosophique là-dessus. Je vais m'en tenir à l'aspect pratique de la politique telle qu'elle est vécue par l'agriculteur.

Pour commencer, oui, je suis dans l'agriculture depuis longtemps et j'ai beaucoup de cicatrices pour le prouver. J'ai appris, entre autres, que les changements de cap, les revirements, ne sont pas acceptables. C'est bon pour les universitaires et d'autres d'en parler en général, mais lorsque cela se fait sentir chez-moi, c'est autre

Les changements en profondeur ont des conséquences d'ordre social, dont j'ai parlé tout à l'heure. Il faut le reconnaître et il est très difficile d'y faire face.

Deuxièmement, j'ai observé la situation en Europe quand j'y ai travaillé, et les Européens avaient prévu cela, avec leur programme de soutien des prix par produit-60 milliards de dollars canadiens quand j'y étais, directement et indirectement, et 40 milliards de plus environ dans l'agriculture—axé précisément sur la préservation des collectivités rurales, qui sont très importantes pour eux, puisqu'elles ont cinq, six, ou sept cents ans. . . L'Europe, donc, avait prévu cela avec ses droits d'importation variables et à son mécanisme de soutien par produit.

Ce que j'ai constaté très tôt-et vous verrez ce qui va se passer—c'est qu'ils voulaient pouvoir décider quelles sommes seraient consacrées à l'agriculture. Comme me le disaient les Européens: nous ne voulons pas que les Américains viennent nous dire combien il faut dépenser-mais ils savaient qu'ils allaient devoir changer. Nous ne pouvons pas conserver les droits d'importation variables, ni la subvention par produit, pour le vin, le fromage... C'est donc à nous de décider si nous allons effectivement dépenser les 60 ou les 40 milliards de dollars, mais il faudra trouver des façons tout à fait nouvelles de le faire. C'est exactement ce qu'ils ont commencé à faire.

Ils font deux choses. Ils disent: «On ne va pas laisser un accord commercial nous dicter combien d'argent nous allons dépenser tant que cela ne viendra pas fausser les échanges commerciaux. Dans ce cas, si nous pouvons verser un revenu direct à nos agriculteurs sous une forme ou sous une autre, nous allons le faire. Si c'est trop coûteux, on réduira les versements.»

Deuxièmement, ils disent: «Pendant qu'on y est, nous major environmental issue in Europe. Therefore, why don't we avons un gros problème écologique en Europe. Pourquoi try, even as we're converting commodity-specific price supports n'essayons-nous donc pas, au moment où nous transformons into direct income payments to our farmers"-based on hectares les subventions par produit en revenus versés directement à nos

by the way, not tonnes—"to develop an environmental policy that's acceptable, and use these direct income payments to support that?" I think that's where Europe is slowly heading, but I think you'll see that adjustment.

I think that in Canada we face the same question. We're being challenged, whether we like it or not, under the GATT and NAFTA on commodity-specific support, whether tripartite support policy for pork, parts of GRIP, or whatever. We're being challenged.

If this country decides it wants to spend \$1 billion, or it can't afford more than \$1 billion or \$2 billion on whatever, I guess that's a national question. That's a question we'll have to resolve internally. But make no mistake, we'll have to change the policies, as will other countries. The big question is to what degree we will continue to support our farmers in some other way. It can be done.

ways-they're called non-trade There different are distorting, or green policies, under the GATT—that are acceptable. I'm going to suggest to ourselves as a country, where we've had a fair sensitivity to sustainable development issues, there are ways in which we can accommodate reasonable environmental standards at the same time. I don't mean extreme positions des choses raisonnables, comme dans l'Ouest. that are being espoused in many places, but sensible. Western Canada is an example.

I see wetlands that have been encroached on by policies, sub-marginal in many cases. I've had to adjust crop insurance in some of these areas, and I have to raise questions at times whether it's really marginal or good land, or whether it's submarginal. Why couldn't we develop the wetlands as part of the national resource, as we're adjusting our policies, as a matter of good sustainable development activity? I suggest to you in the wetlands migratory waterfall issue, as an example, let the urban society and the hunters start to share part of the cost. Let's not shift it onto the rural people when the benefits are going off-site many times.

When I talk to urban people and the hunters and so on, they say, "Yes, if you could work out something, why can't we develop a policy that focuses on income payments to farmers, conservation efforts that make sense, get on with it and we'll share part of the costs of that, because we'll get part of the benefits?"

In short, I suggest we have to change. How much we spend is a national question as a matter of choice or a matter of the realities of public purses at the moment. We can do it in ways that are not necessarily trade distorting.

Mr. Benoit: What type of income supports, though?

Dr. Gilson: They can be direct family or farm supports, not commodity specific. They're red light under the GATT agreement.

Mr. Benoit: You're talking about indefinite support.

#### [Traduction]

agriculteurs»—calculés à l'hectare et non pas à la tonne, au fait-«de nous doter d'une politique écologique acceptable qui s'appuierait sur ces versements directs?» C'est dans cette direction que l'Europe s'achemine lentement, je crois. Vous verrez.

Le Canada fait face au même problème. On nous conteste, que cela nous plaise ou non, en vertu du GATT et de l'ALENA pour ce qui est des subventions par produit, qu'il s'agisse de la politique tripartite de soutien à l'industrie du porc, de certains éléments du RARB, etc. Nous sommes contestés.

Si le Canada décide de consacrer un milliard de dollars à telle ou telle chose ou qu'il ne peut se permettre de dépenser plus qu'un ou deux milliards de dollars, c'est une question à débattre à l'échelle nationale. C'est un problème interne. Mais sovez assuré qu'il faudra changer les politiques, comme devront le faire d'autres pays. La question qui se pose est de savoir dans quelle mesure nous allons continuer d'aider nos agriculteurs autrement. C'est possible.

Il y a d'autres façons de le faire, c'est ce qu'on appelle les politiques qui ne dénaturent pas le commerce en vertu du GATT, les politiques autorisées. Cela, c'est acceptable. À mon avis, le Canada, qui s'intéresse aux questions du développement that we, like Europe, make sure as we're changing our policies that durable, comme l'Europe, devrait intègrer à ces nouvelles politiques des normes environnementales raisonnables. Rien de radical, que

> Beaucoup de terres humides, souvent impropres à la culture, sont la cible d'empiétements à cause des politiques. Parfois, j'ai eu à faire des ajustements d'assurance-récolte et je dois alors vraiment me demander s'il s'agit de terres marginales, de terres fertiles ou carrément de terres impropres. Pourquoi ne pas mettre en valeur les terres humides comme richesse nationale, dans le cadre de la révision de nos politiques, dans le but de soutenir le développement durable? Je vais vous donner un exemple. Dans le dossier des oiseaux aquatiques migrateurs qui occupent les terres humides, que les citadins et les chasseurs assument une partie du coût. Que l'on ne fasse pas payer les gens de la campagne pour des avantages qui profitent à d'autres.

> Les citadins et les chasseurs me disent «oui, si vous pouviez trouver un moyen, pourquoi ne pas élaborer une politique axée sur le paiement de revenus aux agriculteurs et sur des efforts de conservation sensés; nous assumerons une partie du coût parce que nous retirons une partie des avantages».

> En un mot, je vous dis qu'il va falloir changer. L'argent que l'on voudra y consacrer, c'est une question à débattre au niveau national, et il s'agira d'exercer un choix, ou de se plier aux réalités budgétaires actuelles. Mais nous pouvons le faire sans que cela n'entraine de distorsions des échanges commerciaux.

M. Benoit: À quelle sorte de soutien du revenu pensez-vous?

M. Gilson: Cela pourrait prendre la forme de paiements versés directement aux familles ou aux exploitations, pourvu que ce ne soit pas lié à certains produits. Cela, c'est interdit par le GATT.

M. Benoit: Indéfiniment?

Dr. Gilson: I'm saying you can do it indefinitely. You can do it as an adjustment payment over 10 years or 20 years. You can do it rectificateur échelonné sur 10 ou 20 ans. Cela peut être à perpétuité, forever. Forever is a long time. You can do it periodically, or whatever. I'm not suggesting exactly how much or for how long, but I am suggesting to you we're going to have to change the policies. That's clear.

Mr. Benoit: From the commodity specific.

Dr. Gilson: From the commodity specific, because that's what's giving all the difficulty. Let me say that as we change let's keep an eye on Europe and Japan and the U.S. to make sure they honour what is called for under the trade agreement.

• 1030

Mr. Benoit: It seems to me what you're proposing is letting our trade policy completely drive our domestic policy. Is that looking forward enough?

Dr. Gilson: No, I didn't say that at all. Let me repeat, I say we have to change. Let me repeat what the Europeans are doing. They're saying, we're going to have to change the variable import levy, we're going to have to change the commodity-specific programs; it's our business as Europeans as to how much we spend on our farmers and rural communities, whether it's \$40 billion or \$20 billion, providing we do it in a way that's non-trade distorting.

To that extent you can retain national sovereignty over your national policies, if you like, but they'll have to be changed. You can't extend support to farmers through these commodity-specific programs that are now prohibited under the trade agreements or under countervailing duty law. That's the reality.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Mr. Benoit.

Dr. Gilson: I hope I'm clear, Mr. Chairman. I'll try to be as short and clear as I can.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you very much, Doctor. You certainly are. It's just a case where Mr. Benoit's time, unfortunately, has been used up and we'll have to move on to keep to some sort of schedule this morning.

That completes the initial round of 10 minutes. We'll now move to the 5-minute time allotments, and first on that is Mrs. Cowling.

Mrs. Cowling (Dauphin-Swan River): Thank you, Mr. Chairman.

Dr. Gilson, myself and another colleague around this table just recently attended the IPU conference in Copenhagen, where we had an opportunity as parliamentarians to meet with other parliamentarians at an international level.

I addressed the plenary, where there were 500 parliamentarians from around the world, on the economic and social development to combat poverty. As a farmer and a parliamentarian, I raised the issue of the food distribution system because I, as a farmer, believe that Canadian farmers should not be expected to meet the challenges of feeding the world's poor on our own.

[Translation]

M. Gilson: C'est possible. Cela peut être aussi un paiement mais c'est long, à perpétuité. Cela pourrait se faire de façon périodique. Je ne peux vous dire exactement quel montant peut-être versé ni pendant combien de temps, mais je vous dis qu'il va falloir changer les politiques. Cela, c'est clair.

M. Benoit: Pour les subventions par produit.

M. Gilson: Oui, parce que c'est cela qui fait problème. Au fur et à mesure que nous changerons, observons ce qui se passe en Europe, au Japon et aux États-Unis pour nous assurer qu'ils respectent les engagements qu'ils ont pris dans le cadre de l'accord.

M. Benoit: On dirait que vous suggérez de laisser notre politique commerciale déterminer entièrement notre politique intérieure. Est-ce vraiment cela se préparer pour l'avenir?

M. Gilson: Non, ce n'est pas du tout ce que j'ai dit. Je le répète: il faut changer. Je reviens sur ce que font les Européens. Ils savent qu'ils devront modifier les droits variables à l'importation ainsi que les programmes par produit, mais ils veulent pouvoir déterminer les crédits qu'ils veulent consacrer aux agriculteurs et aux collectivités rurales, qu'il s'agisse de 40 milliards ou de 20 milliards, tant que cela n'entraîne pas de distorsion des échanges.

De cette façon, on peut conserver sa souveraineté sur les politiques nationales, mais elles doivent être transformées. On ne peut plus accorder d'assistance aux agriculteurs par le biais de programmes par produit, aujourd'hui interdits par les accords commerciaux ou passibles de droits compensateurs. La réalité, c'est cela.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur Benoit.

M. Gilson: J'espère avoir été clair, monsieur le président. Je vais essayer d'être aussi bref et clair que possible.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci beaucoup, monsieur Gilson. La clarté de vos propos n'est pas en cause. Malheureusement, le temps de M. Benoit est écoulé et il faut passer à quelqu'un d'autre si nous voulons respecter l'horaire.

Voilà qui met fin au premier tour de dix minutes. Nous passons maintenant au tour de cinq minutes et je donne la parole à Mme Cowling.

Mme Cowling (Dauphin-Swan River): Merci, monsieur le président.

Monsieur Gilson, certains de mes collègues qui sont ici aujourd'hui et moi-même avons récemment participé à une conférence de l'Union interparlementaire à Copenhague où nous avons pu rencontrer nos homologues étrangers.

À l'occasion de la séance plénière, qui rassemblait 500 parlementaires du monde entier, j'ai prononcé un discours sur le développement social et économique axé sur la lutte contre la pauvreté. À titre d'agricultrice et de parlementaire, j'ai soulevé le problème du système de la distribution alimentaire parce que, je me rends compte, étant agricultrice, qu'on ne peut pas s'attendre à ce que les agriculteurs canadiens puissent, à eux seuls, alimenter les pauvres de la planète.

I think we should have in place a financial framework at the international level. I want to know what your thoughts are on that and what you think about that. Also, I had an opportunity to speak to a farmer parliamentarian from Australia. Apparently they have farm organizations in Australia pushing the right to farm legislation, as we do have here in a number of the provinces in Canada.

Do you think that when we take a look at whole-farm support programs we should be implementing the right to farm legislation at the national level with that program? I ask this question because of what has happened in Europe with the environment and the animal rights movement and what's taking place here in Canada.

**Dr. Gilson:** You say farmers shouldn't bear food aid. I'd agree in general, but last week in Manitoba the food grain bank had a bang-up auction sale at Morris Manitoba, and they raised thousands of dollars for food aid. These were farm people. I say let's not discourage that; they want to be directly involved. But in general, yes, Canada has had a pretty good record in terms of food aid. It's been ad hoc, but when it's needed we've tried to be there. We can never give up that role. It's a humanitarian role.

Let me stress to you that as I talk with members of the underdeveloped world they're repeating again and again, trade not aid. Food aid as an international policy, from Canada's point of view, should be humanitarian and be available when needed, when there's a desperate crisis, and there have been many crises in the past year or two. Canada has an enviable record; let's try to stay there to the extent our resources permit it.

I do stress as an economist that in listening to people from the underdeveloped areas, it is trade not aid. It's not a new slogan, but frankly it was rhetoric. They mean it; African nations and parts of South America are very strong on that.

• 1035

So, as a matter of international policy, Canada needs to reassess that old slogan, put some modern meaning on it in terms of the 1990s, and assess whether we have the public resources and to what extent we can do it.

By the way, we have to think about whether we should do it bilaterally or multilaterally. I guess that some nations are getting very disillusioned by some of the old multilateral institutions bogging down bureaucratically and so on. Maybe they need to be reassessed if we're going to continue the multilateral approach, which generally, in principle, should be supported.

Let me just say to you trade not aid, and we should be reassessing our international policies in that sense.

By the way, on the talk with members in the African nations, coupling that trade not aid with help, investments on the sustainable development side, the problems that are emerging are absolutely deplorable and difficult and horrendous. They're environmental as much as they are anything else at the moment in parts of Africa and, as you know, in other countries.

Did I miss one of your questions?

[Traduction]

Pour moi, il faudrait un cadre financier international. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. J'ai aussi eu l'occasion de discuter avec un parlementaire australien qui, lui aussi, était agriculteur. Il y a, semble-t-il, en Australie des associations qui réclament le droit d'exploitation agricole, comme cela existe dans un certain nombre de provinces canadiennes.

Pensez-vous que les programmes de soutien du revenu agricole global devraient comprendre une loi nationale consacrant le droit d'exploitation agricole? Je vous pose la question en raison de ce qui s'est passé en Europe à propos de l'environnement et du mouvement de défense des animaux et à cause de ce qui se passe ici au Canada.

M. Gilson: Vous dites que les agriculteurs ne devraient pas assumer la responsabilité de l'aide vivrière. En principe, je suis d'accord avec vous, sauf qu'il s'est tenu la semaine derrière, à Morris au Manitoba, une vente aux enchères de céréales vivrières qui a eu un immense succès et qui a permis de réunir des milliers de dollars en aide alimentaire. Et il s'agissait d'agriculteurs. Il ne faut pas les en empêcher; ils veulent apporter leur contribution. Le bilan du Canada en matière d'aide alimentaire est bon. Son action a été ponctuelle, mais nous avons essayé de répondre à l'appel quand il le fallait. Il ne faut jamais renoncer à ce rôle; c'est de l'aide humanitaire.

Je rappellerai aussi ceci. Chaque fois que je rencontre des gens du Tiers monde, on me répète que ces pays veulent faire des affaires avec nous et non recevoir notre aide. Pour le Canada, l'aide alimentaire, dans le cadre de la politique internationale, devrait être de type humanitaire, pour intervenir en cas de catastrophes, et il y en a eu beaucoup ces deux dernières années. Notre bilan est positif; essayons de le conserver ainsi tant que nous en aurons les moyens.

Je le répète. Moi qui suis un économiste en contact avec les pays du Tiers monde, je vous dis qu'ils veulent commercer avec nous plutôt que de recevoir notre aide. Le slogan n'est pas nouveau, mais avant c'était plutôt des paroles en l'air. Aujourd'hui, ils sont sérieux. Les pays d'Afrique et ceux d'Amérique du Sud surtout.

En ce qui concerne notre politique étrangère, donc, le Canada doit actualiser ce slogan et voir s'il a les moyens de l'appliquer et jusqu'à quel point.

Et au fait, il faudra se demander s'il faut agir de façon bilatérale ou multilatérale. Certains pays sont très déçus de l'encrassement bureaucratique des vieilles institutions multilatérales. Peut-être faudra-t-il se demander si l'on doit conserver la formule multilatérale qui, en principe, devrait l'être.

En un mot: une relation d'affaires plutôt qu'une relation d'aide et la révision de notre politique étrangère en conséquence.

Pour revenir à nos entretiens avec des représentants de pays africains, qui veulent une relation d'affaires et des investissements dans le développement durable, je vous dirai qu'ils rencontrent des problèmes nouveaux très graves et très difficiles à résoudre. Dans certaines régions d'Afrique et ailleurs, il s'agit surtout de problèmes environnementaux.

Ai-je oublié de répondre à une de vos questions?

Mrs. Cowling: Yes, tying the whole farm support and right to farm. Should we be doing that?

Dr. Gilson: Oh, dear. Yes, animal rights, etc.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Very quickly.

Dr. Gilson: Quickly, I guess we could try to do it. I come back to the sustainable development concept, where we bring the environmental constituencies in and talk with those interested in jobs and then come and try to work out a resolution.

M. Landry (Lotbinière): Merci, monsieur le président; monsieur comme un visionnaire. J'aurais deux petites questions à vous poser, compte tenu de la mondialisation des marchés.

Ma première question est très courte: dans un avenir assez rapproché, croyez-vous que l'agriculture va passer aux mains des d'exploiter les terres agricoles au Québec et au Canada?

Ma deuxième question: que devons-nous faire pour pallier à tout cela et que recommandez-vous au Comité permanent de l'agricul- that and what would you recommend to our Committee? ture et de l'agro-alimentaire?

Merci.

Dr. Gilson: Briefly, the answer is no. I don't see the multinational corporations taking over the production end.

Do I see some change and some increase in activity there? The answer is yes.

What has to be done? Let me go back and take two minutes to explain it at the family-farm level.

Look at my document and look carefully at the constraints we've put on the family farm. That was a matter of national policy, still there. It is highly desirable. That's the framework within which I operated, my father operated, and my relatives now operate. But there are strings there.

Let me take financing. A young farmer goes into the business. At a minimum it will cost probably \$500,000 or \$1 million. If it's a hog business, then it's probably \$2.5 million, \$2 million. How much equity can a young farmer put up, no matter how much he may work off the farm receipts? Let's say it's \$100,000 and it's a \$1-million business. The rest is debt.

The debt institution won't give it. Supposing they were, that's leveraging of 9:1. I won't invest in a stock with a 9:1 leverage.

The problem in part is equity capital under the control of the family. I just finished writing a paper on that very question, how to redefine and refinance the so-called family farm in the 1990s. We need a radically different approach.

It's not the debt capital. It's that equity that farm families themselves, mother and dad or son and daughter, had to raise. It's getting beyond their reach. Even if they get the debt, they're getting into trouble with it, because of the leveraging problem. It is elementary that with 9:1 leveraging, when you've got some risk it's ratio de 9 à 1, dans un secteur à risque, cela fait problème. a problem.

[Translation]

Mme Cowling: Oui, le lien entre le soutien du revenu agricole global et le droit d'exploitation agricole. Est-ce une bonne idée?

M. Gilson: Ah, oui. La défense des animaux et tout le reste.

Le président suppléant (M. Culbert): Très rapidement.

M. Gilson: Rapidement, je dirais qu'on pourrait essayer. Cela me ramène au développement durable, à l'idée de discuter avec les groupes écologiques, avec ceux qui s'intéressent aux emplois pour essayer de trouver une solution.

Mr. Landry (Lotbinière): Thank you, Mr. Chairman. Dr. Gilson, Gilson, je vous ai écouté très attentivement et je vous vois un peu I listened to you very carefully and I see you as a man with a vision, so to speak. I have two short questions for you in connection with the globalization of markets.

My first question is very brief. In the short term, do you think agriculture will come under the control of multinational corporamultinationales ou si les familles seront capables de continuer tions or will families be in a position to operate their farms in Quebec and in Canada?

My second question: What should we be doing to deal with all of

Thank you.

M. Gilson: En un mot, non. Je ne pense pas que les multinationales vont s'approprier le secteur de la production.

Est-ce que je m'attends à des changements et à un regain d'activité dans ce domaine? Je réponds oui.

Ce qu'il faut faire? Laissez-moi revenir en arrière et prendre quelques instants pour vous expliquer ce qui se passe au niveau de l'exploitation familiale.

Reportez-vous à mon document et examinez toutes les contraintes que nous avons placées sur l'exploitation familiale. C'était—et c'est encore—la politique nationale. C'est très souhaitable. C'est le cadre dans lequel j'ai évolué, mon père aussi, et ma parenté encore aujourd'hui. Toutes sortes de conditions sont imposées.

Prenons le cas du financement. Un jeune homme veut se lancer dans l'agriculture. Au bas mot, cela va lui coûter entre un demi million et un million de dollars. S'il s'agit d'un élevage de porcs, ce sera entre deux et deux millions et demi de dollars. Quel capital un jeune homme peut-il investir, même s'il a de bonnes rentrées d'argent? Mettons 100 000\$ pour une entreprise d'un million. Le reste, il doit l'emprunter.

Les établissements de crédit vont refuser. Admettons qu'elles acceptent. C'est un ratio de levier de 9 à 1. Moi, je n'investirais jamais dans une action avec un ratio de 9 à 1.

Dans une large mesure, le problème c'est le peu de capitaux propres dont disposent les familles. Je viens justement de rédiger un document sur cette question, la définition et le financement de l'exploitation familiale dans les années quatre-vingt-dix. Il faut changer notre façon de voir du tout au tout.

Il ne s'agit pas du capital-dette; c'est l'avoir-propre que la famille—le père, la mère et les enfants—doit trouver. Cela dépasse leurs possibilités. Même s'ils réussissent à emprunter, ils vont avoir des difficultés à cause du ratio de levier. On n'y coupe pas, avec un

So let me suggest to you and some of my relatives... I now see farm people syndicating on certain things. In the past, we never did that. You all had your own tractor and combine and so on. Now they're saying, "Maybe we need to syndicate". They're syndicating within families, for sure. So when we talk about the corporation, let's not think of it as totally outside.

Many family farm corporations are being developed and they're running very well. I met with one of my students not long ago and he said, "I've got to run. I've got a board of directors meeting". I said, "What's that?" He said, "The family farm"—and they were all relatives. Sometimes it is harder to run with relatives, but nonetheless it was a family farm.

### • 1040

In brief, Mr. Chairman, I would say we have to redefine as a matter of policy how we look at that so-called production organization. If we don't, then you're going to have other alternatives move in. I'm d'autres formules nous seront imposées. J'en suis sûr. sure of that.

## M. Landry: Merci.

Mr. Vanclief (Prince Edward — Hastings): Welcome, Doctor, I appreciate your presentation to us this morning. I think it's a pretty good analysis of where we are.

Please accept this in the way I offer it. I wish you had gone further past the analysis and into the answer to what do we do now. You have made some statements that we are going to have to take a different way of looking at support to farmers, it not being commodity specific and that it might be whole farm, as we've talked about.

In the reality of today it's very likely that the Department of Agriculture, or Agriculture Canada, Agriculture and AgriFood Canada, is not going to have as much money in the future as it had in the past and even has at present. In the brief time that you have, do you have some suggestions on where we should go? Your analysis is excellent of where we've been, the divide that we're at, and that we're going to have to look at change, etc. I think you get my point.

Dr. Gilson: If you read my notes carefully... I was going to go further but decided they were long enough at that stage. If you look carefully at the notes, I make four or five points about the future.

First of all, on government public resources there's no mistaking the fact that public budgets, whether federal or provincial, are going to be less. I take that for granted. Therefore, that's calling for carefully focused, very highly focused programs. In the past we accommodated both efficiency and fairness in the same package, not just in agriculture but everywhere. When you had national income growing at 7% or 8% in real terms—and I lived through that—we could afford the contradictions and the duplications and the redundancies in the programs. We can't any more. The public budget is going to dictate highly focused programs. It means elimination, a careful cutting through of redundancies, duplication, overlapping, and so on.

# [Traduction]

Ce que je vous dis à vous et à certains membres de ma famille. . . Aujourd'hui, je vois des agriculteurs se constituer en syndicat financier. Jamais cela ne s'était fait. On était propriétaire de son tracteur et de sa moissonneuse et ainsi de suite. Aujourd'hui, on cherche des associés. Bien sûr, ils les trouvent parmi les membres de leur famille. Donc, quand on parle d'entreprises, il ne faut pas penser uniquement en termes d'entreprises extérieures.

Il y a beaucoup d'entreprises agricoles familiales qui se créent et qui marchent très bien. Dernièrement, j'ai rencontré un de mes étudiants qui m'a dit: «Il faut que je sauve, je dois assister à une réunion du conseil d'administration». Je lui ai demandé de quoi il parlait et il m'a répondu qu'il s'agissait de l'exploitation familiale. Tout le conseil était composé de membres de sa famille. Parfois, c'est plus difficile à mener avec des membres d'une même famille, mais c'est quand même une exploitation familiale.

En un mot, monsieur le président, je dirais qu'il faut revoir la façon dont on conçoit cette organisation de production; faute de quoi

# Mr. Landry: Thank you.

M. Vanclief (Prince Edward—Hastings): Bienvenue, monsieur Gilson. J'ai aimé votre exposé de ce matin. C'est une très bonne analyse de la situation.

Ne vous en formalisez pas, mais j'aurais aimé que vous poussiez plus loin votre analyse et que vous nous disiez ce qu'il faut faire. Vous avez dit qu'il faudra envisager autrement l'aide à accorder aux agriculteurs, qu'elle ne devra plus être versée par produits et qu'elle devra viser la totalité de l'exploitation agricole.

Aujourd'hui, la réalité est telle que le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada n'aura autant d'argent que par le passé. Dans le peu de temps qui nous reste, pourriez-vous nous donner des suggestions? Votre analyse du passé est excellente, vous avez bien montré que nous sommes à la croisée des chemins et qu'il faut changer. Vous comprenez ce que je veux dire, je crois.

M. Gilson: Si vous lisez soigneusement mon mémoire... Je voulais aller plus loin, mais j'ai pensé que le document était déjà assez long. Si vous examinez soigneusement le document, je fais quatre ou cinq suggestions à propos de l'avenir.

Premièrement, il est certain que le budget de l'État, au fédéral ou au provincial, va continuer de baisser. Je tiens cela pour acquis. Il faudra donc des programmes très ciblés. Dans le passé, les programmes accordaient autant d'importance à l'efficience et à l'équité, pas seulement dans l'agriculture mais partout. À l'époque où le revenu national montait de 7 ou 8 p. 100 en termes réels—ça, je l'ai connu—nous pouvions nous permettre ces contradictions, ces dédoublements et ces chevauchements. Plus aujourd'hui. Les finances nationales vont nous obliger à cibler nos programmes. Cela signifie qu'il faudra éliminer et tailler au bistouri pour éliminer la redondance, le double emploi, le chevauchement, etc.

Number two. While I wasn't aggressive on it, I just don't see any other way around the question of the future than focusing around general farm income support. It will be minimum. It will not be a guarantee of profit; far from it. But to do otherwise and put that minimum in is going to invite costly ad hoc difficulties in the future. That's why I plead that crop insurance be kept separate.

In 1960, 1984, 1983–84 and 1988 there were massive difficulties, and 1988 wasn't a western problem. I drove through Ontario that year and down through the U.S. There was massive flooding. So I plead that it has to be kept separate.

I think farmers will contribute, as they're doing now. We can tidy that up, and I think we ought to continue it. But let me be blunt. We can't have 12 or 15 programs in the future. I don't see it. It's not in the cards. It will be one, and highly focused. I suggest again that it likely means elimination of some of these past policies that we got attached to, whether we like it or not, because of limited public resources and the trade agreement.

• 1045

You know, as you travel through the rural community, that the family farm has been the foundation of farm policy in the past, through the task force reports, etc. There are powerful stresses out there, and in many senses farmers are ahead of the policy-makers. They're trying to create and be inventive out there; they're trying to restructure.

Just take the financing. Think about it. We're willing to put more debt into the industry, but we haven't found a way to put equity into it. We're telling son and daughter and mom and dad that they're going to have to do it. Again I ask where they are going to find the \$2 million for a hog enterprise, etc. They're not.

We need to redefine that very carefully.

I've just started writing a paper on that very thing: how to finance the new 1990s year-2000 family farm that still allows families to own and control and operate that business.

Three, rural communities. We should look at the U.S., but it's staggering down there in terms of rural community policies, from the bottom up, the top down. They've been preoccupied by it, as they should be. I suggest that here we should look at what is going on. We need to work more closely with some of those rural institutions, who are being fairly creative at the grassroots level, to listen to what's going on.

Let me try out a revolutionary idea on you. As I move into Toronto and Vancouver and Los Angeles and Boston, I look around and see the environmental difficulties in the infrastructure of these megalopolises of 5 million and 7 million people. I ask how many of these people commute from work—never mind out from rurban society into the city, but just from the outer edge of the city into the downtown area. Then I go back to my own office and ask, "How many of you need to come to work, to literally come to this office?"

[Translation]

Deuxièmement, même si je n'ai pas insisté là-dessus, je ne vois pas comment on pourrait éviter de passer au soutien du revenu agricole global. Ce sera peu. Ce ne sera pas une garantie de bénéfices; loin de là. Mais ne pas le faire et ne pas accorder ce peu de soutien entraînera des difficultés ponctuelles coûteuses dans l'avenir. C'est pourquoi je vous demande de garder à part l'assurance-récolte.

En 1960, en 1984, en 1983–1984 et en 1988, nous avons connu d'immenses difficultés; la crise de 1988 ne touchait pas uniquement l'Ouest. Cette année-là, j'ai traversé l'Ontario et je me suis rendu jusqu'aux États-Unis. Il y a eu de très grosses inondations. C'est pourquoi je vous dis que cet élément doit être distinct.

Les agriculteurs vont apporter leur contribution, comme ils le font aujourd'hui. On peut remettre de l'ordre là-dedans et je pense que l'on peut maintenir le programme. Mais je vais être franc. Il ne pourra plus y avoir une douzaine ou une quinzaine de programmes dans l'avenir. Je n'arrive pas à l'imaginer. Il y en aura un et il sera très ciblé. Et cela signifie probablement l'élimination de politiques qui nous tiennent beaucoup à coeur, que cela nous plaise ou non, à cause de la crise des finances publiques et de l'accord commercial.

Il suffit d'aller à la campagne pour voir que notre politique agricole a été bâtie sur la ferme familiale. Aujourd'hui, les tensions sont très fortes et sous bien des rapports les agriculteurs ont de l'avance par rapport aux décideurs. Ils essaient d'être créatifs et novateurs, ils essaient de se restructurer.

Prenons le cas du financement. Réfléchissez—y. Nous sommes prêts à accroître l'endettement de ce secteur mais nous n'avons pas trouvé le moyen d'y investir des capitaux propres. Nous disons aux parents et aux enfants de le faire eux—mêmes. Je repose la question: où vont—ils donc trouver les deux millions de dollars qu'il faut pour un élevage de porcs. Ils n'y arriveront pas.

Il faut revoir ça très soigneusement.

Je viens d'entreprendre la rédaction d'un document sur cette question: comment financer l'exploitation familiale des années quatre-vingt-dix et de l'an 2000 tout en laissant à la famille la possibilité d'être propriétaire de l'entreprise, de la diriger et de l'exploiter?

Troisièmement, les collectivités rurales. Examinons ce qui se passe aux États-Unis. Les politiques sur les collectivités rurales aux États-Unis, c'est renversant. Cela les inquiète, et ils ont bien raison. Nous, nous devrions examiner ce qui se passe. Il faut travailler étroitement avec certaines institutions rurales, qui sont très novatrices dans le milieu et voir ce qui se fait.

Je vais vous parler d'une idée révolutionnaire. Quand je vais à Toronto, Vancouver, Los Angeles et Boston, je vois tous les problèmes environnementaux auxquels font face ces mégalopoles de 5 à 7 millions d'habitants. Je me demande combien d'entre eux font la navette pour aller au travail. Je ne parle pas de ceux qui habitent en zone rurbaine, mais de ceux de la périphérie. Rentré à mon bureau, je me demande combien d'entre eux ont vraiment besoin de venir au bureau.

I've got a son who works in western Canada. He works out of a so-called virtual office, out of our house, out of a hotel. He happens to be in the car business. He's in direct contact every day. They eliminated the regional office and they're working out of Detroit and Windsor.

How many people in the big cities need to be there? Why can't they be in Moosomin or Whitehead, Saskatchewan or Russell, Manitoba or Cannington, Ontario? I just went through northern and southern Ontario, looking at it. Why not? Why not revitalize the rural communities?

With my laptop computer, I can Internet on certain service industries. They're doing it in North Dakota in a small town. Wawanesa Insurance Company has its headquarters in Wawanesa, Manitoba—not in Toronto or Vancouver. Can't we think of new ways to decentralize this footloose industry?

The Globe and Mail isn't printed and trucked out from Toronto any more. I get it every morning in Brandon, and I have it by 7 o'clock. It's decentralized by satellite.

We need radical new thinking about how to preserve, in a new way, the countryside. The rurban community, I suggest to you, millions of acres, is a whole new policy game, as I look ahead.

Finally, adjustment policy. I know that the task force report in 1967, 1970, was heavily criticized for saying that adjustment policies were wrong. I maintain that when you're in an industry—and I don't care where it is, whether it's codfish or agriculture—and there is inevitable change by forces beyond our control, we need what I call systematic adjustment policies. Why strand resources in an area in an occupation in which there is no outcome?

We need systematic adjustment policies as part of what I call rural life. It's not a matter of abandoning or surrendering to the larger forces and saying that the countryside doesn't matter. It's not that. It's a matter of taking resources that are stranded and saying that we can do better than that in this country.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Mr. Kerpan, I assume that you're ready now.

Mr. Kerpan: Yes, thank you, Mr. Chairman.

Again, Dr. Gilson, welcome.

Part of the reason we're all here today is certainly to try to get a better look at what we want to do, at what the future of this agriculture business should be. One of the things that come to my mind, one of the questions I think we first have to ask and answer, is what role does government have in agriculture? What role does any government have in this business?

• 1050

That having been said, if you look at page 4 of your report, you say Canadian agriculture policy appears to be stranded between past traditions and future uncertainties. I want to speak specifically about farm financing and farm credit. In particular, I want to speak about the Farm Credit Corporation. I want to get your thoughts.

# [Traduction]

J'ai un fils qui travaille dans l'Ouest du pays. Son bureau, c'est le fameux bureau virtuel: cela peut être la maison, un hôtel, etc. Il vend des automobiles. Il reste en contact direct tous les jours, même si le bureau régional a été éliminé et que le siège est à Détroit et à Windsor.

Combien de gens qui peuplent dans les grandes villes ont-ils vraiment besoin d'y être? Pourquoi ne pourraient-ils pas rester à Moosomin ou à Whitehead, en Saskatchewan ou à Russell au Manitoba ou à Cannington en Ontario? J'ai traversé récemment le Nord et le Sud de l'Ontario et je me dis, pourquoi pas? Pourquoi ne pas revitaliser les régions rurales?

Avec mon ordinateur mallette et Internet, je peux communiquer avec certaines entreprises du secteur tertiaire. Il y en a une qui est basée dans une petite ville du Dakota du Nord. La compagnie d'assurances Wawanesa a son siège à Wawanesa au Manitoba, pas à Toronto ni à Vancouver. Est—ce qu'on ne peut pas chercher de nouvelles façons de décentraliser ces entreprises sans attache?

Vous savez, le *Globe and Mail* n'est plus imprimé à Toronto et distribué par camions à l'extérieur. Tous les matins, je le reçois à Brandon avant 7 heures le matin. La décentralisation est accomplie par satellite.

Il faut des idées radicalement nouvelles sur la façon de protéger la campagne sous une forme nouvelle. La collectivité rurbaine, je vous le dis, représente des millions d'hectares et tout reste à penser quand j'essaie d'envisager l'avenir.

Pour terminer, la politique d'ajustement. Je sais que les rapports des groupes de travail en 1967 et 1970 ont été sévèrement critiqués pour avoir dit que les politiques d'ajustement faisaient fausse route. Quelle que soit l'activité, que ce soit la pêche à la morue ou l'agriculture, quand des changements inévitables, indépendants de notre volonté, se dessinent à l'horizon, il faut ce que j'appelle des politiques d'ajustement systématiques. Pourquoi abandonner des gens quelque part lorsqu'une activité n'ouvre aucuns débouchés?

Il faut donc des politiques d'ajustement systématiques pour ce que j'appelle la vie rurale. Il ne s'agit pas de baisser les bras devant les forces du changement et de dire que la campagne ne compte plus. Pas du tout. Il s'agit de mobiliser les forces vives qui sont dans un cul-de-sac et de dire qu'on peut faire mieux.

Le président suppléant (M. Culbert): Monsieur Kerpan, j'imagine que vous êtes prêt.

M. Kerpan: Oui, merci, monsieur le président.

Encore une fois, monsieur Gilson, je vous souhaite la bienvenue.

Nous sommes ici pour examiner ce que nous voulons faire et déterminer l'avenir de l'agriculture. La première question que je me pose et à laquelle nous devons, je pense, répondre, c'est quel doit être le rôle de l'État dans l'agriculture?

À la page 4 de votre mémoire, vous dites que «La politique agricole canadienne semble aussi échouée entre les traditions du passé et les incertitudes du futur». J'aimerais parler précisément du financement de l'agriculture et du crédit agricole, notamment de la Société du crédit agricole. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

I understand that in 1958 times were different, and certainly there was a need for Farm Credit Corporation, for government to get involved in farm financing. Times have changed. Should government be involved in lending money? Should we be borrowing money to lend it to farmers? They do not have a very good fiscal track record, if you look at the past, for sure.

Is that the way we want to continue to go in, to have government as a lender, as a banking institution? Or are we better off to turn that over to chartered banks and credit unions, and as a government we could then regulate interest rates, or if we wanted to get involved, we could support interest rates to farmers? What are your thoughts on this?

Dr. Gilson: You talk about discontinuities between past and present. That question puts a discontinuity between my past and present. You should know I responded to the then Brigadier Rutherford, who headed up the newly formed Farm Credit Corporation, at 2 a.m. The colourful brigadier didn't care at what time of day he worked. We sat in his hotel room and we thought about how this FCC should function. I was a strong supporter of it. I was a strong supporter of it because as a result of or in the aftermath of the 1930s, there was a deficit in the area. After World War II farmers were crying for credit, and nobody was there to give it.

Mr. Kerpan: Right.

**Dr. Gilson:** That corporation served a purpose.

Today I look back and ask to what degree, when we have limited such. Let me tell you what some of the lending institutions are saying, for sure.

The credit unions, which are very close to the grassroots, banks, have been saying for some time, and they're saying it now, surely government doesn't have to duplicate what we can do better, or as well as, government, in farm lending. And I'd have to agree with that. With scarce public resources, I'm not sure public-sector tax dollars should be used to do things the credit unions, for example, are doing well out there.

Does the government have a role nonetheless? Yes, I think, to a degree, a modified role, in the sense that there are areas...we know the banks are starting to respond now with small business loans as a result of some of the difficulties in the past decade. They have withdrawn, but they're coming back now. But there are some holes there, and maybe to that extent government has a role. Insured loans, under certain circumstances where the credit unions, banks, and other lending institutions are rationing credit because there is too much of view that the gap should be filled by the public sector. I think we combler cette lacune. Je pense que c'est défendable. could make a case like that.

I will tell you that in this day and age, whether it's farm lending or anything else, with very limited public resources, I cannot see how in the world governments can be involved in

[Translation]

Bien sûr la situation était différente en 1958 et à ce moment-là, il fallait une société du crédit agricole et il fallait que l'État s'occupe du financement de l'agriculture. Les temps ont changé. Est-ce le rôle de l'État de prêter de l'argent? Faut-il qu'il en emprunte pour le prêter aux agriculteurs? Chose certaine, financièrement parlant, ca n'a pas été une très bonne affaire dans le passé.

Faut-il laisser à l'État le rôle de banquier et de prêteur? Ne vaut-il pas mieux laisser cette activité aux banques et aux coopératives de crédit? L'État pourrait ensuite s'occuper de réguler les taux d'intérêt ou de subventionner les taux d'intérêt accordés aux agriculteurs. Qu'en pensez-vous?

M. Gilson: Vous parlez de rupture entre le passé et le présent, cela en serait une. Il faut que vous sachiez que j'ai discuté de cela à 2h du matin avec le brigadier Rutherford qui, à l'époque, était à la tête de la Société du crédit agricole, qui venait d'être créée. Cet homme haut en couleur pouvait aussi bien travailler la nuit. Nous étions dans sa chambre d'hôtel et nous parlions du mode de fonctionnement de la SCA. J'étais un de ses chauds partisans. J'étais pour parce que, dans le sillage des années trente, il y avait une lacune dans ce domaine. Après la Seconde guerre mondiale, les agriculteurs avaient un besoin criant de crédit et n'en trouvait nulle part.

M. Kerpan: C'est juste.

M. Gilson: Cette société répondait à un besoin.

Aujourd'hui je me demande, vu le peu de moyens financiers de government finances, government should be involved in lending as l'État, si celui-ci devrait consentir des prêts. Je peux vous rapporter ce que disent les établissements de prêt.

> Les coopératives de crédit, qui sont bien ancrées dans le milieu, ainsi que les banques, disent depuis quelque temps déjà que ce n'est pas à l'État d'offrir un service qu'elles peuvent assurer tout aussi bien, voire mieux. Et je suis d'accord avec elles. Vu la faiblesse des finances publiques, je ne suis pas convaincu que l'argent des contribuables devrait servir à faire ce que font fort bien, par exemple, les coopératives de crédit.

Y a-t-il quand même un rôle pour l'État? Oui, je crois, dans une certaine mesure, sous une forme différente. Nous savons que les banques ont commencé à réagir aux difficultés des 10 dernières années et offrent aujourd'hui des prêts aux petites entreprises. Elles s'étaient retirées de ce secteur mais aujourd'hui, elles y reviennent. Mais il reste quand même des lacunes et peut-être y a-t-il place pour l'État. Les prêts garantis, lorsque les coopératives de crédit, les banques et les autres établissements de prêt rationnent le crédit à cause de risques trop risk. . . well, just maybe a case can be made from a public policy point élevés. . . eh bien, peut-être peut-on justifier que l'État vienne

De nos jours, qu'il s'agisse de prêts agricoles ou de quoi que ce soit d'autre, vu la raréfaction des fonds publics, je ne vois pas comment les gouvernements peuvent pratiquer des activités commercial enterprises that are doing what can be done by the commerciales dont d'autres peuvent se charger. J'ai des liens other institutions. I remind you I have a relationship with the avec les coopératives de crédit et ces administrateurs agricoles credit unions and they're telling me here they are, grassroots de la base me disent qu'ils dirigent leur entreprise, que c'est farm directors and so on, running the business, it's their money, leur argent et qu'ils veulent que les conditions soient les mêmes and they say we want a level playing field; we don't want to be pour tout le monde. Ils ne veulent pas faire concurrence à

competing against a public institution. But they do acknowledge there are holes there, and they can't fill them.

Mr. Kerpan: I too live in a small community, in Saskatchewan. My feeling is that part of the success in the future of this business lies in value—added industry: food processing and those types of things; pasta plants, ethanol plants. We don't see very much of that in western Canada, for sure. Would you agree with that?

• 1055

**Dr. Gilson:** Yes. It's in now. It's an "in" thing. But I do agree with you that in the past we tended to farm the primary products. We got larger and larger. The horizon was really the fence lines. . .and shipping the primary product. I think the time has come when diversification is needed. If we're not going to have the public support there, diversification is needed, value–added for jobs.

I tell people in Manitoba the urban people tend to separate from rural people. I walk them around Winnipeg, figuratively. I say let's go out on Main Street and see how many jobs are in agri-business. Fifty-five leading corporations inside the perimeter highway are based on agriculture. So value-added puts jobs not only in Wadena, Moosomin, and Russell but inside the towns and the cities. I dare say if you look around Ottawa and Toronto and Calgary and Edmonton, you can identify agriculture on Main Street, as I call it.

So value-added is very important in this country. Why ship out jobs if we can do it competitively? And I must stress that. We can't hothouse value-added, but where we can do it competitively you're going to find a strong supporter of it. I'm a strong supporter of it.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): I'd like to thank you very much, Dr. Gilson, for coming here today.

I want to move to a statement you made at the very beginning about a statement of vision when we go through this, and couple with that a review process. I see this as a problem of wheels within wheels. As a nation, we're going to have to be compatible with the other nations of the world because we are an international trader. At the same time, internally we have to come up with a good, responsive policy that gives us sustainable and stable agriculture within Canada.

A vision statement obviously gives us the road we should be going down. I would like you to tell me how we should go about developing that vision statement.

Also, give me your thoughts on what we should be looking at as a review process for the policies we have right now.

**Dr. Gilson:** Let me start with this committee. I thought about it on the way down here, a question about the type of approach we might use. I think we'd agree the 1990s really are on the doorstep of the end of the century, the beginning of the new. This is the time for vision statements, I guess.

I thought about your joint committee meeting. You are, I understand, going to be moving across the country. That's valuable. In addition to listening to people like myself here, it's valuable to move across the country. I would dearly hope, Mr.

[Traduction]

l'État. Ils reconnaissent néanmoins qu'il existe des lacunes qu'ils ne peuvent pas combler.

M. Kerpan: Moi aussi je vis dans un petit village de la Saskatchewan. Pour moi, l'avenir de ce secteur, c'est la valeur ajoutée grâce au traitement des aliments: les fabriques de pâtes alimentaires, les usines de production d'éthanol, etc. Il n'y en a pas beaucoup dans l'Ouest du pays. Êtes—vous d'accord avec moi?

M. Gilson: Oui, c'est la mode aujourd'hui et comme vous, je pense qu'avant, on ne s'occupait que de production. L'échelle a augmenté, mais on ne voyait pas plus loin que le bout de son champ. On se contentait de livrer la marchandise brute. Le temps est venu aujourd'hui de diversifier. Privé de l'appui de l'État, il faudra se diversifier et ajouter de la valeur pour créer des emplois.

Au Manitoba, je dis aux gens que les citadins ont tendance à se tenir à l'écart des ruraux. Je les imagine en train de marcher autour de Winnipeg et de descendre la grand'rue pour voir combien il y a d'emplois dans l'agro-alimentaire. Il y a 55 grandes entreprise en deçà du périphérique qui travaillent dans l'agriculture. Les emplois qui ajoutent de la valeur aux produits se trouvent donc non seulement à Wadena, à Moosomin et à Russell, mais aussi à l'intérieur des villes et des villages. Je suis certain qu'à à Ottawa, à Toronto, à Calgary et à Edmonton, on peut aussi voir de l'agriculture ayant pignon sur rue. Pour ainsi dire.

La valeur ajoutée a donc beaucoup d'importance pour le pays. Pourquoi exporter des emplois si nous pouvons le faire nous-mêmes en soutenant la concurrence. J'insiste aussi beaucoup sur ceci: on ne peut pas créer de la valeur ajoutée en serre chaude. Il faut être capables de soutenir la concurrence. Si on peut y arriver, je suis tout à fait pour.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Je vous remercie beaucoup d'être venu ici aujourd'hui, monsieur Gilson.

Je voudrais revenir sur une déclaration que vous avez faite au début à propos d'un énoncé de vision et d'un processus d'examen. J'imagine cela comme un problème d'engrenage. Ce que nous ferons au Canada devra être couplé à ce que font les autres pays parce que nous sommes une nation commerçante. Parallèlement, à l'interne, il faudra nous doter d'une politique adaptée qui aboutira à une agriculture durable et stable au Canada.

Il est évident qu'un énoncé de vision nous tracera la voie à suivre. J'aimerais savoir comment, d'après vous, on pourrait le concevoir.

J'aimerais aussi savoir comment pourrait s'effectuer l'examen des politiques en place.

M. Gilson: Commençons par votre Comité. J'y réfléchissais en venant ici et je me demandais quelle formule on pourrait adopter. Nous savons tous que les années quatre-vingt-dix sont le tremplin qui nous fera passer d'un siècle à un autre. C'est l'aube de temps nouveaux et c'est le moment d'éloborer des énoncés de vision, je suppose.

Je pensais à la réunion de votre comité mixte. Je crois savoir que vous allez voyager à travers le pays. C'est une bonne chose. En plus de gens comme moi, il est bon d'entendre les gens sur place. Pour commencer, monsieur Calder, j'espère que

Calder, as a starting point you will press, in the way you're pressing me this morning, and as Mr. Vanclief has done, saying, well, that's fine, a great analysis, but where's the vision? You keep pressing on that and use this process as a start to try to see across this country, from coast to coast, regionally, provincially, by commodity, where people feel they want to go, where they think inevitably we're headed. I would hope out of this set of hearings at least you get a start on it.

I've given you some elements. I haven't written out what I see as a vision statement. But clearly it is needed. Indeed, my own institution, the university, clearly needs a vision statement for the 21st century, just as badly as agriculture. So press hard on this point in your hearings. The past is the past, but the future is today and from now on.

I'd go back to you and repeat some of the elements I put into my notes. They are a vision statement, just elements I think you need to poke at. Push it ahead 5, 10, 15 years, and see if out of that you can distil a framework within which we can start, as a matter of public policy, to decide how we're going to function, given the realities and the limited resources we have. We have a limited capacity to spend. To solve some of the problems, we're going to have to be free to find new ways to do it with the limited resources we have. We have a limited capacity to spend, and we have had in the past, to solve some of the problems. We're going to have to be creative to find new ways to do it.

• 1100

By the way, when I have trouble I read science fiction, because it's so hard to get my mind out of my past experience. I've got to find ways of breaking with it. It is hard to look ahead, I know, but it is important to your exercise here. I agree with you.

Maybe I'll try to follow up with something in my own notes on this and submit it, Mr. Chairman, if it's useful to the dialogue.

Mr. Calder: When we go through this process, on whom should we be focusing? Who has the best insight into the question of agriculture in Canada and how we can be responsive as we go into the 21st century? Do the farm organizations have the best insight into this problem, or do the individual farmers have it? Or is there a exploitants agricoles eux-mêmes? Ou les deux? combination?

Dr. Gilson: Oh, I think there's a combination. I find it valuable. Certainly the farm leaders are beleaguered out there and besieged and petitioned on all sides, so they have a fairly good sense of the mood. At times it's fractious and difficult, but I would certainly listen to them.

I would also expand a little bit beyond that. It's good to listen maybe to the president of the rural municipalities, or something like that. It's good, perhaps, to talk to one or two of the local Chambers of Commerce, just to get a different slant.

I found one of the most fascinating evenings I had out in the rural country was with young people. They said, "Where are we going to go? Where's our future? We want to work in

[Translation]

comme vous et M. Vanclief l'avez fait avec moi ce matin, vous insisterez et que vous direz «excellente analyse, mais où est le plan pour l'avenir?» Revenez constamment à la charge et cherchez à voir partout au pays, dans les régions, dans les provinces, dans les divers secteurs de production, ce que les gens pensent, là où ils veulent aller et là où ils pensent que l'on va aboutir. J'espère que vos audiences vous permettront au moins de mettre les choses en branle.

Je vous ai donné des éléments. Je n'ai pas couché sur le papier un énoncé de vision. Mais il est certain qu'il en faut un. Il est certain que l'institution à laquelle j'appartiens, l'université, a besoin d'un énoncé de vision pour le XXIe siècle, tout comme l'agriculture en a besoin. Revenez donc sans cesse là-dessus lors de vos audiences. Le passé est bien passé, et l'avenir commence aujourd'hui.

Je peux vous répéter certains des points soulevés dans mon document. Je pense qu'il s'agit d'éléments que vous devez aborder. Faites de la prospective sur 5, 10 ou 15 ans et voyez si vous pouvez en tirer le cadre d'une politique publique qui déterminera notre action, compte tenu des réalités actuelles et de nos ressources limitées. Notre pouvoir de dépenser est limité. Pour régler certains de ces problèmes, il faudra avoir la liberté de trouver de nouvelles façons de faire à la mesure de nos moyens limités. Les ressources financières que nous pouvons consacrer à résoudre certains de ces problèmes sont plus réduites que par le passé. Il nous faudra faire preuve de créativité et trouver de nouvelles façons de procéder.

À propos, lorsque j'ai du mal à envisager l'avenir parce que j'éprouve beaucoup de difficulté à oublier mon expérience passée, je lis des ouvrages de science-fiction. Je dois trouver des façons de briser avec le passé. Il est difficile de se tourner vers l'avenir, je sais, mais c'est une composante importante de ce que vous faites ici, j'en conviens comme vous.

Peut-être puis-je préparer quelque chose à partir de mes propres notes et vous le remettre, monsieur le président, si c'est utile.

M. Calder: Dans notre examen, qui devons-nous consulter? Qui s'y connaît le mieux sur l'agriculture au Canada et sur la façon de s'adapter pour préparer le XXIe siècle? Est-ce que ce sont les associations agricoles qui connaissent le mieux le problème ou les

M. Gilson: Je pense qu'il faut consulter les deux. Manifestement, les dirigeants des associations agricoles sont assiégés, harcelés et sollicités de toutes parts et ont donc une assez bonne idée du climat qui prévaut. Parfois, les avis sont très partagés, mais je les écouterais.

Mais j'irais un peu plus loin. Cela vaut la peine d'écouter le président des municipalités rurales, des gens comme cela. C'est une bonne idée également de discuter avec une ou deux chambres de commerce locales, simplement pour obtenir un point de vue différent.

L'une des soirées les plus fascinantes que j'aie connues à la campagne, je l'ai passée avec des jeunes. Ils demandaient: «Où allons-nous aller? Que nous réserve l'avenir? Nous voulons agriculture". I remember telling them to get some training in travailler dans l'agriculture». Je me souviens, je leur ai conseillé

marketing and to get three languages, Spanish, French, and whatever, d'étudier le marketing, d'apprendre trois langues, l'espagnol, le and they will be the salesmen for the agricultural industry of the future. They said, "Where do we start?" These were high school kids, just listening there because they want to know where they're going to fit in. They have a vision, too.

It doesn't hurt to get down to the kitchen table here or there if you're holding a hearing, to get a representative farm family sitting in the middle of change in the lonely community and ask them where they're going. That's not a bad idea. There's no magic to it. It's a matter of getting a good feel. But I wouldn't use just the conventional channels.

Mr. Collins (Souris -- Moose Mountain): You talked about land and the wetlands and those kinds of things. I just happen to come from Long Lake, where they've been doing a fair amount of work with regard to that area. You've certainly given us many challenges to deal with. I look forward to your visionary statements, because I think they'll have a tremendous impact for us as we move into the 21st century.

On the other side, we have environmental issues that come down and say, "You will do this, or else". Rural Saskatchewan, for instance, is really getting hammered by some of the environmental rules that are coming forward that will change the face of many of those small towns. No longer will you be able to have fuel serviced through your gas stations, because someone said that they want all tanks to go. No one's going to pay the bill.

I noticed that you thought that in the case of hunters. . .members of the Wildlife Federation. . . we support. Ducks Unlimited supports, and I think there are initiatives that have to go forward.

So you addressed many things, but I wonder if you would take a look at just these two and give me your thoughts on them. I would like to know your vision of the place of the regulation of transportation in the future. Secondly, I would like to know your vision of the north-south movement of grain, particularly as it is going to impact as we move into the future.

Dr. Gilson: On regulation of transport, as you probably know I just came off the National Transportation Review Commission of a year ago, so I had an opportunity of looking at all modes of transport all across the country. I guess the move to deregulation, the freedom to move movement, started sometime in the 1980s, and so on.

#### 1105

By the way, on the way down here I was talking with a senior officer of a major trucking company and asked him that very question. He happened to be out of Saskatchewan, by the way. He said, "The deregulation was painful to start with, but now as we look back it was a good thing it was done. Don't change it for goodness' sake. We've learned now how to adjust." Regulations can't anticipate a very dynamic, fluid situation out there in the mode of transportation, north, south, east, west and so on. He said to leave them alone but they still want certain types of regulations on safety, etc.

# [Traduction]

français et une autre, pour qu'ils puissent devenir les vendeurs futurs de l'industrie agricole. Ils m'ont répondu: «Où commencer?» Il s'agit de jeunes de l'école secondaire, qui étaient là parce qu'ils voulaient savoir comment s'insérer dans le monde rural. Eux aussi possèdent une vision.

Ce n'est pas non plus une mauvaise idée que de s'asseoir à une table de cuisine, ici ou là, dans vos voyages, pour écouter ce qu'a à dire une famille d'agriculteurs qui vit dans une localité éloignée alors que tout est en plein changement. Ce n'est pas du tout une mauvaise idée. Il n'y a là rien de magique. C'est une question de tâter le pouls. Je n'utiliserais pas uniquement les moyens tradition-

M. Collins (Souris—Moose Mountain): Vous avez parlé des terres et des marais, de ce genre de choses. Je viens de Long Lake où il se fait beaucoup de travail dans ce domaine. Vous nous avez certainement présenté de nombreux défis. J'ai hâte de connaître vos opinions de visionnaire, car je crois qu'elles nous influenceront énormément à l'orée du XXIe siècle.

D'autre part, il y a une réglementation environnementale du genre «vous ferez ceci, sinon», qui risque—comme cela semblerait être le cas de la Saskatchewan rurale qui en fait actuellement les frais-de changer l'aspect de nombreuses petites villes. Vous ne pourrez plus obtenir d'essence aux stationsservices, parce que quelqu'un a décidé d'éliminer les réservoirs. Personne ne veut payer la facture du changement.

J'ai relevé que, d'après vous, les chasseurs, les membres de la Fédération canadienne de la faune, ceux de Canards illimités Canada, appuient certaines initiatives auxquelles nous devons donner suite.

Vous avez abordé de nombreux sujets, mais pourriez-vous considérer les deux suivants et me dire ce que vous en pensez. J'aimerais connaître votre vision quant à la place, à l'avenir, de la réglementation sur les transports. Deuxièmement, j'aimerais savoir ce que vous pensez du transport Nord-Sud des céréales, et de son incidence à l'avenir.

M. Gilson: En ce qui concerne la réglementation des transports, comme vous le savez probablement, mon mandat à la Commission d'examen de la Loi sur les transports nationaux s'est terminé il y a un an, et donc j'ai eu l'occasion d'étudier tous les modes de transport du pays. Je pense que la déréglementation, le mouvement en faveur de la mobilité a commencé au cours des années quatre-vingt.

Entre parenthèses, en chemin je discutais avec un cadre supérieur d'une importante entreprise de camionnage et je lui ai justement posé cette question. En passant, il était justement de Saskatchewan. Et il m'a répondu: «au début, la déréglementation a été pénible, mais maintenant avec le recul, nous constatons que ce fût une bonne chose. Pour l'amour du ciel, ne changez rien. Nous avons appris à nous adapter». La réglementation ne permet pas de s'adapter aux situations très dynamiques, très changeantes dans les modes de transport, dans le nord, dans le sud, dans l'est, et dans l'ouest, etc. Il m'a dit qu'il ne fallait pas s'en mêler, mais qu'il fallait bien sûr une certaine réglementation en matière de sécurité, etc.

North—south is a big conundrum. Let's face it. There's a huge continental market that we're having trouble adjusting to under NAFTA and otherwise. When I look at Mexico, let me go to the other extreme and the continental market. There are close to 100 million people there, not all poor, and a third of them have a pretty decent income. There's a good market in there. I think there are real opportunities for agrifood and certain products. That will mean movement in the U.S. It's a challenge for the Canadian transportation groups, whether truck or rail. If they aren't doing it now, they better be looking very carefully at how they're going to integrate that market, because that product has to move across the great expanse of the U.S. into Mexico. There are some difficulties there. I think if we move sharply, whether on the rail industry or trucking, we can start to move into that market logistically.

Will there be a major movement of traffic, north-south generally? Yes, that's the conundrum. We've built our infrastructure for east-west movement nationally, following the historical policies, etc.

More and more from a commercial point of view you can't think about \$200 billion worth of trade and commerce north—south without thinking about movement. Therefore, yes, my answer to you generally is that problems at the moment notwithstanding—we have some serious difficulties at the border—this \$200 billion market isn't going to disappear, that we're going to have to look at new ways of north—south flow even as we try to integrate that with our national policy vis—à—vis east—west Canadian policy. That's a bit of a conundrum, but we will have to do it, whether on rail, truck, and air by the way.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Doctor, and thank you, Mr. Collins. We'll move on to Mr. Pickard, please.

Mr. Pickard (Essex—Kent): Thank you, Mr. Chairman.

Dr. Gilson, I too would like to add my thanks to you for coming before the committee today. I look at what is happening here as a pretty dynamic problem. It's not one that we, the players, have much control over. I have some concern with that. Many of our international agreements are already set pretty clearly in stone, and we have to follow through on them. When we look at the FTA, CUSTA, GATT, those agreements that are in place, they really limit this committee or any other committee in setting up certain types of mission statements, and limit certain things that we can do.

When we look at the ability to be competitive, that's another area that very much is controlled by world markets, other organizations, other groups that are beyond the control of Canadian agriculture policy. In the agricultural sphere we have always run into very strong protectionism from every element. It doesn't matter if it's province to province in this country or country to country in the world, we always run into a tremendous amount of resistance in opening up trade, but hopefully some of that opening up of trade will occur.

# [Translation]

L'axe nord-sud est une grande énigme. Soyons réalistes. Il existe, en vertu de l'ALÉNA et autres, un énorme marché continental auquel nous avons du mal à nous adapter. Lorsque je songe au Mexique, je vois un pays à l'autre extrême et je vois le marché continental. Il y a près de 100 millions d'habitants au Mexique; ils ne sont pas tous pauvres, en fait un tiers d'entre eux ont des revenus tout à fait acceptables. On y trouve donc un bon marché. Je pense qu'il y a de vraies possibilités au Mexique pour l'agro-alimentaire et pour certains produits. Il faut donc envisager de traverser les États-Unis. Ce sera un défi pour les groupes canadiens qu'il s'agisse du camionnage ou du rail. Si les entreprise ne l'ont pas encore fait, elles devraient commencer à songer très sérieusement à la façon d'investir ce marché, car il faut que nos produits traversent une grande partie des États-Unis pour arriver au Mexique. Cela comporte des difficultés. Je pense que si nous agissons rapidement, que ce soit dans le secteur du rail ou du camionnage, nous pourrons commencer à nous accaparer ce marché.

Mais y aura-t-il beaucoup de déplacements nord-sud? Voilà l'énigme. Notre infrastructure a été construite dans l'optique des déplacements est-ouest, dans l'optique des politiques historiques, etc.

De plus en plus, du point de vue commercial, il est impossible d'envisager un marché de deux cents milliards de dollars sur l'axe nord-sud sans penser transport. Par conséquent, je vous répondrais que, si l'on fait fi des actuels problèmes de transport (nous avons connu de graves difficultés à la frontière), ce marché de deux cents milliards de dollars ne va pas disparaître et il va falloir envisager un nouveau trafic nord-sud en même temps que nous tentons d'intégrer notre politique nationale à celle du transport est-ouest. C'est une énigme, mais il nous faut le faire que nous songions au transport par train, par camion ou par avion.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur, merci monsieur Collins. Nous allons maintenant passé à M. Pickard.

M. Pickard (Essex—Kent): Merci, monsieur le président.

Monsieur Gilson, je tiens moi aussi à vous remercier d'être venu rencontrer les membres du comité aujourd'hui. Le problème à l'étude, à mon avis, est plutôt dynamique. En tant qu'intervenants, nous n'avons pas un grand pouvoir de contrôle. Cela me préoccupe jusqu'à un certain point. Plusieurs de nos ententes internationales sont déjà plus ou moins gravées dans la pierre et il nous faut les respecter. Qu'il s'agisse de l'accord de libre-échange, de l'ACCEU, du GATT, tous ces accords existent, bel et bien et ils lient vraiment les mains de ce comité et d'autres, dans l'élaboration de certains types d'énoncés de mission et ils nous limitent dans le genre de choses que nous pouvons faire.

En ce qui concerne notre compétitivité, voilà un autre domaine qui est contrôlé, dans une grande mesure, par les marchés mondiaux, par d'autres organisations, et par d'autres groupes qui n'ont pas à se plier à la politique agricole canadienne. Dans les milieux agricoles, nous avons toujours, et à tous les niveaux, rencontré un protectionnisme bien ancré. Qu'il s'agisse d'une province vis-à-vis d'une autre, sur la scène nationale, ou d'un pays vis-à-vis d'un autre, sur la scène internationale, nous avons toujours rencontré énormément de résistance dans la libéralisation du commerce, mais il est à espérer que bientôt, le commerce se libéralisera.

When I start to think of financing and when we talk about private sources, I see in the agriculture sphere that's much dictated by financial institutions and, quite frankly, I don't see the FCC or other organizations doing a great deal to help the farm community today.

• 1110

When you talk about setting a mission statement for Canadians today and in the future, I wonder how much freedom we have as an individual group to move into that. I'd like to hear your position on that, because we're so restricted with everything that's in place today and still we want our farm community to be open and competitive. They don't have the finances, they're controlled by agreements, they're restricted in so many different ways.

Talking about going to value added, I see a lot of the agricultural industry in my area moving to value added, but it requires a tremendous amount of capital, and that capital just is not available to the farm that wants to move to value added. If 10 or 12 farms get together to process tomatoes, they're always under the gun to meet the financial obligations and they get shut down. I just don't see what's happening is practical. I don't know what your comment is on that, but we're not free to do what we need do do.

**Dr. Gilson:** Two quick responses, Mr. Chairman. First on a broader level, this whole matter of retention of national sovereignty over our affairs versus what we have to do in order to work in the global village under trade agreements, yes, you bet, that's a struggle. I don't surrender to that. I suggest there's no question that, from an agricultural and another point of view in this country, as we sign trade agreements we have to honour them. We're a party to those agreements and want to be a part of the global market.

But I don't say that we necessarily have to surrender everything from a national point of view to those agreements. We may have changed drastically the way we do things, but I don't surrender totally to that. I don't suggest that national policy is necessarily obliterated or eliminated as we take on these international obligations. Not at all.

At the farm level I agree with you. I see two things for smaller businesses that are difficult, and we need to address them as a matter of national policy. On value added, many farmers have a desperate time. It means export, and they don't have the expertise. They don't have the contacts. It's hard to reach one window where they can get advice on how to get into an Asian market. I've talked to many farmers who are doing a good job on pork and various products, but they have had to learn in a very hard way how to use containers, how to get shipping, how to get letters of credit. All of these things are alien to them. They need help, and they need one window where they can go and get some advice. These are innovators. These are creative people who have a product and the guts and the courage to sell, but they don't know how to go about it. They're small, and they've been producers.

[Traduction]

Lorsque je songe au financement et surtout au financement privé, je constate, que dans le monde agricole, les institutions financières ont beaucoup de poids, mais très franchement, j'estime que la Société du crédit agricole et les autres organismes ne font pas grand—chose aujourd'hui pour aider la collectivité agricole.

Lorsque vous parlez d'élaborer un énoncé de mission à l'intention des Canadiens, pour aujourd'hui et pour l'avenir, je me demande jusqu'à quel point, comme groupe, nous avons cette liberté. J'aimerais savoir ce que vous en pensez, car même si tous les éléments en place aujourd'hui sont très restrictifs, j'ai l'impression que nous voulons toujours que notre communauté agricole soit ouverte et compétitive. Pourtant, elle n'a pas le financement, elle ne contrôle pas les accords et fait face à de nombreuses contraintes.

Nous avons parlé de la valeur ajoutée. Dans ma région, une grande partie du secteur agricole évolue vers la valeur ajoutée; mais, pour cela, il faut des capitaux énormes, des capitaux dont l'exploitation agricole qui veut se lancer dans une activité de valeur ajoutée ne dispose pas. Si 10 ou 12 exploitations se réunissent pour faire la transformation des tomates, elles sont constamment l'objet de pression pour faire face à leurs obligations financières et on les force à fermer boutique. À mon avis, ce qui se produit n'est pas pratique. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais nous n'avons pas la liberté de faire ce qu'il faudrait faire.

M. Gilson: Monsieur le président, permettez-moi deux réponses très rapides. Tout d'abord, d'une façon générale, vous avez raison, il n'est pas du tout facile de maintenir notre souveraineté nationale sur nos affaires par rapport à ce que nous devons faire pour évoluer dans le village planétaire aux termes des ententes commerciales. Mais je n'abandonne pas la partie. Je dirais que du point de vue agricole, notamment, nous avons signé des accords commerciaux et nous devons les honorer. Nous sommes partie à ces ententes et nous voulons être partie au marché mondial.

Cela ne signifie pas nécessairement qu'il nous faut subjuguer le point de vue national à ces accords. Nous avons peut—être modifié de façon marquée notre façon de procéder, mais nous ne nous sommes pas rendus pour autant. À mon avis, la politique nationale n'est pas nécessairement effacée ou éliminée parce que nous avons assumé des obligations internationales, pas du tout.

Quant aux exploitations agricoles, je partage votre avis. Il y a deux aspects qui sont difficiles pour les petites entreprises. Il nous faut faire quelque chose par le truchement de nos par politiques nationales. En ce qui concerne la valeur ajoutée, de nombreux producteurs sont dans une situation désespérée. Il leur faut exporter et ils n'ont pas les connaissances voulus. Ils n'ont pas les contacts. Il est difficile de trouver un seul guichet où obtenir des conseils sur la façon de percer le marché asiatique. J'ai parlé à de nombreux producteurs qui s'en tirent très bien dans le porc et divers produits, mais ils ont dû payer pour apprendre comment utiliser des conteneurs, comment faire l'expédition, comment se procurer des lettres de crédit. Tout cela leur était inconnu. Ils ont besoin d'aide, et il faut qu'ils aient accès à un guichet unique où obtenir des conseils. Il s'agit après tout de personnes novatrices, de personnes créatrices qui ont un produit, qui ont le courage de vendre, mais qui ne savent pas comment s'y prendre. Ce sont de petits producteurs.

The second thing related to it is export market development. We've been good producers. I'm not so sure that we're good salesmen yet, and I would repeat and underline that export development ought to be one of the key major parts of the mission statement. What do we intend to do by way of export market development?

There is a pretty good case under CIGI, the Canadian International Grains Institute in Winnipeg, where we thought at one time if we sold number one hard red wheats to Britain, that was it. When we started selling to 65 countries where they couldn't care less at times about hard red spring wheats, they want something else for flat breads, noodles and so on, we had to learn to readjust our thinking and do market development work.

The Americans are good at it. I was down to Iowa State University recently. Soybean, corn producers, pork producers were in downtown Tokyo doing surveys on consumers, how to get meat in there, how they were storing it, how they were eating it. That's market development. We need to pay attention to that.

The other is financing. I agree that as we get into value—added activity beyond the conventional type of production, that organization, business arrangements, how to form alliances are important. If 10 farmers want to do something, how do they form a partnership with a marketing partner somewhere? How do they get the money? I agree that the financial institutions, whether they be credit unions, banks, the federal business development bank—that need attention, and I have no solution to it except to say to you you're dead on. That needs some help.

There are the two things, financing, and this help with marketing, infrastructure, and carrying it through to international markets.

• 1115

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Doctor.

Senator Olson.

Senator Olson (Alberta South): I wonder, Dr. Gilson, if we don't have to do a reassessment of who it is we're going to help. We use the term "farmer". In my community, I don't believe there's one farm left where someone isn't living on that farm who doesn't have income from what in the past was called "off-farm" income; they work in the oil patch, or they commute to town, or whatever. It seems to me in practical terms what's happened out in the so-called farm communities—and not only the big ones but in the small ones way out in the boondocks...they too, because of the longer distances people can commute to a job, have really moved way beyond what government policy has tried to define, or at least how they attempted to explain what they were trying to do.

[Translation]

Le deuxième aspect de la question, c'est la recherche de marchés d'exportation. Nous sommes de bons producteurs. Mais je ne suis pas persuadé que nous soyons devenus de bons vendeurs et j'aimerais répéter et souligner que le développement de tels marchés doit constituer un des principaux aspects de tout énoncé de mission. Qu'avons—nous l'intention de faire pour accroître nos marchés d'exportation?

Il y a un bon exemple, celui de l'IICG, l'Institut international du Canada pour le grain, à Winnipeg. À une certaine époque, nous pensions que si nous parvenions à vendre du blé rouge dur à la Grande-Bretagne, nous avions atteint notre objectif. Lorsque nous avons commencé à vendre à 65 pays où, dans certains cas, le blé rouge de printemps ne présentait pas le moindre intérêt parce que les gens voulaient une farine pour faire du pain sans levain ou des nouilles, etc., nous avons dû apprendre à tout repenser et apprendre à connaître nos marchés.

Les Américains réussissent très bien sur ce plan. J'étais récemment à l'université d'état de l'Iowa. J'y ai appris que des producteurs de soya, de maïs, de porc, effectuent des sondages auprès des consommateurs, en plein centre de Tokyo, pour découvrir comment créer un marché pour leur viande, comment les consommateurs entreposent la viande, comment ils la mangent. Voilà comment on fait de l'expansion des marchés. Il nous faut nous en préoccuper aussi.

Ensuite, il y a le financement. Je reconnais que lorsque l'on se lance dans ces activités à valeur ajoutée, lorsque l'on va audelà de la production traditionnelle, les éléments importants sont l'organisation, les ententes commerciales et la façon de créer des alliances. Si 10 producteurs veulent faire quelque chose, comment peuvent—ils s'associer à quelqu'un qui s'y connaît en commercialisation? Où trouver l'argent? Je reconnais que les institutions financières, qu'il s'agisse de caisses de crédit, de banques ou de la Banque fédérale de développement... il faudra s'occuper de tout cela; je n'ai aucune solution, tout ce que je peux vous dire c'est que vous avez parfaitement raison, il faut faire quelque chose.

Il y a deux aspects, le financement et une aide au niveau de la commercialisation, de l'infrastructure, pour parvenir au marchés internationaux.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, docteur.

Sénateur Olson.

Le sénateur Olson (Alberta-Sud): Je me demande, monsieur Gilson, si nous ne devons pas réévaluer qui nous allons aider. Nous utilisons le terme «exploitant». Dans ma localité, je ne pense qu'il reste une seule exploitation agricole où les résidants n'ont pas de revenus d'une autre source, d'une source «extérieure»; ils travaillent dans les puits de pétrole ou à la ville, que sais-je. Il me semble, qu'en pratique, ce qui se produit dans ce qu'on appelle les communautés rurales, et pas uniquement dans les grandes mais aussi dans les petites, dans les coins les plus reculés... c'est que même là, vu les distances plus longues à franchir pour se rendre au travail, les gens sont bien en avance sur la politique gouvernementale ou tout au moins, sur ce que l'on tentait d'expliquer par cette politique gouvernementale.

I don't know. That farm family, whatever that was or is, certainly has changed. There's no doubt about that, although. . .

The other thing I have a problem with is... I guess Bruce Hutchison was one of the most astute observers of the Canadian Parliament through history. He once said what we do in all things is reel from one temporary improvisation to another. I think that's fairly accurate, although we can have a vision for something; readjusting the whole farm policy. But we have one now, to comply with the trading agreements, at least.

First of all, we have to imagine, I guess, and then create some new marketing structures for a lot of things: the dairy industry, poultry industry, and a dozen or so others. Some people say we can't be tinkering with this, but I wonder how else we can do it. First of all, do we not really have to be honest and adjust our thinking on whom it is we want to help, where we are going to direct this assistance, if you want to call it that, in financing and all kinds of other things?

**Dr. Gilson:** Yes, I would agree, Senator. Certainly when we did the task force report I thought I had a good sense of what a farmer was. Today I'm not so sure.

Senator Olson: That's right.

**Dr. Gilson:** Then in the task force days anybody with an off-farm source of income. . .it meant the farm was a failure, or government policy was a flop. Today, I want to repeat, my students say, yes, I have part-time income as a matter of deliberate choice, and I don't intend to have it any other way.

Senator Olson: Exactly.

**Dr. Gilson:** I have a nephew in the business. He's an accountant. He left the accounting business. He went farming, and he intends to stay with accounting. I asked, well, aren't you going to become a legitimate farmer like Dad? He said the answer's no.

So it is a new definition to deal with. He's a good farmer, but he is going to diversify off the farm, you see, by way of other occupation.

Tinkering. . .well, in 1970 the task force report was an incremental adjustment. I know some said it was radical and so on. When you look back, it was really incremental adjustment.

I'm not sure in this third era...tinkering...I think we're into an era of pretty major change. Therefore tinkering...yes, I guess we'll tinker with some things, but in the main, and basically, I think we are in for a much more substantial change at this time than we were earlier.

[Traduction]

Je ne sais pas. L'exploitation agricole familiale, telle qu'on la connaissait ou qu'on la connaît, a certainement évolué. C'est incontestable, bien que. . .

L'autre élément qui me fait problème... Je pense que Bruce Hutchison a été l'un des observateurs les plus astucieux du Parlement canadien. C'est lui qui a déclaré qu'en toute chose, tout ce que nous faisons, c'est de passer d'une improvisation temporaire à l'autre. Je pense que cela décrit assez exactement la situation bien qu'il soit possible d'avoir une vision; nous pouvons réaligner toute notre politique relative aux exploitations agricoles. Quoi qu'il en soit, pour l'instant, nous avons au moins une politique qui nous permet de nous conformer aux accords commerciaux.

En premier lieu, nous devons faire preuve d'imagination, ensuite, nous devons créer de nouvelles structures commerciales à bien des niveaux: pour l'industrie laitière, pour l'industrie de la volaille et dans une dizaine d'autres secteurs. Certains prétendent que nous ne pouvons pas faire de rafistolage, mais je me demande quoi faire d'autre. Tout d'abord, ne devons—nous pas être vraiment honnêtes et déterminer qui nous souhaitons aider, à qui nous allons offrir de l'aide, que ce soit sous la forme d'un financement ou autre?

M. Gilson: Oui, vous avez raison, monsieur le sénateur. Lorsque nous avons publié le rapport du groupe de travail, je pensais savoir ce qu'était un producteur agricole. Aujourd'hui je n'en suis pas convaincu.

Le sénateur Olson: Justement.

M. Gilson: À l'époque du groupe de travail, quand quelqu'un avait une source de revenus extérieure à l'exploitation agricole, c'est que l'exploitation était un échec, ou encore que la politique gouvernementale était un échec. Aujourd'hui, je tiens à le répéter, mes étudiants me disent: j'ai un revenu à temps partiel, par choix, et je n'ai pas l'intention de procéder différemment.

Le sénateur Olson: Tout à fait.

M. Gilson: J'ai un neveu en affaires. Il est comptable. Il a quitté la comptabilité. Il s'est lancé dans l'agriculture, mais il a l'intention de continuer dans la comptabilité. Je lui ai demandé: est—ce que vous n'allez pas devenir un agriculteur de plein titre, comme votre père? Il m'a répondu que non.

Il y a donc une nouvelle définition. Mon neveu est un bon producteur agricole, mais il veut diversifier, ses activités lors de l'exploitation il veut un autre emploi.

Le rafistolage... Le rapport du groupe de travail de 1970 était un ajustement marginal. Je sais que certains ont prétendu que le rapport était radical. Mais avec le recul, c'était vraiment un ajustement marginal.

Dans cette troisième étape, le rafistolage... Je ne sais pas. Je pense que nous sommes dans une époque de changements fondamentaux. Par conséquence, le rafistolage... Oui, je suppose que nous allons apporter de légers changements ici ou là, mais dans l'ensemble, je pense qu'il faut des changements en profondeur dans une plus grande mesure que par le passé.

It is not just trade agreements, but trade agreements have forced changed on us. I see this third era as serious. When you look back on it, I think you will see the 1990s as the turning point, as it was in the 1930s.

Senator Olson: But what we have to do between now and-I don't know if there's a new date—July 1995 is to find some perhaps completely different new marketing structures for some major commodities. Otherwise we have to tinker with what we have.

1120

I'm being pragmatic, understand that—

Dr. Gilson: Yes, I know.

**Senator Olson:** —but I see the task of even getting a satisfactory vear.

Dr. Gilson: Yes, I'd have to agree with that. July 1 is around the corner. That's right. The legislative packages in Washington and Tokyo and Brussels and Ottawa have to be done by then, and time is pretty short and precious. I don't envy the task of this joint committee, because you are looking in depth at some matters that really count.

The government needs help, needs support and advice, on the type of package that will be taken forward, not just to Parliament but in our federal system of government to each of the provincial capitals. There are some pretty major decisions, policy-wise, to be made. Whether it will end up as tinkering or substantive, given the fact that we have less than 12 months to do it, I don't know.

We're not alone. I'm watching Washington very carefully, and people are predicting the legislative package will be done before the congressional elections—I don't believe it—which means it will be February or March before Washington gets around to deal with it. Europe is the same way. Each of the countries is having great difficulty moving across that discontinuous gap between current policies and the realities of what they are going to have to face under the trade agreements.

I don't have an answer to that. It may be we'll have to improvise and tinker if we run out of time. If we do that, I'm not sure that will be stable. Sure, improvisation. . . We can't be cocksure next year or five years from now what the reality will be, given events of the past ten. On the other hand, improvisation probably means continuing uncertainty.

Remember, farmers have to invest. A business in a village or a town has to invest. Elevator companies have to invest. Machinery companies are investing. Farmers are investing in machinery and whatever. So it is, through the whole country. When I invest in something, I'm looking at an amortization

[Translation]

Les accords commerciaux n'en sont pas seuls responsables, mais the global village, transportation...a whole set of things have ils ont certainement mis l'accent sur le village planétaire, les transports... toutes sortes de choses ont changé. Je considère cette troisième époque avec sérieux. Dans l'avenir, lorsque l'on songera aux années quatre-vingt-dix, on y verra le point tournant, tout comme les années trente.

> Le sénateur Olson: Toutefois, ce qu'il nous faut faire, d'ici au—je ne sais pas si on a changé la date—mois de juillet 1995, c'est trouver des structures de commercialisation tout à fait différentes pour certains grands produits. Sinon, il nous faudra rafistoler ce que nous avons.

Je me fais pragmatique, je comprends que. . .

M. Gilson: Oui, je sais.

Le sénateur Olson: . . . mais j'ai l'impression que même pour un tinkering job done is probably going to take longer than till July next rafistolage satisfaisant, il faudra probablement plus longtemps que d'ici à l'échéance de juillet 1995.

> M. Gilson: Oui, je dois en convenir. Le 1er juillet, on y est presque. Il faudra que les lois soient adoptées à Washington, Tokyo, Bruxelles et Ottawa d'ici lors, et il nous reste peu de temps. Je ne vous envie pas, car vous examinez d'une façon approfondie des questions vraiment importantes.

> Le gouvernement a besoin d'aide, d'appui, de conseils, pour déterminer ce qu'il doit mettre de l'avant, non pas uniquement au Parlement, mais, compte tenu de notre régime fédéral, dans les capitales provinciales. Il faudra prendre certaines décisions extrêmement importantes en matière de politique. Je ne sais si nous déciderons d'intervenir en surface ou en profondeur, compte tenu du fait qu'il reste moins de 12 mois.

> Nous ne sommes pas seuls. Je surveille Washington très attentivement, et on y prédit que la loi sera adoptée avant les élections au congrès, ce dont je doute, ce qui signifie que ce ne sera qu'en février ou en mars que Washington s'attaquera à ce projet. En Europe, c'est la même chose. Chacun des pays éprouve énormément de difficultés à franchir cet écart entre la politique actuelle et la réalité de ce qui est nécessaire pour respecter les accords commerciaux.

> Je n'ai aucune réponse à ce sujet. Il nous faudra peut-être improviser, rafistoler, si nous manquons de temps. Si nous le faisons, je ne suis pas persuadé que nous aurons une politique stable. Évidemment, l'improvisation. . . Nous ne pouvons pas savoir, avec certitude, quelle sera la réalité l'an prochain ou dans cinq ans, à la lumière des événements des dix dernières années. Par ailleurs, si nous improvisons, cela signifie probablement que l'incertitude se

Il ne faut pas oublier que les agriculteurs doivent investir. Les entreprises dans les villages ou dans les villes doivent investir. Les silos doivent investir. Les fabricants de machinerie agricole doivent investir. Les agriculteurs investissent dans l'équipement et dans que sais-je encore. Il en est ainsi dans tout period of 10 years, whether it's certain or not. That's what one le pays. Lorsque j'investis dans quelque chose, j'envisage une farmer told me: the write-off is 10 years if I invest période d'amortissement de dix ans, que ce soit ou non le cas. in. . . whatever. So we can improvise, yes, and we may be forced Comme me l'a dit un producteur: j'ai dix ans pour amortir mon

to, but it sure doesn't give me the climate I need, the confidence I investissement lorsque j'achète... Donc nous pouvons improviser, need, if I'm investing in a hog enterprise or whatever. It will give me difficulty.

Senator Gustafson (Saskatchewan): My questioning is along the lines Senator Olson...he and I are both just coming off the combine. We're very current with what's going on out there. One thing I see...

For instance today, canola. Trucks are being sent into our yards from Velva, North Dakota, picking up canola at \$7.50 a bushel, paying the freight. Is the Canadian Wheat Board going to be able to cope with the short-term problems in the continental market and in the trade?

This thing is moving very fast on the local farms. Farmers who are able to sell to the Americans, who are marketing, who have crushing plants. . . and these types of operations are in on the world market. There is a strong feeling the Canadian Wheat Board is not moving fast enough to cope with the international and continental markets.

• 1125

The other thing that is happening that is affecting our farms is we have streams of custom combines going by our door, because we live on the Soo Line. A new combine today, with the cost of production, costs \$220,000. Many farms need two or three of those. The day has come when farmers are fixing up the old combines. Are we going to move into the same operation the Americans are, where farmers are no longer going to own their own machinery? I've driven the custom combine route from Texas right up into Canada. Most bigger farms in the United States don't own their own combines.

Personally, I wouldn't like to see that.

I had a discussion with my sons the other day—we have a family farm—about what we are going to do about combines. Our combines are getting old. They're getting worn. It costs \$220,000 for a combine that comes from Wisconsin. When you're talking about \$7.50 for durum wheat in the U.S. and \$3.40 in Canada, we can't compete with that.

I guess my question is twofold, and I'll be taking more time to answer these questions. In the short term we've some very serious problems. You mentioned earlier the grain companies, the Saskatchewan Wheat Pool. The wheat pools are going through some tremendous challenges right now. I see some people shaking their heads, but the elevators are old. Many of them are not an asset, but rather a liability.

So change is very current. Some short-term moves on the part of organizations and government will be needed to cope with it.

Dr. Gilson: As I was circling Ottawa coming in, I said to myself, "What if the chairman asks me about the Wheat Board? What will I say?" I'm not sure what to say, except that certainly there's an issue there that's heating up. As I told you

[Traduction]

si nous y sommes forcés, mais je ne pense pas que cela nous donne le climat nécessaire, la confiance nécessaire pour investir dans une entreprise de porc ou que sais-je. Ce sera difficile.

Le sénateur Gustafson (Saskatchewan): Mes questions sont dans la même veine que celle du sénateur Olson... Lui et moi débarquons de nos moissonneuses. Nous sommes parfaitement au fait de ce qui passe dans les campagnes. Ce que je prévois notamment. . .

Prenons aujourd'hui l'exemple du colza. Des camions nous parviennent de Velva, dans le Dakota du Nord, prêts à payer 7,50\$ le boisseau le colza, frais de port exclus. La Commission canadienne du blé pourrait-elle faire face aux problèmes à court terme sur le marché continental et dans la vente des céréales?

Tout se passe très vite sur les exploitations agricoles. Les producteurs sont en mesure de vendre aux Américains qui commercialisent, qui possèdent les moulins et c'est la même chose sur tous les marchés du monde. On a vraiment l'impression que la Commission canadienne du blé n'agit pas suffisamment vite pour s'adapter aux marchés internationaux et continentaux.

Un autre événement qui a une incidence sur nos exploitations agricoles, c'est le défilé de moissonneuses-batteuses à contrat qui passe devant notre porte, parce que nous habitons la «Sioux Line». Aujourd'hui, il en coûte 220 000\$ pour acheter une nouvelle moissonneuse-batteuse. Or, dans de nombreuses exploitations, il en faut deux ou trois. Aujourd'hui, les producteurs réparent les anciennes moissonneuses. Va-t-il se passer la même chose qu'aux États-Unis, où les producteurs ne sont plus propriétaires de leur propre équipement? J'ai fait la route des moissonneuses-batteuses à contrat du Texas au Canada. La plupart des grandes exploitations agricoles aux États-Unis ne sont pas propriétaires de leur propre moissonneuse.

Personnellement, je serais chagriné de voir la même chose se produire ici.

L'autre jour, avec mes fils, nous nous demandions ce que nous allions faire au sujet des moisonneuses-batteuses, car nous avons exploitation agricole familiale. Nos machines vieillissent. Elles s'usent. Il en coûte près de 220 000\$ pour s'en procurer une qui vient du Winconsin. Quand on compare les 7,50\$ que rapporte le blé durum aux États-Unis aux 3,40\$ au Canada, on ne peut pas faire concurrence.

Ma question comporte deux volets. Et je demanderai plus de temps. À court terme, nous avons quelques problèmes très graves. Plus tôt, nous avez parlé des compagnies de céréales, du syndicat du blé de la Saskatchewan. Les coopératives de blé doivent faire face à des défis énormes. J'en vois qui me contredisent de la tête, mais sachez que les silos sont vieux. Ils sont nombreux à être non plus un éléveur d'actif, mais un élément de passif.

Le changement est donc tout à fait à la mode. Il faudra que les organismes et le gouvernement prennent des mesures à court terme pour y faire face.

M. Gilson: Pendant que nous survolions les environs d'Ottawa, à mon arrivée, je me suis dit: «Qu'est-ce que je réponds si le président m'interroge sur la commission canadienne du blé? Qu'est-ce que je vais dire?». Je ne sais pas

There was a convoy headed south to Emerson, a protest group. It's a contentious issue. Here again is a deeply rooted policy, 60some years of age, with a great history. There are divisions now. I'm well aware of it. It's generational splits; it's a commodity split; indeed, it's regional splits. I suggest that there's no easy answer to it. There's no question the Americans have been questioning the place of the Wheat Board.

My own position on it is that, having been to Washington and having looked at the Commodity Credit Corporation, whose nine members are appointed by the President of the United States and who have a huge budget, I'm not sure that they're in the best of positions to be criticizing the Wheat Board. I suggest that in many ways the Wheat Board question is a matter of national policy. It's a national question that should be answered nationally as a matter of policy.

If the Wheat Board in some way is an instrument violating international trade rules, then that's another matter. But if it's a matter of philosophy, then I suggest that's a national question. But it's a national question that's becoming increasingly divisive. I'm well aware of that.

I don't have an answer to it at the moment. There's no question about it: it's a serious policy question. It's a question of the past and the future—there is no question about that.

On your financing one, yes, this is again the family farm. You're a family farmer and you're facing some critical choices on investment. I suggest to you again that we need to look at new ways of financing your business. If you're a typical family farmer, then I suspect I know how you finance, the risks you take and what's involved. It's a matter of equity capital. There's risk with that. I suggest that, rather than subscribing necessarily to the American itinerant combiners, maybe we can do it differently in this country. But it will take new forms of financing and a different type of organization at the level of your farm from what traditionally have been the case.

Senator Gustafson: I would not like to see the Canadian farmer being put in a position where he doesn't own his own machinery.

Dr. Gilson: No. And I think-

Senator Gustafson: I don't think that has been a good thing in the U.S.

[Translation]

on the way in, I was coming into Winnipeg a couple of days ago. quoi dire, sauf que c'est certainement une question litigieuse qui s'envenime. Comme je vous l'ai dit en venant ici, j'étais à Winnipeg il y a quelques jours. Il y avait un convoi de manifestants qui se dirigeaient vers le sud sur Emerson. C'est une question litigieuse. Ici encore, c'est une politique bien ancrée, une politique qui remonte à il y a plus de 60 ans, une grande histoire. Des divisions apparaissent. Je le sais pertinemment. Il y a un écart entre les générations, un écart entre les divers produits, en fait, nous avons affaire à une division au plan régional. Je suppose qu'il n'y a pas de solution facile. Évidemment, les Américains contestent le rôle de la Commission canadienne du blé.

> À ce sujet, ma position à moi, c'est que lorsqu'on songe à la Commodity Credit Corporation, à Washington, composée de neuf membres nommés par le président des États-Unis, dotée d'un budget énorme, les Américains sont très mal placés pour critiquer la Commission canadienne du blé. En fait à bien des égards, il s'agit d'une question de politique nationale. C'est une question nationale à laquelle il nous faut trouver une réponse sous la forme d'une politique.

> Si la Commission canadienne du blé contrevient, de quelque façon que ce soit, aux règles du commerce international, voilà qui est autre chose. Mais si c'est une question de philosophie, je dirais que c'est une question nationale. Évidemment, c'est une question nationale qui divise de plus en plus. Je le sais pertinemment.

> Je n'ai aucune réponse à ce sujet pour l'instant. Mais incontestablement, c'est une grave question de politique. Une question de politique passée et future, c'est indubitable.

> Quant à votre question sur le financement, là encore, il s'agit d'une exploitation agricole familiale. Vous avez eu une exploitation familiale et vous faite face à des choix critiques en matière d'investissements. Je vous le répète, je pense qu'il faut examiner de nouvelles façons de financer votre entreprise. Si vous êtes caractéristique des producteurs indépendants, je pense savoir comment vous vous financez, le risque que vous prenez, de quoi il s'agit. Tout tourne autour de la mise de fond. Cela représente un risque. Mais plutôt que d'embaucher nécessairement les exploitants américains de moissonneuses-batteuses, qui sont des itinérants, peut-être pouvons-nous faire quelque chose de différent au Canada. Il faudra trouver de nouvelles formules de financement, une organisation d'un type différent de ce qui a traditionnellement été le cas.

> Le sénateur Gustafson: Je n'aimerais pas voir le producteur canadien se retrouver dans une situation où il n'est pas le propriétaire de son propre matériel.

M. Gilson: Non. Je pense. . .

Le sénateur Gustafson: Je ne pense pas qu'aux États-Unis cela ait donné de bons résultats.

• 1130

Dr. Gilson: No, I don't. I think there are ways, but you are going to have to restructure your business. There have to be different ways of financing the equity in your business in order to cope with the objectives you have as a family, both yourself and your sons and daughters.

M. Gilson: Je ne pense pas. Je pense qu'il y a des façons de le faire, mais vous devez alors restructurer votre entreprise. Il doit y avoir d'autres façons de financer votre avoir propre dans l'entreprise pour atteindre vos objectifs en tant que famille, pour vous et vos enfants.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Doctor, we certainly appreciate your cooperation in at least attempting to answer all of the questions put to you. Just to wind down, you are well aware that the food chains legislation or policy as it exists in the United States or in Europe is one of the things we are looking at. In your opinion, have these policies been advantageous to the United States or the European farm industry, and if so, in what ways and how could we develop something in that light if that would be advantageous to us and our Canadian farmers?

**Dr. Gilson:** I wasn't clear on what you meant, Mr. Chairman. Did you say "food chain"?

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Yes.

**Dr. Gilson:** Maybe you could help me a little bit. What do you mean by that?

The Acting Chairman (Mr. Culbert): The policies that have been established in the United States and in Europe in support of the farm industry.

Dr. Gilson: Oh, agrifood. Yes.

One of the American policies going back to the Roosevelt days—it is still there, in a new form—is their target and loan program. They say that it is non-trade-distorting. I have my own views on that. I don't call that totally clean or green. Their argument, however, is that we control production and therefore in that sense it is non-trade-distorting.

Will the Americans continue that and should we copy it? I don't think we'll be copying it, since it has enormous budgetary implications. Secondly, when they get a target price of \$3-and-something for barley and they are selling it at \$1.80 and I'm a cattle producer next door buying the \$1.80 corn, I have to be persuaded that that isn't somehow subsidized a bit.

I'm not sure if we'll adopt that one at all.

The European model is one we ought to look at in the sense that they have two or three things in mind. One is the preservation of their so-called historical rural communities, which are very important to them. Secondly, Europeans, for whatever reasons, even though they are in a food surplus position, are driven by the post-World War II attitude, the reason for the cap, want to support rural people to some degree, even with a reduced budget. I think they've accepted that. They'll be doing it with direct income rather than commodity-specific programs.

Watch in Germany, France, England. The green movement probably will become part of farm policy there, in the sense that, even as they switch their commodity-specific price supports to direct income payments based on hectares, they will likely put some cross-compliance measures in on green measures. I think Europeans, the urban community, will buy that. They will buy it because they see the countryside as theirs too. They have a stake in the countryside.

[Traduction]

Le président suppléant (M. Culbert): Monsieur Gilson, nous vous remercions de votre coopération et nous apprécions certainement le fait que vous essayez de répondre à toutes les questions qui vous sont posées. Vous savez que notre comité examine entre autres la législation ou la politique qui existe aux États-Unis ou en Europe à l'égard des chaînes alimentaires. À votre avis, ces politiques ont-elles été avantageuses pour le secteur agricole américain ou européen et, dans l'affirmative, en quoi l'ont-elles été et comment pouvons-nous élaborer des politiques semblables si elles pouvaient être avantageuses pour nous et nos agriculteurs canadiens?

M. Gilson: Je n'ai pas très bien compris ce que vous voulez dire, monsieur le président. Avez-vous dit «chaîne alimentaire»?

Le président suppléant (M. Culbert): Oui.

**M. Gilson:** Vous pouvez peut-être m'aider un peu. Qu'entendez-vous par là?

Le président suppléant (M. Culbert): Les politiques qui ont été établies aux États-Unis et en Europe pour appuyer le secteur agricole.

M. Gilson: Oh, l'agro-alimentaire? Oui!

Une des politiques américaines qui remonte à l'époque de Roosevelt—elle existe toujours d'ailleurs, sous une nouvelle forme—est le programme de cible et de prêt. Les Américains disent que ces politiques n'occasionnent pas de distorsions commerciales. J'ai mon propre point de vue à ce sujet. Je dis qu'elles ne sont pas entièrement propres ou vertes. Cependant, ils prétendent qu'étant donné qu'ils contrôlent la production, en ce sens il n'y a donc pas d'effets de distorsion commerciale.

Les Américains vont-ils poursuivre cette politique et devrionsnous la copier? Je ne pense pas que nous la copierons, car elle pourrait avoir d'énormes conséquences budgétaires. Ensuite, lorsqu'ils ont un prix cible de 3\$ et quelque pour l'orge et qu'ils le vendent à 1,80\$ et que moi, en tant qu'éleveur de bétail du pays voisin j'achète le maïs 1,80\$, je ne suis pas convaincu qu'ils ne reçoivent pas une petite subvention.

Je ne suis pas sûr que nous adopterons cette politique.

Le modèle européen mérite d'être examiné en ce sens qu'ils ont deux ou trois choses en tête. Il y a d'abord la préservation de ce qu'ils appellent leurs collectivités rurales historiques, qui sont très importantes pour eux. Ensuite, les Européens, pour une raison ou une autre, même avec un surplus alimentaire sont motivés par l'attitude de l'après-guerre et veulent aider leurs agriculteurs dans une certaine mesure, même avec un budget réduit. Ils ont accepté cela. Ils privilégieront le soutien direct du revenu plutôt que des programmes visant des denrées spécifiques.

Surveillez bien l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Le mouvement vert sera sans doute intégré à la politique agricole dans ces pays, en ce sens que, même s'ils passent du soutien du prix des denrées au soutien direct du revenu basé sur le nombre d'hectares, ils imposeront sans doute l'observance intégrale pour les mesures vertes. Je pense que les Européens, la communauté urbaine, l'accepteront. Ils l'accepteront parce qu'ils considèrent que les campagnes leur appartiennent également. Ils ont un intérêt dans leur campagne.

It is something to look at. The governance and the structure of course are quite different. We need to watch that.

On the Americans it is hard to say. I doubt that they will just abandon their so-called compensatory price policy, because they made the argument with the Europeans from 1984 onwards, all through GATT, that the compensatory grain program is non-trade-distorting, which as an academic I found, I repeat, difficult to accept. I doubt if that will change.

I don't see us moving in that direction, to a compensatory program with that type of control. We might—it's an option—but I don't see that as an alternative.

• 1135

Senator Gustafson: Because of your vast experience in crop insurance, which might be vital to this committee, do you believe that ad hoc programs province to province can have any long-term value for Canada? By this I mean provinces like Saskatchewan. No offence meant by this to Albertans, but our treasury cannot compete provincially with an Alberta treasury, or even a Manitoba treasury. As a result, it seems to me that if your programs are not national in scale they won't have any longevity. We went through it with the GRIP program and we're going through it with crop insurance right now in Saskatchewan where so many are opting out. I'd just like your thoughts on that.

**Dr. Gilson:** Three quick things. First, with very limited public resources in the federal treasury as well as provincial we have a type of arrangement there, and I suggest that be continued so there is a federal presence.

Number two, I have to tell you that when we developed crop insurance in Manitoba then premier Roblin was scared to death of what he called a major disaster. He sent me back into the basement with a calculator and he said, "I want you to repeat the 1930s and tell me how much it would cost Manitoba". Of course he was a very wise person and he knew what the answer would be. I went through a lot of calculations, and it was disastrous. Then he said, "We can't bear that".

We went to Lloyds of London and asked would they reinsure us and they said no, that they didn't know enough about crop insurance. So we came down to the then federal government ministers and we talked, and we had a reinsurance program. The whole idea of reinsurance is exactly that. Each province pays into a fund. If Ontario had a disaster in any given year beyond a certain level they couldn't carry as a treasury, this reinsurance fund was there. It was the same for Saskatchewan, and so on.

[Translation]

C'est une question qui mérite d'être examinée. L'intendance et la structure sont naturellement très différents. Nous devons surveiller cela.

Pour ce qui est des Américains, c'est difficile à dire. Je doute qu'ils abandonneront tout simplement ce que l'on appelle leur politique de prix compensatoires, car, à partir de 1984, et pendant toutes les négociations du GATT, ils ont fait valoir aux Européens que leur programme de compensations pour le grain n'avait aucun effet de distorsion commerciale, chose, je le répète, que je trouve difficile à accepter en tant qu'universitaire. Je doute que cela changera.

Je ne nous vois pas aller dans cette direction, soit celle d'un programme compensatoire assorti de ce genre de contrôle. C'est possible—c'est une option—mais je ne pense pas que ce soit la solution de rechange.

Le sénateur Gustafson: En raison de votre vaste expérience dans le domaine de l'assurance-récolte qui est peut-être vitale pour notre comité, croyez-vous que des programmes spéciaux d'une province à l'autre peuvent avoir une valeur à long terme pour le Canada? Par là, j'entends des provinces comme la Saskatchewan. Je ne veux pas offenser ici les Albertins, mais notre ministère des Finances ne peut faire concurrence au ministère des Finances de l'Alberta ou même à celui du Manitoba. Par conséquent, il me semble que si un programme n'est pas à l'échelle nationale, il ne pourra avoir de longévité. C'est ce qui est arrivé avec le RARB et c'est ce qui arrive en ce moment avec le programme d'assurance-récolte en Saskatchewan, où de nombreux agriculteurs ont décidé de ne pas participer. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Gilson: Trois brèves remarques. Tout d'abord, étant donné que les gouvernements fédéral et provinciaux ont des ressources publiques très limitées, nous avons une sorte d'entente dans ce domaine, et j'ai dit qu'il faudrait maintenir cette entente afin d'assurer une présence fédérale.

Ensuite, je dois vous dire que lorsque nous avons élaboré l'assurance-récolte au Manitoba le premier ministre de l'époque, M. Roblin, craignait énormément ce qu'il appelait un désastre majeur. il m'a renvoyé au sous-sol avec une calculatrice et il m'a dit: «Je veux que alliez me calculer combien il en coûterait au Manitoba si la situation des années trente se répétait». Naturellement, c'était un homme très sage et il connaissait la réponse. J'ai fait énormément de calculs et la réponse a été désastreuse. Il m'a alors dit: «Nous n'en avons pas les moyens».

Nous sommes allés voir les gens de la Lloyds à Londres et nous leur avons demandé s'ils nous assuraient à nouveau. Ils ont répondu par la négative, déclarant qu'ils n'en savaient pas assez au sujet de l'assurance-récolte. Nous sommes donc venus rencontrer les ministres du gouvernement fédéral de l'époque pour négocier, et nous avons eu un programme de réassurance. C'est exactement l'idée de la réassurance. Chaque province contribue à un fonds. Si au cours d'une année donnée l'Ontario connaissait un désastre dépassant un certain niveau auquel le Trésor ne pouvait faire face, le fonds de réassurance serait là. C'est la même chose pour la Saskatchewan et les autres provinces.

Number two, you need to dust off and look at the reinsurance agreement, and I suggest keep it there, because a major drought in Saskatchewan, or a disaster in Ontario or Quebec, sometimes can exceed the capacity of the provincial treasury. Let's face it. It should be cooperative in that sense.

Number three, keep the thing actuarially sound. We have 35 years of information. I've been with it long enough to know you can develop an actuarially sound program within reason. You can't get it down to the decimal point, but you can get a working-type program and individually farm oriented. A drought, a flood, insects, army worms this year, as you know can wipe out a farm just in 24 hours. Farmers can't stand that sort of risk.

I plead that in a national policy you can do it and not spend a great amount of public resources, but have critical public resources when needed. Keep the federal presence there, for goodness' sake, or you'll have a patchwork mosaic across the country that will be unmanageable after a while. Keep the federal presence there.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Senator, and thank you, Dr. Gilson. We certainly appreciate your coming forward with your presentation this morning and your very capably answering of all those questions that have been put to you. I'm sure you've been a tremendous help to this committee. We sincerely thank you for taking the time to be with us this morning.

**Dr. Gilson:** Thank you. It was educational. I wish I could have been more definite on some of the questions.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Respecting our agenda, the chair has indicated to me it's not necessary to deal with items 2 and 3 at today's meeting, so with your approval we won't deal with them today.

Dr. Petersen is here and we'll hear from him very shortly. His written brief will be copied and circulated to all members of the committee a little bit later on, if that's agreeable to everyone, because he has just one copy with him.

Before we do that, we'll take a couple of minutes break for everyone. Then we'll reconvene and hear the presentation from Dr. Petersen.

[Traduction]

Deuxièmement, il faut réexaminer l'accord de réassurance, et je dis qu'il faudrait le maintenir, car une sécheresse majeure en Saskatchewan ou un désastre en Ontario ou au Québec peut parfois dépasser la capacité prévue du Trésor provincial. Il faut regarder les choses en face. Il faut donc avoir un programme coopératif.

Troisièmement, le programme doit être fait sur le plan actuariel. Nous avons des données sur 35 ans. Je connais ce programme depuis assez longtemps pour savoir qu'il est possible de mettre en place un programme raisonnablement fait sur le plan actuariel. On ne peut pas effectuer des projections exactes au moindre détail, mais il est possible de mettre en place un programme avec lequel on peut travailler et qui est axé sur les exploitations agricoles individuelles. Une sécheresse, une inondation, des insectes, une infestation de vers de terre cette année, comme vous le savez, peuvent détruire une ferme en moins de 24 heures. Les agriculteurs ne peuvent faire face seuls à un tel risque.

Je dis qu'avec une politique nationale il est possible d'y faire face sans qu'il en coûte trop aux ressources publiques, en y consacrant des ressources publiques critiques au besoin. Il faut maintenir une présence fédérale sinon on se retrouvera avec toute une mosaïque de petits programmes difficiles à administrer après quelque temps. Il faut maintenir une présence fédérale.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur le sénateur, et merci, monsieur Gilson. Nous vous remercions d'être venus nous faire votre exposé ce matin et d'avoir si bien répondu à toutes les questions qui vous ont été posées. Je suis certain que votre témoignage a été des plus utiles à notre comité. Nous vous remercions sincèrement d'avoir pris le temps de comparaître devant notre comité ce matin.

M. Gilson: Merci. Ça été pour moi instructif. J'aurais aimé pouvoir répondre à certaines des questions de façon plus précise.

Le président suppléant (M. Culbert): En ce qui concerne notre ordre du jour, le président m'a dit qu'il n'était pas nécessaire d'aborder les points 2 et 3 au cours de la séance d'aujourd'hui, de sorte que si vous êtes d'accord nous ne les aborderons pas aujourd'hui.

M. Petersen est ici et nous allons l'entendre dans quelques minutes. Si vous êtes tous d'accord, son mémoire écrit sera photocopié et distribué à tous les membres du comité un peu plus tard, car il n'en a apporté qu'un seul exemplaire.

Mais auparavant, nous ferons une petite pause de quelques minutes. Nous reviendrons ensuite pour entendre l'exposé de M. Petersen.

• 1138

• 1147

The Acting Chairman (Mr. Culbert): As you know, there has sometimes been a tendency for the work in this committee to drag on a little bit. It has always been the policy of this committee so far, and it has worked extremely well, to provide everyone who wishes to ask a question or speak to the committee to have that opportunity. There is no prerequisite, quite obviously, and I'm sure you are aware that everyone has to ask questions or comment on each subject. We want to

Le président suppléant (M. Culbert): Comme vous le savez, notre comité a parfois tendance à éterniser un peu ses travaux. Notre comité a toujours eu comme politique—et, au fait, cela a toujours bien fonctionné—d'accorder à toute personne qui veut poser une question ou prendre la parole devant le comité l'occasion de le faire. Naturellement, il y a aucun prérequis et vous savez tous, j'en suis certain, que tout le monde veut poser des questions ou faire des commentaires sur

provide every opportunity for all members to participate and we chaque sujet. Nous voulons donner à chacun la chance de participer appreciate that participation. I think it is extremely beneficial to the work we all do.

We apologize for dragging on, but at the same time I think we all agree it's good that everyone has an opportunity to be heard.

Just before we hear our next presenter, there is an announcement I would like to make. The Department of Agriculture and Agri-Food will be giving a briefing for members and/or their staff on the Department of Agriculture Act tonight at 6:30 p.m., Room 208, West Block. If you or your staff are unable to make this evening's meeting there will also be a similar briefing tomorrow at 3:30 p.m., Room 340-S in the Centre Block.

As I mentioned just before we adjourned, Dr. Petersen from the University of Alberta is with us today. He has a presentation and a brief to make to us. As I mentioned earlier, that brief will be copied and a translation made and it will be available to all members at a little later a date.

• 1150

Dr. Petersen, welcome here today. We look forward to hearing your comments on this very timely and important topic. We certainly appreciate your making yourself available.

Dr. T.A. Petersen (Professor Emeritus, University of Alberta): Thank you. I'm certainly pleased to be here. It's almost my first experience at this, as compared with my old friend Clay Gilson, who can rattle this off like water off a duck's back.

I was hoping I would get you hungry enough that my presentation would be short. Then I discovered you don't stop until 1 p.m.

I may have some things that will irritate some people. I'm not sure which side of the political spectrum it'll be; perhaps both.

First of all, I'd like to tell you a little about who I am. I have a Ph.D in ag economics. I started out working with my BSc graduate degree with the Alberta government under milk price control. After that I became the first farm management extension specialist of the Alberta Department of Agriculture, in 1957. I then went on to the university by getting a PhD degree. I spent approximately 25 years in the teaching profession, and as chairman of the department for part of that time.

My training is farm management oriented, agriculture extension oriented, and rural development oriented. Most of my teaching was in farm business management and research. Some of my teaching was in agricultural extension. We offer in our Department of Rural Economy not only agricultural economics but also some subjects in rural sociology, one of which is agricultural extension.

During this time I was involved in a number of related activities, including the Alberta Dairy Board, the Alberta Hail Suppression Board, and the CBC Advisory Committee on Agriculture and Food. I was the founding chairman of the

[Translation]

et nous apprécions votre participation. Je pense qu'elle nous est extrêmement utile dans tous nos travaux.

Nous nous excusons si nous prenons plus de temps que prévu, mais en même temps je pense que nous sommes tous d'accord pour dire que c'est une bonne chose que chacun ait l'occasion de se faire entendre.

Avant d'entendre notre prochain témoin, j'aimerais faire une petite annonce. Le ministère de l'agriculture et de l'agroalimentaire donnera une séance d'information à l'intention des députés et de leur personnel au sujet de la Loi sur le ministère de l'Agriculture ce soir à 18 h 30, pièce 208, Édifice de l'ouest. Si vous-même ou votre personnel ne pouvez assister à la séance de ce soir, il y en aura une autre demain à 15 h 30 dans la pièce 340 est de l'Édifice du centre.

Comme je l'ai mentionné juste avant la pause, M. Petersen de l'Université de l'Alberta est parmi nous aujourd'hui. Il nous présentera un exposé et nous remettra un mémoire écrit. Comme je l'ai déjà mentionné, ce mémoire sera photocopié et traduit et il sera distribué à tous les membres du comité un peu plus tard.

Monsieur Petersen, bienvenue à notre comité aujourd'hui. Nous sommes impatients d'entendre vos commentaires sur cette question qui est extrêmement importante et opportune. Nous vous remercions de vous êtes libéré pour nous.

M. T.A. Petersen (professeur émérite, Université de l'Alberta): Merci. Je suis très heureux d'être ici. Contrairement à mon vieil ami Clay Gilson, qui a l'habitude de se genre de témoignage, c'est presqu'une première expérience pour moi.

J'espérais que vous auriez assez faim pour que mon exposé soit écourté. Je me suis ensuite aperçu que vous n'alliez pas levé la séance avant 13 heures.

Je dirai peut-être des choses qui irriteront certaines personnes. Je ne sais pas très bien si ce sont les députés du Parti ministériel ou ceux de l'opposition qui seront irrités, peut-être les deux le seront.

Tout d'abord, permettez-moi de vous dire un peu qui je suis. J'ai un doctorat en économie de l'agriculture. Après avoir obtenu mon baccalauréat ès Sciences j'ai commencé à travailler pour le gouvernement de l'Alberta, dans le contrôle du prix du lait. Ensuite, en 1957, je suis devenu le premier spécialiste de vulgarisation de la gestion agricole au ministère de l'Agriculture de l'Alberta. Puis j'ai obtenu mon doctorat et je suis venu à l'Université. J'ai passé environ 25 ans à y enseigner, dont plusieurs années comme président du département.

Ma formation est axée sur la gestion agricole, la vulgarisation agricole et le développement rural. J'ai surtout enseigné la gestion des exploitations agricoles et la recherche. J'ai également enseigné la vulgarisation agricole. Au département d'économie rurale, nous offrons non seulement des cours d'économie agricole, mais également des cours en sociologie rurale, dont la vulgarisation agricole.

Pendant toutes ces années j'ai participé à un certain nombre d'activités connexes, notamment à la commission albertaine de lait, à la commission albertaine de la suppression de la grêle, au comité consultatif de la CBC sur l'agriculture et les aliments.

probably a committee structure that's now defunct, the CASCC structure, or Canadian Agricultural Services Coordinating Committee. It was a federal Department of Agriculture managed affair and it had counterparts in each one of the provinces to make recommendations on agricultural research and so on.

I'm still involved in rural and farm organizations. I was one of the committee members in 1970 when Unifarm was formed out of the Farmers' Union of Alberta and the Alberta Federation of Agriculture. I'm still on some advisory committees, an important one being the Rural Education and Development Association, which is funded by the Alberta farm cooperatives, credit unions, and in some cases marketing boards. The task of the Rural Education and Development Association is to develop leadership potential amongst potential leaders in the farm community.

I'm also farming. I'm actively involved and own about 1,600 acres of farm land around Drumheller. So I've just come off the combine too, as you may see if you look closely. I am finished, fortunately, so I can rest in peace on that front.

My overseas work has been in China, Tanzania, Nigeria, and a bit in Australia. The Tanzania and Chinese projects both involved, interestingly enough, breaking down huge state farms. The Tanzanian one was a long-standing Canadian aid project to the Tanzania-Canada Wheat Project: 70,000 acres divided into 7 farms. So the job there was to make that more manageable, and one of the conclusions was that it needed to be broken down into smaller units.

### 1155

China is the same. Up in Heilongjiang they were breaking down state farms and putting them into what they called family management units, which is a process of leasing appropriate amounts of land out to individual families who express an interest in taking a bit of risk. Unfortunately, the first year they tried it in the area where I was in 1986 everybody drowned out and it ended up that most of the individual family units that had taken on that risk owed the state farm organization money at the end of the year.

So those are some of the things that happen in these countries as you try to adjust without some of the security vehicles that Clay Gilson talked about toward the end of his presentation.

My presentation is thus going to be focused on the individual farm business and its relationship to the industry as a whole. Secondly, I'd like to have a look at the primary agricultural sector as a whole as it relates to the balance of the agrifood chain. I would like to talk a little bit about farm organizations and their status, because they're important in what I'm going to put forth. Fourthly, I'm going to talk a little bit about rural development, if we have a chance to do that.

# [Traduction]

Canada Committee on Rural Socio-Economic Services, which is J'ai été président fondateur du Comité canadien sur les services socio-économiques ruraux, qui est une structure de comités qui n'existe plus aujourd'hui, soit le CCSAC, ou le Comité de coordination des services agricoles canadiens. Ce comité relevait du ministère de l'agriculture fédéral et se retrouvait dans chacune des provinces. Il devait faire des recommandations sur la recherche agricole, etc.

> Je suis toujours membre d'associations rurales et agricoles. En 1970, j'étais membre du comité lorsque l'Union des agriculteurs de l'Alberta et la Fédération de l'agriculture de l'Alberta ont été fusionnées et que Unifarm a été créé. Je fais toujours partie de comités consultatifs, dont l'un des plus importants est la Rural Education and Development Association, qui est financée par les coopératives agricoles albertaines, les caisses de crédit et, dans certains cas, par les offices de commercialisation. La tâche de cette association consiste à développer le potentiel des éventuels dirigeants de la communauté

> Je possède également une exploitation agricole. Je suis propriétaire de 1 600 acres de terres agricoles près de Drumheller que j'exploite activement. Si vous y regardez de plus près, vous verrez que je viens tout juste de descendre de la moissonneuse-batteuse. Heureusement, j'ai terminé, alors je peux être tranquille de côté-là.

> Pour ce qui est de mes travaux à l'étranger, il y a eu la Chine, la Tanzanie, le Nigéria et quelques projets en Australie. Les projets de la Tanzanie et de la Chine comportaient tous deux la division d'énormes fermes de l'État, ce qui était très intéressant. Le projet en Tanzanie s'inscrivait dans le cadre d'un projet d'aide du Canada de longue date, soit le projet Tanzanie-Canada pour le blé: 70 000 acres divisés en sept fermes. Le travail là-bas consistait donc à rendre ces exploitations agricoles plus faciles à administrer, et l'une des conclusions à laquelle nous sommes arrivés était qu'il fallait les subdiviser en plus petites unités.

> Pour la Chine, c'était la même chose. À Heilongjiang on subdivisait des fermes d'état en ce qu'ils appelaient des unités de gestion familiale. Le processus consistait à louer à bail une certaine superficie de terre à des familles individuelles qui avaient exprimé un intérêt à prendre quelques risques. Malheureusement, la première année où ils en ont fait l'essai dans la région où je me trouvais en 1986 a été un désastre pour tout le monde et la plupart des unités familiales individuelles qui avaient pris ce risque devaient de l'argent à l'organisation agricole de l'état à la fin de l'année.

> Voilà donc ce qui se passe dans ces pays lorsqu'on tente de s'adapter sans certains des véhicules de sécurité dont Clay Gilson a parlé vers la fin de son exposé.

> Mon exposé portera donc surtout sur les exploitations agricoles individuelles et le rapport avec le secteur agricole en général. Ensuite, j'aimerais examiner le secteur agricole primaire en général par rapport au reste de la chaîne agroalimentaire. J'aimerais parler un peu des associations agricoles et de leur statut, car elles sont importantes par rapport à ce que je vais proposer. Enfin, si nous en avons l'occasion, j'aimerais aborder la question du développement rural.

When it comes to visiting Washington and far-away places on trade, I'll give you an opinion that probably won't be professional-or I might not give you an opinion at all.

The reason I have these with me is for support; I'm not going to go through them. But I do want to elucidate what standard intermediate economics texts say about the economy and the types of firms we have in the economy. I hope I won't insult your intelligence, because I'm sure a lot of you have taken intermediate economics. What I want to do is to try to clarify what it might say about the farming industry, where you have thousands of individual producers spread over a very large geographical area with different psychological and sociological characteristics, and to compare that to the relatively highly concentrated agrifood industry as you get into the processing and retailing areas, where the mind-set is much more consolidated. The board of one retail store wouldn't be very different from the boards of other retail store chains.

I'm going to attempt to go through 150 pages of the book on one page, which will be a challenge.

I should mention that this book takes about 160 or 170 pages to Utilities or Canada Safeway or whomever.

What it does, which is the same as other books you would pick up-Somebody told me that I was old-fashioned and that all this crap had gone out of date, all this economic theory, so I bought a new \$90 textbook—which is what they cost now, which is about 40 bushels of wheat—to verify that it really hasn't changed. This is part of the economic theory that every undergraduate learns-and maybe forgets by the time he's got his PhD. They break the economy down into various industries, depending on the nature of the firms within that industry and the amount of market power they have.

• 1200

I'm going to do another thing I've never tried before, and that is to equate monopoly power with market power, because the textbooks use it interchangeably, as is witnessed in here. There are various degrees of monopoly power and market power in the economy, based on economic theory. It ranges from industries that might have no monopoly power, or vary little marketing power, as far as the individual producers in that industry are concerned-

The next stage up is when we start into what we call "imperfect competition". It is something called "monopolistic competition". That is where we have some firms that have a differentiated product, entreprises ont un produit qui les distingue, par rapport aux as compared with the firms that are in the perfectly competitive area entreprises qui sont dans la situation de concurrence parfaite dont I talked about first.

Perfectly competitive industry has firms in it that have very little, if any, market power on their own, such as the individual farmer without any of the legislation and support we have. He's

[Translation]

En ce qui concerne le commerce et nos rapports commerciaux avec Washington et des endroits éloignés, je vous donnerai une opinion qui ne sera sans doute pas professionnelle — à moins que je ne vous donne aucune opinion.

Si i'ai ces manuels avec moi, c'est pour m'appuyer; je ne vais pas les lire. Je veux cependant élucider ce que disent les manuels ordinaires d'économie intermédiaire au sujet de l'économie et des types d'entreprises qui la composent. J'espère que je n'insulterai pas votre intelligence, car je suis certain que bon nombre d'entre vous avez pris des cours d'économie intermédiaire. Ce que je veux faire, c'est tenter de clarifier ce qu'on dit au sujet du secteur agricole, où on a des milliers de producteurs individuels dispersés sur un très grand territoire géographique ayant des caractéristiques sociologiques et psychologiques différentes et comparer cela au secteur agroalimentaire qui est plutôt fortement concentré pour ce qui est de la vente au détail et des usines de transformation, où la mentalité est beaucoup plus consolidée. Le conseil d'administration d'un magasin de vente au détail ne diffère pas tellement de celui des autres chaînes de magasins de vente au détail.

Je vais donc tenter de passer au travers de 150 pages du livre en une seule page, ce qui est un véritable défi.

Permettez-moi de mentionner que, dans cet ouvrage, on tente explain why the agricultural industry is different from Northwest d'expliquer en 160 ou 170 pages pourquoi le secteur agricole est différent d'une entreprise comme Northwest Utilities, Canada Safeway ou d'autres.

> Ce qu'on dit, comme d'autres livres qu'on peut trouver... Quelqu'un m'a dit que j'étais vieux jeu et que toute cette théorie économique était dépassée, alors j'ai acheté un nouveau manuel de 90\$--c'est le prix de nos jours, c'est-à-dire environ 40 boisseaux de blé-pour vérifier que cela n'avait pas vraiment changé. Ça fait partie de la théorie économique que tous les étudiants de 1er cycle apprennent-et oublient peut-être lorsqu'ils arrivent au doctorat. Ils divisent l'économie en divers secteurs, selon la nature des entreprises au sein de ce secteur et le pouvoir dont ils disposent sur le marché.

> Je vais faire une autre chose que je n'ai jamais tenté de faire auparavant, c'est-à-dire mettre sur le même pied le pouvoir d'un monopole et le pouvoir du marché, puisque dans les manuels on s'en sert de façon interchangeable, comme on peut le constater dans celui-ci. Il y a divers degrés de pouvoir de monopole et de pouvoir du marché dans l'économie, d'après la théorie économique. Dans certains secteurs, il n'existe aucun pouvoir de monopole ou très peu de pouvoir de commercialisation, du moins en ce qui concerne les producteurs individuels dans ce secteur...

Vient ensuite ce que l'on appelle la concurrence imparfaite, ou la concurrence monopolistique. C'est ce qui arrive lorsque certaines j'ai parlé tout à l'heure.

Dans un secteur où la concurrence est parfaite, les entreprises ont très peu de pouvoir sur leur marché, comme l'agriculteur individuel sans la législation et le soutien dont nous producing what I would call an undifferentiated product. There's disposons, Il produit ce que j'appellerais un produit qui ne le

2 wheat. There's no use advertising it, and there's no use putting out a sign on your front lawn saying you're willing to sell it for 50¢ higher than the market. You can go somewhere and get the best deal you can, but you still have to take the price that exists. One perfect competitor might get 10¢ more than another for a bushel of wheat by going a different route, but it didn't have anything to do with the amount of product he produced; it had something to do with him being a little sharper at getting to the right agent at the right time.

So that's what perfect competition would look like. I would argue it equates fairly well with a good many, probably the majority, of the farms in Canada, except those that are under managed supply marketing boards and a few things like that.

There's no need for advertising. The only out most farmers have is to produce more, by adopting new technology. In many cases that ends up producing surpluses.

Somebody will say, well, he shouldn't produce so much. I would like you to show me a farmer who didn't try to maximize his opportunity, and it will be by adopting whatever new technology there is, and a lot of it is production promoting, such as fertilizer, wheat spray, and so on. That is the main way he can increase his income.

Then we come to the other stage I was mentioning, monopolistic competition. That is where we're moving up the monopoly-power or market-power chain. Here we have a lot of firms characterized by producing differentiated products, very weakly differentiated. In other words, their monopoly-power situation isn't very strong. Examples of this would be service stations, corner stores, and people like that.

As a matter of fact, some farmers have moved into that stage. You may recognize them as monopolistic competitors. They would be the farmers who go into purebred and crossbred breeding stock, and the same thing for grains, and so on. They have a differentiated product, so they get into the advertising field. They get into public relations, because they have to as individual firms.

But the monopoly power they have is still pretty weak. If they're not careful, the many others who are in that field will outdo them and their advertising will be more than the benefits they get from their attempt to enter monopolistic competition so that they have some power over their pricing and so on.

• 1205

While we're on that, I might stop and mention that I'm not discouraging farm operators from going into monopolistic competition as a move out of perfect competition, but it is hard to think of a really good way, unless you patent something that is completely invaluable and nobody can copy it. Then you might get yourself in a monopoly position, for some time perhaps. Those opportunities are so few and far between that I have a hard time thinking of good ones. We had an example of that in

[Traduction]

no difference between my No. 2 wheat and somebody else's No. différencie pas. Il n'y a pas de différence entre mon blé numéro 2 et le blé numéro 2 de quelqu'un d'autre. Il est inutile de faire de la publicité et il est inutile de mettre une affiche sur son terrain pour dire que l'on est prêt à le vendre à 50c. de plus que le prix du marché. On peut négocier la meilleure affaire possible, mais il faut toujours accepter le prix en vigueur. Un concurrent parfait peut obtenir 10c. de plus qu'un autre pour un boisseau de blé s'il choisit une voie différente, mais cela n'a rien à voir avec la quantité de produits; c'est tout simplement qu'il a été un peu plus malin que les autres et qu'il s'est adressé au bon agent au bon moment.

> Voilà donc à quoi ressemblerait la concurrence parfaite. Je dirais que c'est le cas de bon nombre d'exploitations agricoles au Canada, sans doute de la majorité, sauf de celles qui relèvent des offices de commercialisation des approvisionnements et quelques autres du genre.

> La publicité est inutile. La seule solution pour la plupart des agriculteurs, c'est de produire davantage en adoptant de nouvelles technologies. Dans bien des cas, cela se traduit par des surplus.

> Quelqu'un dira peut-être qu'ils ne devraient pas produire autant. J'aimerais que vous me trouviez un seul agriculteur qui n'ait pas essayé de maximiser ses possibilités, et c'est ce que les agriculteurs veulent faire en adoptant toute nouvelle technologie qui se présente et qui, le plus souvent, vise à promouvoir la production, par exemple grâce à des engrais, l'arrosage du blé, etc. C'est la principale façon pour lui d'augmenter ses revenus.

> On arrive ensuite à l'étape suivante que je mentionnais, sur la concurrence monopolistique. C'est là qu'on gravit les échelons de la chaîne du pouvoir de monopole ou de la puissance commerciale. Ici, de nombreuses entreprises produisent des produits différenciés, très faiblement différenciés. En d'autres termes, leur situation de pouvoir de monopole n'est pas très forte. Pour vous donner quelques exemples de ce genre d'entreprises, il y a les postes à essence, les dépanneurs, ce genre d'entreprises.

> En fait, certains agriculteurs sont maintenant passés à cette étape. On peut dire qu'ils sont des concurrents monopolistiques. Ce sont les éleveurs de bovins de race ou de croisement, c'est la même chose pour les producteurs de grains. Ils ont un produit différencié, alors ils peuvent faire de la publicité. Ils font des relations publiques, car en tant qu'entreprises individuelles ils doivent le faire.

> Mais le pouvoir de monopole dont ils disposent est toujours assez faible. S'ils ne sont pas prudents, les nombreux autres qui sont dans le même domaine les surpasseront et leur publicité leur coûtera plus cher que les avantages qu'ils retirent à vouloir tenter de pénétrer le marché monopolistique afin d'avoir un certain contrôle sur leurs prix, etc.

> À ce sujet, j'ouvre ici une parenthèse pour mentionner que je ne veux pas décourager les exploitants agricoles de passer à une concurrence monopolistique pour s'écarter de la concurrence parfaite ou pure; mais il est difficile de trouver une bonne facon de le faire à moins d'inventer quelque chose d'indispensable, pouvant être breveté, et que personne ne peut copier. On peut alors se trouver, pour quelque temps peut-être, en situation de monopole. Ces occasions sont rares et peu

call a low-cholesterol egg, or something like that. I don't know what he is doing now, but he was stamping the boxes, and advertising. He had references from a good scientist who helped him develop that. There's an example where for some time, depending on whatever patents they have, he has a fair degree of monopoly power. It all depends on how much people are willing to pay for low-cholesterol eggs. They are about 20¢ or 30¢ cents a dozen more than other eggs are in the Edmonton stores.

I mentioned perfect competition. The way they divide it up in the books is monopolistic competition, and the next category up the scale of market power or monopoly power is what we call the oligopoly. This is the type of industry where there are several production firms, not too many, and each firm is large enough to influence industry prices and output strongly. Consequently, the actions of one firm have a direct effect on the others. The relationship between the firms can range from fierce rivalry on one extreme, to collusion on the other if nobody is looking.

I guess on the average you would say that what you have between oligopolistic firms is an uneasy peace, but they do have the opportunity of being price adjusters and, as a result of that, quantity adjusters so they can maximize their profits. The economic theory will tell you that they do have an opportunity of making a pure profit, whereas the longstanding view of perfect competition is that in the long run only costs of production will be covered. Perfect competition is the ideal that goes way back to Adam Smith. If only all our firms in the economy were perfect competitors then everybody would get products at their cost of production. But because of economies of scale and other reasons, the other main reason being the economies of getting more market power, you have firms consolidating, and as a consequence in Canada we have probably one of the highest concentration ratios in the western world when we get to some of our processing and retail industries.

I don't need to mention examples of oligopoly. Probably Air Canada and Canadian would be a good example. They certainly had a lot of rivalry. A lot of people nowadays call it fierce competition, but it is really the perfect competitors who are fierce competitors with each other in very subtle kind of competition. That's why you get perfect competitors willing to help build barns for each other, whereas you wouldn't expect that when you get into an oligopolistic situation between, say, Air Canada and Canadian.

With Air Canada and Canadian as an oligopoly industry, we've witnessed fierce rivalry. Then all of a sudden the news people suggested that it might be pretty close to collusion coming up, that if they raised their prices both would be happy.

# [Translation]

Alberta where Villetard eggs, I think, helped develop what you fréquentes et j'ai du mal à trouver de bons exemples. Il y en a un, cependant, en Alberta où les oeufs Villetard ont été mis au point; ce sont, je crois, des oeufs à faible teneur en cholestérol, ou quelque chose du genre. Je ne sais pas ce que le producteur fait maintenant, mais il estampillait ses boîtes d'oeufs et faisait de la publicité. Il donnait en référence le nom d'un scientifique connu qui l'avait aidé à mettre ses oeufs au point. C'est un exemple d'un individu qui, selon les brevets obtenus, disposait dans une assez grande mesure, d'un pouvoir de monopole. Tout dépend de la prime que les consommateurs sont prêts à payer pour avoir des oeufs à faible teneur en cholestérol. Leur coût est de 20 à 30c. la douzaine plus élevé que celui des autres oeufs vendus dans les magasins d'Edmonton.

> J'ai parlé de la concurrence pure. Les manuels parlent de concurrence monopolistique, et la catégorie suivante dans l'échelle du pouvoir d'influence sur le marché, après le pouvoir des monopoles, est ce qu'on appelle les oligopoles. Il s'agit de secteurs où les producteurs sont peu nombreux et chacun d'eux est suffisamment important pour avoir une forte influence sur les prix et le volume de production. Les mesures adoptées par l'une de ces entreprises affectent donc directement les autres. Les rapports entre ces producteurs peuvent se situer entre deux extrêmes: d'un côté une rivalité féroce et, à l'autre extrême, la collision quand personne ne surveille la situation.

> On peut dire qu'en général, il existe une paix fragile entre entreprises oligopolistiques, mais chacune d'elles a la possibilité d'ajuster les prix et, en conséquence, les quantités produites de façon à maximiser les bénéfices. Selon la théorie économique, ces entreprises ont la possibilité de réaliser un profit pur, alors que selon le point de vue traditionnel en matière de la concurrence pure, à longue échéance, le prix couvre uniquement les coûts de production. La concurrence pure en tant qu'idéal remonte à Adam Smith. Si toutes les entreprises participant à l'économie étaient en situation de concurrence parfaite, tout le monde pourrait acheter les produits à leur coût de production. Mais, du fait des économies d'échelle et d'autres raisons, dont la principale est la possibilité d'obtenir une plus grande influence sur le marché pour réaliser certaines économies, on constate que les entreprises se regroupent et, de ce fait, nous avons probablement au Canada les taux de concentration les plus élevés dans le monde occidental en ce qui concerne les secteurs de la transformation et du détail.

> Je n'ai pas à mentionner des exemples d'oligopoles. Air Canada et Canadien en seraient peut-être le meilleur exemple. Il est certain que ces deux compagnies se livrent concurrence. Beaucoup disent qu'il s'agit d'une concurrence acharnée, mais en fait ce sont les entreprises en situation de concurrence pure qui se livrent une concurrence acharnée revêtant des formes très subtiles. C'est pour cela que vous voyez des concurrents en situation de concurrence pure qui sont prêts à céder mutuellement du terrain pour construire des granges alors que l'on ne s'attendrait pas à de tels comportements entre, disons, Air Canada et Canadien qui sont en situation d'oligopole.

> Nous constatons une grande rivalité entre Air Canada et Canadien en situation d'oligopole. Puis, soudainement, les médias ont suggéré que ces entreprises pourraient bientôt s'entendre et que si elles élevaient leurs prix, elles s'en trouveraient toutes deux satisfaites.

[Traduction]

• 1210

That didn't occur in that instance, but it is a good example of an oligopoly industry.

I suppose Ford, GM, and Chrysler would be another example. They have those characteristics, where "rivalry" is the word instead of "fierce competition". Of course, as we go up the line here advertising becomes a very large factor in making sure people buy your product.

Then the last one is monopoly. I don't need to elucidate much here. It's where you have an industry where there's basically one firm. In this case monopoly power is 100%.

There are examples of those you can think of. Out west we have Northwest Utilities and a few others like that. TransAlta I suppose is almost a monopoly, if not a monopoly, in Alberta. There you usually get agitation for anti–trust regulation. A lot of our utility firms are in a monopoly position, so they go through cost hearings every year and they're allowed to make a certain percentage on their investment and so on, as you know.

So there's the whole spectrum. I don't have it in French, but I have it condensed on one page: 150 pages on one page, which staggers the imagination.

The point I want to make is that if we use the ongoing economic theory that is relevant, there is a good reason why farmers are always agitating for government legislation, or crying the blues, or whatever. It's that individually they really don't have much market power. It is the reason we have our wheat pools, of course. It's the reason we have developed the Canadian Wheat Board and the marketing board legislation we have.

I'm not saying they're ideal instruments. I'm saying that's the reason the legislation was developed, which is probably clear to most of you.

When you look around the world on agriculture, incidentally, you'll find almost every country you can think of will have a farming industry—I'm going to use some terrible words here, but I want to get the point across—that have economic factors against them—this is without public assistance—that tend to drive them toward peasant class. I'm using that like this: low man on the totem pole.

In Canada we have a very high-class peasant class, of course, because of many things that have happened. But when you get over to Ghana and a few of those places, you can understand what a peasant class is and how some of the institutions with more monopoly power are able to utilize this perfectly competitive class to their advantage.

Cela ne s'est d'ailleurs pas produit, mais on y voit un bon exemple d'un secteur oligopolistique.

Je pense que Ford, General Motors et Chrysler fournissent un autre exemple. Ces entreprises présentent les mêmes caractéristiques où la «rivalité» remplace la «concurrence acharnée». Naturellement, quand on va au fond des choses, la publicité devient un facteur très important pour s'assurer que les consommateurs achèteront votre produit.

Finalement, on arrive au monopole. Je n'ai pas à rentrer dans les détails ici. Il s'agit d'un secteur où il n'y a essentiellement qu'un seul producteur qui a un pouvoir monopolistique absolu.

On peut penser à quelques exemples. Dans l'Ouest, nous avons les Northwest Utilities et quelques autres entreprises du même genre. Je pense que l'on pourrait dire que TransAlta est presque un monopole, si elle n'en n'est pas un, en Alberta. Quand une telle situation se produit, on constate que les gens réclament des règlements antitrust. Bon nombre de nos entreprises de services publics se trouvent en situation de monopole et elles doivent donc se présenter à des audiences chaque année afin d'expliquer quels sont leurs coûts, et on leur permet de réaliser un bénéfice représentant un certain pourcentage de leur investissement, etc., comme vous le savez.

Voilà donc tout l'éventail. Je n'ai pas le texte en français, mais je l'ai condensé en une page; réduire 150 pages à une seule défie l'imagination.

Ce que je tiens à dire, c'est qu'en utilisant la théorie économique présente pertinente, on peut voir pourquoi les agriculteurs demandent au gouvernement d'adopter des lois, ou se plaignent de leur sort, ou se font entendre d'une manière quelconque. Tout cela, c'est parce que, individuellement, ils n'ont guère de pouvoir sur le marché. C'est d'ailleurs pour cela, naturellement, que nous avons les syndicats du blé. C'est aussi pour cela que nous avons créé la Commission canadienne du blé et adopté nos lois sur les offices de commercialisation.

Je ne veux pas dire ici qu'il s'agit de mécanismes idéaux, mais j'indique la raison pour laquelle les lois ont été adoptées, ce que la plupart d'entre vous comprennent très clairement.

Incidemment, quand on considère la situation de l'agriculture dans le monde, on constate que presque tous les pays ont un secteur agricole—je vais utiliser des mots terribles ici, mais je tiens à souligner ce point—et, en l'absence d'une aide publique, ce secteur agricole doit lutter contre des facteurs économiques qui poussent les agriculteurs vers un statut de simple paysan. Autrement dit, l'agriculteur est celui qui est le plus dépourvu de pouvoirs.

Au Canada, nous avons une classe paysanne de très haut niveau, naturellement, et cela résulte de plusieurs choses. Mais, si l'on pense au Ghana et à quelques autres pays, on peut comprendre quel est le statut des simples paysans et comment certaines institutions qui disposent d'un pouvoir de monopole plus grand peuvent utiliser à leur avantage la concurrence pure qui règne au niveau des paysans.

Not to belabour this, I'm just saying there's a good rationale as to why farmers are restless. In saying that, I'm not saying the Wheat Board is wonderful or the Canadian Egg Marketing Agency is doing a good job. I don't know that much about it. But I do know why farmers agitated for it, and I do know why they agitated for the Canadian Wheat Board over a period of almost a century, 75 or 80 years, before it came into being.

• 1215

We can talk about the merits of these as marketing institutions maybe, and to the extent that I have some professional opinions on it, I'll try to give them.

I have a whole book full of clippings here, which I gave to the secretary. These are clippings that are from various newspapers, ranging from The Financial Post to The Western Producer to The Edmonton Journal and so on. They display what has been said. I presume that most of you read the agricultural papers or you have agricultural clipping services, but this goes back maybe eight or ten years.

Incidentally, I thought I'd put them together after seeing a textbook at the university book store called Understanding Economics Through Press Releases. I don't know if any of the press are interested in this kind of a book or not. I decided to get my own catalogue of press releases together.

I just want to mention some of the agitation that's going on in the rural community, which I guess is of concern to everybody. It's of concern to me because I feel that the economic theory justifies being concerned about the farming industry. But we can't be too concerned and give the farm away to them, as you might say.

I might add that I view cost-of-production prices to farmers, which have been agitated for, as being about equally insignificant as getting government out of agriculture as good economic theory statements. But I do think there's a fantastically good reason for the public to be concerned about the power that farmers have with not much marketing power on their own. I support the attempts to gain marketing power so that there will be some equivalency between farm producers of primary products and the processors and the retailers particularly.

I come from Alberta, so I get all the adverse clippings on the Wheat Board and all that. I might add that as an agricultural economist I'm not at all pleased with some of the propaganda that has been coming out against the Canadian Wheat Board principle. I call it propaganda because they're not constructive suggestions. The suggestion is to get rid of it.

The Alberta Department of Agriculture has been a longstanding promoter of this kind of "propaganda". They started in 1973, I think it was, by somebody in the provincial House

[Translation]

Je ne veux pas trop m'étendre sur ce sujet, je veux tout simplement dire que si les agriculteurs sont nerveux, il y a des raisons à cela. Ce disant, je ne prétends pas que la Commission canadienne du blé est fantastique ni que l'Office canadien de commercialisation des oeufs a fait un excellent travail. Je ne connais pas suffisamment la situation. Mais je comprends pourquoi les agriculteurs ont demandé de tels organismes et je sais pourquoi ils ont lutté pour obtenir la création de la Commission canadienne du blé et cela pendant presque un siècle, de 75 ou 80 ans, avant d'obtenir satisfaction.

Nous pourrions parler des avantages que ces organismes de commercialisation présentent, et dans la mesure où j'ai une opinion professionnelle à ce sujet, j'essaierai de vous les présenter.

J'ai constitué tout un volume de coupures de journaux que j'ai remis au greffier. Ces coupures proviennent de différents journaux, du Financial Post au Western Producer en fassant par le Edmonton Journal, etc. Elles illustrent ce qui a été dit. Je pense que la plupart d'entre vous lisent les périodiques agricoles ou que vous êtes abonnés à un service de coupures sur les nouvelles agricoles; mais le volume que j'ai recueilli porte sur huit ou dix ans.

Incidemment, j'ai songé à les réunir après avoir vu un manuel à la librairie de l'université intitulé Understanding Economics Through Press Releases. Je ne sais pas si les médias s'intéressent à ce genre d'ouvrage, mais j'ai décidé d'organiser mon propre catalogue de communiqués de presse.

Je désire simplement mentionner certains aspects de l'agitation que l'on rencontre dans les communautés rurales, ce qui, me semble-t-il, intéresse tout le monde. C'est une question qui m'intéresse certainement, car j'estime que la théorie économique justifie que l'on se préoccupe du secteur agricole. Mais il ne faut pas aller trop loin et, pourrait-on dire, leur abandonner la ferme.

Je pourrais ajouter ici que j'estime que des prix fondés sur le coût de production pour les agriculteurs, ce qui a été demandé, n'a guère plus de valeur, en termes de déclaration fondée sur une théorie économique valable, qu'une déclaration demandant que le gouvernement n'intervienne plus en agriculture. Par contre, j'estime qu'il y a d'excellentes raisons pour que le public se préoccupe du pouvoir des agriculteurs qui n'ont, à titre individuel, guère d'influence sur le marché. J'appuie leurs tentatives d'obtenir un pouvoir de commercialisation de façon qu'il y ait une sorte d'égalité entre les producteurs agricoles, au niveau primaire, et, plus particulièrement, les transformateurs et les détaillants.

Je viens de l'Alberta et je reçois donc toutes les coupures de journaux qui critiquent la Commission canadienne du blé, et autres choses similaires. Je peux ajouter qu'en ma capacité d'économiste agricole, je ne suis pas du tout satisfait de certains éléments de propagande récents qui s'opposent au principe de la Commission canadienne du blé. Je dis qu'il s'agit de propagande parce que ces remarques ne présentent pas de suggestions positives. Ce que l'on suggère, c'est d'éliminer la Commission.

Le ministère de l'Agriculture de l'Alberta est depuis longtemps un promoteur de ce genre de propagande. Cela a commencé, je crois, en 1973 quand un membre de l'Assemblée putting forward a private member's bill to get rid of the Alberta législative provinciale a présenté un projet de loi d'initiative

Wheat Pool legislation and do the Wheat Pool in. It didn't pass, but the feelings between the Wheat Pool and the government have been very cool. They still don't talk very much to each other. But maybe it helped the Wheat Pool, because they've really come ahead a long way with that kind of opposition. They've made a lot of adjustments, so I can't say it was all bad.

The other thing... I don't know whether this happens in other provinces too, but, as I say, I come from Alberta. Alberta Agriculture has also been funding two organizations for just about 20 years, the Western Barley Growers Association, as it ended up being called, and the Western Canada Wheat Growers' Association. That's on the public record and I have a list of that. In the last 10 years it has averaged anywhere from \$50,000 to \$90,000 a year for each one of those organizations.

# • 1220

I lay that out simply to point out that there is opposition, and there's money behind the opposition to any kind of a group marketing that perfectly competitive farmers seem to need in order to equate themselves economically somewhat with the people they do business with. And, of course, we can talk about the ethics of trying to influence people in other provinces via provincial governments, but I guess that's neither here nor there.

I also want to mention that I don't think the agricultural economics profession has been of great help in the past few years on this front. There are more clippings of agricultural economists criticizing the marketing efforts of farm organizations than there are economists saying there is an economic reason why they're organized like this. It may not be the best organization, but the economic reason is still there and that's the point I want to drive home.

The agricultural economics profession has disappointed me on this front. When Clay and I were going through university a lot of our godfathers, whom you would recognize by name, made this one of their main emphases when talking about agricultural policy and agricultural marketing and so on. Today you can't get anybody to come out of the closet on this one unless you meet them in a closet somewhere.

Five years ago I pointed this out in a letter to the ageconomics society newsletter, and I expected they were going to call me anything from losing my marbles to being completely stupid. The reaction was zero. Nobody even talked to me one way or the other. I might mention that Garth Coffin from Macdonald College was the reason I wrote the letter to the ageconomics society newsletter because he, and somebody from Quebec whose name I've forgotten—the article release is in this book here—had done a study paid for by the poultry industry, I think it was the turkey industry, and they had discovered some things as researchers that they thought people should know about.

# [Traduction]

parlementaire pour révoquer la loi albertaine sur le Syndicat du blé et, ainsi, détruire cet organisme. La mesure n'a pas été adoptée, mais les rapports entre le Syndicat du blé et le gouvernement sont demeurés très froids. Même maintenant, ils ne se parlent pas beaucoup. Mais cela peut—être a aidé le Syndicat du blé, car ce genre d'opposition l'a amené à faire des progrès certains. Il s'est beaucoup adapté, je ne peux donc pas dire que le résultat soit complètement mauvais.

D'autres aspects... Je ne sais pas si cela s'applique à d'autres provinces également, mais, comme je l'ai dit, je viens de l'Alberta. Le ministère de l'Agriculture de l'Alberta finance également depuis environ 20 ans la Western Barley Growers Association—c'est le nom qui a été finalement adopté—ainsi que la Western Canada Wheat Growers Association. Tout cela appartient au domaine public, et j'en ai dressé une liste. Au cours des 10 dernières années, le montant de l'aide s'est situé entre 50 000\$\$ et 90 000\$\$, annuellement, pour chacune de ces organisations.

En mentionnant cela, je veux tout simplement indiquer que l'opposition est présente et qu'elle est financée pour contrer toute sortes de commercialisations collectives dont les agriculteurs en concurrence pure semblent avoir besoin pour s'approcher d'une égalité économique par rapport à ceux avec qui ils font affaire. Naturellement, on pourrait aussi parler de la montée des efforts pour influencer la population d'autres provinces, par le biais des gouvernements provinciaux, mais je crois que cela échappe au cadre de notre discussion.

Je voudrais également mentionner qu'à mon avis le corps des économistes agricoles n'a pas beaucoup aidé dans ce domaine au cours des quelques dernières années. On trouve plus d'articles, rédigés par des économistes agricoles, critiquant les efforts de commercialisation des organismes agricoles qu'il n'y en a qui justifient des telles organisations pour des raisons économiques. Les mécanismes existants ne sont peut-être pas les meilleurs, mais la justification économique demeure et c'est ce que je tiens à souligner.

Je suis déçu de l'attitude adoptée par les professionnels en économie agricole à ce sujet. Quand Clay et moi-même avons fait nos études universitaires, bon nombre de nos parrains, dont vous reconnaîtriez les noms, avaient adopté ce point de vue comme l'un de leur principaux arguments au sujet de la politique agricole, de la commercialisation agricole et autres points connexes. De nos jours, personne ne veut se prononcer ouvertement à ce sujet et n'en parle qu'en cachette.

C'est ce que j'ai souligné, il y a cinq ans, dans une lettre adressée à la ag-economics society newsletter et je m'attendais à être accusé de débiter des sottises ou d'avoir perdu la tête. En fait, il n'y a eu aucune réaction. Personne ne m'a parlé, que ce soit pour ou contre. C'est d'ailleurs Garth Coffin du Collège Macdonald, qui m'a amené à écrire à l'ag-economics society newsletter. En effet, Coffin et un Québécois dont le nom m'échappe actuellement, l'article est d'ailleurs dans ce volume, avaient réalisé une étude payée par le secteur de la volaille—je crois qu'il s'agissait de la dinde—et avaient découvert, à la suite de leurs recherches, quelques éléments qu'ils pensaient devoir porter à l'attention du public.

They thought that the turkey marketing agency across Canada was working reasonably well. They had discovered that even if farmers were paid nothing for their turkeys in this one year, the price of turkeys here would still be higher than in the United States. It was about six or seven years ago that this news release came out. It was criticized in the paper by ag-economists who said that these guys really were a little bit weak in the head and they needed to learn a little bit more about marketing, and so on. Anyway, that's the Ag-Economic Society.

Just a last word on farm organizations. I think we need genuine, well-financed general farm organizations to put a buffer between the numerous commodity groups we have now and the political scene. I looked in the Alberta farm telephone book. There are 70 commodity groups listed in that telephone book. You can imagine how many people that takes up just to sit on the executives, 70 times 5, or whatever it is, and they don't have much alternative but to go directly to the government to lobby. I don't know how you as political people feel when you get 70 people from 70 different organizations lobbying. One thing you can do is to do nothing, and you would probably be justified, because of all the different recommendations you would

• 1225

So I think the public should be concerned, and perhaps the public arena, including government, should be concerned, about the status of general farm organizations in Canada.

I look at the Canadian Federation of Agriculture, and although it's not perfect, I think it's been a reasonable organization, showing a modicum of decency and coming out with good recommendations, able to work well with the government. While it certainly could be improved, I would think it would be reasonable to back up into the provinces and try to encourage effective general farm organizations to come into being again as a buffer between commodity groups and government.

In Alberta, Unifarm was the perfect model when it came into being. It included a board of directors that included all the commodity groups at that time. It included direct members. For about the first six or eight years it did wonders. It had a nice, flashy name. It was looked on as being relatively democratic and so on.

But it eventually got axed by its own offspring. The Farmers' Union and Unifarm were really instrumental in introducing the marketing board legislation into Alberta-I shouldn't write off the NFU, I guess, but I don't know that much about them, because they are a national organization—

[Translation]

Ils estimaient que l'agence de commercialisation de la dinde, sur l'ensemble du Canada, donnait des résultats assez satisfaisants. Ils avaient découvert que même si les agriculteurs ne recevaient aucun paiement pour leur dinde au cours d'une année, le prix des dindes demeurerait toujours plus élevé qu'aux États-Unis. Ce communiqué de presse a été publié il y a six ou sept ans. Des économistes agricoles ont critiqué cette publication dans le journal et ont déclaré que ces chercheurs n'avaient vraiment pas toute leur tête et devraient se renseigner davantage sur la commercialisation, etc. De toute façon, il s'agit de l'ag-economic society.

Un dernier mot au sujet des organisations agricoles. Nous avons besoin d'organisations agricoles d'intérêt général, réelles, bien financées; elles joueraient un rôle de tampon entre les différents groupes s'occupant d'un produit, d'une part, et les pouvoirs politiques, d'autre part. J'ai jeté un coup d'oeil sur l'annuaire du téléphone pour les activités agricoles en Alberta. J'y ai trouvé 70 groupes s'occupant d'un produit. Vous pouvez imaginer le nombre de personnes que cela suppose; si chaque conseil d'administration comporte cinq individus, ce qui fait 5 fois 70, ces gens n'ont guère le choix et doivent essayer d'approcher directement le gouvernement pour faire valoir leur point de vue. Je ne sais même pas comment vous, qui êtes des politiciens, réagissez quand 70 personnes représentant 70 organisations différentes vous approchent pour présenter leur cause. L'une des options est de ne rien faire, ce qui serait probablement justifié du fait du nombre de recommandations présentées.

Je crois donc que le public, ainsi que les pouvoirs publics, y compris les gouvernements, devraient s'inquiéter du statut des organisations agricoles d'intérêt général au Canada.

Je pense à la Fédération canadienne de l'agriculture qui, sans être parfaite, a assez bien fonctionné, se comporte assez correctement, formule de bonnes recommandations et peut bien travailler avec le gouvernement. Même si le fonctionnement de cette fédération pourrait être amélioré, j'estime qu'il serait raisonnable de passer au niveau des provinces et d'essayer d'encourager les organisations agricoles d'intérêt général efficace à reprendre leur place d'intermédiaire et de tampon entre les groupes spécialisés et le gouvernement.

En Alberta, Unifarm était un modèle parfait de ce genre d'organisme lors de sa création. Tous les groupes traitant d'un produit donné étaient représentés à son conseil d'administration. L'organisation, d'autre part, acceptait des membres individuels. Pendant les six ou huit premières années, les résultats obtenus furent remarquables. Le nom même retenait l'attention. Cet organisme était relativement démocratique, etc.

Finalement, Unifarm fut démoli par les organismes qui l'avaient créé. Le syndicat des agriculteurs et Unifarm avaient effectivement joué un rôle essentiel pour l'adoption de lois sur les offices de commercialisation en Alberta—je ne devrais sans doute pas considérer le Syndicat national des agriculteurs and that allowed for a check-off. Once you became a commodity comme perdu, mais je ne connais pas bien cette organisation qui group, you could check off on sales. It didn't take long before est de portée nationale—et ces lois permettaient des commodity producers realized they had the money, and they prélèvements. Un groupe spécialisé dans la commercialisation

has now is a part-time office. It's dead, but it won't lie down. It went from a very dynamic farm organization in the first years to where it is now.

It was the Crow debate that finished them off, along with the Saskatchewan Farmers' Union and along with the Manitoba Farm Union. Although it did come back and attempt a few corrections and new ways of organizing, I would call it rather weak also. Of course the National Farmers' Union...I'm only guessing, but you don't hear very much from them, so I presume they met the same fate.

So from an economics point of view and from a policy-making view, I'm recommending it would be useful to have those reinstated in some way or another, and they should have some sort of guaranteed income from commodity groups, even though it's only a small percentage of the commodity take.

Out west we do look at the UPA in Quebec with longing eyes. I shouldn't say too much, because I don't know how they work at the ground level. But it looks to me as if they have gone a long way in providing some reasonable power to their farm operators simply by having the legislation to form a reasonably sophisticated general farm organization, with the commodity groups fitted into that.

To finish off, just so you know what I'm standing for here again, long-standing economic theory supports strongly the need for the farming industry to develop and maintain a degree of monopoly power in the face of the agrifood industry, where economic concentration is arising as the actors attempt to strengthen their monopoly power base.

1230

I should mention something about the economies of size, too, and here I'm sort of interrupting what I'm talking about here. There's a good question as to why oligopolistic firms try to concentrate their power more by buying each other out, and I would say that it is monopoly power they're trying to increase.

I took a course back at university where all we did was look up studies on technical economies of scale, which is probably one of the best courses I've taken. From their research the writers discovered that the technical economies of scale are often quite a lot smaller than the economies of scale as far as getting market power is concerned. I guess you can look at IBM as an example. They got too big; they had surpassed the technical economies of size. There was a clipping out of The Financial Post on that issue about four or five months.

#### [Traduction]

weren't going to part with it. So Unifarm dwindled away until all it d'un produit peut effectuer des prélèvements sur les ventes. Les producteurs se sont rendus compte qu'ils peuvent ainsi obtenir des fonds et ils n'ont nullement l'intention de s'en séparer. Donc, Unifarm a périclité et ne fonctionne maintenant qu'à temps partiel. L'organisation est morte, mais elle ne l'a pas encore accepté. En quelques années, une organisation agricole très dynamique dans ses premières années en est arrivé là où elle en est maintenant.

> C'est le débat sur le Pas-du-nid-de-Corbeau qui a sonné le glas de cette organisation ainsi que du Syndicat des agriculteurs de la Saskatchewan et de l'Organisation agricole du Manitoba. Même si l'organisation est revenue sur le terrain, et a adopté quelques modifications et nouvelles formes d'organisation, j'estime qu'elle est plutôt faible. Naturellement, le Syndicat national des agriculteurs... je ne fais que deviner, mais on ne les entend plus beaucoup parler, et il a donc sans doute subi le même sort.

> Donc, du point de vue des sciences économiques et sur le plan de l'élaboration des politiques, j'estime qu'il serait utile de rétablir ces organismes, d'une façon ou d'une autre, et de leur assurer un financement qui serait fourni par les groupes spécialisés, même s'il ne s'agit que d'un petit pourcentage du produit des ventes.

> Dans l'Ouest, nous regardons avec envie l'UPA du Québec. Je ne devrais pas trop en parler, car je ne sais pas comment cette association fonctionne à la base. À première vue, toutefois, on peut croire qu'ils ont réalisé de grands progrès pour donner aux exploitants agricoles un pouvoir raisonnable, uniquement en obtenant une loi permettant la mise sur pied d'une organisation agricole d'intérêt général sophistiquée à laquelle s'intègrent les groupes spécialisés dans la commercialisation d'un produit.

> Pour conclure, et tout simplement pour vous préciser à nouveau le point de vue que je défends, la théorie économique traditionnelle est nettement en faveur de la nécessité, pour le secteur agricole, de créer et de conserver une certaine mesure de force monopolistique pour faire face à l'industrie agroalimentaire, de plus en plus concentrée au fur et à mesure que des entreprises veulent renforcer leur pouvoir monopolistique.

> Je devrais également mentionner les économies permises par la taille de l'entreprise et j'ouvre ici une parenthèse. On peut se demander, à juste titre, pourquoi les entreprises oligo-polistique essaient de concentrer encore plus leur pouvoir par des fusions. Selon moi, cela résulte de leur désir d'accroître leur pouvoir de monopole.

> Pendant mes études à l'université, j'ai suivi un cours où toute notre activité consistait à examiner des études sur les économies d'échelle technique; c'est probablement l'un des meilleurs cours que j'ai suivi. Au cours de leurs travaux, les chercheurs ont découvert que les économies d'échelle technique sont souvent beaucoup moins importantes que les économies d'échelle quand il s'agit de dominer le marché. IBM fournit un exemple. Cette entreprise est devenue trop grande et est allée au-delà des économies d'échelle technique. Il y a quatre ou cinq mois, le Financial Post a publié un article à ce sujet.

The good question is, where are the technical economies of scale for processors and supermarket chains, for example—we're talking about the agricultural food industry. Have they surpassed that a long time ago, or is it a game of market power? I don't have the answer, because economies—of—size studies are highly underrated and not many of them have been done.

Just going back to the farm, and I'm jumping in here. . .

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Doctor, could I ask you perhaps if you could wind up pretty quickly. We're sort of running out of time for your presentation.

Dr. Petersen: Yes. Fine.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): We do want to allow time for you to provide answers to any questions that may be coming forward.

**Dr. Petersen:** I just want to say that farming also has economies of scale associated with it. The few studies that we've done on that show that farms that are relatively small may still have good economies of scale. We found about 15 years ago that in Alberta, the Drumheller area, at 1,800 to 2,000 acres, all the economies of size had been expended pretty well. This means that when you aggregate all farmers, even though they've adjusted to economies of size, you would still have too many of them to really be anything but perfect competitors, without some sort of marketing structure.

Farm organizations—I like to see them resurrected meaningfully as a conduit to government. I'd like the economics profession to take a good look at itself. There are some who are beginning to see the problem. One of these is a group that calls themselves the Canadian Rural Restructuring Foundation, which is a group of economists working on their own and rural sociologists across Canada, on doing research on rural restructuring. In my listing I have about 12 pages of papers various authors across Canada have issued on rural restructuring research.

I'm also concerned about rural communities. The reduction of farmers in rural communities and financial problems of others have left not only the farming community somewhat decimated but also the rural service centre community. It's probably time that we paid attention to some researchers like this who have concerns for it, because I don't hear it in the public domain being mentioned much.

Fourth, I would like to have considered public legislation, which can be clearly justified, maintaining and improving legislation for the farming industry to develop a group—oriented marketing power, which allows primary agriculture to play a a better game on the playing field than they would otherwise. In other words, strengthening what we have and considering perhaps new ones.

[Translation]

La vraie question est donc de savoir quelles sont les économies d'échelle technique pour les transformateurs et les supermarchés à succursales multiples, par exemple, puisque nous parlons du secteur agroalimentaire. Ces entreprises ont—elles dépassé le point optimum depuis longtemps, ou s'agit—il du pouvoir d'influencer le marché? Je n'ai pas la réponse parce que les études portant sur les économies associées à la taille de l'entreprise ne reçoivent pas l'attention qu'elles méritent et qu'il y en a peu.

Pour en revenir à la ferme, et je passe à un autre sujet ici. . .

Le président suppléant (M. Culbert): Puis-je vous demander de conclure assez rapidement. Le temps alloué à votre exposé s'écoule rapidement.

M. Petersen: Oui, parfait.

Le président suppléant (M. Culbert): Nous voulons que vous disposiez d'un peu de temps pour répondre aux questions qui pourraient vous être posées.

M. Petersen: Je voulais simplement mentionner qu'il y a également des économies d'échelle en agriculture. Les quelques études faites à ce sujet montrent que les fermes relativement petites peuvent cependant réaliser des économies d'échelle substantielles. Il y a 15 ans environ, nous avons constaté qu'en Alberta, dans la région de Drumheller, toutes les économies d'échelle ont été réalisées quand on arrive à 1 800 à 2 000 acres. Ceci veut dire que, quand vous considérez l'ensemble des agriculteurs, même si l'on tient compte des économies d'échelle, que ces gens demeurent trop nombreux pour ne pas être autre chose que des concurrents purs, à moins qu'il n'existe une structure quelconque de commercialisation.

Quant aux organisations agricoles, j'aimerais qu'elles remettent véritablement sur pied pour qu'elles servent de mécanismes pour rejoindre le gouvernement. Je voudrais aussi que les économistes professionnels examinent leur profession. Certains commencent à apercevoir la nature du problème. Entre autres, je pense à un groupe qui s'appelle la Canadian Rural Restructuring Foundation; il s'agit d'un groupe d'économistes et de sociologues ruraux, partout au Canada, qui travaillent indépendamment à des travaux de recherche portant sur leur restructuration rurale. Dans ma liste de référence, vous trouverez environ 12 pages de documents préparés par différents auteurs partout au Canada traitant de la recherche sur la restructuration rurale.

Je m'inquiète également du sort des communautés rurales. Dans les communautés rurales, les agriculteurs sont moins nombreux et les autres connaissent des difficultés financières ce qui fait que les communautés agricoles sont décimées ainsi que le centre communautaire des services. Il est probablement temps de prêter attention aux travaux de ces chercheurs qui se préoccupent de cette question, car on n'en parle pas beaucoup dans le grand public.

Quatrièmement, on devrait adopter des mesures législatives d'intérêt public, ce qui peut être justifié très clairement, pour conserver et améliorer les lois permettant au secteur agricole d'obtenir le pouvoir associé à une commercialisation collective qui permet au secteur primaire de jouer un rôle plus important que cela est possible en l'absence de tels organismes de commercialisation. En d'autres termes, il faut renforcer ce que nous avons déjà et penser peut-être à la création de nouveaux organismes.

[Traduction]

1235

In terms of funding, I would see enabling legislation in a lot of these things, along with good leadership training. It would mean that farmers wouldn't have to beg out of the public pot as much as they appear to have, according to news releases.

I'll leave it there. I was hoping to run you out so you'd stop from hunger, but. . .

The Acting Chairman (Mr. Culbert): We thought that maybe that's what you had in mind, Dr. Petersen. We thank you for your presentation, and certainly we want to provide members with an opportunity to ask any questions they may have of you.

We'll start with Mr. Chrétien, who I believe had some questions.

# M. Chrétien: Merci, monsieur le président.

Docteur Petersen, vous disiez plus tôt que c'était la première fois que vous veniez témoigner devant un comité parlementaire. Je dois vous féliciter, le pédagogue que vous êtes a vite pris le dessus et vous vous en êtes très bien tiré.

Compte tenu de l'heure tardive, j'aurais trois petites questions à vous poser et j'aimerais des réponses brèves pour permettre à mes collègues de pouvoir vous questionner à leur tour.

Le PNB agricole ne représente qu'à peine 2 p. 100. Selon vous, dans les prochaines deux décennies, est-ce qu'il est à prévoir une augmentation de cette portion?

D'autre part, le ministère de l'Agriculture et de l'agro-alimentaire souhaiterait voir augmenter de sept milliards nos exportations agricoles d'ici l'an 2000. Croyez-vous cet objectif réaliste? Si oui, vers quel genre de culture devrions-nous nous orienter pour faciliter cet objectif à atteindre?

Je vous rappelle que des réponses courtes seraient très appréciées. Votre prédécesseur a parlé d'un revenu minimum qu'on pourrait garantir aux agriculteurs. J'aimerais connaître votre point de vue là-dessus.

Pour terminer, certains groupes critiquent ouvertement la Commission canadienne du blé. Vous ne semblez pas tout à fait d'accord avec ces critiques, mais seriez—vous assez honnête pour me donner la plus importante critique, celle qui revient le plus régulièrement, face à la Commission canadienne du blé?

Je vous remercie.

**Dr. Petersen:** I hope that I can make the answer shorter than the question.

Two percent of GNP is the agricultural productivity you're saying. I suppose that can be increased by secondary processing.

Dr. Gilson has already talked fairly extensively on that. I observe that, for example, the grain cooperatives and the dairy cooperatives are going ahead at fairly full speed in secondary processing. The Alberta Pool owns half of Drummond Brewing. The Saskatchewan Pool owns a fair share of Robin's Donuts. I could mention a long list that Pools have gone into, for example.

Pour ce qui est du financement, je pense qu'il faudrait adopter une loi habilitante et offrir de bons programmes de formation en matière de leadership. Les agriculteurs auraient donc moins besoin de demander la charité aux contribuables, comme ils le font maintenant selon certains articles de journaux.

Je m'arrête là. J'espérais que vous finiriez par avoir tellement faim que vous suspendiez vos délibérations, mais. . .

Le président suppléant (M. Culbert): Nous pensions que c'était peut-être votre objectif monsieur Petersen. Nous vous remercions de votre exposé et nous voudrions bien sûr donner aux membres du comité l'occasion de vous interroger.

Nous commencerons par M. Chrétien qui a, semble-t-il des questions à vous poser.

Mr. Chrétien: Thank you Mr. Chairman.

Dr. Petersen, you said earlier that this is the first time you have appeared before a parliamentary committee. I must congratulate you, for as a teacher you have quickly adapted to the situation and have managed very well.

Since it is getting late, I would ask you three short questions and I would like the answers to be short so as to give my colleagues an opportunity to ask any questions they may have.

Agriculture represents barely 2 percent of our GNP. Do you think that this percentage will increase over the next two decades?

On the other hand the Minister of Agriculture and Agri-Food would like to see our agricultural exports increase by \$7 billion by the year 2000. Do you think that is a realistic goal? If so, what sort of crops should we focus on to make it easier to reach that goal?

I would remind you that short answers would be very much appreciated. Your predecessor mentioned the possibility of providing farmers with a guaranteed income. I would like to have your opinion on that.

In conclusion, some groups are openly critical of the Canadian Wheat Board. You do not seem to be in complete agreement with such criticism. But would you be so frank as to indicate to me the most important or frequent criticism that is directed at the Canadian Wheat Board?

Thank you.

M. Petersen: J'espère que ma réponse sera plus brève que la question.

Vous dites que la production agricole représente 2 p. 100 du PNB. Je crois qu'il serait possible d'augmenter ce pourcentage en utilisant des méthodes de traitement secondaire.

M. Gilson a déjà parlé assez longuement de cette question. Je vois par exemple que le traitement secondaire prend de plus en plus d'importance parmi les activités des coopératives céréalières et laitières. Le syndicat du blé de l'Alberta possède la moitié de Drummond Brewing. Celui de la Saskatchewan détient une partie importante de Robin's Donuts. Je pourrais vous donner une liste assez longue des autres activités des syndicats.

The western dairy cooperatives have organized to form an international food-exporting private company, if you want to call it that. It's a private company under the cooperatives. So I imagine that that would increase the favourable statistics as far as agriculture is concerned.

The main criticism we hear of the Canadian Wheat Board is that it violates individual rights. That's one argument. As you know, a group out of Calgary is trying to take the Canadian Wheat Board to court on the individual rights issue.

• 1240

Of course you've read the newspapers, as I have, about exporting grain without permits to the U.S. That certainly is a Wheat Board problem. Maybe National Revenue should have been working on the issue sooner than it was. It seems to me if you have legislation, it should be enforced.

I would think that once you start to do an end-run around a monopoly, which is what the Wheat Board is, then you might as well dissolve it, because it will be completely ineffective in a year or two.

M. Chrétien: Merci, docteur.

Mr. Easter: Thank you, Mr. Petersen, for the presentation.

The bottom line for the committee, I guess for the government really, and to a certain extent where we move, is going to be, on the one hand, a philosophical decision and, on the other hand, policy principles based on what farmers think. In the previous presentation, Clay Gilson quoted Professor Fowke and you talked about the Fowke book. Mr. Gilson said in his paper:

The question for policy-makers is a balance between policies which emphasize efficiency as a goal and policies aimed at the general goal of fairness.

I agree with that.

I've been greatly concerned about the *Growing Together* document of the previous government, in which the major emphasis has been on efficiency and competitiveness, that the marketplace be absolute. Some people, even around this committee on the other side, often said the government should get out of agriculture; get out of the way, and things will be great and wonderful.

From where you stand, what do you think the impact will be if we move to a situation where the market economy, so-called, becomes absolute in its decision-making relative to primary producers and farm policy?

Secondly, and lastly, for the committee, and I am a former farm leader, to a great extent our decisions had to be based on the public at large—their thoughts. I guess even as a former farmer leader I sit here and wonder what farmers really think. How do we as a committee come to a conclusion of where farmers are really at?

I will agree with you that recently there's been a very concentrated attack on some of our public institutions—the Canadian Wheat Board certainly being one—well financed, as you documented, by the Alberta government, and some of those organizations have been attacking the Wheat Board for years.

[Translation]

Les coopératives laitières de l'ouest se sont constituées en une société internationale privée d'exportation de produits alimentaires pour ainsi dire. C'est une société privée qui relève des coopératives. Je m'imagine que cela augmentera les statistiques favorables relatives à l'agriculture.

La critique principale que nous entendons au sujet de la Commission canadienne du blé est qu'elle viole les droits de la personne. C'est un point de vue. Comme vous le savez sans doute, un groupe de personnes de Calgary essaye d'engager des poursuites judiciaires contre la Commission en invoquant ce motif.

Vous avez naturellement lu comme moi les journaux qui parlent des exportations de céréales sans permis vers les États-Unis. C'est un problème qui concerne la Commission du blé. Le ministère du Revenu national aurait peut-être dû s'en mêler plus tôt. À mon avis, si une loi existe, il faut la faire respecter.

Je crois qu'à partir du moment où l'on commence à contourner un monopole, ce qui est le cas de la Commission du blé, autant le dissoudre car de toute façon il sera devenu totalement inefficace d'ici un an ou deux.

Mr. Chrétien: Thank you, doctor.

M. Easter: Merci pour votre exposé, monsieur Petersen.

Je pense qu'en définitive, le comité et le gouvernement lui-même vont devoir se prononcer d'une part sur une décision d'ordre philosophique et, d'autre part, sur des principes de politique élaborés en fonction de ce que pensent les agriculteurs. Au cours de la précédente discussion, Clay Gilson a cité le professeur Fowke, et vous avez parlé de l'ouvrage de Fowke. Dans son exposé, M. Gilson disait ceci:

La question pour les décideurs politiques est de trouver un équilibre entre des politiques insistant sur l'objectif d'efficience et des politiques axées sur la notion générale d'équité.

Je suis bien d'accord là-dessus.

Le document *Partenaires dans la croissance* du précédent gouvernement m'a beaucoup préoccupé, car il insistait surtout sur l'efficience et la compétitivité, l'idée que c'est le marché qui compte avant tout. Certaines personnes, même parmi nos collègues d'en face, ont souvent dit que le gouvernement devrait cesser de se mêler de l'agriculture; que s'il ne s'en occupait plus du tout, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

À votre avis, que se passerait-il si nous en arrivions à laisser à la prétendue économie de marché un pouvoir absolu de décision concernant les producteurs primaires et la politique agricole?

Deuxièmement, et c'est la dernière question, étant un ancien dirigeant agricole, je considère que nos décisions doivent s'appuyer sur l'opinion publique en général. Je dois dire que, en ma qualité d'ancien dirigeant agricole, je ne suis pas très sûr de ce que pensent vraiment les agriculteurs. Comment le comité pourrait—il donc vraiment le sayoir?

Je reconnais qu'un certain nombre de nos institutions publiques ont fait l'objet d'attaques en règle récemment—et parmi elles, très certainnement, la Commission canadienne du blé—que certaines organisations bien financées, comme vous l'avez montré, par le gouvernement de l'Alberta, s'en prennent à la Commission depuis des années.

I agree with you on the other point, as well, in terms of the commodity groups coming forward. They have a self-interest in their own commodity, regardless of what happens to others in the agricultural sector. A prime example is grain versus hogs. Hog producers want cheap grain; grain producers want a good price, and they end up attacking each other. What the CFA and NFU have been able to do is come together as farmers. How can we live with one another rather than off one another?

We've had before this committee a proposal talking about how wonderful a study the Alberta government has just completed. I think they've come up with a report *Food for Profit*. You are from Alberta. I'm wondering what your thoughts are on the most recent Alberta study in trying to determine where farmers are at, and whether that's the example we as the agriculture committee should follow in holding hearings,

**Dr. Petersen:** I'm not on their mailing list, so I can't comment on the report.

• 1245

I don't know whether I'll answer all your questions or not, but there's one interesting theory about where this view of the world comes from, especially when there are farmers involved in coming to that conclusion. One of the last issues of *The Western Producer* has an article that I wish I'd written. It's called "The Agricultural Industry is Full of Gazelles. Among the gazelles are a lot of the students who went through university, who are well trained, smart, aggressive, and who understandably think they're being held back. I would say that the term "agriculture policy" is based on the recommendation of gazelles.

This author from Illinois says that the young and smart have always believed themselves bulletproof, that is, until they catch a bullet. It goes on but I won't read the rest of it.

I've forgotten your other question.

Mr. Easter: The other question was the impact... In our determination as a committee, if we move towards allowing the marketplace to be basically the only deciding factor—maybe not the only one but the key one, the market economy—where does that leave us in terms of the future as primary producers in rural Canada?

**Dr. Petersen:** According to the analysis I've laid out, which I suggest is a use of the economic theory, you would—I hate to use the word peasant again—get the peasant type of regression in the agricultural industry. I don't want to see that word in the press but you know what I mean. This might be questionable but you probably might see an actual decline in agricultural productivity, production values. Some people would win. The gazelles would win but other ones who are also gazelles would lose; there's always somebody who loses even though they're smart. Eventually the whole industry would end up with less revenue.

[Traduction]

Je suis aussi d'accord avec vous en ce qui concerne l'autre point, les groupements de producteurs spécialisés. Ces groupements se soucient de leur propre production et ne se préoccupent pas de ce qui se passe ailleurs dans l'agriculture. Les producteurs de céréales et de porc en sont une parfaite illustration. Ces derniers veulent des céréales bon marché; les autres veulent obtenir un bon prix et ils finissent par s'entre-déchirer. La FCA et le Syndicat national des cultivateurs ont réussi à s'unir en tant qu'organisations d'agriculteurs. Comment faire pour coexister au lieu de chercher à s'exploiter mutuellement?

On a présenté au comité une proposition faisant l'éloge d'une étude que le gouvernement de l'Alberta vient de terminer. Il s'agit, je crois, d'un rapport intitulé *Food for Profit*. Vous venez de l'Alberta. Que pensez-vous de cette toute récente étude réalisée là-bas pour essayer de voir où en sont les agriculteurs, et croyez-vous que le Comité de l'agriculture devrait suivre cet exemple dans ses audiences.

**M.** Petersen: Je ne suis pas sur leur liste de distribution, et je ne peux donc pas commenter ce rapport.

Je ne sais pas si je vais répondre à toutes vos questions, mais il y a une théorie intéressante au sujet de l'origine de cette vision du monde, notamment lorsqu'il y a des agriculteurs qui parviennent à cette conclusion. Dans un des derniers numéros de la revue *The Western Producer*, on trouve un article dont j'aimerais bien être l'auteur. Il s'intitule «The Agricultural Industry is Full of Gazelles», (L'industrie agricole est pleine de gazelles). Parmi les gazelles, il y a de nombreux diplômés universitaires qui ont reçu une bonne formation, sont brillants, pleins d'énergie et qui, naturellement, ont l'impression d'être freinés. Je dirais que l'expression «politique agricole» s'appuie sur les recommandations des gazelles.

L'auteur, qui vient de l'Illinois, dit que les jeunes gazelles brillantes croient toujours qu'elles peuvent passer au travers des balles, jusqu'au jour où l'une d'elles les atteint naturellement. Il y a d'autres choses dans cet article, mais je ne vais pas vous le lire en entier.

J'ai oublié votre autre question.

M. Easter: Il s'agissait des répercussions... Si notre comité s'orientait vers l'idée que le marché doit être le seul facteur essentiel de décision—peut être pas le seul, mais un facteur clef, l'économie de marché—quelles seraient les conséquences d'une telle initiative sur l'avenir des producteurs primaires dans le Canada rural?

M. Petersen: D'après l'analyse que j'ai exposée, laquelle s'appuie sur la théorie économique, on aurait—et je n'aime pas utiliser encore une fois le terme de paysan—un retour au simple paysan dans l'industrie agricole. Je ne veux pas voir ce terme utilisé dans la presse, mais vous voyez bien ce que je veux dire. Ceci serait peut être contestable, mais on assisterait probablement à un recul de la productivité agricole et des valeurs de production. Il y aurait des gagnants. Des gazelles y gagneraient, mais d'autres y perdraient aussi. Il y a toujours des gagnants et des perdants, même parmi ceux qui sont astucieux. En définitive, il y aurait une perte de recettes dans l'ensemble du secteur.

So that would be my answer to that sort of thing. One has a hard time imagining what the grain industry would look like if, for example, there were no sort of systematic way of exporting grains and so on. I meditate about these farmers who are on TV complaining because they can't ship across the border any more. They look to me like truckers who have built a good business with some broker in the U.S. Now that's only a suspicion and I don't want...

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Doctor. Thank you, Mr. Easter. Mr. Benoit, please.

Mr. Benoit: Good afternoon, Dr. Petersen.

Wayne and Dr. Petersen both referred to how a couple of particular groups are funded. I suggest you look at where other groups are funded as well. You can talk about one side of the picture, but let's look at both.

You've talked about a lot of theory today here, Dr. Petersen, but I'd like you to talk about relating that theory to the reality of today's world situation. For example, you've talked about a peasant class and how, when you have a perfect market, your farmers, if they were in a perfect market, would produce for the cost of production. But I want to try to relate that theory to reality. The reality is that in the world not all players are starting from an equal base. I'm suggesting that because of that, this so-called peasant class in Canada can rise much above the level of a peasant class because of the advantages they have in terms of transportation, in terms of telecommunications, in terms of knowledge more than anything else.

I'd just like you to comment on that, to try to relate the theory to the reality of today's situation.

**Dr. Petersen:** Economists have one problem. They call the principles and laws they go by theory, but I'm really talking about economic principles that all students of economics take. That's not to say the principles are always correct, but hopefully they will be changed as experience and research shows they should be changed.

• 1250

I'm sorry I used the expression "peasant class" because we have a relatively well-to-do farming industry. However, it is because we've had a lot of farm programs and farm legislation that at the present time I wouldn't refer to them, on the average, as that class. What I'm saying is they're high-class peasants. But the economic pressure will be the same relative to them if there are no group organizations to present a bit of a market power.

**Mr. Benoit:** But why? We're not just working within a Canadian economy any more.

Dr. Petersen: Well, I was getting to that.

Mr. Benoit: We're in a world economy and Canadian farmers have, I believe, huge advantages in that link.

**Dr. Petersen:** Yes, I was just going to make a statement on that. You can go to almost every other country and when you really get down to brass tacks they will admit they have the same problem with their agricultural industry and the fact that they're perfect competitors.

[Translation]

Voilà donc ma réponse. Il est difficile d'imaginer ce que deviendrait l'industrie céréalière si, par exemple, il n'y avait plus une organisation systématique de l'exportation des céréales etc. Je songe à ces agriculteurs que l'on voit à la télévision se plaindre de ne plus pouvoir expédier leurs produits de l'autre côté de la frontière. Ils me font penser à ces camionneurs qui ont mis sur pied une bonne affaire avec un courtier aux États-Unis. Cela dit, c'est un simple soupçon et je ne voudrais pas. . .

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur. Merci, monsieur Easter. Monsieur Benoit, vous avez la parole.

M. Benoit: Bon après-midi monsieur Petersen.

Wayne et vous-même avez tous deux parlé du financement de quelques groupes particuliers. Je pense que vous devriez aussi vous pencher sur le financement des autres groupements. C'est bien de parler d'un aspect de la question, mais voyons l'ensemble du tableau.

Monsieur Petersen, vous avez beaucoup parlé de théorie aujourd'hui, mais je voudrais bien que vous rapprochiez un peu cette théorie de la réalité mondiale actuelle. Vous avez, par exemple, parlé d'une classe de paysans en disant que, dans un marché parfait, vos agriculteurs produiraient des denrées vendues au prix de revient. Je souhaiterais cependant passer de la théorie à la réalité. Dans les faits, tout le monde ne part pas du même pied. Dans ces conditions, cette prétendue classe paysanne au Canada peut se situer à un niveau bien plus élevé, car elle dispose d'avantages en matière de transport, de télécommunications et surtout de connaissances.

Pourriez-vous donc nous dire comment cette théorie s'applique à la réalité d'aujourd'hui?

M. Petersen: Les économistes ont un problème. Ils appellent théorie les principes et les lois sur lesquelles ils s'appuient, mais je parle en fait des principes économiques qu'on apprend à tous les étudiants en économie. Cela ne veut pas dire que ces principes sont toujours bons, mais il faut simplement espérer qu'ils seront modifiés si l'expérience et les recherches montrent qu'ils doivent l'être.

Je suis désolé d'avoir utilisé l'expression «classe paysanne», car nous avons une industrie agricole relativement prospère. Toutefois, c'est parce que nous avons eu de nombreux programmes et lois agricoles que je n'en parlerai pas comme étant, en moyenne, une classe paysanne. Ce que je dis, c'est que ce sont des paysans de classe supérieure. Mais ils subiront les mêmes pressions économiques s'il n'y a pas d'organisations de groupes pour exercer un certain pouvoir sur le marché.

M. Benoit: Mais pourquoi? Nous ne fonctionnons plus simplement au sein de l'économie canadienne.

M. Petersen: J'y arrivais.

M. Benoit: Nous faisons partie d'une économie mondiale et les agriculteurs canadiens disposent d'avantages énormes à cet égard, je crois.

M. Petersen: Oui, j'allais en parler. Vous pouvez aller dans presque n'importe quel autre pays, et si vous discutez vraiment en détail de la question, les gens vont reconnaître que leur industrie agricole leur pose le même problème et qu'il y a là des concurrents parfaits.

On some products agriculture is especially vulnerable because of the price elasticity demand for a lot of products. In the case of eggs, for example, it's very inelastic, so if you overproduce the price goes down proportionately more. It's what they call the treadmill principle.

Mr. Benoit: This is one of the points I want to elaborate on a little bit. I don't think we're any longer in a market where we just sell wheat or where we just sell eggs. You yourself related an example of a particular person developing a new type of egg. I think it's the same with wheat; no longer do we just sell wheat. There are dozens and probably hundreds of different products we call wheat but they're very much individual products.

Dr. Petersen: Yes.

Mr. Benoit: Therefore that marketplace has changed. Canadian farmers aren't just selling into a world wheat market. We're selling into a world market where they want all of these hundreds of different types of wheat. I'm not even talking about the processed product.

Because of that I believe this theory doesn't really hold very well, or maybe these principles need to be adjusted now for the reality.

**Dr. Petersen:** I think that's one of the problems the Wheat Board has. From what I know of the Wheat Board, they have done a reasonably good market development program in tailoring grains to suit the customer but they do have a problem in how to pay the farmer adequately.

For example, last year and the year before we had feed wheat that had 14% protein in it. They sold it for \$2 and you can imagine where it went.

Mr. Benoit: My next question was on the Wheat Board, by the way, and relating your theory to the reality of that. Is it maybe more a case of the Wheat Board not doing well in small markets, which is what Canada is moving towards more and more all the time—very small markets where the buyers want this specific product, not just wheat?

Is it maybe that the Wheat Board, a huge bureaucracy, which in theory, I agree, should work well, and it has worked well, I believe—

Dr. Petersen: Yes.

Mr. Benoit: —needs some changes?

I ask you, is there any way the Wheat Board can change to work in the reality of this world situation other than by allowing competition?

**Dr. Petersen:** Well, they have a lot of competition on the world market. In the world market they're an oligopoly, if that; inside Canada they're what you call a monopsony. There's only one buyer.

Mr. Benoit: I think you're arguing against—one of the arguments Mr. Easter would use is the Wheat Board has this monopoly power as a seller. Well, that's not true because, you're right, there are many other sellers in the world.

**Dr. Petersen:** I didn't say that oligopolists had complete monopoly power; they only have partial monopoly power so they're not a monopoly on the world level.

[Traduction]

Certains produits agricoles sont particulièrement vulnérables en raison de l'élasticité de la demande par rapport au prix. Dans le cas des oeufs, par exemple, il y a très peu d'élasticité, de sorte qu'avec un excédent de production, les prix chutent proportionnellement plus. C'est ce qu'on appelle le principe du *treadmill*.

M. Benoit: C'est justement un des points que je voudrais développer un peu. Nous ne sommes plus dans un marché où l'on se contente de vendre du blé ou des oeufs. Vous nous avez vous-même parlé de l'exemple d'une personne qui avait réussi à produire un nouveau type d'oeuf. C'est la même chose pour le blé, on ne se contente plus d'en vendre. Il y a des dizaines et probablement des centaines de produits qu'on appelle blé, mais qui sont très distincts les uns des autres.

M. Petersen: Oui.

M. Benoit: Le marché a donc évolué. Les agriculteurs canadiens ne se contentent plus de vendre sur le marché mondial du blé. Ce marché veut obtenir aujourd'hui toutes ces centaines de types de blé différents, et je ne parle même pas des produits transformés.

Dans ces conditions, je pense que cette théorie n'est pas très valable ou bien qu'il faudrait en tout cas adapter ces principes à la réalité actuelle.

M. Petersen: Je pense que c'est un des problèmes de la Commission canadienne du blé. D'après ce que j'en sais, elle a mis au point un assez bon programme d'expansion du marché grâce à des céréales adaptées à la demande des clients, mais son problème est de trouver le moyen de rémunérer correctement les agriculteurs.

Par exemple, ces deux dernières années, nous avions un blé fourrager qui contenait 14 p. 100 de protéine. On l'a vendu à 2\$, et vous vous imaginez à quoi il a servi.

M. Benoit: Ma question suivante portait justement sur la Commission canadienne du blé, et sur l'application de votre théorie à la réalité d'aujourd'hui. Le problème vient peut-être de ce que la Commission ne fonctionne pas bien sur les petits marchés, alors que c'est vers cela que le Canada tend de plus en plus, de tous petits marchés où les acheteurs veulent un produit très précis, et pas simplement du blé.

Peut-être que la Commission du blé, cette énorme administration qui devrait en principe fonctionner correctement, je le reconnais, et qui a bien fonctionné d'ailleurs...

M. Petersen: Oui.

M. Benoit: . . . a besoin de quelques changements?

D'après vous, la Commission du blé peut-elle modifier son fonctionnement face à la réalité mondiale actuelle autrement qu'en acceptant la concurrence?

M. Petersen: Il y a déjà beaucoup de concurrence sur le marché mondial. C'est un oligopole, alors qu'au Canada, c'est ce qu'on appelle un monopsone. Il n'y a qu'un seul acheteur.

M. Benoit: Je pense que vous êtes contre... M. Easter soutiendrait que la Commission canadienne du blé exerce un pouvoir monopoliste en tant que vendeur. Or, ce n'est pas vrai car, comme vous l'avez dit, il y a d'autres vendeurs sur le marché.

M. Petersen: Je n'ai pas dit que les oligopoleurs détenaient un monopole total, mais plutôt partiel. Ils ne constituent donc pas un monopole au niveau mondial.

Mr. Benoit: I'm wondering if maybe a combination of the Wheat Board, which does well in larger markets, and the farmer and companies or agents selling for the farmers—maybe a combination might work better, and partly because we are now differentiating our product more.

• 1255

**Dr. Petersen:** I agree with that 100%, and that's a question that needs to be asked of the Wheat Board. I don't see, in principle, why in theory they can't do it just as well as anybody else.

Mr. Benoit: But there is the reality of a huge bureaucracy.

**Dr. Petersen:** Well, I'm not sure... Having gone through the Grains Canada international grains courses and so on, I have my own perceptions of the Wheat Board; that is, that they're reasonably competent. The Wheat Board has been too silent on what it does. Nobody knows really what it is doing.

Mr. Benoit: But isn't one of the characteristics of a monopoly that they'll do anything to protect themselves? They want to protect themselves. Maybe too much of the Wheat Board's time has been spent on trying to protect themselves as they are, without changing.

**Dr. Petersen:** I haven't heard them say anything. They might be protecting themselves, but I've heard very little about them protecting themselves in the newspapers and so on.

Mr. Benoit: Most of what I read coming from the Wheat Board is about protecting themselves. Again, I agree with you. They're very competent in some areas. They do well in some areas, but has the time come for a change?

**Dr. Petersen:** To end the discussion, I would agree that's a problem. I still think that the principle is reasonable. It would be good to ask them why they're not doing more of that instead of just advocating *ad valorem* disbanding.

Mr. Collins: I'm sorry that I missed a good part of your presentation. I want to thank you for taking time to come.

As I sit here, I hear people becoming very simplistic on how we'll resolve the deals of the world. We'll just light a fire and everything will burn and it will be gone—to be replaced by what? We had better keep a little bit of common sense here. Some of us have gone into Fantasyland and are projecting that that is the way it will happen.

I see the movement of grains across the board, how they're going to be transported and those kinds of things. Mr. Gilson was here and one of the things he did I found interesting. If a learned gentleman such as you were to assist us as we move into the 21st century, what would you give us as some direction to take forward? We're talking about a mission statement and a direction for rural areas, especially Saskatchewan, where I come from. How would you assist us so that we can hold onto and improve what we have? I ask this because I think we've got a pretty good system.

**Dr. Petersen:** Are you talking about the marketing system?

[Translation]

M. Benoit: Je me demande si la Commission du blé, qui se débrouille bien sur les grands marchés, en association avec des agriculteurs et des sociétés ou agents qui vendent les produits en leur nom, fonctionnerait mieux, notamment du fait que nos produits sont maintenant plus diversifiés.

M. Petersen: Je suis parfaitement d'accord là-dessus, et il faudrait poser la question à la Commission. Je ne vois pas pourquoi, en théorie, elle ne pourrait pas le faire aussi bien que quelqu'un

M. Benoit: Il reste tout de même qu'il s'agit d'une énorme bureaucratie.

M. Petersen: Eh bien, je ne suis pas certain... Ayant suivi les cours sur les céréales de l'Institut international du Canada pour le grain, j'ai une certaine vision de la Commission, c'est-à-dire que je considère que c'est une organisation assez compétente. Elle est trop discrète sur ce qu'elle fait. Personne ne le sait exactement.

M. Benoit: Mais c'est bien le propre d'un monopole de tout faire pour se protéger, non? La Commission du blé a peut-être passé trop de temps à essayer de se protéger sans évoluer.

M. Petersen: Elle est très discrète. Elle se protège peut-être, mais je n'en n'ai pas entendu parler dans les journaux ou ailleurs.

M. Benoit: À peu près tous les documents de la Commission que je lis parlent de protection de cette entité. Je suis d'accord là encore avec vous. Ces gens—là sont très compétents dans certains domaines. Mais il est peut—être temps que les choses évoluent.

M. Petersen: Pour conclure cette discussion, je conviens que c'est un problème. Je pense néanmoins que le principe est raisonnable. Il serait bon de demander à ces gens pourquoi ils n'en font pas davantage au lieu de simplement recommander la dispersion ad valorem.

M. Collins: Je suis désolé d'avoir raté une bonne partie de votre exposé. Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer.

Je trouve que les gens que nous entendons ont des solutions vraiment simplistes à nous proposer pour régler les problèmes du monde. Il suffit d'allumer un grand feu et tout va flamber, mais pour être remplacé par quoi? Nous ferions bien de garder un peu les pieds sur terre. Il y en a parmi nous qui rêvent complètement en couleurs et s'imaginent que telle sera la réalité de demain.

Ce que j'observe, c'est le mouvement d'ensemble des céréales, leur transport et ce genre de choses. M. Gilson a fait une remarque que j'ai trouvée intéressante. Si un érudit comme vous devait nous aider à aborder le 21e siècle, quelle orientation nous suggérerait-il? Nous parlons d'énoncé de mission et d'orientation pour les zones rurales, en particulier pour la Saskatchewan d'où je viens. Comment pourriez-vous nous aider à préserver et à améliorer ce que nous avons? Je vous pose la question, car je pense que nous avons un assez bon système.

M. Petersen: Vous parlez du système de commercialisation?

Mr. Collins: Yes.

**Dr. Petersen:** That's such a big topic that you could write a book on it. I agreed with most of what Clay Gilson was saying. I think you asked almost the same question there.

All kinds of new arrangements are coming about on the production units on farms. We've suffered from the fact that farms have gone and some of the rural service centres have closed down. So it's kind of depressing, but a movement is probably rising out of the ashes, particularly if the prices of grains and so on improve a little bit, as it appears they are going to do.

I concur with the Hudson Institute, which is a conservative think-tank in the United States, that family-operated business will be here as long as any of us are alive. It will grow as technology dictates, as it has in the past 20 years.

Now you can farm twice as much with a tractor as you could 20 years ago, and twice as much with a combine as you could 20 years ago. So that means economies of size maybe should double—and they probably have on many of the farms, if not more.

• 1300

You get the machinery sharing arrangements that Clay Gilson was talking about and you probably will get a lot of people on farms developing industries not necessarily on the farm, but maybe, because there are lots of times in Saskatchewan when the resources are slack.

That's the one criticism you would get—the resources are slack a lot of the year. I could mention the feeding industry in Alberta, for example. It's highly concentrated. It went right through the farm feedlot stage to a highly concentrated industry that has nothing to do with average farmers any more. The environmentalists are saying that feeding those thousands and thousands of cattle is not environmentally the best way of doing it; that it would be better back on some sort of farm syndicate that has a feedlot system using individual farmers' feed.

There was a study done on the economies of size and feedlots; it considered environment and how to use labour efficiently and so on. At that time—this is about 10 years ago—it said 6,000. I'm not saying that's the correct figure, but it's the answer that came out of that.

So would it be better to have twenty 6,000 feeder operations around the province located strategically in communities where the farmers are interested rather than having two or three huge feedlots where getting rid of manure and all the rest of it is a problem, if that's where the economies of size are?

That's an example to me of where the economies of size are all about market power as much as anything else.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Doctor, and Mr. Collins.

Mr. Easter: I have a point of information, Mr. Chairman. There was an allegation made by a member opposite here in terms of the huge bureaucracy. I would ask that you ask the research staff to find the information on the Wheat Board in terms of their bureaucracy.

[Traduction]

M. Collins: Oui.

M. Petersen: Il y aurait de quoi écrire un livre entier sur le sujet. Je suis d'accord sur l'essentiel de ce qu'a dit Clay Gilson. Je pense que c'est à peu près la même question que vous avez posée à ce moment-là.

Toutes sortes de nouvelles dispositions sont en train de se mettre en place dans les unités de production agricole. Nous avons beaucoup souffert de la disparition d'exploitations agricoles et de certains centres de services ruraux. C'est donc un peu déprimant, mais ce secteur est probablement en train de renaître de ses cendres, surtout si les cours des céréales, entre autres, remontent un peu, comme cela semble être le cas.

Je suis d'accord avec le Hudson Institute, un organisme de réflexion conservateur aux États-Unis, pour dire que l'exploitation familiale ne disparaîtra pas de notre vivant. Elle évoluera en fonction de la technologie, comme elle l'a fait depuis 20 ans.

On peut maintenant exploiter une superficie deux fois plus étendue qu'il y a 20 ans avec un tracteur ou un multiculteur. Autrement dit, les économies d'échelle devraient peut-être doubler—et c'est ce qui a probablement eu lieu, et peut-être même davantage, dans de nombreuses exploitations.

Il y a des accords de partage des machines comme ceux dont a parlé Clay Gilson, et l'on va probablement voir bien des gens lancer des industries, pas nécessairement sur les exploitations agricoles, mais peut-être dans certains cas, parce qu'il y a souvent un manque de ressources en Saskatchewan.

C'est la seule critique qu'on entend, le fait qu'il y a souvent une pénurie de ressources. Je pourrais, par exemple, vous citer le cas de l'industrie du fourrage en Alberta. Elle est très concentrée. Elle est passée du stade du parc d'engraissement à une organisation très concentrée qui n'a plus rien à voir avec l'agriculteur moyen. Les écologistes disent que cette façon d'alimenter des milliers et des milliers de têtes de bétail n'est pas la plus satisfaisante sur le plan environnemental et qu'il vaudrait mieux revenir à une sorte de syndicat d'agriculteurs qui auraient leur parc d'engraissement individuel.

Des chercheurs ont fait une étude sur les économies d'échelle et les parcs d'engraissement; ils ont tenu compte de l'environnement et de l'utilisation la plus efficace possible de la main-d'oeuvre etc. À l'époque, il y a une dizaine d'années, ils ont trouvé que 6 000 têtes était un bon chiffre. Je ne dis pas que c'est le bon, mais c'est celui qu'ils ont proposé.

Serait-il donc préférable d'avoir 20 engraisseurs avec 6 000 têtes chacun, répartis stratégiquement à travers la province, plutôt que deux ou trois énormes parcs d'engraissement qui posent un problème d'évacuation du lisier etc., si l'on peut réaliser des économies de taille à ce niveau?

À mon avis, cela montre que les économies d'échelle sont axées sur le marché autant que n'importe quoi d'autre.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur. Merci, monsieur Collins.

M. Easter: Je souhaiterais avoir une précision, monsieur le président. Quelqu'un en face a parlé d'une bureaucratie énorme. Pourriez-vous demander à nos recherchistes de nous obtenir, à ce sujet, des renseignements sur la Commission?

The information put forward by Léon is misleading. The bureaucracy at the Wheat Board has been reduced by at least 50% over the last 10 years, and there are certainly fewer than 400. I would like that information to be tabled before this committee, because I do not like those kinds of allegations.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Maybe I could refer that to our clerk and ask if that statistical information would be available and could be tabled at a subsequent meeting.

The Clerk of the Committee: Sure.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you.

Mr. Easter: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Senator, you had one point and we have 25 seconds.

**Senator Gustafson:** I have several questions, both on the Wheat Board, of course, and particularly on the Crow rate. There's no question that you come down as a supporter of the Crow.

Dr. Petersen: I didn't say that.

Senator Gustafson: You didn't say that? Well, you surprise me.

**Dr. Petersen:** The Crow actually ruined a lot of general farm organizations by—

Senator Gustafson: That wasn't the question I wanted. As to the monopolies you talked about, *The Globe and Mail* printed recently the top fifty families controlling the most finances in the world, and most of them were in the processing business. Governments, farmers and taxpayers have paid to put the commodity at their doorstep; it's been at our expense. You'll never get a processing industry in Saskatchewan if we keep trading things out.

I argued defence for the Crow years ago in a long-standing debate. I'll admit that. I defended the Crow—you can ask many of the members in the House of Commons—and took a lot of heat from my Conservative colleagues on the other side.

I believe I have to change my mind on this situation, because I've seen processing. The pools have been able to do a job in certain areas; there's no question about that. But if you compete with the big conglomerates like McCain and so on when it comes to processing, they'll just freeze you out of the market. Their monopoly will freeze you out of the market. That's been a historical thing, in my opinion.

• 1305

I'm sorry for misjudging your concept on the Crow, but I'd like to hear your comment.

**Dr. Petersen:** I might have said the Crow debate ruined the prairie farm organizations. I didn't say whether they were right or wrong. At this point it doesn't matter. We're all trying to get as much as we can out of it.

As a grain farmer, I think the main argument was that the livestock people wanted in on it. They were going to gain in two ways: cheaper feed, and they'd probably get a pay—out, too. So it seemed like a grab to a lot of people. My own biased view was that I was willing to see the damned thing disappear just so they wouldn't pull that one off on me. That's a personal opinion.

[Translation]

Les informations présentées par Léon sont trompeuses. Le personnel de la Commission du blé a diminué d'au moins 50 p. 100 depuis 10 ans et il est certainement inférieur à 400 personnes. J'aimerais qu'on dépose ces informations au comité, car je n'aime pas ce genre d'insinuations.

Le président suppléant (M. Culbert): Je pourrais demander à notre greffier s'il peut obtenir ces renseignements statistiques que nous pourrions déposer lors d'une prochaine réunion.

Le greffier du Comité: Certainement.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci.

M. Easter: Merci.

Le président suppléant (M. Culbert): Sénateur, vous vouliez faire une remarque et il nous reste 25 secondes.

Le sénateur Gustafson: J'ai plusieurs questions à poser au sujet de la Commission, naturellement, et plus précisément du tarif du Nid-de-Corbeau. Vous êtes, bien sûr, un partisan de ce tarif.

M. Petersen: Je n'ai pas dit cela.

Le sénateur Gustafson: Non? Vous me surprenez.

M. Petersen: Le tarif du pas du Nid-de-Corbeau a en fait ruiné de nombreuses organisations agricoles en. . .

Le sénateur Gustafson: Là n'est pas ma question. Pour ce qui est des monopoles dont vous avez parlé, le *Globe and Mail* a récemment publié la liste des 50 familles les plus financièrement puissantes du monde et la plupart d'entre elles s'occupent de transformation. Les gouvernements, les agriculteurs et les contribuables ont payé pour acheminer les produits jusque chez eux; cela s'est fait à nos frais. Vous n'aurez jamais une industrie de transformation en Saskatchewan si nous continuons à brader ce que nous avons.

J'ai pris la défense du tarif du Nid—de-Corbeau il y a des années lors d'un long débat. Je le reconnais. J'ai défendu ce tarif—demandez à beaucoup de députés à la Chambre—et cela m'a valu de nombreuses critiques de la part de mes collègues conservateurs de l'autre côté.

Je crois qu'il me faut maintenant changer d'avis sur cette situation, car je vois ce qui se fait en fait de transformation. Les syndicats ont fait du travail dans certains domaines, c'est incontestable. Mais quand vous êtes en concurrence avec les gros conglomérats de tranformation comme McCain, vous n'avez aucune chance. Vous êtes écrasé par le rouleau compresseur de leur monopole. À mon avis, c'est un fait historique indéniable.

Je suis désolé d'avoir mal interprété votre façon de concervoir le tarif du Nid-de-Corbeau, mais j'aimerais avoir votre opinion.

M. Petersen: J'aurais pu dire que le débat sur ce tarif a entraîné la ruine des organisations agricoles des Prairies. Je n'ai pas dit que c'était une bonne ou une mauvaise chose. Cela n'a plus d'importance maintenant. Nous essayons tous d'en tirer le plus possible.

En tant que céréaliculteur, je pense que les éleveurs de bétail tenaient absolument à en profiter. Ils pouvaient en tirer un double avantage: des moulées moins coûteuses et, aussi, probablement des subventions. C'était donc très attrayant pour beaucoup de gens. Mon propre point de vue partial, c'est que j'aurais préféré que cette cochonnerie disparaisse pour ne pas en être victime. Mais c'est mon opinion personnelle.

I might mention that Archer Daniels...you've heard of Archer Daniels and Andreas, "San Andreas", who got an honorary PhD from the University of Manitoba? He has an article I have in here from *The Globe and Mail*. It criticizes Reagan's agricultural policies. It says government would always be involved in food and agriculture because it is too important. And he likes to do business with the Wheat Board because it is very well run and more organizations across the world should consider that way of doing things.

**Senator Gustafson:** Do you think one day we may see a North American wheat board?

**Dr. Petersen:** All my relatives live in the States, and I don't have any particular affinity for them. That's all. We do have to keep our own country, so the thing has to stop somewhere.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Thank you, Doctor. We do appreciate very much your coming forward today and giving us your views and the views you have learned through experience, your educational process. We also appreciate the aptitude with which you have attempted to answer all the questions that have been put forth. I know sometimes they're not always easy. We do appreciate you coming forward and we thank you for taking the time from your schedule to be here today.

Dr. Petersen: The experience was a pleasure.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): With that, we will adjourn our meeting today.

[Traduction]

Je vous signalerai que Archer Daniels... vous avez entendu parler d'Archer Daniels et d'Andreas, «San Andreas», qui a reçu un doctorat honorifique de l'Université du Manitoba? Il a écrit un article pour le *Globe and Mail* que j'ai ici. Il y critique les politiques agricoles de Reagan. Il soutient que le gouvernement s'occupera toujours d'alimentation et d'agriculture parce que ce sont des domaines trop importants. Il aime bien faire affaire avec la Commission du blé parce qu'elle fonctionne très bien et il pense que de nombreuses autres organisations dans le monde feraient bien de l'imiter.

Le sénateur Gustafson: Vous pensez qu'un jour nous aurons une Commission américaine du blé?

M. Petersen: Tous mes parents vivent aux États-Unis et je n'ai pas d'affinités particulières avec eux. C'est tout. Il faut protéger notre pays et donc, que cela s'arrête quelque part.

Le président suppléant (M. Culbert): Merci, monsieur. Nous vous sommes très reconnaissants d'être venu nous rencontrer aujourd'hui et nous faire part de votre point de vue, de votre expérience et de vos enseignements. Nous vous sommes aussi reconnaissants de la compétence avec laquelle vous avez essayé de répondre à toutes nos questions. Je sais que ce n'est pas toujours facile. Merci encore d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer.

M. Petersen: Tout le plaisir était pour moi.

Le président suppléant (M. Culbert): Sur ce, la séance est levée.

## MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

## WITNESSES

From the University of Manitoba:

Dr. Clay Gilson, Professor Emeritus.

From the University of Alberta:

Dr. T.A. Petersen, Professor Emeritus.

#### **TÉMOINS**

De l'université du Manitoba:
Dr Clay Gilson, professeur émérite.
De l'université d'Alberta:
Dr T.A. Petersen, professeur émérite.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CAI XC 12 \_A48

i un unations

**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 27

Tuesday, September 27, 1994

Chairman: Bob Speller

**CHAMBRE DES COMMUNES** 

Fascicule nº 27

Le mardi 27 septembre 1994

Président: Bob Speller

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

#### RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada

## **CONCERNANT:**

Conformément à l'article 108(2) du Règlement et du cadre de référence adopté par le Comité le 31 mai 1994, une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada

#### WITNESSES:

(See back cover)

## **TÉMOINS:**

(Voir à l'endos)



## STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

## COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

#### ORDER OF REFERENCE

Friday, September 23, 1994

Consideration resumed on the motion of Mr. Goodale (Minister of Agriculture and Agri-Food), seconded by Mr. Robichaud (Secretary of State (Agriculture and Agri-Food, Fisheries and Oceans)), — That Bill C-49, An Act to amend the Department of Agriculture Act and to amend or repeal certain other Acts, be now read a second time and referred to the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food.

The debate continued.

The question was put on the motion and it was agreed to.

Accordingly, the Bill was read a second time and referred to the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food.

ATTEST

#### ORDRE DE RENVOI

Extract from the Votes & Proceedings of the House of Commons of Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du vendredi 23 septembre 1994

> L'étude reprend sur la motion de M. Goodale (ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire), appuyé par M. Robichaud (secrétaire d'État (Agriculture et Agro-alimentaire, Pêches et Océans)), — Que le projet de loi C-49, Loi modifiant la Loi sur le ministère de l'Agriculture et abrogeant ou modifiant certaines lois, soit maintenant lu une deuxième fois et renvoyé au Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire.

Le débat se poursuit.

La motion, mise aux voix, est agréée.

En conséquence, le projet de loi est lu une deuxième fois et renvoyé au Comité permanent de l'agriculture et de l'agroalimentaire.

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

**ROBERT MARLEAU** 

Clerk of the House of Commons

#### MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, SEPTEMBER 27, 1994 (28)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:00 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Acting Members present: Jean-Guy Chrétien for Jean-Paul Marchand; Marlene Cowling for Bernie Collins.

Other Member present: Charlie Penson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: From the Department of Political Science, University of Toronto: Dr. Grace Skogstad, Professor. From the Department of Agricultural and Resource Economics, University of Florida: Dr. Andrew Schmitz, Professor.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada (See Minutes of Proceedings and Evidence, dated May 31, 1994, Issue No. 20).

It was ordered, — That whenever the Committee is invited to sit with the Committee of the other place, concerning its study on the future of agriculture, the joint deliberations be printed as an appendix to its own Minutes of Proceedings and Evidence. (Issue No. 23, Meeting No. 24). (See Appendix "AGFO-1").

Dr. Grace Skogstad made a statement and answered questions.

At 10:30 o'clock a.m., Harold Culbert took the Chair.

At 10:40 o'clock a.m., Bob Speller took the Chair.

Dr. Andrew Schmitz made a statement and answered questions.

At 11:30 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 SEPTEMBRE 1994 (28)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 heures, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Murray Calder, Bernie Collins, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Membres suppléants présents: Jean-Guy Chrétien pour Jean-Paul Marchand; Marlene Cowling pour Bernie Collins.

Autre député présent: Charlie Penson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: Du Département de science politique, Université de Toronto: D<sup>r</sup> Grace Skogstad, professeure. Du Département d'économie de l'agriculture et des ressources, Université de Florida: D<sup>r</sup> Andrew Schmitz, professeur.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement et à l'ordre de renvoi adopté le 31 mai 1994, le Comité étudie l'avenir de l'agriculture au Canada (voir les Procès-verbaux et témoignages du 31 mai 1994, fascicule nº 20).

Il est ordonné, — Que chaque fois que le Comité sera invité à siéger avec le Comité de l'autre endroit pour étudier l'avenir de l'agriculture, le compte rendu de ces réunions figurera en appendice à ses propres Procès-verbaux et témoignages. (Fascicule  $n^0$  23, réunion  $n^0$  24). (Voir Appendice «AGFO-1»).

Grace Skogstad fait un exposé et répond aux questions.

À 10 h 30, Harold Culbert remplace le président.

À 10 h 40, Bob Speller revient au fauteuil.

Andrew Schmitz fait un exposé et répond aux questions.

À 11 h 30, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Marc Toupin

#### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]
Tuesday, September 27, 1994

[Traduction]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique] Le mardi 27 septembre 1994

• 0910

#### The Chairman: Order.

This morning we have, from the Department of Political Science of the University of Toronto, Dr. Grace Skogstad, who will be speaking with us in a few moments.

Generally what we do here is have presentations for 10 to 15 minutes, which leads into questions, which in the past have taken an hour or an hour and a half after that. Colleagues, I would like to shorten that a bit. We have other business to which we need to attend, so maybe we can have a 10–or 15–minute presentation and then take just an hour of questions and answers, if that's agreeable.

Also, on Thursday afternoon we'll be having the minister come. He has indicated that his presentation will probably be approximately two hours, so if you want the whole thing, then we should probably start on time so we shall have time for questions. It's a long presentation, but I guess it's one that the department and the minister have been working on for some time. It should be well worth the time spent.

On Thursday morning we will be hearing from a couple of witnesses.

Also, Mr. Vanclief has indicated that he wants to deal with Bill C-49, one of the pieces of legislation that has already gone through the House and has been referred to committee here. I have talked with Mr. Kerpan from the Reform Party, and I guess Mr. Vanclief has talked with him. He has indicated that it probably won't take a lot of time to get through, so we could probably deal with that on Thursday also.

I would also like to deal with the question of the travel budget on Thursday, because we have to get that in. It has to go through quite a long process, so I would like to deal with that on Thursday or before we shall deal with the legislation. That's for Thursday.

So Thursday will be a busy day for everyone. I shall appreciate it if people show up on time on Thursday so we will be able to get through all we have to deal with.

Dr. Skogstad, welcome. I understand that you've presented us with a brief. Unfortunately, it hasn't been translated yet, so if you would like to go through your presentation just summarizing, the brief will be in the hands of the members when it gets translated.

Professor Grace Skogstad (Department of Political Science, University of Toronto): Thank you. I would like to thank the members of the two parliamentary committees for this invitation to appear today.

We've been discussing agricultural policy in this country more or less continuously for the last five years, beginning with the Mazankowski task forces, so it might seem as if there is nothing more to discuss. However, as Yogi Berra said, "If you Le président: La séance est ouverte.

Nous allons entendre ce matin la professeure Grace Skogstad, du Département des sciences politiques de l'Université de Toronto, qui va venir nous parler dans quelques instants.

La façon dont nous procédons habituellement nous amène à entendre tout d'abord des exposés de 10 à 15 minutes, suivis d'une période de questions, qui, par le passé, se prolongeait pendant une heure ou une heure et demi. Mes chers collègues, j'aimerais que l'on raccourcisse quelque peu ce délai. Nous avons d'autres affaires qui nous attendent, et je vous propose, si cela vous convient, que nous écoutions un exposé de 10 à 15 minutes, après quoi nous passerons à une période de questions ne dépassant pas une heure.

Je vous signale aussi que nous recevrons le ministre jeudi après-midi. Il nous a laissé entendre que son exposé durerait environ deux heures, et, par conséquent, si vous voulez que la séance soit complète, il serait bon de commencer à l'heure pour avoir suffisamment de temps pour les questions. C'est un long exposé, mais qui s'explique, je crois, par le fait que le ministère et son ministre y travaillent depuis déjà un certain temps. Ce ne devrait pas être du temps perdu.

Jeudi matin, nous allons entendre un ou deux témoins.

Par ailleurs, M. Vanclief a fait savoir qu'il voulait traiter du projet de loi C—49, l'un des textes de loi qui ont déjà passé à la Chambre et qui ont été renvoyés devant notre comité. J'ai discuté avec M. Kerpan, du Parti réformiste, et je pense que de son côté M. Vanclief s'est entretenu avec lui. Il nous a fait savoir que cet examen devrait être assez rapide, de sorte que nous pourrions probablement examiner aussi cette question jeudi.

Je tiens par ailleurs à aborder jeudi la question de notre budget de déplacement, parce qu'il faut que l'on s'en occupe. La procédure à suivre sera longue, et j'aimerais donc que l'on se penche sur la question jeudi ou avant que l'on examine le texte de loi. Voilà pour jeudi.

Jeudi sera donc très chargé pour tout le monde. J'aimerais donc que nous soyons tous là à l'heure jeudi pour que nous puissions faire tout ce que nous avons à faire.

Professeure Skogstad, je vous souhaite la bienvenue. Je sais que vous avez déposé un mémoire. Malheureusement, il n'a pas encore été traduit. Vous pourriez peut-être résumer votre intervention; le mémoire sera remis aux membres du comité lorsqu'il aura été traduit.

Mme Grace Skogstad (professeure, Département des sciences politiques, Université de Toronto): Merci. Je tiens à remercier les membres des deux comités parlementaires de m'avoir invitée à comparaître aujourd'hui.

Voilà cinq ans que dans notre pays nous discutons plus ou moins continuellement de politique agricole, le tout ayant commencé avec les groupes d'étude de Mazankowski, et l'on pourrait donc penser qu'il ne reste plus rien à discuter.

this opportunity to discuss the future direction of Canadian agricultural policy, because as I see it there are really two forks in the road.

One fork would leave farmers to cope with market risk on their own and would let the so-called market determine the structure of our farming sector.

• 0915

The other fork, which is the path that we tend traditionally to travel, is publicly assisting the agricultural sector to cope with risk in the marketplace and risk that comes from factors beyond farmers' control.

I'm going to talk this morning about some of the factors that should be uppermost in our minds as we try to decide which fork to take and what future direction in Canadian agricultural policy one might appropriately pursue. I'll begin by outlining what I see as some of the most important factors in the political and economic environments that surround agricultural policy in the foreseeable future. Then I'll talk about how we might best address the issues that arise from those factors.

There are three predominant features of the agricultural environment for the foreseeable future. The first is uncertainty in the international trading environment and risk in the marketplace. The second, of which we're all painfully aware, is that there are fewer government dollars to spend on behalf of agriculture. The third, which is not often addressed, is that there is increasing uncertainty and ambiguity on the part of Canadians about the continuing economic and social significance of agriculture. We're unsure, as a people, about the value we should place on a viable agricultural sector and the role rural society plays in Canada.

Let me first speak about the international trade environment and how I see that creating uncertainty and enhanced market risk.

The international trading agreements, including the free trade agreement with the U.S.—now the North American Free Trade Agreement—and the General Agreement on Tariffs and Trade, were sought in order to bring some predictability in world trade markets. I think it's possible to argue that they have not really produced predictability.

GATT agreement does clarify some legitimate government programs and practices, but there are two problems about the GATT and about international trade rules in general. The first problem is that it remains very much an open question whether the provisions of the GATT will be honoured by our most important trading partner: the U.S. There is a vast gulf between the willingness of the U.S. to sign liberalizing trade agreements and its commitment and ability to honour them. Canadians are very painfully aware of that as we continue to face trade harassment in the face of the FTA and the NAFTA.

[Translation]

come to a fork in the road, take it". It strikes me that we need to take Toutefois, comme l'a dit Yogi Berra: «Lorsque vous vous trouvez à la croisée des chemins, prenez-la.» Il m'apparaît qu'il faut saisir cette occasion pour discuter de l'orientation future de la politique agricole canadienne parce qu'en fait nous nous trouvons véritablement à la croisée des chemins.

> L'une des voies possibles consisterait à laisser les agriculteurs se débrouiller seuls avec les risques du marché et laisser au «marché» le soin de déterminer la structure de notre secteur agricole.

> L'autre voie, qui est celle que l'on a tendance traditionnellement à suivre, consiste pour les pouvoirs publics à aider le secteur agricole à affronter les risques du marché ainsi que les risques sur lesquels les agriculteurs n'ont aucun contrôle.

> Je vais vous parler ce matin d'un certain nombre de facteurs qu'il nous faut constamment garder à l'esprit pour nous décider sur la bonne voie à suivre et sur l'orientation qu'il convient de donner à l'avenir à la politique agricole canadienne. Je commencerai par souligner les facteurs qui me paraissent les plus importants pour ce qui est de l'évolution du cadre politique et économique qui va entourer notre politique agricole dans un avenir prévisible. J'évoquerai ensuite les différents moyens qui devraient nous permettre d'aborder les enjeux découlant de l'intervention de ces facteurs.

> Le cadre dans lequel va évoluer notre agriculture dans un avenir prévisible présente trois grandes caractéristiques. La première est l'incertitude qui caractérise les internationaux ainsi que les risques du marché. La deuxième, dont nous sommes tristement conscients, c'est que les gouvernements ont de moins en moins d'argent à consacrer à l'agriculture. La troisième, dont on ne parle pas très souvent, c'est que la population canadienne est hésitante et se demande de plus en plus si l'agriculture continue à avoir une utilité économique et sociale. Notre population ne sait pas très bien quel prix il faut accorder à un secteur agricole viable et au rôle que la société rurale joue au Canada.

> Parlons tout d'abord du cadre international du commerce et de la façon dont à mon avis il augmente l'incertitude et les risques entraînés par le marché.

> On a cherché à établir des accords internationaux portant sur le commerce, notamment l'accord de libre-échange avec les États-Unis—qui est aujourd'hui l'Accord de libre-échange nord-américain-ainsi que l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, pour essayer d'introduire un certain nombre de certitudes sur les marchés commerciaux mondiaux. Je crois qu'on peut très bien soutenir qu'ils n'ont pas vraiment apporté de certitudes.

> L'accord du GATT précise bien quels sont les pratiques et les programmes gouvernementaux légitimes, mais le GATT et les règles de commerce internationales en général posent deux types de problèmes. Le premier, c'est que l'on peut très légitimement se demander si les dispositions du GATT seront respectées par notre principal partenaire commercial: les États-Unis. Il y a toute une marge entre la bonne volonté des États-Unis lorsqu'il s'agit de signer des accords libéralisant le commerce et leur volonté et leur capacité de les respecter par la suite. Les Canadiens l'ont appris à leurs dépens, puisque nous continuons à être harcelés sur le plan commercial dans le cadre de l'ALE et de l'ALENA.

I think it's always important to remember that American trade policy is driven by parochial and domestic concerns. That means we will continue to face trade harassment from the U.S. As the U.S. government restricts its own expenditures for agriculture, the domestic producers in the U.S. will try to close the borders and bring unfair trade complaints. There are all kinds of incentives and institutional opportunities in the U.S. that encourage them to do this. That will continue to create unpredictability and market risk for Canadians.

The second point I would make about international trade agreements is that politics and governments are not out of agricultural markets. They're not out of agricultural markets in the U.S. or the European Community.

It's clear that international trade agreements have narrowed the role that governments can play in assisting farmers to manage risk. It's clear that we have some constraints on certain government expenditures and subsidies. However, I think this parliamentary committee would want to inform itself quite clearly about the instruments that still remain available to foreign governments, as well as to the Canadian government, to be able to assist farmers to cope with market uncertainty.

• 0920

To my knowledge there is still a range of regulatory instruments and expenditure policies that include the ability to finance adjustment policies, manpower training, and research and development. There is a whole host of instruments to provide for credit and promote environmental sustainability.

I think it would be a grave error for Canadian agricultural policymakers to assume that the Canadian government must get out of agriculture because all other industrialized countries are doing so and because international trade agreements oblige us to do so. I don't think either of those things is true. If governments withdraw from agriculture and leave farmers to face continued market uncertainty and enhanced risk when our competitors are not doing the same thing, we may well put our Canadian farmers at a competitive disadvantage.

There is not much that needs to be said about fewer government dollars, except that while there may be fewer government dollars to spend on behalf of agriculture, governments still retain the capacity to be able to assist farmers to bargain collectively in the marketplace through enabling orderly marketing, through cooperative credit facilities, and those sorts of things.

The third factor I mentioned, which creates uncertainty and risk and is difficult for us to deal with in agriculture, is what I would describe as a dwindling public knowledge of the role of agriculture in a country's economy and society.

[Traduction]

Il ne faut jamais oublier, à mon avis, que la politique commerciale des États-Unis est guidée par des considérations intérieures et par des querelles de clocher. Cela signifie que nous continuerons à être harcelés sur le plan commercial par les États-Unis. À mesure que le gouvernement des États-Unis va limiter ses propres dépenses en matière d'agriculture, les producteurs des États-Unis vont s'efforcer de fermer les frontières et de se plaindre de pratiques commerciales abusives. Toutes sortes de tentations et de possibilités offertes par les institutions aux États-Unis les incitent à agir ainsi. Il en résultera donc en conséquence un maintien de l'incertitude et des risques liés au marché pour les Canadiens.

Le deuxième point que je veux souligner au sujet des accords commerciaux internationaux, c'est que la politique et les gouvernements ne se tiennent pas à l'écart des marchés agricoles. Ils ne s'en tiennent pas à l'écart aux États-Unis ou au sein de la Communauté européenne.

Il est clair que les accords commerciaux internationaux ont limité le rôle que les gouvernements peuvent jouer lorsqu'il s'agit d'aider les agriculteurs à affronter les risques. Il est clair que certaines restrictions ont été imposées en ce qui concerne un certain nombre de dépenses et de subventions des gouvernements. Toutefois, il faudra à mon avis que votre comité parlementaire s'informe de près des instruments qui restent à la disposition des gouvernements étrangers ainsi que du gouvernement canadien pour leur permettre d'aider les agriculteurs à affronter les incertitudes du marché.

À ma connaissance, il reste tout un éventail d'instruments réglementaires et de politiques de dépenses qui permettent de financer les politiques de réadaptation, la formation de la main-d'oeuvre ainsi que la recherche et le développement. Il y a une foule d'instruments concernant le crédit et la promotion de l'environnement durable.

Je crois que les responsables de la politique agricole canadienne feraient une grave erreur s'ils partaient du principe que le gouvernement canadien doit se détourner de l'agriculture parce que les autres pays industrialisés le font et parce que les accords commerciaux internationaux nous obligent à le faire. Je crois que rien de cela n'est vrai. Si jamais les gouvernements se détournaient de l'agriculture et laissaient les agriculteurs affronter les incertitudes permanentes du marché et l'augmentation des risques alors que nos concurrents n'en font pas de même, nous pourrions très bien placer les agriculteurs canadiens dans une situation difficile face à la concurrence.

Il va sans dire que les gouvernements ont moins d'argent à dépenser, mais il convient de préciser que même si les gouvernements ont moins de crédits à consacrer à l'agriculture, il n'en reste pas moins qu'ils conservent les moyens d'aider les agriculteurs à occuper dans leur ensemble une meilleure place sur le marché en organisant la commercialisation dans de bonnes conditions, en donnant des facilités aux coopératives de crédit, etc.

Le troisième facteur que j'ai évoqué, qui renforce l'incertitude et les risques et auquel il est difficile de s'attaquer dans le domaine de l'agriculture, c'est ce que je qualifierais de baisse dans l'opinion publique de la prise de conscience du rôle de l'agriculture au sein de notre économie et de notre société.

We're not clear as Canadians about the role the survival of towns and rural communities plays in our economy. We're not clear about the need for an agricultural economic base to sustain rural economies in many parts of the country. We're not clear about what the nature of a farming sector must be if it's to sustain a rural economy and a rural society. We're not clear whether the optimal size of the farm unit should be diversified rather than specialized. We need answers to those questions.

I think a comparative perspective would be helpful here. If we look at the industrialized world and other agriculturally important countries, we can see that rural policy issues are increasingly prominent in agricultural policy debates. Different countries link agriculture and rural policy in different ways.

In the European Union, for example, a viable agricultural sector is seen as integral to the survival of many rural communities. The European Union devotes structural funds to less favoured areas where there is a policy of maintaining a sufficient population and a continued agricultural presence in order to be able to sustain that rural society. Countries like France and Germany have made a clear commitment to do that.

In the United States the link between rural policy and agricultural policy is less obvious. It seems to me that if we look at rural policy in the U.S., it's often a policy of diverting funds from agriculture to non-agricultural activities. The assumption seems to be that there will be an increasing need for off-farm employment opportunities as the number of farms continues to decline and farm units consolidate. They're two quite different models.

In the case of Canada, the commitment to maintaining a rural society and a viable agricultural sector as part of that rural society is not clear, although some provinces have clearly made the choice to try to maintain rural communities. Saskatchewan and Quebec have explicitly done so, but I think there is an imperative for the Government of Canada to take a stand here. It should not be left to the size of a provincial coffer. It should not be left to the economic significance of agriculture in the provincial economy. It should not be left to the traditional importance of agriculture in the survival of a culture to determine whether provinces are able to maintain agriculture sectors and world economies.

• 0925

This committee has proposed a number of criteria that it would like to see addressed as possible goals of Canadian agricultural policy. You've listed criteria of fairness, sustainability, competitiveness and efficiency.

There are two points I would make about these criteria. The first is that we have to be absolutely clear what we mean when we talk about fairness or any of these other criteria. Does fairness mean equal treatment of individual producers, or does it

[Translation]

La population canadienne ne comprend pas clairement le rôle que joue la survivance des petites villes et des collectivités rurales dans notre économie. Nous ne comprenons pas bien la nécessité d'une assise économique partant de l'agriculture pour soutenir les économies rurales dans de nombreuses régions du pays. Nous ne comprenons pas bien quelle doit être la nature du secteur agricole si l'on veut soutenir l'économie et la société rurales. Nous ne comprenons pas bien quelle doit être la taille optimale de l'exploitation agricole et si elle doit être diversifiée ou spécialisée. Il faut que nous puissions répondre à ces questions.

Je crois qu'il serait bon ici de procéder par comparaisons. Prenons le cas du monde industrialisé et des autres principaux pays agricoles. Nous pouvons voir que les questions liées à la politique rurale prennent de plus en plus d'importance dans les débats de politique agricole. Selon les pays, le lien entre l'agriculture et la politique rurale se fait de différentes manières.

Au sein de l'Union européenne, par exemple, l'existence d'un secteur agricole viable est considérée comme une condition indispensable à la survie de nombre de collectivités rurales. L'Union européenne accorde des crédits structurels aux régions les moins favorisées lorsqu'il existe dans ces régions une politique de maintien d'une population suffisante et d'une présence agricole devant permettre de conserver une société rurale. Des pays comme la France et l'Allemagne se sont clairement engagés dans cette voie.

Aux États—Unis, le lien entre la politique rurale et la politique agricole est moins évident. Il m'apparaît que lorsqu'on examine la politique rurale aux États—Unis, il s'agit souvent d'une politique qui consiste à détourner des crédits de l'agriculture vers des activités non agricoles. Il me semble que l'on part de l'hypothèse que l'on aura de plus en plus besoin d'emplois en dehors de l'agriculture à mesure que le nombre de fermes va continuer à diminuer et que les exploitations agricoles vont se regrouper. Il y a là deux modèles tout à fait différents.

Au Canada, la volonté de maintenir une société rurale et un secteur agricole viable dans le cadre de cette société rurale n'est pas clairement établie, même si certaines provinces ont fait clairement part de leur désir de maintenir leurs collectivités rurales. La Saskatchewan et le Québec en ont expressément décidé ainsi, mais il me semble qu'il est indispensable que le gouvernement du Canada se détermine sur ce point. Il ne faut pas que l'on s'en tienne aux limites des coffres provinciaux. Il ne faut pas que l'on s'en tienne à l'importance économique de l'agriculture au sein d'une économie provinciale. Il ne faut pas que ce soit l'importance qu'a traditionnellement l'agriculture pour la survie d'une culture qui détermine dans quelle mesure les provinces vont pouvoir conserver un secteur agricole et une économie ouverte sur le monde.

Votre comité a proposé un certain nombre de critères qu'il aimerait voir aborder pour ce qui est des objectifs que doit éventuellement suivre la politique agricole canadienne. Vous avez énoncé les critères d'équité, de conformité avec le développement durable, de compétitivité et d'efficacité.

J'aimerais dire deux choses au sujet de ces critères. La première, c'est qu'il faut être absolument sûr de ce que l'on dit lorsque l'on parle d'équité ou de tout autre critère. Entend—on par équité l'égalité de traitement des différents producteurs ou

mean equal treatment of provinces, as some would argue it does in the supply-managed sector? If sustainability is a priority, is it sustainability of a physical resource base, sustainability of an economic unit, sustainability of rural communities? What's the link among all those three notions of sustainability?

The second point, as you are aware, is that many of these criteria come into conflict, but I'm not sure that we know precisely the conflict that exists between efficiency and competitiveness on the one hand and sustainability on the other. It may well be that there is no conflict in the long run between an environmentally sustainable agriculture and an efficient agriculture, even though there may be some short–term tradeoffs.

The simple point I want to make here is that it is imperative to recognize that these goals are intentions—goals of fairness, sustainability, competitiveness and efficiency—and that it is also imperative to make choices about which of those goals should be elevated, and, depending upon the priority that is put on these goals, we'll take one or the other forks in the road.

I'd like to talk a little bit about a blueprint for an agricultural policy process, because you raised the question in your terms of reference about how we should make farm policy in this country.

Should Canada have a U.S. style farm bill? No. Should Canada have a periodic review of its agrifood policies and programs? Yes.

I think the Australian experience is quite instructive here. The Australian Commonwealth government puts a sunset clause into its legislation, and so in the run—up to the expiry of any farm program that entails a government presence, either in terms of regulations or financing, that farm program is automatically reviewed by an independent commission. It's called the Industries Commission.

I don't particularly like many of the decisions of the Industries Commission, but I like the process, because what I've observed about the discussion of agricultural policy in Australia is that the level of debate surrounding agricultural policy has improved enormously. Those who want to see an agrifood program continue have to mount reasonable and defensible arguments on its behalf. The need for unity and strong arguments has created cohesion in the farm community and it has promoted consensus building among potentially conflicting stakeholders.

The practice of five-year plans in dairy and wheat policy in Australia also puts certainty into planning. What it means is that where adjustment is necessary, farmers will have time to make the changes that are needed.

## [Traduction]

l'égalité de traitement des provinces, ce qui est le cas, diront certains, dans le secteur de la réglementation de l'offre? Si la conformité au développement durable est une priorité, s'agit—il du développement durable d'une base de ressources matérielles, d'un secteur économique ou des collectivités rurales? Quel est le lien entre ces différentes notions de conformité au développement durable?

La deuxième chose à dire, vous ne l'ignorez pas, c'est que nombre de ces critères sont antinomiques, mais je ne sais pas si nous savons bien jusqu'à quel point il existe un conflit entre l'efficacité et la compétitivité d'une part, et la conformité au développement durable, de l'autre. Il se peut très bien qu'il n'y ait pas de conflit à long terme entre une agriculture conforme au développement durable et une agriculture efficace, même s'il faut éventuellement faire des compromis à court terme.

Je veux dire tout simplement par là qu'il est indispensable de bien voir que ces objectifs ne sont que des déclarations d'intention—je parle des objectifs d'équité, de conformité au développement durable, de compétitivité et d'efficacité—et qu'il est par ailleurs indispensable de faire des choix pour privilégier tel ou tel de ces objectifs et que c'est en fonction du degré de priorité qu'on leur accordera que nous serons en mesure de choisir notre voie une fois parvenus à la croisée des chemins.

J'aimerais aborder ici la question du projet de politique agricole, parce que vous l'avez évoqué dans votre mandat en vous interrogeant sur la façon dont il convient que nous élaborions la politique agricole dans notre pays.

Est-ce que le Canada doit se doter de l'équivalent du *Farm Bill* des États-Unis? Non. Est-ce que le Canada doit revoir périodiquement ses politiques et ses programmes agro-alimentaires? Oui.

Il me semble que l'expérience australienne est tout à fait instructive sur ce point. Le gouvernement du commonwealth australien a introduit une clause de révision dans ses lois, de sorte que chaque fois qu'un programme agricole impliquant l'intervention du gouvernement arrive à expiration, que ce soit d'un point de vue réglementaire ou sur le plan du financement, ce programme est automatiquement réexaminé par une commission indépendante. Il s'agit de l'Industries Commission.

Je n'apprécie pas particulièrement nombre des décisions prononcées par l'Industries Commission, mais je suis en faveur de la méthode, parce que j'ai pu observer en suivant les discussions de politique agricole en Australie que le niveau du débat entourant la politique agricole s'est considérablement amélioré. Tous ceux qui souhaitent le maintien de tel ou tel programme dans le secteur agro-alimentaire doivent présenter des arguments raisonnables et judicieux en sa faveur. La nécessité d'être unis et de présenter des arguments solides a renforcé la cohésion des milieux agricoles et favorisé le consensus parmi des intervenants potentiellement en conflit.

Le recours à des plans quinquennaux pour ce qui est de la politique du blé et du lait en Australie a par ailleurs permis de planifier avec plus de certitude. Il s'ensuit que lorsque des rajustements sont nécessaires, les agriculteurs ont plus de temps devant eux pour y parvenir.

I would suggest that this parliamentary committee think seriously about emulating the Australian experience, perhaps by creating what I would call an agrifood commission, and give that body responsibility for the periodic review of agricultural policies and programs. I would suggest that the agrifood commission be staffed not by government officials but by knowledgeable individuals in the community.

What an agrifood commission would do would be to broaden the community of people in Canada who are informed about agricultural policy and who are able to give some advice on the hard choices that need to be made.

• 0930

I concluded my official presentation with a vision of my blueprint for agricultural policy in the future, but I think I'll stop there and invite you to raise any questions you might have.

The Chairman: Thank you, Doctor, for your presentation.

I will go now to the Bloc.

M. Chrétien (Frontenac): Merci, monsieur le président. Docteur, j'ai beaucoup apprécié votre résumé du mémoire que vous deviez nous présenter dans les deux langues officielles. On l'aura probablement très bientôt. Cela va très bien? Je vous remercie.

Samedi dernier, j'ai invité — puisque je demeure dans un très petit village agricole—plusieurs de mes amis à venir jaser à la maison, genre réunion de cuisine, en prenant une bière et je dois vous avouer que, après trois ou quatre bières, mes collègues, mes amis agriculteurs étaient très volubiles. Il y avait deux producteurs laitiers, un producteur de boeuf et il y en avait un qui était—il a dû renoncer—dans la production d'oeufs de consommation.

Vous avez entièrement raison docteur. Au Québec, les agriculteurs vivent actuellement une incertitude qui peut leur donner des brûlements d'estomac, voir même des dépressions nerveuses. Il y en avait un qui me parlait, entre autres, de son fameux quota de lait, puisque le lait étant contingenté. C'est un jeune homme, il a 36 ans. Il avait acheté à gros prix, au fil des ans, 10 quotas de lait. Il avait des chiffres à l'appui pour nous démontrer que le quota de lait s'était vendu à l'enchère pour le mois d'août 35,87\$ le kilo de gras du non-produit, si ma mémoire est fidèle. Il me disait: je me fiais sur la valeur de ce quota pour mon fonds de pension. Il s'est fait dire que d'ici 7 à 8 ans son quota ne vaudra plus rien, que les quotas auront disparus.

Cela cause, chez ces producteurs laitiers, une grande incertitude financière. Certains leur disent qu'ils devraient s'acheter du quota, même s'il est à gros prix, et qu'ils pourraient le rentabiliser au bout de cinq à six ans. Ils hésitent beaucoup et cela entraîne également des problèmes de relève agricole.

Quant au producteur qui était dans les oeufs de consommation et qui a dû renoncer car c'est encore contingenté, il me disait qu'il devait louer des meuneries la très grande partie

[Translation]

J'invite votre comité parlementaire à envisager sérieusement de répéter l'expérience australienne, éventuellement en instituant ce que j'appellerais une commission de l'agro-alimentaire et en chargeant cet organe de revoir périodiquement les politiques et les programmes agricoles. Je proposerais que les membres qui composent cette commission de l'agro-alimentaire ne soient pas des fonctionnaires du gouvernement, mais des responsables compétents représentant la collectivité.

L'intérêt de cette commission de l'agro-alimentaire serait d'élargir l'audience de la politique agricole dans les milieux qui en sont informés et qui sont en mesure de donner des conseils quant aux choix difficiles qui doivent être faits.

J'ai terminé mon exposé officiel en présentant ma façon de voir la politique agricole dans l'avenir, mais je crois que je vais m'arrêter là, et je vous invite à me poser des questions.

Le président: Madame Skogstad, je vous remercie de votre exposé.

La parole est maintenant au Bloc.

Mr. Chrétien (Frontenac): Thank you, Mr. Chairman. Doctor Skogstad, I really enjoyed the summary you gave of the brief that was to have been submitted to us in both official languages. No doubt we will be receiving the French version very soon. Can you hear me alright? Thank you very much.

Last Saturday, I invited—I live in a very small rural town—several of my friends over to the house. We had a kind of kitchen meeting, and sat down and drank beer together. I must confess that after three of four beers, my colleagues, my farmer friends had quite a few words to say. There were two dairy farmers, a beef producer and there was one who had been—he had to give it up—involved in the production of table eggs.

You are quite right, Doctor. In Quebec, the farmers are currently living in very uncertain times and resulting in severe stomach pains and at times nervous breakdowns. One chap talked to me, among other things, about his wonderful milk quota, since milk is regulated by supply management. He was a young man, 36 years old. Over the years, he had purchased, at great cost, 10 quotas of milk. He showed us figures that showed that the milk quota, during the month of August, was auctionned off at \$35,87 per kilo of non-product fat, if my memory is correct. He told me that he was counting on the value of this quota for his pension fund. He was told that his quota would be worthless in seven or eight years, that the quotas will have disappeared by them.

This is causing a great deal of financial uncertainty amongst dairy producers. Some people are telling them that they should be buying up quotas, even if the cost is high, and that they will be able to make a profit over five or six years. They're very reluctant and this is also creating problems for those who want to get into farming.

As for the table egg producer who had to give up farming, egg production also being governed by supply management, he told me that he had to lease the great majority of his quota de son quota; or, ce sont les meuneries qui fixent le prix de from the mills; however the mills set the price of his production

quotas de production d'oeufs de consommation, elles obligent—c'est la source de financement—le producteur à acheter sa moulée directement de la meunerie, selon des prix fixés par cette dernière alors qu'il aurait pu s'approvisionner ailleurs à un prix en-deça de ce qu'il doit payer à la meunerie.

Il y en avait un autre qui est dans la production de porcs. Pour lui, le gros problème c'est la fameuse maladie, le fameux virus qu'on a décelé depuis quelques mois au Québec et au Canada. Il y a actuellement une dizaine de pays européens qui refusent d'acheter le porc québécois de peur que leur porcs attrapent ce virus.

Je voulais vous dire, docteur, que vous avez entièrement raison. Les producteurs agricoles du Québec sont très inquiets de leur avenir et il ne faudrait pas que le gouvernement renonce à sa participation dans le milieu agricole.

• 0935

Enfin, je voudrais vous parler également de la méconnaissance du grand public, du citadin, que vous avez soulevée plus tôt.

Je demeure dans une région agricole, mais en même temps touristique, car il y a un des plus beaux lacs du Québec dans ma région, et il n'y a pas un mètre, le long du lac, qui n'est pas occupé par un riverain, et je dois vous dire que la cohabitation entre citadin et agriculteur n'est pas chose facile.

Le producteur de porcs, qui épandait son fumier, son lisier, recevait la semaine dernière des téléphones anonymes; on lui chante des bêtises, on est très vulgaire avec lui: «Maudit cochon! Tu pus donc bien. Tu ne devrais pas épandre ton fumier.» Cependant, lorsque la fosse est pleine, il faut bien l'épandre ce fumier, n'est-ce pas?

Vous avez entièrement raison. Je ne sais trop quel moyen de communication il faudrait utiliser, pour essayer d'établir une meilleure cohabitation. Je tiens à vous dire que les agriculteurs étaient près du lac bien avant l'arrivée des riverains.

En terminant, j'aimerais vous inviter à revenir sur ce que vous avez dit lorsque vous nous avez demandé d'essayer d'imiter l'Australie avec sa commission agro-alimentaire. Vous pourriez peut-être vulgariser cela un petit peu pour le bien de tous les membres du Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire.

Je vous remercie.

The Chairman: Thank you, Mr. Chrétien.

Doctor.

**Prof. Skogstad:** Thank you for your comments.

I would just like to correct something. I don't really hold the media responsible for the lack of clarity or the lack of knowledge on the part of the Canadian public about the significance of agriculture. I think in this country the agricultural press itself is very good.

What I do think is for a long time we've been making agricultural policy in this country in what I would describe as a fairly closed environment. We've had a dialogue between the farming community and government. It's a little different in

#### [Traduction]

location de son quota de production. Lorsque les meuneries louent les quota. When mills lease table egg production quotas, they compel the producer—this is a source of financing for them—to purchase seed directly from the mill at the price set by the latter. In fact, he could've bought his supplies elsewhere at a lower cost.

> Another man was in pork production. The main problems he was facing was caused by the illness, this famous virus that was detected a few months ago in Quebec and in Canada. Currently, there are about 10 European countries that refuse to purchase Quebec pork because they are afraid that their hogs will catch this virus.

> I wanted to tell you, Doctor Skogstad, that you are quite right. Quebec farmers are very worried about their future, and the government must not shy away from participating in the agricultural sector.

> Finally, I would also like to talk about the lack of knowledge of the general public, of the city dweller, to which you referred earlier.

> I live in an agricultural region, but it is also a tourist region. One of Quebec's most beautiful lakes is located in my region, and there's not one meter of waterfront property that is not occupied by someone living along the shoreline. I must tell you that cohabitation between city dwellers and farmers is no easy thing.

> Last week, the pork producer, who had been spreading manure, received anonymous telephone calls; he was told all kinds of crazy things, people were very rude to him; "Damn pig! You really stink. You should not be spreading your manure." However, when the tank is full, you have to spread the manure somewhere, don't you?

> You are quite right. I don't know what means of communication we could use to try and establish better cohabitation. I simply want to tell you that the farmers were near the lake well before the waterfront people arrived.

> In conclusion, I would like to invite you to go back to what you were saying when you asked us to give some thought to Australia and its agri-food commission. Perhaps you could provide the members of the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food with some explanation of this commission, using laymans terms.

Thank you.

Le président: Merci, monsieur Chrétien.

Madame Skogstad.

Mme Skogstad: Je vous remercie de vos observations.

J'aimerais rectifier quelque chose. Je ne crois pas vraiment que les médias sont responsables de la méconnaissance du grand public canadien quant à l'importance de l'agriculture. Je crois que la presse agricole de notre pays est très bien.

Par contre, je crois que nous élaborons nos politiques agricoles depuis fort longtemps dans un milieu qui est, à mon avis, relativement fermé. Il y a eu un dialogue entre le secteur agricole et le gouvernement. C'est un peu différent au Québec,

whole debate about the future of Quebec agriculture, following the summit in 1992, I guess it was. Governments, as responsible policymakers, are often culpable in the sense that they don't take the necessary opportunities, the available opportunities, and they don't necessarily articulate well why public moneys should be directed to agriculture.

But you've asked for a little more detail on the role an industries commission plays in Australia and the role an agrifood commission might play in Canada. My major objective in proposing such a body, which would be independent of government but an adviser to government, would be simply to make sure agriculture becomes more fully debated in this country and we make some conscious choices as a country about the importance we place on our rural communities and our agricultural sectors.

If we don't have an informed public that knows maintaining a rural economy in some parts of this country is going to require commitments from taxpayers, then I think what we'll do in agricultural policy is continue to stumble along as we have been doing. We have a lot of debate, but it seems to me we have few decisions in agriculture. We have few hard choices. We tend often to talk about matters endlessly and put off making those decisions because a lot of the decisions involve very important trade-offs.

• 0940

I'm just trying to seek some clarity and to seek some greater understanding of agriculture. I think any kind of forum that would open up what I would call closed agriculture policy networks would be beneficial. I'm not sure that provides the detail that you're looking for, but I sort of like the model that Quebec has of their agrifood summits and their conquest of the markets, that whole kind of strategy that they're engaged in now, where they're trying to determine what the future course of Quebec agriculture should be. That's a society-wide debate, and I think it might be one that we could seriously consider for the rest of the country.

M. Chrétien: Ce sera très court, monsieur le président, merci.

On sort d'une campagne électorale au Québec. Dans les années 1910, 90 p. 100 des Québécois étaient des agriculteurs. Aujourd'hui, il en reste beaucoup moins, soit 5 à 6 p. 100 tout au plus.

Durant la campagne électorale les cheveux me dressaient sur la tête, monsieur le président. Les deux grands partis promettaient aux agriculteurs d'avoir le droit de produire, le droit de travailler sur leurs fermes. Pourtant, on a la Loi sur la protection du territoire agricole depuis 1981. Personnellement, je trouve énormément étrange que les deux grands partis politiques du Québec promettaient d'inclure, dans des projets de loi, le droit de produire, le droit de travailler sur les fermes qui sont déjà zonées agricoles. Vous n'avez pas autre chose à faire que faire de l'agriculture sur ces terres-là.

[Translation]

Quebec, where I know there has been an opening up of the où on a élargi tout le débat qui entoure l'avenir de l'agriculture au Québec, à la suite du sommet tenu en 1992, si je ne me trompe pas. Les gouvernements, en s'acquittant de leur responsabilité relative à l'élaboration des politiques, font souvent des erreurs, puisqu'ils ne saisissent pas toujours les occasions qui se présentent, les occasions nécessaires, pour expliquer pourquoi il faut dépenser des deniers publics dans le secteur agricole.

> Mais vous avez demandé de plus amples renseignements quant au rôle joué par la commission industrielle en Australie et le rôle que pourrait jouer une commission agro-alimentaire au Canada. J'ai proposé la création d'un tel organisme, qui pourrait conseiller le gouvernement, mais en même temps être indépendant de ce dernier, principalement dans le but d'assurer que toute cette question de l'agriculture soit débattue de façon plus approfondie dans notre pays. Nous devons faire des choix bien avisés quant à l'importance qu'on veut accorder à nos collectivités rurales et au secteur agricole.

> Si le grand public n'est pas bien informé et ne sait pas qu'il va falloir prendre des engagements d'ordre financier pour faire vivre une économie rurale dans certaines régions du pays, je crois alors que nous continuerons simplement à nous débrouiller tant bien que mal à l'égard de notre politique agricole. Il va falloir discuter de bien des choses, mais il me semble qu'il va falloir prendre des décisions quant au rôle de l'agriculture. Il va falloir faire des choix difficiles. Souvent nous avons tendance à débattre des questions sans cesse et nous remettons à plus tard nos décisions parce qu'un bon nombre de ces décisions nécessitent des compromis très importants.

Ce que je recherche, c'est une plus grande clarté et une meilleure compréhension du dossier de l'agriculture. Il serait avantageux d'avoir une tribune quelconque qui ouvrirait ce que j'appellerais le réseau fermé de la politique agricole. Ma réponse n'est peut-être pas aussi détaillée que vous le souhaiteriez, mais j'aime bien le modèle des sommets agricoles au Québec et les efforts qu'on y déploie pour conquérir des marchés, enfin, toute cette stratégie dans laquelle on s'est engagé en vue d'essayer de déterminer l'orientation future de l'agriculture au Québec. C'est un débat qui englobe l'ensemble de la société, et je crois qu'on devrait sérieusement envisager d'en faire

Mr. Chrétien: I will be very brief, Mr. Chairman. Thank you.

autant dans le reste du pays.

We have just been through an electoral campaign in Quebec. Around 1910, 90% of Quebeckers lived on the farm. Today, farmers represent 5% or 6% of the population at the most.

During the electoral campaign, I couldn't believe my ears, Mr. Chairman. The two main parties were promising agricultural producers that they would have the right to produce, the right to work on their farm. Yet, we have had the Agricultural Land Preservation Act since 1981. Personally, I found passing strange to hear both main political parties in Quebec promising to include in a legislation the right to produce, the right to work on farms that are already included in designated agricultural lands. Nothing but agriculture is allowed on these lands.

Le cultivateur qui traverse le chemin avec son épandeur à fumier salit l'asphalte. Il y en a qui appellent la police; la police vient, et il faut qu'il prenne son balai pour nettoyer l'asphalte à chaque voyage. Dans certains coins, le cultivateur a toutes les peines à produire, d'où—j'en suis convaincu—un autre aspect qui crée beaucoup d'insécurité au sein de la classe agricole du Québec.

The Chairman: Thank you, Doctor.

Mr. Easter.

Mr. Easter (Malpeque): Thank you, Mr. Chairman, and welcome, Grace.

Before I begin my questioning, I don't know you that well, Dr. Skogstad, but I certainly knew your father. I want to recognize Ellis, who's now passed on. He was a farm leader in Alberta at the local level who spent his life trying to better the cause of primary producers. Those, in my opinion, are the important people. They're not there gaining the highlights and the publicity, but they're out there working in the farm communities to better the cause of farmers. I wanted to recognize Ellis, your father, for his work.

In your paper you began by saying that the agriculture policy has been discussed a lot, but sometimes not enough has been done in terms of the policy arena. My assessment has been that since the mid 1980s government has really been reducing market assistance in terms of marketing and allowing the market basically to do its thing. As a result of that, I think governments in all countries around the world have found themselves in a situation where they've had to subsidize farmers, directly subsidize with cash transfers, be it GRIP, be it some of the loan programs in the United States, in order to prevent utter havoc and disruption in the rural communities.

Even during the GATT discussion the problem that was discussed there was the level of subsidies. In my opinion the subsidies are a symptom of the problem. The problem is really one of farm income, and that issue hasn't been addressed by the international trade changes.

#### • 0945

You said we had a choice of two forks in the road, one being to leave farm policy and let the market decide, basically, and the other that the public assist the agriculture sector. On your first fork, what do you see the consequences being, from your experience, if we leave it all to the marketplace to decide and basically get the government out of agriculture?

**Prof. Skogstad:** I think it's difficult to know for sure, but it seems to me that the pattern of agriculture in the U.S. would become more and more the pattern of agriculture in Canada. This would mean you would have larger farm units—consolidation of farm units—and you would have a shift of some sectors of agriculture to those regions of the country where the consumer markets and processing facilities are. So it seems to me you will get a world depopulation in some parts of the country.

#### [Traduction]

The farmer who crosses the road with his manure spreader makes a mess on the asphalt. Some people then call the police and the farmer has to bring along a broom to clean up the asphalt at every road crossing. In some places, farmers go through a lot of trouble to produce, and I firmly believe that this is another aspect that contributes to the insecurity among farmers of Quebec.

Le président: Merci, madame.

Monsieur Easter.

M. Easter (Malpèque): Merci, monsieur le président, et bienvenue, Grace.

Avant de poser mes questions, je voudrais dire que je ne vous connais peut-être pas très bien, madame Skogstad, mais j'ai assurément bien connu votre père. Je tiens à rendre hommage à Ellis, qui est maintenant décédé. Il était un leader agricole en Alberta au niveau local et il a passé sa vie à essayer d'améliorer le sort des producteurs agricoles. À mon avis, ce sont eux les gens importants. Ils ne font pas les manchettes, mais ils travaillent sur le terrain, dans la communauté agricole, pour améliorer le sort des cultivateurs. Je tenais à rendre hommage à Ellis, votre père, pour son excellent travail.

Dans votre mémoire, vous commencez par dire que la politique agricole a fait l'objet de beaucoup de discussions, mais que l'on n'a pas toujours fait suffisamment sur le plan des politiques agricoles. Mon évaluation de la situation, c'est que depuis le milieu des années quatre-vingts, le gouvernement a effectivement réduit l'aide à la commercialisation et a laissé essentiellement les forces du marché agir librement. Il en résulte qu'à mon avis les gouvernements de tous les pays du monde se trouvent maintenant dans l'obligation de subventionner leurs agriculteurs, soit directement sous forme de transferts comptants, comme dans le cas du RARD, soit au moyen de programmes de prêt comme aux États-Unis, afin d'empêcher les collectivités rurales de sombrer dans la ruine.

Même pendant le débat sur le GATT, on discutait du problème sous l'angle de l'ampleur des subventions. À mon avis, les subventions sont un symptôme du problème. Le problème fondamental, c'est celui du revenu agricole, et les changements apportés au chapitre du commerce international n'ont pas remédié à ce problème.

Vous avez dit que nous sommes à la croisée des chemins et que nous avons le choix entre deux voies, l'une consistant essentiellement à laisser tomber la politique agricole et à laisser le marché décider de tout, l'autre étant de continuer l'aide publique au secteur agricole. Dans le premier cas, quelles seraient, d'après votre expérience, les conséquences de s'en remettre entièrement aux forces du marché et de supprimer l'intervention gouvernementale dans l'agriculture?

Mme Skogstad: Il est difficile de le savoir avec certitude, mais il me semble que l'agriculture canadienne ressemblerait de plus en plus à ce que l'on observe actuellement aux États-Unis. C'est-à-dire qu'on aurait des unités d'exploitation agricole plus grandes, autrement dit la fusion des fermes, et un déplacement de certains secteurs agricoles vers les régions du pays où se trouvent les principaux marchés de consommation et les installations de transformation. Il me semble donc qu'on assisterait à la dépopulation de certaines régions rurales.

It would vary, of course, depending on the commodity sector you're talking about. The threat is perhaps greater in some commodity sectors of just letting the so-called market decide—and I don't for a moment believe markets are free. Certainly there aren't any fully free markets that I know about in agriculture.

I think you would certainly get a different pattern of agriculture in this country from what we have traditionally tried to create as governments. If you look at the tradition of government policy in this country at both the provincial and national levels, it has always been one where governments have recognized that there is risk in agriculture—risk beyond the control of the producer. So we've put in measures to try to cushion farmers in the face of that risk.

I think you would get-perhaps not overnight, but you would get—a transformation of agriculture. Some people will tell you that's what's been happening in rural Saskatchewan for the last fifteen years, where you had the debt crisis and then you had depressed grain markets; that this is nothing new and we've had consolidation of farm units going on for some time. It may well be too late to arrest the trend; I'm not sure. But I think if the experience of the European Union is anything to go by, it does take deliberate government policies to maintain rural societies and rural economies.

Mr. Easter: The last part of your response is intriguing, and I think that's the question we ought to deal with as an agriculture committee. It does take deliberate government action to make concrete decisions in terms of where we want to go. I think we have a public responsibility in that regard.

That becomes all the more difficult in terms of the new international trade rules. What I'm increasingly concerned about is the pressure and the kind of conditioning process that is going on. Because that international trade rule is there, you can't do anything about it; that's the assumption.

I believe we can, but the impression is you're told by those who want the open market that you can't do anything, that you have to adapt and adjust to that international market. But I believe in goals and objectives within Canada and within our farm community. With the allies we can have within Europe, we should be challenging those international trade rules to make them such that we can rebuild rural Canada.

So with that kind of question as a background, I wonder how you see the interrelationship between agriculture, politics and the economy in terms of trying to achieve established goals that we may set out as a government or that primary producers may in fact need.

[Translation]

Cette évolution serait évidemment plus ou moins prononcée, selon les secteurs de production. La menace serait peut-être plus grande pour certaines denrées si l'on s'en remettait exclusivement aux soi-disant forces du marché, car je ne crois pas du tout que les marchés soient libres. À ma connaissance, il n'y a pas de marchés véritablement libres en agriculture.

Chose certaine, on observerait une évolution agricole fort différente de ce que les gouvernements ont traditionnellement tenté de faire. Voyons quelle a été traditionnellement la politique agricole des gouvernements au Canada, aux niveaux national et provincial; nos gouvernements ont toujours reconnu qu'il y a un risque en agriculture, un risque qui échappe totalement à l'emprise des agriculteurs. Nous avons donc appliqué des mesures pour essayer de protéger les agriculteurs contre ce risque.

On observerait donc, peut-être pas du jour au lendemain, mais insensiblement, une transformation de l'agriculture. Certains diront que c'est exactement ce qui arrive en Saskatchewan depuis 15 ans, à cause de la crise de l'endettement et du marasme des cours céréaliers; il n'y aurait donc rien de nouveau, puisque la fusion des unités agricoles est déjà amorcée depuis quelque temps. Il est peut-être trop tard pour stopper cette évolution; je n'en suis pas certaine. Mais je crois que s'il faut se fier à l'expérience de l'Union européenne, il faut indéniablement une intervention gouvernementale délibérée pour maintenir les sociétés rurales et l'économie rurale.

M. Easter: La demière partie de votre réponse m'intrigue, et je crois que c'est effectivement la question que nous devrions nous poser au Comité de l'agriculture. Il faut assurément une action gouvernementale délibérée pour aboutir à des décisions concrètes quant à l'orientation que nous souhaitons prendre. Je crois que nous avons une responsabilité publique à cet égard.

Cela devient d'autant plus difficile, étant donné les nouvelles règles commerciales internationales. Ce qui m'inquiète de plus en plus, ce sont les pressions et l'espèce de conditionnement qui s'exercent actuellement. On semble supposer au départ que les règles du commerce international sont inflexibles et qu'on n'y peut rien.

Je crois que nous pouvons y faire quelque chose, mais les partisans du marché libre vous diront que l'on ne peut rien y faire, qu'il faut s'adapter au marché international. Mais moi, je crois que nous pouvons nous fixer des buts et des objectifs au Canada et dans nos collectivités agricoles. De concert avec les alliés sur lesquels nous pouvons compter en Europe, nous devrions contester ces règles du commerce international et les infléchir de manière à nous permettre de rebâtir le Canada rural.

Cela dit, je me demande comment vous voyez les liens entre l'agriculture, la politique et l'économie pour ce qui est d'essayer d'atteindre les objectifs que nous pourrions nous fixer comme gouvernement ou de répondre aux besoins des producteurs agricoles.

Prof. Skogstad: I would just like to reiterate the comment I preventing us from having governments that do publicly support empêche nos gouvernments d'appuyer

Mme Skogstad: Je réitère ce que je disais tout à l'heure: je made earlier, that I don't see international trade rules ne vois rien dans les règles du commerce international qui agriculture. The last time I looked, there was nothing in the l'agriculture. Que je sache, il n'y a rien dans l'ALENA ou le

States would prefer that we didn't have a single-desk export grain seller, but there is nothing in the NAFTA that prevents that. There's nothing in GATT that prevents that.

When I look at European Union policy, I see a major thrust towards using structural funds designed to meet objectives of environmental sustainability becoming the mantle under which funds are being directed into rural sectors, agricultural sectors. There are all sorts of instruments that remain there for governments to support agriculture publicly. It's true we soon won't be able to have export subsidies, if the ratcheting down continues on export subsidies, and it's true we're going to have to open the borders up for imports and to that extent expose the supply-managed producers and processors to more competition. But there remains a whole host of measures and programs and policies governments can take to assist collective bargaining or to provide for credit to allow for an intergenerational transfer of farms that doesn't cripple a new farmer with staggering debt. Those things are all green under the GATT, as far as I see it.

I think you would be wise to get some good advice from an international trade specialist, suggesting just what remains within the realm of legitimacy, what remains acceptable, what is not trade distorting, in this new framework.

The other thing I would repeat is that I'm not sure the United States will honour the GATT. It's going to pass the GATT-implementing legislation, I gather, but whether that world trade organization, which is being set up to be the policeman when it comes to world trade rules, will actually be an effective institution remains an open question. I heard an American agricultural economist, who ought to know, talking in Montreal at the end of June and saying, well, okay, we'll pass the legislation and set up the world trade organization, but so what; whether we regard its decisions as binding or not is another matter.

So I think we would make a serious mistake if we thought we're hemmed in by international trade agreements and there's nothing we can do any more but let the market determine where farms are going to be located, what commodities we're going to produce in this country, what incomes farmers are going to have, what bargaining power they are going to have in the marketplace. There still is a public role there.

Mr. Easter: I'm intrigued by the concept of the agrifood commission in policy review, but have you considered about that, in view of your response on what the Americans are doing, if an important role of either that commission or some other agency, or within government...that we need in this country some kind of agency that examines the farm policies, the international trade policies, of other countries around the world? At the moment in this country—and I think your answer alluded to it we find farmers, the Reform Party, for instance, reacting to pressure from a group of U.S. senators attacking the Wheat réformiste, par exemple, sous la pression d'un groupe de Board when in fact the Wheat Board is allowed under our rules. sénateurs américains, s'attaquent à la Commission canadienne

[Traduction]

NAFTA or the GATT that prevented orderly marketing. The United GATT qui interdise la commercialisation ordonnée. Les Américains préféreraient que nous n'exportions pas le grain à partir d'un guichet unique, mais rien dans l'ALENA ne l'empêche. Il n'y a rien non plus dans le GATT.

> Quand je considère les politiques de l'Union européenne, je décèle une nette tendance à utiliser les fonds structuraux qui avaient été prévus à des fins environnementales comme couvert pour attribuer des fonds aux secteurs ruraux, agricoles. Il reste à la disposition des gouvernements toutes sortes d'instruments pour appuyer officiellement l'agriculture. Il est vrai que bientôt nous ne pourrons plus accorder de subventions aux exportations, si l'on continue à s'acharner contre celles-ci, et il est vrai que nous devrons ouvrir nos frontières aux importations, et, par conséquent, exposer dans une certaine mesure les producteurs et transformateurs soumis à la gestion des approvisionnements à une plus forte concurrence. Mais il reste quantité de mesures, programmes et politiques à la disposition des gouvernements pour faciliter la négociation collective ou accorder des crédits afin d'éviter aux nouveaux agriculteurs qui bénéficient d'un transfert inter-générations de crouler sous les dettes. Toutes ces choses sont permises aux termes du GATT, pour autant que je puisse en juger.

> Je crois qu'il serait sage de demander conseil à un spécialiste du commerce international, qui pourrait vous dire ce qui reste possible, acceptable, ce qui n'est pas censé dénaturer le commerce, dans ce nouveau cadre de réglementation.

> Une autre chose que je tiens à répéter, c'est que je ne suis pas certaine que les États-Unis respectent le GATT. Ils vont adopter la loi habilitante, j'imagine, mais quant à savoir si l'Organisation mondiale du commerce qu'on est en train de créer pour en faire le policier de la circulation commerciale mondiale sera vraiment efficace, ce n'est pas certain. J'ai entendu un économiste américain spécialisé en agriculture, qui devrait savoir de quoi il parle, dire à Montréal à la fin de juin que les États-Unis vont, oui, adopter la loi et établir l'Organisation mondiale du commerce, mais quoi? Quant à savoir si nous nous sentirons liés par ses décisions, disait-il, c'est autre chose.

> Je crains donc que nous ne commettions une erreur grave en nous laissant trop contraindre par les accords internationaux, et si nous en tirons le sentiment que nous ne pouvons plus rien faire d'autre que laisser le marché décider où se fera l'exploitation agricole, quelles denrées nous produirons au Canada, combien gagneront les agriculteurs, et quel sera leur pouvoir de négociation sur le marché. Le gouvernement a encore un rôle à jouer.

M. Easter: L'idée d'un examen des politiques par la commission de l'agro-alimentaire m'intrigue, mais vous êtesvous demandé, devant ce que font les Américains, si cette commission, ou un organisme, au sein du gouvernement, par exemple, pourrait avoir un rôle important... Avez-vous pensé que nous pourrions avoir besoin d'un organisme chargé d'examiner les politiques agricoles, les politiques commerciales internationales des autres pays? Actuellement, chez nous-et je crois que vous y avez fait allusion-certains agriculteurs, le Parti So they've started to undermine our ability to have marketing du blé, alors que celle-ci est tout à fait légitime d'après nos

own legislative framework to do the things we ought to do.

Have you thought about that in terms of the agrifood commission, and what is your response to the pressure from outside?

[Translation]

agencies in place in Canada as a result of that outside pressure, rather règles. Ils ont donc mis en doute la légitimité de nos organismes de than really understanding the facts and the power we have within our commercialisation au Canada, à la suite de pressions exercées de l'extérieur, au lieu de chercher à comprendre les faits et les pouvoirs que nous confère notre propre cadre législatif pour faire ce que nous avons à faire.

> Avez-vous pensé à un rôle de ce type pour la commission agro-alimentaire, et comment réagissez-vous face aux pressions de l'extérieur?

• 0955

Prof. Skogstad: I think you can make better domestic agricultural policy the more you look at what other countries are doing because they often will provide you with solutions to problems. But let's take the quandary that the supply management sector is in at the moment. Let's look at the poultry sector. Those of us who've observed supply management in the past know that there is a real tension in supply management in terms of the need, on the one hand, to try to create competitive poultry sectors in this country, and we know the kind of pressure that chicken processors and processors generally are under in the face of lower-cost American imports. We know, on the other hand, that the supply-managed sectors are very important to a lot of provincial economies.

In the face of the decline of the fishery in maritime Canada, supply-managed sectors provide secure and stable incomes that are very important to provincial economies, but we haven't been able to resolve that tension in supply management, and we haven't been able to bring about the changes in supply management that would allow for some greater attention to changing consumer preferences and to market demand. We're stuck with a system that can't evolve. Why can't it evolve?

It can't evolve partly because of the fact that provinces have a veto over any change in a federal-provincial agreement. You need 11 governments to agree, and as many as 30 signatories to agree if you're going to change those federal-provincial agreements. I don't hold anybody at fault here. I can see why provincial governments are reluctant to give up a veto, but at the same time I can see the imperative for some kind of change of flexibility in supply management.

It strikes me that an agrifood commission that is independent and doesn't have to face the political imperative of re-election, of being responsive to constituencies, if it is carefully selected so that its members have an overview and appreciation of the different goals that we've always tried to balance in this country as we've made agricultural policy, which include goals of economic development across the country, equity across producers, equity across commodity sectors—I think those have always been goals that we've tried to juggle can step back and suggest some kinds of compromises that would get you out of those dilemmas. I think it can be helpful

Mme Skogstad: J'estime que nous avons tout intérêt, pour établir nos politiques agricoles, à aller voir ce qui se fait dans d'autres pays, car on y trouvera souvent des solutions à nos problèmes. Mais penchons-nous un instant sur le dilemme de la gestion des approvisionnements. Prenons pour exemple le secteur de la volaille. Ceux d'entre nous qui ont observé le système de gestion des approvisionnements par le passé savent que la gestion des approvisionnements crée une forte tension entre la nécessité, d'une part, de créer un secteur compétitif au Canada—et nous savons la pression que représentent pour les transformateurs de poulet, et les transformateurs en général, les importations américaines moins coûteuses. Nous savons, par ailleurs, que les secteurs soumis à la gestion des approvisionnements jouent un rôle très important dans nombre d'économies provincia-

Avec le déclin de la pêche dans les provinces Maritimes, les secteurs soumis à la gestion des approvisionnements représentent une source de revenus sûre et stable qui est extrêmement importante pour les économies provinciales. Mais nous n'avons pas encore su résoudre cette tension, et nous n'avons pas su introduire dans ce système les changements qui permettraient de tenir compte davantage des goûts changeants des consommateurs et de la demande du marché. Nous sommes prisonniers d'un système incapable d'évolution. Pourquoi en est-il incapable?

Il en est incapable, en partie, parce que chaque province doit approuver tout changement apporté à une entente fédéraleprovinciale. Il faut donc l'accord de 11 gouvernements, d'au moins 30 signataires, pour modifier quoi que ce soit à ces accords conclus entre le gouvernement fédéral et les provinces. Je ne blâme personne. Je comprends pourquoi les gouvernements provinciaux rechignent à abandonner leur droit de veto, mais, par ailleurs, je vois aussi qu'il est impératif d'assouplir notre système de gestion des approvisionnements.

Il me semble qu'une commission agro-alimentaire indépendante, qui n'ait pas à s'inquiéter d'être réélue, de tenir compte des souhaits des électeurs, si elle est choisie avec soin, de façon à ce que ses membres aient une bonne connaissance et appréciation des différents objectifs que nous avons toujours visés dans notre pays en matière de politique agricole, l'objectif qui touche le développement économique, l'équité entre les producteurs, l'équité entre les secteurs-car je crois que ce sont là des objectifs que nous avons toujours essayé de maintenir en équilibre-pourrait prendre suffisamment de recul pour proposer des solutions de compromis à ces dilemmes. Ce serait to governments. We see the use that governments can make of utile pour les gouvernments, me semble-t-il. Nous savons

an ongoing body that would be of assistance in resolving some of these difficult solutions.

Ultimately they become political choices. Ultimately it's the politicians who must have the responsibility to make those hard choices, but I think sometimes suggesting different possibilities and discussing the issue, clarifying the issue, can be instructive.

Mr. Hoeppner (Lisgar - Marquette): Thank you, Dr. Skogstad, for coming this morning. I'm going to take a little different approach in my questioning. Every time I hear Mr. Easter mentioning the Reform Party, my appetite for lobster gets bigger and bigger, so just keep on, Wayne, and I'll hold you to that.

We always want to blame foreign governments, foreign trade regulations, for all our problems on the farm. I would like to suggest to you that it was our own governments over the last 25 years that were probably just as much to blame for farmers' problems as foreign governments.

When I look at input costs to farmers today, when I see fertilizer prices jump 50% from October to May, and world crude prices going down, when last spring I saw sprays, especially Mustar, which is used in canola production—and farmers followed the signal to grow more canola or manufacturers were short of Mustar. The farmers that took the appropriate role and went to zero tillage, which recommended, were between the devil and the deep blue sea. The crop insurance wouldn't allow them to reseed. The Mustar was put on the open market and sold to the highest bidder.

• 1000

Goodness gracious, our governments can surely do something about that.

We have some of the lowest crude prices. Today in Manitoba the pricing of fuel is a big issue. Last fall when we were drying grain, the propane jumped by 50% to 100% during that period. Where is our anti-combines legislation, which should be working in such cases?

We are 3% farmers today, and we have no more clout even if we have the legislation. Can we blame that on foreign government? The Conservatives won the election in 1984 and Jack Murta was up in Parliament every day guaranteeing us that we would get access to cheaper sprays from the United States. He went exactly opposite to that when he got into power.

Let's not blame foreign governments for those problems. Our import costs are way out of line with those of other countries.

[Traduction]

royal commissions periodically. An agrifood commission would be comment, à l'occasion, les commissions royales peuvent être utiles. Une commission de l'agro-alimentaire serait un organisme permanent qui pourrait jouer un rôle utile dans la résolution de ces problèmes épineux.

> Mais, en fin de compte, les choix sont d'ordre politique. C'est aux élus que doit revenir, en fin de compte, la responsabilité de ces choix difficiles, ce qui n'empêche pas qu'il puisse être utile parfois de débattre du problème, de demander des éclaircissements ou des conseils.

> M. Hoeppner (Lisgar-Marquette): Je vous remercie, madame Skogstad, d'être venue ce matin. Mes questions seront d'un ordre un peu différent. Chaque fois que j'entends M. Easter mentionner le Parti réformiste, mon envie de manger du homard se fait plus pressante; alors continue, Wayne, et tu me revaudras ça.

> Nous avons toujours tendance à rejeter sur les gouvernements étrangers, les règles du commerce international, la responsabilité de tous nos problèmes en agriculture. J'estime quant à moi que ce sont nos propres gouvernements, qui, au cours des 25 dernières années, ont fait au moins autant de tort aux agriculteurs que n'en ont fait les gouvernements étrangers.

> Si l'on considère le coût des intrants agricoles, si l'on pense que le prix de l'engrais a augmenté de 50 p. 100 d'octobre à mai, tandis que le prix mondial du pétrole brut diminue, qu'au printemps dernier, il y a eu pénurie de liquide de pulvérisation, et particulièrement de Mustar, qui est utilisé dans la production du canola... et les agriculteurs avaient suivi la consigne d'augmenter leur production de canola. Les agriculteurs qui avaient, comme on le leur avait recommandé, opté pour la culture sans labour, se sont trouvés pris entre l'enclume et le marteau. L'assurance-récolte ne leur a pas permis de refaire les semis. Le Mustar a été mis sur le marché libre et vendu au plus offrant.

> Il me semble, bon sang, que nos gouvernements peuvent intervenir.

> Nos prix pour le brut sont parmi les plus bas. Actuellement, au Manitoba, le prix du carburant fait l'objet d'une grande discussion. L'an dernier, lorsque nous séchions le grain, le prix du gaz propane a augmenté de 50 à 100 p. 100. À quoi sert notre loi contre les coalitions, qui devrait jouer dans ces cas-là?

> Actuellement, les agriculteurs ne représentent plus que 3 p. 100 de la population et n'ont plus aucune influence, même s'ils ont des lois. Pouvons-nous en rejeter la responsabilité sur les gouvernements étrangers? Les Conservateurs ont été élus en 1984, et Jack Murta nous garantissait tous les jours, depuis le Parlement, qu'il nous obtiendrait l'accès à des liquides de pulvérisation moins chers provenant des États-Unis. Il a fait exactement le contraire une fois au pouvoir.

> Alors ne rejetons pas le blâme sur les gouvernements étrangers. Nos coûts d'importation sont tout à fait disproportionnés par rapport à ceux des autres pays.

I would suggest another thing—and I wish Mr. Easter would listen to this. The Canadian International Trade Tribunal put a quota on boneless beef in December of 74,000 tonnes. The importers filled that quota in four months. What happened? Farmers had taken a 20% cut in beef prices already, but they jumped the quota to 85,000 or 86,000 tonnes.

It wasn't the Reform Party doing this, Mr. Easter.

How are we going to fight governments that treat us like that? I would like to hear your response.

The other thing I want to point out to the members here is that we are some of the most heavily taxed people in the world. When a farmer does make money occasionally, he pays more taxes than anybody else.

Here are problems we can solve ourselves, but we are not even talking about them. How would you address that? How do you give us farmers the clout to address these? This is some input I would like to get.

The Chairman: Professor Skogstad, there are a few questions there for you to answer.

**Prof. Skogstad:** More generally, your line of questioning alerts us to the reality, which is that there are a host of government policies, be these taxation or, as you say, competition policy—or you might call it non—competition policy—that have a direct impact upon the welfare of farmers.

I don't know whether we are the most taxed country in the world. I always thought it was Sweden. However, your pointing to taxation levels reminds me that over the years we have in this country systematically shifted the burden of tax revenues from corporations to private individuals. That is a deliberate government policy, it seems to me. We need to be aware that those policies are there and they are deliberate. So when we think about agriculture and whether agriculture should have concessions in terms of taxation policy, it is useful always to remind ourselves that other sectors of the economy have public policies that are benefiting them and giving them some advantages. They might be more hidden than agriculture program expenditures, but nonetheless they exist.

So your point about the need to think about all of the ancillary policies that impact upon a farmer's livelihood is well taken.

Mr. Hoeppner: My concern, especially in western Canada, is that if we don't support agriculture or give it the capability to be competitive and to be profitable, then the rest of the country is going to die. You are going to lose your railroads; you are going to lose your processing industries.

We have got to a point now where we have downsized the farmers and the farm size itself has increased dramatically. When I started farming, a half-section was the standard size. Today it is four sections, and we are still having financial problems.

[Translation]

Et il y a autre chose, et j'aimerais que M. Easter écoute. En décembre, le Tribunal canadien du commerce extérieur a imposé un quota de 74 000 tonnes sur le boeuf désossé. Les importateurs l'on utilisé en l'espace de quatre mois. Qu'a-t-on fait? Alors que les agriculteurs avaient déjà absorbé une réduction de 20 p. 100 du prix du boeuf, on a porté le quota à 85 000 ou 86 000 tonnes.

Ce n'est pas le Parti réformiste qui a fait cela, monsieur Easter.

Comment pouvons-nous nous battre contre des gouvernements qui nous traitent de cette manière? J'aimerais que vous nous le disiez.

J'aimerais aussi faire remarquer aux députés ici présents que nous comptons parmi les catégories les plus lourdement imposées au monde. Quand, à l'occasion, un agriculteur fait des bénéfices, il paye plus d'impôt que n'importe qui d'autre.

Ce sont là des problèmes que nous pouvons résoudre nous-mêmes, mais nous n'en parlons même pas. Que feriez-vous? Comment les agriculteurs pourraient-ils s'y prendre? Voilà ce que j'aimerais que vous nous disiez.

Le président: Professeure, vous avez là toute une liste de questions auxquelles répondre.

Mme Skogstad: De façon plus générale, vos questions nous montrent qu'effectivement il y a tout un tas de politiques officielles, que ce soit en matière fiscale ou, comme vous dites, en matière de concurrence—ou plutôt de non-concurrence, pourrait-on dire—qui ont une incidence directe sur la qualité de vie des agriculteurs.

Je ne sais pas si nous sommes parmi les pays les plus lourdement imposés au monde. J'ai toujours pensé que c'était la Suède qui remportait la palme. Toutefois, en parlant de fiscalité, vous m'avez rappelé qu'au cours des années nous avons systématiquement transféré le fardeau fiscal des sociétés aux particuliers. Il me semble voir là une politique tout à fait délibérée. Nous devons prendre conscience du fait que ces politiques existent et qu'elles sont tout à fait délibérées. Alors, quand nous parlons d'agriculture et que nous demandons s'il convient d'accorder à ce secteur des concessions fiscales, il convient de ne pas oublier que d'autres secteurs de l'économie bénéficient de ce type de politiques gouvernementales qui leur accordent certains avantages. Elles sont peut—être plus discrètes que les programmes de dépenses agricoles, mais elles n'en sont pas moins réelles.

Vous avez donc tout à fait raison de mentionner les politiques auxiliaires qui ont une incidence sur la capacité de l'agriculteur de gagner sa vie.

M. Hoeppner: Ce qui m'inquiète, surtout vu de l'Ouest, c'est que si nous n'appuyons pas l'agriculture, ou si nous ne lui donnons pas les moyens d'être concurrentielle et rentable, c'est tout le pays qui va mourir. Nous allons perdre nos chemins de fer, nos industries de transformation.

Déjà nous avons réduit le nombre des exploitants tandis que la surface des exploitations elle-même a énormément augmenté. Quand j'ai commencé à pratiquer l'agriculture, l'exploitation moyenne avait une demi-section. Aujourd'hui, elle en a quatre, et nous avons tout de même des difficultés financières.

The rest of the country hasn't followed the productivity. It takes the same time to deliver a car to Vancouver as it did in 1908. Where are we going to go if we don't start harassing, or whatever, some of these other industries to become competitive and follow the lead to help us get these world markets?

#### • 1005

Today we have a tremendous demand for canola in the United Kingdom, and probably in Europe. We are still backtracking, Graham, because railways get subsidies. And it's defeating us, it's hurting us, and it's killing us. Let's wake up to those issues.

Do you agree or disagree?

Prof. Skogstad: I agree. As I said, I think there is a real imperative to inform ourselves here about what kind of agriculture sector we need to maintain the world fabric of this society. I don't know whether we need medium-sized farms, and I don't know what a medium-sized farm is. I don't know what particular mix we need in a rural area to be able to maintain a sufficient population and sufficient economic activity to keep communities alive.

I don't know if anybody knows that, but I think we should try to inform ourselves by looking at some other countries that have a successful record in terms of keeping rural communities alive. See what they're doing right and learn something from that. We can't just keep going along saving that if we don't keep the agriculture sector viable we're not going to have a rural community, because immediately you engender a debate about what size of farms you need. What mix of farms do you need? We have to get ourselves some good information on that so it's not just a kind of emotional argument but really a rational one.

Mr. Steckle (Huron-Bruce): I've sort of altered my question because of some of the questioning I heard this morning, but I do want to commend you on your background and for the information you've brought to us this morning. It was very informative. I appreciate that.

I was going to go onto the American issue and the Americans' inability or unwillingness to cooperate in agreements, and where that puts us in terms of the kind of faith we have in the agreements we have presently on the table. As you mentioned, the Americans may sign, but if they do sign do they really intend to live up to the spirit of the agreements or do they not? Where do we stand in that light given the fact that the Americans are great world traders? They're really the ones who have to be looked upon as the ones we follow.

If they do not sign an agreement in 1995, then where do we go in our own domestic thoughts on where we go with agriculture? In the spirit of the agreements, we're trying to remain green. But if the Americans don't live up to the agreements, where does that place the whole international world community in terms of the GATT agreement?

Prof. Skogstad: The Americans will sign the GATT agreement, I think, but they're going to push all the rules to the limit. The moment their domestic producers, processors, or whoever, start facing undue competition, expect some kind of autres, feront face à une trop forte concurrence, il faut

#### [Traduction]

Le reste du pays n'a pas suivi la même courbe de productivité. Il faut toujours aussi longtemps pour livrer une voiture à Vancouver qu'il en fallait en 1908. Ou'allons-nous devenir si nous ne nous mettons pas à pousser ces autres industries à devenir plus concurrentielles, à suivre l'exemple, pour nous aider à obtenir ces marchés internationaux?

Actuellement, il y a une très forte demande pour le canola au Royaume-Uni, et probablement dans toute l'Europe. Mais nous restons en retard, Graham, parce que les chemins de fer sont subventionnés. Cela nous fait du tort, cela nous étouffe. Voyons les choses en face.

Êtes-vous de mon avis ou non?

Mme Skogstad: Je partage votre avis. Comme je l'ai dit, je crois que nous devons absolument voir quel genre d'agriculture il nous faut pour soutenir notre société. Je ne sais pas s'il nous faut des exploitations de taille moyenne, et je ne sais pas ce qu'est une exploitation de taille moyenne. Je ne sais pas quelle serait la formule idéale pour que la population et l'activité économique en milieu rural soient suffisantes pour assurer la survie des collectivi-

Je ne sais pas si quelqu'un a la réponse, mais il faut s'en informer, me semble-t-il, en voyant ce que font les autres pays qui ont su préserver la vitalité de leurs collectivités rurales. Voyons ce qu'ils font de bien, et tirons-en la leçon. Nous ne pouvons pas simplement continuer à dire que si le secteur agricole n'est plus viable, nous n'aurons plus de milieu rural, car cela lance tout de suite le débat sur la taille idéale de l'exploitation agricole. Quel mélange faut-il? Il faut que nous prenions de bons renseignements pour que le débat soit rationnel, et non pas géré par les seules émotions.

M. Steckle (Huron-Bruce): Suite aux questions que j'ai entendues ce matin, j'ai quelque peu modifié la mienne, mais je tiens à vous féliciter d'abord de vos connaissances et de l'information que vous nous avez apportée ce matin. C'était très utile. Je vous en suis

J'allais parler du problème américain et de l'incapacité ou du refus des Américains de coopérer dans le cadre des accords; je me demande quelle confiance nous pouvons dès lors avoir dans les accords que nous avons signés jusqu'ici. Comme vous l'avez dit, les Américains signeront peut-être, mais cela veut-il dire pour autant qu'ils ont l'intention de respecter l'esprit de l'accord, ou non? Quelles conséquences cela peut-il avoir pour nous, vu que les Américains sont très actifs sur les marchés internationaux? C'est vraiment eux que nous devons observer pour décider de la voie à

S'ils ne signent pas l'accord en 1995 qu'allons-nous faire en matière d'agriculture? Nous essayons de respecter l'esprit des accords et de rester dans la légitimité. Mais si les Américains ne les respectent pas, quelle sera la position de la communauté internationale par rapport à l'accord du GATT?

Mme Skogstad: Les Américains signeront l'accord du GATT, je pense, mais ils iront toujours à la limite du permis. Dès l'instant où leurs producteurs, leurs consommateurs, ou

harassment at the border. If that pattern of harassment continues, I guess it's just business as usual, isn't it? The Japanese have become very used to the Americans pushing very hard in terms of trying to get into the Japanese market.

One of the things that you could say in a more positive vein is that when Canadian producers have used the trade remedy dispute panels that were put in place in the FTA, or under the NAFTA, we tended to come off quite well.

The only difficulty with this whole dispute resolution process that we have under the FTA and the NAFTA is that it's so lengthy and it's so costly, and decisions, even if they are favourable to us, just take forever to get. What we ought to be doing is to try to press more strongly for a clarification of what constitutes a subsidy, what constitutes a fair trading practice.

• 1010

We can continue to work on getting clearer rules, but I guess I'm very pessimistic. I believe the United States, as a whole, regards with a great deal of suspicion any marketing practice or any government program that is dissimilar to its own. Because they don't have a wheat board, they regard it as an unfair trading practice. Australia has a wheat board, we have a wheat board, but as compared to the American private grain trader practice, the Wheat Board is an anomaly that they cannot understand. I think their harassment will continue, but we can use every available legal mechanism we have, including the world trade organization, once it's established—and I think it will be established—and continue to press hard.

Mr. Steckle: Another aspect, as you mentioned, is the dwindling knowledge of our society, in terms of what we understand... Many of us are now almost second generation removed from farms. How do we put that in focus? For those of us who come from rural Canada and have actually physically participated in agriculture, this whole notion that 25 years ago compared to today, the cost of a car, a tractor, machinery, has probably gone up eight to tenfold... Looking at the price of a bushel of wheat or a bushel of corn compared to that time, we probably maybe doubled the price at best, and in many cases we are probably running about the price we did 25 to 40 years ago.

In itself that's a phenomenon. There are still people willing to sacrifice their time and their efforts and their careers in that particular enterprise. How do we get that message across? When governments are competing for dollars, there are fewer dollars to compete for. If we believe in agriculture, in feeding ourselves... We haven't undergone the kind of disasters that Europe has experienced over the generations; they've gone hungry and have appreciated food for what it really is. What does Canada need to bring us to full appreciation so that when we are trying to compete for those dollars, whether it be through subsidies or whether it be in other forms, those who are seeing dollars being directed in that area don't see it as another handout?

[Translation]

action before the American trade tribunal bodies, and expect s'attendre à un recours devant le tribunal américain du commerce et à des tactiques de harcèlement aux frontières. Si ces tactiques continuent, cela veut dire que rien n'aura changé, n'est-ce pas? Les Japonais se sont tout à fait habitués aux efforts déployés par les Américains pour essayer de pénétrer le marché japonais.

> Sur une note plus positive, on peut dire que lorsque les producteurs canadiens ont eu recours aux commissions de règlement des différends commerciaux qui ont été créées dans le cadre de l'ALE, ou de l'ALENA, ils s'en sont très bien tirés.

> Le seul problème que présentent ces procédures de règlement des différends prévues par l'ALE et l'ALENA, c'est leur lenteur et leur coût, et le fait que même si les décisions nous sont favorables, elles sont trop lentes à venir. Il faudrait plutôt essayer d'obtenir une définition plus claire de ce qui représente une subvention, de ce qui constitue une pratique commerciale loyale.

> Nous pouvons continuer d'essayer d'obtenir des règles plus claires, mais je suis très pessimiste. Je crois que les États-Unis, en général, sont très soupçonneux à l'égard de toute pratique de commercialisation ou de tout programme officiel qui n'est pas identique aux leurs. Comme ils n'ont pas de commission du blé, ils estiment que c'est une pratique déloyale. L'Australie a une commission du blé, nous en avons une, mais pour les Américains, qui ont un marché privé, c'est une anomalie incompréhensible. Ils continueront donc leur tactique de harcèlement, mais nous pouvons utiliser tous les moyens juridiques à notre disposition, y compris le recours à l'Organisation mondiale du commerce, lorsqu'elle existera-et je crois qu'elle sera créée - pour continuer à exercer de fortes pressions.

> M. Steckle: Comme vous l'avez dit, il y a également l'affaiblissement des connaissances, du point de vue de notre vision... Pour beaucoup d'entre nous, cela fait au moins deux générations que nos familles ont quitté la ferme. Comment expliquer cela? Pour ceux d'entre nous qui viennent de la campagne canadienne, qui ont eux-mêmes travaillé dans l'agriculture, l'idée que le prix d'une voiture, d'un tracteur, d'une machine, a probablement été multiplié par huit ou dix au cours des 25 dernières années. . . tandis que le prix du boisseau de blé ou de maïs a au mieux doublé, et que dans bien des cas il est probablement au même niveau qu'il y a 25 ou 40 ans.

> C'est vraiment extraordinaire de penser qu'il y a encore des gens qui sont prêts à sacrifier leur temps et leur labeur à entreprise. Comment pareille pouvons-nous comprendre? Quand les gouvernements s'arrachent entre eux les revenus, il y en a moins pour tout le monde. Si nous croyons à l'avenir de l'agriculture, à la nécessité de subvenir à nos pas connu les besoins alimentaires... Nous n'avons catastrophes qu'a connues l'Europe au fil des générations; les Européens ont eu faim et connaissent l'importance de la nourriture. Que faut-il faire au Canada pour que nous comprenions vraiment l'enjeu et que, lorsque nous nous battons pour cet argent, que ce soit sous forme de subventions ou autres, les gens n'aient pas l'impression que c'est encore une charité faite aux agriculteurs?

Prof. Skogstad: I think you put your finger very nicely on the problem. It's almost inconceiveable to most Canadians to imagine that we couldn't have the range and variety of food that we have. You're right, the European experience is completely different, the Japanese experience is different, and that helps to explain why they put such a high priority on the domestic agricultural sector.

I think one of the ways you do it is doing just what you've been doing, which is to indicate what the financial situation is here. I also think it's highly instructive to draw on the experience of other countries. When one starts to look at what's happened to some sectors of agriculture in the U.S. and one sees the kind of concentration that's gone on in the broiler industry, for example, and one sees the kind of environmental costs that come with large-scale cattle operations, I think that kind of information is instructive in making Canadians realize that if you're going to have an environmentally sustainable agriculture and maintain the world community, which all the urban people would like to get away to if they only could, there is going to be a cost. If you don't put public funds behind it, this is the cost. This is the kind of world economy, the kind of environmental degradation, that you get in other countries.

I guess my preference is that you use rational arguments, that you use counter-examples as best you can. But again, you're right. When most people are removed, as they are now, from direct experience with the farm, it becomes increasingly difficult. It's not an easy task. It may be easier to do it at the provincial level than at the national. In that sense you certainly need a coordinated action across the two levels of government. It should not just be up to MPs to have to sell the message. It also has to be up to provincial governments and MLAs. It requires a major effort.

• 1015

The Chairman: Thank you, Doctor. Mr. Culbert.

Mr. Culbert (Carleton — Charlotte): Thank you, Mr. Chairman. Good morning, Doctor.

I just want to follow up very briefly on one point you made. You indicated you felt that government participation should continue in agriculture in areas like marketing and research and development. You also mentioned the importance of agriculture to the economic and social nature of our rural communities, no question. But you also mentioned that in your opinion we in Canada didn't need a farm bill or some piece of legislation such as exists in the United States but instead a periodic review of agriculture and the policies, legislation, and programs we have. So really what you're suggesting is a number of pieces perhaps of smaller legislation. You also mentioned the sunset or review clause rather than the overall agricultural guidance legislation, if you will, that could be reviewed from time to time as changes were required.

[Traduction]

Mme Skogstad: Vous avez très bien cerné le problème. Pour la plupart des Canadiens, il est impensable que nous puissions être privés de la variété d'aliments à laquelle nous sommes habitués. Vous avez raison, les Européens ont une expérience tout à fait différente, et les Japonais aussi, et cela explique pourquoi ils accordent tant d'importance à l'agriculture nationale.

27:21

Une des façons de faire, c'est justement de continuer ce que vous faites, c'est-à-dire expliquer la situation financière. Il est aussi très instructif de voir ce que font les autres pays. Si l'on considère ce qui est arrivé dans certains secteurs de l'agriculture américaine, la concentration qu'il y a eu dans l'industrie du poulet à griller, par exemple, et le coût environnemental que représentent les élevages bovins à grande échelle, et qu'on transmet cette information aux Canadiens, il me semble que cela les aidera à comprendre que pour avoir une agriculture durable, pour assurer la survie des collectivités rurales—où tous les citadins souhaiteraient se réfugier s'ils le pouvaient—il va falloir payer. Car si on n'y consacre pas des fonds publics, il y aura un autre coût: le genre d'économie et de dégradation environnementale que l'on voit dans d'autres pays.

J'ai une préférence marquée pour les arguments rationnels, les exemples concrets, dans la mesure du possible. Mais vous avez raison. Comme la plupart des gens n'ont plus aucune expérience directe de la ferme, cela devient de plus en plus difficile. C'est une lourde tâche. C'est peut-être plus facile au niveau provincial qu'au niveau national. De ce point de vue, il faudrait certainement une action coordonnée entre les deux paliers de gouvernement. Ce ne sont pas seulement les députés que l'on devrait charger de faire passer le message. Les gouvernements provinciaux et les membres des assemblées législatives devraient aussi s'en occuper. Cela requiert un effort de grande envergure.

Le président: Merci, madame. Monsieur Culbert.

M. Culbert (Carleton-Charlotte): Merci, monsieur le président. Bonjour, madame.

Permettez-moi de relever brièvement un des points que vous avez soulevés. Vous avez déclaré qu'à votre avis le gouvernement devrait continuer à intervenir dans le domaine de l'agriculture dans les secteurs comme le marketing ainsi que la recherche et le développement. Vous avez également souligné la part importante de l'agriculture dans le tissu social et économique de nos collectivités rurales. Cela, je l'admets. Mais vous avez également déclaré qu'à votre avis, au Canada, nous n'avions pas besoin d'une loi agricole ni de dispositions législatives comparables à celles qui existent aux États-Unis, mais que nous devrions plutôt effectuer des revues périodiques du secteur de l'agriculture ainsi que des politiques, des dispositions législatives et des programmes qui sont en place. Vous recommandez donc, en réalité, un certain nombre de mesures dans le cadre d'une législation de moins grande envergure. D'après vous, il serait également plus souhaitable d'avoir une disposition de temporarisation ou de révision plutôt que, disons, une législation d'ensemble qui permettrait d'orienter l'agriculture et que l'on pourrait réviser de temps en temps, au besoin.

Again, perhaps just in the same brief question I could bring into that the comment... I know my province has experienced the same thing Mr. Chrétien had mentioned about the Right to Farm Act as the urban area sort of sprawls into the traditional farming area and so on. So I'm wondering if we're going to again continue to develop those smaller pieces of legislation in a patchwork system rather than an overall piece of legislation, and that's what you're really saying.

Prof. Skogstad: I don't know if it's a case of patchwork legislation as compared to a farm bill. If I look at the U.S. farm bill, that's patchwork legislation. The U.S. farm bill is certainly an omnibus farm bill but there's something in that omnibus farm bill for every commodity sector, for consumers, for environmentalists. The American farm bill is simply a compromise. It's a compromise that's arrived at by including something for everybody. It's not coherent agricultural policy. It's far from it. It's not long-term planning. It's just incremental changes in the old farm bill that was first put in place in—was it 1933 when you had the first farm bills? It was something like that, when governments started to get involved in agriculture too. So it's no model for anybody as far as I'm concerned.

When you get an omnibus farm bill like that, what happens—and it's already happening—is that interests get highly mobilized in the run—up to the expiry of the farm bill in order to preserve what's in there for them, and you don't get the flexibility to adapt to changing circumstances. I think it's the case with the U.S. farm bill, which is especially problematic.

But I think it might be possible to have pieces of legislation that cut across commodity sectors and attend to interests that producers of different commodities have in common, or needs or problems—let's put it that way—that they have in common.

With respect to your specific question about the Right to Farm bill as compared to perhaps zoning legislation, I think the idea would probably be zoning legislation. That falls, I guess, within provincial and municipal territory rather than the jurisdiction of the Government of Canada.

The Chairman: Mr. Landry.

M. Landry (Lotbinière): Merci, monsieur le président. Merci, madame.

J'écoute votre présentation et j'aimerais revenir un peu sur le GATT. Mon confrère d'en face en a parlé un peu, mais j'aimerais être rassuré et pouvoir également rassurer les agriculteurs à travers le Canada. On dit qu'on s'attend à ce que les États—Unis ne respecteront peut—être pas intégralement l'accord du GATT et qu'il y aura du harcèlement commercial.

[Translation]

Encore une fois, dans le cadre de cette même courte question, peut-être pourrais-je faire observer... Je sais que, dans ma province, on a connu la situation qu'a évoquée M. Chrétien avec la Loi sur le droit d'exploitation agricole, au fur et à mesure que la zone urbaine envahit des terres traditionnellement agricoles. Je me demande donc si nous allons toujours continuer à élaborer une myriade de mesures législatives de moins grande envergure plutôt qu'une législation d'ensemble, comme vous le dites vous-même.

Mme Skogstad: Je ne sais pas si l'on peut parler d'une myriade de mesures législatives par opposition à une loi agricole. Si l'on examine la loi agricole des États-Unis, il s'agit bien d'une myriade de mesures législatives. Cette loi est certainement polyvalente, mais on y trouve quelque chose qui s'adresse à chaque secteur de production, aux consommateurs, ainsi qu'aux défenseurs de l'environnement. La loi agricole américaine est tout simplement un compromis. C'est un compromis auquel on est arrivé en incluant quelque chose qui s'adresse à tous et chacun. Il ne s'agit pas d'une politique agricole cohérente. Loin de là. Ce n'est pas de la planification à long terme. On a tout simplement ajouté certaines modifications à l'ancienne loi agricole qui a été passée en. . . est-ce en 1933 que les premières lois agricoles sont entrées en vigueur? Et c'est à peu près à cette époque que les gouvernements ont commencé à s'occuper également de l'agriculture. Par conséquent, de mon point de vue, ce n'est pas un modèle pour qui que ce soit.

Ce qui se passe généralement—et cela a déjà commencé—c'est qu'avec une loi polyvalente comme celle—là, lorsque la période d'application de la loi agricole touche à sa fin, les divers intervenants mobilisent leurs troupes afin de préserver les avantages qui découlent pour eux de la législation en place, et vous n'avez plus assez de souplesse pour faire les ajustements nécessaires pour prendre en compte un contexte différent. Je pense que c'est le cas de la loi agricole américaine et que la situation est particulièrement problématique.

Mais je pense qu'il serait possible d'avoir des mesures législatives qui couvrent plusieurs secteurs de production et qui prennent en compte les intérêts ou, disons, les besoins ou les problèmes que peuvent partager les producteurs de diverses denrées.

En ce qui concerne la question précise que vous avez posée sur la Loi sur le droit d'exploitation agricole par opposition à la possibilité d'avoir recours à une réglementation du zonage, je pencherais plutôt en faveur de la réglementation du zonage. Je suppose que cela tombe dans le domaine des compétences provinciales et municipales, et non sous l'autorité du gouvernement du Canada.

Le président: Monsieur Landry.

Mr. Landry (Lotbinière): Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Doctor.

While listening to your presentation, I thought we should come back a bit to the GATT agreement. My colleague who is sitting on the other side has mentioned it but I would like to be reassured and to be in a position to also reassure farmers across Canada. There is a rumor that the United States are not expected to abide by all provisions in the GATT agreement and that we'll have to face some kind of commercial harassment.

Personnellement, je vois l'agriculture du Canada comme une entreprise, comme une business et les États-Unis comme une autre business. Ce sont des identités différentes les unes des autres. Si je ne n'ai pas raison, reprenez-moi, mais la vision d'homme d'affaires sur laquelle je m'enlignerais serait de prévoir un mécanisme qui pourrait pallier à toutes ces éventualités.

1020

On prend la mise en marché, par exemple. Qu'on ait l'entreprise qu'on voudra, un jour il faut s'asseoir, et dire: «Écoutes, si le marché tourne comme cela, comment va-t-on réagir?» C'est avec tous ces mécanismes-là qu'il faut être prêts pour rentrer en mise en jeu. Pas un an, deux ans, trois ans après. Il faut être avant-gardistes en affaires.

Il faut être avant-gardistes au niveau de l'agriculture du Canada. canadiens aient une sécurité, une assurance de notre part, de la part du gouvernement, et également des personnes qui travailleront de concert avec nous pour trouver ces solutions-là. Souvent, vous allez m'entendre dire qu'il n'y a pas de problèmes; il n'y a que des solutions. C'est à nous de les trouver.

Je ne sais pas si, face à ce que je viens d'énumérer, on ne devrait pas commencer à voir des solutions. Je ne sais pas s'il s'agirait de barrières tarifaires. Les États-Unis sont protectionnistes. Quant à nous, ne pourrions-nous pas être semblables et arrêter de se donner pour une bouchée de pain? C'est à nous à examiner nos marchés. C'est à nous d'étudier cela ensemble.

J'aimerais que vous élaboriez un petit peu à ce sujet-là pour sécuriser les agriculteurs canadiens.

Prof. Skogstad: Well, solutions rather than just defining problems.

In fairness to the Government of Canada and to a number of provinces, there has been an effort to try to plan for the prospect, and now the eventuality, of a GATT agreement. The whole Mazankowski task force, the agricultural summit in Quebec, I think what's going on in Saskatchewan now-these have all been efforts to try to determine how agricultural policies would need to be adjusted in an era of more open borders.

As I understand it, you're specifically asking for governments to sit down and say, "If this scenario transpires, we will have this set of agricultural policies. If that scenario comes to fruition, we will have that set of policies". With respect, I'll stick by what I began by saying earlier, which is that there is a fair degree of uncertainty about how things will evolve and I'm not certain that the kind of planning you would like to see is going to be anything more than agricultural economists coming out with yet another round of models.

Having said that, I think you put your finger on what is imperative, which is that in the face of that kind of uncertainty, it is crucial to recognize that what uncertainty means is that est crucial de reconnaître le problème qui découlera de ces stable and secure farm incomes will continue to be a problem, incertitudes. Je veux dire que la stabilité et la sécurité des

[Traduction]

As far as I am concerned, Canadian agriculture is like a corporation, like a business, and the United States represent another business. These are two different entities. If I am in error, please correct me, but the businessman's perspective that I would adopt would lead me to put in place a mechanism to respond to all these potential difficulties.

Take marketing, for example. Whatever business you're in, one day you have to sit down and say: "Listen, if the market turns this way or that, how are we going to react?" This is the kind of mechanism we need to be ready to play the game right away. Not one, two or three years later. In business, you have to plan for the future.

This is exactly what we should do about Canadian agriculture. We Il faut être prêts à toute éventualité pour que nos agriculteurs have to get ready to face any situation that could develop so that Canadian farmers can have some kind of security, some kind of assurances on our part, on the part of the government and on the part of people who are going to cooperate with us to find the necessary solutions. Often, you will hear me say that there are no problems; there are only solutions. It's up to us to find them.

> I don't know if, among the things I just mentioned, some solutions could not be found. I don't know if it's tariff barriers that we need. The United States are protectionnist. Couldn't we, too, follow in their steps and stop selling ourselves short? It's up to us to study our markets. It's up to us to do that together.

> I would like you to develop this point a bit so that Canadian farmers can be reassured.

> Mme Skogstad: Eh bien, parlons de solutions plutôt que de cerner les problèmes.

> Pour être juste envers le gouvernement du Canada et un certain nombre de provinces, il faut dire que des initiatives ont été prises pour essayer de planifier l'entrée en vigueur possible, et les retombées que l'on constate actuellement, d'une entente comme le GATT. Le groupe de travail mis sur pied par M. Mazankowski, le sommet agricole du Québec, et ce qui, je pense, se fait actuellement en Saskatchewan-tout cela fait partie des initiatives destinées à déterminer les ajustements à apporter aux politiques agricoles à l'ère de l'ouverture des frontières.

> Si je comprends bien, vous voudriez que les gouvernements puissent dire: «Si la situation évolue en ce sens, nous aurons recours à cette série de politiques agricoles. Mais si c'est cette autre situation qui se développe, nous aurons cette autre série de politiques.» Avec tout le respect que je vous dois, permettez-moi de m'en tenir à ce que j'ai dit auparavant: nous ne sommes pas vraiment certains de la façon dont les choses vont évoluer, et je ne suis pas sûre que le genre de planification que vous souhaiteriez puisse aboutir à autre chose qu'à pousser certains experts en économie agricole à élaborer encore une fois une série de modèles.

> Cela dit, je pense que vous avez cerné ce dont il est urgent de s'occuper: dans une situation où il y a tant d'incertitudes, il

then to provide some kind of safety net in the eventuality that markets will not deliver prices that can sustain producers and agricultural and rural economies.

Planning is a good thing, but we must always be realistic. Agricultural trade is always affected by political factors as well as economic ones, and you can't take the politics out of it. You can't dictate domestic agricultural policies in other countries. We certainly are in an era in which what will happen in a number of our export sectors will increasingly be determined by what happens in other countries and the agricultural policies of other countries.

In the face of that reality of, in a sense, less and less control over our own ability as governments and as producers to determine what our incomes will be, it seems to me that the imperative is certainly safety nets of some kind.

I'm not sure if that answers your question. I've rephrased it a little bit differently, but if you would like to have another go at it, feel free.

1025

The Chairman: Thank you very much, Dr. Skogstad. Unfortunately, Mr. Landry, we don't have the time for you to go back at it ment, monsieur Landry, nous n'avons pas le temps de vous donner again.

I want to thank you, Dr. Skogstad, for presenting your comments to us this morning. You gave us food for thought. We have your paper. Once we get it translated, we'll be able to go through it. We may, later on in the process, give you a call for further clarification and information as we start to write our report. Again, thank you very much for appearing before us. It was very interesting.

Prof. Skogstad: Thank you very much, and good luck with your endeavour; it's an important one.

The Chairman: Thank you.

Colleagues, instead of going to a break, I want to continue through. We have Dr. Andrew Schmitz from the University of Florida. Unfortunately, he has to catch a flight out. He has to leave by 11:30 a.m., so I thought we might just continue right through, if it's okay with my colleagues.

Welcome, Dr. Schmitz.

Professor Andrew Schmitz (University of Saskatchewan): Thanks.

The Chairman: I don't know if you heard from our previous witness, but perhaps you would like 10 or 15 minutes to open, and then we'll move into questions and answers.

**Prof. Schmitz:** Thank you very much for inviting me.

I just flew in from Saskatchewan. I was doing some combining and I appreciated this gentleman's comment about contracting mustard. We contracted mustard. The only problem is that we have number four mustard instead of number one.

[Translation]

or potentially will be a problem, and that there is an imperative there revenus tirés de l'agriculture continueront d'être en question, ou que cela pourra éventuellement faire problème, et qu'il est donc impératif de prévoir un filet de sécurité quelconque au cas où les marchés n'offriraient pas les prix nécessaires pour faire vivre les producteurs et soutenir l'économie agricole et rurale.

> Planifier, c'est bien, mais il faut rester réaliste. Le commerce agricole est toujours affecté par des facteurs politiques et économiques, et il est impossible de l'isoler de la politique. Il est impossible d'imposer notre volonté à l'étranger et de dicter à d'autres pays leurs politiques agricoles nationales. Nous sommes certainement à une époque où l'évolution d'un certain nombre de nos secteurs d'exportation sera de plus en plus déterminée par ce qui se passe à l'étranger et par les politiques agricoles en vigueur dans d'autres pays.

> D'un certain point de vue, nous avons de moins en moins le pouvoir, en tant que gouvernements et en tant que producteurs, de déterminer nos revenus futurs, et il me semble que, devant cette dure réalité, il est impératif de prévoir des filets de sécurité, quelle que soit la forme que cela prenne.

> Je ne suis pas sûre d'avoir répondu à votre question. Je l'ai reformulée de façon un peu différente, mais si vous voulez la reprendre, allez-y, je vous en prie.

> Le président: Merci beaucoup, madame Skogstad. Malheureusela parole à nouveau.

> Je tiens à vous remercier, madame Skogstad, des observations que vous nous avez faites ce matin. Vous nous avez donné matière à réflexion. Nous avons votre mémoire. Lorsqu'il aura été traduit, nous aurons la possibilité de l'étudier. Il se peut que, plus tard, nous vous appelions pour obtenir des éclaircissements et des informations, une fois que nous nous serons lancés dans la rédaction de notre rapport. Encore une fois, merci beaucoup d'avoir accepté de comparaître devant nous. Vos propos ont été fort intéressants.

> Mme Skogstad: Merci beaucoup, et bonne chance dans votre entreprise; vous faites quelque chose d'important.

Le président: Merci.

Mes chers collègues, au lieu de faire une pause, j'aimerais continuer. Nous accueillons M. Andrew Schmitz, de l'Université de la Florida, et il a malheureusement un avion à prendre. Il ne doit pas partir plus tard que 11h30, et j'ai donc pensé que nous pourrions continuer, si vous êtes d'accord.

Bienvenue, monsieur Schmitz.

M. Andrew Schmitz (Département de l'économie agricole et des ressources, Université de la Saskatchewan): Merci.

Le président: Je ne sais pas si vous avez vu comment nous avons procédé avec le témoin précédent, mais peut-être voudriez-vous prendre 10 ou 15 minutes pour faire une déclaration liminaire avant que nous passions aux questions.

M. Schmitz: Merci beaucoup de m'avoir invité.

Je viens d'arriver de la Saskatchewan. J'ai participé à la moisson, et je comprends fort bien les observations faites par ce monsieur lorsqu'il a parlé de contrat portant sur la fourniture de moutarde. Nous avions déjà passé ce genre de contrat. Le seul problème, c'est que nous nous sommes retrouvés avec de la moutarde de qualité numéro quatre, et non pas de qualité numéro un.

Unfortunately, my neighbours, who are big durum growers—we also grow durum—thought they had a good crop. However, they ended up with what they call piebald, so they ended up with number four durum instead of number one. We got ourselves in the usual mess out where we farm in rural Saskatchewan.

I thought I'd give you my background. I'm not only a farmer; I've been fortunate enough to hold three university positions, which I currently hold. I'm a professor in the University of Saskatchewan in Saskatoon. I've been a professor for 25 years in the University of California at Berkeley. At the same time, I also hold a chair position in agriculture at the University of Florida.

I've been able to observe different parts of the world and also work with some good minds. I still keep very active in the farming business. I've also done a lot of work in Canada, including work for the Economic Council of Canada. We worked for the Hall commission. We're the ones who put on the conference on supply management in Montreal this summer that Professor Skogstad talked about. She is participating. That gives you a feel for where I'm coming from.

The first comment I'd like to make concerns the U.S. agricultural policy. I've lived there most of my life. I worked in U.S. agriculture, along with different commodity groups or interest groups. I think Canada could learn a lot from the U.S. agricultural farm program.

I never believed for a minute that Canadian agriculture in the long run is necessarily sustainable in the event that we did go to a free market. My argument is that a large percentage of the land of western Canada would no longer be farmed.

When I did my masters thesis in Saskatoon, we did a study in northern Saskatchewan. At that time, we concluded that in northern Saskatchewan, along with parts of Alberta and Manitoba, likely 10 million acres of farm land could not be sustained in the current way of farming in terms of grain mentality. I still believe that.

Relate that to the U.S. farm bill. As you know, the U.S. farm program now has something like 35 million acres of farm land as part of a 10-year conservation program. There is also a conservation program under the farm program. If you want to participate and receive the target prices for commodities, you have to set aside a certain percentage of your farm.

#### [Traduction]

Et mes voisins qui sont de gros producteurs de blé dur—nous en produisons également—pensaient qu'ils allaient avoir une bonne récolte. Malheureusement, ils se sont retrouvés avec ce que l'on appelle du blé tacheté, c'est-à-dire du blé dur de qualité numéro quatre, et non pas de qualité numéro un. Encore une fois, les fermiers des régions rurales de la Saskatchewan se retrouvent dans le pétrin.

J'ai pensé que je devrais commencer en vous parlant de mes antécédents. Je ne suis pas seulement fermier; j'ai eu la chance d'être appelé par trois universités à occuper un poste. Je suis professeur à l'Université de la Saskatchewan à Saskatoon, professeur depuis 25 ans à Berkeley, à l'Université de la Californie, et en même temps j'occupe la chaire d'agriculture à l'Université de la Floride.

J'ai pu observer ce qui se passait dans diverses parties du monde et travailler avec des gens intelligents. Je continue à m'occuper d'agriculture. J'ai également oeuvré dans ce domaine au Canada, notamment au Conseil économique du Canada. Nous avons participé à la Commission Hall, et nous sommes ceux qui ont mis sur pied la conférence sur la gestion des approvisionnements qui s'est tenue cet été à Montréal et à laquelle a participé M<sup>me</sup> Skogstad. Cela vous donne une idée de mes antécédents.

La première observation que j'aimerais faire porte sur la politique agricole des États-Unis. C'est dans ce pays que j'ai vécu la plupart du temps, et j'ai oeuvré aux États-Unis dans le domaine de l'agriculture en collaboration avec des groupes représentant divers secteurs de production ainsi que des groupes d'intérêt. Je pense que le Canada pourrait apprendre beaucoup en étudiant le programme agricole des États-Unis.

Je n'ai jamais pensé, même une minute, que l'agriculture canadienne serait nécessairement une activité durable à long terme si l'on adoptait une politique de libre-échange. D'après moi, dans ce cas, une large proportion des terres du Canada de l'Ouest ne seraient plus cultivées.

Lorsque j'ai fait ma thèse de maîtrise à Saskatoon, nous avons entrepris une étude portant sur la région nordique de la Saskatchewan. À l'époque, nous en sommes venus à la conclusion que dans le Nord de la Saskatchewan, ainsi que dans certaines régions de l'Alberta et du Manitoba, il était probable que sur 10 millions d'acres de terres agricoles, on ne pourrait continuer de cultiver des céréales de façon durable. Je suis toujours persuadé que cela est vrai.

Placez cela dans le contexte de la loi agricole américaine. Comme vous le savez, dans le cadre du plan agricole des États-Unis, il y a maintenant quelque 35 millions d'acres de terres agricoles qui font maintenant partie d'un programme de conservation s'étalant sur 10 ans. Il existe également un programme de conservation dans le cadre du programme agricole. Si on veut participer et recevoir les prix cibles pour les produits de base, il faut réserver un certain pourcentage de votre exploitation agricole.

## • 1030

Roughly 85% of the people participate in the program and part of their land has to be set aside each year if they participate in the program. The 10-year conservation program is separate from that.

Environ 85 p. 100 des gens participent au programme et une partie de leur terre doit être réservée chaque année. Le programme de conservation de 10 ans est distinct.

The 10-year conservation program satisfies the environmental groups, in my opinion, and when the new farm bill comes up in 1995 and 1996, I suspect that component is going to remain in the farm program. There's going to be good support for the environmental-based, long-term conservation reserve program.

A good friend of mine, Dick Dawson, was president of Cargill in Canada and has now retired. He never agreed with many of my statements, as Wayne and some people know. He would say you can never let lands sit idle or let people hunt ducks on it, produce buffalo and go back to the buffalo commons. The land has to be producing grain.

Of course, grain companies love that because they make money delivering grain. They also love the instability that goes with it. Now that he's a consultant he agrees with me. He says a lot of the land we actually farm should never be maintained in grain production.

If you have an area where you get a 17-bushel-an-acre yield, you can't make it on that farmland on a long-term sustainable basis without government programs, crop insurance, GRIP, etc. In terms of any vision you have of the long-term strategy for Canadian agriculture, you have to get away from operating on the basis of plowing from fence row to fence row.

I've argued about that with the former Minister of Agriculture, etc., on other occasions. The point was that we summer fallow in Canada, so we already have a conservation reserve program. But that is not a conservation reserve program.

The incentives are not there to produce grass, livestock and buffalo, etc. The incentives are still for grain production because government policies moved it that way. When I talk about a buffalo commons, I take it seriously because we're doing a large project for the Environmental Protection Agency in Washington.

We have a book coming out called *The Buffalo Commons* that deals with the economics of farming in the long run. There are better opportunities in agriculture than in producing grain on 17-bushel-an-acre land that's never going to improve in terms of its productivity.

I can't believe why we don't allow the American hunters, for example, or wealthier people from maybe eastern Canada to use a lot of the land in Alberta, northern Saskatchewan, or northern Manitoba and do it right. Then you would need to have a system where you could charge people to hunt, unlike the current system that exists.

When you look at agriculture in the long run, it should be on a much broader basis than just chickens and turkeys and wheat and canola. You should look at it in terms of the opportunities for hunting, sports, etc.

I commend my neighbours who are trying to produce elk. I think they're doing a good job of it. It will become a larger business for them if they can get the infrastructure in place. People are also trying ostrich farming. They recognize it's high-risk agriculture, but it's certainly unique and unlike dealing in traditional commodities.

[Translation]

Le programme de conservation de 10 ans satisfait les groupes environnementaux, à mon avis, et lorsque la nouvelle loi agricole sera présentée en 1995 et 1996, j'ai l'impression que cette composante restera dans le programme agricole. Le programme de conservation à long terme axé sur l'environnement sera sans doute bien soutenu.

Un ami à moi, Dick Dawson, était président de Cargill au Canada et a maintenant pris sa retraite. Il n'a pas toujours été d'accord avec bon nombre de mes déclarations, comme Wayne et d'autres le savent. Il disait que l'on ne pouvait pas laisser des terres en friche ou laisser des gens y chasser le canard, élever du bison et les rendre aux pâturages pour bisons. La terre doit produire des céréales.

Bien entendu, les compagnies de céréales sont tout à fait d'accord, puisqu'elles font de l'argent en vendant des céréales. Elles aiment également l'instabilité qui accompagne ces systèmes. Maintenant qu'il est expert—conseil, il est d'accord avec moi. Il est d'accord pour dire qu'une bonne partie des terres que nous exploitons actuellement ne devraient pas continuer à produire des céréales.

Si vous avez des terres où vous obtenez un rendement de 17 boisseaux à l'acre, vous ne pouvez pas vous en sortir à long terme sans des programmes gouvernementaux, l'assurance-récolte, RARB, etc. Si vous voulez une stratégie à long terme pour l'agriculture canadienne, il faut s'éloigner de l'idée d'une exploitation à labourer d'une clôture à l'autre.

J'ai parlé de cette question avec l'ancien ministre de l'Agriculture, etc., à plusieurs occasions. Le fait est qu'au Canada, on met les terres en jachère pendant l'été; donc, d'une certaine façon nous avons déjà un programme de conservation. Mais ce n'est pas un vrai programme de conservation.

Les exploitants agricoles ne sont pas encouragés à produire des pâturages, du bétail, du bison, etc. On les encourage toujours à produire des céréales, car les politiques gouvernementales vont dans ce sens. Quand je parle de pâturages pour les bisons, je parle sérieusement, car nous entreprenons actuellement un vaste projet pour l'Agence de protection environnementale à Washington.

Nous avons un livre qui va bientôt sortir, *The Buffalo Commons*, qui traite de l'agriculture à long terme. Il existe de meilleures possibilités en agriculture que de produire des céréales sur des terres ayant un rendement de 17 boisseaux à l'acre et dont la productivité ne va jamais s'améliorer.

Je ne peux pas comprendre pourquoi nous ne permettons pas à des chasseurs américains, par exemple, ou à des gens riches de l'Est du Canada d'utiliser une bonne partie des terres de l'Alberta, du Nord de la Saskatchewan ou du Nord du Manitoba et de le faire convenablement. Vous auriez alors besoin d'un système dans lequel vous demanderiez des droits de chasse, contrairement à ce qui se passe actuellement.

L'agriculture à long terme doit être beaucoup plus diversifiée que simplement l'élevage de poulets, de dindes et la culture du blé ou du canola. Il faut penser en termes de chasse, de sport, etc.

Je félicite mes voisins qui essayent de produire des élans. Je pense qu'ils font du bon travail. Leur entreprise grandira s'ils peuvent établir l'infrastructure. Certains essayent également d'élever des autruches. Ils savent bien qu'il s'agit d'une agriculture à haut risque, mais elle est certainement originale et très différente de la production de produits de base traditionnelle.

The second thing I'd like to talk about is the question the gentleman raised about the anti-combines act in Canada. We have no anti-combines act with any teeth in Canada. I guarantee that if we had the U.S. system—not under the Republicans but under the Democrats, although I'm not saying I support one or the other—at the present time, many of these companies would be sued for price fixing in Canada. That would be especially true for the input suppliers he's mentioned.

Let me just give you an example to highlight this case. You may have a target price for wheat in the United States of say \$4.03 American a bushel. If you participate in the farm program you get roughly \$4 American, which is over \$5 Canadian. Then you also realize that if you have a target price of \$4.03 American, their input costs are much cheaper because they're also in U.S. dollars. At the present time you're buying fuel for half the price you're buying fuel in Canada, as an example. You're buying a John Deere combine for much less than a Canadian tractor because of the exchange rates.

The profit earned by a farmer in Iowa or a Kansas City wheat farmer, unlike what other people are going to tell you, is much greater than it is in Canada at the present time. That's because the input costs, relative to the price they're getting for their commodities, are much cheaper than in Canada.

The third thing I'd like to talk about is the little bit of experience I've had in the United States. You know, I've never been able to comprehend the Canadian agriculture—

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Excuse me, we appreciate you moving right along in order to catch your flight and give us the benefit of your presentation, but translation is having a problem because of the speed. If you would be kind enough to slow down a little, we'd appreciate it.

• 1035

**Prof. Schmitz:** This is the observation that I've made in looking at agriculture in California and also in Florida. We have a study that we're doing at the moment on what we call bargaining associations, how they're used in other parts of the world.

Let's take a look at farmers in California. I'm not trying to be depressed at the moment about Saskatchewan agriculture, but California agriculture is so much richer and so much more diverse, and with different people, that it's difficult to comprehend California agriculture. I find out it's difficult to comprehend Florida agriculture too. Even though they preach free enterprise, these people never practise it. They're tremendous at how to bargain as farmers; they're great at how to use marketing orders.

Let me give you an example. If you're a tomato farmer in California, you don't start out and plant tomatoes unless you have an agreement with the processor, and with their bargaining associations, for example. They have done very well in bargaining tomato prices.

[Traduction]

J'aimerais également parler de la question que ce monsieur a soulevée au sujet de la loi anti-coalitions au Canada. Nous n'avons pas de loi anti-coalitions au Canada qui soit vraiment efficace. Je suis sûr que si nous avions le système américain—non pas celui des Républicains, mais celui des Démocrates, bien que je ne sois en faveur ni de l'un ni de l'autre—en ce moment, bon nombre de ces compagnies seraient poursuivies pour fixation de prix au Canada. Cela serait particulièrement vrai pour les fournisseurs dont il a parlé.

Laissez-moi simplement vous donner un exemple. Disons que vous avez un prix cible du blé aux États-Unis fixé à 4,03\$ américains le boisseau. Si vous participez au programme agricole, vous obtenez environ 4\$ américains,c'est-à-dire plus de 5\$ canadiens. Puis vous vous rendez compte également que si vous avez un prix fixe de 4,03\$ américains, les coûts des intrants sont bien moins élevés, car ils sont également en dollars américains. En ce moment, le prix du carburant aux États-Unis est moitié moins cher qu'au Canada par exemple. Le prix d'une moissonneuse-batteuse John Deere est bien moins élevé qu'un tracteur canadien, en raison du taux de change.

Les profits d'un exploitant agricole d'Iowa ou d'un producteur de céréales de Kansas City sont beaucoup plus élevés que ceux de leurs homologues canadiens en ce moment. C'est que les coûts des intrants par rapport aux prix qu'ils reçoivent pour leurs produits sont beaucoup moins élevés qu'au Canada.

Troisièmement, j'aimerais parler de l'expérience que j'ai eue aux États-Unis. Vous savez, je n'ai jamais vraiment pu comprendre l'agriculture canadienne. . .

Le président suppléant (M. Culbert): Excusez-moi; nous comprenons que vous vous dépêchiez pour attraper votre vol et nous faire votre exposé, mais l'interprète a quelques problèmes à cause de la vitesse à laquelle vous parlez. Si vous pouviez ralentir un peu, nous vous en serions reconnaissants.

M. Schmitz: Voilà l'observation que j'ai faite en étudiant l'agriculture en Californie et en Floride. Nous avons une étude en cours actuellement sur ce que nous appelons les associations de négociation, et sur la façon dont elles sont utilisées dans d'autres parties du monde.

Parlons des exploitants agricoles de la Californie. Je n'essaie pas d'être pessimiste au sujet de l'agriculture de la Saskatchewan, mais l'agriculture de la Californie est tellement plus riche et tellement plus diverse, et exploitée par des gens tellement différents, qu'il est difficile de comprendre l'agriculture de la Californie. J'ai également eu du mal à comprendre l'agriculture de la Floride. Même s'ils prêchent la libre entreprise, ils ne la pratiquent jamais. Ils savent parfaitement comment négocier en tant qu'exploitants agricoles; ils savent parfaitement comment utiliser les commandes.

Laissez-moi vous donner un exemple. Un producteur de tomates de la Californie ne commence pas à planter ses tomates à moins d'avoir un accord avec l'usine de traitement et avec les associations de négociation par exemple. Ils ont très bien réussi à négocier les prix de la tomate.

At the same time, if you take a look at the people who grow raisins, if they have too many raisins or grapes, what they do is have a lottery and they actually won't let some people pick their raisins. They're all big Republicans, but they're millionaires too.

So they have a controlled agriculture. Some of that isn't even part of the farm bill. Not all agriculture is part of the farm bill, but they're very successful on their own through bargaining.

So I relate this to Canada, on a long-term strategy. Here we are producing mustard for the first time on our farm, and you're talking other crops—canola. We have a new market for canola. We're expanding it. We're into lentils. We're into peas. We're into bird seed. Everybody is trying to make a dollar. We haven't made it on other grains. Here we are in this spot.

I don't think even my good professor friend from Saskatchewan could give you a five-minute lecture on how you bargain, for example, in mustard, and what, for example, a contract in mustard really means if you get number four mustard instead of number one. So my point is that it seems to me there's a role in the marketing end of it in terms of information and what these specialty markets really mean in the long run for Saskatchewan or for farmers in general.

I would like to raise one last point and then I can answer a lot of this in question period. Maybe the biggest problem you have in Canada is the east-west conflict. When you go to school in Saskatchewan—as I did for my master's degree and undergraduate work, and then I went on to the States-you are always taught that the CPR is the enemy, and at the same time you're taught about supply management being the friend of Quebec and Ontario.

In this book coming out on supply management, we think we have looked into this in fairly good detail. Relative to the rest of the economy, the chicken people, the egg people, the dairy people did very well under the GATT agreement. When you have a 289% tariff on chickens, and I know they have to go down 15% over a certain period of time, in my opinion you still have a fair degree of protection for that industry in the long run, and good for them. I have no problem with that.

In other words, they lobbied very well under the GATT agreement and NAFTA and the Canada-United States Free Trade Agreement, etc. They could have done better, but given the circumstances, they did fairly well.

We also know that hinged on the durum case, when they had to decide what they were going to do with the durum wheat going in and out of the States. It wasn't durum by itself, apart from what Minister Goodale said. It was also to do with supply management and commodities across Canada.

So this leaves us with a dilemma. You pull the GRIP program for western Canada. There's nothing left there now; of crop insurance because they don't want to pay the bills any des gens se retirent de l'assurance-récolte, car ils ne veulent

[Translation]

De même, les vignerons, s'ils ont trop de raisin, organisent une loterie et empêchent en fait les gens de ramasser leur raisin. Ce sont tous des Républicains, mais ils sont également millionnaires.

Ils ont donc une agriculture contrôlée. Et cela ne fait même pas partie de la loi agricole. L'agriculture n'est pas toute visée par la loi agricole, mais ils s'en sortent très bien par eux-mêmes par la négociation.

Maintenant, je compare cela au Canada dans le cas d'une stratégie à long terme. Ici, nous produisons de la moutarde pour la première fois sur notre exploitation agricole, et l'on parle également d'autres récoltes, comme le canola. Nous avons un nouveau marché pour le canola et nous l'élargissons. Nous avons également les lentilles, les pois et les graines pour les oiseaux. Chacun essaie de faire un peu d'argent. Nous n'avons pas réussi avec les autres céréales. Voilà où nous en sommes.

Je ne pense pas que même mon bon ami le professeur de la Saskatchewan pourrait vous donner une leçon en cinq minutes sur la façon de négocier par exemple les prix de la moutarde et sur ce qu'un contrat signifie par exemple si vous obtenez une moutarde de qualité numéro quatre au lieu d'une moutarde de qualité numéro un. Donc, il me semble qu'il faut avoir plus d'information sur la mise en marché et sur ce que ces marchés spécialisés signifient réellement à long terme pour la Saskatchewan ou les exploitants agricoles en général.

J'aimerais soulever un dernier point, puis répondre ensuite à vos questions. Le problème le plus important que vous avez au Canada, c'est le conflit Est-Ouest. Si vous allez à l'école en Saskatchewan-comme je l'ai fait pour ma maîtrise et mes études universitaires avant d'aller aux États-Unis-on vous enseigne toujours que le CP est l'ennemi, et en même temps on vous dit que la gestion de l'offre est en faveur du Québec et de l'Ontario.

Dans le livre qui va sortir sur la gestion de l'offre, nous pensons que nous avons étudié cette question en détail. Par rapport au reste de l'économie, les éleveurs de poulet, les producteurs d'oeufs, les producteurs laitiers s'en sont bien sortis dans le cadre du GATT. Lorsque vous avez un tarif de 289 p. 100 sur les poulets—et je sais qu'ils ont baissé de 15 p. 100 sur une certaine période—il me semble que l'on bénéficie encore d'un bon niveau de protection pour cette industrie à long terme, et tant mieux pour eux. Je n'y vois aucun problème.

Autrement dit, ils ont exercé suffisamment de pression dans le cadre du GATT et de l'ALÉNA et de l'Accord de libre-échange conclu entre le Canada et les États-Unis, etc. Ils auraient pu faire mieux, mais, compte tenu des circonstances, ils ont assez bien réussi.

Nous savons également que cela a été au centre de l'affaire du blé dur, lorsqu'il a fallu décider de ce que l'on allait faire du blé dur entrant aux États-Unis et en sortant. Ce n'était pas le blé dur par lui-même, malgré ce qu'a dit le ministre Goodale. C'était également une question de gestion de l'offre et de produits de base passant au Canada.

Nous restons donc avec un dilemme. Vous avez mis sur pied le programme RARB pour l'Ouest du Canada. Il n'en reste you're broke in crop insurance. A lot of people are getting out rien, et vous n'avez plus d'argent pour l'assurance-récolte. Bien

behind. Whatever NISA is going to mean, it really doesn't amount to anything yet in terms of any dollars. So that really places you in a dilemma. How can you have a program for eastern Canada and no programs for western Canada?

Everybody said, let's pull the plug and go to the free market. I was at a meeting the other night in Saskatchewan where there are people who seriously think they should get the government out of agriculture. But the problem with that is it would never work, even if the economics were there, because you have the east-west issue concerning agriculture policy.

In my opinion, regardless of the war you have in chickens at the present time between east and west, supply management is going to remain. You're going to have programs for eastern agriculture and then the west is going to sit there, arguing one way or the other. In other words, in terms of aggregate, the west cannot go free market if eastern Canada is not going to. Therefore, we can argue that after, whether we should or shouldn't.

It seems to me that you have to reconcile the east with the west in terms of any strategy or you're not going to have one. I suspect it's not going to be the international arena that's going to block any vision of Canada putting together an agriculture policy; I think it's going to be the problems of how to resolve the east with the west concerning agriculture strategies and the different types of industries that exist in both parts of the country.

• 1040

That will start as openers, and let's go from there.

The Chairman: Mr. Landry.

M. Landry: Merci, monsieur le président.

Docteur, j'ai écouté très attentivement votre discours et j'ai vu que des problèmes il n'en existait pas uniquement au Canada, mais même entre la Californie et la Floride.

Toutefois, il y a un point de vue que j'ai retenu et que j'ai trouvé bon. Vous avez dit qu'ici, au Canada, on pourrait faire l'élevage soit du bison ou de d'autres espèces. Vous avez dit qu'il est bon de créer des marchés différents qui nous permettraient d'ouvrir des portes, pas uniquement avec les États-Unis, mais avec beaucoup d'autres pays également.

En plus du bison, voyez-vous d'autres cultures - vous êtes un peu comme mon professeur—ou d'autres formes d'élevage qui pourraient être développés dans l'ensemble du Canada?

Prof. Schmitz: As an example, I don't think we've explored nearly enough beef production in Canada. I realize the market has dropped the last three or four weeks, and maybe the last two months relative to what it was during the last four to five years, but on our cattle ranch we have done very well over the last ten years.

We've lost our shirt in the grain business. Given the international market and the Japanese market, etc., I think, for example, the prairie region could stand another 20% increase in cow-calf production without having much of an impact on prices.

[Traduction]

more. You have a real problem with the one that's going to be left plus payer les factures. Vous avez un problème réel avec ce qui va rester. Quel que soit l'effet qu'aura le CSRN, il ne représentera pas de gros montants. Cela nous laisse donc devant un dilemme. Comment pouvez-vous avoir un programme pour l'Est du Canada et aucun programme pour l'Ouest?

> Tout le monde a suggéré de passer à la libre entreprise. J'assistais à une réunion l'autre soir en Saskatchewan, où certains envisagent sérieusement de demander au gouvernement de se retirer de l'agriculture. Mais cela ne fonctionnerait jamais, même si les possibilités économiques sont présentes, car vous avez cette question Est-Ouest en ce qui concerne la politique agricole.

> À mon avis, quelle que soit la guerre qui est livrée actuellement entre l'Est et l'Ouest dans le domaine de l'élevage du poulet, la gestion de l'offre va rester. Vous aurez des programmes pour l'agriculture dans l'Est, et l'Ouest va simplement argumenter pour ou contre. Autrement dit, l'Ouest ne peut pas s'orienter vers le libre marché si l'Est du Canada ne le fait pas également. Par conséquent, nous pourrons discuter après, pour savoir si nous devons le faire ou

> Il me semble que vous devez concilier l'Est et l'Ouest pour établir une stratégie, sinon vous n'aurez pas de stratégie du tout. Je ne pense pas que ce soit sur la scène internationale que l'on va empêcher le Canada d'établir une politique agricole. Je pense que la cause, ce sont les problèmes liés à la façon de résoudre la question de l'Est et de l'Ouest en ce qui concerne les stratégies agricoles et les différents types d'industries qui existent dans les deux parties du pays.

Voilà mes observations; nous pouvons passer aux questions.

Le président: Monsieur Landry.

Mr. Landry: Thank you, Mr. Chairman.

Doctor, I listened very carefully to what you said and I realized that there are problems outside of Canada, even between California and Florida.

However, there's one point of view that I found very interesting. You said that here in Canada, we could raise buffalo and other breeds. You said that it was good to create different markets that would allow us to open new doors, not only with the States, but also with other countries.

Besides buffalo, are there other crops—you are a bit like my professor-or other forms of breed-raising that could be developped in the whole of Canada?

M. Schmitz: Par exemple, je ne pense pas que nous avons suffisamment exploré la production de boeuf au Canada. Je sais que le marché a baissé au cours des trois ou quatre dernières semaines, et peut-être au cours des deux derniers mois, par rapport à ce qu'il était pendant les quatre ou cinq dernières années, mais sur notre ranch, nous avons fait de bonnes affaires ces 10 dernières années.

Nous avons perdu notre chemise dans la culture des céréales. Compte tenu du marché international et du marché japonais, etc., je pense par exemple que la région des Prairies pourrait augmenter encore de 20 p. 100 sa production de veau sans avoir d'effet particulier sur les prix.

My colleague from Saskatchewan who runs a hog board, Jim Morris, recognizes that the west is not a big hog producer, unlike the east, but he still argues that if we really knew how to sell market hogs around the world, we have an expanded pork production nearly large enough. Now those, I agree, are traditional crops.

My comment on specialty crops was not meant to be negative. My comment was to try to look into this in terms of the human capital of it, if we're going to go into more lentil production, more canola production, and more mustard seed. These are high-management crops. I don't want to be negative, but unlike California farmers, not most, but I'd say a lot of the people—including my brothers and sisters, who are in the business, and my relatives—don't necessarily have the training to go into a lot of these diversification arguments that we also have.

If you take a look at the average level of education of Canadian farmers, unlike the U.S. farmers, etc.—and again I don't mean it to be negative—it's quite a bit lower here. So in terms of a strategy, I think if we're going to get into diversification and push non-traditional crops, we also have to develop the human capital to go along with it. I don't see this ever being brought out. Not just research and development for a new canola variety or a new variety of mustard or all these different crops, but I think the human capital has to go along with it in terms of additional training.

Again, as to the buffalo commons, I meant that partly facetiously. I'm not actually promoting that we go ahead and all of a sudden have all of Canada into buffalo, and maybe not any buffalo. I meant that to be game: ducks and recreation and hunting and that whole thing in general. The market for that is unlimited. California is only a 3.5 hour flight through Calgary. I've taken it many times. It's easy to drive to. That's what I mean by the notion of a buffalo commons, to get us away again from just necessarily the wheat mentality.

• 1045

Mr. Pickard (Essex — Kent): Dr. Schmitz, you certainly give us some clear things to think about. There's no question I was one who was smiling when you were talking about buffalo and turning part of our western farm production areas into that.

I do believe in many cases we have to look very seriously at the competitive nature of many sections in our country. I find it interesting that you bring out the east—west argument, because it seems to me it is very clearly a problem we have faced for 50 years, not just recently. It's something there seems to be a great deal of unrest about, and lack of satisfaction. Whether it's province by province or region by region, we run into these major problems.

In setting up an agriculture policy nationwide—and we're looking at the total, overall aspect of Canada and not just a regional concern—how do you see we can move to a point of balancing that east—west policy, the east—west thought, coming up with a unified agricultural policy that is going to be predominantly Canadian rather than regional interests?

[Translation]

Mon collègue de la Saskatchewan qui s'occupe d'un office du porc, Jim Morris, reconnaît que l'Ouest n'est pas un grand producteur de porc, contrairement à l'Est, mais il affirme toujours que si nous savions vraiment comment vendre le porc sur le marché international notre production de porc serait presque suffisante. Bien entendu, il s'agit là de récoltes traditionnelles.

Mes commentaires sur les récoltes spécialisées ne se voulaient pas négatifs. J'essayais simplement d'examiner cette question sur le plan du capital humain, si nous nous orientons vers une production de lentilles, de canola et de graines de moutarde. Il s'agit de récoltes qui exigent une gestion importante. Je ne veux pas être négatif, mais je dirais que, contrairement aux exploitants californiens, une bonne partie, non pas la majorité, des exploitants agricoles—y compris mes frères et mes soeurs qui sont dans ce domaine, de même que des membres de ma famille—n'ont pas nécessairement la formation voulue pour se lancer dans ce genre de diversification.

Le niveau d'éducation moyen des exploitants agricoles canadiens, contrairement aux Américains—et là encore je ne veux pas être négatif—est nettement inférieur ici. Donc, dans le cadre d'une stratégie, je pense que si nous nous orientons vers la diversification et les récoltes non traditionnelles, nous devons également envisager de former le capital humain. Cette question n'est jamais soulevée. Ce n'est pas simplement une question de recherche et de développement sur une nouvelle variété de canola ou de moutarde ou de toutes sortes d'autres récoltes; je pense qu'il faut également former davantage les ressources humaines.

Pour les pâturages de bisons, je plaisantais en partie. Je ne suis pas en train de dire au Canada de passer tout d'un coup à l'élevage du bison dans tout le pays, et peut-être sans bison du tout. Je voulais parler de gibier: les canards et les loisirs et la chasse en général. Ce marché est sans limites. La Californie n'est qu'à trois heures et demie de vol de Calgary. J'ai pris ce vol bien des fois. On peut également le faire en voiture. C'est ce que je veux dire par la notion de pâturages de bisons, simplement pour nous écarter de cette mentalité axée sur le blé.

M. Pickard (Essex—Kent): Docteur Schmitz, vous nous donnez certainement matière à réflexion. Je suis un de ceux qui ont souri lorsque vous avez parlé du bison et de la possibilité de transformer une partie de notre production agricole de l'Ouest en pâturages.

Je pense que dans bien des cas, nous devons envisager sérieusement la nature compétitive de bon nombre des régions de notre pays. Il me semble intéressant que vous souleviez la question du conflit est—ouest, car il me semble que c'est un problème auquel nous faisons face depuis 50 ans. Ce n'est pas un problème récent. Cela a créé beaucoup d'inquiétudes et d'insatisfactions. Que ce soit province par province ou région par région, nous rencontrons ces graves problèmes.

Lorsque nous établirons nos politiques agricoles nationales—en envisageant la totalité du Canada et non pas des intérêts régionaux—comment à votre avis, pouvons—nous arriver à un équilibre entre l'est et l'ouest, la pensée est—ouest, et élaborer une politique agricole unifiée qui sera essentiellement canadienne plutôt que régionale?

Prof. Schmitz: The first thing you have to do-and I think general information out to the people, including the public, on where we are at the moment. Example. They ask me questions. A lot of people in western Canada don't know anything about supply management, but they hear some of the farmers are doing very well. We took a trip just out of Saskatoon to farmers who had moved there from Quebec. They are in the poultry business. They also combine that with the fish business, producing fish stock for ponds on farms. He said what his income is on 80 acres of land out of Saskatoon. I don't know of any farmer in Saskatchewan who would come close to that level of income. And he's willing to admit it.

So the first thing is you have to draw the people to the fact that there are these different sectors and to give some idea what the current levels of income are. When we were doing the work for the Economic Council of Canada, I could never convince the council members there was even a problem in western agriculture. They still don't believe it. Most people in Ottawa-I hate to say this-maybe including in Agriculture Canada, wouldn't necessarily be able to give you a budget for an average farm on the prairies or eastern Canada and what the profitability is. So I think you have to get some data out there, saying these are some of the issues and why we have these problems with east-west conflicts in agriculture.

Related to that, in the durum wheat case, rumours have it-and I don't know the answer to this—that the Ontario Wheat Board, for example—it is not the Canadian Wheat Board; the Ontario Wheat Board is separate from where we sell wheat—did very well under the agreement with the United States. That got over to the western Canadian people. They ask me these questions.

I spoke at the SARM convention in Regina, with about 1,800 people there in January. They asked the Honourable Goodale that question. They said, by the way, what is the role of the Ontario Wheat Board and what's the Ontario Wheat Board getting for their wheat instead of what Saskatchewan's getting for our wheat? Of course the comment was, well, we'll have to find out. He didn't know. And maybe he didn't at the time.

It's those types of things that really create this division between eastern and western Canada. So it's more of an information thing.

Related to that is this work we're doing on supply management. I have some colleagues in Saskatoon who argue Saskatchewan should get out of supply management. I've looked at the economics, and from an economics standpoint I might be able to support that. Unlike what maybe you people think, as an example, I think Saskatchewan has some of the lowest costs of production, especially in chickens, of anywhere in Canada. Yet they're a net importer of chickens, because of the quota allocation rules.

The governments have to decide too what they're going to do with these sectors. It may blow the whole thing open in terms of how Ontario's going to respond.

[Traduction]

M. Schmitz: La première chose à faire—et je pense que my colleague Grace Skogstad brought this out—is get some ma collègue Grace Skogstad a soulevé cette question—de donner de l'information aux intéressés, et même au public, sur la situation actuelle. Exemple. On me pose des questions. Beaucoup de gens dans l'ouest du Canada ne savent rien de la gestion de l'offre mais ils savent que certains exploitants agricoles s'en sortent très bien. Nous avons rencontré des exploitants agricoles installés aux environs de Saskatoon et qui venaient du Québec. Ce sont des éleveurs de poulets et ils associent cet élevage à la pêche, en produisant des poissons destinés à être élevés dans les étangs situés sur les fermes. Une personne nous a dit quel était son revenu pour 80 acres de terrain près de Saskatoon. Je ne connais aucun exploitant agricole de la Saskatchewan qui pourrait s'approcher de ce niveau de revenu. Et il est prêt à l'admettre.

> Donc la première chose à faire est de faire comprendre aux gens qu'il existe d'autres secteurs et de leur donner une idée des niveaux actuels de revenus. Lorsque nous travaillions pour le Conseil économique du Canada, je ne pouvais jamais convaincre les membres du Conseil que l'agriculture de l'ouest du Canada posait même un problème. Ils ne le croient toujours pas. La plupart des gens à Ottawa-et je suis désolé de le dire-peutêtre même à Agriculture Canada, ne seraient pas nécessairement en mesure de vous donner le budget d'une exploitation agricole moyenne des Prairies ou de l'est du Canada et de leur rentabilité. Je pense donc qu'il faut transmettre ces données, expliquer quels sont les problèmes et pourquoi nous avons ces problèmes de conflit est-ouest dans le secteur agricole.

> À ce sujet, en ce qui concerne le blé dur, on dit—et je ne connais pas la réponse-que la Commission du blé de l'Ontario par exemple—il ne s'agit pas de la Commission canadienne du blé, la Commission du blé de l'Ontario ne se trouve pas là où l'on vend le blé—a obtenu d'énormes avantages dans le cadre de l'accord avec les États-Unis. C'est arrivé aux oreilles des Canadiens de l'Ouest. Ils m'ont posé ces questions.

> En janvier, j'ai pris la parole lors de la convention du SARM à Regina devant environ 1 800 personnes. On a demandé à l'honorable Goodale quel était le rôle de la Commission du blé de l'Ontario et ce qu'elle obtenait pour son blé par rapport à ce qu'obtient la Saskatchewan. Bien entendu, il a répondu qu'il allait se renseigner. Il ne savait pas. Et peut-être effectivement ne le savait-il pas à ce moment-là.

> C'est le genre de chose qui crée cette division entre l'est et l'ouest du Canada. Il s'agit donc d'une question d'information.

> Dans ce contexte, il y a ce livre que nous élaborons sur la gestion de l'offre. J'ai des collègues à Saskatoon qui prétendent que la Saskatchewan devrait se retirer de la gestion de l'offre. J'ai étudié les conditions économiques et d'un point de vue économique, je pense que je pourrais appuyer cette idée. Contrairement à ce que vous pensez, j'estime que les coûts de production de la Saskatchewan sont parmi les plus faibles, au Canada, en particulier dans le secteur du poulet. Pourtant, cette province est une importatrice nette de poulet en raison des règles d'attribution des quotas.

> Les gouvernements doivent décider également de ce qu'ils vont faire de ces secteurs. Il faudra alors voir comment l'Ontario réagira.

But again, on policy. . . and again, to answer your question. . . it is do is a 10-page or 20-page document, documenting the different sectors and what we know and where the conflicts are, just in terms of the actual economics of each sector.

• 1050

Mr. Pickard: Thank you, Doctor. I appreciate that part of a start, and I guess that may well be a start in looking at the economics of each individual farm and area that they represent.

Because you have great contacts and experience in the United States and in Canada—you've certainly lectured at both Canadian and American universities and you've farmed here in Canada—you see the international conflict that we have between the U.S. and Canada, particularly in sectoral protection. As much as I can say anything else, it's a common fact that when we seem to get into a positive trading posture, there are barriers thrown up to Canadian producers. There's a great deal of mistrust in what is happening with regard to our international policies and whether in those international policies in fact we get a fair treatment between Canada and the United States.

Regionalized pushes over elections or over political points seem to create a major problem for Canada. Canada being one-tenth the size of the United States, we don't really have the bargaining tools. We're hopeful that with the agreement of GATT in place, and with NAFTA, we then at least have some positive legislation, agreements that we can go back to. Hopefully, this world trade organization will help us get around that.

But still everyone is talking about the difficulties of that trade potential with Canada and the United States and the fact that the U.S. often does not live up to the tone of the agreements and the word of the agreements. What can we as Canadians do to enforce our fairness within the trade policy from our point of view?

Prof. Schmitz: Well, in the case of the Europeans—a lot of people don't recognize this—their change in agricultural policy actually took place outside the GATT rounds. The work we did in Europe. . . For example, in England the larger farmers were already setting aside 15% of their land and couldn't farm it for at least five years. They had a conservation program similar to the United States. It had nothing really to do with the GATT talks.

My point was, with respect to the GATT agreement... In general I have to agree with the recent paper that a person by the name of Fred Sanderson did out of the Resources for the Future group in Ottawa or Washington, that the GATT really didn't have, in my opinion, much impact on many countries of the world in terms of what they expected from it in terms of

[Translation]

Mais en ce qui concerne la politique et pour répondre à votre a difficult one. If I were on this committee, the first thing I'd try to question, la réponse n'est pas facile. Si j'étais membre de ce comité, la première chose que j'essaierais de faire, c'est de rédiger un document de 10 ou 20 pages faisant le point sur les différents secteurs, nos connaissances et les différents conflits, pour avoir une idée de la situation économique de chaque secteur.

> M. Pickard: Merci, monsieur. Je vous suis reconnaissant pour cette amorce d'un point de départ, qui pourrait fort bien, j'imagine, nous faire commencer à étudier la situation économique de chaque exploitation et du secteur qu'elle représente.

> Comme vous avez d'excellents contacts et beaucoup d'expérience aux États-Unis et au Canada-vous avez certainement donné des conférences dans des universités canadiennes aussi bien qu'américaines et vous avez été agriculteur au Canada-vous êtes conscient du conflit international qui oppose les États-Unis et le Canada, particulièrement en ce qui concerne la protection sectorielle. Je vous le dis comme je le pense: on sait bien que, dès que les producteurs canadiens semblent être dans une position commerciale favorable, on leur pose des barrières. Il y a beaucoup de méfiance au sujet de ce qui se passe dans le contexte de nos politiques internationales et on se demande vraiment si, dans ce contexte, nous avons un traitement équitable entre le Canada et les États-Unis.

> Les pressions régionales au sujet des élections ou de certaines situations politiques semblent créer de grandes difficultés pour le Canada. Nous n'avons vraiment pas de quoi négocier, étant donné que la taille de notre économie n'est que du dixième de celle des États-Unis. Cela dit, nous espérons pouvoir nous fier à des ententes comme le GATT et comme l'ALENA grâce auxquelles nous pouvons au moins invoquer des lois qui nous sont favorables. Nous espérons que l'Organisation mondiale du commerce va nous aider à surmonter nos difficultés.

> Il n'empêche que tout le monde parle des problèmes du potentiel commercial du Canada et des États-Unis en déplorant le fait que, souvent, les États-Unis ne respectent ni l'esprit ni la lettre des ententes. Oue pouvons-nous faire, au Canada, pour que les politiques commerciales soient équitables, de notre point de vue?

> M. Schmitz: Et bien, dans le cas des Européens—bien des gens ne le reconnaissent pas-la politique agricole a changé en dehors des rondes du GATT. Le travail que nous avons accompli en Europe... par exemple, en Angleterre, les gros agriculteurs mettaient déjà 15 p. 100 de leurs terres en jachère, et ils ne pouvaient pas les cultiver pendant au moins cinq ans. Ils avaient un programme de conservation semblable à celui des États-Unis. Cela n'avait vraiment rien à voir avec les négociations du GATT.

Ce que je voulais dire, en ce qui concerne le GATT... en général je dois souscrire aux conclusions d'un document récent groupe Resources for the Future d'Ottawa ou de Washington, rédigé par un dénommé Fred Sanderson. J'estime moi aussi que le GATT n'a pas eu beaucoup d'influence dans bien des pays du monde, compte tenu de ce que ceux-ci en boosting farm income. There was a lot of smoke, etc., but I attendait pour accroître le revenu agricole. Il y a eut beaucoup think the outcome wasn't great and left us again with this whole de fumée et de discussions, mais je pense que les résultats

current way to resolve conflicts in terms of these binational panels, etc., is a much more efficient way of resolving disputes than previously, but we still have, I really feel, major issues concerning trade. But having said that, we always will.

Trading nations by definition always have problems at times at the border, even if you had total what we call "free trade". Suppose we could start again and there'd be no tariffs or nontariff barriers. We will still have the Canadian trade tribunal; we also have the United States one where they tried the durum case. As long as politics get involved in this whole thing—as you know, politicians do what they want to do to create an image, as they did in the United States in the durum case. They can always go to a tribunal like that, fight a case, and likely win.

So my point is, you have to farm within these trading rules, and these trading rules—I don't care what you do with them. Again, suppose we just went to free trade and defined it with no tariff and non-tariff barriers. The American Farm Bureau, through Cargill Grain, etc., could bring a lawsuit against Canada anytime they wanted and win on the short-term basis.

But I would suspect—and I've also been a witness at the Canadian tribunals, and once you get their groups and their members, they can do the same thing against durum. In my opinion, they did it with respect to corn that Ontario was importing into the United States.

So again, I think we've streamlined that a bit, but I don't think we should worry in the long run. They're going to be there, and I don't think I'd put too much concern in some of our major agricultural developments and whether they're green, or red, or whatever we are going to talk about.

In my opinion, don't get rid of the Canadian Wheat Board because of the fact that it's green, or red, or whatever it's going to be. I think we should fight. As you know, I'm a strong supporter of the Canadian Wheat Board. I can argue that in court, and I've been involved in these cases. I think we can still design these institutions within a trading framework. I wouldn't back off from the Americans one bit. I thought in the durum case, apart from the politics of it, we gave away too much. I thought the economics of it was sound and we didn't have to give anything up in the durum case.

• 1055

Mr. Pickard: I think this is rather significant for our area. Input costs are very different; they're political, they're economic. You're right. Many Canadian farmers are very conscious of the fact that our input costs are much greater than those of the U.S. How can we level that playing field on a reasonable basis without tremendous government intervention, or do we have to do it through government intervention?

[Traduction]

thing of conflict resolution and how do you deal with it. I think the n'avaient rien de renversant. Le problème du règlement des différends est encore entier. Je pense que la façon actuelle de les régler en faisant appel à des groupes binationaux, par exemple, est un moyen bien plus efficace que ceux qu'on employait avant, mais nous avons encore de gros problèmes commerciaux, à mon avis. Nous en aurons toujours, d'ailleurs.

> Les nations commerçantes auront toujours des difficultés de temps à autre à la frontière; c'est inévitable, même si nous devions atteindre ce que nous appelons le «libre-échange» intégral. Supposons que nous puissons recommencer à zéro, sans barrières tarifaires ou non-tarifaires. Nous aurions toujours le tribunal canadien du commerce, et nous aurions toujours un tribunal américain comme celui qui a jugé l'affaire du blé dur. Aussi longtemps que la politique s'en mêlera, et bien, comme vous le savez, les politiciens font ce qu'ils veulent pour essayer de se créer une image, comme ils l'ont fait aux États-Unis dans l'affaire du blé dur. Ils peuvent toujours s'adresser à un tribunal comme celui-là et ils ont de bonnes chances de gagner en plaidant leur cause.

> Ce que je veux dire, c'est qu'il faut fonctionner dans le contexte de ces règles commerciales, et je me fiche pas mal de savoir ce que vous en faites. Supposons encore que nous venions de passer au libre-échange, et que ce libre-échange ne comporte pas de barrières tarifaires ou non-tarifaires. Par l'intermédiaire de Cargill Grain, par exemple, l'American Farm Bureau pourrait intenter des poursuites contre le Canada quand il voudrait et il gagnerait à court terme.

> J'ai bien l'impression—j'ai aussi témoigné devant les tribunaux canadiens, et, une fois qu'on connaît leurs groupes et leurs membres, j'ai bien l'impression qu'ils pourraient faire la même chose contre le blé dur. À mon avis, ils l'ont fait au sujet du maïs que l'Ontario importait aux États-Unis.

> Autrement dit, je pense que nous avons passablement simplifié le processus, mais je ne crois pas que nous devrions nous inquiéter à long terme. Ils seront toujours là, et je ne pense pas que je devrais me préoccuper beaucoup de certains de nos grands projets de développement agricole, qu'ils soient verts ou rouges ou quoi que ce soit d'autre, dont nous allons parler.

> Selon moi, nous ne devrions pas nous débarasser de la Commission canadienne du blé parce qu'elle est verte, rouge ou quoi que ce soit d'autre. Je pense que nous devrions nous battre. Vous savez que je suis un chaud partisan de la Commission. Je peux l'appuyer en cour, et j'ai participé à ces affaires-là. Je pense que nous pouvons toujours concevoir ces institutions dans un contexte commercial. Je ne reculerais pas d'un pouce devant les Américains. J'estime que nous avons cédé trop de terrain dans l'affaire du blé dur, cela dit sans parler de ces aspects politiques. Nos arguments économiques étaient solides et nous n'avions pas besoin de céder quoi que ce soit dans cette affaire.

> M. Pickard: Je pense que c'est assez important pour notre région. Les coûts des intrants sont très différents; ils sont politiques et économiques. Vous avez raison. Beaucoup d'agriculteurs canadiens sont bien conscients du fait que nos coûts réels d'intrants sont beaucoup plus élevés que les Américains. Comment pouvons-nous jouer à armes raisonnablement égales sans intervention massive du gouvernement? Faut-il absolument que le gouvernement intervienne?

Prof. Schmitz: The answer to that is quite simple. The lawyers in could strengthen the whole anti-trust, anti-combines argument in Canada. That's what a body is here for. As a start, I would like to see some of these industries investigated from a collusions, price fixing argument.

We did a lot of work a few years ago on price fixing in the U.S. beef industry. A large suit was brought against the packers and the retailers on price fixing in beef. When the price of beef started to go up, nobody had much of a concern. But they're having a conference I'm going to next month in Kansas City to reopen this whole issue about whether or not this cattle market is totally manipulated. That whole area is starting to come back again in terms of looking into these industries. That's an example.

But the U.S., if they want, have much tougher price fixing, anti-trust laws than in Canada. That's one avenue that, if you people were interested, I'd explore further.

Senator Hays (Calgary): Welcome and congratulations on your continued contribution to the evolution of agriculture policy in the world, never mind Canada, Professor Schmitz.

I was interested in your comment about the success of California agriculture to some degree being attributable to advanced marketing risk management—in other words, this bargaining process. Do you have any thoughts on how we could stimulate that in a Canadian context, based on your observation of the experience in California?

Prof. Schmitz: Actually, this came up at the supply management conference in McGill. It was actually a chicken producer from Ontario who brought that up. He wants a copy of our study, but the only problem is I can't give him a copy of the study yet because we haven't finished it. Unfortunately, even in California nobody has really studied the characteristics of certain bargaining associations and why they are actually successful or not.

But, again, certainly my opinion in just talking to people, tomato growers, asparagus growers, lettuce growers... They present the argument to me that unless they could form some type of contract at the time of planting, and therefore at least manage part of their risk through long-term contracting, there's no way they'd ever put those large inputs into successful agriculture in California.

You see, the way they've also done these bargaining associations is the producers in general believe in bargaining associations because they have to belong to those bargaining associations. It's their own organization that does it.

Again, how would you do that? We just put in a a proposal to the Agriculture Development Fund in Saskatchewan to try to answer your question. Would bargaining associations from California have any applicability to lentils, to the crops you grow in southern Alberta? My offhand reaction is that they must have.

[Translation]

M. Schmitz: La réponse est bien simple. Au Canada, les Canada...it's a legal argument in a sense. It seems to me that you avocats... en un certain sens, c'est une affaire juridique. Il me semble que vous pourriez renforcer tout le volet anti-trust et anti-coalitions de la législation canadienne. C'est pour ça qu'il existe un organisme. Pour commencer, j'aimerais que certaines de ces entreprises fassent l'objet d'une enquête afin qu'on puisse déterminer si il y a eut collusion et fixation des prix.

> Il y a quelques années, nous avons beaucoup travaillé sur la fixation des prix dans l'industrie américaine du boeuf. De grosses poursuites ont été intentées contre les conserveries et les détaillants. Quand le prix du boeuf a commencé à augmenter, personne ne s'est beaucoup inquiété. Pourtant, j'irai le mois prochain assister à Kansas City à une conférence qui doit rouvrir tout ce dossier pour savoir si, oui ou non, le marché du boeuf est totalement manipulé. Tout le dossier commence à revenir sur le tapis; on veut enquêter sur ces entreprises. C'est un exemple.

> Cela dit, les États-Unis ont des lois contre la fixation des prix et des lois anti-trust beaucoup plus dures que le Canada, si ils veulent les invoquer. C'est une possibilité que j'explorerais davantage, si j'étais à votre place.

> Le sénateur Hays (Calgary): Monsieur Schmitz, je vous souhaite la bienvenue et je vous félicite pour les efforts que vous continuez à déployer en faveur de l'évolution de la politique agricole non seulement au Canada, mais bien dans le monde entier.

> Vous m'avez intéressé lorsque vous avez dit que l'agriculture californienne doit dans une certaine mesure son succès à une gestion des risques de commercialisation perfectionnée, autrement dit à ce processus de négociation. Pourriez-vous nous dire comment nous pourrions encourager cette approche dans le contexte canadien, en vous fondant sur ce que vous savez de l'expérience californienne?

> M. Schmitz: En fait, cette question-là a été soulevée à la conférence sur la gestion de l'offre, à McGill. C'est un producteur de poulets de l'Ontario qui l'a soulevée. Il voulait un exemplaire de notre étude, mais je n'ai malheureusement pas pu lui en donner un, parce que l'étude n'est pas encore terminée. Malheureusement, même en Californie, personne n'a vraiment étudié les caractéristiques de certains groupes de négociation afin de savoir pourquoi ils ont eu du succès ou pas.

> Dans ce cas-là aussi, je dois dire que, si j'ai une opinion, c'est simplement à force d'avoir parlé avec les gens, les producteurs de tomates, d'asperges, de laitues. . . ces gens-là me disent qu'à moins de pouvoir conclure un marché quelconque au moment de planter leurs produits, de façon à pouvoir gérer au moins une partie de leurs risques grâce à un marché à long terme, ils n'arriveraient jamais à contribuer autant au succès de l'agriculture en Californie.

> Voyez-vous, ces groupes de négociation se sont aussi constitués parce que les producteurs en général croient en ces groupes, parce qu'ils doivent y appartenir. C'est leur propre organisation qui s'en charge.

> Comment feriez-vous pour y arriver? Nous venons juste de présenter une proposition au Fonds de développement agricole de la Saskatchewan pour essayer de répondre à votre question. Le principe des groupes de négociation californiens pourrait-il être adapté à la culture des lentilles, à ce qu'on cultive dans le Sud de l'Alberta? D'emblée, je dirais que oui.

I don't know enough about the commodity markets in Canada, and none of my colleagues do, to even make a comment about what would be the characteristics of peas, for example, whereby their marketing would be different from tomatoes.

That's also true, by the way, for Florida sugar and Florida citrus. The reason those people are in very wealthy industries is not just because of quotas on sugar imports. It's also because they've been very successful in bargaining all the way up through to the retail chain.

If I was doing anything at the moment, along with the other comments I have made, that is something I would take a look at, in terms of the role of bargaining associations in Canadian agriculture. I would also have to apply it to supply management commodities.

**Senator Hays:** Does this government have a role to play at either level in that area?

**Prof. Schmitz:** Certainly. I would say that's one role that government, in terms of economic theory, would be justified in doing.

• 1100

**Senator Hays:** I read recently about the FCC offering a synthetic hedge for cattle producers. I'm not sure just where that is at. Is that another kind of aid that equates to the bargaining association?

**Prof. Schmitz:** Bargaining, yes. If you take a look at people, at this gentleman, in Alberta, they try that. At the present time even the sharpest cattle producers have real difficulty in trying to take out hedges, because lots of times hedging on Chicago because of basis risk, etc.—you have a lot of problems with that.

As you know, a lot of the people in the U.S. that we visit, including Monfort out of Colorado, and if you take the people out of Harris from California, a lot of their cattle are all contracted and then put on feed to minimize some of the risk. That is the problem that small producers have in Saskatchewan. We can't have a feed lot that is large enough to manage risk properly for feeding cattle, and that is why a lot of people don't do it.

That is a whole different structure or a whole different risk management way of doing business, as you know. While we can talk about diversification and further processing, along with the human capital you have to also have instruments to manage risk. [Traduction]

Je n'en sais pas assez sur les marchés des produits de base au Canada, pas plus qu'aucun de mes collègues, de sorte que je ne pourrais pas vous dire quels devraient être les caractéristiques des pois, par exemple, qui ferait que la commercialisation serait différente de celles des tomates.

Ce que je vous dit, vaut aussi, soi dit en passant, pour le sucre et pour les agrumes de la Floride. Si ces gens-là sont dans un secteur agricole très prospère, ce n'est pas seulement à cause des contingents d'importation de sucre. C'est aussi parce qu'ils ont su négocier avec beaucoup de succès à tous les paliers de la chaîne jusqu'aux détaillants.

Si je devais faire quelque chose en ce moment, compte tenu des autres observations que j'ai faites, je m'intéresserais à cela, en ce qui concerne le rôle des groupes de négociation dans le secteur agricole au Canada. Il faudrait aussi que j'applique ces principes à la gestion de l'offre des produits de base.

Le sénateur Hays: Le gouvernement du Canada a-t-il un rôle à jouer à un niveau ou à l'autre dans ce contexte?

M. Schmitz: Certainement. Je dirais que c'est un rôle que le gouvernement serait parfaitement en droit d'assumer, selon la doctrine économique.

Le sénateur Hays: J'ai récemment lu que la SCS offrait aux producteurs de bétail une couverture synthétique. Je ne suis pas sûr de quoi il s'agit. Est—ce une autre sorte d'aide qui équivaut à la constitution d'un groupe de négociations?

M. Schmitz: De négociations, oui. Si vous essayez de voir ce que les gens font, vous verrez que ce type de l'Alberta a essayé. À l'heure actuelle, même les producteurs de bétail les plus avisés ont bien du mal à essayer de trouver des couvertures, parce que, dans bien des cas, quand ils essaient de faire des opérations de ce genre à Chicago pour se couvrir contre leurs risques de base, par exemple, eh bien, ils ont bien des difficultés.

Vous savez qu'il y a aux États-Unis beaucoup de producteurs que nous sommes allés voir, y compris ceux de Monfort, au Colorado, et ceux de Harris, en Californie, qui élèvent une grande partie de leur bétail à contrat en le nourrissant aux provendes pour minimiser une partie de leurs risques. C'est le problème auquel les petits producteurs de la Saskatchewan doivent faire face. Nous ne pouvons pas avoir de parc d'engraissement assez grand pour gérer convenablement les risques d'engraissement du bétail, et c'est pour cette raison-là que bien des gens n'optent pas pour cette solution.

C'est une structure tout à fait différente où, si vous préférez, une façon entièrement différente de gérer les risques d'une entreprise, comme vous le savez. Nous pouvons bien sûr parler de diversification et d'une transformation plus poussée, mais, pour réussir, il faut non seulement avoir le capital humain, mais aussi les instruments nécessaires pour gérer les risques.

Senator Hays: I remember meeting with you and Professors Furtan and Rosaasen in Saskatchewan at the beginning of the process that led to the GRIP and your concerns about the moral hazard in that program. Your predictions turned out to be about right. It did more harm than good, in many people's minds. What is your view on whole farm income support and how it should evolve as a replacement for that?

**Prof. Schmitz:** Even though one or two farmers might be able to make it, I don't think that at the present time it would be wise for the government just to pull the plug and say, "We are going to do nothing", because if you do that I would have no idea, for example, how we would ever run our farm.

Sure, the markets for canola look good at the moment, and wheat has gone up a bit. Suppose all of a sudden they went up double in price in the next two years. We might get optimistic again, or might not, but I suspect we would likely spend little more money, and I'll guarantee the market will collapse two years afterwards anyway, When you get that kind of roller coaster in agricultural commodities, you must have some form of stabilization. Again, I don't want to get into the politics of it.

I thought one of the good things that Liberals had was the western grains stabilization group. I thought that was a good policy. They could have simplified that in the next government by adding to it rather than taking away from it. We had a lot of money in the fund, as you remember. Then we pulled some of the money out. That kind of a stabilization concept is simple but it has some merit.

I don't know what you mean by a whole income support argument, but at least as part of this package I think you need some type of stabilization program that kicks in when things are tough, recognizing that the farmers have to make a contribution when times are good. When times were good, if we had put three times more into those funds we would have had an insurance scheme. We wouldn't have need of these other insurance schemes.

I think what you have in mind is something broader, but if you develop a scheme like you are talking about, don't create disincentive effects for diversification. Don't, for example, give my neighbours incentives not to have any livestock so that they have three months off in the wintertime. Don't have a disincentive effect so that we, for example, shouldn't keep both livestock and wheat on our farm.

I have seen the studies done on the thing you are talking about, and I think if you are not careful you are going to end up with people trying to specialize again, trying to live off government funds and not create this diversified agriculture that at least I have in mind.

**Mr. Hoeppner:** Thanks, Dr. Schmitz, for coming. I appreciate your comments. Finally I have a witness here who almost thinks like I do.

[Translation]

Le sénateur Hays: Je me souviens de vous avoir rencontrés, vous et MM. Furtan et Rosaasen au début du processus qui a mené au RARB, en Saskatchewan. Je me souviens que vous aviez des réserves d'ordre moral à l'égard de ce programme. Vos prédictions étaient sensiblement fondées. Le programme a fait plus de tort que de bien, dans l'esprit de biens des gens. Mais que pensez-vous du soutien intégral du revenu des exploitations agricoles, et comment pensez-vous qu'il devrait évoluer pour remplacer le RARB?

M. Schmitz: Même si un ou deux agriculteurs pourraient réussir à survivre, je ne pense pas qu'il serait sage, à l'heure actuelle, que le gouvernement se retire de la partie en disant qu'il ne fera rien, parce que, si ça devait arriver, je n'aurais par exemple aucune idée de la façon dont je pourrais diriger mon exploitation.

Bien sûr, le marché du colza est lucratif pour le moment, et celui du blé a un peu augmenté. Supposons que ces prix doublent d'ici à deux ans. Nous pourrions redevenir optimistes ou pas, mais je pense que nous ne dépenserions probablement guère plus d'argent, et je vous garantis que le marché s'effondrerait deux ans plus tard, de toute façon. Quand les marchés des produits agricoles se comportent comme des montagnes russes, il faut qu'on prévoie des mécanismes quelconques de stabilisation. À ce sujet–là, je répète que je ne veux pas parler de politique.

Je pense que l'un des bons programmes des Libéraux, c'était le Fonds de stabilisation concernant les grains de l'Ouest. Je pense que c'était une bonne politique. Le gouvernement qui les a suivis aurait pu la simplifier en y ajoutant quelque chose plutôt qu'en éliminant certains de ses éléments. Nous avions beaucoup d'argent dans le Fonds, vous vous en souvenez. Nous en avons retiré de l'argent. C'est un mécanisme de stabilisation simple, mais il a du mérite.

Je ne sais pas ce que vous entendez quand vous parlez d'un soutien du revenu complet des exploitations, mais je pense qu'un mécanisme comme celui-là doit comprendre un programme de stabilisation auquel les agriculteurs pourraient avoir accès quand les temps sont difficiles, et il faudrait que l'on reconnaisse que les agriculteurs doivent contribuer financièrement au programme quand les conditions s'y prêtent. Si nous avions investi trois fois plus d'argent dans ces fonds-là quand nous en avions les moyens, nous aurions eu un régime d'assurance. Nous n'aurions pas eu besoin de ces autres programmes d'assurance.

Je pense que vous envisagez un mécanisme de plus grande envergure, mais, si vous mettez sur pied un régime comme celui dont vous parlez, évitez tout ce qui pourrait inciter les agriculteurs à réduire leur diversification. Par exemple, n'encouragez pas mes voisins à se débarasser de leur bétail afin d'avoir trois mois de vacances en hiver. Évitez toute mesure susceptible de nous dissuader de garder du bétail dans les exploitations où nous cultivons du blé.

J'ai vu les études qu'on a faites sur ce dont vous parlez, et je pense que, si vous n'êtes pas prudents, vous allez finir par vous retrouver avec des gens qui vont tenter une fois de plus de se spécialiser et de vivre de la manne gouvernementale sans créer l'agriculture diversifiée que j'ai en tête, pour ma part.

M. Hoeppner: Merci, monsieur Schmitz, d'être venu témoigner. Je vous sais gré de vos observations. Enfin, j'ai un témoin qui pense presque comme moi.

I will address that issue first of all, and I will give you some facts. You will be astounded. For your information, Dr. Schmitz, I farmed for 33 years, 3 miles off the U.S. boarder. I curled and I worked with American farmers and I know they are supportive of Canadian farmers. If you think it is farmers who are causing us problems, you are dead wrong. It is politicians, guys like Senator Dorgan and people like that, not giving us facts.

It astounds me when we had a program like the western grain stabilization fund. It was a good program. I participated, the farmers participated, but it was politics that entered into it and ruined it. Then we went into different programs. The one thing I would like to ask the gentlemen on the other side of the table here today is how can we get more clout in western Canada. Go to the American system, have a triple–E Senate. It works very well over there. That is why states like Oklahoma, North Dakota, agricultural states, have clout in government. They have elected senators. They have an equal amount of senators, and they represent their people. So I give credit where credit is due.

### • 1105

I will also say the American politicians, some of those senators—I'd can them right off the bat, because I don't like their philosophy. They're not giving us facts.

When we exported wheat last year, as farmers, my sons exported every bushel of grain to the U.S., and the American farmers were happy to get that grain because we had the high protein wheat that they mixed with their low quality and the millers would buy it; otherwise they didn't have a market for it. The problem was, our Wheat Board sold unit trainloads of wheat to individual elevators and plugged them. Then the farmers were taking the rap for bringing in that wheat, and that was not a fact. The farmers in the U.S., around the border, supported us. It was the Wheat Board that caused us the problems.

If those gentlemen tell me that the Wheat Board is working for farmers today, I say they are working for government. If we had a wheat board that would represent farmers, we would have 99% of farmers supporting them. That is the problem with the whole issue.

There is another thing I want to point out. We always blame other people for—what do you call it—trade manipulation. When we had the problem this spring, with the extra bonus beef coming into Canada, we very soon heard comments in the U.S. that it was a back door way again to bring in extra beef, because the U.S. allows exactly half as much beef per capita to be imported as Canada does.

# [Traduction]

Je vais parler de cette question-là d'abord, et je vais vous donner des faits. Vous allez être étonné. Monsieur Schmitz, j'ai été agriculteur pendant 33 ans dans une exploitation située à trois milles de la frontière américaine. J'ai joué au curling avec des agriculteurs américains et j'ai travaillé à leurs côtés; je sais qu'ils appuient les agriculteurs canadiens. Si vous pensez que ce sont les agriculteurs qui nous causent des difficultés, vous avez entièrement tort. Ce sont des politiciens, des gens comme le sénateur Dorgan et d'autres types de son acabit qui ne nous disent pas la vérité.

J'étais vraiment étonné quand on a créé un programme comme le Fonds de stabilisation concernant les grains de l'Ouest. C'était un bon programme. J'y ai participé; les agriculteurs y ont participé, mais la politique s'en est mêlée et a tout démoli. Après, nous avons eu d'autres programmes. Ce que j'aimerais demander à mes collègues de l'autre côté de la table aujourd'hui, c'est comment nous pouvons avoir plus d'influence dans l'Ouest du Canada. Passez au système américain, instaurez un sénat triple-E. La formule fonctionne très bien là-bas et c'est grâce à elle que des États comme l'Oklahoma, le Dakota du nord, autrement dit des États agricoles, ont une influence sur le gouvernement. Les gens là-bas sont représentés par autant de sénateurs élus que les autres États. Donc, il faut rendre à César ce qui appartient à César.

J'ajouterai que les politiciens américains, notamment certains de ces sénateurs... En fait, j'aimerais bien les boucler, parce que je n'apprécie pas leur philosophie. Ces gens-là ne nous disent pas la vérité.

L'année dernière, quand nous exportions du blé aux États-Unis, mes fils ont exporté la totalité de leur production chez nos voisins du sud et les agriculteurs américains étaient très heureux de pouvoir mettre la main sur ce grain qui présentait une haute teneur en protéine pour le mélanger avec leur blé de qualité inférieure et qu'ils pouvaient alors vendre aux minotiers; sinon, ils n'auraient pas pu écouler la production. Le problème, c'est que la Commission canadienne du blé a vendu ce blé par trains entiers aux exploitants de silos-élévateurs qui ont été débordés. On a alors accusé les agriculteurs d'avoir exporté tout ce blé, ce qui n'était pas vrai. Nos homologues américains, le long de la frontière, nous ont appuyé. En fait, c'est la Commission canadienne du blé qui a été à la base du problème.

Si ces messieurs affirment que, aujourd'hui, la Commission du blé travaille effectivement pour les agriculteurs, moi je soutiens qu'elle travaille pour le gouvernement. Si la Commission du blé représentait effectivement les agriculteurs, 99 p. 100 d'entre eux y seraient favorables. Voilà le fond du problème.

Il y a autre chose que je voulais dire. On blâme toujours les autres pour ce qu'on appelle la distorsion du marché par manipulation. Lorsqu'a surgi le problème, le printemps dernier, des importations au Canada, hors contingent, de boeuf de premier choix, les Américains nous ont très vite accusés qu'il s'agissait là d'une façon détournée de faire entrer plus de boeuf, parce qu'aux États-Unis, le quota de viande importé par habitant est exactement égal à la moitié de celui adopté par le Canada.

I started doing some research on that issue and I talked to different players in the trade. I was told that steak from Australia is coming into this country. We spread a little bit of pepper on it and export it as Canadian pepper-steak. Well, if that is fair trading, then what isn't fair trading?

Those are issues we have to address. If we don't, we will have trade problems with every country in the world. We also have to abide by rules, not just other countries.

I appreciated your comments, Dr. Schmitz. I think you have your head screwed on right.

The other thing I was going to say: I think you're very fortunate that you are one of the farmers who can earn two-thirds of his net income in an off-farm job. It is giving you a real benefit, compared with farmers who cannot do that.

I don't know whether you want to make some comments on that. I think I would appreciate it. You made my day, really, to tell you the truth, and I would suggest to Mr. Easter that they go into more lobster farming, because we never get lobster in western Canada.

Some hon. members: Oh, oh!

Prof. Schmitz: Thank you, Mr. Hoeppner, for your comments. I would just have a general reaction. I guess it relates to a comment a friend of mine had. We went to university together and he ended up working for the Hon. Ross Thatcher. He said, "You know, when you integrate politics and economics...I'll give you an example". This is supposed to be a true statement. Mr. Thatcher said to a young person, "From you I want the facts. If there's any lying to be done, I'll be doing the lying". In terms of Dorgan and the U.S., I think it is strictly a case that he didn't want to hear the facts. He didn't hear the facts from the U.S. Department of Agriculture. He didn't hear the facts from the head economist for the American Farm Bureau, and it was still decided strictly on a political basis. It was a political decision and they were able to push it through the trade committee in Washington, and they won that.

You know, in terms of debate on the Canadian Wheat Board and this open market between the U.S. and Canada, I still think there has to be a lot of work done there. I also think the facts have to rule there.

I was involved, as you know, on the continental barley market study, and that's when I appeared in Ottawa on that debate. I think in fairness to the other government, they didn't have too much political savvy on the continental barley debate and how that came out. My point to you is, and you can read our report, in fairness to the board, it is very clear that in the

[Translation]

J'ai commencé à effectuer certaines recherches à ce sujet et je me suis entretenu avec différents intervenants du milieu. J'ai appris que nous importions du bifteck d'Australie. Eh bien, après l'avoir saupoudré d'un peu de poivre, on l'exporte en tant que bifteck au poivre canadien. Si c'est cela du commerce honnête, alors je me demande ce qui n'en est pas.

Voilà les questions que nous devons aborder. Si nous ne le faisons pas, nous aurons des conflits commerciaux avec tous les autres pays. Nous aussi nous devons obéir aux règles, et pas seulement l'exiger des autres.

J'ai apprécié vos remarques, professeur Schmitz. Je pense que vous avez la tête sur les épaules.

Il y a une chose que je voulais rajouter également, c'est que vous avez beaucoup de chance d'être du nombre de ces agriculteurs qui peuvent retirer les deux-tiers de leur revenu net d'un emploi autre qu'en agriculture. Cela vous confère un avantage certain par rapport à ceux qui ne sont pas dans la même situation.

Je me demande si vous n'auriez pas quelque chose à nous dire à ce sujet, personnellement je l'apprécierai. En vérité, vous m'avez fait un grand plaisir et je recommanderai à M. Easter de se lancer dans l'élevage de homard, parce qu'on n'en a jamais dans l'Ouest.

Des voix: Ah, ah!

M. Schmitz: Je vous remercie de vos commentaires, monsieur Hoeppner et je n'aurais qu'une réaction générale à formuler. En fait, elle a rapport à une observation qu'avait faite un de mes amis. Nous avons fait l'université ensemble et nous nous sommes retrouvés tous deux à travailler pour l'hon. Ross Thatcher. Un jour, il m'a dit «Vous savez, quand vous mariez la politique et l'économie...» Je vais vous donner un exemple qui, semble-t-il, est véridique. S'adressant à une jeune personne, M. Thatcher lui aurait déclaré: «Je veux que vous me disiez la vérité et si quelqu'un doit mentir, ce sera moi». Pour ce qui est de l'affaire Dorgan aux États-Unis, j'estime que celui-ci n'a pas voulu entendre la vérité. Il n'a pas voulu tenir compte des faits énoncés par le ministère américain de l'Agriculture. Il n'a pas voulu entendre les faits énoncés par l'économiste en chef du American Farm Bureau et il a entièrement fondé sa décision sur des motifs politiques. La décision était politique, les gens ont réussi à porter la cause devant la Commission du commerce à Washington et à la remporter.

Vous savez, s'agissant du débat au sujet de la Commission canadienne du blé et de cette question du marché ouvert entre les États-Unis et le Canada, je continue à penser qu'il y a encore beaucoup à faire. J'estime également que la vérité, les faits, doivent prévaloir.

Comme vous le savez, j'ai participé à l'étude sur le marché de l'orge continental et c'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai comparu à Ottawa. Pour ce qui est de l'autre gouvernement, et pour dire les choses comme elles sont, j'estime qu'il n'a pas fait preuve d'un grand bon sens politique dans tout ce débat sur l'orge continental et dont la façon dont les choses se sont case of malt barley premiums, Canada beat the U.S. by about réglées. En toute justice envers la commission, il est évident que three to fourfold over the long-term pull on malt barley going dans le cas de l'orge de brasserie de premier choix, le Canada a

into the U.S. That's an illustration of who can market best, but I use that as an example, and you can make a lot of counter-arguments.

[Traduction]

réussi à décrocher un volume d'exportation à long terme trois ou quatre fois supérieur à celui accordé aux Américains. Voilà qui illustre qui est le mieux en mesure de commercialiser nos produits, mais il ne s'agit là que d'un exemple auquel vous pourriez m'opposer beaucoup d'arguments contraires.

• 1110

On the durum case it is also true that the Canadian western wheat growers and their magazine also don't tell the truth, no more than some of the U.S. farmers do.

When I debated in Saskatoon this winter on the future of the Canadian Wheat Board, in that debate with Hubert Esquirol and others, their magazine was telling me that durum wheat in the United States was selling for between \$9 and \$10 U.S., which you know isn't true, when ours was selling at \$5 here and \$5 in the United States. I phoned four elevator companies to give us their cash quotes across the board, and they said the highest durum ever got in one day was maybe \$7.12 a bushel. You see, you have that information problem, and not just in the United States. You have the same information problem at times in Canada, and that's what causes that divisiveness between east and west, and also this debate over optimum marketing strategies for either country.

**Mr. Hoeppner:** If you wonder what these people were doing, they were converting \$7, which has already been converted to Canadian dollars, so that makes \$10.

Prof. Schmitz: Exactly right.

Mr. Easter: Welcome, Andy. I've so many questions here.

Your first comment was that you think Canada could learn a lot from the United States. I wouldn't disagree with that, but I think, by the same token, they can learn a lot from us in terms of some of our marketing programs.

You went on to talk about the ten-year conservation that has been in place in the United States, which is certainly government involvement in the market. Some of those people you mentioned, western Canadian wheat growers, and some of the senators in the States are putting out false information. They like to say there is no government involvement in the States, but that's one of the key areas where there is.

One of the reasons why we've failed to address that issue as a government is that when we do an economic database we don't put in all the factors. There is no economic database in terms of the loss of the grasslands, for instance, and much of them have been plowed up in western Canada.

How are we going to get the facts in terms of what the market is doing and not doing, in terms of the cost to the country as a whole of having a policy that operates without putting a database on the loss of soil, the loss of grassland, the other opportunities that are there, and so on? I'd like your comments on that.

Dans le cas du blé dur, il est également vrai que les producteurs de blé de l'Ouest canadien, et les rédacteurs de leur magazine, ne nous disent pas toute la vérité, du moins pas plus que certains agriculteurs américains.

Lorsque je suis intervenu à Saskatoon, l'hiver dernier, dans le débat sur l'avenir de la Commission canadienne du blé, en présence du Hubert Esquirol et des autres, on pouvait lire dans leur magazine qu'aux États-Unis le blé dur se vendait entre neuf et dix dollars US, ce qui, comme vous le savez est faux, pendant que le nôtre se vendait à cinq dollars ici tout comme aux États-Unis. J'ai appelé quatre entreprises de stockage de grain pour obtenir tous leurs prix au comptant et j'ai appris que le blé dur avait peut-être atteint, tout au plus 7,12\$ le boisseau. Comme vous le voyez, ce problème de désinformation n'est pas l'apanage des Américains. Nous nous heurtons occasionnellement aux mêmes difficultés, au Canada, et c'est ce qui cause cette partition entre l'Est et l'Ouest et qui alimente tout ce débat entourant les meilleures stratégies de marketing à adopter dans les deux pays.

M. Hoeppner: Si vous voulez savoir ce que ces gens ont fait, ils se sont trouvés à convertir en devises canadiennes un prix déjà converti et, partant de sept dollars, ils sont arrivés à 10\$ canadiens.

M. Schmitz: C'est tout à fait cela.

M. Easter: Bienvenue parmi nous, Andy. J'ai énormément de questions à vous poser.

Vous avez commencé par nous dire que, selon vous, le Canada pourrait apprendre beaucoup des États-Unis. Je ne vous contredirai pas à ce sujet, mais dans la même veine, je pense que les Américains pourraient beaucoup retirer de nos programmes de commercialisation.

Vous nous avez ensuite entretenus de ce programme de conservation de 10 ans qui a été adopté aux États—Unis et qui trahit certainement une intervention du gouvernement américain sur le marché. Certains de ceux dont vous avez parlé, c'est—à—dire les producteurs de blé de l'Ouest canadien, et certains sénateurs américains pratiquent la désinformation. Ils se plaisent à dire que le gouvernement américain n'intervient pas en agriculture, et pourtant c'est le secteur d'activité où il est le plus présent.

Si notre gouvernement est passé à côté de ce problème, c'est que nos bases de données économiques ne prennent pas en compte tous les facteurs. Ainsi, aucune base de données économiques ne tient compte de la disparition des prairies, alors que la plupart d'entre elles, dans l'Ouest canadien, ont été labourées.

Mais alors, comment rassembler toutes les données sur ce que fait ou ne fait pas le marché, en regard des coûts que représente, pour le pays tout entier, le fait de nous appuyer sur une politique élaborée sans le bénéfice d'une base de données nous renseignant sur la disparition des terres arables, sur la disparition des prairies et sur les autres possibilités qui s'offrent à nous? Qu'en pensez-vous?

**Prof. Schmitz:** Here we put I don't know how many millions of dollars into the GRIP program, for example. I'm not going to blame politicians and everybody for doing it. Some of my friends were involved, but the point is when you think about spending that kind of money, then you'd have to sit back and think, mistakes are mistakes. But you've got to look back and think, "God, couldn't we have done a better job, when you're talking that amount of money, in terms of at least doing a little bit of planning or thinking through it?"

I don't know the answer to that, Wayne, because at the present time it's very difficult to even get a graph to study it. If you're in university at the moment and you have good students to work on a project, you tell me where you're going to get enough money to finance a PhD thesis or a master's thesis in that topic. Furtan and some of us in Saskatoon did some work for the Saskatchewan Wheat Pool maybe three years ago on that issue.

What would happen if you had a program similar to the U.S., at least emphasizing some of this marginal land, shifting in the grasslands, and then looking at different uses for the grass rather than wheat? With the little budget we got we just did a preliminary analysis and then somebody said, "The work's all been done in Ottawa. It's all sitting in AgCanada." I don't believe it has been. I haven't seen it and I bet you people haven't seen it.

To answer your question about the costs and benefits of these different programs, if the financing is out there then I guess we're pretty poor at lobbying in order to get the budget to do it. It seems like the few dollars that are involved to document and get you the cost are not anything like the amount compared to the cost of a four—wheel tractor to farm our farm in Saskatchewan.

I'd like to get into this topic about sustainability and document this. Can you sustain areas that we farm on a long-term basis of 17 bushels of wheat, both in terms of soil erosion and how much it is going to cost the government to keep that farmer out there in the wheat production? That's huge.

• 1115

Mr. Easter: Just for your information, there has recently been an environmental assessment on the GRIP that you may want to get your hands on. It in fact deals with some of the points you raised and that Senator Hays referred to.

I'm also interested in the anti-combines act. Are you basically saying to this committee that we should recommend stronger laws in that area? Because you're right—on the American side they preach free enterprise but they never practise it; that's true. But they recognize in that free enterprise system there are problems with the economically powerful in terms of price fixing. I think you talked about some of those areas.

[Translation]

M. Schmitz: Eh bien, ici, nous investissons je ne sais combien de millions de dollars dans le programme RARB, par exemple. Je n'en blâme personne, pas plus les politiciens que les autres. Certains de mes amis ont pris part à cette décision, mais il reste qu'avant de dépenser une telle somme, il vaut mieux prendre un peu de recul et réfléchir, car l'erreur ne pardonne pas. Il faut se demander si l'on n'aurait pas pu faire mieux, compte tenu des sommes en question, moyennant un peu plus de planification ou de réflexion.

Vous savez, Wayne, je n'ai pas réponse à cette question, parce qu'à l'heure actuelle il est très difficile d'obtenir ne seraitce qu'un graphique pour étudier la chose. Dites-moi donc où l'on pourrait trouver, dans une université à l'heure actuelle, même si l'on a de bons étudiants, suffisamment d'argent pour financer une thèse de doctorat ou de maîtrise sur ce sujet. Certes, il y a trois ans, Furtan et certains d'entre nous à Saskatoon avons effectué des recherches sur le sujet pour le compte de la Saskatchewan Wheat Pool.

Que se passerait-il si l'on disposait d'un programme semblable à celui en vigueur aux États-Unis, si l'on faisait porter l'accent sur une partie des terres marginales, si l'on utilisait autrement les prairies et si l'on envisageait d'autres types de culture que le blé? À cause de notre budget limité, nous n'avons entrepris qu'une analyse préliminaire jusqu'au moment où quelqu'un nous a dit: «Tout ce travail a été effectué à Ottawa, il se trouve sur les étagères d'Agriculture Canada». Or, je ne crois pas que tel soit le cas. Je n'ai rien vu sur le sujet et je parierais que vous non plus.

Donc, pour répondre à votre question au sujet des coûts et des avantages des différents programmes, je dirais que si l'argent se trouve quelque part, alors nous avons fait un très mauvais travail de démarchage pour obtenir le budget nécessaire. Pourtant, il semble que les quelques dollars que coûte une étude économique ne sont rien comparés au prix d'un tracteur à quatre roues motrices qui est nécessaire dans une exploitation agricole de la Saskatchewan.

J'aimerais étudier toute cette question de la durabilité et produire des données. Peut—on continuer d'exploiter des terres, à long terme, qui produisent 17 boisseaux de blé, quand on pense à l'érosion du sol et à ce qu'il en coûte au gouvernement pour que l'agriculteur continue de produire du blé. Les coûts sont énormes.

M. Easter: Pour votre information, sachez qu'on vient tout récemment de terminer une étude d'évaluation environnementale du RARB, que vous voudrez peut-être vous procurer. En fait, il y est question de certains des aspects que vous avez soulevés et dont a parlé le sénateur Hays.

Je m'intéresse aussi à la législation contre les coalitions. Dois—je comprendre que vous invitez le comité à recommander une législation plus ferme dans le domaine, parce que vous avez raison, si les Américains prêchent pour la libre entreprise, ils ne la mettent jamais en pratique. Par contre, ils reconnaissent l'existence de problèmes, dans ce système de la libre entreprise, à cause de la fixation des prix par les plus puissants. D'ailleurs, je crois que vous en avez parlé.

I'd suggest that you also check into the amount of control Cargill Grain, for instance, is taking over the breeding stock of the hog industry in the United States. They basically put \$52 million into developing the perfect hog, but they're going to control the breeding stock, and in that way they will control the farmer.

I have another point, because I won't have time to ask a third question—and I hate to get into this issue with you, because I think we're on opposite sides of the fence. It hasn't been talked about in this committee yet, but how important is the transportation policy, especially in the west, relative to agricultural policy this committee may recommend?

**Prof. Schmitz:** On the anti-trust and the whole area of price fixing in the U.S., if you take a look at the areas where they have these strong bargaining associations, there may be lawsuits involved in these industries, but they have nothing to do, necessarily, with price fixing. These farmers seem to be successful in eliminating that problem in terms of bargaining up all the way through the chain with processors, etc.

Then of course we get into the beef industry again and we're back on the topic you just raised. Now you have three companies—IBP, Cargill and the other one. They claim on the margin they control over 80% of the beef industry, when you talk about the boxed beef and eventually the marketing of it. The argument is now some of these markets may be manipulated because of captive supplies; they can use their own feedlots, etc., to manipulate the beef markets. That's why this whole thing has opened up again—because of the large domination now by three or four companies.

You're right. The beef industry and especially hogs will go the way the bird industry did. Few people realize in bird production it's all control from the top. For example, Tyson Foods in Arkansas and Perdue from Maryland actually control the farm level, because they dictate the birds these people have to use, they can dictate the rations these people have to use and they have the markets all set up. So it's a whole vertically linked agricultural structure, all controlled by the top firms.

Again, you're exactly right. Especially you'll find out on hogs this is going big time. So if that's the model that's going to evolve in the Canadian agriculture and if that's the only way we're going to survive, it has totally different implications for the family farm than currently sits out there at the moment. It may or may not be coming, but I would not like to see it come on that scale. I would sooner have us do this bargaining association homework and try to avoid a lot of this type of domination by one or two large companies.

[Traduction]

Je vous recommande également de jeter un coup d'oeil sur le genre de contrôle qu'exerce les entreprises comme Cargill Grain, dans le secteur des reproducteurs porcins, aux États—Unis. Cette société a investi 52 millions de dollars pour arriver au porc «parfait», mais comme elle se retrouvera à contrôler les reproducteurs, elle contrôlera également les éleveurs.

J'ai une autre remarque à formuler, car je n'aurai pas le temps de formuler une troisième question—et je n'aime pas aborder cette question avec vous, parce que je pense que nous ne nous situons pas du même côté de la barrière. Il n'en n'a pas été encore question à ce comité, mais, selon vous, quelle importance la politique du transport pourrait—elle revêtir, surtout dans l'ouest, par rapport à la politique agricole que ce comité pourrait recommander.

M. Schmitz: S'agissant de la législation contre les coalitions et de toute cette question de la fixation des prix aux États-Unis, si vous prenez tous les secteurs où l'on trouve de puissants groupes de négociation, force est de constater que les éventuels contentieux judiciaires n'ont pas forcément de lien avec la fixation des prix. Il semble que les agriculteurs parviennent à contourner le problème que constitue la négociation avec les transformateurs, entre autres.

Mais, il y a bien sûr l'industrie du boeuf qui nous ramène en plein dans le sujet auquel vous avez fait allusion. On trouve à présent trois entreprises dans ce secteur: IPB, Cargill et une autre. Elles avouent contrôler plus de 80 p. 100 de l'industrie du boeuf, de la mise en cartons à la commercialisation du produit. D'aucuns prétendent à présent qu'une partie de ces marchés pourrait être manipulée à cause d'un approvisionnement captif; en effet, ces entreprises peuvent utiliser, notamment, leurs parcs d'engraissement, pour littéralement manipuler les marchés de la viande de boeuf. Donc, toute cette question refait surface à cause de la domination du marché par trois ou quatre compagnies.

Vous avez raison. L'industrie du boeuf et plus encore celle du porc subira le même sort que l'industrie de la volaille. Rares sont ceux qui se sont rendus compte que dans la production de volaille, tout est contrôlé par le sommet. Par exemple, les compagnies Tyson Foods, dans l'Arkansas, et Perdue, dans le Maryland, se trouvent à exercer un véritable contrôle au niveau de la ferme d'élevage, parce qu'elles imposent le genre de volailles que ces gens doivent élever et qu'elles leur dictent le genre de rations qu'ils doivent appliquer, puisqu'elles ont la mainmise sur le marché. Donc, on se retrouve dans une structure agricole à intégration verticale, tout étant contrôlé par les entreprises au sommet de la pyramide.

Je le répète, vous avez tout à fait raison, et plus particulièrement dans le cas du porc. Donc, si c'est le modèle que doit retenir l'agriculture canadienne, et si c'est la seule façon pour nous de survivre, alors les conséquences pour les exploitations familiales actuelles risquent d'être toutes autres. Nous ne savons pas ce qu'il adviendra mais, si tel devait être le cas, j'espère que ce ne sera pas sur la même échelle. Je préférerais que nous entreprenions des négociations à priori, afin d'essayer d'éviter que le marché soit entièrement dominé par une ou deux grandes entreprises.

Concerning transportation, I don't know whether we agree or on the method of payment on Crow, other than I think we're overblowing the economic impact of paying the producers.

Mr. Collins (Souris - Moose Mountain): Mr. Hoeppner mentioned something with regard to unit trains and individual elevators that had been supplied. If he has that kind of information, could he furnish it so we all might have a copy of where that took place?

Mr. Hoeppner: The Wheat Board would be able to give that.

Mr. Collins: I just thought since you made reference to it-

Mr. Hoeppner: From what the farmers tell me about it, we brought our own grain in. I think it was on a unit train.

Mr. Collins: I would like to get a copy of it, so could you furnish it for the committee?

Certainly I'm happy to have you here from Saskatchewan this morning, Doctor. A number of things have come forward with GRIP, where we have the \$560 million, and now the Saskatchewan people are asking where it should go. From your perspective, how should that be reallocated and who might be the recipients of the money?

• 1120

In terms of where we're going with specialty crops and other crops—and I see the CRP program right across the border—from cains est-il intéressant pour les agriculteurs et les autres, en ce qui your perspective, how effective has that been in terms of the a trait aux cultures spéciales et aux autres cultures? end-results for farmers and everybody else?

Prof. Schmitz: You mean the conservation reserve program.

Mr. Collins: Yes.

**Prof. Schmitz:** In terms of long-term sustainability for society, I happen to be a strong supporter of the ten-year conservation program in the U.S., even recognizing that you can't even hay a lot of grassland in the long term unless there are disaster emergencies out there.

I also think in terms of their farm program: only 15% set aside and it changes what they call the 0-92 percentage base. The price of that allows a farmer some conservation practices even though they're in full-time grain production.

The reason why such a program wasn't put in Canada under the previous government, in my opinion, was the backlash that the Hon. Otto Lang had on the LIFT program. The political fall-out there was great. The minister was saying, "Why don't we take land out of production", and all of a sudden the markets opened up and the people who grew the wheat made the money and the ones who were under the conservation program didn't.

[Translation]

Pour ce qui est des transports, je ne sais si nous sommes ou non disagree, because I have never come out strongly one way or the other du même avis, parce que je n'ai jamais adopté de position tranchée au sujet de la méthode de paiement en vertu du Tarif du Pas du Nid-de-corbeaux; si ce n'est que j'estime que nous exagérons les conséquences économiques de cette formule de paiement aux producteurs.

> M. Collins (Souris—Moose Mountain): M. Hoeppner a fait allusion aux trains-blocs ainsi qu'aux silos-élévateurs qu'on avait remplis à pleine capacité. Eh bien, s'il dispose de ce genre de renseignements, pourrait-il nous les communiquer pour que nous sachions tous où cela s'est produit?

M. Hoeppner: La Commission du blé pourrait vous renseigner.

M. Collins: Mais comme vous en avez parlé, je pensais que...

M. Hoeppner: D'après ce que les éleveurs m'ont dit, le grain venait de chez nous. Je pense qu'il a été transporté par trains-blocs.

M. Collins: Mais j'aimerais avoir une copie du document. Pourriez-vous nous en obtenir une pour le comité?

Je me réjouis de vous accueillir parmi nous ce matin, d'autant que vous venez de la Saskatchewan. L'adoption du RARB, d'une enveloppe de 560 millions de dollars, a entraîné plusieurs choses dans son sillage puisque les gens de la Saskatchewan se demandent à présent comment répartir ces fonds. D'après vous, comment devrions-nous les affecter et qui devrait en bénéficier?

Dans quelle mesure un programme comme le CRP des Améri-

M. Schmitz: Vous voulez parler du Conservation Reserve Program (programme de mise en réserve des terres de culture)?

M. Collins: Oui.

M. Schmitz: Eh bien, pour ce qui est de la rentabilité à long terme pour l'ensemble de la société, je devrais dire que je suis tout à fait en faveur du programme de conservation de dix ans que les Américains ont adopté et je reconnais même que l'on ne peut pas récolter à longue échéance du foin sur des prairies, sauf en cas de catastrophe.

Et puis, il y a également le programme des exploitations agricoles des Américains: en mettant uniquement de côté 15 p. 100, nos voisins se trouvent à modifier ce qu'ils appellent la proportion de base de 0-92. Grâce aux prix obtenus, les agriculteurs peuvent appliquer certaines méthodes de conservation, même s'ils continuent à produire du grain à temps plein.

Je crois que si le gouvernement précédent n'a pas adopté un tel programme, c'est à cause du retour de flamme qu'a subi l'honorable Otto Lang avec son programme de réduction des stocks de blé. Les conséquences politiques ont été très importantes. Après que le ministre eut proposé de mettre une partie des terres en jachère, les marchés ont connu un regain soudain et tous ceux qui avaient continué à produire du blé ont fait de l'argent, contrairement à leurs collègues qui avaient opté pour le programme de conservation.

I'm not talking about a LIFT program in that sense. I'm talking about land that isn't suitable for grain production under any conditions. I'm not talking about the Regina plains and so on; I'm talking about other different types of land we're familiar with. It can never be built in the long term. That's what I'm talking about.

In other words, you can't put good land in Iowa under the ten-year conservation program. That's a little distinction there.

Now I'm going to wear a farmer's hat. I can honestly tell you to pay the money to the farmers.

**Mr. Collins:** With regard to where the blue–ribbon panel is set up, I would like to know your thoughts on what the end–result of that panel might be. Does it give it some mission in—

**Prof. Schmitz:** Has the blue-ribbon panel been announced?

Mr. Collins: I haven't heard of it.

**Prof. Schmitz:** Because I know my name was put up. I was curious.

Mr. Collins: I was just wondering what your-

The Chairman: No. I don't think it has been.

**Prof. Schmitz:** In terms of that panel, I'm quite optimistic, at least from the little I know about it. Then again, I think the members would be objective.

If you had had that panel in place with this durum dispute, at least with the members I hope would be on there, I think we could have made a lot of mileage in terms of resolving this without getting into the tariff and non-tariff barriers that the U.S. put in place. I think we would have had the vocal people, the ones knowledgeable on the U.S. system, to argue this durum case. It had nothing to do with more than politics, because the economics were sound on the Canadian part. The fact is that we shipped durum into the United States market arbitrage, and that was because the Americans got rid of all their good durum under the export enhancement program. It's as simple as that.

This business about the acquisition price for the Canadian Wheat Board, etc., had nothing to do with anything, actually.

With the right people on the panel, we could have convinced both the United States and the Canadians.

By the way, there's a person by the name of Michael Paggi who used to be at the University of Texas or Texas A & M University. I was just talking with him. Actually, when we spoke in Montana through those areas he supported the Canadians. He almost got fired by the American Farm Bureau. He said that he couldn't believe the politics in there. He's our head economist, and he was actually the one who supported the Canadian position.

# [Traduction]

Donc, je ne recommande pas qu'on en revienne à la formule du programme de réduction des stocks de blé. Je songe plutôt aux terres qui ne se prêtent absolument pas à la production céréalière. Dès lors, j'écarte les plaines de Regina et d'autres régions et je songe plutôt à d'autres types différents de terres que nous connaissons. Même à long terme, elles ne pourront jamais servir. C'est de cela dont je veux parler.

Autrement dit, en Iowa, on n'applique pas le programme de réserve des terres de culture aux bonnes terres. Il y a une petite distinction à faire.

Bien, je vais à présent mettre ma casquette d'agriculteur. En toute honnêteté, je peux vous inviter à faire en sorte que l'argent aille aux agriculteurs.

M. Collins: À propos de la constitution du comité de spécialistes, j'aimerais que vous nous disiez ce que ce comité va bien pouvoir donner, en fin de compte. Est-il question d'une mission. . .

M. Schmitz: Sa constitution a-t-elle été annoncée?

M. Collins: Je n'en ai pas entendu parler.

M. Schmitz: Parce que je sais que mon nom a été cité. C'était simplement par curiosité.

M. Collins: Je me demandais ce que vous. . .

Le président: Je ne pense pas qu'il y ait eu d'annonce.

M. Schmitz: Je suis très optimiste, d'après le peu dont j'ai entendu parler. Mais encore une fois, tout repose sur l'objectivité des membres.

Si un tel comité avait été en place à l'époque des différends au sujet du blé dur, sous réserve qu'il ait eu la composition que je souhaite, je crois que nous serions allés très loin dans la résolution de ce problème sans avoir à nous heurter à toutes ces barrières tarifaires et non tarifaires que les États-Unis ont érigées. Nous aurions pu avoir l'appui de gens qui sont écoutés, de gens qui connaissent le système américain. On n'est jamais allé au-delà de la politique, parce que, du côté canadien, sur un plan économique, les choses allaient bien. En fait, si nous avons expédié notre blé dur aux États-Unis, c'est que les Américains s'étaient prévalu de leur programme de subventions aux exportations pour écouler leur bon blé dur à l'étranger. C'est aussi simple que cela.

Toute cette question des prix d'acquisition et l'intervention de la Commission canadienne du blé n'a absolument rien à voir avec cela.

Si les bonnes personnes avaient siégé à la commission, nous serions parvenus à convaincre Américains et Canadiens du bien-fondé de la chose.

Soit dit en passant, je viens juste de m'entretenir avec un certain Michael Paggi, qui a été enseignant à l'Université du Texas ou à la Texas A&M University. Eh bien, quand je me suis entretenu avec lui à propos de ce qui s'était passé dans le Montana, il a appuyé la position canadienne. Il a été à deux doigts de se faire renvoyer du American Farm Bureau. Il n'en revenait pas de tous les jeux politiques qui se jouent dans ce milieu. C'est notre économiste en chef et c'est lui qui a appuyé la position canadienne.

A panel such as that would have got hold of that kind of information, that here you have this eminent person who's the head of the American Farm Bureau that you know was pushing against Canada with the money of some grain people who lobbied against the Canadian durum case. Those types of pieces of information would be extremely valuable to resolve this.

So, again, I think the outcome would be very positive to resolve these border disputes.

The Chairman: They should put him on the blue-ribbon panel.

Mr. Easter: What was that name again, Mr. Chairman, and the location?

**Prof. Schmitz:** The name is Michael Paggi. He is the chief economist for the American Farm Bureau in their offices. You phone him in Chicago.

The Chairman: I guess that's it.

Thank you very much, Doctor, for coming here. I'm not sure if you came from the west. You're going back to the States on a flight. You gave us food for thought.

Once we get into the writing stage, we might have an opportunity to call you again.

**Prof. Schmitz:** I thank you for the invitation, and I hope that we will be able to keep in touch. If some of these other studies, etc., we're doing can be of benefit to you, then we will certainly try to send you some extracts and summaries of what our findings are, and we'll continue this dialogue.

• 1125

To repeat, I think I mentioned some high priorities, and I think those are the areas, if I were you, I'd spend my money on and get on with it. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much.

The meeting is adjourned.

[Translation]

Une commission comme celle-ci aurait pu mettre la main sur ce genre d'information, alors que là, on se trouve devant un éminent personnage qui dirige l'American Farm Bureau et qui, on le sait très bien, lutte contre le Canada grâce à l'argent de certains producteurs céréaliers qui étaient intervenus en coulisse pour faire opposition à la pénétration du blé dur canadien. Eh bien, tous ces renseignements seraient extrêmement utiles pour résoudre ce genre de problèmes.

Je me répète, je crois que cette commission pourrait être appelée à jouer un rôle très utile dans la résolution des différends entre nos deux pays.

Le président: Il faudrait le nommer à ce comité de spécialistes.

M. Easter: Quel était le nom, déjà, monsieur le président, et où se trouve-t-il?

M. Schmitz: Il s'appelle Michael Paggi et il est économiste en chef du American Farm Bureau. Vous pouvez toujours l'appeler à Chicago.

Le président: Eh bien, je crois que nous en avons terminé.

Je vous remercie beaucoup, professeur, de vous être rendu à notre invitation. Je ne sais si vous venez de l'ouest. Vous rentrez par avion. Vous nous avez donné matière à réflexion.

Il est possible que nous vous recontactions quand nous en arriverons à la rédaction du rapport.

M. Schmitz: Merci de m'avoir invité, j'espère que nous pourrons demeurer en contact. Si certaines de ces études que nous effectuons peuvent vous être utiles, nous veillerons à vous faire parvenir des extraits et des sommaires de nos conclusions et nous pourrons ainsi maintenir le dialogue entre nous.

Je vous le répète, je n'ai fait état que de certaines grandes priorités et j'ai parlé de secteurs dans lesquels j'investirais mon argent, si j'étais à votre place. Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup.

La séance est levée.

# APPENDIX "AGFO-1" / APPENDICE «AGFO-1»

# STUDY ON THE FUTURE OF AGRICULTURE JOINT DELIBERATIONS OF THE SENATE OF THE

MINUTES OF PROCEEDINGS AND EVIDENCE (Issue no. 23, Meeting no. 24)

ÉTUDE SUR L'AVENIR DE L'AGRICULTURE

COMPTE RENDU DU SÉNAT DES

PROCÈS-VERBAUX ET TÉMOIGNAGES (Fascicule n° 23, réunion n° 24)

# **EVIDENCE**

OTTAWA, Thursday, September 22, 1994

[Text]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry and the Standing Committee of the House of Commons on Agriculture and Agri-Food met this day at 9:30 a.m. to continue consideration of their joint order of reference to examine the future of agriculture in Canada.

The Honourable Senator Dan Hays, Chairman of the Senate Committee and Bob Speller, M.P., Chairman of the House Committee, (Joint Chairmen) in the Chair.

The Joint Chairman (Senator Hays): I call our meeting to order. I welcome all of you here to our meeting this morning. This is the first joint meeting that I have chaired in my capacity as Chairman of the Standing Senate Committee.

I do not think there is any need to take the time to familiarize members of the committees with the subject matter at issue here today. Therefore I will start the meeting immediately by asking Mr. Bill Miner to give us his comments and, as soon as possible thereafter, we will have an opportunity to ask questions.

Mr. Bill Miner, Senior Research Associate, Centre for International Trade Policy and the Law: Honourable senators and committee members, it is an honour to be invited to assist the committee on a subject which is of such great importance to the agriculture and food industries in this country.

My comments will relate to the trade policy side of your agenda, particularly the impacts of the emerging international economic environment and the role of new trade agreements in respect of your work. These agreements form part of the responses of governments to broader developments globally, and to changes within agriculture and food sectors themselves. In my opinion, they do indicate the directions of policy changes that are under way worldwide, and they provide a context within which Canadian policies must evolve.

In this respect, I am referring particularly to the changing structure of the agriculture and food industries, and the integration of markets within regions and on a global basis. I wish to take a few moments to summarize some of my thoughts on these matters, which are more fully described in the papers that have been circulated.

In respect of the changing structures within the industry, I am referring to what I think are familiar trends to the committee concerned with agriculture. Here, as you know, there is a strong shift in production toward larger, commercial operations, a decline in the share of the population engaged in farming and an almost continuous growth in productivity, which of course is driven by technological improvements, better production methods, and a rapid flow of information.

# **TÉMOIGNAGES**

OTTAWA, le jeudi 22 septembre 1994

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts et le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire de la Chambre des communes se réunissent ce jour à 9 h 30 pour poursuivre l'examen de leur ordre de renvoi conjoint portant sur l'avenir de l'agriculture au Canada.

L'honorable sénateur Dan Hays, président du comité sénatorial, et Bob Speller, député, président du comité de la Chambre des communes (les coprésidents) assurent la présidence.

Le coprésident (le sénateur Hays): La séance est ouverte. Je souhaite la bienvenue à tous à notre réunion de ce matin. C'est la première réunion mixte que je copréside en ma capacité de président du comité sénatorial permanent.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de consacrer du temps à familiariser les membres des comités avec le sujet que nous étudions. Je vais donc entamer les travaux immédiatement en demandant à M. Bill Miner de nous faire sa déclaration liminaire et nous aurons une période de questions immédiatement après.

M. Bill Miner, associé de recherche principal, Centre for International Trade Policy and the Law: Honorables sénateurs et membres du comité, c'est pour moi un honneur que d'avoir été invité à m'exprimer devant le comité sur un sujet d'une si grande importance pour l'agriculture et les industries agro-alimentaires de notre pays.

Mes propos porteront sur le volet commercial de votre sujet d'étude, et plus particulièrement sur les conséquences du nouvel environnement économique international et le rôle des nouveaux traités commerciaux. Ces demiers sont un élément des réactions des gouvernements nationaux à l'évolution du commerce mondial en général et des changements intervenant au sein des secteurs agricole et alimentaire eux-mêmes. À mon sens, ils sont révélateurs de la direction de l'évolution des politiques qui se manifeste dans le monde entier et tracent le contexte dans lequel les politiques canadiennes doivent s'inscrire.

Dans ce cadre, je traiterai particulièrement de la mutation structurelle de l'agriculture et des industries alimentaires ainsi que de l'intégration des marchés au niveau régional et mondial. Je consacrerai quelques instants à résumer mes idées sur ces questions, idées qui sont exposées plus en détail dans les documents que j'ai fait distribuer.

Pour ce qui est de l'évolution structurelle du secteur, je parlerai de tendances que les membres d'un comité spécialisé dans l'agriculture connaissent sans doute. On constate en effet, comme vous le savez, une tendance à la concentration de la production dans de grandes exploitations de type commercial, un recul de la part de la population vivant de l'agriculture et une croissance presque continue de la productivité, sous l'impulsion des progrès technologiques, de meilleures méthodes de production et d'une circulation rapide de l'information.

There is also a long term trend of declining real prices for many farm commodities, which is significant in Canada, and a tendency in industrial countries, at least, to overproduce in relation to effective market demand. This places strains not only on farm incomes but also on land and water resources. There is, as well, a trend towards off-farm income to supplement farming returns.

If we look, then, at some of the trends that are influencing the direction of agriculture internationally, and of our policies, we see that world trade in agriculture and food products is continuing to increase, but that the composition of this trade is shifting quite rapidly from bulk forms to more processed and higher valued foods. Markets themselves are becoming much more integrated, both regionnally and on a world basis, and there is a general growth in demand in those markets for further processed, further packaged and more convenient forms of foods that are regarded as safe and are of high quality.

Markets are also becoming more segmented and more specialized according to incomes, ethnic origins and social trends in these countries. Consumer preferences are becoming more diverse and complex to serve, and they are shifting more rapidly. The consumer's influence is becoming much more evident further back through the food chain, towards the farm and production level. There are new and stronger concerns developing over food safety and health, the environment, and the manner in which food is produced. Generally, consumers are looking for more openness in the markets, more transparency in what is occurring, and more information on what they are receiving.

The free flow of information, investments, technology, goods and services, and corporate affiliations over borders is all part of these current trends. This situation, in turn, is requiring that the farm and food industries in all countries become more competitive or they face the prospect of shrinking. These trends are under way worldwide. They are not particular to one area or another.

Many of the policies that have been developed within industrial countries such as Canada were designed to offset these trends to some degree, and to use subsidy transfers and market interventions as a means of doing that. Increasingly, however, it has become evident that these policies are not working well in some respects, and are not achieving the objectives intended. This is particularly the case when the policies tend to be rigid, and directly administered. They tend to confront the trends that I was describing and to create problems of their own.

Often, farm support policies in industrial countries aggravate the tendency to overproduce, do not contribute directly to farm incomes as intended, and waste resources that might better be used to help farmers adjust to the types of markets that I am

# [Translation]

On note également une tendance à long terme au déclin du prix réel de nombreux produits agricoles, très manifeste au Canada, ainsi qu'une tendance, du moins dans les pays industrialisés, à surproduire par rapport à la demande réelle du marché. Il en résulte des pressions qui s'exercent non seulement sur les revenus agricoles, mais également sur les terres arables et les ressources en eau. Par ailleurs, on constate la tendance des agriculteurs à compléter leurs revenus agricoles par des revenus d'activités autres.

Donc, si l'on regarde certaines des tendances qui influencent l'orientation de l'agriculture internationale, ainsi que de nos politiques, nous voyons que les échanges mondiaux de produits agricoles et alimentaires continuent à s'accroître, mais que la composition de ces échanges suit une évolution assez rapide, au détriment des produits bruts et au profit des produits de transformation et de plus grande valeur. Les marchés eux-mêmes deviennent beaucoup plus intégrés, tant au niveau régional que mondial, et l'on assiste à une croissance générale de la demande de produits davantage transformés, davantage conditionnés et d'utilisation plus commode et qui soient en même temps de haute qualité et perçus comme sains.

Les marchés deviennent également plus fragmentés et spécialisés sur la base des revenus, de la composition ethnique et des tendances sociales de ces pays. Les consommateurs deviennent plus difficiles à servir, leurs préférences se diversifiant et évoluant plus rapidement. Cette influence des consommateurs se répercute de manière nettement plus visible vers l'amont de la chaîne alimentaire, jusqu'au niveau de l'exploitation agricole et de la production. Des préoccupations croissantes et nouvelles se font jour concernant l'innocuité et l'hygiène des aliments, l'environnement et la manière dont les aliments sont produits. De manière générale, les consommateurs recherchent une plus grande ouverture des marchés, une plus grande transparence et une meilleure information sur ce qu'ils reçoivent.

La libre circulation de l'information, des capitaux, de la technologie, des biens et des services, ainsi que la présence accrue de sociétés multinationales, sont des éléments de ces tendances actuelles. Cela contraint les industries agricoles et alimentaires de tous les pays à devenir plus compétitives, sous peine de dépérir. Ces tendances se font jour dans le monde entier, elles ne sont propres à aucune région en particulier.

Bon nombre des politiques élaborées dans les pays industriels comme le Canada étaient conçues de façon à compenser dans une certaine mesure ces tendances et faisaient appel pour cela à des subventions de transfert et à des interventions sur le marché. Cependant, de plus en plus, il apparaît que ces politiques ne donnent pas les résultats souhaités et ne remplissent pas leurs objectifs. C'est particulièrement vrai lorsqu'elles tendent à être rigides et placées sous administration gouvernementale directe. Elles tendent alors à se heurter aux tendances que j'ai décrites et à engendrer des problèmes propres.

Trop souvent, les politiques de soutien agricole des pays industrialisés aggravent la tendance à la surproduction, ne contribuent pas directement au revenu agricole comme il conviendrait, et représentent un gaspillage de ressources qui

describing, and exploit new opportunities in those markets. This situation is now generally recognized.

If we were to review some of the deliberations that went into the reform of the common agricultural policy, or CAP, of the European Union, that would be a good example of what I am referring to. The commission's analysis in that instance concluded that the common agricultural policy stimulates production well beyond market needs. It leads to the excessive use of inputs and to the abuse of land and water resources, provides most of the support to the largest and most intensive farm operations, and does little to improve per capita purchasing power of most farmers. Furthermore, it places intolerable demands on the budget. Attempts made to control these difficulties through "quantitative" types of controls, such as trying to deal directly with supplies, had largely failed. Consequently, they then moved to a reform program that is based essentially on prices, and uses price to exercise greater discipline.

These developments suggest that it is timely for us to review Canadian policies in order to determine to what extent they are helping the farm communities and the processing industries to become more competitive, to sustain themselves, to respond to what is happening in the market and to add value to their activity. They also suggest that less government regulation and less direct intervention in markets is a way to respond to these trends. They suggest that where there are programs, such programs must have greater flexibility. They must permit more diversification, both within the mix of production and through the food chain. They must also respond to consumers' sensitivities over chemicals and environmental considerations, and help the farm and food industries to be more competitive and innovative at all levels in the food chain.

I wish to refer briefly to three trade agreements that I believe are responding to the types of environment I am describing. First of all is the way in which I see the free trade agreement and the NAFTA. Those two agreements seek to develop a continental market as a basis on which to exercise the restructuring and improvements in the industry itself. They benefit Canadian agriculture, even though there are significant growing pains as both sides try to define just how they should be operating in that market.

In both the free trade agreement and the NAFTA, there was a tendency to negotiate around the real difficulties in relation to agricultural trade. In this respect, I am referring to the question of subsidy transfers and how they affect markets, and direct intervention mechanisms that become a part of the market operation itself.

The GATT Agreement on Agriculture endeavoured to respond to parts of those issues. It had become obvious that internal policies had to be changed if border policies were to change. [Traduction]

pourraient mieux servir à aider les agriculteurs à s'adapter aux types de marché que j'ai décrits et à exploiter de nouveaux débouchés dans ces marchés. C'est un constat aujourd'hui généralement admis.

Un bon exemple de ce dont je parle sont les délibérations qui ont précédé la réforme de la politique agricole commune, la PAC, de l'Union européenne. L'analyse de la commission, à cet égard, concluait que la politique agricole commune stimule à l'excès la production. Elle conduit à un usage excessif des intrants et à la surexploitation des ressources foncières et hydrologiques, réserve la plus grande part du soutien aux exploitations les plus grosses et les plus intensives, et ne fait guère pour améliorer le pouvoir d'achat per capita de la plupart des agriculteurs. En outre, elle grève de façon intolérable les budgets. Les tentatives de remédier à ces inconvénients au moyen de mesures de type «quantitatif», comme le fait d'agir directement sur l'offre, avaient largement échoué. On est donc passé à un programme de réforme axé essentiellement sur les prix, qui fait appel aux prix pour imposer une plus grande discipline.

Il est donc opportun pour le Canada de revoir ses politiques afin de déterminer dans quelle mesure elles aident les agriculteurs et les industries alimentaires à devenir plus compétitifs, à survivre, à s'adapter à l'évolution du marché et à accroître la valeur ajoutée de leur activité. Cette réforme donne à penser qu'une façon de réagir à ces tendances est d'alléger la réglementation gouvernementale et de réduire l'intervention directe sur les marchés. Elle donne à penser que les programmes qui resteront appliqués devront être plus souples. Ces programmes doivent permettre une plus grande diversification, tant horizontalement au niveau de la composition de la production, que verticalement à travers la chaîne alimentaire. Ils doivent tenir compte également de la préoccupation des consommateurs quant aux produits chimiques et à l'environnement et aider les agriculteurs et les industries alimentaires à devenir plus compétitifs et innovateurs à tous les niveaux de la chaîne alimentaire.

Je voudrais parler brièvement de trois traités commerciaux dont je pense qu'ils sont une réponse au type d'environnement que je décris. Il y a tout d'abord ma perception de l'accord de libre-échange et de l'ALÉNA. Ces deux ententes cherchent à développer un marché continental comme assise sur laquelle opérer la restructuration et l'amélioration de l'industrie elle-même. Elles profitent à l'agriculture canadienne, en dépit des crises de croissance douloureuses qui se font jour au fur et à mesure que les deux parties cherchent à définir de nouveaux modes de fonctionnement au sein de ce marché.

Aussi bien lors de la conclusion de l'accord de libre-échange que de la négociation de l'ALÉNA a eu tendance à contourner les difficultés véritables en ce qui concerne les échanges agricoles. J'entends par là plus particulièrement la question des subventions de transfert et leur incidence sur les marchés, ainsi que les mécanismes d'intervention directe qui finissent par devenir un élément du marché lui-même.

L'Accord du GATT sur l'agriculture visait à remédier à certains de ces problèmes. Il était devenu évident que les politiques internes devraient changer si les politiques aux frontières allaient

Thus, the agreement seeks to deal directly not only with export subsidies, with respect to which it would make significant progress, as well as with access where some advances were made, but also with the nature of the internal policies that governments are also operating. I believe it provides a useful guideline to the members of the committee in terms of the nature of policies that have less effect on the market, and on the ability of the players to deal in that market.

We are pursuing some differences here with the Americans. I will not dwell on that, except to emphasize that the GATT was not designed to become a free trade agreement but, rather, to move agriculture more fully under the rules of trade, and to move the policies more toward a market orientation. On the other hand, NAFTA and the FTA are directed at developing a continental market. In this sense the two agreements have different objectives.

Considerable success has been made in developing a relatively open market on a regional basis for some of our principal export commodities, such as grains, oilseeds, the red meat sector, horticulture to a substantial degree, as well as a range of processed foods. However, as members of the committee know, there were sectors that were essentially exempt from those negotiations and set aside. We must now come back to those issues and determine how to deal with those sectors in respect of the trends that I have referred to, and the need to become effective and competitive in a continental market.

The prospects for Canadian agriculture in the emerging environment I have described are favourable. However, commercial operators continue to be competitive in a number of those sectors. Hitherto, our focus has been on quality, consistency and performance. Unfortunately, we have ignored some of the elements which deal directly with our competitive capabilities. In this regard, our competitors are gearing up to export aggressively into the world markets. Their emphasis is to encourage investments and business activity, and to reduce substantially government interventions in favour of market sensitive types of programs that do not really distort what is going on in the market.

They are focusing on new corporate relationships, activities to stimulate research and development, an openness to the stimulation of innovation at all levels in the food chain. These steps are forcing their industries to become competitive. Indeed, they are showing results.

Some statistics indicate that our exports are not keeping pace on the value added side in a number of important regions, such as the Pacific Rim and Latin America. These are indicators that we must pay more attention to those elements which are important in our competitiveness in the processed food sectors.

At the crux of these policy issues is our tendency to use regulated mechanisms as a way to deal with agricultural problems. We must face up to the fact that these types of mechanisms, useful

# [Translation]

être modifiées. Aussi, l'Accord cherche à s'attaquer directement non seulement aux subventions à l'exportation, où il représenterait un progrès notable, et aux restrictions d'accès qui ont été quelque peu assouplies, mais aussi à la nature des politiques internes que les gouvernements poursuivent parallèlement. Je pense qu'il représente un guide utile pour les membres du comité lorsqu'il s'agit de déterminer quelles politiques faussent moins le marché et la capacité des joueurs à fonctionner dans ce marché.

Nous avons quelques divergences de vues à ce sujet avec les Américains. Je ne m'y attarderai pas, sinon pour souligner que le GATT n'était pas destiné à devenir un accord de libre-échange mais plutôt à placer davantage l'agriculture sous l'empire des règles commerciales et à imprimer une plus grande orientation commerciale aux politiques. Pour leur part, l'ALÉNA et l'ALÉ ont pour but de créer un marché continental. En ce sens, les objectifs de l'un et des autres sont différents.

Des gains considérables ont été réalisés sur le plan de la création d'un marché régional ouvert pour certains de nos grands produits d'exportation, tels que les céréales, les oléagineux, la viande rouge, les produits d'horticulture dans une large mesure, ainsi que toute une gamme de produits de transformation. Cependant, ainsi que les membres du comité le savent, un certain nombre de secteurs ont été écartés de ces négociations, à toutes fins pratiques, et mis en réserve. Nous devons maintenant nous réattaquer à ces problèmes et déterminer ce qu'il convient de faire de ces secteurs à la lumière des tendances que j'ai décrites et de l'impératif de l'efficience et de la compétitivité dans un marché continental.

Les perspectives de l'agriculture canadienne dans l'environnement nouveau que j'ai décrit sont bonnes. Cependant, les exploitants commerciaux dans un certain nombre de ces secteurs vont devoir rester compétitifs. Jusqu'à présent, nous avons mis l'accent sur la qualité, la régularité et la performance. Et nous avons malheureusement ignoré certains des éléments qui influent directement sur notre compétitivité. À cet égard, nos concurrents se préparent à exporter de façon agressive sur le marché mondial. Leur effort est axé sur l'encouragement à investir et à entreprendre et sur la réduction substantielle des interventions gouvernementales au profit de programmes davantage à l'écoute du marché et qui ne faussent pas réellement celui-ci.

Ils mettent l'accent sur les nouvelles structures d'entreprise, les activités de recherche et de développement, l'ouverture à l'innovation à tous les niveaux de la chaîne alimentaire. Toutes ces mesures forcent leurs producteurs à devenir compétitifs. Leurs résultats le prouvent.

Certaines statistiques montrent que les exportations sont distancées sur le plan de la valeur ajoutée dans un certain nombre de régions importantes, telles que la bordure du Pacifique et l'Amérique latine. Ce sont là des indicateurs qui montrent que nous devons prêter davantage attention aux éléments qui influent sur notre compétitivité dans le secteur des produits alimentaires de transformation.

Notre tendance à user de mécanismes réglementaires pour résoudre les problèmes agricoles est au coeur de ces difficultés. Nous devons admettre que ce type de mécanismes, aussi utiles

as they may be, do not transmit back the signals of the market as clearly as is necessary. As well, they tend to reduce the innovative abilities of our agriculture and food sectors.

I will stop there, Mr. Chairman, and take questions as you wish.

The Joint Chairman (Senator Hays): Mr. Miner, you are well known to many of the members on both our committees. You do great credit to the Centre for International Trade Policy and Law.

**Mr. Steckle:** Mr. Miner, I missed the early part of your presentation, and I apologize for that. We are embarking upon a new era of trade, and you have expounded on that to some degree.

In terms of our relationship with the United States under NAFTA and given the ongoing disputes we have had in recent months, what kind of faith have we been able to put into that system? There are uncertainties now with our American counterparts, who initiated this type of trade agreement and which they felt was in the best interests of both Canada and the U.S.—and now, of course, Mexico.

Have we done the right things, or entered into these agreements in the proper spirit so that we have trust? Some things have been said and some things have been accomplished through our agreements. Will we ever achieve the spirit behind the agreement, or is "free trade" simply a misnomer? Are we dealing and working in the spirit of free trade? Is that a possible eventuality, or is that "pie in the sky" for some of us who sit back and do not understand the agreements as well as we ought to?

Mr. Miner: That is an appropriate question in terms of where we sit today in relation to these agreements. The response must be positive on the one side, and on the other side, I will say it must be realistic.

On the positive side, there is a good deal of evidence available in terms of previous GATT agreements, and certainly in terms of the free trade agreement, that we have made some progress vis-à-vis our competition in the United States. However, as I said in my comments, the system did not deal directly with certain problems. In that sense, we did not actually manage to achieve rules relating to all of the problems that we have in regard to agriculture. As you know, two or three sectors on each side were not dealt with directly and, as well, we did not complete our discussions on the question of subsidies. We made some progress, if you wish, or at least established some rules in respect of government intervention in the sense of not selling below acquisition prices. Beyond that, we did not develop rules to deal with those issues. That is, therefore, unfinished business, and it must be completed. In that respect one cannot have full confidence in the current agreements as dealing directly with those types of problems.

# [Traduction]

soient-ils, ne répercute pas de façon aussi claire qu'il le faudrait les signaux du marché. Par ailleurs, ils tendent à réduire la capacité d'innovation de notre agriculture et de notre secteur agro-alimentaire.

Je vais m'en tenir là, monsieur le président, afin de répondre à vos questions.

Le coprésident (le sénateur Hays): Monsieur Miner, les membres de nos deux comités vous connaissent bien. Vous faites honneur au Centre for International Trade Policy and the Law.

M. Steckle: Monsieur Miner, j'ai manqué la première partie de votre exposé et je vous prie de m'en excuser. Nous sommes à l'aube d'une ère commerciale nouvelle, et vous en avez parlé dans une certaine mesure.

Pour ce qui est de nos relations avec les États-Unis dans le cadre de l'ALÉNA, et vu les différends qui ont surgi ces demiers mois, dans quelle mesure pouvons-nous faire confiance à ce système? Il y a aujourd'hui des incertitudes chez nos homologues américains, alors que ce sont eux qui avaient pris l'initiative de ce genre de traité, le jugeant dans le meilleur intérêt tant du Canada que des États-Unis et, aujourd'hui, du Mexique.

Avons-nous fait ce qu'il fallait, ou avons-nous conclu ces ententes dans l'esprit qu'il fallait pour asseoir la confiance? Un certain nombre de choses ont été dites et certaines choses ont été accomplies avec ces traités. Mais parviendrons-nous jamais à établir l'esprit qui doit les sous-tendre, ou bien le terme «libre-échange» est-il tout simplement trompeur? Nos relations s'inscrivent-elles dans l'esprit du libre-échange? Celui-ci est-il réalisable, ou bien n'est-il qu'une utopie que nourrissent certains d'entre nous qui ne sommes pas experts et ne comprenons pas ces traités aussi bien que nous le devrions?

M. Miner: C'est une question judicieuse, s'agissant de savoir où nous en sommes aujourd'hui avec ces accords. La réponse est en partie positive, mais d'un autre côté je dirais qu'il faut être réaliste.

Du côté positif, quantité d'indices montrent que nous avons réalisé certains progrès vis-à-vis de nos concurrents américains, par rapport aux accords du GATT précédents et certainement par rapport à l'accord de libre-échange. Cependant, comme je l'ai dit dans mon exposé, le système ne s'attaquait pas directement à certains problèmes. Ainsi, nous n'avons pas vraiment réussi à établir des règles touchant tous les problèmes qui se posent dans l'agriculture. Comme vous le savez, deux ou trois secteurs ont été réservés par chaque partie et nos discussions sur la question des subventions n'ont pas entièrement abouti non plus. Nous avons réalisé quelques progrès, si vous voulez, ou du moins nous avons convenu de certaines règles en matière d'intervention gouvernementale, en ce sens que n'on ne peut plus vendre en dessous du coût de production. Mais l'on n'est pas allé plus loin. Il reste donc par conséquent un certain nombre de questions à trancher et il faudra le faire. On ne peut donc pas considérer que les ententes actuellement en vigueur résolvent directement ce genre de problèmes.

In terms of the U.S. system, we in Canada have lived alongside it and know, better than most, what it is like. Therefore we should not be surprised that there are these types of difficulties. It is also likely that as we deal with some of the upfront problems, others will emerge. It will not be one-sided entirely, I would imagine, so that there will continue to be an agenda to work at if we expect to have a freer continental trade situation.

In terms of the spirit of the agreement, I accept the point that that is necessary. The objectives of the FTA are very clear, but there are many areas where we have difficulties. Therefore you must have language in addition to the spirit of provisions, and in a number of areas we do not yet have them.

By and large, the current irritants in Canada-U.S. agricultural relations can be traced back to what I would broadly refer to as unfinished business in our negotiations with the Americans.

**Mr. Steckle:** Certainly, in the spirit of competitiveness we understand that we must compete globally. However, since we are now singing from the same hymn book perhaps, where do we start the major adjustments?

The consumer has been of the opinion that food should be available for purchase as cheaply as possible. It has been a policy of governments of the past — and perhaps even the present — that we ought to have a cheap food policy within one's country in order to accommodate consumers, which all of us are.

This may be a contentious statement, but I believe it is a fact that a country can only be so competitive before it becomes non-competitive, because, beyond a certain point, you simply put yourself out of business. Where do we draw the line between the profitability factor of the farm community to succeed in agriculture and the ability or the willingness of the consumer to pay for the product in the end?

**Mr. Miner:** The fact is that we do have relatively cheap food in Canada; as cheap, or nearly as cheap as any other area. However, my response there would be more in the direction of what is a viable operation? What can be sustained in the sense of a farm or a food-processing operation?

While you can, in the short run, have interventions which attempt to bolster the returns from the market and achieve reasonable goals of that sort, in the longer term you must face up to two elements: One is that interventions always have a cost in the sense that, if you have subsidies, these become capitalized back into the system, and your costs of production become higher. Second, in the type of world I have described — and I think it is an accurate description — we have no choice but to compete. Therefore, even if one might wish the world were different, this is the world in which we are living, and we must face it, particularly when we rely, to the extent we do, on trade for the prosperity of our agricultural sector.

# [Translation]

Pour ce qui est du système américain, nous les Canadiens l'avons longuement pratiqué et le connaissons mieux que beaucoup d'autres. Nous ne devrions donc pas être surpris de voir surgir ce type de difficultés. Il est probable également que lorsque nous nous attaquerons aux problèmes les plus évidents, d'autres surgiront. J'imagine que les réticences ne seront pas entièrement unilatérales et je pense qu'il reste tout un programme de travail à exécuter si nous voulons vraiment libéraliser davantage les échanges continentaux.

Pour ce qui est de l'esprit de l'accord, j'admets qu'il est nécessaire de le concrétiser. Les objectifs de l'ALÉ sont très clairs, mais il y a quantité de domaines où des difficultés subsistent. C'est pourquoi il faut avoir des textes concrets en sus de l'esprit des dispositions, et dans bien des cas nous ne les avons pas encore.

Dans l'ensemble, les points de friction actuels dans les relations agricoles canado-américaines proviennent de ce que je qualifierais d'éléments restés en souffrance dans nos négociations avec les Américains.

**M. Steckle:** Sur le plan de la compétitivité, nous savons bien que nous devons livrer concurrence à l'échelle mondiale. Puisque nous sommes à peu près tous d'accord là-dessus, où faut-il commencer à opérer les principales adaptations?

Le consommateur veut pouvoir acheter sa nourriture au moindre coût possible. Les gouvernements du passé ont eu pour politique (et c'est peut-être même le cas de celui d'aujourd'hui) d'offrir à l'intérieur des frontières du pays la nourriture à faible prix aux consommateurs, ce que nous sommes tous.

Ce que je vais dire est peut-être contestable, mais je considère qu'il y a une limite à la compétitivité d'un pays que l'on ne peut franchir sous peine de devenir non compétitif car, à partir d'un certain point, on se met soi-même en faillite. Où faut-il tirer la ligne entre les profits nécessaires aux agriculteurs s'ils veulent réussir dans l'agriculture et la capacité ou la disposition du consommateur à payer pour le produit en bout de chaîne?

M. Miner: Il est de fait que l'alimentation coûte relativement peu cher au Canada; elle est aussi bon marché, ou presque aussi bon marché, que dans les pays les moins chers. Cependant, il s'agit à mon sens de savoir ce qu'est une exploitation viable. Que faut-il pour maintenir en vie une exploitation ou une usine de transformation alimentaire?

On peut certes, à courte échéance, intervenir pour tenter de gonfler les revenus dégagés par le marché et réaliser des objectifs raisonnables de cette sorte, mais à long terme on est confronté à deux facteurs: le premier est que les interventions comportent un coût en ce sens que, si vous versez des subventions, celles-ci se retrouvent capitalisées dans le système si bien que vos coûts de production augmentent. Deuxièmement, dans un monde comme celui que j'ai décrit (et je pense que ma description est exacte) nous n'avons d'autre choix que d'être compétitifs. Par conséquent, même si on pourrait souhaiter un monde différent, c'est dans celui-ci que nous vivons, à lui que nous devons nous adapter, d'autant plus lorsqu'on dépend autant que le Canada des échanges pour assurer la prospérité du secteur agricole.

Mr. Benoit: Mr. Miner, welcome. You mentioned that world trade is increasing, particularly in processed products, and that our customers are looking for a very specific type of product. You also mentioned that food safety is an important consideration.

I want to ask about two specific areas of agriculture, supply and management. There are areas that are being left out somewhat under these free-trading types of arrangements we now have in the world. They are supply management and the grain sector. I believe the reason supply management is being left out is that it is production controlled, and is geared to a domestic market. We just do not have access to foreign markets because of that.

Also, because of the type of system we have, farmers are not really encouraged to add value or to develop specific products, for example, for an ethnic market or a small market. These markets again are demanding very specialized products.

Under the present system of supply management, we are not able to export. I see nothing that is preparing this important sector of our agricultural business for the reality that they will face more competition in the world market down the road. Consequently, they are not preparing for this reality — that is, more trade, into specific markets.

In the grain industry, again, no longer is wheat just wheat. There are literally hundreds of different products that come under the name of wheat. We must target the specialized markets for these varied products. However, the highly regulated marketing system within the grains industry, including the Canadian Wheat Board, and the highly regulated transportation and grain handling system keeps farmers from these highly specialized, generally more lucrative markets than would be available under a less regulated system.

I should like you to comment on those two sectors and what you see as possible changes within them so that Canadian farmers will be able to be more competitive five or ten years down the road, and perhaps even further into the future.

Mr. Miner: The overall description that you have given is one with which I would not quarrel, except to say that in terms of the GATT result there was some progress made in respect of the more sensitive or protected sectors — that is, supply-management sectors in our case.

The import regimes must be converted to tariff equivalents. While those equivalents are high in our case, and in virtually all other cases as well, and protection levels almost as great if not greater, we can look forward to further negotiation and to a reduction in those regimes, which may occur within this decade.

[Traduction]

M. Benoit: Soyez le bienvenu, monsieur Miner. Vous dites que les échanges mondiaux sont en expansion, particulièrement dans les produits de transformation, et que nos clients recherchent un type de produit bien précis. Vous avez mentionné également que l'innocuité des aliments est une considération importante.

Je voudrais aborder deux éléments spécifiques de l'agriculture, l'offre et la gestion. Certains éléments ont été plus ou moins exclus de ces accords de libéralisation des échanges qui sont aujourd'hui conclus dans le monde. Il s'agit de celui soumis à la gestion de l'offre et du secteur céréalier. Je pense que la raison pour laquelle le secteur à la gestion de l'offre est omis est qu'il s'agit dans son cas de contrôler la production, et qu'elle est axée sur un marché interne. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas accès aux marchés étrangers.

Par ailleurs, en raison de la nature de notre système, les agriculteurs ne sont pas réellement encouragés à ajouter de la valeur ou à cultiver des produits spécifiques, par exemple pour un marché ethnique ou un petit marché. Ces marchés exigent des produits très spécialisés.

Sous le régime actuel de la gestion de l'offre, nous sommes dans l'impossibilité d'exporter. Je ne vois rien qui prépare cet important secteur de notre agriculture à la réalité que les producteurs seront confrontés à une concurrence mondiale accrue à l'avenir. Par conséquent, ils ne se préparent pas à cette réalité, à savoir, l'intensification des échanges, des marchés plus fragmentés.

Ainsi, dans le secteur des céréales, le blé n'est plus simplement du blé. Il y a littéralement des centaines de produits différents portant le nom de blé. Nous devons cibler les marchés spécialisés de ces produits divers. Or, le système de mise en marché hautement réglementé des céréales, dont la Commission canadienne du blé fait partie, ainsi que notre système de transport et de manutention des céréales hautement réglementé, empêchent les agriculteurs d'exploiter ces débouchés hautement spécialisés et généralement plus lucratifs dont ils pourraient disposer sous un régime moins réglementé.

J'aimerais que vous nous parliez de ces deux éléments et que vous nous disiez comment on pourrait les changer afin que les agriculteurs canadiens puissent être plus compétitifs dans cinq ou dix ans et le rester encore plus loin dans le futur.

M. Miner: Je ne conteste pas la description d'ensemble que vous avez faite, sauf pour dire que dans le cadre du GATT, quelques progrès ont été réalisés pour ce qui est des secteurs les plus sensibles ou les plus protégés, à savoir, les secteurs placés sous le régime de la gestion de l'offre, dans notre cas.

Le contrôle des importations va devoir être transformé en équivalents tarifaires. Bien que ces équivalents soient élevés dans notre cas, comme dans virtuellement tous les autres, et les niveaux de protection presque aussi grands sinon plus grands encore, il faut s'attendre à de nouvelles négociations et à une réduction de ces tarifs douaniers, qui pourraient intervenir pendant la décennie actuelle.

**Mr. Hoeppner:** The Americans are putting incredible pressure on our trade minister right now for an accelerated reduction in these tariffs.

Mr. Miner: That is correct. Therefore, some steps have been taken. However, in terms of how we are responding, those sectors themselves are going through reviews as to how to respond to the changes at the border that have occurred. This leads them to recognize that they must become competitive in their own markets in relation to processed products. We must wait and see what they do about it, but there is a tendency to price the input at closer to competitive levels in order to allow the processing industries to compete against imports in their own market. To some extent, there is an interest in selected export items as well, even in those protected sectors.

Are we doing enough? Clearly, we will experience considerable pressure in those industries to avoid shrinkage in the kind of trade environment that we are moving into. In other words, the producers must speed up their adjustments in order to place themselves in a position to meet competition at home as well as to take advantage of what offshore markets they can.

In the case of grain, we are relatively competitive. Furthermore, we have a reputation on the quality side for our higher proteined wheats. However, the system does tend to discourage a response to the kind of market in which we are working. That is not necessarily so for a bulk commodity, but when it comes down to more highly specialized or further-processed items, you need considerable openness if you are to make investments and to risk capital in a processing venture, or even in diversification in respect of your own production.

We can practice supply management of one form or another and be competitive, but we must be very sensitive to the levels of intervention, and we must move towards a more open market in the way we operate the systems. In my view, at least, we should differentiate between a continental market, which we are currently using as a base to adjust to the new market situations, and the offshore market, which tends to be quite distorted, and particularly so for certain commodities. We must think more flexibly in the sense of how we apply whatever supply management tools we actually use.

Mr. Hoeppner: I should like your opinion as to whether or not this statement is accurate: namely, that Canadian farmers are well positioned to take advantage of markets in the grain sector, in the supply-management sector and in other sectors as well. Customers are looking for quality and consistency. No one can provide that like Canadian farmers can. We are well prepared for that. In the grains industry, it is the same thing. We have the quality and consistency.

My question is this: Do you feel that we do have a competitive advantage over much of our competition in this area, and that we

[Translation]

M. Hoeppner: Les Américains exercent des pressions incroyables sur notre ministre du Commerce extérieur en ce moment même pour obtenir une réduction accélérée de ces tarifs douaniers.

M. Miner: C'est juste. Donc, certaines mesures ont été prises. Cependant, pour ce qui est de notre réaction, ces secteurs eux-mêmes sont en train de réfléchir à la manière de réagir à ces changements intervenus aux frontières. Cela les amène à reconnaître qu'ils doivent devenir compétitifs sur leur propre marché, par rapport aux produits transformés. Il faudra attendre de voir ce qu'ils vont faire, mais la tendance est de fixer le prix des intrants à un niveau plus proche des niveaux de compétitivité afin de permettre aux industries de transformation de soutenir la concurrence des importations sur leur propre marché. On s'intéresse aussi, dans une certaine mesure, dans ces secteurs protégés, à des produits d'exportation choisis.

Est-ce assez? À l'évidence, des pressions considérables s'exerceront sur ces industries si elles veulent éviter de dépérir dans le genre d'environnement commercial que nous abordons. En d'autres termes, les producteurs vont devoir accélérer leur adaptation de façon à se mettre en mesure de soutenir la concurrence sur le marché intérieur et exploiter tous les débouchés étrangers qu'ils pourront.

Dans le cas des céréales, nous sommes relativement compétitifs. En outre, nous sommes réputés pour la qualité de nos blés à forte teneur en protéines. Cependant, le système tend à décourager l'adaptation au type de marché dans lequel nous travaillons. Ce n'est pas nécessairement vrai pour un produit vendu en vrac, mais s'agissant des produits plus spécialisés ou davantage transformés, il faut une ouverture considérable des marchés pour investir et risquer des capitaux dans une entreprise de transformation, ou même dans la diversification de sa propre production.

Nous pouvons pratiquer la gestion de l'offre sous une forme ou sous une autre tout en étant compétitifs, mais nous devons être très attentifs au niveau d'intervention et la manière dont nous administrons les systèmes doit se prêter à une plus grande ouverture des marchés. À mon avis, il faudrait distinguer entre le marché continental, que nous utilisons actuellement comme base pour nous ajuster aux nouvelles situations commerciales, et le marché d'outre-mer, lequel tend à être considérablement faussé, particulièrement dans le cas de certaines denrées. Il nous faut apprendre à appliquer de façon plus souple les outils de gestion de l'offre que nous utilisons actuellement.

M. Hoeppner: J'aimerais que vous nous disiez s'il est exact ou non que les agriculteurs canadiens sont bien placés pour saisir les débouchés dans le secteur céréalier, dans le secteur placé sous la gestion de l'offre et dans d'autres secteurs également. Les acheteurs recherchent la qualité et la régularité. Nul ne fait mieux que les agriculteurs canadiens sur ce plan. Nous sommes bien équipés pour cela. C'est la même chose dans le secteur céréalier. Nous avons la qualité et la régularité.

Ma question est la suivante: Pensez-vous que nous avons un avantage par rapport à nos concurrents sur ce plan et que nous

have a great potential for growth in the export market because of that, if we use it?

Mr. Miner: We have demonstrated that we have that capability in the basic commodities entering trade. We are not demonstrating it particularly well in the more processed forms. We have the benefit of being seen as a country that can deliver clean, safe food, and do it in a commercially responsible manner.

However, according to the trade statistics I have seen, we are not doing as well when we consider further processed items. The work I have done in that area has indicated to me that, in an analysis of sectors, and comparing our activity with the United States or with some offshore suppliers, if we are able to put figures to the costs of the interventions regardless of their purpose, we will find that we can compete with the basic raw material and even in those areas where we have managed supplies rather rigidly. However, it will take an adjustment in order to do that, to get those costs out of the system.

Furthermore, from what I can see, it is in those sectors that are more highly regulated where we have the greatest difficulty in meeting competition.

M. Chrétien (Frontenac): Monsieur le président, ma question portera sur les quotas et les assurances de stabilisation.

Au Québec, les volailles, le poulet, les oeufs et le lait notamment, sont contingentés. Avec la mondialisation des marchés plusieurs agriculteurs sont très inquiets de voir leurs quotas disparaître. Pour certains d'entre eux, la valeur monétaire de leurs quotas constituait leur fonds de retraite.

Egalement, dans la production non-contingentée, le porc, le boeuf et l'élevage des vaches ou des veaux, il y avait ce que l'on appelait chez-nous «l'assurance stabilisation». C'était un programme biparti, Canada-Québec. Là aussi l'on s'interroge grandement.

Pour ces deux questions, je voudrais demander votre vision d'avenir dans la prochaine décennie, concernant le contingentement et les assurances de stabilisation.

Enfin, j'aimerais également avoir votre point de vue sur les normes environnementales. Dans certains pays, les normes environnementales sont très basses dans le fond de leurs souliers alors que nous, ici, au Canada, nous sommes très soucieux de nos normes environnementales. Par exemple, un exploitant d'une ferme porcine, pour se soumettre aux normes environnementales, doit investir plusieurs dizaines de milliers de dollars alors que dans certains coins de la planète, la norme environnementale coûte très peu.

J'aimerais, si vous le voulez bien, que vous me donniez votre point de vue là-dessus.

Mr. Miner: Mr. Chairman, in response to the question relating to quota values, it is certainly my understanding that, as a result of the recent negotiations and the intention to convert those quotas to tariffs, the level of protection that will remain is proving adequate to protect the quota values. I also would anticipate — and there is some evidence that this is occurring —

[Traduction]

avons un bon potentiel de croissance de nos débouchés à l'exportation grâce à cela, si nous savons en profiter?

M. Miner: Nous avons démontré que nous avons cette capacité dans les denrées de base exportées. C'est moins vrai dans le cas des produits transformés plus avant. Nous avons l'avantage d'être perçus comme un pays capable de livrer des aliments propres et sains et de le faire de manière commercialement viable.

Cependant, d'après les statistiques commerciales que j'ai vues, nous nous en tirons moins bien avec les produits de transformation. Les travaux que j'ai effectués dans ce domaine m'ont montré, si l'on analyse les secteurs et que l'on compare notre activité avec les États-Unis ou certains des fournisseurs outre-mer, que si l'on chiffre les interventions indépendamment de leur but, nous pourrons être compétitifs sur le plan des matières premières de base, même dans les secteurs où nous gérons l'offre de manière plutôt rigide. Cependant, il faudra une adaptation pour cela, pour éliminer ces coûts du système.

En outre, d'après ce que je peux voir, c'est dans les secteurs qui sont les plus hautement réglementés que nous avons le plus de mal à soutenir la concurrence.

**Mr. Chrétien (Frontenac):** Mr. Chairman, my question deals with quotas and stabilization insurance.

In Quebec, poultry, chicken, eggs and milk primarily are subject to quotas. With market globalization, a number of farmers are concerned that their quotas will disappear. Some of them regard the monetary value of their quotas as a pension fund.

Also, in sectors where there was no quota system, pork, beef and cow-calf operations, there was what we called in Quebec "stabilization insurance," a bipartite program between Canada and Quebec. It is another program about which many questions are being asked.

I would like to ask you how you think these two issues — the quota system and stabilization insurance — will evolve over the next ten years.

Finally, I would also like to hear your views on environmental standards. In some countries, environmental standards are very low, as low as they can possibly be, while we here in Canada are very careful about our environmental standards. For example, a hog farmer, in order to comply with our environmental standards, must spend tens of thousands of dollars, while in some areas of the world, it does not cost very much to meet the standard.

I would appreciate it if you would give me your point of view on these subjects.

M. Miner: Monsieur le président, pour répondre à la question sur la valeur des quotas, il me semble que, suite aux négociations récentes et à l'intention de convertir ces contingents en tarifs douaniers, le niveau de protection restera suffisant pour protéger la valeur des quotas. Je m'attends également (et il y a déjà des indices en ce sens) qu'au fur et à mesure que l'industrie réalisera

that as the industry realizes that we are moving towards a more open type of market environment, there is a tendency for the stronger commercial producers to put themselves in a position to be competitive in that market situation. Further, since it is likely that the quotas will continue for some time, those producers need quotas to do that. Hence, the market for quotas is bid up and may not necessarily go down, which is the concern of many. Indeed, I understood during the negotiations that that was, in fact, happening in some parts of Eastern Canada.

That is not to say, however, that we must look forward in time to the value of those quotas depreciating. I should think that would be the case, but there probably is a difference as between poultry and dairy. In the case of dairy, fluid markets tend to be rather segmented, and supply-control in relation to those markets may well prevail. That, however, is less the case with the poultry industry. While the short term does not appear to me to pose great difficulty from the perspective of quota values, in the longer term I think the industry will adjust, and gradually, over time, the quota values probably will decline.

If we then look at the meat sector, for example, we see that we have stabilization type programs in place. We are working toward a net income-based type of stabilization as opposed to a direct-commodity type of stabilization that affects the market more directly. I think that directional policy change is a desirable one. Again, it may be required for a transitional period. I doubt that we can look forward to building a red meat industry with a significant interest in trade, which we now have, and do so with subsidy transfers that are affecting the economics of that sector. In other words, I believe that governments will find themselves moving away from even stabilization types of support for those products which, essentially, are export oriented or which have a major interest in export markets.

Frankly, I doubt that the question of countervail will ever come under full discipline. We have countervail law, which is domestic law. The U.S. has countervail law as well. Hence, if we are to export into that market as a base for expansion of our agriculture, and from which we hope to go offshore as well, then we must be sensitive to the countervail risk. Again, this argues in favour of moving away from the types of interventions that have a direct effect on what we produce and sell, and rather give the assistance in forms that are regarded as acceptable in terms of trade.

M. Chrétien (Frontenac): Est-ce que vous pourriez nous glisser un mot au sujet des normes environnementales?

**Mr.** Miner: Mr. Chairman, I had intended to respond to that question. I do beg your pardon.

The point you make involves a current issue. It is not yet clear what will happen as among those who export. It is probably fair to say that in terms of pork, for example, Europe is as sensitive, if

# [Translation]

que nous nous rapprochons d'un environnement commercial plus ouvert, les producteurs commerciaux les plus solides auront tendance à se mettre en mesure de devenir compétitifs. En outre, puisqu'il est probable que le contingentement va être maintenu pendant quelque temps, ces producteurs auront besoin d'acquérir des quotas pour cela. Cela renforcera la valeur de ces quotas, dont le prix ne baissera pas nécessairement comme on le craint. D'ailleurs, j'ai cru comprendre pendant les négociations que cela se passait déjà, concrètement, dans certaines régions de l'Est du Canada.

Cela ne signifie pas, cependant, qu'il ne faille pas escompter que la valeur de ces quotas diminue avec le temps. Je pense que ce sera le cas, mais il y aura probablement une différence entre le secteur de la volaille et le secteur laitier. Dans le cas du lait, les marchés du lait liquide tendent à être plutôt fragmentés et le contrôle de l'offre à l'égard de ces marchés est susceptible de prévaloir. Mais c'est moins probable dans le cas de la volaille. Si je n'entrevois pas de grandes difficultés à court terme sur le plan de la valeur des quotas, à plus long terme je pense que l'industrie va s'adapter et que la valeur des quotas va décliner graduellement au fil du temps.

Si l'on considère maintenant le secteur de la viande, par exemple, on voit que nous avons des programmes de type stabilisation en place. Nous allons vers un système de stabilisation basé sur le revenu net par opposition à un type de stabilisation directe axée sur le produit qui déforme le marché plus directement. Je pense que ce changement d'orientation est souhaitable. Encore une fois, il peut y avoir besoin d'une période transitoire. Je doute que nous puissions édifier un secteur d'élevage bovin désireux d'exporter, comme c'est le cas maintenant, en conservant des transferts sous forme de subventions qui faussent les facteurs économiques de ce secteur. En d'autres termes, je pense que les gouvernements vont éviter à l'avenir même les soutiens de type stabilisation dans le cas des produits qui sont généralement tournés vers l'exportation ou qui présentent des débouchés importants à l'exportation.

Franchement, je doute que la question des mesures compensatoires parvienne jamais à être entièrement réglée. Nous avons une législation compensatoire nationale. Les États-Unis en ont une aussi. Donc, si nous voulons que ce marché d'exportation devienne une rampe de lancement pour l'expansion de notre agriculture et notre entrée sur les marchés d'outre-mer ensuite, nous devons être attentifs au risque de droits compensateurs. Encore une fois, cela milite en faveur de l'abandon des types d'interventions qui ont un effet direct sur ce que nous produisons et vendons, pour privilégier l'aide sous des formes considérées comme plus acceptables par nos partenaires commerciaux.

**Mr. Chrétien (Frontenac):** Could you add a word or two about environmental standards?

M. Miner: Monsieur le président, j'avais l'intention de répondre à cette question. Veuillez m'excuser.

Vous soulevez là une question d'actualité. On ne sait pas encore ce qui va se passer chez ceux qui exportent. On peut penser que, pour ce qui est du porc, par exemple, l'Europe est

not more sensitive, as we are in Canada. The U.S. is probably as sensitive as we are.

In the sense of competing with our major competitors in pork, as exporters we are on a relatively comparable footing. We must respond to what the consumer sees as environmental difficulties. Indeed, if we do that as well as develop skills, then we will be able to export those as well.

If we look offshore to other markets such as Taiwan, China or elsewhere where there is substantial pork production, we can see that it is true that their environmental situation is not as advanced as ours. As far as I know, that is of significant concern. However, I am sure that they will move in that direction. There may be periods of time when they will have, if you like, an advantage by moving more slowly. However, in general, I am not aware of any lack of response from those countries to environmental risks in the area of agriculture, at least, for competitive reasons. I think you will see those standards improve. Indeed, we have a role to play in helping that happen by developing our own skills, not only in terms of how we handle the problem but in terms of how to merchandise our own systems.

Mr. Culbert: Mr. Miner, my question centres around your comments regarding marketing value added opportunities for us in the processing industries, as well as the research and development by the industry itself. You referred to opportunities for us in the Pacific Rim. I want to touch base with you on how you feel we can approach those opportunities in the Pacific Rim.

Being from New Brunswick, I take a great deal of pride in the fact that, earlier this year when the I was in China as a member of the Canadian delegation, I observed that there were five New Brunswick products on their shelves at that time. However, as you mentioned, I think we all can do a much better job.

How do we move further into the other Pacific Rim countries of China, Japan and Korea? First, do we look for a new marketing strategy? Second, should we be placing more emphasis on the marketing end? In conjunction with marketing, how can we encourage more involvement by the industry itself in the research and development end of processing opportunities, in this case specifically aimed at the Pacific Rim and the opportunities which exist there?

Mr. Miner: When you refer to "we", I suspect you are talking about government and industry combined. The first need is to be sure, from a policy regulatory point of view, that what we are doing as governments is, in fact, contributing to the export of value added product. We have skated around this issue too much, in my view, for the sake of maintaining types of policies which, at times, work against our interests in terms of value added matters. To my mind, that is the first thing that needs to be corrected. Of course, that will produce a result only in the long term. It will not happen quickly.

[Traduction]

aussi attentive aux normes environnementales, sinon plus, que nous au Canada. Les États-Unis sont probablement tout aussi attentifs que nous.

Pour ce qui est de notre situation par rapport à nos principaux concurrents dans le secteur du porc, nos exportateurs sont à peu près sur un pied d'égalité avec eux. Nous devons réagir à ce que le consommateur perçoit comme difficultés environnementales. D'ailleurs, si nous le faisons tout en nous dotant de compétences, nous pourrons également exporter ces demières.

S'agissant d'autres marchés tels que Taiwan, la Chine ou d'autres pays grands producteurs de porc, il est vrai que leurs normes environnementales ne sont pas aussi avancées que les nôtres. C'est un grand sujet de préoccupation, à ma connaissance. Cependant, je suis certain qu'ils vont se rapprocher de nous. Il y aura peut-être des périodes où ils auront, si vous voulez, un avantage du fait qu'ils avanceront plus lentement. Cependant, en général, je n'ai connaissance d'aucune inertie de la part de ces pays face aux risques écologiques dans l'agriculture, du moins pas pour des raisons de concurrence. Je pense que l'on verra ces normes s'améliorer. De fait, nous pouvons les y aider en développant notre propre compétence, non seulement sur le plan de la solution des problèmes écologiques mais également de la commercialisation de nos propres systèmes.

M. Culbert: Monsieur Miner, ma question concerne ce que vous avez dit des possibilités qui s'offrent au niveau de l'exportation de produits de transformation à valeur ajoutée, ainsi que de la recherche-développement que doit mener l'industrie elle-même. Vous avez parlé d'occasions à saisir dans la région de la bordure du Pacifique. Comment pensez-vous qu'il faudrait s'y prendre pour exploiter ces possibilités dans la bordure du Pacifique?

Venant du Nouveau-Brunswick, j'ai été très fier de constater, lorsque je me suis rendu en Chine plus tôt cette année comme membre d'une délégation canadienne, que cinq produits du Nouveau-Brunswick étaient en vente sur les étagères à l'époque. Cependant, comme vous l'avez dit, je pense que nous pouvons tous faire beaucoup mieux.

Comment pénétrer plus avant dans les pays de la bordure du Pacifique, la Chine, le Japon et la Corée? Faut-il commencer par mettre au point une nouvelle stratégie commerciale? Deuxièmement, faudra-t-il mettre davantage l'accent sur le côté commercialisation? Parallèlement, comment pouvons-nous encourager l'industrie de la transformation à entreprendre davantage de recherche-développement, en l'occurrence en visant spécifiquement la bordure du Pacifique et les opportunités qui y existent?

M. Miner: Lorsque vous dites «nous», j'imagine que vous désignez par là les pouvoirs publics et l'industrie ensemble. Le premier impératif est de veiller à ce que la réglementation gouvernementale contribue à l'exportation de produits à valeur ajoutée. Nous avons beaucoup trop tergiversé, à mon avis, dans le but de préserver des types de politiques qui, parfois, pénalisent la production de produits à valeur ajoutée. À mon sens, c'est le premier correctif à apporter. Bien entendu, cela ne donnera de résultat qu'à long terme, cela ne se fera pas du jour au lendemain.

The second thing I would suggest is that, in the sense of building a strategy for offshore marketing, there is a need to have an effective corporate structure through which to operate. Today, trade is increasingly in the hands of relatively large conglomerates. There are affiliations across borders. While you as a supplier might be concerned about the concentration, the positive side is that it gives you an international hookup quickly, and puts you as a supplier in the position of entering a market with your feet on the ground. In that sense, I believe it is important for exporters to explore affiliation of some form in the markets in which they hope to operate. In some cases it may even call for investments in those markets to produce some similar goods in order to establish your base there.

In terms of research and development, the best action that can be taken is to create an investment climate where people who are prepared to risk capital on export-oriented processing activity have confidence that they can do so over a period of years. We then create an environment in which such investors will spend some money on R&D, which today may not be occurring, or clearly is not to the extent that is desirable.

My answer to you is rather general. I am not suggesting that there be trade missions — useful as they may be in some situations — or additional salesmen offshore. The answer is that that is the traditional way that we have gone. I believe you must go deeper than that and concentrate on the environment that produces a good business attitude towards agri-food exports, and a confidence that the roles of governments will be positive and helpful in penetrating those markets.

Mr. Culbert: Following up on that, Mr. Miner, one of our problems in Canada, according to your comments in your presentation, is that private industry has been a little slow on the research and development end. What you are really saying is that if all of these other components are in place, private industry will then come on and do more research and development in these new product lines. In that case, that may be acceptable in the Pacific Rim.

Mr. Miner: That certainly is my view. I have some knowledge, for example, of the oilseeds sector. In Canada, we have done an exceptional job with canola. Today at least half of the industry is in the hands of a company that is a partnership between an international group and a Canadian group of cooperatives. In other words, that kind of corporate affiliation puts them in a strong position.

You are aware of what is going on with respect to R&D. In relation to our oilseeds products, we must do what makes sense in Canada, and we must take advantage of what others are doing elsewhere. Of course, they have connections as a result of their affiliations in the major markets of the world.

The Joint Chairman (Senator Hays): I am told that the bell calling members to the House is a half-hour bell, which would take us beyond 10:30, but that it is best that members be present

[Translation]

Le deuxième élément, lorsqu'il s'agit de construire une stratégie de commercialisation outre-mer, est l'existence d'une structure d'entreprise efficace. Aujourd'hui, le commerce est de plus en plus aux mains de conglomérats de taille relativement importante. Ceux-ci ont des filiales dans divers pays. Même si, en tant que fournisseur, cette concentration a de quoi vous inquiéter, son côté positif est qu'elle vous donne rapidement des contacts internationaux et vous donne la possibilité d'aborder un marché à partir d'une base solide. En ce sens, je pense qu'il est important que les exportateurs envisagent une forme quelconque d'affiliation dans les marchés qu'ils espèrent conquérir. Dans certains cas, cela peut même nécessiter d'investir dans ces marchés de façon à produire des biens similaires et à créer une base d'appui.

Pour ce qui est de la recherche-développement, la meilleure chose à faire est de créer un climat d'investissements tels que ceux qui sont prêts à risquer des capitaux sur des activités de transformation pour l'exportation aient l'assurance de pouvoir continuer à le faire sur une période suffisamment longue. On crée ainsi un environnement où ces investisseurs vont consacrer des fonds à la recherche et développement, laquelle ne se fait pas suffisamment aujourd'hui.

La réponse que je vous donne est plutôt générale. Je ne préconise pas d'envoyer des missions commerciales (aussi utiles qu'elles soient dans certains cas) ni de déployer des vendeurs supplémentaires outre-mer. Ce sont là les procédés traditionnels que nous avons utilisés. Je pense qu'il faut aller plus loin que cela et se concentrer sur la création d'un environnement propice aux exportations agro-alimentaires et où les gens d'affaires sachent que les pouvoirs publics contribueront de façon positive et utile à la pénétration de ces marchés.

M. Culbert: Monsieur Miner, pour rester sur le même sujet, l'un de nos problèmes au Canada, d'après ce que vous disiez dans votre exposé, est que le secteur privé s'est montré un peu lent dans le domaine de la recherche et développement. Vous dites donc, réellement, que si tous ces autres éléments sont en place, le secteur privé prendra le relai et fera plus de recherche et développement pour mettre au point ces nouvelles gammes de produits. Si c'est le cas, ces produits seraient bien accueillis dans la bordure du Pacifique.

M. Miner: C'est mon avis. Je connais un peu, par exemple, le secteur des oléagineux. Le Canada s'est extrêmement bien débrouillé avec le canola. Aujourd'hui, au moins la moitié de l'industrie est aux mains d'une société qui est une association entre un groupe international et un groupe canadien de coopératives. En d'autres termes, ce type d'affiliation à une entreprise place les coopérative dans une position forte.

Vous savez ce qui se passe avec la R et D. Pour ce qui est de nos produits oléagineux, nous devons faire ce qui est rationnel au Canada, et tirer parti de ce que les autres font ailleurs. Bien entendu, ils ont des contacts du fait de leurs affiliations dans les principaux marchés du monde.

Le coprésident (le sénateur Hays): On me dit que la cloche appelant les députés à la Chambre sonne pendant une demi-heure, ce qui nous amènerait au-delà de 10 h 30, mais qu'il vaut mieux

in the House at 10:30 because the vote can then be taken earlier. How do the House members wish to deal with this?

I can proceed with the next questioner, or we can adjourn now and hold these questions until you come back. We may need to go a bit beyond 11 o'clock to start the next witness, but that would be in order that we have Mr. Miner here. What is your wish?

Mr. Culbert: One more question.

M. Landry: Je vous remercie, monsieur le président. Ma question sera très courte.

Monsieur Miner, il me fait plaisir de discuter avec vous. Depuis ce matin, l'on parle de capacité de concurrencer. Pour moi, la concurrence c'est un grand mot et tout! Lorsque l'on dit «concurrencer», je pense qu'il faut être d'égal à égal.

Si l'on compare les producteurs agricoles du Canada avec ceux des pays du Sud (je vais aller au-delà des problèmes de mise en marché et bien d'autres aussi), où le climat est fort différent, comment voulez-vous que l'agriculteur québécois ou canadien soit capable de concurrencer avec d'autres pays du Sud?

Je sais que les agriculteurs font tout leur possible pour avoir la meilleure qualité. Mais au-delà de cela, lorsque l'on parle de concurrence (car j'ai une entreprise et je dois concurrencer moi aussi) c'est d'être d'égal à égal.

Mais, compte tenu de tous ces facteurs, quelle est la position que le Canada devrait adopter pour faire face à toute cette problématique que je viens d'énumérer?

Mr. Miner: It is obvious that our climate works to our detriment in the sense of some commodities, but on the other hand it is also clear that we have managed to deal with that and take advantage of it in respect of some food sectors. I come from Western Canada. I am familiar with the reasons why we can raise high quality protein wheat, for instance.

At the same time, during my career I have worked in trade commissioner's offices abroad and spent some time in Europe. At one time, Canada exported a large quantity of cheese, and a good deal of it came out of Eastern Canada and Quebec. We were putting a high quality product on the market, and at that time we had a relatively open system for that industry.

What I am saying is that the answer to your question is that we must take advantage of the climate situation we are in and specialize in those products where we can do well and probably, in some cases, add to our climatic advantage by regulatory activities, such as grading, standards, cleanliness, meeting environmental needs and so forth.

I believe the answer to your question is, further, that we must encourage specialization and innovation so that we come up with products that suit our growing situation and have a potential globally.

I suppose it is fair to say that we will not at any time be entirely equal with anyone else. However, on the other hand we do have advantages with respect to food, and we have to some degree

[Traduction]

que les députés soient présents à la Chambre à 10 h 30 parce que le vote peut intervenir plus tôt. Que souhaitent faire les députés?

Je peux donner la parole au membre suivant ou bien nous pouvons suspendre la séance maintenant jusqu'à votre retour. Nous ne pourrons peut-être commencer avec le nouveau témoin qu'après 11 heures, afin de pouvoir poursuivre avec M. Miner qui est déjà là. Quel est votre souhait?

M. Culbert: Une dernière question.

Mr. Landry: Thank you, Mr. Chairman. My question will be brief.

Mr. Miner, I am pleased to have this opportunity to speak with you. Since early this morning we have been taking about our competitive capabilities. I think competition is a really big word! When you say "become competitive", I think that we have to be on an equal footing.

If we compare farmers in Canada with those in the south — I am not even going to mention problems relating to marketing and so forth — where the climate is so different, how do you expect farmers in Quebec or other parts of Canada to be able to compete with those in more southerly countries?

I know that farmers do their utmost to produce the highest quality. But beyond that, when you talk about competition — I have a business and I also have to compete — it has to be between equals.

But given these considerations, what position should Canada take in order to handle all these problems that I have just described?

M. Miner: Il est évident que notre climat nous défavorise dans le cas de certains produits, mais il est clair également que nous avons réussi à surmonter ce handicap et même à le mettre à profit dans certains secteurs alimentaires. Je viens de l'Ouest du Canada. Je connais bien les raisons qui font que nous pouvons cultiver du blé à forte teneur en protéines, par exemple.

J'ai aussi passé une partie de ma carrière dans les bureaux des missions commerciales à l'étranger et ai passé du temps en Europe. À un certain moment, le Canada exportait une grande quantité de fromage, dont une bonne partie venait de l'Est du Canada et du Québec. Nous vendions un produit de haute qualité et à cette époque nous avions un système relativement ouvert dans cette industrie.

Ma réponse à votre question est donc que nous devons tirer parti de notre climat et nous spécialiser dans ces produits où nous sommes forts et peut-être, dans certains cas, renforcer notre avantage climatique au moyen d'activités réglementaires, telles que le calibrage, les normes, la propreté, le respect des normes environnementales, et cetera.

Je pense que la réponse à votre question est en outre qu'il faut encourager la spécialisation et l'innovation de façon à mettre au point des produits adaptés à notre situation climatique et présentant un potentiel mondial.

On peut sans doute dire que nous ne serons jamais absolument à égalité avec quiconque. En revanche, nous avons aussi des avantages dans le domaine alimentaire et nous avons su les mettre

exploited those advantages. I am optimistic that we can do so in the future with the right approach, which is an open, businesslike approach.

The Joint Chairman (Senator Hays): It is now 10:30. Senator LeBreton and I will put our questions, and we will look forward to the return of the members after the vote, at which time we will continue with the meeting.

I thought I would ask you about the recent arrangement between Canada and the United States on grain exports in the context of a comment you made about negotiating around certain practices that we have followed in Canada and the United States with regard to the FTA and also the NAFTA. Do you want to comment on that? What is your feeling about the conclusion of that negotiation?

Mr. Miner: From my point of view, I think it was highly desirable to reach agreement with the Americans rather than to go through what might have been a tit-for-tat type of trade confrontation, and perhaps a trade war. I doubt that the arrangement will have a great deal of commercial impact on trade between the two countries. I say that because rather unusual developments led to the volume that moved south last year. The market has changed — the production is different, and the qualities are different — and I do not expect the commercial impact to be significant.

In terms of the issues, however, the formation of a committee to examine underlying problems — and I understand it will deal not only with the bilateral issues but with competition on a broader basis — is the right way to go. As I said in my comments, we are encountering difficulties in what I refer to as defining the conditions under which we will operate an open market in agriculture between Canada and the United States. For some commodities, it is relatively straightforward, or at least we know what the issues are when something is happening and generally progress is being made. I think generally that applies to the oilseeds sector and the red meat sector, and so on. However, when you get into grains where the interventions are greater, on both sides we have a lot of unfinished business, as I called it earlier.

It is quite clear, mind you, that if you run an export subsidy system as the Americans do, you will have a price impact on your internal market. It will be the preferable market from a return point of view. There will be arbitrage, if you like, and they must anticipate an increased movement across the border.

The answer is to reduce export subsidies, which they are doing, I think, as a result of the GATT, probably as a result of expenditure constraints. However, in the long term, they have no option but to move off the export subsidy policy, which is one of the main reasons why the problem exists.

If I can add one more observation, we on our side also have a system that intervenes directly in the market. We must confront that issue. Is it realistic to think that a single-desk selling agent

[Translation]

à profit dans une certaine mesure. Je suis convaincu que nous pourrons continuer à le faire pourvu que nous ayons la bonne approche, qui en est une d'ouverture et de sens des affaires.

Le coprésident (le sénateur Hays): Il est maintenant 10 h 30. Le sénateur LeBreton et moi-même allons poser nos questions et nous attendrons le retour des députés, après le vote, pour poursuivre la séance.

J'aimerais que vous parliez de l'accord intervenu récemment entre le Canada et les États-Unis concernant les exportations de céréales, dans le contexte de ce que vous avez dit au sujet des négociations de l'ALÉ et de l'ALÉNA où certaines pratiques suivies par le Canada et les États-Unis ont été laissées de côté. Voudriez-vous nous en parler? Que pensez-vous de la conclusion de cette négociation?

M. Miner: À mon sens, il était hautement souhaitable de parvenir à un accord avec les Américains au lieu de se lancer dans une confrontation, une espèce de guerre commerciale où chacun aurait rendu coup pour coup. Je doute que cette entente ait un gros impact sur les échanges entre les deux pays. En effet, ce sont des circonstances plutôt inhabituelles qui ont amené ce gros volume d'exportations vers le Sud l'année demière. Le marché a changé (la production est différente et les qualités sont différentes) et je ne pense pas que l'impact commercial soit considérable.

Cependant, sur le plan de la problématique, la création d'un comité chargé de se pencher sur les problèmes sous-jacents (et je crois savoir qu'il n'examinera pas seulement les problèmes bilatéraux mais étudiera la concurrence dans un contexte plus large) est la bonne façon de procéder. Comme je l'ai dit dans mon exposé, nous éprouvons des difficultés lorsqu'il s'agit de définir les conditions dans lesquelles nous établirons un marché agricole ouvert entre le Canada et les États-Unis. Dans le cas de certaines denrées, c'est relativement simple, ou du moins nous savons quels sont les problèmes lorsqu'un différend survient, et des progrès sont généralement accomplis. Cela s'applique de façon générale au secteur des oléagineux et à celui de la viande rouge, et cetera. Cependant, lorsqu'on parle des céréales, où les interventions sont plus intensives des deux côtés, il reste beaucoup de choses en suspens, comme je l'ai dit tout à l'heure.

Il est tout à fait évident, néanmoins, que si vous avez un système de subventions à l'exportation comme les Américains, il y aura des répercussions sur les prix du marché intérieur. Du point de vue rendement, le marché intérieur sera privilégié. Il y aura arbitrage, si vous voulez, ils devront s'attendre à des tonnages accrus venant de l'extérieur.

La solution est de réduire les subventions à l'exportation, ce que font les Américains, je pense, suite au GATT et probablement aussi sous l'effet des contraintes budgétaires. Cependant, à long terme, ils n'ont d'autre option que de renoncer à la politique des subventions à l'exportation, qui sont une des principales raisons de l'existence du problème.

Si je puis ajouter une autre observation, nous avons chez nous un système qui intervient directement dans le marché. C'est un problème que nous devons confronter. Est-il réaliste de penser

can operate in a free trade zone, or operate in the same manner as he has previously? Or do we need to make changes in how we sell as a monopoly seller in a continental market? I referred in my observations to perhaps treating offshore markets differently than continental markets. I think that is relevant here. We must confront that situation.

I can go on down. There is a list of problems, but these problems must be dealt with.

The Joint Chairman (Senator Hays): Perhaps you could go back a bit. It is not only the Export Enhancement Program that raises the commodity price for cereals in the U.S; it is the other forms of subsidies that they provide to the sector, such as consideration for participating in the project of land set aside, and so on. It is the disharmony in the ways in which the two countries, Canada and the United States, support their grain sectors that tends to cause misunderstanding and problems, particularly with U.S. grain producers who demonstrate against Canadians accessing their market. I have always thought their intuitive — or perhaps logical — reason to go on either ground for objecting was that the price of grain in the United States is higher than it would be were it not for the heavy subsidization that is paid out of the U.S. general revenue. That is not something they want to share with Canadian farmers.

Would you comment, please?

Mr. Miner: My understanding of the way in which they operate their target price, the loan rate mechanism and the set-aside, is that they believe it has a neutral effect on production and on trade. It is true that there is some expenditure involved, but they really believe that it is decoupled in the sense that it is not affecting the market. I do not fully share that view, but one has to say, nonetheless, that they have taken steps to try and neutralize the impact of their target prices on production and trade.

If you look at the level of support that goes into the grain industry on each side of the border, and if you sort of compare like with like — wheat with wheat, for instance — I do not think that there is a great deal in it any more. We probably support a comparable level, but the programs have different effects on the marketing. We give our support through freight subsidies, whereas they do it in a different fashion. We have income stabilization and they, again, have deficiency payments.

I believe as long as both countries have a degree of intervention in the system, it will be necessary to talk to one another about how we operate those markets. In cases where there is less or little red meats or oilseeds, that does not seem to be necessary, but even there the two sides do a considerable amount of discussion in order to overcome differences.

What we need is a mechanism for achieving cooperation before we reach the dispute stage. It is particularly necessary where our [Traduction]

qu'un agent de vente à comptoir unique puisse opérer dans une zone de libre-échange, ou de la même manière que précédemment? Ou bien faut-il revoir nos méthodes de vente par un vendeur monopolistique dans un marché continental? J'ai dit dans mon exposé qu'il convenait peut-être de traiter les marchés outre-mer différemment du marché continental. Ce me semble être le cas ici. Il nous faut confronter cette situation.

Je pourrais dresser toute une liste de problèmes, mais ceux-là doivent être résolus.

Le coprésident (le sénateur Hays): Vous pourriez peut-être remonter un peu en arrière. Il n'y a pas que le Export Enhancement Program qui pousse à la hausse le cours des céréales aux États-Unis; il y a aussi les autres formes de subventions offertes au secteur, telles que l'indemnisation pour le gel des terres, et cetera. C'est l'absence d'harmonie dans les manières dont les deux pays, le Canada et les États-Unis, appuient leurs céréaliers qui tend à causer des malentendus et des problèmes, particulièrement auprès des producteurs américains qui manifestent contre l'accès des Canadiens à leur marché. J'ai toujours pensé que leur raison subjective (ou peut-être logique) de protester est que le prix du grain aux États-Unis est supérieur à ce qu'il serait en l'absence des lourdes subventions versées par le Trésor américain. C'est une manne qu'ils ne veulent pas partager avec les agriculteurs canadiens.

J'aimerais votre avis, s'il vous plaît.

M. Miner: De la façon dont je perçois le fonctionnement de leur prix-cible, de leur mécanisme de taux d'intérêt et de leur programme de gel des terres, les Américains considèrent que ces interventions ont un effet neutre sur la production et les échanges. Il est vrai qu'ils entraînent des dépenses budgétaires, mais ils pensent réellement que ces programmes sont découplés en ce sens qu'ils n'influenceraient pas le marché. Je ne partage pas tout à fait ce point de vue, mais il faut dire néanmoins qu'ils ont pris des mesures pour tenter de neutraliser l'impact de leur prix-cible sur la production et les échanges.

Si vous considérez le niveau de soutien de la production céréalière de part et d'autre de la frontière et si vous comparez des choses similaires (le blé avec le blé, par exemple) je ne pense pas qu'il y a encore de grande différence de niveau. Les soutiens sont sans doute de niveau comparable, mais les programmes ont des effets différents sur la mise en marché. Notre soutien prend la forme de subventions au transport, tandis qu'eux s'y prennent différemment. Nous avons un programme de stabilisation du revenu et eux ont des paiements d'appoint.

Je pense qu'aussi longtemps que les deux pays continueront à intervenir dans le système, nous devrons continuer à dialoguer sur la manière dont nous gérons ces marchés. Là où les échanges sont peu importants, comme dans les oléagineux ou la viande rouge, cela ne paraît pas nécessaire, mais même là les parties engagent quantité de discussions pour tenter de surmonter les divergences.

Ce dont nous avons besoin, c'est d'un mécanisme pour engager la coopération avant d'arriver au stade du conflit. C'est

systems are different and do not work in harmony, and one side blames the other for the trade problem.

The Joint Chairman (Senator Hays): What would you equate with their program, set-aside loan rate target price program, where the target price on qualifying volumes assures profit in producing that commodity? What would you equate with that on the Canadian side? You said we had similar programs. You, at least, doubt their stated view that it is neutral in terms of international price.

Mr. Miner: If you take the usual producer subsidy equivalent types of measurements and do that arithmetic, which we are doing under the formula in the free trade agreement, there we initially found their subsidies on wheat were higher than ours. However, ours reached their levels. In fact, ours are not a lot different now, and may even be modestly higher.

Theirs does not ensure profit entirely in the sense that I understood your comment, because they have a fixed acreage base which does not relate necessarily to what the farmer is doing, and they have a fixed yield, which is historic and not current. The effect of that is to make it unprofitable at the margin to expand. Occasionally they come in with a set-aside when they feel that supplies are getting excessive. In any event, their view is that, at the margin, it is not profitable to expand in the manner that they operate their system.

In our case, when you try to equate it — of course I am just adding up the benefit in the sense of income from the basic programs we have, WGTEA and the income stabilization programs.

The Joint Chairman (Senator Hays): It gets complicated, so I will not pursue that further. I have a sense of your opinion with respect to that matter. It is helpful.

What about the anticipated GATT agreement being ratified by Congress, and the question of a clean GATT or otherwise? You have followed this closely. What do you expect will happen?

Mr. Miner: I have always felt that the GATT agreement would be ratified by the United States Congress. I still have that view. They, and their system, will go through a period of trying to deal directly with those parts which they feel bite in the United States, and try to neutralize it. Whether these actions will have a significant trade effect, we will have to wait and see.

In the case of NAFTA, the exercise I was undertaking was similar. There was much concern at the time that what they were doing would lead to negative trade effects, from our point of view. I do not think they did, in the end. I suspect, in relation to GATT, the same outcome will be the case.

The U.S. has a significant concern over the extent to which the new WTO will infringe on sovereignty, but on the other hand, they have traditionally been strong supporters of multilateral rules in trade. Indeed, they are anxious to get on with further negotiations, and I find it difficult to think that they would not, in

### [Translation]

particulièrement nécessaire dans les cas où nos systèmes diffèrent et ne fonctionnent pas en harmonie l'un avec l'autre et où une partie blâme l'autre pour l'existence d'un problème commercial.

Le coprésident (le sénateur Hays): Qu'est-ce qui correspondrait à leur programme, combinant le gel des terres, les taux d'intérêt et les prix-cibles, où le prix-cible sur le volume admissible garantit un profit sur la production de la denrée concernée? Qu'est-ce qui correspond à cela du côté canadien? Vous dites que nous avons des programmes similaires. Vous, à tout le moins, mettez en doute la prétendue neutralité de ces mesures sur le plan du cours international.

M. Miner: Si vous prenez les indicateurs habituels de type équivalent de subvention à la production et que vous faites les calculs, comme nous le faisons selon la formule prévue dans l'accord de libre-échange, nous constations au début que leurs subventions sur le blé étaient supérieures aux nôtres. Cependant, nous les avons rattrapés. En fait, nos subventions ne sont guère différentes des leurs et sont peut-être même légèrement supérieures

Les leurs ne garantissent pas tout à fait un profit, si j'ai bien compris votre propos, car ils prennent pour base une superficie cultivée fixe qui ne correspond pas nécessairement à ce que fait l'agriculteur, et aussi un rendement fixe, qui est un chiffre historique et non courant. Cela a pour effet de rendre l'expansion à la marge non profitable. À l'occasion, on procède à un gel des terres lorsqu'on juge que l'offre devient excessive. Quoi qu'il en soit, les Américains considèrent que le fonctionnement de leur système rend l'expansion marginale non profitable.

Dans notre cas, lorsqu'on fait le même calcul, bien entendu, je ne fais qu'additionner les prestations au titre de nos programmes de base, la LTGO et les programmes de stabilisation du revenu.

Le coprésident (le sénateur Hays): Cela devient complexe et je ne m'attarderai pas davantage sur le sujet. Je perçois bien votre opinion sur la question et cela m'éclaire.

Qu'en est-il de la ratification de l'Accord du GATT par le Congrès, en l'état ou avec modification? Vous avez suivi cela de près. À votre avis, que va-t-il se passer?

M. Miner: J'ai toujours pensé que l'Accord du GATT serait ratifié par le Congrès américain. Je le pense encore. Le Congrès, et tout le système, va chercher pendant quelque temps à s'attaquer aux éléments qui font mal aux États-Unis, et tenter de les neutraliser. Je ne sais pas dans quelle mesure cela aura des répercussions commerciales sensibles, il faudra attendre pour voir.

Il s'est passé à peu près la même chose dans le cas de l'ALÉNA. On craignait beaucoup à l'époque que cela entraînerait des effets commerciaux négatifs pour nous. Je ne pense pas que cela ait été le cas, au bout du compte. J'ai l'impression que le résultat sera à peu près le même dans le cas du GATT.

Beaucoup de gens aux États-Unis s'inquiètent de la mesure dans laquelle la nouvelle Organisation mondiale du commerce empiètera sur la souveraineté du pays, mais les États-Unis sont néanmoins traditionnellement un fervent partisan des règles commerciales multilatérales. Ils sont même impatients de pousser

the end, ratify the agreement. I doubt very much that the caveats which they have put in their own legislation will significantly reduce the benefit of GATT.

The Joint Chairman (Senator Hays): What about the challenge to the NAFTA and the FTA under the softwood lumber dispute, that it is an unconstitutional infringement on U.S. sovereignty, that the dispute settlement mechanisms — or some of them — are not constitutional?

Mr. Miner: That development is cause for considerable concern because, as I said earlier, we were not able to solve some of the problems on the subsidy countervail side. Discussions will continue, but until we can get those rules in place, the dispute settlement system is very important to us in terms of the benefit of the agreement. Anything that undermines that system is cause for considerable concern.

The other side of that issue is that the United States did ratify the free trade agreement. If they have not taken care of their legal responsibility in doing that, I believe they will have to go back and change their own laws. If this agreement is successful, I feel that that would have to be the direction of travel for policy in the U.S.

The Joint Chairman (Senator Hays): If it involves their constitution, that would be a tall order, though.

Mr. Miner: They deal with the president's powers, I think, as they affect a trade agreement. They would have to go down that route. I am sure that there are significant legal difficulties here, but I feel that in order to implement a trade agreement, they would be forced to find a way to deal directly with that issue. Otherwise, it would erode their ability to enter into trade agreements, generally.

Senator LeBreton: I have a question relating to the western grain industry, and also another question related to consumer concerns.

In this period of enhanced trade and increasing competition, with NAFTA, the free trade agreement and GATT, do you see a role for the Canadian Wheat Board and the Canadian Grain Commission, or are they bodies that have outlived their usefulness? One hears many complaints, especially about the Wheat Board, and the cost of operating the Wheat Board.

Mr. Miner: I am sure my colleagues in the West would want me to point out that the Wheat Board's costs are carried by the farmers out of the pool. From that point of view, unless they run a deficit in the pool of something like that, essentially it is a self-sustaining organization.

With respect to the role of the Wheat Board and the Canadian Grain Commission, I tend to view those two as having rather separate roles. Dealing with the grain commission, my own view is that the commission is a highly important element of our regulatory regime for grains, and that its role is enhanced, rather than weakened, by these sorts of agreements. There is a problem which arises from our strict licensing of varieties and the different

[Traduction]

les négociations plus loin et j'ai beaucoup de mal à croire qu'ils ne finiront pas par ratifier l'accord. Je doute beaucoup que les restrictions qu'ils ont inscrites dans leur législation réduisent sensiblement les conquêtes du GATT.

Le coprésident (le sénateur Hays): Qu'en est-il de la contestation de l'ALÉNA et de l'ALÉ, dans le cadre du conflit sur le bois d'oeuvre, où d'aucuns affirment que ces accords sont un empiètement anticonstitutionnel sur la souveraineté américaine, que les mécanismes de règlement des différends (ou certains d'entre eux) sont contraires à la Constitution?

M. Miner: C'est un grave sujet d'inquiétude car, comme je l'ai dit, nous n'avons pu résoudre certains des problèmes sur le plan de la compensation des subventions. Les pourparlers se poursuivront, mais tant que ces règles ne seront pas en place, le mécanisme de règlement des différends sera déterminant si nous voulons retirer les avantages de l'accord. Tout ce qui nuit à ce système est source de grande inquiétude.

Pourtant, les États-Unis ont ratifié l'accord de libre-échange. Si, en ce faisant, ils n'ont pas assumé leurs responsabilités juridiques, je pense qu'ils vont devoir modifier leurs propres lois. Si cet accord donne de bons résultats, je pense que ce sera la direction dans laquelle la politique américaine s'engagera.

Le coprésident (le sénateur Hays): S'il s'agit de modifier la Constitution, ce ne sera pas une mince affaire.

M. Miner: La clé sont les pouvoirs présidentiels de signer une entente commerciale. C'est par ce biais qu'ils vont devoir agir. Je suis sûr qu'il y a des difficultés juridiques considérables à cet égard, mais pour donner effet à une entente commerciale ils seront contraints de trouver une façon de régler directement ce problème. Sinon, c'est toute leur capacité à conclure des ententes commerciales, en général, qui en souffrira.

Le sénateur LeBreton: J'ai une question concernant les céréales de l'Ouest, et une autre relative aux préoccupations des consommateurs.

En cette période d'intensification des échanges et de la concurrence, avec l'ALÉNA, l'Accord de libre-échange et le GATT, pensez-vous qu'il reste un rôle à jouer pour la Commission canadienne du blé et la Commission canadienne des grains, ou bien ces organismes ont-ils perdu leur utilité? J'entends beaucoup de doléances, concernant particulièrement la Commission du blé, et le coût du fonctionnement de celle-ci.

M. Miner: Je suis sûr que mes collègues de l'Ouest voudraient que je signale que le coût de la Commission du blé est assumé par le syndicat des producteurs. En ce sens, à moins que le syndicat des producteurs n'accumule un déficit ou quelque chose du genre, la commission couvre ses propres frais.

Pour ce qui est du rôle de la Commission du blé et de la Commission canadienne des grains, ils m'apparaissent comme plutôt distincts. Dans le cas de la Commission du grain, je considère qu'elle est un élément crucial de notre régime réglementaire des céréales et que cette sorte d'entente accroît son utilité plutôt que de l'amoindrir. Il existe un problème qui découle de nos règles très strictes d'homologation des variétés et du

system used in the United States. However, it is a technical challenge as opposed to a regulatory challenge. We will probably master that eventually and be able to operate our grading system without visual inspection in all cases.

As far as the Wheat Board is concerned, it is obvious that the free trade agreement recognized its role. It is anticipated that that body, with that role, would continue. That is the way in which the agreement is written.

The GATT does not do very much at all in terms of further discipline to state trading organizations. The existing article is relatively unaffected, except that if you operate a licensing system, the border regime must be turned into tariffs. In that sense, therefore, its import control, as with any other agency, is affected by that part of the GATT result. State trading is accepted under the GATT, so there is no change there.

The answer to your question is more, if you like, a practical one. Is it practical, in the sense of the way in which the markets are evolving, to operate as they have done in the past, or do they need to adjust? My own view is that there is not only a need to adjust but those bodies are, in fact, adjusting. They are moving away from the quota system, to some extent. They are going to contracting. They are showing a greater deal of transparency in their pricing operations.

However, in the long haul, if you look at the continental market, will that be enough? Will that system fit? It is difficult for me to answer. However, there are ways in which the Wheat Board could operate without changing its basic mandate significantly in a continental market. However, it would have to do so through the market. A good deal of the benefit that the board is able to give to that sector comes from other things than their monopoly control. It is more how they handle, organize, assemble, ship, et cetera, so those benefits would be sustained.

Senator LeBreton: Thank you. The other question is consumer-related and has more to do with NAFTA. I do not know whether you have seen the series of programs in these last few days on CTV about the safety of products. Canada has rather rigid standards as to the specific pesticides and insecticides, and what have you, that we are allowed to use. What mechanisms are in place to assure the consumer that we are not getting products, say, from Mexico where I believe they still use DDT? Is there some mechanism under this agreement that asssures Canadian consumers that they are, in fact, getting clean, safe food?

If the fact of the matter is that they are, indeed, getting clean, safe food from offshore, from Mexico or the southern United States, but that food is not in good shape, how do we then educate the Canadian public that competitiveness, and the fact that the consumer would not buy such food, is probably the best safeguard of all? Is there any kind of mechanism in place now for the consumer to become totally aware?

# [Translation]

système différent utilisé aux États-Unis. Cependant, c'est une difficulté technique plutôt que réglementaire. Nous finirons probablement par la maîtriser et par appliquer un système de calibrage n'exigeant pas une inspection visuelle dans tous les cas.

Pour ce qui est de la Commission du blé, il est évident que l'Accord de libre-échange reconnaissait son rôle. On peut donc considérer que cet organisme, et son rôle, seront maintenus. C'est ce qui est dit dans l'accord.

Le GATT ne fait pas grand-chose pour imposer une plus grande discipline aux organisations commerciales étatiques. L'article existant est presque inchangé, sauf que là où il y a un système de permis, les contrôles aux frontières doivent êtres transformés en tarifs douaniers. En ce sens, le contrôle des importations qu'il exerce est touché par cette partie du résultat du GATT, comme tout autre organisme. Le négoce étatique est accepté dans le cadre du GATT, il n'y a donc pas de changement à ce niveau.

La réponse à votre question tient davantage à des considérations pratiques. Est-il pratique, face à l'évolution du marché, que la Commission continue à fonctionner comme par le passé, ou doit-elle changer? À mon avis, la nécessité d'un changement non seulement existe, mais ces organismes ont déjà commencé à les apporter. Dans une certaine mesure, ils commencent à abandonner le système du contingentement, au profit de contrats. Ils font preuve d'une plus grande transparence dans l'établissement de leurs prix.

Cependant, à longue échéance, et si l'on considère le marché continental, cela suffira-t-il? Le système sera-t-il adapté? Il m'est difficile de répondre. Cependant, la Commission du blé peut continuer à fonctionner dans un marché continental sans modifier sensiblement son mandat fondamental. Cependant, il devra passer par le marché. Une bonne partie des avantages que la commission apporte à ce secteur tient à des facteurs autres que son monopole. Il dérive surtout de ses méthodes de manutention, d'organisation, d'assemblage, d'expédition et cetera et tous ces avantages peuvent être préservés.

Le sénateur LeBreton: Je vous remercie. Mon autre question porte sur les préoccupations des consommateurs et intéresse surtout l'ALÉNA. Je ne sais pas si vous avez vu la série d'émissions diffusées ces derniers jours sur CTV concernant l'innocuité des produits. Le Canada applique des normes plutôt rigides pour ce qui est des pesticides et insecticides, et cetera que l'on peut utiliser. Quels mécanismes a-t-on mis en place pour garantir au consommateur que nous ne recevons pas des produits en provenance, mettons, du Mexique où il me semble que l'on utilise encore le DDT? Un mécanisme est-il prévu dans cet accord garantissant aux consommateurs canadiens qu'ils reçoivent réellement des denrées alimentaires propres et sans danger?

S'il est vrai que c'est le cas, que les aliments qui nous viennent du Mexique ou du sud des États-Unis sont propres et sains, mais ont mauvaise apparence, comment faire comprendre au public canadien que la concurrence, et le fait que le consommateur n'achèterait pas de tels produits, représentent sans doute la meilleure garantie de toutes? A-t-on mis en place un mécanisme qui permette de conscientiser totalement le consommateur?

Mr. Miner: In answer to that question, the FTA and NAFTA, as well as the GATT, do have a sanitary section or agreement, the purpose of which is to seek to ensure that standards, including health, et cetera, are not used unnecessarily as a constraint to trade. They must be based on scientific investigation. There should generally be a visible way to assess risk. These standards are intended to improve, if you wish, the rules in relation to trade.

Having said that, none of these agreements affect the ability of a government to regulate and inspect in terms of its health and sanitary requirements. This inspection is, of course, at the border, and that regime is not changed by the agreements themselves.

Vis-à-vis Mexico, an effort is being made to help them improve their standards so as to reduce the concerns. However, the answer today to your question is that our own health inspection regime is there. It has a very good reputation, and it is on that basis that you must give consumers confidence.

In terms of additives, and so on, labelling is an important element. Here, the need for transparency is greater today than it has been in the past. It continues to become greater. We must be ready to give more information to the consumers, through labelling and other means, about how food is produced, what chemicals if any are used in relation to it, and so forth. Labelling has a role to play but the agreements do not infringe. They, in fact, recognize the right of a country to establish its standards at whatever level it feels is appropriate, and it can justify.

Senator LeBreton: Therefore, when you have a news media outlet almost blaming NAFTA for unsafe food, would you say that they are stretching it a bit, then?

**Mr. Miner:** In my view, they certainly are. If there is a concern, it should be directed to our inspection agencies.

The Joint Chairman (Senator Hays): In answer to a question from Mr. Chrétien, you stated that our supply-managed sector could evolve, and you distinguished between the dairy and the "feather" industries. In terms of the question of quota value, you seemed to think that it could go into a gradual decline. I could be wrong, but if you look at Farm Credit Corporation numbers on the overall farm balance sheet, it carries about \$6 billion in quota value, or something like that.

I never thought that that could be done. Either you are in the deal or out of the deal, it seemed to me that it is not something that could be capable of evolving to a market situation. I would appreciate further comment on how you see that as a possibility.

Mr. Miner: First of all, I have no direct experience in this area, so perhaps I am speculating. However, it does seem to me that the value of the quota that you see today is a value placed by an efficient producer in what he can earn by adding to his production and sales. Hence he is able to bid at a certain level for a quota.

[Traduction]

M. Miner: En réponse à cette question, l'ALÉ et l'ALÉNA, de même que le GATT, comportent des dispositions sanitaires visant à assurer que les normes, notamment les normes sanitaires et cetera, ne soient pas fallacieusement utilisées comme une restriction aux échanges. Elles doivent être fondées sur des données scientifiques. Il faut qu'il y ait un moyen visible d'évaluer les risques. Ces normes visent à améliorer, si vous voulez, les règles relativement aux échanges.

Cela dit, aucun de ces accords n'entame la capacité d'un gouvernement à réglementer et à inspecter les aliments conformément à ses exigences sanitaires. Cette inspection se fait bien entendu à la frontière et les accords eux-mêmes ne modifient pas ce régime.

Dans le cas du Mexique, un effort est fait pour l'aider à améliorer ses normes de manière à réduire ces préoccupations. Cependant, la réponse aujourd'hui à votre question est que notre régime d'inspection sanitaire subsiste. Il a une excellente réputation et justifie la confiance du consommateur.

Pour ce qui est des additifs, et cetera, l'élément important est l'étiquetage. Le besoin de transparence est ici plus grand que par le passé et continue à grandir. Nous devons accepter de mieux renseigner le consommateur, par l'étiquetage et d'autres moyens sur la manière dont un aliment est produit, quels produits chimiques lui sont ajoutés, et cetera. L'étiquetage a un rôle à jouer mais les accords ne représentent pas un obstacle à cet égard. Ils reconnaissent au contraire le droit d'un pays à établir ses normes au niveau qu'il juge bon et qu'il peut justifier.

Le sénateur LeBreton: Donc, lorsque vous avez un organe d'information qui blâme l'ALÉNA pour la présence dans les magasins d'aliments dangereux, diriez-vous que c'est quelque peu exagéré?

M. Miner: Certainement, à mon avis. S'il y a des doléances, c'est à nos organismes d'inspection qu'il faut les adresser.

Le coprésident (le sénateur Hays): Vous avez dit, en réponse à une question de M. Chrétien, que notre secteur sous régime de gestion de l'offre pourrait évoluer et vous avez établi une distinction entre celui de la volaille et celui du lait. Pour ce qui est de la valeur des quotas, vous semblez penser que celle-ci pourrait décliner graduellement. Je peux me tromper, mais si l'on regarde les chiffres de la Société de crédit agricole concemant le bilan financier total des exploitations agricoles, celui-ci comprend pour près de 6 milliards de dollars de quotas.

Je n'aurais jamais pensé que ce serait possible. Soit on a un contingentement, soit on n'en a pas; il me semblait qu'il n'y a pas d'évolution graduelle possible vers un marché libre. J'aimerais que vous nous expliquiez d'un peu plus près cette possibilité que vous entrevoyez.

M. Miner: Tout d'abord, je n'ai pas d'expérience directe dans ce domaine et je m'avance peut-être. Cependant, il me semble que la valeur actuelle des contingents est la valeur attribuée par un producteur efficient à la production supplémentaire qu'il pourrait avoir. C'est ce qui lui permet d'offrir un certain prix pour un contingent.

If you then look at a situation where prices come more in line continentally and globally, that marginal value will come down, I would imagine. But putting it the other way round, there may be more quota available to the market because the prices are generally relaxing.

I have difficulty imagining that, over a long period of time, we can isolate our markets and maintain a relatively high price structure. I am therefore assuming that we would need to come into line with continental prices and perhaps, eventually, with global prices. That is why you can continue to maintain a management system. I feel that this is particularly the case for fluid milk, where price sensitivity is perhaps not as great as on the processing side. You could run that quota system and perhaps, eventually, squeeze the value out of the quotas. That option is available. You could buy your way out, but that is an expensive proposition, as you have pointed out.

The Joint Chairman (Senator Hays): I will not argue with you. It is, however, an interesting, if speculative, scenario. I will ask one more question and then we will adjourn until our colleagues return, unless Senator Rivest has a question.

When you responded to Mr. Culbert, you spoke about value added, and our success in export value added agri-food commodities, and you referred to a corporate vehicle as being something that we would need to act as a catalyst. Could you elaborate on that, please?

Mr. Miner: Mr. Chairman, in my comments, I made direct reference to the oilseeds sector as an example of what I mean. It is the need, as I see it, for a company that wants to be active globally in the market to build up affiliations to enable it to do that. I am sure that that is not necessary in all cases, but in the case of oilseeds, the fact that a partnership was formed consisting of a large part of the Canadian industry and an outside or foreign group gave them immediate access to a network that they did not have previously. That network included the selling side, the merchandising side, the packaging side, the research side, and so on, so a large measure.

However, when you consider products that sell in less volume or perhaps are more specialized, here again, it seems to me, it is very difficult to deal in the export markets of today without being on the ground in those markets in some fashion. At one time you could have had an agent, and that agent could do a job for you if he were given some labels and some samples. While that type of marketing may still be possible, I am suggesting that it is not likely to lead to a substantial advance in our exports of processed foods. Rather, we need to get directly into those markets, to understand them, perhaps to be affiliated with a network wholesale or even retail, and to bring some product back into this country and develop a much more integrated type of marketing operation in order to succeed internationally.

[Translation]

Si vous envisagez ensuite une situation où les prix deviennent davantage alignés au niveau continental et mondial, cette valeur marginale va diminuer, j'imagine. Ou on peut prendre le problème par l'autre bout, et dire qu'il y aura davantage de contingents disponibles sur le marché parce que les prix diminueront dans l'ensemble.

J'ai du mal à imaginer que, à longue échéance, nous puissions isoler nos marchés et conserver des prix relativement élevés. C'est pourquoi je suppose qu'il nous faudra nous aligner sur les prix continentaux et peut-être même sur les prix mondiaux. C'est pourquoi on pourra continuer à avoir un système de gestion. C'est particulièrement le cas du lait liquide, dont la sensibilité au prix n'est peut-être pas aussi grande que du côté du lait de transformation. On pourrait conserver le contingentement et peut-être finir par ramener la valeur des quotas à zéro. Cette option existe. On pourrait aussi racheter les quotas, mais ce serait très coûteux, comme vous l'avez indiqué.

Le coprésident (le sénateur Hays): Je ne vais pas contester ce que vous dites. Cela me paraît néanmoins un scénario intéressant, même s'il est hypothétique. Je vais poser une demière question et nous allons peut-être lever la séance jusqu'au retour de nos collègues, à moins que le sénateur Rivest n'ait une question.

Dans votre réponse à M. Culbert, vous avez parlé de valeur ajoutée et de notre réussite dans le domaine des exportations de produits alimentaires à valeur ajoutée et vous avez parlé de structures d'entreprise qu'il nous faudrait établir et qui joueraient le rôle de catalyseur. Pourriez-vous nous donner quelques explications supplémentaires, s'il vous plaît?

M. Miner: Monsieur le président, j'ai cité comme exemple le secteur des oléagineux. À mon sens, une société qui veut exporter à l'échelle mondiale doit pour cela édifier des affiliations. Ce n'est peut-être pas nécessaire dans tous les cas, mais dans celui des oléagineux, le fait qu'une association ait été formée regroupant une bonne partie de l'industrie canadienne et un groupe extérieur ou étranger a donné à nos producteurs un accès immédiat à un réseau qu'ils ne possédaient pas auparavant. Ce réseau englobait le côté commercialisation, le côté conditionnement et emballage, le côté recherche, et cetera.

Cependant, s'agissant de produits vendus en moindre volume ou peut-être plus spécialisés, il me semble là encore qu'il est très difficile de conquérir des débouchés à l'exportation sans être présent sous une forme ou sous une autre sur ces marchés. Fut un temps où il suffisait d'un agent, à qui l'on donnait quelque étiquettes et échantillons. Ce type de commercialisation reste peut-être encore possible, mais il est peu susceptible de conduire à un accroissement substantiel de nos exportations de produits de tranformation. Nous devons plutôt nous implanter directement dans ces marchés, les comprendre, peut-être nous affilier à un réseau de vente en gros ou même de détail, peut-être importer nous-mêmes certains produits et construire un système de commercialisation beaucoup plus intégré si nous voulons réussir à l'échelle internationale.

The Joint Chairman (Senator Hays): Do you see a government role in stimulating or facilitating that?

**Mr. Miner:** It is the economic environment that you create through your regulatory system that encourages outsiders to put money into Canada, and perhaps the reverse. In the reverse case, insurance can play a role, and there the government already has agencies in place to assist that role.

The Joint Chairman (Senator Hays): My next question is: Is food security an issue? As you give evidence to this committee, it strikes me that you do not think it is an issue. One of the bases for our supply-managed system was food security in those areas. We are a major exporter of cereals and oilseeds. We are also a net exporter of red meats, although that was not always the case. Is food security an issue with you, in terms of how we should develop policy?

Mr. Miner: In the traditional sense of a food gap, I do not regard it as a major concern. While we have had periodic concerns of this sort, and even a scare in the 1970s, we found that the industry is quite capable of meeting the needs. They just have to respond to them. In fact, we have tended to overproduce rather and underproduce on average throughout the post-war period.

However, having made that very broad statement, I would say that there are regions of the world where it is a concern. The African continent is still one. The question is: In a security sense, have they the capability of meeting a good deal of their own needs as well as importing? There is a potential gap in terms of the technology getting to those people, and the resources to use it. In that sense, it is an ongoing concern.

The latest review that I have seen of this subject, which is a food and agriculture organization review, refers to "Towards 2000". They have done some projections by commodity, looking ahead that far. Their conclusion is consistent with what I have said. The capability of producing enough food is there. However, there may be gaps in the transfer of technology, and of course the financial capability to either produce your own or import it.

Senator Olson: I have a question. It is nice to see Bill Miner here again. I do not even remember the first meeting of this kind that we attended, but it was a long time ago.

I have not yet read your paper entitled "Canada's Response to GATT and NAFTA". However, I am worried — concerned, perhaps, is a better word but worried is more accurate — that the commitment Canada has made to these treaties leaves us in a position where we do not have much defence against a problem arising with our home producers. Yet when negotiating with United States officials, we have seen — and my experience

[Traduction]

Le coprésident (le sénateur Hays): Pensez-vous que les pouvoirs publics auraient un rôle à jouer pour favoriser ou faciliter cela?

M. Miner: C'est l'environnement économique que le gouvernement crée par le biais de son système réglementaire qui encourage les étrangers à investir au Canada, et peut-être l'inverse. Dans le sens inverse, l'assurance peut jouer un rôle et là le gouvernement a déjà mis en place des organismes qui apportent une contribution.

Le coprésident (le sénateur Hays): Ma question suivante: La sécurité alimentaire est-elle un problème? J'ai été frappé par le fait que vous ne semblez pas y voir un problème. Or, l'un des fondements de notre système de gestion de l'offre était le désir d'assurer l'approvisionnement dans ces secteurs. Nous sommes un grand exportateur de céréales et d'oléagineux. Nous sommes également exportateurs nets de viande rouge, bien que cela n'ait pas toujours été le cas. Est-ce que la sécurité alimentaire est un problème à vos yeux, sur le plan des politiques que nous devons élaborer?

M. Miner: Au sens traditionnel d'une pénurie alimentaire, je ne pense pas que ce soit une préoccupation majeure. S'il y a eu des craintes périodiques à cet égard, et même une panique dans les années 1970, nous avons constaté que l'agriculture est tout à fait capable de répondre aux besoins. En fait, nous avons eu tendance à surproduire plutôt qu'à sousproduire, en moyenne, pendant toute la période d'après-guerre.

Cependant, cette généralisation étant faite, je dirais qu'il y a des régions du monde où c'est un sujet de préoccupation. Le continent africain en est une. La question, pour ce qui est de la sécurité alimentaire, est de savoir si ce continent a la capacité de couvrir lui-même une bonne partie de ses besoins et de compléter par des importations. Il y a un problème potentiel, sur le plan du transfert de la technologie à ces populations et des ressources requises pour la mettre en oeuvre. Il y a donc là une préoccupation qui perdure.

La dernière étude que j'ai vue à ce sujet, qui émane de l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture, renvoie au rapport intitulé «Towards 2000». On y trouve des projections par denrée jusqu'à cette date. La conclusion en est conforme à ce que j'ai dit. La capacité de produire suffisamment de nourriture existe. Cependant, il peut y avoir des lacunes au niveau du transfert de la technologie et bien sûr de la capacité financière à soit produire une quantité suffisante soit à importer.

Le sénateur Olson: J'ai une question. Cela me fait plaisir de revoir Bill Miner ici. Je ne me souviens même pas de la première réunion de cette sorte à laquelle nous étions ensemble, mais c'était il y a longtemps.

Je n'ai pas encore lu votre article intitulé «Canada's Response to GATT and NAFTA». Cependant, je crains que l'engagement que le Canada a pris en signant ces traités nous laisse sans défense contre un problème qui toucherait nos producteurs nationaux. Or, nous avons constaté dans les négociations avec les responsables américains (et mon expérience le confirme) que ce qu'ils veulent, pour quelque raison politique que ce soit à un moment donné, ils

confirms this — that what they need or want, for any political reason at any given time, is what they usually get, no matter what they have signed, and I can give you all kinds of examples from the past.

However, the most recent ones are, for example, the lumber problem, and we are into the fourth or fifth appeal from this so-called great dispute-settling mechanism. That same sort of mechanism will also apply in the case of agriculture. I have been interested, if not involved, in the recent wheat dispute that we have had with the United States. What we have from the agreement — if they ever got around to signing the agreement, or memo of understanding, early in August — is not a solution but a truce for the next six months. At that time it will not matter much about durham wheat in any event, because the way the demand is increasing in the North America market for pasta, they will probably be crying for all the wheat they can get on both sides of the border. At least, that is the hope, and the price is responding, so that it is not just a hope. Some very real market changes are also occuring.

My question is: Do you think that we are wise in setting ourselves up by doing away with many of the marketing structures and the detailed administration that goes with that, such as supply-managed quota control, and so on? Knowing the past history in this case, and that that history is likely to repeat itself, once our structures have been changed, we cannot defend ourselves. If the United States has a problem, they will solve it the way they have always solved these kinds of things. We will be helpless, because our whole marketing structure, apparently, must start to come apart now — that is, the supply management and the value of quotas, and so on. We are supposed to have a plan by July 1 next year to dismantle all the things that took years and years to put together.

Most people that I know in Canada, except for a few radicals, thought that it was a pretty good structure. It was based on trial and error, experience, and so on. You have been around a long time; so have I. Do you think we are going down a road that will provide some stability to our producers?

**Mr. Miner:** Those are thoughful questions and challenging ones. I will deal in the reverse order of your commentary.

Concerning the dismantling of supply management, in my view there is no need to do so as a result of the trade agreements signed thus far. If we change the system, we will change it largely because we feel it is the right thing to do in response to the type of market situation that we are clearly moving into. I qualify that a bit by saying, however, that if we hope to be able to meet competition even in our own market — and we will have a more open market whether or not we sign trade agreements — we must have a broader base than our own market to develop a competitive industry within. Here I am talking about the process side, particularly.

[Translation]

l'obtiennent habituellement, peu importe ce qu'ils ont signé. Je peux vous citer toutes sortes d'exemples à l'appui.

Toutefois, pour ce qui est des cas les plus récents, il y a par exemple celui du bois d'oeuvre pour lequel c'est la quatrième ou la cinquième fois que l'on a fait appel à ce merveilleux mécanisme dit de règlement des différends. Le même genre de mécanisme s'appliquera également dans le cas de l'agriculture. J'ai suivi avec intérêt le récent conflit concernant le blé. L'entente conclue avec les États-Unis (même si l'accord ou le protocole d'entente a finalement été signé au début d'août) n'est pas une solution, mais une simple trêve de six mois. D'ici là, la question du blé dur ne posera plus tellement de problèmes étant donné que la demande connaît une forte croissance sur le marché nord-américain des pâtes alimentaires. On va sans doute se disputer âprement ce blé des deux côtés de la frontière. C'est en tout cas ce que nous espérons et comme les prix réagissent, ce n'est pas un simple espoir. Des changements concrets se produisent également sur le marché.

Ma question est la suivante: Pensez-vous qu'il soit sage de se jeter dans la gueule du loup en éliminant une bonne partie des structures de commercialisation et l'administration qui les accompagne comme la gestion de l'offre et le contrôle des contingents? Compte tenu des précédents qui risquent fort de se répéter, une fois que nous aurons modifié nos structures, nous ne pourrons plus nous défendre. Si les États-Unis ont des difficultés, ils les régleront comme ils l'ont toujours fait. Nous serons à leur merci simplement parce que nous jugeons nécessaire de démante-ler toute notre structure de commercialisation, c'est-à-dire la gestion de l'offre, la valeur des contingents, et ainsi de suite. Nous sommes censés dresser, d'ici le 1<sup>er</sup> juillet de l'année prochaine, un plan pour le démantèlement de tout ce qu'il nous a fallu des années et des années à mettre sur pied.

À l'exception de quelques radicaux, la plupart des gens que je connais au Canada estimaient qu'il s'agissait d'une structure satisfaisante. C'était le fruit de longs tâtonnements et de l'expérience. Vous vous intéressez à ces questions depuis longtemps tout comme moi. Pensez-vous que nous nous engageons dans une voie qui va apporter une certaine stabilité à nos producteurs?

**M. Miner:** Ce sont là des questions auxquelles il est difficile de répondre. Je vais les prendre dans l'ordre inverse.

En ce qui concerne le démantèlement de la gestion de l'offre, j'estime que les accords commerciaux signés jusqu'ici ne nous obligent nullement à le faire. Si nous modifions le système, ce sera surtout parce que c'est la bonne chose à faire compte tenu de ce que sera probablement le marché de demain. J'ajouterai toutefois que, si nous espérons pouvoir soutenir la concurrence sur notre propre marché (et ce marché sera plus ouvert que nous signions ou non les accords commerciaux) nous avons besoin d'un marché plus vaste pour qu'une industrie concurrentielle puisse se développer chez nous. Je veux surtout parler du secteur de la transformation.

Therefore, with or without the GATT or NAFTA, we would have moved to loosen up significantly the types of supply management systems that we are operating in this country because over time we would have found that they were not sustainable.

My second observation would that, in terms of U.S. unilateralism, which is one way of describing what you are talking about, the current proposed World Trade Organization has in it provisions to seek to neutralize that problem to some degree. You will never get rid of the problem of stronger trading countries imposing their will on weaker ones. You can only negotiate better rules progressively, and ways of bringing them into a trade court, and presumably winning if your case is a correct one. There is good evidence that we are making progress on that front, even though we are still being severely challenged in some sectors.

My third observation would be that, in terms of the actual agreements, there are in them — and I am sure that you are aware of this — specific safeguard provisions. These provisions are designed to give you the right to increase your tariffs if imports are creating a major challenge in your country, and there are, of course, rules indicating how you might apply them.

In the case of the GATT, the safeguards allow action in terms of both volume and price. However, they are not a total answer to what you are talking about, but they provide some safeguard in terms of sudden surges of imports.

The Joint Chairman (Senator Hays): Our next witness is waiting. We were to have called him at 11:00. I also have two questioners that I should like to give an opportunity to put questions briefly to Mr. Miner. If we could ask your forbearance, Mr. Hoeppner, please proceed with your questions.

Mr. Hoeppner: Thank you, Mr. Miner, for coming here today. I appreciated some of your comments.

At the start of your presentation, you stated that some of the problems with research and technology and some of the programs that we have created have resulted in overproduction. We know that is a fact. But to become more efficient and more competitive we have had to do that. Combined with that, a lot of times when we lose the competitiveness and put ourselves out of markets, it is not the cost of the raw product, but more the processing and retailing of those products that puts us out of the market. For example, when you look at 4 cents for a loaf of bread and the cost of wheat, how can we become more efficient and competitive?

We want less government intervention and less regulations, but how do we ever solve the problem of always being squeezed by the multinationals that provide the input costs for us? When you look at fuel and fertilizers, they always seem to take advantage whenever there is a break for the farmers.

Further, in relation to the processing industry, it is becoming so concentrated and so large, being composed of such huge conglomerates or multinationals that it becomes discouraging for [Traduction]

Par conséquent, avec ou sans le GATT ou l'ALÉNA, nous aurions dû quand même relaxer nos systèmes de gestion de l'offre, car nous aurions constaté, au bout d'un certain temps, qu'il n'était plus possible de les maintenir.

Deuxièmement, pour ce qui est de l'unilatéralisme américain dont vous parlez, l'Organisation du commerce mondial dont on propose la création neutraliserait ce problème dans une certaine mesure étant donné la façon dont elle serait conçue. Vous ne pourrez jamais empêcher les pays commerçants les plus forts d'imposer leur volonté aux plus faibles. Vous pouvez seulement établir progressivement de meilleures règles et des moyens de traduire ces pays devant un tribunal commercial qui, en principe, vous donnera raison si vous êtes dans votre droit. Il semble bien que nous fassions des progrès sur ce plan, même si nous nous heurtons à des sérieuses difficultés dans certains secteurs.

En troisième lieu, pour ce qui est des ententes, comme vous le savez certainement, elles contiennent des mesures de sauvegarde. Ces dispositions vous autorisent à augmenter vos droits de douane si les importations vous causent de sérieux problèmes et, bien entendu, cela est régi par certaines règles.

Dans le cas du GATT, les mesures de sauvegarde permettent d'intervenir sur le plan du volume et des prix. Cependant, cela ne règle pas entièrement le problème dont vous parlez. Toutefois, ces mesures vous protègent contre la croissance subite des importations.

Le coprésident (le sénateur Hays): Le témoin suivant attend. Nous devait comparaître à 11 heures. Il y a également deux sénateurs à qui j'aimerais permettre de poser de brèves questions à M. Miner. Nous vous demandons de bien vouloir être patient. Monsieur Hoeppner, veuillez poser vos questions.

M. Hoeppner: Merci, monsieur Miner, d'être venu aujourd'hui. J'ai apprécié certaines de vos remarques.

Au début de votre exposé, vous avez dit que la recherche, la technologie et certains des programmes que nous avons créés s'étaient traduits par une production excédentaire. Nous savons que c'est vrai. Cependant, nous n'avions pas le choix si nous voulions devenir plus efficaces et plus concurrentiels. De plus, lorsque nous ne sommes plus compétitifs et que nous nous laissons supplanter par la concurrence, la plupart du temps, ce n'est pas à cause du coût du produit brut, mais plutôt parce que la transformation et la vente au détail de ce produit coûtent trop cher. Par exemple, si le blé qui sert à faire une miche de pain coûte 4 cents, comment pourrions-nous devenir plus efficaces et plus concurrentiels?

Nous voulons une réduction de l'intervention de l'État et de la réglementation, mais comment ne pas se faire avoir par les multinationales qui nous fournissent les intrants? Si vous prenez le prix du carburant et des engrais, elles s'arrangent toujours pour profiter de la situation chaque fois que les agriculteurs peuvent enfin souffler.

D'autre part, en ce qui concerne le secteur de la transformation, il devient tellement concentré et il se compose de conglomérats ou de multinationales tellement puissants que cela nous dissuade de

us to try to produce the raw product. It seems that there is not a chance of our becoming efficient enough to be competitive, because they just add their costs to the product.

Mr. Miner: I agree that you must look at the problem of competing at all levels in the system. In many products, the actual agricultural input is not a major part of the cost; in others, it is. With the type of markets that are emerging, and the fact that investments move across borders readily, as does technology and even corporate executives, it seems to me that we will find that there will be a considerable competition between the majors, and they will force themselves to be competitive and to focus on those costs.

Mr. Hoeppner: Can I give you an example? An irate farmer phoned me this morning concerning canola processing and oilseeds. He said, "We are plugged. The elevators are plugged. We produced about twice as much as generally. Today I am told that they are importing canola from the U.S. to crush in Canada." How do we compete with these types of things? It just seems unbelievable. I will check it out, but this farmer tells me that he can prove that we are importing American canola to crush in CSP or Canamera and Altona. These are problems over which we have no control. How are we to address them?

**Mr. Miner:** The best answer that I can give you is that you must use the market mechanisms that are available to react to those types of difficulties.

Concerning the latter comment you made about crushers, being in a strong buying position and being able to go offshore or to the U.S — although that surprises me, because they do not grow very much canola — and their ability to bring it into Canada, there is also the capability of locking in your prices. You may not be able to deliver at times, but in fact you can do a lot to protect yourself in that type of market, which traditionally, perhaps, we have not been inclined to do in Canada.

How do you react to these large corporations? It seems to me that the best answer is to become involved. You need to become involved in those businesses, directly or indirectly. There has been a lot of that type of activity in Western Canada through cooperatives, which is the strongest example. There are other ways of approaching it, though. However, even here, we have found by experience that those organizations have tended to be production oriented as opposed to putting themselves in a position to compete in the types of markets that they are in. You referred to Canamera, which is a partnership with a large international house. They have gone that route, and I see that as being a very positive development for the industry.

The best answer to your question is that you need to get involved in those markets, and basically look after yourselves.

### [Translation]

produire. Nous avons l'impression de ne jamais pouvoir devenir suffisamment rentables pour être concurrentiels étant donné que ces géants de l'industrie ajoutent simplement leurs coûts à celui du produit brut.

M. Miner: Je reconnais qu'il faut se pencher sur le problème de la concurrence à tous les maillons de la chaîne. Pour bien des produits, l'intrant agricole ne représente pas une partie importante du coût tandis que c'est le cas pour d'autres. Compte tenu des nouveaux marchés qui émergent et du fait que les investissements se déplacent rapidement d'un pays à l'autre, tout comme la technologie et même les dirigeants des sociétés, nous constaterons sans doute que les géants de l'industrie vont se livrer une lutte féroce qui les obligera à être concurrentiels et à chercher à limiter ces coûts.

M. Hoeppner: Me permettez-vous de vous donner un exemple? Un agriculteur en colère m'a téléphoné ce matin au sujet de la transformation du canola et des oléagineux. Il m'a dit: «Les silos débordent. Nous produisons à peu près deux fois plus que d'habitude. Aujourd'hui, j'ai appris que les huileries canadiennes importaient du canola des États-Unis.» Comment pouvons-nous soutenir la concurrence dans de telles conditions? Cela semble incroyable. Je vais vérifier si c'est vrai, mais cet agriculteur me dit qu'il peut prouver que nous importons du canola américain pour le transformer en huile chez CSP, Canamera ou Altona. Ce sont des problèmes qui échappent totalement à notre contrôle. Comment allons-nous les résoudre?

**M.** Miner: Je peux seulement vous répondre que vous devez vous servir des mécanismes du marché disponibles pour résoudre ce genre de difficultés.

Quant à votre dernière observation concernant les huileries qui peuvent aller acheter outre-mer ou aux États-Unis (quoique cela m'étonne étant donné que les Américains ne cultivent pas beaucoup de canola) vous pourriez également bloquer vos prix. Vous ne pourrez peut-être pas toujours livrer, mais cela contribuerait largement à vous protéger dans ce genre de marché, ce que nous n'avons pas tellement été portés à faire jusqu'ici.

Comment faire face à ces grandes sociétés? Selon moi, la meilleure solution est d'y jouer un rôle actif. Vous devez participer aux activités de ces entreprises, que ce soit directement ou indirectement. Cela s'est beaucoup fait dans l'Ouest du pays, par l'entremise des coopératives, qui constituent le meilleur exemple. Il y a également d'autres façons de procéder. Néanmoins, même dans ce cas, nous avons constaté que ces organisations avaient tendance à se concentrer sur la production au lieu de chercher à soutenir la concurrence sur le marché. Vous avez mentionné Canamera qui est associée à une grande société internationale. C'est la voie qu'elle a choisie et je crois que c'est très positif pour l'industrie.

La meilleure réponse que je puisse vous donner est que vous devez jouer un rôle actif sur ces marchés et, en fait, veiller sur vos propres intérêts.

Mr. Calder: Mr. Miner, I am a poultry farmer. We have been involved actively in supply management, marketing boards and farm lobby groups for years. I see where we are heading right now, in terms of the international stage, as sort of a situation of wheels within wheels. All the countries will need to get along with each other in terms of their trade, and the policies that we develop within Canada must be reflective of that.

I have been watching the poultry industry since the early sixties. It is clear that, in the future, governments will have less and less money to deal with in terms of subsidies. Therefore, it is imperative that agriculture becomes self-sustaining.

Where do you figure marketing boards fit into this situation? Will they, in fact, be a component in the twenty-first century? I have the feeling that you were not too sure on that point, and I should like some clarification on it.

In terms of awareness concerning agriculture right now, consumers have been removed from the physical aspect of farming for three to four generations, therefore education is an imperative in this regard. We are at the point where people cannot visit grandpa and grandma on the farm because everyone is totally urbanized.

What is your opinion with regard to the education process within this country, and the awareness of consumers as to what agriculture is doing today?

Mr. Miner: In response to your first question, I certainly believe that marketing boards will continue to play a useful role. Consistent with my comments, that role will be less of an interventionist role. In other words, I think of a board more in terms of helping its members equip themselves to operate in the market as opposed to trying to influence what is happening in the market. I see that as an ongoing and important role.

It may well be that, in the sense of going offshore with products, there is a role that goes further than what I am talking about. The important thing for them, however, is to get themselves into a business orientation in terms of that role. I have often suggested to people that they get up, walk around the table and look at the issue from the consumers' point of view, and then consider what the best role for a marketing board might be.

The problem is not with the producer board as such but rather with its orientation in terms of whether it is responding to the consumer in the marketplace, and whether it is trying to intervene in the marketplace. Intervention is on the way out. However, the representation, promotion and education aspects are ongoing functions which they may well continue to perform.

I will not say much about education except that it is a highly significant aspect, not only at the consumer level but in general. We have a lot to learn in terms of dealing as commercial operators in an integrated world market.

Mr. Calder: When we look at the poultry industry here in Canada, and look beyond supply management and the marketing system, we see that the system is set up to protect the family farm. However, if I compare our system with the poultry system

[Traduction]

M. Calder: Monsieur Miner, je suis aviculteur. Notre secteur participe activement à la gestion de l'offre, aux offices de mise en marché et aux groupes de pression agricoles depuis des années. Je constate que, sur la scène internationale, nous nous dirigeons vers une situation où nous dépendrons tous les uns des autres. Tous les pays vont devoir s'entendre sur le plan commercial et les politiques que le Canada va élaborer devront en tenir compte.

J'observe le secteur de la volaille depuis les années 60. Il est clair qu'à l'avenir les gouvernements auront de moins en moins d'argent à distribuer sous la forme de subventions. Par conséquent, il est essentiel que l'agriculture devienne autosuffisante.

Quel rôle envisagez-vous pour les offices de mise en marché dans ce genre de situation? Auront-ils encore leur place au XXIe siècle? J'ai eu l'impression que vous n'en étiez pas certain et j'aimerais quelques éclaircissements à ce sujet.

En ce qui concerne la sensibilisation du public vis-à-vis de l'agriculture, comme les consommateurs vivent à l'écart du milieu rural depuis trois ou quatre générations, il est essentiel de les éduquer sur ce plan. Nous en sommes au point où les jeunes ne peuvent plus aller rendre visite aux grands-parents qui vivent à la ferme parce que tout le monde est complètement urbanisé.

Que pensez-vous de la nécessité d'éduquer et de sensibiliser les consommateurs quant au rôle actuel de l'agriculture?

M. Miner: Pour répondre à votre première question, je crois certainement que les offices de commercialisation continueront à jouer un rôle utile. Comme je l'ai dit, ce rôle sera moins interventionniste. Autrement dit, ils chercheront davantage à aider leurs membres à s'équiper pour occuper leur place sur le marché plutôt que de tenter d'influer sur ce qui se passe dans le marché. C'est là un rôle permanent et important.

Il se peut que, pour ce qui est des exportations, ce rôle aille plus loin que celui que j'ai décrit. Toutefois, l'important, c'est que les offices redéfinissent leur rôle. J'ai souvent suggéré à leurs dirigeants d'aller se placer de l'autre côté de la table pour voir les choses du point de vue du consommateur et de se demander ensuite quel est le meilleur rôle que puisse jouer un office de commercialisation.

En fait, le problème se situe plutôt du côté de l'orientation de l'office. Il s'agit de voir s'il répond aux besoins du consommateur et s'il essaie d'intervenir sur le marché. L'intervention est passée de mode. Cependant, la représentation, la promotion des ventes et l'éducation sont autant de fonctions que les offices pourraient très bien continuer à jouer.

Je n'ai pas grand-chose à dire au sujet de l'éducation si ce n'est que c'est là un aspect important, non seulement au niveau du consommateur, mais en général. Nous avons beaucoup à apprendre pour pouvoir faire du commerce dans un marché mondial intégré.

M. Calder: Si vous prenez l'aviculture canadienne, sans même parler de la gestion de l'offre et du système de mise en marché, vous constaterez que le système est conçu de façon à protéger la ferme familiale. Cependant, si je compare notre système avec

in the United States, I see that that system is open to vertical integration. There are farmers in the United States who produce twice what I produce annually off my farm, and who drive a school bus to supplement their income. That reflects the two different philosophies that we have in our countries. As far as I am concerned, I prefer the philosophy of sustainable agriculture in our country. Unless we have that, the next generation coming through the education system will look at their parents and say, "I don't want that."

**Mr. Miner:** While the systems that we operate have their benefits, which you have been talking about, they do not prevent the restructuring that I have been describing. It is all a question of the rate of restructuring. The systems tend to slow it down.

My understanding is that if you were to look at the number of family dairy farms over the period we have had the supply management system in place, you would see that probably they are declining as quickly today as they would have without the system. However, we have relatively smaller operations in comparison.

I am suggesting that if we look forward into the next century, assuming the the market trends I have been talking about continue, we must put ourselves in the position of dealing commercially in those circumstances, and winning. If we do not, we will shrink.

The Joint Chairman (Senator Hays): Mr. Miner, as always, your evidence has been interesting and provocative. It will be helpful to us in our work.

I now call on Dr. Freeman McEwen, Professor Emeritus from the University of Guelph.

**Dr. Freeman McEwen, Professor Emeritus, University of Guelph:** Mr. Chairman, I am pleased to have been invited here this morning to speak with you. Your hearings are vital to the future of Canada. The agriculture and food system in Canada is an important one, both in terms of our health and our welfare.

This is the second time I have had the pleasure of appearing before at least the standing committee of the House. In 1992, I appeared as president of the Agriculture Institute of Canada when your committee was developing its report on the path to sustainable agriculture.

Your present mandate is to try to determine the future course of agriculture into the next century. I do not envy you your task of trying to bring about the policies that will make our course in agriculture successful.

This morning, I will speak to three aspects which I think are important to the future of agriculture in Canada. First, there is the need for research. Second, I wish to talk a bit about the structure of agriculture and the significance that I think it has in terms of policy development. Third, I wish to talk about an issue that has just been raised by Mr. Calder: that is, the need for public understanding of the agriculture and food system, and education in that area.

[Translation]

celui des États-Unis, je vois qu'il se prête à une intégration verticale. Certains aviculteurs américains produisent deux fois plus que moi, mais ils doivent conduire un autobus scolaire pour compléter leur revenu. Cela reflète les idéologies différentes de nos deux pays. Personnellement, je préfère notre conception de l'agriculture durable. Autrement, les jeunes de la prochaine génération qui sortiront de l'école ne voudront pas mener la même vie que leurs parents.

M. Miner: Les systèmes que nous avons ont leurs avantages, que vous avez mentionnés, mais ils n'empêchent pas la restructuration dont j'ai parlé. C'est une simple question de rythme. Les systèmes ont tendance à ralentir la restructuration.

Je crois que si vous prenez le nombre de fermes laitières familiales en existence pendant que nous avons eu le système de gestion de l'offre, vous constaterez sans doute qu'il diminue aussi rapidement aujourd'hui qu'il l'aurait fait en l'absence de ce système. Toutefois, nos fermes laitières sont relativement plus petites.

Autrement dit, si les tendances du marché se maintiennent jusqu'au prochain siècle, nous devons nous arranger pour affronter la concurrence avec succès. Autrement, nous perdrons du terrain.

Le coprésident (le sénateur Hays): Monsieur Miner, comme toujours, votre témoignage a été intéressant et stimulant. Il va nous aider dans notre travail.

Je demande maintenant à M. Freeman McEwen, professeur émérite de l'Université de Guelph, de bien vouloir s'avancer.

M. Freeman McEwen, professeur émérite, Université de Guelph: Monsieur le président, je me réjouis d'avoir été invité à prendre la parole devant vous ce matin. Vos audiences sont cruciales pour l'avenir du Canada. L'agriculture et l'agro-alimentaire revêtent une grande importance tant pour notre santé que pour notre bien-être.

C'est la deuxième fois que j'ai le plaisir de comparaître devant le comité permanent. En 1992, je suis venu témoigner à titre de président de l'Institut canadien de l'agriculture lorsque votre comité préparait son rapport intitulé «Sur la voie d'une l'agriculture viable et durable».

Votre mandat actuel est de déterminer l'orientation future de l'agriculture jusqu'au prochain siècle. Vous essayez d'élaborer les politiques qui assureront le succès de notre agriculture et c'est une tâche que je ne vous envie pas.

Ce matin, je parlerai de trois aspects que je crois importants pour l'avenir de l'agriculture canadienne. Le premier est la nécessité de faire de la recherche. En deuxième lieu, je dirai quelques mots au sujet de la structure de l'agriculture et de son importance sur le plan de l'élaboration des politiques. Troisièmement, je voudrais parler d'une question que M. Calder vient de soulever: à savoir la nécessité de faire comprendre au public l'importance de l'agriculture et de l'agro-alimentaire et de l'éduquer à cet égard.

I will focus on primary agriculture, not because the processing and other sectors of agriculture are not important but because it is difficult to cover all those areas. I am most familiar with the primary aspects of agriculture which, in fact, is the engine that drives the system. Thus, it is terribly important to us.

In terms of the research area, I wish to emphasize to this group how successful agriculture has been. I suppose in some minds our success has been our undoing because it has created surpluses in some areas. However, those surpluses are not surplus to the needs of the world's hungry. They are surplus to the ability of the world to pay for them. If we think about any 1,000 people throughout the world, out of that 1,000 people, 700 go to bed hungry every night. Thus there is a need for food, and how we arrange the distribution of it is something with which we have to deal.

I would first like to talk about the dairy industry and the strides that have been made in terms of efficiency over the last 40 years. The period I am talking about is 1951 to 1991. I will not bore you with a lot of statistics but, rather, simplify them. During that 40-year period, production per cow has doubled. That is pretty significant. In Canada, the consumption of milk per capita has gone down. Thus, total production has not gone up very much. In Ontario, for example, we find that the average herd size has also doubled. However, we produce a little more milk today than we did in 1951 with less than half the number of cows.

Mr. Miner talked about the number of producers. In Ontario, for instance, the number of producers in the dairy sector has declined by 75 per cent. Compared with what it was in 1951, we now have only a quarter as many dairy producers in Ontario.

In addition to the efficiencies that have been made on the production side in terms of the dairy animal itself, we have also seen tremendous efficiency in terms of food production. In general, this efficiency can be translated into about a 40 per cent per acre increase since 1951.

Therefore, if we look at the bottom line today, we see that the efficiency factor in the dairy industry is a factor of three. In other words, we are now producing three times as much as we did in 1951 per acre of crop-producing land. That is very significant. In addition to that, the average production per cow is 5,500 litres. The best herds are producing 11,000 litres — twice that — and the best cows are producing 15,000 litres. Therefore there is a lot of room for improvement, but I am sure that that sort of production will continue.

Mention was made about environmental concerns. It might be interesting to know that we produce the milk we do today using half as many cows. The net effect is that we have 9 million less tonnes of manure. That is quite significant.

Let us look now at the swine industry. In contrast to the dairy industry, the swine industry has become export oriented. In addition, with our increased population, we eat more pork at home than we did in the past. The number of pigs marketed per year

[Traduction]

Je vais mettre l'accent sur l'agriculture primaire, non pas parce que la transformation et les autres secteurs de l'agriculture ne sont pas importants, mais parce qu'il est difficile de faire le tour complet de la question. Je connais surtout les aspects primaires de l'agriculture qui, en fait, représentent le moteur de cette industrie. C'est donc extrêmement important pour nous.

En ce qui concerne la recherche, je tiens à souligner combien nous avons été efficaces dans le domaine de l'agriculture. Certains estiment sans doute que nous sommes allés trop loin étant donné que cela a créé des excédents. Toutefois, s'il y a une production excédentaire ce n'est pas que le monde affamé n'en ait pas besoin. C'est parce qu'il n'a pas la capacité de payer. Sur un millier de personnes qui vivent dans le monde, 700 vont se coucher chaque soir le ventre creux. Il y a donc un besoin de nourriture, mais cela pose un problème de distribution que nous devons régler.

Je voudrais d'abord parler du secteur laitier et des progrès réalisés depuis 40 ans sur le plan de la productivité. Je me reporte à la période allant de 1951 à 1991. Au lieu de vous enterrer sous les chiffres, je vais les simplifier. Au cours de cette période de 40 ans, la production par vache a doublé. C'est un phénomène important. Au Canada, la consommation de lait par habitant a baissé. Par conséquent, la production totale n'a pas beaucoup augmenté. En Ontario, par exemple, nous constatons que la taille du troupeau moyen a également doublé. Cependant, nous produisons aujourd'hui un peu plus de lait qu'en 1951 avec moins de la moitié des vaches.

M. Miner a parlé du nombre de producteurs. En Ontario, par exemple, le nombre de producteurs laitiers a diminué de 75 p. 100. Nous n'avons plus que le quart des producteurs laitiers que nous avions en 1951.

En plus du gain de production obtenu en ce qui concerne les vaches laitières, la production alimentaire a également augmenté énormément. En général, ce gain de production a été d'environ 40 p. 100 par acre depuis 1951.

Par conséquent, si nous faisons un bilan, nous verrons que l'efficacité du secteur laitier a triplé. Autrement dit, nous produisons maintenant trois fois plus qu'en 1951 par acre de terre cultivée. C'est très important. Par-dessus le marché, la production moyenne par vache est de 5 500 litres. Les meilleurs troupeaux produisent 11 000 litres (deux fois plus) et les meilleures vaches, 15 000 litres. Donc, la production peut encore être largement améliorée, et je suis certain que ce sera le cas.

Il a été question des préoccupations écologiques. Il vaut la peine de souligner qu'aujourd'hui, nous produisons cette quantité de lait avec moitié moins de vaches. Cela donne neuf millions de tonnes de fumier en moins, ce qui est important aussi.

Prenons maintenant l'industrie porcine. Contrairement à l'industrie laitière, l'industrie porcine s'est orientée vers les marchés d'exportation. De plus, en raison de la croissance démographique, nous mangeons plus de porc que par le passé.

has risen from 2.7 million in 1951 to approximately 4 million by 1991.

There are a couple of efficiencies in those figures. The number of piglets per sow has doubled during that period. We have increased the weight of marketed pigs from 85 to 100 kilograms. That has been significant. Perhaps most important is that, in terms of lean pork — and it is lean pork that you and I want to put on our plate — from each hog that we market now, we get 80 per cent more lean pork than we did in 1951. That is tremendous efficiency, and we do it with less food per kilogram. Whereas in 1951, it took 4.5 kilograms of feed to produce a kilogram of pork, now it takes 3.5 kilograms of feed. That, too, is significant. You can do the arithmetic again, and translate these figues into acres saved, and so on.

With respect to the number of producers in Ontario, for example, we used to have 94,000 pig producers. We now have 9,000. Therefore, there has been a change in that situation.

With respect to the poultry industry — Mr. Calder is much more familiar with this that I am — in 1951, each bird, each layer, produced 160 eggs. Now, each layer produces 290 eggs per year. That is a tremendous increase, and we do it with half the feed. In 1951 it took 3.3 kilograms of feed to produce a dozen eggs. Today it takes 1.6 kilograms — more than twice as efficient. It is a very concentrated industry; in Ontario, there are 595 producers.

The broiler industry was non-existent in 1951. Now, of course, it is a big business. However, back in 1951 it took 6 kilograms of feed to produce a kilogram of chicken. Now we market broilers when they are 40 days old. They weigh two kilograms, and it takes 1.8 kilograms of feed to produce a kilogram of broiler chicken; an efficiency in feed alone of about three and a half times. These are tremendous efficiencies.

I grew up on Prince Edward Island, and there, of course, potatoes are king. When I was growing up on the home farm, if we got 200 bushels of potatoes per acre, we thought we had a record. Now if you do not get 500 bushels per acre, you think you have a disaster.

This morning we talked about canola. That has been a tremendous success story. I could go on and on, but what I want to emphasize to you is that the agricultural system and the producers in Canada are extremely efficient. Why are they efficient? I would suggest that in the animal industry, the efficiency relates very heavily to improved genetics. In the dairy industry, for instance, we have had genetic improvement at about 2 per cent per year for the past 40 years. We have improved nutrition, which is particularly important in the poultry and swine industries. We have improved disease prevention, and we have

### [Translation]

Les ventes annuelles de porc sont passées de 2,7 millions de bêtes en 1951 à environ 4 millions en 1991.

Ces chiffres révèlent quelques gains de production. Le nombre de porcins par truie a doublé au cours de cette période. Nous avons augmenté le poids des porcs commercialisés de 85 à 100 kilogrammes. C'est là un gain important. Mais surtout, pour ce qui est du porc maigre (et c'est du porc maigre que vous et moi voulons dans notre assiette) chaque porc que nous mettons en marché actuellement nous donne 85 p. 100 de plus de porc maigre qu'en 1951. C'est un gain énorme et nous l'obtenons avec moins de moulée par kilo. En 1951, il fallait 4,5 kilos de moulée pour produire un kilo de porc et maintenant il n'en faut plus que 3,5 kilos. C'est également un résultat important. Vous pouvez faire un autre calcul pour obtenir le nombre d'acres économisés, et ainsi de suite.

En ce qui concerne le nombre de producteurs de porc, en Ontario, par exemple, nous en avions 94 000. Il n'y en a plus maintenant que 9 000. Il y a donc eu un changement.

Pour ce qui est du secteur de la volaille (M. Calder connaît la question beaucoup mieux que moi) en 1951, chaque pondeuse produisait 160 oeufs. Maintenant, chaque pondeuse produit 290 oeufs par an. C'est une augmentation énorme et nous l'obtenons avec la moitié du grain. En 1951, il fallait 3,3 kilos de grain pour produire une douzaine d'oeufs. Aujourd'hui, il n'en faut plus que 1,6 kilo et la rentabilité est donc deux fois supérieure. C'est une industrie très concentrée; en Ontario, il y a 595 producteurs.

L'industrie du poulet à griller n'existait pratiquement pas en 1951. Maintenant c'est, bien entendu, une grosse industrie. En 1951, il fallait six kilos d'aliments pour produire un kilo de poulet. Nous commercialisons maintenant des poulets à griller âgés de 40 jours. Ils pèsent deux kilos et il faut 1,8 kilo de grain pour produire un kilo de poulet; le rendement des aliments est environ trois fois et demie plus élevé. Le gain de productivité est énorme.

J'ai été élevé dans l'Île-du-Prince-Édouard qui est, bien entendu, le royaume de la pomme de terre. Dans la ferme de mes parents, si nous obtenions 200 boisseaux de pommes de terre à l'acre, nous pensions que la récolte était bonne. Maintenant, si vous ne récoltez pas 500 boisseaux à l'acre, c'est un vrai désastre.

Ce matin, nous avons parlé du canola. Cela a été une véritable réussite. Je pourrais citer bien d'autres exemples, mais je tiens à souligner que l'agriculture et les producteurs du Canada sont extrêmement efficaces. Pourquoi? Je dirai que dans le secteur de l'élevage, cette efficacité est surtout due à des améliorations génétiques. Dans l'industrie laitière, par exemple, nous avons eu une amélioration génétique d'environ 2 p. 100 par an depuis 40 ans. Nous avons amélioré la nourriture, ce qui est particulièrement important pour la volaille et le porc. Nous avons amélioré la prévention des maladies ainsi que la gestion dans son ensemble.

improved management, overall. There is a cadre of farmers who know how to put all of these things together to make them work.

With respect to field crops, again, we have improved genetics. There is no question about that. We have varieties that are suited to different climate zones. We have varieties to meet market opportunities. Again, I would refer to canola, and how it is being bred to meet the different market opportunities that are developing for it. We have improved management. We have improved pest control. Pest control is terribly important in agricultural production.

The story is told of an Irish priest who, back in 1841, travelled north in Ireland in his horse and carriage. As he travelled north, he marvelled at the lush green fields of potatoes. Four days later, he travelled south, and what had been lush green fields of potatoes four days earlier were rotten masses of stinking vines. It was late blight. A fungus disease of potatoes had taken over. Not only in 1841, but for the next four years, late blight devastated the potato crop in Ireland. You will all have heard of the Irish famine, and the emigration that resulted from it.

We no longer have those problems with fungus. We have products in our arsenal of pesticides that will control late blight, control the disease problems that we have, and control insect problems. That development has played a major role in the increased productivity of our com, soy beans, and a whole variety of other crops that we grow, and particularly potatoes.

Increased productivity and increased efficiency is not unique to Canada or to North America. I saw some figures the other day from Great Britain where it was pointed out that in the past 4 years, wheat production has increased there by 2.5 times per acre, potatoes by 2.2 times per acre, and sugar beets by 2 times per acre. This is happening all over the world, and we must be there.

These improvements result dominantly from research. We must ensure that we continue the kind of research we have been doing in the past number of years to make sure we can continue giving the farmers the tools they need. The farming community is eager to adopt and to adapt new research findings to make their operations more efficient.

The second area on which I wish to speak a little is the structure of the farming enterprise. The statistic that is important for us to remember is that, in Canada, less than 20 per cent of the farmers produce more than 80 per cent of the food. I would suggest to you that that is the 20 per cent on which we must concentrate in terms of Canada's agriculture and food system. That is not to say that the other 80 per cent are not important. I happen to be in that other 80 per cent. Before I retired, I bought a farm. I enjoy working on the farm. When my grandchildren come to the farm, they do not see me milking cows and feeding chickens. They see me driving on a tractor, or racing racehorses.

[Traduction]

Il y a tout un groupe d'agriculteurs qui savent comment exploiter ensemble tous ces éléments.

Pour ce qui est des cultures de grande production là aussi, il y a eu des améliorations génétiques. Cela ne fait aucun doute. Nous avons des variétés qui sont adaptées aux différentes zones climatiques. Nous avons des variétés qui nous permettent de répondre à la demande des divers marchés. Une fois de plus, je mentionnerai le canola que l'on sélectionne de façon à répondre à la demande des divers marchés. Nous avons amélioré la gestion. Nous avons amélioré les pesticides. Les pesticides jouent un rôle crucial dans la production agricole.

On raconte l'histoire d'un prêtre irlandais qui, en 1841, voyageait vers le nord de l'Irlande dans une carriole tirée par un cheval. À l'aller, il s'émerveilla devant les champs de pomme de terre d'un beau vert. Quatre jours plus tard, en retournant vers le Sud, il vit que les champs de pomme de terre d'un beau vert qu'il avait admirés quatre jours plus tôt étaient en train de pourrir. C'était à cause de la rouille de la pomme de terre. Une maladie fongique avait détruit les plants. Non seulement en 1841, mais au cours des quatres années qui suivirent, la rouille dévasta les cultures de pomme de terre d'Irlande. Vous avez tous entendu parler de la famine irlandaise et de l'émigration qui s'ensuivit.

Les maladies fongiques ne nous posent plus de problèmes. Dans notre arsenal de pesticides, nous avons des produits qui nous permettent d'éviter la rouille de la pomme de terre, les maladies et les problèmes posés par les insectes. Ces progrès ont largement contribué à accroître la productivité de nos cultures de maïs, de fève de soja ainsi que bien d'autres cultures et particulièrement la pomme de terre.

La hausse de productivité et d'efficacité n'est pas l'apanage exclusif du Canada ou de l'Amérique du Nord. L'autre jour, j'ai vu des chiffres indiquant qu'en Grande-Bretagne, depuis quatre ans, la production de blé à l'acre a été multipliée par 2,5, la production de pomme de terre, par 2,2 et celle de betterave sucrière, par 2. Le même phénomène se produit dans le monde entier et nous devons être présents.

Ces améliorations résultent surtout de la recherche. Nous devons veiller à poursuivre le genre de recherches que nous avons effectuées ces dernières années pour pouvoir continuer à donner aux agriculteurs les outils dont ils ont besoin. Le milieu agricole est toujours prêt à adopter et à adapter les résultats de la recherche pour améliorer sa production.

La deuxième question dont j'aimerais vous parler un peu est la structure de l'entreprise agricole. Il ne faut pas oublier qu'au Canada moins de 20 p. 100 des agriculteurs produisent plus de 80 p. 100 des aliments. J'estime donc qu'il faut centrer l'attention du système agricole et agro-alimentaire canadien sur ces 20 p. 100 d'agriculteurs. Cela ne veut pas dire que les 80 p. 100 restants ne comptent pas. Il se trouve que j'en fais partie. Avant de prendre ma retraite, j'ai acheté une ferme. J'aime bien y travailler. Quand mes petits-enfants viennent me rendre visite, ils ne me voient pas traire les vaches ou nourrir les poulets. Ils me voient en train de conduire un tracteur ou de faire galoper des chevaux de course.

Many of that 80 per cent of those farmers that are producing on small farms are essentially hobby farmers. They are terribly important to the rural landscape and to the rural structure of Canada. However, they are not terribly important to our food supply. Maybe we should be thinking about policies that will work differently between the 20 per cent who are major food producers and the 80 per cent who are hobby farmers, and who do something else for a living.

I mentioned that the number of producers in Ontario has decreased dramatically from 40,000 to 10,000 in the dairy industry and from 94,000 to 9,000 in the swine industry. Do you realize that the top 16 swine producers in Ontario produce more hogs and market more hogs than the bottom 4,000 hog producers in Ontario? Those 16 hog producers who produce over 7,500 hogs per farm produce more than the 4,000 who produce less than 100 hogs on a farm. Different structures and different policies will be needed to apply to these different kinds of things.

I am not suggesting that people who tend the land — as I do — and are hobby farmers are not important. They are. Part of your mandate is to look at where agriculture plays a role in rural society. They are terribly important in that aspect, but I do not think we should be looking at them as terribly important in the other aspect of food production. That 20 per cent will be efficient, and as Bill Miner said earlier, they have the tools to be efficient and to compete. They need to ensure that the proper infrastructures are there for research, and for transportation, and to ensure that they have capital available to them, and to make sure that the input costs that they have to deal with are no different than their competitors' input costs. If you give them those tools, they will be able to compete.

The third area I would like to mention, quite briefly, is the need for public understanding, and Mr. Calder touched upon that a few minutes ago. In the 1992 report of the Standing Committee on Agriculture, which was called "The Path to Sustainability", recommendation number 4 was as follows:

The Committee recommends that the federal government involve all segments of Canadian society in a dialogue that will recognize the intrinsic value of food production and promote the formation of a long-term policy for agriculture.

I suppose that your committee hearings are an outgrowth of that recommendation to some extent, but I will talk a little later about that.

Each year, the Agricultural Institute of Canada sponsors what is called a Klinck Lecture. Two years ago, the lecturer was the CBC's newsman, Knowlton Nash. He had given a series of lectures across Canada entitled "Getting the Message Across". He said, in part:

Agriculture's influence today is less than it has ever been. The farm population is dwindling; politicians are less attentive and, unhappily, the general public is growing

### [Translation]

La plupart de ces 80 p. 100 d'agriculteurs qui exploitent des petites fermes sont des fermiers amateurs. Ils sont extrêmement importants pour le milieu rural du Canada. Toutefois, ils ne contribuent pas beaucoup à l'approvisionnement en aliments. Nous devrions peut-être élaborer des politiques qui s'appliqueront différemment aux 20 p. 100 de fermiers qui sont des gros producteurs d'aliments et aux 80 p. 100 d'entre eux qui ne sont que des amateurs et qui gagnent leur vie autrement.

J'ai mentionné que le nombre de producteurs de l'Ontario avait baissé énormément, tombant de 40 000 à 10 000 dans le secteur laitier et de 94 000 à 9 000 dans l'industrie porcine. Vous rendez-vous compte que les 16 principaux producteurs de porc de l'Ontario produisent et commercialisent davantage de porcs que les 4 000 producteurs restants? Ces 16 producteurs qui produisent plus de 7 500 porcs par ferme produisent plus que leurs 4 000 confrères qui produisent moins de 100 porcs. Il faudra appliquer des structures et des politiques différentes à ces situations différentes.

Je ne veux pas dire que les fermiers amateurs comme moi n'ont aucune importance. Ils en ont une. Votre mandat consiste, en partie, à voir quel est le rôle de l'agriculture dans la société rurale. Les fermiers amateurs sont extrêmement importants à cet égard, mais je ne pense pas qu'il faille beaucoup compter sur eux pour la production d'aliments. Les 20 p. 100 de producteurs seront efficaces et comme Bill Miner l'a dit tout à l'heure, ils ont les outils voulus pour être efficaces et affronter la concurrence. Il faut mettre à leur disposition une bonne infrastructure de recherche et de transport, des capitaux et des intrants à un prix qui ne sera pas supérieur à celui de leurs concurrents. Si vous leur donnez ces instruments, ils pourront soutenir la concurrence.

La troisième question que je voudrais aborder brièvement est la nécessité d'améliorer la compréhension du public dont M. Calder a parlé il y a quelques instants. Dans le rapport de 1992 du Comité permanent de l'agriculture qui s'intitulait «Sur la voie d'une agriculture viable et durable», la recommandation nº 4 était formulée en ces termes:

Le comité recommande au gouvernement fédéral se susciter au sein de la société canadienne un dialogue qui reconnaîtra la valeur intrinsèque de la production alimentaire et qui contribuera à la formation d'une politique agricole à long terme.

Je suppose que les audiences de votre comité font suite à cette recommandation, dans une certaine mesure, mais j'en parlerai un peu plus tard.

Chaque année, l'Institut canadien de l'agriculture parraine une conférence Klinck. Il y a deux ans, le conférencier était le journaliste de la SRC, Knowlton Nash. Il avait donné, aux quatre coins du pays, une série de conférences intitulée «Getting the Message Across». Il disait notamment ceci:

Aujourd'hui, l'agriculture a moins d'influence qu'elle n'en a jamais eue. La population rurale se raréfie; les élus politiques sont moins attentifs et, malheureusement, le grand

indifferent and weary, if not downright antagonistic, to the problems of agriculture.

In a report at about the same time to the Science Council of Canada it was stated:

Consumers wonder why governments support farmers to produce products for which there are inadequate markets, and question why chemicals that they believe to be unnecessary, and possibly harmful, are found in the food supply and as environmental contaminants.

Perhaps a good example of this lack of understanding is found in a *Globe and Mail* article of December 10, 1986. The headline is "Ottawa Gives Farmers \$1 billion". That article quotes the then Prime Minister, Brian Mulroney, when he was making the announcement, as saying that when farmers are hurting the nation is hurting; when farmers hurt, the Parliament of Canada should respond. In contrast to these comments, the author of the *Globe and Mail* article, Oliver Berton, in a later part of the report wrote that farm officials were generally pleased with the handout.

In that same newspaper, on the business page, the headline is, "General Motors may get 30-year interest-free loan." That loan was to be for \$230 million. It was to be interest free for 30 years, and if you think about the interest rates in those times, that would be equivalent to \$1 billion. The interesting thing is that the \$1 billion given to agriculture was portrayed as a handout. The \$1 billion given to industry was portrayed as a business deal; a business deal that was to give General Motors the opportunity to sustain production in a plant with 4,000 people. The loan to agriculture was a subsidy to help 400,000 Canadians survive difficult times.

That is part of the problem. The public does not understand what is going on, and the public needs to understand. I was interested this morning to hear Senator LeBreton's questioning about phytosanitary regulations that may be impacted by NAFTA. Her comment was to the effect that perhaps products from Mexico that are treated with DDT are getting into our food supply. That comment does not come unexpectedly at all because the public perceives that DDT was terribly toxic and dangerous to our health. In fact, DDT never was dangerous to our health. DDT was an environmental disaster, but in terms of human health it is a non-issue. However, that is not what the public perceives. We need to do a much better job of educating the public concerning the agriculture and food system than we are doing.

It is important to recognize that, as agriculturalists, we tend to talk to ourselves. Agriculture has always sort of set its own policies, without much input from the nonagricultural side of society. But the nonagricultural side of society buys our products, and they should know about where our products are coming from.

I just hope that in your hearings here, you are getting a good number of consumers and consumer-type people coming in to talk about agriculture. If you will recall, back in the sixties we had a public debate, a royal commission on the health system in Canada. [Traduction]

public devient indifférent et méfiant sinon complètement hostile vis-à-vis des problèmes du secteur agricole.

Dans un rapport réalisé à peu près à la même époque pour le Conseil des sciences du Canada, on pouvait lire ceci:

Les consommateurs se demandent pourquoi les gouvernements soutiennent les agriculteurs pour qu'ils produisent des denrées pour lesquelles il n'y a pas assez de marchés et se demandent pourquoi les produits chimiques qu'ils jugent inutiles et peut-être même dangereux se retrouvent dans leur nourriture et dans l'environnement.

Un article qui a paru dans le Globe and Mail du 10 décembre 1986 donne un bon exemple de ce manque de compréhension. Intitulé «Ottawa Gives Farmers \$1 billion», cet article citait le premier ministre d'alors, Brian Mulroney, qui, en annonçant l'octroi de ces fonds, avait dit que lorsque les agriculteurs souffraient, le pays souffrait aussi et que lorsque les agriculteurs souffraient, le Parlement du Canada devait les soulager. Contrairement à cette déclaration, l'auteur de l'article, Oliver Berton, écrivait à la fin de son texte que les responsables du secteur agricole étaient généralement satisfaits de ce «cadeau».

Dans ce même journal, à la page consacrée aux affaires, on pouvait lire en manchette «General Motors may get 30-year interest-free loan». Ce prêt devait être d'un montant de 230 millions de dollars. Il devait être sans intérêt pendant 30 ans et compte tenu des taux d'intérêt en vigueur à l'époque, cela équivalait à un milliard de dollars. Ce qu'il y a d'intéressant c'est que le milliard donné à l'agriculture était décrit comme un cadeau tandis que le milliard donné à l'industrie était qualifié de marché qui allait permettre à General Motors de maintenir la production dans une usine employant 4 000 personnes. Le prêt à l'agriculture était une subvention qui allait pourtant aider 400 000 Canadiens à traverser des moments difficiles.

C'est là que se situe le problème. Le public ne comprend pas ce qui se passe et il faut qu'il comprenne. Ce matin, j'ai écouté avec intérêt le sénateur LeBreton poser des questions au sujet des règlements phytosanitaires que l'ALÉNA pourrait imposer. Elle disait que des produits en provenance du Mexique qui sont traités au DDT se retrouvaient peut-être sur nos tables. Cette remarque ne m'a aucunement surpris étant donné que le public considère que le DDT était extrêmement toxique et dangereux pour la santé. En fait, le DDT n'a jamais été dangereux pour notre santé. Il a causé des désastres écologiques, mais pour ce qui est de la santé humaine, il ne posait aucun problème. Cependant, ce n'est pas ce que croit le public. Nous devons l'éduquer davantage au sujet de l'agriculture et de l'agro-alimentaire.

Il faut bien reconnaître que les agriculteurs ont tendance à parler entre eux. Le secteur agricole a toujours établi ses propres politiques sans vraiment consulter les autres éléments de la société. Toutefois, ce sont ces autres éléments qui achètent nos produits et il faudrait qu'ils sachent d'où viennent ces produits.

J'espère seulement qu'au cours de vos audiences vous allez inviter un bon nombre de consommateurs à venir parler de l'agriculture. Vous vous souviendrez peut-être que, dans les années soixante, nous avons eu un débat public, une commission

We decided what the health system should look like, then we put policies in place to make it happen. It has been a good health system, the envy of the world.

However, we have never done that for agriculture and food. We have never gone out and set up a royal commission or something comparable to garner public opinion from across Canada as to what we expect from our agriculture and food system. I think we should do that. If there is anything that is terribly important to Canada, just as important as the health system, it is the agriculture and food system and the health of that system. Therefore, I think there is a need for us to deal more broadly than we ever have before in determining agricultural policy. I think it is too big an issue for just farm business and the farmers to decide.

Mr. Chairman, ladies and gentlemen, I thank you. I would be happy to discuss any of the issues with you.

The Joint Chairman (Senator Hays): Thank you very much, Professor McEwen, for an interesting and impressive presentation. You certainly gave great credence to what one of your colleagues said to the committee earlier about the 20 times return on money spent on R&D.

M. Chrétien (Frontenac): Je vous remercie, monsieur le président.

Professeur McEwen, j'ai appris beaucoup de choses de vous lorsque vous nous avez donné des statistiques sur les 40 dernières années.

J'aimerais revenir sur deux points. Le premier serait sur la recherche et développement. Lorsque vous avez dit, par exemple, qu'aujourd'hui, avec 1,8 kilos de grain, l'on produisait 1 kilo de volaille, je suis resté énormément surpris! C'est très rentable. Par exemple, dans le cas des vaches laitières, la meilleure vache laitière pouvait donner, je crois, 12 000 ou 15 000 litres de lait.

Alors, ma question (sur laquelle j'aimerais que vous reveniez) est: Est-ce que l'on n'a pas atteint le sommet dans ce genre d'amélioration? J'imagine qu'il va y avoir un maximum.

J'étais dans l'élevage de vaches à veaux. Lorsque l'on avait atteint le maximum, il fallait se jeter sur d'autres études. Je pense à la vache laitière avec la somatotrophine. L'on pourrait peut-être améliorer là encore d'environ 15 p. 100, la production laitière, mais à quel prix? Le comité a réussi a obtenir un moratoire d'un an sur la somatotrophine. Je crois que c'est bien ainsi.

Ma question est donc de savoir. Est-ce que l'on aurait atteint le maximum? Dans le cas des patates, vous dites qu'aujourd'hui 500 boisseaux de patates à l'acre c'est une petite saison.

Je voudrais également vous entendre parler de la ruralité. En Ontario, tout comme au Québec, nos campagnes se vident. À tous les paliers de gouvernement, municipal, provincial et fédéral, on dirait que l'on encourage le vide de ces petites municipalités agricoles.

### [Translation]

royale d'enquête sur le système de santé du Canada. Nous avons décidé à quoi ce système devait ressembler et ensuite nous avons établi des politiques pour le mettre en oeuvre. Nous nous sommes ainsi dotés d'un bon système de santé qui fait l'envie du monde entier.

Cependant, nous n'avons jamais rien fait pour l'agriculture et l'agro-alimentaire. Nous n'avons jamais constitué de commission royale d'enquête ou pris une initiative du même genre pour sonder l'opinion publique afin de savoir ce qu'elle attend de l'agriculture et de l'agro-alimentaire. Je pense que nous devrions le faire. S'il est une chose qui est tout aussi importante que la santé, c'est bien l'agriculture et sa prospérité. Par conséquent, je crois que nous devrions déterminer la politique agricole dans une optique beaucoup plus vaste que nous ne l'avons jamais fait. C'est une question trop importante pour laisser l'industrie agricole et les agriculteurs prendre seuls les décisions.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de votre attention. Je me ferai un plaisir de discuter avec vous de n'importe laquelle de ces questions.

Le coprésident (le sénateur Hays): Merci beaucoup, professeur McEwen, pour cet exposé très intéressant. Vous avez certainement confirmé ce que l'un de vos collègues nous a dit tout à l'heure à propos de l'argent dépensé pour la recherche et développement qui rapportait 20 fois plus.

Mr. Chrétien (Frontenac): Thank you, Mr. Chairman.

Professor McEwen, I learned a great deal from you when you talked about the figures for the past forty years.

I would like to come back to two points. First, research and development. When you said, for example, that today it takes 1.8 kilograms of feed to produce a kilogram of chicken, I was enormously surprised. That is extremely cost-effective. Regarding dairy cows, the best cows are producing about 12,000 or 15,000 litres of milk.

The question I would like you to come back to is the following: Do you think we can go any further in terms of improvements? I assume there must be a limit.

I was in a cow-calf operation. When the limit was reached, other studies had to be looked at. I am thinking about dairy cows and somatotropin. It may well be possible to increase production by another 15 per cent, but at what cost? The committee was successful in obtaining a one-year moratorium on somatotropin. I think that was proper.

My question is, then: Have we reached the limit? Regarding potatoes, you said that now 500 bushels per acre is the bare minimum.

I would also like to bring up the issue of rural life. In Ontario, as in Quebec, people are leaving rural areas. It might even be said that all levels of government — federal, provincial and municipal — are encouraging people to leave small farming communities behind.

Il n'est pas rare de voir dans un rang, 2 ou 3 agriculteurs posséder tout le rang. Donc, la population par rang est très limitée. On ferme l'école du village. La vie religieuse se fusionne avec 2, 3, 4, ou 5 municipalités, quand elle ne disparaît pas totalement.

On rentabilise la Société canadienne des postes en fermant le bureau de poste.

Si bien que cela a un effet d'entraînement. Les personnes qui prennent leur retraite quittent ces régions avec un effet qui diminue constamment la population de ces régions. On arrive avec le problème de la relève agricole. On a un fichu problème a trouver effectivement la relève agricole. Des fois c'est le couple aussi... la conjointe ou le conjoint, il y en a un qui abandonne. On retrouve très fréquemment des familles brisées justement dû à l'isolement ou encore au manque de confort. On doit toujours faire des centaines de kilomètres pour aller voir un spectacle, magasiner ou se payer un bon repas au restaurant. Je crains beaucoup pour la ruralité, pour le développement de nos régions agricoles.

Je termine en vous disant qu'au Québec, en tout les cas, l'on peut difficilement faire une dizaine de kilomètres sans rencontrer une rivière importante ou un lac. De plus en plus de citadins viennent s'acheter un lopin de terre pour construire une résidence d'été ou un petit chalet. La cohabitation entre les villégiateurs et l'agriculteur avec son droit de produire, d'épandre son fumier, avec la senteur... alors on a de plus en plus de difficultés. Cela cause un sérieux problème de relations.

J'ai bien apprécié lorsque vous avez abordé tantôt la sensibilisation des gens qui demeurent en ville.

Je vous remercie.

**Mr. McEwen:** Thank you for your very reflective comments. I will go back and pick up the specific questions which I heard you raise.

Your question was: Have we reached a peak in terms of productivity? My judgment is that we have not, and I think that judgment is shared by quite a few people.

I remember in the late 1970s President Carter had a report prepared which was called "The Global Report To The President". In that report, they talked about a great variety of things, one being that, despite the fact that the land-for-food production would increase only by 4 per cent during the next 20 years, it was anticipated that food production would increase by 95 per cent.

We have realized that. That has really happened. I suppose there is a limit, ultimately, but I do not know where it lies. We see the results of biotechnology showing us opportunities for improvements, for example, in the dairy industry. As I said before, we now know that there are cows that produce three times as much as our average cows do. We know that BST has the potential to increase that yield by another 10 or 12 per cent. Ultimately, I think BST will be used very generally, as will most other biotechnological products.

### [Traduction]

It is not uncommon to see 2 or 3 farmers with an entire concession to themselves. The population per concession is very low. The village school closes. If the religious life of a community does not entirely disappear, it is amalgamated with that of 2, 3, 4 or 5 other municipalities.

Canada Post will be more profitable if it closes its post office in the village.

It has a ripple effect. People who are retiring leave the area and the population decreases steadily. Then comes the problem of finding new farmers. We have a terrible time finding new farmers. Sometimes it involves a couple — the couple moves if one of them gives up on the farm. Families very frequently split up under the strain of the isolation or the lack of comfort. You always have to drive hundreds of miles to see a show, go shopping, or have a nice meal in a restaurant. I am worried about our agricultural way of life, and about the future of our farming communities.

I would like to end by saying that in Quebec at least, you cannot go ten miles without coming to a major river or a lake. More and more, urbanites are coming into the country and buying up patches of land to build a summer house or a little cottage. Vacationers live next door to farmers who have the right to grow crops and spread manure, along with its smell... so relations between the two groups become more and more strained.

I knew what you were talking about when you mentioned the level of awareness among city people.

Thank you.

M. McEwen: Je vous remercie pour ces observations très pertinentes. Je vais répondre aux questions que vous avez soulevées

Vous avez demandé si nous n'avons pas atteint le sommet pour l'amélioration de la productivité. Je dirais que non et je crois qu'un bon nombre de gens partagent cette opinion.

À la fin des années 70, le président Carter avait fait faire un rapport sur la situation mondiale. Ce rapport, qui abordait une multitude de sujets, prédisait notamment que, même si la production des terres agricoles n'augmenterait que de 4 p. 100 au cours des 20 prochaines années, la production alimentaire s'accroîtrait de 95 p. 100.

Nous y sommes parvenus. Cela s'est concrétisé. Nous finirons sans doute par atteindre un plafond, mais j'ignore où il se situe. La biotechnologie nous offre des possibilités d'amélioration, par exemple dans le secteur laitier. Comme je l'ai dit, nous savons maintenant que certaines vaches produisent trois fois plus de lait que la vache moyenne. Nous savons que la somatotrophine peut encore augmenter ce rendement de 10 à 12 p. 100. En fin de compte, je pense que l'usage de la somatotrophine se généralisera comme pour la plupart des autres produits de la biotechnologie.

My answer to your question is that we have not reached a peak. There are still lots of opportunities for increase. There must be, because if there were not, the world would be in a very hopeless situation. As we look at projections for world population, we know what the potential is for agricultural land. Therefore, we have no options but to increase productivity on the land that we now have if we are to feed the succeeding millions of people who will come into the world.

You spoke about rural life and the possible impact of the large farms versus the number of smaller people who are there and the importance of the people from the smaller farms in the rural communities. I am not sure how it is in Quebec, but in Ontario there are more people living in the rural areas than ever before. If I look at the statistics from Ontario Hydro in terms of who they count as rural residents, that figure is going up rapidly every year, because a lot of people are moving to the country. Many of the people who are buying up land for agriculture in Ontario — and I would assume it is the same in Quebec — are not using the houses, so those houses are available for someone from the city or elsewhere to come and live there, and those people who move in contribute very substantially to rural life.

It is a quandary. I have a great nostalgia about the family farm. I grew up in Prince Edward Island on a 100-acre farm. We had pigs and chickens and cattle, and we grew a few potatoes and all of these things. My father's ethic was that you never sold anything off the farm unless it was a cow or swine. You did not sell hay or straw, or any of that kind of stuff. That went on for a number of years.

Since I left the farm in the early 1940s, it has changed completely. It is now a potato farm. My brother bought up the land adjacent to the original farm, and he grows 160 acres of potatoes now, where before, on 100 acres, we raised six kids and did all of those other kinds of things.

I have great nostalgia for the family farm, therefore, but I am also a realist. The family farm that I knew, and the family farm which we like to look back at fondly just will not survive. Farming of the future will be big agriculture. There are lots of us who like to have a tract of land and grow some things and raise some animals, but we will not be making a living at it. There is just no way that we ever will.

The fact is that city folks are now moving out into the rural areas, and they do not like the smell of manure. I have heard that expressed rather strongly. However, it is part of the educational process. When I was at the University of Guelph, talking to the students, I constantly told them that one of the roles they must play is to ensure that in their church groups, their social groups, when they go out, they must try to get the subject around to agriculture and talk about the issues surrounding agriculture, because we really need to get the public educated.

In the United States, I saw a program in January of 1993 — which is a little old now — that had to do with Flavor-Save tomatoes and some of the new products of biotechnology coming

### [Translation]

Pour répondre à votre question, je dirais que nous n'avons pas atteint le sommet. La productivité peut encore largement augmenter. Il le faut, sans quoi le monde serait dans une situation désespérée. Compte tenu des prévisions démographiques mondiales et de la quantité de terres arables, nous n'avons d'autre choix que d'accroître la productivité des terres si nous voulons nourrir les millions de gens qui vont naître.

Vous avez parlé de la vie rurale, des torts que les grandes fermes peuvent causer aux petits fermiers et de l'importance des petites fermes dans les localités rurales. Je ne sais pas exactement quelle est la situation au Québec, mais en Ontario, il y a davantage d'habitants qu'avant dans les régions rurales. Si vous prenez le nombre de résidants ruraux sur les listes d'Hydro Ontario, ce chiffre augmente rapidement d'une année à l'autre, parce que beaucoup de gens déménagent à la campagne. Comme un bon nombre des personnes qui achètent des terres agricoles en Ontario (et je suppose que c'est la même chose au Québec) n'occupent pas la maison de ferme, quelqu'un de la ville ou d'ailleurs peut venir y habiter et contribuer ainsi dans une large mesure à la vie rurale.

C'est un vrai dilemme. J'ai gardé un excellent souvenir de la ferme familiale. J'ai été élevé dans une ferme de 100 acres de l'Île-du-Prince-Édouard. Nous avions des cochons, des poulets et des bovins et nous cultivions quelques pommes de terre et toutes sortes de légumes. Mon père avait pour principe qu'il ne fallait rien vendre à part une vache ou un cochon. Nous ne vendions pas de foin ou de paille ou quoi que ce soit d'autre. Nous avons continué ainsi pendant plusieurs années.

Depuis que j'ai quitté la ferme, au début des années 40, elle s'est complètement transformée. Maintenant, on y cultive la pomme de terre. Mon frère a acheté la terre d'à côté et il cultive maintenant 160 acres de pomme de terre alors qu'avant, sur 100 acres, mes parents avaient élevé six enfants et s'étaient livrés à toutes sortes d'activités agricoles.

Je regrette donc beaucoup la ferme familiale, mais je suis également réaliste. La ferme familiale que j'ai connue et celle que nous évoquons avec nostalgie ne peut pas survivre. L'agriculture de l'avenir sera l'agriculture à grande échelle. Un grand nombre d'entre nous aiment bien posséder une parcelle de terre pour y faire pousser certaines choses et y élever quelques animaux, mais cela ne nous permet pas de gagner notre vie. Nous ne le pourrons jamais.

Le fait est que les citadins vont maintenant s'établir dans des régions rurales et qu'ils n'aiment pas l'odeur du fumier. Je l'ai entendu dire en des termes assez énergiques. Toutefois, c'est une question d'éducation. Quand j'étais à l'Université de Guelph, je ne cessais de dire aux étudiants que dans leur église, dans les milieux qu'ils fréquentaient et lorsqu'ils sortaient ils devaient essayer d'aborder le sujet de l'agriculture parce qu'il est essentiel d'informer le public.

Aux États-Unis, j'ai vu, en janvier 1993 (ce qui n'est pas très récent) une émission concernant les tomates «Flavor-Save» et certains des nouveaux produits de la biotechnologie qui arrivent

on to the market. In the United States, according to that report, 2,000 restaurants had a boycott on any products of biotechnology.

In my judgment, that is just lack of information, because it does not make much difference whether a product is produced by biotechnology, or by regular plant-breeding, or by whatever means. It is the quality of the product that you are looking at, the chemistry and the sanitation of the product. That is what you look at, not how it was produced. So the Jeremy Rifkins get great public attention, because they are talking about things that scare the public and in the absence of information, the public is easily scared.

Mr. Kerpan: You have talked a lot about education. I certainly agree that educating consumers as well as farmers in all sectors is very important. If we are to involve all Canadians in some sort of an educational or input process, how do you see any government doing that? How do we facilitate that type of arrangement so that every consumer in this country knows exactly what is going on in the area of biotechnology as well as other areas?

Second, you talked about rural life. We have seen a tremendous exodus of farmers from the farms. That has certainly been the case in my province of Saskatchewan over the last ten years. How can we deal with these people? I tend to agree with you, I think that the days of the family farm whereby we live on a quarter section of land are long gone. There is no question about that. How do we make that transition in terms of the people who live in rural Canada?

Mr. McEwen: Those are difficult questions to answer. For a couple of years I was involved with trying to create a national organization that would serve, in an educational role, as a resource for media. I have been told by people in the media that it is hard to get a good resource person. I used to be told by media people that when they called the University of Guelph they could not find anyone available to talk to. However, when they called Pollution Probe or Greenpeace, there was always someone to answer the phone. That is a real issue. However, I was not successful in getting enough funding to make a go of this organization. I talked to the government of Canada about it and was told, "If we contribute, it will be perceived as a government initiative, and no one believes the government." I think that was just a polite way of saying, "We're not going to give you any money."

I think there is a need for some real, aggressive programs. The government of Ontario broadcasts on television on Sundays a show which talks about farming. I would like to see a considerable amount of television time devoted to the agricultural industry. However, it is expensive. Private individuals will not do it. We often see labels of various products advertised on television. More than just Labatt's, we sometimes see foods advertised. What is never seen on television is a story that deals with the food system, or what food is all about. I am sure that the public would listen to such a program. When I talk to consumers'

[Traduction]

sur le marché. Selon cette émission, 2 000 restaurants des États-Unis boycottaient tous les produits de la biotechnologie.

À mon avis, c'est seulement à cause d'un manque d'information étant donné qu'il n'y a pas grande différence entre les produits obtenus par la biotechnologie, la phytogénétique ordinaire ou n'importe quel autre moyen. C'est la qualité du produit, sa composition chimique et sa salubrité qui comptent. C'est ce que vous devez considérer et non pas la façon dont il a été produit. Par conséquent, les gens comme Jeremy Rifkins retiennent facilement l'attention du public parce qu'ils tiennent des propos qui lui font peur et que le public se laisse facilement effrayer en l'absence d'information.

M. Kerpan: Vous avez beaucoup insisté sur l'éducation. Je suis d'accord pour dire qu'il est important d'éduquer les consommateurs ainsi que les agriculteurs de tous les secteurs. Si nous voulons que tous les Canadiens puissent être éduqués ou consultés, comment pensez-vous que le gouvernement pourrait procéder? Comment faire en sorte que chaque consommateur du pays sache exactement ce qui se passe dans le domaine de la biotechnologie et dans les autres domaines?

Deuxièmement, vous avez parlé de la vie rurale. Nous avons assisté à un véritable exode d'agriculteurs. C'est en tout cas ce qui s'est passé dans ma province, la Saskatchewan, depuis dix ans. Comment pouvons-nous retenir ces fermiers? Je suis assez d'accord avec vous pour dire que l'époque de la ferme familiale qui occupait un quart de section de terre est révolue. Cela ne fait aucun doute. Comment faire la transition pour ce qui est des habitants des régions rurales du Canada?

M. McEwen: Il est difficile de répondre à ce genre de questions. Pendant deux ans, j'ai essayé de créer une organisation nationale qui jouerait un rôle éducatif et qui servirait de source d'information pour les médias. Les gens des médias m'ont dit qu'il était difficile de trouver une bonne personne ressource. Les journalistes m'ont dit souvent que lorsqu'ils appelaient l'Université de Guelph ils ne trouvaient personne à qui parler. Par contre, lorsqu'ils appelaient Pollution Probe ou Greenpeace, il y avait toujours quelqu'un pour répondre au téléphone. C'est un véritable problème. Cependant, je n'ai pas réussi à obtenir des fonds pour lancer cette organisation. J'en ai parlé au gouvernement du Canada qui m'a dit: «Si nous vous finançons, ce sera considéré comme une initiative gouvernementale et personne ne croit le gouvernement». Selon moi, ce n'était qu'une façon polie de refuser de me donner de l'argent.

Je crois nécessaire d'avoir des programmes énergiques. Le gouvernement ontarien diffuse le dimanche à la télévision une émission sur l'agriculture. J'aimerais que l'on consacre beaucoup de temps d'antenne au secteur agricole. Malheureusement, cela coûte cher. Les intérêts privés ne veulent pas financer ce genre d'émissions. Nous voyons souvent diverses marques de produits annoncées sur le petit écran. En plus de Labatt, on annonce parfois des produits alimentaires. Ce qu'on ne voit jamais à la télévision c'est un reportage sur l'agro-alimentaire. Je suis certain que le public s'intéresserait à une émission de ce genre. Quand je

groups I find a lot of enthusiasm for learning more about the agriculture and food systems.

As was pointed out earlier today, we are no longer one or two generations away from the farm; we are more than that. In addition, more than half our population comes from an entirely different background, and so they do not know anything about Canadian agriculture. I think there is an opportunity for governments to work together to do some television programs or whatever it takes.

Certainly, agriculture in the classroom is making some initiatives in some provinces in terms of getting information out to children in school at an early age. However, my grandchildren come home from school and tell me horror stories that the teachers are telling them about what agriculture is doing to the environment. The stories are absolute nonsense, but the children believe them because the teacher told them, and the teacher is always right.

Therefore, I do not have a great answer to your question, except to say that we have to get out there and do it.

In terms of how rural people make the transition to the city, it is difficult, particularly when unemployment is at such a high level. It is nice to talk about moving some industry to the country. This would give some of these part-time farmers an opportunity to acquire jobs in the further processing industries or jobs of that nature that would allow them to stay in the rural community. In this way, they can spend some time working a farm and some time doing something else and getting paid for it.

One statistic I saw not long ago pointed to the fact that two-thirds of Canadian farmers earned more off the farm than on the farm. That figure takes into account the 80 per cent who are not big farmers.

I do not know the answer to your question. I do not think the answer is an educational program in that sense. Perhaps the answer is more training programs. People from the country who move to the city have a different ethic. They sometimes have difficulty adjusting. I have travelled rural Saskatchewan quite a bit, and I know what you are talking about.

While in Ontario it makes better sense to talk about moving some industry out where people can become involved in it, or where rural people can drive to town and get involved, in the hinterlands of Saskatchewan that is not as valid an option.

Ms Cowling: Professor McEwan, I enjoyed your presentation. I should say that I come to this committee with agricultural roots. I was born and raised on a farm and am a grain producer.

I understand clearly the efficiencies and what has happened to the industry across the country. One of the things I see as I drive throughout Canada is an industry that is not well tooled. I also see food banks in rural areas: something which I do not ever recall seeing when I was younger. This frightens me. [Translation]

parle à des groupes de consommateurs, c'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'ils veulent en apprendre plus sur l'agriculture et l'agro-alimentaire.

Comme on l'a fait valoir tout à l'heure, nous ne sommes plus des fils ou des petits-fils d'agriculteurs. En outre, plus de la moitié de la population vient d'un milieu entièrement différent et ne connaît rien à l'agriculture canadienne. Je pense que les gouvernements devraient saisir l'occasion de travailler ensemble pour produire des émissions de télévision ou prendre les mesures qu'il faudra.

En tout cas, dans certaines provinces, le sujet de l'agriculture est abordé dans les écoles pour informer les écoliers dès leur jeune âge. Cependant, mes petits-enfants reviennent de l'école en me relatant les histoires abominables que les enseignants leur racontent quant aux torts que l'agriculture cause à l'environnement. Ces histoires ne tiennent pas debout, mais les enfants les croient parce que c'est le maître qui le leur a dit et le maître a toujours raison.

Par conséquent, je n'ai pas vraiment de réponse à vous donner si ce n'est que nous devons nous charger de cette éducation.

Quant à la façon dont les ruraux font la transition entre la campagne et la ville, c'est difficile, surtout avec un taux de chômage aussi élevé. On pourrait envisager de déménager certaines industries à la campagne. Cela offrirait aux agriculteurs à temps partiel l'occasion d'obtenir un emploi dans le secteur de la transformation ou des emplois du même genre qui leur permettraient de rester dans les localités rurales. Ainsi, ils pourraient passer un certain temps à exploiter leur ferme et un certain temps à faire un autre travail pour lequel ils seraient payés.

D'après des chiffres que j'ai vus récemment, les deux tiers des agriculteurs canadiens gagnent davantage en dehors de la ferme qu'à la ferme. Ce chiffre tient compte des 80 p. 100 d'agriculteurs qui n'ont qu'une petite exploitation.

Je ne connais pas la réponse à votre question. Je ne pense pas qu'un programme éducatif soit la solution. Il faudrait peut-être davantage de programmes de formation. Les ruraux qui vont s'établir en ville ont une mentalité différente. Ils ont parfois du mal à s'adapter. Comme j'ai souvent sillonné les campagnes de la Saskatchewan, je sais de quoi vous parlez.

En Ontario, il serait plus logique de déménager certaines industries là où les gens pourraient aller y travailler ou dans des villes à proximité des régions rurales, mais dans l'arrière-pays de la Saskatchewan, ce n'est pas vraiment une solution.

Mme Cowling: Professeur McEwan, j'ai trouvé votre exposé très intéressant. Je dois dire que j'ai une certaine expérience de l'agriculture. J'ai été élevée dans une ferme et je produis des céréales.

Je comprends très bien les gains de productivité et l'évolution du secteur agricole. En sillonnant le Canada, je me rends compte que cette industrie n'est pas très bien outillée. Je vois également des banques d'aliments dans les régions rurales et c'est une chose que je n'avais jamais vue quand j'étais plus jeune. Cela me fait peur.

When we talk about agricultural policy, we tend to ignore the input that comes to the farm. One of the reasons that those 20 per cent of farmers have been successful is the exploitation that has taken place with respect to the family members within the farm unit. Many of those people have contributed without having been recognized for their efforts.

The other contribution that is happening right across the country has to do with off-farm income. We also tend to ignore that when we look at farm policy.

For those farmers in this industry who are on their knees right now, what can we as a government do? They do not have a resource base. If we are moving in the direction which you suggest, that is, large corporations and the disappearance of the family farm, then what do we do with these numbers of people across the country to ensure that they do have quality of life?

I was in Europe this past week where I had the opportunity to speak with some people from the European Union. One of the parliamentarians to whom I spoke was from Finland. I was told that Finland is not prepared to move into the EU because they feel they will lose their source of competition. They are struggling as well.

Worldwide, I am wondering how this industry will survive without the family base, which is what has taken us to where we are now. We talk about farm policies and putting together a program that will ensure we survive in Canada. As a farmer, when people move in from an urban area, the environmentalists and animal rights movement cause a lot of grief. When we look at a farm support or safety net program, should we be looking at right-to-farm legislation within that program? When I was in Europe last week, one of the parliamentarians from Australia indicated that the Australian government is being pressured from their farmers to bring forward right-to-farm legislation at a national level.

Mr. McEwen: Your questions are very thoughtful. What do you do with displaced farmers? The present farm population of Canada is less than half of what it was 40 or 50 years ago. During that time we have seen a general migration of farm people into the cities.

I mentioned earlier that I grew up on Prince Edward Island. The population of Prince Edward Island has not changed for 94 years. It was 100,000 people in 1900. That is not because they were not good producers. There were lots of kids, but they all moved away. The farming population has gradually been moving to the cities. As we look ahead to the farm population perhaps being cut by half again over the next 25 years, that will not be as big a transition as there has been in the last 25 years.

There is no miracle answer. However, the fact remains that the farming population has been moving into cities and getting jobs elsewhere. That trend will continue. The government would make a mistake if it tried to prevent such an occurrence, because this migration is inevitable. Efficiency dictates that that is the way the system works. That, at least, is my view.

[Traduction]

Quand nous parlons de la politique agricole, nous avons tendance à ne pas tenir compte des intrants. Les 20 p. 100 d'agriculteurs dont vous avez parlé doivent notamment leur succès à l'exploitation des membres de leur famille. Un grand nombre des membres de la famille y ont contribué sans être récompensés pour leurs efforts.

Les revenus hors ferme représentent aussi une contribution importante d'un bout à l'autre du pays. Nous avons également tendance à l'oublier lorsque nous examinons la politique agricole.

Que peut faire le gouvernement pour les agriculteurs qui sont en difficulté? Ils n'ont pas de ressources à leur disposition. Si nous nous orientons dans la direction que vous suggérez à savoir les grandes sociétés et la disparition de la ferme familiale, qu'allons-nous faire de tous ces gens pour qu'ils aient une bonne qualité de vie?

La semaine demière, j'étais en Europe où j'ai eu l'occasion de parler à des membres de l'Union européenne. L'un des parlementaires avec qui j'ai discuté venait de Finlande. Il m'a dit que la Finlande n'était pas prête à entrer dans l'Union européenne parce qu'elle craignait de perdre sa source de concurrence. Elle connaît des difficultés également.

Je me demande comment le secteur agricole va survivre dans le monde sans l'exploitation familiale qui nous a conduits là où nous en sommes. Nous parlons des politiques agricoles et de la mise en place d'un programme qui nous permettra de survivre. En tant qu'exploitante agricole je dirais que, lorsque les citadins déménagent à la campagne, les écologistes et les défenseurs des droits des animaux poussent de hauts cris. Si nous prenons les programmes de soutien ou de sécurité du revenu, ne faudrait-il pas légiférer pour accorder le droit de faire de l'agriculture? Quand j'étais en Europe la semaine demière, l'un des parlementaires d'Australie a dit que les agriculteurs australiens demandaient au gouvernement de légiférer au niveau national pour accorder le droit d'exploiter une ferme.

M. McEwen: Ce sont d'excellentes questions. Que faire des agriculteurs déplacés? La population agricole du Canada a diminué de plus de la moitié depuis 40 ou 50 ans. Pendant cette époque, nous avons assisté à une migration générale des ruraux vers les villes.

J'ai mentionné tout à l'heure que j'avais passé ma jeunesse dans l'Île-du-Prince-Édouard. La population de l'Île est restée stable depuis 94 ans. Elle était de 100 000 habitants en 1900. Ce n'est pas qu'ils n'aient pas eu beaucoup d'enfants, au contraire, mais ils sont tous partis. La population agricole a fini par émigrer vers les villes. Comme elle va peut-être encore diminuer de moitié au cours des 25 prochaines années, la transition ne sera pas aussi importante qu'elle l'a été au cours du dernier quart de siècle.

Il n'y a pas de solution miracle. Cependant, le fait est que la population agricole est allée s'établir en ville et occuper des emplois ailleurs. Cette tendance se poursuivra. Le gouvernement commettrait une erreur s'il tentait de l'empêcher, car cette migration est inévitable. Pour une question d'efficacité, c'est ainsi que le système doit fonctionner. C'est du moins ce que je pense.

In terms of animal rights activists and environmentalists, again I come back to the concept of public education. Do you realize that Greenpeace has almost as many members in Canada as there are farmers? However, Greenpeace has a much better relationship with the media because they are telling bad stories, and we like to hear bad stories, believe it or not. Us nice folks, sitting around this table, like to hear bad news. Therefore the Greenpeaces of the world, the animal rights people, and the environmentalists have done us a good service: They have forced us to be much more aware of those kinds of issues.

There is no question that we did some environmental damage some years ago. We are still doing damage, but we are cleaning up most of it. It is hard to find a big environmental problem now that has being created by farmers. It is hard to find animal rights abuses. You will not find them in the dairy industry or the swine industry, but you will find them occasionally among hobby farmers. The big boys cannot afford not to look after their animals, but some of the smaller farms give cause for concern to animal rights activists.

Again, we must go through an educational process. We must ensure that the regulations that we have in place respecting animals and their care, and respecting the environment and its care make sense and that we abide by them. It will not help any of us if we foul our own nests.

I do not know that right-to-farm legislation is necessary. If we follow a direction that pits the agricultural community against the city folks, we are sure to need such legislation. However, a much better way to proceed is through education.

Every time I talk to a group of consumers — and I have spoken to them in downtown Toronto and all over the country — their reaction is, "I did not know that; is that really so?" They are anxious to learn, but they are ignorant of what is happening. The educational route is one that should not be overlooked.

**Mr. Benoit:** You stated that there is a need for government policy to be different for the larger, more productive producers than for the less efficient, smaller producers. Why do you feel there is a need for different policies?

Mr. McEwen: It is my view that the small farmers will never become very efficient. When I say that, you will recall that I come from a small farm. We were not efficient. Efficiency is in the scale of operation. The fact that agriculture is moving that way on its own tells us, more than anything that you or I can say, that economics is dictating that that is the successful way to go.

**Mr. Benoit:** Because of that, why is there a need for different government policy? The marketplace seems to be taking things in the direction they probably should go.

### [Translation]

À propos des défenseurs des droits des animaux et des écologistes, j'en reviens encore au principe de l'éducation du public. Vous rendez-vous compte que *Greenpeace* compte presque autant de membres au Canada qu'il y a d'agriculteurs? Néanmoins, *Greenpeace* entretient de bien meilleurs rapports avec les médias parce qu'elle raconte des histoires déplaisantes et que, croyez-le ou non, nous aimons les histoires déplaisantes. Les braves gens que nous sommes, qui sommes assis autour de cette table, aimons entendre les mauvaises nouvelles. Par conséquent, les organismes comme *Greenpeace*, les défenseurs des droits des animaux et les écologistes nous ont rendu un grand service en nous obligeant à être plus conscients de ces questions.

Il est certain que nous avons fait des dégâts écologiques il y a quelques années. Nous en causons toujours, mais nous en nettoyons la majeure partie. De nos jours, il est difficile de trouver un grave problème environnemental qui a été causé par les agriculteurs. Il est difficile de trouver des cas d'animaux maltraités. Vous n'en trouverez pas dans l'industrie laitière ou porcine, mais vous en trouverez à l'occasion chez les fermiers amateurs. Les grandes exploitations agricoles ne peuvent pas se permettre de ne pas prendre grand soin de leurs animaux, mais certaines petites fermes peuvent justifier les craintes des défenseurs des droits des animaux.

Encore une fois, il s'agit d'éduquer le public. Nous devons veiller à ce que la réglementation en place à l'égard des animaux et de l'environnement soit raisonnable et respectée. Nous n'avons pas intérêt à saccager notre habitat.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de légiférer pour accorder le droit d'exploiter une ferme. Si nous suivons une direction qui va dresser le milieu agricole contre les citadins, nous aurons certainement besoin de ce genre de loi. Cependant, l'éducation est une solution nettement préférable.

Chaque fois que je parle à un groupe de consommateurs (comme je l'ai fait à Toronto et dans tout le pays) ils réagissent en disant: «Je ne savais pas cela; les choses se passent-elles vraiment ainsi?» Ils désirent vivement apprendre, mais ils ignorent ce qui se passe. L'éducation est une solution qu'il ne faudrait pas négliger.

**M.** Benoit: Vous avez dit qu'il faudrait une politique différente pour les grandes exploitations agricoles plus productives et pour les petits producteurs moins efficaces. Pourquoi jugez-vous nécessaire d'avoir des politiques différentes?

M. McEwen: Selon moi, les petits fermiers ne seront jamais très productifs. N'oubliez pas que j'ai moi-même été élevé dans une petite ferme. Nous ne sommes pas efficaces. L'efficacité dépend de l'envergure de l'exploitation. Le fait que l'agriculture se dirige d'elle-même dans cette voie nous révèle, bien plus que tout le reste, que l'économie dicte la voie à suivre.

M. Benoit: Dans ce cas, pourquoi faut-il une politique gouvernementale différente? Le marché semble orienter les choses dans la direction qu'elle devrait sans doute suivre.

Mr. McEwen: That is fine for the big fellows, but I do not want the other 80 per cent to disappear. They are looking after lands. They are doing a good job in stewardship.

When we drive through the countryside, we see big farms; but the variety that the countryside gives us has a lot to do with the kind of parkland setting that small farms create. That is significant and important.

Small farms could be much more successful, for instance, if there was some mechanism by which machinery pools were available to them. Last year I planted 40 acres of soybeans. I hired to have all the work done. I sold the soybeans when the futures were reasonably good and I got about \$8.30 for them. On 40 acres of soybeans, I made \$1,800, because I paid high rates or going rates for custom work. In contrast to that, if a cheap machinery pool had been available to me, I would have put those soybeans in for a fraction of the cost and could have made a dollar.

Policies such as that can probably be put in place —

**Mr. Benoit:** How would that involve government policy? This is what I do not understand. Is it not merely a matter of people involved getting together and doing it?

Mr. McEwen: I do not think the people involved will get together and do it unless there is some —

Mr. Benoit: But if they do not want to do it, government policy will certainly not encourage that either.

Mr. McEwen: I know people who, in the last year or two, were anxious to have access to a large tractor and would go to an equipment dealer and rent one for a time. They were anxious to have access to no-till drills and equipment of that sort. There is an opportunity here for government perhaps to set up pools.

Mr. Benoit: For government to set up pools?

Mr. McEwen: Yes.

Mr. Benoit: Explain a little more about how you would see that happening?

Mr. McEwen: It could be very simply done on a small community basis, perhaps, through an implement dealer, where the government would ensure that this equipment is available and can be leased by small producers for a reasonable price.

Mr. Benoit: You are suggesting that government get involved with small producers so that they can better compete against producers who do not have access to this type of government involvement?

**Mr.** McEwen: They would be able to make a dollar, whereas now I think we are all losing.

Mr. Benoit: But you see the kind of distortion that puts into the marketplace. All of a sudden you have government backing a certain group to compete against another group that does not [Traduction]

M. McEwen: C'est très bien pour les grandes exploitations, mais je ne voudrais pas que les 80 p. 100 restants disparaissent. Ils prennent soin de la terre. Ils font un bon travail d'entretien.

Quand nous roulons dans la campagne, nous voyons de grosses fermes; mais si le paysage est varié c'est en grande partie grâce au cadre champêtre que créent les petites fermes. C'est important.

Les petites fermes pourraient réussir bien mieux si l'on mettait de l'outillage à leur disposition, par exemple. L'année demière, j'ai semé 40 acres de fève de soja. J'ai embauché de la main-d'oeuvre pour la totalité du travail. J'ai vendu mes fèves soja quand les cours étaient raisonnablement favorables et j'en ai obtenu environ 8,30 \$. Pour 40 acres, j'ai gagné 1 800 \$ car j'ai dû payer un salaire élevé ou le salaire en vigueur pour la main-d'oeuvre. Par contre, si une coopérative avait mis de l'outillage à ma disposition pour pas cher, j'aurais pu semer ces fèves soja pour une fraction du coût et cela m'aurait rapporté de l'argent.

Il est sans doute possible d'instaurer ce genre de politiques...

M. Benoit: En quoi cela intéresse-t-il la politique gouvernementale? C'est ce que je ne comprends pas. Ne faut-il pas seulement qu'un groupe d'agriculteurs se réunissent et le fassent?

M. McEwen: Je ne pense pas que les intéressés se réuniront à moins qu'il n'y ait...

M. Benoit: Mais s'ils ne veulent pas le faire, la politique gouvernementale ne les y incitera certainement pas non plus.

M. McEwen: Je connais des gens, qui depuis un ou deux ans, tenaient beaucoup à disposer d'un gros tracteur et en ont loué un chez un marchand d'outillage agricole pendant un certain temps. Ils voulaient absolument se procurer des semoirs pour l'ensemencement sans labour et de l'équipement de ce genre. Le gouvernement pourrait peut-être constituer des coopératives d'outillage.

M. Benoit: Le gouvernement?

M. McEwen: Oui.

M. Benoit: Expliquez davantage comment vous envisagez la chose.

M. McEwen: Il serait possible de le faire très simplement, à petite échelle, peut-être par l'entremise d'un marchand d'outillage agricole. Le gouvernement verrait à ce que cet équipement soit disponible et à ce que les petits producteurs puissent le louer à un prix raisonnable.

**M. Benoit:** Vous proposez que le gouvernement aide les petits producteurs afin qu'ils puissent mieux concurrencer les producteurs qui n'ont pas accès à ce genre d'aide gouvernementale?

M. McEwen: Ils pourraient gagner un peu d'argent alors que pour le moment je crois que nous sommes tous déficitaires.

M. Benoit: Mais vous pouvez voir les distorsions que cela créerait sur le marché. Tout à coup, le gouvernement appuierait certains agriculteurs pour qu'ils puissent concurrencer d'autres

have that type of government backing. Why not let the marketplace sort that out?

**Mr. McEwen:** If you leave the marketplace to sort it out, the little guys will disappear. I happen to think the little guys have a place.

**Mr. Benoit:** How will they disappear? Where will they go? Who will take over their operation?

Mr. McEwen: Their operations will be taken over by the bigger guys. The process that is going on now will continue.

Mr. Benoit: That will only happen if the little guys do not want to be there; if they want to sell.

The Joint Chairman (Senator Hays): I think we should probably continue on. I do not want you to get into an argument with the witness.

Mr. Benoit: I was just trying to carry it a little further.

**Mr. Collins:** It is certainly an enlightening presentation you have given us this morning. It is good to reflect back in history. I am sorry that our colleague from Prince Edward Island is not here to greet you, but I am sure he would have covered some old ground with you.

Mr. McEwen: I know Wayne, and we do not agree.

Mr. Collins: Research is one of the big areas you mentioned. With regard to genetic engineering and the study on the BST issue, I notice that with regard to fish farming salmon, they are moving towards being able to produce at rates that are incredible, and also in relation to the size of the fish. With regard to research in that area, I want to ask just two quick questions.

What is your feeling? Should research be driven from within, or driven from without? That is, will the private sector have to get involved in this whole picture?

You mentioned a royal commission, and I have some fears in starting down that road, although I feel that an educational process is necessary and important for all. I would like to know where your thoughts lie on the research issue and, following that, given that we are prepared to conduct a review, what kind of direction would you want us to take? You mentioned consumers. What area or areas should we move in, consumers or farmers, or both? Second, is it a good idea for this committee to consider the process of holding hearings across Canada, or wherever, in order to become better informed?

Mr. McEwen: The first question you raised was whether research and development should be a private sector or public sector function. I think it has to be a joint function. My experience has been that the private sector, with a few exceptions, tends to be looking for next year's profit, or ahead to profit a couple of years down the road. There is reason for the public sector to be involved in more long term research. However, there is a tendency in the public sector to try to research last year's problem. When you get a group of extension people and researchers together, they say, "Last year we had a

[Translation]

producteurs qui ne bénéficient pas de son aide. Pourquoi ne pas laisser le marché décider des gagnants et des perdants?

M. McEwen: Si vous laissez le marché en décider, les petits exploitants disparaîtront. J'estime qu'ils ont un rôle à jouer.

M. Benoit: Comment disparaîtront-ils? Où iront-ils? Qui reprendra leur ferme?

M. McEwen: Leur ferme sera rachetée par les gros exploitants. Le phénomène déjà amorcé se poursuivra.

**M.** Benoit: Cela n'arrivera que si les petits fermiers veulent partir et veulent vendre.

Le coprésident (le sénateur Hays): Nous devrions probablement continuer. Je ne voudrais pas que vous vous engagiez dans une discussion avec le témoin.

M. Benoit: J'essayais seulement d'approfondir un peu plus la question.

M. Collins: Vous nous avez certainement présenté ce matin un exposé très intéressant. Il est toujours bon de se remémorer les vieux souvenirs. Je regrette que notre collègue de l'Île-du-Prince-Édouard ne soit pas là pour vous accueillir, car je suis sûr qu'il aurait évoqué le passé avec vous.

M. McEwen: Je connais Wayne et nous ne sommes pas d'accord.

M. Collins: La recherche est l'un des principaux domaines que vous avez mentionnés. En ce qui concerne la biotechnologie et l'étude sur la somatotrophine, je constate que pour le saumon d'élevage, on va bientôt pouvoir obtenir des résultats incroyables pour ce qui est du rythme de croissance et de la taille du poisson. À propos de la recherche dans ce domaine, je voudrais poser deux brèves questions.

Qu'en pensez-vous? La recherche devrait-elle venir de l'intérieur ou de l'extérieur? Autrement dit, le secteur privé a-t-il un rôle à jouer?

Vous avez parlé d'une commission royale d'enquête et j'aurais peur de m'engager dans cette voie même si je crois que l'éducation est nécessaire et importante pour tout le monde. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la recherche et ensuite, si nous sommes prêts à effectuer un examen, quel genre de direction voudriez-vous nous voir prendre? Vous avez parlé des consommateurs. À qui devrions-nous nous intéresser, aux consommateurs ou aux agriculteurs ou encore aux deux? Deuxièmement, est-il souhaitable que notre comité songe à tenir des audiences aux quatre coins du pays pour être mieux informé?

M. McEwen: Vous avez d'abord demandé si la recherche-développement devait être une initiative privée ou publique. Je crois que les deux secteurs doivent y participer. J'ai constaté qu'à quelques rares exceptions près, le secteur privé avait tendance à s'intéresser à ses profits de l'année suivante. Il faudrait donc que le secteur public participe à la recherche à plus long terme. Cependant, le secteur public a tendance à centrer ses recherches sur les problèmes de l'année dernière. Si vous réunissez un groupe de chercheurs ils vont dire: «L'année dernière nous avions un gros problème sur ce plan et nous devons y remédier» au lieu

big problem here and we have to do something about it", rather than saying, "Where do we want to be in ten year's time?" Therefore I think there is a need for both the private sector and the public sector to be involved, from the point of view of looking to the long term, because the big advantages usually come from breakthroughs that take a long time to put in place.

Should we have a royal commission? I do not know whether you would call it a royal commission. I am a believer in asking questions and listening to what the public has to say. I find it a little odd that when there is a problem in agriculture, or a problem in General Motors — I suppose they are the same thing — and moneys must be found, and it is the general public that is picking up the tab, not just the agricultural community or the other sectors. Thefore I think it is legitimate for all of these people to be involved in the decisions that determine the nature of the agriculture and food system.

It is a little like Alice in Wonderland. When Alice met the cheshire cat, she asked him, "Is this the right road?" The cheshire cat's response was, "Well, my dear, that all depends on where you want to go."

In agriculture, we should be asking the public "Where do we want to go?" Is it important to Canadians that we have a safe indigenous food supply? Is it important to Canadians that we maintain 300,000 farmers on the land in Canada, or should we reduce that number to 75,000? What would Canadians think if we put that question to them? There is a whole series of questions that I think you could ask. If you asked those kinds of questions it seems to me you could come back with some sort of a decision, such as that Canada says it wants its farm systems, its agriculture and food system, to be involved as a contributor to our export balance of payments, to employ one million people, to be a major employer, to reduce the number of farms we have in Canada, to deal with issues, to protect the environment, and to serve as stewards of the environment on the 10 per cent of the land of Canada that is occupied by farmers. There is a series of questions you could raise, like we did with the health system. back in the sixties, when we had a royal commission.

Mr. Hoeppner: Doctor McEwen, I am appreciative of the figures you gave us on how efficient we have become, because I think they are right. The one thing I would like to address that has not been talked about today is the 20 per cent of the farmers who produce 80 per cent of the food. I think you are aware of that statistic, too. The thing that interests me and worries me a lot is that those 20 per cent of the farmers today probably control about 80 to 90 per cent of the assets in agriculture, because they must have those assets in order to produce this food.

We have seen presentations showing us that these larger operations require a lot of capital. They have to go to the market, borrow money, and then you see the statistic — and I think it is dead on, too — that the return on investment in these large corporations or farms today is about 1.6 per cent. It scares me to death what could happen if we ever had an interference in our economy, locally or worldwide, to the point where the demand for that food was no longer there. These 20 per cent of the farmers

[Traduction]

de dire: «Quels objectifs voulons-nous atteindre d'ici dix ans?» Je crois donc que le secteur privé et le secteur public ont tous les deux un rôle à jouer dans la recherche à long terme car les gros avantages viennent généralement des découvertes qui exigent beaucoup de temps.

Devrions-nous mettre sur pied une commission royale d'enquête? Je ne sais pas si ce serait une commission royale d'enquête à proprement parler. Je crois utile de poser des questions et d'écouter ce que le public a à dire. Quant il y a un problème dans le secteur agricole ou chez General Motors (je les mets dans le même panier) et qu'il faut trouver de l'argent, c'est le grand public qui paie la note et pas seulement le secteur agricole ou les autres secteurs. Je crois donc normal que tous les contribuables participent aux décisions qui déterminent la nature de l'agriculture et de l'agro-alimentaire.

C'est un peu comme Alice au pays des merveilles. Quand Alice rencontre le chat de Cheshire, elle lui demande: «Est-ce la bonne route?» Le chat lui répond: «Ma chère, tout dépend de l'endroit où tu veux aller».

En agriculture, il faudrait demander au public où il veut aller. Est-il important pour les Canadiens que nous ayons un approvisionnement sûr en aliments produits chez nous? Est-il important pour les Canadiens que nous laissions 300 000 agriculteurs cultiver la terre ou devrions-nous réduire leur nombre à 75 000? Qu'en penseraient les Canadiens si nous leur posions la question? Il y a toutes sortes de questions que vous pourriez poser. Si vous le faisiez, vous pourriez établir par exemple que les Canadiens veulent que leurs systèmes agricoles, l'agriculture et l'agro-alimentaire contribuent à notre balance des paiements, emploient un million de travailleurs et que ce secteur soit donc un employeur important. Peut-être souhaiteront-ils que l'on réduise le nombre de fermes, qu'on règle les problèmes, qu'on protège l'environnement et qu'on gère les 10 p. 100 de terres du pays qui sont consacrées à l'agriculture. Vous pourriez toute une série de questions comme nous l'avons fait pour le système de santé, dans les années 60, quand nous avions constitué une commission royale d'enquête.

M. Hoeppner: Professeur McEwen, j'apprécie les chiffres que vous nous avez donnés quant à notre productivité, car je les crois exacts. J'aimerais soulever une question dont on n'a pas parlé aujourd'hui soit celle des 20 p. 100 d'agriculteurs qui produisent 80 p. 100 des aliments. Je pense que vous connaissez également ce chiffre. Ce qui m'intéresse et m'inquiète beaucoup c'est que ces 20 p. 100 d'agriculteurs possèdent sans doute 80 à 90 p. 100 de l'actif agricole étant donné qu'ils doivent posséder cet actif pour pouvoir produire ces aliments.

Nous avons entendu des exposés indiquant que ces grandes exploitations avaient besoin de beaucoup de capitaux. Elles doivent aller emprunter de l'argent sur le marché et vous voyez ensuite (je pense que ce chiffre est également exact) que le rendement de l'investissement dans ces grandes sociétés ou ces grandes fermes est d'environ 1,6 p. 100 à l'heure actuelle. J'ai très peur de ce qui risque de se passer en cas de bouleversement dans l'économie locale ou mondiale qui supprimerait la demande

would be wiped out overnight, as happened in the Soviet Union with their big corporate farms or communes.

What are we prepared to do to prevent that? These 20 per cent of farmers cannot continue to operate with a 1.6 per cent return on investment, because it does not give them the capability to replace machinery and keep up repairs. Some of these large farms are actually under equipped because of the age of the machinery they have. Where do you see us going with that problem?

Mr. McEwen: I am an optimist in the sense that no matter how I look at the future, with more people coming down the pipe, food will be required. When I look around the world, I do not see a lot of new places to produce that food. This year, for instance, Australia has a drought; Brazil is having a drought. That drought will impact on world food supplies. But that sort of thing will always happen. However, I think the Canadian farmer is prepared to gamble on that. Certainly the guys I have talked to are prepared to gamble on that.

Mr. Hoeppner: What if they lose out on that gamble? Today we have food banks in Canada, as Ms Cowling was saying. I see many of these countries unable to buy grain at today's grain price levels. Starvation has increased. Even though we have become more efficient and productive and can meet the demand, if these countries cannot afford to buy it, how do we cope with that?

**Mr. McEwen:** I do not know the answer to that. That is an economic decision, not a production decision.

**Mr. Hoeppner:** It is very important, given what has happened to the former Soviet Union, to Africa, and to South America.

Mr. McEwen: It is interesting that you mention the Soviet Union, because the centrally planned economies in Europe, including the Soviet Union, 25 years ago were surplus producers of food. Through their ineptness in planning, and through their lack of research and lack of development, they are now importers, or they need to be importers. That may turn around eventually.

I do not know whether or not the world political system will start providing money in order to help out in purchasing food for hungry people. I really do not know. The history of them doing that in the past is not terribly good.

Mr. Calder: I have listened with a great deal of interest to the discussion here. I want to deal with your Cheshire cat just very quickly. We are coming around full circle, as I see it, and I would like your opinion on this. As far as rural-urban, we might as well start referring to it as "rurban" because it is a terminology which is very quickly coming to fruition.

### [Translation]

pour ces produits alimentaires. Ces 20 p. 100 d'agriculteurs disparaîtraient du jour au lendemain comme c'est arrivé en Union soviétique où il y avait de gros kolkhozes ou coopératives agricoles.

Que sommes-nous prêts à faire pour l'éviter? Ces 20 p. 100 d'agriculteurs ne peuvent pas continuer leurs activités avec un taux de rendement de 1,6 p. 100 sur leur investissement, car cela ne leur permet pas de remplacer leur outillage et de faire des réparations. Certaines grandes fermes sont sous-équipées parce que leur équipement est trop âgé. Que pensez-vous de ce problème?

M. McEwen: Je suis optimiste en ce sens que quelle que soit la façon dont j'envisage l'avenir, étant donné la croissance démographique, on aura besoin d'aliments. Quand je vois la situation dans le monde, je ne vois pas beaucoup de nouveaux endroits où ces aliments pourraient être produits. Cette année, par exemple, l'Australie a connu une sécheresse et le Brésil en traverse une actuellement. Cette sécheresse se répercutera sur l'approvisionnement alimentaire mondial. Mais ce genre de chose arrivera toujours. Néanmoins, je pense que l'agriculteur canadien est prêt à relever le pari. Ceux à qui j'ai parlé le sont certainement.

M. Hoeppner: Et s'ils perdent? Aujourd'hui nous avons des banques d'aliments au Canada, comme l'a dit Mme Cowling. Un grand nombre des ces pays ne pourront pas acheter du grain au prix d'aujourd'hui. La famine s'est aggravée. Même si nous sommes devenus plus efficaces et plus productifs et si nous pouvons répondre à la demande, si ces pays ne peuvent pas acheter nos céréales, que ferons-nous?

M. McEwen: Je ne connais pas la réponse à cette question. C'est une décision économique et non pas une décision concernant la production.

M. Hoeppner: C'est très important étant donné ce qui s'est passé dans l'ex-Union soviétique, en Afrique et en Amérique du Sud.

M. McEwen: Je trouve intéressant que vous mentionniez l'Union soviétique étant donné que les économies européennes faisant l'objet d'une planification centrale, y compris l'Union soviétique, étaient des producteurs excédentaires d'aliments il y a 25 ans. À cause de leur mauvaise planification et d'un manque de recherche-développement, ils doivent maintenant en importer. La situation pourrait se renverser.

Je ne sais pas si le système politique mondial commencera à fournir de l'argent pour aider les affamés à acheter des aliments. Je l'ignore. Jusqu'ici, cela n'a pas été un gros succès.

M. Calder: J'ai suivi la discussion avec beaucoup d'intérêt. Je voudrais dire quelques mots au sujet de votre chat de Cheshire. J'ai l'impression que nous bouclons la boucle et j'aimerais savoir ce que vous en pensez. Pour ce qui est de la distinction entre le milieu rural et urbain, nous pourrions commencer à parle de milieu «rurbain», car la jonction se fait très rapidement.

We are also seeing development in the information highway and everyone is beginning to deal with it. We see a part-time farmer who must have another job in order to stay on his farm. Within a short period of time, the question will be whether that person needs to hop in his car, drive for two hours to go to his job in the city and come home again. His job could probably be right at home if he could plug into the information highway, do his job and, when he is finished, go back to his part-time farming.

Do you think I am off base on this assumption, or do you think I am right on? How will we take and adjust to that?

Second, with agriculture itself, if you look at the Department of Agriculture, it is now the Department of Agriculture and Food or Agriculture and Agri-food. That means we are incorporating more and more of the food industry within that department. Are we, in fact, a cohesive force here, or is everyone intent on going for his own little segment and, to use some chicken terminology here, is each one just wanting to feather his own nest? Obviously, this is something that government policy will have to address, and I would like your opinion on that.

Mr. McEwen: You are right that the information highway will have an impact on the ability of people to work at home. However, my feeling is that it may help, but it will not answer the question. It is possible that it could help, and it is something of which we should be able to take advantage.

In terms of fragmentation and what is happening with the Ministry of Agriculture and Food — if you are in Ontario, you now have agriculture, food and rural development all tied in together.

It is my feeling, and it has been for a long while, that agriculture in Canada does not have anything like an unified leadership. I can remember an agriculture minister that we had who wore a green hat telling me and telling a bunch of university students one day that, "In this country, we have —", I think the figure he used was 586, "— farm organizations and on any issue I can get half of them on each side. So I can do what I like." That was his bottom line.

In other words, heretofor we have not had anything in the nature of a uniform farm leadership in Canada and as long as we have these groups which, understandably, try to feather their own nests, we are in trouble.

Again, it comes back to the general idea of what Canada wants its agriculture and food system to look like in the year 2010. Do you want to be, as the British say, "muddling along" for another 25 years? I suppose we will muddle along; we will lose half our farmers, but we will still have meetings like this and talk about where we are going. On the other hand, do we want to take a more direct approach and say that this is where we want to be; this is where our best judgment tells us we should be?

The Chairman: Thank you very much, Professor McEwen and colleagues. Your excellent presentation will be very helpful to us in our deliberations. You have asked the question that will

[Traduction]

Nous voyons également se développer l'autoroute de l'information que tout le monde commence à vouloir emprunter. Nous voyons qu'un agriculteur à temps partiel doit occuper un autre emploi pour pouvoir garder sa ferme. Bientôt, il s'agira de savoir si cette personne devra encore sauter dans sa voiture, faire deux heures de route pour se rendre à son travail en ville et revenir ensuite chez elle. Elle pourrait sans doute faire son travail à la maison en se branchant sur l'autoroute de l'information et, une fois son travail terminé, retourner à ses activités agricoles à temps partiel.

Pensez-vous que cette hypothèse manque de réalisme ou que j'ai raison? Comment allons-nous nous adapter à tout cela?

Deuxièmement, pour ce qui est de l'agriculture proprement dite, si vous prenez le ministère de l'Agriculture, c'est maintenant le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire. Cela veut dire que le secteur agro-alimentaire est de plus en plus intégré dans ce ministère. Faisons-nous front commun ou chacun cherche-t-il à tirer la couverture à soi? C'est une chose que la politique agricole va devoir régler et j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. McEwen: Vous avez raison de dire que l'autoroute de l'information va permettre aux gens de travailler à domicile. Je pense toutefois que cela peut faciliter les choses, mais sans régler vraiment le problème. Cela peut quand même être utile et il faudrait que nous puissions en profiter.

En ce qui concerne la fragmentation et ce qui se passe au ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, si vous vivez en Ontario, l'agriculture, l'agro-alimentaire et le développement rural sont maintenant regroupés dans un même ministère.

J'ai l'impression depuis longtemps qu'au Canada nous sommes loin de faire front commun en ce qui concerne l'agriculture. Je me souviens d'un ministre de l'Agriculture qui portait un chapeau vert et qui m'avait dit un jour, devant un groupe d'étudiants de l'université que: «Dans notre pays, nous avons 586 (je crois que c'est le chiffre qu'il a cité) organisations agricoles et, pour chaque question, je peux en compter la moitié pour et l'autre moitié contre. Je peux donc faire ce que je veux». Telle était sa façon de voir.

Autrement dit, les organisations agricoles du Canada ne sont pas prêtes à faire front commun et tant que nous aurons ces groupes qui tentent de défendre leurs propres intérêts (comme c'est compréhensible) nous serons en difficulté.

Encore une fois, il s'agit de voir à quoi le Canada veut que son agriculture et son agro-alimentaire ressemble en l'an 2010. Voulons-nous continuer à nous débrouiller tant bien que mal pendant encore 25 ans? Nous perdrons sans doute la moitié de nos agriculteurs, mais nous continuerons à tenir ce genre de réunions pour discuter de la voie à suivre. D'un autre côté, sommes-nous prêts à adopter une attitude plus directe en disant que nous voulons nous rendre là et que tel est le but à poursuivre?

Le président: Merci beaucoup, professeur McEwen et chers collègues. Votre excellent exposé va nous éclairer beaucoup dans nos délibérations. Vous avez posé une question à laquelle il nous

be very difficult for us to answer: What does Canada want from agriculture, and where does it want to go from here?

The committee adjourned.

[Translation]

sera très difficile de répondre: Qu'est-ce que le Canada attend de l'agriculture et où veut-il se diriger?

La séance est levée.

### MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 **OTTAWA** 

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group - Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

### WITNESSES

From the Department of Political Science, University of Toronto:

Dr. Grace Skogstad, Professor.

versity of Florida:

Dr. Andrew Schmitz, Professor.

### **TÉMOINS**

Du Département des sciences politiques, Université de Toronto:

Dr Grace Skogstad, professeure.

From the Department of Agricultural and Resource Economics, Uni- Du Département de l'Agriculture et des ressources économiques, Université de la Florida:

Dr Andrew Schmitz, professeur.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



**HOUSE OF COMMONS** 

Issue No. 28

Thursday, September 29, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 28

Le jeudi 29 septembre 1994

Président: Bob Speller

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l' Committee on

## Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

### RESPECTING:

- 1. Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of 1. reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada
- Reference, dated September 23, 1994, consideration of Bill C-49, An Act to amend the Department of Agriculture Act

### **INCLUDING:**

Second Report to the House

### **CONCERNANT:**

- Conformément à l'article 108(2) du Règlement et du cadre de référence adopté par le Comité le 31 mai 1994, une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada
- In accordance with the House of Commons' Order of 2. Conformément à l'Ordre de renvoi de la Chambre des communes, daté du 23 septembre 1994, examen du projet de loi C-49, Loi modifiant la Loi sur le ministère de l'Agriculture

### Y COMPRIS:

Deuxième Rapport à la Chambre

### WITNESSES:

(See back cover)

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



## STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

### COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

### ORDER OF REFERENCE

Extract from the Votes and Proceedings of the House of Commons of Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du mardi Tuesday, September 27, 1994

The Order was read for the second reading and reference to the Standing Committee on Agrilcuture and Agri-Food of Bill renvoi au Comité permanent de l'agriculture et de C-50, An Act to amend the Canadian Wheat Board Act. Mr. Goodale (Minister of Agriculture and Agri-Food), seconded by Mr. Robichaud (Secretary of State (Agriculture and Agri-Food, Fisheries and Oceans)), moved,—That the Bill be now read a second time and referred to the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food.

Debate arose thereon.

The question was put on the motion and it was agreed to.

Accordingly, the Bill was read a second time and referred to the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food.

ATTEST

### ORDRE DE RENVOI

27 septembre 1994

Il est donné lecture de l'ordre portant deuxième lecture et l'agroalimentaire du projet de loi C-50, Loi modifiant la Loi sur la Commission canadienne de blé. M. Goodale (ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire), appuyé par M. Robichaud (secrétaire d'État (Agriculture et Agroalimentaire, Pêche et Océans)), propose, — Que le projet de loi soit maintenant lu une deuxième fois et renvoyé au Comité permanent de l'agriculture et de l'agroalimentaire.

Il s'élève un débat.

La motion, mise aux voix, est agréée.

En conséquence, le projet de loi est lu une deuxième fois et renvoyé au Comité permanent de l'agriculture et de l'agroalimen-

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clerk of the House of Commons

### REPORT TO THE HOUSE

Tuesday, October 4, 1994

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food has the honour to present its

### SECOND REPORT

In accordance with its Order of Reference of Friday, September amend the Department of Agriculture Act and has agreed to report it without amendments.

A copy of the Minutes of Proceedings and Evidence relating to this bill (Issue No. 28, which includes this report) is tabled.

Respectfully submitted,

### RAPPORT À LA CHAMBRE

Le mardi 4 octobre 1994

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire a l'honneur de présenter son

### **DEUXIÈME RAPPORT**

Conformément à l'Ordre de renvoi adopté par la Chambre le 23, 1994, your Committee has considered Bill C-49, An Act to vendredi 23 septembre 1994, votre Comité a fait l'examen du projet de loi C-49, Loi modifiant la Loi sur le ministère de l'Agriculture et a convenu d'en faire rapport sans modification.

> Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages relatifs à ce projet de loi (fascicule nº 28, qui comprend le présent rapport) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,

Bob Speller, M.P., député,

Chairman.

### MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, SEPTEMBER 29, 1994 (29)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met at 9:10 o'clock a.m. this day, in Room 209, West Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Acting Members present: Jean-Guy Chrétien for Jean-Paul Marchand; Marlene Cowling for Bernie Collins; John Murphy for Lyle Vanclief.

Senators present: Leonard Gustafson, Daniel Hays, Jean-Claude Rivest, Mira Spivak.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Witnesses: As an individual: Hon. Ralph Ferguson, P.C., Henri Vandermeulen, Research Assistant to the Hon. Ralph Ferguson. From the Department of Agricultural Economics and Business, University of Guelph: Dr. Ellen Goddard, Professor. From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada: Lyle Vanclief, M.P., Parliamentary Secretary; Don Loken, Special Advisor to the Assistant Deputy Minister, Policy Branch; Benoit Trottier, Acting Manager, Policy and Farm Income Bureau, Communications Branch; Barry Lepitre, General Counsel, Legal Services.

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference future of agriculture in Canada

The Hon. Ralph Ferguson made a statement and, with the other witness, answered questions.

Dr. Ellen Goddard made a statement and answered questions.

At 10:45 a.m., Harold Culbert took the Chair.

At 10:55 a.m., Bob Speller took the Chair.

At 11:20 a.m., Harold Culbert took the Chair.

At 11:25 a.m., Bob Speller took the Chair.

In accordance with the House of Commons' Order of Reference, dated September 23, 1994, consideration of Bill C-49, An Act to amend the Department of Agriculture Act.

Lyle Vanclief made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

The Committee proceeded to clause-by-clause consideration of Bill C-49.

By unanimous consent, clauses 1 to 5 carried.

On clause 6.

After debate, the question being put on Clause 6, it carried on the following division:

### **YEAS**

Mark Assad Murray Calde Marlene Cowling Harold Culbert

Wayne Easter Jerry Pickard Paul Steckle—(7)

### PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 29 SEPTEMBRE 1994 (29)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire se réunit à 9 h 10, dans la salle 209 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Réjean Lefebvre, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Membres suppléants présents: Jean-Guy Chrétien pour Jean-Paul Marchand; Marlene Cowling pour Bernie Collins; John Murphy pour Lyle Vanclief.

Sénateurs présents: Leonard Gustafson, Daniel Hays, Jean-Claude Rivest et Mira Spivak.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Témoins: À titre personnel: L'hon. Ralph Ferguron, c.p.; Henri Vandermeulen, adjoint de recherche de l'hon. Ralph Ferguron. Du Département de l'économie et des entreprises agricoles, Université de Guelph: Dr Ellen Goddard, professeur. Du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire du Canada: Lyle Vanclief, député, secrétaire parlementaire; Don Loken, conseiller spécial du sous-ministre adjoint, Politiques; Benoît Trottier, directeur intérimaire, Bureau des politiques et du revenu agricoles, Communications; Barry Lepitre, avocat général, Services juridiques.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) adopted by the Committee on May 31, 1994, consideration of the du Règlement et à l'ordre de renvoi adopté le 31 mai 1994, le Comité étudie l'avenir de l'agriculture au Canada.

> L'hon. Ralph Ferguson fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Ellen Goddard fait un exposé et répond aux questions.

À 10 h 45, Harold Culbert remplace le président.

À 10 h 55, Bob Speller revient au fauteuil.

À 11 h 20, Harold Culbert remplace le président.

À 11 h 25, Bob Speller revient au fauteuil.

Conformément à l'ordre de renvoi de la Chambre des communes du 23 septembre 1994, le Comité étudie le projet de loi C-49, Loi modifiant la loi sur le ministère de l'Agriculture.

Lyle Vanclief fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Le Comité entame l'étude détaillée du projet de loi.

Du consentement unanime, les articles 1 à 5 sont adoptés. Article 6

Après débat, l'article 6, mis aux voix, est adopté:

### **POUR**

Mark Assad Murray Calder Marlene Cowling Harold Culbert

Wayne Easter Jerry Pickard Paul Steckle—(7)

### **NAYS**

Leon Benoit Jake Hoeppner Jean Landry—(3)

Leon Benoit Jake Hoeppner Jean Landry—(3)

On clause 7:

After debate, the question being put on Clause 7, it carried on the following division:

Article 7

Après débat, l'article 7, mis aux voix, est adopté:

**YEAS** 

Mark Assad Murray Calder Marlene Cowling Harold Culbert John Murphy Jerry Pickard—(6) Mark Assad Murray Calder

Harold Culbert John Murphy Jerry Pickard—(6)

NAYS

Leon Benoit Wayne Easter Jake Hoeppner Jean Landry

Paul Steckle—(5)

By unanimous consent, clauses 8 to 30 carried.

The Title carried.

The Bill carried.

Ordered — That the Chairman report Bill C-49 without amendments, to the House.

The Committee proceeded to consider its future business.

Wayne Easter moved — That the Committee's travel budget of \$215,119.96 be adopted.

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to on the following division:

**POUR** 

**CONTRE** 

Leon Benoit Wayne Easter

Marlene Cowling

Jean Landry Paul Steckle—(5)

Jake Hoeppner

Du consentement unanime, les articles 8 à 30 sont adaptés.

CONTRE

Le titre est adopté.

Le projet de loi est adopté.

Il est ordonné — Que le président fasse rapport à la Chambre du projet de loi C-49.

Le Comité examine ses travaux à venir.

Wayne Easter propose—Que le budget de déplacement du Comité s'élevant 215 119,96 \$ soit adopté.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée:

**YEAS** 

Murray Calder Marlene Cowling Harold Culbert Wayne Easter

Jean Landry Jerry Pickard Paul Steckle—(7)

**POUR** 

Murray Calder Marlene Cowling Harold Culbert Wayne Easter

Jean Landry Jerry Pickard Paul Steckle—(7)

**NAYS** 

Leon Benoit Jake Hoeppner

Lyle Vanclief—(3)

Leon Benoit Jake Hoeppner Lyle Vanclief—(3)

At 1:26 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 13 h 26, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

CONTRE

Marc Toupin

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Marc Toupin

### **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]
Thursday, September 29, 1994

• 0910

The Chairman: We have a lot of business today, colleagues. We will start off with our standing committee and invite the senators to join us. After that we will move into our regular standing committee, because we have to deal with a piece of legislation—unless the senators want to join us and get it all done at once. We could save the Canadian taxpayers some money. No, I don't think we could do that. I gave the clerk a scare there.

Then we will move to Bill C-49 and then deal with the fourth report of the subcommittee dealing with travel.

We have with us today the Hon. Ralph Ferguson, a distinguished colleague who has gone to the other place—not the other place that we refer to, but that place outside of politics.

Mr. Ferguson, welcome. You have done a lot of work in agriculture in the past. You were a former Minister of Agriculture, the best one John Turner ever had, I hear—the only one John Turner ever had, but still—

I understand that you have a short presentation dealing with some of the work you have been doing, and we look forward to that.

Hon. Ralph Ferguson (Individual Presentation): Thank you very much, Mr. Chairman. It is certainly an honour to be invited back. I was a member of the agriculture committee of the House of Commons during both terms I served.

As a farmer who has gone back to the farm—my son is running a farm—I am very concerned with what lies ahead. I want to share some things with you this morning.

I am presenting this first as a Canadian farmer who established and operated a family farm for more than 40 years, and before that I worked for my father for 10 years after I left high school. I am presenting as a grandfather and conservationist who has seen the degradation of our soils due to insufficient returns that force farmers to seek off-farm income and deviate from sound environmental practices in order to cut costs. I have witnessed this degradation of the soils. I drive through the counties, particularly in southwestern Ontario, and last week I went up to the ploughing match at Pembroke, and I can't help but notice what is happening. I am consequently concerned about the legacy we are leaving our grandchildren. Even though I plant several hundred trees every year on my own farm—we have 80 acres of woodlot—I am very concerned about what lies ahead of us. I speak as a person who has been involved in farm organizations for many years and served in this House as well.

[Traduction]

### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique] Le jeudi 29 septembre 1994

Le président: Eh bien, chers collègues nous avons aujourd'hui un ordre du jour chargé. Nous commencerons par siéger en tant que comité permanent mixte et nous inviterons les sénateurs à se joindre à nous. Après cela, nous étudierons un texte de loi en comité permanent régulier, sauf si les sénateurs acceptent de rester parmi nous, auquel cas nous ferons tout d'un seul coup. Ainsi, nous pourrions économiser quelques sous aux contribuables. Mais non, je sais que nous ne pouvons faire cela. Je viens de donner la frousse au greffier.

Donc, par la suite, nous passerons au projet de loi C-49 et nous nous intéresserons au quatrième rapport du sous-comité qui porte sur les déplacements.

Nous accueillons aujourd'hui parmi nous l'honorable Ralph Ferguson, distingué collègue qui a fait le grand saut—pas celui dont on ne revient pas, mais celui qui nous mène hors de la politique.

Bienvenue parmi nous, monsieur Ferguson. Vous avez beaucoup oeuvré dans le domaine de l'agriculture dans le passé et vous avez d'ailleurs été ministre de l'Agriculture, le meilleur que John Turner ait jamais eu, m'a-t-on dit—et même si ce fut le seul, il n'en demeure pas moins...

J'ai cru comprendre que vous débuteriez par un bref exposé afin de nous relater une partie de vos travaux. Nous sommes tout ouïe.

L'honorable Ralph Ferguson (Présentation individuelle): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis très honoré d'avoir été réinvité à comparaître devant vous, moi qui ai été membre du Comité de l'agriculture de la Chambre des communes au cours de mes deux mandats.

En tant qu'agriculteur qui a effectué un retour à la ferme—en fait c'est mon fils qui exploite une ferme—je suis très préoccupé par ce que l'avenir nous réserve. D'ailleurs, je me propose de vous faire part de certaines réflexions à ce sujet, ce matin.

Je me présente devant vous d'abord à titre d'agriculteur canadien qui a créé puis exploité une ferme familiale pendant plus de 40 ans. Avant cela j'avais travaillé avec mon père durant 10 ans à la fin de mes études secondaires. Je prends aussi la parole en tant que grand-père et écologiste, ayant constaté la dégradation de nos sols à cause des revenus insuffisants qui contraignent les agriculteurs à aller chercher un salaire d'appoint hors de la ferme et à ne plus respecter les pratiques écologiques afin de réduire les dépenses. J'ai été témoin de la dégradation de nos terres. Je sillonne la province, surtout dans le sud, et la semaine demière alors que je me rendais à une compétition de labourage à Pembroke, je n'ai pu faire autrement que de constater ce qui se passe. Dès lors, je m'inquiète de l'héritage que nous allons laisser à nos petits-enfants. Même si je plante moi-même plusieurs centaines d'arbres chaque année sur mes propres terres-en fait nous avons un boisé de 80 acres-je crains énormément pour l'avenir. Je m'adresse à vous en tant que militant des organisations agricoles depuis de nombreuses années et à titre d'ancien député fédéral.

I am deeply concerned about the myth that surrounds farming and the double standards being imposed on Canadian farmers and their organizations. For example, we have seen the critics of our marketing board systems. Canadian chicken farmers are being criticized because they had net farm incomes of \$43,000 per year from the period 1988 to 1991. Dairy farmers are criticized because they averaged \$37,000 per year over the same period.

I did some checking and I found out that the average salary in one government department, and I suppose they are all the same, in 1992 was over \$54,000. Why isn't the farmer entitled to make the same level of income? He works 7 days a week, 365 days a year. I look at teachers' salaries or other professionals, workers in the chemical valley, in the Samia area. Some workers there are bringing home over \$50,000 a year. In the auto industry, store managers—these incomes are certainly not out of line with what we have in today's society.

The return on investment for the Canadian chicken producer was 11.3% in 1990, while our Canadian banks averaged a rate of 13.3% from 1986 to 1990. The Canadian food distribution sector, incidentally, had a return of 17% for the same period. During the same period, food products manufacturing had an average rate of return of more than 16%. The average rate of return for agricultural producers—this is all agricultural producers—was 6.2%, which is less than the prevailing interest rate at the time.

• 0915

In the most recent annual reports, I find the five-year average rate of return in food distribution is 11.14% and food products manufacturing is 13.1%. Although they have come down from what the five-year average was, back when we did our report. . .they have backed off a bit recently.

Although I don't have the most recent figures and details for 1992, in 1991 the average farm family in Canada had an income of \$39,600, but \$21,500 of that came from sources other than the farming operation. Perhaps the spouse drove a school bus or was a nurse or a teacher. This left an actual farm income of \$18,100 from the farming operation. Of that amount, \$9,900 was federal and provincial government subsidies, which leaves a balance of \$7,200 of net farm income from the farming operation alone, without subsidies.

I submit this is a national disgrace. Canadian agriculture cannot survive and prosper with incomes like that. We have to do something about it. I submit that perhaps you people have an awful lot of influence in this committee. The respect this

[Translation]

Je m'inquiète beaucoup du mythe qui entoure l'agriculture et de cette politique de type «deux poids deux mesures» que l'on applique dans le cas des agriculteurs canadiens et des organismes qui les représentent. À ce sujet, je pense aux critiques qu'il nous aura été donné d'entendre ou de lire à propos des offices de commercialisation. On a critiqué les éleveurs canadiens de poulet parce qu'entre 1988 et 1991, ils ont enregistré des revenus nets agricoles de 43 000\$ par an. Les producteurs laitiers ont également été critiqués parce que leur salaire moyen annuel a été de 37 000\$ pendant la même période.

J'ai effectué quelques vérifications et j'ai constaté qu'en 1992, le salaire moyen dans un des ministères fédéraux, et je suppose qu'ils sont tous à la même enseigne, était supérieur à 54 000\$. Pourquoi ne permettrait—on pas à des agriculteurs d'avoir le même revenu? Un agriculteur travaille sept jours sur sept, 365 jours sur 365. Je me suis également renseigné à propos des salaires des enseignants et d'autres spécialistes, ainsi que des travailleurs de la chemical valley, dans la région de Sarnia. Eh bien, certains d'entre eux ont des salaires annuels supérieurs à 50 000\$. Pour ce qui est de l'industrie automobile, les gérants de magasins. . . les salaires d'aujourd'hui ne sont certainement pas très différents.

En 1990, le rendement des investissements, pour un producteur canadien de volaille, était de 11,3 p. 100, alors que de 1986 à 1990, nos banques canadiennes ont enregistré un taux moyen de 13,3 p. 100. Soit dit en passant, le secteur canadien de la distribution alimentaire a, durant la même période, connu un rendement de 17 p. 100. Toujours durant la même période, le secteur de la transformation des aliments a connu des taux de rendement moyens supérieurs à 16 p. 100. Or, pour l'ensemble des producteurs agricoles, le taux de rendement moyen n'a été que de 6,2 p. 100, soit moins que le taux d'intérêt en vigueur à la même époque.

Dans des rapports annuels plus récents, j'ai constaté que le taux de rendement moyen quinquennal dans l'industrie de la distribution alimentaire est de 11,14 p. 100 et que dans le secteur de la transformation des aliments, il est de 13,1 p. 100. Malgré une diminution par rapport à ce qu'était la moyenne quinquinnale à l'époque où nous avons rédigé notre rapport. . On constate un léger recul depuis quelque temps.

Bien que je ne dispose pas des tout derniers chiffres pour 1992, je sais qu'en 1991 le revenu d'une famille agricole moyenne au Canada était de 39 600\$, dont 21 500\$ provenaient de sources autres que l'exploitation agricole proprement dite. Il pouvait s'agir du salaire de l'épouse qui conduisait un autobus scolaire ou était infirmière ou enseignante. Dès lors, 18 100\$ sont attribuables à l'exploitation agricole proprement dite, mais il faut retirer de ce montant 9 900\$ en subventions provinciales et fédérales, ce qui ne laisse plus que 7 200\$ en revenu agricole net.

J'estime que c'est une véritable honte nationale. Il n'est pas possible de permettre à l'agriculture canadienne de survivre et de prospérer avec des revenus de ce genre. Nous devons faire quelque chose. Il est possible que les membres de ce comité

committee is held in on this Hill, I believe, is a good place to start to make sure those incomes are brought up. The impact of this income will devastate the towns and villages across this country and drive more young people to the large urban centres.

While 1993 incomes should be somewhat higher, current low pork prices, wheat prices, and corn prices don't bode well for the 1994 income. Prices for pork are about \$1.28 per kilogram, wheat is \$130 a tonne, and corn prices are projected to drop to about \$80 per tonne, well below the cost of production in these three examples.

I checked in *The Globe and Mail* this morning, and this is the third consecutive day that commodity futures prices have dropped in the grain sector. By contrast, in England, where I spent several days on a farm in early June, wheat was being loaded and sold from the farm for \$240 a tonne, almost double what we're getting; cattle were selling for \$1.33 per hundredweight, live weight, while pork was \$1.74 per pound and canola was selling for \$400 per tonne.

It is of further interest to me that Britain had an acreage set-aside program where a farmer could withdraw up to 15% of his land from production and receive an annual payment of \$160 a year. The EEC is over-producing grains by 25 million tonnes per year, in spite of the \$20 billion spent on acreage set aside. They will over-produce milk by 15% and spend \$8.2 billion dumping cheap butter and milk products on world markets.

One point I want to stress at this time is that in Canada our poultry and dairy industries are not getting any subsidy, except the industrial milk producers, who get approximately \$260 a year. Any export subsidies are paid by the producers, not by the government or the taxpayers.

Over the three-year period from 1991 to 1993, my staff and I did an extensive study comparing producer farm gate prices in Canada for 16 commodities, processor prices wherever they are available, and consumer prices. We called this phase one of "Compare the Share". Except for cheddar cheese prices, which are only available on an eight-year timeframe, all other commodities use a ten-year span and use StatsCanada figures, Agriculture Canada food basket commentary, Ontario Ministry of Agriculture and Food, or marketing board figures.

Turkey prices showed a modest increase at the producer and processor retail levels, and milk, cheese, chicken, and cereal products showed modest increases at the producer and processor levels. The same cannot be said for the retail prices. These were shockers. They increased dramatically, ranging from 97.3% for milk, 86.4% for cheese, and 87% for chicken.

### [Traduction]

aient beaucoup d'influence. Je crois que, pour favoriser une augmentation de ces revenus, nous pourrions commencer par nous appuyer sur le respect dont ce comité jouit ici sur la Colline. Ce genre de revenu risque de vider de nos jeunes les villages et les petites villes de nos régions rurales au profit des grands centres urbains.

Malgré une légère augmentation de ces revenus en 1993, les prix très bas actuels offerts pour le porc, pour le blé et pour le maïs ne présagent rien de bon pour 1994. Le porc se vend aux environs de 1,28\$ le kilo, le blé est vendu à 130\$ la tonne et l'on prévoit que les prix du maïs chuteront aux environs de 80\$ la tonne ce qui, dans les trois cas, est nettement inférieur au coût de production.

À la lecture du *Globe and mail*, ce matin, j'ai appris que les prix à terme des céréales viennent de baisser pour la troisième journée de suite. Par contre, en Angleterre où j'ai passé plusieurs jours sur une exploitation début juin, le cours du blé se portait très bien et se vendait, au départ de l'exploitation, 240\$ la tonne, soit près du double de ce que nous obtenons ici; le boeuf tant qu'à lui, se vendait 1,33\$ le quintal, poids vif, alors que le porc s'écoulait à 1,74\$ la livre et le colza à 400\$ la tonne.

C'est d'autant plus intéressant lorsqu'on sait qu'il existe en Grande-Bretagne un programme de mise en jachère des terres en vertu duquel les agriculteurs peuvent retirer de la production jusqu'à 15 p. 100 de leur superficie et percevoir des redevances annuelles de 160\$. La production céréalière de la CEE accuse un excédent de 25 millions de tonnes par an, malgré les 20 milliards dépensés au titre du programme de retrait des terres en culture. Les Européens auront un excédent de production laitière de 15 p. 100 et dépenseront 8,2 milliards de dollars en «dumping» de beurre et de produits laitiers sur les marchés mondiaux.

Je tiens ici à insister sur le fait qu'à l'heure actuelle au Canada, nos industries de la volaille et des produits laitiers ne reçoivent aucune subvention, à l'exception des producteurs industriels de lait qui touchent environ 260\$ par an. Toutes les subventions d'exploitation sont payées par les producteurs et non par le gouvernement ou par les contribuables.

De 1991 à 1993, mes collaborateurs et moi-même avont effectué une étude comparative poussée des prix de 16 produits au Canada, à la ferme, au niveau de la transformation et, lorsque nous les connaissions, à la consommation. Nous avons considéré ce travail comme étant la première étape de notre étude de comparaison des parts de marché. À l'exception des prix du fromage cheddar, qui ne portent que sur des périodes de huit ans, les données relatives à toutes les autres marchandises portent sur des périodes de dix ans et s'appuient sur les travaux de Statistique Canada, sur les commentaires du panier de la ménagère d'Agriculture Canada, sur les données du Ministère ontarien de l'agriculture et de l'alimentation ainsi que sur celles des offices de commercialisation.

Les prix de la dinde ont enregistré une modeste augmentation au niveau du producteur et du transformateur et le lait, le fromage, le poulet et les produits céréaliers ont enregistré une modeste augmentation toujours au niveau du producteur et du transformateur. Par contre, on ne peut pas en dire autant des prix de vente au détail car là, c'est une catastrophe. L'augmentation a été énorme, puisqu'elle est de 97,3 p. 100 pour le lait, 86,4 p. 100 pour le fromage et 87 p. 100 pour le poulet.

• 0920

[Translation]

Here's one of the graphs on the screen. The bottom red line is the producer price. Do you notice there that bottom red line hasn't gone up very much over that 10—year timeframe? The green line is the processor price, and that's almost in tandem with the red line, so certainly the processors were not responsible for the big increase. But look at the blue line at the top, an increase over that timeframe of 87%, and yet we have critics saying that the marketing boards are the cause of our high prices.

It's interesting to me, too, that just recently the prices of chickens have come down. I believe we have a chicken producer at the table here. I'm not sure how much they came down, but they decreased substantially this last summer.

An article in one of the periodicals last week showed that the consumer prices haven't come down, yet a spokesman for one of the grocery organizations said they didn't take the specials into consideration. Let me tell you, the Agriculture Canada food basket commentary and Stats Canada do indeed take the specials into consideration. That person was wrong.

There's simply a wider mark—up taking place there, and I should point out, too, that a year and a half ago another spokesman said consumers were paying \$5 billion a year too much for dairy and poultry products. How could that be possible, because the total farm gate value of those products, both dairy and poultry, amounts to only \$4.8 billion? How could it cost \$5 billion too much?

Please, when you're listening to some of this stuff, put on the fine screen and separate the grain from the chaff, and make sure that persons aren't being blamed for these high prices when you see mark—ups like that.

I believe we have another couple there on the chicken industry, and I want to show you some comparisons.

The day that 40,000 farmers were out here on Parliament Hill—I believe it was in February 1992—it was very interesting because in the evening that night an executive from one of the fast–food outlets specializing in chicken said "the reason chicken costs more in Canada is because the farmers are getting too much for the chicken".

That left-hand picture shows you, at the bottom, that the farmer received \$2 for the chicken. It ranges from \$1.95 to \$2. The processor got \$1.50 for cutting and packaging the chicken, and that chicken sold for \$11.50 for a nine-piece box. I checked last night. That nine-piece box is now selling for \$10.99. But if the processor and the farmer gave the product away for nothing, they're still charging \$2 a box more than they're charging in the United States. Yet they have the nerve to suggest that farmers are charging too much. This is ridiculous.

Voici un graphique illustrant la situation. La ligne rouge du bas représente le prix à la production. Vous constaterez qu'elle n'a guère grimpé durant cette période de dix ans. La ligne verte représente le prix au niveau du transformateur et elle est presque parallèle à la courbe rouge, de sorte qu'on ne peut certainement pas accuser les transformateurs d'être responsables de cette importante augmentation. Par contre, regardez la courbe bleue, en haut; elle représente une augmentation, pendant la période de référence, de 87 p. 100. Il se trouve pourtant des critiques qui estiment que les offices de commercialisation sont responsables des prix élevés.

J'estime également intéressant de constater que, tout récemment, les prix du poulet on diminué. D'ailleurs, je crois savoir que nous avons un producteur de poulet qui est assis ici à la table. Je ne sais pas de combien est cette diminution, mais elle a été relativement importante cette été.

Dans un article paru dans un magazine la semaine dernière, on faisait remarquer que les prix à la consommation n'ont pas diminué, mais le porte-parole des organisations d'épiceries à accusé les analystes de ne pas avoir tenu compte des rabais. Et bien, je puis vous dire que Statistique Canada et Agriculture Canada, dans ses commentaires sur le panier de la ménagère, tiennent effectivement compte de ces rabais. Donc, cette personne avait tort.

Tout cela tient simplement au fait que la marge bénéficiaire est plus élevée, et je me dois également de vous faire remarquer qu'il y a un an et demi, un autre porte-parole de cette industrie a déclaré que les consommateurs payent 5 milliards de dollars par an de trop pour les produits laitiers et la volaille. Comment cela pourrait-il être possible, puisque la valeur totale à la ferme de ces produits, produits laitiers et volaille, n'équivaut qu'à environ 4,8 milliards de dollars? Comment le consommateur pourrait-il payer 5 milliards de dollars en trop?

Alors, de grâce, lorsque vous entendez tout cela, faites la part des choses, séparez le grain de l'ivraie et veillez à ce que personne d'autre ne soit blâmé pour ces prix élevés, en regard de telles marges bénéficiaires.

Je crois que nous avons deux ou trois autres transparents à vous projeter au sujet de l'industrie du poulet et je voulais, de plus, vous montrer certaines comparaisons.

Le soir même de la protestation de quelques 40 000 agriculteurs sur la Colline parlementaire—en février 1992, si je me rappelle bien—un responsable d'une chaîne de restaurants—minute spécialisée dans le poulet a déclaré que c'était parce que les éleveurs obtenaient beaucoup trop pour leurs produits que les prix du poulet étaient si élevés au Canada.

En bas de l'illustration de gauche, vous pouvez voir que l'éleveur reçoit 2\$ par poulet. En fait, le prix varie de 1,95\$ à 2\$. Le transformateur obtient 1,50\$ pour couper et emballer ce même poulet qui se vend 11,50\$ dans une boîte de 9 morceaux. J'ai vérifié l'autre soir et la boîte de 9 morceaux se vend à présent 10,99\$. Et même si le transformateur et l'éleveur n'obtiennent presque rien, ces restaurants, eux, demandent 2\$ de plus au Canada qu'aux États—Unis pour la même boîte de poulet. Et malgré tout, ces gens—là ont encore le culot d'accuser les agriculteurs de demander trop. C'est ridicule.

I believe there's another graph there on chicken. I think we better just show you this one too, because this is very vivid as to what's going on here.

The bottom two lines show you the U.S. live—weight price. These are figures from one year ago. We couldn't get a 10—year timeframe here, so we had to go with eight, but it shows you the Ontario live—weight price over the eight—year period. The U.S. live—weight price increased by 7%, the Ontario live—weight price by 8%, so there are very few cents difference per pound between the U.S. price and the Ontario price. The U.S. retail price increased by 15% and the Ontario retail price by 64%.

I want to make sure you understand what's going on here, that it's not the marketing boards that are causing this supposedly high price for food in Canada. It's someone else in between.

In phase two we examined the food distribution industry in Canada and the retail industry. I want to say at this point, too, the small franchise retail outlets are working a very narrow margin, probably 58¢ for every \$100 worth of sales. But bear in mind they turn it over 27 times a year on average, so that if you had your money loaned out at interest rates such as this, you would be doing very well. But it's certainly not a rip—off.

We found that five food distributors in Canada in 1987 controlled 67% of food distribution, and a more recent study showed they're up to 80% or even more at the present time.

• 0925

If we break this down on a regional basis, the basis on which these distributors operate, it's much, much higher. One has control of 70% of Atlantic Canada and another predominant one is in western Canada. I don't have those figures at my fingertips, but let me tell you it's a big chunk of the market.

By contrast, in the United States, one wholesaler supplies 218 stores, while in Canada one wholesaler controls 759 stores or about 3.4 times more than in the United States. This concentration of buying power places extreme pressure on the processor and then in turn on the primary producer. If the price structure that gives a producer a steady return on labour and investment management risk is to be stabilized, there has to be a countervailing force in the marketplace to keep the big distributors in line, and I suggest to you that our marketing boards, our agencies, are that countervailing force. I have to put commissions in there too.

It is interesting too that Palgrave dictionary of economics defines dominant firms as firms with at least 40% of the market and no close rivals. So you apply this to the food distribution sector and you really have to scratch your head and wonder how this happened. Such firms are said to exercise a high degree of monopoly power, though less than a pure monopolist. This dominating firm threshold of 40% is significant on a regional and city basis in Canada and should be examined by this committee.

[Traduction]

Je crois qu'il y a un autre graphique sur cette question du poulet. Je crois que nous devrions vous le montrer parce qu'il illustre très bien la situation.

Les deux courbes du bas montrent les prix du poulet vif aux États-Unis. Nos données datent d'un an. Comme nous n'avons pu obtenir de chiffres pour une période de dix ans, nous avons dû nous contenter d'une période de huit ans, que nous avons comparée avec ce qui se passe en Ontario pour la même durée. Les prix du poulet vivant ont augmenté de 7 p. 100 aux États-Unis et de 8 p. 100 en Ontario, ce qui explique la différence de quelques cents la livre entre les prix américains et les prix ontariens. Les prix au détail ont augmenté de 15 p. 100 aux États-Unis et de 64 p. 100 au Canada.

Il faut que vous compreniez bien que les offices de commercialisation ne sont pas responsables des prix apparemment élevés des aliments au Canada. C'est un autre intermédiaire qu'il faut blâmer.

Dans la deuxième étape de notre projet, nous nous sommes penchés sur la situation de l'industrie de la distribution alimentaire au Canada et de l'industrie de la vente au détail. Je tiens également à dire ici que les petits magasins de vente franchisés fonctionnent avec des marges bénéficiaires très étroites, qui avoisinent sans doute les 58 cents par 100\$. Par contre, n'oubliez pas que ces magasins sont réapprovisionnés 27 fois par an en moyenne, de sorte que si vous prêtiez votre argent à de tel taux d'intérêts, vous vous en sortiriez fort bien. Par contre, on ne peut pas parler d'abus.

Nous avons découvert qu'en 1987, cinq distributeurs de produits alimentaires au Canada contrôlaient 67 p. 100 du marché et, selon une étude plus récente, cette proportion serait passée à 80 p. 100 et peut-être même plus.

Et si l'on étudie la façon dont ces distributeurs fonctionnent à l'échelle régionale, les proportions sont encore plus importantes. Il y en a un qui contrôle 70 p. 100 des provinces atlantiques et un autre qui domine l'ouest du pays. Je n'ai pas toutes les données ici, mais je peux vous assurer que ces gens se taillent une belle part du gâteau.

Si, aux États-Unis, un grossiste fournit en moyenne 218 magasins, au Canada, il en contrôle 759, soit environ 3,4 fois plus. Cette concentration du pouvoir d'achat exerce une énorme pression sur l'industrie de la transformation et, par voie de conséquence, sur les producteurs. Si l'on veut parvenir à une structure tarifaire garantissant aux producteurs un rendement régulier sur la main d'oeuvre et ses investissements, il faut faire intervenir un pouvoir compensateur sur le marché afin de maîtriser les grands distributeurs et personnellement, j'estime que ce rôle pourrait échoir à nos offices de commercialistation, à nos agences. Les commissions pourraient aussi jouer un rôle.

Le dictionnaire d'économie Palgrave définit une entreprise dominante comme étant une entreprise qui a la main mise sur au moins 40 p. 100 du marché et qui n'a pas de concurrents immédiats. Lorsqu'on applique cette définition au secteur de la distribution alimentaire, on se demande comment on a pu en arriver là. Ces entreprises exercent un important pouvoir de nature monopolistique, qui n'équivaut cependant pas à un monopole pur. À l'échelle régionale et au niveau de chaque ville au Canada, ce seuil de 40 p. 100 est très important, et il convient que le Comité s'y intéresse.

Most of the information in this sector is from the industry's annual reports, and the *Canadian Grocer* publication. We felt the best way to go was to use their own information to prove our case, and we did it.

We also relied on reports on the food industries in Ontario and Alberta by the respective royal commissions of inquiry and other authorities who published material in this sector. These included Dr. Murray Hawkins from the University of Alberta, who is retired now; Professor Mallen, and Professor Tony Winson of the University of Guelph.

The third phase of our study is comparing the differences of prices between Canada and the United States and, in the case of milk prices, between provinces. We also examined the huge transnational corporate structures that control large sections of food production processing in the United States, some of whom we now have in Canada.

I believe we have a slide on our examination of chicken and milk prices. Perhaps I didn't put that one in. You have the chicken prices in front of you and milk is not much different. We found the producer price of the chicken was only a few cents lower in the United States than Canada.

But in the United States between 1982 and 1990 the retail milk prices increased by 20%. In the province of Quebec, they only increased by 21% to 25%, but in Ontario they increased by 59%. It must be noted that the U.S. farm gate prices fluctuate dramatically. In December 1989 the price was \$14.93 per hundredweight. Three months later it was \$12.02 per hundredweight. In 1991 it dropped to \$10.02.

I wish to point out that in Quebec and Manitoba the governments have placed a ceiling on what can be charged for milk. So while the price of milk went up dramatically in Ontario by 59% during the timeframe I am talking about here, Quebec, Manitoba and the U.S. had far less of an increase. This shows you the impact of the ceiling that is in place in the provinces of Quebec and Manitoba. The current farm gate price in the United States is \$15 per hundredweight compared to \$17 in Ontario, and these are in Canadian funds.

A major dairy publication in the United States points out that in New York state in the next 10 years, four out of every ten dairy farmers will be forced out of business. Seven out of ten in the state of Michigan in the next 10 years will be forced out of business. In the province of Ontario one out of ten. I suppose the same applies in the province of Quebec.

Do we want our Canadian industry to go that same route? Some people are of the opinion that bigger is better. In the United States the problem in the dairy industry is lack of income security. Banks will no longer lend money to United States farmers. It was only this summer that a large dairy operation in the state of Michigan, milking 1,200 cows, was shut down by the banks for financial reasons. All of this in spite of the fact that United States dairy farmers receive \$4 billion a year in subsidies.

### [Translation]

La plupart des renseignements dont on dispose à propos de ce secteur sont extraits des rapports annuels de l'industrie ainsi que de la revue *Canadian Grocer*. Nous avons estimé que la meilleure façon de prouver que nous avions raison était d'utiliser leurs propres données, ce que nous avons fait.

Nous nous sommes également fondés sur le contenu des rapports sur les industries alimentaires de l'Ontario et de l'Alberta, rapports rédigés par des Commissions royales d'enquête provinciales et par d'autres autorités ayant publié sur le sujet. Je pense notamment aux écrits du Docteur Murray Hawkins, de l'Université de l'Alberta, qui est à présent à la retraite ainsi qu'aux travaux des professeurs Mallen et Tony Winston, de l'Université de Guelph.

La troisième étape de notre étude a consisté à comparer les prix entre le Canada et les États-Unis et, dans le cas de ceux du lait, entre les provinces. Nous nous sommes également penchés sur les énormes multinationales qui contrôlent de très importants secteurs de la production et de la transformation alimentaires aux États-Unis, dont certaines sont maintenant au Canada.

Je pense que nous avons un transparent qui présente les résultats de nos analyses sur les prix du poulet et du lait. Il est possible que je ne l'ai pas joint au paquet. Vous avez devant vous les prix du poulet, et les choses ne sont guère différentes dans le cas du lait. Nous avons constaté qu'au Canada, les prix du poulet à la production n'étaient que de quelques cents supérieurs à ceux en vigueur aux États—Unis.

Par contre, entre 1982 et 1990 aux États-Unis, les prix du lait au détail ont augmenté de 20 p. 100. Au Québec, ils n'ont augmenté que de 21 à 25 p. 100, mais en Ontario, l'augmentation a été de 59 p. 100. Il convient de remarquer que les prix américains à la ferme fluctuent considérablement. Ainsi, en décembre 1989, le lait se vendait à 14,93\$ le quintal et trois mois plus tard, il était descendu à 12,02\$ le quintal. En 1991, il avait chuté à 10,02\$.

Je tiens à préciser que les gouvernements du Québec et du Manitoba ont plafonné les prix du lait de sorte qu'au moment même où l'augmentation était de 59 p. 100, elle était nettement moindre en Ontario, au Québec, au Manitoba et aux États-Unis. Voilà qui montre les effets du programme de plafonnement des prix adopté par le Québec et le Manitoba. Le prix au niveau du producteur aux États-Unis est de 15\$ Can. le quintal comparé à 17\$ en Ontario.

Dans une importante revue de l'industrie laitière américaine, on peut lire qu'au cours des dix prochaines années, dans l'État de New York, 4 producteurs laitiers sur 10 devront abandonner leur exploitation. La proportion serait de 7 sur 10 au Michigan. En Ontario, 1 sur 10 serait acculé à la faillite. Je suppose que ce serait la même chose au Québec.

Voulez-vous que l'industrie canadienne subisse le même sort? D'aucuns estiment qu'il est préférable d'avoir de grosses exploitations. Les producteurs laitiers américains éprouvent des difficultés parce qu'ils n'ont pas de revenus garantis. Les banques ne veulent plus prêter aux fermiers américains. Pas plus tard que cet été, une importante ferme d'élevage de l'État du Michigan, qui comptait 1 200 têtes, a été fermée par les banques pour des raisons financières. Donc, les 4 milliards de dollars de subventions versés chaque année aux producteurs laitiers américains n'y changent pas grand chose.

[Traduction]

Finally, we examined the level of transnational corporations' involvement in foods and processing in the U.S. Perhaps we should look at a few other slides before we get into this sector.

This shows you what has been happening in the food sector. This is corn prices compared to corn flakes. Corn prices went down over that 10—year timeframe. The price of corn flakes went up dramatically.

What happened to consumer savings when the domestic wheat pricing policy, the two-price system, ended? The price of wheat went down by 33%, but during the same timeframe the price of bread went up by 41%. Yet the two-price system was done away with to help the consumer and to try to avoid problems in the U.S. Of course that didn't happen.

Here's another one, white winter wheat and a box of crackers. Wheat prices went down of course, as I already said, but the crackers went up by 235%.

We examined the level of transnational corporations and we found that three corporations slaughtered more than 80,000 head of cattle a day. This is from work done by Professor Heffernan of the Missouri State University sociology department. I underlined in different colours some of the main companies there. The firms in each of those boxes are the top four firms for each of those commodities in the United States. Some of them are operating in Canada. That's a real shocker, because by the volumes they control you can see that it's almost coming to a monopolist position.

The next slide shows you the volumes. Beef slaughter under the first company was 20,000 head a day, and the next one 23,100, but the biggest one isn't there. The biggest one is Iowa Beef Packers, owned by Occidental Petroleum, slaughtering 38,000 head of cattle a day. Between them they slaughter over 80,000 cattle a day; I think it is about 83,000.

So you see what the alternative is.

Four firms control 69% of beef slaughter, 45% of chicken/broiler slaughter, 45% of pork slaughter, 76% of soybean crushing, 74% of wet corn milling, and 73% of ethanol production. Most of these are heavily involved in contract production by everything except buildings and labour. The contract growers are paid very little for their services and involvement.

Of even greater concern to me, though, are the management practices of these operations both on the farm and in processing plants. We have two or three slides showing you some of this. If you remember the kids who got sick from eating contaminated hamburger in Washington State, this was preceded by an ABC prime-time documentary the previous spring showing films of the conditions inside some of those slaughtering plants. This was a disaster waiting to happen. I was

Enfin, nous avons analysé le degré de participation des multinationales à l'industrie alimentaire et de la transformation des aliments aux États-Unis. Mais peut-être devrions nous regarder d'autres transparents avant de passer à ce secteur.

Ce transparent vous montre ce qui se passe dans le secteur de l'alimentation. Ici, on compare le prix du maïs à celui des flocons d'avoine. Les prix du maïs ont diminué au cours de cette période de dix ans, mais ceux des flocons d'avoine ont considérablement augmenté.

Qu'est-il advenu des économies du consommateur au moment où l'on a mis un terme à la politique nationale de fixation des prix du blé, de ce système de double-prix? Et bien, les prix du blé ont diminué de 33 p. 100, mais durant la même période ceux du pain ont augmenté de 41 p. 100. Et pourtant, on a mis un terme à ce système de double-prix, avec l'aide des consommateurs, et pour tenter d'éviter les problèmes constatés aux États-Unis. Bien sûr, cela n'a pas fonctionné.

On voit ici les prix du blé blanc d'hiver par rapport à ceux d'un boîte de craquelins. Bien sûr, ceux du blé ont diminué comme je vous l'ai dit mais ceux des craquelins ont augmenté de 235 p. 100.

Nous avons ensuite analysé le niveau d'exploitation des multinationales pour constater que trois d'entre elles abattent plus de 80 000 têtes de bétail par jour. Nous avons dérivé cette donnée des travaux du professeur Heffeman, du Département de sociologie de l'Université de l'État du Missouri. J'ai utilisé des couleurs différentes pour souligner les noms de quelques unes des plus importantes compagnies. Les entreprises qui sont dans ces cases sont les quatre plus importantes aux États-Unis, par catégorie de produits. Certaines d'entre elles sont même présentes au Canada. Il est absolument épouvantable de constater qu'en raison des volumes qu'elles contrôlent, ces sociétés sont quasiment en situation de monopole.

Le transparent suivant porte sur les volumes. On constate que la première entreprise abat 20 000 têtes de bétail par jour et que la seconde en abat 23 100. Par contre, la plus grosse n'est pas là et il s'agit de la Iowa Beef Packers, contrôlée par la Occidental Petroleum, qui abat 38 000 têtes de bétail par jour. Donc, ces trois entreprises abattent plus de 80 000 têtes de bétail par jour, en fait environ 83 000.

Vous voyez donc ce qui reste pour les autres.

Quatre entreprises contrôlent 69 p. 100 de l'abattage du boeuf, 45 p. 100 de l'abattage des poulets et poulets à griller, 45 p. 100 de l'abattage de porc et 76 p. 100 de l'aplatissage du soya, 74 p. 100 de la maïserie humide et 73 p. 100 de la production d'éthanol. La plupart de ces entreprises ont allégrement recours à la production à contrat dans tous les domaines, sauf pour ce qui est des bâtiments et de la main d'oeuvre. Les éleveurs à contrat, tant qu'à eux, ne touchent que très peu.

Il y a une chose qui me préoccupe encore plus, et c'est la façon dont toutes ces opérations sont gérées, que ce soit au niveau de la ferme ou des usines de traitement. Nous avons d'ailleurs deux ou trois transparents à vous montrer à ce sujet. Vous vous rappelerez peut-être que l'affaire des enfants qui ont été empoisonnés par des hamburgers dans l'État de Washington a été précédée au printemps, d'un documentaire d'ABC diffusé aux heures de grande écoute, qui portait sur les conditions de

I was speaking to a Rotary Club, and one of the doctors got up said, "We've had three children die so far. Perhaps they're the lucky ones". As of a year ago now, there are still between 20 and 30 of those children on kidney dialysis machines. They have permanent kidney damage. There was no need for this to have happened had sanitation conditions been followed strictly.

The Atlanta Journal Constitution, a large newspaper in Atlanta, did an investigative study by Scott Bronstein. Look at that second paragraph.

Every week throughout the South, millions of chicken leaking yellow pus, stained by green faeces, contaminated by harmful bacteria, or marred by lung and heart infections, cancerous tumours or skin conditions are shipped for sale to consumers.

It is unbelievable that this should happen, but the management conditions at the farm and processing levels certainly leave a lot to be desired. But what did they do about it? Did they clean it up? No. The USDA put out a press release later on that summer saying they were considering irradiating that food with gamma rays, zap it with gamma rays to kill the bacteria. I'd rather have them clean up their operations at both the farm and the processing plants.

• 0935

They denied there's a problem with cleanliness and sanitation plants. Then why did they bring this out? I believe we have another one to follow this up. They did approve the irradiation later on. Now, later on that year, they decided they'd approve the dipping of chicken in TSP to kill the salmonella. TSP is trisodium phosphate. That's what is used to flush out the lines in your dairy operation or a cheese factory. If you're wallpapering your house, you wash it down with TSP, or if your basement has mildew, you wash the walls with TSP. But read the label on the box: danger, corrosive, don't splash in your eyes, and wear rubber gloves when you're doing it. Do they expect us to eat this stuff?

Our Canadian standards are the highest in the world. They must not be compromised. We can't allow them to slip to this point here or allow these people into our Canadian markets.

I want to commend this committee at this point for delaying the use of BST in Canada. We don't need increased production in the dairy sector at this point and the long-term impact on health must be studied. I can certainly understand consumers' concerns and issues in the use of this synthetic hormone. I believe the Government of Canada should apply the same strict standards that ensure the safety of food production in Canada to all imported food, including the use of chemicals, pesticides, herbicides and other additives.

[Translation]

in Chilliwack and Abbotsford a day or two after this story broke. travail à l'intérieur de ces abattoirs. Et bien, les conditions étaient réunies pour une catastrophe potentielle. Un ou deux jours après que cette affaire ait éclaté je me trouvais à Chilliwak et à Abbotsford. Alors que je m'adressais à des membres du Club Rotary, un des medecins présents s'est levé et nous a déclaré que trois enfants étaient morts déjà, mais que c'était peut-être ceux qui avaient eû le plus de chance. Il y a un an encore, 20 à 30 de ces enfants étaient encore sous dialyse. Leurs reins ont subi des dommages permanents. Rien de tout cela ne se serait produit si les normes sanitaires avaient été plus strictement respectées.

> Un des grands journaux d'Atlanta, le Atlanta Journal Constitution, a publié les résultats de l'enquête menée par Scott Bronstein. Voilà ce qu'on peut lire au deuxième paragraphe.

Chaque semaine, ont expédie d'un peu partout dans le Sud pour la consommation des millions de poulets qui regorgent de pus jaunâtre, qui sont souillés par des matières fécales jaunâtres, contaminés par de dangereuses bactéries ou ravagés par des infections pulmonaires et cardiaques, des tumeurs cancéreuses ou des problèmes de peau.

C'est incroyable, mais il est un fait que les techniques de gestion au niveau des exploitations et des usines de transformation laissent certainement beaucoup à désirer. Mais, vous demanderez-vous, qu'ont-ils fait ensuite. Ont-ils tout nettoyé? Non. L'USDA a émis un communiqué de presse plus tard dans le courant de l'été disant que l'on envisageait d'irradier ces aliments avec des rayons gamma, de les zapper aux rayons gamma pour tuer les bactéries. Je préférerais qu'ils assainissent leurs pratiques, tant au niveau de l'exploitation que des abattoirs.

Ils nient qu'il y ait un problème de propreté et d'hygiène dans les abattoirs. Dans ce cas, pourquoi un tel projet? L'irradiation a été autorisée peu après. Puis, plus tard dans l'année, ils ont décidé d'autoriser l'immersion du poulet dans du TSP pour tuer la salmonelle. Le TSP est phosphate trisodique. C'est ce que l'on utilise pour le rinçage des conduites dans les laiteries ou les usines de fromage. Si vous mettez du papier peint chez vous, vous lessivez les murs au TSP, ou s'il y a des moisissures dans votre cave, vous lavez les murs au TSP. Mais lisez l'étiquette sur la boite. Danger, corrosif, évitez le contact avec les yeux, et portez des gants en caoutchouc lors de la manipulation. Et ils s'attendent à ce que nous le mangions?

Nos normes canadiennes sont les meilleures au monde. Il ne faut pas les compromettre. Nous ne pouvons pas les laisser se détériorer ici jusqu'à ce point ou autoriser ce genre de produit sur le marché canadien.

Je tiens à féliciter votre comité d'avoir pu retarder l'agrément du BST au Canada. Nous n'avons pas besoin, à l'heure actuelle, d'accroître la production laitière, et il faut étudier les effets sur la santé à long terme. Je comprends tout à fait la préoccupation du consommateur face à cette hormone synthétique. Je pense que le gouvernement du Canada devrait appliquer aux aliments importés les mêmes normes strictes que celles qui garantissent l'innocuité de la production alimentaire au Canada, y compris le recours aux produits chimiques, aux pesticides, aux herbicides et autres additifs.

In view of the fact that, between 1989 and June 1993, 110 food processing plants closed in Canada, food production and conditionnement alimentaire ont fermé leurs portes au Canada, processing should be made a national security item. Canadian competition legislation and the current practice of annual rebates, allowances, discounts must be examined with a view to eliminating those that are detrimental to the food industry as a whole. These rebates are taking place; they're shown in the royal commissions of inquiry. A publication came out just a month ago showing that these still exist, showing the cost of shelf space in the supermarkets and so on. There are built-in centres of profit throughout that system in the distribution sector, and each one does extremely well from the information we have.

The government has to support and enhance producer marketing boards, agencies and commissions for those sectors that export products and don't have price-setting authorities. A two-price system should be implemented similar to that of the United States. And for those who would say that this two-price system is incompatible to GATT or the FTA or NAFTA, I want to remind you that the U.S. has several such systems in place at the present time. There's the Export Enhancement Program for the exporting of grain—well, that's a two-price system. Their target prices for their loan rates are in a two-price system, one for within the United States and one for export. But then we go on and we look at the cotton and peanuts, sugar and tobacco. They all have quotas and two-price systems.

Then of course we look at the marketing orders that are widely used in the fruit and vegetable industry, particularly in California. That again is a two-price system. There was a newspaper article a few days ago showing that bananas, for example, are selling cheaper in the city of Toronto than they are in California.

So it's very easy to say that Canada has to do away with our marketing boards or our agencies, but they've got them. They're firmly established and they're not going to change them.

Methods have to be found to enhance producer returns, to enable them to practise sustainable agriculture. Take a page from the European countries' policies of not allowing imports of products from countries that do not follow similar, sound sustainable codes. I refer to the European requirements relating to Canadian lumber. And of course the demise of the north Atlantic cod was caused by failing to maintain the sustainability of the species. We know the disaster that happened there.

Finally, I want to stress that the Canadian price for grains has been on a steady decline for the last 15 years, except when the Mississippi flood took place in 1993. While the world reserves have remained near the same level for the last 15 years, it's obvious that in recent years the price discovery systems in the marketplace have not been working except in the case of a major disaster. Consequently, there is the growing concentration of power on a global scale. Current theories are outdated and unworkable when you have a group of very powerful interests determining what the price is going to be without any real competition in the marketplace. Those theories are simply not working. If we look at the various policies of the governments,

## [Traduction]

Sachant que, de 1989 à juin 1993, 110 usines de il faudrait faire de la production et de la transformation des aliments une question de sécurité nationale. La législation canadienne sur la concurrence et la pratique actuelle des rabais annuels, des remises et boni doivent être revues de facon à éliminer ceux qui nuisent à l'industrie alimentaire dans son ensemble. Ces rabais existent, les commissions royales d'enquête en on fait état. Une publication sortie il y a un mois montre qu'ils existent toujours et indique le coût de l'espace dans les rayons des supermarchés etc. Ce sont là des centres de profit que l'on rencontre partout dans le secteur de la distribution. Chacun est extrêmement rentable, d'après les informations dont nous disposons.

Le gouvernement doit appuyer et renforcer les offices, organismes et commissions de commercialisation dans les secteurs qui exportent les produits et n'ont pas d'organismes de fixation des prix. Un système de double prix devrait être mis en place, similaire à celui des États-Unis. Pour ceux d'entre vous qui diront qu'un tel système de double prix est incompatible avec le GATT ou l'ALÉNA, je leur rappelle que les États-Unis ont en place à l'heure actuelle plusieurs systèmes de ce genre. Il y a le Export Enhancement Program pour l'exportation du grain-ce n'est rien d'autre qu'un système de double prix. Leurs prix cibles pour les taux d'emprunt équivalent à un système de double prix, un prix intérieur et un prix à l'exportation. Il y a de la même façon des contingents et des systèmes de double prix pour le coton et l'arachide, le sucre et le tabac.

Il y a par ailleurs les ordonnances de commercialisation qui sont largement utilisées dans le secteur des fruits et légumes, particulièrement en Californie. C'est encore un système de double prix. On a pu lire dans la presse il y a quelques jours que les bananes, par exemple, sont vendues moins chères à Toronto qu'en Californie.

Il est donc très facile pour eux de dire que le Canada doit se défaire de ses offices de commercialisation, mais ils ont les mêmes. Ils sont fermement implantés, et ils ne vont pas les changer.

Il faut trouver des moyens d'accroître les revenus des producteurs, afin de leur donner la possibilité de pratiquer l'agriculture écologique. Prenez exemple sur la politique des pays européens qui interdisent les importations de produits venant de pays qui ne suivent pas des codes environnementaux sérieux similaires. Regardez par exemple, les exigences européennes touchant le bois d'oeuvre canadien. Et bien entendu, l'effondrement des stocks de morue dans l'Atlantique nord est le résultat de la surexploitation et du fait que l'on n'a pas assuré la pérennité de l'espèce. Nous connaissons tous le désastre qui en a résulté.

Enfin, je tiens à faire ressortir que le prix canadien des céréales baisse régulièrement depuis 15 ans, la seule exception étant 1993, lorsque la plaine du Mississippi a été inondée. Bien que les réserves mondiales soient restées au même niveau au cours des 15 dernières années, il est évident que ces dernières années les systèmes d'établissement des prix sur le marché n'ont pas fonctionné, sauf en cas de catastrophe majeure. Par conséquent, on constate cette concentration croissante de la puissance à l'échelle mondiale. Les théories actuelles sont désuètes et impraticables lorsque vous avez un groupe d'intérêts très puissant qui peut dicter les prix en l'absence de toute concurrence véritable sur le marché. Ces théories

influenced very heavily by not only the very large corporations but also the government policies.

• 0940

If agriculture is to survive in Canada, our incomes must increase. We must also realize when we're looking at this that climatic conditions in Canada dictate increased costs associated with weather extremes that require well-insulated buildings in winter and well-ventilated ones in summer.

I respectfully suggest to the parliamentarians here today that to turn a blind eye to the concentration I referred to in the Canadian food industry and to ignore the huge transnationals operating south of the U.S. border and in other countries who are striving to gain access to Canadian markets with inferior quality food products would be a very grave mistake.

Two days ago I saw the U.S. Secretary of Agriculture being interviewed on a television broadcast. He said, we have resolved the durham wheat problem on a temporary basis; we still have grave problems with poultry and dairy in Canada. Now, really, who are they to tell us what we have to do in Canada? We have a system that's working and working very successfully.

Above all, we have to ensure the economic viability of our industry and, most of all, the health of our Canadian people.

Thank you, Mr. Chairman, for allowing me to make this presentation.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Ferguson.

Colleagues, we have a lot of work to do today so I'm going to be cutting back in terms of time for questions and answers. We have a long list of people who want to get on, so I figured we'd do about five minutes each. Mr. Chrétien.

M. Chrétien (Frontenac): Merci, monsieur le président. Je vais essayer de rester dans le cadre des 5 minutes qui me sont accordées. Monsieur Ferguson, je vous remercie beaucoup d'être venu témoigner ce matin au Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire.

Je dois vous dire que j'ai beaucoup apprécié votre exposé. Je voudrais m'attarder sur votre conclusion dans laquelle vous insistez sur le fait qu'il fallait augmenter les revenus de nos agriculteurs canadiens. Il m'est revenu à l'esprit, pendant que je vous écoutais tout à l'heure, un exemple que j'ai vécu la semaine dernière dans ma circonscription où un producteur de concombres et de tomates de serres a réussi à développer un grand respect pour ces produits, dans la région.

Ces produits sont très recherchés. Mais vous savez aussi que la récolte a été exceptionnellement élevée en Floride l'année passée et que la concurrence a été très féroce sur nos marchés, si bien que les prix ont énormément chuté alors que les coûts de production ont augmenté régulièrement comme il se doit.

Ce producteur qui fait lui-même sa mise en marché et les de ses tomates à 0,70 \$ la livre, alors que le marchand, qui ne cents a pound, while the retailer, who does no processing and

[Translation]

whether it's the U.S. or the EEC, the price discovery mechanisms are fonctionnent tout simplement plus. Si l'on regarde les diverses politiques gouvernementales, qu'il s'agisse des États-Unis ou de la Communauté européenne, les mécanismes d'établissement des prix sont influencés très lourdement non seulement par les très grosses sociétés, mais également par les politiques gouvernementales.

> Si l'on veut que l'agriculture survive au Canada, nos revenus doivent augmenter. Il faut savoir également que les conditions climatiques qui règnent au Canada imposent des coûts de production supérieurs, du fait que les extrêmes de températures exigent des bâtiment bien isolés en hiver et bien ventilés en été.

> Je dis respectueusement aux parlementaires ici présents que ce serait une grave erreur que de fermer les yeux sur la concentration dans l'industrie alimentaire canadienne dont j'ai parlé et d'ignorer les énormes multinationales qui opèrent au sud de la frontière et dans d'autres pays et qui cherchent à inonder le marché canadien avec des produits de qualité inférieure.

> J'ai vu il y a deux jours un interview à la télévision du secrétaire américain à l'agriculture. Il a dit que le problème du blé dur avait été résolu temporairement mais que nous avons toujours de graves problèmes avec la volaille et le lait au Canada. De quel droit prétendent-ils nous dicter ce que nous avons à faire au Canada? Nous avons un système qui fonctionne et qui fonctionne très bien.

> Il nous faut par-dessus tout assurer la viabilité économique de notre industrie et, surtout, protéger la santé des Canadiens.

> Je vous remercie, monsieur le président, de m'avoir permis de faire cet exposé.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Ferguson.

Chers collègues, nous avons beaucoup de travail à faire aujourd'hui et je vais donc restreindre le temps alloué aux questions et réponses. J'ai une longue liste de membres qui veulent poser des questions, et c'est pourquoi j'ai pensé qu'il fallait se limiter à cinq minutes chacun. M. Chrétien.

Mr. Chrétien (Frontenac): Thank you, Mr. Chairman. I will try not to exceed my five minutes. Mr. Ferguson, thank you very much for appearing today before the Standing Committee on Agriculture and Agrifood.

I must say that I have really liked your presentation. I would like to dwell a bit on your conclusion where you insist that the income of the Canadian producer must increase. While I was listening to you, an example came back to my mind that happened last week in my riding where a hot house cucumber and tomato producer has been able to commend a very high respect for his products in the area.

These products are very sought after. But you also know that the crop has been exceptionally good in Florida last year and that there has been ferocious competition in our market, so that prices dropped dramatically while the cost of inputs kept increasing.

This producer who is doing his own marketing and who ventes en épicerie avec sa propre camionnette, me racontait que, delivers to grocery stores with his own truck told me that, as pas plus tard que la semaine dernière, il avait dû baisser le prix late as last week, he had to reduce his price for tomatoes to 70

fait aucune manipulation et ne passe par aucun intermédiaire, pays for no other intermediary was reselling them 2.39 dollars a les revendait 2,39 \$ la livre. Il me disait ses difficultés et il comparaît ses tomates à celles qui étaient importées de l'Ontario ou qui venaient d'un gros maraîcher de Montréal et qui se vendaient 0,97 \$ ou 0,98 \$ la livre. Le problème, c'est la marge des détaillants qui est de 300 p. 100, et qui fait que ce petit producteur a du mal à écouler ses tomates.

Vous avez également dit que vous prévoyez des faillites, au Québec, pour un sur dix producteurs laitiers, donc 10 p.100. Vous avez probablement raison, et il va peut-être en disparaître plus d'un sur dix dans les cinq prochaines années, mais ce ne seront pas nécessairement des faillites, ce sera surtout le problème de la relève agricole bien souvent.

Je termine là-dessus pour respecter le quota de cinq minutes que M. le président nous a accordé, mais j'aimerais que vous essayiez de me donner les moyens d'augmenter les revenus de nos agriculteurs. Vous nous en avez cités ici, à l'aide de vos diapositives, bien sûr, mais il y en a sûrement d'autres que vous connaissez et que vous n'avez pas énumérés tout à l'heure. Il est révoltant de voir que le revenu familial moyen chez les agriculteurs est de 39 600 \$, alors que 21 600 \$ viennent de l'extérieur de la ferme. Je dois vous dire qu'au Québec, c'est probablement la même chose.

• 0945

Comme vous le disiez si bien, on conduit un autobus scolaire le matin et le soir. D'autres font du sirop d'érable. D'autres font du bois de pulpe, de la pâte à papier ou de la branche.

J'aimerais avoir votre opinion là-dessus. Quels moyens pourraiton utiliser pour augmenter les revenus de nos agriculteurs d'une incomes of our farmers on a real and long-term basis? façon efficace et à long terme?

Mr. Ferguson: Thank you very much for the question. I am certainly aware of some of the things you referred to. In fact, I believe it was only two years ago that the British Columbia cabbage producers had cheaper imports flooding their markets just at harvest time, and they ended up having to plough down some of their product.

I was out to British Columbia last March and apples were landing in their market from Washington state in the U.S. at a very low price. They were only being offered 2¢ a pound, I believe, for the Canadian apples and yet in the stores they were being sold for 89¢ a pound in a fancy package.

We've had some of the same type of thing in Ontario. Some former tobacco growers had converted their greenhouses to hydroponically grow lettuce and they had an excellent product. The stores brought in a very cheap product from California and these men stood to lose their total investment.

When you look at it from the other perspective, this happens in the Niagara region where we have the tender fruit located in Ontario. If they tried to send some truckloads of cherries or peaches across to the United States, one producer could complain and that load would be detained at the border for several days. Of course, with a perishable crop you know what is going to happen to it.

## [Traduction]

pound. He was telling me of the difficulties he is facing and compared his tomatoes to those imported from Ontario or from a big producer in Montreal and that were selling 0,97 or 0,98 dollars a pound. The problem is this 300% profit margin of the retailers, which is the reason this small producer has a difficult time getting his product to the consumer.

You also said that one out of ten milk producers in Quebec, that is 10%, would go bankrupt. You are probably right to think we might even see more than one out of ten go out of business in the next five years. It might not always be a bankruptcy, often it will just be that no one wants to take over the farm.

I'll stop there in order not to exceed the five minutes allowed by the Chairman but I would like you to tell us if there are means that would allow an increase of farm incomes. You have shown a few in your slides but I'm sure there are a few more you haven't told us yet. It is revolting to see that the average family income of farmers is \$39,600, of which \$21,600 are not farm income. I can tell you that in Quebec the figures are probably the

As you mentioned, some people drive a school bus in the morning and at night. Others make maple syrup. Others cut wood for pulp or firewood.

I would like to have your opinion as to how we could increase the

M. Ferguson: Merci beaucoup de cette question. Je suis tout à fait au courant de certaines des choses que vous mentionnez. En fait, je crois que c'était il y a deux ans que les producteurs de choux de la Colombie-Britannique ont vu leurs marchés inondés par des importations moins chères, juste au moment de la récolte, si bien qu'ils ont dû labourer une partie de leurs champs sans cueillir.

J'étais en Colombie-Britannique en mars dernier et leur marché était inondé de pommes à très bas prix de l'État de Washington. On ne leur offrait que 2c. la livre, je crois, alors que les pommes canadiennes se vendaient en magasin à 89 cents la livre, dans un bel emballage.

Nous avons constaté le même genre de chose en Ontario. Certains producteurs de tabac avaient converti leurs serres pour cultiver des laitues hydroponiques et ils avaient un excellent produit. Les magasins ont fait venir un produit très bon marché de Californie et ces gens ont perdu tout leur investissement.

Si on prend les choses par l'autre bout, regardez ce qui se passe dans la région de Niagara où sont cultivés la plupart des fruits tendres de l'Ontario. S'ils tentaient d'envoyer quelques chargements de cerises ou de pêches de l'autre côté de la frontière, aux États-Unis, il suffirait qu'un producteur se plaigne pour que tout le chargement soit détenu à la frontière pendant plusieurs jours. Vous savez évidemment ce qui arrive dans ce cas à un produit périssable.

The snap—back provisions we have at present don't come into effect quickly enough in terms of imported products. We should be able to look at that. We should be able to determine whether or not the chemical content of those foods and the way they're produced measure up to our standards. If they don't, they should be kept out.

When I looked at the chemicals they use on an ongoing basis in Mexico, for example, I found that of 48 chemicals used in food production processing in Mexico, 12 were banned in Canada. I know that figure was about 25%. The United States congressional committee looked too, and Richard Gephardt, the congressman, looked at it. He identified 57 used in the United States and Mexico, but 17 of those were banned in the United States.

So we have to have a better mechanism. You have a high quality food that you were describing to us, and it's not fair that it should be undermined by inferior quality food and those people forced out of business.

In terms of raising the incomes of Canadian farmers, certainly the dairy and the poultry industries have that mechanism in place now. We have to see if there is some way to enlarge that to cover the fruit and vegetable sector and the grain sector and to bring stabilization to the red meat sector. I don't know exactly what the answer is, but I do have various ideas on it.

The Chairman: Thank you Mr. Ferguson. Senator Gustafson.

Senator Gustafson (Saskatchewan): Mr. Ferguson, your very excellent presentation this morning is clear evidence that you've been there.

My question is this: where do we go from here? It appeared to me that a lot of what you might recommend is government intervention, at least to some extent. On the other hand it seems that the direction internationally, through the GATT and trade agreements, is the opposite.

I was cultivating the other day and it was so dusty that I couldn't see ahead. I had to look back to see where I had been and where I was going, because I just couldn't see a thing ahead. Then I thought of that old script that said he that puts his hand to the plough and looks back is not fit for the kingdom.

• 0950

Are you suggesting that we have to go back? The reality is the continental situation that we face, and it would appear to me that we've got to have some clear direction of where the free trade agreement is going—the North American Free Trade Agreement—and begin to work with the Americans.

I was talking to a farmer from South Dakota the other day. He said, "This makes no sense. We're competing for the same market and yet internationally we know we have to compete with the European Common Market. We have to compete with Asia on prices, and the farmers both in your country and the taxpayers in our country are paying the bill. What we're doing now makes no sense."

[Translation]

Agriculture and Agri-Food

Les moyens d'intervention dont nous disposons à l'heure actuelle n'entrent pas en vigueur assez rapidement pour ce qui est des importations. Il faudrait pouvoir agir plus rapidement. Il faudrait pouvoir déterminer si la teneur en produits chimiques de ces denrées et la manière dont elles sont produites respectent bien nos normes. Si ce n'est pas le cas, il faudrait en interdire l'entrée.

Si je regarde, par exemple, les produits chimiques utilisés massivement au Mexique, sur les 48 couramment utilisés dans le conditionnement des aliments au Mexique, 12 sont interdits au Canada. C'est environ 25 p. 100. Le comité du congrès américain a procédé au même examen et Richard Gephardt, membre du congrès, en a fait autant. Il a identifié 57 produits utilisés aux États-Unis et au Mexique, mais 17 étaient interdits aux États-Unis.

Il faut donc un meilleur mécanisme. Nous avons les produits agricoles de haute qualité que vous nous avez décrits, et il n'est pas juste que nos producteurs soient acculés à la faillite par des produits de qualité inférieure.

Pour ce qui est de l'augmentation des revenus des agriculteurs canadiens, on a mis en place un mécanisme dans les secteurs du lait et de la volaille. Il s'agirait de l'étendre au secteur des fruits et légumes et au secteur céréalier, et de stabiliser un peu le cours de la viande rouge. Je ne sais pas exactement quelle est la solution, mais j'ai quelques idées.

Le président: Je vous remercie, monsieur Ferguson. Sénateur Gustafson.

Le sénateur Gustafson (Saskatchewan): Monsieur Ferguson, votre excellent exposé de ce matin montre bien que vous vous y connaissez.

Ma question est la suivante: que peut—on faire aujourd'hui? Il me semble qu'une bonne partie des mesures que vous recommandez exigent une intervention gouvernementale, du moins dans une certaine mesure. Or, il me semble que la direction suivie au niveau international, que ce soit au GATT ou par le biais d'autres accords commerciaux, va exactement dans le sens contraire.

Je passais le motoculteur l'autre jour, et il y avait tellement de poussière que je ne voyais rien devant. Je devais regarder en arrière pour voir où je me situais et où j'allais, car je ne voyais rien devant moi. Cela m'a fait penser à ce vieux verset qui dit que celui qui met la main sur la charrue et regarde en arrière n'est pas apte à entrer dans le royaume.

Préconisez-vous un retour en arrière? La réalité, c'est la situation continentale dans laquelle nous vivons, il me semble qu'il faut se faire une idée claire de la direction dans laquelle nous mène l'accord de libre-échange—l'Accord de libre-échange nord-américain—et commencer à collaborer avec les Américains.

Je parlais l'autre jour à un agriculteur du Dakota du Sud qui me disait «Il est insensé de nous faire concurrence pour le même marché. Et pourtant, à l'échelle internationale, nous savons que nous devons concurrencer le Marché commun. Nous devons livrer concurrence à l'Asie sur les prix, et ce sont les agriculteurs tant chez vous que les contribuables chez nous qui payent la facture. Ce que nous faisons est insensé».

It would appear to me that some direction has to be taken on the continental approach to marketing. I think that will happen in the long term. Unfortunately, I don't have a lot of faith for it in the short term.

First of all, farmers are 1.5% or 2% of the voting population. We don't have political clout. Do we need an educational system for the consumers? You laid out a very good presentation this morning on that. I want to hear your remarks on these comments.

**Mr. Ferguson:** Thank you very much, Senator, I don't think we have to go back. We have some of the highest quality food standards of any country in the world. I don't think we should be harmonizing unless the others want to bring theirs up to our standards. We should not lower them.

One of the things that concerned me in the NAFTA negotiations—I don't know what was the final outcome—was that they were going to agree to accept each other's standards. That's not acceptable to me, and I'm sure it's not acceptable to you.

I fully recognize, for example, that in Saskatchewan you have the highest quality wheat in the world. We can't touch it in other parts of Canada and they can't in the United States. I believe that is one of the reasons the United States millers loved your durum wheat, because it's high quality and they blended it with a lower quality wheat and did very well with it.

I think we have to make sure we're competing on the same basis. Make them measure up to our standards in terms of quality and health standards, and make sure the consumers are aware of this and that other countries are aware of it. I remember different times when the Ontario Soybean Board was exporting soybeans to Japan and they had a good market going. They shipped them in 100-pound sacks.

Then two years later the Japanese were getting their beans someplace else. So they went over and they found out that a non-Canadian company was shipping soybeans using Canadian bags, but beans of a lot much lower quality. We lost that market for several years.

I think, as Canadians, we have something we can brag about in terms of our quality and in terms of the type of food we produce and the inspection standards. I think we have to maintain those, and to go towards any type of harmonization would be a big mistake.

**Senator Gustafson:** Any type of harmonization would be a major mistake. That surprises me because I think that it's going to be a necessity. I'll give you an example. I used this a few days ago in the committee.

They're trucking canola out of Saskatchewan now for around \$7.30, \$7.50 a bushel. The American crushing firms are sending in their own trucks to get it, and they want it. They're going after the market. Probably your soybeans aren't off and they want to get that canola before your soybeans are off, or for whatever other reason in the market.

It seems that right now the Americans are taking what they want but not allowing durum wheat in You mentioned the durum wheat. There was a big cry about it, and yet their processors wanted the commodity. They take what they want and leave what they want.

### [Traduction]

Il me semble qu'il va falloir adopter une approche continentale de la mise en marché. Je pense que cela se fera à long terme. Malheureusement, je ne suis guère optimiste pour ce qui est du court terme.

Premièrement, les agriculteurs ne sont que 1,5 à 2 p. 100 des électeurs. Nous n'avons pas de poids politique. Faut-il éduquer le consommateur? Vous avez présenté d'excellents arguments ce matin en ce sens. J'aimerais avoir votre avis sur tout ce que j'ai dit.

M. Ferguson: Merci beaucoup, sénateur. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de revenir en arrière. Nous avons les meilleures normes de qualité alimentaire du monde. Je ne pense pas qu'il faille harmoniser, à moins que les autres ne veuillent s'aligner sur nous. Il ne faut pas assouplir nos normes.

Une des choses qui m'a préoccupé lors des négociations de l'ALÉNA—je ne sais pas ce qui a été décidé en fin de compte—était que l'on allait convenir d'accepter réciproquement nos normes. Ce n'est pas acceptable à mes yeux, et je suis sûr que cela ne l'est pas non plus aux vôtres.

Je sais très bien, par exemple, que vous avez en Saskatchewan le meilleur blé du monde. Nous ne parvenons pas à l'égaler ailleurs au Canada, pas plus que ne le peuvent les États-Unis. Je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles les meuniers américains adoraient notre blé dur, parce qu'il est de haute qualité et qu'ils pouvaient le mélanger à du blé de moindre qualité tout en demandant un bon prix.

Je pense qu'il faut veiller à être dans une position concurrentielle qui soit équitable. Il faut les obliger à respecter nos normes de qualité et nos normes sanitaires, et veiller à ce que les consommateurs et les autres pays en aient conscience. Je me souviens lorsque l'Office du soja de l'Ontario exportait du soja au Japon. C'était pour lui un marché sûr. Le soja était expédié par sacs de 100 livres.

Puis, deux ans plus tard, les Japonais se sont fournis ailleurs. Nos gens sont allés voir et ont découvert qu'une compagnie étrangère leur livrait du soja dans des sacs canadiens, mais du soja de qualité bien inférieure. Nous avons perdu ce marché pendant plusieurs années.

Je pense que nous, les Canadiens, pouvons nous vanter de notre qualité, du genre d'aliments que nous produisons et de la rigueur de nos inspections. Je pense qu'il faut préserver cela. Accepter une harmonisation de nos normes avec des normes inférieures serait une grossière erreur.

Le sénateur Gustafson: Vous dites que toute harmonisation serait une grossière erreur. Cela me surprend, car il me semble que ce sera nécessaire. Je vais vous donner un exemple. Je l'ai déjà cité à ce comité il y a quelques jours.

La Saskatchewan exporte aujourd'hui du Colza au prix de 7,30\$, 7,50\$ le boisseau. Les presseurs américains envoient leurs propres camions le chercher car ils veulent l'avoir. Peu importe la raison, ils tiennent à avoir votre soja.

Il semble qu'à l'heure actuelle les Américains achètent ce dont ils ont besoin chez nous, mais n'autorisent pas l'entrée de notre blé dur. Vous avez mentionné le blé dur. Il y a eu toute une levée de boucliers, et pourtant leurs usines de transformation voulaient ce blé. Les Américains nous prennent ce qu'ils veulent et laissent ce qu'ils veulent.

The point I'm making is that there is a free trade agreement in to make sure that the Americans follow the agreement they signed?

[Translation]

Ce à quoi je veux en venir, c'est que nous avons signé un accord place. Don't you think that free trade agreement has to be worked on de libre-échange. Ne pensez-vous pas qu'il faille travailler sur l'accord de libre-échange pour être sûrs que les Américains respectent bien l'accord qu'ils ont signé?

• 0955

This is a strong statement, but I was thinking the other day, there's no question that the Americans are number one. I'm pro American. I don't think there's a greater country to live beside. But now that Russia is down and there's no major power structure, it seems that they've turned inward to some extent and we're facing that. They realize the power and control they have.

But we do have a trade agreement, a North American trade agreement, a free trade agreement, and I think we're going to have to work on them to honour that agreement in all areas and not just be selective.

Mr. Ferguson: Well, in terms of equality standards and health standards, that applies right across the board. There was a move to harmonize regulations and quality standards and I don't think we should be deviating from our high standards. That's my point.

Senator Gustafson: I see the health part, but I'm talking more about the price part. Durum wheat was selling in Macoun, Saskatchewan, for \$2.40 Canadian, and it was selling across the line for \$7.15, and the American farmers were crying.

Mr. Ferguson: I should perhaps point out they have their target price system, and I touched on that very briefly before. For example, the target price in 1994 for wheat was \$4 a bushel in the U.S. This was the national target price. Their loan rate was \$2.75 a bushel. The loan rate is what they have in storage on the farm and they can borrow money against that.

In the last several years that loan rate has become the selling price. It wasn't intended that way. Originally, the way it was used before, the farmer could sell this to the Commodity Credit Corporation for whatever the loan rate was if he felt he was being stuck with it, and they used to keep a grain reserve in the United States market through the Commodity Credit Corporation. That's all gone. They don't have grain reserves now except for the ones in private hands.

But in the case of soybean. . .this affects your canola prices too. They don't have a target price. They have a loan rate and that loan rate dictates the price.

I asked a man who is retired now from the Department of Agriculture in the U.S.—he had previously been talking to Washington—why they had this dastardly soybean program at the loan rate. He responded, "One of our large grain companies wrote those provisions. They like them and we're stuck with them."

C'est une déclaration énergique, mais je me disais l'autre jour qu'il est certain que les Américains sont les premiers. Je suis pro-Américain. Je ne pense pas qu'il v ait un pays où il soit plus agréable de vivre, à part le nôtre. Cela dit, depuis que la Russie s'est effondrée et qu'il n'y a plus d'autre grande puissance, j'ai l'impression que les Américains se sont, dans une certaine mesure, repliés sur eux-mêmes, et c'est le problème auquel nous faisons face. Ils se rendent compte de leur puissance et du contrôle qu'ils exercent.

Néanmoins, nous avons un accord commercial, un accord de libre-échange nord-américain, un accord de libre-échange, et je pense que nous allons devoir travailler avec les Américains pour qu'ils respectent ces accords intégralement, pas seulement de façon sélective.

M. Ferguson: Eh bien, les normes de qualité et de santé sont censées s'appliquer partout. Nous avons tenté d'harmoniser notre réglementation et nos normes de qualité, et je ne crois pas que nous devrions renoncer à nos normes rigoureuses. C'est mon avis.

Le sénateur Gustafson: Je comprends l'aspect santé, mais je parle davantage du prix. Le blé dur se vendait 2,40\$ Can. à Macoun, en Saskatchewan, alors qu'il se vendait 7,15\$ de l'autre côté de la frontière, et les agriculteurs américains se plaignaient.

M. Ferguson: Je devrais peut-être souligner qu'ils ont leur système de prix cibles, dont j'ai d'ailleurs déjà parlé très brièvement. Par exemple, le prix cible du blé pour 1994 était de 4\$ le boisseau aux États-Unis. C'était le prix cible national. Le taux d'emprunt était de 2,75 le boisseau. Ce taux correspond au blé conservé à l'exploitation agricole; les agriculteurs peuvent emprunter sur cette garantie.

Or, ces dernières années, le taux d'emprunt est devenu le prix de vente. Ce n'était pas prévu. Au départ, l'agriculteur pouvait vendre son blé à la Commodity Credit Corporation au taux d'emprunt, s'il avait l'impression qu'il ne pourrait pas l'écouler. Les États-Unis conservaient des réserves fédérales de céréales par l'intermédiaire de la Commodity Credit Corporation. Aujourd'hui, c'est fini. Les Américains n'ont plus de réserves, sauf celles qui appartiennent à des intérêts privés.

Par contre, dans le cas du soja. . . Cela influe aussi sur les prix du colza. Ils n'ont pas de prix cible. Ils ont un taux d'emprunt, et c'est ce taux qui dicte le prix de vente.

J'ai demandé à un fonctionnaire maintenant à la retraite du ministère de l'Agriculture des États-Unis-il correspondait naguère avec Washington-pourquoi les Américains avaient ce fichu programme où le prix de vente du soja correspond au taux d'emprunt. Il m'a répondu: «Une de nos grandes compagnies de céréales a rédigé ces dispositions. Elles leur conviennent, et nous ne pouvons rien faire.»

I guess that reflects back to a report on business from the United Nations in January 1993. They pointed out that in many countries the large transnational corporations wield more power than the democratically elected governments. That's a shocker, and perhaps this is one example of what has happened there.

Those companies want cheap grain for their livestock and poultry operations—you saw the extent of those a few minutes ago—for their export operation. When they get their Export Enhancement Program subsidy with the cheap grain, it makes it very, very difficult for you fellows. You can't do it.

Senator Gustafson: Even in the short-term no one-

**The Chairman:** Mr. Ferguson and Senator, we have to move on.

**Senator Gustafson:** I have one short question. No one has felt the heat like the grain producer of the prairies.

Mr. Ferguson: That's right.

Senator Gustafson: Your chart showed that.

Mr. Ferguson: Absolutely.

Senator Gustafson: We went down percentages compared to the marketing board protection of the dairy producers and the chicken producers. And yet we didn't gain a thing with the agreement with the U.S. The U.S. got everything they wanted. We got no guarantees in the grain industry in Saskatchewan out of the agreements we were able to reach with the U.S. None whatever. We took it on the chin.

I am told that barley, for instance, is going through B.C. into the U.S., and it's going through Ontario into the U.S., out of Manitoba and Alberta. We're landlocked in Saskatchewan. We can't truck into Ontario and then sell it to the U.S.

The Chairman: I'm not sure if that's a statement or a question. It sounds to me as if it's a statement. Mr. Easter.

Mr. Easter (Malpeque): Thank you, Mr. Chairman. I found the senator's last comment interesting because he was parliamentary secretary to the Prime Minister when some of those decisions were made.

**Senator Gustafson:** We gave more money to the farmers than any other government in the history of the country.

• 1000

The Chairman: Finally politics is coming out.

Mr. Easter: In any event, Mr. Ferguson, I certainly welcome you here.

Spinning off your comment to the senator, a lot of people talk about free enterprise and letting the market decide in this country, that this is what's south of the border and so on. I think they don't really understand what's going on there. You wouldn't be suggesting that free enterprise really doesn't exist in the land of the free traders south of the border as it relates to agriculture, would you?

[Traduction]

Cela me rappelle le rapport sur les affaires des Nations-Unies de janvier 1993. Dans ce rapport, il est précisé que, dans bien des pays, les grandes multinationales ont plus de pouvoir que les gouvernements démocratiquement élus. C'est choquant, et nous en voyons peut-être un exemple ici.

Ces entreprises veulent des céréales à bon marché pour leurs élevages de bétail et de volaille—vous avez pu constater l'ampleur de ces exploitations il y a quelques minutes—destinés à l'exportation. Quand ils obtiennent leurs subventions de *l'Export Enhancement Program* en plus d'avoir des céréales à bon marché, vous avez la vie très difficile. Vous ne pouvez pas supporter cette concurrence.

Le sénateur Gustafson: Même à court terme, personne. . .

Le président: Monsieur Ferguson, monsieur le sénateur, nous allons devoir passer à autre chose.

Le sénateur Gustafson: J'ai une petite question. Personne n'a eu la vie aussi dure que des producteurs céréaliers des Prairies.

M. Ferguson: C'est exact.

Le sénateur Gustafson: Votre graphique l'a montré.

M. Ferguson: Certainement.

Le sénateur Gustafson: Nous avons perdu des points comparativement aux producteurs laitiers et aux producteurs de poulet, qui sont protégés par les offices de commercialisation. Et pourtant, nous n'avons rien gagné dans cet accord avec les États-Unis. Les États-Unis ont eu tout ce qu'ils voulaient. L'industrie céréalière de la Saskatchewan n'a obtenu aucune garantie dans les accords que nous avons réussi à conclure avec les États-Unis. Aucune. Nous avons tout encaissé.

On me dit par exemple que l'orge du Manitoba et de l'Alberta passe par la Colombie-Britannique et par l'Ontario pour être vendu aux États-Unis. En Saskatchewan, nous sommes bloqués. Nous ne pouvons pas transporter nos céréales en camion jusqu'en Ontario pour les vendre aux États-Unis.

Le président: Je ne suis pas sûr que ce soit une déclaration ou une question. À mon avis, c'est une déclaration. Monsieur Easter.

M. Easter (Malpèque): Merci, monsieur le président. La dernière intervention du sénateur m'a semblé intéressante, parce qu'il était secrétaire parlementaire du Premier Ministre quand certaines de ces décisions ont été prises.

Le sénateur Gustafson: Nous avons donné plus d'argent aux agriculteurs que n'importe quel autre gouvernement dans toute l'histoire du pays.

Le président: Enfin, la politique se manifeste.

M. Easter: Quoi qu'il en soit, monsieur Ferguson, je vous souhaite la bienvenue.

Je pars de ce que vous avez dit au sénateur: bien des gens parlent de libre-entreprise et disent qu'il faudrait laisser le marché décider au Canada, que c'est ce que l'on fait au sud de la frontière et ainsi de suite. Je ne pense pas qu'ils comprennent vraiment ce qui se passe là-bas. Vous ne dites pas que la libre-entreprise n'existe vraiment pas au pays des libres-échangistes, au sud de la frontière, dans le secteur de l'agriculture?

Mr. Ferguson: No, it really doesn't exist, not to the rank—and—file individual. In their systems, and you saw them there on the board, it's really a pyramid. There's no profit except at the very top corporate level. The rest are just operating on a non—profit basis.

Mr. Easter: Your presentation certainly was refreshing because it's good to see the facts speak for themselves. The facts clearly show the efficiency of the supply management systems and how those systems have been good both for the farm community and to a great extent for the consuming community as well. As the committee moves down the road in terms of our recommendations, we're going to have to look at that very seriously. I think the senator's point on where we go is a very legitimate one, looking back and looking ahead.

Clay Gilson talked in his presentation about the difficulty we will have making decisions as a committee—and I agree with him—about the balance between policies that emphasize efficiencies as a goal and policies aimed at the general goal of fairness to the farm community and the general public.

As a committee member and a new MP, kind of green around Ottawa and about what our role is and how much say we have as MPs, I'm concerned about the amount of influence of those with the line of thought of letting the market decide everything, both within this government of which I'm a part and across the country.

As a former minister and a former MP, how do you see the process of us, as committee members, coming to concrete decisions on the development of policy that really relates to the people we're supposed to relate to, the primary producers? In terms of your experience, does Agriculture Canada, for instance, have too much influence and the farm community not enough? I think it's important in terms of us making decisions as a committee and really understanding what we're up against. Are MPs going to have the say they ought to have in terms of the development of policy in this country?

Mr. Ferguson: That's an excellent question and I really want to commend this committee for going through this process. I think it's an excellent process and a very important part of the democratic process.

When you look at this, as you describe it, departments and the people within departments are there to administer policy. Policy is established by committees such as this, or the various political parties will probably have their own policies. Hopefully they can be brought to a common denominator with a committee structure such as this. I know people on both sides of the table here and I have respect for them all.

I think there's an opportunity for this committee to bring out some very strong recommendations. I always felt that if the bureaucracy, if you want to call it that, or the officials became too strong in the policy-making process, it was because a void had developed. A void had developed from the input of the rank and file and members of Parliament. Then, of course, in the democratic process all parties have their policy conventions where they hammer out policies they can live with, and then you bring it up through the system.

[Translation]

M. Ferguson: Non, elle n'existe vraiment pas, pas pour celui qui est au bas de l'échelle. Les systèmes américains—vous les avez vus au tableau—sont des pyramides. Personne ne fait de profit, sauf au niveau le plus élevé. Tous les autres ne font aucun profit.

M. Easter: Votre exposé m'a vraiment donné une bouffée d'air frais, parce qu'il est bon de voir les faits parler pour euxmêmes. Les faits révèlent clairement l'efficience des systèmes de gestion de l'offre et montrent comment ces systèmes ont été utiles pour les agriculteurs et dans une grande mesure pour les consommateurs. Nous allons devoir nous pencher très sérieusement là—dessus quand viendra le temps de formuler nos recommandations. J'estime que ce que le sénateur a dit sur nos orientations est tout à fait juste, si je regarde le passé et l'avenir.

Clay Gilson a dit dans son exposé que notre comité aura de la difficulté à prendre des décisions—je suis d'accord avec lui—pour arriver à concilier les politiques qui privilégient les gains d'efficience et celles qui favorisent globalement l'équité pour les agriculteurs et pour le grand public.

En ma qualité de membre du Comité et de nouveau député qui apprend à se retrouver à Ottawa et à comprendre son rôle et l'influence qu'il peut avoir comme député, je m'inquiète précisément de l'influence de ceux qui estiment qu'il faudrait laisser le marché décider de tout, aussi bien au gouvernement dont je fais partie que dans l'ensemble du pays.

À titre d'ancien ministre et d'ancien député, comment envisagez-vous le processus grâce auquel les membres du Comité que nous sommes pourront arriver à des décisions concrètes sur l'élaboration d'une politique vraiment axée sur les gens auxquels nous sommes sensés penser, c'est-à-dire les producteurs primaires? D'après votre expérience, est-ce qu'Agriculture Canada, par exemple, a trop d'influence et les agriculteurs pas assez? Je pense qu'il est important que nous le sachions pour prendre des décisions en tant que comité et pour comprendre vraiment à quoi nous avons affaire. Les députés vont-ils avoir l'influence qu'ils devraient avoir sur l'élaboration des politiques de notre pays?

M. Ferguson: C'est une excellente question, et je tiens vraiment à féliciter le Comité d'entreprendre cette démarche. Je pense qu'elle est excellente et qu'elle est une partie très importante du processus démocratique.

Quand on étudie cette question, on constate que les ministères et les fonctionnaires sont là pour appliquer les politiques. Ce sont des comités comme le vôtre qui établissent les politiques ou bien les partis politiques. Il faut espérer que tout cela puisse être ramené à un commun dénominateur grâce à un comité comme le vôtre. Je connais des gens des deux côtés de votre table et j'ai du respect pour eux tous.

Je pense que votre comité a la possibilité de formuler des recommandations très percutantes. J'ai toujours pensé que si la bureaucratie—si vous voulez l'appeler ainsi—ou si les hautsfonctionnaires ont trop d'influence sur le processus d'élaboration des politiques, c'est parce qu'il y avait un vide. Un vide s'était créé faute de participation de la base et des députés. Cela dit, il est certain que, dans le processus démocratique, tous les partis ont des congrès d'orientation où ils s'entendent sur les politiques qui leur conviennent et qu'ils font ensuite passer dans le système.

[Traduction]

• 1005

When I first became a member of Parliament, I believe it was 83% of all policy resolutions passed at our national convention became government policy, which was really democracy at its finest. I suspect all other parties had a similar process. And really that's the way a true democratic system is designed to work. But then, of course, you have forces at play, and you have the lobbyists. I'm very concerned about the lobbyists and the influence they wield. I think perhaps we may have seen some of that in the initiative that I've been following very closely. In fact, I was very deeply involved in the ethanol issue and the banning of MMT from use in gasolines.

When I had my private member's bill on the issue I took a double-barrelled approach. One was to ensure that all Canadian automotive fuels had 3.2% oxygen, which meant they're a lot cleaner burning; the other is to ban MMT, which is an insidious, neurotoxic substance. I had a lot of documentation on that from universities, medical schools, and so on, but it hadn't been recognized by one of the departments here in Ottawa. But I believe they've got the message now.

Again, to follow that one step further, it takes public pressure to make sure that the governments are aware, and the members of Parliament, of the problems they're facing. So in that context, I believe that this committee perhaps has the power and should make a very determined effort to ensure that the recommendations and the report you come up with, after all the hearings you've gone through here and the various witnesses who have come forward, can be sorted out and perhaps brought to a common denominator and presented to government as a long-term policy that should be followed.

Mr. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Thanks, Mr. Ferguson, for coming. I've seen your figures before. I think you've done a tremendous job of showing what the prices were at the farm gate and to the processors and retailers. I used them quite a bit during the election campaign when I defeated an agriculture minister. I had to have some good information.

I was really astounded at the comment you made in your opening remarks. You said more or less to us that we have to do something. I would put the question back to you. You were there; why didn't you? Then I will make another statement. You said U.S. corporations—

The Chairman: Too short a time.

Mr. Hoeppner: I have all day today. I never say much in other meetings so—

The Chairman: Mr. Ferguson was only here for nine months.

Mr. Hoeppner: I want you to comment on this in general. I just want to point a few things out. You said U.S. corporations really control market conditions to a large degree. Isn't that true in Canada too? Let me finish and I'll point out why I'm asking that.

La première fois que j'ai été élu député, je pense que 83 p. 100 de toutes les résolutions de principe adoptées à notre congrès national étaient devenues partie intégrante de la politique gouvernementale, ce qui était vraiment l'exemple parfait de la démocratie à l'oeuvre. J'ai l'impression que tous les autres partis avaient un processus analogue au nôtre. C'est vraiment de cette façon qu'un système véritablement démocratique est censé fonctionner. Bien entendu, il y a d'autres forces en jeu, et notamment les lobbyistes. Les lobbyistes et l'influence qu'ils exercent me préoccupent beaucoup. Je pense que nous en avons peut-être constaté en partie les effets dans l'initiative que j'ai suivie de très près. En fait, j'ai joué un grand rôle dans le dossier de l'éthanol et dans l'interdiction du MMT dans l'essence.

Quand j'ai déposé mon projet de loi d'initiative parlementaire à ce sujet, j'ai adopté une approche en deux volets. Le premier consistait à faire en sorte que tous les carburants pour véhicules canadiens contiennent 3,2 p. 100 d'oxygène, afin de brûler beaucoup plus proprement; et le deuxième à bannir l'utilisation du MMT, une substance neurotoxique insidieuse. J'avais obtenu beaucoup de documentation là-dessus des universités, des facultés de médecine, etc., mais l'un des ministères fédéraux intéressés n'en avait pas reconnu le bien-fondé. Je pense qu'ils ont compris depuis.

Je reviens là-dessus pour répéter que le public doit faire pression pour veiller à ce que le gouvernement et les députés soient conscients des problèmes qui se posent à eux. Dans ce contexte, j'estime que votre comité a peut-être l'autorité voulue et qu'il devrait être bien déterminé à faire en sorte que les recommandations et le rapport qu'il produira, après toutes les audiences qu'il a tenues et après avoir entendu tous les témoins qui se sont présentés, soient organisés et peut-être ramenés à un dénominateur commun de façon que le gouvernement puisse en tirer une politique à long terme qu'il appliquera.

M. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Monsieur Ferguson, merci d'être venu témoigner. J'ai déjà vu vos statistiques. Je pense que vous avez fait un travail remarquable en montrant les prix à la production ainsi que les prix pour les conditionneurs et les détaillants. Je me suis servi beaucoup de vos statistiques pendant la campagne électorale pour battre un ministre de l'agriculture. Pour y arriver, i'avais besoin d'une information de qualité.

J'ai été vraiment étonné par ce que vous avez dit dans vos remarques liminaires. Globalement, vous nous avez dit que nous devions faire quelque chose. Je vous renvoie la balle. Vous étiez là, pourquoi n'avez-vous rien fait? J'enchaîne avec autre chose. Vous avez dit que les compagnies américaines—

Le président: Nous n'avons plus assez de temps.

**M.** Hoeppner: Aujourd'hui, j'ai toute la journée. Je ne dis jamais grand chose aux autres réunions, alors. . .

Le président: Monsieur Ferguson n'a été ici que neuf mois.

M. Hoeppner: Je veux que vous me disiez ce que vous pensez en général des quelques idées que je vais avancer. Vous avez dit que les compagnies américaines contrôlent vraiment, dans une grande mesure, les conditions du marché. Cela ne vaut—il pas aussi pour le Canada? Laissez—moi finir, et je vais vous dire pourquoi je vous pose la question.

We have the railways, which, with the Western Grain Transportation Act, operate on subsidies. They have failed for years to perform. We have never done anything about it. We had the issue—I addressed it yesterday to the agriculture minister. According to my information they're illegally backtracking grain today, just taking huge subsidies out of the taxpayers' pocket and disrupting the whole transportation system.

We, as a committee, agreed 100% last spring that that should be stopped. Nothing has happened. Last May 100% of the subcommittee agreed that the WGTA had done a lousy job. We said replace them. Replace them with a one-man authority like they did in the 1960s when they cleaned up the transportation system. I think it was Mr. Roy Milner. Nothing has happened. Why? This committee recommended that it should be done.

Not only that. When it comes to marketing we have a good demand for canola. I was told the other day that a small shipper had 57 cars cancelled because of the bigger corporations running that car allocation system.

We, as a committee, wrote a letter to the agriculture minister to tell him to look into the operations of the Winnipeg commodity exchange because this is where it's all tied up into canola. I haven't even seen a response to that.

Mr. Ferguson, when Mr. Mayer was agriculture minister, Grandin wheat was brought into this country illegally. The customs were going to lay charges and the agriculture minister, or Agriculture Canada, gave them a way around it to bring it in.

• 1010

Today, more farmers are trying to export that wheat, and they're charged by customs. Now, where do we, as farmers, have any clout? If the politicians are doing this to us, I don't think we can change it because either the bureaucrats or the Wheat Board or the GTA control the government, by what I have seen in this House. Senator Gustafson has been in this situation, and I imagine he could explain this whole problem as well as you, Mr. Ferguson.

But I want to ask you, where can we change this system? You've been there, you see the problems; give me an answer.

Mr. Ferguson: Well, I guess perhaps one of the things I realized in the last Parliament I was in. . . I was very concerned about the farm income and I took it upon myself to do the comparative year studies you referred to, and I'm pleased you used it because it's. . .

Mr. Hoeppner: It is very accurate.

[Translation]

Nous avons les chemins de fer, qui fonctionnent grâce à des subventions, grâce à la Loi sur le transport du grain de l'Ouest. Depuis des années, ils ne s'acquittent pas de leur tâche. Nous n'avons jamais rien fait pour y remédier. Nous le savions—j'ai soulevé la question hier auprès du ministre de l'Agriculture. D'après mes renseignements, les compagnies de chemin de fer font illégalement attendre les livraison de grain, en empochant d'énormes subventions prises dans les poches des contribuables et en perturbant tout le système de transport.

Le printemps demier, notre comité s'est entendu à l'unanimité pour dire qu'il faudrait mettre fin à cette situation. On n'a rien fait. En mai dernier, le sous-comité a déclaré à l'unanimité que l'Office du transport du grain avait fait du très mauvais travail. Nous avons dit qu'il fallait le remplacer par une seule personne, comme dans les années soixante quand on a remis de l'ordre dans le système de transport. Je pense que c'était M. Roy Milner. On n'a rien fait. Pourquoi? Le Comité a recommandé que l'on intervienne.

Ce n'est pas tout. Dans le domaine du marketing, la demande de colza est bonne. Or, on m'a dit l'autre jour qu'un petit producteur s'est fait annuler 57 wagons parce que les grandes entreprises noyautent le système d'attribution.

Notre comité a écrit au ministre de l'Agriculture pour lui dire d'enquêter sur les activités de la Bourse des marchandises de Winnipeg, parce que c'est là que tout bloque pour le colza. Je n'ai même pas vu de réponse à cette lettre.

Monsieur Ferguson, quand M. Mayer était ministre de l'Agriculture, on a introduit illégalement du blé Grandin au Canada. Les douanes allaient porter des accusations, mais le ministre de l'Agriculture—ou Agriculture Canada—a donné aux responsables le moyen de contourner la loi pour introduire ce blé chez nous.

Aujourd'hui, d'autres agriculteurs essaient d'exporter ce blé, et les douanes portent des accusations contre eux. Alors, où les agriculteurs que nous sommes exercent-ils leur influence? Si les politiciens nous font ça, je ne pense pas que nous puissions changer quoi que ce soit, parce que le gouvernement est contrôlé soit par les bureaucrates de la Commission du blé ou de l'Office du transport du grain, d'après ce que j'ai vu à la Chambre. Le sénateur Gustafson a vécu cette situation, et j'imagine qu'il pourrait expliquer tout ce problème-là aussi bien que vous, monsieur Ferguson.

Cela dit, je veux vous demander comment nous pouvons changer le système. Vous avez l'expérience, vous avez vu les problèmes; donnez-moi une réponse.

M. Ferguson: Eh bien, j'imagine que l'une des choses dont je me suis rendu compte à la dernière session parlementaire où j'ai siégé... La question du revenu agricole me préoccupait beaucoup, et j'ai décidé de faire les études comparatives par année dont vous avez parlé. Au fait, je suis heureux que vous vous en soyez servi, parce qu'elles...

M. Hoeppner: Elles sont très exactes.

Mr. Ferguson: Thank you. There are 360,000 of those brochures out across Canada by request. I couldn't believe the response we had to it. I was trying to do my part by getting that message out. I published phase three last September, a year ago, and I don't know whether you have that or not. I have a few copies with me.

Mr. Hoeppner: No, I haven't seen that.

**Mr. Ferguson:** My French copies of phase one are all gone. I guess I have a few copies of phase two in French; if the members from Quebec would like them, I have them here and I would be pleased to give them to you.

In the political process, particularly in the democratic process, things move very slowly, and I ran into this myself, frustrated to no end. In fact, on the ethanol issue, which I started back in 1980, now we're coming to a resolution of that problem. In any democratic system there has to be a whole series of checks and balances; it's the same as I mentioned with the checks and balances in the marketplace.

You are the checks and balances of the political system and if you have an agreement here and are calling for these things, don't give up. Don't just call once. Keep the pressure on and you'll get a response.

Mr. Hoeppner: We've been calling for 30 years as farmers. How long do you think we can survive? You just told us yourself. . . when I look at the net return on western grain farmers being 1.6%, our equity is gone. I have farmers phoning me every day; they can't make their payments this fall.

Mr. Ferguson: Yes.

**Mr. Hoeppner:** The other thing I was going to mention I'll bring up and I don't care if he wants to shut me down.

The Chairman: This is your final question, Mr. Hoeppner.

Mr. Hoeppner: The Wheat Board last year told us we had no market for tombstone wheat. My son found a market in four hours; they sold every bushel of wheat at a decent price. They went through the Wheat Board, legally. They got a buy—back from the Wheat Board that was reasonable, so they could export it and make a few dollars.

This year we have the same problem; our durum wheat has tombstone again because we're in the wet area. The Wheat Board has set that export buy-back so high that every farmer who is trying to export wheat is forced out of the business. Now, that is our Wheat Board representing us as Canadian farmers? I think they've cooked their own goose.

Mr. Ferguson: Is tombstone the little white kernels of mildew...?

Mr. Hoeppner: Yes.

Mr. Ferguson: I know what you're talking about then. Yes, we have had it on occasion on our own farms. I know what you're talking about.

[Traduction]

M. Ferguson: Merci. Il y a eu 360 000 de ces brochures distribuées au Canada sur demande. La réaction qu'elles ont suscité m'a paru incroyable. J'essayais de faire ma part en passant ce message. J'ai publié la phase trois l'an dernier, en septembre. Je ne sais pas si vous en avez un exemplaire. J'en ai quelques—uns ici.

M. Hoeppner: Non, je ne l'ai pas vue.

M. Ferguson: Il ne me reste plus d'exemplaires en français de la phase un. Je pense qu'il m'en reste quelques—uns de la phase deux; si les membres québécois du Comité les veulent, je me ferai un plaisir de les leur donner.

En politique—et surtout en démocratie—les choses bougent très lentement. Je m'y suis buté moi-même et j'étais terriblement découragé. En fait, on arrive maintenant à résoudre le problème de l'éthanol, auquel je m'étais attaqué dès 1980. Tous les systèmes démocratiques ont nécessairement un système d'équilibre des pouvoirs. Le principe est le même pour les gouvernements et pour les marchés.

C'est vous qui assurez cet équilibre des pouvoirs dans le système politique; si vous êtes convenus ici de réclamer ces mesures-là, n'abandonnez pas. Ne vous contentez pas de demander une fois. Maintenez la pression et vous obtiendrez une réponse.

M. Hoeppner: Nous réclamons des mesures depuis 30 ans à titre d'agriculteurs. Combien de temps pensez-vous que nous pourrons survivre? Vous venez de nous dire vous-même... quand je vois que le rendement net de l'exploitation des producteurs de céréales de l'Ouest est de 1,6 p. 100, je dois bien conclure que notre avoir s'est envolé. Des agriculteurs me téléphonent tous les jours pour me dire qu'ils ne peuvent pas payer ce qu'ils doivent cet automne.

M. Ferguson: Oui.

M. Hoeppner: Je vais aborder l'autre question que je voulais soulever, et je me fiche bien qu'il veuille me faire taire.

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Hoeppner.

M. Hoeppner: L'an dernier, la Commission canadienne du blé nous a dit que nous n'avions pas de marché pour le blé momifié. Mon fils en a trouvé un en quatre heures; lui et ses collègues ont vendu jusqu'au dernier boisseau de leur blé à bon prix. Ils ont procédé légalement, par l'intermédiaire de la Commission du blé. Elle leur a offert un rachat raisonnable, de sorte qu'ils ont pu exporter le blé et faire un peu d'argent.

Cette année, nous avons le même problème; notre blé dur est encore momifié parce que nous sommes dans un secteur humide. La Commission du blé a fixé le rachat pour l'exportation à un niveau tellement élevé que tous les agriculteurs qui essaient d'exporter du blé sont forcés de se retirer des affaires. Est—ce là notre Commission canadienne du blé, censée représenter les agriculteurs canadiens? Je pense qu'elle s'en sabordée.

M. Ferguson: Vous parlez des petits grains momifiés et moisis?

M. Hoeppner: Oui.

M. Ferguson: Alors, je sais de quoi vous parlez. Oui, nous en avons eu parfois dans nos propres exploitations. Je sais de quoi vous parlez.

Mr. Hoeppner: Here's an organization that's going to work for us and I've supported the Wheat Board 100% all the time, but it's getting to the point the corruption or the mismanagement or the politics in it is not providing any protection for farmers.

Mr. Ferguson: Have they been before this committee?

The Chairman: No, not yet.

Mr. Hoeppner: Not yet. I hope they will come.

Mr. Ferguson: I hope so, yes.

The Chairman: Thank you, Mr. Ferguson. Mr. Culbert.

Mr. Culbert (Carleton—Charlotte): Thank you very much, Mr. Chairman. I certainly appreciate your comments, Mr. Ferguson, about how rural life is indeed changing. Some of the things perhaps you didn't touch on, although in generalities you did, are that schools are being consolidated today to the urban area. For many years we went through a process where rural post offices were indeed closed down and came out of the nearest urban area.

Fortunately, that has now been changed, but it's not going to help any of those communities where it already had taken place. The tradition of the rural farming community, as you indicated, has certainly changed.

I have a couple of questions. Number one, how do we turn that direction around from your perspective for rural life? Also, I certainly appreciated your comments in regard to the committee's work on rBST and the non-need for additional milk production in Canada.

But further to your comments in support of marketing boards, competition, and so on, I guess the bottom line is, and the question that I would have is, do you believe we in Canada need a food policy or a food—chain policy or a piece of legislation here in this country? If so, in your opinion what should that contain?

• 1015

Mr. Ferguson: Yes, I believe this very firmly, and this is why I said that food production and processing in Canada should be made an item of national security. If we lose control of our food supply, our ability to feed our own nation, then we'll have lost a lot of our sovereignty along with it. Consequently, I believe that has to be first and foremost.

Then, of course, we have to find the mechanisms that are acceptable not only to the farm organizations but also to the consuming public, to get the message out that the farmers have to have a reasonable return on investment—labour, management, and risk.

Of course the dairy and poultry industry have that, and they're under severe attack. These are unjustifiable attacks, without any basis of fact. When I was at the conference at Macdonald College in June and heard some of these attacks—

[Translation]

M. Hoeppner: Voilà une organisation qui est censée travailler pour nous; j'ai toujours appuyé la Commission du blé à 100 p. 100, mais nous en sommes au point où la corruption, la gabegie ou la politique interne l'empêche d'assurer la moindre protection des agriculteurs.

M. Ferguson: A-t-elle comparu devant le Comité?

Le président: Non, pas encore.

M. Hoeppner: Pas encore. J'espère qu'elle comparaîtra.

M. Ferguson: Oui, je l'espère.

Le président: Merci, monsieur Ferguson. Monsieur Culbert.

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Merci beaucoup, monsieur le président. Monsieur Ferguson, j'ai beaucoup aimé vos observations sur l'évolution de la vie rurale. Vous avez parlé de façon générale mais pas de façon précise de certaines questions, et notamment de l'exode des écoles rurales vers les régions urbaines. Pendant des années, nous avons vécu une situation où les bureaux de poste ruraux fermaient parce qu'on les transplantait dans les régions urbaines les plus proches.

Heureusement, ce n'est plus le cas, mais il est trop tard pour les localités qui avaient déjà perdu leur bureau de poste. Comme vous l'avez laissé entendre, la tradition des localités agricoles rurales a certainement changé.

J'ai deux questions à vous poser. Premièrement, comment renverserons-nous cette tendance de la vie rurale, d'après vous? D'un autre côté, je dois vous dire que j'ai aimé vos remarques sur le travail que le Comité a accompli au sujet de la RBST et du fait que nous n'avons pas besoin d'accroître la production laitière au Canada.

Je reviens à ce que vous avez dit au sujet des offices de commercialisation, de la concurrence, et ainsi de suite. Je pense que la question qu'il faut se poser, en définitive, c'est celle que je vais vous poser: croyez-vous que le Canada a besoin d'une politique de l'alimentation, d'une politique de la chaîne alimentaire ou d'une loi quelconque à ce sujet? Si oui, que devrait-elle prévoir?

M. Ferguson: Oui, je le crois très fermement, et c'est pour cela que j'ai dit que l'on devrait faire de la production et de la transformation des aliments au Canada une question de sécurité nationale. Si nous perdons la maîtrise de notre approvisionnement alimentaire, de notre capacité à nourrir nos propres citoyens, nous perdrons en même temps dans une large mesure la maîtrise de notre souveraineté. Je crois donc que cette question doit occuper la première place dans nos priorités.

Ensuite, bien sûr, nous devons trouver les mécanismes nécessaires pouvant convenir non seulement aux exploitants agricoles mais également aux consommateurs en général, afin que l'on sache bien que les agriculteurs ont droit à un rendement raisonnable sur l'investissement—main d'oeuvre, gestion et risques.

Évidemment, les producteurs de lait et de volaille les ont déjà et ils sont vertement critiqués. Ces attaques sont d'ailleurs injustifiables et sans fondement. Quand je suis allé à la conférence au Collège Macdonald en juin dernier, j'ai constaté

they just don't stand up when you start examining and cross—examining the people who are making them. They don't have their facts straight. We're being led to believe this by some of the statements I referred to in my presentation.

I'm very concerned about the depopulation of rural Canada, because there's a quality of life there. When you look at the violence of the cities, we don't have that in small communities. All the kids get a chance to play on the hockey teams or ball teams or whatever. They realize a different set of values than they have in the cities. It's just appalling to see what's happening in some of the schools in Toronto and other big cities.

So there's an opportunity there in terms of the quality of life, and also in the real rural populations. When I look at Saskatchewan, for example, and see the population of those towns and villages and the abandonment of the rail lines, that's taking something away from Canada and taking away from the people who live there.

We have areas of Ontario the same way: the small towns have lost their railways and also lost their population and businesses. They simply can't survive.

So something has to be done here.

I believe things are referred to in my comments about quality standards of imported food having to measure up to ours. Ours are there now. Make sure that the Canadian consumer is aware of that, that we have the best–quality foods. They are willing to pay a few cents more for that. Make sure they're aware of the chemical content and so on of the imported foods.

Incidentally, I moved amendments to the NAFTA debate. They said that any food containing the residue of chemicals not used for Canada will be banned. Any food that does not measure up to Canadian food quality inspection standards should be banned. These are things we have to do here in Canada to make sure that we shall maintain the high standards we've got and to give our people an opportunity to service our own Canadian market. Our own Canadian market is the best market. It's the closest to us. It's the one that will always be there.

We have to make sure that consumers understand some of the things I showed you in the charts this morning, in terms not only of the magnitude of some of the huge corporations that are operating, but also of the quality standards of that food that's being produced by those standards.

One of the reasons for this lower quality is they've speeded up their processing lines. One inspector has to do 90 birds a minute. In some cases they've privatized the inspection system. The plant hires its own inspectors. So if you were an inspector and turned down too many carcasses, your job might be in jeopardy.

#### [Traduction]

que ces critiques ne résistent tout simplement pas lorsque l'on commence à interroger ceux qui les expriment. Ils ne s'appuient pas sur des faits établis. Nous sommes amenés à le croire, à en juger par certains des énoncés dont j'ai fait état dans mon exposé.

Je suis très inquiet de la désertion du Canada rural, car on y trouve une vraie qualité de vie. Il n'y a pas dans les petites localités ce climat de violence que l'on trouve dans les villes. Tous les jeunes ont la chance de faire partie d'une équipe de hockey ou de balle ou de s'adonner à un autre sport. Ils adoptent un système de valeurs bien différent de celui que l'on a dans les villes. Il est effroyable de voir ce qui se passe dans certaines écoles de Toronto ou des autres grandes villes.

Il est donc possible d'y connaître une meilleure qualité de vie, au sein d'une population authentiquement rurale. Quand je regarde la Saskatchewan, par exemple, et que je vois la population de ses villes et villages et l'abandon de ces voies de chemin de fer, je me dis que le Canada perd quelque chose et qu'on enlève quelque chose aux habitants de ces régions.

On assiste à la même chose en Ontario: les petits villages ont été amputés de leurs chemins de fer et ont été dépouillés de leurs populations et de leurs commerces. Ils ne peuvent tout simplement pas survivre.

Il faut donc faire quelque chose.

J'ai fait certaines suggestions dans mon exposé lorsqu'il a été question de la nécessité d'imposer des normes de qualité pour les produits importés comparables à celles que nous avons pour nos propres produits. Nous avons nos normes pour nos propres produits. Faites en sorte que le consommateur canadien en soit conscient et sache que nous lui offrons des aliments de la meilleure qualité qui soit. Il est prêt à payer quelques sous de plus pour avoir des produits de qualité. Assurez-vous qu'il soit conscient des ingrédients chimiques qui sont contenus dans les aliments importés et ainsi de suite.

À propos, j'ai proposé des amendements au moment où l'on a discuté de l'ALENA. On avait dit que tout produit alimentaire qui contiendrait des résidus de produits chimiques non utilisés au Canada seraient interdits, que tout produit qui ne serait pas conforme aux normes d'inspection de qualité en vigueur au Canada serait interdit. Ce sont des mesures que nous devons prendre au Canada si nous voulons maintenir les normes de haute qualité que nous avons et permettre à nos producteurs de desservir le marché canadien. Le marché canadien est notre meilleure clientèle, celle qui est la plus près de nous. C'est celle que nous aurons toujours.

Nous devons nous assurer que les consommateurs comprennent certains des faits dont je vous ai fait la démonstration dans les graphiques ce matin, non seulement l'énormité de certaines des entreprises auxquelles nous sommes confrontés, mais également les normes de qualité en vigueur et la qualité des aliments produit en application de ces normes.

Si la qualité de ces produits est inférieure, c'est en partie parce qu'on a accéléré les lignes de production. Un inspecteur doit inspecteur 90 volailles à la minute. Dans certains cas, on a privatisé le système d'inspection. L'usine embauche ses propres inspecteurs. Par conséquent, l'inspecteur qui a le malheur de rejeter trop de carcasses risque de perdre son emploi.

I want to touch on another thing, too. I didn't show you another slide that shows you the countries these firms are operating in, but I was in Thailand in 1983. We had a man there from CUSO, a Canadian teaching poultry management. Thailand is now the world's sixth-largest exporter of poultry meat. Environmental standards are very low. Wages are very, very low. The health standards are low. Also, we think they're using export enhancement grain, but we can't prove that at this point.

That's what we're going to be competing against as Canadians. I don't think we should allow ourselves to be put in that position.

Mr. Benoit (Vegreville): I want to preface my comments by stating Reform policy on supply management, just in a nutshell. The Reform Party policy states that farmers should have the right to organize in any way they want. This certainly includes marketing boards and, for Mr. Easter's benefit, co—ops. Co—ops have had a very useful role to play.

• 1020

However, we do say that under any type of organization farmers should be allowed competition. This is the reality of what is going to happen under supply management because of the free trade agreements and due to pressure from the United States.

You made a comment regarding supply management. You said the system is working well. Then you referred to the number of dairy farmers, which is decreasing rapidly in Michigan.

Mr. Ferguson: Yes.

Mr. Benoit: Of course in the short time that dairy supply management has been in place in Canada, the number of dairy farmers has decreased by about 80%. The figure is right around 80%.

You say this system is working well and yet you use as an example the decreasing number of dairy farmers in Michigan. I guess I just can't understand the logic in that argument. I'd just like you to comment on that.

Mr. Ferguson: Yes. The rate in Canada has been about 1% per year. You know it may have been more than that earlier on, but the 80% reduction would be going back to when it was brought into effect. Was that correct?

Mr. Benoit: It was right at the time supply management was put in place.

The Chairman: It was 30 years ago.

Mr. Ferguson: That's a long time back.

Mr. Benoit: Yes.

Mr. Ferguson: You have to realize too that the average age of the Canadian farmer is somewhere in the mid-50s. A lot of the younger people will not go into the dairy industry and commit themselves to seven days a week.

[Translation]

Je voudrais aborder également un autre sujet. Je ne vous ai pas montré cette autre diapositive qui donne la liste des pays dans lesquels ces entreprises sont implantées, mais je suis allé en Thaïlande en 1983. Il y avait là un homme qui travaillait pour CUSO, un Canadien qui enseignait la gestion de l'aviculture. La Thaïlande occupe actuellement le sixième rang dans le monde pour l'exportation de la viande de volaille. Les normes environnementales y sont très peu exigeantes. Les salaires y sont très très bas. Les normes en matière de santé sont peu vigoureuses. En outre, nous pensons que les exploitants de ce pays appliquent un programme de subventions aux exportations, mais, pour le moment, nous ne sommes pas en mesure de le prouver.

C'est le type de concurrence à laquelle nous serons bientôt confrontés en tant que Canadiens. Je ne pense pas que nous devrions permettre d'être placés dans une telle position.

M. Benoit (Vegreville): Je voudrais débuter mes remarques en vous donnant un aperçu de la politique du Parti réformiste concernant le système de gestion de l'offre. Le Parti réformiste est d'avis que les agriculteurs devraient avoir le droit d'organiser leurs entreprises comme ils l'entendent. Cela inclut certes les offices de commercialisation et, pour plaire à M. Easter, le coopératives. Les coopératives ont eu un rôle très utile.

Nous disons cependant que, quel que soit le type d'organisation, les agriculteurs devraient avoir le droit d'assumer la concurrence. C'est vraiment ce qui va arriver avec le système de gestion de l'offre, à cause des accords de libre-échange et des pressions exercées par les États-Unis.

Vous avez fait une remarque concernant le système de gestion de l'offre. Vous avez dit que le système fonctionnait bien. Puis, vous avez parlé du nombre de producteurs laitiers qui diminuait rapidement au Michigan.

M. Ferguson: Exactement.

M. Benoit: Évidemment, depuis le peu de temps que le système de gestion de l'offre est en vigueur au Canada, le nombre de producteurs laitiers a diminué d'environ 80 p. 100. Cette diminution approche les 80 p. 100.

Vous dites que ce système fonctionne bien. Et, pourtant, vous utilisez comme exemple la diminution du nombre des producteurs laitiers au Michigan. Je vois mal la logique de cet argument. J'aimerais simplement que vous m'expliquiez un peu.

M. Ferguson: Oui. Le taux au Canada a été d'environ 1 p. 100 par année. Vous savez qu'il était peut-être supérieur à cela auparavant, mais la réduction de 80 p. 100 remonterait au moment où ce système est entré en vigueur. Est-ce exact?

M. Benoit: Cette diminution se situe exactement au moment où le système de gestion de l'offre a été mis en place.

Le président: C'était il y a 30 ans.

M. Ferguson: Cela remonte à loin.

M. Benoit: Exactement.

M. Ferguson: Vous devez vous rendre compte aussi que l'âge moyen des agriculteurs canadiens se situe quelque part au milieu de la cinquantaine. Beaucoup de nos jeunes ne sont pas prêts à s'orienter vers l'industrie laitière et à s'engager à travailler sept jours par semaine.

Mr. Benoit: I'm sure that's the same in both countries.

Mr. Ferguson: Yes. But by the same token, the number leaving the industry in the United States is much greater than it is here because of their ups and downs. We have a very stable income for the dairy farmers here in Canada.

**Mr. Benoit:** But it depends on the period of time you take. If you take the time since supply management has come into being, I think you'll find the numbers very close.

Mr. Ferguson: You mean between Canada and the United States?

Mr. Benoit: Yes, between Canada and the United States.

**The Chairman:** What is the average for the rest of the farmers?

Mr. Ferguson: I don't know offhand.

The Chairman: It's important to know. Do you think 85% of the rest of the farmers are gone?

**Mr. Benoit:** I really just don't know offhand, but we looked this figure up the other day.

The Chairman: You don't know.

**Mr. Benoit:** Consider the second question. You commented on food standards. I think it's really a red herring because under the trade agreements, keeping our standards is not a problem. I don't think that is really an issue here.

You went on to comment on the beef industry and the large concentration in the packing industry in the States. There are four packing companies that do control the industry or do about 80% of the packing and processing in the United States.

The interesting thing is that the beef industry has been a very stable and healthy industry over the past 10 years. It is the most market—driven industry in agriculture in North America and certainly in Canada. It has worked extremely well. Why would we not believe that other industries will work as well under this more open market—type of competition system?

Just before you comment on that, if there is a concentration in processing that isn't competitive, then it is a role of government to regulate that and put the anti-combines legislation in place to enforce them. That can be dealt with and that is the part of making a market system work well.

Mr. Ferguson: One of the things that I recommend in my studies is that the anti-combines legislation should be looked at, particularly on a regional basis. I believe in Quebec you have two distributors controlling almost 80% of food distribution. In Atlantic Canada I mentioned that is 70%. That should be looked at. That's one of the recommendations I make.

[Traduction]

**M.** Benoit: Je suis sûr que la situation est la même dans les deux pays.

M. Ferguson: Oui. Mais par ailleurs, le nombre de producteurs qui quittent l'industrie laitière aux États-Unis est beaucoup plus élevé qu'ici à cause des fluctuations des revenus aux États-Unis. Les producteurs laitiers ont un revenu très stable au Canada.

M. Benoit: Mais cela dépend de la période dont vous parlez. Si vous prenez la période qui suit l'instauration du système de gestion de l'offre, vous constaterez, je crois, que les chiffres sont très semblables.

M. Ferguson: Vous voulez dire entre le Canada et les États-Unis?

M. Benoit: Oui, entre le Canada et les États-Unis.

Le président: Quelle est la moyenne pour le reste des agriculteurs?

M. Ferguson: Je ne saurais vous le dire à brûle pourpoint.

Le président: Il est important de le savoir. Pensez-vous que 85 p. 100 du reste des exploitants agricoles ont quitté l'agriculture?

M. Benoit: Je ne saurais vraiment pas vous le dire à brûle pourpoint, mais nous avons jeté un coup d'oeil à ce chiffre l'autre jour.

Le président: Vous ne savez pas.

M. Benoit: Passons à la deuxième question. Vous avez parlé des normes régissant les produits alimentaires. Je pense que c'est vraiment un faux problème, car en vertu des accords de libre-échange, le maintien de nos normes n'est vraiment pas un problème.

Puis, vous avez parlé de l'industrie du boeuf et de la forte concentration des entreprises dans le secteur de la transformation aux États-Unis. Il y a quatre entreprises de transformation qui contrôlent l'industrie ou qui effectuent 80 p. 100 de tout le travail de tout le conditionnement et de la transformation du boeuf aux États-Unis.

Or, l'industrie du boeuf a été très stable et très prospère au cours des 10 dernières années. Dans tout le secteur agricole, c'est celle qui est le plus axée sur le marché en Amérique du Nord et certainement au Canada. Elle fonctionne extrêmement bien. Pourquoi ne pas croire que les autres industries fonctionneraient aussi bien en vertu d'un système de concurrence davantage orienté vers les règles du marché?

Avant de vous laisser répondre à cette question, laissez-moi vous dire que si la concentration est telle dans le secteur de la transformation qu'elle nuit à la concurrence, c'est au gouvernement de réguler le système et de se servir de la loi anti-trust pour forcer ces entreprises à se conformer aux règles. Ce problème peut être résolu, et c'est ce qui permet au marché de bien fonctionner.

M. Ferguson: Une des choses que je recommande dans mes études, c'est de réviser la loi anti-trust, en particulier sur une base régionale. Je crois qu'au Québec, seulement deux distributeurs contrôlent environ 80 p. 100 de tout le système de distribution alimentaire. Dans le Canada Atlantique, j'ai mentionné que c'était 70 p. 100 du marché qui était contrôlé. Il faudrait revoir cette situation. C'est une des recommandations que je formule.

In terms of the quality standards being a red herring, we're very much aware of that. I can tell you that I talked to several inspectors of Agriculture Canada. They can verify that chickens being brought in simply don't measure up to our standards here in Canada.

Mr. Benoit: Then the consumer shouldn't buy them.

Mr. Ferguson: That's right.
Mr. Benoit: A final question?

The Chairman: No, your time is up. I'm sorry.

**Mr. Ferguson:** I spoke at a public meeting. I was told they would never pass such things in Canada.

The Chairman: You've had seven minutes.

Mr. Ferguson: I want to touch on beef for a minute. You will recall that it was about 1990 or 1991—Len, you would probably know this too—when the importation of no-roll in Canada became a factor in our markets.

No-roll beef is beef that's not graded. I'm not saying it's not inspected, but it's not graded. In a matter of a year, it increased from one million pounds a week to three million pounds a week. That was cow beef.

• 1025

In the big dairy operations in the southern states they milk their cows between 400 and 500 days. They only keep them for one lactation. They send them to the feedlots, put them on a high–energy ration, and in 60 days they ship them off to slaughterhouses. Now, I guess there is nothing wrong with it if you want to chew on it for a while, but it is usually tough as nails.

Mr. Benoit: But then consumers won't go back to that supermarket if they provide this poor product.

Mr. Ferguson: But it wasn't identified that is what it was. The government did pass regulations to identify it but the regulations only called for the box or the container to be identified, so the consumers still didn't know what they were buying.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Good morning, Ralph. I am just going to pick up where the conversation was going, and I am going to place it under the title of education because this seems to be one of the major problems.

Before I even get into that, I will throw one quick question out. Under Mr. Benoit's questioning, we have the open market system and supply management or planned production, whichever way you want to look at it. In your years as a minister and a member of Parliament I would imagine that you've had lots of conversations with growers in the United States and up here. Are the dairy and chicken producers in the United States happy with the system they are in right now or would they like to take a look at supply management? I think I pretty well know where the growers here in Canada are. You could answer that question.

[Translation]

Pour ce qui est des normes de qualité qui seraient un faux problème, nous sommes très au courant de la situation. Je puis vous dire que j'ai parlé à plusieurs inspecteurs d'Agriculture Canada. Ils sont en mesure d'attester que les poulets qui sont exportés au Canada ne répondent tout simplement pas aux normes canadiennes.

M. Benoit: Alors, le consommateur ne devrait pas les acheter.

M. Ferguson: C'est exact.

M. Benoit: Une dernière question?

Le président: Non, votre temps est écoulé. Je regrette.

M. Ferguson: Je suis intervenu lors d'une réunion publique. On m'avait dit qu'on ne laisserait jamais passer ce genre de choses au Canada.

Le président: Vous avez eu sept minutes.

M. Ferguson: J'aimerais parler de la question du boeuf un instant. Vous vous rappellerez que vers 1990 ou 1991—Len, vous êtes probablement au courant de cette question aussi—l'importation de boeuf non estampillé au Canada a commencé à influer sur nos marchés.

Le boeuf non estampillé est du boeuf qui n'a pas été classé. Je ne dis pas qu'il n'a pas été inspecté, mais qu'il n'est pas classé. Dans l'espace d'un an, les entrées sont passées d'un million à 3 millions de livres par semaine. C'était de la viande de vache.

Dans les grandes fermes laitières des états du Sud, les exploitants traient leurs vaches pendant 400 à 500 jours. Ils ne les gardent que pour la durée d'une lactation. Ils les envoient ensuite aux parcs d'engraissement où ils leur donnent des rations très énergétiques et, après 60 jours ils les envoient à l'abattoir. Il n'y a rien de mal à cela, si l'on accepte une viande dure comme de la semelle de botte.

M. Benoit: Mais le consommateur changera de supermarché si on lui offre des produits d'aussi piètre qualité.

M. Ferguson: Mais on n'indique pas que c'est de la viande de mauvaise qualité. Le gouvernement a adopté des règlements pour obliger les vendeurs à dévoiler la qualité du produit, mais ces règlements ne s'appliquent qu'à l'emballage ou au contenant, de sorte que le consommateur ne sait toujours pas ce qu'il achète.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Bonjour, Ralph. Je veux simplement poursuivre cette conversation et présenter cette question sous l'angle de l'éducation, car il me semble que c'est là l'un des principaux problèmes.

Avant d'en venir à cela, je vais vous poser une toute petite question. Dans les questions qu'a posées M. Benoît, il y avait le système de marché libre et le système de gestion de l'offre ou de production planifiée, selon le point de vue où l'on se place. Au cours des quatre années où vous avez été ministre et député, j'imagine que vous avez eu maintes fois des conversations avec des producteurs des États-Unis et d'ici. Les producteurs de lait et de volaille des États-Unis sont-ils heureux du système dans lequel ils évoluent à l'heure actuelle ou aimeraient-ils faire l'expérience du système de la gestion de l'offre? Je pense savoir assez bien ce qu'en pensent les producteurs du Canada. Vous pourriez répondre à cette question.

Education for the consumer, I think, is imperative right now for our industry and for agriculture. As it stands in the poultry industry—and I am almost embarrassed over the amount of discussion on chickens that has been going on this morning but I will keep following right along with it—we have a system right now that has the producers, the processors, and the further processors working very closely within the industry. But after that there is this wide spread, as your figures have showed, 67%, where it goes to the retail, and that is where the consumer rubs against our industry and perceives that we are gouging the market when in fact we aren't. In fact, with the last round of negotiations between Ontario and Quebec, I have watched my farm gate price drop by over 10¢ for what I am receiving for my chickens going off the farm.

How can we work at putting in a credible educational process for the consumer and for the children in school who are going to be consumers as to what agriculture is doing today and the fact that the systems we have within Canada are credible and working?

Mr. Ferguson: First of all, on the educational side of it we have the Consumers' Association of Canada, who are the most vicious critics of our marketing board systems here in Canada. They are some of the ones with blinders on who don't want to realize that they are getting a quality product at a very good price as it leaves the processor. The processor is not getting a big margin; neither is the producer. They ignore, for example, the franchises being paid in some of the fast food outlets, but they criticize severely a quota value. A franchise is the same as a quota value, so I would say there, again, is a double standard.

I think you have to start with the Consumers' Association of Canada and if they don't realize what is going on, then I suggest you cut their funding. Their funding is seven hundred and some thousand dollars a year, and I think that should be cut off unless they do a serious study and accept the reality of what is happening out there in the world. Then, in turn, get the message out to consumers the best you can.

I believe there is also a role here for the marketing boards themselves, not only to promote the quality of their product but also to promote the fact that it is a bargain when it's leaving the farm gate in terms of food purchased and the price they are getting it for and that the processors are not making any huge profit either.

That area after it leaves the processor has been a kind of grey area. As I mentioned before, there are various profit levels built into the system. It is very hard to track, but we were able to do that and show it very clearly.

The one point I missed here, and Mr. Vandermeulen dug out a lot of information on this also, in France, in terms of the competition, they brought in legislation a few years ago. A professor did a study on that. Could you enlarge on that a little bit, Mr. Vander Muellen?

[Traduction]

L'éducation du consommateur est à mon avis cruciale à l'heure actuelle pour notre industrie et pour l'agriculture. À la façon dont cela se passe dans l'industrie de la volaille—et je suis presque embarrassé de voir le temps que nous passons à discuter de l'industrie de la volaille ici ce matin, mais je vais continuer sur le même sujet—nous avons, à l'heure actuelle un système qui a permis aux producteurs, aux transformateurs et aux transformateurs de second cycle de collaborer très étroitement. Mais après cela, il y a cette énorme part, comme vos chiffres l'ont démontré, de 67 p. 100 qui va au secteur du détail, et c'est là que le consommateur maugrée contre notre industrie parce qu'il a l'impression que nous voulons le duper, quand en fait ce n'est pas le cas. En réalité, à la suite de la dernière série de négociations entre l'Ontario et le Québec, j'ai vu mon prix du poulet à la ferme chuter de plus de 10 points.

Comment pouvons—nous essayer de mettre en place une éducation crédible pour le consommateur et pour les enfants à l'école, qui seront bientôt des consommateurs, leur enseignant ce qu'est l'agriculture d'aujourd'hui et le fait que les systèmes que nous avons au Canada à l'heure actuelle sont crédibles et efficaces?

M. Ferguson: Tout d'abord, en ce qui concerne le volet relatif à l'éducation, nous avons l'Association des consommateurs du Canada qui est la pire critique des offices de commercialisation que nous avons ici au Canada. Elle est parmi ceux qui ont des oeillères et qui refusent d'admettre que nous avons ici des produits de qualité à un très bon prix. Le transformateur ne fait pas grand profit, pas plus que le producteur. Elle refuse de tenir compte, par exemple, des droit de franchise payés par certains des établissements de restauration minute, mais elle critique sévèrement la valeur des contingents. Le droit de franchise et la valeur d'un contingent sont du pareil au même. C'est donc, je le répète deux poids deux mesures.

À mon avis, il faudrait commencer par éduquer l'Association des consommateurs du Canada, et si elle refuse de tenir compte de la réalité, il faudrait lui couper les crédits. On lui verse plus ou moins 700 000\$ par année, et je pense qu'il faudrait réduire ces subventions, à moins qu'elle n'accepte de faire une étude sérieuse et d'admettre la réalité telle qu'elle est dans le monde actuel. Ensuite, essayez de passer le message aux consommateurs du mieux que vous le pouvez.

Je pense aussi que les offices de commercialisation ont un rôle à jouer, non seulement pour promouvoir la qualité de leurs produits, mais également pour faire savoir que les prix à la ferme sont raisonnables et que les transformateurs ne font pas d'énormes profits.

L'étape qui suit le moment où le produit n'est plus dans les mains du transformateur est en quelque sorte une zone grise. Comme je l'ai déjà mentionné, il y a divers niveaux d'intermédiaires où des profits sont réalisés. La situation est très difficile à cerner, mais nous avons réussi à nous faire une idée très nette de ce qui en est.

Le point que j'oubliais ici, et M. Vandermeulen nous a fourni beaucoup d'informations à ce sujet également, c'est que la France a adopté une législation il y a quelques années pour réglementer la concurrence. Le professeur a fait une étude à ce sujet. Pourriez—vous nous en parler un peu, monsieur Vandermeulen?

Mr. Henri Vandermeulen (Consultant to the Hon. Ralph Ferguson): No, I don't have it in my mind at the moment. The l'honorable Ralph Ferguson): Non, je n'ai pas cette étude à only thing I can say is that they have determined that for the consumer under the European historic fear of facing another war and not being able to...they had to make sure that the concentration of companies would not go over a certain percentage. It has not worked out very well in the common market scheme of things.

1030

That's the essence of what those studies came up with. The French tried to impose it, but I haven't kept up with what actually occurred under the common market considerations.

Mr. Ferguson: I have just one answer to Mr. Calder's question of whether growers in the United States are happy with their system: absolutely not. They have been coming to Canada to study our system and are trying to form an organization to build a collective agreement of their own with the people they are affiliated with. We have to realize it is an integrated system whereby they are only on contract. If they ask for too much, their contract simply isn't renewed. They are under extreme pressure at all times.

Mrs. Cowling (Dauphin-Swan River): I would like to commend Mr. Ferguson on his efforts to continue to keep agriculture Ferguson pour les efforts qu'il a déployés en faveur de l'agriculture. alive and well.

You mentioned that some are of the opinion that bigger is better, which leads me to the question of multinationals. I raise this because a couple of years ago I attended a world farmers' congress in Quebec City. Farm leaders from around the world were debating the issue of multinationals and their fear of what's happening world-wide.

I am wondering what your thoughts are on that movement. How should we, as parliamentarians, be discussing this and what should we be doing about it?

Many major farm organizations in this country want to continue the concept of the family farm image. The producers within the framework of the family farm have contributed to the wealth of this country. What are your thoughts on the continuation of the family farm and where it fits into society at large?

Mr. Ferguson: My wife and I have spent 42 years putting together an operation we regard as a family farm. We have three sons and a daughter and only one was interested in carrying on the family farm because he knew the hard work and hardships involved; the endless hours, working seven days a week and all the rest of it.

There is a quality of life there that compensates to some extent but it doesn't pay the mortgage. You have to have a return if you are going to survive. I'm not at all optimistic about grain prices for the next couple of years, in spite of the fact grain reserves are not that great.

I have a couple of examples of the large corporations and the power they exert. They usually have enough money to practise creditor pricing. They move into an area and put up a

[Translation]

M. Henri Vandermeulen (adjoint de recherche de l'esprit pour le moment. Tout ce que je puis dire, c'est que compte tenu de la crainte historique des Européens d'avoir à faire face à une autre guerre et de ne pas pouvoir..., la France a décidé que, dans l'intérêt du consommateur, il valait mieux s'assurer que la concentration des entreprises ne dépasserait pas un certain pourcentage. Cela n'a pas très bien fonctionné dans le cadre de la Communauté européenne.

Ce sont les résultats de ces études. La France a essayé de l'imposer mais je ne sais pas ce qu'il en est advenu, compte tenu des considérations relatives au Marché commun.

M. Ferguson: Je n'ai qu'une seule réponse à fournir à M. Calder lorsqu'il demande si les producteurs des États-Unis sont satisfaits de leur système: absolument pas. Ils sont venus au Canada étudier notre système et tentent de mettre sur pied une organisation qui serait chargée de négocier une convention collective avec leurs membres affiliés. Il faut savoir qu'ils fonctionnent dans un système intégré sur une base uniquement contractuelle. Si leurs prix sont trop élevés, on ne renouvelle pas leurs contrats. Ils font l'objet de pressions constantes.

Mme Cowling (Dauphin—Swan River): Je tiens à féliciter M.

Vous avez mentionné que certains pensent que plus on est gros mieux c'est, ce qui m'amène à parler des multinationales. Je soulève cette question parce que j'ai assisté il y a quelques années à un congrès international d'agriculteurs qui se tenait à Québec. Les représentants de divers organismes agricoles de différents pays parlaient des multinationales et des craintes qu'ils éprouvaient face à l'évolution de la situation mondiale.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Comment devrionsnous, en tant que députés, aborder cette question, et que devrionsnous faire à ce sujet?

La plupart des associations agricoles canadiennes veulent conserver l'image de la ferme familiale. Ce sont les producteurs agricoles exploitant des fermes familiales qui ont fait la richesse de notre pays. Que pensez-vous de la préservation de la ferme familiale et de sa place dans la société en général?

M. Ferguson: Mon épouse et moi avons passé près de 42 ans à mettre sur pied une exploitation que nous considérons comme une ferme familiale. Nous avons trois fils et une fille et un seul est intéressé à reprendre la ferme familiale parce qu'il savait que c'est un travail très difficile; il connaît les heures interminables, il sait qu'il n'y a jamais de jour de repos et tout le reste.

La qualité de cette vie compense quelque peu ses désavantages mais ce n'est pas cela qui permet de payer l'hypothèque. Il faut que l'exploitation soit rentable si l'on veut pouvoir survivre. Je ne suis pas très optimiste pour ce qui est du prix des céréales au cours des prochaines années, même si nos réserves actuelles de céréales ne sont pas très abondantes.

Je peux vous parler de quelques grandes sociétés que je connais et du pouvoir qu'elles exercent. Elles ont habituellement suffisamment d'argent pour pouvoir pratiquer big plant. Then they offer the product at a very low price and des prix abusifs. Elles s'installent dans une région et y

though they may lose several million dollars for the first little while. They force everybody else out of business, eliminate the competition and can then regain those losses.

You had another question.

Mrs. Cowling: Yes, it was with respect to multinationals and whether you think this committee should be taking a look at the multinational aspect in this country.

Mr. Ferguson: I certainly think you should. ConAgra Ltd., for example, is a huge U.S. company with offices in 25 different countries. The return to equity is 24.5%. It had assets of \$4.2 billion and is involved in poultry, swine, beef, flour, beans, special crops, sheep, pulse, corn, oats, feed and seafood. They're all of that magnitude and they exercise tremendous influence in the marketplace.

• 1035

I well remember a big processing plant that was put up for paying in western Canada for their beef. A couple of producers told me what they had sold their product for. It is landing in the markets in the Golden Horseshoe in Toronto at 12¢ a pound less than they paid for it, all boxed and wrapped. That's my example of predator pricing. Several plants closed down in that area because of

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Ferguson: One transparency here will show you a very vivid example. There are a couple on there, I guess. This is from Professor William Heffernan from the University of Missouri. This is ConAgra, and you see the return to equity and the sales of \$11.5 billion, 55,000 employees, 23 non-U.S. plants. At the bottom you see Ferruzi, a big grain company that has had terrible financial problems in the last couple of years, but it's very large as well.

There's another one that operates in Canada, but look at the number of countries they operate in and where their various operations are. It's mind-boggling. Of course, being a large corporation like that, they can determine where they can produce the most cheaply and that's where they go. They determine where the environmental regulations have the least impact on their operations. This is one of the things this committee should take a hard look at, to see if you can devise a way to rein them in and their impact on this country.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Ferguson, for your presentation, and to Mr. Vander Muellen for helping you here today. We look forward to "Compare the Share" four whenever it comes out.

Mr. Easter, you had a point?

[Traduction]

consequently are able to literally buy their way into a market, even construisent une grosse usine. Elles offrent ensuite le produit à un prix très faible et réussissent ainsi à littéralement acheter leur part de marché, même si elles risquent de perdre au début plusieurs millions de dollars. Elles mettent sur la paille toutes les autres entreprises, suppriment les concurrents et récupèrent ensuite leurs pertes.

Vous aviez une autre question.

Mme Cowling: Oui, c'est au sujet des multinationales et j'aurais voulu savoir si vous pensez que notre comité devrait examiner cet

M. Ferguson: J'en suis convaincu. ConAgra Ltd., par exemple, est une grande société américaine qui possède des bureaux dans 25 pays. Elle obtient un rendement de 24,5 p. 100 Elle possède des actifs de 4,2 milliards de dollars et s'occupe de volailles, porcins, bovins, farines, haricots, récoltes spéciales, ovins, légumineuses à grain, maïs, avoines, moulées et fruits de mer. Elles sont toutes à peu près de la même taille et elles exercent une influence très forte sur le marché.

Je me souviens d'une grosse usine de transformation qui the beef industry and within a year... I know what they're avait été construite par l'industrie du boeuf et en une année... Je sais le prix qu'elle payait dans l'ouest du Canada pour obtenir la viande de boeuf. Des producteurs m'ont indiqué à combien ils vendaient cette viande. Eh bien, on retrouve cette viande dans les marchés de la ceinture de Toronto, conditionnée et enveloppée vendue 12c. moins cher que le prix payé pour elle à l'origine. Voilà un exemple de pratique de prix abusifs. Plusieurs usines ont dû fermer dans cette région à cause de cette manoeuvre.

Le président: Je vous remercie beaucoup.

M. Ferguson: J'ai une diapositive qui illustre fort bien ce phénomène. Je crois qu'il y en a plusieurs. Celle-là m'a été remise par le professeur William Heffernan de l'université du Missouri. Il s'agit de ConAgra. Vous voyez le rendement de cette société, le chiffre d'affaires de 11,5 milliards de dollars, les 55 000 employés, les 23 usines à l'extérieur des États-Unis. En bas, vous voyez Ferruzi, une grande société céréalière qui a eu de graves problèmes financiers ces dernières années, mais qui est également une société très importante.

Il y en a une autre qui exerce ses activités au Canada mais regardez le nombre des pays où elle est implantée et ce qu'elle y fait. Cela dépasse l'imagination. Bien entendu, les grandes sociétés de ce genre peuvent déterminer le pays où la production d'un produit donné est la plus rentable, et c'est là qu'elles choisissent de s'installer. Elles peuvent déterminer le pays où les règlements sur l'environnement nuisent le moins à leurs activités. Cela me paraît constituer un aspect sur lequel le Comité devrait se pencher. Il faudrait voir si l'on peut contrôler leur expansion et l'effet qu'elles peuvent avoir sur notre pays.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Ferguson, de nous avoir présenté votre exposé ainsi que M. Vandermeulen qui vous a assisté aujourd'hui. Nous avons hâte de nous procurer le numéro 4 de «Compare the Share» lorsqu'il paraîtra.

Monsieur Easter, vous aviez une question?

Mr. Easter: Yes. Mr. Ferguson referred to it in his presentation and I certainly went through the documents "Compare the Share" one, two and three. I think it would be wise, Mr. Chairman, if that documentation was tabled with the committee and each member had a copy. It's excellent research and we all should have it. I request that those documents be tabled as evidence before the committee, if that's possible, Mr. Ferguson.

Mr. Ferguson: I'd be pleased to. I have to apologize—I was asked by one of the Quebec farm organizations if I would update phase one. I haven't found the resources to do that yet, but I'd be more than happy to do it if there is any way we can. I also have some of these with me and I'll leave them with the clerk. I have to apologize because my phase one French are all gone, but I do have some phase two in French and I'm sure the library may have phase one in French too.

**The Chairman:** Thank you very much, Mr. Ferguson. We'll make sure all members get copies of that. I see agreement around the table. Thank you very much for presenting here today.

We're going to have to move on because of time. I want to remind colleagues of the new rules that will be coming into effect next week. We will be getting rooms like this for two hours only, so it might be appropriate to start practising short questions and maybe lesser comments, but more questions. We won't get through two witnesses a day in two hours only.

Mr. Easter: Mr. Chairman, where are these new rules coming from?

The Chairman: They come from the House leaders.

Mr. Easter: I personally question those rules substantially. If committees are going to do their work, they have to have the time, the space and the availability to do it. I'm just putting that on the table for the moment.

The Chairman: They seem to be having problems with rooms and overbookings, so they've set new rules, new categories of certain rooms that we can get at certain times with certain time constraints on them.

Senator Spivak (Manitoba): Mr. Chairman, there are committee rooms in the Senate as well. Why doesn't the committee look into utilizing some of those facilities?

1040

The Chairman: Actually we have been looking into them. We've had one set of meetings in the Senate. We'll be doing that next week.

Senator Hays (Calgary): Yes, and we'll have more. That perhaps will provide some help.

The Chairman: Thank you once again, Mr. Ferguson. We have with us from the University of Guelph, Dr. Ellen Goddard. Welcome, Doctor. Please come to the table. Colleagues, again I remind you of our long agenda today. We have two other major agenda items as a standing committee of the House after this.

[Translation]

M. Easter: Oui. M. Ferguson en a parlé dans son exposé et j'ai lu les numéros 1, 2 et 3 de «Compare the Share». Il me paraît souhaitable, monsieur le président, de verser ces documents au Comité et d'en remettre une copie à chacun des membres. C'est une excellente étude et nous devrions tous l'avoir. Je demande que ces documents soient déposés à titre de pièces devant le Comité, si cela est possible, monsieur Ferguson.

M. Ferguson: J'en serais fort heureux. Je dois présenter mes excuses—un organisme agricole du Québec m'a demandé de mettre à jour le numéro 1. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de le faire mais je serai très heureux de le faire si c'est possible. J'ai quelques exemplaires avec moi que je vais remettre au greffier. Je dois vous demander de m'excuser parce que la version française du numéro 1 est épuisée et je n'ai que certains exemplaires du numéro 2 en français, mais je suis sûr que la bibliothèque doit avoir la version française du numéro 1.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Ferguson. Nous allons veiller à ce que tous les membres du Comité obtiennent des exemplaires de ces brochures. Je vois que tout le monde est d'accord. Je vous remercie d'être venu ici aujourd'hui.

Nous allons passer au point suivant de l'ordre du jour-parce que le temps nous presse. Je tiens à rappeler aux collègues que les nouvelles règles vont entrer en vigueur la semaine prochaine. Nous ne disposerons de salles comme celle-ci que pendant deux heures; il serait peut-être bon de nous entraîner à poser des questions brèves et de faire des commentaires plus brefs, mais de poser davantage de questions. Nous n'arriverons jamais à entendre deux témoins par jour en deux heures.

M. Easter: Monsieur le président, d'où viennent ces nouvelles règles?

Le président: Elles nous viennent des leaders parlementaires.

M. Easter: Je conteste le bien-fondé de ces règles. Si l'on veut que les comités fassent leur travail, il faut leur donner le temps, les locaux et la possibilité de le faire. Ce n'est qu'une remarque pour le moment.

Le président: Il semble que l'on ait des problèmes de salles et de réservations, il y a donc de nouvelles règles. On a fait de nouvelles catégories de salles dont l'utilisation est assujettie à des restrictions.

Le sénateur Spivak (Manitoba): Monsieur le président, il existe aussi des salles d'audiences au Sénat. Pourquoi le Comité n'envisagerait—il pas la possibilité d'utiliser ces locaux?

Le président: En fait nous avons déjà envisagé cette possibilité. Nous avons prévu de tenir une série d'audiences dans les locaux du Sénat. Nous allons le faire la semaine prochaine.

Le sénateur Hays (Calgary): Oui, et il y en aura d'autres. Cela va peut-être nous aider.

Le président: Je vous remercie encore, monsieur Ferguson. Nous recevons aujourd'hui M<sup>me</sup> Ellen Goddard de l'université de Guelph. Je vous souhaite la bienvenue. Veuillez prendre place à la table. Je rappelle à mes collègues que nous avons aujourd'hui un ordre du jour très chargé. Il nous reste deux autres points importants qui nous concerne en tant que comité permanent de la Chambre.

Do you have slide presentations also?

Doctor Ellen Goddard (Professor, Department of Agriculture, Economics, and Business, University of Guelph): I did have some overheads, but we've decided that maybe I'll just talk around them for the moment, and they can be handed out later.

**The Chairman:** They will be handed out later. Generally, we have a presentation of 10 to 15 minutes, and then we go on to questions and answers. Welcome, once again.

**Dr. Goddard:** I seem to be suffering from the flu this morning, so if I jump up and leave the room suddenly, you'll know why that is. I would not have come from Guelph if I'd known I was going to be quite as ill as I am right now. I apologize for that in advance.

I tried to organize my discussion today around the points that came across in the first request for a presentation. I have left my discussion at a somewhat general level, but I'm willing to get down to more specifics if they arise in questioning.

I should also say that my focus on agricultural policy has largely been on the implications of policy for the food chain as a whole, rather than specific farm level implications of certain policies.

Clearly, the new trade agreements that Canada is operating under stand to change the face of the way we do business. As a small country, I think it's important that Canada stands to gain more from adherence to a set of international trading rules than do some of the larger trading countries we're involved with. It gives us an edge if international trading bodies are going to support us in any trade disputes.

It is clear that some of our policies must change. We must have tariffs instead of quotas, although the implications of the high tariff levels that have been proposed will not substantially change the face of supply management for quite some time. The length of time is unclear at this point, but it could be as much as 20 years.

Our trade obligations for most commodities are of paramount concern. However, it is critical that the country maintains an internally consistent regulatory structure that does not impede industry's ability to adjust to external forces. For example, near the beginning of this GATT round, I was involved in a study of the dairy processing sector and the impact of trade liberalization upon it.

Our question was whether the domestic regulatory system of classified pricing of milk by end use and plant supply quotas, etc., such as what goes on in Ontario, impacted on the ability of the dairy processing sector to adjust to international trade liberalization. In fact, our analysis suggested that the internal regulatory structure would affect adjustments to trade liberalization.

Other research I've been involved in suggests that interprovincial barriers to trade, whether these be technical or non-technical, also impede our ability to adjust to international trade liberalization in a way that maximizes benefits to our entire food chain.

[Traduction]

Allez-vous projeter des diapositives?

Mme Ellen Goddard (professeur, Département de l'agriculture, d'économie et de commerce, Université de Guelph): J'avais en fait préparé des transparents mais nous avons décidé de les mettre de côté pour le moment, quitte à les distribuer par la suite.

Le président: Ils seront distribués par la suite. Habituellement, nous entendons un exposé d'une dizaine de minutes, et nous passons ensuite aux questions. Je vous souhaite une fois de plus la bienvenue.

Mme Goddard: Je souffre de la grippe ce matin, de sorte que si vous me voyez quitter précipitamment la salle, vous comprendrez pourquoi. Je ne serais pas venue de Guelph si j'avais su que j'allais être si malade. Je vous prie à l'avance de bien vouloir m'en excuser.

J'ai tenté de centrer notre discussion aujourd'hui autour des thèmes qui ressortaient de la première demande d'exposé. Ma discussion va être de nature assez générale mais je suis tout à fait disposée à aborder des sujets précis, si vous le souhaitez dans vos questions.

Je tiens également à signaler que pour ce qui est des politiques agricoles, je me suis principalement intéressée aux effets de ces politiques sur l'ensemble de la chaîne alimentaire et non pas sur les effets des diverses politiques sur les exploitations agricoles.

Il est évident que les nouveaux accords commerciaux applicables au Canada vont profondément modifier notre façon de faire. Le Canada est un petit pays, et je crois qu'il risque de bénéficier de l'existence d'un ensemble de règles commerciales internationales, ce qui n'est pas le cas de nos grands partenaires commerciaux. Le fait que les organismes commerciaux internationaux nous accordent leur appui en cas de litiges commerciaux ne peut être qu'à notre avantage.

Il est évident que nous allons devoir modifier certaines de nos orientations. Il nous faut remplacer les contingents par des droits de douane, même si les droits de douane assez élevés qui ont été proposés ne vont pas modifier immédiatement notre système de la gestion de l'offre. Il est difficile de savoir dans quels délais ces modifications se feront sentir mais on parle d'une vingtaine d'années.

Nos obligations commerciales à l'égard de divers produits vont jouer un rôle essentiel. Cependant, il est vital de conserver un système de régulation cohérent sur le plan interne qui n'empêche pas notre industrie de s'adapter aux changements venant de l'extérieur. Par exemple, au début de la dernière des négociations du GATT, j'ai participé à une étude du secteur de la transformation des produits laitiers et de l'effet qu'aurait sur lui la libéralisation des échanges.

Nous devions examiner si le système interne de régulation des catégories des produits laitiers en fonction de l'utilisateur final et des contingents de production, etc., comme cela existe en Ontario, aurait un effet sur la capacité du secteur de traitement des produits laitiers à s'ajuster à la libéralisation des échanges internationaux. En fait, notre analyse a indiqué que le système interne de régulation aurait des répercussions sur la libéralisation des échanges.

D'après d'autres études auxquelles j'ai participé, les obstacles interprovinciaux au commerce, qu'ils soient de nature technique ou non, réduisent également notre capacité à nous ajuster à la libéralisation des échanges internationaux et à maximiser les avantages que l'on peut en retirer pour l'ensemble de la chaîne alimentaire.

However, in the past six to eight months, we've seen many initiatives occurring in Canada, as a response to the GATT deal and the NAFTA signing, that have been extremely promising. For example, we have a major initiative under way in the dairy industry to move to one national pool for milk, with one pricing system across the country. This is an indirect result of the fact that they want to continue to be able to charge different prices on export markets, and I think it's an excellent step in the dairy industry.

We've seen the chicken and turkey industries adjusting their quota at some point in the future, our tariffs are phased out to a lower level. droits de douane seront progressivement réduits.

[Translation]

Je dois toutefois signaler que depuis six ou huit mois, des initiatives ont été prises au Canada pour répondre aux accords du GATT et de l'ALÉNA, initiatives qui paraissent particulièrement prometteuses. Le secteur des produits laitiers a par exemple proposé un système national d'attribution des contingents laitiers, ainsi qu'un système unique d'établissement des prix. Cela découle directement du fait qu'il veut continuer à appliquer des prix différents pour l'exportation, et je pense que c'est une excellente chose pour l'industrie laitière.

Les industries du poulet et de la dinde ont également modifié leur allocation mechanisms. This will allow for some increased efficien- mécanisme d'attribution des contingents. Cela facilitera l'adaptacy on the part of the industry to adjust to trade liberalization when, tion de ces secteurs à la libéralisation des échanges à mesure que nos

• 1045

All these industries stand to be positioned in a better light for the future at the farm level, the processing level, and the retail level when we might have more liberal trade.

In a completely different vein, we have stabilization and income transfer programs in this country that have ranged from the ASA in 1958 to NISA more recently.

These types of stabilization programs have undergone enormous evolution over the period of their existence. We've seen a change in who pays for the program. Initially, in 1958, it was 100% government. We now have proposals for a 50:50 producer-government involvement. Through the middle of that we had one-third producer, one-third provincial and one-third federal. But we're seeing an evolution in who pays for these stabilization programs.

We're seeing somewhat of an evolution in who benefits from the programs. Initially the programs were commodity specific, although a large number of commodities were included under the ASA. We're now seeing a generalization across producers of all commodities, regardless of what they do.

We have also seen an evolution of the type of economic variables the programs were aimed at stabilizing. Initially they were aimed at stabilizing price. We saw evolution to stabilizing margins, to stabilizing revenue to the farm, to stabilizing income to the farm, and we've seen proposals attempting to stabilize value-added at the farm level, rather than any of these other things.

All of these kinds of evolutions that have occurred naturally over the past 50 years in our agricultural sector have been slowly moving these programs to a greener position. The more generally available they are, the more they are pure stabilization rather than income transfer, the greener our programs become. So we've seen an evolution of that sort in the Canadian agricultural sector.

This evolution obviously has to continue if we're going to maintain our trade obligations, and it has to be guided by a sense of fairness for all our agricultural producers across the country.

Tous ces secteurs seront mieux placés à l'avenir, que ce soit au niveau de la production, de la transformation ou de la vente au détail, pour faire face à la libéralisation des échanges.

Dans un ordre d'idées tout à fait différent, nous avons au Canada des programmes de stabilisation et de transfert de revenu qui vont de l'ancienne Loi sur la stabilisation des prix agricoles de 1958 au CSRN actuel.

Ces programmes de stabilisation ont subi d'énormes transformations au cours des années. Le financement de ces programmes a notamment été modifié. Au départ, en 1958, c'était le gouvernement qui le finançait à 100 p. 100. On propose maintenant une répartition à parts égales de la participation des producteurs et du gouvernement. Nous avons déjà connu une répartition par tiers, un tiers aux producteurs, un tiers aux provinces et un tiers au gouvernement fédéral. Mais le financement de ces programmes de stabilisation est en pleine évolution.

Cette évolution touche également les bénéficiaires de ces programmes. Au départ, ces programmes visaient des produits précis, même si la Loi sur la stabilisation des prix agricoles s'appliquait à un grand nombre de produits. À l'heure actuelle, on constate que l'on vise davantage les producteurs, quel que soit le produit dont ils s'occupent.

Il y a également eu une évolution dans le genre de variable économique que ces programmes tentaient de stabiliser. Au départ, on voulait stabiliser les prix. Nous sommes passés à la stabilisation des marges bénéficiaires, à celles des recettes agricoles, des revenus agricoles, et l'on propose de stabiliser la valeur ajoutée au niveau de l'exploitation agricole, pour remplacer toutes ces autres variables.

Toutes ces modifications qui se sont produites au cours des 50 dernières années ont permis d'améliorer progressivement ces programmes destinés aux secteurs agricoles. En en élargissant l'application, ils ont pour effet d'assurer un plus grande stabilisation et non un transfert de revenu, ce qui est à l'avantage de ce secteur. Voilà donc l'évolution qu'a connu ce secteur agricole du Canada.

Il est évident que cette évolution doit se poursuivre si nous voulons respecter nos obligations commerciales, et cette évolution doit viser l'équité pour tous les producteurs agricoles du Canada.

Stabilization programs must be designed in a way not to distort production patterns. They must maintain high levels of transfer efficiency: some of the things we're currently investigating that we don't know very much about, for some of our existing programs. My colleagues at Guelph would say they must be actuarially sound if they're ever going to be a reasonable means of stabilizing the industry.

For many commodities these issues are directly tied to our international trade position. Our ability to stabilize or affect the position of farmers is directly impacted by what size of player we are in a particular international market.

Clearly, it is unlikely in the foreseeable future that we're going to leave the stabilization issue alone completely, although we have seen evidence in New Zealand and Australia where exactly that has been done. The government and public policy have moved out of these issues, so it's not completely beyond the realm of possibility that a similar thing could happen in Canada.

What has been evolving in the past year, and over a much longer period for the stabilization programs, is exactly what should be happening in Canadian agriculture. We must become more market responsive.

One of the questions that was proposed in the list of issues to talk to this committee about was whether or not we needed a common agricultural policy, or a farm bill, that would be regularly reviewed and refined as the need arose. There was even some suggestion in the comments that we should decide on a time line, like maybe this should happen every three or five years, or something of that order.

Clearly, we have to regularly review our agricultural policy process. When I teach an agricultural policy class at the University of Guelph I make my students read all about Canadian agriculture in the 1970s and all the publications associated with growing together so they can see how much the face of agriculture changed in that 20–year period.

The policy document "Canadian Agriculture in the Seventies" suggested our only concern was surplus food and whether we were going to be able to maintain our farming sector in any viable way. Our focus has completely changed 20 years later.

# • 1050

So we've always been in the process of regularly evaluating our policy process to see if it's matching the needs of agriculture and the entire agrifood system at the time.

What the time line is—whether every 20 years is enough or whether it should be every 5 years—is really determined to a great extent by circumstances. Probably more often than every 20 years would be beneficial to the sector.

Exhaustive and regular reviews of our agricultural policy process should be an essential feature of the process. The review should be objective and public and hopefully done at arm's length from the government.

# [Traduction]

Les programmes de stabilisation ne doivent pas avoir pour effet de fausser la répartition de la production. Ces programmes doivent être très efficaces sur le plan des transferts: c'est un aspect de certains programmes actuels que nous sommes en train d'étudier parce que nous n'en savons pas beaucoup dans ce domaine. Mes collègues de Guelph diraient que ces programmes doivent être sains sur le plan actuariel si l'on veut véritablement stabiliser cette industrie.

Pour un bon nombre de produits, ces questions sont directement reliées à la position commerciale internationale. Le rôle que nous pouvons jouer sur un marché international donné influence directement notre capacité à stabiliser ou à modifier la situation de nos agriculteurs.

Il est manifestement peu probable que l'on décide d'abandonner, dans un avenir proche, la question de la stabilisation, même si cela s'est fait en Nouvelle-Zélande et en Australie. Le gouvernement ne s'occupe plus de ces questions, de sorte qu'il n'est pas tout à fait impossible que cela se produise également au Canada.

Ce qui se passe depuis un an, et depuis beaucoup plus longtemps pour les programmes de stabilisation, est excellent pour l'agriculture canadienne. Nous devons réagir davantage au marché.

Parmi la liste des questions proposées à l'attention du Comité était celle d'adopter une orientation agricole nationale, ou une loi sur les cultures, qui serait régulièrement révisée et peaufinée, selon les besoins. On nous demandait également de prévoir une périodicité, de trois ou cinq ans ou dans cet ordre de grandeur.

Il paraît évident qu'il est nécessaire de revoir périodiquement notre politique agricole. Lorsque j'enseigne mon cours sur la politique agricole à l'Université de Guelph, je demande à mes étudiants de lire tout ce qui s'est publié au sujet de l'agriculture canadienne au cours des années 70 ainsi que tous les documents traitant de la notion de partenaire dans la croissance pour constater combien l'agriculture a changé depuis 20 ans.

D'après le Livre blanc intitulé «l'agriculture canadienne dans les années 70», notre unique préoccupation devait être les surplus alimentaires et la rentabilité de notre secteur agricole. Notre orientation a changé du tout au tout 20 ans plus tard.

Nous avons donc toujours évalué périodiquement notre politique, de façon à vérifier si elle correspond toujours aux besoins de l'agriculture et du système agro-alimentaire.

Quant à la périodicité à retenir—20 ans ou plutôt cinq ans—,cela dépend dans une grande mesure des circonstances. Une période de 20 ans paraît un peu longue pour ce secteur.

Il serait bon de procéder à des examens complets et périodiques de notre politique agricole, qui devraient être objectifs et publics et, on peut le souhaiter, effectués de façon indépendante du gouvernement.

No matter how exhaustive the preliminary assessment process is, the dynamics of adjustment to policy can never be predicted. For example, the secondary impacts of policy such as supply management on issues such as growth, employment and capital investment in the processing sector need to be quantified in any retrospective policy assessment.

We would have similar flow-through effects to processing sector development from stabilization programs that through design or misadventure hinder producers from moving land from one type of production to another. Maybe these are sufficient to stop a critical mass from developing a new processing sector for a new commodity where Canada might stand to have a comparative advantage.

We can never do too much review of our policy process. We can never stop at looking at the amount of money that is transferred to one particular sector of the marketing chain. We have to assess all the implications throughout the food chain. That's absolutely critical and I can't see any way we could get away without that being done on a regular basis.

We have a choice—and the choices are not completely determined at this point—in the agricultural policy process as to what type of policy we're going to use to solve problems in the sector.

We have what we classify as commodity-specific policies such as supply management for particular commodity sectors—stabilization programs historically have been designed on a commodity-specific basis—and we have a larger group of policy instruments that I always classify idiosyncratically as marketing policies.

These include investment in transportation, investment in storage and advertisement and promotion at both a domestic and export level. I lump into this category productivity and research aimed at either the farm level or processing level of the sector. We have market information, grading, quality, inspection, that whole area. All of those are quality tools that can be used to impact directly on the sectors.

The third type of policy is environmental, such as, input-use regulation or land quality and water quality; these are policies that are aimed.

My experience is largely with the types of policies that fall into the marketing area. Some of these are green under our new international trading rules that we have to live with. Some of them are not so green. In deciding which kinds of marketing policies we want to be involved with, we have to pay attention to whether they satisfy our international obligations.

I've done an enormous amount of work on advertising, on whether advertising is a tool to increase, stabilize or improve farm level profits for particular sectors. When I started doing the research I thought it was in fact not a public policy issue. I thought advertising was an issue that was totally producer-funded and there were very few public policy characteristics associated with it.

However, I found through my research that there are public necessary to have an advertising program if you're going to have de mettre sur pied un programme de publicité, qui se justifie,

[Translation]

Il est impossible de prédire la façon dont le secteur s'ajustera à un changement de politique, même pas grâce à des études préliminaires très détaillées. Par exemple, les effets secondaires d'une politique, comme la régulation de l'offre sur la croissance, l'emploi et l'investissement dans le secteur de la transformation doivent être quantifiés pour en arriver à une évaluation rétrospective de cette politique.

Les programmes de stabilisation des prix peuvent avoir un effet indirect sur le secteur de la transformation s'ils empêchent les producteurs, de façon délibérée ou perverse, d'opter pour d'autres types de récoltes. Un tel effet peut empêcher l'apparition d'un nouveau secteur de transformation, pour un nouveau produit pour lequel le Canada bénéficierait d'un avantage comparatif.

Je pense qu'on ne risque pas de jamais trop revenir sur une politique. On n'étudie jamais trop les sommes transférés d'un secteur à l'autre de la chaîne de commercialisation. Il faut évaluer toutes les répercussions sur l'ensemble de la chaîne alimentaire. Cela me paraît tout à fait essentiel et je ne vois pas comment cela pourrait se faire autrement que de façon périodique.

Nous avons encore la possibilité—car la décision n'est pas encore arrêtée — de choisir les mesures à appliquer pour résoudre les problèmes que connaît ce secteur.

Il y a ce qu'on appelle les politiques axées sur les produits, comme la régulation de l'offre pour certains produits—les programmes de stabilisation ont toujours été conçus en fonction des produits-et nous avons un groupe plus important de leviers que j'appellerais les politiques de commercialisation.

Elles comprennent les investissements dans le domaine du transport, dans le domaine de l'entreposage, dans celui de la publicité et de la promotion, tant au Canada qu'a l'étranger, dans le cas des exportations. J'englobe dans cette catégorie la productivité et la recherche qui ont trait, soit à la production, soit à la transformation. Il y a les données relatives aux marchés, comme le classement, la qualité, l'inspection et tout le reste. Tous ces éléments constituent des instruments qui permettent d'avoir un effet sur ces secteurs.

Le troisième type de politique est de nature environnementale, à savoir, les règlements sur l'utilisation des intrants ou la qualité des sols et de l'eau; ce sont des politiques axées sur des objectifs.

Mon expérience porte principalement sur les politiques relatives à la commercialisation. Certaines sont conformes aux nouvelles règles de commerce international que nous sommes désormais tenus de respecter. D'autres le sont moins. Nos orientations en matière de commercialisation doivent respecter nos obligations internationales.

J'ai beaucoup étudié la question de la publicité; je me suis demandé si elle peut permettre d'augmenter, de stabiliser ou d'améliorer les bénéfices au niveau de l'exploitation dans certains secteurs particuliers. Lorsque j'ai amorcé cette recherche, je ne pensais pas avoir affaire à une question d'orientation générale. Je pensais plutôt que la publicité relevait uniquement des producteurs et qu'elle ne comportait que certains éléments d'intérêt public, tout à fait mineurs.

J'ai toutefois constaté que cette question met en jeu policy characteristics. Situations such as that involving the l'intérêt public. Dans notre système fondé sur des offices de supply management marketing board system suggest it's commercialisation et sur la régulation de l'offre, il est nécessaire

a supply management system. So there's a certain pressure to do it même si cela n'est pas rentable sur le plan économique. Les budgets fairly extensive budgets for our supply-managed commodities in the relativement importants. area of advertising.

• 1055

There are also the changes to Bill C-54 that came into effect last year that allow for the creation of -effectively -national advertising agencies for particular commodity groups, even if they're not supply managed. Those commodity groups, if they have a referendum and choose to go that route, can then levy producers and importers of the commodity to cover the cost of the advertising program, or indeed of research programs of a sort.

We also have a situation in which provincial governments, like the Ontario Ministry of Agriculture and Food with its Foodland Ontario l'Ontario, par le truchement du programme Ontario-terre nourricièprogram, are directly involved in the advertising process. There are similar initiatives in British Columbia.

The whole advertising issue is a public policy issue. We need to evaluate, in a sensible framework of agricultural policy, whether a tool like advertising, which is green and will always be green, is a tool we could use to enhance producer incomes or to provide the goals of stabilization that we might currently be attempting through other programs that are not so green.

We are a very small country involved in international trade for most of the commodities we're involved with. As such, we can only stand to benefit to an enormous extent by investments in productivity research at both the farm level and the processing level.

I'm an academic. Academics always say that investments in research are what we need. I know it's been said before at these hearings. I don't think we can ever question the importance of that type of investment.

I also see strong public good characteristics coming from public involvement in quality, inspection, setting standards of nutrition and labelling and all that sort of thing. It's an investment that benefits the food chain considerably. It will be the basis for our negotiations toward the harmonization of standards with other countries and indeed with the provinces as they come closer to common provincial technical standards.

I guess the point I'm making is that there are perhaps some non-traditional policy mechanisms that we did not emphasize as strongly in the past as we might have in order to improve the level of income or the stability of income in the farming sector.

I'm not suggesting in any way, shape or form that going out and dramatically increasing advertising budgets for every commodity in this country is going to solve all our problems, because it won't. My research would say we basically have little idea beforehand how consumers are going to respond. Sometimes they respond well; sometimes it is not so well. In general, it is positive, though.

I think we have to pay attention to some of these issues. We have to pay attention to some kind of solid, economic rationale for trying to allocate our budget across the best tools for the industry.

[Traduction]

whether in fact it generates any economic returns or not. We have de publicité pour les produits dont l'offre est régulée sont

Il y a aussi les modifications au projet de loi C-54, entrées en vigueur l'an dernier, et qui permettent de fait la création d'agences publicitaires nationales pour diverses denrées, même si elles ne sont pas contingentées. Si, au sein des groupes concernés, on décide au terme d'un vote, d'opter pour ces agences publicitaires, on pourra imposer des retenues aux producteurs et importateurs afin de couvrir

les frais des campagnes publicitaires, ou même, des programmes de recherche.

De plus, des gouvernements provinciaux, comme celui de re, du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation, font eux-mêmes de la publicité. C'est aussi le cas en Colombie-Britanni-

La publicité est une question de politique officielle. Il nous faut voir si, dans le contexte d'une politique agricole raisonnable, la publicité—qui est et qui sera toujours autorisée aux termes des accords internationaux-peut nous permettre d'améliorer les revenus des producteurs et de parvenir à la stabilisation à laquelle nous aspirons par le biais d'autres programmes, beaucoup moins écologiques.

Nous sommes un joueur très modeste sur la scène internationale, pour la plupart des denrées. Par conséquent, tout ce qui est investi pour améliorer la productivité, tant au niveau de l'exploitation agricole qu'à celui de la transformation alimentaire ne peut qu'être extrêmement avantageux pour nous.

Je suis un universitaire, et les universitaires disent toujours qu'il faut investir davantage dans la recherche. Je sais que vous l'avez déjà entendu ici même. Mais je crois qu'on ne saurait douter de l'importance de ce type d'investissement.

La participation des organes publics dans le contrôle de la qualité, les inspections, l'établissement des normes nutritionnelles et la réglementation de l'étiquetage, par exemple, ne peut avoir que des effets extrêmement positifs pour le bien public. C'est un investissements des plus utiles pour toute la chaîne alimentaire. Il servira de fondement à nos négociations sur l'harmonisation des normes, avec d'autres pays et même avec les provinces qui se préparent peu à peu à adopter des normes techniques communes.

Ce que je veux dire, c'est qu'il peut y avoir des mécanismes non traditionnels auxquels nous n'avons pas suffisamment prêté attention par le passé, et qui pourraient nous aider à améliorer ou à stabiliser les revenus dans le secteur agricole.

Je ne veux absolument pas dire par là que si l'on gonfle soudainement les budgets publicitaires pour toutes les denrées, on aura résolu tous les problèmes, car ce n'est certainement pas le cas. Mes recherches indiquent qu'on ne sait vraiment pas à l'avance comment les consommateurs vont réagir. Parfois ils réagissent bien, parfois moins bien. Mais dans l'ensemble, c'est plutôt positif.

Je crois que certains de ces problèmes méritent d'être examinés. Nous devons essayer de répartir notre argent, selon des principes économiques solides, entre les diverses méthodes qui peuvent être utiles à l'industrie.

One of the things that I think makes an evaluation of policy so important is some research I've been involved in on market structure in the processing sector in this country. I moved into this area in a backwards way, as well. I was looking at the implications of spending on research or on advertising, either demand–shifting or supply–shifting strategies.

I found out that one of the most critical characteristics of whether or not that would provide a pay—off to farmers, or the farm level of the market, was the market structure that existed at the processing level. Obviously, the more monopolistic or the less competitive the processing sector might be for the commodity, the more benefits that can be captured at that market level in its simplest possible case.

I was curious about the possibility of seeing a different evolution in the market structure of the processing sectors for supply-managed commodities versus non-supply-managed commodities, such as the meat packing sector. To my amazement, we didn't see very much difference. I have some charts here on learner indexes and stuff that I was going to show on an overhead. These do not suggest that we have significant market power in the processing sectors in Canada.

That there is or isn't that power is a moot point. The question is any policies we're involved in designing for the agricultural sector—the transfer efficiency, the ability to affect income at the farm level, the ability to stabilize the sector—are going to be impacted by some of these characteristics. We have very little research and we have very few numbers on which to base our preliminary policy assessment when we make a decision about which direction to go.

• 1100

This means that the reviews are even more important. After the fact, we may be able to get a handle on it. We also need to know if the particular policies we chose determine structural change in industries such as the processing sector, such as the hotel and food sector. All of those kinds of industries can be affected by the direction of policy change. That's why I see the policy evaluation process as critical, and it should be done in a timely and objective manner.

I have not directly addressed in my comments the issue of the distinction between rural affairs and agriculture, because I have some feelings about that but they are not based on any research or any of that. I know that currently at the University of Guelph we're restructuring our undergraduate degree to provide a focus on the agrifood system. By definition, when we did that we realized that rural affairs issues were entirely different from the issues associated with the agrifood system. For example, there are a lot of urban development issues associated with the agrifood system.

So I think they are two parallel streams. I see that certainly at the farm level the agricultural sector is directly tied into rural affairs, but I also see that rural affairs is much bigger than agriculture. We have a lot of gerontology issues and social issues around the provision of services in that sector that have nothing directly to do with agriculture.

[Translation]

S'il me paraît si important de procéder à une évaluation des politiques, c'est à cause de recherches que j'ai faites sur la structure du marché dans le secteur de la transformation au Canada. J'ai fait le parcours à l'envers, en quelque sorte. J'ai examiné les conséquences d'un investissement en recherche ou en publicité, pour influencer soit la demande soit l'offre.

J'ai pu constater que la structure du marché au niveau de la transformation est l'élément le plus important pour déterminer si la chose est rentable pour les agriculteurs, au niveau de l'exploitation agricole. Bien évidemment, plus le secteur est monopolisé, au moins il est compétitif, plus il y a d'avantages à ce niveau, dans le cas de figures le plus simple.

Je me suis demandé si l'évolution de la structure du marché serait différente selon qu'il s'agisse ou non d'une denrée soumise à la gestion des approvisionnements comme, par exemple, le secteur du conditionnement de la viande. J'ai été très étonné de constater qu'il n'existe pas de grandes différences. J'ai ici quelques tableaux sur divers indices que j'allais vous montrer à l'aide d'un rétroprojecteur. Il semblerait que dans l'industrie du conditionnement, au Canada, le pouvoir au niveau du marché soit assez limité.

Mais là n'est pas la question. Le fait est que ces éléments se répercuteront sur les politiques que nous élaborons pour le secteur agricole, qu'il s'agisse d'efficacité des transferts, de relèvement du revenu agricole ou de stabilisation du secteur. Nous avons effectué très peu de recherches dans ce domaine et nous avons très peu de chiffres sur lesquels fonder une évaluation préliminaire de nos politiques pour nous permettre de choisir notre orientation.

C'est pourquoi les examens sont d'autant plus importants. Par la suite, nous pourrons peut-être mieux comprendre les choses. Nous devons également savoir si les politiques que nous choisirons risquent d'entraîner des transformations structurelles dans des secteurs comme celui de la transformation, ou dans l'hôtellerie et l'alimentation. La nouvelle orientation politique peut avoir une incidence sur ces types d'industries. C'est pourquoi je considère essentiel de procéder à une évaluation des politiques, au moment voulu et en toute objectivité.

Je n'ai pas abordé directement la question de la distinction entre les affaires rurales et l'agriculture, car j'ai mon avis sur la question, même s'il n'est pas étayé par des recherches. Je peux vous dire que l'Université de Guelph restructure actuellement son programme de premier cycle pour accorder une plus grande place au système agro-alimentaire. Bien évidemment, nous nous sommes rendus compte que les affaires rurales sont totalement distinctes de tout ce qui touche à l'agro-alimentaire. Par exemple, il se rattache à ce demier domaine toutes sortes de questions relatives à l'urbanisation.

À mes yeux, ce sont donc deux problématiques parallèles. Il y a évidemment un lien direct entre les affaires rurales et le secteur agricole lorsqu'on parle des exploitations agricoles mêmes, mais j'estime que les questions rurales vont bien au-delà des simples questions agricoles. Il y a toutes sortes de problèmes liés à la prestation de services aux personnes âgées, des problèmes sociaux, qui n'ont aucun rapport direct avec l'agriculture.

I also am not going to comment on the issue of whether our policies are fair, whether they contribute to sustainability and competitiveness and efficiency. That they should is, I think, not in question. I'm sure we do the best we can to make sure that those things are satisfied.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Goddard, for that presentation.

Mr. Chrétien.

M. Chrétien: Docteur Goddard, vous avez soulevé plusieurs points extrêmement intéressants. Il y en a un qui m'a particulièrement frappé. C'était au début, alors que vous avez dit qu'il fallait dorénavant s'orienter vers un système de tarification et non de quotas. Or, vous savez très bien qu'au Québec, le moral de nos agriculteurs n'est pas à la hausse actuellement. Au contraire, il est à la baisse. C'est probablement la province où les agriculteurs vivent le plus de produits contingentés. On doit y réglementer l'offre des oeufs, du lait et de la volaille, entre autres.

Par exemple, pour les oeufs, il y a sept ou huit ans, le quota valait 23,50\$ la poule. Au mois d'août, le quota de lait s'est vendu au Québec à 35,80\$ le kilo de gras non produit. Un de mes amis a vendu une partie seulement de son quota de poulets, il y a trois ans, et il a reçu environ 250 000\$. D'ici six ans, les quotas seront chose du passé. C'est pour cela que le moral des agriculteurs québécois est très bas.

J'aimerais que vous me disiez ce qui va arriver de cette valeur hypothétique. Mon voisin exploite une petite ferme familiale. Si on enlève les 20 p. 100 qu'il doit verser à la banque, son quota est évalué aujourd'hui à 180 000\$.

Croyez-vous qu'il serait bon que ce quota, d'ici quelques mois ou quelques années, n'ait plus aucune valeur? C'est cette incertitude qui ronge nos agriculteurs, qu'ils produisent des oeufs, du lait ou de la volaille.

• 1105

Est—ce que vous pourriez, avec les études que vous avez faites du GATT et de l'ALÉNA, nous dire ce que sera la valeur des quotas—je vois Wayne Easter, de l'autre côté, qui est également dans l'industrie laitière—afin qu'on puisse encourager nos agriculteurs?

**Dr. Goddard:** The tariff levels we've settled on recently are sufficiently high that we have a long time to adjust. They are not going to be eroded very quickly even if we meet our international trade obligations.

The industry is perfectly positioned with a good solid period of time to make the adjustments I think are necessary, the basic adjustments to the industry that will allow the producers to remain efficient producers and generate a good standard of living from their dairy production or egg production or chicken production.

I ask my students in my class, a lot of whom are dairy farmers from southern Ontario, why quota prices were so high in Ontario over the last couple of years, not since the GATT was signed but just prior to the GATT being signed. They said, we can pay off that quota in five years so we can buy it now. The more quota we have, we will be perfectly positioned to expand our volume of production should the tariffs be completely phased out,

[Traduction]

Je ne me prononcerai pas non plus sur la qualité de nos politiques, sur leur capacité de contribuer au développement durable à la compétitivité et à l'efficacité. Il est bien évident que c'est ce qu'elles doivent viser. Je suis sûr que nous faisons tout notre possible pour que ce soit le cas.

Le président: Je vous remercie, monsieur Goddard, de cet exposé.

Monsieur Chrétien.

Mr. Chrétien: You have raised some extremely interesting points, Dr. Goddard. One in particular has caught my attention. It was at the beginning, when you said that from now on, we should look at a tarif system rather than a quota system. You know of course that in Quebec, farmers are not exactly in a cheerful mood right now, on the contrary. Quebec farmers are probably the most dependent on supply-managed commodities. Eggs, milk, poultry, to name a few are supply-managed in Quebec.

In the case of eggs, for example, seven or eight years ago a quota was worth \$23.50 per bird. Last August, the milk quota was selling in Quebec at \$35.80 per kilo of non-produced butter fat. A friend of mine sold just a part of his chicken quota three years ago and he got around \$250,000 for it. Six years from now, quotas will be a thing of the past. And that is the reason why Quebec farmers are so discouraged.

I would like you to tell us what will happen to this hypothetic value. My neighbor has a small farm. After substracting the 20% he has to pay to the bank, his quota is worth \$180,000 at today's prices.

Do you think that in a few months or in a few years that quota should no longer have any value? What is troubling our producers, whether they produce eggs, milk, or poultry, is this insecurity.

Based on your research studies of GATT and NAFTA, can you tell us what these quotas will be worth—I see Wayne Easter, on the other side, who is also a milk producer—so that we can reassure our producers?

M. Goddard: Les niveaux tarifaires décidés récemment sont suffisamment élevés pour nous donner amplement le temps de nous adapter. La diminution ne sera pas très rapide, même si nous respectons nos obligations internationales.

L'industrie a amplement le temps de prendre les mesures nécessaires pour s'adapter et de procéder aux ajustements indispensables pour que les producteurs restent efficaces et tirent de la production du lait, des oeufs ou du poulet, un niveau de vie tout à fait satisfaisant.

Je demande à mes étudiants, parmi lesquels il y a beaucoup de producteurs laitiers du sud de l'Ontario, pourquoi le prix des quotas était tellement élevé en Ontario ces demières années, non pas depuis la signature du GATT, mais juste avant. Ils me disent qu'ils peuvent amortir le quota en cinq ans, et qu'ils peuvent donc l'acheter maintenant. Plus le quota est important et mieux on est placé pour accroître le volume au cas où les tarifs seraient complètement éliminés.

Quota prices were very high in Ontario and these people were planning that nothing was going to happen within five to six years. They would have their quota paid off in that time. They would have a bigger barn that was more full of cows and they would be better positioned to be competitive with American milk if that's what it comes down to.

I don't think we're going to see it go away in five or six years. My feeling is that it's longer. It's more like 15 or 20 years before the system "goes away". That's a long time to adjust, and there's still a demand for quota because people want to be ready to handle larger volumes. So people choosing to exit the industry now can still do it.

The other thing is that going to a national pool and having one system for quota and milk in the country is possibly going to generate some interprovincial movements of quota.

I did a little bit of analysis of that with some of my grad students and we suggest the movements are not going to be that dramatic between provinces in terms of quota, although there have been two or three other studies done this summer, because the issue is of such big concern to producers across the country. Their results were somewhat different so I guess it depends on the assumptions you make of how this whole thing is going to be phased in.

Quebec stood to gain a little bit of production quota out of the deal.

**The Chairman:** Thank you, Dr. Goddard. Unfortunately, we have to move on. We have to have five-minute questions and answers. Senator Hays.

Senator Hays: Thank you, Mr. Chairman. I would like to get a couple of questions in if I can, so I will just ask them, Professor.

In your teaching of ag policy how do you factor in the traditionally extraneous consideration of the rest of us who are not farmers—I'm a farmer but I'm also not a farmer—in terms of the policy development given that—I'm not sure; maybe it's arguable. Ralph might argue this, but let's assume we do pay a little bit more for supply—managed commodities. If we do then consumers who consume them pay that, and we have to support that in the end if we're going to continue to practise that. We also draw from general revenues some amount of money, we're told; we can argue about its efficacy but nonetheless—In your teaching of ag policy do you have a way of getting into this, and if you do how does it bear on how the policy actually evolves?

• 1110

You may have a short answer to that. Your last comment in your presentation may have been the answer, I don't know. Anyway, I would like your comment.

Number two, the type of stabilization Canada proposes to practise is income stabilization. The United States and the European union, I gather, will continue to practise price stabilization. How are those going to fit together?

[Translation]

En Ontario, les quotas étaient très chers et ces producteurs prévoyaient qu'il ne passerait rien avant cinq ou six ans. D'ici là, se disaient—ils, ils auraient amorti leurs quotas. Ils auraient une plus grande grange et davantage de têtes de bétail, ce qui leur permettrait d'être plus concurrentiels face au lait américain, si l'on doit en arriver là.

D'après moi, cela ne se fera pas en cinq ou six ans. Je pense que ce sera plus long. Je prévois plutôt 15 ou 20 ans avant que le système ne disparaisse. C'est amplement suffisant pour s'adapter, et si les quotas sont toujours recherchés, c'est parce que les producteurs veulent être en mesure de produire davantage. Ainsi, ceux qui souhaiteraient se retirer du secteur maintenant peuvent encore le faire.

De plus, l'établissement d'un système national de mise en commun des quotas et du lait permettra peut-être des transferts de quotas interprovinciaux.

J'ai fait quelques recherches là-dessus avec mes étudiants de deuxième cycle, et nous avons conclu qu'il y aura assez peu de transferts de quotas d'une province à l'autre; mais deux ou trois autres études ont été réalisées au cours de l'été, car la question préoccupe énormément les producteurs dans tout le pays. Comme elles arrivent à des conclusions quelque peu différentes, j'imagine que cela dépend des hypothèses que l'on formule au départ sur l'application progressive du nouveau régime.

Le Québec devrait obtenir un quota de production légèrement accru.

Le président: Merci, monsieur Goddard. Malheureusement, nous devons passer à quelqu'un d'autre. Et il faut que les questions et réponses soient limitées à cinq minutes. Sénateur Hays.

Le sénateur Hays: Merci, monsieur le président. Comme j'ai plusieurs questions, je vais vous les poser toutes maintenant, si vous le voulez bien.

Lorsque vous enseignez la politique agricole, comment tenez-vous compte du point de vue, habituellement sans grande portée, de tous ceux d'entre nous qui ne sont pas agriculteurs—je suis agriculteur, mais pas seulement—dans le contexte de l'élaboration des politiques... Je ne sais pas; c'est peut-être discutable. Ralph ne serait peut-être pas d'accord, mais disons que nous payons un peu plus cher les denrées contingentées. Ce sont les consommateurs qui doivent payer, et si nous voulons persévérer dans cette voie, nous devrons y aller de notre poche. Nous tirons aussi du Trésor certaines sommes, nous dit-on; on peut débattre de leur utilité, mais il demeure... Lorsque vous enseignez la politique agricole, pouvez-vous tenir compte de ces éléments-là, et le cas échéant, influencent-ils la décision politique?

Vous pourrez peut-être répondre en quelques mots. D'ailleurs, vous avez peut-être déjà répondu avec la dernière observation que vous avez faite dans le cadre de votre exposé. Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Deuxièmement, le Canada entend pratiquer la stabilisation des revenus, tandis que les États—Unis et l'Union européenne, si je ne m'abuse, continueront à pratiquer la stabilisation des prix. Comment ces deux systèmes pourront—ils aller de pair?

**Dr. Goddard:** Regarding the first one, clearly supply management as a policy tool entails transfer from consumers to producers. I don't think anybody would argue over that. The estimates of the consumer costs associated with that are relatively minor in terms of some other things, and I don't see much resistance on the part of consumers to paying it. I don't believe that running across the border to fill up their trunks with milk for people who live on the border is evidence that people are really irritated about the prices we pay for our supply—managed commodities.

Certainly, when the tariff levels get low enough, we're going to see some decline in that price level, and consumers will likely be happy for that. The consumers in Europe have paid through the nose for their common agricultural policy. You don't see as much resistance from them to paying those things as you do from the farmers when the policies change.

I don't see that it is a change. My feeling from the research I've done is that Canadian consumers understand that they are going to have to pay for a high quality, safe food supply, and if you can persuade them that is in fact exactly what they are paying for, they will be happy to pay that. Maybe that is too simplistic.

**Senator Hays:** Income stabilization as opposed to price stabilization.

**Dr. Goddard:** I think it would be nice if we all played by the same rules. I don't know how you beat up the big guys to make them play by the same rules.

**Senator Hays:** Should we shift our focus to price stabilization to get in line?

**Dr. Goddard:** I don't think that is in the country's best interest in terms of providing a fair level of support across production of all commodities.

Senator Hays: Thank you.

**The Chairman:** Thank you, Senator. You got two questions in in three minutes. I have to say that was a very good way to do it. Mr. Benoit.

Mr. Benoit: Thank you.

Mr. Chrétien said, I think, that in six years' time quotas will be a thing of the past. I guess probably for Quebec farmers a bigger concern might be that if Quebec separates, they'll lose almost half their quota virtually overnight. That might be a consideration for Quebec.

Just along that line and on what's going to happen to supply management, I have some questions for you.

You talked about international trade liberalization. We know that's happening. This summer the Minister of Agriculture agreed to a deal on wheat, and the Americans put pressure on the minister in some way, I think, to agree to this deal. My concern is that they traded off wheat for supply management.

If it wasn't a major agreement, a back-room deal of major proportion, then I believe the Americans are going to put the same pressure on in terms of supply management as they did for wheat. If they do put that kind of pressure on, will the Minister of Agriculture then cave in on supply management?

[Traduction]

M. Goddard: En ce qui concerne votre première question, il est évident que la gestion de l'offre, utilisée comme outil de politique, implique un transfert des consommateurs aux producteurs. Personne ne dira le contraire. D'après les calculs qui ont été faits, cela représente pour le consommateur un coût relativement modeste, comparé à certaines autres choses, et je ne perçois pas une grande résistance chez le consommateur. Ce n'est pas parce que les gens qui habitent près de la frontière la traversent pour remplir leurs coffres de voitures de cartons de lait qu'on peut en déduire qu'ils sont révoltés par les prix exigés pour les produits contingentés.

Bien entendu, quand les tarifs auront suffisamment baissé, les prix fléchiront quelque peu et les consommateurs en seront probablement ravis. Les consommateurs européens ont chèrement payé leur politique agricole commune. Les consommateurs s'opposent beaucoup moins au prix à payer que les agriculteurs aux nouvelles politiques.

Rien ne changera, selon moi. D'après mes recherches j'ai l'impression que les consommateurs canadiens savent qu'ils doivent payer un certain prix pour avoir la garantie d'une alimentation saine et de bonne qualité, et si l'on peut les convaincre que c'est exactement ce qu'ils obtiennent pour leur argent, ils paieront sans faire d'histoire. Mais peut-être est-ce simpliste.

Le sénateur Hays: La stabilisation du revenu plutôt que la stabilisation des prix.

**M.** Goddard: Ce serait bien si tout le monde acceptait les mêmes règles du jeu. Je ne sais pas comment on peut forcer les grands à respecter les mêmes règles.

Le sénateur Hays: Devrions—nous nous aligner sur eux et opter plutôt pour la stabilisation des prix?

M. Goddard: Je ne crois pas que ce soit dans l'intérêt national et que cela nous permette d'offrir un niveau de soutien équitable pour toutes les denrées.

Le sénateur Hays: Je vous remercie.

Le président: Merci, sénateur. Vous avez réussi à poser deux questions en trois minutes. Votre méthode est la bonne. Monsieur Benoit

M. Benoit: Merci.

Monsieur Chrétien a dit, je crois, que dans six ans il n'y aura plus de quotas. Ce qui devrait inquiéter encore davantage les agriculteurs québécois, c'est qu'en cas de séparation, ils perdront près de dla moitié de leurs quotas pratiquement du jour au lendemain. Voilà qui mérite réflexion.

Dans cette veine, à propos de l'avenir de la gestion des approvisionnements, j'ai quelques questions.

Vous avez parlé de libéralisation du commerce international. Nous savons que c'est en train de se faire. Cet été, le ministre de l'Agriculture a accepté un accord sur le blé, sous la pression, je crois, des Américains. Je crains qu'on ait sacrifié le blé pour sauver la gestion des approvisionnements.

S'il n'y a pas eu, en coulisses, une entente de proportion majeure, je suis convaincu que les Américains vont exercer les mêmes pressions pour la gestion des approvisionnements qu'ils l'ont fait pour le blé. Et s'ils exercent des pressions aussi fortes, le ministre de l'Agriculture va-t-il céder?

Will there be a rapid deceleration in the quota levels? As you said, there is incredible quota protection there right now, but with the American pressure, do you believe that there's likely to be a rapid deceleration in quotas?

Do you believe that maybe supply-managed industry should be preparing for competition with the United States much sooner than the 10 or 15 years you are talking about? Is that a real possibility, considering the political situation with the Americans wanting the change?

**Dr. Goddard:** I have no idea how political decisions are made. Unfortunately, I can't even rationalize some of them in retrospect.

The U.S. bullies in some cases, and whether they are going to continue to bully on the supply management, I don't know that they are. Our ice cream and yoghurt case that was brought to bear was a very minor issue. My colleagues in Wisconsin, for example, hadn't even done any analysis whatsover of what would happen if they won the ice cream and yoghurt case before this round of the GATT.

It was a particular issue. It was a particular processor that wanted in.

Mr. Benoit: It may have gone way beyond that, of course, the specifics that were talked about, and there's some —

• 111

**Dr. Goddard:** Well, clearly, I think we're better off with the GATT deal than we would have been without the GATT deal. Given that we lost ice cream and yoghurt at GATT, we stood to lose butter and cheese as well, so I think we're better off with this deal, with large tariffs and a long phase—out period.

Mr. Benoit: Okay, so what is more important, what I'm getting at here is whether it is time for dairy farmers, supplymanaged farmers, to start preparing for the reality of competition. Is it time now? If it is time, then wouldn't it be in the benefit of these supply-managed farmers to have politicians, especially in the governing party, who are laying it on the line and saying, you're going to be competing sooner rather than later, so farmers can prepare.

**Dr. Goddard:** I think ultimately we have to prepare. I think the people who are entering farming now are preparing for that reality. That's why my students going to the dairy farm say, I can buy quota; I can get it paid off in five years. I'll be perfectly poised. I think they are preparing. I think we've provided them with a good basis for making sure the industry is off on a sound footing and real competition.

The Chairman: Thank you, Doctor. I might remind all members to allow witnesses to answer the questions before the second question comes.

Mr. Steckle.

Mr. Steckle (Huron—Bruce): Dr. Goddard, first of all, I appreciate having you here this morning. I enjoyed your comments. I am sorry I missed part of the other presentation, but I was here to hear Mr. Ferguson give his presentation.

[Translation]

Y aura-t-il une diminution rapide des quotas? Comme vous l'avez dit, les quotas sont très fortement protégés actuellement, mais sous la pression des Américains, pensez-vous qu'on risque d'assister à une érosion rapide?

Pensez-vous que le secteur des produits contingentés devrait se préparer à faire face à la concurrence américaine bien avant l'échéance du délai de 10 ou 15 ans que vous prévoyez? Est-ce possible, compte tenu du fait que les Américains souhaitent un changement?

M. Goddard: Je ne sais absolument pas comment sont prises les décisions politiques. Il y en a que je ne peux même pas m'expliquer après coup.

Les Américains utilisent parfois la manière forte, et je ne sais pas s'ils vont continuer à exercer de fortes pressions à propos de la gestion des approvisionnements. L'affaire de la crème glacée et du yaourt était un dossier tout à fait mineur. Mes collègues du Wisconsin, par exemple, n'avaient pas fait la moindre analyse sur ce qui se passerait au cas où les Américains auraient obtenu gain de cause dans le dossier de la crème glacée et du yaourt avant ces dernières négociations du GATT.

L'affaire a été soulevée par un transformateur qui s'est plaint.

M. Benoit: C'est peut-être allé plus loin, bien sûr, dans les détails qui ont été abordés, et certains. . .

M. Goddard: De toute évidence, il est préférable pour nous d'avoir l'accord du GATT que de ne pas l'avoir. Comme nous avons perdu dans le cas de la crème glacée et du yaourt devant le GATT, nous risquons aussi de perdre avec le beurre et le fromage et, par conséquent, je crois qu'il vaut mieux avoir cet accord, qui prévoit des tarifs élevés et une longue période de transition.

M. Benoit: Bon, j'essaie surtout de voir si le moment est venu pour les producteurs laitiers, les producteurs contingentés, de se préparer à l'idée d'une véritable concurrence. Le moment est—il venu? S'il est venu, ne serait—il pas dans l'intérêt des producteurs contingentés que les responsables politiques, surtout ceux de la majorité, soient honnêtes et leur disent qu'ils vont devoir faire face à la concurrence tôt ou tard, afin qu'ils puissent s'y préparer.

M. Goddard: Il faudra bien s'y préparer. Ceux qui débutent actuellement dans l'agriculture se préparent à cette réalité. C'est la raison pour laquelle mes élèves qui se lancent dans la production laitière se disent: «je peux acheter un quota, l'amortir en cinq ans, et je serai alors parfaitement positionné». Je dirais qu'ils se préparent. Nous avons bien préparé le terrain pour permettre à ce secteur d'attendre la concurrence de pied ferme.

Le président: Je vous remercie, monsieur. Je rappelle à tous les députés de laisser aux témoins le temps de répondre avant de poser la question suivante.

M. Steckle.

M. Steckle (Huron—Bruce): Monsieur Goddard, permettezmoi tout d'abord de vous remercier d'être venu ce matin. J'ai beaucoup apprécié vos commentaires. Je suis désolé d'avoir manqué une partie de votre exposé, mais j'ai entendu celui de M. Ferguson.

I think if we could comprehend the graphs or the charts we were given this morning... How market responsive are we? We talk about stabilization and sustainability in the agricultural sector. Should the responsiveness to changes in the marketplace be done through the producer chain, or should that be done, as was illustrated this morning, perhaps by some of the multinationals who have other interests in this issue? Where is that best done in terms of the market responsiveness?

We have supply management sectors that have, because of tariffication now, limited protections and yet a good feeling about what is happening. I think most of the people in the supply management sectors feel good about the level of tariffs they're at and where they're going to be in six years. I agree with your comments in terms of giving us at least 20 years. I think that's a fact that we can accept. But I really have a difficult time, and seeing what's happening... Really, the impact that quotas have had on consumers is very negligible.

We can see what happens in the chicken industry, and I think it's paramount that we look beyond that issue and do a good educational program. We have, as you suggested, a safe and affordable food here. Consumers have come to accept that.

I also agree with your comments on R and D. I think that's very important. That goes hand in glove with this whole issue. Where does the force driving this thing come from? Does it come from the producer chain, or should it, as we're seeing on the American side, be coming from the multinationals with many, many interests in this sector?

**Dr. Goddard:** I think a lot of the policy changes are going to impact on the producers, and it pays the producers to be involved in the policy-making process. I'm delighted with what I see as a complete outsider, although I'm not a complete outsider to some of these decisions, the responsiveness of the people representing producers, the marketing boards, the cattlemen's associations, those kinds of people, who are making forward-looking statements about where they want their industry to go and how they want to see the programs that affect them evolve.

I think that is extraordinarily healthy for our industry. I don't know if I can answer the question, but whether it should be them or it should be some other group, should it be Beatrice making a public statement about dairy policy? Clearly, they have a stake in it too.

Mr. Steckle: Is the answer not quite obvious when we see what has happened and how it has impacted on cost to consumers? Is it not in the best interest. . .? I guess I'm trying to get you to say something here, and I don't know whether I sense a reluctance or perhaps an inability to understand my question.

**Dr. Goddard:** If we're talking about the farmer share of the consumer's food dollar and how the bulk of the price increases is beyond the farm gate, my personal feeling is there are two sides to that issue.

[Traduction]

Si nous réussissions à comprendre les graphiques et les tableaux qui nous ont été remis ce matin... Dans quelle mesure nous adaptons—nous au marché? On parle de stabilisation et de durabilité du secteur agricole. L'adaptation aux nouvelles conditions du marché doit—elle se faire par l'entremise des producteurs, ou doit—elle plutôt être confiée, comme on nous l'a montré ce matin, à des multinationales qui poursuivent d'autres intérêts? Quelle est la meilleure façon de s'adapter à l'évolution du marché?

Certains secteurs contingentés ne jouissent actuellement que d'une protection limitée à cause de la tarification, et pourtant la satisfaction y règne. Il me semble que la plupart des producteurs dans les secteurs contingentés sont satisfaits des tarifs actuels et de l'évolution prévue au cours des six prochaines années. Je pense, comme vous, que nous avons au moins 20 ans devant nous. Et nous pouvons facilement accepter cela. Mais j'ai beaucoup de mal à accepter ce qui se passe... Vraiment, les effets des quotas sur les consommateurs ont été négligeables.

Quand on voit ce qui se passe dans le secteur de la volaille, il me paraît essentiel de regarder plus loin que le bout de notre nez et de faire un véritable effort de sensibilisation. Comme vous l'avez dit, nous avons accès, dans ce pays, à une alimentation saine et abordable. Les consommateurs s'en sont rendus compte.

Je partage également votre avis sur l'importance de la recherche et du développement. C'est un élément essentiel de la problématique. Quelles sont les véritables forces motrices? Est—ce la chaîne de production ou, comme on peut le constater chez les Américains, est—ce les multinationales, qui ont d'innombrables intérêts dans ce secteur?

M. Goddard: Bon nombre des nouvelles politiques auront une incidence sur les producteurs et il me paraît donc important que ceux—ci participent à leur élaboration. Voyons tout cela de l'extérieur. Même si je ne suis pas tout à fait étranger à certaines de ces décisions, je suis ravi de constater que les représentants des producteurs, les offices de commercialisation, les associations d'éleveurs et autres, sont tout à fait prêts à s'adapter et font des déclarations très progressistes sur l'avenir de l'industrie et l'évolution des programmes qui les concernent.

Cela me paraît très sain. Je ne sais pas si je peux répondre à votre question et dire si ce sont ces gens-là, ou plutôt la compagnie Béatrice, qui doivent se prononcer publiquement sur la politique laitière. Bien évidemment, celle-ci est aussi concernée.

M. Steckle: La réponse ne s'impose-t-elle pas d'elle-même vu ce qui s'est passé et les répercussions que cela a eues sur les prix à la consommation? N'est-il pas dans l'intérêt... J'essaie de vous faire dire quelque chose, et je ne sais pas si vous vous refusez à le dire ou si vous ne comprenez pas bien ma question.

M. Goddard: Si vous voulez parler de la part des dépenses alimentaires qui revient aux agriculteurs, et du fait que les augmentations interviennent principalement aux autres étapes de la chaîne, je dirais qu'il y a deux sons de cloche.

[Translation]

• 1120

The chicken product that we're getting now in the grocery store has an enormous amount of further processing added to it. Look at the number of forms you can buy chicken in in the grocery store. We have to pay for those costs as well. I don't see much evidence that poultry processors in this country, if you like, are gouging huge rents out of the system.

Mr. Steckle: I don't think that was implied this morning.

**Dr. Goddard:** I didn't hear the presentation.

Mrs. Cowling: I enjoyed your presentation. You talked a lot about the economics of the industry. We tend to overlook at some point the quality and the food safety. My question is, in your view what should be the priority, the economics, or the quality of that food, or the safety?

Within the red book and our plan as a government we've said we would like to introduce value-added products and add value to what producers produce. With respect to processing, what is your view on where processing plants should be located? Some people are of the opinion that the processing plant should be located close to where the commodity is in fact produced, and others are of the opinion that the processing plant should be located closer to where the market is or where the end-user is.

Dr. Goddard: In regard to the first question about whether economics or questions of quality and food safety should drive the system, I would respond that those are not mutually exclusive. If we talk about questions of quality and food safety, we're talking about products that are not homogeneous. If we're talking about a flood of...and I'm not talking about American chicken. But let's assume American chicken coming into this country at a lower price is of a discernible quality different from Canadian chicken. Consumers will recognize that. The economics would say those prices will never be equal, that there will always be a higher price for the Canadian chicken if it is of a higher quality than the American. So they're not mutually exclusive. Economics still drives the system. It's just that we're not talking about one homogeneous product. We're talking about a variety of heterogenous products. It will be important that consumers become aware of the heterogeneity issue. Our grading standards will keep out unsafe food-should keep out unsafe food.

The issue of where processing should be located is not a Toronto because that's where the consumers are, or in the

Le poulet que l'on trouve maintenant dans les supermarchés a subi énormément de transformations. Pensez donc à toutes les différentes formes sous lesquelles il se présente. Ces frais de transformation sont inclus dans le prix de vente. Je ne trouve guère de preuves qui permettent de conclure que les conditionneurs de volaille de notre pays escroquent, si l'on veut, le système.

M. Steckle: Je ne pense pas que c'est cela qu'on a voulu dire ce matin

Mme Goddard: Je n'ai pas assisté à l'exposé.

Mme Cowling: J'ai bien aimé votre exposé. Vous avez beaucoup parlé du contexte économique de l'industrie. Nous avons tendance à négliger la question de la qualité et de la solubrité des aliments. J'aimerais savoir, si, à votre avis, on devrait accorder la priorité aux considérations économiques, ou bien à la qualité, ou à la solubrité.

Dans le Livre rouge ainsi que dans les plans que nous avons proposés depuis que nous sommes au gouvernement, nous avons déclaré que nous nous intéressions aux nouveaux produits à valeur ajoutée et que nous souhaitions ajouter de la valeur aux divers produits disponibles. D'après vous, en ce qui concerne la transformation, où devraient se situer les usines de transformation? Pour certains, elles devraient être situées près des lieux de production des denrées et pour d'autres, elles devraient plutôt être installées plus près de leur marché ou de l'utilisateur final.

Mme Goddard: En ce qui concerne votre première question, à savoir si le système devrait être axé sur des considérations économiques ou sur la qualité et la solubrité des aliments, je répondrai ces facteurs ne sont pas incompatibles. La question de la qualité et de la solubrité des aliments se pose lorsqu'on parle de produits qui ne sont pas de même nature. Si l'on parle d'un afflux de... et je ne parle pas des poulets américains. Mais supposons que le poulet américain est importé au Canada a un prix moins élevé que le poulet canadien et qu'il est d'un qualité manifestement différente. Les consommateurs en tiendront compte. En vertu des règles de l'économie, le prix de ces deux denrées ne sera jamais le même et le poulet canadien coûtera toujours plus cher s'il est de meilleure qualité que le poulet américain. Par conséquent, les divers facteurs ne sont pas incompatibles. Le système demeure régit par des considérations économiques. C'est tout simplement que nous ne parlons pas d'un seul produit homogène. Nous parlons de toute une gamme de produits de nature différente. Il sera important de mettre les consommateurs au courant de la question de l'hétérogénéité. Nos normes de classement nous permettront—ou devraient nous permettre—d'éliminer les produits alimentaires insalubres.

Pour ce qui est de l'endroit où devraient être installées les generic issue. You can't say that uniformly for all commodities usines de transformation, ce n'est pas une question à laquelle the related processing industry should be located outside on peut répondre, de façon générale. L'on ne peut pas dire que, dans le cas de toutes les denrées, l'industrie de la

middle of Alberta because that's where the cattle are. It depends on transformation devrait s'installer dans la région de Toronto parce the commodity. It depends on particular transportation costs associated with transporting the product in its raw form and in its final consumer-ready form if that's how far the processing sector takes it—or intermediate forms, for that matter.

Again, economics will drive this if a proper analysis is done of the relative cost of transporting product in different forms.

The Chairman: Thank you, Dr. Goddard.

Mr. Landry.

M. Landry (Lotbinière): Cela me fait plaisir de prendre la parole ce matin. J'ai bien aimé votre exposé. Avant de vous poser ma première question, j'aimerais dire à M. Benoît de ne pas s'inquiéter pour ce qui est du Québec. Les Québécois auront à se prononcer démocratiquement. Quelle que soit la décision qu'ils prendront, la terre n'arrêtera pas de tourner. Je suis ici ce matin au niveau du gouvernement canadien et je suis heureux de vous parler. J'ai une bonne question à vous poser.

Au début de votre exposé, vous avez dit que vous étiez en train de travailler à un programme d'équité pour les agriculteurs. J'aimerais que vous m'expliquiez plus en détail ce programme d'équité dont vous avez parlé au début de votre intervention.

The Chairman: Go ahead, Dr. Goddard.

Dr. Goddard: I'm not quite sure I know exactly what he was talking about.

• 1125

I may be lost here. I had talked about research on the effects of trade liberalization on the processing sector. Is that what you were interested in?

M. Landry: Oui, avec un programme d'équité. Vous avez dit que vous étiez en train de travailler à un programme d'équité. J'aimerais que vous expliquiez plus en détail ce programme d'équité dont vous avez parlé au début de votre intervention. Je l'avais noté ici. C'était ma question. Si vous ne voyez pas de quoi je parle, je vais l'accepter.

Dr. Goddard: I'm not sure. I think there may have been some misinterpretation. I'm sorry, but I'm not quite sure what I said.

The Acting Chairman (Mr. Culbert): Perhaps you may want to review it after with Mr. Landry to save time.

Mr. Easter: With regard to the questions on supply management and the presentation that was previous to yours, I think you would have to agree it's important for a government to provide the legislative framework to market products.

I don't think for a moment this committee should pre-conclude that in six years or ten years supply management is going to be gone. Maybe over the course of time those in the rest of the world will come to their senses and recognize that one of the superior marketing systems globally is supply management.

## [Traduction]

que c'est là que se trouvent les consommateurs, ou en plein milieu de la province de l'Alberta parce que c'est là que se trouve le bétail. Tout dépend de la denrée en question. Cela dépend notamment des coûts de transport pour convoyer le produit à l'état brut, puis lorsqu'il a la forme sous laquelle il sera finalement présenté aux consommateurs si c'est à cela qu'aboutit le processus de transformation—ou d'ailleurs lorsqu'il se présente sous diverses formes intermédiaires.

Encore une fois, ce sont les considérations économiques qui prévaudront dans ce cas, à condition de faire une analyse solide des coûts de transport du produit sous ces différentes formes.

Le président: Merci, madame Goddard.

Monsieur Landry.

Mr. Landry (Lotbinière): I'm happy to say a few words this morning. I really enjoyed your presentation. Before asking my first question, I would like to tell Mr. Benoît to worry about Quebec. Quebecers will have to decide in a democratic way. Whatever their decision, it won't be the end of the world. moving. I am here this morning as a representative of the Canadian government and I am happy to say a few words. I have a good question to ask you.

At the beginning of your presentation, you stated that you were in the process of developing an equity program for farmers. I would like you to give me more details about this equity program that you mentioned at the beginning of your presentation.

Le président: Allez-y, madame Goddard.

Mme Goddard: Je ne suis pas sûre de savoir exactement ce dont monsieur veut parler.

Je suis un peu perdue. J'ai parlé des recherches concernant les répercussions de la libéralisation des échanges commerciaux sur le secteur de la transformation. Est-ce à cela que vous vous intéressez?

Mr. Landry: Yes, and there is an equity program. You said that you were in the process of developing an equity program. I would like you to give me more detail about this equity program that you mentioned at the beginning of your presentation. I noted it here. This is what my question it about. If you don't know what I'm talking about. Then I'll let it go.

Mme Goddard: Je ne sais pas vraiment. Il me semble que mes propos ont pu être mal interprétés. Je suis désolée, je ne me souviens pas exactement de ce que j'ai dit.

Le président suppléant (M. Culbert): Il serait peut-être utile que vous discutiez de cela après la séance avec M. Landry, pour gagner du temps.

M. Easter: En ce qui concerne les questions relatives à la gestion des approvisionnements et l'exposé qui nous a été présenté avant le vôtre, vous devriez, selon moi, admettre qu'il est important que les gouvernements définissent le cadre législatif de la commercialisation des produits.

Je ne crois pas une minute que ce comité devrait conclure à priori que, dans six ou dix ans, la gestion des approvisionnements n'existera plus. Peut-être qu'avec le temps, le reste du monde reviendra à la raison et reconnaîtra que la gestion des approvisionnements est globalement l'un des meilleurs systèmes de commercialisation.

An hon. member: Hear, hear.

Mr. Easter: So let's be careful.

In terms of your presentation and the reviews you've done, as well as the previous presentation, I'd like to discuss the problem of concentration of power at the retail level. Have you done any studies on the concentration of power in the marketplace and the impact it has on pricing to primary producers and pricing at the processing level? Is there any way to control that other than through the marketing systems we have in place at the moment?

**Dr. Goddard:** I've done some research on the concentration of market power at the processing level of the chain. Some original research was done by a man named Lopez on market power in the Canadian food processing industry. It was published in an academic journal about eight years ago.

My interest was really to desegregate the food processing industry into a number of component parts to see if there were different structures for different processing sectors associated with differently structured primary sectors. So we looked at dairy, fruit and vegetables, meat, and poultry, with the poultry and dairy being at the top of supply-managed sectors, and the meat and fruit and vegetables being not so supply-managed. Admittedly, the fruit and vegetable processing sector was largely impacted by high tariffs that we have also phased out under our recent trade negotiations.

We did not find significant market power existing in any of those industries that was different from the retail level of the chain. To the best of my knowledge, nobody has done any analysis. We saw concentration, but whether it resulted in lack of competition or market power is another issue.

One of the concerns the Ontario Pork Producers Marketing Board had last year, when it made a short decision to close the border to the exports of Ontario hogs, was the fact it had only three meat packers left in Ontario. It wanted to ensure that those meat packers all stayed in business to maintain competition in that sector.

• 1130

With hogs nowadays, because it's a relatively freely traded commodity, apart from being somewhat unfairly beaten up by countervailing duties, we have competition on a North American basis. The fact that there is only one local processor does not necessarily mean it's not a competitive sector. The competition could be coming from a meat packer in Chicago or someplace else. So I'm not sure we can necessarily say that concentration and market power go hand in glove.

[Translation]

Une voix: Bravo, bravo.

M. Easter: Par conséquent, soyons prudents.

Si je me reporte à votre exposé et aux analyses que vous avez effectuées ainsi qu'à l'exposé qui nous a été présenté auparavant, la question dont j'aimerais discuter est celle de la concentration du pouvoir au niveau du commerce de détail. Avez-vous étudié la concentration de pouvoir dans les marchés et l'incidence que cela peut avoir sur les prix pratiqués au niveau des producteurs primaires et à celui des transformateurs? Y a-t-il un moyen de contrôler cela autrement que par le biais des systèmes de commercialisation qui sont en place actuellement?

Mme Goddard: J'ai fait quelques recherches sur la concentration de la puissance commerciale à l'étape de la transformation. Les premières recherches à ce propos ont été conduits par un certain Lopez; ses travaux portaient sur les puissance commerciale dans l'industrie canadienne de la transformation des produits alimentaires. Son rapport a été publié dans une revue spécialisée il y a environ huit ans.

Ce qui m'intéressait surtout c'était de diviser l'industrie de la transformation des produits alimentaires en un certain nombre de composantes et de voir s'il y avait différentes structures qui correspondaient aux divers secteurs de la transformation liés chacuns à des secteurs primaires dont la structure est différente. Nous avons donc étudié les produits laitiers, les fruits et légumes, la viande et les volailles, sachant que le secteur des volailles et celui des produits laitiers sont ceux qui sont le plus axés sur la gestion des approvisionnements, alors que cela est moins vrai dans le cas des secteurs de la viande et des fruits et légumes. Il est vrai que le secteur de la transformation des fruits et légumes se ressentait beaucoup de des tarifs douaniers élevés qui ont été éliminés lors de nos dernières négociations commerciales.

Nous n'avons pas pu conclure qu'il existait dans ces industries une puissance commerciale marquée, différente de celle que l'on retrouve au niveau du commerce de détail. Que je sache, personne n'a analysé la chose. Nous avons constaté l'existance d'une certaine concentration, mais il reste à prouver qu'elle se traduit par une absence de concurrence ou la concrétisation d'une puissance commerciale.

Lorsque la Commission ontarienne de commercialisation du porc a décidé spontanément de ne plus exporter le porc ontarien aux États—Unis, elle s'est déclarée en partie préoccupée par le fait qu'il ne restait en Ontario que trois exploitants d'abattoir. La commission voulait s'assurer que ces abatteurs resteraient en activité afin qu'il y ait toujours de la concurrence dans ce secteur.

De nos jours, le porc étant une denrée qui circule assez librement sur les matches internationaux—, même si, dans une certaine mesure, elle est injustement frappée par des droits compensateurs—, la concurrence s'exerce à l'échelle de l'Amérique du Nord. Même si, localement, il n'y a qu'une seule usine de transformation, cela ne signifie pas nécessairement qu'il n'y a pas de concurrents. La concurrence pourrait fort bien venir d'un exploitant d'abattoir de Chicago ou d'ailleurs. Par conséquent, je ne suis pas sûr que l'on puisse nécessairement dire que la concentration et la puissance commerciales vont de pair.

Mr. Easter: Something has to take place in terms of the concentration of power in the U.S.

The Chairman: Mr. Hoeppner.

**Mr. Hoeppner:** I appreciate your presentation, Doctor. I think you were right on when you said we have to have programs in agriculture that are actuarily sound, because if we don't we'll be having problems all the time.

I also acknowledge your comment that you felt young farmers today were more realistic in dealing with problems we have. I think you're dead right on that too.

I want to comment on a thought that the honourable member from the Bloc brought up in his first question — morale amongst farmers. Morale amongst farmers is probably one of our big problems today, their disillusionment with government and maybe with some of their own farm organizations.

I was driving through Alberta about six months before the election and the CBC had a phone—in. It asked, if the election was held today and you just voted for the Prime Minister, who would you vote for, Mr. Trudeau or Mr. Mulroney? It was 45 minutes into that program before anybody phoned in and said they would vote for Mulroney. The announcer couldn't believe it. Aren't we in Conservative country, or where are we? Then you turn around and take what Senator Gustafson said. The Conservatives poured more money into the west than probably any government did.

**Senator Gustafson:** Trudeau told us to sell our own wheat and he got away with it.

Mr. Hoeppner: I wasn't quite finished here. I've debated Charlie Mayer on this issue more than once and said you've told us what you've given us, but you've never told us what you took away. That's where the big problem is.

When I criticize the Wheat Board and want to make it more accountable, I get flak from the farmers over 60 years old. They really hammer me—you're anti-Wheat Board, you're anti this, you're anti that. I'm not. I'm a 100% supporter of the Wheat Board, but I know it has to become competitive. It has to start working for the farmer.

The young farmers today, when it's on dual marketing, there is where the pressure is for dual marketing... They have lost confidence in the system. I think the honourable member was so correct. Once we lose confidence not just in government but also in our own farm organizations, how do we solve these problems?

That's why I am here. That's why I have really appreciated this committee. We have been very open and very honest. If recommendations had been followed, I think we would have made more progress than we have right now.

[Traduction]

M. Easter: Il faut faire quelque chose à propos de la concentration de la puissance commerciale aux États—Unis.

Le président: Monsieur Hoeppner.

M. Hoeppner: J'ai bien aimé votre exposé, madame. Je pense que vous voyez juste lorsque vous dites que nous devons avoir, dans le secteur de l'agriculture, des programmes qui se fondent sur des projections solides car, sinon, nous aurons toujours des problèmes.

Je partage également votre opinion lorsque vous faites remarquer qu'à votre avis, les jeunes agriculteurs d'aujourd'hui envisagent de façon plus réaliste les problèmes auxquels nous faisons face. Je pense qu'à ce propos aussi, vous voyez juste.

Je tiens à faire un commentaire sur un point évoqué par l'honorable député du Bloc québecois dans sa première question, à savoir le moral des fermiers. C'est le moral des fermiers qui constitue probablement l'un des plus importants problèmes auquel nous devons faire face aujourd'hui, le fait que le gouvernement et peut-être certains des organismes agricoles qui le représentent les aient déçus.

Quelque six mois avant les élections, alors que je traversais l'Alberta en voiture, j'ai entendu une tribune téléphonique sur les ondes de la CBC. La question était la suivante :si les élections avaient lieu aujourd'hui et que vous ne soyez appelés qu'à choisir le premier ministre, pour qui voteriez—vous? Pour M. Trudeau ou pour M. Mulroney? Il s'est bien écoulé 45 minutes avant que quelqu'un téléphone pour dire qu'il aurait voté pour Mulroney. Le présentateur n'en croyait pas ses oreilles. Sommes—nous dans un pays conservateur, ou non? Et là—dessus, il y a les propos tenus par le sénateur Gustafson. Les Conservateurs ont probablement accordé plus d'argent à l'Ouest que tout autre gouvernement.

Le sénateur Gustafson: Trudeau nous a dit de vendre notre propre blé et il s'en est tiré.

M. Hoeppner: Je n'en avais pas terminé. J'ai débattu de la question plus d'une fois avec Charlie Mayer et je lui ai dit :vous nous avez parlé de ce que vous nous avez donné mais jamais de ce que vous avez pris. C'est cela le problème de fond.

Lorsque je critique la Commission canadienne du blé et que je veux qu'elle ait plus de comptes à rendre, les agriculteurs de plus de 60 ans se liguent contre moi. Ils m'éreintent à qui mieux mieux—vous êtes contre la Commission canadienne du blé, contre ceci, contre cela. Ce n'est pas vrai. Je soutiens à 100 p. 100 la Commission canadienne du blé, mais je sais qu'elle doit devenir concurrentielle. Il faut qu'elle commence à travailler dans l'intérêt des l'agriculteurs.

Quand on parle de commercialisation à deux volets, il faut savoir que ce sont les jeunes agriculteurs d'aujourd'hui qui poussent la commercialisation à deux volets... Ils ne font plus confiance au système. Je pense que le député avait parfaitement raison. Une fois que nous ne faisons plus confiance non seulement au gouvernement, mais encore à nos propres organismes agricoles, comment pouvons-nous résoudre ces problèmes?

C'est la raison pour laquelle je suis ici. C'est pourquoi j'apprécie à leur juste valeur les travaux de ce comité. Nous avons été très ouverts et très honnêtes. Si l'on avait suivi nos recommandations, je pense que nous aurions progressé beaucoup plus que ce n'est le cas aujourd'hui.

I would like to complement your comments. The one example we have is the western grain stabilization fund. It was a tremendously good program, but it was farmers and governments together that blew it.

How do we get this confidence back? If we could get this confidence back into the system, into our farm organizations. . . We heard from another person the other day who felt that leadership in the farm groups was the biggest problem in our country today.

Give me a comment on what you think should be done.

**Dr. Goddard:** I don't think it's only farmers who have lost their faith in the system. It's an endemic social problem that crosses all sectors of society.

Mr. Hoeppner: Consumers as well, right?

**Dr. Goddard:** Consumers, people working in manufacturing, all kinds of places. Canada is having a lot of economic growth at the moment and that's going to help build our morale and build our faith in some of these systems. It's tied to the general economic characteristics.

Mr. Hoeppner: I liked your idea on advertising, getting the facts out.

Dr. Goddard: It's absolutely critical. We have to do that.

• 1135

Look at the students I teach at the University of Guelph. I realize they may not be representative of all agriculture students. We are pulling a lot of students into the program who are from cities and who are enormously excited about the industry. We are turning out a lot of students from the farm who will not go back to the farm to work, but will represent the industry at some level or other. They love the industry and find it exciting.

I am really hopeful. I think the students we graduated this year are a lot more enthused about agriculture than they were when I first started to teach 12 years ago. Maybe they will drag the system back.

**Mr. Hoeppner:** This is the place in which government could really be promoting agriculture, right?

**Dr. Goddard:** We have the best tools for revitalizing our industry in the agriculture programs at universities across the country.

Senator Spivak: I have just two short questions. This morning we heard about some of the appalling conditions in packing plants concerning chicken processing and so forth. We were told it was being remedied not by cleaning up those conditions, but by chemicals and injections, and dips for chickens and stuff. How do you think we are going to maintain Canadian high standards in view of the whole harmonization issue?

[Translation]

J'aimerais ajouter quelque chose à vos commentaires. L'exemple que je prendrai est celui du Fonds de stabilisation concernant les grains de l'Ouest. Ce programme était excellent mais les agriculteurs et les gouvernements se sont légués pour qu'il n'aboutisse à rien.

Comment regagner cette confiance? Si seulement nous pouvions redonner aux gens confiance dans le système, dans nos organisations agricoles... Un des témoins que nous avons entendu l'autre jour avait le sentiment que le leadership des organisations agricoles est l'un des plus gros problèmes auquel notre pays fait face aujourd'hui.

Dites-moi ce qui devrait être fait, à votre avis.

Mme Goddard: Je ne pense pas que ce sont seulement les agriculteurs qui ne font plus confiance au système. C'est un problème social endémique que l'on retrouve dans tous les secteurs de la société.

M. Hoeppner: Parmi les consommateurs également, n'est-ce pas?

Mme Goddard: Parmi les consommateurs, les gens qui travaillent dans le secteur manufacturier, et ailleurs. La croissance économique est très bonne en ce moment au Canada et cela va nous aider à améliorer le moral de la population et sa confiance dans certains de ces systèmes. Cela est lié aux traits généraux de l'économie.

M. Hoeppner: J'ai bien aimé votre idée sur la publicité, pour faire connaître les faits.

**Mme Goddard:** Cela a une importance déterminante. Il faut que nous procédions ainsi.

Prenez les étudiants auxquels j'enseigne à l'université de Guelph. Je me rends compte qu'ils ne sont pas nécessairement représentatifs de la totalité des étudiants en agriculture. Nombre d'entre eux sont originaires des villes et manifestent beaucoup d'enthousiasme à l'égard de l'industrie. Nous formons un grand nombre d'étudiants d'origine agricole qui ne retourneront dans les fermes pour y travailler, mais qui resteront dans l'industrie à divers titres. Ils aiment l'agriculture et ils trouvent cette industrie captivante.

Je suis très optimiste. Nos diplômés de cette année sont beaucoup plus enthousiastes que ne l'étaient ceux de mes débuts dans l'enseignement il y a 12 ans. Peut—être contribueront—ils à renverser la tendance de l'industrie.

M. Hoeppner: C'est là que le gouvernement devrait concentrer ses efforts de promotion de l'agriculture, ne pensez-vous pas?

Mme Goddard: Les programmes agricoles des universités canadiennes sont les meilleurs instruments dont on dispose pour revitaliser notre industrie.

Le sénateur Spivak: J'ai juste deux petites questions à poser: on nous a parlé ce matin des conditions épouvantables qui règnent dans les centres d'abattage où sont conditionnées les volailles et autres. On nous a dit que l'on ne cherchait pas à régler la situation par une amélioration de ces conditions, mais à l'aide de produits chimiques, d'injections et de bains insecticides pour les poulets et autres volailles. Comment, selon vous, allons—nous maintenir les rigoureuses normes canadiennes dans le contexte de la politique d'harmonisation?

The second thing I would like you to comment on is the apparent lack of competition in the retail sector and how that is going to affect the fairness of return to farmers. Those are the two issues.

**Dr. Goddard:** I may be naive, but my interpretation of the harmonization process is that we do not have to knuckle under to somebody else's standards.

Mr. Steckle: I agree.

Mr. Calder: Hear, hear.

**Dr. Goddard:** That is my interpretation of it. Admittedly we are a small player in North America with a much bigger partner, but I don't think harmonization of standards means that we have to say we will take chickens produced a certain way.

There are some other statistics about the chicken industry. They don't clean the barns after every set of chickens goes through. They push more sets through. There are all those sorts of statistics. We don't have to take them if our standards say this is the way we want our chicken produced. That is my interpretation. I may be naive.

We have the power. However, can we organize and present our cases appropriately? The legislation is there in our international trade agreements to allow us to maintain the standards we feel are necessary.

As for the second question, we have a lot of concentration in the retail sector. I still feel uneasy about necessarily knowing that it is contributing to a lack of competition. We still see loss–leadering. In places like Toronto and southern Ontario we still see a lot of competitive pricing on milk and produce in season. I am not sure we have the research to say that the lack of competition at that level of the market is bad for farmers at this point. I know there is an increasing concentration, but that is all.

Senator Spivak: How then are we going to get at the right level of return for farmers when you have this concentration power at the retail level? That is what always puzzles me. Why is there so little return on a loaf of bread to the farmer when there is so much return at the retail level? I don't understand that.

**Dr. Goddard:** The farmer provided the wheat. There was a huge amount of other stuff done to it to make Wonder Bread in that glorious white, blue, and red package.

**Senator Spivak:** Yes, but the point is that farmers, as I hear from all these people here, are basically complaining that they can't make a living, can't pay their debts and are not getting enough return on their products.

**Dr. Goddard:** I don't think that is an issue about concentration in the retail sector.

Senator Spivak: Okay, that is the answer. Fine, thank you.

## [Traduction]

J'aimerais, deuxièmement, que vous nous parliez de l'absence apparente de concurrence qui règne dans le secteur de la vente au détail, et de la façon dont cela va affecter la rentabilité du travail des agriculteurs. Voilà les deux questions que je voulais soulever.

**Mme Goddard:** Je suis sans doute naïve, mais je ne pense pas que le processus d'harmonisation signifie que nous devons mettre les pouces devant les normes des autres.

M. Steckle: Absolument.

M. Calder: Bravo!

Mme Goddard: C'est ainsi que je vois les choses. Bien sûr, en Amérique du Nord, nous manquons d'envergure face à un partenaire beaucoup plus puissant; mais je ne pense pas, que l'harmonisation des normes signifie que nous devons nous engager à accepter les poulets produits d'une certaine facon.

Il existe d'autres statistiques sur l'industrie du poulet. Les poulaillers ne sont pas nettoyés chaque fois qu'une fournée de poulets a été traitée. On se contente de passer à la fournée suivante. On trouve toutes sortes de statistiques de ce genre. Nous ne sommes pas obligés d'accepter ces méthodes si elles ne correspondent pas aux normes que nous avons établies pour la production du poulet. Telle est mon interprétation, mais je suis peut-être un peu naïve.

Nous avons les pouvoirs nécessaires. Toutefois, pouvons-nous nous organiser et faire valoir nos points de vue de façon adéquate? Le droit établi par les accords commerciaux internationaux nous autorise à maintenir les normes que nous jugeons indispensables.

Quant à votre deuxième question, je dirais qu'il existe effectivement une forte concentration dans le secteur de la vente au détail. Je suis tout de même quelque peu réticente à affirmer que cela contribue à une absence de concurrence. On constate toujours un phénomène de vente à perte. À Toronto et dans le sud de l'Ontario notamment, les prix sont encore fréquemment fixés, dans le cas du lait et des produits de saison, pour abattre la concurrence. Je ne pense pas pouvoir m'appuyer sur des recherches qui me permettraient d'affirmer que l'absence de concurrence à ce niveau du marché est néfaste pour les agriculteurs. Je sais que la concentration va croissant, mais rien de plus.

Le sénateur Spivak: Comment parviendra—t—on alors à un revenu équitable pour les agriculteurs quand il y a une telle concentration des pouvoirs au niveau de la vente au détail? C'est ce que je n'ai jamais réussi à comprendre. Pourquoi la vente d'un pain rapporte—t—elle si peu à l'agriculteur par comparaison aux bénéfices encaissés par les détaillants? Je ne comprends pas.

Mme Goddard: L'agriculteur fournit le blé. Mais il y a bien d'autres choses qui entrent dans à la fabrication du Wonder Bread, le fameux pain qui nous parvient dans son merveilleux emballage bleu, blanc, rouge.

Le sénateur Spivak: Oui, mais à entendre tous les gens ici, le fait est que les agriculteurs se plaignent de ne pas pouvoir joindre les deux bouts, qu'ils ne peuvent pas rembourser leurs dettes et qu'ils ne font pas suffisamment de profits sur la vente de leurs produits.

Mme Goddard: Je ne pense pas que cela soit lié à la concentration qui existe dans le secteur de la vente au détail.

Le sénateur Spivak: Très bien; c'est ce que je voulais entendre. Je vous remercie.

**Dr. Goddard:** I think that is an issue associated with export subsidies and trade wars going on in wheat from the other big players. Presumably, we now have a little bit of a stick to try to solve those problems through international trade agreements.

**Senator Spivak:** Your point is that it isn't the power of the multinational corporations in the marketing of food that contributes to the low income of the farmer. That is your point.

Dr. Goddard: Yes.

Senator Spivak: Thank you.

• 1140

The Chairman: Mr. Calder.

**Mr. Calder:** Thank you very much, Doctor, for coming here this morning. I want to lump a whole bunch of things together and deal with economics here.

Within the poultry industry—and I am a chicken farmer, so I know supply management with poultry—we operate with something called COPF, which is the cost of production formula. Within that formula, it shows this is what it costs me to raise a chicken, in hydro, heat, capital costs, labour, feed, chicken, all the way down through the line.

You've talked about stabilization, which is directly reflective of COPF, and the health standards within Canada here as to how we produce our product. I would like to tell the senator, too, the product that comes into Canada under supply management with poultry, which is set at 7.3%, still has to come through by Canadian standards.

My concern would be that Canadian standards weren't enforced, because then I wouldn't be in there. But at the present time, as far as I'm aware, they are being enforced. Therefore, we aren't going to see the class—4 chicken that's down in the United States with skin rip, 60% bruising. That doesn't come into Canada. So there is a bit of a balance there.

I have talked about this on a regular basis—consumer education as to when they go to the shelf do they take a look at whether the product is made in Canada, or do they just take a look at the price. I think that's something we have to take a look at in the future when the consumer does go to the shelf that if you buy a Canadian product, this is the quality of the product you're looking at. You should also be aware of what the cost of production formula is to put that quality on the shelf.

We're talking about market responsiveness and everything else like that, and I guess maybe the consumer, when he or she goes to the shelf, is going to have to make the decision of whether it's quality or price.

I would like you to give me some reflection as to, first of all, consumer education on those two points, and how we should proceed with educating the consumer on the cost of production formula.

[Translation]

Mme Goddard: Je pense qu'il s'agit d'un problème lié aux subventions à l'exportation et au guerres commerciales auxquelles se livrent les autres grands pays exportateurs de blé. Nous sommes censés disposer d'un peu plus de moyens pour régler ces problèmes grâce aux accords commerciaux internationaux.

Le sénateur Spivak: Vous soutenez que ce n'est pas la puissance des entreprises multinationales du secteur de la commercialisation des produits alimentaires qui contribue au faible revenu des agriculteurs. C'est ce que vous dites?

Mme Goddard: Oui!

La sénatrice Spivak: Merci.

Le président: Monsieur Calder.

M. Calder: Je tiens à vous remercier, madame, d'avoir accepté d'être des nôtres ce matin. Je vais regrouper un tas de choses et aborder la question du contexte économique.

Dans le secteur agricole—et comme je suis moi-même éleveur de poulet, je sais un peu comment fonctionne la gestion des approvisionnements dans ce secteur—nous utilisons ce que l'on appelle la formule des coûts de production. Cette formule me permet de savoir combien il m'en coûte pour élever un poulet: électricité, chauffage, amortissement, main d'oeuvre, alimentation et achat du poulet, bref, tous les frais du début jusqu'à la fin.

Vous avez parlé de stabilisation, une question qui est directement liée à cette formule des coûts de production ainsi qu'aux normes de santé canadiennes qui s'appliquent à nos méthodes de production. Je tiens également à dire à la sénatrice que le produit importé au Canada dans le cadre de la gestion des approvisionnements en volaille, et qui représente un pourcentage de 7,3 p. 100, doit toujours respecter les normes canadiennes.

Ce qui m'inquièterait, c'est que les normes canadiennes ne soient pas appliquées, car, dans ces conditions, je ne resterais pas dans ce secteur de production. Mais à l'heure actuelle, autant que je sache, ces normes sont respectées. Par conséquent, nous n'allons pas voir ici le poulet de catégorie 4 que l'on trouve aux États—Unis avec la peau arrachée est une viande meurtrie à 60 p. 100. Ce genre de produits n'entre pas au Canada, ce qui rétablit donc un peu l'équilibre.

Il y a une chose dont je parle régulièrement: en matière d'éducation des consommateurs, il faut se demander si, lorsqu'ils prennent un produit sur une étagère, les gens vérifient que celui—ci est fabriqué au Canada ou s'ils regardent seulement le prix. Il me semble que c'est quelque chose dont nous devrions nous préoccuper à l'avenir afin que le consommateur qui prend sur une étagère un produit canadien le fasse parce que c'est la qualité du produit qu'il recherche. Le consommateur devrait aussi savoir ce qu'il en coûte, selon la formule des coûts de production pour mettre sur l'étagère un produit de cette qualité.

C'est de la réaction du marché et d'autres facteurs de ce genre dont il est question, et je suppose que le consommateur qui choisit un produit sur une étagère devra fonder sa décision soit sur la qualité, soit sur le prix.

J'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez, tout d'abord, de la possibilité d'éduquer le consommateur en matière de qualité et de prix, et de la façon dont nous devrions procéder pour faire connaître au consommateur la formule des coûts de production.

**Dr. Goddard:** I don't know that they need to know about the cost of production formula. I mean, ultimately, I think they would understand how the system works. I think the quality issue is a lot more important. Canadian consumers, I think, over the past few years, haven't really thought about chicken, for example. When they go to the grocery store and they look at the chicken on the shelf, it's pretty homogeneous. All the packages look much the same except for size.

If we started, worst—case scenario, importing chicken from the U.S. in large amounts, maybe it wouldn't all look the same. Then they would need to be educated. I think consumers don't know right now they might need to be educated about that. I think the onus will be on the industry to educate them about what the quality standards mean, and what the different labelling means.

We've got to make information more consumer-accessible. They're not going to read a tiny little label that says yes, these are Canada grade A apples, but they actually came from Chile and they were on a boat for three months, etc., etc., etc. We have to make the whole process of labelling and providing information more transparent for consumers. I think they will respond.

One of the ways we may be able to do some of that is through advertising. One of the studies I did when I was working with some people on the issue of the apple industry having supply management was that I did a little bit of analysis with OMAF help on their advertising program. My results suggested their advertising program, which basically said buy Ontario—grown apples, was effective in shifting consumers from imported apples to domestic apples in season.

So quite likely the other programs that Foodland Ontario runs, about how it takes years and years and 12 newspapers later the cabbage gets here from Mexico or whatever, is also effective in making people tune in to the fact that in season, they're getting a better quality product.

• 1145

So my initial research results would say that kind of information is effective in persuading consumers to buy locally grown products.

I am hopeful that if we have a broader spectrum of products on the grocery store shelves, we will be able to educate the consumer to understand qualitative differences.

Mr. Calder: I want to make the point that I disagree with you on the fact. I think quality and price are linked that strongly together.

**Dr. Goddard:** Clearly we will pay more for higher quality; I'm not denying that.

Mr. Calder: Exactly. This is where the consumer has to be educated on the fact. I don't think they're totally aware of what this entails.

[Traduction]

Mme Goddard: Je ne sais pas si les consommateurs ont véritablement besoin de connaître la formule du coût de production. Il me semble en effet qu'au bout du compte, ils comprennent comment fonctionne le système. À mon avis, la question de la qualité est beaucoup plus importante. Les consommateurs canadiens n'ont pas, je pense, au cours des quelques dernières années, accordé beaucoup d'attention au poulet, par exemple, lorsqu'ils vont au supermarché et qu'ils voient du poulet sur l'étagère, c'est un produit qui est présenté de façon assez homogène. Tous les paquets se ressemblent, sauf pour ce qui est de leur taille.

Si, dans le cadre du scénario le plus défavorable, nous commencions à importer du poulet des États-Unis en grandes quantités, nous pourrions peut-être constater certaines différences. Il faudrait alors informer les consommateurs. Je pense qu'en ce moment ils ne se rendent pas compte qu'ils pourraient devoir être informés sur ce sujet. À mon avis, c'est à l'industrie qu'il reviendra de faire connaître aux consommateurs ce que l'on entend par normes de qualité et ce que signifient les différents étiquetages.

Il faut que l'information soit plus accessible aux consommateurs. Ils ne vont pas lire une minuscule étiquette où on leur dit qu'il s'agit de pommes de catégorie A au Canada, mais qu'elles viennent en réalité du Chili et qu'elles ont passé trois semaines sur un bateau, etc., etc., etc., etc., lf faut que l'étiquetage et l'information qu'il permet de fournir soient plus compréhensibles pour les consommateurs. À mon avis, ils réagiront positivement.

La publicité est un moyen qui nous permettra d'atteindre cet objectif. Une des études que j'ai faite lorsque j'ai participé à un groupe de travail sur l'application de la gestion des approvisionnements en pomiculture m'a permis d'analyser brièvement, avec l'aide de ses responsables, le plan de publicité du ministère de l'Agriculture et dè l'Alimentation de l'Ontario. J'en suis arrivé à conclure que cette publicité, dont le message était essentiellement une invitation à acheter des pommes de l'Ontario, a effectivement abouti à ce que les consommateurs achètent, en saison, davantage de pommes canadiennes que de pommes importées.

Par conséquent, il est fort probable que les autres campagnes de publicité dont est responsable Ontario—terre nourricière, et qui cherchent à démontrer qu'il se passe des lustres et des lustres avant que le choux mexicain n'arrive ici, aboutissent effectivement à faire comprendre aux gens qu'en saison, ils peuvent acheter un produit de meilleure qualité.

Par conséquent, d'après mes premières recherches, ce genre de campagnes d'information réussit à persuader les consommateurs d'acheter des produits locaux.

J'espère que, si l'on trouve une gamme plus étendue de produits sur les rayons des magasins d'alimentation, nous pourrons amener le consommateur à comprendre les différences d'ordre qualitatif.

M. Calder: Permettez-moi de n'être pas d'accord avec les faits que vous citez. Je pense que la qualité et le prix sont étroitement liés.

Mme Goddard: La qualité se paie, je n'en doute pas.

M. Calder: Exactement. Voilà ce que je consommateur doit comprendre. Je ne crois pas qu'il sache parfaitement ce que cela suppose.

Let's use apples as an example. We have a jar of Canadian applesauce and we have a jar of applesauce from somewhere else. They're both on the same shelf. There could be a 50¢ difference in price, but we know in the Canadian jar of applesauce there were certain sprays that were not used for the other applesauce. We're not sure about that other applesauce and it's cheaper to make. That's my point.

**Dr. Goddard:** Let me use some anecdotal evidence. My next-door neighbour went to the PTO at our local school and said we had to change the brand of fruit juices we were selling through the school because they were processed in another country and did not meet our standards for pesticides. People know these things. The PTO did, and our school—little as it is—stopped buying fruit juices from that firm and buys them from another firm. These things are happening.

Every consumer is never going to be that concerned about the product he or she buys; otherwise, our food consumption demands in the country would be very different from what they are at the moment.

The Chairman: I'm glad to hear that.

Mr. Pickard (Essex — Kent): This may be a very unfair question, Dr. Goddard, but everybody has zeroed in on very specific issues that affect their areas.

I would like your opinion on what the priorities of government should be to help agriculture and the agrifood industry in the future. Do you have a priority list indicating where we should be working, what we should be looking at and how we should be integrating policy with what's actually happening in agriculture? That's very broad, but it was intended to be very broad.

**Dr. Goddard:** I personally feel we have to be concerned that we maintain a viable farming sector in this country. We have to be concerned about the farm income numbers. There's no question that's a priority. The route to fixing those numbers has to be along the lines of green programs. We have to change our thinking from perhaps some of our traditional programs that were not green to ones that are more green.

The country needs a strong, viable farming sector. In focusing policy, it is absolutely critical that we recognize the farm level as one level of a food chain in this country. We cannot make decisions at one level that are going to crucify participants at another marketing level.

Aiming at green programs, figuring out whether we're going to use carrots or sticks to achieve our environmental responsibilities is a really high priority. The environmental issues are clearly going to be public policy issues because they're going to affect future generations more than they will current generations and because of their effect on other people outside the agricultural sector. So we have to use carrots or sticks and we had better come to terms with which one we feel comfortable with, and use it. We have to focus on the food chain as a whole.

[Translation]

Prenons l'exemple des pommes, plus exactement, d'un pot de compote fabriquée au Canada et d'un pot de compote provenant d'ailleurs. Tous deux sont sur le même rayon. Il pourrait y avoir une différence de 50c. dans le prix, mais nous savons que certains mélanges on été pulvérisés, pour le pot de compote canadienne, mais pas pour l'autre compote. Nous ne savons rien au sujet de l'autre compote, elle est moins coûteuse à produire. Voilà ce que je veux dire.

Mme Goddard: Laissez-moi vous conter une anecdote. Mon voisin d'à-côté est allé rencontrer l'économe de notre école locale pour lui dire que nous devions changer la marque des jus de fruits vendue par l'école parce qu'ils étaient fabriqués dans un autre pays et ne correspondaient pas à nos normes en matière de pesticides. Les gens savent ces choses. Le responsable le savait et notre école—si petite soit-elle—a cessé d'acheter des jus de fruits de cette entreprise et en achète d'une autre. Ces choses là arrivent.

Tous les consommateurs ne s'inquiètent pas autant des produits qu'ils achètent; autrement, la demande pour la consommation d'aliments au pays serait très différente de ce qu'elle est à l'heure actuelle.

Le président: Je suis heureux d'entendre cela.

M. Pickard (Essex—Kent): Ma question pourra vous sembler très injuste, Madame Goddard, mais chacun s'est concentré sur des questions très précises qui touchent sa région.

Je voudrais savoir quelles devraient être, à votre avis, les priorités du gouvernement pour aider l'agriculture et l'industrie agro-alimentaire dans l'avenir. Avez-vous une liste de priorités indiquant dans quel secteur nous devrions travailler, ce que nous devrions chercher et comment nous devrions intervenir sur le plan de la politique en regard de ce qui se passe actuellement en agriculture? Ma question est très vaste, mais c'est ce à quoi je visais.

Mme Goddard: J'estime personnellement qu'il nous faut chercher à maintenir un secteur agricole viable au Canada. Nous devons faire attention aux chiffres relatifs au revenu agricole. Voilà qui est sûrement une priorité. Pour en arriver à établir ces chiffres, il nous faut tenir compte des programmes écologiques. Nous devons changer notre façon de penser, pour passer éventuellement de certains programmes traditionnels qui n'étaient pas écologiques à d'autres qui le sont davantage.

Le pays doit compter sur un secteur agricole vigoureux et viable. Dans l'élaboration de nos politiques, il est absolument essentiel que nous reconnaissions que l'exploitation agricole est un maillon de la chaîne alimentaire au Canada. Il ne faut pas prendre, à tel ou tel échelon, de décisions qui léseront les participants à un autre échelon du système de commercialisation.

Pour ce qui est des programmes écologiques, il devient très important de savoir si nous allons utiliser la carotte ou le bâton pour remplir nos obligations relativement à l'environnement. Les questions environnementales vont sûrement devenir des questions d'intérêt public parce qu'elles toucheront davantage les générations futures que les générations actuelles et qu'elles ont un effet sur les personnes extérieures au secteur agricole. Il nous faut donc faire usage à la fois de la carotte et du bâton et nous devons décider lequel de ces instruments convient le mieux et l'utiliser. Il nous faut nous concentrer sur la chaîne alimentaire dans son ensemble.

Investments in productivity research are absolutely something we cannot forgo at this point. I don't think we can forgo public investment in standards, quality and inspection. Those things generate social gains that outweigh their physical cost and they're important for our sector.

Mr. Pickard: Could you possibly just carry that a little further, such as in marketing and any other areas the government...? You talked a great deal earlier about advertising and work that government may possibly be involved with. I thought you suggested there's a role the government could play in advertising, promotion and those types of things within the community we are selling to.

• 1150

**Dr. Goddard:** That is absolutely critical. Certainly in this provision of information all my research on how consumers view information would say that Canada's food guide is one of the things that people know provides high quality information about nutrition and they actually recognize it as something that should affect their food purchase decisions.

The government has a huge role in providing nutritional information and in maintaining the standards in nutritional labelling and all sorts of information. Whether the government should be running advertising programs or not, clearly there are some benefits to them to be done on exports markets, to be facilitated through a federal body on export markets. My feeling is the legislation and the framework should be there to allow the producers to do it, but I think the producers should be making the decisions on how they want to do it and in what form they want to do it.

On this other issue of nutritional information and labelling and all of that, the government, absolutely critically, has to be involved in that.

Mr. Pickard: Could you make one quick comment on marketing?

**Dr. Goddard:** I don't know if I want to say anything. We have to facilitate the process.

Mr. Pickard: How do we do that in an international world market?

Dr. Goddard: I don't have a good answer for that.

Mr. Pickard: Okav.

Mr. Culbert: Dr. Goddard, I certainly enjoyed your generalities and your comments.

Although it's good to know the history of what's happened in the past, I don't think we should dwell on it a lot. I think it's important to know a bit about it and where we've been in the past and where we are today and where we want to be in the future. Then, the next question is how do we get there. That's really what we're talking about, the getting there, so to speak, and what steps or facets we use.

I took it from your previous comments, and more directly in answer to Mr. Pickard's questions, that you certainly support, number one, a food or food chain policy or legislation of some form that brings that into being in this country.

# [Traduction]

À ce stade, nous ne devons absolument pas oublier les investissements dans la recherche sur la productivité. Je ne pense pas que nous pouvons nous abstenir de faire des investissements publics dans les normes, dans la qualité et dans l'inspection. Ces mesures produisent des gains sociaux supérieurs à leur coût matériel et elles sont importantes pour notre secteur.

M. Pickard: Pourriez-vous préciser un peu plus votre pensée, pour ce qui est par exemple de la commercialisation et d'autres secteurs que le gouvernement...? Plus tôt, vous avez beaucoup parlé de la publicité et du travail que le gouvernement pourrait probablement faire. N'avez-vous pas proposé que le gouvernement joue un rôle dans la publicité, dans la promotion et dans ce genre d'initiatives entreprises auprès de la population à qui nous vendons.

Mme Goddard: Voilà qui est déterminant. D'après mes recherches sur la façon dont les consommateurs voient l'information, le guide alimentaire canadien est l'un des moyens, d'obtenir des renseignements de grande qualité en matière d'alimentation et les gens savent qu'ils devraient en tenir compte dans le choix des aliments qu'ils achètent.

Le gouvernement a un très grand rôle à jouer sur les plans de la communication d'informations sur l'alimentation et du maintien de normes dans l'étiquetage des aliments, de même que pour toutes sortes d'information. Quant à savoir si le gouvernement devrait se lancer dans des campagnes de publicité ou non, il y a sûrement des avantages à le faire sur les marchés d'exportation, ce qui devrait être le rôle d'un organisme fédéral pour ses marchés. Je pense qu'il devrait exister des textes législatifs et un cadre de sorte que les producteurs puissent le faire, mais il leur appartient à mon avis, de décider de la façon dont ils veulent le faire et sous quelle forme.

Pour ce qui est de l'information sur les aliments et de l'étiquetage des produits, le gouvernement doit sûrement jouer un rôle.

M. Pickard: Pourriez-vous nous dire rapidement quelques mots sur la commercialisation?

Mme Goddard: Je n'ai pas grand chose à dire à ce sujet. Nous devons faciliter le processus.

M. Pickard: Comment le faire sur le marché mondial?

Mme Goddard: Je ne sais que vous dire.

M. Pickard: Très bien.

M. Culbert: Madame Goddard, j'ai beaucoup apprécié vos remarques à caractère général et vos commentaires.

Même s'il est bon de savoir ce qui est arrivé dans le passé, je ne pense pas que nous devrions nous attarder à cela. Nous devons bien sûr en savoir un peu, connaître ce qui a été fait dans le passé, où nous nous situons aujourd'hui et où nous voulons aller dans l'avenir. Mais nous devons ensuite nous demander comment y arriver. C'est ce qui doit vraiment nous intéresser, c'est-à-dire comment y arriver, et quelles étapes ou quels aspects retenir.

J'ai cru comprendre dans ce que vous avez dit précédemment, et plus précisément en réponse aux questions de M. Pickard, que vous favorisez d'abord et avant tout une politique ou une législation sur l'alimentation ou la chaîne alimentaire de sorte que cela se réalise dans notre pays.

My initial question prior to Mr. Pickard's was what, in your food chain policy or piece of legislation or whatever it ends up being in its ultimate being. I would just touch on that based on where our history has been in the past, where we are today and where it is we want to be in agriculture in the future, and getting there, so to speak. Any generalities you want to add to it certainly would be very welcome.

Dr. Goddard: One thing that perhaps I didn't mention is the idea that we build in sunset clauses to things, that we mandate an evaluation process. I know I said that the evaluation process should go in, but I think it should be explicitly built in to any policies we come up with that they are sunsetted, they don't exist after a certain period of time unless we redesign them back in.

I do a lot of work in advertising. I know a little bit about how the U.S. Farm Bill approaches advertising. When they put in mandatory levies for a lot of commodity groups, they mandated that there would be independent evaluative research done on the effectiveness of that producer investment in the advertising activity as part of the evaluative process the next time the decision came up in the next farm bill as to whether to continue them or not. I think we have to be more upfront about those kinds of things.

I don't know, a lot of things are shaking out in the system now. That gentleman talked about lack of morale, and that exists to a certain extent and is being evidenced in the actions people are taking in the marketplace. But it has also resulted in what I think is some extraordinarily foresighted thinking on the part of the dairy industry in trying to reposition themselves in a better position. By next July they want this major upheaval to be in effect. I think that spur has been really positive. I think we should let things shake out for a bit and then see what happens.

• 1155

We're seeing an enormous push from the bottom to fix things that are within people's control, and I think it's a really positive thing for the agricultural sector. The sector will come back once it's stopped doing this, to tell us what it needs from us to go on. I realize that sounds really wishy-washy, but-

Mr. Culbert: So in your opinion we shouldn't be overly anxious to develop that food policy or piece of legislation until the results of GATT and some of our recent trade agreements have been fully seen.

Dr. Goddard: They'll never be fully seen because it's an evolving process. The tariffs are scaling down and actions are going to be taken at different points in the system. But I see a

[Translation]

Dans ma question, avant l'intervention de M. Pickard, je opinion—it's a typical question—should be contained in that voulais savoir—et c'est une question classique—ce que devrait contenir la chaîne alimentaire à propos de cette politique ou cette mesure législative, peu importe sa forme définitive? Je ne veux qu'effleurer cette question en regard de ce que nous avons fait dans le passé, de là où nous en sommes maintenant, de là où nous voulons en venir en agriculture dans l'avenir, et de la façon dont nous voulon y arriver. J'apprécierais sûrement toutes les observations générales que vous voudriez faire à ce sujet.

Mme Goddard: Il y a un aspect dont je n'ai pas beaucoup much that is a very specific issue that's fairly close to my heart parlé, une question très particulière qui me tient beaucoup à coeur, soit l'idée d'adopter des clauses de temporisation pour nos initiatives, d'imposer un processus d'évaluation. Je sais que j'ai mentionné la nécessité d'un processus d'évaluation, mais je pense que nous devrions expressément intégrer dans toutes les politiques que nous adoptons, des clauses de temporisation prévoyant qu'elles seront caduques après un certain temps sauf si elles sont reconduites.

> Je travaille beaucoup en publicité. Je sais un peu comment le U.S. Farm Bill aborde la publicité. Lorsque les Américains ont imposé des prélèvements pour nombre de groupes de denrées, ils ont prévu qu'il y faudrait obligatoirement faire des recherches d'évaluation indépendantes sur l'efficacité de ces investissements des producteurs dans la publicité, dans le cadre du processus d'évaluation, la prochaine fois qu'il faudrait décider dans la prochaine loi agricole de les maintenir ou non. Je pense que nous devrions être plus dynamiques au sujet de ce genre de chose.

> J'ignore ce qui se passe, mais le système subit à l'heure actuelle beaucoup de bouleversements. Une personne a mentionné l'absence d'enthousiasme, ce qui existe dans une certaine mesure comme en témoignent les mesures que les gens prennent sur le marché. Mais il en est également résulté ce qui est à mon avis un effort de réflexion extraordinaire dans l'industrie laitière pour essayer de mieux se repositionner. Ce profond bouleversement devrait s'être produit en juillet prochain. Je pense que cet aiguillon a eu des effets très positifs. Nous devrions laisser les choses se calmer un peu, puis voir ce qui arrivera.

> On constate, dans le grand public, une très grande détermination à régler les problèmes qui sont de son ressort, ce qui est à mon avis un élément très positif pour le secteur agricole. Quant à celui-ci, il reviendra nous dire ce dont il a besoin pour aller plus loin dès que le public cessera d'agir ainsi. Je sais que tout cela est un peu flou,

M. Culbert: Par conséquent, à votre avis, nous ne devrions pas trop nous presser d'élaborer cette politique ou ce texte législatif sur l'alimentation tant que nous ne connaîtrons pas les résultats définitifs du GATT et de certains de nos accords commerciaux

Mme Goddard: On ne les connaîtra jamais en définitive parce qu'il s'agit d'un processus évolutif. On baisse peu à peu les tarifs et des mesures seront prises à divers niveaux dans le lot of action going on. I see a little more emphasis on solving système. Mais il se passe beaucoup de choses. J'entrevois une

our interprovincial trade barriers. Let's see if that process goes on and we actually get some resolution to it before we step in and try to solve problems that may be reduced if the interprovincial trade barriers go away.

The Chairman: That brings this session to a close.

Doctor Goddard, I want to thank you very much for your presentation. I know you weren't feeling well, but you certainly didn't show it in your presentation. Thank you again. We will be mulling all this through over the next few months, and we may call you again if we need further information from you.

Dr. Goddard: Thank you.

The Chairman: Colleagues, I'd like to bring you up to date before we break from this committee. As many of you know, we won't be able to keep to the timetable of the schedule we originally set out in the steering committee that was passed by this committee. There are three pieces of legislation we're going to have to deal with this fall. We'll be dealing with C-49 today and then we'll be back into hearings again next week, which is the first week of October. Then we have the break.

Since we've heard all the people in this round of the hearings, I suggest we take the first week back after the break for the focus meetings to determine where we're going to go. We have two more weeks after that if we need more than four or five meetings to do the focus. We have two weeks after that to deal with C-50 and C-51. Hopefully we'll be able to get those three bills out of the way before we go on the road. Then we break for a week so colleagues can better focus in their own minds. That period of time will also give our research staff some time to put together their ideas for us before we go out on the road.

I think we won't be out on the road before November 14. That should bring people up to date. I know people have been changing their schedules and waiting to see when we might be out.

Mr. Lyle Vanclief (Parliamentary Secretary to Minister of Agriculture and Agri-food): As we're aware, the minister's making a presentation this afternoon. I'm sure there will likely be some input from him as far as the committee discussing focusing of where we might want to go and what we might want to do in future travel or hearings.

The Chairman: No, I don't think we'll be doing the focusing this afternoon. I just remind caucus members that the minister's presentation will probably take around two hours, so this will be a long meeting this afternoon. I would encourage people to get there on time so we can start on time.

Colleagues, do you want a short recess? We're out of coffee, so if you're going back for coffee there's no coffee. I would suggest we just go ahead.

An hon. member: No problem.

[Traduction]

plus grande insistance pour abattre nos barrières commerciales interprovinciales. Voyons si cela va se poursuivre et si nous parviendrons à résoudre certains problèmes avant d'intervenir pour essayer de résoudre des problèmes qui pourraient être atténués si les barrières commerciales interprovinciales étaient supprimées.

Le président: Nous avons terminé.

Madame Goddard, je vous remercie beaucoup de votre présentation. Je sais que vous ne vous sentiez pas bien, mais vous ne l'avez pas laissé paraître dans votre exposé. Merci encore une fois. Nous réfléchirons à tout cela au cours des quelques prochains mois et nous pourrions de nouveau faire appel à vous pour obtenir plus de renseignements.

Mme Goddard: Merci.

Le président: Chers collègues, j'aimerais vous communiquer quelques renseignements avant que nous n'ajournions. Comme la plupart d'entre vous le savent, nous ne pourrons respecter le calendrier que nous avions établi au départ au comité directeur et qui a été adopté par ce comité. Il nous faudra examiner trois mesures législatives cet automne. Nous examinerons le projet de loi C-49 aujourd'hui, puis nous reviendrons aux audiences encore une fois la semaine prochaine, soit la première semaine d'octobre. Viendra ensuite la semaine de congé.

Comme nous avons entendu toutes les personnes prévues au cours de cette série d'audiences, je propose que nous consacrions la première semaine suivant la pause à nos réunions d'orientation, pour savoir où nous allons. Nous disposerons de deux autres semaines par la suite, si nous avons besoin de plus de quatre ou cinq réunions pour établir l'orientation. Après cela nous aurons deux semaines pour examiner les projets de loi C-50 et C-51. Nous aurons, je l'espère, réglé ces trois projets de loi avant de partir. Nous prendrons ensuite une pause d'une semaine de sorte que chacun puisse mieux réfléchir. Notre personnel de recherche pourra aussi profiter de cette période pour rassembler ses idées à notre intention avant que nous prenions la route.

Je ne pense pas que nous le fassions avant le 14 novembre. Les gens devraient savoir maintenant à quoi s'en tenir. Je sais que certaines personnes ont sans cesse modifier leur calendrier en fonction de notre date de départ.

M. Lyle Vanclief (secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Comme nous le savons, le ministre fait une présentation cet après-midi. Je suis sûr qu'il nous communiquera probablement certaines idées sur l'orientation à prendre et sur notre travail lors de nos déplacements ou de nos audiences à venir.

Le président: Je ne pense pas que nous allons faire l'orientation cet après-midi. Je rappelle seulement aux membres du caucus que la présentation du ministre durera probablement deux heures, de sorte que la réunion de cet après-midi sera longue. J'encourage les gens à être là à l'heure pour que nous puissions commencer à l'heure.

Collègues, voulez-vous que nous fassions une courte pause? Ah! Mais comme il n'y a plus de café, il est inutile de se déplacer pour en reprendre. Je propose que nous poursuivions.

Une voix: Allons-y.

[Translation]

• 1200

The Chairman: We'll start C-49. There will be no break. We're going right into it.

Our witness today is the parliamentary secretary to the minister. This is his first opportunity to bring a bill forward to this committee and we look forward to hearing from him.

Welcome, Mr. Vanclief. This is your first opportunity to bring a bill to this committee. You have people from the department with you. Please introduce them. I understand you have a brief opening statement.

Colleagues, we will go to questions and answers and if we feel there's a consensus we will move on to clause—by—clause. We should be able to get this out of the way fairly quickly.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, this is my first opportunity to bring a bill to committee.

I would like to introduce the officials with us this morning. Don Loken is special adviser to the assistant deputy minister. Also here are Barry Lepitre and Benoit Trottier. I believe you all have a hand-out explaining their roles.

Mr. Chairman, I agree with your suggestion. I'll make some opening comments about the bill. If we go through it and there are questions about any particular clauses. . . and then the procedure you have to go through at the end.

Committee members, this bill has had second reading and it's now before us. It's needed to implement the June 1993 changes with regard to government reorganization. In June of 1993 the name of the Department of Agriculture was changed to the Ministry of Agriculture and Agri–Food. Most of this bill has to do with name changes, not only in the agricultural act but in other acts too. It assumes the responsibilities that were transferred to the department from other ministries in that reorganization, and it does a better job of reflecting the activities that are presently being carried out by the Department of Agriculture and Agri–Food. The change in the name is from Agriculture to Agriculture and Agri–Food, as we have already said.

There are some consequential amendments to other acts referred to here, primarily with respect to the change in the name of the department. These changes provide the minister with the power to designate inspectors so that the minister can carry out his responsibilities under the Food and Drugs Act, which has been transferred from the Department of Consumer and Corporate Affairs to the Ministry of Agriculture and Agri-Food. There is no longer a ministry called Consumer and Corporate Affairs because the duties of that ministry were spread to many different areas during the reorganization, and Agriculture and Agri-Food has picked up some of those duties.

Le président: Nous commençons par le projet de loi C-49 et comme, il n'y aura pas de pause, nous allons entrer dans le vif du sujet.

Notre témoin d'aujourd'hui est le secrétaire parlementaire du ministre. C'est la première fois qu'il présente un projet de loi à ce comité et nous serons heureux de l'entendre.

Bienvenue, monsieur Vanclief. C'est la première fois que vous présentez un projet de loi à ce comité. Vous êtes accompagné de gens du ministère. Je vous invite à nous les présenter. On m'informe que vous voulez faire une brève déclaration préliminaire.

Chers collègues, nous allons passer à la période des questions et, si nous estimons qu'il y a consensus, nous passerons ensuite à l'étude article par article. Nous devrions être en mesure de régler cela assez rapidement.

M. Vanclief: Monsieur le président, c'est la première fois que je présente un projet de loi au comité.

Je vais vous présenter les fonctionnaires qui m'accompagnent. Don Loken est conseiller spécial du sous-ministre adjoint. Sont également présents Barry Lepitre et Benoît Trottier. Je pense que vous avez tous un feuillet expliquant leur rôle.

Monsieur le président, je suis d'accord avec votre suggestion. Je vous ferai une déclaration préliminaire sur le projet de loi. Si nous le passons en revue et qu'il y a des questions sur certains articles. . . et puis la procédure que vous devez suivre à la fin.

Chers membres du comité, ce projet de loi, qui a été adopté en deuxième lecture avant de nous être soumis, est nécessaire pour permettre la mise en oeuvre de la modification de juin 1993 relative à la réorganisation du gouvernement. En juin 1993, le nom du ministère de l'Agriculture a été changé en celui de ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire. La plus grande partie de ce projet de loi porte sur des changements de désignation, non seulement dans la Loi sur l'agriculture, mais aussi dans d'autres lois. Il tient compte des attributions qui ont été transférées au ministère à partir d'autres ministères lors de la réorganisation et il parvient mieux à décrire les activités actuelles du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire. Comme nous l'avons déjà dit, le ministère s'appelle maintenant ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire.

Certaines modifications corrélatives à d'autres lois sont mentionnées, surtout en raison du nouveau nom du ministère. Ces changements attribuent au ministre le pouvoir de désigner des inspecteurs, afin qu'il soit en mesure de s'acquitter de ses obligations aux termes de la Loi sur les aliments et drogues, lesquelles ont été transférées du ministère de la Consommation et des Affaires commerciales au ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire. Il n'existe plus de ministre de la Consommation et des Affaires commerciales parce que les attributions de ce ministère ont été réparties entre de nombreux secteurs au cours de la réorganisation, et Agriculture et Agro-alimentaire a hérité de certaines de ces attributions.

[Traduction]

Another purpose is to clarify the department's mandate to include not only primary agriculture but also "products derived from agriculture". It is a little more precise in defining the ministerial responsibilities in the area of research. It drops the requirement for the department to produce an annual report, as this information and more is provided to members of Parliament in part III of the main estimates.

In conclusion, Mr. Speaker—There you go, you got a promotion, Mr. Chairman.

**The Chairman:** Thank you for the promotion.

Mr. Vanclief: You can speak to the Speaker about sharing his honorarium. The last part of the bill repeals three pieces of legislation that will be taken off the books because they are either being sunsetted or no longer needed.

Mr. Chairman, just in summing up, the department, as we know, has responsibilities now and has been assuming those, but this just does a better job of explaining and being more explicit on those within the department. It has a job that goes beyond the farm gate to ensure that the health of the primary sector continues, and recognizes that the health of that sector is necessary for all who use agricultural products.

As we know, 15% of the Canadian workforce is involved in the agriculture and agri-food sector. So policies and programs, as we know, must be developed and delivered in a cohesive, consistent manner, which will enhance the competitiveness, self-reliance, and sustainability of the entire sector. The changes in the act here put into place the legislation that is necessary, Mr. Chairman, to do that.

Those are my comments. If we want to go through the bill, Mr. Chairman, as such, with the different clauses-

The Chairman: Thank you, Mr. Vanclief. What we will do now is turn to questions. Mr. Chrétien.

M. Chrétien: J'aurais deux petites questions. En français, écrira-t-on agro-alimentaire en un seul mot ou en deux mots, comme c'est écrit ici?

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, if I might make a suggestion, I think the best way to focus the questions and comments is for you to ask if there are any comments or questions on clause 1. If there aren't, then we will go on and we'll do clause 2.

The Chairman: I would rather just open it up, because I don't think we're going to have a lot of questions.

Mr. Vanclief: All right, then I would ask the members to refer to the specific clause, just so we can go to the right area of the bill. Which clause is that, Mr. Chrétien, you're referring to?

M. Chrétien: J'imagine que c'est l'article 1. Je l'ai ici en et du sous-ministre passent d'Agriculture à Agriculture et agroalimentaire. Il est écrit ici en deux mots, mais sur le document Agriculture to Agriculture et agro-alimentaire. The latter is

• 1205 Un autre but est de clarifier le mandat du ministère de façon à ce

qu'il comprenne non seulement surtout l'agriculture, mais aussi les produits dérivés de l'agriculture. Les choses sont un peu plus précises en ce qui a trait à la définition des attributions ministérielles dans le domaine de la recherche. Le ministère n'est plus obligé de produire un rapport annuel, car ce genre de renseignements, et plus encore, sont communiqués aux députés dans la partie III du budget des dépenses.

En conclusion, monsieur le président de la Chambre... Vous voilà donc promu, monsieur le président.

Le président: Merci de la promotion.

M. Vanclief: Vous pouvez vous entendre avec le président de la Chambre pour partager ses honoraires. La dernière partie du projet de loi abroge trois textes législatifs qui seront supprimés, soit parce que leur temps est révolu, soit parce qu'ils ne sont plus nécessaires.

En résumé, monsieur le président, je dirai que le ministère, comme nous le savons, a actuellement des attributions et qu'il les a remplies, mais la nouvelle loi explique mieux et en plus de détails celles qui relèvent de lui. Il a une mission qui va au-delà des limites de l'exploitation agricole et qui consiste à faire en sorte que la santé du secteur primaire se maintienne, il reconnaît d'ailleurs que la santé de ce secteur est nécessaire pour tous ceux qui consomment des produits agricoles.

Comme nous le savons, 15 p. 100 de la population active canadienne se trouve dans le secteur de l'agriculture et de l'agro-alimentaire. Cela étant, il nous faut, comme nous le savons, élaborer et exécuter les politiques et les programmes de façon ordonnée et cohérente, afin d'améliorer la compétitivité, l'auto-suffisance et la durabilité du secteur entier. Les modifications à la loi qui nous intéressent ici mettent en place les mécanismes législatifs nécessaires à cette fin, monsieur le président.

Voilà ce que j'ai à dire. Si nous voulons, monsieur le président, passer en revue le projet de loi comme tel, et chacun des articles. . .

Le président: Merci, monsieur Vanclief. Nous passerons maintenant aux questions.

Mr. Chrétien: I have two minor questions. In French, will agro-alimentaire be written in one word or two words, like it is written here?

M. Vanclief: Monsieur le président, si je puis faire une suggestion, je pense que la meilleure façon de bien orienter les questions et les commentaires serait pour vous de demander s'il y a des commentaires ou des questions sur l'article 1. Sinon, nous poursuivons et passons à l'article 2.

Le président: J'aime autant ne pas imposer de contraintes parce que je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de questions.

M. Vanclief: Très bien. J'aimerais cependant que les députés indiquent à quel article ils font allusion, de sorte que nous puissions nous retrouver dans le projet de loi. De quel article parlez-vous monsieur Chrétien?

Mr. Chrétien: I suppose it is clause 1. I have it here in français. Or le nom du ministère, ainsi que les titres du ministre French. The name of the department, as well as the titles of the minister and of the deputy-minister, are changed from

on le voit en un mot, certains jours en deux mots. Je ne suis pas un linguiste averti mais pour éviter toute controverse dans le futur, il faudrait que ce soit éclairci immédiatement.

The Chairman: I think the question is whether we'll have a dash or not.

M. Chrétien: J'ai une deuxième question.

The Chairman: Mr. Vanclief.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, it has a dash in it, so we will have to make sure that when the title of the bill is outlined, it will be Agriculture and Agri-Food, with the dash.

The Chairman: Thank you.

M. Chrétien: Dois-je comprendre que, dans le document que j'ai, c'est plein d'erreurs? J'utilise naturellement la version française et, chaque fois que je le vois, il est écrit en un seul mot.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, we will check with the drafters. What you're saying, Mr. Chrétien, is that the dash is there in English, but it's not there in French.

The Chairman: No, no. He's saying that in some of these documents from the department, it's written as two words in French, but in the actual bill it's one word.

Mr. Vanclief: Okay, we'll check with the drafters and see whether the correct way to write it in French is in two words or whether it is in one. I agree it should be consistent wherever it's used. Do you have a suggestion, Mr. Chrétien; in your view in French should it be one word or two?

M. Chrétien: Je dois vous confesser que la langue française est très, très difficile. Je ne suis pas un linguiste, loin de là, mais je sais qu'il y a une différence entre agro-alimentaire en deux mots avec un trait d'union et «agroalimentaire» en un seul mot. Donc, qu'on l'utilise tout simplement toujours de la même manière. On a ici des documents qui proviennent du ministère et dans lesquels le mot est écrit de deux façons différentes.

Mr. Vanclief: Okay.

The Chairman: It's also different from the part IIIs. We've got a difference in the part IIIs and the actual bill.

Mr. Vanclief: Okay, we'll check with the drafters on that, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Benoit.

Mr. Benoit: Thank you, Mr. Chairman. I'd just like to make some general comments on the bill.

Usually I think under downsizing circumstances you'd expect that a reorganization would cut parts of the department or would cut some costs to the bureaucracy itself, to operating budgets. So where are the cuts? What part of this agriculture department has been cut? That's the first question. Where are the cost savings resulting from the cuts? Thirdly, how many dollars are saved or will be saved out of the operating budget as a result of these cuts?

[Translation]

officiel du projet de loi C-49 il est écrit en un seul mot. Certains jours written here in two words, but on the official document of Bill C-49, it is written in one word. It is sometimes written in one word, at other times in two words. I am not a linguist, but to avoid any controversy in the future, this must be clarified immediately.

> Le président: Il s'agit de savoir s'il faut mettre un trait d'union ou pas.

Mr. Chrétien: I have a second question.

Le président: Monsieur Vanclief.

M. Vanclief: Monsieur le président, il y a un trait d'union de sorte que nous devrons nous assurer, lorsque le titre du projet de loi sera libellé, que ce sera Agriculture et Agro-alimentaire, avec trait d'union.

Le président: Merci.

Mr. Chrétien: Must I understand that the document that I have is full of errors? I naturally use the French version and each time I see it, it is written in one word.

M. Vanclief: Monsieur le président, nous vérifierons auprès des rédacteurs. Vous dites, monsieur Chrétien, que le trait d'union existe en anglais, mais non en français.

Le président: Non, non. Il dit que dans certains des documents du ministère, le titre est écrit en deux mots en français, mais en un seul mot dans le projet de loi.

M. Vanclief: D'accord, nous allons vérifier avec les rédacteurs pour savoir si cela s'écrit en un mot ou en deux, en français. Je suis d'accord avec vous: il faut que ce soit uniforme partout. Avez-vous une suggestion, monsieur Chrétien? À votre avis, en français, est-ce que cela s'écrit en un mot ou en deux?

Mr. Chrétien: I have to admit that French is a very difficult language. I am certainly not a linguist, but I know there is a difference between agro-alimentaire, in two words with a hyphen, and agroalimentaire in one word. So it is only a matter of always using it the same way. We have here documents that come from the department and where the word is written two different ways.

M. Vanclief: D'accord.

Le président: Le terme n'est pas non plus écrit de la même façon que dans la Partie III. Il y a une différence entre la Partie III et le projet de loi.

M. Vanclief: D'accord, nous allons vérifier cela avec les rédacteurs, monsieur le président.

Le président: Monsieur Benoit.

M. Benoit: Merci, monsieur le président. Je voudrais seulement faire quelques commentaires généraux au sujet du projet de loi.

En général, quand il y a compression d'effectifs, on s'attend, me semble-t-il, à ce que la réorganisation entraîne la suppression de certaines parties du ministère ou qu'elle permette de réduire une partie des coûts de la bureaucratie, des budgets de fonctionnement. Donc, où sont ces réductions? Quels sont les services du ministère de l'Agriculture qui sont touchés? C'est ma première question. Et quelles sont les économies qui résulteront de ces compressions? Troisièmement, de combien allons-nous pouvoir réduire le budget d'exploitation par suite de ces compressions?

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, in response to Mr. Benoit, the purpose of this bill is not to get into that type of discussion. That type of realignment is done within the administration and in conjunction with the minister and the department. The purpose of this bill is to make sure the ministry of agriculture, the Department of Agriculture has the authority and clarifies the authority to do certain types of things. How they go about doing those, specifically where is what done and who is doing those things, is certainly not addressed in this type of bill. That discussion I think could very well be a subject of a question to the minister later today when he appears before the committee. But that is not the purpose of this bill, Mr. Chairman.

Mr. Benoit: Well, if we're looking at a reorganization here there's got to be a purpose for the reorganization. I would think one of the main purposes would be to reduce the cost of operating the department.

Mr. Vanclief: This, Mr. Benoit, does not say that is not a goal and it certainly is a goal within the Department of Agriculture and Agri-Food. But I repeat, this is to correct and put in line primarily the name of the department and some of the things and the general area the department will address on behalf of Canadians.

**Mr. Benoit:** If it is simply a name change, then it's certain to be a very short bill. There are a couple of particular areas we will discuss under the clause–by–clause process later on. I'll get more specific then; I wanted some general questions answered first.

The Chairman: Thank you. Mr. Easter.

Mr. Easter: Under the clause-by-clause process I guess I'll have some further questions. I just want to say in beginning, Lyle, I want to emphasize the point that the direction I've tended to see the department move over the last 10 years worries me, and I think changing the name is not a lot in and of itself. But as a primary producer and a farm leader over the last number of years I've certainly felt in terms of policy direction that there's been a shift in emphasis away from primary producers to industry and that primary producers, although we don't like to think we are, are becoming labourers in our own field in that we're producers of raw material, which somebody else takes, processes, transports, and whatever. I'm just saying to you and through you to the department that I do have some concerns about that. In his presentation in the spring, the minister said his emphasis would be on primary producers. I want to point out that it is one of my concerns.

[Traduction]

M. Vanclief: Monsieur le président, pour répondre à la question de M. Benoit, je vous dirai que ce projet de loi ne vise pas à alimenter ce genre de discussion. Les réalignements de ce genre se font sur le plan administratif, en concertation avec le ministre et le ministère. Mais le projet de loi que nous avons ici vise à nous assurer que le ministère de l'Agriculture possède très clairement les pouvoirs nécessaires pour faire certaines choses. Quant à savoir comment il y arrivera, et plus particulièrement qui fera quoi et où, ce n'est certainement pas là l'objet d'un projet de loi de ce genre. Je pense que vous pourriez très bien soulever une question à ce sujet lorsque le Ministre comparaîtra devant le comité plus tard aujourd'hui. Mais ce n'est pas l'objet de ce projet de loi, monsieur le président.

M. Benoit: Eh bien, si nous envisageons une réorganisation, il faut bien qu'elle ait un but. Il me semble qu'un des principaux objectifs devrait être de réduire les coûts de fonctionnement du ministère.

M. Vanclief: Monsieur Benoit, cela ne veut pas dire qu'il ne s'agit pas là d'un objectif; c'en est certainement un au ministère de l'Agriculture et de l'Agro—alimentaire. Mais je vous répète que le projet de loi vise surtout à modifier le nom du Ministère pour qu'il reflète mieux le mandat général dont le Ministère devra s'occuper au nom des Canadiens.

M. Benoit: S'il s'agit simplement d'un changement de nom, alors le projet de loi sera certainement très court. Nous allons discuter d'un certain nombre de questions en particulier quand nous aborderons tout à l'heure l'examen du projet de loi article par article. Je ferai des commentaires plus précis à ce moment—là, mais je voulais tout d'abord une réponse à certaines questions plus générales.

Le président: Merci. Monsieur Easter.

M. Easter: J'aurai probablement moi aussi d'autres questions à poser quand nous passerons à l'étude article par article. Je voudrais simplement dire pour commencer, Lyle, que je suis inquiet de l'orientation que le ministère semble adopter depuis les 10 dernières années. Je ne pense pas que ce changement de nom signifie grand chose en soi. Mais en tant que producteur primaire et chef de file du secteur agricole depuis quelques années, j'ai vraiment l'impression que le Ministère a pris une nouvelle orientation, qu'il attache maintenant plus d'importance à l'industrie qu'aux producteurs primaires et que ces producteurs, même si nous n'aimons pas tellement cette idée, ne sont plus que des ouvriers non spécialisés, dans un domaine qu'ils connaissent pourtant très bien, en ce sens qu'ils se contentent de produire des matières premières, que quelqu'un d'autre prend ensuite pour les traiter, les transporter, et ainsi de suite. Je tiens simplement à vous dire et, par votre entremise, à dire au Ministère que c'est une question qui me préoccupe. Dans sa présentation qu'il a faite au printemps, le ministre a dit qu'il accorderait une importance particulière aux producteurs primaires. Je tiens à souligner que c'est une de mes préoccupations.

[Translation]

• 1215

A major concern I have with the bill is clause 7, which basically repeals the requirement to table an annual report. I know we've had considerable discussion on that point and I'm told it is handled by part III of the estimates. I have some specific questions relative to that.

My concerns with the annual report come from experience with annual reports. In a previous occupation as a farm leader, I went through annual reports of departments and agencies, and I have the last annual report here. They spell out a number of things: the organization, the minister's responsibilities, the mandate and so on.

I have two specific questions. Are all the requirements for an annual report accommodated in some other fashion in terms of a report to Parliament? Second, if the proposed changes go through, will the line department itself have a direct link of responsibility from the line department through the ministers to the MPs in terms of accountability—not an indirect route, but will the department be directly responsible to MPs?

Mr. Vanclief: Yes, all the requirements that were previously provided in an annual report from the Department of Agriculture, as it was called in the past, are now in the main estimates, part III. Quite frankly, they are provided even more quickly than they used to be. In the past, annual reports were not required to be tabled until x number of days after January 31 of the following year, so they were automatically nine or ten months behind. The main estimates certainly come forward before that.

They are provided in the main estimates in at least as great detail. I will ask Mr. Loken to speak on this, but if you were to take the last annual report, which as you know was a number of years ago—and Mr. Loken can provide that to us at another date—and compare it and cross over, absolutely everything that was in that annual report is now in the main estimates.

Those main estimates come before every committee, and in our case before the Standing Committee on Agriculture and Agri-Food, for review with departmental people and with the ministers. I don't ever recall doing that. There were probably only one or two annual reports while I've been an MP, and we as a committee never looked at them. But we always look at part III, which clearly outlines what has happened and what is intended to happen and some directions for the future.

I would ask Mr. Loken to make some comments on this as well.

Mr. Don Loken (Special Adviser to the Assistant Deputy Minister, Policy Branch, Department of Agriculture and Agri-Food): As Mr. Vanclief said, the information laid out in part III of the main estimates in fact does—and I can categorically

L'article 7 est une des dispositions du projet de loi qui m'inquiéte tout particulièrement; en gros, cet article supprime l'obligation de déposer un rapport annuel. Je sais que nous avons déjà discuté longuement de cette question et que ces rapports sont maintenant couverts par la Partie III du Budget des dépenses. Je voudrais poser quelques questions précises à ce sujet.

Mes inquiétudes en ce qui concerne le rapport annuel, découlent de mon expérience en la matière. Dans une de mes incarnations précédentes, celle de dirigeant du secteur agricole, j'avais l'habitude de parcourir les rapports annuels des ministères et organismes, et j'ai ici le dernier rapport annuel où sont présentées un certain nombre de choses: l'organisation, les responsabilité du Ministre, le mandat, et ainsi de suite.

J'ai deux questions à poser en particulier. Est-ce que toutes les exigences qui s'appliquaient aux rapports annuels sont respectées d'une autre façon, en ce qui concerne la présentation de rapports au Parlement? Deuxièmement, si les changements proposés sont adoptés, est-ce qu'il y aura une chaîne directe d'imputabilité entre le ministère responsable et les députés, en passant par les ministres; je ne veux pas parler d'une chaîne indirecte, mais je veux savoir si le ministère aura directement des comptes à rendre aux députés.

M. Vanclief: Oui, toutes les exigences qui s'appliquaient jusqu'ici aux rapports annuels du ministère de l'Agriculture, comme on l'appelait dans le passé, sont maintenant prévus dans la Partie III du Budget des dépenses principal. Bien franchement, cette formule permet de fournir l'information encore plus rapidement qu'avant. Dans le passé, le dépôt des rapports annuels pouvait attendre «X» nombre de jours après le premier janvier de l'année suivante; donc, ces rapports étaient automatiquement neuf ou dix mois en retard. Mais le Budget des des dépenses principal est certainement déposé avant cela.

Les renseignements contenus dans le Budget des dépenses principal sont au moins aussi détaillés. Je vais demander à M. Loken de vous dire quelques mots à ce sujet, mais si vous preniez le demier rapport annuel, qui remonte à quelques années déjà, comme vous le savez—et M. Loken pourra nous le faire parvenir à un autre moment—et si vous compariez les deux documents vous constateriez qu'absolument toute l'information contenue dans le rapport annuel se trouve maintenant dans le Budget des dépenses principal.

Ce budget est soumis à chaque comité, c'est-à-dire, dans notre cas, au Comité permanent de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, qui l'étudie avec les gens du Ministère et avec les ministres. Je ne me souviens pas d'avoir fait cela auparavant. Quand j'étais député, un ou deux rapports annuels seulement ont peut-être été publiés et nous ne les examinions jamais en comité. Mais nous étudions toujours la Partie III, qui comprend une description claire de ce qui s'est passé et de ce qui devrait se passer, ainsi que de l'orientation générale pour l'avenir.

Je vais demander à M. Loken de nous faire lui aussi quelques remarques à ce sujet-là.

M. Don Loken (conseiller spécial auprès du sous-ministre adjoint, Direction générale des politiques, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Comme M. Vanclief vous l'a dit, l'information contenue dans la Partie III du Budget

state—cover off every single piece of information that was in the last des dépenses principal couvre en fait—et je peux l'affirmer annual report of the department, which was 1990–91. It is possible to provide a crosswalk on it; every single piece of information is there, and additional information.

[Traduction]

catégoriquement—absolument tout ce que contenait le dernier rapport annuel du ministère, pour l'année 1990-1991. Il est possible d'établir une concordance entre les deux; tous les élements d'information sont là, et plus encore.

• 1220

Mr. Easter: One of the problems—I agree that information is there, and I want some answers in terms of the direct link from the line department to the MPs—is that over the years there has been a phasing down or a weakening of the accountability to the ordinary MP in the House of Commons. I don't want to see that weakened.

I see one of the problems with the process. I haven't been around here so long that I maybe understand all the processes, but consider when we get part IIIs in the estimates. The experience last year that we all had around this table will show it to be true that we focus on the intentions to spend. As a result, we do not really spend any time questioning the department on what its original intent was and how that matched up in terms of accountability. We have to find some way-I don't know whether it's another process or whatever-of ensuring that the department is accountable to MPs in a forum, whatever it may be, so the department is brought to account for those expenditures.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I agree with Mr. Easter, in that probably none of us have been able to, especially in this past year, use the part IIIs to the fullest extent. However, I would suggest that an annual report that simply reports what did happen in a year that concluded nine to ten months before doesn't do what he's suggesting it does either.

We could make better use of the part IIIs as they are now done. The Department of Agriculture has been leading the way for the other departments to show them how part IIIs can be used and to talk about what was done, what we want to do and what we are doing or suggesting for the future.

I would ask Mr. Loken to given an example of that type of thing for the committee at the present time as to what is in the part IIIs at the present time.

Mr. Loken: In flipping through the part IIIs very quickly, I think there is a fair amount of focus on what in fact happened. There was reporting on particular research projects and what they come up with, a federal regulatory framework that the department had worked on in 1992, and particular financial transactions in NISA, which was one of the stabilization programs. There are a number of examples in here that I think show there's a relative balance between the current year and the future year. The annual report was far more oriented to what did happen. It did not contain as much information as one would typically find in here, including financial transactions.

M. Easter: Je conviens que l'information est là, mais j'aimerais aussi obtenir réponse au sujet du lien direct entre le ministère responsable et les députés; un des problèmes, c'est qu'au fil des années, il y a eu une diminution ou un affaiblissement de l'imputabilité au simple député, à la Chambre des communes. Mais je ne veux pas que cela soit affaibli.

Je pense que le processus constitue une partie du problème. Je ne suis pas ici depuis assez longtemps pour comprendre comment tout fonctionne, mais voyons un peu ce qui se passe quand nous recevons la Partie III du Budget des dépenses principal, pour les différents ministères. D'après mon expérience de l'année dernière, nous nous attachons tous, ici, surtout aux intentions de dépenses. Par conséquent, nous ne consacrons vraiment pas beaucoup de temps à poser des questions aux gens du ministère pour savoir quelles étaient leurs intentions initiales et dans quelle mesure elles se sont réalisées, en termes d'imputabilité. Nous devons trouver un moyen—par le biais d'un autre processus ou autrement, je l'ignore - pour nous assurer que le ministère a des comptes à rendre aux députés, dans une tribune quelconque, et qu'il est appelé à justifier ses dépenses.

M. Vanclief: Monsieur le président, je suis d'accord avec M. Easter en ce sens qu'aucun d'entre nous n'a réussi, surtout pendant l'année qui vient de s'écouler, à tirer le meilleur parti possible de la Partie III. Mais à mon avis, un rapport annuel dans lequel on se contente de décrire ce qui s'est passé pendant une année terminée depuis neuf ou dix mois ne permet pas non plus d'atteindre l'objectif dont il parle.

Nous pourrions mieux utiliser les Parties III sous leur forme actuelle. Le ministère de l'Agriculture a d'ailleurs montré la voie aux autres ministères, pour leur expliquer comment il serait possible de se servir de la Partie III et pour discuter de ce qui a été fait, de ce que nous voulons faire et de ce que nous envisageons ou ce que nous suggérons pour l'avenir.

J'aimerais que M. Loken vous donne un exemple de ce genre de choses, en ce qui concerne le contenu actuel de la Partie III.

M. Loken: Quand on parcourt très rapidement la Partie III, on en vient à constater, selon moi, que ce qui s'est passé en réalité y a une certaine importance. On y trouve des renseignements sur divers projets de recherche et leurs résultats, sur un cadre de réglementation auquel le ministère a travaillé en 1992 et sur les transactions financières relatives au CSRN, qui était un des programmes de stabilisation. Il y a ici un certain nombre d'exemples qui montrent, à mon avis, un relatif équilibre entre l'année en cours et l'année à venir, alors que le rapport annuel était beaucoup plus orienté sur ce qui s'était déjà produit. Il ne contenait pas toute l'information qu'on peut normalement trouver ici, y compris sur les transactions financières.

Mr. Easter: I do want to come back to the direct line of responsibility to the MPs. You mentioned that information may be provided in the estimates. However, where is this information—it's normally in an annual report and now it's in part III of the estimates—required to be provided under a specific piece of legislation? I don't want to see any weakening of having information provided to us. Currently, section 6 of the act requires the tabling of an annual report, but where is the specific legislation that the line department must table the information that is normally contained in an annual report?

Mr. Loken: The present requirement in the now Department of Agriculture Act requires that there be an annual report. It says absolutely nothing about the content or format. However, the main estimates are tabled by every department. As Mr. Vanclief said, this department is clearly in the forefront with respect to the contents and the format of those main estimates in terms of making them more easily usable and understood. The estimates are governed by specific Treasury Board guidelines—not legislation—that each department has to adhere to in deciding exactly what goes in its main estimates.

• 1225

Mr. Easter: Okay. That's my concern—

Mr. Loken: It is not in legislation.

Mr. Easter: — that they're guidelines and not specific legislation. I really am not terribly concerned about how it's done, but I believe we need something in the line department's act that ensures under specific legislation that it is in fact done.

Where we're looking at repealing section 6 of the act now, maybe we need wording in there that states specifically that an annual report will be produced under part III estimates. I don't know. That's not my field of expertise. But I certainly want it to be a specific requirement by legislation that departments have to produce the information in the estimates, part III.

Mr. Vanclief: I take his comments, Mr. Chairman. The committee will deal with the bill clause by clause.

The Chairman: What I thought we'd do first, colleagues, would be to go through, get the discussion, and then just do the voting clause by clause. Mr. Easter has indicated that clause 7 is a problem for him. I understand there are other members who want to talk specifically on that issue. So I will allow just a brief discussion on that issue.

Mr. Benoit, please go ahead.

Mr. Benoit: Gentlemen, good afternoon.

Wayne and I are good buddies, allies that we are. We are allies on this issue, Wayne. You've hit my main concern, other than the fact there doesn't appear to be any cost saving involved in this realignment, this reorganization.

[Translation]

M. Easter: J'aimerais en revenir à la question de la chaîne d'imputabilité directe entre les ministères et les députés. Vous avez mentionné que le Budget des dépenses pouvait fournir des informations. Mais j'aimerais savoir quelles sont les dispositions—c'était habituellement dans un rapport annuel et c'est maintenant à la Partie III du Budget des dépenses—selon lesquelles cette information doit être fournie en vertu d'une mesure législative précise? Je ne voudrais surtout pas que les exigences relatives à l'information qui nous est transmise soient réduites. À l'heure actuelle, l'article 6 de la Loi prévoit le dépôt d'un rapport annuel, mais j'aimerais savoir selon quelle disposition législative le ministère responsable doit déposer l'information contenue normalement dans un rapport annuel.

M. Loken: À l'heure actuelle, la Loi sur le ministère de l'Agriculture exige le dépôt d'un rapport annuel, mais elle ne dit absolument rien de son contenu ni de sa présentation. Cependant, tous les ministères doivent présenter un Budget des dépenses principal. Comme M. Vanclief l'a dit, notre ministère est nettement à l'avant-garde en ce qui concerne le contenu et la présentation de ce Budget des dépenses, pour que l'information qu'il contient soit plus utilisable et plus facile à comprendre. Ce document fait l'objet de directives précises du Conseil du Trésor et non de mesures législatives—et tous les ministères doivent respecter ces directives pour décider exactement ce qu'ils vont inclure dans le Budget des dépenses principal.

M. Easter: Justement, c'est ce qui m'inquiète. . .

M. Loken: Ce n'est pas dans la loi.

M. Easter: . . . c'est qu'il y ait seulement des directives, et non des dispositions législatives précises. Je ne tiens pas tellement à savoir comment il faudrait le faire, mais je pense que nous avons besoin de quelque chose, dans la loi portant sur le ministère responsable pour nous assurer que cela se fait, en vertu de dispositions législatives précises.

Puisque nous envisageons la possibilité d'abroger l'article 6 de la Loi, nous devrions peut-être y préciser que le Ministère doit produire un rapport annuel dans la Partie III du Budget des dépenses. Je ne sais pas. Ce n'est pas mon domaine de compétences. Mais je tiens beaucoup à ce que la loi exige expressément que les ministères produisent cette information dans la Partie III du Budget des dépenses.

M. Vanclief: Je prends bonne note de ces observations, monsieur le président. Le comité va étudier le projet de loi article par article.

Le président: Chers collègues, j'ai pensé que nous pourrions commencer par une discussion générale sur le projet de loi, après quoi nous passerons au vote article par article. M. Easter a déjà indiqué que l'article 7 lui pose un problème. Je pense qu'il y a aussi d'autres membres du comité qui souhaitent parler de cette question. Je vais donc permettre une brève discussion à ce sujet.

Monsieur Benoit, allez-y s'il vous plaît.

M. Benoit: Bon après-midi, messieurs.

Wayne et moi sommes de bons amis, des alliés en fait. Nous sommes du même avis sur cette question, Wayne. Vous avez soulevé ma principale inquiétude, à part le fait que ce réalignement, cette réorganisation, ne semble pas occasionner des véritables économies.

We all know—and I think Mr. Easter will back this up—that the main estimates absolutely don't give enough information to really determine whether or not money is being spent efficiently. We need some back—up reporting besides the main estimates. Just because reports in the past have come later and have had less doesn't lessen the need for a substantial report that explains the main estimates, what's in the main estimates, enough that we can understand it. There's just no way that what we get now does that.

So I'm with Mr. Easter 100%. We need better reporting. We need quicker reporting. I don't think we can use the excuse that it hasn't happened in the past. It certainly doesn't allay my fears, my concerns.

The Chairman: Mr. Pickard, please.

Mr. Pickard: I guess I would have a different opinion from the one being voiced. I do believe the practice in every committee that I've been involved with in the House is that we have dealt with the main estimates and taken as much time as anyone has wished to in dealing with the main estimates. That has been a focus.

If you remember when we came in, the estimates were laid out. We did have great opportunity to deal with the main estimates. The department availed itself of every person in charge of those estimates and thoroughly explained the direction in which the department wished to go.

I do understand, as well, that there will be \$26,000 in savings by not publishing an extra report, which is redundant in many ways. That report is redundant. It just gives us similar information to the information we have in the main estimates.

From the dollar-and-cent financial direction of the department, everyone knows a budget at any level, whether it's municipal politics or corporate entities or national governments, is a blueprint of what that government is going to do. There's clearly no argument when you come to the figures put on paper, where they're going and what they're doing. As a matter of fact, with this bill, if they decided to change they would have to change the estimates in the budget in order to change their expenditure lines in many respects. That's not the purpose here.

I think clause 7 is just to eliminate one redundant report. We talk about efficiencies in government. If we're providing all of that information in our estimates, why on earth are we reprinting it and presenting it at a later date in another form? It doesn't make sense to me. I would think that with the opportunity that we have in dealing with the estimates... And it's not just the Department of Agriculture; let's realize that it is all of the departments in the federal government that supply the estimates. If it's not this committee, the finance committee goes through all of the estimates. Every committee goes through them, so it's clear that it's a consistent operation throughout the federal government. I believe that a redundant annual report is not of benefit to any of us. It's an extra expense.

# [Traduction]

Nous savons tous—et je pense que M. Easter sera d'accord—que le Budget des dépenses principal ne contient absolument pas assez d'informations pour nous permettre de déterminer si les fonds sont dépensés efficacement ou pas. Nous avons besoin de rapports supplémentaires à part le Budget des dépenses principal. Ce n'est pas parce que les rapports soumis dans le passé arrivaient tard et contenaient moins d'informations que nous avons moins besoin d'un rapport substantiel expliquant le contenu du Budget des dépenses principal, pour que nous puissions vraiment comprendre. L'information qu'on nous communique maintenant ne répond absolument pas à cette exigence.

Donc, je suis entièrement d'accord avec M. Easter. Nous avons besoin de rapports plus complets et plus rapides. Je ne pense pas que nous puissions invoquer comme excuse le fait que cela ne se faisait pas dans le passé. Cela n'atténue certainement pas mes craintes, ni mes inquiétudes.

Le président: Monsieur Pickard, s'il vous plaît.

M. Pickard: Je ne suis pas tout à fait du même avis que mon collègue. Dans tous les comités auxquels j'ai siégé à la Chambre ont examiné le Budget des dépenses principal aussi longuement qu'ils le voulaient. C'est une dimension importante de leur activité.

Si vous vous rappelez bien, le Budget des dépenses principal nous a été présenté quand nous sommes arrivés. Nous avons eu tout le temps voulu pour l'examiner. Le ministère a fait appel à toutes les personnes chargées de ce Budget des dépenses et nous a expliqué de long en large l'orientation qu'il souhaitait prendre.

Il semble par ailleurs que nous économiserons 26 000\$ en ne publiant pas de rapport supplémentaire, ce qui est redondant à bien des égards. Ce rapport est redondant puisqu'il contient tout simplement des renseignements semblables à ceux dont nous disposons déjà dans le Budget des dépenses principal.

En ce qui concerne l'orientation financière du Ministère, tout le monde sait qu'un budget, à quelque niveau que ce soit, par exemple dans une municipalité, une entreprise ou un gouvernement national, est un plan général de ce que cette entité va faire. Il n'y a vraiment pas matière à discussion quand on regarde les chiffres sur papier, l'orientation du ministère et ses réalisations. En fait, avec ce projet de loi, si le Ministère décidaient d'apporter des changements, il devrait modifier son Budget des dépenses pour pouvoir consacrer son argent à autre chose. Et ce n'est pas le but que nous poursuivons ici.

Je pense que l'article 7 vise tout simplement à supprimer un rapport redondant. Nous parlons toujours de l'efficacité du gouvernement. Or, si nous fournissons toute l'information nécessaire dans notre Budget des dépenses, pourquoi diable devrions—nous la réimprimer et la présenter à nouveau plus tard, sous une autre forme? Cela n'a aucun sens à mon avis. Il me semble que puisque nous pouvons examiner le Budget des dépenses... Et il n'y a pas seulement le ministère de l'Agriculture; il faut se rendre compte que tous les ministères fédéraux doivent fournir des prévisions budgétaires. Si notre comité ne le fait pas, celui des Finances examine les prévisions de tous les ministères. Chaque comité les étudie; il est clair par conséquent qu'il s'agit d'une opération uniforme dans l'ensemble du gouvernement fédéral. Je pense qu'un rapport annuel redondant ne serait utile à personne. C'est simplement une dépense supplémentaire.

[Translation]

• 1230

The Chairman: Mr. Landry.

M. Landry: Nous, du Bloc québécois, sommes d'accord sur le projet de loi C-49, sauf pour ce qui est de la disposition numéro 7. On se demande quel est le pourquoi de cette disposition. Je ne veux pas revenir à ce que M. Easter a dit, mais il y a une différence entre les prévisions budgétaires et le rapport annuel. Le Bloc québécois veut absolument que le rapport annuel soit présenté à tous les parlementaires. En fait, le rapport annuel est le rapport sur l'état de santé d'une entreprise. Je suis actionnaire de différentes compagnies et si ces compagnies ne me présentaient pas leur rapport annuel, cela ne fonctionnerait vraiment pas.

Entre une prévision budgétaire et un rapport annuel, il y a une différence. Les parlementaires doivent prendre connaissance du rapport annuel qui touche l'agriculture.

The Chairman: Mr. Vanclief.

**Mr. Vanclief:** My comment, Mr. Chairman, to Mr. Landry is that the part IIIs contain all of what was in the annual report, plus more, and are provided to MPs at an earlier date than the annual report was ever provided to the MPs. If we can get more, earlier, for less money, that is what we think we're here for as MPs.

Just in comment to Mr. Easter, the reporting that's done to go into the main estimates is from the department heads to assistant deputy ministers to the deputy minister and then through the process to put the main estimates together. I'm certainly aware, Mr. Chairman, and we are certainly fully aware, of the concerns of some individuals on the committee that they want those part IIIs to be at least as explicit as they have in the past. I also throw the challenge out to us on the committee, Mr. Chairman, that we get to know them better than we have and to use them better than we have in the past. I know we talked about that as a committee as a positive step after we went through the main estimates last year.

The Chairman: Thank you.

Is there any more comment on this issue? Mr. Easter.

Mr. Easter: One other general comment. There are a number of things, and I went through the Auditor General's report on this and the public accounts. There were some other requirements suggested in there, but I'll not get into that.

I think the fundamental point at this time is that we find a way... Guidelines are just not enough from my point of view. There has to be a legislative requirement stated in the legislation that it be done. That, Mr. Chairman, is not duplication. All I'm suggesting is that in the legislation it specifically state, legislatively, that the annual report will be accommodated by part III of the estimates. I think it should specifically state in the line department legislation, and I say that for all departments. I don't know the procedure to do that, Mr. Chairman, so I'm at your mercy.

Le président: Monsieur Landry.

Mr. Landry: In the Bloc Québécois, we agree with Bill C-49, except for section 7. We are wondering about the reason for that clause. I don't want to go back to what Mr. Easter has said, but there is a difference between the main estimates and the annual report. The Bloc Québécois demands that an annual report be presented to all MPs. In fact, an annual report is about the health of a business. I have shares in different companies and if they did not submit their annual report, it certainly wouldn't work.

There is a difference between estimates and annual reports. And members of Parliament must know what's in the annual report concerning agriculture.

Le président: Monsieur Vanclief.

M. Vanclief: Pour répondre à M. Landry, monsieur le président, je dirai que les documents de la Partie III contiennent toute l'information qui figurait dans le rapport annuel, et plus, et qu'ils sont transmis aux députés plus tôt que les rapports l'ont jamais été. Si nous pouvons obtenir plus d'informations, plus tôt et à moindre coût, je pense que c'est pour cela que nous sommes ici, en tant que députés.

Quant à ce qu'a dit M. Easter, les données qui figurent dans le Budget des dépenses principal sont préparées par les chefs de service, qui en font rapport aux sous-ministres adjoints, qui les transmettent à leur tour aux sous-ministres, après quoi les divers éléments du Budget des dépenses principal sont réunis. Nous savons bien, monsieur le président, que certains membres du comité voudraient que l'information contenue dans la Partie III soit au moins aussi explicite que celle dont ils disposaient dans le passé. Mais, monsieur le président, permettez-moi de lancer un défi aux membres du comité; nous devrions essayer de mieux connaître ce que nous avons et de mieux nous en servir que dans le passé. Je me souviens qu'après avoir examiné le Budget des dépenses principal, l'an dernier, nous avions dit, en comité, que ce serait déjà un progrès.

Le président: Merci.

Y a-t-il d'autres commentaires à ce sujet? Monsieur Easter.

M. Easter: Un autre commentaire général. Il y a un certain nombre de choses, et j'ai parcouru le rapport du vérificateur général à ce sujet, de même que les comptes publics. Il y a d'autres exigences suggérées dans ces documents—là, mais je n'ai pas l'intention d'en parler pour le moment.

Je pense que l'élément fondamental, pour l'instant, c'est que nous devons trouver un moyen... Il n'est pas suffisant, à mon avis, d'avoir des directives. Il faut que la loi précise que cela doit se faire. Monsieur le président, il ne s'agit pas de double emploi. Tout ce que je veux, c'est que la loi précise expressément que la Partie III du Budget des dépenses doit contenir le rapport annuel. Je pense que cela devrait être indiqué expressément dans la loi portant sur le ministère responsable, et je veux parler de tous les ministères. Je ne sais pas quelle serait la procédure à suivre pour y arriver, monsieur le président; je m'en remets donc à vous.

Mr. Vanclief: Thank you.

Mr. Easter: Maybe, Mr. Vanclief, some of the people you have with you...

Mr. Chairman, I don't want to suggest an amendment, because it should be checked out by legal people.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I will assure that will be checked out.

The Chairman: Mr. Easter, the way you can resolve it at this time obviously is to vote against it and then raise that point in the House when it goes back. As Mr. Vanclief tries to resolve, and maybe doesn't resolve it, you can bring it back up in the House.

1235

Mr. Easter: Mr. Chairman, is Mr. Vanclief, on behalf of the minister, going to look at developing that amendment? Will it be brought forward when it is tabled in the House?

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I can't guarantee that an amendment will be developed, no, but I can guarantee that the concern of Mr. Easter and some others will be taken to the minister and to the department. There will be an attempt to address their concerns.

The procedure is that if it's not addressed to the satisfaction of any individual member, the member has the right as a member of la solution a le droit, en tant que député, de proposer ce genre Parliament to make such an amendment at a later stage in the process of the bill.

The Chairman: Thank you.

Mr. Pickard and Mr. Hoeppner.

Mr. Pickard: I think the responsibility of the Treasury Board of this country is making certain that departments report their operations accurately and fully, and clearly it is a Treasury Board responsibility that we're following. Why on earth are we trying to hang something up on whose responsibility it is? The Treasury Board demands the departments do it. They don't have the choice. They're there, and those are the operations of the country under the Treasury Board.

I don't see why it's significant whether it's one place or another. If the demand by the Treasury Board is to report fully the financial statements, the operations and the outcome of each department, why on earth are we debating that here in that clause?

The Chairman: Mr. Hoeppner.

Mr. Hoeppner: I want some clarification. I went over the estimates, and as a farmer I usually want to go back to last year's operations and compare them. I couldn't make head or tail out of them. I was under the impression that the last estimates were already estimates for this amalgamation. Is that right?

Mr. Vanclief: Yes, Mr. Hoeppner. What this bill does is change the name of the department so it coincides with what the department is doing. That's being done right across the board with a number of other bills as well.

[Traduction]

M. Vanclief: Merci.

M. Easter: Monsieur Vanclief, certaines des personnes qui sont avec vous pourraient peut-être...

Monsieur le président, je ne veux pas proposer d'amendement parce qu'il faudrait que cela soit vérifié par les juristes.

M. Vanclief: Monsieur le président, je vais veiller à ce que cela soit vérifié.

Le président: Monsieur Easter, la seule façon de vous en tirer pour le moment, c'est évidemment de voter contre cette disposition et de soulever ensuite cette question à la Chambre, quand elle y reviendra. Après que M. Vanclief aura essayé de résoudre la question, et il est possible qu'il n'y arrive pas, vous pourrez la soulever à nouveau à la Chambre.

M. Easter: Monsieur le président, M. Vanclief va-t-il s'occuper de préparer cet amendement, au nom du ministre? Sera-t-il présenté au moment du dépôt à la Chambre?

M. Vanclief: Monsieur le président, je ne peux garantir qu'il y aura un amendement, non, mais je peux donner l'assurance que le ministre et le ministère seront mis au courant de la préoccupation de M. Easter et de certains autres. On tâchera d'examiner leurs préoccupations.

Selon la procédure, le simple député qui ne serait pas satisfait de d'amendement à un stade ultérieur de l'étude du projet de loi.

Le président: Merci.

M. Pickard et M. Hoeppner.

M. Pickard: Au Canada, c'est au Conseil du Trésor que revient la responsabilité d'obliger les ministères à faire rapport de leurs opérations avec exactitude et exhaustivement, et c'est manifestement une responsabilité du Conseil du Trésor que nous suivons. Pourquoi diable cherchons-nous à préciser à qui revient la responsabilité? Le Conseil du Trésor exige que les ministères le fassent. Ils n'ont pas le choix. C'est là. Et ce sont des opérations, au pays, qui relèvent du Conseil du Trésor.

Je ne vois pas l'intérêt de déterminer si c'est ici ou là. Si le Conseil du Trésor oblige à faire un rapport complet des états financiers, des opérations et des résultats de chaque ministère, pourquoi diable en débattons-nous ici dans cette disposition?

Le président: Monsieur Hoeppner.

M. Hoeppner: Je voudrais une précision. J'ai analysé les prévisions budgétaires. En tant qu'agriculteur, je me reporte habituellement aux opérations de l'année d'avant, pour fins de comparaison. Je n'y ai rien compris. J'avais l'impression que les dernières prévisions budgétaires étaient déjà des prévisions pour cette fusion. Est-ce bien cela?

M. Vanclief: Oui, monsieur Hoeppner. Ce projet de loi change le nom du ministère pour le faire coïncider avec la mission du ministère. Cela se fait partout avec plusieurs autres projets de loi également.

Mr. Hoeppner: This is my suggestion, and maybe it's not a suggestion. When we do those estimates, is there a way of showing us what has happened by amalgamating these two, what the difference is really? I found some of the budgets for certain areas had increased 200 times, but why? Others have gone down. Why? I couldn't compare it to the previous year's estimates. There was no way you could, because it was under a different management.

That's where I ran into a problem with the estimates. I said I can't make any — what would you call it? — real judgment on this, because I couldn't compare it.

The Chairman: If you remember, we had the department down to take some time—in fact, on a couple of different occasions—to go through those estimates.

Mr. Hoeppner: Yes, you went through them, Mr. Chairman, and then you went back and you wanted to figure something out—

The Chairman: If you think it's important, we certainly could have them back, because I know they're tough. But they're a lot easier than they were a few years ago.

Mr. Hoeppner: Especially for a new MP.

The Chairman: I understand they are tough for a new MP. So if it's the feeling of the committee that maybe—

Mr. Pickard: Can I make a suggestion?

The Chairman: —we should go through that process again—

Mr. Pickard: I think, Jake, as an individual, as new MP, you have an opportunity to phone the department and get clarification on anything in those estimates. I have always found the department very cooperative in explaining whatever is required. The department is excellent.

Mr. Hoeppner: Well, these are all the things that we learn, where the ropes are. I didn't do it because I was so confused. The two departments had been amalgamated and there's no way I could go back and see what had happened from the previous year. That bothered me a bit.

The Chairman: I think we've talked this out quite a bit. Finally, Mr. Benoit.

Mr. Benoit: The reason we need this further reporting, I believe, is to make a connection between part II of the estimates and part III, so that we can really evaluate how well money is being spent.

Part II of the estimates is easy enough to understand by itself. Part III is easy enough to understand by itself. There is no connection, and we need that connecting information. I believe it's there very deliberately, so that we can't analyse properly. And that's why we need the report to make this connection between part II and part III. Even for programs that I understand very well, with the numbers in the estimates it still doesn't allow me to judge whether the money is being spent officially. We need that connecting information.

[Translation]

M. Hoeppner: Voici ma suggestion, qui n'en est peut-être pas une. Aux fins de l'examen de ces prévisions, y a-t-il une façon de nous montrer ce qui s'est passé en combinant ces deux ensembles de chiffres, ce qu'est véritablement la différence? J'ai vu certains des budgets pour certains secteurs augmenter 200 fois, mais j'ignore pourquoi? D'autres ont diminué. Pourquoi? Je n'ai pu faire de comparaison avec les crédits de l'exercice précédent. Il n'y avait pas moyen d'en faire, parce que cela relevait d'un autre cadre de gestion.

C'est là que j'ai eu un problème avec les prévisions. Pour moi, impossible de porter un—comment dirais—je?—jugement là—dessus, parce que je n'ai pu comparer.

Le président: Si vous vous rappelez, nous avons demandé au ministère de prendre le temps—de fait, à diverses reprises—de passer en revue ces prévisions.

M. Hoeppner: Oui, c'est ce que vous avez fait, monsieur le président, puis vous avez rappliqué pour tâcher de comprendre. . .

Le président: Si vous pensez que c'est important, nous pourrions certainement les faire revenir, mais je sais qu'ils sont difficiles. Mais ils sont beaucoup plus faciles qu'il y a quelques années.

M. Hoeppner: Surtout pour un nouveau député.

Le président: Je crois savoir qu'ils sont difficiles pour un nouveau député. Donc, si le comité estime que. . .

M. Pickard: Puis-je faire une suggestion?

Le président: ...nous devrions peut-être reprendre ce processus. . .

M. Pickard: À mon sens, Jake, comme personne, comme nouveau député, vous avez une occasion de téléphoner aux fonctionnaires du ministère pour demander des précisions sur ces prévisions. J'ai toujours eu leur entière collaboration lorsque je leur ai demandé les explications voulues. Ils sont excellents.

M. Hoeppner: Ma foi, c'est l'expérience qui entre. Je ne l'ai pas fait, parce que j'étais complètement perdu. Les deux ministères ont fusionné, et je n'avais aucun moyen de revenir en arrière pour voir ce qui s'était passé par rapport à l'année précédente. Cela me dérangeait un peu.

Le président: Je pense que nous en avons probablement assez parlé. Enfin, monsieur Benoit.

M. Benoit: Si nous avons besoin de cet autre rapport, selon moi, c'est pour faire un lien entre la Partie II du Budget des dépenses et la Partie III, de manière à pouvoir vraiment évaluer comment l'argent est dépensé.

La Partie II du Budget des dépenses est assez facile à comprendre en soi. La Partie III est assez facile à comprendre en soi. Il n'y a pas de lien, et nous avons besoin de ces données de liaison. Je pense que c'est délibéré, pour nous empêcher de faire une bonne analyse. Et c'est pourquoi nous avons besoin du rapport, pour faire ce lien entre la Partie II et la Partie III. Même pour les programmes que je comprends très bien, les chiffres du Budget des dépenses ne me permettent toujours pas de voir si l'argent est dépensé officiellement. Nous avons besoin de ces données de liaison.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, I think the discussion here is a discussion for another time and another place. We're talking about what we want to do and how we want to analyse the part IIIs and how we want to get to better know-

Mr. Benoit: No, we're talking about the report.

Mr. Vanclief: —part IIs, etc., but the types of things. . . If Mr. Benoit would like a copy of the last annual report he will see when he goes through that annual report it states virtually nothing compared to what part IIIs and part IIs do at the present time.

Mr. Benoit: I want much more.

Mr. Vanclief: We can do that and we are doing that already in the part IIIs.

Mr. Benoit: I want a more open government.

Mr. Vanclief: Yes. We're also trying to do with this, Mr. Benoit, what you adamantly speak to, and that is getting rid of duplication, and cost saving and efficiency, and this will do it, and when we as a committee get to better understand and get some help to better understand the estimates we can do all of those things.

The Chairman: Thank you, Mr. Vanclief. I would like to move on, but one short comment, Mr. Pickard.

Mr. Pickard: I understand where you're coming from. I do think if you were to put in writing that extra information you wish from the department, just put it in a written form stating what you want, the department would satisfy what you desire. The department is quite open about giving information. I have no question about that. Specifically regarding what information is not in part III of the estimates, if you ask them I'm sure they'll supply it and will certainly consider putting it in in the future, but I think you have to be rather specific, not just saying I want more. What the hell do you want?

The Chairman: Colleagues. I think you made your point, Léon, and that's a good suggestion. I'd like to move on to Mr. Steckle, who has something on another part of the act.

Mr. Steckle: Yes. Because of the amalgamation of the departments and now becoming responsible for the Food and Drugs Act, what powers are we giving to the minister now that he can in jurisdictions where he finds prudence to pass on inspection privileges or rights to provinces? Is this part of that, or how far do we go in that whole jurisdiction? We currently have areas where there's duplication of inspection services. I find that highly unuseful really, although in some cases I think it's important. But I think we want consistency of inspection across this country and my fear is we would be giving inspection rights perhaps to provinces in areas where we would lose that consistency of inspection. I just want to make sure I understand that.

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, at the present time under other legislation that the minister's in charge of the minister has the power to appoint inspectors. With the change, as Mr. Steckle has said, some parts of the Food and Drugs Act that comme M. Steckle l'a dit, certaines parties de la Loi sur les

[Traduction]

M. Vanclief: Monsieur le président, je pense que cette question est à débattre en un autre temps et dans un autre lieu. Nous parlons de ce que nous voulons faire, et nous voulons analyser les Parties III et la façon dont nous voulons apprendre à mieux connaître...

M. Benoit: Non, nous parlons du rapport.

M. Vanclief: . . . les Parties II, etc., mais les genres de choses. . . Si M. Benoit veut un exemplaire du dernier rapport annuel, il constatera qu'il ne renferme à peu près rien en comparaison avec les Parties III et les Parties II d'aujourd'hui.

M. Benoit: Je veux beaucoup plus.

M. Vanclief: Nous pouvons le faire, et nous le faisons déjà dans les Parties III.

M. Benoit: Je veux un gouvernement plus ouvert.

M. Vanclief: Oui. Nous tâchons aussi, monsieur Benoit, de faire ce que vous réclamez sans démordre, c'est-à-dire éliminer le double emploi, et réaliser des économies tout en augmentant l'efficience, et c'est par ce moyen que nous y arriverons. Et lorsque le comité comprendra mieux et aura de l'aide pour mieux comprendre le Budget des dépenses, nous pourrons faire tout cela.

Le président: Merci, monsieur Vanclief. J'aimerais poursuivre, mais d'abord un bref commentaire de la part de M. Pickard.

M. Pickard: Je comprends votre point de vue. Si vous par écrit la description des renseignements supplémentaires que vous voulez du ministère, —il suffirait de coucher sur papier ce que vous voulez-le ministère répondrait à votre désir. Le ministère n'hésite pas du tout à donner de l'information. J'en ai la certitude. Dans le cas précis de l'information qui ne figure pas dans la Partie III du Budget des dépenses, il vous la fournira si vous la demandez et examinera certainement la possibilité de l'y faire figurer désormais, mais vous devez être plus précis. Il ne suffit pas de dire que vous en voulez plus. Oue voulez-vous donc?

Le président: Chers collègues. Je pense que vous vous êtes fait bien comprendre, Léon, et c'est une bonne idée. J'aimerais passer la parole à M. Steckle, qui a quelque chose à dire sur un autre aspect de

M. Steckle: Oui. Suite au regroupement des ministères et au transfert de responsabilités de la Loi sur les aliments et drogues, quels pouvoirs donnons-nous au ministre maintenant qu'il peut agir, dans les cas où il juge prudent de le faire, de confier aux provinces des privilèges ou des droits d'inspection? Cela fait-il partie de la chose, ou jusqu'où allons-nous dans tout cela? Actuellement, les services d'inspection se chevauchent dans certains domaines. Cela m'apparaît tout à fait inutile, mais dans certains cas c'est important. Nous voulons uniformiser l'inspection dans ce pays, et je crains que nous ne donnions peut-être des droits d'inspection aux provinces dans des domaines où nous perdrions cette uniformité d'inspection. Je veux être sûr de bien comprendre.

M. Vanclief: Monsieur le président, d'autres textes législatifs dont le ministre est responsable lui donnent déjà le pouvoir de nommer des inspecteurs. Avec le changement,

were formerly under Consumer and Corporate Affairs have now been given to the Minister of Health, some to the Minister of Industry, but the inspection portion of that has been given to the Minister of Agriculture, so the Minister of Agriculture needs the authority to put inspectors in place to carry out that portion of the act that has now come under the auspices and the wing of Agriculture and Agri-Food.

Mr. Steckle: Could he in his wisdom give jurisdiction to the provinces if he felt that was-

Mr. Vanclief: The officials here might comment, but I would say that would have to come about as an agreement between provincial and federal government, whether the federal government wished to do that. That type of thing certainly does, as we know, happen under the supervision of other ministries but that would have to be a federal-provincial agreement, I believe, to change that. There are federal duties in the Food and Drugs Act.

Barry, do you wish to comment?

Mr. Barry Lepitre (General Counsel, Legal Services, Department of Agriculture and Agri-Food): I would just agree with Mr. Vanclief that before the minister went forward with a designation of an inspector who might be an employee in a provincial government, there would be consultations with the government involved and there would have to be some sort of understanding reached as to the various sharing of responsibilities in that kind of an endeavour. Clearly, the department is interested in finding ways of avoiding duplication and overlap in inspection services and this might well be one of those opportunities to designate appropriate people, whether it be in the private sector or employees in provincial governments, provided that sort of arrangement could be put into place.

• 1245

Mr. Steckle: Yes, I agree. I don't want to prolong this issue, but my concern is, and I might as well be specific about it, the hog issue. I would hate to think that a certain province, because of the powers being given to them to control the inspection of that product, would run counter to what we at the federal level thought would be in the best interest of Canada. I would hope that we would have consistency in the policy that we have in inspections across this country.

Mr. Loken: This change does not transfer any responsibilities to the provinces. All it does is give the minister the authority to designate anyone as an inspector, an authority that he has under all the other legislation that he administers.

The powers he has with respect to what he can inspect and how he can inspect it come from the specific act itself. The Food and Drugs Act, the Canadian Agricultural Products Act, the Meat Inspection Act and so on are the authority from which the minister derives his authority to inspect. This only deals with the designation of inspectors.

The Chairman: Mr. Hoeppner.

Mr. Hoeppner: My question is much on the same line of "the minister may designate any person as an inspector". Isn't

[Translation]

aliments et drogues qui relevaient jadis de Consommations et Affaires commerciales sont maintenant l'affaire de la ministre de la Santé, d'autres du ministre de l'Industrie, alors que la responsabilité de l'inspection a été confiée au ministre de l'Agriculture, de sorte que le ministre de l'Agriculture a besoin du pouvoir de désigner des inspecteurs pour appliquer la partie de la loi qui relève d'Agriculture et Agro-alimentaire.

M. Steckle: Pourrait-il, dans sa sagesse, donner compétence aux provinces s'il estimait que...

M. Vanclief: Les fonctionnaires auraient peut-être un commentaire à faire, mais je dirais que cela prendrait la forme accord entre un gouvernement provincial et le gouvernement fédéral, et tel était le souhait du gouvernement fédéral. Ce genre de choses se produit certainement, comme nous le savons, sous la surveillance d'autres ministères, mais il nous faudrait un accord fédéral-provincial, sauf erreur, pour changer cela. La Loi sur les aliments et drogues impose des obligations au gouvernement fédéral.

Barry, avez-vous un commentaire?

M. Barry Lepitre (avocat général, Services juridiques, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Monsieur Vanclief a raison: avant que le ministre désigne un inspecteur qui pourrait être l'employé d'un gouvernement provincial, il faudrait des consultations avec le gouvernement en cause et il faudrait se mettre d'accord sur les partages des diverses responsabilités que cela comporterait. Manifestement, le ministère souhaite trouver des moyens d'éviter le double emploi et les chevauchements des services d'inspection, et cela pourrait bien être une des occasions de désigner les personnes appropriées, que ce soit dans le secteur privé ou pour les gouvernements provinciaux, pourvu qu'il y ait moyen de conclure ce genre d'accord.

M. Steckle: Oui, d'accord. Sans vouloir m'éterniser—aussi bien être précis-c'est le problème du porc qui me préoccupe. Je n'aimerais pas voir une certaine province profiter de sa délégation du pouvoir de contrôler l'inspection de ce produit, aller à l'encontre de ce que nous croyons, au niveau fédéral, dans le meilleur intérêt du Canada. À mon sens, notre politique d'inspection devrait être uniforme à l'échelle du pays.

M. Loken: Ce changement ne transfère pas de responsabilités aux provinces. Il ne fait que donner au ministre le pouvoir de désigner quiconque comme inspecteur, un pouvoir qu'il a en vertu de toutes les autres lois dont l'application lui incombe.

Ces pouvoirs en ce qui concerne la nature et les modalités de ces inspections, il les tient de la loi elle-même. La Loi sur les aliments et drogues, la Loi canadienne sur les produits agricoles, la Loi sur l'inspection des viandes, etc., sont les textes législatifs qui confèrent au ministre le pouvoir d'inspection. Cela ne concerne que la désignation des inspecteurs.

Le président: Monsieur Hoeppner.

M. Hoeppner: Ma question va tout à fait dans le même thought. The only thing I'd like explained here is where it says sens. J'aimerais qu'on m'explique ce qu'on entend lorsqu'on dit que «le ministre peut désigner quiconque comme inspecteur.» that very broad? I addressed it at the briefing the other day. I N'est-ce pas un peu vaste? J'en ai parlé à la séance

would hate to have just anybody inspect my wheat if he didn't have the qualifications. Or does that mean that any person can organize a group of inspectors? If an inspector doesn't meet any qualifications, it can be any person, and that worries me.

Mr. Vanclief: Before Mr. Lepitre comments, that's the wording. I think we have to assume that when we're hiring people or appointing people, they're qualified people. Naturally, as has already been said, they have a specific set of rules and regulations and criteria and specs, etc., that they would have to inspect based on that, but-

**Mr. Hoeppner:** Well, why don't we put that word in there then, "qualified" person? Is that not possible?

Mr. Lepitre: I would point out that the wording that's there is consistent with the wording in other pieces of legislation that are under the minister's responsibility, including the Canada Agricultural Products Act, the Meat Inspection Act, the Seeds Act, the Fertilizers Act. There is wording of the same kind relating to the appointment of any person as an inspector.

To sort of echo Mr. Vanclief's comments, one of the factors that would obviously be taken into account before an inspector is designated is the qualifications of the person who is being considered for designation as an inspector.

The Chairman: Mr. Benoit.

Mr. Benoit: My concern has to do with the minister having this power to appoint inspectors. I know this is just really catching up with what's been happening anyway, but the proper scrutiny isn't there. Scrutiny may be by us, but if it's farmers' products being inspected in the raw state, then certainly they should be able to determine whether a fair choice has been made. Patronage appointments is my concern when the minister has the power to appoint.

Mr. Steckle: Mr. Chairman, I just clarified for Mr. Benoit that the minister is in charge and responsible for everything that happens within the department. So whether he likes it or not, that is who's going to be responsible for it. So in that sense the minister makes the appointment.

The Chairman: Thank you. Are there any other comments on any other parts of the bill? So we can move into clause-by-clause. Is there any other clause, besides clause 7, on which people would want to vote separately?

Mr. Benoit: Clauses 6 and 7.

Clauses 1 to 5 inclusive agreed to

Clause 6 agreed to: yeas 8; nays 3

Clause 7 agreed to: yeas 6; nays 5 Clauses 8 to 30 inclusive agreed to

**The Chairman:** Shall the title pass?

Some hon. members: Agreed.

[Traduction]

d'information l'autre jour. Je ne voudrais pas voir n'importe qui inspecter mon blé s'il n'est pas qualifié. Ou cela signifie-t-il encore que n'importe qui peut organiser un groupe d'inspecteurs? S'il n'y a pas de critères de qualification pour les inspecteurs, quiconque peut l'être, et cela m'inquiète.

M. Vanclief: Avant les commentaires de M. Lepitre, c'était la formulation. Lorsque nous embauchons ou nommons des gens, il faut supposer qu'ils sont qualifiés. Naturellement, comme on l'a toujours dit, le ministère a un ensemble précis de règles et de règlements et de critères et de spécifications, etc., régissant les modalités d'inspection, mais...

M. Hoeppner: Ma foi, pourquoi ne pas ajouter ce mot, alors, et parler de quiconque est «qualifié»? N'est-ce pas possible?

M. Lepitre: Le libellé est le même que le libellé que l'on trouve dans d'autres textes de loi qui relèvent de la compétence du ministre, dont la Loi canadienne sur les produits agricoles, la Loi sur l'inspection des viandes, la Loi sur les semences, la Loi sur les engrais. On y trouve le même libellé pour la nomination de quiconque comme inspecteur.

Pour faire écho aux commentaires de M. Vanclief, l'un des facteurs qui entreraient manifestement en ligne de compte avant la désignation d'un inspecteur est la qualification de la personne à désigner comme inspecteur.

Le président: Monsieur Benoit.

M. Benoit: Mon problème, c'est que le ministre ait ce pouvoir de nomination des inspecteurs. Je sais que ce n'est qu'une régularisation de la situation qui existe déjà de toute façon, mais on n'a pas prévu d'examen rigoureux. C'est peutêtre nous qui faisons l'examen, mais si l'inspection porte sur les produits des agriculteurs à l'état brut, ces derniers devraient certainement avoir un mot à dire sur le choix qui a été fait. Ce que je crains, ce sont les nominations de favoritisme lorsque le ministre a le pouvoir de nomination.

M. Steckle: Monsieur le président, je viens de préciser au profit de M. Benoit que le ministre a la charge et est responsable de tout ce qui se passe dans le ministère. Que cela lui plaise ou non, c'est lui qui sera responsable. En ce sens, donc, le ministre fait la nomination.

Le président: Merci. Y a-t-il d'autres commentaires sur d'autres parties du projet de loi? Nous pouvons donc passer à l'étude article par article. Y a-t-il un autre article, à part l'article 7, sur lequel on veut voter séparément?

M. Benoit: Les articles 6 et 7.

• 1250

Les articles 1 à 5 inclusivement sont adoptés

L'article 6 est adopté par 8 voix contre 3

L'article 7 est adopté par 6 voix contre 5

Les articles 8 à 30 inclusivement sont adoptés

Le président: Le titre est-il adopté?

Des voix: D'accord.

The Chairman: Shall I report the bill to the House?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Vanclief, and thanks to your officials for coming.

Mr. Vanclief: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: The committee is not over, so don't get up. We have one more piece of business, which is consideration of the steering committee's fourth report. Do you have that in front of you? It's essentially the budget, and you had copies of the budget and cattle rustling in that report.

Why don't we deal with the travel budget first. That's where I think we're going to get into some controversy. We will find out what d'être controversé. Nous verrons ce que donne le vote et combien de the vote is and how long we have.

Do people still have copies of the budget in front of them? Everyone has seen it. As I said, in order to move ahead with this process we will pass this budget. We'll go to a liaison committee that has a subcommittee that actually looks at the budget. Its members will decide whether or not there's any money within the budget process for a travel budget. That committee will then send its report to the liaison committee to either pass it or not. It will then go to the House leaders to decide whether or not they support it or not.

Each and every one of those groups can make amendments to the report, change the schedule, decide where you can and can't go, and how much of the budget you can have.

Can I have a motion from someone on the floor to pass the budget? Mr. Benoit, would you like to put that motion?

Mr. Benoit: No, I think not.

The Chairman: Mr. Easter.

Mr. Easter: I move that we pass the budget in the amount of \$215,119.96.

Mr. Landry: I second the motion.

Motion agreed to.

[Translation]

Le président: Dois-je faire rapport du projet de loi à la Chambre?

Des voix: D'accord.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Vanclief, et merci à vos fonctionnaires d'être venus.

M. Vanclief: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: La séance n'est pas terminée, restez assis. Il nous reste une autre affaire à traiter, soit l'étude du quatrième rapport du comité de direction. L'avez-vous devant vous? C'est essentiellement le budget, et vous en aviez des exemplaires, ainsi que la question du vol de bovins.

Pourquoi ne pas régler d'abord le budget de voyage. Cela risque temps nous avons.

Avez-vous encore des exemplaires du budget sous les yeux? Tout le monde l'a vu. Comme je l'ai dit, afin de lancer ce processus, nous adopterons ce budget. Nous irons à un comité de liaison qui a un sous-comité pour étudier le budget. Ses membres décideront s'il y a de l'argent dans le budget pour les voyages. Ce comité remettra ensuite son rapport au comité de liaison, qui l'adoptera ou le rejettera. Les leaders à la Chambre décideront ensuite de l'appuyer ou pas.

Chacun de ces groupes peut apporter des modifications au rapport, modifier l'échéancier, décider où vous pouvez aller et ne pouvez pas aller, et quelle part du budget vous pouvez avoir.

Puis-je avoir une motion pour l'adoption du budget? Monsieur Benoit, voudriez-vous proposer cette motion?

M. Benoit: Je ne pense pas, non.

Le président: Monsieur Easter.

M. Easter: Je propose que nous adoptions le budget au montant de 215 119,96\$.

M. Landry: J'appuie la motion.

La motion est adoptée

• 1255

The Chairman: Colleagues, as we've said all along, it's tough to determine exact dollars and cents when you're doing a project like this, exactly how much you're going to spend. We may not necessarily spend that amount to the cent. But if we decide as we go on that we want to change the schedule somewhat, we may have to go back and get more money. So this doesn't necessarily put a cap on what we do. I can't see us spending any more than this. I can't see them approving us going back—if they even approve this. I wouldn't think we would come anywhere close to getting this, but this is the amount we required and this is the amount we're going to put forward.

There's a motion on the floor. Are there comments?

Mr. Benoit: Yes. I would like copies distributed of the step-by-step process that I've been talking about for the last several meetings. It's in both official languages.

Le président: Chers collègues, comme nous l'avons dit depuis le début, il est difficile de déterminer au cent près, lorsque nous faisons un projet comme celui-ci, combien nous allons dépenser. Nous ne dépenserons pas nécessairement ce montant au cent près. Mais si nous décidons en cours de route de changer un peu d'échéancier, nous risquons d'avoir à revenir pour avoir plus d'argent. Donc, cela ne nous impose pas nécessairement un plafond. Je ne vois pas comment nous pourrions dépenser plus que ce montant. Je ne vois pas comment ils pourraient approuver une nouvelle demande—s'ils approuvent celle-ci. Je ne pense pas que nous venions même près d'obtenir ce montant, mais c'est le montant que nous avons demandé et le montant que nous allons présenter.

Nous avons une motion. Y a-t-il des commentaires?

M. Benoit: Oui. Pourrait-on distribuer des copies du processus détaillé dont je parle depuis plusieurs réunions? Il est dans les deux langues officielles.

**The Chairman:** I think colleagues have this, but if they don't have it in front of them. . . Is this an updated one?

**Mr. Benoit:** No, they don't have it. This is a step-by-step. It's elaborated on the last—

Mr. Chairman, as I said before, I would like a process similar to the one laid out here. It doesn't have to be exactly the same process, but I would like this committee to follow that process so that we get good value for the taxpayer dollars we're spending. I'm not willing to support any budget until we know that taxpayers' dollars are going to be well spent. That involves a process like this.

Mr. Easter: Mr. Chairman, Mr. Benoit wasn't there but the Reform Party representative was at the steering committee meetings. We've talked about this extensively and we've tried to meet the Reform Party's concerns. We have changed the process somewhat by amending a number of tours that were in the original proposal. There are only a few tours left—the Wheat Board, the Winnipeg Commodity Exchange, the Port of Vancouver and perhaps two more that I can't recall.

We're taking out a number of the tours so that the time can be spent at public meetings and kitchen meetings. There are concerns about the Alberta approach that you talked about and whether that is really getting to the people. But the steering committee looked at it and said we'll compromise there and we will have a couple of days along that kind of an approach during the course of the hearings. I think that's a pretty good compromise.

There's growing concern out there among producers about the announcement in the spring, which your party supported, that we were going to hold country hearings. The expectation is there, so I think it's high time we get at it and get out there and hear them. I think the process established is a fair one—public hearings in typical standing committee style in the local areas across the country. As many kitchen meetings as possible, as well as your facilitative process for a couple of engagements—I think that's fair and legitimate. Let's get at it.

Mr. Steckle: I think it's incumbent upon us as members of this committee to do what we can to facilitate and enhance the process. In the week following next I will be facilitating 21 kitchen-type meetings dealing with 21 different sectors in my agricultural community.

I intend to report back to this committee and I think we can all do that. I think that's one way we can get to the grassroots. I think it's incumbent upon you as an MP to give your people the opportunity to see you at the local level. I suggest that this has to take a somewhat different format.

• 1300

M. Landry: Je pense que M. Benoit aurait tout intérêt à être d'accord avec nous. S'il veut voir à un moment donné ce qui se passe au Québec... Bref! Il faut avoir une ouverture d'esprit et une ouverture sur le monde. C'est en allant sur le terrain qu'on peut vraiment apprendre ce qui se passe au point de vue économique, agricole et ainsi de suite. Je trouve que c'est le meilleur moyen. C'est tout ce que je voulais ajouter.

[Traduction]

Le président: Je pense que nos collègues l'ont déjà, mais s'ils ne l'ont pas sous les yeux... Est—ce une version révisée?

M. Benoit: Non, ils ne l'ont pas. C'est détaillé. C'est développé à la dernière. . .

Monsieur le président, je l'ai déjà dit, j'aimerais un processus semblable à celui qui est exposé ici. Il n'est pas nécessaire que le processus soit exactement le même, mais j'aimerais que notre comité reprenne ce processus pour optimiser les dollars des contribuables que nous dépensons. Je ne suis pas disposé à appuyer un budget avant de savoir que les dollars des contribuables seront dépensés judicieusement. Cela exige un processus comme celui—ci.

M. Easter: Monsieur le président, M. Benoit n'y était pas, mais le représentant du Parti réformiste était aux réunions du comité directeur. Nous en avons parlé longuement, et nous avons tâché de répondre aux préoccupations du Parti réformiste. Nous avons quelque peu modifié le processus en changeant plusieurs visites qui figuraient dans la proposition initiale. Il ne reste plus que quatre visites à faire: la Commission canadienne du blé, la «Winnipeg Commodity Exchange», le Port de Vancouver et peut-être deux autres que j'oublie.

Nous annulons un certain nombre de visites, pour pouvoir consacrer ce temps aux assemblées publiques et aux assemblées de cuisine. On s'est demandé au sujet de l'approche dont vous avez parlé pour l'Alberta si elle est de nature à rejoindre les gens. Mais le comité directeur a examiné la question et il a dit que nous allons faire un compromis sur ce point et que nous conserverons cette approche pour quelques jours pendant les audiences. Le compromis m'apparaît excellent.

L'annonce faite au printemps, et que votre Parti a appuyée, selon laquelle nous allions tenir des audiences de par le pays, suscite des attentes croissantes chez les producteurs. Il est grand temps que nous répondions aux attentes et que nous allions les entendre. Le processus établi est équitable: des audiences publiques, typiques des audiences d'un comité permanent, dans les diverses localités du pays. Le plus d'assemblées de cuisine possible, ainsi que votre processus de facilitation pour quelques engagements. . . J'estime que c'est juste et légitime. Allons—y.

M. Steckle: Selon moi, il nous incombe, en tant que membres du comité, de faire ce que nous pouvons pour faciliter et améliorer le processus. Dans deux semaines, j'animerai 21 assemblées de cuisine portant sur 21 secteurs différents dans la collectivité agricole.

Je compte faire rapport à notre comité, et je pense que nous pouvons tous faire de même. Selon moi, voilà une façon de rejoindre la base. Je pense que vous avez le devoir, en tant que députés, de donner à vos électeurs la possibilité de vous rencontrer dans votre circonscription. Je pense qu'il faudrait opter pour une formule différente.

Mr. Landry: I think it is in the interest of Mr. Benoit to agree with us. At one point, if he wants to know what's going on in Quebec. . . In short, it's necessary to have an open mind and to be open on the world. It is by going on the field that one can really understand what's going on in the economy, in agriculture and so on. In my opinion, this is the best way. This is all I wanted to add.

The Chairman: Mr. Benoit, since most of the comments were directed towards you, I'll allow you to respond.

Mr. Benoit: I agree fully with the member from the Bloc Québécois. It is important that we consult with farmers, but it's a matter of how. It's very important that our consultations are well focused, well organized and properly facilitated. Members of Parliament don't generally have the training to be good facilitators, and we're often maybe not good listeners. We've all gone to farmers in our own constituencies over the years. I've been working with farmers for 20 years in my constituency and in others, so this is nothing new. But I think we have to have a process in place that assures that the information we get from farmers is really what they are saying, and that we present truly what farmers are saying.

The purpose of this process—and I'm not going to go through it in any detail—is to have focus groups, which will be a wide—open discussion amongst farmers picked randomly, based on certain criteria, that will allow them to determine what they want to talk about, the issues that are important to them. It's a stratified random sample.

From these focus groups and the issues farmers themselves identify, then we go to the public meetings. At the public meetings we have to have proper facilitators. We would have different tables set up discussing different topics, and we would let farmers speak there in a very open way, with the results recorded right there. With this kind of process we will find out what farmers want and we will get from them the direction for a solution.

I think that's critical. If we're talking here about having two complete set—ups where we have two focus meetings, for example, it would make sense that we start in two parts of the country: one in central Canada and one in the west. I'm open to any province; it doesn't matter. If we have this full process with the two focus groups to direct at each public meeting, it requires two focus groups in advance at each public meeting. I'm quite willing to say that we should have the two meetings—two public meetings and two focus groups before each public meeting. We should try that and the committee can judge whether it is a good process. I'm absolutely willing to go along with that.

But until we determine whether this process really is good or not—and I'm very confident that it is, because I've seen it work—until we do that, we should cut out the other travel.

The Chairman: I've put my point across and I think you understand my personal feelings on this. We have to see a lot of people out there in the farming community, and unfortunately we're never going to be able to see everybody. But if I'm going to see a group of farmers and I want to find out how they feel on certain issues or where they want agriculture to go, I would rather do it across the table from them, frankly, rather than have two or three people running around some hierarchy and

[Translation]

Le président: Monsieur Benoit, je vais vous permettre de répondre, puisque la plupart de ces commentaires vous étaient destinés.

M. Benoit: Je suis tout à fait du même avis que le député du Bloc québécois. Il est important de consulter les agriculteurs, mais tout dépend de la manière dont se font ces consultations. Il est essentiel que nos consultations soient bien ciblées, bien organisées et animées de manière appropriée. Nous autres les députés, nous n'avons généralement pas reçu de formation pour être de bons animateurs de réunion et souvent, nous ne savons pas écouter. Nous avons tous rencontré, à un moment ou un autre, les agriculteurs de nos circonscriptions. Il n'y a rien de nouveau pour moi, puisque, depuis 20 ans, je travaille avec les agriculteurs de ma circonscription et d'ailleurs. Cependant, je crois qu'il faut mettre en place un processus qui nous permette de vérifier les informations que nous obtenons, afin de nous assurer qu'elles représentent vraiment leur point de vue.

Sans trop entrer dans les détails, je peux vous dire que ce processus consiste à mettre sur pied des groupes types permettant une discussion ouverte entre agriculteurs choisis au hasard en fonction de certains critères. Dans le cadre de ces groupes de concertation, les agriculteurs pourront eux—mêmes choisir les sujets de discussion et nous parler des questions qui leur paraissent importantes. Il faut constituer un échantillon aléatoire stratifié.

Une fois que ces groupes types nous auront permis de définir les questions qui sont importantes pour les agriculteurs, nous pourrons convoquer des réunions publiques. Pour ces réunions publiques, nous devrons disposer de bons animateurs. Il faudrait prévoir différentes tables rondes consacrées à différents sujets. Les agriculteurs pourraient s'exprimer librement et les débats seraient enregistrés. Ce processus nous permettrait de savoir ce que veulent vraiment les agriculteurs et de définir les mesures à prendre pour trouver une solution.

À mon avis, cette démarche est cruciale. Si on envisage par exemple deux séries de réunions de concertation, il serait logique de choisir deux régions du pays: par exemple le centre du Canada et l'Ouest. Cependant, je suis prêt à envisager la tenue de ces réunions dans d'autres provinces. Si nous décidons d'effectuer la démarche complète comprenant la tenue d'audiences publiques fondées sur les orientations de groupes de concertation, il faudra organiser deux groupes de concertation avant chaque audience publique. Je suis prêt à dire qu'il faudrait deux audiences publiques précédées chacune de deux groupes de concertation. Il faudrait essayer cette formule afin que le comité puisse juger de son utilité. Je suis tout à fait prêt à appliquer ce genre de formule.

Mais je peux déjà vous dire que je suis convaincu de l'utilité d'un tel processus, car je l'ai vu à l'oeuvre. Cependant, en attendant qu'une décision soit prise, on devrait annuler tous les autres déplacements.

Le président: J'ai donné mon opinion et je crois que vous savez ce que j'en pense. Il y a beaucoup de monde à consulter dans le secteur agricole et, malheureusement, nous ne pourrons jamais voir tout le monde. Mais si je dois m'intéresser aux préoccupations d'un groupe d'agriculteurs et à leur point de vue sur l'avenir de l'agriculture, je préfère les rencontrer directement plutôt que de recevoir des informations transmises par deux ou trois intermédiaires. J'aimerais rencontrer les

trying to tell me what they feel. I would like to do it face to face, maybe in a room like this, sitting down with groups of people, having groups of three members sit down with them. The only thing between them may be a pot of coffee or something. I've always felt this would be more useful.

Mr. Benoit: Can I respond to that?

**The Chairman:** No, there are a couple of people first. Mr. Hoeppner.

Mr. Hoeppner: I think you know my feeling on this, and I've expressed this feeling to my own caucus. I'm kind of disillusioned with what has happened in agriculture the last few months. I'm beginning to be looked at in my constituency more as a politician than what I said I was going to be. I've put out news releases on what this committee had done during the rail car shortage, on the subcommittee. I've put out news releases on the backtracking, the recommendations, and these kinds of things, and I get phone calls every day: Jake, where's the action; you told us this is what the committee recommended. If I go back and spend a lot of time listening to commodity groups and to farmers and we don't get any action from the recommendations that we hear, why am I going? That is my question. It's starting to cause me problems in my own constituency because I'm not coming across with the promises that I made. We as a committee have done some tremendous work, but it's not being listened to.

• 1305

**The Chairman:** Maybe once we're done this debate we could ask Lyle. I thought the minister made a commitment to stop that.

Mr. Hoeppner: I had a phone call the other day. He came up with figures. He says this is going to cost us \$45 million, just this backtracking, and if I'm going to—

The Chairman: Jake, the minister is going to be there this afternoon too. That might give you an opportunity to present this.

**Mr. Hoeppner:** I appreciate this committee. I would like to compromise, but I'm wasting my time. I'm going to get more flak after we come back if nothing is approved or done.

Mr. Easter: On Jake's point, I want to come back to the main issue as well. I think that's all the more reason why we have to go out there and let farmers tell this committee directly their concerns. If anybody should be concerned about going out there and facing farmers in the country, and I've heard your concerns as well—I chaired that subcommittee—and if there hasn't been any action, then we on the government side are going to be asked to account for it, but we're still willing to go out there and face the farm community and hear them out.

Mr. Chairman, this other proposal that Leon has put forward I personally believe is a much more expensive proposal. We'd asked you to bring forward a budget. We have not seen a budget of what the costs would be—

Mr. Benoit: I do have some figures.

[Traduction]

agriculteurs face à face, peut-être dans une pièce comme celle-ci. Par exemple, des équipes de trois députés pourraient rencontrer divers groupes d'agriculteurs autour d'une tasse de café. J'ai toujours pensé qu'une telle formule serait plus utile.

M. Benoit: Est-ce que je peux répondre?

Le président: Non, il y a quelques personnes avant vous. Monsieur Hoeppner.

M. Hoeppner: Je crois que vous connaissez mon opinion à ce sujet. J'ai dit ce que j'en pensais au caucus. Je suis un peu déçu de l'évolution de la situation dans le secteur de l'agriculture depuis quelques mois. Dans ma circonscription, je passe de plus en plus pour un politicien qui a oublié ses promesses électorales. J'ai émis des communiqués sur les mesures prises par le comité au cours de la pénurie de wagons, sur le sous-comité. J'ai distribué des communiqués sur la mise en veilleuse des projets, les recommandations, etc. Chaque jour, les gens m'appelaient au téléphone pour me demander quand les mesures recommandées par le comité seraient appliquées. À quoi cela sert-il de consacrer du temps aux producteurs et aux agriculteurs si les recommandations que nous avons présentées ne sont suivies d'aucune mesure? Voilà ma question. Je commence à connaître des difficultés dans ma propre circonscription parce que je suis incapable de tenir les promesses que j'ai faites. Notre comité a fait un travail extraordinaire, mais il n'y a pas de suivi.

Le président: On pourra peut-être poser la question à Lyle une fois qu'on aura terminé ce débat. Je crois que le ministre s'était engagé à changer cette situation.

M. Hoeppner: Il m'a appelé l'autre jour et m'a donné des chiffres. Il m'a dit que le non-respect des engagements coûterait à lui seul 45 millions de dollars et si je. . .

Le président: Jake, le ministre sera ici cet après-midi. Vous aurez donc l'occasion de lui en parler.

M. Hoeppner: J'apprécie le travail du comité. J'aimerais trouver un compromis, mais je perds mon temps. Si aucune mesure n'est approuvée ou si rien n'est fait, je serai très critiqué la prochaine fois que je me rendrai dans ma circonscription.

M. Easter: Pour reprendre ce que vient de dire Jake, j'aimerais moi aussi revenir à la question centrale. À mon avis, la situation actuelle devrait nous encourager à rencontrer les agriculteurs afin qu'ils puissent s'exprimer directement devant le comité. Ce face-à-face avec les agriculteurs du Canada peut être difficile—je connais vos inquiétudes, puisque j'ai présidé ce sous-comité—et si aucune mesure n'est prise, les représentants du gouvernement vont devoir s'expliquer. Mais je continue d'affirmer qu'il faut se rendre sur place pour rencontrer les agriculteurs et entendre leurs doléances.

Monsieur le président, je pense personnellement que la proposition présentée par Leon serait beaucoup plus coûteuse. J'aimerais vous demander d'établir un budget. On ne nous a présenté aucune prévision des coûts...

M. Benoit: J'ai des chiffres.

Mr. Easter: I think it's a terribly expensive procedure, and I think it bypasses the experience and the analysis of the organizations that have put a lot of effort, a lot of money, and a lot of time into developing that analysis in their own specific organizations. So we have to hear them out as well. That's all I have to say on the matter. I think we have to make a decision, go to the country, hear them out, and I'm willing to accept their comments.

The Chairman: Mrs. Cowling and Mr. Benoit and Mr. Vanclief.

Mrs. Cowling: I think the concept of the kitchen table meetings is an excellent idea. I attended a number of the transportation meetings, which were in fact round-table meetings, and the agenda tended to be set by the former government. I would not like to see this committee get into that kind of a meeting format. I also think that as a committee we want to be very cautious that we don't take on the role of the MP. It's up to members of Parliament to go back to their constituencies and find out what in fact the needs of agriculture are there, and as a member I've done that over and over again.

One of the groups of people that I think you shouldn't omit when you are talking to people in the country about establishing a vision for agriculture is in fact those people who are urban-related. Many of those people still have their roots in the agricultural community. Many of those people are in fact our kids, who have had to move off the farm, who have some very good ideas about where this industry should go. I hope you pull that together when you're meeting with people—a bit of a balance between urban and rural. Quite often if you talk to those people who are committed to the well-being of the industry you neglect some of the other people who are affected by it.

The Chairman: Thank you. Mr. Benoit.

Mr. Benoit: Yes, I encourage you all to go through this step-by-step procedure. I believe that explains very well what the benefits of this type of consultation are.

• 1310

In terms of the kitchen table meetings, my concern is that they are selected farmers, whereas the focus groups I'm talking about, which will be used to determine the discussion at the public meetings, which are completely open and held in small towns, will be chosen by a stratified random sample. So there isn't this hand-picking that can go on with kitchen table discussions.

We've all had our kitchen table discussions. We've all done that widely, I think, as members of Parliament and many of us in our previous jobs. Now it's time for something we can use in building policy. I think the only way we can get that is by starting with our stratified random sample so we know we're going to get proper input and a balanced input as to what we should be discussing and how it should be focused. Then allow anyone to come to the public meetings. Certainly members of farm groups are very much welcome and so are consumers. But they must be held in the small towns that are close to farmers.

[Translation]

M. Easter: Je pense que ce processus serait extrêmement coûteux et qu'il ne prendrait pas en compte l'expérience ni les recherches effectuées par des organismes qui ont consacré beaucoup de travail, d'argent et de temps à analyser la situation auprès de leurs membres. Par conséquent, nous devons écouter ce que ces organismes ont à dire. C'est tout ce que je voulais souligner. Je pense que nous devons prendre la décision d'aller écouter les agriculteurs et je suis prêt à accepter leurs commentaires.

Le président: Mme Cowling, M. Benoit et M. Vanclief.

Mme Cowling: La formule des assemblées de cuisine me paraît être une excellente idée. J'ai participé à plusieurs réunions sur les transports. C'était en fait des tables rondes dont l'ordre du jour avait été établi par l'ancien gouvernement. Je ne voudrais pas que le comité se lance dans de telles réunions. Par ailleurs, je pense que le comité ne doit pas se substituer aux députés dans leurs circonscriptions. C'est aux députés de communiquer avec leurs électeurs afin de définir les besoins des agriculteurs. Je l'ai fait moi-même à plusieurs reprises.

Par ailleurs, il y a un groupe de personnes qu'il ne faudrait pas oublier de consulter au sujet de l'avenir de l'agriculture. Il s'agit des citoyens des zones urbaines. Bon nombre d'entre eux ont encore des racines dans les milieux agricoles. Ce sont souvent nos propres enfants qui ont dû quitter la ferme et qui ont de très bonnes idées sur l'orientation que devrait prendre l'agriculture. Il faudrait, au cours de vos réunions, trouver un certain équilibre entre les représentants des villes et ceux de la campagne. En effet, lorsqu'on consulte les personnes qui se préoccupent du bien-être de l'industrie, il arrive souvent qu'on néglige d'autres personnes qui sont touchées par cette industrie.

Le président: Merci. Monsieur Benoit.

M. Benoit: Oui, je vous encourage tous à entamer cette démarche progressive. Je crois que les avantages de ce type de consultation sont évidents.

L'ennui avec les assemblées de cuisine, c'est qu'elles réunissent des agriculteurs choisis, alors que les groupes de concertation que j'ai proposés afin d'établir l'ordre du jour des audiences publiques, sont entièrement ouverts et organisés dans des petites villes, à partir d'échantillons aléatoires stratifiés. De cette manière, on évite de choisir individuellement les participants à la rencontre.

Nous avons tous participé à des assemblées de cuisine. Je crois que tous les députés ont souvent participé à ce genre de réunion et que beaucoup d'entre nous l'ont fait dans le cadre de leurs fonctions antérieures. Le moment est venu d'entamer un processus qui puisse nous servir pour établir une politique. À mon avis, le seul moyen de le faire, c'est de partir d'un échantillon aléatoire stratifié afin d'être assuré de recueillir une information appropriée et équilibrée sur les sujets que nous voulons débattre et sur la perspective que nous voulons adopter. Cela étant fait, les audiences publiques seront ouvertes à tous. Les membres des organisations agricoles seraient certainement les bienvenus, tout comme les consommateurs. Mais il faut que ces rencontres aient lieu dans les petites villes, à proximité des agriculteurs.

The politician's job in this whole process is to listen. Politicians talk too much. I talk too much as a politician. But this is the time for us to listen. At the focus groups there would be, at the most, one or two politicians sitting somewhere at the back. The facilitator handles the meeting. It is fully recorded so we know what was said at these meetings.

At the public meetings the job of the politician is to listen. We can circulate from table to table in a non-intimidating way and in casual dress—I think that's all very important—and we listen.

The facilitators could be federal civil servants. We have volunteers from the Department of Agriculture in Alberta to act as facilitators, and very experienced ones. Donna Bagdan from Alberta Agriculture is certainly tremendous at these focus groups.

The Chairman: Would you take it out of the telephone book? What sort of list would you use?

**Mr. Benoit:** No, in terms of the stratified random sample, what they used in Alberta is the farm fuel distribution program.

We have so many lists of farmers, we can choose them from different lists. You choose them from different lists. They're stratified based on the industry so you have a cross-section, but they're random samples. You then go through and make sure they're properly stratified and then you know you have a balanced group.

The Chairman: Just so we can move on, did you say that you also have the cost?

Mr. Benoit: Just a rough cost.

It's important to know that farm groups are involved in this process. After the focus groups, this information is distributed to farm groups for their comments. This was done in Alberta, and they were very favourable. They said yes, what was said at these focus groups is what we're hearing at our farm groups. At the same time we can get away from the narrow focus that farm groups have.

In terms of budget, I can just tell you that in Alberta the cost per meeting would be about \$3,000 for the facilities and to make the meeting happen, plus the cost of people.

In many cases we could use federal civil servants as the people if we have the properly trained federal civil servants and if they are let to do their job. We have volunteers from the Department of Agriculture who are experienced in focus groups and certainly could help out to some extent at the public meetings.

Donna Bagdan, just as an example—and I know she's done a lot of these focus groups—isn't a farmer. She has just enough farm background that it doesn't bias her. Because it's recorded, you can really determine whether she's affecting the conversation or not.

# [Traduction]

Dans tout ce processus, le rôle du politicien est d'écouter. Les politiciens parlent trop. Je suis le premier à l'admettre. Le moment est venu d'écouter. Il ne faudrait pas que plus d'un ou deux politiciens participent aux groupes de concertation et il faudrait qu'ils soient assis au fond de la salle. La réunion serait dirigée par l'animateur et intégralement enregistrée, de manière à ce que nous puissions avoir un compte rendu fidèle.

Au cours des audiences publiques, le rôle du politicien est d'écouter. Nous pouvons circuler de table en table pour écouter. Mais je pense qu'il est très important que cela se fasse dans une ambiance décontractée et que nous soyons habillés de manière simple.

Les animateurs pourraient être des fonctionnaires fédéraux. Des fonctionnaires du ministère de l'Agriculture de l'Alberta se sont portés volontaires pour servir d'animateurs. Ces gens-là ont une longue expérience. Donnna Bagdan d'Agriculture Alberta est vraiment extraordinaire dans ces groupes de concertation.

Le président: Est—ce que vous avez l'intention de sélectionner les participants dans l'annuaire? Quelle sorte de liste utiliseriez—vous?

M. Benoit: Rien de cela. En Alberta, pour obtenir un échantillon aléatoire stratifié, on se sert du programme de distribution du carburant agricole.

Il existe tellement de listes d'agriculteurs qu'on peut les choisir dans des listes différentes. Étant donné qu'elles sont stratifiées en fonction de l'industrie, elles nous donnent un bon échantillon, mais un échantillon aléatoire. Ensuite, il suffit de parcourir l'échantillon afin de s'assurer qu'il est bien stratifié et on dispose ainsi d'un groupe équilibré.

Le président: Parfait. Vous nous avez dit que vous avez également établi les coûts?

M. Benoit: Des coûts approximatifs.

Il est important de savoir que les groupes agricoles participent à ce processus. Les résultats des groupes de concertation sont soumis aux commentaires des groupements agricoles. Cela s'est fait en Alberta et les commentaires ont été très positifs. Les groupements agricoles ont reconnu que les questions abordées par les groupes de concertation étaient les mêmes que celles qui leur sont soumises par leurs membres. Parallèlement, cela nous permet d'avoir une vision plus large que les groupements agricoles.

Pour ce qui est des coûts, je peux vous dire qu'en Alberta une réunion coûte environ 3 000\$ pour la location de la salle et l'organisation de la réunion, plus les coûts de déplacement.

Dans bien des cas, nous pourrions faire appel aux fonctionnaires fédéraux qui ont une formation appropriée, à condition qu'ils puissent obtenir un détachement temporaire. Il y a, au ministère de l'Agriculture, des volontaires qui ont l'habitude des groupes de concertation et qui pourraient sans aucun doute s'avérer extrêmement utiles au cours des audiences publiques.

Pour vous donner un exemple, Donna Bagdan a participé à beaucoup de groupes de concertation. Et pourtant, elle n'est pas agricultrice. Elle a juste suffisamment d'expérience dans le domaine agricole pour ne pas avoir de préjugés. De plus, comme la réunion est enregistrée, on peut vraiment se rendre compte si elle oriente la conversation.

So the figure is about \$3,000. Regarding the cost of personnel, if you're going to hire them it will be about \$20,000 per meeting plus our costs of travel. But we would be far better off having a few of these than much travel and many kitchen table meetings, I believe.

The Chairman: Yes, but our travel would have to be out there anyway.

**Mr. Benoit:** We could have fewer to get the benefit.

The Chairman: I take it that what you're saying is that this would be on top of the present budget.

Mr. Benoit: I'm saying instead of.

The Chairman: So you would have fewer in which province?

Mr. Benoit: As a test project, let's pick one province from central Canada, possibly Quebec, and one from western Canada.

The Chairman: I'm saying that if we went ahead with this, we'd still have the cost of our travel out there.

Mr. Benoit: We'd still have the travel costs, but we don't have to go to as many locations because we're getting-

The Chairman: Why is that?

Mr. Benoit: —a more focused, well-chosen sample. Randomly chosen is why it's well-chosen.

1315

The Chairman: I just want to get this clear before I go on.

If you look at our budget, the travel cost is for getting out to an area. The travel isn't once you are in the province, the cost of the travel comes when we go to each province. I just want to get this straight. What you are saying is we shouldn't hit every province?

Mr. Benoit: I don't think it is absolutely necessary to hit every province. I believe we would get better bang for our buck going to certainly two to three provinces for the test project until we are completely behind it, as you will be if you see the process. Then, from there, we can determine if we have more travel of the same type next spring. We have time. Let's do these select ones this fall and then let's determine how many more we need and the costs.

Mr. Pickard: Mr. Chairman, I'm not sure it's a debate that can be settled outside the fact that you bring the issue forward to the committee in a voting form.

It seems to me that Mr. Benoit clearly likes a process. It listened to Mr. Benoit very carefully and included two of those processes within the direction the committee will take. So that

[Translation]

Le coût est d'environ 3 000\$. S'il faut engager du personnel, le coût serait d'environ 20 000\$ par réunion, plus les coûts de déplacement. Mais je crois qu'il serait plus économique de faire appel à ces personnes que de déplacer le comité et d'organiser des assemblées de cuisine un peu partout.

Le président: Oui, mais il faudrait quand même se déplacer.

M. Benoit: On pourrait se rattraper au niveau du nombre de réunions.

Le président: Si j'ai bien compris, ces coûts viendraient s'ajouter à notre budget actuel.

M. Benoit: Non, ils remplacent les coûts prévus dans le budget actuel.

Le président: Vous proposez donc des réunions moins nombreuses, mais dans quelle province?

M. Benoit: On pourrait faire l'essai dans une province du centre, par exemple le Québec, et une province de l'Ouest canadien.

Le président: Mais il me semble qu'avec une telle formule, il faudrait quand même ajouter nos coûts de déplacement.

M. Benoit: Il faudrait ajouter les coûts de déplacement, mais le comité n'aurait pas à se rendre à autant d'endroits différents, puisque nous aurions...

Le président: Comment cela?

M. Benoit: ...un échantillon mieux ciblé et bien choisi. L'échantillon serait aléatoire, donc bien choisi.

Le président: Avant de continuer, j'aimerais que cela soit bien clair.

Dans notre budget, les coûts de déplacement sont les frais engagés pour nous rendre sur place. Les coûts de déplacement ne couvrent pas les frais engagés sur place, mais uniquement les frais de déplacement pour se rendre dans chaque province. Il faut que ce soit bien clair. D'après vous, nous n'aurions pas à nous rendre dans toutes les provinces?

M. Benoit: Je ne pense pas que cela sera absolument nécessaire. Je pense qu'il serait plus économique d'effectuer l'essai dans deux ou trois provinces et de le mener à terme, comme cela se ferait dans le cadre du processus. À partir de là, ce sera à nous de décider si nous souhaitons faire d'autres déplacements au printemps prochain. Nous avons le temps. Pour le moment, nous pouvons faire un essai cet automne et décider par la suite combien d'autres réunions nous devons organiser et quels en seront les coûts.

M. Pickard: Monsieur le président, je ne suis pas certain que l'on puisse prendre une décision sans demander aux membres du comité de voter sur la question.

Il me semble que le processus plaît beaucoup à M. Benoit. does seem to me as well that the steering committee has Je crois également que le comité de direction a écouté attentivement M. Benoit et adopté deux de ces processus. À mon avis, un compromis doit faciliter les choses. Vous parliez de

striking of a compromise, in my mind, is one that does facilitate. If faciliter... Eh bien, nous avons facilité l'expression de vos you talk of facilitators, they have facilitated your concern. At the same time, there are other concerns that everyone has. So it is a balanced approach.

**Mr. Benoit:** Where are the focus groups in this proposal?

Mr. Pickard: I believe that no matter how long we talk about this, the only answer or the only way to deal with it is to put the question. heures, la seule manière de régler cette question est de la mettre aux I would ask you to put the question.

The Chairman: Hold on a second. I have to get some stuff in order here.

All those in favour of putting the question?

Mr. Vanclief: Mr. Chairman, can we have clarification on the question?

The Chairman: All right. I have a couple of more people on the list.

There's been a request to put the question. What I have to do is to put the question. I'm trying to clarify this myself. That's why I have these guys here.

What Mr. Pickard has put forward is a motion that is called, I'm told by the clerk, a superceding motion. That means that I have no choice but to put the question forward now. The question is on the travel budget. I take it you want to have a recorded vote, so let's have this recorded vote.

Mr. Benoit: Can I get a point of clarification about what we're voting on exactly?

The Chairman: There's no debate on this kind of motion and no points of clarification unless everyone agrees. If everyone agrees that we can have a point of clarification I'll go and have a point of clarification. Remember, we're pretty easy on the rules in this committee. But if one person disagrees there we are going to go to the question. That's it.

Can we go to a point of clarification?

The question is that the committee's travel budget of \$215,119.96 be adopted.

• 1320

Motion agreed to: yeas 7; nays 3

Mr. Vanclief: My concern with that, although I know the motion is finished, is the documents before us state we're travelling in certain times. It's been stated by the chair earlier today that this is not going to happen.

The Chairman: Times have nothing to do with this motion. This is specifically on the budget part of it. It has nothing to do with the actual schedule.

Mr. Vanclief: The budget will certainly have something to do with what the travel is and when the travel is, Mr. Chairman. Therefore, I could not be satisfied on...

The Chairman: This is a separate issue.

[Traduction]

préoccupations. Il ne faut pas oublier que les autres aussi ont leurs propres préoccupations. Par conséquent, c'est une approche équili-

M. Benoit: Mais où sont les groupes de concertation dans cette proposition?

M. Pickard: On aura beau poursuivre la discussion pendant des voix. Je demande que la question soit mise aux voix.

Le président: Un instant. Il faut faire les choses dans l'ordre.

Oui est pour la mise aux voix?

M. Vanclief: Monsieur le président, est-ce qu'il est possible d'avoir des éclaircissements sur la question?

Le président: Très bien. J'ai une ou deux autres personnes sur la liste.

On m'a demandé de mettre la question aux voix. Je dois donc le faire. J'essaie moi-même d'y voir plus clair. C'est pour cela que ces personnes sont ici.

M. Pickard propose une motion que l'on appelle, d'après le greffier, une motion de remplacement. Cela veut dire que je n'ai pas le choix, que je dois mettre la question aux voix maintenant. La question porte sur le budget de déplacement. Je suppose que vous voulez un vote par appel nominal. Alors allons-y.

M. Benoit: Est-ce que je peux savoir exactement sur quoi nous allons voter?

Le président: Il n'y a pas de débat sur ce genre de motion et on ne peut pas donner d'éclaircissements à moins que tous les membres le demandent à l'unanimité. Si tout le monde est en faveur des éclaircissements, nous allons demander des éclaircissements. Vous savez que, dans notre comité, nous sommes assez souples avec le règlement. Si une seule personne s'oppose, nous allons passer à la question. C'est tout.

Est-ce que nous voulons obtenir des éclaircissements?

La question porte sur l'adoption d'un budget de 215 119,96 \$ pour les déplacements du comité.

La motion est adoptée par 7 voix contre 3

M. Vanclief: Je sais que la motion est adoptée, mais les documents que nous avons devant nous précisent que le comité doit se déplacer à certains moments. Plus tôt aujourd'hui, le président a déclaré que ces déplacements ne se feraient pas.

Le président: Cette motion ne porte absolument pas sur le moment des déplacements, mais expressément sur le budget. Elle n'a rien à voir avec le calendrier des déplacements.

M. Vanclief: Mais, monsieur le président, les déplacements et le moment auquel ils seront effectués, auront certainement une incidence sur le budget. Par conséquent, il me semble. . .

Le président: C'est une autre question.

Mr. Vanclief: Okay. Well, that's not what was put before us to vote on.

The Chairman: Yes.

**Mr. Vanclief:** The number that was put before us, Mr. Chairman, was based on the documentation put before us. The documentation put before us has not been clarified or rationalized as to what it is.

The Chairman: Okay.

Mr. Vanclief: What we were voting on was the blanket figure. I have nothing before me to show what backs those figures up.

The Chairman: Okay. What you have before you is the basis of the schedule we are going to follow. The only difference will be the actual dates on which we do that. We don't expect the cost to be any different. If it is, and if we happen, as I said earlier, to go over it, then we will have to go back and ask for more travel money.

What this does today is allow us to get it into the system, which may take anywhere from two to three to four weeks. Okay? We just don't know. If we could have done that all and we could have dotted the i's and crossed the t's, then we would have done it. Unfortunately, the process under which it's set up in the House doesn't allow us to do that. Okay?

Our next meeting's at 3:30 p.m. This meeting is adjourned.

[Translation]

M. Vanclief: Peut-être, mais on ne nous a pas demandé de voter là-dessus.

Le président: Si.

M. Vanclief: Monsieur le président, le montant sur lequel nous avons voté est celui qui figure dans les documents que nous avons devant nous. Or, ces documents ne contiennent aucun justificatif ni précision sur ce montant.

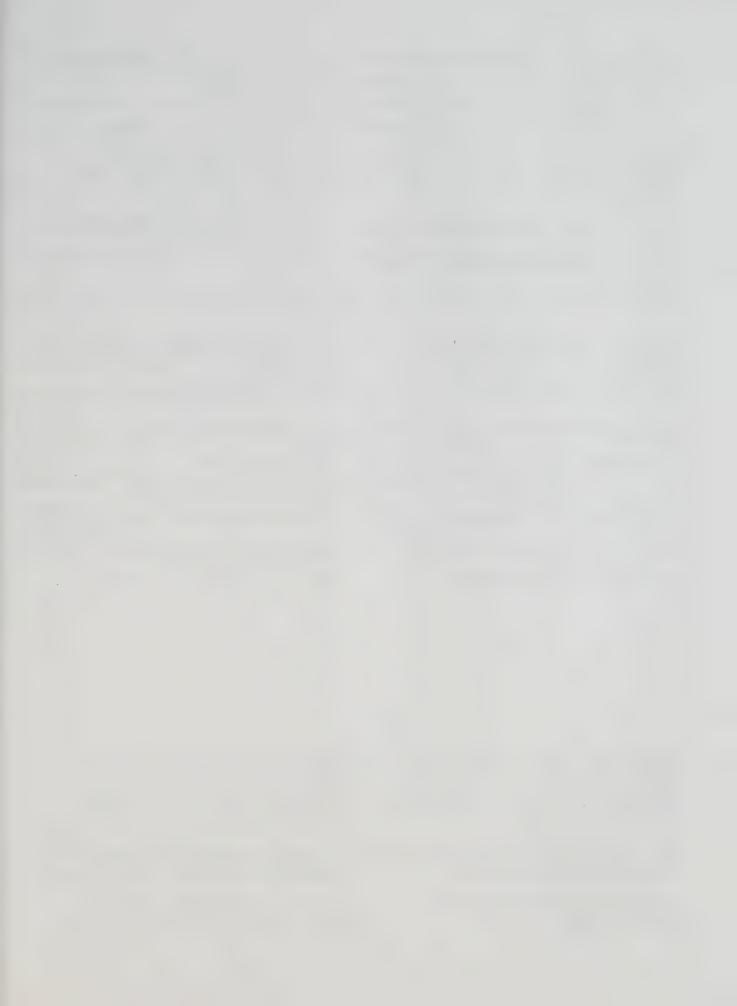
Le président: Je sais.

M. Vanclief: Nous avons voté sur un chiffre global. Je ne trouve dans ce document aucun détail justifiant ce montant.

Le président: Le document que vous avez devant vous présente une vue d'ensemble du programme que nous allons suivre. La seule différence se situera au niveau des dates véritables de nos déplacements. Nous ne pensons pas que les coûts seront très différents. Cependant, si cela se produisait, si nous devions dépasser nos coûts de déplacement, il faudrait, comme je l'ai dit plus tôt, faire une autre demande de crédits de déplacement.

Ce que nous avons fait aujourd'hui vise uniquement à enclencher le processus qui peut prendre deux, trois ou quatre semaines. Vous comprenez? On ne sait pas exactement combien de temps cela prendra. On aurait pu vérifier les détails, mais, malheureusement, le processus en vigueur à la Chambre ne nous permet pas de le faire. Vous saisissez?

Notre prochaine réunion aura lieu à 15h30. La séance est levée.



# MAIL >POSTE

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 **OTTAWA** 

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group - Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur. Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

# WITNESSES

As an individual:

Hon. Ralph Ferguson, P.C.,

Henri Vandermeulen, Research Assistant to the Hon. Ralph Fergu-

sity of Guelph:

Dr. Ellen Goddard, Professor.

From the Department of Agriculture and Agri-Food Canada:

Lyle Vanclief, M.P., Parliamentary Secretary;

Don Loken, Special Advisor to the Assistant Deputy Minister, Policy Branch;

Benoit Trottier, Acting Manager, Policy and Farm Income Bureau, Communications Branch;

Barry Lepitre, General Counsel, Legal Services.

# **TÉMOINS**

À titre personnel:

L'hon. Ralph Ferguron, c.p.;

Henri Vandermeulen, adjoint de recherche de l'hon. Ralph Ferguron.

From the Department of Agricultural Economics and Business, Univer- Du Département de l'économie et des entreprises agricoles, Université de Guelph:

Dr Ellen Goddard, professeur.

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire du Canada:

Lyle Vanclief, député, secrétaire parlementaire;

Don Loken, conseiller spécial du sous-ministre adjoint, Politiques;

Benoît Trottier, directeur intérimaire, Bureau des politiques et du revenu agricoles, Communications;

Barry Lepitre, avocat général, Services juridiques.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada -- Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



Clovernment Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Thursday, September 29, 1994

Chairman: Bob Speller

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 29

Le jeudi 29 septembre 1994

Président: Bob Speller

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de l'

# Agriculture and Agri-Food

# Agriculture et de l'agro-alimentaire

# **RESPECTING:**

Pursuant to Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, a study on the future of agriculture in Canada

# **CONCERNANT:**

Conformément à l'article 108(2) du Règlement et du cadre de référence adopté par le Comité le 31 mai 1994, une étude sur l'avenir de l'agriculture au Canada

### APPEARING:

The Hon. Ralph Goodale, M.P., P.C. Minister of Agriculture and Agri-Food

WITNESSES:

(See back cover)

# COMPARAÎT:

L'honorable Ralph Goodale, député, C.P. Ministre de l'Agriculture et de l'agro-alimentaire

**TÉMOINS:** 

(Voir à l'endos)



# STANDING COMMITTEE ON AGRICULTURE AND AGRI-FOOD

Chairman: Bob Speller

Vice-Chairmen: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

#### Members

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Associate Members

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Marc Toupin

Clerk of the Committee

# COMITÉ PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGRO-ALIMENTAIRE

Président: Bob Speller

Vice-présidents: Mark Assad

Jean-Paul Marchand

Membres

Leon Benoit
Murray Calder
Bernie Collins
Harold Culbert
Wayne Easter
Jake Hoeppner
Allan Kerpan
Jean Landry
Réjean Lefebvre
Jerry Pickard
Paul Steckle
Lyle Vanclief—(15)

Membres associés

Peter Adams Vic Althouse Jan Brown Paul DeVillers

(Quorum 8)

Le greffier du Comité

Marc Toupin

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

# MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, SEPTEMBER 29, 1994 (30)

[Text]

The Standing Committee on Agriculture and Agri-Food met in a *televised* session at 3:35 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Bob Speller, presiding.

Members of the Committee present: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Acting Members present: Morris Bodnar for Bernie Collins; Jean-Guy Chrétien for Réjean Lefebvre.

Other Member present: Charlie Penson.

Senators present: Leonard Gustafson, Daniel Hays, Jean-Claude Rivest, Mira Spivak.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sonya Dakers, Research Coordinator and Jean-Denis Fréchette, Research Officer.

Appearing: The Hon. Ralph Goodale, M.P., P.C. Minister of Agriculture and Agri-Food

Witnesses: From the Department of Agriculture and Agri-Food: Ray Protti, Deputy Minister; Frank Claydon, Assistant Deputy Minister, Policy Branch; Michelle Comeau, Assistant Deputy Minister, Market and Industry Services Branch.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2) and the terms of reference adopted by the Committee on May 31, 1994, consideration of the future of agriculture in Canada (See Minutes of Proceedings and Evidence, dated May 31, 1994, Issue No. 20).

The Minister made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 4:15 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:30 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 6:30 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marc Toupin

Clerk of the Committee

# PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 29 SEPTEMBRE 1994 (30)

[Traduction]

Le Comité permanent de l'agriculture et de l'agro-alimentaire tient une séance télévisée à 15 h 35, dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Bob Speller (président).

Membres du Comité présents: Mark Assad, Leon Benoit, Murray Calder, Harold Culbert, Wayne Easter, Jake Hoeppner, Jean Landry, Jean-Paul Marchand, Jerry Pickard, Bob Speller, Paul Steckle, Lyle Vanclief.

Membres suppléants présents: Morris Bodnar pour Bernie Collins; Jean-Guy Chrétien pour Réjean Lefebvre.

Autre député présent: Charlie Penson.

Sénateurs présents: Leonard Gustafson, Daniel Hays, Jean-Claude Rivest, Mira Spivak.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Sonya Dakers, coordonnatrice de recherche; Jean-Denis Fréchette, attaché de recherche.

Comparaît: L'hon. Ralph Goodale, député, C.P., ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire.

Témoins: Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire: Ray Protti, sous-ministre; Frank Claydon, sous-ministre adjoint, Politiques; Michelle Comeau, sous-ministre adjointe, Services à l'industrie et aux marchés.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement et à l'ordre de renvoi adopté le 31 mai 1994, le Comité étudie l'avenir de l'agriculture au Canada (voir les Procès-verbaux et témoignages du 31 mai 1994, fascicule n° 20).

Le ministre fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 16 h 15, la séance est suspendue.

À 16 h 30, la séance reprend.

À 18 h 30, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marc Toupin

# **EVIDENCE**

[Recorded by Electronic Apparatus]
Thursday, September 29, 1994

[Translation]

#### **TÉMOIGNAGES**

[Enregistrement électronique] Le jeudi 29 septembre 1994

• 1535

The Chairman: Order. We are continuing our hearings into the future of agriculture.

I welcome Senator Hays and the other senators to our meeting.

We have the opportunity today of hearing from the Minister of Agriculture. Welcome, Mr. Goodale. I understand you have a short presentation and then would be willing to answer questions.

Just to let colleagues know, the presentation will probably be close to two hours. We will take a short break after that and then move into questions and answers.

Hon. Ralph E. Goodale (Minister of Agriculture and Agri-Food): Thank you very much, Mr. Chairman. Senator Hays, members of the committee and members of the Senate, it is a pleasure to be here and to have the opportunity to address this committee today.

As the chairman has indicated, the presentation I have to make is perhaps a little longer than you might normally be used to. But I thought it was important to take the opportunity the committee has presented to provide a comprehensive overview of our situation in the agriculture and agrifood sector of the Canadian economy—what our major challenges are, what our major opportunities might be, and how we can all work together in the interest of the sector to achieve the greatest possible advantage for agriculture and agrifood in this country.

I would like to begin by saying a few words about a recent appointment within the government: our new Secretary of State for Agriculture and Agri-food and Fisheries and Oceans, the Hon. Fernand Robichaud. For those of you who don't know Fernand very well, he is a former businessman who has worked and lived all of his life in New Brunswick. He was previously a member of Parliament from 1984 to 1990. He served as chairman of the Liberal Atlantic caucus and was a special adviser to the Prime Minister on Atlantic Canada issues. I am very much looking forward to working with Fernand and will certainly be taking full advantage of his insight on the issues we have before us.

Incidentally, he is at this moment on House duty in the House of Commons for the other side of his responsibilities with respect to fisheries. Accordingly, he is not able to join us at this moment.

I would also like to take this opportunity, Mr. Chairman, to recognize the tremendous assistance that my parliamentary secretary, Lyle Vanclief, has provided to me over the last several months. His experience and diligence have been invaluable, particularly with respect to our orderly marketing discussions and other important topics like pesticide regulations. I consider myself extremely fortunate to have Lyle in the role of parliamentary secretary.

Le président: La séance est ouverte. Nous poursuivons nos audiences sur l'avenir du secteur agricole.

Je tiens à souhaiter la bienvenue au sénateur Hays ainsi qu'à ses collègues du Sénat.

Nous accueillons aujourd'hui le ministre de l'Agriculture. Bienvenue, monsieur Goodale. J'ai cru comprendre qu'après un bref exposé nous pourrions passer à la période des questions.

Je dois signaler à mes collègues que l'exposé du ministre durera près de deux heures. Puis nous prendrons une petite pause avant de passer à la période des questions.

L'honorable Ralph E. Goodale (ministre de l'Agriculture et de l'Agro—alimentaire): Merci, monsieur le président. Sénateur Hays, mesdames et messieurs les membres du comité, mesdames et messieurs les sénateurs, je suis honoré de me trouver parmi vous aujourd'hui pour vous parler du secteur agricole et de son avenir.

Comme le président l'a signalé, mon exposé est peut-être un peu plus long que ceux que vous entendez habituellement. J'ai cru cependant qu'il était important de profiter de cette occasion pour vous fournir un aperçu détaillé du secteur agricole et agro-alimentaire, et de son rôle dans l'économie canadienne—j'en profiterai pour vous parler des principaux défis qu'il nous faut relever, et des perspectives qui s'offrent à nous. Je vous dirai également quelques mots sur la façon dont nous pouvons tous collaborer afin d'assurer que le secteur de l'agriculture et de l'agro-alimentaire réalise son avenir prometteur.

J'aimerais tout d'abord dire quelques mots sur la création d'un nouveau poste, celui de secrétaire d'État à l'Agriculture et à l'Agro-alimentaire ainsi qu'aux Pêches et Océans, poste qu'occupe l'honorable Fernand Robichaud. Pour la gouverne de ceux qui le connaissent moins bien, Fernand est un ex-homme d'affaires qui a passé toute sa vie au Nouveau-Brunswick. Il a été député fédéral de 1984 à 1990, a occupé la présidence du caucus libéral pour les provinces de l'Atlantique et a été le conseiller spécial du premier ministre dans les dossiers concernant les provinces de l'Atlantique. J'ai bien hâte de travailler avec Fernand, et je chercherai à tirer profit de sa perspicacité dans l'étude des dossiers qu'a à traiter le ministère.

Je dois signaler qu'il est en ce moment à la Chambre des communes, où l'on traite d'une question qui touche un des volets de ses responsabilités, soit les pêches. C'est pourquoi il ne peut pas être des nôtres.

J'aimerais également profiter de l'occasion, monsieur le président, pour remercier M. Lyle Vanclief, mon secrétaire parlementaire, qui m'a offert un soutien remarquable au cours des demiers mois. Son expérience et sa diligence m'ont été précieuses, surtout dans le cadre des discussions sur la commercialisation ordonnée et sur d'autres questions importantes, telles que les règlements régissant l'utilisation des pesticides. Je m'estime extrêmement chanceux d'avoir Lyle à mes côtés en tant que secrétaire parlementaire.

In addition, I would like to introduce to you Mr. Ray Protti, Deputy Minister of Agriculture and Agri-Food Canada; Mr. Frank Claydon, assistant deputy minister with respect to policy; and Michelle Comeau, assistant deputy minister for market and industry services. They, of course, are available to assist in the work of the committee today.

Aujourd'hui, je vous décrirai mon projet de vision commune pour l'avenir du secteur agro—alimentaire canadien. Je vous exposerai les motifs sous—jacents de cette vision, les réalités sur lesquelles ils se fondent, les cinq éléments clé qui les composent et nos plans pour l'avenir du secteur.

Après mon exposé, je vous inviterai à poser des questions et à formuler des commentaires sur ce que j'aurai dit.

Avant d'aborder le thème central de mon exposé, j'aimerais prendre quelques instants pour vous faire l'historique de cette vision, c'est-à-dire pour vous décrire comment elle s'insère dans le programme global du gouvernement sur l'agro-alimentaire et quel est le travail que mon ministère et moi-même accomplissons depuis l'action de l'an dernier.

One year ago this month, Mr. Chairman, our government, then in opposition, published *Creating Opportunity*, the red book that was our official campaign platform, as well as an agriculture supplement to that platform that outlined our specific objectives for the agrifood sector. The two broad thrusts of those policies were to provide the agrifood sector with stability and certainty for the future and to ensure that it contributes to economic growth and jobs.

## • 1540

The 11 months since we took office have been a whirlwind of dealing with the hot files that just won't wait, such as finalizing the GATT, managing our perplexing relationship with the United States, an outbreak of mad cow disease, the renewal of supply management, the west coast grain–shipping backlog, and so on. At the same time, we have been trying to lay the groundwork for the long–term growth and security of Canadian agriculture and agrifood.

As much as we sometimes need to be crisis managers when we wade through those hot files, it is critical to maintain a sharp focus on long-term goals. It is also vitally important that everyone involved in this industry—from suppliers and producers to handlers and processors to consumers and governments—recognize that most of our issues cannot be dealt with in isolation. We are all interconnected and interdependent. We must be aware of the repercussions that our expectations and our actions can have on others in the complex chain of stakeholders in the agriculture and agrifood sector. We need each other, Mr. Chairman, and we need a tangible, determined, Team Canada approach in resolving our domestic issues and in tackling the rest of the world.

In my first major address to the House of Commons as Minister of Agriculture and Agri-Food during the debate on the Speech from the Throne last January, I outlined our specific priorities for the future. I first emphasized the importance of

#### [Traduction]

J'aimerais également vous présenter M. Ray Protti, sous-ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire du Canada; M. Frank Claydon, sous-ministre adjoint aux Politiques, et M<sup>me</sup> Michelle Comeau, sous-ministre adjointe aux Services à l'industrie et aux marchés. Ils m'assisteront tous trois aujourd'hui et seront évidemment disposés à répondre à vos questions.

Today I will be presenting to you my proposal for a shared vision for the future of Canada's agri-food sector. I will be discussing why I believe such a vision is needed, the realities on which it is based, the five key elements it encompasses, and our plans for the future.

After that, I will be asking for your questions and comments on the material I have covered.

Before getting into the nuts and bolts of my presentation, however, I would like to take a few minutes to explain how the vision evolved—how it fits in with our government's overall agri-food agenda and with the work my Department and I have been pursuing since last year's election.

En septembre de l'an dernier, notre gouvernement, alors dans l'opposition, publiait son Livre rouge intitulé *Pour la croissance économique et pour la création d'emplois*, et en faisait son programme officiel de la campagne électorale; il assortissait son livre d'une annexe sur l'agriculture, qui décrivait ses objectifs spécifiques pour le secteur agro-alimentaire. Les deux grands axes de sa politique étaient de mettre en place un cadre stable et sûr pour le secteur agro-alimentaire et de voir à ce que le secteur contribue à la croissance économique et à la création d'emplois.

Les onze derniers mois ont été fort chargés, car j'ai eu à m'occuper de dossiers chauds très urgents, comme la finalisation de l'accord du GATT, la gestion de nos relations difficiles avec les États-Unis, une épidémie de la maladie de la vache folle, le renouveau des régimes de gestion de l'offre, les retards dans les expéditions de grain de la côte ouest et ainsi de suite. En même temps, j'ai dû jeter les bases de la croissance à long terme de la sécurité du secteur agro-alimentaire canadien.

Tout comme nous devons parfois être des gestionnaires de crise lorsque nous nous occupons des dossiers chauds, il est important que nous ayons constamment à l'esprit les objectifs à long terme. Il est aussi crucial que tous les intervenants du producteurs. des fournisseurs aux secteur. manutentionnaires aux transformateurs et des consommateurs aux administrations publiques, reconnaissent que la plupart de nos problèmes ne peuvent être résolus chacun de leur côté. Tous les membres du secteur sont interreliés et interdépendants. Nous devons être conscients des répercussions que nos attentes et nos gestes peuvent avoir sur les autres membres du complexe circuit d'intervenants qu'est le secteur agro-alimentaire. Monsieur le président, nous avons besoin les uns des autres, et il faut nous doter d'une approche concrète et déterminée axée sur le travail d'équipe pour résoudre nos problèmes intérieurs et concurrencer le reste du

En janvier demier, lors du débat sur l'Adresse, j'ai eu l'occasion de prononcer ma première allocution d'importance devant la Chambre en ma qualité de ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire; j'avais alors énoncé quelles étaient nos

international trade in our efforts to rebuild the economy and particular, I highlighted the need for agrifood stakeholders to capitalize on the GATT and NAFTA agreements by penetrating new markets, especially for value-added products in high-growth regions such as Asia and Latin America.

Since that time, we have working very hard to support those efforts. For example, to build on the work of our new market and industry services branch, I have named agrifood specialists in Canadian diplomatic posts in Hong Kong, Taipai, Seoul, Singapore, Osaka, Mexico City, Dubayy in the Middle East, and Dusseldorf. With these additions, our government now has 16 agrifood specialists and 26 trade commissioners and commercial officers working on agrifood trade development in more than 50 countries.

As well, I have travelled to Mexico and Asia to identify new opportunities for agrifood exports and to discuss trade issues with senior government officials and Canadian and local business leaders. We also have several other marketing initiatives under way, which I will discuss in the course of my presentation.

Another trade issue that was at the top of our agenda last January was our bilateral discussions with the United States, particularly with regard to durham wheat. I assured the House at that time that the Canadian government would be vigorous and vigilant in advancing the Canadian interest. As well, in my address to the Standing Committee on Agriculture on the subject of the main estimates last March, I promised to keep in close contact with the industry and the provinces during the course of these negotiations and to press for a good deal for Canada. I am absolutely confident, Mr. Chairman, that I have fulfilled those commitments.

In August, after eight months of hard-nosed negotiations, we reached an understanding with the United States on Canadian access to their wheat markets. The agreement secures our access in the 1994–95 crop year at very high levels, and it avoids further American harassment of our grain exports.

There are some. I know, who have said that we should not have signed this or any other agreement with the Americans. Never mind the consequences, they say, damn the torpedoes, let's have a trade war. They conjure up a stirring image of Canada marching into battle against blatant American unfairness.

That might make us all feel a bit better, Mr. Chairman, but as pointed out by the Western Canada Wheat Growers' Association, it wouldn't move a single extra bushel of wheat. Starting a trade fight is not the same as winning a trade fight.

## [Translation]

priorités pour l'avenir. J'avais tout d'abord insisté sur broaden our opportunities in agriculture and agrifood. In l'importance du commerce international dans nos efforts visant à relancer l'économie et à élargir nos débouchés pour les produits agricoles et agro-alimentaires canadiens. J'avais particulièrement fait ressortir la nécessité, pour les intervenants du secteur agro-alimentaire, de tirer profit de l'accord du GATT et de l'ALENA pour conquérir de nouveaux marchés, surtout ceux des produits à valeur ajoutée, dans les régions très prospères que sont, par exemple, l'Asie et l'Amérique latine.

> Depuis lors, nous avons trimé dur pour soutenir leurs efforts. Pour tirer parti du travail de notre nouvelle Direction générale des services à l'industrie et aux marchés, j'ai nommé des spécialistes agro-alimentaires dans des postes diplomatiques à Hong Kong, Taipeh, Séoul, Singapour, Osaka, Mexico, Dubai (au Moyen-Orient) et Dusseldorf. Avec ces nouveaux venus nous disposons maintenant de 16 spécialistes agro-alimentaires et de 26 délégués commerciaux et agents commerciaux qui travaillent à développer le commerce des produits agro-alimentaires canadiens dans plus de 50 pays.

> Par ailleurs, je me suis rendu au Mexique et en Asie pour prospecter de nouveaux débouchés pour nos produits alimentaires et pour discuter commerce avec des hauts fonctionnaires de ces pays ainsi qu'avec des dirigeants locaux et canadiens d'entreprises. Nous poursuivons également plusieurs autres projets de commercialisation dont je vous parlerai pendant mon exposé.

> Un autre dossier de nature commerciale figurait parmi nos priorités en janvier demier; il s'agissait de nos relations avec les États-Unis, surtout en ce qui a trait au blé dur. J'ai assuré à la Chambre à ce moment-là que le gouvernement canadien ferait preuve de vigueur et de vigilance dans sa défense des intérêts canadiens. En outre, dans l'allocution que j'ai prononcée devant le Comité permanent de l'agriculture lors du débat sur le budget des dépenses principal en mars dernier, je promettais d'entretenir d'étroits contacts avec le secteur et les provinces pendant ces négociations et de chercher à conclure un bon accord pour le Canada. Je suis convaincu, monsieur le président, que j'ai respecté ces engagements.

> En août, après huit mois de dures négociations, nous avons conclu une entente avec les États-Unis sur l'accès canadien à leur marché du blé. L'accord nous garantit un très haut niveau d'accès pour la campagne agricole 1994-1995 et nous débarrasse du harcèlement que les Américains pourraient encore exercer sur nos exportations de grain.

> Certains ont affirmé, je le sais, que nous n'aurions pas dû signer cet Accord ou toute autre entente avec les Américains. «Peu importent les conséquences, ont-ils déclaré, lancons-nous dans une guerre commerciale contre les États-Unis». Ils ont alors évoqué l'image troublante d'un Canada se lançant dans une bataille contre la flagrante inéquité américaine.

> Nous aurions ainsi pu tous nous défouler, monsieur le président, mais comme l'ont signalé des représentants de la Western Canada Wheat Growers' Association, ce comportement ne nous aurait pas fait vendre un seul boisseau de blé de plus. Lancer une guerre commerciale n'a pas la même signification qu'en gagner une.

As the federal minister responsible for these negotiations, I seriously considered and prepared for such a fight. It was, and a year from now it still may be, one of our options to use if necessary, but I always emphasize that our preference was for a negotiated agreement if that were possible.

• 1545

During the agriculture debate in the House of Commons last May, for example, I stated that we were not spoiling for a fight, and that Canada was prepared to keep the negotiations going constructively until we arrived at the most reasonable result. I had to judge when the content of a potential understanding with the United States was sufficiently positive for Canada to be better than the trade war alternative.

I strongly believe that we have reached the necessary threshold, with a high level of market access, a short timeframe, a peace clause and an international forum within which to expose some of the evils of the U.S. grain system, including their insidious export enhancement program.

At the heart of the understanding that we have with the United States is a set of rules securing our access to their wheat markets for the current crop year. Without an agreement, we would have been subjected to immediate unilateral border controls imposed by the United States under section 22 of their Agricultural Adjustment Act, slashing our access for all Canadian wheat, durum flour, and semolina to one million tonnes or less. That would have been followed by further restrictions under article 28 of the GATT, making the wheat limits permanent and adding barley and malt to the American hit list.

Instead, by agreement we have secured access for 450,000 tonnes of western durum plus 1.05 million tonnes of other wheat plus unlimited volumes of flour and semolina, plus whatever the market will generate for non-western white winter wheat. Add all that together and it's more than two million tonnes of wheat in 1994–95, with no limits at all on barley or malt.

This level of market access for our wheat is higher than our actual wheat exports to the United States in any other year in history, except for the last year, when American domestic production was devastated by the worst flooding in 300 years. It's nearly double the average volume of our wheat sales to the U.S. in the years prior to the flooding, and our access is higher than current forecast for the volume of wheat the Americans are likely to want to buy from us in 1994–95.

The additional access that we gained for Canada by successful negotiation as compared to the trade war alternative is worth at least \$150 million to Canadian farmers. Those who would attack the results of our agreement need to explain why they would take, by their advice, \$150 million out of the pockets of Canadian farmers.

[Traduction]

En tant que ministre fédéral responsable de ces négociations, j'ai sérieusement envisagé une telle guerre et m'y suis préparé. Cette solution reste aujourd'hui et sera peut-être même encore dans un an une des options à notre disposition en cas de nécessité. De mon côté, je n'ai cessé de faire valoir que notre préférence allait à une entente négociée, si nous pouvions y parvenir.

Pendant le débat sur l'agriculture à la Chambre des communes en mai dernier, j'ai affirmé que nous ne brûlions pas du désir de nous battre et que le Canada était disposé à continuer de négocier de façon constructive jusqu'à l'obtention du résultat le plus raisonnable possible. C'est moi qui ai dû juger si le contenu d'une entente possible avec les États-Unis était suffisamment constructif pour le Canada pour être préférable à une guerre commerciale.

Je crois honnêtement que nous avons obtenu ce résultat raisonnable, à savoir un haut niveau d'accès au marché américain, un accord de courte durée, une trève entre les deux pays et un forum international où nous pourrons décrier certains des aspects très négatifs du système américain de commercialisation des grains, notamment l'insidieux programme de subventions des exportations.

Le coeur de l'entente consiste en un ensemble de règles qui garantissent notre accès au marché américain du blé pour la campagne agricole en cours. Sans entente, les États-Unis nous auraient imposé immédiatement et unilatéralement des mesures de contrôle aux frontières sous le régime de l'article 22 de leur Agricultural Adjustment Act, réduisant à au plus un million de tonnes notre accès à leurs marchés du blé ordinaire, du blé dur, de la farine et de la semoule d'origine canadienne. Ces mesures auraient été suivies par d'autres restrictions qu'ils auraient décrétées en vertu de l'article 28 de l'accord du GATT, ce qui aurait assujetti le blé canadien à des limites permanentes et aurait ajouté l'orge et le malt à la liste des cultures frappées par les Américains.

Au lieu de cela, grâce à une entente, nous nous sommes garantis de pouvoir écouler 450 000 tonnes de blé dur de l'Ouest, ainsi que 1,05 million de tonnes d'autres types de blé, plus des volumes illimités de farine et de semoule, plus tout ce que le marché pourra produire de blé blanc d'hiver ailleurs que dans l'Ouest. Si l'on additionne tout cela, nous obtenons plus de 2 millions de tonnes de blé en 1994–1995 et aucune limite sur les exportations d'orge ou de malt.

Ce niveau d'accès au marché pour notre blé est plus élevé que ce que nous avons exporté réellement aux États-Unis toutes années confondues, sauf l'an dernier, où la production céréalière intérieure des États-Unis a été dévastée par les pires inondations depuis 300 ans. Cet accès est presque le double du volume moyen de nos ventes de blé aux États-Unis les années qui ont précédé ces inondations. Et il est plus élevé que les prévisions courantes de volumes de blé que les Américains voudront peut-être acheter de nous en 1994-1995.

L'accès supplémentaire que nous avons assuré au Canada grâce à des négociations fructueuses, comparativement au scénario de la guerre commerciale, représente une valeur d'au moins 150 millions de dollars pour les agriculteurs canadiens. Ceux qui s'en prennent aux résultats de cet Accord devront expliquer pourquoi ils préféreraient qu'on adopte leur proposition et qu'on prive les agriculteurs canadiens d'un montant de 150 millions de dollars.

The second feature in our agreement is a binational blue ribbon commission to examine all aspects of the marketing and support systems for the grains industry on both sides of the Canada–U.S. border. How do these systems in one country impact on markets in the other? How do they affect markets overseas? Are we both trading fairly? Remember, our Canadian system has been examined by the Americans already, not just once, but no less than four times, and each time we have been vindicated as fair traders.

The blue ribbon commission, which will report to the Canadian and U.S. governments in September 1995, will give us our first opportunity to focus critical international attention on a long list of U.S. domestic subsidies and on their destructive export enhancement program, which is the worst trade—distorting policy on the face of the earth.

Thirdly, the agreement includes a peace clause. For the duration of this deal, each country has agreed not to take counter—measures or to launch any new restrictive action that would be inconsistent with our international trade obligations.

As a matter of strategic timing, Mr. Chairman, before our agreement expires the new GATT will come into effect, and that will effectively reduce the number of trade weapons the Americans can thereafter use to attack Canadian agriculture. If some future confrontation proves to be inevitable, then at least we will be on a more equal footing.

• 1550

Throughout all our trade talks with the United States, I have consulted regularly and frequently with all my provincial colleagues and with Canada's major farm organizations and grains industry leaders. The arrangement we worked out with the United States is fully consistent with the advice I received.

Mr. Chairman, back in January I also explained that in my view we need an improved safety net system for agriculture in Canada that meets the basic needs of all agricultural sectors, does not distort market signals, and lets farmers make sound decisions based on the market and not on government programs. We got the ball rolling on that initiative last February by pulling together industry stakeholders to discuss safety net reforms at a national safety nets conference in Winnipeg. I expect to receive important input toward the development of our vision for agriculture from the work industry, the provinces, and the federal government have been pursuing since that Winnipeg conference.

The final theme of my address during the debate on the Speech from the Throne was the need to place increased emphasis on collaborative research between government and the private sector. To help in this regard, in April this year my

[Translation]

Le deuxième volet de notre entente est la formation d'une Commission mixte binationale qui se penchera sur tous les aspects des systèmes de commercialisation et de soutien du secteur des grains appliqués des deux côtés de la frontière Canado-américaine. Comment les systèmes en place dans un pays influent-ils sur les marchés de l'autre? Comment agissent-ils sur les marchés d'outre-mer? Les pratiques commerciales des deux pays sont-elles équitables? Il convient de se rappeler que les Américains se sont déjà penchés non seulement une fois, mais au moins quatre fois sur les systèmes canadiens et que, toutes ces fois, ils nous ont qualifié d'honnêtes commerçants.

La Commission mixte d'examen, qui fera rapport aux gouvernements canadien et américain en septembre 1995, nous donnera la première occasion d'attirer l'attention de la communauté internationale sur une longue liste de subventions intérieures des États-Unis et sur leur destructeur programme de subventions des exportations, la pire politique à effet de distorsion sur le commerce qui soit appliquée à l'échelle de la planète.

Troisièmement, l'Accord comporte une trêe. Pendant la durée de l'entente, chaque pays a accepté de ne pas prendre de contre-mesures ni d'adopter de nouvelles mesures restrictives qui seraient incompatibles avec ses obligations de commerce international.

Monsieur le président, nous n'aurions pas pu choisir un meilleur moment, car avant l'expiration de l'entente, le nouvel accord du GATT sera entré en vigueur et réussira à réduire le nombre de mesures commerciales que les Américains pourront par la suite utiliser pour s'attaquer à l'agriculture canadienne. Même s'il semble inévitable que d'autres affrontements auront lieu à l'avenir, nous aurons au moins alors la possibilité de lutter sur un pied d'égalité.

Pendant toute la durée des pourparlers commerciaux canadoaméricains, j'ai régulièrement et fréquemment consulté tous mes collègues provinciaux et les dirigeants des principaux organismes agricoles et du secteur des grains du Canada. L'accord que nous avons conclu avec les États-Unis s'inscrit dans le droit fil des conseils que j'ai reçus d'eux.

Monsieur le président, j'expliquais aussi en janvier dernier qu'il nous fallait, à mon avis, nous doter d'un régime amélioré de sécurité du revenu qui répondrait aux besoins fondamentaux de tous les segments du secteur agricole, qui ne déformerait pas les signaux du marché et qui permettrait aux agriculteurs de prendre des décisions éclairées en se fondant sur le marché, et non sur les programmes de l'État. Nous avons lancé le processus à cet égard en février dernier en convoquant les intervenants du secteur à une conférence nationale sur la protection du revenu tenue à Winnipeg et en les invitant à discuter de la réforme des programmes de sécurité du revenu. Je m'attends à ce que les travaux effectués par le secteur, les provinces et le gouvernement fédéral depuis la conférence de Winnipeg nous donnent un son de cloche important dans la formulation de notre vision.

Le dernier thème que j'ai abordé dans mon allocution lors du débat sur l'Adresse était la nécessité d'accorder une plus grande importance à la recherche concertée entre les secteurs public et privé. Pour faciliter les choses dans ce dossier, la

research branch launched a major pilot project for a new program called the Agri-Food R and D Matching Investment Initiative. The idea is that we do R and D in a 50-50 parnership with industry.

Since industry sets its own priorities, the relevance of the R and D is guaranteed. As well, since industry co-funds the research projects under this initiative, technology transfer is less of a problem, because in effect it is pre-sold. We hope this program, which has \$2 million in funding this year, will be a first step toward a significant increase in agrifood research in this country.

Also important will be other initiatives, such as a new producer levy on western wheat and barley sales. Bill C-50, which receives second reading in the House of Commons this week, will allow the Western Grains Research Foundation to receive levies on wheat and barley sales to finance breeding programs. This legislation will lead to an additional \$4.7 million in annual investments in plant breeding research.

In all these areas, marketing, trade, income support, and research, and in many others I will refer to in my presentation today, analysis and consultations are well advanced. Progress is being made. But the key question is how does it all fit together? And that's where we need to pull together, to shape our common vision for the future of our sector of the Canadian economy.

The next 12 to 18 months will be a critically important period, in which we will be making some fundamental decisions about many long-standing and difficult issues, and in this rapidly changing world, to position ourselves most advantageously. We won't get many kicks at the can. If we kick the can the wrong way, we may be left in the dust.

We must make sure the decisions we make today and the initiatives we undertake in the future are part of a comprehensive, long-term plan for a modern, progressive industry that is nothing less than the best in the world. For these reasons, I believe we must hammer out a shared, comprehensive understanding among all our industry stakeholders about where we want our sector to be in the year 2000, and 2005, and 2010, and how we plan to get there.

I know this committee also shares that view, as evinced by your ongoing vision consultations and discussions. I believe, however, to get the maximum benefit from all our efforts our work must be complementary. It shouldn't duplicate the many consultation processes already under way in some areas. I want very much to work closely with this committee in the months ahead, and I have a number of ideas on how this might be done which I would like to discuss with you later on in the presentation.

At this point, however, I would direct your attention to the overhead screens as I wade through the details I wish to put before Je vais vous donner les détails de ma vision. you today.

## [Traduction]

Direction générale de la recherche lançait en avril dernier un projet pilote dans le cadre d'un nouveau programme appelé «Proiet de coinvestissement en R et D agro-alimentaires». Le principe de ce projet, c'est que nous effectuerons de la R et D dans le cadre d'un partenariat moitié-moitié avec le secteur.

Le fait que le secteur établisse ses propres priorités garantit la pertinence des travaux de R et D. De même, étant donné que le secteur cofinance les projets de recherche, le transfert de la technologie sera moins problématique, étant donné qu'il y est acquis d'avance. Nous espérons que ce programme, dont le budget est cette année de 2 millions de dollars, constituera un premier pas vers une intensification importante de la recherche agro-alimentaire au pays.

D'autres projets seront également importants. Je pense ici à un nouveau prélèvement à la production sur les ventes de blé et d'orge de l'Ouest. Le projet de loi C-50, qui a franchi l'étape de la seconde lecture à la Chambre des communes cette semaine, permettra à la Fondation de recherche sur le grain de l'Ouest de percevoir des prélèvements sur les ventes de blé et d'orge et de s'en servir pour financer des programmes d'amélioration génétique. Cette loi débouchera sur des investissements annuels supplémentaires de 4,7 millions de dollars en recherche phyto-génétique.

Dans tous ces domaines, commercialisation, commerce, soutien du revenu et recherche, et dans beaucoup d'autres dont je traiterai pendant mon exposé, les travaux d'analyse et les consultations sont très avancés. Des progrès sont accomplis, mais il faut se demander comment tous ces dossiers s'imbriquent les uns dans les autres. C'est à ce stade que nous devons tous mettre l'épaule à la roue en vue de définir une vision commune pour l'avenir de ce secteur de l'économie canadienne.

Les 12 à 18 prochains mois seront d'une importance cruciale, car nous devrons prendre quelques décisions fondamentales dans un grand nombre de dossiers épineux de longue date. Et dans le monde en mutation rapide dans lequel nous vivons, nous n'aurons pas beaucoup d'occasions de nous positionner avantageusement. Il s'agit de perspectives uniques, et, si nous nous y prenons mal, nous mordrons carrément la poussière.

Nous devons voir à ce que nos décisions d'aujourd'hui et les projets que nous entreprenons pour l'avenir fassent partie d'un plan global à long terme visant la mise en place d'un secteur moderne et progressif qui sera rien de moins que le meilleur du monde. Voilà pourquoi je crois que tous les intervenants du secteur doivent se façonner une vision globale et commune sur les aspirations du secteur d'ici à l'an 2000, à l'an 2005, et même à l'an 2010, et sur la façon dont nous comptons les réaliser.

Je sais que vos membres sont également de cet avis, comme en témoignent les consultations et les entretiens que vous avez actuellement sur la vision. Je crois toutefois que, pour tirer le maximum de ces efforts, nos travaux doivent complémentaires, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas dédoubler les nombreux processus de consultation déjà en place. J'aimerais sincèrement collaborer étroitement avec votre comité au cours des mois à venir; j'aimerais aussi vous faire part un peu plus tard des idées que j'ai sur la façon d'y parvenir et en discuter avec vous.

Je vous demanderais maintenant de vous tourner vers les écrans.

My vision for Canada's agriculture and agrifood industry is for a growing, competitive, market-oriented industry that is profitable, responds to the changing food and non-food needs of domestic and international customers, is less dependent on government support, and contributes to the well-being of all Canadians and the quality of life in rural communities, while achieving farm financial security, environmental sustainability, and a safe and high-quality food supply.

## [Translation]

Ma vision du secteur agro-alimentaire canadien est la suivante: un secteur prospère, concurrentiel, réceptif à la demande du marché, rentable et répondant aux besoins alimentaires et non alimentaires en constante évolution des marchés intérieurs et extérieurs; un secteur moins tributaire du soutien de l'État; enfin, un secteur qui contribue au bien-être de tous les Canadiens et à la qualité de vie des collectivités rurales tout en assurant la sécurité financière des agriculteurs, en protégeant l'environnement et en fournissant un approvisionnement d'aliments sains et de première qualité.

• 1555

In other words, I see a Canadian agriculture and agrifood industry that is leading the way in achieving growth, jobs and security. This vision builds on the themes of growth and security contained in the red book and in the agriculture supplement, and I believe it's a framework within which we can structure a sound and solid game plan for the Canadian agriculture and agrifood sector.

To put this vision in perspective, my presentation is broken into four broad areas. I would first set out some background information on Canadian agriculture and agrifood as an industry, where the industry is today, what it means to the different regions of Canada and to the Canadian economy overall, and the level of government involvement in the sector at the present time.

Then I'll be looking at the policy and global context within which industry and government must work. How is the business environment changing, what are our agrifood producers and governments doing to keep pace with those changes, and what are the major opportunities and challenges immediately ahead?

You will see that there are many ways in which the industry can make an even greater contribution to the Canadian economy. New market opportunities are emerging in Canada and around the world, and industry can make the most of them if we act quickly and make the right changes in our strategies and policies.

Finally, I'll be discussing future directions, our plans to turn the vision elements into reality and further refine our directions in consultation with other stakeholders.

In summary, I'll be addressing three key questions. Where is the agrifood industry today? Where could the industry be in the year 2000 and beyond? What can be done to get to that point?

First, let's look at the situation within Canada, the importance of the industry, our red book directions, and the current fiscal situation.

As you know, the agrifood industry is a significant part of our economy. It accounts for 8% of our gross domestic product and nearly two million Canadian jobs. That's about 15% of all of the employment in this country.

En d'autres termes, j'entrevois un secteur agricole et agro-alimentaire canadien qui trace la voie à la croissance économique, à la création d'emplois et à la sécurité. Cette vision prend appui sur le double thème de la croissance économique et de la sécurité dont traitent le Livre rouge et son annexe sur le programme agricole; à mon avis, elle est un cadre à partir duquel nous pouvons élaborer un plan d'action solide et éclairé pour le secteur agro-alimentaire canadien.

Mon exposé sur la vision se compose de quatre grandes parties. Tout d'abord, je vous brosserai un rapide tableau du secteur agro-alimentaire canadien: sa situation actuelle, son importance pour les diverses régions du pays et l'ensemble de l'économie canadienne, et le rôle de l'État dans sa vie.

Ensuite, je parlerai du contexte stratégique et mondial dans lequel les secteurs public et privé devront évoluer. En quoi le cadre des affaires change-t-il, et que font les producteurs agro-alimentaires et les administrations publiques pour suivre la cadence de ces changements? Quels sont les meilleures possibilités et les enjeux de demain?

Vous constaterez que le secteur peut s'y prendre de nombreuses façons pour accentuer son rôle dans l'économie canadienne. De nouvelles possibilités commerciales surgissent au Canada et partout dans le monde, et le secteur pourra en tirer un excellent parti si nous agissons rapidement et savons adapter nos stratégies et nos politiques à la réalité d'aujourd'hui.

Enfin, je vous entretiendrai des orientations à venir, c'est-à-dire de nos plans pour concrétiser les éléments de la vision et pour peaufiner nos orientations de concert avec les autres intervenants.

En résumé, je chercherai à répondre à trois questions clés: où en est actuellement le secteur agro-alimentaire? Où le secteur pourrait-il en être en l'an 2000 et par la suite? Que faut-il faire pour qu'il réalise son potentiel?

Tout d'abord, examinons la situation qui prévaut au Canada, c'est-à-dire l'importance du secteur, les orientations énoncées dans le Livre rouge et la situation financière actuelle du secteur.

Comme vous le savez, le secteur agro-alimentaire occupe une place importante dans notre économie. Il rapporte 8 p. 100 du produit intérieur brut et fournit près de 2 millions d'emplois aux Canadiens, soit environ 15 p. 100 de l'ensemble des emplois au Canada.

The diverse impacts and the interdependence of the sector can be illustrated by a few basic statistics. In 1993, \$10.5 billion worth of farm inputs like seeds, machinery and fertilizers, translated into farm production valued at \$21.5 billion. That farm production was further translated into processed food and beverage products worth \$46 billion.

In 1993 Canadian agrifood exports of \$13.3 billion contributed a surplus of almost \$3 billion to Canada's balance of trade, almost a full one—third of Canada's total merchandise trade balance. However, it's worth noting that while there is a positive balance for primary products, we export more than we bring in. There is a negative balance for processed products. Strong export growth has been registered in early 1994, with projections for the year moving beyond the \$14 billion mark.

Canadian agricultural production varies considerably across the nation, partly due to differences in climate and soil, but also due to history, such as the dominion lands settlement policy which fundamentally affected western agriculture.

I know it comes as no surprise that grains and oilseeds, most of which are exported, account for over half of the cash receipts on the prairies, while supply-managed commodities, which are mostly consumed within Canada, are more important in Quebec and the Atlantic region. Unfortunately, these patterns tend to become entrenched and sometime discourage industry from taking advantage of new market opportunities. For example, value added processors are reluctant to open a pasta factory on the prairies, for example, when the cost of transporting bulk grain without processing is subsidized.

Looking at the individual provinces, the agrifood industry is important to all the provincial economies in terms of its contribution to their gross domestic product. Primary agricultural production dominates in the prairies, while processing is especially important in central and eastern Canada. In the Atlantic region, New Brunswick also has a prominent food processing sector, and there is a trend toward an increase in some processing in the west.

## • 1600

Looking now at provincial contribution to the national agrifood gross domestic product, we also see some significant variations. Although all provinces are important, it is evident that central Canada, which has the most diverse industry, provides the greatest contribution. Expanding the value—added sector of the economy will be important to all regions of the country, including the west and the Atlantic.

## [Traduction]

Voici quelques données de base qui illustrent l'incidence et l'interdépendance des divers segments du secteur. En 1993, les agriculteurs ont réalisé un chiffre d'affaires de 21,5 milliards de dollars après avoir consommé pour 10,5 milliards de dollars en facteurs de production agricole, comme les graines de semence, les machines et les engrais. Cette production agricole a ensuite été transformée en produits alimentaires et en boissons, qui ont rapporté 46 milliards de dollars.

En 1993, les exportations agro—alimentaires canadiennes se sont établies à 13,3 milliards de dollars, ce qui se traduit par un excédent de près de 3 milliards de dollars dans la balance commerciale du Canada; il s'agit de près du tiers de la balance commerciale globale de notre pays en marchandises. Il convient toutefois de noter que la balance excédentaire pour les produits primaires—nous en exportons plus que nous n'en importons—a son contrepoids: une balance déficitaire pour les produits transformés. Nos exportations ont affiché une forte croissance au début de 1994, et on prévoit que pour l'ensemble de l'année, elles dépasseront la marque de 14 millards de dollars.

La production agricole canadienne varie considérablement d'une région à l'autre du pays, en partie à cause des différences entre les conditions climatiques et pédologiques, mais aussi à cause d'événements historiques comme la politique de colonisation des terres fédérales, qui a eu une incidence déterminante sur l'agriculture de l'Ouest.

Je sais que vous ne serez pas surpris d'entendre que les céréales et les oléagineux, dont le gros est exporté, rapportent plus de la moitié des recettes en espèces dans les Prairies, alors que les produits soumis à la gestion de l'offre, qui sont surtout destinés au marché canadien, revêtent plus d'importance au Québec et dans les provinces de l'Atlantique. Malheureusement, cette configuration tend à devenir la norme et dissuade parfois le secteur de tirer avantage de nouvelles possibilités commerciales. Par exemple, les transformateurs hésitent à ériger une usine de pâtes alimentaires dans les Prairies parce que le transport de la matière première, le grain, est généreusement subventionné.

À l'échelle des provinces, le secteur agro-alimentaire revêt de l'importance pour l'économie de chacune d'elles et y est pour beaucoup dans son PIB. La production agricole primaire domine dans les Prairies, alors que la transformation joue un rôle particulièrement important dans les provinces centrales et dans l'Est du pays. Dans les provinces de l'Atlantique, le Nouveau-Brunswick a un remarquable secteur de la transformation alimentaire, et les activités de transformation semblent vouloir s'intensifier dans l'Ouest.

Au chapitre de la contribution de chaque province au PIB agro-alimentaire, nous constatons là aussi d'énormes variations. Bien que toutes les provinces soient importantes, il est évident que la plus grande contribution vient des provinces centrales, où le secteur agricole est le plus diversifié. Il importera pour toutes les régions du pays, y compris l'Ouest et la région atlantique, que le secteur de la transformation connaisse un essor.

As I mentioned earlier, my vision for the future of the agrifood sector builds on the red book and the agriculture supplement themes of growth and security. I would now like to outline five key elements.

In the area of growth, our objectives are to achieve sustainable agriculture and agrifood growth and to foster rural opportunities. In the area of security, our goals are to realize long-term financial security, to attain resource and environmental sustainability, and to maintain a safe and high quality food supply.

Clearly, all of these goals are inextricably interrelated. The growth of Canada's agrifood sector and the new jobs that such growth will bring can only be achieved through the security and the quality of our human and natural resources and the continued confidence of our customers. On the other side of the coin, financial security will only be assured through steady, sustainable economic growth in our urban centres and in rural Canada.

As we consider ways to make the vision a reality, a major policy constraint that will influence the decisions we can make is fiscal reality. This chart illustrates total national debt as a percentage of gross domestic product. As you can see, of the G-7 countries, our debt is second only to that of Italy. The debt situation in Canada is serious and significant compared to our major competitors.

The cost of servicing Canada's debt is currently threatening many of our national and provincial programs. This chart shows that at the federal level, the debt in 1993-94 consumed 24% of all government expenditures, some 15 times the total budget of my department. Expressed another way, the interest cost of servicing the federal debt increased from 22% of government revenues to 32% over the last 14 years. It is essential that we continue on our track, started in the federal budget last February, to reverse that trend.

As we work to develop the right kind of agricultural policy for this country, we must determine which expenditures and programs give the best return for our investment, not only for today's stakeholders but also for future generations of Canadians.

Looking now specifically at my department, our budget has been steadily declining from the record high levels of the late 1980s. In fact this fiscal year, at just over \$2 billion, it is half of what it was three years ago. Just like virtually all government departments, the funds available in future budgets will be less, not more.

Both the federal and provincial governments support the agrifood industry financially. The federal government invests the most in income support, research, inspection and food aid, while

[Translation]

Comme je l'ai mentionné plus tôt, ma vision de l'avenir du secteur agro-alimentaire s'inspire du double thème de la croissance économique et de la sécurité qu'énoncent le Livre rouge et son annexe sur le programme agricole. J'aimerais maintenant en exposer les cinq éléments clés.

Sur le plan de la croissance économique, les objectifs de notre vision sont d'assurer la viabilité de l'agriculture et la prospérité du secteur agro-alimentaire et de faire surgir des possibilités pour les régions rurales. Dans le domaine de la sécurité, nous voulons assurer la sécurité financière à long terme au secteur; assurer la viabilité des ressources et la protection de l'environnement et assurer un approvisionnement en aliments sains et de première qualité.

Il ressort clairement que tous ces objectifs sont inextricablement interreliés. L'essor du secteur agro-alimentaire canadien et les nouveaux emplois qu'il permettra de créer ne pourront se concrétiser que si nous préservons la sécurité et la qualité de nos ressources humaines et naturelles et que si nous conservons la confiance de nos clients. Le revers de cette médaille est le suivant: nous ne pouvons assurer la sécurité financière du secteur que grâce à une croissance économique soutenue et durable autant dans nos centres urbains que dans les régions rurales du pays.

Lorsque viendra le temps de décider de la façon de concrétiser cette vision, il nous faudra tenir compte d'une importante contrainte sur le plan des politiques: la réalité financière. Ce diagramme illustre le rapport, en pourcentage, entre la dette nationale totale et le PIB. Comme vous pouvez le constater, parmi les pays du Groupe des sept, seule l'Italie nous devance au chapitre de l'ampleur de la dette. La situation de l'endettement du Canada est grave et plus sombre que celle de nos principaux pays concurrents.

Le service de la dette canadienne menace actuellement un grand nombre de nos programmes nationaux et provinciaux. Ce diagramme révèle qu'en 1993-1994, la dette nationale accaparait 24 p. 100 de l'ensemble des dépenses fédérales, soit à peu près 15 fois le budget total de mon ministère. En d'autres termes, les intérêts à payer sur la dette fédérale sont passés de 22 à 32 p. 100 des revenus de l'État au cours des 14 dernières années. Pour renverser cette tendance il est essentiel que nous persistions dans la voie tracée par notre budget de février dernier.

En même temps que nous cherchons à définir le type de politique agricole qui convient à notre pays, il est vital que nous déterminions quels programmes et dépenses feront le plus fructifier notre investissement, non seulement au profit des intervenants d'aujourd'hui, mais aussi au bénéfice des générations à venir.

En ce qui a trait au ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire, son budget ne cesse de diminuer depuis les sommets sans précédent de la fin des années quatre-vingt. En fait, pour l'exercice en cours, il dépasse à peine 2 milliards de dollars, soit la moitié de ce qu'il était il y a trois ans. À l'instar de pratiquement tous les ministères fédéraux, les budgets à venir du ministère iront en diminuant, et non en augmentant.

Les paliers fédéral et provincial de gouvernement soutiennent tous deux financièrement le secteur alimentaire. D'un côté, le gouvernement fédéral consacre le the provinces spend more on rural development, extension, gros de ses dépenses au soutien du revenu, à la recherche, à

environment and education. In some cases both federal and l'inspection et à l'aide alimentaire; pour leur part, les provinces provincial resources are allocated to similar activities, and agreements exist to ensure that there is a high level of cooperation and virtually no duplication. However, we must remain vigilant to ensure that overlap does not creep in.

This brings me, Mr. Chairman, to the global context portion of my presentation. In this section I will be looking at the trade policy framework, changing trade patterns, emerging opportunities and the competitive environment.

En dépit des nombreux avantages qu'il y aurait pour le Canada, le nouvel accord du GATT ne serait pas une panacée. Le commerce international est une avenue à deux voies. Les producteurs canadiens bénéficieront d'un accès accru au marché étranger, mais ils devront s'attendre en retour à ce que la concurrence soit plus vive dans leur pays. De même, et dans une certaine mesure, les règles du jeu à l'échelle internationale continueront d'être inégales. À tout considérer cependant, je crois que l'entente est bonne pour le Canada et pour notre secteur agro-alimentaire.

• 1605

Tariffs and tariff equivalents will continue to affect trade and prices, but under the GATT, the overall level of border protection around the world will gradually decline over the next number of years.

Export subsidies by some countries will continue to disrupt prices and export markets, but the level of export subsidies permitted will decline significantly during the six-year phase-in period of the agreement. It is likely that trade-distorting domestic subsidies may still affect production and export prices, but new rules and a strong international body, the new World Trade Organization, will be put in place to provide discipline and to help resolve disputes.

There clearly will be many new opportunities for agrifood exports. World agricultural trade has been growing strongly over the last seven years. The trend is for this growth to continue for the next seven years by approximately \$150 billion.

Some of that will be attributable to more liberalized international trade under the GATT and the NAFTA. Another factor is the world population, forecast to increase by two billion people over the next fourteen years, exceeding seven billion in total by the year 2010. Much of this population growth will occur in developing countries that will require a combination of aid and trade.

While world trade is growing, the mix is changing significantly from bulk goods to more highly processed consumer-oriented products, including more animal and poultry products. This is particularly true in certain east Asian and Pacific countries, where incomes are forecast to grow by 6% to 12% a year until the turn of the century.

#### [Traduction]

s'occupent surtout de développement rural, de vulgarisation, de protection de l'environnement et d'éducation. Dans certains cas, les deux paliers de gouvernement affectent des ressources à des activités analogues; des ententes permettent toutefois de s'assurer qu'ils collaborent très étroitement l'un avec l'autre et que pratiquement aucun double emploi n'existe. Nous devons toutefois rester vigilants et voir à ce qu'aucun chevauchement n'ait cours.

Monsieur le président, ce sujet m'amène à la deuxième partie de mon exposé, le contexte mondial. Je traiterai de cet aspect sous quatre angles: le cadre d'action en commerce extérieur, l'évolution de la structure des échanges commerciaux, les nouvelles possibilités commerciales et le cadre de la concurrence.

The new GATT agreement will have many benefits for Canada, but it will not be a panacea. International trade is a two-way street. With improved access to foreign markets, Canadian producers can also expect more competition here at home. As well, to some extent, they will continue to be an uneven international playing field. All things considered, however, I believe the agreement is clearly a good one for Canada and for our agri-food

Les droits douaniers et les équivalents tarifaires continueront d'influer sur les échanges commerciaux et les prix, mais, à l'échelle mondiale, le niveau global de protection douanière diminuera avec le nouvel accord du GATT.

Les subventions à l'exportation que consentent certains pays continueront de perturber les prix et les marchés extérieurs, mais leur niveau autorisé régressera considérablement pendant les six années que durera la mise en oeuvre progressive du GATT. Il est probable que les subventions intérieures à effet de distorsion sur le commerce continueront d'influer sur les prix à la production et à l'exportation, mais de nouvelles règles et un nouvel organisme international fort, l'Organisation mondiale du commerce, seront mis en place pour assurer l'application de règles strictes et contribuer à régler les différends.

Il surgira manifestement des possibilités nombreuses et nouvelles pour les exportations agro-alimentaires. Le commerce mondial des produits agricoles a connu un vif essor au cours des sept dernières années, et on prévoit que cette croissance se poursuivra au cours des sept prochaines années, atteignant environ 150 milliards de dollars.

Une partie de cette croissance sera imputable à la plus grande libéralisation des échanges commerciaux qu'entraîneront le GATT et l'ALENA. Autre facteur: la population mondiale, qui devrait grossir de deux milliards d'individus au cours des 14 prochaines années, ce qui la portera à plus de sept milliards d'habitants vers l'an 2010. Le gros de cette croissance démographique aura lieu dans les pays en développement, qui auront besoin d'une combinaison d'aide alimentaire et de produits importés pour nourrir leurs habitants.

La croissance des échanges mondiaux s'accompagne d'une transformation de leur composition, les produits en vrac cédant le pas aux produits transformés de consommation, notamment à davantage de produits animaux et de volaille. Cela est particulièrement vrai pour certains pays de l'Est asiatique et du Pacifique, où les revenus devraient progresser de 6 à 12 p. 100 par année jusqu'au tournant du siècle.

The Chinese economy, for example, grew by 12% last year. It's expected to increase 11% in 1994. In countries able to produce livestock, the demand for feed grains and protein meals will also increase, although environmental impacts may place some constraints on new production.

As shown in this chart, the market for non-food or industrial uses of food products is also projected to grow significantly for the United

Mr. Chairman, does that sound signal some interruption from our colleagues on the floor of the House?

The Chairman: No, it won't be the floor of the House. It could be people in the other foyer. We will check it.

Mr. Goodale: I know this is a sneaky plot. Should we just continue or should we find out what's burning?

The Chairman: We'll continue, Mr. Minister. We don't feel the House is burning down yet, but we'll let you know what's up.

No, perhaps we'll take a break and come back after the fire alarm is over.

[Translation]

Par exemple, l'économie chinoise a progressé de 12 p. 100 l'an demier et devrait bondir de 11 p. 100 en 1994. Dans les pays où se pratique l'élevage, la demande de céréales fourragères et de tourteaux protéiques augmentera également, mais les contraintes environnementales pourraient entraver quelque peu toute nouvelle production.

Le marché des emplois non alimentaires ou industriels de produits alimentaires devrait également connaître un essor remarquable, comme l'illustre ce diagramme pour les États-Unis.

Monsieur le président, le son que nous entendons signale-t-il une interruption de la part de nos collègues du parquet de la Chambre?

Le président: Non, ce ne peut être le parquet de la Chambre. Il s'agit peut-être de gens de l'autre foyer. Nous allons vérifier.

M. Goodale: Il y a certainement là un complot quelconque. Devrions-nous poursuivre, ou plutôt aller aux nouvelles pour savoir ce qui brûle?

Le président: Nous allons continuer, monsieur le ministre. Il ne semble pas que la Chambre soit en train de brûler pour le moment, mais nous allons vous tenir au courant.

Non, nous allons plutôt faire une pause et revenir lorsque l'alerte d'incendie ne sera plus en vigueur.

• 1608

1625

The Chairman: Order.

Unfortunately, we had to be interrupted because of a fire alarm.

Mr. Minister, you've been asked to cool down your remarks for the rest of the evening. You may begin. I'm sorry about the pour le reste de la séance. Vous pouvez commencer, Je m'excuse du interruption.

Mr. Goodale: Thank you, Mr. Chairman. It was an interesting

When we had that unexpected adjournment, we were looking at this visual, slide number 20. The point I was making was that the market for non-food or industrial uses of food products is also projected to grow significantly, as is shown in this chart, which is for the United States. This is another emerging market for Canada. U.S. and European forecasts indicate that by the year 2010 up to 50% of their primary production will be used for non-food purposes. Potential opportunities include pharmaceuticals, cosmetics, inks, dyes, and energy uses, among others.

As you can see from this next chart, however, Canada's share of the world agrifood market has declined since the early 1960s. In contrast, the European Union share, particularly France and the Netherlands, has increased significantly. This growth is due in part to the common agricultural policy and the resulting increases in production to achieve European food self-sufficiency. Surpluses were exported using substantial export subsidies, while import levies discouraged the entry of foreign products into the European Union.

Le président: Nous reprenons nos travaux.

Une alerte d'incendie a malheureusement interrompu nos délibé-

Monsieur le ministre, on vous demande d'être moins flamboyant contretemps.

M. Goodale: Je vous remercie, monsieur le président. J'ai apprécié cette pause.

Au moment de l'ajournement, inattendu, nous en étions au tableau numéro 20. J'étais en train de dire que le marché des emplois non alimentaires ou industriels de produits alimentaires devrait également connaître un essor remarquable, comme l'illustre le diagramme qui porte sur les États-Unis. Il s'agit là d'un autre nouveau débouché pour le Canada. D'après les prévisions des États-Unis et de l'Union européenne, les nouveaux emplois non alimentaires absorberont vers l'an 2010 jusqu'à 50 p. 100 de leur production primaire. Parmi les autres possibilités, citons les produits cosmétiques et pharmaceutiques, les encres, les teintures et l'énergie.

Comme l'illustre le diagramme suivant, la part que détient le Canada du marché mondial des produits agro-alimentaires fléchit depuis le début des années soixante. En revanche, la part du marché mondial qui revient à l'Union européenne, surtout à la France et aux Pays-Bas, s'est accrue considérablement, en partie grâce à la Politique agricole commune et aux hausses de production qui en ont découlé dans la poursuite de l'objectif européen d'autosuffisance alimentaire. Les Européens ont pu exporter leurs excédents grâce à de généreuses subventions à l'exportation et, pour décourager l'entrée des produits de l'extérieur de la Communauté, ils ont imposé des prélèvements à l'importation.

From Canada's perspectives, exports to Europe fell from \$1.35 billion in 1981 to about \$750 million in 1993. At the same time, imports from the European Union rose from about \$400 million to almost \$1 billion.

So these are some of the challenges we're facing, and in that context I would now like to examine Canada's current performance in the five key vision areas I outlined earlier.

First, performance with respect to sustainable growth: In my view, growth must be stable and based on economic reality. The fundamental reality is the marketplace. We must produce what the world wants to buy. We must do it cost-effectively and sustainably; we must diversify; we must be good managers and world-class marketers; and we must build strategic alliances internally and internationally. As well, the benefits of growth must flow fairly among all regions and all the players in the food chain. Sustainable growth must build on Canada's strengths in areas such as product quality and safety and human resources.

What has been the performance of industry and government in pursuing sustainable growth? Let's consider some of the fundamentals: our gross domestic product, employment figures, the factors affecting growth, and the export challenge.

The first thing to recognize, as the chart on the left shows, is that contrary to popular belief the agrifood sector is a growing industry that has almost doubled its GDP in the past 30 years. This growth is expected to continue in the medium term. In terms of our share of overall Canadian GDP, as shown in the chart on the right, the sector has maintained its position in recent years after a period of some considerable decline. The primary and processing industry's share of total GDP is about 4%, and this is expected to remain constant in the foreseeable future.

From an employment perspective, performance has varied across the sectors of the food chain, with stable employment in primary agriculture and farm inputs, declining employment in food processing due to industry restructuring, and strong growth in the distribution, retail, and food services sectors. Given the status quo, overall employment in agriculture and agrifood is forecast to remain stable, although the service sector might grow more as the domestic economy recovers from recession. Further increases in exports would, however, be a major stimulus to the agrifood economy, creating new jobs throughout the production chain.

### [Traduction]

Les exportations canadiennes à destination de l'Europe ont fléchi de 1,35 milliard à environ 750 millions de dollars entre 1981 et 1993. En même temps les importations en provenance de l'Union européenne sont passées d'environ 400 million de dollars à près d'un milliard de dollars.

Voilà donc certains des défis que nous devons relever. Dans cette veine, j'aimerais vous parler des résultats actuels du Canada en fonction des cinq éléments clés de la vision dont je vous ai parlé plus tôt.

Le premier de ces éléments est la croissance durable. D'après moi, la croissance doit être stable et se fonder sur la réalité économique. Or, la réalité économique fondamentale est celle du marché. Nous devons produire ce que le monde veut bien acheter. Nous devons le faire de façon rentable et durable. Par ailleurs, nous devons diversifier nos activités, être de bons gestionnaires, des commerçants de calibre mondial, tout en constituant des alliances stratégiques autant chez nous qu'à l'étranger. Par ailleurs, les avantages de l'essor doivent être répartis équitablement entre toutes les régions et tous les intervenants du circuit alimentaire. Et la croissance durable doit s'asseoir sur les points forts du Canada dans des domaines comme la qualité et l'innocuité des produits, ainsi que les ressources humaines.

Quels ont donc été les résultats des secteurs privé et public par rapport à l'objectif de croissance durable? Penchons—nous tout d'abord sur certains des éléments fondamentaux, à savoir le produit intérieur brut, l'emploi, les facteurs influant sur la croissance et les exportations.

La première chose qu'il convient de noter, comme en témoigne le graphique de gauche, c'est que, contrairement à la croyance populaire, le secteur agro-alimentaire est prospère. Son PIB a presque doublé au cours des 30 dernières années, et cette croissance devrait se poursuivre à moyen terme. En ce qui a trait à la part de l'ensemble du PIB canadien que représente le secteur, le diagramme de droite illustre qu'il a maintenu sa position au cours des dernières années, après une période de baisse. La part du PIB qui correspond au secteur primaire et à celui de la transformation s'établit à environ 4 p. 100, et on s'attend à ce que ce pourcentage demeure très constant pour l'avenir prévisible.

Au chapitre de l'emploi, les résultats ont varié d'un secteur à l'autre du circuit alimentaire; le nombre d'emplois a été stable en agriculture primaire et chez les agro-fournisseurs, il a fléchi dans le secteur de la transformation des aliments à cause de la restructuration qui s'y est déroulée et il s'est accru fortement dans le secteur de la distribution, de la vente au détail et de la restauration. Si la situation actuelle persiste, le nombre global d'emplois en agriculture et en agro-alimentaire devrait rester le même, bien qu'il soit probable qu'il s'accroisse dans le secteur des services avec le redressement de l'économie intérieure. Si les exportations augmentent encore, elles auront un effet tonifiant sur l'économie agro-alimentaire, car elles créeront des emplois dans tout le circuit de la production.

• 1630

[Text]

[Translation]

As these next charts show, there are several ways to improve competitiveness in the agrifood sector. Efficiency levels in primary agriculture, as measured by cash costs of production, vary significantly within commodities and can be improved with strong management.

On the issue of diversification, farmers are becoming less dependent on wheat production. They are shifting to higher-value specialty crops and more lucrative commodities like canola, which is now close to being Canada's most valuable crop.

On the processing side, in terms of output per worker Canadian productivity is less than that of the United States, but it's improving and can be improved more.

Much more could be done in the area of research. Canadian food processors invest relatively little in R and D as a percentage of sales compared with those in the United States.

You'll find more details about these performance measurements and indicators in the presentation books that have been circulated at rendement, je vous invite à consulter votre trousse d'information. this meeting.

From a trade perspective, although the domestic market for processed goods is growing gradually, import penetration is increasing at the expense of existing jobs and markets. This is, however, partially offset by increasing north-south trade as a result of recent trade agreements.

Over the last ten years the U.S. has become Canada's primary trade destination. Our exports into the United States have been growing 15% a year since 1988, particularly for valueadded products, and the U.S. now accounts for 56% of Canada's agrifood exports. If this trend continues it will reach 65% by the end of this decade. This means we are becoming increasingly dependent on the U.S. market, which is positive for trade, growth and jobs. But as recent experience demonstrates with respect to wheat, that market can also be painful and unreliable on tributaires du marché américain, ce qui est certes très propice aux occasion.

World trade in agrifood products is increasing dramatically, but outside the United States our growth rate in agrifood exports is lagging behind the rest of the world. Our current export growth rate is only about 2.5%, while the growth in global trade is about 4.5%.

In Asia and Latin America, which have the most rapid growth in population and incomes in the world and the greatest market potential for the future, we've enjoyed no growth at all in our exports of value-added products. Unless Canada improves and diversifies its export performance, our overall share of world agrifood trade will continue to decline.

Comme en témoignent les diagrammes qui suivent, il y a plusieurs façons d'améliorer la compétitivité dans le secteur agro-alimentaire. Du côté de l'agriculture primaire, les niveaux de productivité, mesurés d'après les coûts de production en espèces, varient considérablement au sein d'un même secteur et pourraient être améliorés grâce à une bonne gestion.

Avec la diversification, les agriculteurs deviennent moins tributaires de la production de blé et se tournent vers des cultures spéciales à plus grande valeur et des produits plus lucratifs, comme le canola, qui est presque la culture la plus rentable au Canada.

Du côté de la transformation, la productivité au Canada, calculée d'après la production par travailleur, est inférieure à celle des Etats-Unis, mais elle progresse et peut être encore améliorée.

Les industries alimentaires canadiennes investissent, en regard de leur chiffre d'affaires, relativement moins en R et D que leurs homologues américains. Il serait possible de faire bien davantage à ce chapitre.

Pour obtenir de plus amples précisions sur ces indicateurs de

Sur le plan du commerce, même si le marché intérieur des produits transformés s'accroît graduellement, la pression des importations s'intensifie aux dépens des emplois et des marchés desservis par les produits intérieurs. L'augmentation des échanges commerciaux dans l'axe nord-sud qui découle des récentes ententes commerciales fait toutefois partiellement contrepoids à cette tendance.

Au cours des dix dernières années, les États-Unis sont devenus le principal débouché du Canada. Nos exportations à destination de ce pays progressent au rythme de 15 p. 100 par année depuis 1988, surtout du côté des produits à valeur ajoutée, et les États-Unis absorbent maintenant 56 p. 100 des exportations agro-alimentaires canadiennes. Si cette tendance persiste, la proportion passera à 65 p. 100 d'ici à la fin de la décennie. Cela signifie que nous devenons de plus en plus échanges extérieurs, à la croissance économique et à la création d'emplois, mais ce qui, comme de récentes expériences l'ont prouvé, peut nous faire souffrir et nous jouer de mauvais tours à l'occasion.

En même temps, le commerce mondial des produits agro-alimentaires connaît un essor spectaculaire. Mais le taux de croissance de nos exportations agro-alimentaires à l'extérieur des États-Unis accuse un retard. Le taux de croissance de nos exportations n'est que d'environ 2,5 p. 100, alors que celui des échanges mondiaux est d'à peu près 4,5 p. 100.

En Asie et en Amérique latine, pays dont la population et les revenus affichent la croissance la plus rapide et qui offrent les possibilités commerciales les plus prometteuses, nous n'avons bénéficié d'aucune croissance dans l'ensemble de nos exportations de produits à valeur ajoutée. A moins que le Canada n'améliore et ne diversifie ses résultats en matière d'exportations, notre part du marché mondial des produits agro-alimentaires continuera de reculer.

Imports are presently forecast to continue growing faster than exports, leading to further reductions in the agrifood trade surplus. Further economic growth in the U.S. and improvements in Canada's export performance may mitigate the projections that are shown in this chart.

Last year the industry and federal and provincial governments agreed on the goal of increasing Canada's agrifood exports by 50%, from about \$13 billion in 1993 to about \$20 billion in 2000. In July 1994, agriculture ministers reaffirmed that goal and added a further target of achieving 3.5% of world agrifood trade overall, in line with our historic share. This would push our exports above \$23 billion by 2000.

Current forecasts, however, based on full implementation of the GATT and compliance by Canada, project that Canada's export performance may fall short of those ambitious targets. Clearly, achieving our agrifood export targets for 2000 will be a major challenge requiring a coordinated approach by industry and government to enhance our competitive performance.

As Phil de Kemp, president of the Malting Industry Association of Canada, said in a letter to *The Financial Post* last May:

In a time when countries are scrambling to gain their share of the fastest-growing markets in the world, industry and government can ill afford to work in isolation from each other. More than ever before, we need a "Team Canada" approach to trade.

• 1635

In summary, here are our conclusions on the subject of sustainable growth.

Canada will have to be extremely aggressive to meet its export targets of \$20 billion and 3.5% of world food trade by the year 2000. There will be significant growth opportunities in export markets. Canada is doing well in the U.S. market, but we need to improve our performance everywhere else.

There will be growth opportunities in the Canadian market, and trade liberalization will increase competition.

Bulk commodities will continue to be important income generators, but Canada will have to move more aggressively into processed products to benefit from world trade growth opportunities.

Finally, Canada continues to face several impediments to agrifood trade and growth. Low R and D in food processing and higher costs in some areas of production and processing are examples.

[Traduction]

On s'attend actuellement à ce que les importations progressent plus rapidement que les exportations, ce qui réduira davantage notre excédent commercial en produits agro-alimentaires. Il se peut toutefois que l'avenir soit moins sombre que ne le laissent prévoir les projections du diagramme, dans la mesure où la croissance économique se poursuivra aux États-Unis et où le Canada améliorera sa prestation au chapitre des exportations.

L'an dernier, le secteur agro-alimentaire et les deux paliers de gouvernement se sont fixé comme objectif de faire passer nos exportations de quelque 13 milliards de dollars en 1993 à 20 milliards en 1'an 2000, soit une hausse de 50 p. 100. En juillet 1994, les ministres de l'Agriculture ont réitéré cet objectif et l'ont assorti d'un autre: une part de 3,5 p. 100 du commerce agro-alimentaire mondial. Ce dernier objectif cadre avec notre part historique du marché; il porterait nos exportations à plus de 23 milliards de dollars dès 1'an 2000.

Toutefois, selon les prévisions courantes, qui supposent une mise en oeuvre intégrale des règles du GATT et leur respect par le Canada, les exportations canadiennes risquent de ne pas être à la hauteur. Aussi l'atteinte de nos objectifs d'exportations agro—alimentaires pour l'an 2000 posera—t—elle un défi de taille et nécessitera une approche coordonnée du secteur et des gouvernements en vue d'améliorer notre compétitivité.

Comme le disait Phil de Kemp, président de la Malting Industry Association of Canada, dans une lettre au *Financial Post* en mai dernier:

À une époque où les pays rivalisent entre eux pour obtenir leur part de marchés mondiaux en pleine croissance, l'industrie et le gouvernement ne peuvent se permettre de travailler en vase clos. Plus que jamais, nous avons besoin d'une approche «Équipe Canada» en matière de commerce extérieur.

En bref, voici nos conclusions sur la question de la croissance durable.

Le Canada devra se montrer extrêmement dynamique s'il veut atteindre ses objectifs d'exportation de 20 milliards de dollars et de 3,5 p. 100 du commerce alimentaire mondial d'ici à l'an 2000. Les marchés d'exportation présenteront de bonnes possibilités de croissance. Le Canada obtient de bons résultats sur le marché américain, mais nous devrons améliorer notre rendement sur tous les autres marchés.

Il y aura également des possibilités de croissance sur les marchés canadiens, mais la libéralisation du commerce y accroîtra la concurrence.

L'exportation des produits primaires demeurera une importante source de revenu, mais le Canada devra se tourner de façon plus nette vers les produits transformés pour profiter de la croissance du commerce mondial.

Enfin, le Canada se heurte toujours à plusieurs obstacles à la croissance de son commerce agro-alimentaire: faiblesse de la recherche et du développement dans le domaine de la transformation alimentaire et coûts plus élevés dans certains secteurs de production et de transformation.

The second element of my vision is the need to ensure that rural Canada shares in the benefits of sustainable growth. We must recognize that rural Canada is not a backwater. It can be the location of wealth generation, economic growth, and new jobs. Diversification on and off the farm, value-added processing, and niche marketing, including exports, are all part of this equation, as are research and development and information technology, linking the kitchen table in Sedley, Saskatchewan, or Trois-Rivières, Quebec, to Toronto and Vancouver and Osaka and Mexico City.

It is the will and the initiative of local people that can take advantage of economic opportunities and create that new wealth in rural areas. But in order to support these efforts we need a joint approach by the federal government, the provinces, and other stakeholders.

I would now like to take a look at some of the trends in rural and urban population and rural business and employment. As you can caractérisent la démographie en milieu rural et en milieu urbain, see, the picture is interesting.

From Ontario east the rural population has grown at a faster rate than the urban population, except in Prince Edward Island. This can be partly attributed to increases near urban centres, the so-called "urban belts", which are not insubstantial. These population trends underlie agricultural concerns about urban pressures on farm land use and the right to farm, especially important for livestock producers,

In Saskatchewan the rural population is declining. In Manitoba it has been static. This reflects increased production efficiencies in agriculture and limited alternative employment opportunities in the rural areas of these provinces. These trends are associated with rural decline, loss of services, and lost opportunities for our young people.

The trends in Alberta and B.C. are interesting because underneath they reflect both urban pressures on agriculture and rural depopulation experienced in different parts of the provinces. This means we will have to be sensitive to differences in local, provincial, and regional concerns and tailor our initiatives accordingly, in cooperation with provincial governments.

Overall, in recent years agricultural employment has been stable in rural areas, while the service industry has been a growing employer. The service sector and other growth industries present non-farm employment opportunities that can contribute to farm family income. Conversely, the available rural labour pool can support new local processing or other economic activities in rural areas.

In conclusion on this topic, depending on the part of Canada, the opportunities and challenges in rural areas vary considerably. Therefore we will need a flexible approach to rural

[Translation]

Le deuxième élément de ma vision a trait à la nécessité de faire en sorte que le Canada rural participe aux bénéfices d'une croissance durable. Nous devons reconnaître que le Canada rural n'est pas amorphe. Il peut être le lieu de la création de richesse, de la croissance économique et de la création d'emplois. La diversification, tant dans l'exploitation agricole que dans le secteur en général, la transformation à valeur ajoutée, l'exploitation de créneaux de marché, y compris sur les marchés étrangers, sont tous des éléments de cette équation, tout comme la R-D et la technologie de l'information, le fait d'établir un lien entre la table de cuisine de Sedley, en Saskatchewan, ou de Trois-Rivières, au Québec, et les marchés de Toronto, Vancouver, Osaka et Mexico.

Seules la volonté et l'initiative des collectivités locales permettront de tirer profit des possibilités économiques et de créer la richesse dans les régions rurales. Mais pour appuyer leurs efforts, il faut une approche concertée du governement fédéral, des provinces et des autres partenaires.

J'aimerais maintenant passer en revue certaines des tendances qui ainsi que les secteurs de l'entreprise et de l'emploi en milieu rural. Comme vous pouvez le voir, le tableau est intéressant.

De l'Ontario à l'Atlantique, la population rurale s'est accrue plus rapidement que la population urbaine, sauf dans l'Île-du-Prince-Édouard. Cette tendance s'explique en partie par une croissance non négligeable de la périphérie des villes-la ceinture urbaine. Ces tendances démographiques expliquent les inquiétudes des agriculteurs concernant les pressions qu'exerce la ville sur l'utilisation des terres agricoles, et le droit à l'exploitation agricole - particulièrement contesté dans le cas des éleveurs de bétail.

La population rurale diminue en Saskatchewan et demeure stable au Manitoba. Cela reflète l'efficacité croissante de la production agricole et les faibles possibilités d'emploi non agricole dans les régions rurales de ces provinces. Ces tendances sont associées au déclin du milieu rural, à la rareté des services et à la perte de possibilités pour nos jeunes.

En Alberta et en Colombie-Britannique, les tendances sont révélatrices parce qu'elles reflètent à la fois les pressions exercées par la ville sur l'agriculture et le dépeuplement en cours dans diverses régions rurales de ces provinces. Cela signifie que nous devons être attentifs aux problèmes spécifiques qui peuvent exister à l'échelle locale, provinciale et régionale et façonner nos interventions en conséquence, de concert avec les provinces.

Globalement, ces dernières années, l'emploi agricole est demeuré stable dans les régions rurales, pendant que le secteur des services employait de plus en plus de gens. Ce dernier secteur et les autres secteurs en croissance suscitent des emplois non agricoles qui peuvent contribuer à arrondir le revenu familial agricole. En retour, la disponibilité d'une main-d'oeuvre en milieu rural rend possibles la transformation sur place et d'autres activités économiques.

En conclusion, les possibilités et les défis du monde rural varient considérablement d'une région à l'autre du pays. Par conséquent, il faut aborder les possibilités de développement opportunities, closely coordinated with the provinces. As well, rural avec souplesse et en étroite concertation avec les

it's clear that fostering rural community economic development provinces. En outre, il est clair que l'on peut contribuer à soutenir la based on diversification and including, but not solely dependent on, growth in the agrifood industry can help sustain the quality of life for all rural residents.

## • 1640

The third vision element is financial security. Clearly, as governments manage their resources to bring deficits under financière. Manifestement, comme les gouvernements sont control, this security must come more and more from growth in the marketplace. I haven't met a farmer yet who tells me that he or she wants subsidization. What they want are decent markets and opportunities for market growth. Well-managed full-time farms should be able to expect a reasonable rate of return, even though in some cases it may be supplemented by some off-farm income.

The weather and other production and marketing risks will always necessitate a farm safety net system. But federal and provincial tax dollars are scarce, and that support must not distort production or marketing signals.

We must also minimize the barriers to intergenerational transfers and recognize the shift in society towards families with more than one source of income and the important contributions of farm women. As well, we need a stable investment climate to support reasonable profits for the processing, distribution, and retail sectors.

In the area of financial security I want to discuss five key areas: farm business arrangements, farm income, the debt situation, government support, and processing.

The family farm unit has always been the foundation of Canadian agriculture. And as you can see from this chart, family farms continue to dominate. Some 98% of farms were family-oriented, and this has not changed significantly in the last two decades.

Corporate farming is not a threat to the family farm in Canada. What has changed is the number of partnerships and family corporations, although this so-called change is partly due to a different definition of partnership used in the 1991 census. It now includes more operators per farm, which reflects the reality that family members, both spouses and children, continue to be integral to farming.

In terms of income, farm cash receipts and net farm income are expected to grow slightly for the rest of this decade. This takes into account the implementation of the new GATT rules and levels of program funding that are consistent with the new GATT. Higher growth could be achieved if we realized those export targets that I mentioned earlier in my presentation.

#### [Traduction]

qualité de vie de tous les ruraux en favorisant un développement économique communautaire qui se fonde sur la diversification et mise aussi sur la croissance du secteur agro-alimentaire, mais sans compter uniquement sur elle.

Le troisième élément de ma vision a trait à la sécurité forcés de gérer leurs ressources de façon à endiguer leurs déficits, cette sécurité devra de plus en plus provenir de la croissance des marchés. Je n'ai jamais rencontré un agriculteur qui m'ait dit souhaiter être subventionné. Ce que veulent les agriculteurs, ce sont des marchés qui fonctionnent relativement bien et où il existe des possibilités de croissance. Les entreprises agricoles exploitées à plein temps et bien gérées ont droit à une rémunération raisonnable même si, dans certains cas, celle-ci doit être complétée par un revenu extra-agricole.

Les intempéries et les autres risques liés à la production et à la commercialisation font qu'un système de protection du revenu agricole sera toujours nécessaire, mais, vu que le gouvernement fédéral et les provinces doivent se serrer la ceinture, l'aide fournie ne doit pas fausser les signaux de la production ou des marchés.

Nous devons en outre réduire le plus possible les obstacles au transfert des exploitations d'une génération à l'autre et tenir compte de la tendance générale des familles à compter sur plus d'une source de revenu et de la contribution importante des agricultrices. D'autre part, il nous faut un climat d'investissement stable pour favoriser une rentabilité raisonnable des secteurs de la transformation, de la distribution et de la vente au détail.

Au chapitre de la sécurité financière, j'aimerais aborder cinq secteurs clés: les régimes d'exploitation agricole, le revenu agricole, la situation de l'endettement, l'aide gouvernementale et la transformation.

L'exploitation familiale a toujours représenté l'assise de l'agriculture canadienne, et, comme vous pouvez le voir, ce type d'exploitation continue de dominer. Quelque 98 p. 100 des exploitations agricoles sont de type familial, et cette proportion n'a pas varié sensiblement au cours des deux dernières décennies.

La constitution des fermes en sociétés ne représente pas une menace pour la famille agricole au Canada. Ce qui a changé, c'est le nombre de sociétés de personnes et de sociétés commerciales familiales, mais ce changement n'est qu'apparent et s'explique en partie par une définition différente de la «société de personnes» dans le recensement de 1991: celle-ci comprend maintenant un plus grand nombre d'exploitants par ferme, ce qui reflète la réalité, puisque plusieurs membres de la famille, y compris les conjoints et les enfants, participent de plein droit à l'exploitation de la ferme.

Parlons maintenant du revenu. Les recettes agricoles et le revenu agricole net sont appelés à progresser légèrement d'ici à la fin de la décennie. Cette prévision repose sur une mise en oeuvre des nouvelles règles du GATT et le maintien de niveaux de financement de programme compatibles avec elles. Une croissance plus forte pourrait résulter de la réalisation des objectifs d'exportation que j'ai mentionnés plus tôt.

An important trend is the growth in non-farm income, which has increased the financial stability of farm families in recent years. This movement to alternate sources of income reflects a general trend in society towards multiple bread winners in many families.

Non-farm income is even more important in the United States than it is in Canada. The average Canadian farm family income is slightly lower than in the U.S., but a greater proportion of that income in Canada comes from farming.

Not surprisingly, smaller farms are more heavily dependent on non-farm sources of income than larger farms. Of the 280,000 farms in Canada, about half depend mainly on non-farm income sources. For them, farming is only a secondary source of income. However, they are included in most national farm statistics.

Farms with more than \$100,000 in sales represent just over one-quarter of all farms, but account for three-quarters of production, and the number of these larger farms is tending to increase.

Farm debt is becoming overall less of a problem, with fewer farmers in arrears last year than in 1988. The structural adjustment process has caused many painful individual hardships, but the sector overall is now in a much better position to manage the debt that remains. Cashflow and equity are gradually improving.

The main focus of federal and provincial government support, overall about 83%, is security for primary producers in areas such as market price support, primarily for supply management, direct payments, such as crop insurance—GRIP and NISA—and indirect payments such as property tax reductions by the provinces and the WGTA. The remaining 17%, the black part on the chart, is allocated to research, inspection, market development, and other measures designed to enhance growth. Overall, however, this 17% results in significant economic benefits both for the public and for individuals.

• 1645

Studies such as those by Dr. George Brinkman of the University of Guelph demonstrate rather convincingly that these kinds of investments in things like research pay off. Crop research and development has a benefit—to—cost ratio of up to 40:1. For livestock health and grading the ratio is as much as 10:1, and for pilot projects to develop new products and processes the benefit—to—cost ratio is about 8:1.

Income support and stabilization programs, on the other hand, have little direct financial payback and may in fact in some circumstances tend to make situations worse. Nevertheless, we have to be ready to support the industry when, in the words of Sinclair Harrison, the president of the Saskatchewan Association of Rural Municipalities, "we experience a major wreck, whether it be a drought or a price war".

[Translation]

On peut noter parmi les tendances importantes celle de la croissance du revenu extra-agricole, qui a favorisé la stabilité financière des familles agricoles ces demières années. Cette diversification du revenu reflète une tendance générale de la société vers une multiplication du nombre de gagne-pain à l'intérieur de chaque famille.

Le revenu extra-agricole est encore plus important aux États-Unis qu'au Canada. En moyenne, le revenu de la famille agricole est légèrement plus faible au Canada qu'aux États-Unis, mais il provient dans une plus forte proportion de l'agriculture.

Comme on pouvait s'y attendre, les exploitations plus petites sont davantage tributaires des sources de revenu extra-agricoles que les plus grosses. Parmi les 280 000 exploitations agricoles au Canada, environ la moitié doivent compter principalement sur des sources de revenu autres qu'agricoles. Pour elles, l'agriculture n'apporte qu'un revenu d'appoint, mais ce groupe est pourtant inclus dans la plupart des statistiques agricoles.

Les entreprises déclarant des ventes de plus de 100 000\$ représentent à peine un peu plus du quart de l'ensemble des exploitations, mais elles sont responsables des trois quarts de la production totale, et leur nombre tend à s'accroître.

L'endettement agricole fait moins problème aujourd'hui, et on comptait l'an demier un plus petit nombre de paiements en souffrance qu'en 1988. Le processus d'adaptation structurelle a créé des difficultés pour bon nombre d'agriculteurs, mais le secteur dans son ensemble est maintenant en meilleure position pour gérer la dette restante. La marge d'autofinancement et l'avoir propre sont tous deux en hausse.

L'aide fédérale et provinciale est surtout axée—c'est le cas d'environ 83 p. 100 du total—sur la sécurité des producteurs primaires et prend diverses formes, dont les suivantes: soutien des prix de marché, en particulier dans les secteurs soumis à la gestion de l'offre; paiements directs, notamment dans le cas de l'assurance-récolte, du RARB et du CSRN; et aide indirecte, par exemple les réductions des taxes foncières et les subventions de la LTGO. Les 17 p. 100 restants vont à la recherche, à l'inspection, au développement des marchés et à d'autres mesures visant à stimuler la croissance. Globalement, toutefois, ces 17 p. 100 produisent des retombées économiques considérables tant pour la collectivité que pour les particuliers.

Des études telles que celles de M. George Brinkman, de l'Université de Guelph, montrent à l'envi que ce genre d'investissement rapporte. La recherche et le développement portant sur les cultures comportent un rapport avantages—coûts de l'ordre de 40 pour 1. Pour la santé et le classement du bétail, le rapport est de 10 pour 1, alors que pour la mise au point de produits et de procédés dans des usines pilotes, le rapport est d'environ 8 pour 1.

En revanche, les programmes de soutien du revenu et de stabilisation des prix rapportent peu et peuvent même parfois aggraver la situation. Néanmoins, nous devons être prêts à soutenir le secteur lorsque, pour reprendre les mots de Sinclair Harrison, président de la Saskatchewan Association of Rural Municipalities, «nous sommes aux prises avec un désastre, qu'il s'agisse d'une sécheresse ou d'une guerre des prix».

In recent years the food processing industry has been more stable and more profitable than other manufacturing industries. It is, of course, a little bit more recession resistant than other sectors because we all have to eat.

Between 1981 and 1983 investment in plant construction remained flat, due in part to uncertainty about government regulations, product supply and labour costs. However, major industry restructuring occurred during this period, and firms invested in modernization of machinery and equipment in order to make more efficient use of existing processing plants.

Here's a summary of our financial security conclusions. Producers are adapting to changing income realities. Most government agrifood expenditures have been targeted at providing relatively passive income support. Little has been done to foster economic growth.

Financial security for the industry must come increasingly from the marketplace as governments respond to fiscal deficits and new global trading arrangements come into effect, and restructuring and financial stability in the domestic food and beverage processing industry provide a strong foundation for export growth in the future.

Let me turn now to resource and environmental sustainability. For the future of our country and our children our vision must also include resource and environmental issues. We need a sensitive and sensible balance among social, economic, and environmental considerations. This must be founded on enhancing our resource base, maintaining surrounding eco systems, and developing, adapting and marketing new technologies to protect the environment.

Canadian agriculture's performance on environmental issues is good, but continued improvements will be essential. Increased environmental awareness will affect trade, investment, farm practices and food safety. Our environmental image will provide benefits and achieve premiums in our international marketing efforts.

Fortunately, Canadian farmers have proven to be responsive to adopting environmentally sustainable practices. One area in which progress is being made is in cutting down on chemical use, especially pesticides. As this chart shows, chemical use is the greatest agricultural concern for Canadians overall. In comparison with many other countries, though, pesticide use is significantly lower in Canada and we are reducing our dependence on chemicals even further. This low usage enhances both our domestic and international reputation for high quality safe products, and we can use this as a major marketing tool.

[Traduction]

Ces dernières années, l'industrie de la transformation des aliments a affiché une stabilité et une rentabilité plus grandes que les autres secteurs manufacturiers. Bien sûr, elle résiste mieux à la récession que ces derniers, puisque nous devons tous continuer à manger.

De 1981 à 1983, l'investissement dans la construction d'usines a stagné, situation qui s'explique en partie par le climat d'incertitude en matière de réglementation gouvernementale, d'approvisionnement en produits et de coûts de main—d'oeuvre. Toutefois, une restructuration en profondeur de l'industrie s'est produite au cours de cette période, et les entreprises ont investi dans la modernisation des machines et du matériel pour utiliser plus efficacement les établissements de transformation existants.

Voici maintenant un résumé de nos conclusions au chapitre de la sécurité financière. Les producteurs s'adaptent aux nouvelles réalités du revenu. Le gros des dépenses agro-alimentaires des gouvernements ont été axées sur le soutien passif du revenu; peu a été fait pour stimuler la croissance économique.

À l'avenir, la sécurité financière devra provenir de plus en plus des marchés, à mesure que les gouvernements s'attaqueront aux déficits budgétaires et s'adapteront au nouveau contexte du commerce mondial. Enfin, la restructuration et la stabilité financière de l'industrie canadienne de la transformation des aliments et des boissons fournissent une assise solide, propre à favoriser la croissance de nos exportations.

Permettez-moi maintenant d'aborder le thème de l'agriculture durable et de la protection de l'environnement. Pour l'avenir de notre pays et de nos enfants, notre vision doit également comprendre un volet protection des ressources et de l'environnement. Nous devons maintenir un équilibre intelligent et délicat entre les facteurs sociaux, économiques et écologiques. Cet équilibre doit se fonder sur l'amélioration de nos ressources, le maintien des écosystèmes environnants et la mise au point, l'adoption et la commercialisation de nouvelles technologies conçues pour protéger l'environnement.

La fiche écologique de l'agriculture canadienne est bonne, mais il sera essentiel de continuellement l'améliorer. L'importance accrue accordée à l'environnement aura une incidence sur le commerce, l'investissement, les pratiques agricoles et la salubrité des aliments. Et notre réputation enviable au chapitre de la protection de l'environnement facilitera nos efforts de commercialisation internationale et se traduira par des avantages supérieurs et des prix plus élevés.

Heureusement, nos agriculteurs ont fait diligence et adopté des pratiques de production écologiques. Un succès digne de mention au Canada a été la réduction de l'emploi des produits chimiques, et en particulier des pesticides. Comme le montre ce diagramme, l'emploi des produits chimiques demeure la principale préoccupation des Canadiens face à l'agriculture. Le Canada utilise nettement moins de pesticides que bon nombre d'autres pays, et nous travaillons à réduire encore notre dépendance à l'égard des produits agrochimiques. Cette utilisation parcimonieuse renforce notre réputation tant au pays qu'à l'étranger comme producteur d'aliments salubres de qualité supérieure. Nous pouvons ainsi miser sur cette réputation et en faire un outil de commercialisation important.

Another success story is the prevention of soil degradation 74% of Canadian farmers use conservation tillage practices, while only 69% do so south of the border. But as you can see, there is still lots of room for improvement. Although many farmers making no attempt, or believe that they have already done all they can.

• 1650

In summary then, industry is generally responding well to environmental challenges, but will face closer scrutiny in the future. Our future programming must foster sound management of the resource base and target against any negative impacts of the agrifood industry on surrounding ecosystems, such as soil, water quality and wildlife.

Mr. Chairman, the final element of my vision for the future of Canada's agrifood sector is the maintenance of a safe and high-quality food supply, and this is really the foundation for everything else. Canada's excellence in food safety and quality has worldwide recognition. Our food system has supplied and should continue to supply safe and high-quality food at a reasonable cost. Food safety has been and must continue to be a priority in and for Canada. Our reputation for safety and quality is vital to our domestic consumers, and it's another critical advantage in the international marketplace. Our strong track record is reflected in a higher level of consumer confidence in food safety in Canada than in the United States. Whatever we do to improve industry competitiveness, this confidence must not be compromised. Both federal and provincial governments spend significant sums to maintain food safety and quality, and these expenditures have remained relatively stable over time, but this has clearly paid off in public confidence and in international recognition.

As well, while virtually all of the inspection services provided by the Canadian Grain Commission, for example, are cost-recovered, only a small proportion of other inspection services are so recovered. While there can be no compromise in our high-quality food supply, cost-recovery, where possible, can help to ease fiscal constraints by sharing the burden with those who benefit from the system.

Mr. Chairman, as this next chart shows, Canada has also managed to keep food costs at a very reasonable level. Canadians spend the second-lowest percentage of their disposable incomes on food at home compared with our principal international competitors.

In summary, Canadians have now and must continue to have in the future a safe and high-quality supply of food at reasonable cost. Maintaining food safety and quality involves public expenditures that have significant public and private benefits.

[Translation]

Autre réussite à notre actif: la prévention de la dégradation by reducing the use of summer fallow. Compared to the U.S., des sols grâce à la réduction des jachères. Pas moins de 74 p. 100 des agriculteurs canadiens emploient des méthodes culturales de conservation, contre 69 p. 100 chez nos voisins du Sud. Mais, comme vous le voyez, il y a encore place pour de are incorporating environmentally friendly practices, 39% are l'amélioration. Même si bon nombre d'agriculteurs adoptent des pratiques écologiques, 39 p. 100 du total négligent encore de le faire ou estiment avoir fait tout ce qu'ils pouvaient.

> En résumé, l'industrie réagit généralement bien aux défis écologiques, mais elle sera soumise à une surveillance plus étroite à l'avenir. Nos programmes futurs devront favoriser un bon aménagement des ressources et s'attaquer aux retombées négatives de l'agro-alimentaire sur les écosystèmes environnants, et notamment sur la faune et la qualité du sol et de l'eau.

> Le dernier élément de ma vision pour l'avenir du secteur agro-alimentaire canadien, c'est le maintien approvisionnement alimentaire salubre et de qualité supérieure. C'est là vraiment l'assise sur laquelle tout le reste repose. L'excellence du Canada au chapitre de la salubrité et de la qualité des aliments est reconnue à l'échelle mondiale, et notre système alimentaire a fourni aux Canadiens des aliments sains à des coût raisonnables et devrait continuer de le faire. La salubrité des aliments a toujours été une priorité au Canada et doit le demeurer. La réputation de salubrité et de qualité de nos aliments est essentielle pour nos consommateurs, ici au pays, mais elle représente aussi un atout important sur le marché international. La confiance dans la salubrité des aliments est plus élevée au Canada qu'aux États-Unis, et cela tient à notre excellente fiche à ce chapitre. En aucun cas les efforts visant à améliorer la compétitivité de l'industrie ne devront saper cette confiance. Les gouvernements fédéral et provinciaux dépensent des sommes considérables pour assurer la salubrité et la qualité des aliments, et ces dépenses sont demeurées relativement stables. Elles ont toutefois porté fruit, comme en témoignent la confiance du public et notre réputation internationale.

> En outre, pratiquement tous les services d'inspection offerts par la Commission canadienne des grains, par exemple, font l'objet d'un recouvrement des coûts, alors qu'un tel régime ne s'applique qu'à une faible proportion seulement des autres services d'inspection. Il n'est pas question de compromettre la qualité supérieure de notre approvisionnement alimentaire, mais le recouvrement des coûts, lorsqu'il est possible, peut contribuer à atténuer les effets des restrictions financières et transférer les coûts à ceux qui profitent des services.

> Comme on le voit sur ce graphique, le Canada a également réussi à maintenir les coûts des aliments à un niveau très raisonnable. En regard de nos principaux concurrents étrangers, nous consacrons le deuxième plus faible pourcentage de notre revenu disponible aux aliments préparés à la maison.

> En résumé, les Canadiens jouissent maintenant et devraient continuer de jouir à l'avenir d'un approvisionnement sûr et salubre en aliments offerts à des coûts raisonnables. Maintenir la salubrité et la qualité des aliments occasionne des dépenses publiques qui produisent des avantages considérables, tant publics que privés.

As you can see, in terms of performance, Canada's agrifood industry has a great deal to be proud of, but many gaps remain. I don't believe we are anywhere near our full potential, but we have an excellent foundation upon which to build.

I'd now like to share some of my thoughts and plans for that work. I'll begin by looking at two fundamental areas. What will we do differently to achieve sustainable growth, and what will we do differently to provide security as we grow?

In the area of sustainable growth, trade and market development will of course be crucial. We're committed to strengthening our trade and market development efforts to ensure maximum benefits from the GATT, the NAFTA, and other possible trade agreements. At the same time, we'll be working to help the industry achieve its target of exports for the year 2000 and to gain an increased share of our own \$80-billion domestic market.

This will involve three key strategies. First of all, as promised in the red book, we will be launching some major new initiatives in the very near future, including, first, a Canadian agrifood marketing council to promote partnerships, value-added processing, competitiveness and market-sensitive policies and regulations; secondly, an agrifood trade service to provide singlewindow access to marketing services; thirdly, Agri-Food 2000, an initiative to revamp a collection of federal export market development support programs to include new Asia-Pacific exporters, more participation in world trade shows, more agrifood specialists abroad, and export training for industry; and finally, an agrifood network to collect, disseminate, and share export market information and intelligence on a timely basis.

1655

Secondly, we will continue to place a priority on more liberalized world trade, aggressively pursuing increased market access in bilateral and multilateral negotiations. Thirdly, we will continue to cooperate with the provinces in reducing interprovincial trade barriers.

supply-managed industries. we'll For Canada's continuing to review our systems to generate both domestic and export growth. Lyle Vanclief is currently working with stakeholders and governments to develop a consensus on changes to our orderly marketing systems based on objectives set by federal and provincial agriculture ministers when we met last winter. These objectives are to provide opportunity for fair returns to efficient participants in the system, to develop a fully through market-responsive sector from production to consumption, to enhance competitiveness, to provide for the orderly removal of barriers to progress, to ensure that all stakeholders play an appropriate role in the necessary decision- secteur entièrement axé sur les marchés, de la production à la

[Traduction]

Comme vous pouvez le constater, il y a lieu d'être fier de la fiche de l'industrie agro-alimentaire canadienne, même si de nombreuses lacunes persistent. Nous sommes loin, selon moi, d'avoir exploité toutes nos potentialités. Mais nous avons jeté une assise solide sur laquelle nous pouvons bâtir.

J'aimerais maintenant vous communiquer certains de mes plans pour ce travail. Je commencerai par examiner deux domaines fondamentaux: ce que nous ferons de différent pour atteindre une croissance durable; et ce que nous ferons de différent pour assurer en même temps une sécurité aux agriculteurs.

On ne saurait bien sûr parler de croissance durable sans parler aussi de développement du commerce et des marchés. Nous sommes déterminés à renforcer nos efforts à ce chapitre pour tirer le maximum de profit de l'accord général du GATT et de l'ALÉNA, de même que d'autres accords commerciaux éventuels. En même temps, nous aiderons l'industrie à atteindre son objectif d'exportation pour l'an 2000 et à accroître sa part du marché canadien, qui est évalué à 80 milliards de dollars.

Tout cela nécessitera trois stratégies clés. Premièrement, comme le promettait le Livre rouge, nous lancerons très bientôt un certain nombre de nouveaux projets de commercialisation, dont les suivants: création d'un conseil canadien de la commercialisation agro-alimentaire chargé de promouvoir les partenariats, la transformation à forte valeur ajoutée, la compétitivité, ainsi que des politiques et des règlements sensibles aux réalités des marchés; ensuite, mise en place d'un service du commerce agro-alimentaire qui servira de guichet unique donnant accès aux services de commercialisation; troisièmement, Agro-alimentaire 2000, un projet de renouvellement des programmes fédéraux de développement et de soutien des marchés d'exportation, dont les objectifs consistent à inclure de nouveaux exportateurs de l'Asie-Pacifique, à permettre une plus grande participation aux expositions commerciales, à affecter davantage des spécialistes de l'agro-alimentaire à l'étranger, et à offrir à l'industrie une formation dans le domaine de l'exportation; enfin, création d'un réseau du commerce agro-alimentaire pour la diffusion et le partage de l'information sur les marchés d'exportation.

En second lieu, nous continuerons d'accorder la priorité à la libéralisation du commerce mondial et chercherons activement, dans les négociations bilatérales et multilatérales, à accroître notre accès aux marchés. Enfin, nous continuerons de coopérer avec les provinces à la réduction des obstacles au commerce interprovincial.

Pour ce qui est des secteurs soumis à la gestion de l'offre au Canada, nous poursuivrons l'examen de nos régimes afin de stimuler la croissance sur les marchés tant intérieurs qu'extérieurs. Lyle Vanclief collabore à l'heure actuelle avec nos partenaires du secteur privé et les gouvernements afin de dégager un consensus sur les changements à apporter à nos régimes de mise en marché ordonnée; celui-ci devra s'inspirer des objectifs suivants, qui ont été fixés par les ministres fédéral et provinciaux de l'Agriculture l'hiver dernier: donner aux participants efficaces à l'intérieur du système la possibilité d'obtenir une rémunération juste; favoriser l'avènement d'un

stimulate growth and investment in the sector.

The task force that Mr. Vanclief is leading will be reporting to ministers of agriculture federally and provincially again this fall and next spring on recommended changes to Canada's supply management systems to make the most of our present situations both domestically and internationally.

We will also be continuing our efforts to reform the WGTA, the Western Grain Transportation Act, and to modernize the grain transportation and marketing systems. Consultations on the WGTA with industry stakeholders will be finalized this fall and early winter, leading to a decision about policy early in 1995. As well, I plan to continue my consultations with the industry begun last May 16 on improving the efficiency of the transportation and handling system to maximize the growth potential of Canada's grain industries.

With regard to grain marketing, I'm having discussions with the Canadian Wheat Board and others on how we should review the board's role while also ensuring that its existing role and operating results are fully known and understood. I will be involving farmers and other industry stakeholders and the provinces in this process, which should be up and running in October. I also plan to examine regulatory and marketing constraints to the further development of the grain sector, particularly feed grains in eastern Canada.

In the area of research, as I mentioned earlier, it's particularly important to stimulate increased private sector research and the commercialization of research results. To those ends, we will be investing significantly in jointly funded projects with the private sector through programs like the agrifood R and D matching investment initiative. We are also taking steps like those in Bill C-50 to respond to producer-driven research ideas and needs. As well, we must find ways of mobilizing more venture capital financing to help bridge the gap between research on the one hand and commercial applications on the other.

Early in the new year we will modernize the regulatory regime to facilitate the introduction of new biotechnology products while at the same time continuing to ensure product safety, purity, potency, and

To help sustain the quality of life in rural areas and foster adaptation to new market opportunities, we'll be developing tools to support rural community economic development, particularly through value-added processing and diversification. These efforts will, of course, require close cooperation with the provinces, other federal departments, and the private sector. So this winter and next spring my department will be doing all that it can to foster stronger partnerships and relationships with all of the provinces and other stakeholders on rural issues and rural concerns.

[Translation]

making, to manage fairly the resolution of regional tensions, and to consommation; favoriser la compétitivité; assurer la levée ordonnée des obstacles au progrès; s'assurer que tous les partenaires jouent un rôle approprié dans le processus de prise de décisions; aplanir de façon équitable les tensions entre les régions; et stimuler la croissance et l'investissement dans le secteur.

> Le groupe de travail présidé par M. Vanclief fera rapport aux ministres de l'Agriculture des gouvernements fédéral et provinciaux cet automne et le printemps prochain sur les changements à apporter aux régimes de gestion de l'offre du Canada, afin d'optimiser notre situation à l'échelle nationale et sur la scène internationale.

> Nous poursuivrons également nos efforts en vue de réformer la Loi sur le transport du grain de l'Ouest et de moderniser nos systèmes de transport et de commercialisation des grains. Des consultations sur la LTGO se dérouleront cet automne, et une décision sera prise au début de 1995. En outre, je prévois poursuivre mes consultations auprès de l'industrie, amorcées le 16 mai dernier, sur l'amélioration de l'efficacité du système de transport et de manutention des grains, de façon à optimiser le potentiel de croissance de ce secteur au Canada.

> Pour ce qui est de la commercialisation des grains, j'ai eu des discussions avec la Commission canadienne du blé et d'autres intéressés sur la façon dont nous devrions procéder pour examiner son rôle, tout en nous assurant que l'on comprenne bien ce rôle et les résultats qui en découlent. Nous prévoyons une participation des agriculteurs, des partenaires de l'industrie et des provinces à ce processus, qui devrait avoir atteint sa vitesse de croisière en octobre. Je prévois enfin examiner les obstacles, sur les plans de la réglementation et de la commercialisation, à l'essor du secteur des grains, en particulier celui des céréales fourragères dans l'Est du Canada.

> Dans le domaine de la recherche, comme je l'ai dit tout à l'heure, il est particulièrement important de stimuler une participation accrue du secteur privé et de faciliter la commercialisation des résultats. À cette fin, nous réinvestirons une proportion croissante de nos fonds de développement dans des projets à frais partagés avec le secteur privé, tels que le de coinvestissement dans la recherche développement agro-alimentaires. Les autres mesures incluent le projet de loi C-50, qui vise à répondre aux idées et aux besoins en matière de recherche axée sur la production. De même, nous sommes à la recherche de movens de financer davantage de projets pilotes afin de combler le fossé entre la recherche et la commercialisation.

> Dès le début de la prochaine année, nous moderniserons notre régime de réglementation afin de faciliter le lancement de nouveaux produits de la biotechnologie tout en continuant de garantir la salubrité, la pureté, la puissance et l'efficacité des produits.

> Soucieux de soutenir la qualité de la vie en milieu rural et d'y favoriser l'adaptation aux nouveaux débouchés, nous créerons des outils propres à appuyer le développement économique communautaire, en particulier par la diversification et la transformation à valeur ajoutée. Ces efforts nécessiteront, bien sûr, une coopération étroite avec les provinces, avec les autres ministères fédéraux et avec le secteur privé. Aussi, cet hiver et le printemps prochain, mon ministère fera-t-il tout en son pouvoir pour resserrer ses liens avec les provinces et avec les autres partenaires dans les dossiers d'intérêt rural.

We plan to position the department and associated agencies, such as the Farm Credit Corporation and the Prairie Farm connexes, tels que la Société Rehabilitation Administration, to support locally driven, wealthgenerating initiatives. This would involve mobilizing public and private capital for investments in value-added processing of agricultural products in rural areas, strengthening human resources development and entrepreneurship, cooperating in developing and accessing supporting infrastructure, such as the ressources humaines et l'entrepreneuriat; coopérer à la mise en information highway and vital water supplies, and creating initiatives for economic development and diversification that also have l'information et l'approvisionnement en eau, et contribuer à en environment benefits, such as establishing permanent cover on faciliter l'accès; et créer des occasions de développement économimarginal land.

• 1700

In this whole process with respect to rural community development, I also place a great deal of importance on the potential for the cooperative sector to play an important role.

One thing we need to recognize and use to our advantage is that beyond diversification within agriculture per se and beyond the development of more value-added agrifood and non-agrifood processing and further processing, we must strive to encourage rural economic diversification and growth and jobs on a broad front, not just agriculture alone. Rural Canadians need to have access to economic activity and sources of income in addition to those that are directly or even indirectly related to farming. Agriculture will always be the fundamental foundation, but a vibrant and growing rural Canada will require more than just a strong agricultural sector alone.

To help provide improved security as the agrifood and agriculture sector grows, we'll be working in three broad areas. In the area of farming income stabilization, we'll be moving towards a whole farm policy to help producers manage production and market risks. The national safety nets consultative committee will advise federal and provincial ministers in December on the shape and the scope of a new farm income stabilization policy that is compatible with trade agreements, production-and market-neutral, affordable from both the producers' and the government's perspective, actuarially sound over the long term, user friendly and environmental sensible.

In the meantime, we're helping producers to increase their own methods of security through new risk management tools-for example, marketing cattle using futures market options, which the Canadian Cattlemen's Association is very anxious to get up and running at the earliest possible date.

We'll also be providing tools to help the primary and processing sectors strengthen their efforts in resource and secondaire des outils pour les aider à redoubler d'effort dans le environmental sustainability. By the summer of 1995 we want to domaine de la protection des ressources et de l'environnement. have an updated environmental strategy and other related D'ici à l'été 1995, nous voulons pouvoir compter sur une

[Traduction]

Nous prévoyons préparer le ministère et les organismes du crédit agricole l'Administration du rétablissement agricole des Prairies, à appuyer des projets locaux de création de richesse comprenant des éléments tels que les suivants: lever des capitaux publics et privés pour investir dans la transformation des produits agricoles dans les régions rurales; renforcer le perfectionnement des place d'infrastructures dans des domaines comme l'autoroute de que et de diversification comportant également des avantages écologiques, par exemple en établissant un couvert végétal permanent sur les terres marginales.

En ce qui concerne le développement des collectivités rurales, j'accorde beaucoup d'importance au secteur coopératif, qui offre beaucoup de potentiel.

Il faut également savoir qu'au delà de la diversification de l'agriculture en soi et au delà de la mise en valeur de l'agroalimentaire à valeur ajoutée, de la transformation de produits non agro-alimentaires et de la transformation ultérieure, il faut encourager la diversification économique dans les régions rurales, c'est-à-dire la croissance économique et les emplois sur tous les fronts, et non pas seulement sur le front de l'agriculture. Les régions rurales doivent avoir accès à l'activité économique et à d'autres sources de revenus qui viennent s'ajouter à celles qui découlent directement ou même indirectement de la culture. L'agriculture sera toujours à la base même du Canada, mais pour que nos régions rurales puissent croître et palpiter d'activité, il leur faudra plus que vivre du seul secteur agricole, si fort soit-il.

Afin de contribuer à accroître la sécurité du secteur à mesure qu'il prendra de l'expansion, nous déploierons nos efforts dans trois grands domaines. Au chapitre de la stabilisation du revenu agricole, nous passerons à une politique axée sur l'ensemble de l'exploitation afin d'aider les producteurs à gérer les risques liés à la production et aux marchés. Le Comité consultatif national sur la protection du revenu conseillera les ministres fédéral et provinciaux de l'Agriculture en décembre sur les modalités et la portée d'une nouvelle politique de stabilisation du revenu de l'ensemble de l'exploitation. Celle-ci devra être compatible avec nos accords commerciaux, sans incidence sur la production et les marchés, abordable pour les producteurs et le gouvernement, actuariellement solide à long terme, conviviale et respectueuse de l'environnement.

Dans l'intervalle, nous aidons les producteurs à accroître leur propre sécurité en utilisant des outils de gestion du risque-par exemple des options sur contrats à terme pour la commercialisation des bovins-outils que l'Association canadienne des éleveurs de bovins voudrait bien voir lancés sur le marché le plus rapidement possible pour pouvoir en profiter.

Nous fournirons également aux secteurs primaire et

addressing the impacts of others on the agrifood industry resource base, promote the adoption of cost-effective technologies and practices, and further develop environmental indicators.

In addition, we want to work with industry in helping develop Canada's approach on environment and trade and on helping fulfil our international commitments on greenhouse gases and biodivers-

Finally, in cooperation with other federal agencies and the provinces we want to move over the next three years toward a single integrated Canadian food inspection system, which will ensure a continued safe, high-quality food supply. The features of this system will be a single agrifood inspection service, harmonized across Canada with national standards, streamlined inspection techniques, industry responsibility for quality management, cost-recovery of services where there are specific individual benefits, and consistent standards for domestic and imported food.

As well, we will maintain a strong quarantine service linked with the inspection system. Consistent with our red book commitments, we will be implementing a different approach to pesticide regulation and management, as a result in large part of the persistent work of Lyle Vanclief and his counterparts in other ministries, together with my department and the private sector. We will play a leading role in developing and applying international standards of risk and assessment methods and in the negotiation of international equivalence.

• 1705

Clearly, the key to success in all of these areas will be cooperation. As I said earlier, we need a tangible, determined Team Canada approach in resolving our domestic issues and in tackling the rest of the world. So what will we do differently to have an effective shared management agenda with the provinces on growth and security?

First of all, we will be harmonizing programming with the provinces in such areas as marketing, research and rural development. Secondly, we will be striving to eliminate programming and regulatory overlap. Thirdly, we'll be working together in cooperation with industry to create the best reform packages for orderly marketing, grain transportation, and the best way to implement our shared goal of whole farm income stabilization. Finally, we will foster active provincial participation

[Translation]

initiatives in place. Developed in cooperation with other federal stratégie environnementale à jour et sur d'autres projets departments, the provinces and the agrifood industry, these will connexes. Élaborées de concert avec les autres ministères help primary producers and the food processing industry fédéraux, les provinces et l'industrie agro-alimentaire, ces sustainedly manage natural resources, reduce negative mesures aideront les producteurs primaires et l'industrie de la environmental impacts on surrounding ecosystems, cooperate in transformation à: gérer de façon durable les ressources naturelles; réduire les effets négatifs de leurs pratiques sur les écosystèmes environnants; coopérer avec les autres partenaires pour gérer les effets de leurs activités sur les ressources du système agro-alimentaire; adopter des techniques et pratiques économiques; et continuer de mettre au point des indicateurs écologiques.

> En outre, nous voulons travailler avec l'industrie à définir l'approche du Canada en matière d'environnement et de commerce extérieur et contribuer au respect de nos engagements internationaux sur les gaz à effet de serre et la biodiversité.

> Enfin, avec le concours des autres organismes fédéraux et des provinces, nous voulons, au cours des trois prochaines années, nous orienter au Canada vers un système unique et intégré d'inspection des aliments qui garantira le maintien d'un approvisionnement salubre en aliments de haute qualité. Voici quelles seront les grandes caractéristiques de ce système: service unique d'inspection agro-alimentaire, harmonisé dans tout le pays à l'aide de normes nationales; services d'inspection rationalisés; responsabilité de l'industrie à l'égard de la gestion de la qualité totale; recouvrement des coûts des services lorsque ceux-ci profitent à des particuliers; et normes uniformes applicables aux aliments nationaux et importés.

> Nous maintiendrons également un service de quarantaine efficace lié au système d'inspection. Conformément à notre engagement du Livre rouge, nous adopterons une approche différente de la réglementation et de la gestion des pesticides, grâce notamment aux efforts qu'ont déployés de facon continue Lyle Vanclief et ses homologues des autres ministères, de concert avec mon ministère et le secteur privé. Enfin, nous jouerons un rôle de premier plan dans l'élaboration et l'application de normes internationales et de méthodes de gestion du risque, ainsi que dans la négociation d'équivalents internationaux de ces dernières.

> De toute évidence, la clé du succès dans tous ces domaines sera la coopération. Comme je l'ai dit plus tôt, nous devons résolument adopter une approche «Équipe Canada» pour résoudre nos problèmes et affronter le reste du monde. Dans ce contexte, qu'entendonsnous faire de différent pour partager efficacement avec les provinces un programme d'action axé sur la croissance et la sécurité?

> Premièrement, nous harmoniserons nos programmes avec les provinces dans des domaines tels que la commercialisation. la recherche et le développement rural. Deuxièmement, nous chercherons à éliminer les chevauchements de programmes et de règlements. Troisièmement, nous unirons nos efforts, avec la coopération de l'industrie, pour d'une part produire le meilleur programme de réforme possible en vue d'assurer une commercialisation ordonnée des produits et de résoudre les

in ongoing decision-making on agriculture and agrifood policy and program issues at the national level, and on a bilateral basis where that is appropriate and most effective.

What will we do, Mr. Chairman, to pursue the vision in cooperation with industry? We'll be consulting on the vision strategies, including respective roles. We'll be meeting with all facets of the industry in the normal course of our business and promoting a Team Canada approach to meeting industry challenges. We'll be trying to help strengthen and build horizontal and vertical strategic alliances, and find ways of resolving old rivalries and mistrust within the industry.

To these ends, as I mentioned earlier, we will be establishing the Canadian Agri–Food Marketing Council to foster government–industry cooperation and to advise government on trade and market development issues. We will be cooperating in the design and implementation of policies and programs that create an acceptable balance between growth and security, given limited government funding.

In my presentation today I have repeatedly emphasized the importance of international trade to future growth and security. I have discussed the export target set by industry and governments last year, and I've given an idea of how we're doing so far. I've talked about many of the areas of opportunity and challenge for the agriculture and agrifood industry that we need to address together, and the changes in federal government policy and programs that we are pursuing. I have outlined our approach to cooperation with the provinces and the industry.

To further underline the importance of focusing our collective efforts on policy reforms on trade growth, I would like to show you what realizing our export targets, mentioned earlier in this presentation, would mean. Our export targets and the current trade forecast to the year 2000 are shown on the chart at the top left in this slide.

The forecast lines on the other charts show that if we achieve those targets in the upper left, what will happen. Agrifood exports would increase by up to \$10 billion. Agrifood GDP would rise substantially. Employment in the industry would grow, and farm income would increase. I think these are worthy and impressive results. I believe industry working in consultation with governments can achieve them if we put our minds to it. This would be a major step toward fulfilling the essence of the vision that I've tried to outline today.

Mr. Chairman, that brings me to the end of my presentation. It is not yet all-inclusive and it's certainly not cast in stone, but it is a basis upon which I think we can move forward. In the months ahead we will be building on the

#### [Traduction]

problèmes de transport du grain, et d'autre part définir le meilleur moyen d'atteindre notre objectif commun d'une stabilisation du revenu de l'ensemble de l'exploitation agricole. Enfin, nous favoriserons une participation active des provinces au processus permanent de prise de décisions sur la politique agro—alimentaire et sur les enjeux des programmes à l'échelle nationale et dans une perspective bilatérale, au besoin et si cela convient.

Que ferons—nous, monsieur le président, pour réaliser notre vision de concert avec l'industrie? Nous tiendrons des consultations sur les stratégies découlant de la vision, y compris sur les rôles respectifs des divers partenaires. Nous rencontrerons toutes les branches de l'industrie dans le cours normal de nos activités et favoriserons une approche «Équipe Canada» pour surmonter les défis de l'heure. Nous chercherons à renforcer ou à créer des alliances stratégiques horizontales et verticales et à mettre un terme aux vieilles rivalités et à la méfiance à l'intérieur de l'industrie.

À cette fin, comme je l'ai mentionné plus tôt, nous créerons un conseil canadien de la commercialisation agro—alimentaire, chargé de favoriser la coopération entre le gouvernement et l'industrie et de conseiller le gouvernement sur les questions de développement du commerce et des marchés. Nous coopérerons à la conception et à la mise en oeuvre de politiques et de programmes propres à créer un équilibre acceptable entre la croissance et la sécurité, compte tenu des ressources fédérales limitées.

Dans mon exposé d'aujourd'hui, j'ai à maintes reprises insisté sur l'importance du commerce extérieur pour la croissance et la sécurité futures du secteur. J'ai fait état des objectifs d'exportation que l'industrie et le gouvernement se sont fixés l'an dernier. Je vous ai ensuite donné un aperçu de notre performance actuelle. J'ai parlé des nombreuses possibilités et des nombreux défis du secteur agro—alimentaire auxquels il faudra s'attaquer de façon concertée, ainsi que des remaniements en cours des politiques et programmes fédéraux. J'ai esquissé également une nouvelle approche de la coopération avec les provinces et l'industrie.

Pour faire ressortir plus clairement encore l'importance d'axer nos efforts collectifs et la réforme de nos politiques sur la croissance du commerce extérieur, j'aimerais maintenant illustrer ce que signifierait l'atteinte de nos objectifs d'exportation. Nos objectifs d'exportation et nos prévisions courantes de commerce extérieur d'ici à l'an 2000 figurent en haut à gauche sur le diagramme.

Les lignes de prévisions sur les autres diagrammes montrent que, si nous réussissions à atteindre ces objectifs, nos exportations agro-alimentaires pourraient s'accroître de 10 milliards de dollars; le PIB agro-alimentaire du Canada augmenterait sensiblement; l'emploi dans le secteur agro-alimentaire croîtrait; et le revenu agricole progresserait. Ce sont là des résultats valables et impressionnants, d'après moi, et je suis persuadé que l'industrie, si elle s'attelle à la tâche, peut les atteindre, avec le concours des gouvernements. Nous aurions ainsi réalisé dans une large mesure la vision que j'ai voulu vous esquisser aujourd'hui.

Monsieur le président, cela termine mon exposé sur ma vision de l'avenir. Celle-ci n'englobe pas encore tous les aspects et n'est certainement pas immuable. Elle se veut plutôt un point de départ. Dans les prochains mois, nous bâtirons sur

foundation that I have set out, using existing consultation processes in areas such as orderly marketing and safety nets, and others that I will be accelerating this fall on issues such as the WGTA and grain marketing.

Comme vous pouvez le voir, les priorités et les orientations que je viens de décrire cadrent avec les engagements que nous avons pris lors de la campagne électorale. Elles correspondent à la vision qui nous a animés, mon Ministère et moi, depuis que j'ai été nommé ministre de l'Agriculture et de l'agro-alimentaire l'an dernier. Mon but, en vous présentant cet exposé et les documents d'accompagnement intitulés Orientations futures des secteurs canadiens de l'agriculture et de l'agro-alimentaire, était de limiter un débat et de nous aider à parvenir à un consensus sur certains des enjeux clé auxquels nous aurons à faire face au cours des prochains mois.

• 1710

Comme je l'ai dit plus tôt, j'entends collaborer avec votre Comité dans ce processus et je souhaite que nos efforts soient complément- process and I want our efforts to be complementary. aires.

To that end, I would invite you to concentrate on three or four specific areas. First, what should governments do to help our agrifood producers meet those export targets for the year 2000 of total agrifood exports of \$20 billion and 3.5% of world market share? With strong export growth in the first half of 1994, we appear to be on course this year to reach the target. But it will be a major challenge, as the trends indicate, to stay on track every year until the year 2000. We're going to need a lot of brainstorming and good ideas, especially with respect to value-added processing growth.

Second, how can we manage the growth of our agrifood sector to ensure maximum benefit for rural Canada? This is a question that cannot be answered without considerable input from our rural stakeholders. I believe this committee is uniquely situated to contribute in that respect.

Third, how can we ensure the sustainability of our land base and natural resources and turn Canada's environmental record and achievements into new export opportunities? Again, this is an area where our farmers must take the lead. They're the experts in managing the land. Without their input and cooperation, further progress would be impossible.

Finally, recognizing that future budgets in all departments in all governments will be lower, not higher, and that there will be less public money, not more, the question is how and where we can invest our limited public resources most intelligently and fairly with the biggest possible bang for every scarce buck we have to invest.

[Translation]

l'assise que j'ai posée en utilisant les processus de consultation en cours dans des domaines tels que la mise en marché ordonnée et la sécurité du revenu, et d'autres qui commenceront à l'automne sur des enjeux tels que la réforme de la LTGO et la commercialisation des céréales.

As you can see, the priorities and directions I have discussed are consistent with our government's campaign commitments. This is the vision my Department and I have been pursuing since I was named Minister of Agriculture and Agri-Food last year. My purpose in developing this presentation and the associated document, Future Directions for Canadian Agriculture and Agri-Food, is to stimulate debate and to help us reach consensus on some of the critical issues we'll be addressing in the months ahead.

As I said earlier, I want to work closely with this committee in this

À cette fin, j'aimerais vous demander de concentrer vos efforts sur trois ou quatre domaines particuliers. En premier lieu, que devraient faire les gouvernements pour aider nos producteurs agro-alimentaires à atteindre leurs objectifs d'exportation d'ici à l'an 2000, à savoir des exportations agroalimentaires totalisant 20 milliards de dollars et représentant 3,5 p. 100 de la part du marché mondial? Vu la forte croissante de nos exportations au cours de la première moitié de 1994, notre performance semble à la hauteur cette année, mais les tendances indiquent que l'atteinte de cet objectif représentera un défi de taille au cours des prochaines années. De toute évidence, nous aurons besoin de beaucoup de remue-méninges et de très bonnes idées, particulièrement si l'on vise la croissance du secteur de la transformation à valeur ajoutée.

Deuxièmement, comment pouvons-nous gérer la croissance de notre secteur agro-alimentaire de façon à assurer un maximum de retombées pour le Canada rural? Voilà une question à laquelle on ne saurait répondre sans faire appel aux lumières de nos partenaires ruraux. J'estime que votre comité est particulièrement bien placé pour apporter une contribution à cet égard.

Troisièmement, comment pouvons-nous assurer la protection de nos terres et de nos ressources naturelles et transformer les réalisations du Canada sur le plan environnemental en nouveaux débouchés? Ici encore, ce sont nos agriculteurs qui doivent donner le ton. Ce sont eux les experts en gestion de la terre. Sans leur apport et leur coopération, il sera impossible de réaliser de nouveaux

Enfin, puisqu'il est manifeste que les budgets de tous les ministères, à tous les paliers de gouvernement, auront diminué, tout comme les fonds publics, il s'agit de savoir comment et où placer les ressources publiques, si limitées soient-elles, de la façon la plus intelligente et la plus équitable possible pour qu'elles soient le plus rentables possible.

These four areas are fundamental to the future of our agrifood industry and of rural Canada. By concentrating your efforts on these issues, I believe your committee can make a significant contribution in helping to ensure the sustainability of agricultural production in this country and in maintaining the standard of living of our farm families and other rural residents.

Mr. Chairman, I am extremely confident about Canada's agrifood sector and I am ambitious about its future. There are no guarantees, of course, but there never are. As I said in the House of Commons the other day, and as Wayne Gretzky once said, you miss 100% of the shots you never take. We need to start shooting the puck at the net and we need to score. That's what I want our common efforts and our common vision to achieve for Canada.

With a strong market orientation and careful use of scarce tax dollars, with diversification and innovation and value added, with the thoughtful stewardship of our natural resources, enhancement of our human resources, a sharp focus on rural Canada and local communities, and with high international standards and a cohesive Team Canada attitude, we can meet the objectives we outlined in our red book plan for growth, jobs and security, and Canadian agriculture and agrifood can become number one in the world.

Mr. Chairman, I thank you and the committee for your patience. I hope this presentation has been helpful. My officials and I would be happy to respond to any questions or comments you may have.

• 1715

The Chairman: Thank you very much, Mr. Minister, for that thorough presentation.

Colleagues, we have some technical things to move around so we'll take a two-or three-minute break. Thank you.

[Traduction]

Ces quatre domaines sont cruciaux pour l'avenir de notre secteur agro-alimentaire et l'avenir du Canada rural. En y concentrant ses efforts, je pense que votre comité pourra aider de façon éminente à garantir que notre agriculture soit durable et à maintenir le niveau de nos familles agricoles et des autres résidents ruraux.

Monsieur le président, je suis extrêmement confiant dans l'avenir du secteur agro-alimentaire canadien, que j'entrevois des plus prometteurs. Il n'y pas de garantie, bien sûr, mais y en a-t-il jamais eu? Comme je le disais l'autre jour à la Chambre des communes et comme l'affirmait un jour Wayne Gretzky: «À ne pas vouloir lancer, vous ratez le but à tout coup.» Pour marquer des buts, il faut commencer à lancer vers le filet. C'est ce vers quoi porteront nos efforts communs, et c'est ce que j'attends de notre vision commune.

Avec une orientation décisive vers les marchés et une utilisation parcimonieuse des deniers publics, avec diversification, l'innovation et la valeur ajoutée, avec une gestion prudente de nos ressources naturelles, avec un souci constant du Canada rural et des communautés locales, avec des normes internationales élevées et la cohésion que suppose une approche «Équipe Canada», nous pourrons atteindre les objectifs de notre Livre rouge en matière de croissance, d'emploi et de sécurité. Le ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire peut aider le secteur agro-alimentaire canadien à devenir le meilleur du monde.

Monsieur le président, je vous remercie, ainsi que les membres du comité, de votre grande patience, mais j'espère vous avoir été utile. Mes fonctionnaires et moi nous ferons un plaisir de répondre aux observations ou aux questions que vous pourriez avoir.

Le président: Merci beaucoup, monsieur le ministre, de cet exposé des plus exhaustifs.

Chers collègues, comme nous avons quelques petits détails techniques à régler, nous ferons une brève pause. Merci.

• 1716

• 1721

The Chairman: Colleagues, we can begin. Just for members' information, this actually will be replayed again on TV on Saturday afternoon at some point. We're not sure of the time yet, but if you're interested in seeing a repeat of this and sitting down for the short duration, it will be on Saturday afternoon.

Colleagues, we have until approximately 6 p.m. now, so I would suggest that we have five minutes each for questions.

I will turn first to Senator Hays.

Senator Hays (Calgary): Thank you, Chairman, and thank you, Minister. Because I only have two or three minutes, I et merci, monsieur le ministre. Je ne dispose que de quelques won't dwell on what has been an excellent presentation. I will minutes et je ne vais donc pas revenir sur l'ensemble de cet go directly to a question that arises out of the interesting chart excellent exposé. Je vais passer directement à un tableau

Le président: Mes chers collègues, nous pouvons commencer. Je vous signale, à titre d'information, que cette séance sera diffusée à nouveau à la télévision samedi après-midi. Nous ne connaissons pas encore l'heure exacte de cette rediffusion, mais si vous voulez revoir cette séance et dans un cadre confortable, allumez votre poste samedi après-midi.

Chers collègues, nous pourrons poursuivre jusqu'à 18 heures environ. Je propose d'accorder à chacun cinq minutes pour les questions.

Le sénateur Hays a la parole.

Le sénateur Hays (Calgary): Merci, monsieur le président,

on page 45. This shows net income as being pretty flat until the year 2000. However, with successive programs that you have in mind, it lifts a little bit, as you show on one of your four charts on page 81.

Specifically, I guess the question I'd like some detail on, if it's available, is on page 71. You refer to some initiatives such as the agrifood trade service or the agrifood trade network. Elsewhere in your report you refer to a 10:1 return on your grading work done by Agriculture and Agri–Food. This is an area in which a lot of people have concerns about the cost to them and cost recovery.

Consider these very important initiatives that you describe, such as the agrifood trade service and agrifood trade network. These will give better management information, in other words, to farmers who will have clear market signals to govern their management decisions and to help them with their management decisions. What kind of cost will this be to farmers?

The same would be true of the good work that is done in the grading area. Of course, in the back of my mind, I have newspaper reports of initiatives that your department has taken to make these subject to cost recovery, which I think makes them less effective. I know you're constrained, but if you could provide some detail in this area, it would be very helpful to me.

Mr. Goodale: Senator, perhaps I could start with a few comments, and then ask some of my officials to add to that. The Canadian agrifood marketing council and the agrifood trade service were two specific concepts that we mentioned during the election campaign of last year, specifically in the agricultural paper that was a supplement to the red book. We believe that both of those, the council and the trade service, can be accomplished effectively with existing resources without necessarily any added cost from the industry point of view.

One of the things I discovered, as I became familiar with the department in the early days of my mandate, was that there were a number of advisory bodies, councils and consultative organizations in place and under way with respect to a range of policy areas. What I will be trying to do, as we develop the marketing council, for example, is to draw those various threads together in a new, fully coordinated way under the umbrella of the council. Without attempting to reinvent the wheel and create something that's brand new in terms of funding, this will be redirected from other kinds of consultative and advisory arrangements that were previously in place.

• 1725

The agrifood trade service is building upon what already exists within my department in terms of the new branch called Market and Industry Services. That branch has functioning offices right across the country to serve the industry, particularly with respect to marketing in all the provinces. Of course, it has a foreign and overseas element to it where the agrifood specialists are located and so forth.

[Translation]

intéressant qui figure à la page 45. Ce tableau indique que le revenu net n'augmentera guère avant l'an 2000. Cependant, avec les programmes envisagés, ce revenu va augmenter légèrement, comme vous l'indiquez sur un des quatre tableaux qui figurent à la page 81.

Plus précisément, j'aimerais avoir des précisions sur le sujet qui est abordé à la page 71. Vous parlez de certaines initiatives comme le service du commerce agro-alimentaire et le réseau du commerce agro-alimentaire. Ailleurs dans votre rapport, vous parlez d'un rendement de 10 à 1 des services d'inspection exécutés par Agriculture Canada et l'Agro-alimentaire. C'est un sujet qui préoccupe beaucoup les gens et qui les amène à s'inquiéter de ce que pourrait leur coûter le recouvrement des coûts.

Prenons ces grandes initiatives que vous avez décrites, comme le service et le réseau du commerce agro-alimentaire. Ils permettront de communiquer des renseignements commerciaux plus précis aux agriculteurs, qui disposeront ainsi de données plus nettes sur lesquelles baser leurs décisions commerciales. Que coûteront ces services aux agriculteurs?

On pourrait faire la même remarque au sujet de l'excellent service donné par le Ministère pour ce qui est de l'inspection des produits. Évidemment, j'ai à l'esprit certains articles de journaux rapportant certaines initiatives de votre ministère au sujet du recouvrement des coûts, qui risque de nuire à l'efficacité des services offerts. Je sais que votre temps est limité, mais j'aimerais avoir quelques détails sur ces questions, car cela me serait fort utile.

M. Goodale: Monsieur le sénateur, je pourrais peut-être formuler quelques commentaires et demander ensuite à mes adjoints de les compléter. Le Conseil canadien de la commercialisation agro-alimentaire et le service du commerce agro-alimentaire sont deux éléments dont nous avions parlé au cours de la campagne électorale, l'année dernière, en particulier dans l'annexe sur l'agriculture qui accompagnait le Livre rouge. Nous pensons que ces deux éléments, le Conseil et le service du commerce, peuvent être mis sur pied en utilisant les ressources existantes et sans qu'il en coûte davantage à l'industrie.

Lorsque je me suis familiarisé avec le Ministère au début de mon mandat, j'ai constaté qu'il existait un certain nombre d'offices, de conseils et d'autres organismes consultatifs qui s'occupaient de toute une série de domaines. Je vais donc m'efforcer, pour donner corps au Conseil de la commercialisation, par exemple, de regrouper ces énergies de façon coordonnée sous l'égide du Conseil. Nous n'allons pas essayer de réinventer la roue ni de trouver des solutions miracles en matière de financement, mais nous allons restructurer les divers organismes de consultation qui existaient déjà.

Le service du commerce agro-alimentaire va regrouper des éléments qui existent déjà dans mon ministère, notamment dans la nouvelle direction générale appelée services à l'industrie et au marché. Cette nouvelle direction possède déjà des bureaux dans les différentes régions du pays, où elle offre des services à l'industrie, en particulier pour ce qui est de la commercialisation. Bien entendu, elle possède également une composante à l'étranger dans laquelle oeuvrent les spécialistes de l'agro-alimentaire.

We want to use the agrifood trade service to draw everything together in a more coordinated way and build upon what Market and Industry Services already does in conjunction with the other aspects of the federal government that relate to agrifood trade.

The Department of Foreign Affairs and International Trade is heavily involved in a whole range of trade development and supporting activities. We want to make it possible for producer or industry organizations in agrifood to come to a single window in the federal government to access all the services that could be of assistance to them in their trade promotion and development activities.

With respect to the inspection services, the Canadian Grain Commission has an absolutely superlative record in this country in terms of our agricultural production. It has been on a virtually full—cost recovery basis now for many years. It is about 92% cost—recovered at the present time, and will probably go up to 93%, 94% or 95% in the immediate future. Most other inspection services are not cost recovered to any significant extent.

We think there are opportunities for cost recovery in other aspects of the industry, building upon the good example of the Canadian Grain Commission. This is not unique to Canada because the same sort of trend is evident in other markets around the world, such as the United States, Australia, New Zealand, and some parts of Europe. It is a fairly well–established international trend. Our department has been in discussion with the private–sector stakeholders about this subject for about five or six months now, and while the subject is somewhat controversial, I think good progress is being made in those negotiations.

The principle would simply be that where an inspection service clearly confers a private benefit, there ought to be some measure of cost recovery. Where an inspection service accomplishes an objective like food safety, that is a matter of broad public responsibility and not any particular private benefit. We are looking at our inspection services to try to distinguish the one kind of service from the other. In the process we may find that services are being performed that are not supplying any public need and confer little, if any, private benefit. Then we might ask why we should continue a service that nobody seems to need or want, or want to pay for.

This process is ongoing. We will be very careful with it because, as I said about five times in the presentation, Canada's reputation for quality and safety in all agriculture and agrifood products is second to none in the world. It's critical to our domestic consumers; it's vital in terms of our international reputation, and we cannot allow it to be compromised.

### [Traduction]

Nous voulons nous servir du service du commerce agro-alimentaire pour concentrer nos efforts en les coordonnant davantage et en complétant l'action des services à l'industrie et au marché, de concert avec les autres éléments du gouvernement fédéral qui concernent le commerce agro-alimentaire.

Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international travaille activement à développer le commerce international et s'occupe aussi d'activités connexes. Nous voulons que les producteurs et les organismes de l'industrie agro—alimentaire puissent utiliser un guichet unique fédéral pour avoir accès à tous les services qui peuvent leur être utiles pour ce qui est de la promotion du commerce et des activités de développement.

En ce qui concerne les services d'inspection, la Commission canadienne des grains a un dossier parfait pour ce qui est de notre production agricole. Elle fonctionne presque uniquement sur une seule base de recouvrement des coûts depuis de nombreuses années. Ce recouvrement s'effectue à 92 p. 100 à l'heure actuelle et passera certainement dans un proche avenir à 93, 94 ou 95 p. 100. Les autres services d'inspection, pour la plupart, ne donnent pas lieu au recouvrement des coûts.

Nous pensons qu'il devrait être possible de procéder au recouvrement des coûts dans d'autres secteurs de l'industrie, suivant ainsi l'excellent exemple de la Commission canadienne des grains. Cette évolution n'est pas particulière au Canada puisque l'on a constaté une tendance comparable dans d'autres parties du monde, aux États-Unis, en Australie, en Nouvelle-Zélande et dans certains pays d'Europe par exemple. C'est une tendance relativement bien établie au niveau international. Notre ministère a eu des discussions avec des intervenants du secteur privé à ce sujet depuis cinq ou six mois et je crois pouvoir dire que les négociations vont bon train, même si ce sujet est assez controversé.

Le principe que nous cherchons à appliquer est le suivant: lorsqu'un service d'inspection a pour effet de conférer un avantage à un opérateur privé, il paraît normal que celui-ci assume une partie du coût du service. Lorsque le service d'inspection poursuit un objectif comme la salubrité des aliments, il s'agit d'une large responsabilité publique et non pas d'un avantage accordé à un opérateur privé. Nous examinons nos services d'inspection pour tenter de faire la différence entre ces deux catégories de service. Il est possible que nous constations que certains services offerts ne répondent à aucun besoin public et n'offrent guère non plus d'avantages pour les opérateurs privés. Ceci pourra nous amener à nous demander s'il est bon de maintenir un service que personne ne semble vouloir utiliser ou payer.

Il s'agit là d'un processus continu. Nous allons faire preuve d'une grande prudence parce que, comme je le dis au moins cinq fois dans mon exposé, le Canada jouit d'une des meilleures réputations au monde pour ce qui est de la qualité et de la salubrité de ses produits agricoles et agro-alimentaires. Ce contrôle de la qualité joue un rôle essentiel pour les consommateurs canadiens; il joue également un rôle vital pour ce qui est de notre réputation internationale et nous devons tout faire pour la conserver.

[Translation]

• 1730

The Chairman: Mr. Minister, colleagues, we probably only have until 6 o'clock, so we will probably only get one question and answer each in the five-minute time slot we have.

I am now going to move to Mr. Hoeppner.

Mr. Hoeppner (Lisgar—Marquette): Thank you, Mr. Chairman.

I must congratulate the minister for a good speech. During my 33 years of active farming, I have heard a lot of agriculture ministers make speeches, and I think I heard about the same message I heard when I first started farming: there is a pot of gold at the end of the rainbow as long as you get to the top of the hill on the other side.

I have farmed for 33 years and I am getting older. It seems to me that with every government that takes over that hill is just made a little steeper and I have a tougher job climbing to that top. As I was sitting here I was thinking. I have farmed for 33 years and all of a sudden I am here. Maybe I will sit in that chair after the next election and then we can really get things done. In fun, you're always hopeful.

I would like to question you on the grain deal. That is debatable. You said \$100 million or \$200 million probably is what we gained, but we won't debate that today. Over all these years that I have farmed, there are still the very same problems that I had in 1960. I produce the grain. I can increase production. I don't have a transportation system to take it away and I don't have a marketing system to do the job. That has been there since the 1960s. We ran into it in the 1970s and the 1980s, and we're dealing with it again. That is what is so discouraging to farmers, and this is what is such a disillusionment to us.

I was just reading a news release done in August by one of the grain companies. They say that if we have this problem before us again this winter, as we had last year, farmers are going to lose \$150 million to \$300 million in demurrage, sales. We gain maybe by your trade deal, if you're right, but here we're losing it. When are we ever going to get a little bit of a hill that is more level so that when we do make a dollar we can keep it?

Yesterday one of the witnesses said this is one of the problems, and also the anti-combines. If we ever do make a dollar... The 1970s were a good example. We got \$5 wheat all of a sudden, but our production costs just shot up. There was no way of controlling it. In the end it hurt us more than it helped. Can you just give us some encouragement in those two directions? The transportation one is a very important one, as you realize.

Mr. Goodale: I appreciate your point, Mr. Hoeppner. On your latter comment about rising input costs, all of us have seen the same trend. As soon as the price of a primary product improves, there always seem to be a lot of those who want a piece of the action, more than the farmer's share.

Le président: Monsieur le ministre, chers collègues, nous ne pourrons guère passer 18 heures, ce qui nous permettra de ne poser qu'une seule question si ne voulons pas dépasser, avec la réponse, les périodes de cinq minutes dont nous disposons.

Je vais donner la parole à M. Hoeppner.

M. Hoeppner (Lisgar — Marquette): Merci, monsieur le président.

Je félicite le ministre pour son excellente allocution. J'ai eu une exploitation agricole pendant 33 ans et j'ai entendu de nombreux ministres de l'Agriculture faire des discours et je crois que le message que j'ai entendu la première fois n'a pas changé: il suffit d'arriver au sommet de cette dernière montagne et l'on pourra enfin apercevoir l'Eldorado.

J'ai travaillé la terre pendant 33 ans et je ne rajeunis pas. Il me semble qu'avec chaque gouvernement successif, cette montagne est un petit peu plus haute et il m'est encore plus difficile d'en atteindre le sommet. Je me disais en écoutant le ministre que j'ai travaillé ma ferme pendant 33 ans, et je me retrouve maintenant ici. Si je conserve mon siège après la prochaine élection, nous pourrons peut-être faire quelque chose. En fait, on espère toujours.

J'aimerais vous poser des questions au sujet de l'entente sur les grains. C'est un sujet qui pourrait faire l'objet d'un débat. Vous avez déclaré que nous avions gagné de 100 à 200 millions de dollars, mais nous ne reviendrons pas là-dessus aujourd'hui. Après toutes ces années d'activité agricole, je constate que les problèmes que nous avions en 1960 n'ont pas changé. Nous produisons des céréales. Nous pouvons augmenter la production. Il n'y a pas de système de transport pour enlever les céréales et nous n'avons pas de système de commercialisation pour le vendre. Cela dure depuis les années 1960. Nous nous sommes heurtés à ces problèmes dans les années 1970 et 1980, et nous y faisons face encore aujourd'hui. C'est cela que les agriculteurs trouvent si décourageant, et c'est pourquoi il y en a tant qui sont désabusés.

Je lisais dernièrement un communiqué d'une des grandes sociétés de céréales publié au mois d'août. On lisait que si ce problème n'était pas réglé avant l'hiver, comme cela s'était produit l'hiver dernier, les agriculteurs allaient perdre de 150 à 300 millions de dollars en frais de surestarie et en ventes perdues. Nous avons peut-être gagné quelque chose avec cet accord, si vous ne vous êtes pas trompé, mais voilà que nous reperdons tout cet argent. Nous aimerions bien que la montagne ne soit pas si haute pour que nous puissions conserver l'argent que nous gagnons.

Hier, un de nos témoins a déclaré qu'il s'agissait bien là d'un problème, tout comme la question des lois anti-coalitions. Lorsque nous réussisons à gagner un dollar... Les années 1970 constituent un bon exemple de tout cela. Tout d'un coup, nous avons obtenu 5\$ pour le blé, mais nos coûts de production sont montés en flèche. Il nous a été impossible de les contenir. Finalement, cela nous a plutôt nui qu'aidé. Pouvez-vous nous donner quelque espoir sur ces deux points? La question du transport est primordiale pour nous, comme vous le savez sans doute.

M. Goodale: Je comprends vos remarques, monsieur Hoeppner. À propos de votre observation au sujet de l'augmentation des coûts de production, nous avons tous constaté la même tendance. Dès que le prix d'un produit de base augmente, tout le monde veut en profiter, au détriment de l'agriculteur.

An hon. member: And they get it.

Mr. Goodale: That may be a subject area where at the appropriate time in the coming year your committee might want to focus some attention.

If the Canadian Wheat Board is correct, for example, in its projections with respect to grain prices, we should see in the course of the coming year an important improvement. That being the case, it will be very interesting to monitor what happens to the cost structure.

Mr. Hoeppner: Have you heard what the fertilizers have done just recently?

Mr. Goodale: Oh, yes, indeed I have. I don't mean to offer totally gratuitous advice, Mr. Chairman, but that may be a subject area that would be an appropriate field of inquiry for this committee in terms of those cost spreads.

On your point about transportation, clearly the system needs some important renovation and improvement. For the long term, as I mentioned in the presentation, we have the issue of the WGTA to address between now and, roughly speaking, this time next year. We have a range of other structural efficiency questions to address. Those are under way. I would hope that by this time next year when we revisit those long-term issues we'll be able to see some significant progress in resolving outstanding stalled policy decisions that have been before Canadians for maybe 20 or 25 years and yet not quite ever solved. Hopefully, this coming year, because of the progress we have to make on the WGTA and other issues, we'll see some progress in that period of time.

• 1735

In the meantime I have been working, as you know, with a group of senior executive officers from the grains industry who represent those aspects of the system that are responsible for making the system function: the grain companies, the railways, the unions, the governmental institutions that have a role to play in the system.

I started meeting with them on May 16. I put before them immediately the report that the joint committee on transport and agriculture of the House of Commons had prepared in the spring. Many of the ideas contained in that report were embraced by the industry leaders and we're now in the process of bringing those recommended modifications to fruition.

We have the Thunder Bay backhaul problem. We have the issue of penalties and holdbacks with respect to railway performance, and we have the issue of storage and demurrage with respect to the misuse of hopper cars. All of those require either legislation or regulations. That drafting work from a legal point of view is under way right now, and as early as possible as I can this fall I will be presenting those draft regulations, in the case of the regulations, to my cabinet colleagues, and in the case of the legislation to the House of Commons, for action.

We have in place on the labour front a very useful voluntary agreement between the Grain Workers Union and the B.C. terminal operators. That has worked rather well on a voluntary basis over the last number of weeks and months. It's accord, sur une base volontaire, a fort bien fonctionné au cours

[Traduction]

Une voix: Et ils v arrivent.

M. Goodale: C'est peut-être un sujet que votre comité souhaiterait étudier, le moment venu.

Si la Commission canadienne du blé ne se trompe pas dans ses projections concernant le prix des céréales, nous devrions voir au cours de l'année une augmentation sensible pour ces produits. Cela étant, il serait très intéressant de surveiller les répercussions possibles sur la structure des coûts.

M. Hoeppner: Avez-vous entendu ce qu'ont fait tout récemment les fabricants d'engrais?

M. Goodale: Oui, je l'ai su. Mes conseils ne sont pas tout à fait désintéressés, monsieur le président, mais je pense que ce serait peut-être un sujet, celui des marges bénéficiaires, que votre comité pourrait examiner.

Pour ce qui est du transport, il est évident que le système actuel doit être rénové et amélioré. À long terme, comme je l'ai mentionné dans mon exposé, nous devons régler d'ici à l'année prochaine la question de la LTGO. Nous allons devoir aborder toute une série de questions concernant l'efficacité structurelle de notre système. Ces études ont déjà commencé. J'espère que d'ici l'année prochaine, lorsque nous reviendrons sur ces questions à long terme, nous aurons accompli des progrès importants dans la résolution des questions d'orientation qui ont été bloquées pendant 20 ou 25 ans et qui n'ont jamais été tout à fait réglées. J'espère qu'au cours de l'année qui vient, nous ferons des progrès sur tous les fronts, notamment sur celui de la LGTO et sur les autres questions.

Entre temps, je travaille, comme vous le savez, avec un groupe de dirigeants de l'industrie des céréales qui représentent les secteurs de ce système qui sont essentiels à son fonctionnement: les sociétés céréalières, les chemins de fer, les syndicats, les institutions gouvernementales qui jouent un rôle dans cette industrie.

Je les ai rencontrés pour la première fois le 16 mai. Je leur ai immédiatement soumis le rapport du comité conjoint du transport et de l'agriculture de la Chambre des communes qui a été préparé au printemps. Les représentants de l'industrie ont adopté la plupart des idées contenues dans ce rapport et nous sommes maintenant en train de mettre en oeuvre les modifications recommandées.

Il y a le problème du trajet de retour à partir de Thunder Bay. Il y a la question des pénalités et des retenues en cas de mauvaise exécution de services de transport ferroviaire et il y a la question de l'entreposage et des surestaries en cas de mauvais emploi des wagons-trémies. Tous ces sujets appellent l'adoption de mesures législatives ou réglementaires. Nous avons déjà commencé à rédiger ces documents, du moins sous leur aspect juridique, et dès que je pourrai le faire au cours de l'automne, je présenterai les projets de règlements à mes collègues du Cabinet, et pour ce qui est des lois, à la Chambre des communes, pour que des décisions soient prises.

Sur le front du travail, un accord très utile est intervenu volontairement entre la Grain Workers Union et les opérateurs de terminal de la Colombie-Britannique. L'exécution de cet

in place until next summer. I will obviously be encouraging the parties with respect to their industrial relations to keep that kind of constructive productive attitude, to keep the product moving through the port and to the export positions where it earns money for all of

In the Canada Grain Act amendments that will be considered in the House of Commons next week you will find the provisions that deal with the maximum elevation charges, which were part of the plan that we discussed last spring. That's one legislative item that is going forward immediately.

We have improved the number of hopper cars in the system. This time last year we had 21,000 hopper cars available in our grain car fleet. That has now increased to 30,000, a 40% improvement compared to last year.

In October we expect unloads at the Port of Vancouver to be perhaps twice as high as they were in 1993. At the Port of Thunder Bay they should be 50% higher than they were in 1993. That's a substantial improvement in throughput. But we have a bigger volume to move this year. It's more diversified than last year, which obviously means it's more complicated to move, and most of the shippers want to move it between now and Christmas, which makes life difficult for the transportation system. If we could find some miraculous way to even out the bulge, that would help a lot. But, obviously, people make sales when people make sales.

Mr. Hoeppner: Yes, I agree with all that. But, you know, after 30 years of the continual problem with transportation, farmers are getting very tired, very impatient.

Mr. Goodale: I know that full well. There are four or five other short-term improvements that we have worked on since the spring. They'll be implemented through the fall and the winter. That will, I think, to the maximum extent humanly possible, help us to avoid the kind of backlog that we had last year. But for the long term those fundamental issues also need to be addressed, and as I said at the beginning, I hope in the course of the next 12 to 18 months we can see progress on that front.

We need a grain handling and transportation system that is better than everybody else's because our production zones are further from port than everybody else's. That's a physical challenge this country has to surmount and face more than any of our export competition.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister.

Because of the length and the thoroughness of the answers, we may go a bit overboard, so just be aware of that.

Mr. Goodale: If the committee has time to take it maybe a little bit past 6 o'clock, Mr. Chairman, I think I could as well.

[Translation]

de ces dernières semaines et de ces derniers mois. Il est en vigueur jusqu'à l'été prochain. Bien entendu, je vais encourager les parties à entretenir de bonnes relations et à conserver cette attitude positive et efficace, qui permet d'expédier les produits vers leurs destinations à l'étranger, ce qui permet à tous d'en profiter financièrement.

Les modifications à la Loi sur les grains du Canada qui seront déposées devant la Chambre des communes la semaine prochaine contiennent des dispositions qui traitent du plafond des frais d'élévateurs, sujet qui faisait partie du plan que nous avons discuté ensemble au printemps dernier. C'est une mesure législative qui sera adoptée rapidement.

Nous avons augmenté le nombre des wagons-trémie. L'année dernière à la même époque, notre flotte de wagons-céréaliers comprenait 21 000 wagons-trémies. Ce chiffre est maintenant passé à 30 000, ce qui représente une augmentation de 40 p. 100 par rapport à l'année dernière.

En octobre, nous prévoyons que les quantités déchargées au port de Vancouver auront presque doublé par rapport à ce qu'elles étaient en 1993. Dans le port de Thunder Bay, elles devraient être supérieures de 50 p. 100 à ce qu'elles étaient en 1993. Cela constitue une amélioration sensible des quantités manutentionnées. Nous devrons toutefois faire face cette année à des quantités plus fortes. Les produits sont plus diversifiés que l'année dernière, ce qui bien entendu pose des problèmes de transport, et la plupart des expéditeurs souhaitent transporter ces marchandises avant Noël, époque difficile pour le système de transport. Cela serait plus facile s'il n'y avait pas ces pointes. Il faudrait un miracle pour les faire disparaître puisque bien entendu les gens vendent leurs produits lorsqu'ils le peuvent.

M. Hoeppner: Oui, je suis d'accord avec tout cela. Mais vous savez, après avoir connu toujours ces mêmes problèmes de transport pendant 30 ans, les agriculteurs en ont vraiment assez, Leur patience est à bout.

M. Goodale: Je le sais très bien. Nous travaillons depuis ce printemps à apporter quatre ou cinq améliorations à court terme. Elles seront mises en place au cours de l'automne et de l'hiver. Cela va réduire, autant que nous le pouvons, le genre de retard que nous avons connu l'année dernière. Mais pour le long terme, il faut régler ces questions fondamentales, comme je l'ai dit au début, et j'espère qu'au cours des 12 à 18 prochains mois, nous pourrons enregistrer des progrès sur ce front.

Il nous faut un système de transport et de manutention des grains qui soit le meilleur au monde parce que nos zones de production sont très éloignées des ports d'embarquement. Notre pays doit faire face à ce défi géographique qui nous pose un problème particulier que nos concurrents n'ont pas.

Le président: Je vous remercie, monsieur le ministre.

Nous allons peut-être dépasser l'heure prévue, étant donné les réponses longues et détaillées que nous donne le ministre, je voulais simplement vous le signaler.

M. Goodale: Si le Comité est en mesure de dépasser légèrement 18 heures, monsieur le président, je pense que je le pourrai aussi.

The Chairman: Thank you. I'm sure we do.

Mr. Marchand.

M. Marchand (Québec-Est): Merci, monsieur le président, et merci pour votre commentaire éminent monsieur le ministre.

Ce Comité examine l'avenir de l'agriculture; évidemment l'un des aspects de l'avenir de l'agriculture au Canada c'est bien sûr la capacité de défendre les intérêts des producteurs dans les négociations commerciales avec l'étranger. Si on prend le cas du blé récemment, il y a raison d'être choqué un peu parce que le ministère a fait des compromis devant les Américains, il s'est plier aux exigences américaines alors que nous pensions que nous avions un dossier parfait. Vous avez mentionné plus tôt que nous devrions faire un peu comme Wayne Gretsky et compter des buts, mais j'ai l'impression que ce sont les Américains qui ont compté des buts dans notre filet, dans ce cas-là. Et pour nous monsieur le ministre, c'est quand même très inquiétant parce que nous avons les négociations concernant la gestion de l'offre qui approchent, et si l'exemple du blé est un présage de l'avenir, les agriculteurs du Ouébec ont raison de se demander si vous serez en mesure de défendre leurs intérêts.

Vous aviez même garanti auparavant que les producteurs canadiens seraient protégés sur la scène internationale par le GATT parce que cela a préséance sur l'ALÉNA. Je me demande si vous serez en mesure de déposer au Comité les avis juridiques sur lesquels vous vous basez pour dire que le GATT a préséance sur l'ALÉNA.

J'aimerais, monsieur le président, poser une question plus spécifique concernant l'agriculture au Québec. Comme vous le savez, il y a un nouveau gouvernement en place maintenant au Québec et ce nouveau gouvernement a quand même un projet assez intéressant dans le domaine agricole et dans le domaine du développement régional. C'est un projet global de développement régional et agricole; le gouvernement du Québec sera extrêmement actif dans ce domaine. Nous, du Bloc québécois, considérons que le développement régional est de juridiction provinciale et bien sûr, comme vous l'avez mentionné dans vos propos, vous voulez réduire les chevauchements.

Comment vous, monsieur le ministre, prévoyez-vous harmoniser les interventions auprès du Québec? Et est-ce que vous seriez prêt à accepter de vous retirer de certaines compétences si le Québec vous en faisait la demande?

Mr. Goodale: First of all, with respect to the Canada-U.S. wheat agreement, I don't know if Mr. Marchand was able to attend the early part of the meeting, where I went into that at some considerable length to explain the nature of the agreement and what had been accomplished from Canada's point of view.

**Mr. Marchand:** I was there at an earlier meeting, but I don't think the situation has changed since.

Mr. Goodale: Earlier today I described the situation in detail. We have in fact achieved in this agreement a higher level of access for Canada to U.S. wheat markets than in any year in history, except for the year of the great Mississipi flood, 1993–94.

Mr. Marchand: But it still didn't respect free trade with the U.S. We were supposed to have—

[Traduction]

Le président: Je vous remercie. Je suis sûr que nous pouvons le faire.

Monsieur Marchand.

Mr. Marchand (Québec-Est): Thank you, Mr. Chairman. Thank you for your excellent comments, Mr. Minister.

This committee is studying the future of agriculture; of course, one of the aspects of the future of agriculture in Canada is the capacity to promote the interests of producers in trade negotiations with foreign states. If we take the recent case of wheat, there is reason to be surprised by the way the department is giving to the Americans, by the way it is giving to the US demands, when we thought we had a perfect record. You mentioned earlier that we should do like Wayne Gretsky and score goals, but I think in that case it's the Americans who scored a lot of goals against us. And for us, Mr. Minister, it's a big concern because negotiations are coming about supply regulations and if the case of the wheat is any indication for the future, the farmers of Quebec have some valid reason to wonder whether you'll be able to defend their interests.

Before that, you had said that Canadian producers would be protected at the international level by the GATT, because this document comes before NAFTA. I wonder if you'll be able to table before the committee the legal opinions on which you rely to state that the GATT agreement has precedence over NAFTA.

Mr. Chairman, I'd like to ask a question that deals more specifically with the agriculture in Quebec. As you know, there is now a new government in Quebec and this new government has developed a rather interesting project in the area of agriculture and regional development. It's a global project of regional and agricultural development; the government of Quebec will be quite active in this area. We, as members of the Bloc Québécois, think that regional development comes under the provincial jurisdiction and of course, as you mentioned in your presentation, you wish to reduce any overlapping.

Mr. Minister, how do you expect to harmonize your actions in Quebec? Would you be willing to withraw from specific jurisdictions if Quebec asked you to?

M. Goodale: Tout d'abord, pour ce qui est de l'accord sur le blé Canada-États-Unis, je ne sais pas si M. Marchand a pu assister au début de cette réunion, parce que j'ai à ce moment-là expliqué de façon détaillée la nature de cet accord et ce qui avait été accompli du point de vue du Canada.

M. Marchand: J'ai assisté à une réunion récemment et je ne pense pas que la situation ait changé depuis.

M. Goodale: J'ai décrit cette situation en détail plus tôt aujourd'hui. Nous avons obtenu grâce à cet accord un accès du Canada au marché du blé américain qui est plus large que ce qu'il a été dans le passé, à l'exception de l'année de la grande crue du Mississipi, en 1993–1994.

M. Marchand: Mais cela n'est tout de même pas conforme à la libéralisation des échanges avec les États-Unis. Nous devions obtenir...

The Chairman: Okay, you've asked a question; allow the answer.

[Translation]

Le président: Écoutez, vous avez posé une question; laissez le ministre répondre.

1745

Mr. Goodale: It is a higher level of access, Mr. Marchand, than present forecasts say the U.S. will want to buy from us. It is double the long-term average of our sales to the United States. It is a level of access that is worth \$150 million more than your alternative, which would have been to have a trade war.

The facts of the matter are, with the greatest of respect, on your analysis of the trade deal with the United States, you are wrong.

With respect to GATT and NAFTA, we have said repeatedly, consistently, through this whole bargaining process, that we are confident from a legal point of view, based upon the best advice we can obtain from trade officers and legal counsel, that the Canadian position that GATT prevails over NAFTA with respect to our tariff equivalents is a strong, firm, clear and correct position.

We have pointed out that there is in the case of two products, ice cream and yoghurt, a prevously outstanding old GATT ruling from 1989, which makes the issue with respect to ice cream and yoghurt somewhat more complicated. But with respect to the tariff equivalents generally, we remain clear in our view that our legal position—GATT prevails over NAFTA—is correct and that the U.S. argument to the contrary is incorrect.

With respect to the legal opinions, as I understand the precedents of the House of Commons, we are not allowed to les usages de la Chambre des communes, nous ne pouvons vous table those because they constitute confidential legal advice from counsel, i.e., the Department of Justice to the client, i.e., in my case Agriculture or with Mr. MacLaren, International Trade. But I would be happy to arrange through my officials or Mr. MacLaren's officials, or officials from the Department of Justice, as thorough a briefing as possible for any member of Parliament who wants to step through the legal niceties of why GATT prevails over NAFTA. We are strong in that view.

The Chairman: Minister, those briefings have already occurred and I think probably the Bloc had those briefings at some point. But we might want to go over that again.

Mr. Goodale: If any further elaboration on the point is required, we will make it available.

The Chairman: Perhaps you could quickly deal with the second part of this.

Mr. Goodale: On regional development, obviously I have not had an opportunity yet to speak to my new counterpart in the Province of Quebec, but I would be very interested in doing that very soon. I hope that we can build upon what has been a very good collaborative arrangement with respect to agricultural l'excellente collaboration que nous entretenions auparavant responsibilities. In fields like inspection, for example, and research and market and trade development and approaches to Nous avons eu d'excellents rapports jusqu'ici dans des domaines income support systems, and in regional development, we have comme l'inspection,

M. Goodale: Cela représente une possibilité d'accès, monsieur Marchand, qui est supérieure aux ventes que nous prévoyons faire aux États-Unis. Cela représente le double de nos ventes moyennes à long terme aux États-Unis. C'est un accès qui vaut 150 millions de dollars de plus que votre solution de rechange, à savoir une guerre commerciale.

Je dois vous dire, et je vous demande de m'en excuser, que votre analyse de l'accord commercial intervenu avec les État-Unis est tout à fait erronée.

Pour ce qui est du GATT et de l'ALENA, nous avons toujours dit depuis le début, tout au cours de ce processus de négociation, que sur le plan juridique, d'après les opinions que nous ont communiquées des agents commerciaux et nos avocats, la position canadienne voulant que les accords du GATT doivent l'emporter sur l'ALENA en ce qui concerne les équivalents tarifaires est une position ferme, claire et juste.

Nous avons signalé que pour deux produits, les glaces et le yaourt, une décision du GATT qui remonte à 1989 indique que la situation est moins claire. Mais au sujet des équivalents tarifaires en général, nous sommes convaincus que notre position juridique—le GATT l'emporte sur l'ALENA—est la bonne et que les arguments opposés des États-Unis sont erronés.

Pour ce qui est des opinions juridiques, je crois que, selon les présenter parce qu'elles constituent un avis juridique confidentiel émanant d'avocats, c'est-à-dire, communiqué par le ministère de la Justice à son client, dans mon cas, l'Agriculture ou dans celui de M. MacLaren, le Commerce international. Je suis toutefois parfaitement disposé à mettre sur pied, avec les fonctionnaires de mon ministère ou ceux de M. MacLaren ou encore ceux du ministère de la Justice, une réunion d'information à laquelle pourraient assister les députés qui souhaiteraient se familiariser avec les arguments juridiques selon lesquels l'accord du GATT doit l'emporter sur l'ALENA. Nous sommes fermement en faveur de cette opinion.

Le président: Monsieur le ministre, il y a déjà eu des réunions d'information de ce genre et je crois même que le Bloc en a profité. Mais il faudrait peut-être revenir sur cette question.

M. Goodale: Si l'on souhaite revenir sur cette question, nous le ferons.

Le président: Pourriez-vous rapidement répondre à la deuxième partie de la question?

M. Goodale: À propos du développement régional, il est évident que je n'ai pas encore eu l'occasion de parler à mon homologue québécois, mais je serai très heureux de le faire tout prochainement. J'espère que nous pourrons pour toutes nos responsabilités dans le domaine de l'agriculture. par exemple, la recherche,

had a good working relationship. We have identified among the commercialisation et le développement du commerce ainsi que levels of government the appropriate sources of funds and delivery mechanisms. We've worked together to the point now, and not only with respect to Quebec but also with every other province on all of these issues, where we have a high level of cooperation and virtually no duplication or contradiction.

I hope that a good, strong relationship can continue in the interests of Quebec agriculture and rural Quebeckers, who obviously are anxious to improve their quality of life and be successful and prosperous like everybody else in the country with that same aspiration.

I will look forward to my first meeting with the new minister and I hope we can work together very successfully. I certainly go into that new relationship with a very positive attitude.

Mr. Easter (Malpeque): Thank you for the presentation, Mr. Minister. It is a change from past practice. In your report you have laid out both the good and the bad, and I appreciate that.

1750

On a technical question, I need to know whether on page 45 the realized net income includes off-farm income or is farm income exclusively.

Mr. Goodale: Mr. Easter, I think the technical answer is that's farm cash receipts only. It does not include-

Mr. Easter: On the top one it is, but in the realized net income, is that realized net farm specifically?

Mr. Goodale: Yes.

Mr. Easter: Okay, thanks. I think that all too often in the past we've been getting figures that included off-farm income, which I think skews the picture.

Mr. Goodale: The chart on page 46 shows you the accumulation, with off-farm being the second item from the top.

Mr. Easter: I just wanted to be clear on that.

I have a substantial concern. We had to be careful not to develop debt-driven policies on the basis of the deficit. I realize there's a major concern there. But we also have to look at whether the programs and policies we're coming up with are a cost or an investment in the industry, especially in the transportation area, which is not directly under your purview but certainly affects everything you do in western Canada specifically.

I'm pleased to see that in the export area we're making some major initiatives. I'm certainly of the opinion that we've lost 10 years in the broader export field beyond the United States with the cancelling of Canagrex by the previous government. But one of the dangers in terms of the emphasis on export targets is increasing export numbers for the sake of exports themselves.

[Traduction]

l'étude des régimes de soutien du revenu, sans oublier le développement régional. Nous avons déterminé quel était le palier de gouvernement auquel il convenait de faire appel pour le financement et les mécanismes d'exécution. Nous avons concerté nos actions sur toutes ces questions, non seulement pour ce qui est du Québec mais également des autres provinces, si bien qu'il n'existe pratiquement plus de chevauchement ni d'incohérence.

J'espère que ces excellents rapports vont se maintenir dans l'intérêt de l'agriculture du Ouébec et des fermiers québécois, qui sont très certainement désireux d'améliorer la qualité de leur vie et d'être prospères comme tous les autres agriculteurs canadiens.

J'ai hâte de rencontrer le nouveau ministre et j'espère que nous réussirons à travailler ensemble de façon efficace. C'est avec une attitude très positive que j'entends nouer ces nouveaux rapports.

M. Easter (Malpèque): Je vous remercie pour votre exposé, monsieur le ministre. Cela change de vos prédécesseurs. Dans votre rapport, vous avez mentionné aussi bien les points positifs que les points négatifs et je vous en félicite.

J'aimerais vous poser une question sur un point technique. À la page 45, le revenu net comprend-il le revenu extra-agricole ou uniquement le revenu agricole?

M. Goodale: M. Easter, je crois que la réponse précise est que cela ne comprend que les recettes agricoles. Cela n'inclut pas...

M. Easter: C'est le cas en haut, mais dans le revenu réalisé, s'agit-il uniquement du revenu agricole réalisé?

M. Goodale: Oui.

M. Easter: Très bien, je vous remercie. Nous avons trop souvent reçu dans le passé des chiffres qui contenaient des recettes extra-agricoles ce qui donne, je crois, une fausse image de la situation.

M. Goodale: Le tableau de la page 46 indique le revenu accumulé, le revenu extra-agricole se trouvant à la deuxième place en partant du haut.

M. Easter: Je voulais simplement préciser cela.

Il y a un aspect que je trouve fort préoccupant. Il convient d'éviter d'établir des politiques en fonction de la dette. Je sais que c'est un point important, mais il faudrait également examiner si les programmes et les politiques que nous adoptons constituent un coût ou un investissement pour l'industrie, en particulier dans le domaine du transport, qui ne relève pas directement de vous mais qui a de grandes répercussions sur l'agriculture, dans l'Ouest du Canada en particulier.

Je suis heureux de constater que vous avez pris des initiatives importantes dans le domaine de l'exportation. J'estime que nous avons perdu 10 ans dans le domaine plus large des exportations autres qu'aux États-Unis, lorsque le gouvernement précédent a aboli Canagrex. Il ne faudrait toutefois pas que l'importance accordée aux objectifs chiffrés en matière d'exportation vise uniquement à augmenter les chiffres relatifs aux exportations.

We have to very, very clearly keep in mind the primary You made the point that the committee needs to look at that, but I want to emphasize that point.

I have one last point, Mr. Chairman. You said that corporate farming is not a threat to farming. I disagree somewhat with you on that statement. I think that in the world entering and with the pressure on management... I don't believe that the corporations want to own the land and farm. We're seeing it in Prince Edward Island with the pressure from the two major processing operations there. They don't need to own the land, but they can... There's increasing corporate control within the industry and a concentration of power. We really have to watch that and have the necessary marketing programs in place to control it.

So I have just those points, Mr. Chairman.

Mr. Goodale: Mr. Chairman, I have just a brief comment in response to Mr. Easter's last point.

I think that is an important point. You may have noticed that at some point in this presentation when I was talking about economically sustainable agriculture, I made the point that economic sustainability needs to come primarily from a good strong marketplace. I also went on to say that we need to ensure that there is fairness in the way the profits and benefits are shared along that chain. It is a very long and complicated chain, from the primary producer in the first instance to the ultimate consumer way down the road. So I am sensitive to your point.

• 1755

The cost issue you referred to may be something that the committee might well want to turn its attention to. I think some very useful investigation could be done.

Senator Gustafson (Saskatchewan): I think it's only appropriate, Mr. Goodale, that I congratulate you. Having spent 14 years in the House of Commons, there were two terms in which I had to defeat you to get there. I now wish you well not only personally, but for the sake of agriculture.

We face some serious problems, of which you are aware. You pointed that out in your presentation here today, which is very adequate. In becoming a mature politician now, I would, as part of this committee, be pleased to help in a positive way to bring that about.

[Translation]

Il ne faudrait pas non plus oublier le producteur. Je crains producer. My feeling over the last number of years is that the que depuis quelques années, l'augmentation des exportations se gain in exports has been at the expense of income at the soit faite au détriment du revenu des producteurs. Nous sommes producer level. We've been producers of raw materials, and the des producteurs de matières premières et l'industrie en général industry in general tries to ratchet down those prices at the primary essaie de comprimer les prix de base pour demeurer concurrentielle production level in order to be competitive in the international arena. sur le plan international. Vous avez indiqué que le Comité devrait peut-être se pencher sur cette question et je voulais faire ressortir l'importance de cet aspect.

> J'aurais une demière remarque, monsieur le président. Vous avez déclaré que les grandes sociétés agricoles ne constituent pas une menace pour l'agriculture. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur ce point. Je pense que la façon dont le monde évolue et les pressions qui s'exercent sur la régulation de l'offre... Je ne pense pas que les sociétés veuillent acquérir des terres agricoles et les exploiter. Nous voyons la façon dont elles procèdent dans l'Île-du-Prince-Édouard, avec les pressions qu'exercent les deux principales usines de transformation qui s'y trouvent. Elles n'ont pas besoin d'acquérir ces terres mais elles peuvent. . . Les sociétés contrôlent de plus en plus efficacement l'industrie et l'on assiste à une concentration de leur pouvoir. C'est une évolution qu'il y a lieu de surveiller et il faut veiller à ce qu'il existe des programmes de commercialisation qui permettent de la contrôler.

> Voilà les remarques que je voulais formuler, monsieur le président.

> M. Goodale: Monsieur le président, j'aimerais faire un bref commentaire pour répondre à la dernière remarque de M. Easter.

> Cette remarque me paraît importante. Vous avez sans doute noté qu'au cours de mon exposé, lorsque j'ai parlé d'une agriculture durable et rentable, j'ai indiqué que cette rentabilité devait découler principalement de l'existence d'un marché efficace. J'ai également poursuivi en disant qu'il fallait veiller à ce que les bénéfices et les avantages soient partagés entre tous les acteurs. C'est une chaîne longue et très complexe qui va du producteur primaire au consommateur final. C'est pourquoi j'ai été particulièrement sensible à votre remarque.

> Il serait, je crois, intéressant que le Comité se penche sur la question des coûts dont vous avez parlé. Il y aurait, à mon sens, des choses à découvrir dans ce domaine.

> Le sénateur Gustafson (Saskatchewan): Je pense qu'il convient, monsieur Goodale, de vous féliciter. J'ai passé 14 ans à la Chambre des communes, et j'ai dû vous vaincre par deux fois pour y parvenir. J'en profite pour vous souhaiter bonne chance, non seulement personnellement, mais pour le bien de l'agriculture en

> Nous faisons face à de graves problèmes, comme vous le savez. Vous l'avez fait remarquer dans votre exposé aujourd'hui, ce qui est fort bien. Je serais heureux, en tant que membre de ce Comité et politicien ayant acquis de l'expérience, de contribuer de façon positive à trouver des solutions à ces problèmes.

I have some questions. As you know, the area I served, and you served earlier, is grains and oilseeds. I was pleased to see the emphasis you put on diversification. As you know, our farmers are diversifying. In southern Saskatchewan, where we farm, the numbers of acres of canola, for instance, are unreal. When you fly over the area, the country is yellow.

The American crushers are now coming in to pick up the canola with their trucks. They're paying us good money. Part of the aggravation to many of our farmers is the price differentiation not only on canola, but particularly on wheat. Do you think a single selling desk like the Canadian Wheat Board is capable of meeting the challenge of not only the continental market, but also the international market?

As you know, the Wheat Board used to sell to Russia. Russia would order boatloads of No. 2 wheat. It was easy to ship that. It's quite a different thing, both in transportation and in sales, to move to a whole different area.

I talked to the railroad people about this. They admit that it's a new ball game out there. It's a new challenge. Do you think a single selling desk can do that, or should there be some sort of a multiple approach to selling to deal with the diversification and challenge of the international and continental markets?

Mr. Goodale: Mr. Gustafson, I appreciate your question and your preliminary comments as well. We've known each other across a bit que votre entrée en matière. Cela fait pas mal d'années que nous of a political gap for a great many years.

First, in response to your question, I think it's important to point out that the price gap that exists between Canada and the U.S. is not created by the existence, or the lack of, any particular marketing system on one side of the border or the other. That gap is created directly by the export enhancement programs, which are the principal source of the problem. Quite frankly, in the interests of all grain producers, the sooner the United States stops that ridiculous program, the better off we all will be.

Senator Gustafson: It certainly does irritate us farmers, Mr. Minister, when the Americans say we're getting a \$35-per-tonne subsidy on the Crow for hauling grain.

Mr. Goodale: They must be talking about their own subsidy, not ours.

Senator Gustafson: It's a small contribution from the government compared to what they're getting under the import-export compare à ce que leur accordent les programmes de promotion des enhancement program.

Mr. Goodale: Exactly. We have calculated the level of subsidization in Canada with respect to wheat and barley and compared that to the level of subsidization in the United States. We did that under an internationally recognized formula established by the FDA and the NAFTA. The same calculation has also been done by the OECD. The results show that the level of subsidization in the United States is twice as high as that in Canada.

## [Traduction]

J'aurais quelques questions. Comme vous le savez, je me suis occupé, tout comme vous d'ailleurs, de céréales et d'oléagineux. J'ai été heureux de constater que vous accordiez beaucoup d'importance à la diversification. Vous savez que nos agriculteurs tentent de diversifier leurs opérations. Dans le Sud de la Saskatchewan, où nous exploitons des terres, les superficies consacrées au colza sont impressionnantes. Lorsqu'on survole la région, le sol est complètement jaune.

Les extracteurs américains viennent maintenant chercher le colza avec des camions. Ils nous paient bien. Ce qui irrite un bon nombre d'agriculteurs est la différence qui existe entre les prix payés, non seulement pour le colza, mais également pour le blé. Pensez-vous qu'un organisme unique comme la Commission canadienne du blé est capable de faire face au défi que pose non seulement le marché continental, mais également le marché international?

Comme vous le savez, la Commission du blé exportait vers la Russie. La Russie passait des commandes de bateaux de blé nº 2. C'était facile à expédier. Mais il n'est pas facile, tant sur le plan du transport que sur celui des ventes, de s'occuper de pays fort différents.

J'ai parlé de cela à des gens du transport ferroviaire. Ils reconnaissent que la situation a complètement changé. C'est un autre défi. Pensez-vous qu'un organisme unique puisse suffire ou ne devrait-on pas multiplier les points de vente de façon à tenir compte de la diversification et des défis que posent les marchés continental et international?

M. Goodale: Monsieur Gustafson, j'apprécie votre question ainsi nous connaissons, même si nous ne sommes pas du même côté.

Tout d'abord, pour répondre à votre question, il m'apparaît important de signaler que l'écart de prix qui existe entre le Canada et les États-Unis ne s'explique pas par l'existence, ou par l'absence d'un système de commercialisation dans l'un ou l'autre de ces pays. Cet écart découle directement des programmes de promotion des exportations, qui sont la principale cause de ce problème. Je dois vous avouer franchement que dans l'intérêt de tous les producteurs de céréales, j'espère que les États-Unis mettront rapidement fin à ce programme tout à fait ridicule.

Le sénateur Gustafson: Cela irrite vivement nos agriculteurs, monsieur le ministre, lorsque les Américains affirment qu'on nous accorde une subvention de 35\$ la tonne pour le transport de céréales en vertu de l'entente du Nid-de-Corbeau.

M. Goodale: Ils doivent certainement parler de leurs propres subventions et non des nôtres.

Le sénateur Gustafson: Cette somme est bien faible si on la importations-exportations.

M. Goodale: C'est exact. Nous avons comparé les subventions qu'accordait le Canada pour ce qui est du blé et de l'orge avec celles qu'accordaient les États-Unis. Nous avons utilisé pour ce faire une formule établie par le FDA et l'ALENA et qui est reconnue sur le plan international. L'OCDE a effectué des calculs identiques. Les résultats indiquent que les États-Unis subventionnent deux fois plus ces produits que ne le fait le Canada.

It is irritating to Canadians when Americans accuse us of doing things of which they're doing twice as much.

Senator Gustafson: I have one quick point. I think it's time to make the U.S. honour the free trade agreement and not to be allowed to pick and choose commodities, as they are doing with canola. They are welcoming our canola and I'd be the last to shut the door to that continental market. On the other hand, they take what they want and leave. . . They do what is politically expedient for them at the time.

1800

I would love to launch into my speech on that subject, Mr. Gustafson, but the chairman is flagging me down here.

M. Landry (Lotbinière): Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre j'ai écouté très attentivement votre exposé sur les nouvelles orientations, et compte tenu de l'heure je vais aller directement à ma question: Où en sont les négociations en ce qui concerne les exportations, notamment celles de la volaille et des produits laitiers?

Mr. Goodale: Mr. Landry, the international negotiation with respect to trade in all agricultural products was concluded on December 15, 1993, with the initialling of the GATT. We then went through a number of months during which each of the signatories to the GATT—some 120 countries—scrutinized what each of the others was doing to determine that everybody was living up to the spirit of what was initialled on December 15. Then on April 15 in Marrakesh the formal GATT was signed, sealed and delivered.

The countries that are signatories, Canada included, are in the process of implementing the necessary legislation to give effect to the various commitments in the GATT. I believe that legislation is before the U.S. Congress this week. The Canadian legislation will be forthcoming, under the sponsorship of Mr. MacLaren, in a couple of weeks. So we're in the implementation phase right now. The negotiation is concluded.

In our bilateral relationship with the United States, when we started our discussions with the U.S. back in November, there were outstanding issues other than wheat. There was wheat, peanut butter, sugar and sugar—containing products, and certain aspects of dairy and poultry.

We have maintained throughout all of these negotiations that our position on our supply—managed commodities was clear and clearly set forth in the results of the GATT. We also made it clear that we had no interest in and would not engage in any form of trade—off.

In the bargaining session that we entered into with the Americans at the end of June we did obtain a clear and unequivocal statement by the Americans that they accepted the Canadian position that there ought not to be trade-offs between any of these commodities, groups of products, groups of farmers or regions of the country. They agreed that they were all separate and distinct issues that had some outstanding aspect of trade policy to them, and that they all needed to be dealt with separately and distinctly on their own merits, not with one being traded against the other to get a better deal somewhere else. They're separate issues and they need to be dealt with separately.

[Translation]

Les Canadiens n'aiment pas beaucoup que les Américains les accusent de faire des choses, alors qu'ils sont deux fois plus coupables qu'eux.

Le sénateur Gustafson: Une dernière remarque. Je pense qu'il est temps d'obliger les Américains à respecter l'Accord de libre-échange et à ne pas se contenter de choisir les produits comme bon leur semble, comme ils le font pour le colza. Ils sont contents d'avoir accès à notre colza et je serais le dernier à m'en plaindre. Par contre, ils prennent ce qu'ils veulent et laissent le reste... Ils agissent comme bon leur semble.

J'aurais aimé me lancer dans un discours sur le sujet, monsieur Gustafson, mais je vois que le président me fait signe.

Mr. Landry (Lotbinière): Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, I've listened very carefully to your presentation about the new policies and, as time goes by, I will go straight to my question: What is the status of our negotiations on exports, especially poultry and milk products?

M. Goodale: Monsieur Landry, les négociations internationales concernant les échanges de produits agricoles ont pris fin le 15 décembre 1993, lorsque l'État a parafé les accords du GATT. Il s'est ensuite écoulé un certain nombre de mois au cours desquels les signataires de cet accord—quelque 120 pays—ont examiné à la loupe ce que faisaient les autres pour savoir si tout le monde respectait l'esprit du texte qui avait été parafé le 15 décembre. Par la suite, le 15 avril, l'accord officiel du GATT a été signé à Marrakesh.

Les pays signataires, dont fait partie le Canada, sont en train de mettre en place les mesures législatives destinées à donner effet aux divers engagements pris dans le cadre du GATT. Je pense que le Congrès américain a été saisi de ces mesures cette semaine. Les mesures canadiennes devraient être présentées, sous la houlette de M. MacLaren, dans quelques semaines. Nous sommes donc entrés dans une phase de mise en oeuvre. Les négociations sont terminées.

Pour ce qui est de nos relations bilatérales avec les États—Unis, lorsque nous avons entamé nos discussions avec eux au mois de novembre, il restait des questions à régler en plus de celle du blé. Il y avait le blé, le beurre d'arachide, le sucre et les produits à base de sucre ainsi que certains aspects des produits laitiers et la volaille.

Tout au cours de ces négociations, nous avons clairement indiqué notre position, selon laquelle nous allions appliquer les règles découlant des accords du GATT à nos produits dont l'offre est régulée. Nous avons également clairement indiqué que nous n'étions aucunement disposés à faire des compromis.

Pendant la session de négociations que nous avons entamée avec les Américains à la fin du mois de juin, nous avons obtenu que les Américains déclarent de façon claire et non équivoque qu'ils acceptaient la position canadienne qui consistait à refuser de consentir des concessions entre les divers produits, groupes de produits, groupes d'agriculteurs ou régions du pays. Ils ont reconnu que toutes ces questions étaient distinctes, qu'elles faisaient appel à des politiques commerciales différentes et qu'il fallait donc les examiner une par une sans tenter de faire des compromis d'un côté pour espérer des concessions de l'autre. Ce sont des questions distinctes qui doivent être traitées de façon distincte.

We presume that at some point in the weeks ahead the Americans may want to revisit the issues pertaining to dairy and poultry, just as we will want to revisit issues having to do with sugar and sugar—containing products, because the limitations proposed by the Americans are very severe with respect to sugar and sugar—containing products. But should there be a future discussion on dairy and poultry, as I said in my earlier answer to Mr. Marchand, we are strong in our legal view that the tariff equivalents we filed are appropriate according to international methodolgy.

If they were inappropriate they could have been objected to prior to April 15, but they were not. There were no objections filed whatsoever. We believe our position is clear and strong, and we will defend that position.

• 1805

Mr. Benoit (Vegreville): Good afternoon, Mr. Goodale. Thank you for coming this afternoon.

I certainly wish there was more time for questions, but let's try to make the best use of what we have. First of all, I'd like just a yes or no answer, if I can get it, on the issue of cost recovery in inspection.

You said if the inspection gives a personal benefit then the person receiving the benefit should bear the costs, and that makes sense. But that's only a benefit if the Department of Agriculture cuts back in its expenditure more than dollar for dollar with the cost being passed on to the person using the service. I'm looking for you to assure me that is what will happen as we move to a user—pay inspection.

Mr. Goodale: Could I ask my deputy to address that question?

Mr. Benoit: I'd just like a yes or no answer.

Mr. Goodale: It's not quite as simple as that, but I think we can satisfy you on that point.

Mr. Raymond Protti (Deputy Minister, Department of Agriculture and Agri-Food): If I can reply briefly to that question, I've received direct representations from industry on that particular issue. They've told me that if we're going to be cost-recovering more services, they want to have a close examination of how we deliver inspection services. We have told them—and I've told them personally—if they have any ideas or suggestions as to how we can be more efficient in the delivery of our inspection services, we'll use them.

Mr. Benoit: But for every dollar of cost passed on to the user, will there be more than a dollar-for-dollar cut-back in the Department of Agriculture? Will it be done in such a way that you can demonstrate to me and the public that it's happening?

Mr. Protti: Under the business alignment plan that's been developed for the inspection services, there will be some reduction and streamlining in the inspection services of the department.

[Traduction]

Il n'est certes pas impossible qu'au cours des prochaines semaines les Américains souhaitent revenir sur les questions concernant les produits laitiers et la volaille, tout comme nous souhaiterons revenir sur le sucre et les produits à base de sucre, parce que les restrictions proposées par les Américains à l'égard du sucre et des produits qui en contiennent sont particulièrement sévères. Mais s'il fallait rouvrir le dossier de la volaille et des produits laitiers, comme je l'ai dit dans la réponse que j'ai donnée plus tôt à M. Marchand, nous sommes fermement convaincus que les équivalents tarifaires que nous avons déposés sont tout à fait conformes à la méthodologie internationale.

S'ils ne l'avaient pas été, les États-Unis auraient pu s'y opposer avant le 15 avril, mais ils ne l'ont pas fait. Aucune opposition n'a été formulée à leur endroit. Je pense que notre position est claire et nous la défendrons vigoureusement.

M. Benoit (Vegreville): Bon après-midi, monsieur Goodale. Je vous remercie d'être venu cet après-midi.

J'aurais bien aimé disposer de plus de temps pour les questions, mais nous allons faire pour le mieux. Tout d'abord, j'aimerais que vous me répondiez par oui ou par non, si cela est possible, à la question du recouvrement des coûts d'inspection.

Vous avez déclaré que si l'inspection accorde un avantage particulier, la personne qui le reçoit devrait en supporter le coût, et cela me paraît logique. Mais cela ne constitue toutefois un avantage que si le ministère de l'Agriculture épargne davantage que la somme correspondant aux services dont le coût est maintenant acquitté par la personne qui les utilise. J'aimerais que vous me confirmiez que c'est bien ce qui va se produire si nous adoptons le principe voulant que ce soit l'utilisateur qui supporte le coût de l'inspection.

M. Goodale: Pourrais-je demander à mon sous-ministre de répondre à cette question?

M. Benoit: J'aimerais simplement que l'on me dise oui ou non.

M. Goodale: Ce n'est pas tout à fait aussi simple, mais je pense que nous pouvons vous donner satisfaction sur ce point.

M. Raymond Protti (sous-ministre, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire): Je vais rapidement répondre à cette question en signalant que j'avais reçu directement de l'industrie des doléances portant sur ce point particulier. Ses représentants m'ont déclaré que si nous généralisons l'application du principe du recouvrement des coûts, ils voudraient avoir leur mot à dire sur la façon dont nous effectuons le service d'inspection. Nous leur avons répondu—et c'est ce que j'ai fait personnellement—que s'ils avaient des idées ou des suggestions sur la façon d'améliorer les services d'inspection, nous en serions très heureux et les mettrions en pratique.

M. Benoit: La partie du coût qui va être supportée par l'utilisateur va-t-elle être supérieure à la réduction des coûts de fonctionnement du ministère de l'Agriculture? Allez-vous être en mesure de démontrer que c'est bien cela qui se passe?

M. Protti: Le plan de réorganisation des services d'inspection entraînera une certaine réduction et un certain dégraissage de ces services.

Mr. Goodale: Mr. Benoit, perhaps when we get to the point of implementation of this we can return to the subject. I understand the point you're making. You're saying if we are passing a cost on to an ultimate beneficiary, you want to see the benefit of that cost in a safe.

Mr. Benoit: In terms of a reduction in taxpayers dollars.

Mr. Goodale: That's obviously our objective. I think we should come back to the subject when we actually have some hard arithmetic we can talk about.

Mr. Benoit: Mr. Minister, you commented on the movement toward implementing some of the recommendations of the Subcommittee on the Grain Transportation. It's encouraging that you're looking at those, but at the same time as you say you're looking at what should be a move forward, the GTA has made a move backward by basing car allocation on historic allocation. There's no doubt that's a move backwards. It in no way allows for how companies are operating and how sales are made now.

A press release today from the GTA puts all the blame for the slow movement on the railways. No doubt the railways are a part of it, but qué dans lequel il attribue aux sociétés de chemins de fer toute la I believe the GTA itself is a bigger part of it. Turn-around times are the same as they were 80 years ago. A 20-day turn-around time is absolutely absurd.

I want some assurance that we won't just look at more cars as the answer, because the car shortage isn't the problem. The problems are proper allocation, proper movement, incentives and penalties. I think that's the direction we have to go for the solution.

One of the recommendations of the subcommittee was to scrap the GTA. Are you going to do that?

Mr. Goodale: As you know, we will be wading through the details of the Western Grain Transportation Act this fall and winter. I fully appreciate the concerns that have been raised by you and others, including farmers, about the role and activities of the GTA. The future of that institution, which is created by the Western Grain Transportation Act, will be part of our deliberations this winter.

• 1810

Your further elaboration on that point, including specifically why you would take that position - and I don't necessarily argue with it; I just say I would appreciate from you more detail as to where you think the defects in the GTA are.

Mr. Benoit: But an organization that won't even acknowledge in a press release that it is part of the problem—even a small part—when it is, and it's well known it is, leaves me to be very concerned about that organization. I think there's going to have to be some quick action in an organization like that.

[Translation]

M. Goodale: Monsieur Benoit, nous pourrions peut-être revenir sur cette question lorsque nous en serons à l'étape de la mise en oeuvre de tout cela. Je comprends votre idée. Vous voulez en fait vous assurer que l'épargne réalisée en transférant aux bénéficiaires une partie des coûts sera placée en sécurité.

M. Benoit: Pour ce qui est de la diminution du fardeau fiscal.

M. Goodale: C'est bien évidemment là notre objectif. Je pense que nous devrions revenir sur ce sujet lorsque nous disposerons de chiffres précis.

M. Benoit: Monsieur le ministre, vous avez parlé de la mise en oeuvre de certaines recommandations présentées par le sous-comité sur le transport des céréales. Je trouve encourageant que vous examiniez ces recommandations, mais au moment où vous vous préparez à faire un pas en avant, l'Office du transport du grain a fait un pas en arrière en basant la répartition des wagons sur les usages antérieurs. C'est bien là une mesure rétrograde, cela est incontestable. Cette méthode de répartition ne tient aucunement compte de la façon dont fonctionnent les sociétés ni de celle dont s'effectuent les ventes.

L'Office de transport du grain a publié aujourd'hui un communiresponsabilité de la lenteur de ce moyen de transport. Il est vrai que les chemins de fer en sont responsables en partie, mais je crois que l'Office du transport du grain en est davantage responsable. Les périodes de rotation n'ont pas changé depuis 80 ans. Il est tout à fait absurde d'accepter des temps de rotation de 20 jours.

J'aimerais que l'on me dise qu'on ne va pas se contenter d'ajouter des wagons, parce que ce n'est pas le manque de wagons qui cause ce problème. Il faut plutôt se pencher sur la méthode de répartition, le déplacement des wagons, les mesures incitatives et les pénalités. C'est dans cette direction qu'il faut d'après moi rechercher des solutions.

Le sous-comité avait recommandé d'abolir l'Office du transport du grain. Allez-vous y donner suite?

M. Goodale: Comme vous le savez, nous allons examiner en détail la Loi sur le transport du grain de l'Ouest au cours de l'automne et de l'hiver. Je connais très bien les critiques qui ont été formulées par vous et d'autres, notamment des agriculteurs, au sujet du rôle et de l'action de l'Office du transport du grain. Le débat qui aura lieu cet hiver portera sur l'avenir de cette institution, qui a été constituée par la Loi sur le transport du grain de l'Ouest.

J'aimerais que vous me précisiez davantage ce point, notamment que vous nous disiez précisément pour quelle raison vous adoptez cette position-et ce n'est pas nécessairement parce que je la conteste; j'aimerais simplement que vous nous disiez plus en détail quels sont les défauts que présente l'OTG.

M. Benoit: Disons que lorsqu'une organisation ne reconnaît même pas dans son communiqué de presse qu'elle est en partie la cause du problème-même si ce n'est qu'une petite partie-alors que c'est pourtant le cas et que tout le monde le sait, voilà qui me paraît très inquiétant. Je crois qu'il nous faudra intervenir rapidement face à une telle organisation.

The Chairman: Mr. Benoit and Mr. Minister, it would be nice to have a nice debate on that today, but I don't think that is really why we're here.

Just to clear up something too, I was part of that group and I don't think there was a recommendation to scrap the GTA, but you might have read that part of it a little bit differently.

Mr. Benoit: Did we move that recommendation?

Mr. Goodale: Mr. Benoit, I will just add a couple more general comments about the points you've raised. First of all, with respect to the GTA, that's part of the review that's under way at the present time. With respect to the car allocation procedures, none of us would want car allocation, because when you require car allocation it implies that the system overall is not big enough to handle everything you have to move. That means some log-jams along the way. We would prefer a system that had no log-jams and no need for car allocation whatsoever.

**Mr. Benoit:** Is there a need for car allocation beyond what the railway could do just in a competitive market?

Mr. Goodale: In the present circumstances, given the regulatory regime that is now in place, we have a system that probably this year cannot accommodate all the time everything we have to move. The good news in that is that we have a heck of a good crop, and it's more diversified than ever before. The vast majority of it is off, it's dry, it's top quality, and we're going to get good markets and good prices.

Mr. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Thank you, Mr. Minister, for coming here. I have two quick questions and then I'm done.

On page 78 you made reference to international standards and risk assessment methods. I have a bit of a concern about that. I always thought in Canada we had one of the best health standards for the foods we produce in this country. I really have to question why we're assessing what we have at the present time when it is one of the best, if not the best, in the world. That's my first question.

The second question deals with the information highway, which you alluded to on pages 36A and 38B. I would like to hear what your department's vision is on this. Like you, I've lived through the era of the crank phone right up to E-mail. I can see a lot of potential for growth and development in rural Canada, in fact actually coming up with brand-new terminology: instead of rural and urban we're going to have an individual who's called rurban, because he basically makes his income from doing a Metropolitan Toronto-style job, but he does it in his own home in rural Canada. I would just like to know what the vision of your department is on that.

[Traduction]

Le président: Monsieur Benoit et monsieur le ministre, ce serait un plaisir que de débattre de cette question aujourd'hui, mais je ne crois pas que nous soyons là pour ça.

Une chose que je voudrais cependant préciser, je faisais partie de ce groupe et je ne me souviens pas qu'il y ait eu une recommandation visant à démembrer l'OTG, mais vous avez peut-être interprété cette partie d'une manière quelque peu différente.

M. Benoit: Avons-nous fait cette recommandation?

M. Goodale: Monsieur Benoit, j'ajouterais une ou deux observations de type général sur les différents points que vous avez soulevés. Tout d'abord, en ce qui concerne l'OTG, cela fait partie de l'examen qui est en cours à l'heure actuelle. Au sujet des modalités d'affectation des wagons, personne d'entre nous ne veut d'une affectation des wagons parce qu'à partir du moment où on en a besoin, cela implique que le réseau dans son ensemble ne suffit pas à acheminer tout ce que l'on veut transporter. Cela signifie qu'il va y avoir des embouteillages à un point ou à un autre. Nous préférons un système qui ne comporte aucun embouteillage et dans lequel il n'est pas besoin d'affecter les wagons.

M. Benoit: Une affectation des wagons est-elle nécessaire au-delà de ce que les compagnies de chemin de fer doivent faire normalement à l'intérieur d'un marché concurrentiel?

M. Goodale: Dans la situation actuelle, compte tenu du régime de réglementation qui est en place, il est probable que nous avons un réseau qui cette année ne pourra pas prendre en charge en permanence toutes les marchandises qui doivent être transportées. La bonne nouvelle, c'est que les récoltes sont excellentes et qu'elles sont plus diversifiées que jamais. Dans leur grande majorité, elles sont engrangées, elles sont sèches, elles sont de première qualité et nous allons obtenir des débouchés et d'excellents prix.

M. Calder (Wellington—Grey—Dufferin—Simcoe): Merci, monsieur le ministre, d'être venu. J'ai deux petites questions à vous poser et j'en aurai fini.

À la page 78, vous faites référence aux normes internationales et aux méthodes d'évaluation des risques. J'ai quelques préoccupations à ce sujet. J'ai toujours pensé qu'au Canada, nous disposions d'une des meilleures normes de salubrité pour les denrées que nous produisons. Je me demande en fait pourquoi nous procédons à une évaluation de notre système actuel alors que c'est l'un des meilleurs, sinon le meilleur, au monde. C'est la première question.

La deuxième a trait à l'autoroute de l'information, à laquelle vous avez fait allusion aux pages 36A et 38B. J'aimerais connaître le point de vue de votre ministère sur la question. Comme vous, j'ai traversé toute une époque, depuis le courrier électronique. manivelle jusqu'au téléphone à grand potentiel de croissance et de J'entrevois un développement des campagnes canadiennes, s'expliquant en fait par l'apparition des nouvelles technologies: au lieu de l'homme des villes et de l'homme des champs, nous aurons affaire à des individus que l'on pourra qualifier de rurbains, parce qu'ils tireront pour l'essentiel leur revenu d'un emploi dans le style de ceux qu'offre la métropole de Toronto, mais parce qu'ils feront leur travail chez eux, dans les régions rurales du Canada. J'aimerais tout simplement savoir ce qu'en pense votre ministère.

Mr. Goodale: Well, there are a huge number of aspects to that question and I think we're just beginning to scratch the surface of what the potential could be. Let me use an example from the grains industry in western Canada, where each year farmers basically make an application in writing for a permit book, wherein their grains transactions during the year are recorded manually. Is it possible for that slow manual system to be replaced over time with a smart card so that the farmer can keep track of those transactions electronically? I hasten to add that the grain companies and others in the industry would have some reservations about that approach, but maybe that's something we should be thinking about.

• 1815

In the same way, could NISA and GRIP records and transactions be conducted using the smart card technology rather than the more manual way? Farmers now are able to conduct banking transactions over the telephone. Do their relationships with government agencies and institutions need to be any less sophisticated?

Another important area with the information highway is that in markets like Hong Kong and Seoul and Taipei and Guangzhow, there are sales opportunities on the street right at this moment, but the producers and processors in Canada who can supply the product to fill those sales opportunities don't know about it. Maybe our trade officers know about it. Maybe our agrifood specialists know about it. Maybe a businessman who happens to be on the street in Hong Kong this morning knows about it. But how do we collect that market intelligence out of Hong Kong and Seoul and Taipei and all the other potential markets around the world, and feed that back instantly to the producer, processor or exporter in Canada who can fill that market niche? If the market opportunity exists this morning and we don't have the wheels rolling to fill it by this afternoon, then bet your boots the Americans or the Australians or the Europeans will.

We have to be very fast off the mark with that market intelligence. The information highway linking those new, growing, fast-changing markets of the world with our producers right here at home is a critical link. I think that can be one of the major pay-offs of the information highway.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister.

Mr. Goodale: Ray, did you have anything to add to that?

I want to answer your question about international inspections too.

Mr. Protti: That's all I was going to say.

Mr. Chairman, I was just going to make the point in reply to the point on international standards that what's being referred to here is the work that's been going on for a que l'on travaille depuis de très nombreuses années sur le plan tremendous number of years internationally to establish an international

[Translation]

M. Goodale: En fait, cette question a des ramifications innombrables et je crois que l'on ne fait qu'en effleurer la surface pour ce qui est des potentialités qui s'offrent dans ce domaine. Laissez-moi prendre l'exemple de l'industrie des céréales dans l'Ouest du Canada, où chaque année agriculteurs doivent présenter pour l'essentiel une demande écrite pour obtenir un livre de permis, dans lequel les opérations qu'ils font dans l'année au sujet des céréales sont inscrites manuellement. Est-il possible que ce système manuel très lent soit remplacé avec le temps par une carte électronique intelligente pour que les agriculteurs puissent garder la trace de ces opérations? Je m'empresserais d'ajouter que les compagnies de commercialisation des céréales et d'autres intervenants dans l'industrie pourraient bien avoir quelques réserves sur la question, mais c'est une chose à laquelle il nous faut penser.

De la même manière, les inscriptions et les opérations du CSRN et du RARB ne pourraient-elles pas être consignées à l'aide de cartes électroniques intelligentes plutôt que dans un système manuel? Les agriculteurs peuvent désormais faire leurs opérations bancaires au téléphone. Dans leurs relations avec les institutions et les organismes du gouvernement, le progrès technique n'a-t-il pas sa place?

Ce qui est important par ailleurs, lorsque l'on parle de l'autoroute de l'information, c'est qu'il y a des marchés comme Hong Kong, Séoul, Taipei et Guangzhow, sur lesquels des débouchés existent au moment où je vous parle, sans toutefois que les producteurs et les transformateurs du Canada qui sont en mesure de fournir les produits correspondant à ces débouchés en sachent quelque chose. Il est possible que nos agents commerciaux le sachent. Il est possible que nos spécialistes de l'agro-alimentaire le sachent. Un homme d'affaires qui se trouvait dans les rues de Hong Kong ce matin le saura peutpour recueillir Mais comment faire renseignements sur les marchés de Hong Kong, de Séoul, de Taipei et d'autres marchés potentiels partout dans le monde, pour les communiquer instantanément aux producteurs, aux transformateurs et aux exportateurs canadiens susceptibles d'occuper ce créneau? Si un débouché est apparu ce matin et si je n'ai pas mis en branle le matériel cet après-midi pour en tirer parti, soyez certains que les Américains, les Australiens ou les Européens vont le faire.

Il nous faut agir très rapidement pour nous saisir de cette information sur les marchés. Le branchement de cette autoroute de l'information sur les nouveaux marchés en pleine expansion et en pleine transformation dans le monde pour en faire profiter nos producteurs ici, chez nous, revêt une importance fondamentale. Je crois que c'est l'une des principales retombées de l'autoroute de l'information.

Le président: Merci, monsieur le ministre.

M. Goodale: Ray, avez-vous quelque chose à ajouter?

Je veux aussi répondre à votre question sur les inspections internationales.

M. Protti: C'est tout ce que j'avais à dire.

Monsieur le président, pour répondre à l'observation que vous avez faite au sujet des normes internationales, il faut savoir pour élaborer norme une

international standard for trade in food products. In the deliberations s'appliquant au commerce des produits alimentaires. Au cours des and conferences we're involved in, we find that your point is absolutely correct. Our standards are already world-beaters. Our job in those conferences is to get everybody else's standards up to that

Mr. Goodale: I have one corollary, Mr. Chairman. When it comes to importation of product, we are perfectly at liberty under the new GATT rules to maintain our sanitary and phytosanitary standards as appropriate as we would define them from the Canadian perspective. None of that right or responsibility is given away at all in the new GATT agreement. The only requirement is that those sanitary and phyto-sanitary standards must be based on a solid scientific foundation. We of course are satisfied that all of ours are. Perhaps in the case of some other countries they tend to be used from time to time as a non-tariff trade barrier. That's not the case in Canada.

Mr. Culbert (Carleton—Charlotte): Minister, as others have already indicated, I think you're certainly on the right track. Like any business or industry, you have to have a plan. That's really what you set forth in generalities today and I think it's great. Quite obviously, as time goes on plans require change. I am hopeful that this will continue as an updating process as time advances.

I noticed with a great deal of interest, and I've heard you comment on it before, that we are very low in research and development facilities in Canada, with perhaps the exception of the department. How are we going to encourage the private sector to get involved in the future in our research and development and show them that in fact there's a benefit to them, there's a profitable benefit to them futuristically out there for them to get son intérêt, que cela peut lui être profitable? J'aimerais savoir ce que involved? I'd like to hear your comments on that.

## • 1820

Mr. Goodale: Well, the benefits of research are enormous across the economy. They're particularly important in agriculture and agrifood. I mentioned some of the statistics in terms of the rate of return that we get, in terms of benefit versus cost from the research that we do in agriculture. It's a huge and very important advantage to have that research and development work done.

I thank you for the compliment. The compliment really belongs to many hundreds of scientists in the department now and those who have gone before, who have that incredibly good success record in terms of the science that they have done and the benefits they have brought to agriculture and to the economy because of their expertise and skill in agrifood research.

But we need to not only keep up with what government is doing, but also, as you say in your question, lever more and more private sector dollars into the pot for agriculture and agrifood research. The way we are trying to do that -- so far

### [Traduction]

rencontres et des conférences auxquelles nous participons, nous constatons que vous avez absolument raison. Nos normes sont d'ores et déjà les meilleures au monde. Notre tâche, lors de ces conférences, est de faire en sorte que les normes des autres soient portées au même niveau.

Goodale: J'ajouterais un corollaire, monsieur le président. Lorsque nous importons des marchandises, nous avons tout à fait le loisir, en vertu des nouvelles règles du GATT, d'imposer nos normes sanitaires et phytosanitaires telles que nous convenons de les appliquer d'un point de vue canadien. Nous n'avons nullement abdiqué ce droit ou cette responsabilité dans le cadre du nouvel accord du GATT. La seule exigence, c'est que ces normes sanitaires et phytosanitaires s'appuient sur des fondements scientifiques solides. Nous sommes bien évidemment convaincus que c'est le cas chez nous. Il se peut que dans d'autres pays on ait tendance à s'en servir à l'occasion comme barrière commerciale non tarifaire. Ce n'est pas le cas au Canada.

M. Culbert (Carleton—Charlotte): Comme d'autres vous l'ont déjà dit, monsieur le ministre, je crois que vous êtes dans la bonne voie. Comme toute entreprise ou toute industrie, il vous faut avoir un plan. C'est en fait ce que vous nous avez exposé d'un point de vue général aujourd'hui, et je considère que c'est excellent. Bien évidemment, à mesure que le temps passe, les plans doivent être changés. J'espère que nous continuerons dans cette voie et qu'il seront mis à jour au fil du temps.

J'ai noté avec un grand intérêt, et je vous ai déjà entendu faire cette observation auparavant, que nous avons très peu d'installations de recherche et de développement au Canada, à l'exception éventuellement de celles du ministère. Comment allons-nous inciter le secteur privé à s'impliquer à l'avenir dans la recherche et le développement et lui démontrer qu'il y va en fait de vous en pensez.

M. Goodale: En fait, les avantages de la recherche sont énormes dans toute l'économie. Ils sont particulièrement importants dans les secteurs de l'agriculture et de l'agro-alimentaire. J'ai fait état d'un certain nombre de statistiques concernant le rendement que l'on en retirait et les avantages comparativement au coût de la recherche en agriculture. Faire de la recherche et du développement procure des avantages énormes.

Je vous remercie du compliment. Ce compliment s'adresse en réalité aux centaines de scientifiques qui travaillent actuellement au ministère ou qui y sont passés antérieurement, qui ont obtenu de tels succès sur le plan scientifique et dont les travaux ont tellement profité à l'agriculture et à l'ensemble de notre économie en raison de leur compétence et de leur capacité de mener des recherches dans le secteur agro-alimentaire.

Mais nous ne devons pas nous contenter de ce qui se fait au gouvernement, il nous faut aussi, comme vous le laissez entendre dans votre question, agir comme un levier pour attirer davantage de dollars du secteur privé et faire bouillir la marmite

and D matching investment initiative, where we as a government department have a certain objective and the private industry has a certain objective. We find that those two objectives, if not coinciding, certainly intersect at some point. So we say, why does each of us try to reinvent the wheel when we can work together and double the impact of what we would otherwise be able to do?

So far that first \$2 million that we've put into the matching investment initiative—it was oversubscribed in three months. It was gobbled up by industry, which I think liked this approach. It's a good approach, because if industry is putting the money into it, it will be focused research on very practical, important, priority scientific endeavours.

Second, because industry is involved, you get over that problem that usually comes after the research: once you have this brilliant answer, what do you do with it now? How do you commercialize it? Well, in that whole issue of technology transfer, our matching investment approach actually pre-sells the technology transfer because industry has invested in it up front. You've pre-sold the result because it's a partnership approach.

Third, this approach I think can bring about a very useful melding of human resources with capital resources. We have some very top quality laboratory facilities in the ownership of Agriculture Canada across this country. There are people in the plant breeding sector or the food processing sector who may have a very useful idea, but they don't have the facility in which to conduct the research to develop that idea to the state where it's commercially valuable. Rather than that private sector person having to build a laboratory and put in all that upfront capital, this partnership approach, can say: You have the idea in the private sector. You find the right scientists to pursue this good, new value-added idea and put them in our lab. We'll provide the capital facility. You provide the idea and the brain power, and we'll work together and share the benefit of the result.

Bill C-50 is another illustration of working together, where farmers are generating the ideas and the priority list. We're simply providing the vehicle by which the revenue can be collected to fund the research that they think is important under the general direction of the Western Grains Research Foundation.

Those are some of our approaches. They're not a panacea or a perfect solution, but I think we're moving in the right direction in getting government and farmers and the valueadded food processing private sector working together on important research priorities. Those priorities successfully brought to a conclusion mean higher export sales, more economic activity in Canada, jobs, and a better quality of life in the rural part of this country.

[Translation]

we're very pleased with the results—is through the agrifood R de la recherche agricole et agro-alimentaire. Pour y parvenir—et nous sommes très heureux des résultats-nous nous efforçons d'agir par l'intermédiaire des projets de recherche et de développement à frais partagés dans l'agro-alimentaire, le ministère poursuivant un certain objectif et le secteur privé un autre. Nous nous apercevons que ces deux objectifs, lorsqu'ils ne coïncident pas exactement, se recoupent de toute façon. Nous nous disons donc, pourquoi essayer chacun de réinventer la roue alors que nous pourrions unir nos efforts et doubler notre impact?

> Pour l'instant, nous avons affecté 2 millions de dollars dans des projets d'investissement à frais partagés — ils ont affiché complet en trois mois. L'industrie s'en est emparée, et je crois que cette initiative lui a plu. C'est une bonne initiative, parce qu'à partir du moment où l'industrie y met de l'argent, la recherche va s'attacher à des considérations très pratiques sur des questions scientifiques importantes et prioritaires.

> En second lieu, du fait de la participation de l'industrie, vous n'avez plus le problème qui survient habituellement une fois que les recherches se sont terminées: que faire de cette solution brillante? La commercialiser? Donc, sur toute cette question des transferts de technologie, cet investissement à frais partagés permet en fait de pré-commercialiser la technologie parce que l'industrie a investi dès le départ. Les résultats sont commercialisés à l'avance parce que c'est une entreprise en participation.

> En troisième lieu, cette initiative permet à mon avis d'allier très utilement les ressources humaines aux capitaux. Agriculture Canada possède dans notre pays des installations de laboratoire de pointe. Nous avons des gens dans le secteur de la sélection des végétaux ou de la transformation alimentaire qui peuvent avoir des idées très intéressantes, mais qui ne disposent pas des permettant d'effectuer les recherches installations leur nécessaires et de développer cette idée au point où elle devient commercialisable. Au lieu de faire en sorte qu'un responsable du secteur privé soit obligé de construire un laboratoire et de mettre sur la table tous ses capitaux, il est possible de dire, dans le cadre de cette collaboration: vous partagez cette idée avec le secteur privé. Il vous reste à trouver les scientifiques compétents pour développer cette excellente idée qui devrait procurer une valeur ajoutée et nous l'introduisons dans notre laboratoire. Nous mettons à votre disposition les installations. Vous apportez l'idée et la matière grise, nous travaillerons ensuite ensemble et nous partagerons le bénéfice des résultats.

> Le projet de loi C-50 illustre lui aussi cette collaboration, les agriculteurs se chargeant de fournir les idées et la liste des priorités. Nous fournissons tout simplement l'instrument permettant de collecter les recettes pour financer la recherche qui à leur avis est importante, sous l'égide de la Western Grains Research Foundation.

> Voilà le sens de notre démarche. Il ne s'agit pas d'une panacée ou d'une solution idéale, mais je crois que nous sommes dans la bonne voie en faisant en sorte que le gouvernement, les agriculteurs et le secteur privé chargé de la transformation des produits alimentaires pour lui donner une valeur ajoutée oeuvrent de concert sur des priorités de recherche importantes. Si ce travail prioritaire est mené à terme, il en résultera davantage de ventes à l'exportation, une plus grande activité économique au Canada, davantage d'emplois et une meilleure qualité de vie dans nos régions rurales.

[Traduction]

• 1825

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. That's the end of the questioning.

I want to thank you and your officials for coming before our committee. Certainly, your presentation has given us food for thought. It's a presentation, I think, that will help us when we get to the next stage and are starting to focus on the directions we want to go in in terms of our study. This certainly will help us in that stage.

As you know, the third stage, which is getting on the road and talking with farmers, probably won't begin until November, so we will have plenty of time to dialogue with you and your officials before we get into that stage of the study.

Mr. Goodale: Mr. Chairman, I'd like to say to the members of the committee—and I know our time has been short this afternoon because of the length of the presentation and the sudden adjournment part of the way through—that if there are any outstanding questions we weren't able to deal with in the time available, I would invite any member of the House of Commons or the Senate, whether they're on this committee or not, to put those questions in writing and send them to me and we will do our best to respond in writing just as quickly as we can.

The Chairman: Thank you very much.

We are adjourned.

Le président: Merci, monsieur le ministre. Cela met fin à nos questions.

Je tiens à vous remercier, vous et les fonctionnaires qui vous accompagnent, d'être venus devant notre Comité. Votre exposé n'a pas manqué de nous donner de quoi réfléchir. Il nous aidera, je crois, lorsqu'on en arrivera à l'étape suivante et que l'on se penchera sur les orientations que nous voulons prendre dans le cadre de notre étude. Cela nous aidera certainement à ce moment—là.

Comme vous le savez, la troisième étape, qui consistera à prendre la route et à aller parler aux agriculteurs, ne commencera probablement pas avant novembre, et nous aurons donc tout le temps de dialoguer avec vous et avec vos fonctionnaires avant d'en arriver à ce stade de notre étude.

M. Goodale: Monsieur le président, je tiens à dire aux membres du Comité—et je sais que le temps nous a été compté cet après-midi en raison de la durée de l'exposé et de l'ajournement subi qui a eu lieu en plein milieu de la séance—que s'il reste des questions que nous n'avons pas pu traiter dans le temps qui nous était imparti, j'invite tous les membres de la Chambre des communes ou du Sénat, qu'ils appartiennent ou non à ce Comité, à mettre ces questions par écrit et à me les faire parvenir. Je ferai de mon mieux pour y répondre par écrit dans les meilleurs délais.

Le président: Je vous remercie.

La séance est levée.

# MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

#### WITNESSES

From the Department of Agriculture and Agri-Food:

Ray Protti, Deputy Minister,

Frank Claydon, Assistant Deputy Minister, Policy Branch;

Michelle Comeau, Assistant Deputy Minister, Market and Industry Services Branch.

### **TÉMOINS**

Du ministère de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire:

Ray Protti, sous-ministre;

Frank Claydon, sous-ministre adjoint, Direction générale des politiques;

Michelle Comeau, sous-ministre adjoint, Direction générale des services à l'industrie et aux marchés.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



